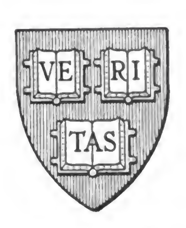

VE
RI
TAS





# BIOGRAPHIE

## UNIVERSELLE.



BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

# DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

**PAR F.-X. DE FELLER.**

**Édition revue et continuée jusqu'en 1848.**

SOUS LA DIRECTION

**DE M. CH. WEISS,**

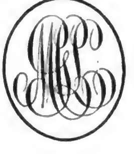
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

**ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,**

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES
ET VICAIRE-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTAUBAN.

## TOME III.





**PARIS,**

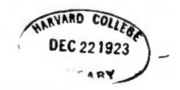
J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES, Rue des Grands-Augustins, 9. | GAUME FRÈRES, LIBRAIRES, Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

**LILLE.** L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

**BESANÇON.** OUTHENIN CHALANDRE FILS.

1848.


HARVARD COLLEGE
DEC 22 1923

# BIOGRAPHIE

## UNIVERSELLE.



**Conches** (Guillaume de), grammairien et philosophe, était de Normandie et mourut vers 1150. Il est auteur d'une *glose* sur les Evangiles, et de divers *traités philosophiques*. Ayant expliqué le mystère de la sainte Trinité à peu près comme Abailard, il se rétracta dans un écrit intitulé *Dragmation*, qui est un dialogue entre Henri II, duc de Normandie, et lui. On le gardait dans la bibliothèque du Mont-Saint-Michel. Le plus considérable de ses ouvrages, *De naturis creaturarum, sive de opere sex dierum, libri* 33, a été imprimé peu après la naissance de l'imprimerie, sans date, ni lieu de l'impression, en 2 grands volumes in-folio, très-rare.

CONCHYLIUS. *Voy.* Coquille.

CONCINA (Daniel), théologien dominicain, né dans un village du Frioul en 1686, passa tout le temps de sa vie à prêcher et à écrire. Benoit XIV, qui connaissait tout son mérite, forma très-souvent ses décisions sur les avis de ce savant religieux. Il mourut à Venise en 1756, regardé comme le plus grand antagoniste des casuistes relâchés. On lui doit un très-grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux sont : *La discipline ancienne et moderne de l'église romaine sur le jeûne du carême*, exprimée dans deux brefs du pape Benoît XIV, avec des observations historiques, critiques et théologiques, 1742, in-4. *Mémoire historique sur l'usage du chocolat les jours de jeûne*, Venise, 1748. *Dissertations théologiques, morales et critiques sur l'histoire du probabilisme et du rigorisme*, dans lesquelles on développe les subtilités des probabilistes modernes, et on leur oppose les principes fondamentaux de la théologie chrétienne, Venise, 1743, 2 vol. in-4. *Explication de quatre paradoxes qui ont été en vogue dans notre siècle*, 1746, in-4 : cet ouvrage a été traduit en français par le P. Dufour, Avignon, 1751, in-12; *Dogme de l'église romaine sur l'usure*, Naples, 1746, in-4. *De la religion révélée, etc.* Venise, 1754, in-4. Tous ces ouvrages sont en italien. Les plus connus en latin sont : *Theologia christiana, dogmatico-moralis*, 1746, 12 vol. in-4; ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation; *De sacramentali absolutione impertiendâ aut differendâ recidivis consuetudinariis*, 1755, in-4. On a traduit cette dissertation en français, et on l'a enrichie de l'éloge historique de l'auteur et du catalogue de ses ouvrages; elle est très-propre à corriger les abus que la facilité et l'indulgence des confesseurs ont introduits dans l'administration du sacrement de pénitence. *De spectaculis theatralibus*, Rome, 1752, in-4. L'auteur est peu favorable au théâtre, etc., etc.

CONCINI ou Concino, connu sous le nom du maréchal d'Ancre, naquit à Florence de Barthélemi Concino, qui de simple notaire devint secrétaire d'état. Le fils vint en France en 1600, avec Marie de Médicis, femme de Henri le Grand. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princesse, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, Léonore Galigaï, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Après la mort de Henri IV, Concini acheta le marquisat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la chambre, et obtint le gouvernement de Normandie. Il devint maréchal de France, sans jamais avoir tiré l'épée, dit un bel-esprit, et ministre, sans connaître les lois du royaume. La fortune de cet étranger excita la jalousie des principaux seigneurs de France, et sa hauteur leur ressentiment. Concini leva 7,000 hommes à ses dépens, pour maintenir contre les mécontents l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçait sous le nom d'un roi enfant et d'une reine faible. La Galigaï n'abusait pas moins insolemment de sa faveur, refusait sa porte aux princes, aux princesses, et aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un et de l'autre. Louis XIII, qui se conduisait par les conseils de Luynes, son favori, ordonna qu'on arrêtât le maréchal. Vitry, chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du roi; et sur son refus, il le fit tuer à coups de pistolet, sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, et traîné par les rues jusqu'au bout du Pont-Neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avait fait dresser pour ceux qui parleraient mal de lui. Après l'avoir traîné à la Grève et en d'autres lieux, on le démembra et on le coupa en mille pièces. Chacun voulait avoir quelque chose du *juif excommunié* : c'était le nom que lui donnait cette populace mutinée. Ses oreilles surtout furent achetées chèrement, ses entrailles jetées dans la rivière, et ses restes sanglants brûlés sur le Pont-Neuf, devant la statue de Henri IV. Le lendemain on vendit ses cendres, sur le pied d'un quart d'écu

l'once. La fureur de la vengeance était telle, qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, et le mangea publiquement. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, et déclara leur fils ignoble et incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, il parut in-8 la tragédie du *Marquis d'Ancre*, en 4 actes, en vers, ou *la Victoire du Phébus français contre le Python de ce temps.* On trouva dans les poches de Concini la valeur de 1,985,000 livres en papier, et dans son petit logis pour deux millions 200,000 livres d'autres rescriptions. C'était là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dépouillé. La Galigaï avoua qu'elle avait pour plus de 120,000 écus de pierreries. On aurait pu la condamner comme concussionnaire; on aima mieux la brûler comme sorcière. On prit des *Agnus Dei* qu'elle portait pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'était servie pour ensorceler la reine? Galigaï, indignée contre le conseiller, et mécontente de Marie de Médicis, lui répondit avec fierté : « Mon sortilége a été le pouvoir que les âmes fortes doivent avoir sur les esprits faibles. »

CONCORDE, divinité que les Romains adoraient, et en l'honneur de laquelle ils avaient élevé un temple superbe. Elle était fille de Jupiter et de Thémis; on la représente de même que la Paix.

CONDAMINE (Charles-Marie de La), chevalier de Saint-Lazare, des académies française et des Sciences de Paris, des académies royales de Londres, etc., naquit à Paris le 28 janvier 1701, et y mourut le 4 février 1774, des suites d'une opération pour la cure d'une hernie dont il était attaqué. Il quitta de bonne heure le service pour se livrer aux sciences, et entreprit divers voyages, où il recueillit plusieurs observations. Après avoir parcouru sur la Méditerranée les côtes de l'Afrique et de l'Asie, il fut choisi en 1736, avec MM. Godin et Bouguer, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre : voyage dont les fruits n'ont pas répondu à l'attente du public. *Voy.* SNELL (Willebrod) et le *Journ. hist. et litt.* 1er décembre 1779, p. 484. Notre observateur manqua d'y périr par l'inconduite d'un de ses compagnons : un M. Séniergues, ayant par son libertinage et sa morgue irrité les citoyens de Cuença, attira sur lui et sur les académiciens une tempête dont heureusement il fut seul la victime. De retour dans sa patrie, de La Condamine partit quelque temps après pour Rome : le pape Benoit XIV lui fit présent de son portrait, et lui accorda la dispense nécessaire pour épouser une de ses nièces. Il épousa en effet cette nièce qui lui prodigua les soins les plus tendres dans les infirmités dont il était accablé, et le consola de l'espèce d'injustice qu'il croyait avoir essuyée à son dernier voyage d'Angleterre, et dont il n'avait pu obtenir une réparation, réclamée avec toute l'ardeur de son naturel. Nous avons de lui divers ouvrages : *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale,* 1745, in-8. Ce voyage est écrit avec intérêt. On découvre partout un homme d'une activité extrême, d'un courage supérieur à tous les obstacles, d'une envie insatiable de voir et de connaître. Il est néanmoins fâcheux de devoir observer que tant de fatigues et de dangers n'ont peut-être pas été essuyés précisément pour l'avancement des sciences et le service de l'humanité, mais aussi pour satisfaire des vues et des prétentions particulières. *La figure de la terre, déterminée par les observations de MM. de La Condamine et Bouguer,* 1749, in-4. Les savants qui n'étaient attachés à aucun système, ont cru que ces *observations* n'avaient pas péremptoirement *déterminé* la chose qui en fait l'objet. « La terre, dit un » physico-géomètre, ne peut être déterminée dans » sa figure et son étendue, sans qu'on sache l'étendue de chaque degré dans la direction du méri- » dien : or cela ne se sait pas. Picard, Maraldi, de » Mairan, Eisenschmid, les deux Cassini, etc., ont » trouvé les degrés méridiens ou de latitude plus » longs vers l'équateur; les observations faites par » ordre de la cour de France, à Tornéa en Laponie » et à Quito en Amérique, disent au contraire que » les degrés de latitude sont plus petits vers l'équa- » teur, plus longs vers les pôles. L'auteur des *Etudes* » *de la nature* prétend que si les degrés polaires » sont plus longs, la terre est allongée vers les » pôles; le gros des physico-mathémaficiens, re- » butés par la différence des calculs qu'ils remar- » quaient dans toutes les observations, ont avancé » que les deux hémisphères pourraient bien n'être » pas égaux; d'autres ont soutenu que la terre avait » au moins de grandes irrégularités dans sa figure, » et que ses méridiens n'étaient pas semblables; » opinion que le père Boscowich a entrepris de mettre » dans tout son jour. Le résultat que l'homme im- » partial forme de tout cela, est que la terre n'est » point mesurable, conformément à ce passage de » l'Ecriture : *Quis posuit mensuras ejus, si nosti?* » *Vel quis tetendit super eam lineam?* Job, c. 38. v. 5. » *Altitudinem cœli et latitudinem terræ quis di-* » *mensus est?* Eccl. 1. » *Mesure des trois premiers degrés du méridien dans l'hémisphère austral,* 1751, in-4. *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur,* avec un *Supplément* en 2 parties, 1751-52, suivi de l'*Histoire des pyramides de Quito,* qui avait été imprimée séparément en 1751, in-4. Divers *mémoires sur l'inoculation*, recueillis en 2 vol. in-12. Il ne contribua pas peu à répandre l'usage de cette opération en France, et il mit dans cet objet toute l'activité qui formait son caractère. Le style des différents ouvrages de La Condamine est simple et négligé; mais il est semé de traits agréables et plaisants, qui leur assurent des lecteurs. La poésie légère était un des talents de cet académicien, et on a de lui des *vers de société*, d'une tournure piquante. Les gens du monde le recherchaient, parce qu'il était plein d'anecdotes et d'observations singulières, propres à amuser leur curiosité.

* CONDE (don Josephe-Antoine), né à Paraleja, dans la province de Cuença, en 1765, étudia dès sa première jeunesse les langues orientales, et y fit de rapides progrès. Employé à la bibliothèque royale de Madrid, il mit à profit les manuscrits conservés dans ce riche établissement. Pendant l'occupation de l'Espagne par les Français, ayant accepté la place d'archiviste du ministère de l'intérieur, il fut obligé de s'exiler en 1813. L'amnistie

lui permit de rentrer dans sa patrie, où il est mort le 20 octobre 1820. Il était membre de l'académie espagnole et de celle d'histoire. Ses principaux ouvrages sont : *Description de l'Espagne écrite en arabe, par le schérif Al-Edris, connu sous le nom de Nubien, avec une Traduction et des Notes*, 1799, in-12; *Mémoire sur les monnaies arabes, et spécialement sur celles qui furent frappées en Espagne par les princes musulmans*, dans le recueil de l'acad. espagnole, tome 5, 1804, in-4; *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, Madrid, 1820-21, 3 vol. petit in-4, avec pl., ouvrage savant, composé tout entier d'après les historiens arabes, mais qui n'est point exempt d'erreurs. Il a été traduit ou plutôt imité en franç. par M. de Marles, Paris, 1825, 3 vol. in-8. On doit encore à Conde une *Traduction d'Anacréon, de Théocrite, de Bion et de Moschus*, Madrid, 1796, in-8. Il a laissé inédit un recueil de *poésies arabes* traduites en vers castillans.

CONDE (Turstin de), archevêque d'Yorck, né au village de Conde-sur-Seule, près Bayeux. Il reçut, l'an 1119, la consécration des mains de Calixte II, dans le concile de Reims, où il se trouva malgré la défense du roi d'Angleterre, qui le bannit de son royaume. Rappelé au bout de deux ans, il se livra tout entier aux fonctions de son ministère, et se fit chérir de ses diocésains. Les moines de Citeaux lui furent redevables de leur introduction en Angleterre. Turstin sut allier le courage du militaire à la douceur du ministre de l'Evangile. Les Ecossais ayant fait une irruption dans la partie septentrionale de l'Angleterre, il assembla son peuple, l'encouragea par de vives exhortations, le mena lui-même au combat, et remporta une victoire complète sur les ennemis. Cet évêque guerrier finit par se faire moine l'an 1140, et mourut peu de temps après. Il eut pour frère Audouen de Conde, évêque d'Evreux, un des plus recommandables prélats de Normandie, par sa science, sa douceur et sa libéralité.

CONDÉ. *Voy.* BOURBON-CONDÉ.

CONDÉ (Louis Ier de Bourbon, premier prince de), naquit en 1530, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Il fit sa première campagne sous Henri II, se distingua à la bataille de Saint-Quentin, et recueillit à La Fère les débris de l'armée. Il ne servit pas moins utilement aux siéges de Calais et de Thionville en 1558; mais après la mort funeste de Henri II, son ambition et son humeur inquiète le jetèrent dans le parti des réformés. Il fut, dit-on, le chef muet de la conspiration d'Amboise, et il aurait péri par le dernier supplice, si la mort de Français. Il n'eût fait changer les affaires. Charles IX le mit en liberté, et le prince de Condé n'en profita que pour se mettre de nouveau à la tête des protestants. Il se rendit maître de diverses villes, et il se proposait de pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut pris et blessé à la bataille de Dreux en 1562. Il perdit ensuite celle de Saint-Denis en 1567, et périt à celle de Jarnac en 1569, à l'âge de 39 ans. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de La Rochefoucauld, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui fit une blessure considérable à la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : *Apprenez*, leur dit-il, *que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée*. Il chargea dans le moment, avec son bras en écharpe et sa jambe toute meurtrie. Pressé de tous côtés, il fut obligé de se rendre à deux gentilshommes qui le traitèrent avec humanité; mais Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, qui avait à se venger de quelque injure particulière, eut la cruauté de le tuer de sang-froid d'un coup de pistolet. Le prince de Condé était petit, bossu, et cependant plein d'agréments, spirituel, l'homme des femmes galantes : avantages qui ne conduisent pas à la victoire. On imprima, en 1565, un *Recueil** *des pièces* qui concernent les affaires auxquelles il eut part, en 3 vol. petit in-12, auxquels on ajoute un in-16, imprimé en 1568, et un autre en 1571. Mais l'édition de ces différents *Mémoires*, donnée par Secousse et l'abbé Lenglet, en 1743, 6 vol. in-4, est beaucoup plus ample. Elle a fait diminuer le prix de l'édition originale, qui est toujours fort rare.

CONDÉ (Henri Ier de BOURBON, prince de), fils du précédent, né à la Ferté-sous-Jouarre, le 9 décembre 1552, quoiqu'il eut à peine seize ans quand il perdit son père, rejoignit l'armée des protestants, dont l'amiral de Coligni était devenu le chef, et se fit remarquer par sa valeur et ses belles manières. Brantôme dit de lui « .... qu'il était très » libéral, doux, gracieux, éloquent, et qu'il pro» mettait d'être aussi grand capitaine que son » père... » Il n'échappa au massacre de la Saint-Barthélemy qu'en promettant d'embrasser la religion catholique; mais à peine eut-il obtenu sa liberté, qu'il s'enfuit en Allemagne, d'où il adressa une requête à Henri III pour demander le libre exercice de sa religion. N'ayant pas obtenu de réponse favorable, il leva des troupes, à la tête desquelles il se rendit au camp du duc d'Alençon, généralissime des protestants. En 1585, il fut excommunié, avec Henri IV, roi de Navarre, son cousin, par le pape Sixte V, et il mourut empoisonné à Saint-Jean-d'Angely, le 5 mars 1588, âgé de 36 ans. Les historiens ne s'accordent pas sur les auteurs de ce crime : les uns en accusent ses domestiques, gagnés par des ennemis particuliers du prince, d'autres, et c'est le plus grand nombre, en accusent sa propre femme, Charlotte de la Trémouille, qui aurait voulu, par cet attentat, dérober à son mari les suites d'une liaison criminelle avec un de ses pages, ou plutôt avec Henri IV lui-même. Il est cependant certain qu'on se mit en devoir d'instruire son procès, et que le roi de Navarre en fit jeter les pièces au feu. C'est alors qu'un arrêt du parlement de Paris reconnut l'innocence de Charlotte.

CONDÉ (Henri II de BOURBON, prince de), fils du précédent, naquit à Saint-Jean-d'Angely, le 1er septembre 1588, six mois après la mort de son père. Il fut amené à la cour à l'âge de sept ans; on l'instruisit dans la religion catholique, et on lui donna pour gouverneur le marquis de Pisani, homme d'un rare mérite. Henri IV lui fit épouser en 1609 Charlotte-Marguerite de Montmorency; mais le mo-

narque ne pouvant cacher son inclination pour l'épouse de Condé, le prince en devint jaloux, et s'enfuit à Bruxelles. Henri IV se plaignit au gouvernement espagnol de l'accueil qu'on avait fait à un prince de son sang, qui avait quitté la France sans sa permission. Cependant il serait absurde de croire que la jalousie et le dépit furent les causes de la guerre que Henri IV méditait contre l'Espagne. Ne se croyant pas en sûreté à Bruxelles, le prince de Condé se rendit en Italie, et ne rentra en France qu'après la mort du roi. Se voyant négligé par la cour, il se mit à la tête du parti des mécontents; la reine consentit à faire des sacrifices pour les apaiser; mais Condé publia un manifeste sanglant contre la régence, et quitta de nouveau la cour. Déclarés criminels de lèse-majesté, lui et ses adhérents, on les priva de leurs biens; quelque temps après, la reine et le prince s'étant rapprochés, ils signèrent le traité de Loudun, qui rétablit la paix entre eux. Elle fut de courte durée. De retour à Paris, le prince continua ses cabales qui le firent enfermer à la Bastille, puis à Vincennes, où il resta trois ans. Au bout de ce temps, il sollicita sa liberté et un commandement en Languedoc contre les protestants. Il obtint l'une et l'autre, et depuis lors il se montra aussi bon général que sujet fidèle. Il entra en 1636 en Franche-Comté, prit quelques places, et mit le siége devant Dole, qu'il fut contraint de lever le 15 août, pour porter ses forces dans la Picardie, menacée par les Espagnols. Par la faute du duc de la Valette, il échoua, en 1638, à Fontarabie, mais l'année suivante, il sempara de Salles, en Roussillon, et d'Elne en 1642. Louis XIII étant mort, il revint à la cour, et fut admis au conseil de la régente, à qui il rendit de grands services. Il mourut à Paris le 11 décembre 1646, âgé de 58 ans. « Sa plus grande gloire, dit Voltaire, est » d'avoir été le père du grand Condé. » Bourdaloue fit l'éloge de ce prince.

CONDÉ (Louis II de Bourbon, surnommé *le Grand*, prince de), premier prince du sang et duc d'Enghien, fils de celui dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1621. La plupart des grands capitaines, dit un historien, le sont devenus par degrés : Condé naquit général : l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. Après avoir fait ses premières armes à l'âge de 17 ans, au siége d'Arras en 1641, il gagna à 22 ans, en 1643, la bataille de Rocroi sur les Espagnols, commandés par le comte François de Mello, marquis de La Tour de Laguna, gouverneur des Pays-Bas. Les Espagnols perdirent 10,000 hommes dans cette affaire qui dura trois jours; le vieux comte de Fuentès, général de l'infanterie, fut tué au milieu d'un bataillon carré, qu'on ne put rompre qu'avec du canon : on fit 5,000 prisonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon et le bagage restèrent au vainqueur. Le duc d'Enghien honora son triomphe de Rocroi par sa religion et son humanité. On le vit se mettre à genoux sur le champ de bataille, et remercier le Dieu des armées d'un si éclatant succès. Il eut autant de soin d'épargner les vaincus et de les arracher à la fureur du soldat, qu'il en avait pris pour les vaincre. Cette victoire fut suivie de la prise de Thionville, et de plusieurs autres places. L'année suivante, 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général Merci, retranché sur deux éminences vers Fribourg; donna trois combats de suite en quatre jours, et fut vainqueur toutes les trois fois : il se rendit maître de tout le pays, de Mayence jusqu'à Landau. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta son bâton de commandement dans les retranchements des ennemis, et marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Le maréchal de Turenne, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, Condé vole reprendre le commandement, et joint à la gloire de commander Turenne, celle de réparer encore sa défaite. Il attaque de nouveau Merci dans les plaines de Nortlingue, et le bat le 3 août 1645; le général ennemi resta sur le champ de bataille. Il prit Dunkerque l'année suivante. Mais ayant été envoyé en Catalogne, il échoua en 1647 devant Lérida, dont il fut obligé de lever le siége. Bientôt les affaires chancelantes obligèrent le roi de le rappeler en Flandre. L'archiduc Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III, assiégeait, en 1648, Lens en Artois; Condé le battit et délivra la place. Une guerre civile, dite de la *Fronde*, troublait le ministère de Mazarin, déchirait Paris et la France. Le cardinal s'adressa à lui pour l'apaiser : la reine l'en pria les larmes aux yeux. Le vainqueur de Rocroi et de Lens termina à l'amiable ces querelles funestes et ridicules, dans une conférence tenue à Saint-Germain-en-Laye. Cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le siége, avec une armée de 7 à 8 mille hommes, devant Paris, défendu par un peuple innombrable, et y fit entrer le roi, la reine et le cardinal Mazarin. Les inquiétudes que son ambition commençait à donner, le firent enfermer, le 18 janvier 1650, à Vincennes. Ses torts étaient d'avoir voulu empêcher le mariage de la nièce de Mazarin avec le duc de Mercœur, et de s'être permis des railleries très-vives sur le gouvernement de ce ministre. Après avoir été avec son frère, le prince de Conti, transféré pendant un an de prison en prison, on lui donna sa liberté. Mazarin avait été exilé, et le prince rentra en triomphe dans la capitale. La cour crut lui faire oublier sa captivité en le nommant au gouvernement de Guyenne : Condé s'y retira tout de suite; mais ce fut pour se préparer à la guerre et pour traiter avec l'Espagne. « Je suis entré, disait-il, en prison » le plus innocent des hommes, et j'en sors le plus » coupable. » Il courut de Bordeaux à Montauban, prenant des villes et grossissant partout son parti. Il passa d'Agen, à travers mille aventures et déguisé en courrier, à cent lieues de là, pour se mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de Nemours et de Beaufort. Il profite de l'audace que son arrivée imprévue donne aux soldats, attaque le maréchal d'Hocquincourt, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enlève plusieurs quartiers, et l'eut entièrement défait, si Turenne ne fût venu à son secours. Après ce combat, il vole à Paris pour jouir de sa gloire et des dispositions favorables d'un peuple aveugle. De là il se saisit des villages circonvoisins, pendant que

Turenne s'approchait de la capitale pour le combattre. Les deux généraux s'étant rencontrés près du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652, se battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un et de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, dit un historien célèbre, en fut augmentée. Cette journée cependant aurait été décisive contre lui, si les Parisiens n'avaient ouvert leurs portes pour recevoir son armée. La paix se fit peu de temps après ; mais il ne voulut pas y entrer. Il se retira dans les Pays-Bas, où il soutint avec assez de gloire les affaires des Espagnols. Forcé par Turenne de lever le siége d'Arras qu'il avait entrepris, il assure la retraite des Espagnols, et défait, en 1656, le maréchal de la Ferté, qui commandait en second le siége de Valenciennes, et le fait prisonnier. L'année suivante, il se jette dans Cambrai que Turenne cernait, et lui fait lever le siége. Il ne put cependant empêcher don Juan d'Autriche d'être battu par ce même général à la journée des Dunes. La paix des Pyrénées rendit ce prince à la France en 1659. Le cardinal Mazarin, qui traita de cette paix avec don Louis de Haro, ne consentit au rétablissement de Condé, que par l'insinuation que lui fit le ministre espagnol, que l'Espagne, en cas de refus, procurerait à ce prince des établissements dans les Pays-Bas, établissements qui auraient causé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de Condé, rendu à la patrie, la servit utilement dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, et dans celle de Hollande en 1672. Il prit Wesel, fut blessé près du fort de Tolhuis, et continua les années suivantes à rendre des services importants. En 1674 il mit en sûreté les conquêtes des Français, s'opposa au dessein des armées des alliés, et parut avoir l'avantage à Senef, contre le fameux Montecuculli, quoique les alliés s'attribuassent également la gloire de cette journée. Oudenarde assiégée lui dut sa délivrance. Après la mort du vicomte de Turenne, en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il était tourmenté, l'obligea de se retirer; et dans la douce tranquillité de sa belle maison de Chantilli, il cultiva les lettres, et fortifia son âme par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut à Fontainebleau en 1686, à 65 ans; il s'y était rendu pour voir madame la duchesse sa petite-fille, qui avait la petite-vérole. Le génie du grand Condé pour les sciences, pour les beaux-arts, pour tout ce qui peut être l'objet des connaissances de l'homme, ne le cédait point dans lui à ce génie presque unique, pour conduire et commander les armées. Turenne, parvenu par son mérite aux premiers emplois militaires, donnait ses ordres de vive voix. L'honneur lui en revenait si on réussissait ; l'officier qui en était chargé était responsable de l'événement, s'il éprouvait quelque infortune. Condé s'en chargeait, donnait ses ordres par écrit. De là l'officier qui devait les exécuter allait au combat avec plus de calme et de tranquillité. Ses principes dans l'art militaire, qu'il transmit aux Luxembourg, aux Catinat, aux Vendôme, aux Villars, aux Feuquière, rendirent longtemps la France victorieuse et triomphante. C'est donc à tort que quelques écrivains ont dit qu'il ne forma point d'élèves. « Sous lui, dit un orateur célèbre, se formaient et s'élevaient ces soldats aguerris, ces » officiers expérimentés, ces braves dans tous les » ordres de la milice, qui se sont depuis signalés » dans nos dernières guerres, et qui n'ont acquis » tant d'honneur au nom français, que parce qu'ils » avaient eu ce prince pour maître et pour chef. » Sa physionomie annonçait ce qu'il était; il avait le regard d'un aigle. Ce feu, cette vivacité qui formaient son caractère, lui firent aimer la société des beaux ou plutôt des bons esprits. Corneille, Bossuet, Racine, Despréaux, Bourdaloue, étaient souvent à Chantilli, et ne s'y ennuyaient jamais. M. Désormeaux a donné la *Vie* de ce prince, Paris, 1766, 4 vol. in-12. On en trouve une autre dans les *Hommes illustres de France* de Charles Perrault. Bourdaloue déploya toute son éloquence dans l'Oraison funèbre de ce héros. On y admire l'art avec lequel il y parle de la révolte du prince contre sa patrie, et surtout la manière touchante et profondément raisonnée dont il parle de sa religion. « Au » milieu même des égarements du monde, il avait » une raison saine, et son cœur, qui était droit, » a toujours été, sur le point de la religion, d'in- » telligence et d'accord avec sa raison. S'il avait eu » moins de lumières, semblable à ces demi-savants » qui ne sont impies que parce qu'ils sont igno- » rants, il aurait, comme dit l'Apôtre, témérai- » rement condamné tout ce qu'il aurait ignoré. S'il » avait eu moins de droiture, il n'aurait cru que » ce qu'il aurait voulu ; et à l'exemple de l'insensé, » il aurait dit dans son cœur : *Il n'y a point de Dieu.* » Mais, parce que la droiture de son cœur répondait » parfaitement à l'abondance de ses lumières et à » l'intégrité de sa raison, il a toujours dit dans sa » raison et dans son cœur : *Il y a un Dieu*; et par » un enchaînement de conséquences, contre l'évi- » dence desquelles il a cent fois confessé que le li- » bertinage le plus fier n'avait rien à opposer que » de faible et de pitoyable, son cœur, de concert » avec sa raison, lui a toujours fait conclure : *Il y a » un Dieu. Il y a une religion qui est le vrai culte de » Dieu. De toutes les religions du monde, la chré- » tienne est uniquement et incontestablement l'ouvrage » de Dieu. De toutes les sociétés chrétiennes, il n'y a » que la catholique où se trouve l'unité, où subsiste » l'ordre, et par conséquent où réside l'esprit de Dieu.* » C'est ainsi que raisonnait ce grand prince ; et c'est » à quoi, s'en ouvrant lui-même à ses plus confi- » dents amis, il protestait qu'il s'en était toujours » tenu. » Il y a aussi d'excellents morceaux dans l'éloge que Bossuet a fait du même prince; la péroraison surtout est d'un intérêt vif et touchant, d'une éloquence négligée et en même temps inimitable. Condé n'avait été blessé qu'une fois. Au passage du Rhin, un officier allemand courut à Condé, et lui appuya un pistolet contre la tête ; le prince détourna le coup qui lui fracassa le poignet. Sa bravoure était égale à ses talents militaires, qui lui ont mérité le surnom de *Grand*.

CONDÉ (Henri-Jules de Bourbon, prince de), fils du précédent, naquit en 1643. Son père prit un soin particulier de son éducation, et l'emmena avec lui lorsqu'il passa au service de l'Espagne. Ne pou-

vant le conserver au milieu des hasards de la guerre, il le plaça chez les jésuites de Namur, et l'instruisit ensuite lui-même dans l'art militaire. Le jeune prince partagea la disgrace de son père, à sa rentrée en France en 1660. Mais cinq ans après. Louis XIV lui permit de l'accompagner au siége de Tournai, où il se distingua par sa bravoure. Une maladie l'empêcha de continuer la campagne. Il suivit encore le roi au siége de Dôle en 1668, et à celui de Besançon en 1674. Henri combattit aux côtés de son père à la bataille de Senef, et lui sauva la vie en aidant le comte d'Ostain à le replacer sur son cheval. En 1675, il s'empara de Limbourg, après huit jours de tranchée ouverte. Il mourut le 1er avril 1709. Doué d'un esprit fin et délicat, il faisait le charme de la société qui lui plaisait, mais il était froid et sévère dans son intérieur. Quoiqu'il fût généreux dans les actions d'éclat, on lui a reproché une certaine parcimonie, qui est toujours un grand défaut chez les princes. C'est peut-être au souvenir de la détresse où il avait vu son père qu'il faut l'attribuer. Dans les dernières années de sa vie, il fut sujet à des vapeurs qui excitèrent les sarcasmes des courtisans. Saint-Simon l'a jugé peu favorablement. Mais on sait que cet écrivain avait trop de malignité pour être toujours impartial. Henri de Condé avait épousé, en 1663, Anne de Bavière, princesse palatine du Rhin.

CONDÉ (Louis IIIe du nom, duc de BOURBON), fils de Henri-Jules et d'Anne de Bavière, grand-maître de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de Bourgogne et de Bresse, marcha sur les traces de son aïeul, le grand Condé. Il se trouva au siége de Philisbourg, sous les ordres de monsieur le dauphin; il suivit le roi en 1689 à celui de Mons, et en 1692 à celui de Namur. Il se signala aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde. Il fit encore la campagne de Flandre en 1694, et mourut subitement à Paris, l'an 1710, à 42 ans.

* CONDÉ (Louis-Henri, prince de), duc de BOURBON, etc., fils du précédent, né à Versailles en 1692, fut nommé chef du conseil royal de la régence sous la minorité de Louis XV, ensuite surintendant de l'éducation de ce monarque, et enfin premier ministre d'état, après la mort du duc d'Orléans, régent, arrivée en 1723. Il en remplit toutes les fonctions jusqu'au 11 juin 1726, qu'il fut exilé. Livré pendant son court ministère à des financiers qui proposèrent des taxes odieuses, et qui irritèrent la noblesse et le peuple, il fut obligé d'abandonner sa place. Il mourut à Chantilli en 1740, à 48 ans.

* CONDÉ (Louis-Joseph de BOURBON, prince de), général de l'émigration, né à Chantilly, le 9 août 1736, était fils unique du précédent et de Caroline de Hesse-Rheinfels. Orphelin à cinq ans, il eut pour tuteur son oncle le comte de Charolais, et trouva les soins d'un père dans Louis XV, qui lui donna la charge de grand-maître de sa maison, et le gouvernement de Bourgogne. A 16 ans, il fut marié à la princesse Charlotte-Godefride-Elisabeth de Rohan-Soubise. Trois ans après, il débuta dans la carrière des armes, et fit cette mémorable guerre de sept ans où Frédéric II, roi de Prusse, établit sa prépondérance politique et militaire. A la bataille de Hastembeck, il fit preuve de ce courage héréditaire dans sa famille. Comme on l'engageait à se mettre à l'abri d'une batterie : « Je ne trouve » pas, répondit-il, cette précaution dans l'histoire » du grand Condé. » En 1762, il eut la gloire de battre à Johannisberg le prince de Brunswick, qui déjà jouissait de la réputation d'un capitaine consommé, et lui enleva toute son artillerie. Louis XV lui donna les canons enlevés à l'ennemi, et ce glorieux trophée alla orner Chantilly. Quelque temps après le duc de Brunswick vint visiter son vainqueur, qui, pour ne pas blesser les yeux de son hôte par le souvenir de l'avantage qu'il avait remporté sur lui, fit enlever les canons des avenues du château; le duc, vivement touché de cette délicatesse, lui dit en l'abordant : « Vous avez voulu me vaincre deux » fois, à la guerre par vos armes, et dans la paix » par votre modestie. » La première fois qu'il parut à la comédie française, les spectateurs, au moment où l'acteur prononçait ces mots : *et moi je bois à Mars!* tournèrent leurs regards vers la loge du prince et le saluèrent par des applaudissements répétés. Le vainqueur de Johannisberg refusa de reconnaître les cours souveraines, instituées pour remplacer les parlements et partagea l'exil des princes qui s'étaient rangés du parti de l'opposition. Ce dissentiment n'altéra point l'affection que le roi lui portait, et à la mort du dauphin il lui accorda son régiment. Il présida, en 1787 et 1788, le quatrième bureau de l'assemblée des notables, et signa avec les autres princes le mémoire présenté au roi pour le maintien des anciennes institutions. Alarmé des progrès rapides de la révolution, il quitta la France avec sa famille dès le mois de juillet 1789, et se retira à Bruxelles, puis à Turin. Plusieurs gentilshommes s'étaient rassemblés autour du prince, comme des soldats qui se rallient autour de leur drapeau. Il songea à en faire un corps régulier, et après avoir épuisé ses finances pour équiper sa petite armée, il engagea ses bijoux à Gênes pour la somme de cinq cent mille francs. Reconnu dès lors pour général de l'émigration, il se rendit sur la frontière d'Allemagne et attendit le moment où il pourrait tenter un effort décisif en faveur de la monarchie. En 1790, il invita tous les Français fidèles à venir le rejoindre, déclarant qu'il irait à Paris délivrer Louis XVI, ou s'ensevelir sous les ruines du trône. Les révolutionnaires répondirent à cet appel en ameutant la multitude qui se porta sur Chantilly, et dévasta cette superbe demeure, que tant de souvenirs de gloire ne purent protéger. De son côté, l'assemblée nationale annula, le 16 mars 1791, la donation du Clermontais faite par Louis XIV en 1648, au grand Condé. Cet apanage avait été depuis cédé à l'état au prix de six cent mille francs de rente. Plus tard les biens du prince furent séquestrés, et il fut défendu d'entretenir aucune correspondance avec lui ou ses officiers. Cependant le roi, sur l'invitation de l'assemblée, écrivit au prince pour l'engager à rentrer en France, et à renoncer à défendre par les armes des droits *que la nation avait abolis*. Cette lettre ne produisit aucun effet. Il avait eu peu de temps auparavant à Aix-la-Chapelle, avec le roi de Suède, une conférence

dont il attendait des résultats heureux pour la cause de l'émigration; mais la mort tragique de Gustave III fit évanouir ses espérances. Un nouvel emprunt, fait à Amsterdam, lui fournit les moyens de réunir sa troupe à l'armée autrichienne. Avant d'ouvrir la campagne de 1793, Condé apprit la mort de Louis XVI, qui lui causa la plus vive douleur. Quoique dans les occasions périlleuses que le général autrichien ne leur épargnait pas, les émigrés fissent preuve d'une intrépidité à toute épreuve, leur brillante valeur ne suffisait pas pour assurer leurs succès. Parmi les faits d'armes de l'armée royaliste, il faut signaler la prise du village de Berstheim. Après cette journée, Wurmser dit au prince : *Vos soldats grandissent au feu.* On remarqua dans cette campagne la présence de trois Condé sous les armes. On eût dit que cette héroïque maison, qui devait s'éteindre quelques années plus tard, réunissait trois générations sur les champs de bataille, pour faire son dernier adieu à la gloire. Dès le commencement de 1795 l'armée des émigrés était à la solde de l'Angleterre. Ce fut pendant le cours de cette année que le prince de Condé ouvrit des négociations secrètes avec Pichegru, qui paraissait disposé à embrasser la cause royaliste; mais le Directoire prévint l'exécution de ses desseins, en lui ôtant le commandement de l'armée du Rhin. Les vicissitudes inséparables de la guerre avaient considérablement affaibli l'armée de Condé. Elle fit cependant encore la campagne de 1796, pendant laquelle le prince faillit être tué à Steintad. Après le traité de Campio-Formio, le prince de Condé laissant son armée cantonnée en Pologne, se rendit à Pétersbourg où il reçut de Paul Ier l'accueil le plus distingué. Le czar logea le prince dans le palais de Czernichef sur la porte duquel il avait fait graver en lettres d'or : *Hôtel de Condé.* Lorsqu'en 1799, les Russes vinrent se mesurer contre les Français, le corps de Condé partagea les périls et les revers de Suwarow, et soutint avec la plus grande bravoure à Constance un combat qui dura trois jours. Après le désastre de l'armée russe, Paul Ier s'étant séparé de l'Autriche, les émigrés passèrent de nouveau à la solde de l'Angleterre, et furent licenciés après avoir fait avec les Autrichiens la campagne de 1800. Le prince de Condé, qui avait fait de généreux, mais inutiles efforts pour la défense de l'antique monarchie, profondément affligé de se séparer de ses braves compagnons d'armes, alla chercher le repos de la vie privée dans l'abbaye d'Amesbury. Veuf depuis 1760, le prince y épousa en secondes noces, la princesse douairière de Monaco, qui mourut en 1813. Rentré en France avec Louis XVIII, de poignants souvenirs vinrent se mêler à la joie que dut lui faire ressentir la vue du sol natal; et au milieu de l'allégresse publique, la douleur que lui avait causée la mort du dernier rejeton de sa famille, se réveilla dans son âme, plus cuisante et plus amère. Le roi lui rendit ses titres de grand-maître de France, et de colonel-général de l'infanterie française. L'association des chevaliers de Saint-Louis, créée cette même année, se plaça sous sa protection. Pendant les cent-jours il suivit le roi en Belgique, et rentra avec lui dans sa capitale. Depuis cette époque il habita presque continuellement Chantilly, où la révolution lui avait à peine laissé une habitation modeste. S'étant rendu à Paris en mai 1818, il y fut surpris par la mort le 13 du même mois, à l'âge de 82 ans. Ce prince aussi religieux que brave mourut avec les sentiments d'une foi vive et d'une piété sincère. Ses restes furent inhumés à Saint-Denis. M. l'abbé Frayssinous prononça son oraison funèbre, 1818, in-8.

* CONDÉ (Louise-Adélaïde de Bourbon), fille de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, et de Charlotte-Godefride-Elisabeth de Rohan-Soubise, née le 5 octobre 1757 à Chantilly, fut d'abord destinée par Louis XV au comte d'Artois, depuis Charles X. Divers obstacles empêchèrent cette union, et la princesse nommée, en 1786, abbesse du chapitre noble de Remiremont, continua de demeurer à la cour. Après la prise de la Bastille, elle suivit son père à Turin, et résida successivement, durant 25 ans, en Allemagne, en Russie et en Angleterre. Elle rentra en France avec sa famille. Comme depuis plusieurs années elle avait renoncé au monde, le roi fit réparer pour elle l'ancien palais du Temple, où elle entra, le 3 novembre 1816, pour n'en plus sortir. Elle s'y consacra toute entière, avec ses religieuses, à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, association dont l'objet était d'expier les crimes de la révolution, et mourut au milieu de ses pieux travaux, le 1er mars 1824.

CONDÉ (le prince de Bourbon). *Voy.* Bourbon.

CONDÉ (le duc d'Enghien). *Voy.* Enghien.

CONDILLAC (Etienne Bonnot de), de l'académie française, né à Grenoble en 1715, et mort dans sa terre de Flux près de Baugency le 3 août 1780, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages qui roulent principalement sur la métaphysique. On a de lui un *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746, 2 vol. in-12, et un *Traité des sensations*, 1754, 2 vol. in-12, dans lesquels il y a des vues profondes, mais aussi beaucoup de choses que des philosophes judicieux ont justement critiquées. Ils ont été vivement attaqués par l'abbé Rossignol dans la *Théorie des sensations*, imprimée à Embrun, 1780. L'abbé de Lignac les combat aussi avec beaucoup de succès dans les *Lettres d'un Américain.* Son *Cours d'études*, imprimé d'abord en 13 vol. ensuite en 16 vol., qu'il avait composé pour l'éducation de l'infant Ferdinand-Louis, duc de Parme, a été, comme l'on sait, proscrit par ce prince, et l'on ne peut disconvenir qu'il n'ait à plusieurs égards mérité de l'être. La partie morale et politique est assez bien traitée; mais la partie historique est faible et manque de chaleur et de vivacité. Il ne commence guère l'histoire qu'aux Grecs, et laisse dans les ténèbres tous les temps antérieurs. Le défaut d'avoir étudié les anciens peuples lui fait expliquer souvent les constitutions des peuples modernes par des hypothèses ingénieuses. On lui reproche encore d'avoir adopté une partie des opinions de la philosophie moderne. On a encore de lui : *Traité des systèmes*, 1749, 2 vol.; *Traité des animaux*, 1755, in-12; une *Logique*, in-8; *Le commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, 1776, in-12. On a publié

en 1798, à Paris, ses *Œuvres complètes*, en 23 vol. in-8, et en 1803 (et ann. suiv.) en 32 vol. in-12. La *Langue des calculs*, ouvrage posthume, parut pour la première fois dans l'édition de 1798. On découvre dans toutes ces productions beaucoup de connaissances, un esprit fécond et varié, mais en même temps le goût des systèmes et des paradoxes. Les idées sont souvent obscures et confuses, et l'auteur ne cache pas assez l'embarras où il se trouve parfois de les débrouiller.

* CONDORCET (Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de), naquit en 1743, à Ribemont près de Saint-Quentin en Picardie. Son oncle, Jacques-Marie de Condorcet, évêque de Lisieux, prit soin de son éducation, et le fit entrer au collége de Navarre, où il soutint à 16 ans une thèse de mathématiques, en présence de Clairaut, de d'Alembert et Fontaine, dont les encouragements l'engagèrent à se livrer à l'étude des sciences pour lesquelles il avait un goût prononcé. Il vint en 1762 habiter Paris, où la protection du duc de la Rochefoucauld lui tint lieu de fortune, en lui faisant obtenir des pensions. Il se lia particulièrement avec Fontaine, (*voy.* ce nom) dont il étendit les principes et les vues dans son *Essai sur le calcul intégral*, publié en 1765. Ce mémoire et celui qu'il donna en 1767, *sur le problème des trois corps*, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences, où il fut reçu en 1769. Peu de temps après, jaloux de justifier ce choix, il publia de nouveaux *Mémoires sur le calcul analytique*, qui de même que les autres prouvaient un génie pénétrant, mais où l'on regrettait de ne pas trouver des applications utiles, à côté des belles formules qu'il y présentait. En 1773, il publia les *Eloges des académiciens morts avant* 1699. Par cet essai dans un genre nouveau pour lui, il voulait se donner un titre à la place de secrétaire perpétuel qu'il obtint en effet. Dans le nombre des éloges qu'il lut à l'académie des sciences, on distingue ceux de d'Alembert, Bergmann, Buffon, Euler, Franklin, Linnée, Vaucanson. En 1777, son *Traité sur la théorie des comètes*, remporta le prix à l'académie de Berlin. Condorcet désirait avec ardeur d'être reçu à l'académie française; il y fut admis en 1782. Fidèle à ses premières études il prit pour sujet de son discours de réception : *les avantages que la société peut retirer de la réunion des sciences physiques aux sciences morales*. Au milieu de ses travaux mathématiques, il trouvait encore du temps pour s'occuper de littérature et de politique. Ami intime de d'Alembert qui le nomma un de ses exécuteurs testamentaires, il fournit de nombreux articles à l'Encyclopédie; lié avec Turgot, il s'appliqua comme lui à débrouiller les systèmes des économistes. Grand admirateur de Voltaire dont il partageait les principes irréligieux, il fit un voyage à Ferney, pour visiter le patriarche de la philosophie. Pendant la guerre d'Amérique, il écrivit en faveur de l'indépendance des colonnies anglaises, et en attaquant ce qu'il appelait le despotisme, laissa déjà percer ses principes républicains. Dès 1788, il se rangea du côté des novateurs, en publiant un ouvrage sur les *Assemblées provinciales*. En prenant part avec Cérutti à la rédaction de la *Feuille Villageoise*, il contribua à entretenir parmi le peuple une effervescence qui devait mener aux excès les plus horribles. Nommé commissaire de la trésorerie en 1791, il fut député de Paris à l'assemblée législative. Il y prononça un discours, dans lequel, distinguant les émigrés en deux classes, il demanda que la peine de mort fût infligée seulement à ceux qui seraient pris les armes à la main. Il présida l'assemblée en février 1792, et, après la fatale journée du 10 août, rédigea l'adresse aux Français, destinée à rendre compte des motifs qui avaient engagé à prononcer la suspension du roi. Nommé député à la Convention par le département de l'Aisne, il y vota le plus souvent avec les *girondins*, et après avoir demandé que Louis XVI fût jugé par un jury nommé par les électeurs de chaque département, forcé de se prononcer, il vota pour *la peine la plus grave, qui ne fût pas celle de mort*. Il fit partie du premier comité de *Salut public*, et ensuite du comité de *Constitution*. Il ne fut pas proscrit au 31 mai avec les autres députés girondins. Mais dénoncé le 8 juillet par Chabot, il fut mis en accusation le 3 octobre, comme complice de Brissot. Obligé de se cacher, et bientôt mis *hors la loi*, il trouva un asile chez une amie généreuse. Mais un nouveau décret ayant prononcé la mort contre ceux qui donnaient asile aux proscrits, ne voulant pas exposer sa bienfaitrice, il quitta cet asile. Il sortit de Paris au mois de mars 1794, vêtu d'une simple veste, la tête couverte d'un bonnet, et se dirigea vers Sceaux, où il espérait trouver un refuge dans la maison de Suard (*voy.* ce nom). Ne l'ayant pas rencontré, il fut réduit à se cacher dans une carrière abandonnée où il passa plusieurs nuits. La faim l'obligea d'en sortir, et il se rendit dans un cabaret de Clamart où il se fit servir à manger. Son air inquiet, sa longue barbe, sa tenue extraordinaire attirèrent l'attention d'un membre du comité révolutionnaire qui le fit arrêter et conduire au Bourg-la-Reine. Un Horace qu'il portait sur lui avec des notes marginales au crayon, contribua beaucoup à le faire reconnaître. Jeté dans un cachot, il y fut oublié pendant 24 heures, et lorsque le géolier revint, il le trouva mort, le 28 mars 1794. Il avait fait usage d'un poison violent, qu'il portait depuis quelque temps sur lui, pour échapper au supplice qui le menaçait. Ainsi périt Condorcet à l'âge de cinquante ans, victime de cette révolution qu'il avait saluée comme une ère de justice et de bonheur. Il ne fut ni un géomètre, ni un métaphysicien du premier ordre; mais peu d'hommes ont annoncé des talents aussi distingués. Dans sa philosophie, dont la base était le scepticisme, il rêvait le perfectionnement indéfini de l'espèce humaine. Mais le résultat réel de ses doctrines ne pouvait être que le bouleversement de l'ordre social. Comme tant d'imprudents novateurs, il *semait les vents* sans prévoir les *tempêtes* qui en devaient naître. On a reproché à ses écrits de l'obscurité, de l'entortillement et de fréquentes négligences. Ils ont été recueillis, Paris, 1804, 21 vol. in-8. Cette collection qui ne comprend pas les ouvrages de mathématiques porte d'ailleurs assez mal à propos le titre d'*œuvres complètes*. Outre les ouvrages indiqués dans le corps de cet article, nous nous bornerons à citer : *Essai*

*sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*, Paris, 1784, in-4; 1804, avec de nombreuses additions; *Vie de Turgot*, Londres, 1785, in-8; *Vie de Voltaire*, Genève, 1787; Londres, 1790, 2 vol. in-8. Condorcet y déclame avec violence contre la religion et ses ministres, et contre tout ce qui tient au christianisme; *Bibliothèque de l'homme public, ou Analyse raisonnée des principaux ouvrages français et étrangers sur la politique en général, la législation, les finances*, etc., Paris, 1790-1792, 28 vol. in-8. Il fut aidé dans cette compilation par Chapelier et Peyssonel; *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, ouvrage posthume, 1795, in-8. Il composa cet ouvrage lorsqu'il était obligé de se cacher; cependant il n'y déclame pas avec moins de violence contre les rois et les prêtres. Son éloge a été publié par A. Diannevère, 1796-1799, in-8.

* CONDORCET (Sophie de Grouchy, veuve de), était sœur de Mme Cabanis et du général Grouchy, auquel elle se plut à donner des marques publiques d'intérêt, lorsqu'en 1817 il se trouva cité devant un conseil de guerre, sous le poids d'une accusation capitale. Unie de bonne heure au marquis de Condorcet, elle partagea ses opinions politiques et philosophiques, et les garda toute sa vie. C'est à elle que, du fond de la retraite où il cherchait à se soustraire aux jacobins, Condorcet adressait ces beaux vers :

« Ils m'ont dit : choisis d'être oppresseur ou victime,
» J'embrassai le malheur et leur laissai le crime. »

Mme de Condorcet n'échappa point aux persécutions qui atteignirent son époux; jetée dans les prisons révolutionnaires, elle n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Le reste de ses jours s'écoula dans la pratique de la plus active bienfaisance. Elle mourut à Paris le 6 septembre 1822. On doit à Mme de Condorcet la traduction de l'ouvrage d'Adam Smith : *Théorie des sentiments moraux, suivi d'une dissertation sur l'origine des langues*, 1798, 2 vol. in-8, 2e édit., 1830. On trouve à la suite *huit lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis. Elle est l'éditeur d'un ouvrage posthume de son mari : *Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité*, Paris, 1799, in-12, ibid., 1818, in-18.

CONDREN (Charles de), 2e général de la congrégation de l'Oratoire, docteur de la maison de Sorbonne, fils d'un gouverneur de Monceaux, fort chéri de Henri IV, naquit à Vaubuin, près de Soissons, en 1588. Son père, qui avait dessein de le pousser à la cour ou dans les armées, voulut l'empêcher d'embrasser l'état ecclésiastique, mais sa vocation était trop forte. Le cardinal de Bérulle, auquel il succéda, le reçut dans sa congrégation et l'employa très-utilement. Le Père de Condren fut confesseur du duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII. Il refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims et celui de Lyon. Ses vertus ne parurent pas avec moins d'éclat dans sa place de général. Après avoir travaillé longtemps pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain, il mourut à Paris en 1641. Son *Idée du sacerdoce de Jésus-Christ*, in-12, ne fut mise au jour qu'après sa mort. Il ne voulut jamais rien donner au public pendant sa vie. On a de lui des *lettres* et des *discours* en 2 vol. in-12. C'est lui qui comparait les vieux docteurs ignorants *aux vieux jetons, qui à force de vieillir, n'avaient plus de lettres*. Le Père Amelotte, Caraccioli et M. Tabaraud ont écrit sa *Vie*, in-8.

* CONESTAGGIO (Jérôme-Franchi de), historien italien, né à Gênes, d'une famille noble, mort en 1635, fut successivement secrétaire du cardinal Sforce, chapelain de Philippe III, évêque de Nardo et archevêque de Capoue. Il est auteur des ouvrages suivants : *Dell' unione del regno di Portogallo alla corona di Castiglia*, Gènes, 1585, in-4, souvent réimprimé et trad. en franc. par Nardin, Besançon, 1601, in-8 : *Istorie delle guerre della Germania inferiore*, Venise, 1614, in-4.

CONFUCIUS ou KOUNG-FUT-TSÉE, ou mieux Koung-Tsée, surnommé par les Chinois *le saint Maître, le Sage par excellence*, le père des philosophes chinois, naquit à Tséou-Y, aujourd'hui Kin-Fou-Hien, ou Tséou-Hien, d'une famille qui tirait son origine de Ti-Y, vingt-septième empereur de la seconde race, (si on en croit les fabuleuses annales de la Chine) vers l'an 550 avant Jésus-Christ, temps où la Chine était encore très-peu de chose. Il devint mandarin et ministre d'état du royaume de Lu ou Lou, aujourd'hui Chan-Tong; mais le désordre s'étant glissé à la cour, par la séduction de plusieurs filles que le roi de Tsi avait envoyées au roi de Lu, il renonça à son emploi, et se retira dans le royaume de Sin pour y enseigner la philosophie. Son école fut si célèbre, dit-on (car tous ces faits sont fort incertains et certainement altérés en bien des points, selon la coutume des auteurs chinois), que dans peu de temps il eut jusqu'à 3,000 disciples, parmi lesquels il y en eut 500 qui occupèrent les postes les plus éminents dans différents royaumes. Ses disciples avaient une vénération si extraordinaire pour lui, qu'ils lui rendaient des honneurs qu'on n'avait accoutumé de rendre qu'à ceux qui étaient élevés sur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, et y mourut à 73 ans. Quelque temps avant sa mort, il déplorait les désordres de son siècle. *Hélas!* disait-il, *il n'y a plus de saints. Les rois méprisent mes maximes : je suis inutile au monde, il ne me reste plus qu'à en sortir.* Son tombeau est dans l'académie même où il donnait ses leçons, près de la rivière de Rio-Fu. On voit, dans toutes les villes, des colléges magnifiques élevés à son honneur, avec ces inscriptions en lettres d'or : *Au grand maître.... Au premier docteur.... Au précepteur des empereurs et des rois.... Au saint.... Au roi des lettrés.* Quand un officier de robe passe devant ces édifices, il descend de son palanquin, et fait quelques pas à pied pour honorer sa mémoire. Ses descendants sont mandarins-nés, et ne paient aucun tribut à l'empereur. Les Chinois lui offrent des sacrifices de pourceaux et de chèvres, et exercent à son égard une idolâtrie proprement dite. Si on les en croit, c'est l'homme le plus sage et le plus vertueux qui ait paru dans le monde. Mais quand on ne connaîtrait point les exagérations chinoises, on pourrait réduire cet éloge à sa juste valeur, en examinant dans quel état sont

les notions de sagesse et de vertu chez ce peuple vain, frivole, avide et corrompu. On attribue à ce philosophe *quatre livres de morale*. Le P. Couplet a donné au public lec trois premiers livres en latin, avec des notes, Paris, 1687, in-folio ; et on les traduisit l'année suivante en français, sous le titre de *Morale de Confucius*, in-12 (*Voy.* COUPLET). Entre beaucoup de sentences verbiageuses et triviales, on en trouve de fort bonnes ; mais il est très-douteux qu'elles soient réellement de Confucius. On sait que les Chinois donnent pour des ouvrages vieux de deux ou trois mille ans, des écrits qui datent depuis la naissance du christianisme, entre autres le *Choué-Ouen*, où il est parlé du mystère de la Trinité, dans des termes absolument inconnus avant Jésus-Christ (*voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er fév. 1777, page 175). Il ne serait donc pas étonnant que les œuvres de Confucius eussent du moins quelques additions d'un temps très-postérieur ; peut-être aussi cette matière bien approfondie répandrait-elle des doutes sur l'époque où vivait Confucius, et l'avancerait de plusieurs siècles ; ce qui, vu l'extrême incertitude de l'histoire et surtout de la chronologie chinoise, n'aurait rien d'étonnant. Et d'ailleurs, comment fixer l'histoire de Confucius à l'an 550 avant J.-C., si toute l'histoire chinoise ne mérite aucune croyance jusqu'à l'an 206, comme le prouve M. Goguet ? Du reste, sa morale, quelle qu'elle soit, est sans nerf et sans sanction ; c'est un amas de sentences et de vues incohérentes. « Confucius, » dit M. Sonnerat, dans son *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, « ce grand législateur » qu'on élève au-dessus de la sagesse humaine, a » fait quelques livres de morale adaptés au génie » de sa nation ; car ils ne contiennent qu'un amas » de choses obscures, de visions, de sentences, et de » vieux contes mêlés d'un peu de philosophie..... » Ses ouvrages, quoique pleins d'obscurités, sont » adorés... Confucius et ses descendants ont écrit » des milliers de sentences qu'on a accommodées aux » événements, comme nous avons interprété celles » de Nostradamus et du Juif errant. Aujourd'hui, » en France, il n'y a que les bonnes femmes et les » enfants qui y croient ; à la Chine, c'est d'après » elles qu'on dirige toutes les opérations. » Si l'on en juge par les mœurs des Chinois, tels qu'on les connaît depuis que Paw, Raynal, Bergier ont réfuté sans appel les contes de leurs panégyristes, la morale de Confucius a eu bien peu d'effet. Il a paru en 1786 un *Abrégé historique des principaux traits de la vie de de Confucius*, à la tête duquel on n'a point rougi de placer ces vers de Voltaire :

De la seule raison salutaire interprète,
Sans éblouir le monde, éclairant les esprits,
Il ne parla qu'en sage, et jamais en prophète ;
Cependant on le crut, et même en son pays.

Ceux qui connaissent la haine implacable des philosophes contre Jésus-Christ, ne seront pas surpris de cet excès d'audace et d'absurdité. « On comprend » sans peine, dit un auteur, que le misérable jongleur du pays de Lou, qui n'a jamais su lier ensemble deux maximes de morale, qui a dogmatisé par boutade et par caprice, sans sanction » et sans garantie : dont les leçons, si elles ont eu » quelque efficace, ont formé le plus frivole, le » plus lâche et le plus fripon de tous les peuples ; » on voit, dis-je, que ce verbiage chinois est mis » ici en parallèle et bien au-dessus du divin Législateur des chrétiens. Il est connu que Voltaire » aimait à s'entendre appeler par ses suppôts, *mon* » *cher antechrist* ; ainsi, cette impiété n'a rien d'obscur ni d'étonnant dans sa bouche ; mais qu'on » ose l'afficher publiquement par manière d'épigraphe, et en faire le frontispice d'un livre, c'est » ce qui montre à découvert et la hardiesse des » blasphémateurs et la faiblesse de l'autorité. » La *Vie de Confucius* a été écrite par le Père Amiot. (*Voy.* AMIOT).

CONGRÈVE (Guillaume), né en Irlande, dans le comté de Cork, en 1672, mort en 1729. Son père le destina d'abord à l'étude des lois ; mais il s'y livra sans goût, et par conséquent sans succès. La nature l'avait fait naître pour la poésie. C'est, de tous les Anglais, celui qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique. Ses pièces sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse ; mais on y trouve aussi cette liberté, ou si l'on veut cette licence qui est le fruit et en même temps la cause de la corruption publique. Il quitta de bonne heure les muses, se contentant de composer dans l'occasion quelques *pièces fugitives*, que l'amitié ou l'amour lui arrachait. On a de lui, outre ses *comédies*, des *odes*, des *pastorales* et des *traductions* de quelques morceaux des poètes grecs et latins. Ses *Œuvres* parurent à Londres, 1730, 3 vol. in-12. Baskerville en a donné une édition en 1761, 3 vol. in-8.

CONINCK (Gilles), jésuite, né à Bailleul en 1571, et mort à Louvain le 31 mai 1633, a publié : des commentaires sur la Somme de saint Thomas, sous ce titre : *Commentariorum ac disputationum in universam doctrinam D. Thomæ, de sacramentis et censuris ; auctore Ægidio de Coninck, societatis Jesu ; postrema editio*, Rotomagi, 1630, in-fol.; *De Deo trino et incarnato*, Anvers, 1645, in-fol.

** CONINCK (S. M.), prêtre, né à Saint-Trond, dans la Belgique, le 6 août 1750, fit son cours de philosophie à Louvain et se rendit ensuite à Rome, où il fut admis au collége germanique et termina ses études théologiques. Ses talents et la douceur de son caractère le firent aimer de ses maîtres et lui valurent la protection de plusieurs membres du sacré collége. Ayant reçu les ordres sacrés il revint à Saint-Trond, où il ne tarda pas d'être pourvu d'un canonicat de l'ancienne collégiale de Notre-Dame et nommé président du conseil d'administration de cette église. Membre des états provinciaux du Limbourg, il y signala son zèle pour les classes pauvres et fit adopter diverses mesures dans leur intérêt. A l'époque de la révolution belge, il se tint à l'écart et se hâta dès qu'il le put de reprendre ses fonctions ecclésiastiques qu'il a exercées avec zèle jusqu'au moment où son grand âge l'obligea de les cesser. Ce pieux ecclésiastique mourut à Saint-Trond le 14 avril 1839 à 89 ans. Il était membre de l'institut royal de Hollande et de plusieurs sociétés savantes. On lui doit la *Paraphrase* en vers flamands d'une partie des *Psaumes* ; la traduction dans la même

langue de la *Vie du B. Liguori*; la traduction en français des *Observations pacifiques d'un curé sur la lettre Pastorale du 5 octobre 1787, de l'évêque de Pistoie*; il fit cette trad. à la demande du cardinal Zondadari; un *Recueil de Poésies morales, franç., flamand et latin*, Saint-Trond, 1839, in-12, etc.

CONNAN (François de), seigneur de Coulon, maître des requêtes, se distingua sous le règne de François I^er par sa science. Il mourut à Paris en 1551, à 45 ans. Il a laissé quatre livres de *Commentaires sur le droit civil*, Paris, 1558, in-fol., que Louis Le Roi, son intime ami, dédia au chancelier de l'Hôpital. Connan avait aussi le dessein de donner au public un ouvrage semblable à celui que Domat a exécuté depuis. Ce jurisconsulte joignait à une mémoire heureuse un esprit juste et capable de réflexion.

CONNOR (Bernard), médecin irlandais, vint en France à l'âge de 20 ans. Il fut chargé de l'éducation des fils du grand chancelier du roi de Pologne qui étaient à Paris. Après avoir voyagé avec eux en Italie, en Sicile, en Allemagne et ailleurs, il devint médecin de sa majesté polonaise, qui le donna à l'électrice de Bavière sa sœur. Il repassa en Angleterre, devint membre de la société royale, et embrassa extérieurement la communion de l'église anglicane. Un prêtre catholique, déguisé, ayant obtenu de l'entretenir en secret dans sa dernière maladie, on vit, au travers d'une porte, qu'il lui donna l'absolution et l'extrême-onction. Le malade mourut le lendemain 30 octobre 1698, à 33 ans. On a de lui un livre intitulé *Evangelium medici, seu de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis, reliquisque quæ medici indagini subjici possunt*, Londres, 1697, in-8. Connor, trop jaloux de son art, s'efforce d'expliquer, selon les principes de la médecine, les guérisons miraculeuses de l'Evangile. Le docteur anglican qui l'assista à la mort, lui en ayant parlé comme d'un livre très-suspect, il répondit qu'il ne l'avait pas composé dans le dessein de nuire à la religion chrétienne, et qu'il regardait les miracles de Jésus-Christ comme un témoignage de la vérité de sa doctrine et de sa mission. On peut croire que les intentions de l'auteur n'étaient pas tout-à-fait irréligieuses; mais son ouvrage n'en est pas moins mauvais; on peut même dire qu'il est absurde; car aucun homme sensé ne s'avisera jamais de regarder comme naturelles cette multitude de guérisons opérées par une seule parole. Guillaume Ader et Thomas Bartholin ont tout autrement raisonné sur les maladies et les guérisons dont il est parlé dans l'Evangile. « Entre les différents événements rapportés » dans l'histoire sainte, dit un auteur, il en est dont » le surnaturel saute aux yeux de tout homme de » sens, et sur lesquels il n'est besoin ni de disser- » tation ni d'examen. Qu'un malade guérisse par les » remèdes, lentement, en reprenant des forces peu » à peu, c'est la marche de la nature; qu'il gué- » risse subitement à la parole d'un homme, sans » conserver aucun reste, ni aucun ressentiment de » la maladie, c'est évidemment un miracle. Qu'un » thaumaturge par sa parole, ou par un simple » attouchement, rende la vie aux morts, la vue » aux aveugles-nés, l'ouïe aux sourds, la voix aux » muets, la force et le mouvement aux paraly- » tiques, marche sur les eaux, calme les tempêtes » sans laisser aucune marque d'agitation sur les » flots, rassasie cinq mille hommes avec cinq » pains, etc., ce ne sont certainement pas là des » œuvres naturelles. Pour en décider, il n'est pas » nécessaire d'être médecin, philosophe ou na- » turaliste : il suffit d'avoir la plus légère dose de » bon sens. » On a encore de Connor : *Voyage en Pologne*, Londres, 1698, 2 vol. in-8, en anglais, estimé.

CONON, général des Athéniens, prit de bonne heure le dessein de rétablir sa patrie dans sa première splendeur. Secouru par Artaxerxès qui lui avait confié le commandement de sa flotte, il remporta sur les Lacédémoniens la victoire navale de Gnide, l'an 394 avant J.-C., coula à fond 50 galères, tua un grand nombre de soldats, et enveloppa dans le combat l'amiral Lysandre qui y perdit la vie. Cet avantage dédommagea Athènes de toutes les pertes qu'elle avait faites à la journée de la Chèvre, 16 ans auparavant. Conon, qui venait de donner à ses concitoyens l'empire de la mer, poursuivit ses conquêtes l'année suivante. Il ravagea les côtes de Lacédémone, rentra dans sa patrie couvert de gloire, et lui fit présent des sommes immenses qu'il avait recueillies dans la Perse. Avec cet argent et un grand nombre d'ouvriers que les alliés lui envoyèrent, il rétablit en peu de temps le Pirée et les murailles de la ville. Les Lacédémoniens ne trouvèrent d'autres moyens de se venger de leur plus implacable ennemi, qu'en l'accusant auprès d'Artaxerxès de vouloir enlever l'Ionie et l'Eolide aux Perses, pour les faire rentrer sous la domination des Athéniens. Tiribase, satrape de Sardes, le fit arrêter sous ce vain prétexte. On n'a pas su précisément ce qu'il devint. Les uns disent que l'accusé fut mené à Artaxerxès qui le fit mourir; d'autres assurent qu'il se sauva de prison. Il laissa un fils appelé Timothée, qui, comme son père, se signala dans les combats.

CONON, astronome de l'île de Samos, était en commerce de littérature et d'amitié avec Archimède, qui lui envoyait de temps en temps des problèmes. C'est lui qui plaça parmi les constellations la chevelure de Bérénice, sœur et femme de Ptolémée-Evergète, vers l'an 300 avant J.-C. Cette reine inquiète du sort de son époux, qui était alors dans le cours de ses conquêtes, fit vœu de consacrer sa chevelure, s'il revenait sans accident. Ses désirs ayant été accomplis, elle s'acquitta de sa promesse. Les cheveux consacrés furent égarés quelque temps après. Conon, bon mathématicien, mais encore meilleur courtisan, consola Evergète désolé de cette perte, en assurant que la chevelure de Bérénice avait été enlevée au ciel. Il y a sept étoiles près de la queue du lion, qui jusqu'alors n'avaient fait partie d'aucune constellation; l'astronome les indiquant au roi, lui dit que c'était la chevelure de sa femme, et Ptolémée voulut bien le croire. Catulle a laissé en vers latins la traduction d'un petit poème grec de Callimaque à ce sujet.

CONON, originaire de Thrace, né en Sicile, pape après la mort de Jean V, le 21 octobre 686, mou-

rut le 22 octobre 688. C'était un vieillard vénérable par sa bonne mine, ses cheveux blancs, sa simplicité et sa candeur.

CONRAD (saint), évêque de Constance, issu d'une illustre maison d'Allemagne, annonça dès son enfance qu'il serait un saint. Il fut envoyé de bonne heure à la célèbre école qui florissait alors à Constance, sous la conduite de l'évêque de cette ville. Ordonné prêtre, il fut pourvu de la prévôté de la cathédrale, et ensuite élu unanimement évêque, après la mort de Noting. Conrad qui ne voulait plus posséder que Dieu dans le monde, échangea ses biens avec son frère, contre des terres situées dans le voisinage de Constance, qu'il donna à sa cathédrale et aux pauvres. « Plein de mépris pour les » choses du monde, dit un historien, il se livra au » service de Dieu avec une ferveur extraordinaire. » Son air sérieux décelait la profonde impression » que la pensée de l'éternité faisait sur son âme; il » n'était cependant ni triste ni mélancolique. Sa » gaité était la suite de cette paix intérieure que les » événements de la vie ne troublent jamais. La » simplicité chrétienne relevait toutes ses actions; » son humilité et sa piété donnaient à toute sa con- » duite un certain air de dignité qui n'appartient » qu'à la vertu, et qui est bien supérieur à celui » que donnent les grandeurs humaines. Ceux qui » approchaient de lui se sentaient pénétrés d'un » respect mêlé de confiance et d'affection, tant son » affabilité et sa charité avaient de charmes. » Conrad mourut en 976, après avoir rempli pendant 42 ans tous les devoirs de l'épiscopat avec un zèle infatigable et la plus parfaite exactitude. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. Le pape Calixte III le canonisa vers l'an 1120. Leibnitz a publié sa *Vie*.

CONRAD I[er], comte de Franconie, fut élu roi de Germanie en 911, après la mort de Louis IV. Othon, duc de Saxe, avait été choisi par la diète; mais se voyant trop vieux, il proposa Conrad, quoique son ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. » Cette action n'est guère dans l'esprit de ce temps » presque sauvage » (dit un historien qui contredit souvent tous ceux qui l'ont précédé). « On y voit de » l'ambition, de la fourberie, du courage, comme » dans tous les autres siècles; mais à commencer » par Clovis, ajoute-t-il non moins témérairement, » on ne voit pas une action de magnanimité. » C'est calomnier la nature humaine. Il est très-sûr que s'il y avait moins de raffinement dans ce siècle que dans le nôtre, il y avait plus de franchise, de générosité et de véritable vertu. Tous les peuples reconnurent Conrad, à l'exception d'Arnould, duc de Bavière, qui se sauva chez les Huns, et les engagea à venir ravager l'Allemagne. Ils portèrent le fer et le feu jusque dans l'Alsace et sur les frontières de la Lorraine. Conrad les chassa par la promesse d'un tribut annuel, et mourut en 918, sans laisser d'enfant mâle. Il imita, avant de mourir, la générosité d'Othon à son égard, en désignant pour son successeur le fils du même Othon, Henri, qui s'était révolté contre lui.

CONRAD II, dit *le Salique*, fils d'Herman, duc de Franconie, élu roi d'Allemagne en 1024, après la mort de Henri, eut à combattre la plupart des ducs révoltés contre lui. Ernest, duc de Souabe, qui avait aussi armé, fut mis au ban de l'empire. C'est un des premiers exemples de cette proscription, dont la formule était : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfants orphelins, et nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde*. L'année d'après, 1027, Conrad passa en Italie, et fut couronné empereur à Rome avec la reine son épouse. Ce voyage des empereurs allemands était toujours annoncé une année et six semaines avant que d'être entrepris. Tous les vassaux de la couronne étaient obligés de se rendre dans la plaine de Roncale pour y être passés en revue. Les nobles et les seigneurs conduisaient avec eux leurs arrière-vassaux. Les vassaux de la couronne qui ne comparaissaient pas, perdaient leurs fiefs, aussi bien que les arrière-vassaux qui ne suivaient pas leurs seigneurs. C'est depuis Conrad principalement, que les fiefs sont devenus héréditaires. Conrad II acquit le royaume de Bourgogne, en vertu de la donation de Raoul III, dernier roi, mort en 1033, et à titre de mari de Gisèle, sœur puînée de ce prince. Eudes, comte de Champagne, lui disputa cet héritage; mais il fut tué dans une bataille en 1038. Conrad mourut à Utrecht l'année suivante, après avoir régné avec beaucoup de gloire et de piété. L'empereur saint Henri l'avait recommandé à sa mort aux électeurs, et Conrad justifia pleinement le choix de Henri. Il fut enterré à Spire, dans le caveau qu'il avait fait construire pour les empereurs de sa maison. Henri III, son fils, lui succéda.

CONRAD III, duc de Franconie, fils de Frédéric, duc de Souabe et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, naquit en 1093. Après la mort de Lothaire II, à qui il avait disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur l'an 1138. Henri de Bavière, appelé le *Superbe*, s'opposa à son élection : mais ayant été mis au ban de l'empire et dépouillé de ses duchés, il ne put survivre à sa disgrace. Le margrave d'Autriche eut beaucoup de peine à se mettre en possession de la Bavière. Welft, oncle du défunt, repoussa le nouveau duc; mais il fut battu par les troupes impériales, près du château de Winsberg. Cette bataille est très-célèbre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'elle a donné lieu, si l'on en croit quelques auteurs, au nom des *guelfes* et des *gibelins*. Le cri de guerre des Bavarois avait été *Welft*, nom de leur général, et celui des impériaux *Weiblingen*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel Frédéric, duc de Souabe, leur général, avait été élevé. Peu à peu, ces noms servirent à désigner les deux partis. Enfin ils devinrent tellement à la mode, que les impériaux furent, dit-on, toujours appelés *weiblingients*, et qu'on nomma *welfts* tous ceux qui étaient contraires aux empereurs. Les Italiens, dont la langue plus douce que l'allemande ne pouvait recevoir ces mots barbares, les ajustèrent comme ils purent et en composèrent leurs *guelfes* et leurs *gibelins*. C'est l'étymologie que quelques auteurs donnèrent de ces deux noms; mais elle n'est pas avouée généralement, et il faut convenir qu'elle a un air de contrainte (1). Quoi qu'il

(1) D'autres rapportent ces deux noms à deux frères, *Guelphes* et *Gibel*, qui combattirent dans une sédition à Pistoie, l'aîné pour

en soit, l'expédition de Conrad III dans la Terre-Sainte fut beaucoup moins heureuse que sa guerre contre la Bavière. L'intempérance fit périr une partie de son armée, peut-être aussi le poison que les Grecs étaient soupçonnés de jeter dans les fontaines. Conrad revint, en 1149, en Allemagne, et mourut à Bamberg en 1152, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils. Quelques auteurs ont raconté le trait suivant de ce prince. Après la prise de Winsberg, il ordonna de faire prisonniers tous les hommes, et de donner la liberté aux femmes. Conrad accorda à celles-ci d'emporter ce qu'elles pourraient. Elles prirent leur mari sur leur dos et leurs enfants dans leurs bras. L'empereur touché de cette expression vive et pittoresque de l'amour conjugal, pardonna à tous les habitants.

CONRAD IV, duc de Souabe, et fils de Frédéric II, proclamé roi des Romains à l'âge de 8 ans, tâcha de se faire élire empereur après la mort de ce prince en 1250. Le pape Innocent IV, qui lui connaissait des sentiments trop semblables à ceux de son père, s'y opposa. Conrad passa en Italie pour s'en venger; il prit Naples, Capoue, Aquino, et mourut bientôt après à l'âge de 26 ans, l'an 1254. On accusa Mainfroi, son frère naturel, de l'avoir fait empoisonner, comme il avait empoisonné Frédéric son père.

CONRAD, de précepteur de l'empereur Henri IV, devint l'an 1075 évêque d'Utrecht. Il n'est guère connu que par son zèle excessif pour cet empereur contre le pape Grégoire VII. Il fut assassiné l'an 1099 dans son palais, où il était en prière après avoir dit la messe. Les uns en accusent les partisans du marquis d'Egbert, dont ce prélat retenait les terres, que l'empereur lui avait données jusqu'à trois fois; les autres, un maçon, dont il avait surpris le secret pour bâtir solidement une église en terre marécageuse. On lui attribue divers *écrits* en faveur de Henri IV, dans le *Recueil des pièces apologétiques* de cet empereur, Mayence, 1520, et Hanovre, 1611, in-4.

CONRAD de Mayence, *Conradus Episcopus*, est auteur de la *Chronique de Mayence*, depuis 1140 jusqu'à 1250, imprimée à Bâle en 1525, in-fol., et dans les recueils de Reuberus et d'Urstisius : compilation indigeste, mais utile pour l'histoire de ce temps-là.

CONRAD, cardinal, archevêque de Mayence, mort en 1202, fut honoré de la pourpre par Alexandre III : on dit que c'est le premier qui ait été élevé à la dignité de cardinal, n'étant pas de Rome ni d'Italie.

CONRAD DE LICHTENAU, ainsi appelé, parce qu'il était né dans une petite ville de ce nom en Franconie, connu aussi sous le nom d'*Abbas Uspergensis*, ordonné prêtre l'an 1202, entra chez les prémontrés en 1207, fut nommé, l'an 1215, à la prévôté d'Usperg, dans le diocèse d'Augsbourg, qui fut érigée en abbaye, et dont il devint le premier abbé, et mourut vers 1240. Il a laissé une *Chronique* qui commence à Bélus, roi des Assyriens, finit à l'an 1229, et qui fut continuée par un anonyme, depuis Frédéric II jusqu'à Charles-Quint. La seconde édition de Bâle en 1569, in-fol. est enrichie de cette continuation. L'auteur flatte trop les empereurs, et ne ménage pas assez les pontifes romains qui ont eu des différends avec eux. C'est pour cela que Mélanchthon s'empressa d'en donner une édition à Bâle, l'an 1540, in-fol.

* CONRADI (Georges-Christophe), médecin, né en 1767, à Roesing (Hanovre) et mort le 16 décembre 1798, dans la ville de Northeim, dont il était médecin-phisicien, a publié : *Observations sur l'extraction de la cataracte*, 1791, in-8; *Manuel dans lequel on enseigne à juger la pureté des médicaments, et à reconnaître leur falsification*, Hanovre, 1793, in-8; *Extraits choisis du journal d'un médecin praticien*, Chemnitz, 1794, in-8; *Anatomie pathologique*, Hanovre, 1796, ouvrage très-estimé; trad. en italien avec des addit. par Jean Pozzi, Milan, 1806, 3 vol. in-8. On a encore de lui, dans différents recueils périodiques, des *Mémoires sur le charlatanisme médical; Sur la manière de remédier à l'empoisonnement par l'arsenic : Sur la dentition*, etc. Tous les ouvrages de Conradi sont en allemand.

CONRADIN ou CONRAD le jeune, petit-fils de Frédéric II, et fils de Conrad IV et d'Elisabeth, fille d'Othon, duc de Bavière, naquit en 1251, et n'avait que 3 ans lorsque son père mourut, laissant la régence du royaume de Naples à Mainfroi, prince odieux par toutes sortes de crimes, qui usurpa l'héritage de son pupille, et gouverna en tyran. Urbain IV, fatigué des courses qu'il ne cessait de faire sur les terres de l'Eglise, appela Charles d'Anjou, et lui donna, en qualité de seigneur suzerain, l'investiture de ce royaume désolé. Après la mort de Mainfroi, tué dans une bataille perdue contre Charles, Conradin vint réclamer ses droits. Les gibelins d'Italie le reçurent dans Rome, au Capitole, comme un empereur. Tous les cœurs étaient à lui, et par une destinée singulière, dit un historien, les Romains et les Musulmans se déclarèrent en même temps en sa faveur. D'un côté l'infant Henri, frère d'Alfonse V, roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, et se fait déclarer sénateur dans Rome, pour y soutenir les droits de Conradin. De l'autre un roi de Tunis lui prête de l'argent et des galères; et tous les Sarrasins restés dans le royaume de Naples, prennent les armes pour le défendre. Ces secours furent inutiles; Conradin, fait prisonnier après avoir perdu une bataille, eut la tête tranchée par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples en 1268. Ce prince malheureux jeta son gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'investiture qu'il donnait à celui de ses parents qui voudrait le venger. Un cavalier ayant eu la hardiesse de le prendre le porta à

le pape Grégoire IX, et le plus jeune pour l'empereur Frédéric II. Maimbourg, dans sa *Décadence de l'empire*, raconte ainsi l'origine de ces deux partis : « Il y avait sur les confins de l'Allemagne » et de l'Italie, vers la source du Rhin, deux maisons très-illustres » et très-anciennes : l'une des Henri de Guelphes d'Adorf, qui, » par une émulation de gloire et une jalousie d'ambition, étaient » presque toujours en querelle, et causaient souvent par leurs » dissensions un grand désordre dans l'empire. Les empereurs » Conrad le Salique et les trois Henri ses successeurs étaient de » cette première maison, et la seconde a produit les ducs de Bavière, » fort connus sous le nom de Guelphes. » On ne peut disconvenir que cette dernière origine ne soit la plus naturelle et la plus vraisemblable.

Jacques, roi d'Aragon, qui avait épousé une fille de Mainfroi. C'est ainsi que fut éteinte, par la mort la plus ignominieuse, cette race des princes de Souabe, qui avait produit tant de rois et d'empereurs. L'infortuné Conradin n'avait que dix-sept ans, lorsqu'il fut décapité. Il est très-faux que le pape Clément IV ait conseillé ou approuvé cette barbarie. *Voy.* son article.

CONRART (Valentin), conseiller-secrétaire du roi, né à Paris en 1603. L'académie française le regarde comme son père. Ce fut dans sa maison que cette compagnie se forma en 1629, et s'assembla jusqu'en 1634. Conrart contribuait beaucoup à rendre ces assemblées agréables, par son goût, sa douceur et sa politesse. Aussi, quoiqu'il ignorât absolument les langues mortes, et quoique ses *Lettres à Félibien*, Paris, 1681, in-12, son *Traité de l'action de l'orateur*, qu'il publia, Paris, 1657, in-12, et qui a paru plus tard sous le nom de *Michel le Faucheur*, et quelques autres petits morceaux qui nous restent de lui, n'aient pas un grand mérite, il a encore de la célébrité. Conrart mourut en 1675. Il était de la religion prétendue réformée. On dit qu'il revoyait les écrits du ministre Claude, avant que celui-ci les publiât. Conrart était parent de Godeau, depuis évêque de Vence. Lorsque celui-ci venait de la province, il logeait chez lui, les gens de lettres s'y assemblaient pour entendre l'abbé faire la lecture de ses poésies : et voilà la première origine de l'académie. Les *mémoires* de Conrart, longtemps inédits, ont enfin été publiés dans la collection *des mémoires sur l'histoire de France*, par Petitot, 2e série XLVIII.

CONRINGIUS ou CONRINGHS (Hermanus ou Herman), professeur de droit à Helmstadt, né à Norden en Ostfrise en 1606, mort en 1681, fut consulté par plusieurs princes sur les affaires d'Allemagne et sur l'histoire moderne, qu'il possédait parfaitement. On a de lui beaucoup d'ouvrages de jurisprudence et d'histoire : *De antiquitatibus academicis dissertationes (sex)*; ces dissertations, réimprimées en 1739, in-4, à Gottingue, sont savantes et curieuses; *Opera juridica, politica et philosophica; De origine juris germanici, etc.* Son patriotisme et sa crédulité lui ont fait avancer bien des choses au hasard, surtout lorsqu'elles ont paru favorables à son pays. Le corps des ouvrages de Conringius a paru en 6 vol. in-folio, à Brunswick, 1730.

* CONSALVI (le cardinal Hercule), l'un des plus grands et des plus sages ministres qu'ait eu la cour romaine, né à Rome le 8 juin 1757, cultiva de bonne heure les lettres avec succès et fut admis à l'académie des Arcades. Nommé en 1785, *ponente del buon governo*, fonction analogue à celle de conseiller-rapporteur dans les tribunaux français, il passa plus tard, en qualité de juge, au tribunal de la signature, et, à la fin de 1792, fut fait *auditeur de rote.* Les graves événements qu'avait fait naître la révolution française préoccupaient alors tous les esprits, et Consalvi se déclara l'adversaire de ses principes subversifs. Il était assesseur des armes, ou ministre de la guerre, lorsqu'eut lieu l'assassinat du général Duphot. Les patriotes romains profitèrent de cette circonstance pour le desservir auprès de Bonaparte, qui depuis garda toujours une funeste prévention contre ce prélat. Lors de l'occupation de Rome par les Français, en 1798, il fut emprisonné. Après la mort de Pie VI, le conclave qui s'ouvrit le 1er décembre 1799, à Venise, dans l'église de San-Georgio-Maggiore, le choisit pour secrétaire. Le cardinal Chiaramonte, élu sous le nom de Pie VII, nomma Consalvi pro-secrétaire d'état, puis le 11 août 1800, cardinal de l'ordre des diacres, et enfin lui confirma le titre définitif de secrétaire d'état. Consalvi usa de son pouvoir pour introduire diverses améliorations, dans les finances, dans l'administration et dans les tribunaux. En autorisant le libre commerce des grains, il se fit de nombreux ennemis, mais il leur tint tête et maintint cette mesure importante. En 1801, il vint à Paris pour traiter avec Bonaparte du concordat qui fut signé le 15 juillet. Mais en 1802, son refus d'accéder à un concordat avec la république italienne, accrut l'antipaphie du premier consul contre lui. Napoléon, voyant dans le cardinal le seul obstacle à ses vues, demanda son renvoi, et Pie VII accepta la démission que son ministre lui offrait depuis quelque temps. Mais la retraite de Consalvi ne lui fit rien perdre de son influence. Après l'enlèvement du souverain pontife, en 1809, il fut amené lui-même prisonnier en France. Manquant d'argent à son arrivée à Paris, il vendit la tabatière garnie de diamants, que Bonaparte lui avait donnée lors de la signature du concordat. L'empereur qui, à défaut de l'assentiment du pape pour son mariage avec la fille de l'empereur d'Autriche, avait inutilement essayé d'obtenir celui des cardinaux, les exila dans différentes villes; Consalvi fut envoyé à Reims où il passa près de trois ans, et ensuite à Béziers. Dans sa position il se conduisit toujours avec dignité, et il contribua beaucoup à encourager la résistance de ses collègues à l'empereur. Les événements de 1814 rendirent la liberté au Saint-Père, qui, de retour à Rome, le nomma de nouveau son premier ministre, et l'envoya défendre les intérêts de la cour romaine près des souverains réunis à Londres. Consalvi produisit une grande sensation en se montrant dans les sallons de St.-James en costume de cardinal. Depuis cette démarche si hasardeuse, les relations les plus amicales s'établirent entre les deux cours. En quittant Londres, Consalvi se rendit à Vienne, et obtint la restitution des Légations et des marches de Bénévent et de Ponte-Corvo. De retour à Rome, il tenta d'imprimer à l'administration une direction sage et éclairée, mais divers obstacles l'empêchèrent de réaliser toutes ses vues. Rome s'embellit par ses soins de nouveaux monuments, et il pourvut à la restauration des anciens. Il conclut des concordats, avec la France, la Russie, la Pologne, la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, la Sardaigne, l'Espagne et Genève, et traita avec Saint-Domingue et le Chili lorsqu'aucune puissance n'était encore disposée à reconnaitre ces républiques. A la mort de Pie VII (1823), Consalvi profondément affligé, se retira quelque temps à Porto-d'Anzo. Il était de retour à Rome et Léon XII venait de le nommer préfet de la Propagande, lorsqu'une maladie inflammatoire l'enleva, le 24 jan-

vier 1824, à l'âge de 67 ans. Consalvi était d'un désintéressement rare, et n'avait pas moins de modestie ; il refusa tous les ordres que les souverains lui firent offrir.

CONSENTES, nom qu'on donnait aux dieux et aux déesses du premier ordre. Ils étaient douze, savoir : Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane, Cérès. Ces douze divinités présidaient aux douze mois de l'année. Chacune avait un mois qui lui était assigné, et leurs douze statues, enrichies d'or, étaient élevées dans la grande place de Rome. On appelait leurs fêtes, *Consentes.*

* CONSTABLE (Thomas-Hugues Clifford), né à Londres en 1762, acheva ses études à Paris au collége de Navarre. Un voyage qu'il fit en 1787 dans les cantons Suisses, détermina son goût pour la botanique, qu'il cultiva depuis avec succès. Il était fortement attaché à la religion catholique, et fut intimement lié avec le respectable abbé Carron. Il fut plusieurs fois présenté à Louis XVIII lorsqu'il visita Bath, et c'est à la sollicitation de ce prince qu'il fut créé baronnet en 1815. Héritier en 1821 des biens de François Constable, il prit alors ce nom. Il fit imprimer à ses frais des *Méditations sur la divinité et sur la Passion de J.-C.* tirées de l'*Evangile médité* de Duquesne. Il avait entrepris une traduction des *Psaumes* en vers anglais, que l'on croit terminée; celle des *Fables de La Fontaine*, dont il a reproduit, assure-t-on, en partie la grâce et la naïveté ; et une *Histoire des Normands*, dont il a laissé l'exécution très-avancée. Il a donné la *Flora Tixaliana,* à la suite de l'ouvrage d'Arthur Clifford, son frère; *Description historique et topographique de la paroisse de Tixall*, Paris, 1818, in-4, avec cinq pl. Constable est mort à Gand, le 25 février 1823.

CONSTANCE (saint), un des premiers magistrats de la ville de Trèves, souffrit le martyre au IIIe siècle de l'Eglise sous Rictiovarus, préfet des Gaules, avec Palmace, Thyrse, Crescence, Justin, Léandre, Alexandre, Soter, Hormisdas, Papyrius, Constant, Jovinien, et une multitude innombrable d'habitants de la même ville, de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Saint Félix, évêque de Trèves, transféra au IVe siècle les corps des saints martyrs qu'on vient de nommer, et de plusieurs autres dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous dans l'église de la Sainte-Vierge, hors des murs, où il venait de déposer également le corps de saint Paulin, un de ses prédécesseurs. Cette église qui, à raison de l'ancienneté de sa fondation, ne le cède à aucune des Gaules, est encore jusqu'à ce jour dépositaire de ces précieux trésors.

CONSTANCE Ier, surnommé *Chlore*, à cause de sa pâleur, fils d'Eutrope et père de Constantin, dut le jour à un seigneur distingué de la haute Mésie, vers l'an 250. Connu de bonne heure pour un homme plein de sagesse et de courage, il fut nommé César en 292, et mérita ce titre par ses victoires dans la Grande-Bretagne et dans la Germanie. Il répudia alors sa première femme, pour épouser Théodora fille de Maximilien-Hercule, collègue de Dioclétien. Devenu empereur par l'abdication de Dioclétien, il partagea l'empire avec Galère-Maximien, en 305. Il s'attacha à faire des heureux, et y réussit. Les chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de son obéissance. Il feignit de vouloir chasser de son palais ceux de ses officiers qui ne renonceraient pas au christianisme. Il y en eut quelques-uns qui sacrifièrent leur religon à leurs intérêts, et d'autres qui aimèrent mieux perdre leurs charges, que de trahir leur conscience. Il ne voulut plus voir les premiers, disant que des lâches qui avaient trahi leur Dieu, trahiraient bien plus aisément leur prince : et il confia aux seconds sa personne, ses secrets, après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à Yorck en 306 après avoir déclaré César son fils Constantin. On lit dans Eusèbe, qu'avant de mourir, il déclara qu'il croyait au vrai Dieu. On doit souhaiter que cette croyance ait eu l'étendue, la force, et les lumières divines que suppose la foi chrétienne. La valeur de Constance-Clore n'ôta rien à son humanité. Empereur, il fut modeste et doux; maître absolu, il donna par ses vertus des bornes à un pouvoir qui n'en avait pas. Il n'eut point de trésor, parce qu'il voulait que chacun de ses sujets en eût un. Dioclétien avant son abdication, s'étant plaint à lui par ses ambassadeurs, de ce qu'il négligeait de remplir ses coffres, pour servir dans le besoin, il demanda quelque temps, et promit de montrer un grand trésor. Il fit savoir à ses amis et au peuple la circonstance où il se trouvait, il les pria de lui prêter ce qu'ils pourraient, s'engageant à le leur rendre sous peu de jours : ses appartements furent aussitôt remplis d'or, d'argent et de pierreries d'un grand prix. Il fit alors entrer les ambassadeurs; et les voyant étonnés, il leur dit *qu'ils ne pouvaient plus douter que l'amour et les richesses du peuple ne fussent un trésor assuré pour un prince.* Les jours de fête, il empruntait la vaisselle d'or et d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avait pas lui-même. Tandis que les autres empereurs, ses collègues, persécutaient, par une superstition inquiète et féroce, les chrétiens qu'ils ne connaissaient pas, Constance les connut, et en devint le protecteur.

CONSTANCE II (*Flavius Julius Constantius*), 2e fils de Constantin le Grand, et de Fausta, sa seconde femme, naquit à Sirmich l'an 317 de l'ère chrétienne. Il fut fait César en 323, et élu empereur en 337. Les soldats, pour assurer l'empire aux trois fils de Constantin, massacrèrent leurs oncles, leurs cousins, et tous les ministres de ce prince, à l'exception de Julien l'Apostat et de Gallus son frère. Quelques historiens ont soupçonné Constance d'avoir été l'auteur de cet horrible massacre : saint Athanase le lui reproche ouvertement; et le caractère, qu'il décela, lorsqu'il fut empereur, semble confirmer ce reproche. Après cette exécution barbare, les fils de Constantin se partagèrent l'empire. Constance eut l'Orient, la Thrace et la Grèce. Il marcha l'an 338 contre les Perses qui assiégeaient Nisibe, et qui levèrent le siége et se retirèrent sur leurs terres, après avoir été vaincus près de cette ville. Ces avantages furent de peu de durée. Les généraux perses, vainqueurs à leur tour, taillèrent en pièces ses armées, et remportèrent neuf victoires signalées. L'Occident n'était pas plus tran-

quille que l'Orient. Magnence, germain d'origine, proclamé empereur à Autun par ses soldats, et Vétranion élu aussi vers le même temps à Sirmich, dans la Pannonie, s'étaient partagé les états de Constantin le Jeune et de Constant. Constance leur frère marcha contre l'un et l'autre. Vétranion, abandonné de ses soldats, vint implorer la clémence de l'empereur, et en obtint des biens suffisants pour passer le reste de sa vie dans l'abondance. Magnence, vaincu à la bataille de Mars, aujourd'hui Esseck, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite. Magnence, défait de nouveau dans les Gaules par les lieutenants de Constance, se donna la mort, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Ainsi tout l'empire romain, partagé entre les trois enfants de Constantin, se vit alors réuni l'an 353 sous l'autorité d'un seul. Constance n'ayant plus de rival à craindre, s'abandonna à toute la rage de son ressentiment. Il suffisait d'être soupçonné d'avoir pris le parti de Magnence, d'être dénoncé par le plus vil délateur, pour être privé de ses biens, emprisonné ou puni de mort. Quiconque passait pour riche, était nécessairement coupable. Trois ans après, en 356, Constance vint à Rome pour la première fois, y triompha, et s'y fit mépriser. On transporta par ses ordres l'obélisque que Constantin avait tiré d'Héliopolis en Egypte, et il fut dressé dans le grand Cirque. Les prospérités de Julien, alors vainqueur dans les Gaules, réveillèrent sa jalousie, surtout lorsqu'il apprit, au milieu de l'Asie où il était alors, que l'armée lui avait donné le titre d'Auguste. Il marchait à grandes journées contre lui, lorsqu'il mourut à Mopsueste, au pied du mont Taurus, l'an 361. Euzoius, arien, lui donna le baptême, quelques moments avant sa mort. Cette secte avait triomphé sous son règne, et la vérité et l'innocence furent opprimées. On sait avec quel courage Osius, évêque de Cordoue, résista à l'injuste demande de cet empereur, qui voulait faire déposer saint Athanase, parce qu'il s'opposait aux vues pernicieuses des ariens (*voy.* Osius). Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ses eunuques et ses courtisans, fut enfin dupe de ses faiblesses; et s'il n'eût perdu la vie, dit un historien, il eût au moins perdu l'empire. Un autre historien en parle de la manière suivante. « Faible, inconstant, curieux et » superstitieux, mais, par-dessus tout, poussé de la » manie de dogmatiser, Constance fit plus de mal » à la vraie religion, que les persécuteurs infidèles. » Séducteur d'abord, et tout le temps qu'il eut » quelque chose à craindre; violent et cruel, de» puis qu'il se vit maître absolu de l'empire, sa » mort eût été un sujet de joie pour tout le monde » chrétien, si à un persécuteur hérétique n'eût » succédé un apostat idolâtre. » Ce fut Julien.

CONSTANCE, de Nysse, général des armées romaines, chassa les Goths des Gaules, et fit prisonnier le rebelle Attalus. Honorius lui fit épouser sa sœur Placidie en 417, et l'associa à l'empire; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, et mourut en 421, regretté comme un guerrier et un politique. Valentinien III, son fils, régna après lui dans l'Occident.

CONSTANCE-FAULKON, fils d'un cabaretier de Céphalonie, suivant le chevalier de Forbin, ou d'un noble vénitien qui était fils du gouverneur de cette île selon d'autres, devint, par son esprit, *barcalon*, c'est-à-dire premier ministre ou grand-visir du royaume de Siam. Il s'occupa d'abord des intérêts de sa religion, et engagea le roi à se lier avec Louis XIV. Trois Siamois partirent pour la France avec de grands présents, chargés de déclarer que le prince indien, charmé de la gloire du monarque français, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec sa nation, et qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. Les premiers envoyés périrent sur mer en 1680; les seconds arrivèrent à Versailles en 1684. Louis XIV, toujours prêt à seconder les moyens de propager le christianisme, envoya au roi de Siam deux ambassadeurs, le chevalier de Chaumont, l'abbé de Choisi, ex-jésuite. Ils furent magnifiquement reçus. Le roi de Siam promit de s'instruire de notre religion. Mais quelques mandarins, à la tête desquels était Pitracha, fils de la nourrice du roi, formèrent une conspiration pour chasser les Français du pays et se rendre maîtres des affaires. Constance périt dans les tourments, Pitracha tint le roi captif dans son palais, et monta sur le trône après sa mort, non sans soupçon d'avoir abrégé les jours de son maître. La femme de Constance fut d'abord sollicitée par le fils de Pitracha à entrer dans son sérail; mais l'ayant refusé, elle fut condamnée à servir dans la cuisine de l'usurpateur, qui lui confia depuis l'éducation de ses enfants. On a deux *Vies de Constance*; l'une par le Père d'Orléans, 1690, in-12, qui le représente comme un homme de bien et un chrétien zélé; l'autre par Deslandes, 1755, in-12, qui le peint avec les couleurs les plus noires: mais comme tout ce qui tenait à la religion était odieux à cet écrivain, et que Constance en avait assez fait pour mériter sa haine, son témoignage doit paraître plus que suspect. Il est d'ailleurs à présumer qu'on connaissait mieux le ministre siamois en 1690 qu'en 1755.

CONSTANT I^er (*Flavius-Julius-Constans*), troisième fils de Constantin le Grand et de Fausta, naquit en 320, et fut proclamé César en 333. Il eut l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie en partage des états de son père, et les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, après la mort de Constantin son frère, qui venait de lui déclarer la guerre. Constant, maître de tout l'Occident, protégea la vérité contre les erreurs des ariens. Les hérétiques profitant de la facilité de Constance pour persécuter les catholiques, il lui écrivit que s'il ne rendait pas justice à saint Athanase, il irait lui-même à Alexandrie le rétablir, en chasser ses ennemis, et les punir comme ils le méritaient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, et s'efforça d'éteindre le schisme des donatistes. Ce protecteur de l'Eglise périt d'une manière bien funeste: Magnence s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Elne dans les Pyrénées, l'an 350. Les chrétiens ont beaucoup loué ce prince. Les païens l'ont accusé des plus grands vices; mais comme il se déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paraître suspect. Constant n'avait que 30 ans lorsqu'il fut égorgé; il en avait régné 13.

CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'Héraclius-Constantin et petit-fils d'Héraclius, fut mis à la place de son oncle Héracléonas en 641. Les monothélites l'avaient élevé; il les protégea et s'en laissa gouverner. Le patriarche Paul, maître de son esprit, l'engagea à supprimer l'*Echtèse*, et à mettre en sa place le *Type*. C'était un édit dans lequel, après avoir exposé les raisons pour et contre, on défendait aux orthodoxes et aux hérétiques de disputer sur les deux volontés de Jésus-Christ. Le pape Martin Ier, nouvellement élevé sur la chaire de Rome, condamna le *Type* en 649, dans le concile de Latran. Constant, irrité contre Théodose, son frère, à qui le peuple marquait beaucoup d'amitié, le força à se faire ordonner diacre, de peur qu'on ne l'élevât à l'empire : mais cette cérémonie ne le rassurant point, il le fit massacrer inhumainement. Les remords, fruits amers du crime, l'assaillirent aussitôt, et présentaient sans relâche à son esprit égaré, l'image de Théodose, qui le poursuivait un calice à la main, en lui disant : « Bois, frère barbare ! » L'an 662, il passa en Italie pour réduire les Lombards; et de là à Rome, où il enleva tout ce qui servait à décorer cette ville. Après l'avoir dépouillée de tout ce que la fureur et l'avarice des barbares n'avaient pu enlever, il alla en Sicile y établir sa cour. Aussi mauvais prince à Syracuse qu'à Rome, il ruina les peuples par ses exactions, et enleva des églises les trésors, les vases sacrés, et jusqu'aux ornements des tombeaux, et fit périr les plus grands seigneurs dans les tourments. André, fils du patrice Troïle, le suivit un jour aux bains, sous prétexte de le servir; il prit le vase avec lequel on versait de l'eau, et lui en donna un coup si violent sur la tête, qu'il le renversa mort, l'an 668. Odieux aux peuples, encore plus odieux à sa famille, persécuteur des catholiques, ce tyran ne fut pleuré de personne. Il eut tous les défauts, sans aucune vertu. Il vit avec tranquillité les Sarrasins conquérir ses états, s'emparer de l'Afrique et d'une partie de l'Asie, sans oser paraître à la tête de ses troupes.

CONSTANT (Germain), juge-garde de la monnaie de Toulouse, publia en 1657, à Paris, un savant *Traité de la cour des monnaies et de l'étendue de sa juridiction*, 1 vol. in-fol. L'auteur avait fouillé dans les archives publiques, dans les dépôts, dans les bibliothèques, dans plusieurs cabinets de savants.

CONSTANT (Jacques), médecin célèbre de Lausanne, mort en 1730, a laissé plusieurs ouvrages utiles. Tels sont : *Le médecin, chirurgien et apothicaire charitable*, avec un *Traité de la peste*, Lyon, 1683, 3 vol. in-8; *Pharmacopée des Suisses*, 1709, in-12.

CONSTANT DE REBECQUE (David), d'une famille française réfugiée, professeur de théologie dans l'académie de Lausanne, né en 1638, mort en 1733, s'est fait connaître des savants par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Il était en commerce littéraire avec Daillé, Amyrault, Turretin, Bayle, Mestrezat. On a de lui des éditions de *Florus*, des *Offices de Cicéron*, et des *Colloques d'Erasme*, enrichies de remarques choisies et judicieuses; des *Dissertations sur la femme de Loth, le buisson de Moïse, le serpent d'airain* et *le passage de la mer Rouge*. Ces dissertations, estimées pour le style et pour le fond, sont en latin. Un *Abrégé de politique*, dont on a une édition de 1687, fort augmentée; son *Système de morale théologique*, en 25 dissertations.

* CONSTANT DE REBECQUE (Samuel), petit-fils du précédent, né à Genève en 1729 et mort en 1800, fut admis officier dans le régiment de son père, lieutenant-général au service de Hollande. Il abandonna l'état militaire pour cultiver la littérature, d'après les conseils de Voltaire, qu'il avait vu fréquemment à Ferney. Ses principaux ouvrages sont : *Camille, ou Lettres de deux filles de ce siècle*, Paris, 1784, 4 vol. in-12, roman qui eut plusieurs éditions, et fut traduit en diverses langues; *Institutions morales à l'usage des enfants qui commencent à parler*, Londres, 1785, in-8; *Recueil de pièces dialoguées, ou Guenilles dramatiques ramassées dans une petite ville de Suisse*, Genève, 1787, in-8; *Laure, ou Lettres de quelques personnes de Suisse*, 7 vol. in-12, où l'on trouve une peinture fidèle des mœurs et de la société de Suisse et de Genève; *Instructions de morale qui peuvent servir à tous les hommes, et particulièrement rédigées à l'usage de la jeunesse helvétique*, Lausanne et Paris, 1799, in-8.

* CONSTANT DE REBECQUE (Benjamin de), publiciste, né à Lauzanne en 1767, vint, en 1795, à Paris, où il se lia promptement avec les hommes le plus en réputation. L'année suivante il publia : *De la force du gouvernement qui commence et de la nécessité de s'y rallier.* Cet écrit fut loin d'obtenir l'approbation générale, mais on y reconnut un assez grand mérite de style. Il obtint plus de succès, lorsqu'il parut à la barre du conseil des cinq-cents pour réclamer les droits de citoyens français en faveur des protestants dont les pères avaient été frappés par la révocation de l'édit de Nantes. Il étendit bientôt sa réputation par deux écrits : (*Des réactions politiques*, et *des effets de la terreur*,) dans lesquels l'auteur s'élevait contre les vengeances des partis qui n'ont pour effet que d'éterniser les haines, en livrant l'état à de continuelles agitations. Il établissait que c'était la terreur seule mise à l'ordre du jour qui avait compromis et ruiné la république, et au nom des vrais amis de la liberté, il repoussait toute solidarité pour les crimes commis en son nom. Il paraît qu'il ne fut pas étranger à la nomination de M. de Talleyrand, comme ministre des relations extérieures. On lui a reproché d'avoir fait l'apologie du 18 fructidor, coup d'état par lequel le directoire prolongea sa faible existence. Mais plus tard, lorsque son opinion se fut mûrie par l'expérience, il en signala l'illégalité et les conséquences funestes. Etranger aux événements qui placèrent le pouvoir entre les mains de Napoléon, il fut cependant appelé au tribunat en 1799. Chargé de rendre hommage au vainqueur de Marengo, il osa associer aux éloges de la gloire, quelques idées de liberté; ses velléités d'opposition le firent comprendre avec Chénier et quelques autres, parmi les tribuns qui furent éliminés. Bientôt il fut exilé avec Mme de Staël (*voy.* ce nom), et après

avoir parcouru avec cette femme célèbre les parties de l'Europe où le bras de Napoléon n'atteignait pas encore, il vint se fixer à Gœttingue dont l'académie l'admit au nombre de ses membres. Lié bientôt avec les écrivains les plus célèbres de l'Allemagne, et empruntant leurs habitudes laborieuses, il profita de son séjour dans cette ville savante pour étudier à fond la littérature germanique. Il y traduisit en vers français la tragédie de *Wallenstein*, qui passe pour le chef-d'œuvre de Schiller, et en la publiant, il y joignit un examen comparé des deux systèmes littéraires adoptés par les Français et par les Allemands, morceau remarquable par une grande sagacité de critique. C'est en Allemagne qu'il conçut aussi le plan du roman d'*Adolphe*, qui est loin d'être sans reproche sous le rapport de la moralité. Pendant le cours de ses studieux travaux, l'ordre d'exil qui le tenait éloigné de la France fut révoqué, et il put revenir à Paris. Mais le séjour qu'il y fit fut très-court. A la France, telle que Napoléon l'avait faite, il préférait l'Allemagne devenue sa patrie adoptive, et où il semblait s'être irrévocablement fixé en épousant une femme d'une famille distinguée de Hanovre. Vers 1814, il publia son ouvrage sur *l'esprit de conquête et l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation actuelle*, où il annonçait la chute prochaine de Bonaparte. Lorsque la première restauration fut accomplie, il revint à Paris, écrivit dans les journaux et fit paraître plusieurs brochures, où il discuta les affaires politiques avec cette finesse d'induction qui était le caractère particulier de son talent. Il était alors loin de se montrer hostile aux Bourbons : l'idée dominante de ses écrits était d'établir une alliance durable entre la monarchie légitime et les intérêts nés de la révolution. A la nouvelle du débarquement de Bonaparte, il publia dans le *Journal des Débats*, une profession de foi énergique où l'on remarquait ces mots : « Du côté du roi est la liberté constitutionnelle, la sûreté, la paix; du côté de Bonaparte, la servitude, l'anarchie, la guerre. Nous jouissons, sous Louis XVIII, d'un gouvernement représentatif, nous nous gouvernons nous-mêmes. Nous subirions sous Bonaparte un gouvernement de Mamelucks; son glaive seul nous gouvernerait. C'est Attila, c'est Gengis-Kan. Quand on ne demande qu'à servir le despotisme, on passe avec indifférence d'un gouvernement à l'autre, bien sûr qu'on retrouvera sa place d'instrument sous le nouveau despotisme; mais quand on chérit la liberté on se fait tuer autour du trône qui la protége. » Ces paroles reçurent bientôt un éclatant démenti. Averti que Bonaparte désirait le voir, il se rendit aux Tuileries, et sortit de l'entrevue qu'il eut avec l'empereur, entièrement converti à sa cause. Peu de jours après, les journaux annoncèrent sa nomination au poste de conseiller d'état. Ce brusque changement étonna le public, et valut à Benjamin Constant la qualification de transfuge que lui lancèrent à la fois les républicains et les partisans des Bourbons. Cette défection n'eut pas même une excuse, lorsqu'on apprit que c'était lui qui avait rédigé l'acte additionnel, qui faisait évanouir toutes les espérances de liberté fondées sur le retour de Napoléon. Après la seconde restauration, il alla passer quelque temps à Bruxelles, et revint en 1816 à Paris où il s'occupa de divers ouvrages politiques et philosophiques. Elu député en 1819 par le département de la Sarthe, il prit place à la chambre parmi les chefs de l'opposition libérale, et s'y fit remarquer par la finesse captieuse de son argumentation, qui n'était pas toujours exempte de sophismes. D'autres déployèrent à la tribune plus de violence et d'aigreur; mais nul ne donna plus d'embarras aux ministères qui se succédèrent sous la restauration. Après la révolution de 1830, le gouvernement nouveau le gratifia d'une somme considérable qui servit à payer ses dettes; mais cette faveur, jointe au titre de conseiller d'état, ne remplit point son attente, et fut loin de remplacer à ses yeux le ministère qui avait toujours été le but de son ambition. Saisi d'une noire mélancolie, et se sentant affaiblir de jour en jour, il parut acquérir, en descendant dans la tombe, la triste conviction que les doctrines qu'il avait professées toute sa vie n'avaient rien fondé de durable; il mourut le 6 décembre 1830. Benjamin Constant passa toute sa vie en dehors des affaires, et ses amis même n'ont jamais pensé qu'il possédât les talents de l'homme d'état. Ecrivain et orateur infatigable, il était peu propre à occuper un ministère ou une ambassade. On peut penser d'après le scepticisme et la tiédeur de ses principes politiques, que l'amour de la renommée fut, plus encore qu'un zèle véritable pour le bien public, le mobile de sa conduite parlementaire. Aimant les plaisirs du monde, et surtout le jeu, on assure qu'il ne vit souvent dans les entreprises de littérature et de journalisme auxquelles il prit part, qu'un moyen de se procurer des ressources que ses goûts lui rendaient nécessaires. Le genre de vie qu'il menait dérangea sa fortune, et il mourut dans un état de gêne dont la libéralité du pouvoir n'avait pu le faire sortir entièrement. On a de lui : *Collection complète des ouvrages publiés sur le gouvernement représentatif*, Paris, 1817-20, 4 vol. in-8, reproduit sous le titre : *Cours de politique contitutionnelle* avec une *Introduction*, par M. Pagès (de l'Arriège), 1836, 4 vol. in-8; *Mémoires sur les cents-jours en forme de lettres*, Paris, 1820, 2 part. in-8; *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, 1824-31, 5 vol. in-8. La pensée fondamentale du livre est une pensée déiste et sceptique. Suivant l'auteur, la religion a pour source primitive le *sentiment religieux* inné dans tous les hommes, et dont les différentes espèces de cultes ne sont que les diverses formes plus ou moins fausses. D'après lui, il n'y a de vrai en religion que ce *sentiment*, que chacun a droit de manifester à sa façon; mais qui presque toujours a été vicié par les formes sacerdotales et artificielles dont on l'a revêtu. Tout le faible de cet ouvrage a été parfaitement démontré par M. le baron d'Ekstein, dans le *Catholique*, tome 5. *Discours prononcés à la chambre des députés*, Paris, 1828, 2 vol. in-8; *Mélanges de littérature et de politique*, 1829, in-8; *Adolphe*, 1839, gr. in-18; *du Polythéisme romain*, considéré dans ses rapports avec la philosophie grecque et la religion chrétienne, ouvrage posthume

précédé d'une *introduction* de M. J. Matter, Paris, 1833, 2 vol. in-8. (*Voy.* FILANGIERI).

CONSTANTIA (Flavia-Julia), fille aînée de l'empereur Constance-Chlore et de Théodora, joignait à une beauté régulière et à un esprit pénétrant, un courage au-dessus de son sexe et une vertu qui ne se démentit jamais. On croit qu'elle embrassa le christianisme en 311, avec son frère Constantin, qui lui fit épouser deux ans après Licinius. Les deux beaux-frères s'étant brouillés irréconciliablement, la guerre fût allumée pour savoir qui resterait maître de l'empire. Le sort des armes fut funeste à Licinius. Après avoir été vaincu dans trois batailles rangées, il fut étranglé par ordre de Constantin, qui lui avait déjà une fois accordé la paix, que l'inquiet Licinius ne tarda pas à rompre. A peine Constantia avait-elle achevé le temps du deuil de son époux, qu'elle perdit Licinius son fils unique, prince d'une grande espérance, et qui faisait toute sa consolation. Constantin l'immola à la sûreté de ses fils, et le fit mettre à mort à l'âge de 12 ans. Constantia étouffa ses soupirs; et après la mort d'Hélène, mère de Constantin, elle eut le plus grand ascendant sur l'esprit de son frère. Elle soutint à la cour les ariens dont elle avait embrassé les erreurs, à la persuasion d'Eusèbe de Nicomédie, et mourut dans leur communion vers 330.

CONSTANTIA (Flavia-Julia), première femme de l'empereur Gratien, était fille posthume de Constance II et de Faustine. Elle naquit en 362. Le tyran Procope, qui se disait son parent, s'étant fait reconnaître empereur en 366, porta cet enfant illustre dans ses bras, pour s'attacher les soldats, à qui la mémoire de Constance était chère. Constantia était dans sa 13ᵉ année, lorsqu'elle quitta Constantinople pour aller épouser Gratien, qui l'aima passionnément, et qui la perdit l'an 373. Elle n'avait que 21 ans.

CONSTANTIN, syrien, fut élevé sur la chaire de Rome après la mort de Sisinnius, le 4 mars 708. Ce pontife eut la satisfaction d'apprendre que les Pictes ou Ecossais venaient d'être ramenés aux usages de l'Eglise universelle, par les soins de saint Céolfrid, abbé des célèbres monastères de Viremouth et de Jarrow. Mais il eut en même temps des nouvelles bien capables d'altérer sa joie. L'empereur Justinien, toujours fort ardent pour la réception de sa nouvelle discipline, invita le pape, d'une manière qui avait tout l'air du commandement, à venir le trouver en Grèce. On n'avait point oublié à Rome ce qui était arrivé au pape saint Martin, dans un voyage de cette nature. Malgré tout ce qu'il y avait à redouter de la violence naturelle de cet empereur, Constantin se résolut à partir, en remettant tout le soin de sa personne à la Providence. « Son espoir, dit un auteur, ne fut pas » trompé. Si le prince eut de mauvais desseins, la » présence du pontife lui imposa tellement qu'il ne » lui dit pas un seul mot de l'objet pour lequel il » l'avait fait venir. A Nicomédie où se fit l'entre» vue, le pape célébra les saints mystères; l'empe» reur communia de sa main, le pria d'intercéder » pour ses péchés, et renouvela tous les priviléges » accordés par ses prédécesseurs à l'église romaine. » Ce n'est pas le seul exemple de changement subit et inattendu, qu'ait produit, dans des princes altiers et superbes, la présence du pontife des chrétiens. Le pape reçut des honneurs extraordinaires dans toutes les autres villes. Il mourut le 9 avril 715, après avoir illustré la tiare par son zèle et par ses vertus. Grégoire II lui succéda.

CONSTANTIN-TIBÈRE, antipape, s'empara du saint Siége, en 767, avant l'élection d'Etienne III, sans avoir la tonsure cléricale. Il fut tonsuré et sacré évêque de Rome par Georges, évêque de Préneste. Tout tremblait devant la faction de l'antipape, qui demeura plus d'un an en possession du saint Siége. C'est le premier exemple d'une usurpation aussi violente. Le Seigneur marqua d'une manière également frappante quelle peine méritaient ceux même qui ne s'étaient prêtés que par crainte à un attentat si scandaleux. Peu de jours après la consécration sacrilége de Constantin, l'évêque de Préneste fut attaqué d'une maladie qui lui ôta le mouvement de tous ses membres, et fit tellement retirer sa main droite, qu'il ne pouvait plus la porter à sa bouche; il mourut en cet état, après quelque temps d'une triste langueur. Quant à Constantin, il fut chassé, le 6 août 768, de l'église de Rome, condamné à perdre la vue, et enfermé dans un monastère.

CONSTANTIN (*Caïus Flavius Valerius Aurelius Claudius*), dit le *Grand*, fils de Constance-Chlore et d'Hélène, naquit à Naïsse, ville de Dardanie, en 274. Lorsque Dioclétien associa son père à l'empire, il garda le fils auprès de lui, à cause des agréments de sa figure, de la douceur de son caractère, et surtout de ses qualités militaires. Après que Dioclétien et Maximilien-Hercule eurent abdiqué l'empire, Galère, jaloux de ce jeune prince, l'exposa à toutes sortes de dangers pour se délivrer de lui. Constantin s'étant aperçu de son dessein, se sauva auprès de son père. L'ayant perdu peu après son arrivée, il fut déclaré empereur à sa place en 306; mais Galère lui refusa le titre d'Auguste, et ne lui laissa que celui de César. Il hérita pourtant des pays qui avaient appartenu à son père, des Gaules, de l'Espagne, de l'Angleterre. Ses premiers exploits furent contre les Francs, qui ravageaient alors les Gaules. Il fait deux de leurs rois prisonniers; il passe le Rhin, les surprend et les taille en pièces. Ses armes se tournèrent bientôt contre Maxence, ligué contre lui avec Maximien. Comme il marchait à la tête de son armée pour aller en Italie, on assure qu'il aperçut, un peu après midi, une croix lumineuse au-dessous du soleil, avec cette inscription : *In hoc signo vinces* (*C'est par ce signe que tu vaincras*). Jésus-Christ lui apparut, dit-on, la nuit suivante; il crut l'entendre qui lui disait de se servir pour étendard de cette colonne de lumière, qui lui avait apparu en forme de croix. A son réveil il donna des ordres pour faire cette enseigne, qui fut nommée le *Labarum*; elle figurait une espèce de P traversé par une ligne droite, et qui représentait, outre la croix, les deux premières lettres grecques du mot *Christ*. L'abbé Duvoisin a savamment défendu cette vision de

Constantin dans une dissertation publiée en 1774 contre Godefroy, Hornbeck, Oisel et Tollius, qui ont exercé contre cette fameuse apparition une critique déraisonnable. Quelques jours après, le 28 octobre 312, ayant livré bataille proche les murailles de Rome, il défit les troupes de Maxence, qui, obligé de prendre la fuite, se noya dans le Tibre. Le lendemain de sa victoire, Constantin entra en triomphateur dans Rome. Il fit sortir de prison tous ceux qui y étaient détenus par l'injustice de Maxence, et fit grâce à tous ceux qui avaient pris parti contre lui. Le sénat le déclara premier Auguste, et grand-prêtre de Jupiter, quoiqu'il fût alors catéchumène, singularité qu'on remarque dans tous ses successeurs jusqu'à Gratien. L'année suivante (313) est remarquable par l'édit de Constantin et de Licinius, en faveur des chrétiens. Ces princes donnaient la liberté de s'attacher à la religion qu'on croirait la plus convenable, et ordonnaient de faire rentrer les chrétiens dans la possession des biens qu'on leur avait enlevés durant les persécutions. Il fut défendu, non-seulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges et des emplois public. C'est depuis ce rescript qu'on doit marquer la fin des persécutions, le triomphe du christianisme, et la ruine de l'idolâtrie. Licinius, jaloux de la gloire de Constantin, conçut une haine implacable contre lui, et recommença à persécuter les chrétiens. Les deux empereurs prennent les armes; ils se rencontrent le 8 octobre 314, auprès de Cibales en Pannonie. Avant de combattre, Constantin, environné des évêques et des prêtres, implora avec ferveur le secours du Dieu des chrétiens. Licinius, s'adressant à ses devins et à ses magiciens, demanda la protection de ses dieux. On en vint aux mains : le dernier fut vaincu et contraint de prendre la fuite. Il envoya demander la paix au vainqueur, qui la lui accorda; mais la guerre se ralluma bientôt. Licinius, irrité de ce que Constantin avait passé sur ses terres pour combattre les Goths, viola le traité de paix. Constantin remporta sur lui une victoire signalée près de Chalcédoine, et poursuivit le vaincu qui s'était sauvé à Nicomédie. Il l'atteignit, et le fit étrangler en 324. Par cette mort le vainqueur devint maître de l'Occident et de l'Orient. Il ne s'occupa plus qu'à assurer la tranquillité publique, et à faire fleurir la religion. Il abolit entièrement les lieux de débauche. Il voulut que tous les enfants des pauvres fussent nourris à ses dépens. Il permit d'affranchir les esclaves dans les églises, en présence des évêques et des pasteurs : cérémonie qui ne se faisait autrefois qu'en présence des préteurs. Il permit par un édit de se plaindre de ses officiers, promettant d'entendre lui-même les dépositions, et de récompenser les accusateurs, lorsque leurs plaintes seraient fondées. Il permit non-seulement aux chrétiens de bâtir des églises, mais encore d'en prendre la dépense sur ses domaines. Au milieu des embarras du gouvernement et des travaux de la guerre, il pensa aux différends qui agitaient l'Eglise. Il convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le schisme des donatistes. Un autre concile œcuménique, assemblé à Nicée en Bithynie, l'an 325, à ses frais, fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée, revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, et baisa les plaies de ceux qui avaient confessé la foi de Jésus-Christ pendant la persécution de Licinius. « Constantin, dit un auteur, ne fut point un prince » peu jaloux de son autorité, ni incapable d'en » connaître l'étendue et les bornes, on peut en » juger par ses *lois*. Lorsqu'il embrassa le christia- » nisme, il ne put ignorer le nombre des conciles » qui avaient été tenus dans l'empire, ni les décrets » de discipline qui avaient été faits, ni le pouvoir » que s'attribuaient les évêques. Présent au concile » de Nicée, il ne leur contesta pas plus le droit de » fixer la célébration de la Pâque, que le pouvoir » de décider le dogme attaqué par Arius. Il ne ré- » clama contre aucun des décrets de discipline » portés par les autres conciles, tenus sous son » règne : au contraire, il ne crut pouvoir faire un » usage plus utile de l'autorité souveraine que de » les soutenir et les faire observer. Nous savons bien » que les incrédules ne lui pardonnent pas cette » conduite; mais tout homme sage peut juger si » l'on doit s'en rapporter à eux plutôt qu'à lui. » Les ariens, outrés de ce qu'il s'était déclaré contre eux, jetèrent des pierres à ses statues. Ses courtisans l'exhortèrent à s'en venger, lui disant qu'il avait la face toute meurtrie; mais ayant passé sa main sur son visage, il dit en riant : « Je n'y sens aucun » mal, » et ne voulut tirer aucune vengeance de ces insultes. Constantin avait formé depuis quelque temps le projet de fonder une nouvelle ville, pour y établir le siége de l'empire. C'était bien mal connaître, dit l'abbé de Mably, les intérêts de l'empire; mais il était décidé par les décrets éternels, que Rome n'aurait plus d'autre splendeur que celle que lui donnerait le siége de son pontife et sa qualité de capitale du monde chrétien. Les fondements de Constantinople furent jetés le 26 novembre 329, à Byzance dans la Thrace, sur le détroit de l'Hellespont, entre l'Europe et l'Asie. Cette ville avait été presque entièrement ruinée par l'empereur Sévère, Constantin la rétablit, en étendit l'enceinte, la décora de quantité de bâtiments, de places publiques, de fontaines, d'un cirque, d'un palais, et lui donna son nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Byzance, ajoute l'auteur déjà cité, devint la rivale de Rome, ou plutôt lui fit perdre tout son éclat, et l'Italie tomba dans le dernier abaissement. La misère la plus affreuse y régna, au milieu des maisons de plaisance et des palais à demi ruinés, que les maîtres du monde y avaient autrefois élevés. Toutes les richesses passèrent en Orient; les peuples y portèrent leurs tributs et leur commerce, et l'Occident fut en proie aux barbares. Une suite encore plus fâcheuse de la transmigration de Constantin, ce fut de diviser l'empire. Les empereurs d'Orient, dans la crainte d'irriter les barbares et de les attirer sur leurs domaines, n'osèrent donner aucun secours à l'Occident. Ils lui suscitèrent même quelquefois des ennemis, et donnèrent une partie de leurs richesses aux Vandales et aux Goths, pour acquérir le droit de consumer l'autre dans les plaisirs. Constantin ne se borna pas à cette translation : il changea la constitution du gouvernement, divisa

l'empire en quatre parties, sur lesquelles présidaient quatre principaux gouverneurs, nommés préfets du prétoire. Ces quatre parties, considérées ensemble, comprenaient 14 diocèses, dont chacun avait un vicaire, ou lieutenant, subordonné au préfet qui résidait dans la capitale du diocèse. Les diocèses contenaient 120 provinces, régies chacune en particulier par un président, dont le séjour ordinaire était la plus considérable ville de la province. Constantin, après avoir affaibli Rome, frappa un autre coup sur les frontières. Il ôta les légions qui étaient sur les bords des grands fleuves, et les dispersa dans les provinces; ce qui produisit deux maux, dit un homme d'esprit; l'un que les barrières furent ôtées, et l'autre que les soldats vécurent et s'amollirent dans le cirque et sur les théâtres. On objecte contre la catholicité de Constantin, que dans sa dernière maladie, il fut baptisé par Eusèbe de Nicomédie, l'un des plus ardents fauteurs de l'arianisme; mais on devrait faire attention, qu'Eusèbe était un hypocrite qui dissimulait ses vrais sentiments; qu'il vivait au moins à l'extérieur dans la communion de l'Eglise, et que le lieu où le prince reçut le baptême, était de son diocèse; d'ailleurs, on ne peut nier que Constantin n'ait montré un grand zèle pour l'extinction de l'arianisme. S'il fit des fautes, il les répara par d'éminentes vertus, par une piété tendre et sincère, par le soin qu'il prit d'étendre et de faire fleurir le christianisme, par le respect qu'il porta aux ministres sacrés, par les lois pleines de sagesse qu'il publia en faveur de la religion, par les saintes dispositions avec lesquelles il reçut le baptême et les autres sacrements de l'Eglise. De tout cela, il résulte qu'un chrétien ne doit prononcer son nom qu'avec reconnaissance et avec respect. Il faut le plaindre du malheur qu'il eut de se laisser prévenir, sur la fin de ses jours, contre saint Athanase, et plusieurs saints évêques, et d'accréditer sans le vouloir le parti des ariens, qui causa tant de troubles. Telle est la triste destinée des princes; ils ne voient presque jamais par leurs yeux. Il est bien difficile que la vérité perce cette foule de flatteurs qui les environnent, pour parvenir jusqu'à eux. Du reste, Constantin, avant sa mort, reconnut l'innocence de saint Athanase; il donna même un ordre pour qu'on le rappelât (*voy.* Constantin II). Il mourut le 22 mai 337, jour de la Pentecôte, après avoir ordonné par son testament, que ses trois fils Constantin, Constance et Constant, partageraient l'empire : autre faute que la postérité lui a reprochée. On lui reproche encore les meurtres de Licinius, son beau-frère, de Licinius son neveu, de Maximien, son beau-père, de son propre fils Crispe, de l'impératrice Fausta, son épouse. « S'ils étaient » tous vrais, dit un judicieux critique, il serait » étonnant que Julien, qui ne ménage pas Con» stantin dans la *Satire des Césars*, n'en eût rien » dit, pendant qu'il traite de monstres les deux » compétiteurs de Constantin; que Zozime, histo» rien païen, très-indisposé contre lui, ne lui eût » pas reproché ces crimes; que Libanius et Praxa» goras, autres païens zélés, eussent osé faire un » éloge complet des vertus de Constantin, lorsqu'il » n'existait plus, et que l'on pouvait flétrir impu» nément sa mémoire. Mais les païens contempo» rains ont été moins injustes que les philosophes » du XVIII<sup></sup>e siècle; les premiers l'ont adoré comme » un dieu, après sa mort; les seconds veulent le » faire détester comme un scélérat. » Il est certain que l'on ne peut guère lui reprocher que le meurtre de Crispe, son fils du premier lit, que Fausta, sa seconde femme, avait faussement accusé d'avoir voulu la séduire (*Voy.* Fausta); sa lenteur à se faire initier dans les mystères de la religion, le zèle mal entendu qui le porta à se mêler des affaires de l'Eglise, au préjudice de la saine doctrine, quoiqu'il ne prétendit jamais y intervenir autrement que pour donner son appui à la décision des évêques. Mais ces reproches n'autorisent pas les ennemis du christianisme à flétrir la mémoire de son protecteur déclaré. Constantin fut un grand prince, un empereur puissant, heureux, sage, éclairé, vertueux jusqu'aux dernières années de sa vie. Sa gloire s'obscurcit alors par quelques fautes, toujours difficiles à éviter dans un long règne; et malgré ses grandes qualités, il ne parut alors qu'un prince ordinaire; mais ce n'est pas précisément par la fin de sa vie qu'il faut le juger. Une gloire légitimement acquise ne s'anéantit pas par les faiblesses qui lui succèdent. L'on doit dire avec l'abréviateur Eutrope, que Constantin dans ses dernières années a paru sortir de la classe des grands princes, sans être néanmoins un prince méchant ou méprisable; mais que dans les premiers temps de son règne, il est comparable à ce que le trône des Césars a eu de plus illustre, et qu'en général il a possédé les plus grandes qualités du corps et de l'esprit. *Vir primo imperii tempore optimis principibus, ultimo mediis comparandus, innumeræ in eo animi corporisque virtutes claruerunt.* Les auteurs païens mêmes en ont parlé de la manière la plus avantageuse (*voy.* Praxagoras). Gibbon, un de ses plus forcenés détracteurs parmi les philosophes modernes, convient que la nature l'avait orné de ses dons les plus précieux. « Sa taille, dit-il, était haute, sa contenance » majestueuse, son maintien gracieux. Il faisait ad» mirer sa force et son agilité dans tous ses exer» cices; et depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'à » l'âge le plus avancé, il conserva la vigueur de son » tempérament par la régularité de ses mœurs » et par sa frugalité. Il déposait avec plaisir la fa» tigante majesté du prince, pour se livrer, comme » ami, aux charmes d'une conversation familière, » et quoiqu'il lui échappât quelquefois des traits de » raillerie peu convenables à sa dignité, il gagnait » le cœur de tous ceux qui l'approchaient, par sa » courtoisie et par son urbanité. On l'accuse d'avoir » trahi l'amitié. Cependant il a prouvé, en diffé» rentes occasions de sa vie, qu'il n'était pas inca» pable d'un attachement vif et durable. Une édu» cation négligée ne l'empêcha pas d'estimer le sa» voir, et d'accorder sa protection aux sciences et » aux arts. Il était d'une activité infatigable dans » les affaires. Une partie de son temps était em» ployée à la lecture et à la méditation; l'autre à » écrire, à donner audience aux ambassadeurs, et » à recevoir les plaintes de ses sujets. Ceux qui se » sont élevés le plus vivement contre sa conduite ne

» peuvent nier qu'il ne concût avec grandeur et » qu'il n'exécutât avec fermeté les desseins les plus » hardis, sans être arrêté, ni par les préjugés de » l'éducation, ni par les clameurs du peuple. A la » guerre, il faisait des héros de tous ses soldats, » en se montrant lui-même soldat intrépide et gé- » néral expérimenté; il dut moins à la fortune qu'à » ses talents les victoires signalées qu'il remporta » contre ses ennemis et contre ceux de l'état. Il » cherchait la gloire comme la récompense, peut- » être comme le motif de ses travaux. L'ambition » qui, depuis l'instant où il fut revêtu de la pourpre, » à Yorck, parut toujours être sa passion domi- » nante, peut être justifiée par le danger de sa si- » tuation, par le caractère de ses rivaux, par le » sentiment de sa supériorité, et par l'espoir de » rendre la paix à l'empire. Dans les guerres civiles » contre Magnence et contre Licinius, il avait pour » lui les vœux du peuple, qui comparait les vices » effrontés de ces tyrans aux règles de justice et de » modération qui semblaient toujours diriger l'ad- » ministration de Constantin. » On voit dans Eusèbe plusieurs preuves de son savoir. Il composa et prê- cha plusieurs *sermons*. On en a encore un intitulé *Discours à l'assemblée des saints*, prêché à Constan- tinople pour la fête de Pâques « Rien n'excite da- » vantage les hommes vertueux et éclairés à bien » faire, disait-il à quelques-uns de ses courtisans qui » voulaient le détourner d'assister à une harangue, » que quand ils savent que l'empereur entendra ou » lira leurs ouvrages. » Son affection pour les évê- ques et les prêtres, son zèle pour la considération et le respect des peuples envers les ministres des au- tels, étaient tels qu'on l'entendit dire un jour : « Si » je surprenais dans le crime un prêtre du Seigneur, » j'accourrais pour le couvrir de mon manteau. » Belle leçon pour les esprits pervers et corrompus, qui insultent le sacerdoce pour les fautes de quelques particuliers, et font, d'un scandale isolé, la ma- tière d'une calomnie générale ! Plusieurs martyro- loges de différentes églises d'Occident, qui l'ont ho- noré depuis longtemps comme un saint, marquent sa fête le 22 mai. Les Grecs et les Moscovites la cé- lèbrent encore le 21 du même mois. On ne croit point devoir parler de la prétendue donation que ce prince fit au pape saint Sylvestre, de la ville de Rome et de plusieurs provinces d'Italie, rejetée aujourd'hui par tous les critiques. Quelques savants croient que cette erreur historique vient de ce que, dans les temps d'ignorance, on a confondu les donations de Pepin avec la permission accordée aux églises par Constantin, d'acquérir des places et des fonds de terres. La translation du siége de l'empire à Constantinople, et l'abandon de Rome, qui n'était plus considérée que par la demeure du pape, peu- vent avoir également influé sur cette opinion. *Voy.* la *Vie du grand Constantin*, par D. de Varennes, Paris, 1728, in-4; et l'*Histoire des empereurs*, par Crevier.

CONSTANTIN II, dit *le Jeune* (*Claudius Flavius Julius Constantinus*), fils aîné du précédent, naquit à Arles en 316. Après la mort de son père, il eut en partage les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. S'étant imaginé que la partie de l'empire que pos- sédait son frère Constant, était plus considérable que la sienne, il marcha contre lui. Les troupes ennemies lui dressèrent des embûches; il y tomba, fut défait et tué près d'Aquilée l'an 340, trois ans après la mort de son père. Son corps fut jeté dans la rivière d'Alse, aujourd'hui Ansa, d'où on le re- tira pour lui ériger un tombeau à Constantinople auprès de celui de son père. Ce prince ne fut pas favorable aux ariens. Il n'eut rien de plus pressé que de renvoyer saint Athanase à son église, et adressa sur son compte des lettres honorables aux catholiques d'Alexandrie. « C'était, leur écrivait-il, » l'intention du grand Constantin, de rendre Atha- » nase à son église, s'il n'eût été prévenu par la » mort. Son dessein principal, en lui ordonnant de » vivre dans les terres de ma domination, ce fut de » le soustraire à la rage de ses ennemis, ou, pour » mieux dire, de ces bêtes féroces, prêtes à le dé- » vorer. Je l'ai traité de manière à convaincre tout » l'univers de l'estime que j'ai pour lui, et qu'on » ne peut refuser à la personne vénérable d'un si » saint homme. Que la divine Providence vous le » conserve, et termine à jamais votre affliction que » j'ai moi-même ressentie. » On regrette qu'avec d'aussi beaux sentiments, ce prince ne sut pas s'é- lever au-dessus d'une passion, qui, si elle n'efface pas les plus heureuses qualités, en diminue au moins l'éclat. Son ambition, jointe à son impru- dence, indigna ceux que ses victoires remportées sur les Sarmates, les Goths et les Français, son zèle pour la foi catholique et sa douceur envers ses sujets, avaient prévenus en sa faveur.

CONSTANTIN III (*Flavius Claudius*), de simple soldat, se fit proclamer empereur, l'an 407, par l'armée de la Grande-Bretagne, et passa aussitôt dans les Gaules, où il régna près de quatre ans. Il eut d'abord à y soutenir la guerre contre Honorius, dont le général Sarus lui causa au commencement beaucoup de peine; mais enfin il le chassa, et après avoir battu les Barbares qui étaient entrés dans les Gaules, il se ligna avec eux contre Hono- rius, dont les cousins Vérinien et Didyme ne purent conserver l'Espagne. On dit que Constant, fils de Constantin, qui l'avait fait César, ayant pris ces deux seigneurs, les fit mourir, quoiqu'il leur eût pro- mis de leur laisser la vie. Honorius ne pouvant se venger était prêt à reconnaître Constantin empereur, lorsque Géronce fit prendre en Espagne cette qua- lité à un nommé Maxime, sous le nom de qui il espérait jouir de l'autorité souveraine. Constant se préparait à aller combattre Géronce; mais les Alains, les Vandales et les Suèves entrèrent dans les Gaules, où ils firent des ravages étonnants, et personne ne s'opposant à eux, il passèrent, sur la fin de l'an 409, en Espagne, où ils fondèrent de nouveaux états. Ces désordres n'empêchèrent pas que Con- stantin ne continuât de vouloir se défaire de Géronce, et ne pensât même à la conquête de l'Italie; mais son excessive ambition ne servit qu'à hâter sa perte. Géronce, attaqué par Constant, le défit, le tua, et assiégea Constantin dans Arles. Constance, général des troupes d'Honorius, vint ensuite attaquer les as- siégeants et les assiégés, engagea ceux-là à aban- donner leur général, qu'il fit mourir, pressa ceux-

ci, et força enfin Constantin de se rendre à discrétion après quatre mois de siége. Pour se soustraire à la mort, Constantin s'était fait ordonner prêtre avant que de se rendre; mais on n'eut point égard à ce caractère : on le fit mourir lui et Julien, le seul fils qui lui restait, et leurs têtes furent portées à Ravenne le 18 septembre de l'an 411.

CONSTANTIN IV fut surnommé *Pogonat*, c'est-à-dire *Barbu*, parce que, lorsqu'il partit de Constantinople pour aller combattre le rebelle Mizizi, il n'avait point de barbe, et qu'elle lui était venue lorsqu'il reparut. Il était fils de Constant II. Après avoir puni ce Mizizi, il fut couronné empereur au milieu des acclamations du peuple en 668. Quelque temps après, les Sarrasins vinrent avec de nombreux vaisseaux pour assiéger Constantinople. Constantin, instruit de leur dessein, rassembla sa flotte, leur livra bataille et les vainquit. Ces barbares ne purent résister aux vents qui leurs étaient contraires, aux efforts des Romains qui étaient animés par la présence de leur empereur, et à l'adresse du fameux Callinique, qui inventa un artifice dont l'eau n'éteignait point le feu. Lorsque le combat était prêt à commencer, l'ingénieur envoyait des plongeurs mettre le feu sous les vaisseaux des Sarrasins, et quelque chose qu'on fit pour l'éteindre, il n'était pas possible d'y réussir. C'est ce que l'on a appelé *le feu grégeois* (*ignis græcus*). Les Sarrasins revinrent pendant sept ans consécutifs, et toujours inutilement. Enfin ils demandèrent la paix; mais Constantin ne la leur accorda que sous la promesse d'un tribut. Après avoir pacifié l'état, il voulut pacifier l'Eglise. Il fit assembler le sixième concile général de Constantinople en 681. Il y eut la présidence d'honneur et de protection, et les légats du pape celle de puissance et de juridiction. On y condamna les monothélites. Quelques séditieux dirent publiquement qu'il fallait trois empereurs, et que Constantin devait partager la puissance souveraine avec Tibère et Héraclius. Par les ordres de Constantin, les auteurs de ces discours furent pendus, et ses frères furent secrètement mis à mort, après qu'on leur eut coupé le nez. Il mourut l'année d'après, 685. Prince trop ambitieux, mais vaillant, il se fit respecter au dehors par ses armes, craindre et aimer au dedans par une sévérité ménagée. Le meurtre de ses frères, supposé qu'ils n'eussent aucune part à la sédition, est un crime bien propre à obscurcir sa gloire. Justinien II, son fils aîné, lui succéda.

CONSTANTIN V, *Copronyme*, (ainsi appelé parce qu'il salit les fonds baptismaux, lorsqu'on le baptisait), naquit à Constantinople en 719, de Léon l'Isaurien et de Marie. Il succéda à son père en 741, et renchérit sur sa fureur contre les images des saints; il les foula aux pieds, jeta leurs reliques au feu, fit périr des évêques, des ecclésiastiques, des religieux, défenseurs des choses que cet impie profanait. Il fit couper le nez aux uns, crever les yeux aux autres, et teignit toutes les villes de son empire du sang de ces illustres martyrs. Des églises il fit des ateliers pour la fabrique des armes, et les ouvriers, entrant dans les vues impies de l'empereur, en destinèrent le sanctuaire aux plus sales usages. Il logea ses soldats dans les monastères, et en ruina un grand nombre de fond en comble. Rien n'égalait l'aversion qu'il avait pour ceux de ses sujets qui avaient des parents moines. Les Bulgares, inquiétés par cet empereur, l'inquiétèrent à leur tour. Il marchait contre eux, quand tout à coup il sentit ses jambes dévorées d'ulcères et de charbons, avec une fièvre et des douleurs si aiguës, qu'elles lui ôtaient presque la raison. Il ne lui en restait que pour se représenter avec désespoir la proximité des jugements de Dieu. On le mit sur un vaisseau, pour le reporter à Constantinople; mais il mourut avant d'y arriver, le 1er septembre 775, en criant qu'il brûlait tout vif, et sentait déjà les flammes infernales, pour les outrages qu'il n'avait pas craint de faire à la Mère de Dieu. Telle fut la fin de Constantin V : punition terrible, bien propre à retenir les princes qui voudraient marcher sur de pareilles traces. Il fut enterré dans l'église des Apôtres. L'empereur Michel III, qui le mettait au rang des Néron et des Caligula, le fit exhumer cent ans après, ordonna de brûler le cadavre et de détruire le tombeau de ce monstre, qui avait été de son vivant également haï de ses sujets et méprisé de ses ennemis. Ce fut sous son règne, en 763, qu'il y eut un si grand froid en automne, que le Bosphore et le Pont-Euxin furent glacés dans l'espace de 60 lieues, depuis la Propontide ou mer de Marmara jusqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avait en plusieurs endroits 30 coudées de profondeur; et elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, les masses de glaces, entassées les unes sur les autres comme des montagnes, poussées par un vent furieux, ébranlèrent les murailles des villes, et manquèrent de renverser la citadelle de Constantinople.

* CONSTANTIN VI, empereur d'Orient, fils de Léon IV Chazare, succéda à son père en 780, à l'âge de 10 ans, sous la tutelle d'Irène sa mère, femme altière dont l'ambition fut pour l'empire une source de troubles. Cette mère barbare profita du mépris public que les passions de Constantin avaient soulevé contre lui pour lui faire crever les yeux, et dès lors il n'est plus question de lui dans l'histoire. Il ne paraît pas que sa mort ait privé l'empire d'un grand prince. On le désigne, comme le suivant, sous le nom de *Porphyrogénète*.

CONSTANTIN VII, *Porphyrogénète*, fils de Léon le Sage, né à Constantinople en 905, monta sur le trône à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de sa mère Zoé. Lorsqu'il eut en main les rênes du gouvernement, il châtia quelques tyrans en Italie, prit Bénévent sur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs qui pillaient les frontières de l'empire; mais il se laissa gouverner ensuite par Hélène sa femme, fille de Romain Lécapène, grand-amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'Eglise et de l'état, accabla le peuple d'impôts, le fit gémir sous l'oppression, tandis que son époux employait tout son temps à lire, et devenait aussi habile architecte et aussi grand peintre que mauvais empereur. Romain, fils de ce prince indolent et d'Hélène, impatient de régner, fit mêler du poison dans une médecine destinée pour lui; mais Constantin

en ayant rejeté la plus grande partie, ne mourut qu'un an après, en 959. Ce prince, ami des sciences et des savants, laissa plusieurs ouvrages qui auraient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'aurait pas dû négliger les affaires de son empire. Les Grecs le regardent comme le restaurateur des lettres; mais il leur a lui-même nui, dit un auteur judicieux, par son trop grand zèle pour elles. « Car en excitant les savants de son » temps à faire des extraits des anciens écrivains, » pour répandre dans la société des lumières géné- » rales qui fussent comme un germe de science » (germe qui disposât insensiblement les esprits à des connaissances plus profondes), « on s'accoutuma » à se passer des originaux. En multipliant les se- » cours et la facilité de s'instruire, on contribua à » éteindre le goût du travail et de l'étude. Ce que » l'esprit gagna en superficie, il le perdit en pro- » fondeur. La paresse, si naturelle à l'homme, » d'ailleurs vain et présomptueux, lui fit négliger » les sources mêmes où ces connaissances superfi- » cielles avaient été puisées. » Ses principaux ouvrages sont : La *Vie de l'empereur Basile le Macédonien*, son aïeul, insérée dans le recueil d'Allatius. Elle manque quelquefois de vérité, et sent trop le panégyrique. Deux livres de *thèmes*, c'est-à dire, des positions des provinces et des villes de l'empire, publiés par le Père Banduri dans l'*Imperium orientale*, Leipsig, 1754, in-fol. On a peu d'ouvrages aussi importants pour la géographie du moyen âge; mais il n'en faut croire l'auteur que sur ce qu'il dit de l'état des lieux tel qu'il était de son temps : il est plein de fautes grossières dans tout le reste. Un *Traité des affaires de l'empire*, dans l'ouvrage cité du Père Banduri. Il y fait connaître l'origine de divers peuples, leurs puissances, leurs progrès, leurs alliances, leurs révolutions, et la suite des princes qui les ont gouvernés. Il renferme d'autres avis intéressants; *De re rusticâ*, Cambridge, 1704, in-8; *Excerpta ex Polybio, Diodoro Siculo, etc., etc.*, Paris, 1634, in-8; *Excerpta de legatis*, grec et latin, 1648, in-folio, qui fait partie de la Byzantine; *De cæremoniis aulæ Byzantinæ*, Leipsig, 1751, 2 vol. in-fol. La version latine qui y est jointe, de même que les notes, sont estimées. On doit cette belle édition aux soins de Leichius et de Reiskius : une *Tactique*, in-8.

CONSTANTIN DRACOSES, fils de Manuel Paléologue, naquit en 1403. Il fut mis sur le trône de Constantinople, par le sultan Amurat en 1449. Mahomet II, successeur d'Amurat, ayant eu des mécontentements de l'empereur, vint assiéger Constantinople par mer et par terre. Son armée était de 300 mille hommes, et sa flotte de 400 galères à trois rangs. Les Grecs n'avaient que 8 ou 9,000 hommes en état de porter les armes, et 13 galères. Constantinople, après un siége de 58 jours, fut emportée le 29 mai 1453. Constantin, voyant les Turcs entrer par les brèches, se jette l'épée à la main à travers les ennemis. Il voit tomber à ses côtés les capitaines qui le suivaient; tout couvert de sang, et resté seul, il s'écrie : « Ne se trouvera- » t-il pas un chrétien qui m'ôte le peu de vie qui » me reste? » A l'instant un turc lui décharge un coup de sabre sur la tête; un autre lui en porte un second sous lequel il expira. Une mort aussi glorieuse est le plus beau des éloges. Ce prince, véritablement grand, magnanime, religieux, était digne d'un meilleur sort. Les enfants et les femmes qui restaient de la maison impériale, furent massacrés par les soldats, ou réservés pour assouvir la lubricité du vainqueur. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople, l'an 1123, depuis sa fondation par le grand Constantin.

CONSTANTIN II, roi d'Ecosse, s'étant mis en marche contre les Danois qui s'avançaient pour ravager les pays de sa domination, surprit le corps de troupes commandé par Hubba, et le mit en fuite; un débordement subit de la rivière de Lenin ayant empêché Hinguar de venir au secours de son frère. Mais il fut vaincu ensuite par Hinguar, et fut tué sur le champ de bataille, près du bourg de Cararia. Dans ses derniers moments, tout occupé du sort de ses sujets et de l'Eglise, il répétait avec ferveur ces paroles du psalmiste : « Seigneur, ne permettez » pas que ceux qui vous servent deviennent la proie » des bêtes féroces. » Sa mort arriva en 874, selon Buchanan et Lesley. Il fut enterré dans l'île de Jona ou d'Yeolm-Kill; on dit qu'il s'opéra des miracles à son tombeau. Il est nommé avec le titre de martyr dans le calendrier de King, sous le 11 de mars, jour auquel il était honoré à St.-André.

CONSTANTIN, surnommé l'*Africain*, parce qu'il était originaire de Carthage, était membre du collége de Salerne. Il florissait vers l'an 1070. La jalousie de ses concitoyens l'obligea de se réfugier en Sicile, où il prit l'habit de bénédictin. Constantin fut un des plus grands compilateurs en médecine, et il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine grecque et arabe. Ses ouvrages furent publiés à Bâle en 1539, in-folio.

CONSTANTIN (Manassès), historien grec, florissait vers l'an 1150, sous l'empereur Manuel Comnène. Il écrivit en vers grecs un *Abrégé de l'histoire*, traduit en latin par Leunclavius, et imprimé au Louvre en 1665, in-folio : il fait partie de la Bizantine. C'est proprement une *chronique* depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène. Elle a tous les défauts du siècle de l'auteur, la grossièreté du style et la crédulité. Il est encore auteur d'un roman en vers grecs sur les *amours d'Aristandre et de Callithée*, dont on trouve des fragments dont les *Anecdota græca* de Villoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4.

CONSTANTIN (Robert), docteur en médecine, et professeur de belles-lettres en l'université de Caen sa patrie, vécut, suivant le président de Thou, jusqu'à 103 ans. Une vieillesse si avancée ne diminua ni les facultés de son corps ni celles de son âme. Il mourut d'une pleurésie en 1605. On lui doit : un *Dictionnaire grec et latin*, 2 vol. in-folio, imprimé à Genève, 1592, ouvrage estimé. Henri Etienne avait rangé dans le sien les mots grecs sous leurs racines : Constantin les a mis dans l'ordre alphabétique. Trois livres d'*Antiquités grecques et latines*; *Thesaurus rerum et verborum utriusque linguæ*; *Supplementum linguæ latinæ seu Dictionarium abstrusorum vocabulorum, etc.*, Genève,

1573, in-4. Il avait été domestique de Jules Scaliger, et il publia, après la mort de ce savant, une partie de ses *Commentaires sur Théophraste.* Au reste, le Père Nicéron doute que Constantin soit parvenu à l'âge de 105 ans : et l'on peut voir ses raisons dans le tome 27e de ses Mémoires (page 247).

CONSTANTIN. *Voy.* RENNEVILLE.

* CONSTANTIN PAULOWITZ, grand-duc de Russie, second fils de Paul Ier, naquit en 1779. On prétend que Catherine II, son aïeule, en lui donnant le nom de Constantin, voulut le destiner dès sa naissance à l'accomplissement des projets qu'elle avait formés sur l'empire d'Orient. Cependant son éducation paraît avoir été négligée, ou du moins, elle ne produisit pas tout le fruit qu'on en pouvait attendre. Le prince conserva jusqu'à la fin de sa vie quelque chose de dur et de sauvage dans la conduite et les manières. Mais, si les sciences ne lui inspirèrent que du dégoût, il manifesta une vive passion pour les exercices militaires. Il fit sa première campagne en 1799, contre la France, sous les ordres de Suwarow. Les pertes considérables que les Russes éprouvèrent en Suisse, le forcèrent de retourner à Saint-Pétersbourg. Vers la fin de 1802, il quitta de nouveau cette capitale pour aller au camp de Kremsfeld et de là à Vienne, où l'empereur d'Autriche l'accueillit avec les plus grands honneurs et lui conféra la propriété du beau régiment de hussards de Veczay, avec le titre de général Feld-Zeugmeister. Dans la campagne de 1805, chargé du commandement d'un corps d'armée, il arriva à Olmutz à la fin de novembre et se signala quelques jours après à la bataille d'Austerlitz, par une grande intrépidité. Constantin, mécontent de l'alliance contractée par son frère avec Napoléon, refusa d'assister aux conférences de Tilsitt; plus tard cependant il fut présent à l'entrevue d'Erfurt. La paix le força à l'inaction; mais en 1812, il eut le commandement d'une division. Il accompagna en 1814 les souverains alliés à Paris, où il fit un séjour de quelques mois. Après être retourné en Russie, il revint assister au congrès de Vienne, et partit pour Varsovie avec le titre de généralissime. Quoiqu'il n'eut que le commandement des troupes, il prit bientôt un tel ascendant sur le prince Joseph Zajonczek, lieutenant du royaume ou vice-roi de Pologne, que rien ne se décidait dans le conseil sans on avis. Membre du sénat, comme prince du sang, il se fit pourtant élire député de Praga, faubourg de Varsovie, à la diète où il siégea dans la chambre des nonces. A la mort d'Alexandre (*voy.* ce nom), Constantin fut aussitôt proclamé empereur; mais tout-à-coup on apprend qu'un paquet a été confié par Alexandre à la garde du sénat, en recommandant de l'ouvrir après sa mort, avant toute résolution ultérieure. Cet ordre ayant été exécuté, on trouva dans le pli une lettre par laquelle Constantin déclarait renoncer à ses droits au trône; et de plus un ukase d'Alexandre, portant qu'en vertu de cette renonciation, le grand-duc Nicolas était l'héritier de l'empire. Nicolas, refusant de profiter de cette découverte, prêta lui-même serment de fidélité à son frère. Constantin était alors à Varsovie; en apprenant la mort d'Aexandre, il se livra à la plus vive douleur, et pendant trente-six heures ne voulut voir personne que sa femme. Mais fidèle à ses engagements, il renouvela sa renonciation, demandant seulement qu'on lui conservât le titre de Czarevitz, que son père lui avait accordé. Marié en 1795 à la princesse Ulrique de Saxe-Cobourg, Constantin avait divorcé pour épouser en 1820 la fille d'un simple gentilhomme polonais, nommée Jeanne Grusynska. L'impératrice-mère, et l'empereur Alexandre ne donnèrent leur consentement à ce mariage qu'à la condition qu'il renoncerait à l'empire. Depuis cette époque la vie de Constantin ne présente aucun événement remarquable jusqu'en 1830. Quand on eut appris en Pologne la révolution de Paris et de Bruxelles, une grande fermentation se manifesta dans les esprits; la garnison de Varsovie reçut l'ordre de se tenir prête et une armée russe s'avança sur la Pologne. Des officiers se chargèrent de disposer l'esprit des soldats, et les sociétés secrètes préparèrent dans l'ombre l'explosion qui devait avoir lieu; des arrestations faites parmi les académiciens et les élèves de l'école des Porte-Enseignes amenèrent la révélation d'un complot dont le but était d'assassiner Constantin. Le procès qui s'instruisit à ce sujet, devint le signal de la révolte. Le 29 novembre, jour où tous les postes militaires étaient gardés par les Polonais seuls, le gouvernement russe fut chassé de Varsovie. Constantin s'étant retiré en Lithuanie, les Russes commandés par Diébitsch marchèrent sur la Pologne. Mécontent de la longueur de cette guerre, Constantin sollicita de Nicolas la permission de se rendre à St.-Pétersbourg; elle lui fut refusée. Trois mois après, au mois de juillet 1831, ce prince mourut à Witepsk, de chagrin selon les uns, selon d'autres du choléra asiatique; quelques-uns même ont attribué sa mort à un crime; mais cette opinion est dénuée de probabilité. Sa femme ne lui survécut que de quelques mois. Constantin n'avait point eu d'enfants de ses deux mariages. Un mélange bizarre de bonnes et de mauvaises qualités formait son caractère. On cite quelques traits d'humanité qui lui font honneur; et cependant il se montra plus d'une fois cruel à l'égard des soldats et même des officiers de son armée. Débauché jusqu'à la crapule dans sa jeunesse, il revint sur la fin de sa vie à une conduite régulière et modérée.

CONSTANTINE, (*Flavia Julia Constantina*), fille aînée de l'empereur Constantin et de Fausta, fut mariée l'an 335 par son père à Hannibalien, tué quelque temps après; puis donnée l'an 351, par son frère Constance à Gallus, son cousin, qui reçut, à l'occasion de ce mariage, le titre de César. Cette princesse, fière, avare et inhumaine, abusant du caractère dur et borné de son époux, lui fit commettre des injustices criantes et des cruautés sans nombre; elle le précipita, de crime en crime, jusqu'à vouloir usurper l'empire. Mais Constance, instruit de l'attentat de Gallus, lui fit perdre l'espérance de la couronne avec la vie l'an 354; et Constantine ne se déroba au même châtiment que parce qu'elle fut emportée peu de temps auparavant, après une maladie de quelques jours, occasionnée par un excès de fatigue.

CONSUS, dieu des conseils. Les Romains lui avaient élevé un autel sous un petit toit dans le grand cirque à l'extrémité de la lice. Ce petit temple était enfoncé de la moitié en terre. On célébrait des fêtes magnifiques en son honneur. On prétendait que ce dieu avait conseillé à Romulus d'enlever les Sabines.

CONTANT (Joseph), célèbre architecte, né à Ivry sur Seine en 1698, s'acquit de bonne heure une grande réputation, et fut chargé de la construction d'un grand nombre d'édifices considérables : tels sont l'*église de Panthemont*, dont on admire surtout les voûtes hardies; le *Palais Royal*, le *Belveder de Saint-Cloud*, *l'église de la ville de Condé*, en Flandre, l'*hôtel du Gouvernement* à Lille, *l'église de la Madeleine* à Paris, qu'il n'a pas vu achever. C'est aussi sur ses dessins qu'a été construite l'*église de Saint-Wast* à Arras. On a de lui un volume in-fol., gravé, de ses procédés d'architecture. Il mourut à Paris, le 1er octobre 1777.

* CONTANT DE LA MOLETTE (Philippe du), docteur de Sorbonne, né à la Côte Saint-André, en Dauphiné, le 29 août 1737, fut nommé vicaire général du diocèse de Vienne, et périt sur l'échafaud, en 1793. On lui doit : *Essai sur l'Ecriture sainte*, ou *Tableau historique des avantages que l'on peut retirer des langues orientales pour la parfaite intelligence des livres saints*, 1775, in-12, ouvrage superficiel; *Nouvelle méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Ecriture sainte*, 1777, 2 vol. in-12; *La Genèse expliquée d'après les textes primitifs, avec des réponses aux difficultés des incrédules*, 1777, 3 vol. in-12. L'auteur s'est attaché particulièrement à combattre les objections de Voltaire, et il y répond d'une manière satisfaisante. *L'Exode expliqué*, 1780, 3 vol. in-12; Les *Psaumes expliqués*, 1781, 3 vol. in-12; Le *Lévitique expliqué*, 1785, 2 vol. in-12; *Traité sur la poésie et la musique des Hébreux*, 1781, in-12; *Nouvelle Bible polyglotte*, in-4, rare. L'abbé du Contant a réfuté la méthode du Père Houbigant, quoiqu'il eût lui-même quelquefois des idées singulières sur l'Ecriture. On a prétendu qu'il ne savait que médiocrement l'hébreu, et qu'il a puisé presque toute son érudition dans les *Prolégomènes de la Polyglotte* de Walton, et ses principales réfutations dans les *Lettres de quelques Juifs*, de l'abbé Guénée. (*Voy.* CLÉMENT *J.-Guil.*)

* CONTANT D'ORVILLE (André-Guillaume), littérateur, né à Paris vers 1730, et mort vers 1804, eut une grande part à la rédaction des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, par le marquis de Paulmy. On a de lui : *Fastes de la Pologne et de la Russie*, 1769, in-8; *Fastes de la Grande-Bretagne*, 1769, in-8, 2 vol. *Histoire des différents peuples du monde, contenant les cérémonies religieuses et civiles, l'origine des religions, les mœurs et usages de chaque nation*, 1770, 6 vol. in-8, ouvrage superficiel, où l'on trouve cependant quelques faits curieux; plusieurs romans et pièces de théâtre qui ont obtenu peu de succès.

CONTARINI (Gaspard) naquit en 1483 à Venise. Il était de l'ancienne famille des Contarini de Venise, féconde en hommes illustres dans les armes et dans les lettres, et fut ambassadeur de la république auprès de Charles-Quint. Il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il eut un gouvernement considérable. Il ne la servit pas moins utilement en plusieurs autres occasions importantes. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1535, et l'envoya légat en Allemagne en 1541, et l'année d'après à Bologne, où il mourut âgé de 59 ans. Sa dernière maladie fut une fièvre qu'il gagna pour avoir soupé un jour d'été dans un salon où l'air frais se faisait trop sentir. On lui doit plusieurs traités de *philosophie*, de *théologie* et de *politique*, imprimés à Paris en 1571, et Venise, Alde, 1578, in-fol. Il écrivait en latin avec beaucoup de politesse et de netteté, mais il était plus profond dans la philosophie que dans la théologie. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de l'immortalité de l'âme* contre Pomponace son maître; un *Traité des sacrements*, qui est plutôt une belle instruction qu'un ouvrage de controverse; Des *Scholies sus les épîtres de saint Paul*, excellentes pour l'explication du sens littéral; une *Somme des conciles*, qui n'est qu'une histoire abrégée et superficielle; différents *traités de controverse* contre Luther, dans lesquels il désapprouve les sentiments de saint Augustin sur la prédestination. Il conseille sagement aux prédicateurs obligés de parler sur cette matière, de le faire rarement, avec beaucoup de réserve, et de recourir toujours à la hauteur des jugements de Dieu, plutôt que de discuter les vaines idées des hommes. Deux livres *Du devoir des évêques*, très-utiles pour la conduite des premiers pasteurs; un *Traité*, en latin, *du gouvernement de Venise*. Louis Beccatello a donné la *Vie* de cet illustre cardinal en italien, Brescia, 1746, in-4.

CONTARINI (Vincent), professeur d'éloquence à Padoue, né à Venise en 1577, mort dans la même ville, en 1617, à 40 ans, cultiva, comme Muret son ami, les belles-lettres avec beaucoup d'application et de succès. Parmi les divers ouvrages qu'il a laissés, on estime surtout son traité *De frumentariâ Romanorum largitione*; et celui *De militari Romanorum stipendio*, Venise, 1609, in-4; tous deux contre Juste-Lipse, et ses *Variæ lectiones*, Venise, 1606, in-4, qui renferment des remarques savantes.

* CONTAT (Louise, dame de PARNY), célèbre actrice, née à Paris en 1760, fut reçue au théâtre français en 1777. Elle y avait débuté l'année précédente par le rôle d'*Atalide* de la tragédie de Bajazet. Ses débuts n'eurent rien de remarquable : mais chargée du rôle neuf de Suzanne dans le *Mariage de Figaro*, elle obtint le plus grand succès. Elle avait l'art de créer en quelque sorte des beautés dans les rôles jusque-là peu remarqués, et joignait à un maintien plein de décence, la physionomie la plus spirituelle. Elle se retira du théâtre à l'âge de 50 ans, laissant de vifs regrets. On s'accorde à louer la douceur de ses mœurs, la franchise de son caractère, la bonté de son cœur, et même la noblesse de ses sentiments. La reine ayant en 1789 désiré la voir dans la robe de la *Gouvernante*, qui n'était point de son emploi, elle apprit en 24 heures plus de 500 vers, et écrivit à la personne qui lui avait fait part du désir de la reine : « J'ignorais où était le siége de la » mémoire, je sais à présent qu'il est dans le cœur. » Cette lettre, qui fut publiée par ordre de la reine,

fut le motif de son emprisonnement pendant les troubles de la révolution, et faillit lui coûter la vie. On dit que six semaines avant sa mort, elle jeta au feu un recueil d'ouvrages en vers et en prose échappés à sa plume, parce qu'ils contenaient quelques traits de satire personnelle. Peu après sa retraite, elle épousa M. de Parny, neveu du poète, et mourut le 9 mars 1813 des suites d'un cancer.

CONTE (Antoine le), *Contius*, natif de Noyon, mort à Bourges en 1586, professa le droit avec réputation à Bourges et à Orléans. Il écrivit contre Duaren et Hotman. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 1 vol. in-4. Le public leur fit dans le temps un accueil assez favorable.

* CONTÉ (Nicolas-Jacques), né à Saint-Céneri, près de Séez, le 4 août 1755, avait à peine douze ans qu'il fabriqua, sans autre outil qu'un couteau, un violon qui a été entendu avec plaisir dans plusieurs concerts. Il peignit quelques années après, pour l'église de l'hôpital de Séez, plusieurs *sujets religieux* qui étonnèrent de la part d'un jeune homme qui n'avait eu d'autre maître que la nature. Il cultivait en même temps les sciences physiques et mécaniques, pour lesquelles il se sentait un goût particulier. Il inventa un instrument très-simple pour mesurer les distances, et fit exécuter une machine hydraulique très-ingénieuse qui obtint l'approbation de l'académie des Sciences Son activité et ses lumières le firent choisir pour répéter les expériences et diriger une école d'aérostiers que l'on avait placée à Meudon. Dans le même temps on sentit la nécessité de former un dépôt des modèles, outils, instruments et machines relatifs aux arts et métiers, disséminés sans ordre sur plusieurs points de la capitale. Le conservatoire fut établi, et Conté en fut nommé membre. A cette époque il éleva, en moins d'une année, la manufacture de crayons qui porte son nom. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, et rendit à l'armée de très-grands services. Après le combat d'Aboukir, Alexandrie se trouvant sans défense, il fit construire en deux jours des fourneaux à boulets rouges avec les moyens les plus simples. Appelé au Caire, où les Arabes s'étaient emparés des instruments et machines rassemblés pour l'expédition, il forma en très-peu de temps des ateliers dont il sortit tout à la fois des canons, de l'acier, du carton, des draps, des toiles vernissées, des sabres, des instruments d'optique et de mathématiques, et généralement les produits de tous les arts d'Europe. De retour en France, le gouvernement l'ayant chargé de diriger l'exécution du grand ouvrage qu'une commission devait publier sur l'expédition d'Egypte, il imagina une machine à graver, au moyen de laquelle tout le travail des fonds, des ciels et des masses des monuments se fait avec une facilité, une promptitude et une régularité merveilleuses. Cette machine qui accéléra beaucoup la publication de l'ouvrage et en diminua considérablement la dépense, a été introduite dans plusieurs ateliers. La mort d'une épouse chérie avait altéré la santé de Conté. Il continua néanmoins ses travaux tant que ses forces le lui permirent; mais rien ne pouvant le distraire du coup qui l'avait frappé, il expira le 6 décembre 1805. Une notice nécrologique sur Conté a été insérée par M. Verrier dans le premier n° de l'*Athenæum*.

CONTENSON (Vincent), né dans le diocèse de Condom en 1640, dominicain en 1657, mort à Creil, au diocèse de Beauvais, en 1647, se distingua dans son ordre par ses talents pour la théologie et pour la prédication. On a de lui une théologie intitulée *Theologia mentis et cordis*, en 9 vol. in-12, et 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé la sécheresse des scolastiques, en faisant un choix de tout ce que les Pères ont écrit de plus beau et de plus solide, et joignant le dogme à la morale.

CONTI (Armand de BOURBON, prince de), fils de Henri II du nom, prince de Condé, chef de la branche de Conti, naquit à Paris l'an 1629. Son père l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, il eut les abbayes de Saint-Denis, de Cluny, de Lérins et de Molême. Après la mort de son père, il quitta l'église pour les armes. Il se jeta dans les intrigues de la Fronde, par inclination pour la duchesse de Longueville, et en fut fait généralissime. On l'opposa à son frère, le grand Condé, qui défendit alors la reine et le cardinal Mazarin. Ils se réunirent ensuite l'un et l'autre contre cette princesse et contre son ministre. Conti fut arrêté et conduit à Vincennes avec son frère, et n'en sortit que pour épouser une des nièces du cardinal auquel il avait fait la guerre. Ce mariage le mit dans la plus haute faveur. Il fut fait gouverneur de Guienne en 1654; puis général des armées en Catalogne, où il prit quelques villes; enfin grand-maître de la maison du roi, et gouverneur de Languedoc en 1662. Il mourut quatre ans après, à Pézénas, dans de grands sentiments de religion, que lui avait inspirés sa vertueuse épouse, Marie Martinozzi, nièce du card. Mazarin. On a de lui : un *Traité de la comédie et des spectacles, selon la tradition de l'Eglise; Devoirs des grands* avec son *testament*, Paris, 1666, in-8. Ce volume a beaucoup de valeur lorsqu'il est imprimé sur vélin et surtout lorsqu'il contient le *règlement donné par la duchesse de Liancourt à Mlle de Rocheguyon. Devoirs des gouverneurs de province*, Paris, 1667, 3 vol. in-12. Il eut de son mariage deux fils : Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, mort de la petite vérole en 1685, qui avait donné de grandes espérances; et François-Louis de Bourbon qui suit.

CONTI (François-Louis de BOURBON, prince de La Roche-sur-Yon, puis de), né en 1664, marcha sur les traces de ses ancêtres. Il se distingua au siége de Luxembourg en 1684, dans la campagne de Hongrie en 1685, au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus et de Nerwinde, et dans d'autres occasions. L'art de plaire et de se faire valoir avait répandu son nom autant que sa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697; mais son rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de Conti fut obligé de retourner en France, avec le désagrément d'avoir paru inutilement en Pologne. Il mourut à Paris en 1709, âgé de 45 ans. Cet homme, qui avait fait les délices de la cour et de Paris, oublia tout dans ce moment sérieux; et même longtemps avant que ce moment arrivât, il ne s'entretenait qu'avec son confesseur,

le Père Latour, et ne faisait attention qu'à ce qui lui rappelait Dieu. « Il conserva, dit le duc de » Saint-Simon, sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment, et en profita. Il mourut dans son » fauteuil, dans les plus grands sentiments de » piété, dont j'ai ouï raconter au Père Latour des » choses admirables. »

CONTI (Louis-François de BOURBON, prince de), petit-fils de François-Louis, qui fut élu roi de Pologne en 1697, naquit à Paris le 13 août 1717. Né avec beaucoup d'esprit et de courage, il signala ses talents militaires pendant la guerre de 1741. Il se rendit maître, le 23 avril 1744, de Montalban, et ensuite de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Steure, Château-Dauphin et Demont, il forma le siége de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 septembre de la même année. Le roi de Sardaigne, s'étant avancé pour secourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, et, quoique supérieur en nombre, il perdit le champ de bataille. Mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrents, rendirent cette victoire inutile; le vainqueur fut obligé de lever le siége et de repasser les monts. Le prince de Conti, de retour à Paris, y cultiva la littérature et les arts. Il mourut dans cette ville le 2 août 1776, à 59 ans.

CONTI. *Voy.* Louise-Marguerite de LORRAINE.

CONTI (Giusto de), poète italien, d'une ancienne famille, mourut à Rimini vers le milieu du XV^e siècle. On a de lui un recueil estimé de vers galants, sous ce titre *La bella mano*, Paris, 1589 et 1595, in-12, avec quelques pièces de vers de divers anciens poètes toscans. Ce recueil avait été publié pour la première fois à Bologne en 1472, et réimprimé à Venise en 1474 et 1492, in-4. L'abbé Salvini (et non Silvini) en a donné en 1715 une nouvelle édition à Florence, avec des préfaces et des notes; mais elle est moins complète que celle de Paris, et celle de Vérone, 1753, in-4.

CONTI (l'abbé Antoine-Schinella), noble vénitien, mort en 1749, à 71 ans, voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit estimer des gens de lettres par ses lumières et son caractère. Il a laissé: Des *tragédies* imprimées à Lucques en 1765, qui sont plus agréables pour le lecteur qu'intéressantes pour le spectateur; un essai d'un poème intitulé *Il globo di Venere*, et le plan d'un autre, où il se proposait de traiter à peu près le même sujet que Leibnitz a traité dans sa *Théodicée*: mais ces poèmes sont plus métaphysiques que poétiques. L'abbé Conti, dans un voyage qu'il fit à Londres, se lia étroitement avec Newton, qui, quoique le plus mystérieux des hommes, lui communiquait ses idées, et lui révélait tous les secrets de sa science. Il rapporta en Italie un esprit et un cœur tout anglais. Ses *ouvrages* en prose et de poésie ont été recueillis à Venise, 1739, 2 vol. in-4, et ses *œuvres posthumes* en 1756, in-4. Quoique les *opuscules* de l'abbé Conti ne soient que des embryons comme a dit un journaliste italien, ils donnent une idée avantageuse de leur père. Ce sont des pensées, des réflexions, des dialogues sur des sujets intéressants.

* CONTI (Jean-Baptiste), né à Lendinara en 1741, et mort en 1820, fit ses études à Padoue, et vint exercer à Venise la profession d'avocat, dans laquelle il se fit une grande réputation. Il s'occupa aussi de poésie, et son poème: *Per la Incoronazione del imagine di M. V. di Lendinara*, 1796, est mis par ses compatriotes à côté des meilleures productions de Politien et de Sannazar. On a de lui: *Colleccion de poesias Castellanas, con la traduccione en verso toscano*, Madrid, 1782-90, 4 vol. in-8. Ces traductions font partie des *opere* de Conti, Padoue, 1819, 2 vol. in-8.

CONTILE (Luc), de l'académie de Venise, né dans l'état de Sienne, s'est fait connaître au XVI^e siècle par des ouvrages de différents genres: *Traduzione della Bolla d'oro*, 1558; *Origine de gli elettori*, 1559, in-4; *La Pescara, la Cesarea, Gonzaga e la Trinozia*, comédies, 1550, in-4; *La Nice*, 1551, in-4; *Rime con le VI Canzoni dette le sei sorelle di Marte*, 1560, in-8; *Lettere*, 1564, 2 vol. in-8; *Fatti de Cesare Maggi*, 1564, in-8; *La proprieta delle imprese degli affidati*, 1574, in-folio.

CONTO-PERTANA (don Joseph), mort à Lisbonne en 1735, a donné un poème épique intitulé *Quitterie la Sainte*, un des meilleurs ouvrages que le Portugal ait produits. Il a, avec l'imagination du Camoëns, plus de goût et de naturel.

* CONTRI (Antoine), peintre italien, mort à Crémone en 1732, apprit du Bassi à peindre le paysage et les fleurs, et étudia ensuite la figure. On trouve à Crémone plusieurs de ses tableaux et de ceux de François, son fils. Contri se vantait de pouvoir enlever toutes les fresques quelconques des murs où elles étaient peintes, pour les transporter sur la toile, sans qu'elles perdissent rien du dessin et de la couleur. Il en fit plusieurs expériences dans différents palais de Crémone, de Ferrare et de Mantoue, et, par suite, quelques têtes de Jules Romain, détachées d'une muraille, furent envoyées à Vienne. Lanzi, qui donne des détails sur le procédé employé par Contri, doute qu'il en soit l'inventeur; mais il est certain qu'il fut le premier à le faire connaître.

CONTUCCI (André), architecte et sculpteur d'Italie, florissait dans le XV^e siècle. Ses statues qui ornent Gênes, Florence, Rome, méritent l'attention des voyageurs. Il déploya ensuite ses talents en Portugal. De retour en Italie, il fut chargé des bas-reliefs qui entourent la *Santa-Casa*, à Lorette; et c'est sur ses plans que l'on érigea plusieurs édifices publics à Rome. Il mourut en 1529.

CONTZEN (Adam), jésuite, né à Montjoie dans le duché de Juliers, vers l'an 1575, enseigna avec réputation l'Ecriture sainte à Mayence pendant plusieurs années. Il possédait les langues savantes, et excellait aussi dans la controverse. En 1624, Maximilien, duc de Bavière, l'ayant choisi pour son confesseur, il remplit cet emploi avec beaucoup de prudence, et mourut à Munich le 19 juin 1635. Il a laissé: *Commentaria in quatuor Evangelia*, Cologne, 1626, 2 vol. in-fol.; ... *In epistolam sancti Pauli ad Romanos*, Cologne, 1629, in-fol.; ... *In epistolas ad Corinthios et ad Galatas*, Cologne, 1631, in-fol.; *Politicorum libri decem*, Mayence,

1620, in-fol. Nous avons encore du Père Contzen plusieurs ouvrages de controverse.

CONYBEARE (Jean), savant évêque anglican, naquit en 1692 à Pinhoe, près d'Exeter. Après avoir été ministre de Fetcham dans le comté de Surrey, prédicateur du roi au palais de Wittehall, et rempli plusieurs autres fonctions, il fut nommé évêque de Bristol en 1750. Il mourut à Bath le 13 juillet 1754. On a de lui : *Défense de la religion révélée*, Londres, 1732, in-8. Cet ouvrage est dirigé contre le livre de Tyndal, intitulé *Le Christianisme aussi ancien que le monde*. Il est remarquable par sa modération et la solidité des raisonnements, et de tous les ouvrages publiés contre le déiste Tyndal, celui de Conybeare est regardé comme le meilleur. Il fut si bien accueilli, que l'année suivante on en publia une troisième édition. Des *Sermons*, imprimés après sa mort en 1757, au nombre de 20, 2 vol. Ses enfants étaient demeurés sans fortune; on proposa cette édition par souscription à leur profit. On peut juger de l'intérêt que l'on prenait à la mémoire de ce digne et savant prélat, par le nombre des souscripteurs, qui s'éleva à 4,600.

COOK (Jacques ou James), célèbre navigateur anglais, né en 1728 à Marton, village du duché d'York, et mort le 16 février 1779, dans une île de la mer de Kamtzchatka, à l'ouest de la Californie, en cherchant vainement un passage par le nord de l'Asie. Les Anglais ont regretté beaucoup cet observateur : mais si l'on fait attention au peu de lumières que ces sortes d'expéditions scientifiques ont produit dans ce siècle, il paraît qu'on pourra se consoler de sa perte. Cook s'embarqua, lors de la guerre de l'Angleterre contre la France en 1755, comme simple matelot sur le vaisseau l'*Aigle* commandé par sir Hugh-Palliser. Il fut chargé pendant l'expédition du Canada de sonder le canal qui est au nord de l'île d'Orléans, et il en leva le plan avec une rare intelligence. On lui confia ensuite l'exécution de la carte du cours du fleuve de Saint-Laurent, et cette carte, qui a été gravée, sert encore aujourd'hui. Cook partit avec le savant J. Banks et Solander pour une expédition autour du monde sur le vaisseau *Endeavour*. Ce premier voyage (1768), dont le but était d'observer le passage de Vénus, et quelques côtes de la Nouvelle-Hollande, ne nous a rien appris de nouveau. Il confirma dans le second (1772), la non existence du continent austral, dont on était déjà assuré depuis le voyage de Surville en 1769. Dans le troisième (1776), il trouva entre l'Asie et l'Amérique, à 65 degrés de latitude, un détroit déjà observé en 1741, par le capitaine Béring, et qui porte le nom de ce dernier; mais cela ne prouve pas que les deux continents ne soient pas joints plus avant vers le nord. Le rempart de glaces qu'il rencontra ensuite, le convainquit de l'impossibilité du passage si longtemps essayé par les navigateurs, de l'Europe à la Chine par la mer Glaciale. Si l'on en croit quelques relations anglaises, Cook fut massacré dans une querelle survenue entre les insulaires de Sandwich et ses matelots au sujet d'une femme. L'inclination de ce voyageur et de ses équipages pour les femmes sauvages s'était déjà fait remarquer à Otaïti, où sa galanterie le fit aborder pour la seconde fois ; mais où, par l'indifférence des maris, elle n'eut pas de suites aussi fâcheuses que dans les frimats de l'Asie. Les relations les plus favorables à Cook conviennent qu'on a très-mal agi envers les habitants de l'île où il périt ; que pour de petits vols considérés parmi eux comme des butins légitimes, on les traitait avec une cruauté révoltante. Il faut convenir qu'une telle conduite des hommes à découvertes n'honore pas les sciences, et qu'il vaudrait beaucoup mieux avoir quelques vices de moins que de connaître quelques îles de plus. On a publié son *premier Voyage*, rédigé par Hawkesworth, Londres, 1773, 3 vol. in-4, et atlas; le *second* en 1777, 2 vol. in-4 et atlas; le *troisième* en 1784 dont la rédaction appartient au lieutenant King, 3 vol. in-4 et atlas. Ils ont été traduits en français, le *premier* par M. Suard, Paris, 1774, 4 vol. in-4, et 8 tomes en 4 vol. in-8; le *second* par le même, Paris, 1778, 6 vol. in-8 et 5 vol. in-4. On y a inséré *la Relation du capitaine Furneaux*, et les observations *de Forster;* ces observations ne se trouvent pas dans l'édition in-8. Le *troisième voyage* a été traduit par Demeunier, Paris, 1785, 8 vol. in-8, et 4 in-4. Chacun de ces *Voyages* est accompagné d'un volume de cartes et de figures. Ces diverses relations sont écrites avec beaucoup d'emphase et d'importance; mais le lecteur judicieux y trouve peu de choses qui fixent son attention. La *Vie de Cook* a été publiée à Londres par Kippis, et traduite en français par Castera, 1788, in-4, 1789, 2 vol. in-8. Son *éloge* par Lemontey a été couronné par l'académie de Marseille, en 1789.

* COOKE (William), né à Cork en Irlande, se livra d'abord au commerce qu'il abandonna pour le barreau, et mourut à Londres en 1824, dans un âge très-avancé. Il est auteur des ouvrages suivants : *Eléments de critique dramatique*, 1775, in-8, trad. en franç., Paris, 1800; *l'Art de vivre à Londres*, poème; *Mémoire de Hildebrand Fréeman*; *Revue succincte d'une réforme parlementaire*; la *Femme capricieuse*, comédie; les *Lois sur la banqueroutte*, 1788, 2 vol. in-8, 3e édit., 1804, avec un supplément en 1809; la *Conversation*, poème didactique qui eut un grand succès, 1796, in-4, 2e édit. in-8, 1807; *Mémoires de Ch. Macklin et de Sam. Foote*, Londres, 1805, 3 vol. in-8.

COOKE (Edward), né en 1755, fils du doyen d'Ely, fit d'excellentes études à Cambridge et à Eton, et devint à l'âge de 23 ans secrétaire de sir Richard Héron, qui, sous le duc de Buckingham, remplissait les fonctions de vice-roi d'Irlande. Sous l'administration du duc de Rutland, il obtint la charge lucrative de greffier en chef de la chambre des communes. En 1789, il eut celle de secrétaire de la guerre, et entra au parlement d'Irlande. Nommé plus tard secrétaire de l'intérieur, en cette qualité il se trouva le coadjuteur de lord Castlereagh (*voy.* CASTLEREAGH), durant cette malheureuse période, où une grande partie de la population se souleva. Cooke contribua à la réunion définitive de ce pays avec l'Angleterre. On lui attribue divers écrits en faveur de cette grande mesure politique. Il dirigeait aussi *la Sentinelle*, journal publié en Irlande, dans le même sens. Après l'acte d'union, il revint en An-

gleterre occuper le poste de sous-secrétaire-d'état de l'intérieur et des affaires étrangères, sous lord Castlereagh, qu'il accompagna au congrès de Vienne. Retiré des affaires en 1817, il mourut à Londres, le 19 mars 1820, âgé de 65 ans.

* COOMBE (William), né en 1741 à Bristol, où son père était marchand, dissipa sa fortune et fut obligé, pour vivre, de recourir à la littérature, qui jusqu'alors n'avait été pour lui qu'un délassement. Il mourut le 19 juin 1823, après avoir donné, sous le nom de Dr. SYNTAX, plusieurs ouvrages remarquables par leur originalité. Les principaux sont : *Voyage à la recherche du pittoresque*, 4e édit. 1815, in-8. Ce poème a été traduit en français pour M. Gandais, Paris, 1821, in-8, fig.; *Second voyage à la recherche de la consolation*, poème, 2e édit. 1815, gr. in-8; *Troisième voyage à la recherche d'une femme*, 1821, gr. in-8; *la Danse de la vie*, in-12; *Danse anglaise de la mort*; l'*Histoire de la vie de Johanny*, QUÆ GENUS, etc.

COONINXLOO (Gilles van), peintre, né à Anvers en 1544, fut regardé comme le plus grand paysagiste de son temps : ses paysages sont en général d'une couleur agréable et d'une touche légère; ses fonds toujours variés montrent la fécondité de son génie. Il eut pour maîtres Van-Aëlst le fils, Léonard Kroës et Gilles Mostaërt.

COOPER (Thomas), né en 1517, à Oxford, où il prit ses degrés en théologie, se distingua tellement par son fanatisme pour les nouvelles erreurs, qu'il mérita les bonnes grâces de la reine Elisabeth. Son zèle pour la religion anglicane fut récompensé par l'évêché de Lincoln en 1575, et ensuite par celui de Winchester en 1569, où il mourut en 1594. On a de lui : Une *Chronique d'Angleterre*, Londres, 1565, in-4; *Thesaurus linguæ romanæ et britannicæ*; Londres, 1565, in-folio.

COOPER (Samuel), peintre de portraits, né à Londres en 1609, y mourut en 1670. Il peignit presque tous les hommes célèbres de son temps, et notamment Cromwel et ses partisans. Ses portraits sont fort recherchés. On dit que le roi de France lui paya 150 louis celui de Cromwel. On lui donna le surnom de *petit van Dyck*. — Il y a eu plusieurs autres peintres anglais du même nom.

* COOPER (Samuel), prêtre anglican, mort dans le comté de Norfolk en 1799, à l'âge de 61 ans, a publié : *Lettre à l'évêque de Glocester, où la mission divine de Moïse est vengée contre les fausses interprétation des amis et des ennemis de l'auteur, et où l'on démontre clairement que ses mérites comme écrivain sont bien au-dessus des éloges de ses admirateurs*, 1766, in-8; *Explication de différents textes de l'Ecriture*, in-8; *Les premiers principes du gouvernement civil et ecclésiastique, esquissés dans des lettres au docteur Priestley*, in-8; et d'autres écrits de morale, de controverse et de piété.

* COOPMANS (Georges), médecin, né en 1717 à Makkum, dans la Frise, fit ses études médicales à Leyde. Ses talents et sa conduite lui méritèrent l'amitié de Boërhaave et d'Albinus, dont il avait été l'élève. Ayant reçu le doctorat à Franeker, il exerça la médecine en cette ville avec une grande réputation, et devint l'un des directeurs de l'académie. Il mourut en 1800. Outre une *trad. lat.* de l'*Anatomie des nerfs*, d'Alex. Monro, 2e édit., 1775, in-8, on a de lui : *Nevrologia et observatio de calculo ex urethra excreto*, 1789, in-8, 2e éd., 1794, in-4 : il a dédié cet ouvrage à son fils.

* COOPMANS (Gadso), fils du précédent, marcha sur les traces de son père; il enseignait, en 1789, la médecine et la chimie à Franeker. A la suite des troubles de Hollande, il se retira dans les Pays-Bas, alors sous la dépendance de l'Autriche. La révolution du Brabant le força de chercher un nouvel asile en France, où la société de médecine l'admit au nombre de ses correspondants. Coopmans accepta une chaire de professeur à Kiel que lui offrait le roi de Danemarck, et passa quelque temps après à Copenhague avec le même emploi. Il revint bientôt dans sa patrie et mourut à Amsterdam, le 5 août 1810. On a de lui : *Varis, sive carmen de Variolis*, Franeker, 1785, in-4, dans lequel il fait l'éloge de l'inoculation; *Opuscula physico-medica*, Copenhague, 1793, in-8, et les deux premiers chants d'un poème en l'honneur de Pierre le Grand, qui n'a pas été achevé.

* COOTE (Eyre), général anglais, né en 1726, fit ses premières armes contre les rebelles d'Ecosse en 1745. Envoyé aux Indes en 1754, il fut chargé de prendre possession de Calcutta, dont il fut nommé gouverneur. Il se signala ensuite à la bataille de Plassey, prit Vandavaschi, et battit le général Lally, qu'il força de se renfermer dans Pondichéry, et de rendre ensuite cette place à discrétion, après 15 mois de siége (*Voy.* LALLY). En 1769 il obtint le commandement en chef des forces de la compagnie; mais à la fin de l'année suivante il revint en Angleterre où il fut créé chevalier de l'ordre du Bain. Deux ans après il fut nommé membre du conseil suprême du Bengale et commandant des forces britanniques dans l'Inde. Hyder-Ali ayant envahi le Carnate, il se porta sur la côte de Coromandel, et quoiqu'il n'eût guère que dix mille hommes, battit près de Porto-Novo, son armée forte de près de cent mille (*Voy.* HYDER-ALI). Coote mourut le 26 avril 1783, à Madras, où, quoique malade, il s'était rendu, pour le service public. Son corps fut transporté en Angleterre; la compagnie des Indes lui a élevé un monument dans l'abbaye de Westminster.

COOTE (Charles), né à Londres en 1759 et mort le 19 décembre 1835 à Islington, à l'âge de 76 ans. Fils d'un libraire recommandable par ses connaissances, il était doué lui-même de beaucoup de talent et d'instruction; outre la continuation de l'*Histoire d'Angleterre* de Goldsmith (*voy.* ce nom) de 1760 jusqu'à la paix d'Amiens, on citera de cet écrivain : *Eléments de grammaire anglaise*, 2e édit. 1806; *Histoire ecclésiastique*, trad. de l'allemand de Mosheim, continuée jusqu'au XVIIIe siècle, 1811, 6 vol. in-8 (*Voy.* MOSHEIM); *Histoire de l'ancienne Europe*, 1815, etc.; *Histoire de l'union de l'Angleterre et de l'Irlande*, 1832, in-8; *Recherches sur la vie des jurisconsultes anglais les plus célèbres*.

COOTWICH (Jean), né à Utrecht vers le milieu du XVIe siècle, docteur en droit canon et en droit civil. Après avoir parcouru divers pays de l'Europe, il passa en Asie, alla dans la Terre-Sainte, et visita exactement tous les lieux qui pouvaient intéresser

sa curiosité. La relation de son voyage du Levant parut sous ce titre : *Itinerarium Hierosolymitanum et Syriacum, in quo variarum gentium mores et instituta, insularum, regionum, urbium situs, etc., dilucidè recensentur*, Anvers, 1619, in-4, avec un grand nombre de figures. Cet ouvrage de Cootwich prouve qu'il s'était rendu habile dans la littérature grecque et latine, dans l'histoire et dans les antiquités. Il mourut dans sa patrie en 1629.

COP (Guillaume), médecin de Bâle, vint en France sous le règne de Louis XII. Il fut honoré du titre de premier médecin de François I^er, en 1532. C'est un des savants que ce prince chargea d'écrire au fameux Erasme, pour l'engager à venir en France. Il est connu par des *traductions* de quelques ouvrages grecs d'Hippocrate, de Galien et de Paul Eginète.

COPEL. *Voy.* Elisée (le Père).

COPERNIC (Nicolas) naquit à Thorn, ville de la Prusse royale, en 1473. Après avoir étudié en philosophie et en médecine, il se fixa aux mathématiques et à l'astronomie. Son goût pour ces sciences lui persuada d'aller consulter ceux qui les cultivaient avec le plus de succès dans les différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta longtemps à Bologne auprès de Dominique Maria, habile astronome; ensuite longtemps à Rome, où il professa les mathématiques. De retour dans son pays, il eut un canonicat dans l'église cathédrale de Frawenbourg. On y montre encore l'appartement qu'il occupait. Les chanoines reçoivent l'eau par une machine de son invention qui l'élève à une grande hauteur, d'où elle est distribuée dans toutes les parties de leur résidence. Ce fut alors que jouissant du repos nécessaire pour faire un système, il renouvela les anciennes idées de Philolaus, philosophe pythagoricien, agitées et défendues quelque temps avant lui par le cardinal de Cusa. Le soleil, suivant ce système, est au centre de l'univers; Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne tournent sur leur axe autour de cet astre, d'occident en orient. Les différentes révolutions de ces six planètes sont proportionnées à leur différente distance du soleil. Les cercles qu'elles décrivent coupent l'écliptique en des points différents. La terre fait aussi son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus, et ce mouvement s'accomplit en un an. Elle en a encore un autre, qui se fait en 24 heures autour de son axe, et c'est par ce mouvement qu'on explique le jour et la nuit. La lune n'est pas dans la règle générale; elle se meut et décrit son cercle autour de la terre. Les cieux sont immobiles dans ce système, et les étoiles y sont placées à une distance immense du soleil. Copernic ne crut pas devoir rendre ses idées publiques, sans s'assurer par lui-même que ce nouvel arrangement répondait à tous les phénomènes célestes. Cependant son système ayant depuis été enseigné par Galilée comme une vraie démonstration, fut condamné par l'inquisition de Rome en 1616; mais peu de temps après, en 1620, l'inquisition donna un décret pour permettre de l'enseigner comme hypothèse : Copernic plus circonspect, plus convaincu de l'incertitude des sciences humaines, ne l'avait jamais envisagé autrement. Ce grand astronome n'ignorait pas que, tandis qu'une chose pouvait s'exécuter sur un autre plan et présenter les mêmes phénomènes, il était impossible de démontrer que le Créateur avait adopté tel ou tel plan exclusivement à tous les autres. Or il est certain que non-seulement l'hypothèse de Ticho (*voyez* ce nom), mais plusieurs autres, expliquent exactement, quoique moins simplement, toutes les révolutions célestes. On sait que le célèbre Père de Chales a imaginé jusqu'à vingt hypothèses qui expliquent parfaitement toutes les apparences des astres, en regardant comme immobile un des neuf termes que nous avons, les sept planètes, la terre et le ciel étoilé : il parle même d'un habile mécanicien qui a représenté ces hypothèses par autant de planétaires (*Mund. mathem.* tom. 4, p. 523). Copernic mourut à Frawenbourg en 1543, et fut enterré à Thorn sa patrie. Il a publié deux traités : l'un *De motu octavæ sphæræ*, dans lequel il développe son système; et l'autre *De orbium cœlestium revolutionibus*, imprimés ensemble, Nuremberg, 1543, et Bâle, 1566, in-folio. Gassendi a écrit sa vie, moins simplement qu'on ne devait l'attendre de l'auteur et de son héros.

COPPENSTEIN (Jean-André), savant dominicain allemand, né vers l'an 1570, prêcha avec distinction à Coblentz, travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des hérétiques dans le Palatinat, par ordre de Maximilien, duc de Bavière, et devint curé de Saint-Pierre à Heidelberg. On croit qu'il mourut dans cet emploi vers 1627. On a de lui plusieurs écrits de controverse contre quelques ministres de son temps, insérés dans l'abrégé qu'il a donné du corps de controverses du cardinal Bellarmin, sous ce titre : *Controversiæ inter catholicos et hæreticos nostri temporis ex R. Bellarmino in epitomen redactæ*, Mayence, 1626, 3 vol. in-4.

COPROGLI ou KOPROLI PACHA (Mahomet), grand-visir durant la minorité de Mahomet IV, était Albanais, fils d'un prêtre grec, et neveu d'un renégat, à la persuasion duquel il embrassa le mahométisme, et s'établit dans l'île de Chypre. Le bacha de cette île le mena avec lui à la guerre de Perse; le jeune Coprogli y signala sa valeur. On lui donna le gouvernement de Baruth, et ensuite celui d'Alep. Le grand-visir Achmet, jaloux de sa faveur, le fit emprisonner dans le dessein de le mettre à mort; mais ce méchant ministre ayant été tué, et l'empereur Ibrahim qu'il gouvernait, étranglé, Mahomet IV, son successeur, tira Coprogli des fers pour l'élever à la dignité de grand-visir, par les conseils de la sultane sa mère, régente de l'empire. Il justifia ce choix par sa douceur, par son zèle pour le bien de l'état et la gloire de son prince, par ses égards pour les grands et sa clémence envers les petits. Il conquit une partie de la Transilvanie, et mourut à Andrinople en 1663, regretté du sultan et du peuple : chose extraordinaire dans l'empire ottoman, où les ministres ne meurent guère ni dans leur lit, ni dans leur emploi.

COPROGLI-PACHA (Achmet), fils du précédent, grand-visir après son père, à l'âge de 22 ans, se rendit maître de Candie en 1669. Après avoir travaillé utilement à l'agrandissement de l'empire ot-

loman et à la gloire de son prince, il ordonna ses soins au bien public, et ôta une partie des impôts. Ses ennemis voulurent le perdre auprès de Mahomet. Il découvrit leurs menées, punit les plus coupables, et pardonna aux autres, quoiqu'il eût pu les écraser sous le poids de son autorité. La paix de Pologne fut le dernier ouvrage de ce grand ministre, mort en 1676, à 55 ans, pour avoir bu immodérément d'une eau de canelle dont il se servait au lieu de vin.

COPROGLI-PACHA (Mahomet), frère du précédent, grand-visir en 1689, rétablit les affaires des Turcs en Hongrie, où ils avaient essuyé bien des échecs. Ses succès le conduisirent jusqu'à Belgrade qu'il prit d'assaut, et où il fit passer 6,000 chrétiens au fil de l'épée. De là il fit jeter du secours dans plusieurs places bloquées depuis longtemps, en prit plusieurs autres, et finit par l'incendie de Valcovar. Il attaqua les impériaux en 1691 près de Salenkemen, et commençait à espérer la victoire, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon.

COQ (le). *Voy.* NANQUIER.

COQ (Pierre le), né dans la paroisse d'Ifs, près de Caen, le 29 mars 1728, fit ses études dans l'université de cette ville avec la plus grande distinction. N'étant encore que sous-diacre, il entra l'an 1753 dans la congrégation des eudistes. Il ne tarda pas à y être employé : on lui donna la commission d'enseigner la théologie, avec la préfecture des ordinands. Il fut successivement supérieur du grand séminaire de Rennes et de celui de Rouen. Enfin les eudistes, dans une assemblée générale, l'élurent le 6 octobre 1775 supérieur-général de la congrégation. Il ne jouit pas longtemps de cette place, étant mort à Caen des suites d'une paralysie, le premier septembre 1777, âgé de près de 50 ans. C'était un ecclésiastique vertueux, humble, aimant la retraite, et faisant ses délices de l'étude. On a de lui quelques ouvrages de morale : *Dissertation théologique sur l'usure du prêt du commerce, et sur les trois contrats*, Rouen, 1767, in-12; *Lettres sur quelques points de la discipline ecclésiastique*, Caen, 1769, in-12; *Traité de l'état des personnes, selon les principes du droit français et du droit coutumier de la province de Normandie, pour le for de la conscience*, Rouen, 1777, 2 vol. in-12; *Traité des différentes espèces de biens*, 1778; *Traité des actions*, 1778.

COQ DE VILLERAY (Pierre-François), natif de Rouen, exerça ses talents sur différents sujets qui n'avaient guère de rapport entre eux, et réussit assez bien. Ses productions sont : *Abrégé de l'histoire ecclésiastique et civile de la ville de Rouen*, 1759, in-12; *Traité historique et politique du droit public d'Allemagne*, 1748, in-4; *Réponse aux Lettres philosophiques de Voltaire; Abrégé de l'histoire de Suède*, 1748, 2 vol. in-12; *Ariane, ou la Patience récompensée*, 1757, in-12. Il mourut à Rouen en 1777.

* COQUEAU (Claude-Philibert), architecte, né à Dijon le 3 mai 1755, tout en lisant Vitruve, étudia le dessin, les mathématiques et la musique, et se rendit à Paris vers 1778 pour y suivre les cours de l'académie d'architecture. Il y publia, sous le voile de l'anonyme : *de la Mélopée chez les anciens et de la Mélodie chez les modernes*, et *Entretiens sur l'état actuel de l'opéra de Paris*, deux opuscules qui annonçaient des connaissances étendues et un talent distingué. Mais il abandonna la musique pour se livrer à des travaux plus utiles, et le baron de Breteuil, ministre de la maison du roi, l'employa dans son département. Sa place ayant été supprimée par la révolution, Poyet (*voy.* ce nom) s'empressa de lui en offrir une autre, qu'il occupa jusqu'au moment où le ministre Roland l'appela dans ses bureaux. Il avait adopté les principes de liberté proclamés par l'assemblée constituante, mais il repoussa les maximes de l'anarchie. Après le 31 mai, il rencontra le député Mazuyer qui était proscrit, lui offrit un asile dans sa maison, où il le cacha et lui prodigua les plus tendres soins pendant plusieurs semaines; enfin celui-ci, non moins généreux que son bienfaiteur, entendant crier un jour le décret qui punissait de mort ceux qui recélaient des proscrits, quitta en plein jour sa maison, laissant sur la table un billet conçu en ces termes : *Je dois le sacrifice de ma vie à la sûreté de mon bienfaiteur.* En rentrant, Coqueau s'exhala en plaintes indiscrètes qui furent recueillies par un délateur : il fut traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et subit son arrêt la veille du supplice de Robespierre.

COQUELET (Louis), né à Peronne, mort le 26 mars 1751, à 78 ans, a amusé le public par quantité de pièces, qui prouvent à la vérité moins de solidité que de facilité et d'enjouement, mais qui sont estimables par la décence et la sagesse que l'auteur a su conserver dans un genre d'où elles sont aujourd'hui malheureusement bannies. Voici les noms de ces brochures : *Eloge de la goutte...; de Rien...; de Quelque chose...; de la méchante Femme; l'Ane; le Triomphe de la charlatanerie; le Calendrier des fous; l'Almanach burlesque; l'Almanach des dames*. Il a eu part aux Mémoires historiques d'Amelot de La Houssaye.

* COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE (C. G.), né à Paris vers 1710, avocat au parlement, fut longtemps censeur royal et mourut vers 1791, dans un âge avancé. On connait de lui : *Code de Louis XV, ou Recueil d'édits, déclarations, ordonnances concernant la justice, la police et les finances*, depuis 1722 jusqu'en 1740, Paris, 1758, 12 vol. in-12; *le Roué vertueux*, poème en quatre chants, 1770, in-8. Le titre est la parodie de celui de l'*Honnête criminel*, drame de Fenouillot de Falbaire (*voy.* ce nom), et l'ouvrage est une imitation burlesque du style hâché, suspendu, entrecoupé, que les dramaturges avaient commencé de mettre à la mode. Les réflexions qui sont en tête du livre et que l'auteur annonce comme *essentielles*, sont un éloge ironique des drames; *M. Cassandre, ou Les effets de l'amour et du vert-de-gris*, drame en deux actes et en vers, par feu Doucet, 1775, in-8. Cette bonne plaisanterie sur le genre larmoyant obtint le suffrage de Laharpe lui-même, qui dans le *Mercure* donnait à M. Doucet des éloges qu'il était loin d'accorder à Coqueley, dans sa *Correspondance littéraire*. L'auteur a su enchasser d'une manière burlesque, dans cette pièce, des vers d'Arnaud-Baculard, de Sauvigny, de Lemierre, etc. On attribue à Coqueley : *Etudes du droit civil et*

*coutumier français*, 1789, in-4. Il travaillait au *Journal des savants* depuis 1752.

COQUELIN (dom François), général des feuillants d'Italie, né à Salins, dans le XVII^e siècle, fut si édifié dans un voyage qu'il fit en Italie de la première ferveur d'une congrégation de feuillants récemment établie, qu'il embrassa cet institut dans le monastère de Sainte-Prudentiane de Rome. Son savoir et ses grandes qualités lui méritèrent l'honneur d'être élu général de la congrégation. Sur la fin de sa vie, il se retira au monastère de Pérouse pour consacrer ses derniers jours à la retraite. Il y mourut en 1672. On lui doit : la *Vie de saint Claude, archevêque de Besançon*, Rome, 1652, in-8, qui fut la même année traduite en italien ; *De avitis dogmatibus cæterisque erroribus hæreticorum omnium, à Christo ad nostram usque ætatem*. La traduction d'un livre français intitulé *le Chrétien du temps*.

* COQUELIN (dom Jérôme), dernier abbé régulier de Faverney, né en 1690 à Besançon, d'une ancienne famille de robe, entra dans l'ordre de Saint-Benoit, à peine âgé de 18 ans. Dès qu'il fut prêtre, on lui confia la direction des novices, et il composa, à leur usage, un *Cours complet de philosophie et de théologie*. Elu abbé, pour faciliter à ses religieux les moyens de s'instruire, il enrichit la bibliothèque d'un grand nombre de livres rares et précieux, et forma un superbe médailler. Il mourut à Faverney, le 1^er septembre 1772, âgé de plus de 80 ans. Il avait été l'un des premiers membres de l'académie de Besançon. Il a laissé en manuscrit : *Dissertation sur le port Abucin ; Dissertation sur l'antiquité de l'église de Besançon ; Cartulaire de l'abbaye de Faverney ; Abrégé chronologique des comtes de Bourgogne*.

* COQUEREAU (Charles-Jacques-Louis), médecin, né à Paris en 1744, fit d'excellentes études au collége des Grassins et dès son début dans la carrière médicale se fit remarquer, par toutes les qualités du savant et de l'honnête homme. Professeur de physiologie et de pathologie, il ne se distingua pas moins par sa charité que par ses talents. Il acheva la nouvelle édit. de la *Bibliothèque historique de la France* (*voy.* LELONG) et la *Bibliothèque physique de la France* de Hérissant (*voy.* ce nom). Il fournit à la *Galerie Française* les vies de Louis XIV, de l'abbé Chappe, de l'abbé d'Olivet, de Winslow, de Déparcieux, de Lecat et de Servandoni. Coquereau mourut à Paris le 11 août 1796. Latisse a publié son éloge, et Hallé a rédigé la notice, qui est en tête du *Catalogue* de sa bibliothèque.

COQUES (Gonzalès), peintre d'Anvers, naquit l'an 1618. Il se forma sur les ouvrages de Rubens et de van Dyck. Le portrait fut le genre dans lequel il eut le plus de réputation, après l'histoire. Il mourut à Anvers le 18 avril 1684.

COQUILLART (Guillaume), official de Reims vers l'an 1478, dont les *poésies* ont été imprimées à Paris en 1535, in-16, eut beaucoup de réputation de son temps. Sa muse est grossière ; mais elle a les grâces piquantes de la naïveté. On désirerait qu'il eût respecté davantage l'honnêteté et les mœurs. Les *Œuvres de Coquillart* ont été réimprimées par Coustelier, Paris, 1723, in-12, et par les soins de M. Prosper Tarbé, bibliophile distingué de Reims, 1847, in-8. Sa traduction de l'*Histoire des Juifs de Josèphe* est inédite. La bibliothèque du roi en possède un magnifique exemplaire, 2 vol. in-fol., vélin.

COQUILLE (Gui), *Conchylius Romenæus*, né à Decize dans le Nivernais en 1523, seigneur de Romenai et avocat au parlement de Paris, mort en 1603, à 80 ans, conserva jusqu'au dernier moment la mémoire la plus fidèle et l'esprit le plus sain. Henri IV lui offrit une place de conseiller d'état, s'il voulait quitter la province ; mais il la refusa. A des lumières très-étendues sur le droit coutumier, Coquille joignait un cœur très-modeste et plein de probité. Son amour pour les pauvres était extrême ; il les aidait de sa bourse et de son crédit, et mettait à part, pour faire ses largesses, une portion de ce qu'il gagnait. La plus grande partie de ses ouvrages, qui intéressèrent dans leur temps l'Eglise et l'état, ont été recueillis à Bordeaux en 1703, 2 vol. in-fol. Les principaux sont : l'*Histoire du Nivernais*, la meilleure qu'on ait de cette province ; plusieurs *Mémoires* concernant la même province ; d'autres *Mémoires sur divers événements du temps de la ligue ; Mémoire touchant la réformation de l'état ecclésiastique* ; plusieurs *traités des libertés de l'Eglise gallicane ; Institution au droit français* ; des *poésies latines*, 1590, in-8 ; *Psaumes mis en vers latins*, Nevers, 1592, in-8.

* CORAM (Thomas), capitaine de la marine marchande, né vers 1668, consacra la plus grande partie de sa vie au soulagement de l'humanité, et négligea tellement ses propres affaires, que dans les dernières années de sa vie il vécut du produit d'une souscription de personnes bienfaisantes, à la tête desquelles était le prince de Galles. On dut à ses soins et à ses efforts un hôpital pour les enfants trouvés. Il fut aussi l'auteur de plusieurs mesures utiles relatives au commerce et aux colonies. Il songea même à faire donner de l'éducation aux enfants des naturels de l'Amérique septentrionale, voisins des colonies anglaises. Il mourut à Londres, en 1751, et fut, suivant son désir, enterré dans la chapelle de l'hôpital dont il était le fondateur.

* CORANCES ou CORANCÉZ (Louis-Alexandre-Olivier de), ancien consul, né à Paris en 1770, mort à Asnières le 3 juillet 1832, montra de bonne heure du goût pour les mathématiques. Il fit partie comme savant de l'expédition d'Egypte. Nommé consul-général à Alep, il fut en 1804 arbitre d'un différend entre le pacha et les janissaires, et sa décision satisfit les deux parties. Dans une autre circonstance, il obtint, la destitution du cadi qui avait fait saisir un Français dans la maison consulaire. En 1813, Corancès fut nommé consul-général à Bagdad, et en 1814 à Smyrne. Alors il demanda sa retraite qui lui fut accordée. Il était depuis 1812 correspondant de l'académie des inscriptions. On lui doit : *Mémoire sur la distinction des racines dans les équations algébriques*, dans le recueil de l'institut d'Egypte ; *Mémoire sur la résolution générale des équations* (Journal de l'école polytech., t. 10, 1815) ; d'autres *Mémoires* sur divers sujets dans le recueil de l'institut, et quelques articles dans la *Revue encyclopédique* (1820) ; *l'Histoire des Wahabis, depuis leur origine*, 1810,

in-8; *Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie mineure*, 1816, in-8; *Recherches sur la nature et la distinction des idées*, imprim. séparement à 50 exempl., 1818, in-8.

CORAS (Jean de), né à Toulouse en 1513, où il donna des leçons publiques de droit avant l'âge de 18 ans, et ensuite en divers endroits. Devenu conseiller au parlement de cette ville, puis chancelier de Navarre, et s'étant montré avec beaucoup de chaleur pour la nouvelle réforme, il fut chassé en 1562. Le chancelier de l'Hôpital, ami des huguenots, le fit rétablir; mais ce retour lui coûta la vie. Après la nouvelle de la fameuse journée de la Saint-Barthélemi, en 1572, ses écoliers le massacrèrent avec deux autres conseillers. Ses différents ouvrages sur *le droit civil et canonique*, en latin et en français, ont été recueillis en partie à Lyon, en 1556 et 1558, 2 vol. in-folio; il est inutile de dire qu'ils se ressentent des préjugés de la secte que Coras professait.

CORAS (Jacques de), de la famille du précédent, dont il a écrit la *vie* en français et en latin, 1673, in-4, était originaire de Toulouse. Il abjura le calvinisme vers 1630, après avoir lu les Controverses du cardinal de Richelieu. Il avait beaucoup d'amour pour la poésie française, mais très-peu de talent. Son poème de *Jonas*, ou *Ninive pénitente*, suivant l'expression de Boileau, *sèche dans la poussière*, et ne mérite pas d'en être tiré. Ses autres poèmes sont *Josué*, *Samson*, *David*. On a aussi de lui *Lettre à Boileau*, où il répond à des satires par des satires. Il mourut en 1677. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 1665, in-12, volume peu commun et recherché par quelques curieux.

* CORAY (Adamance), savant helléniste, né à Smyrne le 27 avril 1748, était fils d'un négociant de l'île de Chio. En 1782, il vint à Amsterdam pour y exercer la même profession; mais il abandonna bientôt le commerce pour se livrer à l'étude de la médecine, et vint à Montpellier, où il reçut le doctorat en 1786. Deux ans après il vint à Paris et il y vécut du produit de quelques traductions de l'anglais et de l'allemand et de travaux encore moins renommés à Paris. L'état de gêne dans lequel il se trouvait cessa par la générosité d'un anglais à qui il avait enseigné la langue grecque. Dans le cours de ses études à Montpellier, il avait connu Chaptal, qui plus tard, devenu ministre de l'intérieur, le proposa au premier consul, pour traduire la Géographie de Strabon. (*Voy.* Porte-Duthеil et Strabon). Quoiqu'il regardât la France comme sa seconde patrie, il n'en restait pas moins attaché à la Grèce, et lors du soulèvement des Hellènes, en 1820, il ne se borna pas à faire de stériles vœux pour son affranchissement. Coray est mort à Paris le 7 avril 1833 : on lui doit des traductions françaises de la *Médecine clinique*, et de l'*Introduction à l'étude de la Nature et de la Médecine*, de Selle; du *Vade mecum du médecin*; de l'*Esquisse d'une histoire de la médecine et de la chirurgie*, de Black; *Des caractères de Théophraste, d'après un manuscrit du Vatican*; du *Traité d'Hippocrate, des airs, des eaux et des cieux*. Cette trad. fut jugée la meilleure par le juri institué pour les prix décennaux. Coray a trad. en grec moderne, le *traité* de Beccaria; *Des délits et des peines*, 1802, in-8; il a donné d'excellentes éditions de la *pastorale* de Longus, 1802, in-4; et des *éthiopiques* d'Héliodore, 1804, 2 vol. in-8; et c'est sous sa direction qu'a été publiée la *Bibliothèque grecque*, Paris, 1800-1822, 21 vol. in-8; cette collection d'ouvrages, imprimée aux frais des frères Zozima, et du gymnase de Chio, destinée à ranimer et à répandre le goût des lettres dans la Grèce, comprend les ouvrages suivants : *Elien*, *Isocrate*, *Esope*, *Polyen*, *Plutarque*, *Strabon*, *Marc-Aurele*, *Opuscules d'Hippocrate*, *Xénocrate*, *Aristote* (politique et morale), *Onosander*, *Plutarque* (politique), *Xénophon* (les Mémoralia) et *Platon* (le Gorgias). On a encore de Coray des remarques critiques sur Hippocrate, dans le *Museum Oxoniense* (de Burgess); une savante lettre *sur le Testament secret des Athéniens*, dans les *Mélanges de Chardon de la Rochette*; des notes dans le *Thucydide* de Levêque, dans l'*Hérodote* de Larcher, dans l'*Athénée* de Schweighœuser, dans l'édition du *Plutarque d'Amyot*, revue par Clavier. Enfin on lui attribue généralement : une édition des *Facéties d'Hiéroclès*, qui a paru en 1812; une édition du premier livre de l'*Iliade*, publiée à la même époque; une proclamation en grec moderne, sous le titre de la *Trompette guerrière*, par Atromète de Marathon, Paris, 1801, in-8, réimprimée en 1821; *Un chant de guerre* des Grecs qui combattaient avec les Français, lors de l'expédition d'Egypte.

* CORAZZI (Hercule), bénédictin olivétan, né à Bologne en 1689, professa les mathématiques à l'université de sa ville natale et à Turin, où il mourut en octobre 1726. Il était membre de l'institut de Bologne et de l'académie des *ingegnosi*. On a de ce savant religieux : *De inundatione Rheni ecloga*, Bologne, 1718 : le Réno est un petite rivière qui passe à Bologne; *Dissertatio ad Mich. Mercati metallothecam*, Bologne, 1719; *Eloge de Ch. Lignani*, peintre célèbre, 1720; l'*Architettura militare di Fr. Marchi, difesa della critica del Alan. Mallet*, 1720; des discours académiques, des poésies latines, et des *Dissertations*, une entre autres publiée en 1706, dans laquelle il se vantait d'avoir découvert la quadrature du cercle. Ce qui ne lui fait pas grand honneur.

CORBARIO. *Voy.* Corbière.

CORBEIL (Pierre de), docteur de Paris, fut successivement chanoine de cette capitale, évêque de Cambray et archevêque de Sens. Il eut pour disciple le pape Innocent III, qui employa ses talents dans plusieurs affaires importantes. Sa science, sa vertu et ses ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, lui firent un nom distingué. Il mourut à Sens en 1222. On a quelques fragments de ses *Ordonnances synodales*, et elles peuvent servir à la connaissance de la discipline de son siècle.

CORBICHON (Jehan), religieux augustin, chapelain du roi Charles V, dans le XV^e siècle, a traduit du latin en français un ouvrage intitulé : *Le livre des propriétés des choses*, dont plusieurs exemplaires manuscrits sont à la bibliothèque du roi, numéros 1470, 6870, 6870. Ce livre a été revu et publié par un autre religieux augustin, nommé Pierre Ferget, sous ce titre : *Le grant propriétaire*, etc. :

il en existe un grand nombre d'éditions; mais elles sont devenues rares, et c'est le principal mérite de cette *traduction* dont l'original a pour titre : *De proprietatibus rerum.*

CORBIÈRE (Pierre de), religieux de l'ordre de St-François, fut élu antipape l'an 1328, sous le nom de *Nicolas V*, par l'autorité de Louis de Bavière, roi des Romains; mais l'année suivante ce pontife intrus fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape Jean XXII, la corde au cou : il avait déjà fait son abjuration à Pise. Il mourut deux ou trois ans après.

* CORBIGNY (Louis-Antoine-Anne CHICOILET, baron de), né à Rennes le 6 avril 1771, fit ses études au collége de sa ville natale, et vint achever son éducation à Paris. Quelques essais fixèrent l'attention sur lui. Il accueillit avec l'enthousiasme de son âge la révolution de 1789, mais il resta pur de tous les excès. Chargé pendant la terreur d'une mission à Saint-Malo et à Dinan, il rendit la liberté à tous les détenus pour opinion politique. Une telle conduite dans un tel temps metait sa vie en danger; mais le 9 thermidor le sauva. De retour à Paris, il fut adjoint à son compatriote Ginguené, alors chargé de l'instruction publique. Dans un voyage qu'il fit en Italie en 1796, il fut invité par le général en chef de retracer l'histoire de cette brillante campagne; et c'est ce qu'il fit sous le titre de *Tableau historique*, etc. En 1797 et 1798, il organisa les îles de Corfou, de Zante et de Céphalonie, nouvellement cédées à la France. Nommé, en 1800, préfet de Loir-et-Cher, son esprit de modération lui gagna l'affection de tous les partis. Il rouvrit les églises, pourvut aux frais du culte et assura le sort des pasteurs. Comprenant que son devoir était de réparer toutes les injustices, il fit restituer aux émigrés de son département, leurs biens qui n'avaient pas été vendus. L'excès du travail altéra de bonne heure sa constitution. Corbigny mourut à Blois le 29 avril 1811, à peine âgé de 40 ans. Il a laissé manuscrites *deux tragédies*, quelques *comédies* et plusieurs pièces de vers dans différents genres.

CORBIN (Jacques), avocat, natif du Berry, et mort en 1653, a laissé un *recueil de plaidoyers*, 1641, in-4, et plusieurs livres de *jurisprudence*, imprimés en différentes années. Il entendait très-bien la partie qui concernait son état; mais voulant briller en d'autres genres, il n'a pas réussi de même : témoin sa mauvaise *traduction de la Bible*, 1643 et 1661, 8 vol. in-16; son *Histoire des Chartreux*, 1663, in-4; et des *poésies* insipides, qui ont excité contre leur auteur la bile de Boileau dans son Art poétique. En tête d'un poëme en douze chants intitulé la *Sainte Franciade*, ou *Vie de saint François*, l'auteur avait mis ce quatrain, qui peut faire apprécier son talent pour la poésie :

A genoux, Enéide, à genoux, Iliade,
Adorez toutes deux ma sainte Franciade;
Car, vous n'êtes que fable et pure vanité :
Ma sainte Franciade est toute vérité.

CORBINELLI (Jacques), florentin, était allié de la reine Catherine de Médicis. Il vint en France sous le règne de cette princesse, qui le plaça auprès du duc d'Anjou, en qualité de savant. Il fut lié avec le chancelier de l'Hôpital, et protégea tous les gens de lettres, sans y mettre une distinction raisonnable et nécessaire. Il faisait souvent imprimer leurs écrits à ses dépens, et y joignait des notes. Il publia le poëme de *Fra-Paolo del Rosso*, intitulé *La Fisica*, Paris, 1578, in-8, et le Dante, *De vulgari eloquentia*, 1577, in-8.

CORBINELLI (Jean), petit-fils du précédent, mort à Paris en 1716, fut l'ami des beaux esprits épicuriens, par l'enjouement de son caractère et de son esprit. Il affichait la volupté, et se piquait d'en connaître le bon ton. On a de lui quelques ouvrages peu connus : Un *Extrait de tous les beaux endroits des ouvrages des plus célèbres auteurs de ce temps*, en 1681; *Les anciens historiens latins réduits en maximes*, en 1694, avec une préface attribuée au P. Bouhours; l'*Histoire généalogique de la maison de Gondi*, Paris, 1705, 2 vol. in-4. Tous ces ouvrages sont au-dessous du médiocre.

CORBINIEN (saint), né à Châtres sur la route d'Orléans, mena d'abord pendant 14 ans la vie d'un reclus dans une cellule qu'il avait fait construire près d'une chapelle. Sa sainteté ne tarda pas à le rendre célèbre dans tout le pays. Des personnes pieuses ayant demandé à vivre sous sa conduite, le mirent bientôt en état de former une communauté religieuse. Mais les distractions que lui occasionnait le commerce qu'il avait avec ceux qui s'adressaient à lui, le porta à chercher une solitude où il pût être inconnu au monde. Il se rendit à cet effet à Rome, et il y fixa sa demeure dans une cellule près de l'église du prince des apôtres. Le pape qui reconnut en lui autant de lumières et de capacité que de vertus, lui ayant représenté qu'il ne devait pas vivre pour lui seul, tandis que plusieurs nations manquaient d'ouvriers apostoliques, le sacra évêque, et le chargea du soin d'aller prêcher l'Evangile. Corbinien, forcé d'obéir, pour ne pas résister à la volonté du ciel, revint dans sa patrie, où ses prédications produisirent les plus grands fruits. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, il passa par la Bavière, où il convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape Grégoire II lui ordonna de retourner dans ce pays qui était abandonné, et d'en faire le principal théâtre de ses travaux. Comme les chrétiens s'y multipliaient de jour en jour, il fixa son siége épiscopal à Freisingue, dans la Haute-Bavière. « Malgré l'activité de son zèle et » la continuité de ses fonctions, dit un historien, il » s'occupa assidûment de tout ce qui pouvait con- » tribuer à sa propre sanctification. Il vaquait à ses » exercices avec ferveur, et avait tous les jours deux » heures réglées pour méditer la loi de Dieu, pour » réparer les forces de son âme, pour examiner » son cœur et pour l'exciter à la vigilance dans toutes » ses actions. » Le saint évêque ayant reproché courageusement à Grimoald, duc de Bavière, son mariage incestueux avec Biltrude, veuve de son frère, l'un et l'autre jurèrent sa perte, et subornèrent des assassins pour lui ôter la vie. Mais le Seigneur éluda ce criminel dessein par la mort de ses ennemis qui périrent misérablement quelque temps après. Corbinien, qui avait été obligé de s'enfuir et de se

cacher, revint alors à Freisingue, et y continua ses travaux jusqu'à l'an 730, où il mourut. Aribon, troisième évêque de Freisingue, a donné sa *Vie*, et la *relation* de plusieurs miracles opérés par son intercession, l'une et l'autre écrites 30 ans après sa mort.

CORBUEIL. *Voy.* VILLON.

CORBULON (Cnéius Domitius), général romain, célèbre par sa valeur, rétablit l'honneur de l'empire sous Claude et sous Néron. Il prit plusieurs forteresses sur les Arméniens, assiégea Artaxate leur capitale, rasa ses murs, en brûla toutes les maisons et en épargna toutefois les habitants qui lui avaient ouvert leurs portes. Il chassa Tiridate d'Arménie, remit Tigrane sur le trône, et contraignit les Parthes à demander la paix. Néron, plus jaloux que reconnaissant de ses services, ordonna de le mettre à mort au port de Cenchrée. L'illustre général ayant appris cet ordre cruel, tira son épée et s'en perça l'an 66 de J.-C., en disant : « Je l'ai » bien mérité. » Corbulon avait composé des *Mémoires* sur les guerres qu'il avait faites, il ne nous en est rien parvenu.

CORDARA (Jules-César), connu par une suite de l'*Histoire de la société des jésuites*, entreprise par Orlandini, et continuée par Sacchini et Jouvency, est mort à Alexandrie de la Paille, le 6 mars 1784. Il était né dans cette ville le 16 décembre 1704, quoique originaire de Nice et descendant des comtes de Calamandrano. Entré chez les jésuites en 1719, il fit sa profession en 1734. Un an après la suppression de la société, il revint dans sa patrie, se retira dans le collége de Saint-Ignace, qui avait été destiné, par le roi de Sardaigne, aux jésuites qui voudraient vivre ensemble, et y demeura jusqu'à la fin de ses jours. Outre l'histoire dont nous avons parlé, écrite d'un style pur, élégant et plein de dignité, Rome, chez Rossi, 1750, 1 vol. in-fol., on a de lui : l'*Oraison funèbre de l'empereur Charles VI*, prononcée et imprimée à Rome en 1741 ; la *Vie de la B. Eustochie, religieuse de Padoue*, Rome, 1769 ; une *Vie de Simon de Roxas*, de l'ordre de la Trinité de la Rédemption des captifs, plusieurs poésies, parmi lesquelles on distingue *Carmen in numerorum divinatores, vulgo cabalistas*. Ses *Opere latine ed italiane*, ont été recueillies à Venise, 1804, in-8, précédés de sa vie écrite en latin par un de ses anciens confrères, le P. Buchetti.

* CORDAY-D'ARMANS (Marie-Anne-Charlotte), née en 1768 à Saint-Saturnin, près de Séez, d'une famille noble, eut l'occasion de voir quelques-uns des députés de la Gironde, proscrits au 31 mai. Elle sentit alors s'exalter son imagination ardente, et la tête remplie du projet de tirer vengeance des oppresseurs de son pays, elle se rend à Paris. Introduite dans les tribunes de la Convention par l'abbé Fauchet, qui paya plus tard de sa vie cette complaisance pour une inconnue, les violentes déclamations qu'elle y entendit contre les hommes dont elle avait embrassé la cause, augmentèrent son indignation. Elle s'informa du logement de Marat qui, depuis quelques jours, ne paraissait point à l'assemblée. Deux premières lettres qu'elle lui écrivit étant demeurées sans réponse, elle lui en adressa, le 13 juillet, une troisième, dans laquelle elle annonçait qu'elle avait de grandes révélations à lui faire. Charlotte arriva presque aussitôt à la porte de Marat, qui donna l'ordre de la laisser entrer. Il lui demanda les noms des députés et des administrateurs qui étaient alors à Caen et à Evreux, en ajoutant qu'il les ferait guillotiner sous peu de jours. A ces mots, elle tire un poignard caché sous sa robe, et le plonge tout entier dans le sein de Marat qui expire en s'écriant : A moi. Charlotte livrée au tribunal révolutionnaire, continua de montrer une étonnante fermeté, et lorsque Fouquier-Tinville, accusateur public, voulut faire l'éloge de Marat, elle l'interrompit en disant : « Votre Marat » était un monstre. » Chauveau-Lagarde (*voy.* ce nom) fut chargé par le tribunal de la défendre. Elle entendit son arrêt sans trouble, et marcha avec assurance à l'échafaud, au milieu des huées de la populace. Aucune altération ne se fit remarquer dans ses traits, si ce n'est au moment où l'exécuteur, en enlevant son fichu, blessa sa pudeur et excita sa colère. Elle fut décapitée à l'âge de 25 ans, le 17 juillet 1793. Lepan, dans son tableau généalogique de la famille de Corneille, la fait descendre de ce poète. Couet de Gironville, mort en 1802, a publié : *Charlotte Corday décapitée à Paris le 17 juillet 1793*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de cette femme célèbre*, Paris, an 4, (1796), in-8.

CORDEMOY (Gérard de), parisien, quitta le barreau pour la philosophie de Descartes. Bossuet le donna au dauphin en qualité de lecteur. Il remplit cet emploi avec succès et avec zèle, et mourut en 1684, membre de l'académie française. On doit à sa plume : l'*Histoire générale de France, durant les deux premières races de nos rois*, 1685-1689, 2 vol. in-fol., déprimée par le père Daniel, et louée par d'autres. Cordemoy écrit d'un style lâche et diffus, et adopte trop facilement des récits fabuleux. Il devait d'abord se borner à l'*Histoire de Charlemagne*, à l'usage du dauphin, pour qui Fléchier avait entrepris son *Histoire de Théodose*. Celui-ci eut bientôt fini son ouvrage ; mais l'autre voulant mieux faire, remonta jusqu'aux temps les plus obscurs de la monarchie, et s'engagea dans des digressions étrangères à ce sujet, dans des discussions longues et épineuses, qui, en nous procurant l'histoire des deux premières races, nous privèrent de celle de Charlemagne. Malgré cela, l'on doit convenir que Cordemoy avait les idées justes et saines. Les règles qu'il établit sur la manière d'écrire l'histoire, sont pleines de sagesse, et méritent d'être scrupuleusement méditées et suivies par ceux qui prennent aujourd'hui si mal à propos le titre d'historiens. « Il faut, dit-il, insinuer dans l'histoire, l'amour » de la vertu, et de quoi donner un honnête désir » de gloire, et surtout faire connaître avec adresse » en quoi consiste la véritable gloire. On ne peut » mieux le faire, qu'en réglant le prix des actions, » par la conformité qu'elles ont au devoir, et en » faisant penser qu'il est bien plus louable de faire, » pour le bien public, quelque chose qui paraisse » ordinaire ou médiocre, que de faire quelque chose » de fort éclatant, qui ne lui serve de rien, ou qui » lui coûte trop. Si la matière principale de l'his-

» toire n'est pas la vie des princes, le but principal » qu'on doit se proposer en l'écrivant, c'est de les » instruire; et c'est une raison de rapporter tout » aux affaires publiques et de leur faire connaître » qu'il n'y a rien de beau ou de bon à exécuter que » ce qui tend à détourner un mal, ou à procurer » un bien public. » Divers traités de métaphysique, d'histoire, de politique et de philosophie morale, réimprimés in-4 en 1704, sous le titre d'*Œuvres de feu M. de Cordemoy.*

CORDEMOY (Louis GÉRAUD de), fils du précédent, licencié de Sorbonne, et abbé de Fénières, né à Paris en 1651, aida son père dans la composition de son *Histoire de France*, et la continua par ordre du roi. Cette suite, depuis Hugues-Capet jusqu'à la mort de Henri I[er] en 1060, est restée manuscrite. Zélé catholique et habile controversiste, il rapporta presque toutes ses études à la conversion des hérétiques. Il mourut en 1722, à 71 ans. On a de lui: *Traité de l'invocation des saints*, in-12; *Traité des saintes reliques*; *Traité des saintes images*; la *Conférence du diable avec Luther*, en latin, français et allemand, in-8; *Traité contre les sociniens*, in-12, dédié au grand Bossuet. L'auteur y développe la conduite qu'a tenue l'Église dans les trois premiers siècles, en parlant de la Trinité, et de l'incarnation du Verbe, le vrai sens et l'usage des termes dont elle s'est servie. Il appuie ses preuves sur l'Écriture et sur la tradition, méthode qu'il a suivie dans tous ses autres ouvrages. *Voyez* BULL, DENYS d'Alexandrie, PETAU.

CORDER (Balthasar), jésuite, né en 1592 à Anvers, professa longtemps la théologie à Vienne en Autriche, avec beaucoup de réputation. Il mourut à Rome en 1650, à 58 ans. Le succès avec lequel il cultiva la langue grecque, le mit en état de donner: une édition des *Œuvres de S. Denys l'Aréopagite*, en 2 vol. in-fol., Anvers, 1634, grec et latin, avec des notes; *La chaîne des Pères grecs sur les Psaumes*, grec et latin, Anvers, 1643, 3 vol. in-fol.; *Chaîne.... sur saint Luc*, 1628, in-fol.;... *sur saint Jean*, 1631, in-fol.;.... *sur saint Matthieu*; *Job elucidatus*, grec et latin, 1646, in-fol.; *Joannis Philoponi de mundi creatione*, Vienne en Autriche, 1631, grec et latin, avec une *dissertation* sur la Pâque; *Sancti Cyrilli apologi morales*; *Sancti Cyrilli Alexandrini in Jeremiam Prophetam*, Anvers, 1648.

CORDES (Jean de), né en 1570, chanoine de Limoges sa patrie, mort en 1642, a laissé; une *édition* des ouvrages de Georges Cassander, in-fol.; la *Traduction* de *l'Histoire des différends entre le pape Paul V et la république de Venise, par Fra-Paolo*, in-8; une autre *traduction* de *l'Histoire des troubles du royaume de Naples sous Ferdinand I[er], par Camillo Portio*. On lui attribue aussi la *version* française du *Discours sur les défauts du gouvernement des jésuites*, que quelques auteurs ont cru être de Mariana, in-8. Le traducteur avait été quelque temps dans cette société, mais il pouvait y prendre quelques leçons pour le style; le sien est fort mauvais. Vitré imprima le Catalogue de sa bibliothèque, Paris, 1642, in-4. Ce livre est aujourd'hui rare et recherché; la bibliothèque de Cordes, qui était une des plus belles de Paris, contenait des livres rares et bien choisis, et beaucoup de manuscrits précieux Le cardinal Mazarin acheta cette bibliothèque après la mort de Cordes; les manuscrits enrichissent aujourd'hui la bibliothèque du roi.

CORDES (Denys de), de la même famille que le précédent, était avocat au parlement de Paris, et conseiller au Châtelet. Il cultiva la littérature avec beaucoup de succès, et devint le modèle d'un magistrat chrétien, par une douceur mêlée de fermeté. Son intégrité était si reconnue, qu'un homme condamné à mort par le Châtelet, voulant en appeler au parlement, se soumit dès qu'il apprit que de Cordes avait été un de ses juges. « Il faut, dit-il, » que je mérite la mort, puisqu'un si grand homme » de bien m'a condamné. Ce sage magistrat mourut à Paris, en 1642, plein de jours et de vertus. La maison de Saint-Lazare est en partie l'ouvrage de sa charité et de son zèle. Godeau a écrit sa *Vie*.

CORDIER (Mathurin), Normand, né en 1479, devint professeur d'humanités en l'université de Paris; il professa ensuite à Nevers, à Bordeaux, et enfin à Genève, où il mourut en 1564, à l'âge de 85 ans. Il a laissé: des *dialogues latins* en 4 livres qui, pendant plus d'un siècle, ont été très à la mode, quoique Cordier ne les eût composés que pour servir de thèmes et de versions à ses écoliers. On y trouve d'excellentes maximes et de bons principes de morale. *Civilité puérile et honnête*, dont les éditions sont multipliées presqu'à l'infini depuis le milieu du XVI[e] siècle jusqu'à nos jours. Entre les divers préceptes, dont quelques-uns ne sont plus applicables à nos mœurs dégénérées, il s'en trouve qu'on ne saurait trop inculquer aux enfants, mais qui sont presque ridicules dans le langage de l'auteur. Il leur recommande, par exemple, de ne pas ricaner, ni de se moquer des gens, *parce que cela n'appartient qu'à des hapelopins et écornifleurs effrontés*. On a encore de lui des *distiques* attribués à Caton, avec une interprétation latine et française: et d'autres ouvrages, qui réussirent mieux dans leur temps que dans le nôtre.

CORDIER (Nicolas), prêtre, né au Hâvre en 1682, est auteur d'une *Instruction des pilotes*, en trois parties, qui sont: le *Pilotage*, les *Tables de déclinaison*, et le *Journal de navigation*. Cet ouvrage est fort estimé. Cordier fut professeur hydrographe du roi à Dieppe, où il mourut en 1766. Son père était aussi auteur de plusieurs petits ouvrages de navigation, et a dressé quelques cartes marines, estimées dans le temps. — CORDIER (François), sieur des Maulets, entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta vers 1680, et mourut en 1695. On a de lui le *Manuel chrétien*, et la *Vie d'Anne des Anges*, carmélite, Paris, 1694, in-8. — CORDIER (Claude-Simon), chanoine d'Orléans, né dans la même ville en 1704, y mourut le 17 novembre 1772, après avoir publié une *Vie de la mère de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation*, Orléans, 1752, in-12.

* CORDIER DE SAINT-FIRMIN (Edmond), ecclésiastique, né à Orléans en 1730, mort vers 1816, fut secrétaire de la loge maçonique des Neuf-Sœurs, de 1778 à 1792, et l'un des fondateurs du Musée, en 1782. On a de lui: *Sarukma*, tragédie, 1752;

*Eloge de Louis XII*, 1778, in-8; *Essai sur l'éloge de Fénélon*, 1791, in-8; *Discours sur la constitution française*, 1795, in-8; *La jeune esclave* ou *les Français à Tunis*, comédie en un acte, 1795, in-8; *L'Abeille française*, de 1795 à 1799, 2 vol. in-8; *Il n'est pas aisé de se défaire de ses préjugés*, 1800, in-8; *Il vaut mieux prévenir le crime, que d'être réduit à le punir*, 1800, in-8; *Recherches historiques sur les obstacles qu'on a eus à surmonter pour épurer la langue française*, 1805, in-8; *Le mémorial de Théodore*, in-12; *Trésor de l'amour filial*, ou *Répertoire de Gustave*, 1815, in-12; enfin *Pensées sur Dieu, sur l'immortalité de l'âme et sur la religion*, 1802, in-8; ouvrage qui vaut mieux que tous les précédents.

CORDOUE. *Voy.* GONSALVE (Fernandès).

CORDUS (Euricius), médecin et poète allemand, mourut à Brême le 24 décembre 1538, après avoir publié divers ouvrages de médecine. Il était en liaison avec plusieurs savants de son temps, entre autres avec Erasme; mais sa trop grande sincérité et son caractère trop ouvert lui firent quelquefois des ennemis. Ses *poésies latines* parurent à Leyde en 1623, in-8.

CORDUS (Valerius), fils du précédent et digne de son père, naquit à Simsthausen dans la Hesse, en 1515. Il s'appliqua avec un succès égal à la connaissance des langues et à celle des plantes. Il parcourut toutes les montagnes d'Allemagne pour y recueillir des simples. Il passa ensuite en Italie, s'arrêta à Padoue, à Pise, à Lucques, à Florence; mais ayant été blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval, il finit ses jours à Rome en 1544, à 29 ans. Les ouvrages dont il a enrichi la botanique sont: Des *remarques sur Dioscoride*, Zurich, 1561, in-fol. *Historia stirpium libri V*, posthume, Strasbourg, 1561 et 1563, 2 vol. in-fol. *Dispensatorium pharmacorum omnium, quæ in usu potissimùm sunt*, Leyde, 1627, in-12. La pureté de ses mœurs, la politesse de ses manières, et l'étendue de son esprit lui concilièrent les éloges des justes estimateurs du vrai mérite.

CORÉ, fils d'Isaar, un des principaux chefs de la révolte des Lévites contre Moïse et Aaron, auxquels ils voulaient disputer le pouvoir dont Dieu les avait revêtus, fut englouti tout vivant dans la terre (*voy.* ABIRON). Les fils de Coré ne furent pas compris dans le châtiment de leur père, et David accorda de grands honneurs à leurs descendants. Ce roi leur donna l'office de portiers du temple et les chargea de chanter devant l'arche.

CORELLA (Jacques de), capucin navarrois, devint prédicateur de la cour d'Espagne sous le roi Charles II; et quoique mort à l'âge de 42 ans, en 1699, il laissa après lui un grand nombre de productions, écrites en langue espagnole, qui eurent un prodigieux succès, si l'on en juge par la multiplicité des éditions. L'un de ses ouvrages, ayant pour objet les *Devoirs du confesseur*, avec une explication des propositions condamnées par Alexandre VII et Innocent XI, fut réimprimé à Madrid en 1742 pour la 24e fois. Un autre, contenant des *Conférences morales*, en 3 vol. in-folio, a joui des honneurs d'une dixième édition.

CORELLI (Archangelo), musicien italien, mort à Rome en 1713, s'est fait un grand nom par ses symphonies, en Italie et en France. Il a eu l'art de piquer le goût de ces deux nations, et de réunir leurs suffrages, presque toujours opposés en matière de musique. Cet habile homme ne méprisait pas la musique française, quoique italien. Le cardinal d'Estrées le louant de la belle composition de ses *sonates*, il eut la modestie de lui répondre: « C'est, Monseigneur, que j'ai étudié Lulli. »

CORET (Pierre), né à Ath en Hainaut, fut chanoine de Tournay, où il mourut l'an 1602. On a de lui: *Défense de la vérité* contre les assertions de M. de La Noue, en latin, Tournay, 1591. Cet ouvrage a été inséré dans un recueil publié par le Père Possevin, intitulé: *Judicium de Nuæ scriptis*, Lyon, 1593; *L'Antipolitique*, contre Jean Bodin, en latin, Douai, 1599.

CORET (Jacques), jésuite, célèbre par ses vertus et son zèle, mort à Liége le 6 décembre 1721, et dont la mémoire est encore en vénération dans cette ville, est auteur de plusieurs ouvrages où il y a beaucoup de piété, mais en même temps quelque chose d'original et d'excessivement simple, qui empêche les esprits délicats de les goûter; tels sont le *Journal des Anges*, la *Maison de l'Eternité*, le *Cinquième ange de l'Apocalypse, etc.*

CORGNE (Pierre), chanoine de Soissons et docteur de Navarre, né dans le diocèse de Quimper, a composé plusieurs ouvrages: *Dissertations sur la dispute entre saint Etienne et saint Cyprien*, 1725; *sur le concile de Rimini*, 1733; *sur le pape Libere*, 1736; *sur le monothélisme et sur le sixième concile général*, 1741; un *mémoire historique et dogmatique touchant les juges de la foi*, 1736; et un *traité du droit des évêques*, 1763. L'assemblée du clergé de 1780 lui accorda une gratification de 4,000 francs pour sa *Défense légitime des pouvoirs des évêques*, qui était encore manuscrite, et pouvait former 4 vol. in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé LE CORGNE, docteur de Sorbonne et archidiacre de l'église de Paris, député plusieurs fois aux assemblées du clergé, mort dans un âge avancé, en 1804, auteur de la *Réponse à la lettre d'un docteur de Sorbonne*, 1759; et de *Réflexions sur l'examen de cette réponse*. On lui attribue aussi la rédaction des *Actes de l'assemblée du clergé en* 1765.

* CORILLA, c'est le nom qu'on donnait en Italie à une femme célèbre par ses connaissances, ses talents poétiques, et surtout par la facilité étonnante avec laquelle elle improvisait sur tous les sujets. Après avoir parcouru l'Italie, elle se fixa à Rome, où elle produisit le plus grand enthousiasme. Admise dans les brillantes sociétés, elle eut l'honneur de faire preuve de son talent devant le cardinal de Bernis. L'Arcadie de Rome la reçut parmi ses membres, et lui donna le nom de *Corilla*. Elle fut couronnée au Capitole avec la plus grande pompe. Mais cet honneur, qui jusque-là n'avait été la récompense que des grands génies, et que le Tasse eut peine à obtenir, et surtout ses mœurs, qui n'étaient pas très-réglées, lui attirèrent des satires mordantes. Elle n'y répondit pas en réformant sa conduite, mais par des épigrammes, des sonnets et des chansons. C'était prendre son

parti gaiement. Corilla mourut à Rome en mai 1791 ; elle avait amassé des richesses considérables. On a publié un *Recueil* de ses poésies, parmi lesquelles on remarque un *Canzone* à la louange de l'impératrice Marie-Thérèse.

CORINNE, surnommée *la Muse lyrique*, née à Tanagre, près de Thèbes en Béotie, entra en lice avec Pindare, et le vainquit jusqu'à cinq fois, quoique fort inférieure à ce poète. Cette muse dut ses succès plutôt à sa beauté qu'à ses talents, selon Pausanias. Pindare, outré de l'injustice des juges, n'épargna pas à sa rivale les injures et les plaisanteries. Corinne avait composé quantité de *poésies*, mais il ne nous en reste aujourd'hui que quelques fragments, dont on peut voir le détail dans la *Bibliothèque grecque* du savant Fabricius. Ovide a célébré, sous le nom de *Corinne*, une de ses maîtresse : c'est Julie fille d'Auguste, suivant quelques savants. Suidas fait mention de deux autres Corinne, l'une de Thèbes et l'autre de Thespies.

CORINUS, poète grec, plus ancien qu'Homère, selon Suidas, était, dit-on, disciple de Palamède. Il écrivit en vers l'*Histoire du siége de Troie*, et la *guerre de Dardanus*. On ajoute qu'il employa dans ses poèmes les lettres doriques, inventées par Palamède, et qu'Homère profita beaucoup de ses vers ; mais tous ces récits ont bien l'air d'être fabuleux.

CORIO (Bernardin), né en 1539, d'une famille illustre de Milan, fut choisi par le duc Louis Sforce, surnommé *le Maure*, pour écrire l'histoire de sa patrie. Le chagrin vint troubler son travail. Les Français s'étant emparés du Milanais, et le duc, son protecteur, ayant été fait prisonnier, il mourut de douleur en 1500. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Milan en 1503, in-fol.; elle est belle, rare, et beaucoup plus recherchée que les suivantes, parce qu'on y a retranché ou changé plusieurs passages, à la réquisition de plusieurs princes souverains et de plusieurs familles nobles du Milanais. On fait cependant quelque cas de celle de Venise, 1554, in-4. Quoique cet historien écrive d'un style dur et incorrect, il est estimé, à cause de son exactitude à mettre des dates certaines, et à rapporter les circonstances des faits qui intéressent la curiosité. — Son neveu, Charles CORIO, s'occupa du même objet que son oncle, et nous a laissé en italien un *Portrait de la ville de Milan*, où se trouvent rassemblés les monuments antiques et modernes de cette ville célèbre par des vicissitudes sans nombre.

CORIOLAN (Caius Marcius), d'une famille patricienne de Rome, servait en qualité de simple soldat au siége de Corioles, l'an 493 avant J.-C. Les Romains ayant été repoussés, il rassemble quelques-uns de ses camarades, tombe sur les ennemis, entre pêle-mêle avec eux dans la ville, et s'en rend maître. Le général voulut qu'il eût la portion la plus riche du butin; mais il ne voulut accepter que le seul nom de *Coriolan*, un cheval et un prisonnier (son ancien hôte), auquel il donna aussitôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu obtenir le consulat malgré ses services, et ayant été accusé d'affecter la tyrannie et de vouloir emporter d'autorité les suffrages, il fut condamné, par le tribun Décius, à un bannissement perpétuel. Rome le vit bientôt à ses portes, à la tête d'une armée de Volsques, ennemis les plus implacables du nom romain. Il reprit toutes les places qu'ils avaient perdues, entra dans le Latium, et vint assiéger sa patrie. Le sénat lui envoya deux députations pour fléchir sa colère : la première, composée de consulaires; la seconde, de pontifes, revêtus de leurs habits de cérémonie. Coriolan les reçut en roi et en vainqueur, assis sur son tribunal et environné de la plus brillante noblesse des Volsques. Il fut inexorable. Véturie, mère de Coriolan, et Volumnie son épouse accompagnées de plusieurs dames romaines, eurent plus de pouvoir sur lui : leurs larmes le touchèrent. Il reprit le chemin d'*Antium*, sans commettre sur son passage aucune hostilité. Les Romains élevèrent un temple à la *Fortune féminine*, dans le lieu où les dames avaient triomphé de Coriolan, à quatre milles de Rome. Au moment que ce vainqueur ramenait l'armée chez les Volsques, il fut massacré comme coupable de trahison. Actius Tullius, son collègue, fut son accusateur auprès des Volsques, et le peuple son bourreau, l'an 489 avant J.-C. Les dames romaines, à la prière desquelles il avait sauvé Rome, prirent à sa mort le deuil pour six mois. Avec une certaine grandeur d'âme, Coriolan avait cette ambitieuse férocité qui anima les Sylla et les Marius, dans un temps où Rome fut plus puissante et la république plus faible. Si les Volsques le firent périr, ce fut une assez juste punition de l'espèce de trahison qu'il avait commise envers eux. Fabius Pictor, historien fort ancien, le fait mourir de vieillesse dans son exil, et ce sentiment paraît avoir été suivi par Tite-Live.

CORIOLAN (François de), capucin, ainsi nommé parce qu'il était de Coriolan, ville de la Calabre supérieure, se distingua dans son ordre par un grand nombre d'ouvrages théologiques et ascétiques; les principaux sont : *Summa conciliorum omnium, quæ a sancto Petro usque ad tempora Gregorii papæ XV celebrata sunt, cum variis annotationibus, etc.*; *Summa theologiæ S. Bonaventuræ, ad instar summæ P. Thomæ Aquinatis, variis annotationibus et commentariis illustrata, etc.*, 7 vol.; *Tractatus de casibus reservatis, juxta decretum Clementis VIII impressus.*

** CORIOLIS (Gaspard-Gustave), mécanicien, né à Paris le 22 mai 1792, admis en 1808 à l'école polytechnique, en sortit l'un des premiers de sa promotion pour entrer dans le génie des Ponts-et-chaussées et fit ses preuves dans cette partie par la construction du pont de Choisy-le-Roi, qui est généralement approuvé. Attaché, en 1816, à l'enseignement de l'école polytechnique, en qualité de répétiteur d'analyse et de mécanique, il fut nommé à cette chaire en 1830; mais la délicatesse de sa santé ne lui permit pas de la garder, et il se hâta de retourner à ses modestes fonctions de répétiteur qu'il continua de remplir jusqu'en 1838, qu'il fut nommé directeur des études, place dans laquelle il rendit à l'école d'immenses services. Deux ans auparavant l'académie des sciences l'avait appelé à partager ses travaux. Ce savant respectable mourut le 19 septembre 1843. Indépendamment des articles

dont il a enrichi le *Dictionnaire de l'industrie*, on lui doit : *Du calcul de l'effet des machines, etc.* Paris, 1829, in-4; ouvrage réimprimé après la mort de l'auteur sous le titre de : *Traité de la mécanique des corps solides et du calcul de l'effet des machines*, ib., 1844, in-4, 2 pl.; *Théorie mathématique des effets du jeu de billard*, ib., 1835, gr. in-8, 12 pl.; *Mémoire sur l'établissement de la formule qui donne la figure des remous, etc.* ib., 1838, in-8.

CORIPPUS (Flavius Cresconius), grammairien africain, vivait au temps de l'empereur Justin le Jeune. Il était aussi mauvais poëte que flatteur outré. On a de lui un *poème* latin en 4 livres, à la louange de ce prince, Anvers, Plantin, 1581, in-8; première édition, Paris, 1610, in-8, réimprimée plusieurs fois, et d'autres ouvrages.

* CORMATIN (Pierre-Marie-Félicité DESOTEUX, plus connu sous le nom de), né dans un village de Bourgogne vers 1750, suivit le baron de Vioménil dans la guerre d'Amérique, en qualité d'aide-de-camp, et s'attacha depuis aux Lameth, dont il partageait les opinions politiques. Employé à Metz, sous les ordres du marquis de Bouillé, il favorisa l'évasion de la famille royale. Ce projet n'ayant pas réussi, il émigra; mais ayant été mal reçu à Coblentz, il revint à Paris, et obtint une place de lieutenant dans la garde constitutionnelle du roi. Après la journée du 10 août, il passa en Angleterre, d'où il vint en Bretagne, se réunir aux insurgés. C'est alors qu'il prit le nom de *Cormatin*, qui était celui de sa femme. M. de La Puisaye le fit son major-général. En cette qualité il signa le traité de pacification de la Vendée; mais accusé d'y avoir manqué, le général Hoche le fit traduire devant un conseil de guerre. Quoiqu'il invoquât l'amnistie, il fut condamné à la déportation. On se contenta de l'enfermer dans le fort de Cherbourg d'où il fut transféré au château de Ham. Ayant obtenu sa liberté du gouvernement consulaire, il se retira dans ses propriétés près de Mâcon, et mourut à Lyon en juillet 1812. On lui attribue le *Voyage du ci-devant duc de Châtelet en Portugal*, etc., publié avec des notes par J. F. Bourgoing, 1798, 2 vol. in-8.

* CORMEAUX (François-Georges), curé de Plaintel, naquit en 1746, près de Lamballe, dans la petite paroisse de Saint-Brieuc. Plein d'ardeur pour le salut des âmes, il y travaillait avec un zèle infatigable lorsque la révolution éclata. Arrêté sous la terreur, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, il fut exécuté sur la place de la Bastille, à l'âge de 47 ans. M. l'abbé Lasausse, prêtre de Saint-Sulpice, a écrit la *Vie* de Cormeaux, à laquelle il a ajouté plusieurs de ses sermons, dans lesquels on trouve de l'onction et une grande simplicité évangélique.

CORMIER (Thomas), historien et jurisconsulte, mort vers 1600, à l'âge de 81 ans, était né à Alençon, de Guy Cormier, médecin de Henri II, roi de Navarre. Cormier est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et de jurisprudence. Les premiers sont : une *Histoire de Henri II*, en cinq livres, imprimée à Paris en 1584, in-4; Celle *de François II, de Charles IX* et *de Henri III*, qui sont restées en manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin. Ceux de jurisprudence : *Codex juris civilis romani in certum et perspicuum ordinem artificiose redacti, unà cum jure civili gallico*, Lyon, 1602, in-fol.; *Le code de Henri IV*, Paris, 1608, in-4, et réimprimé en 1615. On découvre, dans presque tous ces ouvrages, la secte que Cormier avait embrassée. Il s'était fait protestant.

* CORMILLIOLE (Pierre-Louis), né en 1739 à Paris, où il est mort le 13 mars 1822, avait embrassé l'état ecclésiastique, mais s'était marié pendant la révolution. Il est principalement connu par la traduction des *Œuvres de Stace*, 2ᵉ éd. Paris, 1820, 3 vol. in-12.

CORMIS (François de), avocat au parlement d'Aix, sa patrie, laborieux, savant et très-consulté, mourut dans cette ville en 1734, à 70 ans. On a publié ses *consultations*, qui sont estimées, Paris, 1735, 2 vol. in-folio.

* CORMONTAIGNE, célèbre ingénieur français, mort le 20 octobre 1752, entré dans le corps du génie en 1713, parvint de grade en grade jusqu'à celui de maréchal-de-camp. Il avait fait les siéges les plus mémorables jusqu'à 1745. Les grands ouvrages ajoutés aux places de Metz et de Thionville furent construits d'après ses projets et sous sa direction. Cormontaigne était un des plus heureux disciples de Vauban. M. Bayart, capitaine du génie, a publié sur ses manuscrits : *Mémorial pour l'attaque des places*, Paris, 1806, in-8; *Mémorial pour la défense des places*, 1806, in-8; *Mémorial pour les fortifications permanentes et passagères*, 1809, in-8; 2ᵉ éd. 1822, revue par M. Angoyat. Ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre *d'Œuvres de Cormontaigne*, 1835, in-8.

CORNARA-PISCOPIA (Lucretia-Helena), de l'illustre famille des Cornaro de Venise, naquit dans cette ville en 1646. Sa rare érudition, jointe à la connaissance des langues latine, grecque, hébraïque, espagnole et française, lui aurait procuré une place parmi les docteurs en théologie de l'université de Padoue, si le cardinal Barbarigo, évêque de cette ville, n'eût cru devoir s'y opposer. On se contenta de lui donner le bonnet de docteur en philosophie. Elle le prit avec les autres ornements du doctorat dans l'église cathédrale, les salles du collége n'ayant pu suffire à l'affluence du monde. Plusieurs académies d'Italie se l'associèrent. Cette fille savante avait fait vœu de virginité dès l'âge de 12 ans; mais dans la suite elle y ajouta les vœux simples de religion, en qualité d'oblate de l'ordre de Saint-Benoît. La république des lettres la perdit en 1684. On recueillit 4 ans après tous ses ouvrages en 1 vol. in-8, enrichi de sa *Vie*. On y trouve un *panégyrique* italien *de la république de Venise*, une *traduction* de l'espagnol en italien, des *Entretiens de Jésus-Christ avec l'âme dévote*, par le chartreux Lanspergius; des *lettres, etc.* Ces ouvrages ne répondent pas assez aux éloges dont plusieurs savants la comblèrent. Le *Recueil de Poésies des femmes célèbres* par Mᵐᵉ Bergalli renferme quelques-uns de ses vers.

CORNARIUS ou HAGENBUT (Jean), médecin allemand, de Zwickaw, chercha avec grand soin les écrits des meilleurs médecins grecs, et employa

environ 15 ans à les traduire en latin. Il s'attacha surtout à ceux d'Hippocrate, d'Aétius, d'Eginète, et à une partie de ceux de Galien. Ces versions sont fort imparfaites. Cornarius connaissait médiocrement la langue grecque, et il ignorait les finesses de la langue latine. Ses travaux littéraires ne l'empêchèrent point de pratiquer la médecine avec réputation à Zwickaw, à Francfort, à Marpurg, à Northausen et à Iéna, où il mourut d'apoplexie en 1558, à 58 ans. Son précepteur lui avait fait changer son nom de *Hagenbut* en celui de *Cornarius*, sous lequel il est plus connu. Outre ses *traductions*, on a de lui : quelques *traités de médecine*; des *éditions* de quelques poèmes des anciens sur la médecine et sur la botanique; des *poésies latines;* des *traductions* de quelques écrits des Pères de l'Eglise, entre autres du *Sacerdoce de saint Chrysostôme*, des *Œuvres de saint Basile*, et d'une partie de celles *de saint Epiphane; Theologia vitis viniferæ*, Heidelberg, 1614, in-8; *Præceptiones de re rusticâ*, Bâle, 1538, in-8.

CORNARO (Louis), de Venise, était d'une famille illustre, qui a donné plusieurs doges à sa patrie, et qui a produit une reine de Chypre (Catherine Cornaro) dans le XVe siècle, laquelle en mourant laissa son royaume aux Vénitiens. Louis Cornaro mourut à Padoue en 1566, âgé de plus de cent ans. Il est auteur du livre *des Avantages de la vie sobre*. Cet ouvrage a été traduit en latin par Lessius, et en français sous le titre de *Conseils pour vivre longtemps*, 1701, in-12, réimprimé en 1772, sous ce titre : *De la sobriété et de ses avantages*. Il est plein de leçons utiles, toujours vérifiées avec le plus grand avantage par ceux qui ont eu le courage de les pratiquer. « La tempérance, dit Cornaro, » chasse les maladies ; elle rend le corps agile, sain, » pur, exempt de toute mauvaise odeur. La vie » sobre fait vivre longtemps ; elle rend le sommeil » doux et tranquille; elle fait trouver agréables les » mets les plus communs ; elle donne de la vigueur » aux sens et à la mémoire, de la pénétration et de » la netteté à l'esprit ; elle le rend même capable » de recevoir les lumières divines; elle calme les » passions; elle bannit la colère et la tristesse; elle » abat l'impétuosité de la concupiscence : elle remplit l'âme et le corps d'une infinité de biens; elle » produit même une sage gaîté; enfin une telle » vertu est comme l'âme de toutes les autres. L'in- » tempérance tout au contraire fait acheter bien » cher ce plaisir si court et si borné qu'elle cause » dans le boire et le manger : elle charge l'esto- » mac ; elle cause une infinité de maux ; elle rend » le corps sale, de mauvaise odeur, dégoûtant, plein » de pituite et d'excréments; elle enflamme la con- » cupiscence ; elle rend l'âme esclave des sens; elle » affaiblit les sensations ; elle altère la mémoire ; » elle rend les idées obscures ; elle rend l'esprit et le » cœur pesants et peu propres, l'un aux sciences, » l'autre à la prière. On en a, sans doute, et moins » de lumières et moins de piété. Quelle étrange » sorte de bien est-ce donc que ce qui cause tant » de maux? » L'année d'après, on publia, l'*Anti-Cornaro*, ou *Remarques critiques* sur le *Traité de la vie sobre* de Louis Cornaro.

CORNARO ou Cornelio (Flaminio), sénateur vénitien, né en 1693, se distingua par ses lumières, ses vertus et son érudition. Il avait fait ses études sous les jésuites, chez lesquels il soutint de la manière la plus brillante sa thèse de philosophie. Elu sénateur en 1730, il continua de s'occuper de littérature et surtout d'antiquités ecclésiastiques. Il mourut le 27 décembre 1778. Ses principaux ouvrages sont : *Ecclesiæ venetæ antiquis monumentis, nunc etiam primum editis, illustratæ ac in decades distributæ*, Venise, 1749 et suiv., 18 vol. in-4. *Creta sacra, sive De episcopis utriusque ritûs græci et latini in insula Cretæ*, Venise, 1755, 2 vol. in-4; *Catarum Dalmatiæ civitas in ecclesiastico et civili statu documentis illustrata*, Padoue, 1759, in-4; *Hagiologicum italicum*, Bassano, 1773, 2 vol. in-4. Cet ouvrage contient plus de sept cents vies de saints, omis dans le Catalogue du P. Ph. Ferrari (*voy.* ce nom); *Relazione delle imagini miracolose di Maria conservate in Venezia, e notizie storiche della B. V. Maria del Miracolo venerata in Desenzano*, Venise, 1758. Benoit XIV lui adressa un bref très-flatteur, et le clergé vénitien fit frapper une médaille en son honneur. D. Costadoni a publié des mémoires sur la vie de Fl. Cornaro, Bassano, 1780, in-8.

CORNAZZANI (Antoine), italien, né à Plaisance ou à Ferrare, florissait vers 1492. On a de lui *la Vie de Jésus-Christ* et *la Création du monde*, en vers latins et italiens, 1472, in-4; la *Vie de la Vierge*, en vers italiens, 1471, in-4; *Poema sopra l'arte militare*, Venise, 1493, in-folio; Pesaro, 1507, in-8. Tous ces ouvrages sont rares et recherchés des curieux.

CORNEILLE (saint), capitaine romain d'une compagnie de cent hommes, reçut le baptême par les mains de saint Pierre, l'an 40 de J.-C. Cet apôtre étant à Joppé eut une vision, dans laquelle une voix venue du ciel lui ordonna de manger de toutes sortes de viandes indifféremment, sans distinction des animaux mondes et immondes (image symbolique qui anéantissait la distinction des Juifs et des Gentils), et de suivre sans hésiter trois hommes qui le cherchaient. C'était Corneille qui les envoyait. Pierre se rendit à Césarée, où demeurait le centenier, qui se fit instruire avec toute sa famille. Le Saint-Esprit descendit sur eux, et cet apôtre les baptisa sur-le-champ.

CORNEILLE (saint), successeur de saint Fabien dans le siége de Rome, l'an 251, après une vacance de plus de seize mois, fut troublé dans son élection par le schisme de Novatien, choisi par quelques séditieux, à la sollicitation de Novat, prêtre de Carthage (*Voy.* l'article Novatien). Une peste violente qui ravageait l'empire romain, ayant été l'occasion d'une nouvelle persécution contre les chrétiens, le saint pontife fut envoyé en exil à Centumcelles, aujourd'hui Civita-Vecchia, et y mourut en 252. Saint Jérôme dit dans la Vie de saint Cyprien que Corneille fut ramené à Rome, où il souffrit la mort. Quoi qu'il en soit, saint Cyprien, dans sa lettre 55e à Antonien, donne de grandes louanges au zèle et à la piété de saint Corneille, ainsi qu'au courage qu'il faisait paraître dans les temps les

plus critiques pour les pasteurs. « Ne doit-on pas, » dit-il, compter parmi les confesseurs et les martyrs les plus illustres celui qui se vit exposé si » longtemps à la fureur des ministres d'un tyran » barbare; qui courait continuellement les risques » de perdre la tête, d'être brûlé, d'être crucifié, » d'être mis en pièces par des tortures également » cruelles et inouïes; qui s'opposait à des édits redoutables, et qui, par le pouvoir puissant de » la foi, méprisait les supplices dont on le menaçait? Quoique la bonté de Dieu l'eût sauvé » jusque-là, il donna cependant des preuves suffisantes de son amour et de sa fidélité, étant dans » la disposition de souffrir tous les tourments imaginables, et de triompher du tyran par son zèle. » Il y a deux *lettres* de ce pape parmi celles de saint Cyprien, et dans les *Epistolæ romanorum pontificum* de dom Constant, in-fol.

CORNEILLE DE LA PIERRE. *Voy.* PIERRE (Corneille de la).

CORNEILLE (Pierre), né à Rouen le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, parut au barreau, n'y réussit point, et se décida pour la poésie. Une petite aventure développa son talent qui avait été caché jusqu'alors. Un de ses amis le conduisit chez sa maîtresse; le nouveau venu prit bientôt, dans le cœur de la demoiselle, la place de l'introducteur. Ce changement le rendit poète, et ce fut le sujet de *Mélite*, sa première pièce de théâtre. Cette comédie, tout imparfaite qu'elle était, fut jouée avec un succès extraordinaire. *Mélite* fut suivie de la *Veuve*, de *la Galerie du Palais*, de *la Suivante*, de *la Place royale*, de *Clitandre*, et de quelques autres pièces qui ne sont bonnes à présent que pour servir d'époque à l'histoire du théâtre français. Corneille prit un vol plus élevé dans sa *Médée*, et surtout dans le *Cid*, tragi-comédie jouée en 1636. Les Espagnols, dont il avait emprunté ce sujet (c'était une imitation du *Guillen de Castro*), voulurent bien copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenait, mais qui, par les embellissements dont l'avait accompagné l'auteur français, était au-dessus de tout ce qu'a produit le théâtre espagnol. Il fit ensuite les *Horaces*, et *Cinna*. Le grand Condé, à l'âge de 20 ans, étant à la première représentation de cette dernière pièce, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

> Je suis maître de moi comme de l'univers.
> Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
> Conservez à jamais ma nouvelle victoire.
> Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
> De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
> Soyons amis, Cinna; c'est moi qui t'en convie.

Corneille augmenta encore sa gloire par *Polyeucte*. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna*; mais cette pièce a quelque chose de plus touchant. Cependant des personnes pieuses furent choquées de la liberté que le poète s'est donnée de faire monter les saints sur un théâtre, habituellement consacré à un histrionisme profane et licencieux, et de mêler la tendresse de l'amour humain avec l'héroïsme de l'amour divin. Après *Polyeucte* vint *Pompée*, dans laquelle l'auteur profita de Lucain, comme dans sa *Médée* il avait imité Sénèque; mais dans les endroits où il les copie, il paraît original; et dans ceux qu'il n'a pas empruntés d'eux le poète français est fort au-dessus de ces deux romains. *Le Menteur*, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol, suivit la tragédie de *Pompée*. Au *Menteur* succéda *Rodogune*, qu'il aimait d'un amour de préférence. Il disait que, pour trouver la plus belle de ses pièces, il fallait choisir entre *Rodogune* et *Cinna*, quoique le public penchât plus du côté de la dernière. *Héraclius* parut ensuite, et le public ne la trouva point indigne des chefs-d'œuvre qui l'avaient précédée. Puis vinrent *Sertorius* et *Othon*, où, malgré une certaine dureté de style, il y a encore de grands traits. Turenne étant un jour à une représentation de *Sertorius*, s'écria, dit-on, à cette scène : *Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre?* Ce fut par *Agésilas*, *Attila*, *Pulchérie*, *Bérénice* et *Suréna*, que ce père du théâtre finit sa carrière. Ce sont les ouvrages d'un vieillard; mais ce vieillard est Corneille. Si nous n'en jugeons que par les pièces du temps de sa gloire, quel sublime dans ses idées! quelle élévation de sentiments! quelle noblesse dans ses portraits! quelle profondeur de politique! quelle vérité, quelle force dans ses raisonnements! Chez lui les Romains parlent en Romains, les rois en rois; partout de la grandeur et de la majesté. On sent, en le lisant, qu'il ne puisait l'élévation de son génie que dans son âme. C'était un ancien Romain parmi les Français, un Cinna, un Pompée, etc. Corneille, débarrassé du théâtre, ne s'occupa plus qu'à se préparer à la mort. Il avait eu dans tous les temps beaucoup de religion. Il traduisit l'*Imitation de Jésus-Christ* en vers; version fort accueillie, mais qui manque du plus beau charme de l'original, de cette simplicité touchante, de cette naïveté tendre, qui opèrent plus de conversions que tous les sermons. Corneille s'étant accusé à confesse de quelques poésies qui pouvaient avoir des effets fâcheux sur les mœurs, avait reçu pour pénitence de traduire le premier livre de cet ouvrage précieux; le succès qu'eut cet essai l'engagea à le traduire entièrement. Corneille mourut doyen de l'académie française en 1684, regardé comme le plus grand poète tragique de la France. Racine a la seconde place, quoique supérieur à son rival dans une des plus belles parties de l'art du théâtre, dans la versification. On fera à son gré l'intervalle entre ces deux places, un peu plus ou un peu moins grand : c'est là ce qu'on trouve en ne comparant que les ouvrages de part et d'autre. Mais si l'on compare les deux hommes, l'inégalité est plus grande. Il est peut-être incertain que Racine eût été, si Corneille ne fût pas venu avant lui; il est certain que Corneille a été par lui-même. La Harpe ne prononce pas sur la prééminence entre lui et Racine; voici le jugement qu'il porte sur ces deux grands tragiques. « On a dit que Corneille avait un esprit » plus créateur, l'a-t-on bien prouvé? En s'expliquant sur le mot, on pourra douter du fait. Si » l'on veut dire qu'il a tiré la scène française du » chaos, et qu'il a fait le premier de très-belles » choses, on a raison. Mais s'ensuit-il qu'il y ait » plus de création dans ses ouvrages que dans ceux

» de Racine ? Ce n'est pas, ce me semble, une » conséquence nécessaire. On ne peut pas dire de » lui qu'il a fait Racine, comme on a dit qu'Ho» mère avait fait Virgile. Virgile a fidèlement suivi » les traces d'Homère, Racine a suivi une route » toute différente de celle de Corneille; mais celui-» ci a ouvert le chemin. Oui, il a eu l'avantage de » venir le premier; mais pour être sûr que Racine » n'en eût pas fait autant, il faudrait prouver qu'il » n'y a pas la même force d'invention dans ses ou» vrages ; et en revenant à cette comparaison, l'exa» men ne sera pas à son désavantage... Je crois » voir dans tous les deux la même force de concep» tion ; mais l'un, dans ses compositions, a plus » consulté la nature de son talent ; l'autre celle de » la tragédie. Le premier, naturellement porté au » grand, a subordonné l'art à son génie ; il l'a » établi sur un ressort qu'il maniait supérieure» ment, l'admiration. L'autre, plus souple et plus » flexible, a vu dans la terreur et la pitié les res» sorts naturels de la tragédie, et a su y appliquer » toutes les ressources de son esprit. Aussi le pre» mier n'a-t-il guère employé la terreur que dans » le cinquième acte de Rodogune, et la pitié que » dans le Cid, et dans les scènes de Sévère et de » Pauline. L'autre, dans toutes ses pièces, a tiré » des effets plus ou moins grands de ces deux moyens » qu'il n'a jamais négligés... L'effet des pièces de » Corneille est moins touchant, moins profond, » moins soutenu, moins déchirant que celui des » pièces de Racine, mais il est quelquefois plus vif; » il arrache moins de larmes, mais il excite plus » de transports... Mais, ajoute-t-il, les nombreux » défauts de l'un et la perfection continue de l'au» tre, mettent un grand poids dans la balance. Si » Corneille, au lieu de placer si souvent le raison» nement à la place du sentiment, avait soutenu » dans les détails de ses pièces le degré d'émotion » dont elles étaient susceptibles, s'il eût travaillé » davantage ses vers, peut-être serait-il assez diffi» cile de décider entre le genre de ses sujets et ce» lui des pièces de Racine. Mais l'un refroidit souvent » le spectateur après l'avoir transporté, l'autre l'é» meut et l'intéresse toujours; l'un s'adresse sou» vent à l'esprit, l'autre va toujours au cœur ; l'un » blesse souvent l'oreille et le goût, l'autre flatte » sans cesse tous les deux; et comme on ne peut » douter que le besoin général des hommes rassem» blés au théâtre ne soit celui de l'émotion conti» nuelle, il faut bien en conclure que le genre de » tragédie qui satisfait le plus ce besoin, est aussi le » plus théâtral. Il faut pourtant faire ici une obser» vation essentielle : les hommes, en jugeant les » productions de l'art, ne règlent pas toujours » exactement leur estime sur leur plaisir, et ce n'est » de leur part ni injustice ni ingratitude. Cette dis» proportion tient au plus ou moins de mérite qu'ils » supposent dans ses productions ; et cela est si vrai, » que bien des gens, en avouant que Racine leur » fait plus de plaisir que Corneille et à la repré» sentation et à la lecture, ont cependant plus d'es» time pour Corneille. Quelle en est la raison ? c'est » que le genre de ses beautés les frappe davantage, » et laisse en eux l'idée d'un homme plus extraor» dinaire. » *Voy.* le *Lycée* de La Harpe, aux articles CORNEILLE et RACINE. Joly publia en 1738, une nouvelle édition du *Théâtre de Pierre Corneille*, en 10 vol. in-12. Voltaire, qui doit tant au grand Corneille, et, pour nous servir de ses expressions, soldat de ce général, donna, en 1764, une nouvelle édition de ses *Œuvres*, en 12 vol. in-8, avec de jolies figures. On l'a réimprimée depuis avec des augmentations en 12 vol. in-8, 8 vol. in-4, ou 10 vol. in-8 ; la plus belle, la plus correcte et la plus complète est celle de Paris, Renouard, 1817, 12 vol. in-8, avec fig. de Moreau. Voltaire a joint au texte des tragédies et des comédies, un *Commentaire* sur la plupart de ces pièces, et des réflexions sur celles qui ne sont plus représentées ; la traduction de *l'Héraclius* espagnol, avec des notes au bas des pages; une traduction littérale en vers du *Jules César* de Shakespeare ; un *Commentaire sur la Bérénice de Racine*, comparée à celle de Corneille ; un autre *Commentaire* sur les tragédies d'*Ariane* et du *Comte d'Essex* de Thomas Corneille, qui sont restées au théâtre. Cette édition est remplie d'observations critiques, et peut-être trop critiques ; on a accusé le commentateur, non sans fondement, d'avoir voulu déprécier le mérite du grand Corneille, pour renforcer le sien. On a publié les *Chefs-d'œuvre de Pierre Corneille, avec le jugement des savants à la suite de chaque pièce*, Oxford, 1746, in-8, recherché des curieux. On en a donné plusieurs autres éditions; les plus belles sont celle de Paris, Didot l'aîné, 1814, 3 vol. in-8, à laquelle on peut joindre l'*Esprit du grand Corneille*, imprimé par le même, 1819, 2 vol. in-8; et de Lepan, avec les *Commentaires* de Voltaire, et les *Observations critiques sur ces commentaires*, Paris, 1817, 5 vol. in-8 et in-12. Ses autres ouvrages sont : *Mélanges poétiques*, 1632, in-8 ; *Œuvres diverses* avec la *Défense du grand Corneille*, par le Père Tournemine, 1738; *Lettre en réponse aux observations du sieur Scudéry, sur le Cid; Imitation de J.-C., traduite en vers français*, Rouen, 1656, qui a eu au moins quarante éditions. *Louanges de la sainte Vierge, composées en rimes latines, par saint Bonaventure, et mises en vers français*, 1665, in-12 ; *l'Office de la sainte Vierge, traduit en français, tant en vers qu'en prose, avec les sept psaumes pénitentiaux, les Vêpres et Complies du dimanche, et toutes les hymnes du bréviaire romain*, 1670, in-12. On trouve plusieurs poésies latines et françaises de Corneille dans les *Recueils* du temps. Les talents de Corneille et sa grande célébrité ne contribuèrent pas à l'enrichir. Il vécut dans une médiocrité qui approchait quelquefois de l'indigence, comme on voit par une lettre de 1679, trouvée dans des papiers de famille, et publiée dans le *Journal de Paris*, 22 janvier 1788. « J'ay veu hier M. Cor» neille, nostre parent et amy. Il se porte assez bien » pour son asge. Il m'a pryé de vous faire ses amitiez. » Nous sommes sortys ensemble aprez le disner, et » en passant par la rue de la Parcheminerye, il est » entré dans une boutique pour faire accommoder » sa chaussure qui étoit décousuë. Il s'est assis sur » une planche et moi auprez de lui, et lorsque l'ou» vrier eust refait, il lui a donné trois pièces qu'il » auoit dans sa poche. Lorsque nous fusmes ren-

» trez, je lui ai offert ma bourse, mais il n'a point » voulu la recevoir ni la partager. J'ay pleuré qu'un » si grand génie fust réduit à cet excez de misère. » Corneille laissa trois fils dont les deux premiers suivirent la carrière militaire; le dernier prit les ordres et obtint le bénéfice d'Aigue-Vive près de Tours. L'*Eloge* de Corneille, par Victorin Fabre, remporta en 1807 le prix de l'académie française.

CORNEILLE (Thomas), frère du grand Corneille, de l'académie française et de celle des inscriptions, naquit à Rouen en 1625, et mourut aux Andelys en 1709. Il courut la même carrière que son frère, mais avec moins de succès. Quoiqu'il observât mieux les règles du théâtre, et qu'il fût au-dessus de lui, et peut-être au-dessus de nos meilleurs poètes pour la conduite d'une pièce, il avait moins de feu et moins de génie. Despréaux avait raison de l'appeler un *cadet de Normandie*, en le comparant à son aîné; mais il avait tort d'ajouter « qu'il n'avait ja» mais pu rien faire de raisonnable. » Le satirique avait oublié apparemment un grand nombre de pièces, qui, outre le mérite de l'intrigue, offrent de bons morceaux de versification. Ces pièces sont au nombre de 42 : *Ariane*, *le comte d'Essex*, tragédies; *le Geolier de soi-même*, *le baron d'Albikrac*, *la comtesse d'Orgueil*, *le Festin de Pierre*, *l'Inconnu*, comédies en 5 actes, etc. Corneille joignait à ses talents toutes les qualités de l'honnête homme et du citoyen. Il était sage, modeste, attentif au mérite des autres, charmé de leurs succès; ingénieux à excuser les défauts de ses concurrents, comme à relever leurs beautés; cherchant de bonne foi des conseils sur ses propres ouvrages et donnant lui-même sur les ouvrages des autres des avis sincères, sans craindre d'en donner de trop utiles. Il conserva une politesse surprenante jusque dans ses derniers temps, où l'âge semblait devoir l'affranchir de beaucoup d'attention. L'union entre son frère et lui fut toujours intime. Ils avaient épousé les deux sœurs. Ils eurent le même nombre d'enfants; ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique, qu'un même cœur. Après 25 ans de mariage, ni l'un ni l'autre n'avaient songé au partage du bien de leurs femmes, et il ne fut fait qu'à la mort du grand Corneille. Le *Théâtre de Thomas* a été recueilli en 5 vol. in-12; mais ce ne sont pas ses seuls ouvrages. On a encore de lui : la *traduction* en vers français des *Métamorphoses d'Ovide*, d'une partie des *élégies* et des *épîtres* du même poète, en 3 vol. in-12; un *Dictionnaire des arts et des sciences*, en 2 vol. in-fol., qui parut pour la première fois l'an 1694, en même temps que celui de l'académie française, dont il était comme le supplément. Fontenelle, son neveu, donna une seconde édition de cet ouvrage en 1731. Il le revit, le corrigea, l'augmenta considérablement, surtout pour les articles de mathématiques et de physique. *Dictionnaire universel, geographique et historique*, 1707, 8 vol. in-folio, très-exact pour la partie géographique qui concerne la Normandie, et très-fautif dans tout le reste. Quoiqu'il fût devenu aveugle sur la fin de ses jours, il préparait une nouvelle édition de ces deux dictionnaires; mais la mort l'empêcha de donner au dernier l'exactitude dont il serait susceptible. Des *Observations sur les remarques de Vaugelas*.

CORNEILLE (Michel), peintre et graveur, naquit à Paris en 1642. Un prix de peinture qui lui fut adjugé lui mérita la pension du roi pour le voyage de Rome. De retour à Paris, après s'être formé sur les tableaux des Carrache, il fut reçu à l'académie, et ensuite nommé professeur. Le roi employa son pinceau à Versailles, à Trianon, à Meudon et à Fontainebleau. Louis XIV aimait et estimait ses ouvrages. A une grande intelligence du clair-obscur, il joignait un dessin correct. Ses airs de tête sont pleins de noblesse et d'agrément. Il excellait dans le paysage; mais il avait contracté une manière de coloris qui tirait trop sur le violet. Il mourut à Paris en 1708, sans avoir été marié.

CORNEILLE-BLESSEBOIS (Pierre), poète dramatique du XVII<sup>e</sup> siècle, dont on a *Eugénie*; *Marthe le Hayer*, ou *Mademoiselle de Scay*; les *Soupirs de Sifrey*; *Sainte-Reine*; un roman intitulé *Le Lion d'Argelie*, 1676, 2 part. en 1 vol. in-12.

CORNEJO (Pierre), espagnol, vint en France du temps de la ligue, et fut un des plus zélés ligueurs. Il mourut en 1615. On a de lui : *Histoire de la ligue, depuis* 1585 *jusqu'en* 1590, écrite en espagnol, Paris, 1590, in-8; Madrid, 1592. Selon M. de Thou, dans son histoire sous l'année 1590, Cornejo a écrit avec peu d'exactitude; mais on sait que quant à la ligue, de Thou n'a pas été plus exact, et que sa haine contre les Guise a étrangement égaré sa plume; *Histoire des guerres de Flandre*, en espagnol, Léon, 1577, in-8, traduite en français par Chapuys, Lyon, 1578, in-8.

CORNÉLIE, fille de Scipion l'Africain, et mère des deux Gracches, posséda les vertus propres à son sexe, et donna ses soins à l'éducation de ses fils. Une dame de la Campanie ayant fait étalage devant Cornélie de ses bijoux, la pria de lui montrer les siens à son tour. Cornélie appela ses enfants : « Voilà, dit-elle, mes bijoux et mes orne» ments. » On doit lui reprocher cependant d'avoir trop excité leur ambition : passion qui, augmentant avec l'âge, devint fatale à la république et à eux-mêmes (*Voy.* GRACCHUS). Pendant le court triomphe de la faction dont ses fils étaient les boutefeux, on lui érigea une statue de bronze, avec cette inscription : *Cornelia mater Gracchorum*.

CORNÉLIE, fille de Cinna, et femme de Jules-César, dont elle eut Julie, qui épousa Pompée. César eut tant d'amour pour elle, qu'il fit son oraison funèbre, et rappela de l'exil Cinna son frère en sa considération, vers l'an 46 avant J.-C.

CORNÉLIE (Maximille), vestale, fut enterrée toute vive par arrêt du barbare Domitien, qui conçut l'extravagante pensée d'illustrer son règne par un tel exemple. Il la fit accuser de galanterie avec Céler, chevalier romain; et sans vouloir qu'elle se justifiât, il condamna cette vierge innocente au supplice des vestales criminelles. Elle s'écria en allant au supplice; « Quoi! César me déclare incestueuse! » moi, dont les sacrifices l'ont fait triompher. » Comme il fallut l'enfermer dans le caveau, et qu'en y descendant, sa robe fut accrochée, elle se retourna, et se débarrassa avec autant de tranquillité

que de modestie. Suétone prétend qu'elle fut convaincue ; mais la plus commune opinion est qu'elle était innocente.

CORNELIS (Corneille), peintre hollandais, né à Harlem en 1562, se mit en devoir de parcourir l'Italie dans l'intérêt de son art; mais divers obstacles ayant interrompu son voyage, il revint à Anvers et y perfectionna son talent à l'école de F. Porbus et de G. Coignet. Il se fixa ensuite à Harlem, où il mourut en 1638. Cornelis est regardé comme un des meilleurs peintres de son temps. Parmi ses chefs-d'œuvre, on cite son tableau représentant la *Compagnie des arquebusiers* de Harlem, et celui du *Déluge*. Ses productions étaient extrêmement recherchées. Les galeries de Vienne et de Dresde renfermaient plusieurs de ses tableaux.

CORNELIUS (Antonius), licencié en droit, de Billy en Auvergne, vivait au commencement du XVIe siècle. Il est auteur d'un livre rare, intitulé *Infantium in limbo clausorum querela adversùs divinum judicium ; Apologia divini judicii; Responsio infantium, et æqui judicis sententia*, Paris, Wechel, 1531, in-4. Cet ouvrage singulier renferme plusieurs propositions hasardées qui le firent supprimer, et fut, sinon la cause, du moins l'époque de la ruine de l'imprimeur.

CORNELIUS NEPOS. *Voy.* NEPOS.

CORNELIUS TACITUS. *Voy.* TACITE.

CORNET (Nicolas), docteur en théologie de la faculté de Paris, natif d'Amiens, déféra l'an 1649, en qualité de syndic, sept propositions de Jansénius, dont les cinq premières étaient celles qui ont été condamnées depuis. Il laissa quantité de legs pieux, et mourut en 1663, après avoir refusé l'archevêché de Bourges que lui offrit le cardinal Mazarin. Ce ministre l'avait fait président de son conseil de conscience; le cardinal de Richelieu l'avait aussi admis à son conseil et s'était servi de lui, dit-on, pour la préface de son livre de *controverses*. Ce ministre avait voulu l'avoir pour confesseur; mais Cornet refusa un emploi si délicat. Bossuet qui avait été son élève et qui n'était point encore évêque, prononça son *oraison funèbre*.

CORNETTE, (Franç.-Marie), ancien professeur de rhétorique, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'une *traduction* en vers de l'*Art poétique* d'Horace, mourut au mois de septembre 1836 à l'âge de 84 ans. Il avait remporté, en 1824, à l'acad. d'Amiens, le prix pour une ode : *l'Homme aux prises avec le malheur, ou les consolations de la religion*. La muse de Cornette, bien que peu connue, n'en eut pas moins l'honneur d'être célébrée dans un quatrain attribué à Rivarol, et qui fit quelque bruit à cette époque.

CORNETO (Adrien CASTELLESI, dit *le cardinal*). *Voy.* ADRIEN.

CORNHERT ou KOORNHERT (Théodore), enthousiaste du XVIe siècle, gagna d'abord sa vie en exerçant son talent pour la gravure. S'étant dégoûté du burin, il apprit le latin. Ses progrès furent rapides, et il devint secrétaire de la ville de Harlem. Le prince d'Orange, gouverneur de Hollande, se servit de sa plume pour composer son premier *manifeste*, en 1566. La duchesse de Parme, ayant su qu'il en était l'auteur, le fit enlever de Harlem et conduire à la Haye. Sa femme, craignant qu'il ne sortît jamais de sa prison, voulut gagner la peste pour la lui communiquer et mourir avec lui. Cornhert n'eut pas besoin de cette singulière ressource. Il s'évada furtivement et reprit son métier de graveur. Ce fut alors qu'il commença à dogmatiser. Quoique ennemi de la religion catholique, il ne laissa pas de s'élever contre Luther et Calvin, et contre les ministres du protestantisme. Il prétendait que, sans une mission extraordinaire, appuyée par des miracles éclatants, personne n'avait droit de faire des innovations ou des réformes dans l'Eglise : ce qui, à le bien prendre, n'était point absolument déraisonnable. « Il devait ajouter, dit un théologien, » que des réformes et innovations telles que Luther » et Calvin en avaient introduites, ne pouvaient être » appuyées ni de miracles ni d'aucune autre marque » de mission céleste, puisqu'elles supposent l'Eglise » tombée en erreur, contre la promesse expresse » de Jésus-Christ, qui nous assure de sa persévé» rance dans l'enseignement de la vérité jusqu'à la » fin des siècles. » Les sectes chrétiennes devaient, selon lui, se réunir sous une forme d'*interim*, en attendant que Dieu envoie quelqu'un pour arranger les choses. Son plan était qu'on lût au peuple le texte de la parole de Dieu, sans proposer aucune explication, sans rien prescrire aux auditeurs : projet digne d'un enthousiaste. Il mourut en 1590. Ses *Œuvres* furent imprimées en 1630, 3 vol. in-fol.

* CORNIANI (le comte Jean-Baptiste), né en 1742, à Orzi-Nuovi, près de Brescia, remplit successivement différents emplois honorables dans la magistrature, sans cesser de consacrer une partie de son temps à la culture des lettres. Il se fit d'abord connaître par deux opéras, le *Matrimonio Segreto* et l'*Inganno felice*, que la musique de Cimarosa et de Paesiello fit applaudir sur tous les théâtres de l'Europe. Il donna ensuite deux essais, l'un sur l'*Histoire littéraire d'Orzi-Nuovi*, et l'autre sur la poésie allemande, et des opuscules sur l'agriculture. En 1789, parut à Bassano, son *Essai sur Lucien*, dans lequel il expose et rectifie quelques opinions du philosophe de Samosate. Il donna ensuite successivement : *Les plaisirs de l'esprit*, 1790 ; *Réflexions sur les monnaies*, 1796, dont le but est de démontrer qu'il est souvent utile de rehausser la valeur des monnaies; et les *Siècles de la littérature italienne depuis la renaissance* au XIe siècle, jusqu'à la moitié du XVIIIe, Brescia, 1804-1813, 9 vol. in-8. Cet ouvrage qui, malgré le défaut du plan, mérite d'être lu, après celui de Tiraboschi (*voy* ce nom), a été réimprimé, Brescia, 1818, 9 vol. in-16; Milan, 1833, 2 vol. in-8, et continué par M. Camillo Ugoni, Brescia, 1820-22, 3 vol. in-8, ou gr. in-16. Corniani est mort le 7 novembre 1813. M. Ugoni a publié son *Eloge*, Brescia, 1818, in-8.

CORNIFICIA, sœur du poète Cornificius, brilla par son esprit sous l'empire d'Auguste. Elle égala en tout genre de poésie son frère Cornificius, qui était un excellent versificateur. « La science, disait» elle, est la seule chose indépendante de la for» tune. » Ce qui n'est peut-être point parfaitement vrai, puisqu'elle suppose des ressources et des

moyens, et de plus un esprit calme et tranquille, ce qui semble exclure l'indigence et le soin pénible de la combattre.

* CORNUDET (le comte Joseph), pair de France, naquit en 1755 à Crocq, dans la Marche. La volonté de ses parents, et sa propre vocation le destinaient à la magistrature. De fortes études et la pratique du barreau le préparèrent à en remplir les devoirs. Après avoir été reçu avocat au parlement de Paris, il voulut se fixer dans sa province; il venait d'être pourvu de l'office de lieutenant-général du bailliage de Montaigu, au moment même où la révolution éclata. Elle lui ouvrait une nouvelle carrière; procureur-syndic du district de Felletin en 1790, il fut, l'année suivante, un des députés du département de la Creuse à l'assemblée législative, et jusqu'à la fin de sa vie, il continua de siéger dans les conseils du pays, excepté dans les années 1793 et 1815. Cornudet soutint à l'assemblée législative la cause de la monarchie constitutionnelle, et vota l'absolution de Lafayette, entre le 20 juin et le 10 août. Rendu à ses foyers par suite de la catastrophe de cette dernière journée, il entra en l'an IV au conseil des Anciens, où ses constants efforts tendirent à purger les lois de cette époque de tout ce que la violence des partis y avait laissé, ou voulait y introduire. Après le 18 fructidor, des mesures réactionnaires, des proscriptions furent annoncées. On voulait chasser du territoire français tous les anciens nobles, etc. Cornudet combattit de telles mesures à la tribune, et contribua puissamment à leur rejet. Les discussions sur les matières de finances, de domaine, d'hypothèque, de droit civil, sur tout ce qui pourrait s'appeler la partie studieuse de la législation, s'éclairèrent souvent de ses opinions. Lors du 18 brumaire, il fut membre des conseils. Appelé un des premiers au sénat, Cornudet y fut secrétaire, membre des commissions, titulaire de la sénatorerie de Rennes, et il devint grand-officier de la légion-d'honneur. Commissaire extraordinaire de l'empereur à Bordeaux en 1814, il essaya, de concert avec le maréchal Soult, de défendre contre l'invasion étrangère le Midi de la France, et n'abandonna Bordeaux qu'avec l'armée. Quelques jours après, la restauration était accomplie, et les anciens sénateurs étaient rappelés au Luxembourg comme pairs de France. Pendant les cent-jours, Cornudet reçut le même titre, qu'il perdit après la bataille de Waterloo, mais qu'il recouvra le 5 mars 1819. Il repoussa dans la chambre où il siégeait, les lois contre la presse, celles du double vote, du droit d'aînesse, du sacrilége. En même temps, il appuya le maréchal Macdonald proposant l'indemnité à accorder aux émigrés. Cornudet fut l'adversaire du ministère sous lequel parurent les ordonnances de 1830. Après avoir travaillé à l'affermissement de la révolution de juillet, il est mort à Paris le 13 septembre 1834.

CORNUTUS (Annæus), philosophe stoïcien, né à Leptis en Afrique, professa la philosophie stoïcienne à Rome et compta parmi ses disciples Perse et Lucain. Il fut exilé, ou, selon Suidas, mis à mort par ordre de Néron, vers l'an 54 de J.-C. On a de Cornutus un *Traité de la nature des Dieux*, imprimé plusieurs fois sous le nom de *Phurnutus*, et dont la meilleure édition est celle de Th. Gale, dans les *Opuscula mythologica*, Cambridge, 1671.

CORNUTUS (Jacques), médecin de Paris du XVIIe siècle, a donné en latin une *Description des plantes du Canada*, Paris, 1635, in-4.

CORNWALLIS (Charles, marquis de), général anglais, né en 1738, fit ses premières armes en Allemagne dans la guerre de sept ans sous le nom de *lord Broome*, et parvint au grade de colonel. Lorsque les hostilités éclatèrent entre l'Angleterre et ses colonies, il suivit son régiment en Amérique, où il arriva en 1776, et seconda vaillamment le général Clinton. Il se distingua aux combats de Germentwon et de Redbank, coopéra à la prise de Charlestown en 1780, et défit près de Cambden le général Gates. Déjà l'Angleterre se croyait sûre du triomphe, mais les secours envoyés par la France changèrent la face des choses. Cornwallis marcha d'abord contre Lafayette, dans le dessein de l'envelopper, et reçut l'ordre de concentrer ses forces à York-Town; mais n'ayant pas été secouru il fut obligé de capituler. Devenu libre il se justifia pleinement des reproches dirigés contre lui par le général Clinton, et fut envoyé peu de temps après dans l'Inde avec le titre de gouverneur du Bengale. Il s'embarqua en 1786, et fit à son arrivée des changements utiles dans toutes les parties de l'administration. Il déclara ensuite la guerre à Tippo-Saëb, prit d'assaut Bangalore le 21 mars 1791, et s'avança jusqu'à la vue de Seringapatam dont la saison l'empêcha de faire le siége. Le 13 mars 1792 fut signé le traité qui enlevait à Tippo-Saëb une partie de ses possessions. Cornwallis partagea les provinces cédées entre les trois princes indiens alliés de l'Angleterre, et retourna à Calcutta. Remplacé en 1797 par lord Wellington, il revint en Angleterre. A son arrivée, il reçut de la ville de Londres le diplôme de citoyen renfermé dans une boîte d'or, et le roi le nomma membre du conseil privé et grand-maître de l'artillerie. En 1798, l'état de l'Irlande exigeant qu'on y envoyât un vice-roi qui joignît aux talents militaires un caractère doux et conciliant, le ministère fit choix de Cornwallis, et ce malheureux pays vit succéder aux violences une administration modérée. En 1802 il signa les préliminaires du traité d'Amiens. Nommé gouverneur-général de l'Inde en 1805, il s'y rendit malgré le mauvais état de sa santé, et mourut à Ghazepour, province de Benarès, le 5 octobre de la même année. Son corps fut transporté à Londres, et un monument fut élevé à sa mémoire dans l'église de Saint-Paul.

* CORNWALLIS (William), amiral anglais, frère du précédent, né en 1744, commandait le vaisseau le *Lion*, dans la guerre de l'indépendance américaine. Le 20 avril 1780, il soutint, dans les parages de la Jamaïque, un combat contre Lamothe-Piquet qu'il ne put empêcher de faire entrer à Saint-Domingue le convoi qu'il escortait. En 1781, il fut envoyé au secours de Gibraltar; l'année suivante il se distingua dans le combat devant l'île Saint-Christophe, dont s'empara le marquis de Bouillé. Il se fit encore remarquer au combat sous la Dominique,

où fut défait le comte de Grasse (*voy.* ce nom). La paix de 1783 lui permit de jouir d'un peu de repos. Plus tard, nommé commandant de la station anglaise aux Indes orientales, il s'empara de Pondichéry, le 28 août 1793. Déjà nommé contre-amiral de l'escadre blanche, il reçut le grade de vice-amiral de l'escadre bleue, en 1794, et ne tarda pas de prendre le commandement d'une flotte dans la Manche, où il eut divers engagements avec l'escadre française. Ayant été nommé, en 1796, au commandement des forces britanniques dans les Indes occidentales, il refusa d'obéir pour cause de santé, et fut traduit devant une cour martiale qui l'acquitta. Le grade d'amiral de l'escadre bleue lui fut donné en 1799; il commanda en chef la flotte du canal, jusqu'à la paix d'Amiens, époque à laquelle il quitta le service. Il est mort le 3 juin 1819.

COROEBUS, fils de Mygdon, à qui Priam avait promis sa fille Cassandre. Étant venu au secours des Troyens contre les Grecs, Cassandre voulut en vain lui persuader de se retirer, pour éviter la mort infaillible qui l'y attendait. Il s'obstina à rester et fut tué par Pénélée, la nuit que les Grecs se rendirent maîtres de Troie.

CORONEL (Alfonse), grand seigneur espagnol, se défiant de Pierre le Cruel, roi de Castille, forma un parti dans l'Andalousie, pour se maintenir contre ce monarque. Il leva des troupes, fortifia des places, et envoya en Mauritanie Jean de Lacerda son gendre, pour demander du secours. Il comptait principalement sur la ville d'Aguilar, où il commandait. Le roi de Castille mit le siége devant cette place. Coronel s'y défendit avec beaucoup de vigueur pendant quatre mois; mais la ville ayant été emportée d'assaut en février 1353, il fut pris et puni du dernier supplice.

CORONEL (Gregorio). *Voy.* MINES.

CORONEL (Paul), savant ecclésiastique de Ségovie, professeur de théologie à Salamanque, fut employé par le cardinal Ximenès pour l'édition de la *Polyglote d'Alcala*. Il mourut en 1534, regardé comme un des meilleurs interprètes des langues orientales.

CORONELLI (Marc-Vincent), mineur conventuel, natif de Venise, cosmographe de sa république en 1685, professeur public de géographie en 1689, fut enfin général de son ordre en 1702. Le cardinal d'Estrées l'employa à faire, pour Louis XIV, deux grands *globes* qui obtinrent les suffrages des connaisseurs, et furent placés à la bibliothèque du roi; ils ont douze pieds de diamètre. Cornelli mourut à Venise en 1718, après avoir fondé une académie cosmographique, et publié plus de 400 *cartes géographiques*. On a de lui d'autres ouvrages, la plupart assez mal digérés; *Peloponensi descriptio*, traduite en français, Paris, 1686, in-8, qui manque d'exactitude; *Atlas Venetus*, Venise, 1690, in-fol. Cet ouvrage, bien imprimé, outre les cartes assez bien gravées, contient encore un *traité sur la navigation*, accompagné de cartes marines; *Dux peregrinorum per urbem Venetiam*; *Iter Anglicanum*; *Regnorum, provinciarum, civitatumque nomina latina et italica*, Venise, 1716, 2 vol. in-fol; *Roma antico-moderna*, Venise, 1716, in-folio, avec fig.; *Histoire de Venise, depuis l'an 421 jusqu'à l'an 1504*, Venise, 3 vol. in-folio, en italien; *Nomenclatura successorum sancti Francisci*; *Bibliotheca universalis* par ordre alphabétique, qui devait avoir 40 ou 45 vol. in-fol., mais il n'en a paru que sept.

CORONIS, fille de Phlégias. Apollon l'aima; mais un jour elle le quitta pour un jeune homme appelé Ischys. Cette infidélité piqua tellement ce dieu, qu'il les tua l'un et l'autre. Cependant il tira des flancs de Coronis un enfant qu'il fit élever par Chiron, et qu'il nomma Esculape. Apollon se repentit bientôt de la vengeance qu'il avait prise sur Coronis, et pour punir le corbeau qui l'avait informé de son infidélité, il le changea de blanc en noir.

CORRADINI DE SEZZA (Pierre-Marcellin), né en 1658 à Sezza, devint dès sa première jeunesse un des plus célèbres avocats de Rome. Son mérite lui procura la pourpre sous Clément XI, en 1721. Il mourut en 1743, laissant plusieurs ouvrages : *Vetus Latium profanum et sacrum*, in-folio, 2 vol., réimprimé à Rome, de 1704 à 1736, 7 vol. in-4; production curieuse et pleine de savantes recherches; *De civitate et ecclesia Setina*, Rome, 1702, in-4. C'est l'histoire ecclésiastique et profane de la patrie de l'auteur : elle est faite avec soin.

CORRADO (Sébastien), né au château d'Arceto, dans le duché de Modène, professeur de belles-lettres à Bologne, mort en 1556, eut un nom parmi les grammairiens du XVI[e] siècle. On a de lui : *In M. T. Cicerone quæstura*, Venise, 1537, in-8. C'est le recueil des recherches faites pour expliquer différents passages de Cicéron, son auteur favori; *De copia latini sermonis*, Venise, 1583; *Annotationes in epist. Ciceronis familiares*, Bâle, 1660, etc.; livres utiles à ceux qui veulent lire les ouvrages de ce père de l'éloquence romaine. Corrado avait aussi professé l'éloquence grecque et latine à Reggio, où il contribua à établir l'académie des *Accesi* (les ardents), qu'il anima par ses leçons et ses exemples; il laissa aussi des *Elégies* qui ont mérité les éloges du cardinal Bembo.

CORRADUS (Pyrrhus), de Terra-Nuova, au diocèse de Rossano dans la Calabre, protonotaire apostolique, chanoine de Naples, et grand inquisiteur à Rome, vivait dans le XVII[e] siècle. Nous avons de lui un ouvrage estimé des canonistes : *Praxis dispensationum, etc.*, Venise, 1656, in-folio.

CORREA (Thomas), de Coïmbre en Portugal, d'abord jésuite, quitta de bonne heure cette société, et mourut l'an 1595 à Bologne, où il enseignait la grammaire. On a de lui des *ouvrages* latins en vers et en prose, qui sont estimés dans sa patrie.

CORREA DE SAA (Salvador), naquit en 1594 à Cadix, où son aïeul maternel était gouverneur. Son père étant mort dans le gouvernement de Rio-Janeiro, le fils lui succéda dans cet emploi, augmenta et embellit la ville de Saint-Sébastien, bâtie et peuplée par son grand-père paternel. Il fonda celle de Pernagua dans le Brésil. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les ennemis de l'Espagne, il devint vice-amiral des côtes du sud. Il se signala ensuite contre les Hollandais et contre le roi de Congo, leur allié; il conquit Angola, et défit entièrement les troupes de ce roi nègre. Le roi de

Portugal lui permit d'ajouter à ses armes *deux rois nègres pour supports*, en mémoire de ses belles actions. Correa mourut à Lisbonne, en 1680, à 86 ans.

CORREA (Emmanuel), né en 1712, à Scalapa, bourg du Portugal, d'une famille ancienne et noble, entra chez les jésuites en 1729, et fut quelque temps après envoyé en Amérique, où, après avoir enseigné la philosophie à Fernambuco, et la théologie à Bahia (baie de Tous-les-Saints), et s'être livré en même temps à tous les travaux du zèle évangélique, il fut arrêté avec les autres jésuites par ordre du ministre Carvalho, transporté à Lisbonne et de là à Rome, où il mourut en 1761. Sa *Vie*, élégamment et judicieusement écrite en latin, 1789, in-12, est accompagnée de notes très-intéressantes et propres à expliquer divers événements de ce siècle, dont les vraies causes sont encore à l'ombre du mystère. *Voy.* le *Journ. hist. et littér.* 1er juin 1792, p. 257.

* CORREA DE SERRA (Joseph-François), né en 1750, à Serra, dans l'Alentejo, était fils d'un jurisconsulte distingué. Conduit jeune à Naples par son père, après y avoir terminé ses études sous la direction de l'abbé Genovesi, il vint à Rome, où il fut ordonné prêtre. Ses talents et son caractère aimable ne tardèrent pas à le faire connaître avantageusement. Le duc de Lafoëns, oncle de la reine de Portugal, ayant eu l'occasion de le voir, conçut pour lui la plus vive amitié, et de retour à Lisbonne, en 1777, l'engagea à revenir dans sa patrie et se chargea de sa fortune. Nommé secrétaire perpétuel de l'acad. des sciences fondée par le duc de Lafoëns, avec l'approbation de la reine, Correa se montra digne de remplir ce poste éminent; mais dénoncé à l'inquisition, en 1786, il fut forcé de chercher un asyle en France, où il fut accueilli des savants. De retour en Portugal, il eut le bonheur de pouvoir à son tour offrir un asyle à Broussonet (*voy.* ce nom), que la terreur avait forcé de s'expatrier. Cet acte d'humanité devint pour Corréa le prétexte de nouvelles persécutions; et il s'enfuit en Angleterre. Nommé membre de la société royale de Londres, il enrichit ses mémoires de plusieurs dissertations. En 1797, il reçut le titre de conseiller de la légation portugaise; mais s'étant brouillé avec l'ambassadeur et dégoûté de la carrière diplomatique, il profita de la paix d'Amiens pour revenir en France, où il put s'occuper uniquement de ses études chéries, l'histoire et la botanique. En 1812, il se rendit en Amérique; il y fut bien accueilli surtout à Philadelphie, où il fit avec un grand succès un cours de botanique, mais sans vouloir accepter la place de professeur. M. d'Aranjo (*voy.* ce nom) lui fit donner, en 1815, le poste de ministre plénipotentiaire de Portugal, près des Etats-Unis. Il le remplit avec zèle pendant quatre ans, mais non sans éprouver de grands dégoûts. Il quitta l'Amérique à la fin de 1820 pour revenir occuper une place au conseil des finances de Portugal. En 1823 il fut nommé député aux Cortès, par la province d'Alentejo, mais il mourut le 20 septembre de la même année à l'âge de 73 ans. Quoique Corréa n'ait publié aucun ouvrage considérable, son nom n'en restera pas moins à côté de ceux des plus illustres botanistes. Il était correspondant de l'institut de France, et des principales académies de l'Europe. Ses écrits, parmi lesquels on distingue surtout des *Mémoires sur la physiologie végétale*, sont disséminés dans le recueil des sociétés de Londres, de Paris, de Philadelphie, et dans les journaux. Corréa est l'éditeur de la *Collection de documents historiques*, publiée par l'académie Portugaise, Lisbonne, 1790-93, 3 vol. in-fol., et ce n'est pas là un de ses moindres titres à la reconnaissance de son pays et des vrais savants.

CORRÈGE (Antoine ALLEGRI, dit le), naquit à Correggio dans le Modénois en 1494. La nature l'avait fait naître peintre; et ce fut plutôt à son génie qu'à l'étude des grands maîtres qu'il dut ses progrès. Il peignit presque toujours à Parme et dans la Lombardie. Son pinceau était admirable; c'était celui des grâces. Un grand goût de dessin, un coloris enchanteur, une manière légère, des agréments infinis répandus dans tous ses ouvrages, ferment la bouche des critiques. On ne s'aperçoit pas qu'il y a un peu d'incorrection dans ses contours, et quelquefois un peu de bizarrerie dans ses airs de tête, ses attitudes et ses contrastes. C'est le premier qui ait représenté des figures en l'air et celui de tous qui a le mieux entendu l'art des raccourcis et la magie des plafonds. Il était grand homme, et il l'ignorait. Le prix de ses ouvrages était très-modique; ce qui, joint au plaisir de secourir les indigents, le fit vivre lui-même dans l'indigence. Un jour ayant été à Parme, pour recevoir le prix d'un de ses tableaux, on lui donna 200 liv. en monnaie de cuivre. La joie qu'eut Le Corrége de porter tant d'argent à sa femme, l'empêcha de faire attention à la charge qu'il avait et à la chaleur du jour. Il avait 12 milles à faire; il revint chez lui attaqué d'une pleurésie, et mourut à Corregio en 1534, à 40 ans. Ce qu'il a peint à fresque au dôme de Parme, est un de ses meilleurs ouvrages. On estime surtout ses *vierges*, ses *saints* et ses *enfants*. Le musée royal possède neuf de ses tableaux, parmi lesquels on distingue le *saint Jérôme*. Il joignit au talent de la peinture celui de l'architecture. On connaît son exclamation, après avoir considéré longtemps dans un profond silence un tableau de Raphaël : *Anch'io son pittore*, c'est-à-dire *Je suis peintre aussi, moi*.

* CORRODI (Henri), né en 1752, à Zurich, fit ses études à Leipsig et à Halle, et, de retour dans sa ville natale, donna des leçons de mathématiques. En 1786, il fut nommé professeur de droit naturel et de morale au gymnase et mourut en 1793. Corrodi a publié en allemand plusieurs ouvrages, la plupart anonymes. Les principaux sont : une *Histoire critique du millénarisme*, 1781, pleine d'érudition; *Histoire du canon des livres saints chez les juifs et chez les chrétiens*; un *Recueil de mémoires et discours philosophiques*, 1786; on y trouve des morceaux intéressants sur les matières les plus épineuses de la métaphysique; *Fragments pour servir à l'examen impartial des doctrines religieuses*, journal commencé en 1781 et dans lequel il fit entrer quelques extraits de l'*Histoire de la religion*, et de celle *du fanatisme*, dont il s'occupait, mais qu'il n'a point achevée. Meister a publié une *Notice sur la vie de Corrodi*, Zurich, 1793, in-8.

CORROZET (Gilles), libraire, né à Paris en 1510, dont on a divers ouvrages en vers et en prose, mourut en 1568, à 58 ans. Il eut un nom comme auteur et comme imprimeur. Ses principaux ouvrages sont : les *Antiquités chroniques et singularités de Paris*, 1568, in-8. Corrozet est un des premiers qui aient débrouillé les antiquités de cette ville, et son ouvrage est encore estimé. Le *Trésor des histoires de France*, 1589, in-8. Ce n'est qu'un recueil court et imparfait des noms des rois et des princes, de leur âge, du temps de leur règne, etc. Le reste de ce trésor est une rapsodie pleine de contes ridicules. Les *Divers propos mémorables des illustres hommes de la chrétienté*, Lyon, 1558, in-16, rare; *Histoire d'Apollonius, prince de Tyr et roi d'Antioche*, Paris, 1578, in-4, très-rare. — Jean CORROZET, son petit-fils, se rendit digne de son aïeul, tant dans l'imprimerie que dans la littérature. Il augmenta considérablement le *trésor, etc.*, composé par Gilles, et l'imprima en 1628, avec des additions.

CORSIGNANI (Pierre-Antoine), né à Celano, dans l'Abruzze, en 1686, évêque de Venosa en 1738, puis de Sulmona, mort en 1751, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent qu'il était très-versé dans l'histoire et les antiquités de son pays; *De viris illustribus Marsorum, etc.*, Rome, 1712, in-4; *De Aniene ac viæ Valeriæ fontibus enarratio cum inscriptionibus locorum adjacentium; Acta SS. MM. Simplicii, Constantini et Victoriani vindicata*, Rome, 1750, in-4. Les bollandistes, regardant ces Actes comme suspects, ne les ont point insérés dans leur collection. Corsignani en prend ici la défense. *Mémoires topographiques et historiques sur la province de Marsi, et les environs*, en italien, etc.

CORSINI (S. André), né à Florence en 1302, de l'illustre famille de Corsini, se fit religieux dans l'ordre des carmes, dont il fut tiré pour être placé sur le siége de Fiezoli. Les exercices de la plus austère pénitence, et sa vie vraiment pastorale, lui attirèrent l'admiration et le respect des peuples. Il mourut en 1373. Urbain VIII le mit au nombre des saints en 1629. Clément XII, qui était de la même famille, et le marquis de Corsini son neveu, ont orné avec magnificence la chapelle où l'on garde le corps du saint. Cette chapelle est dans l'église des carmes de Florence. Le même pape fit aussi bâtir, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, une chapelle magnifique et digne de la première église du monde, qu'il dédia sous l'invocation de saint André Corsini, et où il voulut être enterré.

CORSINI. *Voy.* CLEMENT XII.

CORSINI (Edouard), religieux des Ecoles-Pies, né à Fanano l'an 1702, mourut en 1765 à Pise, où le grand-duc lui avait donné une chaire de philosophie. Cette science remplit ses premières études et ses succès parurent d'abord par des *Institutions philosophiques, métaphysiques et mathématiques*, en 6 vol. in-8, 1723 et 1724. Il substitua à l'étude d'Aristote, qui subjuguait alors une partie de l'Italie, un genre de philosophie plus utile; mais il le fit avec une sagesse et une modération qui n'offensa personne. Il savait douter là où d'autres ne voient que des démonstrations complètes. En parlant du système du monde, il fait une réflexion qui paraitrait bien remarquable, si l'événement la vérifiait un jour. *Novæ adeo stellæ observari poterunt quæ hypothesim Copernici destruant.* Réflexion qui peut s'étendre sur toutes les parties de la nature physique, qui ont quelque rapport au mouvement de la terre ou du soleil. « Une observation, dit un physi- » cien moderne, qui parait souvent fort indiffé- » rente, et qui ne semble regarder qu'un objet de » très-peu de conséquence, suffit pour donner un » ébranlement général à toutes les opinions reçues. » Que d'idées n'a pas tout-à-coup anéanties le petit » tube de Toricelli? L'horreur du vide était-elle » alors moins accréditée, moins universellement » enseignée que ne l'est aujourd'hui le mouvement » de la terre? » Encouragé par l'accueil favorable qu'on fit à cet ouvrage, le Père Corsini publia en 1735 un nouveau *Cours d'éléments géométriques*, écrit avec précision et clarté. Dès qu'il eut été nommé professeur à Pise, il revit et retoucha ces deux ouvrages. Le premier parut avec des corrections considérables à Bologne en 1742; et le second, augmenté des *Eléments de géométrie pratique*, fut publié à Venise l'an 1738, en 2 vol. in-8. L'hydrostatique et l'histoire lui étaient connues. Après s'être nourri pendant quelques années des auteurs classiques, et particulièrement des grecs, il se proposa d'écrire les *Fastes des archontes d'Athènes*. Le 1er volume de cet important ouvrage parut en 1734, in-4; le 4me et le dernier dix ans après. Nommé en 1746 à la chaire de morale et de métaphysique, et entrainé par son goût, il composa un *Cours de métaphysique*, qui parut depuis à Venise en 1758. Bientôt les savants Muratori, Gori, Maffei, Quirini, Passionei ses amis, l'enlevèrent à la philosophie. Leurs sollicitations le rendirent aux objets de critique et d'érudition. En 1747, il mit au jour quatre *dissertations* in-4, sur les jeux sacrés de la Grèce, où il donna un catalogue très-exact des athlètes vainqueurs. Deux ans après il donna, in-fol., un excellent ouvrage sur les abréviations des inscriptions grecques, sous ce titre : *De notis Græcorum*. Ce livre exact et plein de sagacité, fut suivi de beaucoup de *dissertations* relatives aux objets d'érudition. La haute estime que ses vertus et ses travaux avaient inspirée à ses confrères, interrompit ses travaux mêmes. Il fut nommé général de son ordre en 1754. Le loisir que les fonctions pénibles de sa place lui laissèrent, il l'employa à ses anciennes études. Le terme de son généralat étant expiré, il s'empressa de retourner à Pise et d'y reprendre ses fonctions de professeur. Elles valurent au public plusieurs nouvelles *dissertations*, et surtout un excellent ouvrage, l'un des meilleurs de l'auteur, intitulé *De præfectis urbis*. Enfin il s'occupa uniquement de l'*Histoire de l'université de Pise*, dont il avait été nommé historiographe. Il était près d'en publier le premier volume, lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie qui l'enleva, malgré toutes les ressources de l'art. On trouve la liste complète de ses nombreux ouvrages dans Tiraboschi, *Bibliothèque des écrivains de Modène*.

CORT (Corneille), élève de Titien et maître de gravure d'Augustin Carrache, était de Horne en Hollande, où il naquit l'an 1536; mais les chefs-

d'œuvre de Rome l'attirèrent et le fixèrent dans cette ville superbe. Il mourut en 1578. Il est au rang des graveurs les plus corrects. Des connaisseurs prétendent que les élèves doivent préférer les gravures de ce maître à toutes les autres, pour se perfectionner. Une pièce qui représente son *académie* est recherchée des curieux : ses meilleures estampes sont la *Transfiguration* de Raphaël qui n'a été surpassée que par Mengs (1810). Le *Massacre des Innocents*, d'après le Tintoret, etc.

CORTE (Dieudonné), né à Brescow dans la Basse-Lusace, en 1698, professeur de droit à Leipsig, mort en 1731, âgé seulement de 33 ans, travailla aux journaux de cette ville, et publia en 1724, in-4, une excellente *édition* de *Salluste*, avec de savantes *notes* et les *Fragments des anciens historiens*. On a encore de lui : *Tres satyræ Menippeæ*, Leipsig, 1720, in-8, et d'autres ouvrages.

CORTENOVIS (Ange-Marie), savant archéologue, né à Bergame en 1737, entra dans la congrégation des barnabites, professa pendant dix ans avec distinction les belles-lettres dans divers colléges de son ordre, et fut envoyé, en 1764, à celui d'Udine en qualité de préfet. Il habita cette ville pendant trente-sept ans, et employa tous ses loisirs à la recherche des nombreux monuments antiques du Frioul, dont plusieurs savants s'étaient déjà occupés. Des découvertes récentes et continuelles fournirent à Cortenovis l'occasion d'étendre ses connaissances dans cette partie. On trouve dans les *Mémoires de l'académie des sciences et belles lettres d'Udine*, dont il était membre, un grand nombre de dissertations en italien, publiées par lui à diverses époques. Parmi les plus remarquables on peut citer celle où en expliquant la découverte en Italie de l'*aurichalcum* avec lequel, suivant Pausanias, fut faite la statue d'Auguste, placée dans le Forum, il soutient que ce métal n'est autre que le *platine*, qu'on trouvait alors dans certaines minières de l'Europe, ou dans les sables du Pô. Nous citerons encore celles qu'il a composées sur *Les irrigations du Frioul*; sur *La voie Posthumia*, dont il est fait mention dans Tacite; sur *La pourpre des anciens*. Cortenovis a aussi enrichi des mémoires suivants le journal littéraire de Venise intitulé : *Memorie per servire alla storia letteraria e civile d'Italia*; sur *Le mausolée de Porsenna*, dont Pline parle d'après Varron; trois *Dialogues sur l'électricité connue des anciens*. L'auteur y cite deux passages de Pline qui donnent lieu de croire que les Etrusques prétendaient avoir l'art d'évoquer la foudre; *Lettres sur diverses sculptures antiques du Frioul*. Cortenovis mourut le 26 février 1801. Indépendamment des ouvrages cités, on a de lui des corrections et additions importantes faites de sa main sur un exemplaire de l'ouvrage de Bertoli (*voy.* ce nom), et une intéressante collection de toutes les inscriptions chrétiennes d'Aquilée. Il a laissé en manuscrit : *De nummis ad veteres Carnorum regulas pertinentibus, vel de nummis Carnico-Illyricis*. Cortenovis avait fourni également des dissertations au journal de Berlin et à celui de Pavie.

CORTEZ (Fernand ou Ferdinand), gentilhomme espagnol, né à Medellin, dans l'Estramadure, en 1485, se dégoûta de bonne heure des belles-lettres et se sentit un violent penchant pour les armes. Il passa dans les Indes en 1504. Velasquez, gouverneur de Cuba, le mit à la tête de la flotte qu'il destinait à la découverte de nouvelles terres. Cortez partit en 1518, avec 10 vaisseaux, 600 espagnols, 18 chevaux, et quelques pièces de campagne, pour tenter cette grande entreprise. Il avança le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt répandant l'effroi par ses armes. Les Indiens de Tabasco furent vaincus, et perdirent leur ville. La vue de ces animaux guerriers sur lesquels combattaient les Espagnols, le bruit de l'artillerie qu'on prenait pour le tonnerre, les forteresses mouvantes qui les avaient apportés sur l'Océan, le fer dont ils étaient couverts, tous ces objets, nouveaux pour ces peuples, leur causèrent un étonnement mêlé de terreur. C'était d'ailleurs une nation lâche, amollie, dégradée par des abominations de tous les genres. Cortez entra dans la ville de Mexico le 8 novembre 1520. Montézuma, roi du pays, se soumit et fut bien traité par les vainqueurs. Les Espagnols s'étant fait ouvrir le grand temple de Mexico, ne purent contenir ni leur pitié ni leur indignation, en voyant ce vaste édifice barbouillé de sang humain et affreusement orné de crânes et d'ossements, restes des infortunés qu'on immolait sans cesse pour fléchir de hideuses divinités; ils se regardèrent comme les vengeurs de la nature outragée par un fanatisme atroce. « Je fis » renverser toutes ces idoles, » dit Cortez dans une de ses lettres à l'empereur Charles-Quint; « je fis » nettoyer toutes les chapelles particulières où se » faisaient les sacrifices humains, et j'y plaçai des » images de Notre-Dame et d'autres saints. » Montézuma fut très-affecté de ce changement. Un des généraux du prince indien, qui avait des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols en trahison, Cortez se rend au palais, met à mort le général et emprisonne Montézuma. Ensuite il lui ordonne de se reconnaître publiquement vassal de Charles-Quint. Le prince obéit, et ajoute à cet hommage un présent de 600,000 marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuse de pierreries. Cependant le gouverneur de Cuba, Velasquez, envoyait une armée contre son lieutenant, dont la gloire excitait sa jalousie. Cortez, aidé d'un renfort venu d'Espagne, défait et range sous ses drapeaux ces troupes qui venaient pour le détruire, et en profite pour apaiser la révolte des Mexicains contre Montézuma et les Espagnols, auxquels cet empereur parut s'être attaché de bonne foi. Les révoltés l'ayant assassiné, Guatimozin, son neveu et son gendre, s'empara de l'empire, eut d'abord quelques succès, et se défendit pendant trois mois, mais il ne put tenir contre l'artillerie espagnole. Cortez, après plusieurs combats livrés sur le lac et sur la terre ferme, prit la capitale de l'empire. Plus de 200,000 Indiens s'étaient soumis à lui dès la fin du siége. L'empereur, son épouse, ses ministres et ses courtisans tombèrent entre les mains du vainqueur en 1521. Les soldats n'ayant pas trouvé les trésors qu'ils espéraient, se mutinèrent, et mirent Guatimozin sur des charbons ardents pour le forcer à les découvrir. Cortez ne put l'empêcher dans ces premiers mo-

ments de fureur; mais il ne tarda pas d'arracher le prisonnier des mains de ses bourreaux. Robertson lui-même, quoique peu favorable à ce héros, lui rend ce témoignage... Cortez, maître absolu de la ville de Mexico, la rebâtit en 1529, dans le goût des villes de l'Europe. Le conquérant revint en Europe pour défendre ses biens contre le procureur-fiscal du conseil des Indes. Il suivait cette grande affaire à la cour d'Espagne, lorsque l'empereur partit pour la seconde expédition d'Afrique. Ce prince lui avait fait présent de la vallée de Guaxaca au Mexique, érigée en marquisat, de la valeur de 150,000 livres de rente; mais, malgré ce titre et ses trésors, il fut traité avec peu de considération : à peine put-il obtenir audience. Un jour il fendit la presse qui entourait la voiture de l'empereur, et monta sur l'étrier de la portière; Charles lui demanda : « Qui êtes-vous?— Je suis un homme, » lui répondit fièrement le vainqueur des Indes, qui » vous a donné plus de provinces que vos pères ne » vous ont laissé de villes. » Il mourut dans sa patrie en 1554, à 63 ans. Un historien aussi célèbre que véridique, en a fait le portrait suivant : « Ame » haute et pleine d'énergie, d'un courage et d'une » activité à l'épreuve de tous les travaux et de tous » les périls, d'une constance que tous les obstacles » ne faisaient qu'affermir, sans opiniâtreté néan- » moins et sans témérité, n'abandonnant rien au » hasard de tout ce qui était du ressort de la pru- » dence, à laquelle suppléait alors cet instinct mar- » tial qui est un guide encore plus sûr; toujours il » prenait conseil, et jamais il ne se piqua de faire » prévaloir son avis, qu'il ne fût en effet le meil- » leur. Du reste il était d'un caractère doux, ou- » vert, affable, d'une générosité qui captivait la » confiance et lui enchaînait tous les cœurs : plein » de gaîté dans le commerce ordinaire de la vie, » insinuant et persuasif dans les conférences et les » négociations, fertile en expédients, prompt à trou- » ver des ressources, enfin rempli d'honneur, de » probité, et plus encore de foi et de religion. Cor- » tez fut, en un mot, tout ce que devait être le » héros destiné à fonder et à cimenter le double » empire d'une nouvelle Espagne et d'une nouvelle » église dans le nouveau monde. Quelque vive que » fût sa passion pour la gloire, à laquelle la soif » de l'or, si contagieuse de son temps, ne parut » jamais rien ôter, il témoigna beaucoup plus d'ar- » deur encore pour établir le règne de Jésus-Christ. » La meilleure *Histoire des conquêtes de Cortez*, est celle de don Antoine de Solis, traduite de l'espagnol en français par Citri de La Guette, et imprimée à Paris, en 1701, 2 vol. in-12, réimprimée en 1775. Le traducteur raconte sommairement dans sa préface les actions de Cortez, depuis qu'il s'était rendu maître du Mexique, jusqu'à sa mort. On a de Cortez trois *lettres* en espagnol qui ont été traduites en latin et imprimées plusieurs fois, notamment dans le recueil intitulé : *De insulis nuper inventis narrationes*, Cologne, 1532, in-fol. Ces *lettres* traduites en français par Flavigny (*voy.* ce nom), sont écrites d'une manière très-intéressante : on ne peut guère leur reprocher que quelques exagérations à l'égard de la magnificence et de la population du Mexique, effet naturel de la surprise dans un homme qui s'attendait à ne trouver qu'un désert et quelques hordes errantes. « La naïveté, » dit l'éditeur, la modestie, la simplicité qui ca- » ractérisent ces lettres, attestent la vérité des » traits qui peignent ce conquérant; il est clair » qu'il n'a pas songé à lui dans le récit des événe- » ments qu'il décrit..... On y retrouve partout la » même ingénuité..... pas un mot de déclamation » sur quelques usages révoltants de Mexico, sur le » culte meurtrier de ses habitants, sur leurs infi- » délités et leurs trahisons; c'est toujours en cou- » rant et sans la moindre apparence d'intérêt, qu'il » touche ces détails presque imperceptibles dans sa » relation. » Les gens impartiaux prendront un plaisir particulier à lire cette histoire guerrière, écrite par le héros même qui a dirigé et exécuté cette grande entreprise. Malgré l'acharnement avec lequel les détracteurs des grands hommes ont outragé ce célèbre général, ils ne pourront s'empêcher d'applaudir à la révolution que ses armes ont opérée parmi les monstrueux peuples du Mexique. Il y a peut-être aujourd'hui dans cette contrée de l'Amérique moins d'habitants indigènes qu'il n'y en avait autrefois (1); mais ils ont une religion pacifique et bienfaisante; ils ont des sentiments d'humanité, des mœurs, de la probité. Sacrifier quelques individus de la génération présente au bonheur de la génération future, est-ce donc un crime qui doive éternellement provoquer le courroux philosophique? Les descendants du peuple odieux que Cortez a combattu, ne mangent plus de chair humaine, ils n'immolent plus leurs semblables à des monstres de bois ou d'or; ils sont devenus hommes et chrétiens; et Cortez n'eût-il fait que cela, il eût fait beaucoup. « Ce fut la cause de la » nature et de son auteur, du Dieu créateur et » père de tous les hommes, dit un historien, que » Cortez prétendit venger, quand il les vit immolés » comme des brutes, et de préférence aux brutes, » sur les autels des démons : divinités homicides, » qui en pleine liberté prenaient leurs délices à » s'abreuver de sang humain, dans les ténèbres » d'une superstition où ils régnaient presque aussi » absolument que dans celles de l'enfer. » *Voy.* Atahualpa, Montézuma, etc.

CORTEZ ou CORTESIO (Grégoire), né à Modène, d'une ancienne famille, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et passa par toutes les charges. Il était dans le célèbre monastère de Lerins, dans lequel il avait fait renaître la piété et le goût des lettres sacrées et profanes, lorsque Paul III l'honora de la pourpre en 1542. Cortez était digne de ce choix. Il mourut à Rome en 1548, laissant plusieurs écrits en vers et en prose. Les plus connus sont des *lettres latines*, imprimées à Venise, en 1573, in-8; recueil curieux, qui est un monument de ses liaisons avec les savants de son temps, et de son zèle pour le progrès des sciences. On y trouve des éloges de

(1) Cela est très-douteux : les guerres destructives de ces peuples, leurs perfidies réciproques, l'usage habituel des poisons, leurs mœurs atroces, leur mollesse et leur brutale lubricité, la multitude des sacrifices humains, etc., étaient de terribles obstacles à la population, et ces obstacles ont cessé depuis l'abolition de cet empire d'horreurs.

quelques gens de lettres, et des faits utiles à ceux qui écriraient l'histoire de son siècle.

CORTEZI (Paul) naquit en 1465, à San-Germiniano en Toscane. Dès sa première jeunesse il s'appliqua à former son style sur la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité, et en particulier de Cicéron. Il avait à peine 23 ans quand il mit au jour un *Dialogue sur les savants de l'Italie*. Cette production élégante et utile pour l'histoire de la littérature de son temps, est demeurée dans l'obscurité jusqu'en 1734, qu'Alexandre Politi la fit imprimer à Florence, in-4, avec des notes et la vie de l'auteur. Ange Politien, à qui il l'avait communiquée, lui écrivit « que cet ouvrage, quoique supérieur à son âge, n'était point un fruit précoce. » On a encore de ce savant quelques *Commentaires sur les livres des sentences*, 1540, in-folio, écrit en bon latin, mais souvent avec des termes profanes, qui dégradent la majesté de nos mystères : c'était la manie de son siècle, en particulier celle de Bembo, etc. On lui doit aussi un *Traité de la dignité des cardinaux*, plein d'érudition, de variété et d'élégance, suivant quelques auteurs italiens, et dénué de toutes ces qualités, suivant du Pin. Cortezi mourut évêque d'Urbin en 1510, dans la 45e année de son âge. Sa maison était l'asile des muses et de ceux qui les cultivaient.

* CORTOIS DE PRESSIGNY (Gabriel), archevêque de Besançon, naquit à Dijon, le 11 décembre 1745, d'une famille de magistrature. Il fut ainsi que son frère aîné, depuis évêque de Nîmes, élevé, sous les yeux de son oncle, Cortois de Quincey, évêque de Belley. Dès qu'il eut reçu les ordres, M. de la Luzerne, évêque de Langres, lui donna le titre de son grand-vicaire. Pourvu, en 1780, de l'abbaye de Saint-Jacques, diocèse de Béziers, il siégea cette année à l'assemblée du clergé, et à celle de 1788. Dans l'intervalle il avait été promu à l'évêché de Saint-Malo, dont il prit possession en 1786. Il adhéra à *l'exposition des principes*, souscrite par les évêques, et adressa deux lettres aux fidèles de son diocèse; la première, datée de Quincey, le 24 avril 1791, leur enjoint de ne point reconnaître les pasteurs qui se présenteront à eux en vertu de l'élection populaire. La deuxième, datée de Chambéry, le 6 avril 1792, a pour objet d'ordonner la publication du bref de Pie VI, du 1er mars, relatif aux affaires de l'église de France. De Chambéry, l'évêque de St.-Malo et son frère passèrent en Suisse. Ils ne se quittèrent point tout le temps que leur exil dura, et revinrent en France, à la fin de 1800. L'un et l'autre avaient autorisé dans leur diocèse le serment de fidélité à la constitution de l'an 3. Ils donnèrent également leur démission entre les mains du pape, lors du concordat de 1802. Depuis ils vécurent tous deux dans la retraite. L'évêque de Nîmes mourut sous le gouvernement impérial; mais l'évêque de Saint-Malo vit la restauration, et prit une part importante aux affaires de l'église. Membre d'une commission chargée de cet objet, il fut au mois de juillet 1814, envoyé ambassadeur à Rome; mais une foule d'obstacles l'empêchèrent de parvenir à un résultat définitif. Rappelé en 1816, il fut créé pair le 20 avril de la même année, et désigné, l'année suivante, pour le siége archiépiscopal de Besançon, dont il ne put prendre possession que le 31 octobre 1819. Il y succédait à M. Lecoz (*voy.* ce nom), et son administration fut dirigée dans des principes fort différents de ceux de son prédécesseur. Dans la chambre des pairs, il combattit avec ses collègues le système ministériel et signa, le 10 mai 1819, une protestation contre le rejet de l'amendement, tendant à introduire la répression des outrages à la religion, dans la loi concernant les pénalités de la presse. Quelque temps après, il publia un écrit intitulé : *Le placement de l'argent à intérêt distingué de l'usure*, Lyon, 1821, in-8, de 29 pages, dans lequel il se déclare formellement pour la légitimité du prêt à intérêt, renfermé dans les limites légales. Disciple du cardinal de la Luzerne, l'un des plus savants défenseurs de la même doctrine, il donna ses soins à l'impression d'un grand ouvrage de ce prélat, sur le même sujet. (*Voy.* La Luzerne.) En 1821, l'affaiblissement de sa santé lui fit désirer d'avoir pour coadjuteur M. de Villefrancon, qui lui a succédé. M. de Pressigny mourut à Paris, le 2 mai 1823, âgé de 78 ans.

CORTONE. *Voy.* Beretin (Pierre).

** CORTOT (Jean-Pierre), sculpteur, né à Paris en 1787, avait à peine 22 ans lorsqu'il remporta en 1809 le grand prix par une ronde bosse représentant *Marius assis sur les ruines de Carthage*. Il n'étudia à Rome que la sculpture, et doué d'une infatigable activité, il se signala par de nombreux travaux. Il entreprit en 1812 une statue colossale de Napoléon, destinée à décorer la façade de l'académie de France; mais les événements l'empêchèrent de la terminer; et plus tard il exécuta pour la même destination la statue de Louis XVIII. Après un séjour de neuf ans à Rome, il revint à Paris, et fut aussitôt chargé, pour l'église St.-Gervais, d'une statue du *Christ*, qu'il exposa la même année (1819), au salon avec deux autres, celles de *Narcisse* et de *Pandore*. En 1825 il remplaça à l'institut et à l'école des beaux arts Dupati (*voy.* ce nom), dont il termina les ouvrages inachevés. A partir de cette époque, sa vie ne fut plus qu'un enchaînement de travaux si nombreux et si variés, qu'il serait trop long de les énumérer. Nous ne citerons que les principaux : Le groupe de *Daphnis* et *Chloé*, au musée du Luxembourg; *Le soldat de Marathon*, aux Tuileries; l'*Immortalité*, au Panthéon; les statues de *Corneille*, du *Maréchal Lannes* et de *Casimir Perrier*; le bas-relief représentant *l'entrevue du roi d'Espagne et du duc d'Angoulême*, à l'arc de triomphe du Carousel; le groupe de la *Pieta*, à Notre-Dame de Lorette, et celui de la *Religion consolant la reine Marie-Antoinette*, à la chapelle expiatoire; enfin le *fronton* de la chambre des députés, ouvrage dans lequel le talent, guidé par l'intelligence la plus haute et la raison la plus sûre, a su triompher des entraves du cadre et de l'espace. Cortot mourut à Paris en 1842 à 55 ans, âge où l'on pouvait encore attendre de nouveaux chefs-d'œuvre d'un artiste aussi laborieux.

CORVAISIER (Pierre-Jean le) naquit à Vitré en Bretagne, l'an 1719, et mourut en 1754 secrétaire

de l'académie d'Angers. On a de lui : L'*Eloge de Louis XV*, imprimé à Paris en 1754, in-12; un *discours* lu à l'académie de Nancy; quelques petits ouvrages de *critique*; le recueil des *pièces présentées à l'académie d'Angers*.

* CORVETTO (Louis-Emmanuel, comte de), ministre des finances de France, né à Gênes, le 11 juillet 1756, était avocat à Savone, lorsqu'au mois de mai 1797, éclata la révolution qui plaça l'état de Gênes sous l'influence française. Il fit partie du gouvernement provisoire de la république ligurienne, et devint successivement membre du conseil des Anciens, puis du Directoire exécutif. Sorti du directoire en 1799 par la voie du sort, il fut appelé à la cour de cassation et chargé des fonctions honorables d'avocat des pauvres. Lorsque les Français, repoussés de l'Italie par Souwarow, se réfugièrent dans Gênes, Corvetto y était ministre des affaires étrangères; il fut nommé commissaire-général près de Masséna, dont il sut gagner la confiance par son esprit souple et insinuant. Sa conduite durant le blocus de cette ville, lui mérita la reconnaissance de ses concitoyens, et lorsqu'après la journée de Marengo, les Français rentrèrent dans Gênes, il fut nommé membre du gouvernement provisoire et de la consulte-législative. Il accepta les fonctions de directeur de la banque St.-Georges, et il les remplissait encore, lors de la réunion de la Ligurie à la France. Napoléon l'appela en 1805, au conseil d'état, et le nomma, en un même jour, par un double brevet, chevalier et officier de la légion-d'honneur. Corvetto vint à Paris, en 1806, et travailla de concert avec MM. Beugnot et Begouen à la rédaction du code de commerce. Le crédit dont il jouissait s'accrut encore, et il devint successivement comte de l'empire, commandant de la légion-d'honneur et chevalier de la couronne de fer. Chargé, en 1811, de recueillir les moyens justificatifs des détenus politiques dans les diverses prisons d'état, il en fit mettre plusieurs en liberté. En 1814, son nom fut maintenu sur le tableau des conseillers d'état, et il présida le comité des finances. Durant les cent-jours, Corvetto s'abstint de siéger au conseil d'état et ne reprit ses fonctions qu'après la seconde rentrée du roi. Il succéda, en septembre 1815, au baron Louis, ministre des finances, et se conduisit avec sagesse et prudence dans ces temps difficiles, quoique divers reproches se soient élevés contre ses opérations. L'altération progressive de sa santé l'obligea de donner sa démission à la fin de 1818. Créé ministre d'état, membre du conseil privé, grand'-croix de la légion-d'honneur, le Roi lui concéda en outre, avec une gratification de 50,000 francs, la jouissance du pavillon de la Muette. Des affaires personnelles l'ayant rappelé à Gênes, il y mourut le 13 mai 1821, à l'âge de 65 ans, dans des sentiments très-religieux. Les emplois éminents dont il avait été chargé ne l'avaient pas enrichi. Louis XVIII accorda une pension à sa veuve.

CORVIN. *Voy.* HUNIADE, et Mathias CORVIN.

* CORVISART DES MARETS (Jean-Nicolas), médecin célèbre, né le 15 février 1755, à Dricourt, près de Vouziers, était fils d'un avocat au parlement. Son père, qui le destinait au barreau, ne put parvenir à surmonter l'éloignement qu'il montrait pour l'étude des lois, ni son inclination pour l'art de guérir. Echappant à la surveillance de ses parents, il s'occupait dans les hôpitaux à rendre tous les services dont il était capable. Après avoir été reçu docteur-régent, il fut nommé médecin des pauvres de la paroisse St.-Sulpice. En 1786 il remplaça, comme médecin de la Charité, Desbois-Rochefort (*voy.* ce nom) dont il perfectionna l'enseignement. A la création de la nouvelle école de médecine on fonda pour lui la chaire de clinique interne; et deux ans après (1798) il fut pourvu de la chaire de médecine au collége de France; joignant ainsi la pratique et la théorie, il acquit en peu d'années la réputation du plus habile médecin de Paris. Bonaparte, encore consul, lui donna toute sa confiance et le chargea d'organiser le service de santé de sa maison. Devenu premier médecin de l'empereur, il ne se servit du crédit que lui donnait cette place que dans l'intérêt de l'art. C'est surtout à Corvisart que sont dus les progrès que firent à cette époque en France la médecine d'observation et l'anatomie pathologique. L'hôpital de la Charité lui dut un plus vaste amphithéâtre, une société composée des meilleurs élèves se forma par ses soins; il se plaisait à les encourager et à faire récompenser leurs travaux. A la création de la légion-d'honneur, il en fut nommé officier. Depuis il reçut le titre de baron; en 1811, il fut élu membre de l'institut. Après la chute de Napoléon, Corvisart vécut dans la retraite; à la création de l'académie royale de médecine en 1821, il en fut nommé membre honoraire; il est mort le 18 septembre 1821, à 67 ans. On a de lui : *Aphorismes sur la connaissance et la cure des fièvres*, publiés par Max. Stoll; trad. en français avec le texte, etc., Paris, 1797, in-8; *Notice sur Bichat*, Paris, 1802, in-8; *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis chronicis, excerpti ex Hermano Boerhaave*, Paris, 1802, in-8; *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux*, Paris, 1806, in-8, 3e édit., 1818, in-8, trad. en anglais, par C.-H. Hebb, Londres, 1816, in-8. Cet ouvrage devenu classique a obtenu une mention honorable dans le rapport sur les prix decennaux. *Nouvelle méthode pour connaître les maladies internes de la poitrine, par la percussion de cette cavité*, traduit du latin d'Avenbrugger, Paris, 1808, in-8. Cette traduction est accompagnée d'un commentaire.

CORYATE (Thomas), né à Oldcombe dans le comté de Sommerset, en 1577, voyagea pendant toute sa vie, et mourut à Surate en 1617. Il a laissé des *observations* sur les pays qu'il a parcourus, qui ont trouvé place dans le Recueil de Purchas. Celles sur l'Europe ont été imprimées séparément en 1612, in-4, et celles sur l'Asie en 1615, in-4. On a réimprimé celles sur l'Europe en 1777, 3 vol. in-8.

COSIMO (André et Pierre), peintres italiens, dont le premier excellait dans le clair-obscur, et l'autre dans les compositions singulières. L'esprit de celui-ci, fécond en idées extravagantes, le faisait suivre de tous les jeunes gens de son temps, pour

avoir des sujets de ballets et de mascarades. Il apportait une si grande application au travail, qu'il oubliait très-souvent de prendre ses repas. André del Sarto fut un de ses élèves. Il mourut en 1521, à 80 ans, des suites d'une paralysie.

COSIN (Jean), né à Norwich, principal du collége de Saint-Pierre à Cambridge, ensuite évêque de Durham, mort en 1672, à 77 ans, jouit d'une grande faveur auprès de Charles Ier et de Charles II, et il la mérita. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : un *Traité sur la transsubstantiation ;* une *Histoire du canon des livres de l'Ecriture sainte*, en anglais, Londres, 1685, in-4 ; un petit *Traité* latin *des sentiments et de la discipline de l'église anglicane*, publié en 1707, avec la *vie* de l'auteur par Smith.

COSMAO-KERJULIEN (....), contre-amiral français, né à Chateaulin en 1759, s'embarqua dès l'âge de quinze ans, comme volontaire. Sa brillante conduite lui valut, en 1781, le grade de lieutenant de frégate. Nommé capitaine de vaisseau en 1793, il se distingua dans plusieurs rencontres, et le titre de chef de division ne tarda pas à être la récompense de ses nouveaux exploits. Envoyé à la Martinique, il enleva dans vingt-quatre heures le rocher le *Diamant*, dont les Anglais avaient fait une position presque inexpugnable. A Trafalgar (*voy.* NELSON), il fit des prodiges de valeur. Rallié le lendemain à l'amiral Gravina (*voy.* ce nom), qui lui remit le commandement, il fit abandonner à l'ennemi plusieurs vaisseaux qu'il ramena dans le port de Cadix. Créé grand d'Espagne de première classe, en récompense des services qu'il avait rendus au gouvernement espagnol, il fut bientôt après nommé contre-amiral et commandant des forces navales à Toulon. Il fit plusieurs croisières, et dans un grand nombre d'engagements déploya sa valeur et son habileté accoutumées. En 1815, Napoléon lui confia la préfecture maritime de Brest. La restauration ne l'ayant pas maintenu dans ces fonctions, il se retira dans son pays natal où il mourut au mois de février 1816, à l'âge de 57 ans. Par une singularité assez remarquable, cet homme qui, pendant trente années de services, paya constamment de sa personne dans un grand nombre de combats, n'avait jamais reçu la moindre blessure.

COSME Ier, grand-duc de Toscane, de la maison de Médicis, se rangea du côté de l'empereur Charles-Quint contre les Français, après avoir tâché en vain de rester neutre. Ce prince l'en récompensa, en joignant au duché de Toscane, Piombino, l'île d'Elbe, et d'autres domaines. Il obtint quelque temps après du pape Pie V le titre de *grand-duc*. Il aima les savants, les attira auprès de lui, et fonda pour eux l'université de Pise. Il mourut en 1574, âgé de 55 ans, après avoir gouverné avec autant de sagesse que de gloire. Ce prince avait institué en 1562 l'ordre militaire de Saint-Etienne.

COSME II, grand-duc de Toscane, fils et successeur de Ferdinand Ier, prince doux, libéral et pacifique, mourut en 1620. Le commerce avait rendu la Toscane florissante, et ses souverains opulents. Ce prince fut en état d'envoyer 20,000 hommes au secours du duc de Mantoue, contre le duc de Savoie, en 1615, sans mettre aucun impôt sur ses sujets : exemple rare chez les nations puissantes. Il secourut aussi l'empereur Ferdinand II, de son argent et de ses troupes. Florence, alors rivale de Rome, attirait chez elle la même foule d'étrangers, qui venaient admirer les chefs-d'œuvres antiques et modernes dont elle était remplie.

COSME III, fils et successeur de Ferdinand II, dans le duché de Toscane, suivit de près la conduite sage et mesurée de son père. Il sut se faire respecter de ses voisins et aimer de son peuple. Il mourut en 1723, après un règne heureux et tranquille de 54 ans.

COSME l'Egyptien ou *Indicopleustes*, moine du XVIe siècle, voyagea en Ethiopie, et composa une *Topographie chrétienne*. Le Père de Montfaucon l'a donnée en grec et en latin, dans sa nouvelle *Collection des écrivains grecs*, 1706, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage peut être de quelque utilité aux géographes.

COSME (Jean de BADILLAC, ou BASEILHAC, connu sous le nom de *frère*), né en 1703, dans le diocèse de Tarbes, d'une famille qui exerçait la chirurgie, y prit les premiers éléments de son art, qu'il alla étudier ensuite à Lyon et à Paris. Il s'attacha à l'abbé de Lorraine, évêque de Bayeux, et fut chargé du soin de l'hôpital de cette ville. A la mort du prélat, la piété et l'amour de la retraite le déterminèrent à entrer chez les feuillants en 1729, mais il ne fit profession qu'en 1740. Dégagé des soins temporels et de projets de fortune, il s'appliqua particulièrement à soulager les pauvres. Si quelques personnes riches se croyaient obligées de récompenser son zèle et ses services, il employait ce qu'il recevait pour secourir les indigents. C'est avec ces secours qu'il forma en 1753 un hospice, où il recevait les pauvres et les étrangers qui n'avaient pas le moyen de subir en ville les opérations chirurgicales. Il s'est rendu célèbre par l'invention de son lithotôme, et par les secours désintéressés qu'il a apportés pendant le cours d'une longue vie, aux personnes affligées d'une des plus cruelles maladies qui affligent l'humanité. Il en délivra l'illustre archevêque de Paris, Christophe de Beaumont; mais il fut moins heureux à l'égard du maréchal de Muy. Cosme mourut à Paris, le 8 juillet 1781, âgé de 79 ans. A sa mort on vit combien il avait de droits à la reconnaissance des pauvres. La porte du cloître fut trois fois enfoncée par une foule de malheureux qui venaient pleurer sur son cercueil. On lui doit : *Recueil de pièces importantes, concernant la taille par le lithotôme*, 2 vol. in-12; *Nouvelle méthode d'extraire la pierre*, Paris, 1779, in-12. Cambon a publié son *éloge historique avec des détails sur les instruments qu'il a inventés ou perfectionnés*, 1781, in-8.

COSNAC (Daniel de), d'une ancienne famille du Limousin, fit paraître dès son enfance beaucoup de vivacité, de pénétration et de talents pour les affaires. Il s'attacha à Armand, prince de Conti, et eut part à la négociation de son mariage avec la nièce du cardinal Mazarin. Peu de temps après, il fut nommé évêque de Valence et de Die, diocèses qui étaient alors unis. Louis XIV le nomma à l'ar-

chevêché d'Aix en 1687, lui donna l'abbaye de Saint-Riquier, diocèse d'Amiens, en 1695, et le fit commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1701. Il eut des démêlés avec les religieux et les religieuses de son diocèse, pour la visite qu'il prétendait faire dans leurs églises, et Rome ne lui fut pas favorable, non plus que le conseil du roi. Il mourut à Aix en 1708, dans sa 81e année, étant alors le plus ancien prélat du royaume. On lui fit cette épitaphe ironique : *Requiescat ut requievit.* Il laissa des sommes considérables, qu'il aurait pu répandre sur les pauvres de son diocèse. Le maréchal de Tessé a composé l'*histoire* de cet archevêque.

COSPÉAN (Philippe), né, en 1568, à Mons en Hainaut, docteur de Sorbonne, successivement évêque d'Aire, de Nantes et de Lisieux, avait été disciple du célèbre Juste-Lipse. Ce fut un des meilleurs prédicateurs de son temps, et un des premiers qui retrancha dans ses sermons, les citations d'Homère, de Cicéron et d'Ovide, et substitua celles de la Bible, de saint Augustin. Il mourut en 1646. On a quelques ouvrages de ce prélat. Il publia en 1622 une *lettre apologétique pour le Cardinal de Bérulle contre les carmes,* offensés de ce que l'instituteur de l'Oratoire s'était chargé de la direction des carmélites. C'est lui qui, dans la conférence de Bourg-Fontaine, refusa de prendre parti avec les cinq autres consultants, disant, au rapport de Filleau, « que c'étaient des sots de faire de telles propositions et de vouloir les autoriser dans un royaume qui était si éloigné de telles nouveautés, et que, quant à lui, il ne voulait pas s'engager dans ce parti. » Il est désigné le troisième par les lettres (P. C.), immédiatement avant les mêmes initiales qui signifient *Pierre Camus*, comme celles-ci, *Philippe Cospéan.*

COSROES. *Voy.* CHOSROES.

* COSSALI (Pierre), célèbre mathématicien, né à Vérone en 1748, mort en 1815, prit l'habit des théatins et fut envoyé par ses supérieurs à Padoue, pour y terminer ses études. Le spectacle d'un aérostat détermina son goût pour les sciences, auxquelles il s'appliqua de manière à faire présager ses succès. Il fut successivement professeur de physique et d'astronomie à Parme, de mathématiques à Vérone, et d'analyse à Padoue. Le nouveau gouvernement italien l'avait nommé inspecteur général des ponts et chaussées. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertation sur l'équilibre des aérostats*, Vérone, 1784, in-8 ; *Histoire de l'origine et des progres de l'algèbre en Italie*, Parme, 1797, 2 vol. in-4, très-estimée. On lui doit en outre plusieurs *Mémoires* sur les différentes parties qu'il a professées.

COSSART (Gabriel) naquit à Pontoise en 1615. Il entra chez les jésuites et professa la rhétorique à Paris avec beaucoup de succès. Après l'avoir enseignée 7 ans, il se joignit au P. Labbe, qui avait commencé une *Collection des conciles*, beaucoup plus ample que les précédentes. Son collègue étant mort lorsqu'on imprimait le onzième volume, il continua seul ce grand ouvrage qui parut en 1672 en 18 vol. in-fol. Outre cette savante compilation, on a de lui des *harangues* et des *poésies*, publiées en 1675, et réimprimées à Paris, en 1723, in-12. Le Père Cossart peut passer pour un des meilleurs poètes et orateurs que les colléges des jésuites aient produits. Santeuil, dont il avait été le régent, pleura sa mort par une élégie pleine de sentiments et d'images, qui est une des meilleures pièces de ce poète. Le célèbre Huet lui fit cette épitaphe :

Qui blandi studiis Cossartius floruit oti,
Et tot inexhausto pectore clausit opes,
Ille per humanas, inquit, sat lusimus artes,
Jam divina libet visere, terra vale.

Il mourut à Paris en 1674.— Il ne faut pas le confondre avec un rimailleur du même nom, dont nous avons le *Brasier spirituel* en vers, 1607, in-12 : ouvrage que les curieux recherchent à cause de sa singularité.

* COSSART (Laurent-Joseph), curé, né en 1753 à Cauchy-la-Tour, près de Lilers, acheva ses études à Paris, au séminaire des *Trente-Trois*, et après avoir reçu les ordres, fut nommé maître de conférences à Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Il s'acquitta si bien de ses fonctions, que ses supérieurs le chargèrent d'aller rétablir la discipline dans le séminaire de Saint-Marcel dont il fut nommé supérieur. M. de Pressy, évêque de Boulogne, le rappela bientôt dans son diocèse, pour lui confier l'importante cure de Wimille. L'abbé Cossart ouvrit dans son presbytère un pensionnat où se rendirent en si grand nombre les jeunes gens du pays, que l'évêque de Boulogne forma bientôt de cette école un petit séminaire dont il laissa l'administration au curé. Lors des troubles qui éclatèrent en 1789, Cossart se vit contraint d'accepter le titre de maire dans sa paroisse, et fut nommé vice-député du clergé aux états-généraux. Bientôt le cours des événements le força de chercher un asile dans les Pays-Bas, où son nouvel évêque, M. Asseline, l'avait précédé, et il y continua de défendre les saines doctrines par ses écrits. Les Français ayant pénétré en Belgique, Cossart se rendit à Dusseldorf, puis à Tournehaut, à Hildesheim, et à Munster, donnant partout des preuves d'une infatigable activité soit en secourant ses compatriotes malheureux, soit en ouvrant des conférences religieuses, auxquelles de vénérables ecclésiastiques ne dédaignaient pas d'assister. L'abbé Cossart fonda près de Munster un nouveau pensionnat qui a donné d'excellents sujets à plusieurs états d'Allemagne. C'est au milieu de tous ces travaux qu'il est mort après une longue et douloureuse maladie à la fin de 1802. On a de lui : *Miroir du Clergé*, 1599, 2 vol. in-8, réimprimé plusieurs fois dans le format in-12; il eut pour collaborateur à cet ouvrage, un ami qui lui communiqua un manuscrit intitulé : *Examen de conscience pour les prêtres*; *Cours de prônes, en forme d'instruction familière sur la religion*, Paris, 1816, 2 vol., aussi conjointement avec un autre ecclésiastique.

COSSÉ (Charles de), plus connu sous le nom de maréchal de BRISSAC, d'une maison très-illustre, né vers 1505, s'attacha uniquement aux armes, pour lesquelles la nature l'avait fait naître. Il servit d'abord avec beaucoup de succès dans les guerres de Naples et de Piémont. Il se signala ensuite au siége de Perpignan en 1541, en qualité de colonel de l'infanterie française. Il y fut blessé d'un coup de pique,

après avoir repris sur les ennemis, lui septième, l'artillerie dont ils s'étaient emparés. Le dauphin, Henri de France, témoin de son courage, dit hautement « que s'il n'était le dauphin de France, il » voudrait être le colonel Brissac. » Devenu colonel-général de la cavalerie légère de France, il remplit ce poste avec tant de distinction, que les premiers gentilshommes du royaume, et les princes même, voulaient apprendre le métier de la guerre à son école. En 1543, l'empereur Charles-Quint ayant attaqué Landrecies, Brissac y jeta du secours par trois fois, et vint joindre, malgré les efforts des ennemis, François I^er, qui était alors avec son armée près de Vitri. Ce monarque, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse, le fit boire dans sa propre coupe, et le créa chevalier de son ordre. Après plusieurs autres belles actions, récompensées par la charge de grand-maître de l'artillerie de France, Henri II l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'empereur pour la paix. Il s'y montra bon politique, comme il avait paru excellent capitaine dans la guerre. Ses services lui méritèrent le gouvernement du Piémont, et le bâton de maréchal de France en 1550. Arrivé à Turin, il rétablit la discipline militaire, réforma les abus, et apprit aux soldats à obéir. Le maréchal de Brissac secourut ensuite les princes de Parme et de La Mirandole, contre Ferdinand de Gonzague et le duc d'Albe, généraux des ennemis. De retour en France, il fut fait gouverneur de Picardie, servit utilement contre les calvinistes, et mourut à Paris, en 1563, à cinquante-sept ans. Brissac était petit, mais d'une figure extrêmement délicate. Les dames de la cour ne l'appelaient que *le beau Brissac*.

COSSÉ (Artus de), frère du précédent, maréchal de France comme lui, défendit contre l'empereur Charles V en 1552 la ville de Metz, dont il avait le gouvernement, et partagea la gloire de sa délivrance avec le duc de Guise. Il fut élevé ensuite à la charge de grand-panetier de France et de surintendant des finances, et reçut le bâton de maréchal en 1567. « Il avait la tête aussi bonne que le bras, » dit Brantôme, encore qu'aucuns lui donnèrent le » nom de *maréchal des Bouteilles*, parce qu'il aimait » quelquefois à faire bonne chère, rire et gaudir » avec ses compagnons; mais pour cela sa cervelle » demeurait fort bonne et saine. » Il se trouva à la bataille de Saint-Denis, et à celle de Montcontour en 1569. Défait par les calvinistes l'année d'après au combat d'Arnai-le-Duc, il vengea cet affront au siége de La Rochelle en 1573, et empêcha le secours d'y entrer. Il mourut dans son château de Gonnor en Anjou, l'an 1582, honoré par Henri III du collier de ses ordres.

COSSÉ (Philippe de), frère d'Artus de Cossé, évêque de Coutances, grand aumônier de France, mort en 1548, était très-habile dans les belles-lettres et la théologie. Il aimait et protégeait les savants. Ce fut à sa persuasion que Louis le Roi écrivit la vie de Budé.

COSSÉ (Timoléon de), appelé le comte de Brissac, grand fauconnier de France, colonel des bandes de Piémont, était fils du maréchal de Brissac. Il se montra digne de son père par sa valeur, sa sagesse et par son amour pour les lettres et les sciences. Son mérite lui aurait procuré les plus hautes dignités, s'il n'eût été malheureusement tué d'un coup d'arquebuse au siége de Mucidan dans le Périgord, en 1569 à 26 ans.

COSSÉ (Charles de), fils puîné de Charles de Cossé, hérita de son courage. Il fut duc de Brissac, pair et maréchal de France. Il remit Paris dont il était gouverneur, au roi Henri IV, le 22 mars 1594. Il mourut à Brissac en Anjou l'an 1621. Louis XIII avait érigé cette terre en duché-pairie l'année précédente, en considération de ses services.

COSSIGNY. *Voy.* Charpentier-Cossigny.

* COSSON (Pierre-Charles), né en 1737 à Mézières (Champagne), acheva ses études à Paris, et devint professeur d'humanités au collége Mazarin. Privé de sa pension de retraite, il entra dans l'administration, fut, en 1796, nommé commissaire du gouvernement à Mayence et rappelé après le 18 brumaire. Il mourut à Paris, au mois de juillet 1801. On a de lui un *Eloge de Bayard* et plusieurs poésies. Il retoucha presque en entier la *Traduction de Tite-Live* de Guérin, 1775, 10 vol. in-12, il avait remporté un prix à l'académie de Besançon, pour un *Discours* sur ce sujet : *Les progrès des modernes ne dispensent pas de l'étude des anciens.*

COSTA (Christophe à), né en Afrique, d'un Portugais, passa en Asie pour satisfaire son penchant à la botanique. Il fut pris par les barbares, et vécut longtemps en esclavage. Il profita des premiers moments de sa liberté, pour recueillir des herbes médicinales, et vint ensuite à Burgos en Espagne, où il exerça la médecine. C'est dans cette ville qu'il publia en 1578, in-4, un *Traité des drogues et des simples des Indes,* traduit en latin par Clusius, 1593, in-8. On a encore de lui une *Relation de ses voyages des Indes,* et un livre à la *louange des femmes*, Venise, 1592, in-4.

COSTA (Emmanuel à), jurisconsulte portugais, disciple de Navarre, enseigna le droit à Salamanque en 1550. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 2 vol. in-fol. Covarruvias et les autres savants jurisconsultes espagnols les citent avec éloge. On ne peut lui reprocher que le défaut de précision et de méthode.

COSTA (Jean à) ou Jean la Coste, professeur de droit à Cahors sa patrie, et à Toulouse, mort en 1637, laissa des *Notes sur les Institutes de Justinien*, réimprimées à Leyde en 1719, in-4. C'est peut-être à un autre Jean Costa qu'il faut attribuer un livre intitulé *De conscribenda rerum historia*, Saragosse, 1591, in-4, très-estimé et plein d'excellentes règles.

* COSTA (Louis), historiographe, né en 1784 à Castelnuovo-de-Scrivia, dans le Piémont, étudia le droit à Turin, et fut reçu docteur agrégé au collége de l'université. Il s'adonna bientôt à l'histoire de son pays et à la paléographie, et publia en 1804 : *Castarium Destonense; Cronica della città di Tortona*, 1 vol. in-4. Ces publications ayant fixé sur lui l'attention du gouvernement, il fut en 1815 nommé commissaire des dépôts de Paris, pour retirer les manuscrits, livres rares et tableaux qui, d'après les traités, devaient être rendus au Pié-

mont. A son retour à Turin, il fut employé au ministère de l'intérieur, et en 1816 il publia l'*almanach papa Ciccio* et *le rime del Bandello*, Turin, 1 vol. in-8. Il fut ensuite chargé de la rédaction de l'almanach royal, qu'il continua jusqu'à sa mort arrivée au mois de septembre 1835.

* COSTADONI (Jean-Dominique), religieux camaldule, né à Venise en 1714, fils d'un riche négociant, renonça sans peine à la fortune qui l'attendait dans le monde, pour embrasser l'état monastique. A 16 ans il prit l'habit au monastère de Saint-Michel près Murano, où il fit avec le plus grand succès ses cours de philosophie et de théologie. En 1737, il se fit connaître par une lettre dans laquelle il prend la défense de quelques-uns de ses confrères contre G. Fontanini (*voy.* ce nom). Il fut associé depuis au P. Mittarelli, et concourut à la rédaction des *Annales camaldulenses* (*voy.* MITTARELLI). Il mourut à Venise le 23 janvier 1785, à 71 ans. On a de lui plusieurs *Opuscules* et *Dissertations* sur des antiquités chrétiennes dans le recueil de Calogera; *Avvizi ed istruzioni pratiche intorno a' principali doveri de'regolari*, Faenza, 1770, Venise, 1771; *Lettere consolatorie di un solitario, intorno alla vanità delle cose del mondo*, etc., Venise, 1775; des *Lettres sur des questions théologiques*, Venise, 1773-1781, réimprimées par l'ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, Venise, 1787. L'abbé Fortuné Mandelli a publié des Mémoires sur sa vie.

COSTANZO (Angelo di), seigneur de Cantalupo, né en 1507 à Naples, mit au jour l'*Histoire de cette ville*, en italien, Aquila, 1582, in-fol., après 33 ans de recherches. Cette première édition, rare même en Italie, s'étend depuis l'an 1250 jusqu'en 1489, c'est-à-dire depuis la mort de Frédéric II, jusqu'à la guerre de Milan, sous Ferdinand Ier. Elle a été réimprimée à Naples en 1710 et 1735, in-4, et à Milan en 1805, 3 vol. in-8. Costanzo égayait, par la culture de la poésie latine, la sécheresse de l'histoire. Il réussit dans l'une et dans l'autre. Il imagina pour le sonnet une tournure particulière qui lui donna plus de grâce. On a recueilli ses vers italiens à Venise en 1752, in-12. Il mourut vers l'an 1590, dans un âge fort avancé.

COSTAR (Pierre), fils d'un chapelier de Paris, naquit en 1603. Son vrai nom était *Constaud* ou plutôt *Coustart*. Il se plaisait dans les querelles littéraires, et défendit avec chaleur Voiture contre Girac. Il avait fait à tête reposée un répertoire de lieux communs, où il trouvait en sortant de chez lui toutes les saillies qu'il devait étaler chez les autres. Ce pédant petit-maître, quoique bachelier de Sorbonne et prêtre, était un des oracles de l'hôtel de Rambouillet, et même de quelques ruelles. Il mourut en 1660. On a de lui, outre la *Défense de Voiture*, un *Recueil de lettres* en 2 gros vol. in-4, la plupart chargées de grec et de latin, presque toutes inutiles, pleines de phébus et de galimathias.

COSTARD (Georges), savant ministre anglican, orientaliste et astronome distingué, né vers 1710, fut d'abord ministre évangélique à Islip dans le comté d'Oxford, puis vicaire à Twickenham dans celui de Middlesex, où il est mort en 1782. On a de lui: *Observations tendant à éclaircir le livre de Job*, 1747, in-8; deux *Dissertations*, l'une *sur la signification du mot Kesitah*, cité dans Job, ch. 13, v. 2, et l'autre *sur la signification du mot Hermès*, 1750; *Dissertationes duæ historico-sacræ quarum prima explicatur Ezechiel XIII; altera vero II Regum*, v. 22, Oxford, 1752, in-8; *Usage de l'astronomie dans l'histoire et la chronologie, démontré par une recherche sur la chute de la pierre qui tomba près d'Ægos-Potamos, suivant la prédiction d'Anaxagore*, 1764, in-4; *Histoire de l'astronomie appliquée à la géographie, à l'histoire et à la chronologie*, 1767, 1 vol. in-4; *Lettre à Nathaniel Brassey Halhead, contenant des remarques sur la préface du code des lois des Gentous.* Costard y combat les systèmes qui donnent au monde une antiquité extrêmement reculée, et défend celle que suppose la chronologie hébraïque. Il a donné une édition de l'ouvrage du docteur Hyde, intitulé: *Persarum veterum Historia religionis* (*voy.* HYDE), et inséré un grand nombre d'articles dans les Transactions philosophiques.

* COSTARD (Jean-Pierre), libraire à Paris, né en 1742, dissipa une fortune assez considérable par une conduite peu réglée et par de mauvaises spéculations: il quitta le commerce en 1788, et fit paraître quelques ouvrages qui ne rétablirent pas ses affaires. Il mourut en 1814, à l'hospice de Bicêtre, à l'âge de 72 ans. On a de lui: *Lettre de Caïn après son crime, à Méhala, son épouse*, 1765; et *Lettre de lord Welfort à milord Dorton, son oncle*; ce sont deux héroïdes; *Amusements dramatiques*, 1770, in-8; l'*Ame d'un bon roi*, ou *Choix d'anecdotes et pensées de Henri IV*, 1776, in-8; le *Génie du pontife*, ou *Anecdotes et pensées de Clément XIV*, 1775, in-8; *Manuel de la bonne compagnie*, Paris, 1803, in-8; 3e éd., 1818; le *Flambeau de la sagesse et de la religion*, Paris, 1805; l'*Ecole du monde ouverte à la jeunesse*, 1803 et 1806, in-12; le *Louvre, Louis XV et sa cour*, 1807, in-12; l'*Homme de bonne compagnie*, in-12; *Ecole de l'Urbanité française*, ou *Entretiens d'un père avec ses enfants sur l'usage du monde*, Paris, 1810, in-12. Il a eu part au *Dictionnaire universel, historique et critique des mœurs.* La plupart de ces ouvrages se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été composés.

** COSTAZ (Louis, baron), habile administrateur, né le 17 mars 1767 à Champagne dans la Bresse, annonça dans sa jeunesse des dispositions particulières pour les sciences, et vint à Paris à l'âge de vingt ans pour s'y perfectionner dans la physique et les mathématiques. Nommé professeur en 1789 à l'école militaire, il obtint plus tard une chaire à l'école normale. Il fut désigné pour accompagner Bonaparte dans son expédition en Egypte et fit partie de l'institut établi au Caire. A son retour en France, il fut avec Conté (*voy.* ce nom), chargé d'organiser à Compiègne l'école des arts et métiers dont le respectable duc de Liancourt est le fondateur. Membre du tribunat en 1801, il s'y fit remarquer par divers rapports sur les moyens de rétablir le crédit public sur des bases solides. Il vota pour l'établissement de l'empire, et peu de jours après fut nommé préfet de la Manche. Plus tard il reçut le titre d'intendant des bâtiments de la couronne, fut appelé au conseil d'état et créé directeur-général

des Ponts-et-chaussées. A la première restauration il conserva le titre de conseiller d'état honoraire; au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il reprit ses fonctions et fut envoyé commissaire dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais. Au second retour du Roi, il fut privé de toutes ses places, mais en 1820, réintégré au conseil d'état, il a continué d'en faire partie jusqu'à sa mort arrivée à Fontainebleau le 15 février 1842. Costaz était un des fondateurs de la société d'encouragement et depuis 1831 un des associés libres de l'académie des sciences. Membre du jury chargé de l'examen des produits de l'industrie admis aux expositions, il en a rédigé les *rapports*, Paris, 1801-19, 4 vol. in-8, qui forment une statistique industrielle complète. On a de lui, dans le *Courrier d'Egypte*, « la Relation d'un voyage à Suez, pendant lequel on reconnut les sources de Moïse, et les traces de l'ancien canal qui unissait la mer rouge à la méditerranée, » et le récit de la marche que l'armée fit dans le désert en revenant de la Palestine. Dans la *description de l'Egypte* : Mémoires sur l'agriculture, sur plusieurs arts et sur plusieurs usages des anciens Egyptiens.— Description des tombeaux des Rois. — Mémoire sur la Nubie et les Barabras; et enfin dans le *Bulletin de la société d'encouragement*, deux Mémoires, un sur le Pavé-Ciment de Lorraine et un autre sur la conservation des grains dans les silos.

COSTE (Hilarion de), minime de Paris, disciple du Père Mersenne, et allié par sa mère de saint François de Paule, naquit à Paris, en 1595, et mourut en 1661. C'était un homme d'une grande piété et d'une lecture immense; mais compilateur crédule, écrivain diffus et ennuyeux. On a de lui : Les *Eloges et les vies des reines, des princesses et des dames illustres en piété, en courage et en doctrine, qui ont fleuri de notre temps et du temps de nos pères*, en 2 vol. in-4; la meilleure édition est de 1647; *Histoire catholique*, où sont décrites les vies des hommes et des dames illustres des XVI$^{e}$ et XVII$^{e}$ siècles, Paris, 1625, in-folio; les *Eloges des rois et des enfants de France qui ont été dauphins*, in-4; la *Vie du Père Mersenne*, in-8. Ce n'est proprement qu'un éloge de ce savant religieux, fait pour servir de mémoire à ceux qui voudraient écrire plus amplement sa vie; Le *Portrait en petit de saint François de Paule*, in-4; la *Vie de François Le Picard*, ou *le parfait ecclésiastique*, avec les éloges de 40 autres docteurs, in-8; ouvrage curieux et recherché. On trouve à la fin les preuves de cette histoire, tirées de différents auteurs. Il suivait cette méthode dans presque tous ses ouvrages; et c'est ce qui le fait rechercher par quelques savants; La *Vie de Jeanne de France, fondatrice des Annonciades*.

COSTE (Pierre), natif d'Uzès, réfugié en Angleterre, né en 1668, mort à Paris en 1747, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : Les *traductions* de l'*Essai sur l'entendement humain de Locke*, Amsterdam, 1736, in-4, et Trévoux, 4 vol. in-12; de l'*Optique de Newton*, in-4; du *Christianisme raisonnable de Locke*, 2 vol. in-8; une *édition* des *Essais de Montaigne*, 3 vol. in-4, et 10 in-12, avec des remarques; une *édition* de *La Fontaine*, in-12, avec de courtes notes au bas des pages; *La défense de La Bruyère* contre le chartreux d'Argonne, caché sous le nom de *Vigneul Marville*; ouvrage verbeux, dont on a chargé très-mal à propos la plupart des éditions des *Caractères de Théophraste*; la *Vie du grand Condé*, in-4 et in-12, assez exacte, mais froide. Coste était un éditeur souvent minutieux, et un écrivain médiocre; mais il mettait de l'attention dans tout ce qu'il faisait.

COSTE (...), écrivain de Toulouse, mort en novembre 1759, est auteur de deux ouvrages : *Dissertation sur l'antiquité de Chaillot*, 1736, in-12; *Projet d'une histoire de la ville de Paris sur un plan nouveau*, 1739, in-12. Son but dans ces deux ouvrages est de ridiculiser le goût outré de l'érudition; mais c'est un mal dont ce siècle est tellement guéri, qu'il est pleinement atteint du mal contraire.

COSTE (Emmanuel-Jean de la), ecclésiastique de Versailles, mort au mois de novembre 1761, a laissé *Lettre au sujet de la noblesse commerçante*, 1756, in-8; *Lettre d'un baron saxon à un gentilhomme silésien*.

* COSTE (Jean-François), médecin, né en 1741 dans le Bugey, fit ses études à Paris, et fut reçu docteur à Valence. Chargé, en 1763, du traitement d'une épidémie dans le pays de Gex, il fit à Ferney la connaissance de Voltaire; et sur sa recommandation à M. de Choiseul, fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Versoy, d'où il passa en 1772 avec le même titre à Nancy, puis à Calais. En 1780, Attaché comme premier médecin à l'armée envoyée en Amérique, au secours des insurgents, il se concilia l'estime de Washington et de Franklin. Il obtint à son retour, en 1783, une pension de 3,000 francs, en 1785, le titre d'inspecteur des hôpitaux de l'Ouest, et fit depuis constamment partie de tous les conseils et inspections des services de santé. Elu en 1790, maire de Versailles, il obtint en 1796 la place de médecin en chef des invalides, ce qui ne l'empêcha pas de faire encore plusieurs campagnes. Il était à Varsovie, lorsque l'état de sa santé l'obligea de rentrer en France. A la restauration il conserva ses emplois, et reçut avec le cordon de Saint-Michel le brevet de commandant de la légion-d'honneur. Coste est mort à Paris à la fin de 1819. Ses principaux ouvrages sont : deux *Mémoires sur l'épidémie de Gex*, 1763, in-8; *Essai sur les moyens d'améliorer la salubrité de la ville de Nancy*, couronné par l'académie de cette ville, 1772, in-8; du *Genre de philosophie propre à l'étude et à la pratique de la médecine*, 1774, in-8; *Eloge de M. Cupers*, Nancy, 1775, in-8; des *Avantages de la philosophie relativement aux belles-lettres*, 1776, in-8; *Œuvres de Méad*, traduit de l'anglais et du latin, Bouillon, 1774, 2 volumes in-8; *Physiologie des corps organisés*, traduit du latin de Necker, 1775, in-8; *Essai botanique, chimique et pharmaceutique sur la substitution des substances indigènes aux exotiques*, Nancy, 1776, et Paris, 1793, in-8, couronné par l'académie de Lyon; *Compendium pharmaceuticum militaribus Gallorum nosocomiis in orbe novo boreali adscriptum*, Newport, 1780, in-12; Du *Service des hôpitaux militaires rappelé aux vrais principes*, Paris, 1790, in-8; *Vues générales sur les cours d'instruction dans les hôpitaux*

*militaires*, Paris, 1796, in-8; *Notice sur les officiers de santé morts à l'armée*, Augsbourg, 1806, in-12; De la *Santé des troupes*, 1806, in-8; *Eloge de M. Pierrot*, Nancy, 1772, in-8, et plusieurs *Lettres*, *Mémoires* et *Instructions* sur les différentes branches du service de santé militaire, composés la plupart par ordre du ministre de la guerre. Coste a fourni l'article *Hôpital* au *Dictionnaire des sciences médicales*.

* COSTE (Claude-Louis), littérateur, né en 1762 à Besançon, embrassa d'abord la carrière du barreau, et ne se livra que plus tard à la culture des lettres. En 1786 il obtint le prix d'éloquence à l'académie de Besançon, et l'accessit au prix d'histoire qui était l'éloge d'Ant. Brun. A la création de l'école centrale, nommé bibliothécaire, il se proposait de donner un cours de bibliologie dont il publia le plan; mais diverses circonstances l'empêchèrent de mettre à exécution ce projet. Membre de la société d'agriculture du Doubs, fondée en 1799, il concourut en 1806 au rétablissement de l'ancienne académie dont il devint l'un des membres les plus zélés. En 1810 il se démit de son emploi de bibliothécaire, sans renoncer pourtant à l'étude, et il s'occupa jusqu'au dernier moment d'un travail sur les anciennes mythologies. Coste est mort à Besançon le 9 mai 1834, âgé de 72 ans. On a de lui : *Discours sur cette question : Comment la rivalité des nations peut-elle devenir le principe de leur grandeur respective*, Besançon, 1787, in-8; *Eloge historique de François-Nicolas-Eugène Droz* (Magasin encyclopédique, avril 1807); *Lettre à Millin sur un sceau inédit du seizième siecle*, ibid., 1808; *Essai sur les progrès et le génie de la langue française*, traduit en italien par le père Paul Murari, religieux servite, qui le fit imprimer avec le texte en regard, Venise, 1808, in-8; *Lettre sur l'origine des diptyques consulaires* (Magasin encyclopédique, 1802), etc.

COSTER (Jean-Laurent), habitant de Harlem, né vers 1370, mort vers 1440, descendait des anciens comtes de Hollande par un enfant naturel. Son nom est célèbre dans les fastes de l'imprimerie, parce que les Hollandais le prétendent inventeur de cet art vers 1430. Il s'en faut bien que cette prétention soit appuyée sur des fondements solides. Ce n'est que 130 ans après le premier exercice de cet art à Mayence, que la ville de Harlem s'est avisée d'en revendiquer l'invention. Mais aux faits connus et certains, aux monuments parlants et non équivoques qui assurent cette gloire à Mayence, elle n'oppose que des traditions obscures, des contes de vieillards, des historiettes, des conjectures, et pas une production typographique qu'on puisse prouver appartenir à Coster. Tout ce qu'on peut accorder à Harlem, c'est d'avoir été une des premières villes où l'on ait exercé l'art de la gravure en bois, qui a conduit par degrés à l'idée d'imprimer un livre d'abord en planches de bois gravées, ensuite en caractères mobiles de bois, et enfin en caractères de fonte. Mais il reste encore à prouver que cette idée ait été conçue et exécutée à Harlem; au lieu qu'il est démontré que Fust et Schœffer ont imprimé à Mayence, avec des caractères de bois mobiles dès l'an 1457 et avec des caractères de fonte dès l'an 1462, au plus tard (*voy.* FUST). Le savant Meerman, conseiller et pensionnaire de Rotterdam, zélé pour l'honneur de son pays, a soutenu la cause de Harlem, avec toute la sagacité et toute l'érudition qu'on pouvait y mettre, dans un ouvrage intitulé *Origines typographicæ*, imprimé à la Haye en 1765, 2 vol. in-4, et l'on peut dire que jamais mauvaise cause ne fut mieux défendue.

COSTER (François), jésuite de Malines, se distingua par son zèle pour la foi, et publia divers ouvrages contre les hérétiques, entre autres l'*Enchiridion controversiarum*, Cologne, 1590, in-8, traduit en plusieurs langues. On a encore de lui : *Apologia tertiæ partis Enchiridii de ecclesia*, 1604, in-8; *Augmentum Enchiridii*, 1605, in-8; *Remarques sur le nouveau Testament*, en flamand, 1614, in-fol. et d'autres ouvrages. Il mourut à Bruxelles en 1619, à 88 ans, avec la réputation d'un savant pieux.

* COSTER (Sigisbert-Etienne), né à Nancy, le 4 avril 1734, fit ses études à l'université de Strasbourg, alors dirigée par les jésuites et y reçut, en 1756, le grade de docteur en théologie. Il prit aussi le grade de licencié en droit canonique et civil à la faculté de Nancy dont il avait suivi les cours. L'abbé Coster fut pendant vingt ans curé de Remiremont, et se fit une grande réputation comme prédicateur. En 1781, l'évêque de Verdun le nomma grand-vicaire, chanoine et dignitaire de son chapitre. Elu aux états généraux par le clergé de cette ville, il adhéra à l'*Exposition des principes*, et signa toutes les protestations faites par la minorité. L'un des collaborateurs de l'abbé Royou, à l'*Ami du Roi*, il a laissé de nombreux renseignements sur cette époque. Après la session, Coster s'était retiré à Verdun. Les Prussiens s'étant emparés de cette ville, en 1792, le nommèrent membre de l'administration provisoire. A leur départ il fut proscrit, et se mit en sûreté, en allant demander un asyle à l'abbé Maury, qui lui donna une chaire de théologie dans son séminaire de Montefiascone. Rentré en France, après le concordat de 1801, il obtint un canonicat à Nancy, et fut nommé directeur de la maison des orphelines et aumônier de l'hôpital militaire. Le zèle avec lequel il se voua au soulagement des malades atteints du typhus, en 1813 et 1814, a laissé de profonds souvenirs. Le fléau le respecta malgré son grand âge; et il prolongea sa carrière jusqu'au 23 octobre 1823. Il était doyen du chapitre de Nancy. Coster a laissé des *Sermons* manuscrits, une *Oraison funèbre de Stanislas Ier, roi de Pologne*, prononcée au collége des jésuites, le 15 mai 1766, Nancy, 1766, in-4; et celle de la reine *Marie Leczinska*, prononcée devant la cour de Versailles. — COSTER (Jean-Louis), son frère aîné, jésuite, après la suppression de son ordre, devint bibliothécaire de l'évêque de Liége et mourut dans cette ville en 1793. Il conçut, en 1772, le projet de recueillir sous le titre d'*Esprit des journaux*, les meilleurs articles des ouvrages périodiques, publiés en France et dans les Pays-Bas. Cette compilation qu'il ne continua que jusqu'en 1775, a été reprise depuis par différents écrivains jusqu'en 1818 et forme 495 vol. in-12. On a aussi de lui une *Oraison funèbre du dauphin*.

COSTER. *Voy.* Custos.

COSTES. *Voy.* Calprenède.

COTA (Rodriguez), de Tolède, poète tragique, auteur de la tragi-comédie de *Calisto y Melibœa*. Gaspard Barthius, allemand, grand amateur des livres espagnols, a traduit cet ouvrage en latin, et ne fait pas difficulté de l'appeler *divin*. Jacques de Lavardin l'a mis en français, mais sa version ne contribue pas beaucoup à conserver la haute idée que le traducteur allemand en avait donnée. La production de Cota est pourtant une des mieux écrites qu'il y ait dans sa langue. Il florissait au XVI[e] siècle.

COTELIER (Jean-Baptiste), bachelier de Sorbonne, professeur en grec au collége royal, né à Nimes en 1627, répondit par son génie aux soins que son père se donna pour son éducation. A l'âge de 12 ans, il expliquait, dit-on, la Bible en hébreu à l'ouverture du livre, et faisait avec la même facilité l'explication des définitions d'Euclide. Quoiqu'il y ait toujours beaucoup à rabattre de ces sortes d'épreuves, on le regarda dès-lors comme un petit prodige, et il soutint cette réputation en Sorbonne, où il prit le degré de bachelier. Il ne voulut point faire sa licence, pour ne pas s'engager dans les ordres sacrés. En 1667, le grand Colbert le choisit avec le célèbre du Cange, pour travailler avec lui à la révision, au catalogue et aux sommaires des manuscrits grecs de la bibliothèque du roi. Ce travail lui procura en 1676 une chaire de professeur en langue grecque au collége royal, qu'il remplit avec autant d'assiduité que de succès. Il était d'une probité, d'une simplicité, d'une candeur, d'une modestie dignes des premiers temps, entièrement consacré à la retraite, se communiquant peu, et à très-peu de gens, paraissant mélancolique et réservé à ceux qui ne le connaissaient pas, mais du caractère le plus doux et le plus aisé avec ses amis. Cotelier mourut le 12 août 1686. L'Eglise doit à ses veilles : un recueil des *Monuments des Pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*, imprimé à Paris en 1672, 2 vol. in-fol. : ouvrage recommandable par des notes recherchées, aussi courtes que savantes, tant sur les termes grecs, que sur diverses matières d'histoire, de dogme et de discipline. L'auteur ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus curieux et de plus singulier sur chaque sujet, ne mettant rien que ce qu'il croyait n'avoir pas été observé par les autres. Ce recueil a été réimprimé en Hollande, 1698 et 1724, 2 vol. in-folio, par les soins de Le Clerc, qui l'a enrichi des notes et des dissertations de plusieurs savants. Un recueil de plusieurs *Monuments de l'église grecque*, avec une version latine et des notes, 1677, 1681 et 1686, 3 vol. in-4, aussi estimable que le précédent; une *traduction* latine des quatre *Homélies de saint Chrysostome sur les psaumes*, et des *Commentaires de ce Père sur Daniel*, Paris, 1661, in-4.

*COTELLE. *Voy.* Blandinière.

* COTELLE (Louis-Barnabé), jurisconsulte, né en 1752, à Montargis (Loiret), fut d'abord avocat, ensuite juge-bailli au canal de Briare. A la création des écoles centrales, nommé professeur de législation à celle d'Orléans, plus tard il devint conseiller à la cour d'appel. En 1810, il obtint au concours une chaire à la faculté de Paris, et fut chargé successivement du *Cours de droit français approfondi*, de celui du *droit de la nature et des gens*, et enfin de celui des *Pandectes*. Cotelle mourut doyen de la faculté le 29 janvier 1827. On a de ce jurisconsulte laborieux : *Méthode du droit civil*, 1804, in-8; *Traité des testaments et des fidéi-commis*, 1807, in-8; *Traité analytique des droits et réserves des enfants naturels*, 1812, in-8; *Cours de droit français ou de code civil approfondi*, 1813, 2 vol. in-8; *Traité des priviléges et hypothèques*, 1820, in-8; *Traité des intérêts*, 1826, in-12.

COTEREAU (Claude), chanoine de Notre-Dame de Paris, prieur de Moustier, camerlingue du cardinal du Bellay son parent, né à Tours en 1499, commença par être chanoine et archiprêtre de l'église de Tours, et obtint ensuite un canonicat à Paris, où il se lia avec les hommes les plus doctes de son temps. Il se fit avantageusement connaître par son traité : *De jure et privilegiis militum, libri III, ad hæc de officio imperatoris liber unus*, Lugduni, Steph. Dolet, 1539, in-fol.; Venise, 1584, et Trèves, 1610. Etienne Dolet, dans la préface de son édition, compare l'auteur, pour son savoir, à Budée, Alciat, Ferrarins, etc. — On fit de ce traité une traduction française imprimée sous ce titre : *Du devoir d'un capitaine et chef de guerre et du combat en champ clos ou duel*, trad. par Gabriel du Préau, 1549, in-4. La traduction de Columelle *de re Rusticâ* par Cotereau, ne parut qu'après sa mort, Paris, 1552 et 1557, in-4. Elle est loin d'être sans mérite. Cotereau, dans sa jeunesse, avait cultivé les muses latines. Selon le témoignage du président de Chasseneux, il avait composé des épigrammes en l'honneur des savants de son siècle. On avait aussi de lui des poésies latines dédiées à Mathieu Gaultier, évêque de Négrepont et abbé de Marmoutier, parmi lesquelles se trouvait la description du château de Maintenon. Le manuscrit en est resté longtemps à Tours. Il avait également écrit en latin une histoire des événements les plus mémorables de son temps; mais elle ne fut point imprimée, et le manuscrit en existe dans la bibliothèque du roi. Rigoley de Juvigny, dans ses notes sur Duverdier, le fait auteur d'une traduction en vers français de la Pandore de J. Olivier de Leuville, évêque d'Angers : mais Rigoley aura probablement confondu Cotereau avec Michel de Tours qui publia cette traduction en 1542. Cotereau est mort à Paris, le 3 décembre 1550.

COTES (Roger), professeur d'astronomie et de physique expérimentale dans l'université de Cambridge, né en 1682, à Burbach, dans le comté de Leicester, mourut en 1716, à la fleur de son âge. On lui doit : une excellente *édition* des *Principes de Newton*, à Cambridge, en 1713, in-4; *Harmonia mensurarum, sive analysis et synthesis per rationum et angulorum mensuras promotæ*. Newton avait enseigné la manière de rapporter les intégrales aux sections coniques; Cotes, son disciple, rappela les aires des sections coniques aux mesures des rapports et des angles. Il réduisit aux mêmes sections plusieurs différentielles jugées irréductibles, et vint à bout d'exécuter, par l'union de ces deux méthodes,

ce qu'il n'avait pu faire par la mesure des rapports ou des angles pris séparément. Cotes étant mort sans avoir mis la dernière main à ces découvertes et quelques autres, Robert Smith, son ami et son successeur, suppléa à ce qui manquait à son ouvrage, et le mit au jour en 1722. *Description du grand météore qui parut au mois de mars* 1716.

COTIN (Charles), membre de l'académie française, aumônier du roi et chanoine de Bayeux, si maltraité dans les *satires* de Boileau, et dans la comédie des *Femmes savantes*, sous le nom de *Trissotin*, était parisien, poète et prédicateur. Il naquit en 1604, fut reçu de l'académie française en 1655, et mourut à Paris en 1682. L'auteur s'était attiré la colère de Boileau, parce qu'il lui avait conseillé durement, quoique très-sagement, de consacrer ses talents à une autre espèce de poésie que la satire; et celle de Molière, parce que ce comique s'imagina qu'il avait persuadé au duc de Montausier, que c'était lui qu'on avait voulu jouer dans le *Misanthrope*. Quoi qu'il en soit, Cotin ne manquait pas de mérite. Il savait le grec, l'hébreu, le syriaque; prêchait assez noblement, écrivait passablement en prose, et faisait des vers dont quelques-uns étaient spirituels et bien tournés, quoique la plupart fussent guindés et faibles. On a de lui des *énigmes*, des *odes*, des *paraphrases*, des *rondeaux*, etc., 1665, 2 vol. in-12; des *poésies chrétiennes*, 1668, in-12, et plusieurs ouvrages en prose.

COTOLENDI (Charles), avocat au parlement de Paris, natif d'Aix ou d'Avignon, mort au commencement du XVIII[e] siècle. Il s'est fait connaître dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : les *Voyages de Pierre Texeira*, ou l'*Histoire des rois de Perse jusqu'en* 1609, traduit de l'espagnol en français, 2 vol. in-12 ; la *Vie de saint François de Sales*, in-4, écrite par le conseil d'Abelli; la *Vie de Christophe-Colomb*, traduite en français, 2 vol. in-12; la *Vie de la duchesse de Montmorenci, supérieure de la Visitation de Moulins*, in-8; *Arlequiniana*, ou *les bons mots, les histoires plaisantes et agréables, recueillies des conversations d'Arlequin*, lecture de laquais; *Le livre sans nom*, digne d'avoir les mêmes lecteurs (1); *Dissertation sur les Œuvres de Saint-Evremont*, in-12, sous le nom de *Dumont*. « Je trouve beaucoup de choses » dans cet écrit, bien censurées, écrivait l'auteur » critiqué : je ne puis nier que l'auteur n'écrive » bien, mais son zèle pour la religion et pour les » bonnes mœurs, passe tout. Je gagnerais moins » à changer mon style contre le sien, que ma con- » science contre la sienne... La faveur passe la sé- » vérité du jugement, et j'ai plus de reconnais- » sance de la grâce, que de ressentiment de la ri- » gueur. » Ces jeux de mots cachent une modestie qui, si elle était sincère, devait faire passer bien des fautes à Saint-Evremont. Cotolendi a encore donné une traduction des *Nouvelles* de Cervantès, 1678, 2 vol. in-12; et des *Mémoires pour assister les malades*.

COTOVICUS. *Voy.* COOTWICH.

COTTA (C. Aurelius), fameux orateur et d'une illustre famille de Rome, était frère de Marcus-Aurelius Cotta, qui obtint le consulat avec Lucullus l'an 74 avant J.-C. Ce Marcus Cotta fit la guerre contre Mithridate avec peu de succès, fut défait auprès de Chalcédoine, et perdit un combat sur mer. Trois ans après il prit Héraclée par trahison; ce qui lui fit donner le nom de *Pontique*. Caïus Cotta fut banni de Rome pendant les guerres de Marius et de Sylla. Le parti du dernier ayant triomphé, Cotta fut rappelé et devint consul 75 ans avant J.-C.

(1) Cet ouvrage est attribué à tort à Cotolendi ; il est de l'abbé Bordelon.

COTTA (Lucius Avrunculeius), capitaine romain, servait dans les Gaules sous César, qui le nomma lui et Titurius Sabinus, pour commander une légion qu'il envoyait dans le pays de Liége. Ils n'y furent pas plutôt campés, qu'Ambiorix, à la tête des Gaulois, vint les attaquer : mais n'ayant pas eu l'avantage qu'il espérait, il fit dire à ces généraux que tous les Gaulois s'étaient révoltés contre les Romains, et que les Germains arriveraient dans deux jours. Sabinus donna dans le piége, contre l'avis de son collègue. Ils quittèrent leur camp avantageux près de *Varuca* (Varoux), et à peine furent-ils descendus dans les vallées, où est aujourd'hui la ville de Liége, que les Eburons les attaquèrent et les défirent. Cotta y fut tué vers l'an 54 avant J.-C. *Voyez* les erreurs de divers écrivains sur l'emplacement de *Varuca* (et non pas *Vatuca* ni *Alvatuca*) dans le *Journ. hist. et littér.* 15 novembre 1785, p. 425 et suiv., 15 février 1787, p. 273.

COTTA (Jean), poète latin, né dans un village près de Vérone, s'acquit de la réputation par ses talents Il suivit à l'armée Barthélemi d'Alviane, général vénitien, qui l'aimait; mais il fut pris par les Français à la bataille de la Ghiara d'Adda, l'an 1509, et ne fut délivré qu'au bout de quelque temps. Son protecteur l'envoya près du pape Jules II, à Viterbe, où il mourut en 1511, à l'âge de 28 ans, d'une fièvre pestilentielle. On a de Cotta des *épigrammes* et des *oraisons*, imprimées dans le recueil intitulé, *Carmina quinque poetarum*, Venise, 1548, in-8.

* COTTA (le Père Jean-Baptiste), religieux augustin, né à Tende comté de Nice le 20 février 1668, professa la philosophie à Florence dès 1693. Envoyé à Rome, il y parut dans la chaire évangélique, et s'acquit une grande réputation. Il cultivait en même temps la poésie pour laquelle il montra un goût décidé dès ses plus jeunes années ; mais il sut l'ennoblir et la rendre convenable à son état. Il improvisait en vers latins et italiens sur les matières les plus arides, et fit partie de l'académie des Arcades. Après avoir rempli successivement les premiers emplois de son ordre, Cotta retourna dans sa patrie et y mourut le 31 mai 1738, d'un vomissement de sang. On a de lui plusieurs ouvrages en prose relatifs à sa profession, et un recueil de poésies, divisé en deux parties, intitulé *Dio sonetti ed inni*, Gênes, 1709, in-8, Venise, 1722, avec des *notes* de l'auteur. Il en a paru une édition augmentée de ses autres poésies et de sa correspondance avec les savants, Nice, 1785, précédée de son éloge historique. — COTTA, Jean-Frédéric, professeur de

théologie et chancelier à l'université de Tubingen, né en 1701, et mort en 1779. Il possédait les langues orientales et les enseigna à Gottingue. On a de lui : *Histoire littéraire de la théologie*, 1721, in-8; *Essai d'histoire ecclésiastique*, Tubingen, 1768, 3 vol. in-8; *Journal littéraire*, ibid., 1734-35, 2 vol. in-8; *Œuvres de Flavius Josephe et l'Histoire de la destruction de Jérusalem d'Hégésippe*, traduites du grec. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand; *Themata miscellanea ex jurisprudentia naturali, notis illustrata*, Tubingen, 1718, in-4; *De miraculo linguarum dono super apostolos effuso*, ibid., 1749, in-4.

COTTE (Robert de), architecte, né à Paris en 1656, fut choisi en 1699 pour directeur de l'académie royale d'architecture; ensuite vice-protecteur de celle de peinture et de sculpture, enfin premier architecte du roi, et intendant des bâtiments, jardins, arts et manufactures royales. Ce célèbre artiste a décoré Paris et Versailles d'une infinité d'excellents morceaux d'architecture. Il conduisit le dôme des Invalides, finit la chapelle de Versailles, éleva les nouveaux bâtiments de Saint-Denis. Il fit le péristyle de Trianon, ouvrage magnifique, dans lequel la beauté du marbre le cède à la légèreté et à la délicatesse du travail. Cotte avait de l'imagination et du génie; mais l'une et l'autre étaient réglés par le jugement et dirigés par le goût. C'est lui qui a imaginé le premier de mettre des glaces au-dessus des chambranles des cheminées. Il mourut à Paris en 1735, aussi regretté pour ses talents, que pour ses mœurs et son caractère.

* COTTE (Louis), laborieux physicien, né à Laon le 28 octobre 1740, fit ses études chez les oratoriens de Soissons, et entra en 1758 dans cette congrégation. Après avoir reçu les ordres, il fut nommé curé de Montmorency, puis chanoine de Laon. La révolution l'ayant privé de son canonicat, ses anciens paroissiens le rappelèrent au milieu d'eux. Plus tard, il fut nommé conservateur adjoint de la bibliothèque de Ste.-Geneviève; mais au bout de quelque temps il revint habiter Montmorency et mourut le 4 octobre 1815. Cotte était correspondant de l'institut, membre de la société d'agriculture de Paris, etc. On a de lui : *Traité de météorologie*, Paris, 1774, in-4, avec fig.; *Mémoires sur la météorologie*, 1785, 2 vol. in-4; *Leçons élémentaires de physique*, etc. 1788, 3ᵉ édit. 1821, in-12, avec 6 pl.; *Leçons élémentaires d'agriculture*, 1790, in-12; *Leçons élémentaires d'histoire naturelle*, 1797, 2ᵉ éd. 1819, in-12; *Catéchisme à l'usage des habitants de la campagne, sur les dangers auxquels leur santé et leur vie sont exposés, et sur les moyens d'y remédier*, 1792, in-12; *Notice des grands hivers dont il est fait mention dans l'histoire, etc.*, 1798-1800, in-4, etc. Cotte a fourni beaucoup de mémoires de physique et d'économie à divers recueils d'académies et journaux scientifiques.

COTTEREAU du COUDRAY (Jean-Baptiste-Armand), curé de Donne-Marie, en Montois, président des conférences ecclésiastiques de ladite ville, et membre de l'académie de Ville-Franche, naquit à Tours, le 25 janvier 1697, et mourut en 1770. Il est auteur d'*un éloge funèbre du dauphin*; d'un livre intitulé : *Sentiments d'un chrétien à l'heure de la mort*; et d'une *Lettre sur la mort de Languet, archevêque de Sens*, 1753, in-4. Il cultiva la poésie.— Un de ses neveux fit imprimer en 1750, sous le titre de *Poésies fugitives*, un volume qui ne donne pas une idée bien avantageuse de son talent poétique. En général, ses productions tant en vers qu'en prose, sont très-médiocres.

* COTTIN (Sophie Ristaud, connue sous le nom de Mᵐᵉ), née à Tonneins en 1773, passa son enfance à Bordeaux, où elle fut élevée avec beaucoup de soin par sa mère qui aimait les arts et les lettres. A 17 ans, elle épousa un riche banquier de Paris. Veuve après 3 ans de mariage, pour charmer sa solitude elle imagina de composer des romans. Le premier fut *Claire d'Albe*, dont elle donna le produit à un malheureux proscrit, pour l'aider à sortir de France. Elle en écrivit successivement plusieurs autres : *Malvina*, Paris, 1809, 3 vol. in-12; *Amélie Mansfield*, 1811, 3 vol. in-12. Cet ouvrage contient une vive critique des femmes auteurs, Mᵐᵉ Cottin oubliant apparemment qu'elle était du nombre. *Mathilde*, 1810, 4 vol. in-12; *Elizabeth, ou les exilés en Sibérie*, 1806, 2 vol. in-12. Ces romans eurent beaucoup de succès, surtout Mathilde; ils sont écrits avec plus de décence que ceux de nos jours, mais ils n'en sont pas moins dangereux; ils offrent avec les couleurs les plus vives le pernicieux exemple du délire des passions. Le moins immoral est celui qui a pour titre : *Les exilés en Sibérie*. On dit que dans les dernières années de sa vie, Mᵐᵉ Cottin avait entrepris un livre de *la religion chrétienne, prouvée par le sentiment*, et un roman sur *l'éducation*; mais elle mourut avant de les avoir achevés le 25 août 1807, après 3 mois de souffrances, à l'âge de 34 ans. On a remarqué que, quoique protestante, toutes ses héroïnes sont catholiques. Ses *Œuvres* ont été publiées plusieurs fois, in-8, in-12, et in-18.

COTTON ou Coton (Pierre), jésuite, né en 1564, à Néronde, près de la Loire, fut appelé à la cour de Henri IV, à la prière du fameux Lesdiguières. Il contribua beaucoup au rétablissement des jésuites en France, bannis par le fameux arrêt du 29 décembre 1594, sur lequel, suivant un historien, les calvinistes ont fait autant de faux commentaires que sur l'Evangile. Henri IV résolut de rappeler ces exilés, et de leur fonder un collége à la Flèche, « comme » les estimant plus propres et plus capables que les » autres pour instruire la jeunesse » (ce sont les termes d'une lettre qu'il écrivit de Lyon le 20 janvier 1602 au cardinal d'Ossat), et les justifia sur tous les articles, et en particulier sur celui qui regardait Barrière et le crime de Châtel (*voy.* ce nom). Ce monarque, satisfait de son esprit ainsi que de ses mœurs, lui confia sa conscience. Il voulut le nommer à l'archevêché d'Arles, et lui procurer un chapeau de cardinal; mais le jésuite s'y opposa toujours. Après la mort déplorable de ce prince, Cotton fut confesseur de Louis XIII son fils. La cour était pour lui une solitude; il demanda d'en sortir et l'obtint en 1617. Il mourut à Paris en 1626, après avoir passé par les emplois les plus distingués de son ordre. On a de ce jésuite quelques écrits : un *Traité du sacrifice de la messe*; d'autres ouvrages de *controverse*; des *sermons*, 1617, in-8, etc. En 1610, il fit

paraître une *Lettre déclaratoire de la doctrine des Pères jésuites, conforme à la doctrine du concile de Trente*, in-8 : ce qui produisit l'*Anti-Cotton*, 1610, in-8, et qu'on trouve à la fin de l'*Histoire de don Inigo*, 2 vol. in-12. On attribue assez généralement cette satire, plus maligne que spirituelle, à Pierre du Coignet. La Monnaye écrit qu'elle est plutôt d'un jurisconsulte. « Cotton, dit le président Gramond » (*Hist. Galliæ*, p. 678), était l'orateur le plus élo- » quent de son siècle, le religieux le plus désinté- » ressé, le plus modeste; il conserva toute sa vertu » au milieu de la contagion de la cour : c'était un » lis entre les épines; il était très-savant, et sa » conscience ne le cédait qu'à sa sainteté. » Les autres historiens du temps, au moins ceux dont l'impartialité n'a point été altérée par l'esprit de secte, en ont parlé dans des termes également favorables. « Ceux qui l'ont connu familièrement, » dit Dupleix (*Histoire de Henri le Grand*, p. 349), « peuvent porter témoignage que c'était un parfait » religieux, et autant passionné pour le service du » roi et de l'état, qu'un bon et fidèle sujet le peut » être. Aussi sa majesté, qui était autant habile » qu'homme de son royaume pour juger de l'hu- » meur et du mérite des personnes, le chérissait gran- » dement pour ses louables qualités, et le faisait » souvent appeler pour s'entretenir avec lui. » Le Père Cotton a encore laissé quelques manuscrits sur des matières de philosophie et de religion, qui ont donné lieu à un ouvrage solide et intéressant (*Voy.* BOUTAULD). Il y a des réflexions originales et profondes, bien propres à rendre les dogmes chrétiens croyables et aimables. Le Père d'Orléans et le Père Bouvier ont écrit sa *Vie*, in-12.

COTTON (Robert), chevalier anglais, né à Dentan en 1570, dans le comté de Huntington, mort en 1631, à 61 ans, se fit un nom célèbre par son érudition et par son amour pour les livres. Il composa une belle bibliothèque, enrichie d'excellents manuscrits, restes précieux échappés à la fureur brutale de ceux qui pillèrent les monastères sous Henri VIII. Un héritier de la famille de ce savant illustre, fit présent à la couronne d'Angleterre de cette riche collection, et de la maison où elle était placée. Smith en publia en 1696 le catalogue, 1 vol. in-fol., sous ce titre : *Catalogus librorum MSS. bibliothecæ Cottonianæ*. On la joignit ensuite à celle du roi; mais le feu ayant pris en 1731 à la cheminée d'une chambre placée sous la salle qui renfermait ce trésor d'érudition, fit tant de ravage en peu de temps, que la plupart des manuscrits de la bibliothèque cottonienne, très-riche en ce genre, furent la proie des flammes. L'eau des pompes dont on se servit pour éteindre l'incendie gâta de telle sorte ceux que le feu avait épargnés, qu'il ne fut plus possible de les lire. On publia en 1632 le recueil des *traités* que Cotton avait composés dans des occasions importantes. Ce fut lui qui procura le rétablissement du titre de *chevalier baronnet*, qu'il déterra dans d'anciennes écritures : ce titre, comme on sait, donne le premier rang après les barons qui sont pairs du royaume.

** COTTRET (Pierre-Marie), né à Argenteuil près de Paris, le 8 mai 1768, joignit dès son enfance des goûts pieux à une grande vivacité d'esprit. Après avoir achevé ses études littéraires aux colléges de Navarre et de Ste.-Barbe, il fit ses cours de philosophie et de théologie au séminaire de St.-Louis. Sa vocation le portait vers l'état ecclésiastique, il obtint une dispense d'âge pour être admis dans les ordres; mais à peine avait-il reçu la prêtrise qu'il fut obligé de chercher hors de France un asyle contre la persécution. De Gand, où il fut attaché quelque temps comme chapelain à la cathédrale, il se réfugia d'abord à Cusseldorf, puis à Cologne d'où la guerre le força encore de s'éloigner. Pendant son séjour à Fritzlar dans la Hesse, il se chargea de l'éducation des enfants du prince de Waldeck qui s'efforça de le retenir près de lui; mais ses vœux les plus chers le reportaient vers la patrie, et dès que des jours plus calmes eurent succédé à l'orage, il rentra en France. Après le concordat de 1802, il desservit quelque temps de modestes paroisses dans les environs de Paris; mais ne trouvant pas dans cette position un aliment suffisant à son zèle et à l'activité de son esprit, il donna sa démission en 1807 et se chargea de rédiger la *Gazette de France*. Nommé, en 1809, professeur adjoint de la faculté de théologie, il reçut deux ans après le titre de chanoine honoraire de Notre-Dame, et celui de vice-promoteur-général du diocèse. En 1812, il obtint un canonicat en titre et devint supérieur du petit séminaire de Paris. Il était grand-vicaire honoraire de Coutances et de Toulouse, lorsqu'il fut choisi, en 1823, par le cardinal de Clermont-Tonnerre, pour conclaviste, et assista en cette qualité à l'élection de Léon XII. Le pape lui accorda le titre d'évêque de Caryste *in partibus*, et en 1825, il fut fait chanoine de premier ordre du chapitre de St.-Denis, et se retira à Triel, diocèse de Versailles. Il était là lorsqu'il fut appelé à l'évêché de Beauvais, le 27 décembre 1837. Dès qu'il eut pris possession de son siège, il se livra avec un grand zèle à l'accomplissement de ses devoirs. Il mourut le 13 novembre 1841, regretté de son clergé et des fidèles dont il avait été l'exemple et l'appui. Outre une nouv. édit. de la *Déclaration de l'assemblée de 1682, sur les libertés de l'église gallicane et l'autorité ecclésiastique*, Paris, 1811, in-8, on lui doit : *Considérations sur l'état actuel de la religion catholique en France, et sur les moyens de la rétablir*, ib., 1815, in-8; *Discours sur la religion considérée comme une nécessité de la société*, ib., 1823, in-8; couronné par la société d'émulation de Cambrai. *Lettres d'un ancien curé à un jeune curé de campagne, sur les devoirs et les attributions de son ministère*, imprimées depuis 1830 dans l'*Union ecclésiastique*, etc.

COTTY (Gaspard-Herman, baron), général d'artillerie, né à Waillet (Sambre-et-Meuse), le 4 décembre 1772, d'une honorable famille, après avoir achevé ses études avec distinction à l'école militaire de Paris, fut en 1794 nommé lieutenant d'artillerie, et servit en cette qualité dans différentes armées. Chef de bataillon en 1806, puis directeur de la manufacture d'armes de Turin, il ne tarda pas d'être rappelé à Paris, où il remplit successivement des fonctions importantes tant à l'école polytechnique qu'au conseil de l'artillerie. Créé maréchal de camp

en 1825, il fut nommé en 1828 directeur-général des poudres et salpêtres, admis à la retraite en 1835, et mourut à Paris le 4 mars 1839. Il était grand-officier de la légion-d'honneur, etc. On lui doit : *Instruction sur les armes à feu portatives*, Paris, 1806, in-8; *Mémoire sur la fabrication des armes portatives de guerre*, ib., 1806, in-8 ; *Dictionnaire de l'artillerie*, ib., 1822, in-4. Cet ouvrage, qui fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*, renferme les recherches les plus intéressantes sur les diverses parties du service de l'artillerie. L'auteur y fait connaître la naissance de cette science, ses progrès, et l'état où elle était alors en France. On y trouve des notices exactes sur les armes des Grecs, des Romains, des Gaulois, sur celles du temps de la chevalerie; sur les anciennes machines de guerre, le feu grégeois, la trempe des métaux, etc.

* COTUGNO (Dominique), célèbre médecin, né en 1736, à Ruvo, dans la Pouille, fit ses études à Naples, et entra comme praticien dans le grand hôpital de cette ville. Devenu professeur d'anatomie à l'université, il ne tarda pas à se faire une grande réputation. C'est lui qui a découvert les aqueducs de l'oreille interné, appelés de son nom *cotuniens*, ou du moins en a le premier assigné l'usage. Il découvrit aussi le nerf *naso-palatin*, et donna la véritable explication de l'éternuement. Il publia en 1782 un mémoire très-estimé sur le mécanisme du mouvement du sang. Nommé médecin de la reine et premier médecin du roi, Cotugno, comblé d'honneurs, mourut à Naples, le 6 octobre 1822, à l'âge de 80 ans. Un grand nombre de savants ont fait son *Eloge*. Une médaille frappée en son honneur porte ces mots :

HIPPOCRATI NEAPOLITANO, 1824.

On a de Cotugno : *Dissertatio anatomica de humanæ aquæductibus auris internæ*, Naples, 1761, in-8; Vienne, 1774, in-12, réimprimée dans le *Thesaurus sandifortianus*. Cet opuscule est remarquable par l'exactitude des observations; il contient plusieurs idées pleines de sagacité, des hypothèses ingénieuses, et des découvertes réelles sur le mécanisme de l'audition. De *Ischiade* (la sciatique) *nervosa commentarius*, 1765, in-8, fig.; Vienne, 1770, in-12; curis H. Crantz, 1779 in-8; Venise, 1783, in-8; et traduit en anglais, Londres, 1786, in-8; en allemand, Leipsig, 1792, in-8; *De sedibus variolarum syntagma*, 1769, in-8; Vienne, 1771, in-8, fig.; *Dello spirito della medicina*, ou *De l'esprit de la médecine, discours académique*, Naples, 1783, in-8.

COTWYCK. *Voy.* COOTWICH.

COTYS, nom de quatre rois de Thrace. Le premier, contemporain de Philippe, père d'Alexandre, fut tué vers 356 avant J.-C., par un certain Python, en vengeance de ses cruautés. Le second envoya son fils à la tête de 300 chevaux, pour secourir Pompée. Le troisième vivait du temps d'Auguste; il fut tué par Rhescuporis son oncle, prince cruel : c'est à celui-là que le poète Ovide adresse quelques-unes de ses *élégies*. Enfin, le quatrième fils du précédent céda la Thrace à son cousin Rhœmetalcès, par ordre de Caligula, et eut en échange la petite Arménie et une partie de l'Arabie, l'an 38 de J.-C.

COUCHA ou CONCA (Sébastien), né à Gaëte, peintre napolitain, élève de François Solimène, mort vers le milieu du XVIIIe siècle, avait le génie froid ; mais ses tableaux sont bien arrangés, et son coloris est frais et beau.

* COUCHERY (Jean-Baptiste), député au conseil des cinq-cents, né à Besançon en 1768, au commencement de la révolution, accompagna en Suisse deux jeunes gens dont il était précepteur; mais il se hâta de rentrer en France avant la loi contre les émigrés; et s'étant fait admettre au club de sa ville natale, s'y montra le partisan des réformes, et l'ennemi de tous les excès. Persuadé que la convention était opprimée par le commerce de Paris, il demanda l'établissement d'une garde pour la protéger contre les tentatives des factieux. Nommé procureur de la commune en novembre 1792, il fit dans cette place tout le bien qu'il pouvait, sans se compromettre. Au 31 mai, chargé de rédiger une adresse à la convention, il osa protester avec énergie en faveur des Girondins. Destitué bientôt après, il remplit les fonctions de professeur de rhétorique. Après le 9 thermidor, créé procureur-général-syndic du département du Doubs, il fit cesser la persécution contre les prêtres. Couchery, élu au conseil des cinq-cents, demanda le rapport de la loi du 3 brumaire qui excluait des places les parents d'émigrés et accusa le directoire de vouloir arriver à la tyrannie par la terreur. Proscrit au 18 fructidor, il parvint à se soustraire aux recherches de la police, et ne revint en France qu'après le 18 brumaire. Mais soit que le gouvernement lui inspirât peu de confiance, soit que dès lors il se fût voué à la cause des Bourbons, il retourna bientôt en Allemagne. A l'approche des armées françaises, il passa en Angleterre et s'établit à Londres où il concourut à la rédaction de l'*Ambigu*, (*voy.* PELTIER). A la restauration, nommé secrétaire du cabinet, il reçut des lettres de noblesse et sans doute il aurait joui d'une grande influence, si la mort ne l'eût enlevé à Paris le 25 octobre 1814. On a de lui : le *Moniteur secret*, ou *Tableau de la cour de Napoléon, de son caractère et de celui de ses agents*, Londres, 1813, Paris, 1814, 2 vol. in-8. C'est un recueil d'articles tirés de l'*Ambigu*.

COUCY (Thomas), seigneur de Coucy, Marle, La Fère et de Boves, comte d'Amiens, était d'un caractère cruel, et se révolta contre son père, vers l'an 1096. Le vidame et l'évêque d'Amiens voulant défendre les terres de l'église dont il voulait s'emparer, il tua dans une occasion trente hommes de sa propre main. Thomas fut excommunié par un concile de Beauvais en 1114, et depouillé par Louis le Gros du comté d'Amiens. Ayant ensuite, pour rentrer en grâce, doté l'abbaye de Prémontré de plusieurs biens en 1118, il recommença d'abord ses premières violences; ce qui obligea le roi à aller l'assiéger dans son château de Coucy, d'où ayant voulu faire une sortie, il fut mortellement blessé par Raoul, comte de Vermandois. Il expira peu après dans la ville de Laon, où on l'avait conduit prisonnier.

COUCY (ENGUERRAND II, surnommé *le Grand*, seigneur de) rendit la place de Coucy plus forte qu'elle ne l'avait été auparavant, refit le château,

y bâtit une grosse et magnifique tour, qu'il accompagna de quatre autres moins considérables, environna la ville de fortes murailles, et fit encore construire d'autres châteaux sur ses terres avec une extraordinaire dépense. Ayant servi le roi Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines en 1214, il accompagna l'année suivante le prince Louis de France, depuis roi sous le nom de Louis VIII, à l'expédition d'Angleterre; mais en 1216, il fut excommunié par ordre du pape Honoré III, pour avoir ravagé les terres de l'église de Laon, et fait le doyen prisonnier. Absous en 1218, il se ligua, sous le règne de saint Louis, avec Henri III, roi d'Angleterre, et Pierre dit *Mauclerc,* duc de Bretagne, en apparence contre Thibault, comte de Champagne; mais le dessein principal de la ligue était d'ôter la couronne au roi. On lit dans les anciennes chroniques, qu'on l'offrit à Enguerrand, et que les principaux ligués parlèrent de l'élever sur le trône. Quoi qu'il en soit, la reine Blanche dissipa bientôt par sa prudence ce dangereux parti, et Coucy rentra dans le devoir. Le roi le manda en 1236 à Saint-Germain-en-Laye, afin de servir sa majesté contre le même Thibault, qui était devenu roi de Navarre, et qui semblait former des projets contre elle. Appelé par le même prince en 1242, pour marcher contre Hugues, comte de la Marche, il ne put s'y rendre, la mort l'ayant enlevé en 1243.

COUCY (ENGUERRAND VII, seigneur de), passa, après la prise du roi Jean à la bataille de Poitiers, en Angleterre, avec des otages, pour la délivrance de ce prince. Il s'y rendit si agréable au roi Edouard III, qu'il le choisit pour son gendre, le fit comte de Bedfort, et lui donna le comté de Soissons, que Gui de Blois avait abandonné à ce monarque pour regagner sa liberté. Revenu en France, et voyant que la guerre s'allumait entre ce royaume et celui d'Angleterre, il se retira en Lombardie pour n'être point forcé à prendre les armes contre son beau-père, et embrassa le parti du pape Grégoire XI contre Barnabo Visconti. Il revint à la fin trouver le roi Charles V, qui l'envoya en Bretagne pour des affaires importantes en 1368, et lui donna des troupes pour passer en Allemagne et y faire valoir les droits de sa mère sur le duché d'Autriche. N'ayant pu réussir à conclure la paix avec l'Angleterre, il prit ouvertement le parti du roi, l'aida à reprendre Cherbourg, Carentan et autres places au roi de Navarre, comte d'Evreux. Le roi Charles fut si satisfait de ses services, qu'il voulut lui donner l'épée de connétable qu'il refusa. Ce prince le fit gouverneur de Picardie. Coucy fut employé à des négociations importantes en Bretagne et en Savoie, et accompagna Jean de Bourgogne comte de Nevers, fils de Philippe de France, surnommé *le Hardi*, à une expédition contre les infidèles en 1396, qui n'eut point de succès, Enguerrand ayant été fait prisonnier avec les principaux seigneurs qui l'accompagnaient. Il mourut l'année suivante. Les biens de cette maison sont passés dans celle de Bar, puis dans celle de Luxembourg, et enfin dans la maison royale de Bourbon, qui les a apportés à la couronne.

* COUDERET (dom), bénédictin, né à Vesoul, mort à Besançon en 1789, fut un des plus laborieux concurrents qui disputèrent les prix de l'académie de cette ville. Elle conserve de lui dans ses archives un grand nombre de *Mémoires* dont plusieurs ont été couronnés, entre autres: *Comment se sont établis les comtes héréditaires de Bourgogne? quelle fut d'abord leur autorité et de quelle nature était leur domaine? Histoire de la ville de Vesoul; Mémoire sur la ville de Gray,* etc.

COUDRETTE (Christophe), prêtre de Paris, né en 1701, mort dans cette ville le 4 août 1774, fut lié de très-bonne heure avec les partisans des solitaires de Port-Royal, et surtout avec l'abbé Boursier. Ses sentiments au sujet de la bulle *Unigenitus* lui attirèrent une prison de cinq semaines à Vincennes en 1735, et un séjour de plus d'un an à la Bastille en 1738. On a de lui: des *Mémoires sur le Formulaire*, 2 vol. in-12; l'*Histoire et analyse* du livre *De l'action de Dieu*, et diverses autres brochures polémiques. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire générale des jésuites* qu'il publia l'an 1761, 4 vol. in-12, à laquelle il ajouta un *Supplément* de 2 vol. en 1764. Les travaux que lui occasionna la composition de ce gros ouvrage, déjà parfaitement oublié, lui affaiblirent la vue, et il était presque aveugle lorsqu'il mourut. Les *Nouvelles ecclésiastiques* l'ont peint comme un saint: le public impartial sait apprécier ce témoignage.

COUEL (Jean), théologien anglais, né dans le comté de Suffolck en 1638, demeura à Constantinople depuis 1670 jusqu'en 1679, en qualité de chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre. A son retour il fut fait maître de l'église de Christ à Cambridge, et mourut en 1722. Pendant son séjour à Constantinople, il s'occupa à faire des *remarques sur l'état de l'église grecque*, qui ont été imprimées à Cambridge en 1722, in-fol.

COUGHEN (Jean), ministre anglais, avait une grande érudition, mais une tête peu saine. Comme il était hors du sein de la véritable religion, il la chercha vainement là où elle n'était pas: après bien des perplexités et des aventures plaisantes, il se fit quaker; puis il quitta cette secte pour reprendre son incertitude. Elle aboutit enfin à le faire auteur de la religion nouvelle des *pacificateurs,* qui subsiste encore en Angleterre. Leur but est de concilier entre elles toutes les religions, et de montrer que les sectes ne diffèrent que sur des articles peu importants; ce qui est en quelque sorte vrai dans la doctrine des sectes retranchées de l'Eglise, aucune d'elles n'ayant droit de faire valoir ses sentiments au-dessus de l'autre. La peste, qui ravagea Londres en 1665, enleva Coughen au monde et à ses variations (*voy.* MÉLANCHTHON, LENTULUS, SERVET).

COULANGES (Philippe-Emmanuel de), parisien, conseiller au parlement, puis maître des requêtes, mourut dans sa patrie en 1716, à 85 ans. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, et un esprit aisé et plein de grâces, il n'avait nullement celui que demandent les études sérieuses et les fonctions graves de la magistrature. On a de lui des *chansons,* dont on a donné deux éditions: la première, Paris, 1696, 1 vol. in-12; la seconde, 1698, 2 vol. in-12. Ces

chansons ont un mérite particulier; elles contiennent des anecdotes curieuses sur les événements de son temps : c'est par-là que ce genre frivole peut être encore utile. On trouve quelques-unes de ses *lettres* avec celles de sa cousine, Mme de Sévigné : elles sont gaies et faciles.

* COULOMB (Charles-Augustin de), célèbre physicien, né à Angoulême en 1736, entra de bonne heure au service, et devint lieutenant-colonel du génie. Il fut envoyé à la Martinique où il construisit le fort Bourbon et employé successivement à Rochefort, à l'ile d'Aix et à Cherbourg. Disgracié par le ministre de la marine, pour avoir combattu le projet de navigation présenté par les états de Bretagne, on ne tarda pas à lui rendre justice et il fut, en 1784, nommé intendant des eaux et fontaines de France. En 1786 on lui donna, sans qu'il l'eût demandée, la survivance à la place de conservateur des plans reliefs. Vers le même temps, l'académie des sciences dont il était membre depuis 1782, l'envoya en Angleterre étudier le système d'administration des hôpitaux. La révolution ayant supprimé toutes ses places, il ne se livra à l'étude qu'avec plus d'ardeur et fit sur l'électricité et le magnétisme d'importantes découvertes. Membre de l'institut à sa création, il devint plus tard inspecteur-général des études, et mourut le 23 août 1806. Outre un grand nombre de *mémoires* dans les recueils de l'académie des sciences et de l'institut, on a de lui : *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques sans employer aucun épuisement*, Paris, 1779, in-8, fig., 3e édit. 1819, in-8; *Théorie des machines simples*, Paris, 1820, in-4. Cette édition est augmentée de plusieurs mémoires. C'est à Coulomb que l'on doit l'instrument ingénieux qu'il nomma *balance de torsion*, dont il se servit pour découvrir les lois que suivent les attractions et les répulsions électriques et magnétiques, et pour déterminer la manière dont l'électricité se distribue à la surface des corps conducteurs.

COULOMBIÈRES. *Voy.* BRIQUEVILLE.

COULON (Louis), prêtre, né à Poitiers en 1605, sortit de la société des jésuites en 1640, et se livra à l'étude de l'histoire et de la géographie. On a de lui : un *Traité historique des rivières de France*, ou *Description géographique et historique des cours et débordements des fleuves et rivières de France, avec le dénombrement des villes, ponts et passages*, 1644, 2 vol. in-8, livre assez bon pour son temps, et même assez curieux pour le nôtre, mais qui manque d'exactitude; les *Voyages du fameux Vincent Le Blanc aux Indes orientales et occidentales, en Perse, en Afrique, Asie, Egypte, depuis l'an* 1567, rédigés par Bergeron, et augmentés par Coulon, 1648, 2 vol. in-4, curieux et utiles; *Lexicon Homericum*, Paris, 1643, in-8; plusieurs *ouvrages historiques*, moins estimés que ses productions géographiques. Coulon mourut vers l'an 1664.

* COULON (Claude-Antoine), né à Salins en 1746, fut grand-vicaire de M. de Suffren, évêque de Sisteron et de Nevers. Il prêcha l'avent à Versailles en 1787. Forcé de quitter la France, il passa en Angleterre où il se lia d'une étroite amitié avec le pieux abbé Carron (*voy.* ce nom), dont il partagea les travaux. Rentré en France avec le roi, il obtint le titre de son prédicateur ordinaire, et mourut à Paris en 1820, à 75 ans. Pendant son séjour à Londres, il publia l'*Abrégé de la défense de la déclaration du clergé de France en* 1682, de Bossuet, ou *Exposition des principales preuves établies par ce savant évêque, avec la réponse à toutes les plus importantes objections de ses adversaires*, Londres, 1813, in-8. L'abbé Coulon s'y montra un zélé partisan des principes de l'église gallicane.

COULON DE THEVENOT (A.), inventeur d'un système de *tachygraphie*, né à Paris en 1755, fit les premières expériences de sa méthode en 1779, devant une commission de l'académie des sciences, dont le rapport lui fut avantageux. En 1787 il eut l'honneur de présenter son *traité de tachygraphie* au roi, qui lui fit expédier un brevet de tachygraphe. A l'Assemblée constituante l'on mit en pratique sa méthode, pour rendre compte des séances et reproduire les discours des orateurs. Plus tard il sollicita des encouragements des conseils; et n'ayant pu en obtenir il se vit forcé d'accepter un emploi subalterne dans l'administration des hôpitaux militaires. En 1813, il était à l'armée l'Allemagne; après la bataille de Leipsig (le 18 octobre), il fut dépouillé par des cosaques sur la route de Bohême. Il avait reçu plusieurs blessures, ses pieds étaient gelés; il mourut d'épuisement et de misère en 1814, âgé de près de soixante ans. Sa *tachygraphie* a été réimprimée un grand nombre de fois. L'édition la plus récente est de 1827, in-4; c'est la 20e.

* COUPÉ (l'abbé, Jean-Louis-Marie), ancien professeur et conservateur des manuscrits à la bibliothèque royale, né à Péronne vers 1733, mort au mois de mai 1818, a publié : *Dictionnaire des mœurs*, 1773, 1 vol. in-8; *Essai de traductions de quelques épîtres et poésies latines de Michel de l'Hôpital, avec des éclaircissements sur sa vie et sur son caractère*, 1778, 2 vol. in-8; *Variétés littéraires*, 1786-88, 8 vol. in-8; des *Traductions du théâtre de Sénèque*, 1795, 2 vol. in-8; des *Opuscules d'Homère*, 1796, 2 vol. in-8; des *Œuvres d'Hésiode*, 1796, 2 vol. in-18; de l'*Eloge de l'âne*, d'Heinsius, 1795, in-18; des *Sentences de Théognis et de Phocylides*, 1798, in-8; on lui doit encore *Soirées littéraires*, 1795, 1800, 20 vol. in-8. C'est un recueil d'extraits fait avec goût. *Spicilége de littérature ancienne et moderne*, 1802, 2 vol. in-8. Il a été l'un des collaborateurs de la *Bibliothèque des romans* et de l'*Histoire universelle des théâtres*, 1779, 13 vol. in-8.

COUPERIN (Louis), natif de Chaume, petite ville de Brie, organiste de la chapelle du roi, mérita par son talent supérieur qu'on créât pour lui la charge de dessus-de-viole. Il fut emporté d'une mort précoce vers 1665, à 35 ans, et laissa trois suites de *pièces de clavecin* manuscrites, très-estimables pour le travail et le goût. Les connaisseurs les conservent dans leurs cabinets.

COUPERIN (François), neveu du précédent, mort à Paris en 1733, à 65 ans, perdit de bonne heure son père Charles Couperin, habile organiste, et ajouta un nouvel éclat à son nom par l'excel-

lence de ses talents. Louis XIV le fit organiste de sa chapelle, et claveciniste de sa chambre. Il réussissait également dans ces deux instruments, touchant l'orgue avec autant d'art que de goût, et jouant du clavecin avec une légèreté admirable. Sa composition en ce dernier genre est d'un goût nouveau. Ses diverses *pièces de clavecin*, recueillies en 4 vol. in-fol., offrent une excellente harmonie, jointe à un chant aussi noble que gracieux, et aussi naturel qu'original. Ses divertissements intitulés *les Goûts réunis*, ou *l'Apothéose de Lulli et de Corelli*, ont été applaudis comme ses autres ouvrages, non-seulement par les Français, mais aussi par tous les étrangers qui aiment la bonne musique.

COUPERIN (Armand-Louis), organiste de la chapelle de Louis XVI, se distingua également par la science et le charme ds ses compositions, par l'exécution la plus brillante, ainsi que par l'art d'enseigner et de former des élèves, art héréditaire dans sa famille. Il était recommandable par les qualités du cœur les plus estimables, par une piété vraiment exemplaire, ennemie de tout faste et de tout appareil, par l'aménité d'un caractère sensible et bienfaisant, par la simplicité et la régularité de ses mœurs, par la délicatesse de ses sentiments, qui a nui plus d'une fois à sa fortune, et surtout par sa modestie, qui lui faisait cacher, avec le plus grand soin, tout ce qu'il pouvait dérober au public de l'éclat de son mérite; témoin les *motets* qu'il a composés pour des maisons religieuses, et qui auraient fait à un musicien la plus belle réputation, mais qu'il n'a jamais voulu livrer au grand jour de l'impression ni de la publicité. Il a constamment refusé de travailler pour le théâtre, malgré les vives sollicitations des maîtres de l'art, qui l'assuraient du succès le plus brillant. Le premier février 1789, comme il revenait de l'église de Notre-Dame, il fut renversé et foulé par un cheval; il mourut le lendemain dans les douleurs les plus aiguës.

* COUPIGNY (André-François de), né à Paris le 10 janvier 1766, chef de division au ministère des cultes créé par Napoléon, cessa d'exercer ces fonctions peu de temps après la mort du ministre Portalis, et vécut dès ce moment dans la retraite où il se livra aux occupations littéraires qui ont attaché à son nom quelque célébrité. Doué d'une humeur enjouée et épigrammatique, il n'a pourtant guère composé que des poésies sentimentales et des *romances* dont quelques-unes ont eu un succès populaire. Coupigny fut longtemps choyé et redouté des artistes des théâtres de Paris qui craignaient ses critiques piquantes, jusqu'au moment où les épigrammes des petits journaux le firent oublier. Sur la fin de sa vie, il devint un déterminé pêcheur à la ligne; il lui arrivait souvent de faire cent lieues dans les chaises de poste de ses amis pour aller pêcher quelque poisson qui ne se trouvait pas dans la Seine. Il a consigné le fruit de sa longue expérience dans un *Traité de la pêche* fort spirituel et fort piquant. Un seul trait, emprunté aux derniers jours de sa vie, suffira pour faire apprécier le véritable caractère de cet écrivain que l'on jugerait bien mal d'après le ton sérieux de ses œuvres. Quelques jours avant de mourir, il fit venir chez lui un menuisier et lui commanda lui-même sa bière en demandant le prix de ce travail. « Dam! monsieur, » répond l'ouvrier, que voulez-vous que je vous » dise? vous devez savoir le prix de ces choses-là. » — Eh! comment diantre veux-tu que je le sache? » réplique Coupigny, il me semble que c'est bien la » première fois que je me fais enterrer. » Il est mort à Paris le 16 juillet 1835.

COUPLET (Philippe), jésuite, né à Malines vers 1628, alla à la Chine en qualité de missionnaire l'an 1659, et revint en 1680. S'étant rembarqué pour y faire un second voyage, il mourut dans la route en 1692. Il a composé quelques ouvrages en langue chinoise, et plusieurs en latin; il travailla, avec les Pères Prosper Intorcetta, Christian Herdrich et François Rougemont, à l'ouvrage intitulé *Confucius Sinarum philosophus; sive scientia sinica latine exposita*, imprimé par ordre de Louis XIV, Paris, 1687, in-fol.; il est rare. On y traite de la morale et de la politique des Chinois; et dans la préface on expose la théologie et les mœurs de ce peuple. On sent bien que tout cela est montré du côté le plus beau. Après cela vient la *Vie de Confucius*, puis les annales que l'on fait remonter fort mal à propos 2952 ans avant J.-C. *Catalogus PP. societatis Jesu qui imperio Sinarum fidem Christi propagarunt*, Paris, 1686. Il l'avait d'abord composé en chinois. C'est une histoire des jésuites qui ont travaillé à étendre la foi dans la Chine. *Historia nobilis feminæ, Candidæ Hiu, christianæ Sinensis.* Cette histoire parut en français, à Paris, en 1688: elle a été traduite en espagnol et en flamand; *Relatio de statu et qualitate Missionis Sinicæ.* Elle se trouve presque tout entière dans le *Propylæum Maii* des *Acta sanctorum.*

COUPLET (Claude-Antoine), né à Paris, et membre de l'académie royale des Sciences de cette ville, possédait à fond l'hydraulique et l'hydrostatique. La ville de Coulanges-la-Vineuse en Bourgogne était aussi riche en vin, qu'elle était pauvre en eau; ses habitants étaient obligés d'aller la chercher à une lieue de la ville. Après plusieurs tentatives infructueuses, Couplet, invité par M. d'Aguesseau, seigneur de Coulanges, se rendit sur les lieux au mois de septembre 1705, trouva ce trésor caché, dans le sein de la terre, et fit jaillir l'eau dans la ville en abondance, le 21 décembre de la même année. Cette découverte qui ne coûta pas trois mille livres, valut à l'auteur une devise et l'inscription suivante:

> Non erat ante fluens populis sitientibus unda:
> Ast dedit æternas arte Cupletus aquas.

La devise représente un *Moïse* qui tire de l'eau d'un rocher entouré de ceps de vigne, avec ces mots: *Utile dulci*. On dit que le premier juge de la ville, devenu aveugle, ne voulut s'en fier qu'au rapport de ses mains qu'il plongea plusieurs fois dans une eau qui devait repeupler une ville qu'on était sur le point d'abandonner. Couplet, avant de retourner à Paris, donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau, et à Courson ceux de recouvrer une source perdue. Il mourut à Paris le 15 juillet 1722, âgé de 81 ans, dans les sentiments les plus chrétiens et les plus édifiants.

* COUPPÉ (G.-H.), sénéchal à Lannion (Côtes-du-Nord), fut député à la Convention, où dans le procès du roi il vota la détention et le bannissement à la paix. Après le 31 mai, craignant de partager le sort des girondins, il prit la fuite; mais arrêté à Nantes, et ramené à Paris, il déclara que la crainte de voir se renouveler les scènes des 2 et 3 septembre l'avait déterminé à quitter son poste. Considéré comme démissionnaire, il fut remplacé par son suppléant, et ne rentra à la Convention qu'après le 9 thermidor. Couppé fit partie du conseil des cinq-cents, et fut, en 1800, nommé juge d'appel, puis président du tribunal criminel des Côtes-du-Nord. Il entra, en 1803, au corps législatif, et siégea plus tard à la cour royale de Rennes. Il vivait, retiré dans une de ses propriétés, à Tonquédec, près de Lannion, lorsque le choléra l'enleva en 1832.

* COUPPÉ (Jacques-Michel), dit *de l'Oise*, né en 1725, embrassa l'état ecclésiastique et fut successivement pourvu de modestes bénéfices. Il était, en 1789, curé de Sermaise, près de Compiègne. Ayant embrassé les principes de la révolution, il fut nommé président du district de Noyon, et ensuite député du département de l'Oise à l'assemblée Législative, où il appuya la ridicule motion de Cambon tendant à obliger les ecclésiastiques à monter la garde en personne. Réélu à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel ni sursis. A son retour d'une mission dans les départements de l'Est, il fut nommé président du club des jacobins; mais tout le zèle qu'il n'avait cessé de montrer ne l'empêcha pas d'être expulsé de ce club, pour avoir osé se prononcer contre le mariage des prêtres. Il concourut au 9 thermidor et ne s'occupa plus que d'objets d'économie politique. Après la session, il passa au conseil des cinq-cents par suite de la réélection des deux tiers des conventionnels Il n'y parla qu'une fois sur les encouragements que l'on devait accorder aux manufactures de laine, et tombé dans l'obscurité, mourut en 1800, à l'âge de 75 ans.

COUR (Didier de la), né à Monzeville à 3 lieues de Verdun, en 1550, se consacra à Dieu dans l'ordre de Saint-Benoit. Devenu prieur de l'abbaye de Saint-Vanne à Verdun, il entreprit d'y introduire la réforme, et y réussit par sa conduite autant que par son zèle. Dieu bénit son travail, et bientôt les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier dans les Vosges, dédiée à saint Hidulphe, suivirent son exemple. Ce fut l'origine de la nouvelle congrégation, connue sous le nom de *Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe*, approuvée par Clément VIII en 1604. La réforme de ces monastères fut suivie de plusieurs autres dans les Pays-Bas, dans la Lorraine, dans la Champagne, dans la Normandie, dans le Poitou, etc. Le grand nombre de maisons qui s'offraient tous les jours, obligea dom Didier de La Cour, de proposer l'érection d'une nouvelle congrégation en France, sous le nom de *Saint-Maur*. On jugea qu'il y aurait trop de difficultés et d'inconvénients, surtout en temps de guerre, d'entretenir le commerce et la correspondance nécessaires entre les monastères de Lorraine et de France, réunis dans une seule et même congrégation. Ces deux congrégations de Saint-Vanne et de Saint-Maur se sont illustrées par de savants ouvrages et leur zèle pour la religion; mais l'iniquité des temps a entraîné dans les nouvelles erreurs un grand nombre d'individus, au grand regret de la généralité de l'ordre. Celle de Saint-Maur a essuyé d'étranges dégâts, et a vu sortir de son sein une multitude d'écrivains fanatiques et emportés, qui n'ayant rien de l'érudition de leurs prédécesseurs, mais profitant de l'ignorance et de la légèreté du siècle, ont essayé de porter des coups funestes aux dogmes et à la hiérarchie de l'église catholique. Le pieux instituteur, loin de prévoir les fruits amers qui devaient croître un jour dans son plus cher ouvrage, mourut en odeur de sainteté en 1623, dans sa 72e année, simple religieux de l'abbaye de Saint-Vanne. On a publié sa *Vie* en 1772, in-12.

COURAYER (Pierre-François Le) naquit à Rouen en 1681. Etant entré dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, il fut nommé bibliothécaire de Sainte-Geneviève à Paris, et y chercha à se faire un nom par son opposition à la bulle *Unigenitus*, car c'était dans ce temps-là un moyen de célébrité pour bien des gens. Cependant le jansénisme ne paraissant pas l'illustrer assez tôt, il voulut paraître anglican et publia sa *Dissertation sur la validité des ordinations anglicanes*, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12. Dès que cet ouvrage parut, plusieurs savants indignés prirent la plume pour le combattre. Les journalistes de Trévoux, dom Gervaise, le jésuite Hardouin, le jacobin Le Quien attaquèrent avec force le nouveau système. Le bibliothécaire de Sainte-Geneviève, bien éloigné de reconnaître ses torts, les augmenta considérablement par une *Défense* de sa Dissertation, qu'il publia l'an 1725, en 4 vol. in-12. Cette réponse, écrite avec beaucoup de hauteur et peu de raison, fut flétrie, ainsi que la dissertation, par l'archevêque de Paris, par un grand nombre d'évêques, et supprimée par un arrêt du conseil du 7 septembre 1727. Le Père Le Courayer, à l'imitation de tous les sectaires, d'abord intrigants et disssimulés, puis morguant et bravant tout, leva le masque et passa en Angleterre, où deux seigneurs lui accordèrent une place à leur table, l'un en été et l'autre en hiver. Cet apostat mourut le 16 octobre 1776. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui: une *Relation historique et apologétique des sentiments du Père Le Courayer, avec les preuves justificatives des faits avancés dans l'ouvrage*, Amsterdam, 1729, 2 tomes in-12. Ce livre ne fit que soulever davantage contre lui les catholiques: il y prétend que la décision des conciles généraux ne dispense pas d'examiner. L'*Histoire du concile de Trente, de Fra-Paolo, traduite de nouveau de l'italien en français avec des notes critiques, historiques et théologiques*, Londres, 1736, 2 vol. in-folio, Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4. Trévoux (sous le titre d'Amsterdam), 3 vol. in-4, avec la défense de cette version par l'auteur. Le style est clair, mais les remarques sont infectées de l'esprit de secte et des erreurs de l'auteur: il y établit une espèce d'indifférentisme qui ne peut que conduire à une irréligion absolue. L'*Histoire de la réformation par Sleidan, traduite du*

*latin en français*, 1767, 3 vol. in-4. Cet ouvrage est accompagné de *notes* abondantes, où l'auteur discute des faits qu'il a soin d'ajuster à ses vues.

* COURBEVILLE (François de), jésuite français, a traduit un grand nombre d'ouvrages de piété et de morale, parmi lesquels on remarque : le *Directeur dans les voies du salut*, Paris, 1728, in-12; et les *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut*, du P. Pinamonti, 1737, in-12; *De la critique du théâtre anglais, comparée avec l'opinion des auteurs, tant profanes que sacrés, touchant le spectacle*, 1715 (*voy.* Collier); *Le Heros*, Paris, 1725, in-12; l'*Homme universel*, Paris, 1723, in-12; et *Les Maximes*, Paris, 1730, in-12; *Politique de Ferdinand le Catholique*, Paris, 1732, in-12; (*Voy.* Gracian). *La conversion d'un pécheur*, réduite en principes, du P. Fr. de Salazar, Paris, 1730; *La vie de dona Camille, princesse des Ursins-Borghèse*, Paris, 1737, in-12.

COURBON (le marquis de) naquit en 1638, au bourg de Château-neuf-du-Rhône en Dauphiné, d'une famille peu riche. Né avec beaucoup de penchant pour les armes, il s'échappa du collége et alla servir comme volontaire dans l'armée des Pays-Bas. La France et l'Espagne ayant signé la paix bientôt après, il résolut d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Des voleurs l'ayant entièrement dépouillé en traversant les Pyrénées, un ermite français, nommé du Verdier, lui prêta 50 piastres pour retourner dans sa patrie, où l'on recommençait à faire des levées. Après diverses aventures, il fit un voyage à Rome, et passa ensuite dans les troupes de l'évêque de Munster; il y fut fait capitaine de cavalerie. La paix ayant été conclue entre la France et l'empire, il obtint son congé pour aller voir ses parents. Comme il était à la fenêtre d'une hôtellerie à Pierrelatte en Dauphiné, il aperçut l'ermite qui l'avait si obligeamment traité en Espagne, lui rendit ses 50 piastres, et le quitta sans qu'ils se soient jamais revus : conduite qui prouve que la reconnaissance n'était pas une de ses qualités. De retour en Allemagne, il servit dans les troupes de l'empereur contre les Turcs, et après la mort du comte de Rimbourg, ministre d'état, et grand-maitre de toutes les monnaies de l'empire, il épousa sa veuve qui lui apporta des biens considérables. Les Vénitiens ayant obtenu la permission de lever des troupes sur les terres de l'empire, le marquis de Courbon fut mis à la tête d'un régiment de dragons. Son mérite l'éleva au grade de maréchal des camps et armées de la république, et à celui de commandant en chef sous le généralissime. Il contribua beaucoup par sa valeur et par sa prudence à la prise de Coron, et à celle de Navarin. Il fut emporté d'un coup de canon au siége de Négrepont en 1688. Une passion démesurée pour la gloire le portait toujours aux entreprises les plus éclatantes. Il fut regardé comme un aventurier, mais heureux et habile. Aimar, juge de Pierrelatte, son intime ami, publia sa *Vie* à Lyon en 1692, in-12.

COURBON, docteur en théologie et curé de Saint-Cyr, est principalement connu par ses *Entretiens spirituels sur les principaux devoirs des personnes consacrées à Dieu, et autres qui tendent à la perfection*, Paris, 1712, 2 parties in-12, ouvrage estimé, où l'auteur a réuni tout ce qui peut entretenir et réveiller l'esprit de religion. L'édition la plus récente est de 1776.

COURCELLES (Thomas de), né à Ayencourt, près de Montdidier en Picardie, en 1402, brilla beaucoup par son savoir et son éloquence dans l'université de Paris, dont il fut recteur en 1430, et le député en plusieurs occasions d'éclat. Il assista en 1438 au concile de Bâle, en qualité de docteur en théologie; et à celui de Mayence en 1441, comme orateur de l'université. Charles VIII l'employa aussi en plusieurs négociations importantes concernant les affaires ecclésiastiques. Elu doyen de l'église de Paris, il prononça en cette qualité l'*oraison funèbre* de ce prince à Saint-Denis en 1461. Il était en même temps chanoine d'Amiens, et curé de la paroisse de Saint-André-des-Arcs. Il mourut en 1469, avec la réputation de théologien profond, d'orateur éloquent, et d'habile négociateur : talents auxquels une grande modestie ajoutait encore un nouveau lustre.

COURCELLES (Pierre de), né à Candes en Touraine, publia, en 1557, une *rhétorique française*, précédée d'une dédicace vraiment originale, adressée à une abbesse de Jouarre. L'auteur la traite de *très-illustre princesse*, et lui fait de sérieux compliments sur l'*invincible puissance de sa crosse*. Rien ne peut engager à lire un pareil ouvrage, que l'envie de bien connaître l'état de l'éloquence française vers le milieu du XVI^e^ siècle; et sous cet aspect, celui-ci est un des meilleurs et un des mieux écrits de son temps.

COURCELLES (Etienne de), né à Genève en 1586, exerça le ministère en France pendant plusieurs années. Ayant été déposé, il passa en Hollande, et se fit un grand nom parmi les protestants arminiens. Il professa la théologie dans leurs écoles, après le fameux Simon Episcopius, qu'il n'a fait souvent qu'abréger dans ses ouvrages, mais d'une manière fort nette. Il mourut en 1658. Outre ses productions théologiques, qui furent imprimées in-fol. chez Daniel Elzevir en 1675, on a de lui une nouvelle édition du *nouveau Testament* grec, avec diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits.

COURCHETET (d'Essans, Luc de), né à Besançon le 24 juin 1695, fut intendant de la maison de la reine et secrétaire des villes anséatiques, et mourut le 2 avril 1776. Il a donné *Histoire des négociations et du traité de paix des Pyrénées*, Amsterdam (Paris), 1750, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est assez intéressant. C'est proprement le récit ou l'exposé des degrés par lesquels on est parvenu au traité des Pyrénées, dont le grand objet fut le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne Marie-Thérèse. *Histoire du traité de paix de Nimègue, suivie d'une dissertation sur les droits de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, et des pièces justificatives*, Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-12. Cette histoire, qui s'étend depuis 1667 jusqu'en 1679, est une suite de l'ouvrage précédent. L'auteur assure qu'il a travaillé sur les dépêches des ambassadeurs de France, dont il a eu communication. *Histoire du cardinal de Granvelle*, premier archevêque de Ma-

lines, ministre de Charles-Quint et de Philippe II, Paris, 1761, 2 vol. in-12; réimprimée à Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, avec une préface historique et critique.

COURCILLON. *Voy.* DANGEAU.

* COURET DE VILLENEUVE (Martin), imprimeur né le 25 mai 1718 à Orléans, s'occupa de perfectionner les procédés typographiques, et donna des éditions estimées, parmi lesquelles on distingue celles d'*Horace*, avec les comment. de J. Bond, 1767, in-12; et des *Fables de Phèdre*, 1773, in-24. On lui doit : le *Trésor du Parnasse*, ou *le plus joli des recueils*, 1770, 6 vol. in-12. Les *affiches orléanaises*, fondées en 1764, et qui furent continuées par son fils (dont l'art. suit) jusqu'en 1790. Il mourut le 21 octobre 1780. — Louis-Pierre COURET DE VILLENEUVE, né en 1749, fils du précédent, marcha sur ses traces, et perfectionna même quelques-uns de ses procédés; mais de fausses spéculations et la révolution l'obligèrent de fermer son imprimerie. Lorsque les écoles centrales s'ouvrirent, il fut nommé professeur de grammaire générale à Gand, où il jouissait de l'estime publique, lorsqu'il tomba dans la Lys et s'y noya le 20 janvier 1806, sans qu'on ait pu retrouver son corps. De ses presses sortirent les 7 premiers vol. du *Cours d'agriculture* de Rozier, dont il fut un coopérateur, la *Bibliothèque des poètes italiens*, 21 vol. in-8, qu'il enrichit de *préfaces* et de *notes*, et le *Recueil amusant des voyages* (*voy.* J. P. BERENGER). On lui doit *Prodromus floræ Aurelianensis* 1784, et quelques autres ouvrages.

* COURIER (Paul-Louis), helléniste et pamphlétaire, né à Paris en 1773, entra, en 1792, dans l'artillerie, sans renoncer à l'étude des lettres, et parvint au grade de chef d'escadron. Après la bataille de Wagram, il donna sa démission, et voyagea en Italie, où il séjourna quatre années. Étant à Florence, en 1810, il découvrit dans la bibliothèque Laurentine, un manuscrit complet du roman de Longus. En le collationnant il eut le malheur de laisser tomber de l'encre sur le passage inédit. Le conservateur de la bibliothèque l'accusa de l'avoir fait exprès pour s'approprier le bénéfice de cette découverte. Courier répondit à cette accusation dans sa *Lettre à M. Renouard, sur une tache*, etc., et fit imprimer à ses frais le fragment, qu'il distribua dans toute l'Europe. Il avait épousé la fille de Clavier (*voy.* ce nom). Son beau-père étant mort il se mit sur les rangs pour lui succéder à l'académie des inscriptions; il ne fut point élu, et s'en vengea par une *Lettre à l'académie*, très-spirituelle, mais où perce le langage de la passion. Quelques lettres qu'il publia en 1819 dans le *Censeur*, révélèrent son talent original. Un pamphlet contre l'acquisition du domaine de Chambord fut condamné par le jury. Peu après, il fut de nouveau mis en jugement pour un écrit intitulé : *Pétition pour des villageois que l'on empêche de danser*, et fut acquitté. Courier eut recours en 1823 à la presse clandestine pour publier un assez grand nombre d'opuscules politiques. Mais il semblait revenir aux sujets d'érudition grecque, qui avaient été les premiers objets de ses études, lorsqu'il fut assassiné le 10 avril 1825, aux environs de sa maison de Vérets. Ses *œuvres* ont été publiées avec une notice d'Armand Carrel, Paris, 1830, 4 vol. in-8.

COURMONT. *Voy.* MARCHE-COURMONT.

* COURNAND (Antoine), littérateur, né en 1747 à Marseille, fut nommé en 1784 professeur au collége de France, et mourut à Paris le 25 mai 1814. C'est le premier ecclésiastique qui, pendant la révolution, ait renoncé au célibat. Ses principaux ouvrages sont : *Les styles*, poëmes, 1781, in-8; *Tableau des révolutions de la littérature ancienne et moderne*, 1786, in-8; *De la littérature des Turcs*, trad. de l'italien de Toderini, 1789, 3 vol. in-8; l'*Achilléide* de Stace, trad. en vers, 1800, in-12, et une traduction des *Géorgiques* qui, bien que très-inférieure à celle de Delille, mérite cependant d'être lue par les amateurs de l'antiquité.

COURT (Benoît le), né à Saint-Symphorien-le-Chatel dans le Lyonnais, chanoine de Lyon, fut homme d'esprit et habile jurisconsulte au XVI^e siècle. On a de lui un *Commentaire sur les Arrêts d'amour de Martial d'Auvergne*, imprimé à Lyon, 1533, in-4; et plusieurs fois depuis dans le XVI^e siècle. Toutes ces éditions sont rares et recherchées des curieux. La plus récente, 1731, in-12, est due à l'abbé Lenglet du Fresnoy qui, suivant la coutume, l'a enrichie de plusieurs pièces peu communes. Ce *Commentaire* est le plus connu des ouvrages de Court à qui l'on doit encore : *Enchiridion juris utriusque terminorum*, ibid., 1543; *Hortorum libri XXX*, ibid., 1560, in-folio., rare et recherché.

COURT DE GÉBELIN. *Voy.* GÉBELIN.

* COURTALON-DELAISTRE (Jean-Charles), né en 1735 à Dieuville, mort en 1789, curé de Sainte-Savine de Troyes, donna à l'étude de l'histoire tous les moments que lui laissaient ses fonctions ecclésiastiques. Parmi ses ouvrages, on remarque sa *Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes*, 1783-86, 3 vol. in-8, et la *Vie du pape Urbain IV*, 1782, in-12. — COURTALON (l'abbé), précepteur des pages de Madame, est auteur d'un *Atlas élémentaire de l'empire d'Allemagne*, 1774, in-4, dans lequel il développe l'ancienne constitution du corps germanique.

* COURTANVAUX (François-César le TELLIER, marquis de), duc de Doudeauville, grand d'Espagne, capitaine-colonel des Cent-Suisses de la garde du roi, né à Paris en 1718, fit avec distinction, sous le maréchal de Noailles, son oncle, les campagnes de Bavière et de Bohême; mais sa santé l'ayant obligé, en 1745, de quitter la carrière militaire, il se livra dès lors à l'étude. Admis en 1764 à l'académie des sciences, il y lut des *mémoires* sur différents sujets de chimie, d'histoire naturelle, de géographie, de physique et de mécanique. En 1767, l'académie le choisit pour accompagner Messier et Pingré (*voyez* ce nom), dans un voyage qui eut lieu le long des côtes de la France et de la Hollande, pour constater la régularité des montres marines. Courtanvaux accueillait tous les projets utiles. Il fit exécuter à ses frais plusieurs instruments qui, sans lui, fussent demeurés inconnus, et ne dédaignait pas d'en fabriquer lui-même. Il présenta à l'académie un de ces instruments inventés par Jeaurat, sur lequel il avait gravé *Jeaurat invenit, Courtanvaux fecit*. C'é-

tait une marque d'amitié pour un de ses confrères qu'il estimait le plus. Il mourut en 1781. Son éloge par Condorcet fut lu la même année à *l'académie*.

COURTE-CUISSE (Jean de), *Joannes Brevis Coxæ* ou *de Brevi Coxa*, docteur de Sorbonne, député en 1395 par l'université de Paris à Benoit XIII et à Boniface IX qui se disputaient la tiare, pour les engager l'un et l'autre à y renoncer, signala son savoir et son éloquence. Il en fut récompensé par une charge d'aumônier du roi et ensuite par l'évêché de Paris en 1420. Le roi d'Angleterre était pour lors maître de cette ville. Ce prélat citoyen aima mieux se retirer à Genève, dont il fut évêque en 1422, que de lui obéir. Il mourut quelques années après. Son ouvrage le plus considérable est un *Traité de la foi, de l'Eglise, du souverain Pontife* et *du Concile*, publié par du Pin à la suite des *Œuvres de Gerson*.

COURTENAY (Josselin de), comte d'Edesse, issu d'une maison ancienne et illustre, dont l'héritière épousa Pierre, fils de Louis le Gros, roi de France, lequel prit le nom de sa femme. Il se distingua, pendant les croisades, par sa vertu et par son courage. Ce prince, tiré demi-mort de dessous les ruines d'une forteresse qu'il avait attaquée auprès d'Alep en Syrie l'an 1131, languissait dans son lit en attendant le dernier moment. Dans cet état, il apprend que le soudan d'Iconium, profitant de sa maladie, assiégeait une de ses places; il fait promptement assembler ses troupes, et après avoir vainnement exhorté son fils à se mettre à leur tête, il marche dans une litière contre son ennemi. Le soudan alarmé leva le siége et se retira; ce brave vieillard expira bientôt après. Son armée rapporta son corps dans la ville d'Edesse. La famille de Courtenay, descendue du fils de Louis le Gros, et qui a produit des empereurs de Constantinople et plusieurs autres personnes illustres, n'a pu fournir un prince du sang reconnu. On n'a jamais voulu convenir de leur descendance par mâles du roi Louis le Gros. Hélène, dernier rejeton de cette maison, ayant pris le titre de princesse du sang royal de France dans son contrat de mariage avec Louis de Baufremont, il fut supprimé par arrêt du parlement du 7 février 1737. Son frère Charles-Roger est mort le dernier mâle de cette maison, le 7 mai 1730, à 59 ans. La *Généalogie de cette maison* a été donnée par du Bouchet, Paris, 1661, in-folio. L'épître dédicatoire de cette *Histoire* adressée au roi, est si hardie, dit l'abbé Lenglet, qu'elle en devient téméraire. Les seigneurs de Courtenay présentèrent en vain leurs titres à Henri IV et à Louis XIV. Ce dernier prince leur répondit : « Si mon grand père vous a fait » tort en vous refusant le titre de princes du sang, » je suis prêt à le réparer. Mais nous ne sommes » que les cadets; prouvez-moi que les aînés vous » ont reconnus, et je vous reconnais à l'instant. »

* COURTÉPÉE (Claude), prêtre, né à Saulieu en 1721, fut sous-principal du collége de Dijon et mourut en 1782. On lui doit : *Description historique et topographique du duché de Bourgogne*, Dijon, 1774-85, 7 vol. in-8; c'est l'ouvrage le plus complet en ce genre. Un libraire de Dijon, M. Lagier, aidé de quelques gens de lettres, en publia une seconde édition augmentée de plusieurs pièces curieuses, dont il a paru 2 vol. en 1848 (février); *Histoire du duché de Bourgogne*, Dijon, 1777, in-12. Il a fourni beaucoup d'articles au *Dictionnaire géographique* de l'abbé Ladvocat (*voy.* ce nom) et au supplément de *l'Encyclopédie*.

COURTILZ (Gratien de), sieur de Sandras, naquit à Paris en 1644. Après avoir été capitaine au régiment de Champagne, il passa en Hollande l'an 1683, pour y dresser un bureau de mensonges. Sa plume, féconde autant que frivole, enfanta une foule de romans, publiés sous le titre d'*histoires*, par-là même plus dangereux, parce que les fables qu'il débite passèrent à travers le peu de vérités qu'il y mêla. De retour en France en 1702, il fut enfermé à la Bastille, où on le retint très-étroitement neuf ans entiers, et il n'en sortit qu'en 1711. Ayant obtenu sa liberté, il épousa la veuve d'un libraire, et mourut en 1712 à Paris, âgé de 68 ans. On a de ce mauvais gazetier : la *Conduite de la France depuis la paix de Nimègue*, 1683, in-12, ouvrage dans lequel Courtilz vomit des impostures contre sa patrie; 1684, 2e partie; *Réponse* au livre précédent, dans laquelle il se bat contre lui-même; *Les nouveaux intérêts des princes*, exposés dans un style assez léger, mais très-souvent avec peu de vérité; La *Vie de Coligni*, en 1686, in-12. Il s'y travestit en religionnaire, quoiqu'il ait toujours professé la religion catholique. Ce livre est aussi inexact que mal écrit. Les *Mémoires de M. le comte de R.* etc., (qu'on désigne sous le nom de Rochefort), in-12, écrits avec légèreté et avec enjouement, et même, contre sa coutume, avec assez de vérité; *Histoire de la guerre de Hollande, depuis l'an* 1672 *jusqu'en* 1677, ouvrage qui l'obligea de sortir pour quelque temps des états de la république; *Testament politique de Colbert*, in-12, mis au rang de tant d'autres ouvrages de ce genre, dans lesquels, au lieu de voir l'esprit des testateurs, on ne voit que les rêves des imposteurs qui ont pris leurs noms. Il a l'effronterie de faire dire à Colbert que les évêques de France sont tellement dévoués aux volontés du roi, que s'il avait voulu substituer l'Alcoran à l'Evangile, ils y auraient donné les mains : calomnie atroce, et démentie par les sentiments universellement connus du clergé de France, qui fait assez voir la supposition de cet écrit; *Le grand Alcandre frustré*, ou *Les derniers efforts de l'amour et de la vertu*; Les *Mémoires de Jean-Baptiste de la Fontaine*: ceux d'*Artagnan*, 3 vol. in-12; ceux de *Montbrun*, in-12, ceux du *Marquis D....* que les gens oisifs ont lus, mais que les gens de goût ont rejetés; ceux de *M. de Bordeaux*, 4 vol. in-12, etc.; *Les Annales de Paris et de la cour*, *pour les années* 1697 *et* 1698, production frivole et romanesque. On lui attribue la *Vie du vicomte de Turenne*, in-12, publiée sous le nom de *Dubuisson*; *Les Mémoires de Tirconel*, composés sur les récits de ce duc, renfermé comme lui à la Bastille. Cet ouvrage est resté manuscrit; *Mercure historique et politique*, etc. Courtilz, familiarisé avec la calomnie, et ayant malheureusement de la facilité, publiait volume sur volume, sans épuiser ses fictions. Il a laissé des manuscrits pour faire 40 vol. in-12; collection de romans his-

toriques, qu'il aurait fallu enterrer avec son auteur : ce n'aurait pas été un grand mal d'y joindre ses ouvrages imprimés. « Son esprit, dit un critique, ne pouvait s'assujettir à aucune règle dans » ses compositions. Il est aisé de s'apercevoir qu'il » travaillait de mémoire, et sa mémoire a été souvent infidèle, plus souvent encore séduite par la » manie de l'extraordinaire. Ses écrits sont de nature à n'être jamais consultés par des écrivains » peu versés dans la connaissance de l'histoire. » Trop de confiance dans ces sortes d'ouvrages est » le vrai moyen de perpétuer les erreurs, et nous » n'en avons déjà que trop en matière historique. » On lui attribue les *Mémoires de Vordac*, qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils soient dignes d'en être par les aventures peu vraisemblables qu'on y raconte.

COURTIN (Antoine de), né à Riom en 1622, fut envoyé extraordinaire de France auprès de la reine Christine. Il remplit les devoirs de ce ministère avec autant de fidélité que de prudence. Louis XIV, satisfait de ses services, le nomma, à la prière de Colbert, résident général pour la France vers les princes et états du Nord. Cet habile négociateur mourut à Paris en 1685. Il n'avait pas moins d'attrait pour la piété et pour les lettres, que de talent pour les affaires. On a de lui *Traité de la civilité*, in-12; *Du Point d'honneur*, in-12; *De la Paresse*, ou *l'Art de bien employer le temps en toutes sortes de conditions*, in-12; *De la Jalousie*, in-12. Il y a de bonnes moralités dans ces différents livres; mais aussi des trivialités et des choses plates; Une traduction *du traité de la paix et de la guerre*, de Grotius, en 3 livres, Paris, 1687, 2 vol. in-4, effacée, selon quelques-uns, par celle de Barbeyrac, et que d'autres jugent beaucoup meilleure.

** COURTIN (Eustache-Marie-Pierre-Marc-Antoine), magistrat né en 1768 à Lisieux, se fit recevoir en 1790 avocat au parlement de Rouen. Lors du jugement de Louis XVI, il réclama l'honneur périlleux de défendre cet infortuné monarque devant la convention. Atteint par la réquisition, il partit dans un des bataillons de nouvelle levée, fut attaché comme secrétaire à différents états-majors, et rentra dans la vie civile en 1796. Plus tard il fut employé comme secrétaire-général de la liquidation au ministère de la guerre; mais une maladie grave l'ayant forcé d'interrompre ses fonctions, il fut remplacé. En 1803, substitut près de la cour criminelle de la Seine, il fut, en 1811, nommé avocat-général à la cour impériale de Paris. Pendant les cent-jours, désigné préfet de police par le gouvernement provisoire, il dut à la rentrée du roi se retirer en Belgique. Rentré en France en 1818, il reprit sa profession d'avocat, et s'occupa de la publication de l'*Encyclopédie moderne*, 1823-32, 26 vol. in-8, dont 2 de pl. Cet ouvrage, qui obtint un assez grand succès, a été réimprimé avec des additions. Courtin mourut à Garches, près de Saint-Cloud, au mois de février 1839, dans sa 71 année, laissant manuscrit un travail sur la *Police envisagée sous tous ses rapports*.

COURTIVRON (Gaspard DE CRÉQUI-MONTFORT, marquis de), de l'académie des sciences, né à Dijon en 1715, se distingua comme militaire et comme homme de lettres. Blessé à Fravenberg en Bohême, il fut obligé de quitter le service; depuis il ne s'occupa plus que de la culture des lettres, et mourut le 4 octobre 1785. Il est auteur d'un *Traité d'optique*, Paris, 1752, in-4, fait selon le système newtonien. Il a fait en société avec M. Bouchu, l'*Art des forges et fourneaux à fer*.

COURTOIS (Hilaire), avocat au Châtelet de Paris, naquit à Evreux sur la fin du XV^e siècle. Il a laissé un recueil de poésies latines, intitulé *Hilarii Cortesii, Neustrii, civis Ebroïci, Volantillæ*, Paris, 1555, in-8.

COURTOIS (Jacques), surnommé *le Bourguignon*, naquit en 1621 dans un village près de Besançon. Son père était peintre; le fils le fut aussi, mais d'une manière bien supérieure. Il suivit pendant trois ans une armée. Il dessina les campements, les siéges, les marches, les combats dont il fut témoin, genre de peinture pour lequel il avait beaucoup de talent. Ses ouvrages offrent une action et une intelligence peu communes, de la force et de la hardiesse, un coloris frais et éclatant. Ses ennemis et ses envieux l'ayant accusé sans aucun fondement d'avoir empoisonné sa femme, il chercha une situation plus paisible chez les jesuites, et en prit l'habit. La maison dans laquelle il fut reçut fut bientôt ornée de plusieurs beaux morceaux de peinture. Il mourut à Rome en 1676. Ses principaux ouvrages sont à Rome. Parrocel le père fut son élève.

COURTOIS (Guillaume), frère du précédent, mort en 1679. Disciple de Pierre de Cortone, il se fit aussi admirer par ses talents pour la peinture. Il fut employé par le pape Alexandre VII, qui, charmé de son travail, lui donna une chaine d'or avec son portrait. Peu de peintres ont aussi bien traité l'histoire que lui.

* COURTOIS (Edme-Bonaventure), né à Arcis-sur-Aube, en 1755, était receveur du district en 1790. Député à l'assemblée Législative, il ne s'y fit point remarquer, mais renvoyé à la convention il y vota la mort du roi, sans appel ni sursis. Chargé d'une mission dans la Belgique, où se trouvait déjà Danton (*voy.* ce nom), il fut comme lui soupçonné de dilapidations. Après le 9 thermidor, il fit partie de la commission chargée d'examiner les papiers saisis chez Robespierre, et en fut nommé rapporteur (*Voy.* LAYA). Il entra depuis au comité de sûreté générale. Lors de l'insurrection du 1^er prairial, il se signala par son zèle contre les jacobins. Après la session il passa au conseil des Anciens, dont il fut président le 20 avril 1797. Il concourut à la révolution du 18 brumaire, et fut nommé membre du tribunat; mais les accusations qui avaient autrefois pesé sur lui, s'étant renouvelées, il fut compris dans la première élémination. En 1816, Courtois se retira à Bruxelles, où il est mort le 6 décembre de la même année. Il avait essayé d'obtenir son rappel, en faisant remettre à Louis XVIII, la lettre à Madame Elisabeth, connue sous le nom de testament de la reine Marie-Antoinette. Son *Rapport sur les papiers trouvés chez Robespierre*, Paris, nivose an 3, in-8, de 408 pages, est un document d'une haute importance; il fait partie de la *collection des Mé-*

*moires sur la révolution*. On doit y réunir un second *Rapport fait au nom des comités de salut public et de sûreté générale sur les événements du 9 thermidor*, Paris, an 4, in-8. Courtois était un bibliophile distingué; le *catalogue* de sa bibliothèque, qui fut vendue après sa mort, est remarquable surtout par une belle suite de poëtes latins modernes.

* COURTOIS (Richard-Joseph), naturaliste, né à Verviers, en 1806, à peine âgé de seize ans, remporta la médaille d'or pour un mémoire sur une question de botanique proposée par l'université de Gand. Reçu docteur en médecine à 19 ans, il publia, en 1828, la *Statistique du pays de Liége*, 2 vol. Un *Mémoire sur les tilleuls de l'Europe*, présenté à l'académie de Bruxelles, lui valut, en 1834, le titre de membre correspondant. Il mourut prématurément à Liége, sous-directeur du jardin botanique de l'université de cette ville, le 14 avril 1835. Son principal ouvrage est le *Compendium floræ belgicæ*. Il a eu part au *choix de plantes de la Belgique*, Liége, 1826, in-fol.

** COURTOIS (Claude-Etienne) naquit le 8 mars 1792, à Pusey (Haute-Saône), d'une honnête famille de cultivateurs, où il puisa l'amour de la simplicité et de solides principes de religion et de morale. L'un des plus brillants élèves du collége de Vesoul, son goût, sa piété, le portèrent vers l'état ecclésiastique. Après s'être distingué dans ses études au grand-séminaire de Besançon, il y fut ordonné prêtre en 1816. Il passa trois ans comme professeur dans le pensionnat ecclésiastique de Laviron, prés de Baume-les-Dames, et fut ensuite nommé vicaire de St.-Anatoile à Salins. Dès lors il montra son talent pour la prédication et la composition littéraire. Il travaillait beaucoup ses sermons et les communiquait aux personnes qui pouvaient lui donner d'utiles conseils. Sa réputation de gravité, de jugement solide et de talents oratoires, l'appela en qualité de directeur et de professeur d'Ecriture sainte au séminaire de Besançon. Il en fut pendant plusieurs années une des lumières. Il s'y trouvait en même temps que M. l'abbé Gaume, M. Gousset, aujourd'hui archevêque de Reims, et M. Cart, évêque de Nîmes, tous restés ses amis. Mgr. de Rohan, qui l'appréciait, le nomma chanoine, et Mgr. de Reims, vicaire général honoraire. Sa santé l'ayant forcé de quitter les pénibles fonctions de l'enseignement, il fut nommé curé de Pontarlier. Dans ce nouveau poste, il montra tout ce que peut une intelligence élevée, une charité inépuisable. Cette ville lui doit une magnifique école où les enfants des deux sexes reçoivent gratuitement la première éducation; les pauvres le regardaient comme leur père; le clergé du diocèse ne cessait de le consulter comme un oracle; tous le respectaient, l'aimaient et l'admiraient. Il est mort à Pontarlier, le 15 décembre 1847, après une longue et cruelle maladie qui fit éclater la sérénité de son âme et la vivacité de sa foi. Sa perte a été un véritable deuil public, non-seulement pour la ville et l'arrondissement, mais encore pour tous les prêtres du diocèse. On l'avait depuis longtemps désigné au choix du roi pour les fonctions de l'épiscopat; personne n'en était plus digne et n'y eut fait plus de bien; mais il ne devait trouver que dans le sein de Dieu la récompense de ses mérites.

COURTONNE (Jean), architecte de Paris, a fait preuve de ses talents par plusieurs bâtiments qui ont été élevés sur ses plans, et par un *Traité de perspective pratique*, 1725, in-fol., ouvrage estimé. Il mourut à Paris en 1738.

COURVILLE (François Arnaud de), né en Provence en 1661, d'une famille distinguée, mais pauvre, entra dans les mousquetaires en 1686, et servit d'abord en Allemagne et en Flandre, ensuite dans la Savoie en qualité d'aide-de-camp de M. de La Hoguette, alors lieutenant-général. Il fut blessé d'un coup de mousquet dans le corps à la bataille de Marsaille, le 4 octobre 1694, et mérita bientôt, par sa valeur et sa bonne conduite, le gouvernement du fort de l'Ecluse. Quelque temps après il obtint un régiment d'infanterie, qu'il commanda au siége de Barcelonne, en 1697, et il se montra aussi bon capitaine qu'il avait été bon soldat. La paix étant faite et son régiment réformé, il fut entretenu colonel en second à la suite de celui de Provence. Quelques désagréments qu'il éprouva l'engagèrent de demander au roi la permission de quitter ce corps pour servir dans le régiment du Maine, dont le marquis de Séguiran, son intime ami, était colonel en pied, et il l'obtint sans peine. Le marquis de Séguiran ayant été tué, peu de temps après, dans une action, Courville fut nommé à la demande des soldats pour le remplacer. En 1704 il passa en Espagne, et il y donna de nouvelles preuves de sa valeur et de ses talents militaires. Blessé grièvement au commencement de 1706, il fut obligé de quitter l'armée, mais il y retourna l'année suivante. Courville avait forcé la garnison du château d'Anjora de capituler le jour même de la première attaque, et l'on dressait l'acte de capitulation, lorsqu'un coup de mousquet, tiré de la place, lui cassa le bras. On le transporta au château d'Almanza, où il mourut le 9 mai, après avoir souffert l'amputation avec beaucoup de courage. Courville joignait à la plus grande valeur une piété solide, et en pratiquait tous les devoirs avec la même régularité que ceux du service militaire. Il avait toujours avec lui l'imitation de Jésus-Christ, et en distribuait à propos des exemplaires. Le comte de la Rivière a publié, en 1719, un abrégé de sa vie, et on trouve encore un extrait de la vie de M. de Courville dans les *Vies des justes dans la profession des armes*, par M. l'abbé Caron, Paris, 1815 et 1817.

* COURVOISIER (Jean-Baptiste), avocat distingué, né à Arbois en 1749, fit ses études à Besançon, et y obtint la chaire de droit français, qu'il remplit avec distinction jusqu'à la suppression des universités. Il émigra en 1793, et revint dans sa province aussitôt que les événements politiques le lui permirent; mais sa santé affaiblie l'obligea de renoncer à toute occupation sérieuse. Il mourut à Besançon le 8 décembre 1803. On a de lui : *Eléments de droit politique*, Paris, 1792, in-8; *Essai sur la constitution du royaume de France*, 1792, in-8; *De l'excellence du gouvernement monarchique en France et de la nécessité de s'y rallier*, en Alle-

magne, 1797, in-8. C'est une réfutation de l'ouvrage de B. Constant *de la force d'un gouvernement qui commence*, etc. (*Voy.* CONSTANT).

COURVOISIER (Jean-Joseph-Antoine), fils du précédent, né à Besançon en 1775, suivit son père dans l'exil, et après avoir fait une campagne à l'armée de Condé, obtint une lieutenance dans un régiment autrichien. Rentré en France dès que les circonstances le lui permirent, il se mit à l'étude du droit et ne tarda pas à se distinguer. Ses débuts au barreau attirèrent sur lui l'attention. Nommé juge-auditeur en 1808, il était, en 1814, substitut du procureur général à Besançon. A la réorganisation des tribunaux, il fut fait 2e avocat général, et des l'année suivante élu membre de la chambre des députés. Il vint s'y asseoir parmi les défenseurs de la monarchie et de la liberté légale. Nommé, en 1818, procureur-général à Lyon, il fut l'année suivante envoyé une seconde fois à la chambre par les électeurs du Doubs. A l'ouverture de la session, il fut le second candidat proposé pour la présidence. Dans les débats qui s'élevèrent au sujet de l'élection de Grégoire (*voy.* ce nom), il fut d'avis de l'exclure, non pour *cause d'indignité*, mais pour cause d'illégalité. Durant tout le cours de la session, qui fut très-orageuse, il se prononça contre toutes les lois d'exception. En 1824, il renonça à la carrière parlementaire, pour se consacrer exclusivement aux devoirs que lui imposaient les hautes fonctions judiciaires dont il était revêtu. Les services signalés qu'il rendit à Lyon furent récompensés en 1827, par le titre de conseiller d'état en service extraordinaire. Deux ans après, il fut appelé au ministère de la justice. Une mésintelligence qu'il prévoyait ne tarda pas à éclater parmi les membres du cabinet. Ne pouvant s'aveugler sur l'état des esprits en France, il s'empressa de soumettre au roi ses objections et ses craintes. A la suite d'une conférence qu'il eut avec le monarque à St.-Cloud, il lui offrit sa démission qui fut acceptée le 19 mai 1830. Le même jour, il fut nommé ministre d'état et membre du conseil privé. Après la révolution de juillet, il vint chercher au milieu de sa famille un adoucissement aux pénibles impressions que lui avait causées la chute d'un monarque qu'il affectionnait. Conservant le goût des lettres qu'il avait cultivées avec succès dans sa jeunesse, il s'empressa de reprendre, à l'académie de Besançon, une place qu'il avait quittée peu de mois après la seconde restauration, et dans un discours plein de convenance, il peignit avec une chaleureuse effusion, le bonheur de se retrouver au pays natal : « Je dois tout à mes concitoyens, disait-il avec cette » grâce modeste qui lui était particulière, tout ce » que j'ai, tout ce que je suis, je le tiens d'eux ; et » si, dans diverses circonstances de ma vie pu- » blique, j'ai fidèlement rempli mes devoirs, c'est » à eux que je le dois encore ; j'aspirais à justifier » leur faveur et à me montrer digne d'eux. » Au mois d'août 1835, une affection chronique du larynx, dont il était atteint depuis plusieurs années, le conduisit aux *Eaux-Bonnes*. Mais il sentit bientôt que tous les remèdes étaient inutiles, et il ne songea plus qu'à se rapprocher de son pays natal, pour y mourir. Arrivé à Lyon, des prières publiques furent ordonnées pour lui dans cette grande cité, où il avait laissé les plus honorables souvenirs; et lui-même s'empressa d'appeler la religion à son aide. Il reçut avec une vive espérance les secours de l'Eglise, et expira, le 10 septembre 1835, au moment même où il baisait avec un religieux enthousiasme l'image du Christ que le prêtre lui présentait. Courvoisier joignait aux dons les plus brillants de l'esprit, les plus aimables et les plus nobles qualités du cœur, simple, affectueux, obligeant, charitable et sincèrement pieux, d'une humeur douce et d'un caractère égal, plein de franchise, d'abandon et de délicatesse dans l'intimité, il sut se faire généralement aimer. Parmi les Opuscules qu'il a publiés, tous sur des sujets graves que le temps ne lui a pas permis de développer comme il en avait l'intention, nous ne citerons de lui que deux dissertations, de l'*Origine du pouvoir*, et de l'*Influence du clergé sur les libertés publiques*, insérées dans le recueil de l'académie de Besançon, 1834. M. Armand Marquiset a publié une *Notice historique* sur sa vie, Besançon, 1836, in-8 de 39 pages.

COUSIN ou COGNATUS (Gilbert), était né le 21 janvier 1506, à Nozeroy, petite ville de la Franche-Comté. Il fut domestique et disciple d'Erasme, puis chanoine dans sa ville natale, ce qui ne l'empêcha pas d'y tenir une école où il enseignait les belles lettres, et inspirait en même temps le calvinisme à ses élèves. Le pape saint Pie V en étant informé, engagea Claude La Baume, archevêque de Besançon, à le faire arrêter. Il fut enfermé dans les prisons de l'archevêché de Besançon en 1567, et y mourut en 1572. On a recueilli ses ouvrages, mélanges de littérature, d'épigrammes satiriques et d'annales pleines de contes puérils, Bâle, 1562, 3 tomes in-fol.

COUSIN (Jean), chanoine de Tournay sa patrie, mort vers le commencement du XVIIe siècle, a publié *De fundamentis religionis*, Douai, 1597; *Histoire de Tournay*, 1619, in-4, en français, pleine de recherches et de particularités intéressantes; on voit que le but de l'auteur était d'instruire autant que d'amuser, et ce but il l'a rempli. *Histoire des saints* qui sont honorés d'un culte spécial, Tournay, 1621, in-8.

COUSIN (Jean), peintre et sculpteur, né à Soucy près Sens, mort en 1589, est le plus ancien artiste français qui se soit fait quelque réputation. Il peignait sur le verre suivant l'usage de son siècle. Ses tableaux sont en très-petit nombre. Le plus considérable est le *Jugement universel*, chez les minimes de Vincennes. Un voleur avait coupé la toile de ce tableau, et était prêt à l'emporter, si un religieux ne fût survenu : ce qui obligea de le tirer de l'église pour le placer dans la sacristie. On le voit aujourd'hui au musée royal, ses morceaux de sculpture n'étaient pas moins recherchés. On a de lui le *tombeau de l'amiral Chabot*, aux célestins de Paris. Ce peintre avait encore le talent de plaire à la cour. Il passa des jours heureux et tranquilles, sous les règnes orageux de François II, Charles IX et Henri III. Cousin laissa quelques *Ecrits sur la géométrie et la perspective*, et un petit *livre des Pro-*

*portions du corps humain*. Il excellait dans le dessin. Ses idées sont nobles, et ses figures ont une belle expression.

COUSIN (Louis), d'abord bachelier de Sorbonne, ensuite avocat et président à la cour des monnaies, l'un des 40 de l'académie française, naquit à Paris en 1627, et y mourut en 1707. La république des lettres lui dut la continuation du *Journal des savants*, depuis 1687 jusqu'en 1702. Il s'était déjà fait connaître par des traductions excellentes, écrites en maître qui possède son original, et non en esclave qui suit servilement son auteur. Les principales sont : celles de l'*Histoire ecclésiastique* d'*Eusèbe*, *de Socrate*, *de Sozomène*, *de Théodoret*, en 4 vol. in-4, ou 6 vol. in-12; La *Version des auteurs de l'histoire bysantine*, en 8 vol. in-4, réimprimée en Hollande, en 11 vol. in-12. Cette dernière édition est la plus recherchée. La *traduction de l'Histoire romaine de Xiphilin*, 1 vol. in-4, ou 2 vol. in-12; *Histoire de l'empire d'Occident*, contenant la vie de Charlemagne, par Eginhard, les annales du même, etc., 2 vol. in-12. Ce ne sont point là les seuls services qu'il rendit aux gens de lettres. Il laissa en mourant sa bibliothèque à Saint-Victor, avec un fonds de 20,000 livres, dont le revenu doit être employé tous les ans à l'augmentation de la bibliothèque. Il fonda aussi six bourses au collége de Beauvais; mais cette fondation n'ayant pas été acceptée par les directeurs de ce collége, elle a été transportée à celui de Laon. Le président Cousin était un homme d'un commerce doux et aisé, fidèle aux devoirs de sa charge, sans négliger les travaux de la littérature.

* COUSIN (Jacques-Antoine), mathématicien, né à Paris le 29 janvier 1739, fut nommé en 1766, professeur adjoint de physique au collége de France, et en 1769, professeur à l'école militaire. En 1791, élu membre de la municipalité de Paris, il fut chargé des subsistances. Mis en prison sous le règne de la terreur, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Elu président du départ. de la Seine, en 1795, il exposa sa vie pour contenir les factieux qui voulaient s'emparer de pouvoir. Le Directoire le nomma membre du bureau central en 1796. Cousin se démit de cette place quelques mois après, devint membre du sénat conservateur en 1799, et mourut le 29 décembre 1800. Il avait été reçu à l'académie des sciences en 1771, et faisait partie de l'institut depuis sa création. Il a publié : *Leçons du calcul différentiel et du calcul intégral*, 1777, 2 vol. in-8, réimprimés en 1796 sous le titre de *Traité du calcul intégral*, 2 vol. in-4; *Introduction à l'étude de l'astronomie physique*, 1787, in-4; *Traité élémentaire de physique*, 1795, in-8; *Traité élémentaire de l'analyse mathématique*, 1797, in-8.

* COUSIN-DESPRÉAUX (Louis), né à Dieppe, le 7 août 1743, y est mort au commencement d'octobre 1818. Il a publié : *Histoire générale et particulière de la Grèce*, 1780, 16 vol. in-12. « D'immenses » recherches, dit l'abbé Sabatier, un dépouillement » très-exact des écrivains originaux, feront toujours » regarder cette histoire comme un monument d'é- » rudition très-utile et très-honorable pour notre » littérature. » Les *Leçons de la nature* ou l'*histoire naturelle, la physique et la chimie présentées au cœur et à l'esprit*, 1801, 4 vol. in-12, excellent ouvrage, tiré des *Considérations sur les œuvres de Dieu*, de Sturm; et mis dans un meilleur ordre. (*Voy.* STURM.) Cet écrivain, non moins recommandable par ses qualités que par ses connaissances, était profondément religieux.

* COUSINÉRY (Esprit-Marie), numismate, né en 1747, à Marseille, fut successivement vice-consul à Smyrne, et consul à Salonique, avec le titre de consul-général. A cette époque, Eckhel répandait un nouvel éclat sur la numismatique. Cette impulsion d'un génie supérieur, et l'influence d'un pays tout plein des souvenirs et des monuments de l'antiquité, décidèrent sa vocation. Plus de 25,000 médailles furent assemblées, vérifiées, classées, et décrites par lui dans des catalogues systématiques. Eckhel le cite plusieurs fois avec éloge; il est mort à Paris le 13 janvier 1833, membre de l'acad. des inscrip. On a de lui : *Catalogue raisonné des médailles qui ont été frappées par les princes croisés*, Paris, 1822, in-8; *Essai historique et critique sur les monnaies d'argent de la ligue achéenne*, Paris, 1825, in-4 avec 3 pl.; *Voyage dans la Macédoine*, Paris, 1831, 2 vol. in-4, pl. Outre ces ouvrages importants, on a de lui : dans le Magasin encyclopédique, quatre lettres sur l'*Inscription de Rosette*, si intéressante pour la chronologie des Lagides, et une cinquième *sur le portrait de Cicéron*; enfin dans le *Recueil* de la société royale des antiquaires de France, un *Mémoire* sur un petit monument en bronze, trouvé à Pergame.

COUSTANT (Pierre), né à Compiègne en 1654, bénédictin de Saint-Maur en 1672, mort à Paris en 1721, s'appliqua comme ses autres confrères à travailler sur les Pères de l'Eglise. *Saint Hilaire* lui tomba en partage, et il en donna une nouvelle édition in-fol., à Paris, en 1693, avec des *notes* également courtes, savantes et judicieuses. Il a eu beaucoup de part à l'édition de *saint Augustin*. On a encore de lui : le premier volume des *Lettres des papes*, qui parut en 1721, avec une *préface* et des *notes*, in-fol., la mort ne lui ayant pas permis de pousser plus loin son travail. Dans sa *Dissertation préliminaire sur l'autorité du pape*, il prouve solidement par des passages de saint Cyprien, d'Optat, de saint Jérôme, etc., ce que saint Boniface affirme : savoir, que l'Eglise a toujours reconnu que la primatie du siége de Rome vient de Jésus-Christ, qui la donna à saint Pierre, et non des empereurs, comme le prétendait Photius, pour établir son schisme. Il montre qu'on honore d'un culte public tous les papes qui ont siégé jusqu'au commencement du VIe siècle, à l'exception de Libère. Encore ce dernier se releva-t-il de sa chute avec tant de zèle et de piété, que saint Ambroise ne parle de sa vertu qu'avec admiration. *Défense des règles de diplomatique du savant Mabillon, contre le jésuite Germon*, où il n'est pas toujours impartial et équitable.

* COUSTARD (Anne-Pierre), lieutenant des maréchaux de France, né en 1741, à Léogane, île de Saint-Domingue, embrassa la cause de la révolution et fut nommé en 1789 commandant de la garde nationale de Nantes, et en 1791, député à l'assemblée Législative. C'est sur sa proposition que fut dé-

crétée le 6 juin 1792, la formation d'un camp près de Paris pour contenir les factieux dont les sinistres projets étaient connus. Dans la séance du 10 août, il vota la déchéance du roi, persuadé que c'était le seul moyen de lui sauver la vie. Réélu à la Convention, il vota le bannissement de ce prince jusqu'à la paix. S'étant attaché au parti de la Gironde, il fut, après la journée du 31 mai, décrété d'accusation et se réfugia dans la Bretagne. Arrêté par ordre de Carrier, il fut conduit à Paris, et condamné à mort le 7 novembre 1793.

COUSTELIER (Antoine-Urbain), libraire de Paris, mort dans cette ville le 24 août 1763, est auteur de plusieurs *brochures* frivoles, qui lui ont fait moins de réputation que ses *éditions* de quelques poètes et historiens latins; les principales sont : celles dans le format in-12, de *Virgile*, 1 vol., d'*Horace*, 2 vol., de *Catulle*, *Tibulle* et *Properce*, de *Lucrèce*, de *Phèdre*, de *Martial*, chacun 1 vol. avec de belles figures; de *Perse* et *Juvénal*, sans figures; de *Jules-César*, 2 vol. avec cartes et figures; de *Cornélius-Népos*, de *Salluste*, de *Velleius Paterculus*, d'*Eutrope*, tous avec figures. Barbou a continué cette collection avec un grand succès.

COUSTOU (Nicolas), sculpteur ordinaire du roi, naquit à Lyon en 1658, et mourut à Paris le premier mai 1733, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture. Il avait fait un voyage en Italie, en qualité de pensionnaire du roi. C'est là qu'il produisit sa belle statue de l'empereur *Commode*, représenté en *Hercule*, un des ornements des jardins de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles et Marly, de plusieurs morceaux excellents. Le magnifique *Groupe* qui était derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris, représentant le *Vœu de Louis XIII*, passait pour son chef-d'œuvre. Il fit pour la ville de Lyon la figure en bronze de la *Saône*, qui ornait le piédestal de la statue équestre de Louis XIV, et qu'on a placée dans le vestibule de l'Hôtel-de-ville, après la destruction de cette superbe statue. On remarque au jardin des Tuileries la *Jonction de la Seine avec la Marne*, deux *Retours de chasse*, un *Jules-César*, le *Berger chasseur*, etc. On voit dans toutes ses productions un génie élevé, joint à un goût sage et délicat, un beau choix, un dessin pur, des attitudes vraies, pathétiques et nobles, des draperies riches, élégantes et moëlleuses. Cousin de Contamine a publié son *Eloge historique*, Paris, 1737. La seconde partie renferme la description raisonnée de ses ouvrages.

COUSTOU (Guillaume), frère du précédent, directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, né à Lyon en 1678, mort le 22 février 1746, se rendit aussi très-célèbre par le nombre et la perfection des ouvrages sortis de son ciseau. *Le mausolée du cardinal Dubois*, qui était dans l'église collégiale de Saint-Honoré, les figures de *la Seine* et de *la Fontaine d'Arcueil* au Château-d'Eau, place du Palais-Royal, celles d'*Hercule* et de *Pallas* à l'hôtel de Soubise, de *Mars* et de *Minerve* aux invalides, le bas-relief représentant *Louis XIV à cheval*, dans une portion ceintrée de la porte de cet hôtel royal; la figure en bronze du *Rhône* qui décore actuellement le vestibule de l'hôtel-de-ville de Lyon; les deux magnifiques *groupes* qui étaient à Marly, représentant *deux chevaux domptés par des écuyers*, sont autant de monuments qui consacrent son nom à l'immortalité. Ces deux groupes sont actuellement à l'entrée des Champs-Elysées.

COUSTOU (Guillaume), fils de Nicolas, naquit à Paris en 1716, et hérita des talents de son père et de son oncle. Après avoir remporté le prix de sculpture à l'âge de 19 ans, il alla se perfectionner à Rome. De retour dans sa patrie, il fut chargé de faire l'*Apothéose de saint Xavier*, en marbre, pour les jésuites de Toulouse; cet ouvrage lui fit une réputation, et plusieurs princes employèrent son ciseau. Il fit un *Apollon* que l'on voyait à Bellevue près Paris; *Vénus* et *Mars* pour les galeries de Berlin. Enfin il fut chargé de faire pour la cathédrale de Sens, le *mausolée de M. le Dauphin*, fils de Louis XV, et de Mme la Dauphine son épouse. Deux urnes sont placées sur un piédestal : la Religion les couronne, l'Immortalité fait un trophée de leurs vertus, le Temps couvre les urnes d'un voile funèbre, l'Amour conjugal déplore leur perte. Coustou venait d'achever ce monument, échappé par miracle à la fureur des vendales modernes, lorsqu'il mourut le 13 juillet 1777. Le roi l'avait décoré de l'ordre de Saint-Michel. La sculpture qui ornait l'église de Sainte-Geneviève, un des plus beaux édifices que les hommes aient élevés à la gloire de l'Eternel, était encore de cet habile artiste. Elle a malheureusement été détruite pendant la révolution.

COUSTUREAU (Nicolas), sieur de la Taille, président de la chambre des comptes de Bretagne, intendant-général de la maison de Montpensier, mort en 1596, est connu par la *Vie de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier, souverain de Dombes*. Elle a été publiée avec des additions par Jean du Bouchet, Rouen, 1642, in-4. L'auteur de cette *vie* s'est contenté de faire une relation simple des choses dont il avait été témoin. Il s'en trouve beaucoup concernant les premiers troubles de la religion en 1562, qu'on chercherait en vain ailleurs.

* COUTAN, peintre d'histoire, a laissé un nom dans son art par de grandes et belles compositions qui ornent plusieurs édifices de Paris. La nouvelle église de Notre-Dame-de-Lorette lui est redevable de plusieurs fresques justement estimées. Elève chéri de Gros, Coutan fut enlevé par une maladie de langueur, à la fleur de son âge, vers la fin de mars 1837.

COUTEL (Antoine), né à Paris en 1622, et mort à Blois en 1693, serait aujourd'hui presque oublié, sans son recueil de poésies intitulé *Promenades de Messire Antoine Coutel*, dont on accuse avec assez de fondement Mme Deshoulières d'avoir tiré parti dans son idylle des *Moutons*, prise presque mot à mot du recueil de Coutel. La seule différence qui se trouve entre l'ouvrage de celui-ci et de Mme Deshoulières, est que l'un est en grands vers, rangés par quatrains, et l'autre en vers libres; à cela près, les pensées, les expressions, les tours, les rimes sont absolument les mêmes. On a voulu justifier cette dame poète sur ce larcin, en accusant l'auteur des *Promenades* d'être le vrai plagiaire; mais on oubliait

que l'édition des poésies de Coutel a précédé de plusieurs années l'impression des premiers ouvrages de Mme Deshoulières. Du reste, ces vols littéraires ne sont pas rares. Combien d'auteurs dans ce siècle donnent pour fruit de leurs veilles et le résultat de leurs propres réflexions, ce qui ne leur appartient à aucun égard.

* COUTHON (Georges), conventionnel, né en 1756, à Orsay, près de Clermont, fut, à la nouvelle organisation de l'ordre judiciaire, élu président du tribunal de cette ville. Député du Puy-de-Dôme à l'assemblée législative, il y proposa de supprimer les titres de *sire* et de *majesté*, et ne cessa d'attaquer les ministres, et surtout les prêtres. Réélu à la convention, il y vota la mort du roi sans appel ni sursis, et insista pour que le jugement reçût sa prompte exécution. Couthon sembla d'abord pencher pour les Girondins; mais voyant que les Montagnards prenaient un immense ascendant, il se rangea de leur côté, et fut le premier à demander l'arrestation de ses anciens amis. Devenu Membre du comité de salut public, il combattit l'institution du jury, qu'il appelait un *beau rêve*, fit déclarer traîtres à la patrie les députés réfugiés à Lyon, et fut, bientôt après, chargé de presser le siége de cette ville. Il fit exécuter sous ses yeux les chefs des insurgés; puis s'étant fait transporter sur la place de Bellecour (car un accident le privait depuis longtemps de l'usage de ses jambes), il procéda à l'œuvre de démolition, en frappant un des édifices d'un petit marteau d'argent, et disant : *Je te condamne à être démoli au nom de la loi*. La convention l'élut plus tard pour son président, et ce fut sur sa proposition qu'elle déclara Pitt *l'ennemi du genre humain*. Il proposa un jour à la société des jacobins de dresser l'acte d'accusation de tous les rois. Lors de la présentation de la loi du 22 prairial, dont il était rapporteur, il demanda que la république employât des mesures plus expéditives pour exterminer ses ennemis. Au 9 thermidor, Couthon fut accusé d'avoir aspiré à la royauté. « Moi, me faire roi ! » répondit-il d'un ton lamentable, en montrant ses jambes paralysées. Ses partisans l'arrachèrent de la Force, et le transportèrent à l'Hôtel-de-ville. Se voyant sur le point d'être une seconde fois arrêté, il se blessa légèrement d'un poignard, et se traîna dans la cour où il se laissa tomber, feignant d'être mort. Sa supercherie fut reconnue. Conduit à l'échafaud avec ses complices, il fut exécuté le 28 juillet 1794, à l'âge de 38 ans. On a dit qu'il était *la panthère du triumvirat*; sa physionomie était douce, et il possédait une certaine habileté dans l'art de la parole.

COUTO (Diego), né à Lisbonne en 1542, fit divers voyages dans les Indes, et se maria à Goa, où il mourut en 1616, âgé de 74 ans. Il continua l'*Histoire des Indes* de Barros (*voy.* ce nom), et cette continuation a été imprimée avec l'ouvrage dont elle est la suite. Il est encore auteur d'un *Traité contre la relation d'Ethiopie, de Louis de Urreta*.

COUTURE (Jean-Baptiste), né au village de Langrune, diocèse de Bayeux, en 1651, professeur d'éloquence au collége royal, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, mourut en 1728. On voyait quelquefois à ses leçons d'éloquence des professeurs même. Ce savant joignit le goût à l'érudition. Les *Mémoires* de l'académie offrent plusieurs *dissertations* de lui sur *le faste et la vie privée des Romains*, sur *leurs vêtements*, sur quelques *cérémonies de leur religion*. « Une preuve certaine que » nous dégénérons en tout, dit un auteur, c'est » qu'on remarque en lisant les *mémoires* de cette » académie, que plus on s'éloigne des temps de sa » fondation, plus les dissertations deviennent fai- » bles, maigres et stériles. » On peut en dire autant aujourd'hui de presque toutes les académies : cependant il faut convenir que celle des *Inscriptions* s'est soutenue avec plus de dignité et plus longtemps que la plupart des autres.

* COUTURE (Guillaume), architecte distingué, né à Rouen en 1732, et mort à Paris le 29 décembre 1799, construisit les hôtels de Saxe, de Coislin et le pavillon de Sèvres près de Bellevue, qui lui valurent, en 1773, une place à l'académie d'architecture. Chargé de diriger les travaux de l'église de la Madeleine, commencée par Contant d'Ivry (*voy.* ce nom), il modifia les plans de son prédécesseur. La révolution l'empêcha de les terminer.

COUTURES (Jacques Parrain, baron des), natif d'Avranches, écrivain aussi fécond qu'ennuyeux, mort en 1702, quitta, malheureusement pour le public, les armes pour le cabinet. Il est connu par une mauvaise *traduction de Lucrèce*, avec des remarques, Amsterdam, sous le titre de Paris, 1692, 2 vol. in-12. On dit que le baron des Coutures pensait à peu près comme le poète latin, sur les premiers principes des choses. Avant *Lucrèce*, il avait traduit la *Genèse*, Paris, 1687 et 1688, 4 vol. in-12; montrant un goût égal pour le sacré et le profane. On a encore de sa plume plusieurs autres ouvrages de *morale* et de *galanterie*, dignes de l'oubli où ils sont.

COUTURIER (Pierre), natif du Maine, nommé ordinairement *Petrus Sutor*, docteur de la maison et société de Sorbonne, enseigna longtemps avec distinction. Les dangers du monde et les attraits de la solitude le portèrent, dans un âge mûr, à se faire chartreux. Il mourut le 18 juin 1537, après avoir rempli les premiers emplois de son ordre. On a de lui un traité *De votis monasticis*, in-8, contre Luther : c'est un de ses meilleurs ouvrages; un autre *De potestate Ecclesiæ in occultis*, in-8, un *Traité contre Le Fèvre d'Etaples*, pour prouver que sainte Anne avait été mariée trois fois, dispute pour le moins inutile, mais dans laquelle Couturier mit beaucoup de chaleur; *De vita carthusiana libri duo*, in-8. Le chatreux n'oublie pas l'aventure du *chanoine ressuscité*, pour annoncer qu'il était en enfer (*voy.* Diocre.); *De translatione Bibliorum*, 1525, in-folio.

* COUTURIER (Nicolas-Jérôme Le), chanoine de St.-Quentin, né en 1712 dans le diocèse de Rouen, obtint le titre de prédicateur du roi. Interdit pour la hardiesse avec laquelle il avait parlé des croisades dans un *panégyrique de St. Louis*, qu'il prononça en 1769 devant l'acad. française, il dut à cette circonstance une vogue passagère. Il mourut à Paris en 1778, à 66 ans. On a de lui deux *Panégyriques de*

*saint Louis*, 1746, 1769; *Panégyrique de Ste. Elizabeth*, 1754, in-12; *Eloge du dauphin*, 1766; *Vie d'Elizabeth de France, sœur de saint Louis*, 1772; *de Marie-Thérèse*, 1781; *Discours sur la révélation*, etc.

* COUTURIER (Jean), jésuite, né en 1730, à Minot en Bourgogne, professa, dès l'âge de 20 ans, la rhétorique au collége de Langres, et depuis occupa la même chaire à Verdun, Pont-à-Mousson et Nancy. A la suppression de son ordre, il accepta au diocèse de Dijon, la cure de Léry qu'il remplit jusqu'en 1791. Incarcéré pour avoir refusé de prêter le serment, dès qu'il eut recouvré la liberté, il retourna dans sa paroisse, où, malgré la persécution, il continua d'exercer le saint ministère jusqu'au vendredi saint, 22 mars 1799, jour de sa mort. On lui doit deux ouvrages excellents : *Catéchisme dogmatique et moral*, Dijon, 1821, 4 vol. in-12; réimprimé en 1823 et 1827. C'est l'explication du catéchisme de M. d'Apchon (*voy.* ce nom); mais il peut servir à tous les autres diocèses; *Abrégé pratique de la doctrine chrétienne*, Dijon, 1822, in-18; réimprimé en 1825. On lui doit encore la *Famille sainte*, ou l'*Histoire de Tobie*, 1823, in-18; la *Bonne journée*, ou *Manière de sanctifier la journée pour les gens de la campagne*, etc.

* COUTURIER (Jacob), frère du précédent, curé de Salives (diocèse de Dijon), fut député aux états généraux, où il se signala par son opposition aux réformateurs. Le 8 mai 1791, lorsque le département de Paris demanda que les nouveaux évêques pussent être consacrés dans leurs oratoires particuliers, *Eh bien!* dit-il, *moi je fais la motion que ce droit soit étendu jusqu'aux mosquées et aux synagogues!* Cette repartie faillit le faire envoyer à l'Abbaye. Il refusa le serment et fut déporté; après le 18 brumaire il reprit la direction de sa paroisse, et y mourut en 1803.

* COUTURIER (Jean), littérateur, né à Dijon, en 1768, fils d'un greffier au parlement, se destinait au barreau; les événements de 1789 le déterminèrent à ouvrir une école qui fut bientôt fréquentée par un grand nombre d'élèves. Mais sous le Directoire, des commissaires-inspecteurs ayant saisi chez lui un catéchisme, son école fut fermée. Après le 18 brumaire, il adressa au premier consul une épître pour le rétablissement du culte, qui obtint trois éditions en quinze jours. Dans une seconde, qui n'a pas été imprimée, il l'engageait à remettre les Bourbons sur le trône; elle se terminait par ces vers :

Consens à devenir le second de la France,
Et tu seras le premier des mortels.

L'auteur rouvrit son école, puis fut appelé à remplir les doubles fonctions de directeur et de professeur de rhétorique au collége de Gray, et plus tard celles de professeur de troisième et de rhétorique au collége de Dijon. Il mourut dans cette ville le 20 novembre 1824. Ses principaux opuscules sont : *Ode imitée du psaume* 73 (Ut quid Deus repulisti in finem), *sur les impiétés commises en France*, 1800; *Discours sur les avantages que les orateurs et les poètes peuvent tirer de la lecture et de l'étude de la littérature chez les Hébreux; Ode sur le mariage du duc de Berry*, 1817; *Mémoire sur l'instruction publique, dédié aux parents chrétiens*, Dijon, 1815; 2e édit. 1818, in-8. Quelques-unes de ses poésies ont été imprimées dans les *Mémoires* de l'académie de Dijon, dont il était membre.

COVARRUVIAS, ou COVARRUBIAS Y LEYVA (Diégo), surnommé le *Bartholé espagnol*, fils d'un architecte de la cathédrale de Tolède, appelé *Covarruvias*, du nom de sa ville natale, naquit à Tolède en 1512. Après avoir étudié les langues et la jurisprudence sous d'habiles maîtres, Diégo enseigna le droit canon à Salamanque, et fut reçu, à l'âge de 26 ans, parmi les professeurs du collége d'Oviédo. Il s'y livra tellement à l'étude, et fit de si nombreuses recherches, qu'il n'y avait pas un seul volume dans la bibliothèque d'Oviédo, la plus considérable de l'Espagne, qui ne fût chargé de notes de sa main. Il était au nombre des premiers magistrats de Grenade, lorsque Charles-Quint le nomma, en 1549, évêque de Saint-Domingue. Son successeur, Philippe II, le transféra en 1560 au siége de Ciudad-Rodrigo. Il fut chargé de dresser pour l'université de Salamanque des statuts qu'on a suivis longtemps après lui. Envoyé au concile de Trente, il y fut chargé, conjointement avec Hugues Buoncompagno (depuis Grégoire XIII), de dresser le décret de réformation. Diégo s'acquitta seul de ce travail. Il fut nommé à son retour du concile à l'évêché de Ségovie, élu président du conseil de Castille en 1572, et revêtu de la même dignité deux ans après dans le conseil d'état. Ce savant mourut à Madrid le 27 septembre 1577, âgé de 65 ans. Le président Favre, Grotius, Menochius, Conring, Vict. Rossi, Boccalini et plusieurs autres, s'accordent à louer son habileté et son intégrité dans les différentes affaires dont il fut chargé. Ses ouvrages écrits en latin nous offrent une connaissance profonde du droit, de la théologie, des langues, et le goût des belles-lettres. On en a donné plusieurs éditions à Lyon, à Anvers; mais la plus complète est celle qui a paru à Genève, avec des additions d'Ybanez de Faria, 1762, 5 vol. in-fol. On y trouve deux traités : *De mutatione monetarum*; *Collectio nummorum veterum cum modernis*. Tous les ouvrages de Covarruvias se montent à de plus de 20, qui traitent de plusieurs matières relatives à la jurisprudence, aux immunités de l'Eglise, et où l'on distingue les trois livres, *Variarum resolutionum ex pontificio, regio et cæsario jure*; un traité *De pœnis*, et un recueil intitulé *Catalogo*, etc., ou *Catalogue des rois d'Espagne*, etc.; *Fondation de plusieurs villes de ce royaume*; *Instructions pour l'intelligence des inscriptions*. — La ville de Tolède a donné naissance à quatre savants distingués du nom de Covarrubias, ce qui inspira à Blaise Lopez le distique suivant :

His non alta suos componat Roma Catones :
Toletum jactat quatuor, illa duos.

— COVARRUVIAS (Antoine), frère du précédent, mort en 1602, était un savant distingué, et le plus habile helléniste de son siècle. André Schott l'appelle *omni doctrinæ genere et juris scientia excellentem*; et Juste-Lipse le nomme *Hispaniæ magnum lumen*. Il aida son frère Diégo dans la composition de ses *Variæ resolutiones*. — COVARRUBIAS Y OROSCO (don Sébastien), neveu des précédents, publia *Tesoro de lengua castellana*, auquel le père Remigio

Noydens a ajouté le savant traité de Bernardo Aldérete, intitulé *Del origen y principio de la lengua castellana*. — Covarrubias y Orosco (don Juan), frère de Sébastien, évêque de Girgenti (Agrigente), mort en 1608, protégea les lettres, et établit une imprimerie dans son diocèse. On a de ce prélat : *De la fausse et de la véritable prophétie*, Ségovie, 1588, in-4; *Emblèmes moraux*, 1591, in-4. Cet ouvrage fut traduit en latin par l'auteur lui-même, avec ce titre, *Symbola sacra*, Girgenti, 1601, in-8; *Pensées chrétiennes contre les fausses opinions du monde*, Ségovie, 1592; *Origine et principe de la littérature*, ibid., 1594, in-8; *Doctrine pour les princes, tirée de Job*, Valladolid, 1605, in-4.

COVORDE (Françoise-Ursule de), née à Hesdin en Artois en 1732, mourut en odeur de sainteté, dans la maison des Annonciades de St.-Denis, en 1777, où elle avait fait profession sous le nom de *Marie-Josèphe-Albertine de l'Annonciade*. On a sa *Vie*, imprimée d'abord après sa mort, 1 vol. in-12. Elle est écrite sans art et avec cette simplicité ingénue qui donne un nouvel intérêt au tableau des vertus chrétiennes.

COWEL (Jean), jurisconsulte anglais, né à Ernsborough en 1554, enseigna le droit à Cambridge et mourut en 1612 au collége de la Trinité dont il était devenu principal. On a de lui : *Institutiones juris anglicani*, Cambridge, 1605, in-8; *L'interprète*, ou *Dictionnaire de droit*, 1684, in-fol.

COWLEY (Abraham), né à Londres en 1618, mort en 1667 à 49 ans, montra beaucoup de goût pour tous les genres de poésie, excepté pour le dramatique. Ses maîtresses étaient le sujet ordinaire de ses vers. Il est principalement connu par un *poème* en 4 chants, *sur les infortunes de David*, où il y a de l'imagination. Ses talents lui acquirent l'estime des courtisans de Charles Ier, prince malheureux, auquel il fut toujours fidèle. Il suivit la reine, obligée de se retirer en France. Charles II, qui lui avait des obligations, l'honora de son estime et de ses bienfaits. En apprenant sa mort, ce prince dit : « Je viens de perdre l'homme du royaume, » qui m'était le plus attaché. » Ses *ouvrages* ont été recueillis à Londres, 2 vol. in-8, ou 1710, 3 vol. in-4. Il se fit lui-même cette épitaphe, se regardant comme mort au monde et enterré dans la solitude où il vivait. Elle suffit pour montrer que Hume, qui parle peu avantageusement de ses talents poétiques, ne les a pas assez connus. Elle est pleine de sentiment, d'une sage et douce philosophie, exprimée avec des grâces naturelles et touchantes.

Hic, o viator, sub lare parvulo,
Coulcius hic est conditus, hic jacet
Defunctus humani laboris
Sorte supervacuaque cura.
Non indecora pauperie nitens,
Et non inerti nobilis otio,
Vanoque dilectis popello
Divitiis animosus hostis.
Possis ut illum dicere mortuum,
En terra jam nunc quantula sufficit ;
Exempta sit curis, viator,
Terra sit illa levis, precare.
Hic sparge flores, sparge breves rosas,
Nam vita gaudet mortua floribus;
Herbisque odoratis corona
Vatis adhuc cinerem calentem.

* COWLEY (Anne), dame anglaise, dont le nom de famille était *Parkhouse*, née en 1745 à Tiverton, comté de Devon, épousa en 1785 M. Cowley, officier au service de la compagnie des Indes. Étant avec son mari à la représentation d'une pièce nouvelle, elle lui dit comme autrefois Le Corrège : « Et moi aussi, je suis auteur. » Raillée sur sa présomption, ce qui ne fit que la piquer davantage, elle composa dans l'espace de quinze jours *le Déserteur*, une de ses meilleures pièces. Anne avait alors 38 ans. Elle en donna successivement plusieurs autres, parmi lesquelles on distingue *le Stratagème*, qui lui rapporta 1200 guinées, ou 30,000 liv. Elle est morte en 1809, et ce qui est assez singulier, quoique auteur dramatique, elle n'allait pas même à la représentation de ses pièces. On lui doit onze comédies, une tragédie, et quelques poésies. Ses *œuvres* ont été recueillies, Londres, 1813, 3 vol. in-8.

COWPER (Guillaume), chirurgien anglais de Chester, qui s'est acquis beaucoup de réputation. Nous avons de lui un excellent *Traité des muscles*, qu'il publia l'an 1694. Il a donné aussi un *supplément* à l'*Anatomie de Bidloo*. On le trouve dans les éditions de 1739 et 1750. Tous les écrits de Cowper sont parsemés d'observations chirurgicales très-curieuses. On a encore de lui des ouvrages sur les antiquités de Chester. Cowper est mort à Londres en 1710.

COWPER (William), poète anglais, né en 1732, dans le comté de Hertfort, quitta le barreau, et la place de greffier de la chambre des pairs, parce qu'il éprouvait à parler en public une invincible timidité. Tourmenté par des accès presque continuels de mélancolie, il passa le reste de sa vie éloigné du monde et mourut en 1800. Ses principaux ouvrages sont, un poème en vers blancs intitulé *la Tâche*, un des meilleurs qui existe dans la langue anglaise, quoiqu'il pèche par l'unité de plan ; une *traduction de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère*, 1791, 2 vol. in-4, et 1803, 4 vol. in-8, moins poétique que celle de Pope, mais beaucoup plus fidèle ; des *hymnes* et quelques *poèmes* de peu d'étendue. Cowper est après Milton le poète qui a le mieux écrit en vers blancs. On a donné en 1812 et 1817 deux édit. des *œuvres* de Cowper, en 10 vol. in-12, contenant ses *poésies*, 3 vol.; son *Homère*, 4 vol.; et ses *lettres*, 3 vol. Ses poésies sont fort estimées. On les réimprime souvent. Hayley, son ami, a publié sa *Vie* en 1806, avec quelques ouvrages alors inédits, 4 vol. in-8.

* COXE (révérend William), né à Londres en 1747, mort en 1828 à Bemerton, était fils d'un médecin, et embrassa, en 1772, l'état ecclésiastique. Après avoir obtenu la cure de Denham, dans le Middlesex, il la quitta pour faire l'éducation du marquis de Blandford, depuis duc de Marlborough. Plus tard il accompagna dans leurs voyages le comte de Pembroke, M. Whitebread, M. Portman et lord Cornwallis. Il fut ensuite vicaire dans plusieurs paroisses ; en 1801 il obtint le rectorat de Mourlun, puis fut appelé au canonicat de Salisbury et à l'archidiaconat du Wiltshire. Il était membre des sociétés royales de Londres, de Copenhague et de la société économique de Saint-Pétersbourg. Ses ou-

vrages sont estimés par ses compatriotes; les principaux sont : *Précis des découvertes faites par les Russes entre l'Asie et l'Amérique*, 1780, in-4; trad. en franc. par Demeunier. *Examen comparatif des découvertes faites par les Russes avec celles qui ont été faites par les capitaines Cook et Clarke*, 1787, in-4; c'est un supplément à l'ouvrage précédent. *Voyage en Pologne, en Russie, en Danemarck et en Suède*, 1784, 3 vol. in-4, et 5 vol. in-8, traduit par Mallet, Genève, 1786, 4 vol. in-8; *Voyage en Suisse*, 1789, 3 vol. in-8; trad en franc. par Mandar (*voy.* ce nom). *Mémoires sur la vie et l'administration de sir Robert Walpole, comte d'Oxford*, 1798, 3 vol. in-4; *Mémoires de lord Horace Walpole*, 1802, gr. in-4. *Voyage historique dans le comté de Mont-Mouth*; 1801, 2 vol. in-4. *Histoire de la maison d'Autriche, jusqu'à la mort de Léopold II*, 1807, 3 vol. in-4, traduit en français par M. Henry, 1801, 2 vol. gr. in-8; *l'Espagne sous les rois de la Maison de Bourbon, jusqu'à* 1788, 1813, 3 vol. in-4; trad. en franç. par Muriel, Paris, 1827, 6 vol. in-8; *Mémoires de John Churchill*, duc de Marlborough, 1807-1809, 3 vol. in-4, etc.

COXIS ou COXCIE (Michel), peintre flamand, né à Malines en 1497, disciple de Raphaël, mourut par accident à Anvers en 1592, à 95 ans, étant tombé d'un échafaud sur lequel il travaillait. Ses tableaux sont fort recherchés et difficiles à trouver.

COYER (l'abbé Gabriel-François), né à Baume-les-Dames, en Franche-Comté, l'an 1707, se fit jésuite et ne tarda pas à rentrer dans le monde, se rendit à Paris vers 1731, chercha pour subsister des ressources dans sa plume, et y mourut le 20 juillet 1782. On a de lui : *Bagatelles morales*, qui ont eu pendant quelque temps un grand succès; mais l'examen fit bientôt voir que ce n'étaient que des bagatelles : l'ironie, qui est la figure favorite de l'auteur, y règne jusqu'à la satiété; d'ailleurs il y en a quelques-unes qui sont très-improprement appelées *morales*. *La noblesse commerçante*, petite brochure aujourd'hui presque oubliée, et qui cependant fut, dit-on, l'occasion d'une loi qui donnait la noblesse aux commerçants distingués; *De la prédication*, ouvrage d'un déclamateur ironique, qui ne laisserait pas soupçonner que Coyer fût prêtre. Il y veut prouver qu'il est inutile de prêcher; comme si, pour corriger et instruire les hommes, des *bagatelles* futiles valaient mieux que les sermons des Bourdaloue et des Massillon. Ces trois ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-12. *Histoire de Jean Sobieski*, 1761, 3 vol. in-12, écrite à peu près dans le goût des *bagatelles*, d'une manière peu digne de la majesté de l'histoire, pleine d'assertions et de maximes hasardées; *Voyage de l'Italie et de Hollande*, 1775, 2 vol. in-12. L'abbé Coyer avait parcouru ces deux pays, moins en observateur profond, qu'en français léger qui donne à tout un coup d'œil superficiel, et fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts et de son caractère, ce qui fit dire à l'abbé de Voisenon : « Il a voyagé, il est revenu, et » ferait bien de repartir. » *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, 1779, in 12. On doute qu'elles soient *nouvelles*, puisque c'est le *Londres* de M. Grosley, abrégé et retourné, à quelques remarques près, pleines de néologisme et d'affectation d'esprit. L'abbé Coyer, malgré son habit, avait pris goût pour la philosophie moderne; on s'en aperçoit sans peine dans ses ouvrages.

COYPEL (Noël), peintre, né à Paris en 1628, d'un bourgeois de Cherbourg, fit, sous le célèbre Vouet, des progrès rapides dans la peinture, pour laquelle il avait un talent décidé. Nommé directeur de l'école française à Rome, il prit possession de cette place avec une pompe qui fit honneur à sa nation. Son fils, Antoine Coypel, âgé seulement de 12 ans, suivit son père dans ce voyage. Les Italiens admirèrent le mérite consommé de l'un, et les grandes espérances que donnait l'autre. Ce célèbre artiste, qui peignait encore à 78 ans les grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maître-autel des Invalides, mourut en 1707. Ses principaux ouvrages sont dans l'église de Notre-Dame de Paris, au Palais-Royal, aux Tuileries, au vieux Louvre, à Versailles, à Trianon. Les artistes qui aiment les compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris admirable, les vont étudier.

COYPEL (Antoine), fils du précédent, né à Paris, en 1661, avec des dispositions très-heureuses pour la peinture, se forma à Rome sur les chefs-d'œuvre qui y brillent. Son mérite le fit choisir par Monsieur, frère unique de Louis XIV, pour être son premier peintre. Le roi lui donna, en 1714, la place de conservateur des tableaux et dessins de la couronne, avec celle de directeur de l'académie. Le duc d'Orléans, régent du royaume, fit nommer Coypel premier peintre de Louis XV en 1716, et anoblir l'année suivante. Ce même prince, n'étant encore que duc de Chartres, voulut être disciple de ce grand maître. Le maître dédia à son élève vingt discours remplis de préceptes confirmés par des exemples, et surtout par ceux des meilleurs peintres. Ces *discours* parurent à Paris, 1721, in-4. Coypel entendait supérieurement la poétique de son art. Il inventait facilement, et exprimait avec beaucoup de succès les passions de l'âme. Ses compositions sont nobles, ses airs de tête agréables. Il mourut à Paris en 1722.

COYPEL (Noël-Nicolas), frère du précédent, se distingua par la correction, l'élégance, l'agrément du dessin, et par une imitation heureuse de ce que la nature a de plus gracieux. Il aurait peut-être surpassé ses frères par la légèreté de sa touche, la fraîcheur de son pinceau, la richesse de ses compositions, si la mort ne l'eût emporté le 14 décembre 1735, à 45 ans, d'un coup qu'il s'était donné à la tête.

COYPEL (Charles-Antoine), mort à Paris en 1752, âgé de 58 ans, fils d'Antoine, se montra digne de la famille dont il sortait. Les places de premier peintre du roi et de M. le duc d'Orléans, et de directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, qu'il a remplies avec honneur jusqu'à sa mort, en sont des preuves authentiques. Il écrivait d'ailleurs très-bien. Outre divers *Discours académiques*, qu'on trouve dans le Mercure de France, 1732, il avait composé plusieurs *pièces de théâtre*;

mais tout cela ne vaut pas ses ouvrages pittoresques universellement applaudis pour la justesse, la variété et la noblesse de l'expression, pour le brillant du coloris et la facilité de la touche.

COYSEVOX (Antoine), sculpteur lyonnais, né en 1640, mort en 1720, passa en Alsace à l'âge de 27 ans, pour décorer le palais de Saverne du cardinal de Furstemberg. De retour en France, il fut chancelier de l'academie de peinture et de sculpture, travailla à différents bustes de Louis XIV, et à d'autres ouvrages pour les maisons royales. Egalement gracieux et élevé, naïf et noble, son ciseau prenait le caractère des différentes figures qu'il avait à représenter. Des dehors simples, une probité scrupuleuse, une modestie rare avec des talents supérieurs le faisaient autant aimer que ses ouvrages le faisaient admirer.

* COZE (Pierre), médecin, né en 1754, à Ambleteuse (Pas-de-Calais), reçut les premières leçons de l'art de guérir, d'un de ses parents, habile praticien, et obtint avant l'âge de vingt-cinq ans, le brevet de chirurgien-major d'un régiment de cavalerie légère. Employé à l'armée des Alpes, puis dans les hôpitaux de Lyon et de Metz, il fut enfin nommé médecin en chef de l'armée de Sambre et Meuse. A la réorganisation des écoles de médecine, fait professeur de clinique interne à la faculté de Strasbourg, il en était doyen lorsqu'il mourut en 1821. On a de lui plusieurs opuscules imprimés dans des recueils scientifiques, tels que *La topographie et les constitutions médicales de la Gascogne, de l'Alsace, de Lyon*, etc.; *Sur les effets du froid en* 1789; *Sur la température des eaux courantes de Strasbourg*; *Recherches sur la splénite, sur l'usage des viandes provenant de bœufs attaqués du typhus*, etc. Tourdes (*voy.* ce nom) a fait son éloge.

COZZA (Laurent), cardinal, né à Bolsena près de Montefiascone en 1654, et mort le 18 janvier 1729, entra de bonne heure chez les frères mineurs observantins à Orviète, et devint général de son ordre. Benoît XIII lui conféra la pourpre en 1726. Cozza eut une grande part à la réunion du patriarche grec d'Alexandrie avec l'église romaine. On a de ce prélat : *Vindiciæ areopagiticæ*, 2 vol.; *Commentaria historico-dogmatica ad librum* de hæresibus *sancti Augustini*; *Dubia selecta de confessario sollicitante*; *Historico-polemica schismatis græcorum*, 4 vol; *De jejunio tractatus dogmatico-moralis*.

COZZANDO (Léonard), moine du XVII<sup></sup>e siècle, né dans un bourg du Bressan, est auteur de plusieurs ouvrages qui font honneur à son savoir : *De magisterio antiquorum philosophorum*; d'un traité de *Plagio*, d'un autre intitulé *Epicurus expensus*. Il y a dans ses ouvrages beaucoup d'érudition et des remarques très-sensées.

CRABBE (Pierre), religieux franciscain, natif de Malines, mourut dans cette ville en 1554, à 85 ans, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui une *Collection des conciles*, Cologne, 2 vol. in-fol. Il est le second éditeur des conciles; le premier fut Jacques Merlin. Ces premières collections contiennent quantité de faux actes, que la sagacité des critiques du XVII<sup></sup>e siècle a su séparer des véritables.

CRACUS, duc de Pologne, vers 700, est regardé comme le fondateur de Cracovie, à qui il donna son nom. On montre son tombeau près de la ville; c'est un cône assez haut, une petite colline isolée, produite, dit-on, par une poignée de terre que chaque soldat de son armée jeta sur son corps. (*Voy.* TOMBES dans le *Dict. géog.*) Ces anciennes annales de la nation polonaise sont pleines d'obscurité et d'incertitude.

CRAIG (Nicolas), *Cragius*, né vers l'an 1549 à Ripen, fut recteur de l'école de Copenhague en 1576. Il se maria 2 ans après, et se mit ensuite à voyager dans toute l'Europe. A son retour, il trouva chez lui deux enfants qui ne lui appartenaient point. Il s'en délivra, aussi bien que de leur mère, en faisant casser son mariage; mais cette aventure ne l'empêcha pas de se remarier. Son génie pour les affaires lui procura plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il satisfit beaucoup le roi de Danemarck, qui l'employait. Il mourut en 1602, laissant un ouvrage latin très-estimé *sur la république des Lacédémoniens*, imprimé pour la première fois en 1593, réimprimé à Leyde, 1670, in-8; et les *Annales de Danemarck* en six livres, depuis la mort de Frédéric I<sup></sup>er, jusqu'à l'année 1550. Elles sont meilleures à consulter qu'à lire. On les a réimprimées à Copenhague en 1737, in-fol.

CRAIG (Thomas), jurisconsulte écossais, fait chevalier par le roi d'Angleterre, mourut en 1608. Il est auteur d'un savant *Traité des fiefs d'Angleterre et d'Ecosse*, réimprimé à Leipsig en 1716, in-4; et d'un autre, *du droit de succéder au royaume d'Angleterre*, in-folio.

CRAIG (Jean), mathématicien écossais, s'est fait un nom célèbre par un petit écrit de 36 pages, fort rare, imprimé à Londres en 1699, sous le titre de *Theologiæ christianæ principia mathematica*. Jean Daniel Titius en a donné une nouvelle édition à Leipsig, en 1755, in-4. Elle est ornée d'une préface savante sur la vie et les ouvrages de Craig. Cet auteur y calcule la force et la diminution des choses probables. Il établit d'abord ce principe très-faux, que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable. Il suppose ensuite que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu, et par le moyen des calculs algébriques, il trouve que la probabilité de la religion chrétienne peut durer encore 1454 ans. Elle serait nulle après ce terme, si Jésus-Christ ne prévenait cette éclipse par son second avénement, comme il prévint celle de la religion judaïque par son premier. L'abbé Houteville a réfuté ces rêveries, dans sa *Religion chrétienne prouvée par les faits*. « Pourquoi, dit un auteur moderne, » l'histoire de Jules-César, par exemple, serait-» elle aujourd'hui moins croyable ou moins crue que » du temps de Henri IV ou de Louis XI ! Au con-» traire, la critique devenue plus éclairée et plus » sûre, n'a-t-elle pas rendu cette histoire plus in-» contestable ? La religion chrétienne est mieux » démontrée par sa durée même, par sa persévé-» rance, ses triomphes étonnants et multipliés, » qu'elle ne l'était dans les premiers siècles. Si

» (comme nous n'en pouvons douter) elle sort encore » glorieuse de la crise actuelle, les faits qui l'ont » établie recevront un nouveau degré de certitude. »

CRAMAIL ou CARMAIN (Adrien de Montluc, comte de), petit-fils du maréchal de Montluc, fut maréchal de camp, gouverneur du pays de Foix. Il était nommé pour être chevalier des ordres du roi, lorsqu'étant entré dans les intrigues de Mme du Fargis contre le cardinal de Richelieu, il fut mis à la Bastille après la journée des dupes en 1630. Il mourut en 1646, à 78 ans, ne laissant qu'une fille qui porta ses biens dans la maison d'Escoubleau. Il est auteur de la comédie des *Proverbes*, 1644, in-8, réimprimée plusieurs fois depuis. On lui attribue aussi les *Jeux de l'inconnu*, recueil de quolibets assez plats, et les *Pensées du solitaire*.

CRAMER (Jean-Jacques), né à Elgg dans le canton de Zurich, en 1673, se rendit très-habile dans les langues orientales, et les professa à Zurich et à Herborn. Il mourut dans la première ville en 1702. Ses principaux ouvrages sont : *Exercitationes de arâ exteriori templi secundi*, Leyde, 1697, in-4; *Theologia Israelis*, Bâle, 1699, in-4.

CRAMER (Jean-Rodolphe), frère du précédent, naquit à Elcan en 1678. Il fut professeur d'hébreu à Zurich après la mort de son frère, et ensuite professeur de théologie. Il eut plusieurs autres places honorables, et mourut en 1737. On a de lui : un grand nombre de *thèses théologiques* en latin ; plusieurs *dissertations* latines ; neuf *harangues*, et d'autres ouvrages, où l'on trouve de l'érudition.

CRAMER (Jean-Frédéric), professeur à Duisbourg, conseiller du roi de Prusse, et résident de ce prince à Amsterdam, possédait la science des médailles. Il mourut à La Haye en 1715. On a de lui : *Vindiciæ nominis Germanici contra quosdam obtrectatores gallos*, Berlin, 1694, in-fol. Cet écrit est principalement contre cette question du jésuite Bouhours : *Si un Allemand pouvait être bel esprit ?* « Peut-être, cependant, dit un auteur fort sensé, cette question » est-elle honorable aux Allemands, et ne devait » pas être réfutée. Car est-il bien vrai qu'il y a une » idée de mérite réel attachée à ce qu'on appelle » *bel esprit ?* il paraît au reste qu'aujourd'hui la » question de Bouhours n'a plus lieu, et que l'Al» lemagne abonde en *beaux esprits*. Mais le *bon es*» *prit* y devient proportionnellement rare. » *Puffendorfii introductio ad historiam præcipuorum regnorum et statuum modernorum in Europâ*, Utrecht, 1703, in-12. Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette traduction n'est pas d'une latinité bien pure ; le titre le démontre assez. Le traducteur a conservé les fautes de l'original qu'il aurait dû redresser dans des notes.

CRAMER (Gabriel), né à Genève en 1704, professeur de mathématiques dès l'âge de 19 ans, se fit un nom dans l'Europe par ses progrès dans les sciences exactes. Il mourut en 1752 à Bagnols en Languedoc, où il était allé dans l'espérance de rétablir sa santé ruinée par le travail. Les mathématiciens lui doivent : une *Introduction à la théorie des lignes courbes algébriques*, Genève, 1750, in-4. Il fait usage de l'analyse de Descartes, mais en la perfectionnant et en l'appliquant à toutes les courbes géométriques. L'*édition* des *Œuvres de Jacques et Jean Bernoulli*, 1743, 6 vol. in-4. Ce recueil est fait avec un soin et une intelligence qui méritent la reconnaissance de tous les géomètres. Cramer était disciple de Jean Bernoulli.

* CRAMER (Jean-André), littérateur, né à Josephstadt en Saxe, en 1723, fut professeur de théologie à Copenhague, puis à Kiel où il fut chancelier de l'université, et mourut le 12 juin 1788. Il a traduit en allemand les *Homélies de saint Jean Chrysostome*, avec des *notes*, et l'*Histoire universelle de Bossuet*, à laquelle il a ajouté une continuation. On a encore de lui 22 vol. de *sermons*; les *Psaumes de David*, avec *notes*, 4 vol. in-8 ; le *Spectateur du Nord*, 3 vol. in-8; et des *poésies*, 3 vol. in-8. Les Allemands le comptent parmi leurs premiers poètes lyriques; mais il a été vivement attaqué par plusieurs critiques, entr'antres par Lessing.

* CRAMER (Charles-Frédéric), fils du précédent, né vers 1750, à Kiel, professa la philosophie et la langue grecque à l'université de cette ville, puis la littérature ancienne à Copenhague. Les circonstances politiques l'ayant déterminé, vers 1792, à quitter le Danemarck, il vint à Paris, où il établit une imprimerie qu'il fut forcé d'abandonner peu de temps avant sa mort, arrivée en 1808. Outre un grand nombre de traductions de l'allemand en français, entr'autres du *Voyage en Espagne* et de la *Description de Valence, ou tableau de cette province*, par Chr. Fischer, 1801 et 1804, in-8, du *Manuel de littérature classique ancienne*, par Eschenburg, 1802, 1 vol. in-8, avec des additions fautives, on cite de lui : *Nouveau dictionnaire portatif français-allemand et allemand-français*, 1805, 2 vol. in-16, estimé; Cramer avait conçu le plan, qu'il n'a pu exécuter, d'une *Encyclopédie portative de la langue, de la littérature, de l'histoire, de la géographie et de la statistique de treize nations anciennes et modernes.*

* CRAMER (Guillaume), compositeur, né à Manheim vers 1750, fut regardé comme le premier violon de son temps en Allemagne. Il passa à Londres en 1770, où il devint successivement musicien de la chambre, solo de la chapelle royale, et enfin directeur de l'orchestre de l'opéra. On lui doit un grand nombre de *sonates*, *duo*, *trio* et *concerto* très-estimés pour le violon et le piano. Il est mort à Londres en 1815.

CRAMMER ou CRANMER (Thomas), né l'an 1489, à Oslacton dans le comté de Nottingham, d'une famille originaire de Normandie, professa pendant quelque temps avec succès dans l'université de Cambridge. Un mariage, qui le fit chasser de cette école, commença à le faire connaître; et le divorce de Henri VIII fixa tous les yeux sur lui. Il fut le premier qui écrivit, en 1530, pour l'appuyer. Son livre, assez mauvais, mais nécessaire à un prince dégoûté de sa femme, lui assura la faveur du roi. Henri l'envoya à Rome pour y disposer les esprits à approuver la dissolution de son mariage. Il se masqua si habilement dans cette cour, que le pape Clément VII, quoique prévenu contre lui par sa conduite et par ses ouvrages, le fit son pénitencier. Il passa ensuite en Allemagne, où il se maria secrètement avec la sœur d'Osiander, ministre aussi

fameux par ses variations que par ses fureurs. Devenu archevêque de Cantorbéry, et depuis longtemps le ministre des passions de Henri, il fait déclarer nul, par le clergé d'Angleterre, le mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon, approuve son mariage avec Anne de Boulen, et ne rougit point d'accompagner cette nouvelle reine à son entrée dans Londres. Son exemple fit plus de schismatiques que tous ses raisonnements. Plusieurs citoyens furent condamnés à mort, pour n'avoir pas voulu reconnaître la suprématie de Henri. Crammer, l'instigateur de ses meurtres, ne prévoyait pas qu'il périrait aussi un jour sur un échafaud. Au commencement du règne de la reine Marie, il fut arrêté comme un traître et un hérétique sanguinaire. Il abjura, dans l'espérance de sauver sa vie. Marie ne le condamna pas moins à mourir, en 1556. Alors il rétracta son abjuration, et déclara sur le bûcher qu'il mourait luthérien. Les protestants ont dit autant de bien de ce prélat courtisan, que les catholiques en ont dit de mal. « Mais quel » homme, suivant Bossuet, qu'un évêque qui » était en même temps luthérien, marié en se» cret, sacré archevêque suivant le pontifical ro» main, soumis au pape dont il détestait la puis» sance, disant la messe qu'il ne croyait pas, et » donnant pouvoir de la dire! » C'est pourtant cet homme que Burnet donne pour un *Athanase* et pour un *Cyrille*, tant l'esprit de parti fascine les yeux, et tant il est dangereux qu'un sectaire controversiste se mêle d'être historien! La faiblesse de Crammer égalait ses fureurs et son incontinence. « Il se » fit catholique, dit un écrivain judicieux, pour » avoir la vie; et mourut protestant pour se venger » de ceux qui la lui avaient refusée. » Il est faux qu'avant de s'élancer dans le bûcher, il ait brûlé la main qui avait signé son abjuration. Il était enchaîné et lié au bûcher, et ne pouvait par conséquent attendre que sa main fût brûlée pour s'y élancer : c'est un conte inventé par Burnet. On a de Crammer : la *Tradition nécessaire du chrétien; Défense de la vraie et catholique doctrine du sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ* (en latin), Embden, 1557, in-8, et plusieurs ouvrages en anglais et en latin.

CRAMOISY (Sébastien), imprimeur de Paris, se distingua par une grande capacité dans son art. On lui donna la direction de l'imprimerie du Louvre, nouvellement établie par les soins du cardinal de Richelieu. Ses éditions n'étaient ni aussi belles ni aussi exactes que celles des Etienne, des Manuce, des Plantin et des Froben; mais après les chefs-d'œuvre de ces célèbres imprimeurs, elles peuvent tenir une place honorable. Il mourut à Paris en 1669. Le *catalogue de ses éditions* a été imprimé plus d'une fois par lui et par son petit-fils, qui lui succéda dans la direction de l'imprimerie royale.

* CRANER (François-Régis), jésuite, né à Lucerne en 1728, devint, après la suppression de son ordre, professeur de littérature ancienne au gymnase de cette ville, où il est resté pendant plus de 30 ans et dans laquelle il est mort en 1806. On a de lui une *traduction* allemande de l'*Enéide*, 1783; plusieurs *drames* tirés de l'histoire suisse, et un *ouvrage élémentaire sur les époques principales de l'histoire suisse.*

CRANTOR, philosophe et poète grec, natif de Soles en Cilicie, fut un zélé défenseur de la doctrine de Platon, et le premier qui la commenta; Horace le met à côté de Chrysippe pour le talent de prêcher la morale, *Melius Chrysippo et Crantore;* mais s'il n'a pas mieux moralisé que Chrysippe (*voyez* ce mot), on ne doit pas avoir une grande idée de ses leçons. Il est à croire que, comme tous les philosophes qui prêchent sans sanction et sans principes fixes, il aura dit des choses bonnes et mauvaises, absurdes et raisonnables. Il mourut d'hydropisie dans un âge peu avancé, laissant plusieurs ouvrages que nous n'avons plus; entre autres un livre *de la Consolation*, qu'on estimait beaucoup; quelques critiques prétendent qu'il était intitulé *du Deuil*, se fondant sur un passage de Diogène Laërce, qui dit : « On admire principalement » son livre du Deuil; » Cicéron dit aussi *Legimus omnes Crantoris, veteris academici, De luctu.* Il en donne ensuite une idée qui paraît un peu flattée. Il florissait vers l'an 315 avant Jésus-Christ.

CRANTZ. *Voy.* KRANTZ.

CRAON (Pierre de), seigneur de la Ferté-Bernard et de Sablé, s'attacha à Louis d'Anjou, qui était alors en Italie. Ce prince l'envoya en France pour chercher de l'argent et du secours; mais au lieu de remplir sa commission, il se livra à la débauche avec les courtisanes de Venise. Le duc d'Anjou, ayant attendu longtemps sans en avoir de nouvelles, mourut de chagrin. Le duc de Berry menaça le commissionnaire infidèle de le livrer au dernier supplice; mais sa naissance et ses richesses le sauvèrent. Craon se fit connaître par un nouveau crime, qui réveilla la mémoire du premier. Le duc d'Orléans l'avait disgracié; il s'imagina que le connétable de Clisson lui avait rendu de mauvais offices, et il l'assassina à la tête d'une vingtaine de scélérats, le jour de la Fête-Dieu, en 1391. Le connétable n'étant pas mort de ses blessures, poursuivit son assassin, réfugié chez le duc de Bretagne, qui lui dit en le recevant : « Vous avez fait deux » fautes dans la même journée; la première d'a» voir attaqué le connétable, et la seconde de l'a» voir manqué. » Les biens de l'assassin furent confisqués et donnés au duc d'Orléans, son hôtel changé en un cimetière et ses châteaux démolis. Avant ce meurtre, il avait obtenu du roi Charles VI, qu'on donnerait des confesseurs aux criminels qui allaient au supplice. Richard II, roi d'Angleterre, demanda sa grâce quelque temps après, et l'obtint. Craon revint à la cour, et s'y montra hardiment; tandis que Clisson, qui avait si bien mérité de l'état, en était banni. On ignore quand il mourut.

* CRAPELET (Charles), imprimeur distingué, né en 1762, près de Bourmont (Haute-Marne), vint à Paris au moment où la typographie commençait à recevoir, sous le rapport de l'élégance et du goût, d'utiles perfectionnements. Employé d'abord dans une imprimerie, il en établit ensuite une à son compte, et se plaça bientôt au premier rang des typographes français. Ses éditions, recherchées des amateurs, attestent ses talents dans un art auquel

il avait consacré sa vie entière. Accablé de fatigues et du chagrin que lui occasionnèrent des pertes considérables, il mourut le 19 octobre 1809, à 47 ans. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, on distingue : *Les Aventures de Télémaque*, 1796, 2 vol. in-8; *Les Œuvres de Gessner*, 1799, 4 vol. in-8; *Les Œuvres de Boileau*, 1798, in-4; l'*Hérodote*, trad. par Larcher, 1802, 9 vol. in-8, dont quelques exemplaires in-4; *Les Oiseaux dorés*, d'Audebert, 1802, 2 vol. grand in-fol.; *L'histoire naturelle des oiseaux chanteurs*, 1805, in-fol., etc.

**CRAPELET (Georges-Adrien), fils du précédent, né à Paris le 13 juin 1789, soutint dignement la réputation de son père et comme lui mérite d'être compté parmi les plus habiles typographes de France. Convaincu que la perfection de la typographie tient aux procédés employés par les anciens imprimeurs, si jaloux de ne livrer au public que des ouvrages également remarquables par la beauté des caractères et par la correction du texte, il consacra sa fortune et son temps à rivaliser avec eux. La collection qu'il a publiée sous le titre d'*Anciens monuments de l'histoire de la langue française* et qui se compose de 12 vol. in-8, suffit pour lui assurer, comme typographe et homme de goût, une réputation durable. Parmi les éditions sorties de ses presses, on distingue encore les *Œuvres* de Regnard, de Destouches, de Quinault et les *poètes français depuis le* XII<sup>e</sup> *siècle à Malherbe* (*voy.* AUGUIS), etc. Chargé par le gouvernement, en 1842, d'une mission littéraire en Italie, l'état déplorable de sa santé ne lui permit pas de la remplir; arrivé à Nice, il fut obligé de s'y arrêter pour prendre quelque repos et il y mourut le 11 décembre à l'âge de 52 ans. Outre une traduction du *Voyage bibliographique* du Rév. Dibdin, on a de lui : *Souvenirs de Londres en* 1814 *et* 1816, *suivis de l'histoire et de la description de cette ville dans son état actuel*, Paris, 1817, in-8 avec fig. et pl.; *De l'imprimerie sous les rapports littéraires et industriels*, ib., 1827, in-8; *Etudes pratiques et littéraires sur la typographie*, ib., 1837, gr. in-8; *Robert Estienne, imprimeur royal, et le roi François I<sup>er</sup>; Nouvelles recherches sur l'état des lettres et de l'imprimerie au* XVI<sup>e</sup> *siècle*, ib., 1839, in-8.

CRAPONE (Adam de), gentilhomme provençal, né en 1519 à Salon, fit en 1558 le canal qui porte son nom, tiré de la Durance jusqu'à Arles. Il avait aussi entrepris de joindre les deux mers en France : projet qui ne fut exécuté que sous Louis XIV, quoique Henri II lui eût donné des commissaires pour commencer ce travail important. Crapone entendait parfaitement les fortifications. Henri II l'ayant envoyé à Nantes en Bretagne, pour démolir une citadelle commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs, à l'âge de 40 ans, en 1559.

* CRAS (Henri-Constantin), jurisconsulte, né le 4 janvier 1739, à Wageningen, dans la province de Gueldre, fit ses cours à l'université de Leyde, et s'appliqua particulièrement à l'étude du droit naturel et public. En 1769, il se présenta pour le doctorat avec une savante dissertation dans laquelle Cicéron est considéré comme jurisconsulte et comme avocat. Deux ans après, appelé à la chaire de droit civil d'Amsterdam, son érudition, et plus encore son talent d'enseigner, attirèrent à ses leçons un grand nombre d'élèves. Le magistrat d'Amsterdam lui conféra, en 1785, la chaire de droit public, et il fut un instant privé de sa double chaire, par suite de la révolution de 1788; mais il ne tarda pas d'être rétabli dans des fonctions qu'il remplissait avec tant de succès, et fut nommé membre de la commission chargée de rédiger les nouveaux codes. Son *Mémoire* (lat.) *sur l'égalité politique* fut couronné en 1792, par la société Teylerienne de Harlem; et en 1796, il obtint le prix proposé par l'université de Stockholm, pour le meilleur éloge de Grotius (*voy.* ce nom). Cras mourut à Amsterdam le 5 avril 1820. Il était membre de l'institut royal de Hollande, et chevalier du lion belgique. Outre un assez grand nombre de dissertations politiques ou philosophiques en Hollandais, imprimées séparément ou dans divers recueils, on lui doit l'*éloge* en latin de *J. Meerman* (*voy* ce nom), Amsterdam, 1817, in-8; trad. en franç. par Krafft, dans les *Annales encyclop.*, février 1818.

CRASSET (Jean), jésuite, né à Dieppe le 3 janvier 1618, mort en 1692, publia divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue les *Considérations chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1683, ouvrage solide et plein d'onction, souvent réimprimé. Il a donné aussi une *Histoire du Japon*, etc., Paris, 1715, 2 vol. in-4. Les actes des martyrs y sont rapportés dans un très-long détail; et c'est une des raisons pour lesquelles on lui préfère l'ouvrage du Père Charlevoix. Il a encore donné une *Dissertation sur les oracles des sibylles*, Paris, 1678; elle fut attaquée par Jean de Marck, protestant. Le Père Crasset fit réimprimer sa Dissertation en 1684, in-8, et y joignit une réponse à la critique de J. de Marck. Ses ouvrages de piété ont été beaucoup lus, et le seraient encore sans l'indifférence de ce siècle à l'égard de tout ce qui tient à la religion.

CRASSO (Jules-Paul), médecin de Padoue, ne cultiva pas moins les langues et les belles-lettres, que son art. Il mourut en 1574. On a de lui une *traduction* latine des ouvrages d'*Aretæus* et de plusieurs autres anciens médecins grecs, qu'il a rendus avec fidélité, et même avec élégance.

CRASSO (Laurent), italien, est auteur des *Eloges des hommes de lettres*, Venise, 2 vol. in-4, ouvrage publié en 1656, devenu rare et recherché, quoique peu estimé; car il fourmille de fautes. Crasso a aussi composé des *Héroïdes*, 1655, in-12, dans le genre de celles d'Ovide, parmi lesquelles on en cite une d'*Adam à Eve*; il a laissé en outre : *Histoire des poètes grecs*, etc., Naples, 1678, in-fol.; *Eloges des capitaines illustres*, Venise, 1683, in-4, 1<sup>re</sup> partie. La seconde n'a point paru.

CRASSOT (Jean), né à Langres, professeur de philosophie au collége de Sainte-Barbe à Paris, mort en 1616, se fit connaître des savants par une *logique* et une *physique* bonnes pour son temps, et des badauds parisiens, par le talent de redresser ses longues oreilles, et de les abaisser à son gré. C'est l'abbé de Marolles qui nous apprend cette anecdote dans ses *Mémoires*.

CRASSUS (Publius-Licinius), jurisconsulte romain, de l'illustre famille des Crassus qui a donné plusieurs consuls, fut élevé à la souveraine prêtrise l'an 131 avant J.-C. Il passa en Asie, à la tête de l'armée romaine, destinée contre Aristonicus, mais il fut vaincu dans une grande bataille, et pris par les Thraces qui étaient à la solde d'Aristonicus. Crassus, ayant frappé le soldat qui le conduisait, fut tué d'un coup de poignard, et enterré à Smyrne. Il avait quitté sa dignité de grand-pontife pour commander les armées, ce qui était alors sans exemple.

CRASSUS (Marcus-Licinius), de la même famille que le précédent, commerça d'abord en esclaves. Il ne possédait alors que 300 talents environ; mais depuis il acquit de si grandes richesses, qu'il fit un festin public au peuple romain, et donna à chaque citoyen autant de blé qu'il pouvait en consommer pendant trois mois. L'inventaire de ses biens, lorsqu'il marcha contre les Parthes, montait à 7,700 talents. Un homme, selon lui, ne devait pas passer pour riche s'il n'avait de quoi entretenir une armée. La crainte des fureurs de Sylla et de Marius l'obligea de se retirer en Espagne, où il resta caché pendant huit mois dans une caverne. Dès qu'il put reparaitre, il signala son courage dans la guerre contre les esclaves, mérita l'honneur du petit triomphe, fut fait préteur l'an 71 avant J.-C., et défit Spartacus, chef des esclaves rebelles. Il fut consul l'année suivante avec Pompée, puis censeur; et ensuite il exerça une espèce de triumvirat avec le même Pompée et César. Cette union ne fut durable qu'avec le premier. Crassus, devenu consul une seconde fois, eut en partage la Syrie. En passant par la Judée, il pilla le trésor du temple de Jérusalem, après être entré dans le *Sancta sanctorum*, où les profanes n'entraient jamais, et avoir juré de se contenter d'une poudre d'or qu'on offrait de lui donner pour sauver le reste. Cette sacrilége avarice ne tarda pas d'être punie : ayant entrepris la guerre contre les Parthes, il dévorait déjà en espérance toutes leurs richesses, lorsque son armée fut totalement défaite par Suréna, leur général. Vingt mille romains restèrent sur le champ de bataille, et dix mille furent faits prisonniers. Les restes de l'armée s'échappèrent à la faveur des ténèbres, et furent poursuivis par les Parthes. Crassus, invité à une conférence par le général ennemi, fut forcé de s'y rendre par la mutinerie des soldats, et ne tarda pas de s'apercevoir que le dessein de Suréna était de le prendre vivant. Il se mit en défense, et fut tué les armes à la main, l'an 53 avant J.-C. Les Parthes lui ayant coupé la tête, la portèrent à Orodes leur roi, qui fit couler de l'or fondu dans sa bouche, en disant ces mots : *Rassasie-toi de ce métal dont ton cœur a été insatiable.* « C'est une chose très-» digne de remarque, dit M. Rollin, ou plutôt son » continuateur, que le triste sort des deux géné-» raux romains, qui les premiers avaient violé le » respect dû au temple de Jérusalem. Pompée, de-» puis qu'il eût osé porter ses regards téméraires » dans un lieu redoutable, où jamais aucun pro-» fane n'était entré, ne réussit en rien, et termina » enfin malheureusement une vie jusque-là remplie » de gloire et de triomphes. Crassus, encore plus » criminel, fut puni plus promptement et périt » dans l'année même. » On peut voir, relativement à cette réflexion, l'*Histoire des sacriléges* par Henri Spelman.

* CRASTONI ou CRESTONI (Jean), religieux carme, né à Plaisance (ce qui le fait désigner quelquefois sous le nom de *Joannes Placentinus*), est auteur du premier *Dictionnaire grec-latin* qui ait paru; les éditions en sont très-rares. On conjecture que la première, sans date, est de Milan vers 1478; la seconde est de Vicence 1483, et la troisième de Modène 1499. Elles sont in-fol. Accursius a fait de ce *Lexique* un abrégé dont la première édition, sans date, paraît avoir été imprimée à Milan vers 1480, in-4. On connait encore de Crastoni des *Traductions latines* du Psautier, Milan, 1481, in-fol. et de la Grammaire grecque de Constantin Lascaris, ibid., 1480, Vicence, 1489, in-4.

CRATERUS, favori d'Alexandre le Grand, et rival d'Antipater, plut au conquérant macédonien par un air noble et majestueux, un esprit élevé et un grand courage. Après la mort d'Alexandre, il fut tué dans un combat contre Eumènes, qui le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

CRATERUS, athénien, qui avait recueilli les *décrets* de ses concitoyens, ne doit pas être confondu avec le favori d'Alexandre. Bayle dit avec raison, qu'il n'est pas vraisemblable que l'ami de ce héros se fût assujetti à écrire tous les arrêts du peuple de sa patrie : que ce travail demande un greffier, et non un homme de guerre. Les savants regrettent cet ouvrage, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

CRATÈS, fils d'Asconde, disciple de Diogène le cynique, naquit à Thèbes en Béotie. Il se livra de bonne heure à la philosophie; et pour n'être pas distrait par les soins temporels, il vendit ses biens, et en donna le produit à ses concitoyens. C'est du moins ce que rapporte Antisthène, et d'après lui Diogène Laërce. D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un banquier, à condition qu'il le donnerait à ses enfants, s'ils étaient insensés, c'est-à-dire, s'ils négligeaient la philosophie; et au public, s'ils la cultivaient, car ils n'auraient besoin de rien. On lui attribue ce tarif de dépense assez plaisant. « Il faut donner à un cuisinier dix mines, » à un médecin une drachme, à un flatteur cinq » talents, de la fumée à un homme à conseils, un » talent à une courtisane, et trois oboles à un philo-» sophe. » Lorsqu'on lui demandait à quoi lui servait la philosophie : « A apprendre, répondait-il, » à se contenter de légumes, et à vivre sans soins » et sans inquiétude : » bien entendu que la vanité tiendrait lieu du reste. Habillé fort chaudement en été et fort légèrement en hiver, il se distinguait en tout des autres hommes. Il était d'une malpropreté insupportable, cousait à son manteau des peaux de brebis sans préparation; singularité qui, jointe à sa laideur naturelle, en faisait une espèce de monstre. Alexandre, curieux de voir ce cynique, lui offrit de rebâtir Thèbes sa patrie. « Pourquoi » cela, lui répondit Cratès, un autre Alexandre la » détruirait de nouveau. Le mépris de la gloire (ce

» n'était point de celle qu'il tirait de sa crasse), » l'amour de la pauvreté me tiennent lieu de patrie, » ce sont des biens que la fortune ne me ravira » jamais. » Ce philosophe avait épousé la fameuse Hyparchie, qui avait conçu pour lui la plus violente passion, et il avait fait, dit-on, ce qu'il avait pu pour la détourner de ce mariage, en lui représentant sa pauvreté et son âge avancé. Il en eut deux filles qu'il maria à deux de ses disciples, et les leur confia 30 jours à l'avance, pour essayer s'ils pourraient vivre avec elles; essai bien digne de cette vieille et dégoûtante philosophie. Il vivait vers l'an 328 avant J.-C. On trouve des *lettres* de lui dans les *Epistolæ cynicæ*, imprimées en Sorbonne sans date, livre rare.

CRATÈS, philosophe, académicien d'Athènes et disciple de Polémon auquel il succéda dans son école vers l'an 273 avant J.-C. Cratès eut pour disciple Arcésilaüs, Bion de Boristhène, et Théodore, chef d'une secte. Il fut employé par ses compatriotes dans plusieurs ambassades. *Voy.* POLEMON.

CRATESIPOLIS, reine de Sicyone, se signala par sa valeur. C'est à cette qualité, si rare dans une femme, qu'elle dut la conservation de ses états. Après la mort d'Alexandre son époux, s'étant mise à la tête des soldats qui lui étaient demeurés fidèles, cette héroïne marcha fièrement contre ceux de ses sujets qui avaient pris occasion de la mort du roi pour se révolter. Elle en fit pendre 30 ou 40 des plus mutins, et rétablit partout le calme. Après avoir conquis son royaume, elle sut le gouverner, et fut enlevée à son peuple l'an 314 avant J.-C.

CRATINUS, un des meilleurs poètes et des plus grands buveurs de son temps, se distingua à Athènes par ses *comédies*, et mourut à 95 ans vers l'an 432 avant l'ère chrétienne. Sa plume n'épargnait personne, pas même les premiers magistrats de la république. Quintilien porte un jugement très-avantageux de ses pièces de théâtre; mais les *fragments* qui nous restent sont trop peu de chose, pour décider s'il méritait cet éloge. On lui attribue l'invention du *drame* satirique; il l'a du moins introduit le premier à Athènes dans les *Dionysiaques*.

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien de Mitylène, où il enseigna la philosophie, alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de Cicéron et Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, et lui proposa des difficultés contre la Providence. Le philosophe consola le guerrier et justifia la divinité.

CRATON ou de CRAFFTHEIM (Jean), né à Breslau en 1519, médecin des empereurs Ferdinand I[er], Maximilien II et Rodolphe II, mourut en 1585, à 66 ans, dans sa patrie. On a de lui *Isagoge medicinæ*, Venise, 1560, in-8, et plusieurs ouvrages estimés des gens de l'art. L'auteur avait pratiqué la médecine avec beaucoup de succès. C'était un homme de bonne mine, et il ressemblait parfaitement à l'empereur Maximilien II. On l'accusait d'avoir l'humeur chagrine et d'être trop attaché à l'argent.

*CRAUFURD (Quentin), riche écossais, né en 1743, passa jeune dans les Indes où il fit une fortune considérable; et de retour en Europe, ne songea plus qu'à jouir des richesses qu'il avait amassées. Il visita l'Italie et l'Allemagne et finit par s'établir à Paris, où il mourut le 23 novembre 1819. Il avait formé une magnifique collection de portraits de tous les hommes célèbres de France. Ses principaux ouvrages sont : *Esquisse de l'histoire, de la religion, des sciences et mœurs des Indiens*, 2[e] éd., Londres, 1792, 2 vol. in-8, en anglais, traduit en français par le comte de Montesquiou; *Recherches concernant les lois, les croyances et le commerce de l'Inde ancienne et moderne*, Londres, 1817, 2 vol. in-8; ouvrage différent du précédent et qu'il est bon d'y réunir; *L'Histoire de la Bastille avec un appendice contenant une discussion sur le prisonnier au masque de fer*, 1798, in-8; *Essai sur la littérature française, écrit pour l'usage d'une dame étrangère, compatriote de l'auteur*, Paris, 1803, 2 vol. in-4, tirés à cent exemplaires distribués par l'auteur à ses amis; 1815, 3 vol. in-8; 2[e] édit. dont le produit fut consacré à un acte de bienfaisance; 3[e] édit., 1818, 3 vol. in-8; *Mélanges d'Histoire et de littérature tirés d'un portefeuille*, 1809, in-4, 2[e] édit., Paris, 1817, in-8. On trouve dans ce volume les *Mémoires de madame du Hausset*, femme de chambre de la marquise de Pompadour, réimprimés séparément in-8; *Essai historique sur le docteur Swift et sur son influence dans le gouvernement de la Grande-Bretagne*, Paris, 1808, in-4; *Notices sur mesd. de La Vallière, de Montespan, de Fontange et de Maintenon*, Paris, 1818, in-8; *Notice sur Marie Stuart, reine d'Ecosse, et sur Marie-Antoinette, reine de France*, Paris, 1819, in-8.

* CRAWFORD (Adair), chimiste anglais, né en 1749, et mort à Lymington en 1795, fut médecin de l'hôpital Saint-Thomas, professeur de chimie à Wolwich, membre de la société royale de Londres, de la société philosophique de Dublin, et de celle de Philadelphie. Le plus important de ses écrits est *Experiments and observations on animal heat and the inflammation of combustible bodies*, Londres, 1779, in-8; cet ouvrage a eu plusieurs éditions et a fait la réputation de l'auteur; la doctrine qu'il y développe sur la chaleur animale et sur l'inflammation des corps combustibles a éprouvé de vives contradictions de plusieurs savants, entr'autres de Georges Caday-Morgan qui lui opposa des *Observations et expériences sur la lumière des corps en état de combustion*, insérées dans les *Transactions philosophiques*, vol. 7, 1[re] partie, page 190; elles ont été traduites avec l'ouvrage de Crawford, en allemand par Crell, et en italien par Vassalli.

CRAYER (Gaspard), peintre d'Anvers, né en 1582, mort à Gand en 1669, réussit également dans l'histoire et dans le portrait. Le célèbre Rubens le regardait comme son émule, et ce n'est point un petit éloge. La nature est rendue dans ses ouvrages avec une expression frappante et un coloris enchanteur. Crayer peignit le *Martyre de saint Blaise*, son dernier tableau, à 86 ans.

CRÉBILLON (Prosper JOLYOT de), né à Dijon en 1674, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, étudia au collége Mazarin, fit son droit et fut reçu avocat. Mais ne réussissant pas dans cette profession, il travailla pour le théâtre. Il donna d'abord *Idoménée*, et ensuite *Atrée*. Le jeune auteur

continuait à marcher dans cette carrière, lorsqu'il devint passionnément amoureux, et son amour finit par le mariage. Son père, indigné contre lui, le déshérita; étant tombé malade quelque temps après, en 1707, il le rétablit dans ses droits; mais il lui laissa très-peu de chose. En 1731, il eut une place à l'académie française, et l'emploi de censeur de la police en 1735. Il obtint de plus grandes récompenses sur la fin de sa carrière, et il mourut le 17 juin 1762, à 88 ans, après avoir donné un grand nombre de *tragédies*. Il était modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux, enchanté des succès des jeunes auteurs, et les échauffant de sa flamme. Crébillon est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, de cette terreur qui constitue la véritable tragédie. Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères, grand dans ses idées, énergique dans ses vers, et terrible dans ses plans, il est peut-être le seul de nos poëtes modernes qui ait possédé le grand secret de l'art de Melpomène, tel que l'avaient les tragiques de l'ancienne Grèce. Il eût été à souhaiter qu'à leur exemple il eût moins employé ces déguisements, ces reconnaissances, qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. Une de ses meilleures pièces, *Rhadamiste*, n'a pas eu le suffrage de Boileau. Un de ses amis ayant voulu lui en faire la lecture, lorsqu'il était dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort, le satirique l'interrompit, après en avoir écouté deux ou trois scènes : *Eh! mon ami*, lui dit-il, *ne mourrai-je pas assez promptement? Les Pradons dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse, étaient des soleils auprès de ceux-ci*. Ce qui indisposait le mourant, c'était le style. Celui de Crébillon est vigoureux et énergique, mais plein d'incorrections, de tours durs et barbares. Outre ses *tragédies*, on a de lui quelques *pièces de vers*. Le ton boursoufflé y domine; mais on y rencontre des vers heureux. Louis XV, bienfaiteur de Crébillon et pendant sa vie et après sa mort, lui fit élever un tombeau. Ce monument a été exécuté en marbre par le savant ciseau de le Moine dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, où le rival de Corneille a été inhumé. Après une représentation d'*Atrée*, on demandait à ce célèbre tragique pourquoi il avait adopté le genre terrible? « Je n'avais » point à choisir, répondit-il : Corneille avait pris » le ciel, Racine la terre, il ne me restait plus que » l'enfer : je m'y suis jeté à corps perdu. » Ses *Œuvres* ont été imprimées au Louvre, en 2 vol. in-4, en 3 et 2 vol. in-12 et in-8. L'édition de M. Renouard, 1818, 2 vol. in-8, est une des plus belles et des plus estimées. *Voy.* Corneille, Racine.

CRÉBILLON (Claude-Prosper Jolyot de), fils du précédent, naquit à Paris le 12 février 1707, et y est mort en 1777. Son père s'était fait remarquer par un pinceau mâle et vigoureux; le fils brilla par les grâces et la légèreté de sa conversation et de ses écrits : ce qui a fait dire à un critique qu'il *n'avait que la mousse de l'esprit de son père*. Il n'a guère travaillé que dans le genre romanesque. Ses principaux ouvrages sont : les *Lettres de la marquise de ** au comte de ***, 1732, 2 vol. in-12; *Tanzaï et Néadarné*, 1734, 2 vol. in-12. Ce roman, plein d'allusions satiriques mais souvent inintelligibles, le fit mettre à la Bastille, et fut plus couru qu'il ne méritait de l'être. On ne sait à quoi tend cet ouvrage, ni quel en est le but. Il y a d'ailleurs des tableaux trop libres, et le style offre beaucoup de phrases longues et confuses; les *Egarements du cœur et de l'esprit*, 1736, in-12. C'est le roman le plus piquant de Crébillon. Les mœurs d'un certain monde y sont peintes avec des couleurs vives et vraies. La modestie ne tient pas toujours le pinceau, et les femmes se plaignirent dans le temps de ce que l'auteur ne croyait pas assez à leur vertu; *Le Sopha, conte moral* ou plutôt *anti-moral*, 1745, 1749, 2 vol. in-12. C'est une galerie de portraits, presque toujours licencieux, des femmes de tous les états. Les gens de bien auraient désiré que le romancier eût plus respecté la pudeur; et les gens de goût, qu'il eût mis plus d'action et de variété dans ses romans; *Lettres d'Alcibiade*, dont on peut faire la même critique, ainsi que de plusieurs autres ouvrages de ce genre, dont la licence et la malignité font le caractère. Quel peut être le fruit de tous ces romans dont un ton cavalier et cynique est le principal ornement? On les achète d'abord par curiosité, on les lit avec empressement; l'honnête homme n'ose convenir qu'il les a lus, et chacun finit par les payer du mépris qu'ils méritent; les *Lettres de la marquise de Pompadour*, roman épistolaire qui a eu un succès prodigieux, et où l'auteur est un peu plus réservé que dans ses autres productions, quoiqu'il ne le soit point encore assez. Ses *Œuvres* ont été publiées en 7 vol. in-12, Maëstricht, 1776.

CREDI (Lorenzo Sciarpelloni, surnommé di), célèbre peintre de Florence, né en 1453, mort en 1530, à 78 ans, fut grand imitateur de Léonard de Vinci.

CREECH (Thomas), né à Blanford en Angleterre en 1659, cultiva la poésie et les lettres, et ne vécut pas moins dans l'indigence. Une humeur sombre qui le jetait dans des passions violentes, fit le malheur de sa vie et occasionna sa mort. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondait point à ses feux, quoique bien d'autres eussent un facile accès auprès d'elle, il se pendit de désespoir, sur la fin de juin de 1700. On a de lui plusieurs *traductions* : celle de *Lucrèce*, en vers anglais, 1682, in-8, et en prose avec des notes. Cette dernière est préférable à l'autre; elle fut imprimée à Oxford en 1683. Plusieurs prétendent que c'est le matérialisme et le désolant système de l'auteur traduit, qui a tourné la tête à Creech, et qui lui a inspiré la manie du suicide comme à Lucrèce lui-même. La *version* de plusieurs morceaux de *Théocrite*, d'*Ovide*, de *Juvénal*; une *édition* latine de *Lucrèce*, avec des notes, estimée des savants, Londres, 1695, in-8; enfin la traduction en prose de *l'Astronomicon* de Manilius.

CRELLIUS (Jean), né en 1590 dans un village voisin de Nuremberg. Après avoir été élevé dans cette ville, où il tomba dans les sentiments de Socin, il alla en Pologne et s'établit à Cracovie, où les unitaires avaient une école. Il en fut régent, et ensuite ministre, et il y mourut à l'âge de 42 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Traité contre la Trinité*, Goude, 1678, in-16, solidement réfuté par le

Père Petau, qui l'appelle *ferreum os*, et ses raisonnements *vanam syllogismi larvam inanemque pompam*. Effectivement Crellius pousse une chicane dialectique avec une contenance et une parade qui imposeraient à quiconque ne serait pas versé dans les subtilités de l'école. Il avait tout le génie des anciens ariens, dont Eusèbe disait que l'autorité de l'Ecriture les embarrassait peu, et que toute leur attention se tournait à faire des syllogismes de toutes les formes. *Non inquirentes quid sacræ doceant paginæ; sed cujusmodi syllogismorum forma reperiatur... quod si quis aliquem Scripturæ locum illis objiciat, examinant utrum connexum an disjunctum syllogismi genus ex eo confici possit* (L. 5, Hist. Eccl. c. 28). Prudence, dans son *Apothéose*, fait la même observation :

Fidem minutis dissecant ambagibus,
Ut quisque lingua est nequior.
Solvunt ligantque quæstionum vincula,
Per syllogismos plectiles.

Des *Commentaires* sur une partie du nouveau Testament, où l'auteur détourne du vrai sens tous les passages opposés à ses erreurs, sans égard aux sentiments des Pères, à l'autorité de l'Eglise et de la tradition. Quelques *écrits de morale*, dans lesquels il exerce sur la doctrine des mœurs, des lois évangéliques et ecclésiastiques, la même liberté qu'il s'était arrogée sur le dogme. Une *Réponse* à Grotius qui avait écrit contre Fauste Socin, un livre *de la satisfaction de Jésus-Christ*; réponse que Grotius désapprouva assez faiblement pour faire croire qu'il n'était pas fort éloigné du socinianisme. *Voy.* Socin Lélie et Fauste.

CRELLIUS, ministre luthérien, mort à Isleb en 1679, a écrit contre les catholiques et les calvinistes. — Un autre Crellius, chancelier de Christian, électeur de Saxe, eut la tête tranchée en 1592 pour avoir voulu introduire le calvinisme dans ce pays-là.

* CRÉMIEU (Mardochée), rabbin, né à Carpentras, en 1749, mort à Aix le 22 mai 1823, a publié *Maumar* et *Dibré Mourdekai* (discours et paroles de Mardochée), imprimés à Livourne. Il a laissé *Manuscrit* quelques ouvrages, et entre autres, des notes *sur le Talmud*.

CREMONINI (César), professeur de philosophie à Ferrare et à Padoue, avait des talents obscurcis par de grands défauts, la méchanceté, l'envie, la fourberie, la médisance et l'irréligion. Il était né à Cento dans le Modénois en 1550, et mourut à Padoue de la peste en 1631, à 80 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Aminta e Clori favola silvestre*, Ferrare, 1591, in-4; *Il Nascimento di Venezia*, Bergame, 1617, in-12; *De physico auditu*, 1596, in-fol.; *De calido innato*, 1626, in-4; *De sensibus et facultate appetitivâ*, 1644, in-4; et d'autres ouvrages remplis d'erreurs de plus d'un genre. Il croyait l'âme matérielle, capable de corruption et mortelle, ainsi que l'âme des brutes, au cas, disait-il pour se sauver par cette restriction captieuse, qu'il fallût suivre les principes d'Aristote. *Voy.* Pomponace et Oregius.

CRENIUS (Thomas), de la Marche de Brandebourg, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Rotterdam et à Leyde, mourut dans cette dernière ville en 1728, à 80 ans, après avoir inondé l'Europe de ses compilations. Les plus utiles sont : *Consilia et methodi aureæ studiorum optimè instituendorum*, Rotterdam, 1692, in-4. Ce volume fut suivi de deux autres imprimés en 1696 à Leyde. Le premier est intitulé *De philologiâ, studiis liberalis doctrinæ*; le second : *De eruditione comparanda*. C'est une collection de préceptes sur la manière d'étudier les différentes sciences renfermées dans ces trois livres. Ses autres ouvrages sont : *Musæum philologicum*, 2 vol. in-12; *Thesaurus librorum philologicorum*, 2 vol. in-8; *De furibus librariis*, Leyde, 1705; *Fasciculi dissertationum philologico-historicarum*, 5 vol. in-12; *Dissertationes philologicæ*, 2 vol. in-12; *Commentationes in varios auctores*, 3 vol. in-12. *Voy.* Saubert.

CREON, roi de Thèbes et de Béotie, frère de Jocaste, s'empara du gouvernement, après la mort de Laïus, mari de sa sœur : Œdipe, à qui il céda le sceptre, s'étant retiré à Athènes, il le reprit encore, et se signala par des cruautés. Il fit mourir Antigone et Agrie, celle-ci pour avoir enseveli ses frères, et l'autre son époux. Les dames thébaines portèrent Thésée à lui déclarer la guerre, et ce héros lui ravit la couronne et la vie l'an 1230 avant J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec Créon, roi de Corinthe, qui reçut à sa cour Jason, et l'accepta pour gendre, quand il se fut dégoûté de Médée.

CRÉPIN et CRÉPINIEN (saints). *Voy.* Crespin.

CRÉQUI de BLANCHEFORT et de CANAPES (Charles de), prince de Foix, duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, se distingua dans toutes les occasions, depuis le siége de Laon en 1594, jusqu'à sa mort. Son duel contre don Philippin, bâtard de Savoie, qu'il tua, servit beaucoup à répandre son nom. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1622, secourut Ast et Verrue contre les Espagnols, prit Pignerol et la Maurienne en 1630, défit les troupes d'Espagne au combat de Buffarola sur les bords du Tesin en 1636, et fut tué d'un coup de canon au siége de Brême en 1638, comme il se rangeait près d'un gros arbre pour pointer ses lunettes. Créqui était éloquent, poli, magnifique. Il fit éclater ces qualités à Rome, où le roi l'envoya ambassadeur extraordinaire vers le pape Urbain VIII, en 1633. Il épousa successivement deux filles du connétable de Lesdiguières. Son vrai nom était Blanchefort; mais son père ayant épousé Marie de Créqui, n'obtint les biens de cette famille, qu'à condition qu'il en porterait le nom et les armes. Sa *Vie* a été écrite par Nicolas Chorrier, Grenoble, 1683, in-12.

CRÉQUI (François Bonne de), maréchal de France en 1668, après divers succès, fut entièrement défait par le duc Charles IV de Lorraine en 1675, près de Consarbruck sur la Sarre. Echappé à peine lui quatrième, il court se jeter dans Trèves, où il aima mieux être pris à discrétion, que de capituler. « Cet événement, dit un historien, fut regardé par » les Trévirois, comme la punition de la manière » cruelle dont le pays et la capitale surtout avaient » été traités par les Français, qui voulaient faire un » désert de cette frontière comme du Palatinat; les » églises et les monastères furent livrés aux flammes.

» Un de leurs généraux, après avoir multiplié ces » exploits, périt par la chute de son cheval, qui se » cabrant se jeta en bas d'un pont, au moment que, » la torche en main, il allait mettre le feu à Sainte- » Marie-des-Martyrs. On célèbre tous les ans l'ex- » pulsion des Français, par une procession géné- » rale. » Créqui eut plus de succès dans les campagnes de 1677 et 1678. Il ferma l'entrée de la Lorraine au duc Charles V, le battit à Kochersberg en Alsace, prit Fribourg à sa vue, passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite; et ayant, immédiatement après, emporté le fort de Kell l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg. En 1684 il prit Luxembourg, et mourut trois ans après, en 1687. Il était général des galères depuis 1661.

CRESCENT, *Crescens*, philosophe cynique vers l'an 154 de J.-C., se rendit infâme par ses débauches et par ses calomnies contre les chrétiens. Il fut un des principaux moteurs de la persécution excitée contre eux, sous Marc-Aurèle. C'est contre lui que saint Justin publia sa seconde *apologie*; le philosophe n'y répondit qu'en travaillant à le faire mourir, en quoi il eut la lâche satisfaction de réussir.

CRESCENTIA. *Voy.* HOESSIN.

CRESCENTIS ou CRESCENZI (Pierre de), né en 1230 à Bologne, voyagea pendant 30 ans, exerçant la profession d'avocat pour se dérober aux troubles de sa patrie. A l'âge de 70 ans, il revint pour s'occuper d'un ouvrage sur l'agriculture, qu'il dédia à Charles II, roi de Sicile, qui mourut en 1308. Il est intitulé *Opus ruralium commodorum*. Il y en a des éditions rares, Louvain, 1474; Florence, 1481, in-fol. Il se trouve aussi dans *Rei rusticæ scriptores* de Gessner, Leipsig, 1735, 2 vol. in-4. On en a une traduction française, Paris, 1486, in-folio. Il y en a une italienne, Florence, 1605, in-4.

CRESCENTIUS NUMANTIANUS, patrice romain, s'empara du château St.-Ange vers 985, et exerça dans Rome des cruautés inouïes. Ses crimes ne demeurèrent pas impunis : l'empereur Othon III lui fit trancher la tête.

CRESCIMBENI (Jean-Marie) naquit à Macerata, capitale de la Marche d'Ancône, en 1663. Ses talents pour la poésie et l'éloquence se développèrent de bonne heure. Ses vers eurent d'abord un goût d'enflure et de pointe; mais le séjour de Rome et la lecture des meilleurs poètes italiens le ramenèrent à la nature. Non-seulement il changea lui-même de style, mais il entreprit de combattre le mauvais goût, et de donner des règles du bon. Ce fut en partie par ce motif qu'il travailla à l'établissement d'une nouvelle académie, sous le nom d'*Arcadie*. Les membres de cette compagnie ne furent d'abord qu'au nombre de quatorze, mais il s'augmenta depuis. Ils s'appelèrent les *bergers d'Arcadie*, et prirent chacun le nom d'un berger, et celui de quelque lieu de l'ancien royaume d'Arcadie. Le fondateur de cette société en fut nommé directeur en 1680. Pendant 38 ans qu'il conserva ce poste, il déclara la guerre sans ménagement à ces pompeuses extravagances, à ces faux brillants, à ces clinquants que les Italiens avaient pris si longtemps pour de l'or. Crescimbeni mourut en 1728, à 64 ans, chanoine de Ste.-Marie-in-Cosmedin. Durant sa dernière maladie, il fit les vœux simples des jésuites. Crescimbeni était un petit homme maigre, d'une voix cassée et rauque, et dont la figure n'annonçait pas le génie. Mais des manières engageantes, et une douceur extrême, malgré son tempérament bilieux, lui gagnaient tous les cœurs. Parmi le grand nombre d'ouvrages en vers et en prose dont il a enrichi sa patrie, on ne citera que les principaux qui sont tous en italien : *Histoire de la poésie italienne*, fort estimée, et imprimée en 1738 à Venise, 6 vol. in-4. Cette histoire est accompagnée d'un commentaire semé d'anecdotes, non-seulement sur la vie des anciens poètes italiens, mais encore sur celle des anciens poètes provençaux, pères des italiens. Il y a quelques inexactitudes, comme dans tous les ouvrages de ce genre; La *Vie du cardinal de Tournon*, in-4; l'*Histoire de l'académie des Arcades*, et la *Vie des plus illustres arcadiens*, 1708, 5 vol. in-4; un *recueil de leurs poésies*, 9 vol. in-8; *Recueil de poésies à l'honneur de Clément XI*, in-4; *Abrégé de la vie de la sainte Vierge*, en italien; plusieurs *Vies* particulières, etc.

* CRESCINI (Remi), cardinal, né à Plaisance le 5 mai 1757, embrassa la règle de St.-Benoît dans la congrégation du Mont-Cassin, et professa 15 ans la philosophie et la théologie dans différentes maisons de son ordre. Il fut ensuite chargé de la chaire de droit canonique à Parme et la remplit pendant 30 ans avec distinction. Vice-recteur de l'université de Parme, il était en même temps abbé du monastère de Saint-Jean, et directeur du collége des nobles. Nommé par Léon XII évêque de Parme en 1826, Pie VIII le fit cardinal en 1829. Après avoir reçu la pourpre romaine, il retournait dans son diocèse à petites journées, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter à Montéfiascone, où il mourut le 21 juillet 1830.

CRESCONIUS, évêque d'Afrique, sur la fin du VII[e] siècle, est auteur d'une *Collection de canons*. On la trouve dans la *Bibliothèque du droit canon*, donnée au public par Justel et Voël en 1661, 2 vol. in-fol. Ce recueil est une preuve de l'érudition de l'auteur.

CRESPET (Pierre), religieux célestin, né à Sens en 1543, mourut à 51 ans en 1594, après avoir refusé un évêché que Grégoire XIV voulait lui donner. On a de lui : *Summa catholicæ fidei*, Lyon, 1598, in-fol.; *Le jardin de plaisir et récréation spirituelle*, 1602, in-8, et d'autres ouvrages, dans lesquels il y a plus d'érudition que de critique. Il publia en 1590 un ouvrage intitulé : *La haine réciproque de l'homme et du diable*; c'est un traité contre la magie dans lequel il y a des choses fort singulières qui marquent beaucoup de crédulité : mais il en est qui ne doivent pas être rejetées aussi loin que prétendent les esprits-forts. *Voy.* BODIN, BRUN (Le), BROWN, etc.

CRESPI (Joseph-Marie), élève de Cignani, né à Bologne en 1665, mort dans la même ville en 1747, se forma sur les ouvrages du Baroche, du Titien, de Paul Véronèse. Une imitation vive et riante répandait des charmes sur ses tableaux et sur ses discours. Les grands recherchaient sa conversation, les artistes ses ouvrages. Ses figures sont lumi-

neuses et saillantes, ses caractères frappants et variés, son dessin correct.

CRESPIN et CRESPINIEN (saints), deux frères d'une famille distinguée, selon les légendes, vinrent de Rome au milieu du IIIe siècle avec saint Quentin et d'autres hommes apostoliques pour prêcher la foi dans les Gaules. Ils fixèrent leur demeure à Soissons. Le jour ils annonçaient Jésus-Christ, et la nuit ils travaillaient à l'état de cordonnier afin de pourvoir à leur subsistance. Leurs instructions fortifiées par la sainteté de leur vie convertirent un grand nombre d'idolâtres. L'empereur Maximin-Hercule étant venu dans la Gaule-Belgique, les fit arrêter et conduire devant Rictius Varus, préfet du prétoire, le plus implacable ennemi qu'eut alors le christianisme. Ils furent condamnés à perdre la tête l'an 287, après avoir souffert de cruelles tortures avec une constance admirable. Ils sont nommés dans les plus anciens martyrologes, et honorés le 25 octobre. On bâtit à Soissons dans le VIe siècle une grande église sous leur invocation; et saint Eloi enrichit leur châsse de divers ornements. Elle fut transportée à l'église de Notre-Dame de Paris sous le règne de Louis XI, pendant l'horrible peste qui désola cette ville. Henri-Michel Buche, communément appelé le *bon Henri*, qui les avait pris pour modèle, les choisit pour patron de la pieuse association des frères cordonniers. *Voy.* Buche.

CRESPIN. *Voy.* Crispin.

CRESSOLLES (Louis), jésuite, né à Tréguier, en 1568, mort à Rome en 1634, fut un des hommes les plus érudits de son siècle. Après avoir professé les humanités et la théologie dans plusieurs maisons de son ordre en France, il fut appelé à Rome, où sa chaire devint célèbre. Il était en même temps secrétaire du général. Cressolles laissa d'importants ouvrages intitulés : *Theatrum veterum Rhetorum*, Paris, 1620, in-8; *Mystagogus*, qui a pour objet la discipline des hommes sacrés, Paris, 1629 et 1638, 2 vol. in-4; *Anthologia sacra*, où il traite des vertus des hommes pieux, 1632 et 1638, 2 vol. in-folio; un traité *De perfecta oratoris actione*, etc., 1620, in-4; *Traduction* des *Institutions catholiques* du père Cotton; *Poésies latines*.

CRESSY (Serenus), savant et pieux bénédictin anglais, a donné la *Vie de saint Julien, premier évêque du Mans*. Il est encore auteur d'une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, et de quelques ouvrages de *piété* et de *controverse*.

CREST (La Bergère de) : c'est sous ce nom qu'est connue, dans l'histoire des délires des hommes, une visionnaire nommée *Isabeau Vincent*, fille d'un cardeur de laine du diocèse de Die. Elle apprit le rôle de prophétesse, en gardant les moutons d'un laboureur, son parrain. Un homme inconnu la dressa à ce manége. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où elle prêchait et prophétisait à son aise. Rome était selon elle une Babylone, et la messe une idolâtrie. Les calvinistes criaient partout *au miracle!* Le ministre Jurieu, qui avait adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La Bergère, animée par sa réputation, prophétisa plus que jamais, mêlant à son galimathias des passages de l'Ecriture, des lambeaux de sermons, de mauvaises plaisanteries contre le pape. Son enthousiasme fit quelques prosélites, et en aurait fait davantage, si l'intendant du Dauphiné ne l'avait fait arrêter. Conduite à l'hôpital général de Grenoble, elle revint de ses égarements, et finit par une mort édifiante, vers la fin du dernier siècle.

CRÉSUS. *Voy.* Croesus.

CRESTIN (Jean-François), historien, né en 1745 à Vellexon (Haute-Saône). Procureur du roi au bailliage de Gray, fut, à l'époque de la révolution dont il embrassa les principes, maire de cette ville, président du tribunal et député à l'assemblée Législative. Habile à modifier ses opinions et sa conduite suivant les circonstances, il sut obtenir la confiance des gouvernements qui se succédèrent. En 1801 il fut nommé à la sous-préfecture de Gray que des plaintes multipliées portées contre son administration le forcèrent de résigner en 1808. Il mourut presque subitement le 26 août 1830, à l'âge de 85 ans. On a de lui : *Recherches historiques sur la ville de Gray*, Besançon, 1787, in-8; cet ouvrage renferme des détails curieux; *Projet de constitution du gouvernement représentatif*, Gray, 1814, in-8; *La vérité rétablie*, ou *Mémoire sur la séance de l'assemblée Législative du* 10 *août* 1792, Besançon, 1814, in-8; *Dissertation sur les libertés de l'église gallicane, la Pragmatique-sanction et les concordats de* 1506, 1801, *et* 1817, Dijon, 1819, in-8; *Les héroïdes d'Ovide*, traduites en vers, Dole, 1826, in-8; c'est un chef-d'œuvre de platitude; *Réfutation du résumé de l'histoire de la Franche-Comté* par M. Lefébure, Gray, 1827, in-8, etc.

CRÉTÉ, fils de Minos et de Pasiphaé. Ayant consulté l'oracle sur sa destinée, il apprit qu'il serait tué par son fils Althémène. Ce jeune prince, instruit du malheur qui menaçait son père, tua une de ses sœurs que Mercure avait outragée, maria les autres à des princes étrangers, et se bannit de sa patrie. Crété semblait être en sûreté; mais, ne pouvant vivre sans son fils, il équipa une flotte et l'alla chercher. Il aborda Rhodes où Althémène était. Les habitants prirent les armes pour s'opposer à Crété, croyant que c'était un ennemi qui venait les surprendre. Althémène, dans le combat, décocha une flèche à son père : ce malheureux prince en mourut, avec le chagrin de voir l'accomplissement de l'oracle; car son fils s'approchant pour le dépouiller, ils se reconnurent. Althémène obtint des dieux que la terre s'entr'ouvrit pour être englouti sur-le-champ. — Il ne faut pas le confondre avec Crété, fils d'Eole, et roi d'Iolcos, dont la femme Démodice accusa faussement Phryxus d'avoir voulu attenter à son honneur.

CRETENET (Jacques), chirurgien, natif de Champlite en Franche-Comté, entra dans l'état ecclésiastique après avoir perdu sa femme. Il institua les prêtres-missionnaires de Saint-Joseph de Lyon, et mourut le 3 septembre 1666, à 63 ans, avec une grande réputation de vertu. On a sa *Vie*, écrite par M. Orame. Sa congrégation a été peu répandue.

CRÉTHEIS, femme d'Acaste, roi de Thessalie, conçut une violente passion pour Pélée. Ce jeune prince étant insensible à ses feux, elle persuada au

roi son époux qu'il avait tenté de la corrompre. Acaste irrité exposa Pélée aux centaures; mais il retourna vainqueur après avoir tué de sa main et son accusateur et son juge.

CRETIN (Guillaume Du Bois, dit), chantre de la Sainte-Chapelle de Paris, trésorier de celle de Vincennes, chroniqueur, c'est-à-dire, historien du roi sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, mourut l'an 1525. Clément Marot l'appelle *le souverain poète français,* mais le poète souverain ne serait à présent sur notre Parnasse que parmi les esclaves des muses. Ses productions, réimprimées à Paris en 1724, in-12, offrent trop de jeux de mots, de pointes et d'équivoques.

* CRETTÉ DE PALLUEL (François), agronome, né vers 1740 au Bourget, près de Paris, fut successivement député à l'assemblée Législative, administrateur du département de la Seine, et juge de paix à Pierrefitte, où il mourut le 29 novembre 1798. On lui doit l'invention de plusieurs instruments aratoires d'une grande utilité, et plusieurs *mémoires* dans le *recueil de la société de Paris.* Les procédés de cet habile agriculteur sont les résultats de son expérience. On a de lui: *Mémoire sur le desséchement des marais,* Paris, 1789, in-8; nouv. édit. avec des notes par Chassiron (*voy.* ce nom). *Mémoire sur l'amélioration des biens communaux*, 1790, in-8; *Formulaire des propriétaires*, 1791, in-8; *Traité des prairies artificielles*, Paris, 1801, in-8. Cet ouvrage fut imprimé par ordre de la société d'agriculture.

CRÉUSE, fille de Priam, roi de Troie, femme d'Enée et mère d'Ascagne, périt en se sauvant avec son mari, après l'incendie de Troie.

CRÉUSE, fille de Créon, roi de Corinthe, épousa Jasonaprès qu'il eut répudié Médée; celle-ci irritée contre sa rivale, la fit mourir par une robe empoisonnée qu'elle lui envoya, et étendit sa vengeance sur presque toute la famille royale de Créon.

CREUTZ (Gustave-Philippe, comte de), homme d'état, né en 1726 dans la Finlande, fut ambassadeur de Suède à Madrid, et à Paris, où il se lia avec les littérateurs les plus distingués. Il y conclut le 3 avril 1783, avec Franklin, un traité de commerce entre la Suède et les Etats-Unis. Rappelé la même année, il fut placé à la tête des affaires étrangères, nommé sénateur et chancelier de l'université d'Upsal. Il a laissé en suédois un poème champêtre intitulé *Atys et Camille* et une *épître à Daphné*, dont on vante la pureté du style et l'éclat des pensées. Un violent accès de goutte termina ses jours, en 1786. On trouve quelques lettres de Creutz dans les *Œuvres posthumes* de Marmontel qui, dans ses *Mémoires* liv. IV, a tracé un portrait intéressant de cet amateur éclairé des beaux arts.

CREUTZNACH (Nicolas) professa la théologie à Vienne en Autriche, vers la fin du XVe siècle. On a de lui quatre livres de *Questions sur les sentences*, un recueil de *conférences*, et un *traité* sur la conception de la sainte Vierge.

** CREUZÉ-DE-LESSER (Auguste), littérateur, né en 1770 à Paris, d'une famille honorable, fut d'abord secrétaire de légation à Parme. Il quitta la diplomatie pour l'administration, et fut nommé sous-préfet à Autun. Elu en 1804 membre du corps législatif, il y siégea pendant six ans. Ce fut dans l'intervalle des sessions qu'il fit et publia un *Voyage en Italie et en Sicile* (Paris, 1806, in-8), dans lequel les Italiens sont jugés avec trop de sévérité. Cet ouvrage déplut à Napoléon; mais indifférent à cette disgrace à laquelle il était loin de s'attendre, il profita des loisirs qu'elle lui donnait pour se livrer entièrement à la littérature. En 1815, nommé préfet de la Charente, puis en 1818 de l'Hérault, il sut allier dans ces temps difficiles la modération à la fermeté, et prouva une fois de plus que l'on peut être en même temps un bon administrateur et un poète distingué. En 1830, il donna sa démission, et de retour à Paris revit ses anciens ouvrages et en composa d'autres. Il en préparait de nouveaux, lorsqu'atteint d'une indisposition grave, il se vit forcé d'interrompre ses travaux. L'espoir de recouvrer plus promptement la santé l'avait conduit chez un de ses amis près de Mantes; mais en arrivant il fut saisi d'une maladie violente qui l'enleva le 16 août 1839, dans sa 69e année. On a de lui quelques pièces de théâtre: *Le secret du ménage,* coméd. en 3 act. et en vers, 1809; *La revanche,* avec Roger, 1809; *La manie de l'indépendance*, coméd. en 3 act. et en vers, 1812; *Le prince et la grisette*, com. en 3 act., 1834; Des opéras comiques, dont plusieurs ont eu du succès, entre autres: *M. Deschalumeaux*, 1806; *Le magicien sans magie,* 1811; *Le nouveau seigneur de village*, avec Favières, 1813. On lui doit en outre: *Le sceau enlevé*, poème imité de Tassoni, Paris, 1796, 3e édit. 1801, in-18; *Satires de Juvénal*, trad. en prose, 1796; *Amadis de Gaule*, 2e édit., 1813, in-18; *Roland*, 1814, in-18; *Les chevaliers de la table ronde*, 4e édit., 1812, in-18. Ces poèmes qui composent l'histoire de la chevalerie romanesque ont été réunis en un seul volume, Paris, 1838, in-8. On y trouve des récits très-ingénieux et ils sont semés de traits fins et spirituels. *Apologues*, Paris, 1825, in-12; Le *dernier homme,* poème imité de Grainville, 2e édit., 1833, in-12; *Les annales d'une famille pendant dix-huit cents ans*, 1834, 2 vol. in-8; fiction ingénieuse, cadre neuf, idée neuve; *De la liberté*, 2e édit., 1833, in-8. Cet ouvrage piquant et spirituel est un fragment d'un grand traité de politique que l'on doit regretter que l'auteur n'ait pas pu achever. *Odéides,* 1836, in-8, ce sont des espèces de poèmes lyriques, dont l'un est une sorte de traduction du *Romancero* du Cid; le second un touchant récit des aventures d'Héloïse et d'Abailard, et le troisième le tableau des tragiques événements de la révolution. Les *contes des Fées*, imités en vers de Perrault, 1834, in-12. M. De Féletz lui a consacré une notice intéressante dans le *Journal des débats*, reproduite dans ses *jugements historiques et littéraires,* 217-20.

* CREUZÉ-LATOUCHE (Jacques-Antoine), né en 1749 à Châtellerault, fut d'abord avocat à Paris; et de retour dans sa ville natale obtint la charge de lieutenant de la sénéchaussée. Député à l'assemblée Constituante il y acquit une juste considération par la solidité de son jugement. Après la session il fut nommé juge à la haute cour nationale. Réélu à la Convention, il vota, dans le procès du Roi, pour le

bannissement, l'appel au peuple et le sursis. Il fut un des opposants à la loi funeste du *maximum*. Après le 9 thermidor, membre du comité de salut public, il fut un des rédacteurs de la constitution de l'an 3. Il passa de la Convention au conseil des Cinq-cents puis des Anciens, fit après le 18 brumaire partie du sénat, et mourut le 22 septembre 1800. Il était membre de l'institut depuis sa création. On a de lui : *De l'union de la vertu et de la science dans un jurisconsulte*, 1783, in-8 ; *Réflexions sur la vie champêtre*, dans le tome 4 des *Mémoires* de la société d'agriculture ; *Description topographique du district de Châtelleraut*, 1790, in-8, avec une carte ; enfin *De la tolérance philosophique et de l'intolérance religieuse*, Paris, 1797, in-8, où malheureusement se retrouvent les funestes maximes de la philosophie du dix-huitième siècle.

CRÈVECOEUR (Philippe de), maréchal de France, s'attacha d'abord au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, et se signala à la bataille de Montlhéri en 1465. Après la mort de ce prince, son bienfaiteur, au lieu de demeurer fidèle à sa fille, il se vendit à Louis XI, et lui fut fort utile. Il surprit Saint-Omer avec 600 hommes seulement, se rendit maître de Térouane, et fit prisonniers les comtes d'Egmont et de Nassau. Charles VIII le menait à la conquête du royaume de Naples, lorsque la mort l'enleva, à la Bresle près de Lyon, en 1494. Grand capitaine et habile négociateur, il mérita que Louis XI le recommandât en mourant au dauphin son fils, comme un homme également sage et vaillant. Ce dernier prince ordonna, que lorsqu'on transporterait son corps à Boulogne, où il est enterré, on lui rendrait les mêmes honneurs qu'à celui d'un roi de France.

** CRÈVECOEUR (Saint-John de), né dans la Normandie en 1731, d'une famille noble, passa la plus grande partie de sa vie en Amérique, fut nommé consul de France à New-Yorck, puis correspondant de l'institut, et de retour en France, mourut à Sarcelles en 1818. On lui doit : *Lettre d'un cultivateur américain*, Paris, 2ᵉ édit., 1787, 3 vol. in-8 ; *Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'état de New-Yorck*, Paris, 1801, 3 vol. in-8.

CREVEL (Jacques), avocat, membre de l'académie royale des belles-lettres de Caen, naquit l'an 1592 à Ifs, près de cette ville. Une élocution aisée, un esprit vif et pénétrant, et d'excellentes études le firent bientôt distinguer dans le barreau. Aux exercices de son état, il joignit la place de professeur royal du droit français dans l'université de Caen, qui le nomma recteur en 1721. C'est à lui qu'elle dut le rétablissement des processions solennelles qu'elle avait coutume de faire dans les occasions d'éclat. L'ardeur de son zèle pour le bien public lui attira quelques affaires ; mais ses talents et sa probité lui gagnèrent une confiance générale. Il mérita aussi la bienveillance du célèbre d'Aguesseau, et mourut le 25 décembre 1764, avec la réputation de citoyen très-jaloux de l'ordre, et d'ami fidèle. On a de lui quelques *odes* et *poésies* latines et françaises, et plusieurs *Mémoires* intéressants.

CREVIER (Jean-Baptiste-Louis), né à Paris en 1693, d'un ouvrier imprimeur, fit ses études avec distinction sous le célèbre Rollin, et devint professeur de rhétorique au collége de Beauvais. Après la mort de son maître, il se chargea de la continuation de l'*Histoire romaine*, dont il donna 8 volumes. Il publia ensuite divers autres ouvrages, jusqu'à sa mort arrivée en 1765, dans un âge avancé. Cet écrivain était recommandable par ses vertus ; il formait ses disciples à la religion, comme à la littérature. Si, comme son maître, il a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, et de ne pas se défier d'une secte masquée par d'imposants dehors, il a su se défendre, dans la composition de ses ouvrages, des impressions de l'erreur. Son goût pour l'étude et pour le travail a produit les livres suivants : *Titi Livii Patavini historiarum libri XXXV, cum notis*, 1748, 6 vol. in-4. Cette édition est enrichie de *notes* savantes et laconiques, et d'une *préface* écrite avec esprit et élégance, mais d'un style trop oratoire. La *Continuation de l'Histoire romaine de M. Rollin*, depuis le 9ᵉ volume jusqu'au 16ᵉ. On y trouve moins de digressions sur des points de morale et de religion que dans les premiers volumes; l'ensemble de la narration parait mieux tissu; les matériaux sont plus fondus et plus liés, les réflexions moins isolées et plus habilement noyées dans le corps de l'histoire, dérivées de faits d'une manière plus aisée et plus naturelle; mais si le disciple est supérieur en ce point à son maître, il est au-dessous de lui dans le coloris et la noblesse de la diction, et dans l'élévation des pensées. L'*Histoire des empereurs romains jusqu'à Constantin*, 6 vol. in-4, et 12 vol. in-12, 1749 et années suivantes. On y trouve de l'exactitude dans les faits; mais il n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, ni intéressant dans la façon de les présenter. Il y a, ainsi que dans l'ouvrage précédent, d'excellentes vues sur des objets de littérature, de philosophie et de religion : elles ne sont ni plus prolixes ni plus fréquentes que la nature de l'histoire ne le comporte. On désirerait plus de pureté dans son style, et surtout moins de latinisme. *Histoire de l'université de Paris*, en 7 vol. in-12, estimable pour les recherches ; mais l'auteur néglige son style : il manque quelquefois de justesse dans l'expression, et emploie des termes trop familiers; *Observations sur l'esprit des lois*, in-12 : il y a de très-bonnes choses, mais il pourrait y en avoir davantage, et elles pourraient être plus approfondies ; *Rhétorique française*, 1765, 2 vol. in-12. Les leçons que donne l'auteur sont exactes et judicieuses, et le choix des exemples est assez bien fait. Bassompierre, imprimeur de Liége, en a donné une belle édition, 1787, 2 vol. in-12.

CRICHTON. *Voy.* CRITON.

* CRIE (Thomas), littérateur, né en 1772 à Edimbourg, et mort dans cette ville le 5 août 1835, est auteur de plusieurs notices biographiques d'un très-grand mérite. C'était un des plus zélés collaborateurs du *Blackwood's magazine* (Voy. Blackwood), auquel il a fourni la plupart des biographies et une foule d'anecdotes fort originales.

CRIGNON (Pierre), né à Dieppe, vers la fin du XVᵉ siècle, mort vers 1540, a laissé quelques *pièces de poésie française*, qui sont très-rares. Il avait fait

imprimer, en 1531, les vers de Parmentier son ami qu'il avait accompagné dans son voyage aux Indes orientales, où ce dernier mourut. On trouve des poésies de Crignon dans les recueils de l'académie du *Puy de la conception de Rouen*, qui l'avait plusieurs fois couronné.

CRILLON (Louis de Berton de), d'une illustre famille d'Italie, établie dans le comtat Venaissin, chevalier de Malte, l'un des plus grands capitaines de son siècle, naquit en 1541. Il servit dès l'année 1557. Il se trouva à 15 ans au siége de Calais, et contribua beaucoup à la prise de cette ville, par une action d'éclat qui le fit remarquer de Henri II. Il se signala ensuite contre les huguenots aux journées de Dreux, de Jarnac et de Montcontour en 1562, 1568 et 1569. Le jeune héros se distingua tellement dans ses caravanes, surtout à la bataille de Lépante, en 1571, qu'on le choisit, quoique blessé, pour porter la nouvelle de la victoire au pape et au roi de France. On le trouva deux ans après, en 1573, au siége de la Rochelle, et dans presque toutes les autres rencontres considérables. Il se montra partout *le brave Crillon*, c'était le nom que lui donnait ordinairement Henri IV. Henri III qui connaissait sa valeur le récompensa par la dignité de chevalier de ses ordres, en 1585. Les belles apparences de la ligue, les motifs de religion, qui lui gagnèrent tant de prosélytes, ne purent ébranler la fidélité du brave Crillon, quelque haine qu'il eût pour les huguenots. Il servit utilement son prince à la journée des Barricades, à Tours et ailleurs. Henri III osa proposer à Crillon d'assassiner le duc de Guise, chef de la ligue : Crillon offrit de se battre, et ne voulut point entendre parler d'assassiner. Crillon fut aussi fidèle à Henri IV qu'à son prédécesseur. Il repoussa les ligueurs de devant Boulogne. L'armée de Villars ayant investi Quillebœuf en 1592, il défendit vigoureusement cette place, répondant aux assiégeants, lorsqu'ils sommèrent les assiégés de se rendre, « Crillon est dedans et l'ennemi dehors. » La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitaient l'Europe, Crillon se retira à Avignon et y mourut dans les exercices de la piété et de la pénitence en 1615, à 75 ans. François Bening, jésuite, prononça son éloge funèbre : pièce d'une éloquence burlesque, imprimée en 1616, sous le titre de *Bouclier d'honneur*, et réimprimée à Paris, 1759, in-12. M[lle] de Lussan a publié en 2 vol. in-12 la *Vie* de ce héros, appelé de son temps l'*homme sans peur*, *le brave des braves*. C'était un second chevalier Bayard, non par le caractère qu'il avait bizarre et bourru, mais par le cœur et par la religion. On sait qu'assistant un jour au sermon de la Passion, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du supplice de la flagellation, Crillon saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée, en criant : *Où étais-tu Crillon?* Ces saillies de courage, effet d'un tempérament vif à l'excès, l'engagèrent trop souvent dans des combats particuliers dont il sortit toujours heureusement. On ne peut s'empêcher d'orner cet article de deux traits d'intrépidité qui peignent bien ce grand homme. A la bataille de Montcontour, en 1569, un soldat huguenot crut rendre service à son parti, s'il pouvait se défaire du plus intrépide et du plus redouté des généraux catholiques. Il se porta dans un endroit où Crillon, en revenant de la poursuite des fuyards, devait nécessairement passer. Dès que ce fanatique l'aperçut, il lui tira un coup d'arquebuse. Crillon, quoique grièvement blessé au bras, courut à l'assassin, l'atteignit et allait le percer, lorsque le soldat tomba à ses pieds et lui demanda la vie. « Je te la donne, » lui dit Crillon : et si l'on pouvait ajouter quelque » foi à un homme qui est rebelle à son roi et infi- » dèle à sa religion, je te demanderais ta parole de » ne jamais porter les armes que pour ton souve- » rain. » Le soldat, confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se séparerait pour toujours des rebelles, et qu'il retournerait à la religion catholique. Le jeune duc de Guise, auprès duquel Henri IV l'avait envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point la fermeté de Crillon pouvait aller. Pour cela, il fit sonner l'alarme devant le logis de ce *brave*, fit mener deux chevaux à la porte, monta chez lui pour lui annoncer que les ennemis étaient maîtres du port et de la ville, et lui proposa de se retirer pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Quoique Crillon ne fût presque pas éveillé, lorsqu'on lui tint ce discours, il prit ses armes sans s'émouvoir, et soutint qu'il valait mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place. Guise ne pouvant le détourner de cette résolution, sortit avec lui de la chambre ; mais au milieu des degrés, il laissa échapper un grand éclat de rire, qui fit apercevoir Crillon de la raillerie. Il prit alors un visage plus sévère que lorsqu'il pensait aller combattre ; et serrant fortement le duc de Guise, il lui dit en jurant, suivant son usage : « Jeune » homme, ne te joue jamais à sonder le cœur d'un » homme de bien. Par la mort ! si tu m'avais trouvé » faible, je t'aurais poignardé. » Après ces mots il se retira sans rien dire davantage.

CRILLON (Louis-Athanase Balbe-Berton de), ancien agent-général du clergé de France, conseiller d'état, abbé commandataire de Granselve, mort à Avignon sa patrie, le 26 janvier 1789, à l'âge de 63 ans, s'est distingué par son zèle contre les erreurs modernes, et la manière aussi solide qu'ingénieuse dont il les a combattues. On a de lui : *De l'homme moral*, 1771, 1 vol. in-8. Les maximes de vertus y sont appuyées par des exemples qui en ont rendu la lecture aussi agréable qu'utile. Il y a cependant quelques propositions qui semblent avoir échappé à l'attention de l'auteur, comme la suivante : *Le besoin rassembla les premiers habitants de la terre*, erreur philosophique que le sage auteur a répétée par inadvertance ; *Mémoires philosophiques du baron de***, 1777 et 1778, 2 vol. in-8, nouv. éd. publiée par J. Fabre, Lyon, 1823, in-8, ouvrage de génie, où la critique est mise en action de la manière la plus piquante et la plus capable de faire impression sur les esprits même prévenus. C'est le fruit d'une raison lumineuse qui sait se revêtir de toutes les richesses de l'imagination, et employer, quand il le faut, les armes de la plaisanterie et du ridicule. Il serait difficile de présenter sous un jour plus frappant le charlatanisme, les intrigues, les manéges et tous les travers de la philosophie moderne, qu'ils

ne le sont dans ces mémoires. Energie et vérité dans les tableaux, justesse et nouveauté dans les cadres, agrément et vivacité dans les entretiens des personnages que l'auteur met en scène, style correct, harmonieux, semé de traits hardis et heureux ; cet ouvrage réunit, en un mot, tout ce qui peut attacher le lecteur, et lui inspirer du mépris pour la secte dont on y dévoile les menées (*voy. le Journal hist. et litt.* 1er décembre 1777, p. 471 ; 15 décembre 1777, p. 559 ; 1er novembre 1778, p. 313). *Vie du brave Crillon, suivie de notes historiques et critiques.* Cet ouvrage a été publié à Paris, 1825, 2 vol. in-8, par les soins de M. Fortia d'Urban, qui l'a enrichi de notes très-curieuses. Les vertus de l'abbé Crillon égalaient ses lumières. L'amour de la vérité et de la justice était le grand mobile de ses actions comme celui de ses écrits. Homme de caractère et d'une franchise antique, il retraçait des mœurs dont bientôt l'exemple manquera parmi nous. M. Sabatier de Cavaillon a fait ainsi son épitaphe :

Lorsque les siens cueillaient les lauriers de la guerre,
Il consacrait sa plume à soutenir l'autel.
Pour en bannir le vice il instruisait la terre,
Et contre l'athéisme il défendait le ciel.

* CRILLON-MAHON (Louis de Berton des Balbes de Quiers, duc de), frère du précédent, né en 1718, admis en 1731 dans les mousquetaires, fit, sous Villars, la campagne d'Italie de 1733, assista à la bataille de Parme en 1734, et se signala à la bataille de Fontenoy (1745), où il fut fait brigadier, et à la prise de Namur, où il fut nommé maréchal-de-camp. Il assistait à la bataille de Rocoux (1746). Il fit avec distinction la guerre de Sept ans, eut un cheval tué sous lui à Rosbach (1753), et devint lieutenant-général. Il passa ensuite au service d'Espagne, fut créé grand de la première classe et commandant-général des armées. En 1782, il s'empara de Minorque, et fut surnommé *Mahon*, de la capitale de cette île. Il ne voulut prendre aucune part à la guerre entre la France et l'Espagne; mais il contribua à la paix qui réunit les deux puissances. Il est mort à Madrid en 1796, commandant-général des royaumes de Valence et de Murcie. On a de lui : des *Mémoires militaires*, Paris, 1791, in-8, avec des notes de son frère.

* CRILLON (Berton de Balbe, duc de), fils du précédent, né en 1748, servit en Espagne sous les ordres de son père et se signala dans la brillante expédition de Minorque. Rentré en France après la paix de 1783, il fut fait officier général et grand bailli d'épée de Beauvais. Député de la noblesse de ce bailliage aux états généraux de 1789, il fut l'un des premiers de son ordre qui se réunirent au tiers état. C'est chez lui que se forma le club appelé depuis *des feuillants*, composé des hommes les plus modérés. Pendant la session de l'assemblée constituante, il s'occupa principalement de questions administratives. En 1792, accusé par les journaux d'entretenir des relations avec les émigrés, il fut jeté dans les prisons dont il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Créé pair de France le 19 août 1815, il se montra fidèle aux opinions qu'il avait professées toute sa vie, et mourut à Paris, dans sa 72e année, le 28 janvier 1820. Le 9 février suiv. M. le marquis d'Herbouville prononça son *Eloge* à la chambre des pairs.

CRINESIUS (Christophe), né en Bohême l'an 1584, professa la théologie à Altorf, et y mourut l'an 1629. On a de ce professeur protestant plusieurs ouvrages in-4, qui prouvent son érudition ; une *Dispute sur la confusion des langues* ; *Exercitationes hebraicæ* ; *Gymnasium et Lexicon syriacum*, 2 vol. in-4 ; *Lingua samaritica*, in-4 ; *Grammatica chaldaica*, in-4 ; *De auctoritate Verbi divini in hebraico Codice*, Amsterdam, 1664, in-4, etc., etc.

CRINIS, prêtre d'Apollon. Ce dieu remplit ses champs de rats et de souris, parce qu'il avait négligé son devoir dans les sacrifices. Crinis fit mieux dans la suite ; et Apollon, pour lui marquer sa satisfaction, tua tous ces animaux lui-même à coups de flèches. Cette glorieuse expédition valut à Apollon le surnom de *Smintheus*, c'est-à-dire *destructeur des rats*.

CRINISE, prince troyen, employa Neptune et Apollon à relever les murs de Troie, et leur refusa le salaire qu'il avait promis. Neptune, pour se venger, suscita un monstre qui désolait la Phrygie. Il fallait lui exposer une jeune fille lorsqu'il se présentait. On assemblait chaque fois toutes celles du canton, et on les faisait tirer au sort. La fille de Crinise étant en âge de tirer pour être la proie du monstre, son père aima mieux la mettre dans une barque sur la mer, et l'abandonner à la fortune, que de l'exposer à être dévorée. Lorsque le temps du passage de ce monstre fut expiré, Crinise alla chercher sa fille, et aborda en Sicile. N'ayant pu la retrouver, il pleura tant, qu'il fut métamorphosé en fleuve. Les dieux, pour récompenser sa tendresse, lui donnèrent le pouvoir de se transformer de toutes sortes de façons. Il usa souvent de cet avantage pour surprendre des nymphes, et combattit contre Achéloüs pour la nymphe Egesté, qu'il épousa, et dont il eut Alceste.

CRINITUS (Pierre) enseigna les belles-lettres à Florence sa patrie, après la mort d'Ange Politien son maître. Il s'acquit de la réputation par son esprit et son savoir ; mais livré à la plus criminelle de toutes les brutalités, il corrompit les jeunes gens confiés à ses soins, et mourut épuisé de débauches vers 1505, à 40 ans. Quelques-uns attribuent sa mort à l'affront que lui fit un de ses élèves, qui, indigné de ses discours crapuleux et orduriers, lui jeta un verre d'eau au visage; mais cela n'est guère vraisemblable : des hommes aussi corrompus étant bien loin d'une telle sensibilité. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, pleins de vent et de phrases, et au-dessous du médiocre malgré leur air emphatique. Nous ne citerons que ses *Vies des poètes latins*, Lyon, 1554, in-4, qui commencent au plus ancien des poètes latins, Livius Andronicus, et finissent à Sidonius Apollinaris.

CRISPE, chef de la synagogue des juifs de Corinthe en Achaïe. Lorsque saint Paul vint prêcher l'Evangile en cette ville, Crispe embrassa avec toute sa famille la foi de Jésus-Christ et fut baptisé par cet apôtre, qui, dit-on, l'établit évêque de l'île d'Egine auprès d'Athènes.

CRISPE (*Crispus Flavius Julius*), fils de l'empereur Constantin et de Minervine, fut honoré du titre de César par son père, et se montra digne de cette dignité par sa valeur. Il eut peut-être acquis une réputation égale à celle des plus grands capitaines de son siècle, si la malheureuse passion de Fausta, sa belle-mère, n'avait causé sa mort. Cette impératrice n'ayant pu le séduire l'accusa d'avoir voulu souiller le lit de son père. Constantin, ayant cru trop légèrement cette accusation, fit empoisonner son fils l'an 324. Son innocence fut bientôt reconnue, et la calomniatrice punie. Eusèbe ne parle point de cette mort, sans doute pour ne pas défigurer le portrait de Constantin; mais elle n'est malheureusement que trop avérée.

CRISPIN ou CRESPIN (Jean), d'Arras, avocat au parlement de Paris, fut entraîné dans l'erreur par Théodore de Bèze, son ami. Il alla le joindre à Genève, s'appliqua à la typographie, et s'acquit beaucoup de réputation par plusieurs ouvrages qu'il donna au public. Vignon son gendre dirigea son imprimerie après sa mort, arrivée en 1572, de la peste. On a de lui un *Lexicon grec*, Genève, 1574, 1 vol. in-4, et une *Histoire des prétendus martyrs de sa religion*, Genève, 1570, in-fol., réimprimée plusieurs fois depuis, pour l'édification des fanatiques de sa secte.

CRISPO (Jean-Baptiste), théologien et poète, de Gallipoli dans le royaume de Naples, mourut en 1595, dans le temps que Clément VIII pensait sérieusement à l'élever à l'épiscopat. Ses principaux ouvrages sont: *De ethnicis philosophis cautè legendis*, ouvrage estimable, sur le discernement et les précautions qu'il faut apporter dans la lecture des sages du paganisme, et utile pour découvrir d'un côté les erreurs des philosophes, de l'autre la vérité qu'on cherche dans la philosophie. Cet ouvrage, mis au jour en 1594, in-folio, à Rome, est devenu rare. La *Vie de Sannazar*, Rome, 1583, et Naples, 1633, in-4; ouvrage curieux et bien fait; le *Plan de la ville de Gallipoli*.

CRITIAS, le premier des trente tyrans d'Athènes, homme de naissance et d'esprit, adroit, éloquent, mais citoyen dangereux, sembla être né pour le malheur de sa patrie. Il fut le plus cruel de ses collègues. Il fit mettre à mort Alcibiade et Théramène, deux chefs dont la valeur menaçait son autorité tyrannique. Il poussa les vexations jusqu'à poursuivre les bannis d'Athènes dans leurs asiles même. Tant d'inhumanité réunit ces malheureux en un corps d'armée. Ils entrèrent dans l'Attique sous la conduite de Thrasybule, et attaquèrent Critias. Il fut tué les armes à la main, l'an 400 avant J.-C. Cet oppresseur qui tourmenta ses concitoyens avait été disciple de Socrate, ce qui n'est pas bien propre à accréditer les leçons philosophiques (*Voy.* Commode, Neron, etc.). Il avait composé des *élégies* et d'autres ouvrages, dont on n'a que quelques fragments.

CRITOLAUS, fils de Reximachus, citoyen de la ville de Tégée en Arcadie. Il était l'aîné de deux autres frères avec lesquels il combattit contre les trois fils de Damostrat, citoyen de Phénée, autre ville d'Arcadie, pour terminer par ce combat la guerre qui durait depuis longtemps entre ces deux villes. Les deux frères de Critolaüs étant demeurés sur la place après avoir blessé leurs adversaires, Critolaüs les tua tous les trois. Lorsque le vainqueur fut retourné chez lui, sa sœur Démodice, qui avait été promise à l'un d'eux, fut la seule qui ne se réjouit point de sa victoire. Sa douleur au milieu de la joie publique irrita si fort Critolaüs, qu'il la tua, sacrifiant la nature à la patrie. Il fut traduit par sa mère devant le sénat de la ville, mais les Tégéates ne purent se résoudre à condamner un homme qui venait de leur rendre la liberté, et d'assurer leur puissance contre leurs ennemis. Critolaüs fut ensuite général des Achéens contre les Romains. On dit qu'il s'empoisonna de chagrin, d'avoir été vaincu au passage des Thermopyles par Céc. Métellus, l'an 146 avant J.-C. L'histoire de Critolaüs, rapportée par Plutarque, paraît avoir été copiée sur celle des Horaces, et peut-être que l'une et l'autre sont des fables. *Voy.* Horaces.

CRITON, athénien, un des plus zélés disciples de Socrate, fournissait à ce philosophe ce dont il avait besoin, environ l'an 404 avant J.-C. Il conversa avec lui jusqu'à sa mort, et composa des *dialogues* qui sont perdus. Il eut plusieurs disciples distingués.

CRITON ou plutôt CRICHTON (Jacques), écossais, de la famille royale des Stuarts, prodige d'érudition précoce, parlait, dit-on, dès l'âge de 21 ans, dix langues différentes; possédait jusqu'à un certain point la philosophie, la théologie, les mathématiques, les belles-lettres; jouait très-bien des instruments, montait à cheval, faisait des armes. Les guerres de religion l'ayant obligé de quitter son pays, il passa en Italie. Il soutint à Venise, où il resta quelque temps, des thèses publiques sur toutes sortes de sciences; mais l'on sait que cet étalage du savoir prétendu universel, n'est qu'une espèce de scène théâtrale, qui réussit toujours avec une bonne contenance et une grande facilité à parler: surtout dans un enfant qu'on aurait mauvaise grâce de juger sévèrement ou de presser par des difficultés sérieuses. Il mourut en 1583, à l'âge de 22 ans, affaibli et épuisé pour avoir violé la marche de la nature et mis ses organes hors d'état de prolonger leurs opérations. Son jugement ne répondait pas à beaucoup près à la réputation que lui avait faite sa mémoire. *Voy.* Baratier, Candiac, Heinekex, Pic.

CRITOPULE. *Voy.* Métrophane.

CROESE (Gérard), ministre protestant, né à Amsterdam en 1642, est auteur de l'*Histoire des quakers*, 1695, in-8, en latin, d'un style entortillé, mais assez exact pour les faits, traduite en anglais; et d'un autre ouvrage bizarre, intitulé *Homerus hebræus*, sive *Historia Hebræorum ab Homero*, 1704, in-8. Il prétend que l'*Odyssée* et l'*Iliade* ne sont qu'un récit de l'histoire sacrée. L'*Odyssée*, qu'il dit avoir précédé l'*Iliade* contre la remarque de Longin, comprend selon lui ce qui s'est passé avant Moïse, et l'*Iliade* est l'histoire de la prise de Jéricho et de la conquête de la Terre-Promise. Il mourut en 1710 à 68 ans, dans un bourg voisin de Dordrecht. La justesse d'esprit n'était pas sa qualité distinctive; mais ses ouvrages peuvent plaire à ceux

qui aiment la critique littéraire et les recherches d'érudition.

CRŒSUS, cinquième roi de Lydie, et successeur d'Alyates, l'an 557 avant J.-C., partagea son règne entre les plaisirs, la guerre et les arts. Il fit plusieurs conquêtes, et ajouta à ses états la Pamphylie, la Mysie, et plusieurs autres provinces. Sa cour était le séjour des philosophes et des gens de lettres. Solon, l'un des sept sages de la Grèce, s'étant rendu auprès de lui, Crœsus étala ses trésors, ses meubles, ses appartements, croyant éblouir les yeux du philosophe par ce faste aussi pompeux que puéril. Solon mortifia son amour-propre, en disant à ce roi, qui croyait avoir le premier rang parmi les heureux de son temps : « N'appelons personne heu- » reux avant sa mort.... » Crœsus ne jouit pas longtemps de ses richesses et de son bonheur. Il marcha quelque temps après contre Cyrus, avec une armée de 420 mille hommes, dont 60 mille de cavalerie. Il fut vaincu, et obligé de se retirer dans sa capitale, qui ne tarda pas à être prise. Hérodote raconte que ce roi étant sur le point d'être tué par un soldat d'un coup de hache, son fils, muet de naissance, saisi d'un mouvement qui lui donna la parole, s'écria tout d'un coup : « Soldat, ne porte point » la main sur Crœsus.... » Le vaincu, conduit devant le vainqueur, fut, dit-on, condamné à être brûlé vif, traitement qui n'est point dans le caractère de Cyrus. On l'avait déjà étendu sur le bûcher, lorsqu'il se ressouvint de l'entretien qu'il eut avec Solon. Il prononça trois fois en gémissant le nom de ce philosophe. Cyrus demanda pourquoi il se rappelait Solon avec tant de vivacité? Crœsus lui rapporta la réflexion du philosophe grec. Cyrus, touché de l'incertitude des choses humaines, le fit retirer du bûcher et l'honora de sa confiance. Ce récit est fort suspect, et même toute l'histoire de Crœsus est tellement incertaine, que plusieurs historiens et mythologistes ont cru que Crœsus était un personnage fabuleux, fabriqué sur Nabuchodonosor. Voyez *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*, p. 292, et *Histoire véritable des temps fabuleux*, tome 3, p. 566. Quoi qu'il en soit, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, Crœsus était un bon prince, et estimable par beaucoup d'endroits. « Il avait, dit un auteur, un grand fonds de » douceur et d'humanité, il était brave et généreux, » aimait les savants et les gens d'esprit, ce qui » marque qu'il n'en manquait pas lui-même ; mais » son faible, comme celui de tous les grands, était » de faire grand cas des richesses et de la magni- » ficence; il aimait à être flatté et admiré, et avait » en conséquence banni de sa cour la vérité et la » sincérité ; car c'est le malheur de tous les grands : » ils sont environnés de flatteurs, et leurs oreilles » n'entendent jamais une parole de vérité. »

* CROFT (sir Herbert), né à Londres en 1751, d'une famille ancienne, acheva ses études avec succès à Oxford, où il fut reçu bachelier-ès-lois. D'après les conseils de l'évêque Lowth (*voy.* ce nom), il quitta le barreau pour l'état ecclésiastique, et se livra dès-lors entièrement à la culture des lettres. Ayant résolu de voyager sur le continent, pour se perfectionner dans la société des savants, il visita l'Allemagne, l'Italie et la France. Il se trouvait à Paris lors de la rupture du traité d'Amiens, et fut arrêté comme les autres Anglais et mis en surveillance à Lille. L'étude le consola de sa captivité. Plus tard, il lui fut permis de venir habiter Amiens, et pendant son séjour dans cette ville, il découvrit le *Parrain magnifique* de Gresset (*voy.* ce nom) que l'on croyait perdu. Il vint se fixer à Paris, où il mourut en 1816. Il s'était d'abord fait connaître en Angleterre par quelques publications, entre autres par une édition des *Œuvres posthumes* de Chatterton (*voy.* ce nom). Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Horace éclairci par la ponctuation*, Paris, 1819, in-8; *Commentaire sur le Petit carême de Massillon*, Paris, 1815; Croft a fourni la *vie d'Young* à l'*Histoire des Poètes anglais*, de Johnson. Il a laissé manuscrit : *Essai d'un Dictionnaire critique des difficultés de la langue française.*

CROISET (Jean), jésuite, né à Marseille vers le milieu du XVIIe siècle, fut longtemps recteur de la maison du noviciat d'Avignon, et la gouverna avec beaucoup de régularité et de douceur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété très-répandus : une *Année chrétienne*, en 18 vol. in-12; une *Retraite*, en 2 vol. in-12 ; *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de Jésus-Christ*, 2 vol. in-12; une *Vie des saints*, en 2 vol. in-fol., qui manque quelquefois de critique; des *Réflexions chrétiennes*, 2 vol. in-12, bien écrites et souvent réimprimées ; des *Heures* ou *Prières chrétiennes*, in-18; des *Méditations*, 4 vol. in-12, et autres livres de piété; une bonne édition de la *Dévotion au sacré cœur de Jésus*, par Marie Alacoque, 1698. Le père Croiset était un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Ses livres le prouvent, et ses directions le prouvaient encore mieux.

* CROISY (Françoise de), né à Paris le 10 juin 1745, carmélite à Compiègne, lors de la suppression des monastères, en 1791, proposa à ses compagnes de se partager en quatre petites communautés sous la direction de la même prieure. Arrêtée en 1794, et conduite avec ses sœurs à Paris, elle excita leur courage par son exemple, et chantait des cantiques parmi lesquels on remarqua ce couplet parodié d'un air fameux :

Livrons nos cœurs à l'allégresse ;
Le jour de gloire est arrivé :
Loin de nous la moindre faiblesse ;
Le glaive sanglant est levé ;
Préparons-nous à la victoire
Sous les drapeaux d'un Dieu mourant,
Que chacun marche en conquérant ;
Courons tous, volons à la gloire.
Ranimons notre ardeur,
Nos corps sont au Seigneur,
Montons,
Montons à l'échafaud, et Dieu sera vainqueur.

Cette digne religieuse mourut, le 17 juillet, avec seize de ses compagnes, pour la cause de la foi.

CROIX. *Voy.* JEAN DE LA CROIX.

CROIX (Nicole de LA). *Voy.* NICOLE DE LA CROIX.

CROIX-DU-MAINE (François GRUDÉ DE LA), né dans la province du Maine en 1552, assassiné à Tours en 1592; il s'était fait connaître dès 1584 par sa *Bibliothèque française*. Ce catalogue de tous les écrivains français dut lui coûter beaucoup de re-

cherches, quoiqu'il soit imparfait, inexact et fort inférieur à l'ouvrage publié sous le même titre par M. Goujet. *Voy.* à l'article Verdier (Antoine du) ce que nous disons sur la dernière édition de la Bibliothèque de La Croix-du-Maine.

* CROLL ou CROLLIUS (Georges-Chrétien), historien et philologue, né à Deux-Ponts en 1728, et mort en 1790 dans la même ville, directeur du gymnase, et conseiller aulique du Duc son souverain, dont il était bibliothécaire. Outre plusieurs *Dissertations*, on a de lui : *Origines bipontinæ*, Deux-Ponts, 1757 et 1769, 2 vol. in-4; *De illustri olim bibliotheca ducali bipontina*, 1758, in-4; il a publié en allemand, *Histoire des anciens comtes Palatins de Lorraine et du Rhin*, 1762 et 1789, 4 parties in-4; *Mémoire sur Elisabeth Spanheim et Rupert Pipan, son mari*, 1762 et 1774, in-4. Croll a donné dans la collection de Deux-Ponts : *Velleius Paterculus, Salluste, Térence, Tacite*, les *Offices* et les *Tusculanes de Cicéron*.

CROMER (Martin), évêque de Warmie, né en 1512, à Biecz, ville de la petite Pologne, mort le 23 mars 1589, à l'âge de 77 ans. Après avoir fini ses études à Bologne, en Italie, il fut nommé secrétaire dans la chancellerie de la couronne, sous Sigismond I^er^. Le successeur de ce prince, Sigismond-Auguste, lui confia plusieurs missions importantes à Dantzick, à Rostock, à Stettin, auprès du pape Paul III et de l'empereur Ferdinand, en qualité de ministre diplomatique. Outre une *Histoire de Pologne*, en latin et formant deux ouvrages, il publia *Phocilydis poema, græcè et latine*; *Chrysostomi orationes octo in latinum versæ*; *Epistolæ Cromeri familiares*; Item, *Ad regem proceres, equitesque polonos*, 1589.

CROMBACH ou CRUMBACH (Hermann), jésuite allemand, né à Cologne en 1598, mort en 1680, a laissé sur l'histoire ecclésiastique et les antiquités de sa patrie plusieurs ouvrages publiés de 1647 à 1674. Celui qui a pour titre : *Chorographica descriptio omnium parochiarum ad archidiœceseos Coloniensis hierarchiam pertinentium*, a été publié par le P. Joseph Hartzeim en tête de sa *Bibliotheca Coloniensis*, Cologne, 1747, in-fol. Le collége des jésuites de la même ville possédait les manuscrits inédits de son ouvrage le plus important, intitulé : *Annales ecclesiasticæ et civiles metropolis Ubiorum*, etc.

CROMWELL (Thomas), né, à ce qu'on croit, vers l'an 1490, fils d'un forgeron de Pulney, d'abord domestique du cardinal Wolsey, apprit sous ce politique l'art de se conduire à la cour. Henri VIII était alors passionnément amoureux d'Anne de Boulen. Il s'attacha à elle, et devint par son crédit premier ministre. Cromwell était secrètement luthérien. Le roi qui s'était déclaré chef de l'église anglicane le choisit pour son vicaire-général dans les affaires ecclésiastiques. Il voulut même qu'il présidât au synode et à l'assemblée des évêques qui devait se tenir pour reconnaître sa primauté, quoiqu'il fût laïque, et qu'il ne fût pas assez savant pour présider à ces conférences. Cromwell ne cessa d'aigrir son prince contre les catholiques. Il se servit de sa faveur et de son autorité pour les persécuter, et en fit mourir plusieurs avec une cruauté aussi lâche qu'emportée. Quelques-uns s'étant sauvés, il conseilla au roi de faire une ordonnance, par laquelle les sentences rendues contre les criminels de lèse-majesté, quoique absents et non entendus, auraient la même force que celles des douze juges, qui composent le tribunal le plus intègre de l'Angleterre. Il fut la première victime de son conseil. Henri VIII, dégoûté d'Anne de Clèves, que Cromwell lui avait fait épouser, résolut de perdre l'auteur de cette union. Le parlement lui fit son procès, le condamna sans l'entendre, comme hérétique et ennemi de l'état. Il eut la tête tranchée l'an 1540, trois mois après que Henri l'eut élevé au comble de la fortune et de la gloire. Tous ses biens furent confisqués.

CROMWELL (Olivier), né d'une famille honnête, dans la ville de Huntingdon, le 25 avril 1599, ne savait d'abord s'il serait ecclésiastique ou militaire; il fut l'un et l'autre. Il fit, en 1622, une campagne dans l'armée du prince d'Orange, et servit ensuite contre la France au siége de la Rochelle. Lorsque la paix fut conclue, il vint à Paris, où il fut présenté au cardinal de Richelieu, qui dit en le voyant : « Son air me plaît beaucoup, et si sa physionomie ne » me trompe ce sera un jour un grand homme. » Il aspirait à être évêque : il s'introduisit auprès de William son parent, évêque de Lincoln, depuis archevêque d'Yorck. Chassé de la maison de ce prélat, parce qu'il était puritain, il s'attacha au parlement, qu'il servit contre Charles I^er^. Il commença par se jeter dans la ville de Hulle assiégée par le roi, et la défendit avec tant de valeur, qu'il eut une gratification de six mille francs. On le fit bientôt colonel, et ensuite lieutenant-général, sans le faire passer par les autres grades. Dans un combat près d'Yorck, il fut blessé au bras d'un coup de pistolet, et sans attendre qu'on eût mis le premier appareil à sa plaie, retourne au champ de bataille, que le général Manchester allait abandonner aux ennemis, rallie pendant la nuit plus de 12 mille hommes, leur parle au nom de Dieu, recommence la bataille au point du jour, contre l'armée royale victorieuse, et la défait entièrement. Aussi intrigant qu'intrépide, il avait publié un livre intitulé *la Samarie anglaise*, ouvrage dans lequel il appliquait au roi et à toute sa cour ce que l'ancien Testament dit du règne d'Achab. Afin de mieux allumer le feu de la rébellion, il fit un second livre, comme pour servir de réponse au premier, qu'il intitula *le Protée puritain*. Il y traitait d'une manière très-impérieuse les deux chambres du parlement, et les sectes opposées à la royauté et à l'épiscopat. Il répandit dans le public que cet ouvrage avait été composé par les partisans du roi; animant par ces artifices tous les partis les uns contre les autres, pour venir à bout de gouverner seul. Ces libelles, aujourd'hui ignorés, excitèrent alors une violente fermentation. On ne parlait à l'armée, comme dans le parlement, que de *perdre Babylone*, de *briser le colosse, d'anéantir le papisme et le pape*, et de *rétablir le vrai culte dans Jérusalem*. Lorsque Cromwell fut envoyé pour punir les universités de Cambridge et d'Oxford, royalistes zélées, ses soldats se signalèrent

par des exécutions aussi odieuses que barbares. Ils firent des cravates avec des surplis, et des housses à leurs chevaux avec des ornements d'église. Les salles et les chapelles servirent d'écuries. Les statues du roi et des saints eurent le nez et les oreilles coupés. Les professeurs furent brutalement châtiés, et quelques-uns assommés à coups de bâton. La bibliothèque d'Oxford, composée de plus de 40,000 volumes rassemblés pendant plusieurs siècles de divers endroits du monde, fut brûlée en un seul matin. Dans une nouvelle expédition contre cette ville, Cromwell tua de sa propre main le fameux colonel Legda. Dès qu'Oxford fut pris, il fit prononcer au parlement la déposition de son roi en 1646. Il restait encore une statue de ce malheureux prince dans la Bourse, endroit où s'assemblent les négociants de Londres; on la fit abattre et on mit à la place cette inscription : *Charles le dernier des rois, et le premier tyran, sortit d'Angleterre l'an du salut* 1646, *et le premier de la liberté de toute la nation*.......... Cromwell, proclamé généralissime après la démission de Fairfax, défit le duc de Buckingham, tua plus de douze officiers de sa main, comme un grenadier furieux et acharné, battit et fit prisonnier le comte de Hollande, et entra dans Londres en triomphateur. Les ministres des différentes églises de cette ville l'annoncèrent en chaire comme *l'Ange tutélaire des Anglais, et l'Ange exterminateur de leurs ennemis.* « Le temps était venu, ajoutaient-ils, » auquel l'œuvre du Seigneur allait s'accomplir. » Il ne tarda pas de l'être. Charles I^er^ eut la tête tranchée en 1649. Un mois après cette exécution, Cromwell, teint du sang de son roi, abolit la monarchie et la changea en république. Ce scélérat, à la tête du nouveau gouvernement, établit un conseil d'état, et donna à ses amis qui le composaient le titre de *protecteurs du peuple et de défenseurs des lois.* Il passa en Irlande et en Ecosse, et eut partout les plus grands succès. Lorsqu'il était dans ce dernier pays, il apprit que quelques membres du parlement voulaient lui ôter le titre de *généralissime*. Il vole à Londres, se rend au parlement, oblige les députés de se retirer, et après qu'ils sont tous sortis, il ferme la salle, et fait poser cet écriteau sur la porte : *Maison à louer*. Un nouveau parlement qu'il assembla, lui conféra le titre de *protecteur*. « Il aimait » mieux, disait-il, gouverner sous ce nom que sous » celui de roi, parce que les Anglais savaient jus- » qu'où s'étendaient les prérogatives d'un roi d'An- » gleterre, et ne savaient pas jusqu'où celles d'un » protecteur pouvaient aller. » Ayant appris que le parlement voulait encore lui ôter ce titre, il entra dans la salle des communes, et dit fièrement : « J'ai » appris, messieurs, que vous avez résolu de m'ô- » ter les lettres de protecteur. Les voilà, dit-il, en » les jetant sur la table, je serais bien aise de voir » s'il se trouvera parmi vous quelqu'un assez hardi » pour les prendre. » Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, ce fourbe fanatique leur dit d'un ton d'enthousiaste : « Le Seigneur n'a plus » besoin de vous; il a choisi d'autres instruments » pour accomplir son ouvrage. » Ensuite se tournant vers ses officiers et ses soldats : « Qu'on em- » porte, leur dit-il, la masse du parlement; qu'on » nous défasse de cette marotte. » Après ces paroles, il fit sortir tous les membres, ferma la porte lui-même, et emporta la clef. C'est par cette audace, secondée de l'hypocrisie, qu'il parvint à se faire roi sous un nom modeste. Craint au dedans, il ne l'était pas moins au dehors. Les Hollandais lui demandèrent la paix, et il en dicta les conditions, qui furent : qu'on lui payerait 300 mille livres sterling, et que les vaisseaux des Provinces-Unies baisseraient pavillon devant les vaisseaux anglais. L'Espagne perdit la Jamaïque, restée à l'Angleterre. La France rechercha son alliance; la prise de Dunkerque en fut le fruit. Le Portugal reçut les conditions d'un traité onéreux. L'usurpateur ayant appris avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : « Je veux, dit-il, qu'on respecte la » république anglaise, autant qu'on a respecté au- » trefois la république romaine. » Ses troupes étaient toujours payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout, le trésor public rempli de 300 mille livres sterling. Il projetait de s'unir avec l'Espagne contre la France; de se donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Il mourut en 1658, à 59 ans, sans avoir pu exécuter ce dessein. On raconte que la veille de sa mort, il déclara que Dieu lui avait révélé qu'il ne mourrait pas encore, et qu'il le réservait pour de plus grandes choses. Son médecin surpris que, n'ayant pas 24 heures à vivre, il osât dire avec tant d'assurance qu'il serait bientôt rétabli, lui en témoigna son étonnement. « Vous êtes un bon homme, repartit » le politique; ne voyez-vous pas que je ne risque » rien par ma prédiction? Si je meurs, au moins » le bruit de ma guérison qui va se répandre, re- » tiendra les ennemis que je puis avoir, et don- » nera le temps à ma famille de se mettre en sû- » reté; et si je réchappe (car vous n'êtes point in- » faillible), me voilà reconnu de tous les Anglais » comme un homme envoyé de Dieu, et je ferai » d'eux tout ce que je voudrai. » Cette anecdote, rapportée par quelques historiens, n'est pas dans le caractère du protecteur, l'homme du monde le plus dissimulé, et qui pensait le plus à l'avenir. Il ne regardait pas sa guérison comme désespérée, ou le lui fait dire nettement; comment donc trahit-il son secret, et avoue-t-il une fourberie dont le seul soupçon l'aurait infailliblement ruiné de réputation, s'il fût revenu de maladie, et qui, en cas qu'il mourût, comme il arriva, aurait fait un tort infini à sa famille! Le caractère de Cromwell est bien peint par le grand Bossuet. « Un homme, » dit cet écrivain éloquent, s'est rencontré d'une » profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné » autant qu'habile politique, capable de tout en- » treprendre et de tout cacher, également actif et » infatigable et dans la paix et dans la guerre, qui » ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui » ôter par conseil ou par prévoyance; d'ailleurs si » vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais man- » qué aucune des occasions qu'elle lui a présentées. » L'usurpateur régicide se maintint autant par l'artifice que par la force, ménageant toutes les sectes, ne persécutant ni les catholiques ni les anglicans,

enthousiaste avec des fanatiques, austère avec des presbytériens, se moquant d'eux tous avec les déistes, et ne donnant sa confiance qu'aux indépendants. Sobre, tempérant, économe sans être avide du bien d'autrui, laborieux et exact dans toutes les affaires, il couvrit, dit un historien, des qualités d'un grand roi, tous les crimes d'un usurpateur. Son cadavre, embaumé et enterré dans le tombeau des rois avec beaucoup de magnificence, fut exhumé en 1660, au commencement du règne de Charles II, traîné sur la claie, pendu et enseveli au pied du gibet. Ceux qui l'ont regardé comme un scélérat heureux, qui ont paru étonnés de ce que ce tyran régicide soit mort dans son lit, ignorent quel genre d'enfer il portait avec soi. Il n'eut peut-être point depuis son élévation un instant de calme et de sécurité. Poursuivi par l'image de ses crimes, comme Oreste par les furies, il se croyait à chaque pas sous le glaive de la vengeance; sans amis, sans serviteurs fidèles, il n'osait se fier à personne, pas même à ceux dont la fortune était liée à la sienne, pas même à ses enfants. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné, il fit faire un grand nombre de chambres dans l'appartement du palais de Witehall qui regarde la Tamise. Chaque chambre avait une trappe, par laquelle on pouvait descendre à une petite porte qui donnait sur la rivière. C'était là qu'il se retirait tous les soirs. Il ne menait personne avec lui pour le déshabiller, et ne couchait jamais deux fois de suite dans la même chambre. *Voyez* sa *Vie* par Gregorio Leti et par Ragnenet, en 2 vol. in-12. Celle-ci est la plus exacte; elle est aussi in-4. A. Jeudy Dugour a publié une *Vie d'Olivier Cromwell*, Paris, 1797, 2 vol. in-8, et M. Villemain une *histoire de Cromwell*, Paris, 1819, 2 vol. in-8.

CROMWELL (Richard), fils du précédent, né à Huntingdon, en 1626, succéda au protectorat de son père; mais n'ayant ni son courage ni son hypocrisie, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux partis et aux sectes qui divisaient l'Angleterre. Il eût conservé l'autorité du premier protecteur, s'il eût voulu faire mourir trois ou quatre officiers qui s'opposaient à son élévation. « Il aima mieux, dit l'auteur du *Siècle de » Louis XIV,* se démettre du gouvernement, que » de régner par des assassinats. » Le parlement lui donna 200,000 livres sterling, en l'obligeant de sortir du palais des rois. Il obéit sans murmure, et vécut en particulier paisible, moins puissant, mais plus heureux que son père. Il poussa sa carrière jusqu'à 86 ans, et mourut en 1712, ignoré dans le pays dont il avait été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il avait voyagé en France. Le prince de Conti, frère du grand Condé, qui le vit à Montpellier sans le connaître, lui dit un jour: « Olivier Cromwel était » un grand homme; mais son fils Richard est un » misérable de n'avoir pas su jouir du fruit des » crimes de son père. » Paroles qui prouvent que Richard Cromwell valait beaucoup mieux que le prince de Conti. Richard avait un autre frère (Henri) qui s'ensevelit dans une obscurité volontaire. Une partie des parents du tyrannique protecteur disparut; les autres reprirent leur nom de *William* qu'ils avaient quitté, et échappèrent ainsi à l'exécration publique.

* CROMWELL (Olivier), arrière-petit-fils d'Henri, quatrième fils du protecteur, né en 1741 à Cheshunt, exerçait à Londres le modeste emploi de *sollicitor* ou agent d'affaires, et fut secrétaire de l'hôpital de Saint-Thomas. Il mourut en 1821, ne laissant qu'une fille. On a de lui: *Mémoires du protecteur Cromwell et de ses fils Richard et Henri,* enrichis de lettres originales, etc., avec portraits, Londres, 1820, 1 vol. in-4, 3ᵉ éd., 1823, 2 vol. in-8. Le but de l'auteur de ces Mémoires, dans lesquels on trouve des faits curieux, est de justifier le protecteur des accusations dont il a été l'objet. En lui s'est éteinte la famille du fameux Cromwell.

CRONECK (Jean-Frédéric, baron de), né à Anspach en 1731, se consacra à l'étude des belles-lettres, et particulièrement de la poésie allemande. Il mourut en 1758, après avoir fréquenté les littérateurs de Paris et de Londres. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Leipsick, en 1760. Il y a divers poëmes, des espèces d'élégies, sous le titre de *Solitudes.* Ces pièces sont ingénieuses, mais le style en est souvent négligé. On lui a donné le nom d'*Young allemand.*

CRONSTEDT (Alexandre-Frédéric, baron de), Suédois, né dans le duché de Sudermanie en 1722, se dévoua tout entier à l'étude de la minéralogie dans un pays abondant en différents genres de mines. Il découvrit un nouveau demi-métal, nommé *nikel*, qui ressemble beaucoup à la substance que les mineurs appellent *kudfernikel.* Cronstedt publia des *dissertations* sur ce demi-métal, dans les Mémoires de Stockholm des années 1751 et 1754; il penche à croire que le *nikel* n'est autre chose qu'un alliage des substances métalliques déjà connues, et non un cobalt imparfait, comme l'a cru M. Baumé. Il a aussi publié une *Dissertation sur le zéolite,* dans les mêmes Mémoires de l'an 1756. Il y montre que cette substance, nouvellement découverte, constitue elle seule un nouvel ordre dans les pierres que l'on nomme simples. On a encore de lui: un *Essai sur un système de minéralogie,* dans lequel il classe les minéraux suivant leurs principes constitutifs. Il mourut à la fleur de l'âge, en 1765.

CROPANO (Jean de), savant capucin de la province de Reggio, a écrit des *sermons,* des *commentaires* sur l'Ecriture sainte, et plusieurs ouvrages historiques, relatifs aux différents états de la Calabre, tels que *Calabria illustrata, Calabria fortunata; Calabria dichiarata, con inscrizioni e medaglie,* Naples, 1691, in-fol., fig.

CROS (Pierre du), docteur et proviseur de Sorbonne, fut doyen de l'église de Paris, puis évêque d'Auxerre en 1349, et cardinal en 1350. Il mourut de la peste à Avignon, en 1361.— Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Pierre du Cros, archevêque d'Arles, mort en 1388. Jean du Cros, frère de celui-ci, excellent jurisconsulte, fut évêque de Limoges et grand-pénitencier à Rome, et mourut à Avignon en 1383.

CROSILLES (Jean-Baptiste), mauvais poëte fran-

çais, est moins connu par ses vers, que par l'accusation intentée contre lui, de s'être marié malgré sa qualité de prêtre. Il resta dix ans en prison, et n'en sortit que par arrêt du parlement qui le lava de cette calomnie. Il mourut misérable six mois après, en 1651. On a de lui des *Héroïdes*, 1619, in-8, et la *Chasteté invincible*, bergerie en 5 actes, 1634, in-8.

CROUVÉ (Guillaume), prêtre anglican, qui se pendit vers 1677, était régent de Croydone. Il est auteur d'un *Catalogue des écrivains qui ont travaillé sur la Bible*, Londres, 1672, in-8, fort inférieur à celui du Père Le Long de l'Oratoire, auquel il a été cependant utile.

CROUZAZ (Jean-Pierre de) naquit à Lausanne en 1663. Son père, colonel d'un régiment de fusiliers, le destinait à la profession des armes; mais le fils ne soupirait qu'après les lettres. Maître de suivre son inclination, il se livra à la philosophie et aux mathématiques, et puisa, dans les écrits du célèbre Descartes, des connaissances qui ne firent qu'augmenter son goût. Il se mit à voyager dans les différents pays de l'Europe, et vint à Paris, où Malebranche tenta vainement de le gagner à la religion catholique. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur de l'académie en 1706. Il remplissait depuis 1700 une chaire de philosophie avec beaucoup de succès. En 1724 on l'appela à Groningue pour être professeur de mathématiques et de philosophie, avec 1500 florins de Hollande de pension. L'académie des sciences de Paris se l'associa quelque temps après; et le prince de Hesse-Cassel le choisit pour être gouverneur de son fils : emploi qui lui procura une forte pension, et le titre de conseiller des ambassadeurs du roi de Suède, oncle de son élève. Ce savant mourut à Lausanne, en 1750. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la morale, la métaphysique, la physique et les mathématiques: *Système de réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connaissances*, ou *Nouvel essai de logique*, publié d'abord en 2 vol in-8, ensuite en 6 vol. in-12, et abrégé en un seul volume. Il faut s'en tenir à l'abrégé : le grand ouvrage, quoique estimable et pour les préceptes de logique et pour ceux de morale, n'est pas écrit avec assez de précision. On a dit qu'il avait noyé l'ancienne dialectique dans un fatras de paroles. Un *Traité de l'éducation des enfants*, 2 vol. in-12; un *Traité du beau*, aussi en 2 vol. et beaucoup trop long; *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne*, in-fol., contre Bayle : ouvrage savant et estimé, qui le serait davantage s'il eut été plus court; *Examen du traité de la liberté de penser*, contre Collins, in-8; *Examen de l'essai sur l'homme, de Pope*, dans lequel on remarque autant de zèle pour la religion que de bonne critique; il y a quelques répétitions et quelques jugements un peu sévères; *Commentaire sur la traduction du même poème, par l'abbé du Resnel*; *Traité de l'esprit humain*, Bâle, 1741. L'auteur combat vivement les hypothèses de Leibnitz et de Wolf, touchant l'harmonie préétablie; des *Traités de physique* et *de mathématiques*, sous différents titres; des *sermons*; des *œuvres diverses*, en 2 vol. in-8, etc., etc. On peut voir son *Eloge* par Gr. de Fouchy dans son histoire de l'académie des sciences, 1750, in-4, p. 779.

* CROUZEILLES (Pierre-Vincent DOMBIDEAU, baron de), né à Pau le 19 juillet 1751, entra dans l'état ecclésiastique, et s'attacha à M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, qui le fit grand vicaire et chanoine de sa métropole. A la mort de ce prélat, si distingué par son esprit et par son caractère, M. de Crouzeilles paya un tribut d'hommages à sa mémoire, dans une *Notice historique* publiée en 1804. Nommé à l'évêché de Quimper, il fut sacré à Paris, dans l'église de Notre-Dame, par le cardinal de Belloy, le 21 avril 1805. Il refusa, dans ses dernières années, l'archevêché de Rouen. Il est mort d'apoplexie, dans la nuit du 28 au 29 juin 1823.

* CROUZET (Pierre), né à Saint-Waast en Picardie, en 1753, professeur de troisième au collége de Montaigu, y remplit successivement les chaires d'humanités et de rhétorique, et en fut nommé principal en 1791. Pendant la révolution, il engagea sa modeste fortune pour soutenir ses élèves qui manquaient de tout. Directeur, en l'an 9, du Prytanée de Saint-Cyr, il y rétablit le bon ordre et le goût du travail qui en étaient bannis depuis longtemps. Transféré à la Flèche en 1808, il fut nommé l'année suivante proviseur du lycée Charlemagne, et correspondant de l'institut. Il mourut à Paris le 1er janvier 1811. On a de lui : *Dialogue en vers*, 1797, in-4; *Eloge funèbre de J. S. Lefebvre de Corbinières*, 1805, in-8; *Discours sur l'honneur*, 1806, in-8; *Discours sur la nécessité du travail*, etc. On lui doit encore : *Réclamation de l'E muet, adressée à M. Sicard*; cette pièce ingénieuse se trouve dans le *Recueil des leçons de l'école normale*, et dans l'*Almanach des muses*, de l'an 4 (1796).

CROY (Guillaume de), seigneur de Chièvres et d'Arschot, se signala par sa valeur sous les rois de France Charles VIII et Louis XII, au service desquels il passa avec l'agrément de son maître l'archiduc Philippe d'Autriche; mais la rupture étant survenue entre la France et l'Espagne, il retourna aux Pays-Bas. Philippe, allant en Espagne, nomma Chièvres gouverneur des Pays-Bas. L'éducation de Charles-Quint, dont il fut chargé, lui acquit une brillante célébrité. « C'était, dit un historien, un » homme d'une sévère probité, d'une politique aussi » sage que profonde, dont les lumières égalaient » les vertus. » Il mourut à Worms en 1521, à 63 ans. Varillas a écrit sa *Vie*, 1684, in-12, d'une manière intéressante.

CROY (Jean de), d'une autre famille que le précédent, calviniste et ministre d'Uzès, mourut en 1659. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Observationes sacræ et historicæ in novum Testamentum*, Genève, 1644, in-4.

** CROY (Claude-Henri, comte de), né dans la Picardie d'une famille noble, fut destiné par ses parents à l'état militaire et reçu chevalier de Malte presqu'au berceau. Admis à l'école de Metz alors dirigée par les bénédictins, il en sortit le premier de sa promotion pour entrer dans un régiment d'artillerie. Il était employé en 1789 à la citadelle d'Arras; et chargé de différentes missions que les circonstances rendaient difficiles, il s'en acquitta

d'une manière honorable. Plus tard dénoncé pour ses opinions politiques, il rejoignit l'armée de Condé et se distingua dans plusieurs rencontres. A sa rentrée en France il se retira dans sa famille et partagea quelque temps ses loisirs entre les améliorations agricoles et les études historiques. Nommé en 1806 sous-préfet à Douay, il se fit remarquer dans cette place par sa fermeté et son esprit d'indépendance. Il donna sa démission en 1814, fut mis à la retraite en 1816 avec le grade de colonel, et passa le reste de sa vie dans une terre en Picardie, livré entièrement à l'étude. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il y mourut le 13 janvier 1843. On le dit auteur d'un *Traité de mécanique* et de *vues sur la science des Vauban et des Cohorn*. (*Voy.* le *Moniteur*, 1843, p. 148.)

** CROY (Gustave-Maximilien-Just, prince de), cardinal, né le 12 septembre 1773 au château de l'Hermitage près du Vieux-Condé, était chanoine du grand chapitre de Strasbourg lorsque la révolution éclata. Il alla chercher un asyle à Vienne, où il se trouvait encore en 1819 lorsqu'il fut préconisé évêque de Strasbourg. Sacré pour ce siége le 9 janvier 1820, il fut nommé l'année suivante grand-aumônier de France, et plus tard pair et primicier de l'église St.-Denis. Transféré en 1824 sur le siége de Rouen, il fut enfin revêtu de la pourpre, qu'il honora par toutes les vertus chrétiennes. La bonté s'alliait en lui à la dignité et à la fermeté du caractère. A la révolution de 1830, il cessa d'exercer les fonctions de sa charge de grand-aumônier, et, quoique présent au baptême du comte de Paris, ce ne fut pas lui qui procéda à la cérémonie. Tout entier à son troupeau, sur lequel il répandait d'abondantes aumônes, il ne sortait de son diocèse que pour aller visiter sa famille et le lieu de sa naissance. Il mourut à Rouen, le 1er janvier 1844, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise dans les sentiments de la plus vive piété.

CROZAT (Joseph-Antoine), conseiller au parlement, puis maître des requêtes, naquit à Toulouse en 1696, et fut lecteur du cabinet du roi de France, en 1719. Son goût pour les arts, et ses connaissances dans la peinture, la sculpture et la gravure, l'ont plus distingué que ses richesses. Il fit graver par d'habiles maîtres les plus beaux tableaux du cabinet du roi et de M. le duc d'Orléans, etc. Le 1er volume parut en 1729; le 2e en 1742, in-fol., forme d'atlas. L'ouvrage contient plus de 19,000 dessins originaux qui lui avaient coûté plus de 450,000 fr. Crozat avait aussi réuni à grands frais 1,400 pierres gravées qui, à sa mort, furent achetées par le duc d'Orléans et qui ont été décrites par Lachau et Leblond, aidés de Coquilles de Lonchamps, sous le titre de *Description des principales pierres gravées du duc d'Orléans*, Paris, 1780, 2 vol. in-fol. Crozat était mort en 1740. Il ordonna en mourant que le prix de la vente de son beau cabinet serait distribué aux pauvres. C'est à sa sœur, Marie-Anne Crozat, qui fit honneur à son sexe par ses lumières et ses vertus, que l'abbé Le François avait dédié sa géographie connue sous le nom de *Géographie de Crozat*, très-souvent réimprimée et qui est encore une de nos bonnes géographies élémentaires.

CROZE (Mathurin Veysière de la) naquit à Nantes, en 1661, d'un négociant, et se fit bénédictin de la congrégation de St.-Maur, en 1678, après avoir voyagé en Amérique. Son érudition plus étendue que solide, l'amour de l'indépendance, la liberté de penser, et d'autres penchants incompatibles avec la vie religieuse et les maximes évangéliques, lui firent quitter son ordre et sa religion en 1696. Il consomma son apostasie à Bâle, passa de là à Berlin, obtint la place de bibliothécaire du roi de Prusse, et y mourut en 1739, à 78 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertations historiques* sur différents sujets, Rotterdam, 1707, in-8, recueil savant et curieux; *Entretiens sur divers sujets d'histoire*, 1702, in-12; *Dictionnaire arménien*, 2 vol. in-4. Cet ouvrage resté manuscrit lui coûta douze ans de travail. Cependant les savants y découvrirent des fautes sans nombre et même des bévues plaisantes; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des lumières à recueillir; *Histoire du christianisme des Indes*, La Haye, 1724, 2 vol. in-12, pleine de faussetés et de jugements dictés par la haine de la religion catholique; *Histoire du christianisme d'Ethiopie et d'Arménie*, 1739, in-8, compilation négligée et informe, si l'on en croit l'abbé des Fontaines; ouvrage de mémoire et non de jugement, et encore moins d'esprit, mais qui offre une foule d'observations dont on peut profiter; *Dictionnaire égyptien*, avec les additions de M. Scholtz, mis au jour par Ch. God. Volde, Oxford, 1775, in-4. Jordan, ami et disciple de La Croze, a écrit la *Vie* de son maître, en un vol. aussi gros que la *Vie d'Alexandre*, dictée, selon Voltaire, par la fureur d'écrire. Son humeur tenait un peu de l'impolitesse et de la misanthropie; effet naturel des chagrins que lui donnait le souvenir de son apostasie. Le jugement n'égala jamais en lui la mémoire, surtout à la fin de ses jours. C'était alors un véritable enfant, quoique sa tête renfermât toujours un vaste répertoire de noms, de dates et de passages.

* CRUIKSHANK (Guillaume), savant anatomiste, né à Edimbourg en 1746, mort à Londres, le 27 juin 1800, a publié plusieurs ouvrages estimés; celui auquel il doit particulièrement sa réputation est : l'*Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain*, Londres, 1786, gr. in-4, fig. 2e éd. augm., 1790, traduit en franç. par Petit Radel, 1787, in-8. On lui doit encore: trois *Mémoires sur la fièvre jaune bilieuse et intermittente*. Philadelphie, 1786, 1798, et 1800, in-8; *Expériences sur la transpiration insensible du corps humain*. — *Essais sur la propriété anti-syphilitique de divers acides*; *Réflexions critiques sur les fumigations nitriques*, etc. Tous ces ouvrages sont en anglais.

CRUMMUS ou CRUMNUS, roi des Bulgares, fut continuellement en guerre avec Nicéphore Ier, empereur de Constantinople, et prit Sardique sur lui. La perte qu'il fit d'une bataille en 811, le força de demander la paix. Désespéré du refus qu'on lui en fit, il donna pendant la nuit sur le camp des Grecs, qu'il força. Il attaqua la tente de Nicéphore, et le tua avant qu'il eût le loisir de se reconnaître. Enfin il tailla en pièces son armée, et fit passer au fil de l'épée ou emprisonner tous les grands de l'empire qui avaient suivi l'empereur. Il remporta cette

grande victoire, où Staurace, fils de l'empereur, devenu empereur lui-même, fut blessé très-dangereusement. Après avoir exposé quelque temps sur un gibet la tête du malheureux Nicéphore, Crummus fit faire une tasse de son crâne enchassé dans de l'argent, afin que ses successeurs s'en servissent, à son exemple, dans leurs festins, pour boire à la santé de ceux de leurs sujets qui se seraient signalés à la guerre. Il voulut contraindre les prisonniers à racheter leur vie et leur liberté par l'apostasie : mais ces généreux capitaines aimèrent mieux souffrir les plus cruels supplices, et mourir martyrs. Michel Rhangabe, gendre de Nicéphore et successeur de Staurace, tenta inutilement de venger son beau-père : il fut toujours vaincu. Le vainqueur mourut l'an 875.

CRUSER (Herman), né à Kempen dans l'Over-Yssel, vers 1510, conseiller de Charles, duc de Gueldres, puis de Guillaume, duc de Clèves, mourut à Kœnigsberg en 1574. Il a traduit en latin 16 livres de *Galien*, Paris, 1532, in-fol. Cette version a été insérée dans plusieurs autres éditions qu'on a faites de Galien ; mais revue et corrigée par Augustin Gadaldini de Modène. Il a aussi traduit en latin *Plutarque*, Bâle, 1564, in-fol. On le blâme d'avoir changé l'ordre des vies de Plutarque sans nécessité. C'était un homme profondément versé dans les langues, la philosophie, la médecine et la jurisprudence.

CRUSIUS ou KRAUS (Martin), né dans le diocèse de Bamberg en 1526, professeur de belles-lettres à Tubingen, mort à Eslingen en 1607, fut le premier qui enseigna le grec en Allemagne. Ses principaux ouvrages sont : *Turco-Græciæ libri VIII*, Bâle, in-folio, 1584 ; recueil excellent, et d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire et à la langue des Grecs modernes. Cependant il n'est pas exempt de reproches ; il a été mis à l'*index*; *Annales Suevici, ab initio rerum ad annum* 1594, Francfort, 1596, 2 vol. in-fol. : ouvrage estimé et peu commun ; *Germano Græciæ libri VI*, in-folio, 1585. Crusius était un homme savant, mais emporté, et qui dans ses livres n'épargnait pas les injures à ceux qui l'attaquaient.

CRUX. *Voy.* SANTA-CRUX E SILVA.

CRUZ. *Voy.* DINIZ-DA-CRUZ.

CSELES (Martin), né près de Tyrnaw, en 1641, jésuite dans cette ville en 1655, enseigna successivement la philosophie, la théologie morale et le droit romain. Appelé à Rome pour remplir la charge de pénitencier, il tira parti du séjour qu'il y fit, et recueillit une multitude de connaissances de la bibliothèque du Vatican. Il mourut à Padoue le 14 janvier 1709. On a de ce savant : *Elucidatio historico-chronologica de episcopatu Transylvaniæ*, Romæ, in-folio ; *Descriptio amplitudinis episcopatûs Sirmiensis*, in-16.

CTESIAS de Gnide était du nombre de ceux qui suivirent le jeune Cyrus dans son expédition contre son frère Artaxerxès-Mnémon. Fait prisonnier à la bataille de Cunaxa, on l'employa à panser les blessures qu'Artaxerxès y avait reçues, et il le fit avec tant de succès, que le roi vainqueur le retint à son service, et lui donna le titre de son premier médecin. Le long séjour que Ctésias fit en Perse et à la cour lui donna plus d'une occasion d'être utile aux Grecs ses compatriotes. Il écrivit l'*histoire* de ce pays en 23 livres. Les six premiers contenaient l'histoire des Assyriens, depuis Ninus et Sémiramis jusqu'à Cyrus. Les dix-sept derniers traitaient les affaires des Perses, depuis le commencement du règne de Cyrus jusqu'à l'an 398 avant J.-C. Il avait écrit aussi une *Histoire de l'Inde*. Il ne nous reste de ces deux ouvrages, que quelques *fragments* de son *Histoire des Assyriens et des Perses*, suivie par Diodore de Sicile et par Trogue-Pompée, préférablement à celle d'Hérodote. Malgré les suffrages de ces deux historiens, on ne donne guère de croyance aux récits de Ctésias ; et dans le fond il n'en mérite pas plus qu'Hérodote. Strabon dit qu'on apprendrait plus facilement l'histoire dans Hésiode et Homère, que dans Ctésias et Hérodote : *Faciliùs Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quàm Ctesiæ, Herodote et eorum similibus.* On apprendra à le connaître aussi bien qu'Hérodote dans l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, et dans *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*. (*Voy.* LAVAUR.) Ctésias vivait vers l'an 400 avant J.-C. Les *fragments de Ctésias* sont dans l'*Hérodote* de Londres, 1679, in-fol. ; ils ont été publiés séparément avec une trad. lat. et des notes de divers savants, Gottingue, 1823, in-8, et Francfort, 1824. Cette seconde édition est fort estimée.

CTESIBIUS, d'Alexandrie, célèbre mathématicien sous Ptolémée-Physcon, vers l'an 120 avant J.-C., fut, dit-on, le premier inventeur de la pompe. Le hasard développa en lui le goût qu'il avait pour la mécanique. En abaissant un miroir dans la boutique de son père, il remarqua que le poids qui servait à le faire monter et descendre, et qui était à cet effet enfermé dans un cylindre, formait un son, produit par le froissement de l'air poussé avec violence par le poids. Il examina de près la cause de ce son, et crut qu'il était possible d'en tirer parti pour faire un *orgue hydraulique*, où l'air et l'eau formeraient le son ; c'est ce qu'il exécuta avec une espèce de succès ; mais on comprend que cet orgue était peu de chose, et il a fallu bien du temps encore pour atteindre à l'instrument admirable dont retentissent nos églises (*Voy.* S. ALDRIC). Ctesibius construisit ensuite une clepsydre réglée avec des roues dentées : l'eau par sa chute faisait mouvoir ces roues, qui communiquaient leurs mouvements à une colonne sur laquelle étaient tracés des caractères qui servaient à distinguer les mois et les heures. En même temps que l'on mettait les roues dentées en mouvement, elles soulevaient une petite statue, qui indiquait avec une baguette les mois et les heures marqués sur la colonne.

CTESIPHON ou CHERSIPHRON, architecte grec, donna le dessin du *temple de Diane* d'Ephèse, exécuté en partie sous sa conduite, et sous celle de son fils Métagène. Ctésiphon inventa une machine pour transporter les colonnes qui devaient servir d'ornement à cet édifice, qui, malgré son extrême célébrité, était très-peu de chose en comparaison de nos beaux temples modernes. *Voy.* les *Temples anciens et modernes*, par l'abbé May.

CTÉSIPHON, d'Athènes, persuada à ses concitoyens de faire une ordonnance, par laquelle il fût arrêté que Démosthène serait couronné en pleine assemblée d'une couronne d'or. Mais Eschine, rival et ennemi de cet orateur, ne pouvant souffrir qu'on lui fît cet honneur, accusa Ctésiphon d'être l'auteur d'une sédition. Démosthène le défendit de cette calomnie dans cette belle harangue, qu'il a intitulée : *De la Couronne.*

CUBERO (Pierre), missionnaire espagnol, né en Aragon, près de Calatayud, en 1645, se sentit de bonne heure le désir de travailler à la propagation de l'Evangile. Dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il partit de Saragosse en 1670, traversa la France, visita Rome, Constantinople, et gagnant la Transylvanie, il parvint à Varsovie, où le roi Jean Sobieski lui donna une lettre pour Châh Soliman, sophi de Perse. De là il se rendit à Moscou. Cubero fut présenté au czar, qui l'accueillit avec bonté, et partit ensuite avec un ambassadeur que ce prince envoyait en Perse. Il descendit le Volga jusqu'à Astracan, traversa la mer Caspienne, parvint à Derbent, et ensuite à Casbin en 1674, où il remit au roi de Perse ses lettres. Ce prince lui continua la même protection que ses ancêtres avaient accordée aux missionnaires apostoliques, et ne bornant pas là ses faveurs, il envoya quelques jours après à Cubero un *calaat*, ou habit d'honneur. Cubero alla ensuite par Ispahan, Schiraz et Laao, à Bender-Ibassi, travaillant sur sa route à répandre les lumières de la foi. De là il prit une barque qui le conduisit à Bender-Congo, sur le golfe persique; il s'embarqua sur une flotte portugaise qui allait croiser dans la mer Rouge, aborda à Diu, vit Surate, Daman, Goa, doubla le cap Comorin, toucha à Ceylan, à Thomé, et aussi à Malacca, où il fut mis en prison par les Hollandais, pour avoir enfreint, sans le savoir, leurs règlements de police. Relâché bientôt après, il se rendit à Manille, employa six mois dans la traversée du grand Océan jusqu'à Acapulco, partit de Mexico en 1679, et revint en Espagne par la flotte de la Vera-Crux, destinée pour Cadix, après neuf ans d'absence. Il publia à Madrid, en 1680, in-4, la relation de son voyage, en espagnol, sous ce titre : *Briève relation du voyage fait dans la plus grande partie du monde, par don Pedro Cubero Sebastian*, etc. Cubero est le premier qui ait fait le tour du monde d'occident en orient, et en partie par terre; Gemelli Carreri n'exécuta que quelques années après, le même voyage. La relation de Cubero, quoique succincte, est assez exacte, et son style est simple, tel qu'il convient à un missionnaire. Elle a été réimprimée à Naples en 1682, et Saragosse en 1688, fort in-4.

* CUBIÈRES (Simon-Louis-Pierre, marquis de), né en 1747 à Roquemaure (Gard), d'une ancienne famille, entra page à 16 ans, aux petites-écuries; puis fut nommé écuyer-cavalcadour de Louis XVI. La musique et la poésie partagèrent ses loisirs avec l'histoire naturelle et les sciences physiques. Il fut un des premiers à tenter le périlleux voyage des aérostats, et s'occupa de trouver des moyens de les diriger. Il avait été chargé d'accompagner à Turin, M^me^ Clotilde, lors de son mariage avec le prince de Piémont. Plus tard, cédant aux invitations du cardinal de Bernis, son oncle, alors ambassadeur à Rome, il alla passer quelque temps dans cette ville, et parcourut le reste de l'Italie, visitant partout les gens de lettres les plus distingués. Il rassembla une collection de laves au mont Vésuve, et y fit des observations intéressantes. Il se rendit ensuite en Angleterre, dont il visita les ateliers et les manufactures, et rapporta des riches pépinières de Londres, beaucoup de plantes d'espèces encore rares en France, qu'il parvint à acclimater. De retour de ses voyages, il reprit son service près de Louis XVI, dont il avait la confiance et qui le chargeait de distribuer une partie de ses aumônes secrètes. Le 17 juillet 1789, il accompagna le Roi à Paris; il précédait la voiture du monarque, lorsque, sur le quai de la Ferraille, une balle atteignit et perça son chapeau. Il courut de nouveaux dangers dans le retour à Versailles. Louis XVI avait exigé de lui qu'il n'émigrerait point. Quand les événements l'eurent séparé de ce prince, il se retira dans sa maison à Versailles, et chercha des consolations dans l'étude de l'histoire naturelle. Arrêté au mois de mars 1794, il ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Sous le Directoire, il fut envoyé à Rome pour effectuer l'envoi des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, dont la France enrichissait ses musées. A son retour il fut nommé conservateur des statues de Versailles. La restauration lui rendit son titre d'écuyer cavalcadour. En 1816, il fut nommé l'un des associés libres de l'académie des sciences. Depuis la création de l'institut il en était correspondant. Il mourut d'apoplexie le 1^er^ août 1821. On a de Cubières : *Histoire abrégée des coquillages de mer, de leurs mœurs et de leurs amours*, Versailles, 1800, in-4, fig.; *Mémoire sur les abeilles*, 1800; *Sur le tulipier*, 1803, in-8; *Sur la pierre adulaire*, 1801; *Sur l'érable à feuille de frêne, ou* Acer negundo, 1804, in-8; *Sur le genévrier rouge de Virginie, nommé vulgairement cèdre rouge*, 1805, in-8; *Sur le micocoulier, ou* Celtis de Linnée, 1808, in-8; *Sur le cyprès de la Louisiane*, 1809, in-8, fig.; *Sur les services rendus à l'agriculture par les femmes*, 1809; *Mémoire sur le magnolier auriculé*, (Magnolia auriculata), 1810, in-8. Il avait tiré des racines de cet arbre une liqueur analogue au marasquin; *Mémoire sur un marbre grec-magnésien*, 1810, in-8. Il a publié quelques autres mémoires et rapports dans les recueils *de la société d'agriculture de Seine-et-Oise*, etc.

CUBIÈRES-PALMEZEAUX (Michel, chevalier de), frère du précédent, né à Roquemaure, en 1752, fut envoyé en 1770, à Paris au séminaire de Saint-Sulpice, d'où sa conduite peu réglée et des vers trop libres publiés sous le nom de *Palmezeaux* le firent renvoyer en 1775. Son frère lui obtint la même année, la place d'écuyer de la comtesse d'Artois, mais il vendit cette charge en 1777, pour se vouer à la littérature, et se fit bientôt connaître par quelques pièces de vers écrites avec facilité. Sa présomption le perdit; persuadé qu'il ne fallait que vouloir pour réussir, il s'essaya dans tous les genres et ne put s'élever au-dessus de la médiocrité. Le désir de faire parler de lui lui fit embrasser le parti

de la révolution, dont il célébra dans ses vers et dans sa prose les événements et les hommes. Nommé membre de la commune qui s'installa le 10 août 1792, il en devint secrétaire-greffier, figura parmi les agens subalternes des jacobins, et sans doute aurait péri du même supplice que Robespierre, si sa qualité de noble ne l'avait obligé de donner sa démission. Il vécut longtemps oublié malgré toutes ses tentatives pour occuper de lui le public. A la restauration, il reprit ses titres d'écuyer, de chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre, etc., ce qui ne le tira point de son obscurité. Il mourut le 18 août 1820, à l'âge de 68 ans. Cubières alimentait plusieurs *Almanachs* et recueils littéraires, et a beaucoup publié d'ouvrages en vers et en prose ; mais aucun ne lui a survécu. Nous nous bornerons à citer : *Fontenelle jugé par ses pairs*, ou *Eloge de Fontenelle*, envoyé au concours de l'académie française, 1783, in-8 ; *Opuscules poétiques*, 1786, 3 vol. in-18 ; *Lettre à M. de Ximénès sur la funeste influence de Boileau sur la littérature*, 1787, in-8 ; *Le Calendrier républicain*, poëme, 1795, in-8 ; *Œuvres dramatiques*, 1811, 4 vol. in-18.

CUDÉNA (Pierre), voyageur espagnol, né à Villéna en 1602, parcourut longtemps le Brésil, et composa en 1634 un ouvrage excellent intitulé : *Description du Brésil, dans une étendue de mille trente-huit milles, découverte par Maranon y gran-para, par sa boussole exacte, ainsi que du fleuve des Amazones, etc.* Cet ouvrage, traduit en allemand, resta enseveli dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, jusqu'au moment où Lessing l'en retira et le confia à Leiste, qui en corrigea la traduction et la publia avec l'original, en y joignant des notes intéressantes, sous ce titre : *Description de l'Amérique portugaise, par Cudéna*, Brunswick, 1780, in-12.

CUDSEMIUS (Pierre), né à Duisbourg dans le duché de Clèves, se disait de Wésel, parce qu'il y avait été élevé. Son père, imbu des erreurs de Calvin, les avait communiquées à son fils qui les abjura à Avignon, où il reçut le sacrement de confirmation et le nom de *Pierre*, abandonnant celui de Samuel qu'il avait reçu au baptême. Il se rendit à Rome, se fit estimer et chérir du cardinal Bellarmin. Il se fixa ensuite à Cologne, et y gagna les amitiés du nonce. Il mourut au commencement du XVII$^e$ siècle. Nous avons de lui : *De desperatâ Calvini causâ*, Cologne, 1612, in-8 ; le *Synode d'Utrecht*, avec des notes très-curieuses, Cologne, 1614, en latin, et plusieurs autres ouvrages de controverse.

CUDWORTH (Rodolphe), né dans le comté de Sommerset en 1617, mort à Cambridge en 1688, occupa divers emplois importants et lucratifs dans sa patrie. Son savoir les lui mérita ; il s'étendait à tout. Philosophe, mathématicien, il joignit à ces sciences l'étude des belles-lettres, des langues savantes et de l'antiquité. On a de lui : *Systeme intellectuel de l'univers contre les athées* : ouvrage traduit en latin par Jean-Laurent Mosheim, avec des notes très-savantes, Iéna, 1733, 2 vol. in-folio ; Leyde, 1773, 2 vol. in-4, avec des augmentations ; et abrégé en anglais, en 2 vol. par Thomas Wise. L'ouvrage, la traduction et l'abrégé sont également estimés ; *Traité de l'éternité et de l'immutabilité du juste et de l'injuste*, publié en anglais à Londres, 1731, in-8, avec une préface du docteur Chandler, évêque de Durham, et traduit en latin par Mosheim ; *Commentaire* sur la prophétie de Daniel, touchant les *septante semaines*, 2 vol. in-fol. ; *Traité de l'immortalité de l'âme*, un vol. in-8, etc. ; *Discours sur l'amour de Dieu*, traduit en français par M. Coste, Amsterdam, 1722, in-12. Il laissa plusieurs manuscrits importants, et une fille pleine d'esprit qui fut étroitement liée avec Locke : elle s'appelait *Damaris*. Cudworth était, dit-on, assez incertain dans ses opinions sur la religion ; et en parlant de plusieurs dogmes du christianisme, il s'est expliqué d'une manière si ambiguë, qu'on ne peut guère savoir ce qu'il en pensait. Il a renouvelé le système des natures plastiques, qui a été réfuté par Guillaume Muys. (*Voy.* ce nom.) Son *Système intellectuel* a été mis à l'*index* par décret du 13 avril 1739.

CUESTA (don Gregorio de la), général espagnol, né vers 1745, dans la Biscaye, était parvenu au grade de brigadier lorsqu'il fit la campagne de 1793 contre la France. La valeur dont il fit preuve dans diverses occasions, lui valut celui de maréchal-de-camp. L'avantage qu'il remporta, dans une affaire où fut tué Fabre (de l'Hérault) (*voy.* ce nom), mit en son pouvoir les places de Saint-Elme, Port-Vendres et Collioure. Il commandait à Urgel lorsque les Espagnols commencèrent à essuyer des revers ; il reconquit plus tard la Cerdagne et se disposait à envahir le Roussillon, lorsque le traité de Bâle mit fin à la guerre. Créé lieutenant-général et membre du conseil de Castille, en 1798, il ne figura point au nombre des flatteurs du prince de la Paix. Après la chute du favori, nommé capitaine général de la Vieille-Castille, il fut appelé peu après à la vice-royauté du Mexique ; mais les événements le retinrent dans la péninsule. Il s'opposa tant qu'il put à l'invasion des Français ; mais ayant éprouvé des échecs assez considérables, il fut privé de son commandement par la junte de Séville, au mois d'octobre 1809, et se retira dans l'île de Mayorque, où il mourut vers 1815.

CUEVA (Alphonse de la), connu sous le nom de *Bedmar*, ambassadeur de Philippe III auprès de la république de Venise, s'unit, dit-on, en 1618, avec le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, et don Pedro de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'état au sein duquel il était envoyé. La Cueva, dit l'histoire ou plutôt la fable de cette conspiration, rassemble des étrangers dans la ville, et s'assure de leur service à force d'argent. Les conjurés devaient mettre le feu à l'arsenal de la république, et se saisir des postes les plus importants. Des troupes du Milanais devaient arriver par la terre ferme, et des matelots gagnés montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette conspiration fut découverte. On noya tout ce qu'on put trouver de conjurés. On respecta, dans l'auteur de ce complot, le caractère d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrètement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par la populace. Dans une *discussion* très-étendue *sur cette conjuration*, imprimée à la suite de la deuxième édition des *Observations sur l'Italie*, M. Grosley prouve que cette conjuration n'était

autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigé par Fra-Paolo, pour se débarrasser du marquis de Bedmar, dont la présence les incommodait. On sait que ce moine travaillait alors à introduire le luthéranisme à Venise (*voy.* SARPI.) Avant M. Grosley, Naudé et Capriata avaient déjà traité de chimère la prétendue conspiration. Forcé de quitter Venise par la commotion que cet artifice avait excitée dans le peuple, Bedmar passa en Flandre, y fit les fonctions de président du conseil, et y reçut le chapeau de cardinal. Sa sévérité lui ayant fait perdre son gouvernement, il se retira à Rome, et y mourut en 1665, regardé comme un des plus puissants génies qu'ait produits l'Espagne. Sa sagacité était telle, que ses conjectures passaient presque pour des prophéties. A cette pénétration singulière, il joignait un talent rare pour manier les affaires les plus délicates; un instinct merveilleux pour se connaître en hommes; une humeur libre et complaisante, et d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyait la pénétrer; toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit au milieu des agitations les plus cruelles. On lui attribue un traité en italien, contre la liberté de la république de Venise, intitulé: *Squitinio della liberta Veneta*, Mirandole, 1612, in-4, et traduit en français par Amelot de La Houssaye; mais d'autres le donnent avec plus de raison à Marc Velser. L'*Histoire de la conjuration de Venise* par Saint-Réal est un pur roman.

CUEVA (Jean de la), fameux poète tragique espagnol, très-estimé dans son pays, naquit vers le milieu du XVI$^{e}$ siècle, et a laissé: *Poésies diverses*, Séville, 1582; *Poésies lyriques*, ibid., 1588; un poème héroïque sur la *conquête de la Bétique*, ibid., 1603; un *Recueil de tragédies et de comédies*, ibid., 1588; un *Art poétique*, imprimé dans le *Parnasse* de Sédano, et plusieurs autres pièces manuscrites.

CUGNIÈRES (Pierre de), avocat-général au parlement de Paris, était un jurisconsulte habile, surtout dans le droit canonique. Il défendit avec beaucoup de vivacité, l'an 1329, en présence de Philippe de Valois, les droits du roi contre le clergé. Pierre Bertrand, évêque d'Autun, plaida pour l'église avec non moins de chaleur (*voyez* BERTRAND). Il fut secondé par l'archevêque de Sens, depuis Clément VI. L'avocat du roi devint si odieux au peuple, qu'on le nomma par dérision *maître Pierre de Cognet*, nom d'une petite figure ridicule, placée dans un coin de l'église de Notre-Dame de Paris, et faisant partie d'une représentation de l'enfer, qui était à la clôture du chœur sous le jubé. Cugnières eut encore le désagrément d'être condamné par le roi, pour lequel il plaidait: destinée ordinaire de ceux qui écrivent pour flatter une autorité au préjudice de l'autre, et que l'esprit d'intérêt ou d'ambition fait embrasser avec chaleur des opinions propres à déranger l'ordre établi.

* CUGNOT (Nicolas-Joseph), ingénieur, né à Void en Lorraine le 25 février 1725, servit dès sa jeunesse, en Allemagne et dans les Pays-Bas, et vint à Paris en 1763, où il donna des leçons sur l'art militaire. Il inventa une espèce de fusil qui fut adopté par les *hulans*. Il conçut aussi l'idée d'une voiture qui marcherait par la vapeur, et dont le modèle est au dépôt des Machines; mais elle ne répondit point à ce qu'on en attendait: cependant cette découverte lui valut 600 livres de pension, que la révolution lui fit perdre. Il serait mort de misère à cette époque sans le secours d'une dame de Bruxelles qui prit soin de sa vieillesse sur la recommandation de Mercier, l'auteur du *tableau de Paris*, il obtint ensuite une pension de mille francs, et mourut à Paris, le 2 octobre 1804. On doit à Cugnot: les *Eléments de l'art militaire, ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12; *Fortifications de campagne*, ou *Traité de la construction, de la défense et de l'attaque des retranchements*, 1769, in-12, ouvrage estimé, et cependant inférieur à celui de Clairac; *Théorie de la fortification, avec des Observations sur les différents systèmes qui ont paru depuis l'invention de l'artillerie, et une nouvelle manière de construire des places*, 1778, in-12.

CUJAS (Jacques), naquit à Toulouse, en 1520, d'un foulon. La nature le doua d'un esprit supérieur, dit Scévole de Sainte-Marthe, pour le consoler de la bassesse de son extraction. Il apprit avec une facilité égale les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien et moderne, civil et canonique. A Toulouse, à Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin, où il professa en différents temps, il eut une foule d'écoliers, parmi lesquels on compta les plus célèbres magistrats que la France eût alors. Le roi de France lui permit de prendre séance avec les conseillers du parlement de Grenoble. Le duc de Savoie, Emmanuel Philibert, et le pape Grégoire XIII n'eurent pas moins de considération pour son mérite. Lorsque les professeurs allemands le citaient en chaire, ils mettaient la main au bonnet, pour marquer leur estime pour cet illustre interprète des lois. C'était le père des écoliers, suivant Scaliger. Il en avait près de mille à Bourges. Il leur prêtait de l'argent et des livres. Cujas est celui de tous les jurisconsultes modernes, qui a pénétré le plus avant dans les mystères des lois et du droit romain. On l'a accusé d'irréligion, parce qu'il répondait à ceux qui lui parlaient des ravages du calvinisme: *Nihil hoc ad edictum prætoris* (Cela ne regarde point l'édit du préteur). Mais cette réponse semble plutôt peindre le caractère d'un savant fortement occupé de ses livres, sourd et muet sur tout le reste, que celui d'un incrédule qui se moque de tout. La meilleure édition des *Œuvres de Cujas* est celle de Fabrot, Paris, 1658, en 10 vol. in-fol. Celle de Paris, chez Nivelle, donnée par Cujas même, est très-rare. On en a donné une autre à Naples, en 1762: elle est moins belle que les précédentes, mais plus commode à cause de la table générale qui l'accompagne. Papyre Masson a écrit la *Vie* de ce célèbre jurisconsulte. Il rapporte qu'il avait pris la singulière habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour de lui. Cujas mourut en 1590, à Bourges où il s'était fixé. Il ordonna par son testament, que sa bibliothèque remplie de livres notés de sa main, fût vendue en détail; de peur que si elle était au pouvoir d'un seul, on ne se servît de ses notes mal entendues pour en composer de méchants livres. Son vrai nom était *Cujaüs*, il en retrancha

l'*u* pour l'adoucir. Scévole de Sainte-Marthe a écrit sa *Vie* qui a été imprimée dans la *Collection des Vies des jurisconsultes célèbres* de Leickher, Leipsig, 1686.

CULANT (Philippe de), sorti d'une ancienne famille du Berry, reçut le bâton de maréchal, sous Charles VII, au siége de Pontoise en 1441. Il contribua beaucoup à la réduction de toute la Normandie et à la conquête de la Guyenne. Il avait plus de talent à prendre des villes qu'à gagner des batailles. Il mourut en 1454. Il était oncle de Charles de CULANT, grand-maître de la maison du roi, et de Louis de CULANT, amiral en 1422.

* CULANT-CIRE (Réné-Alexandre, marquis de), né en 1718 au château d'Angerville dans l'Angoumois, suivit d'abord la carrière des armes, et devint mestre-de-camp de dragons; mais ses idées de réforme qui contrariaient le ministère, et auxquelles il ne voulut pas renoncer, le forcèrent à prendre sa retraite. Il se livra alors au développement de sa tactique, et s'essaya dans la littérature où il n'obtint que de médiocres succès. Député aux états-généraux par la noblesse d'Aunis et de Saintonge, il siégea constamment au côté droit, et mourut en 1799. Il a publié : *Lettres intéressantes, philosophiques et critiques*, Amsterdam, 1753, in-12; *Nouvelle lettre à M. Rousseau de Genève, sur sa lettre contre la musique française*, 1754, in-8; *Remarques sur quelques évolutions de la cavalerie et des dragons*, 1757, in-12; l'*Impudent*, comédie, 1757, in-12; *Discours sur la manière de combattre de la cavalerie, en plaine*, 1761. in-12; *Fables* et *Epigrammes*, 1767, in-12; *Opinion d'un mandarin*, ou *Discours sur la nature de l'âme*, 1784, in-8; *Nouveaux principes de musique*, 1785, in-8; *Ode sur la mort du prince de Brunswick*, 1786, in-8; *Démonstration de la commensurabilité de la diagonale, et de son rapport exact avec le côté du carré*, 1786, in-8; *L'homéide*, poème, 1787, in-8, etc.

* CULLEN (William), célèbre médecin, né en 1712, dans le comté de Lanerk en Ecosse, étudia d'abord la chirurgie et la chimie à Glascow, et s'embarqua sur un vaisseau de la compagnie des Indes orientales en qualité de chirurgien. De retour en Europe, il exerça sa profession à Hamilton, et ensuite à Edimbourg, où il suivait en même temps les leçons de cette université justement fameuse. Le duc d'Hamilton, qu'il avait eu le bonheur de guérir d'une maladie grave, lui fit obtenir en 1746 la chaire de chimie à l'université de Glascow où il avait été reçu docteur, et il fut nommé en 1751 à celle de médecine. Cullen passa quelque temps après à l'université d'Edimbourg, et mourut en 1790. A la place de la doctrine de Boërhaave qui était universellement admise dans les écoles, Cullen entreprit d'établir un nouveau système médical. Mais il paraît qu'il ne fit que développer et rectifier sous certains rapports les ingénieuses conceptions de l'illustre professeur de Leyde. Ses principaux ouvrages sont : *Institutions of medicine, part. I physiology*, 3e édit., Edimbourg, 1785, in-8, traduit en français par Bosquillon; en allemand en 1786, et en latin en 1788; *First lines of the practice of physic.*, Londres, 1777, Edimbourg, 1785 et 1787, 4 vol. in-8, réimprimés en 1802, avec des notes qui obscurcissent le texte au lieu de l'éclaircir. Cet important ouvrage a été traduit en français, par Bosquillon, sous ce titre : *Eléments de médecine pratique*, Paris, 1785-87, 3 vol. in-8, réimprimés avec beaucoup de changements et d'augmentations dans les notes, par M. de Lens, Paris, 1819, 3 vol. in-8; *Synopsis nosologiæ methodicæ*, Leyde, 1772, in-8, 4e édition, 1785, 2 vol. in-8, traduit en allemand avec quelques additions, Leipsig, 1786, 2 vol. in-8; *A treatise of the materia medica*, Edimbourg, 1789, 2 vol. in-8, et 2 vol. in-4, son meilleur ouvrage. On y trouve des idées grandes et neuves, des préceptes utiles et une critique judicieuse. Il a été traduit en français par Bosquillon, Paris, 1789, 2 vol. in-8, en italien avec des notes plus étendues que le texte, Padoue, 1792-1800, 6 vol. in-8.

* CULLION (François-Valentin de), né en 1734, mort à Dijon le 20 mars 1821, n'a mis que les initiales V. D. C. à l'ouvrage qu'il a publié sous ce titre : *Examen de l'esclavage en général, et particulièrement de l'esclavage des nègres dans les colonies françaises de l'Amérique*, Paris, 2 vol. in-8. C'est à la fin de 1802, et à l'occasion de l'expédition de Saint-Domingue, que cet ouvrage a vu le jour.

CUMANUS, gouverneur de Judée. Il s'éleva de son temps une sédition à Jérusalem. Un soldat de garde à la porte du temple, vers la fête de Pâques, s'avisa de se découvrir avec indécence. Le peuple s'en prenant à Cumanus, l'accabla d'injures; Cumanus, pour le contenir, envoya des gens de guerre dans la forteresse Antonia qui commandait le temple. Les soldats épouvantèrent si fort la populace, que dans un mouvement de terreur panique, il y eut plus de 20 mille personnes d'étouffées. Les tyrannies de Cumanus devinrent insupportables. Le peuple s'en plaignit à Quadratus, gouverneur de Syrie. Celui-ci envoya Cumanus à l'empereur Claude, qui le condamna à l'exil vers l'an 53. Voyez *Flavius Josèphe*, liv. 20, chap. 3 et suiv.

CUMBERLAND (Richard), né à Londres en 1632, déclama beaucoup sous Charles II contre la religion catholique, à laquelle il imputait ce qu'elle n'enseigne point, ce qu'elle réprouve même. Ce genre de fanatisme, auquel il joignait du mérite et des mœurs pures, lui valut l'évêché de Pétersborough, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1718, à 87 ans. Ni sa dignité d'évêque, ni son grand âge, ne purent l'engager à prendre quelque repos. Quand on lui représentait que ses travaux nuiraient à sa santé, il répondait : « Il vaut mieux qu'un homme s'use » que de se rouiller. » La nature l'avait fait naître avec beaucoup de douceur dans le caractère, et un grand amour pour la paix; mais l'esprit de secte l'aigrit, et le poussa quelquefois jusqu'à l'emportement. On lui doit : *De legibus naturæ disquisitio philosophica*, Londres, 1672, in-4; réfutation solide des abominables principes de Hobbes, traduite en anglais, 1686, in-8, et en français par Barbeyrac, qui l'a enrichie de notes. Un *Traité des poids et des mesures des juifs*, in-8. Il y démontre, ou il croit y démontrer géométriquement, que le *derach* du Caire était l'ancienne coudée des Egyptiens et des Hébreux. L'*Histoire phénicienne de Sanchoniaton*, Londres,

1720, in-8, traduite en anglais avec des notes; ouvrage posthume qui est peu de chose, quoiqu'on y trouve de l'érudition. Il a aussi traduit l'*Histoire de la réformation des Pays-Bas, par Gérard Brandt*, Londres, 1720-1723, 3 vol. in-fol.

CUMBERLAND (Guillaume-Auguste, duc de), fils puîné de Georges II, roi d'Angleterre, né en avril 1721, se trouva en 1743 avec le roi son père, à la bataille de Dettingen en Allemagne. Louis XV ayant déclaré, en 1744, la guerre à l'Autriche et à l'Angleterre, le duc de Cumberland commanda en chef l'armée des Anglais et Hollandais en Flandre, et fut vaincu à la bataille de Fontenoy en 1745. La même année, Charles-Edouard Stuart, fils unique de Jacques III, roi d'Angleterre, espérant de remonter sur le trône de ses ancêtres, aborda en Ecosse et y fit des progrès assez rapides. Le roi d'Angleterre rappela le duc de Cumberland pour le mettre à la tête de l'armée qui devait marcher contre Edouard. Le 27 avril 1746, le duc remporta à Culloden une victoire complète qui força Edouard à abandonner l'Ecosse. Après cette expédition, il revint aux Pays-Bas, commanda les Anglais, Hanovriens et Hessois à la bataille de Lawfeld, que les Français gagnèrent en 1747. Pendant la guerre de sept ans, il commanda encore en chef les Anglais, Hanovriens et Hessois en Allemagne, et fut vaincu par les Français à la bataille de Hastenbeck, le 26 juillet 1757. Il se retira sous le canon de Stade, où il fut enfermé avec toute son armée; ce qui l'obligea à faire, le 10 septembre, une capitulation par laquelle les Anglais s'engagèrent à ne plus servir en Allemagne, durant cette guerre : capitulation qui ne fut pas observée. Il mourut le 30 octobre 1765.

* CUMBERLAND (Richard), né à Cambridge en 1732, était arrière-petit-fils de l'évêque de Péterborough et neveu du savant Richard Bentley. Après avoir occupé divers emplois administratifs, il se retira à Tunbridge pour se livrer uniquement aux lettres, et mourut le 7 mai 1811. Ses principaux ouvrages sont : *Preuves de la religion chrétienne*; *le Calvaire*, ou *la mort du Christ*, poème en vers blancs; *Anecdotes sur les peintres célèbres d'Espagne*. Ses meilleures *pièces de théâtre*, dont quelques-unes sont dans le genre noble, ont été insérées dans la *Collection de Bell* : Cumberland a écrit les *Mémoires de sa vie*, 2 vol. in-4.

CUNÆUS (Pierre), professeur de belles-lettres, de politique et de droit à Leyde, naquit à Flessingue dans la Zélande en 1586, et mourut à Leyde en 1638. Parmi ses divers ouvrages on distingue ceux-ci : un savant *Traité de la république des Hébreux* en latin, dont la meilleure édition est de 1703, in-4; traduit en français, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8. On préfère cependant les *Mœurs des Israélites*, par Fleury, qui y traite le même sujet avec plus d'ordre, plus de jugement, et non moins d'érudition; *Sardi venales*, Leyde, 1612, in-24, et dans le recueil de *Tres satyræ Menippeæ* de G. Corte, Leipsig, 1720, in-8. Il y tourne en ridicule les faux savants et les professeurs ignorants qui se jouent de la crédulité de leurs élèves. Il y a joint une traduction de la satire des *Césars* par Julien l'Apostat, qu'il a fait précéder d'une dédicace, où il montre la plus stupide prévention, en élevant presque aux nues les prétendues belles qualités de ce prince. Un recueil de ses *lettres*, publié en 1725, in-8, par l'infatigable compilateur Burman. On y trouve quelques anecdotes sur l'histoire littéraire de son temps. Cunæus était d'un tempérament sec et colère.

* CUNEGO (Dominique), célèbre graveur, né à Vérone en 1727, élève de F. Ferrari, mort à Rome en 1794. Son œuvre est considérable. On cite de lui 22 estampes d'après les tableaux des plus fameux peintres italiens; les *vues des antiques édifices de Rome*, d'après les dessins de Clérisseau; les *portraits de la famille royale de Prusse*, qu'il grava d'après Cuningham, à Berlin. Il excellait dans les eaux fortes. Les amateurs recherchent surtout son estampe du *jugement dernier*, d'après Michel-Ange.

CUNÉGONDE (sainte), fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, femme de l'empereur Henri II, fut accusée d'adultère, quoiqu'elle eût fait vœu de chasteté. Elle prouva son innocence, si l'on en croit quelques historiens, en tenant dans ses mains une barre de fer ardente, et selon d'autres, en marchant sur des socs de charrue rougis, sans se brûler. Les mêmes historiens rapportent que son mari dit dans ses derniers moments aux parents de sa femme : « Vous me l'avez donnée vierge, je » vous la rends vierge; » discours où des critiques modernes ont cherché fort mal à propos une matière de censure (*voy.* Henri II). Henri étant mort l'an 1024, Cunégonde prit le voile dans un monastère qu'elle avait fondé. Elle y mourut en 1040, dans les exercices de la pénitence. Le pape Innocent III la canonisa solennellement en 1200. Son corps est inhumé avec celui de Henri dans la cathédrale de Bamberg.

CUNÉGONDE ou KINGE (sainte), fille de Béla IV, roi de Hongrie, et de Marie, fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople, épousa en 1239 Boleslas le Chaste, souverain de la Basse-Pologne, et s'engagea par vœu, ainsi que son mari, à vivre dans une continence perpétuelle. Elle s'occupait presque uniquement de la prière et des exercices de la mortification, faisait d'abondantes aumônes, et allait elle-même servir les pauvres dans les hôpitaux. La Pologne souffrant beaucoup par le manque de sel, elle obtint, dit-on, par ses prières, la découverte des fameuses mines de Wilisca. Boleslas étant mort en 1279, elle prit le voile dans le monastère de Sandecz, bâti depuis peu pour des religieuses de l'ordre de Sainte-Claire, et mourut le 24 juillet 1292. On l'honore avec une singulière vénération dans le diocèse de Cracovie, et dans plusieurs autres endroits. Son nom fut inscrit dans le catalogue des saints par Alexandre VII, en 1690. *Voy.* sa *Vie* dans les *Acta sanctorum*, t. 5, juil. pag. 661.

CUNERUS. *Voy.* Petri.

* CUNHA (Joseph-Anastase da), savant portugais, né en 1742, apprit sans le secours d'aucun maître les langues anciennes et modernes, l'histoire, les belles-lettres et la philosophie, et obtint en 1774 une chaire de mathématiques à l'université de Coïmbre. Arrêté en 1778, par ordre de l'inqui-

sition, il sortit de prison au bout de deux ans et mourut le 31 décembre 1787. On lui doit des *Principes de mathématiques*, composés pour le collége royal de Saint-Georges dont il était directeur, Lisbonne, 1782 : cet ouvrage, remarquable par sa précision et sa clarté, a été traduit en français, Bordeaux, 1811. Il a laissé en outre quelques *opuscules mathématiques* en manuscrit, un *Recueil de poésies*, et une *traduction* de la tragédie de *Mahomet* par Voltaire, qui fut représentée à Lisbonne avec succès.

CUNIBERT (saint), né en Austrasie, d'une maison noble, fut évêque de Cologne en 623. Le roi Dagobert le mit à la tête de son conseil, et le fit gouverneur de Sigebert, roi d'Austrasie. Saint Cunibert fut encore chargé du gouvernement de ce royaume sous Childéric, fils de Clovis III. Il mourut en 664, avec la réputation d'un saint évêque et d'un ministre médiocre.

* CUNICH (Raimond), né en 1719, à Raguse, embrassa jeune la règle de saint Ignace et fut chargé par ses supérieurs de professer les belles-lettres au collége romain. A la suppression de l'ordre des jésuites, il refusa une chaire dans l'université de Pise, pour ne pas quitter Rome, où il mourut en 1794. On a de lui : *Anthologia, sive Epigrammata græca latinis versibus reddita*, Rome, 1771, in-8 ; une *traduction* en vers latins de l'*Iliade*, ibid., 1776, in-fol.; *Epigrammatum libri V*, Parme, 1803, in-8; *Discours* et *poésies latines*.

* CUNILIATI (Fulgence), dominicain, né à Venise en 1685, d'une famille originaire de Lyon, se fit connaître par ses talents pour la chaire et devint en 1737 vicaire-général de son ordre. Chargé de professer la philosophie et la théologie au couvent de Saint-Martin de Conégliano, il y mourut le 9 octobre 1759. Il a publié en italien, des ouvrages de piété et des traités de dévotion dont les principaux sont : *Méditations sur les Evangiles*, 1733, 4 vol. in-12 ; *Méditations sur les prérogatives de Marie*, 1734 ; *Vies des saints, d'après les écrivains contemporains ou les historiens les moins crédules*, Venise, 1733, 6 vol.; *Vie de sainte Catherine de Ricci*, Venise, 1747 ; *Le Catéchiste en chaire*, in-4, ouvrage très-estimé en Italie.

CUNITZ (Marie), fille aînée d'un docteur en médecine de Silésie, s'appliqua à la médecine, à la peinture, à la poésie, à la musique, aux mathématiques, et surtout à l'astronomie. Les astronomes de son temps lui communiquèrent leurs lumières et profitèrent des siennes. Elle mourut en 1664, après avoir publié des *Tables astronomiques*.

* CUNNINGHAM (Alexandre), historien écossais, né en 1654, mort à Londres vers 1737, avait été ministre d'Angleterre près de la république de Venise. Il a composé en latin une *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la révolution de 1688 jusqu'à l'avénement de Georges I*er, traduite en anglais par Thompson, 1737, 2 vol. in-4.

CUNY (Louis-Antoine), jésuite de Langres, mort en 1755, parcourut avec distinction la carrière de l'éloquence à Versailles, à Paris et à Lunéville. On a de lui trois *oraisons funèbres* : celle de *l'infante d'Espagne, dauphine de France*, 1746, in-4 ; *de la reine de Pologne*, 1747, in-4 ; *du cardinal de Rohan*, 1750, in-4. Il y a dans ces discours des expressions triviales, des phrases obscures, des constructions irrégulières, des tours communs, des idées répétées, et une abondance de style qui fatigue ; mais ces défauts sont éclipsés par la chaleur avec laquelle ces oraisons sont écrites. L'auteur saisit bien la totalité d'un caractère, et sait le mettre dans un beau jour ; il rapproche avec art ce qui paraît étranger à son sujet.

CUPANO ou CUPANI (François), sicilien, religieux du tiers-ordre de Saint-François, né en 1657, mort à Palerme, au commencement du XVIIIe siècle, s'appliqua avec succès à l'histoire naturelle. Nous avons de lui : *Catalogue des plantes de la Sicile ; Histoire naturelle de cette île*, etc., en italien, 1713, in-folio.

CUPER (Gisbert), né en 1644 à Hemnen, dans le duché de Gueldres, mort à Deventer en 1716, remplit longtemps avec distinction une chaire d'histoire en cette ville, et fut un des membres les plus savants de l'académie des inscriptions de Paris. C'était un littérateur affable, poli, prévenant, surtout à l'égard des gens de lettres ; presque tous les érudits de l'Europe le consultaient. Ses ouvrages qui sont tous écrits en latin sont : des *Observations critiques et chronologiques*, 2 vol. in-8, dans lesquelles on discute tout ce qu'il y a de plus escarpé et de plus ténébreux dans l'érudition ; l'*Apothéose d'Homère*, 1683, in-4 ; une *Histoire des trois Gordiens ;* un *Recueil de lettres*, 1742, in-4, dont quelques-unes sont de petites dissertations sur différents points d'antiquité.

CUPER (Guillaume), savant jésuite, né à Anvers en 1686, fut mis au nombre des célèbres hagiographes de cette ville, et a beaucoup travaillé à la rédaction des *Acta sanctorum* des mois de juillet et d'août. On a encore de lui : *Tractatus historico-chronologicus de patriarchis constantinopolitanis*, Anvers, 1733, in-fol., ouvrage savant, plein de recherches et d'une bonne critique. Il mourut le 2 février 1741.

CUPIDON ou l'AMOUR, fils de Mars et de Vénus, présidait à la volupté. On le représente sous la figure d'un enfant, avec un bandeau sur les yeux, un arc et un carquois rempli de flèches ardentes, dont il se sert, dit-on, pour blesser ceux qu'il veut corrompre. Il fut aimé de Psyché, et eut pour compagnon dans son enfance Anteros. On l'appelait autrement Eros. Les ris, les jeux, les plaisirs étaient représentés, de même que lui, sous la figure de petits enfants ailés. Mais ces belles apparences n'en ont pas imposé à Virgile, qui le peint sous les traits suivants :

> Nunc scio quid sit Amor ; duris in cautibus illum
> Ismarus, aut Rhodope, aut extremi Garamantes
> Non nostri generis puerum, nec sanguinis edunt.

** CURASSON (Jacques), jurisconsulte, né le 7 décembre 1770, à Neublans (Jura), de parents cultivateurs, achevait ses études théologiques au grand séminaire de Besançon, lorsque cet établissement fut fermé et les professeurs dispersés. Atteint par la réquisition, il fut incorporé dans un régiment d'artillerie ; mais n'ayant aucune disposition pour l'état

militaire, il parvint à se faire employer dans un hôpital, comme agent comptable; et tout en remplissant les devoirs de cette place avec exactitude, il fréquenta le cours de droit à l'école centrale et ne tarda pas à s'y distinguer. Doué d'un jugement solide et d'une grande pénétration, il acquit en peu de temps les connaissances dont il avait besoin, et s'étant fait recevoir avocat il s'acquit promptement au barreau de Besançon une réputation qui s'étendit bientôt dans tout le ressort de la cour. Chargé des causes les plus importantes et plaidant presque tous les jours, il sut cependant trouver encore le loisir de perfectionner ses talents par l'étude et de composer plusieurs ouvrages remarquables. Admis à l'académie de cette ville en 1836, il en était président lorsqu'il mourut le 15 avril 1841, à l'âge de 71 ans. On citera de lui : *Le code forestier*, conféré et mis en rapport avec la législation qui régit les différents propriétaires et usagers dans les bois, Besançon, 1828, 2 vol. in-8; *Traité de la compétence des juges de paix*, ib., 1839, in-8; 2e éd. augmentée, Dijon, 1841, 2 vol. in-8. On lui doit en outre une édit. augmentée du *Traité* du célèbre Proudhon, son premier maître et resté son ami : *Des droits d'usage et de servitude*. (*Voy.* Proudhon).

CURAUDAU (François-René), chimiste, né en 1765 à Séez, se fit connaître par l'invention ou le perfectionnement de divers procédés relatifs aux arts industriels. Il mourut à Paris, le 25 janvier 1815, des suites d'un excès de travail. Outre un *Traité sur le blanchissage à la vapeur*, 1806, in-8, on a de lui des mémoires dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal de physique*, etc., *sur les parties constituantes de la potasse et de la soude; sur la nature du gaz muriatique oxygéné; sur les propriétés du radical prussique; sur l'acide boracique et sur la décomposition du muriate de soude*. Il a fourni des articles au *Cours d'agriculture* de Rozier.

CURCE (Quinte). *Voy.* Quinte-Curce.

CUREUS ou CURŒUS (Joachim), médecin allemand, fils d'un ouvrier en laine de Freystadt en Silésie, parcourut une partie de l'Europe pour acquérir des connaissances. Au retour de ses voyages, il exerça la médecine avec réputation dans son pays. Il mourut en 1573, à 41 ans. On a de lui une compilation latine, sous le titre d'*Annales de Silésie et de Breslau*, 1571, in-folio, Wittemberg. Il est un des premiers qui aient écrit sur cette province. Cet ouvrage avec des additions a été donné en allemand, Leipsig, 1607, in-folio.

CURIACES, trois frères de la ville d'Albe, qui soutinrent les intérêts de leur patrie contre les Horaces, vers l'an 669 avant J.-C. *Voy.* Horaces.

CURIEL (Jean-Alfonse), chanoine de Burgos, puis de Salamanque, où il professa la théologie avec réputation durant plus de 30 ans, était de Palenciola, au diocèse de Burgos. Il s'associa aux bénédictins, leur légua sa belle bibliothèque, et mourut en 1609. Il a laissé *Controversiæ in diversa loca sanctæ Scripturæ*, 1611, in-fol.; et d'autres ouvrages estimés autrefois en Espagne, et peu connus ailleurs.

CURIIS (Jean de), dont le véritable nom était de Hoefen, naquit en 1485, fut évêque de Warmie, et mourut vers 1538. Ce fut par ses talents que Curiis s'éleva, car il était fils d'un brasseur. Il parvint à la plus intime confiance des rois de Pologne, et principalement de Sigismond III. Ce prince l'honora de plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec dignité. La politique de son temps lui était parfaitement connue. Ses *poésies* respirent cette connaissance, et elle en fait le principal mérite. On les a recueillies en 1764 en 1 vol. in-8, à Breslau. On y trouve : des *odes*, où il y a plus de latinité que d'élévation; des *hymnes* qui se sentent de la froideur de l'âge où il les composa : des *épîtres*, où la raison domine plus que le goût.

CURION, célèbre orateur romain, qui, dans une harangue, appela César *l'homme de toutes les femmes, et la femme de tous les hommes* : abomination qui, chez un peuple affreusement corrompu, passait pour un éloge. Curion avait le talent de la parole, mais il le vendait chèrement.

CURION (Cœlius Secundus), Piémontais, né à San-Chirico en 1503, fut d'abord principal du collége de Lausanne, et ensuite professeur d'éloquence à Bâle. Il abandonna la religion catholique, pour suivre les erreurs de Luther. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé *De amplitudine beati regni Dei*, Bâle, 1550, in-8. Il étend tellement ce royaume qu'il prétend, contre la parole expresse de l'Ecriture, que le nombre des élus surpasse infiniment celui des réprouvés. C'est une suite naturelle du système protestant qui, n'ayant pas la vérité pour lui, doit s'associer tous les errants. (*Voy.* Jurieu). Il mourut en 1569, à 67 ans. On a encore de lui : *Opuscula*, Bâle, 1544, in-8, rares, et qui contiennent une *dissertation sur la Providence*, une autre *sur l'immortalité de l'âme*, etc. L'auteur y paraît favorable aux sociniens. Des *lettres*, Bâle, 1553, in-8. On lui attribue *Pasquillorum tomi duo*, 1544, 2 tom. en 1 vol. in-8. Ce qui l'a fait juger éditeur de ce recueil, c'est qu'il est lui-même auteur des deux *Pasquillus exstaticus*, in-8, l'un sans date, l'autre de Genève, 1544. Le second a été réimprimé avec *Pasquillus theologaster*, Genève, 1667, in-12, satires sanglantes que la méchanceté d'une part, l'envie de les supprimer de l'autre, ont fait rechercher. *Traduction* en latin de l'*Histoire d'Italie*, par Guichardin, Bâle, 1566, 3 vol. in-fol.; *De bello Melitensi, anno 1565, historia*, Bâle, 1567, in-8, et dans la collection de Muratori.

CURION (Cœlius-Augustinus), fils du précédent, mort quelque temps avant son père, en 1567, à 29 ans, laissa : *Saracenicæ historiæ lib. III*, Bâle, 1567, in-folio; *Marochensis regni in Mauritania descriptio* dans l'*Historia orientalis* de Reineccius, Francfort, 1596, in-folio; ouvrages compilés sur de mauvaises relations.

CURION (Jean), docteur et professeur en médecine, s'appliqua dans ses moments de loisir à l'étude de l'histoire, et mourut en 1572. On a de lui : *De Francorum rebus et origine lib. II*, Bâle, 1557, in-folio.

CURIUS-DENTATUS (Marcus-Annius), illustre romain, fut trois fois consul, et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, et battit Pyrrhus près de

Tarente, l'an 272 avant J.-C. Ses vertus civiles étaient encore au-dessus de ses talents militaires. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé qui faisait cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'était retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le romain les refusa, en disant : « Je » préfère ma vaisselle de terre à vos vases d'or ; je » ne veux point être riche, content dans ma pau- » vreté de commander à ceux qui le sont. » La modestie des païens allait toujours de pair avec leur orgueil.

CURIUS-FORTUNATIANUS, rhéteur du IIIe siècle, dont il nous reste quelques ouvrages dans les *Rhetores antiqui*, Venise, Alde, 1523, in-folio, Paris, 1599, in-4.

* CURRAN (John-Philpot), né en 1750 à New-Market, dans le comté de Cork, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, ne tarda pas à porter ses vues vers le barreau, et en 1773, il fréquenta l'école du Temple à Londres. La première fois qu'il eut occasion de parler en public, il parut d'abord ne répondre que faiblement à l'opinion que l'on s'était formée de son talent ; mais, devenu maître de son émotion, il s'exprima avec tant d'énergie et d'abondance que l'assemblée entière lui témoigna sa vive sympathie. Son éloquence, animée, l'était surtout quand il avait à peindre les persécutions exercées contre les prêtres catholiques par l'église dominante de la Grande-Bretagne. On aime à citer en ce genre un fait qui honore sa mémoire. Un ecclésiastique avancé en âge ayant refusé de s'écarter des devoirs de son état pour complaire à la maîtresse d'un lord, fut injurié par ce seigneur, et même frappé, tandis qu'il était en prières dans sa modeste retraite. Il en appelait à la justice, mais aucun avocat n'osait se charger de la cause. Curran prit en main la défense du prêtre outragé, et son éloquence triompha des obstacles. Bien que les jurés fussent tous protestants, l'agresseur, protestant lui-même, fut condamné à cinquante livres sterling de dommages-intérêts. Plus tard, le bon prêtre se voyant sur son lit de mort, fit appeler son généreux défenseur pour lui témoigner sa reconnaissance de la seule manière qui fût en son pouvoir, pour lui donner sa bénédiction. Après sept années consacrées exclusivement au barreau, devenu membre du parlement, il ne put, malgré ses efforts réunis à ceux de ses amis, obtenir pour l'Irlande quelque adoucissement au régime monstrueux sous lequel ce pays gémissait depuis un siècle. En 1801, l'*Acte d'union* fut souscrit par une assemblée vénale, et les catholiques n'eurent d'autre consolation dans leur détresse que les murmures de l'Europe indignée. Curran ne quitta l'Irlande que lorsque les conséquences de cet *acte* l'eurent plongée dans un abattement dont ne pouvaient la retirer quelques succès de tribune. En Angleterre, il se lia bientôt avec Fox et divers chefs du parti de l'opposition. Après la mort de Pitt, les amis de Curran se servirent de leur influence momentanée pour le faire nommer maître des rôles en Irlande et membre du conseil privé ; mais le nouveau ministère suivit à l'égard des catholiques une marche équivoque. Promptement détrompé, Curran se démit de ses charges avec le désintéressement qui le caractérisait. A cette époque, il fit un voyage en France, et peu après son retour à Londres, il mourut le 14 octobre 1817, dans sa 68 année. Sa *Vie*, écrite par son fils William-Henry, a paru en 1819, 2 vol. in-8 ; on y trouve des détails fort instructifs sur les efforts tentés par l'Irlande pour obtenir son émancipation religieuse. La mort empêcha Curran lui-même de publier deux ouvrages d'un grand intérêt. Ce sont des *Mémoires*, embrassant dix-huit années, depuis 1782 jusqu'en 1800, et un *Récit*, en forme de roman, mais se rattachant à l'histoire moderne des Irlandais.

CURNE. *Voy.* PALAYE.

CUROPALATE. *Voy.* SCYLITZÈS.

* CURRIE ou CURRY (Jacques), médecin écossais, né en 1756 à Kirkpatrick-Fleming, dans le comté de Dumfries, se fit une grande réputation en constatant l'utilité de l'eau froide dans différentes maladies et en déterminant les cas où l'on devait y avoir recours. Ce médecin joignit la culture des lettres à la pratique de son art, et s'appliqua même à la politique. Il mourut à Sidmouth dans le Devonshire, le 30 août 1805. On citera de lui : *Résultats des effets médicaux de l'emploi de l'eau*, etc., Liverpool, 1797, in-8 ; 3e édit. 1804, 2 vol. ; traduit en plusieurs langues. *Observations sur les morts apparentes*, trad. en fr. par L. Odier, Genève, 1810, in-8 ; *Lettre* (sous le nom de Jasper Wilson) de *William Pitt*, dont le but est de montrer que la guerre contre la France était injuste et impolitique.

CURSINET, fourbisseur de Paris, célèbre vers l'an 1660 pour les ouvrages de damasquinerie. Cet artiste excellait également dans le dessin et dans la manière d'appliquer l'or et de ciseler le relief.

* CURSIUS (Pierre), prêtre, docteur en théologie, né à Carpineto, professa la rhétorique à Rome, avec quelque réputation. Il fit paraître, en 1535, sa *Defensio pro Italia*, contre Erasme, qui désavoua les intentions que lui prêtait son adversaire. On lui doit des poésies latines, entre autres : *Lacrymæ in cæde Nicol. Cursii, unici germanici*, Rome, 1519, etc. *Ad humani generis Servatorem, in urbis Romæ excidio, deploratio*, Paris, 1528, in-8.

CURTENBOSCH (Jean de), né à Gand vers le commencement du XVIe siècle, se rendit habile dans les langues savantes, assista aux premières sessions du concile de Trente, et mourut à Rome vers l'an 1550. On a de lui une *relation* de ce qui s'est passé dans les premières sessions de ce concile, dans la *Collectio amplissima* des Pères Martenne et Durand, tome 8. On voit aussi un abrégé de cette relation dans la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de Dupin, tome 15, édit. d'Amsterdam, 1710.

CURTI (Pierre), jésuite, né à Rome en 1711, professeur d'hébreu au collége romain, passait pour l'un des plus subtils métaphysiciens de son temps. On a de lui des *dissertations* savantes et curieuses sur divers passages difficiles de l'Ecriture ; les principales sont : *Christus sacerdos*, Rome, 1751 ; *Sol stans, dissertat. ad Josue, cap.* 10, Rome, 1754 ; *Sol retrogradus, diss. ad v. 8. cap.* 38 *Isaiæ*, Rome, 1756. La conclusion de l'auteur est que le

jour fut plus long qu'il ne devait être, mais seulement de 3 heures environ, et que cette rétrogradation du soleil eut lieu à 3 heures après midi. Le Père Curti mourut à Rome le 4 avril 1762.

* CURTIS (William), botaniste, né à Alton dans le Hampshire, exerça la profession de pharmacien à Londres et mourut à Brompton en 1799. On a de lui : *Instructions for collecting and preserving insects*, Londres, 1771, in-8; *Flora Londinensis*, Londres, 1777-98, 6 part. in-fol., contenant 420 pl. color. et autant de feuilles de texte; l'ouvrage n'est pas terminé, mais il en a paru une nouv. édit. corrigée par Gevry-Graves et continuée par Jacks Hooker, 5 vol. gr. in-fol. conten. 647 pl.; *Catalogue of the british medicinal*, Londres, 1782, in-8; *Enumeratio of the british grasses*, qu'il refondit sous le titre d'*Observations pratiques sur les graminés de la Grande-Bretagne*, 3e édit., 1798; *The botanical magazine*, Londres, 1787-98, 12 vol. in-8, avec 432 planches. Cet ouvrage, qui renferme un grand nombre d'observations intéressantes, a été continué par John Sims et formait, en 1826, 54 vol. in-8; *Lectures on botany*, Londres, 1804, 3 vol. in-8, 2e éd. 1816, avec la *vie* de l'auteur par Th. Thornton.

CURTIUS (Marcus), chevalier romain, se dévoua pour le salut de sa patrie vers l'an 362 avant J.-C. La terre s'était entr'ouverte dans une place de Rome; l'oracle, consulté sur ce prétendu prodige, répondit que le gouffre ne pouvait être comblé qu'en y jetant ce que le peuple romain avait de plus précieux. Marcus Curtius, jeune homme plein de courage et de vanité, crut que les dieux ne demandaient d'autre victime que lui. Il se précipita solennellement tout armé, avec son cheval dans l'abîme, et passa auprès des superstitieux pour avoir sauvé sa patrie par ce sacrifice, la terre s'étant, dit-on, refermée presque aussitôt qu'elle l'eut reçu. Cette anecdote a tant de rapport aves celle d'*Anchurus*, fils de Midas, que ce n'est pas sans raison qu'on le regarde comme une fiction, imaginée d'après une autre.

CURTIUS. *Voy*. QUINTE-CURCE.

CURTIUS (Matthieu), médecin de Pavie, mort à Pise en 1544, à 70 ans, laissa plusieurs ouvrages sur son art, entre autres un traité *De curandis febribus*. Il l'avait pratiqué avec succès, et s'en était servi pour conserver jusqu'à sa vieillesse une santé vigoureuse.

CURTIUS (Jacques), jurisconsulte, né à Bruges, vers l'an 1500, a laissé une *traduction* exacte en latin de la paraphrase grecque par Théophile, *des Institutes* de Justinien Anvers, 1546.

CURTIUS (Cornelius), religieux augustin, natif de Bruxelles, fut successivement professeur en théologie à Bruxelles, à Louvain; prieur à Ingolstadt, à Vienne, à Prague, vicaire-général des provinces d'Autriche et de Bavière; provincial, définiteur-général. Il mourut le 9 octobre 1638, à Westmunster, près de Dendermonde, âgé de 47 ans. Le Père Curtius était habile dans les belles-lettres et dans l'histoire. L'empereur Ferdinand II l'honora du titre de son historiographe. Il est auteur des *Eloges des hommes illustres de son ordre*, Anvers, 1636, in-4. Ces éloges, au nombre de trente, sont très-bien écrits, d'un style peut-être trop poli et trop recherché. Nous avons encore de lui des *sermons* en latin, l'*histoire* de plusieurs saints de son ordre, et une dissertation *De clavis dominicis*, Anvers, 1634, Leyde, 1695, dans laquelle il discute si Jésus-Christ a été attaché à la croix avec trois ou quatre clous : il se détermine pour la dernière opinion.

* CURTIUS (Michel-Conrad), historien du pays de Hesse, et professeur d'histoire à l'université de Marbourg, né en 1724 dans le duché de Meklenbourg, mort en 1802, a publié un assez grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand; mais le seul qui soit recherché est le suivant : *Commentarii de senatu romano, sub imperatoribus post tempora eversæ reipublicæ*, Halle, 1768, in-8, Hambourg et Genève, 1769, in-4, un des meilleurs livres que nous ayons sur cette matière.

* CURTZ (Albert), en latin *Curtius*, jésuite, né en 1600 à Munich, où il mourut en 1671, a publié plusieurs ouvrages historiques et astronomiques dont les principaux sont : *Novum cœli systema*, Dillingen, 1626, in-4; *Problema Austriacum*, Munich, 1635; *Amussis Ferdinandea, sive Problema architecturæ militaris*, Munich, 1631, in-fol.; *Sylloge Ferdinandea, sive Collectanea historiæ cœlestis è commentariis Tychonis-Brahe ab anno 1582 ad 1601*, Vienne, 1657, et Augsbourg, 1666, 2 vol. in-fol., etc. Curtz a traduit de l'allemand en latin *la Conjuration d'Albert, duc de Friedland*, Vienne, 1635; mais, sur le reproche qu'on lui fit d'attaquer un prince que l'ordre des jésuites honorait comme un de ses bienfaiteurs, il fit brûler tous les exemplaires de son écrit qui n'étaient pas encore distribués : ce qui a rendu l'ouvrage extrêmement rare.

CUSA (Nicolas de). *Voy*. NICOLAS DE CUSA.

CUSPINIEN (Jean), premier médecin de l'empereur Maximilien Ier, employé par ce prince dans plusieurs négociations délicates, était né à Schweinfurt en Franconie, et mourut à Vienne en 1529. On a de lui : un *Commentaire* sur la *Chronique des consuls* de Cassiodore, in-folio, en latin, 1552 : *De Cæsaribus, à Julio Cæsare usque ad Maximilianum I*, Francfort, 1601, in-folio, Leipsig, in-folio; ouvrage estimé et qui contient des particularités remarquables et peu connues : *Descriptio Austriæ*, se trouve avec le précédent. Ce n'est pas un livre de topographie, comme le titre semble l'annoncer, mais une histoire succincte de l'Autriche. Une *Histoire de l'origine des Turcs, et de leurs cruautés envers les chrétiens*, Anvers, 1541, in-8, en latin. Cet auteur avait des connaissances étendues sur la politique, l'histoire et la médecine. Sa *Vie* a été écrite par Gerbelius en 1540.

CUSPIUS-FADUS, gouverneur de la Judée, purgea cette province des voleurs et des fanatiques qui la troublaient vers l'an 45. Ayant appris qu'un nommé Theudas débitait en public de prétendues prophéties, et emmenait le peuple avec lui, il le fit arrêter par des cavaliers, qui dissipèrent la multitude, et se saisirent du faux prophète. Cuspius mourut avec la réputation d'un homme équitable et intelligent. *Voyez* Flavius-Josèphe, livre 20, ch. 1 et 2.

CUSSY (François-Alexandre de), né en Normandie, d'une famille honorable, obtint un canonicat de la cathédrale de Bayeux, dont la révolution ne lui permit pas de jouir longtemps. Il alla chercher un azile en Angleterre, et n'en revint que vers l'époque du concordat. Il fut alors nommé par le nouvel évêque de Bayeux, membre de son chapitre et chargé d'un des archiprêtrés du diocèse. Son nom et son mérite devaient le porter à l'épiscopat; mais il eut le malheur d'être appelé à remplir un siége qui n'était pas véritablement vacant, et le malheur encore plus grand d'accepter cette nomination. Le 14 avril 1813, désigné évêque de Troyes à la place de M. de Boulogne (*voy.* ce nom), le chapitre reçut ordre de lui donner des pouvoirs d'administrateur. Après plusieurs jours de délibérations, cinq chanoines sur huit furent d'avis de les accorder. Une grande partie du diocèse était loin d'approuver la conduite du chapitre. Pour faire cesser la division qui en résulta, on consulta le pape et les cardinaux, qui répondirent que les droits de M. de Boulogne étaient entiers, et que le chapitre avait outrepassé ses pouvoirs. Cependant l'abbé de Cussy continua d'administrer le diocèse, et fut soutenu par Bonaparte qui, étant venu à Troyes en 1814, au milieu des embarras de sa position, trouva le temps de s'occuper de ces querelles, et de faire donner par le chapitre de nouveaux pouvoirs à l'évêque nommé. A la restauration, l'abbé de Cussy retourna à Bayeux, où ses vertus et son amabilité le faisaient justement honorer et chérir. Il y vécut longtemps dans la retraite, et reçut le titre de grand-vicaire. Il y est mort dans les derniers jours de 1833, à l'âge d'environ 76 ans.

* CUSTINE (Adam-Philippe, comte de), lieutenant-général, naquit à Metz le 4 février 1740, d'une ancienne famille originaire du pays de Liége. Nommé *à l'âge de 7 ans* sous-lieutenant au régiment de Saint-Chamans, il suivit le maréchal de Saxe dans la campagne de 1748, et fut réformé. Alors il vint terminer ses études à Paris, et entra dans le régiment du roi, puis dans les dragons de Schomberg. En 1758, il commandait une avant-garde en Westphalie sous le prince de Soubise, et son nom est cité avec éloge dans les *mémoires de Frédéric*. Le duc de Choiseul dont il était parent, fit créer pour lui en 1762 un régiment de dragons, du nom de *Custine*. Au moment de la guerre d'Amérique il changea son régiment contre celui de Saintonge-infanterie, qui devait être embarqué. Il se distingua dans plusieurs occasions, principalement à la prise d'Yorck-Town; et à son retour fut fait maréchal de camp et gouverneur de Toulon. Député en 1789 de la noblesse de Metz aux états généraux, il se prononça dès les premières séances pour toutes les réformes. En 1792 il obtint le commandement de l'armée du Rhin où il fit régner la discipline avec une sévérité qui plus tard servit de prétexte à ses ennemis pour le perdre. Pendant que Kellermann poursuivait les Prussiens en Champagne, il s'avança sur le Rhin, et s'empara de Spire, de Worms et de Mayence. S'étant ensuite dirigé vers la Franconie, contre les ordres du ministre et contre l'avis des autres généraux, il prit Kœnigsberg et Francfort-sur-le-Mein, d'où il publia une proclamation impolitique et violente contre les princes Allemands. Mais attaqué par les Prussiens, après avoir essuyé plusieurs échecs, il se vit obligé de se replier et d'abandonner Mayence à ses propres forces. Sa retraite excita de toutes parts des plaintes; et, quoiqu'il eût cherché à se justifier de son mauvais succès, il fut rappelé peu de temps après pour rendre compte de sa conduite. Custine avait commis un crime que ne pouvaient lui pardonner les jacobins qui venaient de triompher au 31 mai, il avait exprimé publiquement son indignation de la condamnation de Louis XVI. Décrété d'accusation le 29 juillet 1793, il fut arrêté le même jour et traduit au tribunal révolutionnaire, où il se défendit avec calme. Sa mort avait été résolue; il fut condamné le 27 août et exécuté le lendemain. Au moment d'aller à l'échafaud il écrivit à sa belle-fille une lettre pleine de résignation. Il demanda un confesseur qui lui fut refusé. Arrivé au pied de l'échafaud il s'agenouilla, fit une courte prière et mourut avec fermeté. C'était sans doute un bon officier-général; il excellait surtout dans les manœuvres de cavalerie; mais il paraît qu'il n'avait pas des vues assez étendues pour embrasser les différentes parties d'un grand commandement. On a publié à Hambourg des *Mémoires du général Custine*, rédigés par un de ses aides-de-camp, 1794, 2 vol. in-8; ils sont attribués à Baraguay d'Hilliers (*Voy.* ce nom).

* CUSTINE (Amand-Philippe de), fils du précédent, né en 1768, débuta dans la carrière diplomatique avec succès. En 1792, sous le ministère de M. de Narbonne, quelques personnes qui n'étaient pas sans influence, ayant conçu le projet absurde de mettre le duc de Brunswick à la tête de la révolution, et de lui donner le commandement des armées, le jeune Custine, chargé de cette mission délicate, mit tant de chaleur et d'art dans ses négociations, que le prince, dit-on, balança un instant. Cette affaire ayant échoué, il fut envoyé à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire; mais la Prusse ayant déclaré la guerre à la France, il vint rejoindre son père, qui le fit son aide-de-camp et l'envoya en janvier 1793 à Paris, suivre ses réclamations auprès des comités. Ses liaisons avec les girondins, et surtout la chaleur des démarches qu'il fit pour sauver son père, le firent traduire au tribunal révolutionnaire. Il se défendit avec tant de présence d'esprit et de clarté, que l'auditoire attendri s'écriait : *Il est sauvé;* mais il avait signalé la mauvaise foi du président, qui en lisant sa correspondance avec le duc de Brunswick, en altérait le sens pour le perdre plus sûrement. Après un tel affront, de pareils juges ne devaient pas être disposés à l'absoudre. Il fut condamné le 3 janvier 1794, et exécuté le même jour. Il montra jusqu'au dernier moment une grande fermeté, et il écrivit à sa femme (Mlle de Sabran), les lettres les plus touchantes.

CUSTIS (Charles), né à Bruges en 1704, y a rempli quelques emplois dans la magistrature, et a donné dans le langage de son pays : *Annales de la ville de Bruges*, 2 vol. in-8, réimprimées en 3 vol.

in-8; ouvrage curieux, exact, et qui a demandé beaucoup de recherches. Il est mort à Bruges le 26 février 1752.

CUSTOS ou COSDER (Dominique), graveur, né à Anvers en 1560, s'établit à Augsbourg, où il mourut vers 1610. On a de lui : *Atrium heroicum*, Augsbourg, 1600-1605, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage renferme les vies abrégées et les portraits gravés des comtes du Tyrol, des rois de Naples, des ducs et électeurs de Saxe, des ducs de Bavière; *Principum christianorum stemmata, etc.*, Augsbourg, 1610, in-fol.; *Quorumdam illustrium eruditorum imagines, unum in libellum conjectæ, etc.*

* CUVELIER DE TRIE (Jean-Guillaume-Augustin), auteur dramatique, né en 1766 à Boulogne-sur-Mer, après avoir fait ses études à Paris, exerça la profession d'avocat dans sa ville natale. Député de la garde nationale à la fédération du 14 juillet 1790, il s'établit à Paris, fut chargé de divers emplois et plus tard nommé sous-chef dans les bureaux de l'instruction publique. Après le 18 brumaire, il reprit du service, et nommé capitaine des guides-interprètes, fit plusieurs campagnes. Les fatigues de la guerre l'ayant obligé de demander sa retraite, il se voua depuis à la culture des lettres, et composa un si grand nombre de mélodrames, genre dont il est regardé comme le créateur, qu'il fut surnommé le *Corneille du Boulevard*. Il mourut le 25 mai 1824, âgé de 58 ans. Outre deux *volumes* in-8 de *Nouvelles, Contes*, etc., 1808, on lui doit une foule de pièces jouées pour la plupart avec succès, mais qui sont à peu près complétement oubliées aujourd'hui.

* CUVIER (Georges-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert), le plus grand naturaliste des temps modernes, né à Montbéliard, le 25 août 1769, manifesta dès l'enfance une ardeur de savoir qui inspirait à sa mère des inquiétudes pour sa santé, en apparence très-délicate. Son goût pour l'histoire naturelle se révéla de bonne heure. A l'âge de 15 ans, il avait lu deux fois Buffon, et copié une partie des figures. Destiné par ses parents à la théologie, il sollicita, sans pouvoir l'obtenir, son admission au séminaire de Tubingue; mais le duc de Wurtemberg s'empressa de réparer cette injustice en lui accordant une bourse à l'université de Stuttgart, d'où sont sortis plusieurs hommes illustres, entre autres le poète Schiller dont Cuvier fut le condisciple. Là il se perfectionna dans les langues et la littérature, et fit de rapides progrès dans la philosophie, le droit, le dessin, et surtout dans les sciences naturelles, objet de sa prédilection. Il parvint en peu de temps à se composer un herbier pour lequel il s'était fait une classification, et décrivit un grand nombre d'insectes qu'il avait dessinés lui-même. Son cours d'études terminé (1788), le peu de ressources de ses parents le décidèrent à accepter une éducation particulière en Normandie. Le voisinage de la mer, et les loisirs dont il jouissait, lui donnèrent la facilité de se livrer à son goût pour l'histoire naturelle. C'est sur les côtes de Normandie qu'il fit ses belles découvertes sur les mollusques et qu'il commença la classification des animaux nombreux et variés que Linnée a confondus sous le nom de *Vermes*. Un heureux hasard lui fit rencontrer Tessier (*voy.* ce nom), qui fuyait la persécution révolutionnaire. Dès la première entrevue il devina dans Cuvier le grand naturaliste, s'empressa de le mettre en rapport avec Geoffroy Saint-Hilaire (*voy.* ce nom), déjà professeur au jardin des plantes, qui lui écrivit : *Venez à Paris, jouer parmi nous le rôle d'un autre Linnée, d'un autre législateur de l'histoire naturelle.* Il y arriva dans les premiers mois de 1795, lorsque la tourmente commençait à s'apaiser. Nommé professeur à l'école centrale du Panthéon, le *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux* qu'il composa pour ses élèves le mit d'abord à la tête de ses rivaux. Peu de temps après il fut appelé à la chaire d'anatomie comparée du Muséum. C'est en décembre 1795 qu'il en prit possession par un discours où se révélait toute la puissance de son intelligence, et qui fut imprimé dans le *Magasin encyclopédique* (tom. 5, 146). Une fois au centre de ce vaste établissement, son génie prit un essor proportionné à ses moyens d'investigation. A peine 4 ans s'étaient écoulés, que commença la publication de ses *leçons d'anatomie comparée*, ouvrage qui fait époque dans l'histoire de la science de l'organisation animale, qu'avant lui personne n'avait embrassée dans son ensemble. La chaire du collége de France, dans laquelle il remplaça Daubenton (1800), fit participer à ses leçons un nouvel et nombreux auditoire. Déjà Cuvier s'était proposé de signaler toutes les découvertes d'animaux fossiles qui avaient été faites jusqu'alors, d'indiquer avec exactitude les localités où ces débris avaient été trouvés, la nature des terrains dans lesquels ils étaient enfouis, et enfin de déterminer les espèces, les genres et les classes de ces animaux fossiles, sur quelques débris d'ossements qui leur avaient appartenu. Il eut la gloire d'accomplir cette tâche immense à laquelle il consacra une grande partie de sa vie. S'appuyant sur ce principe qu'il y a une corrélation exacte de formes entre les différentes parties d'un être organisé, il parvint à déterminer, d'après un organe connu, la plupart des autres organes coexistants. Des fragments d'os épars lui suffisaient pour assigner la famille et le genre de l'animal auquel ils appartenaient. Et ses conjectures reçurent une éclatante confirmation des découvertes ultérieures. En reconstruisant ces êtres antédiluviens, Cuvier essaya aussi de se rendre compte de l'état primitif et des vicissitudes de notre planète. La nature des terrains dans lesquels on découvre les fossiles organiques, et la différence des couches qui recèlent ces races éteintes, lui servirent à fonder ses conjectures sur les révolutions du globe, dont il fit l'histoire dans l'introduction à ses *Recherches sur les fossiles*. Loin de se livrer, comme quelques-uns de ses devanciers, à de téméraires attaques contre les récits de la Genèse, Cuvier leur rend un éclatant hommage, et joignit le témoignage de la science à la sainte autorité des écritures, pour convaincre les esprits les plus incrédules de la réalité d'un déluge universel qui a couvert autrefois les plus hautes montagnes. Ses importants travaux lui méritèrent les distinctions les plus honorables. A vingt-six ans, nommé membre

de l'institut (1796), il fut élu secrétaire de la classe des sciences, l'année même où Bonaparte, devenu premier consul, en fut fait président (1800); et dès lors il s'établit entre ces deux hommes célèbres des relations suivies. Dans une nouvelle organisation de l'institut, Cuvier en fut nommé l'un des deux secrétaires perpétuels. Ce fut en cette qualité qu'il rédigea, en 1808, son *Rapport historique sur le progrès des sciences naturelles* depuis 1789; dans lequel il montre à la fois le chemin parcouru et la route à suivre. Il entra plus tard à l'académie française, fut membre honoraire de celle des inscriptions, et fit partie de toutes les sociétés savantes du monde. A la création de l'université, nommé inspecteur-général, il en devint plus tard conseiller et passa successivement par les plus hauts emplois de l'instruction publique. Fait maître des requêtes en 1813, et l'année suivante conseiller d'état, il devint en 1819 président du comité de l'intérieur. Il déploya dans cette nouvelle carrière une rare activité, une sagacité profonde, et des connaissances administratives que l'on trouve rarement dans les hommes voués aux sciences. Chargé de défendre divers projets de lois devant la chambre des députés, il sut remplir cette mission avec mesure et convenance. Ces places ne nuisirent en rien à ses travaux scientifiques, ni à son enseignement. Le mardi, 8 mai 1832, il reprit au collége de France son cours interrompu par l'invasion du choléra. « Cette leçon, » dit un de ses biographes, avait quelque chose de » solennel et de mélancolique, qui semblait an- » noncer que c'était pour la dernière fois que l'es- » prit d'un tel maître se révélait à ses disciples. » C'était un résumé du cours de l'année, une analyse des doctrines émises de nos jours par quelques naturalistes.... Dans toute la leçon dominait la pensée qu'une intelligence supérieure a présidé à l'organisation de l'univers. On y touchait, par l'examen du monde visible au monde invisible, et partout l'examen de la créature indiquait la présence du créateur. Le professeur avait été moins fatigué que de coutume, et rien ne faisait prévoir une catastrophe. Mais le lendemain, en s'éveillant, il sentit de l'engourdissement au bras droit; bientôt la paralysie se déclara et gagna les autres membres. Le dimanche 13 mai, cet homme illustre rendit sans effort le dernier soupir, après avoir vu s'approcher l'heure fatale avec une entière résignation aux décrets de la providence, dont il avait pendant sa vie adoré la sagesse dans les œuvres de la création. La ville de Montbéliard lui a élevé une statue près de la maison où il reçut le jour. Sa veuve a reçu une pension du gouvernement. Doué d'un génie profond et patient comme Newton, d'un génie universel comme Aristote, Cuvier sera placé par la postérité à côté de ces grands hommes. Littérateur comme Buffon, ses *éloges des savants* ne le cèdent en rien à ceux de Fontenelle. Telle était la vaste capacité de son esprit, qu'il remplissait avec une égale supériorité toutes les fonctions dont il était chargé, et si toutes les places qu'il occupait avaient été remises au concours, toutes lui auraient été rendues par acclamation. Ses traitements s'élevaient à plus de 40 mille francs; mais il les consacrait généreusement à acheter des livres rares et des objets d'histoire naturelle qu'il déposait au Muséum. Il donna même une preuve éclatante de désintéressement en refusant les offres magnifiques que lui fit le roi de Prusse pour l'attirer dans ses états. Cuvier eut la douleur de voir quatre enfants le précéder dans la tombe, dont l'aînée de ses filles, dans sa 22e année. On assure que la douleur que lui causa cette dernière perte contribua beaucoup à affaiblir les ressorts de sa vie. Cuvier a publié : *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, 1798, 1799, in-8, rare; *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, 8e. éd. 1840, gr. in-8; c'est, comme on sait, une introduction à l'ouvrage suivant; *Recherches anatomiques sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, 1812, 4 vol. in-4; 2e éd. 1821-24, 5 vol. gr. in-4; *Leçons d'anatomie comparée, recueillies par* MM. Duméril et Duvernoy, 1800-1805, 2e éd. 1836, 10 vol. in-8; *Le règne animal, distribué d'après son organisation*, 1816, 4 vol. in-4; *Mémoire pour servir à l'histoire de l'anatomie des Molusques*, 1817, in-4; *Histoire naturelle des Poissons*, 1828-41, 15 vol. in-4; l'ouvrage n'est pas encore terminé; *Description géologique des environs de Paris* (avec Brongniart), 1832, n-4; *Rapport historique sur les Sciences naturelles depuis* 1789, 1808-1810, in-4 et in-8, réimprimé en 1827; *Eloges historiques des membres* de l'académie des sciences, depuis 1800 à 1827, 1819-27, 3 vol. in-8; *Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours*, 1841-45, 4 vol. in-8. C'est le recueil de ses leçons au collége de France publié par M. Magdeleine de Saint-Agy. Cuvier a coopéré à un grand nombre de *journaux* et de recueils scientifiques. Son éloge par M. Laurillard, son collaborateur et son ami, a été couronné par l'académie de Besançon.

CUVIER (Frédéric), frère cadet de l'illustre naturaliste dont l'article précède, né à Montbéliard, le 28 juin 1773, s'appliqua d'abord à la mécanique et passa quelque temps chez un horloger; mais son frère, pour lequel il eut toujours l'attachement le plus tendre et le plus vif, en l'appelant à Paris, changea la direction de ses idées et le fit naturaliste. Il ne se sentit point découragé par le temps qu'il avait perdu, et des études consciencieuses de chimie et de physique le mirent bientôt à même de seconder son frère dans les travaux qu'il avait entrepris et qui devaient changer en l'agrandissant le domaine de l'histoire naturelle. Chargé en 1802 de la rédaction principale du *Journal de la société d'encouragement*, deux ans après il fut nommé directeur de la ménagerie du Museum; et cette place lui fournit les moyens d'exercer sa science remarquable d'observation, en l'appliquant à l'étude des facultés et des mœurs des animaux. Le résultat de cette étude qu'il continua pendant trente-quatre ans avec une persévérance infatigable fut la réfutation complète du système de Condillac et de ses disciples, qui confondent avec l'*intelligence*, l'*instinct* dont Cuvier montre les limites dans la *réflexion*, faculté que l'homme seul possède dans tous les êtres de la création. Inspecteur de l'académie de Paris en 1810, et inspecteur-général de l'université en 1831, il porta

dans cette autre carrière la même habitude de pensées utiles; et il en a laissé une trace dans son travail sur l'*enseignement de l'histoire naturelle dans les colléges* (1838, in-8), qu'il aurait voulu voir dégagé de tout appareil scientifique, et par conséquent mis à la portée des élèves. Cet excellent homme mourut à Strasbourg le 24 juillet 1838, à 65 ans, au moment où venait d'être créé pour lui une chaire de professeur au muséum d'histoire naturelle, place qui avait été la seule ambition de sa vie. Ses nombreux *Mémoires* sont disséminés dans le *Recueil du muséum* et dans les *Annales* ainsi que dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*. Il a publié séparément : *Histoire naturelle des mammifères* (avec Géoffroy St.-Hilaire), Paris, 1818-37, in-fol., 70 livrais. fig. color. 2e édit., 1828-37, 4 vol. in-4. *Des dents des mammifères, considérées comme caractères zoologiques*, ib., 1825, in-8, de 105 pl. Son éloge par M. Flourens a été inséré dans le *Nouv. recueil de l'académie des sciences*, tom. XVIII.

CUYCK (Jean van), conseiller et consul d'Utrecht sa patrie, mort en 1566, est éditeur, avec Corneille **Valère et Guillaume Canterus**, des *Offices* de Cicéron avec des *remarques estimées*, et des *Vies des hommes illustres* de Cornélius-Népos. Cette édition est peu commune et très-estimée; elle fut imprimée en 1542, à Utrecht, in-8.

CUYCK (Henri van), né à Culenbourg dans la Gueldre, docteur en théologie de l'université de Louvain, official et grand-vicaire de l'archevêque de Malines, et ensuite évêque de Ruremonde en 1596. Il gouverna ce diocèse avec tout le zèle qu'inspire la religion de Jésus-Christ. Il préserva ses ouailles de l'infection de l'hérésie par ses exhortations et par ses écrits. Il mourut à Ruremonde l'an 1609. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Arnold Havensius dans son *Histoire de l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de *controverse*, des *harangues* et des *lettres*. Les principaux sont : *Orationes*, Louvain, 1596, in-8; les plus curieuses sont celles qui regardent *la tonsure cléricale, les devoirs des chanoines, etc. Speculum concubinariorum sacerdotum, etc.*, Cologne, 1599, et Louvain, 1601. C'est une déclamation vive contre les désordres de quelques ministres du Seigneur. Une *édition des Œuvres de Cassianus*, Anvers, 1578, in-8. Les *lettres* qu'il a écrites au prince Maurice de Nassau, et à quelques autres protecteurs des nouvelles hérésies, sont d'une fermeté vraiment apostolique : elles ont été imprimées séparément.

CUYPERS. *Voy.* CUPER.

CYANÉE, fille du fleuve Méandre, et mère de Caune et de Biblis. Elle fut métamorphosée en rocher, pour n'avoir pas voulu écouter un jeune homme qui l'aimait passionnément, et qui se tua en sa présence, sans lui causer la moindre émotion.

CYANIPPE, prince de Syracuse, ayant méprisé les fêtes de Bacchus, fut frappé d'une telle ivresse, qu'il fit violence à Cyanée sa fille. L'île de Syracuse fut désolée aussitôt par une peste horrible. L'oracle répondit que la contagion ne finirait que par le sacrifice de l'incestueux. Cyanée traîna elle-même son père à l'autel, et se tua après l'avoir égorgé.

CYAXARÈS Ier, roi des Mèdes, succéda, l'an 634 avant l'ère chrétienne, à son père Phraortes, tué devant Ninive. Il tourna ses armes vers cette ville pour venger la mort de son père; et comme il était près de s'en rendre le maître, une armée formidable de Scythes vint lui enlever sa proie. Obligé de lever le siége, il marcha contre eux, et fut vaincu. Les Mèdes n'ayant pu se délivrer de ces barbares par la force, s'en délivrèrent par une ruse lâche et infâme. Ils convinrent de les inviter à un festin qui se faisait alors dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes, et les massacra. Ceux des Scythes qui échappèrent à cette boucherie, se retirèrent, dit-on, auprès d'Halyates, roi de Lydie, père de Crœsus (*voyez* ce nom), et ce fut le sujet d'une guerre de cinq ans entre le roi des Lydiens et celui des Mèdes. Cyaxarès reprit bientôt le siége de Ninive, qui fut détruite entièrement après une longue résistance. On passa au fil de l'épée tous les habitants. Le vainqueur poursuivit ses conquêtes, se rendit maître des autres villes du royaume d'Assyrie, et mourut l'an 593 avant J.-C., après un règne de 40 ans. Les critiques révoquent en doute plusieurs circonstances de son règne, qui paraît appartenir en partie à l'histoire des temps fabuleux.

CYGNE (Martin du), jésuite, né à Saint-Omer en 1619, régenta les humanités, et surtout la rhétorique presque toute sa vie; il mourut dans ce pénible exercice le 29 mars 1669. Nous avons de lui : *Explanatio rhetoricæ*, imprimé un grand nombre de fois. M. Gibert dit qu'on ne peut douter de la bonté de cette rhétorique; c'est effectivement une des meilleures qu'on ait, elle est très-méthodique; *Ars metrica* et *Ars poetica*, Louvain, 1655; *Ars historica*, St.-Omer, 1669; *Fons eloquentiæ, sive M. T. Ciceronis orationes*, Liége, 1675, 4 vol. in-12. Le quatrième volume contient une analyse des oraisons de Cicéron : on la considère comme le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. M. des Jardins, dans son édition des Oraisons de Cicéron, Paris, 1738, in-4, s'attache au plan du Père du Cygne, dont il fait l'éloge; *Comœdiæ XIII phrasi cum Plautina, tum Terentiana concinnatæ*, Liége, 1679, 2 vol. in-12. Les règles du théâtre n'y sont pas gardées; mais il y a beaucoup d'imagination et d'élégance, et surtout un grand respect pour les mœurs et la décence.

CYBÈLE, femme de Saturne, et fille du Ciel et de la Terre, aima passionnément Atys, jeune berger phrygien, qui la dédaigna, et qu'elle métamorphosa en pin. On la représente avec une tour sur la tête, une clef et un disque dans la main, couverte d'un habit semé de fleurs, tantôt entourée d'animaux sauvages, tantôt assise sur un char traîné par quatre lions. On lui offrait en sacrifice un taureau, une chèvre ou une truie. Quelques-uns de ses prêtres se faisaient eunuques; ils portaient sa statue par les rues, au son des tymbales, faisaient des contorsions, et se déchiquetaient le corps en sa présence, pour s'attirer les aumônes du peuple. Les nations adorèrent cette divinité sous le nom de *déesse de la terre*. Les poëtes l'ont désignée sous différents noms, tirés la plupart des montagnes de Phrygie : les principaux sont

Ops, Rhée, Vesta, Dyndimène, Bérécynthe, la bonne Déesse, la Mère des dieux.

CYCLOPES, hommes monstrueux, ainsi appelés parce qu'ils n'avaient qu'un œil au milieu du front. Les poètes les ont regardés comme les forgerons de Vulcain. Jupiter se servait d'eux pour fabriquer ses foudres. Apollon, qui ne pouvait venger sur ce dieu la mort de son fils Esculape, frappé de la foudre, les tua tous à coups de flèches. Argès, Brontès et Stérope étaient les plus habiles, selon la fable.

CYGNUS, roi des Lyguriens, que Jupiter changea en cygne, pour avoir pleuré l'aventure de Phaéton son ami. Les poètes parlent encore de deux autres jeunes hommes du même nom changés en cygnes : l'un, fils de Neptume, qu'Achille trouva invulnérable, et qu'il étrangla ; l'autre, fils de la nymphe Hyrie, qui se précipita dans la mer, de désespoir de n'avoir pas obtenu un taureau qu'il avait demandé à un de ses amis.

CYNÉAS, originaire de Thessalie, disciple de Démosthène et ministre de Pyrrhus, fut également célèbre sous le titre de philosophe et sous celui d'orateur. Pyrrhus disait de lui, qu'il avait pris plus de villes par son éloquence, que lui par ses armes. Ce prince l'envoya à Rome pour demander la paix. On était sur le point de la lui accorder, lorsqu'Appius Claudius, que les fleurs de rhétorique ne touchaient point, rappela le sénat à d'autres sentiments. Cynéas, de retour au camp de Pyrrhus, lui peignit Rome comme un temple, le sénat comme une assemblée de rois, et le peuple romain comme une hydre qui renaissait à mesure qu'on l'abattait. Pline cite la mémoire de Cynéas comme un prodige (*voyez* un bon mot de ce philosophe dans l'article Pyrrhus, roi des Epirotes). C'est Cynéas qui abrégea le livre d'Enée le Tacticien, sur la défense des places. Casaubon a donné au public cet abrégé, avec une version latine, dans le *Polybe* de Paris, 1609, in-fol. M. de Beausobre en a donné une traduction française avec des commentaires, 1757, in-4.

CYNÉGIRE, soldat athénien, s'immortalisa à la bataille de Marathon, l'an 498 avant l'ère chrétienne. Ayant saisi de la main droite un des vaisseaux des Perses, il ne quitta prise que lorsque cette main lui fut coupée; alors il le reprit de la gauche. Cette autre main ayant été coupée, il le saisit, dit-on, avec les dents, et y mourut attaché. Ce grec intrépide était frère du poète Eschyle.

CYNISCA, fille d'Archidame, roi de Sparte, remporta la première le prix de la course des chars aux jeux olympiques.

CYNTIO. *Voy.* Giraldi.

CYPARISSE, jeune garçon qu'Apollon aima. Il nourrissait un cerf, qu'il tua par mégarde, et en eut tant de regrets qu'il voulut se donner la mort. Apollon, touché de pitié, le métamorphosa en cyprès.

CYPRIEN (saint), *Thascius Cæcilius Cyprianus*, naquit à Carthage d'une famille riche et illustre. Son génie facile, abondant, agréable, le fit choisir pour donner des leçons d'éloquence à Carthage. Il était alors païen : il se fit chrétien, l'an 246, par les soins du prêtre Cécile, qui lui découvrit l'excellence de la religion de Jésus-Christ et les absurdités du paganisme. Les païens, fâchés d'avoir perdu un tel homme, lui reprochèrent qu'il avait avili sa raison et son génie, en les soumettant à des contes et des fables puériles (car c'est ainsi que ces aveugles parlaient des grandes vérités du christianisme). Mais Cyprien, insensible à ces railleries, fit tous les jours de nouveaux progrès dans la voie du salut. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, embrassa la continence, prit un habit de philosophe, et substitua à la lecture des auteurs profanes celle des livres divins. Son mérite le fit élever à la prêtrise, et le plaça bientôt après sur la chaire de Carthage, malgré ses oppositions, l'an 248. Ses travaux pour son église furent immenses. Il fut le père des pauvres, la lumière du clergé, le consolateur du peuple. L'empereur Dèce ayant suscité une sanglante persécution contre l'église, Cyprien fut obligé de quitter son troupeau; mais il fut toujours auprès de lui, soit par ses lettres, soit par ses ministres. Lorsque l'orage fut dissipé, il se signala par la fermeté avec laquelle il résista à ceux d'entre les chrétiens apostats qui surprenaient des recommandations des martyrs et des confesseurs, pour être réconciliés à l'église qu'ils avaient quittée pendant la persécution. Ce fut pour régler les pénitences qu'on devait leur prescrire, qu'il assembla un concile à Carthage en 251. Il condamna dans la même assemblée le prêtre Félicissime et l'hérétique Privat. Ce dernier députa vers le pape Corneille, pour lui demander sa communion et accuser saint Cyprien, qui ne crut pas devoir envoyer de son côté pour se défendre. Le pape lui en ayant témoigné sa surprise, il lui répondit avec autant de modestie que de fermeté. « C'est une chose établie entre » les évêques, que le crime soit examiné là où il a » été commis. » Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute qui s'éleva entre le pape Etienne et lui, sur le baptême administré par les hérétiques. Plusieurs conciles convoqués à Carthage conclurent, conformément à son opinion, qu'il fallait rebaptiser ceux qui l'avaient été par les hérétiques. Dans le dernier, saint Cyprien déclara qu'il ne prétendait point séparer de sa communion ceux qui étaient d'un avis contraire au sien. Ce saint évêque croyait défendre une bonne cause, tandis qu'il en soutenait une mauvaise. Il résista avec trop de vivacité au pape saint Etienne, comme l'avoue saint Augustin : *Cyprianum iratum et paulo commotiorem fuisse in Stephanum*, et dit que cette faute fut expiée par le martyre : *Martyrii falce purgatum*. Mais quoiqu'il ne déférât point aux décrets du pape (ces décrets n'étant point alors une décision universellement reçue), il conserva toujours l'unité avec l'Eglise romaine. C'est au saint Siége que saint Cyprien adresse son *apologie* contre ceux qui blâmaient sa fuite; c'est son autorité qu'il invoque contre ceux qui, étant tombés dans la persécution de Dèce, voulaient forcer le saint évêque à les réconcilier à l'Eglise, sans accomplir la pénitence prescrite par les canons. Le même saint évêque, à la tête d'un concile d'Afrique, instruit le pape saint Corneille des raisons qu'il avait eues de modérer la rigueur des canons sur la pénitence, et

demande son approbation : *Quod credimus vobis quoque paternæ misericordiæ contemplatione placiturum* (Labbe, *Concil. t. I, col.* 718). Dans le temps même qu'il résiste à saint Etienne, il lui adresse des députés pour lui exposer les raisons de sa résistance (*Epist. Firmiani inter Epist. Cyp.* 75, édit. Pammel) : preuve qu'il ne voulait point contester la supériorité de juridiction au pape, et que c'est très ridiculement que le démêlé de ce saint avec le pape saint Etienne est devenu un lieu commun pour tous ceux qui méprisent les décrets du saint Siége. M. Languet, évêque de Soissons, et plusieurs autres ont montré la faiblesse de cette ressource ; mais personne n'a mieux traité cette matière que M. Chicoisnau dans sa *Dissertation théologique* sur cet article, Paris, 1725. En 257, le feu de la persécution s'étant rallumé, il fut relégué à Curube à 12 lieues de Carthage. Après un exil de onze mois, on lui permit de demeurer dans les jardins voisins de Carthage ; mais on l'arrêta peu de temps après pour le conduire au supplice. Il eut la tête tranchée le 14 septembre 258, le même jour précisément, qu'en 257 il avait annoncé qu'il consommerait son martyre dans un an. « Il fut regretté, dit un historien, par les païens mêmes, qui s'étaient bien » emportés contre lui dans les accès de leur fanatisme, mais qui se souvinrent bientôt, les larmes » aux yeux, que toujours il les avait confondus, » dans ses libéralités charitables, avec ses ouailles » les plus chères. Les fidèles rendirent les derniers » devoirs à son corps d'une manière vraiment religieuse, allumèrent autour de lui une multitude » de cierges, lui adressèrent des vœux, le canonisèrent, pour ainsi dire, à l'envi, en exaltant ses » vertus et en souhaitant de mourir avec lui. » Il fut enterré dans un champ voisin, sur le chemin de Mappale. On bâtit depuis deux églises sous son invocation, l'une sur son tombeau, et qui fut appelée *Mappalia*, l'autre à l'endroit où il avait souffert, et qui fut appelée *Mensa Cypriana*, parce que le saint s'y était offert à Dieu en sacrifice. Victor de Vite fait mention de ces deux églises. Les ambassadeurs de Charlemagne, revenant de Perse, obtinrent du roi mahométan d'Afrique la permission d'ouvrir le tombeau qui était fort négligé. Ils en tirèrent les reliques du saint qu'ils apportèrent en France. Elles furent déposées dans la ville d'Arles en 802. Le roi consentit depuis qu'on les transportât à Lyon, où on les mit derrière l'autel de saint Jean-Baptiste. L'on a un poème sur cette translation, composé par Leidrade, archevêque de Lyon. Charles le Chauve fit transporter les mêmes reliques à Compiègne, et on les renferma avec celles de saint Corneille qui se gardent dans la célèbre abbaye connue sous le nom de ce saint pape. On voit une partie des unes et des autres dans la collégiale de Rosnay, près d'Oudenarde en Flandre. Saint Cyprien avait beaucoup écrit pour la vérité, qu'il scella de son sang. Lactance le regarde comme le premier des auteurs chrétiens véritablement éloquents. Saint Jérôme compare son style à une source d'eau pure, dont le cours est doux et paisible. D'autres l'ont comparé, peut-être avec plus de raison, à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son éloquence, à la fois mâle, naturelle, et fort éloignée du style déclamateur, était capable d'exciter de grands mouvements. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il faut avouer pourtant que son style, quoique généralement assez pur, a quelque chose du génie africain, et de la dureté de Tertullien, qu'il appelait lui-même son maître. Il a cependant poli et embelli souvent ses pensées, et évité ses défauts. Outre 81 *lettres*, il nous reste de lui plusieurs *traités*, dont les principaux sont : Celui des *témoignages*, recueil de passages contre les juifs ; le livre *De l'unité de l'Eglise*, qu'il prouve par des raisons fortes et solides. Il dit que « pour rendre cette unité » visible, le Sauveur a bâti son église sur saint » Pierre, et lui a donné le pouvoir des clés, et que, » quoiqu'il ait donné le même pouvoir à ses apôtres, il a voulu que la source de l'unité dérivât » d'un seul, et que tout l'édifice portât sur ce fondement. » Car c'est toujours à l'autorité du pontife romain que ce grand évêque rapportait l'unité de la conservation de l'Eglise catholique. *Unus Deus est*, dit-il ailleurs, *et Christus unus, et una Ecclesia, et cathedra una super Petrum voce Domini fundata. Aliud altare constitui aut sacerdotium novum fieri non potest. Quisquis alibi colligit spargit* (L. 1, Epist. 40). *Navigare audent, et ad Petri cathedram atque ad Ecclesiam principalem, undè unitas sacerdotalis exorta est, à schismaticis et profanis litteras ferre, nec cogitare eos esse Romanos quorum fides, apostolo prædicante, laudata est, ad quos perfidia habere non possit accessum* (Epist. 55, ad Cornelium). Le traité *De lapsis*, contre ceux qui demandaient d'être réconciliés à l'Eglise et admis à la communion, sans avoir fait une pénitence proportionnée à leurs fautes, qui employaient l'intercession des martyrs et des confesseurs pour s'en exempter ; le saint évêque déclare que, quelque respect que l'Eglise doive avoir pour cette intercession, l'absolution extorquée par ce moyen ne peut réconcilier les coupables avec Dieu. L'*Explication de l'Oraison dominicale*, de tous les écrits de saint Cyprien, celui que saint Augustin, digne disciple de ce grand maître, estimait davantage et citait le plus souvent ; l'*Exhortation au martyre*, écrite en 250, lors du renouvellement de la persécution sous Gallus et Volusien. Cet ouvrage, fait pour fortifier les fidèles, est un tissu de passages de l'Ecriture. Ce sont effectivement les meilleurs armes qu'un évêque puisse mettre entre les mains des soldats de Jésus-Christ, qu'il doit exercer au combat dans les temps d'épreuves ; Les *Traités de la moralité, des œuvres de miséricorde, de la patience*, et *de l'envie, etc.* Parmi les différentes éditions de ce Père, on fait cas de celle de Hollande en 1700 qui est enrichie de quelques dissertations de Péarson et de Dodwel ; mais on préfère celle de 1726, in-fol. de l'imprimerie royale, commencée par Baluze, et achevée par dom Prudent Maran, bénédictin de Saint-Maur, qui l'a ornée d'une préface et d'une *vie* du saint. Toutes ses *Œuvres* ont été traduites en français par Lombert, 1672, in-4, avec de savantes notes, et dans un ordre nouveau sur les mémoires du célèbre Le Maître ; et par M. N. S. Guillon, 1837, 2 vol. in-8. L'abbé de la Hogue a publié à Londres,

en 1794 *Sanctus Cyprianus ad martyres et confessores, ad usum confessorum ecclesiæ gallicanæ*, in-12 de 120 pages. Il donna ensuite la traduction française de ce vol. sous ce titre : *Saint Cyprien consolant les fidèles persécutés de l'église de France, convaincant de schisme l'église constitutionnelle et traçant à ceux qui sont tombés des règles de pénitence*, petit in-8, réimprimé en 1797. Ponce, diacre, et dom Gervaise, abbé de la Trappe, ont écrit sa *Vie*.

CYPRIEN (saint) fut ordonné diacre par saint Césaire d'Arles, qui instruit de sa science et de sa vertu, le mena avec lui au concile d'Agde en 506, et le sacra évêque de Toulon, vers l'an 516. Saint Cyprien assista aux différents conciles auxquels présida saint Césaire, et eut beaucoup de part à tout ce qui s'y fit pour la conservation de la foi et de la discipline. La Provence ayant passé sous la domination des Français, il eut plus de facilité pour extirper l'arianisme dont les Ostrogoths avaient infecté son diocèse, et montra le plus grand zèle dans les conciles qui se tinrent tant qu'il vécut. C'est à lui que saint Césaire (*voy.* ce nom) fut particulièrement redevable de son rétablissement sur son siége. Il mourut au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, quelques années après saint Césaire, dont il a écrit la *Vie*. Il est le second patron de la ville de Toulon.

CYPSÈLE, fils d'Aétion, était Corinthien. Sa naissance fut, dit-on, prédite par l'oracle de Delphes qui, consulté par son père, répondit que l'*Aigle produirait une pierre qui accablerait les Corinthiens*. Cypsèle s'empara en effet de la souveraineté vers l'an 628 avant J.-C., et y régna environ 30 ans. Périandre son fils, qui lui succéda, eut deux enfants : Cypsèle, qui devint insensé, et Lycophron.

CYR ou CIRIQ (saint), fils de sainte Julitte, native d'Icone, fut arraché d'entre les bras de sa mère par ordre du juge Alexandre. Il n'avait alors que trois ans. Comme ce tendre enfant appelait sa mère, et criait : *Je suis chrétien!* le juge le jeta du haut de son siége contre terre, et lui brisa la tête. Tous les spectateurs eurent horreur de cette inhumanité, et le juge lui-même en rougit. Cette action barbare se passa sous le règne de Dioclétien et de Maximien. —Il y a un autre saint CYR, médecin, qui fut martyrisé en Egypte le 31 janvier 311.

CYRAN (SAINT-). *Voy.* VERGER de HAURANE (Jean du).

CYRANO (Savinien), de Bergerac en Périgord, né l'an 1620, avec un caractère bouillant et singulier, entra en qualité de cadet au régiment des gardes. Il fut bientôt connu comme la terreur des braves de son temps. Il n'y avait presque point de jour qu'il ne se battit en duel, non pas pour lui, mais pour ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle, pour insulter un homme de sa connaissance, il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux et blessé sept. On lui donna d'une commune voix le nom d'*intrépide*. Deux blessures qu'il reçut, l'une au siége de Mouzon, l'autre au siége d'Arras, et son amour pour les lettres, lui firent abandonner le métier de la guerre. Il étudia sous Gassendi, avec Chapelle, Molière et Bernier. Son imagination pleine de feu, et inépuisable pour la plaisanterie, lui procura quelques amis puissants, entre autres le maréchal de Gassion, qui aimait les gens d'esprit et de cœur ; mais son humeur libre et indépendante l'empêcha de profiter de leur protection. Il mourut en 1655, à 35 ans, d'un coup à la tête, qu'il avait reçu 15 mois auparavant. Ce poète menait depuis quelque temps une vie chrétienne et retirée. Sa jeunesse avait été fort débauchée, et ses débauches venaient en partie de son irréligion. Il avait passé longtemps pour incrédule ; mais ce n'était qu'une affaire de parade, démentie dans son cœur. On a de lui : L'*Histoire comique des états et empires de la lune* ; l'*Histoire comique des états et empires du soleil*. Il parait, par le style burlesque, sautillant et singulier de ces deux ouvrages, que l'esprit de l'auteur faisait de fréquents voyages dans les pays qu'il décrit. On voit pourtant à travers ces bizarreries, qu'il savait fort bien les principes de Descartes, et que, si l'âge avait pu le mûrir, il aurait été capable de quelque chose de mieux. Des *Lettres* ; un petit recueil d'*Entretiens pointus*, semés, comme toutes ses autres productions, de pointes et d'équivoques ; un *fragment de physique* ; des pièces de théâtre telles qu'*Agrippine*, le *Pédant joué*, etc. Ses ouvrages forment 3 vol. in-12.

CYRENUS, gouverneur de Syrie. C'est lui qui fut chargé de faire le dénombrement pendant lequel le Sauveur vint au monde. Son vrai nom était *Sulpitius Quirinus*. *Voy.* QUIRINUS.

CYRIADES, tyran sous le règne de Valérien, se livra dans sa jeunesse à la débauche, et après avoir volé à son père une somme considérable, il passa dans la Perse. Sapor I<sup>er</sup> y régnait alors. Ce prince, excité contre les Romains par Cyriades, leur déclara la guerre, et le mit à la tête d'une armée, avec laquelle il conquit plusieurs provinces. Ayant pénétré dans la Syrie, Cyriades saccagea Antioche qui en était la capitale. Peu de temps après il prit le titre d'Auguste, mit à contribution une partie de l'Orient, et répandit la terreur dans les provinces voisines. Ses soldats ayant appris que Valérien marchait contre eux, et indignés d'ailleurs de ses déréglements et de sa hauteur, l'assassinèrent en 258. Cyriades ne porta qu'environ une année le titre d'Auguste.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople l'an 596, successeur de Jean le Jeûneur, prit le nom d'*évêque œcuménique* ou *universel*, et se le fit confirmer dans un conciliabule. Ses prétentions furent réprimées par saint Grégoire et par l'empereur Phocas qui, indigné de cette ridicule prétention, défendit par un édit de donner le titre que le patriarche avait usurpé, à d'autres évêques qu'à celui de Rome (*voy.* PHOCAS). Cyriaque en mourut, dit-on, de chagrin en 606.

CYRILLE (saint), de Jérusalem, né vers l'an 315, fut ordonné diacre par saint Macaire de Jérusalem vers 334, et l'année suivante prêtre par saint Maxime, évêque de Jérusalem. Elevé après lui sur le siége de cette église, l'an 350, il travailla comme lui à défendre la vérité contre les efforts de l'erreur. Son différend avec Acace, évêque de Césarée, sur les prérogatives de leurs siéges, interrompit le bien

qu'il faisait à son troupeau et à l'Eglise. Cette querelle personnelle s'aigrit par la diversité des sentiments. Cyrille était zélé catholique, et Acace arien opiniâtre. Cet homme inquiet et intrigant, ne pouvant attaquer la foi de son adversaire, attaqua ses mœurs. Il l'accusa d'avoir vendu quelques étoffes précieuses de l'église, et lui fit un crime d'une action héroïque, car Cyrille n'avait dépouillé les temples que pour secourir les pauvres dans un temps de famine. Un concile, assemblé à Césarée par Acace, le déposa en 357. Le saint évêque appela de ce jugement inique à un tribunal supérieur. Il fut rétabli sur son siége par le concile de Séleucie, en 359, et son persécuteur chassé du sien. Les intrigues d'Acace le firent déposer de nouveau en 360. Julien, successeur de l'empereur Constance, ayant commencé son règne par le rappel des exilés, Cyrille rentra dans son siége; mais son attachement inviolable à la foi de Jésus-Christ le rendit extrêmement odieux à cet apostat, « qui avait résolu, » dit Orose, de le sacrifier à sa haine après son » retour de la guerre de Perse; mais la mort le » prévint, et l'empêcha d'exécuter son détestable » projet. » Valens l'envoya de nouveau en exil, et ce ne fut que plus de 11 ans après, à la mort de ce prince, qu'il retourna à Jérusalem. Le concile de Constantinople de 381 approuva son ordination et son élection. Il mourut en 386, après avoir gouverné son église pendant 35 ans. Le commencement de son épiscopat est célèbre dans l'histoire, par un miracle que Dieu opéra pour honorer l'instrument de notre salut. Comme le fait est intéressant et appuyé sur des autorités incontestables, nous le rapporterons ici. Saint Cyrille qui en avait été témoin oculaire, écrivit aussitôt à l'empereur Constance pour lui en faire part. Voici ses propres paroles : « Le jour des nones (le 7) de mai, vers la » troisième heure (vers les neuf heures du matin), » il parut dans le ciel une grande lumière en forme » de croix, qui s'étendait depuis la montagne du » Calvaire, jusqu'à celle des Olives. Elle fut aper» çue, non par une ou deux personnes, mais par » toute la ville. Ce n'était pas un de ces phénomènes » passagers qui se dissipent sur-le-champ. Cette » lumière brilla à nos yeux pendant plusieurs » heures et avec tant d'éclat, que le soleil même » ne pouvait l'effacer. Les spectateurs, pénétrés en » même temps de crainte et de joie, coururent en » foule à l'église; les vieillards et les jeunes gens, » les fidèles et les idolâtres, les citoyens et les étran» gers, tous n'eurent qu'une voix pour louer Notre» Seigneur Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, dont » la puissance opérait ce prodige, et ils reconnurent » tous ensemble la divinité d'une religion à laquelle » les cieux rendaient témoignage. » Ce fait est rapporté par Socrate, Philostorge, par l'auteur de la chronique d'Alexandrie, etc. Quant à la lettre de saint Cyrille, on ne peut douter qu'elle ne soit authentique. Elle est citée comme étant de ce Père, par Sozomène, Théophane, Eutychius, Jean de Nicée, Glycas, etc. Mais plus cette lettre est authentique, plus elle déplait aux ennemis de la croix de Jésus-Christ. Ils la tiennent pour suspecte, non pas en effet qu'il y ait des marques de fausseté, mais parce qu'ils ont intérêt d'y en trouver. L'église grecque honore le 7 de mai la mémoire de cette apparition miraculeuse. Il nous reste de saint Cyrille 23 *catéchèses*. Les 18 premières sont adressées aux catéchumènes, et les 5 autres aux nouveaux baptisés. Le style de ses instructions est simple, net, tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. Il expose avec exactitude ce que l'Eglise croit, et réfute avec solidité ce qu'elle rejette. Il y a pourtant quelques idées vraiment singulières, mais qui tenaient peut-être aux opinions reçues de son temps. Grandcolas, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, Paris, 1715, in-4. Dom Touttée, bénédictin de Saint-Maur, a publié une édition de toute les *Œuvres de saint Cyrille*, grecque et latine, Paris, 1720, in-fol. Le texte, corrigé sur plusieurs manuscrits, est accompagné de notes savantes qui l'éclaircissent, et d'une version regardée comme très-exacte. Elles ont été traduites en français par Ant. Faivre, Lyon, 1844, 2 vol. in-8.

CYRILLE (saint), patriarche d'Alexandrie, successeur de Théophile son oncle en 412, était né avec un esprit subtil et pénétrant, qu'il cultiva par la lecture des écrivains sacrés et profanes. Il avait assisté en 403 au conciliabule du Chesne, où saint Chrysostome fut condamné; mais après la mort de son oncle, il rétablit la mémoire de cet illustre prélat. Le nestorianisme faisait alors de funestes ravages dans l'Eglise. Il écrivit aux solitaires d'Egypte pour les prémunir contre cette doctrine, la fit condamner au concile de Rome en 430, et au concile œcuménique d'Ephèse, auquel il présida au nom du pape, en 431. Jean d'Antioche et les autres évêques d'Orient se séparèrent de ce concile, soutinrent vivement Nestorius, et tinrent de leur côté un synode où Cyrille fut déposé. La cour de l'empereur fut d'abord favorable à l'hérésiarque; Cyrille fut arrêté; mais ce prince ayant entendu les deux partis, relégua Nestorius dans un monastère, et rendit Cyrille à son église. Il mourut en 444, regardé comme un ardent défenseur de la vérité, qu'il ne faut pas juger sur ce qu'en disent quelques écrivains protestants, mécontents du zèle qu'il a fait paraître pour l'honneur de la Vierge, quoique opposés d'ailleurs à l'erreur de Nestorius. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Jean Aubert, chanoine de Laon, en grec et en latin, 1638, 6 vol. in-fol., qui se relient en 7. Canisius en avait donné auparavant une édition très-correcte, Cologne, 1546, 2 vol. in-fol. On y trouve un grand nombre d'écrits, entre autres des *homélies* et des *commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien et du nouveau Testament, une excellente réfutation du nestorianisme, des sophismes et sarcasmes de Julien l'apostat, etc. La Croze (*Histoire du christ. des Indes*, tome 1, page 24), prétend que son ouvrage contre Julien est faible, et ne contient presque rien qui ne soit copié des écrits d'Eusèbe de Césarée, et de quelques autres anciens; mais quiconque s'est donné la peine de lire cet ouvrage, et de comparer les objections de Julien avec la réponse de saint Cyrille, demeure convaincu de la fausseté de cette critique. Non-seulement les preuves et les raisonnements de

ce Père sont solides, mais il y a plusieurs morceaux très-éloquents, et partout on y voit combien un auteur judicieux a d'avantage sur un bel esprit. Il n'est pas vrai qu'il se soit borné à copier Eusèbe ni les autres anciens; et quand il l'aurait fait, il ne serait pas blâmable; il suit son adversaire pied à pied, ne laisse aucune objection sans réponse, et montre beaucoup d'érudition sacrée et profane. Il écrivait avec beaucoup de facilité; et quoiqu'il prodigue l'érudition, il abonde en réflexions judicieuses et solides. Photius remarque qu'il s'était fait un style singulier. L'élégance, la clarté, le choix et la précision ne font pas le caractère de ses écrits; mais malgré la privation de ces avantages, saint Cyrille a expliqué la doctrine de l'Eglise avec tant d'étendue, avec une orthodoxie si nettement et si fortement exprimée, que les conciles ont regardé plusieurs de ses *lettres* comme faisant règle de foi. Barbeyrac, dont l'imagination satirique et calomnieuse a cherché des erreurs de morale dans les écrits des Pères de l'Eglise, n'a pu en trouver dans ceux de saint Cyrille. Le pape saint Célestin lui donnait les titres de *généreux défenseur de l'Eglise et de la foi*, de *docteur catholique* et d'*homme vraiment apostolique*. Ses *homélies* ont été traduites par Morelle, Paris, 1604, in-8.

CYRILLE de Thessalonique (saint), surnommé, à cause de sa science, *le philosophe*, porta la lumière de l'Evangile chez les Sarmates, les Bulgares et les Moraves. Il fut créé évêque avec son frère saint Méthodius qui était son coopérateur dans ce saint ministère, par Adrien II, vers 867. Cyrille embrassa quelque temps après la vie monastique, et mourut à Rome. Il a traduit en langue esclavone toute la Bible; et le pape Jean VIII, par une lettre datée du 8 juin 880, permit de se servir de cette traduction dans l'office divin et dans la célébration des saints mystères, à condition cependant qu'on aurait soin de lire auparavant l'Evangile en latin au peuple. C'est encore de cette traduction que l'on se sert dans quelques lieux de la Dalmatie. On attribue encore à Cyrille des fables morales (*apologi morales*). L'édition la plus récente a été donnée par Balthasar Corder, Vienne, 1630, in-8. Ce n'est qu'une traduction de l'original grec, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

CYRILLE-LUCAR, né dans l'île de Candie en 1572, passa en Allemagne, après avoir étudié à Venise et à Padoue. Il suça la doctrine des protestants, et la porta en Grèce. Comme on le soupçonna de favoriser les luthériens, il donna une confession de foi, dans laquelle il rejetait leurs erreurs. Placé sur le siége d'Alexandrie, ensuite sur celui de Constantinople en 1621, il continua ses liaisons avec les protestants, et enseigna leurs dogmes dans l'église grecque. Les évêques et le clergé s'y opposèrent. Il fut dépouillé du patriarcat, et envoyé en exil à Rhodes. On le rétablit quelque temps après, et dès qu'il fut paisible possesseur du siége de Constantinople, il publia des *catéchismes* et des *confessions de foi*, où l'erreur perçait à chaque page. On le relégua à Ténédos en 1628; enfin, après avoir été chassé sept à huit fois de son église et rétabli autant de fois, il finit sa carrière par être étranglé en 1638, par ordre du grand-seigneur, sur la route d'un nouvel exil où on le conduisait. C'était, comme tous les hérétiques, un brouillon présomptueux, le plus intriguant des hommes, et par conséquent le plus inquiet.—CYRILLE Contari de Bérée, son successeur, anathématisa sa confession de foi dans un concile de Constantinople, et n'épargna point son auteur. Ce Cyrille ayant été exilé à Tunis, et Parthénius, évêque d'Andrinople, mis à sa place, celui-ci assembla en 1642 un nouveau concile, où la confession de Lucar fut encore condamnée; mais on ménagea sa mémoire. Le décret de ce synode fut confirmé dans celui de Jassi, et les mêmes erreurs furent anathématisées dans le célèbre concile de Jérusalem en 1672. J. Aymon en a donné une édition, avec quelques *lettres* de Cyrille-Lucar, Amsterdam, 1718, in-4, pour l'opposer à ce qu'en ont rapporté MM. de Port-Royal dans la grande *Perpétuité de la foi*: l'abbé Renaudot a répondu à cet ouvrage dans les 2 volumes qu'il a ajoutés à la *Perpétuité, etc.*

CYRUS, roi des Perses, dont le nom signifie *soleil*, selon Ctésias, naquit l'an 599 avant J.-C., de Cambyse, roi de cette partie d'Asie, et de Mandane, fille d'Astyages, roi des Mèdes. Hérodote, et Justin après lui, ont jeté du merveilleux sur l'histoire de sa naissance. Ils rapportent qu'Astyages donna sa fille en mariage à un Perse d'origine fort obscure, afin de détourner les tristes présages d'un songe, qui lui avait annoncé qu'il serait détrôné par son petit-fils. Dès qu'il fut né, il chargea Harpages, un de ses officiers, de le faire mourir. Harpages donna l'enfant à un berger pour l'exposer dans les forêts; mais la femme du pâtre le nourrit par pitié, et l'éleva en secret (*voy.* ASTYAGES). Xénophon ne s'accorde pas avec Hérodote sur les commencements de Cyrus; mais tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que l'histoire ancienne dans ce point, comme dans plusieurs autres, n'est guère au-dessus de l'histoire fabuleuse. Il faut se borner à prendre dans ce chaos les faits principaux. Après la mort d'Astyages, Cyrus marcha avec Cyaxares son oncle, roi des Mèdes, contre les Assyriens, les mit en déroute, tua Nériglissor leur roi, et fit un butin immense. Il se trouva parmi les prisonniers une princesse d'une rare beauté. Sur la peinture qu'on en fit à Cyrus, il refusa de la voir, et ordonna qu'on eût pour elle autant d'attention que de respect. Penthée (c'était le nom de cette femme) fit part de cette action généreuse à Abradate son mari, qui passa tout de suite dans le camp de Cyrus avec deux mille chevaux, et lui fut attaché jusqu'à la mort. Le jeune conquérant, toujours animé du désir et de l'espérance de se rendre maître de Babylone, s'avança jusqu'aux portes de cette ville, et fit proposer au successeur de Nériglissor de terminer leur querelle par un combat singulier. Mais son défi n'ayant point été accepté, il reprit le chemin de la Médie. On faisait des préparatifs immenses de part et d'autre. Crœsus, roi de Lydie, fut nommé généralissime de l'armée ennemie, l'an 558 avant J.-C. Cyrus le vainquit à la journée de Tymbrée, une des plus considérables de l'antiquité, et la première bataille rangée dont on ait le détail dans quelque

étendue. Après cette victoire, Cyrus réduisit différents peuples de l'Asie-Mineure, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate, subjugua la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, et forma le siége de Babylone. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fête, que le peuple et la cour passaient ordinairement dans les festins et dans la débauche. Ses troupes y entrèrent, après avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maîtres du palais, tuèrent le roi et ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que l'empire babylonien finit, environ la 230e année depuis le commencement du règne de Bélésis, l'an 538 avant J.-C. Cyrus, maître de toute l'Asie, divisa, de concert avec Cyaxares, sa monarchie en cent-vingt provinces. Chaque province eut son gouverneur. Outre ces gouverneurs, Cyrus nomma trois surintendants, qui devaient toujours résider à la cour. On établit d'espace en espace des postes, pour que les ordres du prince fussent portés avec plus de diligence. Cyaxares son oncle et Cambyse son père étant morts, Cyrus se vit seul possesseur, l'an 536 avant J.-C., du vaste empire des Perses, qui embrassait les royaumes d'Egypte, d'Assyrie, des Mèdes et des Babyloniens. Ce fut cette même année qu'il permit aux Juifs de retourner en Judée, et de rétablir leur temple de Jérusalem, ainsi que l'avait prédit le prophète Isaïe. Hérodote, qui fait naître ce célèbre conquérant d'une façon singulière, le fait mourir d'une autre, non moins extraordinaire. Il dit que ce prince ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine Tomyris, qui commandait l'armée ennemie. Cette princesse animée par la fureur de la vengeance, lui présenta le combat, et par des fuites simulées, elle l'attira dans des embuscades, où il périt avec une partie de son armée. Maîtresse de son ennemi, elle lui fit trancher la tête, la jeta dans une outre de sang, en lui adressant ces mots : « Rassasie-toi du sang dont tu as été » altéré. » Xénophon, presque toujours opposé au récit d'Hérodote, et en général plus judicieux que lui, fait mourir Cyrus dans son lit. Quoi qu'il en soit, Cyrus a été un des plus sages princes de l'antiquité. Il sut, au milieu de la guerre, veiller sur ses états, et se faire aimer de ses peuples. Il mourut, suivant les meilleurs historiens, l'an 529 avant J.-C. M. Dacier a donné une bonne traduction de la *Cyropédie* de Xénophon. ou *Histoire de Cyrus*, Paris, 1777, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée. *Voy.* Xénophon.

CYRUS, le jeune, fils puîné de Darius Nothus, fut envoyé par son père au secours des Lacédémoniens contre les Athéniens, dès l'âge de 16 ans, en 407 avant J.-C. Après la mort de Darius, Artaxerxès lui opposa une armée nombreuse. La bataille se donna près de Cunaxa, à 20 lieues de Babylone, et Cyrus périt des blessures qu'il reçut dans l'action, l'an 401 avant J.-C. S'il est vrai, comme le dit Xénophon, que ce prince avait beaucoup de belles qualités, il faut avouer qu'elles ont été bien obscurcies et effacées par des défauts et des crimes. Peut-on, en effet, assez condamner cette ambition démesurée qui était l'âme de toutes ses actions, qui lui mit les armes à la main contre son frère aîné et contre son roi, et qui fut enfin la cause de sa perte? La fameuse Aspasie ayant suivi ce prince, fut faite prisonnière par Artaxerxès, qui eut autant de passion que Cyrus pour cette femme. Dix mille Grecs, qui, sous la conduite de plusieurs chefs, entre autres de Xénophon l'historien, avaient combattu pour Cyrus, échappèrent aux poursuites du vainqueur, et firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité. « Il serait difficile, dit un » auteur, de dire les obstacles qu'ils rencontrèrent » dans leur marche. Il semble que toute la nature, » de concert avec les ennemis qui les harcelaient » sans cesse, avait juré leur perte. A la pénible » difficulté de passer les fleuves, les montagnes et » les défilés, venaient se joindre la pluie, le froid » et la neige de cinq à six pieds de hauteur : et ce » qui les incommodait encore plus que tout cela, » c'était la faim, ennemi intérieur, bien plus à re- » douter que tous les ennemis extérieurs. Enfin » après cinq mois environ de marche, ils arrivèrent » sur les détroits de l'Hellespont, triomphants et » victorieux de tous les obstacles, et des dangers » sans nombre qu'ils avaient courus. Cette re- » traite a toujours passé parmi les connaisseurs » pour un modèle parfait en ce genre, et qui n'a » jamais eu rien de pareil. En effet, on ne peut » pas voir une entreprise, ni formée avec plus de » hardiesse et de courage, ni conduite avec plus de » prudence, ni exécutée avec plus de bonheur. » Xénophon nous a laissé l'*Histoire de l'expédition de Cyrus le jeune*, et de cette mémorable retraite. Elle a été traduite en français par Larcher, Paris, 1778, 2 vol. in-12.

CYRUS (Flavius), de Panopolis en Egypte, mérita l'estime et l'amitié de l'impératrice Eudoxie, par son savoir et par son talent pour la poésie. Après avoir commandé avec valeur les troupes romaines à la prise de Carthage, il fut consul et préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presque entièrement ruinée par un effroyable tremblement de terre en 446, il la rétablit et l'embellit. Un jour qu'il était dans le cirque avec l'empereur Théodose le Jeune, le peuple cria : « Constantin a bâti la » ville, et Cyrus l'a réparée. » Théodose, jaloux de ces acclamations, le dépouilla de la préfecture, et confisqua ses biens, sous prétexte qu'il était idolâtre. Le vrai Dieu l'éclaira dans sa disgrace. Il se fit chrétien, et fut élevé au siége épiscopal de Cotyée dans la Phrygie. Il mourut saintement.

* CYRUS, évêque de Phaside, puis patriarche d'Alexandrie, donna dans les erreurs des monothélites et approuva l'Ecthèse. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran en 649; cette condamnation fut confirmée au 6e concile général l'an 680. Cyrus mourut l'an 641 après avoir tenu son siége pendant 10 ans.

* CYTHÉRON, berger de Béotie, conseilla à Jupiter de feindre un nouveau mariage pour ramener Junon, avec laquelle il était en divorce. L'expédient réussit, et Jupiter, pour récompenser ce berger, le métamorphosa en une montagne qui fut depuis consacrée à Bacchus. Elle est auprès de la ville de Thèbes. Cette aventure fit prendre à Junon le surnom de *Cythéronia*, et à Jupiter celui de *Cythéronius*.

CYZ (Marie), née à Leyde en 1656, de parents nobles, fut élevée dans le calvinisme. On la maria à l'âge de 19 ans, à un nommé de Combe. Elle se trouva veuve deux ans après. Elle abjura ses erreurs dans un voyage qu'elle fit en France, et fonda la communauté du Bon-Pasteur : elle est destinée aux filles qui, après avoir vécu dans le désordre, veulent mourir dans les exercices de la pénitence. Le Seigneur répandit sa bénédiction sur son ouvrage, et elle eut la consolation de voir sous sa conduite une centaine de filles pénitentes, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1692. Son institut, aussi nécessaire dans les provinces que dans la capitale, s'est répandu en plusieurs villes de France.

* CYZIQUE, roi de la presqu'île de la Propontide, reçut avec beaucoup de magnificence les Argaunautes qui allaient à la conquête de la toison d'or. Ces héros étant partis, furent repoussés pendant la nuit par un coup de vent sur la côte de la presqu'île. Cyzique les prenant pour des pirates, et voulant les empêcher de prendre terre, fut tué dans le combat. Jason le reconnut le lendemain parmi les morts, et lui fit de superbes funérailles.

* CZACKI (Thadée), issu d'une ancienne et illustre famille de la Volhynie, né à Porick le 28 août 1765, s'attira de bonne heure l'attention du roi Stanislas-Auguste, qui le nomma membre de la commission du trésor, et Starost de Nowogrodek. Après l'inique partage de la Pologne, ses biens ayant été confisqués, il obtint une chaire à l'université de Cracovie, et la remplit avec honneur. A la mort de Catherine II, l'empereur Paul lui restitua toutes ses possessions. Il ne se laissa point intimider par les calomnies de ses ennemis, et lorsqu'Alexandre monta sur le trône, il lui présenta un exposé de sa conduite, dont ce prince fut si satisfait qu'il le nomma son conseiller-privé. Lors de l'érection de l'académie de Wilna en université, il accepta la place d'inspecteur et contribua beaucoup à l'établissement de petites écoles pour les enfants des cultivateurs. Il fonda dans le même temps, à Krézémiéniec, le collége connu sous le nom de *Gymnase de Volhynie,* où l'on enseigne le droit, les sciences, la littérature et les beaux-arts. Il créa dans la même ville des écoles de mécaniciens, d'organistes, de jardiniers, d'instituteurs, un observatoire, une imprimerie, un jardin botanique, et un cabinet de physique; enfin il fit bâtir des maisons pour loger à un prix modique les enfants de la pauvre noblesse et des fermiers qui voudraient poursuivre leurs études. On compte que dans ces divers établissements il employa près de 2,250,000 fr. produit de quêtes, de souscriptions, ou de sa fortune particulière dont il consacra la plus grande partie à cette œuvre de patriotisme. Czacki mourut à Dubno en 1813. Ses principaux ouvrages sont : *Des dîmes; Des Juifs,* Wilna, 1807; *Sur les lois de la Pologne et de la Lithuanie, leur esprit, leur origine et leurs rapports, etc.,* Varsovie, 1801. « Cet ouvrage, dit M. Félix Bentkowski, dans » son *Histoire de la littérature polonaise,* est un » trésor où doit puiser tout homme qui veut ap» profondir l'histoire de la Pologne. »

* CZARTORISKY (Adam-Casimir, prince), né à Dantzick, le 1er décembre 1731, descendait des Jagellons. Grand-maréchal de la diète en 1763, il fut l'un des concurrents de Stanislas Poniatowski dont l'élection, favorisée par Catherine II, assura l'influence de la Russie, dans les affaires de la Pologne. Le prince Adam fut nommé maréchal des tribunaux du grand-duché de Lithuanie, puis général du corps des cadets à Varsovie, dans lequel Kosciusko fit ses premières études. Après le premier partage de la Pologne, en 1773, Czartorisky, qui possédait de grands biens en Gallicie, entra au service de l'Autriche. Il n'en concourut pas moins avec énergie aux efforts que la noblesse polonaise fit de 1788 à 1792, pour recouvrer l'indépendance nationale. N'ayant pu décider l'empereur Joseph à se déclarer en faveur de la Pologne, il vit que sa cause était perdue et cessa de se mêler des affaires, après que Stanislas eut accédé à la confédération de Targowitza. Maréchal de la diète convoquée en 1812, sur l'invitation de Napoléon, il partagea les espérances de ses compatriotes, mais ses illusions ne tardèrent pas à s'évanouir. Lorsque l'empereur Alexandre eut été reconnu souverain de la Pologne, Czartorisky fut chargé de lui soumettre les bases de la constitution nouvelle et fut nommé sénateur palatin. Czartorisky mourut en 1823, à Seniawa, dans la Gallicie, à l'âge de 92 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des Polonais qui le regardent comme un de leurs meilleurs écrivains.

* CZERNI (Georges), dont le vrai nom était *Georges Pétrowitsch*, fut surnommé *Czerni,* ou *Le noir,* à cause de son teint basané. Né dans les environs de Belgrade, d'une famille obscure, il conçut de bonne heure une haine profonde contre les Turcs. En ayant tué un dans une rencontre, il se sauve en Transilvanie, s'engage dans les troupes autrichiennes, tue son capitaine en duel, et revient en Servie, où il se met à la tête d'une bande de Klephtes. Il avait alors vingt-cinq ans. Devenu redoutable aux Turcs, la Porte envoya contre lui une armée, dont les ravages et les exactions, au lieu d'éteindre la guerre, accrurent le nombre des insurgés. Czerni-Georges se prépara à de sanglantes représailles, et fit passer dans les cœurs la soif de vengeance dont il était dévoré. Son père, septuagénaire, essaya en vain de le détourner de ses projets, et se voyant près d'en être trahi, il eut l'affreux courage de le tuer. Exaspéré de son forfait dont il accuse les Turcs, Czerni ne cesse de les poursuivre et de se baigner dans leur sang. Belgrade tombe en son pouvoir en 1800, et son armée alors le proclame généralissime. Reconnu par la Porte, prince de Servie en 1806, il s'arrogea dès-lors une autorité illimitée, et déclara que personne durant sa vie ne devait songer à s'élever au-dessus de lui. En 1807, il fit pendre son frère, par la seule raison qu'il lui avait manqué de respect. Après quelques succès, écrasé près de Widele le 5 juillet, il est contraint de signer un armistice. Il reprit les armes en 1809, à l'instigation du gouvernement russe, et combattit jusqu'en 1813, avec des succès variés. A cette époque, ne recevant pas les secours que la Russie lui avait promis, Czerni-Georges fut dans la nécessité d'évacuer la Servie,

qui retomba sous le joug des Musulmans. En 1814, il reparut sur les bords de la Dwina, d'où il chassa l'armée ottomane ; ce fut son dernier exploit. Appelé en Russie par l'empereur Alexandre, qui le créa prince et général, il y vivait paisiblement, quand le désir de recouvrer un trésor qu'il avait enfoui dans les environs de Semandria, ou peut-être le dessein de recommencer la lutte, lui fit quitter sa retraite en 1817. Malgré son déguisement, il fut reconnu, arrêté et conduit au pacha de Belgrade, qui le fit mettre à mort dans cette ville, où il avait paru en triomphe. Czerni-Georges a laissé plusieurs enfants dont l'aîné a été pourvu d'un emploi en Russie.

**CZERNIEWICZ** (Stanislas), vice-provincial des jésuites dans la Russie-Blanche, est connu par la manière dont il a soutenu l'existence de la société dans l'empire de Russie, dont cette province était dépendante. Voyant que non-seulement le bref de suppression ne s'y publiait pas, mais que la cour de Rome n'insistait pas sur la publication, ni près de l'impératrice ni près des jésuites, il prit le parti de maintenir toute chose *in statu quo*. Il sauva ainsi quelques débris de cette société célèbre ; et pour nous servir des paroles de Cicéron : *Nobilissimam familiam jam ad paucos reductam pene ab interitu vindicavit*. C'est certainement en vain qu'on a cherché à lui en faire un crime. Ceux même qui prétendent, contre l'opinion générale et la pratique, contre l'irrésistible argument tiré de la validité des mariages clandestins, qu'il suffit qu'une loi ecclésiastique ait été promulguée à Rome, pour qu'elle ait la force d'obliger, avouent qu'il y a toujours lieu à de justes représentations, et qu'on peut même s'abstenir d'y déférer aussi longtemps qu'on espère que le supérieur, après les éclaircissements qu'on veut lui faire parvenir, ou révoquera la loi, ou n'en exigera pas l'observation. Et tel était le cas des jésuites russes, comme l'événement l'a très-bien démontré. Czerniewicz mourut le 18 juillet 1785, âgé de 57 ans, à Stryki, village appartenant au collége de Polocz. Après sa mort, on vit circuler en Pologne et en Russie, un écrit où l'on fait une pleine apologie de ce religieux, que les ennemis de la société ont trop légèrement accusé d'être réfractaire aux ordres du saint Siége. L'auteur de cet écrit, après avoir montré, par l'exemple d'un grand nombre de saints, que les décrets pontificaux en matière de discipline, et en particulier relativement aux ordres religieux, n'obligent pas où ils n'ont pas été publiés, continue de la sorte : « Il savait tout cela ; cependant » il n'osa pas encore suivre cette route que lui » avaient ouverte et tracée tant de saints, et pendant tant de siècles. Bien loin de là, voulant » montrer pour le bref du pape une obéissance » jusqu'ici sans exemple, il adressa à l'impératrice » de Russie un mémoire, pour qu'il fût permis » aux jésuites de la Russie-Blanche de se conformer » aux volontés du pontife, promettant que ces jésuites, étant sécularisés, travailleraient avec autant de zèle et d'ardeur qu'auparavant à se rendre » utiles..... Il donna encore une autre preuve de sa » soumission au bref de Clément XIV. Quoique son » ordre subsistât en son entier dans la Russie-Blanche, six ans s'écoulèrent sans qu'il osât recevoir des novices, malgré qu'il y eût un noviciat, qu'après en avoir obtenu, le 28 juin 1779, » une permission formelle et authentique de l'évêque diocésain, aujourd'hui archevêque de Mohilow, qui avait lui-même reçu à ce sujet, du » pape Pie VI, actuellement régnant, un plein pouvoir, signé à Rome, le 15 août 1778, avec le titre » et le caractère de délégué apostolique. Enfin, sur » l'ordre donné en formé d'ukase, par l'impératrice, » le 5 juillet 1782, et l'approbation du même prélat, » les jésuites de la Russie-Blanche s'étant assemblés » en congrégation générale, au collége de Polocz, » élurent le 17 octobre 1782, pour vicaire-général, » avec toute l'autorité de général, le Père Czerniewicz, qui a vécu dans cette charge deux ans, neuf » mois et un jour. »

# D

**DABADIE** (Melchior, baron), maréchal-de-camp, né en 1748, à Castelnau-de-Magnoac (Hautes-Pyrénées), d'une famille noble, admis à vingt et un ans, dans le corps du génie, était employé aux Antilles, lors de la guerre d'Amérique. Il s'y distingua dans plusieurs occasions et reçut avec le grade de capitaine la décoration de Saint-Louis. Elu, en 1789, député suppléant de la noblesse de Guyenne aux états généraux, il y remplaça le comte de Ségur, démissionnaire. Après la session il fut envoyé à l'armée du Nord, et ensuite à l'armée de l'Ouest. A la pacification de la Vendée il fut membre de plusieurs commissions et nommé directeur général des fortifications. Attaché à l'armée d'Italie, il y servit avec distinction, notamment à la bataille de Marengo. Plus tard, il fut nommé chef du personnel du génie au ministère de la guerre. Napoléon le chargea, sur la fin de 1805, de la direction du génie à l'armée du Nord, et le promut, en 1807, au grade de général de brigade, en récompense des beaux travaux qu'il avait fait exécuter pour la défense de Thorn. Appelé en Espagne, il fut fait prisonnier par suite de la capitulation de Baylen. (*Voy.* DUPONT). Il se trouvait à la défense de Paris, en 1814, et commandait, en 1815, le génie au corps du général Lamarque. Dabadie remplit encore quelques temps les fonctions d'inspecteur-général de son arme, fut admis à la retraite, et mourut au mois de mars 1820, âgé de 72 ans.

**DABILLON** (André) fut pendant quelque temps

le compagnon du fanatique Jean Labadie, avant que cet enthousiaste eût quitté la religion catholique; mais il ne partagea ni ses erreurs ni ses désordres. Il avait été auparavant jésuite. M. de Caumartin, évêque d'Amiens, sut faire la différence de l'un et de l'autre. Il chassa Labadie et retint Dabillon pour son grand-vicaire. Il mourut vers l'an 1664, curé dans l'île de Magné en Saintonge. On a de lui quelques ouvrages de *théologie*, entre autres : *Concile de la grâce* ou *Réflexions sur le second concile d'Orange, de l'an* 529, Paris, 1645, in-4.

DABURON (André-Réné), né à Angers le 31 mars 1758, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et professait la théologie à Lyon, lorsque le refus du serment l'obligea de se retirer en Italie. Chargé d'une éducation à Gênes, il se rendit quelque temps après dans les Etats-Romains, où le souverain pontife Pie VI lui assigna une résidence dans un couvent de Pérouse. Quand le consulat eut rendu un peu de repos à la France, il revint dans sa patrie, et fut employé dans l'enseignement à Lyon. A la formation de l'université, l'abbé Roman, son ancien confrère, le fit nommer inspecteur général des études. Dans la réorganisation du corps enseignant en 1816, il fut un des inspecteurs de l'académie de Paris; mais on ne tarda pas à lui rendre son premier emploi dont il ne cessa de remplir les fonctions jusqu'en 1830. Mis à la retraite, il passa le reste de ses jours uniquement occupé de ses devoirs ecclésiastiques, et mourut dans un âge fort avancé, le 20 avril 1838. Son testament, qui contient divers legs à des établissements pieux, renferme des dispositions qui honorent sa mémoire.

DACH (Jean), peintre allemand, né à Cologne en 1566, se forma en Allemagne sous Spanger, et en Italie sous les plus habiles maîtres. L'empereur Rodolphe II, ami des arts et protecteur des artistes, employa son pinceau. Les *tableaux* qu'il fit pour ce prince, sont d'un grand goût. Dach mourut à la cour impériale, comblé d'honneurs et de biens, et très-regretté par l'usage qu'il avait fait de son crédit.

DACIER (André), né à Castres en 1651, d'un avocat, fit ses études d'abord dans sa patrie, ensuite à Saumur, sous Tannegny Le Fèvre, alors entièrement occupé de l'éducation de sa fille. Le jeune littérateur ne la vit pas longtemps sans l'aimer : leurs goûts, leurs études étaient les mêmes. Unis déjà par l'esprit, ils le furent encore par le cœur. Leur mariage se célébra en 1683. Deux ans après, ils abjurèrent la religion protestante. Le duc de Montausier, instruit du mérite de l'un et de l'autre, les mit sur la liste des savants destinés à commenter les anciens auteurs, *pour l'usage du dauphin*. Les sociétés littéraires ouvrirent leurs portes à Dacier, l'académie des inscriptions en 1695, et l'académie française à la fin de la même année. Cette dernière compagnie le choisit dans la suite pour son secrétaire perpétuel. La garde du cabinet du Louvre lui avait déjà été confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place. Il mourut l'an 1722, en philosophe chrétien. On a de lui beaucoup de *traductions d'auteurs grecs et latins*; et quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec l'antiquité, il eut toujours un zèle ardent pour elle. Ce zèle allait jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisait jamais un ancien, qu'il n'en devînt amoureux. Il était incapable d'y apercevoir des défauts, et pour cacher ceux qu'on lui attribuait, il soutenait les plus étranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que Marc-Aurèle n'a jamais persécuté les chrétiens. Dans la morale des anciens philosophes, c'est-à-dire, dans quelques sentences, sans liaison et sans sanction, entremêlées de maximes absurdes et odieuses, il prétendait trouver la morale du christianisme. Il ne songeait pas que leur doctrine, eut-elle été généralement bonne, n'en eût pas été moins opposée à l'Evangile, quant au motif et au but de la pratique. « Quelle union, disait Tertul- » lien, et quel rapport peut-il y avoir entre Jéru- » salem et Athènes, l'académie et l'Eglise, les dis- » ciples de la Grèce et ceux de Jésus-Christ? Les » uns se tourmentent pour paraître vertueux, les » autres désirent uniquement de l'être, etc. » (*Voy.* EPICTÈTE.) On a de Dacier : Une *édition* de *Pompéius Festus* et de *Valérius Flaccus, ad usum Delph.*, in-4, Paris, 1681, avec des *notes* savantes et des *corrections* judicieuses. On réimprima cette édition à Amsterdam, 1699, in-4, avec de nouvelles remarques. Les Œuvres d'Horace, en latin et en français, avec des observations critiques, Paris, 1681-1689, 10 vol. in-12. Les fleurs du poète latin se flétrissent en passant par les mains du traducteur français. Qui ne connaîtrait Horace que par cette version, s'imaginerait que ce poète, un des plus délicats de l'antiquité, n'a été qu'un versificateur lourd et pesant. Le commentaire sert quelquefois plus à charger le livre, qu'à faire pénétrer les beautés du texte. Il y a quelquefois des interprétations singulières, que Boileau appelait *les révélations de M. Dacier. Réflexions morales de l'empereur Marc-Aurèle Antonin*, Paris, 1690, 2 vol. in-12; la *poétique d'Aristote*, in-4, avec des *remarques* dans lesquelles le traducteur a répandu beaucoup d'érudition, Paris, 1692, in-4 et in-12; les *Vies de Plutarque*, Paris, 1721, 8 vol. in-4, réimprimées en 9 vol. in-8, Amsterdam, 1723, traduction plus fidèle, mais moins lue que celle d'Amyot. Celui-ci a des grâces dans son vieux langage; Dacier n'a guère que le mérite de l'exactitude; encore l'abbé de Longuerue le lui disputait-il. Son style est celui d'un savant sans chaleur et sans vie. « Il connaissait » tout des anciens, dit un homme d'esprit, hors la » grâce et la finesse. » Pavillon disait que « Dacier » était un gros mulet chargé de tout le bagage de » l'antiquité. » Cette fureur de l'antique était si forte en lui et en M^me^ Dacier, qu'ils faillirent s'empoisonner un jour par un ragoût, dont ils avaient puisé la recette dans Athénée. L'*Œdipe* et l'*Electre de Sophocle*, Paris, 1692, in-12, version assez fidèle, mais assez plate; les *Œuvres d'Hippocrate* en français, avec des *remarques*, Paris, 1697, 2 vol. in-12; une partie des *Œuvres de Platon*, Paris, 1699, 2 vol. in-12; *Manuel d'Epictète*, Paris, 1715, 2 vol. in-12. Il avait sur cet ouvrage des idées extravagantes, excellemment réfutées par M. Formey. Dacier eut part à l'*Histoire métallique*

*de Louis XIV*. Ce prince, à qui il la présenta, lui donna une pension de 2,000 livres. Il a laissé encore : *la Vie de Pythagore*, ses *symboles*, *ses vers dorés*; *la Vie d'Hiéroclès*, et son *commentaire sur les vers dorés*, Paris, 1706, in-12; enfin des notes manuscrites sur Quinte-Curce.

DACIER (Anne LEFÈVRE), femme du précédent, fille de Tanneguy Lefèvre, née à Saumur en 1651, eut les talents et l'érudition de son père. Elle commença à se faire connaître dans la littérature, par sa belle *édition* de *Callimaque*, qui parut en 1674, Paris, in-4, enrichie de doctes *remarques*. Elle mit ensuite au jour de savants *commentaires* sur plusieurs auteurs, pour l'usage de Mgr. le dauphin. *Florus* parut en 1674; *Aurélius Victor*, en 1681; *Eutrope*, en 1683; *Dictys de Crète*, en 1684. Son mari partagea ses travaux. Il passèrent toute leur vie dans une parfaite union. Un fils et deux filles furent le fruit de ces liens, formés par l'esprit et par l'amour. Le fils qui donnait de grandes espérances, mourut en 1694. Une de ses sœurs mourut aussi dans un âge peu avancé, et l'autre prit le voile. Leur mère fut enlevée à la république des lettres en 1720, à 69 ans. Outre les ouvrages que nous venons de nommer, on a d'elle : Une *traduction* de trois comédies de Plaute, l'*Amphitryon*, le *Rudens* et l'*Epidicus*, 3 vol. in-12. Quand Molière eut publié son *Amphitryon*, l'illustre savante avait entrepris une *dissertation* pour prouver que celui de Plaute, imité par le comique moderne, était fort supérieur. Le vrai était que l'un et l'autre ne valaient rien; que c'est une scène de mauvais lieu, indigne d'exercer le génie, et que M^me^ Dacier eût pu se dispenser de traduire. Ayant appris que Molière devait donner une comédie *sur les femmes savantes*, elle supprima sa dissertation. Une *traduction* de l'*Iliade* et de l'*Odyssée d'Homère*, avec une *préface* et des *notes* d'une profonde érudition, réimprimée en 1756, en 8 vol. in-12, et depuis en 4 vol. in-12, sans notes, plusieurs éditions. Cette traduction, qui est encore une des meilleures que nous ayons, fit naitre une dispute entre M^me^ Dacier et La Motte, dispute aussi inutile que presque toutes les autres. Elle n'a rien appris au genre humain, dit un philosophe, sinon que M^me^ Dacier avait encore moins de logique que La Motte ne savait de grec. M^me^ Dacier, dans ses *Considérations sur les causes de la corruption du goût*, ouvrage publié en 1714, soutint la cause d'Homère avec l'emportement d'un commentateur; La Motte n'y opposa que de l'esprit et de la douceur. « L'ouvrage de La » Motte, dit un écrivain ingénieux, semblait être » d'une femme galante, pleine d'esprit, et celui » de M^me^ Dacier d'un pédant de collége. » Elle ne ménagea pas plus le Père Hardouin qui était entré dans ce différend. On a dit « qu'elle avait répandu » plus d'injures contre le détracteur d'Homère, que » ce poète n'en avait fait prononcer à ses héros. » On voit par là qu'elle ne sut pas entièrement se défendre des travers si ordinaires aux femmes savantes qui, à la vérité, sont aussi souvent les travers des hommes, mais que l'expérience prouve être plus particulièrement attachés au sexe que la nature ne semble pas avoir destiné aux spéculations scientifiques. (*Voy.* LAFAYETTE, GÉOFFRIN, GRAFFIGNY, TENCIN, SUZE.) On a cru que Molière l'avait eue en vue dans la comédie des *Femmes savantes;* et par l'anecdote que nous avons rapportée, il parait qu'elle l'a cru elle-même. Une *traduction* du *Plutus* et des *Nuées d'Aristophane*, Paris, 1684, 4 vol. in-12; une autre d'*Anacréon* et de *Sapho*, Paris, 1681, in-8. Elle soutint que cette femme, célèbre par ses talents ainsi que par ses vices, n'était pas coupable de la passion infâme qu'on lui a reprochée. C'est pousser trop loin la prévention pour l'antiquité. M^me^ Dacier avait encore fait des *remarques sur l'Ecriture sainte*, et on la sollicita souvent de les donner au public. Elle répondit toujours : « Qu'une femme doit lire et méditer l'Écriture, » pour régler sa conduite sur ce qu'elle enseigne, » mais que le silence doit être son partage, suivant » le précepte de St.-Paul. » Ce qui porte à croire que naturellement modeste, elle condamnait elle-même les fougues où l'entretenait quelquefois la prétention et la suffisance du savoir. M^me^ Dacier a aussi donné une traduction des *Comédies de Térence*.

* DACIER (Bon-Joseph), savant illustre, né le 1^er^ avril 1742, à Valognes (Manche), fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, et prit les ordres mineurs. Mais il quitta bientôt cette carrière et fut associé aux travaux sur l'*histoire de France*, dirigés par Sainte-Palaye et Foncemagne, qui voua une affection toute paternelle à son jeune collaborateur. Lorsque Foncemagne fut nommé gouverneur du duc de Chartres, Dacier fut logé avec lui au Palais-Royal, où il devint le condisciple du prince. C'est là qu'il acquit par degrés cette politesse exquise, ce ton de la bonne compagnie, ce tact délicat, et cet art de converser qui distinguaient la société des gens de lettres, et des grands d'autrefois. Tour à tour homme du monde et homme de science, il sut trouver du temps pour donner la traduction des *Histoires variées* d'Elien, et de la *Cyropédie* de Xénophon. Admis, en 1772, à l'académie des inscriptions, il en devint secrétaire perpétuel sur la démission de Dupuy, en 1782, et remplit ces fonctions avec un zèle qui ne se démentit pas durant le cours de sa longue carrière. « Le bien que » j'ai rêvé jusqu'ici, disait-il, je vais maintenant » le tenter. » Plein de cette noble confiance, il fit un heureux essai de son crédit par l'institution des *Associés libres*, qui rattachait à l'académie les membres des corporations religieuses jusqu'alors exclus de l'honneur de siéger dans son sein. Il fit doubler la valeur du jeton de présence, et augmenter le nombre des académiciens pensionnaires. On lui doit aussi l'établissement du comité des manuscrits qui a déjà publié 14 vol. in-4 de notices et d'extraits d'ouvrages inédits appartenant à l'antiquité ou au moyen âge. En 1784, il fut nommé par le comte de Provence, depuis Louis XVIII, historiographe des ordres de Saint-Lazare et du Mont-Carmel. Dacier vit la révolution sans surprise et en adopta les principes, tant qu'elle se montra modérée. Il fit partie en 1790 de la municipalité de Paris, et quelque temps après il refusa le ministère des finances auquel il fut appelé par Louis XVI.

Obligé pendant la terreur, de changer souvent d'asile pour échapper aux persécutions, il ne revint à Paris qu'en 1795, époque de la fondation de l'institut où il fut admis dans la classe d'histoire. Accueilli plus tard avec une faveur marquée par le premier consul, il reprit le cours de ses travaux. Nommé conservateur de la bibliothèque nationale en 1800, membre du tribunat en 1802, de la légion d'honneur en 1804, assistant ou conseiller du *Journal des savants*, en 1816, chevalier de Saint-Michel en 1819, il remplaça le duc de Richelieu à l'académie française en 1823. Après une vie entièrement consacrée à des travaux importants, Dacier est mort à Paris le 4 février 1833, à 91 ans. Sa fin fut aussi douce que sa vie avait été paisible. Peu de temps avant sa mort, il témoignait quelque inquiétude sur son avenir : « Rassurez-vous, lui répondit un ami, si Dieu vous entend un quart d'heure vous êtes sauvé. » Ce mot rappelle celui qui fut dit avec plus de naïveté sur La Fontaine. Membre de l'académie des inscriptions depuis 61 ans, il était le vétéran de tous les académiciens. Outre la traduction *des histoires d'Elien*, 1772, in-8, et de la *Cyropédie* de Xénophon, 1777, 2 vol. in-12, on a de lui plusieurs *Mémoires* et l'*histoire de l'académie*, dans les six derniers vol. de l'ancienne collection, et dans les huit premiers de la nouvelle; *Rapport* sur les progrès des sciences historiques et de la littérature depuis 1789, Paris, 1810, in-4 et in-8, et un très-grand nombre de *Notices historiques*, entr'autres sur *Klopstock*, *sur du Theil de Heyne*, *Choiseul-Gouffier*, etc. Dacier a rédigé en grande partie le texte de l'*Iconographie grecque* de Visconti, 1811, 3 vol. in-4. Il s'est occupé pendant plusieurs années d'un travail important sur l'historien Froissart. (*Voy.* Buchon).

* DACTYLES, IDÉENS, CORYBANTES ou CURÈTES. Les uns étaient enfants du Soleil et de Minerve, les autres de Saturne et d'Alciope. On mit Jupiter entre leurs mains pour être élevé; et ils empêchèrent par leurs danses que les cris de cet enfant ne parvinssent jusqu'aux oreilles de Saturne, qui l'aurait dévoré.

* DADAOUST. *V.* Adaoust (Pierre-Augustin d').

* DAEHNERT (Jean-Charles), né à Stralsund en 1719, et mort le 5 juillet 1785, était professeur à l'université de Greifswald. Il a publié, en latin et en allemand, un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire, la jurisprudence et la philologie; les principaux sont : *Nouvelles critiques*, 1750-1754, 5 vol. in-4; *Bibliothèque poméranienne*, 1750-1756, 4 vol. in-4; *Histoire de Suède, par Orlof Dalin, traduite du suédois*, 1756-1762, 3 vol. in-4; *Evénements remarquables et anecdotes pour servir à l'histoire du roi Charles XII*, 1757, in-8; *Rapports qui ont existé de tous temps entre le royaume de Suède et la Poméranie*, 1765, in-4. *Voy.* le Dictionnaire de Meusel : il a été aussi l'éditeur de la *Bibliotheca Runica* de Jean Erichson, Upsal, 1766, in-4.

DAELMAN (Charles-Guislin), né à Mons en Hainaut en 1670, docteur et professeur en théologie à Louvain, président du collége Adrien, et chanoine de Saint-Pierre dans la même ville, et de Sainte-Gertrude à Nivelles, mort le 21 décembre 1731, a laissé une *théologie scolastico-morale*, qui a été imprimée plusieurs fois en un vol. in-8. On y voit plusieurs oraisons latines qui montrent qu'il était peu versé dans les belles-lettres : celle qui est la mieux écrite n'est pas de lui; elles sont toutes fort courtes et sans développement; ce sont plutôt des lieux oratoires (*loci oratorii*).

* DAENDELS (Herman-Guillaume), gouverneur-général des possessions hollandaises à la côte de Guinée (Afrique), naquit en 1760 à Elburg (province de Gueldre). Il y exerçait la profession d'avocat en 1785, lorsque les deux petites villes de Hattem et d'Elburg donnèrent le premier signal des troubles qui ont agité la Hollande. En 1788, après la défaite de son parti, il se réfugia en France, où il se livra à des spérulations commerciales; mais naturellement porté pour la carrière des armes, il obtint, en 1793, de l'emploi dans la légion *franc-étranger*, devint lieutenant-colonel, puis général de brigade et contribua en 1794 à la prise de Courtrai, ainsi qu'aux victoires de Tournai, Courtrai et Ingel-Munster. Il retourna en 1795 en Hollande avec le grade de lieutenant-général, et se signala en 1799, lors de la descente des Anglo-Russes qu'il força de se rembarquer; mais le directoire batave lui ayant reproché d'avoir, en quittant le Helder, livré la flotte hollandaise à l'ennemi, il donna sa démission. Rentré en activité en 1806, il fut nommé gouverneur de Munster, et reçut du nouveau roi la charge de gouverneur-général de l'Inde hollandaise. Il se montra très-sévère dans l'exercice de ses fonctions, fut remplacé en 1811, et fit, comme général de division, la campagne de Russie, sous les ordres du général Rapp. Lors de la retraite de Moscou, il reçut le commandement de Modlin, près de Varsovie, qu'il ne rendit qu'à la dernière extrémité. Après avoir inutilement offert ses services, en 1814 et 1815, au roi des Pays-Bas et au duc de Wellington, il fut enfin chargé du gouvernement des forts hollandais sur la Côte-d'Or, et mourut dans cette partie de l'Afrique en 1818. Daendels avait publié, en 1814, un *Exposé* des actes de son *Administration dans les Indes-Orientales hollandaises, depuis* 1808 *jusqu'en* 1811, 4 vol. in-folio.

DAENS (Jean), riche négociant d'Anvers, célèbre par un trait de générosité dont on trouve peu d'exemples. L'empereur Charles-Quint s'étant prêté au désir que Daens avait de lui donner à dîner, le généreux marchand jeta au feu, à la fin du repas, un billet de deux millions qu'il avait prêtés au prince. « *Je suis*, lui dit-il, *trop payé par l'honneur que votre majesté me fait.* » « Les princes qui règnent » par la vérité et la justice, dit un auteur moderne, » sont plus puissants et plus riches par le cœur de » leurs sujets que par toutes les ressources du des- » potisme et de l'artifice. »

DAGOBERT Ier, roi de France, fils de Clotaire II et de Bertrude, né vers 600, fut roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine en 628. Il se signala contre les Esclavons, les Gascons et les Bretons. Il ternit l'éclat de ses victoires par sa passion pour les femmes. Après avoir répudié celle qu'il avait d'abord épousée, il en eut jusqu'à trois dans le même temps. Ce fut Dagobert qui publia les *lois des Francs*, avec des corrections et des aug-

mentations. Il mourut à Epinay en 638, âgé de 36 ans, et fut enterré à Saint-Denis, dont il avait augmenté la fondation. Quelques chroniques lui ont donné le titre de *saint*, ainsi qu'à plusieurs rois de la première race. Il faut avouer que c'étaient d'étranges saints. « Ils ne valaient rien tous tant qu'ils » étaient, dit l'abbé de Longuerue, toujours un » peu exagérateur. Quelle cruauté, quelle barbarie » dans Clotaire Ier, assassinant lui-même ses neveux » de sa propre main! Dans Clotaire II, dans le trai» tement qu'il fait à ses cousins et à Brunehaut! » Quelle impudicité dans Dagobert! On pourrait » louer tous ces gens-là, comme Cardan a fait le » panégyrique de Néron. » Parallèle outré et injuste. Il reste entre ces rois français et les monstres de Rome une distance immense. Ce fut sur la fin du règne de Dagobert, que l'autorité des maires du palais absorba la puissance royale. Il laissa, de Nantilde, Clovis II; et de Ragnetrude, Sigebert, qui fut roi d'Austrasie.

DAGOBERT II (saint), surnommé *le Jeune*, roi d'Austrasie, fils de saint Sigebert II, devait monter sur le trône de son père, mort en 656; mais Grimoald, maire du palais, le fit renfermer dans un monastère, et donna le sceptre à son propre fils Childebert. Clovis II, roi de France, ayant fait mourir Grimoald, détrôna Childebert, et sur un faux bruit de la mort de Dagobert, donna l'Austrasie à Clotaire III, puis à Childéric II. Dagobert épousa Mathilde en Ecosse, où il avait été conduit, et en eut plusieurs enfants. Après la mort de Childéric, il reprit la couronne d'Austrasie en 674, gouverna sagement son peuple, fonda divers monastères, et fut assassiné en 679 par ordre d'Ebroin, maire du palais, comme il marchait contre Thierri, roi de France, auquel il avait déclaré la guerre. Sa mort aurait dû rendre Thierri seul maître de la monarchie; mais l'Austrasie craignant de tomber sous la domination d'Ebroin, maire du palais, ne voulut plus reconnaître de rois. Pepin et Martin s'en firent déclarer ducs ou gouverneurs. Dagobert, d'une vertu éprouvée et peu commune, est honoré comme martyr à Stenay, lieu de sa sépulture, selon l'usage du temps qui donnait ce titre à ceux qui périssaient injustement après avoir bien vécu. Le Père Wilhelm, jésuite, a publié les *actes* de ce prince, Molsheim, 1623, in-4; augmentés par Floncel, Luxembourg, 1653, in-4; mais on ne les croit pas assez authentiques pour mériter la confiance générale.

DAGOBERT III, fils et successeur de Childebert III, roi de Neustrie en 711, mourut en 715. Il laissa un fils nommé Thierri de Chelles, auquel les Français préférèrent Chilpéric II, fils de Childéric II, roi d'Austrasie. Le Père Godefroid Henschenius a publié: *De tribus Dagobertis Francorum regibus*, Anvers, 1623, in-4, ouvrage curieux et savant.

* DAGOBERT (Louis-Auguste), général, né à Saint-Lô en 1730, d'un père noble, d'abord sous-lieutenant dans le régiment de Tournaisis, fit les premières campagnes de la guerre de sept ans. A la révolution, il parvint au grade de maréchal-de-camp, fut employé, en 1792, à l'armée d'Italie, et se distingua dans plusieurs affaires, notamment auprès de Nice et de Col-de-Négro. Nommé, l'année suivante, général en chef des Pyrénées orientales, l'état de désorganisation dans lequel il la trouva, détermina Dagobert à venir à Paris pour en instruire le gouvernement; mais il fut mis en prison et n'en sortit que pour retourner à son poste. Malgré l'infériorité du nombre, il remporta plusieurs avantages considérables sur les Espagnols près d'Olette et de Campredon, les battit de nouveau à Monteilla le 10 avril 1794, prit Urgel et mourut à Puycerda, onze jours après, de ses blessures. La Convention avait décrété que son nom serait inscrit sur une des colonnes du Panthéon. On a de lui: *Nouvelle méthode d'ordonner l'infanterie, combinée d'après les ordonnances grecques et romaines*, 1793, in-8; cet ouvrage offre plusieurs idées du chevalier Folard reconnues impraticables.

* DAGON, divinité des Philistins, que l'on représentait sous la figure d'un homme dont les jambes étaient jointes aux aines, et qui n'avait point de cuisses. Quelques-uns veulent que ce fût Saturne, d'autres Jupiter, et d'autres Vénus; mais il est très-douteux que ces divinités grecques existassent déjà au temps de Dagon; il est certain au moins qu'elles n'étaient pas revêtues encore de toutes les anecdotes mythologiques dont on les a affublées ensuite. Les Philistins s'étant emparés de l'arche d'alliance, et l'ayant placée dans le temple de Dagon, trouvèrent le lendemain l'idole renversée et brisée.

DAGONNEAU. *Voy.* Guise (D. Claude de).

* DAGOTY (Jacques Gautier), graveur, né à Marseille vers 1710, mort en 1785, se donna pour l'inventeur de l'art de graver et d'imprimer en couleur, bien qu'un artiste, nommé Leblon, eût déjà fait usage d'un procédé semblable, avec cette différence qu'il n'employait que trois couleurs, tandis que Dagoty en employait quatre (le noir, le blanc, le jaune et le rouge). Dagoty a composé divers ouvrages d'anatomie qui ne sont pas sans mérite; les principaux sont: *Myologie de la tête*, en 8 pl. col., Paris, 1745, in-4; *Myologie du pharinx, du tronc et des extrémités*, en 12 pl., ib., 1748, gr. in-4: ces deux collections, gravées d'après les dissections et avec les tables explicatives de Duverney, ont été réunies sous le titre de *Myologie complète*, ou *Description de tous les muscles du corps humain*, en 20 pl. Paris, 1749, gr. in-4; *Anatomie complète de la tête et de toutes les parties du cerveau*, 8 pl. avec les tables explicatives, ib., 1748, in-4; *Anatomie générale des viscères, angéiologie et névrologie, etc.*, en 18 pl., ib., 1752, in-4; *Exposition anatomique de la structure du corps humain, etc.*, en 20 pl., Marseille, 1759, 1765 et 1770, in-fol.; *Exposition anatomique des organes des sens, etc.*, 7 pl., Paris, 1775, in-fol.; parmi les autres ouvrages de Dagoty, nous citerons: *Lettre concernant le nouvel art d'imprimer les tableaux avec quatre couleurs*, Paris, 1749, in-12; *Nouveau système de l'univers*, ib., 1750-51, 2 vol. in-12; la *Zoogénie*, ou *génération des animaux*, 1750, in-12; *Observations sur la physique, l'histoire naturelle et la peinture*, 1752 à 1755, 6 vol. in-4. Cette publication, continuée par son fils, est l'origine du *Journal de Physique* (*voy.* Rozier); *Observations sur la peinture et sur les tableaux an-*

*ciens et modernes*, ib., 1753, 2 vol. in-12; *Collection de plantes usuelles gravées en couleurs*, ib. 1767, in-4.

* DAGOTY (Arnaud-Eloi GAUTIER), fils du précédent, marcha sur les traces de son père, et a publié les ouvrages suivants : *Observations sur l'histoire naturelle, la physique et les arts, etc.* de 1755 à 1771 (*Voy.* ci-dessus); *Planches d'histoire naturelle gravées en couleurs*, Paris, 1757, in-4 : c'est la collection des *gravures* contenues dans 9 premiers vol. du journal précédent; *Cours complet d'Anatomie* peint et gravé en couleurs et expliqué par Jadelot, Nancy, 1773, in-fol. Gautier a réuni dans ce recueil toutes les *planches anatomiques* publiées par son père.

* DAGOTY (Jean-Baptiste GAUTIER), frère du précédent, a publié *Galerie française*, suite de *portraits* des hommes et des femmes célèbres de France, avec une *Notice* sur leur vie, Paris, 1770, gr. in-4; il n'en a paru que deux livraisons; l'auteur céda son privilége à Hérissant, qui a publié un deuxième volume, 1772, petit in-fol. : les portraits sont gravés par Cochin; *Monarchie française*, ou *Recueil chronologique des portraits de tous les rois et des chefs des premières familles*, Paris, 1770, in-4; une seule livraison. Dagoty est mort à Paris en 1786.

DAGOULT. *Voy.* les articles AGOULT.

DAGOUMER (Guillaume), né à Pont-Audemer vers le milieu du XVII^e siècle, mort à Courbevoye en 1745, avait été professeur de philosophie au collége d'Harcourt à Paris, principal de ce collége, et recteur de l'université. On a de lui : un *Cours de philosophie* en latin, où il y a beaucoup de subtilités; un petit *ouvrage* en français contre les *Avertissements de M. Languet, archevêque de Sens*. Dagoumer était engagé dans le parti de Jansénius, et le soutenait avec ardeur. C'est lui que Le Sage a voulu désigner sous le nom de *Guyomar* dans son roman de *Gil-Blas*. *Voy.* le chapitre 6 du liv. IV de ce roman.

* DAGUES DE CLAIRFONTAINE (Simon-Antoine-Charles), né au Mans en 1726, mort en 1797, membre de l'académie d'Angers et de la société d'agriculture de Tours, est auteur des ouvrages suivants : *Eloge historique d'Abraham Duquesne*, 1766, in-8; *Anecdotes historiques, morales et littéraires du règne de Louis XV*, 1767, in-12; *Premier cri d'un cœur français sur la mort de la reine Marie Leczinska*, 1768, in-8; *Bienfaisance française*, ou *Recueil pour servir à l'histoire de ce siècle*, 1778, 2 vol. in-8, mauvaise compilation. On lui doit encore une nouvelle édition de la *Vie de Nicole*, par l'abbé Goujet, avec un *Essai* sur la vie de l'auteur, Liége (Paris), 1767, in-12.

* DAGUET (Pierre-Antoine-Alexandre), jésuite, né à Baume-les-Dames en 1707, mort en 1775 à Besançon, où il s'était retiré après la suppression de son ordre, est auteur de plusieurs ouvrages écrits avec onction : *Considérations chrétiennes pour chaque jour du mois*, Lyon, 1758, in-12; *Exercices du chrétien*, Lyon, 1759, in-12; la *Consolation du chrétien dans les fers*, ou *Manuel des chiourmes*, Lyon, 1759, in-12; *Exercices chrétiens des gens de guerre*, Lyon, 1759, in-12. Quelques biographes ont confondu le P. Daguet avec d'Agay, abbé de Sorèze, mort à Besançon en 1782, laissant plusieurs dissertations de littérature et d'histoire.

DAHER. *Voy.* DHAHER.

* DAIGNAN (Guillaume), médecin, né à Lille en 1732, après avoir pris ses degrés à la faculté de Montpellier, fut employé dans divers hôpitaux des côtes maritimes du Nord, devint ensuite médecin en chef de l'armée de Bretagne et de celle de Genève, s'établit enfin à Paris, et y acheta une charge de médecin ordinaire du roi, qu'il perdit à la révolution. Nommé membre du conseil de santé, il prit sa retraite avec le titre de premier médecin des armées, et mourut à Paris le 16 mars 1812. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus importants sont : *Remarques et observations sur l'hydropisie*, Paris, 1776, in-8; *Tableau des variétés de la vie humaine*, 1786, 2 vol. in-8; *Gymnastique des enfants*, Paris, 1787, in-8; *Conservatoire de santé et supplément*, 1802, in-8; *Centuries médicales du XIX^e siècle*, Paris, 1807-1808, 2 vol. in-8; l'*Echelle de la vie humaine*, ou *Thermomètre de santé*, Paris, 1811, in-8.

DAILLÉ (Jean), né à Châtellerault en 1594, fut chargé, en 1612, de l'éducation des deux petits-fils de Duplessis-Mornay. Il fit avec eux plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise, il lia connaissance avec Fra-Paolo, qui voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministère à Saumur en 1625, et à Charenton l'année d'après. Il mourut à Paris en 1670. Les protestants font beaucoup de cas de ses ouvrages, et les catholiques avouent qu'ils sont dignes de l'attention des controversistes. Les principaux sont : *De usu Patrum*, 1646, in-4, estimé par quelques-uns de sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différends théologiques par l'autorité des Pères; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la tradition : en les récusant, Daillé convient assez clairement qu'ils sont contraires aux opinions de sa secte. Il a été victorieusement réfuté par William Réeves, protestant anglais, auteur d'une traduction anglaise des *Apologies du christianisme* de saint Justin et de Tertullien. Voy. *Traité hist. et dogm. de la religion*, par Bergier, tom. 2. (*Voy.* BARBEYRAC.) *De pœnis et satisfactionibus humanis*, Amsterdam, 1649, in-4; *De jejuniis et quadragesima*, 1654, in-8; *De confirmatione et extrema unctione*, Genève, 1769, in-4; *De cultibus religiosis latinorum*, Genève, 1671, in-4; *De fidei ex Scripturis demonstratione, etc.* Des *sermons* en plusieurs vol. in-8, qui sont écrits avec netteté, et remplis de passages de l'Ecriture et des Pères. Daillé était d'un caractère franc et ouvert. Son entretien était aisé et instructif. Les plus fortes méditations ne lui ôtaient rien de sa gaîté naturelle. En sortant de son cabinet, il laissait toute son austérité parmi ses papiers et ses livres. Il se mettait à la portée de tout le monde, et les personnes du commun se plaisaient avec lui comme les savants. Il était si peu prévenu en faveur des voyages, qu'il regrettait les deux années qu'il avait passées à parcourir la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande. Il croyait qu'il les aurait mieux employées dans son cabinet. Son fils (Adrien) a écrit sa *Vie*

* DAIMBERT, nommé par quelques historiens *Dagobert*, était évêque de Pise vers la fin du XI[e] siècle. Le pape Urbain II, à la recommandation de la fameuse comtesse Mathilde, lui conféra en 1092 la dignité d'archevêque de Pise, quoique cette ville ne fût alors qu'un évêché. Ce pontife lui accorda la souveraineté de l'île de Corse, à condition de payer tous les ans au palais de Latran 50 livres, monnaie de Lucques. Daimbert assista en novembre 1095, au concile de Clermont, où Urbain prêcha la première croisade, et se dirigea vers la Palestine, à la tête des Pisans et des Génois; Godefroy était déjà maître de Jérusalem lorsqu'il y arriva. Il fut nommé patriarche latin de la ville sainte, et Godefroy fut obligé de lui abandonner la souveraineté du quart de la ville de Jaffa, et du quartier de Jérusalem ou était bâtie l'église de la Résurrection. A la mort de Godefroy, Daimbert, au nom du saint Siége, disputa le royaume de Jérusalem à Baudouin I[er]; mais il fut obligé de céder et de couronner lui-même le nouveau roi. Ces deux rivaux ne tardèrent pas à renouveler leurs démêlés. Daimbert expulsé de son église se retira à Rome pour y implorer le secours de Pascal II, qui lui accorda une sentence favorable. Il retournait à Jérusalem pour la faire mettre à exécution, lorsque la mort le surprit dans un port de Sicile au mois de juin 1107.

* DAIMBERT, d'une famille noble, fut élu archevêque de Sens en 1097. Son élection ayant été faite tumultueusement, Ives de Chartres lui refusa la consécration épiscopale : cependant, il consulta sur cette affaire l'archevêque de Reims qui lui permit de sacrer Daimbert, à condition que ce dernier reconnaitrait la primatie de l'église de Reims. Ives ayant encore suspendu la consécration, Daimbert prit le parti de se rendre à Rome, où le pape Urbain, après l'avoir ordonné évêque, lui accorda le *pallium*. A son retour, il reconnut la primatie de l'archevêque de Reims; mais il paraît que cette suprématie ne fut pas bien établie, du moins quant à l'église de Sens, puisque Louis le Gros la contesta. Ce prince ne voulut pas être sacré par Adolphe, archevêque de Reims, parce qu'après avoir été nommé par le clergé, il avait pris possession de ce siége sans attendre le consentement du roi. La cérémonie du sacre et du couronnement se fit (en 1108) à Orléans par Daimbert qui mourut en 1122.

DAIN (Olivier le), fils d'un paysan de Thiel en Flandre, devint barbier de Louis XI, et ensuite son ministre d'état. Sa faveur continua tant que ce prince fut sur le trône; mais au commencement du règne de Charles VIII, on lui fit son procès, et il fut attaché à un gibet en 1484. Ce fut pour avoir abusé d'une femme, sous promesse de sauver la vie du mari, qu'il eut ensuite l'inhumanité de faire étrangler. Son insolence et sa tyrannie l'avaient rendu l'objet de l'exécration publique. Son premier nom était *Olivier le Diable* ou *le Mauvais*. Louis XI lui donna celui de Le Dain en l'anoblissant.

* DAIRE (Louis-François), religieux et bibliothécaire des célestins de Paris, né à Amiens le 6 juillet 1713, mort à Chartres le 18 mars 1792. Ses principaux ouvrages sont : *Relation d'un voyage de Paris à Rouen*, Rouen, 1740, in-12; *Histoire civile et ecclésiastique de la ville d'Amiens*, 1757, 2 vol. in-4. Il s'y trouve quelques erreurs qui ont été relevées dans le *Journal des savants* du mois de novembre; *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Montdidier*, Amiens, 1765, in-12; *Tableau historique des sciences, des belles-lettres et des arts dans la province de Picardie, depuis les premiers temps*, 1769, in-12; *Dictionnaire des épithètes françaises*, Lyon, 1758, in-8; nouv. édit. précédée d'un discours sur l'emploi des épithètes par J. B. Levée, Paris, 1817, in-8; *Histoire littéraire de la ville d'Amiens*, 1782, in-4; *Vie de Gresset*, 1779, in-12; *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville et du doyenné de Doulens*, 1784, in-12; *Vie de Joseph Valart*, dans le *Magasin encyclopédique*, juillet 1812, M. Cayrol a publié un *Essai sur la vie du P. Daire*, 1839, in-8.

* DALAYRAC (Nicolas), célèbre compositeur, né en 1753, à Muret, destiné d'abord au barreau, fut reçu avocat. Mais il montra tant d'aversion pour la chicane, et un penchant si vif pour la musique, que son père subdélégué de l'intendant du Languedoc, le laissa libre de suivre ses goûts. Arrivé à Paris en 1774, il se lia bientôt avec Grétry, St.-Georges, et surtout Langlé, qui lui apprit la composition, et débuta en 1781 par *Le Petit Souper* et *Le Chevalier à la mode*. Cinquante-six opéras, qu'il composa dans l'espace de 28 ans, et qui presque tous obtinrent de brillants succès, attestent son talent et sa fécondité. Les principaux sont : *Nina*; *Les deux Petits Savoyards*; *Azémia*; *Raoul, sire de Créqui*; *Camille, ou Le Souterrain*; *Adolphe et Clara*; *Gulistan*; *Picaros et Diégo*; *Maison à vendre*. Doué d'une imagination intarissable, il a plus que tout autre réussi dans les genres les plus opposés. Ce compositeur est mort à Paris le 27 novembre 1809, on a sa Vie par Guilbert-Pixérécourt, Paris, 1810, in-12.

* DALBERG (Charles-Théodore-Antoine-Marie), prince-évêque de Constance, naquit le 8 février 1744, à Herrnsheim près de Worms, d'une des plus illustres familles de l'empire germanique. Les heureuses dispositions qu'il montra dès sa plus tendre jeunesse déterminèrent ses parents à le faire entrer, quoique ainé de famille, dans l'état ecclésiastique. Administrateur de la principauté d'Erfurt, en 1792, il accueillit avec bienveillance les Français, exilés et leur rendit tous les services qui dépendaient de lui. Lorsque l'irruption des armées républicaines menaça l'existence des états d'Allemagne, il fut le premier à proposer des mesures qui peut-être auraient amené d'heureux résultats. En 1799, il prit possession de l'évêché de Constance, et de l'archevêché de Mayence. Il en jouissait en 1803, à peine, que cet électorat fut sécularisé, mais il reçut en échange avec le titre nouveau d'électeur archi-chancelier de l'empire, les principautés d'Aschaffenbourg, de Ratisbonne et de Wetzlar. L'organisation de la confédération rhénane changea encore sa position. D'électeur archi-chancelier il devint prince primat et continua de présider les deux colléges créés par l'acte fédéral. Vers 1810, il dut renoncer en faveur de la Bavière à la possession de Ratis-

bonne, et reçut en échange la ville de Francfort avec le titre de grand-duc, et l'adjonction du comté de Hanau. Lors des revers des Français, en 1813, il se démit de ses dignités et se retira dans l'évêché de Constance dont il conservait l'administration ecclésiastique, et où il vécut en simple particulier. Il ne reparut plus sur la scène politique, mais il adressa de sa retraite au congrès de Vienne, de vives réclamations pour la réorganisation des siéges catholiques de l'Allemagne. Comme prélat, l'évêque de Constance fut constamment animé de l'esprit de tolérance et de charité évangélique. Rétabli sur le siége de Ratisbonne, il recommençait, dans le repos, une carrière de bienfaits, lorsqu'il mourut le 10 février 1817, à 75 ans. Le prince primat a publié un assez grand nombre d'ouvrages en allemand et en français, parmi lesquels on citera; *Réflexions sur l'univers*, 1777, in-8; *des Rapports entre la morale et la politique*, 1786, in-4; *de la Connaissance de soi-même, comme principe général de la philosophie*, Erfurt, 1793, in-8; *De l'influence des lettres et des beaux arts sur la tranquillité publique*, Erfurt, 1793, in-8; *De l'utilité de la stéatite pour les ouvrages de l'art, surtout pour les gravures en pierres fines*, Erfurt, 1800, in-8; *Réflexions sur le caractère de l'empereur Charlemagne*, 1806, in-8. *Périclès*, 1806, in-12; Parme, *Bodoni*, 1811, in-4.

* DALBERG (Wolfgang-Héribert, baron de), frère du précédent, naquit en 1750, près de Worms, et mourut à Manheim en 1806, où il fonda un théâtre qui est devenu l'un des premiers de l'Allemagne. Outre plusieurs traductions ou imitations de Shakspeare et de Cumberland, il composa en allemand quelques pièces dramatiques parmi lesquelles on distingue *Walwais et Adélaïde*, Manheim, 1778, in-8; *Cora*, drame mêlé de chants, ibid., 1780, in-8; *Montesquieu* ou *le bienfait inconnu*, drame en 5 actes, ibid., 1787, in-8.

* DALBERG (Jean-Frédéric-Hugues), frère des précédents, né à Coblentz, en 1752, mort à Aschaffenbourg, en 1812, préféra son canonicat de Worms, et la culture des lettres et des arts, aux honneurs et aux dignités. Il devint un très-habile pianiste et ses nombreuses *sonates* ont été réunies dans 10 ou 12 *œuvres* qui sont encore recherchés. Il a composé plusieurs ouvrages estimés sur la musique, et sur la littérature des Hindoux. Il a fait paraître en outre une espèce de roman intitulé : *Histoire d'une famille Druse*, où l'auteur donne un aperçu des religions orientales; traduit en français sous ce titre: *Mehald et Zedeli*.

DALE. *Voy.* VANDALE.

DALECHAMPS (Jacques), né à Caen l'an 1513, mourut en 1588 à Lyon, où il exerçait la médecine. Il possédait les langues et les belles-lettres. On a de lui : L'*Histoire des plantes*, en latin, Lyon, 1587, 2 vol. in-folio, traduite en français par Jean Desmoulins, 2 vol. in-fol., 1653; une bonne *traduction* en latin *des quinze livres d'Athénée*, en 2 vol. in-fol., 1652, avec des notes et des estampes. Les notes sont de Casaubon. Une *traduction* en français du 6e livre de *Paul Eginète*, enrichie de savants *commentaires*, et d'une *préface* sur la chirurgie ancienne et moderne; les neuf livres d'*Administrations anatomiques* de Claude Galien, translatées et corrigées, Lyon, 1566, in-8; des *Notes* sur *l'histoire naturelle* de Pline, 1587, in-fol.; *De Peste libri tres*, Lyon, 1552, in-12; *Traité de chirurgie*, Lyon, 1570, 1573, in-8, Paris, 1610, in-4.

D'ALEMBERT. *Voy.* ALEMBERT.

* DALEN (Corneille van), dit LE JEUNE, graveur et dessinateur, né à Harlem en 1640, a gravé beaucoup de *portraits*, entre autres ceux de Catherine de Médicis, de Spanheim, de l'amiral Tromp, de Vassenaer, de l'Arétin, de Boccace, etc., et une suite de *statues antiques* d'un style parfait. On a encore de lui plusieurs *sujets d'histoire*, d'après ses propres compositions et d'après différents maitres.

* DALESME (Jean-Baptiste, baron), lieutenant-général, né en 1763, à Limoges, était fils d'un imprimeur. Il se fit une brillante réputation en Italie, par plusieurs beaux faits d'armes, reçut de graves et honorables blessures à Castel-Nuovo, et fut employé à l'intérieur. Membre du Corps législatif en 1802; il fut plus tard chargé de différentes opérations de confiance. En 1815, Bonaparte le nomma gouverneur de l'île d'Elbe, qu'il fut obligé de remettre aux Anglais, après la bataille de Waterloo. Depuis 1830, nommé commandant des Invalides, il mourut du choléra le 14 avril 1832.

* DALIBARD (Thomas-François), botaniste, né dans le Maine, introduisit le premier en France les principes de Linnée : aussi le botaniste suédois par reconnaissance a donné le nom de *Rubus Dalibarda*, à une plante du Canada dont il avait fait d'abord un genre, mais qu'il reconnut ensuite être de la famille des ronces. Dalibard propagea la découverte de Franklin sur les paratonnerres, en élevant le premier une barre de fer sur une cabane près de Marly. Ayant eu le courage de s'y tenir pendant un violent orage, il fut récompensé de son zèle en voyant jaillir de ce conducteur les étincelles de l'électricité atmosphérique. On a de lui outre des traductions des opuscules de Franclin, sur *l'électricité de Jucas*, Garsilasso de la Vega : *Floræ parisiensis prodromus*, Paris, 1749, in-12, avec 4 pl. c'est le *Botanicon parisiense* de Vaillant, rangé suivant le système de Linnée, et dans le premier vol. des *Mémoires des savants étrangers* des *Observations sur le réséda à fleur odoriférante*, où il démontre que lorsque cette plante est cultivée dans un terrain maigre, sa fleur ne donne aucune odeur, et qu'elle en répand, au contraire, une très-suave lorsque la terre a reçu beaucoup d'engrais. Il mourut à Paris, en 1779.

DALIBRAY (Charles VION), poète parisien, fils d'un auditeur des comptes, mort en 1654, quitta les armes pour la poésie. On a de lui un *recueil de vers* sur différents sujets sacrés et profanes; mais ni les uns ni les autres n'ont fait beaucoup de fortune, quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pièces, et même des saillies. On a encore de lui une *traduction* des *lettres d'Antonio de Perez*, espagnol, ministre disgracié de Philippe II, et 73 *épigrammes* contre le fameux parasite Montmaur. Ses *Œuvres poétiques* furent imprimées à Paris en 1647 et 1653, en 6 parties in-8.

DALILA, courtisane qui demeurait dans la vallée

de Sorec, de la tribu de Dan, près du pays des Philistins. Samson en étant devenu amoureux, s'attacha à elle; et elle partit être devenue son épouse légitime, quoique plusieurs interprètes continuent à la regarder comme une courtisane. *Voy.* SAMSON.

DALIN (Olaüs de), savant suédois, né à Vinberga, dans la province de Halland, en 1708, mérita le nom de *père de la poésie suédoise*, par deux poèmes écrits en cette langue. L'un a pour titre *La liberté de la Suède*; l'autre est sa tragédie de *Brunhilde*. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire : elles firent sa fortune. De l'état de fils d'un simple pasteur, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur du prince Gustave, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'Etoile du Nord, et enfin à la dignité de chancelier de la cour. C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avait écrit l'*Histoire générale de Suède*, récompensa ses talents. Il a poussé cette histoire jusqu'à la mort de Charles IX, père de Gustave-Adolphe. Elle a été imprimée à Stockholm en 1747, 4 vol. in-4. « Cette histoire de Suède, dit un » critique, est regardée, dans le pays, comme la » plus détaillée, la plus fidèle et la plus correcte qui » ait encore paru. La beauté du style ne laisse rien » à désirer à ceux qui connaissent le mieux la force » et l'élégance de la langue suédoise. » L'auteur mourut le 12 août de l'an 1763. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, la Suède lui doit un grand nombre d'*épîtres*, de *satires*, de *fables*, de *pensées*, et quelques *éloges* des membres de l'académie royale des sciences dont il était un des principaux ornements. On a encore de lui une *traduction* de l'ouvrage du président Montesquieu, sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*.

* DALLAS (Charles-Robert), littérateur, fils d'un médecin né la Jamaïque, commença son éducation à Musselburg en Ecosse, et la termina à Kensington. Après avoir voyagé en France et en Amérique, il s'établit en Angleterre, où il se fit remarquer par son opposition aux principes de la révolution française, et par son zèle pour les jésuites. Allié de lord Byron, auquel il prédit qu'il serait un jour le premier privé de l'Angleterre, il en éprouva une constante bienveillance. Après la chute de Napoléon, il revint en France, dont le climat lui était favorable, il se fit établir au consulat du Havre et mourut dans cette ville le 20 novembre 1824. Outre des trad. en anglais *de l'histoire de la révolution*, par Bertrand de Molleville, et de quelques autres ouvrages, on a de lui : *Mélanges de poésie, suivis d'une tragédie* (Lucrèce) *et d'essais moraux*, Londres, 1797, in-4; *Eléments de la connaissance de soi-même*, 1802; *Histoire des nègres-marrons*, 1803, 2 vol. in-8; *Pas au logis*, comédie, 1809; *La nouvelle conspiration contre les jésuites démasquée*, 1815, in-8. Ses romans ont été réunis en 7 vol. in-12. C'est Dallas qui a recueilli la correspondance de Byron, publiée en 1824, et qui, comme légataire de ses manuscrits, a été l'éditeur de plusieurs de ses ouvrages.

DALLAS, membre du congrès des Etats-Unis, et secrétaire de la trésorerie, naquit dans une des îles des Indes-Occidentales, d'où il passa de bonne heure sur le continent américain. Il embrassa la profession d'avocat qu'il exerça longtemps avec distinction, quitta la trésorerie en 1816, et mourut à Philadelphie en 1818. On a de lui : *Collection des lois de la Pensylvanie*, 1801, 4 vol.; *Causes jugées dans la cour de Pensylvanie et dans celle des Etats-Unis, séant à Philadelphie*, 1806, 4 vol.; *Exposé des causes et du caractère de la dernière guerre avec la Grande-Bretagne*, 1816. Cette brochure contient, sous la forme d'un appel au public, une analyse des pièces officielles et diplomatiques concernant la grande lutte entre les deux puissances; en moins de six mois elle eut onze éditions, et fut insérée dans plus de trois cents journaux.

* DALLEMAGNE (Claude baron), né à Belley (Ain), en 1754, fit avec distinction les campagnes d'Italie et s'éleva par sa valeur au grade de général de division. Il se signala au passage du Pô, le 7 mai 1796, et le 10 à celui de l'Adda. Le 4 juin, il emporta avec le général Lannes le faubourg de Saint-Georges de Mantoue. Il s'empara ensuite de Lonato, après un combat opiniâtre, et contribua au gain de la bataille de Roveredo (4 sept). Le lendemain il passa le Larisio sous le feu de l'ennemi. Après le départ de Masséna en 1798, il prit le commandement de l'armée de Rome et parvint à faire rentrer les troupes dans le devoir. Appelé, en 1802, au Corps législatif, il ne reprit du service qu'en 1807, lorsque les Anglais menacèrent Anvers, et retourna dans sa retraite à Nemours, où il mourut en 1813.

DALMACE (saint), archimandrite des monastères de Constantinople, fit paraître beaucoup de zèle contre Nestorius. Les Pères du concile d'Ephèse en 430 le nommèrent pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelque temps après, à plus de 80 ans, également illustre par ses vertus et son esprit.

* DALMAS (Joseph-Benoît), né vers 1760 à Aubenas, y exerçait la profession d'avocat. Procureur-général syndic de l'Ardèche, en 1790, il fut député par ce département à l'assemblée législative. Le 11 juillet 1792, il rappela à l'assemblée le serment qu'elle avait fait de maintenir la monarchie constitutionnelle. Le 13, il fit une vive sortie contre Pétion, maire de Paris, et demanda la punition de ceux qui, le 20 juin, avaient forcé l'entrée des Tuileries et outragé Louis XVI. Enfin, le 10 août, il fut un des députés qui accoururent au devant la famille royale et donna le bras à la reine dont il partagea tous les dangers. Réfugié à Rouen, il y publia dans le mois de janvier 1793, des *Réflexions sur le procès de Louis XVI*, qui furent distribuées à tous les membres de la Convention. Poursuivi plus tard comme royaliste, il fut arrêté, et ne dut son salut qu'à la mort de Robespierre. Elu président du tribunal civil de l'Ardèche, en 1796, il y justifia sa réputation d'habile et savant jurisconsulte. En 1798, la publication d'un nouvel écrit en faveur *de la royauté* le fit destituer. Entré au corps législatif en 1803, à la réorganisation de l'ordre judiciaire en 1811, il fut nommé conseiller à la cour impériale de Nîmes. Député en 1814, par la ville d'Aubenas, auprès de Louis XVIII, le roi lui dit ces mots : « Je

» n'oublierai jamais le service que vous nous avez » rendu dans une circonstance bien désastreuse. » Nommé préfet de la Charente-Inférieure en 1815, il fut révoqué en 1818, rappelé en 1822, à la préfecture du Var, et mourut à Draguignan, d'une attaque d'apoplexie le 10 août 1824.

DALMATIN (Georges), né dans l'Esclavonie, était très-versé dans la connaissance des langues orientales. Il a traduit la *Bible* en langue esclavone, Wittemberg, 1584, in-4.

DALPHONSE. *Voy.* ALPHONSE (d').

* DALRYMPLE (David), jurisconsulte, né en 1726 à Edimbourg, d'une famille noble, fut nommé en 1776, lord-commissaire du justicier, se distingua dans l'exercice de cette charge par son intégrité, son exactitude et sa douceur, et mourut en 1792. On lui doit un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire de son pays et aux antiquités chrétiennes. Les principaux sont : *Remarques sur l'histoire d'Ecosse*, 1773, in-12, où l'on trouve beaucoup de recherches; *Annales d'Ecosse*, 1776 et 1779, 2 vol. in-4, ouvrage estimé; *Histoire des martyrs de Smyrne et de Lyon dans le IIe siècle, avec des notes explicatives*, 1776; *Restes d'antiquités chrétiennes*, 1778, 3 vol.; *Recherches concernant les antiquités de l'église chrétienne*, 1783. Dans cet ouvrage, il réfute solidement l'auteur de l'*Histoire de la décadence de l'empire romain*, contre lequel il a écrit particulièrement; *Recherches sur les causes secondaires auxquelles Ch. Gibbon a attribué les rapides progrès du christianisme*, 1786, in-4.

* DALRYMPLE (Alexandre), frère du précédent, célèbre géographe, né à Edimbourg en 1737, entra, jeune encore, au service de la compagnie des Indes, et fut envoyé pour négocier le rétablissement de son commerce avec les îles de l'Archipel oriental. Dans le cours de cette négociation, qui nécessita plusieurs voyages, il observa soigneusement les côtes dont il traça des cartes fort exactes insérées dans le *Neptune oriental* de d'Après. Nommé hydrographe de la même compagnie, il le devint ensuite du gouvernement, et consacra toute sa vie aux progrès de la navigation et de la géographie. Privé de son emploi en 1808, il en mourut de chagrin la même année le 19 juin. Ses principaux ouvrages sont : *Traité sur les découvertes faites dans l'Océan pacifique*, 1767, in-8; *Collection historique de divers voyages et découvertes dans la mer du Sud*, 1770, 2 vol. in-4, abrégée en français par Fréville, 1774, in-8; *Collection de voyages faits principalement dans l'Océan atlantique méridional, et publiés d'après des manuscrits originaux*, 1775, in-4; *Journal d'un voyage fait aux Indes en 1775, sur le vaisseau* le Grenville, inséré dans les *Transact. philosophiques*; *Mémoire pour servir à l'explication de la carte des pays de la compagnie des Indes sur la côte de Coromandel*, 1778, in-4; *Notice sur la manière dont les Gentoux perçoivent les revenus sur la côte de Coromandel*, 1783, in-8; *Mémoire sur les passages que l'on peut pratiquer pour aller à la Chine et en revenir*, 1785, in-8; *Mémoire sur une carte des pays situés autour du pole boréal*, 1789, in-4; *Relation d'une pagode curieuse, située près de Bombay*, dans le 7e vol. de l'*Archeologia*. *Journal historique de l'expédition faite par terre et par mer au nord de la Californie en* 1768, 69 et 70, 1790, in-4; *Description de l'île appelée* St.-Paul *par les Hollandais et* Amsterdam *par les Anglais*, par J. H. Cox, 1790, in-4; *Répertoire oriental*, 1791-94, 2 vol. in-4, contenant un grand nombre de cartes marines et de mémoires très-utiles pour la navigation dans les mers des Indes.

* DALRYMPLE HAMILTON MAGGIL (John), baron de l'échiquier du roi en Ecosse, né en 1726, et mort en 1810, a publié *Mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, 1771, 2 vol. in-4, traduits en français par l'abbé Blavet, 1776, 2 vol. in-8. Cet ouvrage extrêmement piquant offre des documents historiques qu'on chercherait vainement ailleurs. Dalrymple ayant pu consulter la correspondance de Barillon, ambassadeur de France en Angleterre, sous le règne de Charles II, y trouva la preuve que plusieurs membres du parlement, et entr'autres Algernon Sydney (*voy.* ce nom), recevaient des pensions de Louis XIV. La révélation de ce fait lui fit de nombreux ennemis, et lui attira des réfutations virulentes des whigs et notamment de Charles Fox. Dalrymple publia en 1788 un 3e vol. qui n'a point été traduit en français. Jean Charles Muller a donné une traduction allemande de l'ouvrage entier, Winterthur, 1792-95, 4 vol. in-8.

DAMARIS, femme d'Athènes, qu'on croit avoir été d'un rang distingué, se trouvait dans l'aréopage au moment que saint Paul prononça devant ce fameux sénat le magnifique *discours* sur la divinité, dont il est parlé au XVIIe chapitre des *Actes des Apôtres*. Elle en fut si pénétrée, qu'elle renonça sur-le-champ aux erreurs du paganisme et s'attacha au saint apôtre, ainsi que saint Denys l'Aréopagite, et quelques autres, dont le Seigneur avait touché le cœur.

* DAMAS (Roger, comte de), lieutenant-général, né en 1765, était, dès l'âge de 14 ans, sous lieutenant au régiment du roi; le désir de la gloire le détermina à passer au service de la Russie, qui venait de déclarer la guerre aux Turcs, et il se signala dans plusieurs occasions, notamment devant Otchakow, où il enleva le pavillon du vaisseau amiral ottoman, et en 1790 à l'assaut d'Ismaïl, dont il escalada le premier les remparts. Il reçut à ce sujet de l'impératrice Catherine avec une lettre flatteuse, la croix de commandeur de St.-Georges. Il offrit ses services au comte d'Artois, venu à St.-Pétersbourg et le suivit en Angleterre, avec le titre de son aide-de-camp. De retour sur le continent, il fit la campagne de 1793 sous les ordres de Clairfait, et se rendit ensuite à l'armée de Condé, où il commanda pendant quatre ans une légion de son nom. Admis en 1798, au service du roi de Naples, il se signala seul, de tous les généraux napolitains, en résistant aux Français (*voy.* CHAMPIONET), et tandis que tous les autres mettaient bas les armes, il vint à bout de gagner la Calabre, en disputant le terrain pied à pied aux vainqueurs. Cette retraite excita l'admiration de ceux même qu'il combattait avec tant de courage. En 1801, il commandait un corps napolitain à Rome; et en 1805, dans la Calabre,

où il soutient encore presque seul l'honneur de cette armée. Rentré en France, en 1814, il fut nommé gouverneur à Lyon. N'ayant pu s'opposer à l'entrée de Napoléon dans cette ville en 1815, il suivit le roi à Gand, et fut chargé d'une mission en Suisse. Au second retour du roi il fut nommé député par les départ. de la Côte-d'Or et de la Haute-Marne. Les troubles de Grenoble l'obligèrent de retourner à Lyon, où il eut le bonheur de maintenir la tranquillité publique. Il mourut au château de Cirey, en septembre 1823, à l'âge de 58 ans.

** DAMAS-CRUX (Etienne-Charles, duc de), de la même famille que le précédent, mais d'une autre branche, naquit le 10 février 1754 au château de Crux dans le Nivernais. Reçu chevalier de Malte au berceau, il entra au service en 1770, et fit la guerre d'Amérique dont le résultat fut l'affermissement des Etats-Unis et leur reconnaissance par l'Angleterre. A la révolution il était colonel du régiment de Vexin, qui le rejoignit en partie dans l'émigration et avec lequel il fit la campagne de 1792. Il forma ensuite une légion de son nom qu'il mit successivement au service de la Hollande et de l'Angleterre. Son infanterie ayant été détruite à Quiberon (*voy.* SOMBREUIL), il forma des hommes qui lui restaient un régiment de Hussards et le conduisit en 1796, à l'armée du prince de Condé. Dès l'année précédente le roi l'avait nommé maréchal de camp; et depuis il fut attaché à la personne du duc d'Angoulême qu'il accompagna pendant son séjour en Pologne et en Angleterre. Rentré en France avec ce prince en 1814, il reçut la même année le titre de lieutenant-général et de grand'-croix de St.-Louis. Il était du nombre des officiers généraux qui tentèrent en 1815, avec le duc d'Angoulême, de s'opposer à la marche de Napoléon, échappé de l'île d'Elbe. Au second retour du roi il fut fait pair de France et nommé gouverneur des 11e et 20e divisions militaires. L'année suivante il reçut le titre de duc et plus tard le commandement de la 2e division, qu'il conserva jusqu'en 1830. Etranger depuis aux affaires, il vécut dans la retraite et mourut à Paris, le 30 mai 1846 dans sa 93 année. La pratique des devoirs de la religion consola sa vieillesse, et son trépas fut sanctifié par les derniers secours de l'église.

DAMASCÈNE. *Voy.* JEAN-DAMASCÈNE.

DAMASCIUS, philosophe stoïcien, natif de Damas en Syrie, disciple de Simplicius et d'Elamite, vivait du temps de l'empereur Justinien. Il avait écrit un ouvrage en quatre livres. *Des choses extraordinaires et surprenantes*; *La vie d'Isidore*; une *Histoire philosophique*. Ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et les savants ne doivent pas les regretter, s'ils en jugent du moins par ce que dit Photius, qui les traite fort mal, et qui en a conservé quelques fragments. La bibliothèque du roi possède un manuscrit de Damascius, qui a pour titre les *premiers principes*. Cet ouvrage a été publié pour la première fois en grec par Joz Hoppe, Francfort, 1826, in-8.

DAMASE Ier (saint), espagnol, diacre de l'église romaine, suivit le pape Libère dans son exil, et monta sur le trône pontifical après lui en 366. Le diacre Ursin ou Ursicin, homme ambitieux et intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de Damase. Ammien-Marcellin, historien païen, dit que la magnificence des évêques de Rome était un objet de tentation pour ceux que l'ambition dominait. Il est certain que c'est une calomnie, ou du moins qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'il dit de leur table. Au reste, il pouvait se rencontrer quelquefois des occasions où il était permis au chef de l'église de s'écarter de sa simplicité ordinaire. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie et par le concile d'Aquilée, et l'antipape condamné à l'exil à leur sollicitation. L'empereur Valentinien permit à Ursin, au mois de septembre de l'année suivante, de revenir à Rome; mais comme il continuait d'exciter des troubles, il fut banni de nouveau en novembre, et relégué dans les Gaules avec sept de ses partisans. Les schismatiques étaient toujours maîtres d'une église qu'on croit être celle de Ste.-Agnès, hors des murs de la ville, et ils tenaient leurs assemblées dans les cimetières. Valentinien ordonna que cette église fût remise entre les mains de Damase. Maximilien, un des magistrats de Rome, naturellement porté à la cruauté, fit mettre plusieurs schismatiques à la torture; mais nous apprenons de Rufin, que le pape Damase ne concourut en aucune manière à ce qui se passa en cette occasion; qu'il n'approuva point le procédé de Maximilien; que les schismatiques tombèrent dans le piége qu'ils avaient tendu au pape; qu'ils avaient demandé eux-mêmes une information où l'on emploierait les tortures; ce qui tourna à leur confusion, et attira sur eux les peines qu'ils souffrirent. L'on voit d'ailleurs par quelques vers de ce pape, qu'il avait fait vœu de demander à Dieu, par l'intercession des martyrs, la conversion des ecclésiastiques de son clergé qui persistaient dans le schisme, et que ceux-ci étant revenus à l'unité, ils en témoignèrent leur reconnaissance, en ornant à leurs frais les tombeaux des martyrs. Il est prouvé, par les mêmes vers, que les plus animés des partisans d'Ursin se convertirent quelque temps après, et se soumirent sincèrement à Damase. Ce pape, paisible possesseur du siége de Rome, tint un concile en 368, dans lequel Ursace et Valens, ariens, furent anathématisés. Auxence, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu deux ans après, en 370, contre les ariens. Le sage pontife ne se déclara pas avec moins de zèle contre Mélèce, Apollinaire, Vital, Timothée et les lucifériens. Il mourut à 80 ans, le 10 décembre 384, après avoir siégé dix-huit ans et deux mois. On lit dans un Pontifical que cite Mérenda, et qui se garde dans la bibliothèque du Vatican, que brûlant d'un désir ardent d'être réuni à Jésus-Christ, il fut saisi de la fièvre, et qu'après avoir reçu le corps et le sang du Seigneur, il leva les mains et les yeux au ciel, et qu'il expira en priant avec beaucoup de ferveur. Le concile de Chalcédoine l'appelle l'*ornement et la gloire de Rome*. Théodoret dit qu'il s'est rendu illustre par sa sainte vie, qu'il était plein de zèle pour instruire, et qu'il ne négligea rien pour la défense de la doctrine apostolique. Ce fut ce pape

qui fit rebâtir, ou du moins réparer l'église de Saint-Laurent, située près du théâtre de Pompée; elle porte encore aujourd'hui le titre de Saint-Laurent *in Damaso;* il l'embellit de peintures qui représentaient plusieurs traits de l'histoire sainte, et qui subsistaient encore quatre cents ans après; il l'enrichit de riches dons, lui donna des fonds en terres et en maisons. Il fit dessécher les sources du Vatican, décora les tombeaux d'un grand nombre de martyrs dans les cimetières, et les orna d'*épitaphes* en vers, dont il nous reste un recueil. Elles ne sont cependant pas toutes de lui; mais on remarque dans celles qui lui appartiennent beaucoup d'élévation et d'élégance. Saint Jérôme, digne secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste encore de lui plusieurs *lettres*, Paris, 1672, in-8, et Rome, 1754, in-fol., avec sa *Vie* dans la Bibliothèque des Pères, et dans *Epist. rom. pontif.* de dom Coustant, in-fol.; on trouve encore de lui quelques *vers latins* dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il introduisit la coutume de chanter le *Gloria Patri* à la fin de chaque psaume, et engagea saint Jérôme à corriger le nouveau Testament sur le texte grec.

DAMASE II, appelé auparavant Poppon ou Papon, évêque de Brixen, élu pape le même jour que Benoit IX abdiqua, mourut à Palestrine 23 jours après son élection, en 1048.

* DAMBOURNEY (L.-A.), secrétaire de l'académie de Rouen, né dans cette ville en 1722, étudia d'abord le commerce qu'il laissa pour les sciences. Nommé en 1761 directeur du jardin botanique, il se livra dès lors particulièrement à l'étude de la chimie appliquée aux arts, s'occupa de recherches sur l'emploi des végétaux dans l'économie domestique, particulièrement pour la teinture; et fit, sur les principes colorants des végétaux, de nombreuses expériences qui eurent des résultats très-heureux. C'est ainsi qu'il reconnut la possibilité d'extraire du pastel un bleu comparable à celui de l'indigo. Dambourney mourut à Rouen le 2 juin 1795. On lui doit : *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides que nos végétaux indigènes communiquent aux laines*, Paris, 1786, in-4, réimprimé en 1789 aux frais du gouvernement. Il en a paru en 1793 une nouvelle édition avec un supplément considérable. *Instruction sur la culture de la garance, et la manière d'en préparer la racine pour la teinture*, Paris, impr. royale, 1788, in-4. C'est un service important qu'il rendit aux manufactures de Rouen, puisque, par ses procédés, les teinturiers trouvent sous leur main une garance supérieure à celle de Hollande et égale à celle de Smyrne. Plusieurs *mémoires* sur les moyens de perfectionner la manière de faire le cidre, insérés dans le 3e volume du Recueil de la société d'agriculture de Rouen, etc. On lui doit encore quelques autres découvertes. En 1761, il montra que le noyau de *ruscus* torréfié et bouilli comme le café en avait l'odeur et la couleur, et que ce même noyau, infusé dans l'eau-de-vie et le sucre, donnait une liqueur plus parfaite que le café. Il lut, en 1777, un *supplément* au mémoire de Tressen, dans lequel il confirme par sa propre expérience que l'usage du tafia avec la gomme du gayac est utile dans les accès de goutte; enfin il essaya de tirer le bleu du pastel, et il imagina que par le moyen du feu, on pourrait porter la fermentation à sa perfection. Cette idée fut accueillie par les habitants de Saint-Domingue et négligée en France; mais depuis, l'indigo étant devenu excessivement cher, on a repris la culture du pastel, et, en perfectionnant sa fabrication, on tire de cette plante un parti très-avantageux.

* DAMBBAY ou plutôt d'Ambray (Charles), chancelier de France, né en 1760 dans la Normandie, fut nommé, en 1779, avocat-général à la cour des aides de Paris, et appelé très-jeune encore à remplacer Séguier dans les fonctions d'avocat-général au parlement. Il eut donc pour collègue, au début de sa carrière, le fameux Hérault de Séchelles. D'Ambray donna son premier réquisitoire dans l'affaire *Kornmann*, où figuraient Bergasse et Beaumarchais, et y établit sa réputation comme orateur et comme magistrat. Il avait déjà quitté la France, lorsque Louis XVI le désigna pour faire partie du ministère. Il revint; mais l'arrestation du roi à Varennes le réduisit à se réfugier dans ses terres en Normandie. Après le règne de la terreur, qui passa sans l'atteindre, d'Ambray fut nommé membre du conseil général de la Seine-Inférieure. L'empereur ne lui confia aucun autre poste, peut-être parce qu'il voyait en lui un agent des Bourbons, comme l'était M. de Barentin, son beau-père. A la restauration, il fut nommé chancelier de France, puis appelé au ministère de la justice et fait pair et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Lorsque l'évasion de Bonaparte de l'île d'Elbe fut connue, d'Ambray se chargea d'annoncer cet événement à la chambre des pairs, et passa en Angleterre. Dans le procès du maréchal Ney, il conduisit les débats d'une manière noble et généreuse. Il montra les mêmes sentiments dans l'affaire de la conspiration du 19 août 1820. D'Ambray est mort le 13 décembre 1829, dans sa terre de Montigny près de Dieppe, en manifestant la vivacité de ses principes religieux. Il était membre honoraire de l'académie des inscriptions.

DAMERY (Simon), peintre, né à Liége vers la fin du xvie siècle, se déroba secrètement de la maison paternelle dans un âge peu avancé, pour suivre l'inclination qu'il avait d'aller étudier les beaux modèles de l'Italie. Il se fixa ensuite à Milan, et y mourut de la peste l'an 1640. Il y a quelques *tableaux* de lui à Liége, qui prouvent qu'il mérite d'avoir une place entre les bons peintres. Il se distinguait surtout par les contours gracieux qu'il donnait à ses figures.

DAMERY (Walter), peintre né à Liége, l'an 1614, montra dès sa jeunesse une passion pour l'art où il a excellé. Ses devoirs d'écolier et ses livres étaient toujours ornés de figures. L'envie de se perfectionner dans son art l'engagea à parcourir une partie de l'Europe. Arrivé en Italie il travailla plusieurs années sous les yeux de Pierre Bérétin de Cortone, et ne tarda pas à saisir la manière et le goût de ce peintre célèbre. Damery s'étant embarqué pour retourner dans son pays, fut pris par des corsaires algériens. Il trouva moyen de se délivrer de l'escla-

vage au bout de quelque temps, et se rendit à Paris, où il se fit connaître par l'*Enlèvement du prophète Elie dans un char de feu*, peint dans le dôme des carmes déchaussés. L'auteur du *Dictionnaire des artistes*, et M. Descamps dans ses *Vies des peintres*, attribuent mal à propos ce tableau à Bertholet. Damery, de retour dans sa patrie, y soutint sa réputation par des tableaux qui font l'ornement de plusieurs églises de Liége. Une manière aisée, tendre et gracieuse caractérise son pinceau.

DAMHOUDER (Josse de), jurisconsulte, né à Bruges en 1507, s'éleva par son mérite aux premières charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les règnes de Charles V et de Philippe II. Il composa divers *ouvrages* relatifs à sa profession, et quelques-uns *de piété*, et mourut à Amiens en 1581, à 74 ans.

DAMIEN (Pierre). *Voy.* Pierre Damien.

DAMIEN (L. P.), dominicain de Bergame, a effacé tous les artistes dans l'art de faire des ouvrages en bois, de pièces de rapport, qui, par leur différent assemblage, représentaient des figures avec autant de vérité, que si elles avaient été faites au pinceau. Ce sont des mosaïques en bois. On cite parmi ses ouvrages les bancs du chœur des dominicains de sa patrie.

DAMIENS (Robert-François) naquit en 1714, à Tieulloy dans le diocèse d'Arras. Son enfance annonça ce qu'il serait un jour. Ses méchancetés et ses espiégleries le firent surnommer *Robert le Diable* dans son pays. Il s'engagea deux fois, et se trouva au siége de Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au collége des Jésuites de Paris. Il en sortit en 1738 pour se marier. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, il finit par un vol de 240 louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Le monstre rôda pendant environ cinq mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, déclamant d'une manière extravagante en faveur du parti jansénien, que Louis XV avait pris la résolution de mettre à la raison, et tenait partout les propos d'un énergumène de Saint-Médard. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disait : « Si je reviens en » France..... Oui j'y reviendrai, j'y mourrai, et le » plus grand de la terre mourra aussi, et vous en» tendrez parler de moi. » C'était dans le mois d'août 1756 qu'il débitait ces extravagances. Ce scélérat retourna à Paris, et y arriva le 31 du même mois. Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant deux ou trois jours. Il méditait alors l'horrible attentat qu'il exécuta le 5 janvier, vers les 5 heures 3 quarts du soir. Ce paricide frappa Louis XV d'un coup de couteau au côté droit, comme ce monarque, environné des seigneurs de sa cour, montait en carrosse pour se rendre à Trianon. L'assassin fut arrêté sur-le-champ, et après avoir subi quelques interrogatoires à Versailles, il fut transféré à Paris. Après lui avoir fait subir inutilement les questions les plus terribles, il fut condamné à mourir du même supplice que les infâmes assassins de Henri IV, et fut tiré à quatre chevaux le 28 mars de la même année. Damiens était d'une taille assez grande, le visage un peu allongé, le regard hardi et perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avait contracté une espèce de tic, par l'habitude où il était de parler seul. Il était rempli de vanité, désireux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur quoique taciturne, obstiné à suivre tout ce qu'il projetait, hardi pour le mettre à exécution, effronté, menteur, tour-à-tour dévot et scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant. Ceux qui désirent de plus grands détails sur cet attentat et le caractère du monstre qui l'a commis, peuvent consulter les *pièces originales* et les *procédures* faites à son occasion, tant en la prévôté de l'hôtel, qu'en la cour du parlement. M. Le Breton, greffier criminel de cette compagnie, les a recueillies et publiées en 1757, in-4 et in-12, 4 vol., à Paris, chez Simon, avec une *table des matières* très-détaillée. Cette collection curieuse est enrichie d'un précis de la *Vie* de l'infâme assassin. L'éditeur a rassemblé généralement et avec la plus scrupuleuse exactitude, tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. Il offre aux personnes qui douteront de l'authenticité de ces *pièces*, de leur en faire toucher la vérification. La nouvelle édition qu'on a faite de ce procès ne mérite aucune confiance; elle ne paraît avoir été imaginée que pour faire oublier certains détails contenus dans la première et qui pouvaient devenir inquiétants pour quelques personnes. (*Voy.* aussi la *Vie privée de Louis XV*, 3ᵉ vol., p. 110 et suiv., où l'on trouve un long détail sur ce régicide.)

* DAMILAVILLE (Etienne-Noël), né en 1721, d'abord garde-du-corps, puis premier commis au bureau des vingtièmes, avait le contre-seing du contrôleur-général des finances, et s'en servait pour faire parvenir, franc de port, à Voltaire, les paquets, pièces et lettres qui lui étaient adressés, et pour faire circuler ses pamphlets et ses réponses. Ses relations avec divers philosophes lui persuadèrent qu'il l'était lui-même; mais il ne savait que répéter ce qu'il entendait dire, en y ajoutant un degré d'impiété; il était triste et lourd, sans étude, sans grâce ni agrément dans l'esprit, et totalement dépourvu de cet usage du monde qui peut faire trouver aimable un homme médiocre. Grimm remarque, qu'entouré dans sa dernière maladie de ce que les lettres comptaient de personnages les plus illustres, il n'a été regretté de personne. Il fournit à l'Encyclopédie, l'article *Vingtième*, où à propos d'impôts et de population, il attaque violemment toutes les religions, mais surtout le christianisme; il le donna sous le nom de Boulanger. On lui attribue encore divers ouvrages mais qui ne sont pas de lui; si l'on en excepte l'*Honnêteté théologique*, grossière satire contre Coger et l'abbé Riballier, en faveur de Marmontel. On n'est pas trop d'accord sur les derniers moments de Damilaville. Suivant les uns, instruit par son médecin que sa fin approchait, il fit venir un tapissier avec lequel il traita de ses meubles, et s'en fit remettre le prix; puis invita ses amis à un grand dîner, à la fin duquel il but un verre de vin de Champagne, et expira. Selon d'autres, et l'autorité dont ils s'appuient est la correspondance de Voltaire et de d'Alembert, sa *philosophie* l'aban-

donna et il fut confessé et reçut l'extrême onction. Damilaville mourut le 13 décembre 1768, à l'âge de 47 ans.

DAMIS, Assyrien, vivait dans le premier siècle, et était ami d'Apollonius de Thyane; il écrivit même un livre de ses *discours* et de ses prétendues *prophéties*. Philostrate en fait mention dans la *Vie d'Apollonius*, et Suidas en parle après lui : Eusèbe le cite aussi en écrivant contre Hiéroclès (*voy* APOLLONIUS et PHILOSTRATE). — Il ne faut pas le confondre avec un certain philosophe, nommé aussi DAMIS.

DAMMARTIN (Antoine de CHABANES, comte de), capitaine sous Charles VII, également plein d'honneur et de courage, refusa au dauphin d'assassiner quelqu'un qui lui avait déplu. Ce prince étant devenu roi, fit renfermer Dammartin à la Bastille; mais il s'en sauva un an après, entra dans la ligue du *Bien public*, et mourut en 1488, à 77 ans.

DAMMARTIN. *Voy.* VERGI (Antoine de).

DAMNORIX, ou DUMNORIX, illustre Gaulois, homme hardi et entreprenant, acquit de grands biens dans les fermes des Gaules pour la république romaine. Les Helvétiens n'ayant pu obtenir de Jules-César le passage qu'ils lui demandaient par la province romaine, eurent recours à Damnorix, qui le leur procura par les terres des Séquanais : action dont les Romains lui eussent fait un crime d'état, si Divitiac son frère, qui avait grand pouvoir sur l'esprit de César, n'eût intercédé pour lui. Damnorix voulait joindre la puissance aux richesses. Il aspira à la souveraineté de son pays; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son dessein. César en ayant été informé, l'appela dans la Grande-Bretagne. Damnorix tenta d'avoir un congé; mais voyant qu'il ne pouvait l'obtenir, il prit son temps; et lorsque la plupart des troupes furent embarquées, il se retira avec la cavalerie gauloise. César regarda cette désertion comme une affaire très-importante. Il le fit suivre par la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener ou de le tuer, s'il faisait la moindre résistance. Il voulut se défendre, criant toujours « qu'il était né libre, et que sa patrie n'é» tait pas sujette aux Romains; » mais il fut accablé par le nombre, et percé de plusieurs coups, vers l'an 59 avant J.-C.

DAMO, fille du philosophe Pythagore, vivait l'an 500 avant J.-C. Son père lui confia tous les prétendus secrets de sa philosophie, et même ses écrits en mourant, avec défense de jamais les publier. Elle observa si inviolablement cet ordre, que se trouvant dépourvue des biens de la fortune, et pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence et la dernière volonté de son père à tous les biens du monde. Elle garda, dit-on, sa virginité toute sa vie par ordre de Pythagore, et prit sous sa conduite un grand nombre de filles qui firent comme elle profession du célibat. Voilà donc les philosophes condamnés par un de leurs plus vieux fondateurs. Du reste, l'histoire de Damo est tout au moins aussi douteuse que celle de Pythagore. (*Voy.* ce nom).

DAMOCLÈS, célèbre flatteur de Denys le Tyran, affectait de vanter dans toutes les occasions, ses richesses, sa magnificence, et surtout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, qui ne tenait au plancher qu'avec un crin de cheval. Il sentit ce que c'était que la félicité d'un tyran, et demanda qu'on le laissât aller jouir de la médiocrité de son premier état. C'est à ce trait d'histoire qu'Horace fait allusion dans une de ses plus belles odes :

Districtus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent. . . . . . . . .

DAMOCRITE, historien grec, est auteur de deux ouvrages; le premier, *De l'art de ranger une armée en bataille*; le second, *Des Juifs*, où il rapporte qu'ils adoraient la tête d'un âne, et qu'ils prenaient tous les ans un pèlerin qu'ils sacrifiaient. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

** DAMOISEAU (Marie-Charles-Théodore, baron), astronome, naquit en 1768 à Besançon, où son père était commandant du génie. Il entra en 1785 sous-lieutenant dans le régiment de la Fère artillerie, suivit en 1792 ses camarades dans l'émigration, et après avoir fait quelques campagnes dans l'armée du prince de Condé, passa successivement au service de la Sardaigne et du Portugal. Major de l'artillerie de la marine Portugaise il fut chargé de rédiger les *Ephémérides nautiques* et s'acquitta de cette tâche de manière à mériter les éloges de Lalande avec lequel il ne tarda pas d'entrer en correspondance. Attaché dès lors à l'observatoire de Lisbonne, associé de l'académie des sciences de Portugal, et membre de la société maritime, tous ces avantages ne l'empêchaient pas de regretter la France. Le général Junot (*voy.* ce nom) lui facilita les moyens d'y rentrer en conservant le grade qu'il avait acquis par ses services à l'étranger. Employé quelque temps à l'armée d'Espagne, il fut ensuite nommé sous-directeur d'artillerie et enfin appelé à Paris comme membre du comité d'artillerie. Il ne tarda pas d'être attaché comme astronome au bureau des longitudes; plus tard il fut nommé membre de l'académie des sciences; et il mourut à Issy près de Paris le 10 août 1846, directeur de l'observatoire militaire. Indépendamment de différents *Mémoires* dans les *recueils* des académies de Turin, de Lisbonne et de Paris, on a de lui : *Tables de la lune, formées par la seule théorie de l'attraction*, Paris, 1828, in-fol. *Tables écliptiques des satellites de Jupiter*, ib., 1836, in-4.

DAMON, philosophe pythagoricien, donna un rare exemple d'amitié à Pythias qui s'était rendu caution pour lui auprès de Denys. Le tyran, qui avait résolu sa mort, lui permit de faire un voyage dans sa patrie pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps. Pythias se mit à sa place sous la puissance du tyran. Damon revint précisément à la même heure que Denys lui avait marquée. Le tyran, touché de la fidélité de ces deux amis, pardonna à Damon, et les pria l'un et l'autre de lui donner leur amitié. Ce philosophe vivait vers l'an 400 avant Jésus-Christ.

**DAMON**, poëte, musicien, précepteur de Périclès, était un sophiste habile, c'est-à-dire qu'il accompagnait l'étude de l'éloquence de celle de la philosophie. Il possédait la musique et avait cultivé surtout cette partie qui traite de l'usage qu'on doit faire du rhythme ou de la cadence. Il crut faire voir que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance, qu'ils acquéraient avec les qualités morales, pouvaient former dans la jeunesse, et même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existaient point auparavant, ou qui n'étaient point développées : système qui eût pu être vrai, si l'auteur l'eut borné à des situations et des mouvements passagers. Ce musicien était un homme intrigant et ambitieux; il se lia avec Périclès, et conspira contre la liberté des Athéniens; mais il fut découvert et banni comme favorisant la tyrannie, vers l'an 430 avant J.-C.

**DAMPIER** ou **DAMPIERRE** (Jean), né à Blois, après s'être rendu célèbre parmi les avocats du grand-conseil, se fit cordelier, et devint directeur d'un couvent de religieuses à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *poésies latines*, écrites dans le goût de celles de Catulle. Elles ont été recueillies dans le tome 1er des *Deliciæ poetarum gallorum*.

**DAMPIER** (Guillaume), né en 1652, dans le comté de Sommerset, fut le plus fameux marin de son siècle. En 1680, il traversa par terre l'isthme Darien ou de Panama, s'empara d'un vaisseau espagnol, s'embarqua et rentra dans la mer du Nord, sans remarquer qu'il eût passé par le détroit de Magellan. Après avoir visité les terres australes en 1684, et parcouru les mers d'Asie, il revint en Angleterre en 1688. Il entreprit un nouveau voyage autour du monde en 1699, et revit sa patrie en 1701. Il en fit un troisième en 1704, et un quatrième en 1709, et en revint le 1er octobre 1711. Il publia en 1699 le *Recueil de ses voyages autour du monde, depuis* 1673 *jusqu'en* 1691, 3 vol. in-8; ils ont été réimprimés en 1729, 4 vol. in-8, traduits en français, et imprimés à Amsterdam, 1701 à 1712, et à Rouen en 1715, 1723 et 1739, en 5 vol. in-12. Ils contiennent des observations utiles à la navigation, et des remarques nécessaires pour la géographie; mais aussi beaucoup de rapports absurdes, qui décèlent un observateur superficiel et dominé par l'imagination.

* **DAMPIERRE** (Auguste-Henri-Marie Picot, marquis de), général, né à Paris le 19 août 1756, d'une famille distinguée, était officier aux gardes françaises. Il chercha inutilement à être employé dans la guerre d'Amérique et au siége de Gibraltar, et passa ensuite à Berlin, où il étudia les évolutions militaires et la tactique de Frédéric le Grand. A son retour de Prusse, il affecta de porter une longue queue; ce qui fit dire un jour à Louis XVI, parlant à M. de Biron : *Voyez ce fou avec ses manières prussiennes.* Ce mot détermina Dampierre à donner sa démission, et il se retira dans ses terres jusqu'à l'époque de nos troubles politiques. Il devint alors aide-de-camp du maréchal Rochambeau, ensuite colonel du 5e régiment de dragons, avec lequel il entra en campagne au mois d'avril 1792. Sa bravoure lui mérita bientôt le commandement d'une division. Il se signala particulièrement à la bataille de Jemmapes et à celle de Nerwinde. Il commandait au Quesnoy au moment de la défection de Dumouriez, et obtint, des commissaires de la convention, le commandement en chef de cette armée. Le 1er mai, il attaqua les troupes alliées à Quievrain, et y fut battu. Il défendit ensuite le camp de Famars avec quelque succès; mais ayant eu la cuisse emportée par un boulet de canon, il mourut le 8 mai 1793. C'était un excellent chef de corps; mais il était peu propre au commandement d'une armée. Sa trop grande vivacité lui fit commettre des fautes. — Son fils, qui avait été son aide-de-camp, obtint le grade d'adjudant-général, et fut employé dans l'expédition de Saint-Domingue, où il est mort en 1802.

* **DAMPIERRE** (Antoine Esmonin, marquis de), né à Beaune en 1743, entra dans la magistrature, et devint conseiller, puis président à mortier au parlement de Bourgogne. A la réorganisation de l'ordre judiciaire, il fut nommé président de chambre à la cour de Dijon, et mourut le 12 septembre 1824. Il a publié deux écrits fort estimés : *Vérité divine pour le cœur et l'esprit*, Lausanne, 1823, 2 vol. in-8; *Histoire de la révolution tirée des saintes Ecritures*, Dijon, 1824, in-8. — Un marquis de Dampierre, de la même famille, habitait une campagne près de Varennes, lorsque Louis XVI y fut arrêté; il courut au secours du roi; mais au moment où il approchait de sa voiture, il tomba percé de plusieurs balles.

* **DAMPMARTIN** (Anne-Henri, vicomte de), maréchal de camp, né en 1755 à Uzès, était parvenu au grade de colonel des dragons de Lorraine, lorsque la révolution le força de fuir sa patrie. Il rejoignit l'armée des princes à Trèves, et fit la campagne de 1792, dans la compagnie à cheval des gentilshommes du Languedoc. Après le licenciement, il trouva un asile à Bruxelles, d'où il fut obligé de s'éloigner à l'approche de l'armée de Dumouriez. Réfugié d'abord en Hollande, il s'établit ensuite à Hambourg, où il travailla quelque temps à la *Gazette française* et au *Journal de littérature*. De Hambourg, il se rendit à Berlin, où la comtesse de Lichtenau le chargea de l'éducation de ses fils. En 1801, il rentra en France, fut nommé conseiller de préfecture à Nîmes, puis étant venu se fixer à Paris, il devint successivement censeur impérial, conseiller au conseil des prises, et député au corps-législatif. Redevenu censeur royal, en 1814, il fut appelé à faire partie de la commission de censure des journaux, puis nommé bibliothécaire du dépôt de la guerre, et mourut à Paris le 12 juillet 1825, à l'âge de 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, entr'autres : *Idées sur quelques sujets militaires*, Paris, 1785, Avignon, 1788, in-8 : *Histoire de la rivalité de Carthage et de Rome, à laquelle on a joint la mort de Caton*, tragédie trad. d'Addison, Strasbourg, 1789, 2 vol. in-8; la *France sous ses rois*, ou *Essais historiques sur les causes qui ont préparé et consommé la chute des trois premières dynasties*, 1810, 5 vol. in-8; *Quelques traits de la vie privée de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse*,

Paris, 1811, in-8; de l'*Education et du choix des instituteurs*, 1816, in-8; *Mémoires sur les divers événements de la révolution et de l'émigration*, 1825, 2 vol. in-8.

DAMVILLE. *Voy.* MONTMORENCI (Charles).

DAN, le cinquième fils de Jacob, et le premier de Bala, servante de Rachel, fut chef de la tribu qui porte son nom, et mourut âgé de 127 ans.

* DAN (Pierre), supérieur du couvent des Mathurins de Fontainebleau, fut envoyé en Barbarie pour y travailler à la rédemption des captifs, s'embarqua à Marseille en 1634; revint l'année suivante ramenant 42 esclaves et mourut en 1649. On a de lui : une *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, Paris, 1637, in-4, réimprimée sous ce titre : *Histoire des royaumes et des villes d'Alger, de Tunis, de Salé et de Tripoli, augmentée de plusieurs pièces*, Paris, 1649, in-fol. : *Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau, contenant son antiquité, les singularités qui s'y voient, etc.*, Paris, 1642, in-fol. fig.

* DANAÉ, fille d'Acrise, roi d'Argos, fut enfermée par ordre de son père dans une tour d'airain, parce que l'oracle lui avait prédit qu'il serait tué par l'enfant qui naitrait de sa fille. Jupiter, devenu amoureux de Danaé, descendit dans sa prison sous la forme d'une pluie d'or. La belle captive se rendit à ses désirs, et de ce commerce naquit le célèbre Persée. Cette fable est peut-être fondée en partie sur une histoire véritable. Proétus, frère d'Acrise, touché des charmes de sa nièce, se fit, dit-on, ouvrir les portes de la tour à force d'argent. Le reste de cette relation mythologique parait être pris dans l'Ecriture sainte (*Voy.* ACRISE).

DANAIDES, filles de Danaüs, roi d'Argos, étaient au nombre de cinquante. Elles furent mariées à autant de leurs cousins germains, fils d'Egyptus. A la persuasion de leur père, elles tuèrent inhumainement tous leurs maris la première nuit de leurs noces, à l'exception d'Hypermnestre, qui sauva le sien. Ses sœurs furent condamnées dans les enfers à verser continuellement de l'eau dans des tonneaux percés. Horace a célébré cette histoire dans une de ses plus belles odes, l. 3, od. 11. *Mercuri, nam te docilis magistro*, etc.

* DANAUS, roi d'Argos, fils de Bélus, père des Danaïdes, s'empara du royaume d'Argos, vers l'an 1475 avant J.-C. L'oracle lui ayant annoncé qu'il serait détrôné par un de ses gendres, il donna l'ordre barbare dont il est parlé dans l'article précédent. Lyncée, mari d'Hypermnestre, le chassa de son trône, et y monta à sa place.

* DANCEL (Jean-Charles-Richard), évêque de Bayeux, né en 1761, à Cherbourg, vint à Paris et entra dans la communauté dite des robertins, où ses succès le firent nommer maître de conférences. Admis en Sorbonne comme *socius*, il fit sa licence de 1786 à 1788, et obtint peu après, à la suite d'un concours, une chaire de philosophie au collége d'Harcourt. La constitution civile du clergé ayant été décrétée, il pensa d'abord qu'on pouvait prêter le serment, et soutint ce sentiment dans un écrit intitulé : *Apologie du serment civique*, 1790, in-8. Mais bientôt, éclairé par les discussions et surtout par les mandements des évêques, effrayé d'ailleurs des éloges qui lui furent donnés par un parti qui lui était suspect surtout en matière de foi, il se déclara contre le serment que du reste il n'avait pas prêté. Cette prompte réparation qui avait même devancé les brefs de Pie VI, était d'autant plus honorable qu'elle l'exposait à des haines implacables. En 1792, il se rendit en Angleterre, où il resta jusqu'au concordat de 1801. Durant le séjour qu'il fit dans ce pays, il fut attaché comme professeur de mathématiques au collége de Saint-Edmond, fondé en 1775, dans le district de Londres, pour remplacer les colléges anglais qui existaient en France, et que la révolution avait détruits. En 1802, le nouvel évêque de Coutances se hâta de l'admettre dans son chapitre, lui donna peu après des lettres de grand-vicaire, et le nomma en 1805, à la cure de Valognes, une des plus importantes du diocèse. L'abbé Dancel en gouvernant cette paroisse, administrait, comme grand-vicaire et archidiacre, les arrondissements de Valognes et de Cherbourg. Il déploya dans l'exercice de ses fonctions les plus éminentes vertus, et poussa la charité jusqu'à se dépouiller de son patrimoine pour secourir les pauvres et pour restaurer son église. Avant qu'on eût pu fonder un séminaire à Coutances, il avait réuni plusieurs élèves qui logeaient dans son presbytère. Sur la recommandation de l'évêque de Coutances il fut promu au siége de Bayeux, et sacré par Mgr. d'Hermopolis le 28 octobre 1827, dans l'église de la Sorbonne. Sa conduite pendant son épiscopat justifia complétement l'idée qu'avaient conçue de lui les deux vénérables prélats : doué d'une sagesse et d'une piété qui n'était égalée que par son zèle et sa vigilance, il soutint les séminaires, rétablit les conférences ecclésiastiques, présida aux retraites pastorales, et annonça lui-même la parole de Dieu aux fidèles. Sa pieuse activité épuisa ses forces; des attaques successives suivies d'un dépérissement rapide, lui annoncèrent l'approche de sa fin. Calme et résigné, il demandait au ciel, comme une grâce, l'accroissement de ses souffrances. L'évêque de Coutances qu'il avait appelé, l'assista dans ses derniers moments. Il mourut le 20 avril 1836, après avoir reçu les derniers sacrements avec une foi vive et une humilité profonde. Outre la science propre de son état, ce prélat possédait des connaissances étendues en histoire, en mathématiques et en astronomie, et il était doué d'une facilité remarquable pour l'étude des langues.

DANCHET (Antoine), né à Riom en 1671, fit, n'étant encore qu'en rhétorique au collége de Louis le grand, une *pièce de vers latins* sur la prise de Nice et de Mons qu'on jugea digne de voir le jour. Après avoir occupé pendant quelque temps la chaire de rhétorique de Chartres, il eut une place à la bibliothèque du roi, à l'académie des inscriptions et à l'académie française, et il justifia ces différents choix par plusieurs pièces de poésie, et surtout par des *drames lyriques*, entre autres par *Hésione* que La Harpe met au-dessus de tous ceux de Campistron et de Fontenelle. Il mourut à Paris en 1748. Il se fit aimer autant par son caractère, qu'estimer par

son esprit. Il ne se permit jamais un seul vers satirique, quoique poète, et poète outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satire sanglante, il fit en réponse une *épigramme* très-piquante, l'envoya à son ennemi, en lui déclarant que personne ne la verrait, et qu'il voulait seulement lui montrer combien il était facile d'employer les armes de la satire. Les *Œuvres* de Danchet ont été recueillies à Paris en 1751, 4 vol. in-12. Cette édition, faite avec soin, offre plusieurs pièces estimables. Ses *tragédies* en général n'ont pas un grand mérite, et sans ses *opéras* ce poète serait moins connu. On a encore de Danchet quelques *pièces fugitives*, des *odes*, des *cantates*, des *épîtres*, dont la versification est assez douce, mais un peu faible. Gresset, successeur de Danchet à l'académie, en a fait un éloge qui renferme des leçons bien utiles et bien nécessaires à tous les poètes. « Un mérite dont il faut lui tenir » compte, c'est de n'avoir jamais déshonoré l'usage » de son esprit par aucun abus de la poésie; caractère si rare dans l'art dangereux qu'il cultivait, » et où le talent ne doit pas être plus estimable par » les choses mêmes qu'il produit, que par celles » qu'il a le courage de se refuser. Instruit dès sa » jeunesse, et convaincu toute sa vie, que la poésie » ne doit être que l'interprète de la vérité et de » l'honneur, la langue de la sagesse et de l'amitié, » et le charme de la société, il ne partagea ni le » délire, ni l'ignominie de ceux qui la profanent. » Au-dessus de cette lâche envie, qui est toujours » une preuve humiliante d'infériorité; ennemi du » genre satirique, dont l'art est si facile et si bas; » ennemi de l'obscénité, dont le succès même est » si honteux; inaccessible à cette aveugle licence » qui ose attaquer le respect dû aux lois, au trône, » à la religion, audace dont tout le mérite est en » même temps si coupable et si digne de mépris; » incapable enfin de tout ce que doivent interdire » l'esprit sociable, la façon noble de penser, l'ordre, » la décence et le devoir, ses écrits portèrent toujours l'empreinte de son cœur. »

DANCOURT (Florent CARTON, sieur d'), naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661, le même jour que le grand dauphin. Le P. de la Rue, jésuite, sous lequel il fit ses études, voulut procurer à sa société ce jeune homme, dont la vivacité et la pénétration donnaient de belles espérances; mais la légèreté du disciple rendit inutiles tous les soins du maître. Dancourt aima mieux se livrer au barreau, qu'il abandonna bientôt pour le théâtre. Il fut non-seulement histrion habile, mais encore auteur applaudi. Ce que Regnard était à l'égard de Molière dans la haute comédie, dit un homme d'esprit, le comédien Dancourt l'était dans la farce. Dancourt s'est mis à son aise pour débiter force quolibets et polissonneries, en transportant presque toujours la scène parmi le bas peuple et au village. Il était cependant recherché de ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville; Louis XIV l'aimait. Lorsque ce prince devait assister à la comédie, Dancourt allait lui lire ses ouvrages dans son cabinet, où madame de Montespan seule était admise. Un jour, le poète s'étant trouvé mal, à cause du grand feu qu'il y avait, le roi ouvrit lui-même une fenêtre pour lui faire prendre l'air. Dans une autre circonstance, Dancourt étant sur le point de tomber sur un escalier qu'il ne voyait pas, le même monarque le retint par le bras, en lui disant: *Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber*. Les dernières années de Dancourt furent plus sages et plus retirées que celles de sa jeunesse. Il comprit l'inutilité et le danger du genre de littérature auquel il avait consacré ses jours, et quitta le théâtre en 1718, pour se retirer dans sa terre de Courcelle-le-Roi, en Berri, où il s'occupa uniquement de son salut (*Voy.* MOLIÈRE). Il y mourut en 1726, à 65 ans. Ses ouvrages ont été réimprimés en 1760, en 12 vol. in-12. On en a fait un choix en 1783, et l'on a publié ceux qui ont paru les meilleurs sous le titre de *Chefs-d'œuvre de Dancourt*, Paris, 4 vol. in-12, dont les pièces le plus renommées sont *le Chevalier à la mode*, et *les Bourgeoises à la mode*, qu'il fit conjointement avec Saint-Yon.

* DANCOURT (L.-H.), comédien de province, né vers 1725, mort à Paris, dans un hospice, le 29 juillet 1801, a composé trois *comédies* représentées au *théâtre des Italiens* de 1762 à 1766: *Les deux amis*, *le Mariage par capitulation* et *Esope à Cythère*, et un grand nombre d'autres jouées en province. Il est aussi l'auteur d'une réponse à la fameuse *lettre de Rousseau sur les spectacles*, sous ce titre: *L. H. Dancourt, arlequin de Berlin, à J.-J. Rousseau, citoyen de Genève*: cette réponse est supérieure à l'*Apologie du théâtre* de Marmontel par sa logique serrée et les raisonnements. On lui attribue encore: *Lettre de l'Arlequin de Berlin à Fréron sur la retraite de M. Gresset*, 1760, in-8.

DANDINI (Jérôme), jésuite, né à Césène dans la Romagne en 1554, enseigna avec distinction la philosophie à Paris, et fut envoyé par le pape Clément VIII, en 1596, au mont Liban, en qualité de nonce, chez les maronites, pour découvrir leur véritable croyance. Richard Simon a traduit de l'italien en français la *relation* de son voyage, Paris, 1685, in-12, avec des remarques qui en augmentent le prix. Il relève très-souvent les erreurs du texte. Ce jésuite mourut à Forli en 1634, à 80 ans. On a encore de lui: un *Commentaire* sur les trois livres d'Aristote *de Anima*. *Ethica sacra*, Césène, 1651, assez peu connu, quoique le même Richard Simon l'ait loué.

DANDINI (Hercule-François), comte, et professeur en droit à Padoue, né à Ancône en 1695, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont: *De forensi scribendi ratione*; *De Servitutibus prædiorum interpretationes per epistolas, etc.* Il mourut à Padoue en 1747, avec la réputation d'homme savant.

DANDOLO (Henri), doge de Venise, d'une famille illustre, né vers le commencement du XIe siècle, gouvernait depuis 9 ans cette république, avec autant de gloire que de prudence, lorsque les princes croisés lui envoyèrent des députés en 1202. Il accorda non-seulement les vaisseaux qu'ils demandaient pour passer en Syrie, mais il ajouta encore 50 galères bien armées, pour combattre par mer, en même temps que les Français agiraient sur terre. Ce doge, aussi grand capitaine qu'habile po-

litique, fit plus encore : malgré son extrême vieillesse, il se mit à la tête de la flotte vénitienne, signala son courage à la prise de Constantinople en 1203, refusa le trône impérial de cette ville, et, de concert avec les Français, fit nommer à sa place le comte Baudouin. Il mourut en 1205 à Constantinople, où il tenait le premier rang après l'empereur.

* DANDOLO (le comte Vincent), célèbre chimiste, né à Venise, le 26 octobre 1758, d'une autre famille que le précédent, sut s'élever par son mérite et ses talents. Après avoir terminé ses études à Padoue, avec un succès brillant, il revint à Venise où il établit une pharmacie qui devint célèbre dans toute l'Italie. Partisan de la chimie pneumatique qui venait de naître en France, il la fit connaître aux Italiens par ses traductions des ouvrages de Lavoisier, de Guiton-Morveau, de Fourcroy et de Berthollet, en 1797. Les événements l'arrachèrent à ses travaux. Nommé président de l'administration provisoire, il fut député près de Bonaparte, qui ne tarda pas à entrer sur le territoire vénitien. On sait qu'il promettait à ceux qui l'appelaient, de maintenir leur nouvelle république, et que bientôt il se joua de cette promesse en cédant Venise à l'Autriche. Obligé de s'expatrier, Dandolo vint à Milan, où il fut nommé membre du grand conseil. Après l'envahissement de l'Italie par les Austro-Russes, en 1799, il se rendit en France, et y publia : *Les hommes nouveaux*, ouvrage politique qui fut bientôt oublié. La victoire de Marengo lui permit, en 1800, de retourner à Milan, où il devint membre du collége des *Dotti*, et provéditeur-général, en Dalmatie. Quelques contestations qu'il eut avec les généraux français l'ayant fait rappeler, il obtint en dédommagement une place au sénat, avec le titre de comte. A la restauration il se fixa dans ses propriétés sur le territoire de Varèse, et y mourut d'une attaque d'apoplexie, le 13 décembre 1819. On lui doit un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue : *Del governo delle pecore*, Milan, 1804, in-8; *Il buon governo de' bachi da seta* (les vers à soie), 1806, in-8, trad. par Ph. Fontaneille, 3e éd. 1839, in-8; *Discorsi sulla pastorigio* (l'art du berger), 1806, in-8; *Enologia, ou l'Art de faire les vins*, 1812, 4 vol. in-8, 1820, 3 vol. *Storia de' bachi da seta, governati co' nuovi metodi* 1819, *cause dell' avilimento delle Granaglie*, 1820, in-8.

* DANDRÉ ou D'ANDRÉ (le baron Joseph-Antoine-Balthasar), né en 1759, conseiller au parlement d'Aix, fut député à l'assemblée constituante, où il se fit une réputation par ses talents et dont il fut élu trois fois président. Après la session il fut désigné pour les fonctions de maire de Paris, concurremment avec Pétion, qui l'emporta. En 1792, accusé d'accaparement, il faillit d'être victime d'une émeute et s'enfuit à Londres, où il retrouva M. de Talleyrand, avec lequel il entretint dès-lors des relations suivies. Il se rendit en Allemagne en 1796, dans le but d'être plus à portée de seconder le mouvement qui se manifestait en faveur de l'autorité royale. Louis XVIII jeta les yeux sur lui pour établir une correspondance avec l'intérieur de la France, et il vint même dans ce but à Paris en 1797 avec les instructions de ce prince. Il tenta de se faire nommer député au conseil des cinq-cents, mais il ne put y réussir. Le 18 fructidor, l'obligea de retourner en Allemagne, où il continua d'agir dans les intérêts de la maison de Bourbon. Il s'établit en 1809 à Vienne, et fit dans les environs de cette ville l'acquisition d'un domaine dont il doubla les revenus en fort peu de temps par les améliorations qu'il introduisit dans la culture. Rentré en France, en 1814, il fut nommé directeur de la police. Au second retour du roi qu'il avait suivi à Gand, il fut fait intendant des domaines de la couronne, place qui convenait mieux à ses goûts. Il mourut le 16 juillet 1825. Dandré était vice-président de la société royale d'agriculture, où son éloge fut prononcé par son confrère M. Sylvestre.

DANDRÉ BARDON. *Voy.* BARDON.

DANDRIEU (Jean-François), célèbre musicien, mort à Paris, en 1740, à 56 ans, touchait parfaitement l'orgue et le clavecin. Il n'excellait pas moins dans la composition. On le compare, pour le goût et les talents, au célèbre Couperin. On a de lui 3 livres de *pièces de clavecin*, et un de *pièces d'orgue*, avec une *suite de noels* recherchés par les gens de goût; sa musique offre autant de variété que d'harmonie.

DANEAU (Lambert), *Danæus*, ministre calviniste, né à Beaugency, en 1530, disciple du fameux Anne du Bourg, enseigna la théologie à Leyde. Il mourut à Castres en 1596. On a de lui : des *Commentaires sur saint Matthieu et sur saint Marc*; une *Géographie poétique; Aphorismi politici et militares*, Leyde, 1638, in-12; et d'autres ouvrages qu'il serait inutile de citer (1).

DANEDI (Jean-Etienne), surnommé *Montalte*, peintre italien, né à Treviglio en 1608, fut élève de Marazoni de Milan, et devint bientôt supérieur à son maître. Les églises et les édifices publics de Milan possèdent la plus grande partie de ses ouvrages. Danedi mourut en 1689. — DANEDI (Joseph), frère du précédent, également appelé *Montalte*, fut aussi un peintre célèbre. Il fut élève du Guide, et se montra digne d'un tel maître dans plusieurs ouvrages qu'il fit pour différents édifices de Milan et de Turin. Il mourut la même année que son frère.

DANES (Pierre), né en 1497, parisien, disciple de Budé et de Jean Lascaris, fut précepteur et confesseur de François II, après avoir occupé 5 ans une place de professeur en langue grecque au collége royal. Envoyé au concile de Trente, il y prononça un fort beau discours en 1546. Ce fut dans le cours du concile qu'il fut fait évêque de Lavaur en 1557. Cet illustre prélat s'étant démis de son évêché en 1576, mourut à Paris en 1577, à 80 ans. Ses *Opuscules* ont été recueillis et imprimés en 1731, in-4, par les soins de Pierre-Hilaire Danes, de la même famille que l'évêque de Lavaur. L'éditeur a orné ce recueil de la *Vie* de son parent. L'abbé Lenglet du Fresnoi attribue à Pierre Danes deux *apologies pour Henri II*, imprimées en latin en 1542, in-4.

(1) Nous ne pouvons cependant omettre : *De Veneficiis aut sortilegis quos sorciarios vocant, dialogus*, Genève, 1573, in-8, réimprimé à Cologne, deux ans après, et devenu très-rare. Daneau traduisit lui-même cet ouvrage en français, Genève, 1577, in-8. C'est la plus curieuse de ses productions.

DANES (Jacques), né à Paris en 1601, un des plus pieux prélats de son temps, fut d'abord président à la chambre des comptes de Paris, et intendant de Languedoc. Après la mort de Madeleine de Thou son épouse, et du fils qu'il en avait eu, Danes embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'état ordinaire, et enfin évêque de Toulon l'an 1640. Sa science et sa vertu brillèrent alors avec éclat. Ferme et jaloux des intérêts de l'Eglise, il donna des preuves de son zèle à la célèbre assemblée de Mantes en 1641, sans cependant compromettre l'autorité épiscopale avec le respect dû aux volontés du prince. Se sentant infirme, il se démit l'an 1650 de son évêché et de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens qu'il avait hérités de ses pères, et acheva le reste de ses jours dans les exercices de l'austérité, de la prière et de la retraite. Il mourut le 5 juin 1662, à Paris sa patrie, en odeur de sainteté, dans sa 62e année, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Geneviève-des-Ardens, d'où il a été transféré en 1747 dans celle de la Madeleine.

DANES (Pierre-Louis), né à Cassel en Flandre l'an 1684, enseigna la philosophie avec distinction à Louvain, fut curé de Saint-Jacques à Anvers l'an 1714, puis passa à Ypres en 1717, où il fut chanoine gradué, président du séminaire épiscopal et pénitencier, emplois qu'il remplit avec tout le zèle qu'inspire la religion de Jésus-Christ. En 1732 il retourna à Louvain pour succéder à Daelman dans la chaire de théologie. Il mourut le 28 mai 1736. Nous avons de lui : *Institutiones doctrinæ christianæ*, Louvain, 1713, et 1768 C'est un abrégé de théologie estimé ; *Orationes et homiliæ*, Louvain, 1735 ; plusieurs *traités* de théologie ; entre autres, *De fide, spe et charitate*, Louvain, 1735, in-12, plein d'érudition, et l'un des meilleurs que l'on ait sur cette matière ; *Generalis temporum notio*, Ypres, 1726, in-12. Cet ouvrage a été augmenté par Martin Page, Louvain, 1741. M. Paquot en a donné une nouvelle édition avec des notes et des suppléments jusqu'à l'an 1772, qui rendent cet ouvrage très-intéressant, Louvain, 1773.

DANET (Pierre), né vers le milieu du XVIIe siècle, fut longtemps curé à Paris sa patrie, ensuite abbé de Saint-Nicolas de Verdun, et mourut en 1709. Il est célèbre par son *Dictionnaire latin et français*, et par un autre *Dictionnaire français et latin*, à l'usage du dauphin et des princes ses fils. Le latin est beaucoup plus exact et plus utile que le français, trop chargé de circonlocutions et de mauvaises phrases de Plaute ; mais ni l'un ni l'autre ne devraient guère être consultés, depuis que nous avons de meilleurs ouvrages dans le même genre. On a encore de lui : *Radices seu dictionarium linguæ latinæ*, Paris, 1677, in-4, rare et recherché ; *Dictionarium antiquitatum romanarum et græcarum*, à l'usage du dauphin, 1698, in-4, dont la traduction française a été publiée à Amsterdam, 1701, in-4. Danet fut du nombre des *interprètes dauphins*, choisis par le duc de Montausier. Il eut en partage *Phèdre*, qu'il donna avec une *interprétation* et des *notes* latines. Ce commentaire a moins de réputation que ses dictionnaires.

DANGEAU (Philippe DE COURCILLON, marquis de), naquit en 1638. Les agréments de son esprit et de sa figure l'avancèrent à la cour de Louis XIV, et son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'académie française et dans celle des Sciences. Il mourut à Paris en 1720, conseiller-d'état d'épée, chevalier des ordres du roi, grand-maître des ordres royaux et militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, et de Saint-Lazare de Jérusalem. A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit guère à la probité et à la vertu, il eut toujours une réputation nette et entière. Ses discours, ses manières, tout se sentait en lui d'une politesse qui était encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme officieux et bienfaisant. On a de lui des *mémoires* en manuscrit, dans lesquels on trouve plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées : mais il ne faut pas en général les croire aussi mal fondées qu'il a plu à Voltaire, qui cependant en a copié plusieurs, de le dire, décriant à son ordinaire les sources où il puisait. On a encore du marquis de Dangeau un petit ouvrage, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une manière intéressante *Louis XIV*, tel qu'il était au milieu de sa cour. Le duc de Saint-Simon, dans ces mémoires, ne rend pas assez de justice à Dangeau ; c'est peut-être une petite jalousie de métier ; peut-être aussi un peu d'humeur contre Louis XIV, que Dangeau peint ordinairement en beau, et que Saint-Simon travaille à rabaisser. Mme de Genlis a publié un *Abrégé des mémoires*, ou *Journal du marquis de Dangeau*, Paris, 1817, 4 vol. in-8 (*Voy.* LEMONTEY). Ces Mémoires n'eussent-ils d'autre mérite que de redresser les fausses opinions accréditées par Saint-Simon, et répétées avec affectation par les gens que trop de gloire importune et à qui surtout celle de Louis XIV est odieuse, la pensée de Mme de Genlis serait éminemment française, on lui devrait des éloges pour ce travail; mais ils renferment beaucoup de traits du plus grand intérêt. En nous faisant voir Louis XIV dans tous les moments de sa vie privée, et dans ceux où les rois se défient le moins des regards de leurs courtisans, en nous le montrant pour ainsi dire en *déshabillé*, ils nous font connaître l'homme encore plus que le monarque ; on le voit agir, on l'entend parler, on est admis dans sa familiarité, presqu'à sa confidence, ou du moins on peut juger par ses discours et ses actions journalières, des dispositions habituelles de ce cœur vraiment royal ; et l'on reste convaincu que non-seulement Louis XIV fut un très-grand roi, mais qu'il était encore le meilleur des hommes, le modèle des fils, des frères, des pères et des maîtres, et comme son aïeul, d'ineffaçable mémoire, le père de son peuple. Ce n'est donc pas un médiocre service rendu par Mme de Genlis d'avoir dissipé les ombres qu'on s'était efforcé de répandre sur une aussi belle vie.

DANGEAU (Louis COURCILLON de), membre de l'académie française, abbé de Fontaine-Daniel et de Clermont, et frère du précédent, naquit dans le calvinisme, à Paris, en 1643, fut converti par Bos-

suet et y mourut en 1723. Peu de gens de condition ont aimé les belles-lettres autant que lui, et se sont donné autant de mouvement pour en rendre l'étude facile et agréable. Il imagina plusieurs *nouvelles méthodes* pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les généalogies, les intérêts des princes, et la grammaire française. On lui doit quelques traités sur ces différentes parties : *Nouvelle méthode de géographie historique*, 1706, 1 vol. in-fol.; *Les Principes du blason*, en 14 planches, 1715, in-4; *Jeu historique des rois de France*, qui se joue comme le jeu de l'oie, avec un petit livre qui en explique la manière; *Réflexions sur la grammaire française*, Paris, 1717, in-8, et plusieurs autres brochures sur différentes parties de la grammaire, recueillies sous ce titre : *Idées nouvelles sur différentes matières de grammaire*, Paris, 1722, in-8; *De l'élection de l'empereur*, 1738, in-8. On lui doit encore le dernier des *quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, la providence, l'existence de Dieu et la religion* (*nouv. édit.*) Paris, 1768, in-12, dont les trois premiers sont de l'abbé de Choisy. La première édition de cet ouvrage parut anonyme en 1684. Ce livre est assez commun, mais ses autres productions sont plus rares, parce qu'il n'en faisait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuait à ses amis. L'abbé de Dangeau possédait presque toutes les langues, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, et les langues qui en dépendent.

DANHAVER ou DANHAWER (Jean-Conrad), théologien luthérien, né dans le Brisgaw en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629. Il eut plusieurs autres emplois dans la même ville, où il mourut en 1666, prédicateur de l'église cathédrale, et doyen du chapitre. Danhaver était dévoré par le zèle le plus amer. Il passa presque toute sa vie à écrire avec une espèce de fureur contre tous ceux qui n'étaient pas de la confession d'Augsbourg. Il s'opposa fortement à la réunion des luthériens et des calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; ceux qui ont fait le plus de bruit sont : *De Spiritûs Sancti processione*, in-4; *De Christi persona, officio et beneficiis*, in-8; *De voto Jephtæo*, in-8; *Præadamitæ*, in-8; *Collegium psycologicum circa Aristotelem* de Animâ, Strasbourg, 1630, in-8; *Idea boni interpretis et malitiosi calumniatoris*, 1670, in-8; *Idea boni disputatoris et malitiosi sophistæ*, in-8.

DANIEL, le 4e des grands prophètes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 602 avant J.-C. Nabuchodonosor l'ayant choisi pour être du nombre des jeunes gens qu'il destinait à son service, le fit élever à sa cour, et changea son nom en celui de Balthasar. Ses progrès dans les sciences et dans la langue des Chaldéens, furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de Nabuchodonosor. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et le déclara chef de tous les mages : ce fut en reconnaissance de l'explication du songe de la statue mystique, qui signifiait la durée des quatre grandes monarchies des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre le Grand, et de ses successeurs. Quelque temps après, Nabuchodonosor, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. Daniel refusa à la créature des hommages qu'il ne devait qu'au Créateur. Ses compagnons ayant refusé comme lui furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés sans avoir rien souffert. Daniel ne signala pas moins son talent pour la connaissance de l'avenir, sous le règne de Balthasar. Il expliqua à ce prince des paroles tracées sur la muraille de la salle de son festin par une main inconnue : paroles qui renfermaient l'arrêt de condamnation du roi sacrilége. Après la mort de Balthasar, Darius le Mède le fit son principal ministre. Sa faveur et son mérite excitèrent la jalousie des grands de la cour. On lui tendit des piéges; il refusa les honneurs divins à Darius, et fut condamné à la fosse aux lions. Dieu le préserva miraculeusement, et ses accusateurs furent punis comme ils le méritaient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir découvert la supercherie des prêtres de l'idole de Bel, et confondu les adorateurs du dragon qu'on adorait à Babylone, et en fut délivré par un second miracle. Le saint prophète mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du règne de Cyrus, après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, et pour le rétablissement du temple et de la ville de Jérusalem. Des 14 chapitres dont sa prophétie est composée, les douze premiers sont écrits partie en hébreu et partie en chaldéen; les deux derniers, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel et du dragon, ne se trouvent plus qu'en grec. Daniel parle hébreu, lorsqu'il récite simplement, mais il rapporte en chaldéen les entretiens qu'il a eus en cette langue avec les mages, avec les rois Nabuchodonosor, Balthasar et Darius le Mède. Il cite, dans la même langue, l'édit que Nabuchodonosor fit publier, après que Daniel lui eut expliqué le songe que ce prince avait eu, et dans lequel il avait vu une grande statue de différents métaux; ce qui montre l'exactitude extrême de ce prophète à rendre jusqu'aux propres paroles des personnages qu'il introduit. Dans le chap 3, le v. 24 et les suivants, jusqu'au 91e, qui contiennent le cantique des trois enfants dans la fournaise, ne subsistent plus qu'en grec, non plus que les chapitres 13 et 14, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel et du dragon. Tout ce qui est écrit en hébreu ou en chaldéen dans ce prophète, a été généralement reconnu pour canonique, soit par les juifs, soit par les chrétiens; mais ce qui ne subsiste plus qu'en grec, a souffert de grandes contradictions et n'a été unanimement reçu comme canonique, même par les orthodoxes, que depuis la décision du concile de Trente. Les protestants ont persisté à le rejeter. Du temps de saint Jérôme, les juifs eux-mêmes étaient partagés à cet égard; ce Père nous l'apprend dans sa préface sur Darius, et dans ses remarques sur le chapitre 13. Les uns recevaient toute l'histoire de Susanne, d'autres la rejetaient, plusieurs n'en admettaient qu'une partie. Josèphe l'historien n'a rien dit de

l'histoire de Susanne, ni de celle de Bel; Joseph Ben-Gorion rapporte ce qui regarde Bel et le dragon, et ne dit rien de l'histoire de Susanne. Plus d'un siècle avant saint Jérôme, vers l'an 240, Jules l'Africain avait écrit à Origène, et lui avait exposé toutes les objections que l'on faisait contre cette partie du livre de Daniel; Origène en soutint l'authenticité, et répondit à toutes les objections : ce sont encore les mêmes que les protestants renouvellent aujourd'hui. Les juifs ne mettent pas Daniel au nombre des prophètes, quoiqu'ils reconnaissent son livre pour canonique. Mais Jésus-Christ lui ayant donné cette qualité, si bien réalisée d'ailleurs par ses écrits, on ne peut la lui ôter sans témérité. Son ouvrage contient une multitude de prophéties, évidemment accomplies. Elles sont si claires, que les ennemis de la foi n'ont eu d'autre ressource, pour les décréditer, que de dire qu'il n'avait fait qu'écrire ce qui était arrivé avant lui. La plus célèbre de toutes est celle des *septante semaines*, à la fin desquelles le Messie devait mourir. Ses prédictions sur Jésus-Christ sont peut-être une des raisons qui l'ont fait exclure par les juifs, du rang des prophètes, et qui l'ont fait mettre par Porphyre et Spinosa, au nombre des historiens qui ont écrit ce qu'ils voyaient, en le faisant naître après la persécution d'Antiochus. Mais il est prouvé que Daniel a véritablement vécu à Babylone, sous les rois Assyriens, Mèdes et Perses, et qu'il a écrit son livre près de quatre cents ans avant le règne d'Antiochus. Ezéchiel, son contemporain, parle de lui comme d'un prophète, c. 14, v. 14 et 20; c. 28, v. 3. L'auteur du premier livre des Machabées, c. 1, v. 57, et c. 2, v. 29, le nomme encore, et cite deux traits de ses prophéties. L'historien Josèphe fait de même, *Antiq.*, l. 10, c. 12, et l. 11, c. 8. Il est certain d'ailleurs que le canon des livres saints était formé plus de trois siècles avant le règne d'Antiochus, et que depuis cette époque, les juifs n'y ont ajouté aucun livre (*Joseph.*, *contra Ap.*, l. 1); cette tradition est constante chez eux. On croit communément que c'est ce Daniel qui confondit les vieillards calomniateurs de Susanne. Le livre de Daniel de la version des LXX a été imprimé pour la première fois à Rome, 1772, in-fol., d'après un manuscrit qui avait plus de 800 ans, et réimprimé avec les notes de Ch. Segaar, Utrecht, 1775, in-8.

DANIEL (saint), né dans la ville de Marathe, près de Samosate, embrassa le genre de vie de saint Siméon Stylite, et le continua jusqu'à l'âge de 80 ans. Il fut ordonné prêtre par Genade, évêque de Constantinople, qui lut au bas de la colonne les prières préparatoires, et monta au haut pour achever la cérémonie de l'ordination. Daniel y dit la messe, et y administra depuis la communion à plusieurs personnes. Ce saint avait prédit l'incendie arrivé à Constantinople en 465, et qui réduisit en cendres huit des quartiers de cette ville. Pour le prévenir, il avait conseillé au patriarche et à l'empereur Léon d'ordonner des prières publiques; mais on n'eut égard ni à sa prédiction, ni à ses conseils. Gubas, roi de Lazes dans la Colchide, étant venu renouveler l'alliance qu'il avait faite avec les Romains, l'empereur le mena voir Daniel, comme la merveille de son empire. Le roi barbare fondant en larmes se prosterna au pied de la colonne, et le saint fut l'arbitre du traité conclu entre les deux princes. Basilisque s'étant emparé du trône impérial, prit les eutychiens sous sa protection, et rétablit Timothée, surnommé Elure, Pierre-le-Foulon et les principaux chefs de cette secte. Le pape condamna hautement la conduite de Basilisque, et instruisit saint Daniel Stylite de ce qui se passait. Basilisque de son côté porta des plaintes au saint contre le patriarche qu'il venait de déposer. Daniel répondit à son envoyé que Dieu dépouillerait de la puissance souveraine le persécuteur de son Eglise. Le patriarche, tant en son nom qu'en celui de plusieurs évêques, envoya deux fois conjurer Daniel de venir au secours de l'Eglise. Le saint consentit, après beaucoup de résistance, à descendre de sa colonne, et vint à Constantinople. Le patriarche et les évêques l'y reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Basilisque effrayé de la disposition des esprits, se retira à Hebdomon, près de la ville. Le saint l'y suivit; mais comme les plaies qu'il avait aux jambes et aux pieds l'empêchaient de marcher, on fut obligé de l'y porter. Les gardes lui refusèrent l'entrée du palais. Alors Daniel, secouant la poussière de ses pieds, retourna dans la ville. Basilisque, saisi de frayeur, alla l'y trouver, se jeta à ses pieds, et promit d'annuler ses édits. Le saint lui annonça que les coups de la colère divine allaient tomber sur lui. « Cette humilité » apparente, dit-il, n'est qu'un artifice pour cacher » des projets de cruauté. Vous verrez bientôt éclater » la puissance du Dieu qui renverse les grandeurs » humaines. » La prédiction ne tarda pas à s'effectuer. Basilisque fut pris avec sa femme et son fils par Zénon, qui les relégua dans un château de la Cappadoce, où il les fit périr. Daniel avant de mourir recommanda à ses disciples de pratiquer l'humilité, l'obéissance, l'hospitalité, la mortification; d'aimer la pauvreté; de vivre dans la paix et l'union; de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la charité; d'éviter les piéges de l'hérésie; d'obéir à l'Eglise, la mère commune des fidèles. Le patriarche Euphémius qui l'assista dans ses derniers moments, le vit mourir sur sa colonne, vers l'an 490. « La singularité est condamnable, dit un » auteur, lorsqu'elle vient d'un fonds d'orgueil. Il » y a cependant des voies extraordinaires, que quel» ques âmes privilégiées peuvent choisir; et on re» connaît à leur ferveur et à leur simplicité, de quel » esprit elles sont animées. La vraie vertu toutefois » est singulière, en ce sens qu'elle n'imite point la » multitude qui marche dans la voie large, et dont » la conduite est en opposition avec les maximes » de l'Evangile. On peut d'après cela former son » jugement sur le genre de vie qu'embrassèrent » saint Siméon (*voy.* ce nom) et saint Daniel sty» lites. Il est évident qu'ils agirent par une inspira» tion particulière, et que, sous ce rapport, ils doi» vent être l'objet de notre admiration. Mais cette » humilité, ce zèle, cette piété qui les sanctifièrent, » peuvent être proposés à l'imitation de tous les » chrétiens. »

DANIEL. *Voy.* CHILPERIC II.

DANIEL (Arnaud), gentilhomme de Tarascon, composa, sous le règne d'Alphonse Ier, comte de Provence, plusieurs écrits en vers, qui ne servirent pas peu à Pétrarque. Ce poète italien faisait gloire de l'imiter, et le regardait comme le versificateur de Provence qui avait le plus de mérite. Entre ses ouvrages, on distingue les *sextines*, les *sirvantes*, les *aubades*, les *martegales*, et surtout son poème contre les erreurs du paganisme, intitulé *Fantaumaries dau paganisme*. Daniel mourut vers l'an 1189.

DANIEL (Pierre), avocat d'Orléans, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de Saint-Benoit sur Loire, né à Orléans en 1530, mourut à Paris en 1603. C'était un bon littérateur; il rassembla une riche bibliothèque de manuscrits. On a de lui une édition d'une comédie intitulée *Aulularia*, qui appartient au ve siècle, et qui n'est point de Plaute, quoique Philippe Paré l'ait insérée dans l'édition des œuvres de ce poète qu'il a publiée en 1619, les *Commentaires de Servius sur Virgile, etc.* Paul Petau et Jacques Bongars achetèrent sa bibliothèque, dont une partie fut transportée par la suite dans la bibliothèque de Berne, et l'autre au Vatican.

DANIEL (Samuel), poète et historien, fils d'un musicien, naquit à Taunton dans le Sommersetshire en 1562, s'adonna toute sa vie à l'étude de l'histoire et de la poésie, et mourut en 1619, à Beckington. Il avait été précepteur d'Anne de Clifford, poète lauréat à la place de Spencer sous Elizabeth, et gentilhomme de la chambre d'Anne, femme de Jacques Ier. Ses ouvrages sont: *Histoire d'Angleterre, depuis l'origine de la nation, jusqu'à Edouard III*, Londres, 1618, in-fol. en anglais. Elle a été augmentée par Trussel, Londres, 1685. Cette édition, qui est la cinquième, est la plus estimée: *Histoire des guerres civiles des maisons d'Yorck et de Lancastre*, 1604, in-8; des *épîtres* dans le goût de celles d'Ovide, et des *pièces de théâtre*, recueillies en 1718, 2 vol. in-12. Ses *œuvres poétiques* ont été recueillies à Londres, 1718, 3 vol. in-12.

DANIEL (Gabriel), né en 1649 à Rouen, prit l'habit de jésuite en 1667. Après avoir professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris, pour y être bibliothécaire. Il y finit en 1728 une vie très-laborieuse, et remplie par la composition de différents ouvrages, presque tous bien écrits. Les principaux sont: *Le voyage du monde de Descartes*, in-12, Paris, 1690; c'est une réfutation du système de ce célèbre philosophe, enveloppée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien et en anglais. *Histoire de la milice française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4. C'est le tableau des changements qui s'y sont faits, depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules, jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Il est intéressant, et plein de recherches. Alletz a donné un abrégé de cet ouvrage, Paris, 1773 et 1780, 2 vol. in-12; une *Histoire de France*, dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de 1756, 17 vol. in-4, ou Amsterdam, 1758, 24 vol. in-12. Le Père Griffet, chargé de cette édition, l'a enrichie d'un grand nombre de dissertations, de l'histoire du règne de Louis XIII, et du Journal historique de Louis XIV. On a fait la comparaison des deux Histoires de Mézerai et de Daniel: et de ce parallèle, il résulte que l'histoire du jésuite, quoique défigurée par bien des fautes, est encore la meilleure qu'on ait, du moins jusqu'au règne de Louis XI. Il a rectifié les fautes de Mézerai sur la première et la seconde race, et s'est éloigné de la plupart des défauts de cet historien. Personne ne dispose mieux que lui les faits, ni ne les fond avec plus d'art pour en former un tout qui n'a ni gêne ni contrainte; s'il n'est pas toujours entrainant, il a de l'instruction, une marche grave et soutenue, un style pur et net. Quand on sera fatigué du verbiage des historiens modernes, des maximes, des sentences, et de ce qu'on appelle *raisonner l'histoire*, c'est-à-dire l'assortir aux systèmes et aux erreurs de mode, on conviendra du tort des petits auteurs qui affectent de mépriser l'ouvrage de ce jésuite. Le président Hénault en parle avec éloge; Voltaire même, dans son *Siècle de Louis XIV*, lui rend justice, le nomme *un historien exact, sage et vrai*, et convient que nous n'avons pas d'histoire de France préférable à la sienne. Le duc de Saint-Simon a sans doute voulu faire le plaisant, en avançant que cette histoire n'avait été écrite que pour prouver que les bâtards ne devaient pas être exclus du trône. Tout ce qu'il en dit dans ses mémoires, sent l'homme passionné. Le comte de Boulainvilliers, le même qui disait « qu'il était presque impossible qu'un jé» suite écrivît bien l'histoire de France, » trouvait dans celle de Daniel près de dix mille erreurs: mais il est à croire que la grande erreur de cette histoire, au jugement de Boulainvilliers, est d'être trop chrétienne. Daniel avait fait précéder la publication de son *Histoire* par un écrit de 370 pages in-12, intitulé: *Observations critiques sur l'Histoire de France, écrite par Mézerai*; ouvrage où il montre combien l'histoire de Mézerai est défectueuse, et de combien de préventions cet auteur avait infecté ses récits: *Abrégé de l'Histoire de France*, 9 vol. in-12, réimprimé en 1751, 12 vol. avec la *continuation* par le Père d'Orival, et traduit en anglais; 5 vol. in-8; *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe*, sur les *Lettres au Provincial*, de Pascal, 1694, in-12; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglais, et critiqués par dom Matthieu Petit-Didier, mort évêque de Macra. Cette réponse de Daniel, quoique pleine de bonnes raisons, prouva combien il était difficile d'atteindre à l'éloquence et à la plaisanterie de Pascal, ou plutôt combien une satire, par son accord avec la malignité humaine, paraît supérieure aux meilleures apologies. Plusieurs écrits sur les disputes du temps dont la plupart se trouvent dans le recueil de ses *ouvrages philosophiques, théologiques, apologétiques et critiques*, 1724, en 3 vol. in-4.

* DANIEL (Chrétien-Frédéric), savant médecin, né à Halle le 30 novembre 1753, y fut reçu docteur en 1777, et mourut dans la même ville le 28 septembre 1798. On a de lui quelques ouvrages sur son art en latin et en allemand qui eurent du succès lorsqu'ils parurent, mais qui sont aujourd'hui presque oubliés nous citerons; *Essai d'une théorie des*

*principaux phénomènes physiques qu'on a voulu expliquer au moyen de l'air fixe ou de l'acidum pingue*, Halle, 1777, in-8; *Esquisse d'une bibliothèque de médecine politique* ou *légale*, *et de médecine légale, depuis son origine jusqu'à l'année* 1784, Halle, 1784, in-8; une édition de la *Nosologie de Sauvage*, Leipsig, 1790-97, 5 vol. in-8.

DANIEL DE VOLTERRE. *Voy.* VOLTERRE.

* DANIELE (François), savant historien, né en 1740, à Saint-Clément près de Caserte, étudia dans sa jeunesse le droit et l'archéologie avec beaucoup de zèle et de succès. Appelé à Naples, il y obtint d'abord une place à la secrétairerie d'état. Il avait déjà composé son *Codice Fredericiano*, qui contenait toute la législation de Frédéric II, et cet ouvrage lui valut en 1778 la charge d'historiographe du roi. En 1787 il fut nommé secrétaire perpétuel de l'académie *Ercolanese*, instituée pour la publication des découvertes faites à Herculanum et à Pompéia. Les principales académies d'Italie, la société royale de Londres et l'académie de Pétersbourg s'empressèrent de l'inscrire au nombre de leurs correspondants, et en 1782 l'ordre de Malte le nomma son historiographe. Tout entier à ses études, les révolutions ne semblaient pas pouvoir l'atteindre; mais au retour du roi de Naples dans ses états, en 1799, ayant osé prendre la défense de quelques amis, il se rendit suspect, et fut privé de tous ses emplois. Lorsque Joseph Bonaparte vint, en 1806, occuper le trône de Naples, il nomma Daniele directeur de l'imprimerie royale, et secrétaire perpétuel de la nouvelle académie d'histoire et d'antiquités. Ce savant mourut en 1812 à Saint-Clément, où il était allé respirer l'air natal. Ses principaux ouvrages sont : *Le forche caudine illustrate*, Caserte, 1778, in-fol. avec 5 pl.; Naples, 1812, avec des addit. *Alcuni monumenti del museo Carrufa*, Naples, 1778, in-4; *I Regali sepolcri del duomo di Palermo riconosciut' ed illustrati*, Naples, 1784, in-fol.; *Monete antiche di Capua*, Naples, 1803, in-4. Cet ouvrage contient la description de *dix-huit médailles antiques*, suivie d'une *dissertation sur le culte de Diane, de Jupiter et d'Hercule*, dans la Campanie, etc. Daniele a enrichi plusieurs ouvrages d'intéressantes *préfaces* et laissé quelques *manuscrits*.

* DANIELS (...), savant jurisconsulte, né à Cologne en 1750, suivit avec succès la carrière du barreau, et professa le droit romain avec un tel succès, qu'il devint, jeune encore, conseiller intime de l'électeur de Cologne. Son pays natal étant devenu la conquête des Français, Bonaparte, ayant entendu faire son éloge, le nomma avocat-général à la cour de cassation. Ce fut à son insu qu'on le plaça, quelques années après, comme procureur-général à la cour de Bruxelles. Les événements de 1814 interrompirent ses fonctions; mais le nouveau roi des Pays-Bas le nomma premier président des établissements judiciaires, avec le titre de conseiller intime. Ce magistrat recommandable mourut à Bruxelles, le 28 mars 1827, âgé de 76 ans. On a de lui plusieurs *Mémoires* et *Dissertations* relatifs à différents points de droit, pleins de savantes recherches et d'éclaircissements lumineux.

* DANKERS de Ky (Corneille), célèbre architecte né à Amsterdam, en 1561, mort en 1634, construisit la Bourse de cette ville sur l'Amstel et un pont de pierre qui a 200 pieds de largeur. C'est le premier architecte de la Hollande qui ait trouvé le moyen de bâtir des ponts de pierre sur de grandes rivières sans gêner le cours de l'eau.

* DANLOUX (Pierre), peintre, né à Paris en 1745, fit dans sa jeunesse le voyage d'Italie, et, de retour en France, s'y fit connaître par quelques compositions gracieuses. A l'époque de la révolution, il passa en Angleterre, et y exécuta plusieurs tableaux qui lui méritèrent une brillante réputation, parmi lesquels on cite le *supplice d'une Vestale*. Delille son ami a exprimé l'attendrissement que fait naître la vue de ce tableau dans ces deux vers du poème de la Pitié :

> Nous pleurons quand Danloux dans la fosse fatale
> Plonge, vivante encor, sa charmante vestale.

Il a été exposé au Salon de 1802, avec un *S. Léon*, et le *portrait en pied de Delille*, qu'il regarde comme un de ses meilleurs morceaux. Danloux est mort à Paris le 3 janvier 1809.

* DANNEKER, célèbre sculpteur, né en 1758 à Stuttgard, était fils d'un valet d'écurie du prince Charles de Wurtemberg. Son père, mécontent du goût qu'il montrait pour les arts, lui refusait tous les moyens d'instruction; mais soutenu par sa mère, qui s'associait vivement à ses projets d'avenir, il n'en fit pas moins des progrès assez rapides dans ses études artistiques. Distingué par le prince Charles, qui lui fit faire quelques travaux, et lui assigna une pension de 300 florins, il vint à Paris, où il passa deux ans dans l'atelier de Pajou, qui lui inspira l'amour de l'antique. Il se rendit ensuite à Rome, où il étudia les chefs-d'œuvre grecs, sous la direction de Canova et de Thorwaldsen. Revenu à Stuttgard sur l'invitation du prince Charles, son constant protecteur, il continua d'être employé par ce prince, ainsi que par la plupart des souverains de l'Allemagne, et mourut dans sa ville natale en octobre 1836. Parmi ses plus beaux ouvrages on cite : *Le monument funèbre du comte Lappelin*, à Lowisberg, les *bustes de Lavater, de Schiller et de Gluck*; le groupe d'*Ariadne assise sur un léopard, et de Bacchus*, etc.; mais rien n'égale *sa statue du Rédempteur*, chef-d'œuvre du spiritualisme en sculpture.

* DANNEMAYER (Matthieu), théologien, né en 1741 à OEpfingen en Souabe, fut d'abord professeur d'histoire ecclésiastique, doyen et recteur de l'université de Fribourg en Brisgaw, ensuite professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à Vienne, où il mourut le 8 juillet 1805. On a de lui *Introductio in historiam ecclesiæ christianæ universam, usibus academicis accommodata*, Fribourg, 1778, in-8; *Institutiones historiæ ecclesiasticæ novi Testamenti, periodus prima, etc.*, Fribourg, 1783, in-8; *Institutiones historiæ ecclesiasticæ novi Testamenti*, p. 1 et 2, Vienne, 1788. Ces institutions obtinrent le prix proposé par Joseph II, pour le meilleur ouvrage élémentaire sur l'histoire ecclésiastique; mais les principes que cet empereur professait alors doivent rendre ce livre suspect.

DANNEVILLE (Jacques-Eustache, sieur de),

avocat au parlement de Normandie, né à Danneville, diocèse de Coutances, est compris dans les rôles de l'arrière-ban de 1639. On a de lui un livre intitulé: *Inventaire de l'histoire de Normandie*, Rouen, 1646, in-4. Cette édition est recherchée.

DANRÉMONT (Charles-Marie, comte Denys de), lieutenant-général, admis, en 1803, à l'école de Fontainebleau, en sortit l'année suivante sous-lieutenant de chasseurs à cheval. Nommé en 1807 lieutenant aide-de-camp du général Defrance, il fut ensuite attaché au général Marmont, et s'éleva par les plus honorables services, au grade de colonel. Il avait fait les campagnes de 1806 et 1809 en Dalmatie, celles de 1811 et 1812 en Espagne et en Portugal, et enfin celles de 1813 et 1814 à la grande armée. Resté sous les ordres du duc de Raguse à l'époque de la restauration, il ne tarda pas d'être placé à la tête de la légion de la Côte-d'Or, fut promu en 1821 au grade de maréchal-de-camp, et commanda un corps en 1823 dans la guerre d'Espagne. De 1825 à 1829 il remplit diverses fonctions d'administration militaire, et fut attaché à l'ambassade extraordinaire en Russie. En 1830 il fit partie de l'expédition d'Afrique, et fut l'un des premiers à prendre possession de cette terre où il devait trouver une mort glorieuse. Un long séjour dans cette contrée lui fournit l'occasion d'acquérir sur l'administration de la colonie des lumières spéciales. En 1837, nommé gouverneur-général de l'Algérie, et chargé du commandement en chef de la seconde expédition contre Constantine, il périt sous les murs de cette ville, le 12 octobre, frappé d'un boulet dans la poitrine au moment où il allait inspecter la batterie de brèche. Son corps, rapporté en France, a été inhumé dans l'église des Invalides.

DANTAL (Pierre), né à la Souchère près de Brioude (Haute-Loire), le 18 novembre 1781, mort à Lyon le 13 octobre 1820, est auteur de *Cours de thèmes* et d'autres ouvrages à l'usage des colléges qui ont eu du succès dans le temps, mais qui sont maintenant surpassés.

* DANTAS-PEREIRA (José-Maria), contre-amiral Portugais, né en 1772, fut chargé de l'éducation de l'infant don Pédro Carlos mort jeune, et conduisit ce prince au Brésil lors de l'invasion du Portugal par les Français en 1807; il revint en Europe lors du rétablissement de la maison de Bragance sur le trône et fut recompensé de sès services par différentes charges importantes. Il était en 1822 membre de l'amirauté, conseiller d'état et secrétaire de l'académie royale de Lisbonne. Dans les troubles qui suivirent la mort du roi et l'avénement au trône de D. Miguel, il fut exilé et vint chercher un asile à Montpellier où il mourut le 22 octobre 1836. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Les plus importants sont: un *Mémoire sur les travaux hydrographiques* de l'amiral Roussin sur les côtes du Brésil; trois *sur la tactique navale*, où l'on trouve beaucoup d'idées nouvelles; un *sur la détermination des distances sur mer*, dans lequel il relève les erreurs graves où étaient tombés plusieurs savants; un *Traité sur le système des signaux maritimes*; plusieurs *Mémoires sur la défense de Rio-Janeiro, du Tage, sur l'histoire et les améliorations de la marine portugaise.*

DANTE ALIGHIERI, poète italien, naquit à Florence en 1265. Un esprit vif et ardent le jeta dans l'amour, dans la poésie et dans les factions. Il embrassa le parti gibelin, l'ennemi des papes, ce qui le rendit désagréable à Boniface VIII, et à Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, que ce pontife avait envoyé à Florence, agitée par plusieurs factions, pour y remettre le calme. Dante fut chassé des premiers, sa maison rasée et ses terres pillées. Il se rendit à Vérone avec toute sa famille, et s'en fit exiler. Can de la Scale, prince de Vérone, l'aimait et l'estimait. Sa vanité et son imprudence lui firent perdre le crédit dont il jouissait. Un jour qu'il se trouvait dans le palais des Scales, un seigneur surpris de ce qu'un bouffon recevait beaucoup de caresses de la part des courtisans, lui dit: « Pourquoi un homme savant et sage tel que vous, » n'est-il pas aussi chéri que cet insensé? » Dante répondit: « C'est que chacun chérit son semblable. » Ce bon mot causa sa disgrace. Après avoir mené une vie inquiète et errante, il mourut pauvre à Ravenne en 1321, à 56 ans, où son caractère remuant et brouillon l'avait fait exiler. Parmi les différents ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, le plus célèbre est sa *Comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis*, partagée en 3 actes ou récits. La première édition de ce poëme est de 1472, in-folio; mais les meilleures sont celle de Venise, 1757, 3 vol. in-4, fig., de Rome 1791, avec les Commentaires du Père Lombardi, 3 vol. in-4, réimprimée en 1815 en 4 vol.; de Parme (Bodoni), 1795, 3 vol. in-folio; et de Milan, 1809, 3 vol. in-fol. Grangier l'a traduit en français, Paris, 1595 et 1597, 3 vol. in-12. Il a paru depuis plusieurs autres traductions de l'*Enfer*. L'une des plus estimées est celle de M. Artaud, Paris, 1811-13, 3 vol. in-8, fig. et 1828-30, 9 vol. gr. in-8. Cette version assez exacte est accompagnée de notes très-utiles pour l'intelligence du texte. Il y a dans cet ouvrage des pensées justes, des images fortes, des saillies ingénieuses, des morceaux brillants et pathétiques: mais l'invention est bizarre; et le choix des personnages qui entrent dans son tableau, fait avec trop peu de goût, et sans variété d'attitudes. Il place dans son Elysée les païens les plus libertins; et dans l'enfer proprement dit, des hommes qui n'ont d'autre tort que de lui déplaire. « C'est un » salmigondis, dit un savant moderne, consistant » dans un mélange de diables et de damnés anciens » et modernes; d'où il résulte un espèce d'avilisse- » ment des dogmes sacrés du christianisme; aussi » jamais écrivain, même *ex professo*, antichrétien, » n'a contribué plus que Dante, par cet abus, à » jeter du ridicule sur la religion: loin que cet au- » teur ait mis dans son ouvrage la dignité, la gra- » vité et le jugement nécessaires, il n'y a mis que » le bavardage le plus grossier, le plus digne des » esprits de la basse populace. » On a du poète florentin divers autres ouvrages en vers et en prose, que les Italiens regardent encore aujourd'hui comme une des premières sources des beautés de leur langue. On ne peut disconvenir qu'il ne s'en trouve

dans ses poésies ; mais il y règne en général un ton d'indécence et de causticité, qui révolte les honnêtes gens. On a encore de lui : *Il convivio*, Florence, 1480, in-8, en prose, 1723, in-4. Boccace a donné la *Vie de Dante*, Florence, 1576, in-8. On a publié en 1744, à Venise, in-8, un traité qu'on attribue à Dante : *De monarchiâ mundi*, ouvrage qui n'avait pas encore vu le jour. L'auteur s'élève contre les papes, pour flatter les empereurs ; mais la manière dont il parle de leurs droits respectifs fait voir assez qu'il n'entend rien ni aux uns ni aux autres.

DANTE (Jean-Baptiste), natif de Pérouse, excellent mathématicien, florissait vers la fin du XVe siècle. Il inventa une manière de faire des ailes artificielles, si exactement proportionnées au poids de son corps, qu'il s'en servait pour voler. Les expériences réitérées qu'il en fit sur le lac de Thrasimène finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, dans le temps de la solennité du mariage de Barthélemi d'Alviane. Il s'éleva très-haut, et vola par-dessus la place ; mais le fer avec lequel il dirigeait une de ses ailes s'étant rompu, l'artiste ingénieux autant que téméraire, ne pouvant plus balancer la pesanteur de son corps, tomba sur l'église Notre-Dame, et se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles l'ayant guéri, il professa ensuite les mathématiques à Venise, et mourut âgé de 40 ans. Pluche et Nollet ne paraissent point avoir connu ces faits quand ils ont parlé de l'art de voler comme d'une chose absolument impossible. Il est vrai qu'il s'en faut beaucoup que la chose soit aisée ; mais on ne peut douter que cela ne soit possible à un certain point. *Voy.* OLIVIER de MALMESBURY.

DANTE (Pierre-Vincent), natif de Pérouse, de la famille des Rainaldi, imitait si bien les vers du poète Dante, qu'on lui en donna le nom. Il ne se distingua par moins par son habileté dans les mathématiques et dans l'architecture, que par la délicatesse de ses poésies. Il mourut en 1512, dans un âge avancé, après avoir inventé plusieurs machines, et composé un *Commentaire sur la Sphère de Sacrobosco*. — Son fils Jules DANTE, et sa fille Théodora DANTE s'acquirent aussi une grande réputation par leur capacité dans l'architecture et les mathématiques. Nous avons de Jules : *De alluvionibus Tyberis*. Théodora enseigna les mathématiques à Ignace Dante son neveu.

DANTE (Vincent), fils de Jules, habile mathématicien, fut en même temps peintre et sculpteur. Sa *statue de Jules III* a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. Philippe II, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escurial ; mais Dante avait une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576, à 46 ans. On a de lui : *Vies de ceux qui ont excellé dans les dessins des statues*.

DANTE (Egnazio), dominicain, frère du précédent, né à Pérouse en 1537, mathématicien et architecte du grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis, qui l'appela à Florence et lui donna une pension pour qu'il enseignât les mathématiques. Le grand-duc honora souvent ses leçons de sa présence. Après la mort de ce prince, il enseigna la même science à Bologne. Grégoire XIII lui donna l'évêché d'Alatri. Il mourut l'an 1586, après avoir publié plusieurs ouvrages en italien sur les mathématiques.

DANTECOURT (Jean-Baptiste), habile chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né en 1643, fut curé de Saint-Etienne-du-Mont à Paris, sa patrie, en 1694. Il quitta cette cure en 1710, et se retira dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il mourut l'an 1718. On a de lui : deux *Factums* pour la préséance de son ordre sur les bénédictins aux états de Bourgogne : un livre de controverse, intitulé *Défense de l'Eglise* contre le livre du ministre Claude qui a pour titre : *Défense de la réformation*.

* DANTON (Georges-Jacques), né en 1759, à Arcis-sur Aube, avocat au conseil, embrassa le principe de la révolution avec toute la violence de son caractère, se constitua, dès 1789, l'orateur de la populace, et, par son ascendant sur elle, mérita d'être appelé plus tard le *roi des halles*. Mirabeau se l'attacha particulièrement ; Robespierre et Marat l'associèrent aussi à tous leurs projets. Lors de la division de Paris, en districts, il obtint la présidence de celui des Cordeliers, dont il fit un foyer d'agitation et de turbulence démagogique. Bientôt ces réunions ne suffirent plus aux besoins des révolutionnaires, et il fonda ce *club* devenu fameux, auprès duquel celui des Jacobins pouvait passer pour une assemblée d'hommes modérés. Au 14 juillet, dans les journées des 5 et 6 octobre, au Champ-de-Mars, il se montra partout pour exciter le peuple ; sa conduite à la tête du rassemblement qui nécessita le déploiement du drapeau rouge fit lancer contre lui un décret d'arrestation qui ne put être exécuté. Quoiqu'il fût en outre poursuivi pour dettes, il se présenta devant les électeurs de Paris, qui le nommèrent substitut du procureur de la commune. La cour, qui le redoutait, lui fit des offres pour l'attirer dans son parti ; mais Danton les rejeta, par le motif qu'on ne mit pas un assez haut prix à sa défection. Ce fut lui qui organisa l'insurrection du 20 juin 1792, et prépara les événements du 10 août. Après avoir passé quelques jours à Arcis-sur-Aube, il reparut dans la capitale, la veille de cette sanglante journée, mit en campagne tous les agitateurs subalternes, fit loger aux Cordeliers la fameuse légion marseillaise, donna le signal du tocsin à minuit, et encouragea les efforts des insurgés. L'assemblée le nomma ministre de la justice ; et lorsque les succès du duc de Brunswick dans la Champagne jetèrent l'alarme dans Paris, il dirigea les préparatifs de défense, et empêcha l'assemblée de se retirer derrière la Loire. Danton communiqua son impassibilité sinistre à la commune ; et des mesures d'extermination furent proposées contre les royalistes et les aristocrates. Le premier septembre 1792, lorsque le tocsin sonnait et que le bruit du canon se faisait entendre, le ministre de la justice accourut à l'assemblée Législative, et y prononça ces effroyables paroles : « Le canon que vous entendez n'est point le canon » d'alarme : c'est le pas de charge sur nos ennemis. Pour les vaincre, pour les atterer, que faut-» il? de l'audace, encore de l'audace, et toujours

» de l'audace! » Il remercia, dit-on, les assassins, en ces termes : « Le ministre de la révolution et » non celui de la justice vous remercie. » Danton, après s'être fait nommer député à la Convention, assura l'élection de Fabre d'Eglantine et du duc d'Orléans, et sortit ensuite du ministère. Dès la première séance de la Convention, le 21 septembre 1792, il demanda que les propriétés fussent déclarées inviolables, et fit décréter qu'il ne pourrait y avoir de constitution que celle qui serait acceptée par le peuple ; il fit porter la peine de mort contre quiconque proposerait ou tenterait de détruire l'unité de la république, et contre les émigrés qui rentreraient en France; refusa de rendre compte des dépenses secrètes de son ministère et se prononça pour la liberté des cultes. Ses rapports avec Dumouriez le firent choisir pour aller conférer avec ce général sur les moyens d'opérer la conquête de la Belgique. De retour, lors du procès de Louis XVI, il répondit à quelqu'un qui lui faisait observer qu'on ne pouvait être à la fois accusateur, juge et juré : « Vous avez raison, nous ne jugerons pas » Louis XVI, nous le tuerons, » et il vota la mort sans sursis. Il voulut prévenir les résultats qu'il prévoyait devoir naître des querelles des Girondins et des Montagnards, mais ne put rapprocher les deux partis. Dumouriez ayant essuyé dans les environs d'Aix-la-Chapelle un échec considérable, Danton fut encore envoyé près de ce général pour surveiller sa conduite. Cette seconde mission n'aboutit qu'à le faire accuser de délapidations avec son collègue Lacroix (*voy.* ce nom). Mais cette accusation n'eut pas de suites. Sa femme étant morte pendant son absence, il se fit conduire, la nuit même de son arrivée, avec des flambeaux, au cimetière, la fit déterrer, et serra le corps glacé dans ses bras, jusqu'à ce qu'on le lui enlevât pour le remettre aux artistes chargés de lui en conserver les traits. Dans la séance du 27 mars il dit qu'il fallait *tuer tous les ennemis intérieurs* pour triompher des ennemis extérieurs. Après la nouvelle de la défaite de Nerwinde, les Girondins lui ayant reproché ses liaisons avec Dumouriez, Danton furieux demanda que la Convention pût mettre en accusation ceux de ses membres qui seraient soupçonnés de complicité avec les ennemis de la république. C'est de cette journée que date l'existence du fameux comité de salut public, duquel Danton fit naturellement partie. Le 31 mai, il insista sur la nécessité de supprimer la commission extraordinaire des douze, composée de membres du côté droit. Cependant il fut sur le point de se rallier aux Girondins, lorsqu'il vit la salle envahie par Henriot, à la tête de la force armée; mais il finit par se ranger du côté des vainqueurs. Elu président le 25 juillet, il proposa peu de temps après d'ériger le comité de salut public en gouvernement provisoire, annonçant d'avance qu'il refuserait d'en faire partie. Il provoqua la loi du *maximum* et celle sur la taxe des grains, il fit décréter qu'on accorderait quarante sous par jour aux ouvriers qui se rendraient aux assemblées des sections, qui devenaient désertes, et appuya le 5 septembre la formation d'une armée et d'un tribunal révolutionnaire, etc. Il se déclara toutefois contre le culte ridicule inventé par Chaumette (*voy.* ce nom), et donna son approbation au coup qui frappa les hébertistes. Ce fut le dernier pas qu'il fit avec Robespierre. La lutte entre ces deux rivaux devint alors plus animée. A son retour d'Arcis, où il était allé passer quelques jours avec sa nouvelle épouse, il trouva Camille-Desmoulins et Fabre-d'Eglantine aux prises avec Robespierre. On tenta vainement d'amener une réconciliation entre les chefs des deux factions. Danton sentait bien que c'était à lui-même que Robespierre en voulait; il s'occupa des moyens de lui résister, mais il ne tarda pas de retomber dans sa confiante apathie. Arrêté dans la nuit du 31 mars 1794, et conduit dans les prisons du Luxembourg, il fut transféré le lendemain, avec son ami Lacroix, à la Conciergerie. Au bout de quatre jours on les traduisit au tribunal révolutionnaire. En entendant prononcer sa condamnation, Danton s'écria : « Qu'on » nous mène à l'échafaud : nous avons assez vécu » pour la gloire! On nous immole à l'ambition de » quelques lâches brigands; mais ils ne jouiront pas » longtemps du fruit de leur victoire;... j'entraîne » Robespierre : Robespierre me suit. » Rentré à la Conciergerie, il dit aux prisonniers qui l'entouraient : « C'est moi qui ai fait instituer le tribunal » révolutionnaire; j'en demande pardon à Dieu et » aux hommes; je laisse tout dans un gâchis épouvantable; il n'y en a pas un qui s'entende à gou» verner; au reste, ce sont tous des Caïns. » Puis il ajouta : « Dans les révolutions, le pouvoir reste » toujours dans les mains des petits; mais il vaut » mieux être né pauvre pêcheur que de gouverner » les hommes; les insensés! ils crieront encore » *vive la république*, en me voyant marcher à l'é» chafaud! » Son assurance ne l'abandonna pas dans la fatale charrette; cependant le souvenir de son épouse et de ses enfants vint l'ébranler au pied de l'échafaud, et il laissa entendre cette exclamation : « O ma femme! ô ma bien-aimée! ô mes en» fants! je ne vous reverrai donc plus! » puis s'interrompant : « Allons, Danton, point de faiblesse. » Se tournant ensuite vers le bourreau : « Tu mon» treras, dit-il, ma tête au peuple; elle en vaut » bien la peine. » L'exécuteur l'ayant empêché d'embrasser Hérault de Séchelles : « Misérable, lui » dit-il, tu n'empêcheras pas nos têtes de se baiser » dans le panier. » Ainsi périt Danton, le 5 avril 1794, à l'âge de 35 ans.

DANTZICK (duc de). *Voy.* Lefebvre.

DANVILLE. *Voy.* Anville.

DANZ ou DANTZ (Jean-André), théologien luthérien, né à Sandhausen, près de Gotha, l'an 1654, voyagea en Hollande et en Angleterre. Il se fixa à Iéna, où il fut d'abord professeur en langues orientales, puis en théologie. Il s'acquit de la réputation par ses leçons, et mourut d'une attaque d'apoplexie en 1727. On a de lui : des *Grammaires hébraïque* et *chaldaïque*; *Sinceritas sacræ scripturæ veteris Testamenti triumphans*, Iéna, 1713, in-4; des *traductions* de plusieurs ouvrages des rabbins; plusieurs *dissertations* imprimées dans le *Thesaurus philologicus*.

* DANZ (Ferdinand-Georges), médecin allemand,

né en 1761, à Dachsenhausen, dans la principauté de Darmstadt, mort le 1er mars 1793, à son entrée dans une carrière où il donnait les plus belles espérances, fut professeur à l'université de Giessen. On lui doit : *Anatomie du fœtus aux diverses époques de la grossesse,* Francfort, 1792, 2 vol. in-8, recueil qui a exigé beaucoup de recherches et des expériences délicates; *Manuel de sémiotique générale, à l'usage des jeunes chirurgiens,* Leipsig, 1793, in-8; *Essai d'une histoire générale de la coqueluche* (en allemand), Marbourg, 1791, in-8.

* DANZER (Jacques), bénédictin allemand né en 1743, à Lengenfeld dans la Souabe, fut nommé en 1784 professeur de théologie à Saltzbourg; mais dénoncé aux autorités ecclésiastiques comme imbu des erreurs de Pélage, il se fit séculariser en 1792, et mourut le 4 septembre 1796 à Burgau, où il possédait un canonicat. Il a laissé en allemand, plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Introduction à la morale chrétienne,* 1791, 2e édit.; *Dix-huitième siècle de l'Allemagne,* 1782; *Esprit tolérant de Joseph II,* 1783; *Influence de la morale sur le bonheur de l'homme,* 1789; *Esprit de Jésus et de sa doctrine,* 1793; *Idées sur la réforme de la théologie, en particulier de la dogmatique, chez les catholiques,* 1793.

* DANZER (Joseph-Melchior), théologien, né en 1739, à Ober-Aybach en Bavière, joignit aux fonctions du ministère, l'étude de la physique et des mathématiques, et fut professeur de ces deux sciences à Straubing et à Munich. En 1779, il devint membre de la direction des études, et mourut le 10 mai 1800. On lui doit l'invention des fourneaux économiques qui portent son nom en Allemagne. Ses principaux ouvrages, tous en allemand, sont : *Essai sur la théologie morale et pratique,* Augsbourg, 1777, in-8; *Premiers principes du droit naturel,* 1778, in-8; *Application de ces principes aux circonstances particulières de la vie,* Munich, 1780; *Traité élémentaire sur les mathématiques, à l'usage des lycées,* Munich, 1780.

* DAON (Roger-François), prêtre eudiste, supérieur du séminaire de Caen, né dans le diocèse de Bayeux en 1679, mourut le 16 août 1748, âgé de 69 ans. On lui doit : la *Conduite des confesseurs dans le tribunal de la pénitence,* Paris, 1738, plusieurs fois réimprimée; La *Conduite des âmes dans la voie du salut,* Paris, 1753, in-12, et d'autres ouvrages de piété.

* DAPHNÉ, fille du fleuve Pénée, aimée en vain par Apollon, fut métamorphosée en laurier.

* DAPHNIS, jeune berger de Sicile, auquel on attribue l'invention des *vers bucoliques*, et fils de Mercure, aima une nymphe et l'épousa. Les deux époux obtinrent du ciel que celui des deux qui violerait le premier la foi conjugale deviendrait aveugle. Daphnis ayant oublié son serment, et s'étant attaché à une autre nymphe, fut privé de la vue sur-le-champ.

DAPHNOMÈLE (Eustache), gouverneur d'Acre de la part de l'empereur Basile. Ibatzès, bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Cette rébellion donnait beaucoup d'inquiétude à l'empereur; Daphnomèle rassura ce prince, et promit de lui livrer le chef des séditieux : ce qu'il exécuta d'une manière lâche et perfide, dans une conférence qu'il demanda le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, où il savait qu'Ibatzès, tout occupé de pratiques de piété, ne se défiait de rien. Basile ne laissa pas de récompenser cette indignité, en donnant au fourbe tous les biens du trop confiant Bulgare.

DAPPER (Olivier), médecin d'Amsterdam, mourut en 1690, sans avoir professé, dit-on, aucune religion. Il s'est fait connaître par ses *Descriptions du Malabar, de Coromandel, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Archipel, de la Syrie, de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Natolie, de la Palestine et de l'Amérique.* Tous ces ouvrages sont en flamand. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation des autres voyageurs; mais elle est faite avec assez d'exactitude. La *description de l'Afrique* et celle de l'*Archipel* ont été traduites en français, et imprimées, la première en 1696, la seconde en 1703, l'une et l'autre in-folio. L'auteur n'avait jamais vu les pays qu'il a décrits : il parcourait le monde du fond de son cabinet; mais il avait du discernement.

* DAQUIN (Joseph), médecin, né en 1757 à Chambéry, mort en 1815, bibliothécaire de cette ville et secrétaire de la société d'agriculture dont il avait été le promoteur, a publié divers ouvrages, dont les principaux sont : *Analyse des eaux thermales d'Aix en Savoie,* Chambéry, 1773, in-8; *Analyse des eaux de la Boisse,* ib., 1775, in-8; *Essai météorologique sur la véritable influence des astres, etc., trad. de l'italien* (*Voy.* J. Toaldo); *Topographie médicale de la ville de Chambéry,* ibid., 1786, in-8. Cet ouvrage valut à l'auteur une médaille d'or avec le titre de correspondant de la société royale de Paris. *La philosophie de la folie,* ibid., 1804, in-8, 2e éd. ouvrage rédigé d'après les principes de Pinel (*voy.* ce nom), à qui l'auteur l'a dédié. On doit encore a Daquin la traduction française du *Traité* de L. Sacco, *sur la vaccine,* méthode dont il se montra le partisan éclairé et qu'il propagea de tous ses efforts.

* DARAN (Jacques), chirurgien, né à Saint-Frajon, petite ville de Gascogne, le 6 mars 1701, et mort à Paris en 1784, exerça sa profession en France, puis en Allemagne. Nommé chirurgien-major des armées impériales, il visita successivement Milan, Turin, Rome, Naples, etc. Il se trouvait à Messine, lorsque une peste violente s'y manifesta, et il y rendit d'importants services. C'est à lui que l'on doit l'invention des *bougies médicamenteuses* ou *emplastiques* qui portent son nom. Il fut comblé d'honneurs par Louis XV, qui le nomma son chirurgien par quartier, et lui donna des lettres de noblesse; mais après avoir gagné une fortune prodigieuse, il la perdit par des spéculations hasardées; et sur la fin de sa vie il se trouva dans un état voisin de la misère. On a de lui : *Observations chirurgicales sur les maladies de l'urètre,* Avignon, 1745, in-12, plusieurs fois réimprimées; *Réponse à la brochure de M. Baget,* intitulée : *Sur la défense et la conservation des parties les plus essentielles de l'homme,* 1750, in-12; *Traité complet sur la gonorrhée virulente,* 1756, in-12; *Lettre pour servir*

*de réponse à un article du Traité des tumeurs*, 1759, in-4; *Composition du remede de Daran*, Paris, 1775, in-12.

* DARCET (Jean), chimiste distingué, né en 1725, à Douazit dans la Guienne, d'une famille de magistrature, fut lié dès sa jeunesse avec les Rouelle, les Macquer et tous ceux qui commençaient à donner à la chimie l'éclat qu'elle a obtenu. Le docteur Roux, son ami, le présenta au célèbre Montesquieu, qui lui confia l'éducation de son fils. Darcet s'occupa surtout de recherches utiles aux arts. C'est à lui qu'on doit le perfectionnement de la porcelaine, en France, et beaucoup de découvertes sur la nature des terres et pierres précieuses. Il démontra l'entière combustibilité du diamant, qui n'avait été que pressentie, et qui même était généralement niée. Nommé professeur de chimie au collége de France, il remplit cette chaire pendant 27 ans avec le plus grand éclat. Il remplaca Macquer (*voy.* ce nom), à l'académie des sciences. Directeur de la manufacture de Sèvres, inspecteur général des essais des monnaies et de la manufacture des Gobelins, il perfectionna les procédés suivis dans ces divers établissements. Plus occupé de science que de politique, il faillit cependant être victime de la révolution. Fourcroy, son ami et son émule en chimie, le fit effacer des listes de proscription. Après le 18 brumaire, il fut appelé au sénat conservateur, et mourut à Paris le 13 février 1801. On a de lui : *Mémoires sur la chimie appliquée aux arts, et sur l'action d'un feu égal et continué.... sur un grand nombre de terres, de pierres et chaux métalliques* (1766-1771, in-8); *Discours* en forme de *Dissertation sur l'état actuel des Pyrénées, et les causes de leur dégradation*, Paris, 1776, in-8; *Rapport sur la fabrication des savons*, 1795, in-8. Michel J.-J. Dizé a publié un *Précis historique sur la vie et les travaux de J. Darcet*, Paris, an 10 (1802), in-8.

DARÇON. *Voy.* Arçon.

DARDANUS, fils de Jupiter et d'Electre, s'étant réfugié en Phrygie, auprès du roi Teucer, épousa une de ses filles. Le beau-père et le gendre régnèrent ensemble avec une grande concorde, et jetèrent les premiers fondements de la ville de Troie, vers l'an 1480 avant J.-C.

D'ARDENE. *Voy.* Rome.

DARÈS, prêtre troyen, célébré par Homère, écrivit *l'Histoire de la guerre de Troie* en grec, qu'on voyait encore du temps d'Elien. Cette histoire est perdue. Celle que nous avons sous son nom est un ouvrage supposé. Il parut pour la première fois à Milan en 1477, in-4. M^me^ Dacier en a donné une édition à l'usage du dauphin, en 1684, in-4. Il y en a une autre d'Amsterdam, 1702, 2 vol. in-8; et plusieurs traductions françaises. La plus récente est celle d'Ant. Caillot, Paris, 1813, 2 vol. in-12.

DARET (Pierre), graveur au burin, né à Pontoise en 1610, séjourna longtemps à Rome, et grava à son retour avec Boissevin un nombre fort considérable de portraits des personnages illustres du XVI^e^ siècle et du commencement du XVII^e^, qu'il publia sous le titre de *Tableaux historiques*, in-4, 1652-1656. Il grava aussi une suite d'estampes pour l'ouvrage intitulé *La doctrine des mœurs* (*Voy.* Gomberville), donna une *vie de Raphaël*, traduite de l'italien de Vasari, où l'on traite de l'origine de la gravure en taille douce, Paris, 1651, in-12, réimprimée à Lyon en 1707, avec des augmentations, sous ce titre : *Recherches curieuses sur les dessins de Raphaël, où il est parlé de plusieurs peintres italiens*. Daret est mort à Dax, en 1675.

D'ARGENVILLE. *Voy.* Dezallier.

D'ARGONNE. *Voy.* Argonne.

DARIUS, surnommé *le Mède*, est le même, selon quelques-uns, que Cyaxares II, fils d'Astyages, et oncle maternel de Cyrus. Ce fut sous ce prince que Daniel eut la vision des *septante semaines*, après lesquelles Jésus-Christ devait être mis à mort. (*Voy.* Daniel.) Darius mourut à Babylone vers l'an 348 avant J.-C.

DARIUS I^er^, roi de Perse, fils d'Hystaspes, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J.-C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étant convenus, dit-on, de donner la couronne à celui dont le cheval hennirait le premier, un artifice de l'écuyer de Darius la lui procura. Le commencement de son règne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que Cyrus avait publié en leur faveur, Darius non-seulement le confirma, mais il leur donna encore de grandes sommes d'argent, et les choses nécessaires pour les sacrifices. Quelques années après, Darius mit le siége devant Babylone révoltée contre lui. Les Babyloniens, pour faire durer plus longtemps leurs provisions, exterminèrent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur ville. Elle fut prise après 20 mois de siége par l'adresse de Zopyre, un de ceux qui avaient conspiré avec Darius contre le mage Smerdis. Ce courtisan s'étant mutilé tout le corps, se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, qu'il feignait de l'avoir ainsi maltraité; mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre contre les Scythes, l'an 514 avant J.-C. Le prétexte apparent de cette guerre était l'irruption que ce peuple avait faite anciennement dans l'Asie; la cause véritable était l'ambition du prince. Il brûlait d'aller se signaler. Œbase, homme respectable par son rang et par son âge, qui avait trois fils dans les armées de Darius, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. — *Un seul ne vous suffit point*, lui répondit ce prince cruel, *gardez-les tous trois*; et sur-le-champ il les fit mettre à mort. Ces sortes d'atrocités ne restent guère impunies de la part de celui qui peut seul rabattre l'orgueil et le délire des rois. Darius perdit son armée dans les vastes déserts où les Scythes l'attirèrent par des fuites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ce peuple, il tourna ses armes contre les Indiens; il les surprit et se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses et les Grecs : l'incendie de Sardes, et la part qu'y eurent les Athéniens, en furent l'occasion. Darius, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il chargea Mardonius, son gendre, du

commandement de ses armées. Mardonius, plus courtisan que général, fut battu, et ses troupes taillées en pièces, en combattant contre les Thraces. Darius fait partir une armée encore plus considérable que la première ; elle est entièrement défaite à Marathon par 10,000 Athéniens, l'an 490 avant J.-C. Le général athénien n'eut pas plutôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se mirent à courir sur les Perses. Deux cent mille furent tués ou faits prisonniers, dit l'histoire toujours exagératrice du nombre des hommes. Darius, vivement touché de cette perte, mais ne reconnaissant pas dans ses défaites la providence de celui qui humilie les grandes puissances par de petits moyens, résolut de commander en personne, et donna ordre dans tout son empire de s'armer pour cette expédition. Il mourut avant d'avoir exécuté son projet, l'an 485 avant J.-C.

DARIUS NOTHUS, c'est-à-dire bâtard, nommé *Ochus* avant son avénement à l'empire, neuvième roi de Perse, né d'une maîtresse d'Artaxerxès Longuemain, était satrape d'Hyrcanie, du vivant de son frère. Il s'empara du trône de Perse après la mort de Xerxès II, assassiné par Sogdien, l'an 423 avant J.-C. Il épousa Parisatis sa sœur, princesse cruelle, dont il eut Arsaces, autrement Artaxerxès Mnémon, qui lui succéda, Amestris, Cyrus le jeune, etc. Il fit plusieurs guerres avec succès par ses généraux et par son fils Cyrus, et mourut l'an 405 avant J.-C. On dit qu'Arsaces lui ayant demandé, un moment avant qu'il expirât, « quelle avait été la règle » de sa conduite pendant son règne, afin de pou- » voir l'imiter ? » *C'a été*, lui répondit le prince mourant, *de faire toujours ce que la justice et la religion demandaient de moi.* Cette anecdote a été révoquée en doute ; mais heureux les princes qui, à la mort, peuvent se rendre un pareil témoignage !

DARIUS CODOMAN, 12e et dernier roi de Perse, descendait de Darius Nothus, et était fils d'Arsame et de Sysigambis. L'eunuque Bagoas croyait régner sous le nom du nouveau roi, à qui il avait procuré la couronne ; mais ses espérances furent vaines. Ce scélérat mécontent se préparait déjà à le faire périr lorsque Darius lui fit avaler à lui-même le poison qu'il lui destinait, l'an 336 avant J.-C. C'était à peu près vers ce temps qu'Alexandre commençait ses conquêtes, et que l'Asie-Mineure s'était rendue au vainqueur macédonien. Darius crut devoir marcher en personne contre Alexandre. Il s'avança avec une armée de 600 mille hommes à l'entrée de la Syrie, renouvelant le luxe de Xerxès, et allant au combat avec un appareil pompeux. Son armée fut entièrement défaite en trois journées différentes, au Granique, dans la Phrygie, vers le détroit du mont Taurus, et près de la ville d'Arbelles. Dans la seconde action, non moins cruelle que la première ; Darius fut obligé de se sauver à la faveur des ténèbres, sous l'habit et sur le cheval de son écuyer. Il perdit avec son armée, sa mère, sa femme, ses enfants, qui furent traités avec générosité par le vainqueur. Dans la dernière journée, la victoire fut longtemps incertaine entre les deux armées ; mais Alexandre sut la fixer par sa prudence, autant que par sa valeur. Darius se retira dans la Médie. Alexandre le poursuivit. Bessus, gouverneur de la Bactriane, conspira contre lui ; et pour saisir le moment d'exécuter son dessein, il voulut forcer ce prince infortuné de monter à cheval pour faire plus de diligence ; mais comme il le refusa, ce lâche lui donna la mort, l'an 330 avant J.-C. Le prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un Macédonien lui apporta dans son casque : *Le comble de mes malheurs*, lui dit-il, en lui serrant la main, *est de ne pouvoir récompenser le service que vous me rendez. Témoignez à Alexandre ma reconnaissance pour ses bontés envers ma triste famille ; tandis que moi, plus malheureux qu'eux, je péris de la main de ceux que j'ai comblés de bienfaits.* C'est ainsi que mourut ce prince digne d'un meilleur sort. Quinte-Curce, quoique panégyriste exagérateur de son rival, fait l'éloge de sa justice et de sa douceur : *Darius ut erat sanctus et mitis, etc.* Si son vainqueur avait pu lui enlever ces qualités et se les approprier, il eût plus gagné que par la conquête de l'Asie. En lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que Cyrus en eut jeté les premiers fondements. Il avait duré 206 ans, depuis la mort de Cyaxares, et 238 depuis la prise de Babylone.

* DARMAING (Jean-Jérôme-Achille), journaliste, né en 1794, à Pamiers (Arriège), d'une famille de magistrature, fut admis à l'école normale, et se destinait à l'enseignement. Mais il ne tarda pas à renoncer au paisible avenir qui lui était promis pour se jeter dans la politique. *Le Surveillant*, journal qu'il fonda en 1818, ayant été supprimée, il s'attacha dès-lors au *Constitutionnel*, comme rédacteur des séances de la chambre et des débats judiciaires. Bientôt après, et sans abandonner cette feuille, au succès de laquelle il avait contribué, il fonda en 1825 la *Gazette des tribunaux* qui devint entre ses mains une propriété de la plus grande importance. Il est à regretter que Darmaing n'ait pas conservé, à l'égard de la religion et de ses ministres, ce ton de modération et d'impartialité dont il avait d'abord fait preuve, et qui est le premier devoir du journaliste. Trop souvent on le vit accueillir avec complaisance les moindres bruits défavorables au clergé, ou aggraver, par l'amertume de ses réflexions, le scandale de certaines affaires où quelque ecclésiastique se trouvait compromis. En 1830 il prit une part active aux événements qui amenèrent la chute du gouvernement de Charles X, et présida, pendant les années 1832 et 1833, à la rédaction du *Constitutionnel*. Il le quitta pour reprendre la direction de la *Gazette des tribunaux* dont il n'avait pas cessé d'être le principal propriétaire. Darmaing mourut le 30 juillet 1836 après une douloureuse maladie. Il a publié *résumé de l'histoire des guerres de la Vendée*, Paris, 1818, in-8 ; réimpr. en 1825.—*Relation complète du sacre de Charles X*, Ib., 1825, in-8.

* DARNAUD (Jacques), baron), lieutenant-général, né en 1768, à Bricy, près d'Orléans, fut élevé dès sa jeunesse, au métier des armes. Nommé capitaine à l'époque de la révolution, il alla combattre aux avant-postes de l'armée du Nord. Un jour, qu'il avait enlevé une redoute à la baïonnette, un représentant lui dit : « Pourquoi n'avez-vous pas fait

» fusiller sur-le-champ vos prisonniers? » « Je ne » sais, repartit Darnaud, que verser mon sang pour » ma patrie : quand mon ennemi est désarmé, ma » tâche est finie. » Adjoint aux adjudants-généraux en 1794, après le blocus de Maubeuge, il passa dans l'armée de Sambre-et-Meuse, et fut chargé de la défense de Longwy. Pendant l'occupation de Francfort, il ne souffrit pas que le commerce de cette ville fût inquiété par des prohibitions. Blessé devant Mayence, par un éclat d'obus, il se rendit, dès qu'il fut rétabli de sa blessure, à l'armée d'Italie, où il continua de se distinguer. En repoussant les Autrichiens qui faisaient le siége de Gênes, il fut si grièvement blessé qu'on fut obligé de lui faire l'amputation de la cuisse. Il fut chargé par le premier consul du commandement de la place qu'il avait si bien défendue. Plus tard, Napoléon lui confia la 14e division (Caen), et le nomma en 1809, commandant de l'hôtel des Invalides. En 1814, il préserva du pillage le dépôt du génie militaire, les archives de la guerre, et la galerie royale des fortifications en relief. Remplacé dans ce poste par le comte de Lussac, il mourut le 3 mars 1830.

DARNIM. *Voy.* ARNIM.

* DARONASTI (Paul), célèbre théologien de l'église d'Arménie, né en 1045, dans la province de Daron, mort en 1123, dans un monastère dont il était abbé, est auteur d'une *Lettre contre Théopistes*, philosophe et théologien grec, Constantinople, 1752, in-folio. On lui doit encore un *Traité contre l'église grecque*, un *commentaire sur Daniel*, et plusieurs ouvrages de théologie ou de controverse, dont quelques-uns se trouvent manuscrits dans la bibliothèque royale.

* DARQUIER (Augustin), astronome, né à Toulouse en 1718, mort le 18 janvier 1802, associé de l'académie des sciences, a publié : *Uranographie*, ou *Contemplation du ciel, à la portée de tout le monde*, Paris, 1771, in-16; *Observations astronomiques faites à Toulouse*, Avignon, 1777, 1782, in-4, 2e partie; *Lettres sur l'astronomie-pratique*, 1786, in-8. On lui doit en outre la traduction des *Eléments de géométrie*, de Simpson, 1766, in-8; de l'*Observation de l'éclipse du soleil du 24 juin* 1778, d'Ullon, et des *Lettres cosmologiques* de Lambert, Amsterdam, 1801.

** DARRIGOL (l'abbé Jean-Pierre), né le 17 mai 1790 à Lahons près de Bayonne, avait à peine terminé ses études qu'il fut chargé d'enseigner les humanités au collége de Dax. Ordonné prêtre en 1815, il exerça le saint ministère dans quelques paroisses, et fut ensuite nommé professeur au séminaire de Bayonne, dont cinq ans après il devint supérieur; il y mourut le 17 juillet 1829 dans un âge peu avancé. Quelques jours avant sa mort il avait remporté le prix fondé par Volney (*voy.* ce nom) par une *Dissertation critique et apologétique sur la langue basque*, Bayonne, in-8, de 165 pages; et ce succès était d'autant plus flatteur que l'illustre de Humboldt était au nombre des concurrents. Dans cet ouvrage, qui décèle une grande sagacité, l'auteur puise les règles de la langue basque dans cette langue même et les met constamment en rapport avec les principes fondamentaux du langage.

* DARTHÉ (Auguste-Alexandre), né vers 1769 à Saint-Pol (Pas-de-Calais), étudiait le droit à Paris, lorsque, le 14 juillet 1789, on le vit se mettre à la tête d'une troupe formée de clercs du palais, de jeunes avocats et d'étudiants, trainer avec eux, au son du tocsin, les canons enlevés aux Invalides et contribuer à la prise de la Bastille. De retour dans sa ville natale, il montra pour propager les idées révolutionnaires, un zèle qui le fit nommer un des administrateurs du département. Etant parvenu à faire rentrer dans le devoir un rassemblement de réquisitionnaires révoltés qui s'était formé dans les bois de Pernes, la Convention déclara qu'il avait bien mérité de la patrie. Bientôt il voua lui-même son nom à l'exécration en se rendant l'agent sanguinaire de Joseph Lebon, à Arras et à Boulogne. Arrêté après le 9 thermidor, il fut amnistié par la loi du 4 brumaire, s'attacha depuis à Babeuf, et fut condamné à mort avec lui par le tribunal de Vendôme. A la lecture de l'arrêt, il cria *vive la république*, et se perça d'un poinçon. Son cadavre fut porté sur l'échafaud le 25 mai 1797.

* DARTIGOYTE (Pierre-Armand), révolutionnaire exalté, né vers 1760, à Lectoure, député à la Convention par le département des Landes, s'y fit remarquer par l'exagération de ses principes. Le 18 octobre 1792 il demanda la suppression du serment comme étant une *institution monarchique*. Malade lors du procès du roi, il se fit transporter dans la salle et vota la mort sans sursis. Envoyé en mission à Bordeaux par le comité de salut public, il s'y trouvait à l'époque du 31 mai et fut obligé de s'enfuir pour échapper à la colère des habitants. Après avoir pris part à la rédaction de la constitution de 1793, il fut envoyé dans les départements du Gers et des Hautes-Pyrénées, où sa conduite laissa de sinistres souvenirs. Il tourna sa fureur contre les images et les reliques qu'il faisait brûler publiquement, en dansant autour du bûcher. Après le 9 thermidor, rappelé à la Convention, il y fut accusé de dilapidations et d'excès de tous genres; il écouta avec sang-froid le récit de ses forfaits, fut décrété d'arrestation, puis amnistié par la loi du 4 brumaire. Retiré dans le département des Landes, il y mourut en 1820.

DARTIS (Jean) naquit à Cahors en 1572. Il obtint en 1618 la place d'antécesseur aux écoles de droit de Paris, vacante par la mort de Nicolas Oudin. Il succéda en 1622 à Hugues Guyon, dans la chaire royale de droit canon. Ce jurisconsulte mourut à Paris en 1651, à 79 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres : *De ordinibus et dignitatibus ecclesiasticis*, contre la diatribe *de la papauté du Pape* de Claude Saumaise, Paris, 1648, in-4. Dartis a exercé plusieurs fois sa plume contre cet ennemi du saint Siége. Doujat, son successeur dans la chaire de droit canon, a recueilli en 1 vol. in-folio, 1656, les ouvrages de Dartis. Ce recueil est utile par le grand nombre de matières et de passages qu'il renferme. L'auteur écrivait d'une manière pure et intelligible, mais sans ornement.

DARU (Pierre-Antoine-Noël-Bruno, comte), pair de France, naquit en 1767 à Montpellier, où son père était secrétaire de l'intendance. Après avoir

terminé ses études, il entra au service à 16 ans, et fut fait lieutenant. Il accueillit avec sympathie les premiers événements de la révolution et fit la campagne de 1792, en qualité de commissaire des guerres. Arrêté comme suspect pendant la terreur, il composa sous les verroux l'*Epître à mon sans-culotte*, pièce badine où l'auteur se moquait assez plaisamment du citoyen Brutus, son geôlier, et lui prouvait qu'ils n'étaient guère plus libres l'un que l'autre. Après le 9 thermidor, il fut réintégré dans ses fonctions, puis nommé chef de division dans les bureaux de la guerre, et envoyé à l'armée avec le grade de commissaire ordonnateur en chef. Au milieu des travaux et des soins qu'exigeaient ses fonctions, il trouvait encore du temps pour cultiver les lettres et s'occupait d'une *traduction en vers d'Horace*, son auteur favori. Après le 18 brumaire, nommé secrétaire-général du ministère de la guerre, de cette époque date son *Epître à l'abbé Delille*, dans laquelle il engage l'illustre traducteur des Géorgiques à célébrer les triomphes des armées républicaines. Peu de temps après, il publia la *Cléopédie* ou la Théorie des réputations littéraires, satire pleine d'esprit, mais dépourvue de vigueur. Pendant que sa réputation poétique grandissait, ses talents et sa haute capacité comme administrateur avaient fixé l'attention de Bonaparte. Le lendemain de la bataille de Marengo, le premier consul lui donna une preuve de sa confiance, en le nommant un des commissaires chargés de veiller à l'exécution de la convention conclue avec le général Mélas. Elu membre du tribunat en l'an 10, il y figura parmi les défenseurs des principes républicains. Lorsque Napoléon eut pris le titre que rêvait son ambition, il appela Daru aux plus hautes dignités. Le traducteur d'Horace, plus brave que le poète latin, sut aussi se montrer plus indépendant que lui, même en acceptant les faveurs impériales. Comme il avait conservé sous la république le goût des lettres et des plaisirs élégants, il garda sous l'empire une sorte de fierté républicaine. En 1805, il fut appelé aux fonctions de conseiller d'état et d'intendant-général de la maison militaire de l'empereur; et en 1806, il fut nommé successivement intendant-général du pays de Brunswick, commissaire pour l'exécution des traités de Tilsitt et de Vienne, et enfin ministre plénipotentiaire à Berlin. La même année, il remplaça à l'institut Collin-d'Harleville. Nommé, en 1811, ministre-secrétaire d'état, il fut chargé en 1813 du portefeuille de la guerre, et il accompagna Napoléon dans la campagne de Russie. Arrivé à Smolensk, l'empereur convoqua un conseil auquel il soumit la question de la paix ou de la guerre. Daru, contre l'opinion bien connue de Napoléon, osa se prononcer avec force pour la paix, que la nation, disait-il, réclamait à grands cris, et il fit envisager la possibilité des revers dans une expédition où c'étaient moins les hommes que la nature elle-même qu'il fallait vaincre. Lorsque les désastres de l'armée française vinrent confirmer ces sages avertissements, Matthieu Dumas (*voy.* ce nom), étant tombé gravement malade, Daru prit les fonctions d'intendant-général de l'armée, et se distingua par son activité et sa fermeté inébranlable. Daru fut nommé par Louis XVIII conseiller et intendant-général honoraire. Mais à peine Bonaparte fut-il revenu aux Tuileries, qu'il se rattacha au gouvernement impérial; rappelé au conseil d'état, il fut un des signataires de la fameuse déclaration du 25 mars. Rendu à la vie privée, il put se livrer sans distraction à la littérature. Son *Histoire de Venise*, fruit d'un travail immense et consciencieux, prouve qu'il joignait le talent de l'historien à celui du poète. Appelé, en 1819, à la chambre des pairs, il y prit place parmi les membres de l'opposition, et se prononça vivement en 1823 contre la guerre d'Espagne. Daru mourut d'apoplexie le 5 septembre 1829, à sa terre de Meulan. Une grande activité, une intégrité sévère, une fermeté inébranlable, une droiture qui allait jusqu'à la roideur, formaient son caractère. L'empereur a dit de lui, à Sainte-Hélène, que « c'était un homme d'une extrême » probité, sûr et grand travailleur. » A la retraite de Moscou, la fermeté de Daru s'était fait particulièrement remarquer, et depuis l'empereur répétait souvent que « au travail du bœuf, il joignait le » courage du lion. » Ses principaux ouvrages sont : *Œuvres complètes d'Horace, traduit en vers français*, 1804, 4 vol. in-8; 7e édit. 1826, 2 vol. in-8. Cette traduction, remarquable par l'élégance, le nombre et la correction, est regardée comme la meilleure que nous possédions. Toutefois il est à regretter que le traducteur ait cru devoir suivre le poète latin dans ses écarts, et traduire ses pièces licencieuses, une seule exceptée; *Histoire de la république de Venise*, Paris, 1819, 7 vol. in-8. On a donné depuis deux autres éditions; *Histoire de Bretagne*, 1826, 3 vol. in-8; *Notions statistiques sur la librairie*, 1827, in-4. Le poème sur l'*astronomie* que Daru venait de terminer, a été imprimé en 1830, in-8, par les soins de son fils qui lui a succédé dans le titre de pair de France. On lui attribue en société avec Nougarède une *traduction de l'Orateur de Cicéron*.

* DARWIN (Erasme), médecin et poète, né le 12 décembre 1731, à Elston, dans le comté de Nottingham, exerça la médecine à Lichtfield et à Derby, où il mourut le 18 avril 1802. On a de lui : *Jardin botanique*, 4e édit. 1799, 2 vol. in-8, fig., poème divisé en deux parties; *Economie de la végétation*, et *les amours des plantes*. On y remarque un plan original et hardi, une imagination brillante, mais des idées extrêmement singulières, poussées quelquefois jusqu'au ridicule, et tendant à miner même la religion naturelle. Delille a imité plusieurs passages de ce poème, et Deleuze en a traduit la seconde partie, 1799, in-12. La *Zoonomie* ou *les lois de la vie organique*, 2 vol. in-4 et 1801, 4 vol. in-8; ouvrage où l'on trouve des vues ingénieuses, mais dont l'idée fondamentale est absurde. Il a été traduit en allemand et en italien. La *Phytologie* ou la *Philosophie de l'agriculture et du jardinage, etc.*; Le *Temple de la nature*, publié après sa mort, et fort inférieur à ses autres ouvrages. Miss. Seward, amie de Darwin, a publié des *Mémoires* sur sa vie, 1804, in-8.

DASSIER (Jean et Jacob-Antoine), père et fils, célèbres graveurs en médailles, nés à Genève, le premier en 1677, le second en 1713. Le père mou-

rut dans sa patrie en 1763, le fils à Copenhague en 1759. Leurs médailles, représentant les hommes les plus marquants du siècle de Louis XIV, et autres personnages illustres, sont autant de petits chefs-d'œuvre. On a imprimé l'*Explication des médailles gravées par J. Dassier et par son fils, représentant une suite de sujets tirés de l'histoire romaine*, 1778, in-8, vol. rare et recherché. Le catalogue des médailles gravées par ces deux artistes se trouve dans le 3e vol. de l'*Histoire littéraire de Genève*, par Sénébier.

DASYPODIUS (Pierre), dont le véritable nom est Rauchfuss, savant grammairien et médecin du XVIe siècle, mort à Strasbourg en 1559, est auteur d'un *Dictionnaire* grec, latin et allemand. Il imagina un nouvel ordre qui plut d'abord et qui a quelque utilité, mais qui a été rejeté ensuite, parce qu'on a reconnu que l'ordre alphabétique pour tous les mots était plus utile. L'ordre qu'il imagina, était de mettre les mots composés sous les simples, et les dérivés sous les primitifs.

DATAMES, qui de simple soldat devint capitaine des gardes du roi de Perse, fut un des plus grands généraux d'Artaxerxès Ochus, commanda ses armées avec beaucoup de valeur et de prudence, et remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, et ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit Artabase, général d'Artaxerxès, l'an 361 avant J.-C., et fut tué peu de temps après en trahison, par le fils d'Artabase.

DATHAN. *Voy.* Abiron et Coré.

* DATHE (Jean-Auguste), professeur de langues orientales à Leipsig, né en 1731 à Weissenfels dans la Saxe, consacra tous les moments que lui laissaient ses devoirs, à une *traduction latine des livres du vieux Testament*, regardée par les protestants comme la meilleure de toutes celles qui existent dans cette langue. Les différentes parties en parurent de 1779 à 1797, 6 vol. in-8. On a encore de lui : *Opuscula ad criticam et interpretationem veteris Testamenti spectantia*, Leipsig, 1796, in-8. Dathe mourut en 1791.

DATI (Augustin), né à Sienne en 1420, écrivit l'histoire de cette ville en trois livres. Le sénat l'en avait chargé, et il s'en était acquitté avec sincérité; mais après sa mort, son fils Nicolas Dati en retrancha beaucoup de choses par politique, et gâta cet ouvrage. Le père et le fils furent secrétaires de la république de Sienne, et protégèrent l'un et l'autre les gens de lettres. Le premier mourut en 1478, et le second en 1498. On a de l'un et de l'autre plusieurs autres ouvrages. Les *Lettres* d'Augustin Dati furent imprimées à Paris en 1517. Il y a quelques particularités curieuses. Les *Œuvres* du même parurent à Sienne en 1503, in-fol., et Venise, 1516.

DATI (Carlo), poète et littérateur italien, né à Florence le 2 octobre 1619, et mort le 11 janvier 1676, professa les belles-lettres avec distinction à Florence sa patrie. Tous les voyageurs, gens de lettres, qui ont passé à Florence de son temps, se louent beaucoup de ses politesses, et ce sont principalement ces éloges qui l'ont rendu célèbre. On a de lui un *Panégyrique de Louis XIII*, en italien, publié à Florence en 1644, in-4, réimprimé à Rome et traduit en Français. Cet ouvrage avait été précédé de plusieurs autres en vers et en prose. Parmi ses productions on distingue la *Vie des peintres anciens*, en italien, 1667, in-4, quoique ce ne soit qu'un essai d'un plus grand ouvrage que l'auteur voulait donner.

* DAUBANTON (Antoine-Grégoire), légiste, né à Paris en 1732, y remplit pendant longtemps les modestes fonctions de greffier d'une justice de paix, et y mourut le 22 février 1813. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages de pratique du droit sous la forme de *manuels*, de *dictionnaires*, de *formulaires*. Mais un travail qui lui fait plus d'honneur est son *Répertoire universel de législation commerciale, intérieure et maritime de la France*, 1810, 2 vol. in-8.

DAUBENTON (Guillaume), jésuite, né à Auxerre le 21 octobre 1648, suivit en Espagne le roi Philippe V, dont il était le confesseur. Il eut le plus grand crédit près de ce prince; mais les courtisans jaloux le firent renvoyer en 1706. Il fut rappelé en 1716, pour reprendre sa place, et mourut en 1723, à 75 ans. Le conte ridicule que Voltaire, d'après Bellando, a fait sur sa mort, ne mérite pas d'être rapporté. Ce jésuite avait prêché avec succès. On a de lui des *Oraisons funèbres*, et une *Vie de saint François Régis*, in-12.

* DAUBENTON (Louis-Jean-Marie), naturaliste célèbre, né à Montbar (Côte-d'Or), en 1716, avait été envoyé à Paris pour étudier la théologie. Mais dominé par son goût pour les sciences, il étudia en secret la médecine et principalement l'anatomie. Après la mort de son père, il se fit recevoir médecin à Reims, en 1741, et exerça sa profession dans sa ville natale. Buffon, devenu intendant du jardin du roi, l'attira à Paris en 1742 pour l'aider dans l'exécution du grand ouvrage qu'il avait conçu, et lui fit donner, trois ans après, la place de garde et de démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle. Daubenton lui fut surtout très-utile pour les détails de description et d'anatomie, auxquels la faiblesse de sa vue ne lui permettait pas de se livrer. Le recueil des faits dont il a enrichi la grande *Histoire naturelle* est immense, et a été fait avec un soin minutieux. Camper disait de Daubenton qu'il ignorait lui-même de combien de découvertes il était l'auteur. Daubenton avait fourni aux 15 premiers volumes des articles qui en formaient une partie essentielle et indispensable à l'intelligence du texte. Buffon se laissa persuader par ses flatteurs de supprimer ces articles, et ne conserva dans une édition postérieure in-12, que ce qui lui appartenait. Dès lors Daubenton cessa de coopérer à cet ouvrage, et Buffon s'adjoignit, pour la partie des oiseaux, Gueneau de Montbéliard et de Bexon, qui ne firent point oublier son premier collaborateur. Daubenton a été durant cinquante années, garde du cabinet, et pendant tout ce temps n'a cessé d'enrichir et d'ordonner cette collection qui est devenue, par ses soins, la plus importante de l'Europe. Il a fourni plusieurs articles à la première édit. de l'*Encyclopédie*, et inséré dans les *Mémoires de l'académie des sciences*

des dissertations sur divers points de l'histoire naturelle des *minéraux* et des *végétaux*. Une des chaires de médecine du collége de France fut convertie pour lui, en 1778, en une chaire d'histoire naturelle. Il fut aussi nommé, en 1783, professeur d'économie rurale à l'école d'Alfort. Après que la convention eût érigé le jardin du roi en école publique sous le titre de *Muséum d'histoire naturelle*, Daubenton y exerça les fonctions de professeur de minéralogie jusqu'à sa mort arrivée dans la nuit du 31 décembre 1799 au 1er janvier 1800, à la suite d'une apoplexie qui l'avait frappé dans une des premières séances du sénat dont il avait été récemment élu membre. L'académie des sciences l'avait admis dans son sein en 1744. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Instruction pour les bergers*, Paris, 1783, in-8; *Tableau méthodique des minéraux*, 1784, in-8, son principal ouvrage; des *Recherches sur les indigestions*, 1785 et 1798, in-8; dans lesquelles il s'attache à démontrer que la plupart des désorganisations animales commencent par l'estomac. Lacépède, Cuvier et Moreau de la Sarthe ont publié des Eloges historiques de Daubenton, et une colonne de granit lui a été élevée dans le jardin des Plantes. Marguerite Daubenton, son épouse, morte en 1818, est auteur du roman de *Zélie dans le désert*, (1787, 2 vol. in-8; 1819, 3 vol. in-12; 1823, 4 vol. in-18); leur fille épousa le fils de Buffon.

* DAUBERMENIL (François-Antoine), Conventionnel, né à Salles près de Perpignan, vers 1744, était, en 1789, membre du conseil supérieur de sa province. Député à la convention par le département de Tarn, étant tombé malade il ne vota pas dans le procès du roi, et après le 31 mai il donna sa démission. Rappelé en 1795, il passa au conseil des cinq-cents; s'étant opposé au 18 brumaire, il fut exclu du Corps législatif, et mis en surveillance dans le département de la Charente-Inférieure; mais il ne tarda pas d'être autorisé à retourner dans sa famille, et mourut à Perpignan en 1802. Enthousiaste par caractère, il se regardait comme un des anciens mages, et fut avec Lareveillère (*voy.* ce nom), un des fondateurs de la société des *théophilantropes* qui s'établit à Paris, en 1796, et ne tarda pas à tomber sous le ridicule. On a de lui : *Extrait d'un manuscrit intitulé : Le culte des adorateurs de Dieu, contenant des fragments de leurs différents livres sur l'institution du culte, les observances religieuses, l'instruction, les préceptes et l'adoration*, Paris, 1796, in-8 de 175 p.

* DAUBIGNY (Jean-Louis-Marie VILLAIN), né à Saint-Just en Picardie, était procureur à l'époque de la révolution, dont il embrassa la cause avec exaltation, et devint membre de la municipalité de Paris. Dans la matinée du 10 août 1792, il fit arrêter le journaliste Sulleau et plusieurs personnes qui s'étaient réunies aux Champs-Elysées pour secourir le roi, et les laissa massacrer sous ses yeux. Daubigny devint membre du tribunal institué le même jour pour égorger les vaincus. Il prit part aux assassinats des princes dans les premiers jours de septembre. Signalé, par Roland, comme un des auteurs du vol du garde-meuble, il vint à bout, sinon de détruire les soupçons, au moins d'arrêter les poursuites. A la fin de 1793, il obtint la place d'adjoint au ministre Bouchotte, et fut une seconde fois accusé de vol par Bourdon de l'Oise; mais Robespierre qui le protégeait le fit acquitter par le tribunal révolutionnaire. Après avoir échappé aux exécutions du 9 thermidor, il fut traduit plus tard devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loire; mais l'amnistie du 4 brumaire le rendit à la liberté; enfin, impliqué dans l'affaire de la machine infernale au mois de janvier 1801, il fut déporté aux îles Sechelles, et y mourut vers 1808.

DAUDÉ (Pierre), né à Marvejols, diocèse de Mende, mort en Angleterre, le 11 mai 1754, âgé de 73 ans, est auteur de la *traduction* des *Réflexions de Gordon sur Tacite*, Amsterdam, 1751, 3 vol. in-12; et de la *Vie de Michel de Cervantes* de Gregorio Mayans, 1740, in-12.

* DAUDET (Robert), graveur, né à Lyon en 1737, était fils d'un marchand d'estampes; après avoir appris les premiers principes de son art, il quitta le magasin de son père pour venir à Paris, où il entra dans l'atelier de Balechou. Le célèbre Wille termina son éducation. Ses premiers ouvrages datent de 1772, et il termina à l'âge de 82 ans, son dernier morceau, *la promenade du Prado* à Madrid, pour le *Voyage en Espagne* de Laborde. Ses principales productions sont : *Vue du port d'Ostende*, d'après Solvyns; *Les ruines de Palmyre*, dans le *Voyage en Syrie* de Cassas; *Passage du Pô par Napoléon*, d'après Vernet; *Marines*, d'après Vernet; *des batailles* réduites, d'après Vander-Meulen; *six paysages* dans le *Musée français*, de Robillard et Laurent; plusieurs planches dans la *galerie de Florence*, dans le *Voyage à Naples de l'abbé de Saint-Non, dans les Monuments de l'Hindoustan*, par Langlès, etc. Daudet est mort à Paris le 2 juin 1824, âgé de près de 87 ans. L'œuvre de ce laborieux artiste se compose de quatre-vingt-deux pièces.

* DAUDIN (François-Marie), naturaliste, né à Paris le 25 mars 1774, mort dans cette ville en 1804, âgé de moins de 30 ans, a publié : *Traité élémentaire d'ornithologie*, ou *Histoire naturelle des oiseaux*, 1800, 2 vol. in-4 avec 27 pl. Cet ouvrage n'est pas achevé; *Recueil de mémoires et de notes sur des espèces inédites ou peu connues de mollusques, de vers, de zoophytes*, 1800, in-8; *Histoire naturelle des rainettes, des grenouilles et des crapauds*, Paris, 1803, in-4, fig.; *Histoire naturelle, générale et particulière des reptiles, pour faire suite à l'Histoire naturelle de Buffon, rédigée par Sonnini*, 1802 à 1804, 8 vol. in-8, fig.

* D'AUGIER (François-Henri-Eugène, comte), vice-amiral, né à Lorient en 1763, fut reçu garde-marine en 1786, et promu au grade de capitaine de vaisseau le 21 mars 1796. Sa conduite distinguée dans plusieurs circonstances fixa sur lui l'attention du ministre Decrès, qui lui confia le commandement des marins de la garde. Nommé chef militaire du port de Lorient, au mois de mai 1814, il fit partie, à la même époque, de la commission chargée de vérifier les titres des officiers de marine qui sollicitaient de l'emploi ou des récompenses. Il fut encore l'un des commissaires désignés pour exa-

miner les ordonnances et règlements généraux sur la marine, et pour y proposer les changements convenables. La même année, il fut créé comte, contre-amiral et préfet maritime du 4e arrondissement. Député du Morbihan, à la chambre de 1815, il y prononça, le 25 novembre, un discours remarquable, au sujet de la communication faite par le gouvernement, du second traité de Paris. Dans la session de 1817, il vota avec la minorité, ce qui n'empêcha point le ministère de lui confier, l'année suivante, le commandement de la marine à Rochefort, et de le nommer président du collége électoral du Finistère, dont les suffrages l'envoyèrent une seconde fois à la chambre. Dès ce moment, il cessa de faire partie de l'opposition, et contribua, lors de la discussion de la loi du 20 juin 1820, à faire rejeter un amendement proposé par Camille Jordan contre l'établissement des grands et des petits colléges électoraux. Appelé au conseil d'état en 1823, d'Augier commanda la marine à Toulon, et fut, en 1825, élevé au grade de vice-amiral. Il mourut à Paris le 12 avril 1834, dans sa 70e année.

* DAULLÉ (Jean), graveur, né à Abbeville en 1703, mort à Paris le 23 avril 1763, membre de l'académie de peinture, a gravé d'après le Corrège, Rubens et van Dyck. Ses talents lui acquirent une réputation dans le portrait. Ses sujets d'histoire ne sont pas aussi estimés. On cite cependant parmi ses beaux ouvrages, la *Madeleine au désert*, d'après le Corrège, le *Quos ego*, d'après Rubens, et le *portrait de la comtesse de Feuquière.*

DAUMAT. *Voy.* Domat.

DAUM ou DAUMIUS (Christian), recteur du collége de Zwickau, en Saxe, ville où il était né le 29 mars 1612, mourut en 1687, à 75 ans, avec la réputation d'un des plus grands littérateurs de son siècle. Il savait des langues mortes et vivantes. On lui doit des *éditions* de beaucoup d'ouvrages de l'antiquité, et plusieurs autres écrits; témoignage de son ardeur pour le travail, encore plus que de la supériorité de ses talents. Les plus estimés sont : *Tractatus de causis amissarum quarumdam linguæ latinæ radicum*, 1642, in-8; *Indagator et restitutor græcæ linguæ radicum*, in-8; *Epistolæ*, Iéna, 1670, in-8, Dresde, 1677, in-8; des *poésies*, *etc.*

* DAUMESNIL (le baron Pierre), maréchal-de-camp, né le 14 juillet 1777, à Périgueux, servit comme simple soldat en Italie et en Egypte, où il donna une preuve de dévouement à Bonaparte en se précipitant devant lui, pour le garantir d'une bombe qui éclata sans atteindre personne. Il passa ensuite dans le régiment des guides, où il se signala par des traits de la plus grande bravoure, devint en 1806, capitaine des chasseurs de la garde, et fit en 1808 la campagne d'Espagne, comme chef d'escadron. A la bataille de Wagram, en 1809, il eut la jambe emportée par un boulet. Le brevet de général de brigade lui fut accordé le 21 février 1812, et, deux mois plus tard, Napoléon lui donna le commandement du château de Vincennes, qu'il défendit en 1814. L'ennemi, qui depuis plusieurs semaines occupait Paris, pour toute réponse à ses sommations, reçut de Daumesnil ces mots : « Je » vous rendrai ma place, quand vous me rendrez » ma jambe. » Sous la première restauration, il reçut le commandement du château de Condé. Au retour de Napoléon, il fut rappelé au commandement de Vincennes. En septembre 1815, il fut mis à la retraite, et resta sans emploi jusqu'à la révolution de 1830 qui lui rendit ce poste. Daumesnil est mort le 17 août 1832, laissant à sa veuve sa gloire pour tout héritage.

DAUN (Léopold-Joseph-Marie, comte de), prince de Tiano, chevalier de la Toison-d'or, grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, feld-maréchal, ministre d'état, président du conseil-aulique de guerre, naquit à Vienne en 1705, d'un famille ancienne et illustre. Il fut colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, et se distingua dans la guerre que Marie-Thérèse eut à soutenir pour conserver les états que Charles VI lui avait laissés. La guerre suivante lui procura une réputation plus brillante encore. Le prince Charles de Lorraine était assiégé dans Prague; Daun, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, prend la résolution de faire lever le siége, combat le roi de Prusse à Cholzemits, le 18 juin 1757, et remporte une victoire complète. C'est à cette occasion que l'impératrice-reine établit l'ordre militaire qui porte son nom. La bataille de Hochkirchen en 1758 ajouta de nouveaux lauriers à ceux du libérateur de Prague. En 1760, il fit lever au roi de Prusse le siége de Dresde, par une suite de mesures profondément méditées, qui avaient déjà délivré Olmutz en 1758. Il attaqua en 1759 les Prussiens à Pirna, enleva toute l'armée commandée par le général Finck, et la fit prisonnière de guerre. Il n'eut pas le même bonheur à Siptiz, près de Torgau, en 1760, où l'ennemi, déjà vaincu, reprit, après qu'une blessure dangereuse eût fait retirer le maréchal, une supériorité qui décida la victoire en sa faveur. La paix de Hubersbourg vint, en 1763, mettre fin à ses succès. Il mourut à Vienne le 5 février 1766, avec la réputation d'un général expérimenté, brave, circonspect, prévoyant, examinant toutes les démarches de son ennemi avant de se décider à un combat; humain et compatissant, alliant les vertus chrétiennes avec les vertus militaires. Les occasions où la prudence était plus nécessaire que l'activité, lui ont été particulièrement favorables. Son coup d'œil était sûr; mais quand le besoin du moment excluait la maturité de la réflexion, il avait de la peine à prendre un parti vigoureux. De là ses victoires sont restées souvent sans effet, et les vaincus, par des manœuvres hardies et rapides, réparèrent quelquefois leur défaite avant que la renommée l'eût publiée.

DAUNOU (Pierre-Claude-François), savant laborieux et estimable, né en 1761 à Boulogne-sur-Mer, fit ses études au collége de cette ville, dirigé par les oratoriens, et en les terminant, cédant moins à sa vocation qu'à l'influence de ses maîtres, entra dans leur congrégation. Dans les loisirs que lui laissait l'enseignement, il perfectionnait ses talents par l'étude assidue des grands modèles anciens et modernes, et s'exerçait dans l'art difficile d'écrire. Son début dans les lettres fut un *discours sur l'influence de Boileau*, couronné en 1787 par l'académie de Nismes et qui reçut les suffrages des cri-

tiques les plus distingués. Comme la plupart de ses confrères de l'oratoire, il vit dans la révolution le triomphe des principes de la philosophie dont ils étaient imbus; mais on ne peut lui refuser la justice qu'à toutes les époques de cette révolution dont il devait traverser toutes les phases, il fut toujours guidé par des sentiments généreux et qu'il fut toujours conséquent avec lui-même. Après avoir été quelque temps vicaire de l'évêque du Pas-de-Calais, il cessa d'exercer les fonctions ecclésiastiques pour ne les plus reprendre, et se dévoua dès-lors tout entier, mais en honnête homme, au succès de la cause qu'il avait embrassée. Député à la convention par son département, dès les premières séances de cette terrible assemblée, il ne craignit pas de s'opposer à ce qu'elle mit Louis XVI en jugement; et ses efforts ayant été inutiles, il continua de lutter avec énergie quoiqu'avec peu d'espoir, pour empêcher au moins la condamnation à la peine capitale. Une telle conduite devait le rendre odieux aux chefs du parti qui dominait la convention. Il fut arrêté au mois d'octobre 1793 et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Rentré à la convention avec ceux de ses collègues qui en avaient été exclus pendant la terreur, il prit une part active à ses travaux les plus importants; concourut à l'organisation des écoles centrales et de l'institut dont il fut un des premiers membres, et fut enfin le principal auteur de la constitution de l'an 3, qui fit succéder une sorte de gouvernement régulier à l'anarchie qui dévorait la France. Lors de sa mise à exécution, il passa au conseil des cinq-cents dont il fut appelé le premier à la présidence et où il fit divers rapports remarquables. Sorti du conseil par le sort, il fut nommé directeur de la bibliothèque du Panthéon, et peu de temps après envoyé en Italie pour organiser en république les états que la victoire avait momentanément soumis à nos armes. Au retour de cette mission qui n'avait duré que quelques mois, il fut réélu au conseil des cinq-cents où il suivit cette ligne de conduite ferme et modérée qu'il s'était tracée. Il soutint le directoire en désapprouvant les coups d'état; et lorsque le 18 brumaire eut renversé la constitution, fit tout ce qu'il put pour sauver du naufrage quelques unes des libertés que la France avait reconquises au prix de tant de sacrifices. Nommé membre du tribunat il ne tarda pas d'être exclu pour son opposition au pouvoir dont il devinait les vues secrètes. Il refusa la place de conseiller d'état qui lui fut offerte avec instance par le premier consul; mais il accepta plus tard celle de garde des archives générales qui devait lui fournir, avec de nouveaux moyens d'études, l'occasion d'appliquer un système de classification, depuis adopté partout. Il perdit cette place en 1816; mais dès l'année suivante il eut la direction du *Journal des savants*; et peu après il remplaça Clavier (*Voy.* ce nom) dans la chaire d'histoire au collége de France, où ses leçons attirèrent un grand nombre d'élèves. Elu en 1819 membre de la chambre des députés par le département du Finistère, il cessa d'en faire partie en 1823; mais il y fut rappelé en 1828, et dès cette époque y siégea constamment jusqu'en 1834, où son âge lui fit éprouver le besoin du repos. Rétabli en 1830 dans la garde des archives du royaume, il donna sa démission de la chaire d'histoire pour s'occuper entièrement au grand ouvrage, objet de ses constantes études depuis plus de vingt ans, et qu'il n'eut pas la satisfaction de terminer. Il mourut le 20 juin 1840, à 80 ans. L'année précédente il avait été appelé à la chambre des pairs. Daunou comme membre de l'institut a eu part à la continuation de l'*Histoire littéraire de la France* (*Voy.* Dom RIVET) et de la *Collection des historiens* (*voy.* Dom BOUQUET), dont il a publié les tomes XIX et XX, et comme secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions a donné les *Eloges* de plusieurs savants. Ses principaux ouvrages que nous devons nous borner à citer sont : *Influence de Boileau sur la littérature française*, Paris, 1787, in-8, réimprimé plusieurs fois à la tête des *Œuvres de Boileau* dont on doit à Daunou une des meilleures éditions (*Voy.* BOILEAU). *Analyse des opinions sur l'origine de l'imprimerie*, Paris, 1802, in-8. *Essai historique sur la puissance temporelle des papes*, ib., 1810, in-8, 4e édit. 1818, 2 vol. in-8, ouvrage rédigé dans les idées philosophiques de l'auteur, mais d'ailleurs écrit avec la modération de son caractère. *Cours d'études historiques*, ib., 1842-48, in-8. annoncé en 20 vol., le 19e a paru. Il a laissé manuscrit un *Cours de bibliographie*. M. Taillandier a publié : *Documents historiques sur Daunon*, Paris, 1841, in-8, avec une liste détaillée de ses ouvrages.

DAUPHIN-BERAUD, appelé le *sire de Combronde*, était fils de Jean de l'Espinasse, chevalier, sire dudit lieu, et de Blanche-Dauphine, dame de Saint-Ilpise et Combronde. A la mort de sa mère il quitta le nom de l'Espinasse, et prit le nom de Dauphin, pour posséder les biens de cette maison. Dans sa jeunesse il servit en Guienne sous le comte de Foix avec ses francs-archers et les volontaires de Saint-Ilpise et de Combronde, qu'il y conduisit par ordre de son père. En 1470, il accompagna Guillaume Cousinot, le comte Dauphin d'Auvergne son parent, et le comte de Comminges dans la guerre de Bourgogne. Louis XI lui donna sa confiance en Auvergne; il le fit chambellan, et général de l'armée qu'il envoyait en 1475 contre le comte de Roussi, maréchal de Bourgogne. Il avait sous ses ordres le ban d'Auvergne, celui des terres du duc de Bourbon, celui de Beaujolais, et les francs-archers et volontaires de Geoffroi de Chabannes. Il se conduisit avec toute la prudence d'un grand général, et battit l'armée du maréchal de Bourgogne le 21 juin à Montreuillon, près la rivière d'Yonne en Nivernais. Le comte de Roussi fut prisonnier de Dauphin; ses héritiers plaidèrent pour se faire payer de la rançon du maréchal, qui lui appartenait, et le 24 février 1499, il y eut arrêt du parlement en leur faveur. Les deux maisons se réunirent, par l'alliance d'Antoinette d'Amboise sa petite-fille, avec Louis, prince de Luxembourg, comte de Roussi. Beraud-Dauphin mourut en 1490, bailli du Velay.

DAUPHIN (Pierre). *Voy.* DELPHINUS.

DAURAT. *Voy.* DORAT.

DAUSQUE (Claude), né à St.-Omer en 1566, jé-

suite, puis chanoine de Tournay, mort le 17 janvier 1644. Nous avons de lui : une *traduction* en latin des *harangues de Basile*, évêque de Séleucie avec des *notes*, Heidelberg, 1604, in-8; Un *Commentaire sur Quintus Calaber*, Francfort, 1614, in-8; *Antiqui novique Latii orthographia*, Tournay, 1632, 2 vol. in-fol.; *Terra et aqua, seu terræ fluctuantes*, Tournay, 1633, in-4. Les iles flottantes près de St.-Omer ont donné occasion à cet ouvrage, où l'auteur parle de toutes les iles semblables dont il a pu avoir connaissance; il y parle aussi des autres merveilles naturelles qui ont rapport à la mer, aux rivières. Cet ouvrage est plein d'érudition. Il a encore donné plusieurs autres ouvrages qui prouvent que Dausque était versé dans les langues savantes, la théologie, l'histoire naturelle et l'antiquité profane; mais on voit aussi que son savoir avait plus d'étendue que son jugement de solidité. Il affectait de se servir de termes peu usités qui rendent ses ouvrages presque inintelligibles.

DAUVIGNY. *Voy.* AUVIGNY.

DAVAL (Jean), médecin de Paris, natif de la ville d'Eu, professa son art avec beaucoup de réputation. Son mérite et ses succès le mirent en si grand crédit, que Fagon le demanda à Louis XIV pour lui succéder dans sa place de premier médecin. Le roi y consentit; mais Daval peu ambitieux et jaloux de sa liberté refusa ce poste, et s'excusa sur la délicatesse de son tempérament. Ce médecin philosophe mourut en 1719, à 64 ans.

DAVANZATI-BOSTICHI (Bernard), florentin, mort en 1606, âgé de 77 ans, s'est fait un nom par la *traduction* italienne qu'il a faite de *Tacite*, Venise, 1658, in-4; Padoue, 1755, 2 vol. in-4; Bassano, 1790, 3 vol. in-4; Paris, 1760, 2 vol. in-12, et 1804, 3 vol. in-12. Il a employé de vieux mots toscans inusités, qui rendent sa version quelquefois inintelligible aux Italiens même. On a encore de lui : *Coltivazione toscana delle viti*, Florence, 1614, et 1737, in-4; *Scisma d'Inghilterra*, Rome, 1602, in-8; et Florence, 1638, in-4; *Istoria della basilica di San Prassede*, Rome, 1725, in-4; et quelques autres écrits en italien. Tous ces ouvrages ont le mérite de la justesse des idées, de la précision, de la pureté et de l'élégance du style.

* DAVAUX (Guillaume), né en 1740 à la Côte-Saint-André, en Dauphiné, fit ses études au séminaire de Saint-Irénée à Lyon, et obtint une chaire au collége de Grenoble. Il y présida au classement de la bibliothèque épiscopale devenue depuis la bibliothèque de la ville. Quelque temps après, il vint à Paris, entra dans la maison de Rohan, et fut nommé, par le crédit de la princesse de Guéménée, leur gouvernante, instituteur des enfants de France. L'abbé Davaux ne tarda pas à gagner la confiance de ses élèves par la douceur et l'aménité de son caractère. Dans les *Mémoires historiques sur Louis XVII* par Eckard, Paris, 1818, in-8, on lit l'anecdote suivante : « Le dauphin se rappelant une » de ses leçons d'histoire, alluma furtivement une » lanterne en filigrane qui venait de lui être don- » née, et feignit de chercher quelque chose qu'il » avait perdu : tout-à-coup se tournant vers l'abbé » Davaux, il lui dit en lui prenant la main, je suis » plus heureux que Diogène, j'ai trouvé un homme » et un bon ami. » Pendant la révolution l'abbé Davaux se retira près de sa bienfaitrice, et reprit plus tard ses fonctions ecclésiastiques. Il devint supérieur d'une association du tiers ordre du Mont-Carmel, et président d'une société établie pour le soulagement des prisonniers. Il mourut à Paris en 1822.

DAVEL (Jean-Daniel-Abraham), fils d'un ministre de Culli, bourg situé sur le lac de Genève, porta les armes avec distinction en Piémont, en Hollande, en France, et dans sa patrie. On le connaissait comme un homme sincère, désintéressé, charitable, pacifique, bon ami, bon parent, brave soldat, officier habile et expérimenté. Les magistrats de Berne le firent l'un des quatre majors établis dans le pays de Vaud, pour exercer de temps en temps les milices. Ils lui donnèrent une pension annuelle, et affranchirent ses terres. Au milieu de ces distinctions, Davel se rappela une vision qu'il s'imagina avoir eue à l'âge de 18 ans. S'appuyant sur cette rêverie, il entreprit de soustraire le pays de Vaud, sa patrie, à la domination de Berne, pour en former un quatorzième canton. Comme il se préparait à exécuter son dessein, il fut arrêté, et eut la tête tranchée le 24 avril 1723, à 54 ans.

DAVENANT (Jean), de Londres, né vers 1570, docteur et professeur de théologie à Cambridge, devint évêque de Salisbury. C'était un théologien assez modéré qui cherchait le moyen de réunir les chrétiens sur leurs divers sentiments. Son livre intitulé *Adhortatio ad communionem inter evangelicas ecclesias*, est un monument de sa modération. Il se distingua par son érudition, par sa modestie et par sa pénétration. L'église anglicane l'ayant député avec d'autres théologiens au synode de Dordrecht, il soutint avec le docteur Ward que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. Ce savant estimable mourut à Cambridge le 20 avril 1641. Ses productions sont : *Prælectiones de judice controversiarum*, 1631, in-fol.; *Commentaria in epistolam ad Colossenses*; *Liber de servitutibus*; *Determinatio quæstionum theologicarum*. On voit dans ses ouvrages des connaissances et des recherches, et toute la sagesse qu'on peut avoir hors de la véritable religion.

DAVENANT (Guillaume), né à Oxford en 1605, d'un cabaretier, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poésie, et surtout pour le théâtre. Après la mort de Johnson en 1637, il fut déclaré *poete lauréat*. Charles I^er^ y ajouta le titre de chevalier en 1643. Davenant fut toujours attaché à ce prince infortuné; quelque temps avant sa mort tragique, ce poëte passa en France, et se fit catholique. Il revint en Angleterre lorsque Charles II monta sur le trône de ses ancêtres, et mourut en 1668 à 63 ans. Les plus beaux esprits de son temps, le comte de Saint-Alban, Milton et Dryden furent en liaison d'amitié et de littérature avec lui. Le chevalier Davenant travaillait avec ce dernier. Tous ses ouvrages ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des *tragédies*, des *tragi-comédies*, des *mascarades*, des *comédies*, et d'autres pièces de poésie. C'est à lui que l'Angleterre dut un opéra italien.

**DAVENANT** (Charles), fils aîné du précédent, né en 1656, et mort en 1714, s'est fait un nom célèbre en Angleterre par plusieurs ouvrages de *politique* (entre autres, par un *Tableau des revenus et du commerce de l'Angleterre*, 2 vol. in-8, en anglais) et de *poésie*. On cite parmi les écrits de ce dernier genre, son opéra de *Circé*, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissement.

**DAVESNE.** *Voy.* AVESNES.

**DAVENPORT** (Christophe), né à Coventry dans le comté de Warwick en Angleterre, vers l'an 1598, passa à Douai en 1651, et de là à Ypres, où il prit l'habit de Saint-François en 1617. Il reçut le nom de *François de Sainte-Claire*, sous lequel il est connu dans son ordre. Après avoir professé avec beaucoup de réputation la philosophie et la théologie à Douai, il fut envoyé missionnaire en Angleterre. Obligé de se retirer, sous le gouvernement tyrannique de Cromwell, il reparut lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Catherine de Portugal, épouse de ce prince, le choisit pour son théologien et son chapelain : emplois qu'il était bien capable de remplir, par ses connaissances dans la philosophie, dans la théologie, dans les Pères, dans l'histoire ecclésiastique, etc. Ce savant franciscain mourut à Londres en 1680, à 82 ans. Tous ses ouvrages, excepté son *Traité de la prédestination*, et son *Systeme de la Foi*, ont été recueillis en 2 vol. in-fol., à Douai, en 1665. L'auteur s'était acquis l'amitié des protestants et des catholiques, par ses mœurs, sa franchise et sa droiture. Il faut remarquer qu'il prenait aussi quelquefois le nom de *François Coventry*, du lieu de sa naissance. Voy. Nicéron, t. 23.

**DAVID**, fils d'Isaï de la tribu de Juda, né à Bethléem, l'an 1085 avant J.-C., fut sacré roi d'Israël par Samuel, pendant qu'il gardait les troupeaux de son père. Dieu l'avait choisi pour le substituer à Saül. David n'avait alors que 22 ans, mais il était déjà connu par des actions qui marquaient un grand courage. Sa valeur augmenta avec l'âge. S'étant offert à combattre le géant Goliath, il le tua d'un coup de pierre, et en porta la tête à Saül. Ce prince lui avait promis, pour récompense de sa victoire, sa fille Mérob en mariage; mais jaloux de sa gloire, autant qu'incapable de l'égaler, il lui proposa sa fille Michol, qu'il lui fit encore acheter au prix de cent prépuces de Philistins. La haine de Saül contre son gendre augmentait de jour en jour. Ses fureurs allèrent au point qu'il attenta plusieurs fois à sa vie. David, obligé de s'enfuir, se retira à la cour d'Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg pour lui et pour ses gens. La guerre s'étant allumée entre les Juifs et les Philistins, David devait combattre avec les Philistins contre les Juifs; mais avant d'en venir aux mains, il se retira à Siceleg. Cette ville avait été détruite et brûlée par les Amalécites, qui avaient emmené ses femmes et celles de toute la troupe. Il tomba sur ces barbares, et leur enleva leur butin. Saül le poursuivait toujours, malgré les actes de générosité qui auraient dû toucher son cœur. Lorsqu'ils étaient dans le désert, David aurait pu le tuer deux fois, l'une dans une caverne, et l'autre dans sa tente; mais il se contenta de lui faire connaître que sa vie avait été entre ses mains. Une mort funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif et perfide. Sa couronne passa à David, qui pleura non-seulement celui auquel il succédait, mais qui le vengea, et punit de mort ceux qui se vantaient de l'avoir tué. Il fut de nouveau sacré roi à Hébron, l'an 1054 avant J.-C. C'était pour la seconde fois qu'il recevait l'onction royale. Abner, général des armées de Saül, fit reconnaître pour roi Isboseth son fils; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama David. Ce prince s'étant rendu maître de la citadelle de Sion, y établit le lieu de sa demeure, et y fit bâtir un palais, d'où lui vint le nom de *Cité de David*. Jérusalem devint ainsi la capitale de son empire. Il y fit transporter l'arche, et forma dès lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avait donné la couronne. Sa gloire était à son comble. Il avait vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites; mais ces grandes actions furent obscurcies par son adultère avec Bethsabée, suivi de la mort d'Urie, mari de cette femme. Il se passa un an presque entier, sans qu'il conçût des remords de son crime. Le prophète Nathan le fit rentrer en lui-même par une parabole ingénieuse; il en fit une pénitence longue et sincère; ses regrets sont vivement exprimés dans plusieurs psaumes. Les maux que Nathan lui avait prédits commencèrent à se faire sentir, et dans sa propre maison même. Un de ses fils viole sa sœur, le frère ensuite assassine le frère; David se voit contraint de fuir devant Absalon son fils, qui veut arracher la couronne et la vie à son propre père. Tout Israël suit le rebelle, et abandonne son roi. Cette révolte ne finit que par la mort d'Absalon. Une nouvelle faute attira sur son royaume un fléau qui fit périr en trois jours 70 mille hommes. David, transporté par un mouvement de vanité, avait fait faire le dénombrement de son peuple : faute bien réelle, que les rois ont tant de fois imitée, qu'ils imitent encore, et dont ils ne songent pas à se repentir, malgré les événements qui les en avertissent. Il apaisa le ciel, en sacrifiant dans l'aire d'Aréuna, qu'il avait achetée pour y bâtir un temple au Seigneur. Pour mettre la paix dans sa famille, il déclara Salomon son successeur, malgré les brigues d'Adonias, son fils aîné. Après avoir fait sacrer et couronner ce prince, il mourut accablé d'années et d'infirmités, l'an 1015 avant J.-C., dans la 70e année de son âge, et la 40e de son règne. Il laissa un royaume tranquille au dedans et au dehors. Les incrédules modernes se sont épuisés en satires contre ce saint et grand roi. Son zèle ardent pour la gloire de Dieu, une piété tendre et profondément sentie, lui ont mérité cette distinction (voy. *Apologie de David*, publiée à Paris en 1757, in-12). Ils lui ont reproché d'avoir fait scier et jeter dans le four des Ammonites faits prisonniers; mais le texte original dit précisément qu'il les condamna à scier du bois, cuire des briques, etc.; du reste cette nation abominable exerçait cette cruauté contre les Israélites quand ils tombaient entre ses mains; et si David la lui avait rendue, ce n'eût été qu'à titre de représailles (*voyez* AGAG). C'est une question fort agitée par les savants, si David est l'auteur

de tous les 150 Psaumes. Le sentiment le plus commun aujourd'hui, est qu'il en a composé la plus grande partie. Plusieurs sont relatifs aux différents états où il s'est trouvé. Envié, haï, persécuté par Saül, il avait été contraint de vivre en fugitif, de s'exiler de sa patrie, d'errer de ville en ville et de désert en désert. Les guerres diverses qu'il eut avec les nations ennemies du Dieu d'Israël, multiplièrent ses soins et ses craintes. Les fautes dans lesquelles il eut le malheur de tomber, devinrent le sujet de ses regrets les plus vifs, et les coups sensibles dont Dieu le frappa l'aidèrent à les expier. Ses sentiments dans ces différentes situations sont exprimés avec une force et une dignité inimitables. « Si les livres pro- » fanes, dit un critique moderne, n'ont rien qui ap- » proche de la dignité, du sens profond, des grâces » simples et touchantes qui caractérisent les livres » saints, on peut bien dire que les livres saints ne » renferment rien de plus grand, de plus propre à » nourrir, à fortifier les âmes, à inspirer des senti- » ments sublimes, à former des idées magnifiques, » que les Psaumes. Où puiser des notions plus vraies, » plus majestueuses de la divinité, contempler des » tableaux plus vifs, plus animés de la création ? Les » esprits justes, les cœurs droits y trouvent une res- » source sûre et aisée dans tous les événements de » la vie. A côté des menaces et des châtiments mar- » chent toujours l'espérance, les consolations et les » faveurs. L'homme y apprend tout ce qu'il faut pour » vivre en paix avec lui-même, avec les hommes, » avec Dieu. Toutes les situations de l'âme, tous les » mouvements du cœur y sont exprimés avec une » variété et une vérité dignes de l'Esprit saint. » Plusieurs sont évidemment prophétiques, ou en entier ou en partie, et regardent divers objets cachés dans l'avenir, particulièrement le Messie. Saint Jérôme appelle David, le Simonide, le Pindare, l'Alcée et l'Horace des chrétiens (*David, Simonides noster, Pindarus et Alcæus, Flaccus quoque*). Les *Psaumes* ont été traduits dans toutes les langues. Il y a plusieurs traductions françaises, entre autres, celles de Laharpe, et de MM. Agier et Genoude. Les nations infidèles sont, comme nous, si frappées de l'excellence de ces poèmes divins, qu'elles en ont des versions dans leurs langues. Spon parle dans ses *Voyages* d'une traduction de plusieurs Psaumes en vers turcs, composée par un renégat polonais, nommé Halybeg. Les Psaumes sont, de tous les livres connus, celui qui a été le plus souvent expliqué. Les meilleurs ouvrages que nous ayons sur ce sujet sont les *Notes et les réflexions* du P. Berthier; l'*Harmonie des Psaumes*, par Pluche; leur *sens propre et littéral*, par Lallemant; les *traités sur la poésie des Hébreux*, par Contant de La Molette, le docteur Lowth, et le savant Herder; le *sens primitif* des Psaumes par M. Viguier. La *Vie de David* a été écrite en latin, en anglais et en français, et traduite en allemand. J. M. Hase a publié un ouvrage estimé intitulé *Regni Davidici et Salomonæi descriptio geographica et historica*, Nuremberg, 1739, in-folio.

DAVID-ALRI, ou DAVID-el-DAVID, faux Messie des Juifs, se révolta vers 932 contre le roi de Perse, qui s'étant saisi de lui, exigea qu'il donnât une marque de son pouvoir. David répondit qu'il s'offrait à avoir la tête coupée, et qu'après le supplice il revivrait aussitôt; mais ce fourbe ne fit cette demande que pour éviter de plus grands tourments. Les Juifs, en haine de leur imposteur, furent accablés en Perse de toutes sortes de taxes et d'impôts, et réduits à la dernière misère.

DAVID I[er], roi d'Ecosse et fils de sainte Marguerite, occupa 21 ans le trône, égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, et les surpassa tous en sagesse et en prudence. Son amour pour la justice le portait à punir d'une manière rigoureuse les magistrats qui avaient prévariqué. C'est ce prince qui fonda et dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunkelden et de Dumblain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étaient de l'ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse, Sibille, nièce de Guillaume le Conquérant, il passa 20 années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable et vraiment chrétienne la perte de son fils, qui faisait toutes ses espérances, et dont la mort excitait les regrets de tout le royaume. Ayant en cette occasion invité à souper les principaux seigneurs, il les consola lui-même en ces termes : « Ce serait une folie » et une impiété de se révolter en quelque chose » contre la volonté de Dieu, qui est toujours sainte, » juste et pleine de sagesse. Les gens de bien étant » condamnés à mourir comme les autres hommes, » nous devons nous consoler, puisqu'il ne peut rien » arriver de mal à ceux qui servent le Seigneur, » soit pendant la vie, soit après la mort. » Ce prince mourut à Carlisle dans de grands sentiments de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom avec ceux des saints dans plusieurs calendriers d'Ecosse. — MALCOLM IV, son petit-fils, qui lui succéda, est aussi regardé comme saint.

DAVID, roi d'Ethiopie ou Abyssinie, fils de Nahu, succéda à son père en 1507. Il remporta de grandes victoires sur ses ennemis et envoya des ambassadeurs à Emmanuel, roi de Portugal, et au pape Clément VII. Son règne fut d'environ 36 ans. Les titres qu'il prenait tenaient beaucoup de l'emphase orientale. Les voici : *David aimé de Dieu, colonne de la foi, du sang et de la lignée de Juda; fils de David, fils de Salomon, fils de la colonne de Sion, fils de la semence de Jacob, fils de la main de Marie, fils de Nahu par la chair; empereur de la grande et haute Ethiopie et de tous les royaumes et états, etc.* — Son fils CLAUDE lia amitié avec Jean III, roi de Portugal, et lui demanda des évêques et des missionnaires. Le pape Jules III lui envoya le patriarche Nugnez, deux évêques et dix missionnaires, tous jésuites, dont l'ordre ne faisait que de naître. Saint Ignace écrivit au prince abyssin une grande lettre sur l'unité de l'Eglise et la primauté pontificale. Le Père Bouhours rapporte cette lettre, solidement écrite, dans la *Vie* de ce saint fondateur.

DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissait vers le milieu du v[e] siècle. Il puisa à Athènes la connaissance de la langue et de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il jugea les plus utiles. Loin de suivre avec superstition Platon ou Aristote, comme nos docteurs

européens des siècles d'ignorance, il choisit dans l'un et dans l'autre ce qui lui parut le plus vrai et le plus judicieux, en réfutant en même temps leurs erreurs. On conserve ses *écrits* dans la bibliothèque du roi de France. Ils sont méthodiques autant que solides. Son style est coulant, exact et précis.

DAVID GANZ, historien juif du XVIe siècle, dont on a une chronique en hébreu, intitulée *Tsemath David*, qui est rare, Prague, 1592, in-4. Vorstius en a traduit une partie en latin, avec des notes, Leyde, 1644, in-4.

DAVID de POMIS, médecin juif du XVIe siècle, se disait d'une ancienne famille de la tribu de Juda. On a de lui : un traité *De senum affectibus*, Venise, 1588, in-8 ; *Dictionnaire de la langue hébraïque et rabbinique*, en hébreu et en italien, publié à Venise en 1587, in-folio, fort utile à ceux qui veulent lire les rabbins, et plein de savantes remarques sur la littérature des juifs.

DAVID de DINANT, hérétique, vers le commencement du XIIIe siècle, était disciple d'Amauri, et enseignait que Dieu était la matière première. Son système était assez semblable à celui de Spinosa : les erreurs d'un siècle se reproduisirent dans un autre ; et ce que les gens de secte et à système regardent comme un effort de génie, n'est souvent qu'une servile répétition. Il a été réfuté par saint Thomas et par d'autres théologiens.

DAVID GEORGES (Jorisz), aventurier hollandais et hérétique, fils d'un bateleur, nommé Georges de Coman, naquit à Delft en 1501. Il s'imagina vers l'an 1525 qu'il était le vrai Messie, le troisième David, né de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit. Le ciel, à ce qu'il disait, étant vide, il avait été envoyé pour adopter des enfants dignes de ce royaume éternel, et pour réparer Israël, non par la mort, comme Jésus-Christ, mais par la grâce. Avec les sadducéens il rejetait la résurrection des morts et le dernier jugement ; avec les adamites, il réprouvait le mariage, et approuvait la communauté des femmes ; et avec les manichéens, il croyait que le corps seul pouvait être souillé, et que l'âme ne l'était jamais. Il fut fustigé et banni ; ce qui l'obligea de passer à Bâle, où il mourut en 1556. Pour couronner ses rêveries, il promit en mourant à ses disciples, qu'il ressusciterait trois jours après. Le sénat de Bâle fit déterrer son cadavre le troisième jour, et le fit brûler avec ses écrits.

* DAVID (Jean), jésuite, né à Courtray en 1546, fut recteur des colléges de Courtray, de Bruxelles, et de Gand, où il mourut en 1613. On a de lui divers ouvrages de piété et de controverse, dont les plus remarquables sont : *Veridicus christianus*, Anvers, 1601, in-4, fig. ; *Occasio arrepta, neglecta*, ibid., 1605, in-4, fig. ; *Paradisus sponsi et sponsæ*, ibid., 1607, in-8. fig. *Duodecim specula*, ibid., 1610, in-8, rare ; *Pancarpium marianum*, 1618, in-8.

* DAVID (Jean), mort au commencement du XVIIIe siècle, abbé commendataire de l'abbaye des Bons-hommes-les-Angers, a laissé plusieurs ouvrages de théologie, dont le plus important est : *du Jugement canonique des évêques*, Paris, 1671, in-4. — Un autre DAVID (Pierre), mort en 1709, a écrit en latin *Méditations sur les Mystères*.

* DAVID de SAINT-GEORGES (Jean-Joseph-Alexis), né en 1759 à Saint-Claude en Franche-Comté, après avoir terminé son cours de droit, se fit recevoir avocat et acquit une charge de conseiller au grand conseil. Ses premières études se dirigèrent vers l'histoire naturelle, et il se disposait à publier une Flore des montagnes du Jura, lorsque la révolution l'obligea de se réfugier en Allemagne. Ses travaux prirent alors un autre cours. En lisant le *Monde primitif* de Court de Gébelin, il conçut l'espoir de retrouver la filiation des langues depuis le berceau du genre humain (*Voy.* BROSSES). Après s'être familiarisé avec les différents idiomes asiatiques et européens qu'il analysa et compara entre eux, il s'occupait de mettre en ordre et de rédiger ses observations, lorsqu'il mourut à Arbois le 30 mars 1809. Il était membre de l'acad. celtique. Charles Nodier, son ami, à qui il avait légué son travail, a continué ses recherches, et en a donné le plan abrégé sous le titre de *Prolégomènes de l'archéologie*. David a traduit de l'anglais *Histoires fabuleuses destinées à l'éducation des enfants, dans ce qui regarde la conduite envers les animaux*, de mistriss Trimmer, Genève, 1789, 2 vol. in-12 ; *Lettres de Charlotte à Caroline pendant sa liaison avec Werther*, 2 vol. in-12 ; *Fathom et Melvill*, de Smolett, Paris, 1796, 4 vol. in-12 ; *Poésies d'Ossian et de quelques autres Bardes, pour servir de suite à l'Ossian de Letourneur*, 1797, 3 vol. in-8. Cette traduction, qu'il fit avec Labaume, est estimée ; *Histoire des Druides*, d'après Smith, etc. *Mémoire sur les tourbières des arrondissements de St.-Claude et de Poligny ; — sur les Antiquités celtiques et romaines des mêmes arrondissements*, Arbois, 1808, in-8.

* DAVID (François-Anne), graveur de la chambre et du cabinet du roi, membre des acad. de Berlin et de Rouen, mort à Paris le 2 avril 1824, a publié un grand nombre d'estampes la plupart médiocres, destinées à orner des livres dont quelques-uns ont aussi été rédigés par lui. Nous citerons ; *Monuments inédits de l'antiquité*, expliqués par Winckelmann, avec des explications par Fantin-Desodoards, Paris, 1806, 3 vol. in-4 ; les *Antiquités d'Herculanum*, avec des explications par Sylvain Maréchal, Paris, 1780-1803, 12 vol. in-4 et in-8 ; *Antiquités étrusques, grecques et romaines*, avec leurs explications par d'Hancarville, Paris, 1785-88, 5 vol. in-4 ; *Muséum de Florence*, avec une explication par Mulot, Paris, 1787-1803, 8 vol. in-4 et in-8 ; *Histoire de France*, avec un précis historique par l'abbé Guyot, Paris, 1787-96, 5 vol. in-4 ; fig. ; on y joint : l'*Histoire de France sous l'empire de Napoléon*, Paris, 1811-13, 4 vol. in-4 ; *Histoire d'Angleterre*, représentée en figures, avec un précis historique par Letourneur et autres, Paris, 1784-1800, 3 vol. in-8 ; *Histoire de Russie*, représentée en figures accompagnées d'un précis historique par Blin de Sainmore, Paris, 1799-1805, 3 vol. in-4.

* DAVID (Jacques-Louis), peintre célèbre, naquit à Paris en 1748, d'un marchand de fer, qui fut tué dans un duel et le laissa orphelin en bas âge. Les dispositions du jeune David le portaient vers la peinture, et ses parents cédant au penchant décidé qu'il avait pour cet art, le placèrent chez Vien

*voy.* ce nom), qui s'écartant de la route suivie par Boucher, commençait alors assez timidement la nouvelle école. Après s'être présenté quatre fois de suite au concours, il obtint enfin le grand prix en 1775, pour un tableau d'*Antiochus et Stratonice*. Vien nommé la même année directeur de l'école française, emmena David à Rome. Le fruit de son séjour dans la capitale des arts fut une collection de cinq gros vol. d'études, où dans la suite il puisa peut-être trop abondamment. Son goût passionné pour l'antique ne lui fit pas négliger les grands maîtres italiens, et sa belle copie de la *Cène* par Valentin attesta l'heureuse influence qu'ils avaient exercée sur son talent. Le tableau de *La peste de Marseille*, qu'il composa dans le même temps, est encore considéré comme un de ses meilleurs ouvrages. De retour en France en 1780, il présenta l'année suivante à l'académie son *Bélisaire*, qui lui valut le titre d'agrégé; et trois ans plus tard il y fut admis sur son tableau d'*Andromaque pleurant la mort d'Hector*. Un mariage avantageux lui fournit les moyens de retourner à Rome. Il partit emportant l'esquisse du *serment des Horaces*, qui lui avait été commandé par le gouvernement. A son retour le peintre et son ouvrage furent accueillis avec un enthousiasme qu'enflammaient encore les idées républicaines qui commençaient à fermenter dans la nation. L'auteur des Horaces réussit même à la cour, et il composa pour le comte d'Artois le tableau des *amours de Pâris et d'Hélène;* mais le genre gracieux ne convenait pas à son talent; et presque immédiatement il traita le sujet de *Brutus rentrant dans sa maison après la condamnation de ses fils*. Ce tableau renferme de grandes beautés; mais l'intérêt y est produit aux dépens de la vraisemblance. Vers la même époque, il peignit la *Mort de Socrate*, l'une de ses plus belles compositions. Lorsque la révolution éclata, s'il était mort, laissant entière sa gloire d'artiste, il eût sauvé son nom de cette souillure ineffaçable qu'y imprime pour toujours le souvenir de la honteuse complicité qui l'unit à Marat et à Robespierre. David qui s'était imbu du républicanisme ancien, en méditant ses tableaux, s'imagina sans doute qu'il était aussi facile de produire des Romains en France que d'en jeter sur la toile. Toute sa carrière politique ne fut qu'un continuel délire. Ayant fait hommage, le 25 septembre 1790, à l'assemblée Constituante d'un tableau représentant Louis XVI prêtant serment à la constitution, elle le chargea de peindre la fameuse séance du Jeu de paume; mais il n'en a terminé que le dessin. Nommé membre du corps électoral de Paris, et peu après député à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il reprit les pinceaux pour reproduire sur la toile les derniers moments de Lepelletier Saint-Fargeau, et plus tard ceux de Marat (*voy.* ces noms). Lorsque la division éclata entre les girondins et les montagnards, David n'hésita pas à se prononcer pour ces derniers; Marat était son héros et son ami. Pétion ayant attaqué cet ignoble tribun, David s'écria : « Puisque vous voulez proscrire Marat, je » vous demande que vous m'assassiniez.... Je suis » aussi un homme vertueux..... La liberté triom» phera ! » La veille du 9 thermidor il dit à Robespierre : « Si tu bois la ciguë, je la boirai avec toi ! » Sa conduite démentit complétement cette jactance passionnée. André Dumont ayant demandé son exclusion du comité, il essaya de se défendre en déclarant que Robespierre l'avait trompé, et que désormais il ne s'attacherait plus aux hommes, mais seulement aux principes. Cependant attaqué de nouveau par Tallien, il fut mis en état d'arrestation; mais sur sa demande on lui donna son domicile pour prison. Il obtint sa liberté au bout de quatre mois et rentra même dans le sein de la Convention, où il garda dès lors un silence prudent. Arrêté à la suite des événements de prairial, comme un des provocateurs de cette réaction terroriste, il fut compris dans l'amnistie du 4 brumaire. Rendu à la vie privée, il oublia bientôt ses principes républicains pour se courber sous les faveurs du pouvoir impérial. Bonaparte qui ne voyait dans les arts que des ornements de son trône, jugea que le talent de David ne serait pas inutile à l'éclat de son règne. Il le nomma son premier peintre et lui commanda pour la salle du trône, quatre grands tableaux dont les sujets étaient : Le couronnement, la distribution des aigles, l'intronisation dans l'église de Notre-Dame, et l'entrée de l'empereur à l'hôtel de ville. Deux seulement furent exécutés. Le premier excita une vive admiration, et Bonaparte en témoigna sa satisfaction à l'auteur de la manière la plus flatteuse. Le peintre courtisan paraissait avoir oublié ses fureurs républicaines. Les événements qui suivirent la chute de Bonaparte lui en firent porter la peine tardive. Banni comme régicide, il alla chercher un asile à Bruxelles, où il continua de se livrer à son art. Il mourut dans cette ville le 29 décembre 1825, à l'âge de 77 ans. David est généralement regardé comme le restaurateur de l'école française. De concert avec Vien, son maître, il ramena au bon goût et à la nature un art qui avait perdu toute vérité, toute dignité dans les compositions frivoles et indécentes de Boucher. L'étude de l'antique lui donna le sentiment du vrai beau, et il se distingua surtout par la sévère pureté des contours. Cependant les tableaux de David sont loin d'être sans défaut. On leur a reproché d'être faits par réminiscence, sans inspiration véritable, et de manquer de cette chaleur et de cette vie dont les grands artistes doivent animer leurs ouvrages. Une *Vie* de David a été publiée en 1826, in-8, par M. A. Th. (Adolphe Thibeaudeau).

** DAVID (Pierre), né près de Falaise en 1771, de parents pauvres, vint jeune à Paris où il compléta ses études et fut d'abord attaché à la rédaction du *Moniteur*. Quelques articles de politique générale l'ayant fait connaître avantageusement, il entra dans les bureaux du ministère des relations extérieures et fut envoyé successivement en qualité de secrétaire d'ambassade à Milan, puis à Stuttgard. Plus tard chargé d'affaires à Malte et à Naples, il fut enfin nommé consul général en Bosnie, d'où il passa à Smyrne. Dans ce dernier poste il rendit de grands services à la cause des Grecs. De retour en France après 1830, il fut envoyé par l'arrondisse-

ment de Falaise à la chambre des députés, où, dans différentes circonstances, il fit entendre une voix éloquente en faveur des chrétiens de Syrie. Dans ses loisirs il cultivait les lettres, et se délassait des travaux diplomatiques en composant des vers. On connait de lui trois poëmes : *La bataille d'Iéna*, Paris, 1808, in-8; *Athènes assiégée*, ibid., 1827, in-8; l'*Alexandréide ou la Grèce vengée*, ib., 1827-29, 2 vol. in-8; dans lesquels la critique a signalé de beaux passages et des descriptions qui annoncent un véritable talent. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés sous le pseudonyme de *Sylvain Phalantée.* David mourut à Paris, le 22 juin 1846, à 75 ans.

DAVID EMERIC (*Voy.* EMERIC).

DAVIDI (François), socinien de Coloswar en Transylvanie, surintendant des églises réformées de cette province, mourut enfermé dans le château de Deva en 1579. C'est un des héros des unitaires. Il avait été luthérien, sacramentaire, arien, trithéite, samosatien, etc. Il reste de lui quelques ouvrages dans la *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, remplis de blasphèmes et de contradictions, mais assez bien écrits.

* DAVIDSON (Lucrèce-Marie), née le 3 septembre 1808, à Plattsburgh, dans l'état de New-Yorck, et morte le 27 août 1825, à 17 ans, a laissé un nom dans la littérature américaine par la précocité de ses talents. On a d'elle trois esquisses de *romans*, une *tragédie* et plus de deux cent-cinquante morceaux en vers dans différents genres; ils ne sont pas exempts de défauts, mais on y trouve de la verve et de puissants moyens d'intérêt. Ses *œuvres* ont été publiées par Samuel Moore, sous ce titre : *Amer Khom et autres poëmes*, ou *Œuvres diverses, etc.*, New-Yorck, 1829.

* DAVIES (Jean), né sur la fin du XVI^e siècle dans le comté de Denbigh, était versé dans la connaissance des anciens auteurs et des livres rares et curieux. On ne connait la date ni de sa naissance ni de sa mort; on sait seulement qu'il prit en 1616 à Oxford, le degré de docteur en théologie. Ses principaux ouvrages sont : *Antiquæ linguæ britannicæ nunc communiter dictæ cambro-britannicæ, à suis cymraëcæ, vel cambricæ, ab aliis wallicæ, rudimenta*, 1621, in-8; *Dictionarium latino-britannicum*, 1632, in-fol. Il eut beaucoup de part à la version galloise de la *Bible* publiée en 1620. Ses ouvrages sont recherchés par les amateurs de l'ancienne langue celtique.

DAVILA (Henri-Catherin) naquit le 30 octobre 1576, au Sacco, village dans le territoire de Padoue; sa famille, qui avait plusieurs branches, était originaire d'Avila, en Espagne; et ses ancêtres étaient de père en fils, depuis 1464, connétables du royaume de Chypre. Henri se retira à Avila, pour se dérober à la tyrannie des Turcs, qui s'étaient rendus maîtres de cette ile en 1570 et 1571. Comme il ne put tirer aucun soulagement des parents qu'il avait en Espagne, il vint en France, et se fit connaitre avantageusement à la cour de Henri III et de Henri IV. Il se signala sous ce dernier prince devant Honfleur en Normandie, et devant Amiens où il fut blessé. Depuis il se retira à Venise, et reçut du sénat de quoi subsister en homme de sa condition. Il fut tué d'un coup de pistolet, dans un voyage qu'il faisait par ordre de la république; c'était vers l'an 1634. Davila avait avec lui un fils, âgé de 18 ans, qui se jeta sur le meurtrier et le mit en pièces. Ce fut à Venise qu'il travailla à son *Histoire des guerres civiles de France* en 15 livres, depuis la mort de Henri II en 1559 jusqu'à la paix de Vervins en 1598. Cet historien sait attacher ses lecteurs par la manière dont il rend les détails, et par l'heureux enchainement de ses récits. Il cherche trop à pénétrer dans l'esprit des princes, et ne les devine pas toujours. Il aurait reçu plus d'éloges, s'il en avait moins donné à son héroïne Catherine de Médicis, bienfaitrice de sa famille, et s'il avait retranché de son histoire quelques harangues, qu'on place aujourd'hui au nombre des mensonges oratoires. On lui reproche aussi quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres des villes et des hommes. L'*Histoire de Davila*, écrite en italien, fut imprimée au Louvre, 1644, 2 vol. in-fol.; Venise, 1733, 2 vol. in-fol.; Londres, 1755, 2 vol. in-4, 1801, 8 vol. in-8; Milan, 1807, 6 vol. in-8. Baudoin et l'abbé Mallet l'ont mise en français : la traduction du dernier, qui a éclipsé l'autre, a paru depuis sa mort. Pierre-François Cornazano a publié, en 1745, à Rome, une traduction latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4.

* DAVILA (don Pedro-Franco), naturaliste, né au Pérou en 1715, fut conduit à Paris par son goût pour l'étude de l'histoire naturelle et passa 20 ans à y faire une magnifique collection qu'il fut obligé de mettre en vente. Appelé à Madrid en 1769, il y mourut en 1785 ou 1786. Il était membre de l'académie d'histoire de cette ville et directeur du cabinet d'histoire naturelle, qui devint par ses soins l'un des plus beaux et des plus complets de l'Europe. Le catalogue de sa collection rédigé par Romé de Lisle, Paris, 1767, 3 vol. in-8, est estimé.

* DAVILA Y PADILLA (Augustin), dominicain, né au Mexique, fut nommé gouverneur du couvent de la Puebla. Il se distingua par son éloquence. Philippe III lui donna le titre de son prédicateur et le nomma archevêque de Santo-Domingo. Il administra son diocèse avec beaucoup de sagesse, et mourut en 1604. On lui doit : *Historia de la provincia de Sant-Yago de Mexico,* Madrid, 1590, in-4; Bruxelles, 1625, in-fol.; Valladolid, 1634, in-fol. Cette dernière édition a pour titre : *Varia historia de la Nueva Espana y Florida.* On y trouve des documents curieux sur les premiers temps de la découverte de l'Amérique.

DAVILER. *Voy.* AVILER (d').

DAVIS (Jean), navigateur anglais, parcourut en 1585 l'Amérique septentrionale, pour trouver un passage de là aux Indes orientales; mais pour tout succès de trois voyages qu'il y fit, il découvrit un détroit auquel il donna son nom.

* DAVIS (Henri-Edouard), prêtre anglican, né à Windsor en 1756, est particulièrement connu par un *Examen de l'Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, par Gibbon, où l'on trouve beaucoup de sagacité et de profondeur, et par une réplique très-forte qu'il fit à la défense de l'historien. Davis mourut le 10 février 1784.

DAVITY (Pierre), gentilhomme du Vivarais, né à Tournon en 1573, s'est fait connaître par un ouvrage qui parut d'abord sous le titre d'*Etats* ou *empires du monde*, Paris, 1626, in-fol.; livre fort au-dessous du médiocre. Ranchin et Rocoles augmentèrent cette compilation de 5 vol., Paris, 1660, et ne la rendirent que plus mauvaise. Davity mourut à Paris en 1635, à 63 ans.

DAVOT (Gabriel), né à Auxonne, professeur en droit dans l'université de Dijon, mort en 1743, laissa une *Institution au droit français*, publiée en 1751 en 6 vol., in-12, par Bannelier son confrère. Les matières y sont traitées suivant la jurisprudence du parlement de Dijon.

* DAVOUST (Louis-Nicolas), duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, pair et maréchal de France, etc., né le 10 mai 1770, à Aunoux en Bourgogne (Yonne), fit ses études à l'école de Brienne, en même temps que Napoléon, et fut fait, en 1787, sous-lieutenant de cavalerie. Nommé chef du 3e bataillon des volontaires de l'Yonne, il fit la campagne de Belgique sous les ordres de Dumouriez, et y mérita le grade d'adjudant-général. En 1793, la loi contre les nobles le fit destituer et emprisonner. Après le 9 thermidor, il fut employé comme général de brigade à l'armée du Nord, et s'y distingua surtout au siége de Luxembourg. Il passa ensuite sous les ordres de Pichegru, fut fait prisonnier à Manheim, puis, rendu à la liberté, fit la campagne de 1797. L'expédition d'Egypte ouvrit un nouveau champ à sa valeur. De retour en France, il alla combattre en Italie, avec le grade de général de division, et fut créé un des premiers maréchaux. A l'organisation du camp de Boulogne, le commandement du troisième des sept corps qui le composaient lui fut confié. Il combattit à la tête de ce corps sur le Necker, sur l'Inn, dans les gorges de Marienzell, franchit le Danube, se porta sur Presbourg, et conclut une convention avec les Hongrois; puis se rendit à Austerlitz, où il contribua au gain d'une de nos plus mémorables victoires. Davoust combattit encore à Iéna, où il conquit par sa brillante conduite le titre de duc d'Auerstaedt, et entra le premier à Berlin. Après les victoires d'Eylau et de Friedland, qui lui furent dues en partie, chargé de régir les provinces conquises, il s'attira de justes reproches par la sévérité de son administration. Il mérita le titre de prince d'Eckmühl par ses actions d'éclat dans cette célèbre journée, en 1809, combattit à Wagram, fit en 1812 la campagne de Russie, et continua de se distinguer, notamment à Mohilow (23 juillet) et à la journée de la Moskowa (7 août), dans laquelle il fut blessé. Pendant la retraite, il vit périr presque tout le corps qu'il commandait, et prit ses quartiers d'hiver à Hambourg, non sans en être venu plusieurs fois aux mains avec les Russes. Cette place ayant voulu secouer le joug de la domination française, Davoust, investi de pouvoirs illimités, y exerça une excessive rigueur. Lors de la reprise des hostilités, il s'efforça vainement d'opérer sa jonction avec la grande armée, et revint sur Hambourg où les Prussiens et les Russes ne tardèrent pas à l'assiéger. L'habileté avec laquelle il se défendit fut pour lui un nouveau titre de gloire militaire; mais les nouvelles mesures qu'il crut devoir prendre contre les habitants achevèrent de les exaspérer. Les événements de Fontainebleau ayant mis fin à la lutte, Davoust remit la place au général Gérard envoyé par Louis XVIII. Les plaintes des Hambourgeois étaient parvenues en France; on les indemnisa et le maréchal reçut l'ordre de se retirer dans sa terre de Savigny, où il rédigea un *Mémoire justificatif*, Paris, 1814, in-8. Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, l'appela au ministère de la guerre, et, le 12 juin 1815, à la pairie. Le nouveau ministre s'empressa d'organiser une armée nombreuse, et de pourvoir à la défense de nos places fortes. Mais la défaite de Waterloo rendit inutiles tous ces préparatifs. Davoust conduisit alors les troupes derrière la Loire, où elles furent licenciées, et rentra dans la vie civile. En 1818 il reparut à la cour, rentra l'année suivante à la chambre des pairs. Il mourut entouré des secours de la religion, le 4 juin 1823, à l'âge de 53 ans. Le maréchal Jourdan prononça un discours sur sa tombe.

* DAVY (sir HUMPHRY), célèbre chimiste, naquit à Pensance, dans le comté de Cornouailles, le 17 décembre 1779. A 18 ans, il était déjà très-versé dans les sciences naturelles, et à 19 il se trouvait à la tête de l'établissement fondé par le docteur Beddoes à Bristol, pour faire des expériences sur l'emploi de certains gaz dans le traitement des maladies. Les résultats de ces premières expériences sont consignés dans ses *Recherches chimiques et philosophiques*. Cet ouvrage lui valut la protection du comte de Rumfort, qui le fit nommer professeur de chimie à l'institution royale de Londres. Davy commença, en 1802, devant la société d'agriculture, son cours de chimie appliquée à l'industrie rurale, et le continua pendant trois années. Il devint, en 1803, membre de la société royale, qui le choisit, en 1806, pour son secrétaire. De 1802 à 1810, il s'occupa sans relâche de recherches sur la composition d'un grand nombre de corps qu'il soumit à l'action de la pile voltaïque, et mérita en 1810, par ses travaux, le prix décerné par l'institut de France qui plus tard se l'associa. Davy se maria en 1811, fut fait chevalier à la même époque, et fut élu en 1814, vice-président de l'institution royale. En 1815, il fut appelé à faire partie d'une commission formée à Sunderland, pour aviser aux moyens de prévenir les nombreux accidents produits par les *mofettes* dans les mines houillières d'Angleterre. Ses recherches le conduisirent à l'invention de la *lampe metallique de sûreté*, service important rendu à l'humanité. Dans un voyage qu'il fit en Italie, en 1818, Davy reconnut que les manuscrits d'Herculanum, n'étaient point tous carbonisés, mais que beaucoup d'entre eux n'étaient qu'agglutinés par une substance chimique que le temps avait formée, et un dissolvant qu'il trouva a permis d'en dérouler un certain nombre. Nommé baronnet en 1818, Davy fut choisi, en 1820, pour succéder à Joseph Banks, dans la présidence de la société royale. Quelques dégoûts qu'il éprouva l'ayant déterminé à voyager de nouveau, il se rendit à Rome, puis à Genève où une attaque d'apoplexie

l'emporta le 28 mai 1829. Ce savant chimiste a publié, outre une foule de mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques* et d'autres recueils : *Recherches chimiques et philosophiques particulièrement sur l'oxide de nitre et sa respiration*, 1800, in-8 ; *Abrégé de ses leçons de chimie, à l'institution royale*, 1802, in-8 ; *Eléments de philosophie chimique*, 1812, in-8, traduit par M. Van-Mons, Paris, 1816, 2 vol. in-8 ; *Eléments de chimie appliquée à l'agriculture*, 1813, in-4, traduit par Bulos, Paris, 1825, 2 vol. in-8 ; enfin *Salmonia*, ou *Traité sur la pêche*, son dernier ouvrage, qui renferme des observations intéressantes sur les mœurs des poissons et sur divers points d'histoire naturelle.

* DAVY DE CHAVIGNÉ (François-Antoine), auditeur à la chambre des comptes, né à Paris le 4 mai 1747, mort le 17 août 1806, consacra ses loisirs à l'étude des arts, et surtout de l'architecture. On a de lui un grand nombre de projets dont aucun n'a été exécuté ; mais du moins c'est à ses démarches et à ses soins que l'on doit la reconstruction du *pont de la Cité* entre les iles Saint-Louis et Notre-Dame. Il a publié : *Projet de bibliothèque publique de jurisprudence*, 1775, in-8 ; *Projet de fontaine des muses*, 1778, in-8 ; *Projet d'un pont triomphal*, 1781, in-8 ; *Plans, coupe et élévation d'un pont en fer d'une seule arche de 182 pieds d'ouverture*, 1800, in-8 ; *Mémoire sur la construction des ponts en fer*, 1801, in-8 ; *Colonne de l'empire français*, ou *Projet de colonne triomphale à la gloire de Napoléon le Grand*, 1806, in-8 ; *Leçons d'un père à ses enfants*, ou *Recueil de sentences et de pensées morales, extraites des auteurs latins et français*, 1801, in-12 ; 1806, in-12.

* DAWE (Georges), peintre, né à Londres vers 1781, grava dès l'âge de 14 ans les portraits d'*Elisabeth* et de *Marie d'Ecosse*, d'après Graham, et à 21, le *monument du marquis de Cornwallis*, d'après son propre dessin. Son premier tableau, *Achille furieux de la mort de Patrocle*, fut couronné par l'académie royale des beaux-arts à Londres. On cite encore de lui : *Noémi et ses deux brus*, une scène de *Cymbeline* qui lui valut un prix de 200 guinées ; *Andromaque*, etc. Dawe a fait un grand nombre de portraits, parmi lesquels on remarque ceux de Mme Hope, du duc de Wellington, du prince Léopold, de la princesse Charlotte sa femme, etc. Le duc de Kent l'ayant emmené à Bruxelles, puis au congrès d'Aix-la-Chapelle où il peignit plusieurs personnages de marque, Dawe fut invité par l'empereur Alexandre à se rendre à St.-Pétersbourg pour peindre les généraux russes qui s'étaient distingués dans les dernières guerres. L'artiste se rendit au vœu de l'empereur : en traversant l'Allemagne, son pinceau reproduisit les traits d'un grand nombre de personnages, entr'autres de Goëthe. Arrivé à St.-Pétersbourg, il commença son travail qui lui coûta neuf années : il consiste en une suite de 400 portraits qui a été placée dans une galerie du palais d'hiver. L'empereur nomma Dawe son peintre, et l'académie des beaux-arts l'admit au nombre de ses membres. Après être retourné dans son pays, il revint en Allemagne, en Prusse, en Russie. Dans ce dernier voyage le froid agit sur sa constitution de telle sorte que depuis il fut presque toujours malade. Il accompagna l'empereur Alexandre à Varsovie où il fit le portrait de Constantin. Sentant ses forces s'affaiblir, il revint à Londres, où il est mort le 15 octobre 1829. Dawe a laissé des *manuscrits* et beaucoup d'*esquisses*.

* DAWES (Richard), philologue, né en 1708 dans le comté de Leicester, est particulièrement connu par ses *Miscellanea critica*, 1745, où l'on trouve des observations neuves sur plusieurs parties de la syntaxe et de la prosodie grecque. La meilleure édition est celle d'Oxford, 1781. Dawes mourut du spleen en 1766.

* DAY (Thomas), né à Londres en 1748, voyagea pendant plusieurs années, s'appliquant particulièrement à l'étude des hommes. Il se retira ensuite dans une ferme considérable du comté de Surrey, où il essaya divers procédés d'agriculture, et mourut le 28 septembre 1789. Il a écrit plusieurs *ouvrages* contre la guerre d'Amérique et l'esclavage des nègres ; mais celui qui lui fait le plus d'honneur est *Sandfort et Merton*, 1789, livre destiné aux enfants et traduit en français par Berquin.

DAZÈS (l'abbé), de Bordeaux, mort à Naples en 1766, prit parti dans l'affaire des jésuites, en faveur desquels il publia : *Le compte rendu des comptes rendus* ; *Il est temps de parler* ; *Le Cosmopolite*... Ces ouvrages sont encore recherchés des curieux ; surtout le *Compte rendu*, où l'on trouve des choses intéressantes, et beaucoup de recherches ; l'auteur s'y laisse aller à un zèle trop amer, et en défendant les jésuites, il manque d'égards et quelquefois de justice envers les autres religieux, et plusieurs personnes respectables.

* DAZILLE (Jean-Barthélemi), médecin né en 1730, élève d'Antoine Petit, nommé chirurgien-major dans la marine royale en 1755, passa 28 années dans les colonies, parcourut la Guyane, le Canada, les iles de France, de Bourbon, de Cayenne et de St.-Domingue, et consigna le résultat de son expérience dans les ouvrages suivants : *Observations sur les maladies des nègres*, 1776, in-8, et 1792, 2 vol. in-8 ; *Observations générales sur les maladies des climats chauds*, Paris, 1785, in-8. Cet habile praticien mourut à Paris, en juin 1812.

* DAZINCOURT (Joseph-Jean-Baptiste Albouis, plus connu sous le nom de), né à Marseille le 11 décembre 1747, d'une famille de commerçants, s'attacha au maréchal de Richelieu qui l'employa dans son cabinet, à mettre en ordre des *Mémoires de sa vie*. Ayant eu occasion de jouer la comédie dans diverses sociétés, les succès qu'il obtint lui donnèrent le goût du théâtre ; après avoir débuté à Bruxelles, la protection du prince de Ligne le fit admettre en 1778, au théâtre français, comme sociétaire. La reine Marie-Antoinette le choisit, en 1785, pour lui donner des leçons de déclamation. Pendant la terreur il fut mis en prison avec la plupart de ses camarades et n'en sortit qu'après le 9 thermidor. En 1807 il fut nommé professeur de déclamation au conservatoire ; il venait d'obtenir la direction des spectacles de la cour, lorsqu'il mourut le 28 mars 1809, à l'âge de 62 ans. Il n'a point eu de part à la rédaction des *Mémoires* publiés sous son

nom, Paris, 1810, in-8, mais il est auteur d'une *Notice sur Préville*, 1800, in-8.

DEAGEANT DE SAINT-MARCELLIN (Guischard), né à Saint-Marcellin en Dauphiné, fut d'abord clerc de Barbin, que le maréchal d'Ancre avait fait contrôleur-général des finances. Arnaud d'Andilly le fit ensuite connaître au duc de Luynes. Deageant s'acquit la faveur de ce duc, en le servant utilement contre le maréchal d'Ancre son bienfaiteur. On le chargea de plusieurs commissions et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Devenu veuf, Louis XIII voulut lui donner l'évêché d'Evreux; mais Deageant préféra un second mariage, et les intrigues de la politique, aux dignités et à l'état ecclésiastique. Il fit néanmoins paraître beaucoup de zèle contre les calvinistes : ce qui fit dire au cardinal de Richelieu, que « s'il avait terrassé » l'hérésie, Deageant pouvait se vanter de lui avoir » donné le premier coup de pied. » Deageant essuya les caprices de la fortune, après en avoir éprouvé les faveurs Il fut disgracié, et eut ordre de se retirer en Dauphiné, où il mourut l'an 1626, premier président de la chambre des comptes. On a de lui des *Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu*, contenant plusieurs choses particulières et remarquables, arrivées depuis les dernières années du roi Henri IV, jusqu'au commencement du ministère de M. le cardinal de Richelieu, c'est-à-dire jusqu'en 1624. Ces mémoires furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils; on les trouve aussi dans les *Mémoires particuliers pour l'Histoire de France*, 1756, 3 vol. in-12. Ils manquent quelquefois de fidélité dans les faits, et presque toujours d'élégance dans le style; mais il y a des choses curieuses.

* DÉANI (Marc-Antoine), né à Brescia au mois de septembre 1775, à 15 ans, embrassa la règle des franciscains ou cordeliers et prit le nom de *P. Pacifique*. Après avoir professé quelque temps la philosophie et la théologie, dans différentes maison de son ordre, il prêcha pour la première fois à Ferrare en 1802. Son début fut brillant, et de toutes parts on accourut pour l'entendre. Ses principaux *sermons* ont pour objet les *persécutions de l'Eglise*, la *prédication des apôtres*, la *Providence*, etc.; 17 sont imprimés, et il en a laissé manuscrits 60 de morale et 180 *panégyriques*, *oraisons funèbres*, *sujets de retraite*, etc. Pie VII voulut, en 1815, lui conférer l'évêché de Zante, qu'il refusa par humilité. Ce prêtre vénérable mourut le 24 octobre 1824, consulteur de l'*index* et définiteur général de son ordre. On trouve une *Notice* sur le P. Pacifique dans les *Mémoires de religion et de morale*, publiés à Modène par l'abbé Baraldi.

* DEBELLE (Alexandre-César), général d'artillerie, né en 1767, à Voreppe en Dauphiné, entra à l'âge de 15 ans, dans le régiment d'Auxonne. Employé à l'avant-garde de l'armée de Sambre-et-Meuse, puis à celle du Rhin, il fit partie de l'expédition d'Irlande commandée par le général Hoche, son ami, et prit à son retour le commandement en chef de l'artillerie des armées du Rhin, du Nord et de l'Italie. En 1802, il suivit le général Leclerc à St.-Domingue, où il est mort avec le titre de général de division, des suites de l'épidémie qui y fit tant de ravages.

DÈBEZIEUX (Balthasar), né à Aix en 1655 d'un avocat, fut consul et procureur du pays en 1692. Il était né pour des emplois plus considérables et plus difficiles à remplir. L'étude du droit, à laquelle il s'était appliqué toute sa vie, avait déjà fait de lui un grand jurisconsulte. Il mit à profit ses lumières dans l'office de président de la chambre des enquêtes du parlement d'Aix, auquel il fut reçu en 1693. Il ne porta jamais aucune opinion, qu'il ne la soutînt par les principes de la loi, qu'il possédait parfaitement. Il rédigeait dans son cabinet les questions qu'il avait jugées au palais, et en a composé 4 gros vol. in-folio, tous écrits de sa main. Il a eu soin de joindre aux arrêts rendus sur ces questions, les motifs qui l'avaient déterminé dans sa décision. Cet ouvrage a été imprimé à Paris, 1750, 1 vol. in-folio, comme une continuation de Boniface, arrêtiste du parlement d'Aix, avec lequel il a une liaison naturelle. Ce habile magistrat mourut en 1722, également regretté des gens de bien et de ses confrères.

DÉBONNAIRE (Louis), né à Ramerup-sur-Aube, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il sortit dans la suite. Il était prêtre, et mourut en 1752. On a de lui : une *Imitation*, avec des réflexions, in-12; *Leçons de la sagesse*, etc., 3 vol. in-12, bon livre; *L'Esprit des lois quintessencié*, 2 vol. : critique mal digérée, quoique pleine d'observations justes; *La religion chrétienne méditée*, avec le Père Jard, 6 vol.; *La règle des devoirs*, 4 vol. in-12. La *biographie universelle* dit qu'il prit vivement parti contre les jansénistes; c'est une erreur. Il était *appelant* : les miracles et les convulsions dont il n'admettait pas la réalité l'entraînèrent dans une longue controverse aujourd'hui sans intérêt.

DÉBORA, femme de Lapidoth, ou plutôt DEBBORA (mais l'usage en français a prévalu pour *Débora*), prophétesse des Israélites, ordonna de la part de Dieu à Barac, fils d'Abinoëm, de marcher contre Sizara, général des troupes de Jabin. Barac ayant refusé, à moins que la prophétesse ne vînt avec lui, elle y consentit, et il battit le général ennemi vers l'an 1285 avant J.-C. Par cette victoire, Dieu rendit la liberté aux enfants d'Israël; Débora et Barac la célébrèrent le même jour par un cantique d'action de grâces. « C'est Dieu, disent les » vainqueurs reconnaissants, qui amena Sizara au » lieu où il devait être vaincu; c'est Dieu qui mit » en déroute sa nombreuse armée. » Qu'était-ce en effet que dix mille hommes ramassés à la hâte, pour tenir contre une armée innombrable et aguerrie, fortifiée de neuf cents chariots armés de faux? Qu'était-ce que Barac et Débora, qui ne savaient ni l'un ni l'autre le métier de la guerre, en comparaison d'un général comme Sizara? Mais le Seigneur était à la tête de cette petite troupe; il la couvrait de son bouclier, et de là elle était invincible. C'est ce cantique, plein d'idées hardies, grandes et fortes, d'images brillantes et guerrières, joint au sujet traité dans les chapitres 19 et 20 du livre *des Juges*, qu'un critique célèbre a cru avoir été le germe de l'Iliade. On peut consulter *l'Histoire*

*véritable des temps fabuleux*, observations préliminaires, tome 1, page 55, et tome 3, page 343. 1re édit. *Voy.* Homère.

* DEBRY (le baron Jean), né à Vervins en 1760, était membre du directoire du département de l'Aisne, lorsqu'en septembre 1791, il fut député à l'assemblée législative. Il y apporta une extrême exaltation de principes et parla dès les premières séances contre les prêtres non assermentés. Il vota, le 1er janvier 1792, la mise en accusation des princes français émigrés, et présenta, le 30 juin, un rapport pour investir l'assemblée nationale du droit de déclarer la patrie en danger. Le 8 août il proposa de mettre en accusation les généraux Luckner et Lafayette, et le 26, présenta un projet d'organisation d'un corps de *tyrannicides*. Réélu à la Convention il proposa de renvoyer le jugement du roi après l'acceptation de la constitution par le peuple, ou jusqu'à la paix générale. Cette proposition n'ayant point été adoptée, il vota pour la mort et contre le sursis. Membre du premier comité de salut public, il en sortit peu de temps après et laissa faire la révolution du 31 mai. Quatre jours après la chute de Robespierre, il entra au comité de sûreté générale; accusé d'avoir été le complice des fédéralistes, il donna de nouveau sa démission, et délégué dans les départements méridionaux, y répara, autant qu'il fut en son pouvoir, les crimes du dernier gouvernement. Rentré dans la Convention, il fut porté, le 3 juillet 1795, au comité de salut public, et prit part aux discussions du nouvel acte constitutionnel. Au mois d'octobre il passa au conseil des cinq-cents, demanda une loi répressive de la liberté de la presse, s'opposa à la formation d'une nouvelle garde du corps législatif et concourut à la journée du 18 fructidor. Nommé ministre plénipotentiaire à Rastadt, en remplacement de Treilhard, à la reprise des hostilités, il revenait à Strasbourg avec ses deux collègues Bonnier et Roberjot, lorsque la légation fut attaquée par des brigands, sous l'uniforme du régiment de Szeckler. Roberjot et Bonnier périrent, et J. Debry fut blessé. Réélu en mai 1799, au conseil des cinq-cents, après la révolution du 18 brumaire, il entra au tribunat, et fut nommé le 29 avril 1800, préfet du Doubs; il en exerçait encore les fonctions en 1814, au rétablissement des Bourbons. A la nouvelle de cet événement, il demanda le registre des actes de la préfecture, y fit inscrire le sénatus-consulte qui portait le rappel du roi, et le signa le premier. Depuis plusieurs années, revenu à des sentiments pieux, il s'acquittait de tous ses devoirs de religion avec beaucoup d'exactitude. Resté sans emploi sous le gouvernement royal, au retour de Bonaparte il fut nommé préfet du Bas-Rhin; il n'accepta ces fonctions que vaincu par les instances de ses amis et par les besoins de sa famille. La loi de 1816 le força de se retirer à Mons chez une de ses filles. De retour à Paris, il y mourut le 6 février 1834. Indépendamment de plusieurs écrits de circonstance, on a de lui : *Essai sur l'éducation nationale*, 1790, 2 vol. in-8; et des *Discours* dans le recueil de l'académie de Besançon, au rétablissement de laquelle il avait concouru en 1807.

* DEBURE (Guillaume-François), *le jeune*, libraire, né à Paris en 1731, mort le 15 juillet 1782. On a de lui *Musæum typographicum*, 1755, in-12, tiré seulement à 12 exemplaires et publié sous le nom de G. F. Rebude; *Bibliographie instructive*, 1763-88, 7 vol. in-8, ouvrage qui n'est plus au courant des productions curieuses ou importantes de l'imprimerie, mais qui a été fort utile aux Bibliographes plus récents. On y joint le *Catalogue des livres du cabinet de Gaignat*, 1769, 2 vol. in-8, et la *table* des livres anonymes, qui forme le tome 10, par Née de La Rochelle. Plusieurs *catalogues* estimés, tels que ceux de Girardot de Préfond, 1757, in-8; du duc de La Vallière, 1767, 2 vol. in-8.

* DEBURE (Guillaume), cousin du précédent, né à Paris en 1734, mort en 1820, avait été quarante années libraire de la bibliothèque du roi, et sous l'assemblée Constituante membre de la commission des monuments. Il a rédigé un grand nombre de catalogues estimés des bibliophiles, entre autres : ceux *du duc de la Vallière*, Paris, 1783, 3 vol. in-8; *de M. de B**** (Loménie de Brienne), Paris, 1792, in-8; *de L. Héritier de Brutelle*, Paris, 1802, in-8; 2e édition, 1805; *de M.**** (Camus de Limare), Paris, 1786, in-8; *de Mercier, de Saint-Léger*, Paris, 1799, in-8.

DECE (Cneius-Metius-Quintus-Trajanus (*Decius*), né l'an 201 à Bubalie, dans la Pannonie inférieure, avait l'air et le cœur d'un héros. Il s'avança dans les armes, et parvint aux premiers grades. Il y eut en 249 une révolte de soldats dans la Mœsie. L'empereur Philippe l'envoya pour punir les coupables; mais au lieu de le faire, il se fit proclamer empereur, et marcha en Italie contre son bienfaiteur. La mort de Philippe et de son fils, dont il souilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perses et les Goths qui désolaient la Mœsie et la Thrace. Il périt au mois d'octobre 251, en poursuivant ces derniers. Ses troupes ayant plié en une surprise, il poussa son cheval dans un marais profond, où il s'enfonça, sans qu'on pût jamais retrouver son corps. Son fils Dèce le jeune, qu'il avait associé à l'empire, fut tué vers le même temps par les Goths. Un mélange de bonnes et de mauvaises qualités a partagé les historiens. Les païens ont beaucoup loué son courage et son amour pour la justice. Son esprit était solide, délié, actif, propre aux affaires; ses mœurs étaient réglées, et il les avait perfectionnées par l'étude. Le sénat le déclara, par un très-ridicule et inutile décret, *égal à Trajan*, et l'honora du titre de *Très-Bon*. Il ne mérita pas ce titre dans la persécution violente qu'il fit aux chrétiens, qui ont détesté sa barbarie. Il employa le fer et le feu contre eux, en haine de Philippe qui les avait aimés et protégés.

DÈCE (Philippe), célèbre professeur en droit, né à Milan en 1454, mort à Sienne en 1535, avait reçu de la nature un esprit subtil et délié, et parvint par une étude assidue et un exercice continuel, à se faire regarder dans les disputes publiques, comme l'antagoniste le plus redoutable. Il comptait au nombre de ses auditeurs les personnes les plus illustres. Nous avons de ce jurisconsulte de bons *Commentaires* sur les premiers livres du Digeste et

du Code; des *Conseils* et des *Commentaires* sur les règles du droit. Du Moulin a fait des notes sur ces différents ouvrages.

DÉCÉBALE, roi des Daces, prince également sage et vaillant, eut des succès heureux contre l'empereur Domitien, et battit deux de ses généraux; mais Trajan l'ayant vaincu, il fut obligé de demander la paix. Il l'obtint de l'empereur et du sénat. Décébale reprit bientôt les armes, et voulut soulever les princes voisins contre les Romains. Trajan marcha de nouveau contre lui, et après avoir défait ses troupes en différentes occasions, il l'obligea à se tuer, 105 ans après J.-C. Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, et érigea la Dacie en province romaine. C'est aujourd'hui la Transylvanie. C'est à l'occasion de cette victoire que fut élevée la *colonne Trajane*.

DECENTIUS (Magnus), frère de Magnence, fut fait César, et eut le commandement des troupes dans les Gaules; mais ayant été battu par les Germains, et consterné de la mort de son frère, il se pendit de désespoir à Sens, en 373.

DECIANUS (Tiberius), jurisconsulte d'Udine, au XVIe siècle, dont on a des *Consultations* et d'autres ouvrages en 5 vol. in-fol. Il mourut en 1581, à 73 ans. Sa réputation n'a point passé jusqu'à nous; car il est très-peu connu aujourd'hui.

DECIUS MUS (Publius), consul romain, manifesta de bonne heure son courage. Il n'était que simple tribun dans l'armée, lorsqu'il tira le consul Cornélius d'un pas désavantageux, et eut beaucoup de part à la victoire remportée sur les Samnites. Consul avec Manlius Torquatus l'an 340 avant J.-C., il se dévoua aux dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins. Decius Mus, son fils, héritier de la superstition de son père, se dévoua aussi à la mort durant son 4e consulat. Son petit-fils imita son exemple dans la guerre contre Pyrrhus. Si l'on en croit un auteur, le dévouement de ce consul fut d'autant plus glorieux, que Pyrrhus lui avait fait dire que s'il s'avisait de le faire, on serait sur ses gardes pour ne pas lui donner la mort, mais qu'on le prendrait vivant, pour le punir du dernier supplice. Celui qui se sacrifiait, après quelques cérémonies et quelques prières que faisait le pontife, s'armait de toutes pièces, et se jetait dans le fort de la mêlée. Il en coûtait la vie au superstitieux; mais sa superstition, secondée par les troupes auxquelles elle donnait un nouveau courage, sauvait quelquefois la patrie.

DECIUS (Joannes BAROVIUS), né à Tolna, fit de grands progrès dans les belles-lettres à Coloswar, ou Clausenbourg en Transylvanie. On lui confia l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs hongrois, avec lesquels il parcourut la Hongrie, la Moldavie, la Russie, la Pologne, la Prusse, etc.; il était de retour dans sa patrie en 1593. On a de lui : *Syntagma institutionum juris imperialis ac Hungarici*, Coloswar, 1593, in-4; *Hodœporicon itineris Transylvanici, etc.*, Wittemberg, 1587, in-4. C'est la description de ses voyages en vers; *Adagia latino-hungarica*, Strasbourg. Il paraît qu'il était attaché aux opinions des nouveaux sectaires.

DECIUS, empereur. *Voy.* DÈCE.

DECIUS (Philippe). *Voy.* DÈCE.

DECKER DE WALHORN (Jean), né à Walhorn dans la province de Limbourg, en 1585, conseiller au conseil souverain de Brabant, mourut à Bruxelles l'an 1646. On a de lui : *Dissertationum juris et decisionum libri duo*. La meilleure édition de cet ouvrage estimable est celle de Bruxelles en 1686, in-fol.; *Philosophus bonæ mentis*, Bruxelles, 1674, in-8.

DECKER (Léger-Charles), né à Mons en Hainaut en 1646, enseigna la philosophie à Louvain, fut doyen de la métropole de Malines, où il mourut le 14 octobre 1723, après avoir publié divers ouvrages contre *le Droit ecclésiastique* de *van Espen* (*voyez* ESPEN); *Baïanismi historia brevis*, Louvain, 1699, petit in-12. L'auteur y rapporte la substance des actes publics, et diverses anecdotes relatives à l'erreur de Baïus; *Jansenismi historia brevis*, Louvain, 1700, avec deux défenses de cet ouvrage, 1700 et 1702; plusieurs autres ouvrages pour la *défense des décisions de l'Eglise*. Il est encore connu par *Cartesius seipsum destruens*, Louvain, 1674, in-12. Il y a dans ce petit ouvrage des observations curieuses. Decker y fait voir qu'il est faux que le pape Zacharie ait condamné Vigile pour avoir soutenu qu'il y avait des antipodes; que le pape condamna uniquement ceux qui ne comptaient pas ces antipodes parmi les descendants d'Adam. Les journalistes de Trévoux et Dutens ont depuis démontré la même chose. *Voy.* ZACHARIE.

DECKER (Jean-Henri) est auteur d'un livre assez rare : *De spectris*, Hambourg, 1690, in-12.

DECKER ou DECKHER (Jean), avocat et procureur de la chambre impériale à Spire. Son principal ouvrage est intitulé *De scriptis adespotis, pseudepigraphis et supposititiis conjecturæ*. On le trouve dans le *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de Placcius, 1708, in-fol. Il vivait dans le XVIIe siècle.

DECKERS (Jean), jésuite, né vers l'an 1550, à Hazebrouck, près de Cassel en Flandre, enseigna la philosophie et la théologie scolastique à Douai, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Styrie, et devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut en 1619, âgé de 69 ans. C'était un religieux d'un profond savoir, d'une éminente piété. Tout son temps était partagé entre l'étude et la prière. Nous avons de lui : *Tabula chronographica a capta per Pompeium Jerosolyma, ad incensam et deletam à Tito urbem ac templum*, Gratz, 1605, in-4; *Velificatio, seu theoremata de anno ortûs ac mortis Domini*, Gratz, 1605, in-4. Cet ouvrage n'était qu'un essai qui préludait à un autre plus ample, divisé en 3 tomes, et intitulé : *Theologicarum dissertationum mixtim et chronologicarum, in Christi nativitatem, etc.* Cet ouvrage, que bien des savants désiraient voir imprimé, fut supprimé. Le P. Deckers souffrit cette suppression sans murmure, quoiqu'elle lui ravît le fruit de 40 ans de travail. On craignait que son système chronologique ne donnât atteinte à l'autorité des Pères et de l'Eglise; mais peut-être ne faisait-on pas assez attention que les saints Pères eux-mêmes ont été partagés sur ces questions chronologiques qui n'entrent point dans l'objet de notre foi. Cet ouvrage est conservé en manuscrit à Gratz et à Louvain.

* DECLAUSTRE (André), prêtre du diocèse de Lyon, né au commencement du XVIIIe siècle, a publié : une *Histoire de Thamas-Koulikhan*, 1742, in-12; un *Dictionnaire de mythologie*, 1745, 3 vol. in-12, et 1765, 2 vol. in-8; une *Table générale du Journal des savants depuis* 1665 *jusqu'en* 1709, Paris, 1753-1764, 10 vol. in-4.

** DECOMBEROUSSE (Benoit-Michel), membre des assemblées législatives de France, né en 1751 à Villeurbane dans le Dauphiné, se fit recevoir avocat au parlement de Grenoble et suivit la carrière du barreau jusqu'en 1788. Député aux deux assemblées de Romans, il s'y montra partisan de toutes les réformes compatibles avec la dignité du trône et salua la révolution de ses vœux. Membre de l'administration centrale de l'Isère en 1793, il se prononça contre la journée du 31 mai; et il ne tint pas à lui que ce département ne s'unit à ceux du Midi pour marcher contre Paris. Un peu plus tard il fut destitué. Admis, comme suppléant de l'Isère à la Convention, au mois de juillet 1793, il passa la même année au conseil des anciens et prit une part active aux discussions sur l'ordre judiciaire. Après le 18 brumaire, nommé président du tribunal criminel, puis juge au tribunal d'appel de Grenoble, il fut quelque temps après appelé dans les bureaux du ministère de la justice où il resta jusqu'en 1814. Pendant les cent jours il fut nommé conseiller à la cour impériale de Paris; et retiré depuis dans sa province, il y mourut en mars 1841; à 87 ans. Dans ses loisirs il avait cultivé les lettres. On a de lui des *Poésies* et plusieurs pièces de théâtre dont deux ont été imprimées : le *Siège de Florence*, trag., 1794, in-8, et *Asgill, ou le prisonnier anglais*, coméd. en 5 actes, 1796, in-8.

* DECRÈS (Denis, duc), vice-amiral, né en 1761, à Château-Vilain en Champagne, d'une famille noble, entré dans la marine royale en 1779, était simple garde lorsqu'un trait de courage, dans la guerre contre les Anglais en Amérique, lui valut un avancement rapide. Nommé lieutenant de vaisseau en 1786, il fit partie de l'expédition scientifique commandée par Kersaint, et ne revint en Europe qu'en 1787. L'année suivante il retourna dans l'Inde, et renvoyé en France en 1793, apprit à son arrivée qu'il était destitué. Ayant eu le bonheur d'échapper aux sbires de la terreur, il se tint à l'écart jusqu'après le 9 thermidor. Nommé, en 1797, contre-amiral de la flotte destinée à la conquête de l'Egypte, il se signala par son courage à la bataille d'Aboukir. Lors de l'établissement des préfectures maritimes, il fut nommé à celle de Lorient. En 1802, Bonaparte lui confia le ministère de la marine qu'il ne quitta qu'à la chute du gouvernement impérial. Il y fut rappelé pendant les cents-jours et fit partie de la nouvelle chambre des pairs. Malgré son attachement à la dynastie il s'opposa cependant à la proposition de faire reconnaître Napoléon II, dans la crainte de la guerre civile. Le 28 juin il donna des détails sur le départ de Bonaparte pour Rochefort, et quitta définitivement le ministère à la seconde rentrée du roi. Il mourut à Paris le 7 décembre 1820, des suites de l'attentat de son valet-de-chambre qui, pour sauver l'impunité de ses vols, mit le feu à des paquets de poudre placés sous le lit de son maître.

DÉDALE, artiste athénien, le plus industrieux de son temps, eut Mercure pour maître. Il inventa plusieurs instruments, et fit même des statues, supérieures à toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors. Ses grands talents ne l'empêchèrent pas de se livrer aux bassesses de l'envie. Talus, fils de sa sœur, inventeur d'une sorte de roue pour les potiers, excita sa jalousie; il le précipita du toit d'une maison. Obligé de s'enfuir, il se réfugia à la cour de Minos, roi de Crète. C'est là qu'il construisit le labyrinthe, si célèbre dans les poètes. Dédale fut la première victime de son invention; car ayant favorisé les amours de Pasiphaé, fille de Minos, éprise d'un taureau (d'où, suivant la fable, naquit le monstre *Minotaurus*, que Virgile appelle *veneris monumenta nefandæ*), il fut enfermé avec son fils dans le labyrinthe. Ils en sortirent l'un et l'autre par le secours des ailes artificielles qu'il colla à ses épaules et à celles de son fils Icare avec de la cire; ce dernier s'étant trop approché du soleil, la cire se fondit et il tomba dans la mer. Cocale, roi de Camique dans la Sicile, donna un asile à Dédale, où il demeura jusqu'à sa mort. On lui a attribué l'invention de la cognée, du niveau et des voiles des navires. On a dit que ces statues étaient autant d'automates animés. Mais Goguet pense avec raison que ces ouvrages tant vantés dans l'antiquité durent la plus grande partie de leur réputation à la grossièreté et à l'ignorance des siècles dans lesquels ils parurent. Pausanias, qui avait vu plusieurs de ces statues, avoue qu'elles étaient choquantes; les proportions en étaient outrées et colossales. Plusieurs critiques regardent comme fabuleuse toute l'histoire de Dédale. Ceux qui, dans la mythologie, cherchent toujours des moralités, ont cru voir dans le fameux labyrinthe l'image de la raison humaine abandonnée à elle-même. « On peut, dit l'un d'eux, » considérer la raison comme semblable, en quel- » que sorte, à ces palais enchantés des poètes qui, » dans l'étendue d'une enceinte immense, compre- » naient des appartements magnifiques, des jardins, » des forêts, des lacs, des cavernes et des préci- » pices. C'est un vrai labyrinthe où se perd qui- » conque ne se défie pas des galeries tortueuses de » ce séjour insidieux. Le grand architecte qui l'a » fait nous a donné un fil pour diriger et nous con- » duire dans ces contours si multipliés et si dan- » gereux. Ce fil est la foi de la révélation, l'auto- » rité d'une religion divine. »

Hic labor ille domus, et inextricabilis error;
Dædalus ipse dolos tecti ambagesque resolvit,
Cæca regens filo vestigia.

Æn. VI.

DÉDALION, frère de Céix, fut si touché de la mort de Chioné sa fille, tuée par Diane, à qui elle avait osé se préférer pour la beauté, qu'il se précipita du sommet du mont Parnasse en bas. Apollon le changea en épervier.

DEDEKIND (Fréderic), allemand, publia dans le XVIe siècle un ouvrage dans le goût de l'*Eloge de la folie* d'Erasme. C'est un éloge ironique de l'impolitesse et de la grossièreté, intitulé *Grobianus, sive*

*de incultis moribus et inurbanis gestibus*, Francfort, 1558, in-8. Il fit paraître aussi plusieurs drames lyriques dont les sujets sont tirés de l'Ecriture sainte, comme la *Naissance de J.-C.*, *Abel*, *Samson*, *Jésus mourant*, *etc.* *Voyez* le *dictionnaire d'Adelung*. Ces pièces ont été en partie recueillies à Dresde, 1676. L'auteur parait avoir eu plus de finesse dans l'esprit que n'en avaient alors ses compatriotes. Il est mort le 27 février 1598.

* DEDELAY-D'AGIER (le comte Claude-Pierre), né à Romans (Drôme), le 25 décembre 1750, d'une famille noble. Retiré du service avec le grade de capitaine de cavalerie, s'établit dans une ferme qu'il fit valoir lui-même, et par l'utile exemple qu'il donna contribua beaucoup à répandre avec le goût du travail l'aisance dans tout le pays. Nommé maire de Romans puis député-suppléant aux états généraux, y remplaça le comte de Dolomieu en 1790 et s'occupa spécialement des moyens d'asseoir les contributions sur des bases plus équitables. Il présenta le premier le tableau approximatif du revenu net des propriétés foncières en France, avec un plan général de contribution pour tout le royaume. Après la session il s'empressa de retourner à ses travaux agricoles et parvint à se faire oublier pendant la terreur. Elu en 1797 député de la Drôme au conseil des anciens, il en fut successivement secrétaire et président, passa au corps législatif en 1799, dont il fut aussi élu président, et après le 18 brumaire fut appelé au sénat conservateur. A la restauration nommé pair de France, il combattit en cette qualité, dans les cent-jours, la proposition de reconnaître Napoléon II. Il cessa de faire partie de la chambre des pairs au retour du roi, mais il y fut rappelé en 1819. Trop âgé pour pouvoir s'occuper des débats politiques, il passait une partie de l'année dans ses domaines où il mourut le 7 août 1827, vivement regretté pour sa bienfaisance. Il a publié un *Abrégé d'hippiatrique*, divers *Traités sur l'économie politique*, et un *Rapport sur les moyens d'améliorer l'agriculture dans le district de Romans*. Ces ouvrages ne se trouvent point dans le commerce, l'auteur les ayant fait imprimer à ses frais pour les distribuer.

DÉE (Jean) naquit à Londres en 1527. Il se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale, et la recherche de la pierre philosophale. Après avoir débité ses rêveries en France et en Allemagne, il revint en Angleterre, où, malgré sa science de faire de l'or, il tomba dans une grande misère. C'est le partage ordinaire de tous ceux qui ont été attaqués de la même folie. La reine Elizabeth qui l'avait rappelé, lui donna quelques secours, et l'honorait du titre de son *philosophe*; ce qui ne répond guère aux rares lumières et au grand sens qu'on attribue à cette princesse. Il mourut en 1607. Il avait un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étaient de son invention. Casaubon a fait imprimer la plus grande partie de ses écrits à Londres, en 1659, in-fol., et les a ornés d'une savante préface. Ce *recueil*, rare même en Angleterre, est recherché par ceux qui sont curieux de connaître les superstitions et les extravagances auxquelles l'esprit humain s'est abandonné. Sa devise favorite était : *Qui non intelligit, aut discat aut taceat*. Thomas Smith a écrit en latin la Vie de Jean Dée, Londres, 1717, in-4.

* DEFFANT (Marie de Vichy Chamroud, marquise du), née en 1697 d'une famille noble de Bourgogne, peu riche, épousa, jeune encore, le marquis du Deffant : cette union ne fut pas heureuse, et les deux époux se séparèrent. La conduite de Mme du Deffant excita la médisance. Etablie à Paris, sa maison devint le rendez-vous de grands personnages et des hommes de lettres les plus distingués. Elle se lia aussi avec les femmes les plus spirituelles, particulièrement avec Mlle de l'Espinasse (*voy.* ce nom), qui cherchait, comme elle, à dominer dans la société. Elles se brouillèrent : mais Mme du Deffant connut à cette époque Horace Walpole, seigneur anglais, auquel elle doit sa plus grande célébrité, parce que cette liaison donna lieu à une correspondance qui a été publiée et qui a mieux fait connaître son esprit et son caractère. Mme du Deffant fut aussi en relation avec Voltaire, d'Alembert, le président Hénault, etc. On ne peut lui refuser beaucoup d'esprit naturel, mais elle avait peu d'instruction, et décidait du mérite d'un ouvrage par un bon mot. C'est ce qu'elle fit pour l'*Esprit des lois* de Montesquieu, dont elle dit que c'était de l'*esprit sur les lois*. Mme du Deffant, dans les dernières années de sa vie, chercha les consolations de la religion. Elle eut plusieurs entretiens avec le P. Lenfant (*voy.* ce nom), et quelques moments avant sa mort fit appeler le curé de St.-Sulpice. Elle expira le 24 septembre 1780. La perte de la vue n'avait pas altéré son caractère. On a publié : sa *Correspondance avec d'Alembert, Montesquieu, le président Hénault, la duchesse du Maine*, etc., Paris, 1809, 2 vol. in-8. Ce sont ses correspondants qui en font presque tous les frais, et le petit nombre de lettres de cette dame écrites avec naturel, ne présentent rien de saillant. *Lettres de Mme du Deffant à Horace Walpole*, *écrites* de 1766-80, Londres, 1810, 4 vol. in-12, et Paris, 1812, 4 vol. in-8. Elle y juge les personnes et les choses, les livres et les auteurs, les gens du monde, les hommes et les femmes de sa société avec beaucoup de sévérité. « *J'ai acquis*, » dit-elle, *un fonds très-profond* de mépris pour les » hommes; je n'en excepte pas les dames; au con- » traire, je les crois pires que les hommes. » Toutefois ses jugements littéraires sont pour la plupart très-sains, et annoncent un goût délicat. Voltaire, frappé de la justesse de ses observations, appelait Mme du Deffant *l'aveugle clairvoyante*.

* DEFLERS (Camille), né à Versailles en 1794, mort en 1824, à Paris, entra en 1811 à l'école normale et y devint successivement répétiteur et maître de conférences; il professa aussi les mathématiques au collége royal de Bourbon. Deflers a travaillé avec M. Pouillet à la partie mathématique du grand ouvrage *de physique de M. Biot*. Le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, publié par le baron de Férussac, renferme de lui un certain nombre d'articles de mathématiques. Deflers était connu et apprécié de plusieurs savants renommés, parmi lesquels il avait préparé sa place.

DEFOE. *Voy.* Foe.

* DEFORIS (Jean-Pierre), bénédictin de la con-

grégation de Saint-Maur, né à Montbrison en 1732, fut appelé en 1760 à Paris par ses supérieurs pour travailler à la nouvelle édition des *Conciles des Gaules*, mais il renonça bientôt à cette entreprise pour s'occuper de la défense de la religion. Il prit aussi une part active aux disputes qui s'élevaient dans sa congrégation. Accusé d'être un des auteurs de la constitution civile du clergé, il repoussa cette imputation par une *Lettre à l'auteur de la Gazette de Paris*, et ne tarda pas à sceller de son sang la profession de foi qu'elle contenait. Traduit devant le comité révolutionnaire de sa section, il fut transféré successivement dans diverses prisons et périt sur l'échafaud, le 25 juin 1794. Il avait sollicité la grâce de n'être exécuté que le dernier, afin de pouvoir exhorter les victimes qui devaient être sacrifiées avec lui. Il a laissé : *Réfutation d'un nouvel ouvrage de J. J. Rousseau intitulé* Emile, ou *de l'Education*, Paris, 1762, in-8. Il y ajouta l'année suivante, de concert avec le P. André de l'Oratoire, un volume intitulé *La divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J. J. Rousseau*, in-12. *Le préservatif pour les fidèles contre les sophismes et les impiétés des incrédules, avec une réponse à la lettre de Rousseau à M. de Beaumont*, 1764, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit avec autant de force que de clarté; *Importance et obligation de la vie monastique, son utilité dans l'Eglise et dans l'état, pour servir de préservatif aux moines, et de réponse aux ennemis de l'ordre monastique*, Paris, 1768, 2 vol. in-12; *Exposition de la doctrine de l'Eglise sur les vertus chrétiennes*, 1776, in-12; D. Déforis continua l'édition des *Œuvres de Bossuet*, commencée par l'abbé Lequeux, et fit paraître de 1772 à 1788, 18 volumes qui comprennent les *ouvrages* qui n'avaient pas encore été réunis. L'assemblée du clergé de 1780 *improuva d'une manière très-expresse* cette édition, après un rapport qui lui fut fait par l'abbé Chevreuil, et en porta ses plaintes au chancelier. Deforis reçut, dit-on, de ses supérieurs la défense de continuer.

* DEGAULLE (Jean-Baptiste), ingénieur de la marine, membre correspondant de l'institut, né en 1732 à Attigny en Champagne, mort le 13 avril 1810 à Honfleur, où il enseignait l'hydrographie, inventa plusieurs instruments nautiques, et publia quelques *cartes de marine* estimées, entr'autres celles de *la Manche*, des *côtes de Honfleur à Dieppe*, de *l'embouchure de la Seine*. Il a laissé des *Mémoires sur les travaux des ports du Hâvre, de Dieppe, etc.*; une *Instruction détaillée sur la manière de faire la vérification des boussoles; instruction et usage du sillometre; Nouveau moyen de mesurer la hauteur du soleil avec l'octant sans voir l'horison*. On lui doit encore l'établissement de *petits phares* sur la jetée du Hâvre et sur celle de Honfleur, qu'il fit construire pour éviter les naufrages qui étaient très-fréquents à l'entrée de ces deux ports.

* DEGIORGIS (Jacques-Antoine), né à Alexandrie (Piémont) en 1759, après avoir achevé ses études à l'université de Turin, fut nommé au conseil de justice dans sa ville natale. Lors de la réunion momentanée du Piémont à la France, il fut fait procureur impérial, et enfin avocat-général à la cour de Gênes, place qu'il exerçait encore en 1814. Il ne reprit plus la profession de jurisconsulte, et mourut le 22 novembre 1834. Il a publié plusieurs ouvrages en divers genres, parmi lesquels on distingue : *Discours sur le moyen de purger la langue italienne de sa corruption*, 1814, in-8; *Dialogues sur le bouclier d'Achille*, (chant XVIII^e de l'Iliade), 1826, in-8.

* DEGOLA (Eustache), docteur en théologie, né à Gênes le 20 septembre 1761, se montra de bonne heure fort attaché aux principes des jansénistes. Lorsque l'assemblée nationale de Fance exigea le serment des ecclésiastiques, il applaudit à cette mesure; plus tard en 1798, il adressa, de concert avec plusieurs prêtres italiens, une lettre d'adhésion au clergé assermenté, et vint à Paris pour assister au concile de 1801. Lié avec Grégoire (*voy.* ce nom), il l'accompagna dans ses voyages en Angleterre, en Hollande, en Prusse, et en Allemagne, pour étudier les usages religieux de ces diverses contrées, et s'il faut en croire quelques écrivains, pour y répandre des maximes opposées à la soumission due au souverain pontife. Degola concourut à l'établissement de l'institution des sourds-muets fondée à Gênes, par le vertueux Assarotti (*voy.* ce nom), et mourut le 17 janvier 1826. On a de lui : *Annales politico-ecclésiastiques*, journal qui parut de 1797 à 1799; *Instructions familières sur la vérité de la religion chrétienne catholique*, Gènes, 1799, in-12; *Précis sur la vie du R. P. Thomas Vignoli*, dominicain, 1804, in-8; *l'Ancien clergé constitutionnel, jugé par un évêque d'Italie*, Lausanne, 1804, in-8; *Justification de Fra-Paolo Sarpi*, ou *Lettre d'un prêtre italien à un magistrat français* (le président Agier) *sur le caractère et les sentiments de cet homme célèbre*, Paris, 1811, in-8; *Catéchisme des jésuites*, Leipsig, 1820, in-8 de 688 pages, anonyme comme les ouvrages précédents. Degola a laissé manuscrit un *Traité sur l'oraison dominicale*, celui de ses ouvrages qui lui avait coûté le plus de soins. L'abbé Grégoire a publié sur son ancien ami une notice ou plutôt un panégyrique.

* DEGUERLE (Jean-Marie-Nicolas), littérateur, issu d'une famille irlandaise venue en France avec Jacques II, naquit à Issoudun (Berry) au mois de janvier 1766, et publia, dès l'âge de dix-sept ans, un recueil de poésies intitulé : *Les amours*. Il rédigea sous le directoire, le *Mémorial* avec La Harpe, Fontanes et l'abbé Vauxelles. A la réorganisation de l'instruction publique, il professa successivement les belles-lettres dans divers lycées, et mourut à Paris, le 11 novembre 1824. Outre un assez grand nombre de poésies fugitives dans divers recueils, on a de lui : *Les états généraux des bêtes*, 1790 (anonyme); *Eloge des perruques, enrichi de notes plus amples que le texte, par le docteur Akerlio*, Paris, an 7 (1799), in-12; *La guerre civile*, poème, traduction libre de Pétrone en vers français, Paris, 1799, in-8; *Stratonice et son peintre*, ou *les deux portraits, conte qui n'en est pas un* : suivent *Phryné devant l'aréopage*; *Pradon à la comédie*, etc., 1800, in-8; l'*Enéïde de Virgile, traduction nouvelle précédée d'une notice biographique par son gendre Charles Héguin Deguerle*, Paris, 1825, 2 vol. in-8. La traduction de quelques *Oraisons* de Cicéron,

dans la *Bibl. lat. franç.* de Panckoucke. On a publié les *Œuvres choisies* de Deguerle, Paris, 1829, in-8.

DÉIDAMIE, fille de Lycomède, roi de Scyros, de laquelle Achille eut Pyrrhus, lorsqu'il était caché à la cour de ce prince.

DEIDIER (Antoine) était de Montpellier, et professeur en médecine dans l'université de cette ville. Nous avons de lui une dissertation : *De morbis venereis*, imprimée en 1725. Cet auteur donne aux maux vénériens un principe plus subtil que solide, qui cependant a été étendu par quelques médecins à plusieurs autres maladies. Il établit la cause de cette contagion dans une infinité de petits animaux, qui passant du corps infecté à celui qui est sain, y produisent, par leurs morsures venimeuses, tous les maux qu'entraîne la débauche. Deidier est mort en 1746.

DEIDIER (l'abbé), professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de La Fère, né à Marseille, rendit dans le XVIIIe siècle de grands services à l'instruction par ses écrits et par son zèle à remplir les devoirs de sa place; mais il fut trop partisan des méthodes synthétiques, négligea de suivre les sciences dans la marche rapide que les méthodes analytiques venaient de leur imprimer, et abusa de sa facilité d'écrire, en entassant volumes sur volumes. Ses écrits élémentaires sont estimés et peuvent encore être consultés. Les principaux sont : la *Science et l'arithmétique des géomètres*, 1750, 2 vol. in-4; *Lettre d'un mathématicien à un abbé, où l'on prouve que la matière n'est pas divisible à l'infini*, 1737, in-12; *Mesure des surfaces et des solides, par l'arithmétique des infinis et les centres de gravité*, 1740, in-4; *Mécanique générale* pour servir d'*Introduction aux sciences physico-mathématiques*, 1741, in-4; *Traité de perspective théorique et pratique*, 1744, in-4; *Le parfait ingénieur français, contenant la fortification régulière et irrégulière, avec l'attaque et la défense des places*, Paris, 1757, in-4.

DEIDRICH (Georges), poète de Transylvanie, florissait sur la fin du XVIe siècle. On a de lui plusieurs poëmes, dont le plus considérable est *Hodoeporicon itineris argentoratensis*, Strasbourg, 1589; c'est une description en vers de la Hongrie et d'une grande partie de l'Allemagne.

* DEIMAN (Jean-Rodolphe), médecin hollandais, naquit à Hagau, dans l'Ost-Frise, au mois d'août 1743. Dès la fin de ses études universitaires et par la thèse qu'il soutint en 1770, pour être reçu docteur, il fit bien présumer de son avenir. L'histoire de la physique et de la chimie pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle, répète fréquemment le nom de ce médecin, et quoiqu'il n'eût quitté la Hollande que pendant le cours de ses études à l'université de Halle, ses travaux le mirent en rapport avec les savants les plus distingués de l'Europe. Le titre de médecin du roi de Hollande, ainsi que celui de chevalier de l'ordre du mérite furent la récompense des services qu'il avait rendus à l'humanité, autant que de ceux dont les sciences lui étaient redevables. La découverte du *gaz oléfiant*, ainsi que ses aperçus sur quelques points importants de la chimie, lui méritèrent les éloges de Fourcroy. Deiman mourut dans sa ville natale au mois de février 1808. On a de lui : *Traité d'électricité médicale*, *Traité sur les plaies métalliques*; divers écrits sur *l'hygiène* et *l'éducation physique*, et de plus un grand nombre de mémoires dans les collections académiques de la Hollande. Ses *recherches physiques* ont été réunies en 3 vol. que la société des chimistes hollandais a publiés, et dont on a une traduction en français, sous le titre d'*Essais physico-chimiques*. La société royale de Paris avait, pour le concours de 1785, proposé la question de *déterminer quels sont les avantages et les dangers du quinquina administré dans le traitement de diverses espèces de fièvres rémittentes*. Le prix fut décerné à Deiman en partage avec Mitchel. Il est à regretter que la plupart des ouvrages de ce savant médecin soient écrits en hollandais, et qu'on n'ait pas entrepris de les traduire complétement.

* DÉIOPÉE, une des nymphes de la suite de Junon, qui la promit à Eole, à condition qu'il ferait périr la flotte d'Enée; Virgile l'appelle *Nympharum pulcherrima*.

DÉIPHILE, fille d'Adraste, roi d'Argos, et femme de Tydée, dont elle eut le fameux Diomède.

DÉIPHOBE, fils de Priam, épousa Hélène après la mort de Pâris; mais lorsque Troie fut prise, Hélène le livra à Ménélas pour rentrer en grâce avec son premier mari. Ce grec le mit dans l'état affreux où le représente Virgile.

..... Lacerum crudeliter ora,
Ora manusque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, et truncas inhonesto vulnere nares.

* DÉIPHON, fils de Triptolème et de Méganire, ou, selon d'autres, fils d'Hippothoon. Cérès l'aima tellement, que pour le rendre immortel et pour le purifier de toute humanité, elle le faisait passer par les flammes. Méganire, mère de ce prince, alarmée d'un tel spectacle, troubla par ses cris les mystères de cette déesse, qui monta aussitôt sur un char traîné par des dragons, et laissa brûler Deiphon.

DÉJANIRE, fille d'Enée, roi d'Etolie, fit la conquête d'Hercule, qui combattit pour elle contre le fleuve Achéloüs. Le centaure Nessus ayant enlevé la maîtresse du héros, Hercule le perça d'un coup de flèche empoisonnée. Le mourant donna sa chemise teinte de son sang à Déjanire, en l'assurant que tant qu'Hercule la porterait, il ne pourrait jamais aimer une autre femme qu'elle. Déjanire, ayant été abandonnée pour Iole, envoya la chemise à son époux, qui devint aussitôt furieux. Il se jeta dans le feu d'un sacrifice; et sa femme, désespérée de sa mort, prit sa massue et se tua sur-le-champ.

* DEJAURE (Jean-Elie BEDENC), poète dramatique, né en 1761 et mort à Paris le 5 octobre 1799, composa depuis 1789 jusqu'en 1798, diverses pièces de théâtre, dont quelques-unes ont obtenu du succès. Les principales sont les *Epoux réunis*, en 1 acte et en vers; l'*Incertitude maternelle*, ou le *Choix impossible*, en 1 acte; le *Franc Breton*, ou *le Négociant de Nantes*, en 1 acte et en vers; *Lodoïska* ou *les Tartares*, opéra en 3 actes; *Montano et Stéphanie*, opéra en 3 actes; *la Dot de Suzette*, musique de Boyeldieu, 1798. On a aussi de Dejaure un éloge de J.-J. Rousseau.

* **DEJEAN** (Jean-François-Aimé, comte), né à Castelnaudary (Languedoc), le 6 octobre 1749, entra sous-lieutenant à l'école de Mézières, en 1766, et remplit, de 1781 à 1791, les fonctions d'ingénieur en chef de la Picardie. Employé à l'armée du Nord, il dirigea les siéges de Nimègue, de Niewport, d'Ypres, de Courtrai, de Menin, et obtint successivement, en 1795, les grades de général de brigade et de division. Après avoir commandé par intérim, dans la Hollande, les troupes françaises et bataves, il fut mis à la réforme par le Directoire en 1797, pour avoir refusé de publier les proclamations de l'armée d'Italie contre la majorité du corps législatif. Mais, en 1799, le comité des fortifications le fit réintégrer dans son grade. Après le 18 brumaire, créé conseiller-d'état, il fut chargé d'organiser le nouveau gouvernement Génois; et revint à Paris, en 1802, prendre le porte-feuille de la guerre qu'il conserva jusqu'en 1809, et entra l'année suivante au sénat. En 1812, il présida le conseil de guerre qui condamna Mallet (*voy.* ce nom), pour avoir tenté de renverser le gouvernement impérial. En 1814, il fut nommé pair de France, gouverneur de l'école polytechnique, et président du comité de liquidation. Durant les cent-jours, il reprit les fonctions de premier inspecteur-général du génie, et remplit, en l'absence de Lacépède, celles de grand chancelier de la légion-d'honneur. Momentanément exclu de la chambre des pairs, après la seconde restauration, il eut jusqu'en 1820 la direction générale des subsistances militaires. Louis XVIII le consultait souvent sur diverses parties de l'administration de la guerre. Dejean, en reprenant quelque crédit, s'en servit pour faire rappeler son fils exilé (*Voy.* l'art. suiv.), et mourut le 12 mai 1824. On a de lui : *Description d'un moyen mis en essai à la manutention des vivres, pour la conservation illimitée des grains*, Paris (sans date), in-8.

** **DEJEAN** (Pierre-François-Marie-Auguste, comte), savant naturaliste, fils du précédent, né en 1780 à Amiens, entré fort jeune au service, était général de brigade lorsque l'empereur se l'attacha en 1812 comme aide-de-camp. Il suivit Napoléon dans la campagne de France, et fut nommé général de division au mois de mars 1814. Chargé de se porter sur Paris pour empêcher que cette ville ne fût rendue aux alliés; il arriva trop tard pour pouvoir communiquer aux généraux les instructions verbales qu'il avait reçues de l'empereur. Il fut confirmé par le roi dans le grade de lieutenant-général; mais en apprenant le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il se hâta de le rejoindre et reprit ses fonctions d'aide-de-camp. Le zèle qu'il avait montré, le fit comprendre dans la liste des bannis. Mais grâces aux actives démarches de son père, il put rentrer en France en 1818, et il lui succéda dans la pairie en 1824. Après la révolution de 1830, il fut remis en activité de service et chargé de différentes fonctions. Il mourut à Paris le 18 mars 1845 à 65 ans. Il avait montré dès son enfance un goût pour l'histoire naturelle et en particulier pour l'entomologie que la guerre loin d'affaiblir sembla favoriser en lui faisant visiter successivement tous les pays de l'Europe. Recueillant partout des plantes, des pierres, des minéraux et des insectes, il était parvenu à former un cabinet très-précieux. Sa collection de coléoptères, que par une bizarrerie inexplicable il vendit en détail quelques années avant sa mort, passait pour la plus belle et la plus nombreuse de l'Europe. Heureusement pour les amateurs, avant de s'en défaire, il en a publié le *Catalogue* offrant 22,399 espèces. Paris, 1837, 4 part. in-8. Il en avait publié précédemment le *Spécies général*, ib., 1825-39, 6 tom. en 7 vol. in-8. Cet ouvrage important, qui devait avoir une vingtaine de volumes, ne sera jamais terminé, et c'est un malheur pour la science. La partie qui a paru renferme seulement les *Carabiques*. Dejean a concouru avec MM. Boisduval et Aubé à l'*iconographie et histoire naturelle des coléoptères d'Europe*, Paris, 1829-36, 5 vol. in-8, fig., ouvrage qui court le risque de rester inachevé.

**DÉJOCÈS**, premier roi des Mèdes, fit secouer à ce peuple le joug des Assyriens. Après les avoir gouvernés quelque temps en forme de république, avec autant d'équité que de prudence, il fut choisi pour régner sur eux. Son règne fut marqué par des établissements utiles. Il bâtit, selon Hérodote, la ville d'Ecbatane. Elle était divisée par sept enceintes de murailles; la dernière renfermait le palais du roi. Dès que la ville fut en état d'être habitée, Déjocès la peupla et lui donna des lois, dont il soutint l'autorité par des châtiments sévères. Il mourut l'an 656 avant J.-C., après un règne de 53 ans

**DEJOLY** (Jean-François), dernier ministre de la justice sous Louis XVI, né en 1753 à Loret, fils d'un notaire, se destina de bonne heure au barreau. Avocat aux conseils en 1786, il devint en 1789 lieutenant du maire, puis secrétaire-greffier de la commune de Paris. Il exerçait ce dernier emploi lorsqu'il fut appelé, le 29 juin 1792, au ministère de la justice à la place de Duranton. Persuadé comme ses collègues (*voy.* Lajard), qu'il n'était plus possible de défendre le royaume de l'anarchie qui menaçait de tout engloutir, il donna en même temps qu'eux sa démission, le 10 juillet. Il conserva néanmoins son porte-feuille jusqu'à la veille du 10 août. Il fut arrêté le 10 décembre 1793 sur la motion de Philipeaux, et jeté dans les prisons. Il recouvra sa liberté après le 9 thermidor (27 juillet 1794), abandonna dès lors la carrière politique, devint avocat au conseil-d'état sous le gouvernement impérial, et donna sa démission de cette place en 1815. Il mourut à Paris au mois de mars 1837.

**DÉJOTARUS**, l'un des tétrarques de Galatie, obtint du sénat romain le titre de roi de cette province et de la petite Arménie. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, il prit le parti de ce dernier. César irrité l'accabla de reproches, et le priva de l'Arménie Mineure. Le vainqueur l'obligea de le suivre contre Pharnase, roi du Pont, et ne lui laissa que le titre de roi. Déjotarus ayant été accusé par Castor, son petit-fils, d'avoir attenté à la vie de César, il fut défendu par Cicéron, qui prononça alors sa belle harangue : *Pro rege Dejotaro*. Le dictateur fut assassiné quelque temps après.

Déjotarus rentra dans ses états, et joignit Brutus avec de bonnes troupes. On ne sait pas positivement en quelle année il mourut; mais il était extrêmement âgé, dès l'an 50 avant J.-C.

* DEJOUX (Claude), habile statuaire, membre de l'institut et directeur de l'école des beaux-arts, né à Vadans près d'Arbois en 1731, de pauvres mais très-honnêtes cultivateurs, s'appliqua à la sculpture, et devint bientôt, dans l'atelier du dernier des Coustou, le digne émule de Julien, dont il resta l'ami. Son *saint Sébastien*, qui fut son morceau de réception, passe pour une des plus belles statues de la collection académique. Parmi ses autres ouvrages on distingue *Ajax enlevant Cassandre, la statue* en plâtre *de Philopœmen, la figure de Catinat traçant un plan de bataille.* Dejoux est mort le 18 octobre 1816.

* DEJOUX DE LA CHAPELLE (Pierre), né en 1752 à Genève, fut reçu ministre à l'âge de 23 ans. Il séjourna quelque temps en Angleterre et à Bâle, et fut appelé à Paris par Court de Gébelin, qu'il aida dans la composition de son ouvrage du *Monde primitif.* Dejoux travailla, sous la direction de ce savant, au *Dictionnaire des origines latines*, aux *Origines grecques* et à l'*Histoire de la parole.* De retour à Genève, il y dirigea quatorze ans, une école avec succès, et fut en 1803, nommé président du consistoire de Nantes. Privé de cette place, en 1816, par une ordonnance qu'il avait, dit-on, sollicitée lui-même, à cause de l'éloignement que commençait à lui inspirer le protestantisme, il alla en Italie, qu'il avait déjà visitée en 1773, dans le but d'étudier à fond la religion catholique. Un riche anglais le détermina à l'accompagner en Ecosse, où il demeura sept ans, professeur de langues anciennes dans l'institut de Dollar, près de Stirling. Au bout de ce temps, il revint en France, et, se décida à faire son abjuration, le 11 octobre 1825, entre les mains de l'archevêque de Paris. Il tomba malade peu de jours après, et mourut le 29 du même mois, entouré de tous les secours de la vraie religion. Une de ses filles qui suivit son exemple, a exposé dans une *lettre* à sa sœur, imprimée en 1826, les motifs qui l'ont portée à abandonner le protestantisme. Dejoux de la Chapelle a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Le Commerce, les Sciences, la Littérature et les Beaux-arts simultanément enseignés*, etc., Genève, 1801, in-4; *Prédication du christianisme*, 1803, 4 vol. in-8; *La vertu glorifiée*, ou le *triomphe après la mort*, discours prononcé le 21 janvier 1815, pour l'anniversaire de la mort de Louis XVI, Nantes, 1815, in-8; *Lettres sur l'Italie considérée sous le rapport de la religion*, Paris, 1825, 2 vol. in-8, publiées par la fille de l'auteur. Ces Lettres qui portent, outre le nom de Pierre de la Chapelle, celui d'Eusèbe Adhémar, prieur d'une abbaye dans le Chablais (personnage supposé), sont adressées à un milord Edward Clinton, personnage également supposé. Dejoux y fait un grand éloge des ordres religieux, des papes et de leur gouvernement. Les *Lettres sur l'Italie* devaient être suivies des *Soirées Napolitaines*, ouvrage resté manuscrit.

DEKEN (Agathe) naquit vers la fin de 1741, au village d'Amsterween, à deux lieues d'Amsterdam. Orpheline dès sa première enfance, elle fut reçue à l'âge de trois ans dans un hospice; mais aussitôt que ses dispositions se furent manifestées, une société de bienfaisance lui donna des encouragements. Agathe mourut à Amsterdam, le 14 novembre 1804, âgée de soixante-trois ans. On lui doit les ouvrages suivants, tous en hollandais, qui ont obtenu de nombreuses éditions : *Lettres sur divers sujets*, La Haye, 1780, 3 vol. in-8; *Entretiens instructifs et populaires sur la foi et les mœurs du chrétien* (pour toutes les communions), La Haye, 1781, in-8; *Chansons économiques ou populaires*, La Haye, 1781, 3 vol. in-8. Ce recueil contient cent vingt pièces; *Sara Bergarhart*, roman national, La Haye, 1782, 7 vol. in-8, trad. en franç.; *Fables* (au nombre de quarante, imitées ou traduites en vers), La Haye, 1784, in-8; *Histoire de Wilhem Leevend*, roman en lettres, La Haye, 1784 et 1785, 8 vol. in-8 avec un volume de supplément en 1786; *Lettres d'Abraham Blankaart*, La Haye, 1787 et 1789, 3 vol. in-8. C'est une suite de *Sara Bergarhart*; *Promenades en Bourgogne*, La Haye, 1789, in-8. Ce sont quatre chants de différents genres sur le même sujet.

DEL. *Voy.* VON DEL.

* DELAHAYE (Guillaume-Nicolas), né à Paris en 1725, a gravé plus de 1200 *cartes* ou *plans*, qui tous se recommandent pour la précision et les effets. On distingue particulièrement les cartes des *campagnes de Maillebois en Italie*; *la carte des Alpes*; celle *des limites de la France et du Piémont*; *du diocèse de Cambray*; *du pays de Vaud*; *du territoire de Genève*; *des forêts de Fontainebleau et de Saint-Hubert.* Il a gravé toutes les cartes des *œuvres de Danville*, de *Vaugondy*, et *l'atlas de Mannevillette.* Il avait commencé la grande *carte des chasses du roi* aux environs de Versailles, chef-d'œuvre en ce genre. Cet habile artiste est mort en 1802, d'une gravelle que lui avait causée son assiduité au travail.

* DELAISTRE, né en 1746, et mort en 1832, âgé de 86 ans, doyen des sculpteurs de l'ancienne académie, alla perfectionner son talent à Rome et dans plusieurs villes d'Italie. Parmi les ouvrages qui ont contribué à sa réputation, on doit citer la *Vierge* en marbre de Saint-Nicolas-des-champs, un groupe en marbre de grandeur naturelle, représentant l'*Amour et Psyché*, une statue de *Phocion.* Plusieurs bas-reliefs de la colonne de la place Vendôme. Delaistre a enrichi plusieurs villes et églises de France de divers ouvrages plus ou moins importants.

DELAISTRE. *Voy.* COURTALON DELAISTRE.

* DELALAIN (Augustin), né à Saint-Dizier dans le mois d'octobre 1733, était fils d'un lieutenant-criminel du bailliage. Son frère qui devint plus tard premier commis de la guerre au bureau des grâces, le fit entrer de bonne heure dans la marine, et en peu d'années, il parvint au grade de commissaire, d'abord à Rochefort, et ensuite aux sables d'Olonne, où il eut des rapports avec la famille Galisson. Pendant la révolution, conduit dans les prisons de Nantes, on allait le faire passer sur les bateaux de Carrier, quand il fut atteint d'une fièvre

violente. Cette circonstance le sauva de la mort, et il recouvra plus tard sa liberté : mais de retour à Paris, il ne retrouva plus son frère qui avait péri dans la tempête (4 nivose an 11). Sa sœur Mme de Navarre, première femme de chambre de Mme Elisabeth, avait accompagné sa maîtresse au Temple, puis Mme de Lamballe à la Force, et n'avait échappé à la mort que par une espèce de miracle. On offrit à Delalain de rentrer dans l'administration de la marine ; quoiqu'il fût sans fortune, il refusa, à cause du serment de haine à la royauté. Il rejoignit en Poitou la famille Galisson, et revint à Paris, au moment où l'on s'occupait de la création des facultés de théologie. Nommé secrétaire de celle de Paris, il s'occupa dès lors exclusivement du soulagement des pauvres, soit en apportant des secours à leur misère, soit en pourvoyant à leur instruction morale et religieuse, et les aidant par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. La paroisse de Saint-Sulpice lui est redevable de l'établissement de ses nouvelles écoles des frères de la doctrine chrétienne. Dans sa dernière maladie il apostillait encore de sa main mourante quelques demandes d'indigents. Delalain est mort le 7 mai 1828.

DELALANDE (François), curé de Grigny, diocèse de Paris, ancien professeur de philosophie dans l'université de Caen, est mort en odeur de sainteté, le 25 janvier 1772. Sa *Vie* a été écrite par M. Ameline, prêtre licencié en droit, Paris, 1773, in-8.

* DELAMALLE (Gaspard-Gilbert), jurisconsulte, né en 1752 à Paris, s'y fit recevoir avocat, et de 1774 à 1811 ne cessa pas d'occuper un des premiers rangs au barreau. Appelé au conseil-d'état, il suivit avec un égal succès la carrière administrative, et se fit remarquer par sa pénétration, la solidité de son jugement, et une facilité de travail extraordinaire. Président des comités du contentieux et de la marine, il fut souvent chargé de défendre devant les chambres les projets de loi qu'il avait préparés, et s'acquitta toujours de cette tâche difficile d'une manière distinguée. En 1820, quoique déjà sur le retour de l'âge, il ne dédaigna pas de descendre dans la lice académique, et fut couronné par l'académie française, pour un discours, qui fut imprimé, sur ce sujet : *Déterminer et comparer le genre d'éloquence et les qualités morales de l'orateur du barreau et de l'orateur de la tribune*. Delamalle cessa en 1830 de faire partie du conseil-d'état, dont il était le doyen, et mourut à Paris en 1834. On a de lui : *Plaidoyers choisis et œuvres diverses*, 1827, 4 vol. in-8 ; les trois premiers volumes contiennent les *plaidoyers*, au nombre de 15 ; et le quatrième les *œuvres choisies*. Il faut y joindre : *Essai d'institutions oratoires*, 2e édit., 1822, 2 vol. in-8.

* DELAMARE (Jean-François), jésuite, né en Bretagne en 1700, a composé : *La foi justifiée de tout reproche de contradiction avec la raison, et l'incrédulité convaincue d'être en contradiction avec la raison dans ses raisonnements contre la révélation ; avec une analyse de la foi*, 1762, in-12, ouvrage estimé, réimprimé en 1817 ; *Instructions dogmatiques sur les indulgences*, 1751 ; un *Abrégé des vies de Marie Dias, Marie Picard et Armelle Nicolas*.

* DELAMBRE (Jean-Baptiste-Joseph), astronome célèbre, né à Amiens (Somme), le 19 septembre 1749, avait eu pour répétiteur au collége d'Amiens, l'abbé Delille, et il s'était établi dès lors entre ces deux hommes illustres une amitié qui n'a été rompue que par la mort. Delambre avait 36 ans et jouissait de la réputation d'habile helléniste lorsqu'ayant connu Lalande, il se livra sous sa direction à l'étude de l'astronomie, avec le plus grand succès. L'académie des sciences le couronna en 1790 et 1791, pour la construction des *Tables d'Uranus* et des *Satellites de Jupiter*. D'autres travaux d'une haute importance qui lui avaient fait conférer le titre d'astronome du roi, lui ouvrirent les portes de l'académie, qui le reçut à l'unanimité au mois de février 1792. Lorsque l'assemblée constituante décréta l'établissement d'un nouveau système de mesures fondé sur la grandeur du méridien terrestre, Delambre fut chargé avec Méchain de mesurer l'arc qui s'étend de Dunkerque à Barcelonne, opération qui, suspendue par un ordre du comité de salut public, motivé sur ce que Delambre était soupçonné de royalisme, fut terminée en 1799. Il fit partie du bureau des longitudes et de la première classe de l'institut, dès leur formation, et fut élu en 1803 secrétaire perpétuel de la section des mathématiques. Nommé en 1802 inspecteur-général des études, il parcourut le midi de la France, et organisa les lycées de Moulins et de Lyon. En 1807, la chaire d'astronomie que la mort de Lalande laissait vacante au collége de France, lui fut donnée. En 1808, il fut nommé trésorier de l'université, et en 1814, membre du conseil royal de l'instruction publique, place qu'il conserva jusqu'en 1815. Il fut du nombre des savants à qui Louis XVIII envoya la décoration de St.-Michel en 1807, et il fut créé, peu de temps après, officier de la légion-d'honneur. Delambre continuait ses importants travaux qui ont reculé les bornes de la science, lorsqu'il fut atteint par une maladie lente et douloureuse à laquelle il succomba au mois d'août 1822, à l'âge de 72 ans. La plupart des académies l'avaient inscrit parmi leurs membres honoraires, et depuis près de quarante ans il entretenait une vaste correspondance avec les observateurs et les mathématiciens de l'Europe entière. Delambre avait des qualités estimables ; mais disciple de Lalande, il ne fut guère plus religieux que lui. « Il paraît, » dit à ce sujet l'*Ami de la religion*, que ce savant » avait le malheur de ne pas croire. Il avait hérité » de son maître, sinon sa manie d'athéisme, au » moins un éloignement entier pour la religion. Il » était néanmoins plus réservé dans cette matière » que plusieurs des ses confrères, et il n'affectait » point le ton insultant ou haineux pour les objets » de notre foi. » On a de lui : *Tables de Jupiter et de Saturne*, 1789, in-4 ; *Méthode analytique pour la détermination d'un arc du méridien*, précédée d'un *Mémoire sur le même sujet*, par A. M. Legendre, Paris, 1799, in-4 ; *Base du système métrique décimal*, ou *Mesure de l'arc du méridien, compris entre Dunkerque et Barcelonne*, Paris, 1806, 1807 et 1810, 3 vol. in-4. Cet ouvrage qui fait partie des Mémoires de l'institut, valut à Delambre le prix dé-

cennal de l'astronomie, décerné par cette société. Méchain était mort avant la fin de l'entreprise. *Tables astronomiques publiées par le bureau des Longitudes :* Tables du soleil, Tables de Jupiter et de Saturne; Tables écliptiques des satellites de Jupiter, Paris, 1806, 1807, in-4, en trois parties; *Rapport historique sur les progrès des sciences mathématiques depuis* 1789, Paris, 1810, in-4 et in-8; inséré aussi dans les Mémoires de l'institut; *Abrégé d'astronomie*, ou *Leçons élémentaires d'astronomie théorique et pratique*, Paris, 1813, in-8, fig.; *Traité complet d'astronomie*, Paris, 1814, 3 vol. in-4, fig.; *Histoire de l'astronomie ancienne*, 1817, 2 vol. in-4, fig. L'auteur s'y montre bien éloigné du sentiment de Bailly et de Dupuis qui avaient essayé de propager des opinions fort exagérées sur l'antiquité du monde et sur la haute science de certains peuples anciens. *Histoire de l'astronomie du moyen âge*, 1819, 1 vol. in-4, fig.; — *moderne*, 1821, 2 vol. in-4, fig.; — *du dix-huitième siècle*, publiée par M. Mathieu, de l'institut, 1827, in-4. Delambre a été l'éditeur des *Tables trigonométriques* de Borda, Paris, 1804, in-4; il a rédigé avec Méchain un *Mémoire sur la fixation des poids et mesures*, et avec Lagrange et Laplace une *Notice sur les grandes tables logarithmiques et trigonométriques*, 1801, in-4; enfin il a prononcé à l'académie des sciences divers *Discours et Eloges*, et a rédigé, dans la Biographie universelle, les articles des astronomes anciens et modernes.

DELAMET (Adrien-Augustin de Bussy de), d'une famille illustre de Picardie, né dans le Beauvoisis, vers l'an 1621, reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1650, après avoir fait éclater, pendant le cours de sa licence, autant de lumières que de vertus. Le cardinal de Retz, son parent, l'attira auprès de lui. Delamet le suivit dans sa prospérité et dans ses disgraces, en Angleterre, en Hollande, en Italie. Cette vie errante lui déplut enfin; il revint à Paris, et se livra, dans la maison de Sorbonne, lieu de sa retraite, à l'étude, à la prière, à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers, et à la direction de plusieurs maisons religieuses. Son ardente charité le fit choisir pour exhorter à la mort ceux qui étaient condamnés au dernier supplice. Il mourut au milieu de ses bonnes œuvres, en 1691, à 70 ans. On a imprimé après sa mort, en 1724, un volume in-8, qui renferme ses *résolutions* et celles de Fromageau. L'auteur avait été associé à Sainte-Beuve, son ami, dans la résolution des cas de conscience; les fruits de leur travail, et de quelques autres casuistes, ont été recueillis en 1732, dans un *Dictionnaire* en 2 vol. in-fol. que l'on joint d'ordinaire aux trois vol. de Pontas.

* DELAN (François-Hyacinthe), chanoine et théologal de Rouen, né à Paris en 1672, obtint une chaire de théologie à la Sorbonne et la remplit avec distinction; mais on la lui ôta à cause de son attachement au parti de Port-Royal. Ayant signé le *Cas de conscience*, il fut exilé à Périgueux; mais il se rétracta et obtint son rappel. Il fut un des signataires de la consultation du 7 janvier 1735 contre l'*Œuvre* des convulsions. On a de lui: vingt *lettres*, contre les *Nouvelles ecclésiastiques*, qu'il publia sous le titre de *Réflexions judicieuses*, 1736 et 1737; deux *Examens du figurisme moderne*; une *Dissertation théologique sur les convulsions*; *Examen de l'usure sur les principes du droit naturel*, contre Formey; la *Défense de la différence des vertus théologales d'espérance et de charité*, à l'occasion de la dispute qui s'était élevée sur ce sujet entre les *appelants*; l'*Autorité de l'Eglise et de sa tradition défendue*. Delan mourut le 30 avril 1754 à l'âge de 82 ans.

* DELANDINE (Antoine-François), conservateur de la bibliothèque de Lyon, né dans cette ville, le 6 mars 1756, d'une famille distinguée dans la magistrature, y exerçait avec distinction la profession d'avocat et fut élu député du Forez à l'assemblée Constituante. Il y combattit la *Déclaration des droits de l'homme*, et la *création des assignats*, et proposa de combler le déficit en consacrant à cet objet le revenu des bénéfices qui viendraient à vaquer. Il parla aussi pour la conservation des offices ministériels, fit reconnaitre la nécessité de rendre les tribunaux sédentaires, présenta la plupart des idées adoptées dans la législation moderne des mines, demanda que la garde du roi fût à sa nomination et qu'il eût le droit, ainsi que les princes de son sang, de commander l'armée; enfin il se distingua dans toutes les occasions où il s'agissait de défendre la monarchie, les vrais principes et l'humanité. Seul, après l'arrestation du roi à Varennes, il osa proposer de mettre en liberté les trois gardes du corps qui avaient suivi le roi, et qui, dit-il, n'avaient fait que leur devoir, parce qu'ils lui devaient obéissance. N'ayant pu être admis à la tribune lors de la discussion sur l'inviolabilité du monarque, il fit imprimer et répandre son opinion en faveur de ce droit sacré; il protesta solennellement le 4 juillet 1791 contre la détention du roi, déclarant que s'il ne devenait libre dans ses actions et le choix de ses ministres, il quitterait l'Assemblée avec deux cents de ses collègues, qu'il engagerait à suivre son exemple. Cette déclaration fit changer les conclusions du rapport. Après la session, Delandine refusa les fonctions lucratives de greffier de la cour de cassation, et revint à Lyon; mais expulsé du logement qu'il occupait à l'hôtel de ville comme bibliothécaire, il vit ses meubles brisés par les clubistes qui ne lui pardonnaient pas ses sentiments monarchiques. Il n'en rédigea pas moins la *protestation lyonnaise* contre les attentats du 20 juin. Obligé de quitter Lyon en 1793, il se réfugia dans les montagnes du Forez, où il fut arrêté, jeté dans les cachots et ne recouvra sa liberté qu'au 9 thermidor. En 1795 il fut nommé professeur de législation à l'école centrale du Rhône, puis rappelé à la bibliothèque de Lyon; il s'occupa alors uniquement de ses fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 5 mai 1820. Ses principaux ouvrages sont: *Dissertations historiques sur les antiquités de la Bresse et de Lyon*, 1780, qui le firent nommer correspondant de l'académie des inscriptions; l'*Enfer des peuples anciens*, ou *Histoire des dieux infernaux, de leur culte, de leurs temples, de leurs noms et de leurs attributs*, Paris, 1784, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, loué par les journaux et traduit en anglais, lui valut la même année le titre de membre honoraire de la société royale des antiquaires de Londres; *Couronnes aca-*

*démiques*, ou *Recueil des prix proposés par les sociétés savantes de France*, Paris, 1787, 2 vol. in-8; *Le conservateur*, ou *Bibliothèque choisie de littérature, de morale et d'histoire*, 1787 et 1788, 4 vol. in-12; *Des états généraux*, ou *Histoire des assemblées nationales en France*, 1788, in-8; *Mémorial historique des états généraux*, 1789, 6 vol. in-8; on y trouve des détails oubliés même dans les procès-verbaux de l'Assemblée; *De quelques changements politiques opérés ou projetés en France pendant les années* 1789, 90 *et* 91, in-8. C'est le recueil des opinions qu'il a prononcées ou publiées pendant la session de l'assemblée Constituante. *Tableau des prisons de Lyon pour servir à l'histoire de la tyrannie de* 1792 et 1793, Lyon, 1797, in-12. Cet ouvrage, qui renferme des souvenirs chers aux familles lyonnaises, a obtenu six éditions. *Nouveau Dictionnaire historique*, par dom Chaudon, 8e édition, 1805, 13 vol. in-8. Delandine l'augmenta de 4 vol. contenant particulièrement les notices des personnages morts depuis 1789; on cite avec éloge celles qui sont consacrées à Louis XVI et à Marie-Antoinette. Il est le premier français qui ait osé appeler la mort du roi martyr un *grand crime*. Cette notice lui valut de la part de l'empereur d'Autriche la grande médaille d'or de l'ordre civil. *Catalogue de la bibliothèque de Lyon*, 1811 et suiv. 8 vol. in-8. Les trois premiers contiennent l'histoire des anciennes bibliothèques de Lyon, une dissertation savante et curieuse sur les *Manuscrits*, et des notices assez étendues sur *ceux qui sont conservés dans la bibliothèque de cette ville*; les tomes 4 et 5 consacrés aux belles-lettres sont précédés d'un *Essai sur l'imprimerie*, le tome 6 contient les *auteurs dramatiques*, et les tomes 7 et 8 *l'histoire*; *Mémoires bibliographiques et littéraires*, 1816, in-8; c'est un recueil d'opuscules dont le plus grand nombre avait déjà paru.

* DELANY (Patrick), théologien anglican, ami de Swift et de Shéridan, né vers 1686, et mort à Bath en 1768, a publié : *La révélation examinée avec candeur*, 1732, 3 vol.; *Des réflexions sur la polygamie*, 1738; une *Histoire de la vie et du règne de David*, 1740, 3 vol. in-8, où il défend ce prince contre Bayle; un *Essai sur la divine origine des dîmes*; des *Sermons sur les devoirs de la société*, 1744 et 1754, 2 vol. in-12. C'est ce qu'il a fait de mieux. Il avait été marié deux fois. Sa seconde femme, nommée Marie, fille de lord Landsdowne, peignait avec goût. On a d'elle une *Flore* composée de 980 plantes très-bien peintes.

DELAPLACE. *Voy.* LAPLACE.

* DELAPLACE (Guislain-François-Marie-Joseph), né en 1789, à Arras, après avoir fait ses études au collége de Louis-le-Grand, prit le petit collet, et se chargea de l'éducation des deux fils du prince Gallitzin; mais il obtint bientôt un emploi dans la maison où il avait reçu l'éducation, et y parcourut successivement tous les grades du professorat. Depuis la révolution, il enseigna les belles-lettres et les langues anciennes à l'école normale, à l'école centrale de la Seine, au lycée Napoléon, et il remplissait à l'époque de sa mort arrivée le 13 décembre 1823, la chaire d'éloquence latine à la faculté de Paris. Delaplace a laissé : *Conciones poeticæ*, ou *Discours choisis des poètes latins anciens*, *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *etc.*; 2e édition, 1819; *Leçons de littérature et de morale*, ou *Recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux de notre langue*, *etc.* 1804, 2 vol. in-8; 19e édit. 1832; *Leçons latines de littérature et de morale*, ou *Recueil en prose et en vers*, *etc.*, Paris, 1808, 2 vol. in-8; 3e édit. 1819; *Leçons latines modernes*, Paris, 1818, 2 vol. in-8; *Manuel du rhétoricien*, ou *Choix de discours de Bossuet*, *Fléchier*, *Massillon*, *d'Aguesseau*, *Thomas*, *etc.*, Paris, 1810, in-12; *Leçons grecques de littérature et de morale*. Noël a été son collaborateur pour ces divers ouvrages. Il a publié seul le *Nouveau siècle de la paix*, ou *Silve séculaire*, 1801, in-8; quelques *Discours*, et des *Poésies latines et françaises*. Delaplace a laissé en manuscrit des *Traductions* du Traité de Cicéron, *de Oratore*, des *institutions* de Quintilien, et la *Littérature de la Bible*.

* DELAPORTE (Jean-Baptiste), avocat, né à Lamballe (Côtes-du-Nord) en 1750, fut député au conseil des Anciens, où il ne s'occupa que de jurisprudence. Après le 18 brumaire, nommé juge à la cour de Rennes, il est mort en 1825 : On a de lui : *Recherches sur la Bretagne*, 1819-23, 2 vol. in-8; c'est un essai sur les lois, les mœurs, les antiquités et la religion de la Bretagne, avec la biographie des hommes illustres de cette province. Il avait annoncé une histoire de Rennes qui n'a pas paru.

* DELARBRE (Antoine), médecin naturaliste, né à Clermont en 1724, mort dans cette ville en 1811, y avait fondé un jardin botanique et un cours d'histoire naturelle. Ses principaux ouvrages sont *Flore d'Auvergne*, 2e édit. 1800, 2 vol. in-8; *Essai zoologique*, ou *Histoire naturelle des animaux*, etc., *de cette province*, Paris, 1798, in-8; *Notice sur l'ancien royaume des Auvergnats et sur la ville de Clermont*, 1805, in-8.

* DELARIVE (Charles-Gaspard), né à Genève le 14 mars 1770, fit ses premières études dans sa ville natale, et eut pour instituteur pendant une partie de sa jeunesse Etienne Dumont. Obligé de s'éloigner en 1794 par suite des troubles politiques, il se rendit à Edimbourg où il fut reçu docteur en médecine, puis à Londres où il compléta ses études et fut nommé membre de la société royale. A son retour à Genève en 1799, il fut agrégé au collége de médecine, et chargé de l'hospice des aliénés. Dès ce moment il se livra à des travaux sur les sciences naturelles et la chimie, et lorsque en 1813 sa patrie recouvra la liberté, il n'hésita pas à entrer dans la carrière politique où il rendit de nombreux et importants services. En 1817 il fut appelé à la tête de l'administration comme premier syndic, et présida les deux conseils de Genève pendant cette époque difficile. Après avoir quitté la première magistrature du pays et le conseil-d'état, il consacra tous ses moments aux sciences, principalement à la chimie et à la physique. La plus grande partie de ses extraits, traductions ou mémoires sur divers sujets relatifs aux sciences ou à la médecine, ont été insérés dans la *Bibliothèque britannique*, et sont

fort nombreux. Nous citerons entre autres ses beaux travaux sur l'*électricité voltaïque*. Delarive est mort à Genève le 18 mars 1834.

* DELARUE (Isidore-Etienne, né à la Charité-sur-Loire, fut député en 1795 par la Nièvre au conseil des Cinq-cents. Membre de la commission des inspecteurs avec Pichegru et Willot, il fut proscrit avec eux au 18 fructidor, et déporté à la Guyane; il parvint à s'échapper, et rentra en France après le 18 brumaire. Devenu suspect à cause de ses relations avec Pichegru, et avec Hyde de Neuville dont il avait épousé la sœur, il fut mis en surveillance. A la restauration, il devint maître des requêtes et garde général des archives du royaume. Il est mort le 12 août 1830 à l'âge de 67 ans. On a de lui une *Histoire* du 18 fructidor, 1821, in-8.

DE LA SANTE. *Voy.* SANTE.

DELAUDUN (Pierre), sieur d'Aigalliers, fils d'un mauvais poète d'Uzès, naquit dans cette ville en 1575, et s'occupa encore plus que son père de poésie française. Il se fit connaître dans son temps par un *Art poétique* français, 1598, in-16, et par d'autres *pièces de poésie* écrites dans le style de Ronsard. Il mourut de la peste au château d'Aigalliers en 1629. Outre son *Art poétique*, on connait de lui la *Franciade*, 1604, in-12, poème insipide, divisé en 9 livres, dédié à Henri IV; un autre poème sous le titre de *Diane*, et deux tragédies, le *Martyre de saint Sébastien* et les *Horaces*. L'auteur était juge d'Uzès.

* DELAUNAY (Pierre-Louis-Athanase VEAU), conventionnel, né en 1751, à Tours, d'abord avocat au présidial de cette ville, s'y fit connaître par des plaidoyers spirituels, mais empreints de causticité. Ayant acquis, en 1775, la charge de procureur du roi des eaux et forêts, il se livra dès-lors à la culture des lettres. Membre de l'assemblée provinciale, en 1787, il fut élu député suppléant à la Convention où il n'entra qu'après le 31 mai, et fit plusieurs rapports. Après la session il revint à Tours, et nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale. Bien que cette science fût à peu près aussi nouvelle pour lui que pour ses élèves, il ne laissa pas que de faire un cours excellent. En l'an VIII, il remporta le prix à l'institut par un mémoire sur ce sujet : *Rechercher les moyens de donner parmi nous une nouvelle activité à l'étude de la langue grecque et de la langue latine*. A l'organisation de la société littéraire de Tours, il en fut nommé secrétaire perpétuel, et son *Recueil* contient de lui plusieurs pièces, entr'autres une *Epître d'un père à son fils*, qui décèle un véritable talent poétique. Delaunay mourut à Tours, le 3 janvier 1814. On a de lui quelques opuscules, fruit de ses premiers loisirs, qui ne méritent pas d'être cités.

* DELARRO-DUBEZ (Jean-Joseph), né à Rodez en 1748, d'une famille distinguée, fut à la réorganisation de l'ordre judiciaire, nommé conseiller à la cour royale de Montpellier, et en remplit les fonctions pendant vingt ans avec autant de lumières que d'assiduité. Malgré les leçons et les exemples de vertus chrétiennes qu'il avait reçus dans sa famille, il avait secoué dès sa jeunesse le joug de la foi, et adopté les opinions des incrédules. Il en était venu, comme il l'a avoué plus tard, au point de ne voir dans les plus saintes cérémonies du christianisme que des *hochets de la superstition*. Il vécut ainsi jusqu'à sa 64e année, âge où la grâce dessilla tout-à-coup ses yeux et le ramena dans le sein de l'Eglise d'une manière presque miraculeuse. Voici comment il raconte lui-même sa conversion. « Je me plaisais, dit-il, à faire fré» quemment des promenades dans les environs de » Montpellier ; pendant une de ces promenades, » mes idées se portèrent, je ne sais comment, sur » les jours de mon enfance et de ma première » jeunesse. Je me rappelai avec délices ces temps » d'innocence et de bonheur, les soins, les com» plaisances et l'affectueuse sollicitude de la plus » tendre des mères pour éloigner de moi les funestes » atteintes du mal.... Mais quand je fis un retour » sur moi-même, quel affligeant contraste accabla » mon âme! Les remords abreuvèrent mon cœur » d'amertume. Ils me révélaient qu'il y a une » justice souveraine hors de ce monde. Des pensées » désolantes bouleversèrent mon esprit. Entièrement » absorbé dans ces réflexions, j'étais parvenu à une » distance très-rapprochée de l'église du séminaire ; » comme malgré moi, je tombe à genoux devant » la grille qui sépare le vestibule de l'intérieur, et » je m'écrie : O Dieu de ma mère, s'il est vrai que » vous soyez, si, comme elle me l'assure, vous êtes » la vérité, la sagesse et la bonté suprême, que » vous m'avez fait pour vous et que vous entendez » les désirs sincères d'un cœur malheureux, mon» trez-vous à votre créature, soyez sa lumière et sa » vie, tracez-lui la route pour arriver jusqu'à vous! » Mon agitation était extrême ; mes larmes coulaient » avec abondance. Au bout de quelques instants, » je sentis le calme renaître dans mon âme, et je » me relevai avec la résolution sincère de chercher » la vérité de bonne foi. » Delauro-Dubez la trouva comme tous ceux qui la cherchent avec sincérité, et depuis elle fit le bonheur et la consolation de ses derniers jours. Résolu de faire tous ses efforts pour ramener à la religion ceux que son exemple avait pu en éloigner, il composa sous le titre de *L'athée redevenu chrétien*, un ouvrage dans lequel il porte au plus haut degré d'évidence les principales preuves de la religion ; il a été imprimé depuis la mort de l'auteur survenue en 1829.

** DELAVIGNE (Jean-François-Casimir), l'un des poètes lyriques et dramatiques français les plus distingués du XIXe siècle, né en 1793 au Hâvre d'une famille honorable, acheva ses études à Paris d'une manière brillante. Il était en rhétorique lorsqu'à la naissance du roi de Rome, il composa un dithyrambe qui se fit remarquer, au milieu du déluge de vers que la circonstance avait fait naître, par une grande correction de style et par l'éclat des images. Au sortir du collége ayant obtenu une place dans l'administration des contributions indirectes, il profita des loisirs qu'elle lui laissait pour perfectionner son talent par l'étude réfléchie des anciens. Les élégies qu'il publia sous le titre de *Messéniennes*, à l'époque des désastres de la France, eurent un immense succès et rendirent son nom populaire. Sa tragédie des *Vêpres siciliennes* vint bientôt ajouter à sa réputation. Cette pièce, refusée au Théâtre

français, fut jouée à l'Odéon en 1819; et le public parut vouloir le venger de l'affront que les comédiens avaient fait à son premier ouvrage; mais il s'en vengea lui-même en homme de talent et d'esprit dans une comédie où il mit au jour les ridicules des acteurs et des intrigues des coulisses. Ce double succès éveilla l'envie, ou du moins ne put pas le mettre à l'abri de ses coups. Il fut destitué en 1821 de la modeste place de Bibliothécaire de la chancellerie; mais M. le duc d'Orléans lui offrit avec tant d'instance celle de son bibliothécaire au palais royal, qu'il ne crut pas pouvoir se dispenser de l'accepter. Dès lors tranquille sur son avenir, il ne s'occuppa plus que de vers et du théâtre; et presque tous ses pas dans cette carrière si dangereuse furent marqués par de nouveaux triomphes. Au *Paria*, l'une de ses productions les plus originales, succéda en 1823 *l'école des Vieillards*, excellente comédie qui restera parmi les chefs-d'œuvre dont s'honore notre scène. Après tant de succès l'académie française lui ouvrit ses portes le 25 juillet 1825. Son discours de réception, purement écrit, n'offre d'ailleurs rien de remarquable; et M. Droz, reçu le même jour, eut tous les honneurs de la séance. Jusqu'alors Delavigne n'était pas sorti de la ligne tracée par les écrivains qui sont en possession de la scène, et s'il s'était permis quelques innovations, c'était en homme qui en connait tous les dangers. Depuis son *Marino Faliero* représenté en 1829, il fut plus hardi quoiqu'avec mesure, et les succès qu'obtint cette pièce, ainsi que *Louis XI*, *les enfants d'Edouard*, *D. Juan d'Autriche*, etc., durent lui prouver qu'il avait découvert le moyen d'intéresser et de plaire à un public que la satiété rend de jour en jour plus difficile. Il venait de donner *La fille du Cid*, une de ses plus belles créations dramatiques, lorsque l'affaiblissement de sa santé lui fit sentir la nécessité de prendre quelque repos. Il allait, d'après le conseil des médecins, respirer l'air plus doux de l'Italie, lorsqu'arrivé à Lyon, il y mourut le 15 décembre 1843, à 50 ans, âge qui semblait lui promettre encore une longue vie et de beaux triomphes. Nous ne donnerons pas ici la nomenclature de tous les ouvrages de Delavigne; nous nous sommes bornés à choisir parmi ses chefs-d'œuvre, ceux qui lui assurent une longue et belle renommée. Ses poésies lyriques et dramatiques ont été imprimées séparément dans différents formats; mais on attend encore une édition complète de ses *œuvres*, digne de lui.

DELBÈNE (Alphonse), savant évêque d'Albi, né à Lyon d'une famille illustre de Florence, qui avait été obligée de fuir pendant les troubles qui agitaient cette ville. Il gouverna sagement son église dans un temps très-fâcheux. A la connaissance du droit qu'il avait étudié sous Cujas, Delbène joignait une profonde étude de l'histoire. Il avait aussi cultivé les belles-lettres, et Ronsard, alors le prince de la poésie, lui avait dédié son *Art poétique*, et Juste-Lipse son *Auctuarium veterum inscriptionum*. Il était de l'académie florimontane d'Annecy. Il mourut le 8 février 1608, âgé de 70 ans. On a de lui : *De principatu Sabaudiæ et vera ducum origine, a Saxoniæ principibus simulque regum Galliæ e stirpe Hugonis Capeti deducta, liber primus*, Haute-Combe, 1581, in-4, rare, et cité par Lenglet du Fresnoy, tom. 3, page 316 de sa Méthode pour étudier l'histoire; *De gente et familiæ Hugonis Capeti origine, justoque progressu ad dignitatem regiam*, Lyon, 1595, et 1605, cité par le même auteur, ibid., tom. 4, page 48 et 340; *De regno Burgundiæ transjuranæ et Arelatis libri tres*, Lyon, 1602, in-4; *Tractatus de gente et familia marchionum Gothiæ, qui postea comites sancti Ægidii et Tolosates dicti sunt*, Lyon, 1592, 1607, in-8. C'est la généalogie des comtes de Toulouse; *De familiæ cistercianæ nec non Altæ-Combæ sancti Sulpitii ac Stamedii cœnobiorum origine*; *l'Amédéide*, poème historique. On trouve du même quelques vers imprimés avec le Tombeau d'Adrien Turnèbe, 1565, in-4. On lui attribue des Lettres à d'Epernon; mais elles ne sont pas de lui.

DELBÈNE (Alphonse), neveu du précédent et son successeur sur le siége d'Alby, accusé d'avoir eu part aux troubles de Languedoc en 1632, et d'être entré dans la révolte du duc de Montmorency, fut obligé de sortir de France. Il revint après la mort du cardinal de Richelieu, fut rétabli sur son siége en 1645, et fait conseiller d'état. Il mourut à Paris le 9 janvier 1651 à 71 ans.

* DELBÈNE (Alphonse), évêque d'Orléans et neveu du précédent, était le cinquième évêque de sa famille, y en ayant eu un de Nimes, deux d'Alby et un d'Agen. Nommé au siége d'Orléans en 1646, sacré en 1649, il fit en 1648 son entrée solennelle dans sa ville épiscopale, et la signala par la délivrance de 368 prisonniers. Pendant la cérémonie, une rixe s'étant élevée entre les gens des seigneurs et barons obligés d'y assister, le nouvel évêque descendit de sa chaire et tenant sa mitre d'une main, de l'autre il saisit au collet l'un des plus mutins, l'envoya en prison, et rétablit ainsi le calme. En 1651, il assista à l'assemblée du clergé. Dans un de ses synodes, il défendit la lecture de l'*Apologie des casuistes*; et, dans celui de 1664, il publia pour son diocèse des *Statuts synodaux*, qui sont regardés comme un modèle en ce genre. Il avait achevé à ses frais la construction du palais épiscopal. Il mourut le 20 mai 1665.

* DELBÈNE (Benoit), savant agronome, membre de l'institut d'Italie et secrétaire perpétuel de l'académie d'agriculture, de commerce et des arts de Vérone, naquit dans cette ville le 29 mai 1749, et y mourut le 25 décembre 1825. Outre des *Traductions* italiennes *de Columelle*, des *Géorgiques de Virgile* et de quelques autres auteurs latins, on cite de lui : *Mémoire sur une nouvelle manière de faire le vin*, et *Dissertation sur la culture de quelques plantes oléagineuses*, couronnés par l'académie de Vérone. Delbène obtint aussi le prix proposé par l'académie de Capo d'Istria sur la culture des oliviers, ainsi qu'une médaille d'or de l'académie des Géorgiphiles de Florence pour sa *discussion sur la manière de suppléer à la rareté des bois, et de corriger les inconvénients auxquels sont exposés les pays trop boisés*. On lui doit encore un *Mémoire* important sur un tuf propre à la construction des voûtes, plusieurs *Mémoires* dans les *Annales de l'institut d'Italie*, des

*Notices biographiques* et une *Dissertation sur l'origine de l'amphithéâtre de Vérone.*

** DELBREL (Pierre), conventionnel, né à Moissac (Tarn et Garonne) le 1er juillet 1760, suivit la carrière du barreau. Nommé procureur de la commune en 1791, il abandonna ses fonctions pour s'enrôler comme volontaire. Nommé député à la convention pendant qu'il était à l'armée, il s'y fit remarquer par sa conduite modérée. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour le bannissement et pour le sursis après la condamnation. Envoyé plus tard en mission à l'armée du Nord, il y rendit d'importants services, et après avoir contribué à délivrer Dunkerque, assiégée par les Anglais, sauva les villes de Cambray et de Bouchain, en y faisant entrer de nouvelles troupes. Il ne montra pas moins de courage et de résolution à l'armée des Pyrénées orientales dont il prit un instant le commandement après la mort de Dugommier (*voy.* ce nom), et eut part aux brillantes affaires qui amenèrent la paix avec l'Espagne. Après la session, s'étant montré opposé à la révolution du 18 brumaire, il fut exclu du corps législatif et condamné à la déportation par un arrêté des consuls; mais il parvint à s'y soustraire en se tenant caché. Nommé en 1808 président du tribunal de Moissac, il occupait cette place à la restauration. Compris par erreur dans la loi contre les régicides, il passa en Suisse, d'où il fut rappelé par une ordonnance du 11 mars 1818, portant qu'il y avait eu fausse application de la loi du 12 janvier. Retiré depuis cette époque dans sa ville natale, il y mourut, le 2 mars 1846, à 86 ans.

DELCOUR (Jean), célèbre sculpteur, né à Hamoire sur la rivière d'Ourthe, dans la principauté de Stablo, vers le milieu du XVIIe siècle, fit deux fois le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art; il s'établit ensuite à Liége. M. de Vauban, instruit de ses talents, voulut l'engager à faire la statue équestre de Louis XIV, qui devait être posée sur la place des Victoires à Paris, et qui a été exécutée depuis par Desjardins de Bréda; Delcour s'en excusa sur son grand âge et ses infirmités. Il mourut à Liége le 4 avril 1707. Les principaux ouvrages de ce célèbre artiste sont à Liége et dans les Pays-Bas. On admire à Liége le *Sauveur au sépulcre* en marbre blanc, dans l'église des religieuses dites *Bons-Enfants*, la statue de *saint Jean-Baptiste* de bronze, au-dessus de la fontaine Hors-Château, celle du même saint dans l'église paroissiale de ce nom, la belle fontaine de la place Saint-Paul, dont les figures sont en bronze. Sa modestie et sa probité ajoutaient encore à l'éclat de ses talents. Ses compositions sont d'un grand goût, ses contours élégants et ses draperies bien jetées. Delcour avait un frère qui s'est distingué dans la peinture.

** DELESSERT (Benjamin), riche banquier, connu par son goût pour les sciences et par le noble emploi qu'il faisait de sa fortune, était né en 1773 à Lyon, de parents originaires de Genève. Après avoir servi quelque temps dans l'artillerie où il était parvenu au grade de capitaine, il donna sa démission et s'établit à Paris où il fonda une maison de banque qui devint bientôt une des premières de l'Europe. Lié avec les plus habiles chimistes, il concourut au succès de la fabrication du sucre de betterave en fondant une manufacture qui servit de modèle à toutes les autres. Il s'associa constamment à tous les projets qui avaient pour but d'améliorer la condition des classes inférieures. On lui dut l'établissement à Paris des soupes économiques, ressource si précieuse dans les temps de disette (*voy.* Rumford). Il s'occupa des prisons et des hospices dont il fut un des administrateurs pendant quarante ans; enfin il fut l'un des fondateurs des salles d'asile et l'instituteur des caisses d'épargne. Ce généreux citoyen mourut à Paris le 2 mars 1847, vivement regretté des pauvres dont il avait été le constant bienfaiteur. Régent de la Banque, membre de la chambre des députés depuis 1817 à 1842, malgré ses affaires si variées et si nombreuses, il trouvait à donner chaque jour quelques heures à l'étude. Il possédait un des plus riches herbiers de l'Europe, une bibliothèque et une galerie de Tableaux. Plusieurs grands ouvrages, auxquels il a quelquefois efficacement coopéré, ont paru à ses frais et par ses soins. On citera: les *Icones selectæ Plantarum*, Paris, 1820-23, 2 vol. in-4; le texte est tiré du *Systema universale* de Decandolle (*voy.* ce nom), et les planches sont de Turpin; et le *Recueil des coquilles décrites par Lamarck dans son histoire des animaux sans vertèbres*, 1842, in-fol.

* DELEUZE (Joseph Philippe-François), né en 1753 à Sisteron (Basses-Alpes), d'abord aide-naturaliste au jardin des plantes, puis bibliothécaire du muséum, exerça pendant plus de vingt ans les fonctions de secrétaire de la société philanthropique. Outre les traductions des *Amours des plantes*, de Darwin, et des *saisons* de Thompson, on lui doit un ouvrage estimable: *Eudoxe ou Entretiens sur l'étude des sciences, des lettres et de la philosophie*, 1810, 2 vol. in-8. Partisan zélé du magnétisme, il dévoua sa vie entière à l'étude et à la propagation de ce système, et publia *Histoire critique du magnétisme*, 1813, 2 vol. in-8, et *Instruction pratique* sur le même sujet, 1814, in-8. Préoccupé de ses théories favorites, Deleuze dans ses ouvrages cherche à y ramener les faits de l'histoire ancienne et moderne qui lui présentent quelque analogie avec ces phénomènes. *Réponse aux objections contre le magnétisme*, 1817, in-8; *Lettre à l'auteur d'un ouvrage intitulé: Superstitions et prestiges des philosophes du dix-huitième siècle*, etc., *dans lequel on examine plusieurs opinions qui mettent obstacle à l'entier rétablissement de la religion en France*, 1818, in-8; *Défense du magnétisme animal contre les attaques dont il est l'objet dans le Dictionnaire des sciences médicales*, 1819, in-8; *Histoire et description du muséum d'histoire naturelle*, 1819, 2 vol. in-8, avec pl. On doit encore à cet écrivain les notes de quelques chants du poëme de Delille, les *Trois règnes de la nature*, et des *Mémoires* insérés dans les *Annales du muséum*, ainsi que *du magnétisme*. Deleuze est mort à Paris au mois d'octobre 1835, dans sa 82e année.

* DELEYRE (Alexandre), littérateur, né en 1726, aux Portrets près de Bordeaux, d'un huissier au parlement, entra chez les jésuites, et après la suppression de la société, vint à Paris, où il se lia avec

les encyclopédistes. Il se fit d'abord connaître par l'*Analyse de la philosophie de Bacon*, 1755, 3 vol. in-12, ouvrage assez bien rédigé, mais où souvent il substitue ses propres idées à celles du philosophe anglais, et où il évite de montrer l'attachement de Bacon à la révélation. Il donna ensuite la *Génie de Montesquieu*, 1758, in-12; l'*Esprit de Saint-Evremont*, 1761, in-12; *le Père de famille et Le véritable ami*, traduit de Goldoni, 1758; et fournit quelques articles à l'Encyclopédie, entre autres celui *fanatisme*, écrit du ton le plus irréligieux, le plus arrogant et le plus amer, et qui lui-même est un modèle du fanatisme philosophique. Il travailla dans le même temps au *Journal des savants* et au *Journal étranger*; mais tous ces moyens suffisant à peine à son existence, le duc de Nivernais le fit admettre au nombre des instituteurs du duc de Parme. Sur l'invitation de Condillac, il rédigea pour ce prince un *cours d'histoire* qui fut trouvé si hardi, qu'il ne fut pas employé et n'a jamais paru. De retour à Paris il aida Raynal à rassembler les matériaux de son *Histoire philosophique*. Deleyre se montra partisan enthousiaste de la révolution. Député de la Gironde à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI et contre l'appel au peuple. Membre de l'institut à la création, il passa au conseil des Anciens, et mourut le 10 mars 1797. Il a rédigé le tome 19 de la continuation de l'*Histoire générale des voyages* de Prévôt, et publié un *Essai sur la vie de Thomas*, rempli de déclamations. Il a laissé manuscrits une *traduction en vers de Lucrèce*, et les *Héliades*, roman politique.

DELFAU (dom François), né à Montet en Auvergne en 1637, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1656, et se fit un nom dans son ordre. Arnauld ayant engagé les bénédictins de Saint-Maur à entreprendre une nouvelle édition de *saint Augustin*, dom Delfau fut chargé de cette entreprise. Il en publia le prospectus en 1671, et il était déjà avancé dans son travail, lorsque le livre intitulé, l'*Abbé commandataire*, in-12, qu'on lui attribua, le fit reléguer à Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Il périt sur mer à 39 ans, en 1676, comme il passait de Landevenec à Brest. On a encore de lui une *dissertation* latine *sur l'auteur du livre de l'Imitation*, solidement réfutée par MM. Amort, Ghesquières et Desbillons. *Voy.* Kempis.

* DELFICO (Melchior), né en 1744, au château de Ligognano dans les Abruzzes, prit une part modérée à la révolution qui, en 1798, changea la situation du royaume de Naples, et au retour de Ferdinand, fut néanmoins obligé de chercher un asile dans la petite république de Saint-Marin où il acquit le droit de cité. En 1805, les Français s'étant emparé de nouveau de Naples, il reçut l'ordre de revenir dans sa patrie, sous peine de voir séquestrer ses propriétés. Son mérite ne tarda pas à attirer l'attention du nouveau souverain, Joseph Bonaparte, qui le nomma membre de la société royale des sciences; le roi Joachim lui conféra la place de conseiller d'état, et l'éleva bientôt après au ministère de l'intérieur, poste qu'il occupa jusqu'à la chute de Murat, en 1815. Delfico mourut vers 1820. On a de lui : *Mémoires historiques sur la république de Saint-Marin*, Milan, 1804, in-4, traduit par Auger Saint-Hippolyte, Paris, 1827, in-8; *Essai sur la culture du riz*, Naples, 1785, in-8; *Du rétablissement des milices provinciales*, 1784, in-8; *De la réforme des poids et mesures*, Naples, 1787; *Pensées sur le système judiciaire; Mémoires historiques et critiques sur le droit des rois de Naples*; *Pensées sur l'histoire*, ouvrage dans lequel il cherche à prouver son peu de certitude; deux traités, l'un *Sur la manière d'écrire l'histoire*, et l'autre *Sur le beau*.

* DELICHÈRES (Jean-Paul), né à Aubenas (Ardèche), en 1762, et mort dans la même ville en 1820, fut successivement maire de sa ville natale, procureur-syndic du district, député au conseil des cinq-cents et président du tribunal de Privas, place dont il se démit à l'établissement de l'empire. Il s'occupa depuis de la culture des lettres, et spécialement de l'étude des antiquités de son pays. On a de lui : *Notice historique sur le département de l'Ardèche*; *Dissertation sur le monument de Mithra qui existe à Bourg-saint-Andéol*; *Dissertation sur l'Hercule gaulois, dans laquelle on indique au bourg de Desagnez le premier monument qui fut élevé par les Romains*. Il a laissé manuscrits les ouvrages suivants qui pourraient former trois ou quatres volumes : *Théorie de la langue primitive basée sur la peinture des objets, par opposition au langage des sons de la nature*, etc ; *Essai sur la langue celto-helvienne*; enfin *Vocabulaire*, ou *Choix raisonné des dénominations des sites du département de l'Ardèche, etc.*

* DELILLE (Jacques), célèbre poète français, né, en 1738, à Aigue-Perse en Auvergne, était fils naturel d'un avocat qui ne lui laissa en mourant qu'une modique pension de 300 livres. Envoyé au collége de Lisieux à Paris, il y obtint de brillants succès qui semblaient présager ceux qui l'attendaient dans une plus vaste carrière. Après avoir parcouru le cercle des études classiques, il se vit forcé d'accepter au collége de Beauvais les plus modestes fonctions de l'enseignement. Quelque temps après, il passa au collége d'Amiens, puis à celui de La Marche, où il occupa la chaire de troisième. C'est là qu'il composa son épître à M. Laurent, à l'occasion d'un bras artificiel que ce fameux mécanicien avait fabriqué pour un soldat invalide. Cette pièce était remarquable par l'art avec lequel le poète avait rendu les détails qui paraissaient les plus difficiles à exprimer dans la langue des muses. Prenant bientôt un vol plus élevé, il osa se mettre sur les rangs, pour disputer le prix de poésie au concours de l'académie française. Le sujet proposé était la bienfaisance; la pièce de Thomas fut couronnée, mais on décerna les éloges les plus flatteurs à l'ode de son jeune concurrent. Le fils du grand Racine, si juste appréciateur du talent poétique, encouragea Delille à entreprendre sa belle traduction des Géorgiques, qui parut en 1770. Voltaire, étonné de la hardiesse de cette entreprise, en admira l'exécution, et Frédéric II disait que c'était l'ouvrage le plus original qui eût paru depuis longtemps en France. Cependant la critique n'oublia pas de mêler sa voix à ce concert de louanges. Clément

de Dijon censura plusieurs passages de la traduction nouvelle, et quelquefois avec raison. Delille profita des observations de son Aristarque, et fit à son poëme plusieurs corrections heureuses. Le talent du traducteur des Georgiques avait fixé l'attention de l'académie française, qui, en 1772, l'admit dans son sein. Mais Louis XV ajourna sa nomination, sur l'observation faite par le maréchal de Richelieu, que Delille était trop jeune. En entendant ce reproche, un prélat ami du poëte s'écria : « Trop » jeune....! Il a près de deux mille ans; il est de » l'âge de Virgile. » Delille fut réélu deux ans après, à la place de La Condamine, et le roi confirma sa nomination avec les témoignages d'estime les plus flatteurs. Malgré son titre d'académicien, il conserva sa modeste place de professeur de troisième, jusqu'au moment où le célèbre humaniste Le Beau lui fit avoir la chaire de poésie latine au collége de France. Il obtint dans ce cours un éclatant succès; des savants, des littérateurs, des gens du monde et même des femmes s'empressèrent d'assister à ses leçons, attirés par cet art de lire qu'il possédait au plus haut degré, et qui lui fit donner le nom de *dupeur d'oreilles*. On disait de lui que les poëtes latins étaient expliqués dès qu'il les avait lus. Le traducteur des Géorgiques qui avait dû à Virgile une grande partie de sa réputation, puisa encore dans les ouvrages du cygne de Mantoue l'idée d'un de ses poëmes les plus brillants. Un passage des Géorgiques où Virgile dit : *que s'il ne se hâtait de gagner le port et de plier ses voiles, il chanterait les rosiers de Pestum qui se couvrent de fleurs deux fois l'an*, réveilla l'imagination de Delille, qui écrivit bientôt son poëme des *Jardins*. L'envie s'éleva de nouveau contre cette production, dont on vit paraître de nombreuses critiques. Mais ces attaques ne nuisirent point au succès de l'ouvrage qui eut onze éditions successives et fut traduit dans toutes les langues. Delille ne répondit pas aux critiques que l'on fit des *Jardins*, et par le modeste aveu de ses fautes, il se fit presque pardonner ses beaux vers. Le comte d'Artois devint le Mécène du poëte et lui fit donner l'abbaye de Saint-Sevrin, d'où il prit le titre d'abbé. C'était un bénéfice simple qui n'exigeait point l'engagement dans les ordres sacrés. Lié avec M. de Choiseul-Gouffier, il l'accompagna en 1784 dans son voyage à Constantinople. (*Voy.* CHOISEUL-GOUFFIER) Le navire qui le portait ayant été vivement poursuivi par des pirates, Delille conservant son sang-froid au milieu du danger, s'écria en riant : « Ces coquins-là ne s'attendent pas à l'é» pigramme que je ferai contre eux! » L'interprète de Virgile saisit avec empressement l'occasion de visiter la Grèce; il parcourut avec ravissement les lieux consacrés par tant de brillants souvenirs, et ne put voir sans une sorte d'enthousiasme les belles ruines d'Athènes. C'est dans ces lieux enchanteurs qu'il composa son poëme de *l'Imagination* où éclate une si grande richesse de style, un luxe si abondant de détails et d'images. Quand M. Choiseul-Gouffier revint en France, Delille le suivit et rentra dans sa patrie, où la révolution éclata bientôt dans toute sa fureur. L'auteur des *Jardins* perdit à la fois sa fortune et ses protecteurs. Mais il supporta ce coup inattendu avec une admirable tranquillité d'âme. Quand la terreur pesa sur la France, Delille se cacha et gémit sur les maux de sa patrie. Cependant il fut arrêté et traduit devant le comité révolutionnaire qui allait le condamner, lorsqu'un maçon, membre du terrible aréopage, s'écria : « Qu'il » ne fallait pas tuer tous les poëtes, et qu'on de» vait au moins en conserver quelques-uns pour » chanter nos victoires. » Sur cette observation, il fut mis en liberté. Bientôt on lui demanda, au nom de Robespierre, des vers pour la fête de l'*Etre suprême*. Un refus était impossible; Delille composa son *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, pièce sublime, où il osait, en consolant les opprimés, effrayer les oppresseurs par l'idée de l'immortalité vengeresse qui les attendait. « C'est très-bien, lui » dit Chaumette après en avoir entendu la lecture, » mais le moment n'est pas encore venu de publier » ces vers-là; quand il en sera temps je vous aver» tirai. » En 1794, Delille se retira à Saint-Diez, patrie de sa femme, où il reprit et acheva sa traduction de l'*Enéïde*, qu'il a dédiée à l'empereur Alexandre. Il se retira ensuite à Bâle et de là à Glairesse, village situé au bord du lac de Bienne, vis-à-vis l'île délicieuse de Saint-Pierre décrite par J.-J. Rousseau. C'est dans cette belle retraite, qu'inspiré par les tableaux pittoresques qu'il avait sous les yeux, il acheva l'*Homme des champs*, et le poëme des *Trois règnes de la nature*. Il séjourna deux ans à Soleure, et passa ensuite en Allemagne où il composa le poëme de *la Pitié*, touchant hommage rendu aux infortunes de la famille royale. Delille se rendit ensuite à Londres où il écrivit en quinze mois sa traduction du *Paradis perdu*; cet effort inouï manqua lui coûter la vie. Le poëte rentra en France en 1801, riche de ses travaux; il publia plusieurs de ses poëmes et fut témoin de leurs succès. Il entra à l'institut avec Suard, Morellet et plusieurs de ses confrères de l'académie. Sous un gouvernement nouveau qui offrait aux écrivains les plus brillantes faveurs en retour de leurs louanges, Delille demeura fidèle à ses anciennes affections. Napoléon ne put obtenir, malgré ses efforts, un seul hémistiche du poëte qu'il trouva insensible aux richesses, aux décorations et aux honneurs. Aussi chéri pour son caractère qu'admiré pour son talent, Delille sortait quelquefois de sa retraite pour se rendre dans des sociétés choisies, dont il faisait le charme par sa douce gaîté et le sel fin et piquant dont il assaisonnait ses récits. On trouvait en lui le modèle de l'homme aimable qu'il a peint dans son poëme de *la Conversation*. Delille était devenu aveugle depuis quelques années; c'était une ressemblance de plus avec Homère et Milton. Il travaillait à un poëme de la *Vieillesse*, lorsqu'il succomba à une attaque d'apoplexie dans la nuit du 1er au 2 mai 1813, à l'âge de 75 ans. Son corps, après avoir été embaumé, fut exposé sur un lit de parade dans une des salles du collége de France, sur sa tête était placée une couronne de laurier. L'institut en corps, et tout ce que la capitale renfermait de professeurs, de savants, d'hommes de lettres, assistèrent à ses funérailles. Ses restes furent déposés au cimetière du père La Chaise, où

plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe. Sa veuve lui fit élever un monument funèbre avec cette simple inscription : *Delille!* Peu d'écrivains français ont égalé Delille dans le genre descriptif. Peu de poètes ont laissé un plus grand nombre de vers et d'aussi beaux vers. Son style est toujours brillant et pittoresque, et l'alexandrin prend sous sa plume une souplesse et une variété étonnantes. Cependant la plupart de ses poèmes présentent aussi des défauts saillants. Sa versification quelquefois maniérée, et en général surchargée d'antithèses, laisse trop voir la recherche de l'élégance et de la grâce. On lui a reproché aussi et non sans raison de manquer de plan, et de faire un poème avec des morceaux détachés, liés souvent ensemble par de froides transitions. Malgré ces défauts, Delille n'en demeure pas moins le premier de nos versificateurs, et son nom passera à la postérité, environné de cette gloire pure que donne l'accord d'une belle âme et d'un beau talent. Voici les ouvrages de ce poète et la date de leurs publications : *Les Géorgiques de Virgile*, traduites en vers français, Paris, 1770, in-12, et depuis plusieurs fois réimprimées dans tous les formats avec des notes, des variantes, et d'importantes corrections. *Les Jardins, ou l'art d'embellir les paysages*, poème en 4 chants, 1782, nouvelle édition; Londres, 1800, et Paris, 1802. Cette édition est augmentée de plusieurs épisodes intéressants; *L'Homme des champs*, ou *les Géorgiques françaises*, 1800 et 1805; c'est le plus faible de ses poèmes; *Poésies fugitives*, 1802. Le recueil publié en 1801, in-12 et in-18, a été désavoué par Delille. *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, suivi du passage du St.-Gothard, *poème traduit de l'anglais*, 1802; *La Pitié*, poème en 4 chants, Londres et Paris, 1803. Ce poème consacré à pleurer les malheurs de la révolution française, fut tronqué par la censure impériale, dans la première édition qui parut en France. *L'Enéide de Virgile*, 1804, 4 vol., 2e édit. 1814. Cette traduction, qui est loin de valoir celle des *Géorgiques*, renferme cependant un très-grand nombre de passages où le poète s'est élevé à la hauteur de son modèle. *Le Paradis perdu*, *de Milton*, traduit en vers français, 1805, 3 vol. On a reproché au poète de s'y être souvent écarté de son modèle; mais aussi il lui a prêté quelquefois de nouvelles beautés, comme dans le chant de la création. L'*Imagination*, poème en 8 chants, 1806 et 1815, 2 vol. Cet ouvrage remarquable par l'immense variété des objets dont le poète s'occupe, n'est qu'une vaste galerie de tableaux, et pèche sous le rapport de l'ensemble. *Les Trois règnes de la nature*, 1809 et 1818; ce poème qui renferme de grandes beautés, est cependant un des plus faibles ouvrages de Delille. La *Conversation*, 1812; le *Départ d'Eden, suivi d'une épître à deux enfants voyageurs*, 1816, in-18; *Essai sur l'homme*, de Pope, traduit en vers français, 1821, in-18. Les œuvres de Delille ont été réunies en 16 vol. in-8, Paris, 1824.

* DELISLE (dom Joseph), né à Brainville, dans le Bassigny, vers 1690, entra au service à seize ans, mais renonça bientôt au métier des armes, pour embrasser la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Benoît. Ses connaissances le firent choisir par ses supérieurs pour enseigner aux novices les belles-lettres, la philosophie et la théologie. Il fut fait abbé de St.-Léopold de Nancy, et mourut à St.-Mihiel le 24 janvier 1766. On a de lui plusieurs ouvrages, les uns purement ascétiques, et les autres sur des objets d'érudition ecclésiastique : *Vie de M. Hugy, calviniste converti, ci-devant capitaine dans le régiment de Sparre*, Nancy, 1731, in-12; *Traité historique et dogmatique, touchant l'obligation de faire l'aumône*, Neufchâteau, 1736, in-8; *Défense de la vérité du martyre de la légion thébaine, pour servir de réponse à la dissertation critique du ministre Dubourdieu*, Nancy, 1737, in-8. Cet ouvrage a été composé en partie sur les mémoires de dom Clavet, abbé d'Agaune; *Histoire du jeûne*, Paris, 1741, in-8; la *Vie de S. Nicolas, l'histoire de sa translation et de son culte*, Nancy, 1745, in-8; *Histoire de l'ancienne abbaye de St.-Mihiel et de la ville qui en porte le nom, précédée de cinq dissertations préliminaires*, Nancy, 1758, in-4; *Avis touchant les dispositions dans lesquelles on doit être selon le cœur, pour étudier la théologie*, Paris, 1760, in-8; *Histoire de l'abbaye d'Agaune* (aujourd'hui St.-Maurice, dans le Valais). Il en est fait mention dans le *Recueil des bollandistes*, au 22 septembre.

DELISLE DE SALES (Jean-Baptiste-Claude Isoard) naquit à Lyon en 1743. Entré chez les Pères de l'Oratoire, il y resta peu de temps, la vie monastique n'étant pas conforme à ses inclinations mondaines. Bientôt il publia la *Philosophie de la nature*, Paris, 1775, ouvrage que les esprits superficiels trouvèrent profond, mais qui n'est réellement que bizarre. L'auteur, voulant faire du bruit en dépit de la vérité et du bon sens, remplit ce livre d'une érudition indigeste, y entassa pêle mêle, sans ordre ni méthode, tout ce qu'il avait appris dans le commerce de la vie, et forma ainsi une production digne d'un élève présomptueux et pédant. Plusieurs philosophes mêmes ne l'approuvèrent pas. Rousseau, entre autres, qualifiait cet ouvrage d'*exécrable*. L'auteur, banni à perpétuité, trouva quelques amis qui le recommandèrent au roi de Prusse; mais Frédéric II, loin d'accueillir leur demande, conseilla à l'auteur, en termes peu flatteurs, de se réfugier en Hollande. Il y resta jusqu'au moment où éclatèrent nos troubles politiques. De retour en France, il put se livrer à son goût pour les paradoxes, et mit au jour un grand nombre de volumes qui n'ajoutèrent pas à sa réputation. Dans le nombre il faut citer son *Histoire des hommes*, qui n'a pas moins de 53 vol.; son *Mémoire en faveur de Dieu*, titre au moins étrange qui fit rire les incrédules que l'ouvrage ne convertit nullement; la cause de la Divinité ne pouvait, en effet, trouver un plus mauvais avocat. Cependant, Delisle de Sales prétendait être religieux; et, malgré l'indifférence avec laquelle le public regardait ses productions, il crut toujours qu'elles avaient un grand succès. Ses poches étaient toujours pleines de nouveaux écrits de sa façon, il en proposait sans cesse la lecture à ses amis. Oublié, comme un mauvais auteur, il traîna le reste de ses jours dans l'obscurité et mourut le 21 septembre 1816, à l'âge de 73 ans. Il était

membre de l'institut. « Son nom, dit l'*Ami de la » religion et du roi*, ne sera pas d'un grand poids » dans la liste des littérateurs renommés par leur » goût et leurs succès, ni dans celle des détracteurs » du christianisme. Une érudition mal digérée, une » imagination bizarre, nul goût, nul style : tel est » le caractère de ses écrits... » Indépendamment de ceux déjà cités les principaux sont : la *Bardinade, ou les Noces de la stupidité*, poëme en 10 chants (imité de la Dunciade de Pope), Paris, 1765, in-8; *Dictionnaire historique de chasse et de pêche*, ibid., 1769, 2 vol. in-8; *Histoire des douze Césars, de Suétone*, trad. en français, 1771, 4 vol. in-8; *Essai sur la Tragédie, par un philosophe*, 1772, in-8; *Paradoxes, par un citoyen*, Amsterd., 1775, in-8; *Histoire philosophique du monde primitif*, 4e édit., Paris, 1793, 7 vol. in-8; *Ma République, auteur Platon*, etc., 1791, 12 vol. in-8, (sous le titre d'*Eponine*), 1793, 6 vol. in-8; *Œuvres dramatiques et littéraires*, Paris, 1804-1809, 6 vol. in-8; *Essai sur le journalisme*, ibid., 1811, in-8. Delisle de Sales parlait de ses ouvrages avec une complaisance comique; il avait dans son cabinet son buste en marbre blanc, avec cette inscription :

Dieu, l'homme, la nature, il a tout expliqué.

Andrieux, y ajouta ce vers :

Mais personne avant lui ne l'avait remarqué.

Cette épigramme fâcha Delisle, qui prétendit que le buste était celui de Zénon ou d'Anaxagore.

DELISLE. *Voy.* LISLE.

DÉLIUS ou DILIUS (Quintus), un des généraux d'Antoine. Envoyé vers Cléopâtre, il lui persuada de paraître devant ce conquérant dans la plus riche parure. Elle le crut, et elle gagna le cœur d'Antoine, l'an 41 avant J.-C. Délius passa sa vie à changer de parti : il servit tour à tour Dolabella, Cassius, Antoine, Octavien, quittant l'un pour l'autre suivant ses intérêts, ce qui lui fit donner le nom de *cheval de relai de la république*. Il avait écrit l'histoire de son temps.

* DELLA-MARIA (Dominique), célèbre compositeur, né à Marseille en 1778, et mort en 1800 des suites d'une imprudence, fit à 18 ans un opéra qui fut représenté dans sa ville natale. Après avoir visité l'Italie, et profité des leçons notamment de Paësiello, il vint à Paris. *Le prisonnier*, son premier ouvrage qu'il fit représenter en 1798, au théâtre Favart, fit une sorte de révolution, et l'on en revint aux chants faciles et naturels. L'*Opéra comique, l'Oncle valet, le Vieux château*, qu'il donna ensuite, offrent le même genre de mérite, c'est-à-dire un style élégant et pur, une expression vraie, des accompagnements légers, vifs et gracieux. Tous les petits airs de ses opéras ont eu beaucoup de vogue, parce qu'ils sont vrais et faciles à retenir.

* DELLE (Claude), savant dominicain, né à Paris dans la première moitié du XVIIe siècle, mort en 1699. On a de lui *Histoire* ou *Antiquités de l'état monastique*, Paris, 1699, 4 vol. in-12, ouvrage rempli d'érudition, mais dénué quelquefois d'ordre et de critique. Quoique moins étendu que celui d'Héliot, il mérite encore d'être consulté.

* DELLON (C.), médecin, né vers 1649, exerça sa profession avec succès, et mérita la protection des princes de Conti, qu'il accompagna en Hongrie au Port-Louis. Il s'embarqua en 1688 sur un vaisseau de la Compagnie royale, visita les îles de Bourbon et de Madagascar, et parcourut la côte de Malabar jusqu'à Cananor. Il conçut ensuite le dessein d'aller à la Chine, et se rendit par terre à Daman, où il exerça la médecine. Il y fut arrêté en 1674, par ordre du saint Office, transporté à Goa et condamné à servir 5 ans sur les galères de Portugal. Conduit à Lisbonne pour y subir sa sentence, il trouva le moyen de faire reviser son jugement par le grand inquisiteur, qui lui fit rendre la liberté. On ignore la date de sa mort ; mais il vivait encore en 1709; cette année il parut une édition de ses voyages, sous ce titre : *Voyages de M. Dellon aux Indes orientales, avec sa relation de l'inquisition de Goa, augmentés de diverses pièces curieuses et de l'histoire des dieux qu'adorent les gentils des Indes*, Cologne, 3 vol. in-12. Il a relevé plusieurs erreurs accréditées de son temps en histoire naturelle, et se montre judicieux observateur des mœurs et des usages des habitants des pays qu'il a visités.

DELMACE ou DELMATIUS (Flavius-Julius), petit-fils de Constance-Chlore, était neveu de Constantin, qui aimait en lui un excellent naturel, et des talents distingués. Cet empereur le fit nommer consul en 333, le déclara César en 335, et lui donna dans le partage qu'il fit de l'empire, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe. Il devait posséder ces provinces en propre; mais après la mort de Constantin arrivée en 337, les troupes ne voulurent reconnaître pour empereurs que ses trois fils, et assassinèrent ceux qui prétendaient à la succession impériale. Delmatius fut de ce nombre. On dit que ce fut Constance, qui sollicita lui-même les soldats à le priver de la vie. Ce prince méritait un meilleur sort : il avait les traits, la figure et les bonnes qualités de Constantin.

* DELMARE (Paul-Marcel), juif né à Gênes, en 1734, fut converti à la religion catholique par un ecclésiastique de sa ville natale, et reçut le baptême en 1755. Il prit alors les prénoms de Paul-Marcel. Il fit ses études au collége de Gênes, puis à Rome, et entra dans l'état ecclésiastique. Après avoir consacré plusieurs années dans une communauté de prêtres génois aux missions et à l'instruction des fidèles, Delmare fut appelé en 1783 par le grand-duc Léopold pour professer la théologie à Sienne; quatre ans après il enseigna l'Ecriture sainte à Pise. Il prit part à plusieurs controverses, notamment à celle sur les Arméniens qui avaient été censurés par la faculté de théologie de Sienne, censure qu'il justifia dans ses *Principes théologiques pour servir de préservatifs contre les erreurs de l'examen*, Sienne, 1786, in-8. En 1779, il avait contribué à l'édition du *Catéchisme de Gourlin* (*voy.* ce nom), qui fut mis à *l'index* le 20 janvier 1783, et défendu par l'abbé Delmare. On a encore de lui *Prælectiones de locis theologicis Senis habitæ*, mises aussi à *l'index* les 9 décembre 1793 et 5 mars 1795. Il revint enfin à des sentiments plus dignes de sa piété et de son savoir, et donna une profession de foi qui sa-

tisfit le souverain pontife. Il est mort le 17 février 1821. L'abbé Delmare était d'une charité inépuisable, et par son testament il a donné le peu qui lui restait pour doter des jeunes gens qui voudraient entrer dans le monastère de Saint-Benoît à Pise.

* DELMAS (Antoine-Guillaume), lieutenant-général, né à Tulle, en 1768, d'une famille ancienne, entra dès l'âge de onze ans dans le régiment de Touraine, avec lequel il fit la guerre d'Amérique. De retour en France, quelques écarts de conduite l'obligèrent de quitter ce corps. Ayant adopté les principes de la révolution, en 1791, il fut nommé commandant du premier bataillon des volontaires de la Corrèze, et, dirigé sur l'armée du Rhin, dut à plusieurs actions d'éclat un rapide avancement. Dénoncé comme noble il fut conduit à Paris; mais après quelques jours d'arrestation, envoyé à l'armée du Nord, où il se signala de nouveau par son intrépidité. Rappelé en 1795 à l'armée du Rhin, sa belle conduite lui mérita les éloges de Moreau. En 1797, il passa à l'armée d'Italie, et quoique blessé dans la campagne de 1799, il assura la retraite. En 1800, il commanda la première division de l'armée du Rhin, et contribua puissamment aux succès d'Engen et de Moeskirch. Etant retourné l'année suivante à l'armée d'Italie, il s'y couvrit d'une nouvelle gloire, notamment au passage du Mincio et à Vérone. A la paix, il fut disgracié pour quelques mots poignants, et pour un duel avec le général Destaing. Exilé à Porentruy, il resta sans emploi jusqu'au désastre de Moscou. Il offrit alors ses services à Napoléon, donna de nouvelles preuves de son ancienne énergie et fut tué d'un coup de canon le 18 octobre 1813, sous les murs de Leipsig.

DELMONT (Dieudonné), né à Saint-Tron, ville de la principauté de Liége, en 1581, fut ami de Rubens, son élève et son compagnon de voyage en Italie. Beaucoup de talents, un bon guide et l'amour de la peinture lui ont acquis le nom de bon peintre. On voit plusieurs tableaux de lui à Anvers. Il y mourut le 25 novembre 1634. Sa composition est noble et élevée, son dessin correct, sa couleur et sa touche fort belles.

* DELOLME (Jean-Louis), né en 1740 à Genève, exerça d'abord la profession d'avocat. Obligé de quitter sa patrie par suite des troubles dont elle fut le théâtre, il se rendit à Londres où il vécut quelque temps dans le désordre et l'indigence. De retour à Genève en 1775, il fut élu membre du conseil des Deux-cents, et mourut en 1806 dans un village du canton de Schwitz. On a de lui: *Constitution de l'Angleterre*, Amsterdam, 1771, in-8, 5ᵉ édit. Paris, 1819; *Parallèle entre le gouvernement Anglais et l'ancien gouvernement de Suède*, Londres, 1772, in-8. Dans ces deux ouvrages qui sont très-estimés, Delolme s'étudie à mettre dans tout son jour l'excellence de la constitution anglaise, ce qui leur valut un accueil favorable des hommes d'état de la Grande-Bretagne; le premier fut traduit en anglais, en 1775, par l'auteur lui-même. *Histoire de la secte des Flagellants*, 1782, in-4. (*Voy.* BOILEAU Jacq.); *Essai sur l'union de l'Ecosse avec l'Angleterre*, Londres, 1796, in-4, etc.

DELORME. *Voy.* LORME.

DELORT (Pierre-Justin), né en 1758 à Bordeaux, obtint à 21 ans, la chaire de philosophie, au collége de Guyenne, mais il la perdit lorsque la direction de ce collége fut confiée aux doctrinaires. Alors il se livra à l'étude du droit et concourut pour une chaire qu'il aurait obtenue si la qualité de prêtre n'eût pas été un titre d'exclusion aux yeux des juges. A la révolution, il se retira en Angleterre, et lors de l'établissement du collége catholique de Maynooth en Irlande, il y fut nommé professeur de philosophie. De retour en France en 1802, M. d'Aviau, archevêque de Bordeaux, le nomma chanoine et secrétaire de l'archevêché. A la réorganisation des facultés de théologie, il fut pourvu de la chaire de discipline et d'histoire ecclésiastique qu'il remplit avec beaucoup de zèle. En 1819, parut le premier volume de ses *Institutions de discipline ecclésiastique*, en latin. Tout en reconnaissant l'habileté, la méthode et la clarté qui règnent dans cet ouvrage, on ne peut se dissimuler que l'auteur n'a guère tenu la balance égale entre les deux puissances. Il exagère les droits de l'autorité civile, et va jusqu'à dire qu'elle peut faire des lois, même sur des choses purement spirituelles; il l'excuse en tout et ferme les yeux sur ses envahissements. Cette partialité dans un homme si instruit tenait probablement aux études de droit qu'il avait faites dans sa jeunesse. Delort est mort à Bordeaux le 25 avril 1835, à 77 ans.

** DELORT (Jacques-Antoine-Adrien, baron), lieutenant-général, né en 1773 à Arbois, s'enrôla, comme volontaire, dans le 4ᵉ bataillon du Jura, et fit toutes les campagnes de la révolution et de l'empire avec une rare distinction. Blessé à Austerlitz où il avait donné des preuves d'intrépidité, il fut fait l'année suivante colonel d'un régiment de dragons, et en 1808, envoyé à l'armée d'Espagne où il se signala dans vingt occasions et notamment à l'assaut de Tarragone. Ses brillants services furent récompensés en 1811 par le grade de général de brigade; et chargé de commander l'avant-garde de l'armée d'Aragon, il ne cessa de montrer le sang-froid d'un chef et l'ardeur d'un soldat. Dans la campagne de 1814, il se signala devant Montereau, et fut fait général de division. Maintenu dans son grade, mais mis en non activité, il reçut en 1815 du maréchal Ney l'ordre de venir prendre le commandement de la cavalerie à Lons-le-Saunier. Après la bataille de Waterloo, il revint dans ses foyers et charma ses loisirs en traduisant en vers les *Odes* d'Horace, son poète favori. La révolution de 1830 le rappela au service; aide-de-camp du roi, membre de la chambre des députés, pair de France, il avait pris sa retraite lorsqu'il mourut dans sa ville natale le 28 mars 1846, léguant à ses concitoyens avec sa bibliothèque une somme considérable destinée aux écoles et aux hospices. Sa traduction des *Odes d'Horace*, Arbois, 1831, in-8, a été réimprimée en 1844, 2 vol. in-8. Il avait commencé la traduction des *Epitres*. M. Bousson de Mairet a publié l'*éloge du général Delort*, 1847, in-8.

* DELPECH (François-Séraphin), imprimeur lithographe, né en 1778, à Chaillot près de Paris, l'un des premiers perfectionna l'art de la lithogra-

phie en France, et mourut à Paris le 25 avril 1825; il a publié : *Examen raisonné des ouvrages de peinture, sculpture et gravure, exposés au salon du Louvre* en 1814, Paris, 1814-1815, in-8; et les premières livraisons de l'*Iconographie des contemporains* de 1789 à 1820, Paris, 1825-32, 2 vol. gr. in-fol. ouvrage qui lui fait honneur comme lithographe.

* DELPECH (J.), professeur de clinique chirurgicale à la faculté de Montpellier, chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville, membre de la légion-d'honneur et correspondant de l'institut de France, né à Toulouse en 1772, a publié : *Précis élémentaire des maladies réputées chirurgicales*, 1816, 3 vol. in-8; *Réflexions et observations anatomiques chirurgicales sur l'anévrisme*, trad. de Scarpa (*voy.* ce nom); *Chirurgie clinique de Montpellier*, 1823-28, 2 vol. in-4; *De l'orthomorphie, par rapport à l'espèce humaine*, 1828, 2 vol. in-8, avec Atlas in-fol. Delpech fut assassiné à Montpellier en octobre 1832.

DELPHIDIUS (Attius Tiro), fils du rhéteur Patère, Gaulois d'origine, se fit un nom par ses *poésies* et par son éloquence, mais il ternit ses talents par son ambition et son penchant pour les accusations. En 358 il accusa de péculat, devant Julien alors César, Numérius, gouverneur de la Narbonnaise, qui nia les faits qu'on lui imputait. Delphidius ne pouvait les prouver : « Quel coupable, » s'écria-t-il, illustre César, ne passera pas pour » innocent, s'il suffit de nier ses crimes? — Et quel » innocent, lui répliqua Julien, ne passera pas pour » coupable, s'il suffit d'être accusé? »

DELPHINUS (Pierre), savant général des camaldules, mourut dans l'état de Venise en 1525. On a de lui des lettres écrites avec assez d'esprit. Elles furent imprimées à Venise en 1524, in-fol. Ce volume est très-rare et très-cher. On trouve de nouvelles Lettres de cet auteur dans la collection de Martenne.

DELPHUS, fils d'Apollon et de Thyas, habitait les environs du mont Parnasse. Il bâtit Delphes, à laquelle il donna son nom. Il fut père de Pythis, qui donna aussi le sieu à cette même ville.

* DELPON (Jacques-Antoine), né en 1778 à Livernon (Lot), et mort président du tribunal, à Figeac, le 24 novembre 1833, a publié *Statistique du Lot*, Cahors, 1831, 2 vol. in-4, ouvrage couronné par la section des sciences et par celle des Inscriptions de l'institut. *Essai sur l'histoire de l'action publique et du ministère public*, 1830, 2 vol. in-8; *Essai sur la liberté des cultes*, couronné par la société de la morale chrétienne; *Notice sur Henri de Richeprey*, couronnée en 1814, par la société centrale d'agriculture. *Essai sur la position d'Uxellodernum*, 1832, in-8.

* DELPUITS (Jean-Baptiste Bourdier), chanoine du Saint-Sépulcre, né en Auvergne vers 1736, entra chez les jésuites, et fut obligé d'en sortir en 1763, lors de la proscription de cette société en France, avant d'avoir fait ses premiers vœux. Il se fit connaître par son zèle pour ramener la jeunesse dans les voies de la piété, et dans ce but établit une congrégation dont il trouva le modèle chez ses anciens confrères. Peu nombreuse d'abord, elle s'accrut et se répandit dans les provinces, où elle fut très-utile à la religion dans un temps de licence et d'impiété. Il y donnait des retraites et il eut le bonheur de les voir fréquentées par des jeunes gens élevés dans les écoles les moins religieuses, qui dans ces derniers temps ont donné de beaux exemples de piété, de zèle et de charité. Ces réunions furent interdites en 1809; mais tant que ses forces le lui permirent, il ne cessa de voir en particulier ses élèves, et de leur continuer ses soins et ses exhortations. Il mourut le 15 décembre 1811, jour de l'octave de la Conception, fête principale de sa congrégation. Ses fidèles disciples l'accompagnèrent au lieu de la sépulture. On lui doit un *Abrégé des vies des saints* de Godescard, 4 vol. in 12.

* DELRIEU (Etienne-Joseph-Bernard), auteur dramatique, né en 1761, fut longtemps professeur de rhétorique au collége de Versailles. Sous le gouvernement impérial il obtint à l'administration des douanes une place de chef de bureau qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 4 novembre 1836. Delrieu a composé un grand nombre de pièces; mais les seules qui soient restées au répertoire sont : *Le jaloux malgré lui*, et *La jeune veuve*, comédies, *Artaxerxe* et *Démétrius*, tragédies. Etranger à l'esprit d'intrigue, Delrieu se mit plusieurs fois sur les rangs pour l'académie française, mais sans succès. Il est mort le 4 novembre 1836, à l'âge de 75 ans.

DELRIO (Martin-Antoine) naquit à Anvers, en 1551, se fit jésuite à Valladolid en 1580, après avoir exercé la charge de conseiller au conseil de Brabant, et celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner la philosophie à Douai, en 1589, la théologie morale à Liége, les langues et les lettres sacrées à Louvain, puis à Gratz, où il fut fait docteur en théologie. Il mourut à Louvain en 1608, à 57 ans. Ce jésuite avait commencé de bonne heure la carrière d'écrivain. Dès l'âge de 20 ans, il mit au jour *Solin*, corrigé sur les manuscrits de Juste-Lipse son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui, sont : Ses *Disquisitions magiques*, en latin, Louvain, 1599; Mayence, 1624; réimprimées encore plusieurs fois. Duchesne en donna un *Abrégé* en français, Paris, 1611, in-8. Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires, cet ouvrage eut beaucoup de cours. L'auteur y cite une foule d'écrivains, et une multitude de faits dont plusieurs peuvent passer pour le fruit de la crédulité, mais dont un bon nombre est assez circonstancié et appuyé pour donner de l'embarras aux explications des plus philosophes. Delrio fit cet ouvrage pour réfuter les auteurs qui prétendent que le nouveau Testament a mis fin à l'art magique ; il leur oppose l'Ecriture, les Pères, particulièrement Origène, saint Augustin, saint Grégoire de Nazianze, saint Léon, les conciles, le droit canon, la pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'Eglise, l'accord unanime des théologiens, le consentement de tous les peuples et l'expérience de tous les siècles. Enfin il établit qu'il faut prendre dans cette affaire un milieu entre ceux qui croient tout et ceux qui ne croient rien : milieu que l'auteur n'a pas toujours assez exactement gardé, son érudition l'emportant sur son jugement et sa critique. Psellus, Théophile Raynaud et Gis-

bert Voet ont aussi discuté à fond la matière. *Voy.* ASMODÉE, de HAEN, LEBRUN, MAFFÉE (Scipion), SPÉ, MEAD, BROWN (Thomas). Une chose remarquable, c'est que dans un grand nombre d'ouvrages très-modernes, il est question de magie, et cela non pour en rire, ce qui a été longtemps de mode; mais pour en rapporter des choses étonnantes, sur lesquelles tantôt on s'abstient de prononcer, et que tantôt on donne comme des choses incontestables. Comme si la providence voulait que l'inconséquente et irréfléchissante philosophie, lors même qu'elle réunit tous ses efforts contre les êtres invisibles et les articles de croyance qui en résultent, établit des preuves destructives de ses dogmes les plus chers, preuves non-seulement aucunement suspectes dans sa bouche, mais preuves qui jadis lui paraissaient beaucoup plus absurdes que les persuasions qu'alors elle respectait encore en apparence, tandis qu'elle en faisait déjà l'objet de sa principale attaque (*Voy.* FAUSTUS). Des *Commentaires sur la Genese, le Cantique des cantiques et les Lamentations*, 3 vol. in-4, solides et estimables; *Les Adages sacrés de l'ancien et du nouveau Testament*, Lyon, 1612, en latin, 2 tom. in-4; trois volumes des *Passages les plus difficiles et les plus utiles de l'Ecriture sainte*, ouvrage qui peut servir aux prédicateurs; Des *commentaires et des paraphrases sur les tragédies de Sénèque*, précédés du recueil des fragments qui nous restent des anciens tragiques latins. — Il est différent de Jean DELRIO, de Bruges, doyen et grand-vicaire d'Anvers, mort en 1624, qui a donné des *Commentaires sur le psaume* 118, 1617, in-12.

* DELUC (Jacques-François), père des deux savants naturalistes dont les art. suivent, né à Genève en 1698, d'une famille originaire de Lucques, mort dans la même ville en 1780, fut toujours attaché à la religion chrétienne qu'il défendit par plusieurs ouvrages, notamment par ses *Lettres* contre *La fable des abeilles*, de Mandeville, reproduites sous le titre d'*Observations sur les savants incrédules*, Genève, 1760, in-8.

* DELUC (Jean-André), célèbre physicien, fils du précédent, né à Genève le 18 février 1727, dut aux encouragements de Bonnet (*voy.* ce nom) les progrès qu'il fit dans les sciences naturelles. Son père l'avait destiné au commerce; mais un dérangement de fortune le força d'y renoncer; et s'étant rendu en Angleterre, il devint lecteur de la reine. Plus tard il parcourut les principaux états de l'Europe pour en étudier les terrains, et fut un des créateurs de la géologie, science dont il fut, en 1798, nommé professeur honoraire à Gœttingue. Il fit dans cette science et en minéralogie des découvertes importantes, construisit un excellent *Hygromètre*, substitua le mercure à l'esprit de vin dans le thermomètre de Réaumur, etc. Héritier des principes religieux de son père, Deluc, comme Cuvier, est d'accord dans ses observations avec les récits de la Genèse. Il mourut à Windsor, le 7 novembre 1817, à 91 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, ou *Théorie des baromètres et des thermomètres*, Genève, 1772, 2 vol. in-4, Paris, 1784, 4 vol. in-8. « Cet excellent ouvrage, dit Lalande dans la *Bibliothèque astronomique*, est un traité complet renfermant les recherches les plus ingénieuses et les plus neuves, spécialement la découverte du rapport exact entre les hauteurs du baromètre et celle des montagnes. » *Idées sur la Météorologie*, Londres, 1786, 2 vol. in-8; *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, adressées à la reine de la grande Bretagne, La Haye, 1778-80, 6 vol. in-8. Deluc s'est attaché dans cet ouvrage à prouver l'accord qui existe entre l'histoire naturelle du globe et le récit de Moïse. Il regarde chacun des six jours de la création, comme autant de périodes, comprenant chacune un certain nombre de siècles, et explique le déluge universel par l'affaissement des cavités qui forment le lit actuel de la mer, dont l'ancien fond est devenu la terre ferme, traversée de montagnes jadis ensevelies sous les eaux; explication qui rend très-naturelle la présence d'animaux fossiles à tous les degrés du continent. On réunit à cet ouvrage : *Lettres sur l'histoire physique de la terre*, Paris, 1798, in-8; *Lettres sur l'éducation religieuse de l'enfance, précédées et suivies de détails historiques*, Berlin, 1799, in-8; *Précis de la philosophie de Bacon et des progrès qu'ont fait les sciences naturelles*, Paris, 1802, 2 vol. in-8; *Introduction à la physique terrestre*, Paris, 1803, 2 vol. in-8; *Traité élémentaire de géologie* (en anglais), Londres, 1809, in-8, et en français, Paris, même année; *Voyages géologiques dans le nord de l'Europe*, Londres, 1810, 3 vol. in-8; —*en Angleterre*, 1811, 2 vol. in-8; —*en France, en Suisse et en Allemagne*, 1813, 2 vol. in-8 (en anglais). On lui doit en outre un grand nombre de mémoires et de dissertations, dans les *Transactions philosophiques*, dans le *Journal des savants* et dans divers recueils périodiques d'Allemagne, d'Angleterre et de France. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre des sociétés royales de Londres, de Berlin, et de plusieurs autres sociétés savantes.

* DELUC (Guillaume-Antoine), né en 1729, à Genève, frère cadet du précédent, partagea ses travaux et consacra beaucoup de temps à l'étude des coquillages fossiles dont il a déterminé les analogues vivants, au nombre de plus de cent espèces. Il visita en 1756 et 57 le Vésuve, l'Etna, et l'île de Vulcano, et en rapporta une riche collection de produits volcaniques. Il n'a pas laissé de grands ouvrages, mais on lui doit plusieurs *observations* insérées dans les *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, et dans les *Lettres physiques* de son frère. Il a publié en outre, dans le *Journal de physique*, dans la *Bibliothèque britannique* et dans le *Mercure de France*, un grand nombre de *mémoires* relatifs à la minéralogie, et principalement à la géologie, où il réfute avec une grande force de logique les systèmes modernes, dont les conséquences lui semblaient opposées à l'ordre que son esprit reconnaissait dans les œuvres de la création. Il était membre du conseil des Deux-cents et mourut à Genève le 26 janvier 1812.

** DELUC (Jean-André), neveu des précédents, né le 16 octobre 1763 à Genève, fut associé de bonne heure aux travaux scientifiques de ses oncles, et ne tarda pas à se faire connaître comme un habile géologue. Il a publié, de 1807 à 1827, dans

divers recueils, un grand nombre de *Mémoires* et de *Dissertations* sur des sujets de géologie, de météorologie et de géographie physique; mais son principal ouvrage est une *Histoire du passage des Alpes par Annibal, etc.*, Genève, 2ᵉ édit. 1826, in-8, dans laquelle il établit que ce mémorable passage a eu lieu par la vallée de la Haute-Isère et par le col du petit Saint-Bernard. Deluc, mort à Genève le 14 mai 1847 à 84 ans, membre du conseil représentatif, a laissé une précieuse collection de fossiles des Alpes, et, ce qui n'a guère moins d'intérêt pour la science, une série d'*Observations météorologiques*, qui, remontant à son aïeul, embrassent un cours de plus d'un siècle.

DELVAUX (Laurent), sculpteur, né à Gand en 1695, et mort à Nivelle le 24 février 1778, âgé de 83 ans. Le *David*, les *Adorateurs* de la chapelle de la cour à Bruxelles, l'*Hercule* qui est au pied du grand escalier, les *statues* qui ornent la façade du palais, la *chaire* de la cathédrale de Gand, jugée un peu trop sévèrement par l'auteur du *Voyage pittoresque de la Flandre*, et un grand nombre d'autres ouvrages, sont des monuments de son travail et de ses talents. Sa manière, dirigée et formée par les modèles antiques, a peut-être plus de force que de grâces, plus d'invention que de fini. Benoit XIII, Charles VI, Marie-Thérèse et le duc Charles de Lorraine ont estimé et récompensé les talents de cet artiste.

* DELVAUX (Remi-Henri-Joseph), graveur né en 1748, et mort le 21 septembre 1823, a exécuté les portraits de plusieurs hommes célèbres, et un grand nombre d'estampes pour les éditions de Molière, Lafontaine, Voltaire, Gessner, Ovide et Châteaubriand.

DELVINCOURT, vicaire-général du diocèse de Laon, mort en 1794. On a de lui la *Pratique des devoirs des curés*, traduite de l'italien du Père Segneri, Paris, 1782, in-12; et le *Pénitent instruit*, traduit du même, qu'il avait laissé manuscrit et qu'un de ses amis publia en 1802, en 1 vol. in-12.

* DELVINCOURT (Claude-Etienne), jurisconsulte, né à Paris le 4 septembre 1762, se présenta dès l'année 1786, c'est-à-dire deux ans à peine après avoir terminé ses études, pour disputer une place à la faculté de droit. Ecarté par l'effet d'une intrigue, il appela au parlement de la sentence qui l'avait injustement exclus, et dans un nouveau concours ouvert au mois de juin 1789, il fut agrégé à l'unanimité des suffrages. Arrêté dans sa carrière par la révolution, il fut en 1805, lors de la réorganisation des écoles de droit, nommé professeur de code civil, et prépara en quelque sorte les succès obtenus par ceux qui l'ont suivi. Placé, en 1810, à la tête de la Faculté, plus tard il fut décoré de l'ordre de Saint-Michel, et devint membre du conseil de l'école polytechnique, administrateur des jeunes aveugles et conseiller de l'université. La révolution de 1830 le priva de sa place de doyen, sans lui accorder aucune indemnité; cette disgrace imméritée lui fit éprouver un profond chagrin, et il y succomba le 23 octobre 1831, après avoir demandé et reçu avec foi les sacrements de l'Eglise. Il a publié: *Cours de droit civil*, 5ᵉ édit. 1834, 3 vol. in-4; *Institutes du droit commercial*, 1810, 2 vol. in-8; *Juris Romani elementa, secundùm ordinem Institutionum Justiniani cum notis*, 1814, in-8; cet ouvrage a eu quatre éditions.

* DEMACHY (Jacques-François), pharmacien, né à Paris en 1728, mort le 7 juillet 1803, est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Eléments de chimie, traduits de l'allemand de Juncker*, 1757, 6 vol. in-12; *Instituts de chimie*, 1766, 2 vol. in-8; *Manuel du pharmacien*, 1788, 2 vol. in-8; l'*Art du distillateur d'eau-forte*, dans la collection in-fol. de l'académie; l'*Art du distillateur liquoriste*, in-fol. nouv. édit. augmentée, 1819, in-4; l'*Art du vinaigrier*, 1780, in-4, Paris, 1814, in-fol. et reproduit en 1820, etc. L'*Almanach des Muses*, le *Mercure* et autres *journaux littéraires* contiennent de lui plusieurs *pièces fugitives*.

DEMADES, athénien, de marinier devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Il est moins connu cependant par ses *discours* que par quelques mots heureux. Voyant Philippe se livrer à une joie indécente après la victoire de Chéronée : « Puisque les dieux, lui dit-il, vous » ont donné le rôle d'Agamemnon, pourquoi vous » avilir jusqu'à jouer celui de Thersite? » Le même Philippe ayant demandé à Démades, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Chéronée, ce qu'était devenu le courage des Athéniens : « Vous le » sauriez, répondit-il, si les Macédoniens avaient » été commandés par Charès et les Athéniens par » Philippe. » Démades était fort intéressé. Antipater, son ami, ainsi que celui de Phocion, disait « qu'il ne pouvait faire accepter des présents à ce- » lui-ci, et qu'il n'en donnait jamais assez à l'autre » pour satisfaire son avidité. » Démades fut mis à mort comme suspect de trahison, l'an 322 avant J.-C. Nous avons de lui : *Oratio de Duodecennali*, 1619, in-8, et dans *Rhetorum collectio*, Venise, 1513, 3 tomes in-folio.

DEMANDRE, grammairien français, mort en 1808, près d'Auxerre, est connu par un *Dictionnaire de l'élocution française*, réimprimé en 1802 avec des augmentations, par l'abbé de Fontenay.

* DEMANDRE (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel, né à Saint-Loup, en Franche-Comté, le 28 octobre 1739, d'une famille ancienne, embrassa l'état ecclésiastique et fut après l'expulsion des jésuites, préfet du collége de Besançon, dans le même temps que l'abbé Bergier en était principal. Il était curé de la paroisse Saint-Pierre, lorsqu'il fut élu député suppléant du clergé aux états-généraux. Il approuva la vente des biens ecclésiastiques, et prêta le serment. Pendant la terreur il fut enfermé comme suspect dans le château de Dijon, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Lorsqu'il fut enfin permis aux prêtres d'exercer leur culte, il se hâta de reprendre ses fonctions et fut élu (comme on disait alors) évêque métropolitain de l'Est. Il tint en 1800 un concile provincial dont les *actes* ont été insérés dans les *Annales de la religion* (*Voy.* DESBOIS-ROCHEFORT). L'année suivante il assista au concile national de Paris et donna sa démission. En 1802, il fut nommé

vicaire-général honoraire du nouvel archevêque de Besançon, et curé de Sainte-Madeleine dans la même ville, où il mourut le 21 mars 1823. M. Demandre était savant et très-charitable. Il a fait imprimer deux opuscules de l'abbé Bergier : *Discours sur le mariage des protestants*, 1787, in-8; *Observations sur le divorce*, 1790, in-8.

* DEMANET, ecclésiastique, mort à Paris vers 1786, fut en 1764 aumônier à l'île de Gorée, parcourut une partie des côtes voisines, et de retour en France, publia *nouvelle Histoire de l'Afrique française*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, avec cartes : il a eu, pour composer cet ouvrage, de grandes obligations au P. Labat, que cependant il ne cite pas. Il prétend que la couleur des nègres est due à la seule influence du climat, et que cette race d'hommes a dans le principe été aussi blanche que la race européenne ; *Parallèle général des mœurs et des religions de toutes les nations*, 1768, 5 vol. in-12. Quelques bibliographes présument que l'abbé Demanet n'en a publié que le prospectus.

DEMARATE, fils d'Ariston, et son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône par les intrigues de Cléomènes, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi. Démarate se retira en Asie, l'an 424 avant J.-C. Darius, fils d'Hystaspes, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandait un jour, pourquoi, étant roi, il s'était laissé exiler ? « C'est, répondit-il, qu'à Sparte la loi est plus puissante » que les rois. » Quoique comblé de biens à la cour du roi de Perse, et trahi par les Lacédémoniens, il les avertit des préparatifs que Xerxès faisait contre eux. Pour plus grande sûreté, il écrivit l'avis sur une planche de bois enduite de cire.

DÉMARATE, l'un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vers l'an 658 avant J.-C. La domination de Cypsèle, qui avait usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, étant un joug trop pesant pour lui, il sortit du pays avec toute sa famille, passa en Italie et s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est là qu'il eut un fils nommé Lucumon, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de *Tarquin l'ancien*.

** DEMARÇAY (Marc-Jean), général, né en 1772 dans le Poitou, partit fort jeune comme sous-lieutenant d'artillerie, obtint en 1793 l'épaulette de capitaine, et, s'étant signalé l'année suivante à la reprise du Quesnoy, où il fut grièvement blessé, reçut en récompense de sa bravoure le grade de chef de bataillon. Il se distingua de nouveau dans les campagnes d'Allemagne et de Hollande, et fit partie de l'expédition d'Egypte. Il commandait l'artillerie de la division de Kléber à la bataille de Pyramides. Fait colonel sur le champ de bataille de Marengo, il obtint la croix de commandeur à Austerlitz et fut, en 1806, nommé commandant de l'école d'application à Metz. Détaché l'année suivante en Hollande, avec le titre de premier inspecteur de l'artillerie et du génie, il reçut en 1808, à l'armée d'Espagne, le titre de général de brigade. Deux ans après, ses nombreuses blessures l'obligèrent de demander sa retraite, qu'il n'obtint qu'avec peine. Livré dès-lors aux travaux de l'agriculture, il ne les abandonna qu'un instant pendant les cent-jours, pour prendre le commandement de la garde nationale de la Vienne. Elu par ce département, en 1819, membre de la chambre des députés, il y prit part à toutes les discussions graves, et vota constamment avec l'opposition. Ecarté de la chambre en 1824, il n'y reparut qu'en 1828, cette fois comme député de la Seine, et continua son opposition au gouvernement sous tous les ministères. En 1830 il vota l'adresse des 221, et après la révolution, devenu l'adversaire de ses anciens amis politiques, arrivés presque tous au pouvoir, et persistant dans la ligne de conduite qu'il avait suivie sous la restauration, il combattit toutes les propositions ministérielles avec une virulente énergie. Demarçay mourut en 1839.

* DEMARNE (Jean-Louis), peintre, né en 1744 à Bruxelles, étudia de bonne heure son art en France, et concourut pour le prix de Rome, l'année où David l'obtint. Il s'essaya d'abord dans l'histoire, puis dans le paysage historique et ne put s'élever dans l'un ni dans l'autre au-dessus de la médiocrité. La *Prise de la Louisiane* est le moins mauvais des tableaux qu'il fit alors ; il peignit plus tard des animaux, et c'est dans ce genre qu'il s'est acquis une grande réputation : il s'est placé comme coloriste au niveau des meilleurs peintres flamands ; la facilité de son pinceau et la finesse du ton, autant que l'entente et la vivacité de la composition, lui ont mérité d'être mis, pour quelques-uns des paysages qu'il a exécutés de 1792 à 1808, à côté de Karel, Dujardin et Berghem. Demarne reçut en 1828, la croix d'honneur, à l'âge de 84 ans. Il est mort aux Batignolles près de Paris, le 25 mars 1829.

DEMARTEAU (Gilles), graveur, né à Liége en 1729, mort à Paris l'an 1776, excellait dans la manière de graver, qui imite le crayon, comme on peut le voir par son *Lycurgue blessé dans une sédition*, pièce faite pour sa réception à l'académie royale de peinture. On lui attribue communément l'invention de cette méthode de graver ; mais il ne fit que la perfectionner : l'honneur en appartient à François.

* DEMAUGRE (Jean), écrivain, né à Sedan le 28 février 1714, fils d'un capitaine de milice, entra chez les jésuites, qu'il quitta cinq ans après pour prendre l'état ecclésiastique. Il fut successivement vicaire de Balant, curé de Chauvency, de Givet, de Gentilly près de Paris, prieur de Chablis, et mourut en 1801 à Yvoi-Carignan, où il s'était retiré. La nature l'avait doué d'un esprit vif et plein d'originalité, dont ses productions prenaient la teinte. Outre plusieurs pièces de vers latins et français, on a de lui : *les Oraisons funèbres de M. le maréchal de Belle-Isle*, Paris, 1741, in-4, et de *D. Mann-Erfleur*, abbé d'Orval, 1765, in-4 ; *Discours sur le rétablissement du culte catholique dans la ville de Sedan*, Bouillon, 1785, in-4 ; *Le Militaire chrétien*, petit in-12. Ce sont des fragments de *sermons* qu'il avait prêchés à Givet, où les soldats accouraient pour l'entendre, parce qu'il prenait dans l'art de la guerre le fondement des raisonnements dont il appuyait les vérités chrétiennes. Il a laissé manus-

crite en vers latins, une traduction des *Psaumes de David*.

* DEMBARRÈRE (Jean), lieutenant général et pair de France, né à Tarbes en 1747, entra dès l'âge de seize ans dans le corps du génie. Il se distingua particulièrement à la belle défense de Valenciennes (1793), et, nommé général de brigade, alla servir dans la Vendée, qu'il quitta le plus tôt qu'il put après avoir donné des preuves de courage et d'humanité. Fait général de division en 1794, il commanda quelque temps à Metz d'où il fut envoyé à l'armée des Côtes, puis en Italie, où il eut le commandement en chef de l'arme du génie. Nommé sénateur dès 1805, il fut en 1814 élevé à la dignité de pair de France, et mourut au mois de novembre 1828. On lui doit : *Eloge du maréchal de Vauban*, présenté à l'académie de Dijon en 1784, et imprimé en 1785. *Coup d'œil pour distinguer et classer les différentes parties de la science militaire*, etc., Paris, 1801, in-4. Cet écrit est terminé par un tableau synoptique du système de l'auteur.

DEMESTE (Jean), docteur en médecine, et chirurgien-major des troupes de l'évêque prince de Liége, membre de plusieurs académies, mourut à Liége, sa patrie, le 20 août 1783, à 38 ans. Ses *Lettres sur la chimie, la docimasie, la cristallographie, la lithologie, la minéralogie et la physique en général*, Paris, 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom parmi les physiciens. S'il s'y trouve quelques hypothèses adoptées par l'auteur avec trop de facilité, on ne peut y méconnaître un grand fonds de savoir, et le résultat précieux d'une multitude d'expériences. Ce qui relève infiniment, aux yeux des gens sages, le mérite de ce médecin, c'est l'exercice actif, charitable et désintéressé de son art, sa modestie, son attachement aux bons principes, et son zèle à les défendre dans toutes les occasions. Les os de ce savant furent réduits en verre et coulés sous la forme d'une petite urne qui faisait partie du cabinet de Robertson.

DÉMÉTRIUS, *Poliorcète*, c'est-à-dire le *Preneur de villes*, fils d'Antigone, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, fit la guerre à Ptolémée Lagus avec divers succès. Il se présenta ensuite à la tête d'une puissante flotte devant le port d'Athènes, s'en rendit maître, ainsi que de la citadelle, en chassa Démétrius de Phalère, et rendit au peuple le gouvernement des affaires qu'il avait perdu depuis 15 jours. Après avoir défait Cassandre aux Thermopyles, il revint à Athènes, où ce peuple autrefois si fier, et alors esclave, lui dressa des autels, ainsi qu'à ses courtisans, et lui assigna, pour son logement, le derrière du temple de Minerve. Ce prince y logea, et fit de la maison de la déesse un lieu de débauche et de prostitution, où ses courtisanes étaient plus honorées que la déesse même. Il obligea les Athéniens à lui fournir incessamment la somme de deux cent cinquante talents, qu'il fit distribuer à Lamia et aux autres courtisanes qui étaient avec elle, pour leur pommade et leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, et l'usage de cette somme plus que la somme même. Séleucus, Cassandre et Lysimachus, réunis contre lui, remportèrent la fameuse victoire d'Ipsus, l'an 299 avant J.-C. Après cette défaite, il se retira à Ephèse, accompagné du jeune Pyrrhus. Il voulut ensuite se réfugier dans la Grèce, qu'il regardait comme l'asile où il serait le plus en sûreté ; mais des ambassadeurs d'Athènes vinrent à sa rencontre, pour lui annoncer que le peuple avait résolu par un décret de ne recevoir aucun roi. Il retira alors ses galères de l'Attique, et fit voile vers la Chersonèse de Thrace, où il ravagea les terres de Lysimachus, et emporta un butin considérable. Après avoir désolé l'Asie pendant quelque temps, Agathocles, fils de Lysimachus, le força d'abandonner la conquête de l'Arménie et de la Médie, et de se réfugier dans la Cilicie. Séleucus, auquel il avait fait épouser sa fille Stratonice, irrité contre lui par ses courtisans, le força de se retirer proche le mont Taurus. Pour toute grâce il lui assigna la Cathaonie, province limitrophe de la Cappadoce, en ayant soin de faire garder les défilés et les passages de Cilicie en Syrie. Il ne tarda pas à rompre les barrières qu'on lui opposait. Il marcha pour surprendre Séleucus dans son camp durant la nuit ; mais ayant été trahi par ses soldats, il fut obligé de se soumettre à la clémence du vainqueur. Séleucus l'envoya dans la Chersonèse de Syrie, et ne négligea rien de ce qui pouvait adoucir les rigueurs de son exil. Démétrius y mourut trois ans après, l'an 285 avant J.-C., d'une apoplexie causée par des excès de table. Ce prince était dans le repos, délicat, fastueux, efféminé; dans l'action, dur, infatigable, intrépide ; ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux et emporté dans la prospérité.

DÉMÉTRIUS I^er^, *Soter* ou *Sauveur*, petit-fils d'Antiochus le Grand, et fils de Séleucus Philopator, fut envoyé en otage à Rome par son père. Quand il fut mort, Antiochus Epiphanes, et après lui son fils Antiochus Eupator, l'un oncle, l'autre cousin de Démétrius, usurpèrent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrètement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes syriennes se déclarèrent pour lui. Elles chassèrent Eupator et Lysias du palais. Le nouveau roi les fit mourir, et s'affermit sur son trône. Alcime, qui avait acheté le souverain pontificat des Juifs, d'Antiochus Eupator, vint demander à Démétrius la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit Judas Machabée comme un tyran et comme un ennemi des rois de Syrie. Démétrius envoya Nicanor contre ce grand homme, le défenseur de sa patrie et de sa religion, et ensuite Bacchides, qui lui livra une bataille, dans laquelle l'illustre Juif perdit la vie. Démétrius, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils secondèrent à l'envi les desseins d'Alexandre Balas, qui passait pour fils d'Antiochus Epiphanes. Celui-ci lui ayant présenté le combat, et l'ayant défait, Démétrius fut tué dans sa fuite, après un règne de onze années, 150 ans avant J.-C.

DÉMÉTRIUS II, dit *Nicanor*, c'est-à-dire *Vainqueur*, était fils du précédent. Ptolémée Philométor, roi d'Egypte, le mit sur le trône de son père, après en avoir chassé Alexandre Balas. Le jeune prince s'abandonna à la débauche, et laissa

le soin du gouvernement à un de ses ministres qui régnait et tyrannisait sous son nom. Diodore Tryphon entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'Alexandre Balas, pour usurper la Syrie, et en vint à bout. Démétrius, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de sa mollesse; mais il fut pris par Tryphon, qui le livra à Phraatès leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille Rodogune l'an 141 avant J.-C. Cléopâtre, sa première femme, épousa par dépit Sydètes, frère de Démétrius. Sydètes ayant été tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J.-C., Démétrius fut remis sur le trône, qu'il occupa 4 ans. Ses premières fautes ne l'avaient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demandèrent à Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, un roi de la famille des Séleucides. Démétrius chassé par son peuple, et ne trouvant aucun asile, se sauva à Ptolémaïde, où était Cléopâtre sa première femme. Cette princesse lui fit fermer les portes de la ville. Il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Tyr, où il fut tué par ordre du gouverneur, l'an 126 avant J.-C. Alexandre Zébina, que Ptolémée avait mis à sa place, récompensa de ce meurtre les Tyriens, en leur accordant de vivre selon leurs lois particulières. Les Tyriens firent de cette année une époque, de laquelle ils dataient.

**DÉMÉTRIUS** de Phalère, célèbre disciple de Théophraste, acquit tant de pouvoir sur l'esprit des Athéniens, par son éloquence, qu'il fut fait archonte, l'an 309 avant J.-C. Pendant dix ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, et rendit ses concitoyens heureux. Leur reconnaissance lui décerna autant de statues d'airain, qu'il y avait de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie. Il fut condamné à mort, et ses statues furent renversées. « Au moins, répondit-il » à celui qui lui annonça cette nouvelle, ils ne m'ô» teront pas la vertu qui me les a méritées. » Le philosophe, content de sa vanité, se retira sans se plaindre chez Ptolémée Lagus, roi d'Egypte. Ce prince le consulta sur la succession de ses enfants. On dit qu'il eut l'imprudence de donner des conseils dans une affaire si délicate, et qu'il se déclara pour les fils d'Eurydice. Philadelphe, fils de Bérénice, fut si outré de ce conseil, qu'après la mort de son père, l'an 285 avant J.-C., il le relégua dans la Haute-Egypte. Démétrius ennuyé de son exil, et ne trouvant pas dans sa faible philosophie de moyens pour la supporter, se donna la mort, en se faisant mordre par un aspic. C'est du moins ce qu'assure Diogène-Laërce, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que Démétrius eut beaucoup de crédit auprès de Ptolémée Philadelphe, qu'il enrichit sa bibliothèque de 200 mille volumes, et qu'il engagea ce prince à faire traduire la *Loi des Juifs* d'hébreu en grec. Tous les ouvrages que Démétrius de Phalère avait composés sur l'histoire, la politique et l'éloquence sont perdus. La *Rhétorique* que plusieurs historiens lui attribuent, et dont l'édition la plus récente est de Leipsig, 1837, in-8, est de Denys d'Halicarnasse.

**DÉMÉTRIUS**, orfèvre d'Ephèse, dont le principal trafic était de faire des niches ou de petits temples de Diane, qu'il vendait aux étrangers. Cet homme, voyant que le progrès de l'Evangile nuisait à son commerce, suscita une sédition contre saint Paul et les nouveaux chrétiens, qu'il accusa de vouloir détruire le culte de la grande Diane d'Ephèse. Il les accusa comme d'un blasphème énorme d'avoir dit « que les mains des hommes ne pouvaient faire des » dieux. » Comment après cela a-t-on osé nier que les païens adorassent les statues ?

**DÉMÉTRIUS**, philosophe cynique, que Caligula voulut attacher à ses intérêts par un présent. Le cynique répondit : « Si l'empereur a dessein de me » tenter, qu'il m'envoie son diadème. » L'empereur Vespasien, peu accoutumé à cette liberté philosophique, le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, et le relégua dans une île. Le cynique égaya son exil en vomissant des injures contre l'empereur. Ce prince lui fit dire : « Tu fais tout ce que » tu peux pour que je te fasse mourir; mais je ne » m'amuse pas à faire tuer tous les chiens qui » aboient. » Ce Démétrius avait été disciple d'Apollonius de Thyane. On ne voit pas qu'il ait mérité l'éloge emphatique que Sénèque fait de lui. « La » nature, dit cet écrivain, l'avait produit pour faire » voir à son siècle qu'un grand génie peut se ga» rantir de la corruption de la multitude : » exagération et pantalonades philosophiques. *Voy.* VESPASIEN.

**DÉMÉTRIUS** *Pépagomène*, médecin de l'empereur Michel Paléologue, vivait dans le XIIe siècle. Il a laissé un traité *De podagra*, grec et latin, Paris, 1558, in-8.

**DÉMÉTRIUS**, grec, de l'île de Négrepont, homme plein de bravoure, d'esprit et d'intrigue, embrassa le mahométisme, pour gagner l'amitié des grands de la Porte. Mahomet II l'envoya au grand-maître de Rhodes, d'Aubusson, pour lui offrir la paix sous la condition d'un tribut, mais dans le fond pour le surprendre. D'Aubusson ne vit dans le renégat que ce qu'il devait y voir, un traître dont il avait à se défier, et non pas un homme sincère avec lequel il pût négocier. Démétrius piqué anima son maître contre les chevaliers de Rhodes, et lui fit prendre la résolution d'assiéger cette île. Démétrius accompagna le bacha Paléologue, général de l'armée, dans cette entreprise. Il se distingua par son courage au commencement du siége; mais son cheval étant mort sous lui, il fut foulé aux pieds et écrasé par la cavalerie.

**DÉMÉTRIUS CHALCONDYLE.** *Voy.* CHALCONDYLE.

**DÉMÉTRIUS GRISKA EUTROPÉIA**, d'une famille noble, mais pauvre, de Géreslau, d'abord moine de l'ordre de Saint-Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastère que lui, fâché qu'un tel homme restât enseveli dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône, lui donna des instructions sur le rôle qu'il devait jouer, et l'envoya en Lithuanie au service d'un Seigneur distingué. Démétrius ayant été un jour maltraité par son maître, se mit à pleurer, et dit qu'on n'en agirait pas de la sorte si on le connaissait. « Et qui es-tu donc? » lui demanda le seigneur lithuanien. » — « Je suis,

» répondit le jeune moscovite, fils du czar Jean » Basilowitz. L'usurpateur Boris voulut me faire » assassiner ; mais on substitua à ma place le fils » d'un prêtre qui me ressemblait parfaitement, et » on me fit ensuite évader. » Le Lithuanien, frappé de l'air de vérité que le fourbe avait mis dans son récit, le reconnut pour le véritable Démétrius. Ce seigneur l'ayant recommandé au vaivode de Sandomir, la Pologne arma pour lui, à condition qu'il établirait la religion romaine en Moscovie. Ses succès étonnèrent les Russes ; ils lui envoyèrent des députés pour le prier de venir prendre possession de ses états. On lui livra le czar Fœdor et toute sa famille. L'usurpateur fit étrangler la mère et le fils de ce prince. La résolution que prit Démétrius d'épouser une catholique romaine, le rendit bientôt odieux ; c'était la fille du vaivode de Sandomir. Le peuple vit avec horreur un roi et une reine catholiques, une cour composée d'étrangers, surtout une église qu'on bâtissait pour des jésuites. Un boïard, nommé Zuinski, se met à la tête de plusieurs conjurés ; au milieu des fêtes qu'on donnait pour le mariage du czar, il entre dans le palais, le sabre dans une main, et une croix dans l'autre, et casse la tête à l'imposteur d'un coup de pistolet. Son corps, traîné sur la place qui était devant le château, demeura exposé pendant trois jours à la vue du peuple. Le vaivode de Sandomir, son fils et sa fille, furent mis en prison. Zuinski, chef de la conspiration, fut élu grand-duc et couronné le premier juin 1606. Quelques auteurs prétendent que cet infortuné était le vrai Démétrius, et que son droit à la couronne fut bien constaté ; mais dans ces sortes de révolutions, ceux qui succombent ont toujours tort.

DÉMÉTRIUS, fils du précédent, et de la fille du vaivode de Sandomir. Sa mère accoucha de lui dans la prison. On la veilla de fort près, pour s'assurer de l'enfant ; mais elle trouva moyen de le faire passer entre les mains d'un cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa, lui imprima sur les épaules, avec de l'eau-forte, des caractères qui désignaient sa naissance. Le jeune homme vécut jusqu'à 26 ans, dans une entière ignorance de ce qu'il était. Un jour qu'il se lavait dans un bain public, on aperçut les marques qu'il portait sur les épaules. Un prêtre russe les déchiffra, et y lut : *Démétrius, fils du czar Démétrius*. Le bruit de cette aventure se répandit. Ladislas, roi de Pologne, appela Démétrius à sa cour, et le traita en fils de czar. Après la mort de ce prince, les choses changèrent de face. Démétrius fut obligé de se retirer en Suède, et de là dans le Holstein ; mais malheureusement pour lui, le duc de Holstein avait alors besoin des Moscovites. Un ambassadeur qu'il envoyait en Perse, ayant emprunté en son nom une somme considérable sur le trésor du grand-duc, il s'acquitta de cette dette en livrant le malheureux Démétrius. Son arrêt de mort lui fut prononcé, et exécuté en 1653. On lui coupa la tête et les quatre membres, qu'on éleva sur des perches devant le château de Moscou. Le tronc fut laissé sur le place, et dévoré par des dogues.

* DÉMEUNIER (Jean-Nicolas), né à Noseroy, en Franche-Comté, le 15 mars 1751, vint se fixer à Paris, où quelques productions littéraires lui valurent d'abord la place de censeur royal, ensuite celle de secrétaire de Monsieur, depuis Louis XVIII. Nommé en 1789 député aux états généraux, il y prit la défense des réformes nécessaires avec modération, parla sur les questions d'économie politique, science alors peu répandue, mais dont il avait fait une étude spéciale et se rendit utile dans les comités qui le choisirent souvent pour rapporteur. Secrétaire, président et membre du comité de constitution, il s'acquit une juste considération dans ces différentes places. Après la session il fut nommé membre du directoire du département de Paris, et donna sa démission lorsque Pétion fut réinstallé maire. Il passa ensuite aux Etats-Unis, et ne reparut sur la scène qu'en 1797, où il fut placé sur la liste des candidats au directoire. Appelé au tribunat, il en occupa la présidence le 2 janvier 1800, et vota constamment en faveur des projets du nouveau gouvernement. Il devint membre du sénat le 18 janvier 1802, et mourut à Paris le 7 février 1814. Ses principaux ouvrages sont : *Etat civil, politique et commercial du Bengale, traduit de l'anglais*, 1775, 2 vol. in-8 ; *Esprit des usages et des coutumes des différents peuples*, 1776 et 1780, 3 vol. in-8 ; *Voyage en Sicile et à Malte, trad. de Brydone*, 1776, 2 vol. in-8, plusieurs fois réimprimé ; *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle Guinée, trad. de Forrest*, 1780, in-4 ; *Histoire des gouvernements du Nord, trad. de Williams*, 1780, 4 vol. in-12 ; *Les nouvelles découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique, trad. de Coxe*, 1781, in-4 ; *Histoire des progrès et de la chute de la république romaine, trad. de Fergusson*, 1784, 7 vol. in-8 ou in-12 ; *Voyage et découverte dans l'Océan pacifique du Nord et autour du monde, par Vancouver*, 1800, 2 vol. in-4. Le 3ᵉ vol. a été traduit par Morellet. Démeunier a eu part à la traduction des *Voyages de Cook*, 13 vol. in-4, et 18 vol. in-8.

* DEMIA (Charles), né à Bourg en Bresse, le 3 octobre 1636, élevé chez les jésuites, entra au séminaire de Saint-Sulpice, et fut ordonné prêtre en 1663. De retour dans sa ville natale, il se livra à la pratique des bonnes œuvres et surtout aux missions. Il vint bientôt à Lyon où l'archevêque instruit de son mérite le nomma archiprêtre de la Bresse et promoteur de l'officialité. En 1672, il établit la communauté des sœurs de Saint-Charles, destinée à former des maîtresses d'école. Peu après il en créa une pour les filles, et fit des règlements pour ces écoles. Il mourut le 23 octobre 1689, laissant un ouvrage intitulé : *le Trésor clérical*, ou *Conduite pour acquérir et conserver la sainteté ecclésiastique*, Lyon, 1694, in-8. Sa *Vie* a été réimprimée à Lyon en 1829, 1 vol. in-8. Elle est suivie de l'*histoire de la communauté des sœurs de Saint-Charles.*

* DEMIANOWITCH-ILITCHEWSKI (Alexandre), poète russe, né vers 1805, se fit remarquer de bonne heure par une imagination exaltée, qui le portait à la solitude. Presque au sortir de l'enfance, il s'était créé un être imaginaire, qu'il cherchait avec une ardeur qu'augmentait l'impossibilité de le trouver. Cette passion tout idéale le fit poète, et la poésie

accrut son exaltation. Ses parents, après avoir inutilement employé tous les moyens pour le rendre à la vie réelle, l'envoyèrent à Saint-Pétersbourg, espérant que les distractions de cette grande ville le calmeraient ; mais aucun amusement, aucune occupation ne put le distraire des ses rêves qu'il écrivait chaque jour. Enfin, il crut avoir trouvé l'être qu'il adorait. Toutefois, malgré le bonheur dont il prétendait jouir, il dépérissait à vue d'œil. Un jour il mit ses plus beaux habits, rendit des visites à toutes ses connaissances, et se montra par tout aimable et gai. Ce changement extraordinaire fit éprouver à ses parents la plus vive joie, mêlée toutefois d'étonnement. Le lendemain de très-bonne heure, quelques amis se présentent chez lui : le domestique dit que son maître dort ; mais un d'eux, sans faire attention à cette réponse, entre dans la chambre à coucher du jeune poète, et le trouve inanimé dans son lit ; aucun indice n'attestait un suicide : son visage était calme et sa bouche semblait sourire ; une mort naturelle et douce l'avait ravi à la terre. Sur une table était un papier, où il avait tracé ces mots : *Enfin j'ai trouvé l'objet de mon amour*. Demianowitch est mort le 10 octobre 1837.

DÉMOCÈDE de Crotone, le plus fameux médecin de son temps, était fils de Calliphon, et ami de Polycrates, tyran de Samos. Cet oppresseur ayant été tué par Orontes, Darius, fils d'Hystaspes, fit mourir l'assassin, et transporter à Suze toutes ses richesses avec ses esclaves. Démocède était confondu avec eux ; mais ayant guéri le roi, qui s'était défait le pied en descendant de son cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, et on ne pouvait obtenir de grâce à la cour que par son canal. Démocède ayant guéri Atosse, fille de Cyrus et femme de Darius, d'un ulcère à la mamelle, il obtint par le crédit de cette princesse d'être envoyé comme espion dans la Grèce. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone et y épousa une fille du fameux lutteur Milon, vers l'an 520 avant J.-C.

DÉMOCHARÈS d'Athènes, était neveu de Démosthènes, ou, selon Plutarque, dans la *vie des Orateurs*, fils de la fille de Démosthènes et de Lachès. Timée en a donné une peinture très-désavantageuse, mais Polybe le défend. Athénée fait mention d'une harangue de Démocharès contre Philon, ami d'Aristote. Cicéron dit qu'outre plusieurs *harangues*, Démocharès avait écrit l'*histoire* de son temps, mais en orateur et non en historien.

DÉMOCHARÈS. *Voy.* MOUCHY.

DÉMOCRITE naquit à Abdère dans la Thrace, d'un homme qui logea chez lui Xerxès dans le temps de son expédition en Grèce. Ce prince lui laissa par reconnaissance quelques mages, qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie et l'astrologie. Il étudia ensuite sous Leucippe, qui lui apprit le système des atomes et du vide ; ce qui ne contribua pas peu à lui déranger la tête. Son goût pour la philosophie le porta à voyager. Il vit les prêtres d'Egypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, et on prétend même qu'il pénétra jusques dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages ne le rendirent ni plus sage ni plus heureux ; ils épuisèrent son patrimoine, qui montait à plus de cent talents. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Voulant prévenir cet opprobre, il alla trouver les magistrats, et leur lut son grand *Diacosme*, qu'il regardait comme un ouvrage admirable. Ses juges qui n'étaient pas plus physiciens que lui, en furent si charmés, qu'il lui firent présent de 500 talents, lui érigèrent des statues, et ordonnèrent qu'après sa mort le public se chargerait de ses funérailles. On assure qu'il riait toujours : mais c'était un ris de morgue et d'insulte : se croyant le seul sage parmi les hommes, il prétendait être en droit de se moquer de tous. D'ailleurs, parmi les anciens philosophes comme parmi les nouveaux, c'était à qui se distinguerait, à qui occuperait les regards et les discours du public par des singularités, quelque extravagantes qu'elles pussent être. On voit combien la plupart de ces vieux sages étaient inférieurs à un de leurs collègues (Sénèque), qui, pour avoir recueilli quelques rayons de la lumière évangélique, débitait des maximes toutes différentes. *Non conturbat sapiens publicos mores, nec oculos in se vitæ novitate convertit*. Les Abdéritains, à la vue de ce rire continuel, ne doutèrent plus de sa folie, et écrivirent à Hippocrate pour lui recommander sa tête. Le médecin s'étant rendu chez lui, en porta un jugement différent, si ce qu'on en raconte est plus vrai que l'anecdote suivante. Hippocrate avait, dit-on, avec lui une fille, lorsqu'il rendit visite à Démocrite. Ce philosophe la salua comme vierge la première fois qu'il la vit ; mais le jour d'après, il la salua du nom de femme. Ce conte est fort célèbre, mais il n'en est pas plus vrai. Croyons plutôt, dit un homme d'esprit, que l'on s'est plu à répandre sur la vie de ces vieux philosophes autant d'aventures prodigieuses, que sur celles des baladins. On peut douter aussi qu'il se soit aveuglé, pour méditer plus profondément, quoique ces sortes d'expédients soient assez assortis au génie de ces fameux sages. Démocrite mourut à l'âge de 109 ans, 362 ans avant J.-C. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avait composés. Il croyait que les atomes et le vide étaient les principes de toutes choses, qu'ils roulaient et étaient portés dans l'univers, et que de leur rencontre se formaient le feu, l'eau, l'air et la terre. Cela suffit pour ne point pleurer sur la perte du *Diacosmos* et des autres faits d'une si profonde physique. Jean Guichard, médecin de Montpellier, au XVI^e siècle, a traduit du grec un petit traité qu'il dit faire partie des Œuvres d'Hippocrate, et que Laurent Joubert (*voy.* son article) a mis à la suite de son *Traité du ris*. Il est intitulé : *De la cause du ris de Démocrite, expliquée et témoignée par Hippocrate, dans une lettre d'Hippocrate à Damagète*. C'est un morceau rare et singulier.

DÉMON ou DEMENÈTE, athénien, fils de la sœur de Démosthènes, gouverna la république d'Athènes pendant l'absence de son oncle, l'an 323 avant J.-C. Il écrivit et parla en public pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverrait un vaisseau pour revenir ; et que non-seu-

lement les 30 talents auxquels il était condamné lui seraient remis, mais encore qu'on en tirerait 30 autres du trésor public, pour ériger sur le port du Pirée une statue à Jupiter Conservateur, en action de grâces de ce qu'il avait conservé cet homme éloquent.

DEMONAX, philosophe crétois, fut, dit-on, d'une maison opulente et méprisa cet avantage pour afficher la philosophie. Il n'embrassa point de secte particulière, mais il prit ce qui lui parut bon dans chacune. Il affectait de parler comme Socrate; mais il se rapprochait beaucoup de Diogène pour la manière de vivre. Il se laissa mourir de faim, et il fut enterré aux dépens du public. Il dit à ceux qui étaient autour de son lit : « Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée. » Il vivait sous l'empereur Adrien vers l'an 120 de J.-C. Lucien nous le donne pour un sage unique; mais dans la vérité du fait, ce n'était qu'un effronté, un plat diseur de dégoûtants et d'obscènes calembourgs, qui serait honoré fort au-dessus de son mérite, si on l'appelait comme Socrate, qui avait aussi quelque chose de ces qualités : *Scurra atticus*.

DÉMOPHILE, évêque de Bérée, joua un grand rôle parmi les ariens. Le pape Libère ayant été exilé auprès de lui, Démophile lui persuada de souscrire à la formule du second conciliabule de Sirmium, formule dressée avec beaucoup d'art et qui à la rigueur pouvait être défendue, comme elle le fut par saint Hilaire. Il se trouva au concile de Rimini, fut placé par ceux de son parti sur le siége de Constantinople, et chassé par l'empereur Théodose. Il mourut l'an 386, après avoir assisté à plusieurs conciles, où il avait toujours soutenu l'erreur avec beaucoup de subtilité.

DÉMOPHOON, fils de Thésée et de Phèdre. Après l'expédition de Troie, où il s'était trouvé, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Thrace, il y épousa Phyllis, fille de Lycurgue, roi de cette contrée.

DÉMOSTHÈNES naquit à Athènes l'an 381 avant J.-C., non d'un forgeron, comme Juvénal veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche, qui faisait valoir des forges. Il n'avait que 7 ans lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volèrent à leur pupille une partie de son bien, et laissèrent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée, et la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, en prit des leçons sous Isée et Platon, et profita des traités d'Isocrate qu'il avait eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans, et les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer très-remarquable, et une poitrine très-faible étaient de puissants obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et en déclamant ainsi plusieurs vers de suite et à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes et les plus escarpées. Pour donner encore plus de force à sa voix, il allait sur le bord de la mer, dans le temps que les flots étaient le plus violemment agités, et y prononçait des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple et les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus; il s'enfermait des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues, chefs-d'œuvre d'éloquence, dont les envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que nous a laissé l'ancienne Grèce. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulières, il se mit à traiter les affaires publiques. Les Athéniens par leur mollesse étaient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui voulaient les asservir; il ranima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, et inspira à ses concitoyens la haine dont il était pénétré. « On court, disait-il, sur les places publiques, on se demande s'il est vrai que Philippe soit mort ou malade; mort ou vivant que vous importe? Vous vous feriez bientôt un autre Philippe par votre conduite. » Il se trouva l'an 338 avant J.-C. à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Après la mort de Philippe, il se déclara contre Alexandre son fils avec non moins de véhémence; mais s'étant laissé corrompre par le présent d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avait dit auparavant de lui « que tout l'or de Philippe ne le tentait pas plus que celui de Perse n'avait tenté Aristide : » sa vertu se démentit étrangement en cette occasion, qui cependant ne devait pas être si tentante. Après la mort d'Alexandre le Grand, il revint à Athènes, et continua à haranguer contre les Macédoniens. Antipater, leur roi, demanda qu'on lui livrât les orateurs qui déclamaient contre lui. Démosthènes prit la fuite, et se voyant près de tomber entre les mains des soldats qui le poursuivaient, il suça du poison qu'il avait dans une plume, feignant d'écrire à quelqu'un de ses parents l'an 322 avant J.-C. On peut remarquer, comme une chose singulière, que les deux plus grands orateurs d'Athènes et de Rome ont fini leur vie par une mort funeste. Cet homme qui se donna lui-même la mort, la craignait sur un champ de bataille : tant il est vrai que le suicide est la manie des âmes faibles, des poltrons. Les Athéniens lui érigèrent une statue de bronze avec cette inscription : « Démosthènes, si tu avais eu autant de force que d'éloquence, jamais Mars le Macédonien n'aurait triomphé de la Grèce. » Son éloquence était rapide, forte, sublime, et d'autant plus frappante qu'elle paraissait sans art et naître du sujet. A cette éloquence mâle et toute de choses, il joignait une déclamation véhémente et pleine d'expression. Son génie tirait encore une nouvelle force de son zèle pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, et de son amour pour la gloire et la liberté. On a souvent comparé Démosthènes avec Cicéron, et on ne sait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de Démosthènes, c'est qu'ayant vécu avant Cicéron, il n'a pas peu contribué à former celui-ci à cette éloquence brillante dont il lui laissa tant de modèles. C'est la réflexion de Quintilien : *Cedendum*

*verò in hoc quod ille prior fuit et magna parte Ciceronem, quantus est, fecit.* Ce qui nous reste des œuvres de ce grand orateur consiste en 61 *discours*, 65 *exordes* et 6 *lettres politiques* écrites, pendant son exil, au peuple d'Athènes. Les meilleures éditions de ses *harangues* sont celles de Venise, 1543, 3 vol. petit in-8, et de Francfort, 1604, in-fol., avec la traduction latine de Wolfius. Imm. Becker a donné le meilleur texte de Demosthènes dans le 4 vol. des *Oratores attici*, Oxford, 1823, in-8. Tourreil en a traduit une partie en français, et a orné sa version de deux préfaces excellentes sur l'état de la Grèce. Cette version a été éclipsée par la traduction complète que M. l'abbé Auger en a donnée avec celles d'Eschine, Paris, 1777, 5 vol. in-8, réimprimée plusieurs fois, notamment avec le texte grec en regard, revue et corrigée par Planche, 1819-1821, 10 vol. in-8. Cette traduction est encore extrêmement faible; mais M. J. F. Stievenard en a publié une nouvelle Paris, 1842, gr. in-8.

DÉMOSTHÈNES, vicaire du préfet du prétoire sous Valens, fauteur ardent des ariens, persécuteur des catholiques, était maître d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que saint Basile faisait à ce prince. Il lui échappa un barbarisme : « Quoi ! lui dit saint Basile » en souriant, un Démosthènes qui ne sait pas » parler....! » Démosthènes piqué lui fit des menaces, et Basile lui répondit : « Mêlez-vous de bien » servir la table de l'empereur, et non pas de parler » théologie. » Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques ariens, et exerça des vexations horribles contre les soutiens de la bonne cause.

* DÉMOURS (Pierre), médecin oculiste, né à Marseille en 1702, fut lié avec Duverney, Chirac et Ant. Petit, qui l'associèrent à leurs travaux, et acquit une rare habileté dans la connaissance et le traitement des maladies de l'œil. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres, et l'académie des Sciences le nomma en 1769 associé vétéran. Peu de temps après, il reçut le titre de médecin du roi, et fut appelé à l'emploi de garde du cabinet d'histoire naturelle. Il mourut à Paris dans le mois de juin 1795. On lui doit un *Mémoire* sur un instrument qu'il a inventé pour faciliter la section de la cornée dans l'opération de la cataracte, 1785, in-4 ; une *Lettre à M. Petit en réponse à sa critique d'un rapport sur une maladie de l'œil*, 1767, in-8, etc. Il a traduit de l'anglais : *Essais et Observations de la société de médecine d'Edimbourg*, Paris, 1740 et années suiv., 7 vol. in-12 avec fig.; *Essais et observations physiques et littéraires de la société d'Edimbourg*, Paris, 1759, in-12, fig., tome 1er ; *Essai sur l'histoire naturelle du polype insecte* (de Henri Backer), Paris, 1744, in-8, avec fig.; *Description du ventilateur par le moyen duquel on peut renouveler aisément et en grande quantité l'air des mines, des prisons, des hôpitaux, etc.* (d'Etienne Hales), Paris, 1744, in-8 ; *Méthode pour traiter les plaies d'armes à feu* (de Jean Ranby), Paris, 1745, in-12; *Transactions philosophiques de la soc. royale de Londres*, Paris, 1758-1761, 5 vol. in-4 ; *Manuel du cavalier* (du capitaine Burdon).

* DEMOUSTIER (Charles-Albert), membre de l'institut, né à Villers-Cotterets le 11 mars 1760, descendait de Racine par son père et de Lafontaine par sa mère. Il fit ses études à Paris, suivit quelque temps le barreau ; mais son goût le portait à la culture des lettres. Il donna d'abord : *Lettres à Emilie sur la mythologie*, 6 part. in-18, in-12 et in-8, 1786-98. Elles eurent et devaient avoir un succès prodigieux, dans un temps où le faux brillant, le bel esprit, étaient préférés aux productions d'un talent naturel et vrai. S'il y a de jolis vers, des descriptions gracieuses, on y rencontre aussi trop de madrigaux, quelquefois affectés, et souvent l'auteur, en voulant être agréable, se laisse séduire par des plaisanteries de mauvais goût. Du reste ces Lettres ne peuvent donner qu'une idée très-imparfaite de la mythologie. Demoustier a travaillé pour le théâtre, et dans toutes ses pièces il a montré plus d'esprit que de connaissance du monde, plus d'envie d'éblouir par des traits ingénieux que de talent pour la vraie comédie. Quelques-unes eurent cependant du succès, mais elles sont aujourd'hui presque oubliées. Les principales sont : *Le Conciliateur ; Les Femmes*, *Alceste*, ou *le Misanthrope corrigé; Le Divorce*, et *Les deux Suisses*, ou l'*Amour filial*. Ces cinq pièces ont été recueillies, 1804, in-8 ; 1809, 2 vol. in-18. On a encore de lui *Cours de morale et opuscules*, 1804, in-8, 1809, 3 vol. in-18. Demoustier est mort à Villers-Cotterets le 9 mars 1801, dans des sentiments religieux.

DEMPSTER (Thomas), gentilhomme écossais, né au château de Cliftbog en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Ecosse. Il vint à Paris ; mais comme il était extrêmement violent, il s'y fit des affaires, et fut obligé de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, emmenant avec lui une très-belle femme, que ses écoliers lui enlevèrent à Pise, où il enseigna pendant quelque temps. De là il passa à Bologne, où il professa avec applaudissement jusqu'au 6 septembre 1625, année de sa mort. Dempster était jurisconsulte, historien, poète, orateur. On a de lui des ouvrages dans ces différents genres. Le plus célèbre est son *Histoire ecclésiastique d'Ecosse* en 19 livres, imprimée in-4, à Bologne, en 1627. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie de faire naître en Ecosse une foule d'écrivains étrangers, et il s'honora très-peu lui-même, par ce genre de mensonge historique. On a encore de lui : *De Etruriâ regali*, Florence, 1723 et 1724, 2 vol. in-fol.; avec un supplément, par Passeri, Lucques, 1767, in-fol., ouvrage estimé; une *édition* des *Antiquités romaines* de Rosin, Paris, 1613, in-fol., avec des additions qui se trouvent à la suite de chaque chapitre, sous le titre de *Paralipomena*.

DENESLE. *Voy.* NESLE (de).

DENHAM (le chevalier John), né à Dublin en 1615, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son père, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même un *Essai contre le jeu*, pour preuve de son changement ; mais après la mort du père, il perdit encore au jeu une bonne partie de ce qui lui avait été laissé. Il paraît que cet échec à sa fortune

le corrigea. En 1641 il publia une tragédie intitulée : *Le Sophi*. Ces prémices de sa veine poétique surprirent d'autant plus, que personne ne s'attendait à de pareils ouvrages de la part d'un pilier de brelan. Charles II, après son rétablissement sur le trône, le nomma surintendant des bâtiments royaux. Il mourut en 1668, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, auprès de ses confrères Chaucer, Spencer et Cowley. Outre sa tragédie du *Sophi*, on a plusieurs autres pièces de poésie, Londres, 1719, in-12, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Sa *Montagne de Kooper* est pleine d'idées brillantes et de descriptions faites d'après nature. La précision et la netteté sont les principales qualités qui lui manquent.

* DENINA (Charles-Jean-Marie), historien et littérateur, né en 1731 à Revello dans le Piémont, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé professeur d'humanités à Pignerol. Un trait de satire qu'il se permit dans une comédie du collége contre un ordre religieux le fit exclure de l'enseignement ; mais il ne tarda pas d'y rentrer et remplit à l'académie de Turin la chaire de littérature latine, puis celle de littérature grecque. Une infraction à la loi sur la censure lui fit perdre sa chaire ; et sur l'invitation du roi de Prusse, il se rendit à Berlin où il obtint avec une pension, une place à l'académie. Napoléon, en 1804, le nomma son bibliothécaire. Il mourut à Paris le 5 déc. 1813. Ses Principaux ouvrages sont : *Discorso sopra le vicende della lettératura*, 1760, in-12 ; réimprimé plus. fois avec des additions, et trad. en franç. par le P. de Livoy, et Castillhon ; *Delle rivoluzioni d'Italia, libri ventiquattro*, 1769-71, 3 vol. in-4, ouvrage important dont une des meilleures édit. est celle de Milan, 1820, 3 vol. in-8, avec des addit. et une vie de l'auteur par Reina ; il a été traduit en franç. par Jardin, 1770, 8 vol. in-12 ; *Istoria politica e letteraria della Grecia*, Turin, 1781-82, et Venise, 1785, 4 vol. in-8 ; *Essai sur la vie et le règne de Frédéric II*, 1788, in-8 ; *La Prusse littéraire*, 1790-1791, 3 vol. in-8 ; *Rivoluzioni della Germania*, Florence, 1804, 8 vol. in-8 ; *La clef des langues*, ou *Observations sur l'origine et la formation des principales langues qu'on parle et qu'on écrit en Europe*, Berlin, 1805, 3 vol. in-8 ; *Tableau historique, statistique et moral de la haute Italie*, 1805, in-8 ; *Essai sur les traces anciennes du caractère des Italiens modernes*, Paris, 1807, in-8 ; *Istoria dell' Italia occidentale*, Turin, 1809, 6 vol. in-8. Barbier a donné une *notice* sur Denina dans le *magasin encyclopédique* (janvier 1814).

* DENIS de GÊNES (le P.), capucin, historien de son ordre, né en 1636, et mort en 1695, a publié : *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum Sancti-Francisci capucinorum*, Gênes, 1680, ibid., 1695, in-fol. ; Venise, 1747, in-fol. ; cette édition due aux soins du P. Bernard de Bologne, est supérieure aux autres, quoiqu'elle ne soit pas encore exempte de défauts et de lacunes. Les auteurs y sont rangés par ordre alphabétique de leur nom de religion ; le nom de famille manque presque toujours. Les titres des ouvrages traduits en latin, y sont très-souvent tronqués ; ajoutez à cela l'omission d'un grand nombre d'écrivains de mérite. Cependant, quelque imparfait que soit cet ouvrage, il est indispensable pour compléter la bibliographie des ordres monastiques. On se tromperait, d'ailleurs, si on pensait que cet ordre est pauvre en écrivains ; avant 1747 il en avait fourni mille quatre-vingt-deux historiens, biographes, voyageurs, géographes, philologues, grammairiens, physiciens, mathématiciens, poètes, et surtout théologiens et ascétiques.

DENIS (Nicolas), né à Tours vers 1598, fut gouverneur, lieutenant-général pour le roi, et propriétaire d'une partie de l'Acadie et du Canada, depuis le cap Canceaux jusqu'à Gaspé. Il eut, au sujet de ces possessions, des démêlés hostiles avec ses propres compatriotes, ce qui l'empêcha de rien entreprendre de considérable. Il était parti pour l'Amérique en 1632, il n'en revint que 40 ans après, et publia à son retour : *Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale, avec l'histoire naturelle de ce pays*, Paris, 1672, 2 vol. in-12. Il mourut vers 1684.

* DENIS (Michel), savant bibliographe et poète né en 1729 à Scharding en Bavière, entra en 1747 chez les jésuites, où il resta jusqu'à la suppression de cet ordre. Il avait professé à Gratz, Clagenfurth et dans plusieurs autres villes ; il fut en 1775 nommé directeur de la bibliothèque de Garelli, puis, en 1791, premier conservateur de la biblioth. impériale à Vienne, où il est mort le 29 septembre 1800. Il avait pris pour modèle Ossian dont il donna le premier une traduction allemande (1768, in-8), et a célébré sous le nom de *Barde du Danube*, tous les événements glorieux à la maison d'Autriche. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction à la connaissance des livres*, (allem.) 1777-78, 2^e^ part. in-4, 2^e^ édit. augmentée, 1795-96, 2 vol. in-4 ; *Les curiosités de la bibliothèque de Garelli, au collége Thérésien*, 1780, in-4 ; *Histoire de l'imprimerie à Vienne, de 1482 à 1560-1782*, in-4 ; *Supplément*, 1793, in-4 ; *Supplément aux Annales typographiques de Maittaire* (voy. ce nom), 1789, 2 vol. in-4 ; *Carmina quædam*, 1794, in-4 ; *Codices mss. theologici bibliothecæ palatinæ, Vindobonensis*, 1795-1802, 6 part. en 2 vol. in-fol., ouvrage non terminé ; *Œuvres posthumes*, 1801-02, 2 vol. in-4. L'épitaphe de Pie VI, que Denis fit imprimer en 1799, pourra faire juger de son talent pour la poésie latine :

Papa Pius, patria Cœsenas, Angelus ante
  Braschius, ingenio vividus, ore decens,
Casibus adversis in serum exercitus ævum,
  Jure peregrinus dictus apostolicus,
Post varios tandem vitæque viæque labores
  Ossa Valentino liquit in exilio.
Perdita sub Sextis semper, testante poeta,
  Hoc quoque sub Sexto perdita Roma fuit.
Sed ne crede Pii culpa periisse, viator,
  Perdidit, heu ! Romam temporis impietas.

* DENIS (Louis), géographe français, mort vers 1795, a publié un grand nombre d'ouvrages, notamment d'atlas dont les plus importants sont : *Plan topographique et raisonné de Paris*, en 42 pet. feuil., 1758, in-12 ; *Carte de France*, 1761, in-4, 7 feuil. dont chacune offre la France entière sous un rapport particulier ; l'une présente la France commerciale ; une autre la France minéralogique, etc. ; *Analyse de la France*, ou *Recueil de petites cartes*

*des provinces, avec une explication par demandes et réponses*, 1764, in-24; *Géographie des dames*, ou *almanach géographique et historique*, en 55 cartes, 1764; *Empire des solipses*, 1764, in-12. C'est un petit atlas du gouvernement des jésuites. *Mappemonde physique, politique et mathématique*, 5 feuilles d'atlas, 1764, avec une explication en 25 pages in-12, accompagnée de 6 petites cartes; *Pouillé historique et topographique du diocèse de Paris*, 1767, in-fol. de 54 pages; *Guide royal*, ou *Dictionnaire topographique des grandes routes de France*, 1774, 2 vol. in-12; le *Conducteur français*, en 52 numéros, Paris, 1776 et années suivantes. Cet ouvrage n'a pas été achevé.

DENISART (Jean-Baptiste), procureur au Châtelet de Paris, né à Iron, près de Guise en Picardie, en 1712, et mort à Paris en 1765, à 52 ans, était également recommandable par sa probité et par ses lumières. On a de lui un ouvrage clair, méthodique et exact, plusieurs fois réimprimé, sous le titre de *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence actuelle*, Paris, 1771, 4 vol. in-4. Ce recueil peut servir également de dictionnaire pour le droit civil et pour le canonique. Il est utile non-seulement au jurisconsultes, mais aux personnes dont l'étude des lois ne constitue point l'état. En 1783, MM. Camus et Bayard en ont donné une nouvelle édition considérablement augmentée, en 14 vol. in-4. Elle n'est point achevée, et ne va que jusqu'au mot *hypothèque*. On lui doit encore une édition des *Actes de notoriété du Châtelet*, 1759, in-4, avec des *notes* qui prouvent beaucoup de savoir. Denisart était extrêmement laborieux, et c'est sans doute son application continuelle qui a avancé sa mort.

* DENISE (Claude), directeur du séminaire d'Orléans, né en 1701, mort en 1761, n'est connu que par le *Thesaurus sacerdotum et clericorum*, 1754, in-16; livre estimé par les ecclésiastiques.

* DENON (le baron Dominique-Vivant), né à Châlons-sur-Saône, en 1747, de parents nobles, vint jeune à Paris, pour y étudier le droit; mais l'attrait des plaisirs que lui offraient la ville et la cour, lui fit bientôt oublier le peu qu'il en avait appris. Attiré par le désir de voir Louis XV, il allait à Fontainebleau à l'époque des voyages d'automne: le roi finit par le remarquer, et prit l'habitude de lui adresser souvent la parole. Depuis son arrivée à Paris, Denon montrait une sorte de passion pour les arts, il recherchait avidement les estampes et prenait des leçons de dessin. Louis XV avait formé une collection de pierres gravées et de médailles, dont il lui confia le soin. Peu de temps après il fut envoyé à Saint-Pétersbourg, en qualité de gentilhomme d'ambassade. Il portait en Russie ses habitudes de plaisirs et ses manières aimables, et il y fut également goûté de la bonne compagnie. De retour en France, le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères, lui confia une mission près du corps helvétique; il quitta la Suisse pour aller rejoindre, à Naples, le comte de Clermont-d'Amboise comme attaché. M. De Clermont ayant obtenu un congé, Denon fut chargé de l'intérim et il s'acquitta de ses fonctions avec convenance et dignité. Dans le même temps il seconda de sa plume et de son crayon la publication du *Voyage pittoresque à Naples*, de l'abbé de Saint-Non (*Voy.* SAINT-NON). En quittant cette capitale il revint à Rome, où il fut accueilli par le cardinal de Bernis, ambassadeur de France, qui réunissait le cercle le plus éclairé. La mort de Vergennes mit fin à sa carrière diplomatique; mais il était devenu artiste, et la fin de sa vie fut consacrée aux arts. Il vint à Paris, et fut reçu à l'académie dès 1787, sur la présentation d'une estampe de l'*Adoration des Bergers*, d'après Luc Giordano. Denon retourna en Italie, et demeura cinq ans à Venise; mais la révolution ayant éclaté, il fut invité par le gouvernement à s'éloigner. De Florence, il passa en Suisse, où il espérait vivre tranquille; cependant il avait été considéré comme émigré et ses biens mis sous le séquestre. Il voulut sortir de cette position et vint à Paris, où David, qui jouissait alors d'une grande influence, l'admit dans son atelier et le chargea de différents travaux. David fit plus, il le fit rayer de la liste des émigrés, et le mit à même de se livrer sans crainte à son goût pour les arts, et pour la société. Il fut du nombre des artistes que Bonaparte emmena dans son expédition d'Egypte. Il y montra une singulière activité, et remporta une immense quantité de dessins. Bonaparte, devenu premier consul, lui confia la direction générale des musées. Dès lors il eut sur les arts et les artistes une influence très-grande. Les événements de 1815 le rendirent à la vie privée. Dans ses dernières années, il conçut le projet de présenter une histoire de l'art depuis les temps anciens jusqu'à nos jours; mais ce grand ouvrage n'était pas entièrement terminé lorsqu'il mourut le 27 avril 1825, à 78 ans. Denon était membre de l'académie des beaux-arts. On lui doit: *Voyage en Sicile*, 1788, in-8; *Voyage dans la basse et haute Egypte pendant les campagnes du général Bonaparte*, 1802, 2 vol. très-gr. in-fol., avec 141 pl., réimprimé la même année, in-4 et 3 vol. in-12; et en 1829, 2 vol. in-8, augmenté d'une notice sur l'auteur par M. Tissot. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en allemand, en hollandais. *Discours sur les monuments d'antiquités arrivés d'Italie*, Paris, 1803, in-18; *Point de lendemain*, conte, Paris, 1812, in-18 (*Voy.* PELTIER); *Monuments des arts du dessin chez les peuples tant anciens que modernes*, Paris, 1829, 4 vol. in-fol. Ce recueil précieux a été formé par Denon et lithographié sous ses yeux; mais le texte explicatif est de Duval Amaury (*voy.* ce nom).

DENORES. *Voy.* NORES.

DENTRECOLLES (François-Xavier), jésuite, né à Lyon en 1664, se consacra à la mission de la Chine avec le Père Parennin. Il y fut employé autant d'années que lui, et mourut également en 1741, à 77 ans. Son caractère aimable, son esprit insinuant, et ses manières douces et affables, lui gagnèrent l'estime et l'affection des lettrés et du peuple. Il fit imprimer un grand nombre d'ouvrages en langue chinoise, soit pour persuader la vérité de la religion aux gentils, soit pour maintenir les nouveaux fidèles dans la piété. Outre ces écrits qui ne peuvent nous être connus, nous avons de lui

plusieurs morceaux intéressants dans le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*, et dans l'*Histoire de la Chine*, du Père du Halde.

DENYS (saint), dit l'*Aréopagite* (*Dionysius Areopagita*), un des juges de l'aréopage, fut établi évêque d'Athènes, après avoir été converti par saint Paul Il finit sa vie dans cette ville par le martyre, vers l'an 95 de J.-C. La cathédrale de Soissons prétend posséder son chef, qui, en 1205, fut apporté de Constantinople en France. Le pape Innocent III envoya à l'abbaye de Saint-Denys son corps, qui de la Grèce avait été transféré à Rome. On lui a attribué plusieurs ouvrages, que la critique ne reconnaît pas être de lui. Le style de ces ouvrages et leur méthode sont fort éloignés de la manière dont on écrivait dans le Ier et le IIe siècle, et paraissent être du Ve. On les a tous réimprimés en 2 vol. in-fol., grec et latin, à Anvers, en 1634, recueillis par le père Balthasar Cordier, jésuite. Le 1er vol. contient les *Préfaces de saint Maxime et de Georges Pachimère*, le livre de *la Hiérarchie céleste* en 15 chapitres, celui de *la Hiérarchie ecclésiastique*, en 7, et celui des *Noms divins*, en 13. Le 2e volume renferme la *Théologie mystique* en 5 chapitres, et quelques *épîtres*. On trouve sa *Liturgie* dans un petit volume in-8, Cologne, 1530, rare, intitulé : *Ritus et Observationes antiquissimæ*. Ses ouvrages sont aussi dans la Bibliothèque des Pères. On possède plusieurs *Vies* de saint Denys tirées des *Ménées* des Grecs, de Siméon Métaphraste, de Suidas, de Nicéphore, de Michel Syncelle, de Méthodius de Oudin, du Père Halloix, jésuite, etc. Les œuvres de ce Père ont été trad. en franç. par M. l'abbé Darbois, professeur de théol. au séminaire de Langres, Paris, in-8.

DENYS (saint), célèbre évêque de Corinthe au IIe siècle, avait écrit plusieurs *lettres*. Eusèbe en a conservé des fragments importants.

DENYS (saint), premier évêque de Paris, fut envoyé dans les Gaules, sous l'empire de Dèce, vers l'an 240. Il fut honoré de la palme du martyre, et eut la tête tranchée avec ses compagnons Rustique et Eleuthère, l'un prêtre et l'autre diacre, sur la montagne de Mercure, appelée de cet événement le mont des Martyrs, et dans la suite des temps *Montmartre* (et jamais *Mons Martis*, comme le dit Sainte-Foix dans ses romanesques *Essais sur Paris*). « A » la montagne de Mercure, dit Raoul de Presles, » fut mené monseigneur saint Denys et ses com- » pagnons, pour sacrifier à Mercure, à son temple » qui là était, et dont appert encore la vieille mu- » raille, et pour ce qu'il ne le voult faire, fut ra- » mené, lui et ses compagnons, jusqu'au lieu où » est sa chapelle, et là furent tous décollés : et pour » celle, ce mont qui anparavant avait nom *le mont* » *de Mercure*, perdit son nom, et fut nommé *le* » *mont des Martyrs*, et encore est. » On a confondu très-mal à propos ce saint évêque avec saint Denys l'Aréopagite. Hilduin, abbé de Saint-Denys, fut le premier qui entreprit de prouver, dans le IXe siècle, que l'évêque de Paris était le même que l'évêque d'Athènes. Cette opinion passa de Paris à Rome, par Hilduin ; des Romains chez les Grecs, par Méthodius son contemporain : et de la Grèce elle repassa en France, par la traduction que fit Anastase de la *Vie de saint Denys*, composée par Méthodius. Ce sentiment est aujourd'hui entièrement réprouvé, même par les légendaires, comme on peut le voir dans les Bréviaires de Paris et de Rouen. L'idée que saint Denys, après sa décapitation, avait porté sa tête entre ses mains, est peut-être l'effet des anciennes peintures et statues qui exprimait de la sorte le genre de son martyre.

DENYS (saint), patriarche d'Alexandrie, successeur d'Héraclas dans ce siége, l'an 247 de J.-C., se convertit en lisant les Epîtres de saint Paul, lecture qui effectivement ne peut que convaincre et toucher profondément les esprits droits, les âmes faites pour aimer et goûter la vérité (*voy.* saint PAUL). Son courage, son zèle, sa charité parurent avec éclat pendant les persécutions qui s'élevèrent contre son église, sous l'empire de Philippe, et sous celui de Dèce l'an 250. Ses vertus ne brillèrent pas moins durant le schisme des novatiens contre le pape Corneille, et dans les ravages que faisait l'erreur de Sabellius, qui confondait les trois personnes de la Trinité. Cette hérésie désolait la Pentapole : Denys la foudroya par plusieurs *lettres* éloquentes. Il fut exilé durant la persécution de Valérien. « Dans son » exil, dit un historien, le fervent pasteur ne se » croyait pas déchargé des fardeaux du siége dont » il avait été chassé. Il s'informait très-soigneuse- » ment de ce qui s'y passait. Il en munissait les » ouailles, des instructions et des exhortations con- » venables à leurs besoins. Il attirait auprès de lui » tantôt une partie du troupeau, tantôt l'autre, » pour faire par lui-même tout ce qu'il lui était » possible ; persuadé que le ministre épiscopal ne se » supplée jamais parfaitement, et que rien ne dis- » pense du travail personnel en ce genre, que l'im- » possibilité la plus absolue. » Ayant réfuté Sabellius, en employant quelques comparaisons qui semblaient ne s'accorder pas avec l'unité de nature, il fut aussitôt accusé lui-même et obligé de se justifier ; ce qu'il fit de la manière la plus satisfaisante, se plaignant de ce qu'on avait donné à quelques-unes de ses expressions un sens trop littéral et trop étendu. Sur quoi M. l'abbé Pluquet, dans son *Dictionnaire des hérésies*, fait trois réflexions extrêmement importantes à l'égard de la doctrine des anciens Pères sur la Trinité, et que pour cette raison nous rapporterons ici : « 1° Sabellius niait que le » Père et le Fils fussent distingués, et les catholi- » ques soutenaient contre lui, que le Père et le Fils » étaient des êtres distingués ; les catholiques, par » la nature de la question, étaient donc portés à » admettre entre les personnes divines la plus » grande distinction possible ; puis donc que les » comparaisons de Denys d'Alexandrie qui, prises » à la lettre, supposent que Jésus-Christ est d'une » nature différente de celle du Père, ont été regar- » dées comme des erreurs, parce qu'elles étaient » contraires à la consubstantialité du Verbe, il fal- » lait que ce dogme fût non-seulement enseigné » distinctement dans l'Eglise, mais encore qu'il fût » regardé comme un dogme fondamental de la » religion chrétienne. 2° Il est clair que les catho- » liques soutenaient que le Père, le Fils et le Saint- » Esprit, n'étaient ni des noms différents donnés à

» la nature divine, à cause des différents effets » qu'elle produisait, ni trois substances, ni trois » êtres d'une nature différente. La croyance de » l'Eglise sur la Trinité était donc alors telle qu'elle » est aujourd'hui, et c'est dans Jurieu une ignorance » grossière d'accuser l'église catholique d'avoir varié » sur ce dogme. 3° L'exemple de Denys d'Alexandrie » fait voir qu'il ne faut pas juger qu'un Père n'a pas » cru la consubstantialité du Verbe, parce qu'on » trouve dans ce Père des comparaisons qui, étant » pressées et prises à la rigueur, conduisent à des con» séquences opposées à ce dogme. » (*Voy.* CORDEMOY, BULL, PETAU). Saint Denys mourut en 264, après avoir gouverné l'église d'Alexandrie durant onze ans. De tous ses ouvrages, nous n'avons plus que des *fragments* et une *lettre canonique* insérée dans la Collection des conciles. Son style est élevé; il est pompeux dans ses descriptions, et pathétique dans ses exhortations. Il possédait parfaitement le dogme, la discipline et la morale. Aux arguments les plus forts contre ses adversaires, il joignait la modération et la douceur. Les Pères du second concile d'Antioche, contre Paul de Samosate, honorèrent sa mémoire, et saint Athanase prit sa défense contre les ariens. L'Eglise latine célèbre sa fête le 17 novembre.

DENYS (saint), romain, successeur de saint Sixte dans le souverain pontificat, gouverna l'église de Rome, l'édifia et l'instruisit pendant dix ans et quelques mois. Il fut placé sur la chaire de saint Pierre le 22 juillet 259 et mourut le 25 décembre 269. Il tint un synode l'an 261, dans lequel il anathématisa l'hérésie de Sabellius, et l'erreur opposée, soutenue depuis par Arius. On trouve dans les *Epistolæ romanorum pontificum* de dom Coustant, in-fol., des *lettres* de ce pontife contre Sabellius.

DENYS (saint), évêque de Milan, défendit au concile de cette ville, en 355, la foi du concile de Nicée. Il eut ensuite la faiblesse de souscrire à la condamnation de saint Athanase : mais ayant réparé sa faute, l'empereur Constance l'envoya en exil en Cappadoce. Il mourut quelque temps après.

DENYS, surnommé *le Petit*, à cause de sa taille, naquit en Scythie. Il passa à Rome, et fut abbé d'un monastère. C'est lui qui a introduit le premier la manière de compter les années depuis la naissance de J.-C., et qui l'a fixée suivant l'époque de l'ère vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. On a de lui un *Code de canons* approuvé et reçu par l'église de Rome, suivant le témoignage de Cassiodore, et par l'église de France et les autres latines, suivant celui d'Hincmar. (Justel donna une édition de ce recueil en 1628.) Denys l'augmenta ensuite d'une *Collection des décrétales des papes*, qui commence à celles de Sirice, et finit à celles d'Anastase. On a encore de lui la *version du traité* de saint Grégoire de Nice, *De la création de l'homme*. Le sens est rendu fidèlement et intelligiblement, mais non pas en termes élégants et choisis. Cassiodore, qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savait le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette langue, il le lisait en latin, et un latin en grec. Denys mourut sous le règne de Justinien vers l'an 540.

DENYS LEEUWIS, surnommé *le Chartreux*, natif de Ryckel, près de Looz, dans la principauté de Liége, vécut 48 ans chez les chartreux de Ruremonde, et mourut en 1471, à 77 ans, selon Fabricius, après avoir servi l'Eglise par son savoir et ses vertus. Son attachement continuel à la contemplation lui fit donner le nom de *docteur extatique*. Il écrivit au pape et à plusieurs princes chrétiens, pour leur apprendre que la perte de l'empire d'Orient était un effet de la colère de Dieu, justement irrité contre les fidèles. On a de lui un grand nombre d'ouvrages pleins d'instructions salutaires, et d'une onction touchante, mais écrits sans politesse et sans élévation. Eugène IV disait que « l'Eglise » était heureuse d'avoir un tel fils. » Denys avait beaucoup lu, et ne manquait pas d'érudition dans les choses communes. Il appliquait heureusement les passages de l'Ecriture. Il était sobre et sage dans sa spiritualité, et il n'y a guère d'auteur mystique dont les ouvrages se lisent avec plus de plaisir et de fruit. Les siens ont été recueillis en 2 vol. in-folio, Cologne, 1549, en y comprenant ses *Commentaires*. Son *Traité contre l'Alcoran*, Cologne, 1533, in-8, n'est pas commun; il est en 5 livres. Le traité *De bello instituendo adversus Turcas* fut supprimé, pour certaines applications forcées, et pour plusieurs visions singulières qu'il renfermait. Il y a aussi dans son *Traité du Purgatoire* des choses si extraordinaires, que Possevin, dans son *Apparatus sacer*, soupçonne qu'elles y ont été insérées par une main étrangère. La vie de Denys a été écrite par dom Thierry Loer, à *Stratis*, Cologne, 1532, in-8.

DENYS, tyran d'Héraclée dans le Pont, profita des conquêtes d'Alexandre le Grand sûr les Perses, pour affermir sa tyrannie; mais il ne se maintint qu'à force de souplesses pendant la vie de ce héros. Après sa mort, il fut inquiété par Perdiccas, l'un de ses successeurs. Celui-ci ayant été tué l'an 321 avant J.-C., le tyran épousa Amestris, fille du frère de Darius, prit le titre de roi, et unit à ses états plusieurs places importantes, qu'il conquit aux environs d'Héraclée. Le reste de sa vie ne fut rempli que par les plaisirs. Il était d'une si prodigieuse grosseur, qu'il n'osait produire en public sa lourde masse. Lorsqu'il donnait audience, ou qu'il rendait justice, il s'enfermait, dit-on, dans une armoire, de peur qu'on ne vît son visage. Il dormait presque toujours d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvait l'éveiller qu'en lui enfonçant des aiguilles dans la chair. Cet homme monstrueux mourut à cinquante-cinq ans, l'an 304 avant Jésus-Christ, laissant deux fils et une fille sous la régence de sa femme.

DENYS I[er], tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, de simple greffier devint général des Syracusains, et ensuite leur tyran. Il déclama avec force contre les anciens magistrats, les fit déposer, en fit créer de nouveaux, et se mit à leur tête l'an 405 avant J.-C. Pour établir sa tyrannie, il augmenta la paie des soldats, rappela les bannis et se fit donner des gardes par le peuple. Il soutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois, mais avec des succès divers. La ville de Géla ayant été prise par ceux-ci, les Syracusains se soulevèrent contre lui. Le ty-

ran les réprima, ordonna le massacre des Carthaginois répandus dans la Sicile, et jura une haine éternelle à Carthage. A la passion de commander il joignait celle de versifier. Il envoya à Olympie son frère Théodore pour y disputer en son nom le prix de la poésie et celui de la course des chevaux. Ses ouvrages furent sifflés. Ne pouvant se venger des railleurs, il se vengea sur ses sujets. Tous les beaux esprits de Syracuse qui mangeaient à sa table, avaient l'attention de louer le guerrier, mais encore plus le poète. Il n'y eut qu'un certain Philoxène, célèbre par ses *Dithyrambes*, qui ne se laissa point entraîner au torrent. Denys lui lut un jour une pièce de vers, sur laquelle il le pressa de lui dire son sentiment : cet homme franc lui déclara sans hésiter qu'elle était mauvaise. Le prince ordonna qu'on le conduisît aux carrières ; mais à la prière de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain il choisit ce qu'il croyait être ses chefs-d'œuvre, pour les montrer à Philoxène. Le poète, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, et lui dit : « Qu'on me remène aux carrières. » Cette scène s'est à quelques égards renouvelée de nos jours. On sait que le premier qui a risqué quelques critiques sur le poëme de M. de Saint-Lambert, n'a reçu pour réponse que la prison. Il en résulte que notre philosophie n'est pas plus douce que celle du tyran Denys. Encore était-ce un roi qui se vengeait ainsi de la critique, au lieu qu'ici c'est un académicien. De là ces vers si connus :

Le bon Clément n'avait pourtant pas tort :
Tout lecteur a droit de vie et de mort
Sur nos écrits, dès que du portefeuille
Nous les tirons ; tant mieux s'il les accueille.
Mais si chantant en l'honneur des saisons,
Vous n'offrez même en été que glaçons ;
Si vos vers plats sont sans goût, sans génie ;
Si, fatiguans par leur monotonie,
Ils rampent tous sur un plan mal fondu,
Dans un chaos ou tout est confondu,
Quel droit auraient vos muses meurtrières,
Nouveaux Denys, d'envoyer aux carrières
Un Philoxène assez déjà puni
Par l'ennui seul dont l'ouvrage est muni ?
Pensez-vous donc que le cachot corrige
Un jugement que le bon sens dirige ?
Et pour avoir encagé le railleur,
Votre poëme en devient-il meilleur ?

Le tyran fut jugé moins sévèrement à Athènes. Il y fit représenter une de ses tragédies pour le concours du prix ; on le déclara vainqueur. Ce triomphe le flatta plus que toutes ses victoires. Il ordonna qu'on rendît aux dieux de solennelles actions de grâces. Il y eut pendant plusieurs jours des fêtes somptueuses à Syracuse. L'excès de sa joie ne lui permit pas de se modérer à table, et il mourut d'une indigestion, après 38 ans de tyrannie, l'an 368 avant J.-C., en sa 64e année. Denys avait tous les vices d'un usurpateur ; il était ambitieux, cruel, vindicatif, soupçonneux. Il fit bâtir une maison souterraine environnée d'un large fossé, où sa femme et ses fils n'entraient qu'après avoir quitté leurs habits, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portait toujours une cuirasse. Son barbier lui ayant dit que sa vie était entre ses mains, il le fit mourir, et se vit réduit à se brûler lui-même la barbe. Son impiété n'est pas moins connue que sa méfiance. Il dépouillait les temples et les statues des dieux, en essayant de justifier ses rapines par de bons mots ; mais ces violences, quoique exercées à l'égard d'un faux culte, n'en décèlent pas moins une âme scélérate et irréligieuse, digne de la colère du vrai Dieu, qui souvent a châtié le sacrilége même parmi les païens. *Voy.* PTOLÉMÉE PHILADELPHE.

DENYS II, surnommé *le jeune*, successeur et fils du précédent, fit venir Platon à sa cour, par le conseil de Dion son beau-frère. Le philosophe n'adoucit point le tyran : il faut d'autres leçons et d'autres impressions pour changer le cœur des hommes. Denys exila Dion, et fit épouser sa femme à un autre. Cet affront mit la vengeance dans le cœur de Dion, qui attaqua Denys, et l'obligea d'abandonner Syracuse l'an 343 avant J.-C. Il y rentra dix ans après, en fut encore chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Celui-ci l'envoya à Athènes, où il fut obligé d'ouvrir une école pour subsister, si l'on en croit quelques savants, dont le sentiment a été combattu par Heuman, docteur d'Allemagne, qui a fait sur ce sujet un gros in-4. On ne connait pas les circonstances de sa mort : il vécut dans un âge très-avancé.

DENYS d'Halicarnasse naquit à Halicarnasse, autrefois Zéphyre, ville de la Carie, la demeure ordinaire des rois de cette province ; c'était aussi la patrie d'Hérodote. Denys la quitta vers l'année 30 avant J.-C., et vint à Rome, où il demeura 22 ans. Il y apprit la langue latine, pour se mettre en état de consulter les historiens du pays. Il fit une étude sérieuse de tous les auteurs, tant grecs que latins, qui avaient parlé du peuple romain. C'est avec ces secours qu'il composa ses *Antiquités romaines* en 20 livres, dont il ne nous reste que les 2 premiers qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome. L'abbé Bellanger, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, en 1723, à Paris, 2 vol. in-4, réimprimée en 1800, 6 vol. in-8, édition peu estimée. Il y en a eu une aussi vers le même temps, par le Père Le Jay, jésuite, 1722, 2 vol. in-4. Elles ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. *Traité de l'arrangement des mots*, imprimé plusieurs fois, grec et latin, notamment à Londres, 1702, in-8 ; une édition a été donnée par M. G. H. Schæffer, Leipsig, 1808, avec des notes : il a été traduit en français par le Batteux, Paris, 1788, in-12. Une *Rhétorique* dont une édition avec des notes a été donnée par H. A. Schott, 1804, in-8 ; des *Examens critiques* de Lysias, Isocrate, Isée et Dinarque ; des *Jugements abrégés sur les anciens écrivains grecs* ; un traité de *l'éloquence de Démosthènes* et quelques autres *écrits* de critique, tous réunis dans l'édition grecque-latine de Sylburge, Francfort, 1586, in-fol. L'édition de ses *Œuvres* par Jean Hudson, en grec et en latin, Oxford, 1704, 2 vol. in-fol., est la plus belle que nous ayons jusqu'à présent. Elle a été réimprimée avec les notes de J. J. Reiske, Leipsig, 1774-77, 6 vol. in-8. Les écrivains anciens et modernes qui ont fait mention de Denys, reconnaissent en lui, suivant le Père Le Jay, un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, et une critique judicieuse. Henri Etienne dit que l'his-

toire romaine ne pouvait être mieux écrite, que ne l'a fait en grec Denys d'Halicarnasse, et Tite-Live en latin. Ce jugement n'est pas exactement vrai, par rapport au style. Celui de l'historien latin est bien autrement beau, noble, élevé, grand, vif, que celui de l'historien grec, presque toujours faible, prolixe, languissant. Ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils sont quelquefois trop crédules; mais Denys est plutôt un compilateur d'antiquités, qu'un historien.

DENYS, roi de Portugal, né en 1261, succéda à son père Alfonse, et épousa l'infante Elizabeth, fille de don Pèdre III, roi d'Aragon, en 1282. L'année d'après, il confirma dans les états généraux, les immunités ecclésiastiques, et obtint par-là la levée des censures, dont les évêques l'avaient frappé pour les avoir violés. Ce prince, ami des lettres, établit l'an 1290 une université à Lisbonne, qu'il transféra en 1308 à Coïmbre; les priviléges qu'il lui accorda y attirèrent un grand nombre de savants. Ce fut alors que la langue portugaise commença à prendre une forme régulière. Les villes de Portugal étaient pour la plupart en mauvais état; Denys s'appliqua à les réparer et à les embellir. L'an 1312, il fonda celle de Montréal. Les templiers ayant été abolis, il obtint du pape l'an 1319, la réunion des biens qu'ils possédaient en Portugal, à l'ordre militaire du Christ qu'il venait de fonder. En 1320, il fut obligé de prendre les armes pour réduire Alfonse son fils, qui avait soulevé une partie de la nation contre lui. La reine Elisabeth, qui est honorée d'un culte public, ménagea en 1322 un accommodement entre son fils et le roi son époux; mais cette paix ne fut point solide, et la division recommença dès l'année suivante. La reine se rendit encore médiatrice, et réussit, en 1324, à réconcilier de nouveau le père avec le fils. Ces chagrins domestiques altérèrent tellement la santé du roi, qu'il mourut le 7 janvier 1325. La chronique du règne de Denys a été écrite par Roderic de Pina, Lisbonne, 1729, in-fol. Voyez aussi sur ce règne la *monarchia lusitana* de Brandam, 5ᵉ et 6ᵉ parties.

DENYS de CHARAX, ou *le Périégète*, géographe, né à Charax dans l'Arabie-Heureuse, auquel on attribue une *description de la terre* en vers grecs. Les uns, entre autres Vossius, le font vivre du temps d'Auguste; mais Scaliger et Saumaise le reculent jusqu'au règne de Sévère ou de Marc-Aurèle; et cette opinion paraît la mieux fondée. Son ouvrage est imprimé à Oxford, 1697, 1704 et 1710, in-8. L'édition de 1710 est plus ample; mais il y a des cartes dans celle de 1704, qui ne sont ni dans l'édition de 1697, ni dans celle de 1710. On a une autre édition en grec et en latin, par T. Le Fèvre, Saumur, 1676, in-8.

DENYS (Jean-Baptiste), médecin ordinaire du roi, mort l'an 1704 à Paris sa patrie, où il professa la philosophie et les mathématiques avec distinction. Il tenait chez lui des *conférences* sur toutes sortes de matières, qui ont été imprimées in-4. Ces conférences commencèrent en 1664, et continuaient encore en 1672. On trouve dans ces mémoires beaucoup de choses curieuses, mais aussi beaucoup d'imaginations empiriques. Il a encore donné en 1668 deux *lettres* in-4, dont l'une a pour objet plusieurs expériences de la transfusion du sang, faites sur des hommes; l'autre roule sur une folie guérie par la transfusion. Il était grand partisan de cette pratique; mais elle fut défendue par un arrêt du parlement, informé des mauvais effets qu'elle avait produits. *Voy.* LIBAVIUS.

DENYS (Pierre), né à Mons en 1658, manifesta dès sa jeunesse son goût pour les arts, et en particulier pour le travail du fer. Il se perfectionna à Rome et à Paris jusqu'en 1690, année dans laquelle il se consacra à Dieu dans l'ordre de Saint-Benoît en qualité de commis (c'est ainsi qu'on nomme les laïcs qui s'engagent par un contrat civil à garder certaines règles, et s'occuper, selon l'ordre des supérieurs, dans les arts et métiers dont ils sont capables). Il vécut pendant 43 ans dans l'abbaye de St.-Denys avec beaucoup d'édification, et y mourut en 1733, à 75 ans. On le regardait comme le plus habile ouvrier en fer qu'il y eut en France. Peu d'artistes ont encore approché de la délicatesse, de la beauté, de la perfection de ses ouvrages. Cependant il y avait, en 1761, un frère à l'abbaye d'Orval, qui le surpassait.

* DENYSOT (Nicolas), peintre et poète français, né au Mans en 1515, peignait assez bien et versifiait assez mal. Il excella surtout dans le dessin. Il mourut à Paris l'an 1554. Ce poète se piquait d'imiter Jodelle : mauvaise copie d'un mauvais modèle. Il publia des *cantiques*, 1555, in-8; Denysot signait quelquefois ses vers du nom de *Conte d'Alsinoys*, qui est l'anagramme du sien. On croit qu'il a eu part aux *contes* de Desperiers.

DEOGRATIAS (saint), élu évêque de Carthage, à la prière de l'empereur Valentinien III, vers 454, du temps du roi Genseric, se distingua par sa charité envers les pauvres et les captifs, et mourut en 457. On voit, dans le collége des ex-jésuites de Hradisch en Moravie, un très-beau et grand tableau où sont représentés *S. Deo gratias*, *S. Deus dedit* et *S. Quod vult Deus*, honorés comme les trois patrons de la conformité avec la volonté de Dieu; au haut du tableau, des anges promènent pittoresquement cette épigraphe : *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.*

DÉPARCIEUX (Antoine), membre des académies des sciences de France, de Suède, de Prusse, et censeur royal, naquit au hameau de Cessoux, dans les environs de Nîmes, en 1703. Il vint de bonne heure à Paris, où ses talents pour les mathématiques lui firent des protecteurs. Pour se soutenir dans cette ville, il traça d'abord des méridiennes et des cadrans avec une justesse peu commune; et lorsqu'il fut plus à son aise, il communiqua ses lumières au public dans différents ouvrages bien accueillis. Les principaux sont : *Tables astronomiques*, 1740, in-4; *Traité de Trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1741, in-4; ouvrage exact et méthodique; *Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1746, in-4. Ce livre intéressant a été aussi bien reçu par les étrangers que par les Français. *Mémoires sur la possibilité d'amener à Paris les eaux de la rivière de l'Yvette*, 1763, in-4, réimprimés avec des additions en 1777, in-4, projet

digne d'un bon citoyen. Déparcieux l'était. Il se livrait avec zèle à tout ce qui avait rapport au bien public. On connait ses pompes d'Arnouville et de Crécy, remarquables par leur simplicité et leur grand effet. Cet académicien mourut le 2 septembre 1768, à Paris, justement regretté.

* DÉPARCIEUX (Antoine), neveu du précédent, se distingua comme lui dans les sciences physiques et mathématiques, et mourut le 23 juin 1799. On a de lui : Un *Mémoire sur les effets et la cause des éclats interrompus de la foudre ;* un *Traité élémentaire de mathématiques*, à l'usage de l'université ; un *Traité des annuités ou des rentes à termes*, Paris, 1781, in-4 ; *Dissertation sur le moyen d'élever l'eau par la rotation d'une corde verticale sans fin*, Amsterdam, 1782, in-8 ; *Dissertation sur les globes aérostatiques.* Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres un *Cours complet de physique* et *de chimie*, dont l'impression était commencée lorsque la mort vint le surprendre. Elle fut causée par un engorgement et des obstructions au pylore, provenant de l'habitude qu'il avait prise de travailler immédiatement après ses repas.

* DEPERE (Matthieu, comte), pair de France, né dans l'Agenois en 1754, présidait l'administration centrale du département de Lot-et-Garonne, lorsqu'il fut en 1791 député par ce département à l'Assemblée législative où il ne s'occupa que de finances. Après la session il retourna dans son pays où il vécut ignoré pendant la crise révolutionnaire. Réélu en 1799 au conseil des Anciens, il en fut président, concourut à la journée du 18 brumaire et fut fait sénateur. Il fut chargé de visiter les Landes et de présenter ses vues sur les moyens de rendre ces terres productives. A la restauration il entra à la chambre des pairs et mourut à Toulouse le 6 décembre 1825. On lui doit un *Manuel d'agriculture pratique*, Paris, 1806, in-8, estimé.

* DEPERTHES (Jean-Louis-Hubert-Simon), avocat, né à Reims le 12 juillet 1730, mort à Montfaucon en 1792. On a de lui : *Relation d'infortunes sur mer*, Reims, 1781, 3 parties in-8, réimprimé sous le titre d'*Histoire des naufrages*, ou *Recueil des relations les plus intéressantes des voyages*, Paris, 1789, 3 vol. in-8, et avec de nouvelles additions par Eyriès (*voy.* ce nom), 1816, 3 vol. in-8 ; *Traité sur l'utilité de l'histoire et les devoirs de l'historien*, Reims, 1787, 2 part. in-8, réimprimé sous le titre de *Guide* de l'histoire, Paris, 1803, 3 vol. in-8 ; revu par Née de la Rochelle ; *les Diogènes modernes corrigés*, Reims, 1775, in-12.

* DEPUNTIS (Joseph-François), né en 1771, à Montauban, exerçait la profession d'avocat à Toulouse, lorsqu'en 1793 il fut compris dans la levée en masse, et dirigé sur l'armée d'Espagne qu'il ne quitta qu'après le traité du 22 juillet 1795. De retour dans sa famille, il cultiva les lettres, et fut un des premiers membres de l'académie de Montauban, à sa réorganisation, et bibliothécaire de cette ville où il mourut le 28 janvier 1820. On lui doit plusieurs pièces de théâtre : l'*Ecole des ministres*, l'*Entremetteur de mariages* ; *Clovis*, tragédie ; *Henri IV et Sully* ; le *Protecteur supposé* ; *Turnus*, tragédie ; le *Tiers-Arbitre* ; *Pygmalion.* Il a laissé manuscrits, *Projet sur l'organisation des théâtres en France* ; *Athamir*, tragédie ; et la suite des *Mémoires du comte du Montamiran*, dont la première partie a seule paru.

DERAND. *Voy.* DERRAND.

DERCYLLIDAS, général des Lacédémoniens, vers l'an 400 avant J.-C., prit plusieurs villes aux Perses. Sur le point d'en venir à une bataille, il engagea adroitement Pharnabaze et Tissapherne, général d'Artaxerxès, de signer un traité par lequel les Perses s'obligeaient de laisser les villes grecques en liberté, l'an 397 avant J.-C.

DERHAM (Guillaume), recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la société royale de Londres, et chanoine de Windsor, naquit à Stowton, près de Worcester, en 1657, s'est fait un nom célèbre par ses talents pour la physique, et surtout par l'usage qu'il en a fait. En 1711 et 1712, il remplit la fondation de Boyle avec le plus grand éclat. Il mourut à Londres, en 1735, à 78 ans. On a de lui *La Théologie physique* et *la Théologie astronomique*, traduites en français (l'une en 1730, et l'autre en 1729, toutes deux in-8) et dignes de l'être dans toutes les langues, quoiqu'il y ait quelques idées systématiques, des vues hasardées et singulières. Le premier ouvrage lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'université d'Oxford lui envoya sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits sont le précis des sermons qu'il avait prêchés en 1711 et 1712. La religion y est prouvée par les merveilles de la nature. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les *Transactions philosophiques.*

* DÉRIOT (François-Albert), général, né en 1766 à Clairvaux (Jura), entra en 1784, dans les gardes françaises, et y était fourrier lors de la révolution. De cet humble grade il s'éleva en peu de temps par sa valeur à celui de lieutenant-général. Il commanda l'infanterie des guides en Egypte et en Syrie, et remplit pendant six ans les fonctions de chef d'état-major général de la garde impériale. Les 17 blessures qu'il avait reçues d'un coup de canon à mitraille, à la bataille d'Héliopolis, l'avaient réduit à un tel état de faiblesse, qu'il ne pouvait plus supporter la vie des camps ; cependant en plusieurs circonstances, et notamment à l'attaque des redoutes de Caldiero en Italie, il ne consulta que son courage pour se précipiter au milieu des dangers. Napoléon ayant égard à ses infirmités, l'avait attaché au service des palais impériaux, et il fut successivement sous-gouverneur des châteaux de Fontainebleau, de Versailles et des Tuileries. Retiré depuis quelques années dans sa ville natale, il y mourut le 30 janvier 1836, âgé de soixante-dix ans.

* DERJAVIN (Gabriel-Romanowitsch), célèbre poète russe, conseiller privé, chevalier de plusieurs ordres, membre de l'académie russe et de presque toutes les sociétés littéraires de l'empire, né à Casan, le 3 juillet 1743, mort le 6 juillet 1816, fut chargé par Catherine II de plusieurs emplois importants. Il avait, en 1802, le portefeuille de ministre de la justice. Ses *Odes* sont un des monuments les plus remarquables de la littérature Russe. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Saint-Pétersbourg,

1810 et 1815. On y remarque l'*Ode à Dieu, Félicie*, la *Cascade*, l'*Ode aux Russes après la prise d'Ismaïloff*, l'*Epître à mon voisin*, etc. Derjavin a aussi composé quelques tragédies représentées sans succès.

* DERMODY (Thomas), né en 1774, à Innis dans le comté de Clare en Irlande, était fils d'un maître d'école, et fut initié de bonne heure à la connaissance des langues grecque et latine. Son application soutenue lui fit faire de rapides progrès, et il commença une traduction d'Homère, à l'âge où les autres enfants étudient encore la syntaxe. Tourmenté du désir de voir Dublin, il s'y rendit, à l'insu de son père, persuadé qu'avec son instruction il ne tarderait pas d'avoir une grande fortune Quelques jours passés dans cette ville suffirent pour le réduire dans le plus complet dénuement. Il fut alors recueilli par un bouquiniste; et ses rares talents lui procurèrent bientôt plusieurs puissants protecteurs, entre autres la comtesse de Moira, qui le plaça dans un collége. Un volume de poésies qu'il publia, dès l'âge de 12 ans, le fit connaître avantageusement : il en fit paraître un second à 15 ans qui augmenta sa réputation. Des folies de jeunesse l'ayant brouillé avec sa bienfaitrice, et se trouvant sans ressource il s'engagea comme soldat; mais l'amitié de M. Raymond, qui jouait alors la comédie à Dublin, lui fit obtenir son congé, et il dut à cet acteur une existence agréable pendant plusieurs années. Ayant commis de nouvelles fautes, il rentra dans la carrière militaire, et se distingua par sa valeur dans plusieurs combats. De graves blessures le forcèrent de quitter le service, et retiré à Londres, il y vécut dans la misère. M. Raymond l'y ayant découvert, le mit en rapport avec des littérateurs distingués qui lui fournirent les moyens de gagner honorablement sa vie; mais il n'en profita que peu d'années, et mourut le 15 juillet 1802. Quoique enlevé fort jeune aux lettres, Dermody a beaucoup écrit. Outre les deux vol. de *Poésies*, dont on a parlé, nous citerons : *More Wonders*, épître héroïque ; *Battle of the bards*, poëme en deux chants; *Ode to place*, adressée à M. Addington; *Histrionade*, satire contre les acteurs, dans le genre de la *Rosciade* de Churchill, etc.

DERODON. *Voy.* RODON.

DERRAND (François), ou plutôt DERAND, né en 1588, dans le pays Messin, entra chez les jésuites avec le talent de mathématicien et d'architecte. C'est sur ses dessins et ses plans qu'a été bâtie l'église de Saint-Louis, rue Saint-Antoine, à Paris. Il mourut à Agde, en 1644. On a de lui : *Architecture des voûtes*, Paris, 1643, in-fol. C'est la meilleure édition; les planches sont usées dans les éditions postérieures. C'est le fonds de l'ouvrage que La Rue a publié en 1728, sous le titre de *Traité de la coupe des pierres*.

DESACCORDS. *Voy.* TABOUROT.

DESADRETS. *Voy.* ADRETS (François DE BEAUMONT des).

DESAGULIERS (Jean-Théophile), célèbre physicien, né à La Rochelle, en 1683, était fils d'un ministre protestant. A la révocation de l'édit de Nantes, son père passa en Angleterre. Le jeune Desaguliers, après avoir étudié à Oxford, vint faire à Londres des cours de physique expérimentale, qui lui ouvrirent les portes de la société royale. Après avoir passé quelques années en Hollande, il retourna en Angleterre, où il reçut un honoraire annuel de 300 livres sterlings. A la dextérité de la main, Desaguliers joignait l'esprit d'invention, et c'était tous les jours quelque nouvelle machine. Il mit ses leçons en ordre, et les publia sous le titre de *Cours de physique expérimentale*, 2 vol. enrichis d'un grand nombre de figures. La fin de sa vie fut malheureuse. Il perdit, dit-on, le jugement. Il s'habillait tantôt en arlequin, tantôt en gilles; et c'est dans ces accès de folie qu'il mourut en 1743, âgé de 60 ans.

* DESAIX (Louis-Charles-Antoine), général français, né en 1768, à Saint-Hilaire-d'Ayat en Auvergne, d'une famille noble, entra dès l'âge de 15 ans sous-lieutenant dans le régiment de Bretagne, où il se fit connaître par un caractère grave et studieux. Les guerres de la révolution lui fournirent l'occasion de se distinguer, et sa valeur lui mérita bientôt un avancement rapide. Il fut nommé, en 1791, commissaire des guerres, puis aide-de-camp de Victor de Broglie; il contribua, en 1793, à la prise des lignes d'Haguenau, devint général de brigade, ensuite de division, et seconda la retraite savante et glorieuse de Moreau, forcé de se replier des bords du Danube jusque sur le Rhin. Il passa ce fleuve le 24 juin 1796, enleva Offenbourg au prince de Condé, et fut blessé en défendant le fort de Kehl, contre le prince Charles, qu'il obligea de lever le siége. Bonaparte, qui avait su l'apprécier, l'emmena avec lui en Egypte, où tout en débarquant il se signala dans les premiers combats que les Français livrèrent aux Mameloucks. Chargé du gouvernement de la Haute-Egypte il donna dans ce poste important de nouvelles preuves de sa prudence et de son habileté. Malgré les obstacles nombreux qu'il eut à surmonter, la chaleur excessive du climat, le manque d'eau et souvent d'aliments, l'ignorance des lieux et des positions, il parvint à dissiper tous les corps de troupes qui lui furent opposés. Après le départ de Bonaparte, il capitula avec les Turcs et les Anglais, et s'empressa de rejoindre le premier consul en Italie. Il y arriva quelques jours avant la bataille de Marengo, où il commanda la réserve. Déjà l'armée française était tournée et en partie hors de combat, lorsqu'il accourut et chargea les Autrichiens, avec une vigueur qui décida la victoire; mais dans le moment même de son triomphe, il tomba sous une balle mortelle le 14 juin 1800. Son corps fut transporté dans l'hospice du grand saint Bernard, où un monument devait lui être élevé. Deux autres monuments furent érigés en son honneur, l'un à Paris sur la place Dauphine, l'autre à Strasbourg dans l'île formée par les deux bras du Rhin; un troisième érigé sur la place des Victoires a été remplacé par la statue de Louis XIV. Il réunissait au courage le plus grand désintéressement. Cette vertu lui mérita, de la part des habitants du Caire, le titre de *sultan juste*. Simien Despréaux a publié à Paris en 1800 un *Précis de la vie de Desaix*, suivi de *son éloge* par Garat.

* DÉSAUGIERS (Marc-Antoine), né à Fréjus en

1742, apprit, dit-on, sans maître la musique et la composition. Venu à Paris en 1774, il s'y fit connaître par la traduction de l'*Art du chant figuré*, de J.-B. Mancini, qu'il publia en 1776. Il composa depuis plusieurs opéras, ainsi que les paroles et la musique de l'*Hiérodrame sur la prise de la Bastille*, qu'il fit exécuter dans l'église de Notre-Dame, le 13 juillet 1790, et peu de temps après à l'Opéra. Désaugiers savait prendre tous les tons et s'élevait quelquefois jusqu'au sublime, comme dans la *messe* qu'il composa pour les obsèques de Sacchini. Il mourut à Paris le 10 septembre 1793.

** DÉSAUGIERS (Félix-Auguste), fils aîné du précédent, né à Fréjus au mois d'août 1767, se disposait à suivre la carrière des lettres lorsque la révolution lui ouvrit celle de la diplomatie. Il fut nommé en 1791 secrétaire d'ambassade à Rome; les événements ayant mis fin à cette mission, il revint à Paris, d'où il fut, en 1793, envoyé à Copenhague, premier secrétaire de légation. Il passa vingt ans dans cette résidence, où, à diverses reprises, et pendant de longs intervalles, il remplit les fonctions de chargé d'affaires, et en dernier lieu, celles de consul. De retour à Paris vers la fin de 1815, et sur sa demande admis à la retraite, il put alors se livrer exclusivement à la culture des lettres auxquelles il avait toujours consacré ses rares loisirs, et mourut dans cette ville, le 12 septembre 1841. Outre des pièces de circonstance, il a composé plusieurs tragédies lyriques dont une seule a été imprimée : *Virginie*, 1823, in-8. Il a laissé manuscrites des traductions des *Bucoliques* de Virgile, et de nombreux morceaux d'Horace, d'Ovide, de Tibulle et de Properce, et enfin des *Epigrammes*.

* DÉSAUGIERS (Marc-Antoine), chansonnier spirituel, frère du précédent, né à Fréjus (Var), en 1772, fit son éducation à Paris, où il avait été amené dès l'âge de deux ans. A la fin de 1792, il s'embarqua pour Saint-Domingue avec sa sœur qui venait d'épouser un colon, et il s'y trouvait losque l'insurrection des noirs éclata. Il tomba dans leurs mains et faillit être massacré. De retour en France en 1797, il donna bientôt des comédies, des opéra-comiques et des vaudevilles. Mais il dut surtout sa réputation à ses *Chansons* qui obtinrent une vogue populaire. En 1815, Barré lui céda la direction du Vaudeville; mais le préjudice qu'apporta en 1820, à ce théâtre, l'établissement du Gymnase et les divisions intestines qui survinrent, déterminèrent Désaugiers à donner sa démission en 1822. La même direction lui fut de nouveau confiée en 1825 par le roi. Désaugiers est mort à Paris au mois d'août 1827, laissant plus de cent comédies ou vaudevilles, qu'il a composés seul ou en société, et dont les plus connus sont : *l'Hôtel garni*, ou *la Leçon singulière*, en un acte et en vers; *la Chatte merveilleuse*; *Arlequin musard*; *Monsieur Sans-Gêne*; *Monsieur Vautour*; *Milord Go* ou *le Dix-huit brumaire*; *les Nouvelles de Pantin*; *le Mariage de Dumollet*; *le Dîner de Madelon*, etc., etc. L'édition la plus récente de ses *Chansons* est celle qui a été publiée en 1827, 3 vol. in-18. Un grand nombre avait paru dans les recueils annuels de la société du *Caveau moderne* dont Désaugiers était président.

DESAULT (Pierre), docteur en médecine, mort en 1737, à 62 ans, très-versé dans la théorie et heureux dans la pratique. Il publia, en 1733, 3 vol. in-12, à Bordeaux, une *Dissertation sur les maladies vénériennes*. Il avait embrassé les systèmes de Deidier (*voy.* ce nom).

* DESAULT (Pierre-Joseph), célèbre chirurgien, naquit le 6 février 1744, à Magny-Vernois, près de Lure en Franche-Comté, de parents peu aisés, et reçut néanmoins une éducation soignée. On le destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais montrant un goût bien déterminé pour la chirurgie, son père consentit à ce qu'il allât l'étudier à l'hôpital de Belfort. Il se rendit à Paris en 1764, et se rangea parmi les élèves d'Antoine Petit, dont il ne tarda pas à se faire remarquer. Après avoir suivi les cours du collége de chirurgie, et la pratique des hôpitaux, il se vit bientôt en état de donner des leçons. Il ouvrit un cours, et commença par démontrer l'ostéologie, et successivement les autres parties de l'anatomie. La prononciation de Desault était défectueuse, ses constructions manquaient de pureté; mais il savait si bien se renfermer dans son sujet, ou s'il s'en écartait, c'était pour raconter des faits de pathologie si intéressants, que les auditeurs oubliaient le vice de sa prononciation, et croyaient entendre un discours orné de tous les prestiges de l'éloquence. Après avoir triomphé des tracasseries sans nombre que des envieux lui suscitèrent, Desault fut admis en 1775 parmi les membres du collége de chirurgie, fut nommé en 1782 chirurgien en chef de la Charité, et en 1788 de l'Hôtel-Dieu. Ses travaux augmentèrent alors et fixèrent sa réputation. Il fit plusieurs découvertes dans son art, inventa quelques instruments, perfectionna ceux qui étaient vicieux ou insuffisants, simplifia le traitement des fractures, et imagina un bandage simple et ingénieux, qui a été généralement adopté, surtout dans la fracture de la clavicule. Au milieu de ses nombreuses occupations, Desault ne cessa point ses cours, et il eut la gloire d'organiser une école de chirurgie clinique, source d'instruction d'autant plus précieuse, que la science y devient expérimentale et oculaire. Ses leçons attirèrent un nombre prodigieux d'élèves de tous les pays. En 1792, il fut élu membre du comité de santé des armées; mais ses principes le rendant suspect, il fut dénoncé par Chaumette, et arrêté le 28 mai 1793. Les plaintes de ses malades et les réclamations de ses élèves déterminèrent le gouvernement à lui rendre la liberté au bout de trois jours. Chargé quelque temps après de donner des soins au fils de l'infortuné Louis XVI, malade au Temple d'une affection organique, causée par les mauvais traitements de l'homme brutal qui l'avait sous sa garde, il lui prodiguait tous les secours de son art, lorsque dans la nuit du 29 mai 1795, il fut atteint lui-même d'une fièvre ataxique, qui l'enleva le 1er juin. Plusieurs personnes, frappées d'une mort si prompte, répandirent le bruit qu'il avait été empoisonné. Les soupçons s'accrurent encore par la mort presque subite de Choppart qui lui avait succédé près du jeune prince, et par celle même de cet infortuné

qui suivit de près. Desault a donné, en société avec Choppart, un *Traité des maladies chirurgicales*, Paris, 1780, 2 vol. gr. in-8. Gavard a publié un *Traité d'ostéologie, de myologie et de splanchnologie*, rédigé d'après ses leçons, Paris, 1802, 4 vol. in-8; et Bichat a donné les *Œuvres de Desault*, Paris, 1813, qui n'ont point été composées par ce chirurgien, quoiqu'elles portent son nom, mais qui contiennent sa doctrine : elles remplacent avec avantage le *Journal de chirurgie* qu'il faisait rédiger par quelques-uns de ses élèves.

DESAUTELZ. *Voy.* AUTELZ.

DESBARREAUX. *Voy.* BARREAUX (Jacques VALLÉE, seigneur des).

DESBILLONS (François-Joseph TERRASSE), né à Château-Neuf sur le Cher, dans le diocèse de Bourges, le 26 janvier 1711, entra chez les jésuites en 1727. Il enseigna pendant cinq ans les basses classes, et pendant six la rhétorique, à Caen, à Nevers, à La Flèche, à Bourges. Envoyé par ses supérieurs au collége de Louis le Grand à Paris, pour faire imprimer ses *fables*, il y passa environ quinze années, jusqu'en 1762, où il survint un si grand changement dans son état. Lorsque les jésuites furent obligés de quitter la France, Le Père Desbillons trouva un asile aussi honorable qu'avantageux auprès de l'électeur Palatin, protecteur éclairé des talents, qui lui donna une place dans le collége de Manheim, et y ajouta une pension d'environ mille écus, argent de France. Il y mourut le 19 mars 1789. Sa bibliothèque était très-ample et très-bien choisie, non-seulement pour la rareté et l'importance des livres, mais encore pour la beauté des éditions. Par son testament qu'il a fait en vers latins, il a laissé sa bibliothèque aux prêtres de la congrégation de Saint-Lazare, qui ont remplacé les jésuites dans le Palatinat, et avec lesquels il a toujours vécu dans le collége de Manheim, à condition que le préfet de la bibliothèque électorale put choisir les ouvrages qui lui conviendraient; c'est un hommage de gratitude qu'il rendait à S. A. électorale qui avait eu pour lui des attentions toutes particulières. Un critique judicieux l'a appelé *le dernier des Romains*, comme celui qui dans ces temps d'une décadence totale de la langue romaine, l'avait cultivée avec le plus d'ardeur. Sa modestie égalait son érudition. Parlant peu et toujours avec justesse et circonspection, évitant le monde et ne voyant que ceux qui venaient le voir, il nourrissait dans sa retraite cette tranquillité d'esprit qui, suivant la remarque d'un vrai sage, suppose toute la pureté et toutes les richesses de la vertu (*in incorruptibilitate quieti et modesti spiritûs qui est in conspectu Dei locuples.* 1 Pet. 3). On a de lui : *Fabulæ Æsopicæ, libri* 15. Elles ont été imprimées à Glascow, à Oxford, à Augsbourg, à Manheim, à Paris, etc. Il existe une traduction française de ces fables, faite par l'auteur même, et imprimée à Manheim avec le texte à côté, en 1769, 2 vol. in-8. C'est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au P. Desbillons. Les connaisseurs les jugent dignes de faire pendant à celles de Phèdre. La clarté, l'ingénuité, la justesse de l'affabulation, la pureté et l'élégance du style, tout leur assure cette espèce de concurrence. Un critique qui ignore le latin a dit qu'il était difficile de vérifier le mérite d'un ouvrage écrit dans une langue morte. Il n'a pas réfléchi que c'était exactement le contraire. Les langues mortes, étant seules immuables, ayant des règles et des modèles sur lesquels le caprice et la mobilité de l'usage ne peuvent plus rien, sont les seules qui donnent lieu à des jugements sûrs et permanents; au lieu que dans les langues vivantes, celles surtout sur lesquelles les spéculations réformatrices s'exercent sans relâche, ce qui est admiré dans un temps, devient insupportable ou même inintelligible dans un autre. *Nouveaux éclaircissements sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*, Liége, 1773, in-8, curieux et pleins de recherches (*voy.* POSTEL); *Histoire de la vie chrétienne et des exploits militaires de M*[me] *de Saint-Balmont* (*voy.* BALMONT), Liége, 1773, in-8; *De Imitatione Christi libri quatuor, ad veram lectionem revocati, et auctori Thomæ à Kempis, canonico regulari S.-Augustini denuò vindicati*, 1780, in-8. Outre le mérite de l'exactitude et de la restitution du texte primitif, cette édition est recherchée pour la savante dissertation qui est à la tête, et qui rend cet ouvrage à Thomas à Kempis, son véritable auteur (*voy.* le *Journ. hist. et littér.*, 1 mai 1781, pag. 326, et les articles AMORT, NAUDÉ, KEMPIS); *Phædri fabularum Æsopiarum libri quinque, cum notis et emendationibus, Fr. Jos. Desbillons, ex ejus commentario pleniore desumptis*, Manheim, 1786, in-8; édit. digne de figurer à côté de celle que le P. Brotier nous a donnée du même Phèdre. Le *Commentaire* dont ces notes sont tirées, est encore en manuscrit. *Ars benè valendi, etc.*, à Heidelberg, de l'imprimerie de Wiesen, 1788, 68 pag. in-8. Les grâces simples et faciles de la bonne latinité se montrent dans ce poème qui est écrit en vers ïambiques. Le poète y donne toutes sortes de préceptes d'un régime salutaire. On y trouve une longue tirade contre l'usage du café, du thé et du chocolat, qu'il proscrit presqu'entièrement; ainsi qu'une digression pathétique sur la décadence de la langue latine, que l'auteur attribue à la philosophie du jour. Il croit cependant que l'Eglise catholique ayant adopté cet idiome, et en ayant fait son langage propre, il ne peut entièrement s'éteindre, et qu'il durera autant que l'Eglise elle-même:

> Evolvere omnia, singulaque perstringere
> Nec ratio nec fas tempore hoc misero sinunt,
> Quo nova scelestis hominibus philosophia,
> Vel cæca potius mentium perversitas
> Incubuit; et dum violat imperii sacram
> Autoritatem, ac religionem patriam
> Exterminare parricidali cupit
> Furore, musas propè simili odio studet
> Perdere latinas, et abolere funditus :
> Frustra vigebit usquè, quam fecit Dei
> Ecclesia sibi propriam, latinitas.

*Miscellanea posthuma*, Manheim, 1792, in-8. Ce volume fait suite à la belle édition de ses *fables*. Le P. Desbillons a laissé plusieurs ouvrages dans son portefeuille. Il avait composé une *Histoire de la langue latine*; et certainement elle doit être excellente, puisque personne ne savait le latin mieux que lui. On parle aussi de quelques *pieces dramatiques*, écrites dans cette langue.

DESBOIS (François-Alexandre-Aubert de la CHESNAYE), né à Ernée dans le Maine, près de Mayenne, le 17 juin 1699, se fit capucin, ne persévéra point dans sa vocation, et rentra bientôt dans le monde. N'ayant pas de fortune, il travailla pour vivre; mais son travail se borna presque toujours à des compilations, qui ne l'empêchèrent pas de mourir à l'hôpital, le 29 février 1784. En voici l'énumération : *Le parfait cocher*, 1744, in-12 (1); *Dictionnaire militaire*, 1758, 3 vol. in-8; *Dictionnaire d'agriculture*, 1751, 2 vol.; *Dictionnaire généalogique, héraldique, chronologique et historique*, 1757-65, 7 vol. in-8, nouvelle édition, augmentée, sous le titre de *Dictionnaire de la noblesse*, contenant les généalogies, l'histoire et la chronologie des familles nobles de la France, 1775 et années suivantes, 12 vol. in-4; auquel il faut joindre le *supplément* donné par Bardier, 3 vol. in-4, rare, ayant été détruit en grande partie pendant la révolution : ouvrage très-incomplet, qui manque d'ailleurs de choix, et où l'étendue des articles n'est nullement mesurée sur leur intérêt; *Dictionnaire raisonné et universel des animaux*, 1759, 4 vol. in-4; *Dictionnaire historique des mœurs des Français*, 1767, 3 vol. in-8; *Dictionnaire domestique*, 1763, 3 vol. in-8. Il a rédigé les deux derniers vol.; L'*Astrologue dans le puits*, 1740, in-12; *Lettres sur les romans*, 1741, in-12; *Lettres hollandaises*, 1747, 2 vol. in-12; *Lettres critiques, avec des songes moraux*, 1746, in-12; *Système du règne animal*, 1754, 2 vol. in-8. Quelques-uns lui attribuent en partie les journaux de l'abbé des Fontaines, mais à tort. Desbois n'avait ni le jugement ni le style qui règnent dans les écrits de cet habile littérateur. Il a pu sans doute lui rendre quelques services : tous les savants sont dans le cas d'en recevoir; mais on les dépouillerait de leurs meilleurs ouvrages, si à ce titre on voulait en faire honneur à d'autres.

* DESBOIS DE ROCHEFORT (Eléonore-Marie), docteur en Sorbonne, né en 1749, était curé de Saint-André-des-Arts, à Paris. Pendant le rude hiver de 1784 à 1785 il convertit son presbytère en un vaste chauffoir ouvert aux pauvres, jour et nuit. Il poussa la charité jusqu'à vendre sa montre et à donner non-seulement ses habits, mais encore ceux de ses domestiques. Il embrassa le parti de la révolution en 1789, devint évêque constitutionnel du département de la Somme, et fut nommé membre de l'Assemblée législative en 1791. Les principes qu'il avait émis ayant paru trop modérés pour les circonstances, il fut incarcéré sous le régime de la terreur, et ne recouvra sa liberté qu'après 22 mois de détention. Des débris de sa fortune il forma alors une imprimerie qu'il appela *imprimerie chrétienne*, et il publia les *Annales de la religion*, rédigées en société avec Grégoire, et quelques autres. Ces Annales, dignes de faire suite aux *Nouvelles ecclésiastiques*, commencèrent en 1795 et durèrent jusqu'en 1803, époque où elles furent supprimées par la police, comme tendant à perpétuer les troubles. Il donna la démission de son évêché en 1801, et mourut le 5 septembre 1807. La paroisse de Saint-André lui doit la fondation d'une maison de charité à laquelle il a laissé 300 francs de rente par testament. On a de lui : *Mémoire sur les calamités de l'hiver de* 1788-89, in-12; *Lettre pastorale*, 1791, in-8; *Lettre d'indiction du second concile national*, 1800, in-8, en société avec MM. Grégoire, Saurine et Wandelaincourt; *Actes du synode d'Amiens*, 1800, in-8. Plusieurs articles dans l'Encyclopédie méthodique, et notamment celui *cimetière*, où il s'élève contre les inhumations dans les églises.

(1) Ce mauvais ouvrage est du duc de Nevers. Desbois n'en fut que l'éditeur.

* DESBOIS DE ROCHEFORT (Louis), frère du précédent, médecin habile, naquit le 9 octobre 1750. Son père, médecin de la faculté de Paris, qui le destinait à sa profession, lui fit suivre les hôpitaux, où il puisa les connaissances solides qui le placèrent de bonne heure parmi les plus grands praticiens de la capitale. A 30 ans il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité. La méthode qu'il adopta pour l'instruction de ses nombreux élèves donna naissance à la médecine clinique en France. Déjà ce médecin était répandu dans les premières maisons de Paris, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, le 26 janvier 1786. Son *Cours de matière médicale, suivi d'un précis de l'art de formuler*, Paris, 1789, 2 vol. in-8, fut publié par Corvisart, le plus illustre de ses élèves, qui le fit précéder de l'éloge de l'auteur. Cet ouvrage, le meilleur que l'on ait eu pendant longtemps sur ce sujet, a été réimprimé avec des additions par Lullier-Winslow, 1816, 2 vol. in-8. Desbois a laissé manuscrit un *Cours sur les maladies des femmes*.

* DESBORDEAUX (Pierre-François-Frédéric), médecin, né le 16 mars 1763, à Caen, devint professeur agrégé de l'université, après y avoir achevé ses études, et signa, avec ses confrères, une protestation contre les décrets de l'assemblée constituante. Sous le règne de la terreur, il fut mis en prison, et ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Robespierre (le 9 thermidor). A l'organisation de l'université, Caen ne put obtenir qu'une école secondaire de médecine, où il fut nommé professeur de thérapeutique. Il suivit la méthode de l'immortel Bichat, indiquée dans ses *Considérations préliminaires sur l'anatomie générale*, qui établit en principe « que tout moyen curatif n'a pour but que de ramener les propriétés vitales altérées au type qui leur est naturel. » M. Desbordeaux classe les médicaments selon leurs résultats sur chacune de ces propriétés, les divise d'abord en *excitans* et en *sédatifs*, chaque propriété vitale leur servant de subdivision. Il devint médecin en chef de tous les hôpitaux de Caen, membre du jury médical, du conseil municipal, de plusieurs sociétés savantes, et correspondant de la société de l'école de médecine de Paris. Il est mort à Caen le 25 juillet 1821, âgé de 52 ans. On a de lui : *Nouvelle orthopédie*, ou *Précis sur les difformités que l'on peut prévenir et corriger dans les enfants*, 1805, in-18; *Dissertation sur la cause directe des fièvres primitives qui règnent épidémiquement en Europe, et sur les moyens de s'y soustraire*, 1813, in-12.

DESBOULMIERS (Jean-Augustin-Julien), né à Paris en 1731; c'est le nom sous lequel cet auteur s'est fait connaître, et qu'il préféra à celui de son père. Il entra dans les troupes légères, et n'y ayant

pas fait fortune, il se tourna du côté des lettres. Il débuta par des romans, donna ensuite quelques opéras-comiques, et compila, en 7 vol. in-12, l'*Histoire de la comédie italienne*, Paris, 1769, et celle de *la Foire*, la même année, en 2 vol.; recueil prolixe, écrit d'un style incorrect et néologique. Desboulmiers mourut d'une maladie de poitrine en 1771. On a encore de lui des romans, dont le plus connu est intitulé *De tout un peu*. C'est un salmigondis de contes, qui prouve la frivolité de l'auteur. Il y a aussi des vers qui ne valent pas mieux. Son *Histoire du marquis de Solanges*, et celle *des filles du XVIII$^e$ siècle*, ont eu quelques succès éphémères, mesurés sur la frivolité et l'inconstance du siècle. On peut citer encore les *pensées philosophiques, morales, critiques, etc.*, de M. Hume, 1767, in-12.

**DESCAMPS** (Jean-Baptiste), peintre, né à Dunkerque en 1714, fut employé aux tableaux du sacre de Louis XV. Il établit ensuite à Rouen une école particulière de dessin, et il obtint quelques années après la formation d'une école gratuite, dont il fut nommé directeur et professeur. Quoique ses tableaux ne soient pas sans merite, il doit la plus grande partie de sa réputation aux écrits qu'il a publiés sur la peinture. Les principaux sont : *Les vies des peintres flamands, allemands et hollandais*, Paris, 1733, 4 vol. in-8, avec des portraits; *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, 1769, in-8, avec cinq planches et une carte faisant suite à l'ouvrage précédent. Descamps mourut à Rouen le 30 juillet 1791.—Son fils qui lui succéda dans sa place a publié une *notice historique* sur sa vie.

**DESCARTES** (René), *Cartesius*, né en 1596 à La Haye en Touraine, d'une famille noble et ancienne, fut engagé par son inclination, autant que par sa naissance, à porter les armes. Il servit en qualité de volontaire au siége de La Rochelle, et en Hollande sous le prince Maurice. Il était en garnison à Bréda, lorsque parut le fameux problème de mathématiques d'Isaac Béecman, principal du collége de Dordrecht; il en donna la solution. Après s'être trouvé à différents siéges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie et aux mathématiques. Il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appelait *le grand livre du monde*, et s'occupa entièrement à ramasser des expériences et des réflexions. Descartes avait fait auparavant un voyage à la capitale; mais il ne s'y était guère fait connaître dans le monde que par une passion excessive pour le jeu. Cette passion s'étant éteinte, la philosophie en profita. Il avait tout ce qu'il fallait pour en changer la face : une imagination brillante et forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée, ainsi que dans sa manière de raisonner; des connaissances puisées dans lui-même plutôt que dans les livres; beaucoup d'ardeur pour combattre les préjugés. La philosophie péripatéticienne triomphait alors en France; il était dangereux de l'attaquer. Descartes se retira près d'Egmond en Hollande, pour n'avoir aucune espèce de dépendance qui le forçât à la ménager. Pendant un séjour de 25 ans qu'il fit dans différents endroits des Provinces-Unies, il se fit quelques enthousiastes et plusieurs ennemis. L'université d'Utrecht fut *cartésienne* dès sa fondation, par le zèle de Renneri et de Régis, tous deux disciples de Descartes. Mais Voétius ayant été fait recteur de cette université, y défendit d'enseigner les principes du philosophe français. Voétius attaqua surtout une nouvelle preuve de l'existence de Dieu, imaginée par Descartes, d'une manière plus subtile que solide, mais qui ne prouvait point du tout, comme Voétius le prétendait, que le philosophe français rejetait celles qui étaient meilleures. « Il » est vrai cependant, dit un auteur impartial, » qu'il y avait une espèce d'imprudence à raffiner » dans une matière si grave et si solidement prou- » vée, que si l'on jugeait de l'esprit de Descartes » précisément par cette subtilité, on serait porté à » croire qu'il cherchait moins la vérité que la nou- » veauté; qu'il avait plus de talents pour démolir » que pour établir. » Descartes ne trouva pas moins d'obstacles en Angleterre, et ce fut ce qui l'empêcha de s'y fixer dans un voyage qu'il y fit. Il vint quelque temps après à Paris. On lui assigna une pension de 3000 livres, dont il eut le brevet, sans en rien toucher; ce qui lui fit dire en riant, « que » jamais parchemin ne lui avait tant coûté. » La reine Christine souhaitait depuis longtemps de le voir. Chanut, ambassadeur de France en Suède, fut chargé de cette négociation, dans laquelle il eut d'abord de la peine à réussir. Descartes, tout philosophe qu'il était, redoutait les frimas du Nord. « Un homme né *dans les jardins de la Touraine* » (écrivait-il au négociateur), et retiré dans une » terre où il y a moins de miel à la vérité, mais » peut-être plus de lait que dans la terre promise » aux Israélites, ne peut pas aisément se résoudre » à la quitter, pour aller vivre au pays des ours, » entre des rochers et des glaces. — Je mets, dit-il » ailleurs, ma liberté à si haut prix, que tous les » rois du monde ne pourraient me l'acheter. » Il céda cependant aux sollicitations, peut-être à des espérances, et se rendit à Stockholm. Christine lui fit un accueil privilégié, et le dispensa de tous les assujettissements des courtisans. Elle le pria de l'entretenir tous les jours à 5 heures du matin dans sa bibliothèque. Elle voulut le faire directeur d'une académie qu'elle songeait à établir, avec une pension de 3000 écus. Enfin elle lui marqua tant de considération, que lorsqu'il mourut en 1650, on prétendit ridiculement que les grammairiens de Stockholm, jaloux de la préférence qu'elle donnait à la philosophie sur les langues, avaient avancé par le poison la mort du philosophe. Le véritable poison était un mauvais régime, une manière de vivre nouvelle, et un climat différent de celui de sa patrie. Son corps fut apporté en France, 17 ans après sa mort, par les soins de Dalibert, secrétaire du roi, qui le fit enterrer dans l'église de Ste.-Geneviève du Mont, après un service solennel. Si Descartes eut quelques faiblesses de l'humanité, il eut aussi les principales vertus d'un sage. Il fut sobre, tempérant, ami de la retraite, reconnaissant, libéral, sensible à l'amitié, tendre, compatissant. « Quand on me fait une offense, disait-il, je tâche » d'élever mon âme si haut, que l'offense ne par- » vienne pas jusqu'à elle. » L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance Il disait, comme Ovide :

*Vivre caché, c'est vivre heureux*. On a disputé s'il avait été marié ou non ; mais il paraît qu'on n'en peut douter après la publication d'un écrit inséré dans l'*Année littéraire*, 1785, n. 26, p. 66. Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : ses *Principes*, in-12 ; ses *Méditations*, 2 vol. in-12 ; sa *Méthode*, 2 vol. in-12 ; *Les passions de l'âme, le monde*, ou *Traité de la lumière et de la géométrie*, in-12 ; le *Traité de l'homme*, in-12, et un grand *Recueil de lettres*, en 6 vol. in-12 : en tout 13 vol. in-12. Descartes en avait composé quelques-uns en latin, et quelques autres en français ; mais ses amis les ont traduits réciproquement en chacune de ces deux langues. L'édition latine, imprimée en Hollande, forme 9 volumes in-4. On trouve parmi ses lettres un petit ouvrage latin, intitulé : *Censura quarumdam epistolarum Balzacii* : Jugement sur quelques lettres de Balzac, où l'on voit qu'il n'était pas sans attrait pour les belles-lettres ; mais la philosophie réprima cette inclination et le posséda tout entier. « Il n'a pas été aussi » loin que ses sectateurs l'ont cru, dit un homme » d'esprit ; mais il s'en faut beaucoup que les sciences » lui doivent aussi peu que le prétendent ses ad- » versaires (1). » Il est certain qu'il a beaucoup contribué à secouer le joug qu'un respect mal entendu pour l'antiquité avait fait subir aux esprits même les plus propres à penser par eux-mêmes. Il est certain encore qu'il a réussi à bien des égards à démolir l'édifice de l'ancienne philosophie, quoiqu'il n'ait peut-être pas réussi également dans la construction de celui qu'il a entrepris de lui substituer ; ce qui a fait dire à Voltaire :

Ma raison n'a plus de foi
Pour René le visionnaire :
Songeur de la nouvelle loi,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire.
Dans une épaisse obscurité
Il fait brûler les étincelles ;
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.

Sa philosophie essuya après sa mort les plus grandes contradictions. L'illustre Huet lui porta de rudes coups par un ouvrage d'une latinité exquise, intitulé : *Censura philosophiæ cartesianæ*, Paris, 1624, in-12. On mit tout en usage pour la bannir des universités et des écoles. Il y eut une vive querelle dans celle d'Angers, pendant plusieurs années. Le célèbre père Lami, de l'Oratoire, qui enseignait alors dans cette ville, fut la victime de son attachement au cartésianisme : on l'exila à Saint-Martin de Miseré, au diocèse de Grenoble. Le général de l'Oratoire défendit à tous d'enseigner la nouvelle philosophie. Cette querelle fit naître plusieurs écrits oubliés à présent. L'*Eloge de Descartes*, par Thomas, a remporté le prix de l'académie française en 1765. On peut voir aussi sa *Vie* par Baillet ; mais l'historien est souvent admirateur et quelquefois enthousiaste, quelque froid qu'il soit d'ailleurs. M. Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, auteur des *Pensées de Leibnitz*, et du *Christianisme de François Bacon*, a publié en 1 vol. in-8 les *Pensées de Descartes sur la religion et la morale*. Voyez Emery. (Voy. l'*Eloge de Descartes* dans le Discours du Père Guénard, jésuite).

DESCARTES (Catherine), morte à Rennes en 1709, nièce du célèbre philosophe, soutint dignement la gloire de son oncle par son esprit et son savoir. Un bel esprit a dit d'elle « que l'esprit du » grand René était tombé en quenouille. » Elle écrivait assez bien en vers et en prose. On a d'elle : l'*Ombre de Descartes*, et la *Relation de la mort de Descartes* ; deux pièces dont la dernière, mêlée de prose et de vers, est écrite d'une manière ingénieuse, naturelle et délicate.

* DESCEMET (Jean), doyen de la Faculté de médecine de Paris, né dans cette ville le 20 avril 1732, y mourut en 1820. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des plantes, et fut reçu docteur en médecine à 18 ans. Il exerça pendant toute sa vie sa profession avec la plus grande distinction, sans négliger toutefois ses études favorites, et devint successivement membre de la société de médecine, de plusieurs sociétés savantes de France et des pays étrangers, professeur de botanique et d'anatomie, et censeur royal. Il s'est fait connaître par d'importantes découvertes, consignées dans le *Journal de médecine*, tome 30, page 334-41, dans les *Mémoires de l'académie des sciences* et dans d'autres *ouvrages scientifiques* ; Descemet a donné le *Catalogue des plantes du Jardin des apothicaires de Paris, suivant la méthode de Tournefort*, Paris, 1759, in-8 : c'est à lui qu'est due la nouvelle édition du *Traité des arbres et arbustes*, de Duhamel-Dumonceau, dont il était l'élève et l'ami. Paris, 1800, in-4.

DESCHAMPS. *Voy.* Champs (François-Michel-Chrétien des).

DESCHAMPS (Jacques), docteur de Sorbonne, curé de Dangu, né à Virummerville, diocèse de Rouen, le 6 mars 1677, mort le 3 octobre 1759, eut les vertus et les connaissances de son état. On a de lui une *traduction* nouvelle du prophète *Isaïe*, qui eut un certain succès, et qui essuya quelques critiques. Elle parut en 1760, in-12. Il avait un zèle extraordinaire pour l'éducation de la jeunesse ; les jeunes plantes, cultivées sous ses yeux, portèrent des fruits précieux à la religion et à l'état.

* DESCHAMPS (Claude-François), chapelain de l'église d'Orléans, naquit dans cette ville le 10 avril

(1) Fontenelle, dans ses *Eloges*, compare ainsi Descartes et Newton : « Les deux grands hommes qui se trouvent dans une si » grande opposition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont » été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les au- » tres esprits et pour fonder des empires. Tous deux, géomètres » excellents, ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans » la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géomé- » trie qu'ils ne tenaient presque que de leurs propres lumières. » Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source » de tout, se rendant maître des premiers principes par quelques » idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre » aux phénomènes de la nature, comme à des conséquences né- » cessaires. L'autre, plus timide ou plus modeste, a commencé sa » marche par s'appuyer sur les phénomènes pour remonter aux » principes inconnus, résolu de les admettre, quels que les pût » donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il » entend nettement, pour trouver la cause de ce qu'il voit. L'autre » part de ce qu'il voit pour en trouver la cause, soit claire, soit » obscure. Les principes évidents de l'un ne le conduisent pas » toujours aux phénomènes tels qu'ils sont. Les phénomènes ne » conduisent pas toujours l'autre à des principes assez évidents. » Les bornes qui, dans ces deux routes contraires, ont pu arrêter » deux hommes de cette espèce, ce ne sont pas les bornes de leur » esprit, mais celles de l'esprit humain. »

1745. Ayant connu par hasard un muet de naissance, en qui Pereire avait créé la faculté de la parole, ce miracle de l'art le frappa tellement, qu'il voulut se consacrer à l'éducation de ces infortunés. Il employa les procédés de Pereire, qui lui semblaient préférables à ceux de l'abbé de l'Epée. Ce fut particulièrement à la classe du peuple qu'il offrit ses leçons gratuites. Il a publié plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : *Lettre à M. de Sailly sur l'Institution des sourds-muets*, Paris, 1777; *Cours élémentaire d'éducation des sourds-muets*, Paris, 1779; le *Journal des savants* en rendit un compte avantageux, avril, 1779; *De la manière de suppléer aux oreilles*, pour servir de suite au *Cours élémentaire*, Paris, Debure, 1783, in-12. L'abbé Deschamps mourut en janvier 1791, presque ignoré, mais très-regretté de ses amis et de ses élèves.

* DESCHAMPS (Joseph-François-Louis), chirurgien, né à Chartres en 1740, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, et fit ses premières études théologiques; mais ayant assisté aux visites du médecin Moreau, il se crut appelé à exercer la même profession. Admis en 1764 à l'école pratique où il remporta plusieurs prix, il devint bientôt membre du collége et de l'académie de chirurgie, et remplaça Desault, comme chirurgien en chef de la Charité. Plus tard il fut nommé chirurgien consultant de l'empereur; en 1811, il remplaça Sabattier à l'institut, et mourut le 8 décembre 1824, laissant la réputation d'un praticien aussi désintéressé qu'habile. On lui doit un *Traité historique et dogmatique de l'opération de la taille*, Paris, 1796-1799, 4 vol. in-8, suivi d'*observations sur la ligature des grosses artères des extrémités*, spécialement sur celle de l'artère poplitée qu'il pratiqua le second en France; ces observations avaient déjà paru en 1793 dans le *Journal de medecine*, rédigé par Fourcroy.

* DESCHAMPS (Jean-Marie), littérateur, né à Paris, vers 1750, et mort en 1826, composa pour plusieurs théâtres et notamment pour le Vaudeville, une foule de pièces où l'on trouve de l'esprit et de la gaité. On lui doit aussi la traduction de plusieurs *romans* anglais tels que *Simple histoire*, les *Mystères d'Udolphe*, *Camilla*, etc. Il a travaillé à la *nouvelle Bibliothèque des Romans*, et a été l'un des collaborateurs du *Journal littéraire*, publié par Clément, de Dijon, de 1796 à 1797.

* DESCHIZAUX (Pierre), médecin et substitut du procureur-général du grand-conseil, né à Mâcon en 1687, voyagea en Russie et en Perse, et pendant ses courses s'occupa de botanique. A son retour il publia : *Mémoire pour servir à l'instruction de l'histoire naturelle des plantes de Russie, etc.*, Paris, 1727, réimprimé sous ce titre : *Description d'un voyage fait à Saint-Pétersbourg*, 1728, in-12. C'est le premier Français qui ait écrit une *Relation* de la Russie.

* DESCROIZILLES (François-Antoine-Henri), chimiste, fut d'abord directeur d'une blanchisserie à l'Escure près de Rouen, puis professeur de chimie élémentaire dans cette ville, enfin secrétaire du conseil général des manufactures. On lui doit des découvertes importantes concernant les applications de la chimie aux arts. Il a inventé l'*alcalimètre* et l'*alambic d'essai*, que M. Gay-Lussac a perfectionné. Il est mort à Paris le 14 avril 1825. Il a publié : *Description et usage du bertholimètre : Mémoire faisant suite à l'art du blanchiment de Berthollet*, 1802, in-8, dans le *Journal des arts et manufactures*, tome 1er; *Notice sur l'alcalimètre et autres tubes chimico-métriques*, ou *sur le polymètre chimique et sur un petit alambic pour l'essai des vins*, 3e édit., 1824, in-8; *Méthode très-simple pour préserver les blés, etc., de toute altération et de tout déchet*, Paris, 1819, in-8, fig.; *Estampillage enregistré, etc.*, 1819, in-8; *Notice sur la fermentation vineuse, et spécialement sur celle du cidre et du poiré*, dans les *Annales de l'industrie*.

* DESEINE (François), libraire, né à Paris, fit plusieurs voyages en Italie, et mourut à Rome en 1715. On a de lui : *Description de la ville de Rome*, Lyon, 1690, in-4 ou 4 vol. in-12, 2e édit.; Leyde, 1713, 10 vol. in-12, fig., sous ce titre : *Rome ancienne et Rome moderne*. Ces deux descriptions se trouvent quelquefois séparément, et forment deux ouvrages distincts. L'auteur est très-exact et cite toujours les livres où il a puisé. *Nouveau Voyage d'Italie*, Lyon, 1699, 2 vol. in-12. Ce n'est qu'un itinéraire : l'auteur y parle peu des mœurs, des coutumes des Italiens, et il décrit rarement l'aspect du pays. *Bibliotheca slusiana*, ou *Catalogue de la bibliothèque du cardinal Slusi*, Rome, 1690, in-4; *Tavole della geografia*, 1690, in-folio.

* DESEINE (Louis-Pierre), sculpteur, né à Paris en 1750, remporta le grand prix en 1780, et de retour de Rome fut, en 1785, agrégé à l'académie. Il s'opposa vivement, mais en vain, à sa suppression, et quoiqu'ennemi de tout changement, il eut le bonheur de traverser la révolution sans être inquiété. Au retour des Bourbons, il reprit le titre de sculpteur du prince de Condé, fut chargé de divers travaux importants et mourut le 13 octobre 1822, à l'âge de 72 ans, dans de grands sentiments de piété. Ses principaux ouvrages sont : *Bacchus et Hébé*, en marbre, exécutés pour le château de Chantilly. Les bustes de *Louis XVI*, et de *Louis XVII*, et de *Pie VII*; Les statues de *L'Hôpital* et *d'Aguesseau*, qui décorent la façade du Corps législatif; *Les Stations de la passion de Jésus-Christ et sa sépulture*, bas-relief à Saint-Roch; *Le Mausolée du cardinal de Belloy*, dans l'église Notre-Dame; *Le mausolée du duc d'Enghien*, à Vincennes, terminé par M. Durand, son neveu. Comme écrivain, Deseine a publié : *Réfutation d'un projet de reglement pour l'académie de peinture, présenté à l'Assemblée nationale*, etc., 1791, in-8; *Considérations sur les académies*, 1791, in-8; *Lettre sur la sculpture destinée à orner les temples catholiques*, 1802. *Notices historiques sur les anciennes académies de peinture, sculpture et architecture*, 1814; *Mémoire sur la nécessité du rétablissement des maîtrises et corporations*, 1815, in-4.

* DESENNE (Alexandre-Joseph), habile dessinateur, né à Paris en 1785, se fit connaître de bonne heure par les dessins des tableaux de grands maîtres, qu'il exécuta pour les *musées de Robillard* et *de Filhol*. Ce ne fut qu'à 25 ans qu'il se livra lui-même à la composition, dans laquelle il obtint de nombreux succès. On lui doit les jolies *vignettes*

qui décorent les *Œuvres de Boileau, Molière, Cervantes, Bernardin-de-Saint-Pierre, Walter-Scott, Lamartine*, etc. Il mourut le 30 janvier 1826. Ses ouvrages se distinguent par la simplicité, l'exactitude et la grâce; et sa manière est en plusieurs points préférable à celle de Moreau. On a publié son *portrait* dans la *galerie universelle*, Paris, Blaisot, 1827; et le catalogue des estampes, vignettes et livres de son cabinet par Duchesne aîné, Paris, Merlin, 1827, in-8 de 23 pages. Le recueil de ses dessins a été acquis pour la bibliothèque du roi.

DESERIZ (Joseph-Innocent), né à Neïtra en 1702, d'une famille noble hongroise, religieux de l'ordre des Ecoles-Pies, enseigna avec distinction la théologie à Raab, fut supérieur de plusieurs maisons de son ordre, et passa ensuite à Rome, où il fut fait assistant du général. Là, il consacra toutes ses heures de loisir à fouiller dans les bibliothèques, surtout dans celle du Vatican, et à amasser des matériaux pour les ouvrages qu'il méditait. Benoît XIV l'envoya en qualité de légat en Valachie, auprès de l'hospodar Constantin Maurocordato; il n'eut pas la satisfaction de réussir dans sa commission. De retour en Hongrie, il se retira à Watzen, où, libre de tous ses soins, il se consacra entièrement à l'étude. Il mourut l'an 1765. Il a laissé : *De existentiâ Purgatorii*, Raab, 1758, in-8; *De initiis ac majoribus Hungarorum*, Bude, 1748-1760, 5 vol. in-fol.; *Hist. episcopatûs Vaciensis*, 1765, in-fol. ouvrages d'une grande érudition, mais qui manquent quelquefois de critique comme l'a démontré George Pray, jésuite, dans ses *Annales veteres Hunnorum*.

* DESESSARTS (Jean-Baptiste), diacre appelant, plus connu sous le nom de *Poncet*, né à Paris en 1681, prit une part très-active aux disputes sur les convulsions, et passa en Hollande, où il employa toute sa fortune à secourir les Français réfugiés. Il mourut le 25 décembre 1762. Il a publié 19 *Lettres sur l'œuvre des convulsions*, et une foule d'autres ouvrages en faveur de son parti.

DESESSARTS (Alexis), frère du précédent, né à Paris en 1687, embrassa l'état ecclésiastique. Il fut au nombre des appelants, et concourut aux écrits publiés contre la bulle, en 1713 et 1714. Il avait quatre frères, tous ecclésiastiques et tous de la même opinion. Leur maison était le lieu de conférence, et comme le bureau d'adresse. Alexis Desessarts prit part à toutes les questions de ce temps; il fut un des plus chauds partisans du figurisme, et écrivit contre l'abbé Débonnaire, qui attaquait ce système (*Voy.* ETÉMARE). On a de lui : *Défense du sentiment des SS. PP. sur le retour futur d'Elie, et sur la véritable intelligence des Ecritures*, 1737, in-12; *Suite de la défense*, 1740, 2 vol. in-12; *Examen du sentiment des PP. et des anciens Juifs sur la durée des siècles*, 1739, in-12; *Dissertation où l'on prouve que saint Paul n'enseigne pas que le mariage puisse être rompu, lorsqu'une des parties embrasse la religion chrétienne*, Paris, 1765, in-12; *Difficultés proposées au sujet d'un éclaircissement sur les vertus théologales*, contre Petit-Pied, 1741; *Doctrine de saint Thomas sur l'objet et la distinction des vertus théologales*, 1742; *Défense de cet écrit*, 1745 Il mourut le 12 mai 1774.

* DESESSARTS (Nicolas LEMOYNE, connu sous le nom de), né à Coutances le 1er novembre 1744, fut avocat à Paris, puis libraire, et mourut le 5 octobre 1810. Outre plusieurs éditions, entr'autres de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, et des *œuvres* de Thomas, on lui doit un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Causes célèbres, curieuses et intéressantes de toutes les cours souveraines du royaume, avec les jugements qui les ont décidées*, 1773-1789, 196 vol. in-12; *Les trois théâtres de Paris, ou Abrégé historique de l'établissement de la comédie française, de la comédie italienne et de l'opéra*, 1777, in-8; *Choix de nouvelles causes célèbres*, 1785-87, 15 vol. in-12; *Essai sur l'Histoire générale des tribunaux de tous les peuples, tant anciens que modernes*, 1778-1784, 9 vol. in-8; *Dictionnaire universel de police*, 1786-90, 8 vol. in-4. Cet ouvrage n'est pas terminé. *Procès fameux*, 1786-89, 10 vol. in-12, plus dix autres où se trouvent les procès de Bailly, de Desmoulins, 8 vol. in-12; *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*, 1798, 4 vol. in-8. (*Voy.* A. A. BARBIER.) *Siècles littéraires de la France*, 1800-1803, 7 vol. in-8. Il a travaillé au *Répertoire universel de jurisprudence* de Guyot, et à l'*Encyclopédie méthodique*.

* DESESSARTS (Jean-Charles), médecin, né en 1729 à Bragelogne près de Bar-sur-Seine, commença ses études à Tonnerre, chez les jésuites, et les acheva chez eux à Paris. Resté de bonne heure orphelin et sans fortune, il donnait des leçons de mathématiques pour faire face à ses dépenses. Il se fit recevoir docteur à Reims, et s'établit d'abord à Villers-Cotterets, puis à Noyon, avec le titre de médecin du duc d'Orléans. Le succès qu'il obtint dans le traitement de quelques épidémies le firent connaître avantageusement; des *Mémoires* intéressants lui valurent son admission à la faculté de Paris. Il obtint la chaire de chirurgie en 1770, celle de pharmacie en 1775, et le titre de doyen en 1796. Membre de l'institut à sa création, il continua d'accroître sa réputation par ses travaux et mourut le 13 avril 1811. On a de lui : *Traité de l'éducation corporelle des enfants en bas âge*, Paris, 1760, in-8, ouvrage utile et réimprimé plusieurs fois; *Mémoire sur le croup*, Paris, 1807 et 1808, in-8; *Recueil de discours, mémoires et observations de médecine clinique*, Paris, 1811, in-8. Il a donné une édition des *Fundamenta materiæ medicæ de Cartheuser*, Paris, 1769, 4 vol. in-12. Cuvier prononça son éloge à l'institut.

* DESÈZE (le comte RAYMOND), immortalisé par la défense de Louis XVI, né à Bordeaux en 1750, y exerça d'abord la profession d'avocat qui était aussi celle de son père. Sa réputation était déjà établie, lorsqu'il fut, en 1782, chargé de la cause de la marquise d'Anglure, qui réclamait sa légitimité contestée par des collatéraux. M. de Vergennes, premier ministre, qui s'intéressait au succès de cette affaire, remarqua le talent du jeune avocat, et le fit engager à venir à Paris. Desèze s'y rendit en passant par Ferney, où le conduisirent les principes de philosophie dont il était alors imbu; il recueillit la succession de Target qui lui confia la dernière cause dont il s'était chargé, celle des filles d'Hel-

vétius. En 1789, il parvint à faire acquitter le baron de Besenval (*voy.* ce nom), et reçut à cette occasion, du roi de Prusse, dont son client était allié, une médaille d'or. Nommé, en 1787, membre du conseil de la reine, Desèze gagna pour Monsieur, depuis Louis XVIII, contre les héritiers de la Bretignère, un procès qui fut le dernier jugé par le parlement. En 1792, il accepta, concurremment avec Tronchet et Malesherbes, la périlleuse mission de défendre Louis XVI, et prononça le 26 décembre, à la Convention, son mémorable plaidoyer qu'il termina par ces éloquentes paroles : « Louis était monté sur le » trône à 20 ans, et à 20 ans il donna sur le trône » l'exemple des mœurs; il n'y porta aucune faiblesse » coupable, ni aucune passion corruptrice; il y fut » économe, juste, sévère, et il s'y montra toujours » l'ami constant du peuple. Le peuple désirait la des- » truction d'un impôt désastreux qui pesait sur lui, » il le détruisit; le peuple demandait l'abolition de » la servitude, il commença par l'abolir lui-même » dans ses domaines; le peuple sollicitait des ré- » formes dans la législation criminelle pour l'adou- » cissement du sort des accusés, il fit ces réformes; » le peuple voulait que des milliers de Français que » la rigueur de nos usages avait privés jusqu'alors » des droits qui appartiennent aux citoyens, acquis- » sent ces droits ou les recouvrassent, il les en fit » jouir par des lois; le peuple voulut la liberté, et » il la lui donna; il vint même au-devant de lui » par ses sacrifices, et cependant c'est au nom de » ce même peuple qu'on demande aujourd'hui..... » Citoyens, je n'achève pas...! Je m'arrête devant » l'histoire : songez qu'elle jugera votre jugement, » et que le sien sera celui des siècles! » Arrêté à l'époque où l'on établissait des catégories de suspects, Desèze fut remis en liberté après le 9 thermidor. En 1815, il était resté seul des trois défenseurs de Louis XVI, Malesherbes avait payé de sa tête son généreux dévouement, et Tronchet était mort depuis plusieurs années. Il fut nommé, en janvier, président de la cour de cassation, émigra dans les cents-jours, après lesquels il rentra dans ses fonctions, et fut élevé à la pairie, au mois d'août de la même année. En 1816, il remplaça Ducis à l'académie française. Desèze mourut à Paris le 2 mai 1828, après avoir reçu de l'archevêque M. de Quélen, tous les secours de la religion. Ses *Discours, plaidoyers* et *mémoires* ont été imprimés. Tout le monde connaît les vers, qu'un des poètes qui brillent à la tête de la littérature contemporaine lui a consacrés dans le *Chant du sacre*; quel est? demande au roi l'archevêque de Reims, en faisant la revue des douze pairs,

Ce sage revêtu de la toge à longs plis
Où l'on voit enlacés des cyprès et des lis,
Et qui tient dans ses mains ton glaive et ta balance.
— Arrête! ce nom seul fait incliner la France!
C'est Desèze! C'est lui dont l'éloquente voix
S'éleva pour sauver le pur sang de ses rois,
Quand au fer des bourreaux, impatients du crime,
Disputant sans espoir la royale victime,
Il fallait un martyr pour défendre un Bourbon,
Lui seul de ce grand meurtre a lavé son beau nom.
Louis à l'avenir a légué sa mémoire,
Et ces deux noms unis sont scellés dans l'histoire.

* DESFAUCHERETS (Jean-Louis Brousse), poète dramatique, né à Paris en 1742, était en 1789 lieutenant de maire au bureau des établissements publics, et en 1792 membre du département de la Seine. Il devint suspect et perdit son emploi. Plus tard, il rentra au département comme chef de bureau; il remplit ensuite, au ministère de la police, les fonctions de censeur et mourut le 18 février 1808. On a de lui : l'*Avare cru bienfaisant*, comédie en 5 actes, qui fut mal reçue du public; *le Mariage secret*, comédie en 3 actes et en vers, qui obtint un brillant succès et qui est restée au répertoire; *les Dangers de la présomption*, comédie en 5 actes et en vers, qui fut moins bien accueillie; les journaux en louèrent le style et le naturel; mais on trouva que l'action était trop faible, et que le caractère principal ne répondait qu'imparfaitement au titre de la pièce. Il a composé aussi plusieurs *opéras comiques*, et d'autres petites *pièces*.

DESFONTAINES. *Voy.* Fontaines (Pierre-François Guyot des.)

* DESFONTAINES de la VALLÉE (Guillaume-François Fouques Deshayes, plus connu sous le nom de), littérateur, né en 1733, fut d'abord secrétaire du duc de Deux-Ponts, puis de *Monsieur* (depuis Louis XVIII) dont il devint aussi le bibliothécaire. Privé de ses emplois par la révolution, il chercha à se créer des ressoures dans l'exercice de ses talents et composa, soit seul, soit en société, un grand nombre de *pièces* pour les différents théâtres. Les plus connues sont l'*Aveugle de Palmyre*; la *Cinquantaine*; la *Dot*; le *Droit du seigneur*; *Arlequin afficheur*; l'*Amant statue*; *La chaste Suzanne*; *Colombine Mannequin*; *M. Guillaume*; *Les deux Edmond*; *Lantara*, etc. Dès l'année 1764, il s'était fait connaître par une *épître à Quintus sur l'insensibilité des stoïciens*; en 1765 par les *lettres de Sophie au chevalier de...* 2 vol. in-12, et en 1785 par les *Quatre saisons littéraires*, 4 vol. in-12. Il a été l'un des collaborateurs de la *Nouvelle Bibliothèque des romans*. Cet écrivain est mort à Paris le 21 décembre 1825, âgé de 92 ans.

* DESFONTAINES (Vivant-René), célèbre botaniste, né en 1751 à Trembley en Bretagne, vint étudier la médecine à Paris; mais il ne tarda pas à s'occuper exclusivement de botanique et à se faire une juste réputation par d'importants travaux. En examinant les plantes du genre *monocotylédone*, il découvrit que le développement des nouvelles fibres ligneuses se fait par une interposition générale qui a lieu surtout vers le centre. Cette première découverte le conduisit à celle du mode d'accroissement des plantes et des arbres qui lèvent avec une seule feuille *séminale*. Desfontaines était membre de l'acad. des sciences; il mourut le 16 novembre 1833. On a de lui : *Manuel de cristallographie* ou *Abrégé de la cristallographie de Romé de Lille*, 1792, in-8; *Flora atlantica, sive historia plantarum quæ in Atlantis agro tunetano et algeriensi crescunt*, 1798, in-4; *Tableau de l'école de botanique du Muséum d'histoire naturelle*, 1805-15, in-8; *Choix des plantes du corollaire des instituts de Tournefort*, publié d'après son herbier, Paris, 1808, in-4, avec pl.; *Histoire des arbres et arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France*, 1809,

2 vol. in-4; plusieurs *Mémoires* dans le *Journal des savants*. Il a été un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, *des Annales du Muséum d'histoire naturelle*, ainsi que du *Journal des sciences médicales*.

* DESFORGES (Pierre-Jean-Baptiste Choudard), comédien et poète dramatique, né à Paris le 15 septembre 1746, d'un riche marchand de porcelaines, fit ses premières études au collége Mazarin, et les termina à celui de Beauvais. Doué d'une imagination ardente, il essaya, dès l'âge de 9 ans, de faire des tragédies; il avait choisi pour sujet *Tantale et Pélops*, et la *Mort de Jérémie*. Forcé d'apprendre la médecine, il la quitta pour la peinture, qu'il abandonna également. Son esprit, son adresse et ses talents lui procurèrent la connaissance de quelques seigneurs dont il contracta les goûts; mais la ruine de son père lui ôta le moyen de les satisfaire. Après avoir joué la comédie en province, il partit en 1779 pour Saint-Pétersbourg, où il employa ses loisirs à la composition d'ouvrages dramatiques. De retour en France en 1782, il renonça au théâtre pour se livrer uniquement aux lettres. Ses principaux ouvrages sont : *Tom-Jones à Londres*, comédie en 5 actes et en vers (1782), dont le sujet est tiré du roman de Fielding. « La marche, dit Laharpe, est bien entendue, les situations sont » intéressantes et bien ménagées, le dialogue est » rapide et animé, le style en général ingénieux et » facile; beaucoup de jolis vers et peu de mauvais » goût; les principaux caractères bien soutenus. » Celui de lord Fellamar, qu'il s'est rendu propre » et qu'il a fort embelli, lui a fait surtout honneur. » *L'Epreuve villageoise*, opéra en 2 actes (1785); *La Femme jalouse*, comédie en 5 actes et en vers (1785). Cette pièce qui obtint le plus grand succès, est restée au répertoire. Laharpe ne l'a pas jugée favorablement. « C'est, dit-il, un drame où il y a » quelque intérêt; mais ce n'est pas une bonne » comédie. Il y a dans le sujet un vice radical : » la jalousie de la femme est fondée sur des appa- » rences si fortes et si bien justifiées, qu'il n'y a » pas moyen de lui en faire un reproche : ainsi le » but moral est manqué; mais ces apparences pro- » duisent des situations qui ont de l'effet au théâtre. » Le style est naturel et facile, sans déclamation, » sans écarts et sans jargon... Les caractères sont » dessinés avec vérité, et la pièce marche bien. » *Tom-Jones et Fellamar*, comédie en 5 actes et en vers (1787), inférieure à *Tom-Jones à Londres*, dont elle est la suite; Le *Sourd* ou l'*Auberge pleine*, comédie en 3 actes et en prose. Desforges est encore auteur de *romans* licencieux. Il est mort à Paris au mois d'août 1806.

DESFORGES-MAILLARD (Paul), né au Croisic en Bretagne en 1699, resta parfaitement ignoré, quoiqu'il envoyât de temps en temps des pièces de poésie à différents journaux. N'ayant pas pu réussir sous son nom, il s'avisa vers l'an 1732 d'écrire des *lettres* moitié prose et moitié vers, sous le nom de mademoiselle *Malcrais de la Vigne*. Tous les poètes à l'envi célébrèrent cette nouvelle muse, et lui firent même des déclarations très-galantes. Enfin Desforges quitta le masque, et il fut sifflé de ses admirateurs et de ses amants. « Bonne leçon, dit un » poète moraliste, pour l'amour-propre, et plus » encore pour les lecteurs serviles et enthousiastes, » qui sont le jouet des réputations factices. » Cette aventure donna lieu au chef-d'œuvre de *la Métromanie* de Piron : *Poésies de mademoiselle Malcrais de La Vigne*; *Poésies françaises et latines sur la prise de Berg-op-Zoom*; *Les Arbres*, idylle; *Œuvres en vers et en prose*, 1759, 2 vol. in-12. L'auteur est mort en 1772.

* DESFOURS DE GENETIÈRE (Claude-François), convulsionnaire, né à Lyon en 1757, était fils d'un président à la cour des monnaies. Il puisa dans sa famille et chez les oratoriens de Juilly, chez lesquels il fut élevé, les principes du jansénisme; mais il poussa l'égarement plus loin que la plupart de ses maîtres, et devint un des plus zélés partisans du convulsionisme. Il dissipa son patrimoine, qui était assez considérable, en entreprises bizarres, et en publication de livres qu'il imprimait au moyen de presses clandestines. Dans son fanatisme il regardait la révolution comme un châtiment infligé par le ciel à la France et aux Bourbons, pour avoir persécuté les disciples de Port-Royal. Le parti convulsionnaire, uni jusqu'au concordat de 1802, à cette époque se divisa, et Desfours fut du nombre de ceux qui refusèrent de reconnaître la nouvelle organisation de l'Eglise de France. Un voyage qu'il fit en Suisse pour conférer avec quelques sectaires éveilla les soupçons du gouvernement consulaire, qui l'enferma six mois au Temple. Cependant il ne donna jamais dans les excès de certains convulsionnaires; ses mœurs étaient même rigides, et la prière prenait une grande partie de son temps. Rendu à la liberté, il fut de nouveau fortement préoccupé de la grande idée de la conversion du peuple juif, qui est le grand but de l'œuvre des convulsions. Il aurait même épousé une jeune israélite, sans la vive improbation de sa famille et de ses amis. Dans les dernières années de sa vie, divisé d'opinion avec ses amis et tombé dans une profonde indigence, il se retira chez une personne charitable de Lyon, et y mourut le 31 août 1819, à l'âge de 62 ans. Comme il n'avait voulu recevoir les derniers secours de la religion que d'un prêtre dissident, le clergé de sa paroisse s'abstint d'assister à ses obsèques. Ses partisans en firent un saint et se partagèrent ses vêtements et ses cheveux. Ses principaux ouvrages sont : *Les trois états de l'homme*, 1788, in-8, sans lieu d'impression. Ces trois états sont : *Avant la loi*, *Sous la loi*, *Sous la grâce*. Il est inutile de dire que l'auteur présente ces trois états d'après ses opinions religieuses. *Protestation contre les calomnies*, Lyon, 1788. C'est un pamphlet contre l'écrit du Père Crêpe, dominicain : *Notion de l'œuvre des convulsions et des secours*, Lyon, 1788, in-12 de 304 pages; *Recueil de prédictions intéressantes, faites depuis 1737, par diverses personnes sur plusieurs événements importants*, 1792, 2 vol. in-12, ouvrage singulier sous tous les rapports, et qui n'est qu'un extrait de discours des différents convulsionnaires, que les gens du parti vénèrent comme des prophètes. Ces fragments indigestes sont placés par ordre chronologique, depuis le 27 mars 1733, jus-

qu'au 30 mai 1792. Ils appartiennent, en grande partie, au *frère Pierre* (l'avocat Pinault), au *frère Thomas*, à la *sœur Marie* et à la *sœur Holda* (Mlle Fronteau), considérée par les convulsionnaires comme la prophétesse de la révolution. Leurs partisans y trouveraient le rétablissement des jésuites, l'invasion étrangère, la constitution civile du clergé, etc. Mais, en supposant même que les amis de l'*Œuvre* n'aient pas altéré les dates, toutes ces prophéties se trouvent noyées dans un fatras d'expressions incohérentes, qu'il faut tout l'aveuglement de la foi *convulsionnaire* pour y découvrir ces obscures prédictions. *Avis aux catholiques sur le caractère et les signes des temps où nous vivons*, ou *De la Conversion des Juifs, de l'avènement intermédiaire de J.-C., et de son règne visible sur la terre*, Lyon, 1795, 1 vol. in-12. l'*Abrégé* de l'ouvrage de Montgeron (*voy.* ce nom); *La vérité des miracles*, etc. 1799, in-12; *Recueil de prières*, 1 vol. in-18. Ces lignes renferment des allusions à la mort de Louis XVI, de Marie-Antoinette, et de Mme Elizabeth. On y trouve une oraison, soit *pour demander le rappel du peuple juif, la venue du prophète Elie; une autre en l'honneur du bienheureux François de P.* (Pâris), qui est le thaumaturge de la secte. *La véritable grandeur*, ou *la Constance et la Magnanimité de Louis XVI dans ses maux, dans ses liens et dans sa mort*, Lyon, Grassot, 1814, in-8, avec une *dédicace aux puissances alliées qui ont délivré la France*, etc. Ce poëme n'a pas été achevé, Desfours mourut lorsqu'il y mettait la dernière main.

DESGABETS (Robert), né dans le diocèse de Verdun, bénédictin de Saint-Vannes, procureur-général de sa congrégation, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à mettre les sciences en honneur dans son corps. Il essaya la transfusion du sang sur un de ses amis à Paris : mais cette découverte ayant été négligée pour lors, les Anglais se l'approprièrent, quoique Desgabets en eût eu la première idée, et l'eût exécutée (*voy.* Denys Jean-Baptiste.) Ce savant bénédictin mourut à Breuil, proche Commerci, en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart manuscrits. Il écrivit beaucoup *sur l'Eucharistie*. Il voulait trouver quelque manière d'expliquer ce mystère ineffable, suivant les principes de la philosophie. Il valait mieux l'adorer humblement selon les principes de la foi. C'est ce qu'il fit, lorsque ses supérieurs lui eurent fait sentir qu'ils craignaient qu'il ne donnât quelque atteinte à la croyance de l'Eglise.

* DESGENETTES (Réné-Nicolas Dufriche, baron), médecin en chef des armées, né en 1762, à Alençon, d'une famille honorable, fut envoyé à Paris pour y terminer ses études. Persuadé que les voyages sont un complément précieux pour l'instruction, il visita l'Angleterre et l'Italie, et partout il fut accueilli des savants. Le désir de se perfectionner dans son art lui fit rechercher surtout la société des médecins célèbres. Revenu en France en 1789, il se fit recevoir docteur à Montpellier, et se rendit à Paris où il obtint le titre correspondant de l'académie de médecine. L'ouvrage qu'il publia en 1792 sous le titre de : *Analyse du système absorbant ou lymphatique*, prouva que cet honneur était mérité. Conservant au milieu des orages politiques le même zèle pour la science, il suivit les leçons de Fourcroy. Cependant, la marche des événements le décida à s'éloigner, et il demanda du service. Envoyé en 1793 à l'armée d'Italie, il en devint bientôt médecin en chef. Lorsque Bonaparte prépara l'expédition d'Egypte, Desgenettes fut un des premiers qu'il désigna pour l'accompagner. Arrivé en Orient, il y trouva bientôt une ample matière à l'exercice de son art. Aux prises avec la peste qui décimait l'armée, il combattit avec succès ce fléau terrible. Après le siége de Saint-Jean-d'Acre, voyant que les progrès de la contagion abattaient les plus intrépides courages, il trempa une lancette dans le pus d'un bubon, s'en fit deux piqûres dans l'aine et près de l'aisselle, et, par cette épreuve hasardeuse, rassura tous les malades. Sa sollicitude pour l'armée et les sentiments d'humanité dont il était pénétré, le mirent en désaccord avec le général en chef; quand on lui conseilla d'administrer de l'opium aux pestiférés de Jaffa, il répondit que sa mission était de guérir et non d'empoisonner. De retour en Europe, vers la fin de 1801, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital militaire à Paris, et dix-huit mois après, inspecteur-général du service de santé. Il accompagna Napoléon dans toutes ses campagnes. Pris par les Russes à Wilna, l'empereur Alexandre lui fit compter dix mille roubles pour le dédommager de la perte de ses effets; et il fut reconduit jusqu'aux avant-postes de l'armée française. Desgenettes fit, l'année suivante, la campagne de Saxe. Enfermé dans Torgau, il ne revint à Paris qu'au mois de mai 1814. La restauration lui conserva le titre d'inspecteur en chef du service des armées. Après la révolution de juillet, il obtint la place de médecin en chef de l'hôtel des Invalides. Nommé maire du dixième arrondissement de Paris, il en remplit les fonctions jusqu'en 1834. Ses infirmités lui firent sentir alors la nécessité de vivre dans la retraite. Une attaque d'apoplexie lui annonça l'approche de sa fin, et il s'y prépara par une étude sérieuse de la religion. Il mourut à l'hôtel des Invalides, après avoir reçu les sacrements, le 23 février 1837, à 74 ans. Il a publié une *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, qui a eu trois éditions, et de savantes notices sur des médecins.

DESGODETS (Antoine), architecte du roi, né à Paris en 1653, envoyé à Rome en 1674 par Colbert, fut pris en chemin et conduit à Alger. Après seize mois de captivité supportés avec beaucoup de patience, il passa à Rome et y demeura trois ans. Ce fut pendant ce séjour qu'il composa son livre des *Edifices antiques de Rome, dessinés et mesurés très-exactement*, Paris, 1682 et 1779, in-fol., avec fig. Cet ouvrage est recherché pour l'exactitude et la beauté des planches. La dernière édition est moins belle. Desgodets mourut en 1728, dans sa 75e année. On a imprimé sur ses leçons, depuis sa mort, le *Traité du Toisé*, in-8, et les *Lois des bâtiments*, 1777, in-8, réimprimées avec des changements et des augmentations considérables, sous le titre de *Nouveau Desgodets*, par Le Page, Paris, 1808, in-4, ou 1828, 2 vol. in-8. On trouva parmi ses papiers un *Traité des ordres d'architecture*; un *de l'ordre fran-*

*çais*; un *des dômes*; un autre *sur la coupe des pierres, etc.*, mais ces manuscrits n'ont pas été mis au jour.

* DESGRANGES (Michel), plus connu sous le nom de P. ARCHANGE), prêtre de l'ordre de Saint-François, né à Lyon en 1731, émigra pendant la révolution et, de retour en France, se livra à la prédication avec autant de zèle que de succès. Il mourut à l'hôpital de la Charité de Lyon, le 13 octobre 1822. Desgranges a laissé plusieurs *brochures* parmi lesquelles on remarque : *Discours adressé aux Juifs et utile aux chrétiens, pour les confirmer dans leur foi*, Lyon, 1788, in-8; *Aperçu nouveau d'un plan d'éducation catholique*, Lyon, 1814, in-8; *Précis abrégé des vérités qui distinguent le catholique de toutes les sectes chrétiennes et avouées par l'église de France*, par un ancien professeur de théologie, Lyon, 1817, in-8; *Explication de la lettre encyclique du pape Benoît XIV sur l'usure, suivie de quelques réflexions de l'auteur*, Lyon, 1822, in-8. Il parut une réponse à cet ouvrage par M. Jacquemond, ancien curé de Saint-Médard-en-Forez.

DESGRANGES. *Voy.* MASSON.

* DESGRAVIERS (le chevalier Augustin-Claude LECONTE), né à Paris le 7 mai 1749, était fils d'un conseiller au parlement. Le prince de Conti, l'ayant décidé à quitter la robe pour l'épée, le nomma en 1770 son gentilhomme d'honneur, et lui fit obtenir, en 1788, la croix de Saint-Louis, et plus tard le brevet de lieutenant-colonel de dragons. A l'époque de la révolution, Desgraviers ne voulut point quitter le prince de Conti, que son âge empêcha de suivre les membres de sa famille; il subit plusieurs détentions pendant la terreur, et après la journée du 18 fructidor, le prince ayant été condamné à l'exil, il l'accompagna dans le lieu qu'il choisit pour sa retraite. Il rentra plusieurs fois en France, pour solliciter les indemnités dues au prince de Conti, dont les biens avaient été confisqués. Arrêté en 1813, il fut mis, ainsi que sa femme, pendant un mois au secret; le prince de Conti l'en dédommagea en le nommant son légataire universel; ayant perdu plus tard un procès qu'il eut à soutenir contre le roi Louis XVIII, il mourut de chagrin le 20 novembre 1822. Les détails de ce procès ont été publiés sous le titre d'*Affaires de M. le chevalier Desgraviers, etc.*, in-8. On a de lui le *Parfait chasseur*, traité général de toutes les chasses, Paris, 1810, avec fig. et musique, et *Bouquet de fête*, pièce en l'honneur du roi, 1816. Il a publié avec son frère, l'*Art du valet de limier*, 1785, in-12, 3e édit., sous le titre d'*Essai de vénerie* ou l'*Art du valet de limier, suivi d'un traité sur la maladie des chiens*, 1810, in-8.

DESGROUAIS (N.), né à Magny en 1703, mort en 1766, professeur au collége royal de Toulouse, avait enseigné avec distinction les belles-lettres dans d'autres villes. On a de lui un ouvrage intitulé : *Les Gasconismes corrigés*, 1766, in-8, réimprimés en 1769 et 1812. Desgrouais avait eu des disputes avec l'abbé des Fontaines, contre lequel il publia des brochures, aujourd'hui oubliées, parce qu'elles n'avaient pas cette dose de raison qui fait survivre les ouvrages aux auteurs.

DESHAIES. *Voy*, DESFONTAINES.

* DESHAUTESRAYES (Michel-Ange-André LEROUX), orientaliste distingué, né à Conflans-Sainte-Honorine, près de Pontoise, le 10 septembre 1724, s'appliqua dès l'âge de 10 ans, sous la direction de son oncle Etienne Fourmont, à l'étude des langues. Après la mort de Fourmont, il fut attaché comme interprète à la bibliothèque du roi. En 1751, il obtint la chaire d'arabe au collége de France, devenue vacante par la mort de Petis de Lacroix. Après 32 ans consacrés à l'enseignement il se retira à Ruel, près Paris, où il est mort le 9 février 1795. De 1777 à 1785, il dirigea l'impression de l'*Histoire générale de la Chine*, par le Père Moyriac de Mailla, et l'accompagna de *notes* savantes qui prouvent qu'il avait étudié avec soin les ouvrages originaux. On lui doit encore plusieurs *Opuscules* et *Dissertations*, parmi lesquels on distingue un *Abrégé de la vie d'Etienne Fourmont, et notice de ses ouvrages*, Paris, 1747; une *Lettre à M. le chevalier Stuard sur la chronologie de Newton*, et une *Dissertation sur les langues*, imprimé dans le 3e vol. de la *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, de l'abbé Petity, Paris, 1766. Il a inséré dans le *Mercure de France* quelques lettres sur divers sujets, et laissé plusieurs manuscrits qui ont passé en partie dans la bibliothèque du roi.

* DESHAYES (Louis, baron de COURMENIN), né vers la fin du XVIe siècle, était fils d'un gouverneur de Montargis; il devint successivement page, conseiller et maître d'hôtel de Louis XIII, qui le chargea de plusieurs missions importantes dans le Levant, en Danemarck, en Perse, en Moscovie. Plus tard, le cardinal de Richelieu ayant refusé de lui confier une négociation en Suède, Deshayes se rangea parmi ses ennemis; il fut arrêté en Allemagne, au moment même où il cherchait à emprunter de l'argent sur les pierreries de la reine-mère. Traduit devant la cour, qui siégeait en Languedoc, il fut décapité à Béziers en 1632. On lui attribue : *Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621, par le sieur D. C.*, Paris, 1624, 3e édit. 1645, in-4. Les détails en sont curieux et exacts, surtout la description de Jérusalem et des lieux saints. M. de Châteaubriand a inséré dans son *Itinéraire* la description du Saint-Sépulcre. *Voyages au Danemarck, enrichis d'annotations*, par P. M. L., Paris, 1664, in-12. On y trouve des particularités curieuses sur Christian IV et sur sa cour; mais les noms danois et allemands y sont tellement défigurés, que l'on a peine à les reconnaitre.

DESHAYES (Jean-Baptiste-Henri), peintre, né à Rouen en 1729, mort en 1765, avait reçu de la nature ces rares dispositions qui donnent les plus belles espérances, et il y répondit parfaitement. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de saint André*, en 4 grands tableaux, qu'il fit pour sa patrie; les *Aventures d'Hélène*, en 8 morceaux, pour la manufacture de Beauvais; la *Mort de saint Benoît*, pour Orléans; la *Délivrance de saint Pierre*, pour Versailles; le *Mariage de la Vierge*; *la Résurrection du Lazare*; la *Chasteté de Joseph*; le *Combat d'Achille, etc.*, ouvrages dont la plupart ont été exposés et généralement applaudis au salon en 1761 et 1765.

**DESHOULIÈRES.** *Voy.* HOULIÈRES.

**DESIDERIUS**, frère du tyran Magnence, obtint de ce prince le titre de César vers l'an 351. Il seconda son frère dans sa bonne et mauvaise fortune, et le suivit à Lyon, où il s'était retiré après avoir été chassé de l'Italie. Magnence, ne voulant pas survivre à ses défaites, se tua en août 353. Ce barbare usurpateur avait, dit-on, ôté auparavant la vie à sa mère, et il est certain qu'il perça Desidérius de plusieurs coups. Celui-ci étant guéri de ses blessures, alla se jeter aux pieds de Constance, qui, à ce qu'on croit, lui conserva la vie.

**DESIDERIUS.** *Voy.* DIDIER.

* **DESILLES** (le chevalier), gentilhomme breton, né à Saint-Malo en 1767, était officier au régiment du roi (infanterie), en garnison à Nancy, lorsque M. de Bouillé s'approcha de cette ville pour y rétablir l'ordre parmi les troupes. Desirant empêcher l'effusion du sang, il tenta d'apaiser les esprits; mais voyant ses efforts inutiles, il se mit à la bouche d'un canon, et tomba le 31 août 1790. Ce dévouement héroïque fut célébré par l'assemblée Constituante; la peinture, la sculpture, la poésie dramatique s'en emparèrent. Son portrait et son buste parurent partout. Mais ce triomphe public fut de peu de durée : la terreur vint bientôt l'étouffer, et toute sa famille fut proscrite.

**DÉSIRÉ** (Artus), prêtre animé du zèle le plus ardent contre le calvinisme, mais qui n'avait pas le talent de le combattre avec esprit, entra dans la ligue, et fut arrêté en 1561, comme il était sur la Loire pour se rendre auprès de Philippe II, roi d'Espagne. Quelques ligueurs l'avaient chargé d'une requête à ce prince, pour le prier de revenir au secours de la religion catholique, que l'on croyait près de périr en France. Désiré fut condamné par le parlement à une amende honorable, et à 5 ans de prison chez les Chartreux. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, ont des titres singuliers, assortis à l'esprit de son siècle; et les bonnes raisons qu'ils renferment ne sont pas exposées avec la gravité et la dignité convenables. Désiré mourut vers 1579, âgé d'environ 70 ans.

**DESJARDINS** (Martin Van-den BOGAERT, connu sous le nom de), célèbre sculpteur né à Bréda en 1640, exerça ses talents en France. Le monument qui existait autrefois sur la place des Victoires à Paris, était de lui; il orna aussi de ses ouvrages plusieurs églises de la capitale. La *statue équestre de Louis XIV*, sur la place de Bellecour à Lyon, passait pour son chef-d'œuvre. Elle a été détruite pendant la révolution. Il a fait un grand nombre d'autres ouvrages parmi lesquels on remarquait ceux qu'il exécuta pour l'église du collége Mazarin, pour le parc de Versailles, pour les églises des Capucins et Sainte-Catherine. Desjardins mourut le 2 mai 1694.

**DESLANDES** (André-François BOUREAU), né à Pondichéry en 1690, commissaire général de la marine à Rochefort et à Brest, de l'académie royale de Berlin, mourut en 1757 à Paris, où il s'était retiré après avoir quitté ses emplois. Cet homme aurait été plus utile à la France, s'il avait pu mettre un frein à sa liberté de penser. Ses ouvrages sont d'un homme d'esprit, mais pas toujours d'un homme judicieux, moins encore d'un chrétien. On prétend qu'il a rétracté à sa mort les sentiments qu'il avait affichés pendant sa vie; d'autres assurent qu'il mourut comme il avait vécu. Les principaux écrits sortis de sa plume, sont : L'*Histoire critique de la philosophie*, 1737, 3 vol. in-12, et 1756, 4 vol. in-12, ouvrage qui annonce un mince philosophe et un littérateur médiocre. Son seul mérite consiste dans quelques anecdotes sur les anciens philosophes, qui supposent de l'étude et des recherches aux yeux de ceux qui ignorent que l'auteur les a presque toutes puisées dans Diogène Laerce et dans les notes de Ménage. L'intention du compilateur a été de faire passer pour des sages admirables ces vieux pédans de la Grèce et de Rome, sur le mérite desquels les gens sensés ne se méprennent pas. (*Voy.* COLLIUS, LUCIEN, SOCRATE, PLATON, ZÉNON, etc., etc.) *Essai sur la marine et le commerce*, in-8; ouvrage qui manque de dialectique, de justesse et même de goût. Il n'y a presque point de suite dans les idées, et elles naissent rarement l'une de l'autre; *Recueil de différents traités de physique et d'histoire naturelle*, en 3 vol. in-12; ils renferment quelques morceaux assez intéressants, propres à perfectionner ces deux sciences; *Histoire de Constance, ministre de Siam*, 1756, in-12 : roman calomnieux et dicté par la haine du christianisme; *Voyage d'Angleterre*, 1717, in-12; Des *Poésies latines*, qui n'ont pas le mérite de la décence; *Traité sur les différents degrés de la certitude morale par rapport aux connaissances humaines*, Paris, 1750, in-12. On a encore de lui plusieurs ouvrages obscurs, dont quelques-uns ont été flétris : *Pygmalion*, in-12; la *Fortune*, in-12; la *comtesse de Montferrat*, in-12; *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, petit in-12. Presque tous les grands hommes qu'il cite ne le sont pas; et leurs plaisanteries ne sont pas des plaisanteries; enfin les *réflexions* de l'auteur *sur la mort* ne sont pas des réflexions, mais des saillies qui n'ont pas même le ton des saillies.

* **DESLANDES** (Pierre de LAUNAY), directeur de la manufacture royale des glaces de Saint-Gobin, né à Avranches en 1722, mort le 10 décembre 1803 à Chauny (Ile-de-France), où il s'était retiré dans ses dernières années. Il améliora les procédés de la fabrication des glaces, supprima le soufflage usité jusqu'à lui, qui ne permettait pas d'en faire d'une grande dimension, perfectionna le coulage, étendit jusqu'à 100 pouces le volume des glaces. Il introduisit aussi à Saint-Gobin le *douci* et le *poli* que l'on ne pouvait obtenir auparavant qu'à Paris; et c'est à ses soins et à son habileté qu'on dut l'état de splendeur auquel cet établissement fut porté avant la révolution. Le grand cordon de Saint-Michel fut la récompense des améliorations qu'il apporta dans la manufacture dont il avait été nommé directeur en 1758.

**DESLAURIERS**, comédien de l'hôtel de Bourgogne, vivant en 1634, est auteur des *Fantaisies de Bruscambille*, souvent imprimées in-12. C'est un livre rempli des plus plates bouffonneries.

**DESLYONS** (Jean), docteur de Sorbonne, doyen et théologal de Senlis, naquit à Pontoise en 1615,

et mourut à Senlis en 1700, âgé de 85 ans. C'était un homme singulier, qui ordonna par son testament de l'enterrer dans un cercueil de plomb. « Ce » n'était pas par pompe, disait-il, mais pour s'élever contre l'abus presque universel d'ensevelir » les morts les uns sur les autres, soit dans les » églises, soit dans les cimetières; » ce qu'il croyait être contre le 15e canon du concile d'Auxerre, qui dit *Non licet mortuum super mortuum mitti*. Il faut convenir qu'aujourd'hui surtout on a trop peu de respect pour ces pauvres restes de l'humanité chrétienne (*Voy.* le *Jour. hist. et litt.*, 1er mai 1688, pag. 5 et suiv.). On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits d'un style dur; mais l'érudition y est versée à pleines mains. Les principaux sont : *Discours ecclésiastiques contre le paganisme du Roi-Boit*, 1664; réimprimés en 1670, in-12, sous le titre de *Traité singulier et nouveau contre le paganisme du Roi-Boit*. Il s'élève fortement, mais non sans quelque ridicule, contre le gâteau des rois et la fève. Barthélemi, avocat de Senlis, fit une longue *Apologie du banquet des rois*, 1664, in-12. La vérité est que ces usages populaires, quand même leur antique origine serait un peu suspecte, sont très-innocents en eux-mêmes et dans l'esprit de ceux qui les pratiquent. Et c'est depuis que ces divertissements de famille ont fait place à des réjouissances de parade et de corruption, que les mœurs sont si étrangement changées; *Lettre ecclésiastique, touchant la sépulture des prêtres*. L'auteur combat ceux qui prétendent que les prêtres, comme les laïques, doivent être enterrés la face et les pieds tournés vers l'autel. Un *Traité de l'ancien droit de l'évêché de Paris sur Pontoise*, 1694, in-8; *Défense de la véritable dévotion envers la sainte Vierge*, 1651, in-4. Au reste Deslyons, à ces singularités près, était un homme très-estimable, savant passionné pour les anciens usages de l'Eglise, ne désirant que de les voir rétablir, prêchant autant par son exemple que par ses discours, et pratiquant la vertu avant de l'enseigner.

DESLYONS (Antoine), jésuite, né à Béthune, et mort à Mons le 11 juillet 1648, a laissé des *poésies*, imprimées à Anvers, 1640, et postérieurement à Rome et à Prague. Ces poésies, au jugement des journalistes de Trévoux (janvier 1704, p. 65), ne sont point inférieures à celles du P. Hossch. Il a donné plus de liberté à sa versification et imité la vivacité féconde d'Ovide.

DESMAHIS (Joseph-Franç.-Edouard de Corsembleu), né à Sully sur Loire en 1722, mort le 25 février 1761, dans la 38e année de son âge. Il donna, dès sa jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit. On a de lui des *Œuvres diverses*, recueillies en 1763 et 1775, in-12. Une poésie légère, une versification aisée, des éloges et des traits de satire assez bien tournés : voilà les caractères de ce recueil. On y trouve quelquefois aussi des moralités exprimées d'une manière propre à en rendre l'impression agréable et profonde, telle que la suivante :

> Le monde est un tyran dont je fais mon esclave :
> Du poids de sa censure accablant qui le craint,
> Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

Il a paru en 1777 une édition complète de ses Œuvres d'après ses manuscrits, avec son éloge historique, Paris, 2 vol. in-12.

DESMAHIS. *Voy.* Grosteste.

* DESMAILLOT (Antoine-François), auteur dramatique, né à Dole en 1747, interrompit ses études pour prendre du service; puis ennuyé de son nouvel état, il profita du voisinage de la frontière pour déserter, et s'engagea dans une troupe de comédiens. Rentré en France après sept années de séjour en Hollande, il s'établit à Paris, et fit représenter sur divers théâtres plusieurs petites pièces dont quelques-unes obtinrent du succès. Partisan des principes révolutionnaires, orateur fougueux au club des jacobins, il ne participa pourtant à aucun acte sanguinaire. Arrêté quelques jours après le 9 thermidor, il fut mis peu de temps après en liberté, puis arrêté et élargi de nouveau. Incarcéré pour la troisième fois en 1808, il ne fut relâché qu'en 1814, à la chute du gouvernement impérial, et mourut la même année dans un hospice. On cite de lui : *La fille-garçon*; *Célestine*; *Le congrès des rois*; *La chaumière*; *Figaro, directeur de marionettes*; *Madame Angot*, etc. Il est auteur d'un pamphlet politique, publié en 1814, et qui a pour titre : *Tableau historique des prisons d'état en France sous le règne de Bonaparte*.

DESMAISEAUX (Pierre), de la société de Londres, était né en Auvergne en 1666, d'un ministre protestant. Il se retira de bonne heure en Angleterre; et y mourut en 1745, à 79 ans. Il avait eu des liaisons étroites avec Saint-Evremont et Bayle. Il donna une *édition des Œuvres de Saint-Evremont*, 3 vol. in-4, avec la *vie* de l'auteur, trop pleine de petits détails et de discussions minutieuses. Il publia aussi l'*Histoire de Bayle*, et une édition de ses ouvrages. Ce dernier écrit offre une idée de tous les livres de Bayle. Il se trouve à la tête de son *Dictionnaire*, de l'édition de 1730 : et il a été réimprimé en 1732 à la Haye, 2 vol. in-12. Desmaiseaux est encore l'éditeur du *Recueil des œuvres de Bayle*, mis au jour la même année, en 4 vol. in-fol. On a de lui d'autres *éditions*, que l'auteur a souvent accompagnées de *remarques*, pleines d'anecdotes littéraires dont plusieurs ne sont que le fruit de l'imagination, et auxquelles il faut bien se garder d'ajouter foi.

DESMARAIS. *Voy.* Regnier.

DESMARES. *Voy.* Champmeslé.

DESMARES (Toussaint), prêtre de l'Oratoire, célèbre par son fanatisme, né en 1599 à Vire en Normandie. On le députa à Rome, pour défendre les opinions de Jansénius. Il prononça à ce sujet devant Innocent X, un discours qu'on trouve dans le *Journal de Saint-Amour*. Son attachement aux idées de l'évêque d'Ypres lui attira des disgraces méritées. On le chercha pour le conduire à la Bastille; mais il échappa, et se retira pour le reste de ses jours dans la maison du duc de Liancourt, un des plus ardents dévots du parti, au diocèse de Beauvais. Un jour que Louis XIV y était, ce seigneur présenta le Père Desmares au roi. Le vieillard dit à ce monarque : « Sire, je vous demande une grâce. — » Demandez, répondit Louis XIV, et je vous l'ac» corderai. — Sire, reprit l'oratorien, permettez» moi de prendre mes lunettes, afin que je considère

» le visage de mon roi. » Ce compliment fit du plaisir à Louis XIV, qui voyait, dans un vieillard égaré en fait de religion, la naïveté d'un sujet fidèle. Le Père Desmares mourut en 1687, à 87 ans, après avoir composé le *Nécrologe de Port-Royal*, imprimé en 1725, in-4. Il est fâcheux qu'il ne se soit point occupé de quelque chose de plus utile.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN. *Voy.* MARETS.

DESMARETS (Nicolas), neveu de Colbert et ministre d'état sous le règne de Louis XIV, puis contrôleur-général des finances, mort en 1721, se montra digne de son oncle par son intelligence et son zèle. Il laissa un *mémoire* très-curieux sur son administration. Cet écrit, imprimé plusieurs fois, ne saurait l'être trop souvent pour ceux qui veulent connaître le dédale des finances. La première édition est de 1716, in-8.

* DESMAREST (Nicolas), né en 1725, de parents peu riches, fit ses études chez les oratoriens de Troyes, et réussit surtout dans les mathématiques et la physique. En 1753, il remporta le prix proposé par l'académie d'Amiens sur la question relative à l'ancienne jonction continentale de l'Angleterre à la France. Le gouvernement le chargea, en 1757, de visiter les principales manufactures de draps pour recueillir les meilleurs procédés sur ce genre de fabrication; et c'est d'après les renseignements qu'il lui fournit que Duhamel rédigea l'*Art du drapier*. En 1761, il visita les fromageries de Franche-Comté et de Lorraine, dont le gouvernement désirait introduire les procédés en Auvergne, et composa plus tard l'*Art de fabriquer le fromage*, inséré dans l'*Encyclopédie méthodique*. Desmarest fit en 1768 et 1777, deux voyages en Hollande, pour étudier la fabrication du papier, et par ses conseils contribua beaucoup aux améliorations introduites dans les fabriques d'Annonay. Il parcourut l'Auvergne pour examiner les traces des anciens volcans, et au lieu de trois cratères que Guettard avait signalés, en reconnut plus de soixante. Il étendit ses recherches sur le basalte dont on attribuait la formation à l'action de la mer, et démontra que c'était une véritable lave, etc. Membre de l'académie des sciences en 1771, il fut, en 1788, nommé inspecteur général des manufactures. Jeté dans les prisons de la terreur en 1792, lorsqu'il en sortit, quoique déjà septuagénaire, il accepta la place de professeur d'histoire naturelle à l'école centrale. Desmarest est mort à Paris le 28 septembre 1815, à l'âge de 90 ans. Il était membre de la société d'agriculture, du conseil du commerce, etc., un des administrateurs de la manufacture de Sèvres et membre de cette commission temporaire qui, en 1793, sauva de la destruction tant de monuments des arts. Il avait tracé la carte des volcans de l'Auvergne, et son fils a publié ce bel ouvrage, indépendamment des *Mémoires* disséminés dans les recueils des académies. On lui doit : des *Conjectures physico-mathématiques sur la propagation des secousses dans les tremblements de terre*, 1756, in-12; *Mémoire sur les principales manipulations dans les papeteries en Hollande, avec l'explication physique de leur résultat*, 1771, in-4; *Dictionnaire de géographie physique (de l'encyclopédie)*, 1778-1828, 5 vol. in-4, avec atlas.

* DESMARS (.....), médecin, membre de l'académie d'Amiens, mort en 1767, pensionnaire de la ville de Boulogne-sur-mer, a publié quelques ouvrages utiles : *Mémoire sur l'air, la terre et les eaux de Boulogne-sur-Mer et ses environs*, Amiens, 1759, in-12, 2e édit. 1761, in-12; *Discours sur les épidémiques d'Hippocrate*, 1765, in-12; *Traduction des Epidémiques d'Hippocrate*, 1767, in-12. Il a fourni au *Mercure de France*, au *Journal de médecine*, des observations intéressantes sur la topographie des environs de Beauvais, sur les propriétés des feuilles d'arus, etc.

DESMARQUETS (Charles), procureur au Châtelet, mort à Paris le 21 mars 1760, âgé de 62 ans, est connu par un ouvrage utile aux praticiens. Il est intitulé : *Style du Châtelet de Paris*, 1770, in-4.

* DESMASURES (Louis), en latin *Masurius*, né à Tournai vers 1523, cultiva la poésie latine et française, sous les auspices du cardinal Jean de Lorraine. Après la mort de son bienfaiteur, Desmasures ayant pris part à une dispute entre les catholiques et les calvinistes, fut obligé de se retirer à Deux-Ponts, où il fit profession ouverte de calvinisme. Quelques années après, il rentra en France, et fut successivement pasteur à Metz, à Sainte-Marie et à Strasbourg, où l'on croit qu'il mourut en 1580. On connaît de lui : *Poésies latines*, Lyon, 1551, in-4; Bâle, 1574, in-16; *Borboniades, sive de bello civili*, etc., poème en 14 chants, Bâle, 1579, in-8; *Œuvres poétiques*, en français, contenant des odes, sonnets, épigrammes et la traduction de vingt psaumes, Lyon, 1555, in-4, rare; *Les douze livres de l'Enéide de Virgile*, traduits en vers français, Lyon, 1560, in-4; *La guerre cruelle entre le roi Blanc et le roi Maure*, traduite de Vida, Paris, 1556, in-4; *David combattant, David triomphant, David fugitif*, tragédies saintes, Paris, Robert Etienne, 1565, in-12, Genève, Fr. Perrin, 1566, in-8. Cette édition est augmentée d'une *Bergerie spirituelle*, drame saint, et d'une *Eglogue spirituelle*, 3e édit. (Genève), 1583, in-4. Desmasures fut lié avec les plus beaux esprits de son temps, tels que Salignac, Ramus, Bèze, Rabelais, etc. D'après l'époque où le poète écrivait, on juge facilement que la lecture de ses poésies françaises n'est point supportable; mais on lit encore avec plaisir quelques-unes de ses poésies latines.

* DESMEUNIER. *Voy.* DEMEUNIER.

DESMOLETS (Pierre-Nicolas), bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, né vers la fin de 1678, mort le 26 avril 1760, à Paris, s'attacha particulièrement à l'histoire littéraire, et eut un nom en ce genre. Son principal ouvrage est une continuation des *Mémoires de Littérature* de Sallengre, Paris, 1726-32, 11 vol. in-12 (l'abbé Goujet a eu part à cet ouvrage, qui renferme quelques morceaux curieux). Il fut l'éditeur du traité *De tabernaculo fœderis* du Père Lami, et de divers autres livres. *Voy.* POUJET.

* DESMONCEAUX, oculiste, né en 1734, mort à Paris en 1806, a laissé : *Lettres et observations à M. Janin sur son ouvrage sur l'œil*, 1772, in-8; *Réponse à M. Maury, oculiste, sur la vue des enfants naissants*, 1775, in-12; *Traité des maladies des yeux*

*et des oreilles, avec les remèdes curatifs*, 1786, 2 vol. in-8.

* DESMOND (Jeanne-Fitzgerald), épouse de Jacques, 14e comte de Desmond, née vers 1464 dans le comté de Waterfort en Irlande, fournit un exemple mémorable de longévité. Restée veuve en 1483, sous le règne d'Edouard IV, elle se retira à Inchiquin, domaine de son mari, dans le comté de Thomond. A l'âge de 140 ans, se trouvant dans la détresse, par la ruine de la maison de Desmond, qui lui avait constamment payé son douaire, elle fit le voyage de Londres, pour réclamer des secours du gouvernement. Elle mourut sous le règne de Jacques Ier, vers l'an 1608. Sir Walter Raleigh avait connu cette femme extraordinaire, et en fait mention dans son *Histoire universelle*. Bacon rapporte dans son *Histoire de la vie et de la mort*, que la comtesse de Desmond avait trois fois renouvelé ses dents. Son portrait est gravé dans le *Voyage en Ecosse*, de Pennant, d'après un tableau qui se trouve dans le château de Dupplin.

* DESMOULINS (Camille), l'un des principaux acteurs de la révolution, né en 1762, à Guise dans la Picardie, obtint une bourse au collége Louis-le-Grand, où il eut Robespierre pour condisciple. En terminant ses études il se fit recevoir avocat et ne tarda pas à se distinguer au barreau. Dominé par un enthousiasme exagéré, il fut un des premiers moteurs de la révolution. Ce fut lui qui, le 12 juillet 1789, après avoir harangué la multitude au Palais-Royal, proposa pour signe de ralliement une feuille d'arbre attachée au chapeau, et deux jours après le mena contre la Bastille. Sa conduite et ses écrits ne démentirent point cette première démarche. Il prit le titre de *Procureur-général de la Lanterne*, et ne cessa d'exciter le peuple soit dans ses pamphlets soit dans son journal intitulé : *les révolutions de France et de Brabant*. Malouet, indigné de tant d'audace, le dénonça plusieurs fois comme un provocateur à l'assassinat, et obtint même qu'il fût traduit au Châtelet ; mais le décret n'eut aucune suite. Desmoulins fut encore un des instigateurs de la révolte du Champ-de-Mars, et il fut aussi poursuivi pour cette affaire avec Danton et quelques autres. On le vit ensuite attaquer Brissot et les députés de la Gironde, et il contribua beaucoup par ses sarcasmes et ses plaisanteries à les perdre dans l'opinion. Enfin il fut un des provocateurs les plus immédiats de la révolution du 10 août et des affreux massacres de septembre, qu'il complota avec Danton et Fabre d'Eglantine. C'est à la suite de ces horribles journées qu'il fut nommé député à la Convention par les électeurs du département de Paris. Il y vota la mort de Louis XVI ; mais sa fureur parut se ralentir. Les persécutions devenant tous les jours plus nombreuses, plus épouvantables, Desmoulins, qui redoutait vraisemblablement d'en devenir la victime, entreprit de les faire cesser ; et pour cet effet, il publia un pamphlet périodique intitulé *le vieux Cordelier*, dans lequel attaquant la tyrannie des comités, il osa faire entendre le mot de *clémence*, que la terreur semblait avoir effacé de la langue. Le succès qu'obtint cet ouvrage ingénieux par les rapprochements curieux et historiques qu'il présenta, irrita Robespierre et ses complices. Dénoncé comme un contre-révolutionnaire déguisé, il fut enveloppé dans le décret obtenu contre Danton, et condamné à mort, le 5 avril 1794. On fut obligé d'employer la force pour le faire descendre de la salle et le conduire au supplice. En voyant l'échafaud il s'écria : « Voilà donc la récompense réservée » au premier apôtre de la liberté! Les monstres » qui m'assassinent ne me survivront pas long- » temps. » Outre un grand nombre de *pamphlets* et de *journaux*, on a de Desmoulins *Opuscules*, 1790, in-8 ; *Histoire des brissotins*, ou *Fragments de l'histoire secrète de la révolution*, *et des six premiers mois de la république*, 1793, in-8, trad. en anglais, Londres, 1794.

* DESORGUES (Théodore), poète lyrique, né à Aix en 1764, avait chanté dans ses vers Bonaparte consul ; mais il ne lui ménagea pas les sarcasmes, lorsqu'il devint empereur. Il mourut le 5 juin 1808, à Charenton où il avait été enfermé par ordre du gouvernement. Il a publié : *Rousseau, ou l'enfance*, poème suivi des *Transteverins*, (habitants de Rome au-delà du Tibre), et de poésies lyriques, Paris, 1795, in-8 ; *Hymne à l'Etre suprême* mis en musique par Gossec ; *Chant funèbre en l'honneur des guerriers morts à la bataille de Marengo ; Hommage à la paix*, etc.; *Voltaire*, ou *le Pouvoir de la Philosophie*, an 7 (1799), in-8 ; *Mon conclave*, suivi des *Deux Italies* (la Toscane et la Provence). Le poète Lebrun avait fait des vers en l'honneur d'un des monstres de la révolution ; Desorgues lui lança cette épigramme :

> Oui, le fléau le plus funeste
> D'une lyre banale obtiendrait les accords ;
> Si la peste avait des trésors,
> Lebrun serait soudain le chantre de la peste.

Desorgues, bossu comme Esope, avait sa chambre encombrée de magots de la Chine au milieu desquels il couchait sur un hamac.

* DESORMEAUX (Joseph-Louis RIPAULT), historien né à Orléans en 1724, devint bibliothécaire du prince de Condé, qui lui fit obtenir le titre d'historiographe de la maison de Bourbon. Admis en 1771 à l'académie des inscriptions, il publia successivement plusieurs ouvrages estimables qui se distinguent moins par la force et la chaleur, que par un style, un ton de décence et de vérité qui plait. Il mourut en 1793. On a de lui : Les tomes 9 et 10 de l'*Histoire des conjurations*, de Duport-Dutertre ; *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*, Paris, 1758, 5 vol. in-12. C'est son meilleur ouvrage. *Histoire du maréchal de Luxembourg, précédée de l'histoire de la maison de Montmorency*, 1764, 5 vol. in-12. *Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1766-68, 4 vol. in-12, traduite en allemand. *Histoire de la maison de Bourbon jusqu'en 1589*, 1772-88, 5 vol. in-4. On reproche à l'auteur trop de digressions et de se montrer plus souvent panégyriste qu'historien. *Voy.* COLIGNI (Gaspard de), 2e du nom.

* DESORMEAUX, né en 1778, à Paris, comptait dans sa famille plusieurs médecins distingués ; privé de son père au moment où il commençait son éducation médicale, il fut presque aussitôt atteint par

la conscription ; ces obstacles ne firent que retarder ses études. Reçu docteur il obtint par le concours, et après les plus brillantes épreuves, la chaire d'accouchement vacante par la mort de Baudelocque. Il succéda à Chaussier dans la place de médecin en chef de la Maternité, et commenca sur ce vaste hôpital de savantes recherches que sa mort prématurée ne lui permit pas d'achever. L'enseignement de Désormeaux, plus solide que brillant, attestait une science forte et mûrie par de nombreuses observations. Il a peu écrit; on cite de lui sa thèse inaugurale : *Précis de doctrine sur l'accouchement par les pieds*; sa dissertation pour le concours de la chaire d'accouchement et qui a pour sujet : *De abortu*; c'est un traité complet sur la matière; des *articles* dans le *Nouveau dictionnaire de médecine* qui embrassent toute la science des accouchements; la *Traduction* avec Destouet; *des Recherches anatomiques sur le siége et les causes des maladies*, par Morgagni, Paris, 1821-24, 10 vol. in-8, il travaillait depuis 1821 au *Nouveau journal de médecine*. Ce savant et habile accoucheur mourut le 28 avril 1830.

DÉSORMES. *Voy.* CLÉMENT-DÉSORMES.

DESOTEUX. *Voy.* CORMATIN.

DÉSOTEUX (François). *Voy.* DÉZOTEUX.

DESPAUTERE (Jean), grammairien, naquit à Ninove, petite ville de Brabant, vers l'an 1460. Il enseigna les belles-lettres à Louvain, à Bois-le-duc, à Berg-St.-Vinox, et enfin à Comines, où il mourut en 1520. Il laissa des *Rudimens*, une *Grammaire*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des figures et des Tropes*, imprimés en 1 vol. in-fol. sous le titre de *Commentarii grammatici*, chez Robert Etienne, en 1537. Ces ouvrages étaient autrefois dans tous les colléges; mais depuis qu'on en a fait de plus méthodiques, ils ne sont plus consultés que par les savants. Ils sont excellents pour entendre le fond de la latinité. Le *Despautère* de Robert Etienne est bien différent des *Despautère* châtrés et mutilés, tels qu'on les avait accommodés pour les écoliers.

* DESPAZE (Joseph), poète, né à Bordeaux en 1776, mort à Cussac en Medoc en 1814, vint à Paris à l'âge de 20 ans et y fonda le *Fanal*, journal politique et littéraire. En reconnaissance de la protection que Carnot lui accordait, il publia sous ce titre : *les Cinq hommes*, l'éloge des membres du directoire (Letourneur, Rewbell, Lareveillière, Barras et Carnot). Cet ouvrage de circonstance est oublié, quoiqu'il ait eu plusieurs édit.; mais il n'en est pas de même des *quatre satires, ou la fin du* XVIII<sup>e</sup> *siècle*, 1800, in-8, qui ont pour objet, les *arts*, les *lettres*, les *mœurs* et les *partis*; l'auteur doué d'un talent remarquable y flétrit avec énergie les vices et les doctrines de l'époque. En 1802, il en fit paraître une 5<sup>e</sup>, dédiée à l'abbé Sicard. Son *Epître à Midas sur le bonheur des sots*, contient des traits vifs et le début en est original. Despaze a inséré plusieurs pièces dans l'*Almanach des Muses*.

DESPEISSES (Antoine), né à Montpellier en 1594, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris, et ensuite dans sa patrie. Il s'occupa pendant quelque temps de la plaidoirie; mais un petit accident la lui fit abandonner. Comme il était à l'audience, il se jeta dans les digressions, suivant l'usage de son temps, et se mit à discourir longuement sur l'Ethiopie. Un procureur qui était derrière lui, se mit à dire : « Le voilà dans l'Ethiopie, il n'en sortira jamais. » Ces paroles le troublèrent, et il ne voulut pas plaider davantage. Il mourut en 1658, à 64 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois ; les meilleures éditions sont de Lyon, 1750, 3 vol. in-folio ; et Toulouse, 1777, 3 vol. in-4, donnée par Gui du Rousseau de La Combe. « Cet auteur, dit M. Bretonnier, est très-louable par son grand travail ; mais il l'est très-peu par son exactitude. Ses citations ne sont ni fidèles ni justes; il ne laisse pas pourtant d'être un bon répertoire. » *Voy.* BAUVES. Despeisses a coopéré à l'excellent *Traité des successions testamentaires, et* ab intestat, 1623, in-fol.

DESPEISSES (Jacques). *Voy.* FAYE.

DESPENCE. *Voy.* ESPENCE (Claude d').

DESPLAS (Jean-Baptiste), médecin vétérinaire, né à Paris en 1758, mort dans cette ville le 9 mars 1823, a publié un grand nombre d'opuscules relatifs à son art. On cite entr'autres : *Rapports* (annuels) *à la société centrale d'agriculture, sur les concours; Instructions sur les maladies inflammatoires des animaux*, Paris, 1797; des articles de médecine et d'hippiatrique dans le *Cours d'agriculture*, et dans la partie médicale de l'*Encyclopédie méthodique*. Il avait fait dessiner et commencé à décrire quelques instruments pour l'*art du maréchal-ferrant*, destiné à faire partie de la collection des *arts et métiers* que devait publier l'institut.

DESPERIERS. *Voy.* PERIERS.

DESPINS. *Voy.* PINS.

DESPORTES. *Voy.* PORTES (Philippe des).

DESPORTES (François), né en Champagne en 1661, manifesta ses talents pour la peinture durant une maladie. Il était au lit, il s'ennuyait; on lui donna une estampe qu'il s'amusa à dessiner, et cet essai indiqua son goût. Le roi l'employa et le récompensa, et l'académie de peinture lui ouvrit ses portes. Il mourut à Paris en 1743. Son caractère doux et aimable était relevé par des manières nobles et aisées. Il excellait à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses, et réussissait dans le portrait. Son pinceau vrai, léger et facile, rendait la nature avec ses charmes. Il laissa un fils et un neveu, qui soutinrent sa réputation.

DESPORTES (J.-Baptiste-Renée POUPPÉE), docteur en médecine, naquit à Vitré en Bretagne le 28 septembre 1704. Sa famille, originaire de La Flèche en Anjou, avait déjà produit plusieurs médecins : Desportes était le cinquième de son nom. Il n'avait que 28 ans lorsqu'il fut choisi, en 1732, pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'île Saint-Domingue : et en 1738, l'académie royale des Sciences le nomma pour être un de ses correspondants. Arrivé au Cap-Français, il vit qu'il n'existait aucune description des maladies qui désolent cette île. Il entreprit de les décrire et continua ce travail jusqu'à sa mort, pendant l'espace de 14 ans. Nous avons de lui : *L'Histoire des maladies de Saint-Domingue*, Paris, 1770, 3 vol. in-12; *Traité des plantes*

*usuelles de l'Amérique, avec une Pharmacopée,* ou *Recueil de formules de tous les médicaments simples du pays.* Il renferme la manière dont on a cru, suivant les occasions, devoir les associer à ceux d'Europe; et un *catalogue* de toutes les plantes que l'auteur a découvertes à Saint-Domingue, avec leurs noms français, caraïbes, latins, et leurs différents usages; enfin des *mémoires* ou *dissertations* sur les principales plantations et manufactures des îles, le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, etc. Il mourut au quartier Morin, île et côte de Saint-Domingue, le 15 février 1748, âgé de 45 ans et 5 mois. Parmi les services qu'il rendit à l'humanité dans cette contrée, on doit compter le rétablissement de l'hôpital du Cap, qu'il augmenta de plus de 80 lits.

DESPRADES (Joseph GRELLET), né à Limoges en 1755, vicaire-général de Die, instituteur des enfants du comte d'Artois, et abbé de la Vernusse, mourut à Paris en 1810. Il était membre de l'académie de la Rochelle. On a de lui : un *Poëme sur l'électricité*, imprimé dans l'Année littéraire du 18 novembre 1763. *Les quatre parties du jour à la ville*, traduct. libre de l'abbé Parini, 1776, in-12. Sabatier de Castres en parle avantageusement.

DESPRÉAUX. *Voy.* BOILEAU.

DESPRÉAUX (Jean-Etienne), chansonnier, né à Paris en 1748, fils d'un musicien de l'opéra, y parut d'abord comme danseur, et obtint de brillants succès. Forcé de se retirer par suite d'une blessure au pied, il devint maître des ballets de la cour, et jusqu'en 1787, composa des divertissements dans lesquels, renouvelant les extravagances de la cour de Louis XIV, des seigneurs du plus haut rang ne rougissaient pas de figurer. Nommé plus tard directeur de l'opéra, il fut chargé de diriger toutes les fêtes publiques depuis 1799 jusqu'en 1812. Il mourut au mois de mars 1820, âgé de 72 ans. L'un des fondateurs des *Dîners du vaudeville*, il a composé plusieurs chansons qui se distinguent par le naturel et la franche gaîté sans jeux de mots ni prétentions au bel esprit. Il en a fait entrer le plus grand nombre dans *Mes passe-temps*, suivis de l'*Art de la danse*, parodie assez heureuse de l'*Art poétique* de son homonyme, Paris, 1806, 2 vol. in-8. On a en outre de Despréaux plusieurs pièces dans le genre burlesque, et une *Chorégraphie*, ou *Moyens de transmettre les pas comme on écrit la musique.* C'est à lui que paraît appartenir l'idée première du *chronomètre musical*, tableau qui, au moyen d'un pendule, détermine d'une manière fixe et invariable, la mesure et le mouvement des morceaux de musique. Cet instrument a été adopté par le conservatoire.

DESPRÉAUX (Simien), littérateur, né vers 1755, était, en 1789, chanoine de Nesle. Partisan des principes qui triomphèrent à cette époque, il se maria et devint vers 1800 professeur de lecture et de déclamation. Malheureux par son inconduite sous tous les gouvernements qui se succédèrent et qu'il flatta tour à tour, il termina dans l'oubli, vers 1825, une honteuse et pénible existence. On a de lui : *Précis de la vie et éloge funèbre du général Desaix*, 1800 et 1810, in-8; *Soirées de Ferney*, ou *Confidences de Voltaire, recueillies par un ami de ce grand homme*, Paris, 1802, in-8; *Hymnes sacrés et moraux*, 1815, in-12; *Annales historiques de la maison de France, etc.*, 1815; *Louis XVII, ouvrage fait sur des arrêtés originaux, des procès-verbaux et les dépositions des témoins oculaires*, 1816, in-12; *L'Italiade*, poëme héroï-comique en six chants, 1818, in-8. Despréaux avait publié en 1789, sous le titre de *Suite des œuvres posthumes de Lafontaine*, vingt et une fables qui ne sont pas sans mérite; mais qui ne sont pas réellement de l'inimitable fabuliste.

DESPRÉMENIL. *Voy.* ESPRÉMENIL.

DESPRÉS (Jean-Baptiste-Denis), littérateur, né en 1755 à Dijon, fut employé de 1785 à 1792 dans les bureaux du ministre ayant le département de l'intérieur. A la révolution, dont il adopta les principes, mais en homme modéré, il se lia d'une manière très-intime avec les chefs du parti constitutionnel, et concourut à la rédaction d'une feuille destinée à ridiculiser les Jacobins. Après le 10 août devenu suspect au parti victorieux, il fut enfermé dans la maison de St.-Lazare, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. A la création du conseil d'agriculture, commerce et arts, il en fut nommé sécrétaire-général. En 1805 il suivit en Hollande le nouveau roi Louis Bonaparte, qui le fit conseiller d'état. Lors de la réunion de la Hollande à la France, il fut nommé conseiller de l'université, et mis à la retraite en 1818, passa les dernières années de sa vie dans un doux repos qu'embellissaient les lettres; il mourut en 1832. Outre des *Vaudevilles* et de petites *pièces*, qui toutes obtinrent plus ou moins de succès dans leur nouveauté, on doit à Després la traduction de *Velléius-Paterculus*, dans la *Bibliothèque lat.-franç.* de Panckoucke. Il a eu part à la traduction d'*Horace* publiée par Campenon, et il a été l'un des éditeurs de la collection des *Mémoires sur l'art dramatique*, à laquelle il a fourni le volume sur *Molière*, et l'*Histoire du théâtre Anglais*, à la tête des *Mémoires* de Garrick et Mocklin.

DESPRÈS. *Voy.* MONTPEZAT.

* DESPREZ (Louis-Jean), peintre et architecte, né à Lyon vers 1740, mort à Stockholm en 1804, après avoir travaillé dans sa ville natale et à Paris, se rendit en Italie, et concourut comme dessinateur au *Voyage pittoresque de Naples*, publié par l'abbé de Saint-Non. Gustave III, roi de Suède, frappé de son talent, l'employa comme peintre, et c'est à la demande de ce prince qu'il peignit comme architecte, la *Bataille de Suensksund*, un de ses plus beaux ouvrages. Il travailla aussi pour les cours de Russie et de Copenhague. Sa manière est grande et large. Il avait une imagination riche et brillante; mais il manque de correction, son esprit ardent l'entraînant sans cesse à des conceptions nouvelles. Quelques *caricatures* et divers *costumes du Nord* ont été gravées d'après lui à Stockholm.

* DESPREZ de BOISSY (Charles), né à Paris vers 1730, embrassa la profession d'avocat, dans laquelle il obtint quelques succès. Mais il est principalement connu par ses *Lettres sur les spectacles*, 1759; 3e édit. 1780, 2 vol. in-12, dont le 2e contient un *Catalogue raisonné des ouvrages pour et contre*

*les théâtres*. Ce livre eut assez de vogue, et fit recevoir l'auteur dans plusieurs académies. Desprez, dirigea, de concert avec son frère, un établissement charitable, et montra dans l'exercice de ses fonctions un zèle, et un désintéressement, qui le firent regretter de tous les gens de bien, lorsqu'il mourut presque subitement le 29 mars 1787.

* DESPRUETS (Jean), docteur de Sorbonne, né vers l'an 1525, fut nommé par le pape Grégoire XIII, abbé-général de Prémontré le 10 décembre 1572. Cette abbaye était depuis plus de 30 ans en commande, et pendant ce temps le relâchement avait fait des progrès dans plusieurs maisons. Animé du zèle de son état, il visita successivement les abbayes de la France et des Pays-Bas, et corrigea les abus qui s'y étaient introduits. Obligé de se rendre à Rome pour une mission dont il avait été chargé par le roi, le pape lui permit de faire célébrer la fête de saint Norbert, fondateur de l'ordre, dont la canonisation avait été différée jusque-là, et le chargea d'en composer l'office. De retour à Prémontré, l'abbé Despruets fut appelé au concile de Reims. Il alla ensuite visiter ses abbayes de Lorraine et d'Allemagne, et après avoir eu la satisfaction de voir la discipline rétablie dans la plupart de ses maisons, il mourut à Prémontré le 15 mai 1596. Il a laissé : Des *livres de controverse*, où il réfute François Pérocel et Jean de Spina, calvinistes, qui avaient écrit contre le sacrifice de la messe et la présence réelle; un *Recueil de sermons et de discours;* un *Traité des sacrements;* de *brefs Commentaires sur la Bible. Anticalvinus, seu calvinianæ pravitatis refutatio.* Cet ouvrage est resté imparfait, la mort n'ayant pas permis à l'auteur de l'achever.

DESPUNA. *Voy.* THÉODORA DESPUNA.

DESQUIRON (Antoine-Toussaint de Saint-Agnan), jurisconsulte et poète, né vers 1787 à Sarlat (Dordogne), après avoir terminé ses études de droit, prit le grade de licencié. Nommé substitut dans un département du Midi, il fut révoqué, prit part à divers mouvements politiques, et à plusieurs reprises essuya des désagréments auxquels il chercha des diversions par les voyages. Candidat, en 1819, pour la chaire de procédure à la faculté de Paris, il ne put l'obtenir. Il fut, deux ans après, nommé professeur de droit public et de droit naturel à l'école de commerce; mais son discours d'ouverture, attaqué comme tendant à propager de fausses doctrines, amena sa destitution. Rayé du tableau des avocats, il passa le reste de ses jours dans une complète obscurité, et mourut vers 1830. Ses principaux ouvrages sont : *L'esprit des Institutes de l'empereur Justinien, conféré avec les principes du Code Napoléon*, Paris, 1807, 2 vol. in-8; *Considérations sur l'existence civile et politique des Israélites en France*, 1810, in-8; *Traité de la minorité, de la tutelle et de l'émancipation*, 1810, in-8; *Le nouveau Furgole*, ou *Traité des testaments*, 1810, 2 vol. in-4; *Traité de la preuve par témoins*, 1811, 2 vol. in-8; ouvrage estimé; *Traité du domicile et de l'absence*, 1812, in-8; *Traité de la mort civile en France*, 1821, in-8; Desquiron a laissé manuscrit divers ouvrages.

* DESRENAUDES (Martial-Borye), né le 7 janvier 1755, à Tulle, y prononça, n'étant encore que sous-diacre, l'*Oraison funèbre de Louis XV*, morceau qui promettait à la chaire un nouvel orateur. Ayant embrassé les principes de la révolution, il devint grand-vicaire de M. de Talleyrand, évêque d'Autun, et fut un de ses assistants, en 1790, à la messe de la fédération. Il lui resta fidèle dans le malheur et contribua beaucoup à le faire rayer de la liste des émigrés. Employé par M. de Talleyrand dans les bureaux des relations extérieures après le 18 brumaire, membre du tribunat, il obtint ensuite la garde des archives de la bibliothèque historique du conseil d'état, fut nommé conseiller titulaire de l'université, et remplit sous le gouvernement les fonctions de censeur impérial, qui lui furent conservées à la rentrée des Bourbons. Desrenaudes suivait ses instructions, mais en se considérant comme le protecteur des journalistes placés sous son inspection. Il ne conservait plus que des titres honorifiques, lorsqu'il mourut après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, le 8 juin 1825, dans sa 75e année. On lui doit la *Vie de Julius Agricola*, par Tacite, Paris, 1797, in-12, avec le texte latin en regard. Il a revu la *Campagne du duc de Brunswick contre les Français en* 1792, trad. de l'allemand (avec une préface par Feydel), Paris, 1795, in-8. Enfin il a rédigé l'article *Girondins*, dans les mémoires de l'abbé Géorgel.

* DESROCHERS (Etienne JEHANDIER), graveur du roi, membre de l'académie de peinture, né à Lyon, mourut à Paris en 1741. Sa *suite d'hommes illustres*, composée de 7 à 800 portraits, lui fit une certaine réputation. Il a aussi gravé plusieurs *morceaux d'histoire;* mais ils annoncent peu de goût, et sont en général durs et froids.

* DESROTOURS (Noel-François-Mathieu ANGOT), né à Falaise le 25 mars 1739, premier commis de l'administration des monnaies, fut adjoint au comité de l'assemblée Constituante, où ses lumières furent d'un grand secours. Incarcéré en 1793 à Alençon, il faillit l'être encore en 1799, en exécution de la loi des otages. Rappelé à Paris, sous le consulat, pour donner son avis sur la refonte générale des monnaies, il refusa les fonctions qui lui furent offertes, et mourut dans sa terre près de Rouen au mois de juin 1821. Voici la liste de ses ouvrages : *Almanach des monnaies*, 1784 à 1789, 6 vol. in-12; *Notice des principaux règlements publiés en Angleterre concernant les pauvres, etc.*, 1788, in-8; *Observations sur la question de savoir s'il convient de fixer invariablement le titre des métaux monnayés*, juin 1790, in-8; *Résumé des rapports du comité des monnaies*, 1790, in-8; *Analyse de l'ouvrage de Mirabeau sur la constitution monétaire*, janvier 1791, in-8; *Observations sur le mémoire de la commission des monnaies, relatif à la refonte générale des monnaies et aux nouvelles empreintes*, novembre 1792, in-8; *Quelques réflexions sur les motifs auxquels on attribue la rareté du numéraire*, 1797, in-8.

* DESSALINES (Jacques), premier empereur d'Haïti, né en Afrique à la Côte-d'Or, fut transporté à St.-Domingue, où il devint l'esclave d'un noir libre dont il prit le nom. Il était d'une taille moyenne, d'une belle figure; mais son regard dur et féroce

révélait les passions cruelles qui dominaient son âme. Lorsque la colonie s'insurgea contre les blancs, son activité et ses talents lui valurent le rang d'aide-de-camp du général *Jean-François*. Dans les divisions qui survinrent entre les chefs noirs il s'attacha à Toussaint-Louverture, devint son lieutenant, le seconda dans toutes les occasions, et se soumit avec lui au général Leclerc (*voy.* ce nom), qu'il aida même à désarmer les noirs; mais lorsque les Français eurent été décimés par les maladies, Dessalines revint au parti des noirs, et se livra à toutes ses fureurs contre les blancs et les mulâtres. Le Cap fut de nouveau inondé de sang. Resté maître du pays, ce nègre féroce, qui avait combattu pour la liberté des noirs, se fit proclamer empereur d'Haïti sous le nom de Jacques I^er^. Il chercha bientôt après à étendre sa domination sur la partie espagnole; mais il fut repoussé avec perte devant Santo-Domingo; et pour se venger de cet échec, il se livra à de nouveaux excès. Le mulâtre Pétion, qui était parvenu à se former un parti assez puissant, menacé de ses proscriptions, y mit un terme en l'assassinant en 1806. Christophe fut son successeur.

* DESSAURET (Isaac-Alexis, le Père), jésuite, né à Saint-Flour le 21 avril 1720, se fit applaudir dans plusieurs grandes villes par son talent pour la chaire, et prononça devant la cour l'oraison funèbre de Louis XV. Il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions de la terreur et mourut le 10 mars 1804, laissant inédits un assez grand nombre de *sermons* qui ont été publiés par les soins de son petit neveu, avocat à St.-Flour, sous ce titre : *Sermons, panégyriques, oraisons funèbres, instructions chrétiennes*, 1829, 1830, 3 vol. in-12.

DESSE. *Voy.* MONTALEMBERT.

* DESSOLE (Jean-Joseph-Paul-Augustin) naquit à Auch, le 3 octobre 1767, d'une famille noble. Son éducation fut dirigée par son oncle, respectable ecclésiastique, qui devint successivement évêque de Digne et de Chambéry. Il touchait à la fin de sa 25^e^ année lorsqu'il entra dans la *légion des Montagnes*, où il fut élu capitaine. Aide-de-camp du général Régnier, puis adjoint à l'état-major, adjudant-général et chef de bataillon, il fut destitué le 14 avril 1794, par suite du décret qui éloignait les nobles des armées; mais il ne tarda pas d'y être rappelé avec le grade d'adjudant-général, et fit la 1^re^ campagne d'Italie, sous les ordres de Bonaparte, qui le chargea de missions délicates et importantes, et l'envoya porter au Directoire les préliminaires de la paix de Leoben. Nommé général de brigade il fut employé sous les ordres de Berthier, dans la marche d'Ancône, où il parvint par la sagesse de sa conduite à maintenir la population. En 1799, il remporta dans la Valteline, sur les Autrichiens, de brillants avantages qui lui valurent le grade de général de division. Il fit, comme chef d'état-major de Moreau, la mémorable campagne de 1800, dans laquelle il eut l'occasion de se signaler de nouveau. A la paix de Lunéville, nommé conseiller d'état, il eut le gouvernement du château de Versailles. Chargé quelque temps après par intérim du commandement de l'armée de Hanovre, il sut se faire chérir des habitants par sa douceur et sa loyauté. Ce fut dans ces circonstances que le procès de Moreau s'instruisit. On prit des mesures pour que tous les corps d'armée, et les généraux envoyassent des adresses de félicitation au premier consul, sur la découverte de la conspiration. Soit que Dessole fût persuadé de la fausseté des inculpations dont Moreau était l'objet, soit que, par un sentiment généreux, il crût indigne de lui de paraître abandonner un ami dans le malheur, il résista aux insinuations qu'on lui fit, et n'envoya en son nom aucune félicitation. Cette conduite déplut à Napoléon qui rappela Dessolle et l'envoya à l'armée de Boulogne, chef d'état-major du maréchal Lannes. Il refusa ses fonctions et se retira dans une terre près d'Auch, où il s'occupait d'agriculture, lorsque Napoléon, passant dans cette ville vers la fin de 1808, lui donna l'ordre de se rendre en Espagne. Il se distingua à la bataille de Talavéra, à celle d'Ocanna, au passage de la Sierra-Moréna, et obtint le gouvernement du royaume de Jaën; mais sa santé s'affaiblissant, il obtint la permission de rentrer dans ses foyers où il resta jusqu'en 1812. A cette époque nommé chef d'état-major du prince Eugène, en Pologne, il s'avança jusqu'à Smolensk, et revint à Paris où il demeura jusqu'au 31 mars 1814. Le gouvernement provisoire le nomma général en chef de la garde nationale et de toutes les troupes de la 1^re^ division militaire. Monsieur, comte d'Artois, le nomma membre du conseil-d'état provisoire; il fut depuis ministre d'état, pair de France et placé à la tête de toutes les gardes nationales du royaume. A la nouvelle du débarquement de Bonaparte en 1815, il adressa un ordre du jour très-énergique aux gardes nationales, accompagna le roi jusqu'à Béthune, et revint à Paris, où il ne fut point inquiété. Le 7 juillet il reprit le commandement de la garde nationale, mais il ne la garde pas longtemps. Vers la fin de 1818 il fut nommé président du conseil, mais il se retira quelque temps après avec le baron Louis et Gouvion de Saint-Cyr, à la suite d'une discussion élevée dans le conseil des ministres sur la nécessité de changer la loi sur les élections. Dès lors Dessolle ne parut plus que sur les bancs de la chambre des pairs, où il parla souvent, mais toujours avec modération. Il est mort à Paris le 2 novembre 1828.

DESTEMPS (Jean) est un personnage célèbre dans les chroniques et histoires du XII^e^ siècle, où on lit que cet homme, encore vivant alors, était âgé de 400 ans. Il avait, dit-on, servi dans l'armée de Charlemagne, mort en 814. Le marquis de Paulmy dit qu'il possède une chronique très-ancienne, à la tête de laquelle se trouve une note qu'il attribue à Jean Destemps : elle contient l'histoire des VI^e^, X^e^, XI^e^ et XII^e^ siècles. Cela ne prouve pas que cet homme ait vécu aussi longtemps qu'on le rapporte. *Voy.* ROWIN.

* DESTIN, divinité allégorique qu'on fait naître du chaos. On le représente tenant sous ses pieds le globe de la terre, et dans ses mains l'urne dans laquelle est le sort des hommes. On croyait ses arrêts irrévocables, et son pouvoir si grand, que tous les autres dieux lui étaient subordonnés.

DESTOUCHES (André CARDINAL), né à Paris en

1672, mort en 1749, accompagna le père Tachard, jésuite, à Siam, avec le dessein d'entrer dans la société après ce voyage. De retour en France, son goût changea, et il prit le parti des armes. Ce fut au service qu'il sentit éclore ses talents pour la musique; il le quitta pour s'y livrer tout entier. Il se fit bientôt une grande réputation par son opéra d'*Issé*. Le roi le goûta tellement, qu'il le gratifia d'une bourse de 200 louis, en ajoutant « que ce » n'était qu'en attendant, et que depuis Lulli au» cune musique ne lui avait fait autant de plaisir » que la sienne. » Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignorait la composition, lorsqu'il fit cette pièce. Il apprit ensuite les règles; mais elles refroidirent son génie; et ses autres ouvrages n'égalèrent point *Issé*. Destouches mourut surintendant de la musique du roi, et inspecteur-général de l'académie royale de musique, avec une pension de 4,000 livres.

DESTOUCHES (Philippe Nericault), né à Tours en 1680, élevé au Collége des Quatre-Nations à Paris, volontaire dans un régiment d'infanterie, quitta le service pour s'attacher au marquis de Puysieux, ambassadeur auprès du corps helvétique. Ses productions dramatiques le firent connaître au régent. Ce prince sachant qu'il possédait la connaissance des intérêts des cours, l'envoya à Londres en 1717 avec l'abbé Dubois pour l'aider dans ses négociations. Il y passa sept ans en servant la France avec zèle. Le duc d'Orléans étant mort, Destouches n'eut que le faible plaisir de se figurer la fortune qu'il aurait pu faire, si ce prince avait vécu. Fortoiseau proche Melun lui parut une solitude propre à lui faire oublier la fortune et ses caprices. Il l'acheta, et y cultiva jusqu'à la fin de ses jours l'agriculture et les muses. Le cardinal de Fleury voulut l'en tirer, pour l'envoyer à Saint-Pétersbourg. Le poète refusa cette ambassade. Il mourut en 1754. Son fils a dirigé l'édition des *Œuvres* de son père, faite au Louvre, 1757, 4 vol. in-4, par ordre de Louis XV. Elles ont été depuis réimprimées en 10 vol. in-12 et 6 vol. in-8, fig. « On ne trouve pas » dans les pièces de Destouches, dit un auteur qui » l'a beaucoup connu, la force et la gaieté de Re» gnard; encore moins les peintures naïves du cœur » humain, ce naturel, cette vraie plaisanterie, cet » excellent comique qui fait le mérite de Molière; » mais il n'a pas laissé de se faire de la réputation » après eux. Il a du moins évité le genre de la co» médie langoureuse, de cette espèce de tragédie » bourgeoise qui n'est ni tragique ni comique : » monstre né de l'impuissance des auteurs, et de la » satiété du public après les beaux jours du siècle » de Louis XIV. » Un éloge propre aux *comédies* de Destouches, c'est qu'elles sont plus éloignées de la licence et de la lubricité théâtrale, que toutes celles qui sont recherchées avec ardeur par la frivolité et la corruption du siècle. *Voy.* Moliere, Regnard, etc.

DESTUTT de TRACY. *Voy.* Tracy.

* DESVAULX (Jacques-Nicolas), baron d'Oinville, maréchal-de-camp, né à Pondichéry en 1745, fit les dernières campagnes de l'Inde en qualité de capitaine d'artillerie, et se distingua au siége de Pondichéry, ce qui lui valut la croix de Saint-Louis. Devenu major, il sauva l'armée française d'une surprise à la bataille de Gondelour. En 1792, il émigra, fit les campagnes de l'armée de princes, rentra en France en 1800, et y vécut ignoré jusqu'au moment de sa mort, arrivée à Paris le 18 juillet 1817. On a de lui : *Discours prononcé à New-Yorck à l'occasion du rétablissement de la maison de Bourbon*, traduit de l'anglais, 1814, in-8; *Vie du général Monck, duc d'Albemarle*, 1815, in-8; *Nouvelle conspiration contre les jésuites, dévoilée et brièvement expliquée*, traduite de l'anglais de Dallas, 1817, in-8. Le traducteur y a joint quelques notes et même quelques pièces, entre autres l'avis de 45 évêques de France sur les jésuites, en 1761. Il est assez singulier que cette apologie des jésuites ait été faite par un protestant et traduite par un officier; mais le premier était un homme équitable; le second était aussi bon chrétien que brave militaire.

* DETRÉ (le Père Guillaume), jésuite français, né en 1664, se consacra aux missions étrangères, et fut envoyé en 1701 dans l'Amérique espagnole. Son zèle et ses vastes connaissances le firent nommer supérieur général et visiteur de toutes les missions de Maragnon. Nommé, en 1727, recteur du collége de Cuença, il vivait encore en 1731. Il traduisit le *catéchisme* en 18 langues, pour l'usage des diverses peuplades qui étaient sous sa domination. Il a laissé une *relation* intéressante des peuples sauvages qui habitent les bords du fleuve Maragnon ou des Amazones, insérée dans le tome 23 des *Lettres édifiantes*. C'est lui qui envoya en Europe la carte du Maragnon, levée par le P. Fritz.

DESRIANUS, célèbre architecte sous Adrien, rétablit le Panthéon, la basilique de Neptune, les bains d'Agrippine, etc. Son chef-d'œuvre fut le *Môle* ou le *Sépulcre d'Adrien*; et le *Pont-Elien*, que l'on nomme aujourd'hui le *Pont Saint-Ange*.

DEUCALION, roi de Thessalie, fils de Prométhée et de Pandore, épousa Pyrrha, fille d'Epiméthée, son oncle. Jupiter n'épargna que ces deux époux dans le déluge universel. Ils ressuscitèrent le genre humain, et repeuplèrent le monde en jetant derrière eux des pierres, ainsi que l'oracle de Thémis leur avait prédit. Les pierres de Deucalion furent changées en hommes et celles de Pyrrha en femmes. Cette fable de Deucalion est fondée, comme l'on voit, sur l'histoire sainte; mais un événement particulier à la Grèce l'a chargé de circonstances étrangères. On raconte que le cours du fleuve Pénée, sous le règne de Deucalion, roi de Thessalie, fut arrêté par un tremblement de terre, à l'endroit où ce fleuve, grossi des eaux de quatre autres, se décharge dans la mer, et qu'il tomba cette année une pluie si abondante, que toute la Thessalie fut inondée; mais un événement de cette nature, supposé qu'il soit vrai, n'a pu faire imaginer l'extinction du genre humain, telle qu'Ovide la rapporte au premier livre des *Métamorphoses*, où il nous trace l'histoire de Deucalion.

DEUS-DEDIT. *Voy.* Dieu-donné (saint).

DEUSINGIUS ou DEUSING (Antoine), né à Meurs le 15 octobre 1612, fut professeur de mathématiques dans sa ville natale, professeur de physique et de mathématiques à Harderwick, puis professeur en médecine, et enfin, en 1647, il eut la première

chaire de médecine à Groningue. Il y mourut le 30 janvier 1666. C'était un médecin vraiment savant; il ne possédait pas seulement toutes les parties de cette science, mais il avait encore étudié toutes celles qui y ont rapport. Outre le latin, il avait appris les langues arabe, turque et persane. On lui reproche d'avoir été trop caustique et de s'être attiré par là beaucoup d'adversaires. Il a fait un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *De vero systemate mundi*, Amsterdam, 1643, in-4. Il établit un système particulier sur les débris de ceux de Copernic et de Ptolémée; *De mundi opificio*, Groningue, 1647, in-4; *Exercitationes anatomicæ*, Groningue, 1651, in-4; *Fasciculus dissertationum*, Groningue, 1660. Elles sont au nombre de 15 et ont pour objet des sujets tirés de l'Ecriture sainte, qui ont rapport à l'histoire naturelle. *Economia corporis animalis*, etc., Groningue, 1660-1661, 5 vol. in-12. Il publia aussi différents *traités* sur le *Décalogue*, l'*Evangile*, la *Trinité*, etc. On peut voir la liste de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des écrivains médecins*, par Manget, et dans le *P. Nicéron*, tome 22. Deusingius, quoique protestant, joignait de vastes connaissances à un attachement décidé aux principes de religion et de morale.

DEUSINGIUS ou DEUSING (Herman), fils du précédent, né à Groningue le 14 mars 1654, mort le 3 janvier 1722, s'est fait un nom par son *Historia allegorica veteris et novi Testamenti*, Groningue, 1690, in-4, et Franeker, 1701; et par son *Explicatio allegorico-prophetica historiarum mosaïcarum*, Utrecht, 1719, in-4; ouvrages pleins de rêveries coccéiennes (*voy.* COCCEIUS), qui lui attirèrent des désagréments; il fut exclu de la cène et obligé de se retirer en pays étranger.

* DEUTSCH (Nicolas-Emmanuel), peintre et graveur, né à Berne en 1484, mort dans la même ville en 1530. Ses *tableaux* difficiles à distinguer de ceux des autres maitres allemands de la même époque, sont rares. Ses *gravures* sont recherchées, surtout une suite de 6 estampes représentant les *vierges sages* et les *vierges folles*. Il eut quatre fils, peintres comme lui; un seul, Jean-Rodolphe-Emmanuel, avantageusement cité par les biographes allemands, a gravé les vues des principales villes de l'Europe pour la *Cosmographie* de Sébastien Munster, Bâle, 1550, 1572 et 1628, in-fol., et quelques *cartes* géographiques, entre autres celle de la Palestine.

* DEVAINES (Jean), membre de l'institut, né vers 1730, mourut à Paris le 16 mars 1803. Entraîné par un goût décidé vers la culture des lettres, il dut céder à la force des circonstances qui le jetèrent dans une autre carrière où il ne tarda pas à se distinguer. D'abord premier commis des finances sous Turgot, il fut successivement administrateur des domaines et receveur général des finances. En 1795, il était commissaire de la trésorerie nationale, et en 1800, il devint conseiller d'état. A la réorganisation de l'institut en 1803 il fut nommé membre de la 2e classe qui succédait à l'académie française. Ce choix excita quelque surprise; cependant il n'était pas entièrement dépourvu de titres littéraires : les *Mélanges*, de Suard, son ami, contiennent plusieurs morceaux de Devaines, pleins d'esprit et de délicatesse, entr'autres : *De Buffon et de J.-J. Rousseau*; *Nouvelles considérations sur les mœurs*; *Les Tuileries en 1784*; *De la médiocrité*; *De l'exagération*; *Des théophilanthropes*; *La réalité de l'illusion*; *Fragmens de morale*. Devaisnes a en outre publié un *Recueil de quelques articles extraits de différents ouvrages périodiques*, avril 1799, in-4, tiré à un très-petit nombre d'exemplaires.

DEVAUX (Jean), chirurgien, né à Paris en 1649, mort en 1729, enrichit le public d'un grand nombre d'ouvrages écrits purement en français, et assez élégamment en latin : *Le médecin de soi-même*, ou *l'art de conserver la santé par l'instinct*, in-12, peu commun, quoique souvent imprimé; *L'art de faire les rapports de chirurgie*, 1703, in-12, réimprimé plusieurs fois. L'auteur enseigne la pratique, les formules et le style le plus en usage parmi les chirurgiens commis aux rapports. Plusieurs *traductions* du Traité de la maladie vénérienne de Musitan; de l'Abrégé anatomique de Heister; des Aphorismes d'Hippocrate, de la Médecine de Jean Allen; *Index funereus chirurgicorum pariensium, ab anno* 1315 *ad annum* 1714, même année, à Trévoux, in-12. Devaux ne manquait ni d'esprit, ni de connaissance; mais il embrassa trop d'objets, et il ne connut pas ses forces en traitant certaines matières.

* DEVAUX MOISSON (Gabriel-Pierre-François), né en 1742 à Caen, d'un avocat du roi, lieutenant dans la cavalerie, fit les campagnes de 1758 à 1761, quitta le service à la paix et se livra dès lors à son goût pour la botanique. Il établit près de Bayeux un jardin devenu célèbre, sous le nom de *Jardin Devaux*, et plus tard un autre à Colombelles près de Caen, qui n'était pas moins digne de l'attention des amateurs. Elu président du district de Bayeux, il sauva de la destruction la fameuse tapisserie de la reine Mathilde. Député au conseil des Anciens il ne s'occuppa guère dans cette assemblée que des intérêts de ses commettants. A l'époque du consulat il fut nommé maire de Caen, puis secrétaire-général de la préfecture du Calvados, et mourut à Caen le 8 sept. 1802, laissant la réputation d'un bon citoyen et d'un homme très-instruit. On lui attribue la rédaction du 3e vol. des *mémoires historiques* de Bourcet (*voy.* ce nom). M. Lair a publié une *notice historique* sur Devaux, Caen, 1805.

** DEVAUX du Cher (M.-D.), jurisconsulte, né en 1769 à Châteauroux, obtint très-jeune au barreau des succès qui attirèrent l'attention de ses compatriotes. En 1790, nommé procureur-syndic de sa ville natale, il y exerça pendant la terreur les fonctions de président du tribunal révolutionnaire; mais il n'usa de son pouvoir et de son influence que pour dérober à l'échafaud les victimes désignées à la fureur des passions, et s'acquit dans ce poste effrayant de nouveaux titres à l'estime publique. Au 18 brumaire, il était commissaire du directoire près de l'administration centrale de l'Indre. Il rentra dans la carrière du barreau, et s'établit à Bourges, où il s'acquit bientôt une réputation très-étendue. Plusieurs de ses plaidoiries furent insérées dans le recueil des *causes célèbres* de Méjan. Nommé maire de

Bourges pendant les cent-jours, il se conduisit dans cette circonstance délicate avec prudence et fermeté. En 1817, envoyé par le département du Cher à la chambre des députés, il y prit place au centre gauche. Dans la session de 1819, il combattit les lois d'exception et le nouveau système électoral. Il appuya dans la suivante le renvoi au président du conseil de la pétition de Madier de Montjau. Réélu en 1824, il continua de voter contre le ministère. Après la révolution de 1830, il fut nommé conseiller-d'état, et mourut à Paris le 11 octobre 1838. On lui doit quelques brochures politiques, entre autres : *Essai sur la révision de la charte*, Paris, 1820, in-8. *Essai sur la septennalité*, ib., 1824, in-8.

DEVELLES (Claude-Jules), né à Autun en 1692, fit profession chez les théatins en 1725, et mourut au mois de juin 1765, âgé d'environ 74 ans. On a de lui : *Traité de la simplicité de la foi; Nouveau traité sur l'autorité de l'Eglise; Lettre à M. l'abbé de B*** sur l'immortalité de l'âme.*

* DEVERNAY, curé de Néronde en Forez, né à Lay, près de Roanne, d'une famille riche, se signala par son inépuisable charité. Dans les années désastreuses il remplissait ses greniers de blé et d'autres productions usuelles qu'il remettait à ses paroissiens à un prix modéré. Il leur donnait aussi des vêtements de toute espèce. Chaque semaine il distribuait 100 livres de pain aux pauvres; la toilerie étant devenue moins florissante dans les montagnes qui l'environnaient, et voulant procurer aux habitants un genre d'occupation plus avantageux, il fit venir un maître habile pour leur apprendre l'art de filer et d'ouvrer le coton. Ce modèle des curés mourut en 1777, laissant plusieurs ouvrages qu'à sa mort il ordonna de brûler. Delandine lui a consacré une notice dans le *Conservateur*, Lyon, 1788.

* DEVIENNE (François), compositeur, né à Joinville en 1760, mort à Charenton le 5 septembre 1803, dans un état de démence, a mis en musique plusieurs *opéras comiques*. Ses compositions sont plus agréables que savantes. On lui reproche des réminiscences, ou plutôt des plagiats. Il avait un grand talent pour la flûte; la *méthode* qu'il a publiée pour cet instrument est fort estimée.

DEVIENNE. *Voy.* AGNEAUX.

* DEVILLE (Antoine), ingénieur, né à Toulouse en 1596, étudia avec fruit les mathématiques et la science des fortifications. Après avoir servi en Savoie où ses talents lui méritèrent le titre de chevalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, il rentra en France lorsque les Espagnols pénétrèrent en Picardie avec une armée : il contribua à la reprise de Corbie en 1636, et à l'attaque des principales villes de l'Artois. A la paix il fut chargé de fortifier les villes cédées à la France par le traité définitif. Il mourut vers 1656. Ses principaux ouvrages sont : Les *Fortifications d'Antoine Deville*, Paris, 1629; *Obsidio Corbeiensis*, Paris, 1637, in-folio, fig.; *Le siége de Landrecies*, 1637, in-8; Le *siége de Hesdin*, 1639, in-fol.; *De la charge des gouverneurs des places*, Lyon, 1639, in-folio; 1655, in-8.

* DEVILLERS (Charles), né en 1724, vint très-jeune se fixer à Lyon où il donna des cours de physique. Il s'était formé un superbe cabinet qu'il vendit moyennant une rente viagère de 2,000 fr. Il est mort en 1809; on ignore le lieu de sa naissance. Il a publié : *Journées physiques*, 1761, 2 vol. in-8. C'est une suite d'entretiens sur les diverses parties de la physique. *Le Colosse aux pieds d'argile*, 1784, in-8. Il attaque dans cet ouvrage le magnétisme animal. *Caroli Linnæi entomologia faunæ suecicæ descriptionibus aucta*, etc., Lyon, 1789, 4 vol. in-8, fig. Il a eu part à la *Théorie* des trois éléments de Tissier, et a lu plusieurs mémoires à l'académie de Lyon, dont il était membre.

DEVONIUS. *Voy.* BALDWIN.

* DEVONSHIRE (Georgina CAVENDISH, duchesse de), aussi célèbre par ses talents poétiques que par les agréments de son esprit et la beauté de sa figure, naquit à Londres en 1746. On connaît d'elle plusieurs pièces de vers très-estimées, dont la principale est le *Passage du Saint-Gothard*, poème trad. par Delille, Paris, 1802, in-8. Lorsque cette dame publia son poème, elle lui en envoya un exemplaire avec les vers suivants :

Vous dont la lyre enchanteresse
Unit la force à la douceur,
De la nature amant flatteur,
Vous qui l'embellissez sans cesse,
J'ose vous offrir en tremblant
De l'humble pré la *fleur nouvelle*,
Je la voudrais une *immortelle*,
Si vous acceptez le présent.

Delille y répondit par une épître en vers qui se trouve en tête de la traduction. On lui doit encore la *Sylphide* ou *l'Ange gardien*, nouvelle traduite en français par Mme de Montolieu, Lausanne, 1796, petit in-12. Cette dame-poète n'était pas tout-à-fait étrangère à la politique. Amie de Fox, elle contribua à le faire nommer membre de la chambre des Communes, en recrutant pour lui les suffrages, et obtint celui d'un boucher en l'embrassant. Elle mourut en mai 1806.

* DEVONSHIRE (Elizabeth HERVEY, duchesse de), fille du comte de Bristol, née vers 1754, épousa d'abord M. Forster, puis, en 1812, le duc de Devonshire, cinq ans après la mort de Georgina dont l'article, précède. Devenue veuve une seconde fois, elle s'établit en 1815 à Rome, où son palais devint le rendez-vous des savants, des artistes et des voyageurs de toutes les contrées. L'archéologie lui doit de nombreux services, par les fouilles qu'elle fit faire pour retrouver d'anciens monuments. Elle achetait des tableaux, et publiait de magnifiques éditions parmi lesquelles on distingue celle de la *Traduction italienne de Virgile*, par Annibal Caro, tirée à 150 exemplaires, dont un a été offert de sa part à la bibliothèque du roi de France; elle orna d'estampes des meilleurs artistes la *Traduction italienne* de la 5e satire d'Horace, où se trouve décrite la route de Rome à Brindes, et le *passage du Saint-Gothard*, de la première duchesse de Devonshire. Elle avait entrepris une édition du *Dante*, lorsqu'elle mourut le 30 mars 1824. Son corps a été transporté en Angleterre.

* DEVOSGES (François), dessinateur, né à Gray le 15 septembre 1732, fils d'un sculpteur qui lui donna les premiers principes de son art, annonçait de grandes dispositions, lorsqu'à dix-huit

ans il perdit la vue. Il recouvra, six ans après, l'usage d'un œil, et se livra dès-lors exclusivement au dessin, dans lequel il fit de tels progrès, que l'ambassadeur de Russie essaya de l'attacher à sa cour. Devosges, s'étant rendu plus tard à Dijon, conçut l'idée d'ouvrir une école gratuite de dessin, et vendit son modique patrimoine pour fonder cet établissement que dotèrent depuis le prince de Condé et les états de Bourgogne. Plusieurs de ses élèves allèrent aux frais de l'école se perfectionner à Rome, et se sont fait un nom distingué. Cette école, quoique privée de tout appui pendant la révolution, s'est cependant soutenue par le zèle du fondateur. Devosges est mort à Dijon, à la fin de 1811, laissant un petit nombre de productions, qui se font remarquer par la simplicité de la composition et la pureté du dessin. Il réussissait surtout dans les scènes d'enfant. M. Fremiet-Monnier a publié son *Eloge*, Dijon, 1813, in-8.

* DEVOTI (Jean), prélat italien, né à Rome en 1744, devint professeur de droit canon au collége de la Sapience en 1764, évêque d'Anagni en 1789, archevêque de Carthage *in partibus*, camerier secret du pape Pie VII, secrétaire des brefs aux princes, consulteur des congrégations de l'*immunité* et de l'*index*, et mourut à Rome en 1820. On lui doit : *De novissimis in jure legibus; Institutiones canonicæ*, Rome, 4 vol. in-8, réimprimées plusieurs fois et en 1814, avec des additions; *Jus canonicum universum*, 3 vol.; cet ouvrage n'a pas été terminé.

* DEWEZ (Louis-Dieudonné-Joseph), né à Namur le 4 janvier 1760, fut dix ans professeur de rhétorique, puis occupa successivement les places de commissaire près les tribunaux de Sambre et Meuse et de sous-préfet de Saint-Hubert; le roi Guillaume le nomma inspecteur des colléges et athénées, et professeur d'histoire naturelle au musée des sciences et arts de Bruxelles. Il mourut dans cette ville le 26 octobre 1834. On a de lui : *L'histoire générale de la Belgique*, Bruxelles, 1805-06, 7 vol. in-8. Cet ouvrage, fruit de vingt années de recherches, est écrit d'une manière non moins agréable qu'instructive. Dewez manque néanmoins de cette chaleur et de cet entraînement qui caractérisent l'ouvrage de Famien Strada, qu'on peut appeler le Tite-Live de l'Espagne. Lui-même reconnut ce défaut, et tenta de le corriger dans une seconde édition, Bruxelles, 1827, 8 vol. *Histoire particulière des provinces belgiques, sous le gouvernement des ducs et des contes*, Bruxelles, 1817, 3 vol. in-8. *Dictionnaire géographique du royaume des Pays-Bas, etc.* 1819, in-8. La critique y a signalé quelques inexactitudes; *La géographie du royaume des Pays-Bas, rédigée par provinces*, ouvrage spécialement destiné aux colléges, 3e éd. 1825, in-12; *Abrégé de l'histoire du Hainaut, et du Tournaisis Mons*, 1823, in-12; *Histoire du pays de Liége*, Bruxelles, 1832, 2 vol. in-8. Dewez est auteur de plusieurs dissertations insérées dans les *mémoires* de l'académie de Bruxelles.

DEXTER (Lucius-Flavius), préfet du prétoire sous Théodose le Grand, fils de Pacien, évêque de Barcelonne, mérita par sa vertu et son savoir que saint Jérôme lui dédiât son *Traité des écrivains ecclésiastiques*. La *Chronique* qu'on a publiée sous le nom de *Dexter* est supposée (nous n'avons pas celle que Dexter avait faite). Elle paraît avoir été fabriquée en Espagne vers la fin du XVIe siècle, et contient les pieuses traditions des anciens espagnols qui ont eu cours dans ce royaume. Les commentaires que le Père Bivarius y a ajoutés sont sans goût, sans discernement et sans critique. Nicolas Antonio, le marquis Péralta, don Louis de Salazar et Ferréras, ont écrit pour prouver que cette chronique était apocryphe. Elle a été imprimée avec les commentaires de Bivarius, à Lyon, en 1627, in-fol.

* DEYEUX (Nicolas), chimiste, né en 1744 à Paris, acheva ses études à Montpellier, se fit recevoir pharmacien et établit une officine dont la réputation s'étendit bientôt dans toute l'Europe. Les expériences auxquelles il se livra pour déterminer la composition des différentes substances médicales, le mirent en rapport avec les plus célèbres chimistes. A l'organisation de l'institut, il en fut élu membre. Nommé Pharmacien de l'empereur, il conserva cette place jusqu'en 1814. Il mourut à Paris au mois de mai 1837, dans sa 93e année. Outre une foule d'articles dans le *Journal de physique*, et dans les *Mémoires de l'institut*, on a de lui : *Précis d'expériences et observations sur les différentes espèces de lait*, etc., Paris et Strasbourg, 1800, in-8. Ces expériences, faites conjointement avec Parmentier, forment l'ouvrage le meilleur et le plus complet qui ait été publié sur cette matière; *Considérations chimiques et médicales sur le sang des ictériques*, Paris, 1804, in-4. Deyeux a fourni des notes à la nouvelle édition du *Théâtre d'agriculture* par Olivier de Serres.

* DEYSTER (Louis van), peintre et graveur, né à Bruges en 1656, mort en 1711 à 55 ans, peignait l'histoire et le portrait. Ses plus beaux tableaux sont tirés de l'Ecriture sainte. On estime surtout une *résurrection du Christ*, son *apparition aux trois Maries*, une *mort de la Vierge*, *l'Histoire de Judith* en plusieurs morceaux. Descamps regarde Deyster comme égal pour l'intelligence du clair-obscur aux plus grands maîtres de Flandre. Sa manière de composer était grande, mais il ne savait point sacrifier aux grâces. Il a exécuté quelques gravures en manière noire et à l'eau-forte. — Anne DEYSTER, sa fille, morte en 1746, imitait si bien sa manière, que l'on confond souvent avec les originaux les copies qu'elle faisait d'après lui. Elle a fait à l'aiguille des paysages qui imitent très-bien la peinture.

DEZ (Jean), jésuite, né près de Sainte-Menehould en Champagne, l'an 1643, se livra avec succès au ministère de la chaire. Etant devenu recteur du collége de Sedan, il s'appliqua à la controverse, et travailla avec zèle et avec fruit à la conversion d'un grand nombre de calvinistes. Il mourut à Strasbourg en 1712, après avoir été cinq fois provincial. Il laissa quelques écrits, dont les principaux sont : *La réunion des protestants de Strasbourg à l'église romaine, également nécessaire pour leur salut et facile selon leurs principes*, 1687, in-8, réimprimé en 1701, et traduit en allemand. Quoiqu'il ne soit que médiocre, cet ouvrage a pourtant un mérite peu

commun, celui de la clarté et de la précision ; *La foi des chrétiens et des catholiques justifiée, contre les déistes, les juifs, les mahométans, les sociniens, et les autres hérétiques*, Paris, 1714, 4 vol. in-12. Le Père Dez avait été employé par Louis XIV et le cardinal de Furstemberg, à l'établissement d'un collége royal, d'un séminaire et d'une université catholique, confiée aux jésuites français à Strasbourg. Il fut recteur de cette université, et suivit monseigneur le Dauphin, par ordre du roi, en Allemagne et en Flandre, en qualité de confesseur de ce prince.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Antoine-Joseph), né à Paris en 1680, et maître des comptes dans la même ville, fit sa principale étude de l'histoire naturelle. Il a fourni les articles d'*hydrographie* et de *jardinage* qui sont dans le Dictionnaire encyclopédique. On a de lui *La théorie et la pratique du jardinage*, 4e édition, 1747, in-8 ; *La Conchyliologie*, ou *Traité sur la nature des coquillages*, 2 tomes in-4 en 1748. Cet ouvrage intéressant est estimé, et on l'a réimprimé en 3 vol. in-4, avec des additions considérables. Cette nouvelle édition n'est pas complète : elle devait avoir 5 vol. D'Argenville a écrit en latin des *Essais de dénombrement de tous les fossiles qui se trouvent dans les différentes provinces de France* ; L'*Oryctologie*, ou *Traité des pierres, des minéraux, des métaux et autres fossiles*, Paris, 1755, in-4. Son goût pour l'histoire naturelle n'était point exclusif : il fut amateur éclairé de plusieurs arts. On en voit une preuve dans son *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, qui n'est cependant point sans erreurs, 1745, 3 vol. in-4, ou 1762, 4 vol. in-8. Il mourut à Paris en 1765. — Son fils (Antoine-Nicolas), reçu maître des comptes et mort au commencement de 1794, a publié : *Vies de quelques architectes et de quelques sculpteurs fameux*, Paris, 1787, 2 vol. in-8 ; ouvrage incomplet et inexact.

* DEZÈDE ou DEZAIDES, compositeur agréable, mort à Paris en 1792, ignorait lui-même le lieu de sa naissance. Il a particulièrement travaillé pour l'opéra comique. Personne n'a mieux réussi que lui dans le genre pastoral.

* DEZOTEUX (François), chirurgien, né à Boulogne-sur-Mer en 1724, fut employé pendant les campagnes de Westphalie et de Flandre dans les hôpitaux de l'armée. En 1760, il succéda au célèbre Garangeot en qualité de chirurgien-major du régiment du roi (infanterie), en garnison à Besançon. Il prit ses degrés à la faculté de cette ville, et s'occupa de propager en Franche-Comté l'*inoculation* qu'un médecin irlandais, Acton, y avait décréditée par des procédés souvent funestes. Il eut à soutenir contre cet empirique, un procès qu'il gagna, et publia à cette occasion des *Pièces justificatives concernant l'inoculation*. Dezoteux alla l'année suivante à Londres étudier la méthode de Sutton, et entreprit à son retour de la répandre; le docteur Gandoger, auquel il communiqua ses notes, s'en servit pour rédiger son *traité pratique de l'inoculation*, 1768; lui-même publia plus tard, avec le docteur Valentin son élève, un *Traité historique de l'inoculation*, Paris, an 8, in-8. Dezoteux conçut la pensée de créer dans le régiment du roi une école de chirurgie militaire dont la direction lui fut confiée, et qui acquit une juste célébrité par les chirurgiens qu'elle a fournis aux armées, et les professeurs qu'elle a donnés aux écoles. Nommé chirurgien-consultant des armées du roi en 1778, il reçut la même année le cordon de Saint-Michel. En 1789, il fut appelé auprès du ministère de la guerre avec le titre d'inspecteur-général des hôpitaux. En 1793, il obtint sa retraite; mais sa pension ne lui étant pas payée, il tomba dans la misère, vécut quelque temps des secours de ses amis, et obtint enfin la place de médecin de la succursale des Invalides qu'on venait d'établir à Versailles. Cette maison ayant été supprimée, Dezoteux revint à Paris, où il est mort le 2 février 1803.

* DHAHER, scheik d'Acre, un des plus redoutables ennemis que la Porte ait eus à combattre dans la dernière moitié du XVIIIe siècle, sortait d'une de ces tribus de *Bédouins* qui vivent sur les bords du Jourdain et dans les environs du lac de *Tabarié*. Sa famille était une des plus puissantes du pays. Après la mort de son père Omar, il partagea le commandement avec un oncle et deux frères. S'étant brouillé avec eux il les vainquit et les fit mourir. Alors revêtu de toute la puissance de sa maison, il ouvrit une plus grande carrière à son ambition. Saisissant le premier prétexte, il marcha brusquement sur Acre, où il s'établit vers 1749. Il avait alors environ 63 ans. Dans cet âge avancé il conservait encore toute l'ardeur et toute la force de la jeunesse. Il songea d'abord à fortifier sa nouvelle conquête et s'occupa ensuite d'améliorer l'état du pays qui devint en peu de temps très-florissant. Pour achever de se consolider, Dhâher renouvela ses alliances avec les grandes tribus du désert, chez lesquelles il avait marié ses enfants. En se rendant caution des *Motoudlis*, pour le tribut qu'ils devaient payer aux pachas de Saïde et de Damas, il s'assura l'amitié de cette tribu puissante qui pouvait mettre sur pied dix mille cavaliers. Cependant le divan de Constantinople, qui ne voyait pas sans ombrage les succès de Dhâher, sentit redoubler ses alarmes, lorsque celui-ci sollicita vers 1768, pour lui et pour son successeur, une investiture durable de son gouvernement, et demanda à être proclamé *scheik d'Acre, prince des princes, commandant de Nazareth, de Tabarié, de Safad, et scheik de toute la Galilée*. La Porte, quoique profondément blessée de cette demande, accorda tout à l'argent et à la crainte. Parmi les griefs répétés qui l'avaient aigrie contre Dhâher, un des plus odieux fut le pillage de la caravane de la Mecque, en 1757. Accusé de favoriser les pirates maltais, auxquels il permettait de vendre à Acre les prises faites sur les Turcs, il prétexta que la rade de Haifa était sans protection, et il demanda qu'un fort y fût bâti aux frais du sultan...... La Porte ayant accédé à ses désirs, il rasa le fort quelque temps après, et en transporta les canons à Acre. La Porte indignée souleva contre lui Osman, pacha de Damas, qui lui portait une haine personnelle. Mais Dhâher, prévenu à temps par l'espion qu'il entretenait à Constantinople, informe ses enfants de l'ordre qui a été donné à Osman de l'envelopper et de le détruire lui et sa famille. Ali, l'aîné de ses fils, part sur-le-champ à

la tête de cinq cents cavaliers, et fait tant de diligence, qu'après avoir marché pendant deux nuits, il arrive à l'aube du jour dans le camp des Turcs qu'il disperse, et le pacha lui-même n'échappe à la mort que par une fuite précipitée. Dès lors la guerre fut ouverte. Ali-bey, qui gouvernait l'Egypte et qui s'était rendu indépendant de la Porte, crut que les circonstances étaient favorables pour conquérir la Syrie, et après avoir formé une alliance avec Dhâher, il envoya pour le seconder dans la guerre contre Osman, un corps de Mameluks, qui occupa Ramlé et Loudd. Ce corps fut suivi d'une grande armée commandée par Mohammed-Bey, favori et fils adoptif du pacha d'Egypte, qui, après avoir opéré sa jonction avec les troupes de Dhâher, battit les forces d'Osman, et s'empara de la ville de Damas. Mais au moment de se rendre maître du château, Mohammed-Bey, gagné par la pacha de Damas, changea tout-à-coup de dessein et reprit brusquement la route du Caire. Osman délivré d'un ennemi si redoutable, songea à reprendre l'offensive, et projeta de surprendre Dhâher dans Acre même; mais prévenu encore une fois, et surpris dans son camp sur les bords du lac de *Houlé*, par Ali-Dhâher, auquel s'était réuni Nâsif, chef des *Motoudlis*, il essuya une déroute complète. La Porte qui soutenait alors la guerre contre la Russie, effrayée des succès de Dhâher, lui fit proposer la paix à des conditions très-avantageuses. Le scheik à qui son âge avancé faisait sentir le besoin du repos, voulait accepter ses offres; mais son ministre Ibrahim, qui comptait encore sur les secours d'Ali-Bey, l'en détourna. La révolution qui s'accomplit bientôt en Egypte détruisit toutes les espérances qu'il avait fondées sur ce pays. Ali-Bey chassé par Mohammed, vint avec ses huit cents Mameluks chercher un asile auprès de Dhâher. Ces deux hommes que rapprochait une haine commune contre la Porte, marchèrent ensemble contre les Turcs, qui sous la conduite de sept pachas, assiégeaient Saïde, et ils remportèrent sur eux une victoire signalée, qui fut due en grande partie au courage des Mameluks, et à la coopération de la flotte russe. Dhâher victorieux songea à faire rentrer Ali-Bey en Egypte. Les Russes avaient promis un secours de six cents hommes; mais l'impatience d'Ali-Bey ne lui permit pas de l'attendre. Il partit avec ses Mameluks et 1500 cavaliers commandés par Otman, un des fils de Dhâher, et tomba dans une embuscade où il fut blessé et fait prisonnier. La nouvelle de ce désastre affecta Dhâher, mais sans l'abattre; et peu de jours après il eut la consolation d'apprendre que la seule présence de son fils Ali à la tête de 500 cavaliers avait dispersé et mis en fuite une armée nombreuse, commandée par le pacha de Damas que la Porte avait de nouveau armé contre lui. Malgré ce succès, le vieux scheik sentit qu'il ne pouvait continuer plus longtemps la guerre et traita avec la Porte qui parut écouter ses propositions, tandis qu'elle préparait sous main les moyens de le perdre... Les conditions du traité mécontentèrent les enfants de Dhâher qui se révoltèrent tous à la fois. Sur ces entrefaites Mohammed-Bey parut en Palestine avec une nombreuse armée, et après avoir occupé quelques places il marcha sur Acre. Dhâher se retira dans les montagnes du Safad avec son ministre Ibrahim; son fils Ali qui le remplaça prit la fuite à son tour, abandonnant Acre aux Egyptiens. La mort inopinée de Mohammed les délivra de ce danger, et Dhâher reparut dans sa ville. Mais bientôt on apprit qu'une flotte turque assiégeait Saïde sous les ordres de Hassan, capitan-pacha. Degnizlé qui commandait la place, n'ayant aucun espoir de secours, l'abandonna pour se rendre à Acre où la flotte turque ne tarda pas à le suivre. Une querelle qui s'éleva dans le conseil entre ce barbaresque et Ibrahim qui s'était rendu odieux par son avarice, décida du sort de Dhâher. Ibrahim était d'avis de repousser la force par la force. Degnizlé soutenait qu'il fallait acheter la paix, et voulait qu'Ibrahim, dont les trésors étaient immenses, fît les frais du traité. Accusé par Dhâher d'envie et de trahison, il sortit du conseil, et rassemblant ses compatriotes qui faisaient la principale force de la place, il leur défendit de tirer sur les Turcs. Dhâher se voyant trahi, monta à cheval pour gagner la campagne; mais un barbaresque l'ayant aperçu lui tira un coup de fusil qui le fit tomber; et d'autres l'environnant aussitôt l'achevèrent. Sa tête fut coupée et envoyée au grand-seigneur. Trois fils de Dhâher furent égorgés; un seul, Otman, fut conservé en faveur de son rare talent pour la poésie, et emmené à Constantinople.

DIACETIUS. *Voy.* Jaccetius.

DIACONO (Jean), savant napolitain, vivait vers le IXe siècle. On a de lui une *Chronique des évêques de Naples*, et d'autres *opuscules*. (*Voy.* Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. 2, part. 2, et les *Acta sanct.*) —Il ne faut pas le confondre avec Pierre Diacono de Naples, moine du Mont-Cassin, chapelain de l'empereur Lothaire, dont nous avons une *Chronique du monastère du Mont-Cassin;* une continuation de la *Chronique* de Jean Diacono, et une *Vie de saint Athanase*. Quelques-uns lui attribuent aussi un *recueil des lois des Lombards*, et des *capitulaires de Charlemagne, de Pepin, etc.*

DIADOCHUS, évêque de Photique en Illyrie vers 460, laissa un *Traité de la perfection spirituelle* qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

DIADUMÉNIEN (Marius-Opilius-Antoninus), fils de l'empereur Macrin, et de Nonia Celsa, fut surnommé *Diadumenianus*, parce qu'il vint au monde avec une espèce de coiffe, qu'on envisagea comme un diadème. L'armée ayant donné le trône impérial à son père en 217, après la mort de Caracalla, il fut fait César, quoiqu'il n'eût qu'environ 10 ans. Macrin le fit appeler *Antonin*, nom cher aux Romains, s'imaginant que ce titre assurerait l'empire dans sa famille. Mais ces précautions furent inutiles; car le père et le fils furent assassinés par les soldats d'Héliogabale.

DIAGO (Francisco), dominicain, historiographe d'Aragon, composa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des comtes de Barcelonne, faite sur les titres originaux*, 1603, in-fol.; et celle *du royaume de Valence*, qu'il publia en 1613, in-fol. Il avait promis la suite de cette dernière, mais il mourut en 1615, avant d'avoir pu remplir sa promesse.

DIAGORAS, surnommé l'*Athée*, natif de Mélos, fut plongé dans l'athéisme par un affront que son amour-propre avait essuyé : car c'est presque toujours la passion qui égare l'esprit. On lui déroba un de ses ouvrages poétiques; il intenta un procès au voleur; celui-ci jura que le poème lui appartenait, et en recueillit les fruits et la gloire. Outré du succès de ce mensonge, Diagoras s'en prit à Dieu même, sous le nom duquel il avait été accepté en justice, et se livra à tous les délires de l'impiété. Les blasphèmes qu'il vomissait contre la Divinité, de vive voix et par écrit, excitèrent le zèle de l'aréopage. Sa tête fut mise à prix. On promit un talent à quiconque le tuerait, et deux à qui l'amènerait en vie. Car dans la jurisprudence de toutes les nations policées, l'athéisme a toujours été considéré comme un crime capital contre l'ordre public, et comme le renversement de la société, qui repose tout entière sur la notion de Dieu. Cet insensé vivait l'an 416 avant J.-C.

DIAGORAS, athlète de l'île de Rhodes, vers l'an 460 avant J.-C., en l'honneur duquel Pindare fit une belle ode qui nous est parvenue. Elle fut mise en lettres d'or dans le temple de Minerve.

DIANA (Antonin), casuiste fameux, clerc régulier de l'ordre des théatins de Palerme, mort en 1663, à 68 ans, laissa divers ouvrages de morale, Anvers, 1667, 9 vol. in-fol. Les principaux sont : *Resolutionum moralium partes duodecim*; *Summa resolutionum*, *etc.* Sa morale est fort indulgente, et peut-être trop.

DIANE ou DIANA MANTUANA, de Volterre, fille de Jean-Baptiste Mantuan, s'acquit beaucoup de réputation dans le XVIe siècle par ses tailles-douces.

DIANE DE POITIERS. *Voy.* POITIERS.

DIANE, duchesse de Castro, puis de Montmorency, était fille de Henri II, qui l'avait eue de Philippe des Ducs, demoiselle de Cony. Le roi François Ier en fit beaucoup de cas, à cause de son esprit et de sa vertu. Elle avait une mémoire prodigieuse, et apprit l'italien, l'espagnol et le latin. Le roi son père la maria en 1553, avec Horace Farnèse, duc de Castro; mais ce jeune prince de grande espérance fut tué six mois après son mariage, en défendant la citadelle d'Hesdin. Diane se remaria en 1557 avec François, duc de Montmorency, fils aîné d'Anne, connétable de France. Cette dame prit beaucoup de part aux malheurs de la France, pendant les guerres civiles, et les augmenta, sans le vouloir, en réunissant Henri III avec le parti huguenot. Elle fit apporter, de St.-Sauveur de Blois à St.-Denis, le corps de la reine Catherine de Médicis, qu'on y enterra en 1609 dans la chapelle des Valois; et l'année suivante, celui de Henri III, qui était à Compiègne, pour être enterré dans le même tombeau. Diane mourut à Paris en 1619, à 80 ans, et fut enterrée dans l'église des minimes de la place royale, où l'on voyait son tombeau dans la chapelle d'Angoulême.

DIANE, déesse de la chasse, fille de Jupiter et de Latone, était sœur d'Apollon. La fable l'appelle Lune ou Phœbé dans le ciel, Diane sur la terre, et Hécate dans les enfers. C'est à cause de ces différentes dénominations qu'on la dépeignait avec trois têtes et sous trois figures, et qu'on lui donnait le nom de la *triple Hécate*. On la représentait ordinairement sur un char d'or, traîné par des biches, armée d'un arc et d'un carquois remplis de flèches, vêtue d'une robe de couleur de pourpre, retroussée jusqu'au genou, avec un croissant sur la tête. On la regardait comme la déesse de la chasteté, parce qu'elle avait changé en cerf Actéon, qui avait eu l'indiscrétion de la regarder dans le bain, et cependant on lui donne cinquante fils et cinquante filles qu'elle aurait eus du berger Endymion. Un auteur dit qu'on a feint que Diane était la Lune dans le ciel, la déesse de la chasse sur la terre, et Proserpine dans les enfers, parce que la chasteté brille entre les vertus, comme la lune entre les étoiles; que la chasse est un exercice qui éloigne l'amour; et enfin que la chasteté fait triompher des enfers. Cette explication est plus sage que la fable qu'elle commente, mais elle est très-peu naturelle. Le plus célèbre de tous les temples érigés à Diane était à Ephèse. Cet édifice, qui passait pour une des sept merveilles du monde, mais qui, comparé aux grands temples des chrétiens, était très-peu de chose (voy. *Setinus*), fut brûlé le jour de la naissance d'Alexandre le Grand, par un fou nommé Erostrate, l'an 356 avant Jésus-Christ. Voyez *Erostrate*.

* DIAS (Balthazar), poète portugais, né à Madère au commencement du XVIIe siècle, était aveugle de naissance. Cette infirmité ne l'empêcha pas de cultiver les lettres, et il réussit surtout dans la composition de ces pièces dramatiques que les Portugais et les Espagnols appellent *autos, actes* ou *mystères*. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on connait particulièrement *l'Acte du roi Salomon*, Evora, 1612; *La Passion*, Lisbonne, 1613; *Saint Alexis*, *sainte Catherine*, *La Malice des femmes*, *Conseil pour se bien marier*, Lisbonne, 1633; *Histoire de l'impératrice Porcina, femme de l'empereur Lodonius de Rome*, Lisbonne, 1660; *Tragédie du marquis de Mantoue et de l'empereur Charlemagne*, Lisbonne, 1665. Ce poète mourut vers 1685.

* DIAS-GOMÈS (François), poète portugais, né à Lisbonne en 1745, était fils d'un mercier, et fut destiné d'abord au commerce. Il reçut néanmoins une éducation distinguée et sut trouver dans les occupations de son état des moments pour ses études favorites; il composa des vers pleins d'élégance et de pureté. Dias-Gomès mourut en 1795. Ses *œuvres* poétiques qui se composent de 7 *élégies*, 4 *odes* et 3 *cantiques*, ont été imprimées, Lisbonne, 1799, au bénéfice de sa veuve et de ses enfants. Il a laissé inachevés deux *poèmes*, les *Saisons*, en 24 chants, dont six seulement ont été composés; et la *Henriquéide* ou la *conquête de Ceuta*. Il est en outre auteur de deux *tragédies*, *Electre* et *Iphigénie*, qui paraissent peu dignes de l'auteur, et de trois écrits en prose, dont une Dissertation sur le *style de Sà de Miranda, Bernardes, Caminha et Camoëns*, fut couronnée en 1792 par l'académie de Lisbonne.

DIAZ (Michel), Aragonais, compagnon de Christophe Colomb, découvrit en 1495, les mines d'or de St.-Christophe dans le Nouveau-Monde. Il contribua beaucoup à la fondation de la Nouvelle-Isabelle, depuis appelée St.-Domingue. Il fut plusieurs

années après lieutenant du gouverneur de Porto-Rico, île célèbre, et y essuya quelques disgraces. Il fut prisonnier en Espagne en 1509, et rétabli ensuite dans sa charge. Il mourut vers l'an 1512.

DIAZ (Jean-Bernard), évêque de Calahorra, était bâtard d'une maison illustre d'Espagne. Il se trouva au concile de Trente en 1552, et mourut en 1556. Il est auteur de divers ouvrages en latin et en espagnol : *Practica criminalis canonica*, Alcala, 1594, in-fol.; *Regula juris, etc.*

DIAZ (Philippe), célèbre prédicateur franciscain de Bragance, mort en odeur de sainteté le 9 avril 1600. Ses sermons ont été imprimés en 8 volumes.

DIAZ de BIVAR. *Voy.* le CID.

DIBDIN (Charles), auteur dramatique anglais, naquit à Southampton, vers 1748. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, mais entraîné par un penchant irrésistible vers les arts de la scène, il ne tarda pas à embrasser la carrière d'acteur et de compositeur. Forcé d'abandonner, après vingt années d'exercices, un petit théâtre élevé à ses frais, et dont il était à la fois l'unique acteur, le seul auteur et le seul musicien, il reçut du gouvernement une pension de deux cents livres sterling, comme récompense des chants patriotiques qu'il y avait fait entendre, et qui avaient excité dans le peuple le plus grand enthousiasme pendant la guerre avec la France. Cette pension fut supprimée à la mort de Pitt; mais les compatriotes de Dibdin y suppléèrent par une souscription qui lui assura une honnête aisance jusqu'à sa mort arrivée le 25 juillet 1814. On cite comme ses productions dramatiques les plus remarquables : *L'anneau nuptial; Les deux avares; Le sérail; Le quaker; Les Bohémiens; La bergère des Alpes*, opéra comique; *Le miroir* ou *Arlequin partout; Arlequin franc-maçon; Les sorcières de Lancastre*, etc., farces et pantomimes. Dibdin a composé aussi la musique de plusieurs opéras tels que : *Lionel et Clarisse; Le cadenas; Le jubilé*, etc. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages dans divers genres : *Anne Hervitt*, ou *Le Robinson femelle*, roman; *Le frère cadet*, id.; *Henri Hooka*, id.; *Histoire du théâtre*, 1795, 5 vol. in-8; *Observations sur un voyage en Angleterre et en Ecosse*, 1803, in-8; un poëme didactique sur *la musique*, 1804, in-4, etc.

** DIBDIN (Thomas FROGNALL), bibliographe anglais, né en 1775, à Cheltenham dans le comté de Glocester, d'abord avocat à Worcester, quitta le barreau pour embrasser l'état ecclésiastique; et pourvu du rectorat de Kensington, profita des loisirs que lui laissait ce modeste bénéfice pour se livrer à la recherche des anciennes éditions, particulièrement des classiques grecs et latins. Il acquit bientôt des connaissances très-étendues dans cette spécialité, et fut placé par lord Spencer à la tête de sa bibliothèque, l'une des plus belles et des plus nombreuses qu'un particulier ait jamais possédées. Il entra dès lors en correspondance avec tous les bibliophiles de l'Angleterre, et sa réputation avait passé depuis longtemps sur le continent, lorsque la paix en 1815 lui permit de le visiter. Accueilli partout avec les égards dus à son profond savoir, ses voyages en France, en Hollande, en Allemagne et en Italie furent pour lui une suite d'ovations; mais on lui a fait le reproche d'avoir répondu aux politesses dont il avait été l'objet, par des sarcasmes et des épigrammes contre les personnes qui lui avaient témoigné le plus de déférence. Il conclut, en 1820, pour lord Spencer, l'acquisition de la belle bibliothèque du duc de Cassano à Naples; et de retour en Angleterre s'occupa de classer et de décrire les nouveaux trésors en livres, estampes et tableaux, qu'il avait rapportés de ses voyages. Dibdin était membre de la société des antiquaires de Londres. Il mourut au mois de décembre 1847, à 72 ans. Outre des éditions exécutées avec soin, entr'autres de la trad. angl. de l'*Utopie* de Th. Morus (*voy.* ce nom), des *Antiquités typographiques de l'Angleterre* (*voy.* AMES), et d'un choix de sermons des plus célèbres prédicateurs anglais sous ce titre : *Sunday library* (bibliothèque du dimanche), 1831, 6 vol. in-12, on a de lui quelques traductions du français. Mais ses principaux ouvrages sont : *The history of Cheltenham*, Londres, 1803, in-8, fig.; *Bibliomania* (la folie des livres), 1811, in-8, piquant et curieux; *Bibliotheca spenceriana*, 1814-15, 4 vol. in-8; *Ædes altorphianæ*, 1822, 2 vol. in-8; *A description catalogue of the library of the duke di Cassano-Serra*, 1823, in-8. Ces sept volumes imprimés magnifiquement ne forment qu'un seul corps d'ouvrages, dont le dernier volume contient la table générale. *The bibliographical decameron*, 1817, 3 vol. gr. in-8. C'est une suite de dialogues sur la calligraphie et les manuscrits antérieurs au XVI[e] siècle, sur les anciens missels et bréviaires, sur l'histoire des imprimeurs, etc. Il y a bien des anecdotes curieuses, mais aussi bien des détails qui ne peuvent avoir de prix qu'aux yeux des personnes qui s'occupent moins du fonds que de la forme des livres. *A bibliographical Tour in France and Germany*, 1821, 3 vol. in-8. Le voyage en France a été traduit par MM. Licquet et Crapelet, Paris, 1825, 4 vol. gr. in-8, fig.), qui joignirent à cette traduction des notes dans lesquelles les petites erreurs et les outrecuidances du savant anglais sont relevées avec une grande vivacité. *Reminiscences of a literary life*, 1836, 2 vol. gr. in-8. Le *Manuel du libraire* de M. Brunet, contient sur les ouvrages bibliographiques de Dibdin, des détails curieux qui sont là aussi bien placés qu'ils le seraient mal ici.

DICASTILLO (Jean), jésuite, né à Naples en 1585, enseigna la philosophie et la théologie à Murcie, à Tolède, et mourut à Inholstat en 1653. On a de lui divers *traités de théologie*.

DICEARQUE, de Messine, philosophe, historien et mathématicien célèbre, fut un des plus dignes disciples d'Aristote. Il profita des leçons de ce grand maître, dans les excellents ouvrages qu'il composa. Il n'en reste que des fragments. Le plus estimé était sa *République de Sparte*, en 3 livres, que Lacédémone faisait lire tous les ans publiquement pour l'instruction des jeunes Spartiates. On trouve sa *Descriptio montis Pelii* dans les *Geographiæ veteris scriptores græci minores*, Oxford, 1698, 4 vol., in-8; *De statu Græciæ*, Augsbourg, 1600. Il est inséré aussi dans la collection d'Oxford.

DICENEE, philosophe égyptien, passa dans le pays des Scythes, plut à leur roi, et adoucit, dit-on, son naturel sauvage, ainsi que celui de ses su-

jets. De peur que ses maximes et ses lois ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un livre. Ce philosophe changea tellement ces barbares, qu'ils arrachèrent leurs vignes, et se privèrent absolument de vin, pour ne pas tomber dans les désordres qu'il cause. Les meilleures leçons des anciens philosophes, lorsqu'elles n'étaient pas absolument stériles, produisaient toujours quelques effets extravagants, et leur sagesse ne pouvait se défendre de l'outrance. Dicenée vivait du temps d'Auguste.

DICK. *Voy.* Van-Dick.

DICKINSON (Edmond), célèbre médecin et chimiste anglais, né en 1624, d'un ministre d'Appleton, dans le comté de Berks. Après s'être appliqué à des sciences utiles et agréables, il s'adonna à la chimie et à toutes les folies des adeptes alchimistes. Il mourut en 1707. On a de lui *Delphini Phœnicizantes*, Oxford, 1655, in-8. Il y soutient que tout ce qu'on raconte de l'oracle de Delphes est tiré de l'histoire de Josué et des livres saints. *De Noe adventu in Italiam*, Oxford, 1655, in-8; ouvrage où il y a autant de fables que d'érudition; *De origine druidum*; *Physica vetus et nova, sive de naturali veritate hexametri mosaici*, Rotterdam, 1703, in-4; un *Traité sur les jeux grecs*. Tous ces ouvrages sont savants, mais sans justesse ni critique; ils prouvent autant l'imagination singulière que le savoir de l'auteur.

* DICKSON (Adam), agronome écossais, né à Albermarly, partagea son temps entre les devoirs du ministère évangélique les travaux de la campagne et mourut le 25 mars 1776; il a publié un *Traité de l'agriculture des anciens*, traduit par l'architecte Pâris, 1802, 2 vol. in-8. C'est le meilleur commentaire des *Rei rusticæ scriptores*.

* DICKSON (Jacques), botaniste, né en Ecosse, fut d'abord jardinier dans les environs d'Hamersmith, et devint grainetier à Londres. Il s'occupa de la botanique avec une passion qui allait jusqu'à l'enthousiasme. Outre plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*, il a publié : *Fasciculi quatuor plantarum cryptogamicarum Britanniæ*, Londres, 1785-93, in-4; *Collection de plantes séchées*, 1789-99, in-fol., en anglais; *Nomenclature botanique, suivant le système de Linnée*, 1797, in-8, aussi en anglais. Dickson était vice-président de la société d'horticulture de Londres, et fut un des fondateurs de la société linnéenne de la même ville. Il est mort à Londres en 1822.

* DICQUEMARE (Jacques-François), naturaliste, né au Hâvre en 1733, y professa trente ans la physique et l'histoire naturelle, et y mourut le 29 mars 1789. Il avait embrassé l'état ecclésiastique et en remplit les devoirs avec zèle. Ses découvertes lui méritèrent le titre de *confident de la nature*. Il s'adonna aussi à la géographie, à l'astronomie, à l'art nautique, au dessin et à la peinture. L'église de l'hôpital du Hâvre possède de lui cinq grands tableaux peints à l'huile, remarquables par la pureté du dessin. Il a publié : *Idée générale de l'astronomie*, Paris, 1769, in-8, avec 24 pl., réimprimée en 1771, sous ce titre : *Connaissance de l'astronomie, rendue aisée et mise à la portée de tout le monde*. On y trouve un abrégé de ce qu'il y a de plus curieux dans l'astronomie, mais sans démonstration. *Description du cosmoplane inventé et construit par l'abbé Dicquemare*, in-4, dédié à l'abbé Nollet; un grand nombre de *mémoires* dans le journal de physique de 1772 à 1789.

* DICTYNNE, nymphe de l'île de Crète, à laquelle on attribue l'invention des filets des chasseurs. On croit que c'est la même que Britomartis, fille de Jupiter, qui se jeta dans la mer pour éviter les poursuites de Minos, et qui fut mise au nombre des immortelles à la prière de Diane. Cette déesse avait aussi le surnom de *Dictynne*.

DICTYS, de Crète, suivit Idoménée au siége de Troie, et composa, dit-on, l'*histoire* de cette fameuse expédition. Un savant du xv[e] siècle composa une *Histoire de la guerre de Troie*, qu'il mit sous le nom de Dictys. Cet ouvrage supposé fut publié pour la première fois à Mayence, on ne sait en quelle année. M[me] Dacier en donna une nouvelle édition, à l'usage du dauphin, Paris, 1680, in-8, avec *Darès Phrygius*. Perizonius en mit au jour une autre, 1702, 2 vol. in-8, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*. Il a été traduit en français par Achaintre (*voy.* ce nom), 1813, 2 vol. in-12. *Voy.* Darès.

DIDEROT (Denis), fils d'un coutelier de Langres, né dans cette ville en 1712, débuta à Paris par exercer les fonctions d'instituteur. Son génie ne tarda pas à le faire connaître, et l'usage qu'il en fit lui suscita des désagréments; mais son association à d'Alembert pour l'entreprise de la lourde et massive Encyclopédie, compensa ces disgraces par des éloges qui ne manquent jamais aux gens agrégés à quelque faction. Appelé à Saint-Pétersbourg, il reçut, après un très-court séjour, ordre de s'en retourner d'où il venait, la critique mordante qu'il exerçait sur toutes sortes d'objets, n'étant pas du goût de la cour. On vit, dans cette occasion, ce qu'on ne voyait déjà que trop dans ses livres, combien il aimait à se distinguer et à être remarqué dans la foule. Il fit le voyage de Saint-Pétersbourg à Paris en robe de chambre et en bonnet de nuit, et se promenait dans cet équipage par les villes les plus fréquentées : les curieux ne tardaient pas à demander quel était cet homme extraordinaire, et son domestique répondait : *c'est le célèbre M. Diderot*. Mais s'il ne fut pas à l'abri de la vanité, il ne paraît point avoir eu, comme la plupart de ses confrères, la soif des possessions terrestres : soit indifférence, soit mauvaise économie, il se trouva plus d'une fois à l'étroit, et fut obligé de se défaire de sa bibliothèque, dont l'impératrice de Russie fit l'acquisition, en lui en laissant l'usage jusqu'à sa mort. Quoiqu'on le regarde comme un des grands promoteurs du philosophisme, et qu'il mérite cette dénomination par son ardeur à en propager les erreurs, il n'avait pas la politique tortueuse et l'artificieuse dissimulation de son collègue; plus libre et plus franc, il fut moins utile à la secte. L'un avait une activité sourde qui, sans bruit, faisait beaucoup; l'autre un zèle éclatant qui, avec beaucoup de bruit, souvent ne faisait rien. Diderot, en affectant ses principes d'athéisme, a perdu plusieurs de ses partisans qui n'osaient pas les avouer ouverte-

ment. On sera surpris d'apprendre qu'il a été ami des jésuites presque jusqu'au fanatisme, jusqu'à devenir la victime de son attachement. C'est au moins ce que lui-même nous assure dans une lettre au P. Castel, à l'occasion d'une critique qu'avait faite le P. Berthier d'un de ses ouvrages. « A quoi » pense, dit-il, le P. Berthier, de persécuter un » honnête homme, qui *n'a d'ennemis que ceux qu'il » s'est faits par son attachement pour la compagnie » de Jésus*, et qui, tout mécontent qu'il en doit être, » vient de repousser avec le dernier mépris les » armes qu'on lui offrait contre elle? Vous le dirai- » je, mon révérend Père? Sans doute, je vous le » dirai, car vous êtes un homme vrai, et par consé- » quent disposé à prendre les autres pour tels. A » peine mes deux lettres eurent-elles paru, que je » reçus un billet en ces termes : *Si M. Diderot veut » se venger des jésuites, on a de l'argent et des mé- » moires à son service; il est honnête homme, on le » sait. Il n'a qu'à dire, on attend sa réponse.* Cette » réponse attendue, la voici : *Je saurai bien me tirer » de ma querelle avec le P. Berthier, sans le secours » de personne. Je n'ai point d'argent, mais je n'en ai » que faire. Quant aux mémoires que l'on m'offre, je » n'en pourrais faire usage qu'après les avoir très- » sérieusement examinés, et je n'en ai pas le temps.* » Je suis, monsieur et révérend Père, avec le res- » pect le plus profond, et toute la vénération qu'on » doit aux hommes d'un mérite supérieur, etc. » Dans une lettre adressée au même P. Castel, le 2 juillet 1751, Diderot dit : « Je ne connais rien de » si fin, ni de si délié, ni qui marque tant de goût » et tant de précision que vos observations; vous » avez raison partout... Vous avez si bien saisi ce » qu'il peut y avoir de bon dans ces petits écrits, » que, tout en marquant ce qu'il y a aussi de » faible et même de mauvais, il se fût fait dans » votre extrait une compensation de critique et d'é- » loge, dont j'aurais été bien content; car j'aime » surtout la vérité et la vertu, et quand ces qualités » se réunissent dans un même homme, il va, dans » mon esprit, de pair avec des dieux. Jugez donc, » monsieur, des sentiments de dévouement et de » respect que je dois avoir pour vous. » Ce philosophe mourut à une campagne près de Paris, le 3 juillet 1784, après avoir bien dîné, âgé de 72 ans. Son enterrement, qui a souffert quelque difficulté comme celui de d'Alembert, s'est fait à petit bruit, malgré le zèle de la secte qui eût voulu donner de la pompe aux funérailles d'un de ses chefs. On a de lui : *Prospectus* de l'Encyclopédie, et divers articles insérés dans cet ouvrage devenu si fameux, et dont lui-même nous a donné l'idée la plus juste, en le nommant *un gouffre où des espèces de chiffoniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, incertaines et toujours incohérentes et disparates, etc. On y a employé*, ajoute-t-il, *une race détestable de travailleurs, qui ne sachant rien, et se piquant de savoir tout, cherchèrent à se distinguer par une universalité désespérante, se jetèrent sur tout, brouillèrent tout, gâtèrent tout, etc.* Les deux premiers volumes furent supprimés par arrêt du conseil du roi le 7 février 1752, comme *renfermant des maximes tendantes à détruire l'autorité royale, à établir l'esprit d'indépendance et de révolte, et sous des termes obscurs et équivoques, à relever les fondements de l'erreur, de la corruption des mœurs, de l'irréligion et de l'incrédulité.* L'impression des autres volumes fut suspendue pendant 18 mois; mais les entrepreneurs, actifs et persévérants, obtinrent la liberté de continuer leur ouvrage, en promettant plus de circonspection. Et néanmoins les autres volumes furent encore plus hardis, et malgré les représentations des hommes religieux, le livre fut continué jusqu'à sa fin. Il devint une affaire de parti, et fut prôné comme la plus belle conception de l'esprit humain, comme un monument qui devait immortaliser ce siècle. Cependant cette vaste entreprise n'a produit, comme la caverne d'Eole, que du vent, du bruit, du désordre. Le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme s'y montrent partout sans pudeur, sans retenue. Outre l'énorme diffusion, l'un des vices dominants de l'Encyclopédie, on reproche à Diderot d'avoir employé un langage scientifique sans trop de nécessité, d'avoir recours à une métaphysique souvent inintelligible, qui l'a fait appeler le *Lycophron de la philosophie*; de s'être servi d'une foule de définitions qui n'éclairent point l'ignorant, et que le philosophe semble n'avoir imaginées que pour faire croire qu'il avait de grandes idées, tandis que réellement il n'a pas eu l'art d'exprimer clairement et simplement les idées des autres. (*Voy.* Alembert, Chambers). La nouvelle édition qu'on en a donnée sous le titre d'*Encyclopédie méthodique*, est plus défectueuse encore, et surtout plus défigurée par les délire de la philosophie irréligieuse. L'abbé Bergier s'étant réservé la partie théologique, on s'est empressé de répandre les erreurs qui étaient destinées pour cette partie, dans toutes les autres. L'histoire, la géographie, jusqu'à la grammaire et la géométrie, tout a été asservi au fanatisme de l'impiété. (Voy. le *Journ. hist. et litt.* 15 avril 1785, p. 575). *Histoire de la Grèce, traduite de Stanyan*, 1743, 3 vol. in-12, livre médiocre et traduction très-faible; *Principes de la philosophie morale*, traduction très-libre de l'*Essai sur le mérite et la vertu* de milord Shaftesbury, 1745, in-12. Cet ouvrage a un but moral; si on y trouve quelques traits contre le christianisme, ils ne sont ni directs ni nombreux. *Pensées philosophiques*, 1746, in-12, réimprimées avec quelques additions, sous le titre d'*Etrennes aux esprits forts*, 1757. Parmi des sophismes et des faussetés sans nombre, on y trouve des passages intéressants, tels que celui-ci : « Si un homme qui » n'a vu que pendant un jour ou deux, se trouvait » confondu chez un peuple d'aveugles, il faudrait » qu'il prît le parti de se taire ou de passer pour » un fou; il leur annoncerait tous les jours quelque » nouveau mystère, qui n'en serait un que pour » eux, et que les esprits forts se sauraient bon gré » de ne pas croire. Les défenseurs de la religion ne » pourraient-ils pas tirer un grand parti d'une in- » crédulité si opiniâtre, si juste même à certains » égards, et cependant si peu fondée? » M. Boudier de Villemer a opposé à ces *Pensées philosophiques* 4 petits volumes, portant le même titre, réimpri-

més à Liége en 1789 : recueil de réflexions solides, aussi claires et intelligibles, que celles de Diderot sont obscures et intriguées. *Mémoires sur différents sujets de mathématiques*, 1748, in-8; *Lettre sur les aveugles à l'usage des clairvoyants*, 1749, in-12. C'est un de ces écrits insidieux, où le matérialisme n'osant pas se produire en dogme, s'enveloppe dans des hypothèses sophistiques, de façon à ce qu'on puisse le deviner et le conclure. Cette lettre, qui attira sur lui l'animadversion du ministère plus d'une fois provoquée, lui coûta la liberté. Il fut enfermé six mois à Vincennes. *Lettre sur les sourds et muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, 1751, 2 vol. in-12. L'auteur donna sous ce titre des réflexions sur la métaphysique, sur la poésie, sur l'éloquence, sur la musique, etc. Il y a des choses bien vues dans cet essai, et d'autres qu'il ne montre qu'imparfaitement. Quoiqu'il tâche d'être clair, on ne l'entend pas toujours, et c'est plus sa faute que celle de ses lecteurs. On a dit de tout ce qu'il a écrit sur les matières abstraites que c'était un chaos où la lumière ne brillait que par intervalles. *Le sixième sens*, 1751, in-12. Dans cet ouvrage, comme dans le précédent, on trouve des observations justes, des sentiments vifs et pleins de chaleur et qui contrastent avec des erreurs monstrueuses, avec les tristes spéculations du matérialisme. *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 1754, in-12. Clément de Genève a porté de cet ouvrage le jugement suivant : « C'est un verbiage ténébreux, aussi frivole que savant..... il n'est presque intelligible que lorsqu'il devient trivial, mais celui qui aura le courage de le suivre à tâtons dans sa caverne, pourra s'éclairer de temps en temps de quelques lueurs heureuses. » Ce jugement est juste dans tous ses points, dit Laharpe; jamais la nature n'a été plus cachée que quand Diderot s'en est fait l'interprète. *Le Code de la nature*, 1755, in-12, rempli de vues impraticables, fausses et pernicieuses, de déclamations triviales contre le clergé, et de toutes ces petites ressources qui constituent la science du jour. Plusieurs bibliographes disent qu'il n'est pas de lui, mais de Morelli. Deux drames, *le Fils naturel* et le *Père de famille*, qui parurent en 1757 et 1758. La première de ces pièces, qui est une déclamation froide et emphatique, aussi insupportable à la lecture qu'au théâtre, ne put être jouée que deux fois, malgré la réputation de l'auteur, et les efforts de son parti; la seconde, qui a plus d'intérêt et moins d'enflure, se soutint au théâtre. Diderot, qui se crut l'inventeur d'un nouveau genre, qu'il appela *Drame honnête*, essaya d'appuyer ses pièces par un traité de la poésie dramatique, et un écrit intitulé : *Dorval et moi*, ou *Entretiens sur le Fils naturel;* mais les règles qu'il y donne ne sont pas toujours appuyées par le goût, et la scène française embellie par tant de chefs-d'œuvre, n'a pas à regretter que ce genre n'ait pas prévalu. *De l'éducation publique*, 1762, in-8. Il y a de bonnes remarques, et un plus grand nombre d'autres destructives de toute éducation honnête, morale et religieuse. On prétend que cet ouvrage n'est pas de lui. Plusieurs *romans*, où le cynisme et l'impiété vont de pair. Le plus connu a pour titre : *Les bijoux indiscrets*, 1748, 3 vol. in-12, production légère et verbiageuse qui ennuie les lecteurs de toutes les classes, autant qu'elle dégoûte les honnêtes gens par les obscénités qu'elle renferme. Les *Salons de* 1765 *et* 1767, c'est-à-dire, les jugements de Diderot sur les ouvrages de peinture et de sculpture qui avaient été exposés au Louvre ces années-là. Ces jugements supposent des connaissances dans les arts; mais ils ne sont exempts ni de prévention ni de partialité. L'auteur, d'ailleurs, fait dans cet écrit des excursions sur les matières les plus étrangères à son sujet, où le goût et la vérité sont également blessés par la fausseté des reproches, la licence des images et la grossièreté des paroles. Vie de *Sénèque*, dont il donna une seconde édition sous le titre d'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron, sur les mœurs et les écrits de Sénèque*, 1782, 2 vol. in-8. On trouve dans cet ouvrage le même fonds de perversité que dans tous les autres et les mêmes défauts. Plusieurs autres *brochures* sur divers sujets, et plusieurs *manuscrits* laissés à sa nièce, élevée par lui-même dans les principes du philosophisme, pour lesquels les imprimeurs ont offert 2,000 louis. On voit que tandis que la valeur de tant d'objets, autrefois précieux, diminue d'une manière étrange, celle des poisons va toujours en croissant. Il faut convenir cependant que la plupart des ouvrages de Diderot ne sont pas dangereux, parce qu'on ne les lit pas; pour les lire, il faudrait les entendre, et il est constant aujourd'hui que l'auteur ne s'entendait pas lui-même en les composant. Ce qui doit surprendre, c'est que le philosophe de Langres, avec son enthousiasme et son imagination exaltée, n'ait été souvent qu'un copiste. Bacon revendique les *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Les *Principes de la philosophie morale* appartiennent à Milord Shaftesbury, ainsi que *les pensées philosophiques*. Il y a beaucoup d'apparence que la chaleur de cet écrivain était dans sa tête plutôt que dans son âme, et qu'il n'affectait dans ses livres, comme dans son langage, ce ton d'énergumène, que pour en imposer à la multitude. Sa prétendue sensibilité ne s'exprimait que par des hurlements et des convulsions. Les gens du monde, accoutumés eux-mêmes à de grandes démonstrations qui ne signifient rien, n'auraient pas dû être séduits par ce pathétique de parade. Rien n'est plus honteux pour un homme de lettres, et surtout pour un philosophe, que de jouer dans la société le rôle de charlatan; c'est par là cependant que la plupart aujourd'hui font fortune, et voilà les fruits qui résultent de ce grand commerce des gens de lettres avec les gens du monde. Les pantomimes de Diderot, et l'emphase de son jargon, lui ont acquis plus de réputation que ses ouvrages. S'il a eu quelque talent, c'est celui de connaître les hommes et de les mépriser assez pour entreprendre de les subjuguer par de misérables farces, dont il n'y a que les sots qui puissent être dupes. Il avait aussi de la célébrité chez les étrangers, qui ne sont pas à portée d'apprécier les écrivains français, et pour qui les plus prônés sont toujours les meilleurs. Aujourd'hui qu'il n'a plus d'autre recommandation que ses ouvrages, il est remis à sa place, et déjà presque ou-

blié. *Le Père de famille* est la seule production qui lui survive ; et c'est à ce drame romanesque, dont le dialogue est un perpétuel galimatias, que ce grand chef du parti philosophique doit encore un reste d'existence. Il travailla aussi à l'*Histoire philosophique* de Raynal, et à plusieurs autres productions de ce genre, surtout à celles du baron d'Holbach, avec lequel il était intimement lié. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris par son ami Naigeon, en 1798, 15 vol. in-8, et 1800, 15 vol. in-12, plusieurs fois réimprimées. Quand on parcourt cette édition, on est étonné d'y trouver tant de déclamations et si peu de suite, de goût et d'intérêt. Marmontel dit de lui dans ses *Mémoires*, qu'*il a écrit de belles pages et n'a jamais su faire un livre*. Au résumé, il n'a laissé un nom recommandable, ni comme écrivain ni comme philosophe. Sous le premier rapport, il n'a ni plan, ni méthode, ni mesure ; il fatigue par son ton doctoral et emphatique, par son style apprêté, par ses élans prodigués, et par un enthousiasme factice. Comme philosophe, il écrivait sous la dictée d'une imagination fougueuse et désordonnée, et adopta un système désolant et destructeur. L'abbé Sabatier le peint » ainsi : Auteur plus prôné que savant, plus » savant qu'homme d'esprit, plus homme d'esprit » qu'homme de génie ; écrivain incorrect, tra» ducteur infidèle, métaphysicien hardi, moraliste » dangereux, mauvais géomètre, physicien médio» cre, philosophe enthousiaste, littérateur enfin » qui a fait beaucoup d'ouvrages, sans qu'on puisse » dire que nous ayons de lui un bon livre. Telle » est l'idée qu'on peut se former de Diderot, quand » on l'apprécie en lui-même, sans se laisser éblouir » par les déclamations des avortons de la philoso» phie, dont il a fait entendre le premier les grands » hurlements parmi nous. Il faut que la vérité ait » changé de nature depuis qu'il a entrepris de nous » l'enseigner. Ses principaux effets sont d'éclairer, » de saisir, de pénétrer ; les vérités de Diderot n'ont » aucun de ces caractères. Lycophron protestait pu» bliquement qu'il se pendrait, s'il se trouvait quel» qu'un qui pût entendre son poème de la *Prophé*» *tie de Cassandre* : on dirait que notre prophète » moderne a fait le même serment. Ce n'est pas » qu'on ne trouve dans ses ouvrages des étincelles » de lumière, des maximes fortes, des traits hardis, » des morceaux pleins de vigueur ; mais ces décou» vertes ne se font que par intervalles, et souvent » les intervalles sont très-longs. On est obligé de » marcher longtemps dans les ténèbres, avant d'a» percevoir des lueurs, de se repaître de fumée, » avant de trouver un peu de nourriture solide, de » s'engager dans un labyrinthe raboteux, avant de » rencontrer une espèce de chemin droit et prati» cable. Peut-être cet auteur s'est-il persuadé que » l'obscurité dans les pensées et dans le style serait » propre à donner du prix à ses productions ? mais » on a décidé depuis longtemps que nous étions » dispensés de le comprendre, parce qu'il est évi» dent qu'il ne s'est pas toujours compris lui» même. » Nous citerons, pour le prouver, ce passage, où il nous enseigne la *véritable manière de philosopher*. « Ce serait d'appliquer l'entendement à » l'entendement, l'entendement et l'expérience aux » sens, les sens à la nature, la nature à l'investi» gation des instruments, les instruments à la re» cherche et à la perfection des arts : » et nous ajouterons celui où il cherche à se justifier de l'obscurité qu'on lui reprochait. « S'il était permis, » dit-il, à quelques auteurs d'être obscurs, j'oserais » dire que c'est aux seuls métaphysiciens propre» ment dits. Les grandes abstractions ne compor» tent qu'une lueur sombre, l'acte de la générali» sation tend à dépouiller les concrets de tout ce » qu'ils ont de sensible. A mesure que cet acte » avance, les spectres corporels s'évanouissent, les » notions se retirent peu à peu de l'imagination » vers l'entendement, et les idées deviennent pure» ment intellectuelles. Alors le philosophe spécula» tif ressemble à celui qui regarde du haut de ces » montagnes dont les sommets se perdent dans les » nues, les objets de la plaine ont disparu devant » lui ; il ne lui reste plus que le spectacle de ses » pensées, et que la conscience de la hauteur à la» quelle il s'est élevé, et où peut-être il n'est pas » donné à tous de le suivre et de respirer. » *Je ne crois pas*, disait un académicien du dernier siècle, *que ceux qui sont inintelligibles soient fort intelligents*. Cette sentence, fondée sur la vérité, est un arrêt terrible contre les écrits de Diderot. Que sera-ce, si nous ajoutons avec Quintilien, que *plus un écrivain est médiocre, plus il est obscur ?* Enfin, Laharpe, après avoir consacré un chapitre fort étendu à examiner ses ouvrages, le juge ainsi : « Il n'était » pas né sans génie, ou plutôt sans imagination : » c'est cette partie du génie qui est chez lui domi» nante dans les idées comme dans le style. Mais » l'imagination, quand elle est seule, avorte plus » souvent qu'elle ne produit. Il faut qu'elle soit se» condée par le jugement, pour devenir cette force » créatrice, d'où naissent les conceptions soutenues » et durables. L'imagination de Diderot, trop desti» tuée de ce jugement en tout genre, ressemblait » à une lumière qui a peu d'aliment, qui jette de » temps en temps des clartés vives, et vous laisse à » tout moment dans les ténèbres. Toujours prêt à » s'échauffer sur tout, ce qui est un moyen sûr de » s'échauffer souvent à froid, il ne pouvait s'atta» cher à rien : de là, les disparates continuelles » d'un style scabreux, hâché, martelé, tour à tour » négligé et boursoufflé ; de là les fréquentes éclip» ses du bon sens et les bizarres saillies du délire. » Incapable d'un ouvrage, jamais il n'a pu faire » que des morceaux ; et c'est lui-même qu'il loue » dans la vie de Sénèque, quand il réduit le génie » à de *belles lignes*. Il y en a dans tout ce qu'il a » fait, plus ou moins rares, et toujours il faut les » acheter beaucoup plus qu'elles ne valent. » Il parait que Diderot croyait à un Etre suprême ; car il s'élève parfois contre les athées, et en distingue de trois sortes. *Les vrais, les sceptiques, et ceux qui vivent comme persuadés qu'il n'y a pas un Dieu*. Il déteste ces derniers, parce qu'ils sont *les fanfarons du parti ;* il plaint *les vrais athées, et prie Dieu pour les sceptiques*. Frédéric II n'aimait pas Diderot ; dans une lettre que ce roi écrivait à d'Alembert, il s'exprime en ces termes : « *On dit qu'à Pétersbourg*

» (en 1774), *on trouve Diderot raisonneur ennuyeux.*
» *Il rabâche sans cesse les mêmes choses. Ce que je*
» *sais, c'est que je ne pourrais soutenir la lecture de*
» *ses ouvrages, tout intrépide lecteur que je suis. Il*
» *y règne un ton suffisant, une arrogance qui révolte*
» *l'instinct de ma liberté...* »

DIDIER (saint) *Desiderius*, évêque de Langres, martyrisé vers 409, lorsque les Alains, les Suèves et les Vandales ravagèrent les Gaules.

DIDIER (saint), natif d'Autun, succéda à Verus en 596 dans l'archevêché de Vienne. Brunehaut, irritée de ce qu'il lui avait reproché ses désordres, l'envoya en exil, le rappela croyant le gagner, et le trouvant inflexible, le fit assassiner l'an 608, sur les bords de la rivière de Chalarone, à sept lieues de Lyon.

DIDIER ou DESIDERIUS, dernier roi des Lombards, s'empara de l'exarcat de Ravenne en 772 sur le pape Adrien, et saccagea les environs de Rome. Charlemagne vola au secours du pontife. Didier, assiégé dans Pavie, se rendit prisonnier l'an 774 à Charlemagne, qui l'exila avec sa femme et ses enfants à Liége. Il n'y eut qu'un seul de ses fils qui échappa aux malheurs de sa famille. Il se sauva à Constantinople, où il fut revêtu de la dignité de patrice. C'est ainsi que fut éteint en Italie le royaume des Lombards, après avoir duré 206 ans.

DIDIER (Guillaume de SAINT), poète provençal du XII^e siècle, mit les *Fables d'Esope* en rimes de son pays. Il se fit connaître par d'autres ouvrages, entre autres par un *Traité des songes*, dans lequel il donne des règles pour n'en avoir que d'agréables. Ces règles consistent à vivre sobrement, et à ne point surcharger l'estomac d'aliments, pour qu'ils ne portent point à la tête des vapeurs grossières et des idées tristes. En ajoutant à cette observance des mœurs pures et une conscience sans reproche, il est à croire qu'effectivement on n'aura point de songes fort effrayants.

DIDIER LOMBARD, docteur de Sorbonne au XIII^e siècle, écrivit avec Guillaume de Saint-Amour, et eut un emportement égal contre les ordres mendiants, qui furent défendus par saint Bonaventure et saint Thomas.

DIDIER (saint). *V.* LIMOJON.

DIDIUS JULIANUS SEVERUS, empereur romain, naquit l'an 133 à Milan, d'une famille illustre. Il était petit-fils de Salvius Julien, habile jurisconsulte, qui fut deux fois consul et préfet de Rome. Didier obtint, à prix d'argent, l'empire mis à l'encan après la mort de Pertinax, l'an 193; mais à la nouvelle de l'élection de Sévère, il fut mis à mort par ordre du sénat, dans son palais, à 60 ans, après un règne de quelques mois.

DIDON ou ELISA, fille de Bélus, roi des Tyriens, et femme de Sichée, le plus riche de tous les Phéniciens, perdit son époux par la perfidie de son propre frère Pygmalion, qui l'assassina pour s'emparer de ses trésors. Didon échappa aux poursuites de ce barbare. Ayant abordé heureusement en Afrique dans un port vis-à-vis de Drépano en Sicile, elle y jeta les fondements de la ville de Byrsa, si célèbre depuis sous le nom de Carthage. Hiarbas, roi de Mauritanie, la rechercha en mariage. Dans la crainte d'être forcée d'accepter cette alliance, par les armes de son amant et par les vœux de ses sujets, elle fit élever un bûcher, et après y avoir immolé des victimes, comme pour apaiser les mânes de son mari, avant d'épouser Hiarbas, elle monta sur ce bûcher et se donna un coup de poignard en présence du peuple, vers l'an 890 avant J.-C. Toutes ces aventures appartiennent peut-être plus à la mythologie qu'à l'histoire, ainsi que les amours de cette reine avec Enée. Il paraît certain que cette princesse ne vint au monde que 300 ans après le prince troyen. Peut-être que Virgile a connu cette erreur de chronologie; mais il aima mieux se la permettre, que de priver son poème d'un épisode si agréable et si intéressant pour les Romains. L'on y trouve l'origine de la haine innée de Rome et de Carthage, dans le berceau de ces deux villes. Si l'on pouvait s'en tenir à la *Chronologie* de Newton, Virgile serait pleinement justifié de cet anachronisme; car le philosophe anglais fait Didon et Enée contemporains; mais on sait que sa *Chronologie* est peu estimée. Du reste, toute cette dispute sur l'époque du règne de Didon est plus qu'inutile, s'il n'y a jamais eu d'Enée, ni de ville de Troie, ni de guerre des Grecs contre cette ville. *Voy.* HOMÈRE.

* DIDOT (François-Ambroise), célèbre imprimeur, né à Paris en 1730, fils de François Didot, premier typographe de ce nom, se voua tout entier à son art, qu'il porta au plus haut degré de perfection. L'invention, de la presse à un coup lui fut disputée par Anisson-Duperron (*voy.* ce nom). Il établit une fonderie, de laquelle sont sortis les plus beaux caractères que l'on connût alors. C'est dans son imprimerie que furent faits, en 1780, les premiers essais en France d'impression sur papier vélin. En s'occupant de l'élégance de ses éditions il s'attacha surtout à leur correction, le premier des mérites. Louis XVI le chargea de réimprimer, pour l'éducation du dauphin, un choix des classiques français, dans les formats in-18, in-8 et in-4. (*Voy.* le manuel de M. Brunet). Il fut encore chargé, par le comte d'Artois, d'imprimer un choix d'ouvrages français, dans le format in-18, dont il a paru 64 vol. Ces *éditions* sont recherchées de toute l'Europe. Il mourut le 10 juillet 1804, laissant héritiers de ses talents deux fils, Pierre Didot l'aîné, et Firmin dont l'article suit.

* DIDOT jeune (Pierre-François), frère du précédent, succéda à son père dans le commerce de la librairie, et s'y distingua par ses connaissances bibliographiques. Reçu imprimeur, en 1777, il contribua, dans cette partie, à l'illustration de son nom. Parmi ses belles *éditions*, on recherche l'*Imitation de J.-C.*, 1788, in-fol. Il mourut le 7 décembre 1795, laissant deux fils : Pierre-Nicolas-Firmin DIDOT, auquel on doit les belles éditions du *Voyage d'Anacharsis*, et qui a fait exécuter de nouvelles presses en fonte, d'après un modèle donné par lord Stanhope; et Henri DIDOT, habile graveur et fondeur de caractères, qui a inventé un *moule à refouloir*, au moyen duquel on obtient d'un seul coup cent cinquante lettres.

* DIDOT (Firmin), fils de François-Ambroise, né à Paris en 1764, se perfectionna dans la langue

et la littérature grecque, sous la direction de Villoison. Dès 1783, il avait gravé le beau caractère italique que son frère Pierre employa dans son *épître* sur les progrès de l'imprimerie. Son père lui ayant en 1789 cédé sa fonderie, par des essais multipliés, il porta la perfection des types au point où nous les voyons. Il obtint en 1797 un brevet d'invention pour son procédé de stéréotypie. Ses éditions de Virgile et d'Horace, 1798 et 1799, peuvent faire juger du degré d'élégance auquel il était parvenu. Avant de s'être fait un nom comme imprimeur, il avait entrepris une traduction en vers des *idylles* de Théocrite, et, pour distraire sa pensée des scènes terribles de la révolution, formé le projet de traduire tous les poètes bucoliques. Il publia en 1806 une traduction des églogues de Virgile, remarquable sous le double rapport typographique et littéraire. Plus tard il voulut visiter les lieux où les deux premiers poètes bucoliques de l'antiquité ont composé leurs ouvrages. Après avoir cherché sur les bords du Mincio les traces du cygne de Mantoue, il alla en Sicile voir les paysages décrits par Théocrite. Son édition de la *Henriade*, gr. in-4, lui valut la médaille d'or à l'exposition des produits de l'industrie en 1823. Peu de temps auparavant il avait obtenu un brevet pour l'impression des cartes géographiques en caractères mobiles. En 1827, il fit un voyage à Madrid pour y étudier la littérature espagnole. Elu en 1829 député par le département de l'Eure, il fut un des 221 qui refusèrent de modifier l'adresse au roi. Renvoyé à la chambre après 1830, il mourut le 24 avril 1836 à Mesnil où il avait établi une papeterie magnifique. On a de lui : *Lettre à mon frère Pierre Didot sur le perfectionnement de l'art typographique*, 1802, in-8; *Poésies et traduction en vers*, 1822-26, 2 vol. in-12. Ces deux volumes contiennent la tragédie d'*Annibal*, les bucoliques de *Virgile*, les chants de *Tyrtée*, les seize premières idylles de *Théocrite*, la *Reine de Portugal*, et *notice* sur Robert et Henri-Etienne. *Les idylles de Théocrite*, 1823, gr. in-8. Ce volume fait partie de sa collection des auteurs grecs avec la traduction en regard, qui se compose aujourd'hui de 15 vol.; *Poésies*, 1834, in-8. Ce volume renferme ses deux tragédies, des pièces fugitives, dont quelques-unes sont traduites ou imitées de l'espagnol, et la *Notice sur les Etienne*. On a publié une notice sur Firmin Didot, Paris, 1836, in-8.

DIDYME d'Alexandrie, surnommé *Chalcentère* ou *entrailles d'airain*, à cause de son amour pour l'étude que rien ne fatiguait, laissa, suivant Sénèque, jusqu'à 4,000 *traités*. On juge bien qu'ils ne pouvaient être fort corrects, ni bien longs. Les anciens ont négligé de nous en donner le catalogue. Ç'aurait été pour eux un grand travail, qui d'ailleurs n'eût pas été utile pour nous. L'auteur lui-même était souvent embarrassé à répondre sur quelle matière il avait travaillé. Ce compilateur infatigable était un terrible censeur. Le style de Cicéron, tout admirable qu'il est, ne fut pas à l'abri de sa critique; mais Cicéron a subsisté, et qui connaît Didyme?

DIDYME d'Alexandrie, quoique aveugle dès l'âge de 5 ans, ne laissa pas d'acquérir de vastes connaissances, en se faisant lire les écrivains sacrés et profanes. On prétend même qu'il pénétra dans les mathématiques, qui semblent demander l'usage de la vue. Il s'adonna particulièrement à la théologie. La chaire de l'école d'Alexandrie lui fut confiée, comme au plus digne. Saint Jérôme, Ruffin, Pallade, Isidore, et plusieurs autres hommes célèbres furent ses disciples. Saint Athanase et saint Antoine eurent pour lui la plus grande estime. Ce dernier étant allé le voir, et Didyme lui ayant confié la peine qu'il ressentait d'être privé de la vue, le saint solitaire lui dit : « Je m'étonne qu'un » homme judicieux comme vous, regrette une » chose qui est commune aux mouches, aux four- » mis et aux animaux les plus méprisables, aussi » bien qu'aux hommes; et qu'il ne se réjouisse pas » d'en posséder une qui ne se trouve que dans les » apôtres, dans les saints, dans les anges par la- » quelle nous voyons Dieu même, et qui allume » dans nous le feu d'une science si lumineuse. » Malgré les éloges que saint Jérôme donne à Didyme, il ne dissimule pas son attachement à quelques erreurs d'Origène; et c'est ce qui l'a fait condamner après sa mort par le 5e concile général; mais comme il ne les a pas défendues avec opiniâtreté, on ne doit considérer cette condamnation que comme regardant seulement ses écrits; à moins de supposer que l'orgueil, si voisin de la science, ait altéré la simplicité de sa foi. Il mourut vers 395, âgé de plus de 80 ans. De tous ses ouvrages, il nous reste : *Traité du Saint-Esprit*, traduit en latin par saint Jérôme et publié pour la 1re fois en grec avec une version lat. et des notes par Mingarelli, Bologne, 1769, in-fol.; un fragment considérable d'un *Traité contre les manichéens; Discours sur les épîtres canoniques*; des fragments d'un *Commentaire sur les paraboles de Salomon*.

DIÉ (saint), *Deodatus*, évêque de Nevers en 655, quitta son siége, et se retira dans les montagnes des Vosges, pour s'y consacrer à la prière et à la méditation. Il mourut entre les bras de saint Hidulphe, son ami, le 19 juin 679. C'est lui qui a donné le nom à la ville de Saint-Dié en Lorraine. En 1635, l'armée suédoise brûla la châsse de Saint-Dié, avec une partie de ses reliques. Des mémoires sur la vie de Saint-Dié ont été écrits par l'abbé Riquet, 1701, in-4.

* DIÉBITSCH-SABALKANSKI, feld-maréchal au service de Russie, né le 13 mai 1785, d'une famille noble de Silésie, commença dans l'armée prussienne sa carrière militaire; mais son père ayant accepté la place de major-général en Russie, il l'y suivit et ne tarda pas à obtenir un régiment. Il se signala par son sang-froid à Austerlitz, Eylau et Friedland, et pendant toute la campagne de 1812 donna des preuves d'une valeur peu commune. A Dresde, il se montra partout où le danger était le plus grand. Dès 1825 il était chef de l'état-major-général, et commandait les colonies militaires de l'Asie. En 1827 il fut appelé à faire partie du cabinet; et l'année suivante il devint adjudant-général dans l'armée destinée contre les Turcs. Nommé, en 1829, commandant en chef de la deuxième armée, il réussit à lui faire franchir les montagnes du Balkan, ce

qui lui valut le surnom de *Sabalkanski*, et la conduisit de succès en succès jusqu'aux portes de Constantinople. Chargé, en 1830, de réduire les Polonais, le vainqueur des Turcs ne put en venir aussi facilement à bout; tout annonçait même que les Polonais sortiraient triomphants de cette lutte nationale. Peu libre, dit-on, dans ses opérations, Diébitsch avait néanmoins promis au grand-duc Constantin de le conduire dans son château du Belvédère (*voy.* CONSTANTIN); mais il fut enlevé par le choléra qui avait déjà fait périr Constantin, le 29 mai 1831 à son quartier-général de Kleczewo près de Pultusk. L'empereur Nicolas a conservé son nom à un régiment.

DIÉGO de Yepes, ainsi nommé d'un bourg d'Espagne, fut d'abord religieux de Saint-Jérôme, puis évêque d'Albarazin et plus tard de Tarragone. Il mourut l'an 1614, à 83 ans, après avoir composé en espagnol l'*Histoire des persécutions d'Angleterre*, la *Vie de sainte Thérèse*, et une *Relation de la mort de Philippe II, roi d'Espagne*.

DIÉMERBROECK (Isbrand), né à Montfort dans la province d'Utrecht l'an 1609, mort à Utrecht en 1674, professa l'anatomie et la médecine dans cette ville avec beaucoup de distinction. Ses ouvrages sont : *Quatre livres sur la peste*, Amsterdam, 1665, in-4, insérés aussi dans un *Recueil de médecine*, publié à Genève, en 1721, in-4. L'auteur rapporte l'histoire de cette maladie funeste, confirmée par le raisonnement et l'expérience; L'*Anatomie du corps humain*, Leyde et Genève, 1679, in-4; *Dissertations sur les maladies de poitrine et de la tête*. Tous ces ouvrages ont été recueillis à Utrecht en 1685, in-fol. et à Genève, 1687, 2 vol. in-4, par Timann DIEMERBROECK, apothicaire d'Utrecht, fils de ce médecin. Les figures des livres anatomiques ne sont pas exactes, et les observations manquent quelquefois de justesse et de vérité. Son *Anatomie*, traduite en français par Prost, Lyon, 1727, 2 vol. in-4, est peu estimée.

DIÉPENBEKE (Abraham), peintre, né à Bois-le-Duc l'an 1607, étudia son art sous Rubens, et s'appliqua d'abord à travailler sur le verre. Il quitta ensuite ce genre, pour peindre à l'huile. Diépenbeke est moins connu par ses *tableaux* que par ses *dessins*, qui sont en très-grand nombre. On remarque dans ses ouvrages un génie heureux et facile; ses compositions sont gracieuses. Il avait beaucoup d'intelligence du clair-obscur, son coloris est vigoureux. Le plus grand ouvrage qu'on a publié d'après ce maître, est le *Temple des Muses* en 58 pièces. Il a beaucoup travaillé à des sujets de dévotion. C'est à lui que les graveurs de Flandre avaient recours pour des vignettes, des thèses, et de petites images à l'usage des écoles et des congrégations. Il mourut à Anvers en 1675.

* DIEREVILLE (...), voyageur français, né à Pont-Lévêque en Normandie, s'était fait connaître par quelques pièces fugitives insérées dans le Mercure galant, lorsqu'il s'embarqua pour l'Amérique le 20 août 1699. A son retour en 1700, il publia une *Relation de son voyage dans l'Acadie ou Nouvelle-France*, Rouen, in-12; Amsterdam, 1708, in-12. Dans cet ouvrage, qui contient beaucoup de détails, alors nouveaux, sur les mœurs des Acadiens et les productions du pays, il parle de leur manière de rendre la vie aux noyés avec de la fumée de tabac.

DIESBACH (Jean), jésuite allemand, né à Prague en 1729, professa la philosophie à Olmutz, à Brunn, à Prague, à Vienne; et enseigna les mathématiques à l'archiduc François, depuis empereur. On a de lui plusieurs ouvrages d'enseignement dont les plus remarquables sont : *Institutiones philosophicæ de corporum attributis*, Prague, 1761, in-8; *Exegesis entomologica de Ephemerarum apparitione*, Prague, 1765, in-8; *Tabularium boemogenealogicum Bohuslai Balbini*, 1770, in-4; *Bohuslai Balbini syntagma kolowratiacum*, Prague, 1767, in-4. Il mourut le 2 décembre 1792.

DIETERICK (Jean-Conrad), né à Butzbach en Wétéravie l'an 1612, mort professeur de langues à Giessen en 1669, se fit connaître par plusieurs ouvrages : entre autres, par ses *Antiquités du vieux et du nouveau Testament*, 1671, in-fol. semées d'une érudition profonde; par un *Lexicon etymologicum*, *græcum*, estimé, et par son *Historia imperatorum familiæ Saxonicæ*, Giessen, 1666, in-4, morceau d'histoire estimé.

DIÈTERICH (Jean-Georges), savant d'Allemagne, a donné les *explications* dans la langue de son pays, et en latin, des plantes gravées dans l'ouvrage intitulé *Phytantosa iconographia*, Ratisbonne, 1737, 1745, 4 vol. in-folio, contenant 1025 planches enluminées. Les exemplaires sur grand papier en sont fort recherchés.

* DIETRICH (Chrétien-Guillaume-Ernest), peintre et graveur, né à Weimar le 30 octobre 1712, mort a Dresde en 1774, apprit le dessin chez son père et fut ensuite élève d'Alexandre Thièle. Il imita avec beaucoup de succès la manière de Poëlembourg, et surtout de Rembrant. Il excellait dans les chutes d'eau, les cascades et les ondes écumantes. Il a beaucoup gravé à l'eau forte. Son *œuvre* est considérable (160 planches) et difficile à rassembler. Plusieurs de ses tableaux sont l'ornement de la galerie de Dresde. Son *Adoration des Mages*, un de ses plus beaux ouvrages, a été exposée au Musée du Louvre en 1801.

* DIÉTRICH (Philippe-Frédéric, baron de), né à Strasbourg en 1748, premier maire constitutionnel de cette ville, provoqua et rédigea l'adresse du 15 août 1792, dans laquelle le conseil municipal demandait l'inviolabilité de l'autorité royale, et la punition des auteurs des journées du 20 juin et du 10 août. Appelé à la barre de l'Assemblée nationale, il se retira en Suisse; mais au mois de novembre il revint à Paris, et se constitua prisonnier à l'Abbaye. Il fut acquitté par les tribunaux de Strasbourg et de Besançon; mais ses ennemis l'ayant fait inscrire sur la liste des émigrés, il fut conduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 28 décembre 1793. Diétrich s'était beaucoup occupé de minéralogie indépendamment des trad. des *Lettres* de Ferber, et du *Traité de l'air et du ton* par Schéele (*voy.* ces noms). On citera de lui : *Description des gîtes de minerai, de forges et des salines des Pyrénées, suivie d'observations sur le fer mazé et sur les mines des Sards en Poitou*, Paris, 1786-89, 3 vol.

in-4; *Observations de Trébra sur l'intérieur des montagnes*, 1787, in-fol., trad. en français avec un savant *commentaire* et une *préface* remplie de vues nouvelles. On lui doit encore des *dissertations* en allemand sur la minéralogie, dans les *Mémoires des Curieux de la nature.*

DIEU (Louis de), professeur protestant et principal du collége Wallon de Leyde, né à Flessingue en 1590, mort le 23 décembre 1642, était savant dans les langues orientales. Il laissa : *Compendium grammaticæ hebraïcæ*, Leyde, 1626, in-4; *Apocalypsis S. Joannis edita charactere syro et hebræo, cum versione latina, græco textu et notis*, Leyde, 1627, in-4. Cette version syriaque se trouve dans les polyglottes de Paris et de Londres. Louis de Dieu a conservé dans sa traduction le tour et le génie de la langue syriaque ; *Animadversiones sive commentarius in quatuor Evangelia in quo collatis syri, arabis, Evangelii hebræi, Vulgati, etc., versionibus, difficiliora loca illustrantur,* Leyde, 1631, in-4; *Animadversiones in Actus apostolorum*, Leyde, 1634, in-4; *Historia Christi persicè conscripta à P. Hieronymo Xavier, latinè reddita et animadversionibus notata*, Leyde, 1639, in-4. Il prouve dans ces notes que le Père Jérôme Xavier a puisé dans des sources apocryphes ; *Rudimenta linguæ persicæ,* Leyde, 1639, in-4. Cette grammaire est estimée, mais elle n'est pas proprement de Louis de Dieu, mais de Jean Elichma, savant danois; *Animadversiones in divi Pauli epistolas, etc.*, 1646, in-4; *In veteris Testamenti libros*, 1648, in-4. Les fils de Louis de Dieu, éditeurs de cet ouvrage, assurent que le but de ces remarques de leur père était de montrer les fautes de la version de Dordrecth ; *Critica sacra*, Amsterdam, 1693, in-fol. C'est une édition augmentée de tout ce que Louis de Dieu a écrit sur l'Ecriture. On y voit qu'il fait un plus grand cas de la Vulgate que la plupart des protestants, et qu'il rend à cette antique et respectable version la justice qu'elle mérite (*voy.* Amama, Bukentop, S. Jérome, etc.); *Grammatica linguarum Orientalium, Hebræorum, Chaldæorum et Syrorum inter se collatarum*, Francfort, 1683, in-4.

DIEU. *Voy.* Jean-de-Dieu.

DIEU-DONNÉ I^er^ (saint), *Deus Dedit*, pape après Boniface IV, le 13 novembre 614, se signala par sa piété et par sa charité envers les malades. Il mourut en 617, après avoir fait éclater son savoir et ses vertus. C'est le premier pape dont on ait des bulles scellées en plomb. *Voy.* Deogratias.

DIEU-DONNÉ II, *A Deo datus*, pape vertueux et prudent, succéda au pape Vitalien en avril 673, et mourut en juin 677. Il est le premier qui ait employé dans ses lettres la formule *Salutem et apostolicam benedictionem.*

* DIEULAFOY (Joseph-Marie-Armand-Michel), poète dramatique, né à Toulouse en 1762, se voua d'abord à la carrière du barreau. Appelé à St.-Domingue par des parents, il réussit par d'heureuses spéculations à se créer une fortune considérable; mais la révolte des nègres le ruina, et il n'échappa que par miracle au massacre du Cap-Français (1793.) Après s'être réfugié à Philadelphie, il revint en France où il composa, seul ou en société, un grand nombre de pièces de théâtre qui eurent du succès et dont les principales sont : *Défiance et Malice*, le *Moulin de Sans-Souci*, le *Portrait de Michel Cervantes, les pages du duc de Vendôme, la Vallée de Barcelonette, le Tableau des Sabines*, etc. Dans sa jeunesse il avait été couronné plusieurs fois par l'académie des Jeux floraux. Lorsque Bonaparte démonétisa les pièces de billon qui ont pour empreinte deux L entrelacées (1808), Dieulafoy fit la jolie chanson intitulée : *Réclamation des pièces de cinq liards.* Ce poète mourut le 13 décembre 1823, après une longue et cruelle maladie, dans laquelle il reçut les consolations de la religion. Peu d'instants avant d'expirer il récita les vers suivants :

Folles vanités de la vie,
Effacez-vous de mon esprit.
Mon âme n'a plus qu'une envie,
C'est d'embrasser son Dieu, c'est de voir Jésus-Christ.
Bien adorable! ô seul bien qui me reste!
Hâte-toi de répondre à mes vœux! à ma foi!
Ouvre-moi, Dieu clément, la demeure céleste!
La véritable vie est de vivre dans toi.

DIGBY (Kenelm, connu sous le nom de chevalier), né en 1603, était fils d'Evrard Digby, qui entra dans la conspiration des poudres contre Jacques I^er^, et qui eut la tête tranchée en punition de ce crime. Le fils, instruit par les malheurs du père, donna tant de marques de fidélité à son prince, qu'il fut rétabli dans la jouissance de ses biens. Charles I^er^, qui ne l'aima pas moins que Jacques, le fit gentilhomme de sa chambre, intendant-général de ses armées navales, et gouverneur de l'arsenal maritime de la Sainte-Trinité. Il se signala contre les Vénitiens, et fit plusieurs prises sur eux, proche le port de Scanderoue. Les armes ne lui firent pas négliger les lettres. Il s'appliqua aux langues, à la politique, aux mathématiques, et surtout à la chimie. Ses études ne furent pas infructueuses. Il trouva d'excellents remèdes, qu'il donnait gratuitement aux pauvres, et à toutes les autres personnes qui en avaient besoin. L'attachement de Digby à la famille royale ne se démentit point, même dans les malheurs qu'elle essuya. La reine, veuve de Charles I^er^, l'envoya deux fois en ambassade auprès du pape Innocent X. Il vit ses biens confisqués sous Cromwell, sa personne bannie, sans se plaindre. Il se retira tranquillement en France, et ne retourna en Angleterre que lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Il y mourut de la pierre le 11 juin 1665. On lui doit : un *Traité sur l'immortalité de l'âme,* publié en anglais en 1601, in-4, traduit en latin et imprimé en 1664 à Francfort, in-8. L'auteur avait eu de longues conférences sur ce sujet important avec Descartes, et en avait profité. *Dissertation sur la végétation des plantes*, traduite de l'anglais en latin par Dappert, Amsterdam, 1663, in-12, en français par Treban, Paris, 1667, in-12; *Discours sur la poudre de sympathie pour la guérison des plaies*, traduit en latin par Laurent Strausius, imprimé à Paris en 1658, puis en 1661; enfin en 1730, avec la *dissertation* de Charles de Dionis, sur le *tænia* ou *ver plat.*

* DIGEON (J.-M.), orientaliste, né vers 1730, mort en 1812, entra de bonne heure dans le corps

des jeunes élèves des langues et fut 40 ans employé dans diverses fonctions diplomatiques aux échelles du Levant. Il fut ensuite nommé secrétaire interprète du roi au ministère des affaires étrangères, et devint correspondant de l'académie des inscriptions. On a de lui : *Nouveaux contes turcs et arabes*, précédés d'un *Abrégé chronologique de l'histoire de la maison ottomane et du gouvernement de l'Egypte*, et suivis de plusieurs morceaux de *Poésie* et de *Prose*, traduits de l'arabe et du turc, Paris, 1781, 2 vol. in-12. On y trouve la traduction du *Canounnameh* ou *Edits du sultan Soliman* pour la police de l'Egypte. Cet ouvrage écrit sans prétention sous le rapport du style, contient l'histoire des pachas d'Egypte jusqu'en 1673, et des anecdotes historiques qu'on ne trouverait pas ailleurs. Il est à regretter que le traducteur ait apporté tant de négligence dans la citation des dates et dans la concordance des années de l'hégire avec celles de l'ère chrétienne ; *Principes du droit maritime de l'Europe*, traduits de l'italien d'Azuni, 1798, 2 vol. in-8.

DIGEON (le vicomte Alexandre-Elizabeth-Michel), fils d'un fermier-général, né à Paris en 1771, entra au service comme sous-lieutenant en 1792, et dut son rapide avancement à sa valeur. Blessé à la Trébia, il ne voulut pas abandonner son régiment, et fut fait prisonnier. Plus tard ayant été l'objet d'un cartel d'échange, il reprit le commandement de son corps et se signala à la bataille d'Austerlitz. Nommé général de brigade en 1807, il passa l'année suivante en Espagne. Gouverneur en 1812 des provinces de Cordoue et de Jaen, il sut se concilier la confiance et l'attachement des habitants. De concert avec le clergé et les autorités locales, il établit une société de bienfaisance, qui pendant six mois arracha 7,000 individus aux horreurs de la famine. Sa brillante conduite pendant la retraite de l'Andalousie lui valut le titre de général de division au mois de mars 1813. A la restauration, employé comme inspecteur-général, il était à Nevers lors du débarquement de Bonaparte, et il s'empressa de se rendre à Lyon auprès du comte d'Artois. Il refusa de servir pendant les cent-jours, et après la seconde restauration réintégé dans sa place d'inspecteur-général, il fut fait en outre aide-de-camp de Monsieur et commandant de la division de cavalerie légère de la garde royale. Plus tard élevé à la dignité de pair de France, il remplit par intérim, en 1823, les fonctions de ministre de la guerre et reçut les titres de ministre d'état et de membre du conseil privé. L'année suivante il eut le commandement de l'armée d'occupation en Espagne. Il mourut le 2 août 1826 à sa terre de Rouqueux près Paris.

DIGGES (Léonard), gentilhomme et mathématicien anglais, mort en 1574, a donné au public : *Manière de mesurer les terres, les bois, les pierres, etc.*, 1647, in-4; *Pronostications par le soleil, la lune et les étoiles*, 1592, in-4. On peut les mettre avec celles de Matthieu Laensberg.— Thomas Digges, son fils, mort en 1595, paraît s'être appliqué au même genre d'étude que son père, par les ouvrages qu'il a publiés ; tels sont : *Scalæ mathematicæ*, 1573, in-4 ; *Arithmétique militaire*, 1579, in-4. Il a encore donné : *Motif d'association pour maintenir la religion établie*, 1601, in-8. Ce motif ne peut être bon qu'autant qu'il s'agit de la seule religion véritable. — Le fils de ce dernier, Dudley Digges, né en 1585, s'est distingué dans les sciences et les négociations. Il fut député plusieurs fois au parlement sous Charles Ier, et envoyé en qualité d'ambassadeur en Russie par Jacques Ier. Il y mourut le 8 mars 1639. On a de lui : *Lettre sur le commerce*, 1615, in-4 ; *Le parfait Ambassadeur*, ou *Recueil des lettres de l'ambassade de François Walsingham, résident en France par les ordres de la reine Elizabeth*, Londres, 1655, in-fol. Cette collection jette un grand jour sur l'histoire et les intrigues de cette princesse. Elle a été traduite en français par Boulesteys de la Contie, sous le titre de *Mémoires et d'instructions pour les ambassadeurs*, Amsterdam, 1700 et 1717, 4 vol. in-12.

DIGNA ou Dugna, femme courageuse d'Aquilée, ville autrefois très-florissante, ruinée par Attila, aima mieux se donner la mort, que de consentir à la perte de son honneur. La ville ayant été prise par ce roi des Huns, l'an de J.-C. 452, le barbare voulait attenter à sa pudicité. Elle le pria de monter sur une galerie, feignant de vouloir lui communiquer quelque secret d'importance ; mais aussitôt qu'elle se vit dans cet endroit qui donnait sur la mer, elle se jeta dedans, en criant à ce barbare : *Suis-moi, si tu veux me posséder*. On peut voir dans les articles Bazias et Apolline, quelques réflexions sur la moralité de ces sortes d'actions.

DILLENIUS (Jean-Jacques), né à Darmstadt en Allemagne en 1687, et professeur de botanique à Oxford, mourut en 1747. On a de lui : *Catalogus plantarum circa Giessam sponte nascentium*, Francfort, 1749, in-12; *Hortus Elthamensis*, Londres, 1732, 2 vol. in-fol., fig.; *Historia muscorum*, Oxford, 1741, in-4, fig.; 2e édit. augmentée, Edimbourg, 1811, même format.

* DILLON (Arthur, comte de), 3e fils de Théobald, lord Dillon, pair d'Irlande, né en 1670, passa en France à l'époque où Louis XIV voulut avoir dans ses armées des troupes Irlandaises, en échange de celles qu'il avait envoyées en Irlande. Fait en 1690 colonel d'un régiment de son nom, il mérita par sa valeur l'avancement le plus rapide. Il était brigadier à 32 ans, maréchal de camp à 34, lieutenant-général à 36. Il se trouva à près de 50 siéges ou batailles, se couvrit de gloire à la défense de Moscolino, et contribua, avec le marquis de Saint-Patern, à la victoire de Castiglione en 1706 ; il enleva Kaiserslautern et le château de Volfstein en 1713, et montra la plus grande valeur aux siéges de Landau, de Fribourg et de Barcelonne. Il combattit en Espagne sous les ordres de Noailles et de Vendôme, en Allemagne sous Villeroi, et en Italie sous le duc de Vendôme et le Grand-Prieur. Dillon mourut dans le château de Saint-Germain en Laye le 5 février 1733.

* DILLON (Arthur, comte de), petit-fils du précédent, né le 3 septembre 1750, colonel au service de France, se distingua dans la guerre d'Amérique, notamment à la prise de Grenade, de Saint-Eustache, de Tabago, et de Saint-Christophe. Député

de la Martinique aux états-généraux, il y embrassa le parti populaire, et combattit cependant comme intempestive la liberté des Noirs. Après la session il fut employé à l'armée du Nord; mais, accusé d'avoir, après le 10 août, voulu faire marcher les troupes contre Paris, il fut suspendu de ses fonctions. Ayant été réintégré peu de jours après, il remporta un avantage sur les Prussiens dans les plaines de la Champagne. Le patriotisme dont il avait donné tant de preuves, ne put le sauver de la fureur des révolutionnaires. Destitué comme noble, puis mis en arrestation, il fut condamné à mort le 3 avril 1794 : au pied de l'échafaud, il cria d'une voix ferme, *vive le roi!* On a de A. Dillon : *Compte rendu au ministre de la guerre, suivi de pièces justificatives, et contenant des détails militaires dont la connaissance est nécessaire pour apprécier la partie la plus intéressante de la mémorable campagne de* 1792, Paris, in-8. — Théobald Dillon, son parent, général, ayant épouvé un échec en 1792, à l'attaque de Tournay, fut massacré par ses soldats qui l'accusaient de trahison, malgré les efforts de quelques officiers et notamment du général Dupont, alors son aide-de-camp.

** DILLON (Péter), capitaine de la marine anglaise, visita de 1808 à 1829, l'Océan pacifique et découvrit dans l'île de Vanikoro les derniers restes de l'expédition de l'infortuné Laperouse (*voy.* ce nom et Dumont d'Urville), qu'il recueillit et rapporta en France pour les offrir au roi Charles X, qui le fit chevalier de la légion-d'honneur. Son *Voyage aux îles de la mer du Sud*, Paris, 1830, 2 vol. in-8, fig., contient de curieux renseignements sur ces îles et les mœurs de leurs habitants; mais des détails insignifiants nuisent à l'intérêt. Il préparait une *Histoire des îles Fidji*, lorsqu'il mourut le 9 février 1847. Il était membre de la société asiatique du Bengale et correspondant de la société de géographie de Paris.

* DIMAS DE LA CROIX (le P.), carme-déchaussé, né à Montelèone en Toscane, fut envoyé en 1615 missionnaire en Perse, et devint prieur, enfin vicaire-général de toute la mission. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ispahan, où, par sa piété et la bienfaisance la plus active, il se fit estimer de ceux même que leur religion rendait ennemis du nom chrétien. Il mourut le 23 décembre 1639. Il avait composé un *Vocabulaire persan italien* qu'il remit à Imhof, un des gentilshommes de l'ambassade, qui le traduisit en latin, et lui promit de le faire imprimer. Il est vraisemblable que les circonstances l'empêchèrent de tenir sa parole.

DIMITRONICIUS (Basile), général d'armée du grand-duc de Moscovie, maltraita quelques officiers d'artillerie. D'eux d'entre eux prirent la fuite et furent arrêtés sur les frontières de Lithuanie, et menés au grand-duc. Pour sauver leur vie, ils eurent recours à la calomnie, et dirent à ce prince que Basile avait dessein de passer au service du roi de Pologne, et qu'il les avait envoyés pour cela en Lithuanie. Le grand-duc, outré de colère, manda aussitôt le général; et, malgré les protestations qu'il faisait de son innocence, il lui fit souffrir de cruels tourments. Ensuite il commanda qu'on le liât sur une jument aveugle, attachée à un chariot, et qu'on chassât cet animal dans la rivière. Le malheureux étant sur le bord de l'eau, le grand-duc lui dit à haute voix que, puisqu'il avait dessein d'aller trouver le roi de Pologne, il y allât avec cet équipage. Ainsi périt Dimitronicius, quoique innocent. C'est une leçon pour les hommes en place, qui se croient des dieux, et qui traitent leurs inférieurs comme des bêtes de somme.

*DIMSDALE (Thomas), médecin, né en 1711 à Thoydon-Garnon, dans le comté d'Essex, était le petit-fils d'un des compagnons de Guillaume Penn. Il débuta en 1734 dans la carrière médicale, mais il l'abandonna bientôt pour prendre le parti des armes, et suivit le duc de Cumberland en Allemagne. A la paix il revint en Angleterre, se fit recevoir docteur, et ne tarda pas à se faire connaître. Il fut, vers 1767, appelé en Russie, pour inoculer l'impératrice Catherine, son fils le grand duc Paul, et ses deux petits-fils Alexandre te Constantin. Outre une pension considérable, Catherine lui accorda des dignités honorifiques. A son retour nommé membre de la société royale de Londres, il fut envoyé à la chambre des communes par le comté d'Hertfort. Dès ce moment il renonça presque entièrement à l'exercice de son art et mourut en 1800. Ses principaux ouvrages sont : *Méthode actuelle d'inoculer la petite vérole*, traduit par Fouquet, Montpellier, 1772, in-8; *Pensées sur l'inoculation générale et partielle, et esquisse de deux plans, l'un pour l'inoculation générale des pauvres dans les petites villes et villages, l'autre pour la même opération à Londres et autres villes grandes et populeuses*, Londres, 1776, in-8; *Observations sur l'introduction au plan du dispensaire pour une inoculation générale*, Londres, 1778, in-8; *Remarques sur la lettre du docteur Lettson au sujet de l'inoculation générale*; *Revue des observations du docteur Lettson*, 1779, in-8; *Traités sur l'inoculation*, 1781, in-8; *Relation du voyage de Dimsdale en Russie, etc.*

DINA, fille de Jacob et de Lia, née vers l'an 1754 avant J.-C., fut violée par Sichem, fils d'Hémor, roi de Salem. Siméon et Lévi ses frères, pour venger cet outrage, profitèrent du temps auquel les Sichimites s'étaient fait circoncire, en exécution de l'accord entre leur prince et Jacob, les massacrèrent tous, et pillèrent leur ville.

DINARQUE, orateur grec, fils de Sostrate et disciple de Théophraste, gagna beaucoup d'argent à composer des harangues, et se distingua par sa haine contre Démosthènes qui lui était bien supérieur. Le meilleur de ses *discours* est celui où il accuse ce fameux orateur de s'être laissé corrompre par l'or d'Harpalus. Il fut lui-même accusé de s'être laissé corrompre par les présents des ennemis de la république, prit la fuite, et ne revint que 15 ans après, vers l'an 340 avant J.-C. De 64 *harangues* qu'il avait composées, il n'en reste plus que 3 dans la collection des orateurs anciens de Venise, 1513, 3 tom. in-fol. ou dans celle d'Etienne, 1575, in-fol. *Voy.* Andocide.

* DINIZ-DA-CRUZE SILVA (Antoine), célèbre poète lyrique portugais, né en 1730 à Castello de Vide, province d'Alentejo, fit ses premières études chez

les jésuites d'Evora, étudia ensuite le droit à l'université de Coïmbre, et entra dans la magistrature. L'un des fondateurs de la société des arcades de Lisbonne en 1756, il débuta par une *Ode* sur l'assassinat du roi Joseph (*voy.* AVEIRO), et ce début fut un triomphe. Il remplit plusieurs places importantes sans cesser de cultiver son rare talent pour la poésie, et mourut en 1798 à Rio-Janeiro, chancelier de la cour suprême de cette capitale du Brésil. Il était membre de l'académie de Lisbonne, et chevalier de l'ordre d'Aviz. On a de lui des *Odes héroïques*, des *Poésies anacréontiques et légères*, des *Dithyrambes*, des *Idylles*, des *Eglogues*, des *Sonnets*, *etc.* Ses œuvres ont été recueillies à Lisbonne, 1807-14, 4 vol. petit in-8. On a imprimé séparément : *Odon pindarical de Elpino nonarrienze* (nom arcadique de Diniz), Coimbre, 1801, in-12 ; et *O Hyssope* (le goupillon), dans le genre du *Lutrin* ; trad. en franç. (Par M. Boissonade), Paris, 1828, in-12.

DINOCRATES, sculpteur célèbre, entreprit un ouvrage prodigieux, dont la matière devait être le mont Athos même. Le mont Athos, aujourd'hui Monte-Santo, est une presqu'île jointe à la Macédoine, qui avance dans l'archipel, entre le golfe de Monte-Santo, autrefois le golfe Strimonique et le golfe Singitique. Il offrit de tailler ce mont, qui est d'une hauteur prodigieuse, d'en former une statue d'Alexandre le Grand, de laisser dans chaque main un espace pour y bâtir une ville, et de faire passer la mer entre ses jambes, par la communication des deux golfes, que cette presqu'île sépare. Il mourut lorsque son ouvrage n'était encore qu'ébauché. D'autres disent qu'Alexandre refusa de l'y laisser travailler. Pline dit que « Dinocrates acheva » de rétablir le temple de Diane à Ephèse, ruiné » par l'incendie d'Erostrate ; et qu'après avoir mis » la dernière main à ce grand ouvrage, il passa à » Alexandrie, où Ptolémée Philadelphe, roi d'E» gypte, lui ordonna de bâtir un temple, pour être » consacré à la mémoire de sa femme Arsinoé. » Dans le dessein que cet architecte forma de ce bâ» timent, il s'était proposé de mettre à la voûte de » ce temple, une grosse pierre d'aimant qui aurait » suspendu en l'air la statue de cette princesse, la» quelle aurait été toute de fer, afin d'obliger les » peuples par cette merveille, à avoir plus de vé» nération pour cette reine, et l'adorer comme une » déesse ; mais la mort du roi étant survenue, ce » dessein ne fut point exécuté. » Ce récit s'accorde peu avec la chronologie ; car à la mort d'Arsinoé, Dinocrates devait avoir près de 120 ans. On pense communément que *Dionacrates*, *Sténocrate*, *Stésicrate*, *Dioclès de Macédoine*, sont le même personnage ; mais le récit de Pline porte à croire qu'il faut les distinguer, et en faire au moins deux hommes différents.

DINOSTRATE, géomètre ancien, contemporain de Platon, fréquentait l'école de ce philosophe, école célèbre par l'étude que l'on y faisait de la géométrie. Il est un de ceux qui contribuèrent le plus aux progrès considérables qu'elle y fit. On le croit l'inventeur de la *quadratrice*, ainsi nommée, parce que si on pouvait la décrire en entier, on aurait la quadrature du cercle.

DINOTH (Richard), historien protestant, né à Coutances, mort vers 1580, a laissé un ouvrage intitulé *De bello civili gallico*.

DINOUART (Joseph-Antoine-Toussaint), prêtre, né à Amiens en 1716, mort à Paris en 1786, est connu par le *Journal ecclésiastique*, ouvrage utile, où l'on trouve souvent des articles intéressants et instructifs. L'ensemble en eût été mieux lié et plus conséquent, si, captivé par les partisans de *la petite église*, l'auteur ne s'était laissé entraîner par les préventions d'une secte artificieuse, et n'avait répandu à pleines mains la calomnie contre ceux qui la démasquaient. L'édition qu'il a donnée de l'*Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, de Macquer, à laquelle il ajouta un volume et la *vie de Palafox* (*voy.* cet article), portent l'empreinte de cette fâcheuse situation, qui, en faisant le tourment de l'écrivain, envoie encore le trouble et le défiance dans l'esprit du lecteur. On a encore de lui *Manuel des pasteurs*, 3 vol. in-12 ; la *Rhétorique du prédicateur*, in-12 : le style n'en fait pas le principal mérite. En général, il écrivait d'une manière lâche, diffuse et incorrecte. Une *édition* de la *Sarcotis* de Massénius, avec la traduction ; un abrégé de l'*Embryologie sacrée*, de Cangiamila (*voyez* ce nom). On peut lui reprocher, comme à l'auteur abrégé, d'avoir été un peu trop leste en métaphysique et en physiologie, et d'avoir par-là formé des conclusions embarrassantes et impraticables en morale. Quelques *Hymnes latines*, des *Editions* de différents ouvrages, etc. On peut voir le catalogue de tout cela, fait par l'auteur lui-même, dans le *Journal ecclésiastique*, novembre, 1780, pag. 184.

DINTERUS. *Voy.* DYNTER.

DINUS, natif de Mugello, bourg de Toscane, jurisconsulte et professeur en droit à Bologne, florissait sur la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Il passait pour le premier juriste de son temps, par le talent de la parole, la vivacité de son esprit, et la netteté de son style. Le pape Boniface VIII le fit travailler à la compilation du 6<sup>e</sup> livre des décrétales, appelé le *Sexte*. Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1303, du chagrin, selon quelques-uns, de n'avoir pas été honoré de la pourpre romaine. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur le droit civil : d'un *Commentarium in regulas juris pontificii*, in-8. Cynos son disciple assure qu'il contient les principes choisis de cette science ; et si l'on en croit Alciat, c'est un livre qui mérite d'être appris mot à mot. Mais ceux qui savent que Charles du Moulin, en le commentant, y a corrigé une infinité de fautes, verront que ces éloges ont besoin d'être réduits. *De glossis contrariis*, 2 vol. in-fol., dans lesquels il s'est glissé aussi beaucoup d'erreurs, etc.

DIOCLÈS, géomètre, connu par la courbe appelée *cyssoïde*, qu'il imagina pour la solution du problème des deux moyennes proportionnelles, florissait avant le V<sup>e</sup> siècle.

DIOCLÈS. *Voy.* DINOCRATE.

DIOCLÉTIEN (*Caïus-Valerius-Diocletianus*), dont le nom, avant son élévation à l'empire, était *Dioclès*, naquit à Dioclée dans la Dalmatie, l'an 245. Les uns disent qu'il était fils d'un greffier, d'autres qu'il avait été esclave. Ce qu'il y a de sûr, c'est que

sa famille était fort obscure. Il commença par être soldat, et parvint par degrés à la place de général. Il avait le commandement des officiers du palais, lorsqu'il fut élevé à l'empire, l'an 284, après l'assassinat de Numérien. On dit qu'il tua de sa propre main Aper, meurtrier de ce prince, pour accomplir la prédiction qu'une druide lui avait faite, qu'il serait empereur sitôt qu'il aurait lui-même immolé Aper. Comme ce mot signifie en latin *sanglier,* il tuait auparavant tous les sangliers qu'il rencontrait; mais lorsqu'il eut donné la mort à Aper, il dit à Maximien-Hercule, à qui il avait confié cette prophétie : « Voilà la prédiction de la druide accomplie. » Ce Maximien-Hercule était son ami. Ils avaient été simples soldats dans la même compagnie; il partagea avec lui l'empire l'an 286. Ils avaient toujours été fort unis, avant de régner ensemble : ils le furent encore plus étroitement, lorsqu'ils régnèrent; et quoiqu'ils ne fussent pas parents, on les appelait frères. Il créa ensuite en 292 deux nouveaux Césars, Constance-Chlore et Galère-Maximien. Cette multiplication d'empereurs ruina l'empire, parce que chacun d'eux voulant avoir autant d'officiers et de soldats que ses collègues, on fut obligé d'augmenter considérablement les impôts. Ce fut Galère qui inspira à Dioclétien sa haine pour le christianisme. Il l'avait aimé pendant plusieurs années, à ce qu'assure Eusèbe. Il changea tout-à-coup de sentiments. Ses collègues eurent ordre de condamner au supplice chacun dans leur département, tous ceux qui professaient la religion chrétienne, et de faire démolir les églises, de brûler leurs livres, de vendre comme des esclaves les moindres d'entre eux, et d'exposer les plus distingués à des ignominies publiques. Cette persécution, la dernière avant Constantin, commença la 19e année du règne de Dioclétien (c'est-à-dire, l'an 303 de J.-C. et 239 ans après la première sous Néron); elle dura 10 ans, tant sous cet empereur que sous ses successeurs. Le nombre des martyrs fut si grand, que les ennemis du christianisme crurent lui avoir donné le coup mortel, et s'en vantèrent dans une inscription qui portait « qu'ils avaient aboli le nom » et la superstition des chrétiens et rétabli l'an» cien culte des dieux. » Pour se vanter d'une pareille chose, il fallait qu'on eût fait périr bien des fidèles; comment donc Dodwel, Voltaire et Gibbon osent-ils nier une chose si authentiquement constatée ? Mais loin que la persécution accélérât la ruine du christianisme, elle ne servit qu'à faire triompher la religion (*voy.* Ruinart). Au milieu de ces exécutions barbares, Dioclétien, attaqué d'une maladie lente, tomba dans une si grande faiblesse, qu'on le crut mort. Il revint; mais son esprit, totalement affaibli, n'eut plus que des lueurs de raison. Galère vint en diligence d'Antioche, et lui dit sans ménagement qu'il fallait quitter l'empire. Le propos révolta le sombre vieillard, dont l'orgueil ne voulait pas y entendre. Mais Galère menaça, et il fallut se soumettre. On engagea Maximien-Hercule à faire la même abdication, et les deux Césars, Galère et Constance, furent créés Augustes le même jour, qui était le premier de mai de l'an 305. Il vécut ou végéta encore 9 ans, dans sa retraite de Salone que quelques-uns ont cru être sa patrie, spectateur et une des principales causes provocantes des maux qui affligeaient l'empire de toutes parts. Quand la persécution n'avait été que particulière, les châtiments du ciel n'étaient pas universels. Ils s'étendaient dans la même proportion que les violences de l'impiété. Après la plus furieuse des persécutions, le comble et la consommation de toutes celles qui avaient précédé, le bras de Dieu s'appesantit plus rudement et plus visiblement que jamais sur l'empire et sur les empereurs. Outre les ravages de la peste et de la famine, les ouragans et les tremblements de terre, les peuples barbares, contents auparavant de quelques incursions dans les provinces écartées, poussés depuis comme d'un esprit étranger en eux, et perdant tout ensemble la terreur et le respect du nom romain, fondirent de toutes parts sur les plus nobles apanages. La dévastation fut telle, que plusieurs siècles après on ne voyait, jusqu'au centre de l'empire, que des cabanes éparses là où il y avait eu des villes considérables. Les séditions et les guerres civiles achevèrent de désoler ce que la barbarie avait épargné. La dernière année de la tyrannie sacrilége, il y eut une sécheresse ruineuse qui fut suivie de la stérilité et de la famine. Un nombre prodigieux de citoyens, après avoir vendu pièce à pièce chacune de leurs possessions, vendirent enfin leurs enfants, pour avoir de quoi prolonger leur vie et leurs malheurs. Excepté quelques familles de la première opulence, entre toutes les autres, parents ou enfants, domestiques et maîtres, tout était si maigre et si décharné, qu'on croyait voir des troupes errantes de spectres, plutôt que des hommes vivants. Tout-à-coup ils tombaient d'inanition dans les rues et dans les places publiques, où les cadavres pourrissaient sans sépulture. La contagion sembla s'attacher de préférence à ceux que les richesses mettaient à couvert de la faim. Il y eut une maladie singulière, qui, affectant la vue, fit perdre un œil ou les deux yeux à une infinité de personnes, hommes, femmes et enfants; comme pour venger le grand nombre de confesseurs de tout âge et de tout sexe, à qui les persécuteurs avaient fait arracher les yeux. « Nul de ces tyrans, dit un historien, » n'échappa aux coups de la céleste vengeance. » Dioclétien ne perdit pas la vie d'une manière vio» lente, mais sa vieillesse languissante, triste et » méprisable, fut quelque chose pour lui de plus » amer et de plus dur à supporter. Il se transpor» tait de côté et d'autre, agité de perpétuelles in» quiétudes, ne prenant presque point de nourri» ture, n'ayant pas une heure de sommeil tran» quille. Accablé sous le poids de ses chagrins, réels » ou imaginaires, il n'avait pas la force de garder » quelque ombre de décence. On le vit très-souvent » pleurer avec toute la faiblesse d'une femme ou » d'un enfant. Quand il apprit le succès de Con» stantin, et le commencement du triomphe du » christianisme, il s'abandonna aux plus violentes » agitations du désespoir. Il s'emportait dans sa » frénésie jusqu'à se frapper lui-même; il se rou» lait par terre, en poussant des cris qui ressem» blaient aux hurlements; il prit enfin le parti de

» se laisser mourir de faim. » Sa mort arriva à Salone, l'an 313 de J.-C. à 68 ans. On ne peut nier que sans les cruautés atroces exercées envers les chrétiens avec un sang-froid que la nature humaine ne semble pas comporter, et qui suppose un caractère exécrable, il eût mérité des éloges comme soldat courageux, brave officier et excellent capitaine. Il fit quelques lois équitables : il embellit d'édifices superbes plusieurs villes de l'empire, surtout Rome, Milan, Nicomédie et Carthage. Mais sa magnificence tint beaucoup du faste et de l'orgueil. Ses successeurs, Galère Maximien, Maximien Daïa et Maxence, imitant sa vanité, voulurent à son exemple qu'on les traitât d'*éternels*, qu'on se prosternât devant les statues de ces vers de terre comme devant celles des dieux. « Dioclétien et ses » successeurs, dit un auteur, portèrent de superbes » robes d'or et de soie, et l'on ne vit qu'avec in» dignation leurs souliers même couverts de pierres » précieuses. De nouvelles formes et de nouvelles » cérémonies rendaient, tous les jours, l'accès de » leurs personnes sacrées plus difficile. Les officiers » domestiques, placés dans différents postes (ap» pelés alors *Ecoles*), gardaient, avec la plus grande » précaution, les avenues du palais. Les apparte» ments intérieurs étaient confiés à la vigilance des » eunuques, dont le nombre et l'influence aug» mentant sans cesse, marquaient visiblement les » progrès du despotisme. » *L'ère de Dioclétien* ou *des Martyrs*, qui a été longtemps en usage dans l'église, et qui l'est encore chez les Cophtes et les Abyssins, commence le 29 août de l'an 284. On a gravé les *bains* qu'il fit bâtir, en 1558, in-fol. On les trouve aussi dans le *Trésor d'antiquités de du Boulai*, in-fol. Bossuet cherchant le nom du grand persécuteur, énigmatiquement désigné au 13e chap. de l'Apocalypse, a cru le trouver dans *Dioclès Augustus*. Lactance et Eusèbe assurent que le règne de Dioclétien fut florissant jusqu'à sa persécution contre les chrétiens, et le premier attribue plus spécialement à Galère cette horrible persécution. Jusqu'alors il y avait plusieurs chrétiens dans les armées, et même une légion entière, qui n'étaient point troublés dans leur croyance. Galère, afin de détrôner son bienfaiteur, voulut le rendre odieux. Il fit accuser les chrétiens de crimes dont ils étaient innocents, les deux incendies des palais de Nicomédie leur furent imputés; les augures tonnèrent contre eux. Vieux et pressé de toutes parts, Dioclétien, dit Lactance, ne pouvant résister ni à ses amis, ni à César, ni aux *dieux*, céda aux instances de Galère, et il exigea qu'on se bornât à priver les chrétiens de leurs places, à les exiler des armées, et défendit tout supplice; mais Galère communiqua à cette persécution toute sa férocité. Le même Lactance appelle Dioclétien un méchant homme et un bon prince. Dioclétien vainquit les *Bagaudes*, nation gauloise, battit les Sarrasins et les Thébains d'Egypte, reconquit la Mésopotamie sur le roi de Perse, défit les Anglais, les Germains, les Goths, les Sarmates. Il transporta le siége de l'empire à Nicomédie, et dès lors Rome commença à perdre de son ancienne splendeur. Il fit bâtir dans sa nouvelle résidence des cirques, des basiliques, des théâtres, des hôtels de monnaie, des arsenaux, etc., etc. On trouve des documents précieux sur les règnes de Dioclétien et de Maximien dans l'ouvrage de P. de Rivaz, intitulé *Eclaircissements sur le martyre de la légion thébaine*, 1779, in-8.

DIOCRE (Raimond), nom d'un chanoine de Notre-Dame de Paris, qu'on crut mort en odeur de sainteté l'an 1084. On a conté sur lui un miracle, contredit par les meilleurs critiques. Son corps ayant été apporté, dit-on, dans le chœur de son église, il leva la tête hors du cercueil, à ces mots de la 4e leçon de l'office des morts : *Responde mihi, etc.*, et cria tout haut, par trois différentes fois : *Justo Dei judicio accusatus sum.... judicatus sum... condemnatus sum...* Launoy, dans sa dissertation *de verâ causâ secessûs sancti Brunonis in eremum*, soutient qu'avant le temps de Gerson et de saint Antonin, qui vivaient après l'an 1400, aucun auteur n'avait parlé de ce prétendu miracle, et que cette tradition des chartreux est mal fondée. Divers savants ont répondu à cette dissertation; entre autres le Père Jean Colombi, jésuite, par sa *Dissertatio de Carthusianorum initiis, seu quod Bruno adactus fuerit in eremum vocibus hominis redivivi Parisiis, qui se accusatum, judicatum, damnatum exclamabat.* Il y rapporte le témoignage de quelques historiens, qui ont, à ce qu'il prétend, parlé de ce miracle, avant l'an 1400; et il cite l'auteur qui a écrit en 1150 une relation des commencements des chartreux; un religieux de cet ordre, de la chartreuse de Mérya en Bugey, dans une charte de 1298; Guillaume d'Erhura ou d'Yvrée, qui écrivit en 1313, *Lib. de origine et veritate perfectæ religionis*; l'auteur de la Chronique des prieurs de la chartreuse qui a fleuri depuis 1383 jusqu'en 1391; et enfin Henri de Calcar qui composa en 1398 un traité de l'origine des chartreux. Il paraît néanmoins que le silence de saint Bruno dans sa lettre à Raoul, où il détaille les motifs de sa retraite, est un argument invincible contre la vérité d'un événement aussi extraordinaire. Ajoutons que ce prodige, envisagé dans tout son ensemble, paraît s'éloigner de la nature de ceux dont la Providence a semé sa marche bienfaisante et lumineuse. J.-C. répondit à celui qui lui demanda un miracle de cette espèce : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit credent.* Luc. 16.

DIODATI (Jean), ministre, professeur de théologie à Genève, né à Lucques en 1576, mourut à Genève en 1649, à 73 ans. On a de lui une *traduction de la Bible en italien*, publiée pour la première fois en 1607 à Genève, avec des *notes*, et réimprimée en 1641, in-fol., dans la même ville. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. Ses notes approchent plus des méditations d'un théologien, que des réflexions d'un bon critique; Une *traduction de la Bible en français*, in-fol., à Genève, en 1644, écrite d'un style barbare; Une *version française de l'Histoire du concile de Trente, par Fra-Paolo*, aussi mal écrite que sa Bible.

DIODORE de Sicile, ainsi appelé parce qu'il était d'Agyre, (aujourd'hui San-Filippo d'Agironne), ville de Sicile, écrivait sous Jules-César et sous Auguste. On a de lui une *Bibliothèque historique*,

fruit de 30 ans de recherches. On assure qu'il avait été lui-même voir les lieux dont il avait à parler ; mais le contraire ne paraît que trop par ce qu'il en dit. Son ouvrage était divisé en 40 livres, dont il ne nous reste que 15, avec quelques fragments. Il comprenait l'histoire de presque tous les peuples de la terre, Egyptiens, Assyriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois. Son style n'est ni élégant, ni orné, mais simple, clair, intelligible; et cette simplicité n'a rien de bas, ni de rampant. Prolixe dans les détails frivoles et fabuleux, il glisse sur les affaires importantes. Mais comme il avait beaucoup compilé, son *Histoire* présente de temps en temps des faits curieux, et on doit beaucoup regretter la perte de ses autres livres, qui auraient jeté de la lumière sur l'histoire ancienne. Diodore a été traduit en allemand par Hérold, en latin par le Pogge, en français par l'abbé Terrasson (*voy.* ce nom). On prétend que celui-ci n'entreprit cette traduction, qui forme 7 vol. in-12, que pour prouver combien les admirateurs des anciens sont aveugles. Ce n'est pas plaider de bonne foi la cause des modernes, que de croire leur assurer la supériorité, en les opposant à Diodore de Sicile, historien et écrivain du second ordre, quoique nécessaire pour l'histoire ancienne. Sa crédulité paraît dans plusieurs endroits, en particulier dans sa *Description de l'île de Pancaïe*, où l'on voit des allées d'arbres odoriférants à perte de vue, des fontaines qui forment une infinité de canaux bordés de fleurs ; des oiseaux inconnus partout ailleurs, qui chantent sous d'éternels ombrages ; un temple de marbre de 4,000 pieds de longueur, etc., etc. Il est cependant en général moins rempli de contes et de fables que Ctésias et Hérodote. Ce qui a fait dire à Pline l'Ancien : *Primus apud Græcos nugari desiit Diodorus.* La première édition latine est de Milan, 1472, in-fol. Les meilleures du texte sont celle de Henri Etienne en grec, 1559, parfaitement imprimée; et celle de Wesseling, Amsterdam, en grec et en latin, avec les remarques de différents auteurs, les variantes et tous les fragments de l'historien grec, 1746, 2 vol. in-fol. Elle a été réimprimée avec des additions importantes par la société de Deux-Ponts, 1793-1801, 11 vol. in-8. On estime aussi celle qui a été donnée par L. Rhodoman, à Hanau, 1604, 2 vol. in-fol. Une nouvelle trad. franç. par A. F. Miot, Paris, 1835-38, 7 vol. in-8, est très-supérieure à celle de l'abbé Terrasson.

DIODORE d'Antioche, prêtre de cette église, et ensuite évêque de Tarse, fut disciple de Sylvain, et maître de saint Jean-Chrysostome, de saint Basile et de saint Athanase. Ces saints donnent de grands éloges à ses vertus et à son zèle pour la foi; éloges qui ont été confirmés par le premier concile de Constantinople. Saint Cyrille au contraire l'appelle l'ennemi de la gloire de Jésus-Christ, et le regarde comme le précurseur de Nestorius ; mais ce jugement ne paraît pas fondé. Diodore fut un des premiers commentateurs qui s'attachèrent à la lettre de l'Ecriture, sans s'amuser à l'allégorie; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des fragments dans les *Chaînes des Pères grecs.* C'est une petite perte, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il poussa l'amour pour le sens littéral, jusqu'à détruire les prophéties sur Jésus-Christ.

DIODOTE. *Voy.* TRYPHON.

DIOGÈNE d'Apollonie dans l'île de Crète, se distingua parmi les philosophes qui fleurirent en Ionie, avant que Socrate philosophât à Athènes. Il fut disciple et successeur d'Anaximènes, dans l'école d'Ionie. Il rectifia un peu le sentiment de son maître touchant la cause première. Il reconnut comme lui que l'air était la matière de tous les êtres ; mais il attribua ce principe primitif à une vertu divine. On prétend qu'il observa avant tout autre, que l'air se condense et se raréfie. Il florissait vers l'an 500 avant J.-C.

DIOGÈNE le cynique, né à Sinope, ville du Pont, fut chassé de sa patrie pour crime de fausse monnaie. Son père, qui était banquier, fut banni pour le même crime. De faux monnayeur il devint cynique. Son châtiment fit naître sa philosophie; elle était digne d'une cause si noble. En se retirant de Sinope, il emmena avec lui un esclave nommé Ménade, qui l'abandonna bientôt après. Comme on lui conseillait de faire courir après lui, il répondit : « Ne serait-il pas ridicule que Ménade pût vivre » sans Diogène, et que Diogène ne pût vivre sans » Ménade? » Arrivé à Athènes, il alla trouver Antisthène, chef des cyniques; mais ce philosophe, qui avait fermé son école, ne voulut pas le recevoir. Il revint de nouveau. Antisthène prit un bâton pour le chasser ; mais enfin, vaincu par sa persévérance, il lui permit d'être son disciple. Il n'en eut point de plus extravagamment zélé. Diogène joignit aux pratiques du cynisme, de nouvelles singularités. Il prit un bâton, une besace, et n'avait pour tout meuble qu'une écuelle. Ayant aperçu un jeune enfant qui buvait dans le creux de sa main : « Il m'ap» prend, dit-il, que je conserve du superflu, » et il cassa son écuelle. Un tonneau lui servait de demeure, et il promenait partout sa maison avec lui, comme les limaçons promènent la leur. Qu'on ne croie pas qu'avec son manteau rapiécé, sa besace et son tonneau, il fût plus modeste ; il était aussi vain sur son fumier qu'un monarque persan sur son trône. Ce sophiste orgueilleux étant entré un jour chez Platon, dont la philosophie était douce et commode, se mit à deux pieds sur un beau tapis, en disant : « Je foule aux pieds le faste de Platon. — Oui, répliqua celui-ci, mais par une autre sorte de » faste... » Platon ayant défini l'homme *un animal à deux pieds sans plumes*, Diogène pluma un coq, et le jetant dans son école : « Voilà, dit-il, votre » homme. » C'est apparemment alors que Platon dit que *Diogène était un Socrate fou...* Alexandre le Grand, étant à Corinthe, eut la curiosité de voir cet homme singulier ; il lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui? Diogène le pria de se détourner seulement tant soit peu, et de ne pas lui ôter son soleil. Cette réponse parut si sublime au conquérant, qui sans doute n'en démêlait pas le principe, qu'il dit : « Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais » être Diogène... » Un jour le cynique parut en plein midi dans une place publique avec une lanterne à la main. On lui demanda ce qu'il cherchait? *Un homme*, répondit-il... Une autre fois il vit les juges

qui menaient au supplice un homme qui avait volé une petite fiole dans le trésor public : « Voilà de » grands voleurs, dit-il, qui en conduisent un » petit... » Une femme s'étant pendue à un olivier, il s'écria « qu'il serait à souhaiter que tous les arbres » portassent de semblables fruits... » Il avait été quelque temps captif. Comme on allait le vendre, il cria : « Qui veut acheter un maître ? » On lui demanda : « Que sais-tu faire ? — Commander aux » hommes, » répondit le vain cynique. Un noble de Corinthe l'ayant acheté : « Vous êtes mon maître, » lui dit-il; mais préparez-vous à m'obéir, comme » les grands aux médecins. » Ses amis voulurent le racheter : « Vous êtes des imbéciles, leur dit-il; les » lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nour- » rissent; mais ceux-ci sont les valets des lions. » Diogène s'acquitta si bien de ses emplois chez son nouveau maître, que Xéniades (c'est son nom) lui confia ses fils et ses biens. On croit qu'il vieillit et mourut dans cette maison... Il ordonna, dit-on, que son cadavre fût jeté dans un fossé, et qu'on se contentât de le couvrir d'un peu de poussière. « Mais » vous servirez de pâture aux bêtes, lui dirent ses » amis.— Eh bien, répondit-il, qu'on me mette un » bâton à la main, afin de chasser les bêtes. — Et » comment pourrez-vous le faire, répliquèrent-ils, » puisque vous ne sentirez rien ? — Que m'importe » donc, reprit Diogène, que les bêtes me déchi- » rent ? » On n'eut point d'égard à son indifférence pour les honneurs funèbres. Ses amis lui firent des obsèques magnifiques à Corinthe. Les habitants de Sinope lui érigèrent des statues. Son tombeau fut orné d'une colonne, sur laquelle on mit un chien de marbre. C'était à cet animal qu'on comparait les cyniques; parce qu'ils en avaient la lubricité et qu'ils aboyaient après tout le monde. On rapporte de lui quelques moralités estimables, quoique très-simples et très-communes. « On se fortifie le corps » par des exercices, et on néglige de se fortifier » l'âme par la vertu... Les grammairiens s'amusent » à gloser sur les fautes des autres, et ne pensent » pas à corriger les leurs... Les musiciens ont soin » de mettre leurs instruments d'accord, sans se » soucier d'accorder leurs passions... Les orateurs » s'étudient à bien parler, et non pas à bien faire... » Les avares sont sans cesse occupés à amasser des » richesses, et ne savent pas s'en servir. » Ces maximes sont bonnes; mais le cynique en avait aussi de très-pernicieuses. Il s'abandonnait avec impudence aux derniers excès de l'impureté, disant « qu'il voudrait pouvoir apaiser avec autant de fa- » cilité les désirs de son estomac. » Il se glorifiait de ses turpitudes, sur lesquelles on est forcé de tirer un voile. Son peu de respect pour l'honnêteté publique, son orgueil sous les haillons, sa mordante causticité, et selon quelques-uns, son penchant à l'athéisme, ont fait penser à la postérité, que les prétendues vertus de Diogène n'étaient que des vices mal habilement fardés, et sa raison une vraie folie. Il semble que Dieu a voulu nous montrer dans ce philosophe, plus que dans tout autre, jusqu'où vont les excès d'un homme qui affecte une fausse sagesse, et qui s'écartant de la manière ordinaire, a la manie d'être singulier dans ses maximes et dans ses mœurs. Un auteur moderne en fait ce portrait abrégé : « Ses leçons se ressentirent de ses premiers » goûts : il altéra la philosophie comme les mon- » naies. La secte des cyniques lui plut par-dessus » toutes les autres; il lui en coûtait peu de renoncer » comme eux à tout, il n'avait rien; et quand on » n'a rien à risquer, on peut insulter impunément à » l'univers. Une écuelle pour tout meuble, un ton- » neau pour maison, un manteau, une besace for- » maient toutes ses possessions; mais cet attirail de » la modestie ne pouvait pas cacher son orgueil qui » sortait par ses pores. Sa réponse à Alexandre, la » folle recherche qu'il fit d'un homme avec sa lan- » terne en plein midi, décèlent son caractère; ses » mœurs, peu délicates, ont fait dire qu'il ne fallait » pas regarder au fond de son tonneau. » Il mourut l'an 320 avant Jésus-Christ.

DIOGÈNE le *Babylonien*, philosophe stoïcien, ainsi nommé, parce qu'il était de Séleucie, près de Babylone. Il fut disciple de Chrysippe. Les Athéniens le députèrent à Rome avec Carnéades et Critolaüs, l'an 155 avant J.-C. Diogène mourut à 88 ans, après avoir prêché la sagesse, à la manière ordinaire des philosophes, c'est-à-dire avec plus de bruit que de fruit. Un jour qu'il faisait une leçon sur la colère, et qu'il déclamait fortement contre cette passion, un jeune homme lui cracha au visage : « Je ne me » fâche point, lui dit Diogène; je doute néanmoins » si je devrais me fâcher. » Propos insensé et contradictoire : celui qui ne se fâche pas après une insulte, ne délibère pas s'il doit se fâcher. Du reste, ces sortes de scènes sont propres à prouver la décence qui régnait dans ces écoles, et le respect que les écoliers avaient pour les maîtres.

DIOGÈNE LAERCE, né à Laërte, petite ville de Cilicie, philosophe épicurien, composa en grec les *Vies des philosophes*, divisées en dix livres. Cet ouvrage est venu jusqu'à nous. Quoiqu'il soit sans agrément, sans méthode, et même sans exactitude, il est précieux aux hommes qui pensent, parce qu'on peut y étudier le caractère et les mœurs des plus célèbres philosophes de l'antiquité. Cet historien manquait d'esprit; il se mêlait cependant de faire des vers, et il en a surchargé ses *Vies des philosophes* : ils sont encore plus plats que sa prose. Il avait composé un livre d'*épigrammes*, auquel il renvoie fort souvent. Il vivait vers l'an 193 de J.-C. La première édition en latin de ses *Œuvres* est de Venise, 1475, in-fol.; la meilleure est celle d'Amsterdam, en 1692, grecque et latine, avec les observations de Ménage, 2 vol. in-4. Un écrivain étranger les a traduites en français, en style allemand. Sa version est imprimée chez Schneider à Amsterdam, 1758, et à Rouen, sous le même nom, en 1761, in-12, 3 vol. Elle a été réimprimée à Paris, 1776, 2 vol. in-8. On y a ajouté la *Vie* de l'auteur, celles d'*Epictète*, de *Confucius*, et un *Abrégé historique des femmes philosophes de l'antiquité*. Fougerolles, Lyon, 1601, in-8, et Gilles Boileau, Paris, 1668, l'ont aussi traduit en français. On a une édition de *Diogène*, imprimée à Hof (*curiæ regnitianæ*), avec les notes de Longueil, 2 vol. in-8, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*. On trouve beaucoup de passages de Diogène Laërce éclaircis et corrigés dans

*Ignatii Rossii commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8.

DIOGÉNIEN, d'Héraclée dans le Pont, célèbre grammairien grec du IIe siècle, a laissé *Adagia, sive Proverbia græca*, Anvers, 1612, in-4, grec et latin.

DIOGNÈTE, philosophe sous Marc-Aurèle, donna des leçons de vertu à ce prince, et lui apprit à faire des dialogues. L'élève eut toujours beaucoup d'estime pour son maître. On croit que c'est le même à qui est adressée la *Lettre à Diognète*, qui se trouve parmi les ouvrages de saint Justin. Il paraît certain que cette lettre n'a pas été écrite à un juif, comme quelques savants l'on cru, mais à un païen. La manière dont l'auteur parle des faux dieux à celui auquel il écrit, ne laisse presque aucun lieu d'en douter. « Envisagez, dit-il à Diognète, non-seulement des yeux du corps, mais encore de ceux de l'esprit, en quelle manière et sous quelle forme existent ceux que vous regardez comme des dieux. L'un est de pierre, l'autre d'airain; cependant vous les adorez, vous les servez. » Parlerait-on ainsi à un juif? Cette lettre à Diognète est un des plus précieux morceaux de l'antiquité ecclésiastique. Rien n'est comparable au portrait que l'auteur y trace de la vie et des mœurs des premiers chrétiens; et ce qu'il dit des mystères de la religion est plein de force et de grandeur.

DIOMÈDE, fille de Phorbas, qu'Achille substitua à Briséis lorsqu'Agamemnon lui eut enlevé celle-ci.

DIOMÈDE, fils de Tydée, petit-fils d'Enée, était roi d'Etolie, rival d'Achille et d'Ajax. Il combattit au siége de Troie contre Enée et contre Hector. Il entra de nuit, avec le secours d'Ulysse, dans la citadelle de Troie, où il enleva le *Palladium*.

DIOMÈDE, grammairien, plus ancien que Priscien, puisque celui-ci le cite souvent. Nous avons de lui 3 livres *De orationis partibus, et vario rhetorum genere*. Il y en a plusieurs éditions. Celle d'Elie Putschius en 1605, in-4, passe pour la meilleure.

DION, capitaine et gendre de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, et beau-frère de Denys le Jeune, engagea ce dernier prince à appeler Platon à sa cour; mais comme les leçons du philosophe ne changeaient rien à son gouvernement tyrannique, Dion qui en avait reçu toutes sortes d'outrages, jusqu'à l'enlèvement de sa femme et de son fils, s'arma contre lui et le chassa de Syracuse. Après avoir rendu de grands services à sa patrie, il fut assassiné par Callipe, un de ses amis, l'an 354 avant J.-C. « Il est difficile, dit un historien, de trouver réunies autant de bonnes qualités qu'on en voit dans Dion. Grandeur d'âme, noblesse de sentiments, générosité, valeur héroïque, étendue de vues, fermeté inébranlable dans les plus grands dangers, et dans les revers de la fortune les plus inopinés; un amour de la patrie et du bien public, porté jusqu'à l'excès; voilà une partie de ses vertus. Le dessein qu'il forma de délivrer sa patrie du joug de la tyrannie, la hardiesse et la sagesse en même temps avec lesquelles il le mit à exécution, font voir de quoi il était capable. S'il est vrai qu'averti du danger qui le menaçait, il a constamment refusé de prévenir son assassin, ce seul trait suffit pour combler son éloge. »

** DION (Louis-François, comte de), né vers 1760, d'une ancienne famille de l'Artois, était en 1789 capitaine d'infanterie. Il fit toutes les campagnes de l'armée des princes et s'étant établi en Angleterre, chercha dans la culture des lettres une consolation; il y composa plusieurs ouvrages, entr'autres une tragédie d'*Annibal*. Rentré en France en 1815, il fut fait maréchal-de-camp; mis à la retraite en 1827, il alla habiter Fribourg en Brisgaw, où il mourut en 1834. On cite de lui: *Eloge funèbre du duc d'Enghien*, Londres, 1804, in-8; *Tableau de l'histoire universelle jusqu'à l'ère chrétienne*, en vers, ib., 1807, 4e édit., Paris, 1826, in-12. Cet ouvrage avait été adopté par l'université.

DION-CASSIUS, de Nicée en Bithynie, fut élevé aux premières dignités par différents empereurs, au rang de sénateur par Pertinax, au consulat par Sévère, à la place de gouverneur de Smyrne et de Pergame par Macrin, et à celle de gouverneur de l'Afrique, de la Dalmatie et de la Pannonie par Alexandre-Sévère. Dion revint à Rome où il fut consul pour la seconde fois en 229, et retourna ensuite dans son pays, où il finit ses jours. Dion-Cassius était honnête homme, autant qu'on peut l'être quand on a fait le métier de courtisan. Lorsqu'il était à la cour, il se retirait souvent à Capoue, pour cultiver les lettres et travailler en repos. Après avoir ramassé des mémoires pendant dix ans, il composa une *Histoire romaine* en 80 livres. Elle commençait à l'arrivée d'Enée en Italie, et finissait au règne d'Alexandre-Sévère. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage. Les 34 premiers livres sont perdus. Les 20 suivants, depuis la fin du 35e jusqu'au 54e sont complets; les 6 suivants sont tronqués, et il ne nous reste que quelques fragments des 20 derniers. Nous avons un *Abrégé* assez bien fait de cette Histoire depuis le 35e livre, par Xiphilin, patriarche de Constantinople dans le XIe siècle. Dion avait pris Thucydide pour son modèle; il l'imite beaucoup dans sa manière de narrer et surtout dans ses harangues. Son style est clair, ses maximes solides, sensées, judicieuses; ses termes nobles, sa narration coulante, ses tours heureux; mais on l'accuse d'avoir été bizarre, partial, également porté à la flatterie et à la satire. Il ne faut pas cependant légèrement rejeter ce qu'il dit des vices de quelques hommes célèbres, auxquels des flatteurs contemporains et la postérité admiratrice ont attribué des vertus qu'ils n'avaient pas. La meilleure édition de cet historien est celle d'Herman-Samuel Reimarus, à Hambourg, 1750, in-fol., 2 vol. en grec et en latin, avec de savantes notes. Morelli ayant trouvé dans un manuscrit de Venise quelques fragments des livres 55 et 56 de l'histoire de Dion, les a publiés avec une version latine, et des variantes sur les autres livres, Bassano, 1798, in-8, réimprimés à Paris, en 1800, in-folio, pour qu'on puisse les joindre à l'édition de Reimarus. On estime encore celle de Leunclavius, Hanau, in-folio, 1606. Il n'existait qu'une seule trad. franç. de l'ouvrage de Dion-Cassius, par Cl. Deroziers de Bourges, Paris, 1542, in-fol.; M. E. Gros, inspect. de l'acad. de Paris, en a publié une nouvelle avec le texte en regard revu sur les meilleurs

manus. et des notes critiques, historiques, etc., Paris, 1845, gr. in-8, tom 1er.

DION-CHRYSOSTOME, ainsi appelé à cause de son éloquence, orateur et philosophe de Pruse en Bithynie, travailla en vain pour persuader à Vespasien de quitter l'empire. Il fut lui-même obligé d'abandonner Rome sous Domitien qui le haïssait. Il déguisa son nom et sa naissance, et vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville et de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus souvent pour subsister à labourer la terre, ou à cultiver les jardins, et honorant cet état par son courage. Il parcourut ainsi la Mœsie et la Thrace, et pénétra jusque chez les Scythes. Lorsque Domitien périt, Dion était en habit de mendiant, dans un camp de l'armée romaine prête à se révolter. Il se fait connaître et apaise la sédition. Dion revint sous l'empereur Trajan. Ce prince, ami des talents, le faisait mettre souvent dans sa litière, pour s'entretenir avec lui, et le fit monter sur son char de triomphe. On dit que Dion parut souvent en public vêtu d'une peau de lion. Aucun de ces vieux sages n'a pu échapper à quelque ridicule saillant. La première édition de ses ouvrages est de Venise, *circa ann.* 1551, in-8 : la meilleure, de Paris, 1604, in-fol. On y trouve 80 *oraisons*, qui offrent des morceaux éloquents, et un traité en 4 livres *Des devoirs des rois*, où la philosophie donne des leçons aux princes. On estime encore l'édition de Reiske, en grec seulement, Leipsig, 1784, 2 vol. in-8. On trouve dans les *Vies des orateurs grecs* de Bréquigny, 2 vol. in-12, la *Vie de Dion*, et la traduction de plusieurs de ses *discours*.

DIONIS (Pierre), conseiller et premier chirurgien de Mme la Dauphine et des enfants de France, fut nommé démonstrateur des dissections anatomiques et des opérations chirurgicales, à l'érection de cette chaire par Louis XIV dans le jardin royal des plantes. Cet homme habile mourut en 1718, après avoir produit plusieurs ouvrages bien reçus en France et dans les pays étrangers. La solidité, la méthode, la justesse y sont jointes à la pureté du style. Les plus applaudis sont : un *Cours d'opérations de chirurgie*, Paris, 1707, in-8, souvent réimprimé. Les éditions données à Paris en 1736, 1740, 1751, et 1765, sont avec des remarques du célèbre La Faye; l'*Anatomie de l'homme*, ouvrage traduit en langue tartare, par le P. Parennin, jésuite, et dont la meilleure édition est de 1728, par Devaux; un *Traité de la manière de secourir les femmes dans leurs accouchements*, in-8, estimé, etc.

* DIONIS DU SÉJOUR (Pierre-Achille), géomètre distingué, né à Paris le 11 janvier 1734, d'une famille de robe, devint, en 1758, conseiller au parlement et joignit à la science des lois celle de l'astronomie. En 1765 il fut nommé membre associé de l'académie des sciences. Elu député de la noblesse aux états-généraux, il parut peu à la tribune, et n'y parla que sur l'organisation judiciaire. Après la session, il vécut d'une manière obscure, et mourut le 22 août 1794. Le détail de ses travaux scientifiques est consigné dans les Mémoires de l'académie de 1761 à 1774. On a de lui : *Traité des courbes algébriques*, Paris, 1756, in-12 ; *Recherches sur la gnomonique, les rétrogradations des planètes et les éclipses du soleil*, Paris, 1761, in-8; *Essai sur les comètes en général, et particulièrement sur celles qui peuvent approcher de la terre*, 1775, in-4 ; *Essai sur les phénomènes relatifs aux disparitions de l'anneau de Saturne*, 1776, in-8 ; *Traité analytique des mouvements apparents des corps célestes*, 1786-89, 2 vol. in-4. C'est un véritable monument élevé à la gloire de l'astronomie.

DIONISI (Philippe-Laurent, savant ecclésiastique, bénéficier de la basilique du Vatican, né en 1711, mort à Rome le 11 mars 1789, était très-versé dans les langues latine, grecque et hébraïque, ainsi que dans la connaissance des anciens canons et de tout ce qui appartient à l'érudition ecclésiastique ; il eut la plus grande part à la formation du *Bullario Vaticano*, et a publié : *Sacrarum Vaticanæ basilicæ cryptarum monumenta*, Rome, 1773, in-folio, avec 83 planches; *Antiquissimi vesperarum paschalium ritûs expositio, de sacro inferioris ætatis processu dominicæ resurrectionis Christi, etc.*, Rome, 1780, in-fol. sans nom d'auteur.

DIOPHANTE, mathématicien, grec, dont il nous reste 6 livres de *Questions arithmétiques*, imprimés pour la première fois en 1575, puis à Paris, 1621, in-fol. C'est le premier et le seul des écrits grecs, où nous trouvions des traces d'algèbre : ce qui fait penser qu'il en est l'inventeur. Il y a beaucoup d'adresse dans la manière dont il fait ses solutions, qui ont pour objet des questions d'un genre très-difficile. Ces 6 livres, reste d'un ouvrage en 13, ont d'abord été traduits et commentés par Xilander; ensuite de nouveau, et avec plus d'intelligence, par Meziriac ; et enfin réimprimés avec les notes de Fermat en 1670. Le temps où Diophante, qui naquit à Alexandrie, a vécu, est fort incertain.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, auparavant diacre et apocrisiaire de cette église, exerçait cette dernière charge, lorsqu'il renouvela la vieille querelle de la préséance sur le patriarche d'Antioche. L'affaire ayant été portée dans un synode de Constantinople en 439, Théodoret, suffragant d'Antioche, defendit si éloquemment les droits de cette église, que Dioscore céda à la force de ses raisons ; mais ce fut malgré lui, et il conçut dès lors une haine implacable contre son vainqueur. Elu patriarche après la mort de saint Cyrille, en 445, il prit l'hérétique Eutychès sous sa protection. Il soutint opiniâtrément ses erreurs dans le faux concile d'Ephèse en 449, appelé, avec tant de raison, *le brigandage d'Ephèse*. Toutes les règles furent violées dans cette séditieuse assemblée. Cent trente évêques, gagnés par des caresses, ou intimidés par des menaces, souscrivirent au rétablissement d'Eutychès, et à la déposition de saint Flavien, qui ne survécut guère à ce mauvais traitement. Après le concile, Dioscore osa prononcer contre le pape saint Léon une excommunication, qu'il fit signer par dix évêques ; mais l'année suivante il fut déposé dans un concile de Constantinople. Cité au concile général de Chalcédoine, il refusa d'y comparaître. Cette assemblée, tenue en 451, le déposa, après trois citations, de l'épiscopat et du sacerdoce, comme contumace. Plusieurs personnes présentèrent contre

lui des requêtes, où l'on dévoilait tous ses crimes. L'empereur l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut misérablement en 458. « Une dissimulation » de système plus que de caractère, dit un histo- » rien, et une suite bien combinée d'artifices, » avaient porté cet homme dangereux sur la chaire » patriarcale d'Alexandrie : hypocrite, tout diffé- » rent d'Eutychès, et qui sans s'astreindre, comme » ce suborneur austère, aux observances extérieures » et pénibles de la vertu, avec une mondanité et » un faste tout séculier, des mœurs plus qu'équi- » voques, des injustices criantes et de vraies con- » cussions, se donnait pour un saint, extorquait » jusqu'aux témoignages de l'estime et de la véné- » ration par la terreur de son despotisme et par les » manœuvres d'une foule de tyrans subalternes, » qu'attachaient à son sort le goût des mêmes vices » et l'assurance de l'impunité : génie entreprenant, » d'une obstination indomptable, d'une audace que » n'arrêtait pas la perspective des extrémités les » plus funestes, tel enfin qu'il le fallait pour don- » ner de la célébrité aux rêveries d'un enthousiaste » obscur, et pour en couvrir le ridicule. »

DIOSCORE, diacre de Rome, élu antipape l'an 530, le même jour que Boniface II, fut placé sur la chaire pontificale, et mourut environ trois semaines après.

DIOSCORIDE (Pedanius), médecin d'Anazarbe en Cilicie, on ne sait en quel temps. L'opinion la plus commune le fait vivre sous Néron. Il y a eu autrefois une grande dispute entre Pandolphe Collenutius et Léonicus Thomæus, pour savoir si Pline avait suivi Dioscoride, comme le dernier le croyait : ou si Dioscoride avait tiré son ouvrage de celui de Pline, ce qui était le sentiment de Collenutius. Quoi qu'il en soit, Dioscoride suivit d'abord le métier des armes, et il s'adonna ensuite à la connaissance des *simples*, sur lesquelles il donna un ouvrage, suivi de fort près par ceux qui ont traité après lui cette matière, et commenté par Matthiole dans le XVI[e] siècle. Son ouvrage sur la *Matière médicale générale* tirée des trois règnes de la nature, est divisé en 24 livres : cinq seulement nous sont parvenus. L'un des plus anciens manuscrits de Dioscoride est celui que Busbecq apporta de Constantinople à Vienne vers le milieu du XVI[e] siècle : on y trouve, outre les figures des plantes, quelques portraits des plus célèbres médecins de l'antiquité, notamment celui de Dioscoride représenté deux fois. Le texte grec a été imprimé pour la première fois à Venise, 1499, in-folio avec Nicandre : la meilleure édition est celle qui a été donnée à Francfort, 1598, in-fol., dédiée à Henri IV. Matthiole s'est acquis dans le seizième siècle une grande réputation par ses *commentaires* sur Dioscoride,

** DIOULOUFET (J.-Jos.-Marius), poète provençal, né vers 1790 à Eguilles près d'Aix, s'est fait une réputation par son talent à composer des vers dans un idiome que n'a pas cessé de parler et de cultiver un peuple ingénieux et spirituel. Associé aux différentes académies de la Provence, il devint bibliothécaire de la ville d'Aix, et mourut à Cucuron près d'Apt, le 24 mai 1840, dans un âge peu avancé. L'année précédente il avait remporté un prix aux jeux floraux par un poème intitulé : *Lou voyagé d'Eliézer*. Il est auteur d'un grand nombre de pièces de circonstance, fables, contes, odes, épitres, chansons, etc., imprimées dans les journaux du temps ou dans des recueils, et probablement d'un plus grand nombre d'autres inédites ; mais nous nous bornerons à citer *Leis magnans*, (les vers à soie), Aix, 1820, in-8, fig. Ce poème regardé comme un chef-d'œuvre est précédé d'une dissertation en français sur la langue et la poésie provençale, et suivi d'un traité sur les vers à soie, et d'une épître à Raynouard (*V.* ce nom).

DIPPEL (Jean-Conrad), écrivain célèbre par des opinions extravagantes, naquit en 1673, et se nommait dans ses ouvrages *Christianus Democritus*. Il s'appliqua d'abord à des controverses contre les piétistes, secte contre laquelle il déclama publiquement à Strasbourg. Sa vie scandaleuse l'ayant obligé de quitter cette ville, il vint à Giessen. Il s'y montra aussi zélé pour le piétisme, qu'il lui avait été contraire à Strasbourg. Il voulait une femme et une place de professeur ; ayant manqué l'une et l'autre, il leva le masque, et attaqua vivement la religion prétendue réformée dans son *Papismus protestantium vapulans*. Ce livre ayant soulevé contre lui les protestants, il quitta la théologie pour la chimie. Il fit croire qu'il était parvenu, au bout de 8 mois, à faire assez d'or pour être en état de payer une maison de campagne, qu'il acheta 50 mille florins. Le faiseur d'or était réellement alors dans la misère : il ne trouva d'autre ressource contre les poursuites de ses créanciers, qu'en s'éclipsant. Après avoir parcouru différents pays, Berlin, Copenhague, Francfort, Leyde, Amsterdam, Altona, Hambourg, et avoir dans tous essuyé le châtiment de la prison, il fut appelé à Stockholm en 1727, pour traiter le roi de Suède. Le clergé de ce royaume, charmé qu'on guérît le roi, mais fâché que ce fût par un homme qui se moquait ouvertement de leur religion, obtint que le médecin alchimiste quitterait la capitale. Dippel retourna en Allemagne, sans avoir changé ni de conduite ni de sentiment. Le bruit de sa mort s'étant répandu plusieurs fois faussement, cet extravagant publia en 1733 une espèce de patente, dans laquelle il annonçait qu'il ne mourrait pas avant l'an 1808, prophétie qui ne se vérifia pas, car on le trouva mort dans son lit au château de Witgenstein, le 25 avril 1734, à 62 ans. Dippel mérite une place dans l'histoire de la philosophie hermétique ainsi que dans celle des délires du genre humain. On lui attribue cependant une invention utile, celle du bleu de Berlin ou bleu de Prusse. Ses *écrits* ont été réunis en 3 vol. in-4, Berlebourg, 1747.

DIROYS (François), docteur de Sorbonne, fut d'abord précepteur de Thomas du Fossé, ami des solitaires de Port-Royal. Son élève se lia avec les cénobites de ce monastère célèbre ; mais son attachement aux décrets du saint Siége le brouilla avec eux. Il mourut chanoine d'Avranches, vers 1691, fort considéré de ses confrères et de son évêque. On a de lui : *Preuves et préjugés pour la religion chrétienne et catholique, contre les fausses religions et l'athéisme*, in-4 : ouvrage assez bon ; L'*histoire ec-*

*clésiastique de chaque siècle*, qu'on retrouve dans l'*Abrégé de l'Histoire de France* de Mézerai, est de lui, et quoiqu'elle soit écrite avec plus de précision que d'élégance, ce n'est pas le moindre ornement de ce livre.

DISCORDE, déesse que Jupiter chassa du ciel, parce qu'elle brouillait continuellement les dieux. Elle fut si piquée de n'avoir pas été invitée aux noces de Thétis et de Pélée, avec les autres dieux, qu'elle résolut de s'en venger, en jetant sur la table une pomme d'or, sur laquelle étaient écrits ces mots : *A la plus belle*. Junon, Pallas et Vénus se disputèrent cette pomme. On représente la Discorde coiffée de serpents, tenant une torche ardente d'une main, une couleuvre et un poignard de l'autre; ayant le teint livide, les yeux égarés, la bouche écumante, et les mains ensanglantées. Virgile exprime ainsi son funeste pouvoir :

> Tu potes unanimos armare in prælia fratres,
> Atque odiis versare domos, tu verbera tectis
> Funereasque inferre faces : tibi nomina mille,
> Mille nocendi artes.

DITMAR, évêque de Mersbourg en 1005, mort en 1018, à 40 ans, était fils de Sigefroi, comte de Saxe, et avait été bénédictin au monastère de Magdebourg. Il laissa une *Chronique pour servir à l'histoire des empereurs Henri I, Othon II et III, et Henri II*, sous lequel il vivait. Cette Chronique, écrite avec sincérité, a été publiée plusieurs fois. La meilleure édition et la seule qui soit sans lacunes, est celle que le savant Leibnitz a donnée dans ses *Ecrivains servant à illustrer l'histoire de Brunswick*, avec des variantes et des corrections, in-folio. Il en a paru à Dresde en 1790 une traduction en allemand par Ursinus, qui a corrigé plusieurs des fautes qui se trouvent dans l'édition de Leibnitz.

DITMAR (Juste-Christophe), né à Rothembourg dans la Hesse, le 13 mars 1677, membre de l'académie de Berlin, professeur d'histoire à Francfort sur l'Oder, mort dans cette ville en 1737, nous a laissé : un vol. des *Scriptores rerum germanicarum*, Francfort-sur-l'Oder, 1727, in-fol.; *Dissertationes academicæ*, Leipsig, 1737, in-4, relatives aux leçons qu'il donnait; une *édition* de Tacite : *De moribus Germanorum*, avec un savant *Commentaire*, Francfort-sur-l'Oder, 1725; *Commentatio de ordine militari Balneo*, 1729, in-fol.; *Histoire de l'ordre de St.-Jean de Brandebourg*, 1728, in-4, en allemand; une *édition des Annales des duchés de Clèves, de Juliers, etc.*, de Teschenmacher (*voyez* ce mot), qu'il a enrichie de *notes*, de *diplômes, etc.*, Francfort et Leipsig, 1721, in-folio.

* DITMAR (Théodore-Jacques), professeur d'histoire et de géographie à Berlin, né dans cette ville en 1734, y mourut le 7 juillet 1791. Il a publié : *De methodo, qua historia universalis doceri queat*, Berlin, 1779, in-4; *Description de l'ancienne Egypte*, Nuremberg, 1784, in-8; *Sur l'état du pays de Chanaan, de l'Arabie et de la Mésopotamie, depuis Abraham jusqu'à la sortie d'Egypte*, Berlin, 1786, in-8; *Histoire des Israélites jusqu'à Cyrus, avec un supplément qui contient l'histoire ancienne des Assyriens, des Mèdes, des Babyloniens, etc.*, 1788, in-8; *Sur les peuples anciens du Caucase, patrie des Chaldéens et des Phéniciens*, 2e édit., 1790, in-8. Ces quatre ouvrages sont en allemand.

* DIUS-FIDIUS, ancien dieu des Sabins, dont le culte passa à Rome. Ce Dius ou Deus-Fidius, et quelquefois simplement Fidius, était regardé comme le *dieu de la bonne foi*; d'où était venu chez les anciens l'usage si fréquent de jurer par cette divinité. La formule du serment était *Me Dius-Fidius*, qu'on doit entendre dans le même sens que *Me Hercule*. On le croyait fils de Jupiter, et quelques-uns l'ont confondu avec Hercule.

* DITTERS DE DITTERSDOF (Charles), célèbre compositeur, né à Vienne en 1739, montra dès l'âge de 7 ans une passion extraordinaire pour la musique, et acquit à l'école des premiers maîtres de son temps un talent qui excita l'admiration générale. Il accompagna Glück en Italie, résida plusieurs années à Berlin et à Vienne, et se lia avec le célèbre Haydn, dont l'amitié lui fut très-utile. Il mourut dans la Bohême en 1797 au château du baron de Stillfried, son constant protecteur. Ditters achevait de dicter à son fils l'*Histoire de sa vie*, qui fut publiée à Leipsig en 1801, in-8. On y trouve des anecdotes curieuses et peu connues sur Lolli, et d'autres grands maîtres, sur Joseph II, Frédéric-Guillaume, etc. Il a composé un grand nombre de *concertos* et de *symphonies* sur des sujets tirés d'Ovide; quatre oratorio, *Isaac, David, Job, Esther*, le dernier passe pour son chef-d'œuvre; des opéras comiques dont le meilleur est le *Docteur et l'apothicaire*. On trouve le détail de tous ses ouvrages dans la *Neue Allgem. deutsche bibliotek*, tom. 84.

DITTON (Humphrey), né en 1675 à Salisbury, maître de l'école des mathématiques, érigée dans l'hôpital du Christ à Londres, s'associa au fameux Guillaume Whiston, son ami, pour chercher le secret des longitudes sur mer. Ils se flattèrent tous deux de l'avoir trouvé. Cette découverte était une chose plaisante. Ils avaient imaginé de placer des feux d'artifice à certaines distances, qui marqueraient les degrés de longitude aux vaisseaux. On ne vit pendant quelques temps à Londres et aux environs, que de ces bluettes artificielles, pour donner des essais de leur invention. Tout cela leur réussit fort mal; ils en furent pour la honte et pour la grande dépense. Ditton s'occupa plus utilement des preuves de la religion, sur laquelle il a publié l'ouvrage suivant : *Démonstration de la religion chrétienne*, Londres, 1712, in-8, traduite en français par La Chapelle, théologien protestant, sous ce titre : *La religion chrétienne démontrée par la résurrection de N.-S. Jésus-Christ*, en 3 parties, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8, réimprimée à Paris en 1729, in-4. L'auteur suit la méthode des géomètres, et s'en sert avec succès contre les déistes. Il mourut en 1715, à 40 ans.

DIVÆUS ou VAN DIEVE (Pierre), né à Louvain l'an 1536, s'appliqua dès sa jeunesse avec beaucoup de succès aux belles-lettres. L'an 1571, il devint greffier du magistrat de Louvain, et fut chargé, l'an 1575, de rechercher les priviléges de cette ville. Il abandonna ses emplois en 1582 pour s'attacher au parti du prince d'Orange; ce qui fait croire qu'il

abandonna la foi de ses pères. L'an 1590, Malines ayant été prise par les Anglais et les états confédérés, Divæus fut créé pensionnaire de cette ville. Il ne jouit pas longtemps de cet emploi, car il mourut l'an 1591. Il fut lié d'une étroite amitié avec plusieurs savants, et surtout avec Juste-Lipse, qui a dit plusieurs fois avoir beaucoup profité des connaissances de Divæus dans l'histoire Belgique et les antiquités. Nous avons de Divæus : *De antiquitatibus Brabantiæ*, et *Rerum brabanticarum libri XIX*, que Le Mire a fait imprimer à Anvers, 1610, ouvrage d'une grande érudition. *De Galliæ Belgicæ antiquitatibus liber, statum ejus, quem sub Romanorum imperio habuit, complectens*, Anvers, 1565; *Rerum Lovaniensium, lib 4*; et *Annalium Lovaniensium, lib. 8*. M. Paquot a donné une belle édition de tous ces ouvrages en 1 vol. in-fol., avec des additions et des tables, Louvain, 1757. Divæus avait encore fait plusieurs ouvrages analogues aux précédents, mais ils n'ont pas vu le jour.

DIVICON, chef et général des Helvétiens (maintenant les Suisses), se rendit célèbre par la défaite de Cassins, et par la fierté avec laquelle il parla à Jules-César. Il avait été député vers ce conquérant, pour lui demander son alliance. César ayant exigé des otages, ce brave capitaine lui répondit « que » sa nation n'avait pas accoutumé de donner des » otages, mais d'en recevoir : » il se retira ensuite, vers l'an 58 avant J.-C. Les Suisses d'aujourd'hui tiennent encore quelque chose de la bravoure et de l'intégrité de Divicon; mais l'usage de vendre leurs troupes et d'immoler leurs compatriotes à des querelles étrangères, dont ils ignorent même la cause, est une lâcheté dénaturée qui déshonore cette nation, d'ailleurs si estimable.

DIVINI (Eustache), artiste italien, excellait dans l'art de faire des télescopes. Huygens fut néanmoins plus habile ou plus heureux que lui; car il découvrit avec ceux de sa construction l'*anneau de Saturne*. Divini lui contesta la vérité de cette découverte, par un ouvrage publié l'an 1660, in-8, sous ce titre : *Brevis annotatio in systema saturnium*. Ses raisons étaient qu'il ne voyait pas cet anneau avec ses télescopes. Huygens le réfuta dans une réponse, à laquelle Divini répliqua vainement. Cet auteur vivait encore en 1663.

DIVITIAC, druide et philosophe gaulois, estimé et aimé par Cicéron et César qui l'avaient connu, était l'un des chefs de la république d'Autun. Il fut le premier qui introduisit les Romains dans cette partie des Gaules.

* DIXMERIE (Nicolas BRICAIRE de la), littérateur, né à la Motte-d'Attencourt en Champagne, vers 1731, mort subitement à Paris le 26 novembre 1791, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages dont aucun ne lui a survécu. Les principaux sont : *Contes philosophiques et moraux*, 1765, 2 vol. in-12, 1769, 3 vol. in-12; moins agréables mais plus moraux et plus variés que ceux de Marmontel; *Les deux âges du goût et du génie*, 1769, in-8, parallèle dans lequel le siècle de Louis XIV, d'après les principes du jour, est sans cesse sacrifié à celui de Louis XV. Les *notes* sont pour la plupart judicieuses et instructives; mais l'auteur y prodigue trop les louanges. *L'Espagne littéraire*, 1774, 4 vol. in-12, dont Cubières a donné une édition mutilée sous le titre de *Lettres sur l'Espagne*, 1810, 2 vol. in-8. Elles sont bien inférieures à l'Histoire de la *littérature espagnole* de Bouterweck, traduite en français en 1802; Les *Eloges de Montaigne* et *de Voltaire*. Il a eu part à l'*Origine des lois*, de Goguet, à l'*Avantcoureur*, feuille hebdomadaire, qui a paru de 1760 à 1773, et a fourni quelques *poésies* à l'*Almanach des Muses*, et autres recueils.

* DJAAFAR-KHAN, neveu de célèbre Kérym, souverain de la Perse, avait été nommé, en 1779, gouverneur de Béïboun et de Chester par Ssadic son père, successeur de Kérym. Lorsque Ssadic fut supplanté et exterminé par l'ambitieux Aly-Mourad Schah en 1781, Djaafar conserva son poste en se soumettant lâchement à cet usurpateur. Après la mort d'Aly-Mourad en 1784, il voulut monter sur le trône, et entra en concurrence avec l'eunuque Agha Mohammed, oncle de Fath-Aly, alors empereur de la Perse. La lutte fut longue et terrible, et la Perse se trouva pendant quelque temps partagée entre ces deux ambitieux usurpateurs. Enfin, après avoir perdu une partie de son armée, poursuivi avec acharnement par le redoutable eunuque, Djaafar se vit contraint de prendre la fuite; mais il ne put échapper au poison et au fer de deux conspirateurs qui le firent périr à Chyraz, le 14 mai 1788. Son fils Louthf-Aly Khan, qui lui succéda, périt en combattant contre Agah-Mohammed en 1794. En lui finit la dynastie des Zends, fondée en Perse en 1750, par le Vély-Kérym Khan.

* DJAMY (Abd-Alrahman), poète persan, regardé comme le *Pétrarque* de l'Asie, naquit en 1414 dans le Khoraçan. Il fut appelé, sur sa réputation, à la cour du sultan Abou-Saïd, et jouit d'un égal crédit sous son successeur. Djamy mourut l'an 1492. La Perse a produit peu d'écrivains aussi féconds. Ses principaux ouvrages sont : *Selseleh aldzéheb* ou *la chaîne d'or*, recueil de satires ingénieuses, et de pièces détachées; *Sobahat alabrar* rosaire des justes); *Tohfat élahrar* (présent des gens de bien). Ce sont deux traités de morale, entremêlés d'historiettes à la manière des orientaux; *Yousouf et Zuléikha*; Th. Law en a traduit et publié des fragments dans les *Asiatick miscellanies*; *Medjnoun et Leila*, poème traduit par Chezy, Paris, 1807, 2 vol. in-18; *Khirdnameh Iskendery* (le livre de la sagesse à l'usage d'Alexandre), traité de morale, où l'on voit figurer les anciens philosophes de la Grèce; *Beharistan*, petit traité de morale écrit en prose et en vers dans le genre du *Gulistan*, remarquable par le choix des pensées et les grâces du style. Les fables du *Beharistan* ont été publiées dans l'*Anthologia persica*, Vienne, 1778, in-4, et dans la *Chrestomathia persica* de Vilken, Leipsig, 1805. Langlès les a traduites dans ses *contes tirés d'auteurs arabes et persans*, 1788.

* DJELAL-EDDYN ROUMY, poète mystique persan, né à Balkh, se livra avec ardeur à la doctrine des sofys, la prêcha, et s'acquit une si grande célébrité, que les grands et le peuple accouraient de toute part pour l'entendre. Il mourut en 1272, à l'âge de 69 ans, avec la réputation d'un saint per-

sonnage. Il est le fondateur de la secte des dervi-Mesches vlévy, et a déposé les productions de son génie dans un *Recueil de Metsnévi*, c'est-à-dire de distiques égaux en mesure et formés de deux hémistiches rimés. Cet ouvrage est regardé comme le modèle du style mystique. Les 34 premiers distiques ont été traduits en anglais par W. Jones, et publiés pour la première fois dans son *Discours sur la poésie mystique des persans et des indiens*, tom. 3 des *Asiatick researches*. M. Hussard les a réimprimés dans les *Mines de l'Orient*, avec une traduction en vers allemands.

DJENGUYS-KHAN. *Voy.* GENGISKAN.

* DJEZZAR (Ahmed), pacha de Saint-Jean-d'Acre et de Saïd, surnommé *le Boucher* à cause de sa cruauté, naquit en Bosnie, dans la condition la plus obscure, et se vendit lui-même à un marchand d'esclaves qui le conduisit en Egypte. Il fut acheté par Aly-Bey, et parvint, d'esclave mameluck, d'abord à la dignité de gouverneur du Caire, puis, après la mort de Dhâher, en 1775, à celle de pacha d'Acre et de Saïd. Chargé par la Porte d'achever la ruine des rebelles qu'elle avait eus à combattre, il détruisit par la force ou la ruse la famille du cheik, réprima les Bédouins de Sagr, abaissa les Druses, et anéantit presque tous les Motoualis. La Porte, en reconnaissance, lui envoya les trois queues et le titre de vézyr; mais, alarmée de son humeur entreprenante, elle chercha bientôt à s'en défaire. Djezzar exerçait depuis vingt ans les plus horribles vexations sur les habitants de la Syrie, lorsque l'armée française arriva en Egypte. Il employa toutes ses ressources pour lui résister; mais battu sur tous les points, il se retira à Saint-Jean-d'Acre, où il se maintint avec l'aide de Sidney-Smith, et de Phelipeaux (*voy.* ce nom). Il mourut en mai 1804, laissant des trésors immenses. On dit qu'il était à la fois son ministre, son chancelier, son trésorier et son secrétaire, souvent même son cuisinier, son jardinier, et quelquefois encore juge et bourreau.

DLUGOSZ (Jean), polonais, chanoine de Cracovie et de Sandomir, né en 1415, mort en 1480, à 65 ans, est auteur d'une *Histoire de Pologne* en latin, Francfort, 1711, in-folio, en 12 livres. Le 13e fut imprimé à Leipsig, en 1712, in-folio. L'auteur, quoique exact et fidèle, n'a pas été exempt, dit Lenglet, de la barbarie de son siècle. Il commence son Histoire à l'origine de sa nation, et la conduit jusqu'en 1480, année de sa mort.

* DMÉTRI ou DÉMÉTRIUS, métropolitain de Rostof, né en 1651, fut très-utile à Pierre le Grand dans le grand œuvre de la civilisation russe. Il est mort le 28 octobre 1709, et a été canonisé par l'église russe en 1752. Ses principaux ouvrages sont : La *Vie des saints honorés par l'Eglise greco-russe*, 4 part., Moscou, 1689, 1695, 1699 et 1705, réimprimé à plusieurs reprises à Kiew et à Moscou, *Recherches sur l'hérésie des Rasholniki de Bruinsk*, 3 part., Moscou, 1745, souvent réimprimé : *Chronologie d'après la Bible*, Moscou, 1784, ouvrage incomplet qui ne va que jusqu'à l'an 3600 de la création; *Discours*, 1786, 1805, 1807; *Homélies, cantiques*, etc., en usage dans les églises russes; des *drames* sur des sujets religieux qu'il faisait représenter dans son palais épiscopal de Rostof.

* DMOCHOVZKI (François), littérateur polonais, né en 1762, d'une famille noble, entra dans la congrégation des Ecoles-Pies, qu'il quitta pour se marier. Il prit une part active à l'insurrection des Polonais en 1794, et devint membre du gouvernement. Il mourut en 1808. On a de lui une *traduction* en vers de l'*Iliade*, une des meilleures qui existent dans les langues modernes; une imitation de l'*Art poétique*, la traduction du *Jugement dernier d'Young*; d'une grande partie du *Paradis perdu*, et des neuf premiers livres de l'*Enéide*. M. Jakubowski traduisit les trois dernières et fit imprimer le tout, Varsovie, 1809, in-8.

* DOBEIL (François), jésuite, né à Moulins, vers 1654, professa les humanités dans divers colléges de son ordre, et mourut en 1716. Il a traduit de l'espagnol en français plusieurs ouvrages du P. Nieremberg, son confrère, parmi lesquels on remarque : *Avis consolant pour les personnes scrupuleuses*, Amiens, 1671; Lyon, 1702, in-12; l'*Aimable Mère de Jésus*, 1671; Amsterdam, 1672, in-12; *Réflexions, sentences et maximes royales et politiques*, Amsterdam, 1671, in-12; *Vie du roi Almanzor*, 1671, in-12; *Vie de Sainte-Ulphe*, Amiens, 1672, in-12.

* DOBNER (Gélase), historien, né à Prague, en 1749, entra de bonne heure dans la congrégation des Ecoles-pies, et devint recteur de l'université de Prague, où il mourut le 24 mai 1790. Il a laissé, sur l'histoire de Bohême et de Moravie, des *ouvrages* précieux par l'étendue des recherches et par la critique judicieuse qui y règne. On estime surtout ses *Monuments historiques de Bohême*, 1784-86, 6 vol. in-4, en latin, où l'on trouve un grand nombre de chroniques, de diplômes et de documents inédits. Il a traduit du Bohême en latin l'histoire de Winc. Hagek et l'a publiée avec des notes sous ce titre : *Annales Bohemorum; etc.*, Prague, 1762-82, 6 vol. in-4. On lui doit plusieurs autres ouvrages, les uns en latin, les autres en allemand, qui justifient la réputation qu'il s'était acquise.

* DOBRITZHOFFER (Martin), jésuite allemand, fut envoyé dans les missions du Paraguay, et après 22 ans de pénibles travaux, revint en Europe, où il mourut le 17 juillet 1791. On lui doit *Historia de Abiponibus, equestri bellicosaque Paraquariæ natione, etc.*, Vienne, 1783-84, 3 vol. in-8, avec cartes et fig. Cet ouvrage dont il parut en même temps une traduction allemande, offre les détails les plus curieux et les plus intéressants que l'on ait sur la vie des Sauvages de Paraguay. Cette relation a été traduite en anglais par Southey, Londres, 1822, 3 vol. in-8.

* DOBROWSKI (l'abbé Joseph), né le 17 août 1753 à Jermet, près de Raab, fut élevé en Bohême, d'où ses parents étaient originaires, et où ils étaient retournés peu de temps après sa naissance. A la suppression des jésuites dont il avait embrassé l'institut il se rendit à Prague, où il trouva des protecteurs, et se mit à étudier avec ardeur la langue, la littérature et l'histoire de son pays. Il devint en 1786, vice-recteur du séminaire de Prague, et en

1787, recteur de celui d'Olmutz, l'empereur Léopold II, lors de son couronnement, ayant visité la société des sciences de Prague, Dobrowsky prononça dans cette séance un discours sur l'attachement des peuples Slaves à l'Autriche. Il accompagna peu de temps après, en Suède le comte Joachim Sternberg, dans le but de recouvrer au moins des copies des trésors littéraires enlevés pendant la guerre de trente ans, à la Moravie et à la Bohême. En 1792 et 1793, il fit un voyage à Pétersbourg et à Moscou, d'où il rapporta d'abondants matériaux sur toutes les branches de la littérature slavonne. Dans les années suivantes, il parcourut plusieurs fois l'Italie, visitant les musées et les bibliothèques, et recueillant partout des pièces relatives à l'histoire de Bohême, dont il enrichit les collections de la société des sciences et du musée de Prague. Parmi les nouvelles sources historiques dont on lui dut la découverte, on distingue la Chronique d'Ausbert sur la croisade de Frédéric Barberousse, critique judicieuse; il a débarrassé l'histoire de Bohême d'une multitude de fables, et il ne rendit pas de moindres services à la littérature de son pays. Sa *Grammaire de la langue slavonne*, Vienne 1822, est devenue classique pour les Polonais et les Russes, qui se sont enrichis par des traductions de la plupart de ses savantes recherches. Dobrowsky est mort à Brunn, le 6 janvier 1829, âgé de 76 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la langue et de la littérature bohémienne*, Prague, 1792, in-8; *de la Formation de la langue esclavonne*, Prague, 1799, in-8; *Slawin, message adressé de la Bohême à tous les peuples esclavons* ou *Mémoire pour servir à la connaissance de la littérature esclavonne dans tous ses dialectes*, Prague, 1806, in-8; *Glagolitica, sur la littérature glagolitique, l'âge de la Bukwitza, le modèle d'après lequel elle s'est formée, sur l'origine de la liturgie romano-esclavonne, et la traduction de cette liturgie en langue dalmatienne, qu'on a attribué à saint Jérôme*, Prague, 1807, in-8, avec 2 pl. C'est un supplément au *Slavin*; *systeme complet de la langue Bohême*, ibid., 1809, in-8; *Essai d'un dictionnaire étymologique de la langue Slave*, 1813, in-8. Le P. Dobrowsky a enrichi d'un grand nombre de dissertations très-curieuses la *Bibliothèque orientale et exégétique*, publiée par Michaëlis, et les *Mémoires* de la société royale bohémienne des sciences. Enfin il a publié avec Mart. Pelzel, les *Scriptores rerum bohemicarum*, Prague, 1783-84, 2 vol. in-8.

DOBSON (Guillaume), peintre anglais, né à Londres en 1610, s'attacha à la manière de Van-Dick, et s'en fit un ami. Ce maître le présenta à Charles I^er^, qui le nomma son premier peintre. Il fut si recherché à la cour et à la ville, qu'il ne pouvait suffire à tout ce qu'on lui demandait. Sa manière était à la fois douce et forte : ses têtes semblent animées. Sa vie fort peu réglée abrégea ses jours. Il mourut à Londres en 1647, à trente-sept ans.

* DOCHE (Joseph-Denis), compositeur, né à Paris le 22 août 1766, fut nommé, dès l'âge de 19 ans, maître de chapelle de l'église de Coutances, et occupa cette place jusqu'en 1790. Il revint alors à Paris où il continua d'étudier, sous la direction des grands maîtres, particulièrement de Grétry, et devenu chef d'orchestre du Vaudeville en 1810, se fit connaître par une foule d'*airs* et de *morceaux détachés* qu'il composa pour ce théâtre : il en publia le *recueil* en 1823, sous ce titre : *la Musette du Vaudeville*, et mourut à Soissons en 1825.

DODART (Denis), conseiller, médecin du roi, 1^er^ médecin du prince et de la princesse de Conty, et enfin de Louis XIV, membre de l'académie des sciences, naquit à Paris en 1634 et y mourut en 1707, universellement regretté. Il était né d'un caractère sérieux, dit Fontenelle, et l'attention chrétienne avec laquelle il veillait perpétuellement sur lui-même, n'était pas propre à l'en faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austère ni de sombre, laissait assez à découvert cette joie sage et durable, fruit d'une raison épurée et d'une conscience tranquille. Gui-Patin, aussi avare d'éloges que prodigue de satires, l'appelait *monstrum sine vitio*, un prodige de sagesse et de science sans aucun défaut. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire des plantes*, Paris, 1676, in-folio, ouvrage publié par l'académie, qu'il orna d'une belle préface; *Statica medicinæ gallica*, dans un recueil sur cette matière, en 2 vol. in-12; *Des dissertations* manuscrites sur la saignée, sur la diète des anciens, sur leur boisson. Il avait beaucoup spéculé aussi sur la digestion et la transpiration, pour suivre et vérifier les observations de Sanctorius; observations dont le résultat dépend de tant de circonstances, qu'on n'a pu le fixer encore avec une utilité certaine. — Jean-Baptiste-Claude Dodart, son fils, premier médecin du roi comme lui, mort à Paris en 1730, laissa des *Notes sur l'Histoire générale des drogues* de Pierre Pomey.

* DODD (R.), ingénieur anglais, mort en 1822 par suite de l'explosion d'un bateau à vapeur, avait publié en anglais les ouvrages suivants : *Tableau des principaux canaux qui existent dans le monde, avec des réflexions sur l'utilité des canaux*, 1795, in-8; *Rapports sur le tunnel proposé de Gravesend à Tylbury, et sur le canal de Gravesend à Stroud*, 1798, in-4; *Lettres sur l'amélioration du port de Londres, dans lesquelles on démontre qu'elle est praticable sans recourir à la construction du bassin*, 1799; *Observations sur l'eau*, 1805, in-8.

DODRIGE (Philippe), théologien anglais, né à Londres, en 1702, mort en 1751 à Lisbonne, où il était allé pour changer d'air, est auteur de divers ouvrages estimés en Angleterre. Les plus connus en France sont des *sermons*, in-8, écrits avec simplicité. Ils ont été traduits en français par M. Bertrand.

DODECHIN, prêtre du XIV^e^ siècle, natif de Logenstein dans l'électorat de Trèves, visita la Palestine, dont il donna une *Description*, et continua la *Chronique* de Marianus Scotus, depuis 1083 jusqu'en 1200.

DODOENS ou DODONÉE (Rembert), de Malines, né en 1517, médecin des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, mourut en 1585, à 68 ans. Il laissa plusieurs ouvrages sur son art : *Histoire des plantes* en latin, avec figures, Anvers, 1644, in-fol. La des-

cription des plantes étrangères, surtout des Indes, est empruntée principalement des ouvrages de Charles l'Ecluse. Une *édition* de Paul Eginète, Bâle, 1546; *Medicinalium observationum exempla rara*, Anvers, 1585, in-8, etc.

* DODSLEY, libraire anglais, né d'une famille pauvre, avait un goût naturel pour la poésie. Une *pièce de vers* qu'il adressa à Pope lui mérita son amitié. Pope l'aida à lever une boutique de librairie, qui devint le rendez-vous des littérateurs les plus distingués, et il fit en peu de temps une belle fortune, qui ne l'enorgueillit point. S'étant retiré des affaires, il mourut à Durham le 25 septembre 1764. C'est lui qui eut la première idée d'un ouvrage estimable, intitulé : *Le Précepteur*. Ses principaux ouvrages sont : *Le roi et le fermier de Mansfield*, comédie dans le genre de la Partie de chasse de Henri IV, et dont elle a peut-être fourni le modèle; *Cléone*, tragédie; l'*Economie de la vie humaine*, Londres, 1795, in-12, fig., petit traité de morale qui eut beaucoup de vogue, parce qu'il fut attribué au comte de Chesterfield et dont il existe des traductions françaises. Patel a traduit quelques-unes de ses comédies avec celles de Gay, en 2 vol. in-12, sous le titre de *Choix de petites pièces du théâtre anglais*.

* DODSON (Michel), avocat anglais, né en 1732, à Marlborough, ne possédait pas les qualités de l'orateur, mais il se distingua par la sagesse de ses conseils. Il faisait son étude favorite des Ecritures et devint membre d'une société instituée en 1783 pour propager la connaissance de la Bible. En 1770, nommé l'un des commissaires des banqueroutes, il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée à Londres en 1799. On a de lui : la *Traduction d'Isaïe avec des notes, pour faire suite à celles du docteur Lowth, et des observations sur quelques parties de la traduction et des notes de ce savant évêque par un laïque*, 1790, in-8; la *Vie de sir Michel Forster* son oncle, réimprimée dans la *Biographia britannica*, in-fol.

DODSWORTH (Roger), né à Yorck, a travaillé au *Monasticon anglicanum*, avec Dugdale. (*Voy.* ce nom).

DODWELL (Henri), né à Dublin en 1641, de parents pauvres, fut réduit à une telle nécessité dans ses études, que souvent il n'avait pas d'argent pour acheter des plumes, du papier et de l'encre. Un de ses parents lui ayant donné du secours, il fit des progrès qui lui procurèrent la place de professeur d'histoire à Oxford en 1688; mais il fut privé de cet emploi en 1691, pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au roi Guillaume. Il mourut en 1711, âgé de 70 ans. C'était un homme versé dans l'Ecriture sainte, l'histoire ecclésiastique et les ouvrages des Pères; mais d'une humeur bizarre et chagrine, qui se fait quelquefois sentir dans ses livres. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : un *Traité contre les non-conformistes*, plein d'idées singulières, mais qui n'ont rien d'étonnant dans un homme destitué de toute règle de doctrine et de croyance, et abandonné aux conclusions de l'esprit privé. Il y prétend que l'âme, naturellement mortelle, n'acquiert l'immortalité que par le baptême, conféré par des prêtres légitimement ordonnés par des évêques; des *Dissertations latines sur S. Cyprien*, 1684, in-8. Il y soutient que le nombre des martyrs n'a pas été aussi grand que le disent les écrivains ecclésiastiques. Dom Thierri Ruinart le réfuta avec beaucoup de solidité, dans la savante préface dont il enrichit son édition des *Actes sincères des martyrs*. Un auteur qui a embrassé le sentiment de Dodwel, prétend que son adversaire n'a pas assez distingué les martyrs, et les morts ordinaires; les persécutions pour cause de religion, et les persécutions politiques. Mais ce jugement est faux, il est d'autant moins recevable, qu'il part d'un écrivain qui a tâché d'affaiblir toutes les preuves du christianisme. (*Voy.* DIOCLÉTIEN, RUINART.) Un *Traité sur la manière d'étudier la théologie*, en anglais; *Geographiæ veteris Scriptores græci minores*, Oxford, 1698 et 1712, 4 vol. in-8, édition rare et estimée. L'auteur l'a ornée de *remarques* et de *dissertations*; *De veteribus Græcorum Romanorumque cyclis*, Oxford, 1702, in-4; *Annales Thucydidis et Xenophontis*, 1702, in-4, ouvrage recherché; plusieurs *éditions* d'auteurs classiques, qu'il a éclaircis par des *notes*. Ceux qui voudront connaître plus en détail les autres productions de Dodwel, peuvent consulter l'*Abrégé de ses Œuvres avec une notice sur sa Vie*, publié par Francis Brokesby, Londres, 1723, in-8; mais il ne faut pas s'en tenir littéralement à ce qu'en dit cet auteur, qui prend souvent le ton de panégyriste. Dodwel aimait extrêmement à se distinguer, et ce défaut est peut-être la seule cause des opinions extraordinaires et insoutenables qu'il a avancées. C'est encore peut-être cette disposition de son cœur, qui lui a fait imaginer que les martyrs pouvaient avoir souffert le mort par vanité : idée aussi extravagante que peu chrétienne. La belle gloire que d'être exécuté comme les scélérats, et rendu infâme aux yeux de tout l'empire romain, et honoré dans une secte méprisée et persécutée! Ces extravagantes opinions ont fait dire à M. Burnet, évêque anglican de Salisbury, dans une lettre écrite à Dodwel, qu'un Vanini, un Hobbes, un Spinosa n'auraient pu avancer des choses plus absurdes et plus irréligieuses. « Cependant, ajoute-» t-il, vous n'avez point reconnu vos fautes, comme » vous l'auriez dû faire publiquement... Je puis » vous assurer que j'aimerais mieux ne savoir lire » ni écrire, que d'étudier ou de faire des livres » dans les vues que vous vous êtes proposées de-» puis plus de trente ans. Vous aimez les nou-» veautés et les paradoxes, et vous employez votre » savoir pour les établir.... J'estime, comme je le » dois, plusieurs bonnes et belles qualités que vous » possédez; mais je déplore votre malheur dans » tout ce que vous avez fait de répréhensible. » M. Chishull, bachelier en théologie, et membre de l'université d'Oxford, met Dodwel dans cette classe de savants qui sont propres à compiler, mais qui ne sont point capables de bien juger et de raisonner sur ce qu'ils ont recueilli. « Je ne veux nullement, » dit-il, diminuer la réputation à laquelle il a droit » de prétendre; mais je veux rabaisser cette auto-» rité, à la faveur de laquelle il répand ses erreurs.

» Je crois que le genre humain a plus de droit à la » connaissance de la vérité, que l'auteur n'en a à la » réputation dont il jouit par un savoir faux et mal » employé. »

* DOEDERLEIN (Jean-Alexandre), historien et antiquaire, né en 1675, à Weissenbourg en Franconie, remplit avec distinction la place de recteur du collége de cette ville, et mourut le 23 octobre 1745. Il était membre de *l'académie des Curieux de la nature* de Cassel, et *de la société royale de Londres.* On lui doit un grand nombre d'ouvrages pleins de recherches et d'érudition. Les principaux sont : *Commentatio historica de Nummis Germaniæ mediæ Bracteatis et Cavis; accessit Disquisitio de pecuniæ medii ævi valore, nummorumque nostræ ætatis origine*, Nuremberg, 1729, in-4, ouvrage curieux, où les faits sont disposés avec méthode; *Antiquitates gentilismi Nordgaviensis*, Ratisbonne, 1734, in-4, en allemand. C'est un petit traité sur la religion des anciens habitants du Nordgaw. *Traces existantes au centre de l'Allemagne d'antiquités sacrées russes-sclavonnes*, en allemand; *Dissertatio epistolaris qua in patellarum, ut dicuntur Iridis, vulgo Regenbogen Schüsslein autores, materiam variasque formas et figuras et finem inquiritur*, Schwartzbach, 1739, in-4; *Programma de nummorum antiquorum maxime in omni re litteraria usu aliarumque præ aliis præstantia*, Weissenbourg, 1741, in-4.

* DOEDERLEIN (Jean-Christophe), théologien, né à Windshein en Franconie le 20 janvier 1746, occupa successivement les chaires d'Altdorf et d'Iéna, et mourut dans cette ville le 2 décembre 1792. Il a contribué à introduire en Allemagne le système théologique qui règne dans le plus grand nombre des universités luthériennes, système directement opposé à la doctrine des premiers réformateurs; mais il parait que sur la fin de sa vie, il vit avec inquiétude les conséquences de ces nouvelles opinions, et qu'il voulut en arrêter les progrès. Ses ouvrages, écrits en général avec élégance, annoncent une mémoire heureuse, une érudition solide et une grande facilité à saisir les questions et à les envisager sous tous les points de vue; les plus estimés sont : une traduction latine des *Proverbes d'Isaïe*, faite d'après le texte hébreu, et accompagnée de notes critiques, 1775, in-8, réimprimée avec des addit. en 1780 et 1789; une traduction allemande des *Proverbes de Salomon*, 1778, in-8, réimprimée avec des changements en 1782 et 1786; une traduction de l'*Ecclésiaste* et du *Cantique des cantiques*, en allemand, avec des notes, Iéna, 1784 et 1792, in-8; *Institutio théologi christiani*, Altdorf, 1780, in-8, 5e édit., 1791; *Summa institutionis theologi christiani*, Altdorf, 1782, in-8, 4e édit., 1797, en allemand; *Opuscula theologica*, 1789, in-8; *Bibliothèque théologique*, Leipsig, 1780 à 1792, 4 vol. in-8; *Journal théologique*, 1792, in-8; *Biblia hebraïca cum variis lectionibus*, Leipsig, 1793, in-8. On a encore de lui des *Sermons*, un grand nombre d'*Opuscules* et des*Dissertations* critiques.

DOEG, Iduméen, écuyer de Saül. Ce fut lui qui rapporta à ce prince, que David passant par Nobé, avait conspiré contre lui avec le grand-prêtre Achimélech. Cette calomnie mit Saül dans une telle colère, qu'il désola la ville de Nobé, et fit donner la mort par la main du lâche Doeg, au grand-pontife et à 85 prêtres, l'an 1061 avant J.-C. C'est à cette occasion que David composa les *Psaumes* 51 et 118.

** DOERING (Georges-Chrétien-Guillaume-Asme), poète allemand, né à Cassel, dans la Hesse, en 1789, acheva ses études à Gœttingue, et de retour dans sa ville natale, en 1813, ne tarda pas à se faire connaître par quelques pièces de vers dans lesquelles il célébrait les succès de la coalition qui venait d'affranchir l'Allemagne du joug de Napoléon. Etabli quelque temps après à Francfort-sur-le-Mein, il s'y chargea de la rédaction de la *Gazette politique*, à laquelle il joignit bientôt une feuille littéraire qu'il remplit de ses propres productions en vers et en prose. Dans un voyage qu'il fit, en 1818, en Suisse et en Italie, il connut plusieurs littérateurs distingués qui l'engagèrent à renoncer au journalisme, pour se livrer à des travaux sérieux et durables. *Cervantes*, drame qu'il fit représenter en 1819 et où l'on trouve de belles scènes et des caractères bien soutenus, commença sa réputation; et la tragédie de *Posa* (1821) la fortifia. Depuis cette époque, il ne laissa point s'écouler d'années sans donner quelques nouvelles pièces au théâtre, ou sans publier quelques romans dans le genre de Walter-Scott, qu'il avait pris pour modèle, et qui, par cette raison, manquent d'originalité. Par malheur pour lui, sa facilité lui permettait de travailler en même temps à plusieurs ouvrages, ce n'était pas le moyen de faire des chefs-d'œuvre; aussi à part sa tragédie de *Zénobie* (1823), aucune de ses pièces ne s'élève au-dessus du médiocre. Les dernières années de la vie de Doering furent troublées par la maladie de sa femme; il la soigna avec tendresse, et eut la satisfaction de la voir se rétablir; mais lui-même mourut aux bains de Wisbaden le 18 octobre 1833, au moment où son talent plus mûr prenait un nouveau développement. Doering a donné une bonne traduction en vers allemands de l'*Homme des champs de Delille*, Francfort, 1822, in-8.

DOEZ. *Voy.* VANDER-DOEZ.

* DOHM (Chrétien-Conrad-Guillaume de), publiciste, né à Lemgo dans le comté de la Lippe, le 11 décembre 1751, fut nommé, en 1776, professeur d'économie politique à Cassel, et après avoir passé par divers emplois, devint en 1794, ambassadeur de Prusse près des cercles du Haut et Bas-Rhin, et ensuite ministre au congrès de Rastadt, où il resta jusqu'en 1799. Le roi de Prusse le nomma, en 1804, président de la chambre d'Heiligenstadt, dans le pays d'Eichsfeld. Ce pays étant passé sous une domination étrangère, le nouveau roi Jérôme Bonaparte l'envoya ministre plénipotentiaire près la cour de Saxe. La faiblesse de sa santé l'obligea de donner sa démission en 1811. Il se retira dans sa terre près de Magdebourg, où il est mort au mois de juin 1820. Outre des traductions de l'anglais et du français, il a publié plusieurs écrits dont les principaux sont : *Matériaux pour la statistique*, 1777-85, cinq livrais., in-8; *Exposition succincte du système physiocratique*, 1778, in-8; *Histoire de*

*la succession de Bavière*, 1775, in-8. C'est cet ouvrage qui le mit en crédit à la cour de Prusse. De l'*Amélioration de la condition civile des Juifs*, Berlin, 1781, 2 vol. in-8; *Sur l'union des princes allemands*, 1785, in-8; *De la révolution de Liège en* 1789, *et de la conduite du roi de Prusse en cette occasion*, Berlin, 1790, in-8; *Evénements remarquables pendant ma vie depuis* 1763, 1814 et 1815, 2 vol. Cet ouvrage fit beaucoup de sensation en Prusse.

** DOIN (Guillaume-Tell), médecin, né en 1794, à Paris, mort aux Andelys le 26 juillet 1845, était protestant et membre de la société de la morale chrétienne. Outre quelques opuscules sur son art, la plupart extraits de la *revue encyclopédique*, dont il était un des rédacteurs, on a de lui comme éditeur : *Musée des protestants célèbres*, Paris, 1821-24, 5 vol. in-8; *Galerie médicale*, dessinée et lithographiée par Vigneron, avec des notices biographiques et littéraires, Paris, 1825, in-fol. Cet ouvrage dont il n'a paru que 8 livraisons, est moins bien exécuté que l'*Iconographie des médecins français*. (*Voy.* Brunet, manuel du libraire.)

DOISSIN (Louis), jésuite, né en Amérique en 1721, est connu par deux *poèmes* latins, l'un *sur la sculpture*, l'autre *sur la gravure*. On y remarque un style pur et coulant; une élocution libre, aisée, pleine de feu et de noblesse; des exemples choisis avec goût et appliqués avec autant de grâce que de justesse. Son poème de *la sculpture* surtout offre des descriptions et une force de coloris qui ressuscitent souvent la langue d'Auguste. L'un et l'autre parurent à Paris en 1757, 1 vol. in-12, avec la traduction. Ils ont été insérés dans un volume qui fait suite aux *Poemata didascalica*, Paris, 1813, in-12. Ce jésuite mourut à Paris en 1753, âgé de 32 ans, de la petite vérole.

DOISY (Pierre), directeur du bureau des comptes des parties casuelles, mort à Paris le 10 mars 1760, est auteur d'un ouvrage qui a eu quelque cours, quoiqu'il ne soit pas toujours exact. Il parut sous ce titre : *Le royaume de France et les états de la Lorraine, en forme de dictionnaire*, 1753, in-4.

DOLABELLA (Publius-Cornelius), gendre de Cicéron, se distingua pendant les guerres civiles de Rome, par son humeur séditieuse, et par son attachement au parti de Jules-César. Il se trouva avec lui aux batailles de Pharsale, d'Afrique et de Munda. Elu tribun du peuple, il voulut établir une loi très-préjudiciable aux créanciers. Marc-Antoine s'opposa ouvertement à un dessein qu'il n'avait formé que pour frustrer ceux à qui il devait, et pour gagner le peuple. Le retour de César à Rome mit fin à ces troubles. Quelques années après, ce héros étant sur le point de marcher contre les Parthes, fit nommer Dolabella consul à sa place, quoiqu'il n'eut pas l'âge prescrit par les lois. Marc-Antoine, son collègue, traversa cette élection; mais César ayant été tué, il fut obligé de reconnaître Dolabella, qui eut en partage le gouvernement de Syrie. Cassius prévint ce nouveau gouverneur. Dolabella, désespérant de le chasser, s'arrêta à Smyrne, où il fit tuer en trahison Trébonius, gouverneur de l'Asie-Mineure, l'un des conjurés qui avait eu part à la mort de César. Ce meurtre le fit déclarer ennemi de la république. Enfin, après quelques succès dans l'Asie-Mineure, il se donna la mort dans Laodicée, où il était assiégé par Cassius, l'an 43 avant J.-C. Il n'avait alors que 26 ou 27 ans.

DOLCE (Louis), né à Venise en 1508, mort dans la même ville en 1568, fut mis dans le même tombeau qui avait reçu Ruscelli, son Zoïle, trois ans auparavant. Il est plus connu par ses ouvrages poétiques et par différentes traductions des écrivains anciens, que par ses actions. « C'était, dit Baillet, » un des meilleurs écrivains de son siècle. Son style » a de la douceur, de la pureté et de l'éloquence; » mais la faim l'obligea souvent à allonger ses ou» vrages, et ne lui permit pas d'y mettre toute la » correction qu'ils auraient exigée. » On recherche les suivants; *Dialogo de la pittura, intitolato l'Aretino*, Venise, 1557, in-8. Cet ouvrage a été réimprimé avec le français à côté, Florence, 1735; *Il primo libro di Sacripante, paladino*, Venise, 1552, in-8; poème resté imparfait; *L'Achille e l'Eneide*, etc., 1576, in-4; *Le prime imprese del conte Orlando*, 1572, in-4; des *poésies* dans différents recueils entre autres dans celui de Berni; *Vie de Charles-Quint*, Venise, 1561, in-4, en italien, estimée, mais peu commune : *Vie de Ferdinand Ier empereur*, Venise, 1561 et 1567, in-4 La *Bibliothèque italienne* de Haym cite de lui plus de 70 ouvrages.

* DOLCE ou DOLCI (Carlo), peintre de Florence, élève de Jacques Vignali, né en 1616, mort dans cette ville en 1686, a fait des tableaux qui sont très-recherchés. Peu de peintres ont terminé leurs ouvrages avec autant de soin. Il réussissait également bien dans le *portrait* et dans l'*histoire*, et tirait ordinairement ses sujets de l'histoire sainte.

DOLERA (Clément), évêque de Foligni, cardinal, de l'ordre de Saint-François, dont il fut général, était de Monéglia. Il se distingua par sa science et par sa vertu, et mourut à Rome en 1568. Le principal de ses ouvrages a pour titre : *Compendium theologicarum institutionum*, Rome, 1565, in-8.

DOLET (Etienne), né à Orléans, en 1509, était fils, dit-on, de François Ier, et d'une orléanaise nommée Cureau. On ajoute qu'il ne fut point reconnu par ce prince, à cause d'une intrigue de sa mère avec un seigneur de la cour; mais cette anecdote mérite confirmation. Quoi qu'il en soit, Dolet, à la fois imprimeur, poète, orateur et humaniste, était outré en tout; comblant les uns de louanges, déchirant les autres sans mesure, toujours attaquant, toujours attaqué; extrêmement aimé des uns, haï des autres jusqu'à la fureur; savant au-delà de son âge, s'appliquant sans relâche au travail; d'ailleurs orgueilleux, méprisant, vindicatif et inquiet. On le mit en prison pour son irréligion. Le savant Castellan lui obtint sa liberté, dans l'espérance que cette correction l'aurait rendu plus sage. Il promit beaucoup, il ne tint rien, et fut brûlé comme athée à Paris en 1546, à 37 ans. « On » ne voit pas, dit un auteur, que nos philosophes se » soient empressés de réclamer ou de justifier un » pareil zélateur de la liberté. Son athéisme trop » déclaré et trop pratique l'a peut-être exclu de » l'association, et a retenu les plumes éloquentes

» qui auraient été tentées de le réhabiliter comme » tant d'autres. Il y a cependant apparence qu'il » eût trouvé grâce aux yeux des auteurs du *Système » de la nature*. Les principes de cet ouvrage mons- » trueux sont précisément les mêmes que ceux de » Dolet. » On dit qu'avant de rendre l'âme, il protesta que ses livres contenaient des choses qu'il n'avait jamais entendues ; ce qui est sans doute très-facile à croire : quel est le matérialiste qui comprenne le galimatias par lequel il prétend remplacer la notion d'un Dieu ? On a de lui : *Commentarii linguæ latinæ*, 2 vol. in-fol., à Lyon, chez Gryphe, 1536-38, qui devaient être suivis d'un 3e. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de typographie, est devenu rare. C'est une espèce de dictionnaire de la langue latine par lieux communs. On avoue qu'il en connaissait bien les tours et les finesses, surtout celles de Cicéron, son auteur favori ; cependant il n'écrivait pas naturellement en latin : sa prose sent l'écolier qui fait des thèmes ; c'est un tissu de phrases mendiées ; *Carminum libri* IV, 1538, in-4 ; ces poésies sont pitoyables, surtout les lyriques ; *Formulæ latinarum locutionum*, Lyon, 1539, in-fol. : cet ouvrage est un dictionnaire qui devait avoir deux autres parties ; *Second enfer de Dolet*, 1544, in-8 ; *De officio legati*, Lyon, 1538, in-4 ; *Francisci I facta*, Anvers, Lyon, 1529, in-4 : les mêmes en français, 1540, en prose, sous le titre de *Gestes de François Ier*, in-4 ; *De re navali*, Lyon, 1537, in-4 ; un *recueil de lettres* en vers français. *Le second enfer* et quelques autres œuvres d'Et. Dolet ont été réimprimés, Paris, 1830, 2 vol. in-12. (*Voy.* MARTIN Aimé), et son *procès*, précédé d'un avant-propos sur sa vie et ses ouvrages par A. Taillandier, 1836, in-12.

DOLGOROUKI (Iwan, prince de), fils d'Alexis Dolgorouki, sous-gouverneur de Pierre II, czar de Russie, sut prendre un tel ascendant sur ce prince lorsqu'il monta sur le trône en 1727, qu'il supplanta Menzikof, qui s'était emparé de toute l'autorité, et qui gouvernait seul. Menzikof et toute sa famille furent exilés en Sibérie ; Dolgorouki jouit de toutes les faveurs du jeune monarque. Iwan avait une sœur qui fut fiancée au czar ; mais la mort prématurée de ce prince fit que le mariage n'eut point lieu. Voyant que le czar succomberait à la maladie dont il était atteint, Dolgorouki fabriqua un testament, par lequel la princesse Catherine, sa sœur, fut instituée impératrice et héritière de l'empire. Le prince Iwan avait signé ce testament au nom du czar, ayant été accoutumé de signer le nom de ce monarque pendant sa vie par son ordre. A peine Pierre II avait-il fermé les yeux, que le prince Iwan sortit de sa chambre, l'épée à la main, criant : *Vive l'impératrice Catherine!* mais personne n'ayant répondu, il se retira confus, et brûla le testament. Quelques-uns prétendent que ce testament n'a jamais existé. Quoi qu'il en soit, le père d'Iwan fit tomber le choix sur la princesse Anne, duchesse de Courlande. Il voulut borner son autorité, elle souscrivit à tout ; mais elle sut dans la suite s'en affranchir. Les Dolgorouki furent exilés en Sibérie, et les fils de Menzikof en furent rappelés. En 1738, presque toute cette malheureuse famille fut immolée à la jalousie de Biren, ministre de l'impératrice Anne. Les princes Iwan et Basile furent roués, deux autres écartelés, et d'autres eurent la tête tranchée.

DOLLIÈRES (N.), jésuite lorrain, s'est distingué en Chine par son zèle et ses travaux, depuis 1758 jusqu'en 1780, qu'il mourut à Pékin, après avoir publié un excellent *catéchisme* dont plus de 50,000 exemplaires circulent dans les provinces de ce vaste empire.

* DOLLOND (John), opticien anglais, né en 1706, d'un ouvrier en soie, exerça d'abord le même métier ; mais porté vers l'étude des mathématiques, et leur application aux instruments d'optique et d'astronomie, il obtint d'assez grands succès et se détermina enfin à suivre exclusivement cette nouvelle carrière. Il fut l'inventeur du *télescope acromatique*, et devint opticien du roi et membre de la société royale de Londres. Dollond est mort en 1761. On trouve plusieurs *Mémoires* de ce savant dans les *Transactions philosophiques*.

* DOLLOND (Peter), fils aîné du précédent, né en 1730, ouvrit en 1750 un atelier d'opticien sous la direction de son père. Leurs succès furent tels qu'ils obtinrent bientôt une réputation européenne ; c'est de leur atelier que sortirent en 1758 les premières lunettes achromatiques. On doit à Peter : *Précis de la découverte faite par John Dollond pour perfectionner le télescope à réfraction*, 1789, in-4. Dans cet ouvrage il a pour but de venger son père attaqué dans un journal étranger. Plusieurs *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*. Il mourut le 2 juillet 1820, à Kinsington, près de Londres.

DOLMANS (Pierre), jésuite, natif des environs de Maestricht, mort le 29 septembre 1751, a travaillé aux *Acta sanctorum*, depuis 1736 jusqu'à 1739.

* DOLOMIEU (Déodat-Guy-Sylvain-Tancrède GRATET de), célèbre géologue, né à Dolomieu, près de la Tour-du-Pin, le 24 juin 1750, d'une ancienne maison du Dauphiné, fut admis dès le berceau dans l'ordre de Malte ; officier dans les carabiniers à 15 ans, il commença trois ans après son noviciat sur les galères de la religion. Une affaire d'honneur avec un chevalier qu'il tua, et les désagréments qui furent la suite de ce malheur, lui inspirèrent le goût de la retraite et de l'étude. Il quitta le service pour se livrer uniquement à sa passion pour l'histoire naturelle, et fit à Naples, en Portugal, à Malte et en Sicile, plusieurs voyages qui tournèrent au profit de la science et particulièrement de la géologie. La révolution française trouva en lui un partisan ; mais il ne tarda pas à être détrompé sur ses résultats, par la perte qu'il fit du duc de La Rochefoucauld son ami, assassiné presque sous ses yeux (*voy.* ROCHEFOUCAULD Alex. de). En 1796, il fut nommé professeur à l'école des mines, et l'année suivante il fit partie de l'expédition d'Egypte, dont le premier exploit fut la prise de Malte. On crut qu'il avait contribué à la reddition de cette île ; et cette opinion motiva la conduite rigoureuse que la cour de Naples tint à son égard. Fait prisonnier à Tarente où il avait été forcé de relâcher, il fut plongé dans un cachot et ne recouvra sa liberté qu'en 1801. Avant son arrivée en France, il avait été nommé à la chaire de minéralogie

vacante par la mort de Daubenton. Mais il mourut sans en avoir pris possession le 26 novembre à Châteauneuf en Charolais, en revenant d'une excursion dans les Alpes (*Voy.* Eymar). On lui doit plusieurs ouvrages, remarquables par leur exactitude et leur profondeur : *Voyage aux îles de Lipari, suivi d'un mémoire sur une espèce de volcan d'air, et d'un autre sur la température du climat de Malte*, Paris, 1783, in-8; *Mémoire sur le tremblement de terre de la Calabre*, Rome, 1784, in-8; *Mémoire sur les îles Ponces, et catalogue raisonné des produits de l'Etna*, Paris, 1788, in-8; *Dissertation sur l'origine du basalte*, dans le Journal de Physique de 1790. *Le Journal de son dernier voyage dans les Alpes*, Paris, 1802, in-8, publié par Brunn-Neergard. Dolomieu a rédigé le *Dictionnaire minéralogique* pour la nouvelle Encyclopédie, et fourni de nombreux articles au *Magasin encyclopédique*.

DOLON, troyen, extrêmement léger à la course, qui ayant été envoyé comme espion au camp des Grecs, fut pris et tué par Diomède et Ulysse.

DOMAIRON (Louis), jésuite, né à Béziers le 25 août 1745, après la suppression de son ordre, se rendit à Paris et fut en 1778 nommé professeur à l'école militaire. Il perdit cette place à la révolution; mais à la réorganisation de l'instruction publique, il devint principal du collége de Dieppe et professeur de belles-lettres. Plus tard nommé membre de la commission des livres classiques et inspecteur de l'instruction publique, il revint à Paris où il est mort le 16 janvier 1807. On a de lui : *Le libertin devenu vertueux*, 1777, 2 vol. in-12; *Recueil historique et chronologique de faits mémorables pour servir à l'histoire générale de la marine et à celle des découvertes*, 1777, 2 vol. in-12; *Principes généraux des belles-lettres*, 1785, 2 vol. in-12, 1801 et 1807, 3 vol. C'est de cet ouvrage que sont extraits la *rhétorique* et la *poétique*, 1805, in-12; *Atlas portatif composé de 28 cartes avec des éléments de géographie*, 1786 et 1802, in-8; Les *Rudiments de l'histoire*, 1801, 4 vol. in-12; retouchés avec soin, 1804, 3 vol. in-12. Il a coopéré au *Journal des beaux arts*, et a publié, avec l'abbé de Fontenay, les tom. 25 à 42 du *Voyageur français*, par l'abbé de La Porte.

DOMAT (Jean), avocat du roi au siége présidial de Clermont en Auvergne, était né dans cette ville le 30 novembre 1625. Il devint l'arbitre de sa province, par son savoir, par son intégrité, par sa droiture. Les solitaires de Port-Royal, avec lesquels il était beaucoup lié, prenaient ses avis, même sur les matières de théologie. Domat était à Paris durant la dernière maladie de Pascal. Il reçut ses derniers soupirs, et fut dépositaire d'une partie de ses papiers les plus secrets. La confusion qui régnait dans les lois, le détermina à en faire une étude particulière. Il s'appliqua à ce travail, qui ne devait d'abord être que pour lui, et pour ceux de ses enfants qui prendraient le parti de la robe. Quelques-uns de ses amis, auxquels il découvrit ses idées, l'engagèrent à les communiquer aux premiers magistrats; il vint pour cela à Paris en 1685. Louis XIV, sur le rapport que lui en fit M. Pelletier, alors contrôleur-général, ordonna à Domat d'en faire part au public, et lui accorda une pension de 2,000 liv. Domat fixé à Paris montrait son ouvrage aux plus habiles jurisconsultes, à mesure qu'il l'écrivait. D'Aguesseau, alors conseiller-d'état, lui dit en écoutant la lecture d'un cahier où il était traité de l'usure : « Je savais que l'usure était défendue par l'Ecriture et par les lois; mais je ne la savais pas contraire au droit naturel, » convenant ainsi d'avoir appris ce point, et d'en avoir été persuadé par les écrits de Domat. Les *Lois civiles dans leur ordre naturel* parurent enfin en 1689, in-4, chez Coignard. Elles forment 6 vol., dans lesquels on voit non-seulement que l'auteur possédait l'esprit des lois, mais qu'il était très-capable d'y faire entrer les jeunes jurisconsultes. C'est l'objet principal de son ouvrage, et cet objet parut entièrement rempli. Les trois premiers vol. in-4 traitent des lois civiles dans leur ordre naturel : les 4e et 5e, du droit public; et le 6e est un choix de lois. Cet habile homme mourut à Paris en 1695, à 70 ans. On fit après sa mort une édition de son ouvrage, in-folio, 1702, à Luxembourg, réimprimée plusieurs fois. L'édition la plus complète est celle de 1777 in-folio, avec un Supplément par M. Jouy.

* DOMBAY (François de), orientaliste, né à Vienne en 1758, fut fait conseiller en la chancellerie secrète, et interprète de cour de l'empereur d'Autriche pour les langues asiatiques; il mourut dans cette ville le 21 décembre 1810, laissant plusieurs ouvrages estimés, la plupart écrits en allemand : *Histoire des rois de Mauritanie*, depuis le milieu du VIIIe siècle jusqu'au commencement du XIVe, Agram, 1794 et 1795, 2 vol. in-8; *Philosophie populaire des Arabes, des Persans et des Turcs*, Agram, 1797, in-8. C'est un recueil de sentences morales et de proverbes : *Grammatica linguæ mauro-arabicæ*, Vienne, 1800, in-4; *Histoire des chérifs ou princes de la maison régnante de Maroc*, Agram, 1801, in-8; *Description des monnaies qui ont cours dans l'empire de Maroc*, Vienne, 1803, in-8; *Grammatica linguæ persicæ*, Vienne, 1804, in-4.

* DOMBEY (Joseph), naturaliste, né à Mâcon en 1742, alla terminer ses études à Montpellier, où son parent Commerson lui inspira, pour la botanique, un goût qui devint bientôt une passion. Envoyé en 1778 au Pérou, par Turgot, il en rapporta une collection immense d'objets précieux et reçut en indemnité, à son retour, une somme de 60,000 livres pour payer ses dettes, et une pension de 6,000 (1785). Il fut ensuite chargé d'une mission dans les Etats-Unis; mais, étant tombé dans les mains des corsaires, en octobre 1794, dans les prisons de Mont-Serrat, il mourut des mauvais traitements qu'il avait éprouvés. Son *herbier*, déposé au muséum d'histoire naturelle, renferme 1,500 plantes, dans lesquelles il y a 60 genres nouveaux. Ruiz et Pavon ont profité de ses travaux pour leur magnifique *Flore péruvienne*. On doit encore à Dombey la découverte du cuivre muriaté et de l'euclase, et celle de quelques quadrupèdes, oiseaux, poissons et insectes, dont plusieurs portent son nom. M. Deleuze a inséré dans le tome 4 des Annales du Muséum d'histoire naturelle, une notice fort intéressante sur Dombey.

** DOMBASLE (Christophe-Joseph-Alexandre-Mathieu de), célèbre agronome, né en 1777 à Nancy, est l'un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de l'agriculture en France, dans le XIX^e siècle. Des événements imprévus et qu'il ne lui fut pas possible de maîtriser lui ayant enlevé sa fortune, au lieu de songer, comme tant d'autres, à la rétablir par des spéculations plus ou moins hasardeuses, il n'hésita pas à la redemander au travail qui ne trompe jamais, et tourna ses vues vers la culture de la terre. Ses efforts pour l'introduction de nouvelles méthodes plus profitables, et pour le perfectionnement des instruments aratoires ayant été couronnés de succès, il ne tarda pas à être compté parmi les premiers agriculteurs de France. En 1822, avec l'aide de quelques généreux citoyens qui consentirent à lui faire l'avance de la faible somme de 50,000 fr., il afferma dans la commune de Roville, département de la Meurthe, une certaine quantité de terres, d'une qualité médiocre, et y établit non une ferme expérimentale, puisqu'il avait fait toutes les expériences, mais une ferme *exemplaire* ou modèle, qui eut une influence extraordinaire sur la culture de la Lorraine et qui fut bientôt imitée en Bretagne et dans d'autres provinces. Le bail d'exploitation de la ferme de Roville, conclu pour 20 ans, devait se terminer en 1842; mais avant cette époque tous les capitaux étaient remboursés, et le directeur réalisait chaque année des bénéfices certains qu'il devait à son travail intelligent et à son esprit d'ordre et d'économie. Ce fut alors que Dombasle fonda à Roville un *institut agricole* dans le but de former des sujets capables de diriger des exploitations rurales; et cet utile établissement avait atteint une prospérité qui ne pouvait que s'accroître encore, lorsque cet estimable citoyen mourut à Roville dans les premiers jours de janvier 1844, à 67 ans. Dombasle était correspondant de l'académie des sciences et membre de la plupart des sociétés d'agriculture de l'Europe. Outre quelques brochures et de nombreux articles dans les *Annales de l'agriculture française* et dans le *Bulletin de la société d'encouragement, etc.*, on lui doit : *Annales agricoles de Roville*, Paris, 1824-37, 9 vol. in-8 avec pl.; *L'agriculture pratique et raisonnée*, trad. de l'angl de J. Sinclair, ib., 1825, 2 vol. in-8, fig.

DOMBIDEAU. *Voy.* CROUZEILLES.

DOMBROWKA, la *Clotilde* des Polonais, était fille de Boleslas I^er, roi de Bohême. Miécislas, duc de Pologne, l'ayant demandée en mariage, elle lui fut accordée à condition que lui et son peuple embrasseraient la religion chrétienne. Dombrowka se rendit à Gnesne, accompagnée de prêtres qui devaient prêcher la foi aux Polonais. Miécislas tint parole : il fut baptisé et marié le même jour, le 5 mars 965. Les seigneurs de son royaume suivirent son exemple, et il rendit un édit qui ordonnait à ses sujets de quitter les superstitions du paganisme. Dombrowka eut de son mariage, entre autres enfants, Boleslas dit *l'intrépide*, premier roi de Pologne. Cette princesse mourut à Gnesne en 976.

* DOMBROWSKI (Jean-Henri), général polonais, né, en 1755, dans le palatinat de Cracovie, était, en 1788, lieutenant dans les gardes Saxonnes. Rappelé dans sa patrie, en 1791, il fit, sous les ordres du prince Poniatowsky, la campagne de 1792 contre les Russes, et concourut en 1794 à la défense de Varsovie avec une telle distinction, que Kosciuszko lui remit une bague portant ces mots : *La patrie à son défenseur*. Chargé de se porter dans la grande Pologne, il obtint plusieurs avantages; mais après la prise de Varsovie, il fut fait prisonnier. Suwarow le reçut avec distinction et lui accorda des passeports. En 1796, il vint à Cologne avec l'intention d'entrer au service de France, et y fut accueilli par le général Jourdan; il était, en 1797, à la tête d'une légion Polonaise, avec laquelle il servit en Italie, et se signala par sa valeur dans plusieurs circonstances, notamment à la bataille de la Trébia, où il fut blessé. Nommé général de division, il fut quelque temps au service de la république italienne. Après la bataille d'Iéna (1806), Napoléon l'appela près de lui, et l'employa au siége de Dantzig. Lors de la reprise des hostilités contre l'Autriche en 1809, il déploya son activité et sa valeur ordinaires. Il fit la campagne de Russie en 1812; le 26 novembre il couvrit le pont de la Bérézina, où il fut grièvement blessé. Dombrowski se fit remarquer de nouveau le 18 octobre 1813, à la défense de Leipsig. A la fin de mai 1814, il retourna en Pologne, avec les débris de ses braves légions. L'empereur de Russie lui conserva le grade de général de division, et le décora des ordres de Wladimir et de Sainte-Anne en le créant sénateur. Il est mort le 6 juillet 1818, à Winna-Gora, dans le grand-duché de Posen. Il s'occupa dans les dernières années de sa vie d'écrire l'histoire des légions polonaises en Italie.

DOMENICHI (Louis), natif de Plaisance, et mort en 1564, âgé de 50 ans, a donné, outre beaucoup de *traductions* italiennes d'auteurs anciens, les bagatelles suivantes : La comédie des *due Cortigiane*, Florence, 1563, in-8; *Dialoghi d'amore*, Venise, 1562, in-8; *Facezie, motti e burle di diversi persone*, Venise, 1581, in-8; *Istorie de' detti e fatti notabili di diversi principi*, 1565, in-8; *La nobilta delle donne*, 1554, in-8; *La donna di Corte*, Lucques, 1564, in-4; *Rime*, Venise, 1544, in-8; *La Progne*, tragédie, Florence, 1561, in-8. Il a encore donné *Des Mœurs des Turcs*, Venise, 1548, in-8; des *morceaux d'Histoire* en 14 livres, Venise, 1594, ouvrage curieux, qui contient, à la manière de Valère-Maxime, un mélange de faits historiques de tout genre.

* DOMERGUE (François-Urbain), grammairien, né le 24 mars 1745, à Aubagne en Provence, entra dans la congrégation des doctrinaires, et professa pendant plusieurs années dans leurs colléges avec autant de succès que de zèle. Ayant quitté ce corps en 1784, il se retira à Lyon, et dans le but de rappeler à ses vrais principes la langue défigurée par le néologisme, il fonda un *Journal grammatical*, qui ne put se soutenir. Domergue vint alors se fixer à Paris. Admis à l'institut, il ne cessa de s'occuper de la langue dont il faisait son étude particulière. A l'organisation des écoles centrales, il obtint une chaire de grammaire générale à celle

des Quatre-Nations, et ensuite une d'humanités au lycée Charlemagne. Il est mort le 29 mai 1810. On a de lui : *Eléazar*, poème, 1771, in-8; *Grammaire française simplifiée*, in-12, qui a eu plusieurs éditions; *Mémorial du jeune orthographiste*; *La prononciation française déterminée par des signes invariables*, Strasbourg, 1796, in-8; *Exercices orthographiques*, in-12, où l'auteur a résolu un grand nombre de problèmes sur la langue écrite et parlée; *Décisions révisées du Journal de la langue française, depuis le 1er septembre 1784, jusqu'au 1er octobre 1791*; *Grammaire générale analytique*, 1798, in-8; *Manuel des étrangers amateurs de la langue française*, 1805, in-8; *Solutions grammaticales*, 1808, in-8.

DOMINICA (Annia), fille du patrice Pétrone, et épouse de l'empereur Valens, était d'un caractère violent et d'un esprit des plus opiniâtres. Elle persécuta cruellement les catholiques, et engagea Valens à favoriser l'arianisme. Quatre-vingts ecclésiastiques étant venus à la cour pour supplier l'empereur de priver un évêque arien du siége de Constantinople, ce prince, irrité contre eux par son épouse, ne leur répondit qu'en les faisant embarquer sur un vaisseau, auquel on mit le feu en pleine mer. Après la mort de Valens, arrivée en 378, Dominica soutint le siége de Constantinople contre les Goths; et par les encouragements qu'elle donna aux troupes, ils furent chassés de devant ses murailles. On croit que cette princesse fut envoyée peu de temps après en exil, mais qu'elle obtint ensuite, de l'empereur Théodose, la liberté de venir terminer ses jours à Constantinople.

DOMINICO DE SANTIS, aventurier de Venise, se mit au service d'un seigneur indien, qui, s'étant rendu à Rome, avait embrassé le christianisme et l'état ecclésiastique. Le pape ayant renvoyé le nouveau converti à Goa, pour y être vicaire apostolique, Dominico le suivit, et passa quelques années dans les Indes. Lorsqu'il fut de retour à Venise, il fit croire qu'il entendait parfaitement le commerce de l'Asie, et engagea quelques particuliers à lui confier des marchandises, qui furent perdues par un naufrage. Ce malheur l'obligea de retourner à Goa, où il reçut 800 écus de quelques contributions charitables. Il parcourut ensuite la Perse, séjourna quelque temps à Ispahan, et passa de là en Pologne. Cet aventurier eut l'art de persuader à cette cour qu'il connaissait à fond l'état de l'Asie. Le roi le choisit pour ambassadeur auprès du roi de Perse. L'empereur suivit l'exemple du roi de Pologne; la république de Venise imita l'empereur, et ces trois puissances y firent joindre le pape, pour rendre cette ambassade plus solennelle. Dominico était aussi avare que fripon. Loin de prendre le train d'un ambassadeur de quatre grands potentats, il arriva en Perse avec un équipage si peu convenable à son caractère, qu'on le considéra moins qu'un simple envoyé. Le roi de Pologne, instruit du peu de cas que l'on faisait de son ambassadeur, en envoya un second, capable de cette importante fonction. Dominico, dépouillé honteusement de son emploi, n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il avait eu avis qu'on l'épiait à son passage. Le premier ministre de Perse pria un ambassadeur de Russie de le recevoir à sa suite; mais le moscovite l'ayant mené jusqu'à la mer Caspienne, s'en défit adroitement. Le vénitien fut contraint de retourner à Ispahan, et de là à Goa, où les Portugais le firent embarquer pour Lisbonne. Enfin, il se rendit à Venise vers l'an 1680; mais il y fut traité avec le mépris qu'il méritait. Il s'en fallut peu que le sénat, mal satisfait de sa négociation, ne lui en témoignât son ressentiment par un châtiment sévère. Cet aventurier mourut dans l'obscurité, après avoir eu le triste plaisir de tromper des souverains et de jouer de grands rôles.

DOMINIQUE (saint), *Loricat* ou l'*Encuirassé*, ainsi appelé, parce qu'il portait une chemise de mailles de fer, qu'il n'ôtait que pour se donner la discipline. Ce n'était pas seulement pour lui que Dominique se flagellait; c'était pour expier les iniquités des autres, et les pécheurs commodes n'hésitaient pas de recourir à la courageuse charité du bon ermite. Il mourut le 14 octobre 1060, dans un ermitage de l'Apennin. On aurait certainement tort de blâmer ces pénitences extraordinaires; elles ont eu leur utilité, puisque en sanctifiant ceux qui les faisaient, elles avaient encore de bons effets sur l'esprit des peuples. « Les hommes, dit un sage et » pieux écrivain, ont peu de confiance en ceux qui » vivent avec eux et comme eux : il faut de temps » en temps des hommes singuliers qui les étonnent; » qui excitent leur attention pour les rendre dociles; » pour leur faire goûter une morale qui leur dé- » plaît; Dieu en a suscité quand il lui a plu, et en » dépit de la philosophie, ils ont fait beaucoup de » bien. » (*Voy.* PATRICE, SIMÉON Stylite, etc.) L'auteur du trop fameux *Dictionnaire philosophique* a confondu S. Dominique l'encuirassé avec le suivant; mais ces sortes de bévues n'ont rien d'étonnant pour quiconque connaît l'érudition des philosophes modernes. Pierre Damiens et Tarchi ont écrit sa *Vie*.

DOMINIQUE (saint), instituteur de l'ordre de Frères-Prêcheurs, naquit à Calagorra, anciennement Calagora, dans la Vieille-Castille, en 1170, de parents nobles et vertueux. A 14 ans il fut envoyé à Palencia, où était alors la plus célèbre école de Castille. Le roi Alfonse IX y avait assemblé des savants de France et d'Italie, et établi des professeurs de toutes les facultés. Dominique s'y distingua pendant 9 ans, par le double mérite de l'esprit et de la sagesse. Sorti de cette école, il fut fait chanoine régulier, et sous-prieur de la cathédrale d'Osma. Son évêque ayant été envoyé en France par Alfonse, pour accompagner la princesse promise à son fils, Dominique le suivit. La mort de cette princesse leur fit perdre le dessein de retourner en Espagne : ils se fixèrent en France, avec des abbés de l'ordre de Cîteaux, légats du pape, pour travailler à la conversion des hérétiques vaudois et albigeois, dont le Languedoc était infecté. La mission prit dès-lors une nouvelle face. « Dominique, » dit un théologien moderne, persuadé que l'esprit » d'hérésie naît de l'oubli de Dieu, du relâchement » dans son culte et du mépris des œuvres chré- » tiennes, entreprit de faire revivre la piété, et » réussit mieux par ce moyen que par la contro-

» verse. Il établit partout l'usage du *Rosaire*, qui » est un ensemble d'oraisons, composé de ce qu'il » y a de plus autorisé et de plus solide en fait de » prières; aisé à comprendre, à pratiquer, qui oc- » cupe saintement le peuple en l'instruisant, en le » touchant par la méditation des vérités saintes; où » le simple fidèle, sans connaissance des livres et » même des caractères, suit longtemps un ordre de » prières déterminées, qui tiennent son âme élevée » vers Dieu, sans contention et sans gêne : pratique » qui a produit des biens incalculables, et en pro- » duit encore tous les jours, dans les endroits où » cet édifiant exercice s'est maintenu contre la dis- » sipation et l'indifférence du siècle; pratique d'au- » tant plus chère aux âmes humbles et modestement » religieuses, qu'elle n'est pas du goût d'une dévo- » tion recherchée et argumentante. » Les premiers fruits du zèle de Dominique parurent à la confé- rence de Pamiers, en 1206. Le chef des vaudois y abjura ses erreurs entre les mains de l'évêque d'Osma. « Les incrédules, copistes des protestants » (disent les encyclopédistes), ont déclamé contre » S. Dominique, de la manière la plus indécente. » Ils l'ont peint comme un prédicateur fougueux et » fanatique, qui préféra d'employer, contre les hé- » rétiques, le bras séculier plutôt que la persua- » sion; qui fut l'auteur de la guerre que l'on fit » aux albigeois, et des cruautés dont elle fut ac- » compagnée; qui, pour perpétuer dans l'Eglise le » zèle persécuteur, suggéra le tribunal de l'inqui- » sition. La vérité est que S. Dominique n'employa » jamais, contre les albigeois, que les sermons, » les conférences, la charité et la patience. En ar- » rivant dans cette mission, il représenta aux abbés » de Cîteaux qui y travaillaient, que le seul moyen » d'y réussir, était d'imiter la douceur, le zèle et la » pauvreté des apôtres; il leur persuada de renvoyer » leurs équipages et leurs domestiques, et leur » donna l'exemple de la charité apostolique. Il n'eut » aucune part à la guerre que l'on fit aux albigeois. » Ces hérétiques l'avaient eux-mêmes provoquée, » en prenant les armes sous la protection des comtes » de Toulouse, de Foix, de Comminges et de Béarn; » en chassant les évêques, les prêtres et les moi- » nes; en pillant et détruisant les monastères et les » églises, et en répandant le sang des catholiques » (*voy.* MONTFORT Simon de). S. Dominique prêcha » contre les excès que commirent les croisés, aussi » bien que contre les cruautés des albigeois. » (*Encyclop. méthod.* art. DOMINICAIN). Les succès de Dominique lui méritèrent la charge d'inquisiteur en Languedoc. Il y jeta les premiers fondements de son ordre à Toulouse, approuvé en 1216 par Honorius III. Le saint fondateur, de concert avec ses compagnons, avait embrassé la règle de Saint-Augustin, pour se conformer au concile de Latran contre les religions nouvelles; mais il y ajouta quelques pratiques plus austères. Les frères prêcheurs, dans leur première institution, n'étaient ni mendiants ni exempts de la juridiction des ordinaires, mais chanoines réguliers. L'année d'après la bulle d'Honorius III, en 1217, ils obtinrent, de l'université de Paris, l'église de Saint-Jacques, d'où leur est venu le nom de *Jacobins*. Dominique fut le premier général de son ordre. Cette nouvelle famille se multiplia tellement, qu'actuellement elle est divisée en 45 provinces, dont il y a 11 en Asie, en Afrique et en Amérique, sans compter 12 congrégations ou réformes particulières, gouvernées par des vicaires-généraux. Le maître du sacré palais à Rome est toujours un religieux de cet ordre. Ce fut saint Dominique qui persuada à Honorius III d'établir un lecteur du sacré palais : office peu considérable dans le commencement; mais ceux qui en ont été pourvus depuis, ayant obtenu le titre de *maître du sacré palais*, sont devenus des officiers de distinction. L'ordre de saint Dominique avait déjà fait de grands progrès à sa mort, arrivée le 6 août 1221. Il avait fait élire peu auparavant, au chapitre général tenu cette année, 8 provinciaux, pour gouverner ses frères répandus en Espagne, en France, en Lombardie, dans la Romagne, en Provence, en Allemagne, en Hongrie et en Angleterre. Le pape Grégoire IX le canonisa 13 ans après sa mort, en 1234. Ceux qui voudront connaître particulièrement ce fondateur distingué, peuvent consulter la *Vie de saint Dominique*, publiée à Paris en 1739, in-4, par le P. Touron, historien des hommes illustres de son ordre. L'ordre de Saint-Dominique s'est toujours particulièrement distingué par son orthodoxie et son attachement à l'église catholique, et dans ce siècle de perversion et de délire philosophique, c'est un de ceux qui a eu dans son sein le moins d'enfants dégénérés et corrompus.

DOMINIQUE ou DOMINICI (Jean), né à Florence, de parents pauvres, entra après beaucoup d'instances dans l'ordre de Saint-Dominique, et s'y distingua par sa piété et sa science. Il passa par toutes les charges de son ordre, et fut grand zélateur de la discipline régulière. Le schisme qui désolait alors l'Eglise le touchait vivement. Il en parla avec beaucoup de chaleur et de fermeté à Grégoire XII, qui, bien loin de s'en offenser, le fit archevêque de Raguse, le créa cardinal en 1408, et l'envoya en qualité de légat, au concile de Constance. Il abdiqua quelque temps après son archevêché, et fut envoyé malgré lui en qualité de légat en Pologne, en Bohême et en Hongrie, pour travailler à l'extinction des erreurs des hussites. Il mourut l'an 1419. Saint Antonin, son disciple, a fait son éloge en peu de mots : *Ultra dignitatem eximiam scientiæ et sapientiæ, morum sanctitate effulsit in ecclesia Dei*. On a de Dominique un traité *de la Charité* en italien, et *Lucula noctis* en latin, que l'on conserve en manuscrit à Florence, chez les Pères dominicains.

DOMINIQUE de SAN-GEMINIANO, jurisconsulte du XV^e siècle, composa des *Commentaires sur le 6^e livre des décrétales*, 1471, in-fol., et d'autres ouvrages, dans lesquels l'ordre et la critique ne brillent guère.

DOMINIQUIN (Domenico-Zampieri, dit Le), peintre bolonais, élève des Carraches, donnait beaucoup de temps et d'application à ce qu'il faisait. Ses rivaux disaient que ses ouvrages étaient *comme labourés à la charrue*. Antoine Carrache même le comparait à un bœuf. Annibal Carrache,

qui voyait sous cette lenteur d'esprit apparente de grands talents, répondit « que ce bœuf labourerait » un champ si fertile sous ses mains, qu'il nour- » rirait un jour la peinture. » Ses envieux, fâchés de voir cette prophétie accomplie, semèrent sa vie de chagrins. On prétend même qu'ils avancèrent sa mort par le poison en 1641, dans sa 60e année. Le Dominiquin était modeste, retiré, croyant par là désarmer l'envie. Le Poussin disait « qu'il ne con- » naissait point d'autre peintre que lui pour les » expressions. » Le même artiste regardait la *Transfiguration* de Raphaël, la *Descente de la croix* de Daniel de Volterre, et le *saint Jérôme* du Dominiquin, comme les trois chefs-d'œuvre de peinture de Rome. Cet illustre maître excellait surtout dans l'art d'exprimer les différentes passions. Ses attitudes sont bien choisies; ses airs de tête sont d'une simplicité et d'une variété admirables. Son pinceau ne manquait pas de noblesse, mais il n'avait pas assez de légèreté. Ses plus beaux *tableaux* sont à Naples, à Rome et aux environs.

DOMINIS (Marc-Antoine de), ex-jésuite, né en 1566, à Arbe, capitale de l'île de ce nom, sur la côte de Dalmatie, était de la famille du pape Grégoire X. Il quitta la société pour être évêque de Segnia en Dalmatie, et obtint ensuite l'archevêché de Spalatro. Les caresses des protestants, et l'espérance d'un grand repos et de la liberté, l'attirèrent en Angleterre en 1616. Ce voyage était, à ce qu'il disait, pour travailler à la réunion des religions; mais réellement pour habiter un pays où il pût faire imprimer ses ouvrages, sans craindre le ressentiment des catholiques. Durant son séjour en cette île, il publia en 1619 l'*Histoire du concile de Trente*, par Fra-Paolo, sous le nom de *Pierre Soavo Polano*, anagramme de *Paul Sarpi de Venise*. Ce prélat inquiet et entreprenant ne fut pas inutile au roi Jacques Ier, dont la passion dominante était celle de paraître docteur. Au milieu des témoignages d'amitié, de respect et d'estime, dont le roi et le clergé anglais le comblaient, il sentit des remords. Ils augmentèrent, lorsque sa présomption, sa vanité et son avarice, qu'il avait cachées d'abord, et qu'il développa trop ensuite, lui eurent fait perdre tout crédit en Angleterre. Grégoire XV, son ami et son condisciple, en ayant été averti, lui fit dire par l'ambassadeur d'Espagne, qu'il pouvait revenir sans aucune crainte. Dominis, avant de partir, voulut signaler son retour à la foi de l'Eglise par une action d'éclat, propre à réparer le scandale de sa désertion. Il monta en chaire à Londres, et rétracta tout ce qu'il avait dit ou écrit contre l'Eglise. Jacques Ier, irrité de ce coup d'éclat, lui ordonna de sortir de ses états sous trois jours. L'archevêque, arrivé à Rome, abjura publiquement ses erreurs, et demanda pardon dans un consistoire public, de son apostasie. Son humeur inconstante et bizarre ne lui permit pas de jouir en paix des charmes de son nouveau séjour. Des lettres interceptées firent juger qu'il se repentait de sa conversion dès 1624, c'est-à-dire six mois après son retour. Urbain VIII le fit enfermer au château Saint-Ange, où il mourut en 1624. On a de lui : un grand traité *De Republica ecclesiastica*, en 3 vol. in-folio, Londres, 1617 et 1620, Francfort, 1658. « Cet ou- » vrage, dit un critique, fait non-seulement pour » détruire la monarchie de l'Eglise et la primauté » du pape, mais encore la nécessité d'un chef vi- » sible, ne pouvait manquer de plaire aux puritains » d'Angleterre; mais il est étonnant que Jacques Ier » l'ait souffert, et qu'il n'ait pas vu qu'un homme » qui ne veut pas de chef dans l'Eglise, n'en veut » point dans l'état. » L'ouvrage fut censuré le 15 décembre 1617, par la faculté de théologie de Paris; réfuté savamment par Nicolas Coeffeteau, et brûlé avec le corps de son auteur au champ de Flore, par sentence de l'inquisition. Un compilateur fameux dans ce siècle, qui l'a suivi dans sa doctrine, l'a aussi imité dans son inconstance et ses variations. *De radiis visûs et lucis in vitris perspectivis et iride tractatus*, Venise, 1611, in-4. Il y parle des lunettes à longue vue ou télescopes, dont l'invention était alors nouvelle, et raisonne sur la lumière et les couleurs, surtout celles qui brillent dans l'arc-en-ciel : matière que le P. Grimaldi avait traitée longtemps avant lui, que le P. de Chales, Descartes et Newton ont traitée depuis, sans que les nuages qui l'enveloppent soient entièrement dissipés : car il ne faut pas confondre la formation même de l'arc-en-ciel, avec la variété de ses couleurs (*Voy.* NEWTON). Cet évêque schismatique était à peu près tombé dans l'oubli, lorsque les novateurs de ce siècle entreprirent de ressusciter son erreur, touchant le mariage qu'il soumet aux caprices et à la mobilité de la législation humaine. Launoy avait déjà essayé d'accréditer cette erreur, mais sans succès, lorsqu'on se flatta de réussir mieux dans un temps où toutes les notions étaient ébranlées, et les esprits disposés à tous les genres de séduction. Mais outre les théologiens catholiques qui réclamèrent unanimement contre une doctrine qui ne renversait pas seulement la religion, mais la société civile, on vit même des philosophes à la mode s'élever contre une jurisprudence dont ils comprirent toute l'absurdité. Mirabeau, dans sa *Monarchie prussienne*, ouvrage dans lequel on ne trouve à coup sûr rien d'excessivement catholique, après avoir rapporté la réponse du prince de Kaunitz à une note du nonce Garampi, continue de la sorte (t. 7. p. 85) : « Voilà » sans doute une réponse digne de l'autorité sou- » veraine; mais est-ce la réponse d'un prince ca- » tholique, romain, d'un adhérent aux canons du » concile de Trente, qui forme la règle de foi du » catholicisme même le moins ultramontain? Le » concile de Trente défend à la puissance séculière » de se mêler des causes matrimoniales : *Si quis* » *dixerit causas matrimoniales non spectare ad ju-* » *dices ecclesiasticos, anathema sit*, dit le douzième » canon de la session 24 de ce concile. S'il est vrai » que le mariage étant un sacrement, toutes les » causes matrimoniales ressortent uniquement de » la juridiction ecclésiastique, c'est à l'Eglise, dont » la hiérarchie est également de droit divin, à ré- » gler la manière de juger ses causes, et en qui » réside la puissance d'ordonner sur chacune; car, » vouloir régler les divers droits de la hiérarchie » chrétienne, établie de Dieu même, comme dit le » concile de Trente, c'est assurément le plus grand

» attentat de la puissance politique contre la religieuse. » Presque dans le même temps, un orateur dévoué d'ailleurs à l'esprit d'innovation, aux inquiétudes d'une politique réformatrice, aux systèmes qui ont bouleversé la France, et accrédité, dans ce royaume jadis si chrétien, tous les délires philosophiques, M. l'abbé Fauchet, dans un *Discours sur la religion nationale*, s'exprimait de la sorte : « On continue d'objecter : L'autorité des » gouvernements sur les contrats, sur la justice » distributive et commutative, sur les mariages et » sur tous les autres actes qui ont rapport à la » morale ou aux sacrements, que deviendrait-elle? » Ce qu'elle doit être : une autorité purement exé» cutrice. *Les lois civiles ne peuvent jamais créer la* » *morale;* elles doivent toujours la suivre et l'en» joindre. Vous avez, par la première de vos lois, » qui est la base de toutes les autres, une religion. » Grâce au ciel, cette religion est la seule vraie, la » seule parfaite, et, par la sanction de cette frater» nité générale qu'elle a reçue du Père universel, » doit être celle du genre humain : il faut que » votre législation s'y conforme; sinon vous êtes en » contradiction avec vous-mêmes, et votre gouver» nement reste dans le chaos, où il a toujours été, » par la contradiction entre la loi de Dieu et les lois » des hommes. La doctrine sur l'usure, sur les » contrats, sur tous les rapports de la morale, » comme sur les dogmes et les sacrements, appar» tient à l'Eglise seule. Il faut le redire, l'opinion » contraire qui veut mêler dans cet enseignement » l'autorité législative et contraire des princes, est » une absurdité et une impiété. Celui qui n'écoute » pas l'Eglise, et à plus forte raison, qui s'élève » contre elle dans tout ce qu'elle enseigne sans ex» ception, sans restriction, est comme un païen et » un publicain. Brûlez l'Evangile, et adoptez une » autre religion, ou croyez-y. Il faut donc laisser là » tous les barbouillages que certains théologiens et » jurisconsultes de France et d'Allemagne, pour » flatter le despotisme des princes et des tribunaux, » ont écrit sur le mariage, par exemple, considéré » comme sacrement, et dans ses rapports moraux. » Il n'appartient qu'à l'Eglise de décider cette doc» trine. Ce qu'elle a fixé au concile de Trente, est » au-dessus de toutes les atteintes des trônes, et lie » souverainement les consciences. Il y a sacrement, » où l'église catholique dit qu'il y a sacrement; il » y a bonnes mœurs où l'église dit qu'il y a bonnes » mœurs. Toutes les puissances temporelles ensem» ble ne pourraient pas changer un iota à la vérité » de ces principes. Les évêques sont les sujets des » princes, au temporel, oui; au spirituel, non. Ce » sont les princes qui sont, sous ce rapport, sujets » de l'Eglise. On brouille tout, lorsqu'on ne fait » pas ces distinctions. Mais il y a beaucoup d'objets » dans l'enseignement qui intéressent le temporel? » Assurément tout l'intéresse dans la morale, et la » morale appartient à la religion. La religion ne » pourra-t-elle donc prononcer rien que sous les » bons princes? Mettront-ils sous le sceptre les con» sciences avec tous les biens de l'empire, parce » que tous ces objets se touchent, et qu'ils aiment » à dominer sur tout? Comment a-t-on pu fomen» ter si longtemps, par une inconcevable lâcheté, » un despotisme si stupide, et une impiété si bru» tale? Peuples et rois, vous dépendez également » de Dieu, c'est-à-dire, de la vérité, de la justice » et de la morale, en un mot, de la religion, sans » laquelle il n'existe ni vertu réelle, ni droits in» violables, ni société positive. » *V.* GERBAIS, GIBERT, LAUNOIS, POTHIER.

DOMITIA-LONGINA, fille du célèbre Corbulon, général sous Néron, femme de Domitien, se diffama par ses débauches, dont elle faisait gloire. Elle avait été mariée d'abord à Lucius Ælius Lamia, auquel Domitien l'enleva. Son commerce avec le comédien Pâris, et ses autres désordres ayant éclaté, l'empereur la répudia; mais il ne put s'empêcher de la reprendre peu de temps après. Domitia, lasse de son époux, entra dans la conjuration de Parthénius et d'Etienne, dans laquelle Domitien perdit la vie. Ce fut ainsi qu'elle s'affranchit de la crainte où elle était tous les jours qu'il ne la sacrifiât à son ressentiment et à sa jalousie. On l'avait accusée d'inceste avec l'empereur Tite, son beau-frère; elle s'en purgea par serment, et l'effronterie avec laquelle elle avouait ses autres crimes la rendit croyable en cette occasion. Domitia mourut sous Trajan. Elle avait une beauté parfaite, des manières engageantes, une grande envie de plaire, un esprit élevé et capable de tout entreprendre. Elle eut un fils de Domitien, qui mourut jeune, et qui fut mis au rang des dieux.

DOMITIEN (*Titus Flavius Domitianus*), frère de Tite, fils de Vespasien et de Flavia Domitilla, né l'an 51 de J.-C., se fit proclamer empereur l'an 81, sans attendre que Tite fût mort; mais il s'en défit bientôt par le poison, suivant quelques auteurs. Son avénement à l'empire promit d'abord des jours sereins au peuple romain. Il affecta d'être doux, libéral, modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi de la chicane, des délateurs et des satiriques. Il rétablit les bibliothèques consumées par le feu, et fit venir de divers lieux, particulièrement d'Alexandrie, des exemplaires de livres. Il embellit Rome de plusieurs beaux édifices. Mais ces commencements heureux finirent par des cruautés inouïes. Il versa le sang des chrétiens, et voulut en abolir le nom. C'est sous son règne et par ses ordres que saint Jean l'évangéliste fut jeté dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il fit enterrer toute vivante Cornélie, la première des Vestales, sous prétexte d'incontinence. Ce ne fut certainement pas par vertu qu'il fit porter un tel jugement; car ce monstre vécut longtemps avec sa propre nièce, comme avec sa femme légitime. Non content de se souiller par cet inceste, il se rendit infâme par ce vice contre nature, qui a fait tant de ravages sous le règne du paganisme, et que saint Paul peint avec de si terribles couleurs dans le 1er chapitre de l'Epître aux Romains. Rien n'égalait sa lubricité, si ce n'était son orgueil. Il voulut qu'on lui donnât les noms de *Dieu* et de *Seigneur* dans toutes les requêtes qu'on lui présenterait. Ce monstre, troublé par le remords de ses crimes, et par les différentes prédictions des astrologues, était dans des trances continuelles. Ses appréhensions lui firent imaginer d'environner la galerie de son palais, sur laquelle il se promenait

ordinairement, de pierres qui renvoyaient l'image à peu près comme un miroir, afin que la réflexion de la lumière lui découvrît si personne ne le suivait. Ces précautions ne lui servirent de rien. Il fut assassiné le 18 septembre de l'an 96 de J.-C., par Etienne, affranchi de sa femme Domitia, étant âgé de 45 ans, après en avoir régné 15 et 5 jours. Le sénat le priva de tous les honneurs après sa mort, et même de la sépulture. Il avait autrefois convoqué ce corps illustre, pour décider dans quel vase il devait faire cuire un turbot. Une autre fois il l'assiégea dans les formes, et le fit environner de soldats. Ayant, un autre jour, invité les principaux sénateurs à manger, il les fit conduire en cérémonie dans une grande salle tendue de noir, et éclairée de quelques flambeaux funèbres, qui ne servaient qu'à laisser voir différents cercueils, sur lesquels on lisait les noms des convives. On vit au même instant entrer dans la salle des hommes tout nus, aussi noirs que la tapisserie, tenant une épée d'une main, et une torche allumée de l'autre. Ces espèces de furies, après avoir quelque temps épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent la porte. « Digne châtiment, dit un historien, de cette nation fameuse » qui, après avoir vaincu l'univers par son courage » et la sévérité de ses mœurs, devint plus corrompue, plus molle, plus lâche que tous les peuples » qu'elle avait subjugués; jouet de ses tyrans, » qu'elle idolâtrait au moment même qu'ils l'écrasaient. » (*Voy.* Caligula.) Domitien mêlait à ces scènes horribles des scènes ridicules. Il restait des jours entiers dans son cabinet, occupé à prendre des mouches avec un poinçon fort aigu. On demanda à un plaisant, si l'empereur était seul? « Si bien » seul, répondit-il, qu'il n'y a pas même une mouche. » Il faut avouer pourtant que Domitien n'était ni aussi fou ni aussi déréglé que Caligula et Néron. Au milieu de toutes ses extravagances, il eut l'intention de maintenir la justice dans son empire; il chassa les philosophes dont il connaissait l'orgueil, les intrigues et les dangereuses spéculations (*Voy.* Vespasien). C'est le dernier des douze empereurs qu'on appelle César. Nerva lui succéda.

DOMITIEN (*Domitius Domitianus*), général de l'empereur Dioclétien en Egypte, prit la pourpre impériale dans Alexandrie, vers l'an 288. Il se soutint pendant environ deux ans, et remporta même quelques victoires. On ignore quelle fut sa fin; il y a apparence qu'elle fut tragique. Ses médailles le représentent âgé d'environ 40 ans, avec une physionomie grave et des traits réguliers.

DOMITILLE (*Flavia Domitilla*), fille de Flavius Libéralis, greffier des finances, plut à Vespasien, qui l'épousa au commencement de l'an 40 de J.-C. Elle mit Titus au monde vers la fin de décembre de la même année. Les historiens parlent d'elle avec éloge. — Il ne faut pas la confondre avec sainte Flavie Domitille, épouse du consul Flavius Clémens, et nièce de Domitien. Elle était chrétienne, aussi bien que son mari. Ils furent tous deux accusés; Flavius fut mis à mort par ordre de l'empereur, et sa femme reléguée dans l'île Pandataire. L'histoire ne nous apprend rien davantage de Domitille; et ce qu'on ajoute de plus, est tiré d'actes apocryphes. — Il ne faut pas aussi confondre celle-ci avec sainte Flavie Domitille, nièce de Flavius Clémens, qui reçut le voile sacré de saint Clément, fut reléguée dans l'île de Pontia, où elle demeura dans de petites cellules que l'on voyait encore du temps de saint Jérôme (*Epist.* 27 *de Paula*), et brûlée à Terracine avec Euphrosine et Théodore, durant la persécution de Domitien, vers l'an 96.

DOMITIUS AHENOBARBUS (Cnéius), consul romain 96 ans avant J.-C., eut le commandement de la Gaule Transalpine, où il fut envoyé pour apaiser les troubles qui s'y étaient élevés. Bituit, roi ou chef des Auvergnats, qui étendaient alors leur domination depuis Narbonne jusqu'aux confins de Marseille, et depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan et au Rhin, ayant passé le Rhône avec une puissante armée, Domitius marcha contre lui. Les troupes s'étant rencontrées au confluent de la rivière de Sorgue dans le Rhône, en vinrent aux mains. Domitius fut victorieux; 20 mille hommes des troupes de Bituit furent taillés en pièces, 3000 furent faits prisonniers. La frayeur que causa aux Gaulois la vue des éléphans contribua beaucoup à leur défaite. Le vainqueur fit dresser un monument de sa victoire à l'endroit où il l'avait remportée. Quelques auteurs prétendent que ce trophée fut érigé dans Carpentras, où l'on voit encore aujourd'hui une tour carrée, sur les flancs de laquelle paraissent des captifs enchaînés. Domitius était plein d'orgueil et d'ambition. On remarque qu'il se faisait porter comme en triomphe sur un éléphant dans toute la Province romaine. Ce fut lui qui soumit l'Occitanie ou Languedoc à la république.

DOMITIUS, grammairien qui florissait sous Adrien: c'était un homme vertueux, affligé surtout de la contagion de l'exemple et des maximes perverses. Il souhaitait « que les hommes perdissent le don » de la parole, afin que leurs vices ne pussent pas » se communiquer. » Vœu cruel d'un côté et chimérique, mais de l'autre très-raisonnable dans des temps de corruption, et dont il faudrait souhaiter l'objet possible et même réalisé. On a remarqué que les nations qui ont une langue particulière et n'en connaissent pas d'autres, restent longtemps intègres au milieu même des peuples les plus dégradés. Cette remarque reçoit une nouvelle force de ce qu'on observe partout et tous les jours chez les sourds-muets. Ces infortunés, je parle de ceux qui entendent la langue des signes, mais qui ne peuvent la parler qu'entre eux, se conservent presque toujours purs et vertueux, lorsque le mauvais exemple ne les pervertit point. Saint-Jacques a dit de la langue, il y a dix-huit cents ans, qu'elle est la mère de toute iniquité. *Universitas iniquitatis.*

DOMNA JULIA *Voy.* Julia Domna.

DOMNUS I[er], romain, élu pape après la mort de Dieudonné, en septembre 677, mourut le 11 avril 678. Anastase parle d'une comète qui parut pendant trois mois sous son pontificat. Il mit fin au schisme de l'église de Ravenne, qui se prétendait exempte de la juridiction du saint Siége.

DOMNUS II ou DONUS, romain, succéda à Benoît VI en 974, durant la tyrannie de l'antipape Boniface, qui avait fait étrangler Benoît VI. Il paraît

que son pontificat ne fut que de quelques mois. Benoit VII lui succéda.

* DONADO (Hernand-Adrien), carme déchaussé, mort à Cordoue vers 1630, se distingua par ses talents pour la peinture, et fut, selon Pacheco, l'un des plus habiles artistes de son temps. Il exécuta plusieurs tableaux pour son couvent. On cite entre autres, un *Jesus-Christ crucifié* et une *Madeleine pénitente*, qui ne seraient pas indignes du Titien.

DONALD Ier, prince vertueux, fut le premier roi d'Ecosse qui embrassa la religion chrétienne; il ne put cependant parvenir à déraciner le paganisme. Il maintint longtemps l'état en paix; mais, attaqué par les Romains, il fut obligé de conclure la paix avec Septime-Sévère, et mourut l'an 216, la 21e année de son règne.

DONAT (saint), évèque d'Arezzo en Toscane, fut, au rapport de saint Grégoire le Grand, illustre par ses vertus et ses miracles. Il fut arrêté pour cause de religion par Quadratien, préfet impérial de Toscane, sous le règne de Julien l'Apostat. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, il fut condamné à diverses tortures, qu'il souffrit avec un courage vraiment chrétien. Il couronna son martyre par le glaive en 361. On conserve ses reliques dans la cathédrale d'Arezzo.

DONAT (saint), fils de Waldelène, duc de la Bourgogne Transjurane, fut baptisé par saint Colomban, abbé de Luxeuil. Ayant été élevé dans cette abbaye, il y fit profession. Ses vertus le firent élever sur le siége de Besançon vers l'an 624. L'année suivante, il assista au premier concile de Reims, et à celui qui se tint à Châlon en 644 ou 650. C'est lui qui fonda, dans sa ville épiscopale, le monastère de Saint-Paul, sous la règle de saint Colomban, dans lequel il vécut avec les moines. Saint Donat mourut en 660. Il est auteur d'une instruction intitulée : *Commonitorium*, adressée aux moines de Saint-Paul et de Saint-Etienne.

DONAT (Ælius), grammairien de Rome au ve siècle, et un des précepteurs de saint Jérôme, écrivit des *Commentaires sur Térence et sur Virgile*, qui sont perdus : ceux qui portent le nom de cet auteur, sont supposés. On a de lui un traité *De barbarismo et octo partibus orationis*, qui se trouve avec *Diomède*, Venise, in-fol., sans date; et séparément, 1522, in-fol. On attribue le *Commentaire sur Térence* à Evanthius.

DONAT, évèque de Casenoire en Numidie, accusa Mensurius, évèque de Carthage, d'avoir livré pendant la persécution les saintes Ecritures aux païens, et fit schisme avec lui. C'est la première époque du schisme des donatistes. Il assista en 311 au concile de 70 évèques de Numidie, qui déposèrent Cécilien, et il fut son principal accusateur dans le concile de Rome. Il retourna ensuite en Afrique, où il reçut une sentence de déposition et d'excommunication, prononcée contre lui par le pape Melchiade.

DONAT, évèque schismatique de Carthage, différent du précédent, mais du même parti, et même chef de ce parti après la mort de Majorin, auquel il succéda vers l'an 316. C'était un homme habile, éloquent, savant, de bonnes mœurs; mais d'un orgueil si insupportable, qu'il mettait tout le monde au-dessous de lui. Il confirma le schisme en Afrique, tant par son autorité que par ses écrits. Certains furieux de sa secte, qui se disaient défenseurs de la justice, marchaient les armes à la main, mettant en liberté les esclaves, et obligeant les créanciers à décharger leurs débiteurs. On envoya contre eux des soldats qui en tuèrent plusieurs; mais le mal était trop enraciné pour finir de cette sorte. Ces sectaires, condamnés par différents conciles, par celui de Rome en 313, par celui d'Arles en 314, furent confondus dans la célèbre conférence tenue à Carthage en 411, entre les évèques catholiques et les donatistes. Saint Augustin, chargé de parler pour les catholiques, discuta à fond toutes les questions. Les 280 évèques qui composaient cette assemblée, offrirent, à sa persuasion, de quitter leurs siéges en faveur des évèques donatistes qui se seraient réunis, si le peuple catholique paraissait souffrir avec peine qu'il y eût deux chefs assis sur le même siége. L'éloquence et la douceur de saint Augustin, jointes à la générosité de ces prélats, éteignirent presque entièrement ce malheureux schisme. Donat, l'objet de cet article, et à l'occasion duquel nous avons parlé des donatistes, était mort en exil l'an 355.

DONATI (Alexandre), jésuite de Sienne, mort à Rome en 1640, fit paraître dans cette ville en 1639, in-4, une description de Rome ancienne et nouvelle; *Roma et vetus et recens*. Elle est beaucoup plus exacte et mieux travaillée que toutes celles qui avaient paru avant lui. On lui reproche cependant d'avoir suppléé d'imagination aux colonnes et autres ornements d'architecture que la vétusté a endommagés. Grævius lui a donné place dans le 3e volume de ses *Antiquités romaines*. On a encore de lui des *poésies*, Cologne, 1630, in-8, et d'autres ouvrages.

DONATO ou DONATELLO, architecte, sculpteur, natif de Florence, fut choisi par la république de Venise, pour ériger à Padoue la statue équestre de bronze que ce corps décerna à Gatamellata, général des armées vénitiennes. Cosme de Médicis l'employa à plusieurs ouvrages non moins importants. Il fit aussi pour le sénat de sa patrie une *Judith coupant la tête d'Holoferne*, qu'il regardait comme son chef-d'œuvre. Donatello mourut en 1466, à 83 ans.

DONATO (Jérome), natif de Venise, était habile dans les belles-lettres et dans les langues; il commandait dans Bresse, en 1496, et dans Ferrare, en 1498. Il fut nommé ambassadeur en 1510, auprès de Jules II, qu'il réconcilia avec la république de Venise. Il mourut à Rome en 1513. Il était bon politique. On a de lui : cinq *lettres* remplies d'esprit, et imprimées avec celles de Politien et de Pic de la Mirande, 1682; la *traduction* latine *d'un traité d'Alexandre Aphrodisée, en grec* : une *Apologie pour la primauté de l'église romaine*, 1525.

DONATO (Marcel), comte de Pouzane, et chevalier de Saint-Etienne de Florence, eut des emplois considérables à Mantoue, et mourut au commencement du xviie siècle. On a de lui des *Scholies sur les écrivains latins de l'Histoire romaine*, Francfort, 1607, in-8, ouvrage où règne l'érudition.

* DONCOURT (Henri-François-Simon de), prêtre habitué de la communauté de Saint-Sulpice, né en 1741 à Bourmont en Lorraine, mort à Paris en 1785, fut longtemps chargé des catéchismes de sa paroisse, dont il a éclairci l'histoire et les usages particuliers. On a de lui : *Cantiques sur les points principaux de religion et de morale chrétienne*, 1769, in-8, réimprimés sous ce titre : *Opuscules sacrés et lyriques*, 1772, 4 vol. in-8 : en tête du 3e on trouve une *Notice raisonnée des Cantiques qui ont paru depuis* 1586 ; *Instructions et Prières*, 1785, 3 vol. petit in-12 ; l'auteur y a joint des *Remarques historiques sur l'église et la paroisse de Saint-Sulpice ; Exercices ordinaires des chrétiens*, in-24 ; *Calendrier historique des usages et offices de la paroisse de Saint-Sulpice*, in-12 et in-24. Doncourt est l'éditeur du *Culte de l'amour de Dieu*, ou *Dévotion au sacré cœur de Jésus*, par de Fumel, 1774, in-12, et des *Mémoires sur la vie de M. Olier, curé de Saint-Sulpice*, par Bretonvilliers, in-12. *Voy.* Olier.

* DONDEY-DUPRÉ (Prosper), imprimeur, né en 1794 à Paris, où il est mort au mois d'août 1834, était versé dans les langues orientales, et avec l'aide de son père, typographe distingué, contribua beaucoup à en propager le goût en France, par un grand nombre d'éditions importantes. Il a publié quelques opuscules et laissé la traduction de plusieurs drames indous.

DONDUCCI. *Voy.* Mastelleta.

DONDUS ou DE DONDIS (Jacques), célèbre médecin de Padoue, surnommé *Aggrégator*, à cause du grand amas de remèdes qu'il avait faits, n'était pas moins versé dans les mathématiques que dans la médecine. Il inventa une horloge d'une construction nouvelle. On y voyait non-seulement les heures du jour et de la nuit, les jours du mois et les fêtes de l'année, mais aussi le cours annuel du soleil et celui de la lune. Le succès de cette invention, qui s'est extrêmement perfectionnée depuis, le fit appeler *Jacques de l'Horloge*, nom qui s'est toujours conservé dans sa famille. Ce fut encore Dondus qui trouva le premier le secret de faire du sel avec l'eau de la fontaine d'Albano dans le Padouan. Il mourut en 1350, laissant quelques ouvrages de physique et de médecine. On a de lui, seul *Promptuarium Medicinæ*, Venise, 1481, in-fol. ; et en société avec Jean de Dondis, son fils, *De fontibus calidis Patavini agri*, dans un traité *De Balneis*, Venise, 1553, in-folio.

DONEAU (Hugues), *Donellus*, né en 1527, à Châlons-sur-Saône, professeur en droit à Bourges et à Orléans, passa en Allemagne, pour y pratiquer librement le calvinisme. Il fut professeur en droit et recteur de l'université de Heidelberg ; il eut ensuite le même emploi à Leyde ; mais soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration (car l'inquiétude de secte n'est pas la seule qui poursuive les apostats), il eut ordre de sortir du pays. Doneau se retira à Altorf, près de Nuremberg, y enseigna le droit et y mourut en 1591, âgé de 64 ans. Ses ouvrages, oubliés en France, ont été recueillis en Allemagne, par J. A. Kœnig, Nuremberg, 1801-1808, 8 vol. in-4, sous le titre de *Commentaria de jure civili*. Les plus estimés sont ceux qu'il composa sur les matières *des testaments et des dernières volontés*. Ce qui prévient autant contre ses lumières que contre son caractère, c'est son aveugle jalousie contre Cujas, dont il ne parlait jamais qu'avec mépris.

DONI (Antoine-François), florentin, né vers l'an 1503, fut d'abord servite, ensuite prêtre séculier, et mourut en 1574. Il était de l'académie des *Peregrini*, et y prit le nom académique de *Bizzarro*, parfaitement convenable à son caractère, qui était satirique et mordant. On a de lui des *Lettres* italiennes, in-8 ; *La Libraria*, 1557, in-8 ; *La Zucca*, 1551 et 1552, 3 parties in-8, figures ; *I mondi celesti, terrestri ed infernali, etc.*, in-4 ; il y en a une ancienne traduction française, (par Gabr. Chapuis). *I marmi cioè Raggionamenti fatti ai marmi di Fiorenza*, Venise, 1552, in-4.

DONI D'ATTICHI (Louis), originaire de Florence, se fit minime. Le cardinal de Richelieu, qui le connut pendant sa retraite à Avignon, charmé de sa modestie et de son savoir, lui fit donner l'évêché de Riez, diocèse dans lequel il fit beaucoup de bien. Il passa de ce siége à celui d'Autun, et mourut en 1664, à 68 ans. Il a donné : une *Histoire des minimes*, 1624, in-4 ; la *Vie de la reine Jeanne*, fondatrice des Annonciades, Paris, 1625, in-12 ; celle *du cardinal de Bérulle* ; l'*Histoire des cardinaux*, en latin, 1660, 2 vol. in-fol., etc. Ses ouvrages latins sont d'un style plus supportable que les français, dont la diction a vieilli, et n'a d'ailleurs jamais été fort brillante.

* DONIS (Nicolas), religieux allemand, au xve siècle, est principalement connu comme auteur des *Cartes géographiques* dont sont ornées les éditions de Ptolémée, Ulm, 1482 et 1486. Ces cartes, au nombre de 32, furent gravées sur bois par Schnitzer d'Arenkheim, il paraît que ce sont les premières sur lesquelles on trouve indiqués les degrés de longitude et de latitude. Donis est encore auteur d'un *Traité sur les merveilles et les lieux célèbres du monde*, imprimé dans ces deux éditions de Ptolémée.

DONNE (Jean), né à Londres en 1573, fut élevé dans la religion catholique, qu'il abandonna ensuite. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit connaître dans sa patrie par des *poésies galantes* et des *satires*. Il mourut l'an 1631. Ce poète était aussi controversiste, prédicateur et écrivain ascétique. On a de lui des ouvrages dans tous ces genres. Le plus connu est un mauvais livre de controverse, intitulé ; *Pseudo-Martyr*, 1613, in-4. L'auteur le composa par ordre de Jacques Ier, pour servir de réponse aux arguments de l'église catholique, contre le serment de suprématie et de fidélité : il en fut récompensé par la place de chapelain du roi et de doyen de St.-Paul. On lui attribue encore une *Apologie du suicide*, où il cite, pour appuyer ses extravagantes idées, l'exemple d'un grand nombre de héros païens, ensuite celui de quelques saints de l'ancien Testament, d'une foule de martyrs, de confesseurs, de pénitents, etc. Jésus-Christ même est amené en preuve de son absurde système. *Voy.* sa *vie* publiée par Jean Watton, en anglais, Londres, 1658.

DONNUS. *Voy.* Domnus.

* DONOSO (Joseph), peintre et architecte, né à Consuégra, dans la Nouvelle-Castille, en 1628, mort à Madrid en 1686, excellait particulièrement dans la peinture à fresque. Plusieurs églises de Madrid sont ornées de ses ouvrages. On distingue surtout une Cène, la canonisation de saint Pierre d'Alcantara, six grands tableaux de la vie de saint Benoît, une Conception, etc. Sa manière se rapproche assez de celle de Paul Véronèse. Il a laissé manuscrit un bon traité sur l'architecture et la perspective.

DOPPEL MAYER (Jean-Gabriel), né à Nuremberg en 1671, quitta l'étude du droit auquel ses parents l'avaient destiné, pour les mathématiques, science pour laquelle la nature lui avait donné un talent plus marqué. Il les professa dans sa patrie, après s'être perfectionné dans les voyages qu'il fit en Hollande et en Angleterre. Les académies de St.-Pétersbourg, de Londres et de Berlin se l'associèrent. Il mourut en 1750, à 79 ans. Outre des traductions allemandes de divers livres français et anglais d'astronomie et de mécanique, on lui doit des ouvrages de géographie et de physique écrits en sa langue. Il en a aussi mis au jour quelques-uns en latin : *Physica experimentis illustrata*, in-4 ; *Atlas cœlestis, in quo 30 tabulæ astronomicæ æri incisæ continentur*, in-fol., 1742.

* DOPPET (François-Amédée), général, né à Chambéry en 1755, servit d'abord dans un corps de cavalerie, puis dans les gardes françaises qu'il quitta pour étudier la médecine. Il se fit recevoir docteur à l'université de Turin ; mais n'ayant pu réussir à la cour, il s'établit à Grenoble, et voyagea en Suisse. Au commencement de la révolution, il vint à Paris, s'affilia aux sociétés populaires, fonda le club des étrangers, travailla aux *Annales patriotiques* de Carra et Mercier, et fut un des acteurs de la journée du 10 août. Lieutenant-colonel de la légion des Allobroges à sa formation, il fut ensuite employé comme général de brigade dans l'armée du Midi, sous les ordres de Carteaux, et enfin nommé général en chef de l'armée des Alpes. Il dirigea le siége de Lyon en 1793, et fit, dit-on, tous ses efforts pour empêcher l'effusion du sang, conduite d'autant plus louable qu'elle l'exposait à l'animadversion des membres les plus influents du gouvernement. Il passa de là à l'armée des Pyrénées orientales, et après quelques succès et quelques revers, sa santé l'obligea de demander un congé. En 1796, il fut appelé au commandement de Metz. Plus tard il se retira à Aix en Savoie où il est mort, vers 1800 ; Ses *Mémoires politiques et militaires*, Carouge, 1797, in-8, ne brillent pas par le style ; mais on y trouve des faits curieux, ils font partie de la *Collection des mémoires sur la révolution française*. On lui doit encore : *Traité théorique et pratique du magnétisme animal*, Turin, 1784, in-8 ; *Etat moral, civil et politique de la Savoie*, Paris, 1791, in-8, etc.

* DORANGE (Jacques-Nicolas-Pierre), poète, né à Marseille le 9 juin 1786, vint en 1808 à Paris, où il trouva dans Cournand (*voy.* ce nom), un protecteur qui l'introduisit dans les sociétés. Trois *Odes* qu'il publia sous le titre de *Bouquet lyrique*, avaient donné la plus haute idée de ses talents, quand des affaires de famille l'obligèrent de retourner à Marseille ; mais le temps qu'il passa dans cette ville ne fut pas perdu pour les lettres ; il avait entrepris une traduction de Virgile, et il revint à Paris rapportant les *Bucoliques* dont la publication accrut encore les espérances qu'on avait fondées sur lui ; mais une mort prématurée l'enleva au mois de février 1811, à 24 ans ; il avait traduit de nombreux fragments, des *Géorgiques*, de l'*Enéide*, et de la *Jérusalem délivrée*. Ses *Œuvres posthumes* ont été publiées, Paris, 1812, in-18.

DORAT ou DAURAT (Jean), *Auratus*, poète grec, latin, français, né à Limoges, avait l'extérieur d'un paysan avec un esprit délicat et une âme noble. Son vrai nom était Dinemandy, et il sortait d'une bonne famille. Il s'acquit tant de réputation par ses vers, que les poètes ses contemporains lui donnèrent le nom de *Pindare français*, surnom que la postérité ne lui laissa pas. Charles IX créa pour lui la place de *poète royal*. Scaliger dit qu'il composa plus de 50,000 vers grecs, français ou latins. On ne publiait aucun livre, qu'il n'en ornât le frontispice de quelques vers. Il ne mourait presque point de personne un peu connue, que sa muse n'en chantât la perte. Il mourut en 1588, à 80 ans, presque dans l'indigence. Sur la fin de ses jours il perdit sa femme, et se remaria à une jeune fille de 19 ans. Ses *poésies* qui ont pour titre : *Poematia, hoc est poematum, epigrammatum, anagrammatum, funerum, odarum, epithalamiorum libri, etc.*, furent imprimées à Paris, 1586, 2 vol. in-8. Elles sont pour la plupart sans force, sans délicatesse, sans pureté. S'il eût su limer et polir ses vers lyriques, et surtout leur donner cette vigueur, cette force qui caractérisent ceux d'Horace et de Pindare, il aurait pu avoir quelque part à la gloire de ces deux poètes. Dorat fut le premier qui introduisit en France les anagrammes, jeux de collége, qu'il faut laisser aux faiseurs d'acrostiches et de logogriphes. Le plus grand mérite de Dorat, c'est d'avoir beaucoup servi au rétablissement de la langue grecque, qu'il avait apprise sous d'excellents maîtres. Il eut à Paris une chaire de professeur en cette langue, dont il fut pourvu au collége royal en 1560, et la remplit avec beaucoup de réputation. Dorat avait aussi composé un *Commentaire* français et latin sur les *Centuries de Nostradamus*, Lyon, 1594, in-8, et des remarques sur les *Sibyllina oracula*, dans l'édit. d'Opsopæus, Paris, 1599, in-8.

DORAT (Claude-Joseph), né à Paris le 31 décembre 1734, mousquetaire de la garde du roi, connu depuis 1758 dans la littérature, est mort à Paris en 1780. On l'a nommé le *poète des Grâces*, mais il était en même temps le poète de la licence. Après Voltaire, personne de nos jours n'a mieux réussi dans les poésies légères ; il a fait en ce genre une foule d'ouvrages agréables, auxquels il ne manque ordinairement que plus de respect pour la sagesse et la vertu. Ceux où il a porté plus de circonspection sont lus avec plaisir par les gens de bien ; on y trouve cette naïveté, cette molle négligence qui n'appartient qu'au génie. Tout le monde connaît ce morceau de l'*Epître aux comètes*, qui a

tant mortifié les astronomes, prophètes d'une comète qui devait détruire la terre en 1773 :

En traçant votre itinéraire
Tous les radoteurs calculants,
Et tous les aveugles lorgnants,
Épars sur notre fourmilière,
Souvent, par bonheur pour la terre,
Se trompent de quelques mille ans.
Cette erreur, quoique très-légère,
Rend un peu de calme à nos sens;
Elle rassure nos enfants,
Nos esprits forts, nos femmelettes,
Fait qu'on ne croit plus aux lorgnettes,
A l'astrolabe des savants;
Que l'on rit au nez des prophètes,
Que l'on danse au bruit des volcans
Et qu'on se bat l'œil des comètes.

» Son exemple, dit l'abbé Sabatier, prouvera que » beaucoup d'esprit, beaucoup d'ouvrages et beau- » coup de vogue ne sont rien moins que des titres » solides pour une réputation durable. Après avoir » lu ses odes, ses héroïdes, ses contes, ses fables, ses » romans, ses comédies, ses tragédies, son poème » sur la déclamation, les lecteurs éclairés sont forcés » de regarder tant de productions comme des es- » pèces de phosphores qui éblouissent un instant, » pour se perdre ensuite dans l'obscurité. La plupart » de ces ouvrages pèchent par le choix du sujet; les » autres par le plan ou l'exécution, tous par le » défaut de naturel et de simplicité. On voit cepen- » dant, par son poème de la *Déclamation*, où il » y a d'excellents morceaux que Boileau n'aurait » pas désavoués, qu'il ne tenait qu'à lui de s'élever » aux solides beautés, s'il en eût mieux senti le » prix, s'il eût plus connu et mieux cultivé ses res- » sources. Ses *fables*, fruits d'une imagination riche » et féconde, eussent mérité la seconde palme de » l'apologue, s'il eût eu autant d'attention à con- » sulter la nature et le goût, que de facilité à s'a- » bandonner à son génie. » Linguet, dans ses Annales, n'en porte pas un jugement plus avantageux. « Dorat, dit-il, au lieu de se borner à des » compositions légères, où il pouvait obtenir de » grands succès, s'est hasardé dans tous les genres : » tragédies, comédies, odes, contes, poèmes didac- » tiques, poèmes érotiques : il a voulu essayer de » tout; et avec un style brillant, avec des morceaux » bien faits dans presque toutes ses productions, il » n'a vraiment réussi qu'à quelques pièces fugitives » qu'il faudra chercher dans son recueil. Ses *tragé- » dies*, pleines de beaux vers, ne sont point tragi- » ques. Ses *comédies*, semées de tirades justement » applaudies, sont froides, souvent indécentes. Les » plus estimées sont la *Feinte par amour* et le *Céliba- » taire*. Ses autres pièces manquent absolument d'in- » térêt; ses *odes* sont froides, et de plus, aussi fai- » bles que maniérées. Ses *contes* révoltent l'homme » délicat; la pudeur y est violée, le récit est pe- » sant. Parmi ses autres productions, on doit dis- » tinguer son poème sur la *Déclamation*; s'il avait » su se restreindre, s'il ne s'était pas piqué de le » diviser en 4 chants, comme l'Art poétique, ou » s'il avait rempli, avec d'autres épisodes que les » éloges outrés des comédiennes, ce cadre trop » étendu, son poème serait devenu probablement » un ouvrage classique. Son dernier chant, celui » de *la danse*, étranger au sujet, est d'ailleurs » rempli de principes faux faiblement rendus. » Nous ajouterons, pour achever de peindre Dorat, le jugement de Laharpe, parce qu'on y trouve quelques traits distinctifs. « Dorat, dit-il, absolu- » ment dépourvu d'idées, et de liaison dans les » idées; Dorat qui avait essentiellement l'esprit fri- » vole et le goût faux, et qu'une vie dissipée em- » pêcha toujours de rien ajouter à ses premières » études de collége qui étaient très-peu de chose; » Dorat, qui ne savait et ne pensait rien, n'a ja- » mais pu soutenir aucun des genres qui deman- » dent de l'acquis, du jugement et de la réflexion, » et hors l'épopée il les essaya tous. Ses *tragédies* » sont au-dessous de la critique, et assez oubliées » pour qu'on soit dispensé d'en parler. C'est la dé- » mence complète en action et en dialogue, hors » quand il suivit, le mieux qu'il put, Métastase » dans son *Régulus*, dont il ne fit pourtant qu'une » pièce très-froide et très-mal construite, mais qui » du moins, grâce au secours de l'original italien, » ne tombe guère dans le ridicule ordinaire à l'au- » teur. Ses *comédies*, à très-peu de chose près, ne » sont ni mieux conçues ni mieux écrites. Ses *fables* » sont peut-être ce qu'il a fait de plus mauvais, en » raison de l'opposition formelle de ce genre à l'es- » prit de l'auteur, l'un demandant surtout du na- » turel et de la vérité, et l'autre étant presque tou- » jours hors de la nature et du vrai. Ses *romans* » sont au-dessous de ceux de Mouhy. La *Déclama- » tion théâtrale* vaut mieux que tout cela. Ce poème » en 4 chants, quoique faible et défectueux, n'est » pas sans mérite, et c'est au moins ce qu'il a fait de » plus passable dans le genre sérieux. » Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris, 1760-84, 20 vol. in-8, fig.; on a publié ses *Œuvres choisies*, 1786, 3 vol. in-12.

DORAT-CUBIÈRES. *Voy.* CUBIÈRES.

DORBAY (François), architecte français, élève du célèbre Levau, donna le dessin de l'église du collége des Quatre-Nations, et de plusieurs grands ouvrages au Louvre et aux Tuileries. Il mourut en 1697, à Paris sa patrie.

DORÉ (Jacob), dominicain, docteur de Sorbonne, professeur de théologie dans son ordre, né à Orléans vers la fin du XVe siècle, et non à St.-Pol en Artois, comme le dit le Père Le Long, mort en 1569, a été désigné, à ce qu'on croit, par Rabelais, sous le nom de *notre maître Doribus*. Il n'est connu que par des ouvrages écrits bizarrement, et intitulés de même; c'était le goût de son siècle. Les plus burlesques sont : la *Tourterelle de viduité*, 1574, in-16; le *Passereau solitaire;* les *neuf Médicaments du chrétien malade*; les *allumettes du feu divin ; le Cerf spirituel*; la *Conserve de Grâce*, prise du psaume *Conserva me*; l'*Anatomie des membres de N.-S. J.-C., etc.* On a encore de lui plusieurs autres écrits en latin.

* DORÉ (Pierre), jésuite, né à Longwi en 1735, est connu pour avoir traduit et publié des livres de piété très-répandus en Italie, entr'autres les *Visites au Saint-Sacrement*, de Liguori, et le *Mois de Marie*, de Lalomia, souvent réimprimés. On doit aussi au P. Doré un *Recueil de cantiques*. Ce vénérable ecclésiastique est mort à Nancy le 22 mai 1816.

**DORIA** (André), noble génois, le plus grand homme de mer de son siècle, naquit en 1468, à Oneille, petite ville de la côte de Gênes, dont Céva Doria son père était co-seigneur. Il commença par porter les armes sur terre, et se distingua pendant plusieurs années au service de divers princes d'Italie. De retour dans sa patrie, il fut employé deux fois en Corse, y fit la guerre avec succès contre les rebelles de cette île, qui rentrèrent sous l'obéissance de la république. La réputation de valeur et de prudence que Doria s'était acquise, le fit nommer vers 1513 capitaine général des galères de Gênes; et il est à remarquer qu'il avait plus de 42 ans, lorsqu'il commença le métier de la guerre maritime. Les pirates africains qui infestaient alors la Méditerranée, lui fournirent les premières occasions de se signaler. Il les poursuivit sans relâche, et s'enrichit en peu de temps de leurs dépouilles, dont le produit, joint au secours de ses amis, le mit en état d'acheter 4 galères. Des révolutions arrivées dans le gouvernement de Gênes, déterminèrent dans la suite Doria d'entrer au service de François Ier. Après la prise de ce prince à Pavie, mécontent des ministres de France, et recherché par Clément VII, il s'attacha à ce pontife qui le fit son amiral. Mais Rome ayant été prise par le connétable de Bourbon en 1527, le pape se trouva hors d'état d'entretenir Doria à sa solde, et lui persuada de rentrer au service de la France. François Ier le reçut à bras ouverts, et le nomma général de ses galères, avec 36,000 écus d'appointements, et y ajouta depuis le titre d'*Amiral des mers du Levant*. Doria était alors propriétaire de 8 galères bien armées. C'est à lui que les Français furent principalement redevables de la réduction de Gênes, d'où les Adornes furent chassés cette même année 1527. L'année suivante, Philippin Doria, son neveu et son lieutenant, qu'il avait envoyé avec 8 galères sur les côtes du royaume de Naples pour y favoriser les opérations de l'armée française commandée par Lautrec, remporta une victoire complète sur l'armée navale de l'empereur à Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne. La flotte impériale détruite, Naples assiégée par Lautrec ne pouvait plus être secourue par mer; elle était prête à succomber, et la prise de la capitale allait entraîner la conquête de tout le royaume, lorsque tout-à-coup Doria abandonna la France, pour servir l'empereur. Cette défection fit échouer l'entreprise sur Naples, et causa la décadence entière des affaires de François Ier en Italie. Quant aux motifs qui le portèrent à ce changement, il paraît que les ministres de François Ier, jaloux du crédit de cet étranger, qui les traitait d'ailleurs avec la hauteur d'un républicain et la franchise d'un homme de mer, avaient cherché à le perdre dans l'esprit du roi, et y avaient en partie réussi. Doria, aigri et indigné, n'attendait qu'un prétexte pour faire éclater son dépit; ses ennemis le firent bientôt naître. Ils persuadèrent au roi de s'approprier la ville de Savone appartenant aux Génois, d'agrandir son port, et d'en faire une rivale de la métropole. En vain, pour l'empêcher, Doria fit des représentations au nom de la république; non-seulement elles ne furent point écoutées, mais elles furent mal interprétées, et on le peignit au roi comme un homme qui s'opposait ouvertement à ses volontés. On fit plus: on lui persuada de le faire arrêter; et 12 galères, sous la conduite de Barbezieux, eurent ordre d'aller d'abord à Gênes pour s'y assurer de sa personne, et de passer ensuite à Naples pour s'y emparer de ses galères commandées par Philippin son neveu. Mais Doria avait prévenu le coup en se retirant à Lérice, dans le golfe de la Spezia, d'où il dépêcha un brigantin à Philippin, pour le rappeler promptement auprès de lui. Il se croyait d'autant plus autorisé à se conduire ainsi, que le terme de son engagement avec le roi venait d'expirer. De ce moment, Doria ne pensa plus qu'à conclure son engagement avec l'empereur, qui le recherchait depuis longtemps. On vit alors, par un retour assez ordinaire, mais dont tout l'honneur fut pour Doria, François Ier chercher à le regagner par toutes sortes d'avances; mais ni les promesses les plus magnifiques, ni la médiation même du pape Clément VII, ne purent changer sa résolution. Ce qui doit honorer à jamais la mémoire de Doria, c'est le refus qu'il fit en cette occasion de la souveraineté de Gênes, qui lui fut offerte de la part de l'empereur. Préférant le titre de restaurateur à celui de maître, il stipula que Gênes resterait libre sous la protection impériale, au cas qu'elle vînt à secouer le joug de la domination française. Il ne manquait plus à sa gloire que d'être lui-même le libérateur de sa patrie. Le malheureux succès de l'expédition de Naples l'enhardit cette même année (1528) à tenter l'entreprise; et s'étant présenté devant Gênes avec 13 galères et environ 500 hommes, il s'en rendit maître en une seule nuit, et sans répandre une goutte de sang. Cette expédition lui mérita le titre de *Père et libérateur de la patrie*, qui lui fut décerné par un décret du sénat. Le même décret ordonna qu'il lui serait érigé une statue, et qu'on lui achèterait un palais des deniers publics. Un nouveau gouvernement fut formé alors à Gênes par ses conseils, et ce gouvernement a subsisté presque sans changement jusqu'à nos jours; de sorte que Doria fut non-seulement le libérateur, mais encore le législateur de sa patrie. Il trouva auprès de l'empereur Charles-Quint tous les avantages qu'il pouvait désirer. Ce prince lui accorda toute sa confiance, et le créa général de la mer, avec une autorité entière et absolue. Il avait alors en propriété 12 galères qui, par son traité, devaient être entretenues au service de l'empereur; et ce nombre fut porté depuis jusqu'à 22. Doria continua de se signaler par plusieurs expéditions maritimes, et rendit à l'empereur les services les plus importants. Il enleva aux Turcs, en 1532, les villes de Coron et de Patras sur les côtes de la Grèce. La conquête de Tunis et du fort de la Goulette, où Charles-Quint voulut se trouver en personne en 1535, fut principalement due à la valeur et à l'habileté de Doria. Ce fut malgré lui et contre son avis, que l'empereur fit en 1541 la malheureuse expédition d'Alger, où il perdit une partie de sa flotte et de ses soldats, et Doria onze de ses galères. Sa gloire souffrit encore quelque échec à la rencontre de la Prevèsa en 1539. S'étant trouvé avec la flotte

impériale, jointe avec celle des Vénitiens et aux galères du pape, en présence de l'armée turque commandée par Barberousse, et beaucoup inférieure à la sienne, il évita d'engager le combat, et laissa échapper une victoire qui paraissait assurée. Quelques historiens ont représenté cette inaction, comme l'effet d'une convention faite avec Barberousse, pour faire durer la guerre; mais ce conte, adopté par Brantôme, toujours prompt à recueillir les bruits populaires, n'a aucune vraisemblance. On sait que les grands capitaines sont souvent arrêtés par des considérations très-graves, là où la multitude des combattants ne voient que chemin tout uni à la victoire. Les corsaires d'Afrique n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable que Doria; il leur enleva des dépouilles immenses, tant par lui-même que par ses lieutenants. Le fameux Dragut, entre autres, fut pris par Jeannetin Doria son neveu, avec neuf de ses bâtiments. Le zèle et les services rendus par ce grand homme à Charles-Quint lui méritèrent l'ordre de la Toison-d'Or, l'investiture de la principauté de Melphes et du marquisat de Tursi au royaume de Naples, pour lui et ses héritiers, et la dignité de grand-chancelier de ce royaume. Ce ne fut que vers 1556, à l'âge de près de 90 ans, qu'il cessa de monter ses galères et de commander en personne. Accablé alors par le poids des années, il obtint de Philippe II, roi d'Espagne, la permission de choisir Jean-André Doria, son neveu, pour son lieutenant. Il termina sa longue et glorieuse carrière en 1560, à 93 ans, sans postérité, quoiqu'il eût été marié, et sans laisser à beaucoup près d'aussi grands biens qu'on pouvait le présumer, après les occasions qu'il avait eues de s'enrichir; mais l'excès de sa magnificence, et son peu d'attention pour ses affaires domestiques, avaient bien diminué sa fortune. Peu d'hommes, sans sortir d'une condition privée, ont joué sur la scène du monde un aussi grand rôle que Doria; dans Gênes, honoré par ses concitoyens, comme le libérateur et le génie tutélaire de la patrie; au dehors tenant, pour ainsi dire, avec ses seules galères, le rang d'une puissance maritime. Peu d'hommes de même, dans le cours d'une si longue vie, ont joui d'une prospérité plus constante. Deux fois sa perte fut tramée: l'une en 1547, par la conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque, dirigée principalement contre lui; mais l'entreprise échoua par la mort du chef, au moment même de l'exécution; l'autre peu de temps après, par celle de Jule Cibo qui fut découverte, et qui coûta la tête à son auteur. Ces deux conjurations n'eurent d'autre effet, que d'accroître encore à Gênes et dans toute l'Italie le crédit et la réputation de ce grand homme. On trouve sa vie dans les *Vies des plus illustres marins*, écrites par Richer, 13 volumes in-18. Lorenzo Capelloni en a aussi donné une écrite en italien, Venise, 1565, in-4.

DORIA (Antoine), célèbre capitaine génois, parent du précédent, se signala dans le même temps. Nous avons de lui une *Histoire abrégée des événements arrivés dans le monde sous Charles V*, Gênes, 1571, in-4.

* DORIA (Paul-Matthieu), de l'illustre famille de ce nom, né en 1675, à Naples, fut un des adversaires les plus déclarés de la philosophie de Descartes, qu'il croyait destinée à ébranler le platonisme dont il était un ardent sectateur. Doria mourut en 1743, à Naples. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, de philosophie, de politique, dont les plus remarquables sont: *Della educazione del principe*, in-4; *Trattato della vita civile*, 3e éd. Naples, 1729, in-4; *Esercitazioni geometriche*, 1729, in-4; *Discorsi critici filosofici intorno alla filosofia*, etc., Naples, 1733, in-4; *Idea d'una perfetta republica*, ibid. (sans date), in-8, très-rare. L'autorité empêcha la publication de cet ouvrage et en fit brûler tous les exemplaires; *Ragionamenti e poesie varie*, Venise, 1737, in-4; *Lettere e ragionamenti varj*, Pérouse, 1741, 2 vol. in-8, etc.

** DORIA (Joseph-André) naquit à Tarascon en 1772, d'une branche de cette illustre famille établie en Provence. Admis dès le berceau dans l'ordre de Malte, il entra dans la marine en 1787. Aide-de-camp de M. de Damas, son oncle, gouverneur de la Martinique, la révolution le trouva et le retint hors de France. Il se hâta d'y revenir dès qu'il put le faire sans danger, et s'établit à Mâcon, où il s'occupa uniquement des intérêts de la ville qu'il avait adoptée. Des fonctions locales d'administrateur des hospices, de président de l'académie, de membre du conseil général, il passa à la députation. L'estime publique l'y porta et l'y maintint pendant les quinze années de la restauration. C'est sur sa motion que la chambre rejeta le salaire des députés. A la révolution de juillet, il ne quitta point son poste; mais aux élections suivantes, il cessa de représenter Mâcon. Il mourut dans cette ville, le 25 octobre 1839. Il disait: « Le temps emporte » beaucoup de choses, mais il en apporte beaucoup » d'autres. La sagesse d'un homme de bien n'est » pas de nier son temps, mais de le comprendre; » afin, devait-il ajouter, de favoriser les progrès du bien et de s'opposer à la propagation des idées subversives ou dangereuses.

DORIGNY (Michel), peintre et graveur, né à Saint-Quentin en 1617, disciple et gendre du fameux Vouet, suivit de fort près sa manière. Il grava à l'eau-forte la plus grande partie de ses ouvrages, et leur donna le véritable caractère de leur auteur. Cet artiste mourut professeur de l'académie de peinture à Paris en 1665, à 46 ans. Il laissa deux fils, Louis et Nicolas, qui se sont distingués aussi dans la peinture et la gravure. L'aîné mourut à Vérone en 1742, et le cadet en 1746 à Paris, membre de l'académie de peinture. Ce dernier s'adonna particulièrement à la gravure, où il se fit une grande réputation. C'est lui qui a gravé les fameux *cartons de Raphaël*, que l'on conserve à Hamptoncourt, et qui lui méritèrent les bonnes grâces de Georges Ier, roi d'Angleterre. Ce prince le combla de biens et le fit chevalier.

DORIGNY. *Voy.* ORIGNY.

DORING (Matthieu), franciscain allemand, professeur de théologie dans son ordre, mourut à Kiritz, sa patrie, sans qu'on en sache l'époque précise. Mais il paraît qu'il ne vivait plus en 1465. Il est au-

teur, à ce qu'on prétend, de l'*Abrégé du Miroir historial de Vincent de Beauvais*, continué jusqu'en 1493. On croit que c'est ce qu'on appelle communément la *Chronique de Nuremberg*, parce que la première édition en fut faite dans cette ville, en 1493, in-fol. Quelques écrivains attribuent, peut-être avec plus de raison, cette chronique à Hartman Schedel. L'auteur, quel qu'il soit, a été à quelques égards, le précurseur de Luther. Son fanatisme ne le cède en rien à celui de cet hérésiarque.

* DORION (Claude-Auguste), poète, né en 1770 à Nantes, après avoir terminé ses études à Paris, fut employé dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, et dut sans doute à sa position de n'être point inquiété en 1797 pour son héroïde intitulée : *Marie-Thérèse à François, empereur d'Allemagne*, dans laquelle il exprimait vivement sa sympathie pour les malheurs de la famille royale. Le reste de sa vie totalement étranger à la politique n'offre aucun incident digne de quelque attention. Dorion est mort à Paris le 29 mai 1829. Ses principaux ouvrages sont : *La bataille d'Hastings ou l'Angleterre conquise*, poème héroïque en douze chants 1809, in-8, qui obtint une mention honorable au concours des prix décennaux ; *Palmyre conquise*, poème épique en douze chants, 1815, où l'on retrouve les mêmes beautés et les mêmes défauts que dans le précédent, c'est-à-dire la fidélité des mœurs, une étude approfondie et fructueuse des grands modèles de l'antiquité, à côté d'une versification quelquefois terne et monotone ; *Poésies lyriques et bucoliques*, précédées d'un *essai sur la poésie et l'éloquence*, suivies d'*Hèromède reine de Ségeste*, tragédie en cinq actes, 1820, in-8. Plusieurs des *cantates* de Dorion ont servi de programme aux compositions musicales des élèves de la classe des beaux arts de l'Institut.

DORLAND (Pierre), chartreux, né en 1449, à Diest, près Liége, mort en 1507, est auteur des ouvrages suivants : *Chronicon chartusianum*, Cologne, 1608, in-8, trad. en franc. par A. Driscart, Tournay, 1644, in-8 ; *Viola animæ dialogis septem*, Cologne, 1500, in-4 ; Anvers, 1533, in-12, et 1543, in-16 ; *Dialogus de vitio proprietatis monachorum*, Louvain, 1512, in-4 ; *Explicatio mystica habitûs chartusiensis*, ibid., 1513, in-8 ; *B. Annæ vitæ*, impr. à la suite de la *Vita Christi* de Ludolphe, Anvers, 1517, in-fol., et plusieurs autres ouvrages manuscrits dont la liste se trouve dans la *Biblioth. chartusiana* de Petreius, et dans la *Biblioth. belgica* de Foppens.

DORLÉANS (Louis), avocat au parlement de Paris où il était né en 1542, se signala par son zèle pour la ligue catholique contre la protestante, et contre les catholiques qui s'étaient joints à celle-ci. Il fut choisi pour avocat de la première, qui le députa aux états, où il parla avec véhémence. Il écrivit ensuite contre Henri IV, s'éloigna de sa patrie et n'y revint qu'après neuf ans ; il fut mis en prison ; mais Henri IV, qui lui avait donné un passeport, le fit sortir. Dorléans fit imprimer en 1604 un *Remerciment au roi*, dans lequel il lui parle en sujet fidèle et reconnaissant. Il mourut à Paris en 1629, à 87 ans. Prosper Marchand lui attribue la *Réponse des vrais catholiques français à l'avertissement des catholiques anglais, de Louis Dorléans, pour l'exclusion du roi de Navarre de la couronne de France*, 1588, in-8 : ouvrage qu'il suppose avoir traduit du latin. L'auteur avance entre autres choses un fait fort extraordinaire contre Louis de Bourbon, prince de Condé, chef des calvinistes en France, qu'il accuse d'avoir fait frapper à son coin une monnaie où il prenait le nom de Louis XIII, roi de France. Mais il faut que cette médaille ait été peu répandue, ou supprimée avec soin, car elle ne se trouve pas dans les cabinets : la chose était du reste conforme à l'esprit et aux entreprises des huguenots de ce temps-là. On a encore de lui : *Défense des catholiques unis contre les catholiques associés aux réformés*, 1586, in-8 ; *Premier et deuxième avertissements des catholiques anglais*, 1590, in-8 ; *Banquet du comte d'Arète*, 1594, in-8, satire contre Henri IV ; *Discours sur les ouvertures du parlement*, au nombre de 29 ; des *Commentaires* sur Tacite et sur Sénèque.

DORLÉANS (le Père). *Voy.* ORLÉANS.

DORMANS (les sept), sept frères qui confessèrent la foi à Ephèse en 250, sous le règne de l'empereur Dèce. Ayant été trouvés dans une caverne où ils s'étaient cachés pour se mettre à l'abri de la persécution, on en mûra l'entrée, et *ils s'y endormirent dans le Seigneur*. Quelques modernes prenant mal ces expressions, ont imaginé que les serviteurs de Dieu s'étaient endormis d'un sommeil véritable, et qu'on les retrouva en 479, sous le règne de Théodose le Jeune. La vérité est que leurs reliques furent découvertes en cette année. On les porta à Marseille, où on les montre encore dans l'église de St.-Victor. La mémoire de ces saints martyrs est en grande vénération chez les Grecs, les Syriens, et tous les peuples d'Orient. La caverne où leurs corps furent trouvés, devint célèbre par la dévotion des fidèles, suivant Spon (dans son *Voyage d'Italie et du Levant*) on la montre encore aux voyageurs qui vont dans le Levant.

DORMANS (Jean de), cardinal, évêque de Beauvais, chancelier de France sous Charles V, mort en 1373, avait fondé à Paris en 1370 le collége de Dormans, dit *de Saint-Jean de Beauvais*. Sa réputation d'homme habile et équitable fut cause de sa fortune. Son père n'était qu'un procureur, qui se fit appeler *de Dormans*, parce qu'il était de ce bourg. Ses fils achetèrent ensuite la seigneurie de leur patrie. Ce cardinal eut pour neveu Milon de DORMANS, successivement évêque d'Angers, de Bayeux et de Beauvais, et chancelier en 1380.

DORNAVIUS ou DORNAU (Gaspard), médecin, orateur et poète, né à Ziégenrueck dans le Voigtland, mourut en 1632, conseiller et médecin des princes de Brieg et de Lignitz. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont : *Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ*, Hanau, 1619, 2 vol. in-fol., mis à l'index ; *Homo diabolus, sive sylloge scriptorum de calumnia* ; *Parallela morum seculi* ; *Encomium scarabæi ; Invidiæ encomium, Calumniæ repræsentatio*, *Encomium cecitatis, neminis, frigillæ, pellicani, autoribus incertis*, Francfort, 1618, in-4. *De incremento dominationis Turcicæ, etc.*

DORNEVAL ou D'ORNEVAL, Parisien, mort en

1766, a passé sa vie à travailler pour la foire, seul ou en société. Ses meilleures pièces se trouvent dans le *Théâtre de la Foire*, qu'il a rédigé avec Le Sage, 10 vol. in-12. Il avait composé plus de soixante pièces. Devenu pauvre dans sa vieillesse, il s'occupa de la pierre philosophale.

DORNKRELL (Jacques), théologien et ministre luthérien, né à Lunebourg en 1643, mort à Hambourg en 1704, laissa un ouvrage estimé des savants, sous le titre de *Biblia historico-harmonica, etc.*

DOROTHÉE (sainte), vierge martyre, est célèbre par le refus constant qu'elle fit de se marier et d'adorer les idoles, malgré les plus horribles tourments que Fabricius, gouverneur de Césarée, lui faisait souffrir. Elle convertit deux femmes apostates, qu'on avait chargées de la séduire. Rien n'étant capable d'ébranler sa constance, le juge la condamna à perdre la tête. Comme on la menait au supplice, un jeune homme, nommé Théophile, qui lui entendait dire qu'elle allait trouver son divin Epoux, lui demanda, en raillant, des fruits et des fleurs du jardin de son époux. La sainte, par un effet de la toute-puissance divine, lui en envoya réellement. Le prodige frappa tellement Théophile qu'il se convertit. On croit que le martyre de cette sainte arriva sous Dioclétien. Son corps est dans la célèbre église qui porte son nom à Rome, et qui est au-delà du Tibre. Elle est nommée dans l'ancien Martyrologe, attribué à saint Jérôme. — Il ne faut pas la confondre avec une autre sainte du même nom, et d'une des plus illustres maisons d'Alexandrie, qui ayant constamment refusé de satisfaire la passion brutale de Maximin, fut dépouillée par cet empereur de tous ses biens, et condamnée à l'exil en 308.

DOROTHÉE, disciple du moine Jean, surnommé *le prophète*, et maître du juif Dosithée, fut à la tête d'un monastère en Palestine vers l'an 560. On a de lui des *sermons* ou instructions pour les moines, traduits en français par l'abbé de Rancé, 1686, in-8, et des *lettres* en grec et en latin. Ces ouvrages se trouvent dans *l'Auctuarium*, de la bibliothèque des Pères, de l'an 1623, tome 1, page 743. Le style en est assez simple, mais plein d'onction. D'autres attribuent avec assez de vraisemblance ces *sermons* et ces *lettres* à un Dorothée, natif du Pont, surnommé *le jeune*, archimandrite d'un monastère célèbre, qui, à cause du grand nombre des moines, était appelé *Chiliocomus*. Il vivait vers l'an 1020. Jean Mauropus, son disciple, a écrit sa *Vie*.

DORPIUS. *Voy.* MARTIN.

DORSANNE (Antoine), natif d'Issoudun en Berry, docteur de Sorbonne, chantre de l'église de Paris, fut grand-vicaire et official du même diocèse sous le cardinal de Noailles. Il eut part à sa confiance, et fut un des principaux instigateurs des mesures que prit ce cardinal, et de son opposition à la bulle. Dorsanne mourut en 1728. Nous avons de lui un *Journal*, contenant l'histoire et les anecdotes de ce qui s'est passé de plus intéressant à Rome et en France, dans l'affaire de la constitution *Unigenitus*, 2 vol. in-4, ou 6 vol. in-12, en y comprenant le *supplément*. Villefore, auteur des *Anecdotes de la constitution* Unigenitus, s'était beaucoup servi de ces mémoires, dans la composition de son ouvrage; aussi retrouve-t-on dans le *Journal* une bonne partie des faits faux ou vrais rapportés dans les *Anecdotes*. L'auteur des *Anecdotes* ne conduit son histoire que jusqu'en 1718; le journaliste l'a continuée jusqu'en 1728. La narration du premier est vive et coulante; celle du second est simple et fort négligée. Toutes les deux décèlent l'esprit de parti.

DORSET (Thomas SACKVILLE, comte de), né en 1536, à Withiam dans le comté de Sussex, descendant d'une famille normande qui accompagna Guillaume lors de la conquête, grand-trésorier d'Angleterre, voyagea en France et en Italie; il s'y perfectionna dans l'histoire, dans les langues et dans la politique. A son retour en Angleterre, il prit possession des grands biens que son père, mort en 1566, lui avait laissés. Il en dissipa en peu de temps la plus grande partie. Créé baron de Buckhurst dans le comté de Dorset, et pair d'Angleterre, il fut envoyé ambassadeur en France vers Charles IX l'an 1571, et vers les Provinces-Unies en 1587. Les succès avec lesquels il s'acquitta de ces différentes commissions le firent créer chevalier de l'ordre de la Jarretière en 1589, et chancelier de l'université d'Oxford en 1591; enfin, en 1598, grand-trésorier d'Angleterre, à la mort de Burleigh. Dorset fut un des juges qui condamnèrent Marie Stuart; et le parlement, après avoir confirmé la sentence, le chargea d'en porter la triste nouvelle à l'infortunée princesse. Il présida aussi la commission qui jugea le comte d'Essex. Il mourut subitement au milieu de ses collègues, le 19 août 1608. Il s'était fait au collége une réputation assez grande par son talent pour la poésie et a laissé *Ferrex et Porrex*, la première pièce dramatique régulière qui ait été représentée en Angleterre et qui précéda de plusieurs années les chefs-d'œuvre de Shakespeare; elle a été réimprimée dans la collection des anciennes pièces anglaises de Dodsley. En 1557, étant membre de la chambre des communes, il publia une pièce de poésie intitulée: Induction ou Introduction au *Miroir des magistrats*, avec la vie de l'infortuné duc de Buckingham. Ce Miroir des magistrats est composé d'une suite de poèmes de différents auteurs, où l'on a suivi un plan dramatique, et où de grands personnages racontent les catastrophes dont ils ont été les victimes. On a aussi de lui quelques *lettres*, imprimées dans différents ouvrages, qui prouvent que c'était un homme instruit.

DORSET (Charles SACKVILLE, comte de), descendant du précédent, né en 1637, entra de bonne heure au service comme volontaire, se distingua sous les ordres du duc d'Yorck dans sa première guerre contre la Hollande en 1665, et s'occupa ensuite des belles-lettres. Son zèle pour ce genre d'étude lui fit refuser quelques emplois publics. Il accepta cependant des ambassades, où il ne s'agissait que de compliments. Il fut du nombre des mécontents qui chassèrent Jacques II, pour mettre Guillaume sur le trône; quatre fois on le nomma l'un des régents du royaume pendant l'absence du roi, et il le servit si bien qu'il devint membre de son conseil privé. Il s'en retira en 1698, et mourut à Bath le 19 janvier 1706. Ses *poésies* se trouvent

avec celles de Rochester et de Roscommon, Londres, 1741, in-12, dans la *collection des poètes anglais* de Johnson.

* DORVIGNY, auteur comique, né à Paris vers 1783, dut une certaine célébrité à un nombre presque incroyable de pièces où, malgré le style grossier et trivial des principaux personnages, on remarque beaucoup d'esprit et de traits comiques, ainsi qu'un but critique ou moral bien marqué. Pour entretenir sa gaîté, il composait, le plus souvent, ses pièces au cabaret; aussi était-ce un proverbe reçu sur les boulevards *qu'on trouverait plutôt de l'esprit dans un mélodrame, qu'un manuscrit de Dorvigny sans tache de vin.* Cet auteur se fit comédien par circonstance, et dans un âge où la plupart abandonnent cette profession. Lorsque le fameux Volange, qui avait tant contribué au succès des pièces de Dorvigny, eut un ordre de début pour la comédie italienne, celui-ci offrit de le remplacer sur le théâtre des Variétés amusantes, et débuta dans une de ses propres pièces. Le retour de Volange aux Variétés fit oublier Dorvigny qui ne laissa pas de rester à ce théâtre. Il mourut dans la misère, au mois de janvier 1812, âgé de 78 ans. Parmi ses pièces de théâtre, il suffira de citer celles qui ont obtenu le plus de succès; telles sont : *Jeannot*, ou *Les battus paient l'amende*; cette pièce qui est une critique très-fine de la police de Paris, eut cinq cents représentations consécutives; on la jouait deux fois par jour; elle fut attribuée pendant quelque temps au comte de Maurepas. *Les fausses consultations*; *Blaise le hargneux*, *l'intendant comédien, malgré lui*; *Le désespoir de Jocrisse*; *Le niais de Sologne*; *Les métamorphoses d'Arlequin*, etc., etc. Quelques-unes des comédies de Dorvigny font partie du *Recueil général des proverbes dramatiques*, 1785, 16 vol. in-12. On a de lui plusieurs romans qui ne valent pas ses pièces de théâtre.

DOSA (Georges), paysan de la Siculie (contrée de la Transylvanie), fut couronné roi de Hongrie en 1513, par les paysans de ce royaume, lorsqu'ils prirent les armes contre le clergé et la noblesse. Jean, vaivode de Transylvanie, défit les rebelles l'année d'après, et prit leur roi. Pour le punir de son usurpation et de ses crimes, on le fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, et un sceptre à la main, l'un et l'autre de même métal et aussi ardents. Neuf de ses complices qui avaient survécu à un jeûne absolu de 15 jours (40 avaient été condamnés à ce supplice, 31 y étaient morts), eurent ordre de se jeter sur ce misérable et de le déchirer avec les dents. Après ces cruelles opérations, il fut écartelé et ses membres exposés dans diverses contrées de la Hongrie. Le malheureux Dosa souffrit ces inhumanités sans se plaindre. Tout ce qu'il demanda, fut qu'on épargnât son frère. Le reste des prisonniers fut empalé ou écorché vif, ou attaché à des roues de moulin. Quoiqu'il n'y eût point de genre de cruauté raffinée que ces scélérats n'eussent exercé contre les hommes les plus illustres dans le clergé et la noblesse, on souhaiterait, dit le sage et judicieux Is-thuansi, que la douceur chrétienne eût un peu modéré leur juste supplice; *Tametsi enim extrema quæque promeriti forent, homines tamen christianos tam atrocem lanienam clementia et commiseratione temperare æquum fuisset.*

DOSCHES (François), disciple insensé de l'insensé Simon Morin. Les écrits où il a consigné ses rêves extravagants, sont de la plus extrême rareté, et ne méritent d'être recherchés que par des philosophes pécunieux, qui veulent savoir dans quels égarements l'esprit de l'homme peut donner. Ils trouveront dans un écrit très-rare de Dosches, imprimé en 4 pages in-4, seulement sous ce titre, *Abrégé de l'arsenal de la foi*, jusqu'où ce sectaire avait porté ses délires.

DOSITHÉE, officier juif, fils de Bacénor, défit l'armée de Timothée, battit Gorgias, et le fit prisonnier; mais comme il l'emmenait, un cavalier des ennemis lui abattit l'épaule d'un coup de sabre. Dosithée mourut de cette blessure, l'an 163 avant J.-C., après avoir rendu de grands services à sa patrie par son courage mêlé de prudence.

DOSMA ou plutôt DE OSMA DELGADO (Roderic), chanoine de Badajoz en Espagne, sa patrie, était savant dans les langues orientales. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture sainte, entre autres un traité *De auctoritate sanctæ Scripturæ*, in-folio. Il mourut en 1607, à l'âge de 74 ans.

* DOTTEVILLE (Jean-Henri), prêtre de l'Oratoire, né à Palaiseau, près de Versailles, le 22 déc. 1716, fut longtemps professeur au collége de Juilly, et se retira pendant la révolution à Versailles, où il vécut obscur et tranquille jusqu'à sa mort, arrivée le 25 octobre 1807. Il a publié : une *Traduction de Salluste, avec la vie de cet historien et des notes critiques*, 1749, in-12, souvent réimprimée; on préfère celle de Beauzée; *Histoires de Tacite*, en latin et en français, avec des *notes* sur le texte, 1772, 2 vol. in-12; *Annales de Tacite, règne de Claude et de Néron*, 1774, 2 vol. in-12; *Règnes de Tibère et de Caligula*, 1779, 2 vol. in-12, réimprimées sous le titre d'*Œuvres complètes de Tacite*, 1792 et 1799, 7 vol. in-12 et in-8. La *vie de Tacite*, la *vie d'Agricola* et les *mœurs des Germains* sont de l'abbé de la Bletterie; *Traduction de la* Mostellaria, *comédie de Plaute, avec le texte*, 1803, in-8. Il s'était, dit-on, occupé d'une *traduction de Tite-Live et de Pline.*

** DOUBLE (François-Joseph), médecin, né en 1777 à Verdun, acheva ses études à Montpellier, où il reçut le doctorat en 1798, et s'établit à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître comme un habile praticien. Rédacteur principal du *Journal général de médecine* jusqu'en 1820, il concourut ensuite à la *revue médicale*. Nommé membre de l'académie des sciences en 1832, il mourut à Paris le 12 juin 1842. Il était membre de l'académie royale de médecine. On a de lui deux ouvrages estimés : *Séméiologie générale, ou traité des signes et de leur valeur dans les maladies*, Paris, 1811-22, 3 vol. in-8; *Traité du croup*, ib., 1812, in-8. Ce travail est précédé d'un discours sur les monographies.

* DOUBLET (François), médecin, né à Chartres en 1751, professeur de pathologie à l'école de médecine de Paris, fut attaché aux hospices de St.-Sulpice et de Vaugirard, sous-inspecteur général des hôpitaux du royaume, et mourut en 1795.

Outre quelques ouvrages sur les *maladies des enfants*, on a de lui : *Observations faites dans le département des hôpitaux civils*, Paris, 1785-88, 4 vol. in-8. Elles sont extraites du journal de médecine. *Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons et sur les moyens de l'opérer*, 1791, in-8. Ce *Mémoire* est suivi d'un projet de décret, sur l'ordre et la salubrité des maisons de justice ou prisons criminelles. On lui doit encore, en commun avec Colombier : deux *Recueils de Mémoires sur les épidémies de la généralité de Paris* et une bonne *Instruction sur la manière de gouverner les insensés et de travailler à leur guérison dans les asiles qui leur sont destinés*. Doublet a fourni différents articles à l'*Encyclopédie méthodique*; il avait laissé presque terminée une *Histoire de la médecine depuis Hippocrate jusqu'à nos jours*, dont le manuscrit s'est perdu. M. Doublet de Boisthibault son neveu a publié, en 1826, une *Notice* sur sa vie et sur ses ouvrages.

* DOUBLET DE PERSAN (Mad.), devenue veuve, se retira dans le couvent des filles de St.-Thomas, où elle réunit une société composée de littérateurs et de savants. Les nouvelles politiques et littéraires y étaient apportées, commentées et consignées jour par jour, dans des registres qui ont été publiés (*Voy.* Bachaumont). Mme Doublet avait un esprit fort ordinaire, mais un caractère aimable. Elle eut la douleur de survivre à tous les anciens amis qui formaient son cercle, et mourut en 1771, à l'âge de 94 ans.

DOUCIN (Louis), jésuite, né à Vernon, mort à Orléans en 1726, fut, selon quelques-uns, l'auteur du fameux *Problème ecclésiastique*, où il censurait la conduite de M. de Noailles à l'égard des *Réflexions morales du P. Quesnel* (*Voy.* Noailles Louis-Antoine). Il fut envoyé à Rome, et se distingua par son zèle pour la constitution *Unigenitus*. On a de lui : *Histoire du nestorianisme*, Paris, 1698, in-4, curieuse et assez estimée. Ce qui regarde cette fameuse hérésie, y est exactement discuté; *Histoire de l'origénisme*, pleine de recherches et d'une bonne critique; *Mémorial abrégé touchant l'état et les progrès du jansénisme en Hollande*, composé par l'auteur, lorsqu'il se rendit en 1697 à la suite du comte de Créci, au congrès de Ryswick; plusieurs *écrits* sur les affaires du temps.

** DOUDEAUVILLE (Michel de la Rochefoucauld, duc de), l'un des hommes les plus vertueux de notre temps, se distingua dès sa jeunesse par son active bienfaisance et par son zèle pour la propagation de toutes les doctrines qui tendent à améliorer le sort des malheureux. Né à Paris en 1765, il acheva ses études à douze ans au collége d'Harcourt, et fut marié deux ans après à Mlle de Montmirail, petite fille du marquis de Louvois (*voy.* ce nom), l'un des ministres de Louis XIV. A seize ans il entra sous-lieutenant dans un régiment de dragons. Il était, en 1792, major en second de cavalerie, et il rejoignit l'armée des Princes au delà du Rhin; mais il ne tarda pas à la quitter et voyagea pour s'instruire en Allemagne, en Angleterre et en Italie. Rentré en France en 1800, il refusa toutes les offres de Napoléon et vécut dans la retraite. Les événements de 1814, en replaçant les Bourbons sur le trône, comblèrent ses vœux et ses espérances. Nommé pair de France, il accepta la place d'inspecteur général des gardes nationales de la Marne, département où il était connu par le bien qu'il y avait fait, dans l'espoir d'apaiser les mécontents et de les rallier à la cause du roi. Appelé en 1816 au conseil d'instruction primaire, il présida la même année la commission chargée de réorganiser l'école Polytechnique et prononça à l'ouverture de cette école un discours dans lequel il s'attacha à démontrer que les mœurs et la religion sont la base de toute instruction solide. A la chambre des pairs, il vota toujours d'une manière consciencieuse pour les mesures qui lui parurent propres à consolider le trône. Regardant la liberté de la presse comme une source de maux, il s'efforça de la restreindre dans de justes limites. Directeur-général des postes en 1821, il remplit les devoirs de sa charge avec zèle, s'occupant d'améliorer le service et de faire à ses employés tout le bien qui dépendait de lui. De cette direction il passa au ministère de la maison du Roi, dont il se démit en 1827. Fidèle à ses principes et à ses affections, en 1830, il se retira des affaires publiques sans cesser pourtant de s'occuper des intérêts du pays. Il mourut dans les sentiments de la plus haute piété en 1841, dans son château de Montmirail, petite ville dans laquelle il a fondé un hospice.

DOUFFET ou DUFFET (Gérard), habile peintre, naquit à Liége le 16 août 1594. Jean Taulier, liégeois, et un nommé Perpète, de Dinant, furent ses premiers maîtres. Vers l'an 1609, il alla à Anvers, où le célèbre Rubens le reçut au nombre de ses élèves : il y fit de grands progrès. En 1614, il se rendit à Rome et y demeura sept ans, joignant, à l'étude des grands modèles, celle de la poésie et de l'histoire, si nécessaire à un peintre pour l'ordonnance de ses sujets. Après avoir fait quelque séjour à Venise, il revint dans sa patrie l'an 1622. Sa réputation l'y avait précédé; on l'employa à l'envi : les églises et les maisons des personnes distinguées fournissent encore des preuves de son savoir. Mais pour avoir une juste idée des talents de Douffet pour la composition, il faut lire la description très-détaillée que M. de Pigage donne de deux grandes pièces capitales de ce maître, qui sont conservées dans la galerie électorale de Dusseldorff, et qui existaient autrefois à Liége, dont l'une, n° 39, représente l'*Invention de la sainte Croix* : l'autre, n° 65, a pour sujet : *Le pape Nicolas V visitant le caveau de S. François d'Assise*. Il excellait également dans l'histoire et dans le portrait. Ses attitudes sont bien choisies, ses airs de tête d'une variété admirable, son coloris est d'une grande douceur. Il mourut l'an 1660.

* DOUGADOS (Jean-François), capucin, connu sous le nom de père Venance, né près de Carcassonne en 1764, embrassa la vie monastique, se flattant de pouvoir cultiver les muses plus librement dans le cloître que dans le monde. Diverses contrariétés l'en dégoûtèrent, et il parvint à obtenir sa sécularisation. Devenu secrétaire de la princesse Lubormiska, il la suivit à Naples; mais il la quitta

au commencement de la révolution pour rentrer en France, et fut élu professeur d'éloquence à Perpignan. Ayant eu occasion d'arracher un malheureux des mains d'une multitude furieuse, il sentit s'éveiller en lui des inclinations belliqueuses, s'enrôla dans un bataillon de volontaires qui passait à Perpignan, et s'éleva par son mérite, dans la campagne de 1792, au grade d'adjudant-général. Envoyé à la convention pour exposer l'état de dénuement de l'armée des Pyrénées-Orientales, il ne craignit pas de dire la vérité tout entière et fut écouté. Ses liaisons avec les Girondins le firent proscrire après le 31 mai, et il périt sur l'échafaud, le 12 janvier 1794. M. de la Bouisse a donné, en 1810, une édition des *Œuvres poétiques* du P. Venance. La grâce et le naturel en font le principal mérite.

DOUGLAS (Guillaume de), seigneur écossais dans le XIVe siècle, d'une des plus anciennes maisons de ce royaume, dont Buchanan a écrit l'histoire. Robert de Brus, roi d'Ecosse, ayant fait vœu de se croiser contre les infidèles, et n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à Douglas de porter son cœur en Palestine après sa mort, et de le présenter au saint sépulcre. Le roi étant mort en 1327, Douglas partit pour la Terre-Sainte; mais il fut tué, dit-on, en chemin avec toute sa suite, composée de la plus brillante noblesse du pays.

DOUGLAS (Jacques), anatomiste anglais, qui excella dans la pratique des accouchements. Il professait la médecine à Londres au commencement du XVIIIe siècle. Nous lui sommes redevables des ouvrages suivants : *Bibliographiæ anatomicæ specimen*, imprimé pour la première fois à Londres, et dans la suite avec des augmentations à Leyde, 1734, in-8; *Miographiæ comparatæ specimen*, Londres, 1707. L'auteur y marque la différence des muscles dans l'homme et dans le chien. On l'a traduit en latin, et imprimé à Leyde en 1729; *Description du péritoine*, en anglais, Londres, 1730.

* DOUGLAS (Jean), prélat anglais, né en 1721, à Pittenween en Ecosse, et mort en 1806, fit ses études à l'université d'Oxford et fut attaché en qualité de chapelain au 3e régiment des gardes à pied en Flandre; il se trouvait à la bataille de Fontenoy en 1745. De retour en Angleterre après avoir desservi différentes paroisses, il fut fait chanoine du chapitre de Windsor, dont il devint doyen puis évêque de Carlisle, et enfin de Salisbury. Il a publié un grand nombre de pamphlets politiques; mais il est connu surtout par son *Milton vengé de l'accusation de plagiat portée contre lui par M. Lauder*, qui fut obligé de se rétracter, et par son *Criterium des miracles*, 1753, in-8, où il réfute l'*Essai* de Hume d'une manière victorieuse.

* DOUHET-D'AUZERS (Charles de), évêque de Nevers, était né le 11 mars 1771 à Auzers diocèse de Saint-Flour. Formé de bonne heure à la piété, les leçons d'une éducation chrétienne fortifièrent en lui les sentiments religieux, et développèrent sa vocation pour l'état ecclésiastique. Les commotions politiques qui survinrent, retardèrent l'exécution de ses projets; mais dès que les circonstances le permirent, il entra irrévocablement dans la carrière où le ciel l'appelait. Nommé d'abord curé de Mauriac, où il passa plusieurs années, et ensuite chanoine, grand-vicaire et archidiacre d'Amiens, il fut promu, le 16 avril 1829, à l'évêché de Nevers. Le nouveau prélat sut mériter le respect et l'affection de ses diocésains, par sa douceur, sa prudence et les autres vertus qui le distinguaient. Le 2 février 1834, après avoir présidé, au grand séminaire, à la rénovation des promesses cléricales, il sentit les premières atteintes du mal qui l'enleva au bout de quelques jours. Il mourut le 9 février après avoir reçu tous ses sacrements en présence de son chapitre et de plusieurs membres du clergé, auxquels il adressa des paroles pleines d'onction et de piété. On remarqua que le prélat expira le jour même où on lisait dans les églises son mandement pour le carême, dans lequel parlant de la mort et du rapide changement de la figure du monde, il terminait ainsi : « Dieu même essuyera vos larmes. » Ces exhortations adressées par le pontife, et ces touchants adieux qu'il semblait avoir faits de son lit de mort, émurent vivement les fidèles. Le mandement des vicaires-généraux capitulaires ordonnant des prières publiques pour le prélat défunt, contient de lui un bel éloge.

DOUJAT (Jean), né à Toulouse, d'une famille de distinction, mort à Paris en 1688, à 79 ans, était doyen des docteurs-régents de la faculté de droit de Paris, premier professeur royal en droit canon, historiographe de sa majesté, et membre de l'académie française. Il fut choisi par Périgni, premier précepteur du grand dauphin, pour donner à ce prince la première teinture de l'histoire et de la fable. Ses ouvrages et ses services lui acquirent les éloges des savants, et des pensions du trône. Il fut encore plus estimable par sa modestie, sa probité et son désintéressement, au milieu des écueils de la cour, que par ses livres. Les principaux sont : *Abrégé de l'histoire grecque et romaine, traduite de Velléius-Paterculus*, Paris, 1672 et 1708, in-12. Cette version est très-faiblement écrite; le traducteur l'orna de suppléments, tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, et d'une chronologie. M. l'abbé Paul en a donné une meilleure en 1770, in-8 et in-12; Une bonne *édition de Tite-Live*, ouvrage composé, comme le précédent, pour l'usage du dauphin, et enrichi de *notes* savantes, 6 vol. in-4; *Prænotionum canonicarum libri V*, Paris, 1687, in-4; c'est son meilleur ouvrage; L'*Histoire du droit canonique*, 1677, in-12; celle *du droit civil*, Paris, 1678, in-12, en latin; une *édition latine des institutions du droit canonique* de Lancelot, Paris, 1685, 2 vol. in-12, avec beaucoup de *notes*; *Synopsis conciliorum, et chronologia patrum, pontificum, imperatorum, etc.* 1674; *De eucharistiâ, pace spirituali, etc.*, 1665; des *éloges* (en vers) *des personnes illustres de l'ancien Testament*, 1688; *Poésies latines et françaises, etc.* Il possédait un grand nombre de langues, le grec, le latin, l'hébreu, le turc, l'anglais, l'italien et l'espagnol.

* DOULIOT (Jean-Paul), ingénieur, naquit à Avignon le 23 février 1788 d'une de ces familles où le goût des arts est en quelque sorte héréditaire. Orphelin à quinze ans, il continua ses études avec tant de courage et de succès, qu'en 1819 il fut nommé professeur-adjoint à l'école de mathéma-

tiques de Paris; deux ans après il occupait la chaire d'architecture et de construction à l'école de dessin. En 1826 parut son *Cours élémentaire théorique et pratique de construction*, 1re partie *mathématiques*, in-4. Les autres parties de cet important ouvrage se composent : *des charpentes en bois et en fer*, 1828, 2 vol. in-4, dont un de pl.; du *Traité spécial de la coupe des pierres*, 1825, 2 vol. in-4, et *de la stabilité des édifices*, 1835, in-4. Douliot mourut dans sa ville natale le 7 novembre 1834.

DOUSA (Janus), appelé vulgairement *Jean Vander-Does*, seigneur de Noordwick, sa patrie, né le 6 décembre 1545, gouverneur de la bourgeoisie de Leyde, se distingua dans la défense de cette ville contre les Espagnols l'an 1574, par un courage digne d'une meilleure cause. Le général espagnol sollicitant par lettres les bourgeois à se rendre, Dousa ne répondit que par ce vers qu'il mit au bas d'une de ses lettres :

Fistula dulce canit; volucrem dum decipit auceps.
« Quand la flûte aux doux sons leurre un crédule oiseau,
» Le perfide oiseleur le prend dans son réseau. »

Les assiégés ayant été secourus à temps, les Espagnols furent obligés de lever le siége. Le poète guerrier fut nommé, l'année suivante, premier curateur de l'université de Leyde, qui venait d'être fondée. Il était digne de cet emploi par son érudition, qui lui mérita le nom de *Varron de Hollande*. Il mourut à Noordwick en 1604. A beaucoup de courage et de savoir, il joignait une douceur extrême. On a de lui : les *Annales de Hollande*, en vers élégiaques et en prose, Leyde, 1601, in-4, commencées par Janus Dousa fils, et continuées jusqu'à l'an 1520 par Dousa père, réimprimées en prose seulement en 1617, avec un *commentaire* du savant Hugues Grotius; Des *notes* sur Salluste, sur Pétrone, sur Catulle, Tibulle et Properce, sur Horace, Plaute....; *Echo, sive lusus imaginis jocosæ*, Leyde, 1603, in-4; *Poemata*, Leyde, 1609, etc. Une latinité pure et élégante, beaucoup de variété, des pensées nettement développées, c'est ce qui distingue les ouvrages de Dousa; mais les honnêtes gens lui reprocheront toujours d'y avoir violé les règles de la bienséance et de la pudeur. Dousa laissa quatre fils, qui soutinrent la réputation de leur père. Les plus connus furent Janus, poète, philosophe et mathématicien, précepteur du prince Frédéric-Henri de Nassau, garde de la bibliothèque de Leyde, où il mourut en 1596, à 25 ans; on a de lui des *poésies latines*, 1607, in-8 : Georges, savant dans les langues, qui voyagea à Constantinople, et publia une *Relation de son voyage*, Anvers, 1599, in-8, mis à l'index; *Georgii Codini selecta de originibus Constantinopolitanis*, en grec et en latin, avec des remarques de Meursius, Genève, 1607, in-8. Georges Dousa mourut en 1599, dans l'île de St.-Thomas, faisant route pour les Indes.

* DOUSSIN-DUBREUIL (Jacques-Louis), médecin né en 1762, à Saintes, d'une famille honorable, fit ses études sous la direction de son père, médecin distingué. Membre de la société centrale de vaccine, depuis sa fondation, il a beaucoup contribué à propager cette pratique. C'est à lui qu'on doit l'idée des dépôts de vaccin. Il a concouru à l'établissement de plusieurs sociétés savantes ou d'utilité publique. Il est mort en 1831, laissant les ouvrages suivants : *des Glaires, de leurs causes, de leurs effets et des moyens pour les combattre*, 1794, in-8, souvent réimprimé; *De l'épilepsie en général, et particulièrement de celle qui est déterminée par des causes morales*, 1800, in-8; *De la gonorrhée bénigne*, etc. Paris, 3e édit. 1814, in-8; *Lettres sur les dangers de l'onanisme, etc.* Paris, 1813, in-12; *Nouvel aperçu sur les causes et les effets des glaires*, 1816, in-8.

DOUVILLE. *Voy.* OUVILLE.

DOUVRE (Thomas de), trésorier de l'église de Bayeux, né en cette ville, d'une ancienne famille, est le premier normand que Guillaume le Conquérant plaça sur le siége d'Yorck en Angleterre. Il en était digne par ses vertus et par sa science. Il rebâtit son église cathédrale, instruisit son peuple par ses discours et par ses exemples, fit de grands biens à son clergé, et composa quelques *livres* sur le chant ecclésiastique. Il mourut l'année 1100, après avoir siégé 28 ans.

DOUVRE (Thomas de), neveu du précédent, clerc d'Henri Ier, roi d'Angleterre, fut aussi archevêque d'Yorck en 1108. Son père, Samson de DOUVRE, avant de devenir chanoine de Bayeux, et ensuite évêque de Worchester en Angleterre, avait été engagé dans le mariage, et eut encore au moins un autre fils (Richard II) qui fut évêque de Bayeux. Thomas eut de grands débats avec saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, à l'occasion de la primauté de leurs églises. On rapporte que, dans une grave maladie, les médecins lui ayant indiqué un remède opposé à la pureté, il déclara qu'il aimait mieux s'exposer à mourir, que de racheter sa vie à un tel prix. Dieu bénit sa constance et sa foi : il lui rendit sa première santé. Ce pieux archevêque mourut en 1114.

DOUVRE (Isabelle de), de la même famille que les précédents, fut maîtresse de Robert, comte de Glocester, bâtard de Henri Ier, roi d'Angleterre, et en eut un fils (Richard) que ce prince nomma à l'évêché de Bayeux en 1135. Se voyant dans l'arrière-saison de l'âge, et dégoûtée du monde qui s'était dégoûté d'elle, Isabelle se retira à Bayeux pour y finir ses jours, et y mourut vers l'an 1166, dans une grande vieillesse.

* DOVALLE (Charles), poète, né en 1807 à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), manifesta dès l'enfance des dispositions heureuses pour la littérature. Après avoir terminé son cours de droit à Poitiers, il se rendit à Paris en 1828 et commença son stage chez un avoué. Sans perdre de vue ses devoirs de jurisconsulte, il persista dans sa vocation poétique, et publia divers essais. Il coopéra aussi à la rédaction de quelques-uns des journaux dits *littéraires*, tels que le *Journal des salons* où il déposa la plus grande partie de ses vers. Ayant offensé dans un article *spectacles* la susceptibilité d'un des administrateurs du théâtre des Variétés, Dovalle provoqué en duel fut atteint d'une balle dans la poitrine, le 30 novembre 1829. Ses *poésies* ont été recueillies par les soins de ses collaborateurs, Paris, 1830, gr. in-8. M. Victor Hugo y a joint une préface en forme de lettre adressée aux éditeurs.

DOVIA (Paul-Matthias), de l'illustre famille de ce

nom, branche des princes d'Angri, né à Naples, où il est mort dans le mois de mars 1745, âgé de 84 ans, est auteur de divers ouvrages de mathématiques, de plusieurs *discours* critiques et philosophiques, d'un *cours* de philosophie et d'un livre qui a pour titre : *La vita civile de Paolo Matthia Dovia con un trattato della educazione principe*, Francfort et Naples, 3 vol. in-12. La troisième édition, qui est de 544 pages, est la meilleure de toutes. L'auteur, en établissant l'utilité des ouvrages politiques, fait une sortie vigoureuse contre ceux de Machiavel. Dovia a bien développé, dans cet ouvrage, les principes sur lesquels la société civile est fondée, et il a donné aux princes et aux sujets des règles de conduite aussi sages que solides.

DOW (Gérard), né à Leyde en 1613, fut élève du célèbre Rembrandt, et fit beaucoup de progrès sous ce maître. Cet artiste ne s'est occupé qu'à de petits tableaux, qu'il faisait payer à proportion du temps qu'il y mettait. Sa coutume était de régler son prix sur le taux de 20 sous du pays par heure; il n'y a rien de plus achevé que ses tableaux : il faut le secours des loupes pour en démêler tout le travail. Ses figures, quoique très-finies, ont un mouvement et une expression singulière. Son coloris a beaucoup de fraicheur et de force. Dow n'épargnait pas le temps à ce qu'il faisait. Il fut trois jours à représenter le manche d'un balai, et cinq à peindre la main d'une personne qui voulait avoir son portrait. Il vivait encore en 1664. Le musée de Paris possède plusieurs de ses tableaux. Parmi ses ouvrages, on remarque la *Famille de Gérard*, la *jeune ménagère*, l'*épicière de village*, le *trompette*, une *cuisinière hollandaise*, le *peseur d'or*, l'*astrologue*, une *vieille femme en prières*, son propre *portrait*, etc.

* DOW (Alexandre), littérateur, né en Ecosse, fut obligé de s'expatrier par suite d'un duel, et s'enrôla simple matelot sur les vaisseaux de la compagnie des Indes. Il eut le bonheur d'obtenir la place de secrétaire du gouverneur de la compagnie, et dans la suite celle de lieutenant-colonel à Bencoulen. Révolté des vexations et des actes arbitraires dont il fut plusieurs fois témoin, il se prononça contre ces mesures de rigueur, justifiées quelquefois par la politique, mais toujours réprouvées par l'humanité. On lui doit : *History of Hindoostan*, trad. du persan (*Tarykhi Ferichtah*), 1768, 2 vol. in-4, et 1770, 3 vol. in-4. C'est la première histoire authentique que nous ayons eue en langue européenne, des principales dynasties musulmanes dans l'Inde. L'auteur y donne des documents fort importants sur les anciens Indous. On lui doit aussi la traduction du petit fragment du *Bédang Shaster*, ou explication du Véda, traduit en français par M. Sinner et inséré dans son *Essai sur les dogmes de la métempsycose et du purgatoire enseignés par les Bramines de l'Indoustan*, Berne, 1771, in-12; des contes persans : *Tales of Inet ullah of Dehly*, Londres, 1768, 2 vol. in-12, traduits en français, 2 vol. in-12. Dow mourut dans l'Inde en 1779.

DOYAT (Jean de), qu'on a nommé à tort *Doyac*, homme de néant, vassal du duc de Bourbon, gagna la confiance de Louis XI, par le vil métier d'espion et de délateur. Il voulut se signaler, en attaquant les officiers et la personne même du duc de Bourbon ; mais ce prince fut absous des calomnies intentées contre lui. Son ennemi, loin d'être puni, fut fait gouverneur d'Auvergne, et il se rendit le tyran de ceux qui auraient dû être ses maîtres. Louis XI le recommanda en mourant à Charles VIII. Son crédit l'aveugla; il eut l'insolence d'entreprendre sur les biens et sur la personne de quelques princes. Ses attentats ne restèrent pas impunis : en 1484 il eut la langue percée au pilori de Paris, et une oreille coupée, après avoir reçu le fouet par la main du bourreau. De là, il fut conduit à Montferrand en Auvergne sa patrie, où il fut de nouveau fustigé et eut l'autre oreille coupée. Doyat est mort vers 1499, âgé d'environ 54 ans.

* DOYEN (Gabriel-François), peintre, né à Paris en 1726, fils d'un valet de chambre tapissier à la cour, eut pour maître Vanloo et obtint à 20 ans le grand prix de peinture. Il partit en 1748, pour Rome, où il étudia les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et particulièrement d'Annibal Carrache et de Michel-Ange. Il visita ensuite Venise, Bologne, Parme, Plaisance, Turin, et revint à Paris en 1755. *La mort de Virginie*, qui lui coûta deux années d'un travail assidu, le fit agréer à l'académie en 1758. Il exécuta ensuite pour l'église de St.-Roch, le tableau de *la peste des Ardens*, regardé comme son chef-d'œuvre; *le triomphe de Thétis sur les eaux* pour la cour; *la mort de saint Louis*, pour la chapelle de l'école militaire; il fut chargé aussi de peindre celle de saint Grégoire aux Invalides. Cédant aux offres brillantes de Catherine II, il passa en Russie, où il fut nommé professeur à l'académie de peinture et chargé d'orner les palais impériaux. Paul Ier eut pour lui la même affection que Catherine. Il mourut à St.-Pétersbourg le 5 juin 1806. Ses tableaux se font surtout remarquer par la beauté du coloris et l'expression des figures.

* DOYLE (Jacques), évêque de Kildare et Leighlin en Irlande, né en 1786 et mort à Carlow le 15 juin 1834, avait reçu son éducation en Portugal, et était entré dans l'ordre des Augustins. De retour en Irlande, il fut nommé professeur de philosophie, puis de théologie au collége de Carlow. Son mérite le fit choisir pour l'épiscopat lorsqu'il n'avait encore que trente-trois ans, et il fut promu en 1819 aux siéges réunis de Kildare et de Leighlin. On a de lui un grand nombre d'écrits dont les principaux sont : *Les droits religieux et civils des catholiques irlandais vengés* dans une lettre écrite au marquis Wellesley, 1823; *Defense* de ces droits, 1824; *Lettres sur l'état de l'éducation en Irlande et sur les sociétés bibliques*; *Douze lettres sur l'état de l'Irlande*; *Essai sur les réclamations des catholiques*, *réplique à un mandement de l'archevêque protestant de Dublin*, etc.

DRABICIUS (Nicolas), ministre protestant, né l'an 1597, à Strassnitz en Moravie, fut chassé de son pays, et se retira en Hongrie l'an 1629. Il renonça au ministère pour se livrer à l'ivrognerie. Cette conduite le rendant méprisable, il s'avisa, pour se remettre en estime, de feindre des révéla-

tions. Ses rêveries, toutes démenties par l'événement, n'avaient pour but que d'exciter la guerre contre la communion romaine et contre la maison d'Autriche, ennemie des calvinistes. Après de vaines instances pour lui faire désavouer ses prophéties, on lui coupa la tête et la main droite, qui furent brûlées avec un exemplaire de ses œuvres, et ses cendres furent jetées dans le Danube. Cette exécution se fit à Presbourg le 17 juillet 1671. D'autres prétendent que Drabicius mourut en Turquie où il s'était réfugié. Son principal ouvrage est intitulé, *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1657, titre bien peu convenable à l'obscurité de la matière et à la bizarrerie des idées de l'auteur. Comménius en a publié un abrégé en 1660; ces rêveries ont été réimprimées avec celles de Kotterus et de Christine Poniatowski, sous le titre de *Revelationes sæculi nostri ab anno* 1616 *ad* 1664, *cum notis et figuris*, 1665, in-4. Le prince Ragotski se servit de ses visions, comme d'une machine, pour remuer le peuple; mais il n'y ajoutait pas la moindre foi.

DRACHENBERG (Chrétien-Jacob), centenaire du Nord, dont on a parlé souvent dans les papiers publics, mourut à Aarhus en 1770, dans la 146e année de son âge. Il était né à Stavenher en Norvége, en 1624. Il était resté garçon jusqu'à l'âge de 113 ans, et avait épousé alors une veuve âgée de 60 ans. Pendant les dernières années de sa vie, il reçut la visite des personnes du plus haut rang, qui admiraient son bon sens, sa présence d'esprit et sa vigoureuse santé.

DRACK ou DRAKE (François), l'un des plus grands hommes de mer de son temps, né en 1545 à Tavistock, dans le Devonshire en Angleterre, d'une famille assez obscure. Son père, ministre d'un vaisseau anglais, le remit à un pilote de sa connaissance, qui lui laissa en mourant son navire. Le jeune homme continua quelque temps le commerce de son bienfaiteur; mais ayant appris qu'on équipait des vaisseaux à Plimouth pour l'Amérique, il vendit le sien en 1567, et vint offrir ses services à Jean Hawkins, capitaine de la flotte. On lui donna le commandement d'un navire avec lequel il prit plusieurs vaisseaux sur les Espagnols. En 1577, Drake partit encore avec cinq bâtiments, fit en 3 ans le tour du monde, remporta des avantages considérables sur les Espagnols, leur prit diverses places, et un très-grand nombre de navires chargés richement. Une nouvelle expédition, en 1585, lui acquit une nouvelle gloire : il s'empara de quelques places dans les Canaries et dans les îles du Cap-Vert, dans celle de St.-Domingue, dans la province de Carthagène, et dans plusieurs autres de l'Amérique. La reine Elizabeth, qui l'avait déjà fait chevalier, lui donna la dignité de vice-amiral. Elle l'envoya contre les Espagnols en 1587 et 1588. La première année il coula à fond 27 vaisseaux dans le port de Cadix, et la suivante il se signala contre la grande flotte d'Espagne, poursuivie et déjà défaite par les vents et les tempêtes. En 1595, François Drake se mit encore en mer avec une flotte de 28 vaisseaux, et il soutint l'honneur que lui avaient acquit ses expéditions précédentes. Il se rendit maître de Ste-Marthe en Amérique, de Rio de la Hacha, et de plusieurs autres villes. Enfin en revenant à Porto-Belo, il termina sa glorieuse carrière en 1596. Son corps n'eut d'autre tombeau que la mer, le théâtre de ses exploits. Nous avons son *Voyage autour du monde*, Londres, 1600, in-12, en anglais, traduit en français, Paris, 1641. La relation de son second voyage a été publiée en latin à Leyde, 1588, in-4, et insérée dans les grands Voyages de De Bry, où l'on trouve aussi le récit de sa troisième expédition. La *Vie de Drack* a été écrite par Samuel Johnson.

DRACK ou DRAKE (Jacques), né à Cambridge en 1667, s'appliqua d'abord à la médecine, puis abandonna ce genre d'étude pour se livrer à celle de l'histoire, et mourut à Westminster le 2 mars 1707. On lui doit : *Mémorial de l'église d'Angleterre,* 1711, in-8; *Historia anglo-scotica*, 1703, in-8; quelques critiques disent qu'il n'en est que l'éditeur. — Il ne faut pas le confondre avec François Drack qui a donné l'*Histoire et les antiquités de la ville d'Yorch*, Londres, 1736, in-fol. en anglais.

* DRAKE ou DRAK (Nathan), littérateur anglais, né à Yorck en 1766, mort le 7 juin 1836, à Hadleigh où il exerçait la profession de médecin, a publié un assez grand nombre de recueils qui ont eu de succès. Les principaux sont : *Heures littéraires*, 4e édit. 1820, 3 vol. in-8; *Essais tirés du babillard, du spectateur*, etc. 2e édit. 1814, 3 vol. in-8; *Le glaneur*, 1811, 4 vol. in-8; *Shakespeare et son époque*, 1817, 2 vol. in-4; *Les nuits d'hiver*, 1820, 2 vol. in-8; *Les matinées printanières*, 1828, 2 vol. in-8. Au moment de sa mort il venait de mettre sous presse une *Version choisie des psaumes* avec beaucoup de notes et d'éclaircissements.

DRACON, législateur d'Athènes, fut déclaré archonte en 624 avant J.-C. et fit, pour la réforme de ses concitoyens, des lois qui respiraient partout une sévérité cruelle. L'assassin et le citoyen convaincu d'oisiveté, étaient également punis de mort. Lorsqu'on lui demandait les motifs d'une rigueur si mal dirigée, il répondait : « Que les plus petites » transgressions lui avaient paru mériter la mort, » et qu'il n'avait pu trouver d'autre punition pour » les plus grandes. » Ses lois, *écrites avec du sang*, suivant l'expression de l'orateur Démades, eurent le sort des choses violentes : elles furent d'abord adoucies, et ensuite négligées. Solon les abrogea toutes, à l'exception de celles qui regardaient les meurtres. La fin de Dracon fut aussi triste que comique. Ayant paru sur le théâtre, le peuple lui applaudit par des acclamations réitérées, et lui jeta tant de robes et de bonnets, selon la coutume de ce temps-là, qu'il fut étouffé sous les marques d'estime qu'il reçut. Il était pour ainsi dire de la destinée des sages du paganisme, de vivre et de mourir avec des ridicules : peine attachée à leur orgueil et à leur fastueuse suffisance.

DRACONITES (Jean), ministre protestant de Carlostad en Franconie, entreprit une édit. *Polyglotte* de la Bible, qu'il ne put achever, étant mort en 1566, à 70 ans. On a de lui des *Commentaires sur les Evangiles des dimanches*, en latin, in-fol.; et d'autres ouvrages, où l'on trouve quelques points de littérature assez bien discutés.

DRACONTIUS, poète latin et prêtre espagnol, vers le milieu du v^e siècle. On a de lui un *poème sur l'ouvrage des six jours de la création*; une *élégie* adressée à l'empereur Théodose le Jeune, Leipsig, 1673, in-8. La meilleure édition et la plus complète que l'on ait des *poésies* de Dracontius, est celle de Faust. Arevallo, Rome, 1791; elle fait partie de la collection des *poètes chrétiens*, Rome, 1788-94, 5 vol. in-4.

* DRAGONETTI (Hyacinthe), avocat, né en 1738, à Aquila dans l'Abruzze supérieure, se fit une grande réputation comme jurisconsulte et comme professeur du *droit des gens*, et parvint aux premières charges de la magistrature; il fut successivement membre de la consulta de Sicile, président du tribunal de commerce de la commission des titres, et enfin président de la cour royale à Naples, où il mourut en 1818. On a de lui: *Traité des fiefs dans le royaume de Sicile*, in-4; *Traité des vertus et des récompenses*, trad. en français par Pingeron, Paris, 1768, in-12; *Critique* du *Traité des délits et des peines* de Beccaria.

DRAGUT-REIS, c'est-à-dire capitaine, né de parents obscurs dans la Natolie, d'abord domestique d'un corsaire, devint ensuite favori de Barberousse, et enfin son successeur. Il mena les compagnons de ses vols maritimes au butin, avec autant de bonheur et de capacité que ce fameux pirate. Il se signala d'abord sur les côtes du royaume de Naples et de la Calabre. Mais en 1550 il fut surpris sur les côtes de la Corse, et fait prisonnier avec plusieurs de ses vaisseaux par Jannetin Doria, neveu et lieutenant du fameux André Doria, qui ne lui rendit la liberté qu'au bout de quelques années et moyennant une rançon. Cette longue détention ne corrigea point ce brigand. En 1560 il vint relâcher dans le havre de l'île de Gerbes. André Doria alla l'y bloquer avec ses galères, qui jetèrent l'ancre à l'embouchure du havre, pour lui couper toute retraite. Le corsaire se voyant enfermé, imagina, pour se tirer de là, un moyen qui lui réussit. Il fit croire à Doria, par l'attention qu'il eut de fortifier les bords du havre, qu'il avait résolu d'en défendre l'entrée jusqu'à l'extrémité. Il faisait aplanir dans le même temps un chemin, qui commençait à l'endroit où ses galères étaient mouillées, et sur lequel on éleva un exhaussement composé de plusieurs pièces de bois qu'il fit recouvrir de planches frottées de suif, pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudrait faire glisser dessus. On guinda ensuite, par la force des cabestans, ses galères sur ces planchers, et avec des rouleaux de bois, on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'île où le terrain était beaucoup plus bas. Il avait fait creuser de ce côté un nouveau canal, opposé au canal de Cantara (c'était celui où se trouvaient les Espagnols), par lequel ses galères passèrent d'une mer à l'autre (1). C'est ainsi que le corsaire se tira du danger. Il s'était rendu maître de l'île de Gerbes par une perfidie bien horrible. Ayant fait venir à Tripoli, sous prétexte d'amitié, un certain Soliman qui en était seigneur, il le fit pendre, et la lui enleva. Cinq ans après, en 1565, Soliman II ordonna à Dragut de se trouver devant Malte qu'il venait assiéger; le pirate y vint avec 15 galères. Un jour qu'il reconnaissait la brèche, un coup de canon qui donna contre une muraille, en fit sauter un éclat de pierre, dont le corsaire fut frappé à l'oreille avec tant de violence, qu'il en mourut quelque temps après.

DRAHOMIRE, femme de Wratislas, duc de Bohème, irritée de ce que son mari avait laissé en mourant le gouvernement de ce pays à sa mère, la fit étrangler en 929. Une action si noire fut suivie de plusieurs autres crimes. Elle poussa son fils Boleslas, qui était idolâtre et très-cruel, à tuer dans un festin son frère Wenceslas, dont la vie sainte et innocente était insupportable à cette mère dénaturée. Mais de si grands forfaits ne demeurèrent pas longtemps impunis: elle périt dans un précipice auprès de la ville de Prague, où il semblait que la terre se fût entr'ouverte pour l'engloutir. Quelques écrivains ont pris la chose à la lettre et dit tout uniment que la terre l'avait engloutie: genre de punition qui n'était pas au-dessus de ses crimes, et qui tenait de plus près à l'éclat de la divine vengeance.

DRAKENBORCH (Arnold), professeur en histoire et en éloquence à Utrecht, mort en 1747, à 65 ans, s'est fait connaître par quelques ouvrages et surtout par sa belle *édition* de *Tite-Live* en 7 vol. in-4, Leyde, 1738. Les *notes* dont il l'a accompagnée font beaucoup d'honneur à son savoir; mais elles en font moins à son goût: la plupart manquent de précision. Il a donné aussi une *édition* de *Silius Italicus*, en 1 vol. in-4. Elle est dans le même genre que la précédente, et assez estimée.

* DRAPARNAUD (Jacques-Philippe-Raimond), professeur à l'école de Montpellier, né dans cette ville le 3 juin 1772, se destina d'abord au barreau; mais il préféra bientôt la médecine et s'adonna à l'étude des sciences, notamment de l'histoire naturelle pour laquelle il avait un penchant irrésistible. Après avoir professé pendant deux ans au collége de Sorèze, il obtint au concours la chaire de grammaire générale à l'école centrale de l'Hérault. Les sciences philosophiques lui étaient familières, et il avait médité les ouvrages de Locke et de Condillac. Plus tard il reprit l'enseignement de sa science favorite, l'histoire naturelle. Il devint en 1802 conservateur du cabinet et directeur du jardin de l'école de Montpellier. Ce ne fut qu'après cette époque qu'il songea à se faire recevoir docteur; la thèse qu'il soutint à cette occasion sur les *Avantages*

(1) Voici comment un historien contemporain rapporte ce fait: « Cependant Dragut, dit le naïf Brantôme, forgea en soi une » astuce ni militaire, ni renarde; mais du tout diabolique: pour- » quoi il amasse le plus de gens qu'il peut, qui pouvaient monter » jusqu'à cinq cents, les paye très-bien, et puis avec sa chiourme » et ses soldats et mariniers, par une belle nuit il jette ses galères » hors de l'eau et les met en terre, les faisant couler et rouler » par des rouleaux environ une lieue, et fit si bien, par la main » des travailleurs, qu'elles s'allèrent jeter de l'autre côté dans » l'eau dans un autre canal là où il les arma et refit soudain. » André Doria n'en sut rien jusqu'à ce que Dragut commençat à » paraître en pleine mer avec ses galères. Qui fut étonné, ce fut » André Doria, qui se mit à sa poursuite: mais il n'était plus » temps; car il était fort loin, et si ne craignait-il pas tant son » ennemi qu'il ne prit par rencontre, quasi à sa vue, une galère » qui venait de Sicile et portait des vivres et cinquante soldats à » l'armée chrétienne. Dragut rafla tout cela et puis se sauva. »

*de l'histoire naturelle en médecine* présente une foule d'aperçus neufs et ingénieux. Draparnaud mourut le 1er février 1805 d'une phthisie pulmonaire. Outre plusieurs *Mémoires* sur la physique et l'histoire naturelle, communiqués à l'institut, on a de lui; *Histoire naturelle des Mollusques terrestres et fluviatiles de la France*, Paris, 1805, in-4. Draparnaud possédait les langues, était musicien et dessina lui-même les figures qui enrichissent ses ouvrages.

* DRAPARNAUD (Victor-Marc-Xavier), poète lyrique et dramatique, né le 3 décembre 1773 à Montpellier, était frère du précédent. Sa jeunesse fut orageuse, et diverses aventures, dont quelques-unes peu honorables, signalèrent son âge mûr. Echappé du bagne où l'avait conduit la fabrication d'un faux brevet d'adjudant général, il gagna l'Espagne, et fut ramené en France où il resta détenu jusqu'en 1813. Il s'établit en 1820 à Paris, s'appliqua dès lors à la littérature et mourut du choléra le 4 octobre 1833. Ses poésies lyriques presque toutes de circonstance sont depuis longtemps oubliées. Parmi ses productions dramatiques, on peut citer : *Le prisonnier de Newgate*, drame (1817); *Savoir et courage*, comédie, 1822; *Louis-le-Débonnaire, ou le Fanatisme au* IXe *siècle*, tragédie, 1822. La police en fit suspendre les représentations; *Une journée du duc de Vendôme*, comédie, 1822; *Maxime, ou Rome délivrée*, tragédie en cinq actes et sans contredit la meilleure pièce de l'auteur; *Thomas Morus, ou le divorce de Henri VIII*, pièce romanesque et dépourvue d'intérêt; *Honneur et préjugé*, drame; *La clémence de David*, tragédie avec des chœurs; *L'école de la jeunesse*, 1828, in-8, etc.

DRAPIER (Roch), avocat au parlement de Paris, né à Verdun en 1685, mort à Paris en 1734, laissa quelques ouvrages de droit, *Recueil de décisions sur les matières bénéficiales*, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-12, de 1732; *Recueil de décisions sur les dîmes*, etc., réimprimé en 1741, in-12, augmenté par Brunet d'un *Traité de Champart*.

DRAPIER (Gui), curé de la paroisse de Saint-Sauveur à Beauvais, né en 1624, mourut en 1716, à 91 ans, après l'avoir gouvernée pendant 59. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont : un *Traité des oblations*, Paris, 1685, in-12; *Tradition de l'église touchant l'extrême-Onction*, où l'on fait voir que les curés en sont les ministres ordinaires, Lyon, 1699, in-12; *Gouvernement des diocèses en commun*, Bâle, (Rouen), 1707, 3 vol. in-12; *Défense des abbés commendataires et des curés primitifs*, 1685. C'est une invective continuelle contre les uns et les autres, quoique le titre promette autre chose. L'auteur combat le droit des curés primitifs, avec plus d'érudition que de solidité. Il réclame surtout la liberté de l'office du jour du patron, objet pour lequel il eut des contestations toute sa vie avec le chapitre de Saint-Vaast, curé primitif de sa paroisse. Ces disputes firent faire bien de la bile à Drapier, et elle s'évapore dans son ouvrage. Plusieurs *écrits* en faveur du P. Quesnel, son ami.

DRAUDIUS ou DRAUD (Georges), auteur allemand, a publié, en 3 gros vol. in-4, une *Bibliothèque classique*, Francfort, 1625, dans laquelle il a ramassé le titre de toutes sortes de livres. C'est à peu près une compilation des ouvrages qui ont paru aux foires de Francfort; mais elle n'est pas en assez bon ordre, et elle fourmille de fautes. On en a corrigé beaucoup dans les dernières éditions qu'on en a données; et cette bibliothèque, quoique imparfaite, ne laisse pas d'être utile aux bibliographes, surtout pour la connaissance des productions germaniques. On lui doit encore *Duodenarius historico-biblicus*, Francfort, 1605, in-8; *Bibliotheca librorum germanorum*, ibid., 1625, in-4; *Bibliotheca exotica*, ibid., 1625; *Hortus senilis animæ*, ibid., 1625, in-8, etc.

DRAYTON (Michel), célèbre poète anglais, né dans le comté de Warwick en 1563, mourut en 1631, et fut enterré à Westminster. Il a composé des poèmes historiques, tels que la *guerre des Barons, Chute de Robert de Normandie, de Mathilde et de Gaveston. Poly-Olbion*, la *Bataille d'Azincourt*, les *Infortunes de la reine Marguerite d'Anjou*, la *Cour des fées* : des poèmes religieux tels que *Noé, Moïse, David et Goliath*. Il a donné une édition complète de ses *Œuvres* en 1748, in-folio; ce sont des élégies, des pastorales, des chansons, etc.

DREBBEL (Corneille), mécanicien et alchimiste, né l'an 1572, dans la ville d'Alckmaer, en Hollande, passa en Angleterre en 1604, où il fut très-bien accueilli par Jacques Ier. Quelque temps après, l'empereur Rodolphe l'appela à sa cour; Ferdinand II le donna pour précepteur à son fils. Il retourna enfin en Angleterre, et mourut à Londres en 1634, à 62 ans. Il faisait, dit-on, certaines machines pour produire la pluie, la grêle et les éclairs. Il produisait par d'autres machines un froid pareil à celui de l'hiver. L'on prétend qu'il en fit l'expérience, à la prière du roi d'Angleterre, dans la salle de Westminster; et que le froid fut si grand, qu'on ne put le supporter. Il avait construit un verre qui attirait la lumière d'une chandelle mise à l'autre bout d'une salle, et qui donnait assez de clarté pour qu'à cette lueur on pût lire aisément. Pour dire à quel point cela peut être vrai, il faudrait en savoir les détails et le résultat d'une manière exacte et authentique. Il y a de l'exagération sans doute dans ce qu'en rapporte la Chronique d'Alckmaer; cependant le dernier trait que nous venons de rapporter ne paraît pas s'écarter des règles de la catoptrique et de la dioptrique. Ce philosophe laissa un ouvrage distribué en deux traités en flamand; il est traduit en latin, Francfort, 1628, in-12, et en français sous ce titre : *Deux traités physiques : le premier, de la Nature des éléments, et le deuxième de la Quintessence*, Paris, 1672. Quelques-uns lui ont fait l'honneur de l'invention du télescope (*Voy.* METIUS). On pense assez généralement qu'il fut l'inventeur du *microscope*, et du *thermomètre*, deux instruments utiles, dont le premier ne fut d'abord connu qu'en Allemagne, et parut pour la première fois en 1621. François Fontana, ignorant la découverte de Drebbel, s'attribua cette invention environ 30 ans après. Le thermomètre de Drebbel a fait place à celui de M. Amontons, à celui de M. de La Hire, et surtout à celui de Réaumur. Drebbel passe aussi pour avoir trouvé le premier l'art de teindre en écarlate. Il confia ce secret à sa

fille. Cuffler, qui l'épousa, fit le premier usage de cette invention à Leyde.

DRELINCOURT (Charles), ministre de l'église prétendue réformée à Charenton, né à Sedan en 1595, mort à Paris en 1669, s'acquit l'estime de ceux de sa communion par divers ouvrages contre les catholiques. Les principaux sont : un *Catéchisme*, in-8; *Abrégé de controverse;* pleins l'un et l'autre des préjugés de la secte; *Consolation contre les frayeurs de la mort*, Amsterdam, 1721, 2 vol. in-8; *La préparation à la sainte cène*; trois vol. in-8 de *sermons*; *Le Hibou des jésuites*, etc. Ce dernier ouvrage a été bien accueilli par les ennemis de la société : toutes les rapsodies sont bonnes pour les gens de faction et de parti, dès qu'elles servent leurs préventions et leurs haines. — Charles Drelincourt son fils, médecin de Montpellier, dont on a des *Opuscules*, 1727, in-4, mourut à Leyde en 1697. — Laurent Drelincourt, son autre fils, mort à 55 ans en 1680, à Niort, où il était ministre, laissa des *sermons*, et un recueil de *sonnets chrétiens*, Amsterdam, 1766, in-12.

DRESSER (Matthieu), théologien luthérien, né à Erfurt en 1536, étudia à Wittemberg sous Luther et Mélanchthon. Après avoir enseigné le grec et l'éloquence en diverses académies, il fut, l'an 1581, professeur d'humanités à Leipsig, où il mourut en 1607. C'était un luthérien rigide, et un homme d'un caractère souple et adroit. Lorsqu'il était à Oxford, il sut si bien tourner l'esprit de ses collègues, qu'ils consentirent qu'on enseignât la confession d'Augsbourg et l'hébreu dans l'académie. On a de lui divers ouvrages de littérature et de théologie : *Rhetoricæ libri quatuor*, in-8; *Tres libri progymnasmatum litteraturæ græcæ*, in-8; *Isagoge historica*, en allemand, in-folio : cet écrit n'est point estimé; *De festis et præcipuis anni partibus liber*; *De festis diebus christianorum, judæorum et ethnicorum liber*, in-8. Il y discute savamment plusieurs sujets curieux.

* DREUX DU RADIER (Jean-François), avocat, né en 1714, à Château-Neuf en Thymerais, mort en 1780 dans la même ville, renonça à la magistrature pour se livrer exclusivement aux lettres. Ses principaux ouvrages sont : *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12. Il loue beaucoup plus qu'il ne censure; mais il relève les fautes des bibliographes qui l'avaient précédé. *L'Europe illustre*, 1755, 6 vol. in-8, portr. La réimpression de 1777 est moins estimée. *Tablettes historiques et anecdotiques des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XV*, 1759, 3 vol. in-12, réimprimé en 1781; *Mémoires historiques, critiques et anecdotiques des reines et régentes de France*, Paris, 1776, 6 vol. in-12, et 1808, 6 vol. in-8, ouvrage peu estimé. Ses autres *productions en vers et en prose* sont au-dessous du médiocre.

DREUX. *Voy.* Philippe de Dreux.

DREUX. *Voy.* Brezé.

DREVET (Pierre), nom de deux graveurs célèbres, père et fils; le père était de Lyon, le fils était né à Paris en 1697. Ils ont gravé des *portraits* d'après le célèbre Rigaud, qui sont des chefs-d'œuvre de l'art. La délicatesse, l'agrément et la précision caractérisent leur burin. Pierre Drevet le fils, membre de l'académie de peinture, mourut à Paris en 1739, à 42 ans; et le père en la même année, à 75 ans. — Claude Drevet, leur parent, a soutenu leur réputation avec honneur. Il est mort en 1782.

DREXELIUS (Jérémie), jésuite d'Augsbourg, prédicateur de l'électeur de Bavière, mourut à Munich en 1638, âgé de 57 ans. Il laissa divers ouvrages ascétiques, pleins d'onction et de détails instructifs, imprimés à Anvers en 1643, en 2 vol. in-fol. et en plusieurs vol. in-24. Le plus connu de ces ouvrages est : l'*Eternité malheureuse*, ou *les Supplices éternels des réprouvés*, en latin, dont le Père Colombe, barnabite, a donné une traduction en français, Paris, 1788, in-12; terrible ouvrage pour la délicatesse et l'incrédulité de ce siècle, rempli de peintures effrayantes, mais propre à produire les meilleurs fruits, si on le lit avec attention. « Il » se peut sans doute, dit un théologien, que dans » ce vaste et effrayant tableau des vengeances divines, il y ait des traits qui ne sont pas également » constatés : et en général nous sommes aussi peu » instruits de la manière dont s'exécute l'arrêt pro» noncé contre les méchants, que nous sommes » assurés de son existence et de son exécution; arrêt » qui, selon la philosophie, même profane, tient aussi » étroitement à la divine justice, et dès lors à l'essen» ce de Dieu, qu'à la solidité de la morale et à la sé» curité de la société humaine (*Voy.* le *Cath. phil.* » n[os] 474, 475). Mais l'incertitude où nous sommes » des détails de la punition qui attend le crime au» delà du tombeau, ne doit pas faire mépriser ce » que les saints et les ascétiques ont écrit là-dessus, » quoique souvent d'après des notions purement » conjecturales; parce que ces sortes de descriptions » plus ou moins authentiques, sont toujours très» propres à approfondir l'impression des grandes » vérités, à les rendre plus intelligibles et plus utiles » à la multitude. »

DRIDEN. *Voy.* DRYDEN (Jean).

DRIEDO ou Dridoens (Jean), de Turnhout en Brabant, fut docteur et professeur de théologie à Louvain, chanoine de Saint-Pierre, curé de Saint-Jacques, dans la même ville, et mourut en 1535, âgé de 55 ans. On a de lui des traités de théologie en 4 vol. in-fol. et in-4, 1533. Les plus importants sont : *De scripturis et dogmatibus; De libertate christiana*; *De captivitate et redemptione generis humani*; *De concordia liberi arbitrii et prædestinationis; De gratia et libero arbitrio, etc.*

DRIESCHES. *Voy.* Drusius.

DRIESSEN (Antoine), théologien hollandais, ministre à Utrecht, puis à Groningue, mourut dans cette dernière ville en 1748, à 64 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de *théologie* et de *controverse*, où il y a plus d'érudition que de goût et de modération.

DRIPETINE, fille de Mithridate le Grand et de Laodice, avait un double rang de dents. Elle suivit son père après sa défaite par Pompée, l'an 66 avant J.-C. : mais étant tombée malade, elle se fit donner la mort par un esclave, qui se tua lui-même après cette action, qu'il n'avait faite que malgré lui.

DRIVÈRE (Jérémie), connu sous le nom de *Thri-*

*verius* ou *Driverius*, né à Braeckel en Flandre vers l'an 1502, professeur de médecine à Louvain, mourut en 1554. Il a laissé plusieurs ouvrages : *De missione sanguinis in pleuritide*, Louvain, 1532, in-4 ; *Medicinæ methodus*, Leyde, in-8 ; des *Commentaires sur Celse et sur Hippocrate, etc.*, in-fol.; *Paradoxa de vento, ære, aqua et igne*, Anvers, 1542, in-8.

DROCTOVÉE (saint), anciennement appelé *saint Trotteins, saint Drotté*, naquit au diocèse d'Autun en Bourgogne, vers l'an 535, et fut élevé dans l'abbaye de Saint-Symphorien, sous la conduite de saint Germain, qu'on mit depuis sur le siége épiscopal de Paris. Droctovée fut le premier abbé du monastère que le roi Childebert avait fondé à Paris, sous l'invocation de saint Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés, et mourut saintement vers l'an 580, après avoir fait fleurir la discipline monastique, et donné à ses frères l'exemple de toutes les vertus. On gardait ses reliques à Saint-Germain-des-Prés. La *vie* originale de ce saint s'étant trouvée perdue, un moine de son monastère, nommé Gislemar, qui vivait dans le IXe siècle, recueillit avec soin tout ce que la tradition et quelques mémoires épars en avaient conservé. On trouve ces pièces dans Bollandus et dans Mabillon.

DROLLINGER (Charles-Frédéric), conseiller de la cour du margrave de Bade-Dourlach, son archiviste privé et son bibliothécaire, naquit à Dourlach, en 1688, et mourut à Bâle en 1742. Il cultiva avec grand soin la langue allemande et la poésie. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées à Bâle en 1743, in-8, un an après sa mort.

DROMEUS, fameux athlète, était de Symphale, ancienne ville du Péloponèse. Pausanias, qui en parle dans la Description de la Grèce (*liv.* 6), dit qu'il fut couronné deux fois à Olympie, pour avoir doublé le stade avec succès ; autant de fois à Delphes, trois fois à Corinthe et cinq fois à Némée. Le même historien ajoute qu'il passe pour le premier athlète qui commença à se nourrir de viande. Avant lui, dit-il, les athlètes ne mangeaient que des fromages que l'on faisait égoutter dans des paniers. Pausanias parle encore d'une statue qu'on avait érigée à Dromeus, et qui était un ouvrage de Pythagore le statuaire.

** DROSTE-HULSHOFF (Clément-Auguste-Marie-Aloys-Paul de), né le 2 février 1793 à Cœsfeld en Westphalie, fut placé en 1804 au collége de Munster, où il fit ses études sous la direction du théologien Hermès qui jouissait en Allemagne d'une assez grande réputation comme écrivain et comme penseur (*Voy.* HERMES). Droste se destinant au sacerdoce, fut appelé en 1814 dans ce collége à une chaire réservée ordinairement aux ecclésiastiques ; mais en 1817, renonçant à sa vocation, il quitta Munster et se rendit à Berlin, où il étudia la jurisprudence et la philosophie. Après avoir suivi les leçons des professeurs les plus distingués, il prit le grade de docteur, et visita successivement plusieurs universités, dans le but de perfectionner ses connaissances. Pourvu d'une chaire de droit à Bonn en 1820, il remplit cette place avec distinction ; mais sa santé ne tarda pas à se ressentir de l'excès de ses travaux et il mourut aux eaux de Wisbaden, le 13 août 1832. Ses principaux ouvrages sont : *Du droit naturel considéré comme la source du droit canonique*, Bonn, 1822, in-8 ; *Manuel du droit naturel et de la philosophie du droit* ; Ibid., 1823, 2e édit., 1831, in-8 ; c'est un guide excellent. *Introduction au droit criminel général de l'Allemagne*, Ib., 1826, in-8 ; *Principes fondamentaux du droit général catholique et évangélique, tels qu'ils sont admis en Allemagne*, Munster, 1828-33, 2 vol. in-8 ; *Eclaircissements sur la philosophie primitive de Sieger et les points capitaux de l'hermésianisme de Horst*, Bonn, 1832, in-8 ; *Réponses aux questions sur l'hermésianisme adressées à tous les théologiens de l'Allemagne*, Ib., 1832, in-8.

DROUAIS (Hubert), peintre né à la Roque, en Normandie, l'an 1699, mort à Paris le 9 février 1767, fils d'un peintre, fut entraîné par son goût dans la même profession. Il n'était pas riche et fut l'artisan de sa fortune. Il vint à Paris, et paya son voyage de l'argent qu'il avait gagné peu à peu. A mesure qu'il faisait des progrès, il allait à Rouen ; l'approbation paternelle et les encouragements de ses compatriotes étaient plus doux à son cœur que tous les éloges qu'il a obtenus depuis. Il semble que le ciel se soit plu à récompenser son ancienne piété filiale. Ce respectable vieillard a eu la satisfaction de partager les justes applaudissements que toute la France a accordés à Henri Drouais, son fils, et il fut comme assuré qu'après sa mort, leurs noms passeraient ensemble à la postérité. Ce fils, qui avait hérité des talents de son père, est mort en 1775.— Jean-Germain DROUAIS, fils de Henri, et petit-fils d'Hubert, les a surpassés, et s'est placé au premier rang dans l'école française. Ses principaux tableaux sont : *La Cananéenne aux pieds de Jésus-Christ* ; *Marius à Minturne* ; *Philoctète*. Le premier tableau est au Musée de Paris. Epuisé par un travail trop assidu, il mourut à l'âge de 25 ans, en 1788.

* DROUAS DE BOUSSEY (Claude), évêque de Toul, mort en 1773, établit dans son diocèse la *fête du sacré Cœur*, et y fonda le *collége de Saint-Claude*, pour l'éducation des jeunes ecclésiastiques. C'est ce prélat qui fit imprimer sur une copie tombée dans ses mains les *Instructions sur les fonctions du ministère pastoral*, 5 vol. in-12, ouvrage estimé, où l'on trouve des avis pleins de sagesse pour le bon gouvernement d'une paroisse, des plans et des modèles de prônes, et des règles de conduite pour le saint ministère. La première partie est de M. Drouhard, supérieur du séminaire de Besançon, homme pieux qui ne mettait aucune prétention à son travail. Son confrère M. Grisot est l'auteur des modèles de prônes publiés d'abord sous le titre de *Sujets d'instruction*, et récemment, sous le titre de *Projets de prônes*, 4 vol. in-12. M. Pochard, du même séminaire, a réimprimé les deux premiers vol. des *Instructions de Toul*, avec des corrections et des améliorations considérables, sous le titre de *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, et pour le bon gouvernement des paroisses*, 2 vol. in-12. (*Voy.* GRISOT et POCHARD).

DROUET (Etienne-François), bibliothécaire des

avocats de Paris, et avocat lui-même, né dans cette capitale de la France en 1713, a donné des éditions augmentées de différents ouvrages, entre autres : *Dictionnaire de Moréri*, Paris, 1759, 10 vol. in-fol. Plusieurs de ses additions sont estimées et supposent des recherches ; d'autres n'ont mérité des éloges que de la part de ceux qui sont attachés à la *petite église* dont il épouse les sentiments et plaide les intérêts avec tout le fanatisme des sectes. Il y a des articles entièrement refondus ; mais la plupart n'y ont rien gagné ( *voy.* MORERI ). *Méthode pour étudier l'histoire*, de Lenglet du Fresnoy, qu'il a portée jusqu'à 15 vol. in-12, Paris, 1772. Dans le *Catalogue des principaux historiens*, qui fait partie de cette édition, il y a des remarques qui déposent bien fortement contre son impartialité. « Parmi les » disciples du nouvel Augustin, dit l'abbé Bérault, » l'habileté dépend du parti qu'on embrasse : éloges » ou invectives, réputation factice de capacité ou » d'ignorance, de vice ou de vertu, tout porte sur » ce pivot. » Ce compilateur est mort le 11 septembre 1779.

* DROUET (Jean-Baptiste), conventionnel, né le 8 janvier 1763, après avoir servi quelque temps dans les dragons, devint maître de poste à Sainte-Menehould. Il occupait cet emploi lorsque Louis XVI traversa cette ville pour se rendre à Montmédy ; ayant reconnu le prince, il en avertit les officiers municipaux qui lui donnèrent l'ordre de suivre la voiture. Ayant pris un chemin de traverse, il devança le roi et le fit arrêter à Varenne avec sa famille le 21 juin 1791. En récompense l'assemblée nationale voulut lui accorder une gratification de 30,000 francs ; mais Drouet se contenta d'une place dans la gendarmerie. Député de la Marne à la convention, il y vota la mort de Louis XVI sans sursis. Il prit une part très-active à la journée du 31 mai. Le 3 septembre, il proposa, si la liberté était en péril, d'en rendre les suspects responsables et se livra à cette occasion à des mouvements si violents, qu'il excita les murmures de l'assemblée. Le président Thuriot le rappela à l'ordre à cause de cette phrase: « *S'il faut être brigand pour le bonheur du peuple,* » *soyons brigands.* » Peu de temps après, il fut envoyé à l'armée du Nord. Enfermé dans Maubeuge, et craignant, s'il venait à tomber au pouvoir des Autrichiens, de subir un traitement sévère, il tenta de s'échapper, mais il fut pris et envoyé dans la forteresse de Spielberg en Moravie. Le 6 juillet 1794, il sauta par une fenêtre de sa prison, d'une hauteur de deux cents pieds, muni d'une espèce de parachute qu'il était parvenu à fabriquer lui-même, se cassa un pied et fut repris. En novembre 1795, il fut échangé avec quelques autres conventionnels, contre la fille de Louis XVI, et dut à sa captivité d'entrer au conseil des cinq-cents. La sagesse et la modération qui régnaient à cette époque dans les conseils de la république, déplurent à Drouet, qui n'hésita pas à avouer « *Qu'il eut marché* » *sur les traces de Robespierre et de Marat, s'il se fût* » *trouvé dans sa patrie, lors du régime de la terreur.* » S'étant lié avec Babeuf il devint un des chefs de la conspiration qui devait renverser le gouvernement directorial. Il fut en conséquence enfermé à l'Abbaye. Le conseil des Anciens décréta qu'il serait envoyé devant la haute cour nationale; mais il vint à bout de s'échapper dans la nuit du 18 août 1796; et publia dans le *Journal des hommes libres* les détails de son évasion. Il paraît certain que Drouet se trouva, dans la nuit du 9 au 10 septembre, au milieu des agitateurs qui tentèrent de soulever le camp de Grenelle. Après ce dernier effort, voyant la cause des jacobins perdue, il se retira en Suisse, et parvint à gagner un port où il s'embarqua pour les Indes; mais son voyage se termina au pic de Ténériffe. Les Anglais attaquaient cette île au moment où il débarqua ; il se battit contre eux avec courage. Ayant été acquitté, quoique contumace, par la haute-cour de Vendôme, il rentra en France, et fut commissaire du directoire dans son département. Après le 18 brumaire, nommé sous-préfet à Sainte-Menehould, il en remplit les fonctions jusqu'à la chute du gouvernement impérial. Dans les cent-jours, député de la Marne à la chambre des représentants, il ne s'y fit point remarquer. Condamné à l'exil par la loi contre les régicides, il se retira secrètement à Mâcon, où il passa les dernières années de sa vie, caché sous le faux nom de Merger. Il vivait dans la retraite, régulièrement et même avec piété. Il est mort dans les sentiments d'un chrétien, repentant de ses fautes, le 11 avril 1824, à l'âge de 61 ans.

** DROUET D'ERLON (Jean-Baptiste, comte), maréchal de France, né en 1765 à Reims, d'une famille d'honnêtes ouvriers, s'enrôla en 1782, dans le régiment de Beaujolais, et après cinq ans, ayant obtenu son congé, revint exercer sa profession chez ses parents. En 1792, il entra dans un des bataillons que leva le département de la Marne pour repousser les Prussiens. L'année suivante il était capitaine, et dès lors son avancement fut assez rapide. Général de brigade en 1799, il se signala quelques mois après à la bataille de Zurich (*voy.* MASSENA), par son sang-froid et son intrépidité; de nouveaux services lui méritèrent en 1803 le grade de général de division. C'est en cette qualité qu'il parut sur tous les grands champs de bataille de l'empire, à Austerlitz, à Iéna, à Friedland, etc., et partout il fit preuve de courage et d'intelligence. A la suite de la bataille de Friedland (1807), où il reçut une grave blessure, il fut nommé grand officier de la légion-d'honneur et comte de l'empire. En 1809 il eut le commandement en chef de l'armée auxiliaire de Bavière, chargée d'occuper le Tyrol, et sut se faire aimer des officiers et des soldats dont il avait gagné la confiance par sa franchise, son désintéressement et sa loyauté. L'année suivante, envoyé à l'armée d'Espagne, il s'y signala dans plusieurs rencontres, notamment à Vittoria, l'un des derniers repassa les Pyrénées et se trouva devant Toulouse pour combattre les Anglais. La restauration lui maintint ses honneurs et ses grades et y en ajouta de nouveaux. Commandant la 16e divion, il fut impliqué dans la conspiration de Lefebvre-Desnouettes ( *Voy.* LEFEBVRE). Arrêté le 13 mars, sept jours avant la rentrée de Napoléon à Paris, il recouvra bien vite la liberté, et suivit l'empereur dans la courte campagne que termina brusquement la défaite de Waterloo. Il re-

vint alors à Paris avec le 1er corps de l'armée qu'il commandait et se disposait à le conduire au delà de la Loire ; mais informé que l'ordonnance du roi du 24 juillet le traduisait devant un conseil de guerre, il se retira dans la Bavière où il comptait encore de nombreux amis. Après un exil de dix ans, il obtint l'autorisation de rentrer en France à la demande des habitants de Reims. La révolution de 1830 le tira de l'oubli dans lequel il était tombé. Elevé à la dignité de pair en 1831, il obtint l'année suivante le commandement d'une division militaire, et fut, en 1834, nommé gouverneur de l'Algérie. En 1843, il reçut le bâton de maréchal et mourut l'année suivante, le 25 janvier, à Paris, dans un état de fortune si médiocre qu'il ne laissait pas de quoi se faire enterrer d'une manière digne du rang qu'il avait occupé. Les deux chambres votèrent les fonds nécessaires pour ses obsèques qui furent célébrées le 3 avril à Reims, où le maréchal avait choisi sa sépulture au milieu des siens. Il léguait par son testament à sa ville natale son portrait au bas duquel est une inscription qui se termine ainsi : *Un enfant du peuple en servant bien son pays, peut arriver aux plus hautes dignités de l'état.* Sa fille a obtenu une pension sur le trésor public. On a *la vie militaire du comte d'Erlon écrite par lui-même*, in-8.

DROUIN (René), neveu du fameux Père Serry, jacobin, entra comme lui dans l'ordre de Saint-Dominique. Les affaires du temps, dans lesquelles il entra, l'obligèrent de sortir de la France. Il professa la théologie à Chambéri et à Verceil, et mourut en 1742, à Yvrée en Piémont, dans la 60e année de son âge. On a de lui un *Traité dogmatique et moral des sacrements*, imprimé à Venise en 1737, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage décèle une profonde érudition, et une grande connaissance du dogme et de la morale. On l'a réimprimé à Paris en 1773, avec des notes du Père Patuzzi et du P. Richard, 9 vol. in-12.

** DROUOT (Antoine, comte), lieutenant-général, surnommé par Napoléon, le *Sage de la grande armée*, était né le 11 janvier 1774 à Nancy, de parents pauvres, mais dont il reçut avec une éducation chrétienne l'exemple de toutes les vertus. Il puisa « dans » cette expérience de la jeunesse, la souveraine per» suasion qu'il ne faut à l'homme, pour être heu» reux, ni richesses, ni dignités, » et cette conviction fut la règle de toute sa vie. Admis en 1793 à l'école de Châlons, il fut nommé la même année sous-lieutenant au 1er régiment d'artillerie à pied par un décret qui conférait ce grade aux dix premiers élèves de la promotion. De l'armée du Nord où il contribua par son sang-froid au succès de la bataille d'Hondtschoote, il passa à l'armée de Sambre et Meuse, où il prit part à la victoire de Fleurus, puis à l'armée d'Italie où sur les bords de la Trébia, il couvrit la retraite de Macdonald qui n'oublia jamais cet important service, et enfin à l'armée du Rhin où il combattit sous les ordres de Moreau à la bataille de Hohenlinden que couronna la paix de Lunéville. En 1804, il fut nommé directeur de l'artillerie de débarquement d'une expédition aux Antilles que les circonstances firent avorter. Plus tard (1808) major de l'artillerie à pied de la garde, il est employé dans la guerre d'Espagne et assiste à la prise de Madrid. L'année suivante, il concourt à la victoire importante de Wagram. Dans la campagne de Russie il est fait commandant de la légion-d'honneur à la Moskova, et plus fort que le grand désastre qui accablait l'armée « il ramena » jusqu'en Pologne toutes ses batteries sans avoir » perdu un seul canon. » En janvier 1813, l'empereur le nomma général d'artillerie et se l'attacha comme aide-de-camp. Il se signala la même année à Lutzen et à Bautzen, et reçut le 3 septembre le grade de général de division. Il fit des prodiges de valeur dans la campagne de France, et après l'abdication de Napoléon, le suivit à l'Isle-d'Elbe. Il en fut nommé gouverneur. Il ne crut pas pouvoir se dispenser d'accompagner son général dans sa tentative pour reconquérir le trône de France ; et ce fut Drouot qui tira le dernier coup de canon à Waterloo. Quelques jours après il fit entendre, à la tribune de la chambre des pairs, quelques paroles éloquentes pour ranimer le patriotisme public ; « mais sa voix se perdit dans le trouble et le dé» couragement universel. » Le gouvernement provisoire le nomma commandant de la garde qu'il conduisit sur les bords de la Loire, où il signa le premier l'acte de soumission au roi. Informé qu'il est menacé comme coupable de haute trahison, il se rend à Paris, avant que l'ordre de l'arrêter soit donné et se présente à la prison de l'abbaye où l'on refuse de le recevoir. Il fut acquitté par le conseil de guerre « à la majorité de 3 voix contre quatre. » Le lendemain Louis XVIII lui envoya une voiture pour le conduire aux Tuileries ; et après lui avoir adressé des paroles pleines de bonté, le fit mettre en liberté. Peu de jours après il reprit le chemin de Nancy, où logé dans une modeste maison du faubourg, il partagea sa vie entre les devoirs du citoyen et du chrétien, trouvant dans ses faibles revenus de quoi soulager les pauvres et secourir ses anciens frères d'armes. Content de son sort il refusa les offres de la restauration qui voulut le rappeler dans les rangs de l'armée en lui restituant les arrérages de sa solde, et remercia M. le duc d'Orléans qui voulait lui confier l'éducation des princes ses fils. Il fut également insensible aux honneurs et aux dignités que lui présenta la révolution de 1830. Affligé d'infirmités douloureuses et privé de la vue pendant les quatorze dernières années de sa vie, il se montra constamment soumis aux vues de la providence et mourut en chrétien, au mois d'avril 1847, en répétant ces mots qu'il avait souvent à la bouche : « Je n'ai connu le véri» table bonheur que dans l'obscurité, l'innocence et » la pauvreté de mes premières années. » Drouot, qui aimait passionnément l'étude et qui n'avait jamais cessé de cultiver les lettres pour le plaisir qu'elles donnent, avait écrit des *Mémoires* qui ne pouvaient qu'offrir un grand intérêt ; mais par une modestie dont la postérité lui saura mauvais gré, il les jeta au feu peu de temps avant sa dernière maladie. Son *Oraison funèbre* a été prononcée par le R. P. Lacordaire dans la cathédrale de Nancy ; nous en avons extrait plusieurs passages. Une souscription

a été ouverte pour ériger une statue à ce général moins illustre encore par les qualités guerrières, que par toutes les vertus qui font le véritable sage, c'est-à-dire le parfait chrétien.

* DROZ (Pierre-Jacquet), habile mécanicien, naquit le 28 juillet 1721 à la Chaux-de-Fonds, dans le comté de Neuchâtel. En s'occupant du projet chimérique de découvrir le mouvement perpétuel, il inventa une *pendule*, qui, au moyen de la combinaison de deux métaux inégalement dilatables, pouvait marcher sans être remontée, tant que les pièces n'en seraient pas détériorées par le frottement. Cette pendule fut présentée au roi d'Espagne, qui accorda une pension à l'inventeur. On lui doit encore plusieurs mécaniques très-ingénieuses : celle qui suppose le plus de génie et de patience est son *automate écrivain* : les mouvements des articulations de la main et des doigts, étaient sensibles à l'œil, et assez réguliers pour former des caractères agréables. Droz travaillait à une *pendule astronomique*, lorsqu'il mourut à Bienne le 28 novembre 1790. — Henri-Louis Jacquet son fils, mort le 10 novembre 1791, à l'âge de 39 ans, se distingua par plusieurs pièces de son invention, entre autres, un *automate dessinateur*, et une *figure de jeune fille* qui touchait différents airs sur le clavecin, suivait la musique des yeux, de la tête, se levait quand elle avait fini de jouer, et saluait la compagnie.

* DROZ (Jean-Pierre), graveur, né en 1746 à la Chaux-de-Fonds, de la même famille, était fils d'un propriétaire d'une manufacture de faulx, et reçut une éducation soignée. Dès 1783, il s'était occupé de perfectionner les procédés de la monétation, et il s'associa avec M. Boulton de Birmingham (*voy.* BOULTON), pour la fabrication de la monnaie de cuivre d'Angleterre. Il fit pour la monnaie de Paris un balancier, le plus parfait qu'on eût encore vu. La pièce est frappée d'un seul coup, avec des forces moindres, et, par un mécanisme de son invention, la tranche se trouve frappée en même temps que les deux faces. Droz est mort à Paris le 2 mars 1823. M. Molard a publié *Notice sur les divers inventions de feu Jean-Pierre Droz, graveur-mécanicien*, 1823, in-4.

* DROZ (François-Nicolas-Eugène), conseiller au parlement et secrétaire de l'académie de Besançon, naquit à Pontarlier le 4 février 1735. En se livrant à l'étude du droit, il s'appliquait à des recherches historiques. L'acquisition qu'il fit d'une charge dans la magistrature lui procura les loisirs qui lui étaient nécessaires pour se livrer à de nouveaux travaux. Pendant plus de cinquante ans, il ne laissa passer aucun jour sans étudier; aussi son érudition était-elle immense. Ce savant estimable mourut le 13 octobre 1805 à St.-Claude dans le Jura. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de Pontarlier*, Besançon, 1760; *Essai sur l'histoire des bourgeoisies du roi, des seigneurs et des villes*, 1760, in-8; *Eloge de l'abbé Bullet*, imprimé en tête de l'*Histoire de l'établissement du christianisme*, Clermont-Ferrand, 1814, in-8; *Mémoire pour servir à l'histoire du droit public de la Franche-Comté*, 1789, in-8; *Mémoire sur l'avantage du rétablissement des académies*, Besançon, 1804, in-8; de 1770 à 1789, il avait envoyé à Paris, au dépôt des chartres, 80 volumes de titres et de monuments tirés des archives du comté de Bourgogne, de la Suisse et des Pays-Bas, et qui tous concernent la Franche-Comté. Il eut part à la *Nouvelle bibliothèque historique de France*, et s'occupait de la continuation de la *Gallia christiana*. Droz est l'éditeur des *Edits et ordonnances de la Franche-Comté depuis la conquête de cette province jusqu'en* 1771, 5 vol. in-fol. Il était membre des académies de Dijon, d'Arras, etc. On a de lui un grand nombre de *manuscrits* dont on trouvera la liste à la suite de l'*éloge* de ce savant par M. Coste, 1807, in-8.

DRUMMOND (Guillaume), surnommé le *Pétrarque écossais*, né en 1585, étudia le droit en France, y prit le goût des belles-lettres, et de retour dans sa patrie, écrivit élégamment en prose et en vers. Il mourut en 1649. Ses *Œuvres* en vers ont été imprimées à Edimbourg en 1711, in-fol. On a encore de lui une *Histoire d'Ecosse depuis* 1423 *jusqu'en* 1644, Londres, 1682, in-8, en anglais. On en a donné une *continuation* en 1770. Drummond était très-attaché à la cause de Charles I^er^. La mort de ce prince abrégea ses jours.

* DRUMMOND (Alexandre), de la même famille, nommé en 1744 consul d'Angleterre à Alep, y séjourna plusieurs années, et parcourut tous les pays voisins. On a de lui : *Voyages à différentes villes de l'Allemagne, de l'Italie, de la Grèce, et dans quelques parties de l'Asie jusqu'au bord de l'Euphrate, dans une suite de lettres contenant ce qu'il y a de plus remarquable dans leur état actuel et dans leurs monuments d'antiquité*, Londres, 1754, in-fol., avec cartes et fig. Ce voyage, où l'on trouve des descriptions très-intéressantes, surtout d'Alep et de l'île de Chypre, a été abrégé dans les *Voyageurs modernes*, par Puisieux, Paris, 1760-1764. Il mourut en Angleterre le 17 août 1769.

* DRUMMOND DE MELFORT (Louis-Hector, comte de), né en 1726, fut successivement colonel de plusieurs régiments, inspecteur-général des troupes légères, lieutenant-général et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il fit les guerres de Flandre, d'Allemagne et d'Italie, où il commandait à l'avant garde des corps de troupes légères, et mourut en Berry, dans la terre d'Yvoi-le-Pré, en novembre 1788. Formé à l'art militaire par le prince de Saxe, dont il était aide-de-camp à la bataille de Fontenoy, il avait profité de la paix, pour aller en Prusse étudier la tactique auprès du grand Frédéric. Il consigna le fruit de ses observations dans les deux ouvrages suivants : *Essai sur la cavalerie légère*, Paris, 1748; *Traité sur la cavalerie*, ibid., 1776, gr. in-fol. avec un vol. de planches, et Dresde, 1786, 2 vol. in-4. Cet ouvrage, recherché dans le temps, jouit encore d'une estime générale parmi les militaires français. On y trouve les premières notions sur l'artillerie volante, qui fut depuis la principale cause des succès brillants de nos armées.

* DRURY (Robert), voyageur, né à Londres en 1687, fit naufrage en 1702 sur les côtes de Madagascar, et resta 15 ans dans cette île, traité comme un esclave. Etant parvenu à recouvrer sa liberté, il retourna en Angleterre où, à la prière de ses amis, il écrivit avec une ennuyeuse prolixité,

la relation de ses aventures, Londres, 1729, in-8. On y trouve des documents assez précieux sur les mœurs des Madécasses, mais peu de détails sur l'histoire naturelle et la géographie de leur pays. — Un autre Drury a publié : *Illustrations of natural history*, en angl. et en franç., Londres, 1770, 3 vol. in-4, fig. col. Ce livre, dont l'exécution est belle et les dessins exacts, est recherché par les amateurs d'histoire naturelle.

DRUSILLE, fille d'Agrippa le Vieux, et sœur d'Agrippa le Jeune, rois de Judée, la plus belle femme de son temps, fut promise par son père à Epiphanes, fils du roi Antiochus, sur la parole qu'il lui donna de se faire circoncire. Ce prince n'ayant pas voulu tenir sa promesse, Agrippa le Jeune la maria à Azize, roi des Eméséniens, qui embrassa le judaïsme pour lui plaire. Drusille se dégoûta bientôt de son époux; elle l'abandonna pour épouser Félix, gouverneur de la Judée. L'envie qu'elle portait à sa sœur Bérénice, la jeta dans ce travers, et lui fit même abjurer sa religion. C'est devant Drusille et Félix que saint Paul comparut, comme on peut le voir dans les *Actes des apôtres, ch.* 24.

DRUSILLE (Julie), fille de Germanicus et d'Agrippine, et arrière-petite-fille d'Auguste, naquit à Trèves l'an 15 de J.-C. Elle épousa Lucius Cassius en premières noces, et en secondes, son frère Marcus Lépidus. Ses débauches la rendirent un objet de mépris pour les Romains. L'empereur Caligula son frère eut avec elle un commerce incestueux. Il l'aima si passionnément, qu'étant tombé dangereusement malade, il l'institua héritière de l'empire et de tous ses biens. La mort la lui ayant enlevée l'an 38 de J.-C., il la fit mettre au rang des déesses. Les Romains jusqu'alors n'avaient point connu de pareilles divinités; aussi fut-elle autant odieuse aux gens de bien dans son ciel imaginaire, qu'elle l'avait été sur la terre. Mais en général, ces scènes infâmes dérivaient de l'état de la nation, déjà assez dégradée pour les supporter, et pour avoir des empereurs qui eussent le courage éhonté de les produire.

DRUSIUS ou DRIESCHES (Jean), né à Oudenarde en 1550, fut un des plus modérés protestants du XVI<sup>e</sup> siècle. Il respectait la Vulgate, et avait beaucoup de vénération pour tous les saints Pères. Plus d'une fois il soumit ses écrits au jugement de l'Eglise catholique, particulièrement dans le *Liber prœteritorum*, p. 454, où il dit : *Provoco ad judicium ecclesiœ catholicœ, cui me meaque omnia subjicio.*. Il avait été élevé dans la religion catholique; mais son père ayant donné dans les nouvelles erreurs, il s'y laissa entraîner à sa persuasion. Il fut d'abord professeur des langues orientales à Oxford, puis à Leyde, et de là professeur de la langue hébraïque à Franeker. Les états-généraux le chargèrent de faire des remarques grammaticales sur les endroits les plus difficiles de l'ancien Testament; ouvrage qu'il poussa fort avant, sans avoir la satisfaction de le voir imprimé. On a de lui : d'excellentes *Notes sur l'Ecriture,* données séparément, tant in-fol. qu'in-4; un *Recueil des fragments des Hexaples,* une *Grammaire hébraïque*, in-4; un *Traité des trois sectes des Juifs*, dans un recueil intitulé : *Trium scriptorum, de tribus Judœorum sectis, syntagma*, Delft, 1703, 2 vol. in-4; des *Notes sur Sulpice-Sévère,* qui ont passé dans l'édition *cum notis variorum.* Driesches était très-versé dans la connaissance de la langue hébraïque; Richard Simon parle de lui comme d'un interprète habile. Il avait consulté les anciens et les meilleurs d'entre les auteurs modernes. Ses ouvrages sur l'Ecriture étaient rares, avant qu'on les réimprimât dans le recueil des *Critiques sacrés,* publié en Angleterre. Il mourut à Franeker en 1616. Abel Curiander, gendre de Drusius, a publié sa *Vie :* elle est dans les *Critici sacri.*

DRUSIUS (Jean), fils du précédent, né à Leyde en 1588, se distingua par ses connaissances précoces. A cinq ans, il avait quelque teinture de la langue latine. A sept ans, il expliquait le Psautier hébreu. A neuf, il lisait l'hébreu sans points, et ajoutait les points qu'il fallait selon les règles. A douze, il écrivit en vers et en prose à la manière des Hébreux. A dix-sept, il fit une *harangue latine* à Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, qui surprit et charma toute sa cour. Ce génie prématuré mourut de la pierre à 21 ans, en 1609, après avoir commencé de mettre d'hébreu en latin l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudelle, et la *Chronique du second temple*, qui sont restés manuscrits.

DRUSUS (Marcus-Livius), était fils de ce Drusus, qui fut collègue de Caïus Gracchus dans le tribunat du peuple. Il naquit, comme son père, avec de grandes qualités, beaucoup d'éloquence, d'esprit et de courage; mais son ambition excessive les ternit. La faction du sénat et celle des chevaliers divisaient alors la ville. Drusus, à l'exemple de tous les intrigants, tâcha de s'attacher la multitude, et se déclara pour les nouveaux prétendants contre les anciens possesseurs. Il proposa de remplacer les sénateurs qui manquaient, par autant de chevaliers; et d'accorder en même temps à ces nouveaux magistrats le droit de juger, tel que l'avaient les sénateurs anciens. Ce projet irrita les amis de l'ordre et de la tranquillité publique. Le mécontentement augmenta, lorsqu'il voulut faire revivre la loi des Gracques touchant la distribution des terres au peuple, et celle d'accorder au peuple latin les priviléges des citoyens de Rome. Drusus n'ayant pu faire passer la loi inique du partage des terres, opposée au droit sacré de propriété, voulut au moins tenir la parole qu'il avait inconsidérément donnée aux étrangers, et dont l'exécution aurait livré la république à des troubles destructifs. Mais comme il retournait chez lui, suivi d'une multitude de Latins qui étaient venus pour le secourir, il fut assassiné à l'entrée de sa maison, vers l'an 90 avant J.-C.; digne fin de ses intrigues et de la manie des nouveautés, si redoutable aux empires, et avant-coureur certain de leur ruine. *Voy.* Gracchus. Le premier parmi les Romains, il avait altéré les monnaies en faisant entrer dans les pièces d'argent un huitième de cuivre.

DRUSUS (Nero-Claudius), fils de Tibère-Néron et de Livie qui épousa depuis Auguste, et frère de l'empereur Tibère, naquit l'an 38 avant J.-C. Il signala son courage de bonne heure. Après avoir soumis les Grisons, il vainquit les Gaulois et les

Germains, et fut élevé à la charge de préteur. La même année qu'on lui conféra la préture, il retourna sur le Rhin, le passa, et acquit tant de gloire dans cette expédition, qu'on lui décerna les honneurs du triomphe, et qu'il fut nommé proconsul dès qu'il eut cessé d'être préteur. Les armées, toujours victorieuses sous lui, l'honorèrent du titre d'*imperator* et il reçut le surnom de *Germanicus* qu'il transmit à son fils suivant le vœu d'Auguste; mais Auguste ne jugea pas à propos de le lui conférer. Il se préparait à continuer ses conquêtes : il porta même ses armes jusqu'au bord du fleuve de l'Elbe; mais ayant fait de vains efforts pour le traverser, il se contenta d'y élever des trophées pour faire connaître qu'il avait pénétré jusque-là. Dion prétend qu'il fut détourné du passage de ce fleuve, par l'apparition d'une femme d'une taille gigantesque qui lui dit : « Drusus, ton ambition n'aura-t-elle » point de bornes? Les destins ne te permettent pas » d'aller plus loin : tu touches au terme de tes ex» ploits et de ta vie. » Quoi qu'il en soit de ce récit, Drusus mourut bientôt après d'une chute de cheval, à l'âge de 30 ans, la 9e année avant J.-C. Rome perdit en lui un prince plein de bravoure, de bonté et de vertu, et qui, s'il avait remplacé Auguste, aurait préservé l'empire d'un monstre tel que Tibère. C'est Drusus qui fit tracer le canal du Rhin à l'Issel. Il eut de sa femme Antonia trois enfants, Germanicus, Livie et Claude.

DRUSUS, fils de Tibère et de Vipsanie, eut plusieurs des défauts de son père, la cruauté, l'emportement, l'amour des plaisirs; mais il ne les eut pas au même point. Après avoir été questeur, l'an 10 de J.-C., on l'envoya au bout de 5 ans en Pannonie, pour apaiser les légions révoltées lors de la mort d'Auguste. La sagesse et la fermeté qu'il fit paraître en cette occasion, lui méritèrent le consulat. Il ne se signala pas moins dans l'Illyrie, d'où il fomenta adroitement les divisions qui déchiraient les Allemands. Le sénat lui décerna les honneurs de l'ovation, pour le récompenser de ses succès. Drusus, revenu à Rome, fut fait consul avec l'empereur son père. Il partagea ensuite avec lui la puissance tribunitienne. Ces dignités semblaient assurer l'empire à ce prince; mais Séjan, fourbe audacieux, à qui il avait donné un soufflet, corrompit Livie, femme de Drusus, et de concert avec elle le fit empoisonner par un eunuque. Le médecin de Livie, qui était aussi un de ses amants, entra dans ce lâche complot. Le poison fut lent, mais il n'emporta pas moins Drusus l'an 23 de J.-C.

DRUSUS, fils de Germanicus et d'Agrippine, jouit d'abord d'une grande faveur, et obtint des postes importants; mais l'artificieux Séjan chercha à le perdre auprès de Tibère, et y réussit. Cet empereur le fit enfermer et défendit à tous ceux qui le gardaient dans sa prison, de laisser passer aucun aliment. On le trouva mort au bout de neuf jours, ayant mangé la bourre de ses matelas, l'an 33 de J.-C. Tibère eut encore la lâche cruauté de l'accuser dans le sénat après sa mort.

DRUTHMAR (Chrétien), natif d'Aquitaine, moine de Corbie dans le IXe siècle, enseigna au monastère de Malmedy, dans la principauté de Stavelo. Nous avons de ce religieux un *Commentaire sur saint Matthieu*, qui fit beaucoup de bruit dans le XVIe siècle. Les novateurs de ce temps-là le firent imprimer à Strasbourg en 1514, in-fol. avec quelques additions, et y semèrent habilement des propositions erronées sur la transsubstantiation. Le venin ayant été découvert, le livre fut exactement supprimé : ce qui l'a rendu rare. En 1530 on en fit une autre édition à Haguenau, qui fut supprimée aussi, comme étant conforme à la précédente.

DRYADES, nymphes qui présidaient aux bois et aux forêts : mais elles n'étaient point attachées à certains arbres comme les Hamadryades.

DRYANDER (Jean), médecin et mathématicien de Wetteren dans le pays de Hesse, dont le véritable nom est *Eichmann*, enseigna à Marpurg, et y mourut protestant en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages de *médecine* et de *mathématiques*, qui étaient consultés avant les bons livres du dernier siècle et de celui-ci. La plus grande obligation qu'on lui a, c'est qu'il fit des découvertes en astronomie, qu'il inventa quelques instruments de mathématiques, ou perfectionna ceux qui étaient inventés. Son *Anatomia capitis*, Marpurg, 1537, in-4, avec fig., a été estimée.

DRYANDER (François), frère du précédent. *Voy.* ENZINAS.

* DRYANDER (Jonas), savant naturaliste, compatriote et disciple de Linnée, né l'an 1748, se fit recevoir maître-ès-arts à Lund en 1776. Dans la thèse qu'il soutint à cette occasion il combat l'opinion de plusieurs naturalistes qui prétendaient que les champignons n'appartiennent pas au règne végétal. Il donna encore une *Dissertation* qui fut insérée dans les *Mémoires de l'académie de Stockholm*, sur le genre de plante nommée *albuca*, et passa en Angleterre vers 1777. Connu déjà de Joseph Banks qui lui confia la garde de sa belle bibliothèque, il en redigea le catalogue, travail qui lui fit le plus grand honneur (*voy.* BANKS). On doit encore à Dryander quelques *Dissertations* dans les *Transactions de la Société linnéenne* de Londres, dont il était membre, et un *Mémoire* sur l'arbre qui produit le benjoin, dans les *Mémoires de la société royale* de la même ville. Il mourut à Londres en 1810. Thunberg son compatriote a donné le nom *Dryandria* à un genre composé d'un arbre du Japon, de la famille des *Euphorbes*.

DRYAS, fille de Faune, qu'on révérait comme la déesse de la pudeur et de la modestie. Il n'était pas permis aux hommes de se trouver aux sacrifices qu'on lui offrait.

DRYDEN (Jean), l'un des plus illustres poètes anglais, né Aldwincle dans le comté de Northampton, en 1631, montra jeune encore un génie fécond et facile, et des talents supérieurs pour la poésie. Il se fit catholique en 1688, sous le règne de Jacques II, à la cour duquel il fut toujours très-bien accueilli. Les ennemis que ses talents, son caractère ou son changement de religion lui avaient suscités, firent des cabales pour le perdre. Le roi Guillaume lui retrancha ses pensions, et ce poète qui a fait tant d'honneur à sa patrie, mourut dans la misère en 1707. Oublié et négligé par tout le monde jusqu'à

cette époque, dès qu'il s'agit de son enterrement, les choses changèrent de face, et l'empressement des concurrents produisit des scènes assez plaisantes. L'évêque de Rochester et le lord Halifax se disputèrent l'honneur de l'inhumer. L'évêque, comme doyen du chapitre de Westminster, offrit de l'enterrer dans cette église; Halifax, comme l'ami des muses, demanda la préférence, et promit de dépenser cinq cents livres sterlings pour son mausolée. « Les Anglais, dit un auteur, ont toujours eu » un goût particulier pour les honneurs posthumes. » On sait combien de monuments ils ont dressés, » combien de services solennels ils ont fondés pour » des gens dont ils avaient juridiquement coupé les » têtes. Et pour ceux qui ont fini leur carrière d'une » manière plus douce, c'est toujours, pour peu » qu'ils aient fait du bruit dans le monde ou dans » les coulisses, c'est toujours à leur enterrement ou » à leurs obsèques, que leur gloire se déploie. » Dryden s'est signalé dans tous les genres de poésie. Ses ouvrages sont pleins de détails naturels à la fois et brillants, animés, vigoureux, hardis, passionnés. Sa réputation serait sans altération, s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages, et surtout s'il avait mieux respecté la décence et les mœurs. Il avait une grande facilité, mais il en abusait. De là des inégalites étonnantes, et ce mélange de bas et de noble, de puérilité et de raison. Ses principales productions sont des *tragédies* qui offrent de grandes beautés semées çà et là; mais qui dans le total ne sont que des farces sublimes; des *comédies*, d'une licence dont il y a peu d'exemples, même en ce genre d'ouvrage; des *opéras*, et plusieurs autres pièces de poésie, recueillies dans ses *Œuvres dramatiques*, en 3 vol. in-fol., Londres, 1721. On y trouve à la tête une longue *Dissertation* en forme de dialogue sur la poésie dramatique; Des *fables*, in-8; une *traduction de Virgile* en vers anglais, qui lui a fait beaucoup d'honneur dans sa nation; une autre des *Satyres de Juvénal et de Perse*; une *version* en prose du poëme latin de l'*Art de la peinture*, du célèbre Alponse du Fresnoy. Elle est enrichie des *remarques* de Piles sur cet ouvrage, et d'une belle *préface* dans laquelle il compare la poésie à la peinture. Le célèbre Walter Scott a publié à Londres en 1808 une belle édition d'*Œuvres de Dryden*, avec la vie de ce poète, en 18 vol. in-8, réimprimée en 1812.

DRYOPE, nymphe d'Arcadie, aimée de Mercure. Tenant un jour son fils entre ses bras, elle arracha une branche de lotos pour l'amuser. Bacchus, à qui cette plante était consacrée, en fut si irrité, qu'il la métamorphosa en arbre. Elle n'eut que le temps d'appeler sa sœur pour prendre l'enfant, qui aurait été enfermé avec elle dans l'écorce.

DUAREN (François), natif de Saint-Brieux en Bretagne, célèbre professeur de droit à Bourges, mourut dans cette ville en 1559, à 50 ans. C'était, suivant de Thou, le plus savant jurisconsulte de son temps après Alciat. Il joignait à la jurisprudence les belles-lettres et une exacte connaissance de l'antiquité. On a de lui *Pro libertate ecclesiæ gallicæ adversus romanam; Defensio parisiensis curiæ; De sacris ecclesiæ ministeriis ac beneficiis libri octo*; des *Commentaires sur le code et le digeste*; un *Traité des plagiaires*. On a deux éditions des ouvrages de Duaren : la première, de Lyon, 1578, 2 vol. in-folio, est peu commune, la seconde, à Genève, 1603, in-folio, est moins recherchée. Il arriva aux écrits de Duaren, ce que Cujas craignait pour les siens. Ses écoliers ajoutèrent tant bien que mal aux ouvrages qu'il avait composés, tout ce qu'ils lui avaient entendu dire dans ses explications, et ce mélange ne contribua pas à sa gloire.

DUBARRAN. *Voy.* Barbeau.

DUBARRY (la comtesse.) *Voy.* Barry.

DUBOIS (le cardinal). *Voy.* Bois (Guillaume du).

DUBOIS. *Voy.* Bretteville.

DUBOIS (Jérôme), peintre de Bois-le-Duc, florissait au commencement du XVIe siècle. Il excellait dans les grotesques, les figures bouffones et les fantômes. Il a peint un *Enfer* d'une manière si vive, si vraie et si terrible, que le spectateur est saisi en le voyant, comme s'il était dans ce lieu d'horreur. L'expression, la force et la variété des caractères, la magie de son coloris, tout contribue à faire rechercher ses ouvrages, et à en rendre le prix excessif.

DUBOIS-FONTANELLE. *Voy.* Fontanelle.

* DUBOIS (Jean), habile sculpteur, né à Dijon en 1626, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui sont presque tous dans cette ville. Les principaux sont : les *Statues de saint Etienne et de saint Médard*, qu'on voyait au portail de la cathédrale; le *tombeau* en marbre *de Pierre Robert*, dans la même église; les *statues de saint André et de saint Yves*, à la Sainte-Chapelle; Le *mausolée de Claude Boucher*, aux Carmes; le *tombeau de Marguerite Mucie*, aux Minimes; le *maître autel de la Visitation*, etc. Cet artiste mourut le 29 novembre 1694 à Dijon, où le retenaient de vives affections de famille.

* DUBOIS (....), voyageur français, né vers 1640, partit du Port-Louis, le 13 avril 1669, et arriva le 2 octobre à Madagascar. Le gouverneur lui offrit le commandement d'une petite troupe destinée à former un établissement sur un des points de l'île le plus favorable au commerce; mais entraîné par son goût aventureux, il refusa cette proposition avantageuse pour continuer ses excursions. Il était de retour en France, en 1673, et dès l'année suivante, il publia : *Voyages faits par le sieur D. B. aux îles Dauphine ou Madagascar, et Bourbon ou Mascareigne, ès années* 1669, 70, 71, 72, *où il est traité du Cap-Vert, de la ville de Surate, des îles de Ste.-Hélène ou de l'Ascension, ensemble, des mœurs, religions, forces, gouvernement et coutumes des habitants desdites îles, avec l'histoire naturelle du pays*, Paris, in-12. Ce titre offre l'analyse de l'ouvrage.

* DUBOIS (Jean-Baptiste), né le 22 mai 1752, à Jancigny en Bourgogne, avait à peine achevé ses études à Paris, qu'il fit paraître le *prospectus* d'un journal destiné à rendre compte des progrès de l'histoire naturelle, de la physique et des arts. Peu de temps après il fut appelé à Varsovie pour y professer le droit public dans l'école royale des cadets, et devint conseiller de Stanislas-Auguste et bibliothécaire de l'école militaire. Obligé, pour raison de santé, de quitter la Pologne, il passa par Postdam,

et fut accueilli par le grand Frédéric qui le fit recevoir membre de l'académie de Berlin. De retour à Paris il y rédigea avec succès le *Journal de la littérature, des sciences et des arts*. Malesherbes lui confia l'éducation de son petit-fils Lepelletier de Rosambo, et il aurait partagé le sort de cet illustre magistrat, si quelques amis n'étaient parvenus à le faire entrer à la commission d'agriculture, avant qu'on eût mis à exécution le mandat décerné contre lui. Il prit néanmoins la fuite, fut découvert et jeté dans les prisons. Rendu à la liberté, il fut nommé agent de la commission d'agriculture, et bientôt après chef de division au ministère de l'intérieur. A l'organisation des préfectures il obtint celle du Gard, puis fut nommé directeur des droits-réunis à Moulins où il mourut en 1808. On a de lui : *Tableau des progrès de la physique, de l'histoire naturelle et des arts*, 1771, in-8; *Essai sur l'histoire littéraire de la Pologne*, Berlin, 1778, in-8; *Réponse aux critiques de cet ouvrage*, 1778, in-8; *La Myséide*, poème héroï-comique, trad. du polonais, 1778, in-8; *Mémoire sur l'histoire naturelle du Brandebourg*, inséré dans les mémoires de l'acad. de Berlin, 1778; Dubois a traduit de l'allemand le Livre de *l'Origine de la terre* de Wallerius, 1780, in-12; *l'Analyse de quelques pierres précieuses*, par Achard, etc. (*Voy.* ABBT THOM). Les *Recueils* de la société d'agriculture de la Seine contiennent de lui plusieurs mémoires; on lui doit enfin une *Notice historique sur la vie* et les *travaux de Malesherbes*, in-8, ouvrage estimable dont il s'est fait deux éditions.

* DUBOIS (François-Noel-Alexandre), chanoine théologal de Ste.-Croix d'Orléans, né dans cette ville le 9 septembre 1752, y professa pendant plus de dix ans la physique et les mathématiques au petit séminaire. La révolution le priva du canonicat qui avait été la récompense de ses services. Ne voulant pas s'éloigner d'Orléans il accepta la place de démonstrateur au jardin des Plantes; plus tard il établit un pensionnat qui fut très-fréquenté et reparut avec succès dans la chaire. Il mourut le 2 septembre 1824. On a de lui : *Méthode éprouvée avec laquelle on peut parvenir facilement et sans maître à connaître les plantes de l'intérieur de la France, et en particulier celles des environs d'Orléans*, 1803, in-8. *Mémoire en faveur des sœurs de la croix d'Orléans*, 1815, in-8; *Notice historique et descriptive de l'église cathédrale d'Orléans*; *Notice sur Jeanne d'Arc et les monuments érigés à son honneur*; *Question importante : Les frères des écoles chrétiennes peuvent-ils adopter la méthode d'enseigner, connue sous le nom de méthode de Lancaster, ou d'enseignement mutuel? et s'ils pouvaient l'adopter, serait-il avantageux pour le public qu'ils le fissent?* in-8; l'auteur résout négativement ces deux questions. Dubois a laissé plusieurs manuscrits dont les uns ont été donnés au séminaire et les autres à la bibliothèque de la ville.

* DUBOIS DE CRANCÉ (Edmond-Louis-Alexis), ministre de la guerre, né à Charleville en 1747, d'une ancienne famille bourgeoise, entra dans les mousquetaires; mais les titres qu'il avait produits ayant été jugés insuffisants, il fut obligé de se retirer et cependant obtint une place de lieutenant des maréchaux de France. Rejeté par la noblesse comme Mirabeau, il voua une haine profonde à ce corps. Ayant été nommé en 1789, par le tiers-état du bailliage de Vitry, député aux états généraux, il se rangea parmi les plus ardents révolutionnaires, qu'on désignait sous le nom de *parti du Palais-Royal*, et appuya presque toutes les propositions et les mesures démagogiques. Après la session, créé maréchal-de-camp, il refusa de servir sous Lafayette dont il était jaloux et entra dans la garde nationale. Appelé à la Convention, il continua d'y professer les principes les plus exaltés, et vota la mort du roi sans appel. L'armée républicaine lui dut sa première organisation. Il fit décréter la levée de 300,000 hommes, mesure qui a servi d'exemple à toutes celles du même genre. Il fit décréter aussi que l'ancienneté serait la base de l'avancement et que les bataillons de volontaires seraient incorporées dans les régiments de ligne. Nommé président de l'assemblée, puis membre du comité de salut public, il eut part à la journée du 31 mai, et fut ensuite envoyé à Lyon, dont il hâta la reddition par les mesures les plus sévères. Cependant accusé de *modérantisme*, il fut arrêté. Mais il ne tarda pas à rentrer à la Convention, et au club des Jacobins où il continua de l'agiter. Lors de l'épuration de ce club il proposa de demander à chacun de ses membres : *Qu'as-tu fait pour être pendu, si la contre-révolution arrivait?* Cette question, qui était un sarcasme cruel, déplut à Robespierre et à Couthon, et il fut lui-même exclus; mais il n'en conserva pas moins quelque influence dans la Convention. Après la session il passa au conseil des Cinq-cents où il se fit peu remarquer, quoiqu'il continuât de parler sur tous les sujets. Inspecteur-général de l'infanterie en 1798, il fut appelé l'année suivante au ministère de la guerre; mais après le 18 brumaire, il tomba dans l'obscurité, et mourut à Réthel le 29 juin 1814. Il a écrit plusieurs *brochures* relatives à la révolution, entre autres : *Observations sur la constitution militaire*, Paris, 1789, in-8; *Tableau des persécutions que Barrère a fait éprouver à Dubois-Crancé pendant 15 mois*, ibid., 1795, in-8; *Mémoire sur la contribution foncière*, ibid., 1804, in-8. Il a travaillé au journal *l'Ami des lois*.

* DUBOIS (Antoine, baron), chirurgien célèbre, né à Gramat (Lot), en 1756, après avoir terminé ses premières études, vint à Paris où il fut obligé, pour vivre, de donner des leçons de lecture et d'écriture, et de copier des exploits chez un huissier. Dans le même temps, il faisait sa philosophie au collége Mazarin, et suivit les cours de Desault, qui ne tarda pas à le distinguer, et se l'attacha d'une manière spéciale. Nommé, en 1790, professeur au collége de chirurgie, il jouissait déjà d'une réputation fort étendue, et passait pour un des premiers chirurgiens de l'Europe. Remarquable par sa dextérité et sa présence d'esprit, ainsi que par une admirable netteté d'idées et d'exposition, il était éminemment propre à l'enseignement comme à la pratique de l'art. A la réorganisation de la faculté de médecine, il fut de nouveau nommé professeur

et peu de temps après, il fit partie de la commission scientifique d'Egypte. A son retour il reprit sa place et fut en 1802, nommé chirurgien en chef de la maison de santé du faubourg St.-Denis, où il donna trois fois par semaine des consultations gratuites. En 1811, Napoléon le choisit pour accoucher Marie-Louise, et dès-lors il fut classé parmi les premiers accoucheurs. Privé de sa place de professeur en 1822, il y fut réintégré en 1829, l'année suivante nommé doyen. Outre les procédés opératoires qu'il a substitués aux anciens, il a inventé ou perfectionné un grand nombre d'instruments, entre autres le forceps qui porte son nom. Dubois mourut à Paris en 1837 à l'âge de 81 ans. Il a fourni plusieurs articles au *dictionnaire des sciences médicales*.

* DUBOIS-DUBAIS (Louis-Thibault), conventionnel, né dans le Cotentin, était capitaine de cavalerie à la révolution, dont il embrassa les principes avec chaleur. Elu juge de paix de son canton, puis administrateur du Calvados, il fut député par ce départ. à l'assemblée Législative, et ensuite à la Convention. Il y vota la mort de Louis XVI, mais avec appel au peuple et sursis à l'exécution. Envoyé plusieurs fois commissaire dans les départements de la Normandie et de la Bretagne, il sut se concilier l'estime de tous les habitants des pays qu'il parcourait. A la fin de la session, il entra au conseil des cinq-cents, où il parla plusieurs fois sur des matières de finances. Il concourut à la journée du 18 fructidor, qui renversa les projets des royalistes. Sorti du conseil des cinq-cents en 1798, il fut réélu au conseil des anciens, et porté successivement à la place de secrétaire et à celle de président. Il prit part à la révolution du 18 brumaire et fut créé sénateur. Pendant les cent-jours, ayant signé l'*acte additionnel*, il fut compris dans la liste des bannis, et se retira dans le pays de Liége. Ayant obtenu en 1820 la permission de rentrer en France, il habita dès-lors sa terre de Dubais, près de Cambremer, et il y mourut le 1er novembre 1834.

** DUBOIS (Mgr.), pieux et zélé prélat sur lequel nous n'avons pu recueillir que des renseignements insuffisants, était né à Paris le 24 août 1764. Ordonné prêtre à vingt ans, il s'embarqua en 1791 pour les Etats-unis où des amis lui avaient offert un azyle contre la persécution qui commençait en France. A son arrivée à Richmond, au mois de juillet, il y reçut un accueil plein de bienveillance, et employa ses premiers loisirs à se perfectionner dans la connaissance de l'anglais. Plus tard, il partagea son temps entre la pratique du saint ministère et l'enseignement de la langue française. Il établit en 1808 à Richmond un collége sous le nom de Sainte-Marie, qui ne tarda pas d'être fréquenté par un grand nombre d'élèves; et consultant moins ses forces que son zèle pour les intérêts de la religion, la même année il consentit à se charger de la direction de l'école tenue par les Dames de St.-Joseph. Elevé en 1826 à la dignité d'évêque de New-Yorck, il administra pendant seize ans ce vaste diocèse qu'il pourvut de tous les établissements nécessaires, et mourut en 1842, emportant les regrets de tous ceux qu'il avait instruits et consolés pendant sa sainte et laborieuse vie.

** DUBOIS (Louis-Nicolas-Pierre-Joseph, comte), préfet de police, né en 1757 à Paris, d'abord avocat au parlement, était en 1789 procureur au châtelet. Ayant adopté les principes de la révolution, il remplit successivement différentes fonctions judiciaires et administratives, et dans toutes se fit remarquer par son esprit conciliant, sa fermeté et sa modération. Après le 18 brumaire, nommé préfet de police de Paris, il montra dans cette place difficile, surtout à l'époque où les partis étaient en présence, une activité infatigable, et sut se concilier l'estime même des ennemis du nouveau gouvernement. Le zèle qu'il avait montré lors de l'explosion de la machine infernale (*voy.* BONAPARTE) fut récompensé par la dignité de conseiller d'état à vie, et plus tard par le titre de comte. Pendant sa longue administration, il perfectionna les diverses branches de la police, et fit d'utiles règlements qui sont encore en vigueur. Remplacé en 1810 dans la préfecture de police, il continua de faire partie du conseil d'état jusqu'en 1814, où il passa dans la classe des honoraires. Pendant les cent jours, élu membre de la chambre des représentants, il y demanda que la confiscation des biens disparût pour jamais des codes d'une nation civilisée, et prononça dans cette circonstance un discours fort remarquable. Rentré dans la vie privée, il fut assez sage pour ne plus vouloir en sortir, et mourut à Paris, le 26 décembre 1847, à 90 ans, laissant la réputation d'un homme de bien.

* DUBOS (Charles-François), né près de St.-Flour en 1661, mort à Luçon le 5 octobre 1724, grand-vicaire et doyen du chapitre. Son savoir, sa modestie, sa charité le firent chérir de tous les citoyens, et pleurer par les pauvres dont il avait été le bienfaiteur. On lui doit la continuation des *Conférences de Luçon*, dont l'abbé Louis avait donné 5 vol. en 1685, et qui forment aujourd'hui 26 vol. in-12. On a encore de lui la *Vie de Barillon, évêque de Luçon*, Delft (Rouen), 1700, in-12, prélat dont il avait imité les vertus.

DUBOS (Jean-Baptiste, né à Beauvais en 1670, fit ses premières études dans sa patrie, et vint les achever à Paris. Après avoir été reçu bachelier de Sorbonne en 1691, il entra dans le bureau des affaires étrangères sous Torcy. Ce ministre, juste appréciateur du mérite, reconnut et employa celui de l'abbé Dubos. Il fut chargé d'affaires importantes dans différentes cours de l'Europe, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Hollande, et il s'en acquitta en homme consommé dans les négociations. On sait la part qu'il eut aux traités conclus à Utrecht, à Bade et à Rastadt. Ses travaux furent récompensés par des bénéfices et des pensions, et enfin par l'abbaye de Notre-Dame de Ressons, près de sa patrie. Il mourut subitement à Paris en 1742, secrétaire perpétuel de l'académie française. On sait à quelle anecdote philosophique sa mort a donné occasion (*voy.* FONTENELLE). Ses ouvrages sont une preuve de la variété et de l'étendue de ses connaissances. Les principaux sont : *Réflexions critiques sur la poésie, la peinture, la musique, etc.*, 1719, in-12, 2 vol. réimprimé en 3 vol. petit in-4, et 3 vol. in-12. C'est un des

livres les plus utiles en ce genre, qu'on ait jamais écrits sur ces matières chez aucune des nations de l'Europe. Ce qui fait la beauté de cet ouvrage, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs et beaucoup de réflexions vraies, nouvelles et profondes. Il manque cependant d'ordre, et surtout de précision; mais l'écrivain pense et fait penser. Il ne savait pourtant pas la musique, il n'avait jamais pu faire des vers, et n'avait pas un tableau; mais il avait beaucoup lu, vu, entendu et réfléchi. La littérature ancienne lui était aussi connue que la moderne et les langues savantes et étrangères autant que la sienne propre; L'*Histoire des quatre Gordiens, prouvée et illustrée par les médailles*, Paris, 1695, in-12. On n'en admet ordinairement que trois: l'auteur soutient avec beaucoup d'érudition, mais en même temps avec beaucoup de modestie, qu'il y en a eu quatre. Son sentiment ne paraît pas avoir été adopté. *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4, réimprimée en 1743, avec des augmentations et des corrections, en 2 vol. in-4, et 4 vol. in-12. L'opinion de l'abbé Dubos est que les peuples des Gaules ont appelé les Francs pour les gouverner. Il fait de Clovis un politique plutôt qu'un conquérant; et suivant de meilleurs écrivains, ce prince était encore plus conquérant que politique. Il faut avouer cependant, avec le président Hénault, que l'on trouve dans cet ouvrage des éclaircissements satisfaisants sur plusieurs points obscurs touchant l'origine de la nation française; *Histoire de la ligue de Cambrai*, faite en 1508 contre la république de Venise, dont les meilleures éditions sont de 1728 et de 1785, 2 vol. in-12, ouvrage profond et d'une politique intéressante. Elle fait connaître les usages et les mœurs du temps, dit un écrivain, et est un modèle en ce genre. *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1703, in-12: livre qui, suivant l'abbé Lenglet, fut fort goûté en France, mais qui ne fit pas beaucoup d'impression sur les Anglais.

* DUBOST (Antoine), peintre, né à Lyon en 1769, atteint par la réquisition quitta le pinceau pour entrer dans le génie, et parvenu au grade de capitaine, donna sa démission en 1796, et reprit ses études. Il visita la Suisse et l'Italie d'où il rapporta une précieuse collection de dessins, et vint à Paris en 1801, où il exposa: *Le départ de Brutus et de Porcie*. Son tableau de *Damoclès* lui valut, en 1804, une médaille d'or, et celui de *Vénus et Diane* fut acheté l'année suivante par le gouvernement. Il demeura six ans en Angleterre à étudier les plus belles races de chevaux et fit plusieurs tableaux parmi lesquels on distingua surtout ses *Vues de Hyde-Park*, de *Windsor*. De retour en France il exposa au salon de 1814 plusieurs nouvelles compositions et lithographia lui-même douze chevaux qu'il avait dessinés dans le New-Market. Cet artiste mourut le 6 septembre 1825, à la suite d'un duel. Il dessinait avec une facilité prodigieuse; mais ses figures manquent souvent de caractère et ses compositions n'offrent pas cette vie qui révèle à la fois la pensée et la main du génie.

* DUBOUCHAGE (le vicomte François-Joseph GRATET), pair de France, né à Grenoble le 1er avril 1749, entré au service en 1763, était parvenu au grade de chef de brigade dans l'artillerie des colonies. En 1786, à la création de l'artillerie de marine, il devint inspecteur des ports et arsenaux. Il fut nommé par Louis XVI ministre de la marine le 21 juillet 1792. Le 10 août, il conseilla au roi de se mettre à la tête des braves qui lui étaient restés fidèles, et de repousser la force par la force, accompagna le roi et la reine à l'assemblée, et ne les quitta que lorsqu'ils eurent été conduits au Temple. Il eut, pendant les orages de la révolution, le bonheur d'échapper aux embûches des Jacobins; mais en 1806, il fut arrêté et ne sortit de prison que pour être placé sous la surveillance de la police. En 1814, le roi le nomma commandeur de St.-Louis, et pendant les cent-jours lui confia des pouvoirs dont il se servit avec mesure. Appelé de nouveau au ministère de la marine, il s'occuppa de rétablir l'économie dans les diverses branches de l'administration. Il donna sa démission en 1817, fut nommé pair de France le 23 juin de la même année, et mourut à Paris le 12 avril 1821.

* DUBOURG (Louis-Guillaume-Valentin), archevêque de Besançon, naquit en 1766 à Saint-Domingue, où des intérêts de commerce avaient fixé sa famille. Son père, obligé d'abandonner cette île en 1768, l'envoya à Bordeaux, sa ville natale. Après y avoir fait ses humanités, il se rendit à Paris au séminaire de Saint-Sulpice. Les succès brillants obtenus dans ses études et son exemplaire piété lui firent confier la direction de la maison d'Issy. La révolution vint bientôt interrompre ses fonctions, et les dangers continuels dont il était environné le déterminèrent à passer en Espagne, où il resta dix-huit mois. Il se rendit de là en Amérique, où il s'occupa, dès son arrivée, de l'éducation de la jeunesse, et fonda le fameux collége de New-York. Dans le même temps, il allait au loin porter les lumières de la foi chez des nations sauvages, et mérita par son zèle d'être nommé directeur-général des missions étrangères en Amérique. L'évêque de la Louisiane étant mort, l'abbé Dubourg fut appelé à lui succéder. Il se rendit à Rome, pour essayer de faire changer de résolution au pontife Pie VII; mais ce fut inutilement. En retournant à la Louisiane en 1815, il fonda à Lyon l'*Association de la propagation de la foi*. Il revint en Europe, tantôt pour y recruter quelques zélés ecclésiastiques, tantôt des frères de la doctrine chrétienne, ou des dames du Sacré-Cœur. Il s'occupait avec la plus grande activité de faire participer le Nouveau-Monde aux bienfaits de la religion et de la civilisation, et les villes de Saint-Louis, de la Nouvelle-Orléans, de Mobile et de Baltimore, se souviendront longtemps de ses nombreux travaux. Les sauvages avaient pour lui une affection profonde, et ne l'appelaient que le *grand Père des Blancs* (1). La faiblesse de sa

(1) Les Osages qui vinrent en France, il y a quelques années, voulurent aller le voir à Montauban. Mgr. Dubourg, dans l'intention de s'assurer s'ils l'avaient vu réellement en Amérique, les fit recevoir par un de ses prêtres, qui feignait d'être celui qu'ils demandaient. Mais les Osages donnèrent les signes de la plus vive douleur, en ne reconnaissant pas le *grand Père des Blancs*

santé le contraignit de revenir en Europe en 1826; trois diocèses avaient été créés par ses soins, et chacun d'eux était gouverné par un digne évêque, animé du même zèle que lui. Il arriva à Paris avec le projet de finir sa vie dans la retraite. Mais à la sollicitation de personnes influentes, il accepta l'évêché de Montauban, d'où il passa, en 1833, à l'archevêché de Besançon. Dans le mandement qu'il publia le 6 octobre, à l'occasion de sa prise de possession du siége de cette ville, et où règne la plus douce piété, il adresse un touchant adieu à ses anciennes ouailles de la Louisiane et de Montauban. On eut dit qu'il pressentait que c'était la dernière fois qu'il leur parlait. En effet il mourut deux mois après à Besançon, le 12 décembre, à 68 ans.

* DUBOURNIAL (H.-Bouchon), professeur à l'école des ponts et chaussées, fut chargé de plusieurs travaux importants, notamment de la construction du beau pont de Lempde près d'Issoire. Le gouvernement espagnol ayant en 1783 demandé un ingénieur habile qui fût en même temps capable d'enseigner son art, Dubournial fut choisi pour remplir cette honorable mission, et alla professer à l'école royale militaire de Port-Sainte-Marie. En même temps il dirigea les travaux que l'on élevait autour de Cadix. Pendant son séjour en Espagne, il apprit la langue du pays, et forma bientôt le projet de traduire en français les *Œuvres de Cervantes;* mais il n'a donné que le *D. Quichotte, Percilès et Sigismonde, et le Mari trop curieux*. Il est mort dans l'indigence à Paris, en 1828.

DUBRAW (Jean), *Dubravius Skala*, évêque d'Olmutz en Moravie, dans le XVIe siècle, naquit à Pilsen en Bohême, et mourut en 1553 avec la réputation d'un prélat pieux et éclairé. Les fonctions de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas d'être ambassadeur en Silésie, puis en Bohême, et président de la chambre établie pour faire le procès aux rebelles qui avaient eu part aux troubles de Smalkalde. On a de Dubraw divers ouvrages, entre autres une *Histoire de Bohême*, en 33 livres, fidèle et exacte. Les meilleures éditions sont celles de 1575, avec des tables chronologiques; et celle de 1687, à Francfort, augmentée de l'*Histoire de Bohême* d'Enéas Sylvius.

DUBREUIL. *Voy.* DOUSSIN-DUBREUIL.

* DUBREUIL (Joseph), avocat, né à Aix le 22 juillet 1747, maire de cette ville en 1815, y mourut le 6 juin 1824. On a de lui: *Observations sur quelques coutumes et usages de Provence*, etc.; *Essai sur la simulation, sur la séparation*, etc. Aix, 1815, in-4; *Analyse raisonnée de la législation sur les eaux,* 1817, in-4; *Observations sur l'article* 913 *du Code civil,* Aix, 1822, in-8.

DUBREUIL. *Voy.* BREUL.

DUBRICE (saint), né dans l'île de Miserbdil, par la rivière de Guy, se fit d'abord connaître dans la province appelée aujourd'hui Warwick. Il y expliqua sept ans les Ecritures à Hentlan sur l'Avon, et ouvrit ensuite une seconde école à Mochres, sur la rivière de Wye. Il lui vint des disciples de toutes les parties de la Bretagne. Les soins qu'il leur donnait ne l'empêchaient pas de s'occuper de sa propre sanctification. Sacré évêque de Landaff, par saint Germain, dans un synode tenu vers l'an 446, et transféré à l'archevêché de Caerleon en 493, il s'en démit en faveur de saint David, et se retira dans l'île de Bardsey ou Denly, sur la côte de la province de Caernarvon, où il mourut peu de temps après. On lit dans Campden et dans d'autres auteurs, que vingt mille saints, c'est-à-dire, vingt mille ermites ou religieux, furent enterrés dans la même île. « Au milieu de la corruption qui régnait, dit un » historien, parmi les anciens Bretons, avant l'in- » vasion des Anglo-Saxons, Dieu suscita de saints » pasteurs, qui, par leurs discours et leurs exem- » ples, exhortaient leurs compatriotes à la péni- » tence. »

* DUBUISSON (Paul-Ulric), auteur dramatique, né à Laval en 1753, vint de bonne heure à Paris, où il travailla pour le théâtre sans grand succès. Au commencement de la révolution, il en embrassa la cause avec enthousiasme; mais désespérant de pouvoir jouer un rôle en France, il passa dans la Belgique qui était alors en fermentation, s'y prononça contre le parti de Vander-Noot, fut incarcéré et mis en liberté en 1790. De retour à Paris, il s'affilia au club des Jacobins, fut envoyé vers la fin de 1792 à l'armée du Nord, en qualité de commissaire du pouvoir exécutif, suivit Dumouriez dans la conquête des Pays-Bas, et parvint à se justifier de l'accusation de complicité avec ce général. Dénoncé quelque temps après par Robespierre, comme complice d'Hébert, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 24 mars 1794. On a de lui: *Nadir*, ou *Thamas-Koulikan*, tragédie en 5 actes et en vers, 1780, in-8; *Le Vieux garçon,* comédie en 5 actes et en vers, 1783, in-8; *L'Avare cru bienfaisant*, comédie en 5 actes et en vers, 1784; *Albert et Emilie*, tragédie tirée du théâtre allemand, 1785; *Scanderberg,* tragédie en 5 actes et en vers, 1786; *Trasime et Timagène*, tragédie, 1791, etc.; *Lettres critiques et politiques sur les colonies et le commerce des villes maritimes de France*, *adressées à Raynal,* 1785, in-8; *Abrégé de la révolution des Etats d'Amérique,* 1779, in-8, etc.

DUC (Fronton du), *Fronto Ducæus*, jésuite, né à Bordeaux en 1558, d'un conseiller au parlement, professa dans différentes maisons de son ordre, à Pont-à-Mousson, à Bordeaux, à Paris. Il mourut dans cette dernière ville le 25 septembre 1624 des douleurs de la pierre : celle qu'il portait dans la vessie était du poids de cinq onces. Le père du Duc était versé dans tous les genres d'érudition; mais sa partie principale était la connaissance de la langue grecque, et la critique des auteurs. On lui est redevable : d'une édition des *Œuvres de saint Jean-Chrysostome,* en 6 vol. in-fol. Richard Simon en a dit beaucoup de bien. Il serait à souhaiter, selon lui, que nous eussions un saint Chrysostome entier de la main de ce jésuite. Pour compléter cette édition, il faut prendre ce que saint Chrysostome a fait sur le nouveau Testament de l'édition de Morel ou de Commelin, 4 ou 2 vol. in-fol. Fronton du Duc a donné une *édition* toute latine *de saint Chrysostome,*

qu'ils venaient chercher. Leur tristesse fit place à de grands transports de joie, dès qu'ils virent paraître Mgr. Dubourg, et qu'ils reconnurent dans la chambre du prélat le Christ en ivoire et plusieurs autres objets qu'il avait rapportés d'Amérique.

1615, 6 v. in-fol : celle-là est complète ; une édit. des *Œuvres de saint Grégoire de Nysse*, grec et latin, Paris, 1615, 2 vol. in-fol. Il ajouta un 3e vol. in-fol. en 1618, par forme d'appendice. On la préfère à celle de Claude Morel, 1638. Plusieurs autres *éditions* d'anciens auteurs, surtout des Pères, dont quelques-unes sont accompagnées de *notes*, et dont la meilleure est celle de Nicéphore Caliste ; trois vol. in-8 de *Controverses contre Duplessis Mornay*, l'*Histoire tragique de la pucelle de Dom-Remy, autrement d'Orléans*, Nancy, 1581, in-4. C'est une tragédie qui fut pompeusement représentée devant Charles III, duc de Lorraine. Ce prince en fut si content, qu'il fit donner une somme considérable au poète, pour s'acheter une robe neuve. A la vérité, l'auteur, homme humble et mortifié, en avait une alors qui sentait un peu trop la pauvreté évangélique. C'était un homme détaché de toutes les douceurs de la vie ; il aimait encore plus ses devoirs de piété que ses études. Il n'usa jamais de vin dans ses repas ; et il se réduisit de bonne heure à n'en faire par jour qu'un seul, bien modique.

DUC (Nicolas le), prêtre du diocèse de Rouen, fut d'abord curé de Trouville en Caux, quitta sa paroisse pour paraître sur un plus grand théâtre, devint vicaire de Saint-Paul à Paris, emploi qu'il exerça pendant 15 ans, et fut interdit par M. de Vintimille, archevêque, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise en 1731. Il avait présenté, dès l'an 1728, au clergé, un lettre d'adhésion à la cause de M. de Senez, cherchant par l'enthousiasme de secte à avancer sa fortune ou à se faire un nom dans le monde. Il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre, et mourut en 1744. L'auteur de sa *vie*, engagé dans le même parti, lui attribue : L'*Année ecclésiastique*, en 15 vol. in-12 ; une *traduction* de l'Imitation de J.-C. avec des réflexions et des pratiques ; une partie de la *traduction* de l'Histoire du président de Thou, 16 vol. in-4. On peut douter si tout cela est de lui, ou si son biographe lui en a fait gratuitement honneur : dans tous les cas, il n'y a pas de quoi grossir beaucoup les richesses scientifiques de la petite église.

* DUCAMP (Théodore), chirurgien né à Bordeaux le 18 avril 1792, y fit ses premières études médicales, et fut ensuite employé à l'hôpital de Strasbourg, puis au Val-de-Grâce où il termina ses cours. Attaché en 1815 au service de santé de la garde impériale, il conserva ce poste après la restauration. Il mourut à Paris le 1er avril 1823, d'une phthisie. Ducamp est l'inventeur d'un instrument ingénieux destiné à replacer le cordon ombilical prématurément sorti. On a de lui *Recherches pratiques sur les désordres de la respiration*, de Robert Brée, trad. de l'anglais, Paris, 1819, in-8 ; *Réflexions sur un écrit de Chomel ayant pour titre* : De l'existence des fièvres, 1820, in-8 ; *Traité des rétentions d'urine occasionnées par le rétrécissement du canal de l'urètre*, 1822, in-8, et de nombreux articles dans les journaux de médecine. M. Vassa a publié son *éloge*.

* DUCANCEL (Charles-Pierre), auteur dramatique, né à Beauvais en 1766, adopta les principes de la révolution ; mais la vue des crimes atroces qui en furent la conséquence le ramena à des idées plus saines que ne démentit point le reste de sa vie. Il est mort en 1835, près de Clermont (Oise). Les plus connues de ses pièces sont : *l'Intérieur des comités révolutionnaires*, comédie qui dut une partie de son succès aux circonstances où elle fut jouée : *Le Hâbleur*, ou *le Chevalier d'industrie*, en trois actes et en vers, et *les deux morts supposés*, vaudeville en un acte. Ducancel n'est pas dépourvu d'originalité mais on lui reprocha le peu d'entente du théâtre. Comme écrivain politique, il manque presque toujours de mesure ; ses *Esquisses du gouvernement révolutionnaire en France*, Paris, 1821, in-8, renferment des détails curieux et qu'on chercherait vainement ailleurs.

DUCANGE. *Voy.* CANGE (Charles DUFRESNE du).

DUCANGE (Victor-Henri-Joseph BRAHAIN), littéteur, né en 1788 à La Haye, où son père était alors secrétaire d'ambassade. Après avoir fait de bonnes études à Paris, et perfectionné son éducation par des voyages, de retour en France en 1805, fut successivement employé dans plusieurs administrations ; mais privé de sa place à la restauration, il se tourna vers la littérature. Affectant de confondre les abus avec les institutions, cet écrivain à qui on ne peut refuser un talent réel, servit efficacement le parti qui, pendant quinze années, travailla sans relâche à répandre dans les esprits des semences d'anarchie. Les écarts de sa plume lui attirèrent à diverses reprises plusieurs condamnations qui ne le rendirent ni meilleur ni plus prudent. Ducange est mort le 15 octobre 1833, sans avoir retiré aucun avantage personnel de la révolution qu'il avait concouru à préparer. Il a laissé un grand nombre de romans et de drames parmi lesquels il suffira de citer ceux qui ont eu le plus de retentissement. Au premier de ces deux genres appartiennent : *Léonide* ou *la Vieille de Surène* ; *Valentine* ou *le pasteur d'Uzès*, qui le fit condamner à six mois de prison et à cinq cents francs d'amende. *La luthérienne* ou *la Famille morave*. *Les trois filles de la veuve*. *Le Médecin confesseur, etc.* De toutes ses pièces de théâtre, celle qui obtint le succès le plus éclatant est : *Trente ans* ou *la Vie d'un joueur*, mélodrame en 3 actes, 1825. Les critiques les mieux fondées sur les règles de la composition dramatique, principalement en ce qui concerne l'unité de temps et de lieu, n'ont pu affaiblir la profonde impression produite par cette pièce où la passion du jeu et ses funestes effets sont décrits d'une manière si vraie et si tragique. Ses autres productions remarquables dans ce genre sont : *Calas*, mélodrame en 3 actes, 1819. *Thérèse* ou *l'Orpheline de Genève*, 1820 ; *Mac-Dowel*, 1826 ; *La Tour de Tonnington*, 1830 ; *Il y a seize ans*, 1831 ; *Le jésuite*, 1830. Cette pièce infâme qui n'est autre chose que la mise en scène des *Trois filles de la veuve*, et une copie exagérée de *Tartufe*, montre dans toute sa nudité la mauvaise foi et l'irréligion de l'auteur ; elle obtint à l'époque où elle fut représentée, tout le succès qu'il pouvait s'en promettre sur l'esprit de cette partie du public à laquelle il s'adressait ordinairement dans ses compositions. Par une singularité assez étrange, cet homme si exalté dans ses opinions écrites, si relâché dans la morale de ses livres, si peu décent

dans son style, portait, dit-on, dans le monde, un maintien grave et posé, et des formes d'une convenance et d'une politesse distinguées.

* DUCART (Isaac), peintre de fleurs, né à Amsterdam en 1630, et mort dans la même ville, en 1694, peignait de préférence sur vélin. Il se fit une grande réputation pour la légèreté de sa touche et le fini de ses ouvrages. Les succès de Van Huysum n'ont pas fait oublier les travaux de Ducart dont les ouvrages sont encore fort recherchés.

DUCAS (Michel), historien grec, sur la vie duquel on ne sait rien, sinon qu'il avait été employé en différentes négociations. On a de lui une *Histoire de l'empire grec*, depuis le règne de Jean Cantacuzène jusqu'à la ruine de cet empire. Elle est précédée d'un court *Pércis chronologique*, depuis le commencement du monde jusqu'à la mort d'Andronic le Jeune, en 1341. On préfère Ducas à Chalcondyle, quoiqu'il écrive d'un style barbare, parce qu'il raconte des faits qu'on ne trouve point ailleurs, et qu'il les raconte en homme sensé qui a été un témoin fidèle de la plupart. Son ouvrage fut imprimé au Louvre en 1649, in-folio, par les soins d'Ismaël Bouillaud, qui l'accompagna d'une version latine et de savantes notes. Le président Cousin la traduisit ensuite en français, et elle termine le 8e volume de son *Histoire de Constantinople*, imprimée à Paris, 1672 et 1674, et réimprimée en Hollande, 1685, in-12.

DUCASSE (François), célèbre canoniste, né dans le diocèse de Lectoure, fut d'abord grand-vicaire et official de Carcassonne. Il devint ensuite chanoine, archidiacre et official de Condom, où il termina ses jours en 1706. On a de lui deux *traités* estimés des jurisconsultes : l'un, *de la Juridiction ecclésiastique contentieuse*, à Agen, in-8, 1695, et l'autre *de la Juridiction volontaire*, imprimé aussi à Agen, in-8, 1697. Ces deux ouvrages réunis ont été publiés à Toulouse sous le titre de *la Pratique de la juridiction ecclésiastique volontaire, gracieuse, et contentieuse*, 1 vol. in-4, sixième édition, 1672. L'auteur était profondément versé dans l'Ecriture, les saints Pères et les canonistes anciens et modernes. Ses mœurs étaient dignes d'un homme de son état.

* DUCASTEL (J.-B. Louis), avocat, né à Rouen en 1740, était fils d'un charpentier, et commençait à exercer la profession de son père, lorsqu'un jour se trouvant à l'audience il trouva qu'un des avocats avait mal fait valoir les moyens de sa cause. Ses réflexions furent goûtées; dès ce moment il forma le projet de suivre la carrière du barreau, et se fit bientôt une grande réputation; mais ayant éprouvé quelques désagréments, il vint vers 1778, s'établir à Paris. Quelques-uns de ses nouveaux confrères, jaloux de son mérite, le firent rayer du tableau, sous prétexte qu'il avait plaidé dans les conseils supérieurs établis par Maupeou. Nommé, en 1791, député à l'assemblée Législative, il y parla en faveur des personnes que la peur avait engagés à quitter la France, prétendant qu'on ne devait regarder comme émigrés que ceux qui s'étaient réunis en armes sur la frontière. Il combattit le décret proposé par François de Neufchâteau pour la vente des églises et des presbytères, ainsi que les vues de Brissot sur les colonies, et défendit le ministre Bertrand de Molleville. Le 3 août il fit adopter le principe du divorce par consentement mutuel et demanda, mais inutilement, qu'il ne fût applicable qu'aux mariages qui seraient contractés dans la suite. Après la journée du 10 août il se hâta de quitter Paris et se tint à l'écart pendant la terreur. A la création des écoles centrales, il professa quelque temps la législation à Rouen, où il mourut le 14 juin 1799. Il plaidait avec beaucoup de facilité et de chaleur, mais son talent se développait plus particulièrement dans les répliques. Un de ses plus beaux plaidoyers est celui qu'il prononça pour M. Dufossé fils, contre son père, qui lui contestait sa légitime, parce qu'il s'était mésallié. Ducastel publia, en 1775, à Caen, un *Mémoire* étendu et plein d'érudition *sur les dixmes*, in-8.

DUCERCEAU. *Voy.* CERCEAU (Jean-Antoine du).

DUCHANGE (Gaspard), graveur, né à Paris en 1662, mort en 1756, fit connaître ses talents par les estampes d'*Io*, *Léda* et *Danaé*, qu'il grava d'après le Corrége. L'indécence de ses sujets lui ayant causé des remords, il eut le courage d'en mutiler les cuivres à grands traits de burin. Parmi plusieurs ouvrages de cet artiste, on compte le *Repas du pharisien*, et les *Vendeurs chassés du Temple*, gravés d'après deux tableaux de Saint-Martin-des-Champs à Paris. On y trouve ce bel empâtement de tailles, ces oppositions de travaux, cette fierté d'outil et cette finesse de touches, qui font passer sur le cuivre le moëlleux, le caractère et l'esprit de Jouvenet. Duchange a gravé avec le même succès la *Naissance de Marie de Médicis* et l'*Apothéose de Henri IV*, d'après Rubens. Il grava sa dernière planche à l'âge de 91 ans.

DUCHANOY (Claude-Franç.), médecin, né en mai 1742, à Vauvillers, Bailliage de Vesoul, fit ses études médicales à Paris, sous le célèbre Antoine Petit, qui conçut pour lui une affection particulière, et ne tarda pas à se faire connaître avantageusement comme praticien. Nommé en 1799 administrateur des hospices de Paris, il ne cessa de s'occuper avec zèle d'améliorer le sort des malades indigents. Pendant quatre ans il fut président du comité de vaccine. On lui doit plusieurs institutions utiles, des *Mémoires* sur les hospices et quelques ouvrages de médecine, notamment : *Essai sur l'art d'imiter les eaux minérales*, Paris, 1780, in-12; *Mémoire sur l'usage des narcotiques dans les fièvres intermittentes*, 1780, in-8; *Du mal vertébral ou de l'impotence des extrémités inférieures*, traduit de l'anglais de Pott, 1785. Duchanoy mourut doyen de la faculté de Paris, le 24 novembre 1827; il était membre des académies de Lyon et de Dijon.

DUCHAT (Jacob le), né à Metz en 1658, fils d'un commissaire des guerres. Sa famille était originaire de Troyes en Champagne, d'où elle avait fui en 1572, avec plusieurs autres familles protestantes. Un de ses ancêtres, Louis-François Le DUCHAT, avait cultivé dans le XVIe siècle la poésie française et latine : mais ses ouvrages sont peu connus aujourd'hui. Jacob Le Duchat suivit le barreau jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Retiré à Berlin, il fut conseiller à la justice supérieure française de

cette ville, et y mourut en 1735, sans avoir rien écrit de solide, s'amusant à des sujets futiles, ou à donner des *éditions* d'ouvrages également frivoles ou mauvais, tels que : la *Confession de Sancy,* à la suite du *Journal de Henri III,* par Pierre de l'Etoile, de l'édition de 1720, en 2 vol. in-8; la *Satire Ménippée,* 1714, en 3 vol. in-8, augmentée de nouvelles *remarques,* où l'on n'a point de peine à reconnaître l'esprit de la secte qu'il professait. L'auteur ne songeait pas qu'en ridiculisant la ligue catholique, il ne justifiait pas celle des protestants, composée de sujets rebelles, continuellement armés contre la religion et l'état. Les *Aventures du baron de Fæneste,* par T. A. d'Aubigné, augmentées de plusieurs *remarques,* de la *vie de l'auteur,* et de la *Bibliothèque de maître Guillaume,* 1729, 2 vol. in-12; les *Œuvres de Rabelais,* avec un *Commentaire,* en 6 vol. in-8, et en 3 vol. in-4, ornée de figures gravées par le fameux Picart; les *Quinze joies du mariage,* ouvrage ancien, 1734, in-12, qu'il accompagna de *remarques* et de diverses *leçons*; l'*Apologie pour Hérodote,* ouvrage de Henri Etienne, plein d'obscénités et d'indécences, 3 vol. in-8, avec des *notes.* On a publié après la mort de Duchat, un *Ducatiana,* 1744, en 2 vol. in-8 : compilation assortie au génie de l'auteur.

DUCHATEL, en latin *Castellanus* (*Voy.* CHATEL, Pierre du).

* DUCHATEL (Gaspard), Conventionnel, né en 1766, près de Thouars en Poitou, où il exerçait la profession de cultivateur, se fit remarquer par ses efforts pour sauver Louis XVI. Il soutint d'abord que l'abdication était la seule chose qu'on pût exiger de ce prince; mais craignant qu'une résistance irréfléchie ne devînt funeste à cet infortuné monarque, il demanda le bannissement, comme le moyen de lui sauver la vie. Instruit que les votes se balançaient, quoique tourmenté par la fièvre, il se fit porter à l'assemblée, afin de donner sa voix en faveur du prince. Cette action courageuse fut plus tard le motif de sa proscription. Après le 31 mai, décrété d'accusation, il s'enfuit à Bordeaux : mais il y fut arrêté, conduit à Paris et livré au tribunal révolutionnaire. Le président lui ayant demandé si ce n'était pas lui qui était venu en bonnet de nuit à l'Assemblée pour voter en faveur de Louis Capet, il répondit avec fermeté : « Comme je » n'ai à rougir d'aucune de mes actions, je déclare » que c'est moi. » Condamné à mort avec vingt de ses collègues, le 31 octobre 1793, il subit son supplice avec courage, à l'âge de 27 ans.

DUCHÉ DE VANCY (Joseph-François), né à Paris en 1668, d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Son père le fit élever avec soin, mais ce fut tout son héritage. La médiocrité de sa fortune le fit poète. La marquise de Maintenon ayant vu quelques-uns de ses essais, le choisit pour fournir des poésies sacrées à ses élèves de Saint-Cyr. Cette dame le recommanda si fortement à Pontchartrain, secrétaire d'état, que le ministre prenant le poète pour un homme considérable, alla lui rendre visite. Duché, voyant entrer chez lui un secrétaire d'état, crut qu'on allait le conduire à la Bastille; mais il fut bientôt rassuré par les politesses du ministre. Duché les méritait. Il avait autant de douceur dans le caractère, que d'agrément dans l'esprit. Il ne se permit jamais aucun trait satirique : éloge bien rare pour un poète! Rousseau et lui faisaient ensemble le charme des sociétés où ils se trouvaient; mais l'impression que faisait Duché, quoique moins vive d'abord, était plus durable. Il plaisait encore par le talent de la déclamation, qu'il possédait dans un degré peu commun. L'académie des inscriptions et belles-lettres l'admit dans son corps. Elle le perdit en 1705, dans la 37e année de son âge. Duché a donné des *tragédies,* parmi lesquelles on distingue : *Jonathas, Absalon* et *Débora* et des *opéras,* qu'il tâcha de faire oublier par un recueil d'*Histoires édifiantes,* qu'on lit avec autant d'édification que de plaisir. M. Collet en a donné une édition augmentée, Paris, 1767, in-12. On les a quelquefois confondues avec les *Histoires de piété et de morale* de l'abbé de Choisi. Ces deux ouvrages ont le même but : celui de détourner la jeunesse des lectures frivoles. Le recueil du poète est moins connu que celui de l'abbé; mais il ne lui est point inférieur par l'élévation des sentiments, par la vérité des caractères, et même par la douceur de style. On chante aussi à Saint-Cyr ses *hymnes* et *cantiques sacrés.*

* DUCHESNE (Henri-Gabriel), né à Paris en 1739, après avoir fait de très-bonnes études, cultiva avec succès les sciences ecclésiastiques, les sciences naturelles et les belles-lettres. D'abord chef de bureau de l'agence générale, et garde des archives du clergé de France, il devint ensuite conseiller référendaire à la cour des comptes. Ayant obtenu sa retraite, il s'occupa, pendant douze ans, d'un travail aussi difficile que recommandable pour les savants. C'est l'*analyse* des ouvrages du P. Kircher (*voy.* ce nom), qui malheureusement pour les curieux n'a point été publié. Ce savant laborieux est mort, le 21 décembre 1822, âgé de 83 ans. On a de lui : *Manuel du naturaliste* (avec Macquer), Paris, 1770, in-8, 1797, 4 vol. in-8; *La France ecclésiastique,* ib., 1774-1789, 15 vol. in-12; *Dictionnaire de l'industrie,* ou *collection raisonnée des procédés utiles dans les sciences et les arts,* ib., 1776, 3 vol. in-8; 3e édit. augmentée, 1801, 6 vol. in-8; *Notice historique sur la vie et les ouvrages de J.-B. Porta,* ib., 1801, in-8 (*voy.* PORTA); *Comédies de Térence, en vers français,* ib., 1806, 2 vol. in-8. Duchesne n'en a traduit que trois, la traduction des trois autres est de la Fontaine et de Barin.

DUCHESNE. *Voy.* CHESNE (André du).

* DUCHESNE (Antoine-Nicolas), né à Versailles le 7 octobre 1747, était fils d'un contrôleur des bâtiments du roi auquel il fut adjoint jusqu'à la révolution. Alors il perdit cette modeste place. Poursuivi comme *suspect* en 1793, il parvint à se soustraire aux recherches. Admis plus tard à l'école normale, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale et devint ensuite censeur du lycée de Versailles. Au milieu de ses nombreuses occupations, il revint à la botanique, dont Bernard de Jussieu lui avait donné les premières leçons. Mis à la retraite en 1809, il vint habiter Paris où il mourut en 1827, âgé de près de 80 ans. On a de

lui : *Manuel de botanique, contenant les caractères et les propriétés des plantes des environs de Paris*, 1764, in-12 ; l'*Histoire des fraisiers*, 1766, in-12, supplément, 1771 ; *le Jardinier prévoyant*, 1770-1781, in-12, almanach qui contient des *observations* météorologiques, des *maximes sur la végétation*, des *proverbes*, des *morceaux de littérature*. Avec Leblond : *Le portefeuille des enfants*, 1784 et années suiv. 24 cah. in-4, dont il a exécuté presque tous les dessins ; *Essai sur l'histoire naturelle des courges*, 1786, in-12, et dans l'Encyclopédie méthodique. Duchesne a laissé de nombreux *manuscrits*.

* DUCHESNOIS (Catherine-Joséphine Rafin), actrice célèbre, née le 5 juin 1777, à Saint-Saulve près de Valenciennes, ne reçut aucune éducation, et son enfance se passa dans un état voisin de la misère. Cependant, un instinct secret lui faisait déjà pressentir et espérer une autre vie. Avide de voir Paris, elle y vint en 1792 retrouver une sœur aînée qui y demeurait. De retour à Valenciennes, elle fut admise dans une société dramatique qui s'était organisée pour jouer au profit des pauvres pendant l'hiver de 1796 et 1797, et surprit les spectateurs par la manière étonnante dont elle rendit les différents rôles qui lui furent confiés. Encouragée par ce succès, elle partit pour Paris, où les conseils et les leçons de Legouvé développèrent les dons qu'elle avait reçus de la nature. Aidée de ce poète, protégée par Mme Bonaparte et par Chaptal alors ministre de l'intérieur, elle débuta au Théâtre français, le 3 août 1803, par le rôle de *Phèdre*. Jamais Racine n'avait eu d'interprète plus digne de lui. Cependant une autre actrice que recommandait une beauté peu commune, Mlle George, ayant débuté peu de temps après, une rivalité s'établit entre elles ; Mlle Duchesnois eut besoin, pour en triompher, des protections puissantes que son talent et ses qualités personnelles lui avaient acquises. La critique lui reprochait le peu de régularité de ses traits ; mais elle rachetait ce désavantage par la noblesse de son port et l'harmonie de sa voie. Mlle Duchesnois soutint avec Talma l'honneur de la scène française. En 1808, Napoléon les fit jouer à Erfurt, devant un parterre de rois. Plus tard, elle prêta l'appui de son talent à plusieurs tragédies nouvelles. Mais elle joua surtout la *Marie Stuart* de M. Lebrun avec une force de pathétique qui fit couler des larmes de tous les yeux. Vivement affectée de la mort de Talma (*voy.* ce nom), elle ne vit pas sans un profond chagrin l'abandon de l'ancien répertoire et la substitution du drame aux chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. Elle renonça définitivement au théâtre en 1830. Depuis ce moment, sa santé subit une décadence rapide. Dans les derniers jours de 1834, sentant sa fin prochaine, elle voulut se réconcilier avec l'Eglise et recevoir les secours de la religion. Mgr de Quelen, archevêque de Paris, se rendit lui-même auprès d'elle et lui offrit les consolations propres à adoucir ses derniers moments. Cette célèbre tragédienne mourut le 8 janvier 1835. La société d'agriculture, des lettres et des arts de Valenciennes fit frapper une médaille en son souvenir, et chargea M. Dinaux, un de ses membres, de rédiger une notice sur sa vie. Mlle Duchesnois se distinguait par plusieurs nobles qualités. Sa bienfaisance et sa générosité ne se démentirent pas un instant. En 1814 et 1815, sa maison fut un asile ouvert à quiconque était malheureux.

* DUCIS (Jean-François), poète dramatique, naquit à Versailles, le 14 août 1733, de parents originaires de Savoie. A 17 ans il avait achevé sa rhétorique ; mais rentré sous le toit paternel il ne put se résoudre à s'occuper du petit commerce de ses parents, et en laissa tout le soin à son frère. En se promenant solitaire dans les magnifiques allées de Versailles, il sentit germer ce talent poétique qui devait jeter un si vif éclat. Son premier essai fut une traduction en vers de Juvénal, dont il ne conserva que ce seul vers qu'il plaça plus tard dans une de ses tragédies :

L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.

Le maréchal de Belle-Isle, chargé par Louis XV de visiter les places fortes du royaume, emmena avec lui le jeune poète en qualité de secrétaire. Lorsque son protecteur devint ministre de la guerre, Ducis obtint dans ses bureaux une place de commis aux appointements de deux mille francs. Mais bientôt rebuté du travail aride dont il était chargé, il pria le maréchal de le destituer ; il fut pris au mot et renvoyé, mais en conservant ses appointements. Il avait plus de 30 ans lorsqu'il débuta dans la carrière dramatique par la tragédie d'*Amélise*. Cette pièce, qui ne présageait point les succès futurs de son auteur, fut froidement reçue. Il n'en fut pas de même d'*Hamlet*, représenté le 30 septembre 1769. Cette pièce est imitée de Shakespeare ; mais l'auteur en y ajoutant d'admirables scènes qui n'appartiennent qu'à lui, et dans lesquelles la terreur tragique est portée à son comble, révéla tout ce qu'on pouvait attendre de son talent ; celle de l'urne est justement regardée comme une des plus pathétiques de notre théâtre. *Roméo et Juliette*, 22 juillet 1772, est encore emprunté à l'Eschyle anglais, mais Ducis s'éloigne de Shakespeare dans les détails et la conduite de la pièce, où il a fait entrer avec beaucoup d'art un morceau célèbre de Dante, le terrible épisode d'Ugolin. Dans *Œdipe chez Admète*, 4 déc. 1778, le poète prenant pour guides Euripide et Sophocle, peignit avec des teintes plus douces le tableau de l'amour conjugal. Les beaux vers et les situations attendrissantes dont cette pièce est remplie, firent pardonner la duplicité d'action et d'intérêt que la critique y remarqua. Ducis revint à Shakespeare dans le *Roi Léar*, qui fut représentée le 20 janvier 1783, avec un succès prodigieux. Des scènes entraînantes et d'admirables beautés de style ne permirent pas de remarquer la défectuosité du plan. La tragédie de *Macbeth*, jouée le 12 janvier 1784, ne fut pas accueillie avec la même faveur que les précédentes, et ce n'est qu'après en avoir adouci les sombres couleurs et y avoir fait des changements notables que l'auteur la remit au théâtre en 1790. *Jean-sans-Terre*, tragédie jouée le 28 juin 1791, d'abord en cinq actes, et ensuite réduite à trois, ne s'est pas maintenue sur la scène. Ducis donna au mois de

novembre 1792 *Othello ou le Maure de Venise*, tragédie en cinq actes. Cette pièce obtint un grand succès, et fut le triomphe de Talma. Jusque là Ducis avait emprunté les sujets de ses pièces à ses devanciers. *Abufar* ou *la Famille arabe*, appartient tout entier à l'auteur. Cette tragédie où l'on trouve le tableau des mœurs patriarchales de l'Orient, offre un intérêt touchant et heureusement gradué qui pénètre l'âme du spectateur et l'attendrit. A cette pièce Ducis en fit succéder une autre de son invention, mais qui obtint un accueil bien différent. C'était *Phédor et Wladimir*, ou la *Famille de Sibérie*; cette tragédie que l'auteur acheva à soixante-dix-ans, éprouva une chute complète. Ducis mérite une place distinguée parmi nos poètes dramatiques. Nul ne sut mieux que lui tracer une scène ; mais on lui a reproché avec raison la faiblesse de ses plans et les inégalités de son style. Outre ses pièces de théâtre qui lui assurent une brillante renommée littéraire, il composa des poésies remarquables par l'énergie des pensées, et une sorte de grâce négligée qui lui est propre. Ducis remplaça Voltaire à l'académie française. Se croyant inhabile à la prose, après avoir achevé son discours de réception, il le remit à Thomas qui le retoucha et y fit des coupures. Une amitié vive et constante unit ces deux écrivains. Ducis fut aussi étroitement lié avec Florian, Collin d'Harleville, Legouvé et Campenon. Presque tous ses amis le précédèrent dans la tombe. Jeune encore, il perdit sa femme qu'il aimait tendrement, et la mort de ses deux filles qui lui furent enlevées quelques années après, vint mettre à l'épreuve une fermeté qui s'appuyait en lui sur des principes religieux. La figure de Ducis respirait la bonté, et son caractère se composait d'un mélange de rudesse et de douceur qui se produisait dans ses manières et sa conversation. Son indépendance obstinée résista à toutes les avances que Bonaparte lui fit pour se l'attacher. Un jour que le vainqueur de l'Italie le pressait plus qu'à l'ordinaire : « Général, lui dit Ducis, vous » avez chassé quelquefois sans doute aux canards » sauvages, c'est une chasse difficile, une proie » qu'on n'attrape guère et qui flaire de loin l'odeur » de la poudre, eh bien, je suis un de ces oiseaux, » je me suis fait canard sauvage ! » Cette boutade misanthropique déconcerta un peu Bonaparte, mais ne l'irrita point; plus tard il offrit à l'auteur d'*Abufar* une place de sénateur et la croix de la légion d'honneur, et fut deux fois refusé. Ducis expliquait cette obstination en disant qu'*il aimait mieux porter des haillons que des chaînes*. A la restauration, il fut accueilli de la manière la plus flatteuse par Louis XVIII, qui le salua en lui récitant ces quatre vers de sa tragédie d'Œdipe chez Admète :

> Oui, tu seras toujours chez la race nouvelle,
> De l'amour filial le plus parfait modèle ;
> Tant qu'il existera des pères malheureux,
> Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

Le poète avait mérité l'application qui lui était faite de ces beaux vers, par la tendresse presque religieuse qu'il avait vouée à ses parents, et dont on retrouve la touchante expression dans l'*épître dédicatoire* de quelques-unes de ses pièces. A part quelques bizarreries, sa vie fut celle d'un sage. Sa fin arriva sans de grandes douleurs. Il mourut à Versailles le 31 mars 1816, d'un mal de gorge, dans la 85ᵉ année de son âge. Outre ses pièces de théâtre, Ducis a laissé : le *Banquet de l'amitié*, poème en 4 chants, 1771, in-8; *Au roi de Sardaigne, sur le mariage du prince de Piémont avec mademoiselle Clotilde de France*, 1775, in-8; *Discours de réception à l'académie française*, 1779, in-4; *Epître à l'amitié*, 1786, in-4; *Recueil de poésies*, 1809, in-8, réimprimé sous le titre d'*Epîtres et poésies diverses*, 1814, 2 vol. in-18; Les œuvres de Ducis ont été imprimées, 1813, 3 vol. in-8; 1819, 6 vol. in-18; 1824, 5 vol. in-32; 1826, 4 vol. in-8. Ce nouveau volume contient la première et la dernière tragédie de l'auteur qui n'avait pas encore été imprimées.

** DUCKETT (William), littérateur, né en 1767 à Killarney en Irlande, fit ses études à Paris, sous la direction du vénérable abbé Baduel, dont il conserva toujours un pieux souvenir. Lors du retour aux idées d'ordre, nommé professeur au collége de Sainte-Barbe, où l'on cherchait à relever les bonnes études, il sut donner un nouvel intérêt à l'explication des classiques anglais en rapprochant avec goût les plus beaux passages des chefs-d'œuvre de l'antiquité. On a de lui, outre une *Grammaire anglaise*, Paris, 1828, in-12, des *Odes*, entr'autres sur la mort de la princesse Charlotte d'Angleterre, et sur l'indépendance des nouvelles républiques d'Amérique, qui décèlent un véritable talent poétique. Duckett mourut à Paris au mois d'avril 1841, à 74 ans.

* DUCKWORTH (John-Thomas), amiral anglais, fils d'un pauvre ministre du comté de Devon, entra fort jeune dans la marine, où son courage et son habileté lui procurèrent un avancement rapide. Lieutenant à bord de *la Princesse royale* en 1778, il se distingua dans le combat livré devant la Grenade (*voy.* D'ESTAING). Capitaine du vaisseau *la Reine* en 1794, il prit une part glorieuse à la bataille où Villaret-Joyeuse (*voy.* ce nom), ne fut vaincu qu'après trois jours, et par des forces supérieures. En 1798, il concourut à la prise de l'île Mahon. Créé chevalier du bain, gouverneur en chef de la Jamaïque, et vice-amiral de l'escadre bleue, il se trouvait devant St.-Domingue, lorsque Rochambeau, forcé de capituler, aima mieux se rendre aux Anglais qu'aux noirs. Il défit en 1806, de concert avec lord Cochrane, la flotte française, envoyée sous les ordres de l'amiral Leisseignes pour reprendre St.-Domingue. Duckworth reçut à cette occasion les remercîments du parlement, et le droit de bourgeoisie de la ville de Londres qui lui offrit en outre une épée. En 1810, il fut nommé gouverneur de New-Foundland, en 1813 baronnet, et en 1815, gouverneur de Plimouth où il est mort en 1817.

DUCLOS (Charles PINEAU), né à Dinan en Bretagne en 1704, reçut une éducation distinguée à Paris. Son goût pour les lettres lui ouvrit les portes des académies. Celle des inscriptions l'adopta en 1739, et l'académie française en 1747. Eln, après la mort de Mirabaud, secrétaire perpétuel de cette dernière compagnie, il remplit cette place en homme qui

aimait la littérature et qui savait la faire respecter. Quoique domicilié à Paris, il fut nommé en 1744 maire de Dinan; et en 1755, il fut anobli par des lettres-patentes du roi, en récompense du zèle que les états de Bretagne avaient montré pour le service de la patrie. Il mourut à Paris le 26 mars 1772, avec le titre d'historiographe de France. Sa conversation était aussi agréable qu'instructive et gaie. Des vérités intéressantes lui échappaient comme des saillies. Naturellement vif et impétueux, il fut souvent le censeur sévère de tout ce qui avait des prétentions, sans avoir des titres. Mais l'âge, l'expérience, l'usage du monde, un grand fonds de bonté, lui apprirent qu'il faut réserver pour les hommes en général ces vérités dures, qui déplaisent toujours aux particuliers. Ses ouvrages sont des romans plus libres qu'ingénieux : les *Confessions du comte de*** ; *Mémoire de la baronne de Luz*; *Mémoires sur les mœurs du XVIIIe siècle*; chacun en 1 vol. in-12; l'*Histoire de Louis XI*, en 3 vol. in-12, 1745, et *supplément*, 1746, 1 vol. dont les recherches sont curieuses, et dont le style est concis et élégant, mais trop coupé et trop épigrammatique; *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, livre plein de pensées neuves et de caractères bien saisis; *Remarques sur la grammaire générale de Port-Royal* (*Voy.* ARNAUD Antoine). *Mémoires secrets du règne de Louis XIV et de Louis XV*, imprimés après sa mort, Paris, 1791, et 1806, 2 vol. in-8 : ces mémoires, où il a pris pour guide Saint-Simon, sont beaucoup trop frondeurs et satiriques; il y maltraite surtout fort les papes, les évêques, les jésuites, et accueille sur leur compte les bruits les plus défavorables; plusieurs *dissertations* dans les *Mémoires de l'académie des belles-lettres*. On y remarque beaucoup d'érudition, tempérée par les agréments de l'esprit, et ornée d'une diction claire, aisée, correcte, et toujours proportionnée à la matière; il eut plus de part que personne à l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'académie française*. Ses Œuvres ont été recueillies par Roger et Colnet, Paris, 1806, 10 vol. in-8, 1820-21, 9 vol. même format.

* DUCLOT (Joseph-François), né à Vins en Savoie en 1745, fut d'abord destiné à diriger une mission dans le Canada; mais cette contrée ayant été cédée à l'Angleterre par le traité de 1763, ce projet ne put avoir de suite. Pourvu d'un canonicat du chapitre de Lautrec en Languedoc, puis curé de Colonge près de Genève, il mourut dans sa patrie en 1821. On lui doit : *Explication historique, dogmatique et morale de toute la doctrine chrétienne contenue dans le catéchisme du diocèse de Genève*, 1796, 7 vol. in-8, 2e édit., Paris, 1822; *La sainte Bible vengée des attaques de l'incrédulité, et justifiée de tout reproche de contradiction avec la raison, avec les monuments de l'histoire, des sciences et des arts, etc.*, Lyon, 1816, 6 vol. in-8, réimprimée en 1821. En publiant cet ouvrage, Duclot a rendu un service important à la religion. De savants ecclésiastiques avaient avant lui, réfuté les détracteurs de la Bible; mais aucun n'avait entrepris de réunir dans un même ouvrage les preuves et les faits qui peuvent détruire les objections des incrédules; tant anciens que modernes il s'est surtout attaché à combattre Voltaire, de tous nos écrivains, celui qui a montré le plus d'ardeur et de malignité contre la Bible et contre les faits qu'elle rapporte. Il indique ses erreurs, ses contradictions, sa mauvaise foi, ses chicanes, ses puérilités. Il s'élève aussi de temps en temps à des considérations générales, et traite quelques questions importantes, telles que la création, le péché originel, le déluge, l'immortalité de l'âme. Sous le titre d'*Observations préliminaires*, il réfute les objections et les difficultés, soit physiques, soit historiques, des incrédules, contre l'authenticité des écrits de Moïse. Ces observations renferment aussi plusieurs discussions intéressantes sur le récit de Moïse; sur l'antiquité du monde, sur les différents systèmes géologiques, sur l'*Origine des Cultes* de Dupuis, les explications de Guérin du Rocher, les chronologies chinoises et indiennes, et sur d'autres points importants.

* DUCLOZ-DUFRESNOY (Charles-Nicolas), député suppléant de la ville de Paris aux états-généraux, né à Moncornet (Aisne) en 1734, exerçait avec distinction l'état de notaire. Il eut successivement la confiance de tous les contrôleurs généraux, et fit, en 1788, prêter six millions au roi par la compagnie des notaires dont il était syndic gérant. A cette époque il publia quelques écrits pleins de vues sages : *Jugement impartial sur les questions principales qui intéressent le tiers-état*, in-4; où il propose de laisser le clergé, la noblesse et le tiers-état se former en assemblées séparées, et compter leurs votes par ordre, mais de leur faire nommer un nombre égal de commissaires chargés d'accorder ou de refuser les subsides; *Origine de la caisse d'escompte, ses progrès et ses révolutions; Observations sur les finances*, contre le projet de créer un papier-monnaie; *Calcul du capital de la dette publique* : c'est l'ouvrage le plus clair et le plus exact que nous ayons sur ce sujet. Ducloz-Dufresnoy périt sur l'échafaud le 2 février 1794.

* DUCOMMUN, dit VÉRON (Jean-Pierre-Nicolas), né en 1688, à Montécheroux dans le comté de Montbéliard, acheva ses études théologiques au séminaire de Tubingue et fut professeur de langue française à l'académie de Halle. Entraîné par son goût pour les lettres il publia quelques ouvrages peu dignes d'un ecclésiastique. Melin, maître de langues à Halle, lui en fait le reproche dans le *Doctæ nugæ*, 1719, in-8. De retour en 1725, il fut nommé ministre à Clairegoutte, à Montbéliard, à Etupes, où il mourut le 24 mars 1745. Ducommun n'eut jamais l'esprit de son état; on disait de lui, qu'il était plus familier avec les poètes qu'avec les prophètes. Il a publié sous le voile de l'anonyme, *Les yeux, le nez, etc.*, les *Fables nouvelles de Lamotte (Houdart), mises en prose*, Montbéliard, 1731, in-8, avec une dédicace aux magistrats de cette ville, dans laquelle, pour justifier cette idée bizarre, il dit que les vers ne plaisent pas à tout le monde, et que d'ailleurs la prose convient mieux au style simple et naturel de la fable. *Quatrains. Première centurie*, 1740, 27 pages in-8; quelques-uns sont assez ingénieux. On lui attribue quelque part au *Dictionnaire comique et satirique*.

* DUCOS (Jean-François), né en 1765, fils d'un

riche négociant de Bordeaux, puisa de bonne heure dans la lecture des auteurs grecs et latins, l'amour des institutions républicaines. Député à l'assemblée Législative, il s'y montra l'ennemi de tous les ministres et concourut à la journée du 10 août. Réélu à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel. Au 31 mai il ne fut pas d'abord proscrit avec ses collègues de la *Gironde;* mais ayant continué de les défendre avec énergie, il fut compris dans leur acte d'accusation et condamné à mort le 31 octobre 1793, à l'âge de 28 ans. Pendant les débats du procès, il composa un *pot-pourri* très-gai et très-spirituel sur l'aventure de son collègue Bailleul, arrêté à Provins.

DUCOS. *Voy.* ROGER-DUCOS.

* DUCRAY-DUMINIL (François-Guillaume), romancier, né à Paris en 1761, succéda, en 1790, à l'abbé Aubert dans la rédaction des *Petites-Affiches.* Ayant annoncé dans cette feuille, vers l'année 1793, une vente en *assignats démonétisés,* il fut décrété d'arrestation; mais s'étant justifié il recouvra sa liberté. Ducray-Duminil est mort dans sa campagne de Ville-d'Avray, à l'âge de 58 ans, le 29 octobre 1819. La rédaction de son journal lui laissa le temps de composer un grand nombre de *pièces de théâtre,* de *romans,* etc. Tous ces romans presque oubliés aujourd'hui ont eu cependant un succès populaire; on y trouve de la vivacité, de l'imagination et du naturel; mais trop souvent des détails puérils et minutieux.

* DUCREST (Charles-Louis, marquis de), frère de M^me^ de Genlis, né près d'Autun le 28 avril 1747, d'une famille noble originaire de Savoie, après avoir servi quelque temps dans la marine, entra dans l'armée de terre. Capitaine en 1773, il était, en 1779, colonel des grenadiers royaux. En 1787 il remit à Louis XVI un *Mémoire* dans lequel il se donnait comme l'homme le plus propre à rétablir les finances. Cette prétention le rendit ridicule et lui attira les sarcasmes de Grimm, qui s'égaya encore à ses dépens (*Correspondance* tome 5) au sujet d'un opéra; la *Réduction de Paris par Henri IV,* qu'il fit jouer sur le théâtre de M^me^ de Montesson et qui ennuya fort l'assemblée, quoiqu'elle fût disposée favorablement. Chancelier du duc d'Orléans, il se démit de cette place que sa sœur lui avait fait avoir, ne voulant pas, disait-il, s'attacher au parti des novateurs. Il avait quitté la France en 1789, mais il y revint en 1790 réclamer le paiement d'une rente de 13,000 fr., que le duc d'Orléans lui devait; n'ayant pu trouver d'avocat il plaida lui-même sa cause et la gagna. Sorti de nouveau de France, il habita le Holstein, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1800. Il venait de faire construire pour un négociant de Copenhague un bâtiment de 300 tonneaux, uniquement formé de planches de sapin d'un pouce d'épaisseur; il est inutile d'ajouter que ce vaisseau périt peu de temps après. Ducrest est mort en 1824 dans sa terre de Mehung-sur-Loire près d'Orléans. On a de lui : *Essai sur les machines hydrauliques,* 1777, in-8; *Essai sur les principes d'une bonne constitution,* 1789, in-8; *Mémoire sur l'impôt considéré dans ses rapports avec la constitution,* 1791, in-8; *Nouvelle théorie de la construction des vaisseaux,* 1800, in-8; *Vues nouvelles sur les courants d'eau, la navigation intérieure et la marine,* 1803, in-8; *Mémoire contenant le projet de l'établissement du commerce maritime à Paris et à Versailles,* 1806, in-8; *Traité d'hydroférie* ou *l'Art d'élever l'eau, porté à sa perfection,* 1809, in-8; *Nouveau système de navigation, etc.* 1811, in-8; *Traité de la monarchie absolue et des véritables moyens pour opérer la libération de la France, etc.,* 1817, in-8; ouvrage plein d'idées bizarres. L'auteur propose, par exemple, de payer les troupes avec des billets de loterie, et de leur enseigne l'exercice d'après la méthode de Lancaster.

* DUCREUX (Gabriel-Marin), né en 1743, à Orléans, embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat du chapitre d'Auxerre et fut nommé grand vicaire de l'évêque d'Aleria en Corse; l'altération de sa santé l'ayant obligé de solliciter son retour, il l'obtint avec une pension, et fut choisi par Monsieur, depuis Louis XVIII, pour un de ses chapelains. Il mourut chanoine de Ste.-Croix à Orléans le 24 août 1790. On lui doit : *Les siècles chrétiens,* ou *l'Histoire du christianisme dans son établissement et ses progrès, depuis J.-C. jusqu'à nos jours,* Paris, 1775-1777, 9 vol. in-12, trad. en espagnol, 1788. Le cadre en est bien vu, les jugements modérés; mais le style est trop prétentieux et l'ouvrage n'est ni profond ni nourri. Il a cependant été réimprimé en 1787, 10 vol. in-12. L'auteur se proposait d'y ajouter l'*Histoire ecclésiastique du* XVIII^e^ *siècle;* mais des ordres supérieurs l'obligèrent de la supprimer. Il remplaça ce morceau, par un *discours,* où les grands événements et les caractères particuliers, qui distinguent cette époque, sont présentés en masse, et n'en sont peut-être que plus frappants; *Poésies anciennes et modernes,* Paris, 1781, 2 vol. in-12; l'éditeur y a inséré plusieurs pièces de sa composition; *Œuvres complètes de Fléchier,* Nîmes, 1783, 10 vol. in-8, accompagnées de *préfaces,* d'*observations* et de *notes; Pensées et réflexions extraites de Pascal sur la religion et la morale,* 1785, 2 vol. in-16.

* DUCROS (Pierre), graveur, né dans la Suisse en 1745, s'établit à Rome, où il se lia avec le célèbre Volpato. Ils publièrent ensemble, 24 *Vues de cette ville et des environs.* Encouragé par ce premier succès il fit paraître, en société avec Paul de Montagnani, 24 *Vues de la Sicile et de l'île de Malte,* qui furent également bien accueillies des amateurs. Parmi les vues de la Sicile on remarque : *Palerme, prise de Montréal; le théâtre de Taurominum; l'Etna; l'amphithéâtre de Syracuse; l'intérieur de la ville de Messine,* après le tremblement de terre de 1784. Ducros mourut à Lausanne en 1810. Les dessins de cet artiste, très-recherchés en Suisse, en Allemagne et en Angleterre, sont moins connus en France.

DUDEFFAND. *Voy.* DEFFAND.

DUDITH (André), né à Bude en Hongrie, l'an 1533, montra dès sa jeunesse, de l'esprit, de l'imagination, de la mémoire. Il cultiva le latin, le grec, la poésie et l'éloquence avec succès. Cicéron était son auteur favori; son style lui plaisait tant, qu'il en écrivit trois fois toutes les œuvres de sa main. L'empereur Ferdinand II l'employa dans des

affaires importantes. Il lui donna l'évêché de Tina en Dalmatie, en 1560. Le clergé de Hongrie le députa au concile de Trente deux ans après. Son penchant pour les nouvelles erreurs scandalisa cette assemblée, et l'empereur fut obligé de le rappeler. Dudith, déjà protestant dans le cœur, se maria à son retour, se démit de son évêché, et professa publiquement la religion prétendue réformée. On prétend que de protestant il devint socinien; et qu'enfin il mourut en 1589, sans avoir aucun sentiment fixe sur la religion; sort commun à tous ceux qui, après avoir abandonné la vraie foi, ont assez de jugement pour apprécier l'inconséquence des sectes retranchées du sein de l'Eglise (*Voy.* SERVET). On a de Dudith des *traductions* en latin de *Longin* et de *Denys d'Halicarnasse*, de la *Vie du cardinal Polus*, par Beccatelli, Venise, 1563, in-4, et un grand nombre d'ouvrages de *controverse*, de *physique* et de *poésie*. On trouve ceux-ci dans le second volume des *Délices des poëtes allemands*.

* DUDLEY (Robert), né en 1531, comte de Leicester, était fils de Jean Dudley, qui fut condamné à mort sous Henri VIII, pour avoir voulu placer la couronne dans sa famille. Robert, enveloppé dans la disgrace de son père, obtint sa liberté en 1554, rentra dans tous ses droits civils, et fut maître de l'artillerie sous la reine Marie. Il devint le favori de la reine Elisabeth, fut créé successivement grand écuyer, chevalier de la Jarretière, conseiller privé, baron de Denbigh, comte de Leicester, et enfin chancelier de l'université d'Oxford. Il osa aspirer à la main d'Elisabeth, quoiqu'il fût marié, et dans le temps on soupçonna que la mort de sa femme, arrivée en 1560, n'était rien moins que naturelle. On a accusé Dudley de plusieurs crimes, et on a prétendu qu'une longue expérience l'avait rendu très-habile dans l'art affreux des empoisonnements. Bien qu'il ne possédât pas ces talents qui diminuent quelquefois l'horreur du vice, il ne manquait pas d'instruction, savait plusieurs langues, et écrivait aussi bien qu'aucun anglais de son temps. Quoique Elisabeth l'eût nommé son lieutenant-général, il n'était point homme de guerre, et n'essuya que des défaites lorsqu'il fut envoyé dans les Pays-Bas, à la tête d'une brillante armée, en 1585 et en 1587. Elizabeth parait avoir conservé toujours pour lui la même tendresse. Dans *la République de Leicester*, attribuée au Père Parsons, réimprimée sous le titre de *Mémoires secrets de Robert Dudley*, il est accusé d'athéisme et de toutes sortes de crimes. La reine, alarmée pour lui du bruit de cet ouvrage, ordonna à son conseil privé de publier des lettres justificatives, où les faits allégués contre Dudley seraient déclarés faux et calomnieux; ce qui ne convainquit personne, mais réussit au moins à conjurer l'orage. Il mourut dans sa terre de Cornbury en 1588.

DUDON, doyen de St.-Quentin, envoyé en députation par Albert, comte de Vermandois, vers Richard Ier, duc de Normandie, en fut comblé de bienfaits. Ce fut par reconnaissance que Dudon écrivit l'*Histoire des premiers ducs de Normandie*, en 3 livres, dans la collection des historiens d'Angleterre par Thomas Gale; mais les savants conviennent que cet ouvrage, écrit plutôt par un romancier que par un historien, ne mérite pas plus de croyance que la *Théogonie* d'Hésiode, où l'*Iliade* d'Homère. Dudon vivait encore en 1026.

DUELLI (Raimond), chanoine régulier de St.-Augustin, demeura longtemps à Vienne, et publia différents ouvrages sur la littérature ecclésiastique, qui lui ont fait beaucoup d'honneur; entre autres, un recueil de divers monuments, sous ce titre: *Miscellanea quæ ex manuscriptis collegit, etc.*, Augsbourg, 1723, in-4; *Historia ordinis equitum Teutonicorum*, en 4 parties, Vienne, 1727, in-fol., ouvrage plein de recherches, qui contient un grand nombre de chartes, de diplômes, de bulles et de généalogies; *Excerpta genealogico-historica*, Leipsig, 1725, in-fol., avec fig., curieux et peu commun. Il mourut vers 1740, âgé d'environ 70 ans.

DUELLIUS. *Voy.* DUILLIUS (Caius).

DUEZ (Nathanael), grammairien du XVIIe siècle, avait acquis une assez grande connaissance des langues latine, française, italienne, allemande et espagnole. Il les enseigna en Hollande pendant plus de 30 ans, et publia divers ouvrages analogues à sa profession. Les principaux sont: *Dictionarium germanico-gallico-latinum, et gallico-germanico-latinum*, Amsterdam, 1664, Elzévir, 2 vol. in-4; *Dictionnaire français-allemand-latin et allemand-français-latin*, Cologne, 1695, 2 vol. in-8; *Dictionnaire italien et français*, Genève, 1678; *Dictionnaire français et italien*, 1678, in-8.

DUFAIL (Noël), gentilhomme breton, mort au commencement du XVIIe siècle, ayant changé son nom en celui de *Léon Ladulfi*, qui en est l'anagramme, publia, dans sa première jeunesse, diverses productions originales, dans le goût de celles de Rabelais. Telles sont: les *Baliverneries d'Eutrapel, etc.*, Paris et Lyon, 1549, in-16. Cette édition, qui est la première, est extrêmement rare. *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux et de singulières récréation*, Lyon, 1549, in-16. Ces deux ouvrages, dans lesquels, à travers le ton caustique de l'auteur, on découvre des traits vraiment singuliers, d'érudition et même de bonne morale, mais quelquefois aussi trop de licence, ont été réimprimés plusieurs fois, sous divers titres et récemment par M. Guichard, employé à la bibl. royale, in-12, dans la collection Charpentier. *Mémoires, recueils ou extraits des plus notables et solennels arrêts du parlement de Bretagne*, 1529, in-fol., revus et augmentés par Sauvageot, 1715, 5 vol. in-4. Parvenu à un âge plus avancé, l'auteur se montra dans la carrière plus importante de la jurisprudence; mais ses productions dans cette partie sont beaucoup moins connues, et méritent peu de l'être.

DUFAY. *Voy.* FAY (du).

* DUFIEF (Nicolas-Georges), grammairien, né à Nantes, en 1771. Sa mère, célèbre par son dévouement à la cause royale dans la Vendée, reçut la croix de Saint-Louis, honneur qui ne fut accordé à aucune autre femme. Dufief, par suite des événements politiques, se retira d'abord en Amérique, puis en Angleterre, où pendant 20 années il enseigna la langue française. Ses ouvrages principaux sont: *La nature dévoilée dans son mode d'enseigner les langues à l'homme*; *Dictionnaire français-anglais*;

*Dictionnaire de la prononciation*; *Nouvelle grammaire française-anglaise*, 4e édit., revue par T.-P. Bertin, Paris, 1817, 2 vol. in-8. Dufief est mort à Pentonville, près de Londres, le 12 avril 1834.

* DUFOUR (Pierre-Joseph), dominicain, né à Caudiès en Languedoc, professa longtemps la théologie à Toulouse, et y mourut après 1789. Il a traduit de l'italien, du P. Concina, *Explication de quatre paradoxes*, 1751, in-8, sous le nom du chevalier Philalethi, et l'a augmentée d'une relation de disputes sur la morale qui se sont élevées depuis 1759. On lui attribue trois des écrits anonymes qui ont paru vers 1761, touchant les opinions de saint Thomas d'Aquin sur l'indépendance absolue des souverains et sur le régicide : ce sont deux *Lettres* d'un théologien et un *Mémoire* pour saint Thomas contre un anonyme. En 1764, il fit soutenir à Toulouse une *Thèse* en faveur des libertés de l'église gallicane. Outre plusieurs *Dissertations* latines sur des questions de théologie; on lui doit encore l'*Autorité de saint Augustin et de saint Thomas, établie par la tradition*, Toulouse, 1773, 2 vol. in-12; *Doctrina VII Præsulum vindicata*, 1774, in-8. Son meilleur ouvrage est l'*Exposition des droits des souverains sur les empêchements dirimants de mariage et sur leurs dispenses*, Paris, 1787, in-12.

* DUFOUR (Georges-Joseph), général, né en 1758, à Saint-Seine en Bourgogne, entra dans le régiment de Nivernais, fût employé dans l'administration de la marine à Rochefort, et partit à la tête d'un bataillon de volontaires de la Charente. Il se trouvait en 1792 à Verdun, et refusa de signer la capitulation (*voy.* BEAUREPAIRE). Dufour concourut à la prise de Namur, et se signala à la bataille de Nerwinden, où il fut blessé. Nommé général de brigade en 1793, il fut envoyé dans la Vendée où il remporta plusieurs avantages, et fut blessé à Montaigu. L'année suivante, il passa à l'armée de la Moselle : après avoir reçu plusieurs blessures en cherchant à assurer la retraite de l'infanterie, il fut laissé pour mort et tomba au pouvoir des Autrichiens. Transporté à Heidelberg, il y reçut des soins généreux, et fut bientôt rétabli. Échangé contre le général Provéra, il rejoignit l'armée du Rhin sous Moreau, avec lequel il opéra la retraite de Bavière. Il défendit ensuite la tête du pont d'Huningue, et concourut, dans la guerre de Hollande, à repousser les Anglais et les Russes, qui y avaient effectué une descente. Quelques sarcasmes contre Bonaparte le firent mettre à la retraite. Remis en activité en 1813, il eut encore du service après la restauration. Ayant cherché à favoriser le retour de Bonaparte, il fut arrêté et détenu à l'Abbaye jusqu'au commencement de 1817. Il est mort le 10 mars 1820 à Bordeaux où il s'était retiré.

DUFOURNY. *Voy.* FOURNY.

* DUFRESNE (Bertrand), né en 1736, à Navarreins en Béarn, de parents pauvres, ne dut qu'à lui-même sa fortune et son avancement. Après avoir été commis chez un négociant de Bordeaux, il vint à Versailles, où il fut d'abord employé dans les bureaux des affaires étrangères puis des finances, et s'éleva rapidement aux places d'intendant-général de la marine et des colonies, de directeur du trésor public et de conseiller d'état. Persécuté pendant la terreur, il fut élu en 1795 député de Paris au conseil des cinq-cents. Ses rapports lumineux et sévères sur l'état des finances, déplurent au Directoire, et le firent comprendre dans la proscription du 18 fructidor. Bonaparte, devenu premier consul, le nomma conseiller d'état et directeur-général du trésor public. Il n'accepta, dit-on, qu'avec répugnance, craignant d'avoir l'air de manquer à ses devoirs envers son souverain légitime, mais beaucoup de personnes pensaient alors que l'intention du consul était de rendre le trône aux Bourbons. Il fit dans ses bureaux de nombreuses suppressions, donna l'exemple de la plus sévère probité, et contribua, par l'ordre admirable qu'il établit dans le travail, à faire renaître le crédit public. Il termina sa carrière le 22 février 1801.

DUFRESNE. *Voy.* FRESNE.

* DUFRESNE-SAINT-LÉON (Louis-César-Alexandre), né à Paris en 1752, montra de bonne heure un goût très-vif pour la littérature. Il sut, par son esprit et ses manières distinguées, s'insinuer dans les bonnes grâces de Necker, devint, en 1788, premier commis des finances. Il fut chargé d'aller chercher le ministre à Coppet, lors de son rappel et le ramena en triomphe à Paris. Honoré de la confiance personnelle de Louis XVI, il fut nommé liquidateur général de la dette publique. Traduit le 23 décembre 1792, devant le tribunal révolutionnaire il se défendit avec tant de fermeté et d'éloquence qu'il fut renvoyé absous après une audience de vingt heures. Il fut décrété de nouveau d'accusation six mois après, eut le bonheur d'échapper aux agents de la terreur et gagna la Suisse à la faveur d'un déguisement. Inscrit sur la liste des émigrés, il alla chercher un asile à Milan d'où il revint en France quelques jours avant le 18 brumaire. Grâce au crédit d'amis puissants, il aurait pu facilement obtenir un emploi; mais il se contenta du titre de conseiller d'état honoraire, et se retira dans une modeste campagne près d'Etampes. En 1815, il consentit à se charger de la liquidation des créances des étrangers, et retourna dans sa retraite où il mourut le 21 octobre 1836. On a de Dufresne : *Etudes sur le crédit public*, Paris, 1824, in-8; ouvrage estimé. *Adresse au congrès de Vienne, etc.* et plusieurs pièces dans l'*Almanach des muses*, et dans le *Mercure*.

* DUFRESNOY. *Voy.* FRESNOY (Charles-Alphonse du).

DUFRESNOY. *Voy.* LENGLET et DUCLOZ.

* DUFRESNOY (Adélaïde-Gilette BILLET), née le 3 décembre 1765, à Paris, fille d'un riche bijoutier, annonça dès son enfance des dispositions naturelles pour la poésie, qui furent développées et encouragées par Laharpe, Fontanes, Legouvé, etc. tous amis de son père. A 15 ans elle fut mariée à M. Dufresnoy, procureur au Châtelet, homme d'esprit qui se garda bien de contrarier ses goûts littéraires. En 1787, une pièce de vers releva son talent : *Boutade à un ami*, et l'année suivante elle fit représenter au Théâtre-Français *l'Amour exilé des cieux*, pièce allégorique qui réussit. Son mari ruiné par la révolution, et devenu presque aveugle, se vit

contraint d'accepter une place de greffier au tribunal d'Alexandrie, et pour l'aider dans son travail, elle se réduisit à copier de sa plume poétique les dossiers poudreux de la chicane. A leur retour en France, M. de Ségur lui fit obtenir une pension du gouvernement. Son *Recueil d'Elégies*, qui parut en 1807, mit le sceau à sa réputation. Devenue veuve en 1812, elle se partagea depuis entre ses travaux littéraires et les tendres soins qu'elle prodiguait à sa mère. Couronnée en 1814, par l'académie française pour son poème *sur la mort de Bayard*, elle l'a été depuis par l'acad. des jeux Floraux et de Cambeau. M^me^ Dufresnoy mourut au mois de mars 1825, à l'âge de 60 ans. La calomnie a vainement essayé d'attribuer à Fontanes ses meilleures pièces. Outre des *romans* traduits de l'anglais, on lui doit une foule d'ouvrages d'*éducation* dont quelques-uns ont eu beaucoup de succès ; mais les *Elégies* de M^me^ Dufresnoy, imprimées plusieurs fois séparément et recueillies dans ses *Œuvres poétiques*, Paris, 1827, in-8, lui assignent une des premières places parmi les femmes poètes, et vivront autant que la langue française.

DUFRESNY. *Voy.* FRESNY (Charles RIVIÈRE du).

DUGALD STEWART. *Voy.* STEWART.

* DUGAS DE BOIS-SAINT-JUST (Jean-Louis-Marie), né à Lyon en 1743, d'une famille distinguée, fit en qualité d'officier aux gardes françaises, les dernières campagnes de la guerre de sept ans. Retiré du service il fut employé par Louis XV, dans diverses missions politiques. Ayant émigré il perdit une fortune considérable ; à son retour il en recueillit les débris, et chercha des consolations dans la culture des lettres. Nommé maire de Saint-Genès-Laval, près de Lyon, il y est mort le 25 mai 1820. On a de lui : *Paris, Versailles et les provinces au* XVIII^e^ *siècle*, Lyon, 1809, 2 vol. in-8 ; recueil piquant d'anecdotes. La 5^e^ édition est augmentée d'un vol.; *les Sires de Beaujeu*, ou *Mémoires historiques sur le monastère de l'Ile-Barbe et la Tour de la Belle-Allemande*, 1811, 2 vol. in-8; *le Véritable chemin de la fortune*, Lyon, 1812, in-8. C'est une imitation de la *Science du bonhomme Richard* de Franklin; *Catéchisme politique à l'usage des sujets fidèles*, 1819, in-12. Dugas était membre de l'académie de Lyon.

* DUGAS-MONTBEL (Jean-Baptiste), savant helléniste, né en 1776 à Saint-Chamond (Forez), quitta le commerce pour se livrer entièrement à la culture des lettres, et vint habiter Paris, où il perfectionna ses connaissances par les leçons des plus habiles professeurs. Sa traduction de l'*Iliade*, 1815, 2 vol. in-8, obtint un grand succès. Trois ans après il donna celle de l'*Odyssée* et des autres poèmes d'Homère, qui ne fut pas moins bien accueillie des admirateurs de la muse antique. Tout en s'occupant de la revoir et de l'améliorer il entreprit la traduction des tragiques grecs, mais il n'eut pas le loisir de la terminer. Ses compatriotes lui donnèrent une preuve de leur estime, en l'élisant membre de la chambre des députés, et il y siégeait encore lorsqu'il mourut au mois de décembre 1834. Par son testament il légua sa bibliothèque à la ville de Saint-Chamond, avec une somme pour l'entretenir et l'augmenter. Il était membre honoraire de l'académie des inscriptions. Outre la traduction d'Homère, qui fait partie de la *Bibliothèque grecque-française* publiée par Firmin Didot, on a de Dugas-Montbel quelques opuscules philologiques, imprimés dans les journaux, un *Eloge de Boissieu*, graveur lyonnais, et une excellente *notice sur Lemontey*, dans les *annales nécrologiques*.

* DUGAZON (Jean-Baptiste-Henri GOURGAULT, dit), comédien français, né en 1741, mort près d'Orléans en 1809, fut en 1793 aide-de-camp de Santerre, et prit part à tous les excès de l'époque. Comme acteur, il s'était attiré la bienveillance du public, dans les rôles de *valets* ; et quoiqu'il fut très-souvent trivial, bas et de mauvais ton, c'est un des meilleurs comiques qui aient paru sur la scène française; il n'effaça pourtant pas Préville. Il a donné au théâtre plusieurs *Pièces de circonstances* qui eurent peu de succès.

* DUGAZON (Louise-Rosalie LEFEBVRE), femme du précédent, née à Berlin en 1755, vint à Paris à l'âge de 8 ans, et fut attachée de bonne heure comme danseuse à l'Opéra-Comique. Grétry lui ayant reconnu des dispositions pour le chant, la fit débuter, en 1769, dans son opéra de *Lucile* ; et depuis, elle ne cessa d'obtenir de brillants succès dans les différents rôles qui lui furent confiés. Quelques jours avant le 10 août, jouant devant Marie-Antoinette dans les *Evénements imprévus*, lorsqu'elle chanta ces deux vers :

J'aime mon maître tendrement,
Ah! combien j'aime ma maîtresse !

elle se tourna vers la loge de la reine, en plaçant avec intention la main sur son cœur. L'allusion, qui fut aussitôt saisie, excita de vifs applaudissements ; mais peu s'en fallut qu'elle ne payât bien cher cette manifestation de son dévouement à la famille royale. M^me^ Dugazon quitta peu de temps après le théâtre, mais elle y reparut en 1795, et ne se retira définitivement qu'en 1806. Elle vécut depuis dans la retraite, vouée tout entière aux soins de sa famille. Au retour des Bourbons, elle alla au devant de Louis XVIII à Saint-Ouen, et obtint la faveur de lui être présentée. Dans sa dernière maladie elle reçut tous les sacrements de l'Eglise. Une hydropisie de poitrine l'enleva le 22 septembre 1821. Ses restes ont été déposés au cimetière du père Lachaise, à côté de ceux de Grétry.

DUGDALE (Guillaume), né près de Coleshill dans le comté de Warwick, en 1605, mourut en 1686. Il passa une partie de sa vie à visiter des archives, à copier d'anciens monuments, et à chercher la vérité dans les décombres que le temps avait épargnés. Le comte d'Arundel, instruit de son mérite, lui procura une place de hérault d'armes, et une pension de 20 liv. sterling, avec un logement dans le palais des héraults-d'armes. Dugdale était un homme laborieux et sage, qui cultiva les lettres au milieu des orages qui agitèrent de son temps sa turbulente patrie ; et à force de soins et de recherches, il vint à bout de donner les meilleurs ouvrages qu'on ait sur les antiquités d'Angleterre. Les principaux sont : *Monasticon anglicanum*, Londres, 1655-1673, 3 vol. in-fol., avec une savante préface de Marsham. Il

composa les deux premiers volumes, conjointement avec Roger Dodsworth. On voit que les auteurs regrettent vivement les fruits de la piété et de la sainte magnificence des anciens catholiques d'Angleterre. Stevens donna un supplément à ce livre, Londres, 1722 et 1723, 2 vol. in-fol. en anglais; *Les Antiquités du comté de Warwich*, illustrées par les actes publics, et enrichies de cartes en anglais, Londres, 1656, in-fol.; *Histoire de l'église de Saint-Paul de Londres*, tirée des manuscrits, etc., en anglais, Londres, 1658, in-fol. C'est la description de l'ancienne église de Saint-Paul, gothique, immense et superbe, dont il voyait la ruine prochaine (*temporis injuria, et sacrilega sequioris sæculi incuria*). Il voulut en conserver le souvenir, et en transmettre à la postérité la hardie et magnifique architecture; *Histoire des troubles d'Angleterre, depuis* 1638 *jusqu'en* 1659, en anglais, Oxford, 1681, in-fol.; *Histoire de la noblesse d'Angleterre*, en anglais, Londres, 1675 et 1676, 2 vol. in-fol.; *Mémoires historiques touchant les lois d'Angleterre, les cours de justice, etc.*, en anglais, Londres, 1672, in-fol.; *Ancien usage des armoiries*, Oxford, 1681, in-8.

DUGHET. *Voy.* GUASPRE DUGHET.

* DUGNANI (Antoine), cardinal, né à Milan, le 8 juin 1748, d'une famille noble, devint camérier secret de Clément XIV, avocat consistorial et auditeur civil du camerlingat. Nommé archevêque de Rhodes, il succéda au cardinal Doria dans la nonciature de France, et se trouvait à Paris, lors des premiers troubles de la révolution. Il se hata de retourner à Rome. Créé cardinal le 21 février 1794, il assista au conclave tenu en 1800 à Venise, dont le résultat fut l'élection de Pie VII; nonce à Milan en 1808, puis à Paris, où il resta jusqu'en 1814, il partagea l'exil du souverain pontife à Savone et à Fontainebleau. Il rentra en Italie peu après le pape, et mourut le 19 octobre 1818, regretté par la douceur de son caractère, son attachement à la religion, et sa charité pour les pauvres.

* DUGOMMIER (Jean-François COQUILLE), général français, né en 1736 à la Basse-Terre, dans l'île de la Guadeloupe, entra au service à 13 ans, obtint quelque avancement, et reçut la croix de Saint-Louis; mais ayant été réformé, il se retira à la Martinique, où il avait des possessions considérables. Regardant sa réforme comme une injustice, il en garda du ressentiment, et embrassa le parti de la révolution. Nommé en 1789 commandant de la garde nationale, il défendit pendant sept mois le fort Saint-Pierre contre M. de Béhague; mais, contraint de céder à la force, et placé entre les colons fidèles au roi, et les nègres qu'il avait eu l'imprudence d'armer, il se vit obligé de se réfugier à Paris, où il arriva en 1792, sollicitant des secours pour le parti *patriotique* de la Martinique; mais les troubles qui agitaient la métropole ne permettaient pas de s'occuper des besoins des colons. Dugommier fit connaître dans un écrit intitulé, *Ma profession de foi*, les motifs de son amour pour la *liberté* et l'*égalité*, motifs aussi déraisonnables que l'étaient ses principes. Nommé député de La Martinique à la convention, il préféra la carrière des armes, et fut envoyé général de brigade à l'armée d'Italie. En 1793, il dirigea le siége de Toulon. L'habileté qu'il avait déployée dans cette circonstance lui fit donner bientôt après le commandement de l'armée des Pyrénées orientales. Au mois d'avril 1794, il attaqua le général Ricardos, qui s'était avancé aux portes de Perpignan, et après plusieurs avantages, l'obligea de se retirer en abandonnant les forteresses dont il s'était emparé. Profitant de ses succès il pénétra lui-même en Espagne, et résolut de mettre fin à la guerre en livrant aux Espagnols un combat décisif. Déjà il avait enfoncé et mis en déroute leur aile gauche près de Saint-Sébastien, lorsqu'il fut tué par un éclat d'obus le 17 novembre 1794. La Convention décréta que le nom de Dugommier serait inscrit sur une des colonnes du Panthéon. Sa vie a été écrite par de Châteauneuf.

DUGUAY-TROUIN (René), lieutenant-général des armées navales de France, commandeur de l'ordre royal et militaire de St.-Louis, et l'un des plus grands hommes de mer du son siècle, naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673. Son père était un riche négociant de cette ville et un habile marin. Le jeune Duguay-Trouin fit sa première campagne en 1689. En 1694 il fit une descente dans la rivière de Lymerick, où il prit un brulôt, trois bâtiments, et enleva deux vaisseaux anglais, qu'il attaqua avec une frégate dont le roi lui avait confié le commandement; mais quelque temps après il fut pris et mené à Plymouth. Sa prison ne fut pas longue. Peu de jours après son retour, il alla croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit deux vaisseaux de guerre. Louis XIV, charmé de cette action, lui envoya une épée. Après quelques autres prises il rencontra en 1696 le baron de Wassenaër, depuis vice-amiral de Hollande, escortant une flotte marchande avec trois vaisseaux, le combattit et enleva le vaisseau qu'il commandait, avec une partie de la flotte. Ensuite de ce combat, il passa en 1697, de la marine marchande à la marine royale. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée, il continua à faire des prises. Il joignit en 1707, quatre vaisseaux qu'il commandait, à une escadre du roi armée à Dunkerque, qui enleva une flotte anglaise escortée de cinq vaisseaux de guerre. Le roi récompensa ses exploits par des lettres de noblesse, dans lesquelles il est dit « qu'il avait pris plus de 300 navires marchands et 20 vaisseaux de guerre. » De toutes ses expéditions, la plus connue est la prise de Rio-Janéiro, une des plus riches colonies du Brésil, en 1711. En onze jours il fut maître de la place et de tous les forts qui l'environnaient: la perte des Portugais fut de plus de 25 millions. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans, qui s'intéressait à la compagnie des Indes, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès, qu'en se réglant par les avis de Duguay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le conseil de cette compagnie. Le guerrier donna de très-bons conseils au prince, tant sur l'administration générale que sur le détail qu'il ne faut jamais négliger. Louis XV, instruit des services de Duguay-Trouin, le fit, en 1728, commandeur de l'ordre de St-Louis et lieutenant-général. Il lui confia, en 1731, le commandement d'une escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation française

dans le Levant et dans toute la Méditerranée. Duguay-Trouin vint terminer sa carrière à Paris en 1736. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1740, à Paris, en un vol. in-4, par les soins de M. de La Garde, son neveu, qui les a continués depuis 1715, où Duguay-Trouin les avait finis. Ils ont aussi été imprimés en 1 et en 2 vol. in-12. On en avait donné auparavant une édition en Hollande, in-12, dans laquelle on avait retranché ou changé tout ce qui avait paru exagéré ou contraire aux relations hollandaises.

DUGUESCLIN. *Voy.* Guesclin (Bertrand du).

DUGUET (Jacques-Joseph), né à Montbrison en 1649, commença ses études chez les Pères de l'Oratoire de cette ville. Il les étonna par l'étendue de sa mémoire et la facilité de son esprit. Devenu membre de la congrégation à laquelle il devait son éducation, il professa la philosophie à Troyes, et peu de temps après la théologie à Saint-Magloire à Paris. C'était en 1677. Au mois de septembre de cette année, il fut ordonné prêtre. Les conférences qu'il fit pendant les deux années suivantes, 1678 et 1679, lui acquirent une grande réputation. Tant d'esprit, de savoir, de lumières et de piété, dans un âge si peu avancé, surprenaient et charmaient les personnes qui venaient l'entendre; et le nombre n'en était pas petit. Sa santé, naturellement délicate, ne put soutenir longtemps le travail qu'exigeaient ces conférences. Il demanda en 1680 d'être déchargé de tout emploi, et il l'obtint. Cinq ans après, en 1685, il sortit de l'Oratoire, pour se retirer à Bruxelles, auprès du docteur Arnauld, son ami. L'air de cette ville ne lui étant pas favorable, il revint en France à la fin de la même année, et vécut dans la plus grande retraite au milieu de Paris. Quelque temps après, en 1690, le président de Ménars, désirant d'avoir chez lui un tel homme, lui offrit un appartement dans sa maison. L'abbé Duguet l'accepta et en jouit jusqu'à la mort de ce magistrat. Les années qui suivirent cette perte furent moins heureuses pour cet écrivain. Son opposition à la constitution *Unigenitus*, et son attachement à la doctrine de Quesnel, son ami, l'obligèrent de changer souvent de demeure, et même de pays. On le vit successivement en Hollande, à Troyes, à Paris. Il mourut dans cette dernière ville, le 25 octobre 1733, dans sa 84e année. De sa plume, aussi ingénieuse que chrétienne, sont sortis un grand nombre d'ouvrages, écrits avec pureté, avec noblesse, avec élégance. C'est le caractère de son style. Il serait parfait, s'il était moins coupé, plus varié, plus précis. On lui reproche aussi un peu d'affectation. Ses ouvrages les plus applaudis et les plus recherchés, sont : *La conduite d'une dame chrétienne*, in-12, composée pour Mme d'Aguesseau, vers l'an 1680, et imprimée en 1725; *Traité de la prière publique*, et *des saints mystères*; deux traités séparés, et imprimés en un vol. in-12. Le style est diffus. L'auteur se rapproche des principes défendus si opiniâtrément par MM. de Port-Royal; *Traités dogmatiques sur l'eucharistie, sur les exorcismes et sur l'usure*, imprimés ensemble en 1727, in-12; *Commentaire sur l'ouvrage des six jours et sur la Genèse*, composé à la prière du célèbre Rollin, en 6 vol. in-12. Le 1er volume imprimé séparément sous le titre d'*Explication de l'ouvrage des six jours* est estimé; l'utile y est mêlé à l'agréable : c'est un des meilleurs commentaires que l'on puisse lire sur l'histoire de la création; *Explication du livre de Job*, 4 vol. in-12; *Explication de 75 psaumes*, 6 vol. in-12; *Explication du prophète Isaïe, de Jonas et d'Habacuc*, avec une analyse d'Isaïe par l'abbé d'Asfeld, en 7 vol. in-12. Duguet s'attache moins à lever les difficultés de la lettre dans ses différents commentaires, qu'à faire connaître la liaison de l'ancien Testament avec le nouveau, et à rendre attentif aux figures qui représentaient les mystères de Jésus-Christ et de son église. Mais il ne néglige point absolument le sens de la lettre; et s'il s'arrête quelquefois à des explications plus pieuses que solides, elles ne dérogent en rien à ce qu'il dit d'ailleurs de satisfaisant sur les mêmes objets; *Explication des Rois, d'Esdras et de Néhémias*, 7 v. in-12; *Explication du Cantique des cantiques et de la Sagesse*, 2 vol. in-12; *Règles pour l'intelligence de l'Ecriture sainte*, dont la préface seule est de l'abbé d'Asfeld, in-12; *Explication du mystère de la passion de N.-S. Jésus-Christ, suivant la Concorde*, en 14 vol. in-12; *Jésus-Christ crucifié*, 2 vol. in-12; *Traité des scrupules*, in-12, estimé; *Les caractères de la charité*, in-12; *Traité des principes de la foi chrétienne*, 3 vol. in-12. L'auteur les met dans tout leur jour, avec autant d'élégance que de force; *De l'éducation d'un prince*, in-4, et en 4 vol. in-12; réimprimé avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur, par l'abbé Goujet. L'historien de Duguet prétend que ce livre, qu'on peut regarder comme le bréviaire des souverains, fut composé pour le fils aîné du duc de Savoie. Voltaire dit le contraire, on ne sait sur quel fondement; il ajoute même qu'il a été achevé par une autre main. Nous croyons qu'il faut préférer le témoignage de l'abbé Goujet, profondément instruit des anecdotes bibliographiques, surtout de celles qui regardent les ouvrages de l'abbé Duguet, avec lequel il avait été lié; *Conférences ecclésiastiques*, 2 vol. in-4, qui contiennent 67 dissertations sur les écrivains, les conciles et la discipline des premiers siècles de l'Eglise; deux écrits où il s'élève contre les *Convulsions* qui ont fait tant de tort au jansénisme et qui ont tant déshonoré la raison, et contre la feuille hebdomadaire intitulée *Nouvelles ecclésiastiques*. L'abbé Duguet n'avait point le fanatisme et l'emportement ordinaires aux gens de son parti; il condamnait hautement ces *Nouvelles* et les injures atroces dont elles fourmillent contre tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise. Ce ne sont point là les armes des chrétiens, ni même celles des véritables philosophes. Il eût été heureux pour lui, de pousser l'indignation jusqu'à une pleine séparation de la secte qui produisait ces scandales (*voy.* Roche Jacques); Un *Recueil de lettres de piété et de morale*, en 9 vol. in-12, etc., etc. On trouve dans le 3e volume une lettre de controverse, imprimée d'abord séparément sous le nom d'une carmélite, qui l'adressait à une dame protestante de ses amies. Le grand Bossuet dit en la lisant : « *Il y a bien de la théologie sous la robe de cette religieuse.* » (Voyez *l'Esprit de M. Duguet ou Précis de la morale chrétienne tirée de ses ouvrages.*)

DUHALDE. *Voy.* HALDE (du).

* DUHAMEL (Jean-Pierre-François GUILLOT), savant minéralogiste, né au mois d'août 1730 près de Coutances, travailla d'abord chez un procureur, mais ne tarda pas à se dégoûter de la chicane, et se jeta dans l'étude des mathématiques où il fit en peu de temps des progrès remarquables. A cette époque, l'école des ponts et chaussées commençait à s'organiser, Duhamel y fut admis et il était sur le point d'obtenir une place d'ingénieur lorsque Trudaine, qui songeait à établir en France une école de métallurgie, demanda quelques jeunes gens, instruits dans la physique et et les mécanique, pour les envoyer apprendre l'art spécial des mines dans le Harz et la Saxe. Duhamel et Jars furent désignés à Trudaine. Après avoir visité le Forz, les Pyrénées, et les Vosges, ils partirent pour l'Allemagne en 1757, et firent tout ce qu'on pouvait attendre d'eux. Parmi les mémoires qu'ils rédigèrent sur les mines et les forges de la Saxe, de la Bohême, et de l'Autriche, plusieurs sont de Duhamel, et il eut beaucoup de part aux *Voyages métallurgiques*, publiés sous le nom seul de Jars. Pour apprécier avec équité leurs services, il ne faut pas perdre de vue que ce temps, peu éloigné du nôtre, en diffère pourtant essentiellement; tout était obscur ou systématique dans la minéralogie; et quant à la géologie, elle naissait à peine. A son retour Duhamel trouva qu'il n'était pas question d'établissements scientifiques, et il dut chercher les moyens d'utiliser les connaissances qu'il avait acquises. Après avoir mis ses talents au service de divers entrepreneurs et propriétaires d'usine, nommé, en 1775, commissaire du conseil pour l'inspection des forges, il perfectionna sous d'importants rapports les procédés employés dans les mines de Bretagne. Correspondant de l'académie des sciences depuis plusieurs années, il en devint membre titulaire en 1786. A la création de l'école des mines en 1783, Duhamel y fut nommé à la chaire de métallurgie et la remplit avec le plus grand succès. Il donna le premier tome de sa *Géométrie souterraine*, en 1787, in-4. Les temps difficiles qui survinrent l'empêchèrent d'achever la publication de cet ouvrage; mais quelques fragments des deux autres volumes ont été insérés dans l'*Encyclopédie méthodique*. L'ordre ayant commencé à se rétablir, il reprit sa chaire et y joignit le titre d'inspecteur général des mines. En 1811, il demanda sa retraite, et mourut au mois de février 1816, dans sa 86e année. — Un de ses fils suit la même carrière avec succès, et exerce également l'emploi d'inspecteur général des mines.

DUHAMEL. *Voy.* HAMEL (Jean-Baptiste du).

DUHAN (Laurent), licencié de Sorbonne, professa près de 30 ans avec succès la philosophie au collége Duplessis. Il était originaire de Chartres, et il mourut chanoine de Verdun vers 1726, âgé de près de 70 ans. On a de lui un livre utile à ceux qui veulent briller par les subtilités scolastiques. Il est intitulé *Philosophus in utramque partem*, parce qu'on y soutient le pour et le contre dans les questions les plus célèbres de l'ancienne philosophie, 1 vol. in-8. Ouvrage propre à exercer l'esprit et à lui acquérir l'usage d'une logique exacte. *Voy.* DUNS, OCCAM.

* DUHESME (Guillaume-Philibert), lieutenant-général, né à Bourgneuf dans la Bourgogne en 1766, fit de bonnes études au collége de Dijon. En 1791 il fut autorisé à lever à ses frais une compagnie franche de deux cents hommes, avec laquelle il rejoignit l'armée de Dumouriez. Capitaine et bientôt lieutenant-colonel, il ne tarda pas à se signaler par sa valeur et son activité. Dans l'affaire du bois de Villeneuve, le 6 juillet 1793, les grenadiers découragés, commencaient à lâcher pied. Duhesme, blessé de deux coups de feu, met un genou en terre pour se soutenir, présente la pointe de son épée aux fuyards, parvient à rétablir l'ordre, et remporte même des avantages sur l'ennemi. Ce beau fait d'armes lui valut le grade de général de brigade. Il rendit de nouveaux services, en 1794, à la tête de l'avant-garde destinée à pénétrer en Flandre. La veille de la bataille de Fleurus, il imagina une manœuvre qui, habilement exécutée par Bernadotte, depuis roi de Suède, amena la défaite de l'aile droite des Autrichiens. Il se distingua devant Maëstricht, et après la reddition de cette place, fut fait général de division le 8 nombre 1794. Il donna de nouvelles preuves d'intrépidité à l'armée du Rhin sous Moreau en 1797, et à l'armée d'Italie sous Championnet dont il partagea la disgrace; mais honorablement acquitté des injustes accusations dont il était l'objet, il fut rétabli dans ses fonctions et envoyé à l'armée des Alpes. Il passa en 1800 à l'armée de réserve, et fut nommé commandant de la 19e division militaire. En 1804 il fut fait grand officier de la légion-d'honneur, repassa en Italie en 1805, et fit partie de l'armée qui fit sa conquête du royaume de Naples; plus tard il fut envoyé en Espagne; disgracié en 1810, il fut rappelé en 1814. Au retour du roi il fut nommé inspecteur-général d'infanterie, et reçut la croix de Saint-Louis. Néanmoins il accepta du service dans les cent-jours, fut compris dans la nouvelle chambre des pairs de France et fut tué en combattant le 18 juin à la bataille de Waterloo. Duhesme a publié: *Précis historique de l'infanterie légère et de son influence dans la tactique des différents siècles*, Lyon, 1806, in-8; réimprimé à Paris sous ce titre: *Essai sur l'infanterie légère, etc.* 1814, in-8.

DUILLIUS ou DUELLIUS (Caius), surnommé *Nepos*, consul romain, fut le premier de tous les capitaines de la république qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois, et leur prit 30 vaisseaux. Duillius, après cette victoire, fit lever le siége de Ségeste, et prit d'assaut la ville de Macella dans la Calabre. Le sénat le récompensa de ses succès, en lui accordant l'honneur du premier triomphe naval, l'an 260 avant J.-C., et la permission particulière d'avoir une musique et des flambeaux, aux dépens du public, à l'heure de son souper. « C'était par ces légères récompenses, dit » un historien, que les Romains payaient la véri» table gloire. La fausse se vend plus chèrement » aujourd'hui. » On frappa des médailles en mémoire de l'expédition de Duillius, et l'on érigea une colonne rostrale qui subsiste encore aujour-

d'hui. Sa victoire doit être attribuée surtout à une machine appelée *corbeau*, qui permettait de retenir les vaisseaux étrangers, et d'établir un pont sur lequel on combattait comme sur terre.

DUISBOURG ou DUISBURG (Pierre de), natif de Duisbourg dans le duché de Clèves, publia en latin, dans le XIVe siècle, une *Chronique de Prusse*, depuis l'an 1226 jusqu'en 1325. Harknochus, savant allemand, publia cette Chronique à Francfort, in-4, avec la continuation d'un anonyme jusqu'en 1426; et dix-neuf *dissertations*, où l'on trouve beaucoup d'érudition.

DUJARDIN (Carle), peintre hollandais, né vers 1640 à Amsterdam, mort à Venise en 1674, excellait dans les bambochades. Il fut élève de Berghem. On reconnait dans ses tableaux la touche spirituelle, l'harmonie et le ton de couleur de son maitre. On a de lui des *marchés*, des *scènes de charlatans et de voleurs*, des *paysages* animés et peints d'une manière ingénieuse et vraie. Il y a encore de lui un petit *œuvre* d'environ 50 estampes, qu'il a gravées à l'eau-forte, avec autant de légèreté que d'esprit. Ses productions sont aussi recherchées que difficiles à acquérir.

** DUJARDIN (Charles-Antoine), né à Chalons-sur-Saône vers 1760, conseiller puis président de chambre à la cour royale de Dijon, où il avait exercé la profession d'avocat, a publié : *Poésie sacrée pour la célébration de l'office divin et des saints mystères, ou heures nouvelles selon le rit parisien*, Dijon, 1823, in-12. *Poésie sacrée pour la célébration des saints mystères et des fêtes de la Vierge*, ib., 1824, in-12, fig. Ce magistrat mourut à Dijon le 25 décembre 1825.

* DUJARIÉ (Jacques-François), prêtre, né en 1765 à Angers, n'étant pas encore engagé dans les ordres au moment où la révolution éclata, dut attendre des temps moins difficiles pour donner suite à sa vocation. Mais lorsque la persécution commença à se ralentir, il reçut la prêtrise, et ne tarda pas à donner l'essor à son zèle. Nommé à l'époque du concordat curé de Ruillé-sur-Loir, il conçut dès lors le plan de deux établissements, l'un des *Frères de Saint-Joseph*, l'autre des *Sœurs de la Providence*, et donna l'exemple des sacrifices nécessaires au succès de cette œuvre, en y consacrant toute sa fortune; la charité des fidèles, excitée par ses pieuses importunités, l'aida à faire le reste. Quelques années suffirent au zélé fondateur pour établir sur des bases solides une entreprise du plus haut intérêt et de la plus difficile exécution. Cinquante maisons disséminées dans la Sarthe et ailleurs, attestent sa pleine réussite. Cependant Dujarié se vit forcé d'interrompre ses travaux par des souffrances qui étaient la suite des fatigues qu'il avait éprouvées, et des privations qu'il s'était imposées. Il donna sa démission de sa cure, et se rendit au Mans pour finir ses jours dans le noviciat qu'il avait créé. C'est là qu'il mourut, le 17 février 1838, à l'âge de 71 ans.

* DUJAY (François-Alexandre-Julien), né en 1773, au Grand-Rozoy, partit à seize ans pour l'Espagne où il servit quatorze ans comme lieutenant dans le régiment d'infanterie d'Ultonia. Quoique très-jeune encore, il consacrait à l'étude des sciences exactes tout le temps qui n'était pas pris par le service militaire, et devint professeur de mathématiques à la Grande-Canarie où son régiment fut envoyé. Il composa plusieurs ouvrages en espagnol, entr'autres un *Traité d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie ;* un recueil de *lettres philosophiques sur l'éducation*, commencé en 1800 à Santa-Cruz de Ténériffe, et publié en 1830. En 1833 il fit paraître *Trois mémoires livrés aux méditations des gouvernants;* et l'année suivante la *statistique de la commune de Mareuil* dont il était maire. Un *Traité élémentaire d'arithmétique* qu'il composa dans le but de mettre la science à la portée de tous, était sous presse au moment de sa mort arrivée le 9 décembre 1835. Membre de plusieurs sociétés littéraires, Dujay a laissé de grands regrets parmi les adeptes de la science, mais surtout parmi les habitants de sa commune pour lesquels il se dévoua lors de l'invasion du choléra.

* DULAGUE (Vincent-François-Jean-Noël), né à Dieppe le 24 décembre 1729, mort à Rouen le 9 septembre 1805, membre de l'académie de cette ville où il avait été professeur d'hydrographie. On lui doit : des *Leçons de navigation*, in-8, adoptées pour les écoles de marine; *Principes de navigation*, ou *Abrégé de la théorie et de la pratique du pilotage*, rédigés par ordre du roi. On trouve de lui plusieurs observations sur des sujets d'astronomie dans les *Mémoires de l'académie des sciences, tomes 4 et 5.*

DULARD (Paul-Alexandre), secrétaire de l'académie de Marseille, où il était né en 1696, succéda à La Visclède dans cette place, mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort le 7 décembre 1760, à 46 ans. C'était un homme sérieux et froid, qui ne connaissait point les grâces qui donnent du brillant dans la société; mais il avait les qualités qui concilient l'estime et l'amitié. Nous avons de lui : un poème des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la nature*, in-12, plusieurs fois réimprimé. Ce n'est, dit un critique, que le *spectacle de la nature*, mis en vers par le poète Ronsard. Jugement peu équitable et d'une sévérité outrée, quoiqu'il faille convenir que l'auteur manque d'imagination, de vivacité et de chaleur. Les *notes* qui accompagnent ce poème, sont instructives et curieuses. *Œuvres diverses*, 1758, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans l'ouvrage précédent, quelques tirades heureuses; mais on y cherche en vain ce feu du génie qui fait les poètes.

* DULAU (Jean-Marie), archevêque d'Arles, naquit le 30 octobre 1738, au château de la Côte, diocèse de Périgueux, d'une famille ancienne, qui a donné autant de bons évêques à l'Eglise que de valeureux défenseurs à l'état. Doué des plus heureuses dispositions, il choisit l'état ecclésiastique, et fut d'abord chanoine trésorier de la cathédrale de Pamiers; ensuite grand-vicaire de M. de Lussan, archevêque de Bordeaux. Il n'avait pas encore 32 ans lorsqu'on le désigna pour être agent général du clergé. Les services qu'il avait rendus le firent placer, en 1775, sur le siége métropolitain d'Arles, malgré l'usage de n'élever à un archevêché que des évêques. Il s'occupa de tous les établissements d'in-

térêt public, du collége et du séminaire, où il introduisit de salutaires réformes, eut une grande part aux affaires générales du clergé de France, et fut de toutes les assemblées depuis 1770 jusqu'en 1785. On lui doit d'excellents *rapports* sur la tenue des conciles provinciaux, sur les ordres religieux, sur l'éducation publique, sur les ouvrages concernant la religion, et il proposa des mesures très-sages, mais qui furent malheureusement entravées par l'influence toujours croissante de la philosophie moderne. Député aux états-généraux, il sembla y jouer un rôle moins brillant, et ne fit point entendre sa voix à la tribune; il travaillait néanmoins avec son zèle accoutumé aux intérêts de l'Eglise; et ce fut par ses soins que fut rédigé ce fameux ouvrage qui fit tant d'honneur au clergé français, cette *Exposition de ses principes* qui devint ensuite un jugement de l'église gallicane (*voy.* BOISGELIN). Ce fut encore M. Dulau qui prépara cette adresse au roi, pleine de force, de sensibilité et de justesse, sur le décret du 26 mai 1792, ordonnant la déportation des prêtres non assermentés. Cette conduite lui attira l'animadversion des factieux; il fut arrêté après le 10 août, et renfermé dans le couvent des carmes de la rue de Vaugirard, que l'on avait transformé en prison. Ainsi que tous ses compagnons de captivité, il fut deux jours et deux nuits sans autre lit qu'une simple chaise, et il ne voulut accepter un matelas qu'après s'être assuré que les autres prisonniers en avaient reçu. On lui proposa plusieurs moyens de le délivrer, mais il les rejeta en disant qu'il devait l'exemple à ceux qui souffraient avec lui. Une vie pieuse et pleine de bonnes œuvres l'avait préparé à la mort. Lorsque le 2 septembre les assassins se présentèrent dans sa prison, il s'offrit le premier à leurs coups, et périt sans proférer une seule plainte. Les autres évêques et les prêtres renfermés avec lui, au nombre de 180, l'imitèrent dans sa constance et sa résignation. Presque tous furent massacrés. On doit à M. Dulau un recueil de *mandements et lettres pastorales*, qui furent très-bien accueillis et goûtés dans son diocèse, Arles, 1795, in-4; divers *opuscules*, où brillent la piété et la science, etc. Ses *œuvres* publiées par M. l'abbé Constant, curé de St.-Trophime, Arles, 1817, 2 vol. in-8, sont précédées de son éloge, et terminées par un *mémoire* sur les moyens d'arrêter les progrès de l'incrédulité en France.

* DULAURE (Jacques-Antoine), conventionnel, né à Clermont-Ferrand le 3 septembre 1755, étudia d'abord l'architecture, qu'il abandonna pour la littérature. Il concourut dès 1785 à la rédaction de quelques journaux littéraires, et publia successivement plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve déjà les principes anti-religieux qu'il a développés dans ses dernières productions, mais qui ne purent alors tirer son nom de l'obscurité. Après la révolution de 1789, il attaqua les nobles et les prêtres dans plusieurs pamphlets très-violents. Député du Puy-de-Dôme à la convention, il y vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis; mais effrayé de la marche des événements, il se montra dès lors plus modéré, et, s'associant aux Girondins, partagea leur proscription. Décrété d'accusation, il parvint à se soustraire à toutes les recherches, et gagna la Suisse, où il vécut un an employé dans une manufacture d'indiennes. Après sa rentrée à la convention, il fut nommé membre du comité d'instruction publique, et chargé de diverses missions dans les départements de la Corrèze et de la Dordogne, où il n'employa son autorité qu'à cicatriser des plaies et réparer des malheurs. Entré au conseil des cinq-cents, il continua d'y siéger jusqu'au 18 brumaire, resta dès lors étranger à la politique, et publia une foule d'ouvrages pleins de recherches et d'érudition, et dont quelques-uns ont eu un succès de vogue. Dulaure mourut à Paris, le 19 août 1835. Ses principaux ouvrages sont: *Pogonologie*, ou *Histoire philosophique de la barbe*, 1786, 2 vol. in-12; *Des cultes qui ont précédé et amené l'idolatrie*, 1805, in-8; *Des divinités génératrices*, 1806, in-8; *Histoire civile, philosophique et morale de Paris*, 1821, 7 vol. in-8, 3ᵉ édit., 1825, 10 vol. in-12; *Histoire des environs de Paris*, 1825-27, 6 vol. in-8; *Esquisses historiques des principaux événements de la révolution française jusqu'au rétablissement de la maison de Bourbon*, 1823-27, 6 vol. in-8, fig. On lui doit encore plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de la société des antiq. de France*, et il a laissé manuscrit, entre autres ouvrages: une *Histoire d'Auvergne*, et un *état géographique et politique de la Gaule pendant la domination romaine*.

* DULAURENS (Henri-Joseph), écrivain licencieux, né à Douai en 1719, à 18 ans embrassa l'état monastique chez les chanoines de la Trinité, où il avait fait ses études, puis apostasia et se retira en Hollande, où il vécut quelque temps du produit de ses ouvrages. Il se rendit ensuite à Liége et à Francfort, où il espérait trouver un gain plus considérable; mais dénoncé à la chambre ecclésiastique de Mayence, comme auteur d'ouvrages anti-religieux, il fut condamné en 1767 à une prison perpétuelle. Il parait qu'après ce jugement il fut enfermé dans une maison de pauvres prêtres appelée *Mariabom*, située près de Mayence, où il termina sa vie en 1797. Il écrivait avec beaucoup de facilité; mais son abondance extrême rend son travail inégal et ses idées peu suivies. Le plus connu de ses ouvrages est *le compère Matthieu*, où il a répandu les poisons de sa haine pour la religion et les mœurs. Cet ouvrage eut dans sa nouveauté cette vogue qu'obtenaient alors les écrits de ce genre.

* DULIN (Pierre), peintre, né à Paris en 1670, mourut dans cette ville le 28 janvier 1748. Il a laissé plusieurs tableaux estimés, parmi lesquels on distingue les *miracles de Notre-Seigneur*, et un *saint Claude qui ressuscite un enfant mort que sa mère lui apporte*. On voyait il y a quelques années ce dernier tableau dans une chapelle de l'église Ste.-Magdelaine à Besançon.

DULLAART (Jean), poète du XVIIᵉ siècle, s'est fait une réputation en Hollande par ses *tragédies*, *comédies* et autres *poésies* en langue du pays.

DULLAERT (Jean), né à Gand vers 1470, enseigna la philosophie à Paris, où il mourut l'an 1512. Josse Badius, Sanderus et Valère André font un grand éloge de sa science; cependant Vivès regretta le temps qu'il avait perdu à suivre ses le-

çons, qui, selon la coutume du temps, roulaient beaucoup sur des questions inutiles peut-être en elles-mêmes, mais qui servaient à exercer l'esprit, à le former aux conclusions d'une logique sûre, et à lui faire démêler les subtilités des sophismes (*Voy.* Duns, Occam). On a de Dullaert : *Quæstiones in libros physicorum Aristotelis*, Paris, in-fol.; *Quæstiones in libros de cælo et mundo*, in-folio.; *Quæstiones in librum prædicabilium Porphyrii*, Paris, 1521, in-folio.

**DULLAERT** (Heyman), peintre et poète, né à Rotterdam en 1636, montra de bonne heure beaucoup de vivacité et de jugement. Comme il était d'une complexion très-délicate, ses parents lui laissèrent le choix de l'objet principal de son application; il choisit la peinture. Il fut envoyé à Amsterdam, sous le fameux Rembrant, dont il imita si bien la manière, que l'on prit, dit-on, plusieurs fois les ouvrages du disciple pour ceux du maître. La faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre son ardeur pour le travail, et l'on n'a de lui que peu de pièces. Il avait joint, dès sa première jeunesse, à l'étude de la peinture celle des langues et des sciences; et il se délassait par les exercices de la musique et de la poésie. Il avait une belle voix, et faisait assez bien des vers. On le sollicita en 1672, d'entrer à Rotterdam dans la magistrature; mais il ne crut pas devoir se prêter aux instances de ses amis. Il mourut en 1684.

* **DULONG-DE-ROSNAY** (Louis-Etienne, comte de), lieutenant-général, naquit à Rosnay (Aube) le 12 septembre 1780, et fit presque toutes les campagnes de l'an 6 à 1815. Le 21 floréal an 7, à l'affaire de Pesaro, les canonniers étant tous hors de combat, il sauva deux pièces; cette action lui valut le grade de sous-lieutenant. Le 11 messidor, il reçut devant Ancône un coup de sabre au genou, et deux autres au passage du Fourlo; dans la journée du 12 brumaire an 8, quoique atteint d'une première blessure, il continua de charger à la tête des troupes, reçut encore trois coups de feu, dont un lui cassa le bras, et fut nommé capitaine sur le champ de bataille. Dulong défendit en l'an 9, la place de Pesaro, contre les tentatives réitérées des Anglais et les diverses attaques des insurgés. Il ne lui restait que 14 hommes lorsqu'il sortit de la place avec une capitulation honorable. Au passage du Mincio, il reçut un coup de bayonette dans le côté. Il commanda le 3e régiment d'infanterie légère à la bataille d'Austerlitz, et y fut grièvement blessé. Il se fit également remarquer pendant la retraite en Portugal, le 17 mai 1809, et fut blessé au pont de Misarella d'une balle dans la tête. Dans la campagne de 1811, à l'armée du midi en Espagne, il se signala par de nouveaux faits d'armes. A Dresde, Napoléon le montra au roi de Saxe comme un des plus braves officiers de l'armée française. Fait grand-officier de la légion-d'honneur et comte, il fut confirmé dans ses grades par Louis XVIII. Nommé lieutenant-général commandant la compagnie d'Havré des gardes du corps, il obtint en 1823 le commandement de la 17e division militaire. Dulong est mort à Paris en 1828.

** **DULONG** (Pierre-Louis), physicien, né à Rouen en 1785, vint fort jeune à Paris suivre les cours de la faculté de médecine. Admis par Berthollet dans son laboratoire, il débuta en 1811 par des études sur les sels. Au mois d'octobre de la même année, il fit la découverte du chlorure d'Azote. Cette substance s'annonça par une explosion épouvantable qui renversa le laboratoire. Dulong en fut quitte cette fois pour de fortes contusions; mais l'année suivante, une seconde détonation le priva d'un œil et lui enleva l'extrémité d'un doigt. Constant dans ses études, il publia en 1815 des *recherches* sur l'acide nitreux, et en 1816 sur les acides du phosphore. Il aborda ensuite les plus hautes questions de la physique et ne s'y montra pas moins supérieur; mais dans cette nouvelle carrière, il eut pour collaborateur Petit (*voy.* ce nom). Le *mémoire* qu'ils rédigèrent en commun sur *les lois du refroidissement*, fut couronné par l'académie des sciences, qui ne tarda pas d'admettre Dulong au nombre de ses membres. Nommé successivement directeur des études à l'école polytechnique et professeur à la faculté des sciences, il mourut à Paris le 19 juillet 1838, à 53 ans. Les *Mémoires* où il a publié ses découvertes sont disséminés dans les *recueils de l'académie* et dans les *annales de physique et de chimie*.

* **DUMANIANT** (Jean-André Bourlain, connu sous le nom de), acteur et auteur dramatique, né à Clermont en 1748, a publié une foule de romans et de pièces de théâtre qui ont fait la fortune de son libraire, comme du théâtre sur l'emplacement duquel a été élevée la salle actuelle du Théâtre-Français. Parmi ses comédies on remarque : *Guerre ouverte*, 1787, in-8; la *Nuit aux aventures*, 1787, in-8, etc. Dumaniant soigna peu ses intérêts. Il est mort doyen des littérateurs français, le 24 septembre 1828, à l'âge de 80 ans.

* **DUMAREST** (Rambert), graveur en médailles, né à Saint-Etienne en 1750, commença par ciseler, dans sa ville natale, des gardes d'épées et des platines d'armes à feu, et vint à Paris, où il s'occupa d'orféverie et de bijouterie, prenant sur son travail le temps nécessaire pour assister aux leçons de l'académie. L'assiduité avec laquelle il se livrait à l'étude du dessin le rendit bientôt habile. Il passa en Angleterre à la suite de Boulton, en qualité de graveur de la belle manufacture que cet artiste avait établie à Soho, près de Birmingham, et revint en France au commencement de la révolution. Une loi, remarquable pour cette époque, venait d'appeler tous les arts à un grand concours, où l'on devait décerner beaucoup de travaux et d'encouragements, dans le but sans doute d'attacher les artistes à un sol que le crime rendait inhabitable. Il y présenta deux médailles, une de *J.-J. Rousseau*, et l'autre du *premier des Brutus*. La première obtint le prix. Les autres ouvrages qui ont le plus contribué à sa réputation sont la médaille *de Poussin*; celle du conservatoire représentant la *figure en pied d'Apollon*, d'après un modèle de Lemot; *Esculape; la paix d'Amiens*, etc. Cet habile artiste avait préparé plusieurs autres ouvrages importants, lorsque la mort l'enleva le 4 avril 1806. Il était membre de l'institut.

DUMARSAIS (César CHESNEAU), né à Marseille en 1676, entra dans la congrégation de l'Oratoire; mais le désir d'une plus grande liberté la lui fit quitter bientôt après. Il vint à Paris, s'y maria, fut reçu avocat et commença à travailler avec succès. Des espérances flatteuses l'avaient engagé dans cette profession; mais trompé dans ses vues, il ne tarda pas à l'abandonner. Sa femme lui ayant paru un peu trop sage et trop chrétienne, il prit le parti de se séparer d'elle. Il se chargea de l'éducation du fils du président de Maisons. La mort du père l'ayant privé de la récompense qu'il espérait, il entra chez le fameux Law, pour être auprès de son fils. Après la chute de ce charlatan, il entra chez le marquis de Beaufremont. L'éducation de MM. de Beaufremont finie, il prit une pension, dans laquelle il éleva, suivant sa méthode, un certain nombre de jeunes gens; mais le bruit s'étant répandu qu'il leur enseignait l'irréligion, cette pension fut supprimée. Obligé de donner quelques leçons pour subsister, sans fortune, sans espérance et presque sans ressource, il se réduisit à un genre de vie fort étroit. Ce fut alors que les auteurs de l'*Encyclopédie* l'associèrent à leur informe compilation. Il y fit plusieurs articles de grammaire, qui sont répandus dans les six premiers volumes. Il mourut en 1756, à 80 ans, après avoir reçu les sacrements. Dumarsais avait donné plus d'une fois des scènes d'irréligion. Appelé pour présider à l'éducation de trois frères dans une des premières maisons du royaume, il demanda, *Dans quelle religion on voulait qu'il les élevât?* question qui nuisit infiniment à sa fortune, dans un temps où la religion était respectée et regardée comme l'unique sanction des mœurs. Il s'était d'ailleurs fait connaître par divers ouvrages, où l'impiété paraissait à découvert. Ceux qui avaient été liés avec lui par les mêmes sentiments, lui firent un crime de son retour au christianisme dans ses derniers moments; quelques-uns prétendirent que ce retour n'avait pas été sincère, que c'était un effet de la faiblesse du malade, etc.; mais quand cela serait, quand la révolution qui se fait si fréquemment dans les esprits forts, lorsqu'ils se voient au bord du tombeau, ne serait pas le fruit d'une pleine conviction, elle prouverait au moins qu'ils n'ont jamais été bien persuadés des erreurs qu'ils ont enseignées ou adoptées, et qu'ils n'ont jamais été incrédules de bonne foi. « Ce n'est pas une foi éteinte (dit Bayle), qu'on » peut bien citer en cette matière, ce n'est qu'un » feu caché sous la cendre. Ils en ressentent l'acti- » vité dès qu'ils se consultent, et principalement à » la vue de quelque péril. On les voit alors plus » tremblants que les autres hommes. Le souvenir » d'avoir témoigné plus de mépris qu'ils n'en sen- » taient pour les choses saintes, et d'avoir tâché de » se soustraire intérieurement à ce joug, redouble » leur inquiétude. » Les principaux ouvrages de Dumarsais sont : *Exposition de la doctrine de l'Eglise gallicane, par rapport aux prétentions de la cour de Rome*, in-12. Cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de l'auteur : on s'imagine aisément comment cette matière a été traitée par un homme aussi ennemi du christianisme en général, que de la religion catholique et du siége de Rome en particulier. *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine*, 1722, in-12; *Traité des Tropes*, 1730, in-8, réimprimé (3e édit.) en 1775, in-12. Cet ouvrage explique les différents sens qu'on peut donner au même mot. Quelqu'un voulant lui faire compliment sur ce livre, lui dit qu'il avait entendu dire beaucoup de bien de son *Histoire des Tropes* : il prenait cette figure de rhétorique pour un nom de peuple. Dans les réputations à la mode, il faut compter bien des suffrages de cette nature. *Les véritables principes de la grammaire*, ou *nouvelle grammaire raisonnée pour apprendre la langue latine*, 1729, in-4. Il n'a paru que la préface de cet ouvrage. Un *Abrégé de la fable* du P. Jouvenci, disposé suivant sa méthode, 1731, in-12; une *Réponse* manuscrite à la *critique* de l'histoire des Oracles, par le P. Baltus. On n'en a trouvé que des fragments imparfaits dans ses papiers. Cet effort inutile et le silence de Fontenelle prouvent combien l'ouvrage de Baltus est solide : les raisonnements sont vains contre les faits avérés, conformes d'ailleurs à des principes incontestables (*Voy.* BALTUS). *Logique*, ou *Réflexions sur les opérations de l'esprit*, ouvrage fort court et superficiel. On l'a réimprimé avec les articles qu'il avait fournis à l'*Encyclopédie*, Paris, 1762, 2 parties in-12. Nous ne dirons rien de quelques autres ouvrages impies, tombés dans un oubli dont il ne faut pas les tirer. Un amour excessif des louanges, une grande idée de lui-même et la faiblesse de la témoigner en toute occasion, sont le caractère de cet écrivain. Les philosophes du jour en parlent avec beaucoup d'éloge, et le considèrent comme le coryphée et le modèle de cette nuée d'instituteurs initiés aux dogmes de la secte, qui se sont répandus depuis dans toutes les provinces de l'Europe pour détruire ce qu'ils appellent les *Préjugés*, c'est-à-dire toutes les notions chères à l'homme chrétien et à l'homme solidement vertueux.

DUMAS (Hilaire), docteur de la maison et société de Sorbonne, s'est fait connaître par une *Histoire des cinq propositions de Jansénius*, Trévoux, 1702, en 3 vol. in-12, bien écrite et avec vérité. On l'attribua au P. le Tellier; mais le style du jésuite est plus véhément. On a encore de l'abbé Dumas une *traduction de l'Imitation de J.-C.*, et d'autres écrits moins connus que son Histoire. Il mourut en 1742.

DUMAS (Louis). *Voy.* MAS.

* DUMAS (Charles-Guillaume-Frédéric), né en 1725, mort sur la fin du XVIIIe siècle, est auteur des ouvrages suivants : *Voyages et découvertes faites par les Russes*, traduit de l'allemand de G. P. Muller, Amsterdam, 1766, 2 vol. in-8; *Relation historique de l'expédition contre les Indiens de l'Ohio*, en 1764, commandée par le chevalier Henri Bouquet, etc. trad. de l'anglais, ib., 1769, in-8; *Examen de la doctrine touchant le salut des païens*, etc. trad. de l'allemand de J. Aug. Eberhard, ib., 1773, in-8; *Examen de la traduction des livres 34, 35 et 36 de Pline l'ancien*, avec des *notes* par Falconet, inséré dans le *Journal encyclopédique*, juillet à septembre 1773, et dans le tome 6 des œuvres de Falconet. Dumas a fourni plusieurs *articles* à la *Bibliothèque*

*des sciences et des beaux-arts*, journal imprimé à la Haye, et qui a fini au 48e vol., en 1778.

* DUMAS (Réné-François), président du tribunal révolutionnaire, né à Jussey en Franche-Comté en 1757, d'une famille de Lorraine, était avocat à Lons-le-Saulnier en 1789. Etant venu à Paris après la journée du 10 août, ses discours à la tribune des jacobins lui valurent la place de vice-président, et bientôt celle de président d'une des sections du tribunal révolutionnaire, lorsque, avec le nombre des victimes, on crut devoir augmenter le nombre des juges, ou plutôt des bourreaux, qui devaient les envoyer à la mort. De tous les hommes qui siégèrent dans cet épouvantable tribunal, Dumas passe pour avoir été l'un des plus cruels. Il joignait la dérision à la barbarie, et raillait les victimes qu'il faisait immoler. L'âge, la condition, ou le sexe qui d'ordinaire obtient quelque indulgence, ne pouvaient suspendre ses railleries indécentes. La maréchale de Noailles, âgée de plus de 80 ans, répondait à toutes ses questions : *qu'est-ce que vous dites?* « Tu ne vois donc pas qu'elle est sourde? lui » dit Foucault, un des juges. — Eh bien, écrivez, » dit Dumas, qu'elle a conspiré sourdement. » Cette plaisanterie atroce fut l'arrêt de mort de la maréchale. Dumas, un des sicaires les plus fidèles de Robespierre, fut mis hors la loi avec lui, et exécuté le 28 juillet 1794, à l'âge de 37 ans.

* DUMAS (Charles-Louis), médecin, né à Lyon en 1765, mort le 3 avril 1813, à Montpellier, recteur de l'académie et doyen de la faculté, avait été reçu docteur à 19 ans, et à 21 couronné par la société royale de Paris. Après être venu se perfectionner à Paris auprès de Vicq-d'Azyr et de Petit, il fut employé à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et rendit de très-grands services lors du siége de cette malheureuse ville. En 1794, il fut nommé médecin d'une division de l'armée des Alpes; mais une maladie sérieuse le força de retourner à Montpellier. On lui doit un grand nombre d'ouvrages; les plus importants sont : *Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain*, Montpellier, 1797, in-4; *Principes de physiologie*, ib., 1800-1806, 4 vol. in-8, où l'on trouve un grand nombre de vues nouvelles et toutes les découvertes faites en physiologie depuis Haller. *Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme*, Montpellier, 1804, in-4; *Aperçu physiologique sur la transformation des organes*, 1805; *Eloge de Fouquet*, Montpellier, 1807, in-8; *Eloge du professeur Dorthes*, 1808, in-4; *Doctrine des maladies chroniques*, Paris, 1812, in-8. C'est son meilleur ouvrage. Il contient un travail qui lui est propre : la théorie de la formation de ces maladies. Quelques *discours académiques*, écrits avec élégance; mais quelquefois trop de prétention le porte à se servir d'expressions affectées.

* DUMAS (le comte Matthieu), général, né en 1753, à Montpellier, fils d'un trésorier de France, à 15 ans entra sous-lieutenant dans le régiment de Médoc, fut fait lieutenant de chasseurs en 1774, et deux ans après capitaine; il suivit en Amérique le général Rochambeau comme aide-de-camp, et fut en 1783, nommé chef d'état-major de l'armée de St.-Domingue. De retour en France l'année suivante, il fut chargé d'une reconnaissance militaire dans les îles de l'Archipel. En 1787, il eut une mission en Hollande, et assista au siége d'Amsterdam par les Prussiens. L'année suivante il remplaça Guibert comme rapporteur du conseil de guerre, et dut inspecter les places d'Alsace. A la création de la garde nationale, il devint aide-de-camp de Lafayette. En 1791, il commanda l'escorte chargée de protéger la rentrée de Louis XVI dans la capitale. Député de Seine-et-Oise à l'assemblée législative, il y combattit les mesures proposées contre l'émigration, réclama la punition des égorgeurs d'Avignon, et s'opposa de tout son pouvoir à la déclaration de guerre à l'empereur d'Autriche; il prit la défense des ministres sans cesse attaqués ainsi que les généraux, et dans des circonstances si difficiles, montra la plus grande fermeté. Après la chute du trône, il se tint à l'écart; mais il aurait échappé difficilement à la proscription, si Carnot, qui connaissait ses talents, ne l'eût fait nommer par le comité de salut public directeur du dépôt des plans de campagne au ministère de la guerre. Elu par le département de Seine-et-Oise, en 1795, au conseil des anciens, il y vota, comme à l'assemblée législative, avec les hommes modérés, fut au 18 fructidor condamné à la déportation; mais ayant eu le bonheur d'échapper aux sbires du directoire, alla chercher un azile à Hambourg, d'où il fut rappelé en 1800. Chef d'état-major de l'armée de réserve qu'il avait organisée à Dijon, il entra quelque temps après au conseil-d'état, et fut en 1805 nommé général de division. Attaché ensuite à Joseph Bonaparte, il devint ministre de la guerre à Naples en 1806, et concourut à donner à ce royaume la plus belle armée qu'il eût jamais eue. De retour en France, il assista à la bataille de Wagram, et fut chargé de l'exécution des conditions de l'armistice de Znaïn. Intendant-général de la grande-armée en Russie, il suivit en 1813 Napoléon en Saxe, et fut fait prisonnier à Leipsig. Nommé conseiller-d'état par Louis XVIII, il perdit cette place pour avoir, pendant les *cents-jours*, accepté la direction générale des gardes nationales. Plus tard il rentra cependant au conseil-d'état, fut nommé membre de la chambre des députés par le département de la Seine, puis, après la révolution de 1830, élevé à la pairie, et mourut en 1837. Comme écrivain, le général Dumas est principalement connu par son *Précis des événements militaires, ou essais historiques sur les campagnes de* 1799 *à* 1807, Paris, 1817-26, 19 vol. in-8, atlas in-fol., c'est un des ouvrages les plus importants qui aient paru sur les guerres de la révolution et de l'empire.

DUMBAR (Gérard), né à Deventer, en 1681, mort dans sa patrie le 6 avril 1744, est connu par son *Histoire de Deventer*, en latin, Deventer, 3 vol. in-8, enrichie d'un grand nombre de pièces très-utiles pour l'histoire de la Belgique.

DUMÉE (Jeanne), parisienne, fut instruite dès son enfance dans les belles-lettres. On la maria fort jeune; mais à peine avait-elle atteint l'âge de 17 ans, que son mari fut tué en Allemagne, à la tête d'une compagnie qu'il commandait. Elle profita de la

liberté du veuvage, pour se livrer à l'étude. Elle s'appliqua à l'astronomie, et donna en 1680 un volume in-4, à Paris, sous ce titre : *Entretiens de Copernic, touchant la mobilité de la terre, par mademoiselle Jeanne Dumée de Paris.* Elle y explique les trois mouvements qu'on donne de la terre ; et les raisons qui établissent ou qui combattent le système de Copernic, y sont exposées avec assez d'impartialité.

DUMÉES (Antoine), jurisconsulte, né à Avesnes dans le Hainaut français, le 22 juillet 1722, fut procureur du roi et avocat au parlement de Douai. Il mourut dans sa patrie le 27 février 1765. Nous avons de lui quelques ouvrages de jurisprudence, appropriés aux provinces du ressort du parlement de Flandre, qui sont estimés; le principal est *la Jurisprudence du Hainaut français*, Douai, 1755, in-4. Il a donné aussi *Annales belgiques, depuis* 1477 *jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, Douai, 1761, ouvrage superficiel et rempli de préventions nationales.

* DUMESNIL (Marie-Françoise), célèbre actrice tragique, née à Paris en 1713, débuta au théâtre Français, le 6 août 1737, par le rôle de *Clytemnestre* (Iphigénie en Aulide), et fut reçue le 8 octobre de la même année. Son triomphe fut le rôle de *Mérope*, où elle développa une chaleur, dont on n'avait pas encore eu d'exemple. Elle négligeait les grâces du maintien, la noblesse des attitudes, le choix des gestes; mais elle avait, dit Labarpe, des moments si beaux, qu'ils faisaient oublier ses inégalités. Alors sa voix devenait terrible et elle excitait au plus haut point la terreur et la pitié, qui sont les principaux ressorts de l'action tragique. En 1775, elle se retira du théâtre avec 2,500 fr. de pension, et alla passer les dernières années de sa vie à Boulogne-sur-Mer, où elle mourut le 20 février 1803, âgée de 90 ans. Presque tous les poètes du dernier siècle lui ont payé le tribut de leur admiration. Coste d'Arnobat a publié : *Mémoires de M.-F. Dumesnil, en réponse aux Mémoires d'Hippolyte Clairon*, (1800), in-8, qui font partie de la *Collection des Mémoires dramatiques* publiée par Dussault.

** DUMOITIEZ (dom Charles-Isidore), bénédictin, né en 1763 à Beaurevoir près de Saint-Quentin, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur et faisait partie de la maison de St-Germain-des-Prés à la suppression des ordres religieux. Transféré à l'abbaye de St.-Denis, il fut bientôt obligé d'en sortir et trouva un azyle chez une personne pieuse qui lui confia l'éducation de ses enfants. Ses sentiments connus le firent déporter en 1798, à l'île de Rhé. A l'époque du concordat en 1802, il fut nommé curé de Belleville près de Paris, et il gouverna cette modeste paroisse, avec autant de zèle que de sagesse jusqu'à sa mort arrivée le 27 mai 1832. On a de lui : *Instruction sur les fondements, la vérité et l'importance de la religion.* Paris, 1828, in-12.

DUMESNIL. *Voy.* MESNIL.

DUMNORIX. *Voy.* DAMNORIX.

* DUMOLARD (Joseph-Vincent), député à la plupart des législatures, naquit à Lafrey près de Vizille en Dauphiné, le 25 novembre 1766. Ses talents lui valurent, à l'âge de dix-neuf ans, la place d'avocat-général au parlement de Grenoble, et il en avait à peine vingt-cinq lorsqu'il fut nommé (en 1791), par son département, à l'assemblée Législative où il se montra partisan des principes constitutionnels et vota presque constamment avec les défenseurs du trône. Dès le 11 mai, il s'éleva contre l'insubordination qui régnait parmi les militaires, et contre l'esprit de faction qui dominait l'assemblée. Les 16 et 20 du même mois, il défendit la reine, ainsi que le juge de paix Larivière. Le 20 juin, jour où des factieux avaient pénétré de force dans le château des Tuileries, il demanda que les administrateurs du département de Paris rendissent un compte sévère de leur conduite dans cette triste circonstance, et fit en outre décréter que les députations armées ne seraient plus admises dans la salle des séances. S'étant opposé le 8 août au décret d'accusation contre La Fayette, il manqua d'être assassiné, au sortir de l'assemblée, par les jacobins et les fédérés. En septembre 1795, il fut élu au conseil des cinq-cents, où il continua de voter avec les hommes les plus modérés. Ennemi déclaré des jacobins, il les dénonça avec plus de violence le 12 juillet 1796. Le 25 août, il combattit avec énergie l'établissement du club dit *théophilanthropique* proposé par Leclerc. Le 28, il prononça un discours contre les *terroristes*, et contre la faction d'Orléans, qui, suivant lui, faisait mouvoir toutes les autres. Le 30, il eut le courage de parler en faveur de la Vendée. Pendant la lutte qui s'était établie entre le Directoire, et le conseil des cinq-cents, Dumolard parla souvent avec la majorité de l'assemblée : compris dans la proscription du 18 fructidor (*voy.* AUGEREAU), il parvint à s'échapper. Après le 18 brumaire, nommé sous-préfet à Cambrai, il fut élu en 1805 membre du Corps législatif. Il y rentra en 1811, et en 1814, passa à la chambre des députés, où il prit souvent la parole. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il fut nommé conseiller d'état, préfet des Basses-Alpes et commissaire dans les départements de l'Est où il se conduisit avec autant de prudence que de sagesse. Appelé à la chambre des représentants, ses opinions parurent un peu modifiées; car il rattachait à Bonaparte le salut de la France. Après la bataille de Waterloo (le 18 juin 1815), il s'unit à ceux de ses collègues qui proclamèrent Napoléon II. On ne saurait indiquer toutes les motions que Dumolard, doué d'une éloquence verbeuse et prolixe, fit dans cette courte session. Cette fureur de parler lui avait attiré du poète Chénier de vives épigrammes, entre autres celle-ci...

> . . . . . . . Dumolard au fatras léthargique,
> Plein d'orgueil et de mots, Dumolard aujourd'hui
> Distille en longs discours la sottise et l'ennui.

Après la seconde restauration, il se retira à Villévallier (Yonne), où il est mort en 1820.

* DUMONCEAU (Jean-Baptiste), comte de Bergendaël, né à Bruxelles vers la fin de 1760, à 16 ans, suivit un cours d'architecture, se rendit à Rome pour se perfectionner dans son art; et de retour dans sa ville natale y donnait des preuves de

son talent. Lorsque les premiers troubles du Brabant éclatèrent, il se réunit aux mécontents, fit ses premières armes en 1788, comme volontaire, et nommé commandant d'un corps de tirailleurs, se signala dans maintes occasions. Après la défaite des insurgés, cédant à l'invitation du prince de Béthune, il se retira en France. En 1792, la guerre ayant été déclarée à l'Autriche, il offrit ses services, et nommé chef de bataillon, se signala particulièrement à Jemmapes. L'armée française ayant éprouvé un échec à Nerwinde, il fut chargé de défendre les approches de Lille. Dans une affaire contre un corps d'émigrés, commandé par le jeune comte de Bouillé, il joignit à la gloire de vaincre celle de sauver les vaincus, qu'une loi cruelle condamnait à mort. Il donna même l'hospitalité à quelques émigrés, parmi lesquels était l'évêque de Clermont. Elevé au grade de général de brigade, il emporta quelque temps après la position fortifiée d'Hallouin, devant Menin. Il eut part à la conquête de la Holande, en 1794, par Pichegru, et nommé commandant de la Haye, accepta le titre de lieutenant-général de la nouvelle république batave. En 1799, il battit les Anglo-Russes, près de Bergen. L'année suivante il commanda le corps auxiliaire batave en Franconie, et fut chargé du blocus de Marienbourg. En 1805, la réorganisation de l'armée hollandaise lui fut confiée. La guerre avec l'Autriche ayant recommencé, il eut la garde d'Augsbourg et Donawerth. De retour dans son pays après la journée d'Austerlitz il vit avec peine la république batave érigée en royaume; cependant le roi Louis le nomma son ministre plénipotentiaire en France. Lors de la guerre de Prusse, Dumonceau força Hameln à capituler et se dirigea sur Brême et Hambourg. Nommé maréchal de Hollande, en février 1807, il fut fait l'année suivante conseiller-d'état. En 1809, il repoussa les Anglais qui s'étaient emparés de l'île de Walcheren, et reçut en 1810, le titre de comte de Bergendaël. Après la réunion de la Hollande à la France, il fut nommé commandant de la 2e division militaire. Dans la campagne de 1813, il battit les Russes devant Dresde, et lors de la fatale journée de Kulm, il fit sa retraite dans le meilleur ordre. Il ne sortit de Dresde après la bataille de Leipsig, qu'en vertu d'une capitulation; il n'en fut pas moins retenu prisonnier et envoyé à Oldenbourg. Rentré en France le 1er juin 1814 il fut confirmé dans le commandement de la 2e division. Après la journée de Waterloo, il fit agréer sa démission du service de France et revint dans sa patrie, où le roi des Pays-Bas l'accueillit avec distinction. Dumonceau est mort à Bruxelles le 29 décembre 1821, âgé de 61 ans.

DUMONT (Henri) maître de musique de la chapelle du roi, touchait supérieurement de l'orgue. Il était né dans la principauté de Liége en 1610, et il mourut à Paris, abbé de Silly, en 1684. L'abbé Dumont est le premier musicien qui ait employé dans ses ouvrages la basse continue. Il nous reste de lui des *motets* estimés, et cinq *grand'messes*, dans un très-beau plain-chant, appelées *messes royales*, qu'on chante encore dans quelques couvents de Paris, et dans plusieurs églises de province.

DUMONT (Jean-François), baron de Carlscroon, historiographe de sa majesté impériale et catholique, réfugié en Hollande après avoir servi sans beaucoup de fruit en France, est connu par divers écrits d'un style languissant et incorrect, mais où l'on trouve des recherches qui peuvent être utiles. Les principaux sont Des *mémoires politiques, pour servir à l'intelligence de la paix de Riswick*, la Haye, 1699, 4 vol. in-12, dont les *Actes* ont aussi 4 vol. in-12, 1705. Cet écrit, instructif et intéressant, contient en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable dans les affaires, depuis la paix de Munster, jusqu'à la fin de l'an 1676; Des *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte et en Turquie*, 1699, 4 vol. in-12; recueil assez curieux, quoique peu exact; *Corps universel diplomatique du droit des gens*, comprenant les traités d'alliance de paix et de commerce, depuis la paix de Munster jusqu'en 1706, Amsterdam, 1726, 8 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est pas exempt de fautes, mais il a son utilité. En y ajoutant les traités faits avant J.-C., publiés par Barbeyrac, ceux de Saint-Priest, ceux de Munster et d'Osnabruck, cela forme une collection de 19 vol. in-fol. Ils sont le plus souvent partagés en 28 ou 30 tomes; *Lettres historiques depuis janvier 1692 jusqu'en 1710*. Une autre main, moins habile que celle du Dumont, les a continuées; *Batailles gagnées par le prince Eugène, gravées avec des explications historiques*, la Haye, 1725, in-folio, nouvelle édition publiée sous le titre d'*Histoire militaire du prince Eugène de Savoie, du prince et du duc de Marlborough, et du prince de Nassau-Frise*, la Haye, 1729-47, 3 vol. in-folio, fig., ouvrage recherché. Il mourut vers l'an 1726.

* DUMONT (Etienne), célèbre publiciste, né à Genève au mois de juillet 1759, fut fait pasteur en 1781, et se livra avec succès à la prédication. En 1782, lorsque la médiation armée de la France fit triompher l'aristocratie de Genève, il se retira avec sa famille à Saint-Pétersbourg, où il devint pasteur de l'église protestante française. Dumont habitait la Russie depuis 18 mois, lorsque lord Lansdowne l'appela en Angleterre pour lui confier l'éducation de ses fils. Il vint en France en 1789, et de concert avec Mirabeau, rédigea le *Courrier de Provence* dans le sens des idées nouvelles. On assure que la fameuse adresse au roi du 9 juillet 1789, pour demander le renvoi des troupes, avait été rédigée par Dumont. Retourné en Angleterre, il puisa dans ses liaisons avec J. Bentham un goût décidé pour l'étude de la jurisprudence, et se chargea de rédiger les manuscrits du jurisconsulte anglais, qu'il refondit et dont il s'appropria, pour ainsi dire, les idées (*Voy.* BENTHAM). En 1814, Dumont revint à Genève, fut nommé membre du conseil représentatif et souverain, et se prononça constamment pour la cause des libertés publiques. Il travailla à la réforme du système des prisons, devint membre de la commission formée à ce sujet en 1822, et la prison pénitentiaire fut le résultat du plan panoptique qu'il suggéra. Dumont faisait un voyage d'agrément, lorsqu'il mourut presque subitement à

Milan, le 29 septembre 1829. Il a coopéré aux *Annales de législation et d'économie politique;* parmi ses ouvrages non indiqués à l'article *Bentham*, nous citerons : *De l'organisation judiciaire et de la codification*, Paris, 1828 M. Rossi, dans son système du droit pénal, s'est attaché à réfuter le système dont Dumont s'est rendu l'interprète.

** DUMONT (André), né en 1764 dans les environs d'Abbeville, fut député de la Somme à la convention, où il vota la mort du roi, sans appel et sans sursis. Deux mois après, il dénonça la municipalité d'Amiens, qui, effrayée de la marche des événements, avait osé demander la mise en accusation de Robespierre et de Marat. Il poursuivit ensuite les girondins avec le plus grand acharnement. Un mois après le 31 mai, il vint, au nom du comité de sûreté générale, provoquer l'arrestation de tous les députés du département de l'Oise, et notamment de Condorcet dont il causa ainsi la mort. Ce fut alors que le malheureux André Chénier (*voy.* ce nom) le stygmatisa du surnom d'*ogre*. Plus tard, envoyé en mission dans les départements de la Somme et de l'Oise, il y fit régner pendant un an la terreur la plus effroyable, se vantant d'être *maratiste*, et de faire trembler les nobles et les prêtres qu'il appelait un *gibier de guillotine*. Cependant au 9 thermidor, il se prononça contre Robespierre avec une grande énergie, et à la suite de cette journée il entra au comité de sûreté générale. Président de la convention et membre du nouveau comité de salut public, il devint dès lors un des ennemis les plus acharnés des jacobins et dénonça plusieurs de ses collègues qui n'avaient fait qu'imiter sa conduite et ses fureurs. Après la session il passa au conseil des cinq-cents, où il parla deux fois en faveur des parents d'émigrés. Il en sortit en 1797 et publia un *compte rendu* à ses commettants, dans lequel il cherche à justifier sa conduite pendant sa mission, en disant qu'il n'avait fait incarcérer tant de personnes que pour les soustraire à la rage des terroristes : « tandis » qu'on me demandait du *sang*, j'envoyais de » l'*encre*. » MM. Lacrételle (*Précis hist. de la révolution*) et Rœderer ont accepté cette justification; mais Chénier dans son *Epître sur la calomnie*, en l'accusant d'avoir fait plonger son frère *au fond d'un noir cachot*, et lui appliquant la cruelle épithèque de *geolier de Robespierre*, a couvert le nom de l'*ogre* Dumont d'une flétrissure indélébile. Après le 18 brumaire, nommé sous-préfet d'Abbeville, il s'efforça de faire oublier, par la sagesse de son administration, les torts et les erreurs de sa vie révolutionnaire. Remplacé en 1814, il accepta pendant les cent-jours la préfecture du Pas-de-Calais, et se trouva compris dans la mesure contre les régicides. Rentré en France après la révolution de juillet, il mourut à Abbeville, le 20 octobre 1838, à 74 ans.

* DUMONT-DE-COURSET (Georges-Louis-Marie, baron), agronome, né le 16 septembre 1746, à Boulogne-sur-Mer, embrassa l'état militaire, et fut de bonne heure capitaine de cavalerie. Dans ses loisirs il se livrait à l'étude de la botanique : et bientôt son amour pour les plantes devint une passion, qui le porta à renoncer en 1777, à la vie des camps pour se faire agriculteur. Sa ferme de Courset devint en quelque sorte une ferme-modèle et ses jardins dont on a imprimé la description s'enrichirent par ses soins des plus belles espèces du règne végétal, soit indigènes, soit exotiques : cet homme respectable mourut dans sa terre au mois de juin 1824; il était membre de la société royale d'agriculture et correspondant de l'institut. La société d'agriculture d'Arras mit son éloge au concours pour l'année 1825. Il a publié : *Observations sur l'agriculture du Bourlonais*, 1784, in-8; *Météorologie des cultivateurs, suivie d'un avis aux habitants des campagnes sur leur santé et sur quelques-uns de leurs préjugés*, 1798, in-12; le *Botaniste cultivateur*, ou *Description, culture et usage de la plus grande partie des plantes étrangères, naturalisées et indigènes, cultivées en France et en Angleterre, rangées selon la méthode de Jussieu*, 1798-1805, 5 vol. in-8; 2e édit. 1811, 6 vol. in-8 avec un *supplément* publié en 1814, in-8; cet ouvrage a été traduit en allemand par C. G. Berger. Outre la nomenclature des plantes, on y trouve une description simple et précise de leurs caractères et de leurs propriétés, avec la méthode de les conserver et de les propager. Il a aussi donné des *Observations géorgico-météorologiques* dans le *Recueil de l'anc. Société d'agriculture de Paris*, et plusieurs *Mémoires* dans les *Annales de l'agriculture française* et dans la *Bibliothèque des propriétaires ruraux*.

** DUMONT D'URVILLE (Jules-Sébastien-César), contre-amiral, né en 1791, à Condé-sur-Noireau (Calvados), fit ses études sous la direction de son oncle, chanoine à Caen. N'ayant pu être admis à l'école polytechnique en raison de son âge, il entra à l'école de marine en qualité d'aspirant de première classe. En 1816, il visita les bords de la mer Noire et les îles de l'Archipel, où il recueillit un assez grand nombre de plantes nouvelles dont il publia plus tard la description. En 1822, il accompagna le capitaine Duperrey, commandant la *Coquille*, dans son voyage autour du monde, et en rapporta une riche collection d'insectes et de plantes qu'il offrit au cabinet d'histoire naturelle. Nommé, peu de temps après, capitaine de frégate, il partit de nouveau le 20 avril 1826, pour aller explorer la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Guinée. Comme il devait suivre les traces de La Pérouse, son bâtiment qui portait le nom de l'*Astrolabe*, visita d'abord le Port-Jackson, en Océanie, puis Tonga-Tabou, l'archipel Vitti, où il découvrit cent vingt-six îles nouvelles, les côtes de la Nouvelle-Bretagne, parcourut la Nouvelle-Guinée, et arriva enfin à Vanikoro, où il fit élever un monument à l'infortuné voyageur (*voy.* DILLON); il était de retour le 25 mars 1828. Après la révolution de juillet, Dumont d'Urville qui, en 1814, avait été chercher la famille des Bourbons à Naples, fut chargé de conduire en Angleterre le roi Charles X. Ce malheureux prince en fit la remarque ; « Puissiez-vous ramener encore cet enfant, » lui dit-il, en montrant le jeune duc de Bordeaux. » Le 12 décembre 1837, il entreprit son troisième et dernier voyage, dans le but d'explorer les régions antarctiques; il donna les noms de *Louis-Philippe* et de *Joinville* aux deux plus belles îles qu'il décou-

vrit, et celui d'*Adélie* à une autre en souvenir de sa femme. A son retour en France, le 6 octobre 1840, il reçut le grade de contre-amiral, et vint habiter Paris, afin d'être plus à même de surveiller la publication de son voyage. Il revenait de Versailles avec sa femme et leur fils unique, lorsqu'il périt dans l'effroyable catastrophe du chemin de fer, le 8 mai 1841, à l'âge de 51 ans. Indépendamment de quelques *opuscules* imprimés dans les *Annales des voyages*, on a de lui : *Enumeratio plantarum, in insulis archipelagi aut littoribus Pontis-Euxini, annis* 1819-20, *collecta atque delecta*, Paris, 1822, in-8 ; *Voyage de découvertes autour du monde, sur la corvette l'Astrolabe, pendant les années* 1826-29, 1830-33, 12 vol. gr. in-8, atlas in-4 et 6 vol. gr. in-fol. de pl. : *Voyage autour du monde*, résumé des voyages et découvertes de Magellan, Bougainville, etc., ib., 1834-38, 2 vol. gr. in-8, fig. ; *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, pendant les années* 1837-40, ib., 1841 et ann. suiv., 17 vol. gr. in-8, avec 320 pl. in-fol. et 64 cartes, publié après la mort de l'auteur par ordre du gouvernement.

* DUMOUCHEL (Jean-Baptiste), le dernier recteur de l'ancienne université, né l'an 1747, était fils d'un paysan de la Picardie. Ayant obtenu une bourse au collége de Sainte-Barbe, il y fit ses études, et après avoir reçu les ordres sacrés, entra comme maître de quartier au collége de Louis-le-Grand. Il alla quelques temps après professer la rhétorique à Rodez, d'où il fut rappelé au collége de la Marche, et devint recteur de l'université. En 1788, il fut secrétaire de l'assemblée électorale du clergé de Paris, qui le députa aux états-généraux. Il se réunit au tiers-état dès les premières séances, et prêta l'un des premiers le serment à la constitution civile du clergé. Nommé, en 1791, évêque du Gard, il donna sa démission en 1793 et se maria. Il fut alors employé dans les bureaux du ministère de l'intérieur, d'où Lucien Bonaparte l'exclut, dit-on, pour *discours déplacés*. Il obtint plus tard la place de chef dans les bureaux de l'instruction publique, d'où il passa dans ceux de l'université lorsqu'on reconstitua ce corps. Mis à la retraite en 1814, il mourut le 18 décembre 1820. On a de lui : *Narrationes excerptæ ex latinis scriptoribus*, Paris, 1804, in-12, souvent réimprimé.

* DUMOULIN (Evariste), journaliste, né en 1776, dans la Guyenne, et mort à Paris en 1833, se destina d'abord au commerce et étudia les sciences exactes avec succès. Mais son penchant pour la littérature triompha bientôt, et il commença à se faire remarquer par la publication de quelques pièces de vers, et par les divers articles qu'il inséra dans les journaux de son département. Appelé à Paris, il y prit part à la rédaction du *Constitutionnel* et de la *Minerve*. On s'est plu généralement à reconnaître l'impartialité de ses jugements littéraires. On a de lui : *Procès du général Drouot*, précédé d'une *Notice historique* sur cet officier, Paris, 1816, in-8 ; *Histoire complète du procès du maréchal Ney*, 1816, in-8 ; *Procès du général Cambronne*, 1816, in-8 ; *Lettre sur la censure des journaux et sur les censeurs*, 1820, in-8.

DUMOULIN. *Voy.* MOULIN (du).

* DUMOURIEZ (Charles-François DUPÉRIER), né à Cambrai le 25 janvier 1739, était issu d'une ancienne famille parlementaire de Provence. Son père lui fit faire ses études au collége de Louis-le-Grand, jusqu'à la rhétorique, et l'en retira pour lui faire apprendre les mathématiques et les langues vivantes. A 19 ans, cornette de cavalerie dans le régiment d'Escars, il fit la campagne de 1759, sous le marquis d'Armentières, aux environs de Munster, puis celle de 1760, sous le comte de Saint-Germain. Il se distingua à Klosterkamp, où son cheval s'étant abattu sous lui, il fut obligé de se rendre, après avoir reçu huit blessures graves et un grand nombre de fortes contusions. La croix de Saint-Louis fut sa récompense. Mis à la réforme lors de la paix de 1763 et ne pouvant se résoudre à rester dans l'inaction, il visita l'Italie et offrit, dit-on, ses services d'abord aux Génois et ensuite aux Corses. A son retour à Paris, il présenta au duc de Choiseul un plan pour s'emparer de la Corse, qui fut rejeté, et eut à ce sujet une scène très-vive avec ce ministre. Dumouriez se rendit alors en Portugal, et passa de là en Espagne, où le grade de lieutenant-colonel lui fut offert ; mais le duc de Choiseul le rappela et lui donna le brevet d'aide-maréchal-général-des-logis, avec 18,000 livres de gratifications, pour les notes qu'il lui avait communiquées sur la situation politique et militaire de la Péninsule. Il fit la campagne de 1768 en Corse, et fut chargé, en 1770 par le duc de Choiseul, d'une mission secrète en Pologne. Ce ministre ayant été remplacé, Dumouriez revint à Paris, et fut envoyé, en 1772, par Louis XV lui-même près de Gustave III, roi de Suède, pour aider ce prince à triompher des projets de l'aristocratie Suédoise. Le duc d'Aiguillon, principal ministre, qui n'avait pas même été consulté pour cette affaire, voulut se venger, et, sous prétexte d'intrigues politiques, le fit arrêter à Hambourg, pendant que, d'accord avec le roi de France, il s'occupait de lever des troupes pour Gustave III, et enfermer au château de Caen. A l'avénement de Louis XVI, il fut réintégré dans son grade de colonel. Ayant, dans un mémoire présenté au roi, démontré l'important avantage de la situation de Cherbourg pour un grand établissement de marine, il obtint le commandement de cette ville. Il y reçut le Roi lorsqu'il vint, en juin 1786, assister à l'immersion du premier des cônes sur lesquels reposent les piles de la maçonnerie de la nouvelle rade. Le grade de maréchal-de-camp lui revint en 1788, par ancienneté. Il embrassa la cause de la révolution, et se fit d'abord remarquer par une brochure intitulée : *Cahiers d'un bailliage qui ne députera pas aux états-généraux*. Nommé commandant de la garde nationale, il sut maintenir l'ordre à Cherbourg, vint à Paris à la fin de 1789, et se fit agréger à la fameuse société des *Amis de la constitution*. Après avoir rempli une première mission en Belgique, il fut envoyé en 1790 dans l'ouest pour apaiser l'insurrection vendéenne. En 1792, il fut nommé lieutenant-général, puis ministre des affaires étrangères. Les Girondins s'étaient declarés pour la guerre offensive, et Dumouriez y poussa Louis XVI qui

provoqua la déclaration de l'assemblée législative. Cependant le Roi se décida à congédier les ministres Servan, Roland et Clavières, qui, selon son expression, *le tuaient à coups d'épingles*, et deux jours plus tard Dumouriez lui-même fut remercié. Ayant obtenu une lettre de service pour l'armée du Nord, commandée par le maréchal Luckner, il en fut froidement accueilli, et n'obtint qu'avec peine le commandement d'un petit camp volant à Maulde. Il remporta quelques avantages sur les Autrichiens, habitua ses soldats à la petite guerre, et sut si bien inspirer l'enthousiasme qu'on vit accourir sous ses drapeaux les deux jeunes demoiselles Fernig, qui devinrent plus tard ses aides-de-camp. Après la journée du 10 août, il oublia ce qu'il devait au Roi, et choisi pour remplacer Lafayette, dont le départ laissait l'armée sans chef, il se rendit sur-le-champ à Sedan, où il rétablit l'ordre et la confiance, que les événements avaient ébranlés. C'était à la fin du mois d'août; le duc de Brunswick venait de prendre Longwy, et marchait sur Verdun à la tête de soixante mille hommes. Dumouriez, qui n'en avait que 28,000, s'empara des défilés de l'Argonne, et écrivit de Grandpré, le 4 septembre 1792, au conseil exécutif : « Verdun est pris; j'attends les Prussiens. Les défilés de l'Argonne sont les Thermopyles de la France ; mais je serai plus heureux » que Léonidas. » Il tint parole et par sa fermeté donna le temps à Kellermann de le rejoindre avec 27,000 hommes, que renforcèrent encore dix mille soldats conduits par Beurnonville. L'armée française occupait les hauteurs de Valmy. Le duc de Brunswick, après en avoir reconnu la position, se contenta le 20 septembre de canonner vivement les Français qui ripostèrent sans quitter leur position. A cette démonstration se bornèrent les événements de cette journée remarquable en ce qu'elle fut le terme de l'invasion; le 21 au matin, les Prussiens s'étaient éloignés; Dumouriez, sans inquiéter leur retraite, s'avança jusqu'à Barancy, partagea son armée en deux colonnes, qu'il mit sous les ordres, l'une de Beurnonville, l'autre du général *Egalité*, aujourd'hui le roi Louis-Philippe, et se rendit à Paris où il fut reçu avec enthousiasme par la Convention et les Jacobins. Quatre jours après, il repartit pour son armée, méditant la conquête de la Belgique qu'il exécuta en un mois; il gagna le 6 novembre 1792, la bataille de Jemmapes, entra le lendemain à Mons, et obtint d'autres avantages. Mais contrarié dans ses opérations par les commissaires de la Convention, il fit au mois de décembre un nouveau voyage à Paris, pour essayer d'obtenir le renvoi de Pache, ministre de la guerre, et le rappel des commissaires. Mais cette fois il fut mal accueilli par les révolutionnaires, et Drouet le dénonça même à la Convention. Dumouriez quitta Paris le 26 janvier 1793, et ayant appris, à Anvers, la rupture entre la France et l'Angleterre, il se mit en devoir de conquérir la Hollande, quoiqu'il n'eût sous ses ordres que treize mille cinq cents hommes. La prise de Bréda, ainsi que celle de Klendert et de Gertruydenberg, lui valut un matériel considérable; mais arrêté dans ses succès par l'approche du prince de Saxe-Cobourg, il fut forcé de lever le blocus de Maestricht et de se replier sur Liége. Cependant un décret avait ordonné le séquestre des biens ecclésiastiques et la saisie de l'argenterie des églises en Belgique. Dumouriez s'opposa à l'exécution de ces mesures iniques, et résista même aux commissaires de la Convention. Ceux-ci retournèrent à Paris, décidés à dénoncer Dumouriez, qui risqua sur ces entrefaites la bataille de Nerwinde et la perdit. Dumouriez conçut alors le projet de marcher sur la Convention, de la dissoudre et de mettre sur le trône le duc de Chartres (Louis-Philippe). La Convention, informée qu'il avait ouvert des négociations avec le baron Mack, chef d'état-major du prince de Saxe-Cobourg, lui envoya les commissaires Beurnouville, alors ministre, Camus, Quinette, Lamarque et Bancal, pour le sommer de venir lui rendre compte de sa conduite. Les cinq envoyés le trouvèrent le 2 avril, à son quartier-général des Boues de Saint-Amand. Après une altercation assez vive, Dumouriez les fit arrêter et livrer comme *otages* au général Clerfayt, à Tournai. (Ils furent depuis échangés contre l'auguste fille de Louis XVI.) Le lendemain il harangua ses troupes, mais il s'aperçut qu'il ne pouvait plus compter sur leur fidélité. Assailli près de Condé, le 4 au matin, par un bataillon de la Côte-d'Or, il gagna le premier poste autrichien, et publia le lendemain une proclamation que le prince de Saxe-Cobourg consentit à signer, dans laquelle il promettait au peuple français d'étouffer l'anarchie et de rétablir la constitution de 1791. Sur l'instance de plusieurs de ses officiers qui s'étaient rendus près de lui pendant la nuit et qui l'assuraient des bonnes dispositions de ses troupes, il s'était mis en route pour Saint-Amand, lorsqu'il apprit que l'artillerie avait reconnu l'autorité de la Convention. Il ne lui resta d'autre parti que de s'éloigner avec le duc de Chartres, et il alla descendre à Tournai chez le général Clerfayt. Les ministres des puissances alliées réunis à Anvers, ayant décidé que la proclamation signée par le prince de Saxe-Cobourg serait désavouée, et l'Autriche ayant déclaré dans un manifeste, qu'elle ferait désormais la guerre pour son propre compte, et garderait, *à titre d'indemnité et de conquête*, toutes les places qui tomberaient en son pouvoir, Dumouriez eut à ce sujet, avec le prince de Cobourg, une explication très-vive, à la suite de laquelle il quitta le camp autrichien. Il se dirigea vers Mergsheim, en Franconie, où l'électeur de Cologne ne lui permit point de séjourner, de là se rendit à Stuttgard, d'où il fut encore contraint de sortir et parcourut, sous un nom supposé, la Suisse et l'Allemagne, sans pouvoir trouver un asile. Lord Grenville lui ayant notifié l'ordre de quitter l'Angleterre, il s'établit dans la petite ville de Neuss, en Danemarck, non loin de Hambourg, et y fut réduit longtemps à vivre du produit de ses écrits. Sa tête avait été mise à prix en France, et à l'étranger il était l'objet du ressentiment des émigrés. En 1800, il se rendit à Saint-Pétersbourg pour offrir à Paul Ier ses services contre Bonaparte, et parvint à faire agréer ses plans à ce prince qui lui avait dit : *Il faut que*

*vous soyez le Monck de la France.* Mais les intrigues du ministre russe Rastopchin le firent échouer. Accueilli alors en Angleterre, il lui fut accordé une pension de 1200 livres sterling par le gouvernement britannique, en récompense de ses projets contre le premier consul. Il contribua au rapprochement de la branche aînée des Bourbons, avec le roi actuel des Français. Lors de l'invasion de l'Espagne, il adressa, dit-on, à la junte de Séville, un plan de défense qui fut mis à profit par Welington. Après la restauration, il continua de résider en Angleterre, et aida de ses conseils les révolutionnaires napolitains. Dumouriez est mort à Turville-Park, le 14 mars 1823, à l'âge de 84 ans. M. John Bowring, légataire de ses papiers, a publié son oraison funèbre en anglais, Londres, 1823, in-8. Cet homme remarquable comme politique et comme militaire, a composé un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs sont restés manuscrits. Parmi ceux qu'il a fait imprimer les plus remarquables sont : *Etat présent du Portugal*, 1766, édit. revue et augm., Hambourg, 1797, in-4 avec une carte; *Correspondance avec Pache, ministre de la guerre, pendant la campagne de Belgique en* 1792, Paris, 1793, in-8, trad. en anglais, 1794, in-8; *A la convention nationale et à la nation française*, Francfort, 1795, in-8; *Mémoires du général Dumouriez, écrits par lui-même*, Hambourg et Leipsig, 1794, 2 vol. in-8, trad. en allemand, 1794; en anglais, 1794, in-8; réimprimés avec des augment. dans la *Collection des mémoires sur la révolution*; *Coup d'œil politique sur l'avenir de la France*, mars, 1795, Hambourg et Londres, trad. en allemand et en anglais, in-8; *Tableau spéculatif de l'Europe*, 1798, in-8; trad. en allemand et en anglais, 1799, in-8; (*Voy.* Schomberg.)

* DUN (David Erskine, plus connu sous le nom de lord), jurisconsulte, né en 1670 à Dun, dans le comté d'Angus, se distingua par son opposition au projet d'union de l'Angleterre et de l'Ecosse, et par sa bienfaisance généreuse envers le clergé épiscopal persécuté. Il mourut en 1755. On lui doit un petit ouvrage estimé, intitulé : *Lord Dun's Advise* (conseils), 1752, in-12.

DUNAAN, juif de nation, roi des Homérites, peuple de l'Arabie-Heureuse, vivait au commencement du VIe siècle. On dit qu'ayant été vaincu dans une grande bataille, il déchargea sa colère sur les chrétiens qui habitaient dans ses terres. Il y avait une ville nommée Nagran qui en était remplie; il y mit le siége, et y exerça des cruautés incroyables contre les fidèles qui ne voulurent pas renier J.-C. Le martyre d'Arétas et d'un enfant de 5 ans, est des plus remarquables pour la barbarie. Le *Martyrologe romain* en fait mention le 24 d'octobre. Elesbaan, roi d'Ethiopie, à la prière du patriarche d'Alexandrie, vint venger les chrétiens, et fit mourir le Néron juif, après avoir défait ses troupes.

* DUNAND (le P. Joseph-Marie), capucin, né en 1729 à Besançon, où il mourut en 1790, devint aumônier de l'état-major, généalogiste et juge d'armes de la confrérie de Saint-Georges, et associé de l'académie de cette ville. On a de lui : *Lettre historique et critique qui prouve que Henri, roi de Portugal, n'est pas de la maison de Bourgogne-Duché, mais de celle des comtes de Bourgogne*, Mercure de France, avril 1758, etc.; *Notes sur les auteurs de Franche-Comté*; et beaucoup de manuscrits dont la collection a été acquise par la bibliothèque de sa ville natale.

DUNCAN (Martin), né à Kempen en 1505, curé de Delft en Hollande, se fit une grande réputation par son zèle contre les protestants, dont il ramena un grand nombre dans le sein de l'Eglise. Il mourut à Amersfort l'an 1590. Il a laissé des *Traités de l'Eglise*, du *Sacrifice de la messe*, du *culte des images, etc., etc.* Tous ses ouvrages, dont quelques-uns sont en latin et les autres en flamand, prouvent le vif attachement de l'auteur à la religion catholique.

DUNCAN (Marc), gentilhomme écossais, s'établit à Saumur en Anjou, où il fut professeur de philosophie, et principal du collége des calvinistes. Il exerçait en même temps la médecine, et avec tant de réputation, que Jacques Ier, roi d'Angleterre, voulut l'attirer auprès de lui; mais Duncan, marié à Saumur, sacrifia sa fortune à son amour pour sa femme. Il mourut dans cette ville en 1640. On a de lui quelques ouvrages de philosophie, et un *livre contre la possession des religieuses ursulines de Loudun*, où il s'attache moins à l'examen des faits qu'aux moyens de les réfuter (*Voy.* Mesnardière). Cet écrit fit tant de bruit que Laubardemont, commissaire pour l'examen de ces filles, lui en aurait fait une affaire, sans le crédit de la maréchale de Brézé, dont il était médecin. *Voy.* Cérisantes.

DUNCAN (Daniel), autre médecin de la même famille que le précédent, membre de la faculté de médecine de Montpellier, se retira en 1690 à Genève. Il en fut chassé et passa à Berne, ensuite à La Haye, et enfin à Londres, où il mourut en 1735, à 86 ans. On a de lui : *Explication nouvelle et méthodique des fonctions animales*; *Chimie naturelle*, qu'il traduisit en latin, et qu'il augmenta considérablement sous ce titre : *Chimiæ naturalis specimen*; *Avis salutaire contre l'abus des choses chaudes, et particulièrement du café, du chocolat et du thé*, Rotterdam, 1705, in-8, ouvrage traduit en anglais et rare. Tous ses écrits sont estimés par les maîtres de l'art.

* DUNCAN (l'abbé François), naquit le 13 avril 1752 à Rome, où son père, Jacques Duncan, attaché au prétendant d'Angleterre, s'était établi avec ce prince. En 1737, Jacques rentra dans le sein de l'église, malgré les instances et les reproches d'un de ses amis nommé Wagstasse, ministre anglican dont on a conservé les lettres qu'il lui écrivit à cette occasion. Zélé catholique, il communiqua les mêmes principes à ses enfants, et leur donna une éducation soignée. François en sut mieux profiter que ses frères. Il suivit d'abord la carrière du barreau qu'il quitta pour prendre les ordres, et devint, en 1800, un des premiers membres de l'académie *catholique*. Juste appréciateur de ses talents, le cardinal de Pietro l'avait choisi pour auditeur et secrétaire lors de son voyage à Paris; mais une maladie retint l'abbé Duncan à Florence. Le grand duc, Ferdinand III, refugié alors à Vurtzbourg, l'appela dans cette ville en 1806, pour lui

confier l'éducation de son fils Léopold. Il se concilia bientôt l'estime du souverain, comme celle de son élève, auquel il inspira l'amour de la religion et le goût des lettres. Il donnait aussi aux archiduchesses des leçons de littérature italienne. Modeste et retiré, il demeura toujours étranger à toutes les intrigues de cour. L'abbé Duncan mourut le 4 octobre 1811, âgé de 59 ans. Son intime ami, M. Zamboni, a prononcé son *Eloge* à l'académie *catholique*, et fait imprimer ses *Discorsi apologetici*, etc., Florence, 1820, in-4. Ces discours, au nombre de quatre, avaient été lus, à cette académie, de 1801 à 1804. Le premier traite de Dieu, considéré comme créateur de l'univers; le second a pour objet de démontrer que les incrédules ont vainement essayé de donner au monde une antiquité plus reculée que celle que lui assigne la sainte Ecriture; le troisième développe les rapports des prophéties avec la passion et la mort du Sauveur; le dernier prouve que les progrès des sciences mathématiques et physiques, loin d'être en opposition avec les vérités du christianisme, servent au contraire à les mieux établir.

* DUNDAS (David), général anglais, né en 1735 à Edimbourg, était fils d'un négociant et fut destiné à la médecine; mais il préféra la carrière des armes, et entra au service en 1755. Après avoir fait les campagnes d'Allemagne, et servi dans les Indes occidentales, notamment à la prise de la Havane, il fut nommé en 1770, major du 15e régiment de dragons. Il servait avec le grade de major-général, en 1793, au siége de Toulon. Obligé d'évacuer cette ville, il fit voile pour la Corse dont il s'empara et rejoignit en Flandre le duc d'Yorck. Nommé, en 1797, quartier-maitre-général, il fit partie de l'expédition de Hollande en 1799. En 1809, il succéda au duc d'York dans le poste de commandant en chef. Deux ans après il fut nommé gouverneur de l'hospice militaire de Chelsea, etc. Il est mort le 18 février 1820. Après la paix de 1783, il avait sollicité la permission de se rendre à Potsdam pour assister aux manœuvres qu'y faisait exécuter le grand Frédéric, et publia, à son retour : *Principes des Mouvements militaires appliqués particulièrement à l'infanterie*, 1788, in-8. Peu de temps après, ils furent suivis de *règlements pour la cavalerie*, et ces deux ouvrages furent adoptés dans l'armée anglaise. Les différents services de Dundas lui valurent d'honorables récompenses; créé chevalier du Bain en 1806, il était membre du conseil privé.

DUNGAL, écrivain du IXe siècle, était vraisemblablement hibernois. Il vint en France, et l'on croit qu'il fut moine de Saint-Denys, ou du moins fort attaché à cette abbaye. Charlemagne le consulta, en 811, sur les deux éclipses de soleil qu'on disait être arrivées l'année précédente. Dungal répondit à ce prince dans une *lettre* assez longue, qui se trouve dans le tome 10 in-4 du *Spicilège* de dom Luc d'Acheri. On a aussi imprimé dans la bibliothèque des Pères un *Traité* de Dungal *pour la défense du culte des images*, imprimé séparément, 1608, in-8.

** DUNIN (Mgr. Martin de), archevêque de Guesne et de Posen, s'est signalé par son courage et sa fermeté dans la lutte que le clergé catholique eut à soutenir contre le roi de Prusse (de 1830 à 1842) au sujet des mariages mixtes. Ce pieux et charitable prélat, né à Posen en 1774, y mourut au mois d'octobre 1842.

DUNOD DE CHARNAGE (François-Ignace), professeur en droit à Besançon, né à Saint-Claude en 1679, jouit dans toute la Franche-Comté d'une estime générale qu'il dut à ses lumières et à sa probité. Il mourut à Besançon, en 1752, dans sa 73e année. On a de lui : *Histoire des Séquanais*, ou *Histoire du comté de Bourgogne*, 1735, 1737, 1740, 3 vol. in-4; *Histoire de l'église, ville et diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4; *Traité des prescriptions*, Dijon, 1734, Paris, 1753; in-4, 1786; modifié et reproduit en 1810, in-8, par de la Porte sous le titre de *Nouveau Dunod*; Traité *de la main-morte et du retrait*, 1733, in-4, Paris, 1760, in-4; *Observations sur la coutume du comté de Bourgogne*, Dijon, Besançon, 1756, in-4. — Son fils François-Joseph DUNOD, avocat à Besançon, mort en 1765, a laissé beaucoup d'*observations* sur les ouvrages de son père. — Pierre Joseph DUNOD, savant jésuite, de la même famille, donna en 1697 un livre curieux intitulé *la Découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté, avec des questions sur l'histoire de cette province*, Paris, in-12.

DUNOIS (Jean, comte d'Orléans et de Longueville), grand-chambellan de France, fils naturel de Louis-d'Orléans, assassiné par le duc de Bourgogne, naquit en 1403, et commença sa carrière par la défaite de Warwick et de Suffolk, qu'il poursuivit jusqu'à Paris. Orléans ayant été assiégé par les Anglais, il défendit courageusement cette ville, et donna le temps à Jeanne d'Arc de lui amener du secours. La levée du siége fut suivie d'un grand nombre de succès. Le comte de Dunois eut presque tout l'honneur d'avoir chassé les ennemis de la Normandie et de la Guienne. Il leur donna le coup mortel à Castillon, en 1451, après avoir pris sur eux Blaie, Fronsac, Bordeaux, Baïonne. Charles VII dut son trône à son épée. Ce monarque ne fut pas ingrat à l'égard de Dunois. Il lui donna le titre de *Restaurateur de la patrie*, lui fit présent du comté de Longueville, et l'honora de la charge de grand-chambellan de France. Louis XI ne l'estima pas moins. Le comte de Dunois entra, sous le règne de ce prince, dans la ligue du *Bien public*, et en fut l'âme par sa conduite et son expérience. Il mourut en 1468.

DUNS (Jean), communément appelé *Scot*, né à Duns, en Ecosse, entra dans l'ordre de Saint-François. Il s'y distingua par sa subtilité à expliquer les plus grandes difficultés de la théologie et de la philosophie de son temps. C'est ce qui lui mérita le nom de *Docteur subtil*, quoique quelques-uns pensent qu'on le lui donna pour avoir défendu avec force l'opinion de l'immaculée Conception de la sainte Vierge. Jean Scot, après avoir étudié et enseigné la théologie à Oxford, vint en donner des leçons à Paris. Il se piqua de soutenir des sentiments opposés à ceux de saint Thomas. C'est ce qui produisit, dans l'école, les deux partis des *thomistes* et des *scotistes*. Duns, qui était à la tête de ceux-

ci, les soutint par un merveilleux talent pour les chicanes scolastiques. Il mourut à Cologne, où il était allé, en 1308, âgé de 30, 33 ou 35 ans, regardé comme un grand homme par tous ceux qui tenaient pour l'universel *à parte rei*, et comme un homme opiniâtre et d'un caractère épineux, par ceux qui tenaient pour l'universel *à parte mentis*. C'était le sentiment d'Occam, disciple de Scot, et son rival dans ces sottises célèbres, car tous les siècles ont les leurs. Nous avons nos romans, nos vers galants, nos drames, nos encyclopédies, remplis de licence et d'irréligion; les ouvrages du siècle de Scot, peut-être plus ennuyeux encore, étaient plus innocents; et à force d'inutiles subtilités, formaient l'esprit à une logique exacte, dont les savants modernes paraissent oublier les premières règles. « A propos d'une sottise, dit un philosophe, » l'esprit s'exerce et se porte à de bonnes études. » Ces sortes de disputes ressemblent à ces parties » acides et volatiles qui existent dans les corps propres à la fermentation; elles mettent en action » toute la masse; dans le mouvement elles se dissipent ou se précipitent: le moment de la dépuration arrive, et il surnage un fluide doux, agréable » et vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. » (*Voy.* Occam.) Les ouvrages de Scot, de l'édition de Lyon, 1639, forment 12 grands volumes in-fol. On y trouve la *Vie* de l'auteur écrite par Wading, et les témoignages des auteurs qui ont parlé de cet homme célèbre. Plusieurs écrivains ont regardé Jeean Duns comme l'auteur de l'opinion *de la Conception immaculée de la sainte Vierge*. Mais il est sûr qu'elle était connue dès le milieu du XIIe siècle, comme l'on voit par la lettre de saint Bernard au chapitre de Lyon, qui combat cette opinion. Il parait même que dès le onzième siècle elle était générale parmi les chrétiens d'orient (*Voy.* Mahomet). Quoique Scot soutint ce sentiment avec éclat, il ne le donnait point comme un dogme certain. *Voy.* Sixte IV.

DUNSTAN (saint), né en 924, sous le règne d'Aldestan, roi d'Angleterre, dont il était parent, parut d'abord à la cour; et les courtisans l'ayant desservi auprès du prince, il se bâtit une cellule, et se consola avec le Créateur des perfidies des créatures. Edmond, successeur d'Aldestan, tira la saint homme de sa retraite, et se servit utilement de ses conseils pour gouverner son royaume. Dunstan avait rassemblé depuis quelque temps un grand nombre de moines, dans un monastère qu'il avait fait bâtir à Glaston. Les vertus et les lumières qui y brillèrent sous ce saint abbé, firent de cette maison le séminaire des abbés et des évêques. Les sujets qui en sortirent, contribuèrent beaucoup, par leur piété et leur doctrine, au rétablissement de la religion en Angleterre. Dunstan recueillit le fruit de ses travaux. Il fut fait évêque de Worchester, ensuite archevêque de Cantorbéry, reçut le *pallium* du pape, et fut légat du saint Siége dans toute l'Angleterre. Edwy étant monté sur le trône, et scandalisant ses sujets par ses déréglements, Dunstan lui parla plusieurs fois avec la liberté d'un homme apostolique. Il poussa un jour la fermeté jusqu'à entrer dans une chambre, où le roi s'était enfermé avec une de ses concubines, et le tira par force d'entre ses bras. Le roi, excité par cette malheureuse, envoya en exil le saint archevêque, qui passa en Flandre. Cet exil ne fut pas de longue durée; il mourut dans son archevêché en 988. Il fut le restaurateur des lettres en Angleterre, ainsi que de la vie monastique. Il reste de lui quelques *écrits*.

* DUPARC (Jacques Lenoir), jésuite, né à Pont-Audemer le 15 novembre 1702, professeur de rhétorique au collége de Louis le Grand, mourut à Paris vers 1789. On a de lui: *Observations sur les trois siècles de la littérature française*, Paris, 1774, in-12; *Examen impartial de plusieurs ouvrages sur la littérature*, 1779, in-8. Il a donné de nouvelles éditions des *Plaidoyers et Discours oratoires* du Père Geoffroy, 1785, 2 vol. in-12, et des *Œuvres spirituelles* du Père Judde, 1781-82, 7 vol. in-12. On lui attribue un *Eloge de Louis XIV*.

DUPARC. *Voy.* Sauvage.

DUPATY (Charles-Marguerite-Jean Baptiste Mercier), président à mortier au parlement de Bordeaux, né à la Rochelle en 1744, s'est fait un nom par l'ardeur avec laquelle il prit, en 1786, le parti de trois assassins condamnés à mort par le bailliage de Chaumont. Un *mémoire* violent qu'il publia à ce sujet fut brûlé par arrêt du parlement de Paris, et l'auteur décrété d'ajournement personnel. « Défions-» nous, a dit à cette occasion un vieux magistrat, » de ces *citoyens sensibles* qui regardent avec indif-» férence l'assassinat de l'honnête homme, et rem-» plissent de leurs clameurs les tribunaux, pour » arracher au supplice le scélérat qui l'a commis; » qui exaltent le prix de la vie d'un homme, et » renversent la base sur laquelle reposent la sûreté » et le bonheur de tous les hommes. » (*Voy.* Calentius.) Dupaty avait formé l'extravagant projet de parcourir le monde, pour former une nouvelle constitution ou législation de tout ce qu'il trouverait convenable chez les divers peuples du monde. Il avait demandé à cet effet, et pour sa récompense, 25,000 liv. de rente, que le gouvernement a cru pouvoir mieux employer à autre chose. Peu de temps avant sa mort, arrivée en 1788, il publia des *Lettres sur l'Italie*, pleines d'impostures, de mensonges atroces, et d'un fanatisme d'irréligion qui ne permet pas de croire que sa tête fût bien saine. « Peut-être, dit un journaliste, les vifs re-» grets que lui inspirait l'abolition du paganisme et » des obscénités romaines, les ardents et inutiles » désirs de les voir rétablir, ont-ils contribué à » abréger ses jours. Et comment verrait-on, sans » une douleur mortelle, que *les lieux autrefois ha-» bités par de tendres amantes*, *sont aujourd'hui » souillés par des prêtres*; que *le Panthéon est dé-» sert*, que *les dieux n'y sont plus*; *qu'au lieu d'a-» dorer Vénus on invoque la Vierge*, *etc.* On sent » bien qu'avec de pareils chagrins la vie devient » amère, et qu'un magistrat, soi-disant chrétien, » qui en est une fois navré, ne peut aller bien » loin. » Un anonyme a publié son *éloge* en 1789. Le panégyriste a cru ne pouvoir louer son héros qu'en calomniant ses adversaires. Les disgraces qu'a éprouvées M. Dupaty, ne sont pas une raison de chercher des coupables dans ceux qui ont pensé

autrement que lui. *Il n'y a*, dit Epictète, *que le vulgaire qui rejette sur les autres les causes de ses malheurs; dès que l'on connaît la sagesse, on n'accuse que soi-même;* et pour citer le livre dont Epictète a tiré cette maxime : *Justus prior est accusator sui*. Prov. 18.

* DUPATY (Charles MERCIER), fils du précédent, statuaire, né à Bordeaux le 29 septembre 1775, se fit recevoir avocat en 1790. Mais ses goûts l'entraînèrent bientôt dans une autre carrière. Atteint par la réquisition, il entra dans un régiment de dragons, et fut employé comme dessinateur-géographe. De retour à Paris, il apprit les principes de la peinture de Vincent, puis ceux de sculpture de Lemot, remporta, en l'an 7, le grand prix pour un bas-relief, dont le sujet était *Périclès visitant Anaxagore*. Dupaty exécuta ensuite un *Buste de Desaix*. Il se rendit alors en Italie, et, pendant un séjour d'environ huit ans, y composa un grand nombre d'ouvrages tels que : — *Philoctète blessé;* — *Cadmus terrassant le serpent de Castalie;* — *Pomone;* — *Biblis mourante*. De retour à Paris, son premier ouvrage et peut-être le plus important fut *Ajax poursuivi par la fureur de Neptune*. Il fit ensuite *Les remords d'Oreste*, groupe colossal de trois figures, et l'*Ajax foudroyé*, dont il n'existe également que le modèle. En 1816, admis à l'institut, il fut chargé d'exécuter la statue équestre de Louis XIII, destinée à la place royale, et plus tard avec Cartellier le monument au duc de Berry. Dupaty a encore donné quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons une *Vierge*, à Saint-Germain-des-Prés. Il avait beaucoup étudié l'antique. On lui a reproché de ne s'être pas assez livré à ses propres inspirations, et de n'avoir pas donné à ses productions assez d'originalité; mais ce défaut était compensé par des talents du premier ordre. Il est mort le 12 novembre 1825; un de ses amis se chargea de terminer ses ouvrages. (*Voy.* CORTOT.)

* DUPÉRAT (Isaac-Daniel-Jean DANIAUD), maréchal-de-camp, né à Cognac, rejoignit les Vendéens à l'attaque de Thouars en avril 1793, et devint aide-de-camp de Lescure. Blessé, le 13 mai, à la prise de La Châtaigneraie, il servit sous le maréchal de la Puisaye, puis commanda sous Sapinaud l'infanterie dite *du Centre*, jusqu'à la pacification de La Jaunais, dans laquelle il fut compris. Il passa ensuite dans l'Anjou et se rendit chez Stofflet. Tombé au pouvoir des républicains, il fut condamné à être détenu jusqu'à la paix ; mais en mars 1796, il s'échappa du Bouffai, se rendit à Lyon, puis retourna dans la Vendée pour profiter de l'amnistie. Il renoua ses intelligences avec d'anciens Vendéens; et, sous prétexte d'opérations de commerce, fit des acquisitions de plomb assez considérables qu'il dirigeait sur La Rochelle, lorsqu'il fut arrêté près de Saintes et conduit dans les prisons de Nantes. Soupçonné d'être le caissier d'une association royaliste, il fut, malgré ses dénégations, condamné à deux années de détention, et ne recouvra sa liberté qu'à la restauration. En mars 1815, il succéda à La Rochejaquelin dans le commandement du 4e corps de l'armée royale, et fut élevé le 15 mai au grade de maréchal-de-camp. Il voulut d'abord s'opposer à la pacification ; mais envoyé par les principaux chefs près du général Lamarque, il signa la paix et fut ensuite nommé prévôt à Niort. Il commandait le département de la Vendée lorsqu'il mourut le 12 octobre 1826. Il jouissait dans son parti d'une grande réputation de courage et de désintéressement.

DUPERRAY. *Voy.* PERRAY (Michel du).

** DUPERRÉ (Victor-Guy), amiral, né le 20 février 1775, à La Rochelle, où son père était trésorier de la guerre, fit ses études au collége de Juilly. Il n'avait que seize ans lorsqu'il s'embarqua sur un vaisseau marchand qui partait pour les Indes. A son retour, il entra dans la marine, et peu de temps après obtint le grade d'enseigne sur la frégate *la Virginie*. Il assistait (le 22 mai 1796) au glorieux combat que soutint cette frégate contre une division anglaise et fut emmené en Angleterre, où il resta deux ans prisonnier. Revenu en France, il fut chargé de diverses missions au cap de Bonne-Espérance et aux Antilles, et fut nommé commandant de la *Sirène* en 1806. Il revenait de transporter des troupes à la Martinique, lorsque des vaisseaux anglais l'attaquèrent devant Lorient; mais après un combat bord à bord, il força le passage et rentra dans le port à la vue de l'ennemi. Promu au grade de capitaine, il prit le commandement de *la Bellone*, et partit pour l'île de France en 1807. Pendant deux ans qu'il croisa dans les mers de l'Inde, il fit de nombreuses prises aux anglais qu'il battit constamment avec des forces très-inférieures, et ne revint en France qu'après que cette colonie eut été obligée de capituler. Nommé contre-amiral en 1811, il eut, l'année suivante, le commandement des flottes française et italienne de l'Adriatique, que les événements de 1814 le forcèrent de remettre à l'Autriche. Nommé préfet maritime à Toulon, il retourna en 1818 commander les stations françaises des Antilles. Il se trouvait l'année suivante à l'île de Saint-Thomas; le capitaine de la frégate anglaise *l'Euryale*, ayant pavoisé le jour de la fête du roi d'Angleterre, fit mettre un drapeau tricolore dans un lieu immonde. Duperré exigea une réparation de cette injure, et Louis XVIII approuvant sa noble susceptibilité le nomma grand-officier de la légion-d'honneur. En 1823, pendant la guerre d'Espagne, il commanda l'escadre chargée du siége de Cadix, et contribua par ses bonnes dispositions à la reddition de cette ville, le dernier foyer de l'insurrection. Créé vice-amiral à la fin de cette campagne, il commandait en 1830 la flotte devant Alger, et concourut puissamment au succès de l'expédition (*Voy.* BOURMONT). Elevé, le 13 août de la même année, à la dignité de pair de France et d'amiral, puis le 1er octobre à la vice-présidence du conseil d'amirauté, il fut, en 1834, nommé ministre de la marine, occupa ce poste éminent à plusieurs reprises avec distinction, et mourut à Paris le 2 novembre 1846. M. le baron TUPINIER a prononcé l'éloge de Duperré à la chambre des pairs, le 29 juin 1847.

* DUPERRET (Claude-Romain-Louis), député des bouches-du-Rhône à l'Assemblée législative et à la Convention, prit dans ces deux assemblées le titre de cultivateur. Il partageait les opinions des

*Girondins*; mais quoique zélé partisan de la république, il ne déshonora son nom par aucun crime odieux. Dans la cause du roi, il vota l'appel au peuple, et le bannissement. Ennemi déclaré des Jacobins ou *Montagnards*, il sut leur imposer plusieurs fois par sa fermeté. Privé des talents oratoires, il ne montait jamais à la tribune; mais dans les troubles qui se renouvelaient si souvent à l'assemblée, il se portait toujours au milieu de la salle, menaçant et apostrophant ses adversaires. Un membre de la Montagne l'ayant menacé d'un pistolet, Duperret mit l'épée à la main, et brava, dans cette attitude, ceux qui voulaient le faire conduire à l'Abbaye. Cependant, au 31 mai, il ne fut pas enveloppé dans la proscription des Girondins. Ayant continué de correspondre avec ceux qui s'étaient réfugiés en Normandie, il reçut de Barbaroux une lettre qui lui recommandait Charlotte Corday, et il l'accompagna chez le ministre de l'intérieur où, disait-elle, elle avait des affaires pressantes. Ce fait le fit accuser par le capucin Chabot de complicité dans l'assassinat de Marat. Il se lava de cette terrible accusation; mais ses ennemis avaient résolu de le perdre. Duperret avait avec 73 de ses collègues, signé une protestation contre les journées des 31 mai et 2 juin; cette circonstance fut rappelée, ainsi que son entrevue avec Charlotte Corday; il fut décrété d'accusation, et traduit devant le tribunal révolutionnaire, avec 21 de ses collègues. Condamné à mort, il fut exécuté le 31 octobre 1793.

DUPERRIER (Charles), poète latin, né à Aix, fils de Charles Duperrier, gentilhomme de Charles de Lorraine duc de Guise, gouverneur de Provence, était neveu de François Duperrier, l'un des plus beaux esprits de son temps, à qui Malherbe adresse les belles stances qui commencent par ce vers :

> Ta douleur, Duperrier, sera donc éternelle?

Il fit ses délices, dès sa jeunesse, de la poésie latine, et il y réussit. Il donna souvent de bons avis à Santeuil, dont il était ami; mais il devint jaloux de la gloire de son disciple. Après avoir disputé avec chaleur l'un contre l'autre dans la conversation, ils en vinrent aux défis et aux écrits. Ils prirent pour arbitre Ménage, qui donna gain de cause à Duperrier, qu'il ne fait pas difficulté d'appeler *le Prince des poètes lyriques* de son siècle. Il cultivait aussi la poésie française, et même avec assez de succès. L'académie le couronna deux fois : d'abord pour une églogue en 1681, puis en 1683, pour un poème (1). Le Parnasse perdit Duperrier en mars 1692. On a de lui de fort belles *Odes* latines; plusieurs *pièces* en vers français; des *traductions* en vers de plusieurs écrits de Santeuil; car ces deux poètes demeurèrent toujours amis, malgré leurs querelles fréquentes. Duperrier avait les travers des poètes, ainsi que les talents. Il était sans cesse occupé de ses vers, et il les récitait au premier venu. On prétend que Boileau lui lança ce trait dans son *Art poétique*.

> Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
> Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux
> Aborde en récitant quiconque le salue,
> Et poursuit de ses vers les passants dans la rue.

Mais ces vers n'étant que la copie du portrait que fait Horace du *Recitator acerbus* dans son *Art poétique*, rien ne prouve que le satirique français ait eu Duperrier en vue.

(1) Le sujet de l'Eglogue était : *On voit toujours le roi tranquille quoique dans un mouvement continuel*, et celui du poème : *Sur la grande chose que le roi a faite en faveur de la religion catholique*. Duperrier formait avec Commire, Rapin, Larue, Petit, Ménage et Santeuil, ce qu'on appelait la *Pléiade française*.

DUPERRON. *Voy.* ANQUETIL.

* DUPETIT-THOUARS (Aristide AUBERT), célèbre marin, né en 1760, au château de Boumois, près de Saumur (Anjou), après avoir achevé ses études dans les écoles de la Flèche et de Paris, fut admis sous-lieutenant dans le régiment de Poitou. La guerre qui éclata, en 1778, entre la France et l'Angleterre, lui permit de suivre son goût pour la marine. Reçu garde à Rochefort, après un brillant examen, il trouva bientôt des occasions de se distinguer au combat d'Ouessant, sur la côte du Sénégal, à la Grenade, et dans diverses autres affaires sur le *Fendant* commandé par de Vaudreuil. Il fut ensuite employé dans des croisières, et devint en peu de temps un marin consommé. A la nouvelle que La Perouse avait échoué sur une île déserte, il forme le projet de voler à sa recherche. Pour intéresser des spéculateurs à son entreprise, il prend l'engagement de terminer l'expédition par la traite des pelleteries de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale. N'ayant pu réunir les fonds nécessaires pour couvrir les frais, de concert avec son frère (*voy.* l'art. suiv.) il vend son patrimoine, et part le 2 août 1792. En passant devant les îles du Cap-Vert, il arrache aux horreurs de la famine quarante portugais, et les transporte à l'île de Saint-Nicolas, dont les habitants, en proie à la disette, reçoivent de lui la plus grande partie de ses vivres. A peine remis en mer, une maladie terrible qui se déclare sur son bâtiment lui enlève le tiers de son équipage et l'oblige de relâcher dans l'île Fernando de Noronha. Les Portugais, sous le prétexte des troubles de la France, saisissent son bâtiment et l'envoient prisonnier à Lisbonne. Dès qu'il fut libre il partit pour l'Amérique avec le projet de s'établir aux Etats-Unis. Cependant il ne tarda pas à revenir en France. Lors de l'expédition d'Egypte, il eut le commandement du *Tonnant*, vaisseau de 80 canons. Avant la bataille d'Aboukir, il avait conseillé d'abandonner la rade. Son avis ne fut point écouté, et l'on sait les désastreux résultats de cette journée. Dupetit-Thouars y combattit avec son intrépidité accoutumée. Mutilé par un boulet, il se fit mettre dans un tonneau de son, pour arrêter l'effusion de son sang, continua de donner des ordres tant que ses forces le lui permirent, et mourut en s'écriant : *Equipage du Tonnant, n'amenez jamais votre pavillon!* (1er août 1798). Dupetit-Thouars n'a laissé que des manuscrits qui demanderaient à être mis en ordre avant d'être publiés. La sœur de ce brave marin en a publié un volume en 1822.

* DUPETIT-THOUARS (Aubert AUBERT), naturaliste, frère aîné du précédent, né au château de

Bonmois, le 5 novembre 1758, placé à l'école de la Flèche, en sortit sous-lieutenant à 16 ans, et consacra ses loisirs à l'étude des sciences naturelles. Dès qu'il eut connaissance du projet d'Aristide d'aller à la recherche de La Perouse, il voulut s'associer à cette entreprise et partit pour le rejoindre à Brest; mais arrêté comme suspect et retenu plusieurs semaines en prison, lorsqu'il put se rendre à sa destination, Aristide était parti après avoir indiqué à son frère l'île de France pour point de réunion. Aubert arriva dans cette île, où il fut accueilli par Céré (*voy.* ce nom) qui le retint pendant dix ans dans cette colonie. Il revint en France en 1802, rapportant un herbier d'environ deux mille plantes; une foule de dessins et de descriptions, etc. *Histoire des végétaux recueillis dans les îles de France, de Bourbon et de Madagascar,* Paris, 1804 et ann. suiv., 4 cah. in-4, avec 30 pl.; *Essai sur la végétation, considérée dans le développement des bourgeons*, 1809, in-8; *Mélanges de botanique et de voyages,* ib., 1809, in-8, fig.; *Le Verger français, second recueil, contenant, entre autres, un Mémoire sur les effets de la gelée sur les plantes*, ib., 1817, in-8; *Flore des îles australes de l'Afrique; Histoire particulière des plantes orchidées*, ib., 1822, in-8; *Mémoire sur la formation naturelle et artificielle des arbres*, 1824, in-8; *Notice sur la pépinière du Roule,* ib., 1825-26, 2 part. avec 110. pl., in-8.

DUPIN. *Voy.* PIN (Louis-Ellies du).

* DUPIN (Claude-François-Etienne baron), magistrat, né à Metz en 1767, mort à Paris en 1828, conseiller à la cour des comptes, avait été secrétaire général du département de la Seine, puis préfet des Deux Sèvres et s'était fait dans ces divers emplois la réputation d'un habile administrateur. Connu par des *traductions* de diverses langues, il était membre de la *société royale des antiquaires*, à laquelle il a fourni plusieurs mémoires, notamment sur le *patois poitevin*. Il a laissé manuscrit plusieurs ouvrages, entr'autres un traité sur l'*origine et les droits des communes*, un *abrégé de l'histoire de France par provinces* et une *traduction des comédies de l'Arioste.*

** DUPIN (Charles), jurisconsulte distingué, est cependant moins connu par son mérite personnel que par la gloire qu'il eut d'élever et de former trois fils qui se sont illustrés dans les sciences et dans la magistrature. Né en 1758 à Clamecy, il se fit recevoir en 1779 avocat au parlement de Paris et peu de temps après obtint une dispense d'âge pour pouvoir exercer les fonctions de procureur du Roi dans sa ville natale. Plus tard il fut nommé par le duc de Nivernais lieutenant au bailliage de Clamecy. Député de la Nièvre à l'assemblée législative, il n'y parut point à la tribune, mais il s'y fit remarquer par son utile coopération aux travaux des comités. Il fut proscrit pendant la terreur et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Il remplit depuis plusieurs fonctions administratives, et fut réélu membre du conseil des anciens. S'étant montré favorable à la révolution du 18 brumaire, il continua de faire partie du nouveau corps législatif. Nommé procureur impérial à Clamecy, il devint en 1814 sous-préfet de cette ville qu'il administra jusqu'en 1830. Il y mourut le 24 novembre 1843 à 85 ans, revêtu du titre de conseiller d'état en service extraordinaire qui lui avait été accordé à la demande de ses fils. Attaché profondément à la religion, Dupin père en pratiqua les devoirs toute sa vie et en reçut les consolations dans ses derniers moments avec une foi vive et sincère.

** DUPIN (Philippe), fils cadet du précédent, né en 1795 à Varzy (Nièvre), s'était acquis par ses Plaidoyers et ses consultations une grande réputation au barreau de Paris, dont il eut l'honneur d'être nommé plusieurs fois bâtonnier. Un travail excessif ayant affaibli sa santé, il s'était rendu à Pise dans l'espoir de s'y rétablir; mais il mourut à son arrivée dans cette ville le 14 février 1846. Ce jurisconsulte a concouru au *Journal de législation et de jurisprudence*, *à la Thémis* et aux *Annales du barreau français*, auxquelles il a fourni plusieurs notices entre autres sur Ant. Le Maistre (*voy.* ce nom) et sur M. J. Mérilhou, qui ont été tirées à part. Il est l'éditeur d'un *choix de plaidoyers* d'Elie de Beaumont (*voy.* ce nom); et il a publié : *Souvenirs d'audience*, Paris, 1824, in-8.

* DUPLANIL (J. D.), médecin, né en 1740, mort le 7 août 1802, à Argenteuil, près Paris, est connu surtout par sa *traduction* de la *Médecine domestique de G. Buchan*, Paris, 1775, 5 vol. in-12; 5e édition, 1802, 5 vol. in-8, avec beaucoup de *notes*. On lui doit encore : *Médecine du voyageur,* Paris, 1801, 3 vol. in-8. Il était avant la révolution médecin honoraire du comte d'Artois.

DUPLEIX (Scipion) naquit à Condom en 1569, d'une famille noble, originaire du Languedoc. Il vint à Paris en 1605, avec la reine Marguerite, qui le fit depuis maître des requêtes de son hôtel. Il devint ensuite historiographe de France, et travailla longtemps sur l'histoire de ce royaume. Il compila dans sa vieillesse sur les libertés de l'église gallicane; mais le chancelier Séguier ayant fait brûler en sa présence le manuscrit pour lequel il demandait un privilége, il en mourut de chagrin peu de temps après à Condom, en 1661, à 92 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Les Mémoires des Gaules*, 1650, in-fol., qui forment la première partie de son Histoire de France. Ils sont plus estimés que tout le reste; on voit que l'auteur avait été aux sources; *Histoire de France*, en 5, puis en 6 vol. in-folio. La narration de Dupleix, quoique assez nette, est peu agréable, non-seulement par le langage qui a vieilli, mais encore par les platitudes ampoulées dont il l'a semée. Les éloges qu'il donne au cardinal de Richelieu déplurent à Matthieu de Morgues et au maréchal de Bassompierre. Ils l'accusèrent l'un et l'autre d'ignorance et de mauvaise foi. Dupleix leur répondit. Après la mort du cardinal, il voulut refondre une partie de son Histoire, mais sa vieillesse ne lui permit pas d'exécuter ce projet; *Histoire romaine*, en 3 vol. in-fol., masse énorme, sans esprit et sans vie; un *Cours de philosophie*, en français, 3 vol. in-12; *Les Causes de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort*; *La Curiosité naturelle rédigée en questions*; ces deux ouvrages imprimés d'abord séparément ont ensuite été réunis au *Cours de philosophie*; *La liberté de la langue française*, contre Vau-

gelas, ouvrage qui ne fait pas honneur à son jugement.

* DUPLEIX (Joseph, marquis), né sur la fin du XVIIe siècle, fils d'un fermier général, directeur de la compagnie des Indes, fut envoyé à Pondichéry en 1720, avec la double qualité de premier conseiller du conseil supérieur, et de commissaire ordonnateur des guerres. Le génie qu'il montra pour les opérations commerciales, le fit nommer en 1731, directeur du comptoir de Chandernagor. A son arrivée cet établissement était dans l'état le plus déplorable; il devint, par ses soins, très-florissant, dès la seconde année de son administration; et en moins de dix ans, il parvint au plus haut point de prospérité. De si grands services lui valurent en 1742 le gouvernement général des établissements français dans l'Inde. Jusque-là, il ne s'était montré que grand administrateur; il se couvrit d'une nouvelle gloire, en défendant Pondichéry contre les anglais qui, après 40 jours de tranchée ouverte, furent obligés de lever le siége. Le roi le recompensa de ce service en lui donnant le grand cordon de Saint-Louis, et le titre de marquis. Le Grand-Mogol l'éleva à la dignité de nabab, et il devint en peu de temps le protecteur et le vainqueur des vices-rois de l'Inde, et plus puissant qu'eux tous. Mais l'excès de sa gloire l'aveugla; il voulut, contre l'avis de ses officiers, étendre ses conquêtes, et éprouva de grands revers. Il lutta encore avec beaucoup de courage contre ses ennemis, et contre la fortune qui l'avait abandonné: mais la colonie tomba dans la plus triste décadence. Dupleix fut rappelé en 1753, et réduit, après avoir disposé des trésors de l'Inde, à discuter à Paris les tristes restes des sommes qu'il avait avancées pour la compagnie, et à solliciter des audiences dans l'antichambre de ses juges. Il mourut en 1763. Outre sa trop grande ambition, qui le perdit, on lui reproche sa jalousie contre La Bourdonnais, dont en grande partie il causa la disgrace (*voy.* ce nom).

DUPLESSIS. *Voy.* PLESSIS (du).

** DUPONCHEL (Philogène-Auguste), naturaliste, né à Valenciennes en 1774, atteint par la conscription, fut commis aux écritures dans les hôpitaux, et s'étant fait remarquer par son assiduité, passa dans les bureaux du ministère de la guerre où il devint chef du personnel de l'administration des armées. Mis à la retraite en 1816, il se livra dès lors entièrement à son goût pour l'entomologie et mourut à Paris le 10 janvier 1846, à 72 ans. On lui doit un grand nombre de *Mémoires* dans les *annales* de la société linnéenne et de la société entomologique, etc. Mais son principal titre à l'estime publique est l'*histoire naturelle des Lépidoptères, ou Papillons de France*, fig. coloriées, Paris, 1821-44, 17 vol. in-8, compris les suppléments et le catalogue méthodique. Cet ouvrage commencé par Godard (*voy.* ce nom), est, malgré quelques imperfections, le guide le plus sûr des personnes qui veulent étudier cet ordre d'insectes. Duponchel avait entrepris une *iconographie des chenilles*, mais il n'a paru que 31 livraisons de ce travail dont l'exécution présente de grandes difficultés.

** DUPONT DE L'ETANG (Pierre comte), frère cadet du comte Dupont-Chaumont, né en 1765 à Chabanais dans l'Angoumois, embrassa très-jeune le parti des armes. D'abord sous-lieutenant dans la légion de Maillebois au service de Hollande, au licenciement de cette légion il entra dans un régiment d'artillerie; et à son retour en France, en 1789, fut successivement capitaine dans les régiments d'Auxerrois et de Brie. Employé en 1792 à la frontière du nord, Théob. Dillon (*voy.* ce nom) le choisit pour son aide-de-camp; il fut blessé à la déroute de Tournay, en s'efforçant de rallier les fuyards et reçut pour sa noble conduite dans cette circonstance, la croix de St.-Louis, la dernière qui ait été accordée par l'infortuné Louis XVI. Il rejoignit aussitôt l'armée de Dumouriez et donna de nouvelles preuves de sa valeur dans la campagne contre les Prussiens. Nommé général de brigade en 1793, il contribua beaucoup à la victoire remportée par Houchard (*voy.* ce nom) sur les anglais à Hondtschoote. Des dénonciations qui pouvaient à cette époque sinistre le conduire à l'échafaud le décidèrent à quitter momentanément le service. Il y fut rappelé en 1797 par Carnot et nommé général de division. Il applaudit à la révolution du 18 brumaire; major-général de l'armée de réserve, il combattit à Marengo, et fut chargé de régler la capitulation avec le général Mélas (*voy.* ce nom). Il fut ensuite envoyé dans le Piémont, que la victoire avait fait tomber au pouvoir des Français, pour l'organiser en départements. Remplacé dans ce poste par Jourdan, il prit le commandement de l'aile droite de l'armée d'Italie, s'empara de la Toscane où il établit un gouvernement provisoire, et par la brillante victoire de Pozzolo acheva la conquête de l'Italie supérieure. La campagne d'Allemagne en 1805 lui offrit de nouvelles occasions de se signaler. Dans celle de Prusse en 1807, il obtint de nouveaux succès; à Friedland, nommé grand-aigle sur le champ de bataille, Napoléon le combla d'éloges. Mais envoyé l'année suivante en Espagne, après avoir battu et dispersé les bandes de l'Andalousie, entouré par des forces quadruples des siennes, malgré des prodiges inouïs de valeur, il est obligé de signer la capitulation de Baylen, que les espagnols victorieux violèrent en retenant les soldats prisonniers. Renvoyé seul avec son état-major à Toulon, il y fut arrêté par ordre de l'empereur et traduit devant une haute cour de justice qui ne fut jamais convoquée. Cependant Dupont conduit au fort de Joux, y resta prisonnier jusqu'à la chute du gouvernement impérial. Nommé alors ministre de la guerre, il fut bientôt remplacé par le maréchal Soult et passa au commandement de la 2e division militaire à Orléans. Il se tint à l'écart pendant les cent jours et reprit ensuite son commandement qu'il conserva jusqu'à l'époque où il fut mis à la retraite. Elu député par le département de la Charente, il siégea dans la chambre parmi les membres de l'opposition modérée. Son *opinion sur le nouveau mode de recrutement* a été imprimée (1818, in-8). Prévoyant les événements qui ne tardèrent pas à se réaliser, il ne voulut pas retourner à la chambre en 1829 et vécut dès lors étranger à la politique, cultivant les lettres et préparant des *Mémoires* dont

on annonçait la publication prochaine lorsqu'il mourut à Paris le 9 mars 1840 à l'âge de 75 ans. On a de lui : *La liberté*, poème, 1799, in-8. Cette pièce obtint une mention honorable au concours de l'institut.

** DUPONT DES LOGES (Pierre-Louis), ancien premier président de la cour royale de Rennes, mort dans cette ville le 24 juin 1835, était d'une ancienne famille de magistrature. Reçu conseiller au parlement de Bretagne en 1784, à l'âge de 19 ans, il remplit cette charge jusqu'à la fin de 1790, époque de la dissolution de l'ordre judiciaire. Le jeune magistrat se distinguait par son instruction, son zèle pour la justice, et sa piété. Sous le consulat, il fit partie du conseil d'administration des hospices, et c'est à lui surtout qu'on dut la réintégration dans ces établissements, des religieuses hospitalières et des sœurs de la charité. En 1811, après une interruption de plus de 20 années, il rentra dans la carrière judiciaire; président de chambre à la cour de Rennes, il se retira pendant les cent-jours. Elu député au mois d'août 1815, il fut nommé premier président le 3 janvier 1816, et le 14, il prêta serment entre les mains du roi. Lors de la révolution de 1830, il rentra dans la vie privée et ne voulut point réclamer la pension de retraite à laquelle il avait droit. On l'entendit se féliciter de pouvoir consacrer entièrement à Dieu ses dernières années. M. Dupont des Loges, dévoué à tous les engagements de son état et aux devoirs de sa place, fut l'exemple de la compagnie dont il était le chef. Il était aimé et respecté de tous; sa piété et sa charité pour les pauvres étaient un sujet d'édification; à sa mort éclatèrent d'unanimes regrets, et sa mémoire est vénérée dans la Bretagne. Outre ses fonctions judiciaires, il était membre du conseil général et du conseil municipal, et il rendit en cette double qualité de grands services.

* DUPONT DE NEMOURS (Pierre-Samuel), économiste, né à Paris en 1739, suivit d'abord l'état de son père, qui était horloger; mais, aimant l'étude et ne pouvant s'y livrer selon ses désirs, il se mit à voyager. Ennuyé de cette vie errante, il revint à Paris, et fit la connaissance de Quesnay, Baudeau, Turgot, etc., qui l'encouragèrent à se livrer à l'étude de la nouvelle science dont ils étaient les propagateurs. Deux petits écrits sur le commerce des grains, qu'il publia en 1764, obtinrent quelques succès, et le firent choisir pour continuer les *Ephémérides du citoyen*, (*Voy.* BAUDEAU.) Turgot lui confia différents travaux sur des objets d'administration; et devenu contrôleur général des finances, il l'employa dans ses bureaux, l'initia dans ses projets de réforme, et le chargea d'y préparer les esprits par diverses publications. La disgrace de Turgot n'influa que passagèrement sur le sort de Dupont, qui, rappelé de son court exil, fut chargé de négocier avec l'Angleterre le traité de commerce de 1786. Dans cette circonstance il ne montra pas beaucoup d'habileté, car ce traité fut tout à l'avantage des Anglais. L'acquisition d'une terre dont il joignit le nom au sien le fit appeler dès lors Dupont de Nemours. Député par ce bailliage aux états-généraux, il s'y montra partisan de toutes les innovations et déclama contre le despotisme, contre les abus, et principalement contre le clergé. Le 10 août 1789, il appuya fortement la suppression de toutes les dîmes; le 24 octobre, il prononça un discours très-captieux, tendant à prouver que les biens du clergé appartenaient à la nation; il provoqua ensuite la suppression des ordres religieux. Il combattit le 13 février 1790, le projet de déclarer la religion catholique religion de l'état; prétendant que cette proposition était injurieuse à l'assemblée, « par le » doute qu'elle jetait sur ses sentiments. » Cependant de temps à autre, il se montra véritablement homme d'état; il s'opposa à la création des assignats, et se déclara contre les projets des jacobins; enfin il se prononça pour les deux chambres et le pouvoir *limité* du roi. Après la session, il se fit imprimeur et publia plusieurs opuscules dans le but d'éclairer l'opinion publique et de conjurer la catastrophe qu'il prévoyait, mais trop tard. Il présenta à l'assemblée législative une adresse sur les événements du 20 juin 1792 (où le peuple en tumulte pénétra dans le château des Tuileries), et, le 10 août, défendit avec courage le malheureux Louis XVI. Il se tint caché pendant la *terreur*, ne reparut qu'en 1795, et la même année fut député au conseil des anciens par le département du Loiret. Il y parla en faveur des parents d'émigrés, et eut une grande part au rejet de la loi qui devait achever de les dépouiller. Il plaida, peu de temps après, la cause des créanciers de l'état, qu'on laissait dans la misère. L'année suivante il combattit le rétablissement de la loterie; et prononça d'autres discours qui prouvaient que les excès de la révolution avaient affaibli son enthousiasme. Après le 18 fructidor, il donna sa démission, et s'embarqua pour New-York, où il acquit une propriété qu'il fit valoir lui-même. Son projet était d'y terminer ses jours; mais en apprenant le retour de l'ordre en France, il ne put résister au désir de revoir ses amis. En 1805, il fut nommé membre de la chambre de commerce. Lors de l'abdication de Napoléon en 1814, il remplit les fonctions de secrétaire du gouvernement provisoire; le 29 juin, Louis XVIII le nomma conseiller d'état, puis chevalier de la légion-d'honneur. A la nouvelle du retour de Napoléon, croyant sa tranquillité menacée, il se hâta de se rembarquer pour l'Amérique, et il mourut à Elanklérion, près Wilmington, le 8 août 1817, à l'âge de 78 ans. Après avoir tracé la vie politique de Dupont de Nemours, il nous reste à parler de ses ouvrages, dont la plupart renferment des idées aussi extravagantes qu'anti-chrétiennes. Nous citerons d'abord les *Mémoires* qu'il lut à l'institut dont il était membre, sur le langage des oiseaux. Cette rêverie, renouvelée des anciens *augures* ou *devins*, excita la verve caustique de certains journalistes, qui l'accablèrent de leurs piquantes plaisanteries. C'est tout ce qu'il pouvait mériter à ce sujet; mais il encourut le blâme des hommes religieux, par les assertions absurdes et impies qu'il a répandues dans ses écrits. Affilié aux soi-disant philanthropes, il fut un des premiers membres de leur *comité de direction civile et religieuse*; mais il n'embrassa pas entièrement leurs opinions, *parce qu'il avait aussi un système particu-*

*lier de théologie* dont on trouve des traces dans la plupart de ses ouvrages, mais particulièrement dans la *Philosophie de l'univers*, Paris, 1796, 1797, 1799, in-8. C'est là qu'après avoir dit *toutes les superstitions sont détruites*, il s'écrie : « O religion des chrétiens, » trop d'absurdités ont souillé tes dogmes et per- » verti ta métaphysique. » Et, riant de la puérile impertinence des chrétiens modernes, il tourne en ridicule *les préceptes du christianisme*, avec des expressions si déplacées, que nous nous abstenons de les répéter. Pour trouver matière à des reproches absurdes et à de triviales plaisanteries, il confond notre religion avec les ridicules pratiques des Indiens. Il définit le fanatisme *un mal catholique, une maladie pestilentielle des sacristies*. Et il tenait ce langage au moment où les ministres des autels souffraient de cruelles persécutions. Dupont de Nemours dit que *la physique est la base de la morale.....; que c'est chez les physiciens les plus profonds qu'il faut chercher la morale la plus délicate....; que tout est physique, même la métaphysique et la morale...*; enfin que les affections morales sont *elles-mêmes des effets physiques....* Ce principe ainsi posé, l'auteur donne son plan sur l'organisation de l'univers, et nous apprend que *Dieu et la matière sont nécessaires et corrélatifs, je dirais* (c'est Dupont qui parle), *volontiers co-éternels, quoique je ne comprenne pas l'éternité*. Il ne s'arrête pas à cette définition, et croyant avoir accordé trop de pouvoir à Dieu, il place au-dessus de lui la *Nature* et le *Destin*, auxquels, selon lui, Dieu et la matière *doivent leurs qualités* et leurs propriétés. Ce même homme, qui s'est élevé si haut sur les ailes d'Icare, tombe tout-à-coup, et se fait le panégyriste des animaux les plus vils. Il croit fermement à la métempsychose, et n'a aucune difficulté d'admettre qu'il était naguère *un très-honnête chien, qui est devenu homme par ses bonnes qualités obscurcies par quelques grogneries* (n. 167, 2ᵉ édit.). Descendant plus bas encore il plonge dans la mer, et y puise une touchante dissertation en faveur de l'*huître*... « L'huître, dit-il, mérite une considération parti- » culière. Elle est convaincue *de sa propre dignité*, » et a autant de droits que l'homme *de se croire à la* » *tête de la création* (page 129). » Sa prédilection pour les bêtes s'étend à l'éléphant, au corbeau, aux loups, aux chattes, à la fourmi, etc. Tout cela est consigné dans ses *Mémoires sur différents sujets, la plupart d'histoire naturelle et de physique générale et particulière*, Paris, 1807, in-8, 2ᵉ édit. 1813. Dans le *Mémoire sur l'instinct et les mœurs des animaux*, en parlant des loups, il s'exprime en ces termes : « Cet usage de leur esprit a perfectionné » *leur morale. Leurs lumières* sur l'utilité de leurs » secours réciproques s'étant étendues, ils les ont » *plus profondément* combinées; ils en ont mieux » *stipulé* les conditions; il les ont *exprimées avec* » *un langage* plus riche, et les ont suivies avec » *une probité* plus exacte et plus méritoire (page » 253. » Il commence ainsi son éloge de la fourmi : « Je voudrais à la fois agrandir, assurer, enrichir » mon pinceau. Il est question de la fourmi, et je » commencerai *par bénir le ciel*, qui m'a mis à » portée de faire une connaissance intime avec cet » *estimable* insecte.... » Il ne traite pas avec moins de considération l'éléphant qui « a conservé un » grand sentiment de sa dignité, *malgré les mal-* » *heurs de sa race*; » « et les chiens, qui ont au » moins *un gouvernement.* » Son œil perçant a découvert de la *moralité* dans les chattes; et sa fine oreille a distingué vingt mots chez les corbeaux : il a démêlé six consonnes de plus dans *la langue des chats* que dans celle des chiens, et a traduit en français les conversations des corbeaux qu'il avait entendues, des couplets que les rossignols chantaient, etc. Ce que nous venons de rapporter des opinions de l'auteur n'est pour ainsi dire que la partie *plaisante*. Celle qui suit est un peu plus sérieuse. Il n'admet pas l'*instinct* dans les animaux, *parce que ce serait une sorte de révélation*, et qu'il ne croit pas que l'homme soit fait à l'image de Dieu, mais plutôt qu'il a été chien, loup, ou tout autre animal avant de devenir homme. Il s'efforce de détruire le système de Descartes, en disant qu'*il n'est qu'une précaution qu'il avait prise pour se garantir de la persécution des théologiens*. Il a *pitié* de Haller, parce qu'il attribue au péché originel le mal qui s'est introduit dans le monde. S'il se fut rappelé, dans ce moment, Newton, Pascal, Leibnitz, Euler, il aurait sans doute éprouvé pour eux le même sentiment. En parlant de Haller, il s'écrie : « De quelle » élévation de raison ce grand homme n'est-il pas » tombé! » Bonnet de Genève excite également sa compassion. Une des idées favorites des philosophes est de donner au monde une antiquité très-reculée, afin de mettre en doute le récit des saintes Ecritures. Aussi assure-t-il que l'Océan a *fait un grand nombre de fois le tour du globe*. En parlant des progrès de l'homme, il dit : « Vers ces premiers » temps, il y a quatre, cinq, ou six mille, ou vingt » mille, ou cent mille ans, *plus ou moins*, un très- » petit nombre d'hommes ont passé de la vie chas- » seresse à la vie nomade. » Pour déprécier sa sublime organisation : « Quelle pauvreté, dit-il, de » n'avoir que *cinq* ou *six sens*, et de n'être que » des hommes! On peut en avoir dix, on peut en » avoir mille, on peut en avoir *un million*. » On voit que Dupont était fort pour les quantités infinies. Il n'est pas moins prodigue dans les places, un peu incohérentes, qu'il accorde à Dieu... « Par- » tout où l'intelligence se manifeste, il y a un Dieu. » Il y a un Dieu dans le polype, et *peut-être plu-* » *sieurs*; il y en a dans l'huître à l'*écaille*; il y en a » *un très-respectable* dans l'éléphant; il y en avait » un *sublime* dans Confucius, dans Socrate, dans » Marc-Aurèle, dans Locke, dans Leibnitz, dans » Haller même et dans Bonnet : j'ajouterai dans » deux hommes que j'ai eu le bonheur de con- » naître, dans *Quesnay* et dans *Turgot*. Il y a le » Dieu des dieux dans l'univers.... » Dans un *Mémoire* sur les municipalités, inséré dans les œuvres de Turgot, Dupont s'exprime en ces termes : « L'ins- » truction religieuse est particulièrement bornée » aux choses du ciel, et elle *ne suffit pas pour la* » *morale*. (Antithèse étrange!) Il faudrait une autre » instruction morale et sociale. Avec ces secours, » la nation ne serait plus reconnaissable en dix » ans. Ce serait un peuple neuf. Tout le monde

» serait instruit et vertueux. » Dupont avait aussi des idées singulières sur les planètes et les *soleils* : comme de croire que ce sont des êtres animés, et qu'ils ont leurs malheurs et leurs jouissances. Voici les autres ouvrages de Dupont : *Plusieurs écrits sur le commerce et l'économie*; *Tableau comparatif des demandes contenues dans les cahiers des trois ordres réunis, à messieurs les députés aux états-généraux*, 1789, in-8; *Le Pacte de famille et les conventions subséquentes entre la France et l'Espagne, avec des observations sur chaque article*, 1790, in-8; *Plaidoyer de Lysias* (contre les membres des anciens comités de salut public et de sûreté générale); *Irénée Bonfils*, 1808, in-8; *Essai de traduction en vers de Roland Furieux*, de l'Arioste, 1813, in-8. Dupont a été l'éditeur des *Œuvres de Turgot* (*voy.* ce nom). Il a fourni des articles aux *Archives littéraires*, au *Mercure*, au *Publiciste*, etc., etc.

* DUPORT (Adrien), conseiller au parlement de Paris, se fit remarquer par l'exaltation de ses opinions dans la lutte qui s'établit entre la magistrature et la cour. Elu député de la noblesse aux états-généraux, il se réunit au tiers-état, avec quarante-six de ses collègues. Il se lia particulièrement avec Barnave, dont les talents oratoires pouvaient servir puissamment ses projets, avec Laborde-Mereville, le plus opulent propriétaire de France, avec le duc d'Aiguillon, et d'autres personnages importants, qui, par leurs lumières et leurs richesses, étaient le plus en état de combattre la cour et ses partisans. C'est lui, dit-on, qui imagina, pour armer les Français, de faire répandre jusques dans les plus petits villages, le bruit que des brigands arrivaient de divers points pour les dévaster. C'est Duport, encore, qui fomenta les funestes événements des 5 et 6 octobre, et qui harangua les soldats du régiment de Flandre, pour les porter à se réunir aux insurgés qui venaient à Versailles pour conduire le roi à Paris. Il vota aussi contre la sanction royale, même suspensive. Enfin, il parut tellement ami de l'égalité politique, qu'il voulait que *le bourreau même pût exercer les droits de cité dans toute leur plénitude*. Louis XVI ayant été arrêté à Varennes, Duport fut un des députés chargés de recevoir les déclarations du roi, et soit qu'il fût touché de l'air de bonté et de la triste situation de ce monarque, soit qu'il craignit que la faveur populaire ne vînt à l'abandonner, il changea totalement de système, et provoqua la révision des articles les plus populaires de la constitution. Les malheurs de la famille royale et sa captivité après le fatal voyage, réconcilièrent Duport avec l'autorité souveraine. Il devint alors suspect aux Jacobins, et fut cependant après la session nommé président du tribunal criminel de Paris. Il en remplit les fonctions jusqu'au 10 avril 1792, qu'il se sauva à Melun, où il fut arrêté. Danton qui lui avait des obligations le fit évader. Il passa à l'étranger, revint à Paris avant la journée du 18 fructidor; mais les événements l'obligèrent de s'expatrier de nouveau. Il mourut, sous un nom supposé, à Appenzel en Suisse au mois d'août 1798. Il passait pour l'un des orateurs, sinon les plus brillants, au moins les plus profonds de l'assemblée Constituante. On prétend qu'avant le 10 août il donna à Louis XVI des conseils qui auraient pu le sauver, s'il eût pu se résoudre à les suivre. Mais leur violence l'épouvanta, et il aima mieux être lui-même victime de ses criminels sujets, que de répandre le sang de quelques-uns d'entre eux.

* DUPORT du TERTRE. *Voy.* Tertre.

* DUPORTAIL, ministre de la guerre en 1790, avait servi dans le génie, où il jouissait de la réputation d'une habil officier : la guerre d'Amérique lui fournit l'occasion de se signaler. Il s'attacha à de La Fayette, et adopta comme lui les principes de liberté que l'insurrection américaine fit germer dans les têtes des jeunes seigneurs qui prirent part à cette expédition. De retour en France, avec le grade de brigadier, il fut bientôt fait maréchal-de-camp. Parvenu au ministère par la protection de Lafayette, alors tout-puissant, il acheva de révolutionner l'armée, en permettant aux soldats de fréquenter les clubs, où ils puisèrent l'esprit de révolte et de sédition qui devait tout bouleverser. Il partagea la disgrace de son protecteur. Dénoncé par les Jacobins, il fut mandé le 3 décembre 1791 à la barre de l'assemblée Législative et se vit forcé de donner sa démission. Il rentra dans l'armée; mais dénoncé de nouveau après le 10 août, et décrété d'accusation, il se tint caché pendant 22 mois, et parvint à se sauver en Amérique, au moment où une loi frappait de mort ceux qui recélaient des proscrits. Après le 18 brumaire il se mit en devoir de revenir en France, mais il mourut dans la traversée, en 1802.

DUPRAT. *Voy.* Prat.

DUPRÉ. *Voy.* Pré.

* DUPRÉ (Louis), peintre, né à Versailles en 1789, et mort à Paris au mois d'octobre 1837. Placé par Joseph Bonaparte dans l'atelier de David, il ne tarda pas à y faire les plus remarquables progrès. Dans un long voyage à Rome et à Naples, il étudia sous le ciel qui les a fait naître, les chefs-d'œuvre des grands maîtres d'Italie. Une mort prématurée l'empêcha de mettre la dernière main à sa belle *Collection de portraits, vues et costumes grecs et ottomans*, Paris, 1825, 1837, in-fol. 10 livr., dont il avait recueilli les matériaux en visitant la Morée, à l'époque de la lutte des Grecs pour leur indépendance. Il a laissé une foule de portraits et plusieurs tableaux de divers genres, parmi lesquels on cite : *Daniel dans la fosse aux lions*; *Camille*, et une *Rosière*, son dernier ouvrage, qui fut remarquée à l'exposition de 1837. Dessinateur habile, peintre consciencieux, rempli du goût des grands modèles, Dupré avait le sentiment du beau et savait le reproduire dans ses ouvrages.

* DUPUGET (Edme-Jean-Antoine), maréchal-de-camp, né à Joinville en 1745, entra dans l'artillerie. Envoyé aux Antilles, en qualité d'inspecteur-général, il y passa plusieurs années, occupant ses loisirs à des travaux importants sur la minéralogie et d'autres branches d'histoire naturelle. Il fit de précieuses recherches sur les bois utiles à la marine. Dupuget mourut à Paris, le 14 avril 1801. Le muséum lui doit beaucoup de plantes rares. Il était membre de l'institut et de la société d'agriculture

de Paris; il a fourni quelques bons articles au *Journal des Mines*.

DUPUIS (Charles), graveur, né à Paris en 1685, mort dans cette ville en 1742, fut élève de Gaspard Duchange et membre de l'académie. Un style large et moelleux, correct et savant, caractérise ses ouvrages. Les principaux sont *la prédication de St.-Jean*, d'après Carle Maratte; *Ptolomée Philadelphe accordant la liberté aux Juifs*; *Alexandre Sévère faisant distribuer du blé aux Romains*; *La terre et l'air*, d'après L. de Boulogne; le *Mariage de la Vierge*, d'après Vanloo: il a gravé pour le cabinet de Crozat beaucoup de tableaux de la galerie du Palais-Royal et de celle de Versailles.

DUPUIS (Nicolas-Gabriel), graveur, frère du précédent, et comme lui élève de Duchange dont il épousa une fille, fut un graveur distingué; il naquit à Paris en 1695 et y mourut en 1771. La précision, la légèreté et la douceur de son burin, se font remarquer dans tous ses ouvrages. Les amateurs recherchent particulièrement son estampe d'après Carle Vanloo, représentant *Enée sauvant son pere de l'incendie de Troie*; le *portrait de M. Tournehem*, d'après Tocqué, modèle pour la souplesse et la suavité du burin; *l'Adoration des Rois*, d'après Paul Véronèse, pour le recueil de Crozat; une *Vierge*, d'après Annibal Carrache, pour la galerie de Dresde; le *Mariage de la Vierge*, d'après Carle Vanloo; *St-François* et *St.-Nicolas*, d'après M. Pierre, etc.

* DUPUIS (Charles-François), membre de l'institut, né le 26 octobre 1742, à Tryé-Château entre Gisors et Chaumont, de parents pauvres, dut à la protection du duc de la Rochefoucault, une bourse au collége d'Harcourt et fit dans ses études les progrès les plus rapides. A 24 ans il fut nommé professeur de rhétorique à Paris, au collége de Lisieux. Un discours pour la distribution des prix de l'université, en 1775, et l'oraison funèbre de l'impératrice-Marie-Thérèse, commencèrent sa réputation. Dans ses loisirs il revint aux mathématiques qu'il avait cultivées avec succès et suivit plusieurs années le cours d'astronomie de Lalande, avec lequel il se lia intimement. En 1778, il exécuta un télégraphe d'après l'idée qu'en avait donnée Amontons, et s'en servit pour correspondre de Belleville, avec Fortin, son ami, qui habitait le village de Bagneux: Chappe (*voy.* ce nom) a perfectionné plus tard cette invention. En 1787 il fut nommé professeur d'éloquence latine au collége de France, et l'ann. suiv. membre de l'académie des inscriptions. Les orages de la révolution l'obligèrent de se retirer à Evreux. Député de Seine-et-Oise à la Convention, il s'y fit remarquer par sa modération. Dans le procès de l'infortuné Louis XVI, il vota la détention, comme mesure de sûreté générale. Il passa au conseil des Cinq-cents (1796), puis au Corps législatif, et mourut à Is-sur-Til (Haute-Marne), le 29 septembre 1809. On a de lui: *Mémoire sur l'origine des constellations, et sur l'explication de la fable par l'astronomie*, réfuté par Bailly, dans le 5ᵉ vol. de son *Histoire de l'Astronomie*. *Origine de tous les cultes*, ou *la religion universelle*, 1794, 3 vol. in-4 et atlas, ou 12 vol. in-8. Cet ouvrage, vanté par les hommes irréligieux comme un trésor d'érudition, est tombé depuis longtemps dans le plus profond oubli. Il a été solidement réfuté dans un écrit intitulé: *La vérité et la sainteté du Christianisme vengées des blasphèmes et des folles erreurs d'un livre intitulé*: Origine de tous les cultes (par le P. Lambert). *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, 1798, in-8. M. Destutt de Tracy en a publié un autre *Abrégé* plus méthodique, qui n'a pas eu plus de succès que le premier. Deux mémoires sur les *Pélasges*, dans les Recueils de l'institut; *Mémoire explicatif du zodiaque de Tentyra ou Denderah*, 1806, in-4, fig. Dupuis a laissé des manuscrits sur les *cosmogonies* et *théogonies*, sur les *hiéroglyphes égyptiens*, des *lettres sur la mythologie*, et une *traduction des discours choisis de Cicéron*. Son éloge a été prononcé à l'institut par Dacier: sa veuve a publié une *Notice sur sa vie et sur ses écrits*.

DUPUY (N.), secrétaire au congrès de Ryswick, a publié de 1693 à 1731 plusieurs ouvrages de littérature et de morale, parmi lesquels nous citerons: *Caractères, sentiments et entretiens sur deux personnes, dont l'une parle mal et écrit bien, et l'autre parle bien et écrit mal*, 1693, in-12; *Dialogue sur les plaisirs, sur les passions, sur le mérite des femmes*, 1717, in-12; *Instructions d'un père à sa fille*, tirées de l'Ecriture sainte, nouvelle édition, 1784, in-12; *Instructions d'un père à son fils, sur la manière de se conduire dans le monde*, 1731, in-12, nouvelle édition, 1784, excellent ouvrage, qui mériterait d'être plus répandu; *Les amusements de l'amitié rendus utiles et intéressants, recueil de lettres écrites de la cour, à la fin du règne de Louis XIV*, Paris, 1729, in-12, 3ᵉ édition; *Essai hebdomadaire sur plusieurs sujets intéressants*, Paris, 1730, in-12; *Mythologie*, ou *Histoire des dieux, des demi-dieux et des plus illustres héros de l'antiquité païenne*, 1731, 2 vol. in-12; Les *réflexions sur l'amitié*, 1728, in-12, qu'on lui a attribuées, sont de l'abbé de Varennes.

* DUPUY (Louis), littérateur, né dans le Bugey, en 1709, d'une ancienne famille, vint à Paris, et l'un des collaborateurs du *Journal des savants*, il l'enrichit, de 1758 à 1792, d'extraits quelquefois plus savants que les ouvrages dont il rendait compte. Admis en 1756 à l'académie des inscriptions, il en devint le secrétaire perpétuel, et publia les vol. 36 à 41 du *Recueil de ses mémoires*. Il y lut, suivant l'usage, *l'éloge* de plusieurs de ses confrères; mais il n'avait aucun talent pour ce genre d'écrire. On lui doit encore la *trad.* de *quatre Tragédies de Sophocle*, (*Ajax*, les *Trachiniennes*, *Œdipe a Colonne* et *Antigone*), 1762, in-4, ou 2 vol. in-12, accompagnées de *notes* grammaticales, courtes, mais judicieuses; *Fragment grec d'Anthemius, sur des paradoxes de mécanique*, avec une *trad.* et des *notes*, 1777, in-4, où l'on trouve des choses curieuses, principalement sur le *fameux miroir d'Archimède*; *Observations sur les infiniment-petits*; Plusieurs *mémoires* dans le Recueil de l'académie. Dupuy mourut le 10 avril 1795.

DUPUY. *Voy.* PUY.

* DUPUYTREN (Guillaume, baron), chirurgien célèbre, né en 1778, à Pierre-Buffières, dans le Li-

monsin, après avoir achevé ses études classiques, se livra tout entier à l'anatomie, dont il vint continuer l'étude à Paris, où il devait trouver plus qu'ailleurs les ressources nécessaires. A 17 ans, il obtint au concours la place de professeur à l'école de santé, et commença à enseigner l'anatomie et la physiologie à un âge où l'on est d'ordinaire encore sur les bancs du collége. Nommé, en 1802, troisième chirurgien de l'Hôtel-Dieu, il reçut, l'année suivante, le doctorat, sur la présentation d'une thèse très-remarquable par le grand nombre de faits nouveaux et d'idées ingénieuses. En 1804, il remplaça Duméril, comme chef des travaux anatomiques à la faculté. Il fut en 1808 adjoint au chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et en 1811, il succéda à l'illustre Sabatier dans la chaire de médecine opératoire. Enfin en 1815, à la suite d'un concours brillant et solennel, il remporta la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Le talent de Dupuytren, l'éclat de son enseignement à l'école de médecine, le succès quelquefois prodigieux de ses opérations lui valurent une célébrité qui s'étendit bientôt dans toute l'Europe. Appelé près du duc de Berri, dans la nuit fatale du 13 février 1820, il mit en œuvre toutes les ressources de son art pour prolonger la vie de ce malheureux prince, et perdit le dernier l'espérance de le sauver. Nommé chirurgien du roi, il recueillit enfin le fruit de ses longs et pénibles travaux. La faveur dont il jouissait, et qui ne fit que s'accroître de plus en plus, fut la juste récompense des services éminents qu'il ne cessait de rendre à l'humanité. Sur la fin de sa vie, qu'abrégea sa trop constante pratique, il se rapprocha de la religion, et mourut dans des sentiments chrétiens, le 8 février 1835, à 57 ans. Sa fortune, évaluée à sept millions de francs, était le fruit de son travail. Il en consacra une partie à fonder une chaire d'anatomie pathologique, en désignant M. Cruveilhier pour la remplir; et à créer à la faculté de médecine un *Musée* qui a reçu son nom. Ce grand chirurgien a publié peu d'ouvrages. Outre sa thèse intitulée : *Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique*, Paris, 1808, in-8, on n'a de lui que *deux mémoires* lus à l'institut dont il était membre, l'un *sur la ligature des nerfs pneumo-gastriques*, et l'autre sur *la fracture du péroné*; le *discours d'ouverture* à la faculté de médecine en 1821; et des *articles* dans les journaux et dans les dictionnaires de médecine. Mais toutes les découvertes dont Dupuytren a enrichi la chirurgie française ont été consignées par MM. Bégin et Sanson, dans la nouvelle édition qu'ils ont publiée de la *médecine opératoire de Sabatier*.

DUQUESNE. *Voy.* QUESNE.

DUQUESNE (Arnaud-Bernard d'ICART), docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Soissons, et aumônier de la Bastille, né à Paris en 1731, d'une famille honnête, se distingua par sa piété, son savoir, ses manières douces, son zèle et sa prudence : doué d'une âme tendre et généreuse, il montra pour les prisonniers une affection toute paternelle, qui le faisait souvent se dépouiller pour revêtir les malheureux. Ce n'est pas néanmoins que les détenus de la Bastille fussent traités avec aussi peu de pitié qu'on a cherché à le persuader au public; l'humanité à leur égard ne fut jamais outragée, et plus d'une fois l'abbé Duquesne s'est fait un devoir de repousser les calomnies de cette espèce, imaginées dans des vues hostiles au trône. On doit à ce pieux ecclésiastique : *L'Evangile médité et distribué pour tous les jours de l'année, suivant la concorde des 4 évangélistes*, 1773, 13 vol. in-12, réimprimé en 1778, 8 vol. in-12, et plusieurs fois depuis. C'est le commentaire le plus heureux qu'on puisse faire sur l'Evangile. Sans faste d'érudition, il réunit tout ce que les saints Pères ont dit d'instructif et de moral. Il a toute la simplicité et la force touchante du Testament que Jésus-Christ a laissé à ses enfants; il offre aux fidèles les consolations les plus touchantes, on y trouve partout l'application la plus juste et la plus exacte de la morale; on y trouve de plus une sagesse dans les vues qui en fait un ouvrage précieux pour tous les temps, toutes les circonstances, toutes les personnes. C'est dans ce livre que l'âme affligée peut puiser comme dans une source de consolations; elle y découvre la sagesse des desseins de celui qui *frappe et qui guérit, qui conduit aux portes de la mort et qui en ramène*, nous ôte quelquefois un appui sensible que nous croyons nous être nécessaire, et nous afflige toujours pour notre utilité. L'auteur y donne une grande idée des attributs de Dieu, et il les développe de la manière la plus propre à produire des effets salutaires. C'est au P. Giraudeau, jésuite, qu'est dû le plan de cet ouvrage : il en avait rassemblé les principaux matériaux; mais des infirmités continuelles l'empêchant de se livrer à ce travail, l'archevêque de Paris, à la pleine satisfaction du P. Giraudeau, en confia l'exécution à l'abbé Duquesne; *L'année apostolique*, ou *méditations pour tous les jours de l'année, tirées des Actes des apôtres et de l'Apocalypse de saint Jean, pour servir de suite à l'Evangile médité*, Paris, 1791, 12 vol. in-12, et Liége, 1804. Cette édition passe pour plus correcte. Il y en a une autre en 8 vol. in-12, augmentée de tables analytiques. Ce livre complète l'explication du nouveau Testament. Il appartient en entier à l'abbé Duquesne. Il l'entreprit, sur les demandes nombreuses qui lui en furent faites, et que lui avait attirées le succès de l'*Evangile médité*. On y retrouve la même manière de traiter les sujets. C'est partout le même fonds d'instruction, la même onction, et les mêmes sentiments de la piété la plus tendre; seulement le style en est moins soigné. Ces deux ouvrages ont été traduits en différentes langues; *L'âme unie à Jésus-Christ dans le saint sacrement de l'autel; ouvrage posthume de M*me *Poncet de la Rivière, veuve Carcado, précédé de l'éloge de sa vie*, 2 vol. in-12, très-souvent réimprimé. L'abbé Duquesne n'en est que l'éditeur; *Les Grandeurs de Marie*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage renferme tout ce qu'on peut dire de plus solide et de plus édifiant sur les mystères de la Vierge; il fut terminé la veille de la mort de l'auteur qui expira le 20 mars 1791, âgé de 59 ans. Duquesne conserva jusqu'à ses derniers moments toute la force de son zèle et de son esprit.

* DUQUESNOY (E.-D.-F.-J.), député du Pas-de-Calais à l'assemblée Législative, puis à la Convention, était né en 1748 à Bonvigny-aux-Boyeffles. Il avait été moine, et renvoyé de son couvent à cause de sa conduite scandaleuse. Après le 10 août, il proposa d'incarcérer toutes les personnes soupçonnées d'incivisme. Dans le procès du roi, non-seulement il vota la mort sans sursis et sans appel, mais il contraignit, à coups de bâton, son collègue Ballot d'émettre un vote semblable. Chargé d'une mission dans le Nord, il rivalisa de fureur et de cruautés, avec Lebon (*voy.* ce nom). Envoyé ensuite à l'armée de la Moselle, il commit les mêmes excès. Il était absent à l'époque du 9 thermidor; à son retour il s'opposa vainement au mouvement réactionnaire : il eut même à se justifier de ses relations avec Robespierre. Ayant pris une part active dans l'insurrection du 1er prairial (*voy.* FÉRAUD), il fut arrêté avec les principaux chefs de l'émeute et livré à une commission militaire qui le condamna à mort le 16 juin. Il se poignarda dans sa prison (*Voyez* DUROY).

* DUQUESNOY, général, frère du précédent, à la tête d'un corps de l'armée de Sambre-et-Meuse, se signala notamment à Watignies. Sa division, à laquelle il inspirait son enthousiasme, était désignée sous le nom de *colonne infernale*. Envoyé, en 1794, dans la Vendée, il y remporta différents avantages sur les royalistes; mais il se couvrit d'infamie en commettant les horreurs les plus révoltantes; il se donnait lui-même le titre de *boucher de la Convention*, qu'il ne justifia que trop. Destitué après le 9 thermidor, il vécut dans la misère jusqu'en 1796, époque où il obtint son admission aux Invalides. Il y mourut en 1797, avec une réputation de férocité dont sa valeur n'a pu l'absoudre.

* DUQUESNOY (Adrien-Cyprien), né à Briey près de Metz en 1765, était avocat et syndic provincial de Lorraine. Député aux états-généraux en 1789, par le tiers-état de Bar-le-duc, il contribua puissamment à faire rappeler le duc d'Orléans de son exil et demanda qu'on exigeât de Louis XVI la sanction de la Constitution civile du clergé (25 déc. 1790). Il parut avec avantage à la tribune, se lia avec Mirabeau, contribua à la division de la France par départements, vota pour une chambre unique, demanda que le droit de paix et de guerre fût exercé collectivement par les deux pouvoirs, et rédigea avec Regnault de Saint-Jean d'Angely le journal *l'Ami des patriotes*. Cependant, son nom fut trouvé dans l'armoire de fer avec ceux des 200 députés qui avaient promis de prendre les intérêts de la cour. Après la session, il devint maire de Nancy; mais poursuivi comme royaliste, et même décrété d'arrestation, il parvint à obtenir la révocation de cette mesure. Poursuivi de nouveau pour avoir coopéré à la dissolution du club de Nancy, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et acquitté après le 9 thermidor. A l'établissement du consulat il fut placé près de Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, pour l'aider de ses conseils; puis nommé maire du 10e arrondissement, il avait créé une fabrique intéressante pour l'industrie française, qui finit par absorber toute sa fortune. Il mourut à Rouen, en janvier 1808, dans la force de l'âge. Plein de zèle pour tout ce qui tenait à l'utilité publique, il a publié : un *Recueil de mémoires sur les hospices et les établissements d'humanité*, 1799-1804, 15 vol. in-8; *Aperçu statistique des états de l'Allemagne*, trad. de l'allemand de Hoeck, 1801, in-fol.; *Histoire des pauvres, de leurs droits et de leurs devoirs*, trad. de l'anglais de Ruggles, 1802, 2 vol. in-8; il fit les frais de l'impression de la *traduction* des 2 1ers vol. des *Recherches asiatiques* et de quelques-uns des *essais* de Rumford.

* DURAMEAU (Louis), peintre, né à Paris en 1733, mort à Versailles le 4 septembre 1796, avait été membre de l'académie, peintre de la chambre et du cabinet du roi, et garde des tableaux de la couronne. Il cultiva la peinture historique avec succès; mais il ne sut pas s'affranchir du mauvais goût qui semblait égarer alors nos meilleurs artistes. Ses principaux tableaux sont : *la Continence de Bayard*, et *un trait de l'histoire de saint Louis*, placé avant la révolution dans la chapelle de l'école militaire; *Herminie* sous les armes de Clorinde; le *retour* de *Bélisaire dans sa famille*.

DURAND, né au Neubourg dans le Diocèse d'Evreux, moine de Fécamp, et abbé de Troarn au XIe siècle, est auteur d'une savante *Epître sur l'Eucharistie*, contre Bérenger, qui est à la suite des *OEuvres de Lanfranc*, Paris, 1648, in-fol. Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, faisait grand cas de ses conseils, et lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1089.

DURAND (Guillaume), surnommé *Speculator*, né à Puimoisson dans le diocèse de Riez, disciple de Henri de Suze, prit le bonnet de docteur à Bologne, et passa de là à Modène pour y professer le droit canon. Le pape Clément IV lui donna la charge de son chapelain et d'auditeur du palais. Il fut ensuite nommé légat de Grégoire X au concile de Lyon, tenu l'an 1274, et enfin évêque de Mende en 1287. Il refusa depuis l'évêché de Ravenne que Nicolas IV lui offrit, et mourut en 1296, à 64 ans. On lui donna le surnom de *Père de la Pratique*, à cause de son habileté dans les affaires. On a de lui différents ouvrages : *Speculum juris*, Rome, 1474, in-fol., qui lui mérita le nom de *Speculator*; *Repertorium juris*, Venise, 1496, in-fol., moins connu que le précédent; *Rationale divinorum officiorum*, qui parut pour la première fois à Mayence en 1459. Cette édition est très-rare et fort recherchée des connaisseurs. Ce livre a été réimprimé en divers endroits. *Commentaria in canones concilii lugdunensis*.

DURAND (Guillaume), neveu du précédent, et son successeur dans l'évêché de Mende, mourut en 1328. On a de lui un excellent traité : *De la manière de célébrer le concile général*, divisé en 3 parties et imprimé à Paris en 1661, dans un recueil de plusieurs ouvrages sur le même sujet, donné au public par Faure, docteur de Sorbonne. On le trouve plus facilement séparé. Il y en a une édittion faite à Paris en 1545, in-8. Durand composa son ouvrage à l'occasion du concile de Vienne, auquel il fut appelé en 1310 par le pape Clément V. Il a été très-utile dans le temps des assemblées convoquées pour réformer les mœurs des chrétiens,

particulièrement celles des ecclésiastiques et des religieux.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN (Guillaume), connu dans les écoles sous le nom de *Durandus*, né dans la ville de ce nom, au diocèse de Clermont, fut dominicain, docteur de Paris, maître du sacré palais, évêque du Puy en 1318, et enfin de Meaux en 1326. Il mourut l'an 1333. Son siècle lui donna le nom de *Docteur très-résolutif*, parce qu'il décidait les questions d'une manière tranchante et souvent neuve; sans s'assujettir à suivre un écrivain en tout, il prit des uns et des autres ce qui lui convint davantage. Il a laissé des *Commentaires sur les quatre livres des Sentences*, Paris, 1550, 1 vol. in-fol.; un *Traité sur l'origine des juridictions*, in-4, et d'autres *traités*, où il montre plus de sagacité que n'en avaient la plupart des écrivains de son temps. Il est fameux dans les disputes de théologie et de philosophie, pour avoir nié le *concours immédiat*; mais il paraît que c'était une affaire de mots, puisque Durand ne niait pas la *conservation*, qui est une espèce de *création continuelle* de la créature et de toutes ses facultés, ce qui dès lors est le concours le plus immédiat qu'on puisse imaginer.

DURAND (Laurent), ecclésiastique, né à Ollioules près de Toulon en 1629, mort à La Ciotat en 1708, fut aumônier des religieuses bernardines de La Ciotat et du Bon-Pasteur de Toulon. Il est particulièrement connu par ses *Cantiques de l'âme dévote, divisés en 12 livres*, Marseille, 1693, in-12, très-souvent réimprimés, et a laissé en manuscrit *Maximes chrétiennes avec des réflexions morales sur la passion de J.-C.*

DURAND (Léopold), bénédictin, né en Lorraine, le 29 novembre 1666, fut pourvu d'un canonicat à l'âge de huit ans; mais n'ayant point de vocation pour l'état ecclésiastique, il le résigna à son frère. Il exerça la profession d'avocat à Metz, puis à Paris, et consacra tous ses loisirs à l'étude de l'architecture; et il y avait fait des progrès très-remarquables, lorsqu'il entra bénédictin à l'abbaye de Munster, en Alsace, le 11 février 1701. Ses supérieurs employèrent ses talents au profit de différentes maisons de l'ordre. C'est à dom Durand qu'on doit le plan du château de Commercy, et ce fut lui qui en surveilla la construction. Il mourut à Saint-Avold le 5 novembre 1749, laissant un *Traité des bains et des eaux de Plombières*. Dom Calmet le fit imprimer avec des additions, Nancy, 1749, in-8. Les gravures qui accompagnent cet ouvrage ont été faites sur les dessins de dom Durand.

DURAND-BEDACIER (Catherine, femme de M.), vivait au commencement du XVIII^e^ siècle. Elle avait de l'esprit et le génie romanesque. Nous avons d'elle plusieurs ouvrages dans ce dernier genre, qui n'est pas le meilleur de la littérature; les principaux sont : *La comtesse de Mortagne; Les Mémoires de la cour de Charles VIII*; *Le comte de Cardonne*, ou *la Constance victorieuse*; *les belles Grecques*, ou *Histoire des plus fameuses courtisanes de la Grèce*. Toutes ces productions sont faibles, et aucune n'est placée au premier rang, ni même au second. Nous avons encore de cette dame bel-esprit, des *comédies* en prose, qui ne valent pas mieux que ses romans; et des *vers français*, inférieurs aux uns et aux autres. Elle mourut en 1736.

DURAND (David), ministre protestant, né à Saint-Pagoire dans le Bas-Languedoc vers 1681, était issu d'une famille distinguée de Montpellier, alliée entr'autres à celle du cardinal de Bernis. Après avoir été reçu ministre à Bâle, il passa en Hollande où il fut chapelain d'un régiment de réfugiés languedociens envoyés en Espagne lors de la guerre de la succession. Durand fut pris par quelques paysans espagnols qui découvrirent qu'il était hérétique, et se disposaient à le faire périr, lorsqu'il fut délivré de leurs mains par l'intervention du duc de Berwick, pour être remis dans celles de l'inquisition. Un curé lui donna les moyens d'échapper à ce tribunal, en obtenant qu'il serait envoyé au couvent des jésuites à Montpellier, pour y être instruit dans la religion catholique. Durand parvint à s'évader, se rendit à Genève, puis à Rotterdam où il connut Bayle, et enfin en Angleterre, où il mourut en 1763, pasteur de l'Eglise protestante de la Savoie, à Londres. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Histoire de la peinture ancienne, extraite du 35^e^ livre de l'Histoire naturelle de Pline*, Londres, 1715, in-fol.; *Histoire naturelle de l'or et de l'argent, extraite de Pline*, Londres, 1729. Ces histoires ont été beaucoup surpassées de nos jours. *La vie et les sentiments de Lucilio Vanini*, Rotterdam, 1717, in-12; *La religion des mahométans, tirée du latin d'Adrien Reland*, La Haye, 1721, in-12 : c'est son meilleur ouvrage; *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, Rotterdam, 1711, et Londres, 1728, in-8, rares; les tomes 11 et 12 de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin Thoyras, in-4, très-inférieurs à ceux de l'auteur primitif; *Les Académiques de Cicéron*, traduites en français, avec le latin, Londres, 1740, in-8, cette édition est extrêmement rare; mais la traduction a été reproduite par Capperonier en 1796, 2 vol. in-12. Son style en général est inégal et sans force.

DURAND (Ursin), né à Tours, religieux de la congrégation de Saint-Maur en 1701, a donné, avec dom Martenne, *Thesaurus novus anecdotorum*, 1717, 5 vol. in-fol.; *Collectio veterum scriptorum*, 1724-33, 9 vol. in-fol.; *Voyage littéraire*, 1724-27, 2 vol. in-4; *L'art de vérifier les dates*, 1750, in-4, et 1769, in-fol. (*Voy.* ANTINE, CLÉMENCET). Dom Durand vivait encore en 1770, et il était à cette époque dans à la 88^e^ année de son âge.

* DURAND DE MAILLANE (Pierre-Toussaint), avocat, né à Saint-Remy en Provence, fut élu député du tiers-état de la sénéchaussée d'Arles aux états-généraux, puis par le département des Bouches-du-Rhône à la Convention, d'où il passa au conseil des Anciens. Il se montra toujours opposé aux Jacobins et favorable aux émigrés. En 1797, il fut mis au Temple comme ayant favorisé leur rentrée; mais il fut acquitté par le tribunal criminel de la Seine. Après le 18 brumaire, il fut nommé juge à la cour d'appel d'Aix, et mourut à la fin de 1814. C'était un profond casuiste, mais on lui a reproché de n'avoir pas assez respecté les droits du saint Siége, en favorisant les libertés de l'église gallicane. Ses principaux ouvrages sont; *Dictionnaire du droit ca-*

*nonique*, Lyon, 1761, 2 vol. in-4; 1770, 4 vol. in-4, et 1776, 5 vol.; *Les libertés de l'église gallicane*, Lyon, 1770 et 1776, 5 vol. in-4; *Instituts du droit canonique*, Lyon, 1770, 10 vol. in-12; *Le parfait notaire apostolique*, 1779, 2 vol. in-4; *Histoire du comité ecclésiastique de l'assemblée Constituante*, 1791, in-8.

* DURAND (Jean-Baptiste-Léonard), administrateur, né à Uzerche en 1742, fut plusieurs années consul de France à Cagliari, et ensuite attaché au ministère de la marine. Choisi en 1785 pour gérer les affaires de la compagnie du Sénégal, dans le but de donner plus d'extension à son commerce, il entreprit par terre un voyage jusqu'à Galam, et conclut avec les rois et les chefs des tribus maures de la rive droite du Sénégal, des traités avantageux, pour le commerce de la gomme. Mais la compagnie fut mécontente du peu d'économie de Durand, et le rappela en 1786. En revenant en France, son vaisseau alla se briser sur les rochers de Temby à la côte méridionale du pays de Galles. A son retour, Durand remplit plusieurs places dans l'administration. Il est mort en 1812, en Espagne, où il était allé rejoindre un général de ses amis. On a de lui : *Voyage au Sénégal dans les années 1785 et 1786*, Paris, 1807, in-4, ou 2 vol. in-8, avec atlas; il y a peu de détails nouveaux dans cet ouvrage, dont une partie a été empruntée à Labat et à d'autres écrivains. Ce qu'il offre de plus intéressant, c'est la relation du voyage par terre d'un employé de Durand, M. Rubault, à Galam. On y trouve aussi les textes arabes et français des traités conclus entre Durand et les chefs des Maures.

* DURAND (Jacques-François), ministre protestant, né en 1737 de parents pauvres, dans un village près d'Alençon, étudia les langues anciennes et l'Ecriture sainte à Paris, sous le célèbre abbé Poulle. Quelques doutes sur des points de doctrine le conduisirent en 1755 à Lausanne, où il embrassa le protestantisme. Il professa quelque temps le latin dans le séminaire des étudiants français, et, après s'être appliqué aux études théologiques, fut fait ministre. Appelé plus tard à Berne pour diriger un nouveau séminaire, il remplit les fonctions de ministre dans cette ville pendant 17 ans, et revint en 1785 à Lausanne, où il fut successivement professeur d'histoire ecclésiastique et de morale chrétienne. Il y mourut en 1813. Ses principaux ouvrages sont : *Abrégé des sciences et des arts*, 1762, livre souvent réimprimé avec des changements pour le faire servir à l'instruction dans les pays catholiques; *Esprit de Saurin*, 1767, 2 vol. in-12, reproduit par l'abbé Pichon, avec des changements sous ce titre : *Principes de la religion et de la morale*, 1768, 2 vol. in-12; *Sermons pour les solennités chrétiennes*, Lausanne, 1767; *Année évangélique*, 1780, 7 vol. in-8, *Supplément*, 1792, en 2 vol. Cet ouvrage a été traduit en anglais et en allemand; on y trouve plus de facilité que de logique; l'auteur emploie souvent des expressions peu usitées en France, et prodigue des citations de la Bible d'après des versions peu élégantes; *Statistique élémentaire de la Suisse*, Lausanne, 1795, 4 vol. in-8; *le bon Fils* ou *la Piété filiale*, 1803, roman moral qui offre des scènes touchantes; mais il y a des négligences de style et des longueurs dans les détails. M. Armand-Delille, pasteur de Valence, a publié *Sermons nouveaux* de Durand, avec une *Notice sur la Vie* de l'auteur, 1809, 2 vol. in-8.

* DURAND (Jean-Baptiste-Vincent, baron), lieutenant-général honoraire, né à Besançon vers 1755 d'une famille distinguée, était lieutenant d'artillerie à l'époque de la guerre d'Amérique, qu'il fit comme volontaire. Après s'être signalé aux siéges d'Yorktown et de St.-Christophe, il s'embarqua sur le vaisseau amiral la *Ville de Paris*, assista à sept combats, reçut une blessure et fut fait prisonnier. A peine était-il rentré en France, qu'il fut obligé d'en sortir; il fit dans l'armée de Condé les campagnes de 1792 et 1793. Au combat de Berstheim (2 décembre 1793), il donnait des ordres pour la disposition d'une batterie, lorsqu'un boulet lui emporta la main gauche et deux doigts de la main droite; il ne quitta pas son poste avant la fin de l'affaire, et seulement alors il se fit panser. Bientôt nommé colonel d'un régiment qui porta son nom, il continua de combattre pour la cause qu'il avait embrassée. A la restauration, il fut nommé maréchal-de-camp et lieutenant du roi à Besançon; au 20 mars il fit de vains efforts pour empêcher les progrès de la rébellion. Rétabli dans ses fonctions après les cent jours, il reçut en cette circonstance de vifs témoignages d'affection de ses concitoyens. Il mourut dans sa campagne de Serre, près de Besançon, le 21 octobre 1829, à 76 ans.

* DURAND (Jean-Louis-Nicolas), architecte, né en 1760, à Paris. Elève de Boulet, se fit bientôt remarquer par son maître, qui lui confia l'étude de plusieurs projets importants. La révolution ouvrit un nouveau champ à son génie. Après un brillant concours, il fut choisi par les comités du gouvernement pour tracer les programmes des fêtes publiques, alors si multipliées, et en diriger l'exécution. A la création de l'école des travaux publics, il en fut nommé l'un des professeurs, et plus tard, il fut chargé du cours d'architecture à l'école polytechnique. Durand mourut en 1835. On a de lui : *Recueil et parallèle des édifices de tous genres, anciens et modernes, remarquables par leur beauté*, etc., Paris, 1800, très-gr. in-fol.; *Précis des leçons d'architecture données à l'école polytechnique*, ib., 1801-05, 2 vol. gr. in-4; nouv. édit. améliorée, 1823. Ces deux ouvrages sont très-estimés.

* DURANDE (Jean-François), médecin et professeur de chimie et de botanique à Dijon, mort le 23 janvier 1794, a publié : *Notions élémentaires de botanique*, 1781, in-8; *Flore de Bourgogne*, ou *Catalogue des plantes naturelles à cette province*, 1783, 2 vol. in-8; *Eléments de chimie, rédigés dans un nouvel ordre*, avec Maret et Guyton de Morveau, 1778, in-8; Plusieurs *mémoires* dans le recueil de l'académie de Dijon, dont il était membre, et dans le *Journal de Physique*

DURANT (Gilles), sieur de La Bergerie, avocat au parlement de Paris, né à Clermont en 1550, et mort en 1615, fut, à ce qu'on croit, un des neuf avocats commis par la cour pour travailler à la réformation de la Coutume de Paris. Le temps que

lui laissait la jurisprudence, il le donnait à la poésie. Il faisait des vers plaisants au milieu des guerres de la ligue. Les gens qui peuvent encore lire le gaulois, connaissent ses *vers à sa commère sur le trépas de l'Ane Ligueur, qui mourut de mort violente durant le siége de Paris, en* 1590. Cette pièce se trouve dans le 1er vol. de la *Satire Ménippée*, de 1714, édition in-8. On a de ce poète d'autres productions dont quelques-unes sont d'une licence qui en interdit la lecture aux personnes sages. — Il y eut un DURANT, rompu vif le 16 juillet 1618, avec deux frères florentins de la maison des Patrices, pour un libelle qu'il avait fait contre le roi ; et il y a beaucoup d'apparence que c'était notre poète, quoique quelques savants aient dit le contraire. Ses ouvrages ont été imprimés en 1574. Ses *Imitations tirées du latin de Jean Bonnefons*, etc., 1717, in-12, sont recherchées des curieux.

* DURANTE (François), célèbre compositeur, né à Naples en 1693, mort dans cette ville en 1755, est regardé comme le fondateur de l'école moderne et le modèle le plus parfait que puisse suivre un jeune compositeur, à quelque genre qu'il veuille se livrer. Son style est sévère ; son harmonie très-pure, ses modulations à la fois savantes et naturelles. Le Conservatoire de Paris possède une copie de ses *œuvres*, qui consistent en *messes, psaumes, motets, etc.*

DURANTI (Jean-Etienne), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat-général, enfin nommé premier président du parlement par Henri III, en 1581. C'était dans le temps de la ligue. Duranti y était fort opposé. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort, en voulant calmer le peuple, il fut tué d'un coup de mousquet, en 1589. On se jeta sur lui, on le perça de mille coups, et on le traîna par les pieds à la place de l'échafaud. Il avait fait des établissements utiles, et composé un savant traité *De ritibus ecclesiæ*, faussement attribué à Pierre Danès, évêque de Lavaur, et imprimé à Rome, in-fol. en 1591.

* DURANTI (le comte DURANTE), littérateur, né à Brescia en 1718, d'une famille noble et ancienne, se fit un nom par ses *poésies*. Dans un voyage qu'il fit à Turin, il reçut l'accueil le plus flatteur du roi Charles-Emmanuel. Il fut dans la même faveur auprès de Victor-Amédée III son successeur, et mourut en Savoie le 24 novembre 1780. Ses *Rime*, Brescia, 1755, in-4, renferment ses *épîtres satiriques* et ses *sonnets*, qui sont ce qu'il a fait de mieux. Il s'essaya, mais avec moins de succès, dans le genre tragique, et a publié, en 1764, une tragédie de *Virginie*, dédiée au duc de Savoie ; en 1771, un *Attilius Regulus*, dédié au grand-duc de Toscane. On a encore de lui plusieurs *discours* et *oraisons funèbres* qui prouvent qu'il ne manquait pas de talents oratoires.

* DURANTON (A.-B.), né à Massidon en 1736, avocat à Bordeaux, fut, à la création du nouvel ordre administratif, nommé procureur syndic du département de la Gironde. Porté, en 1792 par ses compatriotes, au ministère de la justice, il s'y conduisit avec modération ; mais il ne put s'y maintenir, et se retira dans sa famille, où il chercha à se faire oublier. Il ne put y parvenir : dénoncé par les terroristes, il fut arrêté et livré à la commission révolutionnaire de Bordeaux, qui le condamna à mort le 20 décembre 1793, « comme convaincu d'avoir, » pendant son ministère, partagé les principes » contre-révolutionnaires de Louis XVI, » accusation qui honorerait sa mémoire, si elle était vraie ; mais il suffisait, à cette époque, d'avoir quelque sentiment d'humanité pour être proscrit.

DURAS, (Jacques-Henri de DURFORT, duc de), d'une famille originaire des provinces de Guyenne et de Foix, servit dans les guerres de Louis XIV, terminées par la paix des Pyrénées, et se distingua tellement à la conquête de la Franche-Comté, que le roi l'en fit gouverneur. Il eut le bâton de maréchal de France en 1675, après la mort de son oncle, le maréchal de Turenne, dont il était un des meilleurs élèves. Ses services et son expérience lui firent donner le commandement de l'armée d'Allemagne sous le dauphin, en 1688 et 89. Il mourut en 1704, à 74 ans. Sa terre de Duras avait été érigée en duché en 1689. *Voy.* LORGES.

* DURAS (Mme la duchesse de), fille du comte de Kersaint (*voy.* ce nom), passa le temps de nos troubles à l'étranger, et ne rentra en France que pour vivre dans la retraite. Elle fut liée avec Mme de Staël. On a d'elle plusieurs *romans* : *Ourika*, Paris, 1814, in-12, traduit deux fois en espagnol, et *Edouard*, 1825, 2 vol. in-12. Elle est morte à Nice le 16 janvier 1828.

* DURDENT (R. J.), né à Rouen en 1776 et mort à Paris en 1819, se consacra d'abord à la peinture, qu'il abandonna bientôt pour se livrer entièrement à la littérature. Ses principaux ouvrages sont des *romans* peu connus, des compilations historiques qui ne sont pas toujours faites avec beaucoup de choix, et dont par cette raison on se dispensera de donner les titres. Durdent était un des rédacteurs de la *Gazette de France* ; il a travaillé aussi à la *Biographie universelle*.

* DUREAU DE LAMALLE (Jean-Baptiste-Joseph-René), né en 1742, à Saint-Domingue, dont son grand-père était gouverneur, fut amené en France à l'âge de 5 ans, et y fit d'excellentes études à Paris au collége du Plessis. La fortune dont il jouissait lui permit d'ouvrir sa maison aux littérateurs les plus distingués, et leur société, particulièrement celle de Delille, eut sur ses goûts une heureuse influence. Il fut nommé membre du Corps législatif en 1802, de l'institut en 1804, et mourut dans sa terre de Landres dans le Perche le 19 septembre 1807. On lui doit : des *traductions* du *Traité des bienfaits* de Sénèque, 1776, in-12 ; *de Tacite*, 1790, 3 vol. in-8, supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée ; réimprimée en 1808, 5 vol. et avec le texte, 1818, 6 vol. in-8 ; *de Salluste*, 1808, in-8, moins estimée que celle de Tacite. Il en avait entrepris une *de Tite-Live* ; mais la mort le surprit lorsqu'il n'avait terminé que la 1re décade, les premiers livres de la 3e, et les 2 premiers de la quatrième. Noël l'a terminée, et publiée en 1810, 15 vol. in-8, avec le texte latin.

DURER (Albert) naquit à Nuremberg en 1471. Après avoir voyagé en Flandre, en Allemagne et à Venise, il mit en lumière ses premières estampes.

Il devint si habile dans le dessin, qu'il servit de modèle aux peintres de son temps, aux italiens même. L'empereur Maximilien Ier le combla de bienfaits. Il lui donna lui-même pour les armoiries de la peinture trois écussons, deux en chef et un en pointe. Ce prince dit un jour, en parlant à un gentilhomme : « Je puis bien d'un paysan faire un » noble ; mais je ne puis changer un ignorant en un » aussi habile homme qu'Albert Durer. » Les tracasseries de sa femme, véritable furie, le firent mourir de chagrin, à 57 ans, en 1528. Durer ne lui ressemblait en rien : il était plein de douceur, de modération, de sagesse. On a de lui un grand nombre d'*estampes* et de *tableaux*, dans lesquels on admire une imagination vive et féconde, un génie élevé, une exécution ferme et beaucoup de correction. On souhaiterait qu'il eût fait un meilleur choix des objets que lui présentait la nature ; que ses expressions fussent plus nobles; que son goût de dessin fût moins roide, sa manière plus gracieuse. Ce maître n'observait guère le costume : il habillait tous les peuples comme des Allemands. On a encore de lui quelques écrits *sur la géométrie, la perspective, les fortifications, les proportions du corps humain, etc.* Le roi de France a trois tentures de tapisserie d'après ses dessins. On voyait plusieurs de ses tableaux au Palais-Royal Son estampe de la *Mélancolie* est son chef-d'œuvre; ses *Vierges* sont encore d'une beauté singulière. En 1778, M. Husgen a donné en allemand un *Catalogue raisonné de toutes les estampes gravées sur le cuivre ou sur le fer de la main propre d'Albert Durer,* Francfort et Leipsig, un vol. in-8. Il en a omis plusieurs. *Voy.* le *Journal historique et littéraire* de Luxembourg, 15 juillet 1778, page 404. Un amateur a publié le *Catalogue de l'œuvre* de ce grand artiste, Dessau, 1806, in-8.

DURÈT (François), jurisconsulte, vivait sur la fin du XVIe siècle. On a de lui un ouvrage publié à Lyon en 1574, sous le titre de *Harmonie et conférence des magistrats romains avec les officiers français.* L'auteur y compare les emplois et usages de la magistrature de Rome avec ceux de la magistrature de France. On sent que ces comparaisons doivent clocher assez souvent ; cependant l'idée d'un tel ouvrage était bonne, et si l'on n'a pas sujet d'être content de l'exécution, on y trouve du moins des remarques curieuses et amusantes.

DURET (Louis), né d'une famille noble à Beaugé-la-Ville, dans la Bresse, qui appartenait alors au duc de Savoie, était un des plus célèbres médecins de son temps; il exerça son art à Paris avec une grande réputation, sous les règnes de Charles IX et de Henri III, dont il fut médecin ordinaire, et non premier médecin, comme l'a dit Teissier, copié ensuite par beaucoup d'autres. Henri III, qui l'aimait et l'estimait singulièrement, le gratifia d'une pension de 400 écus d'or, réversible sur la tête des cinq fils qu'il avait ; et ce prince voulut assister au mariage de sa fille, à laquelle il fit des présents considérables. Duret mourut en 1586 à 59 ans. Il était fort attaché à la doctrine d'Hippocrate, et traitait la médecine dans le goût des anciens. De plusieurs livres qu'il a laissés le plus estimé est un *Commentaire sur les Coaques d'Hippocrate*, Paris, 1621, in-fol., grec et latin.

DURET (Edme Jean-Baptiste), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris le 18 novembre 1671, mourut le 25 mars 1758. Il a traduit le 2e vol. des *Entretiens d'une âme avec Dieu*, par Hamon ; et la *dissertation théologique* d'Arnauld *sur une proposition de saint Augustin.*

DUREUS ou DURÆUS (Jean), jésuite, écrivit, au XVIe siècle, contre la *Réponse de Witaker aux vingt-deux raisons de Campien*, Paris, 1582, in-8.

DUREUS (Jean), théologien protestant du XVIIe siècle, natif d'Ecosse, travailla avec beaucoup de zèle, mais en vain, à la réunion des luthériens avec les calvinistes. Il publia à ce sujet plusieurs *ouvrages*, depuis 1634 jusqu'en 1674, in-8 et in-4, et mourut quelque temps après, avec la réputation d'un homme qui joignait un caractère conciliant à un esprit éclairé.

DURFORT. *Voy.* DURAS, LORGES.

DURICH (Fortunat), religieux barnabite, né l'an 1730, à Turnau en Bohème, mort dans la même ville en 1802, fut un des principaux collaborateurs de la dernière édition de la Bible bohémienne, donnée à Prague par les moines de son ordre. Il publia en outre plusieurs ouvrages sur la philologie sacrée ; entre autres : *Dissertatio de slavo-bohemicâ sacri codicis versione,* Prague, 1777, grand in-8 ; *Bibliotheca slavica antiquissimi dialecti communis et eccles. Slavorum gentis*, Vienne, 1795, grand in-8.

DURING, comte allemand, fameux par une perfidie atroce, était gouverneur du fils d'Uladislas, prince de Lutzen en Misnie, vers le commencement du IXe siècle Néclam, prince de Bohème, ayant vaincu et dépouillé Uladislas de ses états, le lâche During coupa la tête à son élève et la porta au vainqueur. Néclam, plus généreux que lui, loin de le récompenser comme il s'y attendait, le fit pendre à un arbre.

DURINGER (Melchior), professeur en histoire ecclésiastique à Berne, peut fournir un nouvel article au traité *De infelicitate litteratorum.* Il passa toute sa vie dans la mélancolie et la misanthropie. Le feu ayant pris à sa maison le 1er janvier 1723, il tomba d'un troisième étage, et mourut une heure après, dans sa 76e année. Le célèbre Scheuchzer, auteur de la *Physica sacra,* avait profité des lumières de Duringer.

* DURIVAL (Nicolas LUTON), secrétaire de l'intendance de Lorraine, greffier du conseil d'état du roi Stanislas, puis lieutenant de police à Nancy, était né en 1723 à Commercy. Frappé de l'imperfection des ouvrages concernant la topographie de la Lorraine, il consacra vingt années à en préparer une plus satisfaisante et fit enfin paraître la *Description de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, 1778, 79, et 83, 4 vol. in-4, ouvrage regardé comme un modèle en son genre, tant par la manière dont les faits y sont présentés que par l'exactitude scrupuleuse des indications. L'*Introduction* qui forme le 1er vol. est une histoire complète de la Lorraine, depuis Reinier au long cou (759), jusqu'à la mort de Stanislas. Durival, admis à l'académie de Nancy en 1760, y lut plusieurs mémoires sur des objets

d'utilité publique. Quoiqu'il eût occupé divers emplois lucratifs, il était demeuré dans une honorable indigence et fut du nombre des savants auxquels la Convention accorda des secours. Il mourut à Heillecourt, près de Nancy, le 21 décembre 1795. Outre l'ouvrage dont on a parlé, on cite de lui : *Mémoire sur la Lorraine et le Barrois*, Nancy, 1755, in-8; *Mémoire sur la clôture des héritages, le vain pâturage et le parcours en Lorraine*, ib., 1754, in-8; *Introduction à la Description de la Lorraine et du Barrois*, ibid., 1774, in-8, etc.

* DUROC (Michel), duc de Frioul, grand-maréchal du palais, né à Pont-à-Mousson en 1772, fit d'excellentes études à l'école militaire de cette ville. Lieutenant en 1792 dans un régiment d'artillerie, il fut employé à l'armée d'Italie, devint aide-de-champ du général Lespinasse, puis, en 1796, de Bonaparte. Il l'accompagna dans l'expédition d'Egypte, où il se montra homme de main et de tête. Bonaparte, devenu empereur, lui donna toute sa confiance et l'envoya son ambassadeur dans les cours de Berlin, de Stockholm, de Vienne, de Saint-Pétersbourg; satisfait de la manière dont il s'acquitta de ces missions, il le combla de dignités, et voulut toujours l'avoir auprès de sa personne. Il commandait une division de grenadiers à Austerliz, contribua au succès des batailles de Wagram et d'Essling, et fut, en 1812, chargé de réorganiser la garde impériale. Il fut tué d'un boulet de canon à Wurschen, le 22 mai 1813.

DUROCHER (Agnès), fille unique d'un riche marchand de Paris, se fit recluse, n'ayant encore que 18 ans, près de l'église Sainte-Opportune, le 5 octobre 1402. La cérémonie de la réclusion se fit solennellement par l'évêque de cette capitale, qui scella lui-même la porte de la petite chambre où elle s'enferma. Cette pieuse solitaire y vécut 80 ans, et y mourut en odeur de sainteté.

* DUROSOI (Barnabé Farmain de Rozoi, connu sous le nom de), né à Paris en 1745, essaya tous les genres, sans pouvoir s'élever au-dessus du médiocre. En 1789, il embrassa le parti de la cour, et publia sous le titre de *Gazette de Paris*, un Journal destiné à défendre les saines doctrines. Lorsque Louis XVI, ramené de Varennes, fut retenu prisonnier aux Tuileries, il eut la généreuse idée d'engager les amis du malheureux prince à s'offrir pour otages, et publia dans son journal la liste de ceux qui proposaient de se constituer les cautions solidaires du roi, si l'on consentait à lui rendre la liberté. Arrêté après le 10 août 1792, il fut condamné le 25 et se félicita, en montant à l'échafaud, de mourir le jour de la fête de son roi. Ses principaux ouvrages sont : *Annales de la ville de Toulouse*, 1771-76, 4 vol. in-4, écrites avec exactitude; *Œuvres mêlées* (en vers en prose), 1769, 2 vol. in-8.

* DUROSOY (Jean-Baptiste), jésuite, docteur et professeur de théologie au collége de Colmar, né à Belfort en 1726, et mort le 22 avril 1804, dans le canton de Soleure, où il s'était retiré lors de la persécution, a publié : *Philosophie sociale*, ou *Essai sur les devoirs de l'homme et du citoyen*, 1782, in-12; réimprimé à Louvain en 1822, in-8, par la société Belgique des bons livres. Il se proposait de faire paraître plusieurs autres ouvrages, qui ont été détruits. Il a beaucoup aidé le président de Bourg, dans le *Recueil des arrêts du conseil d'état et du conseil souverain d'Alsace*, Colmar, 1775. C'est par ses soins qu'ont été publiées l'*Histoire généalogique de la maison de Vigier*, in-fol., et la *Vie de madame Marguerite-Gertrude de Sury, épouse de M. de Bézenval*, capitaine au régiment des gardes suisses du roi de France, puis banneret de l'état de Soleure. On trouve une notice sur l'abbé Durosoy dans l'*Essai sur l'histoire littéraire de Belfort et du voisinage*, 1808, in-12.

* DUROURE (Louis-Henri-Scipion Grimoard Beauvoir, comte), né à Marseille en 1763, petit-fils par sa mère du comte de Catherlong, pair d'Irlande, et par sa grand'-mère petit-neveu de lord Bolingbroke, se livra dans sa jeunesse à la fougue de ses passions. Elles eurent pour lui des suites si graves qu'il dut quitter l'Angleterre. Il était à Paris en 1792 et se fit affilier à la société de jacobins, et à celle des cordeliers. Membre de la commune qui remplaça la municipalité provisoire du 10 août, il fit partie de la commission établie pour examiner la conduite du ministre Roland. Il contribua aux événements du 31 mai, et il aurait été sans doute atteint par la réaction du 9 thermidor, si le dérangement de sa fortune ne l'avait forcé de se rendre en Provence, pour y aliéner une partie de ses biens. En juin 1799, il fut un des fondateurs du club du Manége, et concourut au *Journal des hommes libres*. Son nom avait été inscrit, après le 18 brumaire, sur la liste de déportation aux îles Séchelles; mais il se déroba à l'effet de cette mesure, et vécut depuis dans une profonde obscurité. Il est mort à Londres en 1822. On a de lui une édit. augmentée de la *Grammaire anglaise* de *Cobbett*, Paris, 1816, in-8. Il a traduit divers actes du parlement anglais, et fourni des notes à la traduction par M. Comte, du *Traité des pouvoirs et des obligations des Jurys*, de sir Richard Philipps, Paris, 1819, in-8. Il avait annoncé les traductions des *OEuvres philosophiques de lord Bolingbroke*, et des *Lettres familières de sa sœur lady Luxborough*.

* DUROY, membre de l'assemblée Législative et de la Convention, né en Normandie, était juge à Bernay, au moment de la révolution. Il en adopta les principes, et vota la mort du roi sans appel ni sursis. Envoyé dans le Calvados, pour y réprimer l'insurrection fédéraliste; à son retour, il dénonça le luxe de quelques démocrates, au patriotisme desquels il croyait peu; la chute de Robespierre ne changea rien à sa conduite; après l'insurrection du 1er prairial (voyez Feraud), il fut traduit devant un conseil militaire, avec Romme, Goujon, Bourbotte, Duquesnoy, Rhul et Soubrany. Tous furent condamnés à mort; quatre prévinrent l'exécution de la sentence par le suicide. Duroy, Bourbotte et Soubrany s'étaient aussi frappés du couteau qu'ils avaient caché dans la doublure de leurs vêtements. Mais n'ayant pu parvenir à s'arracher la vie, ils allèrent tout sanglants la perdre sur l'échafaud.

** DUROZOIR (Charles), littérateur, de la même famille que le journaliste Durosoi, malgré la différence dans l'orthographe du nom, né à Paris le 15

écembre 1790, débuta dans la carrière des lettres ous les auspices de M. Lacretelle, dont il était le ecrétaire, et qui l'attacha ensuite à la rédaction de a *Gazette de France*. Il fut un des provocateurs du nouvement royaliste qui éclata le 31 mars 1814, à 'aris, au moment de l'entrée des souverains alliés. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il s'inscrivit parmi les volontaires qui devaient le combattre et uivit la maison du roi jusqu'à Beauvais. Il revint à Paris et publia pendant les cent jours plusieurs brochures qui ne furent pas sans retentissement. Il ravaillait dans le même temps au *Journal général*, et après le second retour du roi, il continua d'y rendre compte des séances des chambres, dont il censurait les actes avec une indépendance qui lui it beaucoup d'ennemis. Il cessa de prendre part à a rédaction de ce journal en 1817, et dès lors il dut se borner à fournir des articles à différentes euilles. Après avoir été attaché quelque temps à la direction de la librairie, il fut nommé professeur l'histoire au collége de Louis le Grand, et plus ard suppléant de M. Lacretelle à la faculté des ettres. Il remporta en 1827 un prix à l'académie de Cambrai pour un *Mémoire sur les histoires du département du Nord*. Avant cette époque il travaillait à la *Biographie universelle*, et dans le même temps à la *Bibliothèque latine-française*, publiée par Panckoucke, à laquelle il a fourni plus largement qu'aucun de ses collaborateurs son contingent de traductions nouvelles et de préfaces remarquables par le goût et l'érudition. Epuisé de fatigues, Durozoir est mort à Paris en 1844, dans un âge peu avancé. Indépendamment de plusieurs écrits de circonstance, on a de lui : *Chronologie historique des rois de France*, Paris, 1820, in-8, ouvrage adopté par le conseil de l'université et souvent réimprimé, ainsi que le suivant; *Programme de l'histoire romaine*, ib., 1820, in-8 et in-4; *Description géographique, historique, etc., d'Espagne*, ib., 1823, in-8; *Louis XVIII à ses derniers moments, etc.*, ib., 1824, in-12; *Eloge historique et religieux de Pie VI, etc.*, ib., 1825, in-8, fig.; *Histoire ancienne*, ib., 1826, 2 vol. in-8; *Relation historiq. pittor. et statistiq. du voyage de S. M. Charles X dans le départ du Nord*, ib., 1828, in-fol.

DURRIUS (Jean-Conrad), né à Nuremberg en 1625, fut successivement professeur en morale, en poésie et en théologie à Altorf, où il mourut en 1667. On a de lui une *lettre* dans laquelle il raconte à un de ses amis que les premiers inventeurs de l'imprimerie furent accusés de magie par quelques moines, affligés de ce que l'invention de cet art leur enlevait les gains qu'ils étaient accoutumés de faire en copiant les manuscrits. Mais cette anecdote est de l'invention de Durrius. Il est bien vrai que la grande ressemblance des épreuves a fait d'abord soupçonner de la magie; mais ce ne sont pas les moines qui ont adopté ni répandu ce soupçon. Durrius ne réfléchit pas que dans ce conte il fait l'éloge du travail, du savoir et de l'utilité des moines, qui étudiaient et instruisaient, tandis que le reste du monde croupissait dans l'ignorance. On a encore de lui *Synopsis theologiæ moralis*, et d'autres ouvrages.

DURST, roi d'Ecosse. Quoiqu'il fût fils d'un père très-vertueux, il s'abandonna au vin et aux femmes, et chassa son épouse légitime, fille du roi des Bretons. Les nobles ayant conspiré contre lui, il feignit de changer de conduite, rappela sa femme, assembla les principaux de ses sujets, fit un serment solennel pour la réforme de l'état, pardonna à des criminels publics, et promit qu'à l'avenir il ne ferait rien sans l'avis de la noblesse. Cette réconciliation fut célébrée par des réjouissances publiques; il invita les nobles à souper, et les ayant tous assemblés dans un lieu, il envoya des scélérats qui les égorgèrent. Cette trahison irrita tellement ceux qui ne s'étaient pas trouvés à cette fête, qu'ils levèrent des troupes, lui livrèrent bataille et le tuèrent vers l'an 95 avant J.-C.

* DURUFLÉ (Louis-Robert-Parfait), avocat et littérateur, né à Elbeuf le 28 avril 1742 et mort en 1793, concourut, en 1773, pour le prix de poésie à l'académie française, et, quoique vaincu par Laharpe, mérita les éloges de ses juges. Il obtint le titre d'historiographe de *Monsieur*, et travailla depuis 1769, 1793 au *Journal encyclopédique*. On a de lui : *Le Messie*, ode; *Sentiments d'un cœur pénitent*, stances; *Triomphe de l'Eglise sur l'hérésie;* ces trois pièces furent couronnées par l'académie de l'*Immaculée conception* de Rouen. *Servilie à Brutus après la mort de César*; *Le siége de Marseille par le connétable de Bourbon*; *Epître à un ami malheureux*, concoururent pour le prix de l'académie française.

DURYER. *Voy*. RYER )du).

* DUSAULX (Jean), littérateur, né à Chartres le 28 décembre 1728, d'une famille estimée dans la robe, fit ses premières études au collége de la Flèche et les termina avec distinction à Paris. Il servit dans la guerre de sept ans, en qualité de commissaire de la gendarmerie, et mérita par sa conduite l'estime de tous les généraux. De retour à Paris, il publia en 1770, sa *traduction de Juvénal* qui eut un grand succès et le fit admettre plus tard à l'académie des inscriptions. Son désir naturel de réformes devenues nécessaires, lui fit embrasser les principes de la révolution; mais il resta toujours pur de tous les excès. Député de Paris à la convention, dans la séance *trop mémorable* du 15 janvier 1793, il vota en ces termes : « Du fond de ma conscience, je » vote l'appel au peuple; je crois qu'on peut être très- » bon patriote sans tuer son ennemi par terre; je » demande que le ci-devant roi soit détenu pendant » la guerre et banni à la paix. » Le sursis lui parut de toute justice. Ce vote généreux faillit l'envoyer lui-même à l'échafaud. Au 31 mai il fût du nombre des 73 députés incarcérés pour avoir protesté contre cette journée. Peu s'en fallut même qu'il ne fût compris dans la liste de ceux qui devaient être traduits au tribunal révolutionnaire; mais Marat obtint sa grâce, en le dépeignant comme un *vieillard incapable de devenir dangereux, et qui commençait à radoter*. Elu à la nouvelle législature par 37 départements, il s'y prononça contre le rétablissement des loteries. Il mourut le 16 mars 1799. Ses principaux ouvrages sont : *Satires de Juvénal*, trad. en français, Paris, 1803, 2 vol. in-8, 4[e] édit., avec le texte et l'éloge historique de Dussaulx. C'est la meilleure traduction que nous ayons de ce poète;

*De la passion du jeu*, 1779, in-8. Un style prétentieux a nui au succès de cet ouvrage; *Voyage à Barrège et dans les Hautes-Pyrénées*, fait en 1788, Paris, 1796, 2 vol. in-8; *De mes rapports avec J.-J. Rousseau*, Paris, an 6 (1798), in-8; *De l'insurrection parisienne et de la prise de la Bastille*, dans le recueil des *Mémoires* relatifs à la révolution.

* DUSAUSOIR (Jean-François), né à Paris le 30 janvier 1737, cultiva la poésie avec quelque succès, et mourut le 21 décembre 1822 à 86 ans. Il était membre de l'athénée. On a de lui un assez grand nombre de poëmes, d'épîtres, de contes, etc., imprimés séparément ou dans les recueils du temps; mais comme aucun de ses ouvrages n'offre aujourd'hui d'intérêt, on croit pouvoir se dispenser d'en donner les titres.

* DUSAULCHOY de BERGEMONT (Joseph-François-Nicolas), poète et publiciste, né à Toul le 21 février 1760, coopéra quelque temps à la rédaction de la *Gazette d'Amsterdam*. De retour en France, il obtint un emploi à la trésorerie extraordinaire des guerres, et rédigea successivement le *Courrier Républicain*, et en dernier lieu la *Semaine*. Emprisonné sous la terreur il fut relâché après le 9 thermidor, et vers la fin de 1796 entra dans les bureaux du ministre de la police qui lui confia la surveillance des journaux. Privé plus tard de cette place, il courut de nouveau la carrière de la polémique, et travailla dans le *Journal des arts*, qu'il abandonna pour le *Courrier de l'Europe*, incorporé depuis au *Journal de Paris*, dans lequel il fut chargé de rendre compte des débats parlementaires. Dusaulchoy est mort à Paris le 25 juillet 1835. On a de lui un grand nombre d'opuscules tant en prose, qu'en vers, et plusieurs pièces de théâtre. Ses principales productions sont : *L'agonie à Saint-Lazare sous la tyrannie de Robespierre*, brochure qui eut quatre éditions dans huit jours; *Histoire du couronnement de Napoléon*, 1805, in-8; *Les soirées de famille*, 1817, 3 vol. in-12; *Le censeur*, 1817, 2 vol. in-12; *Mosaïque historique, littéraire et politique*; *Les nuits poétiques, épanchements religieux et philosophiques, épîtres, amours, deuils*, 1825, in-8; *La leçon perdue*, opéra comique; *Les infortunes de Nicaise*, vaudeville; *La romance et le portrait*, ou *La fausse soubrette*; *Le pied de nez*, ou *La nouvelle de la paix*, 1797; *Mahomet II*, ou *Les captifs vénitiens*, mélodrame héroïque; *Le protégé de tout le monde*, comédie; *Percy Mallory*, ou *Orgueil, Honneur, Infamie*, roman traduit de l'Anglais, etc.

* DUSCH (Jean-Jacques), né à Zell dans le pays de Lunébourg, en 1725, mort le 18 décembre 1785, professeur de belles-lettres, de philosophie et de mathématiques au collége d'Altona, a publié plusieurs ouvrages estimés, en allemand; les principaux sont : *Mélanges dans les différents genres de poésie*, Iéna, 1754, in-8. On y distingue *les Sciences*, poëme en 8 chants; *Descriptions pour tous les mois de l'année*, 1757-60, 4 vol. in-8; *Lettres pour former le cœur*, 1759, 2 vol. in-8, réimprimées à Leipsick en 1772, et trad. dans les principales langues de l'Europe; *Lettres pour former le goût*, 1764 à 1773, 6 vol. in-8, réimprimées en 1773 et 79 : ouvrage utile aux maîtres et aux élèves, où il présente des exemples tirés des meilleurs auteurs, et fait remarquer leurs beautés et leurs défauts; *OEuvres complètes en vers*, Altona, 1765-67, 5 vol. in-8, il n'a paru que les tomes 1 et 3.

DUSMES (Mustapha), autrement *Mustapha Zélébis*, fils de Bajazet Ier, empereur des Turcs, ou, selon d'autres, imposteur qui prit ce nom vers l'an 1425, sous le règne d'Amurat II. Les Turcs soutenaient que Mustapha Zélébis avait été tué dans une bataille contre Tamerlan; les Grecs assuraient au contraire que Dusmes était véritablement fils de Bajazet. Ce prince vrai ou prétendu s'étant formé un parti, marchait déjà vers Andrinople, la capitale de l'empire ottoman. Le sultan Amurat envoya contre lui le bacha Bajazet à la tête d'une puissante armée; mais ce traître se rangea du côté de Mustapha, qui le fit son visir ou premier ministre. Un faux bruit ayant répandu l'alarme dans son armée, il se vit abandonné tout à coup, et obligé de prendre la fuite. Amurat le poursuivit sans relâche, le prit près d'Andrinople, et le fit pendre aux créneaux des murailles de la ville.

** DUSOMMERARD (Alexandre), archéologue, né en 1779 à Paris, fils d'un employé dans les finances, s'enrôla volontairement à l'âge de 14 ans et fit comme officier la campagne d'Italie, que termina la victoire de Marengo. Ce fut en visitant ce beau pays qu'il sentit naître et croître ce goût pour les arts qui fit l'occupation et le charme de sa vie. Nommé membre de la chambre des comptes à son organisation en 1807, il rechercha dès lors les artistes, et quoique sa fortune fût médiocre, il ne cessa depuis de les aider et de les encourager. A la chute de l'empire, il exprima l'un des premiers un vœu en faveur des Bourbons, dont il se montra constamment l'un des plus zélés partisans. Il contribua beaucoup à faire revivre en 1816 la *Société des amis des arts*. L'étude de l'histoire nationale par les monuments était devenue pour lui une occupation sérieuse; il ne se bornait point à les explorer, mais se livrant aux investigations les plus minutieuses, il parvint, à force de soins et de patience, à former une collection de meubles, de vases, d'ustensiles de toutes sortes, etc., la plus riche que l'on connaisse. Cette collection, acquise par le gouvernement et placée en 1831 dans l'ancien hôtel de Cluny, est devenue le musée historique de l'art et de la civilisation de la France depuis le IVe au XVIe siècle. Dusommerard en a publié la description sous ce titre : *Les arts au moyen-âge*, Paris, 1837-41, 4 vol. gr. in-8 avec atlas in-fol. de 108 pl. que l'on peut compléter par un *Album* de même format, contenant 400 pl. Ce savant archéologue mourut à Paris au mois de septembre 1842, à l'âge de 63 ans.

* DUSSAULT (Jean-Joseph), littérateur, né à Paris le 1er juillet 1766, fut élevé au collége de Sainte-Barbe, où son esprit, nourri des chefs-d'œuvre de l'antiquité, acquit ainsi ce goût sûr et sévère qui devait l'appeler un jour à tenir un rang distingué parmi les critiques. Après le 9 thermidor, il rédigea, sous la direction de Fréron, l'*Orateur du peuple* et travailla plus tard au *Véridique*. Condamné à la déportation au 18 fructidor, il parvint à se

soustraire aux recherches de la police. Employé, depuis le 18 brumaire, à la rédaction du *journal des Débats*, les nombreux articles qu'il a fournis à cette feuille ont été réunis en 1818, (par Eckhardt), sous le titre d'*Annales littéraires*, 4 vol. in-8, auxquels plus tard Massabiau en a ajouté un 5ᵉ. Il reçut en 1818 la croix d'honneur, et fut nommé, peu après, conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Il mourut le 14 juillet 1824, à 55 ans, entre les bras des abbés Borderies et Nicole, ses anciens maîtres à Sainte-Barbe. Indépendamment des *Annales* (*voy.* ci-dessus) son premier titre, on a de lui : *Lettres à Rœderer sur la religion*, 1795, in-8; *à Louvet, à La Harpe, à Chénier*, 1807, in-8; *et* plusieurs *articles* dans la *Biographie universelle*. Dussault est l'*éditeur* des *Oraisons funebres de Bossuet, Fléchier, Mascaron, La Rue, Bourdaloue, Massillon*, etc., Paris, 1820-21, 4 vol. in-8, fig. : édit. ornée d'un *Discours sur l'oraison funèbre*, et de *notices sur les Orateurs sacrés*; *Q. F. Quintilianus, de Institutione oratoria*, Paris, 1821-1825, 4 vol. in-8, dans la collection de Le Maire (*voy.* ce nom); *Notice sur l'abbé Barruel*, en tête des *Helviennes*, Paris, 1823, etc.

* DUSSEK (Jean-Louis), compositeur et pianiste célèbre, né en 1760 à Czaslau dans la Bohême, mort à Paris en 1812, avait composé dès l'âge de 13 ans une messe solennelle. Il a publié *pour le piano* des *œuvres* au nombre de 60, qui consistent en *concerto, symphonies, sonates, duo, fantaisies*. On estime surtout les œuvres 10, 14, 35, les *Adieux à Clémentine* et le *Retour à Paris*. Cette dernière pièce obtint une grande réputation en Angleterre.

* DUSSIEUX (Louis), né à Angoulême en 1744, d'une famille noble, fut un des fondateurs du *Journal de Paris*. Quoique lié avec les coryphées du parti philosophique, il ne partagea ni leurs principes politiques ni leurs sentiments anti-religieux. A la révolution, il se prononça même avec tant de chaleur, contre toute innovation, que Chamfort l'appelait *Dussieux le féodal*. En 1797, élu député d'Eure-et-Loir au conseil des Anciens, il vota constamment avec le parti accusé de vouloir rétablir la royauté. Il échappa cependant à la proscription du 18 fructidor, après la session se retira dans le Perche et mourut le 21 août 1805. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais*, 1770, in-12; le *Décameron français*, Paris, 1783; *Nouvelles françaises*, 1783, 5 vol. in-8, fig.; *Nouvelles espagnoles*, 1772, 2 vol. in-12; *Roland furieux, trad. de l'Arioste*, 1775-83, 4 vol. in-8.

* DUTEMS (Jean-François Hugues), docteur de Sorbonne, né en 1745 à Reugney en Franche-Comté, se fit estimer du prince de Rohan, archevèque de Bordeaux et ensuite de Cambrai, qui le choisit pour grand-vicaire, et lui donna un canonicat. Plus tard il obtint la chaire d'histoire au collége de France. Après les massacres de septembre 1792, il parvint à gagner la Suisse et passa en Italie où il partagea ses loisirs entre l'étude et la pratique des devoirs de la religion. De retour à Paris en 1801, quoique dépourvu de fortune, il ne voulut solliciter aucune place, et préféra de vivre de sa plume dans une honorable indépendance. Il mourut le 19 juillet 1811. On a de lui : *Eloge de Bayard*, 1770, in-8; *Panégyrique de saint Louis*, prononcé devant l'académie française, 1781, in-8; *Le clergé de France*, ou *Tableau historique et chronologique des archevêques, évêques, abbés et abbesses du royaume*, Paris, 1774, 4 vol. in-8. Cet ouvrage n'est pas achevé; *Histoire de J. Churchill, duc de Marlborough*, Paris, 1808, 3 vol. in-8, ouvrage remarquable par la pureté et la facilité du style, et par son impartialité. *Histoire de Henri VIII*, manuscrite.

* DUTENS (Louis), diplomate et littérateur, né à Tours le 15 janvier 1730, de parents protestants, alla en Angleterre, et s'attacha à lord Mackenzie, qui lui procura divers emplois honorables et en mourant lui laissa un legs considérable. Il était membre de la société royale de Londres, et avait le titre d'historiographe du roi de la Grande-Bretagne. Il est mort le 23 mai 1812. Outre une édition estimée des œuvres de Leibnitz (*voy.* ce nom), il en a donné une du roman de Longus (*voy.* ce nom), et de la traduct. du *manuel* d'Epictète par Dacier, qui sont recherchées. Parmi ses ouvrages les principaux sont : *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, 1766, 2 vol. in-8, 4ᵉ édit. aug. 1812. Cet ouvrage fut goûté du public, mais déplut aux philosophes auxquels il ne laisse pas même la triste gloire d'avoir enfanté les erreurs qu'ils se sont efforcés d'accréditer; *Le tocsin*, Rome, 1769, in-12, réimprimé sous le titre d'*Appel au bon sens*; Voltaire et Rousseau y sont peu ménagés; *Explication de quelques médailles de peuples, de villes et de rois, grecques et phéniciennes*, 1773, in-4, édit. augmentée, 1776, in-4; *Logique* ou *l'Art de raisonner*, 1763, in-12, 1777, in-8; *Des pierres précieuses et des pierres fines*, 1776, in-12, (édit. recherchée), 1777, in-8, 1785, in-12; *Itinéraire des routes les plus fréquentées*, ou *Journal d'un voyage aux principales villes d'Europe*, 1775, in-8, souvent réimprimé; *De l'église, du pape, de quelques points de controverse, et moyens de réunion de toutes les églises chrétiennes*, 1781, in-8, réimprimé sous le titre de *Considérations théologiques* sur les moyens de réunir toutes les églises chrétiennes, 1798, in-8; *L'ami des étrangers qui voyagent en Angleterre*, 1789, in-8, réimprimé sous le titre de *Guide moral, physique et politique des étrangers*, 1792, in-12, souvent réimprimé; *Œuvres mêlées*, Londres, 1797, 2 part. in-4; *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, Paris, 1807, 3 vol. in-8.

DUTERTRE *Voy.* Tertre (du).

DUTILLET. *Voy.* Tillet.

* DUTREMBLAY (Antoine-Pierre, baron), né à Paris le 27 avril 1745, d'une ancienne famille de robe, obtint à la chambre des comptes une place qu'il remplit jusqu'à la suppression des anciennes cours de magistrature. En 1791 il fut nommé membre du directoire de Paris, et peu de temps après commissaire de la trésorerie. Lors du rétablissement de la loterie il en fut un des administrateurs; plus tard il devint directeur général de la caisse d'amortissement. Il mourut près de Melun en 1819. Il a composé des *fables* sous le titre d'*A-*

*pologues*, 1822, in-8, dont la 5e édit. est précédée d'une *Notice* très-étendue sur l'auteur. Dutremblay avait composé pour son usage un *Code des règles de l'administration domaniale, etc.*, en 9 v. qu'il déposa en 1791 au comité de l'assemblée nationale. Il avait aussi commencé un *Dictionnaire analytique des actes les plus importants de la législation française depuis les établissements de saint Louis*; ce travail, déjà fort avancé quand la révolution vint le surprendre, s'est continué au ministère des finances.

** DUTROCHET (Joachim), naturaliste, né en 1776 au château de Néon (Indre), après avoir fait plusieurs campagnes comme médecin des armées, se retira du service et se fixa près de Château-Regnaud, où il se livra à une étude approfondie des faits les plus mystérieux de la nature. Ses travaux ne se distinguent pas moins par l'originalité et la variété, que par la justesse des observations. Nommé, dès 1819, correspondant de l'académie des sciences, il en fut plus tard élu membre et mourut à Paris en 1847. Parmi ses ouvrages nous citerons *Mémoires pour servir à l'histoire anatomique et physiologique des végétaux et des animaux*, Paris, 1837, 2 vol. in-8, et *Atlas* in-4 de 30 pl.

DUVAL (Pierre), né à Paris, au commencement du XVIe siècle, était savant dans les langues anciennes, et cultivait la poésie avec quelque succès. François Ier le chargea de surveiller l'éducation du Dauphin, et le récompensa de ses soins en le nommant vers 1559 à l'évêché de Séez. Ce prélat assista au concile de Trente, et mourut à Vincennes, en 1564. On a de Duval; *le Triomphe de vérité, où sont montrés infinis maux commis sous la tyrannie de l'Ante-Christ, tiré de* Mapheus Vegeus, *et mis en vers*, Paris, 1552, in-12; *De la grandeur de Dieu, et de la connaissance qu'on peut avoir de lui par ses œuvres*, Paris, 1553, 1555, in-8; *De la puissance, sapience et bonté de Dieu*, Paris, 1558, in-8, et 1559, in-8 : ces deux ouvrages ont eu plusieurs autres éditions. Duval avait publié dès 1547, par ordre du roi, une traduction du *Dialogue de Platon intitulé Critias* : elle fut réimprimée en 1582, avec un Commentaire de Jean Le Masle, d'Angers.

DUVAL (André), né à Pontoise en 1564, docteur de la maison et société de Sorbonne, fut pourvu le premier de la chaire de théologie nouvellement établie par Henri IV en 1596. Il méritait cette place par ses lumières et son zèle pour l'orthodoxie. Il fut un des grands adversaires de Richer et du richérisme. Le judicieux docteur connut toutes les conséquences du démocratique système de ce novateur syndic, et combien directement il tendait à une destruction totale de l'Eglise (*Voy.* RICHER). On le choisit pour être un des trois visiteurs-généraux des carmélites en France. Il était sénieur de Sorbonne, et doyen de la faculté de théologie, lorsqu'il mourut en 1638, à 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : un *Commentaire sur la Somme de saint Thomas*, 2 vol. in-fol.; des *écrits contre Richer*; un ouvrage contre le ministre Dumoulin, avec ce titre singulier : *Le feu d'Elie pour tarir les eaux de Siloé*; les *Vies de plusieurs saints de France et des pays voisins*, pour servir de suite à celles de Ribadeneira. Il s'était occupé à traduire en français ce jésuite espagnol; *De suprema romani pontificis in Ecclesiam potestate*, 1614, in-4.

DUVAL (Guillaume), docteur en médecine, doyen de la faculté, et professeur de philosophie grecque et latine, né à Pontoise et mort à Paris en 1646, était cousin du précédent. C'est lui qui commença à enseigner au collége royal l'économique, la politique, et la science des plantes, celle-ci en 1610, et celle-là en 1607. Il introduisit aussi dans les écoles de médecine, pendant son décanat, l'usage de réciter les courtes litanies des saints et saintes qui ont exercé la médecine. On a de lui une *Histoire du Collége Royal*, 1644, in-4. Il y a quelques faits curieux : mais le style est au-dessous du médiocre. Il a donné une *édition* grecque et latine de toutes les *Œuvres d'Aristote*, 2 vol. in-fol., 1619, accompagnée d'une *Synopsis analytica*, sur tous les traités de cet auteur. Cette édition est estimée.

DUVAL (Pierre), géographe du roi, né à Abbeville en 1618 de Pierre Duval et de Marie Sanson, sœur du célèbre géographe de ce nom, enseigna la science de son oncle avec beaucoup de succès. Il mourut à Paris en 1683, à 65 ans. Il est auteur de plusieurs traités et cartes de géographie, qui ne sont presque plus d'aucun usage. Le plus connu est celui qui porte ce titre : *La Géographie française, contenant les descriptions, les cartes et les blasons de France, avec les acquisitions faites sous Louis XIV*. Elle manque d'exactitude.

DUVAL (Valentin JAMERAY), né de parents pauvres, au village d'Artonay en Champagne, en 1695, fit le métier de pâtre; et suivant son génie pour l'astronomie et la géographie, il acheta de ses petites épargnes des cartes et des instruments. C'est dans ce genre d'étude qu'il faisait au milieu d'un troupeau de vaches, que les deux jeunes princes de Lorraine, Léopold et François, le trouvèrent occupé le 13 mai 1717, en chassant près de Lunéville. Frappés de la nouveauté de ce spectacle, ils se chargèrent de son éducation, et l'envoyèrent faire ses études à Pont-à-Mousson. Le jeune Valentin y fit en peu de temps de grands progrès. En 1737, il fut appelé à Florence pour être bibliothécaire du grand-duc, qui, devenu depuis empereur, le fit venir en 1748 à Vienne, où il le chargea de la direction de son cabinet de médailles. Il mourut dans cette capitale de l'Autriche en 1775, âgé de 81 ans. Duval était modeste et circonspect, rien moins que décisif; il répondait souvent aux questions qu'on lui faisait, *Je n'en sais rien* : sur quoi on raconte l'anecdote suivante. Un ignorant lui dit un jour : « L'empereur vous paye » pour le savoir. L'empereur, répliqua Duval, me » paye pour ce que je sais : s'il me payait pour ce » que j'ignore, tous les trésors de l'empire ne suf» firaient pas. » Mais comme une pareille réponse a été donné par Abou-Joseph (*voy.* ce nom), on peut avoir l'anecdote pour suspecte, à moins de supposer que Duval ait voulu répéter le bon mot du docteur mahométan. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1784, par M. Koch, ami intime de Duval, 2 vol. in-8. Ils contiennent des *mémoires sur sa vie* et un grand nombre de *lettres*, dont l'éditeur eût dû certainement faire un triage plus sévère : il y a bien des petitesses dont la suppression n'eût point af-

faibli la réputation du célèbre médailliste. Les mémoires devaient être également élagués, et dépouillés des détails inutiles, ennuyeux et quelquefois même peu convenables.

* DUVAL (l'abbé Pyrau), né vers 1730, dans le pays de Liége, mort vers 1800, avait rempli les fonctions de conseiller du landgrave de Hesse-Hombourg, et était membre de plusieurs sociétés littéraires. Il est auteur d'ouvrages oubliés aujourd'hui mais qui dans le temps ont eu une grande vogue, entre autres : *Accord de la religion et des rangs*, Francfort, 1775, in-8 ; *Catéchisme de l'homme social*, 1776, in-8, trad. en allemand ; *Aristide*, 1777, in-8 ; *Agiatis*, Yverdun, 1778, in-8 ; ces deux ouvrages ont été comparés au *Bélisaire* de Marmontel (*voy.* ce nom) ; s'ils lui sont inférieurs sous le rapport du style, ils le surpassent par les grands traits de vertu et par la solidité des raisonnements. *Eloges historiques* de Nicolas Sahlgren, 1778, in-4, et de Jonas Alstroemer, Berlin, 1784, in-8.

** DUVAL (Alexandre Pineux), auteur dramatique ingénieux et fécond, né en 1767 à Rennes, fit comme volontaire dans la marine royale les deux dernières campagnes de la guerre d'Amérique. A son retour, placé dans le génie des ponts-et-chaussées, il s'ennuya bientôt d'une carrière qui le forçait de vivre en province, et vint à Paris en 1788 avec la députation des états de Bretagne qui l'avait choisi pour secrétaire. Ne voulant pas retourner dans sa famille, il reprit l'équerre et le compas, suivit les cours de l'école d'architecture, dessina des portraits et joua la comédie. Il fit, dans le bataillon des artistes de Paris, la campagne de 1792 contre les Prussiens. Peu de temps après il connut Picard (*voy.* ce nom), acteur comme lui ; et ils donnèrent ensemble diverses pièces de circonstance, dont quelques-unes eurent de la vogue, mais qui sont oubliées aujourd'hui et méritent de l'être. Il avait débuté par une tragédie de *Christine*, composée en société avec de Corbigny (*voy.* ce nom), son ami d'enfance, et qu'il a fait imprimer plus de trente ans après en tête du recueil de ses ouvrages. C'est le seul essai qu'il se soit permis dans ce genre qui n'était pas le sien. Le succès qu'obtinrent le *Souper imprévu* et les *Héritiers*, deux petites pièces qu'il fit jouer en 1796 à quelques mois de distance, lui révéla son véritable talent. Cependant il n'a pas laissé de donner un assez grand nombre de drames, dont quelques-uns sont mis au rang de ses meilleurs ouvrages. Celui d'*Edouard en Ecosse*, qu'il fit représenter en 1802, déplut au premier consul qui crut y voir un appel en faveur des Bourbons. Duval, craignant les suites de sa mauvaise humeur, partit de Paris pour lui laisser le temps de s'apaiser. Vers cette époque il fit un voyage en Russie, où il reçut un accueil honorable. De retour en France, il obtint la direction du théâtre de l'Odéon, qui fut pour lui une source de tracasseries et d'ennuis. Admis en 1812 à l'académie française, il continua de travailler pour la scène jusqu'en 1822, que n'ayant pu obtenir l'autorisation de faire jouer le *Complot de famille*, il renonça au théâtre pour s'occuper de revoir et de publier ses ouvrages qui lui avaient procuré plus de réputation que de fortune. Il a fait précéder chaque pièce de notices très-intéressantes et qui contiennent des anecdotes très-curieuses pour l'histoire de la littérature dramatique en France. Après la révolution de 1830, il remplaça Saint-Martin (*voy.* ce nom) comme administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Il mourut à Paris, le 9 janvier 1842, à 75 ans. Ses *Œuvres complètes*, Paris, 1822-25, 9 vol. in-8, contiennent une tragédie, un grand opéra, huit drames, vingt-trois comédies et seize opéra-comiques. Dans le nombre on distingue : *Edouard en Ecosse*, le *Tyran domestique*, la *Jeunesse de Henri V*, le *Menuisier de Livonie*, le *Chevalier d'industrie*, comédies : le *Prisonnier*, *Maison à vendre*, et *Joseph*, opéra-comiques.

** DUVAL (Amaury Pineux), frère aîné du précédent, né en 1760 à Rennes, fut reçu fort jeune avocat au parlement de Bretagne et ne tarda pas à s'y faire une réputation. Venu à Paris et s'y étant fait connaître d'une manière avantageuse, il fut attaché au ministère des affaires étrangères et en 1785 accompagna comme secrétaire de légation M. de Taleyrand ambassadeur à Naples. Cette circonstance lui fournit les moyens de se livrer à l'étude des antiquités, et les progrès qu'il fit dans cette science qu'il avait cultivée avec zèle, lui furent très-utiles dans la suite. Il quitta Naples pour venir à Rome, dans le but d'y perfectionner ses connaissances ; et il s'y trouvait encore lors de l'assassinat de Basseville (*voy.* ce nom) dont il faillit partager le sort. Conduit sous escorte de Rome à Naples, il revint bientôt à Paris d'où il fut envoyé à Malte comme secrétaire de légation. Le grand maître ayant refusé de le recevoir en cette qualité, il renonça dès lors à la carrière diplomatique, pour se livrer exclusivement aux lettres. Nommé chef du bureau des arts au ministère de l'intérieur, dans ses loisirs il concourut sur les sujets proposés par l'institut et fut couronné en 1800 pour un *Mémoire sur les sépultures* (*voy.* Mulot), et en 1802 pour une *Dissertation sur les études qui servent à former l'antiquaire*. Admis à l'institut en 1811, à la réorganisation en 1816, il fit partie de l'académie des inscriptions et remplaça Ginguené dans la commission de l'*Histoire littéraire de France* (*voy.* D. Rivet), consacra ses dernières années à l'étude et mourut à Paris le 12 novembre 1838, à 78 ans. Aussi laborieux que savant, il a rédigé le texte de plusieurs grands ouvrages d'art, tels que : *Paris et ses monuments* (*voy* Baltard) ; les *Fontaines de Paris* ; *Monuments des arts du dessin* (*voy.* Denon), etc. Il a été l'éditeur de Montaigne et de Charron, dans la *Collection des moralistes français*. Il a fourni des notes au *théâtre des latins* de Levée (*voy.* ce nom) et des articles littéraires ou archéologiques à un grand nombre de journaux ; enfin il a eu part aux *Mémoires sur Naples* du comte Orloff (*voy.* ce nom) et à la traduction du *Voyage de Spallanzani dans les Deux-Siciles*, etc. Mais, pour s'être occupé de tant de choses, pour avoir disséminé son érudition et son esprit sur tant d'objets, il n'a pas composé un seul ouvrage de quelque étendue qui lui ait survécu. Amaury Duval a été remplacé à l'académie des inscriptions par M. Ch. Lenormand.

** DUVAL (Henri Pineux), frère cadet des précé-

dents, né à Rennes en 1770, était en 1789 employé dans le bureau des états de Bretagne; atteint par la loi de la conscription, il servit quelque temps dans la Vendée, et se joignit à ses compatriotes qui, après le 31 mai, résolurent de marcher sur Paris pour délivrer la convention. De retour à Rennes, il fit partie des commissaires qui furent envoyés par cette ville à Nantes, pour tenter de ramener Carrier (*voy.* ce nom) à des sentiments d'humanité. Ginguené, nommé ambassadeur à Turin en 1795, l'emmena comme secrétaire. Il entra depuis au ministère de l'intérieur, dans la section des arts. Mis à la retraite en 1816, il consacra dès lors ses loisirs à la culture des lettres et mourut à Paris le 27 janvier 1847. Associé à son frère Amaury pour la rédaction de différents ouvrages d'art, tels que les *Fontaines de Paris*, l'*Atheneum*, etc., il a publié séparément plusieurs romans qui n'ont eu qu'un succès passager. Parmi ses productions moins frivoles, indépendamment d'un *Discours sur la vraie philosophie*, couronné par l'académie de Montauban en 1811, on citera : *Essai sur la critique*, Paris, 1807, in-8; *Eloge de Duplessis-Mornay*, ib., 1809, in-8; *Histoire de France sous le règne de Charles VI*, ib., 1842, 2 vol. in-8. Il a laissé manuscrits une *Histoire de François Ier*, et un *Traité sur l'économie politique*.

DUVAUCEL (Charles), astronome, né à Paris le 5 avril 1734, mort à Evreux en 1820, fut lié avec Lalande. Il est auteur des *Mémoires de mathématiques et de physique* (insérés dans le tom. 5 des *Mémoires* présentés à l'académie des sciences, Paris, 1768, in-4). Il fut maire d'Evreux de 1790 à 1792, et pendant plusieurs années a exécuté les *cartes des éclipses* pour la *Connaissance des temps*.

* DUVAUCEL (Alfred), naturaliste, né à Paris en 1792, reçut de Cuvier son beau-père l'impulsion vers l'histoire naturelle. Chargé, en 1818, d'une mission scientifique dans les Indes, il y trouva M. Diard, jeune naturaliste qui l'avait précédé de quelques mois et s'établit avec lui à Chandernagor; la maison qu'habitaient les deux amis fut bientôt transformée en un musée. Dans les années 1820 et 1821, ils expédièrent à Paris, quatre collections nombreuses, et plusieurs riches envois. Ils se proposaient de visiter l'intérieur du Bengale, mais ils en furent détournés par le gouverneur anglais qui, sous prétexte de les favoriser, s'empara de leurs découvertes et les fit passer à Londres. Duvaucel revint seul à Chandernagor avec les caisses qu'on avait bien voulu lui laisser. Il parcourut ensuite le Silhet, et dans son zèle pour la science ménagea si peu sa santé, qu'il fut bientôt saisi d'une *fièvre des bois*, qui le força de revenir à Calcutta. Il ne fit depuis que traîner une vie languissante et mourut à Madras à la fin d'août 1824, à 31 ans. Sa *Description de la caverne de Bunhava* et des extraits de ses *lettres* sont imprimées dans la *Revue encyclopédique* tom. 10, pag. 473, et 21, p. 257. On a encore de lui dans le *Journal asiatique* un mémoire publié séparément, sous ce titre : *Notice sur le voyage de M. A. Duvaucel dans l'Inde*, Paris, 1824, in-8. C'était un des correspondants les plus actifs de la société asiatique de Paris.

* DUVERGIER DE HAURANNE (Jean-Marie), publiciste, né à Rouen en 1771, était de la même famille que l'abbé de Saint-Cyran (*voy.* ce nom). Destiné à la marine, il servit quelque temps sur les vaisseaux de l'état; mais il prit son congé dès qu'il le put pour rentrer dans le commerce, et par ses talents et son exacte probité, s'acquit la réputation d'un habile négociant. Elu député après le second retour du roi en 1815, il soutint le ministère contre la majorité. Réélu en 1816, il continua d'appuyer les projets du gouvernement et à défendre les ministres jusqu'en 1823, où il cessa de faire partie de la chambre. Dans ces différentes sessions il prit une grande part à toutes les discussions sur les finances, l'administration et l'économie politique. Il mourut à Paris le 20 août 1831. Outre un assez grand nombre de brochures politiques, on a de lui : *Du jury anglais et du jury français*, Paris, 1827, in-8; *Lettres sur les élections anglaises et sur la situation de l'Irlande*, Paris, 1828, in-8; *De l'ordre légal en France et des abus d'autorité*, Paris, 1825-28, 2 part. in-8. Cet ouvrage offre l'analyse complète de l'organisation constitutionnelle de la France et indique les améliorations dont elle est susceptible.

* DUVERNET (T.-J.) ecclésiastique, mort vers 1796 à la maison des Carmes à Paris, publia en 1781, sous le titre de *Disputes de M. Guillaume*, un écrit dirigé particulièrement contre Linguet, d'Esprémenil, et l'abbé Sabatier. Cette brochure, dans laquelle le gouvernement n'était pas ménagé, lui attira d'abord une détention de trois semaines à la Bastille. Loin de renoncer à son humeur mordante, il se fit mettre de nouveau à la Bastille pour avoir critiqué le ministère de Maurepas : cette fois il y fit un plus long séjour, pendant lequel il rédigea une *Vie de Voltaire*. Cet ouvrage, dont le lieutenant de police Lenoir avait cru devoir empêcher la publication, en gardant le manuscrit, parut en 1786, in-12. Sa vogue ayant donné l'éveil aux évêques, le clergé de France porta plainte au roi par l'organe du garde-des-sceaux. Louis XVI répondit : « *Si Duvernet a tort, on doit le réfuter : c'est l'office* » *des évêques.* » La *Vie de Voltaire*, refondue par l'auteur, ne parut qu'après sa mort, 1797, in-8. On lui doit encore une *Histoire de la Sorbonne*, Paris, 1790, 2 vol. in-8; inutile de dire qu'elle ne mérite aucune confiance.

* DUVIQUET (Pierre), critique distingué, né à Clamecy en 1766, fut envoyé dès l'âge de neuf ans à Paris, où il fit de brillantes études. Reçu docteur-agrégé à l'université en 1788, il se proposait de suivre la carrière de l'enseignement; mais la révolution le fit changer de plan, et, s'étant fait graduer à la faculté de droit en 1790, il revint exercer la profession d'avocat à Clamecy, où venait d'être établi un tribunal d'instance. Nommé en 1791 membre du directoire du département de la Nièvre, puis substitut du procureur-général, sa modération le fit destituer après le 10 août. Il était caché à Nevers pour se soustraire aux poursuites du comité révolutionnaire; mais ayant été découvert, il obtint d'être présenté à Fouché, alors en mission dans cette ville, qui, touché de sa position, lui fit

délivrer une feuille de route pour Lyon, où il lui ordonna de l'attendre. Placé par son protecteur en qualité de secrétaire d'un comité de surveillance, il se rendit ensuite à Grenoble avec le grade fictif d'adjudant-général, et remplit quelque temps dans cette ville les fonctions d'accusateur près d'un conseil de guerre. Plus tard Aubert-Dubayet, qu'il avait connu à Grenoble, ayant été nommé ministre de la guerre, l'appela dans ses bureaux, et lui fit obtenir ensuite la place de secrétaire-général de la police, puis de la justice. Elu en 1798 par le département de la Nièvre au conseil des cinq-cents, il y prit la défense de Merlin, un de ses anciens patrons, et n'y vota que d'après les inspirations du directoire. Après le 18 brumaire, envoyé commissaire du gouvernement près le tribunal de Clamecy, il donna sa démission en 1806, et revint à Paris. A l'organisation de l'université impériale, il obtint le titre d'agrégé, et fut nommé professeur au lycée Napoléon. En 1824 il remplaça Geoffroy au *Journal des débats*, comme rédacteur des articles sur le théâtre, et, moins caustique, moins spirituel peut-être que son devancier, se plaça cependant bientôt au rang des meilleurs critiques. Il cessa de concourir à ce journal en 1830, et mourut en 1835. Outre quelques *Opuscules*, on lui doit une bonne édition des *Œuvres de Marivaux*, et un excellent *Commentaire d'Horace* dans la *Collection des classiques latins* publ. par Gosselin, 1825, 2 vol. in-12 ou in-8; le troisième n'a pas paru. Duviquet a fourni plusieurs articles à la *biographie* publ. par le général Beauvais.

* DUVIVIER, peintre d'histoire, né à Bruges en 1762, et mort le 24 novembre 1837 à Paris, fut élève du célèbre David. Son tableau représentant *les funérailles d'Hector*, fut le premier indice de son beau talent. On a de lui plusieurs études précieuses parmi lesquelles on distingue *la Vision d'Ezéchiel*, d'après Raphaël; les quatre *têtes de la poésie, de la jurisprudence, etc.*, de la chambre *alla segnatura*; plusieurs morceaux de l'école d'Athènes, et la sainte Cécile, ainsi qu'une belle copie, grandeur de l'original, de la tête du Christ du Cénacle, de Léonard de Vinci.

* DUVIVIER (Joseph-Hyppolite), né à Mons en 1752, étudia avec succès la philosophie et la théologie à l'université de Louvain, où il prit ses licences en droit-canon. Son premier ouvrage parait avoir été l'*Apologie du mariage chrétien, ou mémoire critique, canonique et politique en réponse au commentaire intitulé: Des empêchements dirimants du contrat de mariage*, 1788, in-8. Le commentaire de l'avocat d'Outrepont, était en faveur de l'édit de Joseph II du 28 septembre 1784. Cet écrit fit sensation dans les Pays-Bas, et le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines, voulant en connaitre l'auteur, le fit venir de Mons et le prit pour secrétaire. Duvivier eut part à l'examen des professeurs de Louvain, fait par M. de Frankenberg en 1789. Cet examen eut lieu du 10 mars au 28 avril et roula sur vingt-huit questions. Le résultat fut une *déclaration* du cardinal sur l'enseignement du séminaire général de Louvain, imprimée en 1790, 201 pages in-8. Depuis, l'auteur partagea les persécutions et l'exil du cardinal. Il fut longtemps le rédacteur du journal ecclésiastique des Pays-Bas, et publia plusieurs écrits sur le serment. Il mit au jour en 1799, 1800 et 1801, trois lettres au premier consul sous le nom du *bon Anselme*; ces lettres devenues très-rares sont fort bien faites. A la réorganisation du chapitre de Tournay en 1803, nommé chanoine titulaire, il fit paraitre la même année le *Préservatif contre la suite du Sophisme dévoilé*. En 1804 il devint archidiacre, et en 1811 il accompagna son évêque au concile. Ils furent arrêtés ensemble et enfermés à Vincennes. Au mois de février 1812, le prélat fut relégué à Gien, et trois semaines après, Duvivier fut envoyé en surveillance à Vervins. Revenu à Tournay en 1814, il fut nommé grand-vicaire, et fit cause commune sous Guillaume avec les autres vicaires-généraux capitulaires de la Belgique. Il est mort à Tournay le 25 janvier 1834.

* DUVOISIN (Jean-Baptiste), l'un des plus habiles défenseurs du christianisme au XVIII^e siècle, né à Langres le 16 octobre 1744, après avoir achevé ses études d'une manière brillante, fut agrégé docteur à la maison de Sorbonne, et nommé, jeune encore, professeur de théologie. Pourvu plus tard d'un canonicat du chapitre d'Auxerre, il était grand-vicaire de Laon, lorsqu'il fut déporté avec un grand nombre d'autres ecclésiastiques, dans les premiers jours de septembre 1792. Il s'embarqua pour l'Angleterre, d'où il vint rejoindre son évêque à Bruxelles. Il s'établit ensuite à Brunswick, et y donna des leçons de littérature et de mathématiques. De retour en France en 1801, il fut, après le concordat, nommé à l'évêché de Nantes, et obtint la confiance de Bonaparte qui le créa baron et le décora de la légion-d'honneur. Il fut un des quatre évêques désignés pour résider auprès du pape à Savone, puis à Fontainebleau. Il fit aussi partie d'une commission composée de cardinaux et d'évêques chargés de donner leur avis sur plusieurs points, et y tint la plume au moins pour les réponses qui furent publiées. Il montra, dit-on, dans cette affaire une condescendance trop grande, et fut même accusé d'avoir trahi les intérêts de la religion. Cependant quelques écrivains ont cherché à le justifier, en disant que le désir d'éviter de plus grands maux à l'Eglise, avait dirigé sa conduite dans ces temps désastreux, et qu'il avait fait plusieurs fois des représentations inutiles. On cite entre autres une lettre qu'il écrivit quelques instants avant sa mort, dans laquelle il disait : *Je supplie l'empereur de rendre la liberté au saint Père; sa captivité trouble encore les derniers instants de ma vie. J'ai eu l'honneur de lui dire plusieurs fois combien cette captivité affligeait toute la chrétienté, et combien il y avait d'inconvénients à la prolonger. Il serait nécessaire, je crois, au bonheur de S. M. que sa Sainteté retournât à Rome.* « Cette » lettre, dit l'auteur des *Mémoires pour servir à* » *l'Histoire ecclésiastique du XVIII^e siècle*, fait hon- » neur à l'évêque de Nantes; mais n'eût-elle pas » pu être plus forte encore, et contenir l'improba- » tion de quelques démarches et de quelques écrits » qu'il parait difficile de justifier? C'est à ce dernier » moment qu'il convenait à un évêque de dire la » vérité tout entière. Aussi cette lettre n'effacera

» point, dans l'opinion de bien des gens, la tache » de la faiblesse du prélat, et on lui pardonnera » d'autant moins qu'il avait beaucoup d'esprit, de » talent et de connaissances. » Il mourut d'une fluxion de poitrine le 9 juillet 1813. On a de lui : *Dissertation critique sur la vision de Constantin*, 1774, in-12; *L'autorité des livres du nouveau Testament contre les incrédules*, Paris, 1775, in-12; *L'autorité des livres de Moïse, établie et défendue contre les incrédules*, Paris, 1778, in-12; *Essai polémique sur la religion naturelle*, Paris, 1780, in-12; *De vera religione*, Paris, 1785, 2 vol. in-2. Ce sont les leçons qu'il avait dictées en Sorbonne. *Examen des principes de la révolution française*, 1795, in-8; *Défense de l'ordre social contre les principes de la révolution française*, Londres, 1798, in-8, très-rare en France. L'auteur y discute, avec autant de sagacité que d'impartialité, les principes qui ont amené notre révolution. *Démonstration évangélique*, Brunswick, 1800, et Paris, 1802, 1805; cette édit. est augmentée d'un *Traité sur la tolérance*. Elle a été reproduite en 1810. Cet ouvrage a le mérite de réunir en un petit volume, et de présenter avec ordre, clarté et précision, tout ce qui a été dit de meilleur, de plus convaincant, en faveur de la religion chrétienne.

DYNTER (Edmond), du village de ce nom, dans la mairie de Bois-le-Duc, fut successivement secrétaire d'Antoine, de Jean IV, de Philippe I[er] et de Philippe le Bon, ducs de Bourgogne et de Brabant. Dégoûté de la vie de cour, il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat de Saint-Pierre à Louvain, se retira ensuite chez les chanoines réguliers de Corsendonck, près de Turnhout, et mourut à Bruxelles le 17 février 1448. Il a laissé : une *Chronique des ducs de Lorraine et de Brabant, depuis 1281 jusqu'en 1442*, en latin. On en conserve l'original à Corsendonck, et plusieurs copies dans différentes maisons des Pays-Bas, entre autres une avec des notes de Le Mire. Cette chronique mérite de voir le jour, à cause du grand nombre de pièces originales qu'elle renferme, et des particularités que l'auteur rapporte, et dont il a été témoin. *Genealogia ducum Burgundiæ, Brabantiæ, etc.* Francfort, 1529, et dans les *Rerum germanicarum scriptores* de Freherus, tome 3, et dans ceux de Struvius, tome 3. Cette généalogie est peu exacte.

* DZÉHÉBY (Mohamed-Ben-Amed), Turcoman d'origine, né à Damas le 6 octobre 1274 (3 de rebi 2[e] 673), est un des écrivains les plus célèbres et les plus féconds de l'islamisme. Il fit ses études à Damas, voyagea ensuite dans l'Orient, et dirigea l'école des traditions, fondée par Thaher. Dzéhéby mourut à Damas en 1347 (748 de l'hégire). Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque une *Chronique de l'islamisme*; c'est un dictionnaire des écrivains musulmans, divisé par siècles : il commence à l'an 1[er] et finit en 1744 de l'hégire. La Bibliothèque royale en possède 2 vol. parmi les manuscrits arabes; il existe un supplément à ce dictionnaire par le cadi Chohbah.

** DUBOIS (1) (Jean-Antoine), directeur au séminaire des missions étrangères à Paris, naquit en 1765, à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche), et manifesta de bonne heure des dispositions pour l'état ecclésiastique. A peine ordonné prêtre, il se prépara par de fortes études à porter aux infidèles les lumières de la foi. Il fut destiné pour l'Inde où il arriva en 1792, et qu'il quitta en 1820, pour venir représenter en France sa mission au séminaire commun. Les côtes de Coromandel, le Meyssour, le Coiambatoul furent le théâtre de ses courses apostoliques et de son zèle. M. Dubois avait une rare facilité pour apprendre les langues; outre l'anglais qu'il possédait parfaitement, il savait le Camoul, le Canara, le Desingua et les parlait sans peine. Doué d'un grand talent d'observation, il avait une mémoire à laquelle peu de chose échappait. Il en a fait preuve dans son ouvrage sur *les Usages et les Mœurs de l'Inde*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, imprimerie royale. Cet ouvrage imprimé d'abord en anglais aux frais de la société asiatique de Calcuta, le fit admettre dans cette société et dans celle de Paris. On a encore de Dubois un opuscule sur les *Fables de l'Inde*, in-8, et plusieurs articles sur les missions protestantes, insérés dans l'*Ami de la religion* et dans l'*Univers*. D'un commerce aussi agréable que d'une piété tendre, il ne cessa d'entretenir des relations étroites d'amitié avec les savants qu'il avait connus en Angleterre et en France. La mort, qu'il attendait depuis longtemps, le trouva préparé à subir sa loi, le 17 février 1848, au séminaire des Missions-Etrangères à Paris.

(1) Article arrivé trop tard pour être mis à son ordre.

---

# E

EADMER ou EDMER, anglais de naissance, d'abord moine du Bec, puis de Cantorbéry, devint l'ami et le confident de saint Anselme, qu'il accompagna dans son exil. On lui offrit l'évêché de saint André en Ecosse. Les uns disent qu'il le refusa, les autres prétendent qu'il l'accepta; s'il est vrai qu'il ait été évêque, il faut qu'il ait abdiqué l'épiscopat, car il mourut prieur de Cantorbéry en 1137. On a de lui : une *Vie de saint Anselme*, divisée en 2 livres. On la trouve dans les éditions des *Œuvres de saint Anselme*, ainsi que dans Surius et Bollandus; L'*Histoire des nouveautés*, c'est-à-dire de ce qui s'est passé de plus considérable dans l'église britannique, depuis l'an 1056 jusqu'à l'an 1122; elle est divisée en 6 livres. Le P. Gerberon a publié cette histoire avec les notes de Jean Selden; le livre *de l'Excellance de la sainte Vierge*; le traité *des quatre vertus* (la justice, la prudence, la force, la tempérance),

*qui ont été dans Marie* ; le traité *de la Béatitude*, composé d'après ce qu'Eadmer avait entendu dire à saint Anselme sur l'état des bienheureux dans le ciel ; le traité *des Similitudes*. Le fonds en est aussi de saint Anselme. Il fut rédigé par un de ses disciples, qu'on croit être Eadmer ; Les *Vies de plusieurs saints d'Angleterre*. Il y a encore d'autres ouvrages d'Eadmer qui n'ont point été imprimés (*Voy.* Wharthon, *præf. in t.* 2, *Angl. sacr.*). Les écrits d'Eadmer sont estimés pour l'ordre et l'exactitude ; le style en est facile et naturel (*Voy.* Ceillier, *tom.* 21, *pag.* 349). — Il ne faut pas le confondre avec Eadmer ou Ealmer, prieur de Saint-Alban, mort en 980, auquel on attribue des *lettres*, des *homélies* et 5 livres d'*Exercices spirituels* (*Voy.* Fabricius, *Bibliot. latin. tom.* 2, *pag.* 214.)

* EANDI (Joseph-Antoine-François-Jérôme), savant piémontais, né à Saluces, en 1735, mort en 1799, se forma à l'étude des sciences sous le P. Beccaria (*voy.* ce nom) qui ne tarda pas à l'associer à ses travaux et qui le désigna son suppléant. Nommé en 1781 professeur de géométrie au collége de Turin, il y obtint en 1788 la chaire de physique expérimentale et fut peu de temps après élu membre de l'académie des sciences. Outre des *Sermons* qui auraient suffi pour lui assurer une réputation, on a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *Phisicæ experimentalis et geometriæ lineamenta ad Subalpinos*, Turin, 1793, 3 vol. in-8, il en existe une contrefaçon faite en 1800 ; *Notice historique* sur les études du P. Beccaria, 1783, in-8, adressée à M. Balbe, légataire des manuscrits de ce célèbre restaurateur de la physique en Piémont. Une *Notice sur la vie et les ouvrages* d'Eandi a été publiée par Vassali, son neveu et son élève, dans le tome 6 des *Mémoires* de l'acad., Turin, 1801, in-4.

EAQUE (Eacus), fils de Jupiter et d'Egine, régna dans l'île d'Œnone, à laquelle il donna le nom de sa mère. La peste ayant dépeuplé son pays, il obtint de son père que les fourmis seraient changées en habitants, qu'on nomma Myrmidons. Son intégrité et sa prudence le rendirent si recommandable, que Pluton l'associa à Minos et à Rhadamante pour juger les morts.

* EARLE (John), prélat anglais, né à Yorck en 1601, mort en 1665, fut d'abord chapelain et précepteur du prince de Galles, depuis Charles II, puis, à l'époque de la restauration, évêque de Worcester, d'où il passa, en 1663, au siége de Salisbury. On a de lui : une *Traduction* de l'Εἰκὼν βασιλική, sous le titre d'*Imago regis Caroli in illis suis ærumnis et solitudine*, La Haye, 1649, in-12 ; et un ouvrage en anglais *Microcosmographia*, etc., Londres, 1628, in-8 ; dont Philip Bliss a publié une 6e édit., Oxford, 1811, in-8. — * Earle (Jabez), ministre anglais non conformiste, né en 1676, mort en 1768, est auteur d'un *Traité des sacrements*, 1707, in-8 ; de plusieurs *Sermons*, et d'un *Recueil de poésies* anglaises et latines. — Earle (William-Benson), philanthrope anglais, né en 1740, mort en 1796, laissa des legs considérables au bourg de Shaftesbury, comté de Dorset, sa patrie, pour la dotation de plusieurs établissements de charité et pour l'encouragement de l'agriculture et des arts. Il publia aussi une nouvelle édition d'un ouvrage fort rare, intitulé : *Relation exacte du fameux tremblement de terre et de l'éruption de l'Etna arrivés en* 1699, et y joignit une *Lettre* à lord Lyttleton, renfermant une *Description* de la dernière éruption du même volcan, en 1766.

* EARLOM (Richard), dessinateur et graveur, né dans le comté de Sommerset, vers 1728, mort à la fin du XVIIIe siècle, gravait à la manière noire. Son *œuvre* très-considérable est recherché des amateurs. Ses gravures sont remarquables par le moëlleux, le fondu et le velouté de ses tons. Les principales sont *L'académie de Londres*, *l'exposition du salon*, *la sorcière*, *Agrippine abordant à Brindes*, *Angélique et Médor*, *la forge*, *la Vierge au lapin*, *le sacrifice d'Abraham*, *la Madeleine chez le pharisien*, *une sainte famille*, *Silène ivre et la femme de Rubens*, *les deux avares*, *le roi d'Angleterre et sa famille*, *la Vierge dite la Zingarina*. On lui a attribué, mal à propos, un recueil de deux cents paysages, d'après les dessins de Claude Lorrain : ce recueil est de Robert Earlom.

* EBBESEN (Niels ou Nicolas), surnommé le *Brutus danois*, mort en 1340, était seigneur de Norreriis dans le Jutland. Le Danemarck, sous le règne de Christophe II, avait presque perdu son existence politique. La plupart de ses provinces étaient au pouvoir des Suédois, des seigneurs voisins et des vassaux ambitieux. A la mort de ce malheureux prince, il ne restait à la famille royale que quelques châteaux dans l'île de Lotland et l'Esthonie, qui menaçait aussi de secouer le joug. Il semblait que l'excommunication, lancée par le pape Jean XXII à l'occasion de l'emprisonnement d'un évêque par le roi, eût excité contre ce royaume la colère divine. Quelques-unes des provinces danoises étaient hypothéquées : le comte Gérard de Holstein avait en gage le Jutland et la Fionie, où il régnait comme souverain, et tenait prisonnier le fils aîné de Christophe qui avait en vain essayé de reprendre le pouvoir suprême. Au milieu de cette complète anarchie, il existait un homme, Niels Ebbesen, plein de sentiments généreux et attaché à la dynastie de ses maîtres légitimes. Le plus terrible, le plus cruel des tyrans du Danemarck, celui qui visait à une plus grande domination, était le comte Gérard ; ce fut contre lui qu'Ebbesen dirigea ses attaques. Il se mit à la tête des nobles et des paysans, qui souffraient à regret les vexations d'un gouvernement insatiable et despotique. Les insurgés, après avoir refusé de payer le tribut, mirent le siége devant les châteaux de Gérard. Celui-ci ayant réuni une armée de dix mille combattants, parcourt la province, répand partout l'effroi, saccage, brûle les maisons, les églises, les couvents, ne respecte ni l'âge, ni le sexe, ni le caractère sacré des prêtres ; il se repose de ces sanglants exploits dans la ville centrale de Rendey. Le comte mande alors Ebbesen, en lui accordant un sauf-conduit. Il se présente, et Gérard lui ordonne de lui prêter foi et hommage ; Ebbesen s'y refuse, et déclare qu'il ne peut reconnaître pour son souverain un usufruitier, un tyran. « Jurez, lui dit Gérard, ou exi- » lez-vous, ou plutôt attendez-vous à être pendu. »

— « Je ne vous crains pas, lui répond Ebbesen ; je » vous déclare la guerre, et je vous jure que je » vous combattrai personnellement partout où je » vous trouverai. » Le comte, étonné de ce courage, et craignant de plus sinistres résultats, laissa partir Ebbesen. Il chercha ensuite à le gagner par de séduisantes promesses ; mais Ebbesen fut inébranlable. Peu de temps après son entrevue avec le comte Gérard, il revint, pendant la nuit, à la tête de soixante hommes, trompe la vigilance des gardes, et s'introduit seul dans son appartement. Le comte appelle ses gardes; au même instant Ebbesen lui plonge son épée dans le cœur ; le tyran expire : ses gardes se jettent sur le meurtrier ; il les combat et les repousse, aidé de ses hommes d'armes, qui gardaient les avenues du château. Le peuple ayant appris la mort du comte Gérard, se range du côté d'Ebbesen, et immole tous les satellites de l'usurpateur. Ebbesen court assiéger Skanderborg, que les fils de Gérard viennent défendre avec une puissante armée. Ils sont vaincus par Ebbesen; mais lui-même périt dans le combat. Cependant il avait frayé au fils de Christophe II le chemin au pouvoir suprême, et, en immolant Gérard et ses fils, il l'avait délivré de ses ennemis les plus redoutables. Il ne fut donc pas difficile à ce prince d'achever l'expulsion des autres tyrans. Il régna sous le nom de Waldemar IV, dit le *Restaurateur*. Ebbesen diffère de Brutus, en ce que Gérard n'était pas son bienfaiteur, et encore moins un maître élu par un sénat; néanmoins, nous croyons qu'il aurait fait une action plus louable et plus héroïque s'il eût combattu son ennemi corps à corps, dans un combat singulier, plutot que par surprise et par trahison. Quoi qu'il en soit, le meurtre de Brutus sur César fit répandre des fleuves de sang, et introduisit l'anarchie dans tout le monde alors connu ; l'acte commis par Ebbesen fit cesser la guerre civile en rendant à un prince légitime les domaines de ses aïeux. Plusieurs poètes danois ont célébré l'action d'Ebbesen ; elle a fourni le sujet d'une belle tragédie à Sander, et Malte-Brun lui a consacré une *Ode*, publiée en 1812.

EBBON, 31e archevêque de Reims, né d'une famille obscure, devint frère de lait et condisciple de Louis le Débonnaire, qui le fit son bibliothécaire, et le plaça sur le siége de Reims. Ebbon conçut le dessein de travailler à la conversion des peuples du Nord, et fit approuver sa résolution du pape Pascal, qui le nomma son légat. Sa mission ayant été infructueuse, il revint en France, et se mit à la tête des factieux qui déposèrent Louis le Débonnaire. Il fut conduit au synode de Thionville en 835, et y condamna lui-même sa conduite envers l'empereur. Il fut rétabli sur son siége par le crédit de Lothaire ; mais ayant été cité au concile de Paris l'an 847, et ayant refusé d'y comparaître, il encourut l'indignation de ce prince, et fut obligé de se retirer auprès de Louis, roi de Bavière, qui lui donna l'évêché de Hildesheim, où il mourut l'an 851. C'était un prélat difficile à définir par ses qualités opposées. Il fut successivement courtisan assidu, missionnaire zélé, et enfin chef de parti. (*Voy.* le *Spicilége* de dom d'Achery, le tom. VII des *conciles* de Labbe et le *Recueil des historiens de France* de dom Bouquet). On lui attribue *narratio clericorum remensium de depositione duplici* Ebbonis; *voy.* les *scriptores histor. franc.* de Duchesne. — EBBON (saint), 29e évêque de Sens, né en Bourgogne à la fin du VIIe siècle, succéda à son oncle saint Guerric et mourut selon la chronique de l'abbaye de Saint-Pierre, le 27 août 750. Sa vie se trouve dans les *Acta sanctorum sancti Benedicti* et dans la *collection des Bollandistes* avec des notes de Jean Stilting. — EBBON, moine allemand mort en 1139, a écrit la *vie de saint Othon*, évêque de Bamberg et apôtre de la Poméranie; cette vie est imprimée dans les *Acta sanctorum*, au tom. 1er du mois de juillet. On croit que le 4e livre qui contient les détails de la canonisation du saint évêque est d'un écrivain plus récent.

EBED-JÉSU, auteur de plusieurs ouvrages en syriaque, est le même qu'ABDISSI. *Voy.* cet article.

* EBELING, littérateur allemand, né à Carmissen en 1741, est auteur d'une *Histoire de la poésie allemande*, d'une *Histoire et géographie de l'Amérique*, d'une *Description du royaume de Majorque*, de plusieurs *Essais de poésies*, insérés dans différents écrits périodiques, et de plusieurs *traductions* de voyages. Il est mort à Hambourg en 1817.

* EBERHARD (Jean-Pierre), médecin, né à Altona en 1727, professa dès l'âge de 26 ans les mathématiques avec succès à l'université de Halle, fut ensuite pourvu d'une chaire de médecine, et mourut dans cette ville le 17 décembre 1779. Les titres de ses principaux ouvrages tous en allemand sont : *Traité sur l'origine des perles*, Halle, 1750, in-8; *Principes élémentaires de physique*, 1753, in-8; *Mélanges d'histoire naturelle, de médecine et de morale*, 1759, 3 vol. in-8; *Divers traités de mathématiques appliquées*, 3e éd., 1786, in-8. Ces traités sont relatifs à l'optique, à la gnomonique, à la construction des moulins et des machines nécessaires à l'exploitation des mines.

* EBERHARD (Christophe), aumônier-général des armées russes en 1711, mort en 1750, présenta au czar Pierre une méthode nouvelle pour la détermination des longitudes, et la consigna dans un ouvrage intitulé : *Specimen theoriæ magneticæ*, etc., Leipsig, 1720, in-4, fig. On a encore de cet auteur un écrit en allemand sur l'état des prisonniers suédois en Russie. Il avait été chargé par le czar Pierre d'aller reconnaître les côtes de l'Amérique; mais la mort de ce prince arrêta l'exécution de cette entreprise. — * EBERHARD (Jean-Paul), fils du précédent, habile architecte, né en 1723 à Altona, mort en 1795, professa les mathématiques à Gottingue, et laissa : *Description d'une nouvelle planchette*, etc., en allem., Halle, 1753, in-8, avec 4 planches; *de Transportatore novoque ejusdem usu*, Gottingue, 1754, in-4; *Description des environs de Gottingue*, 1760, in-8, et la *Traduction* en allemand de l'*Essai sur l'art de la guerre*, de Turpin de Crissé, Gottingue, 1757, gr. in-8, avec 8 pl.

* EBERHARD (Jean-Auguste), théologien et philosophe distingué, né le 31 août 1739 à Halberstadt, fit ses études à l'université de Halle et embrassa l'état ecclésiastique. Il fit paraître en 1772, (Berlin, in-8,) son *Apologie de Socrate*, qui eut une influence

aussi décisive sur les destinées de son auteur que sur les études théologiques en Allemagne, et le plaça au premier rang des écrivains protestants de son pays. Cet ouvrage (traduit en franç. par Dumas), parut à l'occasion de la censure exercée par la Sorbonne sur le *Bélisaire* de Marmontel. C'est un cadre dans lequel Eberhard a fait entrer l'examen de la doctrine chrétienne sur la corruption de l'homme, sur la rédemption, sur les conditions du salut : et sur tous ces points il ébranle l'enseignement de la religion. Lorsqu'il vit l'extension qu'on donnait à sa doctrine, il essaya, par son *Amyntor*, Berlin, 1782, in-8, d'affaiblir l'effet de son premier ouvrage, en faisant aimer la morale évangélique; mais Eberhard en méconnaissait le divin auteur. C'est ainsi qu'une première erreur conduit à une seconde, et que celui qui ne veut suivre que son imagination s'égare de plus en plus. Dans l'*Esprit du christianisme primitif*, 3 vol. in-8, 1807, il prétend que cette religion est née du choc, du concours et d'une fusion, pour ainsi dire, de la culture intellectuelle des Grecs avec la culture morale des peuples de l'Asie, paradoxe que l'histoire, la réflexion et la critique repoussent également. Eberhard fut un des adversaires de Kant, et publia, de 1787 à 1795, un *journal* uniquement destiné à combattre le kantisme. Soit lassitude, soit dépit de voir que ses efforts étaient infructueux, il chercha dans d'autres travaux, un délassement utile et publia : *Essai d'un dictionnaire universel des synonymes de la langue allemande*, Halle, 1795-1802, 6 vol. in-8, où il montre un esprit aussi juste que pénétrant. Lorsqu'il eut terminé ce long travail, il donna le *Manuel d'Æsthétique pour les lecteurs d'un esprit cultivé dans toutes les classes de la société*, 1803-1805, 4 vol., ouvrage devenu classique en Allemagne. On a de lui plusieurs autres ouvrages et un grand nombre d'articles dans les journaux et surtout dans la *Bibliothèque universelle allemande* de Nicolaï. Eberhard est mort le 7 janvier 1809. Sa *Théorie de la faculté de penser et de sentir*, couronnée en 1776 par l'académie de Berlin, lui valut en 1778, la chaire de philosophie à Halle, vacante par la mort de Meyer. Fr. Nicolaï a donné en allemand une *Notice sur la vie d'Eberhard*.

EBERMANN (Vite), jésuite, né à Rentweisdorff, dans l'évêché de Bamberg, en 1597, enseigna avec réputation les belles-lettres, la philosophie et la théologie à Mayence et à Wurtzbourg; fut recteur du séminaire de Fulde, et mourut à Mayence le 8 avril 1675. Il a publié *Bellarmini controversiæ vindicatæ*, Wurtzbourg, 1661, in-4. Il montre que la manière des hérétiques en répondant à Bellarmin, est de tronquer les preuves de ce célèbre controversiste, et d'isoler des propositions pour pouvoir les combattre avec une espèce d'avantage. Ebermann a encore publié d'excellents ouvrages de *controverse* contre Georges Calixte, Herman Conringius, Jean Musæus, professeur d'Iéna, etc.

EBERT (Théodore), professeur à Francfort-sur-l'Oder, dans le XVIIe siècle, s'est fait un nom par ses ouvrages. Les principaux sont : *Chronologia sanctioris linguæ doctorum ; Elogia jurisconsultorum et politicorum centum illustrium, qui sanctam hebræam linguam propagarunt*, Leipsig, 1628, in-8; *Poetica hebraica*, ibid., 1628, in-8. Ces livres renferment beaucoup de choses savantes et peu agréables, excepté pour les hébraïsans. Il est mort en 1630.

* EBERT (Jean-Arnold), né à Hambourg en 1723, mort le 19 mars 1795, professeur à l'institut du Carolineum à Brunswick, partage avec Gartner, Gellert, Klopstock, etc. l'honneur d'avoir restauré la littérature allemande. Indépendamment de la traduction des *Nuits d'Young*, avec des *notes*, Leipsig, 1790, 1795, 5 vol. in-8, et de celle du *Léonidas*, poème de Glover (*voy.* ce nom), on lui doit plusieurs morceaux de *poésie lyrique* et des *épîtres* très-estimées, parmi lesquelles on distingue celle à Conrad Arnold Schmidt, Brunswick, 1772, in-8.

* EBERT (Jean-Jacques), professeur à Wittemberg, né à Breslau en 1737, a publié des ouvrages dont l'influence n'a pas été moins grande en Allemagne, que celle de son enseignement : *Leçons de philosophie et de mathématiques pour les hautes classes*, Francfort, 1773, in-8, 4e édit., 1790; *Abrégé des principes de logique*, 5e édit., 1790; *Abregé des principes de physique*, 4e édit., 1803; *Leçons de physique pour la jeunesse*, Leipsig, 1793, 2e édit. 3 vol. in-8; *Eléments des principales parties de la philosophie pratique*, Leipsig, 1784, in-8; *Entretiens sur les principales merveilles de la nature*, 1er vol., Leipsig, 1784, in-8; *Loisirs d'un père consacrés à l'instruction de sa fille*, Leipsig, 1795, in-8; *Journal pour l'instruction des jeunes dames*, 1794, 1801. Ces deux ouvrages ont eu le plus grand succès. Ebert est mort le 18 mars 1805.

EBEYS, soudan d'Egypte, tua en 1156 le calife son maître, qui se reposait sur ce perfide du gouvernement de son royaume. Le meurtrier se saisit de ses trésors, en répandit une partie dans le palais, pour amuser le peuple, pendant qu'il se sauvait l'épée à la main. Les hospitaliers et les templiers l'ayant arrêté sur le chemin de Damas, et l'ayant mis à mort, partagèrent entre eux ses trésors et ses prisonniers.

EBION, philosophe stoïcien, disciple de Cérinthe, et auteur de la secte des *ébionites*, commença à débiter ses rêveries vers l'an 72 de J.-C. Il soutenait que le Sauveur était un pur homme, né par le concours ordinaire des deux sexes. Il ajoutait que Dieu avait donné l'empire de ce monde au diable, et celui du monde futur au Christ. Ses disciples mêlaient les préceptes de la religion chrétienne avec le judaïsme. Ils observaient également le samedi et le dimanche. Ils célébraient tous les ans leurs mystères avec du pain azyme. Ils se baignaient tous les jours comme les juifs, et révéraient Jérusalem comme la maison de Dieu. Ces hérétiques ne connaissaient point d'autre Evangile que celui de saint Matthieu, qu'ils avaient en hébreu, mais corrompu et mutilé. Ils rejetaient le reste du nouveau Testament et surtout les Epîtres de saint Paul, regardant cet apôtre comme un apostat de la loi. Ils honoraient les anciens patriarches, mais ils méprisaient les prophètes. La vie des premiers ébionites fut, dit-on, assez sage; celle des derniers fort déréglée. Ceux-ci permettaient la dissolution du mariage et

la pluralité des femmes. Quoique juifs opiniâtres, les ébionites (1) reconnaissaient Jésus-Christ pour le Messie; il voyaient donc en lui les principaux caractères sous lesquels il avait été annoncé par les prophètes. On ne les accuse point d'avoir révoqué en doute les miracles de Jésus-Christ, ni sa mort, ni sa résurrection. Saint Epiphane atteste, au contraire, qu'ils admettaient tous ces faits essentiels. Ils étaient cependant nés dans la Judée, avant la destruction de Jérusalem : plusieurs avaient été sur le lieu où ces faits s'étaient passés; ils avaient eu la facilité de les vérifier.

EBROIN, maire du palais de Clotaire III et de Thierri Ier, homme ambitieux, fier, entreprenant, parvint à ce poste par ses intrigues et par son hypocrisie. Ces espérances que ses vertus apparentes avaient données se démentirent bientôt. Demeuré seul maître, par la retraite de la reine Bathilde, il ne contraignit plus son orgueil, son avarice, sa perfidie. Il ravissait les biens, il ôtait les charges, il chassait les grands qui étaient à la cour, et défendait aux autres d'y venir sans sa permission. Après la mort de Clotaire, en 670, il mit Thierri sur le trône; mais la haine que les seigneurs avaient pour le ministre rejaillit sur le roi. Il donnèrent la couronne à Childéric II, firent tondre Thierri et Ebroin, et les enfermèrent dans des monastères. On eut fait mourir Ebroin sans la puissante médiation de saint Léger, qui ne se souvint plus de l'inimitié qu'il ne s'était attirée de la part de ce méchant homme qu'en blâmant ses injustices. Childéric étant mort en 673, Thierri fut replacé sur le trône, et prit Leudèse pour maire du palais. Ebroin s'étant échappé de son monastère, fit assassiner Leudèse, supposa un Clovis, qu'il disait être fils de Clotaire III, força les peuples de lui prêter serment de fidélité, et ravagea les terres de ceux qui lui résistèrent. La ville d'Autun fut assiégée. L'évêque Léger eut les yeux crevés par ordre d'Ebroin, à qui il avait sauvé la vie, et fut mis dans un monastère. Ebroin contraignit ensuite, les armes à la main, Thierri à le recevoir de nouveau pour son maire du palais. Il gagna les grands de Neustrie et de Bourgogne, et renvoya son faux Clovis, dont il n'avait plus besoin. Sa tyrannie n'eut plus de bornes, tous les gens de bien en furent les victimes. Enfin, un seigneur, nommé Hermanfroi, qu'il menaçait de la mort après l'avoir dépouillé de ses biens, tua le tyran en 681, les uns disent dans son lit, les autres à la sortie de son palais. Ce fut sous ce ministre que commença l'usage ou plutôt le monstrueux abus de donner, à titre de précaire, les biens ecclésiastiques à des seigneurs laïques, sous l'obligation du service militaire.

ECCART ou plutôt ECKHART (Jean-Georges d'), né en 1674, à Duingen, dans le duché de Brunswick, fut ami de Leibnitz. Il devint, par le crédit de cet homme célèbre, professeur en histoire à Helmstadt. Après la mort de ce philosophe, il eut une chaire à Hanovre; mais les dettes qu'il contracta dans ce nouveau séjour, l'obligèrent de le quitter en 1723. L'année d'après, il embrassa la religion catholique à Cologne, et se retira à Wurtzbourg. Le pape Innocent XIII lui ayant offert une place dans cette ville, ou à Passau ou à Vienne, Eccart préféra Wurtzbourg, et il y remplit avec distinction les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste et de bibliothécaire. Il y mourut en 1730, à 56 ans, après avoir été anobli par l'empereur. On doit à Eccard : *Corpus historicum medii ævi, a temporibus Caroli Magni imperatoris ad finem sæculi XV*, Leipsig, 1724, 2 vol. in-fol. « Cette collection qui vient, dit l'abbé Lenglet, d'un des plus habiles et des plus honnêtes » hommes qu'il y ait dans l'empire, est très-curieuse et bien dirigée; chose rare dans les écrivains allemands; et ce qui est encore plus rare, » il ne répète point ce qui est dans les autres. » *Leges Francorum et Ripuariorum*, etc., Leipsig, 1720, in-fol. : recueil non moins estimé que le précédent; *De origine Germanorum libri duo*, publiés à Gottingen en 1750, in-4, par les soins de Scheidius; *Historia studii etymologici linguæ germanicæ, etc.*, in-8, estimé; *Origines Habsburgo-Austriacæ*, Leipsig, 1721, in-fol. Ce savant a abandonné les anciennes idées sur l'origine de la maison d'Autriche; il s'est attaché à prouver que les maisons de Lorraine et d'Autriche viennent de la même souche. *De rebus Franciæ orientalis et episcopatûs Wiceburgensis, in quibus regum et imperatorum Franciæ Germaniæque gesta imponuntur*, Wurtzbourg, 1729, 2 vol. in-fol.; *Animadversiones historicæ et criticæ in Schannati diœcesim et hierarchiam Fuldensem*, 1727, in-fol.; *Historia genealogica principum Saxoniæ superioris*, Leipsig, 1722, in-fol. etc.

ECCART. *Voy.* ECHARD, ECKARD ou ECKHART.

ECCHELLENSIS (Abraham), savant maronite, professeur des langues syriaque et arabe au collége royal à Paris, où le célèbre Le Jay l'avait appelé. Cet homme illustre lui donnait par an 600 écus d'or, pour présider à l'impression de sa grande Bible polyglotte. La congrégation *de propaganda fide* l'agrégea, vers l'an 1636, aux traducteurs de la Bible en arabe. Ecchellensis passa de Paris à Rome, après avoir obtenu en cette ville une chaire de langues orientales. Il y mourut en 1664. Ce savant était profondément versé dans la connaissance des livres écrits en syriaque et en arabe; et quoiqu'il ait eu des supérieurs dans la connaissance de ces deux langues, il faut avouer qu'il les possédait très-bien. On a de lui : la *traduction* d'arabe en latin *des 5e, 6e et 7e livres des Coniques* d'Apollonius. Ce fut par ordre du grand-duc Ferdinand II, qu'il entreprit cet ouvrage, dans lequel il fut aidé par Jean-Alphonse Borelli, mathématicien célèbre, qui l'orna de commentaires. Cette version fut imprimée à Florence avec le livre d'Archimède, *De assumptis*, en 1661, in-fol. *Institutio linguæ syriacæ*, etc., Rome, 1628, in-12; *Synopsis philosophiæ Orientalium*, Paris, 1641, in-4; *Versio Abdarrhamani de medicis virtutibus animalium, plantarum et gommarum*, Paris, 1647, in-8; des ouvrages de *controverse* contre les protestants, imprimés à Rome; *Eutychius vindicatus*, contre Selden, et contre Hottinger, auteur d'une Histoire orientale, 1661, in-4;

(1) C'est contre les ébionites et leur premier maître Cérinthe que saint Jean, à son retour à Pathmos, composa son évangile.

des *remarques sur le Catalogue des écrivains chaldéens, composé par Ebed-Jésu*, et publié à Rome en 1653. Elles sont précieuses aux amateurs de la littérature orientale. Une *édition des œuvres de saint Antoine, abbé*; *Concordia nationum christianarum orientalium in fidei catholicæ dogmatibus*, Mayence, 1655. Il tâche de concilier les sentiments des Orientaux avec ceux de l'église romaine, et il y réussit ordinairement très-bien. Léon Allatius a travaillé de concert avec Ecchellensis à cet ouvrage.

ECEBOLE, sophiste de Constantinople, maître de rhétorique de l'empereur Julien, fut toujours de la religion du souverain. Sous Constance, il se mit à la mode, par ses invectives contre les dieux des païens; il déclama depuis pour les mêmes dieux, sous Julien son disciple. A la première nouvelle de la mort de ce prince, il joua le rôle de pénitent. Enfin il mourut, sans reconnaître d'autre religion que l'intérêt présent : digne maître du prince hypocrite et apostat, qui sous les mêmes rapports fut son très-digne disciple.

ECELINO. *Voy.* Ezzelino.

ECHARD (Jacques), dominicain, né à Rouen en 1644, mourut à Paris, en 1724. Il contribua à illustrer son ordre par la *Bibliothèque des écrivains* qu'il a produits, 2 volume in-fol., à Paris, le 1er en 1719, le 2e en 1721. Le Père Quétif avait travaillé avant lui à cet ouvrage; mais il en avait à peine fait un quart. Cette Bibliothèque est fort estimée par tous les bibliographes. On y prend une idée juste de la vie et des ouvrages des écrivains dominicains, de leurs différentes éditions, et des bibliothèques où on les garde en manuscrit. Tout est appuyé sur de bonnes preuves. L'auteur donne le titre de grands hommes à des personnages très-médiocres; mais l'exagération est le défaut de tous les ouvrages de ce genre. Le Père Echard avait toutes les qualités d'un savant vertueux. A la suite de cet ouvrage Echard a placé *Sacrum Gynæceum dominicanarum, seu sorores ordinis prædicatorum quæ scriptis claruerunt*.

ECHARD (Laurent), historien anglais, né en 1671 à Barsham dans le comté de Suffolk, exerça successivement le pastorat dans diverses églises. Sa santé était très-faible. Les eaux de Scarborough lui ayant été ordonnées pour la rétablir, il résolut de s'y transporter; mais il mourut en chemin à Lincoln en 1730. Il était membre de la société des antiquaires de Londres. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont : *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort de Jacques Ier*, Londres, 1707, 1718, 3 vol. in-fol., très-estimée en Angleterre; *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'empire par Constantin*, traduite en français par Daniel de La Roque, revue pour le style, corrigée et publiée par l'abbé des Fontaines, Paris, 1728 et 1729, 6 vol. in-12. Cet abrégé n'est pas sans défaut; mais la disette de bons ouvrages en ce genre lui a donné beaucoup de cours en France et en Angleterre. L'auteur y a transporté les principaux traits de l'histoire romaine. Il y a fait entrer aussi de petites digressions sur les principaux écrivains de Rome, qu'il peint avec plus de vérité que de finesse. (*Voy.* Guyon Cl. Mar). L'ouvrage d'Echard fit connaître son auteur au ministère d'Angleterre, qui l'employa dans plusieurs affaires; *Histoire générale ecclésiastique depuis J.-C. jusqu'à Constantin*, Londres, 1702, in-fol., en anglais. Les ecclésiastiques d'Angleterre font autant de cas de cet abrégé, que les gens du monde en font de son Histoire romaine. L'*Interprète des nouvellistes et des liseurs de gazettes*, ouvrage superficiel, qui donna à l'abbé Ladvocat l'idée de son *Dictionnaire géographique portatif*. Echard composa aussi un *Dictionnaire historique*, qui n'est qu'un squelette décharné; *Traduction anglaise des comédies de Plaute et de Térence, etc.*

ECHEMON, fils de Priam, et Chromius son frère, furent précipités de dessus leur char par Diomède, qui, après les avoir tués, les dépouilla de leurs armes et prit leurs chevaux.

ECHIDNA, monstre moitié femme, moitié serpent, fut mère du chien Cerbère, de l'Hydre de Lerne, de la Chimère, du Lion de Némée et du Sphynx.

ECHIDNE, reine des Scythes, qu'Hercule épousa, et de laquelle il eut trois enfants, Agathyrse, Gélon et Scythe, de qui l'on dit que sont sortis les rois de Scythie.

ECHINADES : c'étaient des nymphes qui furent métamorphosées en îles, pour n'avoir pas appelé Achéloüs à un sacrifice de dix taureaux auquel elles avaient invité tous les dieux des bois et des fleuves. Ces îles, situées près du golfe de Lépante, sont devenues fameuses dans ces derniers siècles, par la grande victoire navale, remportée sur les Turcs, par don Juan d'Autriche.

ECHION, roi de Thèbes. Ses deux filles se laissèrent immoler pour apaiser les dieux, qui affligeaient la contrée d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés, qui célébrèrent la mort glorieuse de ces deux princesses. — Il y a eu un autre Echion, qui fut un de ceux qui aidèrent Cadmus à bâtir Thèbes; et c'est de son nom que les Thébains ont éte appelés Echionides.

ECHO, fille de l'Air et de la Terre. Cette nymphe habitait les bords du fleuve Céphise. Junon la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeaient, parce qu'elle avait parlé d'elle imprudemment, et qu'elle l'avait amusée par des discours agréables, pendant que Jupiter était avec ses nymphes. Echo voulut se faire aimer de Narcisse, mais s'en voyant méprisée, elle se retira dans les grottes, dans les montagnes, dans les forêts, où elle sécha de douleur, et fut métamorphosée en rocher.

ECHIUS ou ECKIUS (Jean), né en Souabe l'an 1486, professeur de théologie dans l'université d'Ingolstadt, signala son savoir et son zèle dans ses conférences contre Luther, Carlostad, Mélanchthon, etc. Il se trouva en 1538 à la diète d'Augsbourg, et en 1541 à la conférence de Ratisbonne, et brilla dans l'une et dans l'autre. Il joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des catholiques avec les luthériens. Il avait de l'érudition, de la mémoire, de la facilité, de la pénétration, une logique précise et vigoureuse. Ce savant théologien mourut à Ingolstadt en 1543, à 57 ans. On a de lui deux *Traités sur le sacrifice de la messe*; un

*Commentaire sur le prophète Aggée*, 1638, in-8; des *homélies*, 4 vol. in-8, et des ouvrages de *controverse*, entre autres un Manuel de controverse et un *Traité sur la prédestination*. On conserve, avec une sorte de respect, dans le Muséum du collége d'Ingolstadt, la chaire où il était assis en donnant ses leçons. — Il ne faut point le confondre avec Léonard Eckius, jurisconsulte célèbre, mort à Munich en 1550 : ce dernier jouissait d'une si grande réputation, et était si aimé de Charles-Quint, que ce prince disait que « ce qui était conclu sans l'avis d'Eckius, était » conclu en vain. »

** ECKARD (Jean), littérateur, né en 1769, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et partagea sa vie entre ses devoirs et la culture des lettres. Il mourut à Versailles le 14 décembre 1839, à 70 ans. On a de lui des *Notices* sur le général Berthier (Vict.-Léop.), sur Cléry, Peuchet et Girauld-Duvivier le grammairien, et un assez grand nombre d'*Opuscules* de circonstance ; mais ses principaux ouvrages sont : *Mémoires historiques sur Louis XVII*, 3e édit., Paris, 1819, in-8; *Recherches historiques sur Versailles*, 1836, in-8; et l'*Etat au vrai de toutes les sommes employées par Louis XIV en bâtiments*, ib., 1836, in-8. Ces trois ouvrages renferment des détails exacts, et méritent d'être consultés. Eckard a laissé manuscrits : *Précis historique sur le Cid et Chimène*; et l'*Almanach d'Eléonore*, contenant des *notices* sur les principaux personnages qui ont porté les noms d'*Aliénor*, d'*Eléonore* ou de *Léonor*. Il est l'éditeur des *Annales littéraires* de Dussault (*voy.* ce nom).

ECKARD. *Voy*. Eccard.

* ECKHART (Jean-Frédéric), savant philologue, né en 1725 à Quedlinbourg, recteur du collége de Frankenhausen en 1748, puis directeur et bibliothécaire de celui d'Eisenach de 1758 à 1793, mort l'année suivante, a publié un grand nombre de *programmes ou dissertations académiques*, parmi lesquels on distingue : *De Ædificatione et ornatione sepulchrorum a scribis et pharisæis instituta*, Iéna, 1746, in-4; *De Elegantiorum litterarum studiis inter christianos tempore Juliani*, Eisenach, 1764, in-4; *Notice d'un livre rare intitulé* Summa Magistrutia ou Pisanella, Eisenach, 1771, in-4; *Notice de quelques Livres rares du* XVe *siècle qui sont dans la bibliothèque d'Eisenach*, 1775, in-8; *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, 1777, in-4; la *Vie de Josèphe*, trad. du grec en allemand, Leipsig, 1780, in-8, etc.; *Sur les Batteries flottantes employées par César dans la guerre civile*, ib., 1783, in-4; 1784, avec un supplément; *Josephus de Joanne Baptista testatus*, 1785, in-4; *Notice sur J.-P. Erich*, savant littérateur d'Eisenach, ib., 1789, in-4. Eckhart a de plus fourni des articles à quelques journaux littéraires de l'Allemagne.

* ECKHEL (Joseph-Hilaire), célèbre numismate, né le 13 janvier 1737 à Enzesfeld, dans l'Autriche supérieure, entra chez les jésuites, enseigna le latin au collége Thérésien, la rhétorique à Steyer, et fut ensuite nommé professeur d'éloquence à l'université de Vienne. Cédant à son goût pour l'étude de l'antiquité, et particulièrement de la numismatique, il obtint de ses supérieurs, en 1772, la permission de faire le voyage d'Italie, pour se perfectionner dans cette science. A son arrivée à Florence, il reçut du grand duc de Toscane la commission de ranger le cabinet de Médicis. Pendant son absence, l'impératrice Marie-Thérèse l'avait nommé directeur du cabinet des médailles et professeur d'antiquités à Vienne. La suppression de son ordre ayant eu lieu dans le même temps, il se livra entièrement à ses études favorites. Ses principaux ouvrages sont : *Nummi veteres anecdoti*, Vienne, 1775, 2 parties in-4, où il a fait connaître plus de 400 médailles inédites, la plupart autonomes. Une nouvelle *édition* du catalogue du cabinet des médailles de Vienne, 1779, 2 vol. in-fol., en latin. Elles sont rangées suivant une nouvelle méthode que sa simplicité et sa clarté ont fait généralement adopter. *Choix des pierres gravées du cabinet impérial des antiques à Vienne*, 1788, petit in-fol; *De doctrina nummorum*, ou *De la science des médailles*, Vienne, 1792-98, 8 vol. in-4. Ce bel ouvrage remarquable par la précision des idées, la clarté du style et l'éloignement de tout esprit de système, mit le comble à sa gloire ; mais il n'eut pas le temps d'en jouir : il mourut, peu de jours après la publication du dernier vol., le 16 mai 1798.

ECKOUT. *Voy*. EECKOUT.

ECLUSE (Charles de l'), *Clusius*, né à Arras le 18 février 1525, parcourut une grande partie de l'Europe en herborisant. Il s'était fait une loi de ne se fier qu'à ses propres yeux pour les descriptions des plantes : aussi l'exactitude la plus scrupuleuse règne dans ses descriptions et dans ses figures. Les empereurs Maximilien II et Rodolphe II lui confièrent leur jardin des simples. Les assujettissements de la vie de courtisan l'ayant dégoûté, il se retira à Francfort-sur-le-Mein, ensuite à Leyde, où il mourut en 1609, à 84 ans, professeur de botanique. Ses *ouvrages* ont été recueillis en 3 vol. in-fol. à Anvers, 1601, 1605 et 1611, avec fig. Ils roulent sur la science qu'il avait cultivée. *Voy*. Belon.

* ECLUSE DES LOGES (Pierre-Mathurin de l'), docteur de Sorbonne, né à Falaise en 1715, et mort à Paris vers 1783, est particulièrement connu par son édition des *Mémoires de Sully*, Londres, 1745, 3 vol. in-4, ou 8 vol. in-12, réimprimés à Londres, 1778, 10 vol. in-12, et à Paris 1814, 6 vol. in-8. On reprochait à ces Mémoires de manquer d'ordre; le style d'ailleurs en avait vieilli : il était en général lent, surchargé de parenthèses ou de phrases incidentes et quelquefois obscures. Le nouvel éditeur les a mis en meilleur français et en meilleur ordre, et toutes les fois que l'occasion s'en présente il redresse les erreurs dans lesquelles Sully a été entraîné par l'esprit de parti.

* ECUY (Jean-Baptiste l'), abbé de Prémontré, né à Yvoy-Carignan, (Ardennes), le 3 juillet 1740, à 14 ans acheva ses études chez les jésuites de Charleville. Voué à l'état ecclésiastique, il fut envoyé, en 1758, à Paris, au séminaire du Saint-Esprit, et l'année suivante il entra à l'abbaye de Prémontré, où il fit profession en 1761. En terminant son cours de théologie, il fut reçu docteur de Sorbonne, et quelques années après (1775)

nommé principal et prieur du collége de l'ordre à Paris. En 1780, élu abbé général de Prémontré, il tint de 1782 à 1788, trois chapitres où furent adoptées des mesures pour l'amélioration des études, et la réforme des ouvrages liturgiques de l'ordre. La bibliothèque de Prémontré s'enrichit par ses soins d'un choix de livres et devint l'une des plus belles de France, à laquelle il joignit un cabinet de physique. En 1788, il présida l'assemblée provinciale de Laon. A la suppression des ordres religieux il se retira dans la commune de Penancourt; en 1793 il fut enfermé dans la maison de réclusion à Chauny. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté il s'établit avec son frère, comme lui religieux, aux Grandes-Vallées, près de Melun, où ils tinrent quelque temps un modeste pensionnat. Il revint à Paris en 1801, et participa dès-lors à la rédaction du *Journal des Débats.* Nommé, deux ans après, chanoine honoraire de Notre-Dame, il fut, en 1805, présenté à S. S. Pie VII, qui l'accueillit avec bonté et daigna recevoir l'hommage de quelques-uns de ses ouvrages. En 1806 il accepta la place d'aumônier de la comtesse de Survilliers (Mme Joseph Bonaparte). En décembre 1813, il fut chargé de prononcer à Notre-Dame un discours pour l'anniversaire du couronnement de Napoléon; et le 15 août 1813, un autre sur le rétablissement du culte. En 1824, nommé chanoine de Notre-Dame, l'archevêque M. de Quelen l'admit dans son conseil, et le chargea spécialement de l'examen des ouvrages soumis à son approbation. Il remplit avec zèle les fonctions de son ministère jusqu'au 6 avril 1828, qu'une chute ne lui permit plus de quitter la chambre. Il continua néanmoins de s'occuper de littérature; sa mémoire avait conservé toute sa fraîcheur. Il mourut le 22 avril 1834, dans sa 94e année, après avoir reçu toutes les consolations et les secours de la religion. Ses principaux ouvrages sont : *La Bible de la jeunesse*, ou *Abrégé de l'histoire de la Bible, contenant l'ancien et le nouveau Testament*, Paris, 1810, 2 vol. in-8, fig. et atlas in-fol. *Essai sur la vie de Jean Gerson, chancelier de l'église et de l'université de Paris*, 1832, 2 vol. in-8; *Manuel d'une mère chrétienne*, ou *Courtes homélies sur les épîtres et les évangiles des dimanches et fêtes*, Paris, 1822; 2e édit. 1827, 2 vol. in-12; *Flora Præmonstratensis, annis 1787 et 1788 collecta, et ad naturæ fidem depicta*, Paris, 1827, 3 vol. in-folio; il n'existe qu'un seul et unique exemplaire de cet ouvrage qui n'est pas terminé; l'auteur l'a offert à la bibliothèque de Laon. Il a traduit : *Œuvres de Franklin* (1773) et la *Science du bonhomme Richard* (1774); — *Amintor et Théodora*, etc. (1797); — *Nouveau dictionnaire universel, historique, biographique, bibliographique* (1803); — *Strenæ Norbertæ* (1827). Il a publié, comme éditeur, les *Annales civiles et religieuses d'Yvoy-Carignan et Mouzon*, de Ch. Jos. Delahant (1822, in-8).

* EDDY (J.-H.), géographe, né en 1784 à New-Yorck, a publié plusieurs *cartes* estimées, entre autres *celle de l'état de New-Yorck.* Il s'occupait d'un *atlas* complet de l'Amérique, lorsqu'une mort prématurée l'enleva le 22 décembre 1817. On a de lui un grand nombre d'*Essais* sur la *géographie*, la *botanique* et sur d'autres *branches d'histoire naturelle.*

* EDELCRANTZ (le baron Abraham-Nicolas), directeur de l'académie d'agriculture de Suède, naquit à Abo, en 1754. Occupé d'abord exclusivement de littérature, il fut en 1787, nommé secrétaire et caissier particulier du roi et directeur des spectacles de la cour; il fut appelé plus tard à la chancellerie, puis aux archives des ordres royaux. Il fit connaitre en 1796, par son *Traité sur les télégraphes*, deux mille vingt-quatre signaux différents, que l'on peut transmettre, à l'aide de dix pièces, à une distance de trois mille et demi suédois. L'académie des sciences de Stockholm l'ayant élu son président, il y lut un discours sur l'incertitude de nos connaissances relatives à l'électricité. En 1801, il visita, par l'ordre du roi, l'Allemagne, la Hollande, la France et l'Angleterre, pour étudier les nouveaux procédés mécaniques et industriels, et il rapporta de ce voyage une foule d'utiles observations. En 1805, intendant des musées royaux, il fut trois ans après revêtu de la dignité de chancelier de la cour. Edelcrantz obtint enfin le titre de baron, et mourut le 15 mars 1821. La Suède lui doit plusieurs machines utiles.

EDELINCK (Gérard) naquit à Anvers en 1649. Il y apprit les premiers éléments du dessin et de la gravure; mais ce fut en France qu'il déploya tous ses talents. Louis XIV l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver deux morceaux de la plus grande réputation, le tableau de la *sainte Famille* de Raphaël, et celui d'*Alexandre visitant la famille de Darius*, de Le Brun. Edelinck se surpassa dans les estampes qu'il exécuta d'après ces chefs-d'œuvre; les copies furent aussi applaudies que les originaux. On y admire, comme dans toutes ses autres productions, une netteté de burin, une fonte et une couleur inimitables. Il a réussi également dans les *portraits* qu'il a faits de la plupart des hommes illustres de son siècle. Cet artiste mourut en 1707, dans l'hôtel royal des Gobelins, où il avait un logement, avec le titre de graveur ordinaire du roi, et de conseiller dans l'académie royal de peinture.

* EDELMAN (Jean-Frédéric), habile compositeur, né en 1749 à Strasbourg, se fit connaître de bonne heure comme pianiste, et publia un grand nombre de *sonates* et de *concertos*. En 1782 il fit jouer avec succès à l'Opéra l'acte du *feu* dans le ballet des *éléments*, et *Ariane abandonnée dans l'isle de Naxos.* Fougueux démagogue, ses dénonciations atteignirent jusqu'à Dietrich (*voy.* ce nom), son bienfaiteur; il périt lui-même sur l'échafaud avec son frère, en 1794, après la chute de Robespierre. On a de lui 14 *œuvres* pour le clavecin, et il a laissé en manuscrit l'*Oratorio d'Esther*, et les *opéras d'Alcione* et de *Mérope.*

* EDELMANN (Jean-Christian), *esprit fort*, né en 1698, à Weissenfels dans la Saxe, étudia la théologie à Iéna. Il fut longtemps indécis entre différentes sectes religieuses; mais toujours ennemi déclaré du christianisme, il travailla quelque temps à la traduction de la Bible que J.-Fr. Haug publiait à Berlebourg, et y fournit quatre des Epitres de saint

Paul. Il publia un livre intitulé *Vérités innocentes*, dans lequel il cherchait à prouver le peu d'importance de toutes les religions. Il rejeta la doctrine et le sacrifice de Jésus-Christ, et fit de la raison une divinité. Il prétendait que cette raison était une portion essentielle de Dieu, dont elle ne différait en rien : qu'ainsi l'âme était une partie de la Divinité, et non-seulement celle des hommes, mais aussi celle de tous les animaux. Il s'abstint longtemps de manger de la viande, afin, disait-il, de ne manger aucune portion de la divinité. Ses principaux écrits, tous en allemand, sont : *Moïse démasqué* (1740), in-8 ; *Christ et Bélial*, 1741, in-8 ; *la Divinité de la Raison* (1752), in-8. Chassé de Neuwied, de Brunswick, de Hambourg, etc., il obtint enfin la permission de vivre à Berlin, à condition de ne plus rien écrire, et il y mourut dans l'obscurité, le 15 février 1767, âgé de soixante-neuf ans. J.-Henri Praktje a publié *Notice sur la vie, les ouvrages et la doctrine d'Edelmann*, Hambourg, 2e édit. augm., 1755, in-8, avec la notice des écrits publiés pour le réfuter.

EDER (Georges), né à Freysingen, en 1524, et mort en 1586, se fit un nom par son habileté dans la jurisprudence. Il fut honoré par les empereurs Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II, de la charge de leur conseiller, et laissa plusieurs écrits sur le droit. Le meilleur de ses ouvrages est son *Œconomia bibliorum, seu partitionum theologicarum libri quinque*, in-folio.

EDGAR, roi d'Angleterre, dit *le Pacifique*, fils d'Edmond, succéda à son frère Eduin en 959. Ils vainquit les Ecossais, imposa à la province de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups, pour dépeupler l'île de ces animaux carnassiers. Il subjugua une partie de l'Irlande, poliça ses états, contribua à la réforme des mœurs des ecclésiastiques, et mourut à 33 ans, en 975, après un règne de 16 ans. Quelques auteurs l'appellent *l'amour et les délices des Anglais*. Sa modération lui mérita le surnom de *Pacifique*, et son courage égala son amour de la paix. Sa vertu ne fut point exempte de faiblesse ; mais la pénitence qu'il en fit répara bien le scandale qu'il avait donné. « Ce prince, dit Fleury, étant allé à un monastère de filles, situé à Vilton, fut épris de la » beauté d'une personne noble qui y était élevée » parmi les religieuses, sans avoir reçu le voile, et » l'enleva... L'archevêque de Cantorbéry, saint » Dunstan, vint trouver le roi, qui s'avança à son » ordinaire, lui tendant la main pour le faire » asseoir sur le trône. L'archevêque retira sa main » et lui dit : *Vous osez toucher la main qui immole » le Fils de la Vierge, avec votre main impure, après » avoir enlevé à Dieu une vierge qui lui était destinée.... Je ne veux pas être ami d'un ennemi de » Jésus-Christ*. Le roi se jeta aux pieds du prélat, » qui l'ayant disposé à toute satisfaction, lui imposa » une pénitence de sept ans, pendant lesquels il » ne porterait point la couronne, il jeûnerait deux » jours de la semaine, et ferait de grandes aumônes. » Le roi accomplit exactement sa pénitence. Après » les sept ans, il assembla les seigneurs, les évêques et les abbés de ses états, et, en leur présence, saint Dunstan lui remit la couronne sur » la tête avec une allégresse publique. C'était l'an » 973. » On trouve, dans la *Collection des conciles*, plusieurs lois qui font honneur à la sagesse de son gouvernement. — Il ne faut pas le confondre avec Edgar, roi d'Ecosse, fils de sainte Marguerite et neveu d'Edgar, dont il est parlé dans l'article suivant.

EDGAR ATHELING (c'est-à-dire vraiment noble), légitime héritier du royaume des Anglais, se détermina, quoi qu'il fût traité avec tendresse par Guillaume le Conquérant, à s'enfuir (1068) en Irlande, avec sa mère Agathe, et ses sœurs Marguerite et Christine. Marguerite fut mariée au roi Malcolm, dont elle eut six fils et deux filles. Trois de ses fils, Edgar, Alexandre et David furent rois. *Voy.* Marguerite.

EDGEWORH (Richard Lowel), né à Bath en 1744, de la même famille que le confesseur de Louis XVI (*voy.* Firmont), acheva ses études à l'université d'Oxford, où se fortifia son goût pour les sciences physiques. Divers modèles de machines qu'il offrit à la société d'encouragement de Londres lui valurent des médailles d'argent et d'or en 1763 et 1769. La mort de son père lui ayant permis de suivre ses goûts sans contrainte, il vint en France et s'arrêta quelque temps à Lyon pour suivre les travaux Perrache. De retour en Angleterre dès 1772, il continua de s'occuper de mécanique, se partageant entre ses études et l'éducation de ses enfants dont il s'occupait sérieusement. En 1798, nommé membre de la chambre des communes d'Irlande, il montra beaucoup de fermeté lors de l'invasion des Français et prévint la prise de Longwood. Il ne fut pas si heureux dans son opposition à la réunion de l'Irlande à l'Angleterre. Cet utile citoyen mourut le 13 juin 1817. On lui doit un assez grand nombre d'*Opuscules* insérés dans les *transactions* de l'académie d'Irlande, dont il était membre depuis 1785, dans les *revues*, les *magasins*, ou publiés séparément. Son principal ouvrage est l'*Essai sur la construction des routes et des voitures*, trad. par M. Ballyet, Paris, 1829, in-8, fig.

EDISSA. *Voy.* Esther.

EDMER. *Voy.* Eadmer.

EDMOND ou EDME (saint) naquit au bourg d'Abington, près de la Tamise, d'un père qui entra dans le cloître, et d'une mère qui vécut saintement dans le monde. Il fit ses études à Paris, et y enseigna ensuite les mathématiques et les belles-lettres. Son nom ayant pénétré jusqu'à Rome, le pape Innocent III lui donna ordre de prêcher la croisade. Le pape Grégoire voulant récompenser le zèle avec lequel il remplit cette fonction, le désigna pour occuper le siége de Cantorbéry, vacant depuis longtemps. Le chapitre l'élut d'une voix unanime, et l'élection fut confirmée par le souverain pontife ; mais on eut beaucoup de peine à faire consentir Edme à accepter l'épiscopat. L'autorité de l'évêque de Salisbury ayant vaincu sa résistance, il fut sacré le 2 avril 1234. Il continua toujours son premier genre de vie, sans craindre de s'exposer à la censure de quelques évêques qui n'étaient pas animés, comme lui, de l'esprit de Dieu. « Sa princi-

» pale occupation, dit un historien, était de connaître les besoins spirituels et corporels de son » troupeau, afin de pourvoir aux uns et aux autres. » Il avait un soin particulier des jeunes filles qui » n'avaient point de ressource; et pour les mettre » plus sûrement à l'abri du danger, il leur procu- » rait un établissement. Il faisait une guerre dé- » clarée aux vices; il maintenait la discipline avec » une vigueur vraiment apostolique, il veillait sur » ses officiers de justice pour qu'ils remplissent avec » intégrité les fonctions de leurs charges, et qu'ils » n'abusassent pas de leur autorité pour opprimer » les faibles. » Le zèle qu'il employa à la réforme de son clergé, lui attira des ennemis dans le chapitre même de son église. Eprouvant tous les jours des contradictions, il ne voulut point paraître conniver à des abus qu'il ne pouvait réprimer, il passa secrètement en France, et mourut à Poissy, le 16 novembre 1242, ayant été huit ans archevêque de Cantorbéry. Le pape Innocent IV canonisa saint Edmond en 1247. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Speculum Ecclesiæ*, dans la Bibliothèque des Pères, tom. 3, Cologne, 1618-22; un livre des *Constitutions diverses* en 36 canons, dans la *Collection des conciles d'Angleterre et d'Irlande* de Wilkins, et des manuscrits contenant des *prières*, des *dissertations* sur *les sept péchés capitaux*, *le décalogue* et les *sept sacrements*. On a une vie de saint Edme tirée des manuscrits de l'abbaye de Pontigny, Auxerre, 1693, in-12.

EDMOND (saint), roi des Anglais orientaux, fut illustre par sa piété, qui le fit mettre dans le catalogue des saints. Ce prince, ayant en 870 voulu livrer bataille aux Danois, fut vaincu et contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église; mais ayant été découvert, il fut mené à Ivar, chef des Danois, qui était à Hélisdon. Le vainqueur lui offrit d'abord de lui laisser son royaume, pourvu qu'il le reconnût pour son souverain, et lui payât un tribut. Edmond ayant refusé ce parti, Ivar le fit attacher à un arbre, et percer d'une infinité de flèches, après quoi il lui fit couper la tête. Le chef d'Edmond ayant été trouvé quelque temps après, fut enterré avec le corps à Saint-Edmonbourg, ville qui a reçu son nom de ce roi. Les historiens du temps en font l'éloge le plus complet. Ils relèvent surtout sa piété, sa douceur et son humilité. Les rois d'Angleterre l'honoraient comme leur principal patron, et le considéraient comme un modèle accompli de toutes les vertus royales.

EDMOND I^er^, roi d'Angleterre, fils d'Edouard le Vieux, monta sur le trône l'an 941. Il soumit le Northumberland, mit l'ordre dans son royaume, donna de grands priviléges aux églises. Il fut assassiné l'an 946, par un voleur qu'il avait arrêté dans ses appartements; il emporta avec lui les regrets de ses sujets.

EDMOND II, dit *Côte-de-fer*, roi des Anglais après son père Ethelred, commença de régner en 1016. Le royaume était alors extrêmement divisé par les conquêtes de Canut, roi de Danemarck. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Glocester et de Bristol, et mit ses ennemis en déroute. Il chassa ensuite Canut de devant Londres qu'il assiégeait, et gagna deux sanglantes batailles. Mais ayant laissé à son ennemi le temps de remettre de nouvelles troupes sur pied, il perdit Londres et fut défait en plusieurs rencontres. La mort de tant de bons sujets le toucha. Pour les épargner ou pour ne plus se commettre à leur courage, il fit un défi à Canut, qui accepta ce parti. Ces rois se battirent avec chaleur et à forces égales. Ils terminèrent leurs différends en partageant le royaume. Quelque temps après, Edric, surnommé Stréon, corrompit deux valets-de-chambre d'Edmond, qui lui passèrent un croc de fer au fondement, dans le temps qu'il était pressé de quelque nécessité naturelle, et portèrent sa tête à Canut qui fut maître du trône (1017). *Voy.* CANUT.

EDMOND PLANTAGENET, de Woodstock, comte de Kent, était un fils cadet du roi d'Angleterre Edouard I^er^. Le roi Edouard II, son frère aîné, l'envoya l'an 1324 en France, pour y défendre contre Charles IV les pays qui appartenaient à l'Angleterre; mais il ne fut pas heureux dans cette expédition. Il soutint le parti de ceux qui déposèrent Edouard II son frère, pour mettre son fils Edouard III sur le trône. Il se chargea du gouvernement du royaume, avec onze autres seigneurs, pendant la minorité de son neveu; mais il s'aperçut bientôt que la mère du jeune roi, de concert avec son amant Roger Mortimer, ne lui en laissait que le seul titre. Il travailla dès lors à faire remonter sur le trône son frère. Cette tentative ne lui réussit pas; la reine fit si bien que, dans un parlement tenu à Winchester, il fut condamné à mort. On le conduisit sur l'échafaud; mais l'exécuteur s'étant évadé, il y demeura depuis avant midi jusqu'au soir, sans qu'on pût trouver un homme qui voulût faire l'office de bourreau. Enfin vers le soir, un garde de la maréchaussée se chargea de cette triste exécution. Ainsi mourut ce prince à l'âge de 28 ans.

EDMONDES (Thomas), anglais, né en 1563, joua un role dans les affaires politiques sous les règnes d'Elizabeth, de Jacques I^er^ et de Charles I^er^. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur en France et dans les Pays-Bas, et mourut en 1639. On a publié ses *Négociations*, Londres, 1749, in-8; *Lettres sur les affaires d'état*, Londres, 1725, 2 vol. in-8.

EDOUARD LE VIEUX ou l'ancien, roi d'Angleterre, 7^e^ de la dynastie saxone, succéda à son père Alfred l'an 900. Il défit Constantin, roi d'Ecosse, vainquit les Bretons du pays de Galles, et remporta deux victoires sur les Danois. Il fit ensuite ériger cinq évêchés, fonda l'université de Cambridge, protégea les savants, et mourut en 925.

EDOUARD LE JEUNE ou le martyr (saint), né en 962 d'Edgard, roi d'Angleterre, parvint à la couronne dès l'âge de 13 ans en 975. La plupart des grands du royaume le reconnurent pour roi. Quelques-uns s'y opposèrent. Enfin Elfride sa belle-mère, qui voulait faire régner son fils Ethelred, le fit assassiner en 978. Il était âgé de 15 ans. L'église romaine l'honore comme martyr, et en célèbre la mémoire le jour de sa mort, le 18 mars.

EDOUARD (saint), dit *le Confesseur* ou *le Débonnaire*, fils d'Ethelred II, fut rappelé en Angleterre après la mort de son frère Elfred, successeur de

Canut II, mais assassiné à son entrée dans le royaume. Il était alors en Normandie, où les incursions des Danois l'avaient obligé de se retirer. Il fut couronné l'an 1041. Le comte Godwin, qui était allé le chercher en Normandie, lui donna sa fille en mariage, et gouverna sous son nom. Ce général remporta d'assez grands avantages sur les ennemis de l'état. Le roi laissa avilir le sceptre par sa faiblesse; il parut d'abord n'avoir apporté sur le trône que la piété et une douceur qui lui faisait dire qu'il eût mieux aimé passer ses jours dans une condition obscure et privée, que d'acheter une couronne par l'effusion du sang humain; mais dès qu'il fut instruit des vexations et des cruautés de Godwin, il confisqua les biens de ce ministre indigne de sa confiance, le déclara ennemi de l'état et gouverna par lui-même. Aucun roi ne termina plus heureusement les guerres qu'il eut à soutenir; dans les temps de paix, il s'appliqua à rendre son peuple heureux. Il fit un recueil des plus belles lois portées par ses prédécesseurs, et ordonna qu'elles fussent observées par tous ses sujets sans exception: ce qui leur fit donner le nom de *lois communes*; elles furent constamment respectées par les Anglais, même dans les plus grandes révolutions. « On vit » alors, dit un auteur, ce que peut un roi qui est » véritablement le père de ses sujets. Tous ceux » qui approchaient de sa personne essayaient de » régler leur conduite sur la sienne. On ne con» naissait à sa cour, ni l'ambition, ni l'amour des » richesses, ni aucune de ces passions qui malheu» reusement sont si communes parmi les courti» sans, et qui préparent peu à peu la ruine des » états. Edouard paraissait uniquement occupé du » soin de rendre ses peuples heureux; il diminua le » fardeau des impôts, et chercha tous les moyens » de ne laisser personne dans la souffrance. Comme » il n'avait point de passions à satisfaire, tous ses » revenus étaient employés à récompenser ceux » qui le servaient avec fidélité, à soulager les pau» vres, à doter les églises et les monastères. Il fit » un grand nombre de fondations, dont le but était » de faire chanter à perpétuité les louanges de Dieu. » Mais les divers établissements qu'il fit ne furent » jamais à charge au peuple. Les revenus de son » domaine lui suffisaient pour toutes les bonnes » œuvres qu'il entreprenait. On ne connaissait point » alors les taxes, où l'on n'y avait recours qu'en » temps de guerre, et dans des nécessités très-pres» santes. » Les grands du royaume s'imaginant qu'il avait épuisé ses finances par ses aumônes, levèrent une somme considérable sur leurs vassaux, sans l'en prévenir, et la lui apportèrent comme un don que lui faisaient ses peuples pour l'entretien des troupes, et pour les autres frais occasionnés par les dépenses publiques. Edouard ayant appris ce qui s'était passé, remercia ses sujets de leur bonne volonté, et voulut que l'on rendît l'argent à tous ceux qui avaient contribué à former la somme. Il laissa par testament sa couronne à Guillaume le Conquérant, quoiqu'il ne fût pas son plus proche parent: le prince Edgard, qui devait naturellement lui succéder, avait pris la fuite et s'était sauvé en Ecosse, par la crainte de ce terrible concurrent. Edouard mourut le 5 janvier 1066, après un règne de 25 ans. Il fut canonisé par le pape Alexandre III.

EDOUARD Ier de ce nom, de la dynastie normande ou des Plantagenet (qu'on devrait nommer EDOUARD IV parce qu'il y avait déjà eu trois Edouard dans la race saxonne), roi d'Angleterre, naquit à Winchester en 1240, du roi Henri III et d'Eléonore de Provence. Il se croisa avec le roi saint Louis contre les infidèles. Il partageait les travaux ingrats de cette expédition malheureuse, lorsque la mort du roi son père le rappela en Europe l'an 1272. Au retour de l'Asie, il débarqua en Sicile, et vint en France, où il fit hommage au roi Philippe III des terres que les Anglais possédaient dans la Guienne. L'Angleterre changea de face sous ce prince. Il sut contenir l'humeur remuante des Anglais, et animer leur industrie. Il fit fleurir leur commerce, autant qu'on le pouvait alors. Il s'empara du pays de Galles sur Léolin, après l'avoir tué les armes à la main en 1283. Il fit un traité, l'an 1286, avec le roi Philippe IV, dit *le Bel*, successeur de Philippe III, par lequel il régla les différends qu'ils avaient pour la Saintonge, le Limousin, le Querci et le Périgord. L'année suivante il se rendit à Amiens, où il fit au même prince hommage de toutes les terres qu'il possédait en France. La mort d'Alexandre III, roi d'Ecosse, arrivée en 1286, ayant laissé sa couronne en proie à l'ambition de douze compétiteurs, Edouard eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendants. Il exigea d'abord l'hommage de cette couronne; ensuite il nomma pour roi Jean Bailleul qu'il fit son vassal. Une querelle peu considérable entre deux mariniers, l'un français, l'autre anglais, alluma la guerre en 1293, entre les deux nations. Edouard entra en France avec deux armées, l'une destinée au siége de La Rochelle, et l'autre contre la Normandie. Cette guerre fut terminée par une double alliance en 1298, entre Edouard et Marguerite de France, et entre son fils Edouard et Isabelle, l'une sœur et l'autre fille de Philippe le Bel. Le souverain anglais tourna ensuite ses armes contre l'Ecosse. Bervick fut la première place qu'il assiégea. Il la prit par ruse. Il feignit de lever le siége, et fit répandre par ses émissaires qu'il s'y était déterminé par la crainte des secours qu'attendaient les assiégés. Quand il se fut assez éloigné pour n'être pas aperçu, il arbora le drapeau d'Ecosse, et s'avança vers la place. La garnison, séduite par ce stratagème, s'empressa d'aller au devant de ceux qu'elle croyait ses libérateurs. Elle était à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglais, qui entrèrent précipitamment dans la ville. Ce succès en amena d'autres. Le roi d'Ecosse fut fait prisonnier, confiné dans la tour de Londres et forcé à renoncer, en faveur du vainqueur, au droit qu'il avait sur la couronne. Ce fut alors que commença cette antipathie entre les Anglais et les Ecossais, qui dure encore aujourd'hui, malgré la réunion des deux peuples. Edouard mourut après avoir perdu la conquête d'Ecosse, en 1307, après trente-quatre ans de règne, et 68 ans de vie. Les historiens de diverses nations ont parlé si différemment de ce prince, dit l'auteur de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, qu'il est difficile de s'en

former une juste idée. Les satires sont venues des Ecossais, et les éloges des Anglais. Parmi ces historiens, Velly l'a trop noirci ; le Père d'Orléans l'a trop flatté. On ne peut lui refuser beaucoup de courage, des mœurs pures, une équité exacte; mais ces qualités furent ternies par la cruauté et par la soif de la vengeance et de l'argent. Il s'empara de tous les prieurés, n'assignant à chaque religieux que dix-huit deniers par semaine, et affectant le surplus à ses finances. Il fit ensuite enlever tout l'argent des monastères d'Angleterre, et saisir leurs fonds et ceux des évêchés. De plus il mit tous les ecclésiastiques hors de sa protection, tellement qu'on pouvait les insulter impunément, n'étant plus sous la sauve-garde des lois. C'est à cette conduite que Henri Spelman, protestant anglais, dans son traité *de la Fatalité des sacriléges*, attribue la perte de l'Ecosse et les malheurs arrivés à son fils. Ce fut sous ce prince que le parlement d'Angleterre prit une nouvelle forme, telle à peu près que celle d'aujourd'hui. Le titre de pair et de baron ne fut affecté qu'à ceux qui entraient dans la chambre haute. Il ordonna à tous les shérifs d'Angleterre, que chaque comté ou province députât au parlement 2 chevaliers, chaque cité 2 citoyens, chaque bourg 2 bourgeois. La chambre des communes commença par-là à entrer dans ce qui regardait les subsides. Edouard lui donna du poids, pour pouvoir balancer la puissance des barons. Ce prince, assez ferme pour ne les point craindre, et assez habile pour les ménager, forma cette espèce de gouvernement, qui rassemble les avantages de la royauté, de l'aristocratie et de la démocratie ; mais qui a aussi les divers inconvénients de tous les trois, et qui ne peut subsister que sous un roi sage.

EDOUARD II, né en 1284, à Caernavan, dans le pays de Galles, fils et successeur d'Edouard Ier, fut couronné à l'âge de 23 ans, en 1307, abandonna les projets de son père sur l'Ecosse, pour se livrer à ses maîtresses et à ses flatteurs. Le principal d'entre eux était un nommé Gaveston, gentilhomme gascon, qui, à la fierté de sa nation, joignait les caprices d'un favori et la dureté d'un ministre. Il maltraita si cruellement les grands du royaume, qu'ils prirent les armes contre leur souverain, et ne les quittèrent qu'après avoir fait couper la tête à son indigne favori. Les Ecossais, profitant de ce trouble, secouèrent le joug des Anglais. Edouard, malheureux au dehors, ne fut pas plus heureux dans sa famille. Isabelle, sa femme, irritée contre lui, se retira à la cour du roi de France Charles le Bel, son frère. Ce prince encouragea sa sœur à lever l'étendard de la révolte contre son mari. La reine, secourue par le comte de Hainaut, repassa la mer avec environ 3,000 hommes en 1326. Edouard, livré à l'incertitude dans laquelle il avait flotté toute sa vie, se réfugia avec son favori Spencer dans le pays de Galles, tandis que le vieux Spencer s'enfermait dans Bristol pour couvrir sa fuite. Cette ville ne tint point contre les efforts des illustres aventuriers qui suivaient la reine. Les deux Spencer moururent par la main du bourreau. Edouard fut condamné à une prison perpétuelle, et son fils mis en sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit comme il avait commencé, en lâche. Après quelque temps de prison, on lui enfonça un fer chaud dans le fondement par un tuyau de corne, de peur que la brûlure ne parût. Ce fut par ce cruel supplice qu'il perdit la vie l'an 1327, après un règne de 20 ans.

EDOUARD III, fils du précédent, vit le jour en 1313 à Windsor. Mis sur le trône à la place de son père, par les intrigues de sa mère, en 1327, il ne lui fut pas pour cela plus favorable. Il fit enlever son favori Mortimer jusque dans le lit de cette princesse, et le fit périr ignominieusement. Isabelle fut elle-même renfermée dans le château de Rising, et y mourut après 28 ans de prison. Edouard maître, et bientôt maître absolu, commença par conquérir le royaume d'Ecosse disputé par Jean de Bailleul et David de Bruce. Une nouvelle scène, et qui occupa davantage l'Europe, s'ouvrit alors. Edouard III voulut retirer les places de la Guienne, dont le roi Philippe de Valois était en possession. Les Flamands, l'empereur et plusieurs autres princes, entrèrent dans son parti ; les premiers exigèrent seulement qu'Edouard prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur cette couronne, parce qu'alors, suivant le sens littéral des traités qu'ils avaient faits avec les Français, ils ne faisaient que suivre le roi de France. Edouard, suivant Rapin de Thoiras, approuva ce moyen de les faire entrer dans la ligue. Voilà l'époque de la jonction des fleurs de lys et des léopards. Edouard se qualifia dans un manifeste *roi de France, d'Angleterre et d'Irlande*. Il commença la guerre par le siége de Cambray, qu'il fut obligé de lever. La fortune lui fut ensuite plus favorable. Il remporta une victoire navale, connue sous le nom de *bataille de l'Ecluse*. Cet avantage fut suivi de la bataille de Créci en 1346. Les Français y perdirent 30,000 hommes de pied, 1,200 cavaliers et 80 bannières. On attribua en partie le succès de cette journée à 6 pièces de canon dont les Anglais se servaient pour la première fois, et dont l'usage était inconnu en France. Le lendemain de cette victoire, les troupes des communes de France furent encore défaites. Edouard, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglais 210 années. La mort de Philippe de Valois, en 1350, ralluma la guerre. Edouard la continua contre le roi Jean son fils, et gagna sur lui en 1357 la bataille de Poitiers. Jean fut fait prisonnier dans cette journée, et mené en Angleterre, d'où il ne revint que quatre ans après. Edouard, prince de Galles, fils du roi d'Angleterre, qui commandait les troupes dans cette bataille, donna des marques d'un courage invincible. A son entrée dans Londres, il parut sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi Jean, qui montait un beau cheval blanc superbement harnaché. Dans un siècle barbare, cette modestie du vainqueur est bien remarquable. Après la mort de Jean, en 1364, Edouard fut moins heureux. Charles V confisqua les terres que les Anglais possédaient en France, après s'être préparé à soutenir l'arrêt de confiscation par les armes. Le roi de France remporta de grands avantages sur eux ; et le monarque anglais mourut en 1377, avec la douleur de voir les victoires de sa jeunesse ob-

scurcies par les pertes de ses vieux jours. Sa vieillesse fut encore ternie par le crédit de ses favoris, et surtout par son amour pour une certaine Alix, qui l'empêcha même de recevoir les sacrements de l'église dans sa dernière maladie. Son règne aurait eu un éclat infini, sans ces taches. L'Angleterre n'avait point eu encore de souverain qui eût tenu dans le même temps deux rois prisonniers, Jean, roi de France, et David, roi d'Ecosse. Les entreprises de ce monarque coûtèrent beaucoup à l'Angleterre; mais elle s'en dédommagea par le commerce : elle vendit ses laines, Bruges les mit en œuvre. Ce fut Edouard qui institua l'ordre de la *Jarretière*, vers l'an 1349. L'opinion vulgaire est qu'il fit cette institution à l'occasion de la jarretière que la comtesse de Salisbury, sa maîtresse, laissa tomber dans un bal, et que ce prince releva. Les courtisans s'étant mis à rire, et la comtesse ayant rougi, le roi dit : *Honni soit qui mal y pense*, pour montrer qu'il n'avait point eu de mauvais dessein, et jura que tel qui s'était moqué de cette jarretière, s'estimerait heureux d'en porter une semblable. Cette origine de l'ordre de la Jarretière n'est rien moins que sûre. Larrey dit que l'on tient pour une fable que la devise, *Honni soit qui mal y pense*, ait été prise des amours de ce prince avec la comtesse de Salisbury. « On prétend, ajoute-t-il, qu'elle ne fut » employée par le fondateur, que pour marquer la » bonne intention qu'il avait dans l'établissement » d'un ordre qui obligeait ceux qui le recevaient, » à se tenir inséparablement unis, et qui demandait d'eux un attachement inviolable à la vertu. » Le père Papebrock, dans une dissertation sur l'ordre de la Jarretière, dit que cet ordre n'est pas plus connu sous le nom de la Jarretière que sous celui de Saint-Georges; que, quoiqu'il n'ait été institué que par Edouard III, il avait pourtant été projeté avant lui par Richard I[er], dans son expédition de la Terre-Sainte, si l'on en croit un auteur qui écrivait sous Henri VIII; qu'au reste il ne sait point sur quoi il se fonde; que quelques auteurs placent l'époque de cette institution par Edouard III à l'an 1340; mais qu'il aime mieux suivre Froissard, qui la met à l'an 1344, la 18[e] du règne d'Edouard; que cette époque convient mieux à l'histoire de ce prince qui parle d'une grande assemblée de chevaliers, qu'il fit cette année-là.

EDOUARD IV, né en 1441, fils de Richard, duc d'York, enleva en 1461 la couronne d'Angleterre à Henri VI. Il prétendait qu'elle lui était due, parce que les filles en Angleterre ont droit de succéder au trône, et qu'il descendait de Lionel de Clarence, second fils d'Edouard III, par sa mère Anne de Mortimer, femme de Richard; au lieu qu'Henri descendait du 3[e] fils d'Edouard III, qui était Jean de Lancastre, son bisaïeul paternel. Deux victoires remportées sur Henri firent plus pour Edouard que tous ses droits. Il se fit couronner à Westminster, le 20 juin de la même année 1461. Ce fut la première étincelle des guerres civiles entre les maisons d'York et de Lancastre, dont la première portait la rose blanche, et la dernière la rouge. Ces deux partis firent de toute l'Angleterre un théâtre de carnage et de cruautés; les échafauds étaient dressés sur les champs de bataille, et chaque victoire fournissait aux bourreaux quelques victimes à immoler à la vengeance. Cependant Edouard IV s'affermit sur le trône par les soins du célèbre comte de Warwick; mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. Il écarta ce général de ses conseils, et s'en fit un ennemi irréconciliable. Dans le temps que Warwick négociait en France le mariage de ce prince avec Bonne de Savoie, sœur de la femme de Louis XI, Edouard voit Elizabeth Wodevill, fille du baron de Rivers, en devient amoureux, et n'en peut jamais obtenir que ces paroles accablantes : « Je n'ai pas assez de » naissance pour espérer d'être reine, et j'ai trop » d'honneur pour m'abaisser à être maîtresse. » Ne pouvant se guérir de sa passion, il couronne sa maîtresse, sans en faire part à Warvick. Le ministre outragé cherche à se venger. Il arme l'Angleterre, il séduit le duc de Clarence, frère du roi : enfin il lui ôta le trône sur lequel il l'avait fait monter. Edouard, fait prisonnier en 1470, se sauva de prison, et l'année d'après, 1471, secondé par le duc de Bourgogne, il gagna deux batailles. Le comte de Warwick fut tué dans la première. Edouard, fils de Henri qui lui disputait encore le trône, ayant été pris dans la seconde, perdit la vie; ensuite Henri lui-même fut égorgé en prison. La faction d'Edouard lui ouvrit les portes de Londres. Ce prince, libre de toute inquiétude, se livra entièrement aux plaisirs, et ses plaisirs ne furent que légèrement interrompus par la guerre contre Louis XI, qui le renvoya en Angleterre à force d'argent, après avoir signé une trêve de 9 ans. Ses dernières années furent marquées par la mort de son frère le duc de Clarence, sur lequel il avait conçu des soupçons. Il lui permit de choisir le genre de mort qui lui paraîtrait le plus doux; et on le plongea dans un tonneau de malvoisie, où il finit ses jours comme il avait désiré. Edouard le suivit de près; il mourut en 1483, à 41 ans, après 22 ans de règne. Ce monarque avait commencé son règne en héros; il le finit en débauché. Son affabilité lui gagna tous les cœurs; mais la volupté corrompit le sien. Il aima trop le sexe, et en fut trop aimé. Il attaquait toutes les femmes par esprit de débauche, et s'attachait pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Ses maîtresses les plus connues furent Jeanne Shore, femme d'un bourgeois de Londres; Elizabeth Lucy, à laquelle on prétend qu'il avait donné sa foi avant son mariage, et Eléonore Talbot, veuve de lord Butler.

EDOUARD V, roi d'Angleterre, fils d'Edouard IV, ne survécut à son père que deux mois. Il n'avait que onze ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Richard, duc de Glocester, tuteur d'Edouard et de Richard son frère, jaloux de la couronne du premier et des droits du second, résolut de les faire mourir tous deux pour régner. Il les fit enfermer dans la tour de Londres, et leur fit donner la mort l'an 1483. Après s'être défait de ses neveux, il accusa leur mère de magie, et usurpa la couronne. Sous le règne d'Elizabeth, la tour de Londres se trouvant extrêmement pleine, on fit ouvrir la porte d'une chambre murée depuis longtemps. On y trouva sur un lit deux petites carcasses avec deux

licols au cou : c'étaient les squelettes d'Edouard V et de Richard son frère. La reine, pour ne pas renouveler la mémoire de ce forfait, fit remurer la porte; mais sous Charles II, en 1678, elle fut rouverte, et les squelettes transportés à Westminster, sépulture des rois.

EDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, né le 12 octobre 1538, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 10 ans, en 1547, et ne vécut que 16 ans. Le rôle qu'il joua fut court et sanglant. Il laissa entrevoir du goût pour la vertu et l'humanité; mais ses ministres corrompirent cet heureux naturel. L'archevêque de Cantorbéry, Crammer, fut un de ceux qui y contribuèrent le plus. Ce fut par ses insinuations que la messe fut abolie, les images brisées, la religion romaine proscrite, et le sang des catholiques largement répandu. « On » pilla et saccagea les églises, dit le protestant Hey» lin, sans que le roi en profitât en aucune ma» nière. Car quoiqu'il en eût tiré des richesses inex» primables, ainsi que de la vente des terres, non» seulement il fut accablé de dettes, mais encore » les revenus de la couronne diminuèrent considé» rablement sous son règne. » On prit quelque chose de chacune des différentes sectes de Zuingle, de Luther et de Calvin, et l'on en composa un symbole qui forma la religion anglicane : composition monstrueuse, édifice du caprice et du scepticisme, digne fruit et effet tout naturel de la séparation d'avec la véritable Eglise. Le règne d'Edouard fut flétri par une autre injustice, que le goût de la réforme et les insinuations de ses ministres lui arrachèrent : il écarta du trône Marie et Elizabeth ses deux sœurs, et y appela Jeanne Gray sa cousine. Il mourut en 1553.

EDOUARD, prince de Galles, plus connu sous le nom de *Prince noir*, d'après la couleur de son armure, né en 1330, était fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, et remporta la victoire de Poitiers sur les Français (*Voy.* EDOUARD III). Il mourut avant son père en 1376. « Le prince de Galles, dit Hume, » a laissé une mémoire immortalisée par de grands » exploits, par de grandes vertus, par une vie sans » tache. Sa valeur et ses talents militaires furent » les moindres de ses mérites : sa politesse, sa mo» dération, sa générosité, son humanité lui gagnè» rent tous les cœurs. Il était fait pour illustrer » non-seulement le siècle grossier dans lequel il vi» vait, et dont les vices ne l'atteignirent point, » mais encore le siècle le plus brillant de l'antiquité » et des temps modernes. » Une grande faute cependant fut la cause de sa perte. Ayant entrepris de rétablir sur le trône Pierre le Cruel, indigne d'être associé à ses destinées, ce monarque aussi perfide que barbare refusa de payer aux troupes anglaises les sommes convenues et de leur fournir des vivres. Une maladie contagieuse, suite de la disette, se mit dans l'armée du prince de Galles, qui régnait alors sur l'Aquitaine; lui-même fut atteint d'une maladie dont il ne put se rétablir. Il fut forcé, pour acquitter les dettes qu'il avait contractées pour fournir aux préparatifs de la campagne, d'accabler d'impôts ses sujets qui se révoltèrent. Cet incident ranima l'antipathie naturelle des habitants contre les Anglais, que toutes les belles qualités du prince n'avaient fait qu'assoupir.

EDOUARD PLANTAGENET, le dernier de la race qui porte ce nom, comte de Warwick, né en 1445, eut pour père Georges, duc de Clarence, frère d'Edouard IV et de Richard III, rois d'Angleterre. Henri VII étant monté sur le trône et le regardant comme un homme dangereux qui pouvait lui disputer la couronne, le fit enfermer très-étroitement à la tour de Londres. Le fameux Perkin Waërbeck qui s'était fait passer pour Richard, le dernier des fils de Richard III, était alors dans la même prison. Il concerta avec Warwick, en 1490, les moyens d'en sortir. Leur complot fut découvert, et on crut que le roi le leur avait fait insinuer, pour avoir un prétexte de les sacrifier à sa sûreté. Ce qui confirma ce soupçon, fut que dans le même temps, le fils d'un cordonnier, séduit par un moine augustin, se donna pour le comte de Warwick. Henri VII voulait faire penser par cette ruse (sans doute concertée avec ce religieux, puisqu'il eut sa grâce), que le comte de Warwick donnait occasion à de nouveaux troubles. Ce fut sous ce prétexte qu'on le fit décapiter en 1499. Il était le seul mâle de la maison d'York : voilà son véritable crime. Pendant sa longue détention, un certain Lambert Simuel, différent du fils du cordonnier, se fit aussi passer pour comte de Warwick, sous le nom *d'Edouard Plantagenet*. Il fut couronné à Dublin par une faction en 1487; mais ayant été battu quelques jours après et fait prisonnier, le roi, tranquille sur son compte, lui laissa la vie par pitié; cependant, pour ne pas perdre toute sa vengeance, il lui donna l'office ridicule de marmiton dans sa cuisine.

EDOUARD (Charles), petit-fils de Jacques II, roi d'Angleterre, né le 31 décembre 1720, en succédant aux droits de la maison de Stuart, sur le trône d'Angleterre, se distingua par ses efforts pour le recouvrer. Les tentatives qu'il fit en 1745 le rendront à jamais mémorable dans les annales de la Grande-Bretagne. Il aborde en Ecosse, publie un manifeste dans lequel il rappelle ses droits au trône d'Angleterre, et promet un gouvernement sage et modéré. Un morceau de taffetas lié à un bâton, est le drapeau sous lequel il rassemble 10,000 montagnards écossais. Avec cette petite troupe il s'empare d'Edimbourg, bat les Anglais sous les murs de cette ville le 2 octobre, entre en Angleterre, prend la ville de Carlisle, et pénètre jusques dans le centre du royaume. Le duc de Cumberland marche contre lui, le prétendant se retire, et son arrière-garde est défaite à Clifton. La bataille de Falkirk, qu'il gagne le 28 janvier 1746, relève ses espérances; mais celle de Culloden, qu'il perd le 27 avril, le ruine absolument. Vaincu, poursuivi, fugitif et errant de forêt en forêt, d'île en île, obligé quelquefois de se cacher dans des antres, toujours prêt à tomber entre les mains de ses ennemis, il se voit exposé aux plus cruels revers de la fortune; il les supporta avec une égalité d'âme qui intéressa toute l'Europe à son sort. Il s'échappa enfin de l'Ecosse le 17 septembre 1746, et aborda en France sur un vaisseau de Saint-Malo, après avoir traversé, sans être aperçu, une escadre anglaise, à la faveur d'un

brouillard épais. Si dans la suite, son âme, aigrie par de longs malheurs, éprouvés chez des amis et des ennemis, a paru ressentir quelques situations violentes, c'est qu'abandonné à des compagnies qu'il ne connaissait point assez, trop longtemps éloigné des exemples et des leçons de son vertueux père, il lui a été difficile d'assortir toujours sa conduite à la dignité de sa naissance et à l'état de ses prétentions royales. Il mourut à Rome, le 31 janvier 1788. Il avait épousé, le 17 avril 1772, la princesse Louise-Maximilienne de Stolberg-Gedern; ils n'ont point eu d'enfants, de sorte que la ligne masculine de la famille royale de Stuart est réduite au seul cardinal, après avoir donné des rois à l'Ecosse pendant 3 à 400 ans, et par les princesses de cette maison, des souverains à la plus grande partie de l'Europe. Il a laissé une fille née hors l'état de mariage, qu'il a prétendu légitimer comme roi d'Angleterre; mais cette légitimation n'a point été reconnue. M. Pichot a donné une *histoire* estimée de ce prince, Paris, 1820, 2 vol. in-8, 4e édit., 1846. *Edouard en Ecosse* est le sujet d'un drame d'Al. Duval.

* EDOUARD Ier, roi de Portugal, fils de Jean Ier, succéda à son père en 1433. Il rétablit la discipline, relâchée sous le règne précédent, mit de l'ordre dans les finances épuisées par de longues guerres, convoqua les états-généraux, fit des lois pour réprimer le luxe, encouragea le commerce, protégea les sciences et les cultiva lui-même. Il mourut en 1438, à l'âge de 37 ans; il fit avec le célèbre jurisconsulte don Juan de Regras un *Code sur l'administration de la justice*. Il composa aussi un *Traité sur la fidélité* que l'on doit apporter dans le commerce de l'amitié.

* EDRED, 10e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, fils d'Edouard l'Ancien, monta sur le trône en 946, après la mort de son frère Edmond, et gagna l'affection de ses sujets par sa justice, sa bonté et la douceur de ses mœurs. Les Danois de Northumberland s'étant révoltés, il les soumit et força Malcolm, roi d'Ecosse, à lui faire hommage des terres qu'il possédait en Angleterre. Il laissa ensuite la direction des affaires à saint Dunstan, depuis archevêque de Cantorbéry, et mourut en 955. Il eut pour successeur Edmond son neveu.

EDRIC, surnommé *Stréon* (c'est-à-dire *acquisiteur*), homme d'une naissance fort obscure, sut par son éloquence et par toutes sortes de ruses et d'intrigues, s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces d'Ethelred II, roi d'Angleterre. Ce prince le fit duc de Mercie, et lui donna sa fille Edgithe en mariage. Par cette alliance, il mit dans sa maison un perfide, vendu aux Danois, qui ne laissa jamais passer aucune occasion de trahir les intérêts du roi et du royaume. Edmond, son beau-frère, découvrit sa perfidie, et se sépara de lui. Edric se voyant démasqué, quitta le parti d'Ethelred, pour prendre celui de Canut. Quelque temps après il rentra dans le parti d'Edmond, qui avait succédé à Ethelred et qui eut la générosité de lui pardonner. Ce fourbe lui fit voir bientôt à la bataille d'Asseldum, ce qu'il avait dans l'âme. Pendant que les deux armées étaient aux mains, il quitta tout-à-coup son poste, et alla se joindre aux Danois, qui remportèrent la victoire. La paix s'étant faite entre Edmond et Canut, Edric craignait que l'union de ces deux rois ne lui fût fatale. Il mit le comble à toutes ses perfidies en faisant assassiner Edmond par deux de ses domestiques, en 1017. Canut conserva à Edric le titre de duc de Mercie; mais ce ne fut pas pour longtemps. Ce monstre eut un jour l'insolence de lui reprocher publiquement « qu'il n'avait pas récompensé ses services, et particulièrement celui » qu'il lui avait rendu, en le délivrant d'un con» current aussi redoutable que l'était Edmond. » Canut lui répondit tout en colère que, « puisqu'il » avait la hardiesse d'avouer publiquement un crime » si noir, dont jusqu'alors il n'avait été que soup» çonné, il devait en porter la peine. » En même temps, sans lui donner le loisir de répliquer, il commanda qu'on lui coupât la tête sur-le-champ, et qu'on jetât son corps dans la Tamise. On dit qu'il fit mettre cette tête sur le lieu le plus élevé de la tour de Londres. On prétend que c'est ce scélérat qui introduisit le tribut que les Anglais furent obligés de payer aux Danois sous le nom de *Danegelt*.

EDUSA, EDUCA, EDULIA ou EDULICA, divinité qui présidait à ce qu'on donnait à manger aux enfants, comme Potina ou Ptoica, à ce qu'on leur donnait à boire.

EDWARDS (Georges), né à Stratford, petit village du comté d'Essex, en 1693, a publié une *Histoire naturelle des oiseaux, animaux et insectes*, en 210 planches coloriées, en anglais, avec la traduction française, Londres, 1745, 48, 50 et 51, 4 vol. in-4 : ouvrage magnifique et intéressant. On a encore de lui *Glanures d'histoire naturelle*, 1758, 60 et 64, 3 part. in-4. Ce sont des figures de quadrupèdes, d'oiseaux, d'insectes, de plantes avec des explications en anglais et en français. Ces trois volumes doivent être joints aux précédents. Edwards mourut le 23 juillet 1773.

* EDWARDS (Bryan ou Brian), écrivain anglais, né en 1743, à Westbury dans le Wiltshire, habita longtemps la Jamaïque, où il possédait une plantation. Dans l'assemblée des notables de la colonie en 1789, il combattit vivement les propositions de Wilberforce pour l'abolition de la traite des Nègres. A son retour en Angleterre, il devint membre de la chambre des communes où il défendit avec force la cause des colons; mais en même temps il fit adopter une loi répressive des cruautés contre les esclaves. Bryan mourut le 16 juillet 1800. On a de lui l'*Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, 1793, 2 vol. in-4, cet ouvrage dans lequel il se montre naturaliste, politique, commerçant et philosophe, eut beaucoup de succès. La 5e édit. Londres, 1819, in-8, continuée jusqu'à cette époque, est augmentée comme les précédentes d'une *Description historique de la colonie française de l'île de Saint-Domingue*, imprimée aussi séparément; d'un *Voyage dans les îles des Barbades, Saint-Vincent, Tabago, etc.*, par William Young; et des 3 premiers chapitres d'une *Histoire de la guerre dans les Indes occidentales, depuis son origine en février* 1793. La *Description de Saint-Domingue* comprenant le récit des cala-

mités qui ont désolé ce pays depuis 1789, a été traduite en français, Paris, 1813, in-8. — Il y a eu en Angleterre plusieurs savants et théologiens de ce nom.

** EDWARDS (William-Frédéric), médecin, né en 1777 à la Jamaïque, de la même famille, vint fort jeune en Europe et donna quelque temps des leçons particulières à Bruges. Le désir de perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants, ne pouvait manquer de l'amener à Paris. Tout en continuant ses études, il publia deux mémoires : l'un sur la *peau et sa coloration*, couronné par l'académie de médecine de Besançon, et l'autre sur l'*Anatomie de l'œil*, qui fixa l'attention de l'académie des sciences. Il se fit recevoir docteur en médecine en 1815 et, malgré la clientelle qu'il obtint tout d'abord, ne laissa pas de continuer ses recherches scientifiques dont le résultat fut heureux. Lors de la réorganisation de l'académie des sciences morales en 1832, il y fut appelé l'un des premiers et prit une part active à ses travaux. Il fut en 1839 un des fondateurs de la société ethnologique qui le choisit pour son président et publia le 1er volume de ses *Mémoires* (1841, in-8), qui contient de lui plusieurs morceaux intéressants. Sur la fin de sa vie, Edwards, né dans le protestantisme, en abjura les erreurs, et donna des preuves nombreuses de la sincérité de sa conversion. Il mourut à Versailles le 23 juillet 1842, à 65 ans, entouré des secours, qu'au moment suprême, la religion catholique prodigue à ses enfants. Indépendamment des *Mémoires* dont il a enrichi divers recueils, on lui doit : *De l'influence des agents physiques de la vie*, Paris, 1824, in-4. Il était un des collaborateurs du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, publié par Bory de St.-Vincent (*Voy.* ce nom).

EDZARDI (Sébastien), professeur en philosophie à Hambourg, où il était né en 1673, mort le 10 juin 1736, a publié plusieurs ouvrages estimés, entre autres, *de Verbo substantiali*, Hambourg, 1700, contre les unitaires.

* EECKHOUT (Gerbrant van den), peintre, né à Amsterdam le 19 août 1621, fils d'un orfèvre, fut élève de Rembrandt, dont il prit la manière et les défauts. Il s'exerça dans le portrait ; celui qu'il fit de son père étonna Rembrandt lui-même. Quelque lucratif que fût ce genre, il préféra celui de l'histoire. On cite comme deux de ses plus beaux tableaux : *J.-C. au milieu des Docteurs*, et l'*Enfant Jésus dans les bras du vieillard Siméon*. Il mourut le 22 juillet 1674, à cinquante-trois ans. Ses ouvrages, peu connus en France, sont fort recherchés en Allemagne et en Hollande.

EFFIAT (Antoine Coiffier Ruzé, dit le maréchal d'), né en 1587, petit-fils d'un maître-d'hôtel du roi, fut surintendant des finances en 1626, général d'armée en Piémont en 1630, enfin maréchal de France le 1er janvier 1631. Mécontent d'avoir été oublié dans la promotion précédente, il s'était retiré à sa terre de Chilli, à 4 lieues de Paris ; mais le cardinal de Richelieu, de la maison duquel il était comme intendant, le rappela et lui donna le bâton de maréchal. Il mourut le 27 juillet 1632, à Luzzelstein, proche de Trèves, en allant commander en Allemagne. En moins de 5 à 6 ans il avait acquis de la réputation dans les armes, par sa valeur ; au conseil, par son jugement ; dans les ambassades, par sa dextérité ; et dans le maniement des finances, par son exactitude et sa vigilance. Il était père du marquis de Cinq-Mars (*voy.* ce nom). Il mourut fort riche en 1632. Ses biens ont passé dans la maison de Mazarin, par La Meilleraye son gendre. Ils lui venaient en partie de son grand-oncle maternel, qui les lui laissa, à condition qu'il porterait le nom et les armes de Ruzé. Cet oncle, nommé Martin Ruzé, fils de Guillaume Ruzé, receveur des finances à Tours, était un homme de mérite qui fut secrétaire d'état sous Henri III et Henri IV. On doit au maréchal d'Effiat divers écrits pour l'histoire militaire, financière et politique du règne de Louis XIII ; *Etat des affaires des finances présenté en l'assemblée des notables* par le marquis d'Effiat, 1626, t. 12 du *Mercure français* ; *Discours sur son ambassade en Angleterre*, ibid. ; *Lettres sur les finances* (dans les factums du sieur Saguez) in-4 ; *Les heureux progrès des armées de Louis XIII en Piémont* depuis juillet, 1630, dans le *Recueil des diverses révolutions*, Bourg-en-Bresse, 1632 ; *Mémoires concernant les dernières guerres d'Italie* de 1625 à 1632, 1 vol. in-12 ; 1682, 2 vol. in-12 ; plusieurs *mémoires* manuscrits et recueils de *lettres* conservés dans diverses bibliothèques.

EGBERT, roi de Westsex et premier roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus et son courage. Il était à Rome à la cour de Charlemagne, quand les députés anglais vinrent lui apporter la couronne. Charlemagne le voyant prêt à partir, tira son épée, et la lui présentant : « Prince, dit-il, » après que votre épée m'a utilement servi, il est » juste que je vous prête la mienne. » Egbert soumit tous les petits rois d'Angleterre, et régna paisiblement et glorieusement jusqu'à sa mort, arrivée en 837. Ce fut lui qui ordonna qu'on donnerait à l'avenir le nom d'Angleterre à cette partie de la Grande-Bretagne qu'avaient occupée les Saxons.

EGBERT, frère d'Eadbert, prince de Northumberland, fut élevé dès son enfance dans un monastère, devint archevêque d'Yorck en 732, et mourut l'an 765. Nous avons de lui : *Dialogus ecclesiasticæ institutionis*, publié à Dublin en 1664, in-8, par Jacques Waræus ; *Tractatus de jure sacerdotali*, *et Excerpta* 144 *ex dictis et canonibus Patrum*, dans les Conciles du P. Labbe, tom. 6 ; *Pœnitentiale libris IV distinctum*, manuscrit que l'on conserve dans quelques bibliothèques d'Angleterre.

* EGÈDE (Jean), né en Danemarck en 1686, fondateur des missions danoises au Groenland, était ministre de Vogen, dans l'évêché de Drontheim en Norwége, lorsqu'il conçut le projet de travailler à la conversion des Groenlandais. Après des obstacles sans nombre, il obtint la permission de se rendre dans ce pays avec trois navires, pour y former des établissements. Il étudia la langue des habitants, et parvint à gagner leur confiance par sa douceur : il les instruisit des préceptes du christianisme, et en baptisa un grand nombre de 1721 à 1736. Ses infirmités ne lui permettant plus de vaquer à ses

fonctions, il confia son œuvre à son fils et se retira dans l'île de Falster, où il mourut le 5 novembre 1758. On lui doit *Nouvelle recherche de l'ancien Groenland*, ou *Histoire naturelle et Description de la situation, de l'air, de la température et des productions de l'ancien Groenland*, Copenhague, 1724, 1741, in-4. Ce livre, traduit en allemand, en anglais, en hollandais, l'a été en français par des Roches-Parthenay, ib., 1763, in-8; *Journal tenu pendant la mission au Groenland*, Copenhague, 1738, in-8, traduit en allemand, Hambourg, 1740, in-4. Le tome 19 de l'*Histoire des Voyages* contient le détail des travaux d'Egède pour la colonisation du Groenland. — Son fils, Paul Egede, mort en 1789, fut nommé membre du collége des Missions, directeur de l'hôpital des Orphelins, et évêque du Groenland. Il a écrit en danois *Relation du Groenland, extraite d'un journal tenu depuis* 1721 *jusqu'en* 1788, Copenhague, 1789, in-12. On lui doit en outre; *Dictionarium groenlandicum*, Copenhague, 1751, in-4; *Grammatica groenlandica*, 1760, in-12, il a traduit en groenlandais *l'Evangile*, *l'Imitation de Jésus-Christ*, etc.

ÉGÉE, roi de l'Attique et mari d'Ethra, dont il eut Thésée, envoya son fils en Crète pour être la proie du Minotaure. Il avait ordonné aux matelots que quand ils reviendraient ils déployassent les voiles blanches si Thésée sortait du labyrinthe; mais comme ils étaient transportés de joie à la vue de leur patrie, ils oublièrent d'exécuter les ordres d'Egée, qui, pénétré de douleur et croyant son fils mort, se précipita dans la mer, qu'on appela depuis la mer *Egée*.

* EGENOD (Henri-François), né en 1697, mort en 1785 à Besançon, doyen de l'ordre des avocats, est auteur de plusieurs Opuscules de droit, tels que: *Dissertation sur cette question; si la coutume du comté de Bourgogne est souchère en successions*, 1725, in-12. Il a laissé manuscrites des dissertations dont l'une *sur le gouvernement politique de Besançon sous l'empire d'Allemagne*, etc., couronné en 1761 par l'académie de cette ville.

* ÉGÉONO ou Briarée, fils de Titan et de la Terre. C'était un géant d'une force extraordinaire, qui avait cinquante têtes et cent bras. Il vomissait des torrents de flamme, et lançait contre le ciel des rochers entiers qu'il avait déracinés. Junon, Pallas et Neptune, ayant résolu d'enchaîner Jupiter dans la guerre des dieux, Téthis gagna Egéono pour Jupiter, qui lui rendit son amitié, et lui pardonna sa révolte avec les géants.

* EGERIE, nymphe d'une beauté singulière, que Diane changea en fontaine. Les Romains l'adoraient comme une divinité, et les dames lui faisaient des sacrifices pour obtenir des accouchements heureux. Numa feignit d'avoir des entretiens secrets avec cette nymphe, afin de donner plus d'autorité à ses lois, justement persuadé que le ciel seul pouvait sanctionner la législation humaine, mais inexcusable d'avoir employé l'imposture pour accréditer la sienne.

EGERTON (Thomas), né en 1540, garde-des-sceaux d'Angleterre sous la reine Elizabeth, et chancelier sous Jacques Ier, fut surnommé *le défenseur incorruptible des droits de la couronne*. Il mourut en 1617, à 77 ans, après avoir publié quelques ouvrages de *jurisprudence*. Sa *Vie* a été publiée en angl. et en franç. par son petit-fils, Fr.-Henri (*voy.* ce nom), 1815, in-4.

* EGERTON (François), duc de Bridgewater, marquis de Brackley, baron d'Ellesmère, né en 1726, était fils de Scroop-Egerton, qui le premier de sa famille porta le titre de Bridgewater. Dès qu'il fut maître de sa fortune, il s'occupa d'accomplir le grand projet, conçu par son père, de creuser un canal navigable de son domaine de Worsley à Manchester. Il en confia l'exécution à Jacq. Brindley (*voy.* ce nom), qui, nonobstant la décision de plusieurs hommes de l'art, déclara le canal possible. Egerton obtint, quoique avec peine, en 1758, du parlement l'autorisation nécessaire pour commencer les travaux; et cinq ans après fut achevé ce canal jugé impraticable. Il fit ensuite construire un aqueduc partant de Bartonbridge et se prolongeant jusqu'à l'Irwel, et par son exécution on vit avec étonnement un canal pratiqué à quarante pieds au-dessus d'une rivière sur laquelle des navires voguaient à pleines voiles. Les mines de houille de Worsley sont renfermées dans l'intérieur d'une montagne qu'il fit percer au niveau du canal pour le passage des bateaux. L'achèvement de ces grands travaux accrut encore ses immenses revenus, et il eut la gloire de donner à son pays un utile exemple qui ne pouvait manquer de trouver des imitateurs. La société d'encouragement de Londres lui décerna, en 1800, une médaille d'or, comme un témoignage de la considération que lui méritaient ses grandes entreprises. Egerton mourut le 8 mars 1803, sans avoir été marié. Son immense fortune passa toute entière à son neveu, le général W. Egerton, mort sans enfant, en 1823.

* EGERTON (François-Henri), comte de Bridgewater, né en 1756, fils cadet de l'évêque de Durham, et neveu du précédent, fut destiné à l'état ecclésiastique et pourvu fort jeune de riches bénéfices. Il annonça de bonne heure son goût pour les lettres et les arts, et se fit connaître des savants par une belle édition de l'*Hippolyte* d'Euripide, 1796, in-4; imprimée à ses frais et dont il distribua tous les exemplaires. Il quitta peu de temps après l'Angleterre, visita l'Italie, s'arrêta quelque temps à Florence, et finit par s'établir à Paris, où son luxe et sa magnificence attira bientôt autour de lui une clientelle assez nombreuse d'hommes de lettres et d'artistes. Sa fortune, déjà très-considérable, s'accrut encore en 1823 par la mort de son frère dont il était l'unique héritier. Généreux, mais bizarre, il ne fit pas tout le bien qu'il aurait pu faire, quoiqu'il en fit beaucoup, mais par caprice et sans discernement. Il mourut à Paris, le 19 février 1829, dans l'hôtel de Noailles qu'il avait acquis et embelli. Il légua par son testament une somme de 8000 livr. sterl. pour être distribuée à des savants, choisis par la société royale de Londres, qui seraient chargés de composer un ouvrage sur ce sujet: *la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu manifestées dans la création*. Son intention a été remplie et cet ouvrage a paru à Londres, 1833-40, 12 vol. in-8. Egerton a publié: *Description du plan incliné*

*souterrain*, exécuté par Fr. Egerton à Waldenmoor, dans le comté de Lancastre, 1812, in-8. Il avait adressé cet ouvrage en 1800 à la société d'encouragement de Londres, qui lui vota des remercîments. *Comus*, masque de Milton, trad. littér. en vers franç. et ital., Paris, 1812, in-4; *Lettres aux parisiens et à la nation française sur la navigation intérieure*, etc., Paris, 1811; 2e part. 1820, in-8, etc., trad. en franç., Paris, 1826, in-8; on y trouve une *Notice et des anecdotes sur le mécanicien Jacques Brindley*; *An adress to the people of England*, Paris, 1826, in-8.

* EGG (Jean-Gaspard), agronome, né en 1738, greffier du district d'Ellikon (canton de Zurich), est connu par plusieurs institutions précieuses, pour l'avantage de sa commune, et pour les progrès de l'agriculture et de l'industrie, telles que la *culture des biens communaux* négligée jusqu'alors, l'*assurance contre l'épizootie*, et enfin, l'*instruction pour la culture de la vigne*, à laquelle la *société économique de Zurich* décerna le premier prix. Egg mourut en 1794. Sa vie a été écrite en allemand par son fils et publiée par la société de physique de Zurich, 1795, in-8.

EGGELING (Jean-Henri), né à Brême en 1639, parcourut la plupart des royaumes de l'Europe, dans la vue de perfectionner son goût pour les antiquités grecques et romaines. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de la république, emploi qu'il exerça avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1713, à 74 ans. On a de lui des *explications* de plusieurs médailles et de quelques monuments antiques; *Mysteria Cereris et Bacchi*, dans les Antiquités grecques de Gronovius; et *Germaniæ antiquitates*, Brême, 1694, in-4, ouvrage plein de recherches.

* EGGERS (Jacques baron d'), général suédois, commandeur de l'ordre de l'épée, né en 1704, servit successivement en Suède, en Saxe et en France, fit la guerre de Finlande, et fut envoyé au siége de Berg-op-Zoom en 1747. Ses connaissances dans l'art militaire, particulièrement dans la partie des fortifications, lui valurent l'honneur de donner des leçons de tactique aux princes Xavier et Charles de Saxe. Il mourut en 1773, commandant de la ville de Dantzick. On a de lui : *Journal du siége de Berg-op-Zoom*, Amsterdam et Leipsig, 1750, in-12; *Dictionnaire du génie, de l'artillerie et de la marine*, en allemand, Dresde, 1757, 2 vol. gr. in-8; et le *Catalogue* raisonné des livres sur l'art militaire, qui composaient sa bibliothèque. On lui doit aussi une édition, corrigée et augmentée, du *Dictionnaire militaire* d'Aubert de la Cannaye, Dresde, 1752, 2 vol. in-8; l'*Eloge* d'Eggers a été publié en allemand, Dantzick, 1773, in-4.

* EGGS (Jean-Ignace), capucin connu sous le nom du *père Ignace de Rhinfeld*, né dans cette ville en 1618, servit d'abord comme aumônier à bord d'un des vaisseaux de la flotte vénitienne, où il convertit et baptisa plus de 600 mahométans prisonniers. Il accompagna ensuite Octave, comte de La Tour, dans son voyage à la Terre-Sainte, séjourna trois mois à Jérusalem, et fut reçu avec lui chevalier du Saint-Sépulcre. Il consacra le reste de sa vie aux missions dans les pays protestants, et mourut à Lauffenbourg le 1er février 1702. On a de lui : *Relation du voyage de Jérusalem, et Description de toutes les missions apostoliques de l'ordre des Capucins*, in-4 : ouvrage intéressant, qui fut réimprimé à Fribourg en Brisgaw en 1666, et à Augsbourg en 1699.

* EGGS (Léonce), jésuite, né à Rhinfeld le 19 août 1666, cultiva la poésie latine avec succès. Il accompagna au siége de Belgrade, en qualité d'aumônier, les fils de l'électeur de Bavière, et mourut au camp devant cette ville le 16 août 1717. Il a publié : *Compositiones morales et asceticæ*; ce sont des morceaux choisis, tirés d'ouvrages français et latins. Il en a été fait plusieurs éditions. *Opera moralia*; *Œstrum ephemericum poeticum*, Munich, 1712. Cet ouvrage, publié sous le nom de *Genesius Gold*, qui est l'anagramme du sien, est formé d'autant d'élégies qu'il y a de jours dans l'année, dont le sujet est pris des psaumes; *Epigrammata, Elogia, Inscriptiones, Exercitationes scolasticæ et theatrales*. Ces opuscules sont restés manuscrits.

EGGS (Georges-Joseph), de la même famille, chanoine, doyen de l'église de Saint-Martin de Rhinfeld, né vers 1670, mort vers 1750. On lui doit *Purpura docta, seu Vitæ cardinalium scriptis illustrium*, Munich, 1714-29, 4 vol. in-fol., livre estimable par les recherches et l'exactitude; et plusieurs ouvrages la plupart en allemand et peu connus en France.

EGIALÉE, sœur de Phaéton, à force de verser des larmes sur le malheur de son frère, fut métamorphosée avec ses sœurs en peuplier. On croit que c'est la même que Lampétie.

* EGILL, nom d'un guerrier scandinave au VIIe ou VIIIe siècle, à qui on attribue une aventure presque semblable à celle de Guillaume Tell, (*voy.* TELL). Malte-Brun, qui a remarqué un trait pareil rapporté par Saxo, écrivain antérieur à l'époque où vivait Guillaume Tell, pense que ce fait, conservé chez trois peuples différents les Suisses, les Scandinaves et les Wisigoths, est un reste de l'histoire primitive de ces peuples à l'époque où, sous le nom de Suèves, ils ne formaient qu'une seule nation.

EGINARD ou EGINHARD, historien français du IXe siècle, seigneur allemand, élevé à la cour de Charlemagne, fit des progrès si rapides dans les lettres, que ce prince le fit son secrétaire. Il lui donna sa fille Emma ou Imma en mariage. A ces bienfaits, il joignit encore la charge de surintendant de ses bâtiments, et de chancelier. Après la mort de Charlemagne, Eginard se consacra à la vie monastique. Il se sépara de sa femme, et ne la regarda plus que comme sa sœur. Louis le Débonnaire lui donna plusieurs abbayes, dont il se défit pour se fixer à Selingenstat, monastère qu'il avait fondé. Il en fut le premier abbé. Eginard mourut saintement dans sa retraite, l'an 839. Nous avons de cet homme célèbre une *Vie de Charlemagne, très-détaillée*; (*vita et gesta Caroli magni*, imprimée à Cologne, 1521, in-4, à Francfort, à Genève, Leipsig, Paris, Strasbourg, etc.; l'édition la plus estimée est celle de Herm. Schmincke, Utreckt, 1711, in-4, avec les notes de Bessel, de Bollandus et de

Goldast.) Dom Bouquet a inséré une traduction de cet ouvrage curieux dans sa grande Collection des Historiens de France, tom. 5. Le président Cousin en a donné une traduction française dans l'*Histoire de l'empire d'Occident*, 2 vol. in-12. On en a d'autres d'Élie Vinet, Poitiers, 1558, in-8; de Léonard Pournas, Paris, 1614, in-12; de D. (Denise), Paris, 1812, in-12. Il a été traduit en allemand par Jean-Augustin Egenolf, Leipsig, 1528, in-12. Eginard est aussi l'auteur des *Annales regum francorum Pipini, Caroli magni, Ludovici Pii, ab anno Christi* 741 *ad annum* 829, imprimées dans la plupart des éditions du précédent ouvrage. On a encore de lui 62 *lettres* écrites en latin, Francfort, 1714, in-fol.; elles sont importantes pour l'histoire de son siècle. On les trouve dans le *Recueil des Historiens de France* de Duchesne, dans la Collection de dom Bouquet, etc. Les œuvres d'Eginard ont été réunies et trad. en français par M. Teulet, Paris, 1840, in-8, tom 1er. Eginard était l'écrivain le plus poli de son temps. Nous avons composé cet article d'après l'idée commune que le plus grand nombre des historiens donne d'Eginard. Le nouvel éditeur des *Œuvres de Bossuet* dit dans une note *sur la défense de la déclaration du clergé de France*, qu'il est difficile de croire qu'Eginard ait vécu du temps de Charlemagne. Eginard, dans la *Vie* de ce prince, s'excuse de ce qu'il ne parle point de sa naissance et de son enfance, « parce qu'il n'y a plus, dit-il, d'homme » vivant qui en ait connaissance. » Cela veut dire tout au plus, à ce qu'il paraît (et c'est le sentiment des auteurs de l'*Histoire littéraire de France*), qu'Eginard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros. Les romanciers ont prétendu embellir sa vie par des récits peu vraisemblables et démentis par Eginard lui-même : quelques-uns ont été mis sur la scène.

* EGINE, fille d'Asope, roi de Béotie, fut si tendrement aimée de Jupiter, que ce dieu s'enveloppa plusieurs fois d'une flamme de feu pour la voir. Il eut d'elle Eaque et Rhadamante.

EGINÈTE *Voy.* Paul Eginète.

* EGINTON (François), artiste anglais, né vers 1740, contribua au perfectionnement de la peinture sur verre, art qui était presque oublié, et dont on attribue l'invention à Claude de Marseille, et à Cousin, peintres français. Il a laissé dans ce genre plus de cinquante ouvrages parmi lesquels on cite *deux Résurrections*, sur les dessins de Jos. Reynolds, que l'on voit à Lichfield et dans la cathédrale de Salisbury. Le *banquet donné par Salomon à la reine de Saba*, d'après un tableau d'Hamilton au château d'Arundel; *Saint Paul converti et recouvrant la vue*, dans l'église de Saint-Paul, à Birmingham; *Le Christ portant sa croix*, d'après Morales, dans l'église de Wansted, au comté d'Essex; *L'âme d'un enfant en présence de Dieu*, d'après Peters, dans une chapelle à Great-Barr, dans le comté de Stafford. Eginton mourut le 26 mars 1805, âgé de 65 ans.

EGISTHE, fils de Thyeste et de Pélopée, a été célébré par les poètes, qui en rapportent beaucoup de choses, que les savants croient moins appartenir à l'histoire qu'à la fable.

* EGIZIO (Matthieu), antiquaire, né en 1674 à Naples, mort en 1745, fut agent des fiefs du prince Borghèse, auditeur général du duché de Matalona, secrétaire de cette ville, enfin conservateur de la bibliothèque royale à Naples. En 1735 il était venu en France en qualité de secrétaire d'ambassade, avec le prince della Torella, et avait reçu de la munificence de Louis XV une médaille et une chaîne d'or. Outre quelques *Opuscules* qui n'offrent que bien peu d'intérêt et une trad. ital. des *Tablettes chronologiques pour l'hist. ecclésiastique* (*voy.* G. Marcel). On a de lui un savant *Commentaire* sous le titre de *Senatus-consulti de Bacchanalibus sive æneæ vetustæ tabulæ Musæi Cæsarei vindobonensis Explicatio*, Naples, 1729, gr. in-4, fig.; *Serie degl' imperadori romani*, 1736; *Lettre amiable d'un napolitain à M. l'abbé Lenglet du Fresnoy, par laquelle il est prié de corriger quelques endroits de sa Géographie touchant le royaume de Naples*, Paris, 1738, in-8; trad. en italien, Naples, 1750, in-8; *Opuscoli*, Naples, 1751, in-4.

* EGLOFF (Louise), femme poète, né en 1803 à Bade (Argovie), et morte dans la même ville le 5 janvier 1834. Privée de la vue depuis son enfance, elle passa deux ans à l'institut des aveugles de Zurich. Ses *Poésies*, Bade, 1823, sont pleines de sentiments de douceur et de résignation. Le style en est simple, pur, facile et la versification élégante, Zurich, 1821.

EGLY (d') *Voy.* Monthenault.

EGMOND (Lamoral, comte d'), un des principaux seigneurs des Pays-Bas, né en 1522, d'une maison illustre de Hollande, se distingua dans les armées au service de l'empereur Charles V, qu'il suivit en Afrique en 1544. Nommé général de la cavalerie sous Philippe II, il se signala à la bataille de Saint-Quentin en 1557, et à celle de Gravelines en 1558. Mais après le départ de Philippe pour l'Espagne, il favorisa les troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas, et se ligua avec les chefs de la rébellion. Le duc d'Albe qui y fut envoyé pour les pacifier, lui fit trancher la tête à Bruxelles, le 5 juin 1568, aussi bien qu'à Philippe de Montmorency, comte de Horn. Lorsque le capitaine Salines demanda à d'Egmond son épée, le comte répondit d'abord fièrement : « Eh ! quoi ? capitaine Salines, » m'ôter cette épée qui a si bien servi le roi ! » Puis se radoucissant tout d'un coup et la donnant : « Puisque telle est la volonté du roi, dit-il, prenez-» la. » Ce malheureux comte avait 46 ans : il mourut avec résignation et dans la communion de l'église catholique. L'ambassadeur de France marqua à sa cour « qu'il avait vu tomber cette tête qui avait » deux fois fait trembler la France. »

EGNAZIO (Jean-Baptiste) (1), disciple d'Ange Politien, maître de Léon X, né à Venise vers 1478, fut élevé avec ce pontife sous les yeux de cet habile homme. S'il y eut depuis une grande différence dans la fortune de ces deux disciples, il n'y en eut point dans leur goût pour les belles-lettres. Egnazio les professa à Venise sa patrie, avec le plus grand éclat. La vieillesse l'ayant mis hors d'é-

(1) Son vrai nom était J.-B. Cipelli. Il le changea, selon l'usage de son temps, quand il commença à se faire connaître.

tat de continuer, la république lui accorda les mêmes appointements qu'il avait eus lorsqu'il enseignait, et affranchit ses biens de toutes sortes d'impositions. Egnazio mourut au milieu de ses livres, ses seuls plaisirs, en 1553, à 73 ans. Ses écrits sont au-dessous de la réputation qu'il s'était acquise, par une heureuse facilité de parler, et par une mémoire toujours fidèle. Il était extrêmement sensible aux éloges et aux critiques. Robort ayant censuré ses ouvrages, il répondit, dit-on, par un coup de baïonnette dans le ventre, qui pensa emporter le critique. Les principaux ouvrages d'Egnazio sont : un *Abrégé de la vie des empereurs, depuis César jusqu'à Maximilien Ier*, en latin, Venise, 1516, in-8. Cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons sur l'histoire romaine, a été traduit pitoyablement par le trop fécond abbé de Marolles, dans son *Addition à l'histoire romaine*, 1664, 2 vol. in-12. *Traité de l'origine des Turcs*, publié à la demande de Léon X; il se trouve dans le 1re tome des *Gesta Dei per Francos*. Un *Panégyrique latin de François Ier, en vers héroïques*, Venise, 1540. Comme il y avait plusieurs passages injurieux à Charles-Quint, l'empereur s'en plaignit à Paul III, alors ennemi de la France; ce pontife fit agir si fortement contre le panégyriste, qu'il pensa être accablé. De savantes *remarques sur Ovide*; des *notes sur les épîtres familières de Cicéron, et sur Suétone*; *De exemplis illustrium virorum Venetæ civitatis et aliarum gentium, lib.* 9, Venise, 1554, in-4.

EGUIARAY EGUREN (Juan-José d'), chanoine, professeur de théologie et recteur de l'université de Mexico au XVIIIe siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé *Bibliotheca Mexicana*, Mexico, 1775, in-fol. : c'est un dictionnaire historique, où l'on trouve des recherches curieuses sur la littérature des anciens Mexicains, la biographie des auteurs et l'indication de leurs ouvrages. On ignore l'époque de la mort de ce savant ecclésiastique.

EGYPTUS, fils de Neptune et de Lybie, et frère de Danaüs, avait cinquante fils qui épousèrent les cinquante filles de son frère, appelées *Danaïdes*. (Voy. ce mot.) Ce prince mérita par sa sagesse, sa justice et sa bonté, que le pays, dont il était souverain, prît de lui le nom d'Egypte. Il régnait environ 320 ans avant la guerre de Troie.

* EHLERS (Martin), professeur de philosophie à Kiel, où il est mort le 9 janvier 1800, âgé de 68 ans, était né à Nortorf dans le Holstein en 1732. L'Allemagne lui doit plusieurs institutions utiles, et le perfectionnement des méthodes usitées dans les écoles. On a de lui en allemand quelques ouvrages estimables : *Recueil de petits traités sur l'enseignement des écoles publiques et l'éducation en général*, Flensbourg, 1776, in-8; *Quelques portraits pour les bons princes, et ceux qui se consacrent à l'éducation des enfants des rois*, Kiel, 1786, 2 vol. in-8; *Considérations sur la moralité de nos jouissances et de nos plaisirs*, 1790, 2 vol. in-8.

* EHRARD ou ERHARD (dom Thomas-d'Aquin), savant bénédictin de la congrégation des Saints-Anges, prit part à la dispute qui s'éleva entre les chanoines réguliers de St.-Augustin et les religieux de St. Benoit au sujet de l'auteur du livre de l'*Imitation de J.-C.*, dont il donna une édition, accompagnée d'une préface apologétique pour Gersen, Augsbourg, 1724; il défendit la même opinion contre le P. Amort (*voy.* ce nom) dans un ouvrage intitulé *Polycrates gersennensis, in qua IV libri de imitatione Christi, Joannis Gersennensis, abbatis ordinis Sancti Benedicti, vindicantur*, Augsbourg, 1729. On lui doit : *Ars memoriæ sive clara et perspicua methodus excerpendi nucleum rerum, ex omnibus scientiarum monumentis*, Augsbourg, 1715, 2 vol. in-8; *Gloria sanctissimi protoparentis Benedicti, in terris adumbrata, seu vita, virtutes, prodigia, gesta et cultus S. Benedicti*, Augsbourg, 1719, 6 vol. in-4; *Isagoge et commentarius in universam sacram Bibliam vulg. edit. Sixti V et Clementis VIII pont. rom., auctoritate recogn.*, Augsbourg, 1729, 1735, 3 vol. in-8, et plusieurs autres ouvrages sur la Bible.— EHRARD (dom Gaspard), bénédictin de la même congrégation en Bavière, a publié *Dulcis memoria in sancta evangelia, seu vita, doctrina et mysteria Jesu-Christi, per brevem commentarium in sancta evangelia explicata*, Augsbourg, 1719, 1 vol. in-8.

* EHRHARDT (Sigismond-Just), théologien protestant, né à Gemund dans l'évêché de Wurtzbourg en 1733, mort en 1793, pasteur de Beschina dans la Silésie, a écrit, tant en allemand qu'en latin, un assez grand nombre d'ouvrages, dont il suffira de citer les principaux : *Histoire abrégée et apologie de l'ordre des francs-maçons*, Cobourg, 1752, in-8; *Dissertation sur l'origine et les antiquités de la ville de Smalkalde*, Schleusing, 1756, in-4; *Le vieux et le nouveau Custrin*, Glogau, 1769, in-4; *Nouveaux mémoires diplomatiques pour éclaircir l'histoire et l'ancien droit de la Basse-Saxe*, Breslau, 1772, 1774, in-4; *Presbytérologie de la Silésie évangélique*, Liegnitz, 1780, 1790, 4 parties in-4. Il a fourni des articles à la *Gazette* littéraire de Iéna, et à d'autres journaux, et laissé des matériaux pour servir à l'*Histoire du luthéranisme*.

* EHRENHEIM (baron d'), ancien président de la chancellerie de Suède, mort en 1828, s'était retiré des affaires après la chute de Gustave-Adolphe. Il s'occupait beaucoup d'études scientifiques; on cite de lui un ouvrage fort estimé, qui traite de la *Physique générale* et de la *Météorologie*. Mais ce qui vaut encore mieux pour sa réputation, c'est un acte de bienfaisance qui mérite d'être connu. Un traité venait d'être conclu entre l'Angleterre et la Suède; comme il avait coopéré à sa conclusion, il devait recevoir, suivant l'usage, un riche cadeau de l'Angleterre; il apprit qu'une somme de mille livres sterling allait être employée à l'achat de la boite qu'on lui destinait : il fit prier le secrétaire d'état Canning de lui envoyer cet argent, afin de l'employer au soulagement de la province de Bohus dont les habitants étaient en proie à une grande disette; le ministre anglais joignit au montant du cadeau donné par le cabinet de Londres, le prix de la tabatière que le gouvernement suédois devait lui offrir à lui-même.

** EHRENSTROEM (Jean-Albert), diplomate suédois, né en 1762, fut employé dès sa jeunesse dans des affaires importantes. Il signa en 1790 comme représentant de la Suède le désastreux traité

de Wéréla avec la Russie. Après l'assassinat de Gustave III (*voy.* Anckarstroem), il fut un des seigneurs suédois qui, mécontents de la cour, tentèrent de renverser la régence. La conspiration ayant été découverte, il fut arrêté avec ses complices et condamné à mort; mais le régent (depuis Charles XIII) commua sa peine en une détention dans la forteresse de Carlstein, et ne tarda pas à lui faire grâce entière. Il refusa la pension que ce prince lui fit offrir et se retira dans la Finlande. Plus tard il accepta de l'empereur de Russie, la place de conseiller d'état et le gouvernement de cette province. Il mourut à Helsinfors le 28 avril 1847, laissant de volumineux *mémoires* qui, dans un temps où l'on imprime tout, ne peuvent manquer de trouver tôt ou tard un éditeur.

* EHRET (Georges-Denis), né dans le margraviat de Bade vers 1710, mort en Angleterre en 1770, s'est rendu célèbre par son habileté à peindre les objets d'hist. naturelle. On lui doit une suite de papillons et de plantes mêlés ensemble, gravés par lui-même : *Plantæ et papiliones rariores depictæ, etc.*, 1748, in-fol. Il a peint aussi *les plantes les plus rares de l'Angleterre*, que Trew fit graver et paraître, gr. in-folio, 1750 à 1773. C'était l'ouvrage le plus magnifique qui eût encore paru, et le plus soigné du côté des détails de la fructification. On lui doit encore les *figures* de la *Flore de la Jamaïque*, de l'*Hortus cliffortianus*, et de plusieurs *mémoires* insérés dans les Transactions de la société royale.

* EHRHART (Balthazar), naturaliste allemand, composait des *herbiers* qu'il vendait à un prix très-modéré; il en publia le *catalogue* avec l'indication des procédés qui lui paraissaient les meilleurs pour dessécher et conserver les plantes, dans un ouvrage intitulé : *Mantissa botanologiæ juvenilis*, Ulm, 1732, in-8, dont il donna la suite sous le titre de *Continuatio syllabi plantarum quarum specimina sicca botanophilis offeruntur*, Memmingen, 1746, in-fol. Ses autres ouvrages sont : *De Belemnitis suevicis*, Leyde, 1724, in-4, et Augsbourg, 1727, avec une fig.; le *catalogue* des plantes qu'il avait rencontrées dans le Tyrol, dans les *Transactions de la société royale de Londres*; *Instruction sur l'histoire des plantes usuelles*, 1752, in-4; *Histoire économique des plantes*, 1753, 1761, 12 vol. les quatre 1ers sont d'Ehrhart et les huit autres de Gmelin. Un *Mémoire* sur la manière d'agir du gui dans les *Ephémérides des curieux de la nature*; un autre *Mémoire* dans *l'Œconomische Nachricht*, tome 8, contenant des éclaircissements sur 78 plantes données par Orthius comme nuisibles; une édition de l'*Hortus sanitatis* avec de nombreuses additions. Ehrhart est mort en 1756.

* EHRHART (Frédéric), botaniste, né en 1747, à Holdarbauc, village du canton de Berne, où son père était curé, fut élève de Linnée, et mourut en 1795. Il a publié différents *herbiers* recherchés pour leur netteté et leur précision, *Fragments sur l'Histoire naturelle, etc.* (de 1787 à 1792), 7 vol. in-8, en allemand, qui contiennent une grande quantité d'excellentes *notices* et d'*observations*, surtout pour la partie de la botanique, etc., Le fils de Linnée le chargea, en 1778, de l'édition du supplément du *Système végétal* de son père. Les *Annales de botanique* de M. Usteri, tome 19, renferment des notices sur la vie de ce naturaliste écrites par lui-même. Thumberg a donné son nom à un genre de la famille des graminées.

* EHRMANN (Frédéric-Louis), physicien, né vers 1758 en Alsace, obtint à l'université de Strasbourg une chaire qu'il remplit avec beaucoup de zèle et de succès. On lui doit l'invention des *lampes à air inflammable*, dont il donna *La Description et l'usage*, 1782, in-8. Ses autres ouvrages sont *Des Ballons aérostatiques et de l'art de les faire*, 1784, in-8; la trad. en allemand des *Mémoires de Lavoisier*, 1787; *Essai d'un art de fusion à l'aide de l'air et du feu*, traduit en franç. par Fontallard, 1787, in-8, fig. Il y décrit l'appareil par lequel, au moyen d'une lampe d'émailleur excitée par le gaz oxygène, on fond les métaux les plus durs, et on brûle le diamant; *Eléments de physique*; ce livre utile contient une *Notice* sur les principaux ouvrages relatifs à cette science. Ehrmann mourut à Strasbourg, en mai 1800, à l'âge d'environ 70 ans.

** EHRMANN (Jean-François), conventionnel, né en 1757 à Strasbourg, fut député du Bas-Rhin à la convention. Absent de l'assemblée lors du procès du roi, il ne put prendre aucune part au jugement de ce malheureux prince; mais par une lâcheté que n'excusent pas de nombreux exemples, il adhéra par écrit à sa condamnation. A la suite de la session, il passa au conseil des cinq-cents, où il se montra l'un des plus zélés partisans du directoire. Le 18 brumaire l'envoya juge à la cour d'appel de Colmar, où il siégeait encore en 1815. Son vote écrit dans le procès du roi faillit lui faire appliquer la peine portée contre les régicides; mais il en fut quitte pour la perte de sa place. Nommé peu de temps après professeur de morale au séminaire protestant de Strasbourg, il y mourut le 24 septembre 1839, à 82 ans, doyen du chapitre de Saint-Thomas.

* EICHHOF (Cyprien), libraire d'Augsbourg, est connu par les *Itinéraires* ou *Guides des voyageurs*, qu'il fit paraître sous le titre de *Délices*; accompagnés de petites *cartes* dont les suites forment des *atlas* complets; les principaux sont : *Deliciæ Italiæ seu index viatorius*, Ursel, 1604, in-4; *Deliciarum Germaniæ tam superioris quàm inferioris index*, in-4, obl.; *Deliciæ Hispaniæ*, 1604, in-4, obl.; *Liber insignium aliquot itinerum*, 1606, in-4, obl.

* EICHHORN (Jean-Conrad), entomologiste, né en 1718, dans la Prusse, remplit les fonctions de pasteur évangélique à Dantzick, et mourut en 1790. Il fit un grand nombre d'observations microscopiques dont il a consigné le résultat dans un ouvrage intitulé *Des Animaux aquatiques de Dantzick et des environs, qu'on ne peut apercevoir à la simple vue*, (Allem), 1775, in-4, fig. et 1783, avec une réponse à quelques critiques de Fuessli.

EICK ou VAN-EICK (Hubert), peintre, né en 1266, à Maseick, dans la principauté de Liége, eut pour disciple son frère Jean Eick, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*. Il fit plusieurs tableaux pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui lui

donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1426. *Voy.* Bruges.

* EIDOUS (Marc-Antoine), littérateur, né à Marseille en 1710, et mort vers 1790, fut employé en sous-ordre à la rédaction de l'Encyclopédie et a publié un grand nombre de *traductions* dont la plus importante est celle du *Dictionnaire universel de médecine*, de James, qu'il fit paraître avec Diderot et Toussaint, 1746, 6 vol. in-fol. Il se donnait à peine le temps de transcrire les ouvrages qu'il publiait: aussi portent-ils tous l'empreinte d'une rapidité toujours funeste. Parmi ses traductions nous citerons : l'*Histoire naturelle de l'Orénoque*, de Gumilla, 1758, 3 vol. in-12; l'*Agriculture complète*, de Mortimer, 1765, 4 vol. in-12; les *Voyages en Asie*, de Bell d'Antermoni, 1766, 3 vol. in-12; l'*Histoire de la Californie*, de Venegas, 1767, 3 vol. in-12; la *Théorie des sentiments moraux*, de Smith, 1774, 2 vol. in-12.

EIMMART (Georges-Christophe), peintre, graveur, astronome, né à Ratisbonne en 1638, s'établit à Nuremberg en 1660. Ses talents lui firent donner la place de directeur des peintres de cette ville, où il mourut en 1705. La peinture lui doit des morceaux estimables, et l'astronomie l'invention de quelques instruments utiles. On a d'Eimmart une suite de portraits de peintres et d'hommes célèbres, des tableaux d'histoire, des figures de plantes, d'oiseaux, etc. Il a consigné ses observations astronomiques et météorologiques dans près de 57 vol. in-fol. Parmi ceux qui ont été imprimés, on remarque *Iconographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philosophorum ruderibus concepta*, Nuremberg, 1701, in-fol. Eimmart a publié en latin la *description d'une sphère armillaire*, représentant le système de Copernic et dont il était l'inventeur, Altorf, 1695, in-4.

* EISEN (Jean-Georges), né à Polsingen, dans le pays d'Anspach, en 1717, pasteur en Livonie, aumônier d'un régiment russe de dragons, professeur de sciences économiques à Mittau, mort en 1779, est principalement connu par sa découverte d'une *méthode économique de sécher les légumes* pour les transporter au loin, Riga, 1772, in-8. Ce livre, écrit en allemand, fut traduit dans toutes les langues du nord, en anglais et en espagnol. Il composa aussi quelques ouvrages théologiques, dont le plus connu a pour titre : *Le christianisme d'après la saine raison et la Bible*, Riga, 1777, in-8. — * Eisen (Jean-Godefroi), frère du précédent, fut aussi aumônier d'un régiment de dragons et mourut en 1795, âgé de 70 ans. Il a écrit en allemand plusieurs ouvrages de théologie et de morale, parmi lesquels on distingue le *Parallèle des églises et des maisons de force, sous le rapport de l'amélioration des hommes*, Nuremberg, 1778, in-8.

EISEN (Charles), habile dessinateur, né à Paris en 1711, mort à Bruxelles, le 4 janvier 1778, eût pu mieux employer ses talents qu'à dessiner les *figures* qui ornent les *Contes de la Fontaine*, 1762, 2 vol. in-8; les *Métamorphoses d'Ovide*, 1767, 4 vol. in-4. Il a fait aussi les *dessins* des figures de la *Henriade*, 2 vol. in-8.

EISENGREIN (Guillaume), chanoine de Spire sa patrie, mort vers 1570, est auteur d'un ouvrage intitulé *Catalogus testium veritatis*, publié en 1565, in-4. C'est une liste des écrivains ecclésiastiques qui ont combattu lss erreurs de leur temps, et par avance celles des siècles derniers. Flaccus Illyricus a donné un catalogue des défenseurs du calvinisme auquel il a donné fort mal à propos le même titre.

EISENHART (Jean), jurisconsulte, né à Erxleben, dans le Brandebourg, en 1743, fut professeur en droit et en morale à Helmstadt, dans le duché de Brunswick, où il mourut en 1707, après avoir publié : *Instit. juris naturalis et moralis. Commentatio de regali metalli fodinarum jure, etc.*; *De fide historicâ*, Helmstadt, 1702, ouvrage qui prouve qu'il avait plus de connaissance du droit que des preuves de l'histoire.

EISENSCHMID (Jean-Gaspard), docteur en médecine, naquit à Strasbourg en 1656. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia avec plusieurs savants, et particulièrement avec Duverney et Tournefort. Il fut associé à l'académie des Sciences au rétablissement de cette société, et mourut en 1712, à Strasbourg, où il s'était fixé au retour de ses voyages. On a de lui : un *Traité des poids, des mesures de plusieurs nations, et de la valeur des monnaies des anciens*, Strasbourg, 1737; un *Traité sur la figure de la terre ellipticosphéroïde*. Il y soutient fort au long l'opinion contraire à celle qui a prévalu depuis, sans être peut-être plus vraie. Eisenschmid cultivait les mathématiques, la géographie, sans négliger la médecine. On a encore de lui *Carte de l'empire d'Allemagne*, en 4 grandes feuilles, d'une grande exactitude.

ELA, roi d'Israël, fils de Baasa, succéda à son père, l'an 940 avant J.-C., et la 2e année de son règne, il fut assassiné dans un festin par Zamri, un de ses officiers. — Il y a eu du même nom un prince iduméen, successeur d'Olibama. — Un autre, père de l'insolent Séméi, et quelques autres moins connus.

ELAD, fils de Suhala, s'étant rendu secrètement dans la ville de Geth avec son frère pour la surprendre, fut découvert par les habitants, qui les égorgèrent tous deux.

ELAM, fils de Sem, eut pour son partage le pays qui était à l'orient du Tigre et de l'Assyrie. Il fut père des peuples connus sous le nom d'*Elamites* ou *Elaméens*. Chodorlahomor, qui vainquit les cinq petits rois de la Pentapole, et qui fut défait par Abraham, était souverain de ces peuples. La capitale du pays était Elymaïde, où l'on voyait le fameux temple de Diane, qu'Antiochus voulut piller, et où il fut tué. L'Ecriture fait mention de quelques autres personnages de ce nom.

* ELBÉE (Gigot d'), général vendéen, né à Dresde en 1752, d'une famille noble du Poitou, après avoir passé une partie de sa jeunesse au service de l'électeur de Saxe, vint en France et entra lieutenant dans un régiment de cavalerie; mais n'ayant pu obtenir de l'avancement, il quitta le service en 1783, se maria et se retira dans sa terre de Beaupréau dans le Poitou. Au commencement de la révolution, il se rendit à Coblentz, puis rentra en France pour ne pas encourir les peines portées

contre les émigrés. Il ne prit d'abord aucune part aux troubles de la Vendée; mais les paysans des environs de Beaupréau ayant refusé d'obéir aux lois sur le recrutement, et s'étant soulevés, vinrent le prier de se mettre à leur tête, et d'Elbée ne crut pas devoir se refuser à cette marque de confiance. Sa troupe fut bientôt jointe par celle de MM. de Bonchamp, de Cathelineau, de Stofflet, de La Rochejaquelin; et de ce moment la guerre civile prit un grand caractère. D'Elbée forma sa troupe à la manière de combattre qui convenait le mieux à un pays coupé de bois; et quoiqu'il fût presque toujours entouré de forces supérieures, il s'empara de plusieurs villes importantes, et dans différentes rencontres battit les républicains. Il venait d'échouer devant Nantes lorsqu'il fut nommé généralissime; et cette nomination, obtenue, dit-on, par de petites manœuvres, indisposa différents chefs, qui croyaient y avoir plus de droit (*voy.* CHARETTE). Le 12 août 1793 il fut battu devant Luçon; et on lui reprocha de n'avoir pas suivi les dispositions dont on était convenu pour le plan d'attaque. A l'affaire de Chollet, d'Elbée, blessé grièvement, fut transporté à Noirmoutier : cette île ayant été prise trois mois après par les troupes républicaines, il fut traduit devant une commission militaire, et fusillé en janvier 1794, à l'âge de 42 ans. Sa blessure l'avait tellement affaibli, qu'on fut obligé de le porter au supplice dans un fauteuil. D'Elbée n'avait pas le talent de conduire une armée; mais c'était un excellent chef de parti. Il joignait à une physionomie agréable, une éloquence douce et persuasive, et sa piété lui avait gagné la confiance de ses soldats.

ELBOEUF ou ELBEUF (René de LORRAINE, marquis d'), était le septième fils de Claude, duc de Guise, qui vint s'établir en France; il fut la tige de la branche des ducs d'Elbœuf, et mourut en 1566. Charles II, son petit-fils, mort en 1657, avait épousé Catherine-Henriette, fille de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, qui mourut en 1663. Ils eurent part l'un et l'autre aux intrigues de cour sous le ministère du cardinal de Richelieu. Leur postérité masculine finit en leur petit fils Emmanuel-Maurice, duc d'Elbœuf, qui, après avoir servi l'empereur dans le royaume de Naples, revint en France en 1719, et finit sa longue carrière en 1763, dans sa 86e année, sans postérité. On lui doit la découverte de la ville d'*Herculanum*. Le titre de duc d'Elbeuf est passé à la branche d'Harcourt et d'Armagnac, qui descendait d'un frère de Charles II.

* ELCI (Ange d'), né en 1754 à Florence, d'une famille originaire de Sienne, s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude des auteurs grecs et latins, et, dans l'intention où il était de voyager, apprit en même temps l'anglais et le français. Il visita la France, l'Autriche et l'Angleterre, recherchant les meilleures éditions des chefs-d'œuvre dont la lecture le charmait. A l'entrée des Français en Italie il alla chercher un refuge à Vienne, il y épousa la comtesse Marianne Zinzendorf, et vécut paisiblement au milieu de ses livres. Dès que les événements le lui permirent il revint à Florence, et le grand-duc Ferdinand III s'empressa de le revêtir d'une commanderie de l'ordre de Saint-Etienne. Quoiqu'il chérit sa patrie à laquelle il fit don de sa précieuse bibliothèque, il retourna cependant à Vienne, et il y mourut le 20 octobre 1824. Admirateur passionné des anciens, il trouvait parmi ses contemporains peu à louer, et tout le reste digne de blâme. La satire fut le genre qu'il affectionna le plus. Il composa aussi diverses épigrammes, en prenant pour modèle Martial, comme dans ses satires il avait cherché à imiter Juvénal. Ses *Poesie italiane e latine edite ed inedite*, Florence, 1827, 2 vol. in-8, ont été publiées avec la vie de l'auteur, par J.-B. Niccolini.

* ELDON (Jean SCOTT, depuis lord), magistrat, né en 1751, était le troisième fils d'un commerçant de Newcastle, dans le comté de Northumberland. Destiné au barreau, il fit ses études de Jurisprudence à l'université d'Oxford et au collége Middle-Temple à Londres. Ses débuts comme avocat furent peu brillants; mais dès qu'il eut trouvé l'occasion de se faire remarquer, le chancelier Thurlow se chargea de son avancement. Grâce au crédit de son protecteur, il ne tarda pas d'entrer au parlement où il se montra savant légiste et habile orateur. Appelé en 1783 au conseil privé, il fut fait en 1788 *attorney* (procureur général), avec le titre de chevalier. Il remplit pendant six ans cette charge importante et obtint en 1793 celle de fiscal général. Dans l'exercice des fonctions délicates de cet emploi, il sut conserver sa réputation intacte, et fit preuve d'une telle supériorité d'esprit qu'il fut nommé grand-juge à la cour des *common-pleas* et créé pair, sous le titre de lord Eldon, nom d'une terre qu'il possédait dans le comté de Durham. Grand-chancelier en 1801, il résigna cette place à l'avénement de Fox au ministère; mais elle lui fut rendue en 1807, et il la conserva, sauf quelques courtes interruptions, jusqu'en 1829. Il se démit alors de la présidence de la chambre des pairs, et, retiré des affaires publiques, vécut dans un honorable repos jusqu'à sa mort arrivée le 13 janvier 1838, à l'âge de 87 ans. Lord Eldon avait été constamment l'un des adversaires les plus déclarés de l'émancipation des catholiques.

ELÉAZAR, fils d'Aaron, et son successeur dans la dignité de grand-prêtre, l'an 1452 avant J.-C., suivit Josué dans la terre de Chanaan, et mourut après 12 ans de pontificat.

ELEAZAR, fils d'Aod, frère d'Isaï, un des trois braves qui traversèrent avec impétuosité le camp des ennemis du peuple de Dieu, pour aller quérir au roi David de l'eau de la citerne qui était proche la porte de Bethléem. Une autre fois, les Israélites saisis d'une frayeur subite, à la vue de l'armée nombreuse des Philistins, prirent lâchement la fuite, et abandonnèrent David. Eléazar seul arrêta la fureur des ennemis, et en fit un si grand carnage que son épée se trouva collée à sa main, l'an 1047 avant J.-C.

ELÉAZAR, fils d'Onias, et frère de Simon le Juste, succéda à son frère dans la souveraine sacrificature des Juifs. C'est lui qui envoya 72 savants de la nation à Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, pour traduire les livres saints d'hébreu en grec,

vers l'an 277 avant J.-C. (*voy.* ARISTÉE.) C'est la version qu'on nomme *des Septante*, et qui, suivant la remarque des Pères, a été pour les nations un moyen précieux d'instruction et de préparation à la doctrine de l'Evangile (quoiqu'il y eût une version antérieure, mais moins accréditée et moins répandue, dont Eusèbe parle dans sa *Préparation*). Jésus-Christ et les apôtres citent cette version de préférence à l'hébreu, soit parce qu'elle était d'un grand usage et plus généralement connue, parmi les Juifs même, au moins ceux qu'on appelait *hellénistes*, soit parce que le moment approchait où les nations qui ne savaient pas l'hébreu allaient recueillir avec avidité l'instruction et les lumières de ces livres divins. Un autre avantage inappréciable de la version des Septante, c'est la détermination des véritables leçons et du vrai sens, faite dans un temps ou l'hébreu était une langue vivante et bien connue, où la tradition était dans toute sa force, où le respect qu'on portait à ces divins oracles, l'étude assidue qu'on en faisait, les interprétations réfléchies et traditionnelles des docteurs de la loi, mettaient ce dépôt sacré à l'abri de la légèreté et de la témérité des esprits. Encore aujourd'hui la version des *Septante* est la terreur des herméneutes hétérodoxes qui, par le moyen des points massorétiques, invention moderne et sans autorité (*Voy.* CAPPEL et MASCLEF), et d'autres subtilités grammaticales, dénaturent les livres saints, les dépouillent de tout ce qu'ils ont de surnaturel et de divin, et en font le jouet de l'imagination et du caprice.

ELÉAZAR, vénérable vieillard de Jérusalem, et un des principaux docteurs de la loi, sous le règne d'Antiochus Epiphanes, roi de Syrie. Ce prince ayant voulu lui faire manger de la chair de porc, il aima mieux perdre la vie que de transgresser la loi. Quelques gentils ou juifs apostats de ses anciens amis, touchés pour lui d'une fausse compassion, le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui était permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du roi, et par ce moyen le sauver de la mort; mais Eléazar ne voulut jamais y consentir. « Il est indigne de l'âge » où nous sommes, dit-il, d'user de cette fiction; » elle serait cause que plusieurs jeunes gens, s'ima- » ginant qu'Eléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix » ans, aurait passé de la vie des juifs à celle des » païens, seraient eux-mêmes trompés par cette » feinte, dont j'aurais usé pour conserver un petit » reste de cette vie corruptible. Par là j'attirerais » une tache honteuse sur moi, et l'exécration des » hommes sur ma vieillesse. Car encore que j'é- » chappasse présentement aux supplices des hom- » mes, je ne pourrais néanmoins fuir la main du » Tout-Puissant, ni pendant ma vie, ni après ma » mort. En mourant courageusement, je paraîtrai » digne de la vieillesse où je suis, et je laisserai aux » jeunes gens un exemple de fermeté, en souffrant » avec constance et avec joie une mort honorable » pour le sacré culte de nos lois très-saintes. »

ELÉAZAR, le dernier des cinq fils de Mathathias, et frère des Machabées, les seconda dans les combats livrés pour la défense de leur religion. Dans la bataille que Judas Machabée livra contre l'armée d'Antiochus Eupator, il se fit jour à travers les ennemis pour tuer un éléphant, qu'il crut être celui du roi. Il se glissa sous le ventre de l'animal, et le perça à coups d'épée; mais il fut accablé sous son poids et reçut la mort en la lui donnant.

ELÉAZAR, magicien célèbre sous l'empire de Vespasien, qui, par le moyen d'une herbe enfermée dans un anneau, délivrait les possédés, en leur mettant cet anneau sous le nez. Il commandait au démon de renverser une cruche pleine d'eau et le démon obéissait. C'est l'historien Josèphe qui rapporte ces particularités; mais on sait quelle est la crédulité de cet historien, à l'égard des faits ou faux ou très-incertains, tandis qu'il répand des doutes sur les prodiges les mieux constatés des livres saints. Du reste, si Eléazar était réellement un magicien, les jeux qu'il exerçait de concert avec le démon n'ont rien d'incroyable. *Voy.* LE BRUN, DELRIO, etc.

ELÉAZAR, capitaine juif, se jeta dans le château de Macheron, et le défendit très-vigoureusement après le siége de Jérusalem. Cette place n'aurait pas été prise si aisément, sans le malheur qui arriva à Eléazar. Il s'était arrêté au pied des murailles, comme pour braver les Romains, quand un Egyptien l'enleva adroitement et le porta au camp. Le général, après l'avoir fait battre de verges, fit élever une croix comme pour le crucifier. Les assiégés avaient conçu pour lui une si haute estime, qu'ils aimèrent mieux rendre la place, que de voir périr un homme si digne de vivre par son courage et son zèle patriotique. Flave Josèphe, *Hist.* liv. 7, ch. 25.

ELÉAZAR, autre officier juif, voyant la ville de Masséda, dans laquelle il s'était jeté, réduite aux abois, persuada à ses compagnons de se tuer eux-mêmes, plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Ils le crurent, et s'égorgèrent les uns les autres. Flave Josèphe, *Hist.* liv. 7, chapitre 35.

ELECTE, fut une des premières femmes qui se convertirent à Jésus-Christ. C'est celle à qui l'apôtre saint Jean écrivit, pour la conjurer de s'éloigner de la compagnie des hérétiques Basilide et Cérinthe.

ELECTRE, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, et sœur d'Oreste, porta son frère à venger la mort de leur père, tué par Egisthe. — Il y eut aussi une nymphe de ce nom, fille d'Atlas. Elle fut aimée de Jupiter, dont elle eut Dardanus, qui fonda le royaume de Troie.

ELÉONORE, duchesse de Guienne, succéda à son père Guillaume IX, en 1138, à l'âge de 15 ans, dans ce beau duché qui comprenait alors la Gascogne, la Saintonge et le comté de Poitou. Elle épousa la même année Louis VII, roi de France. Ce monarque raccourcit ses cheveux et se fit raser la barbe, sur les représentations du célèbre Pierre Lombard, qui lui dit, d'après saint Paul, qu'il n'était pas séant qu'un homme s'amusât à nourrir avec soin une longue chevelure. Lombard ne faisait peut-être pas attention que la réflexion de l'apôtre était relative au costume de son temps où les longues chevelures distinguaient les femmes des hommes. Eléonore, vive, légère et badine, railla

le roi sur ces cheveux courts et son menton rasé. Une femme qui commence à trouver son mari ridicule, ne tarde guère à le trouver odieux, surtout si elle a quelque penchant à la galanterie. Louis ayant mené son épouse à la Terre-Sainte, elle se dédommagea des ennuis que lui causait ce long voyage avec le prince d'Antioche, et un jeune turc, nommé Saladin. Le roi aurait dû ignorer ces affronts, ou y remédier tout de suite. A son retour en France, il lui en fit des reproches très-piquants. Eléonore y répondit avec beaucoup de hauteur, et finit par lui proposer le divorce. Leurs querelles s'aigrirent de plus en plus; et enfin ils firent casser leur mariage, sous prétexte de parenté, en 1152. Eléonore, dégagée de ses premiers liens, en contracta de seconds six semaines après avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, à qui elle porta en dot le Poitou et la Guienne. De là vinrent ces guerres qui ravagèrent la France pendant 300 ans. Eléonore eut quatre fils et une fille de son nouveau mariage. Dès l'année 1162, elle céda la Guienne à Richard, son second fils, qui en rendit hommage au roi de France. Elle mourut en 1204, avec une réputation d'esprit et de coquetterie. Larrey publia une *Histoire* romanesque de cette princesse, à Rotterdam, en 1692, in-12.

ELÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, dit le Magnifique, roi de Castille, fut mariée en 1375 à Charles III, dit le Noble, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre le roi Henri III son neveu. Ce prince fut contraint de l'assiéger dans le château de Roa, et la renvoya au roi Charles, son mari, qui la reçut avec beaucoup de générosité et en eut huit enfants. Eléonore mourut à Pampelune, en 1416, avec la réputation d'une femme d'esprit, mais d'un caractère inquiet.

ELÉONORE D'AUTRICHE, reine de Portugal et de France, était fille de Philippe Ier et de Jeanne de Castille, et sœur des deux empereurs Charles-Quint et Ferdinand Ier. Elle naquit à Louvain, en 1498, et épousa en 1519 Emmanuel de Portugal. Après la mort de ce prince, elle épousa en 1530 François Ier, qui avait perdu sa première femme en 1524. Sa bonté naturelle, ses grâces lui gagnèrent pendant quelque temps le cœur de son époux, et elle ménagea une entrevue entre lui et Charles-Quint pour terminer leurs divisions. Mais les galanteries de François lui donnèrent bientôt d'autres conseillères. Eléonore vivait dans la retraite au milieu de la cour, ne s'occupant que des exercices de piété. Après la mort du roi, elle se retira d'abord aux Pays-Bas, et ensuite en Espagne, où elle mourut à Talavéra, en 1558, sans avoir donné d'enfants à François Ier. Hubert Thomas a donné des détails curieux sur les premières années de cette princesse dans les *Annales de vita Frederici II, Palatini.*

ELÉONORE DE GONZAGUE. *Voy.* GONZAGUE.

ELÉONORE DE BAVIÈRE NEUBOURG. *Voy.* la fin de l'article LÉOPOLD, empereur.

ELEUTHÈRE (saint), natif de Nicopolis, d'abord diacre du pape Anicet, fut ordonné prêtre, et ensuite élu pape après la mort de Soter, l'an 177. Il combattit avec beaucoup de zèle les erreurs des valentiniens, pendant son pontificat. Les choses qui rendent célèbre ce pontificat, sont la mort glorieuse des martyrs de Lyon, et l'ambassade qu'il reçut de Lucius, roi de la Grande-Bretagne, pour demander un missionnaire qui lui enseignât la religion chrétienne. Saint Eleuthère mourut en 192, après avoir gouverné l'Eglise pendant environ 14 ans.

ELEUTHÈRE (saint), célèbre évêque de Tournai, naquit en cette ville de parents chrétiens. Sa famille avait été convertie par saint Piat, 150 ans auparavant. Depuis la mort de leur saint apôtre, les chrétiens de Tournai avaient beaucoup dégénéré et leur foi s'éteignait de jour en jour par le commerce des païens, et les désordres des rois de France, encore idolâtres, qui y faisaient alors leur résidence. Telle était l'état de l'église de cette ville, lorsque saint Eleuthère en fut fait évêque. Il fut sacré en 486, dix ans avant le baptême de Clovis. Il arracha un grand nombre de Français aux superstitions du paganisme, et défendit victorieusement le mystère de l'incarnation, attaqué par les hérétiques. Son zèle à maintenir le dépôt de la foi lui coûta la vie. Des scélérats obstinés dans l'erreur lui portèrent à la tête un coup dont il mourut le 1er juillet 532. On trouve dans la *Bibliothèque des Pères* plusieurs *sermons* attribués à ce saint évêque; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui, si l'on en excepte trois: l'un sur l'Incarnation, l'autre sur la Naissance de Jésus-Christ, et le troisième sur l'Annonciation. Sa *Vie* a été écrite dans le IXe siècle, par conséquent longtemps après la mort de saint Eleuthère. L'auteur se trompe en le faisant contemporain de saint Médard, et en plaçant sa naissance sous le règne de Dioclétien. Un auteur postérieur de quelques années donna plus d'étendue à cette vie et y ajouta l'histoire de la translation des reliques du saint, faite en 897. Enfin un troisième auteur y a inséré depuis l'histoire de ses miracles et de la translation de ses reliques, qui se fit à Tournai en 1164.

ELEUTHÈRE, exarque d'Italie pour l'empereur Héraclius, ne fut pas plus tôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit le procès aux meurtriers de Jean son prédécesseur. Il se rendit ensuite à Naples, où ayant assiégé Jean Conopsin, qui lui avait fermé les portes, il le contraignit de se rendre à discrétion, et le fit mourir; mais Eleuthère, après avoir puni les révoltés, tomba lui-même dans la rébellion. L'empire était agité au dedans et au dehors. Il profita de ces circonstances, pour se rendre maître de ce qui appartenait à l'empereur dans l'Italie. Après la mort du pape Dieudonné en 617, il crut que le saint Siége serait vacant longtemps, et que tandis que le peuple serait occupé à élire un nouveau pontife, il lui serait aisé de se saisir de la ville. Dans cette vue, il traita son armée encore plus favorablement qu'il n'avait fait, lui fit distribuer beaucoup d'argent, et lui promit de grands avantages; mais les soldats et les officiers, détestant sa rébellion, se jetèrent sur lui, l'assommèrent et lui coupèrent la tête qu'ils envoyèrent à Héraclius vers la fin de décembre 617.

ELEUTHÈRE (Augustin), luthérien allemand, dont on a un petit traité singulier et devenu rare,

*De arbore scientiæ boni et mali*, Mulhausen, 1560, in-8.

ELGER ou Elliger (Othmar), peintre, né à Gothembourg en 1632, excellait à peindre les *fleurs* et les *fruits*. Appelé à la cour de Berlin, il eut la qualité de premier peintre de l'électeur Frédéric-Guillaume, et fut comblé de ses bienfaits. Ses tableaux sont très-recherchés en Allemagne.

ELIAB, le troisième de ces vaillants hommes qui se joignirent à David quand il fuyait la persécution de Saül. Il rendit à ce prince affligé des services très-considérables dans toutes ses guerres.

ELIACIM, grand-prêtre des Juifs sous le roi Manassès. Ce prince étant devenu un modèle de pénitence depuis sa prison, ne s'appliquait qu'à réparer les maux qu'il avait faits à la religion et à l'état; et pour cela il avait mis toute sa confiance dans Eliacim, et ne faisait rien sans son conseil. Celui-ci se trouvait ainsi chef de la religion, et ministre d'état. Il est quelquefois nommé *Joakim* : plusieurs savants croient qu'il est auteur du livre de *Judith*. — Il y avait encore de ce nom un sacrificateur qui revint de Babylone avec Zorobabel; un fils d'Abiud, parent de Jésus-Christ selon la chair.

ELIACIM, roi de Juda. *Voy.* Joachim.

* ELIÇAGARAY (Dominique), ecclésiastique, né vers 1760 dans le diocèse de Bayonne, professa de bonne heure la philosophie à Toulouse. Il remplissait les fonctions d'official de la Basse-Navarre, en 1790; le refus du serment l'obligea de sortir de France, et il n'y rentra que lorsque le calme fut à peu près rétabli. Un opuscule qu'il fit paraitre *en faveur des droits de l'Eglise*, lui mérita l'estime de l'abbé Maury qui voulut se l'attacher, et lui envoya des lettres de grand-vicaire du diocèse de Montefiascone. Plus tard le cardinal devenu archevêque de Paris, l'engagea à venir le seconder dans son administration, mais il le remercia. Nommé successivement à l'organisation de l'université, proviseur, professeur et recteur d'académie, il se fit remarquer par la bonté de son enseignement et par la sage administration des établissements qui lui étaient confiés. Pendant les cent-jours, il suivit à Londres la duchesse d'Angoulême en qualité d'aumônier. En 1816, il fut appelé au conseil royal de l'instruction publique. Chargé d'inspecter les écoles du midi de la France, il était à Marseille lorsque un journal de cette ville publia un discours ridicule qu'il lui attribuait. L'abbé Eliçagaray le démentit; mais le coup était porté, et rappelé à Paris, il y mourut le 22 décembre 1822, d'une attaque d'apoplexie causée par le chagrin.

ELICHMAN (Jean), savant médecin, né en Silésie, pratiqua la médecine à Leyde, et mourut en 1639. Il était savant dans les langues orientales, et nous a laissé des *remarques sur la langue persane*, qui ont servi à Louis de Dieu pour composer sa grammaire. Il prétend que la langue allemande a une origine commune avec le persan. On a encore de lui : *De usu linguæ arabicæ in medicina*, Iéna, 1636; *De fatali vitæ termino secundùm mentem Orientalium*, Leyde, 1639, in-4. *Voy.* Ramus, *Paneg. Ling. Oriental.* page 12.

ELIE, prophète d'Israël, originaire de Thesbé ou Thisbé, ville du pays de Galaad, vint à la cour du roi Achab, l'an 912 avant J.-C. Il annonça à ce prince impie les menaces du Seigneur, et lui prédit le fléau de la sécheresse et de la famine. Dieu lui ayant ordonné de se cacher, il se retira dans un désert, où des corbeaux lui apportaient sa nourriture. Il passa de cette solitude à Sarepta, ville des Sidoniens, y multiplia l'huile de la veuve qui le reçut. Achab rendait à l'idole de Baal un culte sacrilége. Le prophète vint en sa présence pour le lui reprocher. Il assembla le peuple, donna le défi aux prêtres de Baal : et sa victime ayant été seule consumée par le feu tombé du ciel, il les fit mettre à mort. Menacé par Jézabel, femme d'Achab, irritée du châtiment des faux prophètes, il s'enfuit dans le désert : un ange l'y nourrit miraculeusement. Il se retira ensuite à Horeb, où Dieu lui apparut, et lui ordonna d'aller sacrer Hazaël roi de Syrie, et Jéhu roi d'Israël. Les miracles d'Elie n'avaient point changé Achab. Le prophète vint encore le trouver pour lui reprocher le meurtre de Naboth, qu'il avait fait mourir après s'être emparé de sa vigne. Il prédit peu de temps après à Ochosias, qu'il mourrait de la chute qu'il avait eue, et fit tomber le feu du ciel sur les envoyés de ce prince. Le ciel l'enviait à la terre; il fut enlevé par un chariot de feu vers l'an 895 avant J.-C. Elisée son disciple reçut son esprit et son manteau. On fait la fête de l'enlèvement d'Elie, dans l'église grecque. On croit qu'il fut transporté, non dans le séjour de la divinité, mais dans quelque lieu au-dessus de la terre, ou sur la terre même, mais écarté et inconnu. Nous disons *on croit*; car dans des questions aussi délicates, il n'est pas permis de décider, et de vouloir pénétrer ce que Dieu s'est plu à nous cacher; mais comme l'Ecriture nous apprend qu'Elie reparaitra sur la terre avant le dernier avénement du fils de Dieu, il est naturel de croire qu'il n'est pas mort, et que la mission qui lui reste à remplir, est celle d'un homme voyageur, qui n'est pas arrivé encore au terme de la félicité. — On sait que les carmes ont longtemps regardé Elie comme leur fondateur. *Voy.* Albert (saint), patriarche de Jérusalem, et Papebroch.

ELIE ou Elias Levita, rabbin du XVI^e siècle, natif d'Italie et originaire d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Venise, où il enseigna la langue hébraïque à plusieurs savants de ces deux villes, et même à quelques cardinaux. C'est le critique le plus éclairé que les juifs modernes, presque tous superstitieux, aient eu. Il a rejeté, comme des fables ridicules, la plupart de leurs traditions. Il mourut à Venise en 1549, à 77 ans. On lui doit : *Lexicon chaldaicum*, Isny, 1541, in-fol.; *Traditio doctrinæ*, en hébreu, Venise, 1538, in-4; avec la version de Munster, Bâle, 1539, in-8; *Collectio locorum, in quibus Chaldæus paraphrastes interjecit nomen Messiæ Christi, latine versa a Genebrardo*. Paris, 1552, in-8; plusieurs *Grammaires hébraïques*, in-8, nécessaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue : *Nomenclatura hebraica*, Isny, 1542, in-4 : *Idem*, en hébreu et en latin, par Drusius, Franeker, 1681, in-8.

ELIE DE BEAUMONT. *Voy.* Beaumont.

ELIEN, *Claudius Ælianus*, rhéteur et philosophe, vit le jour à Préneste, aujourd'hui Palestrine. Quoique né en Italie, et n'en étant presque jamais sorti, il fit de si grands progrès dans la langue grecque, qu'il ne le cédait pas aux écrivains athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome, mais dégoûté bientôt de cette profession, il se mit à composer plusieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui sont : quatorze livres intitulés : *Historiæ variæ*, qui ne sont pas venus entiers jusqu'à notre siècle. La meilleure édition est celle qu'Abraham Gronovius publia à Leyde en 1731, 2 vol. in-4, avec de savants commentaires. La *variété* de ces *histoires* est effectivement fort grande. On y apprend des choses tout-à-fait incroyables, quelquefois plaisantes, par l'excès d'absurdité, comme lorsqu'on voit les cochons devenir les fondateurs de l'agriculture; car ce sont eux, suivant Elien, qui nous ont appris le labourage. « Moïse, dit un auteur qui a sagement raisonné là-» dessus, nous en découvre une plus noble origine, » lorsqu'il nous dit (*Gen. III*, v. 23), que Dieu » lui-même en imposa la loi. Il faut convenir, ajoute-» t-il, que les philosophes de tous les temps nous » ont appris effectivement d'étranges choses; mais » ce qui est particulièrement remarquable, c'est la » prédilection qu'ils ont toujours eue pour les co-» chons. Tandis qu'Elien nous les donne pour les » fondateurs de l'agriculture, Pyrrhon en fait le » modèle des sages. » (*Voy. son article*). « Que » dire de la plus nombreuse et de la plus fameuse » secte philosophique, dont les membres s'effor-» çaient avec tant d'ardeur et de succès d'être *Epi-» curi de grege porci!* » Une *Histoire des animaux*, en 17 livres, Londres, 1744, 2 vol. in-4. L'auteur mêle à quelques observations curieuses et vraies, plusieurs autres triviales ou fausses. Il est aussi menteur que Pline; mais Pline avait une imagination qui embellissait les fables, et les lui fait pardonner. Ces deux ouvrages sont certainement d'Elien. On y voit le même génie dans l'un et dans l'autre, et la même variété de lecture. Elien, selon l'usage des philosophes, débitait de très-belles maximes; il peignait la cour des princes comme le séjour de la corruption et l'écueil de la sagesse; mais peut-être eût-il, comme tant d'autres, changé d'opinion, si on l'y avait invité et accueilli. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'était pas indifférent sur ce qui s'y passait. Il publia un livre *contre Héliogabale*, dans lequel il se déchainait vivement contre la conduite insensée de ce prince, sans le nommer. Elien florissait vers l'an 222 de J.-C. Il était, selon Suidas, grand-prêtre d'une divinité dont nous ignorons le nom. Il mourut âgé d'environ 60 ans, sans avoir été marié. On a publié à Paris en 1772, in-8, une bonne traduction française de ses *Histoires diverses*, avec des notes utiles par M. Dacier. On lui a attribué un *Traité sur la Tactique des Grecs*, publié à Amsterdam, 1759, in-8 ; mais cet ouvrage qui est effectivement ancien, paraît appartenir à un autre Elien.

ELIEZER, originaire de la ville de Damas, était serviteur d'Abraham. Ce patriarche le prit tellement en affection, qu'il lui donna l'intendance de toute sa maison; il le destinait même à être son héritier, avant la naissance d'Isaac. Ce fut lui qu'Abraham envoya en Mésopotamie chercher une femme pour son fils.

ELIEZER, rabbin, que les Juifs croient être ancien, et font remonter jusqu'au temps de J.-C.; mais qui, selon le Père Morin, n'est que du 7e ou 8e siècle. On a de lui un livre intitulé *Les Chapitres*, ou *Histoire sacrée*, que Vorstius a traduit en latin, avec des notes, 1644, in-4. Il est fameux parmi les hébraïsans. Cependant ses *Chapitres* sont remplis de fables grossières : il est dit, par exemple, au chap. 6, que le soleil et la lune ont été créés dans la même forme et la même splendeur; mais que s'étant querellés sur leur excellence, le soleil l'emporta, en devint plus grand et plus brillant, etc.

ELIEZER, fils de Bariza, aga des janissaires, se battit en duel contre Bitezès, hongrois, dans le temps qu'Amurat, empereur des Turcs, marcha contre Jean Huniade en 1448. Ils sortirent tous deux du combat sans se faire aucun mal, et chacun se retira vers les siens. Eliézer voulant faire connaître à l'empereur ce qui l'avait excité à combattre si vaillamment, lui rapporta l'exemple d'un lièvre contre lequel il avait autrefois tiré jusqu'à 40 flèches sans l'épouvanter, et qui ne s'était enfui qu'au dernier coup. Il ajouta que de là il avait conclu qu'il y avait une destinée qui présidait à la vie; et que, fortifié par cette pensée, il n'avait point fait difficulté de s'exposer au combat contre un ennemi qui le surpassait en âge et en force.

ELINARD ou HELINAND, moine cistercien de l'abbaye de Froidmond, sous le règne de Philippe-Auguste, est auteur d'une plate *chronique* en 48 livres. Il n'est pas vrai qu'il ne nous en reste que 4. Cette chronique est en entier à l'abbaye de Froidmond. Ainsi l'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., s'est trompé. Il aurait dû dire qu'on n'en a imprimé que quatre, qui renferment les événements principaux depuis l'an 934 jusqu'en 1200. Outre cette maussade compilation, on a de lui de mauvais *vers français*, et de plus mauvais *sermons*. Il était de Prou-le-Roi en Beauvoisis. Il mourut vers l'an 1227.

* ELIO (François-Xavier), général, né en 1769, dans la citadelle de Pampelune, dont son père était commandant. Entré fort jeune au service, il se distingua dans quelques rencontres avec les barbaresques et fit en 1794 la campagne de Roussillon. Envoyé en 1805 à Buénos-Ayres, il repoussa les Anglais; et à la nouvelle des événements qui venaient de s'accomplir en Espagne, se hâta d'y revenir, et prit à Murcie le commandement d'une division. Renvoyé en 1810, en Amérique où l'insurrection avait fait de grands progrès, il ne put y faire reconnaitre son autorité dans les provinces de Rio de la Plata, et fut assiégé dans Monte-Vidéo par les insurgés. De retour en Espagne, il continua d'être employé par la junte jusqu'à la restauration. Les *Cortès* établies à Valence pendant la captivité de Ferdinand furent abolies, et Elio, qui s'était prononcé contre tout changement politique, fut nommé capitaine-général du royaume. Cependant les partisans

des Cortès tramaient leurs complots dans le secret : il en éclata un à Valence ; le sang coula, et le général Elio, après avoir repoussé les indépendants, fit mettre en jugement leurs chefs, qui furent exécutés. Un an s'était écoulé, lorsque éclata la conjuration de Quiroga ; et les *Cortès* furent de nouveau proclamées à Cadix, au commencement de mai 1820. A l'imitation de quelques autres provinces, celle de Valence parut y adhérer. Elio, menacé par la populace, et traduit devant une commission militaire comme coupable de mesures arbitraires et tyranniques, fut conduit sous une escorte à la citadelle. Son procès traînait en longueur ; on avait même oublié le prisonnier, dont on ne se souvint que le 30 mai 1822, à l'occasion d'une révolte parmi les artilleurs de la citadelle, en faveur du gouvernement absolu. Elio fut alors accusé, peut-être injustement, d'être l'auteur de cette sédition ; et un conseil de guerre choisi parmi les officiers de la milice de Valence, le condamna, à l'unanimité, au supplice de la strangulation. Il entendit son arrêt avec courage, et les trois jours qu'on accorde en Espagne aux condamnés pour se préparer à la mort, furent employés par lui à remplir tous les devoirs d'un chrétien. Il monta à l'échafaud avec le même courage et les mêmes sentiments, le 3 septembre 1822. Ferdinand VII délivré (*voy.* d'Angoulême) par un décret du 20 novembre 1823, conféra au fils aîné d'Elio le titre de marquis *de la Fidélité*. Il ajouta en outre à ses armes les initiales F. L. H. des mots *Fidélité*, *Loyauté*, *Honneur*, et conserva la solde de général à la veuve d'Elio et à ses enfants.

ELIOGABALE. *Voy.* HÉLIOGABALE.

* ELIOT (Georges-Auguste), lord Heathfield, né vers 1718 dans le comté de Roxburg en Ecosse, fut mis de bonne heure à l'université de Leyde, où il fit des progrès rapides. Son père, qui le destinait à l'état militaire, l'envoya ensuite en France à l'école de La Fère. Il fit la guerre d'Allemagne, de 1740 à 1748, et fut blessé à la bataille de Dettingen. Plus tard, envoyé en Amérique, il contribua beaucoup à la prise de la Havane. Enfin, chargé de défendre Gibraltar, il résista pendant trois ans aux efforts réunis des Français et des Espagnols. Ce fut surtout dans l'attaque du 13 septembre 1782, qu'il donna les preuves les plus signalées de son sang-froid et de son intrépidité. Son humanité ne se fit pas moins remarquer après le succès (*Voy.* d'Arcon). Il fit retirer de la mer et du milieu des bâtiments enflammés, les soldats ennemis, dévoués à une mort certaine. Le roi, pour reconnaître l'importance de ses services, le nomma chevalier du Bain, le créa pair et lui donna le titre de baron de Gibraltar, qui lui rappelait le souvenir de ses exploits. Il mourut le 6 juillet 1790, à Aix-la-Chapelle, où il était allé prendre les eaux.

ELIOTT (Jean), ministre anglican à Boston dans la Nouvelle-Angleterre, a fait paraître une *Bible en langue américaine*, imprimée à Cambridge ; le *Nouveau Testament* parut d'abord en 1661, et toute la Bible en 1663, in-4, très-rare.

ELIPAND, archevêque de Tolède, ami de Félix d'Urgel, soutenait avec lui que J.-C., en tant qu'homme, n'était que fils adoptif de Dieu. Il défendit ce sentiment de vive voix et par écrit. Cette erreur fut condamnée par plusieurs conciles, et leur jugement fut confirmé par le pape Adrien, qui fit rétracter Félix. Elipand, moins soumis que son maître, écrivit contre lui en 799, et mourut peu après.

ELISA, premier fils de Javan, petit-fils de Japhet, peupla l'Elide dans le Péloponèse, ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche de Cadix, qui, à cause de ses agréments, fut appelée les *Champs Elyséens*, ou *Iles fortunées*.

ELISABETH ou ELIZABETH (sainte), femme de Zacharie, mère de saint Jean-Baptiste, qu'elle eut dans sa vieillesse, reçut la visite de sa parente, la mère du Sauveur, dans le temps de leur grossesse. Saint Pierre d'Alexandrie dit que deux ans après qu'elle eut mis au monde Jean-Baptiste, elle fut obligée de fuir la persécution d'Hérode. Elle alla se cacher dans une caverne de la Judée, où elle mourut, laissant son fils dans le désert, à la conduite de la Providence, jusqu'au temps qu'il devait paraître devant le peuple d'Israël.

ELISABETH (sainte), fille d'André II, roi de Hongrie, née en 1207, mariée à Louis, landgrave de Hesse, perdit son époux en 1227. Les seigneurs la privèrent de la régence, que son rang et les dernières volontés du prince paraissaient lui avoir assurée. Elisabeth, mère des pauvres, avait employé non-seulement sa dot, mais encore sa vaisselle et ses pierreries, à les nourrir dans une famine. Elle se vit réduite à mendier son pain de porte en porte. Tirée ensuite de ce misérable état, elle fut rétablie dans son palais ; mais préférant l'état d'humiliation aux honneurs, elle prit l'habit du Tiers-Ordre, et s'employa à servir les pauvres de l'hôpital de Marburg qu'elle avait fondé. Son palais était une espèce de couvent. Elle avait sur le trône toutes les vertus du cloître ; et ses vertus n'eurent que plus de force, lorsqu'elle se fut consacrée à Dieu. Elle mourut à Marburg en 1231, à 24 ans, et fut canonisée 4 ans après. On garde une portion de ses reliques dans l'église des carmélites à Bruxelles, et une autre dans la belle chapelle de la Roche-Guyon sur Seine. Il y en a aussi une portion considérable dans une châsse précieuse qui fait partie du trésor électoral d'Hanovre. Théodore de Thuringe a écrit sa *Vie*. M. de Montalembert a publié une nouvelle *Histoire* de cette pieuse Reine, Paris, 1836, gr. in-8, fig. dans laquelle il raconte avec éloquence les prodiges de sa charité.

ELISABETH ou ISABELLE D'ARAGON, reine de France, femme du roi Philippe III, dit *le Hardi*, et fille de Jacques Ier, roi d'Aragon, fut mariée en 1262. Elle suivit le prince son mari en Afrique, dans l'expédition que le roi saint Louis entreprit contre les Barbares. Après la mort de ce prince, Philippe vint prendre possession de ses états. La reine, qui était grosse, se blessa en tombant de cheval, et mourut à Cozence en Calabre, en 1271, à 24 ans. Dans le même temps, Alfonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis, fut emporté d'une fièvre pestilentielle à Sienne, et sa femme, Jeanne de Toulouse, mourut 12 jours après lui. De sorte que le roi Philippe essuyant douleur sur douleur, après

tant de dépenses et de travaux, ne remporta en France que des coffres vides et des ossements.

ELISABETH, reine de Hongrie. *Voy.* GARA.

ELISABETH (sainte), reine de Portugal, fille de Pierre III, roi d'Aragon, épousa en 1281 Denys, roi de Portugal. Après la mort de son mari, elle prit l'habit de Sainte-Claire, fit bâtir le monastère de Coïmbre, et mourut saintement en 1336, à 65 ans. Elle fut canonisée par Urbain VIII en 1625.

ELISABETH ou ISABELLE de PORTUGAL, impératrice et reine d'Espagne, fille aînée d'Emmanuel roi de Portugal, et de Marie de Castille sa seconde femme, naquit à Lisbonne en 1503. Elle fut mariée à Séville avec l'empereur Charles-Quint, qui lui donna pour devise *les trois grâces*, dont l'une portait des roses, l'autre une branche de myrte, et la troisième une branche de chêne avec son fruit. Ce groupe ingénieux était le symbole de la beauté, de l'amour qu'on avait pour elle, et de sa fécondité. On les orna de ces paroles : *Hæc habet et superat*... Elisabeth mourut en couches à Tolède en 1538. François Borgia, duc de Candie, qui eut ordre d'accompagner son corps de Tolède à Grenade, fut si touché de voir son visage autrefois plein d'attraits, entièrement défiguré par la pâleur de la mort et livré à la pourriture, qu'il prit le parti de quitter le monde, pour se retirer dans la Compagnie de Jésus, où il mourut saintement. *Voy.* FRANÇOIS DE BORGIA (saint).

ELISABETH D'AUTRICHE, fille de l'empereur Maximilien II, et femme de Charles IX, roi de France, naquit le 5 juin 1554, et fut mariée à Mézières le 26 novembre 1570. C'était une des plus belles personnes de son temps; mais sa vertu surpassait encore sa beauté. Tant qu'elle fut à la cour de France, elle honora d'une tendre affection Marguerite, reine de Navarre, sa belle-sœur, quoique d'une conduite bien opposée à la sienne, espérant de la mettre dans de meilleures voies; et après son retour en Allemagne, elle lui envoya deux livres qu'elle avait composés; l'un, *sur la parole de Dieu*, l'autre, *sur les événements les plus considérables qui arrivèrent en France de son temps*. Cette vertueuse princesse, après la mort du roi son époux, se retira à Vienne en Autriche, où elle mourut le 22 janvier 1592, âgée seulement de 38 ans, dans un monastère qu'elle avait fondé.

ELISABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, naquit le 8 septembre 1533. Sa sœur Marie, montée sur le trône, la retint longtemps en prison. Elisabeth profita de sa disgrace. Elle cultiva son esprit et apprit les langues; mais de tous les arts, celui de se ménager avec sa sœur, avec les catholiques et avec les protestants, de dissimuler et d'apprendre à régner, lui tint le plus au cœur. Après la mort de Marie, elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe en 1559, par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher les esprits; mais elle était protestante dans le cœur, et elle ne tarda pas d'établir cette religion par le fer et le feu, malgré le serment solennel qu'elle avait fait à son sacre de défendre la religion catholique romaine et d'en protéger les ministres. Elisabeth convoqua un parlement qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes calvinistes, avec quelques restes de la discipline et des cérémonies de l'église catholique. Les évêques, les chanoines, les curés, les ornements de l'église, les orgues, la musique, furent conservés; les décimes, les annates, les priviléges des églises abolis; la confession permise, et non ordonnée; la présence réelle admise, mais sans transsubstantiation : système purement humain, sans sanction et sans aucun fondement religieux. Pour comble d'inconséquence, elle se fit chef de la religion, sous le nom de *Souveraine gouvernante de l'église d'Angleterre pour le spirituel et pour le temporel*. Les prélats qui s'opposèrent à ces nouveautés, furent chassés de leurs églises; mais la plupart obéirent. Les hommes fermes, les amis généreux de la vérité sont rares dans tous les temps et dans tous les pays. De 9,400 bénéficiers que contenait la Grande-Bretagne, il n'y eut que 14 évêques, 50 chanoines et 80 curés qui, n'acceptant pas la réforme, perdirent leurs bénéfices. Les uns finirent leur vie dans des cachots, les autres dans les tourments. Les jésuites qui accoururent au secours de l'ancienne religion, périrent par d'horribles supplices. Cependant le trône d'Elisabeth n'était pas encore affermi; elle crut qu'il fallait s'assurer le sceptre par des victimes plus distinguées. Elle en eut bientôt l'occasion. Marie Stuart, reine d'Ecosse, épouse de François II, roi de France, prenait le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de Henri VIII. Elisabeth l'obligea à y renoncer après la mort de son mari. Les Ecossais mécontents contraignirent Marie à quitter l'Ecosse, et à se réfugier en Angleterre. Elisabeth lui promit un asile, et la fit aussitôt mettre en prison. Il se forma dans Londres des partis en faveur de la reine prisonnière. Le duc de Norfolk, catholique, voulut l'épouser, comptant sur le droit de Marie à la succession d'Elisabeth; il lui en coûta la tête. Les pairs le condamnèrent, pour avoir demandé au roi d'Espagne et au pape des secours pour la malheureuse princesse. Le supplice du duc n'apaisa pas la colère d'Elisabeth; elle continua d'immoler des victimes de toutes les classes de citoyens. En vain l'ambassadeur de France et celui d'Ecosse intercédèrent pour l'infortunée reine d'Ecosse, Marie eut la tête tranchée, après 18 ans de prison, le 18 février 1587, à l'âge de 44 ans. Elisabeth, joignant la dissimulation à la cruauté, affecta de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, peut-être autant par jalousie que par politique. Elle prétendit qu'on avait passé ses ordres, et fit mettre en prison le secrétaire d'état, qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. Cette mascarade, dans une scène si tragique, ne la rendit que plus odieuse. Philippe II avait préparé une invasion en Angleterre du vivant de l'infortunée écossaise. Il mit en mer un an après sa mort, en 1588, une puissante flotte nommé l'*Invincible;* mais les vents et les écueils combattirent pour Elisabeth; l'armée espagnole périt presque toute par la tempête, ou fut la proie des Anglais. Leur reine triompha dans la ville de Londres, à la façon des anciens Ro-

mains. On frappa une médaille avec la légende emphatique : *Venit, vidit, vicit*, d'un côté; et ces mots de l'autre : *Dux fœmina facti*. Le chevalier Drack, et quelques autres capitaines non moins heureux que lui, avaient conquis à peu près vers le même temps plusieurs provinces en Amérique. Les Irlandais, qui lui avaient tenu tête en faveur de la religion catholique, grossirent le nombre de ses conquêtes. Le comte d'Essex, son favori, nommé vice-roi d'Irlande, fut l'objet d'une des dernières tragédies qui rendirent le règne d'Elisabeth fameux. Ce comte, dit-on, voulait se venger d'un soufflet que la reine lui avait donné dans la chaleur d'une dispute, faire révolter l'Irlande, se rendre maître de la tour de Londres et s'emparer du gouvernement. D'autres ont prétendu qu'il fut la victime de la jalousie de la reine (*voy.* ESSEX). Elisabeth le pleura en le faisant mourir. Capable de toutes les atrocités, Elisabeth ne l'était pas d'étouffer les remords et ces reproches intimes que les crimes laissent dans l'âme des tyrans. Dans sa dernière maladie, elle comprit fortement l'abomination de sa vie. Elle dit aux médecins qui s'empressèrent de lui offrir leurs secours : *Laissez-moi, je veux mourir; la vie m'est insupportable*. Cécil et l'archevêque de Cantorbéry se jetèrent à ses pieds, la supplièrent de prendre quelques remèdes; ils ne purent rien obtenir, et sa dernière réponse fut d'ordonner qu'on la laissât mourir, qu'elle y était résolue. Elle mourut en effet le 3 avril 1603, à 70 ans, après en avoir régné 45. Elle n'avait jamais voulu se marier. La nature l'avait conformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Cependant sa figure, qui n'avait rien de fort extraordinaire, l'occupait autant que les affaires d'état; elle donna un jour 1,600 écus à un Hollandais qui l'avait trouvée belle; dans un âge même où les femmes coquettes négligent les agréments, elle ne cessa de les rechercher. Une anecdote qui prouve la coquetterie d'Elisabeth, est l'ordonnance relative à son portrait. Craignant d'être peinte moins belle qu'elle ne croyait l'être, elle publia un édit par lequel « il fut défendu à tout » peintre et graveur de continuer de peindre la » reine ou la graver, jusqu'à ce que quelque artiste » eût pu faire un portrait fidèle, qui devait servir » de modèle pour toutes les copies qu'on en ferait à » l'avenir, après que ce modèle aurait été examiné » et reconnu aussi bon et aussi exact qu'il pourrait » l'être. » Il était dit « que le désir naturel à tous » les sujets de posséder le portrait de S. M. ayant » engagé un grand nombre de peintres, de graveurs et d'autres artistes, à en multiplier les copies, il avait été reconnu qu'aucun jusqu'alors » *n'était parvenu à rendre, dans leur exactitude, les » beautés et les grâces de S. M.* » La loi portait enfin, « qu'il serait nommé des experts pour juger de » la fidélité des copies, et il leur était enjoint de n'en » tolérer aucune qui conservât quelques défauts ou » difformités, dont par la grâce de Dieu, S. M. était » exempte. » Sous son règne, l'Angleterre parut jouir d'une situation assez heureuse, si l'on considère ses rapports avec les autres états d'Europe. Son commerce étendit ses branches aux quatre coins du monde. Ses manufactures principales furent établies, sa police perfectionnée. Elisabeth bannit le luxe, le plus cruel ennemi d'un état, proscrivit les carrosses, les larges fraises, les longs manteaux, les longues épées, les longues pointes sur la bosse des boucliers, et généralement tout ce qui pouvait être appelé superflu dans les armes et les vêtements; mais la plupart de ces réformes tenaient à son aversion pour le costume espagnol. La gloire qu'elle s'acquit par sa dextérité, par son esprit, par ses succès, fut obscurcie par les artifices de comédienne, que tant d'historiens lui ont reprochés, et souillée par le sang de Marie Stuart, et d'une multitude de catholiques qu'elle immola à son fanatisme et à son ambition. « Si elle eut quelques » bonnes qualités, dit un historien, elle les a bien » flétries par sa manie sanguinaire pour l'établissement du schisme et de l'hérésie, dont elle se » souciait peu; par une cruauté barbare qui a teint » les échafauds du sang des têtes couronnées et de » ses propres amants; par une passion de dominer » et une politique affreuse qui ne connaissait ni » droit des gens, ni droit de nature, ni droit divin, » quand ils gênaient sa marche; par une duplicité » jusque-là sans exemple, et sans laquelle l'Europe » ignorerait peut-être encore l'art d'acquérir, par » la fourberie, la réputation d'habileté. » Le zèle que montra toujours Philippe II pour la foi de nos pères est apparemment la cause de la haine constante qu'Elisabeth lui voua. Cette princesse fit publier, par forme d'édit, une satire, le 18 octobre 1591, contre ce prince qu'elle accusait de fomenter continuellement des conjurations contre elle en Angleterre. Thomas Stapleton réfuta cette imputation dans un livre intitulé : *Apologia pro rege catholico, contra edictum... in qua omnium turbarum et bellorum quibus his annis triginta christiana respublica conflictatur, fontes aperiuntur et remedia demonstrantur;* imprimé d'abord aux Pays-Bas, puis à Constance en 1592. Elisabeth avait une grande connaissance de la géographie et de l'histoire. Elle parlait, ou du moins entendait cinq ou six langues. Elle traduisit divers *traités*, du grec, du latin et du français. Sa *version d'Horace* fut estimée en Angleterre aussi longtemps qu'on eut quelque intérêt à flatter sa personne ou sa mémoire. Sa *Vie* par Léti, traduite en français, 2 vol. in-12, ne mérite guère d'être citée. M.lle Kéralio a donné son *Histoire*, Paris, 1786-1787, 5 vol. in-8, ouvrage diffus et d'une forme peu régulière, mais curieux et intéressant; si dans quelques endroits Elisabeth est trop flattée, il en est beaucoup où elle est appréciée avec justesse.

ELISABETH FARNÈSE, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane, née en 1692, épousa Philippe V en 1714, après la mort de Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. Ce fut l'abbé Albéroni qui inspira ce mariage à la princesse des Ursins, favorite du monarque espagnol. Il lui fit envisager la jeune princesse comme étant d'un caractère souple, d'un esprit simple, sans ambition et sans talent. Elisabeth était précisément le contraire de ce qu'elle avait été dépeinte. Elle avait le génie élevé, l'âme grande et l'esprit éclairé. Le roi, avec toute sa cour, alla au-devant d'elle à Guadalaxara. La princesse

des Ursins s'avança pour la recevoir jusqu'à Zadraque; mais à peine fut-elle arrivée, qu'Elisabeth la fit conduire d'une manière aussi dure qu'imprévue hors du royaume. On a beaucoup varié sur les raisons de cette disgrace; le duc de Saint-Simon croit qu'elle avait été arrêtée par les deux rois de France et d'Espagne, et que la jeune reine ne fit qu'exécuter leur résolution. Elisabeth cultiva les sciences et les protégea : son attachement à la religion catholique était vif et éclairé; elle s'opposait avec force à tout ce qui pouvait y donner atteinte. L'Espagne la perdit en 1766. On peut consulter pour son histoire les *Mémoires* pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V, traduits de l'espagnol du marquis de Saint-Philippe par Maudave, Amsterdam (Paris), 1756, 4 vol. in-12.

ELISABETH, princesse palatine, fille aînée de Frédéric V, électeur palatin du Rhin, élu roi de Bohème, naquit en 1618. Dès son enfance, elle pensa à cultiver son esprit : elle apprit les langues; elle se passionna pour la philosophie, et surtout pour celle de Descartes. Ce célèbre philosophe ne fit point difficulté d'avouer, en lui dédiant ses *Principes*, qu'il n'avait encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à comprendre si parfaitement ses ouvrages; mais on sent assez la valeur de ces sortes d'éloges mis dans des épîtres dédicatoires. Elisabeth sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de Ladislas VII, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrace de sa mère, qui la soupçonnait d'avoir eu part à la mort de d'Epinai, gentilhomme français, assassiné à La Haye, elle se retira à Grossen, ensuite à Heidelberg, et de là à Cassel. Sur la fin de ses jours, elle accepta la riche abbaye d'Hervorden, qui devint dès lors une retraite pour tous les aspirants à la philosophie, de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premières écoles cartésiennes; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la religion catholique, elle fit toujours profession du calvinisme, dans lequel elle avait été élevée.

ELISABETH-PETROWNA, impératrice de toutes les Russies, était fille du czar Pierre I<sup>er</sup>. Elle naquit en 1709, et monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741 par une révolution qui en fit descendre le czar Iwan, regardé comme imbécile. Elle avait été fiancée en 1747 au duc de Holstein-Gottorp; mais ce prince étant mort onze jours après, le mariage n'eut point lieu, et Elisabeth passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux deux dernières guerres de la France en Allemagne, et montra toujours une constante amitié pour ses alliés. La Russie la perdit le 29 décembre 1761, à 51 ans. Sa mémoire est chère à ses sujets. Dans l'état le plus critique de sa maladie, elle donna des ordres pour remettre en liberté 13 ou 14 mille malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même temps qu'on rendît toutes les confiscations faites pour raison de fraudes, et que les droits sur le sel fussent modérés, au point qu'il en résulta une diminution annuelle de près d'un million et demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa bonté éclata encore envers les débiteurs qui étaient retenus en prison pour une somme au-dessous de 500 roubles : elle en ordonna le paiement de ses propres deniers. On fait monter à plus de 25 mille le nombre des infortunés qui furent relâchés. Cette princesse avait fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régnerait : « Vœu qui ne peut être considéré, dit » M. Coxe dans son *Voyage de Russie*, que comme » une injure des plus graves envers la société; » puisqu'en rompant cette barrière de la crainte de » la mort, la plus forte sans doute qu'on puisse » opposer au crime, on détruit la sauve-garde la » plus sûre des vies et des propriétés des bons » citoyens. » (*Voy.* CALENTIUS.) Du reste le même voyageur observe que l'exécution de ce vœu ne fut qu'apparente, que les coupables périssaient sous le knout, ou d'une manière plus cruelle encore. On lui doit la fondation de l'université de Moscou et de l'académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. On trouve des détails très-intéressants sur cette impératrice dans l'*Histoire de la Russie* par Leclerc, dans le *voyage en Sibérie*, par Chappe d'Auteroche et dans les *Mémoires de Manstein*.

* ELISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, fille du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, née en 1715, épousa en 1733 le prince royal, depuis FRÉDÉRIC II (*voy.* ce nom). Cette princesse n'avait reçu de la nature ni l'éclat de la beauté, ni les dons brillants d'un esprit supérieur, mais elle se fit aimer de tout ce qui l'entourait, par sa modestie, sa générosité, et la douceur de son caractère. Frédéric en mourant déclara que, pendant toute sa vie, elle ne lui avait donné aucun chagrin, et il la recommanda dans son testament à son successeur. Elle lui survécut 11 ans et mourut en 1797. Elisabeth avait des principes religieux solidement établis, et pratiqua toutes les vertus chrétiennes, au milieu d'une cour où la philosophie exerçait sa triste influence. Pendant que les ouvrages de nos modernes novateurs étaient applaudis dans le cabinet de Frédéric, la reine s'occupait de traduire des ouvrages pieux tels que le *Chrétien dans la solitude*, par Crugot, Berlin, 1776 : de la *Destination de l'homme*, par Spalding, ibid., 1776; *Considérations sur les œuvres de Dieu*, par Sturm, la Haye, 1777, 3 vol.; *Manuel de la religion*, par Hermes, Berlin, 1789; *Hymnes de Gellert*, ibid., 1790. On lui attribue des *Réflexions sur l'état des affaires politiques en 1778, adressées aux personnes craintives.*

* ELISABETH (Philippine-Marie-Hélène, Madame), sœur du roi Louis XVI, née à Versailles, le 3 mai 1764, était le dernier enfant du dauphin, fils de Louis XV. Comme le duc de Bourgogne, élève de Fénélon, avec lequel elle offrait plusieurs traits de ressemblance, elle avait reçu de la nature une humeur vive et irritable; mais l'éducation et la piété corrigèrent cette disposition de son caractère, et la princesse acquit une douceur admirable, sans rien perdre de cette fermeté d'âme qui lui devint si nécessaire au milieu des malheurs qui accablèrent sa famille. Ses goûts étaient sérieux, et dans ses études elle s'attacha surtout à l'histoire et aux ma-

thématiques. Les soins de la bienfaisance étaient sa plus douce occupation. Brillante de grâces et entourée de tous les prestiges de la grandeur, elle paraissait au milieu de la cour comme un ange de paix et de bonté. Lorsque sa maison fut formée, elle demanda qu'il lui fût permis d'employer les 25 mille francs de diamants qu'elle recevait pour étrennes à doter une jeune personne qu'elle honorait de son amitié. Les qualités aimables et généreuses d'Elisabeth, et la noble pureté de son âme la faisaient respecter et chérir de tout ce qui l'approchait. On applaudit à l'éloge délicat que l'évêque d'Alais (*voy.* BAUSSET), lui adressa en 1786, au nom des états de Languedoc : c'était l'éloquence rendant hommage à la vertu. On assure que l'Infant de Portugal, le duc d'Aoste, et l'empereur Joseph II, aspirèrent à sa main ; mais des raisons politiques mirent obstacle à ces diverses unions que la princesse ne parut pas regretter. La providence la réservait sans doute pour donner à la France et à l'Europe l'exemple d'un sublime courage. Durant l'hiver rigoureux de 1789, la princesse épuisa tous les moyens de venir au secours des malheureux qui périssaient de froid et de misère. C'était l'époque où la révolution commençait à menacer la royauté. Madame Elisabeth comprit toute la portée des événements qui se passaient sous ses yeux ; mais les dangers qu'elle prévoyait lui firent prendre la ferme résolution de ne point séparer son sort de celui de sa famille. Elle se trouvait à Versailles, lorsque le château fut envahi par une populace furieuse. Ramenée à Paris avec Louis XVI, son noble courage pendant le trajet contribua beaucoup à imposer aux factieux. Elle ne se fit pas illusion sur le dénoûment du drame terrible qui venait de commencer. « Nous sommes » perdus, écrivait-elle alors, mon frère ne veut pas » le croire ; mais le temps le lui apprendra. » Lorsque Louis XVI se décida enfin à quitter la France, madame Elisabeth le suivit et partagea les humiliations du retour de Varennes. Sa piété et son courage semblaient s'accroître avec les dangers de sa famille. Au 20 juin 1792, une horde de furieux ayant pénétré dans le palais des Tuileries, la princesse parut à côté du roi. On la prit pour la reine et le fer assassin était déjà levé sur sa tête, lorsqu'un de ses écuyers la fit reconnaître. « —Pourquoi les dé» tromper? dit-elle avec tranquillité ; vous leur au» riez épargné un plus grand crime. » Pendant la terrible journée du 10 août, madame Elisabeth accompagna la famille royale à l'assemblée, où elle eut la douleur d'entendre prononcer la déchéance de son frère. Conduite avec sa famille dans les prisons du Temple, elle parut oublier ses propres malheurs pour ne songer qu'à ceux du roi et de la reine, dont les enfants trouvèrent en elle une seconde mère. Au mois de juillet 1793, le Dauphin fut arraché à sa tendresse et à celle de la reine, et bientôt après, la translation de Marie-Antoinette à la conciergerie vint mettre le comble à la douleur de madame Elisabeth. Elle ne put éviter l'infâme interrogatoire auquel donna lieu le procès de la reine ; mais elle opposa la dignité de la pudeur aux questions obscènes que des bourreaux en délire osèrent adresser à la fille de Saint-Louis. Restée seule avec Madame, elle ne s'occupa plus que de développer dans son cœur l'admirable courage et la noble résignation dont cette auguste princesse a donné tant de preuves. Après 21 mois de captivité, elle se vit arrachée des bras de sa nièce et conduite, au milieu des outrages de la populace, à la conciergerie, d'où elle sortit le lendemain pour aller entendre son arrêt de mort. La fermeté de la princesse ne l'abandonna pas un instant. Parmi les victimes traînées en même temps à l'échafaud, se trouvaient plusieurs femmes, qui la saluèrent avec respect en passant devant elle. Madame Elisabeth les embrassa toutes avec affection, et ne cessa d'adresser ses prières au ciel jusqu'au moment fatal. Elle périt le 10 mai 1794, à l'âge de trente ans. Mad. Guénard a publié la vie de cette angélique princesse, Paris, 1802. M. Ferrand (*voy.* ce nom) lui a consacré un *Eloge historique*, publié en Allemagne, réimprimé à Lyon en 1795, et à Paris, I. R. 1814, in-8. A la suite de cet ouvrage se trouvent 94 lettres de madame Elisabeth, qui font connaître l'excellence de son jugement, la fermeté de son caractère, et la beauté de son âme.

ELISABETH. *Voy.* sous le mot ISABELLE, les articles qui ne se trouvent pas ici.

ELISAPHAT, fils de Zéchri, qui aida de ses conseils et de ses armes le souverain pontife Joïada à déposer l'impie Athalie, et à mettre Joas sur le trône. Il commandait une compagnie de cent hommes.

ÉLISÈ (en arménien EGHISCHÈ), évêque arménien, disciple du patriarche Sahak, et de Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien, et l'un des plus célèbres historiens de cette contrée, naquit au commencement du cinquième siècle, et mourut vers 480. Il avait été, avant d'être élevé à l'épiscopat, secrétaire de Vartan, prince des Mamikonians, et général des armées arménienne et géorgienne. On a de lui : une *Histoire de la guerre du général Vartan contre le roi de Perse*, imprimée à Constantinople, 1764, 7 part. in-4 ; des *Commentaires* sur la *Genèse*, sur les livres des *Juges*, sur l'*Oraison dominicale* ; des *Règles* sur la vie monastique, sur les devoirs des prêtres ; et des *Homélies* : manuscrits conservés à la bibliothèque du roi.

ELISÉE, disciple d'Elie et prophète comme lui, était fils de Saphat, et naquit dans la ville d'Abelmeula, qu'on croit avoir existé dans la tribu de Manassé, à dix milles de Scythopolis. Il conduisait la charrue, lorsqu'Elie se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, Elisée reçut son manteau et son double esprit prophétique. Les prodiges qu'il opéra, le firent reconnaître pour l'héritier des vertus du saint prophète. Il divisa les eaux du Jourdain, et le passa à pied sec ; il corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho ; il fit dévorer par des ours des enfants qui le tournaient en ridicule (c'étaient, observent les saints Pères, des enfants formés par des parents impies à la dérision des ministres de Dieu) ; il soulagea l'armée de Josaphat et de Joram, qui manquait d'eau ; il leur prédit la victoire qu'ils remportèrent sur les Moabites ; il multiplia l'huile d'une pauvre veuve ; il ressuscita le fils d'une Suna-

mite; il guérit Naaman, général syrien, de la lèpre; et Giési son disciple en fut frappé, pour avoir reçu des présents contre son ordre; il prédit les maux qu'Hazaël ferait aux Israélites; il annonça à Joas, roi d'Israël, qu'il remporterait autant de victoires sur les Syriens, qu'il frapperait de fois la terre de son javelot. Elisée ne survécut pas beaucoup à cette prophétie. Il mourut à Samarie, vers l'an 830 avant J.-C. Un homme assassiné par des voleurs ayant été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plus tôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il ressuscita. « C'était un de ces hommes rares, dit un his- » torien théologue, que la Providence suscite dans les » temps de corruption et d'obscurité, pour ranimer » la foi par des œuvres extraordinaires, et ramener » à Dieu par l'éclat des prodiges, des peuples sé- » duits qui ne croient plus en sa puissance. »

ELISÉE (Jean-François Copel, dit le Père), fils d'un avocat au parlement de Besançon, naquit dans cette ville en 1726, y fit ses premières études au collége des jésuites, et s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ayant fait une retraite aux carmes de Besançon, il entra dans cet ordre et se voua pour toujours à Dieu, le 25 mars 1745. Sa ferveur soutenue d'une piété sincère ne se démentit point. Il remplit pendant six ans, dans le couvent, les fonctions de professeur, employant les intervalles de liberté qu'elles lui laissaient à cultiver l'étude des belles-lettres, et à former son goût pour l'éloquence. Il commença sa carrière évangélique en 1756 avec le plus grand succès. L'année suivante, il partit pour Paris, où pendant 26 ans il a exercé le ministère de la parole, tant à la cour qu'à la ville, toujours avec la même affluence d'auditeurs et les mêmes suffrages. Enfin, excédé de travaux, et sa santé succombant sous son zèle, après avoir fait les plus grands efforts pour prêcher le carême à Dijon, il mourut le 11 juin 1783 à Pontarlier, en allant en Suisse pour prendre les eaux de la Brévine, que les médecins lui avaient ordonnées. Ses *sermons* ont été imprimés en 4 vol. in-12, 1785, par les soins de son cousin le P. Césaire, mort à Naples avec la réputation d'un grand prédicateur. « C'est une chose bien remarquable, dit un auteur » que le succès du Père Elisée, les suffrages qu'il a » recueillis, la vogue qu'il a eue parmi les petits » et les grands. Tel est l'empire de la raison, des » éternelles et imprescriptibles règles du goût. Au » milieu de la dégradation qui flétrit les lettres, de » ces sifflements épigrammatiques et antithétiques, » de ces grosses phrases laborieuses et boursouf- » flées, qui ont remplacé le langage naturel, noble » et énergique des Chrysostome et des Bossuet; du- » rant le triomphe même de la fausse éloquence, » de cette petite coquette, resplendissante de faux » brillants, et ridiculement affublée de colifichets, » qui s'élève sur les débris de la dignité oratoire; » un pauvre religieux, déjà par son état en con- » traste avec les applaudissements de la multitude, » fixe l'approbation de la cour et des peuples par » des discours sans fard, sans prétention, simples » et quelquefois négligés. S'il n'a pas la force et » l'élévation de Bourdaloue, la douceur insinuante » de Massillon, l'abondance et la rapidité de Neu- » ville, il a du moins tout ce qui distingue l'an- » cienne et véritable éloquence de l'affété verbiage » du siècle. » Dans le *Journal historique et littéraire*, on avait d'abord jugé trop sévèrement cet orateur, sur le rapport des critiques qui l'avaient entendu; mais après la lecture de ses discours, on lui a rendu la justice qu'il mérite (voy. le journal du 1er novembre 1785, p. 325). On a remarqué que, dans son sermon *sur la fausse piété*, il avait paru annoncer la révolution de France, en s'exprimant de la sorte: « O vous qui donnez des bornes à l'im- » mensité de la mer, et qui domptez l'orgueil des » flots, réprimez la licence des esprits, et arrêtez » ce torrent de l'impiété qui menace de ravager la » terre. Hélas! peut-être touchons-nous à ces jours » désastreux, où les yeux des élus, contraints de » gémir sur les malheurs de la sainte Jérusalem, » se changeront en des sources de larmes! Les » progrès rapides de l'incrédulité, le mépris des » choses saintes, l'indifférence pour les dogmes, la » prévention des esprits-forts contre le merveilleux, » et leurs efforts pour découvrir dans les forces de » la nature la cause de tous les prodiges; le Dieu » du ciel presqu'oublié dans les arrangements hu- » mains, comme s'il n'était pas le Dieu des armées » et des empires; les vœux que les Moïse lui adres- » sent sur la montagne, regardés comme indifférents » aux succès des combats; les travaux du ministère, » les sacrifices des vierges, les larmes des pénitents, » méprisés comme des inutilités pieuses; enfin la » facilité des esprits à recevoir ces funestes impres- » sions, doivent nous faire craindre une révolution » dans la foi. Eloignez, grand Dieu, ce funeste pré- » sage; conservez ce dépôt sacré dans ce royaume, » que la piété de ses rois, le zèle éclairé des pon- » tifes, l'attachement du peuple au culte de ses » pères, rendent encore une portion florissante de » votre héritage. Augmentez dans tous les fidèles » l'amour de la religion; faites gémir l'impie sur » ses excès, et que tous les cœurs réunis par la » foi dans le sein de votre Eglise, aspirent aux ré- » compenses promises aux vrais adorateurs. »

ELIZABETH. *Voy.* Elisabeth.

ELLEBODIUS ou ELLEBODE (Nicaise van), natif de Cassel en Flandre, fit ses études à Padoue. Son habileté dans les sciences lui mérita l'estime des grands hommes de son temps. Radécius, évêque d'Agria en Hongrie, l'attira chez lui, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Il mourut à Presbourg le 4 juin 1577. Nous avons de lui une *Version* du grec en latin de *Némésius*, Anvers, 1565, Oxford, 1671, et dans la Bibliothèque des Pères, édition de Lyon, tome 8. Cette version d'un ouvrage savant et utile, est faite de main de maître. Il est le premier qui ait donné une bonne édition de *Némésius*, et cela sur deux manuscrits corrompus, qu'il a corrigés avec beaucoup d'art et de travail. Georges Valla en avait donné une avant lui, où l'auteur grec est ridiculement défiguré. Des *poésies latines* dans les *Deliciæ poetarum Belgarum*, de Gruterus.

* ELLER (Elie), chef d'une secte luthérienne, né en 1690, mort en 1750, quitta le métier de tisserand, qu'il exerçait à Elverfeld, pour se livrer

entièrement à ses rêveries. L'électeur palatin lui permit de réunir ses prosélytes à Rensdorff, et le nomma 1er bourgmestre de cette ville. Le roi de Prusse, qui favorisa plus spécialement la propagation de ses doctrines, lui conféra le titre d'agent des églises protestantes des duchés de Juliers et de Berg. Le prétendu catéchisme d'Eller, intitulé *Hirten-Tasche* (la Pannetière), a été traduit en franç., et imprimé dans les *Cérémonies religieuses*, édit. de 1809, tome 10, et dans l'*Histoire des sectes religieuses*, par Grégoire.

ELLER DE BROCKUSEN (Jean-Théodore), premier médecin du roi de Prusse, naquit en 1689, à Pleskau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, et mourut à Berlin en 1760. Au titre de premier médecin que Frédéric-Guillaume lui avait donné en 1735, Frédéric son fils joignit, en 1755, celui de conseiller privé, et de directeur de l'académie royale de Prusse. Nous avons de lui : *Traité de la connaissance et du traitement des maladies, principalement des aiguës*, en latin, traduit en français par M. Le Roy, médecin, 1774, in-12. Le fonds de la doctrine enseignée dans cet ouvrage, est bon et établi sur des observations importantes de pratique; *Gazophilacium, seu catalogus rerum mineralium, et metallicarum*, Bernbourg, 1723, in-8; *Observations médicales et chirurgicales*, Berlin, 1730, in-8, en allemand; *Physiologia et pathologia medica, etc.*, Schneeberg, 1748, 2 vol. in-8, publié par le docteur Jean Chrétien Zimmermann, en allemand : c'est le recueil des leçons d'Eller; mais tellement mutilées, qu'il désavoua cet ouvrage.

ELLIGER. *Voy.* ELGER.

* ELLIS (Jean), négociant anglais, mort à Londres, le 5 octobre 1776, s'est rendu célèbre par ses recherches sur les coralines et autres productions marines, regardées jusqu'alors comme des plantes. Il consigna ses recherches dans plusieurs *mémoires* dont il fit part à la société royale de Londres qui l'admit dans son sein. On a de lui : *Essay toward a natural history of coralines*, Londres, 1754, in-4, avec 39 pl. traduit en français par Allamand, La Haye, 1756, in-4, et par Krunitz en allemand, Nuremberg, 1767, in-4; *The natura-History of many curious and uncommun zoophytes*, Londres, 1786, in-4, avec 63 pl. Cet ouvrage estimé n'a été publié que longtemps après la mort de l'auteur par les soins de Bancks et de Solander. Ce sont là les principaux écrits d'Ellis, mais on lui doit encore, un traité *sur le café*, la description de différentes plantes, entr'autres du *mangoustan*, et enfin un *mémoire* où il indique les moyens de transporter les végétaux vivants à de grandes distances, 1770, in-4. Le musée britannique lui doit plusieurs curiosités d'histoire naturelle. — Henri ELLIS, voyageur anglais, mort au commencement du XIXe siècle, fit partie de l'expédition qui alla, en 1746, chercher, par la baie d'Hudson, un passage au nord-ouest. Il publia la relation de ce *voyage* qui ne produisit aucun résultat, Londres, 1748, in-8, fig. trad. en français (par SELLIUS), Paris, 1749, 2 vol. in-12, fig. On en trouve des extraits dans l'*Hist. générale des voyages*, tom. 14 et 15, et dans plusieurs recueils.

* ELLIS (Guillaume), agronome anglais, mort vers 1760, dirigea pendant près de cinquante ans une ferme à Little-Gaddesden, dans le comté de Hertford, et confirma par sa propre expérience un grand nombre de pratiques utiles. Le résultat de ses travaux est consigné dans les nombreux écrits qu'il a publiés et dont on a le résumé en anglais sous ce titre : *Agriculture abrégée et méthodique comprenant les articles les plus utiles d'agriculture pratique*, 1772, 2 vol. in-8.

* ELLWOOD (Thomas), né au village de Crowel, dans le comté d'Oxford, en 1639, est un des premiers quakers qui aient écrit pour la propagation de cette secte. L'ouvrage où il publia ses opinions lui attira la surveillance du gouvernement, et il fut mis plusieurs fois en prison. Son père, de son côté, irrité de voir professer à son fils des principes différents des siens, lui infligea diverses punitions; mais il ne fit que l'affermir dans les sentiments qu'il avait adoptés. Son éducation avait été très-négligée; pour y remédier, et se mettre en état de défendre la cause dont il s'était fait l'ardent prosélyte, il se plaça lecteur de Milton, alors aveugle, et qui, tandis que Ellwood lui lisait les auteurs classiques, lui en expliquait les passages les plus difficiles, et lui donnait les premières notions des sciences et des lettres. Il se sépara de ce poète pour raison de santé. Déshérité par son père, pour avoir contracté un mariage selon le rit bizarre des quakers, il vécut dans un état voisin de la misère, et mourut en 1713. Il a laissé plusieurs ouvrages; nous citerons : *Alarme donnée aux prêtres* ou *Message du Ciel pour les avertir*, 1660; *Histoire sacrée*, qui contient l'ancien et le nouveau Testament, 1705, 1709; *la Davidéide*, poëme en 5 livres, 1712.

* ELLYS (Antoine), prélat anglican, naquit en 1693, et fit ses études à l'université de Cambridge. Il posséda successivement différents bénéfices, et fut nommé à l'évêché de Saint-David, dont il prit possession en 1752, et mourut à Glocester en 1761. Il est connu par les ouvrages suivants : *Défense de l'examen sacramentel, comme étant une juste sécurité pour l'Eglise établie*, 1736, in-4. Cet ouvrage est dirigé contre les *Dissenters; Traité de la liberté spirituelle et temporelle des protestants en Angleterre*, 1763. Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans la 1re, l'auteur s'efforce de prouver que les protestants ont eu le droit de changer leur doctrine contre ce qu'il appelle les prétentions de l'église romaine. Dans la seconde, il s'occupe de la liberté religieuse des sujets dans leurs rapports avec le gouvernement. Ce livre parut après la mort de l'auteur. On a encore d'Ellys, *Remarques sur un Essai de David Hume, concernant les miracles*, 1752, in-4, et quelques *Sermons* imprimés séparément.

ELMACIN (Georges), historien d'Egypte, mort en 1238, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fît profession du christianisme. On a de lui une *Histoire des Sarrasins*, écrite en arabe, qui a été traduite en latin par Erpenius, Leyde, 1622, in-fol. On y trouve des choses curieuses. Elle commence à Mahomet, et finit à l'établissement de l'empire des Turcs.

ELMENHORST (Geverhart), de Hambourg, mort en 1621, s'appliqua à la critique, et s'y rendit très-habile. On a de lui des *notes* sur *Minutius Felix* et

sur plusieurs autres auteurs anciens. Il donna à Leyde, en 1618, le *Tableau de Cébès*, avec la version latine et les notes de Jean Casel.

ELMENHORST (Henri), auteur d'un *traité* allemand *sur les spectacles*, imprimé à Hambourg en 1688, in-4. Il tâche vainement d'y prouver que les spectacles, tels qu'ils sont aujourd'hui, loin d'être contraires aux bonnes mœurs, sont capables de les former. On peut voir cette matière discutée avec plus de raison et de vérité, dans le *Traité des spectacles* de M. Bossuet, dans une lettre du fameux citoyen de Genève à M. d'Alembert, dans les *Lettres sur les spectacles*, par M. Desprez de Boissy, et dans le *Journal historique et littéraire*, 15 avril et 1er mai 1781. *Voy.* MOLIÈRE.

ELOI (saint), né à Cadillac, près de Limoges, en 588, excella dès sa jeunesse dans les ouvrages d'orfèvrerie, particulièrement dans ceux qui étaient destinés à orner les églises et les tombeaux des saints. Clotaire II employa ses talents, ainsi que Dagobert, qui le fit son trésorier. On le tira de ce poste pour le mettre sur le siége de Noyon en 640. Il mourut saintement en 659, après avoir prêché le christianisme à des peuples idolâtres, fondé grand nombre d'églises et de monastères, et paru avec éclat dans un concile de Châlons, en 644. Saint Ouen son ami a écrit sa *Vie*. L'abbé La Roque en a donné une traduction, Paris, 1693, in-8. Il l'a enrichie d'une version de 16 *homélies*, qui portent le nom de saint Eloi. Elles sont très-touchantes, remplies de belles images, et vraiment éloquentes, malgré la simplicité du style qui porte partout le caractère intéressant de la franchise antique. On a aussi quelques *lettres* de ce saint.

ELOY (Nicolas-François-Joseph), conseiller-médecin ordinaire de la princesse Charlotte de Lorraine, ensuite du prince Charles-Alexandre de Lorraine son frère, médecin-pensionnaire de la ville de Mons, correspondant de la société royale de médecine de Paris, né à Mons, capitale de Hainaut, le 20 septembre 1714, exerça sa profession avec beaucoup d'honneur et de désintéressement pendant l'espace de 52 ans, et mourut le 10 mars 1788, d'un asthme humide qui l'emporta en moins de huit jours, regretté de tous ses confrères et de ses concitoyens. Continuellement appliqué à l'étude et à la pratique de la médecine, il n'en fut pas moins attaché aux devoirs de la religion, qu'il remplit avec la plus scrupuleuse et la plus édifiante exactitude. On a de ce savant médecin : *Réflexions sur l'usage du thé*, Mons, 1750, in-12; *Réflexions sur une brochure intitulée*, *Apologie du thé*, Mons, 1751, in-12; *Essai du Dictionnaire historique de la médecine*, Liége, 1755, 2 vol. in-8; *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-4. L'auteur développe ici avec plus d'étendue et d'intérêt, les mêmes choses dont les limites étroites de l'*Essai* ne lui avaient permis que de faire une esquisse. La préface forme un discours plein de choses et d'idées vraies qui, sans avoir la boursoufflure de l'éloquence moderne, plait par un arrangement économique et bien gradué des notions assorties à la matière que l'auteur traite. Il présente d'une manière rapide, mais qui occupe fortement l'esprit, l'histoire de la médecine et des révolutions qu'elle a essuyées. Dans le discours préliminaire, il s'attache particulièrement à faire voir les dangers de l'esprit de système et de la manie de généraliser des choses susceptibles de modifications infinies et différenciées, pour ainsi dire, individuellement. Dans l'article *médecine*, plein d'excellentes observations, l'auteur revient encore à cette leçon extrêmement importante; il fait toucher au doigt les suites fatales de l'esprit systématique, tel qu'il se montre dans toutes les sciences, mais avec des suites plus graves et plus déplorables dans l'art de la médecine. La notice des médecins, où il manque néanmoins quelques articles, l'abrégé de leur vie, le catalogue de leurs ouvrages, est faite avec soin, avec une modération et une impartialité qui prouvent dans l'auteur une grande droiture de caractère. Quand il a occasion de parler de ces médecins désintéressés qui regardent comme un salaire précieux la satisfaction de secourir des malades indigents, de visiter des cabanes obscures et infectes, où l'infirmité est unie à la misère, il le fait avec un langage de sentiment qui honore infiniment sa philosophie. Enfin la manière de penser de l'auteur, la fermeté de ses principes et sa religion, paraissent encore mieux dans l'article où il fait le catalogue des médecins qui se sont sanctifiés par l'exercice de leur art. Nous rapporterons le passage suivant, dans lequel on trouve une force d'esprit qu'on peut regarder comme un phénomène dans le temps où nous sommes. « Parmi les re» proches qu'on a faits à la médecine, le plus ou» trageant est celui d'accuser cette science de con» duire à l'athéisme et à l'irréligion. Mais quand » l'étude du mécanisme animal ne serait pas celle » des merveilles du Créateur, dont on reconnait le » doigt et la toute-puissance dans la structure de » la plus petite fibre; quand cette étude ne porte» rait pas au culte d'un Dieu, dont le médecin a » tous les jours occasion d'admirer les ouvrages, il » suffirait de faire l'énumération des personnages » qui se sont sanctifiés dans l'exercice de la méde» cine, pour laver cette science des reproches qu'on » lui fait encore aujourd'hui. Jusque dans le sein de » l'Eglise catholique il y a eu des athées; mais c'est » à la perversité de leurs cœurs, à l'aveuglement » de leur esprit, et non point à l'art qu'ils pro» fessaient, qu'on doit attribuer leurs écarts (*voy.* » GALIEN). Les esprits forts de nos jours me met» tront sans doute au rang de ces bonnes gens, que » leur philosophie regarde comme des dupes, parce » qu'ils croient ce que leurs pères ont cru. A cette » condition, je consens d'être mis dans la même » classe; et pour mériter davantage le mépris dont » ils m'honoreront, je mets ici sous leurs yeux les » noms des saints médecins que l'Eglise révère. Elle » leur a décerné un culte public, soit pour avoir » généreusement soutenu les intérêts de la foi qu'ils » ont scellée de leur sang, soit pour avoir illustré » leur profession par la pratique des vertus les plus » sublimes. » *Cours élémentaire des accouchements*, etc., Mons, 1775, in-12; *Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la dissenterie*, Mons, 1780, in-8; *Examen de la question médico-*

*politique* : « Si l'usage habituel du café est avantageux ou doit être mis au rang des choses indifférentes à la conservation de la santé; s'il peut » se concilier avec le bien de l'état dant les provinces belgiques, ou s'il est nuisible et contraire » à tous égards? » *ibid.*, 1781, in-8. Les états du comté de Hainaut voulant témoigner à l'auteur le cas qu'ils faisaient des ouvrages qu'il avait mis au jour et des services rendus à la patrie, lui firent remettre par leurs députés ordinaires, avec un compliment très-flatteur, une tabatière d'or portant d'un côté les armes des états, avec l'inscription : *Ex dono Patriæ*, et de l'autre un génie représentant la renommée avec ces paroles : *Æmulationis incitamentum.*

* ELPHINSTON (Jacques), grammairien, né à Edimbourg en 1721, fut à l'âge de 17 ans précepteur de lord Blantyre. Après avoir parcouru la Hollande et le Brabant, et résidé assez de temps à Paris pour y apprendre le français, il revint en Ecosse et concourut à y répandre le *Rambler* (*voy.* JOHNSON), en en publiant une nouvelle édition. Il passa plus tard en Angleterre où il établit une école à Kensington. Il essaya de réformer l'orthographe de la langue anglaise, et mit son système en application dans ses ouvrages; ce qui nuisit beaucoup à leur succès. En 1779, dans un voyage qu'il fit en Ecosse, il donna des leçons sur la langue anglaise à Edimbourg, puis à Glascow. Devenu veuf il se remaria en 1784, avec une femme beaucoup plus jeune que lui, ce qui ne l'empêcha pas de vivre heureux dans son ménage, et mourut à Hammersmith le 8 octobre 1809, à 89 ans. Parmi ses ouvrages on citera : la *Traduction en vers* du poème de la *Religion* de Racine (1753), qui obtint les suffrages d'Young et de Richardson; *Analyse des langues française et anglaise*, 1753, 2 vol. in-12; *Principes raisonnés de la langue anglaise*, 1764, 2 vol. in-12; il en donna l'année suivante un *Abrégé*; *Poème sur l'Education*, 1764, in-8; *Recueil de poésies tirées des meilleurs auteurs*, 1764, in-8, où il a inséré plusieurs pièces de sa composition; une traduction des *Epigrammes* de Martial avec un Commentaire, 1782, in-4; et en 1783, une *Edition latine* de ce poète, précédée d'une *Introduction à la lecture des poètes*; *Nouveau système de prononciation*, 1786, 2 vol. in-8; *Recueil de lettres* contenant sa correspondance avec des hommes distingués, 1791-94, 8 vol. in-8.

* ELPIDIUS ou HELPIDIUS (Rusticus), diacre de l'église de Lyon au VIᵉ siècle, se livra à l'étude de la médecine, et acquit la réputation d'un habile praticien. Théodoric, roi des Ostrogoths, l'appela auprès de lui, et on croit qu'il lui confia la charge de questeur de la ville d'Arles. Elpidius mourut vers l'an 533, à Spolète, ville dont il avait relevé les édifices renversés pendant les guerres. On a de lui un *Recueil* des passages de la Bible qui s'appliquent à J.-C., et un *Poème* sur les bienfaits du Sauveur. Ces deux ouvrages se trouvent dans le *Poëtarum ecclesiasticorum Thesaurus*, de G. Fabricius, Bâle, 1562, in-4, dans la *Bibliotheca Patrum*, et dans le *Carminum specimen* d'A. Rivinus, Leipsig, 1652, in-8.

ELROI (David), imposteur juif vers l'an 933, s'acquit une si grande autorité parmi ceux de sa nation, qu'il leur persuada qu'il était le Messie, envoyé de Dieu pour les rétablir dans la ville de Jérusalem et pour les délivrer du joug des infidèles. Le roi de Perse, Bazi-Bila, informé de la hardiesse de ce fourbe, donna ordre de l'enfermer; mais il s'échappa de prison. Il fallut, pour s'en délivrer, que son beau-père, gagné par de grandes sommes d'argent, le poignardât pendant qu'il dormait.

ELSHEIMER (Adam), peintre célèbre, naquit à Francfort, en 1574, d'un tailleur d'habits. Après s'être fortifié dans sa profession par les leçons d'Uffembac, et surtout par l'exercice, il passa à Rome. Il chercha dans les ruines de cette métropole de l'Europe, et dans les lieux écartés où son humeur sombre et sauvage le conduisait souvent, de quoi exercer son pinceau. Il dessinait tout d'après nature. Sa mémoire était si fidèle, qu'il rendait avec une précision et un détail merveilleux, ce qu'il avait perdu de vue depuis quelques jours. Il a extrêmement fini ses *tableaux*. Sa composition est ingénieuse, sa touche gracieuse, ses figures rendues avec beaucoup de goût et de vérité. Il entendait parfaitement le clair-obscur; il réussissait surtout à représenter des *effets de nuit* et des *clairs de lune*. Ce peintre mourut à Rome en 1620, dans l'indigence et dans la plus sombre mélancolie, produite par son caractère et par son état. Ses tableaux se vendaient très-cher; il en faisait peu, aussi sont-ils fort rares. Un de ses disciples, nommé Jacques-Ernest Thomann, de Lindau, a fait des *tableaux* si approchants de ceux de son maître, que plusieurs connaisseurs s'y sont mépris.

ELSWARDUS. *Voy.* ETHELWARDUS.

ELSWICH (Jean-Herman d'), luthérien, naquit à Rensbourg dans le Holstein en 1684. Il devint ministre à Stade, et y mourut en 1721. Il a publié : le livre de *Mart. Simonius, de litteris pereuntibus*, avec des *Notes*; *Launoïus, de varia Aristotelis fortuna*, auquel il a ajouté : *Schediasma, de varia Aristotelis in scholis protestantium fortuna*; et *Joannis Jonsii dissertatio de historia peripatetica*, etc., etc.

ELVIR, l'un des califes ou successeurs de Mahomet, était fils de Pisasire, dernier calife de Syrie ou de Babylone. S'étant sauvé en Egypte, il fut reçu comme souverain pontife. Les Egyptiens rassemblèrent toutes leurs forces pour détrôner le maître du pays, qu'ils regardaient comme un usurpateur. Ce prince s'avisa d'un stratagème pour détourner l'orage qui le menaçait; il envoya reconnaître Elvir pour souverain dans ce qui concernait la religion, s'offrant à prendre de lui le cimeterre et les brodequins, qui étaient les marques du pouvoir absolu en ce qui regarde le temporel. La paix fut faite à ces conditions, vers l'an 990, et Elvir demeura calife.

ELXAI, juif qui vivait sous l'empire de Trajan, fut chef d'une secte de fanatiques qui s'appelaient *elxaïtes*. Ils étaient moitié juifs et moitié chrétiens. Ils n'adoraient qu'un seul Dieu; ils s'imaginaient l'honorer beaucoup en se baignant plusieurs fois par jour. Ils reconnaissaient un Christ, un Messie, qu'ils appelaient le *Grand Roi*. On ne sait s'ils croyaient que Jésus fût le Messie, ou s'ils en admettaient un autre, qui n'était pas encore venu. Ils lui

donnaient une forme humaine, mais invisible, qui avait environ 38 lieues de haut; ses membres étaient proportionnés à sa taille. Ils croyaient que le Saint-Esprit était une femme, peut-être parce que le mot, qui en hébreu exprime le *Saint-Esprit*, est du genre féminin. Elxaï était considéré par ses sectateurs comme une puissance révélée et annoncée par les prophètes, parce que son nom signifie selon l'hébreu, *qui est révélé*. Ils révéraient même ceux de sa race jusqu'à l'adoration, et se faisaient un devoir de mourir pour eux. Il y avait encore sous Valens deux sœurs de la famille d'Elxaï, ou de *la race bénite*, comme ils l'appelaient. Elles se nommaient Marthe et Marthène, et étaient considérées comme des déesses par les elxaïtes.

ELYMAS, nommé aussi *Bar-Jesu*, fils de Jébas, de la province de Cypre. Il était avec le proconsul Sergius Paulus, lorsque saint Paul vint à Paphos, et il mit en usage son art magique, pour empêcher que le proconsul n'embrassât la foi de Jésus-Christ. Mais Paul, le regardant d'un œil menaçant, lui prédit que la main de Dieu allait s'appesantir sur lui, et qu'il serait privé de la lumière pour un certain temps. Alors ses yeux s'obscurcirent, et tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Ce miracle toucha le proconsul, qui se rendit à la vérité et se déclara hautement pour Jésus-Christ.

ELYOT (sir Thomas), gentilhomme anglais, mort en 1546, fut aimé et estimé de Henri VIII, qui le chargea de diverses négociations importantes. On a de lui un *Traité de l'éducation des enfants*, en anglais, 1580, in-8; son *Dictionnaire latin-anglais* que l'on croit être le premier qui ait paru en Angleterre, et d'autres ouvrages.

ELZEVIR, dont le véritable nom est ELZEVIER, imprimeurs d'Amsterdam et de Leyde, originaires de Liége, de Louvain ou d'Espagne, se sont fait un nom par les belles éditions dont ils ont enrichi la république des lettres. — Louis, dont les presses travaillaient dès 1595, et dont les éditions offrent au frontispice un aigle portant un faisceau de sept flèches avec cette légende *concordia res parvæ crescunt*, ou un homme debout avec la devise *non solus* qu'adopta plus tard la famille des Elzevir pour la mettre en tête de toutes ses éditions; — Matthieu ou *Mathys*, fils aîné de Louis, qui était libraire à Leyde en 1618 et mourut en 1640; — Gilles (*Ægidius*) 2e fils de Louis, libraire à la Haye en 1599; — Isaac, fils aîné de Matthieu, qui fut le premier typographe de la famille (1617-1628); — Bonaventure, Abraham et Daniel, sont les plus célèbres. Il n'y a plus de libraires de cette famille, depuis la mort de Daniel, arrivée à Amsterdam en 1680. Ce fut une perte pour la littérature. Les Elzevir ne valaient point les Etienne, ni pour l'érudition, ni pour les éditions grecques et hébraïques; mais ils ne leur cédaient point dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils ont même été au-dessus d'eux pour l'élégance et la délicatesse des petits caractères. Leur *Virgile*, leur *Térence*, leur *Nouveau Testament* grec, 1633, in-12; le *Psautier*, 1653, l'*Imitation de Jésus-Christ* sans date, le *Corps de droit*, et quelques autres livres ornés de caractères rouges, vrais chefs-d'œuvre de typographie, satisfont également l'esprit et les yeux, par l'agrément et la correction. Les Elzevir ont publié plusieurs fois le *catalogue de leurs éditions*. Le dernier, mis au jour par Daniel, 1674, 7 part. in-12, est grossi de beaucoup d'impressions étrangères qu'il voulait vendre à la faveur de la réputation que les excellentes éditions de sa famille lui avaient acquise dans l'Europe savante. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* (août et septembre 1806) une *Notice sur les imprimeurs de la famille des Elzevir* par Adry, auteur d'un *Catalogue raisonné de toutes les éditions qu'ont données les Elzevier*, 3 vol. in-8, manuscrit. Le même savant a fait un *catalogue* manuscrit des Elzevirs déguisés, petit vol. in-fol. : il se trouvait dans la bibliothèque de Barbier. Le *Manuel du libraire* de Brunet contient sa *notice de la collection des auteurs latins, français et italiens, imprimés en petits formats,* par les Elzevir. M. Berard a fait paraître sous le voile de l'anonyme : *Essai bibliographique sur les éditions des Elzevir les plus précieuses et les plus recherchées, précédé d'une notice sur ces imprimeurs célèbres*, 1822, in-8.

EMBER (Paul), ministre protestant, né à Debreczin dans la Haute-Hongrie, a donné plusieurs ouvrages au commencement du XVIIIe siècle : Des *sermons* en hongrois, Clausenbourg, 1700, in-4; *Historia ecclesiæ reformatæ in Hungaria et Transilvania*, Utrecht, 1728, in-4, avec des additions par Frédéric-Adolphe Lampe, professeur d'histoire ecclésiastique dans cette ville. Charles Péterffy dit, dans sa Collection des conciles de Hongrie, tome 1er, que cette *Histoire* n'est farcie que de faits apocryphes, de calomnies et d'invectives contre l'église romaine.

EMBRY. *Voy.* THOMAS.

** EMÉRIAU (Maurice-Julien, comte), vice-amiral, né en 1762 à Carhaix (Finistère), d'une famille honorable, admis dès l'âge de 13 ans comme volontaire dans la marine royale, se fit remarquer de ses chefs dans la guerre d'Amérique, où il assista à douze combats ou siéges et fut blessé trois fois. Lieutenant de vaisseau en 1791, il fut envoyé à St.-Domingue, où il rendit de nouveaux services lors de l'insurrection des noirs. Nommé capitaine puis chef de division, il commandait au combat d'Aboukir (*voy.* BRUEIS et NELSON) le *Spartiate* qui ne se rendit qu'après une longue et courageuse résistance contre quatre vaisseaux anglais. Plus tard créé contre-amiral, il commanda l'aile droite de la flotille à Boulogne, puis l'escadre de l'île d'Aix. De là envoyé préfet maritime à Toulon, il se montra grand administrateur non moins qu'habile marin, fit construire plusieurs vaisseaux de haut bord et tint constamment les Anglais en échec dans la Méditerranée. Vice-amiral en 1813, puis inspecteur-général des côtes de la Ligurie, il ne garda pas longtemps ce commandement et fut admis à la retraite en 1816. Nommé pair par le roi, tant que ses forces le lui permirent, il prit une part active aux travaux de la chambre, dans les commissions où son avis était d'un grand poids dans toutes les questions de marine. Honnête homme et citoyen

désintéressé, il était de plus un de ces chrétiens sincères qui ne rougissent pas de leur croyance ; il voulut à ses derniers moments donner un témoignage public de ses sentiments religieux et mourut plein de foi à Toulon le 2 février 1845, à 83 ans.

** EMERIC-DAVID (Toussaint-Bernard), né à Aix en 1755, était neveu par sa mère de David, libraire imprimeur dont on a d'utiles publications. Après s'être fait recevoir avocat, il fit en Italie un voyage qui développa son goût pour les arts; et de retour dans sa ville natale y suivait le barreau, lorsque la mort de son oncle l'obligea de prendre en 1787 un brevet d'imprimeur. Elu maire d'Aix en 1791, il ne tarda pas à donner sa démission, et crut, en se tenant à l'écart, échapper à la tempête. Mais, en 1793, frappé de deux mandats d'arrêt, il alla chercher à Paris un asile qu'il eut le bonheur d'y trouver. Après le 9 thermidor, il vendit son imprimerie, et se livra quelque temps à des opérations commerciales auxquelles il ne tarda pas de renoncer pour cultiver exclusivement les lettres. Quelques succès l'avaient déjà fait connaitre, lorsqu'en 1809 il fut élu par son département au corps législatif. Il y siégeait encore à la restauration, et, dans la session de 1814, il y prononça plusieurs discours sur des objets de finances et de commerce. N'ayant point été réélu en 1815, il se retira de la scène politique. Nommé, en 1816, membre de l'académie des inscriptions, il en mourut le doyen à Paris, le 2 avril 1839, à 84 ans. Outre des *éloges*, restés inédits, du sculpteur Puget (*voy.* ce nom), couronné par l'académie de Marseille, et du Poussin, par la société philotechnique, et de nombreuses *notices* sur les troubadours provençaux, dans la continuation de l'*Histoire littéraire de la France* (*voy* D. Rivet), on a de lui : *Recherches sur l'art statuaire, considéré chez les anciens et les modernes, etc.,* Paris, 1805, in-8. Cet ouvrage, qui remporta le prix à l'institut, est très-estimé. *Suite d'études calquées et dessinées d'après cinq tableaux de Raphaël, etc.,* Paris, 1818-21, 6 livr. in-fol.; *Jupiter, ou recherches sur ce Dieu, sur son culte, etc.,* ib., 1833, 2 vol. in-8, fig.; *Vulcain*, ib., 1837, in-8. Il a fourni au *Musée français*, de Robillard-Péronville et Laurent, trois *discours* sur la gravure et sur la peinture historique. Il a été l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, du *Magasin encyclopédique, etc.* On trouve une *Notice* sur sa vie, par M. Walckenaer, dans l'*Histoire littéraire de France*, 20, p. 15.

EMERICH ou Eymerick. *Voy.* Nicolas.

EMÉRIGON (Balthazar-Marie), avocat au parlement d'Aix, mort conseiller à l'amirauté de Marseille en 1785, âgé de 60 ans, est auteur d'un *Traité des assurances et des contrats à la grosse*, Marseille, 1784, 2 vol. in-4, Paris, 1826-27, 2 vol. in-4, par les soins de M. P.-S. Boulay-Paty. C'est le meilleur traité que nous ayons sur cette matière; d'un *Commentaire de l'ordonnance de la marine* du mois d'août 1761, Marseille, 1780, 2 vol. in-12, réimprimé à Paris, 1803, 3 vol. in-12, et de *Mémoires* sur des questions maritimes, estimés et recherchés.

* EMERSON (Guillaume), mathématicien, né en 1701, à Hurtworth, dans le comté de Durham, était fils d'un maître d'école, qui, de concert avec le curé de son village, lui donna les premiers principes d'éducation. Il se forma ensuite seul, et se livra quelque temps à l'enseignement des mathématiques. Mais un petit héritage lui ayant permis de se livrer à son goût pour l'étude, il renonça d'autant plus volontiers à l'enseignement, que la difficulté qu'il éprouvait à s'énoncer le lui rendait pénible. Il est mort le 26 mai 1782, à 81 ans, après avoir publié un assez grand nombre d'ouvrages tous en anglais; les suivants sont les plus estimés : *The method of increments, etc.*, Londres, 1763, in-4, fig.; *Traité d'algèbre*, 1765, in-8; *Arithmétique des infinis*, 1767, in-8; *Cyclomathesis*, ou *Introduction facile aux diverses branches des mathématiques*, 1770, 10 v. in-8; *Petit commentaire sur les Eléments de Newton avec une défense de Newton contre les objections faites sur différentes parties de ses ouvrages*, 1770, in-8; réimprimé dans l'édit. donnée à Londres, 1803, in-8, par William Davis, de la traduction anglaise des *Eléments et du système du monde* de Newton. On trouve dans tous ces ouvrages une connaissance approfondie des sujets que traite l'auteur, mais peu d'invention, et une sorte de rudesse de style conforme à ses manières, dont il se plaisait à exagérer la grossièreté par une affectation de singularité.

* EMERY (Jean-Antoine-Xavier), né à Beaucaire en 1736, conseiller à la cour des aides de Montpellier, sut, au milieu du délire de la révolution, conserver les principes de fidèle sujet et de vrai chrétien. Son innocence et sa vertu le trahirent bientôt; il fut jeté dans les prisons de Nimes, où il mourut le 30 juillet 1794. On a de lui : *Traité des successions, etc., enrichi d'arrêts récents du parlement de Toulouse*, 1787, in-4. L'auteur s'y montre un profond jurisconsulte.

* EMERY (Jacques-André), supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, né à Gex le 26 août 1732, était fils du lieutenant-général criminel au bailliage de cette ville. Il commença ses études chez les jesuites à Mâcon, entra vers 1750 dans la communauté de Saint-Sulpice à Paris et fut ordonné prêtre en 1756. Après avoir professé quelque temps au séminaire d'Orléans puis de Lyon, il prit le doctorat en 1764 à l'université de Valence. Nommé en 1776 supérieur du séminaire d'Angers et vicaire-général de ce diocèse, il devint, en 1782, supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice. Dans les diverses fonctions qui lui furent confiées, il fit preuve de toutes les qualités requises pour les remplir dignement; on remarquait surtout en lui un mélange heureux de douceur et de fermeté, et une grande connaissance des hommes et des choses. Il établit en 1789 un séminaire à Baltimore, qui venait d'être érigé en évêché, et y envoya plusieurs prêtres. Mais bientôt la révolution vint arrêter son zèle, et jeté dans la prison de Sainte-Pélagie, il n'en sortit peu de temps après, que pour être de nouveau renfermé à la conciergerie. Pendant 16 mois il prodigua les consolations aux malheureux qui partageaint sa captivité; et tel était l'ascendant de ses vertus apostoliques, que l'atroce Fouquier-Tinville ne put y résister. Il demanda et obtint qu'il ne fût pas sacrifié, disant :

*Ce petit prêtre empêche les autres de crier.* Lamourette et Fanchet (*voy.* ces noms), devinrent l'objet de ses soins les plus touchants; il les disposa à la mort et reçut avec l'aveu de leurs fautes le témoignage de leur repentir. Le 9 thermidor lui rendit la liberté. Peu de temps après, M. de Juigné, alors en exil, l'institua son grand-vicaire : il administra presque seul le diocèse de Paris, et par sa conduite prudente et modérée se concilia tous les suffrages. Le 18 fructidor l'obligea de se tenir quelque temps à l'écart. Il fut étranger au concordat, auquel il se soumit, parce qu'il émanait de l'autorité du saint Siége. En 1802 il refusa l'évêché d'Arras, mais il obtint l'autorisation de reprendre ses anciennes fonctions; et ayant acheté une maison à Paris, il y rassembla quelques jeunes gens qu'il prépara par ses leçons et ses conseils à l'état ecclésiastique. Il avait la confiance de tous les évêques de France, et entre autres du cardinal de Belloy dont l'influence le fit nommer conseiller de l'université. Adjoint à une commission chargée d'examiner différentes questions sur les affaires de l'Eglise, il y parla toujours avec indépendance et refusa, le 11 janvier 1810, de souscrire à l'avis de la majorité. Il eut ordre de quitter son séminaire; mais il y rentra bientôt, et fut adjoint à une seconde commission, où il montra la même fermeté. Mandé aux Tuileries, il parla librement à l'homme auquel il était si peu aisé de faire entendre la vérité. Il mourut bientôt après, le 28 avril 1811. Ses obsèques furent célébrées avec pompe. On lui doit l'*Esprit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 vol. in-12, réimprimé en 1803 sous le titre de *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*, 2 vol. in-8. En réunissant tout ce que Leibnitz a écrit sur la religion, son but a été de montrer que l'incrédulité n'est pas le partage de toute tête pensante, et qu'on peut opposer philosophe à philosophe; l'*Esprit de sainte Thérèse*, Lyon, 1775 et 1779, in-8, et 1820, 2 vol. in-12. C'est un recueil de ce que l'auteur a jugé de meilleur pour la pratique dans les écrits de cette sainte. *Conduite de l'Eglise dans la réception des ministres de la religion, qui reviennent de l'hérésie et du schisme*, 1797 et 1801, in-12; *Le christianisme de Fr. Bacon*, 1799, 2 vol. in-12; le *discours préliminaire* et deux *éclaircissements* qui sont à la fin de l'ouvrage, attestent la solidité, la sagesse et la critique de l'auteur; *Défense de la Révélation contre les objections des esprits forts par Euler, suivie des Pensées de cet auteur sur la religion, supprimées dans la dernière édition de ses lettres à une princesse d'Allemagne*, Paris, 1805, in-8. Cet ouvrage d'Euler était devenu extrêmement rare; ainsi c'est un service que l'abbé Emery rendit à la religion, en ressuscitant, pour ainsi dire, un monument si précieux (*voy.* Euler) : *Nouveaux opuscules de Fleury*, Paris, 1807, in-12. Ils renferment des éclaircissements sur l'assemblée du clergé de 1682, et de judicieuses réflexions sur les quatre articles qui y furent dressés; *Pensées de Descartes sur la religion et la morale*, Paris, 1811, in-8. Emery se proposait de joindre Newton aux philosophes dont il avait fait connaître les sentiments religieux; mais il n'eut pas le temps de terminer ce travail. Il a été l'éditeur de plusieurs ouvrages de de Luc, ainsi que des *Lettres à un évêque sur divers points de morale et de discipline*, par l'archevêque Le Franc de Pompignan, 1802, in-8. Il a donné plusieurs articles dans les *Annales philosophiques*.

EMILE (Paul-), général romain, fils de Paul-Emile, tué à la bataille de Cannes, obtint deux fois les honneurs du consulat. Dans le premier, il défit entièrement les Liguriens, l'an 182 avant J.-C., avec une armée bien moins forte que la leur. Dans le second, auquel il parvint à l'âge de près de 60 ans, il vainquit Persée, roi de Macédoine, ce qui lui mérita le surnom de *Macédonique*, réduisit son état en province romaine, démolit 70 places qui avaient favorisé les ennemis, et retourna à Rome comblé de gloire. Le triomphe qu'on lui décerna dura trois jours; Persée en était le triste ornement. Paul-Emile avait pleuré sa défaite, et l'avait consolé par des raisons et des caresses. Il remit aux questeurs tous les trésors de Persée, et ne conserva de tout le butin que la bibliothèque de ce roi malheureux. Ce grand homme mourut l'an 168 avant Jésus-Christ.

EMILI (Paul), célèbre historien du XVI[e] siècle, était de Vérone. Le nom qu'il s'était fait en Italie porta le cardinal de Bourbon à l'attirer en France. Il y vint sous le règne de Louis XII, et il obtint un canonicat de la cathédrale de Paris. Il mourut dans cette ville en 1529. C'était un homme d'une piété exemplaire et d'un travail infatigable. On a de lui une *Histoire de France* en latin, 2 vol. in-8, et in-fol., 1544, chez Vascosan, réimprimée en 1601, in-fol., traduite en français par Jean Renard, 1643, in-fol. Juste-Lipse en fait un grand éloge. Le style en est pur, mais trop laconique, et souvent obscur et embarrassé. Il y a trop de harangues pour un abrégé qui est d'ailleurs assez décharné. S'il est court en quelques endroits, il est trop diffus dans d'autres, comme quand il parle de la première et de la deuxième croisade. On lui reproche aussi de donner dans les fables. Il montre trop d'attachement aux Italiens; aussi Beaucaire disait-il qu'il était plutôt *Italorum buccinatorem, quàm Gallicæ historiæ scriptorem*. Cependant, malgré ces défauts, il jouit de la gloire d'avoir le premier débrouillé le chaos de notre vieille histoire, et d'avoir défriché ses champs incultes. Cette *Histoire* en dix livres commence à Pharamond, et finit à la 5[me] année de Charles VIII, en 1488. Arnoul du Ferron en a donné une mauvaise continuation.

EMILIANI (saint Jérôme), fondateur des clercs-réguliers, dits *Somasques*, né à Venise d'une famille patricienne, porta les armes pendant sa jeunesse; ayant été fait prisonnier de guerre et délivré d'une manière toute extraordinaire, il prit la résolution de quitter les armes pour se dévouer entièrement au service du grand maître des armées. De retour à Venise, touché de compassion à la vue des orphelins qui manquaient de tout, il en retira un grand nombre dans une maison, où il leur prodigua tous les soins pour les former à la vertu et pour les rendre utiles à la société. Le bienheureux Cajetan, et Pierre Caraffa, depuis pape sous le nom de

Paul IV, louèrent beaucoup son zèle, et l'engagèrent à faire dans d'autres villes des établissements semblables à celui qu'il venait de faire à Venise. Après en avoir formé à Brixen, à Bergame et ailleurs, il se retira dans un petit village près de cette ville, nommé *Somasque,* où il institua sa congrégation qui fut appelée de ce nom. La fin de cette congrégation est l'éducation des orphelins, et l'instruction de la jeunesse. Cet institut fut approuvé par Pie V, Sixte V et Clément VIII. Il passa le reste de ses jours dans les exercices de la plus grande charité envers le prochain, et mourut l'an 1537, âgé de 56 ans. Benoît XIV le béatifia. Augustin Turtura et André Stella, l'un prêtre, l'autre général des somasques, ont écrit sa *vie.*

EMILIEN, (*Marcus-Julius-Æmilius-Æmilianus*), né l'an 207, d'une famille très-obscure de Mauritanie, se distingua dans l'armée romaine par son courage, et s'avança de grade en grade jusqu'à celui de général. Il combattit avec tant de valeur contre les Perses, que les soldats le proclamèrent empereur en 254, après la mort de Dèce. Gallus et Valérien étaient alors les légitimes maîtres de l'empire; il marcha contre eux, les vainquit, et tandis qu'il se préparait à les combattre de nouveau, il apprit que leur armée les avait massacrés et l'avait reconnu empereur. Ce titre lui fut confirmé par le sénat; mais il ne jouit pas longtemps de la puissance souveraine. Volusien qui avait reçu de ses soldats le sceptre impérial, vint attaquer son rival près de Spolette. Les troupes d'Emilien, fatiguées d'avoir toujours les armes à la main, le massacrèrent sur un pont de cette dernière ville, appelé depuis lors *le pont sanglant.* Il régna très-peu de temps. Ce n'était qu'un soldat de fortune, plein à la vérité de feu et de valeur, mais qui ignorait la politique et les maximes du gouvernement.

EMILIEN (Alexandre), l'un des 29 tyrans qui s'élevèrent dans l'empire romain vers le milieu du IIIe siècle, était lieutenant du préfet d'Egypte. Il est connu dans les martyrologes par le zèle barbare avec lequel il persécuta les chrétiens dans cette province. Une sédition qui s'éleva dans Alexandrie en 263, lui fournit l'occasion de prendre le titre d'empereur, que les Alexandrins, naturellement inquiets et ennemis du gouvernement de Gallien, lui confirmèrent. Emilien parcourut la Thébaïde et le reste de l'Egypte, où il affermit sa domination. Il en chassa les brigands, à la grande satisfaction du peuple, qui lui donna le nom d'*Alexandre.* A l'exemple du héros macédonien, il se préparait à porter les armes dans les Indes, lorsque Gallien envoya contre lui le général Théodote, à la tête d'une armée. Il fut vaincu dans le premier combat, et contraint de se retirer à Alexandrie en septembre 263. Les habitants de cette ville le livrèrent à Théodote, qui l'envoya à Gallien. Ce prince le fit étrangler dans sa prison, à la fin de la même année.

* EMLYN (Thomas), théologien anglais non conformiste, né en 1663 à Stamford, dans le comté de Lincoln, mort en 1743, s'étant déclaré contre la Trinité et pour la prééminence du Père sur le Fils et le Saint-Esprit, fut privé de ses fonctions, condamné à une forte amende et jeté dans une prison, où il resta deux ans. Cette disgrace ne lui fit rien changer à sa doctrine, qu'il continua de prêcher, sans être inquiété de nouveau, jusqu'à sa mort. Il est auteur d'ouvrages de controverse, parmi lesquels nous citerons : *Défense du culte de N.-S. J.-C. dans les principes des unitaires*, 1706; *Considérations sur la question préliminaire aux diverses questions relatives à la validité du baptême*, etc., 1710. — EMLYN (Sollom), fils du précédent, jurisconsulte, mort à Londres en 1756, publia les *Œuvres complètes* de son père, 1746, 3 vol. in-8; l'*Histoire des plaids de la couronne par le lord Chief-justice, Hale*, 1736, 2 vol. in-fol.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, femme d'Ethelred, roi d'Angleterre, et mère de saint Edouard, eut beaucoup de part au gouvernement sous le règne de son fils, vers l'an 1046. Le comte de Kent, qui avait eu une grande autorité sous plusieurs règnes, conçut contre elle une si violente jalousie, qu'il l'accusa de plusieurs crimes. Il gagna quelques grands seigneurs qui confirmèrent ses accusations auprès du roi. Ce prince crut trop facilement que sa mère était criminelle, et alla la trouver inopinément, pour lui ôter tout ce qu'elle avait amassé. Emma eut recours dans cette disgrace à l'évêque de Winchester, son parent; mais ce fut une nouvelle matière de calomnie pour ses ennemis. Le comte de Kent lui fit un crime des visites trop fréquentes qu'elle rendait à cet évêque, et l'accusa d'avoir un mauvais commerce avec lui. Le roi continua à être crédule : il fallut que la princesse se justifiât par les moyens en usage en ce temps-là, c'est-à-dire qu'elle marchât sur des fers ardents. On ne sait comment elle soutint cette rude épreuve : on sait seulement que le roi ayant reconnu son innocence, se soumit à la peine des pénitents.

EMMANUEL, dit *le Grand*, roi de Portugal, né à Alcouchète, en 1469, était de la branche cadette de la maison régnante, et monta sur le trône en 1495, après Jean II, son cousin, mort sans enfants. Les prospérités de son règne, le bonheur de ses entreprises, lui firent donner le nom de *Prince très-fortuné.* Vasco de Gama, Améric Vespuce, Alvarès Cabral et quelques autres, découvrirent sous ses auspices plusieurs pays inconnus aux Européens. Son nom fut porté par ces navigateurs dans l'Afrique, dans l'Asie, et dans cette partie du monde qu'on a depuis appelée *Amérique.* La possession du Brésil fut assurée au Portugal en 1500. Ce fut une source de trésors pour les Portugais; aussi appellent-ils le règne d'Emmanuel, *le siècle d'or du Portugal.* C'est lui qui bâtit le superbe palais de Bélem, et fonda le monastère attenant, où sont les tombeaux des rois de Portugal. Tous ses ouvrages portent l'empreinte de la magnificence et du goût, de son génie vaste et grand, et de sa judicieuse administration. Ce prince mourut en 1521, à 53 ans, regretté de ses sujets qu'il avait enrichis, et béni d'une multitude de nations infidèles, qu'il avait civilisées et amenées au christianisme, mais détesté des Maures, qu'il avait chassés, et des Juifs qu'il avait obligés de se faire baptiser. Emmanuel aimait les lettres et ceux qui les cultivaient. Il laissa des

*Mémoires sur les Indes.* On voit à Bélem son mausolée, avec cette inscription :

Littore ab occiduo qui primum ad littora solis
Extendit cultum notitiamque Dei,
Tot reges domiti cui submisere tiaros
Conditur hoc tumulo maximus Emmanuel.

La *Vie* de ce prince a été écrite en portugais par don de Goës, Lisbonne, 1566 et 1567, 2 vol. in-fol., retouchée par J.-B. Lavanha, Lisbonne, 1619, in-fol.; cette édition est tronquée et l'on préfère la première. Mais on fait encore plus de cas de l'ouvrage d'Osorio, intitulé : *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis*, Lisbonne, 1571, in-fol. Simon Goulard l'a traduit en français, Genève, 1581, in-fol., et Paris, 1587, in-8.

EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie, né en 1528, de Charles III, fut d'abord destiné à l'église; mais après la mort de ses deux frères, on lui laissa suivre son inclination pour les armes. Son courage lui mérita le commandement de l'armée impériale au siége de Metz. Il gagna en 1557 la fameuse bataille de Saint-Quentin sur les Français; la victoire fut si complète, qu'un général espagnol opina, dans le conseil de guerre, pour aller droit à Paris, et mourut de chagrin de voir son avis rejeté. La paix ayant été conclue à Cateau-Cambresis, il épousa, en 1559, Marguerite de France, fille de François Ier, et sœur de Henri II. Ce mariage lui fit recouvrer tout ce que son père avait perdu de ses états. Il les augmenta ensuite par sa dextérité et sa valeur. Il mourut en 1580, ne laissant qu'un fils, Charles-Emmanuel (*voy.* ce nom).

* EMMERICH (Anne-Catherine), naquit le 8 septembre 1774 à Flansk, près Cœsfeld dans l'évêché de Munster, de parents pauvres. Formée de bonne heure à la piété et favorisée dès son enfance de grâces extraordinaires, elle aspirait à être religieuse et se présenta successivement dans plusieurs couvents où elle ne fut point admise à cause de sa pauvreté. Reçue enfin en 1802 chez les Augustines de Dulmen, elle prononça ses vœux le 13 novembre de l'année suivante. Dès 1798, elle avait eu une vision dans laquelle Notre-Seigneur lui présenta une couronne d'épines qu'il lui mit sur la tête. Depuis ce temps des douleurs et une enflure du front et des tempes revenaient souvent; elle avait peine à cacher le sang qui en coulait. Le 3 décembre 1811, le couvent de Dulmen fut supprimé. Anne-Catherine, malade alors, ne quitta la maison qu'au printemps de 1812, et se retira chez une pauvre veuve du lieu. C'est là que dans plusieurs visions elle fut marquée des stigmates du crucifiement; une croix était empreinte sur sa poitrine, et il en sortait souvent du sang. A la fin de 1812 elle fut plusieurs fois si malade qu'on la crut à l'extrémité; sa stigmatisation s'acheva les derniers jours de cette même année, et ses mains et ses pieds reçurent des impressions semblables à celles du Sauveur sur la croix. Toutes ces choses restèrent ignorées jusqu'au 25 février 1813, que le hasard les fit découvrir à une de ses anciennes compagnes de religion. Bientôt toute la ville connut l'état d'Anne Emmerich. Le médecin du lieu voulut l'examiner et se convainquit de la vérité contre son attente; une commission d'enquête envoyée de Munster par l'autorité ecclésiastique en demeura de son côté parfaitement persuadée. Le conseiller de Druffel, médecin présent à l'enquête, et qui depuis ne cessa de vénérer Anne, donna en 1814, dans un journal de médecine de Saltzbourg, une relation des faits qu'il avait observés chez elle. Le comte de Stolberg, et plus tard la princesse de Salm vinrent la voir et attestèrent la vérité des phénomènes. Chacun allait la visiter, et elle eut beaucoup à souffrir de la curiosité indiscrète des uns, des soupçons ou des insultes des autres. Persévérant sans relâche dans l'exercice des vertus qui lui avaient mérité de si précieuses faveurs dont l'histoire de l'Eglise n'offre que bien peu d'exemples, cette pieuse fille mourut le 9 février 1824; la population entière se porta à son convoi. Tous ces détails sont extraits d'une notice publiée par Clément Brentano, en tête d'un ouvrage intitulé : *La douloureuse passion de N.-S. d'après les méditations de la sœur Emmerich*, Paris, 1835, in-8.

* EMMERICH (Frédéric-Charles-Timothée), ministre protestant, né à Strasbourg, en 1786, en terminant ses études, soutint pour son doctorat une thèse qui donna l'idée la plus avantageuse de ses talents et de son érudition : *de Evangeliis secundum Hebræos, Ægyptios, atque Justinum martyrem.* Après avoir fait un voyage en Allemagne, il vint à Paris, et fut accueilli partout des savants les plus distingués; de retour à Strasbourg en 1809, il fut nommé supérieur du collége de saint Thomas et professeur de langues anciennes au gymnase. En 1812, il fut professeur agrégé au séminaire protestant, et devint, en 1819, professeur à la faculté de théologie. Dans le même temps il remplissait les fonctions de ministre et prêchait souvent à Saint-Thomas, où son éloquence attirait de nombreux auditeurs. Emmerich travaillait à une *Histoire universelle*, qui d'après ses élèves et ses amis aurait surpassé tout ce que nous avons en ce genre, lorsqu'il fut surpris par la mort, le 1er juin 1820, à 34 ans. Outre la dissertation dont nous avons parlé, on a de lui : *Choix de sermons*, 1824, in-8.

* EMMERY (Jean-Louis-Claude), comte de Grozyeulx, pair de France, né à Metz en 1752, y exerçait la profession d'avocat avec distinction, lorsqu'il fut en 1789 député aux états-généraux. Doué de talents remarquables, il se fit un nom dans cette assemblée qu'il fut appelé deux fois à présider; et comme membre du comité militaire dont il fut souvent rapporteur, il contribua beaucoup à la réorganisation de l'armée. Après la session il fut nommé juge au tribunal de cassation. Sous la terreur, il fut arrêté et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Le département de la Seine le nomma député au conseil des cinq-cents en 1797; il s'y rangea encore parmi les plus modérés, fit abroger la loi qui dépouillait de leurs biens les parents des émigrés, et fit suspendre le divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur. Au 18 fructidor (*voy.* AUGEREAU), son élection fut annulée. Au 18 brumaire nommé conseiller d'état, il fut l'un des rédacteurs du code civil, et entra au sénat en 1803. A la restauration il fit partie de la

chambre des pairs où il vota constamment avec le parti constitutionnel. Il mourut dans sa terre de Grozyeulx, le 15 juillet 1825, à 71 ans. Les *Mémoires* de Bouillé font l'éloge d'Emmery, et les *Mémoires* de Weber (tom. 2, p. 71), attribués à M. de Fontanges, archevêque de Toulouse, le citent comme un des *Réviseurs* de la constitution, c'est-à-dire comme un de ceux qui essayèrent de rendre à Louis XVI une partie du pouvoir dont il avait été dépouillé si légèrement.

** EMMERY (Henri-Charles), ingénieur, né en 1789 à Calais, mort à Paris le 26 mai 1847, à 55 ans, fut au sortir de l'école chargé de rédiger les projets du canal de Saint-Maur et d'en suivre l'exécution. Plus tard on lui dut l'établissement de la gare de Charenton et du pont d'Ivry. L'un des fondateurs des *Annales des ponts-et-chaussés*, il en assura le succès par son active coopération. Chargé du service municipal de la ville de Paris, il fit en huit ans construire des égouts, des conduits, de vastes réservoirs pour la distribution des eaux, concourut à l'amélioration du relief de ses rues, et dirigea le creusage du puits de Grenelle. De pareils travaux lui valurent le grade d'inspecteur, et l'honneur d'être appelé au conseil des ponts-et-chaussées. On a de lui : *Amélioration des ouvriers dans les travaux publics*, Paris, 1837, in-8 ; *Notice abrégée sur l'histoire, l'organisation et l'utilité des ponts-et-chaussées, etc.*

* EMMET (Thomas-Addis), né vers 1765 à Dublin, étudia la médecine, qu'il abandonna pour la jurisprudence, et devint avocat-général de l'état de New-Yorck, où il mourut le 14 novembre 1827. Il avait été l'un des promoteurs de l'association des Irlandais unis, et avant d'obtenir l'autorisation de passer aux Etats-Unis, avait subi de longues persécutions dont on trouve l'exposé dans la notice sur sa vie publiée par Sam. L. Mitchill, 1828, in-8. Outre quelques *Opuscules* de médecine, on a de lui : *Pieces of irish histor, illustrative of the condition of the catholics of Ireland*, etc., insérées par Mac-Neven dans un *Recueil* publié en 1827 à New-Yorck.

EMMIUS (Ubbo) naquit à Gretha, village de la Frise orientale, en 1547. Ses talents lui méritèrent le rectorat du collége de Norden, et de celui de Léer ; enfin la place de premier recteur de l'académie de Groningue, et celle de professeur en histoire et en langue grecque. Quoique plusieurs princes et plusieurs villes cherchassent à le posséder, il ne voulut jamais quitter la chaire de Groningue, préférant une vie tranquille et une condition médiocre à la brillante folie de l'ambition. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de travailler en public, il s'occupa dans son cabinet à plusieurs ouvrages. Les plus estimables sont : *Vetus Græcia illustrata*, Leyde, Elzevir, 1626, 3 vol. in-8, très-utile à ceux qui veulent connaître l'ancienne Grèce. Cet ouvrage a reparu dans les *Antiquités grecques* de Gronovius; *Decades rerum Frisicarum*, Elzevir, 1616, in-fol. Emmius, en bon critique, montre que la plupart des choses qu'on a débitées sur l'antiquité des Frisons, ne sont que des fables. Cette histoire est estimée; elle le serait davantage, si son zèle pour le protestantisme ne lui avait pas fait altérer bien des faits, et s'il avait pris la peine d'indiquer les sources où il a puisé ce qu'il avance; *Opus chronologicum*, Groningue, 1619, in-fol. C'est une chronologie depuis la création du monde jusqu'au temps de l'auteur, avec des prolégomènes sur la chronologie romaine à la tête de l'ouvrage. Ils sont écrits avec autant de justesse que de précision ; *Appendix genealogica*, Groningue, 1620, in-fol. Ce sont des tables généalogiques qui font une suite de l'ouvrage précédent. Ce savant mourut à Groningue, en 1626, à 79 ans. Martin Hanckius a donné sa *Vie* dans le *Liber de scriptoribus romanis*.

* EMON, en latin, *Emo*, premier abbé de Werum, (*Hortus floridus*,) monastère de l'ordre de Prémontré, près Groningue dans la Frise, vivait à la fin du XII<sup></sup>e siècle et au commencement du XIIIe. Dom Rivet rapporte « qu'aidé de son frère, il copia tous les » auteurs des arts libéraux, et les livres de théologie » et de droit qu'ils avaient vus à Paris, à Orléans » et ailleurs dans le cours de leurs études; que » dans la suite, le désir d'enrichir sa bibliothèque le » porta à y employer des religieuses, ayant partout » l'attention de ne leur faire transcrire que les » livres de la Bible et les écrits des saints Pères, » comme étant plus à leur portée. » Emon, persuadé qu'un monastère sans livres est comme un arsenal sans armes, parvint non-seulement à fournir la bibliothèque de son abbaye d'un grand nombre d'ouvrages, mais encore à en procurer à d'autres maisons de son ordre. Emon mourut subitement en 1237. Il a écrit sur plusieurs sujets. On ne citera de lui que sa *Chronique*, de 1203 jusqu'à sa mort, continuée par Meuko, 5e abbé de Werum, et ensuite par un anonyme, jusqu'en 1292; insérée par Ant. Matthieu dans ses *Analectes* tome 3, réimprimée dans le 1er tome des *Sacræ antiquitatis monumenta* (*Voy.* HUGO).— EMON, son cousin-germain, dota de ses biens l'abbaye de Werum, où il prit aussi l'habit de Prémontré, et mourut en 1215.

* EMPECINADO (don Juan-Martin, surnommé *el*), chef de Guerillas, était fils d'un pauvre paysan de la Nouvelle-Castille. Il servit, en 1793, dans la guerre contre la France, et à la paix se retira dans son pays, où il se livra de nouveau à l'agriculture; mais à l'époque de l'invasion des Français, en 1808, il reprit les armes, et se jeta dans les montagnes où le rejoignirent promptement un assez grand nombre d'hommes déterminés. Son activité, sa valeur et son habileté à choisir les positions les plus avantageuses ne tardèrent pas à le rendre fameux dans la péninsule. Le sobriquet *d'Empecinado* qu'il reçut alors, signifie *crotté* ou *enduit de poix*, et lui est commun avec tous les gens de son village, ainsi nommé à cause de la grande quantité de boue qu'on y trouve, et que beaucoup d'entre eux exercent le métier de cordonnier; comme c'est sous ce nom qu'il s'est illustré, le roi d'Espagne lui permit, en 1814, de l'ajouter au sien, et le confirma dans tous ses grades. El Empecinado ne tarda pas à se déclarer partisan de la *constitution*, et l'année suivante il présenta au roi un mémoire où il le suppliait de baser son gouvernement sur les principes des Cortès. Cette démarche entraîna sa disgrace. Il était en surveillance à Valladolid lors de l'insur-

rection de Riégo ; nommé commandant en second, puis envoyé à Zamora, il battit en plusieurs rencontres le curé Merino qui avait pris les armes en faveur de la cause royaliste. En 1823, il servit sous les ordres du comte de l'Abisbal dans l'Estramadure. Après la pacification de l'Espagne, il crut pouvoir profiter de l'amnistie et se retira dans son pays, mais il ne tarda pas d'y être arrêté et conduit devant l'alcade de Tuedo, qui le condamna à mort. Cette sentence fut soumise au tribunal criminel de Madrid, et ses parents, ses amis conservaient l'espoir de le sauver en voyant sa détention se prolonger; mais il fut pendu à Rueda le 19 août 1825.

EMPEDOCLES d'Agrigente en Sicile, philosophe, poète, historien, était disciple de Télanges, qui l'avait été de Pythagore. Il adopta l'opinion de ce philosophe sur la transmigration des âmes, et la mit en vers dans un *poème* qui apparemment se ressentait du désordre de la tête de l'auteur. Empédocle y faisait l'histoire des différents changements de son âme. Il avait commencé par être fille, ensuite garçon, puis arbrisseau, oiseau, poisson. Son style ressemblait beaucoup (si l'on en croit Aristote, cité par Diogène Laerce) à celui d'Homère. Il était plein de force, et riche en métaphores et en figures poétiques. Ses vers furent chantés aux jeux olympiques, avec ceux d'Homère, d'Hésiode et des plus célèbres poètes. Il disait quelquefois des choses fort raisonnables. Il reprochait à ses concitoyens *de courir aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour ; et de se bâtir des maisons, comme s'ils eussent cru toujours vivre.* La plus commune opinion est que ce philosophe, dans un mouvement de folie, voulant, comme dit Horace, paraître un dieu, se jeta dans les flammes de l'Etna, vers l'an 440 avant J.-C.

. . . . . . Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit.

Empédocle joignit l'étude de la médecine à celle de la philosophie ; ayant guéri une femme d'Agrigente, nommée Panthea, qui était tombée dans une profonde léthargie, et que les autres médecins avaient abandonnée comme morte, cette cure passa pour miraculeuse, et dès lors Empédocle fut considéré comme un dieu. Il feignit de le croire lui-même, et se présenta en public avec un manteau de pourpre, une ceinture d'or, les cheveux flottants, la tête ornée d'une couronne, comme celle de la Pythie. Il renversa le sénat d'Agrigente, composé de mille citoyens, et y établit le gouvernement populaire. Quelques écrivains distinguent Empédocle le philosophe, d'un autre qui était poète. Les fragments des écrits d'Empédocle ont été réunis par Sturz, dans le recueil intitulé *Empedoclis Agrigentini de vita et philosophia ejus exposuit, carminum reliquias collegit M. Ferd. Guill. Sturz*, Leipsig, 1805, 1 vol. in-8; il faut y joindre *Empedoclis et Parmenidis fragmenta, ex codice bibliothecæ taurinensis restituta ab Amedeo Peyron*, Leipsig, 1810, in-8.

EMPEREUR (Constantin l'), né vers l'an 1580 à Oppyck, village du comté de Hollande, savant consommé dans l'étude des langues orientales, occupa avec honneur une chaire d'hébreu et de théologie à Harderwick et à Leyde. Il mourut en 1648, dans un âge fort avancé. Tous les ouvrages qu'il a donnés au public, offrent des remarques utiles, et respirent une profonde érudition rabbinique et hébraïque. Nous avons de lui : *Talmudis Babylonici codex Middôth cum commentariis, etc.*, Leyde, Elzevir, 1630, in-4, en hébreu et en latin. Ce commentaire, orné de figures très-exactes, explique avec beaucoup de netteté toute la structure du temple de Jérusalem, de ses autels, etc. *D. Isaaci Abrabanielis et Mosis Alsheichi commentarius in Isaiæ prophetiam*, Leyde, Elzevir, 1631, in-8, en hébreu et en latin. L'Empereur, en publiant les commentaires de ces rabbins sur la prophétie d'Isaïe, qui regarde les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu, a eu soin de réfuter leurs explications détournées, et de repousser les traits qu'ils ont lancés contre le christianisme. *Grammaire chaldaïque*, écrite en hébreu, avec la traduction latine, Leyde, Elzevir, 1631, in-8 ; *Itinerarium Benjaminis*, en hébreu, avec la traduction en latin et des notes, Leyde, 1633, in-8 et plusieurs autres *traductions* des livres judaïques, enrichis d'observations savantes; elles sont les meilleures que l'on ait, quoiqu'elles ne soient pas toujours exactes.

EMPIRICUS. *Voy.* Sextus Empiricus.

* EMPORAGRIUS (Eric), évêque de Strengnes, mort en 1674, avait été professeur à Upsal, et pasteur à Stockholm. Pendant qu'il occupait cette dernière place, il fut question d'un projet de réunion entre les luthériens et les réformés, proposé par un Ecossais nommé Dury. Emporagrius, attaché à la confession d'Augsbourg, s'opposa à la réunion, et se mit à la tête du clergé de la capitale pour donner une protestation solennelle. Il publia même à ce sujet un ouvrage contre l'évêque Mathiæ, qui penchait pour les opinions de Dury. Peu après la mort de Gustave-Adolphe, Emporagrius publia un discours intitulé : *Oratio in quâ tyrannidem pontificiam, quæ divum Gustavum de medio sustulit, et martyrio coronavit, est piè detestatus, etc.*, Upsal, 1636, in-fol.

EMPORIUS, savant rhéteur, florissait du temps de Cassiodore au VIe siècle. Il reste de lui quelques *écrits* sur son art, Paris, 1599, in-4. Le style en est vif et nerveux, suivant Gibert.

* EMSER (Jérôme), théologien, né à Ulm en 1477. Après avoir commencé ses études à Tubingen, il alla les continuer à Bâle. Il accompagna ensuite en Allemagne et en Italie, le cardinal Raymond de Gurti, en qualité de chapelain et de secrétaire. Quelque temps après, il professa les humanités à Erfurt, qu'il quitta bientôt pour passer à l'université de Leipsig, où il enseigna le droit canonique. Vers le même temps, le duc Georges de Saxe le prit pour son secrétaire et son orateur dans la ville de Dresde, et l'engagea à écrire contre le luthéranisme, qui commençait à s'étendre en Allemagne. Esmer, jusqu'alors l'ami de Luther, eut avec lui plusieurs conférences, espérant le ramener par la persuasion ; mais voyant qu'il ne gagnait rien sur son esprit, le combattit vigoureusement. Il mourut subitement à Leipsig le 8 novembre 1527. On a de lui : *Motifs pour lesquels la Traduction du*

*N. Testament par Luther doit être défendue au commun des fidèles*, Leipsig, (1523), in-4, réimprimés avec augmentation, sous le titre d'*Annotations sur la Traduction du N. Testament*, etc., Dresde, 1524, in-4; *Traduction allemande du nouveau Testament, pour être opposée à celle de Luther*, Dresde, 1527; Paris, 1630; *Assertio missæ; De canone missæ*. Ces deux ouvrages sont une défense de la messe. *Histoire de la vie et des miracles de saint Bennon*, Leipsig, 1512, Dresde, 1594, in-4; et un grand nombre d'autres écrits de controverse.

* ENANBUC (VAUDROSQUES DIEL d'), fondateur des colonies françaises aux Antilles, était cadet d'une bonne famille de Normandie. Il prit du service dans la marine; et ses talents l'élevèrent rapidement au grade de capitaine. Ayant équipé un brigantin de quatre canons, il partit de Dieppe en 1625 dans le dessein de faire des prises. Avec ce petit bâtiment il eut l'audace d'attaquer un galion espagnol de 35 canons, et le mit en fuite. Le besoin de se radouber l'obligea de relâcher à St.-Christophe où il trouva des Français qui l'accueillirent. Dans le même temps des Anglais s'établissaient dans une autre partie de l'île; il fit avec eux un traité de partage dont le résultat fut le massacre des indigènes. Il chargea son vaisseau de tabac, d'acajou et d'autres productions du pays, et arrivé à Dieppe, se rendit à Paris où il fut présenté au cardinal de Richelieu, qui applaudit à ses projets et lui donna ainsi qu'à Durossey, son compagnon, une commission spéciale pour l'établissement d'une colonie à St.-Christophe, ou dans toute autre île. Ils repartirent du Hâvre le 14 février 1627 avec deux vaisseaux; la traversée fut malheureuse: une grande partie de leur équipage succomba. Les Anglais profitèrent de cette circonstance pour étendre leurs possessions. D'Enanbuc envoya demander du renfort en France, et Durossey ne tarda pas à revenir avec six vaisseaux. Les Anglais firent la paix. Les vaisseaux français avaient quitté l'île lorsque les Espagnols y opérèrent une descente. D'Enanbuc avait résolu de se défendre; mais l'avis de Durossey l'emporta, et après avoir erré pendant trois semaines les Français abordèrent à St.-Martin. Pendant que Durossey abandonnait lâchement son compagnon pour retourner en France, où Richelieu le fit mettre à la Bastille, d'Enanbuc ramena ses compagnons à St.-Christophe et s'occupa du soin de faire prospérer cette colonie et de la mettre à l'abri de nouvelles attaques. C'est dans ce but qu'il forma des établissements dans les îles voisines. Supplanté par un de ses lieutenants dans son projet sur la Guadeloupe, il prit en 1635 la Martinique, où il bâtit le fort de St-Pierre; de retour à St.-Christophe il y mourut vers la fin de l'an 1636, vivement regretté des colons qui le regardaient comme leur père. Richelieu en apprenant sa mort, dit que le roi avait perdu un de ses plus fidèles serviteurs.

* ENCELADE, le plus puissant des géants qui voulurent escalader le ciel, était fils du Tartare et de la Terre. Jupiter renversa sur lui le mont Etna. Les poëtes ont feint que les éruptions de ce volcan venaient des efforts que faisait ce géant pour se retourner, et que pour peu qu'il remuât, la montagne vomissait des torrens de flammes.

* ENDELECHIUS, ou SEVERUS-SANCTUS, rhéteur et poète, naquit à Bordeaux dans le IV. siècle. Quelques critiques le croient fils de Flavius Sanctus, évêque d'Auxerre, d'après une épitaphe que celui-ci lui a consacrée dans ses *Parentalia*. Ami de saint Paulin, évêque de Nole, à son exemple il embrassa le christianisme. Vers la fin de sa vie, il se consacra à la retraite, et l'on croit même qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique. L'abbé Lonchamp place sa mort à l'année 409. Saint Paulin cite avec éloge les hymnes d'Endelechius, sur la parabole des dix vierges de l'Evangile, mais elles sont perdues. Il ne nous reste de ce poète qu'une églogue *De mortibus boum*, composée à l'occasion d'une maladie épizootique, qui, vers 377, fit de grands ravages. Les interlocuteurs sont un païen qui se livre au désespoir, et un chrétien qui lui offre pour le consoler la pensée de la Providence. Cette pièce a paru pour la première fois en 1590, dans les *Epigrammata et poemata veterum*, tom. 2, pag. 448 et suiv. Depuis elle a été imprimée séparément à Francfort, 1612, in-8, avec des notes de Weitz; à Leyde, 1714, avec les mêmes notes et celles de Seber. Elle a aussi été insérée dans la *Bibliotheca patrum*, et dans différents recueils de poésies chrétiennes.

** ENDEMANN (Herman-Ernest), né en 1796, à Hersfeld dans la Hesse, fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, dont son père était directeur. Il servit dans les campagnes de 1813 et 1814 contre les Français, et se rendit ensuite à Marbourg, où il fut en 1818 reçu docteur en droit. Autorisé dès l'année suivante à ouvrir des cours particuliers, il obtint un tel succès dans l'enseignement, qu'il ne tarda pas d'être nommé professeur à l'université. La bourgeoisie de Marbourg l'ayant, en 1833, élu à la 2ᵉ chambre des états provinciaux, il déclina cet honneur; mais plus tard, il ne put se refuser aux instances de ses collègues qui l'élirent leur représentant à la même chambre, où il se distingua non moins par ses talents que par sa modération, et dont il devint vice-président. Ce savant jurisconsulte mourut le 17 janvier 1846. Outre quelques programmes académiques, on a de lui deux ouvrages publiés après sa mort, par son ami le docteur Hildebrand: *Kayser-recht* (droit impérial), Cassel, 1846, et *Cours de droit privé de l'Allemagne*, résultat de profondes recherches et destiné à devenir le manuel de tous les étudiants, mais dont les derniers événements ne peuvent que diminuer l'importance et l'utilité.

ENDYMION, berger de la Carie, petit-fils de Jupiter. Diane, ou la Lune, amoureuse de lui, venait le voir toutes les nuits. Elle en eut plusieurs enfants. Voilà ce que la fable rapporte. Mais ceux qui, à travers ces voiles, cherchent les vérités qu'elle cache quelquefois, prétendent qu'Endymion était un astrologue, qui le premier observa le cours de la lune.

ENÉE, prince troyen, fils de Vénus et d'Anchyse, et père d'Ascagne. Les Grecs ayant pris Troie, il se sauva la nuit, chargé des dieux de son pays, de son

père, qu'il portait sur ses épaules, et menant son fils par la main. Après plusieurs aventures, il passa en Italie, où il obtint la main de Lavinie, fille du roi Latinus. Turnus, roi des Rutules, à qui elle avait été promise, fit la guerre au prince troyen, fut vaincu, et perdit la vie. Le vainqueur eut encore à combattre Mézence, roi des Toscans, alliés des Rutules. La bataille se donna sur les bords de la rivière Numique. Enée disparut dans cette journée. Il se noya peut-être dans la rivière, ou il fut tué par les Toscans. Ascagne lui succéda. Virgile, dans son Enéide, a inséré l'épisode des amours d'Enée avec Didon, reine de Carthage, par une licence poétique, qui lui a fait rapprocher des temps séparés par un long espace (*voy.* DIDON). Au reste, l'article d'Enée appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire. Divers auteurs, cités par Denys d'Halicarnasse, soutiennent qu'Enée n'aborda jamais en Italie. C'est ce qu'a tâché de prouver le savant Bochard dans une *Dissertation particulière*; et son opinion est celle de la plupart des gens de lettres qui ont éclairé les recherches historiques avec le flambeau de la saine critique. (*Voy.* DÉBORA, HOMÈRE).

ÉNÉE, *Æneas Tacticus*, *Enée le Tacticien*, un des plus anciens, mais non pas des meilleurs auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, florissait du temps d'Aristote (4ᵉ siècle avant J.-C.). Casaubon a publié un de ses *traités* en grec *De toleranda obsidione*, avec une version latine, à la suite de son éd. de *Polybe*, 1609, in-fol. M. de Beausobre l'a donné en français, 1757, in-4, avec de savants commentaires.

ÉNÉE DE GAZA, philosophe platonicien, sous l'empire de Zénon, dans le vᵉ siècle, embrassa le christianisme, et y trouva une philosophie bien supérieure à celle de Platon. On a de lui un dialogue intitulé *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur. Il traite de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps. Jean Bower le mit au jour à Leipsig en 1655, in-4, avec la traduction et les savantes notes de Gaspard Barthius. On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

ÉNÉE, évêque de Paris, homme d'esprit et consommé dans les affaires, publia à la prière de Charles le Chauve un *livre contre les erreurs des Grecs*. Il entreprend à la fois de répondre aux écrits du patriarche Photius contre l'église latine, et de montrer la vérité de la doctrine et la sainteté des dogmes de cette église. Il mourut en 870.

* ENFIELD (Guillaume), ministre anglican, non-conformiste, né à Sudbury en 1741, et mort à Norwich en 1797, fut pasteur et professeur de belles-lettres à Wasington dans le comté de Lancastre. On a de lui : *Sermons à l'usage des familles*, 1779, 2 vol. in-8; *Le prédicateur anglais*, 4 vol.; *Essai sur l'histoire de Liverpool*, 1774, in-fol.; *Histoire de la philosophie, d'après Brucker*, 1791, 2 vol. in-4; *Sermons sur des sujets pratiques*, 1798, 3 vol. in-8. Ses sermons comme tous ses ouvrages sont écrits d'un style clair, élégant; la morale y est présentée sans austérité : mais en général ils paraissent plus propres à former l'esprit et le goût, qu'à élever l'âme à la piété.

* ENGAU (Jean-Rodolphe), savant jurisconsulte, né à Erfurt, en 1708, mort à Iéna en 1755, membre de plusieurs académies, et conseiller de la cour de Saxe-Weimar et d'Eisenach. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des prescriptions en matière criminelle*, 4ᵉ édit. 1772, in-8; *Elementa juris germanici civilis*, 4ᵉ édit., 1752, in-8; *Elementa juris criminalis germanico-carolini*, 7ᵉ édit., 1777, in-8; *Elementa juris canonico-pontificio-ecclesiastici*, 5ᵉ édit. 1765, in-8; *Traité du droit des chefs de l'Eglise sur les docteurs qui occupent des chaires*, 3 vol. in-8, traduit en latin par l'auteur, 1752, avec des augmentations considérables.

* ENGEL (Arnold), jésuite, né à Maëstricht en 1620, professa quelque temps la rhétorique, et se livra ensuite aux missions avec autant de zèle que de talent, et mourut à Prague vers 1676. On lui doit plusieurs ouvrages, entre autres : *Indago monocerotis ab natura humana deitatis sagacissima venatrice, per V sensuum desideria amanter adornatæ*, Prague, 1658, in-4; *Virtutis et honoris ædes in heroïbus et poematibus XXV græco-lat. illustratæ*, ibid., 1671, in-8; *Panégyriques de la sainte Vierge, de S.-François-Xavier, l'Oraison funèbre de l'empereur Ferdinand III*, etc.

* ENGEL (Samuel), savant géographe et agronome, né à Berne en 1702, voyagea en Allemagne et en Italie, et remplit ensuite dans sa patrie plusieurs places administratives avec distinction. Il contribua à faire adopter en Suisse le système des greniers d'abondance, et favorisa l'établissement de l'hôpital des orphelins, la fondation de la société économique, etc. Il encouragea de tous ses efforts l'agriculture, et contribua à l'introduction des pommes de terre qui furent d'une si grande ressource pendant la disette de 1772 : Engel mourut à Berne le 28 mars 1784. On lui doit plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : *Mémoires et Observations géographiques et critiques sur la situation des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique*, Lausanne, 1765, in-4, trad. en allemand par l'auteur, Leipsig, 1772, in-4. Engel cherche, dans cet ouvrage, à prouver qu'il est possible de gagner le grand Océan en naviguant par le Nord; son opinion est fondée sur une hypothèse dont l'inexactitude a été reconnue par le capitaine Phipps. *Essai sur cette question : Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux?* Amsterdam, 1767, in-4, ou 5 vol. in-12. L'auteur avance dans cet ouvrage plusieurs opinions hasardées; il entre dans beaucoup de discussions relatives à l'éclaircissement de la Bible; et la question qui devait faire le sujet principal de son livre n'y occupe que très-peu de place. *Mémoire sur la navigation dans la mer du Nord*, 1779, in-4. Engel y revient sur la possibilité de la navigation dans l'océan boréal; *Remarques sur la partie de la relation du Voyage du capitaine Cook, qui concerne le détroit entre l'Asie et l'Amérique*, 1781, in-4, avec une carte; *Bibliotheca selectissima sive Catalogus librorum in omni genere scientiarum rarissimorum, etc.*, Berne, 1743, in-8; ce catalogue est estimé à cause des anecdotes et des notes qui s'y trouvent répandues; *Instructions sur la pomme de terre*, Berne, 1772-74, 2 vol. in-8, en allemand; *Mémoire sur la rouille du fro-*

*ment*, Zurich, 1778, et plusieurs autres *ouvrages* d'économie rurale, imprimés séparément ou dans les *Mémoires de la société économique de Berne*.

* ENGEL (Jean-Jacques), littérateur, né en 1741, à Parchim, dans le duché de Mecklembourg, fut choisi pour enseigner les belles-lettres aux enfants du roi de Prusse, et mourut le 28 juin 1802, à 61 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés de ses compatriotes pour l'élégance et la pureté du style. Les principaux sont : *le Fils reconnaissant* et *le Page*, deux petites comédies qui le placent à côté des meilleurs auteurs dramatiques allemands. Elles ont été traduites en français par Friédel; la seconde a fourni à Dezède le sujet des *Deux Pages*; *Le philosophe du monde*, 1775, 2 vol. in-8, recueil de morceaux sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérature; *La théorie de la Mimique*, 1785, 2 vol. in-8, fig., trad. en franç. par Jansen, 1788; *Le Miroir des princes*, 1796, suite de morceaux destinés à l'instruction des princes, et surtout de ceux qui doivent régner un jour; *Lorenz Stark*, 1801, in-8, roman fort estimé, dont la traduction française ne peut donner qu'une idée imparfaite. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Berlin, 1801-06, 12 vol. in-8.

ENGELBERGE ou INGELBERGE, femme de l'empereur Louis II, fut accusée d'adultère par le prince d'Anhalt et le comte de Manseld, jaloux de son élévation. L'impératrice se défendit autant qu'elle put de cette imputation. Mais n'ayant point de preuves décidément favorables, elle se voyait dans le cas de se justifier par l'épreuve du feu et de l'eau, en usage dans ce temps-là. Engelberge se disposait à passer par ces épreuves, lorsque Boson, comte d'Arles, persuadé de son innocence, donna un cartel de défi aux calomniateurs, les terrassa l'un et l'autre, et leur fit rendre hommage, l'épée sur la gorge, à la vertu de l'impératrice. Le vainqueur eut pour prix de sa générosité le titre de *roi d'Arles*, et pour femme Ermengarde, fille unique de cette princesse. Engelberge, devenue veuve, se fit bénédictine, et mourut saintement vers l'an 890.

ENGELBERT, abbé d'Aimont, de l'ordre de Saint-Benoît, dans la Styrie, mort en 1331, laissa un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De ortu, progressu et fine imperii romani*, publié par les soins de Gaspard Brusch, Bâle, 1553, in-8; Mayence, 1603, in-8; *Tractatus super passionem secundum Matthæum* (*Bibl. ascet.*) tome 8; *de Statu defunctorum* (*Bibl.*); *de Causâ longævitatis hominum ante diluvium*, inséré dans le tome 1er des *Anecdota* du P. Pez.

* ENGELGRAVE (Henri), jésuite, né à Anvers en 1610, mort dans la même ville le 8 mars 1670, a publié des ouvrages estimés, qui ont pour titre : *Lux evangelica sub velum sacrorum emblematum recondita in anni dominicas*, 2 tom. in-4, 1648-1651. Il s'en est fait depuis sept réimpressions de différents formats; *Lucis evangelicæ sub velum sacrorum emblematum, sive cœlum novum in festa et gesta sanctorum*, 1647, in-fol., 1658, in-4, et 1659, in-8; *Cœlum empyreum in festa SS. apostolorum, martyrum, confessorum, virginum, etc.*, in-fol. in-4, et 2 vol. in-12; *Cœlum empyreum, pars altera*, Cologne, 1669, in-fol., in-4 et in-8. On a encore de lui des *Méditations sur la passion* de N.-S., en Flamand, Anvers, 1670, in-8. — Son frère, Jean-Baptiste ENGELGRAVE, aussi jésuite, qui jouissait d'une grande considération dans son ordre, a publié : *Meditationes per totum annum, in omnes dominicas et festa*, Anvers, 1654, in-4.

* ENGELHUSEN (Thierri d'), né dans le duché de Hanovre, et mort en 1430, est connu par une *Chronique* en latin qui comprend depuis la création du monde, jusqu'à l'année 1420. Cette *Chronique* a été continuée par Mathias Doring, et publiée à Helmstad, 1671, in-4, par Joachim Jean Mader. Engelhusen était supérieur d'un monastère à Wittemberg.

** ENGELMANN (Godefroy), introducteur de la lithographie en France, né en 1788 à Mulhausen, fonda plusieurs établissements importants dans sa ville natale, et y mourut le 27 avril 1839, à 51 ans. Il a publié (avec G. Berger) un *Portefeuille géographique et éthnographique*, 2e édit. Mulhausen, 1826, 15 livr. in-4, fig., et seul : *Recueil d'essais lithologiques*, 1817, in-8; *Manuel du dessinateur lithographe*, 3e édit., Paris, 1830, in-8, fig.

* ENGELSCHALL (Joseph-Frédéric), poète, naquit en 1739, à Marbourg, dans la Hesse. Son père, surintendant des églises protestantes, était mal partagé du côté de la fortune, et ne put lui donner une première éducation assez soignée. Le malheur qu'il eut à l'âge de 13 ans, de perdre l'ouïe, retarda le développement de ses facultés; mais ses étonnantes dispositions surmontèrent tous les obstacles, et il apprit avec succès la philosophie, l'histoire et les belles-lettres; les connaissances qu'il avait dans le dessin lui fournirent les moyens de pourvoir à ses besoins. En 1788, il fut nommé professeur extraordinaire de belles-lettres à l'université de Marbourg, et on y joignit le titre de maître de dessin, avec d'honnêtes appointements. Il avait beaucoup d'instruction, et passait pour un des bons poètes de l'Allemagne. Engelschall mourut le 28 mars 1797, âgé de 58 ans. On a de lui : *Poésies*, 1788 et 1805; cette 2e édition a été donnée par M. Justi, ami de l'auteur, qui avait déjà publié de lui un autre ouvrage (inédit) : *Vie du célèbre peintre Jean-Henri Tischbein*, Nuremberg, 1799.

ENGHIEN. *Voy.* FRANÇOIS et LOUIS.

* ENGHIEN (Louis-Antoine-Henri de BOURBON, duc d') naquit à Chantilly, le 2 août 1772, (*voy.* BOURBON L. H. Jos.). Créé en 1788 chevalier du Saint-Esprit, il siégea quelques jours après au parlement où il prononça un discours remarquable. Le 16 juillet 1789, il quitta la France avec les princes de sa famille, et après avoir visité les diverses cours de l'Europe, il revint en 1792 avec son père en Flandre. Mais le corps commandé par le duc de Bourbon ayant été dissous, il alla servir sous les ordres de son grand-père en Brisgau. Digne rejeton des Condé, le duc d'Enghien se signala dans plusieurs occasions, et spécialement au combat de Berstheim, le 2 déc. 1793. L'habileté des manœuvres qu'il fit exécuter dans cette journée excita l'admiration des vieux capitaines. Il fut reçu chevalier de Saint-Louis en 1794; c'est vers cette époque que

paraît avoir commencé sa passion pour la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort que plus tard il épousa secrètement. Au mois de juillet 1795, le duc de Bourbon partit pour l'Angleterre et se sépara pour la première fois de son fils qu'il ne devait plus revoir. L'année suivante le prince de Condé donna le commandement de son avant-garde à son petit-fils qui se distingua dans ce poste périlleux par ses talents et son intrépidité. La défense du pont de Munich est une des actions les plus brillantes de cette campagne. On s'y battit pendant 18 jours, et le duc d'Enghien trouva des admirateurs de sa bravoure jusque dans l'armée républicaine. En 1799, chargé de défendre Constance, il se distingua surtout dans l'affaire de Rosenheim. Avec deux mille hommes, il soutint pendant sept heures les efforts de la division Lecourbe tout entière; ce général ne put gagner qu'une lieue de terrain. Aussi humain que brave, il témoignait aux prisonniers le plus touchant intérêt. Ayant, après l'affaire de Rosenheim, rencontré un hussard blessé dans un champ, il le fit relever et mettre dans son propre lit, ordonna à son chirurgien de lui donner tous les soins qu'exigeaient ses blessures, et quand il fut rétabli, il le fit reconduire aux avant-postes républicains. Par suite du traité de Lunéville, le corps de Condé ayant été licencié, le prince vint s'établir à Ettenheim où demeurait le cardinal de Rohan avec sa nièce la princesse Charlotte. Il y menait une vie simple et modeste, partageant son temps entre la chasse et la culture des fleurs. Cependant Bonaparte, dont le pouvoir naissant était menacé par des conspirations, songea, pour frapper de terreur les royalistes, à immoler à son ambition une grande victime, et sa pensée se fixa sur le duc d'Enghien, dont l'activité, les talents et les brillantes qualités lui inspiraient des craintes. Des émissaires furent envoyés à Ettenheim pour prendre sur la vie et les habitudes du prince tous les renseignements nécessaires à l'exécution du coup de main que l'on méditait. Caulaincourt (*voy.* ce nom), dont la famille avait été attachée à la maison de Condé, se rendit, accompagné du colonel Ordenner, à Strasbourg pour diriger l'entreprise, qui fut exécutée le 15 mars. Le prince avait passé toute la journée du 14 à la chasse et projetait de s'éloigner dès le lendemain. Mais son habitation fut cernée dans la nuit par quatre cents hommes, parmi lesquels se trouvaient des gendarmes. Le baron de Grunstein, qui demeurait avec le prince, perdit la tête et ne répondit rien à la question que les gendarmes firent en entrant : *Qui de vous est le duc d'Enghien?* On ne lui donna pas même le temps de se vêtir, et il partit avec son escorte, en veste et en pantalon. Le chevalier Jacques, son secrétaire et son ami, après avoir essayé inutilement de faire sonner le tocsin, obtint la permission de l'accompagner. Le duc d'Enghien fut conduit à la citadelle de Strasbourg et de là au château de Vincennes où il arriva le 20. Exténué de faim et de fatigue, il prit à la hâte un léger repas, et s'étant jeté sur un mauvais lit s'endormit profondément : on l'éveilla vers onze heures du soir, et on le conduisit dans une pièce du pavillon du milieu, vis-à-vis le parc. Là se trouvaient réunis huit colonels, tous nommés par le général Murat, gouverneur de Paris. Cette commission dressa à la hâte une instruction criminelle. Le prince parla avec noblesse et simplicité. Interrogé pourquoi il avait porté les armes contre son pays, il répondit : « J'ai combattu avec ma famille pour re-» couvrer l'héritage de mes ancêtres; mais depuis » que la paix est faite, j'ai posé les armes, et j'ai » reconnu qu'il n'y avait plus de roi en Europe. » Les juges, frappés de son intrépidité, hésitèrent un moment, et écrivirent à Bonaparte pour savoir sa résolution définitive. Celui-ci leur renvoya la lettre avec ces trois mots au bas : *condamné à mort!* Et voilà pourtant l'homme que l'on décore du nom de grand, oui, grand par ses crimes, comme est grand le génie du mal, dont lui et ses semblables sont la vivante image sur la terre! Ils sont grands, parce qu'il leur est donné de courber sous le joug d'une obéissance servile à leurs volontés perverses, une foule d'hommes faibles et trompés par le fantôme de la gloire. Ils sont grands comme les tempêtes qui bouleversent les mers, comme les orages qui renversent les forêts, comme les tremblements de terre qui secouent les rochers et les monts, comme les fléaux qui détruisent les ouvrages des hommes et de la nature. Et c'est pourtant ce que l'on admire! O mortels aveugles! ces hommes sont vos plus grands ennemis, ils vous haïssent, vous êtes à leurs yeux des êtres vils qu'ils estiment moins que des animaux. Loin donc de leur prodiguer votre amour, détournez d'eux vos regards avec horreur! Loin de mériter vos louanges, ils ne sont dignes que de votre exécration. Formés par la colère de Dieu pour punir des nations coupables, son souffle les envoie comme un vent dévastateur; mais aussi ils passent avec la rapidité du vent, ne laissant que des ruines, des larmes, des forfaits et du sang pour preuves de leur éphémère existence. Dans le conseil privé qui eut lieu aux Tuileries pour décider du sort du jeune prince, Cambacérès opina pour lui sauver la vie. *Eh! depuis quand*, dit Bonaparte en colère, *êtes-vous devenu si avare du sang des Bourbons?* La volonté du maître ayant été connue, les juges, en qui l'obéissance passive tenait lieu de conscience, se séparent, et le prince est conduit dans les fossés par un escalier obscur et tortueux. « Est-ce que » l'on veut me plonger tout vivant dans un ca-» chot.......? Suis-je destiné à périr dans les ou-» bliettes.... ? — » Non, monseigneur, soyez tranquille, lui répond en sanglottant l'officier désigné pour commander l'exécution, et qui avait été élevé dans la maison de Condé. Bientôt on arrive au lieu du supplice. « Ah! grâce au ciel, dit le prince, » en voyant l'appareil militaire qui l'entoure, je » mourrai de la mort d'un soldat. » Avant l'exécution le malheureux prince réclame un ministre de la religion pour remplir ses derniers devoirs; pour toute réponse, on lui demande avec un sourire moqueur s'il veut mourir comme un capucin. Le prince indigné s'agenouille sans proférer un mot, et se relève après un moment de recueillement. Ayant témoigné le désir qu'une boucle de ses che-

veux fût remise à la princesse de Rohan, un aide-de-camp de Bonaparte saisit la boucle en s'écriant. « Personne ne doit faire ici les commissions d'un » traître. » Au moment d'être frappé, le duc d'Enghien, debout et de l'air le plus intrépide, dit aux gendarmes : allons, mes amis! — Tu n'as point d'amis ici, dit une voix féroce; c'était celle de Murat. Lorsque le prince fut tombé, des soldats le jetèrent tout habillé dans une fosse qui avait été préparée pour le recevoir, et une énorme pierre fut roulée sur sa tête. Ainsi périt à l'âge de 32 ans, au milieu d'une brillante carrière, le digne rejeton du grand Condé. Le lendemain, le président de la commission loua chez Cambacérès le courage du prince; à Londres et à Saint-Pétersbourg, on honora sa mémoire par des cérémonies religieuses. Le 18 mars 1816, une enquête fut faite pour découvrir les restes du duc d'Enghien. On se servit de l'indication d'un garde d'artillerie, et d'un paysan de Vincennes qui avait creusé la fosse. Parmi les dépouilles du prince on trouva un anneau, une chaine d'or qu'il portait habituellement à son cou, et des cheveux; les os furent recueillis et placés dans un cercueil. Une chapelle ardente fut établie dans la salle même où l'arrêt inique avait été rendu; et sur la place où le prince avait cessé de vivre, on éleva une pyramide avec cette simple inscription : *hic cecidit!* Un anonyme a publié une brochure ayant pour titre : *De l'assassinat de Mgr. le duc d'Enghien, et de la justification de M. de Caulaincourt*. On a aussi publié : *Notice historique sur L. A. H. de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, prince du sang royal, suivie de son oraison funèbre, prononcée dans la chapelle de Saint-Patrice à Londres, en présence de la famille royale, par l'abbé de Bouvens*, 2e édit. 1814.

** ENGLAND (John), dernier évêque de Charles-Town (Etats-Unis d'Amérique), né en 1786, à Cork, fit ses études avec distinction dans sa ville natale, et avait à peine atteint l'âge de quinze ans, lorsqu'il déclara à son père que tout son désir était d'embrasser l'état ecclésiastique. A dater de ce moment, il s'appliqua avec plus de soin encore à ses études, et mérita l'attention particulière de son évêque. Le 31 août 1803, il quitta Cork et entra au collége de Carlon; et deux ans après, il commença dans sa paroisse des instructions religieuses, qui s'adressaient aux enfants, mais qui attirèrent bientôt les personnes d'un âge mûr de la ville et du voisinage. Il s'occupa beaucoup aussi de l'instruction religieuse des soldats catholiques de la garnison de Carlon, et, dans la suite, il aimait à rappeler que son apostolat, comme celui de Saint-François de Sales, avait commencé parmi les militaires. En 1808, il revint à Cork pour s'y faire ordonner prêtre, et fut alors nommé lecteur de la cathédrale. Pendant quatre ans, il remplit avec régularité et dévouement les devoirs de sa charge; il y joignait la prédication et des soins assidus donnés à divers établissements pieux. Dans le même temps, il s'occupa de la publicatiou d'un recueil mensuel intitulé *Le répertoire religieux*, destiné à fournir au peuple de bonnes lectures, et à le détourner des livres dangereux et immoraux. Apprenant que le gouvernement n'allouait aucun salaire pour l'entretien d'un aumônier dans la prison de la ville, il en fit gratuitement les fonctions, et y déploya une charité inépuisable. En 1812, M. England se montra sous un jour nouveau; il entra dans l'arène politique, et se constitua l'avocat inflexible des droits et des libertés de ses compatriotes A cette époque, l'oppression la plus révoltante s'étendait sur les catholiques de l'Irlande, et les circonstances étaient telles que le clergé eût trahi la religion elle-même, s'il eût faibli dans la défense de son pays. M. England contribua puissamment à rendre aux élections leur vigueur et leur indépendance, par l'établissement du registre des libres votants, et en posant les fondements de l'association des francs tenanciers, qui depuis a assuré le triomphe des principes de liberté dans les hustings de son pays. Nous ne suivrons pas le révérend John England dans toutes les circonstances de sa vie toujours remplie d'actes de vertu et de courage; ses éminentes qualités lui méritèrent en 1820 d'être désigné par le pape pour l'évêché de Charles-Town. Sacré le 21 septembre à Cork, il arriva le 30 décembre dans son diocèse, où il ne trouva que quatre prêtres pour l'assister dans les travaux de son apostolat. Sans se laisser décourager, il s'occupa immédiatement de rappeler les fidèles à l'observation du Carême qu'ils avaient négligée, et commença la publication des *Mélanges catholiques des Etats-Unis*, premier journal catholique fondé dans les Etats de l'Union, et qui rendit les plus grands services à la religion en réfutant les calomnies dont elle y était l'objet. Le révérend John England parcourut toutes les parties de son vaste diocèse, sans se laisser arrêter par les difficultés des plus rudes voyages, à travers des pays incultes et des forêts impénétrables. Plus d'une fois la maladie l'atteignit au milieu de ces travaux gigantesques, et l'obligea de les suspendre; mais son courage paraissait alors se ranimer, et l'on eût dit que c'était au moment où ses forces physiques l'abandonnaient, que son esprit acquérait une vigueur nouvelle, concevait et préparait les entreprises les plus hardies. Il déploya le zèle, le courage, le dévouement le plus admirable durant la fièvre jaune qui sévit d'une manière si cruelle à Charles-Town. On le voyait aller de maison en maison, la croix à la main, porter les consolations de la religion aux mourants; calme, résolu, au milieu de cette population frappée de terreur. Ce signe du salut qu'il tenait à la main, il le portait comme un véritable soldat de la croix, pensant avec bonheur que partout où la mort viendrait le frapper, ce signe auguste serait là, pour marquer où s'était arrêté son dernier pas; Dieu lui réservait d'autres travaux; il échappa à la maladie. Comme prédicateur, surtout dans les sujets de controverse, le docteur England acquit une grande célébrité dans les Etats-Unis, non-seulement chez les catholiques, mais encore parmi les cultes dissidents. Il visita Wasington en 1826, et, à la prière du président des Etats-Unis et des membres du congrès, il prononça dans la chambre du sénat un discours qui fut publié. Son éloquence était vive, naturelle,

nourrie des écritures saintes, plutôt nerveuse qu'élégante et correcte, sévère plutôt qu'ornée, quoiqu'elle ne fût pas toujours dépouillée de beautés poétiques. D'une générosité et d'un désintéressement sans bornes, il oubliait le soin de ses intérêts au point de manquer souvent du nécessaire. Plus d'une fois, il ne lui resta pas de quoi se procurer la nourriture de la journée, et il fut obligé de recourir à la table de quelques amis. Souvent aussi il fit ses courses pieds nus, à travers les sables brûlants de la Caroline, n'ayant pas de quoi s'acheter une paire de souliers. Le docteur England revint en Irlande en 1832, douze ans après qu'il l'avait quittée. Après un court séjour à Cork, il se rendit à Rome en traversant la France, la Suisse et les états de l'Autriche. Partout il fut accueilli avec la plus grande distinction. Le pape le nomma son légat près du gouvernement d'Haïti, dans l'espérance qu'il parviendrait à arranger les affaires de l'Eglise, demeurées dans le plus grand désordre dans ce pays depuis la révolution. En 1833, il revint à Rome pour rendre compte de sa mission. Il fit ensuite désigner le docteur Clancy comme son coadjuteur, et le 27 septembre 1834, il remit à la voile pour Charles-Town. En 1836, il revint encore en Irlande, puis en 1841. Ce fut son dernier voyage en Europe. Sa santé paraissait excellente; cependant il commençait à se plaindre de quelques souffrances passagères. Il retourna bientôt à Charles-Town, emmenant avec lui deux de ses sœurs, et plusieurs dames Ursulines et de la Mercy. Son voyage qui dura cinquante-deux jours, fut une tempête continuelle. La maladie sévit à bord; England, qui était le médecin et l'infirmier de tous, fut atteint à son tour; mais accoutumé à lutter contre le mal, il se négligea. Quand il arriva à Philadelphie, il était épuisé; il ne ralentit pourtant pas les efforts de son zèle, et il prêcha dix-sept sermons de suite, donnant d'ailleurs ses soins à toutes les affaires de son diocèse. Les rigueurs du carême achevèrent de l'user, et le 11 avril 1841, termina les travaux et les épreuves de ce digne apôtre. Sa mort fut un sujet de deuil pour tous les Etats-Unis. Il avait fait le bien pendant sa vie, sans distinction de foi ou d'opinion, et il emporta les regrets des hommes de toutes les croyances et de toutes les opinions.

ENGLEBERT (Corneille), peintre très-célèbre du XVIe siècle, natif de Leyde. Il eut deux fils qui se distinguèrent aussi dans le même art.

* ENGLEFIELD (Charles-Henri, sir), né d'une famille très-ancienne de Berkshire, mort à Londres le 21 mars 1822, se distingua par son goût pour les sciences et les beaux-arts, et publia entr'autres ouvrages : *Tables des lieux apparents de la comète de* 1661, *dont le retour est attendu en* 1789, *avec une nouvelle méthode de se servir du réticule rhomboïde*, 1788, in-4; *Sur la détermination de l'orbite des comètes d'après la méthode du P. Boscowich et celle de M. de la Place*, 1793, in-4; *Promenade à Southampton avec des gravures représentant ses antiquités*, 1801, 2e éd. in-8, 1805, un petit in-4; *Promenade dans l'île de Wight*. Il a donné plusieurs dissertations dans les *Mémoires de la société des antiquaires*, et dans ceux de la société linnéenne.

* ENGLISH ou Anglois (Esther), célèbre calligraphe, se fit une réputation en Angleterre, sous le règne d'Elizabeth et de Jacques Ier. Il reste encore quelques-uns de ses ouvrages qui sont fort recherchés. Un des plus curieux est intitulé *octaves*, « sur la vanité et l'inconstance du monde, écrites » par Esther English, le 1er janvier 1600. » Ce recueil français et anglais est orné de fleurs et de fruits peints à l'aquarelle, et de son portrait en miniature, dessiné à la plume par elle-même. On a d'elle encore *hist. memorabiles Genesis, Edenburgi, anno* 1600, conservé dans la famille d'Harcourt et un manuscrit que possède M. Walckenaer, qui contient le *livre de l'Ecclésiaste*, et le *Cantique des cantiques*, traduits en français, avec plusieurs pièces de vers latines et françaises adressées à l'auteur.

* ENGRAMELLE (Marie-Dominique-Joseph), religieux augustin, né à Nedonchal en Artois, le 24 mars 1727, se livra dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle, de la musique et de la mécanique. Il s'occupa particulièrement des instruments à touches et de leur construction. On lui doit la *Tonotechnie, ou l'art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notage dans les instruments de concerts mécaniques*, 1775, in-8, fig. Ce livre est le premier qui ait révélé le secret d'un art auquel les facteurs d'instruments avaient jusqu'alors refusé d'initier le public. C'est au P. Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notage dans l'*Art du facteur d'orgue* de D. Bedos. On a encore de lui une *Description des insectes de l'Europe peints d'après nature par Ernst*, in-4, première partie, contenant les *chenilles*, *chrysalides* et *papillons du jour*. Cet ouvrage, bien exécuté, a été continué, et contient 29 cahiers, qui se relient ordinairement en 8 vol. Engramelle mourut en 1780.

* ENGRAND (Henri), né en 1753, à Saint-Fiacre, près de Meaux, entra dans la congrégation de Saint-Maur et fut envoyé par ses supérieurs dans différentes maisons de l'ordre où il enseigna successivement la rhétorique et la philosophie. Il professait la philosophie à Saint-Nicaise de Reims en 1789. A la suppression des ordres religieux, il fut obligé pour vivre de donner des leçons dans un pensionnat de demoiselles. Lorsqu'on sentit le besoin de réorganiser les études, il se chargea gratuitement de mettre en ordre les livres et les manuscrits qui plus tard formèrent la bibliothèque de la ville de Reims, dont il fut le premier conservateur. Il y mourut le 10 octobre 1823, à l'âge de 70 ans. Outre divers manuscrits déposés à la bibliothèque de Reims, on lui doit plusieurs ouvrages élémentaires, qui ont eu beaucoup de succès : *Principes de la langue française, rappelés à leurs plus simples éléments*, 3e édit., 1813, in-12; *Leçons élémentaires sur l'histoire de France*, 5e édit., 1822; *Leçons élémentaires sur la mythologie, suivies d'un traité sommaire de l'apologue*, 4e édit., 1809, in-12; *Leçons élémentaires d'Histoire romaine*; *Leçons élémentaires sur l'histoire ancienne et l'histoire grecque*.

ENJEDIN (Georges), un des plus subtils unitaires qui aient fait des remarques sur l'Ecriture sainte. On a de lui *Explicatio locorum scripturæ veteris et*

*novi Testamenti*, *ex quibus dogma Trinitatis stabiliri solet*, in-4 : ouvrage pernicieux et rempli de vains sophismes, qui a été sévèrement défendu et brûlé dans différents endroits. Il a été réfuté par Richard Simon. Cet auteur, né en Transylvanie, ministre et surintendant dans sa patrie, mourut en 1597, âgé de 42 ans. Il a emprunté presque toutes ses remarques d'Etienne Basilius, unitaire de Coloswar.

* ENNERY (comte d'), né à Paris vers 1730, fit les campagnes de la guerre de sept ans, et devint maréchal-de-camp. Nommé gouverneur des Antilles, il se fit chérir des colons, en favorisant l'industrie et protégeant le commerce. C'est à lui que l'on doit en grande partie le défrichement de l'île Ste-Lucie, dont il fit pour ainsi dire une colonie nouvelle. Le mauvais état de sa santé l'ayant forcé de solliciter son rappel, il reçut de Louis XVI l'invitation la plus pressante de retourner aux Antilles : « Votre réputation, lui écrivait le monarque, me servira beaucoup à St.-Domingue. » En effet, il y était à peine arrivé qu'il fixa, de concert avec les autorités de la partie espagnole, les limites des possessions des deux puissances dans cette île. Mais il ne put résister longtemps à l'influence de ce climat brûlant, et mourut vers 1786.

ENNIUS (Quintus), né à Rudies en Calabre, l'an 240 avant J.-C., obtint par ses talents le droit de bourgeoisie à Rome, honneur dont on faisait alors beaucoup de cas. Il tira la poésie latine du fond des forêts, pour la transplanter dans les villes; mais il lui laissa beaucoup de rudesse et de grossièreté. Le même siècle vit naître et mourir sa réputation ; ce siècle n'était pas celui de la belle latinité : on le sent en lisant Ennius; mais il compensa le défaut de pureté et d'élégance, par la force des expressions et le feu de la poésie. L'élégant, le doux Virgile avait beaucoup profité dans la lecture du dur et du grossier Ennius. Il en avait pris des vers entiers, qu'il appelait *des perles tirées du fumier*. Ennius mourut de la goutte, l'an 169 avant J.-C. Scipion, son ami, voulut avoir un tombeau commun avec ce poète, autant par amitié que par considération pour son mérite. Ennius avait mis en vers héroïques les *Annales de la république romaine :* il avait aussi fait quelques *satires*; mais il ne nous reste que des fragments de ces ouvrages, Amsterdam, 1707, in-4, dans le *Corpus poetarum latinorum* de Maittaire, et le *théâtre des Latins*, par Levée.

ENNODIUS (Magnus-Félix) né à Arles vers 473, et originaire des Gaules, embrassa l'état ecclésiastique du consentement de sa femme, qui de son côté se fit religieuse. Ses vertus et ses talents le firent élever sur le siége de Pavie l'an 511. On le choisit ensuite pour travailler à la réunion de l'église grecque avec la latine. Il fit deux voyages en Orient, qui ne servirent qu'à faire connaître les artifices de l'empereur Anastase, et la prudence d'Ennodius. Cet illustre prélat mourut saintement en 521. Le Père Sirmond donna au public en 1612 une bonne édition de ses *Œuvres*, in-8. Elles renferment neuf livres d'*épîtres*, recueil édifiant et utile pour l'histoire de son temps; dix recueils d'*œuvres diverses;* la *Défense du concile de Rome*, qui avait absous le pape Symmaque; vingt-huit *discours* ou *déclamations*; des *poésies*.

ENOCH, fils aîné de Caïn, bâtit avec son père la première ville. Ce mot dans l'origine ne signifie qu'une habitation fixe, un terrain environné de clôture. Caïn et Enoch en firent une pour eux et pour leurs descendants; elle fut appelée *Enochie*.

ENOCH ou HENOCH, fils de Jared et père de Mathusalem, né l'an 3412 avant J.-C., fut enlevé du monde pour être placé dans le Paradis terrestre, après avoir vécu 365 ans avec les hommes. Il doit venir un jour pour faire entrer les nations dans la pénitence (*voy.* Elie). On lui attribua, dans les premiers siècles de l'Eglise, un ouvrage plein de fables sur les astres, sur la descente des anges sur la terre, etc.; mais il y a apparence que cette production avait été supposée par les hérétiques, qui, non contents de falsifier les saintes Ecritures, se jouaient, par des ouvrages supposés et fabuleux, de la crédulité de leurs imbéciles sectateurs. Quelques critiques prétendent que cet ouvrage, véritablement d'Enoch, a été défiguré par des mains infidèles; ils se fondent sur ce que saint Jude, dans son épître canonique, paraît en citer un passage. Mais saint Jude cite Enoch sans parler de son livre; le passage en question peut être le fruit d'une ancienne tradition, conservée dans d'autres livres (1). *Voy.* Jude.

ENOS, fils de Seth et père de Caïnan, né l'an 3799 avant J.-C., mort âgé de 905 ans, établit les principales cérémonies du culte que les premiers hommes rendirent à l'Etre suprême.

* ENS (Gaspard d'), écrivain laborieux et fécond, né vers 1570 à Lorck dans le Wurtemberg, renonça à l'étude du droit, après avoir reçu ses premiers grades, pour se livrer à sa passion pour les voyages. En 1603 il se fixa à Cologne et se mit aux gages des libraires, pour lesquels il composa dans l'espace de 15 ans un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca realis* de *Lipenius*. Telle était la rapidité avec laquelle il écrivait, que souvent il publiait 8 ou 10 vol. dans une année. Ses principales productions sont : *Mercurius gallo-belgicus*, Cologne, 1604, et suiv. Ens publia depuis le 4e au 9e vol. *Rerum hungaricarum historia*, ibid., 1604, in-8. Les bibliographes hongrois trouvent à cet historien compilateur plus d'élégance que d'exactitude. *Annales, sive Commentaria de bello gallo-belgico*, ibid., 1606, in-8; *Belli civilis in Belgio per 40 annos gesti historia, usque ad annum 1609, ex belgicis Meterani commentariis concinnata*, ibid., 1610, in-fol.; *Mauritiados libri 6, in quibus Belgica describitur, civilis belli causæ illustr. Mauritii natales et victoriæ explicantur*, ibid., 1612, in-8; *Thesaurus politicus ex italico latine versus*, ibid., 1613-18-19, 3 vol. in-4; *Morosophia, sive stultæ sapientiæ et sapientis stultitiæ libri duo*. C'est peut-être une traduction de l'ouvrage de Spelto, publié sous le même titre en italien à Pavie, 1606, in-4; *Heraclitus, de miseriis vitæ humanæ*, ibid., 1622, in-12, etc. Ens a publié aussi des poésies

(1) Il paraît certain aujourd'hui que le livre attribué à Enoch existe : il faut donc en revenir au sentiment des critiques qui prétendent que cet ouvrage a été défiguré.

latines, dont une partie a été insérée dans les *Deliciæ poetarum germanorum*, tome 2, pages 1236 et suiv., et a donné une traduction latine du roman de *Gusman d'Alfarache*, sous le titre de *Proscenium vitæ*, 1623, in-8. Ens est mort vers 1640.

* ENS (Jean), ministre et professeur en l'université d'Utrecht, né en 1682 à Quadick dans la Westfrise, mort en 1732, a laissé : *Bibliotheca sacra, sive Diatribe de librorum Novi Testamenti canone*, Amsterdam, 1710, in-8; *Oratio de persecutione Juliani*, Utrecht, 1720, in-4; et d'autres ouvrages en hollandais dirigés contre Voët, Frugtice et leurs adhérents.

* ENSENADA (Zenon-Silva, marquis de la), un des ministres d'Espagne les plus habiles, sous le règne de Ferdinand VI, né en 1690, de parents obscurs, avait d'abord été teneur de livres chez un banquier de Cadix : des talents supérieurs le firent bientôt connaître. Il s'éleva par degrés, et du poste d'intendant d'armée, il passa dans le ministère, où il se montra avec l'éclat d'un homme qui s'est créé lui-même. Livré tout entier à l'administration publique, il supprima les dépenses superflues, encouragea les établissements utiles, protégea l'industrie, les sciences, les arts, le commerce, et créa de nouveau, pour ainsi dire, la marine espagnole. Il porta son système d'économie jusque dans la maison de son souverain, et sans rien retrancher de la pompe qui convenait à un puissant monarque, il sut cependant y établir une sage réforme. Sa modestie égalait ses talents. Les intrigues de cour du duc de Huescar le firent remercier; mais il soutint cette disgrace avec la dignité d'un grand homme, et il ne se montra jamais si supérieur à sa place que lorsqu'il l'eut perdue. Le roi qui le regrettait sincèrement, le rappela : mais les cabales de ses ennemis surent le tenir éloigné du ministère. Il mourut en 1762.

ENT (Georges), né à Sandwich dans le comté de Kent, en 1603, reçut le bonnet de docteur en médecine à Padoue. De retour en Angleterre, il se lia étroitement d'amitié avec Harvey, devint président du collége des médecins sous Cromwell, et fut fait chevalier par Charles II qui avait tant de plaisir à l'entendre qu'il assistait à ses leçons. Il mourut à Londres en 1689. On a de lui : *De respirationis usu primario*, 1679, in-8; *Apologia pro circulatione sanguinis*, 1641, in-8, en faveur de Harvey; Des *mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.

ENTINOPE de Candie, fameux architecte au commencement du v<sup>e</sup> siècle, a été l'un des principaux fondateurs de la ville de Venise. Radagaise, roi des Goths, étant entré en Italie en 405, les ravages de ces barbares contraignirent les peuples à se sauver en différents endroits. Entinope fut le premier qui se retira dans des marais proches de la mer Adriatique. La maison qu'il y bâtit était encore la seule qu'on y vît, lorsque, quelques années après, les habitants de Padoue se réfugièrent dans le même marais. Ils y élevèrent en 413 les 24 maisons qui formèrent d'abord la cité. Celle d'Entinope fut ensuite changée en église, et dédiée à saint Jacques. Elle subsiste, dit-on, encore, et est située dans le quartier appelé *Rialto*, qui est le plus ancien de la ville.

* ENTIUS, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur Frédéric II. Son véritable nom était *Hans* ou *Jean*. Les Italiens le désignent aussi sous celui de *Enzo*. Il était à peine âgé de 14 ans, lorsque son père lui fit épouser, en 1238, Adélaïde, marquise de Massa, héritière de Gallura et d'Oristagni, en Sardaigne, et veuve d'Ubaldo, vicomte de Pise. Il devint ainsi possesseur de toute la Sardaigne, dont une partie lui était déjà soumise. Entius était un des plus vaillants fils de Frédéric, qui l'employa dans ses guerres injustes contre l'Eglise. Il porta le fer et le feu dans la Marche d'Ancône, ce qui lui attira l'excommunication de Grégoire IX. En 1241, à la tête de la flotte sicilienne et pisane, il battit, le 3 mai, les Génois, et fit prisonniers les prélats appelés par le pape à un concile, pour prononcer sur la conduite de l'empereur. Ayant porté, quelques années après, ses armes dans la Lombardie, il fut complétement battu et fait prisonnier par les Bolonais à la bataille de Fossalto, le 26 mai 1247. Les vainqueurs le conduisirent en triomphe dans leur ville, et le condamnèrent à une prison perpétuelle : il n'avait alors que 25 ans. Frédéric essaya vainement d'obtenir la liberté de son fils. Ses offres et ses menaces furent également inutiles. Les Bolonais firent bâtir au milieu de la place de *Saint-Pétrone*, un palais magnifique; et c'est dans cette superbe prison qu'Entius languit pendant 25 ans, c'est-à-dire jusqu'au moment de sa mort arrivée le 14 mars 1272. Pour aggraver sa captivité, il eut la douleur d'apprendre les malheurs et la mort de son père, de ses frères et de l'infortuné Conradin, dernier descendant de son illustre famille. Un poète (le Tassoni) a célébré ses exploits dans la *Secchia rapita* (le *Sceau enlevé*).

* ENTRAIGUES. (*Voy.* ANTRAIGUES.

* ENTRECASTEAUX (Joseph-Antoine BRUNI d'), né à Aix, en 1740, fils d'un président au parlement, entra dans la marine comme enseigne, et fit ses premières armes sous le bailli de Suffren. Au commencement de la guerre de 1778, il eut le commandement d'une frégate. Une action glorieuse le fit nommer quelque temps après capitaine de pavillon sur le *Majestueux*, vaisseau de 110 canons. Sa bravoure, son sang-froid et ses talents le placèrent alors parmi les officiers les plus distingués. Il ne se fit pas moins remarquer par l'intégrité, la justesse d'esprit, et l'étendue des vues dont il était particulièrement doué. Le commandement des forces navales dans l'Inde lui fut confié en 1785. Les talents qu'il montra dans ce voyage, où il se fraya plusieurs routes nouvelles, le firent désigner pour aller à la recherche de La Perouse; il partit de Brest au mois de septembre 1791, avec deux frégates, pour accomplir cette glorieuse mission. Si ses efforts n'eurent pas le succès qu'on espérait, cette expédition n'en fut pas moins très-utile à la science par ses nombreuses découvertes. Il reconnut en effet la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, celle de l'île de Bougainville, la partie nord de l'archipel de la Louisiade, plusieurs rades et beaux ports au sud de la terre de Diémen, près de 300 lieues de côtes au sud-ouest de la Nou-

velle-Hollande; enfin il constata l'identité des îles Salomon de Mendana, avec les terres vues par Surville et le lieutenant Sorthland, indiquées par Fleurieu dans son ouvrage intitulé : *Découverte des Français au sud-est de la Nouvelle-Guinée* (*voy.* FLEURIEU). Il se dirigeait vers l'île de Java, lorsqu'il fut attaqué du scorbut et y succomba le 20 juillet 1793. Les talents qu'il a développés le placent au nombre de nos plus illustres navigateurs. Son *Voyage,* rédigé par Rossel, son capitaine de pavillon, a été imprimé à Paris en 1808, 2 vol. in-4, avec un atlas par Beautemps-Beaupré, ingénieur-hydrographe de l'expédition, où sont tracées avec une exactitude inconnue jusqu'alors, les côtes qui ont été visitées pendant cet intéressant voyage.

ENVIE, divinité allégorique. On la représente avec des yeux égarés et enfoncés, un teint livide, et le visage plein de rides, coiffée de couleuvres, portant trois serpents d'une main, une hydre à sept têtes de l'autre, avec un serpent qui lui ronge le sein. Horace défie les tyrans d'inventer un supplice égal à celui que l'Envie fait souffrir à ses victimes :

Invidia siculi non invenère tyranni
Majus tormentum.

ENYEDIN. *Voy.* ENJEDIN.

* ENZINA (Jean de la), né vers 1446, d'une famille illustre de la Vieille-Castille, fit ses études à Salamanque, et montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour la poésie. On peut dire qu'il fut le véritable fondateur du théâtre espagnol. La première comédie qu'il composa fut jouée lors du mariage de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille. Ses autres pièces furent représentées à la cour et devant les principaux seigneurs. Il augmenta sa réputation par un *Art poétique* (*Arte de trovar*), qu'il dédia au prince don Jean. Cet ouvrage, le second en ce genre qui paraissait en Espagne, fut regardé comme une production aussi utile qu'agréable. Mais il ne se distingua pas seulement dans la carrière littéraire; chargé par Ferdinand de plusieurs missions près des cours de Rome et de Naples, il s'en acquitta avec distinction. La première édition de ses œuvres parut à Salamanque en 1496, in-fol. Elle comprend des *Poëmes,* des *Odes*, des *Chansons* et douze *Comédies*, parmi lesquelles on regarde comme un chef-d'œuvre celle qui a pour titre : *Placida y Victoriano.* Ce poète mourut vers l'an 1532, comblé d'honneurs et de richesses. Ses ouvrages sont remarquables par un style pur, des pensées brillantes et une élégance jusqu'alors inconnue.

ENZINAS (François), né à Burgos en Espagne, vers 1515, est également connu sous les noms de Dryander et de Duchesne en français. Il fit ses études à Wittemberg, sous Mélanchthon, qui lui inspira du goût pour le luthéranisme. Il embrassa ouvertement les nouvelles erreurs à Anvers. Il y entreprit, à la sollicitation de Mélanchthon, une *traduction* du nouveau Testament en Espagnol, 1542, in-8, qu'il eut l'audace de dédier à Charles-Quint, et de présenter à ce prince, en le priant de la prendre sous sa protection; Charles le lui promit, pourvu qu'il n'y eût rien contre la foi antique. La version ayant été examinée, l'auteur fut mis en prison, où il fut détenu pendant 15 mois. Il s'évada l'an 1545, parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, et se rendit à Genève, auprès de Calvin en 1552. On ne sait rien de lui au-delà de cette époque. Il a laissé une mauvaise *Histoire de l'état des Pays-Bas et de la religion d'Espagne,* Genève, in-8. Cette histoire fait partie du *Martyrologe protestant*, imprimé en Allemagne. C'est l'histoire apologétique des calvinistes et luthériens, punis pour s'être arrogé le droit de dogmatiser, d'insulter les prêtres, d'exciter des troubles, etc.

EOBANUS HESSUS (Helius), fut surnommé *Hessus*, parce qu'il naquit en 1488, sur les confins de la Hesse, sous un arbre au milieu des champs. Il professa les belles-lettres à Erfurt, à Nuremberg et à Marbourg, où le landgrave de Hesse l'avait appelé. Il mourut dans cette ville en 1540, à 52 ans, avec la réputation d'un bon poète, ennemi de la satire, quoique versificateur, du mensonge et de la duplicité; mais ami du vin et de la crapule. Le cabaret était son Parnasse. On raconte qu'il terrassa un des plus hardis buveurs de l'Allemagne, qui lui avait fait défi de boire un seau de bière. Eobanus fut vainqueur, et le vaincu ayant fait de vains efforts pour épuiser le seau, tomba ivre-mort. Nous avons de ce poète buveur un grand nombre de *poésies*; les vers tombaient de sa plume. Il avait la facilité d'Ovide, avec moins d'esprit et moins d'imagination. Les principaux fruits de sa muse sont : des *Traductions* en vers latins de *Théocrite,* Bâle, 1531, in-8, et de l'*Iliade* d'Homère, Bâle, 1541, in-8; des *Elégies* dignes des siècles de la plus belle latinité; des *Sylves*, in-4; des *Bucoliques* estimées, Halle, 1539, in-8; *Ipsius et amicorum Epistolæ*, in-fol. Ses poésies ont été publiées sous le titre de *Operum farragines duæ*, à Halle en 1539, in-8, et à Francfort en 1564, dans le même format. Camérarius a écrit sa *Vie*, imprimée à Leipsig en 1696, in-8.

EON DE L'ÉTOILE, gentilhomme breton, homme sans lettre, mais d'une extravagance et d'une opiniâtreté telle qu'on en voit rarement. Ce fou se disait *le fils de Dieu, et le juge des vivants et des morts,* sur l'allusion grossière de son nom, avec le mot *eum* dans cette conclusion des exorcismes : *Per eum qui judicaturus est vivos et mortuos.* On ne doit pas s'étonner qu'un insensé ait pu trouver une telle absurdité dans son imagination. On ne doit pas l'être non plus qu'il ait fait un grand nombre de sectateurs, et que quelques-uns aient mieux aimé se laisser brûler, que de renoncer à leur délire. Il n'y a, comme dit Cicéron, aucun genre de folie, ou d'excès dont l'esprit humain ne soit capable. Eon fut pris et conduit au concile de Reims, assemblé par le pape Eugène III en 1158. Le pontife demanda à l'écervelé : « Qui es-tu? » Il lui répondit : « Celui » qui doit venir juger les vivants et les morts. » Comme il se servait, pour s'appuyer, d'un bâton fait en forme de fourche, le pape lui demanda ce que voulait dire ce bâton? « C'est ici un grand mys- » tère, répondit le fanatique. Tant que ce bâton est » dans la situation où vous le voyez, les deux pointes » tournées vers le ciel, Dieu est en possession des » deux tiers du monde, et me laisse maître de » l'autre tiers. Mais si je tourne les deux pointes

» vers la terre, alors j'entre en possession des deux » tiers du monde, et je n'en laisse qu'un tiers à » Dieu. » Ce maître de l'univers fut enfermé dans une étroite prison, où il mourut peu de temps après. Ceux d'entre les sectateurs d'Eon, qui demandèrent à rentrer dans l'Eglise, furent reçus avec bonté; mais comme il paraissait que de telles extravagances soutenues avec tant de fureur prouvaient quelque intervention de l'esprit séducteur, on les exorcisa comme des démoniaques.

* EON DE BEAUMONT (Charles-Geneviève-Louis-Auguste-André-Timothée d'), né en 1728 à Tonnerre, fit ses études au collége de Mazarin, et ne tarda pas à se faire connaître par ses talents au barreau de Paris. Le prince de Conti qui protégeait sa famille lui fit obtenir une mission secrète à Saint-Pétersbourg. Il aplanit dans ce voyage les voies de pacification, et fut envoyé une seconde fois en Russie, mais avec un caractère public. La prudence et l'activité de ses démarches ne laissèrent rien à désirer. Un traité d'alliance entre la France et la Russie, en fut l'heureux résultat. A son retour, il obtint la permission d'aller rejoindre l'armée française en Allemagne, et il fit avec distinction comme aide-de-camp du maréchal de Broglie, la campagne de 1761. La paix de 1762 le fit rentrer dans la carrière politique. Il fut envoyé à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade, et nommé ensuite ministre plénipotentiaire. De sourdes menées de ses ennemis le firent disgracier; mais le roi, satisfait de ses services, lui accorda une pension de 12,000 francs, et continua de le laisser en Angleterre, en lui enjoignant de porter des habits de femme. Rappelé par Louis XVI, toujours sous la condition de dissimuler son sexe, il revint à Paris en 1777, et quitta de nouveau la France en 1783 pour retourner à Londres où il mourut le 21 mai 1810. Le témoignage du P. Elisée, 1er chirurgien de Louis XVIII, et celui de deux médecins anglais, qui firent l'autopsie de son cadavre, ne laissent plus aucun doute sur son sexe; mais on ignore encore les raisons qui purent engager le roi à forcer un diplomate distingué, un brave militaire à porter si longtemps des vêtements de femme. Ses ouvrages ont été recueillis en 1775 en 13 vol. in-8, sous le titre de *Loisirs du chev. d'Eon*. Ils se composent: de *Mémoires sur ses différends avec de Guerchy*; d'une *Histoire des Papes*; d'une *Histoire politique de la Pologne*; de *Recherches sur les royaumes de Naples et de Sicile*; de *Recherches sur le Commerce et la Navigation*; de *Pensées sur le Célibat, etc.*; de *Mémoires sur la Russie, et son commerce avec les Anglais*; d'une *Histoire d'Eudoxie-Fœderowna*; d'*Observations sur le royaume d'Angleterre, son gouvernement, ses grands officiers*, etc.; de *Détails sur l'Ecosse et sur les possessions de l'Angleterre en Amérique*; de *Mémoires sur la Régie des blés en France, les mendiants, le domaine des rois*, etc.; de *Détails sur toutes les parties des finances de France*, etc.; d'un *Mémoire sur la situation de la France dans l'Inde avant la paix de* 1763, etc. Les observations et les recherches de l'auteur sur les lois, le commerce, le gouvernement de la Russie et de l'Angleterre sont d'autant plus intéressantes qu'elles ont été faites sur les lieux. Si son style manque quelquefois de noblesse et de correction, il est constamment simple, plein de clarté, et quelquefois semé de traits vifs et énergiques.

EPAGATHE, officier de guerre sous l'empire d'Alexandre Sévère, assassina le célèbre jurisconsulte Ulpien, l'an de J.-C. 226. L'empereur fut extrêmement irrité de cet attentat; mais il ne put faire punir le meurtrier à Rome, de peur que les soldats ne se soulevassent. Il envoya Epagathe en Egypte, pour y être gouverneur, et peu de temps après il lui commanda d'aller en Candie, où il le fit tuer par des gens qui lui étaient affidés.

EPAMINONDAS, capitaine thébain, d'une famille distinguée, descendant des anciens rois de Béotie, porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens, alliés des Thébains, et lia une amitié étroite avec Pélopidas, qu'il défendit courageusement dans un combat. Pélopidas délivra, par le conseil de son ami, Thèbes du joug de Lacédémone. Ce fut le signal de la guerre entre ces deux peuples. Epaminondas, élu général des Thébains, gagna l'an 371 avant J.-C. la célèbre bataille de Leuctres dans la Boétie. Les Lacédémoniens y perdirent leurs meilleures troupes et leur roi Cléombrote. Pour conserver la supériorité que Thèbes venait d'acquérir par ses succès sur Lacédémone, Epaminondas entra dans la Laconie, à la tête de 50 mille combattants, soumit la plupart des villes du Péloponèse, les traita plutôt en alliées qu'en ennemies. Il fit rétablir les murs de Messène, et fut longtemps l'objet de la haine et de la colère de Lacédémone. C'était encore un ennemi implacable qu'il lui donnait. Par une de ces humeurs bizarres qui font la seule règle de la multitude et des cohues démocratiques, Epaminondas, après avoir servi sa patrie, fut traité en criminel d'état. Une loi de Thèbes défendait de garder le commandement des troupes plus d'un mois. Le héros avait violé cette loi, mais c'était pour donner la victoire à ses concitoyens. Les juges allaient le condamner à mort, lorsqu'il demanda qu'on mît sur son tombeau, « qu'il avait perdu la » vie pour avoir sauvé la république. » Ce reproche fit changer de résolution aux Thébains; ils lui rendirent l'autorité. Il en fit usage en portant ses armes en Thessalie, et il y fut vainqueur. La guerre s'étant allumée entre les Eléens et ceux de Mantinée, les Thébains volèrent au secours des premiers; il y eut une bataille dans les plaines de Mantinée, à la vue même de cette ville. Le général thébain s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire en sa faveur, reçut un coup mortel dans la poitrine, l'an 363 avant J.-C. Ses amis regrettant qu'il ne laissât pas d'enfants: « Vous vous » trompez, leur répondit-il, je laisse dans les ba» tailles de Leuctres et de Mantinée, deux filles qui » me feront vivre toujours. » Telle était la courte philosophie des sages de l'antiquité! Après un peu de bruit pour des victoires d'un effet momentané et qui n'aboutissaient qu'à changer une tyrannie contre une autre, ils plaçaient dans une gloire éphémère toutes leurs espérances et toutes leurs consolations. Plutarque avait écrit la vie d'Epaminondas; mais malheureusement elle n'existe plus.

On peut consulter les *Vies* d'Agésilas et de Pélopidas et les Œuvres morales du même auteur, Xénophon, Diodore de Sicile, Justin, Pausanias, Polybe, etc.; parmi les ouvrages modernes, le *Voyage du jeune Anacharsis*, *l'Histoire de la Grèce* de M. Mitford. tom. VI, chap. 26 et 28, etc. L'abréviateur de Cornélius-Nepos a évidemment mutilé la Vie du héros thébain.

EPAPHRODITE, apôtre ou évêque de Philippes en Macédoine. Les fidèles de cette ville ayant appris que saint Paul était détenu prisonnier à Rome, envoyèrent Epaphrodite pour lui porter de l'argent, et l'aider de ses services. Ce député exécuta sa commission avec beaucoup de zèle, et tomba dangereusement malade à Rome. Quand il fut guéri, saint Paul le renvoya avec une lettre pour les fidèles de Philippes, remplie de témoignages d'amitié pour eux et pour Epaphrodite, l'an 62 de Jésus-Christ.

EPAPHRODITE, maître d'Epictète. *Voy.* ce mot.

ÉPAPHUS. *Voy.* PHAËTON.

ÉPÉE (Charles-Michel abbé de l') né à Versailles le 25 novembre 1712 d'un père architecte, s'est rendu célèbre par ses travaux en faveur des sourds et muets. Son assiduité et sa patience, autant que ses talents, ont donné à ses peines un succès mérité, dont la gloire eût été plus pure encore, s'il avait dédaigné les liaisons avec un parti qui a toujours mis les bonnes œuvres en ostentation, quoique personnellement il fût simple et modeste. L'abbé de l'Epée donne lui-même une idée juste, claire et précise de sa méthode dans son *Institution des sourds et muets* (*voy.* le *Journal historique et littéraire*, du 15 septembre 1776, page 81): ouvrage écrit avec sentiment, et qui n'a pas le ton de sécheresse et de didacticisme que le titre semble annoncer. Il y a à la fin une belle petite oraison latine, prononcée par un de ses élèves et terminée par ce passage de la Sagesse : *Sapientia aperuit Os mutorum, et linguas infantium fecit disertas* (Sap. 10). Ce livre a été réimprimé en 1784 sous ce titre : la *Véritable manière d'instruire les sourds et muets, confirmée par une longue expérience*, Paris, 1784, in-12. On connait le différend qui s'est élevé entre l'abbé de l'Epée et l'abbé Deschamps, qui dans son *Cours élémentaire d'éducation*, regarde l'inspection des mouvements de la langue comme le moyen principal de l'instruction des sourds et muets; tandis que le premier, et son défenseur Desloges, regardent l'usage de signes naturels et méthodiques, comme tenant la place la plus importante dans cette instruction. Peut-être n'est-ce qu'une dispute de mots ou une manière de raisonner, qui tient plus à la spéculation qu'à la pratique (*voy.* le *Journal hist. et litt.*, 1er octobre 1780, page 182). Si l'on considère les élèves comme *sourds*, le moyen direct et principal d'instruction, ce sont sans doute les signes; mais ce sera l'articulation et les mouvements de la langue, si on les considère comme *muets*. Quoi qu'il en soit, l'art de faire parler les sourds et muets, plus exercé aujourd'hui et perfectionné, n'est cependant pas neuf; nous le tenons, comme tous les autres, d'hommes instruits et moins bruyants que nous, qui nous ont laissé le fruit de leurs observations. Il y a bien des années que Péreira a fait à Paris les plus heureux essais en faveur des muets. En 1771 il présenta au roi de Suède qui se trouvait dans cette capitale, trois muets qui parlèrent devant ce prince. Il reçut une pension du gouvernement, et lorsque l'abbé de l'Epée commença à faire du bruit, Péreira écrivit à l'abbé Fontenai une lettre où il revendiquait sa découverte. Nous avons une dissertation latine de Jean Conrard Amman, *sur la parole*, imprimée à Amsterdam en 1700, qui présente les détails les plus curieux, résultat d'une longue et pénible expérience; on en voit une traduction française à la fin de l'ouvrage de Deschamps. Le même auteur nous a donné le *Surdus loquens* (le sourd parlant), imprimé à Harlem en 1692. Longtemps avant le médecin Amman, Jean Wallis avait exercé avec beaucoup de succès l'art de faire parler les sourds et muets, qu'un religieux, nommé Ponce, avait déjà fait connaître en Espagne. Le P. Gaspard Schott a écrit des choses intéressantes sur le même objet, et Mercier, dans la notice de ses ouvrages, lui fait honneur de la découverte. L'abbé de l'Epée est mort à Paris, le 23 décembre 1789. Papillon du Rivet, dans sa belle épître au comte de Falkenstein, a célébré son talent par les vers suivants :

A des signes dont l'éloquence
Supplée au langage des sons,
Les muets, les sourds de naissance,
Sont exercés par ses leçons;
Du destin réparant l'injure,
Il les console de ses torts,
Et remplace en eux les ressorts
Que leur refusa la nature.

« Il ne rendait pas, dit un auteur exact dans son » langage, les oreilles aux sourds, la parole aux » muets; mais il leur procurait la faculté de se » parler sans le ministère de la langue, et de s'entendre sans le secours de l'oreille. Encore même » est-il vrai de dire en quelque sens, qu'il leur » donnait la parole ; car plusieurs prononçaient des » mots et des phrases entières. Ils parlaient d'une » manière désagréable; on voyait bien que Dieu » n'avait pas délié leur langue, mais ils parlaient ; » ils vous répondaient même, pourvu qu'ils eussent » vu et distingué le mouvement de vos lèvres, car » ils n'entendaient pas le son de vos paroles. » L'abbé Fauchet a fait son *Oraison funèbre*, et n'a point hésité à exalter son opposition aux décrets de l'Eglise, comme le premier titre de sa gloire et le fruit de son courage; mais les écrivains catholiques en ont autrement jugé. « Que la patrie, dit » l'un d'eux, paie à l'instituteur des sourds et » muets, le tribut des éloges les plus mérités, notre » voix s'unira à la sienne; mais qu'un panégyriste » imprudent, brouillant tout, confondant toutes les » idées, veuille nous faire voir un appelant, un » réfractaire, comme un *prêtre modeste et courageux*, l'intérêt de la foi l'emportera sur celui d'un » particulier. Ce prêtre (on a la maladresse de nous » l'apprendre) résista jusqu'à la mort aux décrets » dogmatiques du saint Siége. Il résista, tandis que » toute l'Eglise était soumise ; il résista, en défendant un livre et des erreurs que le pape, et avec » lui l'Eglise dispersée, frappaient de l'anathème. Si

» c'est là le courage de la liberté dans les idées re» ligieuses, si c'est là le courage qui fait les grands » aux yeux de la religion, qu'est-ce donc que la » docilité et la simplicité dans la foi? qu'est-ce donc » que la soumission aux leçons des pasteurs et des » apôtres, si souvent recommandée dans nos livres » saints? Si c'est là le courage de la vérité, quel » sera donc celui de la révolte, de l'opiniâtreté » contre cette Eglise et ses pasteurs, dont il nous » est dit : *Celui qui vous écoute m'écoute; celui qui* » *vous méprise, me méprise.* » L'abbé de l'Epée a eu pour successeur dans la direction de l'Ecole des sourds-muets l'abbé Sicard son élève.

EPERNON. *Voy.* Valette.

EPHESTION, ami et confident d'Alexandre le Grand, mort à Ecbatane en Médie, l'an 325 avant J.-C., fut pleuré par ce héros. Ephestion, suivant l'expression de ce prince, « aimait Alexandre, au » lieu que Cratérus aimait le roi. » Le conquérant donna des marques de la plus vive douleur, et même d'une douleur cruelle et insensée. Il interrompit les jeux, il fit mourir en croix le médecin qui l'avait soigné dans sa dernière maladie. On a parlé diversement du genre d'amour qu'il avait eu pour ce courtisan; mais l'atrocité des regrets fait assez voir que c'était un amour absurde. En tous cas il n'y aura pas de jugement téméraire de croire que le conquérant ne mit pas plus de sagesse dans cet attachement, que dans celui qu'il eut pour l'eunuque Bagoas.

* EPHIALTE et OCHUS, enfants de Neptune et d'Iphimélie, étaient deux géants qui, chaque année, croissaient de plusieurs coudées, et grossissaient à proportion. Ils n'avaient encore que quinze ans lorsqu'ils voulurent escalader le ciel. Ces deux frères se tuèrent l'un l'autre, par l'adresse de Diane qui les brouilla ensemble.

EPHORE, orateur et historien né à Cumes en Ionie, l'an 363 avant J.-C., fut disciple d'Isocrate. Il composa par son conseil une *Histoire*, dont quelques anciens ont fait l'éloge, et dont d'autres, parmi lesquels Dion-Chrysostome, Suidas, etc., ont parlé d'une manière peu avantageuse. Il parait qu'il était imbu de certains principes qui influaient beaucoup sur sa narration. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Ephore qui a écrit une *Histoire de l'empereur Gallien* en 27 livres.

EPHRAIM, 2e fils du patriarche Joseph et d'Aseneth, fille de Putiphar, naquit en Egypte vers l'an 1710 avant J.-C. Jacob étant sur le point de mourir, Joseph lui mena ses deux fils, Ephraïm et Manassès; le saint patriarche les adopta et leur donna sa bénédiction, en disant que « Manassès serait chef » d'un peuple, mais que son frère serait plus grand » que lui, et que sa postérité serait la plénitude » des nations; » et mettant par une action prophétique, la main droite sur Ephraïm, le cadet, et la gauche sur Manassès. Ephraïm eut plusieurs enfants en Egypte, qui se multiplièrent tellement, qu'au sortir de ce pays, ils étaient au nombre de 40,500 hommes capables de porter les armes. Après qu'ils furent entrés dans la Terre-Promise, Josué, qui était de leur tribu, les plaça entre la Méditerranée au couchant et le Jourdain à l'orient. Cette tribu devint en effet, selon la prophétie de Jacob, beaucoup plus nombreuse que celle de Manassès.

* EPHRAIM de Nevers (le P.) religieux capucin, né à Auxerre, fut destiné par ses supérieurs à la mission du Pégu; mais s'étant arrêté à Madras, les succès qu'il y obtint par ses prédications excitèrent la jalousie. On se saisit de sa personne en 1648, et on le jeta dans les prisons de l'inquisition à Goa, où il demeura 15 ou 20 mois. Le pape excommunia le clergé de Goa jusqu'à ce qu'il eût remis le P. Ephraïm en liberté. Ces menaces restèrent sans effet; mais le roi de Golconde, qui avait conçu une vive estime pour ce religieux, obtint sa délivrance en venant assiéger la ville de Saint-Thomé. Depuis cette époque, le P. Ephraïm continua d'exercer le saint ministère à Madras, rendant toutes sortes de services à ses compatriotes. Tavernier, qui avait eu l'occasion de le voir, fait le plus grand éloge de sa piété, de ses connaissances et de son caractère.

EPHREM (saint), diacre d'Edesse, fils d'un laboureur de Nisibe, s'adonna dans sa jeunesse à tous les vices de cet âge. Il reconnut ses égarements et se retira dans la solitude pour les pleurer. Il y pratiqua toutes les austérités, mortifiant son corps par les jeûnes et les veilles. Une prostituée vint tenter l'homme de Dieu. Ephrem lui promit de faire tout ce qu'elle voudrait, pourvu qu'elle le suivit; mais cette malheureuse, voyant que le saint la menait dans une place publique, lui dit qu'elle rougirait de se donner en spectacle. Le solitaire lui répondit avec un saint emportement : « Tu as honte » de pécher devant les hommes, et tu n'as pas » honte de pécher devant Dieu, qui voit tout et qui » connait tout. » Ces paroles touchèrent la prostituée, et dès lors elle résolut de se sanctifier. Ephrem ne resta pas toujours dans sa solitude. Il alla à Edesse où il fut élevé au diaconat. La consécration de l'ordination anima son zèle, et ce zèle le rendit orateur. Quoiqu'il eût négligé ses études, il prêcha avec autant de facilité que d'éloquence. Comme les apôtres, il enseigna ce que jusqu'alors il avait ignoré. Le clergé, les monastères le choisirent pour leur guide, et les pauvres pour leur père. Il sortit de sa retraite, dans un temps de famine, pour les faire soulager. Il retourna enfin dans son désert, où il mourut vers l'an 379. Saint Ephrem avait composé plusieurs ouvrages en syriaque pour l'instruction des infidèles, ou pour la défense de la vérité contre les hérétiques. Ils furent presque tous traduits en grec de son vivant. Il écrivit avec force contre les erreurs de Sabellius, d'Arius, d'Apollinaire et des manichéens. On a une très-belle édition en latin, grec et syriaque, de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, en 6 vol. in-folio, publiés à Rome depuis 1732 jusqu'en 1746, sous les auspices du cardinal Quirini, par les soins de M. Assémani, sous-bibliothécaire du Vatican. L'illustre cardinal l'avait chargé de cette entreprise, dont l'exécution a satisfait le public savant. Cette édition est enrichie de prolégomènes, de préfaces, de notes. Les ouvrages de piété de saint Ephrem ont été traduits en français, par M. l'abbé Le Merre, Paris, 1744, 2 vol. in-12. Ses écrits tirent leur principale force du génie et des figures propres aux langues orien-

tales. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il n'y a rien d'étudié, et que toutes les paroles ne sont que les effusions impétueuses d'une âme qui s'épanche : on y remarque partout le langage d'un cœur pénétré d'amour, de confiance, de componction, d'humilité, et de toutes les autres vertus. L'auteur s'y est peint tel qu'il était. Il y parait uniquement occupé des grandes vérités du salut. Sans cesse il s'humilie sous la main toute-puissante d'un Dieu infiniment saint et terrible dans sa justice; la présence divine lui inspire une frayeur respectueuse; le souvenir du jugement dernier augmente sa ferveur, le porte à pratiquer et à prêcher les austérités de la pénitence, et l'anime à travailler de toutes ses forces pour se préparer un trésor de mérites. Ses paroles impriment dans les âmes les sentiments dont elles sont l'image : elles y portent tout à la fois la lumière et la conviction. Ce n'est point un feu qui produit une chaleur passagère, c'est une flamme qui dévore et détruit toutes les affections terrestres, qui transforme l'âme en elle-même, et qui continue de brûler, sans rien perdre de son activité. « Quel est l'orgueilleux, dit saint » Grégoire de Nysse, qui ne deviendrait le plus » humble des hommes, en lisant ses discours sur » l'humilité? Qui ne serait enflammé d'un feu di- » vin, en lisant son traité de la charité? Qui ne » désirerait d'être chaste de cœur et d'esprit en » lisant les éloges qu'il donne à la chasteté? » Saint Ephrem fut en relation avec les personnages les plus illustres de son temps, avec saint Grégoire de Nysse, saint Basile, Théodoret. Le premier l'appelle *le docteur de l'univers*; le dernier, *la lyre du Saint-Esprit*.

EPHREM, patriarche d'Antioche, souscrivit à l'édit de Justinien contre Origène, et à la condamnation des Trois Chapitres, écrivit plusieurs *ouvrages* pour la défense du concile de Chalcédoine, de saint Cyrille et de saint Léon, dont Photius nous a conservé des extraits. Il mourut vers l'an 546.

EPICHARIS, affranchie et courtisane romaine, accusée d'avoir conspiré avec le patrice Pison contre Néron, fut dénoncée par Volusius Proculus, tribun de la flotte de Misène, et souffrit les plus horribles tourments; mais elle refusa constamment de découvrir ses complices. Le lendemain, comme on la menait pour l'appliquer une seconde fois à la torture, craignant de ne pouvoir la supporter et de donner quelques marques de faiblesse, elle s'étrangla au moyen de sa ceinture : cet événement a fourni à Ximenès et à Legouvé le sujet d'une tragédie.

EPICHARME, poète et philosophe pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse. Il fit représenter en cette ville un grand nombre de *pièces*, que Plaute imita dans la suite. Il avait aussi composé plusieurs *traités* de philosophie et de médecine, dont Platon sut profiter. Aristote et Pline lui attribue l'invention des deux lettres grecques Θ et X. Il vivait vers l'an 440 avant J.-C., et mourut âgé de 90 ans. Il disait que *les dieux nous vendent tous les biens pour du travail*, ce qu'un poète a rendu d'une manière plus simple :

. . . . . . . . . . . Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.

EPICTÈTE, philosophe stoïcien d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, que Domitien fit mourir. Les philosophes ayant été chassés de Rome par ce dernier empereur, Epictète fut compris dans la proscription; mais il revint ensuite, se fit un nom distingué, et mourut sous Marc-Aurèle, dans un âge fort-avancé. Arrien, son disciple, publia 4 *livres de Discours*, qu'il avait entendu prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchiridion* ou de *Manuel*. « Quelques auteurs, dit Formey, par un zèle peu » judicieux, ont voulu trouver dans ce livre la mo- » rale du christianisme. On est surpris de voir com- » bien le savant Dacier (*voy.* ce mot) s'est donné » de peine pour cela, et qu'il n'ait pas senti la dif- » férence extrême qui se trouve entre ces deux phi- » losophies, quoique la pratique en paraisse au » premier coup d'œil la même. Aveuglé à ce point, » il n'a cherché qu'à donner un sens chrétien à tout » ce qu'il a traduit. » Il est bien vrai qu'ayant vécu 94 ans après J.-C., et les Evangiles étant déjà répandus par toute la terre, Epictète les a connus et en a fait usage; mais il n'en est pas moins certain que toute la base, l'âme et le but de sa morale n'ont rien de commun avec l'Evangile. « Dacier, » continue Formey, n'est pas le premier qui soit » tombé dans cette erreur. Nous avons une vieille » paraphrase d'Epictète attribuée à un moine grec, » dans laquelle on trouve l'Evangile et Epictète » également défigurés. Un jésuite (le P. Mourgues), » homme de plus d'esprit, a mieux senti la diffé- » rence des deux philosophies. Le rapport qui se » trouve entre les mœurs extérieures du stoïcien et » du chrétien, a pu faire prendre le change à ceux » qui n'ont pas considéré les choses avec assez d'at- » tention ou avec la justesse nécessaire; mais au » fond, il n'y a rien qui admette si peu de conci- » liation, et la morale d'Epicure n'est pas plus » contraire à la morale de l'Evangile que celle de » Zénon. Cela n'a pas besoin d'autres preuves que » l'exposition du système stoïcien. La somme du » premier se réduit à ceci : *Ne pense qu'à toi; ne » sacrifie tout qu'à ton repos*. La morale du chrétien » se réduit à ces deux préceptes : *Aime Dieu de tout » ton cœur; aime les hommes comme toi-même*. » Un auteur qui apprécie également bien la morale de Zénon et d'Epictète, a eu soin de nous prémunir contre les consolations que nous serions tentés d'y chercher. « Toutes les ressources, dit-il, qu'ils » nous offrent dans les événements qui ne dépen- » dent pas de nous, sont prises ou de la nécessité » des choses, si peu consolante en elle-même, ou » de cette fierté stoïque, par laquelle le sage s'en- » veloppe dans sa propre vertu, et se regarde comme » inaccessible aux coups du sort; vertu et fierté de » l'âme qui ne sait que concentrer les peines au » dedans, et ne les rend souvent que plus sensi- » bles. » Malgré l'enthousiasme avec lequel des gens superficiels ont parlé d'Epictète, ce n'était dans la réalité qu'un sage imaginaire et chimérique, un philosophe fier et orgueilleux, qui, dans la disgrace, affectait un air de constance et d'intrépidité, sous lequel il cachait sa sensibilité. Son maître Epaphrodite lui ayant donné, dans un moment de

colère, un grand coup de bâton sur la jambe, Epictète lui répondit froidement : *Si vous frappez ainsi, vous la romprez*. Cette réponse, d'une philosophie déplacée, irrita davantage Epaphrodite, qui le frappant plus rudement, lui rompit en effet la jambe ; mais lui, sans s'émouvoir, lui répliqua : *Ne vous l'avais-je pas dit que vous me la rompriez?* L'épicurien Celse, qui trouve dans cette disposition d'esprit quelque chose de sublime (quoiqu'elle ne soit qu'une grandeur d'âme fausse et apparente, un dépit secret et malicieux, exprimé de façon à attiser la colère de celui qu'on voulait morguer par cette froideur factice), demande *si le Dieu des chrétiens a jamais dit des choses aussi belles ?* Origène répond à cela d'une manière non moins solide qu'ingénieuse : *Notre Dieu*, dit-il, *n'a prononcé aucune parole ; ce qui est bien plus merveilleux et bien plus estimable que ce qu'a dit Epictète, qui par le silence aurait conservé sa jambe*. Le suicide, suivant les principes de ce philosophe, est une vertu ; aussi Caton est un de ses plus grands héros. Wolf a eu raison de condamner la lecture de cet auteur, qui inspire un certain stoïcisme propre à rendre l'homme insensible envers le prochain et inflexible à ses prières. Le célèbre J. B. Rousseau n'en a pas parlé d'une manière plus favorable :

En vain, d'un ton de rhéteur,
Epictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême ;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère :
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère ;
Et dans tous ces beaux discours,
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnaissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déja d'ici
Frémir tout le zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme :
Pardon. Mais en vérité
Mon Apollon révolté
Lui devait ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

Les meilleures éditions d'*Epictète* sont celles de Leyde, 1670, in-24 et in-8, *cum notis variorum*, d'Utrecht, 1711, in-4 ; de Londres, 1739, et 1741, 2 vol. in-4. Le P. Mourgues, l'abbé de Bellegarde, Dacier, Lefebvre de Villebrune, Naigeon, Debure-saint-Fauxbin (1784, 2 vol. in-18) et plusieurs autres écrivains, en ont donné des traductions françaises (*Voy.* Mourgues). Le *Manuel d'Epictète* a aussi été traduit en allemand, en espagnol, en portugais, en anglais, en italien, etc.

EPICURE naquit à Gargetium (1) dans l'Attique, l'an 341 avant J.-C., de parents obscurs. La mère du philosophe était une de ces femmes qui couraient les maisons pour exorciser les lutins. Son fils, destiné à être le chef d'une secte de philosophie, la secondait dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'âge de 12 à 13 ans, il eut du goût pour le raisonnement. Le grammairien qui l'instruisait, lui ayant récité ce vers d'Hésiode : *Le chaos fut produit le premier de tous les êtres. — Eh ! qui le produisit*, lui demanda Epicure, *puisqu'il était le premier? — Je n'en sais rien*, dit le grammairien, *il n'y a que les philosophes qui le sachent. — Je vais donc chez eux pour m'instruire*, repartit l'enfant, et dès-lors il cultiva la philosophie ; mais il n'y trouva jamais les éclaircissements qu'il y cherchait ; il se perdit au contraire dans toutes les absurdités du matérialisme, dans l'extravagant système des atomes et du hasard imaginé par Leucippe et Démocrite. Après avoir parcouru différents pays, Epicure se fixa à Athènes. Il érigea une école dans un beau jardin, où il philosophait avec ses amis et ses disciples. On venait à lui de toutes les villes de l'Asie et de la Grèce. Sa doctrine était que, *le bonheur de l'homme est dans la volupté ;* et l'on conçoit assez qu'une telle doctrine attire les auditeurs et multiplie les disciples. Il est bien vrai que quelques critiques, et la plupart des beaux-esprits modernes, prétendent justifier Epicure, et donner au mot *volupté* un sens qu'il n'eut jamais ; mais les vrais savants ont toujours regardé cette justification comme une chimère et comme un vain sophisme accrédité chez des hommes intéressés à ne point avouer l'infamie de leur maître. On convient qu'Epicure a parlé beaucoup de vertu ; mais sa *vertu*, c'est la *volupté :* et en cela il est très-raisonnable et très-conséquent dans ses principes. Tout ce qui fait la matière d'une jouissance agréable, est matière de vertu dans le système de l'athée, la raison en persuade et en autorise l'acquisition ; ce serait folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le cardinal de Polignac en réfutant Lucrèce, le plus élégant interprète de la doctrine épicurienne, a mis au grand jour la nature de cette vertu prétendue ; il est surprenant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citera-t-on toujours ce passage de Cicéron : *Negat Epicurus jucundè posse vivi, nisi cum virtute vivatur*, et n'ajoutera-t-on jamais le reste : *nec cum virtute nisi jucundè ?* Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par volupté épicurienne la volupté des sens (*De Finib. l.* 3, *n.* 56). Ceux qui entendent le plaisir de l'âme n'ont pas lu les premiers vers de Lucrèce, disciple et interprète d'Epicure :

Æneadum genitrix, divumque hominumque voluptas, etc.

Est-ce que Vénus présidait aux plaisirs de l'esprit ? « Quoi, disait Cicéron, je ne sais point ce que c'est » que ἡδονὴ en grec, et *voluptas* en latin ? Quiconque » veut être épicurien, l'est en deux jours ; et je serai » le seul qui ne pourrai y rien comprendre ! Vous » dites vous-même qu'il ne faut point de lettres pour » devenir philosophe (il parle à un épicurien) ; en » vérité quoique je sois naturellement assez modéré » dans la dispute, je l'avoue, j'ai peine à me contenir. » En effet, pourquoi Cicéron n'aurait-il pas compris ce que les épicuriens, la plupart fort bornés et incapables d'entrer dans des discussions

(1) L'opinion qu'Epicure a reçu le jour dans ce bourg est en effet assez répandue. Mais c'est à Samos que ce philosophe est né. Son père Néoclès faisait partie d'une colonie que les Athéniens y envoyèrent l'an 352 avant J.-C.

fines, comprenaient dès le premier mot? Epicure parle d'une volupté dont tout animal en naissant a la connaissance par le sentiment seul. « Pourquoi » tergiverser, dit encore Cicéron en apostrophant ce » philosophe, sont-ce vos paroles ou non? voici, » voici ce que vous dites dans le livre qui contient » votre doctrine sur cette matière : *Je déclare*, dites- » vous, *que je ne reconnais aucun autre bien que* » *celui que l'on goûte par les saveurs et par les sons* » *agréables, par la beauté des objets sur lesquels tom-* » *bent nos regards, et par les impressions sensibles* » *que l'homme reçoit dans toute sa personne; et afin* » *qu'on ne dise pas que c'est la joie de l'âme qui con-* » *stitue ce bonheur, je déclare que je ne conçois de* » *joie dans l'âme que quand elle voit arriver ces biens* » *dont je viens de parler, etc.* Est-ce que je mens? » est-ce que j'invente? Qu'on me réfute; je ne de- » mande, je ne cherche en tout que la vérité. » Après tout, si les épicuriens entendaient par le mot de *volupté* autre chose que ce qu'on entend ordinairement, ils n'étaient guère habiles d'aller employer, dans un pays où ils avaient tant de rivaux et d'ennemis, une expression dont le sens, au moins équivoque, pouvait donner prise à la calomnie. « Qui les obligeait, s'ils avaient des idées » pures et exemptes de tout reproche, de présenter » la vertu sous l'habit d'une courtisane décriée? » *Quid enim necesse tanquam meretricem in matronarum cœtum, sic voluptatem in virtutum concilium abducere? invidiosum nomen est et infamiæ subjectum.....* Les mœurs d'Epicure étaient parfaitement conformes à sa doctrine; il a vécu en digne chef de cette classe d'hommes qu'Horace appelle *Epicuri de grege porcos.* Voltaire et les encyclopédistes veulent absolument qu'Epicure ait été un homme de bien. Ceux-ci disent « qu'il reçut dans ses jardins plusieurs » femmes célèbres : Léontine, maîtresse de Métro- » dore; Philénide, une des plus honnêtes femmes » d'Athènes : Nécidie, Hérotie, Hédie, Marmarie, » Boidie, Phédrie. » Or, toutes ces femmes *célèbres* et *honnêtes* étaient des femmes perdues de réputation, suivant Diogène Laërce et les anciens écrivains. Il faut compter extrêmement sur l'ignorance de ses lecteurs, pour leur présenter Philénide ou Philénis, pour *une des plus honnêtes femmes d'Athènes;* il ne reste plus qu'à leur faire croire que Messaline était *une des plus honnêtes femmes de Rome.* Philénis était plus coupable que Messaline : non contente d'avoir corrompu la jeunesse de son temps, elle voulait encore corrompre la jeunesse des siècles futurs, par un livre abominable qu'elle composa (*voy.* les Adages de Junius sur ces mots : *Philaidinis commentarii*, et la remarque P de l'art. *Hélène* dans le Dict. de Bayle). On ne peut lire saint Clément d'Alexandrie, Lucien, Martial, Athénée, Suidas, Giraldi, etc., sans avoir le nom de *Philénis* en exécration. Si les encyclopédistes avaient seulement ouvert les Dictionnaires de Gouldman, d'Etienne, d'Hoffman, etc., ils auraient trouvé le nom de *Philénis* suivi d'une épithète infâme; et Diogène Laërce donne la même épithète à Nécidie, à Hérotie, et aux autres compagnes de Philénis. Epicure était aussi débauché que les femmes qu'il fréquentait. « Quand je le vou- » drais, dit Plutarque, il me serait impossible de » passer par dessus et l'impudence et l'impertinence » de cet homme, dont les appétits voluptueux requé- » raient des viandes exquises, des vins délicieux, » des senteurs délicates, et par-dessus tout cela » encore, de jeunes femmes, comme une Léontium, » une Boidion, une Hédia, une Nicédion, qu'il en- » tretenait et nourrissait. » On n'ose rapporter ce qu'ajoute Plutarque des affreux débordements d'Epicure avec son familier Poliénus et une courtisane native de la ville de Cysique (*voy.* Plutarque dans le traité, *Qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure*, traduit par Amyot, et l'article *Léontium* du Dictionnaire de Bayle). Epicure mourut à l'âge de 72 ans, l'an 269 avant J.-C., d'une rétention d'urine, ou plutôt d'un accident occasionné par de longues et d'effrénées débauches. Gassendi a fait l'apologie de sa morale spéculative et de sa morale pratique, dans un *Recueil sur sa vie et ses écrits*, la Haye, 1656, in-8. L'abbé Batteux l'a bien réfuté dans sa *Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, 1758, in-4, ou in-12. Cumberland et Fabricius ont aussi rendu à ce patriarche des impies et des libertins, toute la justice qu'il mérite.

EPIMÉNIDES de Gnosse, dans la Crète, passe pour le 7e sage de la Grèce dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Il cultiva à la fois la poésie et la philosophie. Il faisait accroire au peuple qu'il était en commerce avec les dieux. On l'appela à Athènes pour conjurer la peste, qu'il chassa avec des eaux lustrales, selon les uns, et selon d'autres avec des eaux tirées des simples; ou plutôt qu'il ne chassa d'aucune façon, à ce que pensent les gens qui apprécient le mieux les merveilles de l'antiquité. On dit aussi qu'Epiménides s'endormit 27 ans dans une caverne, et qu'après en être sorti, il ne fut reconnu de personne et ne reconnaissait plus lui-même personne. De retour en Crète, il composa plusieurs ouvrages en vers, et mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 598 avant J.-C. S. Paul, dans son épître à Tite, a cité le vers où ce poète fait des Crétois, ses compatriotes, ce portrait peu flatteur : *Cretenses semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri.* — Diogène Laërce parle de trois autres EPIMÉNIDES, dont l'un composa l'*Histoire de Rhodes* en langue dorique.

EPIMÉTHÉE, fils de Japet, et frère de Prométhée. Celui-ci avait formé les hommes prudents et ingénieux, et Epiméthée les imprudents et les stupides. Il épousa Pandore, statue que Minerve anima, et à qui tous les dieux donnèrent quelque belle qualité pour la rendre parfaite. Il eut de ce mariage Pyrrha, qui épousa Deucalion, fils de Prométhée.

* EPINAY (Louise-Florence-Pétronille de la LIVE, Mme d'), née à Paris vers 1725, est moins connue par ses écrits que par ses liaisons avec J. J. Rousseau, Grimm, l'abbé Galiani, etc. On lui doit cependant un ouvrage estimable, qu'elle composa pour l'éducation de sa petite-fille, Mlle de Belzunce (depuis Mme de Beuil). Ce livre intitulé les *Conversations d'Emilie*, 2 vol. in-12, fut couronné par l'académie française en 1783, comme le meilleur ouvrage de l'année. *On y trouve*, dit La Harpe, *des mots fins et naïfs, et des choses attendrissantes.* L'auteur d'*Adèle et Théodore* était seule en concur-

rence. Mme d'Epinay ayant perdu son père, au service du roi, on voulut récompenser le père dans la personne de la fille, et on lui fit épouser, en 1745, d'Epinay, son cousin, qui fut nommé fermier-général. Mme d'Epinay avait connu Rousseau, et fit bâtir pour lui près de Montmorency la petite maison connue sous le nom de l'Ermitage. Elle mourut au mois d'avril 1783. On a publié, longtemps après sa mort, *Mémoires et correspondance de madame d'Epinay*, 3 vol. in-8. Ces mémoires, destinés à détruire les fâcheuses impressions données par Rousseau contre la régularité de sa conduite, ne la justifient guère. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus de tort, est la *Correspondance* de l'abbé Galiani (*voy.* ce nom), où règne le cynisme le plus déplorable et le plus révoltant. Il est poussé à un point qui indigne en même temps qu'il dégoûte. Quelle idée doit-on se former d'une société où l'on n'observait pas même les règles de la décence la plus commune, et où le langage le plus grossier était devenu familier et habituel? On doit encore à Mme d'Epinay *Lettres à mon fils*, 1758, in-8; *Mes Moments heureux*, 1759, in-8; ces deux opuscules imprimés à Genève sont très-rares.

EPINE. *Voy.* SPINA (Jean).

EPIPHANE, fils de Carpocrate, hérétique comme son père, fut instruit dans la philosophie platonicienne, et crut y trouver des principes propres à appuyer ses erreurs. Il supposait un principe éternel, infini, et alliait avec ce principe fondamental, le système de Valentin. Selon lui, comme selon nos régénérateurs modernes qui ont changé le plus beau royaume en des monceaux de ruines, ce sont l'ignorance et la passion, qui, en rompant l'égalité et la communauté des biens, ont introduit le mal dans le monde; les idées de propriété exclusive n'entrent point dans le plan de l'intelligence suprême; elles sont l'ouvrage des hommes. Il concluait de là qu'il fallait supprimer les lois et rétablir l'état d'égalité; il concluait encore que la communauté des femmes était le rétablissement de l'ordre, comme la communauté des fruits de la terre. Il est surprenant que nos prôneurs de l'égalité des droits de l'homme ne l'aient pas encore étendue jusque-là. Si Feller eut vécu jusqu'à nos jours, il aurait pu voir tirer cette dernière conséquence du système de l'égalité des droits; il l'aurait entendu proclamer publiquement sous les yeux de l'autorité, et, sinon par son ordre, au moins avec l'autorisation indirecte de son inactivité pour l'empêcher et de son silence. C'est ainsi que nous avançons vers l'abîme. Par bonheur pour ses contemporains, cet Epiphane mourut à l'âge de 17 ans, vers le commencement du IIIe siècle. Sa doctrine avait tellement plu au peuple, qu'il le révéra comme un dieu. On lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie; et l'on érigea une académie pour perpétuer sa doctrine.

EPIPHANE (saint), évêque de Salamine et Père de l'Eglise, naquit dans le territoire d'Eleuthérople en Palestine, vers l'an 310. Dès sa plus tendre jeunesse il se retira dans les déserts de sa province, et fut le témoin et l'imitateur des vertus des saints solitaires qui les habitaient. A 20 ans il fonda un monastère, et eut un grand nombre de moines sous sa conduite. Il s'appliqua dans sa solitude à l'étude des écrivains sacrés et profanes. Elevé à la prêtrise, il le fut bientôt à l'épiscopat en 366, par les vœux unanimes du clergé et du peuple de Salamine, métropole de l'île de Chypre. Le schisme d'Antioche l'ayant appelé à Rome, il logea chez l'illustre veuve Paule. De retour dans son diocèse, il instruisit son peuple par ses sermons, et l'édifia par ses austérités. Il le préserva de toutes les hérésies, et surtout de celles d'Arius et d'Apollinaire. Epiphane ne fut pas moins opposé à Origène qu'il croyait coupables des erreurs qu'on rencontre dans ses écrits. Il les anathématisa dans un concile en 401, et se joignit à Théodoret, pour engager saint Jean Chrysostome à souscrire à cette condamnation. Le saint patriarche l'ayant refusé, Epiphane vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de Théophile d'Alexandrie, pour y faire exécuter le décret de son concile. Cette démarche était imprudente; celle d'ordonner un prêtre à Jérusalem sans le consentement de Jean, patriarche de cette ville, ne l'est peut-être pas moins. Le patriarche s'en plaignit amèrement, et saint Epiphane s'en excusa sur la nécessité des circonstances, et sur le consentement présumé de Jean, sur ce qu'il avait ignoré la défense que Jean avait faite; enfin sur ce que le monastère où il avait fait l'ordination, n'était point de la juridiction de l'évêque de Jérusalem (*Voy.* le tom. 2 des Œuvres de saint Epiphane, p. 312, édition de Paris, 1622). Il ordonna aussi un diacre à Constantinople sans le consentement de saint Chrysostome. Le pape Urbain II l'excuse en ces termes en écrivant à Hugues, archevêque de Lyon : *Legimus sanctum Epiphanium episcopum, ex diœcesi S. Jo. Chrysostomi quosdam clericos ordinasse, quod sanctus vir omninò non fecisset, si ei detrimentum fore perpenderet.* Il l'excuse aussi sur sa bonne foi, et sur l'utilité de cette ordination. Saint Epiphane mourut en retournant de Constantinople à l'île de Chypre, en 403, âgé d'environ 93 ans, regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux; mais peu politique, et se laissant quelquefois emporter trop loin par son zèle. De tous les ouvrages qui nous restent de ce Père, les plus connus sont : *Panarium*, c'est-à-dire l'*Armoire aux remèdes*. C'est une exposition des vérités principales de la religion, et une réfutation des erreurs qu'on y a opposées; *Anchora*, ainsi appelé, parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, et qu'il le composa pour fixer la foi des fidèles et les affermir dans la saine doctrine; *Traité des poids et mesures*, plein d'une profonde érudition; le livre *des Douze pierres précieuses*, qui étaient sur le rational du grand-prêtre, ouvrage savant, traduit en latin, Rome, 1743, in-4, par les soins et avec les notes de François Fogini. Tous ses écrits décèlent une vaste lecture; mais saint Epiphane ne la puisait pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques peu importants. Son style, loin d'avoir l'élévation et la beauté de celui des autres Pères grecs, des Chrysostomes, des Basiles, est dur, négligé, obscur, sans suite et sans liaison. Saint Epiphane était un compilateur plutôt qu'un écrivain; mais la postérité ne lui doit pas moins de

reconnaissance. Sans lui, nous n'aurions aucune idée de plusieurs auteurs profanes et ecclésiastiques, dont il nous a transmis des fragments. La meilleure édition des *œuvres* de ce Père est celle du P. Pétau, en grec et en latin, 1622, avec de savantes notes, en 2 vol. in-fol. La *Bibliothèque choisie des Pères* par l'abbé Guillon contient une excellente analyse des ouvrages de saint Epiphane.

EPIPHANE, patriarche de Constantinople en 520, prit avec zèle la défense du concile de Chalcédoine et de la condamnation d'Eutychès. Le pape Hormisdas lui donna pouvoir de recevoir en son nom tous les évêques qui voudraient se réunir à l'église romaine, à condition qu'ils souscriraient à la *formule* qu'il avait dressée. Il mourut en 535, avec la réputation d'un bon évêque.

EPIPHANE le *Scholastique*, ami du célèbre Cassiodore, traduisit à sa prière, les *Histoires ecclésiastiques* de Socrate, de Sozomène, de Théodoret. C'est sur cette version, plus fidèle qu'élégante, que Cassiodore composa son *Histoire tripartite*. On attribue à Epiphane plusieurs autres *traductions* du grec en latin. Il florissait dans le VI[e] siècle.

EPIPHANE, moine et prêtre de Jérusalem, qu'Anselme Banduri croit être le même que Polyeucte, patriarche de Constantinople en 956, mort le 16 janvier 970, nous a laissé : *De Syriâ et Urbe sanctâ*, en grec et en latin, inséré dans *Symmicta* d'Allatius, lib. 1 ; *Vitæ B. Mariæ Virginis et sancti Andreæ apostoli*, dont Allatius fait mention dans sa diatribe *de Simeonum scriptis*, pag. 106.

* EPIPHANE (le P.), religieux capucin, né au XVII[e] siècle à Moirans, près Saint-Claude, en Franche-Comté, fut envoyé par ses supérieurs aux Indes. Plein de zèle et d'ardeur pour la propagation de la foi, il y prêcha l'Evangile avec fruit. On sait qu'il existait encore en 1685; mais on ignore l'époque de sa mort. Il a laissé manuscrits divers écrits sur la théologie et les controverses. Ceux qu'on connaît le plus sont : une *Explication littérale de l'Apocalypse*, et la *Clef* du même livre ; les *Annales historiques de la mission des PP. capucins dans la Nouvelle-Andalousie; Ars memoriæ admirabilis, omnium nescientium excedens captum*, etc.

EPISCOPIUS (Simon), dont le nom de famille est *Bischop*, évêque, né à Amsterdam en 1583, professeur en théologie à Leyde en 1613, se fit beaucoup d'ennemis, pour avoir pris le parti des arminiens contre les gomaristes. Ces deux sectes, toutes deux enthousiastes et factieuses, divisaient alors la Hollande. Episcopius plaida pour la première. Il fut insulté en public et en particulier, et insulta à son tour. Les états de Hollande l'ayant invité de se trouver au synode de Dordrecht, il ne put y être admis que comme homme de parti cité à comparaître, et non pas comme juge appelé pour donner des décisions. Le synode le chassa de ses assemblées, le déposa du ministère, et le bannit des terres de la république : décision injuste et absurde de la part de gens qui ne reconnaissaient point de juges en matière de doctrine, et qui s'arrogeaient en même temps une infaillibilité qu'ils refusent à l'Eglise universelle (*Voy.* ARMINIUS, GOMAR, VORSTIUS). Il se retira à Anvers, où ne trouvant pas de gomaristes à combattre, il s'amusa à disputer avec les jésuites. Son exil dura quelque temps ; mais enfin, l'an 1626, il revint en Hollande, pour être ministre des remontrants à Roterdam. Huit ans après il fut appelé à Amsterdam, pour veiller sur le collége que ceux de sa secte venaient d'y ériger. Il y mourut en 1643, d'une rétention d'urine, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnaissent l'autorité de l'Ecriture sainte, de quelque manière qu'elles l'expliquent. C'était ouvrir la porte à toutes les erreurs. Cette opinion l'avait fait soupçonner de socinianisme, et il n'avait pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le nouveau Testament*. L'on sent assez, à travers ses équivoques, qu'il pensait que Jésus-Christ n'était pas Dieu. « Du calvinisme au » socinianisme, dit sagement un théologien, il n'y a » qu'un pas; » et rarement même on s'arrête là (*Voy.* LENTULUS, SERVET, etc). Ses ouvrages de théologie ont été publiés à La Haye, 1678, 2 vol. in-fol. Episcopius était fort diffus, mais vif et très-emporté, quoique apôtre du tolérantisme. Il y a quelquefois plus de subtilités que de solidité dans ses raisonnements. La *Vie* de ce sectaire est à la tête de ses *Œuvres*, publiées par Courcelles. Philippe de Limborch l'a aussi écrite en 1702, in-8.

EPONINE. *Voy.* SABINUS.

* EPPENDORF (Henri d'), gentilhomme allemand, né vers 1495 dans un bourg de Misnie, fut un des hommes les plus éclairés de son siècle. Il eut des démêlés avec Erasme qu'il accusait d'avoir écrit une lettre injurieuse contre lui. Eppendorf l'en accusa devant le duc de Saxe, qui était son protecteur; et, sous les auspices de ce souverain, il publia : *Ad D. Erasmi Roterodami libellum, cui titulus : Adversus mendacium et obtrectationem utilis admonitio, justa querela*, Haguenau, 1531, in-8; réimprimé à Leipsig en 1745. Eppendorf a traduit en allemand : les *Apophthegmes de Plutarque*, Strasbourg, 1534, in-fol.; *Œuvres de Plutarque*, 1551 ; *Abrégé de l'histoire romaine*, extrait des meilleurs auteurs, 1536, in-fol.; *Histoire naturelle de Pline*, 1543, in-fol.; *Chroniques suédoise et danoise* de Krantz, 1545, in-fol. Eppendorf mourut vers 1553, dans un âge peu avancé.

* EPRÉMÉNIL (Jean-Jacques DUVAL d'), né à Pondichéry, gendre de Dupleix (*voy.* ce nom), était membre du conseil souverain de cette colonie et fut président de celui de Madras, pendant le peu de temps que cette place appartint aux Français. Il se fit remarquer comme magistrat et comme militaire, et défit les troupes du nabab d'Arcate. Il entreprit le voyage de Chandernagor pour mieux connaître les principes de la religion des Indiens, et mourut en 1767. On a de lui : *Sur le commerce du Nord*, 1762, in-12; *Correspondance sur une question politique d'Agriculture*, 1763, in-12; *Examen de la surdité et de la cécité*, in-12; *Lettre à l'abbé Trublet sur l'Histoire*, 1760, in-12.

* ÉPRÉMÉNIL (Jean-Jacques-DUVAL d'), fils du précédent, né à Pondichéry, en 1746, vint en France en 1750 avec son père. Il y fit ses études, s'adonna à la jurisprudence, et fut d'abord avocat du roi au Châtelet. Il commença sa réputation en

défendant, en 1781, la mémoire de son oncle, Duval de Leyrit, gouverneur de Pondichéry, contre Lally Tolendal, qui l'accusait de la mort de son père. (*Voy.* LALLY). Il acheta bientôt après une charge de conseiller au parlement; à de grands talents, il joignait une tête ardente et un goût extrême pour les nouveautés. Disciple de Mesmer, il établit chez lui un baquet magnétique. Son imagination vive et romanesque le porta à écrire en faveur de ce système; aussi partagea-t-il le ridicule de ceux qui y avaient eu une confiance aveugle. En mai 1788, s'étant procuré l'édit qui remplaçait les cours souveraines par de grands bailliages, il courut au parlement révéler ce coup d'état contre la magistrature, et l'engagea à protester. Les ministres ordonnèrent l'arrestation des conseillers Goislart-Monsalbert et d'Epréménil. Lorsqu'on vint pour les arrêter en plein parlement, leurs collègues se levèrent en disant : *Nous sommes tous d'Epréménil et Monsalbert.* Dans un lit de justice tenu trois jours après, d'Epréménil fut exilé aux îles Sainte-Marguerite, où il resta jusqu'à la chute de M. de Brienne. La bonté du roi lui ayant permis de revenir à Paris, son retour fut un triomphe. Nommé député aux états-généraux, il s'y montra aussi ardent à défendre les principes de l'ancienne monarchie, qu'il avait manifesté d'énergie dans ses attaques contre les ministres. Cette contradiction dans sa conduite, sans le réconcilier avec ceux dont il avait humilié l'orgueil, le rendit odieux à son parti. Au mois de juillet 1792, comme il sortait des Tuileries, il fut reconnu, maltraité et entraîné au Palais-Royal, où il aurait péri infailliblement, si une patrouille de garde nationale ne l'eût tiré à demi-mort des mains de ses assassins, et ne l'eût conduit à l'abbaye de St.-Germain, où le maire Pétion le fit porter. D'Epréménil lui dit à cette occasion : « Comme vous, monsieur, je » fus l'idole du peuple. » Après le 10 août, ses amis l'engagèrent à sortir d'un pays où ses jours étaient sans cesse en danger, mais il s'y refusa en disant qu'il devait partager les périls d'une révolution dont il avait été un des premiers moteurs. Il se retira cependant aux environs du Hâvre, où il se flatta un instant d'être oublié; mais la proscription l'atteignit bientôt. Il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort avec Chapelier son antagoniste à l'assemblée Constituante. Ils furent conduits à l'échafaud sur la même charrette, et exécutés le 23 avril 1794. Un moment avant de partir Chapelier lui dit : *A qui de nous deux vont s'adresser les huées du peuple? à tous deux*, répondit d'Epréménil; et il disait vrai. On lui attribue les fameuses *remontrances* du mois de janvier 1788, qui produisirent un si grand effet dans toute la France. On cite encore de lui : un *discours dans la cause des magistrats qui composaient la chambre des vacations du parlement de Bretagne*, 1790, in-8.

ERARD (Claude), avocat au parlement de Paris, mort en 1700, à 54 ans, laissa des *plaidoyers* imprimés en 1734, in-8. Le plus célèbre est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini, sa femme, qui l'avait quitté pour passer en Angleterre.

ERASISTRATE, fameux médecin, petit-fils d'Aristote, né à Julis, dans l'île de Céos, découvrit, dit-on, par l'agitation du pouls d'Antiochus Soter, la passion que ce jeune prince avait pour sa belle-mère, et prétendit l'en avoir guéri. Séleucus-Nicanor, son père, donna cent talents à Erasistrate pour cette guérison. Ce médecin désapprouvait l'usage de la saignée, des purgations et des remèdes violents. Il réduisait la médecine à des choses très-simples, à la diète, aux tisanes, aux purgatifs doux. Galien nous a conservé le titre de plusieurs de ses *ouvrages*, dont les injures du temps ont privé la postérité. Erasistrate fut chef d'une école célèbre qui fleurit principalement à Smyrne et dont les disciples, sous le nom d'*Erasistratéens*, se succédèrent pendant plus de quatre cents ans, jusqu'au temps de Gallien.

ERASME (Didier), *Desiderius Erasmus*, naquit à Rotterdam en 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Gouda, nommé Pierre Gheraeds, avec la fille d'un médecin. Il fut enfant de chœur jusqu'à l'âge de 9 ans, dans la cathédrale d'Utrecht. A 14, il perdit son père et sa mère; à 17, il se fit chanoine régulier de Saint-Augustin à Stein, près de Gouda; à 25, il fut élevé au sacerdoce, par l'évêque d'Utrecht. Sa pénétration était très-vive, et sa mémoire très-heureuse. Erasme voyagea pour perfectionner ses talents, en France, en Angleterre, en Italie. Il séjourna près d'un an à Bologne, et y prit en 1506 le bonnet de docteur en théologie. Ce fut dans cette ville qu'ayant été pris pour chirurgien des pestiférés, à cause de son scapulaire blanc, il fut poursuivi à coups de pierres, et courut risque de la vie. Cet accident lui donna occasion d'écrire à Lambert Brunius, secrétaire de Jules II, pour demander la dispense de ses vœux : il l'obtint. De Bologne, il passa à Venise, ensuite à Padoue, enfin à Rome, où ses ouvrages l'avaient annoncé avantageusement. Le pape, les cardinaux, en particulier celui de Médicis (depuis Léon X), le recherchèrent et l'applaudirent. Erasme aurait pu se faire un sort heureux et brillant dans cette ville; mais les avantages que ses amis d'Angleterre lui faisaient espérer de la part de Henri VIII, lui firent préférer le séjour de Londres. Thomas Morus, grand-chancelier du royaume, lui donna un appartement chez lui. Erasme s'étant présenté à lui sans se nommer, Morus fut si agréablement surpris des charmes de la conversation de cet inconnu, qu'il lui dit : « Vous êtes Erasme ou un démon. » On lui offrit une cure pour le fixer en Angleterre; mais il la refusa. Il fit un second voyage en France, l'an 1510, et peu de temps après il retourna encore en Angleterre. L'université d'Oxford lui donna une chaire de professeur en langue grecque. Soit qu'Erasme fût naturellement inconstant, soit que cette place lui parût au-dessous de son mérite, il la quitta pour se retirer à Bâle, d'où il allait assez souvent dans les Pays-Bas, et même en Angleterre, sans que ses fréquentes courses l'empêchassent de donner au public un grand nombre d'ouvrages. Léon X ayant été élevé sur le saint Siége, Erasme lui demanda la permission de lui dédier son *édition grecque et latine du nouveau Testament*, et reçut la réponse la plus obligeante. Il ne fut pas moins es-

timé par le successeur de Léon, et par les autres souverains pontifes. Paul III voulait l'honorer de la pourpre romaine. Clément VII et Henri VIII lui écrivirent de leur propre main, pour se l'attacher. Le roi François Ier, roi de Hongrie, Ferdinand, Sigismond, roi de Pologne, et plusieurs autres princes, essayèrent en vain de l'attirer auprès d'eux. Erasme, ami de la liberté, autant qu'ennemi de la contrainte des cours, n'accepta que la charge de conseiller d'état, que Charles d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Charles-Quint) lui donna. Cette place lui acquit beaucoup de crédit, sans lui procurer beaucoup de gêne. L'hérésiarque Martin Luther tâcha de l'engager dans son parti, mais inutilement. Erasme, prévenu d'abord en faveur des réformateurs, se dégoûta d'eux quand il les eut mieux connus. Il les regardait comme une nouvelle espèce d'hommes *obstinés, médisans, hypocrites, menteurs, trompeurs, séditieux, forcenés, incommodes aux autres, divisés entre eux...* « On a beau vouloir, disait-il en plaisantant, que le luthéranisme soit une chose tragique; pour moi, je suis persuadé que rien n'est plus comique, car le dénouement de la pièce est toujours quelque mariage. » Les réformateurs devenant tous les jours plus bruyants à Bâle, il se retira à Fribourg, qu'il quitta après un séjour de sept ans, pour revenir à Bâle, où il mourut d'une dyssenterie en 1536, à 69 ans. Il avait été durant tout le cours de sa vie d'une complexion délicate; il fut, sur la fin de ses jours, tourmenté par la goutte et la gravelle. Sa mémoire est aussi chère à Bâle, qu'il avait illustrée en y fixant sa demeure, qu'à Rotterdam, qui jouit de la gloire de lui avoir donné le jour. Ses compatriotes lui ont fait élever une statue au milieu de la grande place, sur la base de laquelle on lit ces paroles :

Desiderio Erasmo
Magno scientiarum atque
Litteraturæ politioris
Vindici et instauratori.

Pour faire cette statue, on fit fondre un magnifique crucifix de bronze; ce qui donna lieu à Vondel, poète hollandais, de faire une épigramme saillante sur le patriotisme des Rotterdamois (*voy.* VONDEL). Il fut le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. C'est à lui principalement qu'on doit la renaissance des belles-lettres, les premières éditions de plusieurs Pères de l'Eglise, la saine critique. Il ranima les illustres morts de l'antiquité, et inspira le goût de leurs écrits à son siècle. Il avait formé son style sur eux. Le sien est pur, élégant, aisé; et quoique un peu bigarré, il ne le cède en rien à celui des meilleurs écrivains de son siècle. On a reproché, non sans raison, à Erasme, une trop grande liberté sur les matières qui concernent la religion. Il exerce souvent une critique mal fondée contre les saints Pères. Il se plait à grossir les vices de son temps; jamais sa plume n'est plus féconde en satires, que quand il parle des religieux et des ecclésiastiques; il se rend justice à lui-même, lorsqu'il dit (lib. 1, epist. 11) : *Ut ingenue, quod verum est, fatear, sum natura propensior ad jocos quam fortasse deceat, et linguæ liberioris quàm nonnunquam expediat.* On peut voir sur ce point la *Préface* du Père Canisius sur les *Epîtres de saint Jérôme*, et l'*Apparat sacré* du P. Possevin. Se fiant trop sur ses propres lumières dans les matières de religion, il s'est quelquefois écarté du vrai chemin. C'est pour cela que plusieurs de ses ouvrages ont été censurés par les facultés de théologie de Paris et de Louvain, et mis à l'*Index* du concile de Trente. *Damnatus in plerisque*, dit un auteur moderne, *suspectus in multis, caute legendus in omnibus.* Il faut cependant avouer que quelques-uns ont poussé la critique trop loin contre Erasme. Il est certain qu'il a vécu et qu'il est mort dans le sein de l'Eglise catholique, comme l'a montré Jacques Marsollier dans son *Apologie d'Erasme*, Paris, 1713, in-12 : ouvrage d'ailleurs trop favorable à Erasme, et contre lequel le Père Tournemine s'éleva avec force. Peu de jours avant sa mort, Erasme écrivit à Conrard Goclenius son intime ami, qu'il voudrait finir ses jours ailleurs qu'à Bâle, à raison des divisions que les nouvelles sectes avaient produites dans cette ville : *Ob dogmatum dissensionem malim alibi finire vitam.* Cet homme célèbre essuya plusieurs orages qu'il ne supporta pas avec trop de patience. Naturellement sensible à l'éloge et à la critique, il traitait ses adversaires avec dédain et avec aigreur. Il eut toute sa vie une passion extrême pour l'étude; il préféra ses livres à tout, aux dignités et aux richesses. Il était ennemi du luxe, sobre, sincère, ennemi de la flatterie, bon ami et constant dans ses amitiés; en un mot, il n'était pas moins aimable homme, qu'homme savant. Toutes ses *Œuvres* furent recueillies à Bâle par le célèbre Froben son ami, 9 vol. in-fol. Les deux premiers et le quatrième sont consacrés uniquement aux ouvrages de grammaire, de rhétorique et de philosophie. On y trouve l'*Eloge de la folie* et les *Colloques*, les deux productions d'Erasme les plus répandues. La première est une satire assez triviale contre les désordres et ridicules de son temps, ou contre ce qui lui a paru tel. « Les détails, dit un critique, en sont froids, prolixes, exagérés, quelquefois plats et dégoûtants. Il est inconcevable que ce livre ait pu jouir d'une si grande vogue; il n'y a que le style et le nom de l'auteur qui peuvent avoir produit cet enchantement. » On ne doit pas juger plus favorablement ses *Colloques*, qu'on lit plus pour la latinité que pour le fond des choses. Il y a çà et là des endroits lubriques et obscurs, déplacés dans tout ouvrage; mais surtout dans un prétendu livre d'éducation, qu'Erasme écrivait pour le fils de Froben : quand on réfléchit que l'auteur avait alors 60 ans, on ne sait plus qu'en penser, ou bien on ne le sait que trop. Le 3e vol. renferme les *épîtres*, dont plusieurs ont rapport aux affaires de l'Eglise; le 5e, *les livres de piété*, écrits avec une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques de son temps; le 6e, la *Version du nouveau Testament*, avec les notes; le 7e, ses *Paraphrases sur le nouveau Testament*; le 8e, ses *traductions des ouvrages de quelques Pères grecs*; le dernier ses *apologies*. Jean Le Clerc a donné une nouvelle édition de tous ces différents ouvrages, en 11 vol. in-folio, à Leyde, chez Vander-Aa, 1703. L'*Eloge de la Folie* a été imprimé séparément, *cum notis variorum*, 1676

in-8; et à Paris, Barbou, 1765, in-12. On en a une assez mauvaise traduction française, par Gueudeville, Amsterdam, 1728, in-8; Paris, 1751, in-8 et in-4, fig.; et une autre de Barrett, Paris, 1789, in-12. Les Elzevir ont donné une édition de ses *Adages*, 1650, in-12; de ses *Colloques*, 1636, in-12; Il y en a une édition, *cum notis variorum*, 1664 ou 1693, in-8. Ils ont été traduits en français par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-12, fig. Barrett a donné en 1789 une nouvelle traduction de l'*Eloge de la Folie*. On a imprimé séparément à la Haye et à Amsterdam, ses meilleurs ouvrages au nombre de 24, qui peuvent se relier en 13 vol. petit in-12. Ceux qui voudront connaître Erasme plus en détail, peuvent lire l'*Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, mise au jour en 1757, par de Burigny, en 2 vol. in-12. Quoique assez mal écrite, elle est intéressante dans plusieurs endroits. On voit encore à Bâle, dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son *testament* écrit de sa propre main, son portait par le célèbre Holbein, avec une épigramme de Théodore de Bèse. On lui a fait cette épitaphe :

Pallida mors magnum nobis accepit *Erasmum*,
Sed *Desiderium* tollere non potuit.

ERASTE (Thomas), médecin, né en 1524, à Bade en Suisse, enseigna avec réputation à Heidelberg, puis à Bâle, où il mourut en 1583. On a de lui : divers ouvrages de *médecine*, principalement contre Paracelse, ainsi qu'une *Vie* de ce philosophe, médecin et charlatan; on y voit qu'il se mêlait de magie, et que le diable lui rendait des visites, Bâle, 1572, in-4; des *thèses* qui ont fait beaucoup de bruit dans le temps, Zurich, 1595, in-4; *Varia Opuscula medica*, 1590, in-fol.; *Consilia*, Francfort, 1598, in-fol.; *De auro potabili*, in-8; *De putredine*, in-8; *De theriaca*, Lyon, 1606, in-4; *De lamiis seu strigibus*, Bâle, 1578, in-8; des *thèses contre l'excommunication, et l'autorité des consistoires*, Amsterdam, 1549, in-8. Il paraît que l'auteur était dans le cas de les craindre. Le médecin était préférable chez lui au controversiste; mais ni l'un ni l'autre ne méritaient le premier rang.

ERATH (Augustin d'), savant professeur de théologie dans les collèges de l'ordre des chanoines de Saint-Augustin, protonotaire apostolique, abbé de Saint-André et comte palatin, né à Bulchoa en Souabe en 1648, mort en 1719, a publié sur la théologie et l'histoire ecclésiastique plusieurs ouvrages, dont on trouve la liste dans Moreri : le plus remarquable est un *Commentaire*, historico-théologico-juridique, *sur la règle de saint Augustin*, en latin, Vienne, 1689, in-fol.— * ERATH (Antoine-Ulric d'), jurisconsulte allemand, né en 1709, mort en 1773, est auteur de quelques ouvrages historiques et chronologiques sur l'Allemagne au moyen âge, et d'un grand nombre de *Mémoires* en latin, en français et en allemand. Le plus estimé est son *Calendarium romanogermanicum*, Dillemburg, 1761, in-fol. — ERATH (M<sup>lle</sup> d'), fille du précédent, morte en 1776, a traduit du latin en allemand les *Vies des illustres capitaines*, par Cornélius-Népos, Francfort, 1769, in-8.

ÉRATO, l'une des neuf muses, préside aux poésies légères. On la représente sous la figure d'une jeune fille enjouée, couronnée de myrtes et de roses, tenant d'une main une lyre, un archet de l'autre, et ayant à côté d'elle un petit Cupidon ailé, avec son arc et son carquois.

ERATOSTHÈNE, grec cyrénéen, bibliothécaire d'Alexandrie, né 276 ans, mort 196 ans avant J.-C., cultiva à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, et excella dans le premier et le dernier genre. On lui donna le nom de *Cosmographe*, d'*Arpenteur de l'univers*, de *second Platon*. Il trouva, dit-on, le premier la manière de mesurer la grandeur de la circonférence de la terre, qu'on n'a pu cependant encore perfectionner jusqu'à s'assurer d'un calcul précis; et s'il est vrai que la terre n'a point une figure parfaitement régulière, il n'y en aura jamais (*voy.* CONDAMINE). Il forma le premier observatoire, et observa l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une méthode pour connaître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure commune entre eux. Elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont point cette propriété. On la nomma *le crible d'Eratosthène*. Ce philosophe composa aussi un traité pour perfectionner l'analyse, et il résolut le problème de la duplication du cube, par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 80 ans et accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des *ouvrages* d'Eratosthène a été imprimé à Oxford, en 1672, in-8, et à Gottingue en 1794. On en a deux autres éditions dans l'*Uranologia* du P. Pétau, 1630; et à Amsterdam, dans le même format, 1705. Les savants modernes le regardent comme le père de l'astronomie.

ERATOSTRATE. *Voy.* EROSTRATE.

ERCHEMBERT, lombard, vivait dans le IX<sup>e</sup> siècle. Il porta les armes dès sa première jeunesse, et fut prisonnier de guerre. Il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la règle de Saint-Benoît à l'âge d'environ 25 ans. On lui donna le gouvernement d'un monastère voisin; mais il y fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore contraint de se retirer. Ce fut dans le lieu de sa retraite qu'il écrivit un *Supplément* depuis l'an 774 jusqu'en 884, à l'*Histoire des Lombards*, par Paul Diacre. Il ajouta à ce Supplément l'*Histoire de la ruine et de la restauration du Mont-Cassin*, et *de l'incursion des Arabes* jusqu'à l'an 884. On lui attribue la *Vie de Landulphe, évêque de Capoue*, en vers, et un *Abrégé de l'histoire des Lombards*; mais on doute qu'ils soient de lui. Antoine Caraccioli, prêtre de l'ordre des Clercs-réguliers, a publié son *supplément* qui offre quelques faits curieux, avec d'autres pièces, à Naples, en 1620, in-4. Camille Pellegrin l'a donné de nouveau au public dans son *Histoire des princes Lombards*, en 1643, in-4. Erchembert mourut vers l'an 889.

ERCILLA-Y-CUNIGA (don Alonzo d'), né à Berméo dans la Byscaye vers 1525, fils d'un jurisconsulte célèbre, était gentilhomme de la chambre de l'empereur Maximilien. Il fut élevé dans le palais de Philippe II, et combattit sous ses yeux à la cé-

lèbre bataille de Saint-Quentin, en 1557 (1). Le guerrier, entraîné par le désir de connaître les pays et les hommes, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre. Ayant appris à Londres que quelques provinces du Pérou et du Chili s'étaient révoltées contre les Espagnols, il brûla d'aller signaler son courage sur ce nouveau théâtre. Il passa sur les frontières du Chili dans une petite contrée montagneuse, où il soutint une guerre aussi longue que pénible contre les rebelles, qu'il défit à la fin. C'est cette guerre qui fait le sujet de son poème de l'*Araucana*, ainsi appelé du nom de la contrée. On y remarque des pensées neuves et hardies. Le poète-conquérant a mis beaucoup de chaleur dans ses batailles. Le feu de la plus belle poésie éclate dans quelques endroits. Les descriptions sont riches, quoique peu variées; mais nul plan, point d'unité dans le dessein, point de vraisemblance dans les épisodes, point de décence dans les caractères. Ce poème, composé de plus de trente-six chants, et trop long de la moitié, fut imprimé pour la première fois en 1597, in-12; mais la meilleure édition est celle de Madrid, 1632, 2 vol. in-12. Ercilla-y Cuniga mourut vers l'an 1595, à Madrid, à l'âge de 70 ans.

ERCKERN (Lazare), surintendant des mines de Hongrie, d'Allemagne et du Tyrol, sous trois empereurs, a écrit *sur la métallurgie* avec beaucoup d'exactitude. Son livre est en allemand ; mais on l'a traduit en latin avec des notes. Il parut pour la première fois en 1694, Francfort, in-fol. On y trouve presque tout ce qui regarde l'art d'essayer les métaux.

* ERDOEDI (Gabriel-Antoine, comte d'), doyen des suffragants de Hongrie, fit imprimer à ses frais l'ouvrage de P. Sam. Pinson, jésuite : *Opusculum theolog. in quo quæritur an et qualiter princeps catholicus hæreticos in suâ ditione retinere, vel contrà, pœnis eos exilio, ad fidem catholicam amplectendam cogere possit*, Tyrnau, 1721. Ce livre fut prohibé.

* ERDT (Paulin, religieux franciscain, professeur à l'université de Fribourg en Brisgaw, né à Wertoch en 1737, s'est distingué par son zèle contre les incrédules. Son principal ouvrage est une *Histoire littéraire de la théologie* en latin, 4 vol. in-8. Il a fait paraître aussi quelques écrits sur la bibliographie. Erdt est mort à la fin de 1800.

ÉRÈBE, fils du Chaos et des Ténèbres, épousa la Nuit, et en eut l'Æther et le Jour. Il fut métamorphosé en fleuve, et précipité dans le fond des enfers, pour avoir secouru les Titans.

ÉRECTHÉE ou ERICTHÉE, fut un chasseur que Minerve prit soin d'élever et de faire proclamer roi des Athéniens. Il donna son nom à la ville d'Athènes. On dit qu'il savait tirer l'arc avec tant d'adresse, qu'Alcon son fils étant enlacé par un dragon, il perça le monstre d'un coup de flèche sans blesser son enfant.

ERECTHÉE, roi d'Athènes, succéda à Pandion son père, vers l'an 1400 avant J.-C. Il partagea tous les habitants de son royaume en quatre classes (c'est-à-dire, en guerriers, artisans, laboureurs et pâtres), pour éviter la confusion qui pouvait naître du mélange des conditions. Il fut père de Cécrops, deuxième prince de ce nom, qui, après avoir été détrôné par ses neveux, se retira chez Pylas son beau-père, roi de Mégare. Erecthée régna 50 ans. Après sa mort, il fut placé au rang des dieux, et on lui érigea un temple à Athènes. C'est sous son règne que les *marbres d'Arundel* placent l'enlèvement de Proserpine, et l'institution des mystères *éleusiniens;* ce qui n'empêche pas que son règne n'appartienne à l'histoire des temps fabuleux.

ÉRÉSICTHON ou ÉRISICTHON, Thessalien, fils de Triopas. Cérès, pour le punir d'avoir osé abattre une forêt qui lui était consacrée, lui envoya une faim si horrible, qu'il consuma tout son bien sans pouvoir la satisfaire. Réduit à la dernière misère, il vendit sa propre fille, nommée Métra. Neptune, qui avait aimé cette fille, lui ayant accordé le pouvoir de se changer en ce qu'elle voudrait, elle échappa à son maître sous la forme d'un pêcheur. Rendue à sa figure naturelle, son père la vendit successivement à plusieurs maîtres. Elle n'était pas plutôt livrée à ceux qui l'avaient achetée, qu'elle se dérobait à eux en se changeant en cerf, en bœuf, en oiseau, ou autrement. Malgré cette ressource pour avoir de l'argent, elle ne put jamais rassasier la faim de son père qui mourut enfin misérablement en dévorant ses propres membres.

ERGINUS, roi d'Orchomène après son père Clyménus, fut en guerre avec Hercule qui le vainquit, le tua, et pilla ses états. Pindare fait un éloge magnifique d'Erginus dans une de ses odes.

* ERIC Ier, surnommé *le Bon*, roi de Danemarck, régna dans le XIe siècle. Il fit la guerre aux Vandales, et s'empara de leur capitale dans l'île de Rugen, asile des pirates qui infestaient les mers et les côtes du Danemarck. Un meurtre qu'il avait commis l'engagea d'entreprendre un pèlerinage à Jérusalem ; mais il mourut en route, dans l'île de Chypre, vers l'an 1106. Ce prince se fit chérir de la noblesse et du peuple, et respecter de toutes les puissances voisines. Les anciennes *chroniques* disent qu'il vivait avec ses sujets comme un père avec ses enfants, et qu'aucun malheureux ne le quittait sans consolation.

ERIC IX (saint), fils de Jeswar, fut élu par les Suédois pour être leur roi l'an 1152; mais en même temps les Goths élevèrent sur le trône Charles, fils de Suercher. Cette double élection occasionna de grands débats. Enfin les deux partis convinrent qu'Eric régnerait seul sur les Goths et les Suédois, qui ne feraient plus qu'une même nation, et que Charles lui succéderait. Eric, attaqué par les Finlandais en 1154, gagna sur eux une bataille qui le rendit maître de leur pays. Ils étaient idolâtres. Eric leur envoya des missionnaires, à la tête desquels il mit saint Henri, archevêque d'Upsal, dont le siége avait été érigé en métropole l'an 1148, par le pape Eugène III. Ce prélat gagna la couronne du martyre dans sa mission l'an 1157. Eric s'appliquait en même temps à policer ses états

(1) Les biographes étrangers ont seuls avancé qu'Ercilla se trouva à la bataille de St.-Quentin. Dès 1554, il retourna dans sa patrie, et ne put par conséquent y assister. Ercilla semble le désavouer lui-même dans un passage de son *Araucana*. (*Voy.* ce poème, 2e part., chap. 27.)

par de bonnes lois. On a de lui un code qui porte son nom. Le zèle de ce prince pour le bon ordre et sa piété lui firent des ennemis qui l'assassinèrent le jour de l'Ascension, 17 mai 1162. Il est honoré comme martyr. Israël Erland a donné sa vie en latin, et Jean Schœffer l'a enrichie de notes, Stockholm, 1675, in-8.

ERIC XIII, roi de Suède, de Danemarck et de Norwége, né en 1382, dut la première couronne à la reine Marguerite, appelée la *Sémiramis du Nord,* et obtint la seconde après la mort de cette héroïne en 1412; mais il ne sut conserver ni l'une ni l'autre. Il déplut aux Suédois, parce qu'au lieu de suivre les conventions qu'il avait confirmées par serment, il les opprimait par ses gouverneurs. Il mécontenta de même les Danois par ses longues absences et parce qu'il voulut rendre héréditaire la couronne qui était élective. Les peuples, secondés par la noblesse et le clergé, le déposèrent. Eric voulut se soutenir sur le trône par les armes; mais n'ayant pu s'y maintenir, il se retira l'an 1438, en Poméranie, où il passa les restes d'une vie obscure et languissante. Il mourut en 1459.

ERIC XIV, fils et successeur de Gustave I^er dans le royaume de Suède, né en 1533, fut aussi faible et encore plus cruel qu'Eric XIII. Il aurait désiré de se marier avec Elizabeth, reine d'Angleterre, qui ne voulait pas d'époux; mais n'espérant pas d'obtenir sa main, il partagea son trône et son lit avec la fille d'un paysan. Cette alliance indigne aliéna le cœur de ses sujets. Des soupçons très-mal fondés le portèrent à faire arrêter Jean son frère, et à le tenir pendant cinq ans dans une dure prison. Ce prince infortuné, ayant obtenu sa liberté, excita une révolte. Il assiégea Eric dans Stockholm, le prit et l'obligea de renoncer à la couronne en 1568. Le monarque détrôné fut enfermé à son tour; et traîné de prison en prison, il fut enfin confiné dans le château d'Euriby dans l'Upland. En vain y invoqua-t-il en sa faveur les lois qu'il avait fait taire quand il faisait mourir des innocents, ou qu'il assassinait ceux qui lui faisaient des remontrances; elles restèrent muettes pour lui, et il mourut le 26 février 1577. Il n'avait régné que 8 ans. Olof Celsius a donné l'histoire de ce prince, qui a été traduite en français par Genet, Paris, 1777.

ERIC (Pierre), navigateur hardi mais cruel, obtint de la république vénitienne le commandement d'une flotte sur la mer Adriatique. En 1584, il prit un vaisseau poussé par la tempête, où était la veuve de Ramadan, bacha de Tripoli. Cette femme emportait à Constantinople pour 800 mille écus de bien. Lorsqu'Eric se fut rendu maître de ce navire et de ceux qui étaient à sa suite, il fit tuer 250 hommes qu'il y trouva; perça lui-même de son épée le fils de la veuve entre les bras de sa mère, et après avoir fait violer 40 femmes qu'il fit couper par morceaux, il ordonna qu'on les jetât dans la mer. Cette barbarie atroce ne demeura pas impunie. Le sénat de Venise lui fit trancher la tête, et fit rendre à Amurat IV, empereur des Turcs, tout le butin qu'Eric avait fait.

ERICTHONIUS, fils de Vulcain et de la Terre, fut le 4^e roi d'Athènes. Après sa naissance, Minerve l'enferma dans un panier, qu'elle donna à garder aux filles de Cécrops, Aglaure, Hersé et Pandrose, avec défense de l'ouvrir; mais Aglaure et Hersé n'eurent aucun égard à la défense. Minerve les punit de leur curiosité, en leur inspirant une telle fureur, qu'elles se précipitèrent. Ericthonius avait les jambes si tortues, que devenu grand, il n'osait paraître en public; il inventa les chars, et se servit si bien de cette nouvelle invention, où la moitié de son corps était caché, qu'après sa mort il fut placé parmi les constellations, sous le nom du charretier ou Bootès. Il succéda à Amphictyon, vers 1513 avant J.-C., et régna 50 ans. Il institua le jeux panathénaïques en l'honneur de Minerve.

ERIGONE, fille d'Icare, se pendit à un arbre lorsqu'elle sut la mort de son père, que Méra, chienne d'Icare, lui apprit en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. Elle fut aimée de Bacchus, qui, pour la séduire, se transforma en grappe de raisin. Les poètes ont feint qu'elle fût changée en cette constellation qu'on appelle la *Vierge.*

ERIGÈNE. *Voy.* SCOT.

ERINNE, dame grecque, contemporaine de Sapho, composa des poésies, dont on possède quelques fragments dans le *Carmina novem poet. Feminarum*, Anvers, 1568, in-8. On en trouve des imitations en vers français dans le *Parnasse des Dames,* de Sauvigny.

ERIOCH ou ARIOCH, roi des Eliciens ou Elyméens, le même que le roi d'Elassar qui accompagna Chodorlahomor, lorsque ce prince vint châtier les souverains de Sodome et de Gomorrhe. Ses états étaient entre le Tigre et l'Euphrate. Ce fut sur ces terres que se donna cette sanglante bataille entre Arphaxad, roi de Médie, et Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, où le premier fut tué.

ERITHRÆUS (Janus-Nicius). *Voy.* ROSSI.

ERIZZO (Paul), d'une des plus anciennes familles de Venise, se signala en 1460 par la défense de Négrepont, dont il était gouverneur. Après avoir fait une vigoureuse résistance, il se rendit aux Turcs sous promesse qu'on lui conserverait la vie. Mahomet II, sans avoir aucun égard à la capitulation, le fit scier en deux, et trancha lui-même la tête à Anne, fille de cet illustre malheureux, parce qu'elle n'avait pas voulu condescendre à ses désirs.

ERIZZO, en latin *Ericius* ou *Echinus* (Sébastien), noble vénitien, né le 19 juin 1525, mort en 1585, se fit un nom par plusieurs ouvrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, et a laissé un *Traité* en italien *sur les médailles* : la meilleure édition de cet ouvrage assez estimé, est celle de Venise, in-4, dont les exemplaires pour la plupart sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1571. On a encore de lui · des *Nouvelles* en six journées, Venise, 1567, in-4; *Trattato dell' istrumento e via inventrice de gli antichi*, Venise, 1554, in-4. Ce savant exerça plusieurs emplois dans sa patrie, et fut du conseil des Dix.

ERKIVINS de Steinbach, architecte, mort en 1305, a donné le plan de la magnifique cathédrale de Strasbourg, dont il dirigea la construction pendant 28 ans, et qui fut achevée sur ses dessins. La tour

ne fut achevée qu'en 1449. Elle a 514 pieds d'élévation. La solidité en égale la légèreté et la délicatesse.

ERLACH (Jean-Louis d'), né à Berne en 1595, d'une maison de Suisse très-distinguée par l'ancienneté de sa noblesse et par les grands hommes qu'elle a produits, et la première des six familles nobles de Berne. Il porta les armes de bonne heure au service de la France, et se signala en diverses occasions. Sa valeur et ses exploits furent récompensés par les titres de lieutenant-général des armées de France, de gouverneur de Brisach, de colonel de plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie allemande. Louis XIII dut à sa bravoure l'acquisition de Brisach en 1639; et Louis XIV, en partie, la victoire de Lens en 1648, et la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de Turenne. D'Erlach mourut à Brisach l'année d'après, à 55 ans. Un de ses descendants publia en 1784 des *Mémoires de sa vie*, 4 vol. in-12. Il y a des traits intéressants; mais aussi beaucoup d'inutilités et de petitesses, dont la suppression eût prévenu l'ennui de plus d'un lecteur. — Il ne faut pas le confondre avec Rodolphe-Louis d'ERLACH, membre du conseil souverain de Berne, dont il a paru à Genève en 1788 un prétendu *Code du bonheur*, 6 vol. in-8, fruit de l'impiété et d'une verbiageuse déraison.

* ERLACH (Charles-Louis d'), né à Berne en 1726, servit en France avant la révolution, et prit sa retraite avec le grade de maréchal de camp. Au moment où les Français pénétrèrent en Suisse en 1798, il fut chargé du commandement en chef de l'armée, destinée à repousser leur agression; mais les efforts d'Erlach pour assurer l'indépendance de sa patrie ne furent point secondés. A la nouvelle de la prise de Berne, d'Erlach fut massacré par ses propres soldats, qui le soupçonnèrent de les avoir trahis.

* ERMAN (Jean-Pierre), pasteur à Berlin, né dans cette ville en 1735, y est mort en 1814. Il était principal du collége français, directeur du séminaire, conseiller du consistoire supérieur, membre de l'académie des sciences et belles-lettres. La reine, épouse de Frédéric II, l'admettait souvent à sa cour. Il a rédigé, avec le pasteur Reclam, les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés Français dans les états du roi de Prusse*, Berlin, 1782-94, 8 vol. in-8; recueil trop prolixe et d'un style généralement négligé; mais on y trouve des faits intéressants et des anecdotes curieuses. On lui doit encore l'éloge *historique de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, épouse de Frédéric Ier*, des *traductions*, des *sermons*, des *discours académiques*; enfin il a fourni des articles à la *Bibliothèque germanique* et à quelques autres recueils.

* ERMITE (Daniel l'), en latin *Eremita*, littérateur, né à Anvers en 1584, de parents protestants, embrassa la religion catholique par les conseils de l'ambassadeur de France en Suisse, auquel il était attaché, fut ensuite secrétaire du grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis, et mourut en 1613 à Livourne. On a de lui : *De Helvetiorum, Rhetorum, Sedunensium situ, republica et moribus*, Leyde, 1627, in-24; *Iter Germanicum*, ibid., 1637, in-16; *Aulicæ vitæ ac civilis libri IV*, Utrecht, 1701, in-8; des *Opuscules* et quelques *Pièces en vers* latins.

ERNECOURT. *Voy.* BALMONT.

ERNEST, archiduc d'Autriche, 5e fils de l'empereur Maximilien II, frère de Rodolphe II, fut nommé par Philippe II, gouverneur des Pays-Bas après la mort d'Alexandre de Parme en 1592. Il n'arriva à Bruxelles qu'au commencement de 1594, et essaya d'abord les moyens de conciliation et de paix; mais les rebelles ne lui répondirent que par des injures, et prétendirent qu'il avait voulu faire assassiner le comte Maurice de Nassau par un prêtre. Quand on considère la fausseté de tout ce qu'ils débitaient alors contre les Espagnols et les catholiques, et surtout la manière dont ils agissaient avec les prêtres, qu'ils faisaient mourir par des supplices inouïs, uniquement en haine du sacerdoce catholique (*voy.* Corneille MUSIUS et Ferdinand de TOLEDE), on ne peut considérer cette inculpation que comme une calomnie dont ils ne produisirent aucune espèce de preuve, et qui essuya les variations les plus propres à la réfuter; car plusieurs de leurs gazettes font de ce prétendu assassin, un soldat garde-du-corps, exécuté à Berg-op-Zoom, d'autres un prêtre de Namur, exécuté à la Haye. Aussi Bentivoglio, dans son *Histoire des guerres de Flandre*, où il parle de Maurice de Nassau dans le plus grand détail, ne dit pas un mot de la prétendue conspiration. Les compilateurs de Moréri de Paris, 1759, qui rapportent cette fable, la réfutent en même temps par le portrait qu'ils font d'Ernest. « C'était, disent-ils, un prince paisible, doux, » civil et de bon cœur. Si ses vertus n'étaient point » éclatantes, on peut du moins dire qu'il n'avait » point de vices. » Il mourut le 20 février 1595, ayant à peine gouverné les Pays-Bas l'espace d'un an.

* ERNESTI (Jean-Auguste), un des plus illustres critiques qu'ait produits l'Allemagne, naquit en 1707 à Tennstadt en Thuringe. Il fut docteur et professeur en théologie à Leipsig. L'un des premiers, il sépara la théologie de la religion; distinction que l'on regarde comme la source d'innovations subséquentes que sans doute il n'eût pas approuvées. Il mourut à Leipsig le 11 septembre 1781. On a de lui *Opuscula philologico-critica*, Amsterdam, 1762, in-8; *Opuscula oratoria, orationes, prolusiones et elogia*, Leyde, 1762 et 1767, in-8; *Opuscula, orationes, nova collectio*, Leipsig, 1791, in-8; *Archeologia litteraria*, 1768 et 1790, in-8. Cette édition, augmentée par J. H. Martin, est très-estimée. *Initia doctrinæ solidioris*, Leipsig, 1736, 7e éd. 1783, in-8; *Institutio interpretis novi Testamenti*, Leipsig, 1761, in-8, 4e éd. 1792; des *sermons* en allemand, Leipsig, 1768-82, 4 vol. in-8, où le savant se montre plus que l'orateur chrétien; *Opuscula theologica*, 1773 et 1792, in-8; *Nouvelle bibliothèque théologique* en allemand, Leipsig, 1760-68, 10 vol. in-8. Ebert et d'autres savants ont eu part à cet ouvrage. Ernesti a donné des éditions estimées d'*Homère*, Leipsig, 1759-64-65; in-8, *de Callimaque*, Leyde, 1761, 2 vol. in-8; de *Polybe*, Leipsig, 1763-64; de *Xénophon*, d'*Aristote*, et de

*Cicéron*, Leipsig, 7 vol., 1776, 3e éd.; de *Tacite*, ibid., 1772, in-8; de *Suétone*, *d'Aristophane*, etc. Son Eloge par Aug. Guill. Ernesti son neveu a paru à Leipsig, 1781, in-8. — Ernesti (Auguste-Guillaume), professeur de philosophie, et ensuite d'éloquence, né à Frohndorf en Thuringe en 1735, et mort en 1801, a donné des éditions estimées de *Tite-Live*, 5 vol. in-8; de *Quintilien*, d'*Ammien Marcellin* et de *Pomponius Mela*.

* ERNST (Simon-Pierre), chanoine-régulier et professeur en théologie, à l'abbaye de Bolduc, devint curé d'Afden, près d'Aix-la-Chapelle, vers 1797, et fut nommé en 1814 membre de l'institut royal des Pays-Bas. Il est mort en 1818, laissant plusieurs *ouvrages historiques sur le Brabant*, un *Tableau historique et chronologique des suffragants ou co-évêques de Liége*, avec des *notices* sur l'origine des maisons religieuses, dans la ville et sa banlieue; une *Histoire des comtes de Limbourg*; plusieurs *chronologies historiques* dans le tome 3 de l'*Art de vérifier les dates*; un grand nombre de brochures *sur le serment*, et un *écrit apologétique* du nouveau *catéchisme* publié par ordre de Bonaparte.

* ERNST (Henri), en latin *Ernstius*, jurisconsulte né à Helsmstadt en 1605, fut professeur de belles-lettres à l'académie de Sora, conseiller de la cour et de la chancellerie du roi Frédéric III, et mourut à Copenhague en 1665. Il a publié plusieurs ouvrages estimés, dont on trouve la liste dans l'*index scriptorum danorum* de Bartholin. Les principaux sont : *Regum aliquot Daniæ genealogia et series anonymi, ex veteri codice manuscripto quod desinit in anno* 1218, enrichi de notes savantes, Sora, 1646, in-8; Σαββατισμὸς *sive commentatio de studiis diebus festis convenientibus*, ibid., 1656, in-4; *Catholica juris cum emendationibus in op. posth. Cujacii*, Copenhague, 1634, in-12; *Introductio ad veram vitam*, Sora, 1643, in-8; *Cl. Jo. Caselii libror. distributio*, Hamb., 1631, in-4. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits.

* EROLES (le baron d'), né dans la Catalogne en 1785, se distingua dans la guerre contre Napoléon. Profitant de la connaissance qu'il avait des localités, il s'était mis à la tête des *Somatènes* ou milices du pays, et faisait des levées en masse, lorsque les généraux français s'y attendaient le moins. Sa fidélité et son patriotisme furent récompensés par Ferdinand VII. A la révolution de 1820, avec une troupe de paysans mal équipés et mal armés, il se défendit longtemps contre les agressions des constitutionnels. Il contribua en 1822 à organiser l'*Armée de la Foi*; fut un des trois membres de la *régence d'Urgel*, et seconda de tous ses efforts en 1823 l'intervention française. Il était capitaine général des troupes de S. M. C., officier de la légion-d'honneur, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, lorsqu'il mourut en 1825, dans la province de la Manche.

* EROPE, femme d'Atrée, succomba aux sollicitations de Thyeste. Elle en eut deux enfants qu'Atrée fit manger dans un festin à leur propre père.

EROPE, *Æropus*, fils de Philippe Ier, roi de Macédoine, monta sur le trône étant encore enfant. Les Illyriens, voulant profiter de cette minorité, attaquèrent et défirent les Macédoniens; mais ceux-ci ayant porté le jeune roi à la tête de l'armée, ce spectacle ranima tellement les soldats, qu'ils vainquirent à leur tour, vers l'an 598 avant J.-C. Ce prince régna environ 35 ans, avec assez de gloire.

EROS, affranchi de Marc-Antoine le triumvir. *Voy.* cet article.

EROSTRATE ou ERATOSTRATE, homme obscur d'Ephèse, voulant rendre son nom célèbre à la postérité, brûla le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, l'an 356 avant J.-C., le jour même où Alexandre le Grand vint au monde. Les Ephésiens firent une loi qui défendait de prononcer son nom. Cette loi singulière, loin de produire un tel effet, servit l'intention du scélérat : ce fut un moyen de répandre et de perpétuer sa mémoire; mais il n'y gagna rien, car elle n'existe que pour être un objet d'exécration.

ERPENIUS ou d'ERPÉ (Thomas), né à Gorcum en Hollande l'an 1584, s'appliqua à l'étude des langues orientales à la persuasion de Scaliger; parcourut une grande partie de l'Europe, s'arrêta longtemps à Venise, parce qu'il y trouva plusieurs juifs et quelques mahométans qui l'aidèrent dans l'étude qu'il y fit des langues arabe, perse, turque et éthiopienne. De retour dans son pays en 1613, il fut fait professeur des langues orientales à Leyde, où il mourut en 1624. Il laissa plusieurs ouvrages sur l'arabe, sur l'hébreu, etc., dans lesquels on remarque une profonde connaissance de ces langues. Les principaux sont : *Grammaire arabe*, Leyde, 1636, 1656, 1748 et 1767, in-4, estimée; *Grammaire hébraïque*, Leyde, 1659; *Grammaire syriaque et chaldaïque*, Leyde, 1659, *Grammaire grecque*, Leyde, 1662 : *Psalterium Davidicum Syriacum cum versione latinâ*; *Historia saracenica Georgii Elmacini cum versione latina*, Leyde, 1622, in-fol., édition enrichie de cartes géographiques et généalogiques; *Locmani fabulæ et Arabum adagia cum interpretatione latina et notis*, Amsterdam, 1656, in-4. C'était un homme laborieux, d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres et à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit pour l'attirer en Espagne et en Angleterre. *Voy.* Nicéron, tome 5. On peut consulter aussi sur ce célèbre orientaliste, G. J. Vossius, *Oratio in obitum Th. Erpenii*, Leyde, 1625, in-4, et le P. Scriverius, *Manes Erpeniani*.

* ERRANTE (Joseph), peintre italien, né en 1760, à Trapani, en Sicile, étudia son art dans sa ville natale, puis à Palerme, à Naples et enfin à Rome. Il avait le talent d'imiter les plus grands maîtres au point que l'on confondait souvent ses copies avec les modèles. On lui doit une manière sûre et facile de restaurer les vieux tableaux. La cour de Naples le chargea de décorer le château de Caserte. Ayant adopté les principes de la révolution française, il fut contraint de se réfugier à Milan, avec son protecteur le duc de Monte-Leone. Il peignait le portrait avec un talent remarquable, et excellait à faire des armes, exercice auquel les Siciliens se livrent avec plus d'ardeur que tous les autres peuples de l'Europe. Errante croyait que cet art n'était pas moins utile aux peintres que l'avait

été la gymnastique aux anciens, et se proposait de publier un traité sur le mouvement des muscles; projet que d'autres occupations l'empêchèrent de réaliser. Après la nouvelle réorganisation de l'Italie, il retourna à Rome, et y mourut en juillet 1821, âgé de 61 ans. On cite comme ses meilleurs tableaux *Artémise pleurant sur les cendres de Mausole, la Mort du comte Ugolin, au milieu de ses enfants; Endymion; le Concours de la beauté*; différents *portraits*. Il est auteur des ouvrages suivants : *Traité sur les couleurs employées par les plus célèbres artistes italiens et flamands; Essai sur les couleurs.* Le savant abbé Cancellieri a publié une *notice* sur cet artiste, et on lui a élevé à Rome un beau monument, exécuté par Léonard Jennio, habile sculpteur sicilien.

ERRARD (Charles), peintre et architecte breton, naquit à Nantes en 1606, et se fit d'abord remarquer par ses portraits. Il fut choisi pour peindre à fresque la coupole du chœur de la cathédrale de Nantes, et il s'en acquitta avec honneur. De nouvelles peintures ont depuis remplacé les siennes. On voyait aussi de lui, avant la révolution, dans la sacristie de la même cathédrale, un beau tableau qui représente *Jésus-Christ présentant les clefs à Saint-Pierre*. Parmi les portraits en grand qu'il a faits, on distingue celui de Montbazon, gouverneur de Bretagne. Les talents d'Errard le firent connaître dans la capitale, et Louis XIV le nomma directeur de l'académie française à Rome. Huet, dans sa *Statistique* de la Loire-Inférieure, paraît porté à croire qu'il a été le premier directeur de cet établissement créé en 1665. Errard dessina les plus belles statues antiques de Rome; nous avons de lui l'*Hercule* du palais Farnèse, le *Sacrifice du taureau* du même palais, et un grand nombre d'autres chefs-d'œuvre. L'église de l'Assomption de Paris a été bâtie sur ses dessins et sous sa surveillance immédiate. Le dôme de cette église manque d'élégance et de légèreté; mais l'ensemble fait honneur à l'architecte. Errard mourut à Rome en 1689.

* ERSCH (Jean-Samuel), né en 1766 à Gross-Glogau, en Silésie, s'établit à Iéna, où il concourut à la rédaction de plusieurs journaux et publia des traductions de *voyages*. En 1788, il fit paraître un *Catalogue des ouvrages anonymes et pseudonymes de l'Allemagne*, pour servir de supplément à l'*Allemagne savante* de Meusel; et deux ans après un *Répertoire des journaux et autres ouvrages périodiques allemands sur la géographie et l'histoire*, Lemgo, 1790-92, 3 vol.; c'est une table très-utile pour retrouver les mémoires dans les journaux et les articles disséminés. Appelé à Hambourg il y continua son *Répertoire général de la littérature*, et publia sa *France littéraire*, contenant les auteurs français de 1771 à 1791, 3 vol. avec deux continuations qui ont paru en 1800 et 1806. Cet ouvrage fut jugé favorablement en France malgré des fautes et des omissions inséparables d'un pareil travail. Ersch rédigea en outre la *Nouvelle Bibliothèque allemande*, sans parler d'autres publications dont le fardeau fut tel que l'auteur en tomba malade. Ayant obtenu, en 1800, la place de bibliothécaire de l'université d'Iéna, il retourna dans cette ville, et y ouvrit des cours de géographie et d'histoire moderne. Quelques années après, il fut nommé premier bibliothécaire, et professeur de géographie et de statistique à l'université de Halle, où fut transférée aussi la *Gazette littéraire de Iéna*. Ersch y continua toujours avec le même zèle ses travaux bibliographiques. Il fit paraître son *Manuel de la littérature allemande depuis le milieu du* XVIII^e *siècle jusqu'aux derniers temps*, 1812-1814, 2 vol., et Meusel étant mort, il se chargea de continuer l'*Allemagne savante*. Sur la proposition d'un libraire de Hambourg, il entreprit avec Gruber une *Encyclopédie générale des sciences et des arts*, ouvrage immense où tout est réduit aux faits, et dans lequel on a eu soin de joindre à chaque article des renvois aux ouvrages où l'on peut puiser de plus amples renseignements. Cette entreprise n'obtint pas de succès, et il paraît que le chagrin que l'auteur en éprouva, ne fut pas étranger à sa mort arrivée le 16 janvier 1828.

* ERSKINE (Jean), ministre à Edimbourg, né en 1721, mort le 19 janvier 1803, a publié : des *sermons*, 1798, in-8, estimés pour la liaison du discours et la pureté du style; et des *Esquisses de l'histoire de l'Eglise*, 1790-97, 2 vol. in-8, ouvrage rempli de documents intéressants sur l'état de la religion dans l'Europe continentale, et où il dévoile la conjuration contre elle formée par les incrédules. On dit qu'il était vertueux et tolérant pour les catholiques.

ERSKINE (lord David Dun). *Voy.* Dun (David Erskine, lord).

* ERSKINE (Charles), cardinal, originaire d'Irlande, né le 13 février 1753, à Rome, où sa famille avait suivi celle des Stuarts, fut destiné d'abord au barreau et fixa l'attention de Pie VI qui l'engagea à changer de carrière. Ayant suivi ce conseil il embrassa l'état ecclésiastique et ne tarda pas d'être fait évêque, puis chanoine de Saint-Pierre. Envoyé ministre plénipotentiaire à Londres, au moment où se formait la coalition contre la France, il y resta 8 ans et profita de sa position pour parler à diverses reprises en faveur de l'émancipation des catholiques. A la paix d'Amiens, il reçut le chapeau de cardinal. Pie VII qui avait pour Erskine la même bienveillance que son prédécesseur, l'accrédita près du gouvernement consulaire, et Bonaparte l'accueillit avec distinction. Le cardinal Erskine est mort à Rome, le 19 mars 1811. Il parlait et écrivait cinq langues, avec autant de pureté que de facilité.

* ERSKINE (Thomas, lord), célèbre jurisconsulte, né en Ecosse en 1750, perdit de bonne heure son père, et dut une excellente éducation à son frère aîné. A 14 ans il entra dans la marine, et en 1768 passa enseigne dans le 1^er^ régiment d'infanterie; n'y trouvant pas un avancement assez rapide, il quitta le service militaire en 1774 pour se livrer à l'étude du droit. Après avoir terminé ses cours à Cambridge et Lincols-Inn, il se fit recevoir avocat et ne tarda pas à tenir un des premiers rang. Dans le grand nombre de ses plaidoyers on remarque ceux qu'il prononça au barreau en faveur du capitaine Baillie, de l'amiral Keppel poursuivi pour sa con-

duite au combat d'Ouessant; de lord Gordon, de Thomas Paine, qui siégeait alors à la Convention de Paris, etc. Nommé membre de la chambre des Communes en 1783 par le bourg de Portsmouth, il y fut constamment réélu jusqu'à son élévation à la pairie. Erskine parla plusieurs fois au parlement, mais il n'y soutint pas la réputation qu'il s'était faite comme avocat. Après la mort de Pitt en 1806, il fut nommé membre du conseil privé, créé baron avec le titre de lord, élevé à la dignité de grand chancelier et d'orateur de la chambre des pairs. Il perdit cette dernière place l'année suivante à la chute du ministère de lord Grenville. Dans l'exercice de ses fonctions de grand chancelier il se montra peu versé dans le labyrinthe des lois civiles de son pays, et ses décisions n'ont jamais été citées comme faisant autorité : il avait cette éloquence qui subjugue, qui entraîne, mais il n'avait point acquis cette connaissance approfondie des lois qui fait l'homme d'état. Il est mort le 17 octobre 1823; on lui doit : *Considérations sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, 1797, pamphlet qui eut 45 édit. dans la même année, et fut traduit en français sur la 25e, et plusieurs *brochures* en faveur des Grecs. Ses meilleurs *Discours* ont été publiés par ses amis, 2e édit., Londres, 1816, 5 vol. in-8. Les plus remarquables ont été traduits en français dans le *Barreau anglais*, tom. 2. Erskine a composé des *poésies* qui ne sont pas sans mérite, entre autres un petit poème intitulé *Genaricum*, qui fut attribué à Shéridan.

* ERTBORN (Joseph-Charles-Emmanuel, baron van), né à Anvers, en 1778, de parents qui devaient leur fortune au commerce, fit ses premières études à Juilly, et fut ensuite envoyé à l'académie anglaise de Liége et à l'université de Munster. Nommé secrétaire-général de la préfecture des Deux-Nèthes, à la création de cette place il obtint en 1805 la dignité de conseiller-secrétaire-honoraire de l'académie de peinture, dont (l'année suivante) il publia l'histoire sous ce titre : *Recherches historiques sur l'académie d'Anvers, et sur les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes qu'elle a produits* (1 vol.) La poésie occupait ses loisirs, et plusieurs sociétés littéraires s'empressèrent de lui envoyer des diplômes. En 1809, auditeur de première classe au conseil d'état et sous-préfet d'Oudenarde, c'est vers la même époque qu'il obtint le titre de baron. Lors de la révolution de 1814, il fit partie du commissariat des finances à Bruxelles, et fut nommé presque aussitôt inspecteur-général des finances de la Belgique. A l'organisation définitive du royaume des Pays-Bas, il devint directeur des contributions indirectes de la province de Liége. Appelé, en 1819, au conseil-général des monnaies, à Utrecht, il fut, en 1821, nommé membre de la chambre des comptes du royaume. Van Ertborn est mort à la Haye, le 1er septembre 1823. Outre des dissertations sur divers sujets, on lui doit une version française des *Observations* de W. Ackersdyck, sur la langue flamande.

* ERXLEBEN (Dorothée-Chrétienne LEPORIN), femme savante, née à Quedlinbourg (Saxe) en 1715, morte en 1762, avait étudié la médecine sous son père, le D. Leporin, et fut admise au doctorat à l'université de Halle en 1754. Sa thèse inaugurale sur cette importante question : *Quod nimis citò ac jucundè curare, sæpius fiat causa minùs tutæ curationis?* a été publiée en allemand, Halle, 1755, in-8. On a en outre de Mme Erxleben : *Examen des causes qui éloignent les femmes de l'étude, dans lequel on prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver les sciences*, Berlin, 1742, in-8.

* ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), naturaliste, fils de la précédente, né à Quedlinbourg en 1744, fut à 23 ans reçu docteur en philosophie à l'université de Gottingue. Il étudia les diverses branches de l'art de guérir; mais il cultiva avec prédilection l'histoire naturelle et la physique. Nommé professeur ordinaire de philosophie en 1775, il jouissait déjà d'une réputation étendue, lorsqu'il mourut en 1777. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand regardés comme classiques : les principaux sont : *Eléments d'histoire naturelle*, Gottingue, 1768, in-8, souvent réimprimé; *Considérations sur les causes de l'imperfection des systèmes minéralogiques*, 1768, in-4; *Introduction à la médecine vétérinaire*, Gottingue, 1769, in-8; *Eléments de physique*, 1772, in-8; *Systema regni animalis*, etc. Leipsig, 1777. Il n'existe point en zoologie de traité plus exact et plus complet que cette histoire des mammifères; *Mémoires physico-chimiques*, 1777, in-8. Erxleben a dirigé une *Bibliothèque physique*, dont il a paru 4 vol. in-8, et fourni plusieurs articles à divers journaux.

ERYCEYRA (Ferdinand de MENESÈS, comte d'), naquit à Lisbonne en 1614. Après avoir puisé dans ses premières études le goût de la bonne littérature, il alla prendre des leçons de l'art militaire en Italie. De retour dans sa patrie, il fut successivement gouverneur de Péniche, de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant don Pédro, et conseiller d'état. Au milieu des occupations de ces diverses places, le comte d'Eryceyra trouvait des moments à donner à la lecture et à la composition. On peut consulter le *Journal étranger*, de 1757, sur ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : l'*Histoire de Tanger*, 1723, in-fol.; l'*Histoire de Portugal*, depuis 1640, jusqu'en 1657, 2 vol. in-fol.; *La vie de Jean Ier, roi de Portugal*. Ces différents livres sont utiles pour la connaissance de l'histoire de son pays.

ERYCEYRA (François-Xavier de MENESES, comte d'), arrière petit-fils du précédent et héritier de la fécondité de son bisaïeul, naquit à Lisbonne en 1672. Il porta les armes avec distinction, obtint, en 1735, le titre de mestre-de-camp général et de conseiller de guerre, et mourut en 1743, à 70 ans. Il n'était pas grand seigneur avec les savants : il n'était qu'homme de lettres, aisé, poli, communicatif. Le pape Benoit XIII l'honora d'un bref; le roi de France lui fit présent du *Catalogue de sa bibliothèque*. L'académie de Pétersbourg lui adressait ses mémoires; une partie des écrivains de France, d'Angleterre, d'Italie, etc., lui faisaient hommage de leurs écrits. Ses ancêtres lui avaient laissé une bibliothèque choisie et nombreuse, qu'il augmenta de 15,000 volumes et de 1000 manuscrits. Sa car-

rière littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différents. Les plus connus en France sont : *Mémoire sur la valeur des monnaies de Portugal, depuis le commencement de la monarchie*, 1738, in-4; *Réflexions sur les études académiques*; *58 parallèles d'hommes et 12 de femmes illustres*; *La Henriade, poëme héroïque, avec des observations sur les règles du poëme épique*, 1741, in-4; *l'Art poétique* de Boileau, trad. en portugais.

ERYPHILE. *Voy.* AMPHIARUS.

ERYTROPHILE (Rupert), théologien du XVIIe siècle, et ministre à Hanovre, est auteur d'un *Commentaire méthodique* sur l'histoire de la Passion. On a encore de lui : *Catenæ aureæ in harmoniam evangelicam*, in-4.

ERIX, fils de Butès et de Vénus. Fier de sa force prodigieuse, il luttait contre les passants et les terrassait; mais il fut tué par Hercule, et enterré dans le temple qu'il avait dédié à Vénus sa mère.

ESAQUE, fils de Priam et d'Alyxothoé, aima tellement la nymphe Hespérie, qu'il quitta Troie pour la suivre. Sa maîtresse ayant été mordue d'un serpent, mourut de sa blessure. Esaque, de désespoir, se précipita dans la mer. Thétis le métamorphosa en plongeon.

ESAU, fils d'Isaac et de Rébecca, né l'an 1836 avant J.-C., vendit à Jacob, son frère jumeau, son droit d'aînesse, à 40 ans, et se maria à des chananéennes contre la volonté de son père. Ce respectable vieillard lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, lui promit sa bénédiction; mais Jacob la reçut à sa place, par l'adresse de sa mère (*Voy.* RÉBECCA). Les deux frères furent dès lors brouillés; mais il se réconcilièrent ensuite. Jacob se retira chez son oncle Laban. Esaü mourut à Seïr en Idumée, l'an 1710 avant J.-C., âgé de 127 ans, laissant une postérité très-nombreuse.

ESCALE (Mastin de l'), d'une famille que Villani fait descendre d'un faiseur d'échelles nommé Jacques Fico, fut élu en 1259 podestat de Vérone, où ses parents tenaient un rang distingué. On lui donna ensuite le titre de capitaine perpétuel, et il fut dès lors comme son souverain. Mais quoiqu'il gouvernât ce petit état avec beaucoup de prudence, son grand pouvoir souleva contre lui les plus riches habitants. Il fut assassiné en 1273. Ses descendants conservèrent et augmentèrent même l'autorité qu'il avait acquise dans Vérone. Mastin III de l'Escale, génie remuant et ambitieux, ajouta non-seulement Vicence et Bresce à son domaine de Vérone; il dépouilla encore les Carrare de Padoue dont il fit Albert son frère gouverneur. Celui-ci, livré à la débauche, vexa ses sujets, et enleva la femme d'un des Cararre dépossédés, qui sachant dissimuler à propos, flattèrent l'orgueil des frères. Mastin, le plus entreprenant des deux, ne tarda pas de s'attirer la haine des Vénitiens en faisant faire du sel dans les lagunes. Ces républicains, jaloux de ce droit qu'ils voulaient rendre exclusif, firent la guerre aux l'Escale, rendirent Padoue aux Carrare, s'emparèrent de la Marche Trévisane, et enfermèrent Mastin en 1339 dans son petit état de Vérone et de Vicence. Ce tyran subalterne avait commis, dans le cours de la guerre, des cruautés inouïes. Barthélemi de l'Escale, évêque de Vérone, ayant été soupçonné de vouloir livrer cette ville aux Vénitiens, Mastin son cousin le tua sur la porte de son palais épiscopal le 28 août 1338. Le pape ayant appris ce meurtre, soumit à une pénitence publique Mastin, qui, après l'avoir subie, jouit paisiblement du Véronais. Mais en 1387 il fut enlevé à sa famille. Antoine de l'Escale, homme courageux, mais cruel, souillé du meurtre de son frère Barthélemi, se ligua avec les Vénitiens pour faire la guerre aux Carrare. Son bonheur et ses succès alarmèrent le duc de Milan, qui s'empara en 1387 de Vérone et de Vicence. Antoine, réduit à l'état de simple particulier, obtint un asile et le titre de noble à Venise. Mastin III avait eu un fils appelé Can le Grand, et ce fils, un bâtard nommé Guillaume, héritier de sa valeur et de son ambition. Celui-ci, secondé par François Carrare, seigneur de Padoue, se remit en possession de Vérone et de Vicence en 1403. Son pouvoir commençait à être respecté, lorsque le même Carrare, qui l'avait aidé à reprendre l'autorité de ses ancêtres, l'empoisonna pendant le cours d'une visite qu'il lui avait faite, sous prétexte d'aller lui faire compliment. Cette perfidie fut un crime inutile. Les Vicentins et les Véronais, ne voulant pas reconnaître ce scélérat, et las d'être disputés par de petits tyrans, se donnèrent à la république de Venise en 1406. Brunoro de l'Escale, dernier rejeton de cette famille ambitieuse, tenta en vain en 1410 de rentrer dans Vérone : il échoua contre les forces vénitiennes. Les Scaliger qui portèrent dans la république des lettres le ton d'insolence et de hauteur que les l'Escale avaient à Vérone, prétendaient être descendus d'eux; mais on leur prouva que leur vanité se fondait sur des chimères.

ESCALIN. *Voy.* GARDE (Antoine ISCALIN, baron de la).

* ESCHELS-KROON (Adolphe), voyageur, né en 1736 à Nieblum dans le duché de Sleswich, demeura 18 ans dans les Indes orientales, où il fut d'abord résident de la compagnie hollandaise, ensuite agent du Danemarck. Retiré à Kiel, il y mourut le 18 octobre 1793. On a de lui en allemand : *Description de l'île de Sumatra, considérée principalement sous le rapport du commerce*, 1782, in-8, avec une bonne carte. L'auteur rectifie beaucoup de notions fausses sur cette île; *Relation authentique de l'état actuel des principales îles de l'Océan indien, surtout de Bornéo; Description de Banda, d'Amboine, de Ceylan, etc.* La description de Ceylan a été traduite en français par Langlès, à la suite de la *Description du Pégu*, Paris, 1793.

* ESCHENBURG (Jean-Joachim), critique, né à Hambourg le 7 décembre 1743, mort le 29 février 1820, fut en 1767 nommé gouverneur des élèves du collége Carolin à Brunswick, et dix ans après y remplaça Zacharie dans la chaire des belles lettres. Il consacra toute sa vie à l'enseignement, et dans ses loisirs publia diverses traductions dont on fait cas, entre autres : une du *Théâtre de Shakespeare*, Zurich, 1775-87, 14 vol. in-8, 2e édit., 1798-1806, 12 vol. in-8, plus complète que celle de Wieland. On cite encore de cet estimable écrivain : *Précis*

*d'une théorie et d'un cours de belles-lettres*, Berlin, 1783, in-8; 5e édit., 1813, traduit en français par Storch, Saint-Pétersbourg, 1789, in-8; *Manuel de littérature classique*, Berlin, 1816, in-8, 6e édit. trad. en franç. par Cramer, Paris, 1802, 2 vol. in-8; *Manuel de l'étude des sciences*, 1792 et 1800, in-8; *Monuments de la poésie et de la langue allemande ancienne*, Brême, 1779, in-8. Il a coopéré à un grand nombre de journaux et recueils périodiques, et donné une édition des *œuvres posthumes de Lessing*, avec des notes, Berlin, 1790, 2 vol. in-8.

* ESCHER de la LINTH (Jean-Conrad), géologue, né à Zurich le 24 août 1767, fils d'un conseiller d'état, fit ses premières études à Genève et demeura près de deux ans à l'université de Gottingue, où il se livra particulièrement à la minéralogie, la géologie, la statistique et l'économie politique. Il parcourut ensuite l'Angleterre et l'Italie pour en connaître les principales manufactures. Elu membre du grand conseil helvétique, il cessa d'en faire partie lors des changements effectués dans la constitution du pays. Quelques années après il devint conseiller d'état; mais il ne s'occupa guère que du *desséchement des marais de la Linth* dont il fut chargé par la diète conjointement avec une commission dont il fut nommé président. De 1807 à 1815, il consacra tous ses soins à cette utile opération et vit ses efforts couronnés du plus heureux succès. La Linth qui se perdait autrefois dans des marais infects où l'on pouvait à peine diriger quelques barques, coule maintenant par deux canaux qui la conduisent d'une part au lac de Wesen, de l'autre à celui de Zurich, d'où elle sort sous le nom de *Limmat*. En récompense d'un si grand service, les descendants d'Escher ont été autorisés à prendre le surnom de La Linth. On trouve dans la *Revue encyclopédique*, tome 27, des détails sur ses travaux. La *Bibliotheque universelle* de Genève et différents journaux allemands, contiennent des *Mémoires et Dissertations* d'Escher sur divers points de la géologie Suisse. Une médaille en or, en argent et en bronze a été frappée en son honneur; et le professeur Vaucher a publié une *notice* sur sa *vie*, dans la *Bibliothèque universelle*, tome 22.

* ESCHERNY (François-Louis comte d'), ancien chambellan du roi de Wurtemberg, né à Neuchâtel (Suisse) en 1734, et mort à Paris en 1815, est auteur des ouvrages suivants : *Lacunes de la philosophie*, 1783, in-12; *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre, sur les événements de* 1790 jusqu'au 4 avril 1791, Paris, 1791, in-8, réimprimée sous le titre de *Tableau historique de la révolution*, 1815, 2 vol. in-8; de l'*Egalité*, ou *Principes généraux sur les institutions civiles, politiques et religieuses, précédés de l'éloge de J. J. Rousseau*, 1795, 2 vol. in-8; reproduits sous ce titre : *Philosophie de la politique*, ou *Principes généraux sur les institutions sociales*, Paris, 1798, in-8; *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, 1809, 3 vol. in-12; quelques volumes portent avec la date de 1815, le titre de la seconde édition; *Fragments sur la musique*, etc., 1809, in-12, extrait du précédent.

ESCHINE, célèbre orateur grec, naquit à Athènes l'an 397 avant J.-C., 3 ans après la mort de Socrate et 16 ans avant la naissance de Démosthènes. Si l'on ajoute foi à ce qu'il dit de lui-même, il était d'une naissance distinguée, et il avait porté les armes avec éclat; et si l'on adopte le récit de Démosthènes, Eschine était le fils d'une courtisane. Il aidait sa mère à initier les novices dans les mystères de Bacchus, et courait les rues avec eux. Il fut ensuite greffier d'un petit juge de village; et depuis il joua les troisièmes rôles dans une bande de comédiens, qui le chassèrent de leur troupe. Ces deux récits sont fort différents; si celui de Démosthènes est faux, il sert à prouver que, dans tous les temps, les gens de lettres ont été jaloux les uns des autres; et que cette jalousie a produit, dans les siècles passés comme dans le siècle présent, des injures et des personnalités révoltantes. Quoi qu'il en soit, Eschine ne fit éclater ses talents que dans un âge assez avancé. Ses déclamations contre Philippe, roi de Macédoine, commencèrent à le faire connaître. On le députa à ce prince; et le déclamateur emporté, gagné par l'argent du monarque, devint le plus doux des hommes. Démosthènes le poursuivit comme prévaricateur, et Eschine aurait succombé sans le crédit d'Eubulus. Le peuple ayant voulu quelque temps après décerner une couronne d'or à son rival, Eschine s'y opposa, et accusa dans les formes Ctésiphon, qui avait le premier proposé de la lui donner. Les deux orateurs prononcèrent en cette occasion deux discours qu'on aurait pu appeler deux chefs-d'œuvre, s'ils ne les avaient encore plus chargés d'injures que de traits d'éloquence. Eschine succomba; il fut exilé. Dégoûté du métier de rhéteur, il passa à Samos, où il mourut peu de temps après, à 75 ans. Les Grecs avaient donné les noms des Grâces à trois de ses harangues, et ceux des Muses à neuf de ses épîtres. Ces trois discours sont les seuls qui nous restent. Eschine, plus abondant, plus orné, plus fleuri, devait plutôt plaire à ses auditeurs que les émouvoir; Démosthènes, au contaire, précis, mâle, nerveux, plus occupé des choses que des mots, les étonnait par un air de grandeur, et les terrassait par un ton de force et de véhémence. Le premier avait plus d'esprit, le second plus de génie. Les *harangues* d'Echine ont été recueillies avec celles de Lysias, d'Andocides, d'Isée, de Dinarque, d'Antiphon, de Lycurgue, etc., par les Aldes, 1513, 3 vol. in-fol. L'abbé Auger a donné une traduction d'Eschine avec celle de Démosthènes, Paris, 1777, 5 vol. in-8. (*Voy.* Démosthènes.)

ESCHINE, philosophe grec. On ignore le temps auquel il vivait. Nous avons de lui des *dialogues* avec les notes de Le Clerc, Amsterdam, 1711, in-8, qui fait partie de la collection *cum notis variorum*.

* ESCHIUS (Nicolas) naquit en 1587 à Oostwick, près Bois-le-Duc. Ayant été ordonné prêtre à Cologne, son savoir et sa piété lui firent offrir la place de précepteur du jeune duc de Juliers. Mais il refusa cet emploi honorable, pour se consacrer à la direction d'une modeste école, aussi utile à l'état qu'à l'Eglise, de laquelle sortirent plusieurs sujets. Parmi ceux qui profitèrent le plus de ses soins, on cite Pierre Canisius, jésuite, et Laurent Surius,

chartreux. S'étant lié avec des religieux du même ordre, il résolut d'embrasser leur institut; mais la faiblesse de sa santé s'opposant à son pieux dessein, il voulut du moins imiter leur vie solitaire, et obtint une cellule dans la chartreuse, où il mena une vie édifiante. Ses supérieurs pensant devoir employer ses talents et sa piété à procurer le salut d'autrui, le nommèrent archiprêtre de Diest, et le chargèrent en même temps de la direction du béguinage de cette ville. Il s'acquitta de ce double emploi avec zèle et forma divers établissements pieux. Il termina en 1578 une carrière qu'il avait sanctifiée par la pénitence et les bonnes œuvres. Sa vie a été écrite par Arnould de Jean, son successeur dans la direction du béguinage de Diest. On a de ce vénérable ecclésiastique : *Exercices de piété*, en latin, Anvers, 1563, in-8, 1569, in-16, traduits en flamand et réimprimés en 1713. On trouve dans cette édition la *Vie* d'Eschius, traduite en flamand; *Isagoge ad vitam introversam capessendam*, à la tête du *Templum animæ*, Anvers, 1563, in-8; *Margarita evangelica*, livre de spiritualité, traduit du flamand en latin. Cet ouvrage et le *Templum animæ* appartiennent à une sainte fille dont on ignore le nom. La *Margarita* a été souvent réimprimée en latin, en français, en flamand et en allemand.

ESCHYLE, né à Eleusie, l'an 525 avant Jésus-Christ selon les marbres d'Arundel, signala son courage aux journées de Marathon, de Salamine et de Platée; mais il est moins célèbre par ses combats que par ses *poésies dramatiques*. Il perfectionna la tragédie grecque, que Thespis avait inventée. Il donna aux acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute, appelée *cothurne*, et les fit paraître sur des planches rassemblées pour en former un théâtre. Auparavant ils jouaient sur un tombereau ambulant, comme quelques-uns de nos comédiens de campagne. Eschyle régna sur le théâtre, jusqu'à ce que Sophocle lui disputa le prix et l'emporta. Ce vieillard ne put soutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune homme. Il se retira à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse, le plus ardent protecteur qu'eussent alors les lettres. On raconte qu'il perdit la vie par un accident très-singulier. Un jour qu'il dormait, dit-on, à la campagne, un aigle laissa tomber une tortue sur sa tête chauve, qu'il prenait pour la pointe d'un rocher. Le poète mourut du coup l'an 456 avant J.-C., suivant les calculs de Larcher dans sa Chronologie d'Hérodote. Il paraît que l'aigle a la vue trop perçante, pour ne pas distinguer la tête d'un homme, de la pointe d'un rocher. Cependant les historiens se plaisent à répéter cette catastrophe singulière. On ajoute qu'un astrologue avait prédit à Eschyle qu'il mourrait de la chute d'une maison, et que pour cela il se tenait presque toujours en rase campagne. Ce poète a de l'élévation et de l'énergie; mais elle dégénère souvent en enflure et en rudesse. Ses tableaux offrent de trop grands traits, des images gigantesques et épouvantables; ses fictions sont hors de la nature, ses personnages monstrueux. La représentation de ses *Euménides* était si terrible, que l'effroi et le tumulte qu'elle causa fit écraser des enfants et blesser des femmes enceintes. Ses tragédies sont au nombre de 90, d'après l'auteur grec anonyme de sa vie et de 60 selon Suidas. Sept seulement ont été conservées (1). Les meilleures éditions de ces pièces sont celles de Henri Etienne, 1557, in-4; et de Londres, in-fol., 1663, par Stanley, avec des scholies grecques, une version latine et des commentaires pleins d'érudition. Celle de Paw, la Haye, 1745, 2 vol. in-4, est moins estimée; mais celle de Glascow, 1746, 2 vol. in-8, est précieuse pour la beauté de l'exécution. Schutz en a donné une très-bonne édition en 1782, Halle, 3 vol. in-8. On en a une traduction française, élégante et fidèle, Paris, 1770, in-8, par Le Franc de Pompignan. Laporte du Theil en a publié une nouvelle, Paris, 1794, 2 vol. in-8, accompagnée du texte grec, d'après l'édition de Stanley.

ESCOBAR (Barthélemi), pieux et savant jésuite, né à Séville en 1558, d'une famille noble et ancienne, avait de grands biens, qu'il employa tous en œuvres de charité. Son zèle le conduisit aux Indes où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624. On a de lui : *Conciones quadragesimales et de Adventu*, in-fol.; *De festis Domini*; *Sermones de historiis sacræ Scripturæ*. Ses ouvrages ne sont guère connus qu'en Espagne.

ESCOBAR (Marine d'), née à Valladolid en 1554, morte saintement en 1633, est la fondatrice de la récollection de Sainte-Brigitte en Espagne. Le Père Dupont, son confesseur, laissa des mémoires sur sa *vie* qu'on fit imprimer in-fol. Ce livre est devenu très-rare.

ESCOBAR (Antoine), de l'illustre maison de Mendoza, jésuite, né à Valladolid en 1589, mort en 1669, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont ses *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, Lyon, 1667, 9 vol. in-fol.; et sa *Théologie morale*, Lyon, 1663, 7 vol. in-fol., dans laquelle il élargit un peu trop le chemin du salut. Ses principes de morale ont été tournés en ridicule par Pascal : ils sont commodes, mais l'Evangile proscrit ce qui est commode. Il ne faut cependant pas croire que ces sortes d'ouvrages, quoique certainement répréhensibles, aient fait autant de mal que quelques zélateurs l'ont prétendu. Ce ne sont que les savants ou les gens consciencieux qui les lisent; les hommes dissipés ou libertins ne s'en occupent point. « Je n'ai connu aucun homme » de mauvaise vie, dit un auteur judicieux, qui » eût beaucoup lu les casuistes : et je n'ai connu ni » grand casuiste, ni grand liseur de casuistes qui » ait été homme de mauvaise vie. » Un jour qu'un certain réformateur déclamait contre les casuistes relâchés, en présence d'un ecclésiastique respectable, et lui demandait quel auteur il fallait lire pour la morale : *Lisez*, lui dit celui-ci, *Caramuel et Escobar, ils sont encore trop sévères pour vous.* « Vainement, disent les encyclopédistes, les prédica» teurs de l'irréligion voudraient-ils s'autoriser de » ses réflexions pour innocenter leurs propres éga» rements, pour rendre odieux les théologiens qui » les font remarquer et les réfutent. Leurs erreurs,

(1) Les sept tragédies qui nous restent d'Eschyle sont : *Prométhée enchaîné; les Perses; les Sept contre Thèbes; Agamemnon; les Coéphores; les Euménides; les Suppliantes.*

» qu'ils publient eux-mêmes, sont d'une tout autre » conséquence que celles des casuistes; on ne peut » excuser les premiers par aucun motif louable; » les ouvrages des incrédules ont fait plus de mal » en dix ans, que tous les casuistes de l'univers » n'en ont fait dans un siècle. » (*Encyclop. méthod.* article *casuiste*). *Voy.* Busembaum, Pascal, Rancé. Escobar a composé plus de 20 ouvrages formant 42 vol. presque tous in-folio.

** ESCODÉCA (Jean-Antoine), missionnaire, né en 1762, à Monclar, diocèse d'Agen, ayant refusé le serment exigé des ecclésiastiques, fut forcé de s'expatrier. Son âme se fortifia dans l'exil qu'il souffrait pour la foi; et il conçut le projet d'aller prêcher l'Evangile dans les contrées lointaines. En 1800, il s'embarqua pour Macao, où il passa quelques années à étudier la langue si difficile de la Chine et à se former aux usages du pays. Envoyé en 1805 dans la mission du Su-Tchuen, il concourut avec zèle à l'instruction des néophites, et eut le bonheur de voir ses travaux couronnés de succès. Mais lors de la persécution qui éclata en 1814, les deux évêques qui présidaient à cette mission ayant souffert le martyre, il se trouva seul chargé de la tâche de consoler et d'instruire les chrétiens qui avaient échappé au massacre de leurs frères, et il s'acquitta de cette tâche si pénible avec un dévoûement que rien ne put lasser. Lorsque l'âge ne lui permit plus de se livrer utilement à cette vie laborieuse, il se retira dans les montagnes du Tong-Tchangho, où il partagea son temps entre la prière et le travail des mains, jusqu'au moment que la providence avait marqué pour le récompenser. Ce fut le 14 octobre 1836 qu'il mourut plein de joie, à 74 ans. On trouve des détails sur ce missionnaire dans les *Nouvelles lettres édifiantes* (Paris, 1808); le tom. V en contient une (p. 236) dans laquelle il rend compte de son arrivée à la Chine et des commencements de son apostolat.

* ESCOIQUITZ (don Juan), conseiller d'état, né en 1762 dans la Navarre, d'une noblesse ancienne, fut d'abord page de Charles III, et ensuite chanoine du chapitre de Saragosse. Son savoir et ses qualités le firent choisir pour précepteur du prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. Ayant tenté d'éclairer le roi et la reine sur les intrigues du *Prince de la Paix*, ce ministre le fit exiler à Tolède, dont il fut nommé archidiacre. Ferdinand déclaré roi le 19 mars 1808, le nomma son conseiller-privé. Trompé par les feintes protestations d'amitié de Napoléon, il fut l'un des premiers à conseiller le voyage de Bayonne; mais dès qu'il reconnut la fourberie, il défendit avec fermeté les intérêts des princes espagnols qu'il suivit à Valençay. Le gouvernement impérial, éclairé sur ces démarches, l'envoya en exil à Bourges. Il n'en prit pas moins part aux négociations qui amenèrent le rétablissement des Bourbons sur le trône d'Espagne. Cependant enveloppé dans la disgrace des ministres, il se retira à Saragosse. Il fut depuis renfermé au château de Murcie, puis rappelé, et enfin relégué à Ronda en Andalousie où il est mort le 19 novembre 1820. On a d'Escoiquitz les *Nuits d'Young*, trad. en vers, Madrid, 1797, 2 vol. in-8; *Mexico conquise*, poëme épique, 1802, in-8; le *Paradis perdu de Milton*, trad. en vers, Bourges, 1812, 3 vol. in-8, fig.; *Exposé des motifs qui ont engagé, en 1808, Ferdinand VII à se rendre à Bayonne, présenté à l'Espagne et à l'Europe*; ouvrage traduit en français par Bruand, Paris, 1816, in-8; *Réfutation d'un mémoire contre l'inquisition, etc.*

ESCORBIAC (Jean d'), seigneur de Bayonnette, né à Montauban, dans le XVIe siècle, était neveu du trop célèbre du Bartas, qui lui inspira du goût pour la poésie. On a de lui : *La Christiade, contenant l'histoire sainte du prince de la vie*, Paris, 1613, in-8. Il remonte, dans le 1er livre, à la création du monde et au péché originel, et, ce qui est très-plaisant, il comprend les mauvais vers dans l'énumération des maux qu'a causés la chute de l'homme. Il a à se reprocher d'avoir, pour sa part, aggravé ce fléau.

ESCOUBLEAU (François d'), cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, mérita la pourpre par les services que sa famille avait rendus à Henri IV, et surtout par ses vertus et sa piété. Léon XI, Paul V, Clément VIII, Grégoire XI, Urbain VIII, lui donnèrent des marques distinguées de leur amitié et de leur estime dans les différents voyages qu'il fit à Rome. Le cardinal de Sourdis convoqua, en 1624, un concile provincial. Les ordonnances et les actes de ce synode sont un témoignage du zèle dont il était animé pour la discipline ecclésiastique. Il mourut en 1628, à 53 ans.

ESCOUBLEAU (Henri d'), frère du précédent, son successeur dans l'archevêché de Bordeaux, avait moins de goût pour les vertus épiscopales, que pour la vie de courtisan et de guerrier. Il suivit Louis XIII au siége de La Rochelle, et le comte d'Harcourt à celui des îles de Lérins qu'il reprit sur les Espagnols. Ce prélat était d'un caractère hautain et impérieux. Le duc d'Epernon, gouverneur de Guienne, homme aussi fier que l'archevêque de Bordeaux, eut un différend très-vif avec lui. Le duc s'emporta jusqu'à le frapper. Le cardinal de Richelieu, ennemi de d'Epernon, prit cette affaire fort à cœur; mais Cospéan, évêque de Lisieux, ramena l'esprit du cardinal, en lui disant : « Monseigneur, si le « diable était capable de faire à Dieu les satisfac- » tions que le duc d'Epernon offre à l'archevêque » de Bordeaux, Dieu lui ferait miséricorde. » Ce différend fut terminé bientôt après, mais d'une manière bien humiliante pour l'orgueilleux d'Epernon, qui fut obligé d'écrire la lettre la plus soumise à l'archevêque, et de se mettre à genoux devant lui pour écouter avec respect la réprimande sévère qu'il lui fit avant de lever l'excommunication. D'Escoubleau mourut en 1645, après avoir donné plusieurs scènes odieuses ou ridicules.

* ESCOUSSE et LEBRAS, jeunes auteurs qui, après avoir débuté ensemble dans la carrière littéraire, se réunirent pour se donner la mort, le 18 février 1831. Le premier avait vingt ans, et son ami n'avait pas encore atteint sa dix-septième année. Escousse avait donné au théâtre, avec Lebras, *Farruch-le-Maure*, *Pierre III* et *Raymond*, mélodrames. La chute de ces deux dernières pièces les découragea l'un et l'autre et leur inspira un dégoût profond de la vie. Après avoir longtemps médité

leur suicide, ils convinrent du jour où ils devaient se lancer ensemble dans l'éternité. Escousse écrivit à son ami : « Je t'attends à onze heures et demie ; » le rideau sera levé; arrive, afin que nous préci- » pitions le dénouement. » Lebras se rendit à l'appel de son ami qui avait préparé du charbon allumé dont la vapeur devait les asphixier. Lorsqu'on entra dans la chambre, on n'y trouva que deux cadavres avec ces vers :

Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé.
Comme un fantôme, solitaire,
Inaperçu, j'aurai passé,
Adieu donc, palmes immortelles,
Vain songe d'une âme de feu;
L'air manquait..... j'ai fermé les ailes,
Adieu.

La fin de ces deux jeunes littérateurs est un de ces faits nombreux qui révèlent la maladie morale dont notre siècle est atteint. Un orgueil excessif et l'absence des principes religieux multiplient ces catastrophes qui effraient chaque jour notre société. Le retour aux croyances et à l'abnégation chrétienne pourrait seul apporter un remède à cette affreuse contagion de suicide, que la saine raison doit faire déplorer non moins que la foi.

ESCULAPE, fils d'Apollon et de la nymphe Coronis, fut élève du centaure Chiron, qui lui apprit tous les secrets de la médecine. Il y fit de si grands progrès, que, dans la suite, il fut honoré comme le dieu de l'art médical. Jupiter irrité contre lui, de ce qu'il avait rendu la vie au malheureux Hippolyte par la force de ses remèdes, le foudroya. Apollon pleura amèrement la perte de son fils; Jupiter, pour consoler le père, plaça Esculape dans le ciel, où il forme la constellation du serpentaire. Les plus habiles médecins de l'antiquité ont passé pour les fils d'Esculape. Ce dieu fut principalement honoré à Epidaure, ville du Péloponèse, où on lui éleva un temple magnifique. Il en avait aussi un fort célèbre à Rome. Il était représenté sur un trône, un bâton d'une main, et l'autre appuyé sur la tête d'un serpent, avec un chien à ses pieds.

ESCURE *Voy.* LESCURE.

ESDRAS, fils de Saraïas, souverain pontife, que Nabuchodonosor fit mourir, exerça la grande prêtrise pendant la captivité de Babylone. Son crédit auprès d'Artaxerxès-Longuemain fut utile à sa nation. Ce prince l'envoya à Jérusalem avec une colonie de Juifs. Il fut chargé de riches présents pour le temple qu'on avait commencé de rebâtir sous Zorobabel, et qu'il se proposait d'achever. Arrivé à Jérusalem l'an 467 avant J.-C., il y réforma plusieurs abus. Il proscrivit surtout les mariages des Israélites avec les femmes étrangères, et se prépara à faire la dédicace de la ville. Cette cérémonie ayant attiré les plus considérables de la nation, Esdras leur lut la loi de Moïse. Les juifs l'appellent *le prince des docteurs de la loi*. C'est lui qui, suivant les conjectures communes, recueillit tous les livres canoniques, les purgea des fautes qui s'y étaient glissées, et les distingua en 22 livres, selon le nombre des lettres hébraïques. On croit que dans cette révision il changa l'ancienne écriture hébraïque, pour lui substituer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen. Les rabbins ajoutent qu'il institua une école à Jérusalem, et qu'il établit des interprètes des Ecritures, pour en expliquer les difficultés, et pour empêcher qu'elles ne fussent altérées. Ceux qui ont prétendu qu'il était l'auteur du Pentateuque, n'ont pas réfléchi sur ce qu'il y avait dans cette opinion d'absurde et d'impossible, de contraire aux notions chronologiques et historiques, et à tout le contenu des livres de Moïse. Nous avons 4 *livres* sous le nom d'*Esdras*; mais il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'église latine. Le premier est constamment d'Esdras, qui y parle souvent en première personne. Il contient l'histoire de la délivrance des Juifs, sortis de la captivité de Babylone, depuis la première année de la monarchie de Cyrus, jusqu'à la vingtième du règne d'Artaxerxès-Longuemain, durant l'espace de 82 ans. Le second dont Néhémie est l'auteur, en contient une suite, l'espace de 31 ans. Le troisième et le quatrième, sans être canoniques, ne laissent pas de jouir d'une grande considération : plusieurs Pères s'en sont servis pour prouver des vérités précieuses, par exemple, le péché originel, clairement exprimé (Liv. 4, chap. 3, 4 et 7). Sixte de Sienne, Driédo, Mariana et plusieurs rabbins, attribuent à Esdras les deux livres des *Paralipomènes*.

* ESKIL, ou ESCHIL, archevêque de Lunden, en Scanie, et primat de Danemarck, était fils de Suénon, évêque de Wiborg. Envoyé à Hildesheim pour y faire ses études, il y fut attaqué d'une maladie dangereuse, pendant laquelle il fit vœu de fonder cinq monastères, s'il recouvrait la santé. De retour en Danemarck, il fut d'abord nommé chanoine, ensuite archidiacre de Lunden. En 1134, il obtint l'évêché de Roschild, et quatre ans après, il fut élevé sur le siége de Lunden. Parvenu à cette dignité, il se souvint de son vœu, et saint Bernard lui envoya, sur sa demande, un de ses religieux, Guillaume, qui présida à la fondation du monastère d'Esrom. Les soins qu'il donnait à son église ne lui faisaient pas négliger les affaires temporelles, et, né avec un penchant à l'ambition, il cherchait assez souvent à la satisfaire. Il prit part à toutes les discussions politiques, et se déclara tantôt pour, et tantôt contre son souverain, à qui il fit même une guerre ouverte. Cependant, au milieu de ces agitations mondaines, il ne pouvait voir, sans admiration, les vertus sublimes de saint Bernard, pour qui il eut une vénération toute particulière. Il fit même plusieurs voyages en France pour lui parler. Flottant entre Dieu et le monde, il était depuis longtemps pressé de se consacrer entièrement à la retraite; mais de trop forts liens l'attachaient encore au monde. Il fit un voyage à Rome pour y visiter le pape Adrien, qu'il avait connu lors de sa légation dans le Nord. A la mort de ce pontife, un schisme ayant éclaté, l'archevêque se déclara pour Alexandre III, tandis que son roi Valdemar prit le parti de Victor III. De là une lutte violente entre le roi et Eskil. Le prélat ayant succombé, fut obligé de fuir, et partit pour la Terre-Sainte. A son retour, il resta quelque temps en France, et fut ensuite rétabli dans sa dignité. Après quelques nouveaux

ennuis, il connut enfin le néant des grandeurs humaines; et quoique saint Bernard ne fût déjà plus, il se retira dans la solitude de Clairvaux, pour y terminer, dans la paix et l'exercice des devoirs de la religion, une carrière qui n'avait été que trop agitée; il mourut le 8 septembre 1187, dans un âge très-avancé. En quittant son siége, il avait recommandé Absalon pour son successeur. Il se tint sous son pontificat, à Lunden, un concile auquel assistèrent les évêques de Danemarck, de Suède, de Norwége, et Théodignus, légat du saint Siége. On connaît de ce prélat : *Droit ecclésiastique de Scanie*, Copenhague, 1505, avec le Droit civil de la même province. Cet ouvrage a depuis été inséré en danois et en latin, dans le recueil des *Lois ecclésiastiques de Danemarck*, par G.-J. Torkelin, Copenhague, 1781.

* ESMÉNARD (Joseph-Alphonse), né en 1770, à Pélissane en Provence, après avoir achevé ses études chez les pères de l'Oratoire à Marseille, partit pour Saint-Domingue. Il fit peu de temps après un second voyage en Amérique : ses goûts le portaient vers la littérature, et il emprunta au roman des *Incas* le sujet d'un opéra qui n'a jamais été représenté, mais qui lui valut les encouragements de *Marmontel*. Envoyé, en 1790, en députation à Paris, il s'y établit et concourut à la rédaction de plusieurs journaux écrits dans un sens modéré. Proscrit après la journée du 10 août, il alla passer quelques mois àLondres, s'embarqua pour la Hollande, et parcourut l'Allemagne et une partie de l'Italie. Il se rendit de là à Constantinople, où il fut accueilli par l'ambassadeur russe Kotschubey et le comte de Choiseul Gouffier, puis vint à Venise, où il offrit ses services à Monsieur, depuis Louis XVIII. Durant son séjour à Venise il esquissa son poème de la *Navigation*, et s'occupa de la rédaction de ses voyages. De retour en France en 1797, il fut un moment attaché à l'ambassade de Hollande, et travailla à la *Quotidienne*. Au 18 fructidor, il fut enfermé au Temple, et n'en sortit que pour être exilé. Le 18 brumaire (1799) lui permit de revenir à Paris; il accompagna le général Leclerc (*voy.* ce nom) dans l'expédition de Saint-Domingue. Nommé plus tard chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, il abandonna bientôt cet emploi pour suivre Villaret-Joyeuse à la Martinique, en qualité de secrétaire du gouvernement. De retour en 1805, il publia son poème de la *Navigation*, qui obtint les suffrages de tous les hommes de goût; et dès lors l'auteur eut sa place marquée parmi nos bons écrivains. Au talent de la poésie, Esménard réunissait celui d'écrire en prose avec élégance, et plusieurs morceaux qu'il publia dans le *Mercure* font regretter qu'il n'ait pas entrepris un ouvrage plus étendu. En 1807, il fit jouer l'opéra de *Trajan*, qui est resté au théâtre; *Fernand Cortez*, composé avec de Jouy, n'obtint pas le même succès. Esménard fut admis, en 1810, à l'académie française. Une satire qu'il fit imprimer, peu de temps après, contre un envoyé de l'empereur Alexandre, provoqua des plaintes de la part de ce prince, et l'auteur reçut l'ordre de quitter la France. Trois mois après il revenait de Naples, lorsque, près de Fondi, il fut entraîné vers un précipice par des chevaux fougueux; il s'élança de sa voiture et alla se briser le crâne contre un rocher. Esménard mourut le 25 juin 1811. Voici la liste de ses ouvrages : *La Navigation*, poème en 8 chants, Paris, 1805, 2 vol. in-8; 2[e] édit., en 6 chants, 1806, in-8; *Trajan*, opéra en trois actes, 1807; *Fernand Cortez*, opéra en 3 actes, 1809; *Recueil de poésies extraites des ouvrages d'Helena-Marie Williams*, traduit de l'anglais, avec Boufflers, 1808, in-8.

* ÉSON, père de Jason, fils de Créthée, et frère de Pélias, roi d'Iolchos ou de Thessalie. Parvenu à une extrême vieillesse, il fut rajeuni par Médée, à la prière de Jason son mari.

ESOPE, le plus ancien auteur d'apologues, après Hésiode qui en fut l'inventeur, naquit à Armorium, bourg de Phrygie. Il fut d'abord esclave de deux philosophes, de Xanthus et d'Idmon. Ce dernier l'affranchit. Son esclave l'avait charmé par une philosophie assaisonnée de gaîté, et par une âme libre dans la servitude. Les philosophes de la Grèce s'étaient fait un nom par de grandes sentences enflées de grands mots; Esope prit un ton plus simple, et ne fut pas moins célèbre qu'eux. Il prêta un langage aux animaux et aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes, et les corriger de leurs vices et de leurs ridicules. Il se mit à composer des *apologues*, qui, sous le masque de l'allégorie, et sous les agréments de la fable, cachaient des moralités utiles et des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grèce et dans les pays circonvoisins. Crœsus, roi de Lydie, l'appela à sa cour, et se l'attacha par des bienfaits pour le reste de sa vie. Esope s'y trouva avec Solon, n'y brilla pas moins que lui, et y plut davantage. Mais tous ces faits sont très-incertains. L'existence même d'Esope est révoquée en doute par des savants qui pensent que c'est un personnage imaginaire, fabriqué par les Grecs sur celui de Locman. Et c'est peut-être pour cela que les Grecs le font voyager en Perse et en Egypte, pour lui donner un air asiatique, et expliquer ce qui, sans cette précaution, ne paraîtrait pas lui convenir. Il est certain encore que Planudes, moine grec, auquel on doit les fables d'Esope telles que nous les avons, a entassé, sous le nom du fabuliste phrygien, beaucoup d'apologues plus anciens ou plus modernes que les siens. Enfin jusqu'aux disputes qui se sont élevées sur sa figure, sur sa bosse, etc., tout contribue à répandre des doutes sur son existence (*voy.* LOCMAN, PLANUDES, SALOMON). Les meilleures éditions des *Fables d'Esope*, sont celles de Plantin, 1565, in-16; des Aldes avec d'autres fabulistes, 1505, in-fol.; de Robert Etienne, 1546; d'Oxford, 1718, in-8; de J. Chr. Gottl. Ernesti, Leipsig, 1781, in-8; de Fr. de Furia, Florence, 1809, 2 vol. in-8. La plus complète est celle de Paris, 1810, in-8, *Græce cum notis græcis D. Coray*. Les fables d'Esope ont été traduites en français, et presque dans toutes les langues. Lafontaine s'en est approprié une grande partie qu'il embellit par le style et par la morale. Boursault a mis Esope sur la scène, dans deux pièces, l'une intitulée *Esope à la cour*; l'autre, *Esope à la ville*.

ESOPUS (Clodius), comédien célèbre, vers l'an 84 avant J.-C. Roscius et lui ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. Esopus excellait dans le tragique, et Roscius dans le comique. Cicéron prit des leçons de déclamation de l'un et de l'autre. Esopus était d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de Pline, un plat de terre qui coûtait dix mille francs : il n'était rempli que d'oiseaux qui avaient appris à chanter et à parler, et qu'on avait payé chacun sur le pied de 600 livres. Esopus, malgré ses grandes dépenses, laissa un héritage qui valait près de deux millions. Son fils, avec moins de talents, ne fut pas moins prodigue. On assure qu'il fit boire une fois à ses convives des perles distillées. Ces richesses énormes des histrions prouvent bien à quel point de fureur le mimisme, cause et mesure de la corruption des peuples, était parvenu chez celui de Rome (*voy.* BARON, GARRICK, ROSCIUS). « Les Grecs, » dit d'Alembert, considéraient Esopus, par la même » raison qu'ils admiraient Euripide et Sophocle. » Les Grecs, ainsi que les Romains, mettaient entre » les histrions et les hommes de génie un espace » immense; mais ils payaient ceux-là comme tous » les instruments de luxe et de plaisir. » On voit ici en passant, que d'Alembert croyait qu'Esopus était un comédien *grec*. L'érudition de cet encyclopédiste et de ses collègues est sujette à de plaisantes bévues, (*voy.* PANNONIUS.) On ignore l'époque de la mort d'Esopus.

ESPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph DAMAZIT de SAHUGUET, baron d'), naquit d'un apothicaire, à Brive-la-Gaillarde, le 25 mars 1713. A peine âgé de 19 ans, il parut dans la carrière des armes, et s'y fit remarquer. En 1734, il se distingua en Italie, et fut aide de-camp dès 1742, dans les campagnes de Bavière. Ce fut alors qu'il connut le comte Maurice de Saxe, qu'il suivit dans les campagnes de Flandre, y jouissant de son estime et de l'avantage de le seconder, soit en qualité d'aide-major-général d'infanterie, soit comme colonel de l'un des régiments des grenadiers créés en 1745. Revêtu en 1754 du gouvernement de Bresse et du Bugey, il reçut en 1757 l'expectative du gouvernement de l'hôtel royal des Invalides, qu'il n'eut en entier qu'en 1766. L'ordre qu'il n'a cessé d'y entretenir, les réformes utiles qu'il y a faites, démontrent que personne n'était plus digne que lui de cette place importante. En 1780, il reçut le grade de lieutenant-général, et mourut le 28 février 1783. Toujours occupé de l'art pour lequel il était né, il publia successivement les ouvrages suivants : *Campagnes du roi en* 1745, 46, 47 *et* 48, 4 vol. in-8; *Essai sur la science de la guerre*, 1757, 3 vol. in-8; *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 1755, 4 vol. in-8; *Supplément aux Réveries*, ou *Mémoires de la guerre du maréchal de Saxe,* 1757; *Histoire du maréchal de Saxe,* Paris, 1773, 2 vol. in-12, ou 3 vol. in-4. Tous ces ouvrages annoncent des connaissances multipliées, des vues saines et dirigées par l'expérience.

* ESPAGNAC (M. R. SAHUGUET, abbé d'), fils du précédent, né à Paris en 1754, se fit remarquer par ses talents littéraires, et par son goût pour les spéculations. S'étant fait connaître de M. de Calonne (*voy.* ce nom), il devint son agent secret, et s'immisça dans plusieurs opérations de finances, qui lui valurent beaucoup d'argent. Exilé lors de la disgrace de son protecteur, il reparut en 1789, se fit recevoir au club des jacobins, et lorsque la guerre fut déclarée, obtint la fourniture de l'armée des Alpes, ensuite celle des charrois militaires de l'armée du Nord. Dénoncé par Cambon comme fournisseur infidèle, il trouva moyen de se justifier tant qu'on eut besoin de lui; mais il finit par succomber et fut condamné à mort avec Bazire, Chabot, Danton, etc., le 5 avril 1794. On a de lui : *Eloge de Catinat*, in-8, qui obtint, en 1775, un accessit à l'académie française; *Réflexions sur l'abbé Suger, et sur son siècle*, 1780, in-8, ouvrage peu réfléchi, qui lui attira beaucoup de critiques.

ESPAGNANDEL (Mathieu l'), sculpteur célèbre, né à Paris en 1610, mourut dans la même ville, à l'âge de 79 ans. Quoique protestant, il embellit diverses églises de Paris. On cite entre autre le *rétable* de l'autel des Prémontrés, et celui de la chapelle de la grande salle du palais. Le parc de Versailles lui doit quelques morceaux excellents : tels sont *Tigrane,* roi d'Arménie; un *flegmatique;* deux termes représentant l'un *Diogène*, l'autre *Socrate*.

ESPAGNE (Charles d'), un des favoris du roi Jean, eut l'épée de connétable en 1350. Ce n'était pas pour récompenser ses services; il n'en avait rendu aucun. Son mérite pour cette charge fut sa naissance et la faveur. Il était si fier de l'une et de l'autre, qu'il s'attira la haine de Charles le Mauvais, comte d'Evreux et roi de Navarre. Ce monarque, indigné de ce que d'Espagne empêchait qu'on ne lui fît justice au sujet de quelques terres qu'il réclamait, résolut de le faire tuer. Il mena cent gendarmes l'investir dans le château de l'Aigle, petite ville de Normandie. Les assassins escaladèrent le château, et massacrèrent le connétable dans son lit, entre onze heures et minuit, le 6 janvier 1354. — Louis D'ESPAGNE, son frère aîné, servit sous Philippe VI, dans la guerre contre les Anglais, et sous Charles de Blois, à la conquête de la Bretagne. Il prit dans cette province sur Jean de Montfort, concurrent de Charles de Blois, Guérande d'assaut, et Dinan par composition. Il fut amiral de France en 1341.

ESPAGNE (le cardinal d'). *Voy.* MENDOZA (Pierre-Gonzalez).

ESPAGNE (Jean d'), natif du Dauphiné, ministre de l'église française de Londres au XVII[e] siècle, a composé divers *opuscules*, publiés en 1670 et 1674, la Haye, 2 vol. in-12. On y voit une critique de la Bible de Genève et de la Version anglicane. On cite principalement celui qui a pour titre : *Erreurs populaires sur les points généraux qui concernent l'intelligence de la religion.* Ce ministre n'y a pas épargné le *catéchisme* de Calvin.

* ESPAGNE (le comte d'), général, fut employé, en 1804, dans la 21[e] division à Poitiers, puis en 1805, sous Masséna, en Italie, où il commanda les chasseurs à cheval, et se distingua dans plusieurs combats. Il passa ensuite au service de Naples, obtint des succès en 1806 contre les Calabrais insurgés, et fut pourvu

du commandement de la province de Labour et des deux Principautés. Appelé à la grande armée avec une division de cuirassiers, il arriva vers le milieu de décembre à Berlin, et se signala en beaucoup d'occasions, notamment au combat de Heilsberg, où il fut blessé, le 10 juin 1807. Enfin il donna de nouvelles preuves de valeur dans la campagne d'Autriche, et fut tué à la bataille de Wagram le 6 juillet 1809. Sa statue devait être élevée sur le pont de la Concorde.

ESPAGNET (Jean d'), président au parlement de Bordeaux, distingué par ses lumières et ses vertus, est auteur d'un *Enchiridion physicæ restitutæ*, imprimé à Paris en 1623, in-8, et traduit en français sous ce titre : *La Philosophie des anciens, rétablie en sa pureté*, 1651, in-8. Le nom de l'auteur est désigné par ces mots : *Spes mea est in Agno*. On y trouve un traité de la pierre philosophale, intitulé : *Arcanum hermeticæ philosophiæ*. Ce savant publia encore en 1616 un vieux manuscrit in-8, intitulé *Rozier des guerres*, qu'il accompagna d'un *Traité sur l'institution d'un jeune prince*. Il croyait que ce manuscrit n'avait pas encore vu le jour ; mais il y en avait une édition dès 1523, in-fol. Le public fit un accueil favorable à ces différents ouvrages.

ESPAGNOLET (Joseph Ribera, dit l'), peintre, naquit en 1584 à Xativa, dans le royaume de Valence en Espagne. Il étudia la manière de Michel-Ange de Caravage, qu'il surpassa dans la correction du dessin ; mais son pinceau était moins moëlleux. Les sujets terribles et pleins d'horreurs étaient ceux qu'il rendait avec le plus de vérité ; mais peut-être avec trop de férocité. Son goût n'était ni noble ni gracieux. Il mettait beaucoup d'expression dans ses têtes. L'Espagnolet, né dans la pauvreté, y vécut longtemps; un cardinal l'en tira et le logea dans son palais. Ce changement de fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra dans sa misère pour reprendre le goût du travail. Naples, où il se fixa, le regardait comme son premier peintre. Il obtint un appartement dans le palais du vice-roi, et mourut dans cette ville en 1656 à 72 ans, laissant de grands biens et de beaux *tableaux*. Le pape l'avait fait chevalier du Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples et à l'Escurial en Espagne. Nous citerons le *martyre de saint Janvier* qui est regardé comme digne du Titien ; *saint Jérôme* ; *Ixion sur la roue* ; *la Mère de douleurs* ; *l'Adoration des bergers*. Ces deux derniers tableaux sont au Musée royal de Paris. Ce peintre a gravé à l'eau forte, et on a gravé d'après lui.

ESPARRON (Charles Darcussia, vicomte d'), s'occupa de la fauconnerie vers le milieu du XVI^e siècle. Il fit part au public de ses amusements, dans un *traité* assez estimé, Rouen, 1644, in-4.

ESPEISSES. *Voy.* Despeisses, Bauves.

* ESPEJO (Antoine), voyageur espagnol, naquit à Cordoue, vers 1550. Augustin Ruiz, religieux franciscain, qui demeurait au Vieux-Mexique, ayant appris de quelques Indiens, appelés Cuchos, qu'il y avait au nord de grands et riches pays, résolut de les visiter. Deux de ses confrères s'étant réunis à lui, ils entreprirent ce voyage accompagnés d'un certain nombre de soldats. Ils avaient parcouru 250 lieues vers le Nord, lorsque attaqués par les Indiens *Tidnas*, les deux religieux périrent dans la mêlée. La troupe revint aux mines de Sainte-Barbe, dans la nouvelle Biscaye, à 160 lieues de la ville de Mexico, d'où elle était partie, bien décidée à ne plus s'exposer à une entreprise aussi périlleuse. Il se trouvait à ces mines, comme intéressé dans leur exploitation, un bourgeois de Cordoue, nommé Espejo, jeune encore, et qu'aucun danger ne pouvait effrayer. Il se proposa de pénétrer plus avant que ne l'avait fait le P. Ruiz, se rendit au val Saint-Barthélemi pour en obtenir la permission de l'alcade major ou gouverneur de la province, qui lui accorda des soldats et des provisions. Il partit le 10 novembre 1582. Arrivé dans le pays des *Cuchos*, et puis dans celui des *Possagnates*, il y reçut un bon accueil et des provisions. Ces peuplades, d'un caractère doux, cultivaient la terre, et demeuraient dans des cabanes aussi propres que commodes. Espejo avec sa troupe, poursuivant sa marche, rencontra de riches mines d'argent, auprès desquelles se trouvaient les Indiens *Toboses*, qui s'enfuirent en voyant des soldats, parce que peu d'années auparavant des militaires égarés les avaient maltraités et pillés. Cependant des présents et des paroles de paix les firent revenir auprès des Espagnols ; ils les guidèrent pendant plusieurs lieues, jusqu'au pays des *Jumanes*. Ce peuple était civilisé, et très-belliqueux : à l'approche des Espagnols, ils se formèrent en bataille, et lancèrent leurs flèches, qui tuèrent six à huit chevaux. Les soldats, en suivant le conseil d'Espejo, n'en tirèrent pas vengeance ; ils se comportèrent de manière que la concorde fut bientôt établie entre eux et les Indiens. Parmi les nombreuses rivières qui coulent dans ce pays, il y en a une aussi grande que le Guadalquivir. En la côtoyant, les Espagnols trouvèrent près de ses bords plusieurs peuplades dont ils ignoraient la langue et le nom. Parvenus jusqu'aux *Tignas*, ceux qui avaient tué les deux religieux s'enfuirent, ainsi que tous les autres Indiens, de crainte d'être punis pour ce meurtre. Espejo, qui commençait à manquer de provisions, et prévoyait qu'il pourrait trouver encore des ennemis, fut sur le point de retourner aux mines de Sainte-Barbe; mais s'étant avancé encore de plusieurs lieues, quelques Indiens moins prévenus contre les Espagnols, lui assurèrent qu'il existait à l'orient un grand et riche pays. Quelques-uns des soldats avaient déjà abandonné Espejo; il ne lui en restait que douze, avec lesquels il continua son voyage. A mesure qu'il pénétrait dans le pays, de belles plaines s'offraient à ses yeux, et il voyait souvent des indices certains que ce pays était fertile en mines. Les Indiens qui l'habitaient paraissaient être plus civilisés que les autres. Leurs habitations étaient plus élégantes, plus soignées ; et pour se garantir de l'ardeur du soleil, ils portaient des parasols assez semblables à ceux des Chinois. Espejo se trouvait alors à la hauteur de 37° 30′ de latitude boréale. Vers l'ouest comme vers le nord, il rencontrait des peuplades plus civilisées; dans le pays de *Civola*, il remarqua des croix qu'y avait plantées, en 1542, le voyageur Coronado. D'autres renseignements vinrent le raffermir dans son projet. Il apprit qu'à la distance de

soixante journées (ou 450 lieues environ) se trouvait un lac spacieux, autour duquel s'élevaient de grandes villes, où l'argent et l'or abondaient. Ces nouvelles ranimèrent le courage d'Espejo, mais il n'en fut pas de même à l'égard de ses compagnons, dont la plupart se séparèrent de lui. Enfin, après différentes courses, il arriva au pays des *Tamas*, d'où il vit se développer l'immense continent, auquel on donna le nom de *Nouveau-Mexique*. Espejo aurait voulu pénétrer dans le pays, mais les *Tamas* lui ayant refusé des provisions, et n'ayant pas même voulu le recevoir, il fut contraint de retourner à la Nouvelle Biscaye. Il eut pour guide un Indien, qui lui fit côtoyer la rivière *des Vaches*, et il arriva avec sa petite troupe au val Saint-Barthélemi, au commencement de juillet 1583, après un voyage d'environ huit mois. Ayant écrit une *Relation* de sa découverte, il la fit parvenir au comte de la Coruna, vice-roi du Mexique, qui l'envoya en Espagne au conseil des Indes. Cette *Relation* se trouve au tome 1er, 13e partie des *Grands voyages*, dans Hackluit et dans l'*Histoire de la Chine*, du P. Mendoza. Les PP. Garcès et Fonte visitèrent, de 1771 à 1776, les pays du nord du Mexique; et, dans la *Relation* qu'ils écrivirent de leur voyage, ils sont parfaitement d'accord avec Espejo sur la civilisation des Indiens de ces contrées. Leur relation, insérée dans la *Chronique séraphique du collége de propaganda fide* (en espagnol), Mexico, 1792, in-fol. a été traduite en français par Humboldt.

ESPEN (Zeger-Bernard van), né à Louvain en 1646, docteur en droit en 1675, remplit avec beaucoup de succès une chaire du collége du pape Adrien VI. Son association aux ennemis de l'église, ses sentiments sur le *Formulaire* et sur la bulle *Unigenitus*, l'apologie qu'il fit du sacre de Steedoven, archevêque schismatique d'Utrecht, remplirent ses derniers jours de chagrins qu'il eût pu aisément s'épargner. Il se retira à Maestricht, puis à Amersfort, où il mourut en 1728. Van Espen est sans contredit un des plus savants canonistes de son temps. Le meilleur et le plus recherché de ses ouvrages est son *Jus ecclesiasticum universum*. Les points les plus importants de la discipline ecclésiastique y sont quelquefois discutés avec autant d'étendue que de sagacité; mais on reconnait sans peine qu'il ne tire pas, à beaucoup près, tout ce qu'il dit, de son érudition personnelle. « Ceux qui ont lu Thomassin et » Van Espen, dit un critique, s'apercevront sans » peine que, quant à ce qui concerne la science » ecclésiastique, le second ne fait que répéter le » premier; que c'est le riche fonds où il a puisé » sans cesse, et dont il a fait un usage aussi com» mode que profitable à sa réputation : peut-être » cependant la doit-il particulièrement à la secte » dont il épousa si vivement les intérêts. » Entre diverses réflexions qu'il fait sur les écrits des canonistes du siècle dernier (*Operum, part. V. p.* 194. *édit. Colon*. 1748), il a soin d'avertir qu'il faut se défier de certaines opinions relâchées où le torrent les a entraînés. La remarque est en place; et l'on peut y ajouter qu'il n'est pas moins nécessaire d'être en garde contre le rigorisme outré de quelques autres canonistes, qui par un respect affecté pour la discipline de l'église ancienne, osent s'élever contre des pratiques généralement adoptées par l'église moderne (*voy*. FLEURY, MORIN (Jean), THOMASSIN). On a donné à Paris, sous le nom de Louvain, en 1753, un recueil de tous les *ouvrages de Van Espen*, en 4 vol. in-folio. Cette édition, enrichie des observations de Gibert sur le *Jus ecclesiasticum*, offre ce que la morale, le droit canonique et même le civil ont de plus important. On trouve divers détails curieux et intéressants touchant cet auteur dans une petite brochure assez rare, intitulée : *De Zegero Bernardo Van Espen, etc., authore Wilhelmo Bachusio*, in-fol. Ce Bachusius avait été, comme Van Espen, lié avec le parti de Quesnel, qu'il abandonna ensuite; et les renseignements qu'il en donne sont d'un homme qui est au fait de la chose qu'il traite. Il en résulte de fâcheuses impressions contre le caractère et les qualités morales de Van Espen. (*Voy*. BACHUSIUS.) Du Pac de Bellegarde a écrit aussi la *Vie* de Van Espen. *Voy*. BELLEGARDE.

ESPENCE (Claude d'), né à Châlons-sur-Marne en 1511, de parents nobles, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, et fut recteur de l'université de Paris. Le cardinal de Lorraine, qui connaissait son mérite, se servit de lui dans plusieurs affaires importantes. D'Espence le suivit en Flandre l'an 1544, dans le voyage que cette éminence y fit pour la ratification de la paix entre Charles-Quint et François Ier. Le cardinal de Lorraine le mena à Rome en 1555. D'Espence s'y distingua tellement, que Paul IV voulut l'honorer de la pourpre afin de le retenir auprès de lui. Le docteur français aimait mieux le séjour de Paris. Il revint dans cette ville, et parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, et au colloque de Poissy en 1561. Il mourut de la pierre à Paris en 1571. C'était un des docteurs les plus judicieux et les plus modérés de son temps. Ennemi des voies violentes, il n'en était pas moins fortement attaché aux moyens de maintenir et de répandre la foi catholique. Il était très-versé dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Les ouvrages que nous avons de lui, sont presque tous écrits en latin, avec une dignité et une noblesse que les théologiens de son temps ne connaissaient presque pas. Il se sent pourtant de l'école, suivant Richard Simon, qui rabaisse un peu le savoir de d'Espence, On a de lui : un *Traité des mariages clandestins*; il y soutient que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages, sans le consentement de leurs parents : question qui demande que nous nous y arrêtions un moment. On ne peut douter qu'il n'y ait eu autrefois une loi ecclésiastique qui annule ces mariages. Un passage de saint Basile (*Epist. ad Amphil.*) ne laisse aucun doute là-dessus. Les Pères du concile de Cologne de l'an 1536, souhaitaient qu'on renouvelât dans un concile général, la canon *Aliter*, que Gratien rapporte comme fait par le pape Evariste, contre les mariages que les enfants contractent malgré leurs parents : *Optamus ut canon Evaristi pontificis concilio generali renovetur, tollanturque illa clandestina matrimonia, quæ, invitis parentibus et propinquis, veneris potius quam Dei causa contrahuntur. Interea*

*vero donec ecclesia de hoc prospiciat si non irrita, prohibita saltem sint, et excommunicationi contrahentes, et qui his ope et consilio adfuerint, subjaceant* (Conc. Coloniens., anno 1536). On voit par là que la loi a existé, et qu'elle est tombée en désuétude. Il est cependant des auteurs, tels que Juenin et d'Espence (dont il s'agit dans cet article), qui prétendent qu'elle existe encore en France. Mais il est difficile d'accorder cette opinion avec le concile de Trente, avec la déclaration de Louis XIII, qui assura au clergé que tous les règlements, touchant cette matière, ne regardaient que les effets civils, nullement la validité du mariage. Les plus habiles juristes français, Bochel, Blondeau, etc., sont de ce sentiment que Benoît XIV (*de Syn. diœces., lib. IX.*) établit d'une manière très-solide. Cependant pour les mariages des princes du sang contractés contre la volonté du roi, l'assemblée du clergé, en 1555, a déclaré que la coutume de France, qui les regarde comme non valables, « est affermie par une légitime prescription, et » autorisée par l'Eglise » (*voy.* LAUNOI, GERBAIS, GIBERT). Des *Commentaires sur les épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite*, pleins de longues digressions sur la hiérarchie et la discipline ecclésiastique; plusieurs *traités de controverse;* les uns en latin, les autres en français. Tous ses ouvrages latins ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol.

* ESPÉRANCE. Les païens en avaient fait une divinité. Elle avait plusieurs temples à Rome. Les Grecs l'honoraient sous le nom d'*Elpis*.

ESPERIENTE (Philippe-Callimaque), né à San-Geminiano en Toscane, de l'illustre famille de Buonacorti, alla à Rome sous le pontificat de Pie II, et y forma avec Pomponius Lætus une académie, dont tous les membres prirent des noms latins ou grecs. Le savant dont nous parlons changea son nom de *Buonacorti* en celui de *Callimaco;* mais son génie pour les affaires lui fit donner le surnom d'*Esperiente.* Paul II croyant que la nouvelle académie cachait quelque mystère pernicieux, persuasion que le secret des associés justifiait, en poursuivit les membres avec rigueur. Espériente se vit obligé de se retirer en Pologne; le roi Casimir III lui confia l'éducation de ses enfants, et le fit quelque temps après son secrétaire. Ce prince l'envoya successivement en ambassade à Constantinople, à Vienne, à Venise et à Rome. De retour en Pologne le feu prit à sa maison, et consuma ses meubles, sa bibliothèque et plusieurs de ses écrits. Il mourut peu de temps après à Cracovie, en 1496. On a de lui *Commentarii rerum Persicarum*, Francfort, 1601, in-folio. *Historia de iis quæ à Venetis tentata sunt, Persis et Tartaris contra Turcas movendis, etc.* Il y a des recherches dans cet ouvrage, ainsi que dans le précédent, avec lequel il ne forme qu'un même volume. *Attila*, in-4, ou histoire de ce roi des Huns; *Historia de rege Uladislao, seu clade Varnensi*, in-4. Esperiente l'a emporté dans cet ouvrage, suivant Paul Jove, sur tous les historiens qui ont écrit depuis Tacite : il le compare à la Vie d'Agricola. L'article sur Esperiente qu'on trouve dans le Dictionnaire de Bayle, est fort inexact.

ESPERNON (Jean-Louis de NOGARET de la VALETTE). *Voy.* VALETTE.

* ESPIARD de Saux (François-Bernard), jurisconsulte, né à Dijon en 1659, devint en 1693 président à mortier au parlement de Besançon; il remplit les devoirs de sa charge d'une manière distinguée, s'en démit en 1725, et mourut à Besançon le 16 janvier 1743. On a de lui : *Remarques sur le Traité des Successions de Den. Lebrun*, dans l'édit de 1736 à la suite de cet ouvrage; *Epistola circa librum cui titulus : Corpus juris Canonici authore Jo. Pet. Giberto*, dans les éditions de ce traité, 1736 et 1737; *Observations sur des matières canoniques*, dans les *Institutions* de Gibert; *Observations sur des matières de droit*, dans les Œuvres de Bretonnier; *Observations sur la coutume de Franche-Comté, par Boguet*, in-fol. manuscrit. M. Espiard a fourni des Notes à Taisand pour son *Commentaire sur la coutume de Bourgogne*; et à Raviot, pour son édit des *Arrêts du parlement de Dijon*, recueillis par Perrier.

ESPINASSE (Philibert de l'), sire de La Clayette, chevalier, surnommé *le grand conseiller du roi Charles V*, servit sous Eudes, duc de Bourgogne, en qualité de bachelier, avec deux écuyers. En 1340 le roi le chargea d'aller faire rompre les chaussées des étangs de Rue, pour la conservation du Ponthieu. Il fut un des plénipotentiaires envoyés à Bruges en 1375, pour la trève que l'on conclut avec le roi d'Angleterre. Philibert assista, comme conseiller du roi, aux procédures qu'on instruisit au parlement et à la tour du Temple contre les domestiques du roi de Navarre, accusés d'avoir été les agents de ce méchant prince pour empoisonner le roi Charles V. Il fut encore attaché à l'éducation du dauphin, en 1380. Enfin il accompagna en Angleterre le sire de La Trémouille, dans la descente qu'y firent les Français. Il est la tige des branches de La Clayette, de Saint-André, de Sully, de La Faye et autres, qui toutes ont porté son nom.

* ESPINASSE (Mlle Julie-Jeanne-Eléonore de l'), connue par ses relations avec d'Alembert, naquit à Lyon en 1732, d'une femme d'un rang élevé, qui vivait séparée de son mari. Privée par un abus de confiance d'une cassette précieuse que cette dame lui avait laissée en mourant, elle se retira d'abord dans un couvent, et fut ensuite admise comme gouvernante dans la famille du mari de sa mère. Mme du Deffant l'y trouva en 1752, et, deux ans après, l'emmena avec elle à Paris. Après dix ans d'une amitié qui paraissait sincère, elle quitta brusquement sa protectrice qui, devenue aveugle, avait, plus que jamais, besoin de secours (*Voy.* DEFFANT DU), et tint une maison où son amabilité réunit la société la plus brillante. Cependant, avec tous les avantages dont elle était environnée, elle fut malheureuse. On a cru longtemps que la fin prématurée du comte de Mora, jeune espagnol qu'elle devait épouser, et qui mourut à Bordeaux en venant la rejoindre, fut la cause du chagrin qui la précipita au tombeau; mais la publication de ses *Lettres*, (Paris, 1809 et 1811), a dévoilé le secret d'un autre amour, dont elle est morte victime. Ces lettres ont pu ajouter à l'idée qu'on avait de son

esprit; mais elles ont diminué l'intérêt qu'avaient inspiré son caractère et ses malheurs. Elle passa les derniers jours de sa vie dans un affaissement total. Quelques instants avant sa mort, on la souleva : « Est-ce que je vis encore, » dit-elle? Ce furent ses dernières paroles ; elle expira le 23 mai 1776. Avec moins de réputation et une vie plus simple, elle eût été beaucoup plus heureuse.

ESPINAY (Timoléon d'), seigneur de SAINT-LUC, servit sur terre et sur mer. Il commandait la première escadre avec rang de vice-amiral, à la défaite des Rochelois en 1622. Ses services le firent estimer du cardinal de Richelieu ; cependant, comme ils n'étaient point assez grands pour élever Saint-Luc jusqu'au comble des honneurs, il n'y fut parvenu qu'avec peine, s'il ne se fût démis du gouvernement de Bronage, que ce ministre voulait avoir. Saint-Luc eut pour récompense le bâton de maréchal de France, et la lieutenance de roi en Guienne, l'an 1628. Il ne songea depuis qu'à vivre dans le luxe et les plaisirs. Il mourut à Bordeaux le 12 septembre 1644.

ESPINOSA (Jean), poète espagnol, né à Bellovado vers 1540, suivit la carrière des armes, et fut secrétaire de don Pédro Gonzalès de Mendoza, vice-roi de Sicile. On a de lui plusieurs ouvrages en vers qui eurent beaucoup de succès ; on cite entre autres son *Traité à la louange des femmes*, Milan, 1580, in-4. Espinosa mourut vers 1596.

ESPINOSA (Antoine), poète espagnol, né à Antequera en Andalousie, vers l'an 1582, fut aumônier du duc de Medina Sidonia, et directeur du collége de Saint-Alphonse à San-Lucar de Barrameda, où il mourut en 1650. Il a laissé : une bonne *traduction* en vers des *Psaumes pénitentiaux*, Malaga, 1625, in-4 ; le *Panégyrique du duc de Medina Sidonia*, 1629 ; *El tesoro escondito*, Madrid, 1644 ; *Art de bien mourir*, 1651 ; *Tesoro de poesias*, 1633. Ce recueil est fait avec beaucoup de discernement. L'auteur y inséra quelques-unes de ses *poésies*, qui ne sont pas inférieures à celles des auteurs les plus renommés.

ESPINOSA (Hyacinthe-Jérome), peintre, né en 1600 à Cocentena, village du royaume de Valence, se distingua par le talent du clair-obscur, par la correction du dessin, la grâce et l'expression des figures. Il avait été se perfectionner en Italie. On a un grand nombre de ses tableaux, tous sur des sujets sacrés; les plus remarquables sont un *Christ*, une *Madeleine*, l'*Apothéose de S. Louis*, *S. Joachim*, *S. Pierre martyr*, une *Naissance du Sauveur*, la *Nativité de S. Jean-Baptiste*, une *Cène*. Il mourut à Valence en 1680.

ESPINOY (Philippe d'), né en Flandre en 1552, d'une bonne famille, s'attacha à rechercher les antiquités et les généalogies des nobles de son pays. Le titre de son ouvrage est : *Recherches d'antiquités et noblesse de Flandre, etc.*, Douai, 1632, in-fol. avec fig. Il mourut vers l'an 1633.

ESPRÉMÉNIL. *Voy.* EPRÉMÉNIL.

ESPRIT (Jacques), né à Béziers en 1611, entra en 1629 dans l'Oratoire, qu'il quitta cinq ans après pour rentrer dans le monde. Il avait toutes les qualités propres pour y plaire, de l'esprit, de la figure. Le duc de la Rochefoucault, le chancelier Séguier et le prince de Conti, lui donnèrent des témoignages de leur estime et de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde ; le second lui obtint une pension de 2,000 liv. et un brevet de conseiller d'état ; le troisième le combla de bienfaits, et le consulta dans toutes ses affaires. Esprit mourut en 1678, à 67 ans, dans sa patrie. Il était membre de l'académie française, et fut un de ceux qui brillèrent dans l'aurore de cette compagnie. Les ouvrages d'Esprit sont : des *Paraphrases de quelques psaumes*, qu'on ne peut guère lire avec plaisir, quand on connait celles de Massillon ; *La Fausseté des vertus humaines*, Paris, 1678, 2 vol. in-12, et Amsterdam, 1716, in-8 : livre médiocre, qui n'est, à quelques égards, qu'un commentaire des pensées du duc de La Rochefoucault ; mais qui ne prête pas à la même critique, l'auteur ayant moins généralisé son objet.

** ESQUIROL (Joseph-Etienne-Dominique), médecin, né en 1772 à Toulouse, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, vint à Paris achever ses études au séminaire de St.-Sulpice. Expulsé de cette maison par la force des événements, en 1792, il retourna dans sa famille. Atteint bientôt après par la réquisition, il obtint un brevet d'officier de santé et se rendit à l'armée des Pyrénées-Orientales. Mais dès qu'il put quitter le service, il revint à Paris, où il suivit les cours de Pinel (*voy.* ce nom) qui ne tarda pas à le distinguer parmi ses élèves et lui confia le soin de rédiger sa clinique. Reçu docteur en 1805, trois ans après il entreprit la visite des hôpitaux d'aliénés, tant de la France que des principaux états de l'Europe, et dans ce long et pénible voyage recueillit une foule d'observations qu'il fit tourner plus tard au profit de la science et de l'humanité. En 1817, il ouvrit un cours théorique et pratique des maladies mentales, le premier de ce genre, et le continua, avec la même affluence d'auditeurs, jusqu'en 1826, où, nommé médecin en chef de l'hospice de Charenton, ses nouvelles fonctions l'obligèrent de renoncer à l'enseignement. Membre de l'académie de médecine depuis sa création, il fut fait en 1823 inspecteur-général des facultés. La révolution de juillet supprima cette place qu'il perdit sans se plaindre, de même qu'il l'avait acceptée sans la demander. Cet homme respectable mourut à Paris, le 13 décembre 1840, après avoir demandé et reçu les secours de la religion dont il avait constamment pratiqué les devoirs. Correspondant de l'académie des sciences morales depuis 1834, il était membre de la société de géographie, et associé à toutes les congrégations charitables. On lui doit la création de la maison des aliénés d'Ivry, le modèle des établissements de ce genre. Outre un assez grand nombre d'articles dans les *journaux* et les *dictionnaires* des sciences médicales, il a publié : *Des passions considérées comme cause, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale*, Paris, 1805, in-4, trad. en allemand ; des *Etablissements d'aliénés en France, et des moyens d'améliorer le sort de ces infortunés*, ib., 1819, in-8 ; des *Maladies mentales considérées sous le rapport médical, hygiénique et médico-légal*, ib., 1838, 2 vol. in-8, fig. et atlas de 27 pl.

* ESQUIVEL (Hyacinthe), religieux dominicain, né dans la Biscaye, en 1691, d'une famille noble, professa d'abord la philosophie dans les couvents de son ordre. Ayant conçu le dessein de se consacrer aux missions, il s'embarqua en 1625 pour Manille. A son arrivée, il fut chargé d'enseigner la théologie à ses jeunes confrères, et s'appliqua en même temps à l'étude de la langue japonaise. Il passa ensuite à l'île de Formose, où il fit de nombreuses conversions. Mais toujours occupé de l'idée de pénétrer au Japon, il s'embarqua avec un frère-mineur sur un vaisseau de cette nation. Le capitaine avait promis de les conduire en sûreté à leur destination ; mais il les fit périr pendant la traversée. Cet événement arriva en 1636. On connait de ce religieux : *Vocabulaire japonais et espagnol*, Manille, 1630 ; *Vocabulaire de la langue des Indiens de Tanchuy, en l'île de Formose, et traduction en cette langue de toute la doctrine chrétienne*, ibid., 1691.

* ESQUIVEL DE ALAVA (Diégo de), théologien distingué, né vers 1492 à Vittoria, s'appliqua à l'étude des Pères et des conciles, notant avec soin ce qui concernait la discipline ecclésiastique et les changements qui s'y étaient introduits. De ce travail et de ses propres réflexions résulta un ouvrage auquel il donna pour titre : *De comitiis universalibus ac de iis quæ ad religionis et reipublicæ christianæ reformationem instituendam apta videntur*, Grenade, 1583, in-fol. On y trouve des vues utiles sur la réformation, et il fut bien accueilli du public. Esquivel, mort à Vittoria en 1562, n'eut pas la satisfaction de voir son livre imprimé.

ESSÉ. *Voy.* MONTALEMBERT.

* ESSEN (Jean-Henri, comte d'), feld-maréchal suédois, né en 1755, à Kasinoës, en Westrogothie, d'une ancienne famille livonienne, se concilia la faveur de Gustave III par son esprit et surtout par la grâce qu'il déploya dans un tournoi que ce monarque donnait à sa cour. Il obtint successivement le grade d'officier-général, et les décorations de plusieurs ordres. En 1783, il accompagna Gustave en Allemagne et en Italie, puis, en 1788, dans la guerre de Finlande. Dans cette campagne malheureuse pour les Suédois, le comte d'Essen rendit un service signalé à son prince menacé dans Gothembourg par les Norwégiens, en réunissant à la hâte des levées de paysans qui, par leur attitude, donnèrent au monarque le moyen d'attendre le résultat des négociations qui finirent les hostilités. Gustave le nomma, pour récompense, son écuyer de cour commandant de sa garde. Le comte d'Essen, instruit du complot qui se tramait contre le roi, fit tous ses efforts pour l'empêcher de paraître au bal où il devait éclater (*Voy.* ANCKARSTROEM). Il conserva son crédit sous les règnes suivants, et fut nommé, en 1795, gouverneur de Stokholm, et en 1800 gouverneur général de la Poméranie. En 1807, il se soutint à Stralsund pendant plus de deux mois et conclut un armistice honorable avec le chef de l'armée française. Lorsque Gustave-Adolphe, mécontent de ses généraux, se mit lui-même à la tête de ses armées, le comte d'Essen se retira dans ses terres de l'Upland. Après la révolution de 1809, appelé au conseil d'état, il fut envoyé par le nouveau roi Charles XIII, ambassadeur à Paris, et il y signa le traité qui rendit la Poméranie à la Suède. En 1814, dans l'invasion de la Norwège, il commanda le 2e corps de l'armée suédoise, et après la soumission du pays il en fut nommé gouverneur-général, jusqu'à la majorité du prince Oscar. Il eut alors le titre de grand-maréchal du royaume de Suède, et mourut en juillet 1824, à l'âge de 69 ans, à Uddevalla, où il était allé prendre les bains de mer.

* ESSENIUS (André), pasteur de l'église réformée d'Utrecht et professeur de théologie, né en 1618, mort en 1677, a laissé entre autres écrits : *Système de théologie*, Utrecht, 1659, 2 vol. in-4 ; *Abrégé* de ce système, 1669, in-8 ; *Dissertation sur le sabbat des Juifs* ; *Apologie pour les ministres non conformistes d'Angleterre* ; *Remarques sur la Parabole du Semeur, etc.*

ESSEX (Robert DEVEREUX, comte d'), fils d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, né le 10 novembre 1567 à Nethevood, maison de campagne de son père, dans le comté d'Héréford, est fameux par ses aventures et par sa mort. S'étant un jour présenté devant la reine Elizabeth, lorsqu'elle allait se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage. Essex détacha sur-le-champ un manteau broché d'or qu'il portait, et l'étendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. La reine, âgée de 58 ans, prit bientôt pour lui un goût que son âge paraissait mettre à l'abri des soupçons. Il était aussi brillant par son courage que par sa bonne mine. En 1585, il accompagna Leicester en Hollande et obtint à la suite de cette campagne le grade de général de cavalerie. En 1591, Elizabeth lui confia le commandement des troupes qu'elle envoyait au secours de Henri IV ; d'Essex ne resta pas longtemps en France. Bientôt après il fut envoyé en Espagne et s'empara de Cadix. Il avait demandé la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, et se signala souvent comme volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine Elizabeth. Cette princesse le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretière, le nomma chancelier de l'université de Cambridge et enfin le fit son conseil privé. Il eut quelque temps le premier crédit ; mais il ne fit jamais rien de mémorable. En 1599 il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de 20 mille hommes, et il n'eut guère de succès. Peu après, la reine lui ôta sa place au conseil, suspendit l'exercice de ses autres dignités, et lui défendit la cour. Elle avait alors 68 ans ; ce qui n'empêcha pas qu'on ne la crût très-attachée au comte. Nous ne discuterons pas les bruits qu'on a répandus à ce sujet, nous dirons seulement que le comte fut accusé de conspiration, et exécuté le 25 février 1601. Il n'avait que 34 ans. On prétend qu'Elizabeth hésita à signer l'arrêt de mort ; ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa.

* ESSEX (Robert DEVEREUX, comte d'), fils du précédent, né en 1592, fut rétabli par Jacques Ier dans tous les honneurs héréditaires de sa maison. A peine âgé de 14 ans, il fut marié à lady Charlotte Howard,

qui ne tarda pas à solliciter une séparation. Il fit une campagne en 1620 dans le Palatinat, et, de retour en Angleterre, servit dans le parti de l'opposition, ce qui lui aliéna la cour. Il s'attacha alors davantage au service étranger, et commanda, en 1624, un régiment levé en Angleterre pour les Provinces-Unies. Un second mariage qu'il contracta en 1626 ne fut pas plus heureux que le premier. Ne pouvant goûter les douceurs de la vie domestique, il saisit ardemment l'occasion qui se présenta de jouer un rôle politique. Il chercha à captiver la faveur du peuple, et à s'attacher les principaux officiers de l'armée et les ministres puritains. Il accepta le commandement de l'armée du parlement, combattit le roi à Edge-Hill, le 28 août 1642, et prit l'année suivante Reading. Il fit lever le siége de Glocester, s'empara de Circenster, où étaient les magasins de l'armée royale, et livra au roi une seconde bataille à Hewbery, le 23 septembre 1643; il y montra beaucoup de valeur; mais abandonné d'une partie de ses troupes, il n'eut d'autre ressource que de s'embarquer à Plimouth, et de gagner Londres par mer. L'ordonnance qui interdisait toutes les charges aux membres du parlement, priva d'Essex du commandement de l'armée. Cependant le parlement, pour ne pas se priver d'un homme aussi marquant, vota qu'il serait élevé au rang de duc, et qu'une pension de 10,000 liv. par an lui serait accordée pour soutenir sa nouvelle dignité : une mort soudaine l'empêcha de jouir de ces honneurs. Elle arriva le 14 septembre 1646. On soupçonna que le poison avait terminé ses jours, comme ceux de son aïeul. Le comte d'Essex avait vu ses services mal récompensés et reçu plusieurs affronts de la cour; mais rien ne peut l'excuser d'avoir porté les armes contre son souverain. On doit cependant lui rendre cette justice, qu'il chercha à maintenir la balance entre les deux partis, et que, par conséquent, il n'avait d'autres vues que celles de les amener à faire la paix. Malgré ses fautes, Hume et d'autres historiens ont regardé la mort d'Essex comme un grand malheur pour l'Angleterre, et n'ont vu dans sa conduite que le résultat de l'erreur plutôt que de mauvaises intentions.

EST. *Voy.* Alphonse d'Est.

* EST (Hercule-Renaud III d'), duc de Modène, né en 1727, épousa en 1741 Marie-Thérèse Cibo-Malaspina, qui lui apporta en dot les duchés de Massa et de Carrara. Il n'eut de ce mariage qu'une fille, Marie-Béatrix, mariée le 20 novembre 1771 à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, qui fut à cette occasion nommé gouverneur des duchés de Milan et de Mantoue. Une fois maître du gouvernement, son premier soin fut de rétablir les finances presque ruinées par les guerres. Il réforma l'armée que son père avait levée, et fit régner dans son palais la plus sévère économie. De cette manière, il amassa des trésors immenses, sans augmenter les charges de ses sujets; mais ces vues sages d'abord le firent tomber dans l'excès contraire à la prodigalité; il finit par user dans ses habits et à sa table d'une parcimonie indigne de son rang, et qui le fit taxer d'avarice. Lors de l'invasion de l'Italie par les Français, au mois de mai 1796, il s'enfuit à Venise, où il avait déjà mis en sûreté ses trésors. Les duchés de Modène et de Reggio furent compris dans la confédération cisalpine, et le traité de Campo-Formio en dépouilla la maison d'Est pour les donner à un archiduc. L'Autriche promit en dédommagement à Henri III le duché de Brisgaw; mais il mourut à Trieste en 1802, avant d'avoir été mis en possession de cette nouvelle souveraineté.

* ESTAING (Charles-Hector, comte d'), né en 1729 au château de Ruvel, en Auvergne, fit ses premières campagnes dans l'Inde sous les ordres de Lally. Fait prisonnier au siége de Madras en 1759, il fut relâché sur parole. Mais ayant été repris les armes à la main, il fut jeté dans un cachot à Portsmouth et traité si durement, qu'il voua dès lors une haine éternelle aux Anglais. Il eut, en 1778, le commandement de la flotte destinée à soutenir les Américains. Dans un combat contre les escadres de l'amiral Howe et de lord Byron, son vaisseau (*le Languedoc*) fut démâté et il ne dut son salut qu'à son courage et à sa présence d'esprit. Après avoir rallié sa flotte, il vola au secours des Antilles. S'il ne put chasser les Anglais de Sainte-Lucie, il s'empara de l'île Saint-Vincent et de la Grenade, battit complétement l'amiral Byron et fit des prises considérables. De retour en France en 1780, il était en 1783 à la tête des flottes combinées à Cadix, au moment où la paix fut signée. Membre de l'assemblée des notables en 1787, il s'y déclara pour l'égalité de l'impôt et pour toutes les réformes, qui, faites à temps, auraient pu prévenir la révolution. Il fut élu en 1789 commandant de la garde nationale de Versailles; et après les funestes journées des 5 et 6 octobre dans lesquelles son autorité avait été méconnue, il donna sa démission et vint habiter Paris, où, quoique sexagénaire, on le vit dans toutes les occasions importantes, le fusil sur l'épaule, faire le service comme simple grenadier. Lors du départ du roi pour Montmédy, qu'il avait tenté d'empêcher, il protesta de son dévouement à l'assemblée. Nommé en 1792 amiral, sa conduite et ses principes ne purent le sauver. Traduit au tribunal révolutionnaire il fut condamné à mort le 28 avril 1794. On a de lui quelques *opuscules*.

ESTAMPES (Léonor d'), d'une illustre maison de Berry, fut placé sur le siége de Chartres en 1620, et transféré à l'archevêché de Reims en 1641. Il signala son zèle pour la France dans l'assemblée du clergé de 1626, contre deux ouvrages où l'on soutenait des opinions alors très-communes, mais qui n'en étaient pas moins fausses touchant l'autorité des rois.

ESTAMPES-VALENÇAY (Achille d'), connu sous le nom de *cardinal de Valençay*, naquit à Tours en 1589. Il se signala aux siéges de Montauban et de La Rochelle. Après la réduction de cette ville, il fut fait maréchal-de-camp. Il passa ensuite à Malte, où il avait été reçu chevalier de minorité dès l'âge de 18 ans. La religion lui confia la place de général des galères. Son courage éclata dans toutes les occasions, et surtout à la prise de l'île de Ste.-Maure dans l'Archipel. Le pape Urbain VIII l'ayant appelé

à Rome pour se servir de son bras contre le duc de Parme, il mérita par ses services d'être créé cardinal en 1643. Ce fut vers le même temps qu'il soutint les intérêts de la France contre l'ambassadeur d'Espagne avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de rendre visite au cardinal protecteur de la France. Le cardinal de Valençay mourut à Rome en 1646, avec la réputation d'un homme brave, fier, hardi, entreprenant. Les choses les plus difficiles ne lui coûtaient guère plus à faire qu'à proposer.

ESTAMPES (Jacques d'), de la famille du précédent, plus connu sous le nom de *maréchal de la Ferté Imbaut*, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de l'Orléanais, etc., porta les armes dès sa jeunesse, et se signala en divers siéges et combats. Il fut envoyé ambassadeur en Angleterre l'an 1641, et rappelé quelque temps après, pour avoir révélé le secret du roi son maître. La reine Anne d'Autriche lui procura le bâton de maréchal de France en 1651. C'était une récompense due à son exactitude, à sa vigilance et à sa bravoure. Il mourut dans son château de Mauny, près de Rouen, le 20 mai 1668, à 78 ans.

ESTAMPES (la duchesse d'). *Voy.* PISSELEU.

ESTERHAZY (Paul), de Galantha, prince du St.-Empire, Palatin et vice-roi de Hongrie, chevalier de la Toison-d'Or, fils de Nicolas Esterhazy, d'une des premières familles de Hongrie, naquit en 1635. La nature et l'éducation concoururent à en faire un grand homme. Il fit des progrès rapides dans les belles-lettres, et voyagea ensuite pour acquérir des lumières que l'étude seule ne peut donner. Ferdinand III, Léopold Ier, Joseph Ier et Charles IV lui donnèrent des marques de leur estime, en l'élevant aux plus grands emplois dans le militaire et dans le gouvernement des provinces. Il montra pendant toute sa vie qu'il était digne de ces honneurs. Il fut présent à presque tous les combats qui se donnèrent en Hongrie, et partout il donna des preuves de son intelligence et de sa bravoure. Il ne contribua pas peu à la délivrance de Vienne en 1683. L'année d'après, il leva à ses propres frais plusieurs régiments, et engagea les nobles Hongrois, à son exemple, à fournir des troupes pour former le siége de Bude. Le commandement de ces troupes lui fut confié; et Léopold leur dut en grande partie le succès de ses armes. Il mourut le 26 mars 1713, et fut enterré à Eysenstad, où on lit sur son tombeau ces deux vers latins :

Bis decies quatuor commisi prælia, numquam
Vidit terga hostis sed tamen hic jaceo.

On voit en Hongrie beaucoup de monuments de sa piété, de sa munificence et de la protection qu'il donnait aux lettres. L'étude et les exercices de piété occupaient tout le temps qu'il ne consacrait pas au service de l'état. La famille d'Esterhazy a produit plusieurs autres grands hommes.

* ESTEVE (Pierre-Jacques), né en 1512 à Tortosa, s'établit à Valence où il exerça et enseigna la médecine avec distinction. Il a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque une *traduction latine des Epidémiques d'Hippocrate* avec des *commentaires très-étendus*, Valence, 1550, 1 vol. in-folio. On a supposé que cet ouvrage était de Galien, tant on y trouvait de science; mais cette supposition est hors de toute vraisemblance.

* ESTEVE (Pierre), savant estimable, né, vers 1690, à Montpellier, et mort vers 1760 membre vétéran de l'académie de cette ville, étudia non sans succès les mathématiques, la musique et l'astronomie; il présenta en 1750 à l'académie des sciences un mémoire sur le meilleur système de musique, et en 1752 un autre sur la mesure des Pyramides, qu'elle jugea dignes d'être insérés dans le recueil des savants étrangers. Il combattit la prétendue découverte de la *Quatradure du cercle* par le cheval. de Causans, et publia divers ouvrages de littérature qui, maintenant oubliés, furent dans le temps bien accueillis des personnes qui s'attachent moins à la forme qu'au fond. On cite encore : son *Esprit des beaux-arts*, 1753, 2 vol. in-12; son *Traité de la diction*, 1755, in-12; et son *Histoire générale et particulière de l'astronomie*, 1755, 3 vol. in-12.

ESTHER ou EDISSA, nom, qui dans un dialecte de la langue hébraïque, veut dire *Myrte*, juive de la tribu de Benjamin, fille d'Abihaïl, cousine-germaine de Mardochée. Le roi Assuérus l'épousa, après avoir répudié Vasthi. Ce monarque avait un favori nommé Aman, ennemi déclaré de la nation juive. Ce favori, irrité de ce que Mardochée lui refusait les respects que les autres courtisans lui rendaient, résolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un temps marqué. Esther ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit, et la permission de tirer vengeance de leur ennemi, le même jour qu'Aman avait destiné à leur perte. Les historiens ne conviennent pas entre eux du temps auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse, que l'Ecriture appelle *Assuérus*. Cependant les circonstances marquées dans le livre d'*Esther*, paraissent convenir à Darius, fils d'Histaspes. La vérité de l'histoire d'Esther est attestée par un monument non suspect, par une fête que les Juifs établirent en mémoire de leur délivrance, et qu'ils nommèrent *Purim*, les Sorts ou le jour des Sorts, parce qu'Aman, leur ennemi, avait fait tirer au sort, par ses devins, le jour auquel tous les Juifs devaient être massacrés. Il est parlé de cette fête dans le 2e livre des Machabées, chap. 15, v. 37. Josèphe en parle (*Antiq. Jud.* liv. 11, ch. 6). Elle est marquée dans le calendrier des Juifs au 4e jour du mois Adar. On ne sait pas avec une entière certitude, qui est l'auteur de ce livre. Saint Augustin, saint Epiphane, saint Isidore, l'attribuent à Esdras, Eusèbe le croit d'un écrivain plus récent. Quelques-uns le donnent à Joachim, grand-prêtre des Juifs, et petit-fils de Josedech; d'autres à la synagogue, qui le composa sur les lettres de Mardochée; mais la plupart des interprètes l'attribuent à Mardochée lui-même; ils se fondent sur le chap. 9, v. 20 de ce livre, où il est dit que Mardochée écrit ces choses, et envoie des lettres à tous les Juifs dispersés dans les provinces, etc. Le texte grec dit qu'Esther y ajouta quelques passages; et ce sont sans doute ceux qui semblent être détachés du corps de l'ouvrage et ne présentent que des expli-

cations et des détails sur des choses dites sommairement. Les juifs l'ont mis dans leur ancien canon; cependant il ne se trouve pas dans les premiers catalogues des chrétiens, mais il est dans celui du concile de Laodicée de l'an 366 ou 367. Il est cité comme appartenant à l'Ecriture sainte par St. Clément de Rome et par Clément d'Alexandrie, qui ont vécu longtemps avant le concile de Laodicée. Saint Jérôme a rejeté comme douteux les six derniers chapitres, parce qu'ils ne sont plus dans le texte hébreu, et il a été suivi par plusieurs auteurs catholiques jusqu'à Sixte de Sienne; mais le concile de Trente a reconnu le livre entier comme canonique. C'est un tableau admirable des ressources que la Providence sait ménager pour l'humiliation des superbes et la délivrance de ses serviteurs : rien de plus propre à nourir l'espérance et le courage des fidèles dans les temps de persécution, du triomphe apparent et toujours éphémère de l'impiété revêtue du pouvoir. J. Barnès a donné une *histoire d'Esther* en vers grecs, Londres, 1769, in-8. On connaît ces beaux vers de Racine dans sa tragédie d'*Esther* :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre,
Pareil au cèdre il portait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

ESTIENNE (François d'), seigneur de Saint-Jean de La Salle et de Montfuron, fut conseiller au parlement d'Aix sa patrie, ensuite président aux enquêtes au parlement de Paris, et enfin président à mortier au parlement de Provence. Ce magistrat, l'un des plus savants jurisconsultes du XVI$^{e}$ siècle, a laissé un livre estimé, intitulé : *Decisiones Stephani*.

ESTIENNE, les imprimeurs. *Voy.* ETIENNE.

ESTIUS (Guillaume) ou William HESSELS van EST, né l'an 1542, à Gorcum en Hollande, de l'ancienne famille d'Est, prit le bonnet de docteur à Louvain en 1580. Ses talents le firent appeler à Douai, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de Saint-Pierre et chancelier de l'université. Estius mourut dans cette ville en 1613, à 71 ans, avec la réputation d'un savant laborieux et modeste, et d'un prêtre vertueux. Benoît XIV le qualifie de *doctor fundatissimus*. On doit à ses veilles un excellent *Commentaire sur le Maître des sentences*, Paris, 1696; Naples, 1720, 2 vol. in-fol., avec des notes de l'éditeur. Cet ouvrage, nourri des passages de l'Ecriture et des Pères, est fort recommandé aux jeunes théologiens par Dupin. Un *commentaire sur les épîtres de saint Paul*, Rouen, 1709, 2 vol. in-fol., rempli d'une vaste et solide érudition. On en a donné un abrégé, dont la meilleure édition est celle de Louvain, 1776. Un auteur moderne avertit qu'en lisant ce commentaire, il faut se souvenir qu'Estius, quoique bon catholique, a été disciple de Hessels et de Baïus, et qu'il a emprunté quelquefois leur façon de parler. Des *notes sur les endroits difficiles de l'Ecriture sainte*, Douai, 1628, et Anvers, 1699, in-fol., avec des augmentations. Cet ouvrage est très-inférieur à l'autre, quoiqu'il y ait de la clarté et de la solidité. *Orationes theologicæ XIX*, Louvain. Il y en a une (la V$^{e}$.), contre ceux qui sont économes de leur savoir, et qui, renfermant leurs lumières dans le cabinet, refusent de les communiquer au dehors, soit au public en général par de bons ouvrages, soit aux particuliers par des avis. On la trouve tout entière à la suite du *Tractatus triplex, de ordine amoris*, de François Van-Viane. *Historia Martyrum Gorcomiensium*, Douai, 1603, in-8; *Martyrium Edmundi Campiani S. J. e gallico sermone in latinum translatum*. Tous les écrits d'Estius sont en latin.

ESTOILE (Pierre de l'), grand-audiencier de la chancellerie de Paris, né dans cette ville vers 1540, mort en 1611, s'est fait un nom par son *Journal de Henri III*, dont l'abbé Lenglet du Fresnoi a donné une édition en 1744, en 5 vol. in-8. L'éditeur l'a augmenté de plusieurs pièces sur la ligue, qui eussent pu rester dans l'oubli. Ce journal commence au mois de mai 1574, et finit au mois d'août 1589. Le Duchat en avait donné une édition en 2 vol. in-8, que celle de l'abbé Lenglet a effacée. On a aussi de lui le *Journal du règne de Henri IV*, avec des remarques historiques et politiques du chev. C. B. A. (qu'on croit être l'abbé Lenglet du Fresnoi), La Haye, 1741, 4 vol. in-8. Il faut observer que les années 1598 et les trois années suivantes manquent dans le journal de l'Estoile. On a placé dans cette édition le supplément concernant ces années, par un auteur anonyme, qui avait paru pour la première fois en 1636. Ces deux journaux avaient été publiés à Cologne (Bruxelles) par Godefroi, le premier sous le titre de *Journal de Henri III*, 4 vol. in-8; le second, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de France, depuis* 1515 *jusqu'en* 1611, Paris, 1719, 2 vol. in-8. Comme ces mémoires renferment plusieurs choses que l'abbé Lenglet du Fresnoi a retranchées dans son édition, il n'est pas surprenant que les curieux les recherchent, d'autant plus qu'ils sont devenus rares. L'Estoile paraît dans ses deux journaux un homme véridique, qui dit également le bien et le mal.

ESTOILE (Claude de l'), fils du précédent, l'un des premiers membres de l'académie française, né à Paris vers 1597, mourut en 1651 ou 1652. Peu accommodé des biens de la fortune, il aima mieux quitter la capitale, que d'y mendier à la table d'un financier, ou d'être incommode à ses amis. Pélisson dit de lui qu'il avait plus de génie que d'étude et de savoir. On a de lui deux *pièces de théâtre* très-médiocres, et des *odes* qui le sont un peu moins : ces dernières se trouvent dans le *Recueil des poètes français*, 1692, 5 vol. in-12.

*ESTOILE (Pierre PONSSEMOTHE de l'), fils du précédent, abbé de Saint-Acheul, mort en 1718, est auteur des ouvrages suivants : *Oraison funèbre de Susanne des Friches de Braneurs, abbesse de Notre-Dame du Paraclet*, Amiens, 1681, in-4; *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, Amiens, 1684, in-4; *Lettre à un Curieux, sur d'anciens monuments découverts en* 1697, *sous le grand autel de l'abbaye de Notre-Dame, dite de Saint-Acheul, qui était autrefois l'église cathédrale d'Amiens*, 1697, in-4; *L'ombre de M. Thiers, en réponse à la dissertation de M. Les-*

*torq, avec une critique de la vie de St.-Salve, évêque d'Amiens,* Liége, 1712, in-8; *Remarques critiques sur la justification de la translation de saint Firmin,* 1714, in-12, contre Lestorq. Il a laissé manuscrits : *Histoire de l'Abbaye de Saint-Acheul*, in-4; *Les curiosités de l'Aquitaine et du Languedoc.*

* ESTOURMEL (Louis-Marie, marquis d'), général, né dans la Picardie en 1741, d'une famille noble, était en 1789 colonel du régiment de Pologne, cavalerie. Député du Cambrésis aux états-généraux, il y vota, dans le sens d'une sage liberté qui, sous une monarchie modérée, pût corriger quelques abus inévitables sous toute espèce de gouvernement. Dans la fameuse séance de la nuit du 4 août, il renonça pour lui et pour sa famille à tous les priviléges, mais il défendit ceux du Cambrésis dont la défense lui était confiée. Les couvents venaient d'être supprimés, et l'on avait accordé aux religieux une pension modique qu'on ne payait pas : d'Estourmel s'éleva contre cet oubli impardonnable, et sollicita, quoiqu'en vain, l'accomplissement des décrets. A la fin de la session, employé comme inspecteur général, il servit ensuite à l'armée du Nord. Bientôt la mésintelligence s'établit entre lui et Custines, qui l'accusa d'être la cause des revers de l'armée. Pendant la *terreur*, il put échapper aux persécutions; il demeura ignoré sous le consulat, et ne parut sur la scène politique qu'au moment où Napoléon devint empereur. Il obtint alors la croix d'honneur, et fut nommé député de la Somme (en 1804), au corps législatif, où il fut réélu en 1811. Le 8 octobre 1814, il appuya la loi qui a rendu aux émigrés leurs biens non vendus. L'année suivante il obtint sa retraite et mourut le 14 décembre 1823, âgé de près de 80 ans. D'Estourmel a publié : *Recueil de mes opinions à l'assemblée Constituante, et comptes rendus à mes commettants*, Paris, 1811, in-8.

ESTOUTEVILLE (Guillaume d'), cardinal, archevêque de Rouen, était fils de Jean d'Estouteville, d'une ancienne et illustre famille de Normandie. Il fut chargé de commissions importantes sous les règnes de Charles VII et de Louis XI, réforma l'université de Paris, fut grand partisan de la pragmatique sanction, et protégea les savants. Il mourut à Rome, étant doyen des cardinaux, le 22 décembre 1483, à 80 ans. Outre l'archevêché de Rouen, il possédait 6 évêchés tant en France qu'en Italie, 4 abbayes et 3 grands prieurés; mais il employait la meilleure partie de ses revenus à la décoration des églises dont il était chargé, et au soulagement des pauvres. Ce fut lui qui commença le beau château de Gaillon. Il a paru en 1788 un prétendu *éloge* de ce cardinal, barbouillage philosophique sur lequel on aurait tort de le juger. La suffisance du siècle croit honorer les grands hommes des temps passés, en leur donnant des traits qu'ils n'eurent jamais et qu'ils eussent rougi d'avoir.

ESTRADES (Godefroi, comte d'), maréchal de France, et vice-roi de l'Amérique, né en 1607, servit longtemps en Hollande sous le prince Maurice, auprès duquel il faisait les fonctions d'agent de France. Il se montra à la fois bon capitaine et grand négociateur. De retour à Paris, il fut envoyé à Londres en 1661, avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il y soutint avec une vigoureuse fermeté les prérogatives de la couronne de France contre le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, qui avait voulu prendre le pas sur lui. Le comte d'Estrades passa l'année d'après en Hollande avec la même qualité, et y conclut le traité de Bréda. Il ne se distingua pas moins en 1673, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur extraordinaire aux conférences de Nimègue pour la paix générale. Il mourut en 1686, à 79 ans, comme il venait d'être nommé gouverneur du duc de Chartres. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprimées à La Haye en 1742, 9 vol. in 12. Ce n'est qu'un extrait des originaux, qui contiennent 22 vol. in-fol., dont le moindre est de 900 pages. Jean Aymon, prêtre apostat, en vola quelques-uns dans la bibliothèque du roi, et les publia à Amsterdam en 1709, in-12, après les avoir tronqués.

ESTRÉES (Jean d'), grand-maître de l'artillerie de France, né en 1486, d'une famille distinguée et ancienne, mort en 1571, à 85 ans, fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne. Il rendit ensuite de grands services aux rois François Ier et Henri II. C'est lui qui commença à mettre l'artillerie de France sur un meilleur pied. Il se signala à la prise de Calais en 1558, et donna dans plusieurs occasions des preuves d'intelligence et de courage. On dit que c'est le premier gentilhomme de la Picardie, qui ait embrassé la religion prétendue réformée. On a donné un *discours des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous Jean d'Estrées, grand-maître de l'artillerie*, par François de la Treille, Paris, 1563.

ESTRÉES (François-Annibal d'), duc, pair et maréchal de France, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et le roi Henri IV le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue en 1626, prit Trèves, et se distingua par son esprit autant que par sa valeur. Nommé en 1636 ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint avec honneur les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries et son humeur violente le brouillèrent avec Urbain VIII et avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut un si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il mourut à Paris en 1670, à 98 ans. Le maréchal d'Estrées était plus propre à servir le roi à la tête des armées, que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractère, il voulait faire craindre sa personne. Il était frère de la belle Gabrielle d'Estrées, que Henri IV aurait épousée, si la mort ne l'eut enlevée. Nous avons de lui : des *Mémoires de la régence de Marie de Médicis*. On recherche l'édition de Paris, 1666, in-12, où il y a une lettre préliminaire de Pierre Le Moine; une *Relation du siége de Mantoue*, en 1630; et une autre *du Conclave*, dans lequel Grégoire XV fut élu en 1621. Il règne dans ces différents ouvrages un air de vérité, qui fait favorablement augurer de la franchise de l'auteur : mais son style incorrect prouve que le maréchal ne savait pas aussi bien écrire que combattre.

ESTRÉES (Gabrielle d'), née vers 1571, sœur de François-Annibal d'Estrées, reçut de la nature tous les dons qui peuvent enchaîner les cœurs. Henri IV, qui la vit pour la première fois, sur la fin de 1590, au château de Cœuvres, où elle demeurait avec son père, fut si touché de sa figure séduisante et des agréments de son esprit, qu'il résolut d'en faire sa maîtresse favorite. Il se déguisa un jour en paysan pour aller la trouver, passa à travers les gardes ennemies et courut risque de sa vie. Pour la voir plus librement, il lui fit épouser Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt, avec lequel elle n'habita point; expédient qui ne peut honorer la mémoire de ce monarque. La mort funeste de Gabrielle, en 1599, finit cette liaison scandaleuse. On prétend qu'elle fut empoisonnée par le riche financier Zamet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle mourut dans des convulsions épouvantables. La tête de cette femme, une des plus belles de son siècle, était toute tournée le lendemain de sa mort, et le visage si défiguré, qu'elle n'était plus reconnaissable. « Spectacle bien propre, dit un auteur, à guérir des » passions insensées, si l'homme qui en a une fois » subi le joug, pouvait être ramené par de telles » leçons à une raison qui n'existe plus chez lui, et » dont il travaille à éteindre ce qui lui reste peut-» être encore de son importune lumière. » De toutes les maîtresses de Henri IV, c'est celle qu'il aima le plus. Il la fit duchesse de Beaufort. Il eut d'elle trois enfants : César, duc de Vendôme, Alexandre, et Henriette, qui épousa le duc d'Elbœuf. Ce sont ces anecdotes si multipliées dans la vie de ce monarque, qui ont fait dire à Bayle, qu'il n'y eut jamais d'homme plus indigne d'avoir une épouse fidèle.

ESTRÉES (César d'), abbé de Saint-Germain-des-Prés, né en 1628, fils du précédent, fut élevé sur le siége de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur de Sorbonne. Le roi le choisit peu de temps après pour médiateur entre le nonce du pape et les amis des quatre évêques d'Aleth, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers. D'Estrées avait l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader et de leur plaire. Ses soins procurèrent un accommodement, qui donna à l'église de France une paix passagère, parce que les esprits qui la recevaient, aimaient la guerre. Le cardinal d'Estrées passa ensuite dans la Bavière, où Louis XIV l'envoya pour traiter le mariage du dauphin avec la princesse électorale, et pour y ménager d'autres affaires importantes. Il se rendit quelque temps après à Rome, y soutint les droits de la France pendant les disputes de la régale, et fut chargé de toutes les affaires après la mort du duc son frère en 1689. Il accommoda celles du clergé avec Rome, et eut beaucoup de part aux élections d'Alexandre VIII, d'Innocent XII et de Clément XI Lorsque Philippe V partit pour aller occuper le trône d'Espagne, le cardinal d'Estrées eut ordre de le suivre pour travailler avec les premiers ministres de ce prince. Il revint en France l'an 1703, et mourut à son abbaye en 1714 à 87 ans. Le cardinal d'Estrées était très-versé dans les affaires de l'Eglise et dans celles de l'état. A un génie vaste, il joignait des manières polies, une conversation aimable, un caractère égal, l'amour des lettres et la charité envers les pauvres. S'il ne fut pas toujours heureux dans ses négociations, ce ne fut ni la faute de son esprit, ni celle de sa prudence. On conserve à la bibliothèque du roi ses *négociations à Rome*, de 1671 à 1687.

ESTRÉES (Victor-Marie d'), né à Paris en 1660, succéda à Jean, comte d'Estrées, son père, dans la charge de vice-amiral de France, qu'il exerça avec beaucoup de gloire dans les mers du Levant. Il bombarda Barcelonne et Alicante en 1691, et commanda, en 1697, la flotte au siége de Barcelonne. Nommé en 1701 lieutenant-général des armées navales d'Espagne par Philippe V, qualité qu'il joignit à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes espagnole et française. Deux ans après il fut fait maréchal-de-France, et prit le nom de *maréchal de Cœuvres*. Cette dignité fut suivie de celles de grand d'Espagne et de chevalier de la Toison-d'Or. Il les méritait par une valeur héroïque, mais prudente, et par les qualités du cœur préférables à tous les talents militaires. Au milieu des occupations bruyantes de la guerre, il avait cultivé les lettres. Il mourut à Paris en 1737, à 77 ans. Il ne laissa point d'enfants de sa femme Lucie-Félicité de Noailles. Sa mort éteignit le titre de duché-pairie, attaché à la terre de Cœuvres, sous le nom d'Estrées, depuis 1648. Ses biens passèrent dans la maison de Louvois par sa sœur qui avait épousé le marquis de Courtanvaux.

ESTRÉES (Louis-César, duc d'), maréchal de France et ministre d'état, naquit à Paris en 1695, de François-Michel Le Tellier de Courtanvaux, capitaine-colonel des Cent-Suisses, et de Marie-Anne-Catherine d'Estrées, fille de Jean, comte d'Estrées, vice-amiral et maréchal de France. Il fit ses premières armes dans la guerre passagère que le duc d'Orléans, régent, fit à l'Espagne, et servit sous les ordres du maréchal de Berwick. Parvenu par ses services au grade de maréchal-de-camp et d'inspecteur-général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra longtemps du blocus d'Egra, du passage du Mein à Selingstadt, de la journée de Fontenoy, du siége de Mons, de celui de Charleroi, etc., etc. Il eut la plus grande part à la victoire de Lawfeldt; et le maréchal de Saxe lui confia, dans diverses occasions, les manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, Louis XV, qui l'avait honoré du bâton de maréchal le 24 février 1757, lui donna le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de cent mille hommes. Le général montra au monarque le plan des opérations, et ne craignit point de lui dire : « Aux premiers » jours de juillet, j'aurai conduit l'ennemi au-delà » du Wéser, et je serai prêt à pénétrer dans le pays » d'Hanovre. » Non content de tenir parole, il livra bataille au duc de Cumberland, et remporta la victoire le 26 juillet à Hastembeck. La perte fut cependant presque égale de part et d'autre; mais les Hanovriens découragés laissèrent prendre Hameln, et se disposaient à abandonner l'électorat, lorsque Richelieu vint relever d'Estrées, avant qu'on sût à

la cour des nouvelles de sa victoire. Les courtisans l'accusaient de lenteur. Après la bataille de Rosbach que les Français perdirent, ils ne firent qu'essuyer successivement de nouveaux malheurs. On avait les yeux tournés sur M. d'Estrées, comme seul capable de rendre aux armées françaises la gloire qu'elles avaient perdue. Mais son grand âge, ses infirmités, ne lui permirent pas de reprendre le commandement. Cependant, après la défaite de Minden en 1759, il se rendit de nouveau à l'armée, pour y concerter avec de Contades le reste des opérations de la campagne; et les Français le virent partir avec regret au mois de novembre, sans prendre le commandement de l'armée. Il obtint le brevet de duc en 1763, et l'état le perdit le 2 janvier 1771. Un abrégé de sa vie a été imprimé dans la *galerie française*, 1771, in-fol.

* ETCHEVERRI, ou ECHEVERRI (Jean de), poète *basque*, né vers 1550, à Tafalla dans la Navarre, entra dans l'état ecclésiastique, devint docteur en théologie, et se livra particulièrement à l'étude de sa langue maternelle que sa souplesse et sa douceur rendent très-propre à la poésie. Sa première production fut une *Ode* où il célébrait la réunion de la *vertu et de la beauté*; ses autres poésies, dans la même langue, sont : *Vie de Jésus-Christ*; *Les Mystères de la foi*; *Vies des Saints*; elles ont été publiées pour la première fois, à Bayonne, en 1640, in-8. Son style est pur, énergique, élégant, et l'auteur peut être regardé comme classique dans la langue qu'il a enrichie de ses ouvrages.

* ETEMARE (Jean-Baptiste LE SESNE de MENILLES d'), prêtre *appelant*, né au château de Ménilles en Normandie, en 1682, entra au séminaire Saint-Magloire, où était alors l'abbé Duguet, et fut ordonné prêtre en 1709. C'était l'année de la destruction de Port-Royal; mais on assure que d'Etemare eut encore le temps d'y aller faire un pèlerinage et qu'il promit de se consacrer à la défense des jansénistes. On ne lui reprochera pas d'avoir manqué à sa parole. Il débuta par des *Lettres théologiques* contre une instruction pastorale du cardinal de Bissy. On y entrevoyait déjà ses idées sur l'état de l'Eglise, et ce système de figures qu'il avait puisé dans les leçons de Duguet, qu'il outra depuis d'une manière bizarre et ridicule. La bulle *Unigenitus* vint donner de l'aliment à son zèle. Il publia contre elle un grand nombre de *mémoires*, et fut dès lors de tous les conseils des appelants, et eut part à toutes leurs démarches. Il alla à Rome en 1725, dans l'espérance d'y obtenir une bulle doctrinale qui lui fût favorable, et n'y réussit point. Il en conçut de nouvelles préventions contre la cour de Rome, et suivit de plus en plus son système favori, en publiant l'*Essai de parallèle des temps de Jésus-Christ, avec les nôtres, l'explication de quelques prophéties, la tradition de l'Eglise sur la future conversion des Juifs, etc.* Il voyait partout des figures de la défection de l'Eglise et de la conversion des Juifs. Il les annonçait dans ses écrits, dans ses conférences, dans ses conversations, et devint le chef d'un parti qui s'abandonna aux plus folles illusions qui préparèrent et fomentèrent les scènes déplorables des convulsions. D'Etemare eut le triste honneur d'être un des directeurs de cette *œuvre* absurde et ridicule, qui mit la division parmi les appelants. Les plus modérés se dégoûtèrent de ses rêveries et d'Etemare essaya inutilement de les ramener par son autorité et ses conseils. On se moqua de ses décisions. Il chercha alors à épurer le parti des convulsions, et il finit par s'apercevoir lui-même que cette *œuvre* n'était pas aussi *divine* qu'il l'avait imaginé, sans pourtant qu'il paraisse avoir reconnu sincèrement le principe et l'étendue de son illusion. Son crédit souffrit, en cette occasion, de rudes atteintes. La Taste d'un côté, et de l'autre, l'abbé Débonnaire et M^me Mol, dévoilèrent des traits peu honorables pour d'Etemare, qui, un peu honteux, parut en 1735, se condamner à la retraite, et il y resta presque constamment pendant 10 ans. Il avait fait un voyage en Angleterre en 1729, avec Le Gros, pour tâcher d'y former un parti; mais il ne fut pas plus heureux qu'à Rome. Il alla souvent depuis en Hollande, où il avait connu Quesnel dès 1714, et il prit part à l'établissement d'un épiscopat dans ce pays. Sur la fin de sa vie il s'y fixa, assista à l'espèce de concile qu'on tint à Utrecht en 1763, et fut, en quelque sorte, l'âme de toutes les démarches de ce parti. Il mourut le 29 mars 1770, à Rhynwick près d'Utrecht, dans un âge fort avancé. Il avait joui parmi les siens d'une haute réputation; il est à peine connu aujourd'hui. C'est ce qui doit arriver à tous ceux qui, au lieu de se rendre recommandables par des ouvrages utiles et d'un intérêt général, ne se font que les échos d'une faction. Leur nom passe avec celui du parti qu'ils ont servi, et leurs écrits meurent avec les petites passions qui les ont fait naître. Ceux de l'abbé d'Etemare, quoique très-nombreux, sont aujourd'hui complétement oubliés. On en trouve la liste dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, 27 février 1771.

ETÉOCLE, roi de Thèbes, frère de Polynice, naquit de l'inceste d'Œdipe et de Jocaste. Il partagea le royaume de Thèbes avec son frère Polynice, après la mort d'Œdipe, qui ordonna qu'ils régneraient tour-à-tour. Etéocle étant sur le trône, n'en voulut pas descendre, et Polynice lui fit cette guerre qu'on appela l'*entreprise des sept preux, ou des sept braves devant Thebes*. Ces deux frères se haïssaient si fort, qu'ils se battaient dans le ventre de leur mère. Ils se tuèrent l'un et l'autre en même temps dans un combat singulier. La mort même ne put éteindre cette inimitié horrible : car leurs corps ayant été mis sur un même bûcher, on vit, disent les poètes, tandis qu'ils brûlaient, les flammes se séparer et former jusqu'à la fin une espèce de combat.

* ETERNITÉ, *Æviternitas*, *Æternitas*, divinité que les anciens adoraient, et qu'ils se représentaient à peu près comme le Temps, sous l'image d'un vieillard, tenant à la main un serpent qui forme un cercle de son corps en se mordant la queue, emblème de l'éternité. Claudien en fait une belle description dans le panégyrique de Stilicon.

ETHALIDE, fils de Mercure. On dit qu'il obtint de son père la liberté de demander tout ce qu'il voudrait, excepté l'immortalité. Il demanda le pouvoir de se souvenir de tout ce qu'il aurait fait, lorsque son âme passerait dans d'autres corps. Diogène

Laerce rapporte que Pythagore, pour prouver la métempsycose, disait que lui-même avait été cet Ethalide.

ETHELBERT, roi de Kent en Angleterre l'an 566, épousa Berthe, fille de Caribert, roi de France. Cette princesse travailla à la conversion du roi, qui fut suivie de celle de plusieurs seigneurs anglais, par le zèle de saint Augustin, que le pape saint Grégoire envoya en Angleterre. Ethelbert régna heureusement, et mourut en 615, à 56 ans, après avoir fondé les églises de Londres et de Rochester. « Les vingt années qu'il vécut après son baptême, » dit un historien, furent entièrement consacrées à » la religion. La bienfaisance devint une de ses » principales vertus, et ses peuples en éprouvèrent » continuellement les heureux effets. Il porta de » sages lois, que l'on observait encore en Angleterre » plusieurs siècles après sa mort. Son attachement » à la religion lui faisait saisir toutes les occasions » d'étendre l'empire et la connaissance du nom de » Jésus-Christ. Il abolit les superstitions païennes, » renversa les temples des idoles, ou les consacra » au vrai Dieu. » Ethelbert est nommé dans le Martyrologe romain, et dans ceux d'Angleterre.

ETHELRED ou ETHELBERT II, roi d'Angleterre, fils d'Edgard, succéda en 979 à son frère Edouard II. C'était un prince barbare; il fit tuer tous les Danois qui s'étaient établis en Angleterre. On ajoute qu'il fit enterrer leurs femmes jusqu'à la moitié du corps, afin d'avoir le plaisir de voir dévorer tout le reste par des dogues affamés. L'avarice et la débauche le rendirent l'horreur de tous ses sujets. Ils se révoltèrent; et Suénon, roi des Danois, s'étant rendu maître de ses états, l'obligea de se retirer chez Richard II, duc de Normandie, dont il avait épousé la sœur. Après la mort de Suénon, Canut son fils lui succéda : mais étant mort en 1015, Ethelred fut rappelé en Angleterre, où il mourut bientôt après, l'an 1016. Il laissa Alfred et saint Edouard.

ETHELWERDUS ou ELSWARDUS, de la famille d'Ethelred I^er^, roi d'Angleterre, florissait vers l'an 980. On a de lui une *Histoire depuis le commencement du monde, jusqu'à la mort du roi Edgard en* 974, insérée dans le *Rerum anglicarum scriptores* de Savill, Londres, 1596, in-folio.

ETHELWODE (saint), élève de saint Dunstan, abbé d'Abbendon, en 950, et évêque de Winchester en 961, mourut en 984, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle à la restauration de la discipline monastique. On conserve en manuscrit, dans quelques bibliothèques d'Angleterre, la *traduction* de la règle de saint Benoît en langue saxonne, et quelques autres *ouvrages* dans la même langue, touchant cette règle par saint Ethelwode. Vincent de Beauvais et saint Antonin font mention d'un ouvrage *contre le mariage des prêtres*, par le même saint.

ETHODE, I^er^ de ce nom, roi d'Ecosse dans le II^e^ siècle, monta sur le trône après Conar. Il eut tant de reconnaissance pour Argard, qui avait gouverné l'état sous le règne de son prédécesseur, et que les grands du royaume avaient mis en prison, qu'il le fit grand administrateur de la justice. Argard fut tué dans l'exercice de son emploi. Ethode irrité fit mourir plus de 300 de ceux qui avaient eu part à ce meurtre. Il fut malheureusement assassiné lui-même par un Hibernois, joueur de flûte, qui couchait dans sa chambre. On prétend que ce fut vers l'an 194. Tous ces faits sont assez mal appuyés, et les commencements de l'histoire d'Ecosse sont un chaos, ainsi que ceux de toutes les histoires.

ETHRA, fille de Pithée, roi de Trézène, ayant épousé Egée, roi d'Athènes, qui était logé chez son père, devint grosse de Thésée. Egée étant obligé de s'en retourner sans elle, lui laissa une épée et des souliers, que l'enfant qu'elle mettrait au monde devait lui apporter lorsqu'il serait grand, afin de le reconnaître. Thésée, dans la suite, alla voir son père, qui le reçut, et le nomma son héritier.

ETHRA, fille de l'Océan et de Thétis, femme d'Atlas, fut mère d'Hyas et de sept filles. Hyas ayant été dévoré par un lion, ses sœurs en moururent de douleur; mais Jupiter les métamorphosa en étoiles qu'on nomme pluvieuses : ce sont les Hyades chez les Grecs et les Succules chez les Latins.

ETHRYG (Georges), né à Thames dans le comté d'Oxfort, était savant dans les mathématiques, la médecine et les langues hébraïque et grecque. Ferme dans ses principes, malgré la perversion presque générale, il demeura attaché à la religion de ses pères, et gagna la confiance de plusieurs gentilshommes catholiques, qui lui confièrent l'éducation de leurs enfants. Il mourut en 1588. On a de lui des *poésies latines* et *Hypomnemata in aliquot libros Pauli Æginetæ*, 1588, in-8.

ETHULPHE ou ETHELWOLPH, fut le second roi de la 3^e^ dynastie d'Angleterre, et succéda l'an 837 à son père Egbert. C'était un prince pacifique. Il ne se réserva d'abord que le royaume de Westsex, et céda à Aldestan, son fils naturel, les royaumes de Kent, d'Essex et de Sussex, que son père avait conquis. Il les remit depuis en sa possession, par la mort de ce fils. Il y avait peu d'années qu'il régnait, quand les Danois firent des courses en Angleterre, et prirent même Londres; mais il les défit entièrement. Ethulphe se voyant sans ennemis, offrit à Dieu la dixième partie de ses états, et alla à Rome sous le pontificat de Léon IV. Il rendit tous ses royaumes tributaires envers le saint Siége, d'un sterling ou d'un sol pour chaque famille, au lieu qu'auparavant il n'y avait que ceux de Westsex et de Sussex qui le payaient; « ne croyant pouvoir » mieux témoigner, dit un historien, son attache» ment à la foi catholique, qu'en contribuant à la » splendeur de la nouvelle Jérusalem et du siége » de son pontife. » Ce tribut, établi, dit-on, dès l'an 726, par Ina, roi des Saxons, s'est payé jusqu'au temps de Henri VIII : et c'est proprement ce qu'on appelle le *romescot* ou le *denier de saint Pierre*. Quoi qu'il en soit, Ethulphe, de retour de son pèlerinage, épousa, l'an 856, en secondes noces, Judith de France, fille du roi Charles le Chauve. Son fils Ethelbald profita de son absence pour se révolter contre lui; mais il dissipa les factions par son retour, et mourut en 858, après avoir partagé le royaume entre les quatre fils qu'il avait eus d'Osburge sa première femme.

ETIENNE (saint), premier martyr du christia-

nisme, l'un des sept diacres, fut lapidé l'an 33 par les Juifs, qui l'accusaient d'avoir blasphémé contre Moïse et contre Dieu. La sagesse et la constance avec laquelle il confondit ses barbares ennemis, pour lesquels il pria Dieu en mourant, toutes les circonstances de son martyre, tel qu'il est rapporté dans les Actes des apôtres, ont quelque chose de touchant et de persuasif, qui pénètre le chrétien d'un sentiment profond de piété, en même temps que sa foi reçoit un accroissement de lumière et de force.

ETIENNE I^er (saint) monta sur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape Lucius. Son pontificat est célèbre par la question *sur la validité du baptême donné par les hérétiques.* Etienne décida « qu'il ne fallait rien innover. » La tradition de la plupart des églises prescrivait de recevoir tous les hérétiques par la seule imposition des mains, sans les rebaptiser, pourvu qu'ils eussent reçu le baptême avec de l'eau et au nom des trois personnes de la Trinité. Saint Cyprien et Firmilien assemblèrent des conciles, pour s'opposer à cette décision, contraire à la pratique de leurs églises. Le pape réfuta le sentiment de Cyprien; il usa de commandements et de menaces pour lui faire quitter son sentiment, et refusa de communiquer avec les évêques d'Afrique députés à Rome, ce qui était une marque publique d'improbation et non pas un effet certain de l'excommunication (*voy.* S. CYPRIEN). « Ce grand pape, dont la prudence égalait la sain- » teté, savait, dit Vincent de Lérins, que la piété » ne permettait jamais de recevoir d'autre doctrine » que celle qui nous est venue de la foi de nos pré- » décesseurs, et que nous étions obligés de la trans- » mettre aux autres avec la même fidélité que nous » l'avions reçue; qu'il ne fallait pas mener la reli- » gion partout où nous voulions, mais la suivre » partout où elle nous menait; que le propre de la » modestie chrétienne était de conserver fidèlement » les saintes maximes que nous ont laissées nos » pères, et non pas de faire passer nos idées à la » postérité. Quelle a donc été l'issue de cet événe- » ment? Celle qu'ont coutume d'avoir de pareilles » affaires : on a retenu la foi ancienne, et l'on a » rejeté la nouveauté. » En effet, la question fut solennellement décidée au concile de Nicée en faveur d'Etienne. Ce saint pape mourut martyr le 2 août 257, durant la persécution de Valérien.

ETIENNE II, romain, succéda en 952 à un autre Etienne, que plusieurs écrivains n'ont pas compté parmi les papes, parce que son pontificat ne fut que de trois ou quatre jours. Astolphe, roi des Lombards, menaçait la ville de Rome après s'être emparé de l'exarcat de Ravenne. Etienne implora le secours de Constantin Copronyme, empereur d'Orient, prince faible, indolent, subjugué par le fanatisme des iconomaques, qui renvoya le pontife au roi Pepin. Etienne se détermina à aller en Lombardie trouver Astolphe, malgré les pleurs et les efforts que firent les Romains pour le retenir. N'ayant rien pu gagner sur l'esprit de ce roi, il passa en France pour demander du secours. Pepin, par le conseil du pape, envoya jusqu'à trois fois des ambassadeurs à Astolphe. Ce prince persista constamment dans son refus. Alors Pepin marcha contre lui. Quand ses troupes furent à mi-chemin, il envoya de nouveau des ambassadeurs, à la sollicitation du pape qui voulait éviter l'effusion du sang des chrétiens. Astolphe ne répondant que par des menaces, Pepin franchit les monts, assiégea le prince des Lombards dans Pavie, et lui fit promettre de restituer Ravenne; mais à peine Pepin eut repassé les monts, qu'Astolphe parut devant Rome. Etienne eut recours à son protecteur, et lui trouva les mêmes dispositions. Pepin passa de nouveau en Italie, dépouilla le roi des Lombards de son exarcat, et lui enleva 22 villes, dont il fit présent au pape. Cette domination est le premier fondement de la seigneurie temporelle de l'église romaine; car, pour la donation de Constantin, on sait qu'elle n'a jamais existé. Le pape, pour hâter l'arrivée du roi français en Italie, lui avait écrit une lettre au nom de saint Pierre, où, par une prosopopée touchante et persuasive, il faisait parler cet apôtre comme s'il eût été encore vivant : et avec saint Pierre, la sainte Vierge, les anges, les martyrs, les saints et les saintes. « Je vous conjure, disait saint Pierre, par » le Dieu vivant, de ne pas permettre que ma ville » de Rome soit plus longtemps assiégée par les » Lombards. » Fleury blâme ce pape d'avoir employé *les motifs de la religion pour une affaire d'état.* Mais la délivrance du pape, opprimé par Astolphe, celle de l'église de Rome où les Lombards commettaient tant de cruautés et tant de profanations, était-elle donc *une affaire d'état?* Et voudrait-on que Pepin n'ait pas mérité devant Dieu en la procurant? Quant à la donation faite au saint Siége par ce prince, Fleury convient qu'elle est, aujourd'hui surtout, de la plus grande importance pour le bien de l'Eglise. « Tant que l'empire romain a » subsisté, dit-il, il renfermait dans sa vaste étendue » presque toute la chrétienté; mais depuis que » l'Europe est divisée en plusieurs princes indé- » pendants les uns des autres; si le pape eût été sujet » de l'un d'eux, il eût été à craindre que les autres » n'eussent eu de la peine à le reconnaître pour » père commun, et que les schismes n'eussent été » fréquents. On peut donc croire que c'est par un » effet de la Providence, que le pape s'est trouvé » indépendant et maître d'un état assez puissant, » pour n'être pas aisément opprimé par les autres » souverains; afin qu'il fût plus libre dans l'exer- » cice de sa puissance spirituelle, et qu'il pût con- » tenir plus aisément les autres dans le devoir. » Le président Hénault, l'abbé Terrasson, et le philosophe Hume, ont fait sur cet objet des réflexions du même genre (*voy. la* Chronologie *qui est au commencement du 1^er tome*, pag. 23). Etienne mourut en 757, après 5 ans de pontificat. Ce pape assemblait souvent son clergé dans son palais, l'exhortait à l'étude de l'Ecriture sainte et des conciles, pour avoir toujours de quoi répondre efficacement aux ennemis de l'Eglise. Il nous reste de ce pape *cinq lettres* et un recueil de quelques *constitutions canoniques.*

ETIENNE III, romain, originaire de Sicile, élu pape en 768. Un seigneur, nommé Constantin, s'était emparé du pontificat (c'est le premier exemple

d'une pareille usurpation du saint Siége); on lui arracha les yeux, ainsi qu'à quelques-uns de ses partisans, et on intronisa Etienne, qui assembla un concile l'année d'après, pour condamner l'usurpateur. Dans la troisième session, on statua que les évêques ordonnés par Constantin retourneraient chez eux pour y être élus de nouveau, et reviendraient ensuite à Rome pour être consacrés par le pape. Etienne, paisible possesseur du saint Siége, en jouit pendant 3 ans et demi et mourut en 772. Rome fut dans l'anarchie avant et après son pontificat; mais on ne valait pas mieux ailleurs. Des yeux et des langues arrachées, sont les événements les plus ordinaires de ces siècles malheureux.

ETIENNE IV, romain, monta sur la chaire de Saint-Pierre après le pape Léon III, le 22 juin 816. Aussitôt qu'il fut ordonné, il vint en France, et y sacra de nouveau l'empereur Louis le Débonnaire. Il mourut le 25 janvier 817, à Rome, trois mois après son retour.

ETIENNE V, romain, pape après Adrien III, fut intronisé à la fin de septembre, en 885. Il écrivit avec force à Basile le Macédonien, empereur d'Orient, pour défendre les papes ses prédécesseurs contre Photius. Il mourut en 891. « Ce pape, dit » un historien, était de race noble et d'un détache- » ment exemplaire. Il s'opposa de tout son pouvoir » à son élévation; pour le porter sur le trône pon- » tifical, il fallut rompre les portes de sa maison où » il s'était enfermé. La charité et la piété éclataient » surtout entre les vertus de ce pontife. Il nourris- » sait les orphelins comme ses enfants et les ad- » mettait souvent à sa table. A son avénement au » pontificat, les biens de l'Eglise se trouvant pres- » que tous dissipés, il distribua libéralement son » riche patrimoine. Il célébrait la messe tous les » jours, et donnait à l'oraison ou à la psalmodie, » tout le temps que lui laissaient les fonctions de la » charité et de la sollicitude pastorale. Il s'appliqua » sur toute chose à s'associer, dans le gouvernement » de l'Eglise, les hommes les plus éclairés et les » plus vertueux qu'il put découvrir. »

ETIENNE VI, mis sur le siége pontifical en 896, après l'antipape Boniface VI. Ce pontife fit déterrer l'année d'après, en 897, le corps de Formose, son prédécesseur et son ennemi, parce qu'il avait quitté l'évêché de Porto pour celui de Rome; translation inouïe alors, mais qui ne méritait pourtant pas qu'Etienne donnât à la chrétienté la farce, aussi horrible que ridicule, de violer la sépulture d'un souverain pontife, et de faire jeter son cadavre mutilé dans le Tibre. Le pape Etienne se rendit si odieux par cette vengeance, que les amis de Formose ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, et l'étranglèrent en prison quelques mois après. Jean IX assembla un concile qui condamna tout ce qui s'était passé dans l'assemblée de quelques évêques à Rome, en 897, contre la mémoire et le corps de Formose. Les pères du concile remarquèrent que Formose avait été transféré par nécessité du siége de Porto à celui de Rome : *Necessitatis causa de Portuensi ecclesia Formosus, pro vitæ merito ad apostolicam sedem provectus est.* Voyez FORMOSE, AUXILIUS.

ETIENNE VII, successeur de Léon VI, mourut en 931, après 2 ans de pontificat.

ETIENNE VIII, allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le saint Siége après Léon VII, en 939. Les Romains, alors aussi séditieux que barbares, conçurent contre lui tant d'aversion, qu'ils eurent, dit-on, la cruauté de lui découper le visage. Il en fut si défiguré, qu'il n'osait plus paraître en public. Il mourut en 942.

ETIENNE IX était frère de Godefroi le Barbu, duc de la Basse-Lorraine. Il se fit religieux au Mont-Cassin, en devint abbé, et fut élu pape le 2 août 1057, après la mort de Victor II. Il commença son pontificat par tenir plusieurs conciles, pour remédier principalement à la vie déréglée des clercs. Il rechercha tous ceux qui avaient transgressé les lois de la continence. Ceux même qui renvoyèrent leurs concubines et embrassèrent la pénitence, furent exclus du sanctuaire pour un temps, et privés pour toujours du pouvoir de célébrer les saints mystères. Ce pontife mourut à Florence, en odeur de sainteté, le 29 mars 1058.

ETIENNE DE MURET (saint), fils du comte de Thiers en Auvergne, suivit son père en Italie, où des ermites calabrais lui inspirèrent du goût pour la vie cénobitique. De retour en France, il se retira sur la montagne de Muret dans le Limousin, et vécut 50 ans dans ce désert, entièrement consacré à la mortification, au jeûne et à la prière. En 1073, il obtint une bulle de Grégoire VII, pour la fondation d'un nouvel ordre monastique, suivant la règle de Saint-Benoît. La réputation de sa vertu lui attira une foule de disciples et des visites honorables. Sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le voir dans son ermitage. Ils demandèrent au saint homme, s'il était chanoine, ou moine, ou ermite? Etienne leur répondit : « Nous sommes des » pécheurs, conduits dans ce désert par la miséri- » corde divine pour y faire pénitence. » Ce n'était pas répondre trop nettement à la question des cardinaux; et on a été assez embarrassé, longtemps après, à déterminer à quel ordre sa famille appartenait. Etienne l'édifia jusqu'à sa mort, arrivée en 1124, à 78 ans. Ses enfants inquiétés après la mort de leur père, par les moines d'Ambazar, qui prétendaient que Muret leur appartenait, emportèrent le corps de leur fondateur qui était leur seul bien, et le transportèrent à un lieu nommé *Grand-Mont,* dont l'ordre a pris le nom. Les *Annales* de cet ordre furent imprimées à Troyes, en 1662. Il a été supprimé en 1769; et les religieux ont été pensionnés. On a de saint Etienne de Muret, sa *Règle*, 1645, in-12; et un *recueil de maximes*, 1704, in-12, en latin et en français.

ETIENNE (saint), né en Angleterre, 3e abbé de Cîteaux, travailla beaucoup pour l'accroissement de son ordre, fondé depuis peu par Robert, abbé de Molesme. Un grand nombre de disciples se mit sous sa conduite, entre autres saint Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Parmi le grand nombre de monastères qu'Etienne bâtit, on compte ceux de la Ferté, de Pontiguy, de Clairvaux et de Morimond, qui sont les quatre filles de Cîteaux dont dépendent toutes les autres

maisons. Etienne leur donna des statuts, approuvés en 1119 par Calixte II. Ce saint abbé mourut à Citeaux le 28 mars 1134.

ETIENNE I^er (saint), roi de Hongrie, succéda en 997 à son père Geisa, premier roi chrétien de Hongrie, et mourut à Bude en 1038. Il fut comme l'apôtre de ses états, publia des lois très-sages, vécut et mourut en saint. Lorsqu'il sentit qu'il approchait de sa fin, il fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, l'obéissance au saint Siége, et la pratique des vertus chrétiennes. Quarante-cinq ans après sa mort, son corps fut levé de terre, renfermé dans une châsse, et déposé dans une chapelle de l'église de Notre-Dame à Bude. Benoit IX le canonisa. Sa valeur égalait sa piété; il fut l'effroi des Barbares, et s'attira le respect et l'admiration des nations chrétiennes. Ses vertus domestiques ne brillaient pas d'un moindre éclat que ses qualités royales. Son fils Emeric puisa dans une éducation chrétienne et les leçons de l'exemple, cette innocence et cette pureté de mœurs qui l'a fait mettre au nombre des saints. Ses magnifiques fondations furent presque toutes détruites sous le règne de Joseph II; mais sa mémoire est toujours en grande vénération chez les Hongrois, qui ne prononcent son nom qu'avec attendrissement et enthousiasme. Ils se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois. Quelques légendaires ont donné à cette couronne une origine fabuleuse. « Mais elle n'a pas besoin de faux titres, dit un » critique, pour être une pièce très-respectable. Son » antiquité, le grand pape qui la donna, le grand » et saint roi qui la porta, la nation qui l'a si long- » temps défendue contre les infidèles, et qui l'a » toujours regardée comme la possession caracté- » ristique du roi légitime, tout cela concourt à la » rendre intéressante. Vainement Voltaire s'est-il » moqué de l'importance que les Hongrois attachent » à cette couronne, jusqu'à n'avoir jamais voulu » reconnaitre pour roi celui qui ne l'avait pas. Si » quelque chose doit être bien constaté et sanctionné, » c'est bien la royauté. » Joseph II l'avait fait enlever et transporter à Vienne; mais en 1790, elle fut rendue aux Hongrois, qui la reçurent avec une pompe et des réjouissances extraordinaires. C'est du roi saint Etienne que vint le titre d'*apostolique*, donné longtemps par les papes aux rois de Hongrie, et renouvelé en faveur de Marie-Thérèse, héritière de Charles VI.

ETIENNE D'ORLÉANS, d'abord abbé de Ste-Geneviève en 1177, ensuite évêque de Tournay en 1191, eut part aux affaires les plus considérables de son temps. Il mourut en 1203. On a de lui des *sermons*, des *épîtres* curieuses, 1682, in-8, et d'autres ouvrages.

ETIENNE BATTORI. *Voy.* BATTORI.

ETIENNE de BYSANCE, grammairien du v^e siècle, auteur d'un *Dictionnaire géographique*, dont nous n'avons qu'un mauvais *abrégé*, fait par Hermolaüs sous l'empereur Justinien, et publié à Leyde en 1694, in-fol., en grec et en latin, par Gronovius, avec les savants commentaires de Berkelius. Il y en a une autre édition de 1678, qu'on joint à celle de 1694, à cause des changements; on y joint encore les notes d'Holstenius, Leyde, 1684, in-fol. L'*abrégé* d'Hermolaüs nous a sans doute fait perdre l'original, qui eût été d'un prix inestimable pour la connaissance des dérivés et des noms des villes et provinces.

ETIENNE, vayvode de Moldavie, dans le xvi^e siècle, se mit sur le trône par les armes des Turcs, après en avoir chassé le légitime possesseur, qu'il fit mourir. Il régna en tyran. Les boïards ne pouvant plus supporter le joug, le massacrèrent dans sa tente, avec 2,000 hommes, partie Turcs, partie Tartares, qui composaient sa garde.

ETIENNE ou plutôt ESTIENNE (Henri), premier du nom, imprimeur de Paris, né dans cette ville vers 1470, mort à Lyon en 1520, est la souche de tous les autres savants de ce nom qui ont tant illustré la presse et la littérature. Il est connu par l'édition de quelques livres, et surtout par un *Psautier* à cinq colonnes, publié en 1509, et 1513.

ETIENNE (Robert), second fils du précédent, et parisien comme lui, né en 1503, surpassa son père par la beauté et l'exactitude de ses éditions. Il travailla d'abord sous Simon de Coline qui avait épousé sa mère; mais depuis il travailla seul. Robert ennoblit son art par une connaissance parfaite des langues et des belles lettres. Il est le premier qui ait imprimé les Bibles distinguées par versets. Les services qu'il rendait aux lettres lui auraient concilié une estime générale, sans son penchant pour les nouvelles opinions. Il avait publié une *Bible*, avec une version par Léon de Juda, et des notes altérées par Calvin. Pour donner plus de cours à cet ouvrage, il l'attribua à Vatable, qui s'en défendit comme d'un crime. Les docteurs de Sorbonne en ayant censuré les notes, Robert se retira à Genève en 1551, et y finit ses jours en 1559, à 56 ans. On dit que pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisait exposer les feuilles dans les places publiques, et qu'il donnait des récompenses à ceux qui y trouvaient quelque faute. Parmi ses belles éditions, on distingue sa *Bible hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16; l'in-4 est moins estimé; et le *Nouveau Testament grec*, 1546, 2 vol. in-16. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons son *Thesaurus linguæ latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1536 et en 1543, réimprimé plusieurs fois à Lyon, à Leipsig, à Bâle et à Londres. L'éd. de Londres, 1734, 4 vol. in-fol., est magnifique; et celle de Bâle, 1740, 4 vol. in-fol., a quelques augmentations. Ce dictionnaire est véritablement un trésor. On y trouve tout ce qu'on peut désirer pour l'intelligence de la langue latine.

ETIENNE (Charles), troisième fils de Henri, imprimeur, joignit à l'art de son père la science médicale. Il mourut en 1564, à 60 ans. On a de ce typographe médecin : *De re rustica*, in-8; *De vasculis*, in-8; une *Maison rustique*, in-4; un *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, Londres, 1686, in-fol.; la *traduction* de la comédie italienne, intitulée : *Le Sacrifice*, par les acad. de Sienne *Intronati*, 1543, in-16; et sous le titre *des Abusés*, 1556, in-16, etc.

ETIENNE (Henri), fils de Robert, né à Paris en 1528, ouvrit les trésors de la langue grecque,

comme son père avait fouillé ceux de la langue latine. Son ouvrage en ce genre est en-4 vol. in-fol., 1572. On doit joindre à ce livre deux *glossaires*, imprimés en 1573, et un *appendix* par Daniel Schott, Londres, 1815, 8 vol. in-fol. 3e éd. Paris, 1841, in-fol. 8 vol. par les soins de MM. Hase, Dindorf, etc. On doit encore à Henri Etienne plusieurs auteurs qu'il mit en lumière et qu'il corrigea avec beaucoup de soin : ces éditions lui ont fait un grand nom parmi les savants. Mais ce qui l'a fait le plus connaître à ceux qui ne se piquent que d'une littérature légère, c'est *sa version d'Anacréon* en vers latins. Henri était calviniste, et osait en faire profession à Paris, dans un temps où ceux de cette secte étaient vivement poursuivis. Une satire atroce qu'il publia contre le clergé régulier, sous le titre d'*Introduction à l'Apologie pour Hérodote* et dont nous parlons plus bas, l'obligea de s'enfuir de sa patrie. Il passa à Genève et de là à Lyon, où il mourut à l'hôpital en 1598, à 70 ans, presque imbécile. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : des *corrections* sur Cicéron, en latin, la plupart très-judicieuses; *De origine mendorum*; *Juris civilis fontes et rivi*, in-8. L'objet de cet ouvrage est de montrer que la plupart des lois d'Egypte, ayant été tirées de celles de Moïse, et ayant donné lieu à celles des Grecs, c'était dans la même source qu'on devait puiser les principes des lois romaines. L'*Apologie pour Hérodote* a été publiée en 1566, in-8, et reproduite plusieurs fois depuis par l'auteur lui-même ou par ses amis. L'édition la plus récente est celle qu'a publiée. Le Duchat, 1735, 3 vol. in-8; rapsodie infâme d'invectives contre la religion catholique, et de contes sur les prêtres et sur les moines, recherchée par quelques savants d'un goût bizarre, qui aiment mieux les décombres de la littérature gauloise, que les bons livres des beaux jours de Louis XIV. Henri Etienne intitula son fatras : *Apologie pour Hérodote*, parce que son but était de justifier les fables de cet historien, par celles qu'il prétendait que les catholiques avaient débitées sur les saints, etc. *Poetæ græci principes*, 1566, in-fol.; *Medicæ artis principes post Hippocratem et Galenum* : collection rare et chère, imprimée à Paris, 1567, 2 vol. in-fol. La version qu'il fit de ces auteurs, et qu'il joignit au texte, est estimée. *Traité de la préeminence des rois de France; Les prémices*, ou *le premier livre des Proverbes épigrammatisés*, ou *des Epigrammes proverbialisées*, 1594, in-8; recueil indigeste, où, parmi quelques bonnes pointes, on en trouve une foule de triviales. *Narrationes cædis Ludovici Borbonii*, 1569, in-8; *Artis typographicæ querimonia*, poème dont Lottin, imprimeur, à donné une traduction française, Paris, 1785. Henri Etienne y fait des plaintes très-vives contre les imprimeurs de son temps, regardé à si juste titre comme le siècle d'or de la typographie. Que dirait-il aujourd'hui, en voyant la plupart des imprimeurs qui savent à peine l'orthographe de leur langue maternelle? Son zèle s'allumait, surtout quand il voyait des imprimeurs qui ignoraient absolument le latin.

Artifices appello malos (ne nescius erres)
  Non quo vulgus eos more vocare solet;
Sed jejuna quibus doctrinæ pectora, quorum
  Ad latios auris stat stupefacta sonos.
Artifices hos nempe malos ego conqueror esse;
  Hos fidei artifices conqueror esse malæ;
Ornamenta licet conquirant undique libris,
  Quæ dare cumque potest ulla perita manus,
Namque quod humano mens est in corpore, quod mens
  Præstare humano corpore clausa potest:
Hoc opere in nostro præstat *correctio* (voci
  Fas usum veteri sit tribuisse novum);
Hæc fugat a scriptis tenebras, lucemque reducit.
  Una hæc cum mendis aspera bella gerit.

La famille des Etienne a produit plusieurs autres imprimeurs célèbres. Le dernier de tous fut Antoine, petit-fils du précédent. Il mourut aveugle à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1674, à 80 ans. Les Etienne sont placés à la tête des premiers imprimeurs du monde, par la beauté et la correction de leurs éditions. Les hommes les plus savants et même les plus illustres de leur temps, ne dédaignaient pas de corriger leurs épreuves.

* ETIENNE ou ESTIENNE (Robert), libraire de Paris, né en 1723, qui prétendait descendre des précédents, mourut en 1794. Parmi les ouvrages qu'on lui doit et qu'il a presque tous publiés sous le voile de l'anonyme, on distingue : *Eloge de l'abbé Pluche*, en tête de sa *Concorde de la géographie des différents âges*, Paris, 1765; *Causes amusantes et peu connues*, Paris, 1769 et 1770, 2 vol. in-12; *Sermons pour les jeunes dames et les jeunes demoiselles*, traduits de l'anglais de Fordyce, Paris, 1778, in-12; *Etrennes de la vertu, contenant des actions de bienfaisance, de courage et d'humanité*, Paris, 1782-1794, 12 vol. in-18. Il a été l'éditeur des *Opuscules de Rollin*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, et il a ajouté des *notes* à l'éloge de cet écrivain, par de Boze.

ETIENNE (François d'). *Voy.* ESTIENNE.

** ETIENNE (Charles-Guillaume), l'un de nos meilleurs auteurs dramatiques modernes, né le 6 janvier 1770 à Chamouilly près de St.-Dizier, après avoir fait d'excellentes études, vint à Paris dans le but d'y suivre son goût pour la littérature. Sa jolie comédie de *Brueys et Palaprat*, le fit connaître du duc de Bassano qui se l'attacha comme secrétaire et se chargea de sa fortune. A la recommandation de son puissant protecteur, il fut nommé censeur et chef de division au ministère de l'intérieur. Le succès des *Deux gendres* émut la basse littérature qui l'accusa d'avoir pris son sujet et ses principales scènes dans une ancienne comédie d'un jésuite de Rennes, intitulée *Conaxa*. Etienne avait en effet eu connaissance de cette comédie; mais il eut le tort de n'en pas convenir franchement, puisqu'il n'avait fait qu'user d'un droit, et qu'il avait eu le mérite de tirer d'un canevas informe une des meilleures comédies modernes. En 1811 il remplaça Laujon (*voy.* ce nom) à l'académie française, et dans son *discours* de réception traça l'histoire de la comédie chez les différents peuples. Au retour des Bourbons il perdit toutes ses places et fut même exclu de l'académie. Il revint alors avec plus d'ardeur à la culture des lettres qui consolent de toutes les disgraces et de tous les revers de fortune; mais il ne se borna point à travailler pour le théâtre, il devint l'un des fondateurs du *Constitutionnel*, dont

il fit en partie le succès, et de la *Minerve*, où l'on remarqua ses *lettres sur Paris*. Député de la Meuse en 1820, il fut un des orateurs les plus brillants de l'opposition. Sa candidature échoua en 1823; mais il rentra en 1827 à la chambre, et devenu plus calme, il concourut de tout son pouvoir à modérer ses amis et à préparer la fusion des partis. Réélu en 1829 à l'académie française, son élection fut approuvée par le roi Charles X; cette fois il y remplaçait Auger qui, lors de son début dans la carrière des lettres, l'avait éclairé de ses conseils et qui venait de lui être enlevé d'une manière si soudaine et si triste (*voy.* AUGER). Cette double circonstance lui inspira des réflexions aussi justes que touchantes. Etienne, qui, dans un discours récent à la chambre, avait signalé comme de mauvais citoyens les hommes qu'importunait le *spectacle de l'affermissement du trône*, fut entièrement étranger à la révolution de juillet; mais il accepta les faits accomplis, et concourut avec zèle aux travaux de la nouvelle chambre. Créé pair en 1840, il continua de prêter son appui au gouvernement, malgré les attaques des journaux qui ne cessaient de le harceler. Il mourut à Paris le 12 mars 1845. Son successeur à l'académie française, M. Alfred de Vigny, y a fait son éloge. Indépendamment des *Deux gendres*, on distingue parmi ses comédies l'*Intrigante*, dont les circonstances l'obligèrent d'interrompre les représentations. On lui doit en outre plusieurs opéras comiques restés au répertoire, entr'autres *Joconde*, *Jeannot et Colin*, *Cendrillon*, etc. Le recueil de ses *œuvres* littéraires a paru en 1846-47, 4 vol. in-8. (*Voy.* MARTINVILLE).

ETOILE. *Voy.* ESTOILE.

* ETOILE (Pierre TAISAN de l'), un des plus habiles jurisconsultes du XVIe siècle, né à Orléans vers 1480, mort en 1537, fut successivement docteur régent en l'université d'Orléans, chanoine de cette ville, et archidiacre de Sully. Il parut sous ce dernier titre au conseil provincial de Paris en 1528, et fut remarqué par François Ier qui le nomma conseiller au parlement, et président aux enquêtes. On a de lui : *Brevis repetitio legis*, Orléans, in-4; Dumoulin désigne ce livre sous le nom de *Docta repetitio*; *Repetitiones*, Paris, 1528, Orléans, 1531; explication donnée à différentes lois romaines sur lesquelles les jurisconsultes n'étaient pas d'accord.

ETOLE, fils de Diane et d'Endymion, obligé de quitter le Péloponèse où il régnait, s'empara de cette partie de la Grèce qu'on appela depuis *Etolie*. Elle se nommait auparavant Curctis et Hyantis.

ETTMULLER (Michel), né à Leipsig en 1644, mort dans cette ville en 1683, y professa longtemps et avec un succès distingué la botanique, la chimie et l'anatomie. Dans ses nombreux voyages il parcourut presque toute l'Europe. Il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine, recueillis à Francfort en 5 vol. in-folio, 1708. Sa *chirurgie médicale* a été traduite en français à Lyon en 1698, in-12. On a aussi des traductions de presque tous ses autres ouvrages, in-8 et in-12. Ettmuller, savant dans la théorie et heureux dans la pratique, offre dans ses écrits des recherches curieuses et des observations utiles.

ETTMULLER (Michel-Ernest), né à Leipsig en 1673, fils du précédent, aussi célèbre que lui, donna au public *la vie et les ouvrages* de son père. Il professa et exerça la médecine avec réputation, et mourut à Leipsig en 1732, laissant plusieurs *dissertations* sur différents objets de son art.

EUBULIDE. *Voy.* EUCLIDE.

EUCHER (saint), premier évêque de Trèves, fonda ce siége au IIIe siècle. Quelques légendes le font mal à propos disciple de saint Pierre. Son corps repose dans l'église de Saint-Mathias, près de Trèves.

EUCHER (saint), archevêque de Lyon, d'une naissance illustre et d'une piété éminente, se retira avec ses fils, Salone et Veran, dans la solitude de Lérins, après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, et l'autre partie à ses filles qui ne le suivirent pas dans sa retraite. Il quitta l'île de Lérins où ses vertus lui attiraient trop d'applaudissements, et passa dans celle de Léro, aujourd'hui Sainte-Marguerite. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on le tira de ce désert, pour le placer sur le siége de Lyon vers 434. Il assista en cette qualité au premier concile d'Orange en 441, et y signala sa science autant que sa sagesse. « On vit en lui, dit Claudien » Mamert, un pasteur fidèle, soupirant sans cesse » après la céleste patrie, humble d'esprit, riche en » bonnes œuvres, puissant en paroles, accompli » en tout genre de sciences, et de beaucoup supé» rieur aux plus grands évêques de son temps. » Il mourut vers l'an 454. L'Eglise lui est redevable : d'un *Eloge du désert*, adressé à saint Hilaire. Celui de Lérins y est peint avec des couleurs bien propres à le faire aimer. Le style de cet ouvrage est aussi noble qu'élégant : d'un *Traité du mépris du monde*. Saint Eucher montre dans le monde un gouffre affreux, sous une superficie brillante. « J'ai » vu, dit-il, des hommes élevés au plus haut faite » des honneurs et des richesses. La fortune, pro» digue en leur faveur, avait accumulé tous les » biens sur leurs têtes, sans leur donner même le » temps de les désirer; leur prospérité, parvenue à » son comble, ne laissait plus d'activité à leurs pas» sions. Mais ils ont disparu dans un moment; leurs » vastes possessions ont été dispersées, et eux-mêmes » ne sont plus. » La latinité de cet ouvrage est presque digne du siècle d'Auguste. On y admire la douceur, la facilité du style, la beauté des tours, la noblesse des pensées, l'énergie de l'expression, la vivacité et le naturel des images, la clarté de la méthode. Ce traité a été traduit en français par Arnaud d'Andilly ainsi que le précédent, 1672, in-12. Tous les deux sont en forme de lettres; celui-ci est adressé à Valérien, son parent; d'un *Traité des formules spirituelles*; ce sont des explications de quelques endroits de l'Ecriture, que saint Eucher écrivit pour l'usage de Véran un de ses fils. On n'y trouve ni la même élégance, ni la même beauté de style, que dans les deux ouvrages précédents; mais le sujet ne le comportait pas, et la simplicité est le caractère distinctif de ce genre d'écrire; de l'*Histoire de saint Maurice et des martyrs de la Légion thébaine*. Le témoignage seul de cet ancien et illustre auteur suffit pour anéantir les doutes qu'un écrivain fameux a tâché d'élever sur l'histoire de ces

saints martyrs (*voy.* MAURICE). Cette histoire a été traduite en français par Dubourdieu, et imprimée à Amsterdam en 1705 avec une dissertation critique très-vantée par Bayle, mais réfutée avec énergie par D. Joseph Delisle, bénédictin, et par Rivaz. Les différents écrits de saint Eucher sont dans la bibliothèque des Pères. Ses deux fils, Salone et Véran, furent évêques, du vivant même de leur père.

EUCLIDE, né à Mégare, et disciple de Socrate, était passionné pour les leçons de son maître. Les Athéniens ayant défendu, sous peine de mort, aux Mégariens d'entrer dans leur ville, Euclide s'y glissait de nuit, en habit de femme, pour entendre Socrate. Malgré son attachement pour ce philosophe, il s'éloigna de sa manière de penser. Le philosophe athénien s'attachait principalement à spéculer sur la morale; le mégarien s'appliqua à exercer l'esprit de ses disciples par les vaines subtilités de la logique. Sa secte fut appelée *Disputante* et *Querelleuse*. Le philosophe Euclide ne méritait pas moins ces épithètes; il disputait en énergumène. Ses disciples héritèrent de son impétuosité. Le rage de la chicane les posséda tellement, qu'Eubulide, l'un d'entre eux, réduisit en système, non pas l'art de raisonner, mais l'art d'obscurcir la raison par des subtilités aussi vaines que barbares. Il fut l'inventeur de divers sophismes si captieux et si embarrassants, que plusieurs de ses disciples moururent de déplaisir de n'avoir pu les résoudre. Ces travers passèrent, dans les siècles d'ignorance, des livres des philosophes païens, dans quelques écoles chrétiennes. Le dialecticien Abailard les y introduisit avec éclat. Cette manière de raisonner a produit de mauvais effets; la théologie, cette science respectable, simple et divine, en devint presque méconnaissable. Mais l'on ne saurait disconvenir qu'elle a servi à maintenir les règles d'une sûre et rigoureuse logique, règles si essentielles dans tous les genres de sciences, et négligées aujourd'hui et violées par les hommes les plus célèbres dans la république des lettres. Tant l'esprit humain est sujet aux extrêmes! A peine est-il guéri de la manie de raisonner avec une exactitude affectée et chicaneuse, qu'il donne dans un défaut directement opposé. *Voy.* DUNS.

EUCLIDE, le mathématicien, était d'Alexandrie, où il professait la géométrie sous Ptolémée, fils de Lagus. Il a laissé des éléments de cette science en 15 livres dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problèmes et théorèmes tirés les uns des autres, et démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrage plus important sur cette matière; il a été longtemps le seul livre dans lequel les modernes ont puisé les connaissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Eléments* d'Euclide sont celle qui a paru à Bâle, 1550, in-fol., celle de Barrow, Londres, 1678, in-8; de David Grégory, 1703, in-folio, en grec et en latin; et celle de Robert Simson, in-4, en latin, puis en anglais, réimprimée pour la sixième fois en 1781. On y trouve d'excellentes *Notes critiques et géométriques*, où l'éditeur redresse les erreurs dont Théon et d'autres ont défiguré ces *Eléments*. Nous en avons plusieurs traductions françaises; la plus estimée est celle du père de Chaleş, in-12. On a encore quelques *Fragments* d'Euclide, dans les anciens auteurs qui ont traité de la musique, Amsterdam, 1652, 2 vol. in-4. Peyrard a donné une édition des *Œuvres d'Euclide en grec, en latin et en français, d'après un manuscrit très-ancien, qui était resté inconnu jusqu'à nos jours*, Paris, 1814-18, 3 vol. in-4, fig. Il avait déjà publié en 1804 les *Eléments de géométrie d'Euclide, traduits littéralement*, avec un *supplément*, 1810, in-8, pour les parties qui étaient omises ou incomplètes dans Euclide. Euclide était doux et modeste. Il accueillit favorablement tous ceux qui cultivaient les sciences exactes. Le roi Ptolémée voulut être son disciple; mais rebuté par les premières difficultés, il demanda s'il n'y avait point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie? « Non, répondit Euclide, il n'y en a » point de particulière pour les rois. »

* EUCLIDE, premier archonte d'Athènes, 403 ans avant J.-C. et dans la 2e année de la 94e olympiade, se rendit aussi célèbre par son sage gouvernement que les deux autres *Euclide* le furent, celui de Mégare par les subtilités de sa dialectique, et celui d'Alexandrie pour avoir donné les premiers éléments de géométrie. Euclide l'archonte fut élu aussitôt après l'expulsion des trente tyrans, qu'il fit excepter de l'amnistie accordée à tous ceux qui avaient eu part aux guerres civiles. Il fit faire une révision générale des lois de la république, et l'on en exclut les pernicieuses ou inutiles. Dans les actes publics, il fit adopter l'alphabet ionien, de 24 lettres, comme plus simple que celui dont les Athéniens avaient fait usage jusqu'alors. Euclide parvint à réunir tous les esprits, et son archontat est cité avec éloge par les anciens auteurs.

* EUCLIDES, fameux sculpteur athénien. Du temps de Pausanias, on admirait ses ouvrages dans l'Achaïe, et surtout dans la ville de Bure, où l'on voyait plusieurs statues de cet artiste, toutes en marbre pantélique, et savoir, celles de *Cérès*, habillée; de *Vénus*, de *Bacchus*, de *Lucine*, chacune dans un temple particulier, et celle de *Jupiter* assis, dans la ville d'Egire. Euclide est un des plus anciens sculpteurs grecs; on croit qu'il vivait vers l'an 450 avant l'ère chrétienne.

EUCRITE. *Voy.* EVEPHÈNE.

EUDÆMON-JEAN (André), né dans l'île de Candie, jésuite à Rome, mort dans cette ville en 1625, composa divers ouvrages. Le plus connu a pour titre *Admonitio ad regem Ludovicum XIII*, 1624, in-4, et en français, 1627, in-4, plein d'excellents avis, mais contenant quelques propositions contraires aux maximes de l'état, que bien d'autres avaient enseignées avant lui, et qui ne sont rien en comparaison de celles qu'on a enseignées depuis. *Voy.* SANTAREL, JOUVENCY.

EUDES, duc d'Aquitaine, régnait en souverain sur toute cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, la Septimanie et le Rhône. Le roi Chilpéric II l'ayant appelé à son secours contre Charles Martel en 717, le reconnut pour souverain de toute l'Aquitaine. Eudes marcha avec lui contre Charles, qui ayant eu tout l'avantage, lui demanda de lui livrer Chilpéric avec ses trésors.

Le duc d'Aquitaine, soit par crainte, soit par faiblesse, abandonna le vaincu au vainqueur, et fit un traité d'alliance avec lui. C'était en 719. Deux ans après, en 721, il défit Zama, général des Sarrasins, qui avait mis le siége devant Toulouse. Les infidèles, malgré cette défaite, se rendirent de jour en jour plus formidables. Eudes, pour arrêter leurs progrès, fit sa paix avec Manuza leur général, et lui donna sa fille en mariage. La guerre recommença en 732. Eudes ayant favorisé le soulèvement d'une des provinces d'Abdérame roi des Sarrasins, ce prince passa la Garonne pour le combattre. Le duc d'Aquitaine pressé de tous côtés, après avoir perdu beaucoup de soldats et de places, implora le secours de Charles-Martel. Les deux princes réunis remportèrent une victoire signalée entre Tours et Poitiers. Les Sarrasins y perdirent, à ce qu'ont raconté quelques historiens exagérateurs, plus de 300,000 hommes. Eudes, débarrassé des Sarrasins, se battit avec le prince qui l'avait aidé à les chasser. La guerre se ralluma entre lui et Charles-Martel, et ne finit que par la mort d'Eudes en 735.

EUDES, comte de Paris, duc de France et l'un des plus vaillants princes de son siècle, était fils de Robert le Fort. En 887 il contraignit les Normands de lever le siége de Paris. L'année suivante, il fut proclamé roi de la France occidentale, et défit peu de temps après l'armée des Normands, qu'il poursuivit jusque sur la frontière. Il obligea Charles le Simple de se retirer dans la Neustrie, prit Laon, et mourut à La Fère en Picardie, le 1er janvier 898.

EUDES DE MONTREUIL, architecte du XIIIe siècle, fut fort estimé du roi saint Louis, qui le conduisit avec lui dans son expédition de la Terre-Sainte, où il lui fit fortifier la ville et le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit plusieurs églises, celles de Sainte-Catherine du Val-des-Ecoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Sainte-Croix de La Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux. Il mourut en 1289.

EUDES (Jean), frère de l'historien Mézerai, né à Ry dans le diocèse de Séez, en 1601, forma son esprit et régla ses mœurs dans la congrégation de l'Oratoire, sous les yeux du cardinal de Bérulle. Après y avoir demeuré 18 ans, il en sortit en 1643, pour fonder la congrégation des *Eudistes*. Ses anciens confrères s'étant opposés à l'établissement de cette société, Eudes cacha une partie de son projet. Il se borna à demander une maison à Caen pour y former des prêtres à l'esprit ecclésiastique; « mais sans aucun dessein, dit-il, de former un » nouvel institut. » Le sien se répandit néanmoins avec beaucoup de fruit. Eudes prêchait assez bien pour son temps, où l'éloquence de la chaire n'avait pas été portée si loin que dans le nôtre; ce talent le fit rechercher, et sa congrégation y gagna. « Le » clergé de Normandie, dit l'abbé Berault, où elle » est particulièrement répandue, en fait encore » aujourd'hui l'éloge, par sa régularité et par ses » lumières. Aussi le nom du P. Eudes y est-il tou- » jours dans la plus grande vénération; ce qui n'a » point empêché l'historien fugitif du jansénisme, » de le représenter, dans le vrai style de la Hol- » lande hérétique, comme un fanatique, ennemi » déclaré de la grâce du Sauveur. C'est un témoi- » gnage de plus en faveur de ce saint prêtre relati- » vement à la foi, c'est-à-dire à la vertu, sans la- » quelle toute sainteté n'en est que le simulacre. » Eudes mourut à Caen en 1680, à 79 ans, laissant des ouvrages qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Celui qui a fait le plus de bruit est le traité *De la dévotion et de l'office du cœur de la Vierge*, 1650, in-12. Eudes y adopte plusieurs pratiques nouvelles, inspirées par une piété mal réglée et par un zèle plus ardent qu'éclairé. On a encore de lui une *Vie de Marie des Vallées*, manuscrite, 3 vol. in-4.

EUDOXE de Gnide, fils d'Eschine, fut à la fois astronome, géomètre, médecin, législateur; mais il est principalement connu comme astronome. Hipparque et lui donnèrent un nouveau jour au système du monde d'Anaximandre. Eudoxe mourut l'an 350 avant J.-C., après avoir donné des lois à sa patrie. C'était un géomètre laborieux. Il perfectionna, dit-on, la théorie des sections coniques.

EUDOXE, fils de saint Césaire, martyr, né à Arabisse, ville d'Arménie, embrassa l'arianisme, et fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Il fut fait évêque de Germanicie dans la Syrie, par ceux de sa communion; il assista au concile de Sardique et à plusieurs autres. En 358, Eudoxe usurpa le siége d'Antioche. Deux ans après, l'empereur Constance l'éleva au patriarchat de Constantinople. Il persécuta les catholiques avec fureur, et mourut l'an 370 à Nicée, en sacrant Eugène, arien comme lui, et évêque de cette ville.

EUDOXIE (Ælia), fille du comte Bauton, célèbre général sous le grand Théodose, était française; elle joignait les agréments de l'esprit aux grâces de la figure. L'eunuque Entrope la fit épouser à Arcade, et partagea d'abord avec elle la confiance de ce faible empereur; mais ayant voulu ensuite s'opposer à ses desseins, elle chercha les moyens de perdre ce rival, et elle les trouva. Maîtresse de l'état et de la religion, cette femme régna en roi despotique : son mari n'était empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui en donnait le trône, elle amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Saint Jean-Chrysostome fut le seul qui osa lui résister. Eudoxie s'en vengea, en le faisant chasser de son siége par un conciliabule, l'an 403. Une des causes de la haine de l'impératrice contre le saint prélat, était un sermon contre le luxe et la vanité des femmes, que les courtisans envenimèrent. Eudoxie rappela Chrysostome après quelques mois d'exil; mais le saint s'étant élevé avec force contre les profanations occasionnées par les jeux et les festins donnés au peuple à la dédicace d'une statue de l'impératrice, elle l'exila de nouveau en 404. Cette femme, implacable dans ses vengeances et insatiable dans son ambition, mourut d'une fausse couche quelque mois après. Ses médailles sont très-rares.

EUDOXIE (Ælia), fille de Léonce, philosophe athénien, s'appelait *Athénaïs* avant son baptême et son mariage avec l'empereur Théodose le Jeune. Son père l'instruisit dans les belles-lettres et dans

les sciences, il en fit un philosophe, un grammairien et un rhéteur. Le vieillard crut qu'avec tant de talents joints à la beauté, sa fille n'avait pas besoin de bien, et la déshérita. Après sa mort elle voulut rentrer dans ses droits; mais ses frères les lui contestèrent. Heureuse ingratitude, puisqu'elle la fit impératrice! Eudoxie se voyant sans ressource, alla à Constantinople porter sa plainte à Pulchérie, sœur de Théodose II. Cette princesse étonnée de son esprit, autant que charmée de sa beauté, la fit épouser à son frère en 421. Les frères d'Athénaïs, instruits de sa fortune, se cachèrent pour échapper à sa vengeance. Eudoxie les fit chercher, et les éleva aux premières dignités de l'empire : générosité qui rend sa mémoire plus chère aux âmes bien nées, que sa fortune même. Son trône fut toujours environné de savants. Paulin, un d'entre eux, plus aimable ou plus ingénieux que les autres, fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie; elle éclata au sujet d'un fruit que l'impératrice donna à cet homme de lettres. Ce fruit fut une pomme de discorde. Théodose crut sa femme coupable, fit tuer Paulin, congédia tous les officiers d'Eudoxie, et la réduisit à l'état de simple particulière. Cette princesse, aussi illustre qu'infortunée, se retira dans la Palestine, et embrassa les erreurs d'Eutychès. Touchée ensuite par les lettres de saint Siméon stylite, et par les raisons de l'abbé Euthymius, elle retourna à la foi de l'Eglise, et passa le reste de ses jours à Jérusalem dans la piété et dans les lettres. Elle mourut l'an 460, après avoir juré qu'elle était innocente des crimes dont son époux l'avait soupçonnée. Eudoxie avait composé beaucoup d'ouvrages sur le trône, et après qu'elle en fut descendue. Photius cite avec éloge une *traduction* en vers hexamètres *des huit premiers livres de l'Ecriture*. On attribue encore à cette princesse un ouvrage appelé le Centon d'Homère qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères. C'est la vie de J.-C. composée de vers pris de ce père de la poésie grecque. Du Cange pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ouvrages; mais la plupart des critiques conviennent qu'il n'est ni d'elle, ni digne d'elle. Villefore a écrit sa *Vie*.

EUDOXIE LA JEUNE (Licinia) naquit à Constanstinople en 422. Elle était fille de Théodose II et d'Eudoxie, et femme de Valentinien III, que Maxime, usurpateur de l'empire, fit assassiner. Le meurtrier força la femme de l'empereur tué à accepter sa main. Eudoxie ignorait alors que son nouvel époux fût souillé du sang du premier. Lorsque Maxime osa le lui révéler, outrée de colère, elle appela à son secours Genséric, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie, à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu et à sang, saccagea Rome et emmena Eudoxie en Afrique. Après 7 ans de captivité, elle fut renvoyée à Constantinople en 462, et y finit sa vie dans les exercices de la piété. Ses médailles sont très-rares, et les vertus qui la signalèrent sont plus rares encore. Elle ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, qui furent en grand nombre sous son règne. Elle supporta les vices de Valentinien avec un courage tranquille, et ne lui fut pas moins attachée, que si cet époux infidèle et livré à une vie infâme eût été un homme de bien.

EUDOXIE, veuve de Constantin Ducas, se fit proclamer impératrice, avec ses trois fils, aussitôt après la mort de son époux en 1067. Romain Diogène, un des plus grands de l'empire, avait voulu lui enlever la couronne : Eudoxie le fit condamner à mort; mais l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda sa grâce, et le fit même général des troupes de l'Orient. Romain Diogène répara par sa valeur ses anciennes fautes. Eudoxie résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, et à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il fallait retirer des mains du patriarche Xiphilin un écrit, par lequel elle avait promis à Constantin Ducas de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à de secondes noces, mais que son dessein est d'épouser le frère du patriarche. Xiphilin ne trouva dès lors aucune difficulté, rendit ce papier, et Eudoxie épousa Romain en 1068. Trois ans après, Michel son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastère. Elle avait eu sur le trône les qualités d'un grand prince : elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva la littérature avec succès. Nous avons d'elle un manuscrit qui est dans la bibliothèque du roi de France : c'est un recueil *sur les généalogies des dieux, des héros et des héroïnes* et qui a pour titre *Ionia*. On trouve dans cet ouvrage tout ce qu'on a dit de plus curieux sur les délires du paganisme. Il décèle une vaste lecture. Il a été imprimé à Venise par les soins de M. de Villoison dans les *Anecdota græca*, 1781, 2 vol. in-4; le 2e volume est occupé par ce manuscrit : le 1er contient des extraits de différents auteurs grecs. Cette princesse composa plusieurs autres ouvrages.

EUDOXIE LAPOUCHIN, impératrice de Russie, première femme de Pierre le Grand et mère de l'infortuné Alexis, fut répudiée et reléguée dans un couvent, près du lac de Ladoga. On l'avait accusée injustement, à ce qu'il parait, d'avoir eu un commerce illicite avec un seigneur, nommé Klébou, qui expira dans des tourments horribles. Au milieu de l'exécution, le jaloux et cruel Pierre le sollicita d'avouer son crime; mais Klébou lui répondit d'une manière bien propre à justifier l'impératrice. « Il » faut que tu sois aussi imbécile que tyran, pour » croire, que n'ayant rien voulu avouer au milieu » des tourments inouïs que tu m'as fait souffrir, à » présent que je n'ai plus d'espérance de vivre, » j'irai flétrir l'innocence et l'honneur d'une femme » vertueuse, en qui je n'ai jamais connu d'autre » tache que de t'avoir aimé : va, monstre, ajouta-» t-il en lui crachant au visage, retire-toi et laisse-» moi mourir en paix. » Eudoxie fut rappelée par Pierre II et mourut quelque temps après.

EUGÈNE Ier (saint), romain, fut vicaire-général de l'église durant la captivité du pape saint Martin, et son successeur dans la chaire pontificale en 654. Il mourut le 1er juin 658.

EUGÈNE II, romain, pape après Paschal Ier, l'an

824, mort en 827, fut recommandable par son humilité. On ne doit pas avoir une grande idée de son esprit, s'il est vrai, comme plusieurs auteurs l'assurent, qu'il établit l'épreuve de l'eau froide. Il est vrai que dans ces siècles, les moyens de connaître la vérité étaient si peu lumineux et si peu sûrs, qu'on est presque tenté d'approuver le recours aux preuves surnaturelles : et aujourd'hui même que notre jurisprudence est si fière de ses lumières, le résultat de beaucoup de procès civils et criminels ne présente rien de plus avéré que l'épreuve de l'eau froide (*voy.* CHARLEMAGNE). Noël-Alexandre soutient qu'on a attribué à ce pape l'établissement de ce genre d'épreuve. Papebroch, dans le *Propylæum*, p. 128, est du même avis. Les épreuves de ce genre furent proscrites par le concile du Worms en 829.

EUGÈNE III, religieux de Citeaux sous saint Bernard, ensuite abbé de Saint-Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome, en 1145. Il était de Pise et s'appelait Bernard. Les Romains étaient animés de l'esprit de révolte, lorsqu'il monta sur le saint Siége. Ils avaient rétabli le sénat et élu un patrice; ils voulurent qu'Eugène III approuvât tous ces changements. Le pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis des Romains. Le feu de la rébellion n'était pas éteint : les séditieux le soufflaient de tous côtés. Eugène, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, et de là à Paris en 1147. Il assembla un concile à Reims l'année d'après, et un autre à Trèves, où il permit à sainte Hildegarde, religieuse, d'écrire ses visions. De retour en France, il vint à Clairvaux. Il y avait été simple moine, il y parut en pape; mais en pape qui n'avait pas oublié son ancien état : il portait sous les ornements pontificaux une tunique de laine. Sur la fin de cette année il reprit le chemin d'Italie, et mourut à Tivoli en 1154, après un pontificat de plus de huit ans, aussi agité qu'il méritait peu de l'être. Les Romains ne sentirent la grandeur de leur perte, que quand on rapporta chez eux le corps de ce magnanime et modéré pontife, qu'ils arrosèrent de leurs larmes. C'est à lui que saint Bernard adresse ses livres *de la Considération*. Eugène le regarda toujours comme son maître, et faisait le plus grand cas de ses avis. Ce fut toujours un des caractères des hommes vraiment grands, d'aimer à déférer aux conseils des sages. Rien ne prouve mieux un esprit étroit autant qu'orgueilleux que la prétention à la supériorité, la confiance excessive dans ses lumières et le dédain pour celles des autres, comme si l'on était infaillible. De faux esprits ont abusé de ces avis pour exagérer les abus que Bernard reprenait, au lieu d'admirer et la sagesse personnelle du pontife, et celle d'un gouvernement où les conseils et les leçons, énoncés même quelquefois durement, sont reçus avec reconnaissance et avec fruits. On a d'Eugène des *décrets*, des *épîtres*, des *constitutions*. On peut consulter, sur les actions et les vertus de ce pape, *l'Histoire de son pontificat*, écrite avec beaucoup de netteté par dom Jean de Lannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, Nancy, 1737, in-12.

EUGÈNE IV (Gabriel CONDOLMERO), vénitien, d'une famille roturière, est une preuve de ce que peut le talent, et surtout celui des affaires. Il fut d'abord chanoine régulier de la congrégation de saint Grégoire *in alga*, ensuite évêque de Sienne, cardinal, enfin pape en 1431, après Martin V, l'année même de l'ouverture du concile de Bâle. Il y eut beaucoup de mésintelligence entre le pontife et les Pères de cette assemblée. Eugène lança une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit qu'en donnant un décret pour établir son autorité, et en confirmant les deux décrets de la 4[e] et de la 5[e] sessions du concile de Constance, qui soumettent le pape au concile : décret donné en temps de schisme, où il existait des doutes sur le pape légitime, et où l'unité ne pouvait se rétablir que par la déposition de tous les contendants. Le pontife romain, après deux ans de délais, se rendit enfin à Bâle. L'empereur Sigismond avait été le lien de l'union d'Eugène avec les Pères de Bâle; cette union finit à la mort de ce prince. Le pape assembla un nouveau concile à Ferrare, après avoir dissous une seconde fois celui de Bâle, qui ne laissa pas de se maintenir. La première session se tint le 10 février 1438. L'objet de cette assemblée était l'union de l'église grecque avec la latine. Jean Paléologue, empereur d'Orient, voulait réconcilier les deux églises, parce qu'il avait alors besoin des Occidentaux contre les Turcs. Il arriva à Ferrare au mois de mars, avec Joseph, patriarche de Constantinople, 21 évêques et une nombreuse suite. La peste se mit dans cette ville; on transféra le concile à Florence. Après avoir disputé avec les Grecs la procession du Saint-Esprit, la primauté du pape, le purgatoire, la réunion tant désirée fut terminée dans la 6[e] et dernière session, tenue le 6 juillet 1439. Le décret, dressé en grec et en latin, fut souscrit de part et d'autre. L'empereur et les prélats grecs partirent fort contents de la générosité du pape : Eugène leur donna beaucoup plus qu'il n'avait promis par son traité. Il est certain qu'il se prêta avec autant de sagesse que de zèle, à rétablir l'intelligence entre l'église d'Orient et celle d'Occident ; mais malgré tous ces soins, l'union ne fut pas durable. Les Grecs s'élevèrent contre elle, dès que Paléologue leur en eut montré le décret. Ils recommencèrent le schisme; et depuis ce temps, il n'a pas pu être éteint. Eugène fut mal récompensé à Bâle des services qu'il venait de rendre à l'église latine. Le concile qui était fort diminué, et où il ne se trouvait plus guère de personnes distinguées, le déposa du pontificat, « comme perturbateur de la » paix, de l'union de l'église; simoniaque, parjure, » incorrigible, schismatique et hérétique. » Les rois de France et d'Angleterre, l'empereur et les princes d'Allemagne, qui jusque-là avaient gardé une espèce de neutralité, en furent indignés et s'en plaignirent au concile. Le pape cassa ce décret, dans lequel il annule tous les actes de l'assemblée de Bâle. Le concile ou plutôt l'assemblée qui continuait à s'appeler ainsi, après avoir déposé Eugène, lui opposa Amédée VIII, duc de Savoie, qui fut élu pape sous le nom de Félix V. L'Eglise fut encore une fois déchirée par le schisme. Eugène était toujours à Florence, renvoyant les foudres que le concile de

Bâle, devenu non conciliabule, lançait contre lui. En 1442, il transféra le concile à Rome, et mourut 5 ans après en 1447, lassé et détrompé de tout. Dans ses derniers moments, il s'écria devant tout le monde : « O Gabriel ! (c'était son nom de baptême), ô Gabriel ! qu'il te serait bien plus avantageux de n'avoir jamais été ni pape, ni cardinal, ni évêque ; mais d'avoir fini tes jours comme tu les avais commencés, en suivant paisiblement dans ton monastère les exercices de ta règle ! » « Ce fut toutefois, dit un célèbre historien, un des plus grands papes, quoique un des moins heureux. Il eut toutes les qualités qui font révérer et chérir les grands ; l'élévation de l'esprit, la fermeté du courage, la noblesse des goûts et des manières, la libéralité et la bienfaisance, le don de la parole, le talent des affaires, l'amour des lettres, sans être bien savant lui-même, et, ce qu'on ne peut trop apprécier dans sa place et dans son siècle, la sagesse de ne point se mêler dans les différends temporels des princes. Sa vie fut édifiante et réglée ; il se montra extrêmement charitable envers les pauvres, et très-zélé pour la réduction des sectes qu'il eut le bonheur de réunir en grand nombre au centre de l'unité. « Un historien ecclésiastique, plus abondant que judicieux dans sa compilation, l'accuse d'une ambition odieuse, et d'avoir entretenu le schisme dans la seule vue de maintenir son autorité. Mais ne lui eût-on pas reproché avec plus de sens et de justice, l'imprudence, la pusillanimité, l'abandon du devoir, la trahison même et la prostitution de l'épouse de Jésus-Christ, si à l'ordre de huit évêques, et d'un amas confus de clercs travestis en successeurs des apôtres, il fût descendu de la chaire apostolique, pour y élever un intrus avéré ? Eugène IV était naturellement si modeste, qu'en le voyant en public, on l'eût pris, dit un écrivain du temps, pour une vierge timide qui n'a pas l'assurance de lever les yeux. Il eut le chagrin de voir les progrès des Turcs, et les suites funestes du conseil donné par son légat à Uladislas, de rompre son traité avec Amurat II. *Voy.* ce nom, et Césarini.

EUGÈNE (saint), évêque de Carthage, fut élevé sur ce siége, l'an 481. Il gouvernait cette église en paix, lorsque le roi Huneric ordonna que tous les évêques catholiques se trouvassent à Carthage, pour y disputer avec les prélats ariens. La conférence se tint en 484 ; mais les ariens la rompirent sous de mauvais prétextes ; Huneric, leur partisan, persécuta leurs adversaires sous des prétextes encore plus mauvais. Il ordonna aux évêques de jurer que leur désir était qu'après sa mort, « son fils eût le trône. » La plupart des évêques crurent qu'ils pouvaient faire ce serment ; les autres le refusèrent. Huneric les condamna tous également : les premiers, comme réfractaires au précepte de l'Evangile qui défend de jurer ; les autres, comme infidèles à leur prince. Il donna, peu de temps après, les ordres pour rendre la persécution générale. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu, furent cruellement tourmentées ; il y en eut plusieurs qui expirèrent sur le chevalet. Les évêques, les prêtres, les diacres, les laïques distingués qui furent bannis, furent au nombre de 4,966. A Carthage on fit souffrir le tourment des coups de fouets et des coups de bâton à tout le clergé, composé de plus de 500 personnes ; après quoi on les bannit. Eugène fut du nombre des exilés. Le peuple suivit les évêques et les prêtres avec des cierges à la main ; les mères portaient leurs enfants dans leurs bras ; puis les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disaient, les yeux baignés de larmes : « A qui nous laissez-vous, en courant au martyre ? Qui baptisera nos enfants ? Qui nous donnera la pénitence ? Qui nous délivrera de nos péchés par le bienfait de la réconciliation ? Qui nous enterrera après la mort ? Qui offrira le divin sacrifice avec les cérémonies ordinaires ? Que ne nous est-il permis d'aller avec vous ! » *Qui nobis pœnitentiæ munus collaturi sunt, et reconciliationis indulgentia obstrictos peccatorum vinculis soluturi ? A quibus divinis sacrificiis ritus est exhibendus consuetus ? Vobiscum et nos libeat pergere, si liceret !* (saint Vic. Vit., l. 2, p. 33). On voit qu'alors on ne songeait pas encore à faire des *évêques constitutionnels*, et que ni le peuple chrétien, ni même le tyran Huneric ne regardèrent une telle invention comme possible. Eugène fut rappelé sous le règne de Gombaud, et exilé encore par Thrasamond son successeur. On l'envoya dans les Gaules. Eugène, retiré à Albi, couronna par une mort sainte, en 505, une vie aussi glorieuse que traversée. On a de lui une *lettre* dans Grégoire de Tours.

EUGÈNE, évêque de Tolède, gouverna cette église pendant onze ans, et mourut en 636. Il possédait, assez bien pour son temps, cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques. Il passait pour un savant astronome. Il assista aux 5e, 6e et 7e conciles de Tolède.

EUGÈNE, évêque de Tolède, successeur du précédent, est auteur de quelques *Traités de théologie*, et de quelques *opuscules* en vers et en prose, publiés par le P. Sirmond, en 1619, in-8, avec les poésies de Draconce. Le style d'Eugène manque de politesse ; mais les pensées en sont justes, et les sentiments pieux. Elu évêque sans son aveu, il avait voulu fuir l'épiscopat : mais sa retraite fut découverte, et le roi Rescésuinte le força d'occuper le siége de Tolède. Il présida aux 8e, 9e et 10e conciles de Tolède, de 653 à 656.

EUGÈNE, homme obscur, qui avait commencé par enseigner la grammaire et la rhétorique, fut salué empereur à Vienne en Dauphiné, par le comte Arbogaste, gaulois de naissance, après la mort du jeune Valentinien, l'an 392. Il se déclara pour le paganisme, conduisit son armée sur le Rhin, fit la paix avec les petits rois des Francs et des Allemands, et, ayant passé les Alpes, s'empara de Milan. Enfin ce ridicule usurpateur fut vaincu et tué le 6 septembre 394, par ordre de l'empereur Théodose, qui le fit décapiter sur le champ de bataille. Eugène avait régné plutôt en esclave qu'en prince. Arbogaste ne l'avait tiré de la place de maître du palais qu'il occupait, pour le placer sur le trône, que dans l'espérance de régner sous son nom. En effet, Eugène lui abandonna entièrement le soin du gouvernement et le com-

mandement des troupes, et ne fut qu'un fantôme d'empereur.

EUGÈNE (François-Eugène de SAVOIE, plus connu sous le nom de prince), généralissime des armées de l'empereur, naquit à Paris en 1663, d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Il était arrière-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il porta quelque temps le petit collet sous le nom de l'*abbé de Carignan*, et le quitta ensuite pour le service militaire. Cet homme, si dangereux depuis à Louis XIV, ne parut pas pouvoir l'être dans sa jeunesse. Le roi, le jugeant peu propre aux fatigues de la guerre, lui refusa un régiment. Le prince fut piqué de ce refus; il protesta devant plusieurs de ses amis qu'il irait servir ailleurs, et qu'il ne reviendrait en France que les armes à la main. En effet, Eugène alla servir en Allemagne contre les Turcs en qualité de volontaire, avec les princes de Conti, en 1683. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne lui méritèrent un régiment de dragons. L'empereur se félicitait d'avoir acquis un tel homme. Le prince Eugène avait toutes les qualités propres à le faire devenir ce qu'il devint : il joignait à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talents parurent avec beaucoup plus d'éclat après la levée du siége de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, et de Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière. En 1691, il parut sur un nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis de Bulonde, subalterne du maréchal de Catinat, tenait assiégé depuis onze jours. Il investit ensuite Carmagnole et le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée en 1697 par le commandement de l'armée impériale. Le 11 septembre de cette année, il remporta la victoire de Zenta, fameuse par la mort du grand-visir, de 17 bachas, de plus de vingt mille Turcs, et par la présence du grand-seigneur. Cette journée abaissa l'orgueil ottoman, et procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'Eugène. Il en avait plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il allait acquérir, ils lui avaient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur; et il ne fut pas plus tôt arrivé à Vienne qu'on le mit aux arrêts et qu'on lui demanda son épée. « La voilà, dit ce héros, puisque l'empereur » la demande; elle est encore fumante du sang de » ses ennemis. Je consens de ne plus la reprendre, » si je ne puis continuer à l'employer pour son ser» vice. » Cette générosité toucha tellement Léopold, qu'il donna à Eugène un écrit qui l'autorisait à se conduire comme il le jugerait à propos, sans qu'il pût jamais être recherché. La chrétienté fut tranquille et heureuse après la paix de Carlowitz; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la monarchie d'Espagne alluma bientôt une nouvelle guerre. Eugène pénétra en Italie par les gorges du Tyrol, avec trente mille hommes, et la liberté entière de s'en servir comme il le voudrait. Il amusa les généraux français par des feintes, et força le 9 juillet 1701, le poste de Carpi, après 5 heures d'un combat sanglant. Ce succès rendit l'armée allemande maîtresse du pays entre l'Adige et l'Adda; elle pénétra dans le Bressan, et le maréchal de Catinat, qui commandait l'armée française, recula jusque derrière l'Oglio. Le maréchal de Villeroi vint lui ôter le bâton de commandement, et fut encore moins heureux; il passa l'Oglio pour attaquer Chiari, dans le duché de Modène. Le prince Eugène, retranché devant ce poste rempli d'infanterie, battit le général français, et le contraignit d'abandonner presque tout le Mantouan. La campagne finit par la prise de La Mirandole, le 22 décembre 1701. Au cœur de l'hiver suivant, tandis que Villeroi dormait tranquillement dans Crémone, Eugène pénètre dans cette ville par un égoût, et le fait prisonnier. Son activité et sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avait donné cette place; le hasard et la valeur des Français et des Irlandais la lui ôtèrent. Il fut contraint de se retirer le soir du 1er février, après avoir combattu tout le jour en héros. Le duc de Vendôme, mis à la place de Villeroi, se signala le 1er août 1702 à Luzzara. Cette bataille douteuse en elle-même, et pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Paris, parut se déclarer pour la France, par la prise de Guastalla et de quelques villes voisines. Le prince Eugène quitta l'Italie pour passer en Allemagne; il n'avait pas remporté de victoire contre Vendôme; mais il laissait les troupes en bon ordre. L'empereur se l'attacha par de nouvelles grâces; il le nomma président du conseil de guerre, et administrateur de la caisse militaire. Le commandement des armées d'Allemagne lui fut confié. Eugène, Marlborough et Heinsius, maîtres en quelque sorte de l'empire, de l'Angleterre et de la Hollande, étroitement unis par l'esprit et par le cœur, formèrent une espèce de triumvirat fatal à la France et à l'Espagne. Les deux premiers gagnèrent en 1704 la bataille de Hochstet, livrée assez mal à propos par l'électeur de Bavière, secondé du maréchal de Tallard. Cette victoire fut décisive et changea la face des affaires. Plus de la moitié de l'armée française et bavaroise fut détruite; le reste regagna avec peine les bords du Rhin, abandonnant toutes les villes de la Bavière et de la Souabe. De retour en Italie, l'an 1705, Eugène combattit le duc de Vendôme à la journée de Cassano, près de l'Adda; journée sanglante, dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. L'armée française ayant assiégé Turin l'année d'après, Eugène vola à son secours. Il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans, après avoir passé le Pô à la vue de Vendôme. Il prend Corregio et Reggio; il dérobe une marche aux Français, les force dans leurs lignes, et leur fait lever le siége. Après avoir délivré Turin et battu les Français, il fit rentrer le Milanais sous l'obéissance de l'empereur, qui lui en donna le gouvernement. La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes françaises et espagnoles évacuèrent la Lombardie; le général Daun s'empara du royaume de Naples. Eugène pénétra peu de temps après en Provence et en Dauphiné par le Col de Tende. Cette invasion, heureuse au commence-

ment, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avait mis le siége devant Toulon; on fut obligé de le lever. La Provence fut bientôt délivrée, et le Dauphiné sans danger. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince Eugène, ayant passé en 1708 des bords du Var aux bords de l'Escaut, mit en déroute les Français au sanglant combat d'Oudenarde, le 11 juillet. Ce n'était pas une grande bataille, dit un auteur, mais ce fut pour les Français une fatale retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siége devant Lille, défendue par Boufiers. Cette ville, si bien fortifiée, se rendit après une défense de 4 mois. Il dut en partie son succès au découragement des généraux français : aussi, dans un âge plus avancé, il rejetait les louanges qu'on lui donnait sur cette entreprise, trop téméraire dans le projet, pour être glorieuse dans l'exécution. Cette conquête fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septembre 1709, sur les maréchaux de Villars et de Boufflers, qui lui disputèrent longtemps la victoire. Marlborough ayant été disgracié, Eugène passa à Londres pour seconder sa faction; mais ce voyage fut inutile, il retourna seul achever la guerre. C'était un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville du Quesnoy en 1712, et étendit dans le pays une armée d'environ 100,000 combattants. Quoique privé des Anglais, il était supérieur de 20,000 hommes aux Français : il l'était surtout par sa position, par l'abondance des magasins, et par neuf ans de victoire. La France et l'Espagne étaient dans l'alarme. Une faute qu'il fit à Landrecies qu'il assiégeait, les délivra de leurs inquiétudes. Le dépôt des magasins, placé à Marchiennes, était trop éloigné; le général Albermale, posté à Denain, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. Il le fut. Le maréchal de Villars, après avoir donné le change au prince Eugène, tomba sur Albermale, et remporta une victoire aussi aisée que complète. Eugène, arrivé trop tard, se retira, après avoir fait d'inutiles efforts. Quelques jours auparavant il avait voulu rapprocher ses magasins; mais par une économie mal entendue, les députés des Hollandais s'y opposèrent. Cet événement amena la paix. Eugène et Villars, héros au champ de bataille, excellents négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714, à Rastadt, et elle fut suivie du traité de Baden en Argaw. La puissance ottomane, qui aurait pu attaquer l'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale. Le grand-visir Ali parut sur les frontières de l'empire avec 150,000 Turcs; Eugène le battit en 1716, à Péterwaradin, et s'empara de Témeswar. En 1717, il entreprit le siége de Belgrade; les ennemis vinrent l'assiéger dans son camp; et non contents de le bloquer, ils avancèrent à lui par des approches et des tranchées. Le prince Eugène, après leur avoir laissé passer un ruisseau qui les séparait de son camp, sortit de ses retranchements, les défit entièrement, leur tua plus de 20,000 hommes, et s'empara de leurs canons et de leurs bagages. Belgrade n'ayant plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur. Une paix avantageuse fut le fruit de ses victoires. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où ses ennemis voulaient lui faire faire son procès, pour avoir hasardé l'état qu'il avait sauvé et dont il avait reculé les frontières. La double élection faite en Pologne ayant rallumé la guerre en 1733, le prince Eugène eut le commandement de l'armée sur le Rhin. Les Français prirent Philisbourg à sa vue. Il n'y avait plus dans l'armée impériale que l'ombre du prince Eugène : il avait survécu à lui-même, et il craignait d'exposer sa réputation si solidement établie, au hasard d'une dix-huitième bataille. Il mourut subitement à Vienne en 1736, regretté de l'empereur et des soldats. Les malheurs de l'année suivante ne justifièrent que trop ces regrets. L'empereur qui lui devait la gloire de son règne, disait au milieu des pertes qui suivirent sa mort : *La fortune de l'état est-elle morte avec ce héros?* Le prince Eugène fut le plus heureux général et le plus habile ministre que la maison d'Autriche eût eu depuis plusieurs siècles. Il avait un esprit plein de justesse et d'élévation, les qualités et le courage nécessaires pour triompher des capitaines les plus expérimentés. S'il échoua quelquefois dans ses entreprises, les circonstances qui les lui firent manquer lui valurent de nouveaux éloges. Il n'était pas toujours le maître de faire ce qu'il voulait. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyait plongé. « Je fais réflexion, dit-il, que si Alexandre » le Grand avait été obligé d'avoir l'approbation » des députés de Hollande pour exécuter ses pro- » jets, ses conquêtes n'auraient pas été à beaucoup » près si rapides.... » Le courage n'était pas la seule qualité du prince Eugène. Les traités de Rastadt et de Passarowitz ont autant immortalisé son nom que ses victoires. Il était le père des soldats et le modèle des ministres, philosophe, doux, humain, bienfaisant, sans orgueil, sans dédain, sans faste, et d'une générosité peu commune. Son attachement à la religion était aussi solide que sincère. Il portait avec lui, au milieu de ses opérations militaires, le petit, mais précieux livre *de l'Imitation de Jésus-Christ*, et le lisait dans des moments de calme et de réflexion. Quoique froid et réservé, il était sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres dans le cours de ses victoires, et les protégea dans le cours de son ministère. Tous les beaux arts avaient des attraits pour lui. « De trois empereurs » qu'il avait servis, le premier, Léopold, avait été, » disait-il, son père, parce qu'il avait eu soin de » sa fortune comme de celle de son propre fils; le » second, Joseph, son frère, parce qu'il l'avait aimé » comme un frère; le troisième, Charles VI, son » maître, parce qu'il l'avait récompensé en roi. » Ses *Batailles* ont été imprimées en deux vol. in-fol., auxquels on a joint un *supplément*. On peut aussi voir l'*Histoire du prince Eugène*, imprimée à Vienne en 1770, en 5 vol. in-12. Elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très-souvent qu'une compilation de gazettes, et que l'auteur, calviniste réfugié, donne quelquefois l'essor aux préjugés de sa secte.

* EUGÈNE ou EUGENIOS BULGARIS, savant pré-

lat grec, né à Corfou en 1716, visita les universités d'Italie et professa la philosophie dans les colléges les plus célèbres de sa nation. En 1767, ayant éprouvé quelques désagréments à Constantinople, il passa en Allemagne, et il employa son séjour à Leipsig à se perfectionner dans les mathématiques sous Segner, dont il traduisit les *Eléments de mathématiques* en grec ancien. Il donna aussi une édition des *Œuvres de Joseph de Bryenne*, et fit imprimer plusieurs de ses ouvrages, particulièrement sa *Logique*, dont il s'était répandu plusieurs copies tronquées ou inexactes. Sa réputation étant parvenue jusqu'en Russie, l'impératrice Catherine II l'appela près d'elle, et le nomma en 1775 à l'archevêché de Slavinie et de Cherson, qui venait d'être créé. Il résigna cette dignité en 1779, en faveur de Nicéphore Théotoki, et mourut à Saint-Pétersbourg en 1806. Il possédait le grec, le latin, l'hébreu et presque toutes les langues de l'Europe. On a de lui, outre les ouvrages que nous avons cités : un *Traité historique de la dispute sur l'émanation du Saint-Esprit*, et un *Examen de la logique de Nicéphore Blemmidas*, dans l'édition des Œuvres de Joseph de Bryenne; *Opinions des philosophes*, ou *Eléments de philosophie naturelle*, Vienne, 1804, in-4; une *traduction des Questions théologiques d'Adam Zœrnicevius contre les sentiments de l'église latine, avec des notes*, Moscou, 2 vol. in-fol.; *Amusements théologiques*, en grec moderne, Moscou, 2 vol. in-8; *Aperçu comparatif des trois systèmes d'astronomie*, Venise, in-4, aussi en grec moderne. Plusieurs *traductions* d'ouvrages de mathématiques, de géométrie, de métaphysique, en grec moderne; une *traduction* en vers grecs héroïques de l'*Enéide*, et des *Géorgiques de Virgile*, avec une dédicace à l'impératrice Catherine, Saint-Pétersbourg, 4 vol. in-fol.

EUGÈNE BEAUHARNAIS (le prince). *Voy.* BEAUHARNAIS.

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation lorsque Odoacre la transféra en Italie l'an 488; il y fut abbé de Lucullano, près de Naples. Il est auteur : du *Thesaurus ex sancto Augustino*, Bâle, 1542, in-fol.; d'une *Vie de saint Augustin de Favianes*, insérée dans *Bollandus*; d'une *Vie de saint Sévérin*, apôtre de la Norique, insérée dans les Œuvres de Marc Velser. La *règle* qu'il avait donnée à ses moines est perdue.

EULALIE (sainte) naquit à Mérida, capitale de l'Estramadoure en Espagne, vers l'an 296, sous l'empire de Dioclétien, fut élevée dans la religion chrétienne, et fit paraître dès son enfance une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété, et un grand amour pour l'état de virginité. Elle n'avait que douze ans, lorsque parurent les édits de Dioclétien, par lesquels il était ordonné à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux. Malgré sa jeunesse, elle regarda la publication de ces édits comme le signal du combat, et se présenta d'abord au juge pour lui reprocher l'impiété dont il se rendait coupable, en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Le juge nommé Dacien la fit arrêter, et après avoir employé inutilement tous les moyens de séduction, il en vint aux menaces, fit exposer à ses yeux les instruments destinés à la tourmenter, et lui dit qu'elle ne subirait aucune torture, si elle voulait prendre seulement du bout du doigt un peu de sel et d'encens. Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisserait pas séduire, renversa l'idole et foula aux pieds le gâteau destiné pour le sacrifice. Ce fut alors que deux bourreaux, par ordre du juge, lui déchirèrent les côtés avec des crocs de fer, et lui découvrirent tous les os. Elle appelait trophées de Jésus-Christ, les plaies qu'on lui faisait. On lui appliqua ensuite des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés. Elle souffrit cette torture sans se plaindre, et elle n'ouvrit la bouche que pour louer le Seigneur. Le feu ayant pris à ses cheveux, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre, et on y bâtit depuis une magnifique église. Prudence a célébré le triomphe de cette sainte. — Il ne faut pas la confondre avec une autre sainte EULALIE, vierge et martyre de Barcelonne, sous l'empire de Dioclétien, dont le nom est plus connu que le détail de ses actions et de ses souffrances.

EULALIUS, antipape, qu'une cabale opposa au pape Boniface I[er] en 418, et que l'empereur Honorius fit chasser comme un intrus.

EULER (Léonard), professeur de mathématiques, membre de plusieurs académies, naquit en 1707 à Bâle, où il s'appliqua avec succès à la philosophie et à l'étude des langues orientales : ses progrès dans les sciences lui acquirent l'estime de Jean Bernouilli. Les fils de cet habile géomètre l'invitèrent à se rendre à Saint-Pétersbourg, où ils avaient été appelés eux-mêmes en 1725. Euler y remplit successivement les chaires de professeur de physique et de mathématiques, perfectionna le calcul intégral, inventa le calcul des sinus, simplifia les opérations analytiques, et répandit un nouveau jour sur toutes les parties des sciences mathématiques. En 1741, il se rendit à Berlin, contribua beaucoup à donner du lustre à l'académie naissante, et retourna en 1766 à Saint-Pétersbourg, où il perdit la vue, sans que cela l'empêchât de travailler et d'enrichir le public de ses productions. Il mourut le 7 septembre 1783. Peu de géomètres ont embrassé tant d'objets à la fois, et les ont traités avec plus de succès. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : une *Dissertation sur la nature et la propagation du son*, en latin, Bâle, 1727, in-4; *sur la mâture des vaisseaux*, que l'académie de Paris honora de l'accessit en 1727; *Mechanica, sive motûs scientia, analytice exposita*, Saint-Pétersbourg, 1736, 2 vol. in-4; *Mémoire sur la nature et les propriétés du feu*, couronné par l'académie de Paris, en 1738; *Tentamen novæ theoriæ musicæ*, Saint-Pétersbourg, 1739, in-4; *Mémoire sur le flux et le reflux de la mer*, couronné par la même académie en 1740. Il y explique l'action du soleil et de la lune sur la mer, et appuie son explication de beaucoup de géométrie et de calculs : ce qui n'a point empêché plusieurs savants de la regarder comme peu satisfaisante. C'est une chose singulière que l'extrême variété et le peu de consistance des opinions établies à ce sujet. Descartes qui attribue ce

phénomène à la pression de l'air, Newton qui en fait honneur à l'attraction, sont au pied du mur quand on objecte que les marées sont plus hautes sous les zones tempérées que sous la zone torride; et surtout quand on leur fait observer que le baromètre ne monte ni ne baisse lorsque la lune passe au méridien. Aussi Galilée se moquait-il amèrement de Képler qui, avant Newton, avait rapporté ce phénomène à la lune; mais par un raisonnement plus étrange encore, il le fit dériver du mouvement de la terre. Un physicien de ce siècle a eu recours à la dilatation de l'air, produite par l'action du soleil; un autre à la fonte des glaces polaires; on a imaginé des gouffres qui absorbaient et revomissaient les eaux alternativement, etc. Le doute et l'indécision d'un vieux poète sont peut-être plus raisonnables que tout cela :

> Quærite, quos agitat mundi labor : at mihi semper
> Tu, quæcumque moves tam crebros, causa, meatus,
> Ut superi voluere, late.
>
> LUCAN. PHARS, l. 1.

« Je ne sais, dit un philosophe, si l'on saisit assez » l'énergie de cet *ut superi voluere*. Quand on songe » que depuis Lucain, on n'a rien dit de plus rai» sonnable sur cet objet, que les physiciens de son » temps; quand on réfléchit d'un autre côté que » c'est un objet visible, palpable, immense, se re» nouvelant deux fois par jour, dans toute l'éten» due des deux hémisphères, observé de près par » 300 millions d'hommes, l'espace de 5 à 6 mille » ans; on comprend ou du moins l'on peut com» prendre alors toute la vérité de cet *ut superi vo» luere*. » *Methodus inveniendi lineas curvas maximi, minimive proprietate gaudentes*, Lausanne, 1744, in-4; *Introductio in analysin infinitorum*, Lausanne, 1748, et Lyon, 1796, traduite en français avec des notes en 1798, par Labey, 2 vol. in-4; *Theoria motuum planetarum et cometarum*, Berlin, 1744, in-4; *Opuscula varii argumenti*, Berlin, 1746-51, 3 vol. in-4; *Scientia navalis, seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, Saint-Pétersbourg, 1749, 2 vol. in-4; *Theoria motus lunæ*, Berlin, 1753, in-4; *Dissertatio de principio minimæ actionis, una cum examine objectionum Koenigii*, Berlin, 1753, in-8; *Institutiones calculi differentialis cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrinâ serierum*, 1755, in-4, 1787 et 1804, 2 volumes in-4. *Constructio lentium objectivarum, etc.*, Saint-Pétersbourg, 1762, in-4. *Meditationes de perturbatione motus cometarum, ab attractione planetarum orta*, Saint-Pétersbourg, 1762, in-4. *Theoria motus corporum solidorum seu rigidorum*, 1765, in-4; *Institutiones calculi integralis*, Saint-Pétersbourg, 1768-70, 3 vol. in-4; 1792, 4 volumes in-4; *Dioptrica*, 1767-71, 3 vol. in-4; *Opuscula analytica*, 1783, 2 vol. in-4; cinq *Mémoires* sur différentes questions de mathématiques, dans les *Mélanges de Berlin*; c'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans cette collection; plusieurs *Dissertations* dans les mémoires des académies de Saint-Pétersbourg et de Berlin; *Eléments d'algèbre*, en allemand. Cet ouvrage, qu'il fit étant aveugle, a été traduit en français et en russe; il est écrit avec clarté et méthode. La traduction française qui est de M. Bernouilli, avec des notes par Lagrange et Garnier, a été réimprimée plusieurs fois. La dernière édition est de 1807, 2 vol. in-8, fig. *Lettres à une princesse d'Allemagne, sur divers sujets de physique et de philosophie*, Saint-Pétersbourg, 1768-72, et Berne, 1778, 3 vol. in-8. Il y attaque avec force le système de Newton sur les couleurs, et d'autres opinions accréditées. Condorcet en a donné une nouvelle édition en 1787, où il s'est permis de faire plusieurs retranchements qui portent particulièrement sur les endroits de ses lettres les plus favorables à la religion, afin de laisser ignorer le christianisme d'Euler et soulager les incrédules du poids de son autorité qui les accable, parce que l'exemple de cet illustre géomètre, joint à celui de tant de savants du premier ordre, montre avec évidence qu'on peut allier la conviction la plus profonde des vérités révélées, avec le génie le plus pénétrant et les plus vastes connaissances. Quelle honte pour des hommes si fiers de leurs lumières, d'être ainsi réduits, pour la défense de leur cause, à user de semblables supercheries, aussi contraires à l'honnêteté qu'à la bonne foi. Et combien ces ruses indiquent, décèlent le peu de confiance qu'ils ont dans leurs moyens (*voy.* EMERY.) Les œuvres d'Euler ne sont pas les seules d'où ils aient essayé de faire disparaître toutes les traces du christianisme ou de les affaiblir; celles de Linnée, de Newton et de Bacon nouvellement travesti en incrédule, en offrent des exemples aussi scandaleux. Il n'y a pas même jusqu'à Pascal que Condorcet n'ait eu l'audace de dénaturer en plus d'une manière, dans la dernière édition qu'il a donnée de ses Pensées. Les *Lettres* à une princesse d'Allemagne ont été réimprimées à Paris en 1812, 2 vol. in-8, d'après la première édition, avec des notes, par Labey. *Théorie complète de la construction et de la manœuvre des vaisseaux*, Saint-Pétersbourg, 1773, et Paris, 1776, in-8, fig., retouchée pour le style. L'homme en lui était aussi estimable que le savant. Bon époux, bon père, bon ami, bon citoyen, il se montra constamment fidèle à tous les rapports de la société. Ennemi de l'injustice, s'il en voyait commettre quelqu'une, il avait la franchise de la censurer et le courage de l'attaquer sans avoir égard à la personne. Il avait beaucoup de respect pour la religion et remplissait avec soin les devoirs d'un chrétien. Doux et honnête envers tout le monde, s'il a jamais senti de l'indignation, ce n'a été qu'envers les ennemis du christianisme dont il a pris avec ardeur la défense contre les objections des athées, dans un ouvrage qu'il publia à Berlin en 1747, intitulé *Essai de défense touchant la révélation divine contre les esprits forts*. Cet essai, traduit en italien par Nicolas Onérati, Naples, 1788, fait d'autant plus d'honneur à ses principes, que les prétendus esprits-forts contre lesquels il s'élève, dominaient alors, et donnaient le ton dans la capitale de la Prusse, où il faisait sa résidence. Euler a laissé plusieurs fils qui ont marché sur les traces de leur père, entre autres J. EULER l'aîné, mort à Saint-Pétersbourg, le 6 septembre 1800, qui a remporté des prix dans différentes académies, et publié un grand nombre de *mémoires* intéressants sur l'astro-

nomie, la physique, la mécanique et l'optique, dans les collections académiques de Berlin, de Munich et de Gottingue. (Voy. l'*Eloge* de Léonard Euler, par Nicolas Fuss, son élève, Berlin, 1784, in-4).

EULOGE, pieux et savant patriarche d'Alexandrie en 581, mort en 607, laissa divers ouvrages contre les novatiens et contre d'autres hérétiques de son temps. Il fut uni d'une étroite amitié avec saint Grégoire le Grand.

EULOGE de Cordoue (saint), prêtre, élu archevêque de Tolède, la même année qu'il fut martyrisé par les Sarrasins en 859, fortifia par ses écrits et par ses discours ses frères dans la foi. Ceux qui nous restent de lui sont : *Memoriale sanctorum ;* c'est une histoire de quelques martyrs ; *Libri tres de martyribus Cordubensibus, et Apologeticon pro gestis eorumdem ; Exhortation au martyre*, et plusieurs *lettres*. Ces ouvrages se trouvent dans le 4e vol. de l'*Hispania illustrata*, et dans la Bibliothèque des Pères.

* EUMÉE, favori d'Ulysse, à qui ce prince confia le soin de ses états lorsqu'il partit pour Troie. Ce fut aussi celui auquel ce héros se fit connaitre le premier à son retour, après vingt ans d'absence.

EUMÈNES de Cardie, capitaine grec, l'un des plus dignes successeurs d'Alexandre le Grand, était fils d'un voiturier. Il avait les qualités qui font le héros dans la guerre, et l'homme estimable dans la paix, et il dut son élévation à ces qualités. Alexandre lui fit épouser la sœur de Barsine, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, Eumènes acheva la conquête de la Cappadoce et de la Paphlagonie, et fut gouverneur de ces deux provinces ; mais Antigone ne voulut point l'y laisser établir. Se voyant sans ressource, il se rendit auprès de Perdiccas, qui le chargea de porter la guerre sur les bords de l'Hellespont, contre les princes ligués contre lui. Il défit Cratère et Néoptolème, et tua celui-ci dans un combat singulier. Cratère périt aussi dans le cours de cette guerre ; le vainqueur pleura le vaincu, son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, et fit porter ses cendres en Macédoine à sa famille : action de générosité, dont un historien chrétien se charge avec plus de plaisir, que du détail fatigant de tant de meurtres inutiles. Eumènes marcha ensuite contre Antipater, le vainquit et s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux Perdiccas, il eut à combattre Antigone. On donna une bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J.-C. Eumènes y fut vaincu par la trahison d'Apollonide, commandant de la cavalerie. Le traître fut pris et pendu sur-le-champ. Eumènes, obligé d'errer et de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, et s'enferma dans le château de Nora sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie. Il y soutint un siége d'un an. Après différents succès, mêlés de revers, Antigone tailla en pièces l'arrière-garde de son ennemi et prit le bagage de son armée ; c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Le vainqueur fit dire aux officiers et aux argyraspides, phalange de Macédoniens, qu'il leur rendrait tout ce qui leur appartenait, s'ils lui livraient Eumènes. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. L'illustre infortuné fut mis à mort dans sa prison l'an 315 avant J.-C. C'est l'ambition qui commit ce meurtre. Antigone, autrefois le meilleur ami d'Eumènes, l'estimait trop pour ne pas le craindre. L'armée du vaincu étant sans chef fut bientôt dissipée. Antigone se défiant des traîtres, les fit exterminer.

EUMÈNES Ier, roi de Pergame, succéda à Philétère son oncle, l'an 264 avant J.-C. Il remporta une victoire sur Antiochus, fils de Séleucus, et augmenta ses états de plusieurs villes, qu'il prit sur les rois de Syrie. Ce prince aimait les lettres et encore plus le vin. Il périt d'un excès en ce genre, après 22 ans de règne.

EUMÈNES II, neveu du précédent, monta sur le trône après Attale son père, l'an 198 avant J.-C. Les Romains, dont il cultiva l'amitié, augmentèrent ses états, après leur victoire sur Antiochus le Grand. Eumènes vainquit Prusias et Antigone, et mourut l'an 160 avant J.-C. Ce prince protégeait et cultivait les lettres; il augmenta considérablement la fameuse bibliothèque de Pergame, qui avait été fondée par ses prédécesseurs sur le modèle de celle d'Alexandrie. Ses frères Attale, Philétère et Athénée lui furent si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes.

EUMÈNES, orateur, originaire d'Athènes, professa la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Autun sa patrie. Il y ramena le goût des arts et de l'éloquence. Constance Chlore et Constantin son fils lui donnèrent des marques de leur estime. Il prononça l'an 309 le *panégyrique* de ces deux princes. Son *discours* le plus célèbre est celui dans lequel il tâcha d'engager Riccius Varus, préfet de la Gaule Lyonnaise, à rétablir les écoles publiques, ruinées par les barbares qui avaient inondé les Gaules. Eumènes offrit de contribuer à ce rétablissement ; il cédait une année des appointements qu'il avait en qualité d'un des premiers secrétaires des empereurs, ce qui faisait une somme considérable. Ce rhéteur mourut vers le milieu du IVe siècle. Le P. de La Baune, jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses *harangues*, dans ses *Panegyrici veteres ad usum Delphini*, 1676, in-4. Son style se sent un peu de la décadence de la latinité, et il y a plus de lieux communs que de pensées.

* EUMÈNIDES ou FURIES, filles de l'Achéron et de la Nuit, étaient trois : Alecton, Mégère et Tisiphone. Elles châtiaient dans le Tartare, et flagellaient avec des serpents et des flambeaux ardents ceux qui avaient mal vécu. On les représente coiffées de couleuvres, tenant des serpents et des flambeaux dans leurs mains.

EUNAPE, natif de Sardes en Lydie, sophiste, médecin et historien du IVe siècle de l'ère chrétienne, sous les règnes de Valentinien, de Valens et de Gratien, écrivit l'*Histoire des Césars*, dont Suidas nous a conservé quelques fragments. Nous n'avons de lui que les *Vies des philosophes de son temps*, écrites avec précision, et avec assez de netteté et d'élégance.— A. Junius en a donné une traduction latine avec le texte grec, 1596, in-8. On en trouve un extrait dans les *Excerpta de legationibus*, Paris, 1648, in-folio ; qui font partie de la *Byzan-*

*tine*. Cette histoire des philosophes est pleine d'injures, indignes de la saine philosophie. Le but de l'auteur paraît être de relever l'idolâtrie et de rabaisser le christianisme. Il exagère les vertus des philosophes païens, et atténue celles des solitaires chrétiens (*voy.* Zenon). Il insulte même à leurs martyres; et autant qu'on peut en juger par cet ouvrage, Eunape était un de ces hommes passionnés qui couvrent leurs emportements du manteau de la sagesse, et qui ont sans cesse le mot de *philosophie* dans la bouche, parce qu'ils sentent qu'ils ne l'ont point dans le cœur.

EUNOME, célèbre musicien de Locres en Italie. Comme il disputait le prix de son art à un autre musicien, une cigale vint, suivant la fable, se poser sur son luth, pour suppléer à une corde qui s'était rompue.

EUNOME, *Eunomius*, hérésiarque, qui donna son nom à une secte qui fut proscrite par Gratien, était natif de Cappadoce, et fut d'abord maître d'école à Constantinople, ensuite disciple d'Aétius; il parvint à l'évêché de Cysique par la protection d'Eudoxe, patriarche arien de Constantinople. Ce prélat, en l'ordonnant, lui conseilla de cacher les erreurs qu'il avait sucées auprès d'Aétius. Eunome ayant négligé cet avis, et s'étant fait chef de parti, fut déposé par Eudoxe son ami, et exilé en divers endroits; il mourut dans sa patrie en 395. C'était un arien outré. Il soutenait que Jésus-Christ n'était Dieu que de nom; qu'il ne s'était pas uni substantiellement à l'humanité, mais seulement par sa vertu et par ses opérations. Il rebaptisait ceux qui l'avaient été dans la foi de la Trinité, et croyait que la foi pouvait sauver sans les œuvres. Ses impiétés étaient d'autant plus dangereuses, qu'il réunissait à quelque talent beaucoup d'artifice. Saint Grégoire de Nice et saint Basile signalèrent leur éloquence et leur zèle contre ce sectaire factieux.

EUNUS, esclave syrien, ne pouvant supporter les malheurs de sa condition, fit d'abord l'enthousiaste et l'inspiré de la déesse de Syrie. Il se disait envoyé des dieux, pour procurer la liberté aux esclaves. Pour s'insinuer dans l'esprit des peuples, il mettait dans sa bouche une noix remplie de soufre en poudre: il y glissait adroitement le feu, et en soufflant il paraissait vomir des flammes. Ce prétendu prodige le fit regarder comme un dieu. Deux mille esclaves, pressés par leur misère, se joignirent à lui, et il se vit à la tête de 50,000 hommes, avec lesquels il défit les préteurs romains. Perpenna, envoyé contre ces rebelles, les réduisit par la faim, et fit mettre en croix tous ceux qui tombèrent entre ses mains.

EUPHÉMIE (sainte), vierge et martyre de Chalcédoine, au IVe siècle, sous Dioclétien, vers l'an 307 de Jésus-Christ. Ses actes sont sans authenticité; mais l'église grecque l'honore de la même manière que les plus célèbres martyrs, et sa fête se célèbre dans presque tout l'Orient. Il y avait anciennement à Constantinople quatre églises sous son invocation. Celle qui portait son nom à Chalcédoine, était fort célèbre, et ce fut là que se tint le quatrième concile général qui proscrivit les erreurs d'Eutychès, en 451. On transporta depuis ses reliques dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, où elles restèrent jusqu'au temps de l'impie Constantin Copronyme, qui voulut les jeter à la mer. On trouva le moyen de les conserver, comme on l'apprend de Constantin, évêque de Tio dans la Paphlagonie, qui a fait un discours sur ce sujet. Elles sont présentement à Syllébrie, entre Constantinople et Andrinople. On en conservait une portion dans l'église de la maison de Sorbonne de Paris. On voyait à Rome, du temps de saint Grégoire le Grand, une église qui portait le nom de Sainte-Euphémie. Il paraît que c'est la même que celle qui a été réparée par le pape Urbain VIII, et qui subsiste encore aujourd'hui. Une ville de Calabre qui portait son nom, fut engloutie par un tremblement de terre, le 27 mars 1638.

EUPHÉMIUS, patriarche de Constantinople l'an 490, illustre par sa science et par ses vertus dont il ternit l'éclat par une obstination coupable, effaça des dyptiques le nom de l'hérétique Monge, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine. Il y rétablit celui du pape Félix III, qui en avait été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservait les noms de quelques prélats hérétiques ou soupçonnés de l'être. Euphémius s'obstina à y laisser celui d'Acace, dont il ne voulait pas outrager la mémoire. Le pape Gélase, successeur de Felix, refusa aussi de communiquer avec lui. L'empereur Anastase l'envoya en exil en 495. Ce patriarche mourut à Ancyre en 515, victime de son opiniâtreté.

* EUPHRANOR, célèbre sculpteur et peintre de Corinthe, qui avait composé plusieurs volumes *sur la symétrie et sur les couleurs*. Il florissait dans la 104e Olympiade vers l'an 364 avant J.-C. Quintilien le cite comme ayant porté l'art de la peinture au dernier degré de perfection. Pline écrit qu'il avait fait un grand nombre de belles statues de bronze ou de marbre, parmi lesquelles on distinguait un *Pâris* que les Grecs ne se lassaient pas d'admirer; une *Minerve* et une *Latone* qui furent transportées à Rome: on citait aussi un *Vulcain*; *Alexandre et Philippe sur des quadriges*, etc. Pline le range parmi les artistes athéniens.

EUPHRASIE ou EUPRAXIE (sainte), illustre solitaire et religieuse de la Thébaïde, fille d'Antigone, gouverneur de Lycie, et parente de l'empereur Théodose l'Ancien, naquit vers l'an 380, et mourut à l'âge de 30 ans, dans l'un des monastères de la Thébaïde, où elle avait donné des exemples admirables de vertu.

EUPHRATE, philosophe stoïcien sous l'empereur Adrien, demanda à ce prince la ridicule permission de s'ôter la vie, qui n'était plus qu'un fardeau pour lui. Adrien le lui permit, et le prétendu sage se donna la mort l'an 118 de Jésus-Christ.

EUPHRONE (saint), évêque de Tours, petit-fils du B. Grégoire, évêque de Langres, ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa capacité. Sacré en 556, il assista l'année suivante au concile de Paris, où l'on arrêta de sages règlements touchant les biens ecclésiastiques, les ordinations des évêques, et les mariages illégitimes. La ville de Tours ayant été presque toute réduite en cendres pendant la

guerre civile qui s'était allumée en France, ce saint évêque donna des marques éclatantes de sa charité. Il pourvut à la subsistance des pauvres, trouva les moyens de procurer des ressources aux habitants de la ville, et s'opposa à l'établissement d'une taxe, à laquelle le comte Gaison voulait assujettir le peuple. En 566, Euphrone assembla dans sa ville épiscopale un concile qui est appelé le second de Tours, et dans lequel on fit vingt-sept canons de discipline. Ce prélat jouit de la plus haute considération auprès des rois Clotaire Ier et Charibert. On rapporte qu'étant en route pour aller à la cour du dernier, il revint sur ses pas, en disant que son voyage serait inutile, parce que le roi était mort : ce qui se trouva vrai. Il fut également estimé de Sigebert, roi d'Austrasie. Ce fut lui que ce prince choisit pour faire la translation de la vraie croix dans le monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers. Ce saint évêque mourut le 4 août 573, et eut pour successeur saint Grégoire, son parent, qui est regardé comme le père de l'histoire de France.— Il ne faut pas le confondre avec saint Euphrone, évêque d'Autun, qui eut beaucoup de part à la lettre adressée à Thalasse d'Angers, contenant divers règlements sur les fêtes et le service divin, sur les ecclésiastiques bigames, etc., et souscrivit au concile qui fut assemblé à Arles, en 476, à l'occasion du prêtre Lucide. On ignore en quelle année il mourut. On sait seulement qu'une sainteté éminente, une prudence consommée et un savoir profond le firent généralement respecter.

EUPOLIS, poète comique de l'ancienne comédie, sur lequel on a débité beaucoup de fables, était d'Athènes, et florissait vers l'an 440 avant J.-C. Il monta sur le théâtre dès l'âge de 17 ans, et fut couronné plusieurs fois. On dit qu'Alcibiade le fit mourir pour avoir fait des vers contre lui; d'autres prétendent qu'il périt dans un naufrage. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Sententiæ*, imprimé à Bâle en 1560, in-8.

EURIC. *Voy.* Evaric.

EURIPIDE, poète tragique grec, né à Salamine l'an 480 avant J.-C., fut disciple de Prodicus pour l'éloquence, de Socrate pour la morale, et d'Anaxagore pour la physique. Les chagrins que ce dernier s'attira par ses rêveries philosophiques, l'ayant dégoûté de la philosophie, il s'adonna à la poésie dramatique. Il s'enfermait dans une caverne pour composer ses *tragédies*, qui firent l'admiration de la Grèce et des pays étrangers. L'armée des Athéniens commandée par Nicias, ayant été vaincue en Sicile, la plupart des soldats rachetèrent leur vie et leur liberté, en récitant des vers du poète grec. Euripide florissait à Athènes, dans le même temps que Sophocle. L'émulation qui s'éleva entre lui et ce redoutable concurrent, dégénéra en inimitié. Aristophane l'immola à la risée publique dans ses comédies. Euripide médisait sans cesse des femmes et dans la conversation et sur le théâtre : il se maria pourtant deux fois, et deux fois il répudia ses épouses. Cette conduite fournissait beaucoup à la plaisanterie du comique grec. Euripide très-sensible, et ne pouvant soutenir plus longtemps les railleries des auteurs et du public, quitta Athènes, et se retira à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine. Ce prince, protecteur des gens de lettres, le fit son premier ministre, si l'on en croit Solin. Euripide fit, suivant quelques-uns, une fin tragique. On prétend qu'il se promenait dans un bois, et qu'il rêvait profondément suivant sa coutume, lorsqu'il fut rencontré un peu à l'écart par les chiens du prince, qui le mirent en pièces. De quelque façon qu'il ait terminé sa carrière, les chronologistes placent sa mort l'an 407 avant J.-C. Euripide était un homme grave et sévère, malgré la poésie. Il travaillait difficilement. Le poète Alcestis, qui avait la facilité des mauvais écrivains, se vantait qu'il avait fait cent vers dans trois jours, tandis qu'Euripide n'en avait fait que trois. « Il y a encore cette » différence entre vos écrits et les miens, dit le » poète au versificateur, que les vôtres dureront » trois jours, et les miens perceront l'étendue des » siècles. » De 84 tragédies qu'il avait composées, il ne nous en reste que 19 : *Hécube, les Phéniciennes, Médée, Alceste, Hippolyte, Iphigénie en Aulide, Andromaque, Electre, les Suppliantes, les Bacchantes, Iphigénie en Tauride, etc.* « Son style, dit Quinti» lien, est plein de belles sentences, et soit qu'il » fasse parler ou répliquer ses personnages, je le » trouve comparable à ce que nous avons de plus » disert au barreau. » Mais à considérer ses pièces, selon les règles du théâtre, il n'y en a presque point qui soient à l'abri des plus justes reproches. Duplicité d'action, nœuds mal tissus, incidents sans liaison ou mal préparés, dénouements postiches, expositions froides et puériles, enfin tous les défauts qui supposent l'ignorance de l'art et qui détruisent l'imitation de la nature, se trouvent fréquemment rassemblés dans ses tragédies. Il semble quelquefois avoir jeté des scènes au hasard, et n'avoir eu d'autre dessein que d'assembler des dialogues philosophiques ou politiques. Cependant son *Andromaque* fit une impression si vive sur les Abdérites, qu'ils furent tous atteints d'une espèce de folie, causée par le trouble que la représentation de cette pièce avait jeté dans leur imagination. Les principales éditions d'Euripide sont celle que l'on appelle l'édition *Princeps*, publiée par Lascaris vers la fin du XVe siècle et qui ne contient que 4 tragédies; celles d'Alde, 1503, in-8, de Plantin, 1571, in-16, de Commelin, 1597, in-8, sont remplies de fautes. Paul Etienne en a donné une passable en 1604, in-4; on peut citer celle de Josué Barnès, en 1694, in-folio; mais Walckenaer et Reiske en ont montré l'insuffisance. Les meilleures sont celles de Musgrave, en 1778, 4 vol. in-4; de Leipsig, 1779-88, 3 tom. in-4, commencée par Morus, et achevée par Beck; d'Aug. Mathias, Leipsig, 1813-37, 10 vol. in-8, et de Glascow, 9 vol. gr. in-8, la plus belle et la plus complète de toutes. *Voy.* le *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy, qui a traduit les plus beaux morceaux d'Euripide. Prévôt de Genève, de l'académie de Berlin, en a donné en 1783 une trad. franç. estimée, quoiqu'elle ne soit pas toujours exacte, Paris, 4 vol. in-12. Euripide a été trad. en vers par les Anglais et les Allemands.

EUROPE, fille d'Agénor, roi de Phénicie, et sœur de Cadmus. Cette princesse était si belle, qu'on

prétend qu'une des compagnes de Junon avait dérobé un petit pot de fard sur la toilette de la déesse pour le donner à Europe. Elle fut aimée de Jupiter, qui, ayant pris la figure d'un taureau pour l'enlever, passa la mer, la tenant sur son dos, et l'emporta dans cette partie du monde à laquelle elle donna son nom.

EUROPUS, un des descendants d'Hercule, fut aïeul de Lycurgue.

EURYALE, héros troyen, suivit Enée après la ruine de Troie, et fut célèbre par sa tendre amitié pour Nisus. Il périt ainsi que Nisus, dans une sortie tentée par un excès de courage. La description de la mort de ces deux amis est un des plus beaux endroits de Virgile.

EURYBATE, héraut à qui Agamemnon donna la commission délicate d'enlever Briséis à Achille.

EURYBIE, nymphe mère de Lucifer et des Etoiles.

EURYCLÈS, devin d'Athènes. On croyait qu'il portait dans son ventre le génie qui l'inspirait, ce qui le fit surnommer *Engastrimythe*. Il eut des disciples qui furent appelés de son nom *Eurycléïdes* et *Engastrytes*.

EURYCLES, fourbe de Lacédémone, qui s'étant rendu à Jérusalem, et ayant gagné les bonnes grâces du roi Hérode et de ses enfants, découvrait aux uns les secrets des autres, pour en avoir de l'argent. Il fut cause par ce moyen de la mort d'Alexandre et d'Aristobule. Ce perfide étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses propres concitoyens.

EURYDICE, femme d'Orphée. En fuyant les poursuites d'Aristée, elle fut piquée d'un serpent, de la morsure duquel elle mourut le jour même de ses noces. Orphée, inconsolable de cette mort, l'alla chercher jusque dans les enfers, et toucha par les charmes de sa voix et de sa lyre, les divinités infernales. Pluton et Proserpine la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderait point derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des sombres royaumes. Orphée ne put maitriser ses regards, et il perdit sa femme pour toujours. Le détail de cette fable, inséré dans le 4e livre des Géorgiques, est un chef-d'œuvre de l'art poétique.

EURYDICE, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, donna quatre enfants à son époux : trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe, et une fille nommée Euryone. La reine, amoureuse de son gendre, lui promit l'empire et sa main ; mais ces dons funestes devaient être le prix de la mort de son mari. Euryone préserva son père de ce malheur en lui découvrant ces détestables complots de sa mère. Amyntas eut la faiblesse de lui pardonner. Après sa mort, Eurydice sacrifia à sa fureur ambitieuse Alexandre, son fils aîné, qui avait succédé à son père. Perdiccas, son autre fils, placé sur le trône après Alexandre, périt comme lui. Les historiens ne nous disent point si ce monstre fut puni de ses exécrables forfaits. Philippe, son 3e fils, père d'Alexandre le Grand, se mit en garde contre ses embûches, et régna paisiblement.

EURYDICE, fille d'Amyntas, fut mariée à son oncle Aridée, fils naturel du roi Philippe. Aridée monta sur le trône de Macédoine après Alexandre le Conquérant ; mais la reine tint seule le sceptre. Cette femme ambitieuse, qui gouvernait despotiquement sous un roi titulaire, écrivit à Cassandre de se joindre à elle contre Polysperchon, qui ramenait Olympias de l'Epire avec son petit-fils Alexandre et Roxane, mère du jeune roi. Cassandre vole à la tête de l'élite de ses troupes en Macédoine ; mais lorsque les deux armées furent en présence, les Macédoniens abandonnèrent le parti d'Eurydice, pour se ranger du côté du jeune Alexandre qu'ils regardaient comme leur prince légitime. Olympias fit percer de flèches Aridée, et obligea sa femme de s'ôter elle-même la vie, lui donnant le choix du poison, du poignard ou du cordeau. Elle s'étrangla, l'an 318 avant J.-C.

EURYLOQUE, compagnon d'Ulysse. Il fut le seul qui ne but point de la liqueur que Circé fit prendre aux autres pour les changer en bêtes.

EURYSTHÉE fut fils de Sténélus, roi de Mycènes, qui avait pour frère Amphityron. Junon le fit naître avant Hercule, afin que, par une espèce de droit d'aînesse, il eût quelque autorité sur lui. Elle le suscita pour faire entreprendre à Hercule douze travaux, dans lesquels elle espérait voir périr celui à qui Jupiter avait promis de hautes destinées ; mais Hercule sortit heureusement de tous ses travaux, et Eurysthée, contraint de se contenter du royaume d'Argos, cessa de persécuter ce héros.

EURYTHE, roi d'Œchalie et père d'Iole. Ayant promis sa fille à celui qui remporterait sur lui la victoire à la lutte, Hercule se présenta, et le vainquit; mais Eurythe ne voulut pas la lui donner. Alors Hercule le tua d'un coup de massue, et enleva sa conquête.

EUSÈBE (saint), grec de naissance, succéda au pape saint Marcel, le 20 mai 310; il sut maintenir la pieuse rigueur de la pénitence canonique, surtout par rapport à ceux qui étaient tombés pendant la persécution. Son zèle lui attira plusieurs ennemis, entre autres Héraclius, homme turbulent, qui lui suscita toutes sortes de contradictions, dont Eusèbe triompha par sa patience. Ce saint pape fut exilé en Sicile par le tyran Maxence, et mourut le 26 septembre de l'année de son élévation au pontificat.

EUSÈBE (Pamphile), évêque de Césarée en Palestine, naquit vers la fin de l'empire de Gallien. On ne sait rien de sa famille; on ignore même le lieu de sa naissance. Il s'unit de la plus étroite amitié avec Pamphile, prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309, il prit son nom pour éterniser sa mémoire dans son cœur. Eusèbe s'était adonné de bonne heure aux lettres sacrées et profanes. On disait de lui « qu'il savait tout ce qui » avait été écrit avant lui. » Il établit une école à Césarée, qui fut une pépinière de savants. Son mérite le fit élever sur le siége de cette ville en 313. L'arianisme infectait alors l'Eglise et l'empire. Eusèbe fut une des colonnes secrètes de cette hérésie. Au concile de Nicée, en 325, il avait été placé à la droite de Constantin. Il y anathématisa les erreurs d'Arius, et proposa une formule de foi orthodoxe ; mais il eut quelque peine à souscrire au mot de *consubstantiel* que les Pères ajoutèrent à sa formule. Il assista en 331 avec les évêques ariens au concile d'Antioche, où saint Eustathe fut déposé. Les ariens

le firent nommer à ce siége; mais il refusa, soit parce qu'il condamnait ces sortes de changements, soit qu'il voulût augmenter son crédit par cette preuve de désintéressement, ce qui dans un évêque courtisan n'est point sans vraisemblance. Quatre ans après il condamna saint Athanase, de concert avec les évêques des conciles de Césarée et de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées, parce qu'il détestait les artifices d'Eusèbe et qu'il redoutait son crédit. Les prélats assemblés à Jérusalem pour la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, le députèrent à l'empereur Constantin, pour défendre le jugement inique qu'ils avaient rendu contre l'illustre défenseur de la divinité de J.-C. Cet évêque courtisan surprit la religion du prince, et abusa de sa confiance. Il noircit les innocents et blanchit les coupables. Il obtint le rappel de l'hérésiarque Arius et l'exil d'Athanase. Il connut le faible de Constantin, et fit quelquefois, de ce fondateur du christianisme dans l'empire, le persécuteur des vrais chrétiens. Il prononça le *panégyrique* de ce prince, à l'occasion de la réjouissance qu'il fit faire au commencement de la 30e année de son empire, qui fut la dernière de sa vie. On croit qu'il survécut peu à ce prince; il mourut vers 338. Eusèbe laissa beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité qui en a une partie. Les principaux sont : l'*Histoire ecclésiastique*, en 10 livres, depuis l'avénement du Messie, jusqu'à la défaite de Licinius. C'est le plus considérable de tous ses écrits; il lui a mérité le titre de *Père de l'histoire ecclésiastique*. Il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siècles. Elle a été traduite et continuée jusqu'à la mort du grand Théodose, par Rufin d'Aquilée. Eusèbe rejette les narrations fabuleuses avec plus de soin que n'ont fait saint Epiphane et d'autres anciens. Son style, sans agrément et sans beauté, est plutôt celui d'un compilateur que d'un historien. Il avait plus de finesse dans le caractère que dans l'esprit. Ce qu'on ne peut lui pardonner, c'est le coupable silence qu'il garde sur l'arianisme dans son histoire : nouvelle preuve contre ceux qui forcent le sens de ses mauvaises expressions, pour faire un homme orthodoxe d'un intrigant, reconnu par toute l'antiquité pour arien d'esprit et d'affection. De toutes les éditions de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, la plus correcte est celle de Henri de Valois, dans la Collection des Historiens ecclésiastiques grecs, 3 vol. in-fol., à Paris en 1669, puis en 1677, avec une version en latin qui a mérité l'estime du public savant, ensuite augmentée et revue à Cambridge, en 1720, 3 vol. in-fol. Le président Cousin en a donné une excellente traduction en français, 4 vol. in-4, ou 5 tomes en 6 vol. in-12. La *Vie de Constantin*, en 4 livres. C'est un panégyrique sous le titre d'histoire. Elle forme la 2e partie du tome 1er de l'Histoire de l'Eglise, de Cousin, in-12, qui manque quelquefois; et quand elle y est, il y a 6 vol. Une *Chronique*, qui renfermait les événements depuis le commencement du monde, jusqu'à la 20e année du règne de Constantin. La traduction qu'en fit saint Jérôme nous a fait perdre une partie de l'original, d'autant plus précieux, qu'Eusèbe entassait dans tous ses ouvrages les passages des auteurs les plus anciens. Joseph Scaliger a prétendu nous donner toute la Chronique d'Eusèbe, dont il avait ramassé les fragments épars dans différents écrivains. On trouve en effet que son édition, imprimée à Amsterdam, chez Janson, in-folio, 1658, est presque toute conforme à la traduction de saint Jérôme. Cette édition a perdu beaucoup de sa valeur par la découverte que l'on a faite récemment d'une traduction complète, en arménien, de la Chronique d'Eusèbe, dont on a donné deux éditions : la première sous ce titre : *Eusebii Pamphili chronicorum canonum libri duo*, Milan, 1818, grand in-4; production importante qui a devancé celle du texte arménien; la deuxième, intitulée *Eusebii Pamphili, Cæsariensis episcopi, chronicon bipartitum, etc.* Venise, 1818, 2 vol. gr. in-4 : Les livres *de la Préparation et de la Démonstration évangélique*. C'est le traité le plus savant que l'antiquité nous fournisse, pour démontrer la vérité de la religion chrétienne et la fausseté du paganisme. De 20 livres dont la *Démonstration évangélique* était composée, il ne nous en reste que 10. Le commencement et la fin du 1er livre et du 10e manquent dans toutes les éditions; mais Fabricius les publia en 1725 dans sa *Bibliothèque des auteurs qui traitent de la religion*. La meilleure édition de la Préparation et de la Démonstration est celle de Paris, 1628, en 2 vol. in-folio, avec une version nouvelle des 15 livres de la Préparation, par le jésuite Vigier, et celle de Donat, jointe aux livres de la Démonstration. *Commentaires sur les Psaumes* et *sur Isaïe*, publiés par dom de Montfaucon, dans les 2 premiers tom. de la collection des Pères grecs, Paris, 1706, in-fol. Il n'y a, du Commentaire sur les psaumes, que ce que ce savant éditeur en a pu trouver dans les anciens manuscrits, c'est-à-dire ce qu'Eusèbe a fait sur les 119 premiers psaumes. On trouvera dans cet ouvrage des preuves de son arianisme. Le P. Montfaucon, contre la coutume des éditeurs presque tous enthousiastes de leur original, a employé plusieurs autorités pour prouver qu'il était arien, et ses autorités sont convaincantes. Des *opuscules* qui portent son nom, et que le P. Sirmond fit imprimer en latin, l'an 1643, Paris, in-8. On peut voir les passages des anciens pour et contre Eusèbe, recueillis fort exactement par Valois, à la tête de l'édition de son Histoire ecclésiastique. On a aussi d'Eusèbe : *Onomasticon urbium et locorum sacræ Scripturæ*, imprimé avec les notes de Bonfrérius et de Le Clerc à Amsterdam, in-folio, à la suite de la *Geographia sacra* de Charles de Saint-Paul (*voy.* ce nom). (*Voy.* l'analyse des ouvrages d'Eusèbe dans la *Bibliothèque* choisie des Pères de l'Eglise par l'abbé Guillon).

EUSÈBE, évêque de Béryte, puis de Nicomédie, enfin de Constantinople, favorisa le parti d'Arius, dont il avait embrassé les erreurs. Il les abjura au concile de Nicée; mais cette abjuration forcée ne l'empêcha pas de convoquer quelque temps après un concile en Bithynie, où Arius fut rétabli avec pompe. Les troubles qu'il excitait dans l'Eglise forcèrent Constantin à l'envoyer en exil. Il en fut rappelé, et peignit Arius auprès de l'empereur comme le plus orthodoxe des hommes, et Athanase comme

le plus remuant. Il l'accusa d'avoir mis un tribut sur les Egyptiens, d'avoir favorisé la rébellion d'un certain Philumène; et pour accabler plus sûrement le saint prélat, il assembla des conciles, le fit déposer, exiler, et fit recevoir Arius. Il se fit élire par force évêque de Constantinople, l'an 339, après l'injuste déposition de Paul, dont il ambitionnait la place. Eusèbe de Césarée répandait sourdement l'arianisme; Eusèbe de Nicomédie en tirait vanité. Il fut chef de parti, et voulut l'être. Ses sectateurs furent nommés *eusébiens*. Quelques mois avant sa mort, en 341, il fit admettre dans un concile d'Antioche les impiétés ariennes comme des points de foi. Eusèbe de Césarée a voulu le faire passer pour un saint : il loue jusqu'à ses défauts; mais ce sont les éloges d'un homme de parti, qui veut canoniser son chef.

EUSÈBE (saint), évêque de Verceil au IVᵉ siècle, mérita ce siége par sa science, des mœurs douces et une piété tendre. Il signala son zèle pour la foi au concile de Milan en 355. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques à celui de Nicée, avant que de traiter aucune affaire; mais l'empereur Constance se rendit maître de l'assemblée. Il fit souscrire la plupart des évêques à la condamnation d'Athanase, par menaces ou par surprise. Ceux qui eurent la force de résister, furent bannis; Eusèbe fut de ce nombre. Après la mort de l'empereur, ce saint homme retourna à son église. Il parcourut la Grèce, l'Illyrie, l'Italie; et partout il opposa une digue aux ravages de l'arianisme. Il finit saintement ses jours en 373. Saint Ambroise (ou l'auteur d'un sermon qui lui est attribué) dit que c'est le premier qui, en Occident, joignit la vie monastique à la vie cléricale, renforçant ainsi les vertus sacerdotales par le mépris des possessions terrestres : *Primus in Occidentis partibus in eadem ecclesia eosdem monachos instituit esse quos clericos, ut esset in ipsis viris et contemptus rerum et accuratio levitarum.* (Voy. JONADAB, NORBERT saint). Jean-André Irico, docteur du collége ambrosien, fit imprimer à Milan, 1743, 2 vol. in-4, *le livre des Evangiles*, écrit de la propre main d'Eusèbe, qu'on avait trouvé parmi les manuscrits de l'église de Verceil. Il a enrichi cette édition d'une préface, de notes et d'une concordance avec les autres manuscrits des Evangiles et les versions des saints Pères. On trouve deux de ses *lettres* dans la bibliothèque des Pères. Il avait traduit en latin le *Commentaire sur les psaumes* d'Eusèbe de Césarée; mais cette traduction est perdue.

EUSÈBE (saint), évêque de Samosate, illustre par sa foi et par son amour pour l'Eglise. Il fut d'abord lié avec les ariens. Le siége d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir Mélèce pour le remplir. Ils confièrent à Eusèbe le décret de cette élection; mais saint Mélèce s'étant aussitôt déclaré pour la foi catholique, les ariens, appuyés par l'empereur Valens, résolurent de le déposer. Eusèbe, averti de leur pernicieux dessein, se retira dans son diocèse avec l'acte qu'on lui avait confié. On fit courir après lui, et l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite, s'il ne rendait l'acte d'élection; mais Eusèbe présentant ses deux mains, dit avec fermeté : « qu'il se les laisserait couper, » plutôt que de se dessaisir de cet acte, à moins » que ce ne fût en présence de tous ceux qui le lui » avaient mis en dépôt. » Ce digne évêque souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche en 333, et se trouva à Césarée en Cappadoce l'an 371, pour élire saint Basile, évêque de cette ville, à la prière de saint Grégoire de Nazianze le père. La fermeté avec laquelle il s'opposa aux ariens, lui attira une foule de traverses. Valens l'exila en 373. Durant cet exil, il se déguisait en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés, fortifiant les faibles, et animant les forts. Après la mort de son persécuteur, Eusèbe se trouva au concile d'Antioche en 378, et y parla en digne défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Il parcourut ensuite diverses églises d'Orient. Ayant voulu mettre Maris en possession de l'évêché de Dolique en Syrie, une femme arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Le digne prélat, avant d'expirer, fit promettre à ceux qui étaient présents, de ne point poursuivre cette femme en justice. On la poursuivit néanmoins; mais les catholiques, pour remplir la dernière volonté du saint évêque, demandèrent et obtinrent sa grâce.

EUSÈBE-EMISSÈNE, ainsi nommé, parce qu'il était évêque d'Emèse, fut disciple d'Eusèbe de Césarée, et mourut vers 359. Il était natif d'Edesse en Mésopotamie. Saint Jérôme lui attribue plusieurs ouvrages contre les juifs, les gentils, les novatiens, et des *homélies sur les Evangiles*; mais il ne nous en reste rien. On convient aujourd'hui que la plupart des homélies, publiées sous son nom, ont été composées par des évêques gaulois dans les premiers temps de l'église gallicane. On en attribue plusieurs à saint Patient, évêque de Lyon. Eusèbe était du parti d'Arius.

EUSÈBE, avocat à Constantinople, s'éleva, n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de Nestorius, et fit une protestation au nom des catholiques, en 429. Devenu évêque de Dorylée, il se signala avec le même zèle contre les erreurs d'Eutychès. Cet hérétique était son ami; il tâcha de le ramener par la douceur; mais le trouvant plus obstiné, il se rendit son accusateur dans un concile de Constantinople de l'an 448. Les sectaires s'en vengèrent en le faisant déposer dans cette assemblée, qui fut si bien nommée le *Brigandage d'Ephèse*. Eusèbe se trouva encore au concile général de Chalcédoine en 451, où il poursuivit la condamnation de ce qui avait été fait à Ephèse; il y reçut une pleine justification, et mourut peu de temps après.

EUSÈBE de Strigonie, riche seigneur hongrois, qui après avoir distribué ses biens aux pauvres, se retira dans les forêts. Plusieurs personnes s'étant jointes à lui, il fonda le monastère de Pisilie sous le titre de Saint-Paul, premier ermite, mais sous la règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Les ermites de Saint-Paul, qui ont subsisté en Hongrie jusqu'au règne de Joseph II, lui devaient leur fondation. Eusèbe mourut dans le monastère de Pisilie le 20 janvier 1270. Sa piété et ses autres vertus lui ont acquis le titre de *bienheureux*.

EUSEBIA (Aurelia), femme de l'empereur Constance dans le IVe siècle, était née à Thessalonique d'un homme consulaire. Elle avait de la beauté, des grâces, des vertus, de l'esprit et du goût pour les arts. Ces qualités furent ternies par son attachement à l'arianisme. Le dépit qu'elle eut de n'avoir point d'enfants, la porta à faire donner une potion à Hélène, sœur de Constance et femme de Julien, afin de la rendre stérile. On dit même qu'elle corrompit la sage-femme de cette princesse, et que, dès qu'elle fut accouchée, cette malheureuse fit périr le fruit. Eusebia mourut vers 361. Ce fut elle qui engagea Constance à donner à Julien le titre de César. Ce prince fit son panégyrique, et nous l'avons parmi ses ouvrages.

* EUSTACE (John-Chetwode), prêtre catholique issu d'une ancienne famille du comté de Lancastre, présida à l'éducation de plusieurs jeunes anglais; parcourut avec ses élèves l'Italie, la Suisse et la France, et publia quelques ouvrages parmi lesquels on remarque : *Voyage classique en Italie*, 1813, 2 vol. in-4, réimprimé plusieurs fois.

EUSTACHE (saint), martyr, qu'on croit avoir souffert la mort avec sa femme et ses enfants, sous l'empire de Trajan. Les actes de son martyre, tels que nous les avons, sont supposés ou considérablement altérés. Le P. Kircher a fait de vains efforts pour en établir l'authenticité; ce qui ne prouve rien du tout contre le culte qu'on lui rend. *Voy.* CATHERINE (sainte), vierge d'Alexandrie; ROCH (saint), etc.

EUSTACHE (Barthélemi), professeur d'anatomie et de médecine à Rome, vers l'an 1550, laissa des *planches anatomiques*, publiées à Rome en 1728, in-fol. Elles sont très-propres à faire connaître la structure du corps humain. On les trouve aussi dans le *Theatrum anatomicum* de Manget. Albin les a publiées de nouveau à Leyde, 1744, in-fol. avec des explications latines. Nous avons encore d'Eustache : *Opuscula*, Delft, 1726, in-8; *Erotiani collectio vocum quæ sunt apud Hippocratem*, Venise, 1566, in-4.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE. *Voy.* SAINT-PIERRE.

EUSTATHE (saint), né à Side en Pamphilie, d'abord évêque de Bérée, ensuite d'Antioche en 325, se distingua au concile de Nicée par son zèle et par son éloquence. Les ariens, excités par Eusèbe de Nicomédie, prélat intrigant et vindicatif, conspirèrent sa perte. On suborna une femme publique, qui soutint avec serment au saint homme qu'elle avait eu un enfant de lui. Sur cette fausse accusation, il fut déposé et exilé par Constance, et selon quelques-uns par Constantin. Il mourut dans son exil, à Philippes en Macédoine, vers 337, et fut enterré à Trajanopolis. Eustathe fut un des premiers qui combattirent l'arianisme, il le fit avec autant de clarté que de force. Les anciens vantent beaucoup ses ouvrages; nous ne les avons plus, et c'est une véritable perte, s'il est vrai que le style en fut aussi pur, les pensées aussi nobles, les expressions aussi élégantes que Sozomènes le dit. On lui attribue un *Traité sur la Pythonisse*, mis au jour en 1629, in-4, par le savant Allatius, avec un autre *Traité sur l'ouvrage des six jours*, ou *Hexameron*, qu'il donne aussi à Eustathe. Ce dernier écrit, qu'on croit être d'un auteur plus récent, parut à Lyon en 1624, in-4. On le trouve aussi dans la bibliothèque des Pères.

EUSTATHE, évêque de Sébaste, joua un rôle singulier dans l'église au IVe siècle. C'était un fourbe qui savait prendre toutes sortes de formes selon ses intérêts. Tantôt arien pur, tantôt semi-arien; orthodoxe un jour, le lendemain macédonien, il faisait toutes les professions de foi que les circonstances exigeaient. Au concile d'Ancyre, il condamne la doctrine d'Aétius son disciple, il est déposé au concile de Mélitine, se trouve avec les semi-ariens à Séleucie. Député par ceux-ci en Occident l'an 365, il en imposa au pape Libère qui l'admit à sa communion : il trompa de même les Pères du concile de Thyane qui le rétablirent sur son siége; mais il n'y fut pas plus tôt remonté, qu'il tâcha de communiquer avec les ariens qui ne voulurent point le recevoir; il finit par se rendre avec Eunomius, chef des ennemis de la divinité du Saint-Esprit, et mourut vers l'an 370. Quelques auteurs ont cru qu'il était cet EUSTATHE qui condamnait le mariage et la possession des biens temporels, et dont les erreurs furent proscrites au concile de Gangre; mais Baronius et presque tous les critiques modernes sont d'un avis contraire, et croient avec plus de vraisemblance, que cet hérésiarque était un moine d'Arménie.

EUSTATHE, évêque de Thessalonique dans le XIIe siècle, était un habile grammairien. Il laissa des *Commentaires sur Homère* et *sur Denys le Géographe*. Son travail sur le poète grec est fort étendu et très-estimable; il a saisi la force et l'énergie de son original, et la fait sentir à ses lecteurs. Outre les *notes*, on trouve dans son ouvrage des *dissertations* historiques et philosophiques écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'*Ismène et Isménie*, Paris, 1618, in-8, traduit en français, Paris, 1743, in-8, fig. Colletet en avait donné une traduction en 1625, in-8. La meilleure édition des commentaires d'Eustathe sur Homère est celle de Rome, 1542 à 1550, en grec, 4 vol. in-fol. Celle de Froben, 1559 à 1560, 2 vol. in-fol., est moins estimée. Il en a paru à Florence (en 1730, 32 et 35) 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes et les traductions d'Alex. Politi et d'Ant. Marie Salvini, qui n'est pas achevée. A l'égard des commentaires sur Denys, ils ont été souvent réimprimés depuis 1547, qu'ils furent publiés par Robert Etienne avec le seul texte.

EUSTOCHIUM ou EUSTOCHIE (sainte), de la famille des Scipion et des Emile, illustre par sa piété et par la connaissance des langues, fut disciple de saint Jérôme. Elle suivit son maître en Orient, et se renferma ensuite avec sainte Paule, sa mère, dans un monastère de Bethléem, dont elle fut supérieure. Elle savait l'hebreu, le grec, et employait la plus grande partie de son temps à méditer les saintes Ecritures. Elle mourut en 419. Vainement les novateurs ont voulu se servir de son exemple, pour mettre la Bible entre les mains de tout le monde, pour en faire la lecture habituelle des femmes

et des idiots. « Il est vrai, dit Fénélon dans son » excellent discours *sur la lecture de l'Ecriture sainte » en langue vulgaire*, que les livres de l'Ecriture sont » les mêmes, mais tout le reste n'est plus au même » état; les hommes qui portent le nom de chré- » tiens, n'ont plus la même simplicité, la même » docilité, la même préparation d'esprit et de cœur. » Il faut regarder la plupart de nos fidèles comme » des gens qui ne sont chrétiens que par leur bap- » tême, reçu dans leur enfance, sans connaissance » ni engagement volontaire; ils n'osent en rétracter » les promesses, de peur que leur impiété ne leur at- » tire l'horreur du public. Ils sont même trop inap- » pliqués et trop indifférents sur la religion, pour » vouloir se donner la peine de la contredire. Ils » seraient néanmoins fort aises de trouver sans » peine, sous leur main, dans les livres qu'on » nomme divins, de quoi secouer le joug et flatter » leurs passions; à peine peut-on regarder de tels » hommes comme des catéchumènes. Les catéchu- » mènes qui se préparaient autrefois au martyre en » même temps qu'au baptême, étaient infiniment » supérieurs à ces chrétiens qui n'en portent le nom » que pour le profaner.... En notre temps chacun » est son casuiste, chacun est son docteur, chacun » décide, chacun prend parti pour les novateurs, » sous de beaux prétextes, contre l'autorité de l'E- » glise; on chicane sur les paroles, sans lesquelles » les sens ne sont plus que de vains fantômes: les » critiques sont au comble de la témérité; ils des- » sèchent le cœur; ils élèvent les esprits au-dessus » de leur portée; ils apprennent à mépriser la piété » simple et intérieure. Ils ne tendent qu'a faire des » philosophes sur le christianisme et non pas des » chrétiens. Leur piété est plutôt une étude sèche » et présomptueuse, qu'une vie de recueillement » et d'humilité. Je croirais que ces hommes renver- » seraient bientôt l'Eglise, si les promesses ne me » rassuraient pas. Les voilà arrivés ces temps où les » hommes ne pourront plus *souffrir la saine doc- » trine*, et où ils auront une *démangeaison d'oreilles* » pour écouter les novateurs. J'en conclus qu'il se- » rait très-dangereux dans de telles circonstances, » de livrer le texte sacré indifféremment à la témé- » raire critique de tous les peuples. Il faut songer » à rétablir l'autorité douce et paternelle: il faut » instruire les chrétiens sur l'Ecriture, avant que de » la leur faire lire: il faut les y préparer peu à peu, » en sorte que, quand ils la liront, ils soient déjà » accoutumés à l'entendre, et soient remplis de son » esprit avant que d'en voir la lettre: il ne faut en » permettre la lecture qu'aux âmes simples, dociles, » humbles, qui y chercheront non à disputer, non » à décider ou à critiquer, mais à se nourrir en si- » lence. Enfin, il ne faut donner l'Ecriture qu'à ceux » qui ne la recevant que des mains de l'Eglise, ne » veulent y chercher que les sens de l'Eglise même. » *Voy.* ALGASIE, ARUNDEL (Thomas), HARNEY, PRODICUS.

EUSTRATE, archevêque de Nicée au XII^e^ siècle, soutint avec force le sentiment des Grecs sur la procession du Saint-Esprit, dans un *traité* qui se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Léon Allatius fait mention de cinq autres *traités* du même auteur, mais nous n'avons rien d'imprimé de lui, que quelques *commentaires* sur Aristote, *In Analytica, græcè*, Venise, 1534, in-fol. *In Ethica, græcè*, Venise, 1536, in fol., et *latinè*, Paris, 1543, in-folio.

EUTERPE, l'une des neuf Muses. Elle inventa la flûte, et c'est elle qui préside à la musique. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille couronnée de fleurs, tenant des papiers de musique, une flûte, des hauts-bois, et ayant d'autres instruments de son art auprès d'elle.

EUTEYME, fameux athlète. Il combattit longtemps, suivant la fable, contre un fantôme qui, se voyant vaincu, s'évanouit. Les Témésiens donnaient chaque année à ce fantôme une fille pour sa nourriture, afin qu'il ne tuât plus ceux qu'il rencontrait.

EUTHYCRATES, sculpteur de Sicyone, fils et disciple de Lysippe, vivait 300 ans avant J.-C. Il s'appliqua principalement à observer les proportions. Les statues d'*Hercule* et d'*Alexandre* lui acquirent une grande réputation, aussi bien que sa *Médée*, qui était traînée dans un char à quatre chevaux. Il eut pour élèves son fils Arcésilas qui fut ensuite un peintre distingué, et Xénocrate qui le surpassa dans la sculpture.

* EUTHYME (saint), archimandrite, dit le *Grand*, à cause de son éminente vertu, naquit en 377 à Mélitène dans la petite Arménie, et fut d'abord directeur des monastères de sa ville natale. S'étant retiré dans la Palestine, il y devint le chef d'une multitude de solitaires accourus pour se ranger sous son obéissance. Il ne se borna pas aux exercices de la vie monastique: il prêcha l'Evangile avec succès aux Sarrasins, combattit les nestoriens et les eutychiens, fit abjurer leurs erreurs à beaucoup de manichéens, ramena l'impératrice Eudoxie à la foi orthodoxe, et devint l'oracle de l'Eglise. Il mourut le 20 janvier 473, dans sa 96^e^ année. Son culte, établi dans la Palestine, passa dans les autres églises d'Orient.

EUTHYMIUS, ou EUTHYME, surnommé *le Syncelle*, patriarche de Constantinople, natif d'Isaurie, fut mis l'an 906 à la place de Nicolas le Mystique, que l'empereur Léon VI avait chassé de son siége. Il avait été moine. Ses vertus et son mérite lui acquirent l'estime de ce prince, qui le choisit pour son confesseur; mais Alexandre II, successeur de Léon, bannit Euthymius, et rétablit Nicolas. Il mourut en exil l'an 920.

EUTHYMIUS ZIGABENUS, moine basilien du XII^e^ siècle, composa, par ordre de l'empereur d'Orient, un traité contre toutes les hérésies. Cet ouvrage intitulé *Panoplie*, est une exposition et une réfutation de toutes les erreurs, même de celles des mahométans. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone en 1586, et depuis il a été inséré dans la grande Bibliothèque des Pères. On a encore de ce savant moine des *Commentaires sur les Psaumes, sur les Cantiques, sur les Evangiles*, littéraux, moraux et allégoriques; mais ces allégories sont moins déraisonnables que celles des commentateurs de son temps.

EUTICHE, *Eutichius*, de la ville de Fostat en

Egypte, joignit aux études ecclésiastiques celle de la médecine, fut fait patriarche d'Alexandrie le 8 février 933, et mourut le 12 mai 940. Il a laissé des *annales* en arabe, depuis le commencement du monde jusqu'en 940, peu exactes pour l'histoire de la chronologie, ainsi que la plupart des autres histoires arabes. Pocock les publia à Oxford en 1659, avec une version latine, en 2 vol. in-4, et des notes. Selden prétend prouver par ces Annales, que dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'y avait point de différence véritable entre les prêtres et les évêques; mais le savant Assemani lui a démontré le contraire. On a encore en manuscrit de ce patriarche : *Histoire des usurpations des Sarrasins en Sicile*; *Dispute entre les hétérodoxes et les catholiques contre les jacobites*; trois *discours sur le jeûne et la pâque, sur la fête des chrétiens* et *sur les patriarches, etc.*; quelques *ouvrages de médecine*.

EUTOCIUS d'Ascalon, commentateur d'*Apollonius* et d'*Archimède*, sous l'empire de Justinien, est un des mathématiciens les plus intelligents qui aient fleuri dans la décadence des sciences, chez les Grecs. Ses deux commentaires sont très-bons, et on leur doit bien des traits sur l'histoire des mathématiques. Le premier se trouve dans l'édition d'*Apollonius* par Halley; le second a été publié à Bâle, grec et latin, en 1544, in-fol.

EUTROPE (Flavius *Eutropius*), historien latin. On ignore d'où il était, et qui il était. On conjecture qu'il avait vu le jour dans l'Aquitaine, et l'on sait qu'il exerça de grandes charges. Il dit lui-même qu'il porta les armes sous Julien, dans sa malheureuse expédition contre les Perses; mais le rang qu'il obtint dans les armées nous est inconnu. Plusieurs croient qu'il fut sénateur, parce qu'ils trouvent à la tête de son ouvrage le titre de *clarissime*, qui ne se donnait qu'aux sénateurs. Nous avons de lui un *Abrégé de l'histoire romaine*, *Breviarium rerum romanarum*, en dix livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire de Valens, auquel il le dédia. Eutrope avait composé divers écrits sur la médecine sans être médecin. Son Histoire est le seul de ses ouvrages qui nous reste. Cet abrégé, quoique court, est assez bien fait; les événements principaux y sont exposés avec netteté, mais sans élégance. Cette histoire a été traduite en français par Faret, 1621, in-18; par de Préfontaine, 1710, petit in-12; par l'abbé Lezeau avec des notes, en 1717, in-12. Cette dernière traduction a été retouchée par de Vailly et réimprimée en 1801, in-12, avec le texte; mais on a supprimé la plupart des notes. L'abbé Paul en a publié une nouvelle traduction plus exacte en 1809. La première édition de cet auteur est de Rome, 1471, in-fol.; celle *ad usum delphini*, est de 1683, in-4. Il est imprimé avec une version grecque à Oxford, 1703, in-8; à Leyde, 1729, in-12, et en 1762, in-8. De Line en a donné une édition latine en 1746, à Paris chez Merigot, et ensuite chez Barbou, avec un nouveau frontispice sous la date de 1754, avec les observations de Tanneguy Le Fèvre. Capperonnier en a publié en 1793 une nouvelle édition, in-12, en y joignant *Aurelius Victor* et *Sextus Rufus*. *Voy.* PAUL, diacre d'Aquilée.

EUTROPE, fameux eunuque, sous l'empire d'Arcadius, et son plus cher favori, parvint aux premières charges, et fut même élevé au consulat. Cette dignité, autrefois si éminente, avait à la vérité été donnée à un cheval sous Caligula; mais elle n'avait pas encore été avilie au point d'être occupée par un eunuque tel qu'Eutrope. Son insolence, sa cruauté et sa lubricité, soulevèrent tout le monde contre lui. Gaïnas, goth, général romain, fit révolter les troupes, et ne promit de les apaiser qu'à condition qu'on lui livrerait la tête d'Eutrope. Arcadius, pressé d'un côté par la crainte, de l'autre par les prières de sa femme Eudoxie, que l'Eunuque avait menacée de faire répudier, le dépouilla de toutes ses dignités et le chassa du palais. Eutrope, livré à la vengeance du public, se sauva dans une église. On voulut l'en arracher; mais saint Jean-Chrysostome apaisa la populace par un sermon, qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Au bout de quelques jours il en sortit; on lui fit son procès, et il perdit la tête sur un échafaud en 399.

EUTYCHÈS, hérésiarque, se retira dès sa première jeunesse dans un monastère près de Constantinople. Ses vertus et ses lumières charmèrent tous ses confrères, qui le choisirent d'une voix unanime pour leur abbé. Il passa toute sa vie dans les exercices de la pénitence la plus austère. Il ne sortit de sa solitude que pour aller combattre les erreurs de Nestorius; mais il tomba lui-même dans une hérésie contraire, et non moins funeste. Il soutenait que la divinité de Jésus-Christ et son humanité n'étaient qu'une nature, depuis l'incarnation; qu'après l'union du Verbe avec l'humanité, il n'était resté en J.-C. que sa nature divine, sous l'apparence du corps humain. Eusèbe, évêque de Dorylée, son ami et son admirateur, ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, se rendit son accusateur auprès du concile de Constantinople, convoqué en 448 par Flavien, évêque de cette ville. L'hérésiarque ayant persisté dans ses sentiments, y fut condamné, déposé du sacerdoce et du gouvernement de son monastère, et excommunié. L'austérité de ses mœurs lui avait fait des partisans; l'eunuque Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le Jeune, était son ami. Il obtint de ce prince qu'on assemblerait un autre concile pour revoir les actes de celui de Constantinople, et que Dioscore, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'Eutychès, en aurait la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le *brigandage d'Ephèse*. Eutychès y fut absous sans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclarait en général qu'il anathématisait toutes les hérésies. Flavien et Eusèbe ses adversaires furent non-seulement déposés, mais cruellement maltraités. Marcien, successeur de Théodose, fut plus favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler en 451 le concile de Chalcédoine, le 4e général. L'*eutychianisme* y fut proscrit, Dioscore déposé, et la paix rendue à l'Eglise. Mais la secte ne laissa pas de subsister et d'intriguer par différentes chicanes; elle se divisa en différentes branches, dont une des principales était celle des acéphales, ainsi nommés, parce qu'ils étaient d'abord sans chef, également séparés de l'église catholique, et de Pierre Mong,

faux patriarche d'Alexandrie, le boute-feu de l'eutychianisme. Marcien connaissant l'esprit querelleur et pointilleux des Grecs, fit plusieurs lois pour défendre de disputer publiquement sur la religion. Ses édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des eutychiens. Il en fut de leurs erreurs comme de celles des nestoriens. Le mal se perpétua de génération en génération, et cette secte, connue aujourd'hui sous le nom de *jacobites*, domine encore en Ethiopie, et est répandue en Egypte et en Syrie. Les philosophes modernes, toujours lestes en raisonnements lorsqu'il s'agit de religion, ont prétendu que l'eutychianisme n'était qu'une affaire de mots; il est aisé de voir qu'en niant deux natures en Jésus-Christ, cette secte anéantissait le mystère de l'Incarnation. « Tout ce mystère, dit un théo» logien, est fixé avec une précision si exacte, » qu'on ne peut rien dire de plus ou de moins, » sans qu'on aperçoive l'écart; ce qu'on remarque » surtout dans la doctrine lumineuse que la théo» logie appelle *communication d'idiômes*. Si l'héré» tique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelop» per, je le poursuis dans tous ses faux-fuyants : je » le serre de près et je ne quitte pas prise qu'il ne se » soit expliqué nettement pour ou contre la vérité » révélée. » *Voy.* Arius, Crellius, Nestorius, Socin (Lélie et Fauste).

EUTYCHIEN, pape et martyr, succéda à Félix, en janvier 275. Il ordonna que l'on ensevelirait les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé le 8 décembre 283.

EUTYCHIUS. *Voy.* Eutychès.

EUTYQUE, *Eutychius*, patriarche de Constantinople, présida au concile œcuménique de cette ville en 553. Il avait été d'abord moine d'Amasée dans le Pont; il fut élevé sur le siége de Constantinople par Justinien, à qui il avait plu. Cet empereur étant tombé dans l'erreur des incorruptibles (qui soutenaient que le corps de Jésus-Christ n'avait été susceptible d'aucune altération, et n'avait jamais enduré la faim, la soif, ni aucun autre besoin naturel), consacra cette rêverie dans un édit. Eutyque refusa de le signer, et fut disgracié et exilé l'an 565, après avoir été déposé dans un synode. A la mort de Justinien, il fut rétabli sur son siége. Ce fut alors qu'il composa un *Traité de la Résurrection*, dans lequel il soutenait que le corps des ressuscités serait si délié, qu'il ne pourrait plus être palpable. La fureur des Grecs dans ce siècle et dans les suivants, fut de disputer sans relâche sur des questions que l'ignorance humaine ne pouvait résoudre, et sur lesquelles la Divinité n'a rien révélé. Saint Grégoire, député du pape Pélage II, détrompa Eutyque de son erreur. Ce patriarche mourut peu de temps après en 582, à l'âge de 70 ans, après avoir fait sa profession de foi en présence de l'empereur, et dit en prenant sa peau avec sa main : « *Je con» fesse que nous ressusciterons tous en cette même » chair.* »

EUZOIUS, diacre d'Alexandrie, fut déposé en même temps qu'Arius par saint Alexandre, évêque de cette ville, et condamné au concile de Nicée; mais ayant présenté en 335 à l'empereur Constantin une confession de foi, orthodoxe en apparence, il fut nommé évêque d'Antioche, l'an 361, ce qui fut cause que les catholiques commencèrent à tenir leurs assemblées à part; c'est lui qui baptisa l'empereur Constance. Il mourut en 376.

* EVADNÉ, fille de Mars et de Thébé, fut insensible aux poursuites d'Apollon. Elle épousa Capanée, tué d'un coup de tonnerre au siége de Thèbes. Evadné se jeta sur le bûcher de son mari.

EVAGORAS Ier, roi de Chypre, reprit la ville de Salamine qui avait été enlevée à son père, et se prépara à se défendre contre Artaxerxès, roi de Perse, qui lui avait déclaré la guerre. Il arma sur terre et sur mer. Secouru par les Tyriens, les Egyptiens et les Arabes, il fut d'abord vainqueur. Il se rendit maître des vaisseaux qui apportaient des vivres à l'ennemi, et fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea. Gaos, général persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'île, et assiégea Salamine par mer et par terre. Evagoras n'obtint la paix qu'à condition qu'il se contenterait de la seule ville de Salamine, que les autres places de l'île appartiendraient au roi de Perse, qu'il lui payerait un tribut, et qu'il ne traiterait avec lui que comme un vassal avec son seigneur. Evagoras fut assassiné peu de temps après, l'an 375 avant J.-C., par un eunuque. « C'était, dit un historien, » un prince sage, modéré, sobre, courageux. Il » avait une grandeur d'âme digne du trône. Mais » ce qu'il y avait de plus royal en lui, et qui lui » attirait pleinement la confiance de ses sujets, de » ses voisins, et même de ses ennemis, était sa » sincérité et la haine qu'il témoignait pour tout » déguisement et mensonge. » On lui reproche néanmoins d'avoir employé, contre la foi des serments, la force et la politique, pour rentrer dans tous les états que son père avait possédés, et dont une partie appartenait aux Perses par droit de conquête.

EVAGORAS II, petit-fils du précédent, et fils de Nicoclès, fut dépouillé du royaume de Salamine par son oncle paternel Protagoras. Il eut recours au roi Artaxerxès Ochus, qui lui donna une souveraineté en Asie, plus étendue que celle qu'il avait perdue. Ce prince, ayant été accusé auprès de son bienfaiteur, fut obligé de s'enfuir dans l'île de Chypre, où il fut mis à mort.

EVAGRE (saint), patriarche de Constantinople, élu en 370 par les orthodoxes, après la mort de l'arien Eudoxe, fut chassé de son siége et exilé par l'empereur Valens. Son élection fut l'origine d'une persécution contre les catholiques. Saint Grégoire de Nazianze l'a décrite éloquemment dans un de ses discours.

EVAGRE, patriarche d'Antioche, fut mis à la place de Paulin, en 389. Flavien avait succédé dès 381 à Mélèce; de façon qu'Evagre ne fut reconnu évêque que par ceux qui étaient restés du parti de Paulin. Cette scission continua le schisme dans l'église d'Antioche. Le pape Sirice fit confirmer l'élection d'Evagre dans le concile de Capoue en 390. Ce patriarche mourut deux ans après. Saint Jérôme, son ami, assure que c'était un esprit vif. Il composa quelques ouvrages. On ne lui donna point de suc-

cesseur, et ceux de son parti se réunirent, après quelques difficultés, à ceux du parti de Flavien.

EVAGRE du Pont, dans l'Asie-Mineure, vivait vers la fin du IVe siècle. On lui attribue le deuxième livre de la Vie des Pères, et plusieurs autres ouvrages infectés des erreurs d'Origène, qui furent traduits en latin par Rufin.

EVAGRE, né à Epiphanie en Syrie vers l'an 536, fut appelé le *scholastique* : c'était le nom qu'on donnait alors aux avocats plaidants. Evagre exerça cette profession. Après avoir brillé quelque temps dans le barreau d'Antioche, il fut fait questeur et garde des dépêches du préfet. L'Eglise lui doit une *Histoire ecclésiastique* en 16 livres, qui commence où Socrate et Théodoret finissent la leur, c'est-à-dire vers l'an 431 ; Evagre a poussé la sienne jusqu'en 594. Elle est fort étendue, et appuyée ordinairement sur les actes originaux et les historiens du temps. Son style, un peu diffus, n'est pas pourtant désagréable : il a assez d'élégance et de politesse. Evagre paraît plus versé dans l'histoire profane, que dans l'ecclésiastique. On croit s'apercevoir en lisant son histoire, qu'il donnait dans les erreurs d'Eutychès. Robert Etienne avait donné l'original grec de cet historien, sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi. Son édition a été éclipsée par celle du savant Henri Valois, qui avait en sous les yeux deux manuscrits. Celle-ci est enrichie d'une nouvelle version et de savantes notes, Paris, 1673, in-fol. Elle a été réimprimée à Cambridge en 1720.

EVANDRE, Arcadien d'origine, passait pour le fils de Mercure, à cause de son éloquence. Il aborda en Italie, selon la fable, environ 60 ans avant la prise de Troie. Faune, qui régnait alors sur les Aborigènes, lui donna une grande étendue de pays, où il s'établit avec ses amis. Il bâtit sur les bords du Tibre, une ville à laquelle il donna le nom de *Palantium*, et qui, par la suite, fit partie de celle de Rome. C'est lui qui enseigna aux Latins l'usage des lettres et l'art du labourage. Virgile, au huitième livre de l'Enéide, rapporte la manière dont il reçut Enée dans un palais modeste et champêtre, où avait logé Hercule ; rien de plus philosophique et de plus moral que cette invitation :

Hæc limina quondam
Alcides subiit, hæc illum regia cepit.
Aude, hospes, contemnere opes et te quoque dignum
Finge Deo, rebusque veni non asper egenis.

Vers ingénieusement placés par un peintre chrétien sur l'étable de Bethléem, en substituant les mots *Rex cœli* à celui d'*Alcides*.

* EVANGELI (Antoine), poète, né à Cividale, dans le Frioul, en 1742, entra chez les religieux somasques à Venise, où il avait fait ses premières études, et où il fut employé à l'enseignement. Il occupa plus de 30 ans la chaire de belles-lettres à Padoue et se retira à Venise dans la maison professe de son ordre, où il mourut le 28 janvier 1805. On a de lui : *Amor musico, poemetto in ottava rima*, Padoue, 1776 ; *Poesie liriche della Bibbia esposte in versi italiani*, Padoue, 1793. On y admire la vigueur et la fidélité avec laquelle il a rendu les beautés de l'Ecriture ; *Scelta d'orazioni italiane de migliori scritori*, Venise, 1796, 2 vol. in-8. Ce choix est fait avec beaucoup de soin. On lui doit aussi la publication des leçons latines et des *opere varie*, de J. Stellini, qui avait été son guide dans ses études littéraires.

EVANS (Corneille), imposteur, natif de Marseille, voulut jouer un rôle pendant les guerres civiles d'Angleterre. Il était fils d'un anglais de la principauté de Galles, et d'une provençale. Sur quelque air de ressemblance qu'il avait avec le fils aîné de Charles Ier, il fut assez hardi pour se dire le prince de Galles. Ce fourbe fit accroire au peuple qu'il s'était sauvé de France, parce que la reine sa mère avait eu dessein de l'empoisonner. Il arriva le 13 mai 1648 dans une hôtellerie de Sandwick, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi et nourri en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier Thomas Dishington, que la reine et le véritable prince de Galles avaient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, et ses réponses découvrirent son imposture. Cet impudent ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage ; comme les royalistes allaient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteignit, et il fut conduit à Cantorbéry, et enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader, et ne parut plus. On ne sait pas ce qu'il devint.

* EVANS (Olivier), mécanicien, à qui les Américains attribuent l'idée première des machines à vapeur, était né à Philadelphie en 1755. Il n'avait reçu que peu d'instruction, mais il était doué des dispositions les plus heureuses pour la mécanique. Ses découvertes dans ce genre furent nombreuses. Mais ce qui lui assigne un rang distingué parmi les hommes dont le génie a contribué puissamment aux progrès de l'industrie, c'est le parti qu'il a su tirer de la force expansive de la vapeur pour communiquer aux machines un mouvement que la dynamique n'avait pas encore obtenu. Comme Vaucanson, Pascal et plusieurs autres, il sut bien voir ce que le hasard avait mis sous ses yeux. Il rapporte lui-même qu'il avait environ dix-huit ans lorsqu'il remarqua des enfants qui, pour faire des pétards, introduisaient un peu d'eau dans un canon de fusil dont ils avaient bouché la lumière et qu'ils bourraient ensuite : la culasse étant mise dans un feu de forge, bientôt l'explosion avait lieu. « Voilà, » s'écria le jeune Evans, la force motrice qu'il » fallait trouver. » Et toute sa vie il s'occupa du meilleur emploi possible de ce grand moyen. En 1786, il demanda un brevet pour substituer aux moyens ordinaires de transport, des chariots mus par la vapeur ; mais sa requête fut rejetée par la législature de Pensylvanie comme n'étant pas l'œuvre d'une tête bien saine. Cependant, onze ans après, les états de Mariland lui accordèrent un privilége, qui resta longtemps inutile dans ses mains, nul ne voulant hasarder des fonds pour une entreprise aussi bizarre. Réduit à exécuter à ses frais une petite machine conforme à ses idées, Evans la fit en 1804 ; elle remplit parfaitement son attente, et les yeux commencèrent à s'ouvrir ; enfin au congrès de 1810, il reçut des témoignages distingués de la recon-

naissance nationale. L'incendie de son établissement, en 1819, lui causa un chagrin si vif qu'il en mourut quatre jours après. On a de lui : *Manuel de l'ingénieur-mécanicien constructeur de machines à vapeur*. Cet ouvrage, traduit de l'anglais, contient quelques erreurs que le traducteur a rectifiées dans ses notes.

* EVANSON (Edouard), théologien, né à Warrington en 1731, obtint plusieurs bénéfices, entre autres la cure de Tewkesbury, qu'il fut obligé de résigner en 1778, pour avoir prêché un sermon en faveur d'une réforme à faire dans la doctrine de l'église anglicane, relativement à la Trinité et à l'Incarnation. Il publia à ce sujet un ouvrage en 1772. On a encore de lui une *Lettre sur les prophéties du nouveau Testament*, 1777, in-8; *Arguments pour et contre l'observation sabbatique du dimanche par la cessation de tout travail*, 1792, in-8; *Dissonnance des quatre évangiles*. Il exclut du canon de l'Ecriture les évangiles de saint Matthieu, saint Marc et saint Jean, et n'admet comme authentique que celui de saint Luc, du moins dans sa plus grande partie. Ce théologien, mort à Colford, au comté de Glocester, le 25 septembre 1805, était du nombre des *enquirers*, et secondait Priestley dans ses recherches sur ce que ces demi-incrédules appelaient les *corruptions du christianisme*.

EVARIC ou EURIC, 7e roi des Goths en Espagne, fils de Théodoric Ier, et frère de Théodoric II, auquel il succéda en 465, ravagea la Lusitanie, la haute Espagne et la Navarre; prit Arles et Marseille; mit le siége devant Clermont; défit l'empereur Anthémius, secouru des Bretons; pilla l'Auvergne, le Berry, la Touraine et la Provence, et mourut à Arles en 484. Il fit un recueil des anciennes lois et en ajouta de nouvelles : on lui reproche la mort de son frère Théodoric et la persécution contre les catholiques; il était attaché à l'arianisme.

EVARISTE, pape et successeur de saint Clément l'an 100 de J.-C., marcha sur les traces de son prédécesseur, et mourut saintement le 26 ou 27 octobre 109. Sous son pontificat, l'Eglise fut attaquée au dehors par la persécution de Trajan, et déchirée au dedans par divers hérétiques. Quelques auteurs ecclésiastiques attribuent à ce pape l'établissement des paroisses de Rome. Saint Alexandre lui succéda.

EVE, la première des femmes, fut ainsi nommée par Adam, son mari, le premier des hommes. Dieu la forma lui-même d'une des côtes d'Adam, et la plaça dans le jardin des délices, d'où elle fut chassée pour avoir désobéi à Dieu qui avait mis sa fidélité et son obéissance à l'épreuve (*voy*. ADAM). Il faut que l'histoire d'Eve séduite par le démon, revêtu de la figure du serpent, soit d'une connaissance et d'une croyance bien anciennes parmi les nations païennes, puisque la fable d'Ophionée (*voy*. ce mot) est indubitablement greffée sur cet événement et sur la chute des anges qu'il suppose... Les rabbins ont conté mille fables sur la mère du genre humain; quelques commentateurs imbéciles ou fanatiques les ont répétées, elles ne méritent que le mépris. La manière dont la formation d'Eve est racontée dans l'Histoire sainte, a donné lieu à quelques railleries froides, et à des imaginations bizarres qui ne valent pas la peine d'être réfutées; mais c'est une grande leçon donnée au genre humain. Dieu a voulu par là faire connaître à la femme la supériorité de l'homme de qui elle a été formée; à l'homme, combien sa compagne doit lui être chère, puisqu'elle est une partie de sa propre substance; et à tous les deux, qu'ils doivent conserver entre eux l'union la plus étroite, de laquelle dépend leur bonheur et celui de leurs enfants. « Toutes les » épigrammes de nos beaux esprits, dit un vrai » philosophe, sur la création et sur l'état de nos » premiers parents, sont un jeu bien puéril Deux » créatures innocentes placées par la main de Dieu, » sur un sol riant et de facile culture : voilà l'homme » dans son origine. Dégénéré depuis, il a appelé les » arts à son secours; mais ces légers adoucisse- » ments ne compensent pas les dons de la nature » et de la grâce, versés sur lui avec profusion. Que » ces hommes qui ne veulent pas croire nos Ecri- » tures, nous disent d'où vient l'homme ici-bas? » De quelque manière qu'ils arrangent cette créa- » tion, elle sera toujours aussi étonnante que le » récit de Moyse. » (*Voy*. MOYSE).

EVEILLON (Jacques), savant et pieux chanoine et grand-vicaire d'Angers, sa patrie, sous quatre évêques différents, né en 1572, mourut en 1651, amèrement pleuré des pauvres dont il était le père. Il légua sa bibliothèque aux jésuites de La Flèche : c'était toute sa richesse. Comme on lui reprochait un jour qu'il n'avait point de tapisseries : « Quand, » en hiver, j'entre dans ma maison, répondit-il, » les murs ne me disent pas qu'ils ont froid; mais » les pauvres qui se trouvent à ma porte, tous » tremblants, me disent qu'ils ont besoin de vête- » ments. » Malgré la multitude des affaires, et une rigoureuse exactitude au chœur, il donnait beaucoup de moments à son cabinet. Les principaux fruits de ses travaux sont : *De Processionibus ecclesiasticis*, Paris, 1645, in-8. L'auteur remonte, dans ce savant traité, à l'origine des processions : il en examine ensuite le but, l'ordre et les cérémonies. *De recta psallendi ratione*, La Flèche, 1646, in-4. Ce devrait être le manuel des chanoines. *Traité des excommunications et des monitoires*, Angers, 1651, in-4, et réimprimé à Paris en 1672, dans le même format. Le docte écrivain y réfute l'opinion assez communément établie, que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave. Son sujet y est traité à fond; mais il a trop négligé ce qui regarde l'ancien droit et l'usage de l'Eglise des premiers siècles. Il avait été fort jeune professeur de rhétorique à Nantes, curé à Soulerre pendant 13 ans, puis curé de St.-Michel à Angers, chanoine en 1620.

EVELYN (Jean), né à Wolton dans le comté de Surrey, l'an 1620, partagea son temps entre les voyages et l'étude. Il obtint pour l'université d'Oxford les marbres d'Arundel; et ensuite pour la société royale, la bibliothèque même de ce seigneur. Evelyn avait plus d'une connaissance; la peinture, la gravure, les antiquités, le commerce, etc., lui étaient familiers. Les livres que nous avons de lui en sont une preuve : *Sculptura*, 1662, in-8. Cet ouvrage concernant la gravure en cuivre contient

les procédés et l'historique de cet art ; il mériterait d'être traduit. *Sylva*, 1664, in-fol. Il y traite de la culture des arbres. *L'origine et les progrès de la navigation et du commerce*, en anglais, 1674, in-8 ; *Numismata*, in-folio, 1667. C'est un discours sur les médailles des anciens et des modernes. Sa nation lui doit la *traduction* de quelques bons ouvrages français, tels que *le parfait Jardinier* de La Quintinie, et le *Traité de l'architecture* de Chambray. Il mourut le 27 février 1706.

EVENSSON (David), savant théologien suédois, né l'an 1699, fut pasteur à Kiobin dans la Westmanie, et chapelain du roi de Suède. Il mourut en 1750, laissant plusieurs dissertations estimées par ceux de sa communion, entre autres : *De portione pauperibus relinquendâ; De aquis supra cœlestibus; De prædestinatione, etc.*

EVENUS III, roi d'Ecosse après Eder son père, était si vicieux, que, pour autoriser son libertinage, il ordonna par une loi expresse, qu'un homme aurait autant de femmes qu'il pourrait en nourrir ; que les rois auraient droit sur les femmes des nobles, et que les gentils hommes seraient maîtres des femmes du peuple. Ce prince cruel, avare et sanguinaire, aliéna tous les cœurs. Les grands du royaume s'étant soulevés contre lui, le mirent dans une prison, où il fut étranglé quelque temps après. Son règne ne fut que de 7 ans.

EVEPHENE, philosophe pythagoricien, condamné à mort par Denys, tyran de Syracuse, pour avoir détourné les Métapontains de son alliance. Il demanda permission, avant que de mourir, d'aller dans son pays pour marier une sœur. Le tyran lui demanda quelle caution il donnerait ? Il offrit Eucrite son ami, qui demeura à sa place. On admira l'action d'Eucrite ; mais on fut beaucoup plus surpris du retour d'Evephène, qui se présenta à Denys au bout de six mois, comme on était convenu. Alors le tyran, charmé de la vertu de ces deux amis, leur rendit la liberté et les pria de l'admettre pour troisième dans leur amitié. On raconte la même chose de Damon et de Pythias. Il peut se faire que les mêmes sentiments aient inspiré les mêmes vertus à des personnes différentes ; mais il est plus apparent que la fabuleuse antiquité a fait deux histoires d'une seule, ou qu'elles sont toutes les deux controuvées.

EVERARD. *Voy.* GRUDIUS, SECOND.

* EVERS (Otton-Just), médecin, né en 1728 à Iber, petit village de Hanovre, où son père était maître d'école, alla étudier en 1750 la chirurgie à Berlin, et fut nommé en 1759 chirurgien-major d'un régiment hanovrien avec lequel il fit la guerre de Sept-ans. L'un des premiers il combattit la méthode par laquelle on traitait la teigne, et proposa d'employer un emplâtre de gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre. Ce savant praticien mourut à Luchow le 17 janvier 1800. Parmi ses nombreux écrits on distingue : *Nouvelles observations et expériences propres à enrichir la médecine et la chirurgie*, Gœttingen, 1787, in-8, avec pl. ; *Instructions pratiques sur la conduite que doit tenir le chirurgien appelé devant les tribunaux pour des blessures du ressort de la médecine légale*, Stendal, 1791, in-8 ; *Observations sur la teigne*, etc., dans le *Journal de chirurgie*, de Desault.

EVILMÉRODAC, roi de Babylone, succéda à son père Nabuchodonosor, vers l'an 562 avant J.-C. Ce jeune prince avait gouverné despotiquement le royaume pendant les sept années de la démence de son père. Nabuchodonosor étant remonté sur le trône après avoir recouvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui ; il le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec Jéchonias, roi de Juda, que Nabuchodonosor tenait aussi dans les fers. Ce prince étant mort, Evilmérodac monta sur le trône, tira Jéchonias de prison, et le combla de faveurs. On dit qu'il eut la cruauté de priver de la sépulture le corps de son père, et même qu'il le fit hâcher en morceaux. Il fut assassiné par son beau-frère Niriglissor, après un règne de deux ans.

EVRARD, *Everhardus*, célèbre ermite du pays de Trèves, passa sa jeunesse à garder les troupeaux, et sanctifia cette paisible et innocente occupation par la prière et les vertus chrétiennes. Il se retira ensuite dans la solitude d'une montagne voisine, pour ne plus songer qu'à Dieu. Sa cellule est devenue l'origine d'une grande abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin, fameuse par le concours des pèlerins qui viennent y invoquer la Sainte Vierge. « Le bon Everhardus, dit un voyageur, paraîtra sans doute n'avoir pas été bien philosophe. » Cependant l'image de la Vierge qu'il a placée en » ce lieu, entretient la piété et le précieux sentiment de la religion parmi des hommes assemblés là où il n'y avait que des haies et des » bruyères. Il en est résulté un monastère qui fait » du bien à tous les environs, qui nourrit et loge » les voyageurs ; où des hommes ayant des mœurs, » de la probité, de la bienfaisance, chantent avec » édification les louanges de l'Eternel. Tous les écrits » des philosophes n'ont pas encore produit tant de » bien ; il s'en faut de beaucoup. » C'est près de cette abbaye, nommée *Everhardus Glauss* (*Cellule d'Evrard*) que les Français furent défaits par Seckendorff, général des impériaux, le 19 octobre 1735.

EVREMONT. *Voy.* SAINT-EVREMONT.

EVREUX (Robert, comte d'). *Voy.* ROBERT, second fils de Richard, dans lequel vous trouverez les différentes mutations du comté d'Evreux.

* EWALD (Jean, poète danois, né en 1743 dans le duché de Sleswick, mort en 1781, a donné des *tragédies*, parmi lesquelles on cite la *Mort de Balder*, dont le sujet est tiré de la mythologie scandinave, et qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature danoise : *Rolf* ou *Rollon*, tirée de l'histoire ancienne du Danemarck ; *Adam et Eve*, ou *la chute de l'homme*, drame où l'on trouve de beaux passages. Deux pastorales : les *Pêcheurs*, et *Philémon et Baucis* ; des *odes* ou chants lyriques ; des *élégies* très-estimées. Celle qui est intitulée l'*Espérance et le souvenir*, peut être comparée à ce que les modernes ont de plus beau en ce genre. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 4 vol. in-8, Copenhague, 1781-91.

* EWALD (le général), frère du précédent, né en 1725, fit ses premières armes en Amérique, dans un régiment de Hessois. Entré au service du

Danemarck, il fut chargé de poursuivre, avec un corps de troupes, le fameux major Schill, qui faisait en son nom la guerre à la France et le força de se renfermer dans Stralsund qu'il emporta d'assaut. Schill y périt avec la plupart de ses officiers. Ewald mourut à Kiell, le 28 mai 1813. On a de lui un ouvrage très-estimé *sur la guerre des troupes légères*.

* EXIMENO (don Antoine), savant jésuite, né en 1732 à Balbastro dans l'Aragon, fut chargé d'enseigner les mathématiques à l'école royale de Ségovie, et fit l'ouverture des classes en 1762, par un discours *sur la nécessité d'étudier l'art de la guerre par principes*. A la suppression de l'institut, déporté comme ses confrères en Italie, il s'établit à Rome, continua de se consacrer à l'étude des sciences et mourut en 1798. Ses ouvrages sont : *Historia militar de Espana*, Ségovie, 1769, in-4, aussi exacte que bien écrite. *Manual del artillero*, 1772, in-8, estimé ; *Dell' origine et delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione*, Rome, 1774, in-4. C'est l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur. Son système, fondé sur la prosodie, et applicable aux différentes langues parlées de l'Europe, a trouvé de nombreux partisans. *Dubio sopra il Saggio fondamentale prattico di contrappunto, del Giamb. Martini*, Rome, 1775, in-4 ; *Lettera sopra l'opinione del signor Andres intorno la letteratura ecclesiastica de secoli barbari*, Mantoue, 1783. C'est une réponse aux critiques de l'ouvrage d'Andrès, son ami.

* EXMOUTH (Edward Pellew, lord), amiral anglais, né à Douvres, où son père occupait l'emploi lucratif de collecteur des douanes, et mort dans sa terre, près de Plymouth, en 1833, entra de bonne heure dans la marine royale, et fut en 1780 nommé lieutenant. Il fit avec distinction la guerre d'Amérique, et devint capitaine en 1782. Après un combat sanglant, en 1793, il s'empara de la frégate française *la Cléopâtre*, et détruisit ensuite une flotille près des côtes d'Irlande. Député à la chambre des communes, il y prit en 1802 la défense de lord Saint-Vincent, chef de l'amirauté, fut fait contre-amiral du pavillon blanc, et nommé en 1804 commandant en chef des forces navales dans l'Inde. En 1814, il fut créé pair, sous le nom de lord Exmouth, et chevalier grand'croix de l'ordre du Bain. Le commandement en chef des forces navales de la Méditerranée lui fut confié l'année suivante, et il reçut, en 1816, la mission de négocier avec les puissances barbaresques. S'étant rendu devant Alger à la tête d'une forte escadre, il obtint la ratification des traités qui faisaient l'objet de sa mission. Il n'était pas de retour en Angleterre que les Algériens avaient déjà violé leurs promesses. Le consul de sa nation fut maltraité et jeté en prison, et plusieurs pêcheurs de corail anglais, français et espagnols furent massacrés à Bone au pied de l'autel, pendant le service divin. Lord Exmouth, chargé de tirer de cet attentat une vengeance éclatante, reparut le 26 août devant Alger avec une escadre de 32 voiles. Il bombarda la ville qu'une armée française devait prendre peu d'années après (*voy.* Bourmont), et par cette démonstration, réussit à faire accepter au Dey des conditions plus favorables. En mettant en liberté les esclaves chrétiens, il écrivit au souverain Pontife une lettre qui se terminait par ces mots : « J'ai le bonheur de renvoyer à » leurs familles cent soixante treize esclaves, vos » sujets. J'espère qu'ils seront un présent agréable » pour votre Sainteté, et qu'ils me donneront un » titre à l'efficacité de vos prières. » A son arrivée à Londres, il fut reçu avec les plus grands honneurs. La cité lui décerna une épée d'or d'un grand prix, et les deux chambres du parlement lui votèrent des remercîments publics.

EXPILLY (Claude d'), président au parlement de Grenoble, ami et disciple des plus célèbres jurisconsultes de son temps, naquit à Voiron en Dauphiné l'an 1561, et mourut à Grenoble en 1636, âgé de 75 ans. Henri IV et Louis XIII se servirent utilement de lui dans le comtat Venaissin, en Piémont et en Savoie. C'était un homme très-estimable, l'ami et le protecteur des gens de lettres. Qui méritait son amitié (dit Chorier, historien du Dauphiné), l'avait infailliblement ; et c'était la mériter, que d'avoir du savoir et de la vertu. Le président d'Expilly était orateur, historien et poète ; mais il ne remplit bien aucun de ces titres, du moins si l'on compare les ouvrages qui nous restent de lui, à ceux de nos bons écrivains. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, 1612, in-4, ne sont plus lus. Ses *poésies*, publiées en 1624, in-4, et la *Vie de Bayard*, 1650, in-12, ne méritent guère davantage de l'être. Son *Traité de l'orthographe française*, Lyon, 1618, in-fol., ne renferme qu'une théorie peu judicieuse, et une pratique bizarre et hors d'usage. Le magistrat valait mieux en lui que l'écrivain. *Voy.* sa *Vie* par Boniel de Châtillon, Grenoble, 1660, in-8.

* EXPILLY (Jean-Joseph), abbé, né à St.-Remi en Provence, en 1719, mort en 1793, fut secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagona en Corse, et chanoine trésorier du chapitre de Ste.-Marthe de Tarascon. Il était membre de plusieurs académies tant de France que de l'étranger. Il fit différents voyages en recueillant des observations sur les pays qu'il parcourait, et publia différents ouvrages estimés, entr'autres : *la Cosmographie divisée en cinq parties*, 1749, in-8 ; *la Polychrographie, en six parties*, 1775, in-8 ; *le Géographe manuel*, 1757, in-18, petit ouvrage souvent réimprimé ; *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, Avignon, 1762-70, 6 vol. in-fol. On fait cas encore de cet ouvrage qui n'a pas été terminé, et finit à la lettre S.

* EXPILLY (Louis-Alexandre,) né à Brest, étudia la théologie à Paris et devint curé de Saint-Martin de Morlaix. Député en 1789 aux états-généraux, il s'y rangea parmi les novateurs et fut élu évêque du Finistère. Après avoir donné connaissance de son élection au souverain pontife, il se fit sacrer dans l'église de l'Oratoire à Paris le 24 février 1791. Le pape, dans son bref du 13 avril suivant, cassa son élection et déclara sa consécration illégitime et sacrilége ; néanmoins il alla prendre possession de son évêché, qu'il ne conserva pas longtemps. L'exercice du culte ayant été supprimé, il devint président du dép

tement; mais accusé de *fédéralisme*, il fut traduit avec ses collègues au tribunal révolutionnaire à Brest et exécuté le 21 juin 1794. On ne connaît de lui que des Lettres pastorales et un Rapport qu'il fit en 1790, au nom du comité ecclésiastique dans lequel il présentait le dépouillement du clergé comme un moyen sûr de remédier à tous les maux de l'Eglise.

* EXTER (Frédéric), professeur de numismatique au gymnase de Deux-Ponts, né dans cette ville en 1744, mort en 1787, a publié en allemand : *Essai d'une collection des médailles et monnaies palatines d'or et d'argent, pour servir à l'histoire du palatinat de Bavière*, 1759, 1775, 3 vol. in-4; *De studio nummorum recentiorum qui vulgo moderni vocantur*, ibid., 1754, in-4; et une *Vie du chevalier Ferdinand de Saint-Urbain*, dans le *Joackimische Munzkabinet*, Nuremberg, 1770, in-4.

EXUPÉRANCE, préfet des Gaules, et parent du poète Rutilius, était de Poitiers. Son frère Quintilien, retiré à Bethléem, y menait une vie d'anachorète. Ce fut, à ce qu'on croit, à la prière de celui-ci, que saint Jérôme écrivit à Exupérance la lettre que nous avons encore, pour l'exhorter à renoncer aux espérances du siècle, et à se consacrer uniquement au service de Dieu. Cette lettre resta sans effet. Exupérance, occupé à rétablir les lois dans l'Aquitaine, fut tué par ses soldats, vers l'an 424 à Arles, dans une sédition militaire.

EXUPÈRE (saint), évêque de Toulouse, illustre par sa charité. Durant une grande famine, après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or et d'argent, pour assister les pauvres. Il fut réduit à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier d'osier, et son sang dans un calice de verre. Saint Jérôme le compare à la veuve de Sarepta, et lui a dédié son *Commentaire* sur le prophète Zacharie. Le pape Innocent lui a adressé une décrétale, célèbre dans l'histoire ecclésiastique. Saint Exupère mourut vers 417, plein de jours et de vertus. — Il ne faut pas le confondre avec saint Exupère, évêque de Bayeux, au IVe siècle. Celui-ci, honoré encore sous le nom de saint Spire, est un des premiers évêques qui apportèrent le flambeau de l'Evangile en Neustrie (aujourd'hui Normandie).

* EYBEL (Joseph Valentin), professeur de droit canon à Vienne, mort en 1805, a publié : *Ordre des principes de la jurisprudence ecclésiastique*, 1775; *Corps de droit pastoral moderne : introduction au droit ecclésiastique des catholiques*, 1777, 3 vol., mis à l'index par décret du 6 décembre 1784; *Que contiennent les monuments de l'antiquité chrétienne sur la confession auriculaire?* pamphlet qui fut proscrit le 11 novembre 1784; *Qu'est-ce que le pape?* autre pamphlet destiné à affaiblir le respect et l'attachement des peuples pour le chef de l'Eglise. Le cardinal Gerdil réfuta cet écrit, qui fut condamné par un bref du 28 novembre 1786.

EYBEN (Hulderic), savant jurisconsulte, né à Norden l'an 1629, d'une famille noble, devint conseiller et antécesseur à Helmstadt, puis juge dans la chambre impériale de Spire, enfin conseiller au conseil-aulique de l'empereur Léopold. Il mourut en 1699, laissant des ouvrages imprimés à Strasbourg en 1708, in-fol. On ne les connaît guère en France, quoique estimés de leur temps.

EYCK. *Voy.* Eick.

* EYMAR (Etienne), prêtre de l'Oratoire, né vers 1697, et mort à Forcalquier le 26 janvier 1767, est connu par les ouvrages suivants : *Lettre à l'évêque de Poitiers sur la théologie de ce diocèse*; *Lettre à l'évêque d'Angers sur les Conférences de ce nom*; *Lettre à M. Lafitau* (évêque de Sisteron) *sur ses Entretiens d'Anselme et d'Isidore*; *Lettre d'un Bordelais sur la vie de la Sainte Vierge, par ce prélat*, (*Voy.* Barthel. de la Porte); *Réplique au mandement du même évêque, du 8 septembre 1760*. (*Voy.* Lafitau, Pierre-François).

* EYMAR (Ange-Marie, comte d'), député de la noblesse de Forcalquier aux états-généraux de 1789, se réunit au tiers-état, et adopta les théories de l'époque. Admirateur enthousiaste de J.J. Rousseau, il fit décréter l'érection d'une statue à ce philisophe et plus tard la translation de ses restes au Panthéon. Envoyé en ambassade à Turin, il prit part à la révolution qui força le roi de Sardaigne à quitter ses états. Nommé préfet du Léman, il accueillit Dolomieu et l'accompagna dans son dernier voyage aux Alpes. Eymar mourut à Genève le 11 janvier 1803. On a de lui : *Réflexions sur la nouvelle division du royaume*, 1790, in-8; *Anecdotes sur Viotti*, in-12; une *Notice historique sur Dolomieu*, lue à l'athénée de Lyon, et imprimée dans la *Magasin encyclopédique*, 1801, tom. 5, p. 376. Il a traduit de l'espagnol, *El delinquente honorado de Jovellanos*, Marseille, 1777, in-8.

** EYRIÈS (Jean-Baptiste-Benoit), géographe laborieux, né en 1767 à Marseille, passa sa jeunesse dans le nord de l'Europe dont il apprit les langues, et venu à Paris vers 1805, s'associa bientôt avec Malte-Brun (*voy.* ce nom) pour la publication des *Annales des voyages*, recueil qui obtint un très-grand succès. Il donna depuis des traductions d'une foule de voyages anglais et allemands, et concourut activement à diverses publications importantes telles que la *Biographie universelle*, l'*Encyclopédie moderne*, la continuation de l'*Art de vérifier les dates*, etc. L'un des fondateurs de la société de géographie, il en fut élu président, et fournit d'abondants articles à ses *mémoires*. Dans les dernières années de sa vie, sentant le besoin du repos, il se retira près de Rouen, à Graville, où il mourut le 12 juin 1846, à 79 ans. Il était membre libre de l'académie des inscriptions. Outre une édition augmentée de l'*Histoire des naufrages* (*voy.* de Perthes) on lui doit : *Abrégé des voyages modernes*, Paris, 1822-24, 14 vol. in-8 et atlas; *Costumes, mœurs et usages de tous les peuples* (*de l'Europe*) *avec des explications*, ib., 1821-27, 11 vol. gr. in-8.

EYMERICK. *Voy.* Nicolas.

EZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'Achaz, son père, l'an 727 avant J.-C., imita en tout la piété de David. Il détruisit les autels élevés aux faux dieux, brisa les idoles, et mit en pièces le serpent d'airain que les Israélites adoraient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, et assembla les prêtres et les lévites pour le purifier. Après cette cérémonie, le saint roi y monta avec les principaux de Jérusalem,

y immola des victimes, et rétablit le culte du Seigneur. Son zèle fut récompensé; il reprit les villes dont les Philistins s'étaient emparés sous le règne d'Achaz, son père. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, et leur refusa le tribut ordinaire. Sennachérib, outré de ce refus, porte la guerre dans le royaume de Juda; il y était entré lorsqu'Ezéchias fut attaqué d'une maladie pestilentielle. Le prophète Isaïe vint lui annoncer sa mort prochaine. Dieu, touché par ses prières, lui renvoya le prophète pour lui annoncer sa guérison miraculeuse. Isaïe confirma la certitude de sa promesse par un prodige nouveau; il fit reculer de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Quelques interprètes ont cru que le soleil rétrograda dans son cours; mais quoique les grandes révolutions ne coûtent pas plus à Dieu que les petites, il est plus simple et plus naturel de borner le prodige demandé par Achaz, au lieu où il s'exécuta. Ezéchias exprima sa reconnaissance par le beau *cantique*, plein de sentiments profonds et des plus touchantes images, qu'on lit au chap. 38 d'Isaïe : *Ego dixi in dimidio dierum meorum, etc.* Mérodac Baladan, roi de Babylone, ayant su les différentes merveilles opérées en faveur d'Ezéchias, lui envoya des ambassadeurs pour l'en féliciter. Le monarque, sensible à cet hommage, leur étala tous ses trésors. Isaïe le reprend de ce mouvement de vanité, et lui prédit que tout sera transporté à Babylone. Ezéchias s'étant humilié sous la main qui le menaçait, obtint qu'il ne verrait point ce malheur. Cependant Sennachérib s'était rendu maître des plus fortes places, et menaçait Jérusalem. La paix ne se fit qu'aux conditions les plus dures. Le vainqueur exigea du vaincu qu'on lui paierait une somme immense. Ezéchias épuisa ses trésors et dépouilla le temple pour satisfaire à ses engagements; mais à peine avait-il compté l'argent, que Sennachérib rompit le traité, et revint ravager la Judée blasphémant contre le Dieu qui la protégeait. Il s'avançait vers Jérusalem; mais l'ange du Seigneur ayant tué dans une seule nuit 185,000 hommes de son armée, il fut obligé de prendre la fuite. Ezéchias, délivré de ce redoutable ennemi, chercha Dieu de tout son cœur, le trouva, et mourut l'an 698 avant J.-C. à 53 ans. Génébrard assure, d'après les Hébreux, qu'il était savant dans les mathématiques, et qu'il fit une réformation de l'année des Juifs, par l'intercallation du mois de Nisan au bout de chaque troisième année.

EZECHIEL, l'un des quatre grands prophètes, fils du sacrificateur Buzi, fut emmené captif à Babylone avec Jéchonias. Il commença à prophétiser l'an 595 avant J.-C. Il fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra les abominations qui s'y commettaient. Il eut ensuite plusieurs visions miraculeuses sur le rétablissement du peuple juif et du temple, sur le règne du Messie et la vocation des gentils. Il continua de prophétiser pendant 20 ans, et fut tué à ce que l'on croit par un prince de sa nation, à qui il avait reproché son idolâtrie. Dieu lui ordonna plusieurs actions symboliques, qui ont fourni des plaisanteries bien déplacées aux incrédules modernes. On sait que l'un d'eux, particulièrement fameux par la légèreté et l'indécence de ses critiques, parlait volontiers du pain d'Ezéchiel, cuit avec des excréments séchés au soleil (comme il est d'usage dans plusieurs plages d'Orient, où le bois est rare), mais que le dégoûtant commentateur représentait sous un autre aspect. Il suffit de remarquer, 1° que la plupart des choses dont les incrédules ont tourné en ridicule la représentation réelle et physique, ne se passèrent qu'en vision. Il ne faut qu'en lire le récit pour en être convaincu. 2° Le langage typique était alors usité dans la plus grande partie de l'Asie; plusieurs peuples de l'Orient le conservent encore; on l'a retrouvé dans l'Amérique. Si les actions symboliques des prophètes étaient surprenantes par leur singularité, quelquefois même par leur durée, elles constataient par-là même, devant le peuple nombreux qui les voyait, l'existence de la prophétie; elles ne laissaient aucun lieu de soupçonner après l'événement, qu'elle eût été controuvée. Les malheurs annoncés par les prophètes faisaient plus d'impression sur les coupables par l'appareil de l'avertissement. Le langage typique est en général le plus énergique et le plus propre à faire impression. « Thrasibule et Tarquin, dit l'auteur de l'*Emile*, » coupant des têtes de pavots; Alexandre appli- » quant son sceau sur la bouche de son favori; » Diogène marchant devant Zénon, ne parlaient-ils » pas mieux que s'ils avaient fait de longs discours? » Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, » reçoit de la part du roi des Scythes un oiseau, » une grenouille, une souris et cinq flèches. Cette » harangue fut entendue, et Darius n'eut plus » grande hâte que celle de regagner son pays comme » il put. » Ces observations ont lieu à l'égard de plusieurs passages de Jérémie et des autres prophètes. Des philosophes hypocrites se sont récriés sur quelques images et expressions de ce prophète, et lui ont reproché d'avoir peint l'idolâtrie de Jérusalem et de Samarie sous l'image de deux prostituées, dont la lubricité est représentée avec des expressions que nos mœurs ne supportent pas. Mais il ne faut pas juger des mœurs anciennes par les nôtres. « Chez un peuple, dit un auteur, dont les » mœurs sont simples et pures, le langage est » moins châtié que chez les autres. Lorsqu'il y a » peu de communication entre les deux sexes, les » hommes parlent entre eux plus librement qu'ail- » leurs. Les enfants et les personnes innocentes » parlent de tout sans rougir; elles ne pensent pas » qu'on puisse en tirer de mauvaises conséquences. » C'est le désir coupable de faire entendre des ob- » scénités, qui engage les impudiques à se servir » d'expressions détournées, afin de révolter moins; » ainsi, plus les mœurs sont dépravées, plus le » langage devient mesuré et chaste en apparence. » Celui des Hébreux, qui est très-naïf et très-libre, » loin de prouver la corruption de leurs mœurs, » démontre précisément le contraire. » C'est probablement à l'époque où les mœurs commencèrent à se dépraver par la suite des siècles, que les Juifs comprirent que les tableaux tracés par Ezéchiel pouvaient être dangereux, et qu'ils ne permirent plus de lire ses prophéties avant l'âge de

30 ans (*voy.* Salomon). Les *Prophéties* d'Ezéchiel sont fort obscures surtout au commencement et à la fin. Elles sont au nombre de vingt-deux, et disposées suivant l'ordre des temps qu'il les a faites. Prado et Villalpand, jésuites, ont fait de savants commentaires pour les éclaircir. Son style, suivant saint Jérôme, tient un milieu entre l'éloquent et le grossier. Il est rempli de sentences, de comparaisons, de visions énigmatiques. Ce prophète parait très-versé dans les choses profanes.

EZÉCHIEL, juif, poète grec, florissait après le milieu du 1er siècle de l'ère chrétienne, ou, selon Huet, un siècle, et selon Sixte de Sienne, quarante ans avant Jésus-Christ. D'une *tragedie* qu'il avait faite sur la sortie des Hébreux hors de l'Egypte, il ne reste plus que des fragments, que Frédéric Morel a traduits en prose et en vers latins. Ils parurent à Paris en 1598, in-8. On les trouve aussi dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in folio.

* EZQUERRA ou ESQUERRA, poète, né vers 1568, dans la Biscaye, était prêtre, et chanoine de la cathédrale de Valladolid. Il ne reste de lui qu'une *Epître à Barthélemy Argensola*, avec lequel il paraît qu'il eut une correspondance suivie. Cette épître, d'un style élégant et pur, plein de grâce et d'énergie, se trouve dans le *Parnasse espagnol* (Madrid, 1772). Bouterweck dans son *Histoire de la littérature Espagnole* en fait les plus justes éloges.

EZZELINO ou ECELINO, tyran originaire d'Allemagne, mais né à Onéra dans la marche Trévisane en Italie, se montra si pervers dès son enfance, qu'on disait de son temps *qu'il avait été engendré par le démon*. Après avoir été quelque temps à la tête des *Gibelins*, il quitta ce parti pour régner despotiquement sur Vérone, Padoue, et quelques autres villes d'Italie dont il s'était emparé. Les papes Grégoire IX, Innocent IV, et Alexandre IV, lancèrent inutilement contre ce scélérat les foudres du Vatican. Le seul Antoine de Padoue mit pendant quelque temps un frein à ses fureurs. « Ce saint et courageux religieux, dit un historien du temps, alla » le trouver à Vérone, et lui demanda une audience qui lui fut accordée. Lorsqu'on l'eut introduit dans l'appartement d'Ezzélino, il le vit » assis sur un trône, et environné d'une troupe de » soldats, prêts à lui obéir au moindre signe. Ce » spectacle ne l'effraya point; il osa même dire au » tyran, que ses massacres, ses pillages et ses sacriléges criaient vengeance au ciel, et que tous » ceux qu'il avait dépouillés de la vie ou de leurs » biens, étaient devant Dieu comme autant de témoins qui demandaient justice. Il dit encore d'autres choses qui ne supposaient pas moins de hardiesse. Les gardes s'attendaient à tout moment » qu'ils allaient recevoir l'ordre de tomber sur le » saint. Mais ils ne purent revenir de leur étonnement, lorsqu'ils virent Ezzélino descendre de son » trône, pâle et tremblant, se mettre une corde au » cou, se jeter, fondant en larmes, aux pieds d'Antoine, et le conjurer de lui obtenir de Dieu le » pardon de ses péchés. Le saint le releva, et lui » donna des avis convenables à la situation où il se » trouvait. Quelque temps après Ezzélino envoya » un riche présent à Antoine; mais celui-ci le refusa, en disant que le plus agréable présent que » le prince pût lui faire, était de restituer aux » pauvres ce qu'il leur avait injustement enlevé. » Ezzélino parut d'abord avoir changé de conduite. » Malheureusement ces belles dispositions s'évanouirent, il retomba dans ses premiers excès. » On prêcha la croisade contre lui. Toutes les villes de la marche Trévisane, et les princes de Lombardie, se liguèrent pour en délivrer l'Italie. Il fut pris devant Milan qu'il allait attaquer. On le mena à Socino, où il mourut désespéré en 1259, après avoir exercé pendant quarante ans la tyrannie la plus barbare et la plus odieuse. La ville de Padoue ayant tenté plusieurs fois, mais en vain, de secouer le joug, Ezzélino fit mourir plus de onze mille citoyens de toute condition. Ce monstre était aussi superstitieux que cruel. Il n'entreprenait rien sans avoir consulté quatre astrologues. *Voy.* sa *Vie* écrite en italien par le P. Gerard, 1560, in-8, et traduite en français par François Cortaud, Paris, 1644, in-12.

---

# F

FABBRONI *Voy.* Fabroni.

FABER (Gilles), carme, mort à Bruxelles en 1506, parut avec distinction dans la chaire, en un temps où le ministère de la parole était avili par le ridicule et le burlesque que les prédicateurs mêlaient aux vérités sacrées. Jean Trithème lui attribue une *Chronique de son ordre*, une *Histoire de Brabant*, des *Commentaires* et d'autres ouvrages.

FABER (Jean), appelé, ainsi qu'un de ses livres, le *Marteau des hérétiques*, naquit à Leuckerchen en Souabe vers l'an 1470, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire-général en 1519, et Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma en 1531 à l'évêché de Vienne, que son zèle contre les hérétiques lui avait mérité. Il mourut le 12 juin 1541, âgé de 63 ans, laissant plusieurs ouvrages d'*histoire*, de *controverse* et de *piété*, Cologne, 1537 et 1541, 3 vol. in-fol. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur, est son *Mallœus hæreticorum*, dans lequel les questions controversées sont traitées avec beaucoup de solidité et de chaleur. — Quelques auteurs distinguent ce Jean Faber d'avec un autre Jean Faber, également dominicain, et né aussi en Souabe, qui

vivait dans le même temps, écrivait dans le même genre et de la même manière : ils font naître celui-ci à Heilbronn vers 1500, et il mourut selon leur opinion vers 1570. Il publia un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on cite : *Enchiridion Bibliorum*, Augsbourg, 1549, in-4; *Fructus quibus dignoscuntur hæretici*, ouvrage solide et curieux, où l'on trouve des particularités remarquables touchant Luther, *ibid.*, in-4; *Libellus quod fides esse possit sine charitate*, Augsbourg, 1548, in-4.

FABER (Pierre), né en Savoie, fut un des neuf premiers compagnons de saint Ignace de Loyola, et seconda les travaux du zélé fondateur, tant pour l'établissement de la compagnie, que pour le bien général de l'Eglise. Il fit plusieurs courses apostoliques en Italie, en Espagne et en Allemagne, convertit un grand nombre de libertins et d'hérétiques, et répandit l'instruction chrétienne, particulièrement dans les villages et parmi les pauvres. Il mourut l'an 1546.

FABER (Basile), né à Soraw en Silésie l'an 1520, fut recteur du collége d'humanités à Erfurth, où il mourut en 1576, et s'est fait connaître par son *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, qu'il publia en 1571. Auguste Buchner, Cellarius, Grævius, firent successivement des augmentations à ce dictionnaire dont les citations sont fort exactes. La dernière édition est de la Haye, 1735, 2 vol. in-fol. Faber a donné aussi une traduction allemande des remarques latines de Luther sur la Genèse, et fut un des disciples les plus ardents de cet hérésiarque.

* FABER (Jean-Ernest), professeur de langues orientales et de philosophie, dans les universités de Kiel et d'Iéna, était né en 1745, à Simmerhausen dans le duché d'Hildburghausen en Saxe, et mourut à Iéna le 15 mars 1774. On lui doit : *Descriptio commentarii in septuaginta interpretes*, Gottingue, 1768-69, 2 part in-4; *Historia mannæ inter Hæbræos*, 1770-75; *Programma novum de Messia, exactis 490 annis post exilium Judæorum babylonicum, nasciluro ex Zacharia*, cap. 3, v. 8, 9, 10; *Jesus ex natalium opportunitate Messias*, Iéna, 1772, in-8; *Archéologie des Hébreux*, en allemand, 1re partie, Halle, 1773, in-8; les 2 premiers numéros de la *Nouvelle bibliothèque philosophique*, en allemand, Leipsig, 1774, continuée par J.-C. Hennings.

FABER. *Voy.* FABRE, FAVRE, FEVRE, LEFÈVRE.

FABERT (Abraham), maréchal de France, naquit à Metz en 1599. Son père, maître échevin de cette ville et fils d'un riche libraire de Nancy, avait été anobli par Henri IV. Il destina son fils au barreau ou à l'Eglise; mais le jeune Fabert, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès l'âge le plus tendre, il s'occupait à différents exercices d'infanterie avec des figures de carton, qu'il faisait mouvoir suivant le commandement. Il servit sous le duc d'Epernon dans plusieurs occasions importantes. Il se signala surtout en 1635. On commença dès-lors à conter mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable, quoique l'on ne pût méconnaître son courage et ses talents. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, et ne se distingua pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siége de Turin, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. « Il ne faut pas mourir par pièces, » dit-il à Turenne et au cardinal de La Valette, » qui l'exhortaient à cette opération : la mort m'aura » tout entier, ou elle n'aura rien. » En 1654, il prit Stenai. Ses services furent payés par le gouvernement de Sedan, et par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres; il le refusa, ne se trouvant pas en état de produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur. Louis XIV lui répondit, « que le refus » qu'il faisait, lui inspirait plus d'estime pour lui, » que ceux qu'il honorait du collier ne recueillaient » de gloire dans le monde. » Fabert mourut en 1662 à Sedan, à 63 ans. On fit des contes sur sa mort, qui, tout étranges qu'ils étaient, ne laissèrent pas de se répandre, et trouveront encore quelques partisans dans ce siècle philosophe. On avait imaginé qu'il était sorcier; on prétendit que le diable l'avait enlevé. Ce qui a pu accréditer ces bruits, c'est que le maréchal Fabert avait du goût pour l'astrologie judiciaire, et d'autres curiosités vaines ou dangereuses (*voy.* FAUSTUS, LUXEMBOURG, PHILIPPE D'ORLÉANS, etc.). Le P. Barre, chanoine de Sainte-Geneviève, a publié sa *Vie* en 1752, en 2 vol. in-12. Il y a des choses curieuses, mais trop de minuties et de détails étrangers au maréchal. Voici un trait qui fait l'éloge de son caractère. Les troupes de Galas, général de l'empereur, ayant pénétré en Champagne, manquèrent de vivres. Les généraux français les ayant obligés de se retirer, elles tuèrent dans leur retraite tous ceux qui leur en refusèrent. Fabert, qui les poursuivait, entra dans un champ abandonné et couvert d'officiers et de soldats autrichiens blessés et mourants. Un français, qui avait l'âme féroce, dit tout haut : « Il faut achever ces » malheureux, qui ont massacré nos camarades dans » la retraite de Mayence. — Voilà le conseil d'un » barbare, reprit Fabert, cherchons une vengeance » plus noble. » Aussitôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avait apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mézières, où, après quelques jours de soin, la plupart recouvrèrent la santé. Le père du maréchal Fabert est auteur des *Notes sur la Coutume de Lorraine*, 1657, in-folio.

FABIEN (saint), romain ou italien, monta sur la chaire de saint Pierre après Anthère, en 236. Il bâtit plusieurs églises dans les cimetières où reposaient les corps des martyrs. Il envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Evangile; mais plusieurs auteurs datent la première mission des évêques envoyés en France, du pontificat de saint Clément. Saint Fabien mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de Dèce, en 250, après un pontificat de 14 ans, 1 mois et 10 jours. On lui attribue des *décrétales* qui sont visiblement supposées.

FABIOLE (sainte), dame romaine, célèbre par ses vertus, surtout par sa charité et sa pénitence, dont saint Jérôme fait le plus beau et le plus touchant éloge dans son *Epitaphium Fabiolæ*. Sa vie fournit une preuve décisive contre ceux qui soutien-

nent la dissolubilité du mariage en cas d'adultère. Cette femme illustre, après s'être séparée d'un mari adultère, en avait épousé un autre. Les lois civiles, dont plusieurs émanées des empereurs païens subsistaient encore dans le code impérial, paraissaient autoriser ce second mariage. Mais Fabiole ne tarda pas à reconnaître son erreur et sa faute; elle en fit le jour même de Pâques une pénitence éclatante, à la vue de tout le peuple romain. Il ne se trouva, ni dans cette capitale du monde, ni dans tout l'empire, de théologien qui prétendit ou justifier le mariage ou blâmer la pénitence. L'opinion de Launoy n'était donc pas connue alors parmi les chrétiens. Et qu'on ne dise pas que c'est pour être précisément contraire aux lois ecclésiastiques que ce mariage fut réprouvé : car il le fut, comme formellement contraire à la doctrine de l'Evangile : *Putabat*, dit saint Jérôme, *à se virum justè dimissum*, NEC EVANGELII RIGOREM NOVERAT, IN QUO NUBENDI UNIVERSA EXCUSATIO, VIVENTIBUS VIRIS, FOEMINIS AMPUTATUR... *Aliæ sunt leges Cæsarum*, *aliæ Christi* : *aliud Papinianus*, *aliud Paulus noster præcipit* (Hier. *Epit. Fabiolæ*). Qu'on juge après cela ou de l'ignorance ou de la mauvaise foi des écrivailleurs, qui, dans ces dernières années, ont osé se servir de l'exemple de Fabiole pour autoriser le divorce! Cette sainte mourut à Rome, vers l'an 400. « Rome, » dit saint Jérôme, était un champ trop étroit pour » sa grande charité. Elle s'élançait dans les îles, et » parcourait les rivages de la mer, tantôt en per- » sonne, tantôt par les ministres de ses bienfaits. » *Angusta misericordiæ ejus Romà fuit. Peragrabat insulas; et reconditos curvorum littorum sinus, vel proprio corpore, vel transmissa munificentia circuibat.*

FABIUS MAXIMUS (Quintus), dit *Rullianus*, est le premier de la famille des Fabiens qui fut honoré du titre de *Maximus*, pour avoir ôté au petit peuple la disposition des élections. Général de la cavalerie, l'an 324 avant J.-C., il força le camp des Samnites et remporta une victoire complète. Le dictateur Papirius, fâché qu'il eût donné la bataille contre son ordre, voulut punir sa désobéissance; mais le peuple romain et l'armée obtinrent sa grâce. Fabius fut cinq fois consul, deux fois dictateur et une fois censeur. Il refusa cette charge une seconde fois, disant que c'était contre la coutume de la république. Il triompha des Apulériens et des Lucériens, puis des Samnites, et enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans. Ce fut lui qui régla que les chevaliers romains, montés sur des chevaux blancs, iraient, le 15 juillet, depuis le temple de l'Honneur jusqu'au Capitole.

FABIUS (Quintus-Maximus-Verrucosus), surnommé *Cunctator* ou le *Temporiseur*, un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, fut élevé cinq fois à la dignité de consul. Pendant son premier consulat, l'an 233 avant J.-C., il défit les Liguriens. Sa patrie, réduite à l'extrémité après la bataille de Trasimène, eut recours à lui; on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre Annibal. Il voulut le fatiguer par des marches et des contre-marches, sans jamais en venir aux mains. Ces ruses lui méritèrent le nom de *Temporiseur*. Les Romains, mécontents de ces remises, dont ils ne pénétraient pas la finesse, le rappelèrent sous prétexte de le faire assister à un sacrifice solennel, et donnèrent la moitié de son autorité à son lieutenant Minutius Rufus, homme aussi ardent que Fabius était réservé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuscade, son sage général le tira de ce péril. Minutius, pénétré de reconnaissance envers son libérateur, lui remit ses troupes, content d'apprendre sous lui à vaincre et à commander. Fabius combattit avec sa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de *Bouclier de Rome*. Après la bataille de Cannes, il lassa tellement les troupes d'Annibal, qu'elles ne furent plus en état de se défendre contre les Romains. Il reprit Tarente sur le général carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, et le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'Annibal ayant appris la ruse que Fabius avait employée pour se rendre maître de Tarente, il s'écria plein d'étonnement : « Quoi, les Romains ont » donc aussi leur Annibal! » Ce dernier tenta vainement d'attirer le romain au combat. Il lui fit dire un jour : « Si Fabius est aussi grand capitaine qu'il » veut qu'on le croie, il doit descendre dans la » plaine et accepter la bataille. » Fabius répondit froidement : « Si Annibal est aussi grand capitaine » qu'il le pense, il doit me forcer à la donner. » Cet homme illustre mourut quelques années après, âgé de près de cent ans, si l'on en croit Valère-Maxime, l'an 204 avant J.-C. C'est de lui qu'Ennius a dit :

> Unus homo nobis cunctando restituit rem;
> Non ponebat enim rumores ante salutem.

FABIUS MAXIMUS (Quintus), fils du précédent. Pendant son consulat, son père vint à lui sans descendre de cheval; il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre romain, embrassant son fils, lui dit : « Je voulais voir si tu savais ce que c'est que d'être consul. »

FABIUS PICTOR, le premier des Romains qui écrivit l'*Histoire de sa patrie*, vivait vers l'an 216 avant J.-C. L'ouvrage que nous avons sous son nom, est une pièce supposée, et du nombre de celles qui ont été publiées par Annius de Viterbe. Ceux de cette famille prirent le nom de *Pictor*, parce que celui dont ils descendaient, avait fait peindre les murs du temple de la Santé.

FABIUS DOSSENUS ou DORSENUS composa des farces appelées par les Romains *Atellanes*, de la ville d'Attella dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. Horace, Sénèque et Pline parlent de ce poète. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

FABIUS MARCELLINUS, historien du IIIe siècle, est cité par Lampride, comme auteur d'une *Vie d'Alexandre Mammée*.

FABIUS RUSTICUS, historien du temps de Claude et de Néron, fut ami de Sénèque. Tacite loue son style dans ses *Annales* et dans la *Vie d'Agricola*; et cet éloge d'un historien qui passait pour satirique, est un préjugé en faveur des écrits de Fabius.

* FABRE (Pierre-Jean), médecin chimiste, exerça sa profession à Castelnaudary avec succès. On lui doit un grand nombre d'ouvrages dont la réputation

ne s'est pas soutenue. Les principaux sont : *Palladium spagyricum*, Toulouse, 1624, in-8 ; *Insignes curationes variorum morborum medicamentis chymicis jucundissima methodo curatorum*, 1627, in-8 ; *Myrothecium spagyricum sive Pharmacopœa chymica*, 1628, in-8 ; *Alchymista christianus*, 1632, in-8, le plus curieux de ses ouvrages ; *Panchymici seu anatomiæ totius universi opus*, 1646, in-8.

FABRE (Jean-Claude) naquit à Paris le 15 avril 1668, d'un père chirurgien. Il entra chez les Pères de l'Oratoire et y professa avec distinction. Une édition du *Dictionnaire de Richelet*, dans laquelle il inséra plusieurs articles sur les matières de théologie, et des satires odieuses dictées par l'esprit de parti, l'obligea de sortir de sa congrégation. Il y rentra en 1715 et y mourut en 1753, dans la maison de St.-Honoré à Paris, à 85 ans. Il avait prêché avec quelque succès, et son esprit se pliait facilement à tous les genres d'étude. On a de lui : L'édition citée du *Dictionnaire de Richelet*, revue, corrigée et augmentée, Lyon, 1709, 2 vol. in-fol., sous le titre d'Amsterdam ; un petit *Dictionnaire latin et français*, in-8, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, et dont on a fait plusieurs éditions ; une *traduction des OEuvres de Virgile*, avec des *dissertations*, des *notes* et le texte latin, Lyon, 1721, 3 volumes, réimprimée en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche et prolixe, n'est guère au-dessus de celle de Martignac ; Une *Continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, en 16 vol. in-4 et in-12, depuis 1414, jusqu'à l'an 1595. On en a une nouvelle édition, 1777. Il l'avait poussée beaucoup plus loin, mais les deux derniers tomes ayant été changés en quantité d'endroits par des mains étrangères, et lui ayant d'ailleurs été défendu de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. Le continuateur est bien inférieur à l'auteur qu'il continue, pour l'onction du style et pour le choix des matières, et surtout pour la sagesse et l'éloignement de l'esprit de parti. Il étend avec excès son travail, et mêle à l'histoire ecclésiastique trop d'histoire civile. Ce n'est proprement qu'une compilation écrite d'un style facile, mais sans correction et sans élégance. L'abbé Rondet qui l'a continuée après lui, a encore plus mal réussi, et donné au fanatisme de la *petite église* un essor plus libre. C'est cependant cette continuation de Fleury, qui est continuellement citée par les compilateurs du jour ; le fanatique Fabre, le fanatique Rondet sont sans cesse allégués comme des autorités légales, par des gens même qui veulent avoir des titres à la philosophie. Tel est le sort de l'histoire dans ces jours de subversion et de mensonge ; *Entretiens de Christine et de Pélagie, sur la lecture de l'Ecriture sainte*, in-12 ; un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* en manuscrit ; la *table* de la traduction française de l'*Histoire* du président de Thou, in-4. Il avait aussi commencé la *table du Journal des savants*, dont il se déchargea peu après sur M. l'abbé de Claustre, à qui on est redevable de cet ouvrage en 10 vol. in-4. — Il ne faut pas le confondre avec un abbé Fabre ou Favre, qui a donné des *Lettres sur la visite de M. des Achards*, ouvrage dicté par l'esprit du même parti, et supprimé par un décret du saint Office le 16 juin 1746.

* FABRE (dom Louis), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Roujan, diocèse de Béziers, en 1710, mort en 1788, à Orléans, conservateur de la bibliothèque de cette ville, dont il a publié le *Catalogue raisonné*, etc., Orléans, 1777, in-4 ; il est très-estimé surtout pour la partie des livres de droit.

* FABRE (Pierre), chirurgien, né en 1716 à Tarascon, s'établit à Paris où il se fit connaître avantageusement par la pratique et par divers ouvrages dont quelques-uns ont joui longtemps d'une vogue méritée. Nommé professeur royal au collége de chirurgie, il remplissait encore cette chaire en 1793, époque de sa suppression. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur les maladies vénériennes*, 1758, in-12 ; *Traité des maladies vénériennes*, 1765, 2 vol. in-12, souvent réimprimé et traduit en allemand en 1777 ; *Essai sur différents points de physiologie*, 1778, in-8, traduit en allemand par Platner, 1778, in-8 ; *Recherches sur la nature de l'homme considéré dans l'état de santé et dans l'état de maladie*, 1776, in-8 ; *Réflexions sur la chaleur animale*, 1784, in-8 ; *Essai sur les facultés de l'âme*, Amsterdam, 1785, in-12, réimprimé en 1787 ; *Recherches sur les vrais principes de l'art de guérir*, 1790, in-8. — Fabre (Antoine), son frère, né à Tarascon en 1710, mort à Aix en 1793, entra dans l'ordre des carmes, et s'y fit connaître par son talent pour la chaire. Il fut chargé en 1743 par les autorités civiles et ecclésiastiques d'Arles où il habitait alors, de faire le *panégyrique de cette ancienne ville*. On l'a imprimé à Aix ; mais les *sermons* de l'auteur n'ont jamais vu le jour.

* FABRE (de l'Hérault), avocat à Montpellier, adopta les principes de la révolution, et fut nommé député à la Convention. Dans le procès de Louis XVI il vota la mort, sans sursis et sans appel. Envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, il contribua à la désorganiser en entretenant l'insubordination et l'anarchie, et fut ainsi la cause des revers qu'elle essuya dans une affaire qui eut lieu le 20 décembre 1794 près de Port-Vendres. Il fut tué en cherchant à rallier les fuyards. Quoiqu'il eût compromis plusieurs fois le sort de l'armée par son incapacité, la Convention lui décerna les honneurs du Panthéon, et une pension fut accordée à sa veuve.

* FABRE D'EGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), né le 28 décembre 1755, à Limoux, et non, comme on l'a dit, à Carcassonne, reçut son instruction littéraire au collége tenu par les doctrinaires. Après avoir achevé ses études, il entra dans cette congrégation et régenta les basses classes à Toulouse, où il remporta à l'académie des jeux floraux une *églantine*, dont il prit le surnom qui lui est resté. En 1777, il avait quitté la congrégation, pour se livrer plus librement à la culture des lettres. Enrôlé dans une troupe de province, il jouait la comédie, en 1786, à Avignon, lorsque, poursuivi par des créanciers, il trouva un asile chez ses anciens confrères. L'année suivante il revint à Paris, apportant plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes obtinrent une certaine vogue, et lui valurent quelque réputation. Lorsque la révolution éclata, Fabre, lié avec Danton, Lacroix et Camille

Desmoulins, entra dans tous leurs projets, et provoqua par des pamphlets l'attaque des Tuileries dans la journée du 10 août. Membre de la commune provisoire, on l'a accusé d'avoir été un des provocateurs du massacre des prisons. Député de Paris à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel ni sursis. Devenu membre du comité de salut public, il fit décréter la loi du *maximum* qui fut si funeste au commerce et à l'industrie. Son rapport sur le calendrier républicain (*voy.* ROMME), annonce une ignorance aussi crasse en astronomie qu'en grammaire. Ses liaisons avec Danton le rendirent suspect à Robespierre. Il fut accusé d'avoir falsifié un décret relatif à la compagnie des Indes; mais cette accusation, qui ne fut point prouvée, paraît n'avoir été imaginée que pour le perdre dans l'opinion. Son crime véritable était d'avoir hésité un moment à poursuivre la route sanglante dans laquelle il s'était engagé. Bientôt après déclaré complice de la conspiration de l'étranger, il fut condamné à mort, et exécuté le 5 avril 1794. Fabre a composé dix-sept comédies dont la plupart n'ont eu qu'un succès de circonstance. Les seules qui méritent d'être citées, sont : le *Présomptueux*, joué en 1790, en rivalité avec les *Châteaux en Espagne*, et telle fut l'origine de la haine de Fabre contre Collin-d'Harville; *Le Philinte de Molière*, ou *la Suite du Misanthrope*, comédie en cinq actes et en vers, 1790, in-8, son chef-d'œuvre, quoique bien au-dessous des ouvrages des maîtres de la scène; « mais, dit Laharpe, il eut le mérite de tracer un » caractère très-prononcé et trop commun dans la » *corruption philosophique* de notre siècle, l'égoïsme » de principe et de calcul, sujet essayé deux fois » en peu d'années sans succès (*voy.* BARTHE et » CAILHAVA). Les connaisseurs lui surent gré de » cette idée vraiment heureuse et dramatique, d'a» voir fait trouver à l'égoïste sa punition dans son » égoïsme même, et fait retomber sur lui les con» séquences de ses détestables principes; mais, en » général, on aurait voulu que la pièce fût plus » gaie et plus amusante. » *L'Intrigue épistolaire*, comédie en cinq actes et en vers, 1791, in-8, qui n'est, dit encore Laharpe, qu'une grossière contre-épreuve du Barbier de Séville; *Les Précepteurs*, comédie en cinq actes et en vers, qui ne fut jouée et imprimée qu'en 1799, in-8, trad. en allemand par Mme Kotzebue; c'est l'apologie du système d'éducation de Rousseau. Les *Œuvres de Fabre mêlées et posthumes*, 1802, 2 vol. in-8 ou in-12, contiennent un poëme de *Châlons*, des satires, des romances, etc., pour la plupart écrites avec une très-grande négligence.

* FABRE (Jean), né à Nîmes le 18 août 1727, d'une famille honnête de commerçants qui appartenaient à la religion protestante, s'est illustré par sa piété filiale. Louis XIV, en révoquant l'édit de Nantes, avait interdit aux protestants l'exercice de leur culte, et leur avait défendu de s'assembler. Le 1er janvier 1756, Jean Fabre accompagna son père dans un lieu écarté où ses coréligionnaires se réunissaient pour prier. Un détachement de troupes survint; l'assemblée fut dispersée et chacun chercha son salut dans la fuite. Fabre fut un des premiers à fuir; mais ayant vu son père entre les mains des soldats, il retourna sur ses pas, et demanda comme une grâce l'autorisation de prendre la place de l'auteur de ses jours; malgré la résistance du vieillard, ses larmes et ses prières obtinrent cet échange. Le jeune homme, conduit à Montpellier, fut condamné aux galères; arrivé à Toulon, l'horreur de sa situation fit un moment chanceler sa vertu; mais le souvenir de son père à qui il avait procuré la liberté lui rendit son courage et le soutint pendant sa captivité, qu'adoucissaient les égards qu'avaient pour lui l'intendant et les principaux officiers de la marine. Enfin au bout de six ans le duc de Choiseul, instruit de son malheur et de son dévouement, le fit rendre à sa famille. Il trouva son vieux père consumé par l'âge et par la douleur; la joie acheva d'user ses forces, et son fils eut presque aussitôt à pleurer sa mort. Une union depuis longtemps désirée avec une de ses parentes vint adoucir ses peines; le prince de Beauveau obtint du monarque sa réhabilitation. Ce modèle des fils, après avoir réuni les débris de sa petite fortune, s'adonna au commerce et mourut à Cette le 31 mai 1797. Son noble dévouement a fourni à Fenouillot de Falbaire le sujet de l'*Honnête Criminel*.

* FABRE D'OLIVET (Antoine), né en 1768 à Ganges, dans le bas Languedoc, de la même famille que le précédent, vint à Paris, en 1780, pour apprendre le commerce; mais il ne tarda pas à céder au goût exclusif qui l'entraînait vers les lettres, et donna d'abord sur des théâtres secondaires quelques pièces dont le peu de succès lui fit abandonner cette carrière. La philosophie des langues occupa depuis ses méditations. Versé dans un grand nombre d'idiômes anciens et modernes, il voulut chercher dans leur origine, et dans leurs premiers monuments, l'explication des mystères de la religion et de la nature; mais il n'y a pas mieux réussi que ses devanciers; et ses rêves n'ont obtenu que fort peu de crédit. Il est mort à Paris, au mois d'avril 1825, dans sa 57e année. Ses principaux écrits sont : *Lettres à Sophie sur l'histoire*, 1801, 2 vol. in-8. C'est son meilleur ouvrage. *Les vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits, pour la première fois, en vers eumolpiques français*, 1813, in-8; *La langue hébraïque restituée, et le véritable sens des mots hébreux, rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, 1816, 2 part. in-4; *De l'état social* ou *vues philosophiques sur l'état du genre humain*, 1822, 2 vol. in-8; le *Troubadour*, *poésies occitaniques* du XIIe siècle, 1804, 2 vol. in-8; *Caïn*, mystère dramatique de lord Byron, trad. en français, Paris, 1823, in-8, reproduit l'année suivante sous le titre d'*Histoire philosophique du genre humain*.

* FABRE (Marie-Jean-Jacques-Joseph-Victorin), littérateur, né à Jaujac (Ardèche), en 1785, vint à Paris à l'âge de 18 ans, et ne tarda pas à se faire une réputation par les nombreuses couronnes qu'il remporta dans les concours académiques. A 26 ans il avait déjà été couronné cinq fois à l'académie française, et n'avait pas été moins heureux à Toulouse et à Nîmes. En 1810, il fit un cours d'élo-

quence à l'Athénée, et ne se montra pas indigne d'occuper la chaire illustrée par Laharpe. L'empereur qui tenait à s'entourer des illustrations de tous les genres, pour en obtenir quelque tribut poëtique, lui fit faire des propositions brillantes; mais Fabre les refusa toutes. Son indépendance repoussa des faveurs dont il sentait que la flatterie était la condition tacite. Presque seul avec Delille, il s'abstint de chanter Napoléon. Choisi, après le désastre de Moscou, pour prononcer, aux Invalides, l'oraison funèbre du maréchal Bessières, l'invasion de 1814 lui enleva cette occasion de déployer son rare talent oratoire. Des malheurs domestiques le ramenèrent dans sa famille et l'y retinrent plusieurs années. De retour à Paris en 1821, il lut l'année suivante, à l'Athénée, la première partie d'un grand travail sur les *Principes de la société civile*, ouvrage empreint des doctrines de l'école philosophique. En 1824 il fonda, sous le titre de la *Semaine*, un journal destiné à défendre, contre les attaques des novateurs, les principes du goût et la gloire des grands écrivains de la France. Sa jeunesse semblait lui promettre une longue suite de succès; mais le chagrin et les fatigues abrégèrent ses jours. Il mourut le 29 mai 1831. On attend encore la publication annoncée depuis longtemps du recueil de ses *Œuvres*, parmi lesquels on distingue les *Eloges de Corneille, de Laharpe et de Montaigne*, le *Tableau de la littérature française au* XVIII<sup>e</sup> *siècle*, et plusieurs pièces dignes des plus grands poëtes. Son frère Jean-Raymond-Auguste FABRE, né en 1792 à Jaujac, mort à Paris le 23 octobre 1839, a publié : *La Calédonie ou la guerre nationale, poëme en XII chants*, Paris, 1824, in-8, et l'*Histoire du siége de Missolonghi, suivie de pièces justificatives*, Ib., 1826, in-8. Ces deux ouvrages ont eu dans le temps quelque succès.

* FABRE DE L'AUDE (Jean-Pierre, comte), pair de France, né le 8 décembre 1755 à Carcassone, était avocat à Toulouse en 1789, et remplit successivement plusieurs fonctions administratives ou judiciaires. Proscrit sous le règne de la terreur, il fut ensuite député de l'Aude au conseil des cinq-cents, où il s'occupa principalement des questions financières, et fut constamment rapporteur du budget. Il prit une part active à la révolution du 18 brumaire. Nommé d'abord membre, puis président du tribunat, il continua de s'occuper des moyens de réorganiser le crédit. A la suppression de ce corps il fut nommé sénateur, procureur-général près le grand-conseil du sceau des titres, etc. En 1814, il indiqua les bases constitutionnelles qui furent adoptées par la déclaration de Saint-Ouen, insista pour l'abolition de la confiscation, et vota contre les lois d'exception. Ayant siégé, durant les cent-jours, à la chambre des pairs, il en fut éliminé au second retour du roi, et n'y rentra qu'en 1819. Fabre mourut au mois de juillet 1832. On a de lui : *Recherches sur l'impôt du tabac, et moyens de l'améliorer*, 1802, in-8, ouvrage dans lequel on trouve l'idée qui a présidé à l'établissement des droits réunis; *Réflexions politiques et morales*, traduites de l'italien, 1817, in-12, avec des notes du traducteur, en italien et en français; *Lettre à mon fils sur ma conduite politique*, 1816, in-8; *Opinion sur la compétence et la manière de procéder de la chambre des pairs*, 1822, in-8.

* FABRE (Xavier), fondateur du musée de Montpellier, né dans cette ville vers 1767, à vingt ans remporta le grand prix de peinture et fut envoyé à Rome. Il quitta cette ville peu de jours avant l'assassinat de Basseville (*voy.* ce nom), pour aller à Naples, et vint ensuite à Florence où il reçut l'accueil le plus favorable de la comtesse Albani (*voy.* ce nom), dont la haute protection lui fut très-utile. Après la mort de cette dame qui l'institua son légataire, il fit don à la ville de Florence de la bibliothèque et des papiers d'Alfieri (*voy.* ce nom), et de retour à Montpellier annonça l'intention d'offrir à ses concitoyens tous les objets d'art qu'il avait recueillis tant par ses soins et ses acquisitions personnelles, que par suite du legs magnifique dont M<sup>me</sup> d'Albani l'avait honoré. La ville de Montpellier reconnaissante s'empressa de mettre à la disposition de Fabre un local digne de recevoir les richesses dont il lui faisait un hommage si généreux, ne se réservant que le titre modeste de conservateur du musée qui reçut le nom du fondateur. Fabre est mort à Montpellier le 15 mars 1837, à 70 ans. L'académie des beaux-arts le comptait, depuis 1816, au nombre de ses correspondants. Il n'existe à Paris que peu d'ouvrages de sa composition. Le plus connu est *la mort de Sédécias*, tableau par lequel il obtint le grand prix. Pendant qu'il était pensionnaire à Rome, il avait fait comme étude académique obligée, une figure d'*Abel mort* qui eut un grand succès. L'année suivante, il exécuta un *saint Sébastien*. A la vue de ce bel ouvrage, lord Bristol demanda à l'artiste un ouvrage de plus grandes dimensions, et il fit son tableau de *Milon de Crotone*. Pour s'acquitter entièrement des obligations imposées par les règlements, Fabre avait fait une copie du *martyre de St.-Pierre*, d'après Le Guide, que l'on voit dans le musée de Lyon.

* FABRE-PALAPRAT (Bernard-Raymond), chef de la secte moderne des Templiers, né vers 1770, dans le voisinage de Cahors, après avoir terminé ses études au séminaire de cette ville, fut, dit-on, ordonné prêtre pendant la révolution par un évêque intrus. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était lié avec plusieurs constitutionnels, entre autres Mauviel et Grégoire. Il exerça la médecine à Paris, sans grand succès. S'étant fait agréger à l'ordre des Templiers, on assure qu'il fut sacré évêque, d'abord sous le rit *joannite* par le templier Arnal, ensuite sous le rit *romain* par l'évêque Mauviel. Elu en 1805 grand-maître des Templiers, il resta longtemps inconnu comme tel; mais après 1830, il ordonna l'abbé Châtel, évêque primat de l'église française, puis se brouilla avec lui. En 1832, il tint de pompeuses réunions où il paraissait revêtu d'ornements magnifiques, cherchant à couvrir par l'emphase des titres et des discours l'inanité de la religion nouvelle. Tombé promptement dans l'oubli après quelques instants d'un succès de scandale, il se retira dans un département voisin des Pyrénées, où il mourut au mois de février 1838. Il a successivement publié le *Lévitikon*; des *Lettres à Mgr. l'archevêque de Paris*, au rédacteur de *l'Univers reli-*

*gieux*, etc. Ces divers écrits respirent un esprit d'impiété mal déguisé.

FABRETTI (Raphael), né à Urbin en Ombrie l'an 1618, mort à Rome en 1700, fut secrétaire du pape Alexandre VIII, chanoine de la basilique du Vatican et préfet des archives du château Saint-Ange sous Innocent XII. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, et il ne lui manqua rien de ce qui doit faire un habile homme en ce genre : connaissance de l'histoire grecque et romaine, des langues, des critiques, des philosophes; correspondances avec les savants, etc. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires : *De aquis et aquæductibus veteris Romæ*, Rome, 1680, in-12, nouvelle édition, augmentée de notes, Rome, 1788, in-4; *De columna Trajani, cum Alphonsi Ciaconii historia utriusque belli Dacici a Trajano gesti, etc.*, Rome, 1683, in-fol.; *Jæsithæi ad Gronovium apologema in ejusque Titilivitia, sive de Tito-Livio somnia, animadversiones*, 1686, in-4; *Inscriptionum antiquarum explicatio*, Rome, 1699, in-fol. Ce livre est regardé comme un trésor pour les savants qui s'occupent de l'antiquité. Fabretti avait un esprit vif, une conception facile et une mémoire excellente. Il aimait l'étude avec passion, et ce qu'il y a de singulier, c'est que loin d'affaiblir son tempérament, qui fut très-faible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia.

* FABRI (Jean), évêque de Chartres, mort en 1390, se distingua sous les règnes orageux de Charles V et de Charles VI par la sagesse avec laquelle il gouverna son diocèse. Il fut chargé de plusieurs missions importantes par les rois de France, et par Louis, duc d'Anjou, puis roi de Sicile, dont il était chancelier. On a de lui : Le *Journal* ou *Récit historique* de toutes les affaires auxquelles il prit part de 1381 à 1388, manuscrit : *les Grandes chroniques du Hainaut depuis Philippe le Conquérant jusqu'à Charles VI*, 3 vol. à la bibliothèque du roi; une *Réponse* à l'ouvrage de Jean de Lignario en faveur du pape Urbain V, compétiteur de Clément VII (Robert de Genève), sous le titre suivant : *du Gémissement des gens de bien à l'occasion du schisme*; un *Traité* pour prouver que saint Pierre a souffert le martyre à Rome sous Néron; et un autre *Traité* latin, en forme de plainte, sur les affaires de France, imprimé dans l'*Histoire de l'université de Paris* par Du Boulay.

FABRI. *Voy.* Fèvre.

FABRI (Honoré), né dans le diocèse de Belley en 1607, jésuite en 1626, professeur de philosophie à Lyon dans sa société, mourut en 1688 à Rome, où il fut longtemps pénitencier. C'était un homme extrêmement laborieux. Il embrassa toutes sortes de connaissances, philosophie, mathématiques, théologie, morale, et il laissa des écrits sur toutes ces matières. On a de lui : *Notæ in notas Wilhelmi Wendrokii*, sous le nom de *Bernard Stubrock*, insérées dans le *Recueil* ou la *grande Apologie de la Doctrine morale de la Société de Jésus*, Cologne, 1672, in-folio, et ensuite mises à l'*index* à Rome; *Summula theologiæ*, in-4; un *Dialogue en faveur de la probabilité*, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican, Rome, 1659, in-8. Le Père Fabri était plus propre pour la physique et les mathématiques, que pour la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont : une *Physique*, en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4; *Dialogi physici*, Lyon, 1669, in-8; *De plantis, de generatione animalium, et de homine*, Paris, 1666, in-4. C'est dans ce traité, page 204, qu'il prouve avoir enseigné la circulation du sang avant que le livre de Guillaume Harvée eût pu tomber entre ses mains; *Synopsis optica*, Lyon, 1667, in-4; *Opusculum geometricum de linea sinuum et Cycloïde*. Il a laissé en outre onze volumes in-4 de manuscrits, qui contiennent des notes sur l'*Histoire naturelle* de Pline, plusieurs apologies, des aphorismes, etc.

FABRICE ou le FÈVRE. *Voy.* Fabricius (François).

FABRICE (André), professeur de philosophie à Sainte-Gertrude à Louvain, conseiller des ducs de Bavière et prévot d'Ottingen, natif de Hodeige, village du pays de Liége, mourut en 1581. On a de lui *Harmonia confessionis Augustanæ*, Cologne, 1587, in-fol.; des *Notes* sur le *Catéchisme romain*, et des *tragédies sacrées*.

FABRICE (Georges), né à Kemnitz dans la Misnie le 24 avril 1516, mort le 13 juillet 1571, à 55 ans, a laissé des *poésies latines*, imprimées à Bâle en 1571, 2 vol. in-8. On y remarque beaucoup de pureté et de naturel. Il a été principalement fort attentif sur le choix des mots. Il n'en emploie aucun dans ses poèmes sacrés, qui ressentent la fable et le paganisme. On a encore de lui : un *Art poétique*, en 7 livres, en latin, 1589, in-8; une *Collection des poètes chrétiens latins*, Bâle, 1562, in-8. On lui a reproché d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publiait; Une *Description de Rome; Origines Saxonicæ*, Leipsig, 1606, 2 vol. in-fol.; compilation estimée par les savants. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, gravés par Wolfg Killian; *Rerum Misnicarum libri septem*. Ce sont des annales de la ville de Meissen, réimprimées à Leipsig, 166, in-4, et remplies de profondes recherches; *Rerum Germaniæ et Saxoniæ volumina duo*, Leipsig, 1609, in-fol., etc. On trouve la liste des ouvrages de Fabrice dans le tome 32 des *mémoires* de Nicéron, et dans la *Centuria Fabriciorum*.

FABRICE (Guillaume), surnommé *Hildanus*, de Hilden, village de la Suisse, où il naquit en 1560, savant chirurgien, dont les *ouvrages* ont été imprimés à Francfort, 1682, in-fol., avec fig. Il mourut à Berne en 1634.

FABRICIUS (Caius), surnommé *Luscinus* à cause de la petitesse de ses yeux, fut consul romain l'an 282 avant J.-C., et mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ces victoires était si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats et restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avaient fourni pour la guerre, il lui resta 400 talents, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député deux ans après vers Pyrrhus, il refusa les présents et les honneurs de ce prince, qui voulait corrompre sa fidélité. Ce roi eut bientôt un nouveau sujet d'admiration. Son médecin vint offrir à Fabricius, pour lors consul, d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui payât

ce parricide. Le généreux romain renvoya le monstre à Pyrrhus, pour être puni comme il le méritait.... Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux et à sa bouche : « Tant que je pourrai commander à toutes ces » parties-là, vos offres me sont inutiles.... » Fabricius fut censeur l'an 277 avant J.-C., avec Emilius Papus, homme aussi austère que lui. Le premier avait pour toute argenterie une petite salière, dont le pied n'était que de corne; l'autre un petit plat, pour présenter ses offrandes aux dieux. Les deux censeurs cassèrent de concert un sénateur nommé Cornélius Rufinus, qui avait été deux fois consul et dictateur, parce qu'il avait chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. « Admire qui voudra, dit Saint-Evremont, la pauvreté de Fabricius, je loue sa prudence, et le » trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une salière » d'argent, pour se donner le crédit de chasser du » sénat un homme qui avait été nommé deux fois » consul, qui avait triomphé, qui avait été dictateur. » Quoi qu'il en soit de cette réflexion, et des motifs de Fabricius, ce romain vécut et mourut pauvre. Le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public.

FABRICIUS VEIENTO, auteur latin sous Néron, vers l'an 49 de J.-C., fit des libelles diffamatoires contre les sénateurs et les pontifes, et fut chassé d'Italie pour ses crimes. Tacite remarque que ce Fabricius étant préteur, attelait des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron, comme des satires atroces.

* FABRICIUS (Théodore), un des apôtres de la réforme, né en 1501 à Anhalt-sur-l'Yssel, dans le comté de Zutphen, était si pauvre qu'il n'eut pendant sa première jeunesse d'autres moyens de vivre et de faire subsister sa mère que les secours qu'il obtenait de la charité publique. Enfin, à 17 ans, il put commencer ses études à Emmerick; son zèle et son amour pour le travail lui firent bientôt obtenir des succès rapides. Après avoir terminé son éducation à Cologne, Fabricius passa à Wittenberg, où il devint élève de Luther et de Mélanchton. Etant revenu au bout de 4 ans à Cologne, il y ouvrit une école d'hébreu; mais comme on ne tarda pas à s'apercevoir que, sous le prétexte d'enseigner cette langue, il cherchait à répandre les nouvelles erreurs, il fut banni. Le landgrave de Hesse (Philippe le Magnanime), le choisit pour chapelain; mais s'étant avisé de prêcher contre la polygamie, le landgrave, à qui Luther avait permis de prendre deux femmes, non content de lui retirer ses faveurs, le fit mettre en prison et confisqua ses biens. Il recouvra cependant sa liberté quelque temps après, et retourna à Wittenberg en 1543, où il professa l'hébreu et la théologie. En 1544, il fut nommé pasteur de l'église Saint-Nicolas à Zerbst, où son zèle un peu trop tracassier lui attira de nouveaux ennemis. Accusé d'hétérodoxie dans sa secte, il fut plusieurs fois obligé de se justifier. Enfin il termina son orageuse carrière, le 15 septembre 1550. Il a publié : *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4; *Articuli pro evangelica doctrina*, ibid.; *Tabulæ duæ de nominibus et de verbis Hebræorum*, Bâle, Henri Pierre, 1545; des *Homélies*, des *Sermons* et des *Discours* en allemand, qui ne paraissent pas avoir été imprimés. Un *Abrégé de sa Vie*, inséré par Théodore de Hase dans le 1er fascicule de la *Bibliotheca Bremensis*.

FABRICIUS (Samuel), né vers la fin du XVIe siècle à Eisleben en Saxe, ministre de Zerbst, est connu par un ouvrage qui a pour titre : *Cosmotheoria sacra*, Francfort-sur-le-Mein, 1625, in-8. Il en a été fait une seconde édition, avec des *Considérations* sur les bienfaits de Dieu, Bâle, 1675. Ce sont des réflexions sur le psaume 104, *Confitemini Domino, etc.*; elles sont divisées en sept livres, qui traitent du monde en général, du ciel, des nuages, de l'air, des anges, de la terre, des eaux, de la pluie, des fruits de la terre, etc. — FABRICIUS (Etienne), ministre à Berne au XVIIe siècle, a laissé : *Conciones in prophetas minores*, 1641, in-fol.; *Conciones sacræ in Decalogum*, 1649, in-4; — *in Festivitatibus annuis habitæ*, 1656, in-4; — *In CL Psalmos Davidis et aliorum prophetarum*, 1664, in-fol.

FABRICIUS (Frédéric), premier pasteur de l'église de Saint-Nicolas à Stettin, et docteur en théologie de l'université de Wittenberg, avait étudié avec succès, à Leyde et à Utrecht, les langues orientales. Il a laissé une *Traduction* de l'hébreu du Commentaire du rabbin David Kimchi, sur Malachie, et plusieurs *Sermons* et *Traités de théologie polémique*, écrits en allemand. Il est mort le 11 novembre 1703, âgé de 61 ans.

* FABRICIUS (Christophe-Gabriel), né en 1684, à Schackdorf, fit ses cours de théologie à l'université de Wittenberg et fut, en 1705, chargé de prêcher l'Evangile en langue slave, dans la basse Lusace, et en 1740, dans la Lusace supérieure. Il y mourut le 12 juin 1757. Il a laissé : un *Catéchisme* en langue slave; *Herrenhuth démasqué*, Wittenberg, 1743; *Découverte de l'esprit de secte des herrenhuthers*, Wittenberg, 1749, in-8. Dans ces deux ouvrages écrits en allemand, il cherche à faire voir combien sont dangereuses les vues que ces sectaires cachent sous des dehors religieux, et quelles suites funestes elles peuvent avoir pour le christianisme. *Voy.* ZINZENDORF.

FABRICIUS, nommé aussi LEFEVRE (François), savant philosophe, né en 1524 à Duren dans le duché de Juliers, vint à Paris au collége de France suivre les leçons de Ramus et de Turnèbe, obtint le rectorat de Dusseldorf en 1550, et mourut en 1573. On a de lui : *Pauli Orosii... Historiarum libri septem*, Cologne, 1582, in-12. Fabricius s'attache, dans ses notes, à déterminer la véritable manière de lire le texte, à indiquer les endroits des historiens profanes qui ont rapport à ce que dit Paul Orose, et enfin à fixer les points de chronologie. Le Père André Schott en a donné une édition à Mayence en 1615, avec les notes de Fabricius et celles de Lautius; *In Terentii comœdias annotationes*, Anvers, 1565; *Ciceronis historia*, Cologne, 1564 : Gronovius y a ajouté des notes, et elle a été insérée par l'abbé d'Olivet à la fin de son édition de *Cicéron*.

FABRICIUS (Jérôme), né en 1537, plus connu

sous le nom d'*Acquapendente*, sa patrie, fut disciple et successeur de Fallope dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant 40 ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension de cent écus d'or, et l'honora d'une statue et d'une chaîne d'or. Ce savant médecin mourut en 1619, à Padoue, laissant plusieurs ouvrages sur la chirurgie, l'anatomie et la médecine, justement estimés par ceux qui s'appliquent à ces arts utiles. Ses *Œuvres anatomiques* ont été imprimées à Leyde en 1738, in-fol. Il remarqua le premier, en 1574, les valvules des veines; mais il ne connut ni leur structure ni leur usage. Fabricius travaillait plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent divers présents, pour récompenser son généreux désintéressement. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inscription : *Lucri neglecti lucrum.*

FABRICIUS (Vincent), poète allemand, né à Hambourg le 25 sept. 1612, fut successivement conseiller de l'évêque de Lubec, syndic de la ville de Dantzick, bourgmestre et député de cette ville à Varsovie, où il mourut le 11 avril 1667. Ses charges ne l'avaient pas empêché de se livrer à la poésie latine. Daniel Heinsius l'engagea à publier les fruits de sa muse en 1632. On en a donné une édition plus complète à Leipsig, en 1667.

FABRICIUS (François), né à Amsterdam, le 10 avril 1663, fut ministre et professeur en théologie dans l'université de Leyde, dont il a été quatre fois recteur. On a de lui plusieurs dissertations, Leyde, 1727, 3 vol. in-4. Les principales sont : *Christus ecclesiæ fundamentum; Sacerdotium Christi; Christologia Noachica et Abrahamica, seu dissertationes ad selectos textus veteris et novi Testamenti; De fide christiana patriarcharum et prophetarum, etc.* Il a fait aussi imprimer 6 *sermons* en hollandais. Ce savant mourut le 27 juillet 1738.

FABRICIUS (Jean-Albert), né à Leipsig en 1668, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli et de savant profond. Il avait un esprit facile, une mémoire heureuse et beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où Mayer lui confia le soin de sa bibliothèque. La mort de Vincent Placcius ayant fait vaquer la chaire de professeur d'éloquence de cette ville, Fabricius l'obtint. Cette place le fixa à Hambourg, et il y passa le reste de sa vie chéri et honoré. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importants : la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, et la place de surintendant des églises de la confession d'Augsbourg. Fabricius fut tenté de les accepter; mais les magistrats de Hambourg, plus ardents à le retenir qu'il ne l'était à les quitter, augmentèrent en 1720 ses gages de 200 écus. Il y mourut en 1736, à 68 ans. C'était un homme modeste; sa douceur le faisait aimer, autant que ses lumières inspiraient l'estime. Peu de savants ont été plus laborieux; il suffisait à tout, leçons publiques, correspondances littéraires, compositions d'ouvrages. Ceux qui l'ont fait connaître le plus avantageusement dans la république des lettres, sont : *Codex apocryphus novi Testamenti collectus, castigatus*, Hambourg, 1719, 3 vol. in-8. C'est une collection curieuse et exacte de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs, et même au commun des savants. On y trouve une notice de tous les faux évangélistes, des faux actes des apôtres et des apocalypses, dont l'Eglise fut inondée dans sa naissance. Ce recueil estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, et ne peut que servir à constater pleinement l'authenticité des quatre Evangiles et autres écrits canoniques, constamment et généralement reconnus, tandis que tout ce qui n'avait pas le caractère de l'inspiration, est allé au fond de l'oubli. *Bibliotheca græca*, Hambourg, 1705, 1728, 14 vol. in-4. Cette notice des anciens auteurs grecs de leur vie, de leurs ouvrages, est précieuse aux bibliographes. Il n'y a d'ailleurs presque aucun volume qui ne contienne quelques écrits, entiers ou en partie, des auteurs grecs anciens et modernes. Il faut que le premier volume soit de 1718, ou au moins de 1708 : éditions plus amples que celle de 1705. Les volumes suivants sont semblables quoique réimprimés. Il y a une 4ᵉ édition augmentée, 1790-1811, 12 vol. in-4. Elle n'est pas achevée, et ne peut avoir moins de 16 à 17 vol. *Bibliotheca latina ecclesiastica*, Hambourg, 1718, in-fol. C'est le recueil des écrits latins sur les matières ecclésiastiques. *Memoriæ Hamburgenses*, 7 vol. in-8, augmentés d'un 8ᵉ en 1745, par Evers, gendre de Fabricius. On y trouve la vie et les éloges des illustres Hambourgeois. *Codex pseudepigraphus veteris Testamenti*, 1722 et 1723, 2 vol. in-8. L'auteur a exécuté à l'égard de l'ancien Testament ce qu'il avait pratiqué à l'égard du nouveau dans son *Codex apocryphus*; une savante édition de *Sextus Empiricus*, grecque et latine, Leipsig, 1718, in-fol; un *Recueil* en latin *des auteurs qui ont prouvé la vérité du christianisme*, 1725, in-4; un excellent ouvrage en allemand, traduit en français sous ce titre, *Théologie de l'eau*, Paris, 1743, in-8; avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur; *Les écrivains de l'histoire d'Allemagne et du Nord*, publiés par Lindenbrogius, auxquels il joignit les *Origines de Hambourg* par Lambecius, et les *Inscriptions* de cette même ville par Hinckelman : le tout orné de notes savantes et d'appendices, in-fol; une édition du *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de Placcius, in-fol.; il y ajouta une préface, et la vie de l'auteur. *Bibliotheca latina*, 1707, 1718 et 1721, 3 vol. in-8, réimprimée à Venise en 1728, 2 vol. in-4, et à Leipsig, 1773-74, 3 vol. in-8. Elle devait avoir un 4ᵉ vol. qui aurait contenu les auteurs chrétiens. *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, 1734, 5 vol. in-8, réimprimée à Padoue, 1754, 6 vol. in-4; *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1760, 2 vol. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les antiquités hébraïques, grecques, romaines et ecclésiastiques. *Centuriæ duæ Fabriciorum scriptis clarorum qui jam diem suum obierunt*, Hambourg, 1707, in-8; une édition du *Polyhistor*, de Morhof, Lubeck, 1747, 2 vol. in-8. H. S. Reimar, son gendre, a donné une notice sur la vie et les écrits de Fabricius avec son portrait sous ce titre : *De vita et scriptis Joannis Alberti Fabricii commentarius*, 1737, in-8.

* FABRICIUS (Jean-Chrétien), célèbre entomologiste, né en 1742, à Tundern dans le duché de Sleswick, annonça dès ses premières années beaucoup de goût pour l'histoire naturelle, et suivit les cours de Linnée à l'université d'Upsal. Forcé d'embrasser un état, il étudia la médecine et fut reçu docteur à 25 ans : mais bientôt nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de Kiel, il put se livrer entièrement à ses études favorites pour lesquelles il entreprit des voyages dans différentes parties de l'Europe. Il devint conseiller d'état du roi de Danemarck, et professeur d'économie rurale et politique. Fabricius se trouvait en France au moment où son pays était en guerre avec la Grande-Bretagne. Péniblement affecté des désastres de sa patrie, il partit pour le Danemarck, quand il apprit la nouvelle du siége de Copenhague. Il offrit ses services à son roi; mais il mourut peu de temps après son arrivée, en 1807. Ses principaux ouvrages sont : *Systema entomologiæ*, Flensburg, 1775, in-8. Ce livre donna une nouvelle face à la science. On y trouve non-seulement l'exposition des caractères essentiels des classes et des genres du nouveau système que l'auteur voulait établir, mais encore toutes les espèces alors connues. *Genera insectorum*, Kiel, in-8, faisant suite à l'ouvrage précédent; *Philosophia entomologica*, Hambourg, in-8, 1778. C'est le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. *Entomologia systematica*, Copenhague, 1792 à 1796, 7 vol. in-8; *Supplementum entomologiæ systematicæ*, 1798, in-8. Il faut joindre à ce volume un *Index alphabeticus* de 52 pages qui ne parut que deux ans après. Fabricius a publié séparément un *species* pour chaque classe d insectes en particulier, sous ces titres : *Systema eleutheratorum*, 1801; *Systema rhingotorum*, 1803; *Systema pizatorum*, 1804; *Systema antiliatorum*, 1805, avec un *index* pour chacun; *Considérations sur l'ordre général de la nature*, Hambourg, 1781, in-8, en allemand; *Résultat des leçons sur l'histoire naturelle*, Kiel, 1804, aussi en allemand.

* FABRICIUS (Otto), prédicateur protestant, né en 1744 à Rudkiœbing, dans une des îles de la mer Baltique, fut nommé missionnaire pour les colonies danoises de Frédériks-Haab, et partit pour ce pays en 1768. Pendant son séjour qui dura jusqu'en 1773, il s'occupa beaucoup de la langue des Groenlandais, et sans études préliminaires, sans autre livre que le *systema naturæ*, s'adonna à la recherche des plantes du pays. Il profita des conseils du célèbre Otto-Frédéric Muller avec lequel il était en correspondance. De retour à Copenhague, il fut pourvu successivement de plusieurs cures, et en dernier lieu (1789) de celle de Christiania, où il mourut avec le titre et le rang d'évêque le 12 avril 1822, à l'âge de 72 ans : sa *Fauna groenlandica*, Copenhague, 1780, l'a fait honorablement connaître du monde savant.

* FABRICY (le P. Gabriel), célèbre bibliographe, né vers 1725 à Saint-Maximin en Provence, entra fort jeune dans l'ordre de St.-Dominique; devint provincial, et se rendit à Rome où il fut lecteur en théologie. Ses vastes connaissances le firent choisir pour l'un des théologiens de la *Casanata*, au couvent de la Minerve. Il mourut à Rome en 1800, membre de l'académie des Arcades. On lui doit : *Recherches sur l'époque de l'équitation et l'usage des chars équestres chez les anciens*, Marseille (Rome), 1764 et 1765, in-8; *Des titres primitifs de la révélation*, ou *Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres saints de l'ancien Testament*, Rome, 1772, 2 tom. in-8 : c'est le plus estimé de ses ouvrages; *Censoris theologi diatribe, qua bibliographiæ antiquariæ et sacræ critices capita aliquot illustrantur*, Rome, 1782, in-8, à la suite du *Specimen variarum lectionum sacri textûs* de J. B. de Rossi. Le Père Fabricy a travaillé au Catalogue de la Casanata. Il avait entrepris des recherches sur les sources de la littérature phénicienne; mais il n'a pu terminer ce grand travail dont la première partie a été publiée à Rome en 1803, 2 vol. in-8, sous le titre *de Phœniciæ litteraturæ fontibus* (*voy.* Audiffredi), et fourni plusieurs notices au *dictionnaire* universel des sciences ecclésiastiques du P. Richard.

FABRINI (Jean), grammairien, naquit en 1516, à Fighine en Toscane, et mourut vers 1580. Nous avons de lui des *notes* et des *commentaires sur Virgile, Horace, Térence*, et sur quelques *Epîtres* de Cicéron. Ils sont assez bons pour leur temps. Il est auteur de quelques autres ouvrages sur sa langue.

* FABRIS (Nicolas), prêtre de l'Oratoire, mécanicien, né en 1739 à Chioggia, mort le 13 août 1801, travailla avec son frère l'abbé François Fabris, à l'analyse et à la classification des êtres marins de l'Adriatique. Il inventa pour l'harmonica de Franklin un piano-forte avec un registre et des touches, ainsi qu'une table de progressions harmoniques, pour accorder promptement et facilement les instruments à clavier. Il inventa encore un clavecin au moyen duquel les notes frappées par les touches étaient en même temps écrites par elles, et une petite machine fort simple, par les ressorts de laquelle une main de bois battait toutes sortes de mesures. Il imagina un genre de tonneau dans lequel l'air ne pouvait s'introduire à mesure qu'on le vidait, sa cavité diminuant dans la même proportion que le vin qui y était contenu. Il trouva le moyen d'écrire aussi vite que la parole la plus précipitée sans abréviation et sans rature, et s'occupa de la recherche du mouvement perpétuel. Fabris construisit encore une horloge qui marquait, dans le rapport le plus exact, les heures italiennes et les heures françaises, avec les minutes et les secondes respectives; les équinoxes et les solstices y étaient même indiqués. Ce goût ne nuisit point chez lui aux études théologiques. Ses supérieurs le chargèrent d'enseigner les jeunes élèves de la Congrégation, et l'évêque de Chioggia le choisit pour son conseil.

FABRONI (Ange), né en 1732, à Marradi, village de Toscane, obtint, en 1750, une place à Rome dans le collége Bandinelli, et s'attacha surtout à l'étude de la théologie. Il prit les ordres en 1758, et fut présenté au prélat Bottari, un des soutiens du parti janséniste, qui le prit en amitié, et l'engagea à traduire, en italien, la *Préparation à la mort*, du P. Quesnel, *les Principes et les règles de*

*la vie chrétienne* de Le Tourneux, et les *Maximes de la marquise de Sablé*. Il publia ensuite, en latin, une *Vie du pape Clément XII*, qui quoique fort médiocre, lui valut l'avantage de prononcer, devant le saint Père, un discours latin sur l'Ascension. Quelque temps après, il fut chargé de l'*oraison funèbre* du prétendant Jacques Stuart, et reçut un présent considérable. La trad. italienne des *Entretiens de Phocion*, de Mably, nuisit à son avancement. Il conçut alors l'idée d'écrire, en latin, les *Vies des savants italiens* qui ont fleuri dans les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. C'est celui de ses ouvrages qui a le plus contribué à sa réputation. En 1767, il quitta Rome pour aller se fixer à Florence, obtint, du grand-duc Léopold, la place de prieur du chapitre de St.-Laurent, et dès ce moment partagea son temps entre les fonctions de sa place et ses travaux littéraires qui devinrent son seul amusement. L'avénement de Ganganelli (Clément XIV), qu'il avait compté parmi ses protecteurs, fut pour lui l'occasion d'un voyage à Rome; mais malgré les instances du pontife qui voulait se l'attacher, il retourna à Florence où l'appelait sa reconnaissance pour le grand-duc qui venait de le créer provéditeur de l'université de Pise et prieur de l'ordre de Saint-Etienne. Après avoir fait un voyage à Naples, il usa de son crédit auprès de ce prince, pour en obtenir la permission de tirer des archives, les lettres de savants du XVII^e^ siècle, adressées au cardinal Léopold de Médicis, qu'il publia en 2 volumes, et qui jettent beaucoup de lumière sur l'histoire littéraire. Il voyagea ensuite en France et en Angleterre, et il se lia avec les principaux savants. De retour en Toscane en 1773, il s'établit à Pise, où il publia le *Giornale De' letterati*; et quoiqu'il en fit paraître par an 4 vol., il s'occupait en même temps de son recueil biographique qu'il poussa jusqu'au 20^e^ vol. On lui reproche sa partialité pour les jansénistes et contre les jésuites. Vers les dernières années de sa vie, il sembla se reprocher son peu de ménagement pour cet ordre. Sentant sa fin approcher, il se retira dans une solitude près de Lucques, où il passa un mois uniquement occupé de se préparer à la mort. De retour à Pise, il expira le 22 septembre 1803, après avoir rempli tous les devoirs de la religion. On a encore de lui : *Laurenti Medicis magnifici vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-4; *Magni Cosmi Medici vita*, 1789, 2 vol. in-4; *Leonis X pont. max. vita*, 1797; *Historia lycæi Pisani*, Pise, 1791-95, 3 vol. in-4; *Elogi d'illustri Italiani*, Pise, 1786-89, 2 vol. in-8; *Abrégé du voyage d'Anacharsis*, qui lui mérita des éloges de l'auteur lui-même. « Rien » n'est omis dans votre ouvrage, lui écrivait l'abbé » Barthélemi; j'admire le choix et la liaison des » faits, la propriété des termes et la rapidité du » style. »

* FABRONI (Jean), né à Florence en 1750, fut envoyé à Paris en 1798, par le grand duc de Toscane, pour concourir à préparer le nouveau système de poids et mesures. Il était employé au cabinet d'histoire naturelle de Florence qu'il rendit un des plus beaux de l'Europe. Estimé et respecté sous tous les gouvernements, il fut membre de la commission des finances de la reine régente d'Etrurie (*Voy.* MARIE-LOUISE). Napoléon le nomma conseiller d'état, puis directeur général des ponts et chaussées pour les départements au-delà des Alpes. Il fut appelé au corps législatif par le département de l'Arno. La chute de Napoléon ayant rétabli dans ses états le grand-duc Ferdinand III, ce prince le nomma directeur de la monnaie et commissaire des forges et des mines de la Toscane. Il remplit ces divers emplois, qu'il devait tous à ses talents, avec le zèle et la probité qui distinguaient son caractère, et il eut le rare avantage d'avoir beaucoup d'amis et presque pas d'ennemis. Fabroni est mort à Florence, le 17 décembre 1822. Il était un des quarante de *l'Académie italienne*, et de celle des *Géorgophiles*, correspondant de l'institut de France, etc. Parmi ses nombreux ouvrages on citera : *Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture*, traduit en français, Paris, 1780, in-12; *Sur la manière de perfectionner les vins de l'état pontifical*, Rome, 1795, in-8; *Sur une singulière espèce de briques*, Venise, 1791. Ces briques fabriquées avec la *farine fossile*, découverte en France par M. Faujas de Saint-Fonds, sont flottantes. *De la peinture encaustique*, 2^e^ édit., Venise, 1800, in-8; *De l'économie rurale des Chinois*, Venise, 1802, in-8; *La Bibliothèque*, Modène, 1803, 25 pag., est une lettre adressée au P. Pozzetto des écoles pies, qui contient un excellent moyen de préserver les livres des insectes. On en trouve l'extrait dans le (magas. encyclopéd. de Miltin, 1805, IV, 424). *Origine et civilisation des anciens habitants de l'Italie*, Florence, 1803, in-8; *Des approvisionnements publics*, Florence, 1804, in-8; *De la pesanteur spécifique des matières d'or et d'argent*, Modène, 1806, in-4; *Le Statère philippique*, ou *Essai sur la bonté et le titre de l'or ratif*, Florence, 1808. Le *statère* est une monnaie macédonienne. *Du bronze et des autres métaux connus de l'antiquité*, Livourne, 1810.

** FABRONI (Adam), est auteur des deux ouvrages suivants que l'on attribue par erreur à son frère : *Du ver à soie et du byssus des anciens*, Pérouse, 1782, in-8, fig. L'auteur pense que le *Byssus* est la soie des anciens; mais il paraît certain que c'est le duvet des chèvres de cachemire; l'*art de faire le vin*, 1787, in-8, trad. en franç. par F.-R. Baud (de St.-Claude), Paris, 1800, in-8, fig.

FABROT (Charles-Annibal), était d'Aix en Provence, où il vit le jour l'an 1580. Sa profonde érudition et ses vastes connaissances dans la jurisprudence civile et canonique, lui obtinrent l'amitié du fameux Peiresc, protecteur de tous les gens de mérite. Le président du Vair, qui l'estimait aussi, devenu garde des sceaux en 1617, attira Fabrot à Paris. Il n'avait que 36 ans, et depuis 8 années il occupait avec distinction une chaire de droit dans l'université d'Aix. Il retourna dans cette ville après la mort de son protecteur, et y reprit ses fonctions de professeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes sur les Institutes de Justinien*. Cet ouvrage, dédié au chancelier Séguier, fut honorable et utile à l'écrivain. Il fit à Fabrot un grand nom dans la république des lettres, et lui valut une pension de 2,000 livres qui lui fut accor-

dée pour travailler à la *traduction du Basilicon* : c'est la collection des lois romaines, dont l'usage s'était conservé dans l'Orient, et de celles que les empereurs de Constantinople y ont ajoutées. Cette collection avait été faite par ordre de l'empereur Léon VI. La traduction coûta à Fabrot dix années d'application constante et lui mérita une charge de conseiller au parlement de Provence, dont les circonstances du temps ne lui permirent pas de jouir. Cet ouvrage parut en 1647 à Paris, en 7 vol. in-fol., il faut y joindre le *Supplément* par Ruhnkenius, Leyde, 1765, in-fol. En 1649, Fabrot publia une édition des *Œuvres* de Cédrène, de Nicétas, d'Anastase le bibliothécaire, de Constantin Manassès, et des *Institutes* de Théophile Simocatte, qu'il enrichit de *notes* et de *dissertations*. On a encore de lui des *observations* sur quelques titres du *Code Théodosien*; un *Traité sur l'usure* contre Saumaise; quelques *maximes de droit* sur Théodore Balsamon, sur l'histoire ecclésiastique, sur les papes, et plusieurs *traités* particuliers sur diverses matières de droit. En 1652, ce docte et infatigable écrivain commença la révision des Œuvres de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et qu'il donna au public à Paris, l'an 1658, en 10 vol. in-fol., avec d'excellentes *notes* aussi curieuses qu'instructives. L'application excessive qu'il mit à ce grand ouvrage, lui causa une maladie, dont il mourut le 16 janvier 1659 à Paris, âgé de 79 ans. On trouve parmi les papiers de ce savant homme, des *Commentaires sur les Institutes de Justinien*; des *notes sur Aulu-Gele*; et le *Recueil des ordonnances ou constitutions ecclésiastiques* qui n'avaient pas encore vu le jour en grec. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la Bibliothèque du droit canon, publiée en 1661 par Voël et Justel.

* FABRY (Henri-Jean-Baptiste), comte d'Autrey, chevalier de Saint-Louis, né en 1723 et mort en 1777, a composé : l'*Antiquité justifiée*, ou *Réfutation d'un livre qui a pour titre* : l'Antiquité dévoilée par ses usages....... (de Boulanger), Paris, 1776, in-12; *Le Pyrrhonien raisonnable*, ou *Méthode nouvelle proposée aux incrédules par l'abbé de****, Paris, 1765, in-12; *Les Quakers à leur frère V***, lettre plus philosophique que*** sur sa religion et ses livres*, Londres et Paris, 1768, in-8.

* FABRY (Jean-Baptiste-Germain), avocat, né en 1780 à Cornus, dans le Rouergue, se fit connaître par son attachement aux saines doctrines, et consacra sa vie à les répandre par des publications qui font honneur à son esprit et à son cœur. Envoyé à Paris pour y faire ses études de droit, ses principes et sa conduite ne se démentirent point au milieu des dangers de la capitale. Il fut reçu avocat en 1804, mais parut peu au barreau; il s'occupa plus spécialement des événements politiques et de littérature religieuse, et devint secrétaire de Fouché, ministre de la police générale. Son empressement à obliger fut la cause de sa mort : en allant chercher le docteur Dubois à cinq heures du matin pour une de ses parentes dans le travail d'un accouchement difficile, il glissa sur le perron dans l'obscurité, et tomba sur une pointe de fer qui lui entra dans la cuisse et lui rompit une artère. Il expira quelques minutes après, le 4 janvier 1821. Outre quelques écrits de circonstance qui de jour en jour offrent moins d'intérêt, on lui doit : le *Spectateur français au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1805 à 1812, 12 vol. in-8; collection précieuse par le choix des matériaux; *Chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne*, ou *Sermons de Bourdaloue, Bossuet, Fénélon, Massillon, sur la vérité de la religion, formant un corps d'ouvrage*, Paris, 1810, 2 vol. in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire de l'instruction publique, depuis 1788*, ou *Le génie de la révolution considérée dans l'éducation, où l'on voit les efforts réunis de la législation et de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle pour anéantir le christianisme*, 1817-1818, 3 vol. in-8. On y trouve des pièces et des faits très-curieux. *Monuments de la reconnaissance nationale votés en France depuis 1789*, in-8, 1819; *Les missionnaires de 1793*, in-8, 1819 et 1820. L'auteur y rappelle les prédications anarchiques, impies et cruelles des révolutionnaires; mais il n'a rien exagéré : il cite toujours ses sources et ses garants; il s'est même imposé la loi de ne donner les faits que sur les pièces officielles insérées dans le *Moniteur*. Rien n'est donc plus authentique que son histoire des *Missions* de 1793, comme rien n'est plus légitime que sa généreuse indignation contre ces sanglants *missionnaires*. Il avait commencé des recherches pour faire une histoire de la législation révolutionnaire sur la religion et les prêtres; il est à regretter qu'il n'ait pas terminé ce travail : personne n'était plus en état que lui de traiter ce sujet; il connaissait parfaitement la révolution et son esprit, et il la jugeait très-bien dans ses causes, ses moyens et ses résultats. Tous ses ouvrages ont paru sous le voile de l'anonyme.

FACCIARDI (Christophe), né dans le territoire de Rimini, passa de l'institut des mineurs conventuels à celui des capucins dans la province de Bologne, où il se fit un grand nom parmi les prédicateurs de son temps. L'on rapporte qu'en prêchant un jour à Bologne sur l'aumône, il fit tant d'impression sur l'esprit des assistants, qu'avant de sortir de l'église, ils se dépouillèrent de leur argent et de leurs joyaux les plus précieux, pour contribuer à l'établissement de l'hôpital des orphelins, que Facciardi venait de leur recommander. L'on a de lui : *Exercitia spiritualia ex sanctis patribus collecta*, Lyon, 1590, 3 vol. in-8; Venise, 1597, et Paris, 1606; *Vitæ et gesta sanctorum ecclesiæ Veruchinæ*, Venise, 1600, in-8; *Porta aurea et sanctuarium sanctæ theologiæ, tum scholasticæ, tum positivæ, aperta*; *Meditazioni de' principali mysteri della vita spirituale*, Venise, 1599, in-4.

* FACCIOLATO (Jacques), savant humaniste, né en 1682 à Torreglia près de Padoue, mort en 1769, remplit avec succès la chaire de logique à l'université de cette ville, et consacra ses loisirs à rechercher de meilleures méthodes pour l'étude des langues anciennes. Ses principaux ouvrages sont : une nouvelle édition du *dictionnaire* en sept langues, connu sous le nom *de Calpin*, Padoue, 1718, 2 vol. in-fol., plusieurs fois réimprimé; *Ortografia moderna italiana*, 1721, in-4; *Orationes latinæ*, 1744 et 1767, in-8. Ce sont les

harangues qu'il prononçait, chaque année à l'ouverture des études. Elles ajoutèrent beaucoup à sa réputation. *De gymnasio patavino syntagmatæ duodecim ex ejusdem gymnasii fastis excerpta*, 1752, in-8; *Fasti gymnasii patavini ab anno* 1268 *ad annum* 1752, ib., 1757, in-4; *Epistolæ latinæ*, 1765, in-8. Il a beaucoup contribué au grand dictionnaire latin, publié par Forcellini.

FACIO ou FAZIO (Barthélemi), né à Spezzia, dans l'état de Gênes, mort vers l'an 1465, fut secrétaire d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples. Æneas Sylvius, pape sous le nom de Pie II, fut très-lié avec lui, ainsi que la plupart des érudits de son siècle. On doit aux veilles de ce profond littérateur : *De bello veneto Claudiano, seu inter Venetos et Genuenses*, etc., Lyon, 1578, in-8; une *Histoire de son temps*, jusqu'à l'année 1455, en latin; *De vitæ felicitate*, Leyde, 1628, in-24; un *Traité des hommes illustres de son temps*, aussi en latin, publié à Florence en 1745, in-4, par l'abbé Méhus; *Traduction latine* de l'*Histoire d'Alexandre le Grand*, en grec, par Arien; quelques *opuscules*, mis au jour par Freher, à Hanovre, 1611, in-4. Ce savant était un ennemi irréconciliable. Il conserva jusqu'au tombeau sa haine pour Laurent Valla.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, assista en 547 à la conférence que le pape Vigile tint à Constantinople sur la dispute *des trois chapitres*. Il s'agissait dans cette affaire de l'orthodoxie de Théodore de Mopsueste, des écrits de Théodoret, et de la lettre d'Ibas. Facundus les soutint avec une ardeur qui le fit exiler. Nous avons encore l'*ouvrage* qu'il composa sur cette matière : il est écrit d'un style véhément, plein de feu et avec beaucoup d'art; mais l'auteur sort souvent des bornes de la modération. Le savant Père Sirmond publia cet écrit en 1629, in-8, avec des notes; et il fut inséré depuis dans l'édition d'Optat, faite à Paris. Facundus mourut vers l'an 553.

FADUS (Cuspius) *Voy.* Cuspius Fadus.

FAERNE (Gabriel), de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le XVI<sup></sup>e siècle, cent fables d'Esope, distribuées en 5 livres. Pie IV l'engagea à ce travail, et n'eut pas à s'en repentir. La morale y est rendue d'une manière ingénieuse; le style a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. Faërne ne vit point mettre au jour le fruit de son travail : son *recueil de fables* ne parut qu'en 1564, 3 ans après sa mort, avec une dédicace à saint Charles Borromée, archevêque de Milan. Ce recueil, imprimé à Rome en 1564, in-4, et depuis à Padoue en 1718 et 1730, et à Londres, 1743, in-4, orné de planches, fit connaître Faërne sur le théâtre littéraire. Denyse en donna une traduction française en 1699, petit in-12, et Perrault, de l'académie française, les traduisit en vers français, Amsterdam, 1718, in-12. Trombelli en a donné une bonne édition italienne, Venise, 1736. Faërne était aussi bon critique qu'excellent poète. On a encore de lui : *Censura emendationum Livianarum Sigonii*; *De metris comicis*; une édition de *Térence*; des *remarques* sur *Catulle* et sur plusieurs ouvrages de *Cicéron*; *Dialogi antiquitatum*, *etc.*; *In lutheranos elegiæ*. Il mourut à Rome en 1561. Pie IV et le cardinal Charles Borromée, neveu de ce pontife, l'honoraient d'une estime particulière, ou plutôt s'honoraient en rendant justice à son mérite. Il faut remarquer que Faërne écrivait dans le temps où les fables de Phèdre n'étaient pas encore connues, de manière que le mérite en est tout-à-fait original. Ce n'est que vingt ans après la première édition des fables de Faërne, que celles de Phèdre furent découvertes.

* FAESI (Jean-Conrad), né à Zurich en 1727, fut curé à Flaach près de Schaffhouse, et y mourut en 1790. Cet écrivain aussi laborieux qu'estimable avait fait une étude particulière de l'histoire et de la statistique de la Suisse. On lui doit les ouvrages suivants, écrits en allemand : *Description géographique et statistique de la Suisse*, 1765 à 1768, 4 vol. in-8; *Mémoire sur divers sujets de l'histoire ancienne et moderne*, 1765, 2 vol. in-8; *Histoire de la paix d'Utrecht*, 1770. Il a traduit en allemand l'*Histoire d'Afrique et d'Espagne* de Cardone, et publié plusieurs *mémoires* dans les *Journaux historiques* de Meusel.

FAGAN (Christophe-Barthélemi), naquit à Paris, en 1702, du premier commis au grand bureau des consignations. Il y eut lui-même un emploi, qui l'occupait peu, et qui lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. Fagan, avec une partie de l'esprit de La Fontaine, avait à peu près le même caractère, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Son extérieur négligé, son air distrait et timide, n'annonçaient point tout ce qu'il était. Il avait beaucoup de talent pour le théâtre. Il travailla tour-à-tour pour le Théâtre-Français, l'Italien, et pour celui de la Foire. On remarque, dans toutes ses pièces, un enjouement naïf et fin. Les plus applaudies, soit pour le bon comique, soit pour la conduite, sont *le Rendez-vous* et *la Pupille*. Celle-ci mérite d'être mise à côté, et si on ose le dire, au-dessus de quelques petites pièces de Molière. Pesselier a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différents ouvrages dramatiques de Fagan. Les ornements dont il a accompagné cette édition, sont un Eloge historique de l'auteur, et une Analyse de ses œuvres. Fagan mourut à Paris en 1755.

FAGE ou Buchlin (Paul), *Fajus*, né à Rheinsabern dans le Palatinat, d'un maître d'école, se distingua par ses connaissances dans la langue hébraïque. Appelé en Angleterre par Crammer, archevêque de Cantorbéry, il fut chargé de faire des leçons publiques à Cambridge, où il mourut en 1550, âgé de 45 ans. Ce savant protestant a beaucoup contribué à répandre la connaissance de la langue hébraïque par ses ouvrages, dont voici les principaux : *Apophthegmata patrum*, *Sententiæ morales*, 1542, in-4; *Tobias hebraïcus*, 1542, in-8; *Expositio dictionum hebraïcarum*, 1542, in-4; *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol., etc.

FAGE (Raimond de la) naquit en 1648 à Lisle en Albigeois. Il s'adonna au dessein sans secours, sans maître, malgré ses parents, et devint bientôt un dessinateur excellent. Il mettait dans ses productions, surtout dans les sujets libres, un goût, un esprit qui surprenaient les artistes. Son atelier ordinaire était le cabaret. Il s'était établi depuis plu-

sieurs jours chez un aubergiste, et y faisait une dépense qui paraissait au-dessus de sa fortune. Lorsqu'il fallut payer, il crayonna au dos du mémoire qu'on lui présenta, un dessin, que l'aubergiste porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, et fit encore remettre de l'argent à La Fage. Ce maître mourut en 1690. Il dessinait à la plume et au lavis. Ses dessins dans le premier genre sont fort recherchés. Carle Maratte faisait beaucoup de cas de ses ouvrages.

* FAGET DE BAURE (Jean-Jacques), né à Orthez en 1755, d'une famille ancienne et distinguée dans la magistrature, fit des progrès si rapides dans le droit, qu'à 19 ans il était avocat-général au parlement de Pau. Privé de cette place à la suppression de l'ancienne magistrature, il vécut dans la retraite jusqu'en 1809 que Napoléon le nomma rapporteur au conseil du contentieux de sa maison. En 1810, membre du Corps législatif, l'année suivante il fut nommé conseiller à la cour de Paris, dont il devint un des présidents; à la restauration, nommé deux fois membre de la chambre des députés par le département des Landes, il en fut élu deux fois vice-président et mourut à Paris le 30 décembre 1817. On a de lui : *divers morceaux de littérature*, notamment *des vers sur le Dante*, dans le *Spectateur du Nord; Histoire du canal du Languedoc*, rédigée sur les pièces authentiques, etc., Paris, 1805, in-8; *Essai historique sur le Béarn*, Paris, 1818, in-8.

FAGGI, ou DE FAGIIS (Ange), appelé aussi quelquefois *Sangrino*, du nom du château de Sangro, dans le royaume de Naples, où il était né vers l'an 1500, est un de ceux qui ont le plus illustré l'ordre de Saint-Benoît. Il était de la congrégation du Mont-Cassin. Sa vie offrit le modèle de toutes les vertus : il partageait son temps entre la pratique des devoirs religieux et l'étude, à laquelle il se livra avec une assiduité extraordinaire. Très-versé dans les langues grecque et latine, il avait fait aussi une étude approfondie de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Elu supérieur de diverses maisons, il se fit remarquer par la sagesse de son administration, qu'il porta au plus haut degré dans le gouvernement du Mont-Cassin et dans celui de la congrégation, dont la présidence lui fut déférée à deux reprises différentes. Le pape Pie V, qui avait pour lui la plus grande estime, l'avait nommé inquisiteur de la foi. Parvenu à un âge très-avancé, dom Faggi se démit de toutes ses places, pour consacrer à Dieu tous ses moments, et mourut au Mont-Cassin le 17 mars 1593, âgé de 93 ans. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on distingue particulièrement : *In psalterium Davidis regis et prophetæ clarissimi, paraphrasis vario metri genere exculta*, Venise, 1555, in-4; *Poesis christiana in quatuor libros distincta*, Padoue, 1565, in-4; *Speculum et exemplar christicolarum, seu Vita beati patris sancti Benedicti, monachorum patriarchæ sanctissimi*, Florence, 1626, in-4; *Traité sur l'oraison des 40 heures*, Florence, 1583; *Vita sanctæ Virginis Mariæ, carmine elegiaco*, Vérone, 1649; *Officium 40 horarum*, *vario metri genere*, 1583; *Sentiments d'un pécheur en présence du très-saint Sacrement*, en vers héroïques, Florence, 1585; *Psautier de la sainte Vierge*, en prose et en vers saphiques; *Eloge en vers du P. dom Paul Picco de Pavie*, imprimé parmi ceux de Paul Prosper Martinengo; *Dialogue sur les noms donnés à Dieu dans les livres saints*; enfin, des *Hymnes*, des *Eloges*, des *Vies des saints*, des *Sermons*, etc.

FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poète comique et burlesque, né à Florence en 1660, et mort en 1742, fut reçu, malgré sa jeunesse, dans l'académie des Apatistes en présence de laquelle il avait lu ses premiers essais (1). Il commença dès lors à composer des comédies dans lesquelles il jouait lui-même de la manière la plus plaisante. Il réjouissait ainsi les sociétés les plus distinguées de sa patrie par ses vers, son humeur facétieuse et ses bons mots. L'archevêque de Séleucie, Santa-Croce, nommé, en 1690, nonce du pape en Pologne, le prit pour son secrétaire, et plus tard il occupa plusieurs places dans la magistrature florentine. Il a laissé des poésies burlesques sous ce titre : *Rime piacevoli di Giam-Battista Fagiuoli*, Florence, 1729, 2 vol. in-8 : réimprimées à Lucques, 1733-45, 7 vol. in-8. La décence qui y règne les distingue de toutes les autres du même genre. Elles eurent du succès de son vivant, quoiqu'elles n'aient ni l'originalité ni la verve de celles de Berni. Ses *comédies* imprimées à Florence, 1734-36, 7 vol. in-12, écrites aussi dans le style facétieux et burlesque, se font remarquer par le bon ton qu'il y a toujours conservé et qui est assez rare dans les écrivains de cette nation. Le censeur qui les a approuvées dit qu'il les regarde comme très-utiles, étant une satire continuelle du vice.

FAGNAN (Marie-Antoinette, dame), née à Paris, publia deux ouvrages de féerie qui eurent du succès. Le premier, *Kanor*, conte traduit du sauvage, a pour but de prouver que le véritable amour fait des prodiges; le second, *Miroir des princesses orientales*, est un instrument qui révèle ce qui se passe au fond des cœurs. Lesage en a pris le fond de son opéra du *Miroir magique*. On doit encore au même auteur; *Minet bleu et Louvette*, bagatelle agréable, réimprimée séparément et dans le *Cabinet des fées*, dont le but est de prouver qu'avec un bon cœur on ne peut jamais être laid. L'obscurité dans laquelle s'est enveloppée cette dame, fait qu'on ignore l'époque précise de sa mort, qu'on fixe à l'année 1770.

FAGNANI (Prosper), célèbre canoniste, consulté à Rome comme l'oracle de la jurisprudence, fut pendant 15 ans secrétaire de la sacrée congrégation. Cet habile homme perdit la vue à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire sur les Décrétales*, Rome, 1661, 3 vol. in-fol., réimprimé à Venise en 1697. Il fut entrepris par ordre du pape Alexandre VII. La *table* de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le Commentaire. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un homme aveugle ait pu la dresser, et la dresser d'une manière si exacte.

FAGON (Gui Crescent), né à Paris au jardin des Plantes, le 11 mai 1638, était fils d'un commissaire

(1) Cette académie s'était formée dès 1631, par une réunion des gens de lettres les plus célèbres du temps; mais ce ne fut qu'en 1638, qu'elle prit le nom d'Académie des *Apatistes*.

des guerres, et fut destiné de bonne heure à la médecine. Il prit le bonnet de docteur en 1664. Etant sur les bancs, il soutint dans une thèse la circulation du sang, action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnèrent au jeune étudiant, qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avait défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. Vallot, premier médecin du roi, ayant entrepris de repeupler le jardin royal, le livre commun de tous les botanistes, Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, et n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zèle fut récompensé par les places de professeur en botanique et en chimie au jardin du roi. Sa réputation le fit choisir, en 1680, pour être le premier médecin de M<sup>me</sup> la dauphine. Quelques mois après il le fut de la reine, et après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfants de France. Enfin Louis XIV, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin, en 1693. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare et singulier; il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payaient pour leur serment; il abolit des tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu surintendant du jardin royal en 1698, il inspira à Louis XIV d'envoyer Tournefort dans le Levant, pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des Sciences lui ouvrit son sein l'année d'après. Fagon avait toujours eu une santé très-faible. Elle ne se soutenait que par un régime presque superstitieux; et il pouvait donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivait. L'art céda enfin, et la France le perdit en 1718, âgé de près de 80 ans. Il avait épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils : l'aîné, Antoine, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742; et le second, Louis, conseiller-d'état ordinaire au conseil royal, et intendant des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avait une érudition très-variée, et embellie par l'heureuse facilité de bien parler. Son cœur était encore au-dessus de son esprit. Il était humain, généreux, désintéressé. Il eut part au *Catalogue du Jardin Royal,* publié en 1665, sous le titre d'*Hortus Regius*. Il orna ce recueil d'un petit *poème latin*, inspiré par son goût pour la botanique. On a encore de lui *les Qualités du quinquina*, Paris, 1703, in-12. On lit son éloge dans la *notice* des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine, par J. A. Hazon. Son oncle Guy de la Brosse fut fondateur et intendant du Jardin des Plantes.

FAGUNDEZ (Etienne), jésuite de Viane en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux et savant. On a de lui : *Traité des contrats*, Lyon, 1641, in-fol.; *Traité sur le Décalogue*, Lyon, 1640, 2 vol in-folio, et d'autres ouvrages de *théologie morale* qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), né à Dantzig en 1685, fut envoyé en Hollande pour apprendre le commerce; mais son goût le porta vers l'étude de la physique; il s'appliqua particulièrement à la construction des baromètres et des thermomètres. En 1720, il substitua le mercure à l'esprit de vin, dont on s'était servi jusque-là pour les thermomètres, et il rend compte de cette opération dans sa *Dissertation sur les thermometres*, 1724. Il a donné à cet instrument une échelle et un terme fixe, différents de ceux de Réaumur. Au lieu de la glace, il a pris pour terme l'eau bouillante, et son 32<sup>e</sup> degré répond au zéro de Réaumur. Mais on ne saurait disconvenir que le thermomètre de celui-ci est plus simple et plus sûr; et que s'il est plus généralement adopté, c'est qu'il mérite réellement de l'être. Fahrenheit est mort en 1740. On lui doit en outre cinq *mémoires* qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, année 1724.

FAIDEAU. *Voy.* FEYDEAU.

FAIEL ou FAYEL (Eudes de), seigneur renommé du Vermandois, se signala par une action atroce, que l'histoire nous a conservée. Il avait épousé Gabrielle de Vergy, ou plutôt de Lévergies, issue d'une des meilleures maisons du canton, mais plus distinguée encore par sa beauté que par sa naissance. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister aux instances et à la figure séduisante de Renauld ou Raoul, châtelain de Coucy, le plus accompli de son temps, qui venait souvent au château de Faïel. Il se forma entre elle et ce jeune seigneur, qui l'aimait aussi éperdument, une funeste liaison. Le mari, homme violent et emporté, en fut instruit; mais comme ses soupçons n'étaient pas pleinement confirmés, il n'osa en venir à un éclat. Sur ces entrefaites, Coucy fut obligé de s'embarquer sur un des vaisseaux de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, pour la croisade dans laquelle il s'était engagé. Son courage l'ayant emporté dans une affaire périlleuse contre les Sarrasins, il reçut une blessure mortelle d'un javelot, qui le perça fort avant entre les côtes. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il serait retourné en France, de remettre à la dame de Faïel une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les joyaux qu'il avait reçus d'elle à son départ : il l'engagea aussi, sous le serment, à prendre son cœur après sa mort, et à porter ce funeste présent à celle pour qui seule ce cœur avait soupiré. Le messager était déjà dans les avenues du château de Faïel, lorsqu'il fut rencontré par le seigneur, qui le reconnut, et l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. Faïel se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage; il rentra dans le château, et poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme, dans un ragoût, le cœur de Coucy, qu'elle mangea sans se douter de rien. « Ce met, lui dit-il, a dû vous paraître excellent, car c'est le cœur de votre amant. » En même temps, pour la convaincre mieux de la vérité de cet horrible repas, il jeta sur la table le petit coffre et les bijoux. A ce spectacle, la dame de Faïel, frappée comme d'un coup de foudre, demeura stupide et sans voix, et passa de cette insensibilité apparente à l'évanouissement; elle ne revint que pour jeter les cris du désespoir, et jurer

« qu'elle ne prendrait plus de nourriture; » ce qui la conduisit en peu de jours au tombeau. Cette effrayante catastrophe arriva vers l'an 1191 : elle a fourni le sujet d'une tragédie à de Belloy et d'Arnaud. Le seigneur de Faïel, dévoré par le chagrin et les remords, ne survécut pas longtemps à l'action qui les lui avait causés. Il mourut avec la douleur d'avoir sacrifié d'une manière si barbare une femme qu'il avait toujours aimée (voy. *Mémoires historiques* sur la maison de Coucy et sur la dame de Faïel, par de Belloy, citoyen de Calais). On raconte le même trait de vengeance d'une comtesse d'Astorga (*voy.* ce mot); mais il y a apparence que ce n'est que l'histoire de Faïel travestie; à moins de supposer que les *Mémoires* de Belloy ont été fabriqués d'après l'anecdote de la comtesse d'Astorga : ce qui dans ce siècle, où l'histoire est devenue le jouet de l'imagination et une spéculation de lucre, n'aurait rien de bien étonnant : et que ne ferait pas un bel esprit, pour avoir à traiter quelque sujet piquant, pour arranger un drame larmoyant et bien terrible? *Voy.* l'article Coucy.

FAIL (Noël du), seigneur de La Hérissaye, gentilhomme breton, et conseiller au parlement de Rennes, au XVI<sup></sup>e siècle, fut ami d'Eginard Baron et de Duaren. On a de lui divers ouvrages qu'on ne lit plus, et qu'on ne peut guère lire, si l'on a le germe du bon goût. Les gens frivoles recherchent cependant ses *Contes* et *Discours d'Eutrapel*, Rennes, 1587, in-16, réimprimés, 1732, 2 vol. in-12, et les *Ruses de Ragot*, 1516, in-16, réimprimées aussi sous le titre de *Propos rustiques* en 1732. Ces livres ne sont recommandables que par leur naïveté. La seule édition complète que l'on ait des *Facéties* de du Fail, est celle que l'on doit à J.-Marie Guichard, Paris, 1842, gr. in-18. Ce gentilhomme breton n'est connu que par ses ouvrages comiques; il en a cependant publié d'un tout autre genre, entr'autres : *Mémoires recueillis et extraits des plus solennels arrêts du Parlement de Bretagne*, Rennes, 1579, in-fol., Paris, 1653, in-4.

* FAILLE (Jean-Charles de la), jésuite, né à Anvers en 1597, professa les mathématiques, avec une grande réputation, à Dole et à Louvain. Nommé à la chaire de cette science, au collége royal de Madrid, lors de sa fondation, il fut, quelque temps après, chargé d'en donner des leçons à l'infant don Juan d'Autriche, qu'il accompagna dans ses voyages, et mourut à Barcelonne, le 4 novembre 1652. Don Juan lui fit faire de magnifiques obsèques, et ordonna qu'on plaçât sur son tombeau une épitaphe qui exprimât ses regrets de l'avoir perdu. On a de la Faille : *Theses mechanicæ*, Dole, 1625; *Theoremata de centro gravitatis partium circuli et ellipsis*, Anvers, 1632, in-4. On doit remarquer que l'ouvrage de La Faille a précédé celui de Gulden, regardé communément comme l'auteur de la théorie de la gravitation.

FAILLE (Germain de la), né à Castelnaudary en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, devint syndic de Toulouse en 1655, et secrétaire perpétuel des Jeux Floraux en 1694. Il mourut en 1711, à 95 ans, doyen des anciens capitouls. On a de lui : *Les Annales de Toulouse*, 1687 et 1701, 2 vol. in-fol. L'auteur de la dernière *Histoire de Languedoc* (du Rozoi) a beaucoup profité de cet ouvrage curieux et intéressant, surtout pour les Toulousains. Le style en est vif et concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610; son amour pour la vérité ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers temps, parce qu'il craignait d'être obligé de la trahir. Un *Traité de la noblesse des Capitouls*, en 1707, in-4; il est rempli de recherches curieuses. Indépendamment du mérite de l'érudition, la Faille écrivait facilement en vers et en prose. Il était lié avec plusieurs gens de lettres, dont il avait l'estime et l'amitié. Ses poésies se trouvent dans le *Recueil des Jeux Floraux*.

* FAIN (Agathon-Jean-François, baron), né à Paris en 1778, fut, à l'âge de 17 ans, nommé secrétaire du comité de sûreté générale; il se montra dévoué aux intérêts de la Convention, et seconda de tous ses efforts les mesures qui furent prises par cette assemblée, dans la journée du 13 vendémiaire, pour déjouer les projets des sections. L'année suivante, il fut employé dans les bureaux du directoire comme chef de la correspondance, et après le 18 brumaire il devint chef de division aux archives. Plus tard, il remplaça Mainneval comme premier secrétaire de l'empereur, qui, l'ayant pris en affection, le fit son secrétaire intime, et voulut qu'il l'accompagnât dans toutes ses campagnes. Le zèle et l'intelligence dont il fit preuve, son désintéressement parfait, et une conduite sans tache dans l'exercice de ses fonctions, lui valurent le titre de baron et celui de maître des requêtes. Privé de toutes ses places à la restauration, il reprit ses fonctions durant les cent-jours, et fut nommé secrétaire d'état le 6 juillet 1815 par la commission du gouvernement provisoire. A la seconde restauration, le baron Fain se retira à la campagne, près de Montargis, où il s'occupa de la rédaction de quelques ouvrages. La révolution de juillet 1830 le rappela dans la capitale. Nommé à cette époque secrétaire particulier, puis intendant des domaines de Louis-Philippe, il conserva cet emploi jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1837. Le baron Fain a laissé les ouvrages suivants : *Manuscrit de l'an III* (1794-1795), Paris, 1828, in-8; *Manuscrit de* 1812, Paris, 1827, 2 vol. in-8; *Manuscrit de* 1813, *contenant le précis des événements de cette année*, Paris, 1823, 2 vol. in-8; *Manuscrit de* 1814, *trouvé dans les voitures impériales prises à Waterloo*, Paris, 1823, in-8; 2e édit., 1824; 3e édit. 1825. Ces ouvrages se font remarquer par une certaine mesure, bien que l'auteur paraisse dominé par une admiration trop exclusive pour Bonaparte.

* FAINI (Mme Diamante), poète, née à Savallo dans le Brescian, morte à Salo le 13 juin 1770, était fille d'un médecin qui cultiva ses heureuses dispositions pour les lettres. Ses poésies sont justement admirées. Sa prose n'est pas moins facile ni moins élégante que ses vers. Elle écrivait aussi en latin et même en français avec une rare pureté. Elle possédait assez bien la science astronomique, et même les matières théologiques. Ses *Œuvres* en prose et en vers ont été imprimées à Salo en 1762 et 1771, in-8. Ses vers roulent presque tous sur des sujets sacrés ou moraux.

FAIPOULT. *Voy.* Faypoult.

FAIRFAX (Thomas), un des chefs des parlementaires et général de leur armée, mit en déroute, le 24 juin 1645, l'armée de Charles I^er^ à Nazerby. Ce prince y perdit toute son infanterie, son canon et son bagage. L'année suivante, Fairfax se rendit maître d'Oxford, battit ensuite le prince de Galles, força Exeter après deux mois et demi de siége, et obtint en 1647 la place de gouverneur de la Tour de Londres. En 1648, il se démit de sa charge et cessa de se mêler des affaires d'état, quand il vit Charles I^er^ livré à la chambre de justice, ne se pardonnant pas les avantages qu'il avait remportés sur ce prince infortuné. Dès qu'il s'aperçut des intentions de Monck pour le rétablissement de Charles II, il fut un des premiers à lui offrir ses services. Le parlement le choisit pour un des députés vers ce prince, lorsqu'il l'invita à venir reprendre la couronne. Il était né à Denton dans la paroisse d'Otley, en Yorckshire, au mois de janvier 1611, et mourut en février 1671. C'était un homme sombre, hypocondriaque, et au talent de la guerre près, une espèce d'automate, qu'on faisait agir comme on voulait : aussi Cromwell en sut-il tirer bon parti.

* FAISTEMBERGER (Antoine), peintre d'Inspruck, né en 1678, excellait dans le paysage. Ses tableaux sont d'une composition également grande et bien entendue. Il aimait à représenter des chutes d'eau et des solitudes. Ce peintre mourut à Vienne, l'an 1720. Son frère Joseph, dont il fut le maître, a si bien imité sa manière, que l'on confond souvent leurs ouvrages.

* FAITHORNE (William), peintre et graveur, né à Londres en 1616, fut banni pour n'avoir pas voulu prêter serment d'obéissance à Cromwell ; et de retour en Angleterre, se livra particulièrement à la gravure. On cite de lui une *Sainte Famille*, d'après Vouet, et *le Christ au tombeau*, d'après Van-Dyck. Il s'est distingué surtout dans le genre du portrait et a en conservé un grand nombre des siens qui sont très-estimés. On a de lui un *Traité sur l'art de la gravure*, 1662. Il mourut en 1691.

* FAKHR-EDDIN-RAZY, historien arabe qui vivait à la fin du VII^e^ siècle de l'hégire (vers l'an 1300 de J.-C.), est connu par une *Histoire chronologique des dynasties*, divisée en deux parties, dont la première traite des principes du gouvernement, des qualités nécessaires à un prince, et des défauts qu'il doit éviter ; la seconde présente succinctement les différentes dynasties qui ont gouverné l'empire fondé par les Arabes, en commençant par les premiers califes. Cette histoire, quoique abrégée, mériterait, par l'importance des faits qu'elle renferme et les réflexions de l'auteur, de passer dans notre langue. Sylvestre de Sacy en a publié dans sa *Chrestomathie arabe*, trois extraits : l'*Histoire du califat de Haroun-Al-Raschid ;* l'*Histoire du califat de Mostassem*, dernier prince abasside ; *Des droits des souverains sur leurs sujets*. Il ne faut pas confondre cet historien avec un docteur du même nom, né en 1150.

* FAKHR-ENNISA (Chohd'eh), fille célèbre, dont le nom, qui lui fut donné par ses contemporains, signifie *la gloire des femmes*, naquit à Bagdad vers l'an 1088 de J.-C., professa la jurisprudence et la théologie et compta parmi ses disciples les hommes les plus distingués. Elle passa sa vie dans le célibat, uniquement occupée de ses études, et mourut le 1^er^ juillet 1178 de J.-C., ou 574 de l'hégire.

* FALBAIRE (Charles-Georges Fenouillot de), poète dramatique, né à Salins en 1727, occupa d'abord une place dans les finances et fut nommé en 1782 inspecteur-général des salines de l'Est. La révolution le priva de ses emplois, et détruisit sa fortune. Il mourut le 28 octobre 1800, à Ste.-Menehould, où il s'était retiré. Ses *œuvres*, Paris, 1787, 2 vol. in-8, contiennent : *L'honnête Criminel*, drame en 5 actes et en vers, la seule de ses pièces qui soit restée au répertoire (*voy.* Fabre). Il y a des situations attachantes ; mais le style en est faible et négligé ; *Le premier navigateur*, pastorale lyrique ; *Les deux avares*, dont la musique de Grétry fit le succès ; *Le Fabricant de Londres*, drame en 5 actes et en prose, joué en 1771, et qui tomba dès la première représentation ; *L'Ecole des mœurs*, ou *les suites du libertinage*, drame en 5 actes et en vers, joué sans succès en 1776 et repris en 1790 ; *Les Jammabos*, ou *les moines japonais*, tragédie en 5 actes dirigée contre les jésuites : c'est la plus mauvaise de ses productions. L'Epître dédicatoire aux manes de Henri IV est citée par Collé (dans ses mémoires) comme un morceau de la plus haute éloquence.

FALCANDUS ou FALCAND (Hugues), normand d'origine, trésorier de St.-Pierre de Palerme, dans le XII^e^ siècle, laissa une *Histoire de Sicile depuis* 1152 *jusqu'en* 1179, écrite avec simplicité et exactitude. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Gervais de Tournay, Paris, 1550, in-8.

FALCIDIUS, tribun du peuple romain, institua la loi *Falcidie*, l'an 40 avant J.-C., ainsi appelée du nom de son auteur. Elle ordonnait que le quart des biens de tout testateur demeurerait à ses légitimes héritiers. C'est ce qu'on nomma *la Quarte Falcidie*. On pouvait disposer du reste.

FALCK. *Voy.* Falk.

* FALCKENSTEIN (Jean-Henri de), né dans la Silésie, en 1682, mort en 1760, à Schwabach, fut chambellan du prince évêque d'Eichstett de 1718 à 1730, conseiller aulique du margrave d'Anspach de 1730 à 1738, et résident du margrave d'Erfurt jusqu'en 1740. Il a écrit en allemand un grand nombre d'ouvrages historiques et diplomatiques, dont les principaux sont : *Antiquitates et memorabilia Nordgaviæ veteris*, Schwabach, 1734-43-88, 4 vol. in-fol. ; *Chronique de Thuringe*, Erfurt, 1737-39, 3 vol. in-4 ; *Description de Nuremberg*, Erfurt, 1750, in-4 ; *Antiquitates et memorabilia marchiæ Brandenburgicæ*, Bayreuth, 1751, 3 vol. in-4 ; *Histoire du duché, ci-devant royaume de Bavière*, Munich, 1793, 3 vol. in-fol.

FALCLAND. *Voy.* Falkland.

* FALCO ou FALCON (Aymar), chanoine régulier de l'ordre de St.-Antoine au XV^e^ siècle, député de son ordre auprès du pape Clément VII (Jules de Médicis), et dictateur de l'ordre de St.-Antoine à une époque où l'on jugea nécessaire d'investir un homme savant et expérimenté des pouvoirs les plus étendus, pour en soutenir les prérogatives, en a

écrit une histoire sous le titre de *Antonianœ historiæ compendium*, etc., Lyon, 1534, trad. en espagnol par Fernand Suarès, Séville, 1615, et quelques ouvrages théologiques.

* FALCONER (Guillaume), poète écossais, né à Edimbourg vers 1735, s'engagea dans la marine; embarqué à dix-huit ans, avec le titre de contremaître, sur la *Britannia*, il fit naufrage dans la traversée d'Alexandrie à Venise; ce désastre lui fournit le sujet d'un poème et en trois chants, intitulé le *Naufrage*, Londres, 1762, écrit avec chaleur, et dont il donna lui-même, en 1764, une 2e édition, améliorée. Le malheur qu'il avait essuyé ne l'empêcha pas de se rembarquer en 1769, avec le titre de trésorier, à bord de la frégate *l'Aurore*, qui périt sur les rochers de Macao. Outre un *Dictionnaire de Marine*, 1769, in-4, réimprimé en 1815, avec des addit., on doit encore à Falconer, un poème sur la *mort de Frédéric, prince de Galles*, 1751; une *Ode au duc d'Yorck*; des *chansons*, etc. Le docteur Anderson a donné une édit. des *poésies* de Falconer avec une notice sur l'auteur. Son poème le *Naufrage* a été réimprimé en 1804, par les soins de J. Stanier Clarke, gr. in-8, fig., et plusieurs fois depuis.

* FALCONER (Thomas), savant littérateur, né à Chester en 1736, fit partie du collége d'Oxford, et composa quelques ouvrages parmi lesquels on remarque: *Dévotions for the sacrament of the Lord's supper, etc.*, 1786, souvent réimprimé; *Observations sur le récit de Pline, touchant le temple d'Ephèse*, dans le 11e vol. de l'*Archéologie*; *Tables chronologiques depuis le règne de Salomon, jusqu'à la mort d'Alexandre le gr.*, 1796, in-4: il a traduit: *Voyage d'Hannon*, éclairci par les relations des voyageurs modernes, 1797, in-8; *Voyage d'Arrien autour de la mer Noire*, 1805, in-4, et préparé une *édition de Strabon* qui a paru en 1807, par les soins de son neveu, 2 vol. in-fol.

* FALCONER (William), médecin né à Londres en 1745, mort à Bath en 1824, était aussi remarquable par son excellent caractère que par l'étendue et la variété de ses connaissances. De 1766 à 1805, il a publié en anglais sur divers sujets de médecine, des ouvrages qui jouissent d'une réputation méritée. On cite entre autres: *Observations sur le régime et la diète recommandés généralement aux personnes valétudinaires*, 1778, in-8; *Remarques sur l'influence du climat, etc.*, 1781, in-4; *Influence des passions sur la santé et les maladies*, 1778, in-8; *Essai sur les moyens de conserver la santé des agriculteurs*, 1789, in-8.

FALCONET (Camille), né à Lyon le 1er mars 1671, d'une famille célèbre dans la médecine, augmenta la gloire de ses ancêtres par l'étendue et la variété de son savoir. Le père Malebranche, qui le connut, lui donna son estime et son amitié. L'académie des belles-lettres le mit au nombre de ses membres en 1716, et le perdit le 8 février 1762. Il était alors âgé de 91 ans, et il avait dû sa longue vie autant à son tempérament qu'à son régime. Ce savant possédait une bibliothèque de 45,000 vol., de laquelle il avait séparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquaient à la bibliothèque du roi. Nous avons de cet auteur: une *Traduction du nouveau Système des planètes*, composé en latin par Villemot, publiée en 1707, in-12; des éditions de la pastorale de *Daphnis et Chloé*, traduite par Amyot, 1731, in-8, avec des notes; du *Cymbalum mundi*, par Periers, avec des notes, 1732, in-12. La nature de ces deux ouvrages ne donne pas une grande idée du choix et du goût de l'éditeur. Plusieurs *thèses de médecine*. Falconet avait l'humeur gaie, le caractère prompt, l'esprit vif. Il aimait à parler, et parlait fort bien. Quiconque aimait les lettres, trouvait auprès de lui l'accès le plus facile. Il prêtait ses livres avec plaisir; mais il en avait beaucoup qui ne pouvaient être utiles à personne. Quoiqu'il n'excellât pas dans la pratique de la médecine, il connaissait très-bien la théorie, et brillait dans la consultation.

* FALCONET (Etienne-Maurice), sculpteur, né à Paris en 1716, élève de Lemoine, fit sous sa direction des progrès rapides, et fut admis en 1754 à l'académie sur la présentation de *Milon de Crotone, terrassé par le lion*, une des meilleures productions du ciseau moderne. Il mit ensuite au jour *Pygmalion*, *la Baigneuse*, un *Amour menaçant*, productions gracieuses, qui eurent le plus grand succès. Dans le même temps, il exécuta pour l'église de St.-Roch un *Christ agonisant*, et une *Annonciation*; et pour l'église des Invalides, un *Saint-Ambroise*. Toutes ces figures, traitées dans l'expression et le caractère qui leur conviennent, obtinrent tous les suffrages. Falconet fut appelé en 1766 en Russie, par Catherine II, pour exécuter la statue équestre de Pierre le Grand, qui suffirait seule pour immortaliser son auteur. Un rocher de granit qu'on trouva dans un marais à quelques milles de St.-Pétersbourg servit de base à ce monument: cette masse, longue de 37 pieds sur 22 de hauteur et 21 de largeur, pesait près de 3 millions de livres. De retour à Paris, en 1778, après avoir séjourné quelque temps en Hollande, il revit et compléta ses divers ouvrages littéraires. Il se disposait en 1783, à visiter l'Italie, lorsqu'une violente attaque de paralysie fit avorter ce projet. Il survécut à ce funeste accident et succomba le 24 janvier 1791. Falconet a publié des *Réflexions sur la sculpture*; des *observations sur la statue de Marc-Aurèle*; des notes sur la *traduction des 34, 35 et 36e livres de Pline*, etc. Ses *œuvres*, Lausanne, 1782, 6 vol. in-8, outre les écrits déjà cités, en contiennent plusieurs autres relatifs aux arts, 2e éd. Paris, 1787, 3 vol. in-8. On reproche à Falconet de n'avoir pas rendu assez de justice aux anciens.

FALCONIERI (sainte Julienne de), née en 1270 de parents riches, morte à Florence sa patrie en odeur de sainteté, l'an 1341, donna en 1307 une *règle* aux oblates ou converses des servites, dont elle fut la première supérieure. Martin V l'approuva en 1424. La pieuse fondatrice se signala par les plus grandes austérités. Elle ne mangeait point le mercredi et le vendredi. Benoit XIII la canonisa en 1729.

FALCONIERI (Octavio), de la même famille que la précédente, est auteur d'un savant *discours* en italien *sur la pyramide de Caïus Cestius*, qu'on voit près de la porte d'Ostie à Rome. Nardini l'a inséré

dans sa *Roma antica*. Cet auteur était romain. Il mourut en 1676, à l'âge de 30 ans.

FALCONNETTO (Jean-Marie), né à Véronne en 1458, fut d'abord peintre médiocre; mais son application assidue le rendit excellent architecte. Le cardinal Bembo et Louis Cornaro furent ses Mécènes. Il fut le premier qui donna les dessins des théâtres et des amphithéâtres des anciens, et introduisit le goût de la bonne architecture à Venise. Il éleva plusieurs édifices à Padoue, à Vopo dans le Frioul, et à Venise, qui sont la preuve de ses talents. Il mourut à Padoue en 1534, et fut enterré dans le caveau de Cornaro.

FALDA (Jean-Baptiste), graveur italien du XVIIe siècle, dont on a des *estampes* à l'eau-forte, d'un très-bon goût. Les curieux recherchent ses livres *des palais, des vignes et des fontaines de Rome.*

FALEDRO (Ordelaffo), doge de Venise, succéda à Vital Micheli en 1102. La ville de Zara, en Dalmatie, ayant voulu secouer le joug des Vénitiens, pour se donner aux Hongrois, Faledro alla faire le siége de cette ville et s'en empara, en 1116. Il rentra en triomphe dans sa patrie, mais il ne jouit pas longtemps de sa gloire; il périt en 1117, dans une bataille livrée en Dalmatie contre les Hongrois, qui y faisaient de nouvelles incursions.

FALETI (Jérôme), comte de Trignano, natif de Savone, s'appliqua avec un succès égal à la poésie et aux affaires. Les ducs de Ferrare lui confièrent des commissions importantes. Les ouvrages sortis de sa plume sont : un *poème* italien, en 4 chants, *sur les guerres de Flandre*; douze livres de *poésies*; les *Causes de la guerre d'Allemagne sous Charles V*, italien, 1552, in-8; le *Traité d'Athénagore sur la Résurrection*, traduit en italien, 1556, in-4. Il eut beaucoup de part à l'immense recueil intitulé *Polyanthea*. Cet auteur florissait au XVIe siècle.

FALIERI (Marin), doge de Venise en 1354. Successeur d'André Dandolo, il fut revêtu de cette dignité à l'âge de 76 ans. Il forma le projet de s'emparer pour toujours du gouvernement qui lui avait été confié pour quelques mois. Il fallait se défaire des sénateurs, et le malheureux avait pris des mesures pour les faire tous assassiner. La conspiration fut découverte par un des conjurés. Le sénat veilla si attentivement sur les conspirateurs, que 16 d'entre eux furent arrêtés avec Falieri leur chef. Il eut la tête tranchée, le 17 avril 1355; les autres furent pendus, et 400 complices périrent par différents genres de mort. Cette catastrophe a fourni à Byron le sujet d'une tragédie.

* FALK (Jean-Daniel), poète satirique né à Dantzig en 1770, était fils d'un perruquier qui le destinait à la même profession. Entraîné par un penchant irrésistible pour l'étude, il employait ses épargnes à se procurer dans un cabinet de lecture les meilleurs ouvrages des écrivains de sa nation qu'il lisait en secret, car son père le contrariait dans ses goûts. Il lui arrivait quelquefois d'aller lire la nuit dans les rues à la faible lumière d'une lanterne. On lui permit cependant d'apprendre la musique, dans laquelle il fit de rapides progrès. Comme sa position ne s'améliorait point, il chercha à s'embarquer; mais les marins auxquels il s'adressa le repoussèrent parce qu'il ne savait pas l'anglais. Il l'apprit et fut bientôt en état de traduire avec succès des passages d'Ossian. Son père lui permit alors de faire ses études, et il alla les terminer à l'université de Halle. Il adopta le genre satirique, dans lequel il prit Boileau pour modèle. Bientôt parut son poème *des Héros* (*Die Helden*), qui annonçait un rare talent poétique. Il fit paraître en même temps deux satires, Leipsig, 1796, *les tombeaux sacrés à Kam*, et les *Prières*, tableau de la folie, de l'imprévoyance et de la contradiction qu'on observe trop souvent dans les vœux des mortels. *L'Almanach portatif de la plaisanterie et de la satire*, qu'il publia de 1797 à 1803 lui attira des tracasseries. Il publia ensuite un journal : *Elisée et Tartare* (Elysium et Tartarus), qui se ressent de l'influence des événements politiques. Après la bataille d'Iéna, la commission française, chargée de faire rentrer les contributions, le prit pour médiateur avec les autorités allemandes, et le grand-duc de Weimar le nomma plus tard conseiller de légation. En 1813, il préserva du pillage plusieurs points du duché de Weimar, et, en 1815, il publia un écrit sur les événements de la guerre depuis 1806 jusqu'en 1813. Falk contribua à fonder la société des nécessiteux, établissement destiné aux orphelins et aux enfants abandonnés, et composa à ce sujet un ouvrage intitulé le *Miroir du peuple allemand*. Falk est mort à Weimar le 14 février 1826, laissant outre les ouvrages déjà cités : *Satires*, Leipsig et Altona, 1800, 3 vol. in-12; les *Tombeaux de Kam* se trouvent dans le second volume. *Dissertations sur la poésie et les arts*, Weimar, 1803, in-8; *Nouveau Recueil de contes et de satires*, Berlin, 1804, in-8; on lui doit en outre la trad. en allemand, des *Œuvres choisies de Swift et d'Arbuthnot*, Leipsig, 1798-1799, 6 vol. in-8.

FALKEMBERG (Jean de), religieux dominicain au commencement du XVe siècle, se mêla des querelles des chevaliers teutoniques avec le roi de Pologne. Il écrivit contre ce prince un mauvais livre qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenait alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, et généralement à tous les chrétiens. On a vu depuis un livre fait par un évêque, qui avait une dédicace toute semblable, et ne valait pas mieux (la compilation donnée sous le nom de Febronius). La simple et modeste vérité ne s'annonce pas avec tant d'emphase, et selon la sage règle d'Horace :

> Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
> Cogitat......

Falkemberg y promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueront pour exterminer les Polonais et Ladislas leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile. Mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des Français, qui s'étaient joints aux Polonais, parce que les principes de Falkemberg étaient les mêmes que ceux de Jean Petit, autre prédicateur de l'homicide.

FALKLAND (Lucius CARY, vicomte de), secrétaire d'état en Angleterre, durant les convulsions des guerres civiles du règne de Charles Ier, naquit vers

l'an 1610 à Burford dans le comté d'Oxford. Il se livra dans sa jeunesse à l'étude des lettres. Citoyen éclairé, vertueux et ferme, il se montra d'abord un des plus ardents à attaquer les usurpations de la cour; mais lorsque la guerre civile éclata, il défendit le pouvoir qui restait à Charles I^er^, et qu'il jugea nécessaire pour le soutien de la liberté anglaise. On croit que ce fut lui qui composa, avec le secours du roi, presque tous les mémoires du parti monarchique. Ce prince était si persuadé de sa supériorité dans cette lutte littéraire, qu'il fit distribuer les écrits du parlement anglais avec les siens, pour mettre le peuple au fait de la querelle. On assure qu'il s'en servit même dans ses dernières défenses contre les accusations des cromwellistes, plusieurs années après la mort de Falkland, tué en 1643 à la bataille de Newbury, à l'âge de 34 ans. On croit que Falkland a beaucoup contribué à l'*histoire du protestantisme* de Clillingworth.

* FALKNER (Thomas), missionnaire, fils d'un habile chirurgien de Manchester, alla se perfectionner à Londres, et s'embarqua pour la côté de Guinée, puis pour le Brésil. Etant tombé malade à Buenos-Ayres, il reçut des soins si affectueux de la part des jésuites, qu'il voulut partager leurs travaux apostoliques. Son habileté dans la chirurgie et ses connaissances dans la mécanique furent très-utiles à la mission dans laquelle il fut employé. Il consacra 40 années de sa vie à la pratique de son art et à l'exercice du ministère évangélique dans la Chaco, le Paraguay, le Tucuman et les Pampas. Après la suppression de son ordre, il retourna dans sa patrie, et devint chapelain d'un de ses compatriotes qui était catholique. Il écrivit alors une *Description de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique méridionale*, Herefort et Londres, 1774, in-4, traduite en allemand, et abrégée, Gotha, 1775, in-8, et en français par Bourrit, sous ce titre : *Description des terres Magellaniques et des pays adjacents*, 1788, 2 vol. in-16. Ce livre offre des notions précieuses sur les contrées que l'auteur a décrites, sur les mœurs des peuples qui les habitent, et sur les productions de la nature que l'on y trouve; mais on reconnait qu'il n'était pas très-versé dans l'histoire naturelle. Les Patagons qu'il a vus sont grands et bien faits; ils lui ont paru avoir sept pieds et quelques pouces; mais il n'a point entendu parler de la race gigantesque citée par plusieurs voyageurs. Le P. Falkner mourut en 1780.

* FALLET (Nicolas), poète, né à Langres en 1753, mort à Paris le 22 décembre 1801, est auteur de *pièces de théâtre* et d'autres *poésies* oubliées aujourd'hui. Sa tragédie de *Tibère et Sérénus*, quoique fort médiocre, obtint cependant quelques représentations, et fut imprimée en 1782 et 1783. Il a travaillé à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, et coopéré au *Dictionnaire historique et critique des mœurs*, 1772, 4 vol. in-8.

* FALLETTI (Octave-Alexandre), marquis de Barolo, né en 1753 à Turin, où il mourut le 30 janvier 1828, suivit dans sa jeunesse la carrière des armes et quitta le service pour se vouer aux lettres. Il interrompit un moment ses études pour défendre son pays menacé de l'invasion des Français. Il s'occupa sérieusement de l'éducation de son fils, et l'accompagna dans ses voyages en Europe. On a de lui : un *Eloge de Saint-Réal*; des *Mémoires sur différents sujets, etc.*, dans les Recueils de l'académie de Turin dont il était membre; des *Epîtres* (critiques) *sur les Œuvres posthumes d'Alfieri*, et un roman dans le genre descriptif sous le titre de *Voyage de Théodore Callimacchi en Italie.*

FALLOPE ou plutôt Fallopio (Gabriel), médecin italien, était profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, et surtout dans l'anatomie. Il naquit à Modène en 1523, et mourut à Padoue en 1562, à 39 ans, suivant le Père Nicéron; mais Eloy place sa naissance en 1490, et le fait mourir à 73 ans : ces dernières dates paraissent moins sûres. Quoi qu'il en soit, ce médecin parcourut une partie de l'Europe pour se perfectionner dans son art. Il était méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, et heureux dans ses cures. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la *trompe de Fallope*, il faut avouer qu'elle n'était pas entièrement inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes qu'on lui a contestées. Ses nombreux *ouvrages* ont été recueillis, Venise, 1584 et 1606, 4 vol. in-fol.: c'est la meilleure édition. On trouve des notices biographiques sur Fallopio dans les *Mémoires de Nicéron*, tomes 4 et 10, dans les *Eloges* de Tomasini, et surtout dans la *Bibliothèque des Ecrivains modénois* par Tiraboschi.

* FALLOT (Gustave), savant philologue, était né le 17 novembre 1807, à Montbéliard, d'une famille alliée à celle de Cuvier; il fut placé d'abord par son père dans une maison de commerce à Gray; mais entraîné par un penchant irrésistible pour les lettres, il prit le parti de venir à Besançon pour y compléter ses études, tout en se livrant à un travail analogue à ses goûts, et qui fournirait à ses besoins. Entré chez un imprimeur qui le chargea de réviser les ouvrages qu'il se proposait d'éditer, il sut se ménager le temps de lire dans un ordre méthodique tous les livres des philosophes modernes, depuis Bacon jusqu'à Malebranche, amassant dans le même temps des matériaux pour différents ouvrages qu'il se proposait d'exécuter plus tard à Paris. Il se rendit au mois de juillet 1831 dans cette ville, emportant avec ses notes la petite somme qu'il avait économisée sur ses modestes appointements, et plein de confiance dans son avenir. Admis pensionnaire à l'école des Chartes, il fut désigné l'année suivante par l'académie de Besançon, comme premier titulaire de la pension fondée par madame Suard. En 1834 il fut nommé secrétaire du comité des travaux historiques, et presque dans le même temps, sous-bibliothécaire de l'Institut. Savant dans les langues anciennes, et possédant la plupart des langues modernes qu'il avait apprises presqu'en jouant, il ne considérait cette connaissance que comme un moyen de parvenir à la solution de plusieurs problèmes qu'il s'était proposés. Fallot, dont la santé était depuis quelque temps gravement altérée, fut enlevé par une congestion cérébrale le 3 juillet 1836 dans sa vingt-neuvième année. Il a laissé manuscrites : *Histoire généalogique de l'espèce*

*humaine par les langues; Recherches sur la langue et la littérature slave* dont il se proposait de faire un cours public. *Recherches sur les formes* grammaticales de la langue française au XIIIe siècle, Paris, 1839, gr. in-8. Cet ouvrage, le seul qu'il eût laissé presque achevé, a été publié par son compatriote Paul Akermann, qui comme Fallot mourut jeune en 1846.

FALLOURS (Samuel), peintre hollandais, qui a peint les *Curiosités naturelles*, poissons, écrevisses, crabes qui se trouvent sur les côtes des îles Moluques, et les a fait imprimer à Amsterdam, 1718, 2 tomes en 1 vol. in-folio, 43 planches dans le premier, 57 dans le second. Ce livre est rare; mais il ne faut se fier ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FALS (Raimond), né à Stockholm en 1658, passa à Paris en 1683, et s'attacha à Chéron, médailleur du roi. Les médailles sorties de ses mains lui méritèrent une pension de 1,200 livres. Cet habile artiste mourut à Berlin en 1703.

* FALSTER (Christian), savant philologue danois, a publié plusieurs ouvrages d'érudition dont les principaux sont: *Quæstiones romanæ*, 1718; *Cogitationes philologicæ*, 1719, in-8; *Sermo panegyricus de variarum gentium bibliothecis*, 1720, in-8; *Vigilia prima noctium ripensium*, contenant des *observations* sur Aulu-Gèle, 1721, in-8; *Amœnitates philologicæ, sive discursus varii*, Amsterdam, 1729-32, 3 vol. in-8.

* FANGÉ (Augustin), abbé de Senones, né à Hatton-Châtel près de Verdun, était neveu de dom Calmet par sa mère. Entré dans la congrégation de St.-Vannes en 1728, il professa les humanités, la philosophie et la théologie dans différentes maisons; fut nommé en 1736 coadjuteur de son oncle, et lui succéda en 1755. Parmi ses ouvrages on remarque: un *Traité* en latin *des Sacrements en général et en particulier*, ouvrage profond et estimé; *Iter helveticum*; c'est la Relation d'un voyage qu'il avait fait en Suisse en 1748; le second volume de la *Notice de Lorraine*; *Vie de dom Calmet*, 1763, in-8. On lui attribue: *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, Liége, 1775, in-8. Dom Fangé a achevé l'*Histoire universelle* commencée par dom Calmet, mis en ordre ses *œuvres posthumes*, et publié ses ouvrages en 1762. On ignore l'époque précise de sa mort.

FANNIUS (Caius), surnommé *Strabon*, consul romain avec Valérius Messala, l'an 161 avant J.-C. Ce fut sous son consulat que fut publiée la loi *Fannia* contre la somptuosité de la table. Cette loi fixait les sommes qu'on pouvait dépenser pour le repas. On fut obligé de la renouveler 20 ans après. Le luxe faisait tous les jours de nouveaux ravages, et ce luxe était une suite de la trop grande puissance des Romains; Scipion le reconnaissait lui-même et s'en plaignait. Fannius réforma la formule de la prière qu'il était d'usage de prononcer à la clôture du lustre par laquelle on demandait aux dieux qu'ils *augmentassent* la puissance de la république: il en substitua une autre, par laquelle on les priait de vouloir bien la *maintenir* toujours dans le même état.

FANNIUS (Caius), auteur latin sous Trajan, composa une *Histoire*, en 3 livres, *des cruautés de Néron*, et des dernières heures de ceux que ce monstre faisait exécuter à mort, ou envoyait en exil (*Exitus occisorum aut relegatorum a Nerone*). Les savants, et surtout les philosophes, ne sauraient trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant.

FANNIUS CÉPION, complice d'une conjuration contre Auguste, qui fut découverte, se donna lui-même la mort.

> Hostem cum fugeret, se Fannius ipse peremit;
> Hic, rogo, non furor est, ne moriare mori!
> MARTIAL., lib. II.

Epigramme qui dans le fond n'est qu'un jeu de mots comme preque toutes celles de Martial. Quelque blâmable que fût Fannius, il y avait certainement moins de *fureur* dans son suicide que dans celui de Caton d'Utique. Il cherchait à éviter une mort ignominieuse et terrible.

FANNIUS (Quadratus), poète latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés avec son portrait dans la bibliothèque publique qu'Auguste avait fait construire dans le temple d'Apollon. Horace, son contemporain, lui donne le nom de parasite, et le raille cruellement.

FANSHAW (sir Richard), anglais, né en 1607, envoyé des rois Charles Ier et Charles II à la cour d'Espagne et à celle de Portugal, mourut à Madrid en 1666. Il se distingua dans ses ambassades, ainsi que sur le Parnasse. On a de lui quelques *ouvrages* en vers et en prose, Londres, 1646, in-4, qu'on a lus autrefois; une traduction en vers anglais du *Pastor fido*, de la *Lusiade*, et de deux *comédies espagnoles*. On a publié sur son ambassade des *lettres* originales précédées de sa *vie*, Londres, 1702, in-8.

* FANTIN-DÉSODOARDS (Antoine-Etienne-Nicolas), né en 1758 à Pont-de-Beauvoisin, entra chez les jésuites dont l'ordre fut supprimé avant qu'il eût pu prononcer ses vœux. En 1789 il avait le titre de vicaire général d'Embrun; mais il ne paraît pas qu'il en ait jamais exercé les fonctions. Il habitait alors Paris, où l'avait conduit l'espoir de se faire une réputation dans les lettres. Déjà connu par quelques ouvrages, lorsque la révolution éclata, il en embrassa les principes et devint avec Mercier et Carra un des rédacteurs des *Annales patriotiques*. Après le 10 août, arrêté comme prêtre, il se maria pour se soustraire à la déportation, et dès lors se lia par peur avec Robespierre, Collot-d'Herbois, Marat et Chaumette, qu'il accompagnait quelquefois au club des jacobins, et dont il vantait les talents et les vertus dans des articles de journaux. Tombé dans l'oubli, quoiqu'il publiât presque chaque année de nouveaux ouvrages, on ignorait son existence même à Paris lorsqu'il y mourut le 25 septembre 1820. Outre une mauvaise *continuation de l'abrégé chronologique* du président Hénault (*voy.* ce nom), on citera de lui: *Le Dictionnaire raisonné du gouvernement, des lois, et des usages de la discipline de l'Eglise, conciliés avec les libertés et franchises de l'église gallicane*, 1788, 6 vol. in-8: *Histoire philosophique de la révolution*, 5e édit., 1807, 10 vol. in-8. C'est celui de ses ouvrages qui a obtenu le plus de succès, et cependant il est rempli d'er-

reurs. Le style digne de l'esprit qui y règne, est tantôt plat et trivial, tantôt boursoufflé jusqu'au ridicule ; enfin cette indigeste compilation est dénuée partout de vérité comme de goût ; *Révolutions de l'Inde pendant le* XVIII<sup></sup>e *siècle*, ou *Mémoires de Tippoo-Saïb écrits par lui-même, et traduits de la langue indostane*, 1796, 2 vol. in-8, 1797, 4 vol. in-8; *Louis XV et Louis XVI*, 1798, 5 vol. in-8; *Histoire d'Italie depuis la chute de la république romaine jusqu'aux premières années du* XIX*e siècle*, 1802, 9 vol. in-8; *De l'institution des sociétés politiques*, ou *Théorie des gouvernements*, 1807, in-8; *Les monuments inédits de l'antiquité, expliqués par Winckelmann*, 1808-1809, 3 vol. in-4; *Histoire de France depuis la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI*, 1806-1810, 26 vol. in-12. Il s'est fait ainsi le continuateur de Velly, Villaret et Garnier, comme il se l'était fait du président Hénault et avec aussi peu de succès. Il a laissé, dit-on, un grand nombre de manuscrits (*Voy.* DAVID graveur).

* FANTONI (Jean), médecin, né en 1675, à Turin, où il mourut le 15 juin 1758, y professa l'anatomie avec succès. Ses leçons étaient suivies par un grand nombre d'auditeurs, qui ne pouvaient assez admirer sa profonde érudition, l'importance des faits nouveaux qu'il leur présentait continuellement, son éloquence naturelle et cette latinité exquise qu'on remarque dans tous ses ouvrages. Les principaux sont : *Brevis manuductio ad historiam anatomicam*, Turin, 1699, petit in-4; *Dissertationes anatomicæ XI*, ibid., 1701, in-12; *Anatomia corporis humani*, 1711, in-4; *Opuscula medica et physiologica*, 1738, in-4; *Commentarius de quibusdam aquis medicatis, et historica dissertatio de febribus continuis*, 1747, in-8.

* FANTUCCI (le comte MARC), né en 1745 à Ravenne, entra dans la magistrature; mais quelques desagréments qu'il éprouva l'engagèrent à y renoncer. Il continua néanmoins à servir son pays, qui lui fut redevable, en 1784, d'une machine hydraulique fort utile. Une épidémie qui ravagea cette province en 1780, lui fournit le sujet d'un excellent *mémoire* dans lequel il démontra combien il était urgent d'en dessécher les marais. Ce zélé citoyen mourut dans sa ville natale le 10 janvier 1806. Pie VI avait pour lui une prédilection toute particulière, et il en était digne par ses vertus, qu'il portait jusqu'à l'austérité, et par son dévouement pour l'utilité publique et pour la gloire de sa patrie. On lui doit : *De gente Honestia*, 1786, in-fol.; *Monumenti Ravennati de secoli di mezzo*, Venise, 1801-4, 6 tom. in-4; *Memorie di vario argomento*, 1804, in-4. Il concourut à la publication des *Papiri diplomatici*, de l'abbé Gaet. Marini, dont plusieurs appartiennent à l'histoire de Ravenne.

* FANTUZZI (Jean), noble Bolonais et dernier rejeton d'une famille illustre, qui a fourni un grand nombre de personnages distingués, né en 1742, servit dans les gardes du roi d'Espagne, et mourut à Bologne en 1801, avec le grade de colonel. On lui doit un ouvrage important intitulé *Notizie degli scrittori Bolognesi*, Bologne, 1781-94, 9 vol. in-fol. Cet ouvrage précieux par l'exactitude et la bonne critique qui y règnent, est d'ailleurs écrit d'un style élégant et correct. On aurait désiré que l'auteur en eût supprimé des détails superflus ; mais ils sont vrais et puisés dans des sources authentiques.

* FARCOT (Joseph-Jean-Chrysostome), né à Senlis en 1744, entra chez les oratoriens, où il enseigna successivement la philosophie, la physique expérimentale et les mathématiques. En 1779, des affaires de famille l'ayant obligé de quitter cette congrégation, il s'établit à Paris, et se livra non sans succès à des spéculations commerciales. En 1793, ses magasins furent saisis et lui-même jeté en prison. Après le 9 thermidor il fut un des négociants consultés par le gouvernement sur les moyens de faire renaître le commerce et les arts. L'un des administrateurs du départ. de la Seine, il fut chargé de la restitution des édifices destinés au culte catholique, et aux douze églises qui avaient été décrétées, il parvint à en faire ajouter trois. Il fit partie de la commission chargée de dresser le tableau de dépréciation des assignats, et fut, depuis cette époque, membre du conseil des arts, de celui de l'instruction publique, et directeur de la statistique. Farcot mourut à Paris le 23 juin 1815. Il a publié : *Questions constitutionnelles sur le commerce et l'industrie, et projet d'un impôt indirect*, Paris, 1790, in-8; *Discussion relative à l'influence du gouvernement sur les arts et le commerce*, Paris, 1808, in-4; *Mémoire sur les moyens d'encourager les découvertes utiles*, Paris, 1819, ouvrage posthume.

FARDELLA (Michel-Ange), né à Trapani en Sicile l'an 1650, d'abord franciscain, ensuite prêtre séculier, devint professeur d'astronomie et de physique dans l'université de Padoue, et mourut à Naples en 1718 à 68 ans. On a de lui des ouvrages peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'était consacré. C'était un homme d'un esprit vif et d'une imagination féconde, mais très-distrait. Quoiqu'il eût des appointements considérables, sa générosité envers ses amis, et son caractère indolent ne lui permirent jamais d'être riche.

FARE (sainte), vierge, d'une famille noble de Brie, sœur de saint Faron, évêque de Meaux, et de Changulse, évêque de Laon, bâtit le monastère de Faremoustier, en fut abbesse, et mourut vers 655, après une vie de près de 60 ans, remplie par la vertu et la mortification.

FARE. *Voy.* LAFARE.

FAREL (Guillaume), né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque temps au collége du cardinal Le Moine. Jacques Le Fèvre d'Etaples, son ami, lui inspira les nouvelles erreurs que Luther répandait en Allemagne, et Zwingle en Suisse. Farel fut ministre à Genève avant Calvin, et y prêcha la réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neuchâtel, où il mourut en 1565. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans. Son savoir, qui était médiocre, fut terni par son opiniâtreté, et par son penchant pour toutes sortes d'opinions. On a de lui : *Le Glaive de l'esprit*, ouvrage qui, malgré la singularité de son titre (qui dans le fond n'est que la traduction du *Gladium spiritûs* de saint Paul), offre de bonnes choses contre les libertins. *De la sainte Cène du Seigneur* ; des *thèses*. Ce ministre fut accusé, par ceux de son

parti, de renouveler les erreurs de Paul de Samosate; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARET (Nicolas), né vers l'an 1600 à Bourg en Bresse, fut un des premiers membres de l'académie française, et rédigea les statuts de cette compagnie naissante. Il fut secrétaire du comte d'Harcourt, ami de Vaugelas, de Boisrobert, de Coëffeteau, de Saint-Amand. Il mourut à Paris en 1646. On a de lui de mauvaise prose et de plus mauvais vers; l'*Histoire chronologique des Ottomans;* l'*Histoire d'Eutrope*, traduite en français; l'*Honnête Homme*, tiré de l'italien de Castiglione, in-12; des *lettres* qui n'apprennent rien; des *poésies* plates, etc. Tout le monde connait les vers suivants de Boileau :

> Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
> Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret....

FARGIS (Charles d'ANGENNES du), fut conseiller d'état sous Louis XIII, et son ambassadeur en Espagne. Il fut démenti sur le traité de Monçon, qu'il avait conclu en 1626, pour n'avoir pas suivi les instructions du Père Joseph, et il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut. — Sa femme, Madeleine de SILLY, comtesse de la Rochepot, dame d'atours de la reine Anne d'Autriche, entra dans quelques intrigues contre le cardinal de Richelieu, qui la contraignit de sortir de France. Elle mourut à Louvain, au mois de septembre 1639. On trouve dans le Journal du cardinal de Richelieu, et dans sa Vie par Le Clerc, 1753, 5 vol. in-12, des *lettres* en chiffres de Mme du Fargis, qui furent interceptées, et qui la firent condamner à être décapitée par arrêt de la chambre de justice de l'Arsenal, en 1631. Elle eut un fils tué au siége d'Arras en 1640, sans avoir été marié; et une fille, religieuse à Port-Royal, morte en 1691.

* FARIA (Manoel-Sévérim de), né à Lisbonne en 1581 ou 82; après avoir achevé ses cours de philosophie et de théologie, et reçu le doctorat dans ces deux facultés, il fut pourvu de l'office de chantre et d'un canonicat de la cathédrale d'Evora. Dans ses loisirs il étudia l'histoire, la politique, la géographie, les antiquités et s'y rendit fort habile. Il forma des collections précieuses de manuscrits, de médailles, de monnaies et d'antiquités, et mourut à Evora le 16 décembre 1655. On a de lui : *Discursos varios politicos*, Evora, 1624, pet. in-4. On remarque dans ce recueil les vies de Barros, de Camoëns, de Conto et un *discurso du lingoa* portuguese. *Noticias do Portugal,* Lisbonne, 1655, in-fol., réimprim. avec des additions du P. Jose Barbosa, ib. 1740, in-fol., et 1791, 3 vol. in-8. Ces deux ouvrages fort estimés se font remarquer par une élégance et une pureté de style qui rappellent le beau siècle de la littérature espagnole.

FARIA DE SOUSA (Mano el), gentilhomme portugais, chevalier de l'ordre du Christ, né à Souto en 1590, mort à Madrid en 1647, dans un état qui n'était guère au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. Après avoir été gentilhomme chez don Gonzalès, évêque d'Oporto, et avoir perfectionné ses connaissances sous la direction de ce prélat, il avait fait un voyage à Rome en 1631, où il s'acquit la considération des savants qui étaient auprès du pape Urbain VIII. Faria était un homme un peu singulier. Il s'habillait plutôt comme un philosophe, que comme un homme qui avait vécu à la cour. Son humeur indépendante et son abord sévère furent sans doute un obstacle à sa fortune. Il était cependant fort agréable et fort enjoué avec ses amis. On a de lui : une *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au règne du cardinal Henri, imprimée plusieurs fois. La dernière et la meilleure édition est de 1731, in-fol., avec une continuation, et d'autres pièces curieuses. *L'Europe*, *l'Asie et l'Afrique portugaises*, 6 vol. in-fol., 2 pour l'Europe, 3 pour l'Asie, 1 pour l'Afrique. L'*Asia portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes orientales, depuis leur premier voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage exact et curieux a été traduit en italien, en français et en anglais. Faria a encore laissé 7 vol. de *poésies*: des *Discours moraux et politiques*; des *Commentaires sur la Lusiade.* Ses ouvrages sont écrits en espagnol.

FARINA. *Voy.* CHARLES BORROMÉE (saint) à l'article BORROMÉE.

FARINACCI (Prosper), célèbre jurisconsulte, naquit à Rome en 1554, et y brilla dans le barreau. Il se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie funeste à bien des familles, jointe à la rigueur et à la sévérité excessive avec lesquelles il exerça la charge de procureur-fiscal, fit naître des murmures et lui suscita des affaires. Cet homme, si rigoureux pour les autres, était très-indulgent pour lui-même. Le pape Clément VIII disait de lui à ce sujet, en faisant allusion au nom de Farinaccio : « La farine est excellente, mais le sac qui la » contient ne vaut rien. » Ce jurisconsulte mourut à Rome le même jour qu'il était né, le 30 octobre 1618, à 64 ans. Ses ouvrages ont été recueillis, Anvers, 1620 et ann. suiv., 13 vol. in-fol. : ils sont recherchés par les jurisconsultes ultramontains. Voici ce qu'ils renferment : *Decisiones Rotæ; Rotæ novissimæ; Rotæ recentissimæ; Repertorium judiciale; De Hæresi; Concilia; Praxis criminalis; Succus Praxis criminalis.* Malgré la critique qu'on peut faire de quelques endroits, il est certain que ses ouvrages sont pleins de savoir, et qu'il y a pour les jurisconsultes bien des choses à recueillir.

FARINATO (Paul), peintre célèbre et savant architecte, né en 1525, mourut à Vérone sa patrie en 1606, à 81 ans.

* FARINELLI (Charles BROSCHI, plus connu sous le nom de), célèbre chanteur, né à Naples en 1705, élève de Porpora, débuta d'une manière brillante à l'âge de 17 ans sur le théâtre *d'Aliberti* à Rome, et en 1734, passa à Londres, où il excita un enthousiasme universel. Appelé à la cour de Madrid, sa voix produisit plus d'effet sur Philippe V, chargé d'infirmités, et sur Ferdinand VI, son successeur, tourmenté d'une profonde mélancolie, que tous les remèdes de l'art. Ses manières aimables lui méritèrent bientôt l'estime et la considération de toute la cour. Employé dans des affaires du plus haut intérêt, il devint le canal de toutes les grâces, et l'on peut dire, à sa louange, qu'il ne les accorda qu'au mérite réel, et qu'il n'abusa jamais de son

pouvoir. A la mort du roi et de la reine, arrivée la même année (1762), il se retira à Bologne, où il fit bâtir une superbe maison ; c'est là qu'il passa le reste de ses jours, uniquement occupé de sa harpe et de son jardin, recevant avec affabilité les étrangers qui désiraient le connaitre, et répandant ses bienfaits sur tous les malheureux qui l'environnaient. Il encouragea le P. Martini à écrire son *Histoire de la musique*, l'aida de sa fortune, et lui fournit les documents nécessaires. Farinelli mourut le 15 juillet 1782.

* FARLATI (Daniel), né en 1690 à San-Daniele dans le Frioul, embrassa l'institution de St.-Ignace, et vécut à Padoue, où il mourut en 1773. Ses ouvrages sont : *Illyricum sacrum*, Venetiis, 1751-1819, 8 vol. in-fol., plein d'érudition et de recherches (*Voy.* Jacq. Coleti). *De artis criticæ inscitiâ antiquit. objectâ*, ib., 1777, in-4.

* FARMER (Hugues), ministre presbytérien à Londres, né en 1714, fut prédicateur d'une congrégation de dissenters, et se fit une réputation par son éloquence et par ses ouvrages, qui ont pour but d'établir que l'univers est gouverné par Dieu seul. Les principaux sont : *Essai sur la nature et le dessein de la tentation de Jésus-Christ dans le désert*, où il soutient que c'était une vision et non un fait réel, Londres, 1761, et 1765 avec augment.; *Dissertation sur les miracles, qui a pour objet de prouver qu'ils sont les arguments d'une interposition divine et des preuves absolues de la mission et de la doctrine d'un prophète ; Essai sur les démoniaques du nouveau Testament*, où il prétend que ces démoniaques n'étaient que des malades. Farmer est mort le 6 février 1787.

* FARMER (Richard), célèbre critique anglais, né à Leicester en 1735, fut successivement prédicateur de la chapelle royale de Whitehall, principal du collége Emmanuel de l'université de Cambridge, vice-chancelier et bibliothécaire de cette université, chancelier de Lichtfield et de Coventry, chanoine de l'église de Cantorbéry, puis de celle de Saint-Paul, et mourut en 1797. On a de lui un *Essai sur l'érudition de Shakespeare*, qui passe pour un des meilleurs morceaux de critique de la littérature anglaise ; il a été réimprimé dans les édit. de Shakespeare, données par Stevens, 1793, 15 vol. in-8 ; par Reed, 1803, et par Harris, 1812.

FARNABY ou FARNABIE (Thomas), célèbre maître d'école anglais, né à Londres en 1575, d'un charpentier, fut d'abord serviteur ; puis il fit ses premières études à Oxford, et ensuite en Espagne, dans un collége des jésuites. Il accompagna François Drake et Jean Hawkins dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta et retourna dans sa patrie. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Sommerset. Il alla continuer le même travail à Londres, forma de bons écoliers, et s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des persécutions; mais elles ne furent pas capables d'ébranler sa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le sollicitaient de se déclarer pour le parti républicain : « J'aime » mieux n'avoir qu'un roi, que d'en avoir cinq » cents. » Il mourut exilé à Ely-House en 1647, à 72 ans. On avait proposé dans la chambre des communes de l'exiler en Amérique. Farnaby était aussi savant humaniste, que bon citoyen. Il nous reste de lui des *éditions* de *Juvénal*, de *Perse*, de *Sénèque*, de *Martial*, de *Lucain*, de *Virgile*, de *Térence*, d'*Ovide*, avec des *remarques* qui ne sont que grammaticales ; elles seraient plus utiles si elles étaient quelquefois historiques, géographiques et mythologiques ; le latin en est un peu dur et quelquefois incorrect.

FARNÈSE (Pierre-Louis), premier duc de Parme et de Plaisance, était fils aîné du pape Paul III (Alexandre Farnèse), qui l'avait eu d'un mariage secret, contracté avant sa promotion au pontificat. Ce pape lui conféra les duchés de Parme et de Plaisance en 1545, sous une redevance de 8 mille écus au saint Siége, et donna en échange à l'état de l'Eglise, la principauté de Camerino et la seigneurie de Nepi, qui lui appartenaient. Dès que Farnèse eut été reconnu par le clergé et par le peuple, il s'appliqua à fortifier Plaisance, et la citadelle qu'il fit construire fut regardée comme une des meilleures forteresses de l'Italie. Comme il chagrinait les nobles, croyant qu'ils opprimaient le peuple, quatre gentilshommes conspirèrent contre lui, et l'assassinèrent à Plaisance, le 10 septembre 1547. Un homme qui se mêlait de magie, lui avait annoncé cette fin tragique ; on pouvait la lui prédire sans être sorcier ; mais l'anecdote, si elle est vraie, ne laisse pas d'être remarquable. Aussitôt après sa mort, les milices impériales qui étaient aux portes de la ville obligèrent les Plaisantins à prêter serment à l'empereur Charles-Quint, qui n'avait pas voulu reconnaître la cession que le pape en avait faite. Mais dans la suite, Octave Farnèse, fils de Pierre-Louis, ayant épousé Marguerite d'Autriche, fut reconnu, par cet empereur, légitime possesseur du duché de Parme (*voy.* sa postérité dans les tables chronologiques, à l'article Parme et Plaisance). Sa postérité jouit de ces deux duchés jusqu'au cardinal Antoine Farnèse, mort en 1731. Sa nièce Elisabeth Farnèse, épouse de Philippe V, roi d'Espagne, les transmit au second de ses fils, qui les céda en 1735 à l'empereur Charles VI, contre le royaume des Deux-Siciles.

FARNÈSE, pape qui a pris le nom de Paul III. *Voy.* Alexandre Farnèse.

* FARNEWORTH (Ellis), ecclésiastique anglais, né à Bonteshall, dans le comté de Derby, devint recteur de Carrington, et mourut dans la misère, le 25 mars 1763. On lui doit des traductions anglaises de la *Vie du pape Sixte V*, de Grég. Leti, 1754, in-fol.; de l'*Histoire des guerres civiles de France*, de Davila, 1757, 2 vol. in-4; *et des Œuvres de Machiavel*, 1761, 2 vol. in-4 ; et 1775, 4 vol. in-8, avec des corrections, le portrait et la vie de Machiavel.

FARNSWORT ou FARNE-WERT (Richard) fut un des premiers disciples de Georges Fox, auteur de la secte des quakers. Il ajouta aux rêveries extravagantes de son maître le précepte observé scrupuleusement dans le quakérisme, de ne parler à personne, même aux rois dans les suppliques, et

même à Dieu dans la prière, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour démontrer cette impertinence. Il prétend que l'usage contraire est une flatterie indigne des *enfants de lumière* : c'était le titre que prenaient les quakers. Fox approuva cette idée, et il fut le premier à s'y conformer.

FARON (saint), évêque de Meaux en 627, fonda l'abbaye qui porte son nom, assista au 2e concile de Sens en 657, et mourut le 28 octobre 672, à près de 80 ans.

* FARQUHAR (Georges), poète comique, né en 1678, à Londonderry en Irlande, mort en 1707, fut d'abord comédien, puis lieutenant au régiment du comte Orrery. Ayant épousé une femme jeune et belle, mais prodigue, il ne put fournir à ses folles dépenses, et mourut de chagrin, à l'âge de 30 ans. On a de lui huit comédies remarquables par l'amusante vivacité des intrigues, assez naturellement conduites, quoique fondées presque toutes sur des suppositions invraisemblables et par la gaité du dialogue. Ses *œuvres* ont été imprimées pour la 10e fois à Londres en 1772, 2 vol. in-12 : on regarde comme son chef-d'œuvre la pièce qui a pour titre *The beaux's Stratagem*, la *Ruse du petit-maître* ; deux autres, *Les folles raisonnables*, et l'*Officier de recrutement*, ont été traduites ou imitées en français.

FATH-ALI-SAAM, dernier roi de Perse, était le fils de Hossein-Kouli-Khan, et petit-fils de Mohammed-Hossein, chef de la puissante tribu des Kajars qui prit une part longue et active aux révolutions de la Perse. Né en 1768, il avait reçu dans sa jeunesse le nom de Baba-Khan qu'il porta jusqu'à son avénement à la couronne. Les talents qu'il déploya de bonne heure attirèrent sur lui l'attention de son oncle Aga-Mohammed, et lorsque ce dernier prit la résolution de renverser la dynastie Zend, il mit le jeune Baba-Khan dans sa confidence et lui confia en outre un commandement militaire. Plus tard il le désigna pour son successeur et s'efforça d'écarter tous les obstacles qui auraient pu nuire à ses dispositions. Jaffer-Kiouli, son propre frère, devint la victime de sa politique ; il fut assassiné par ordre de Mohammed qui, dans cette occasion, fit venir en sa présence Baba-Khan, afin que celui-ci pût voir à quel prix son élévation au trône avait été assurée. Par suite de ces affreuses précautions, Baba-Khan monta sur le trône en 1796, après le meurtre de son oncle, sans rencontrer beaucoup d'opposition. Il prit alors le nom de Fath-Ali. Après avoir assuré la tranquillité de la Perse par la soumission des tribus sauvages du Khoraçan, il dirigea son attention vers la littérature, et publia un *divan* ou *collection d'odes*. Il en existe, à ce qu'il paraît, trois copies en Angleterre ; deux qui sont de magnifiques modèles de calligraphie, ont été envoyés par l'auteur à la compagnie des Indes ; une autre, fort négligemment écrite, se trouve dans la bibliothèque du muséum britannique. L'*Histoire des Kajars*, récemment traduite en anglais par sir Jones Stafford, a été écrite sous la direction de Fath-Ali. L'attention de ce prince fut détournée de la littérature par les soins de l'état, particulièrement par la lutte inégale qu'il soutint avec la Russie sur ses frontières septentrionales, et dont le résultat fut de rendre les Russes maîtres de la mer Caspienne et des provinces adjacentes. Lorsque l'Angleterre put croire que Napoléon méditait de renverser l'empire britannique dans l'Inde, elle jugea prudent de former une alliance avec Fath-Ali. C'est alors que plusieurs ambassadeurs anglais visitèrent la cour de ce prince, qui fit généralement une impression assez favorable sur les Européens. La douceur et la justice comparatives de son gouvernement assurèrent à la Perse, pendant son règne, une tranquillité dont elle avait été privée longtemps. Fath-Ali usa du privilége oriental de la polygamie dans toute son étendue ; il eut plus de soixante fils et un nombre vraiment extraordinaire de petits-enfants. Il avait désigné pour son successeur son fils favori Abbas-Mirza ; les dispositions aimables de ce prince, les désirs d'améliorations qu'il manifestait, semblaient promettre à la Perse un règne des plus heureux ; mais ce prince mourut en 1833 et son fils Mohammed-Mirza fut désigné à sa place pour succéder au trône. Fath-Ali-Shah est mort à Ispahan en 1824, après 38 ans de règne. A sa mort tout le midi de la Perse devint le théâtre de la révolte et du carnage. Un oncle du petit-fils du défunt, Zillah-Sultan, se proclama Shah de Perse ; un autre se proclama roi dans la province de Chiraz ; un troisième se déclara Shah à Kermans, et un ancien ministre souleva des troubles pour son propre compte. Le jeune Shah-Mahommed, successeur naturel du défunt, leva une armée contre les quatre prétendants réunis, et accompagné des agents diplomatiques d'Angleterre et de Russie, les obligea dans peu de temps à une soumission qui ramena le calme dans l'empire.

FATIO DE DUILLER (Nicolas), géomètre célèbre qui descendait d'une famille italienne, naquit à Bâle en Suisse le 16 février 1664. Il n'avait encore que 17 ans lorsqu'il écrivit à Cassini une lettre qui renfermait l'essai d'une théorie pour la recherche de la distance du soleil à la terre, avec une hypothèse pour expliquer les apparences de l'anneau de Saturne. Il s'occupa de la dilatation et du resserrement de la prunelle, et démontra les fibres de l'uvée antérieure et de la choroïde dans une lettre à Mariotte, du 13 avril 1684. Il trouva une manière nouvelle de travailler les verres des télescopes, un moyen de percer les rubis et de les faire concourir au perfectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau, et comment on pourrait profiter du mouvement des eaux, occasionné par le sillage, pour moudre le blé, lever les ancres, hisser les vergues, etc. Il imagina aussi une chambre d'observation suspendue de telle sorte qu'on pût observer facilement les astres dans un vaisseau. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages intéressants sur la mécanique, l'astronomie et la chimie, imprimés séparément ou dans les numéros du *Gentlemens magazine*, de 1737 et 1738. Fatio avait honorablement parcouru la moitié de sa carrière, lorsqu'il abandonna les sciences exactes pour les sciences occultes. Livré à l'étude de l'alchimie, de la cabale et des inspirations, il se montra en même temps zélé partisan des *Camisards* ou *Prédicans* des Cé-

vennes réfugiés à Londres, et fut en butte à la persécution que leur suscita la police anglaise. Fatio quitta l'Angleterre et partit pour l'Asie avec le projet de convertir l'univers. De retour en Angleterre, il vécut dans l'obscurité, et mourut dans le comté de Worcester, en 1753, âgé de près de quatre-vingt-dix ans. Fatio a publié : *Lettre à Cassini, sur une lumière extraordinaire qui paraît dans le ciel depuis quelques années*, Amsterdam, 1686, in-8; il s'agit de la lumière zodiacale; *Epistola de Mari æneo Salomonis, ad Bernardum, in quâ ostenditur geometriæ satisfieri posse mensuris quæ de Mari æneo in sacrâ scripturâ habentur*, Oxford, 1688; *Fruit Walls improved*, Londres, 1699, in-4; dans cet ouvrage anonyme il propose une nouvelle espèce de terrasse ou murs inclinés à l'horison pour la culture des fruits en espalier; *Lineæ brevissimè descensûs investigatio geometrica duplex, cui addita est investigatio geometrica solidi rotundi in quod minima fiet resistentia*, Londres, 1699, in-4; *la Navigation perfectionnée*, 1728, in-8; l'auteur y considère, mieux qu'on ne l'avait fait encore, le problème pour trouver la latitude par deux observations de la hauteur du soleil et le calcul du temps écoulé entre elles; *Excerpta ex suâ responsione ad excerpta ex litteris J. Bernoulli*, dans les *acta Lipsiensia*, 1700; *Epistola Nic. Farii ad Joh. Christoph. Facium, quâ vindicat solutionem problematis de inveniendo solido rotundo seu tereti in quo minor sit resistentia* (*Transact. phil.*, 1713).

FATTORE (le). *Voy.* PENNI.

* FAUCHART (Pierre), né en Bretagne, mort à Paris en 1761, est l'auteur du *Chirurgien dentiste*, 1728, 2 vol. in-12, réimprimé en 1746 et 1786, le premier ouvrage sur cette branche de l'art de guérir. Avant lui, il n'existait aucun écrit qui enseignât la manière de limer, tailler, plomber les dents et d'en placer d'artificielles. Il décrit aussi, avec exactitude, les abcès qui attaquent la substance intérieure des dents, sans en altérer la substance corticale.

* FAUCHE-BOREL (Louis), un des agents les plus zélés du parti royaliste, né en 1762 à Neuchâtel, y dirigeait un vaste établissement typographique qu'il s'empressa de mettre à la disposition des émigrés qui vinrent chercher un asile dans cette partie de la Suisse. Exilé en 1793, pour avoir imprimé le testament de Louis XVI dans un almanach, il se voua dès lors sans réserve à la cause des Bourbons, et fut jusqu'en 1814 l'âme de toutes les négociations secrètes qui eurent lieu pour amener en France une restauration. En 1795, chargé par le prince de Condé de faire des ouvertures à Pichegru, il ne réussit qu'à faire planer d'odieux soupçons sur ce malheureux général dont la mémoire n'est point encore lavée (*Voy.* PICHEGRU). Proscrit au 18 fructidor, il trouva un asile chez un certain David Monnier, et par son entremise noua avec le directeur Barras (*voy.* ce nom) une nouvelle intrigue que le 18 brumaire fit encore échouer. Plus tard il tenta de réconcilier Moreau avec Pichegru; mais reconnu par la police il fut enfermé au Temple, d'où il ne sortit au bout de 18 mois que sur la réclamation de l'ambassadeur prussien. Au retour des Bourbons, en 1814, Fauche se présenta pour recevoir le prix de ses services; mais accueilli par Louis XVIII, il ne fut pas jugé d'une manière aussi favorable par le duc de Blacas, qui lui fit intimer l'ordre de quitter Gand dans les 24 heures. Un procès qu'il gagna contre Perlet qui l'accusait d'avoir trahi la cause royale, ne lui rendit pas la faveur de la cour. Il se retira vers 1820 à Neuchâtel, avec une pension de cinq mille francs; mécontent d'une si faible récompense, il mit fin à ses jours en 1829 en se précipitant d'une fenêtre de sa maison sur le pavé. Dans une lettre écrite la veille de sa mort, il déclarait pardonner à ses ennemis, recommandait son âme à Dieu, et lui demandait pardon de ses péchés. Il avait publié, l'année précédente, des *Mémoires*, 4 vol. in-8, rédigés sur ses notes par Alphonse de Beauchamp, mais que différentes circonstances reconnues fausses ne permettent pas de consulter sans une juste défiance.

FAUCHET (Claude), président à la cour des monnaies de Paris, sa patrie, naquit vers l'an 1529. Il chercha avec beaucoup de soin et de succès les antiquités de la France. Pendant le siége de Sienne, en 1555, le cardinal de Tournon l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut en 1601, à 72 ans, laissant tant de dettes, qu'il fallut, pour les acquitter, vendre sa charge. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris, 1610, in-4. Les plus curieux sont : *Antiquités gauloises et françaises*; la première partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs; la deuxième contient les choses avenues en France, depuis Pharamond jusqu'à Hugues-Capet; *Les noms et sommaires des œuvres de six-vingt et sept poètes français*; un *Traité des libertés de l'église gallicane*; un autre *de l'origine des chevaliers, armoiries, etc.*; *L'origine des dignités et magistrats en France*, 1600, in-8; *De la ville de Paris*. Il y a dans ces différents traités mille choses curieuses et qu'on chercherait vainement ailleurs; mais il y en a aussi beaucoup à ajouter, ou à corriger. Le style est dur, barbare et incorrect.

FAUCHET (Claude), né à Dorne, diocèse de Nevers, le 22 septembre 1744, embrassa l'état ecclésiastique, fut précepteur des enfants du marquis de Choiseul, frère du ministre, et entra ensuite dans la communauté des prêtres de la paroisse de saint-Roch à Paris. Ayant été interdit par l'archevêque, il fit différents personnages. Il parvint par ses intrigues, autant que par ses talents, et un genre d'esprit tout-à-fait singulier, plein de contrastes et de disparates, à être prédicateur ordinaire du roi, vicaire-général et chanoine honoraire de Bourges, abbé commendataire de Montfort, etc. La révolution le mit à même de donner l'essor à ses mauvaises qualités; il y joua un rôle bruyant : le 14 juillet 1789, on le vit, un sabre à la main, s'avancer trois fois à la tête des assaillants : donnant des ordres, et faisant des discours : il devint ensuite évêque schismatique du Calvados (ainsi nommé d'un rocher de la Manche contre lequel échoua *le Calvados*, vaisseau de la fameuse flotte de Philippe II), et se signala par divers écrits où se trouvent des vérités fortement énoncées, à côté des plus

monstrueuses erreurs : tels sont le *Discours sur la religion nationale*, Paris, 1789, in-8 (*voy.* DOMINIS); trois *discours sur la liberté humaine*, 1789; l'*Oraison funèbre de l'abbé de L'Epée*, 1790; *Eloge civique de Francklin*, 1790; *Sermon sur l'accord de la religion et de la liberté*, 1791, etc. Le 6 avril 1792, lorsqu'un décret supprima le costume ecclésiastique, l'abbé Fauchet déposa sur le bureau sa calotte et sa croix, et ses confrères imitèrent son exemple : c'était le vendredi saint.....! Cependant lorsqu'il vit la chute du trône, et qu'il lui fut impossible de se méprendre sur le but du parti dominant, contre la religion, il prit une marche rétrograde, se déclara contre le mariage des prêtres, et prononça, lors du procès de Louis XVI, un discours courageux pour le temps, où il combattit ceux qui voulaient la mort du roi, et leur dit des vérités assez hardies, entremêlées pourtant des phrases alors en usage contre le *tyran* et la *tyrannie*. Dans les différents appels nominaux, il vota toujours pour le parti le plus favorable. Depuis il s'attacha au parti fédéraliste, et lutta avec courage contre Marat et Robespierre. Ayant été accusé de conspiration contre le parti jacobin, devenu dominant à la Convention nationale, il fut condamné à mort, et périt sous la guillotine, le 31 novembre 1793, après avoir abjuré ses erreurs, et s'être confessé à un prêtre vertueux, (l'abbé Emery), renfermé avec lui à la Conciergerie, et qui avait eu le bonheur de le faire rentrer en lui-même (voy. les *Annales catholiques*, tom. 4, p. 169). Dans les temps antérieurs à la révolution, il avait prononcé à l'académie française un *panégyrique de saint Louis*, et avait fait l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, père d'Egalité, et *de Phélypeaux d'Herbaud, archevêque de Bourges*; un *Discours sur les mœurs rurales*. On peut consulter les *Mémoires pour servir à l'histoire de l'église constitutionnelle*, ou *Lettre à Claude Fauchet, où l'on trouve un précis de ses crimes et de ses erreurs*, Liége, 1793, in-8. *Voy. le* Journal hist. et litt., 15 décembre 1793, p. 15.

* FAUCHET (Jean-Antoine-Joseph, baron), né à Saint-Quentin (Aisne) en 1761, commençait à fréquenter le barreau, quand la révolution éclata. Un écrit intitulé *La France heureuse par la constitution*, Paris, 1792, lui valut la place de chef dans un bureau de la guerre, et ensuite celle de secrétaire de la mairie de Paris. Au milieu de l'effervescence générale, il sut conserver une grande modération, et il eut le bonheur de sauver la vie à plusieurs personnes, notamment à l'abbé Legris-Duval (*voy.* ce nom), qui, le 20 janvier 1793, était allé réclamer à la Commune le dangereux honneur d'assister Louis XVI dans ses derniers moments. Plus tard secrétaire du pouvoir exécutif, il fut envoyé bientôt ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis, et parvint à réconcilier avec la république française Washington, aigri par des menaces insensées. Rappelé au moment où il allait conclure un traité avantageux à son pays, et laissé sans fonctions, il se retira à la campagne, où il profita de ses loisirs pour rédiger ses observations sur les Etats-Unis. Les connaissances dont il y faisait preuve lui méritèrent un brevet de commissaire du gouvernement à Saint-Domingue, mais il refusa cette place. Après la révolution du 18 brumaire, nommé préfet du Var, il passa en 1805 à la préfecture de la Gironde. On assure que Napoléon, lui ayant demandé quelle était la dynastie que préféraient les habitants de Bordeaux, Fauchet lui répondit avec une courageuse franchise : « Celle » qui leur donnera la paix maritime. » Nommé en 1809 préfet à Florence, il perdit cette place à la retraite des Français en 1814. La première restauration le laissa sans emploi. Après le 20 mars, rappelé à la préfecture de la Gironde il rentra de nouveau dans la vie privée au second retour du roi. Il est mort le 13 septembre 1834. Fauchet déploya dans sa carrière administrative une capacité remarquable, s'efforçant de concilier les intérêts des habitants avec les exigences du gouvernement.

FAUCHEUR (Michel le), ministre protestant, fut appelé de Montpellier à Charenton. Son éloquence ne fut pas moins admirée à Paris qu'en province. Le maréchal de La Force dit, au sortir d'un de ses sermons sur le duel, « que si on lui envoyait un » cartel, il le refuserait. » Il mourut à Paris en 1667, estimé des catholiques et des protestants. Sa probité ne le cédait pas à son génie. On doit à sa plume, aussi ingénieuse qu'éloquente : un *Traité de l'action de l'orateur*, Leyde, 1686, in-12, imprimé d'abord sous le nom de *Conrart*, ouvrage estimé; des *sermons sur différents textes de l'Ecriture*, in-8; *Prières et méditations chrétiennes*; un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal du Perron, Genève, 1635, in-fol., imprimé aux dépens des églises réformées, par ordre du synode national.

* FAUJAS DE SAINT-FOND (Barthélemi), savant géologue, né à Montelimar en 1741, abandonna la profession d'avocat, pour étudier la minéralogie, et visita les Alpes, en véritable naturaliste. Il découvrit, en 1775, dans les montagnes de Chenavary en Velay, une riche mine de pouzzolanne qu'il fit exploiter à ses frais, et dont le gouvernement employa les produits dans diverses constructions. L'intérêt qu'il portait aux sciences, l'engageait chaque année à parcourir diverses parties de la France et des états voisins, et chaque fois il faisait de nouvelles découvertes. Buffon avait demandé Faujas pour son successeur; il devint donc en 1788 administrateur du jardin du roi, et professeur de géologie. Le premier il enseigna méthodiquement cette science qui longtemps avait paru si conjecturale; dans le même temps il enrichit le Muséum d'une foule d'objets précieux, fruit de ses recherches et de ses voyages. C'est à lui que l'on doit la découverte de la farine fossile et celle de la mine de fer de la Voûte, départ. de l'Ardèche, une des plus abondantes que l'on connaisse. Ce naturaliste mourut le 18 juillet 1819. Outre un grand nombre de *Mémoires* dans les *Annales du muséum*, on a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Mémoire sur des bois de cerf fossiles*, Paris, 1776, in-4; *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1778, in-fol.; *Histoire naturelle du Dauphiné*, 1781, in-8, avec fig.; *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. Mongolfier*, Paris, 1783 et 1784, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est le plus complet sur cette matière;

*Minéralogie des volcans*, 1784, in-8; *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, Paris, 1797, 2 vol. in-8, fig., traduit en anglais et en allemand; *Histoire naturelle de la montagne de St.-Pierre de Maëstricht*, Paris, 1798, gr. in-4, avec 54 pl.; *Essai de géologie*, 1803, 3 vol. in-8. fig. Il a laissé des mémoires manuscrits sur le *passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, sur la *fontaine de Vaucluse*. Un *Essai* sur la vie de M. Freycinet a été publié par Faujas, frère du navigateur, Valence, 1820, in-4.

FAULCONNIER (Pierre), grand-bailli de la ville de Dunkerque sa patrie, président de la chambre de commerce, s'acquitta avec beaucoup de zèle et de désintéressement des fonctions de ces charges pendant près de 60 ans, et mourut en 1733. Nous avons de lui une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1730, 2 vol. in-fol., avec fig.; le style en est peu correct.

FAUR (Gui du), seigneur de Pibrac, naquit l'an 1528 à Toulouse, d'une famille illustre, et parut avec éclat dans le barreau de cette ville. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance du droit. De retour dans sa patrie, il fut élu juge-mage. Député aux états d'Orléans en 1560, au nom de la ville de Toulouse, il présenta au roi le cahier des doléances qu'il avait composé lui-même. Quelque temps après, Charles IX le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il y soutint avec beaucoup d'éloquence les intérêts de la couronne et les libertés de l'église gallicane. Le chancelier de l'Hôpital, pénétré de son mérite, lui fit donner la charge d'avocat-général au parlement de Paris en 1565. Pibrac fit renaître la raison et l'éloquence dans le barreau, livré depuis longtemps à la barbarie et à l'indécence. En 1570, il fut nommé conseiller d'état. Deux ans après, il composa sa célèbre *Apologie de la Saint-Barthélemi*; mais on croit qu'il ne se prêta à cet acte, si opposé à la douceur de son caractère, qu'après y avoir été contraint par des ordres supérieurs. Le duc d'Anjou ayant eu la couronne de Pologne, Pibrac accompagna ce prince, et répondit pour lui aux harangues de ses sujets. Le nouveau roi ayant appris la mort de son frère, quitta secrètement la Pologne, laissant à Cracovie Pibrac exposé à la colère des Polonais qui furent près de se venger de la fuite du roi sur la personne de son ministre. Il retourna heureusement en France, d'où on le renvoya en Pologne, pour tâcher de conserver la couronne à son maître : ce qui ne réussit pas. Il fut plus heureux à son retour en France, où il procura, entre la cour et les protestants, un traité de paix, dont il fut l'arbitre, comme il en avait été l'auteur. Henri III lui donna, pour prix de ses services, une charge de président à mortier. La reine de Navarre et le duc d'Alençon le choisirent pour leur chancelier. Il mourut en 1584, à 56 ans; et la France perdit un grand magistrat et un bon écrivain. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose : Des *plaidoyers*, des *harangues*, in-4; un *Discours de l'âme et des sciences*, adressé au roi; une belle lettre latine *sur le massacre de la Saint-Barthélemi*, 1573, in-4. Outre ces écrits peu connus aujourd'hui, on a ses *quatrains*, que tout le monde connaît; la première édition est de 1574, et la plus récente de 1746, in-12. La matière de ces petites productions est la morale; leur caractère, la simplicité et la gravité. Pibrac a réuni dans les siens ces deux qualités, l'utile et l'agréable y sont mêlés avec goût. Ses quatrains furent d'abord traduits en grec par Florent Chrétien, et par Pierre Dumoulin; d'autres écrivains les mirent en vers latins; enfin ils passèrent dans les langues turque, arabe et persane. Les Français leur firent un aussi bon accueil que les étrangers. On les faisait apprendre par cœur aux enfants; et malgré leur vieillesse, on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaisir. La *vie de Pibrac* par Ch. Pascal a été réimprimée dans les *archives curieuses*, 1re série, X, 219.

FAUR DE SAINT-JORRI (Pierre du), premier président au parlement de Toulouse, mort d'apoplexie en prononçant un arrêt en 1600, âgé de 60 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monuments de son érudition. Ceux que les savants lisent avec le plus de fruit sont : *Dodecameron, sive de Dei nomine et attributis*, 1588, in-8, écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Pères grecs et latins, éclaircis ou corrigés; trente-trois livres latins des *Semestres*, 1598 et 1630, 2 vol. in-4, plusieurs fois réimprimés. On y trouve beaucoup de recherches et de questions éclaircies; *Des jeux gymniques des anciens*, traité aussi savant que le précédent, 1595, in-fol. Il y a beaucoup à apprendre dans ces différents ouvrages; mais il faut y chercher l'instruction et non le plaisir. Il y règne quelquefois de la confusion, et le style n'en est pas agréable.

FAURE (Charles), abbé de Ste-Geneviève et premier supérieur-général des chanoines réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes, proche Ste.-Germain en Laye, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, et la réforma par ses conseils et par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Ste-Geneviève de Paris, et de près de 50 autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines et des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement en 1644, à 50 ans, laissant une *Conduite pour les novices*, et d'autres ouvrages. La *Conduite* a été réimprimée en 1775. Le P. Chartonnet a publié la *Vie* du P. Faure, en 1698, in-4. Elle renferme l'histoire des chanoines réguliers de la congrégation de France, et l'esprit de leur fondateur que le Père Faure avait commencé lui-même. Elle est écrite d'une manière édifiante.

FAURE (François), cordelier, né en 1612, d'une ancienne famille de l'Angoumois, sous-précepteur de Louis XIV, évêque de Glandèves, puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris le 11 mars 1687, âgé de 75 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette application du vers de Virgile à la reine, lorsque prêchant la passion à Saint-Germain-l'Auxerois, il fut dans le cas de recommencer son sermon à l'arrivée de cette princesse :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem!

application heureuse, mais déplacée quant à la sain-

tété du sujet et du lieu. On a de lui plusieurs *oraisons funèbres*, entre autres celle d'Anne d'Autriche, qui avait fait beaucoup de cas de ses lumières et de ses vertus. C'était un homme de bien et d'un grand zèle pour l'orthodoxie; les jansénistes ne lui ont pas pardonné d'avoir censuré les Lettres Provinciales, et la fameuse traduction du nouveau Testament de Mons.

* FAURE (Jean-Baptiste), né à Rome en 1702, de parents français, fit ses études au collége romain, dirigé par les jésuites, dont il prit l'habit le 30 mars 1738. Professeur de philosophie, de controverse, de théologie scholastique, et des saintes écritures, il fut, sans contredit, le premier théologien de son siècle. Les papes Benoît XIV et Clément XIII ne dédaignaient pas de le consulter sur les matières les plus graves. A la suppression des jésuites, il fut enfermé au château Saint-Ange, dans la crainte qu'il n'écrivît en faveur de ce même ordre qu'on venait de proscrire. Pie VI, en rendant la liberté aux jésuites captifs, permit au P. Faure de demeurer dans son couvent de *Jésus*, mais les ennemis des jésuites l'en firent bientôt expulser. Il se retira à Viterbe, dont les habitants lui firent l'accueil le plus distingué; il y rédigea en 2 vol. in-4, une *Défense* du décret du roi Didier si honorable pour cette ville, et y mourut le 25 avril 1777, âgé de 75 ans. On lui fit de magnifiques funérailles; son portrait fut placé dans la grande salle du palais municipal, et son *éloge* fut prononcé dans l'académie littéraire de cette ville. Il a laissé : *Theses polemicæ, etc., Accedit dissertatio de capitulis S. Celestino II olim tributis, etc.*, Rome, 1754; *Dissertatio polemica de jure regaliæ et primarum pœnarum contra publicistas protestantes*, 1755; *Dissertatio polemica in recentiora quædam erronea systemata de morum dogmatibus*, 1755; *De praxi guelphellanid in dilatione sacramentalis absolutionis; Dissertatio polemica adversus Edm. Richerii politiam ecclesiasticam; Theses theologicæ et polemicæ de jure naturæ ac gentium contra Grotium..... Hobbesum, Puffendorfium, etc.*, 1757; *S. Augustini Enchiridion..... notis et assertionibus theologicis illustratum*, 1755; *Conclusiones universæ theologiæ*, 1766; *Brevis Apparatus ad theologiam et jus canonicum*, 1751. En italien : *Supplément*, ou *Suppléments aux premières* animadversions *de Sampieri, dans la cause du vénérable Jean Palafox; A l'auteur des deux Lettres* intitulées : *Avis salutaires*, Naples, 1774; deux petits ouvrages très-intéressants sur la dévotion du sacré cœur de Jésus; *Essais théologiques pour former un errata corrigé*, Lugano, 1775; *Jugement impartial sur la controverse entre les Pères conventuels et les observantins*, ouvrage posthume, etc.

** FAURIEL (Charles-Claude), littérateur très-distingué, né vers 1776 à Saint-Barthélemy-le-Plain dans le Vivarais, terminait ses études au collége de l'Oratoire à Lyon, lorsqu'il fut atteint par la réquisition. Il servit avec honneur dans l'armée des Pyrénées-Orientales commandée par Dugommier, et ayant obtenu son congé, vint à Paris dans le but d'y perfectionner ses connaissances. Fouché, ancien oratorien, alors ministre de la police générale, le plaça dans ses bureaux; mais à l'avénement de l'empire, il se démit de ses fonctions et se voua sans retour au culte des lettres. Il se livra dès lors à l'étude des langues anciennes et modernes, et l'un des premiers en France s'occupa du sanscrit où il retrouvait l'origine et la source de tous nos idiomes; mais, pour lui, la philologie n'était pas un but, elle n'était qu'un moyen. Dès 1810, il avait formé le projet d'une histoire de la littérature du midi de la France, immense travail qui fut l'œuvre de sa vie. Il se délassait de ses recherches par des traductions du grec, de l'allemand et de l'italien. Sa traduction des *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, fit sa réputation. En 1830, il accepta la chaire de littérature étrangère créée pour lui à la faculté des lettres, et la remplit d'une manière brillante. Six ans après il fut nommé membre de l'académie des inscriptions. Devenu conservateur-adjoint des manuscrits de la bibliothèque royale, il profita des facilités que lui donnait cette position pour étendre et perfectionner ses recherches; et il se disposait à en publier les résultats, lorsqu'il mourut à Paris, le 15 juillet 1844. Fauriel avait pour amis les plus illustres contemporains; Manzoni, dont il avait traduit quelques ouvrages, lui a dédié la tragédie du *comte de Carmagnola*. Membre de la commission de l'histoire littéraire de la France (*voy.* dom RIVET), il a fourni sa quote-part aux volumes de la continuation. On trouve de lui des articles dans le *Journal asiatique*, dont il fut un des fondateurs, et dans la *Revue encyclopédique*. Il est l'éditeur de l'*Histoire de la croisade contre les hérétiques albigeois*, par un poète contemporain, Paris, 1837, in-4, qui fait partie des *Documents historiques*. Enfin on a de lui : *Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains*, Paris, 1836, 4 vol. in-8. Cet ouvrage devait être précédé d'un autre, qui aurait compris les origines, l'histoire et l'état de la Gaule depuis les temps les plus anciens. *Histoire de la poésie provençale*, ib., 1846, 3 vol. in-8. C'est le recueil de ses leçons à la Sorbonne, et l'introduction à l'histoire des littératures italienne et espagnole qu'il se proposait de publier successivement. Cet ouvrage a été complétement apprécié par M. H. Fortoul dans la *Revue des deux-mondes*, du 15 mai 1846. Fauriel promettait, dès 1824, une *Histoire de la littérature grecque moderne*.

* FAURIS DE SAINT-VINCENT (Alexandre-Jules-Antoine), savant antiquaire, né en 1750 à Aix, descendait, par Mme de Simiane, de Mme de Sévigné. Il cultiva les lettres dans sa jeunesse, et les différentes places qu'il remplit successivement ne diminuèrent point son goût pour l'histoire et les antiquités. Président à mortier au parlement de Provence, il occupa cette place jusqu'à la suppression des cours souveraines. Pendant les premières années de nos troubles politiques, il fut maire de sa ville natale. Nommé en 1809 député au corps législatif, il ne parut guères à la tribune que pour demander la franchise du port de Marseille. Nommé en 1811 président à la cour d'Aix, il mourut dans cette ville le 15 novembre 1819, dans sa 70e année, laissant une riche collection de médailles. Il était associé libre de l'institut. Parmi ses ouvrages on

remarque : *Mémoire sur l'ancienne position de la cité d'Aix*, Paris, 1812; *Notice sur les lieux où les Cimbres et les Teutons ont été défaits par Marius, et sur le séjour et la domination des Goths en Provence*, Paris, 1814 ; *Mémoire sur l'état des lettres et des arts, et sur les mœurs et usages suivis en Provence dans le* XV*e siècle*, Paris, 1814 ; *Mémoire sur les bas-reliefs des murs et portes extérieures de Notre-Dame de Paris, et sur les bas-reliefs intérieurs du chœur de la même église*, Aix, 1815, etc.

FAUST. *Voy.* FUST.

FAUSTA (Flavia Maximiana), fille de Maximien-Hercule, et femme de l'empereur Constantin. Dans les premiers temps de son mariage, elle fut un modèle de vertu; mais la suite ne répondit pas à de si heureux commencements. Toutes les passions s'allumèrent tout-à-coup dans son cœur. Elle s'abandonna aux personnes les plus viles, jeta des regards incestueux sur Crispe, fils de Constantin, et ne put l'attendrir. Irritée de sa résistance, elle joignit la calomnie à l'inceste, et l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette imposture, celui qui avait refusé de se souiller d'un crime horrible. Constantin, instruit trop tard de ses débauches et de sa scélératesse, vengea la mort de son fils, et son propre honneur si cruellement outragé. Il la fit étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de Jésus-Christ.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390, dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brillait, pour s'ensevelir dans le monastère de Lérins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorsque saint Maxime quitta ce poste pour gouverner l'église de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 455, fut exilé en 481, et mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité du libre arbitre et de la grâce,* où il relève trop les forces de la nature ; et d'autres ouvrages, dans la Bibliothèque des Pères. Le nom de *Fauste* était autrefois dans le Catalogue des saints de Gennadius ; mais Molanus (*De Martyrologiis, cap.* 13) a montré qu'il n'avait jamais été mis dans le Catalogue des saints par l'église romaine, et qu'il ne se trouve pas dans le Martyrologe d'Usuard. Simon Bartel, auteur d'une Histoire chronologique des évêques de Riez, a mis à la fin de son ouvrage une Apologie de Fauste, que les curieux pourront consulter.

FAUSTINE (*Annia Galeria Faustina*), née l'an 104, d'Annius Verus, préfet de Rome, joignait à la splendeur d'une origine très-distinguée, une beauté parfaite et un esprit fin, délié et insinuant. Elle épousa Antonin, longtemps avant qu'il parvînt à l'empire. L'envie de plaire et le goût pour la volupté l'engagèrent d'abord dans la galanterie, et ensuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. Antonin, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Elle mourut comme elle avait vécu, dans le déréglement, l'an 141. Antonin lui fit élever des autels et des temples. Faustine sa fille, dont nous allons parler, se forma sur l'infâme modèle de sa mère.

FAUSTINE (*Annia Faustina*), dit Faustine *la Jeune*, fille d'Antonin le Pieux et de la précédente, épousa l'empereur Marc-Aurèle. La nature lui avait accordé la beauté, l'esprit et les grâces ; elle abusa de ses dons. Du plaisir elle passa à la débauche, et de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur et le chevalier romain étaient confondus chez elle avec l'affranchi et le gladiateur. Pour mettre le comble à ces horreurs, elle s'abandonna à son gendre, et écouta sans rougir les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. On assure que son mari, instruit de ses déréglements, feignit de les ignorer; qu'il alla même quelquefois jusqu'à récompenser ses amants; et que lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit : « Il faudrait donc que je lui rendisse sa » dot, » c'est-à-dire l'empire. Réponse peu assortie aux brillantes idées que les auteurs, les modernes surtout, nous font concevoir de Marc-Aurèle. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souillaient son lit, et que le peuple ne manquait pas d'en rire. Faustine, malgré ses débordements monstrueux, fut honorée dans les temples comme une divinité. On institua en son honneur les fêtes *faustiniennes*; et des prêtres mercenaires firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de Diane, la déesse des vierges. Des médailles furent faites en son honneur : elle y porte le titre de *Diva, mater castrorum, pudicitia*, légende étrange pour une prostituée. Elle mourut l'an 175 au bourg de Halala, situé au pied du mont Taurus. Jacques Marchand a fait de vains efforts pour la justifier, dans une dissertation réfutée d'avance par tous les témoignages de l'ancienne histoire.

FAUSTINE (*Maxima Faustina*), femme de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, fut mariée à ce prince en 361, après la mort d'Eusébie, et resta enceinte d'une fille nommée Constantia, qui fut depuis mariée à l'empereur Gratien. C'est cette princesse dont on voit le buste sur le bel onyx conservé dans le trésor de Saint-Lambert à Liége, une des précieuses antiques qu'on puisse voir en ce genre.

FAUSTUS (Jean), fameux nécromancien dans le commencement du XVI*e* siècle, que quelques-uns disent natif de la Souabe, d'autres d'Anhalt, et d'autres encore de la Marche de Brandebourg, près de Salzwedel. Son père était un paysan, qui envoya ce fils à ses parents à Wittemberg, où il fréquenta le collége et s'attira par son esprit l'affection de tous ceux qui le connaissaient. A l'âge de 16 ans, il alla à Ingolstadt pour y étudier la théologie, et 3 ans après, il prit le degré de maître-ès-arts. Il quitta ensuite la théologie, et s'appliqua, avec une assiduité extraordinaire, à la médecine et à l'astrologie judiciaire. Philippe Camérarius dit qu'il étudia la magie à Cracovie, où il assure qu'on en donnait alors des leçons. Pendant cet intervalle de temps, Faustus hérita des biens considérables de son oncle paternel qui mourut à Wittenberg. Il employa cet héritage à la débauche, s'adonna entièrement à toutes sortes de sortiléges et aux conjurations des esprits, et se pourvut de tous les livres magiques. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Wasserbourg, fut le domestique fidèle qu'il se choisit, et à qui il communiqua tous ses secrets. Faustus se servit aussi, pendant deux ans, des instructions de Christophe Kayllinger, fameux cristallomancien.

Enfin, l'infortuné Faustus conjura, dit-on, le démon, traita avec lui pour 24 ans, et en reçut un esprit familier pour son service, nommé *Méphistophéles*. On rapporte que Faustus joua des tours surprenants à la cour de l'empereur Maximilien; mais qu'à la fin le démon l'étrangla et le déchira d'une manière effroyable dans le village de Rimlich. Il avait alors 41 ans. Georges Rodolphe Wiedeman raconte tout cela dans l'histoire de la *Vie* de Jean Faustus, qui sans doute paraîtra fort singulière; mais que les auteurs contemporains, ceux même qui ne passent ni pour crédules ni pour superstitieux, rapportent comme indubitable. Le fameux Mélanchthon, qui vivait dans ce temps-là, en parle comme d'une affaire notoire. Et dans notre siècle, où la philosophie a longtemps ri de ces sortes d'histoires, on la voit courir elle-même avec une criminelle curiosité après tout ce qui peut les reproduire (1). *Voy.* Asmodée, Brun (le), Brown (Thomas), Delrio, etc.

FAUVEAU ou FULVIUS (Pierre), poète latin, natif du Poitou, ami de Muret et de Joachim du Belley, mourut à Poitiers à la fleur de son âge, en 1562. Il ne nous reste de lui que des *fragments* insérés dans les *Deliciæ poetarum gallorun* de Gruter.

** FAUVEL, archéologue distingué, né dans la Bourgogne en 1753, visita de bonne heure l'Italie et la Grèce, d'où il rapporta des dessins qui commencèrent sa réputation. Il retourna en 1783 dans l'orient avec Choiseul-Gouffier (*voy.* ce nom), et concourut comme dessinateur au *Voyage pittoresque de la Grèce*. Le désir qu'il éprouvait d'étudier les restes de la grandeur d'Athènes le fixa dans cette ville, et s'appliquant à rechercher la destination primitive des monuments, il parvint à déterminer le premier le *tombeau* de Thémistocle et la *lanterne* de Diogène. Il dessina, dans le même temps, le célèbre bas-relief des *Panathénées*, l'intérieur du *Parthenon*, et un grand nombre de morceaux non moins précieux de sculpture et d'architecture, qui ont été gravés dans le *Musée des antiques*. Sa nomination à la place de vice-consul de France, lui permettant d'étendre ses recherches, il explora les lieux les plus célèbres de la Grèce, et ses courses ne furent pas moins utiles à la géographie qu'aux arts. Dans un voyage qu'il fit à Paris en 1802, il fut accueilli par les savants, et nommé, peu de temps après, correspondant de l'institut. De retour à Athènes, il s'empressa d'expédier au musée divers objets de sculpture, et fit mouler les bas-relief de l'*acropolis*, dont on n'avait eu jusqu'alors qu'une idée imparfaite. Son habitation dans la capitale de l'Attique, était elle-même un véritable musée, dont il faisait les honneurs aux savants et aux artistes. M. de Chateaubriand et plus tard lord Byron qui virent Fauvel à Athènes, lui ont payé un juste tribut d'éloges, le premier dans son *Itinéraire*, et le second dans *Child-Harold*. Quarante années de séjour dans la Grèce n'avaient point affaibli son admiration pour les chefs-d'œuvre au milieu desquels il avait vécu, et dont il était l'appréciateur le plus éclairé. Il n'aspirait qu'à terminer paisiblement sa vie entre les objets de ses constantes études, lorsqu'éclata l'insurrection des Grecs. Persuadé que dans cette lutte inégale les Turcs finiraient par triompher, il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour la prévenir. Un an plus tard, les Turcs renfermés dans l'Acropolis menaçaient de s'ensevelir sous ses ruines, Fauvel leur fit accorder une capitulation que les Grecs violèrent indignement. Redoutant d'horribles représailles, il se retira dans l'île de Zea, puis à Syra, et vint enfin à Smyrne, où, malgré son grand âge, la gestion du consulat-général lui fut confiée. C'est dans l'exercice de ses fonctions qu'il mourut, le 13 mars 1838, à 85 ans.

* FAVART (Charles-Simon), auteur dramatique, né à Paris en 1710, et mort le 12 mai 1792, était fils d'un pâtissier qui s'attribuait l'invention des échaudés et qui composait des chansons. Il fit ses études au lycée Louis le Grand, et débuta par un *Discours* (en vers) *sur la difficulté de réussir en*

(1) M. d'Archenholz, dans son *Tableau de l'Angleterre*, Paris, 1788, fait mention d'un docteur Falkon, qui peut être considéré comme le pendant de Faustus. « Il y a, dit-il, parmi cette nation un homme extraordinaire, qui, depuis trente ans, est célèbre dans les annales cabalistiques. Il se nomme Cain Chenul Falk, et est connu généralement sous le nom de *docteur Falkon*. Un certain comte de Rauzow, mort depuis peu au service de France comme maréchal-de-camp, assure dans ses mémoires cabalistiques, magiques, etc., avoir vu ce Falk dans le pays de Brunswick, sur une des terres de son père, en présence de beaucoup de personnes connues, qu'il nomme toutes et qu'il prend à témoin de la vérité de ce qu'il avance. Falk s'est-il servi dans cette opération de la méthode de Schropfer? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme vit actuellement à Londres. Lorsqu'il sort, ce qui arrive très-rarement, il est toujours revêtu d'un long talar, qui va très-bien avec sa longue barbe blanche et sa figure noble et intéressante. Il est actuellement âgé de 70 ans à peu près. Je ne me donnerai pas la peine de rapporter ici toutes les choses incroyables et extraordinaires qu'on raconte de ce vieillard...... Un prince...... voulut aller le voir, il y a quelques années; il se présenta à la porte de Falkon, et ne fut point reçu. » Le comte de Mirabeau dans sa *Monarchie prussienne*, parle aussi en plusieurs endroits du goût des philosophes modernes, des princes et des autres brillants personnages, pour la magie. « Voyez, dit-il, en Allemagne tant de princes ivres de l'espoir et de l'attente des moyens surnaturels de puissance, évoquer les esprits, explorer l'avenir et tous ses secrets, tenter de découvrir la médecine universelle, de faire le grand œuvre, et pour étancher leur soif insatiable de domination et de trésors, ramper à la voix de leurs thaumaturges, que dirige un sceptre inconnu. » Ailleurs, il parle d'un nommé Schropfer, cafetier de Leipsig, auquel le duc Charles de Courlande avait fait donner des coups de bâtons, mais qui sut ensuite tellement fasciner ce prince, et une grande partie des personnes les plus considérables de Dresde et de Leipsig, qu'il joua un assez grand rôle. « Dès-lors, dit-il, on vit reparaître en Europe les folies de l'Asie, de la Chine, la médecine universelle, l'art de faire de l'or et des diamants, le breuvage de l'immortalité, etc., etc. Le genre particulier de Schropfer était surtout l'évocation des mânes: il commandait aux esprits; il faisait apparaître à son gré les morts et les puissances invisibles. On sait quel fut le dénoûment de son drame. Après avoir consumé des sommes immenses à ses adhérents, après avoir aliéné le bon sens de plusieurs d'entre eux, dans l'impossibilité de se soutenir plus longtemps, il se cassa la tête d'un coup de pistolet, dans un bosquet près de Leipsig. A Schropfer succéda Saint-Germain, qu'un comte de Lambert avait annoncé dans son *Memorial d'un mondain*, etc. » Il est encore parlé plus amplement de ces farces dans l'*Essai* sur la secte des illuminés, ouvrage d'ailleurs indigeste, où toutes les notions sont confondues. Le cagliostrocisme et le mesmérisme présentent des scènes du même genre. « Qui eût cru, dit un auteur, qu'un siècle où l'existence de Dieu était un problème, où presque tous les hommes doutaient de celle de leur âme, et ne répondaient que par un souris moqueur à tout ce qui supposait celle des anges et des démons: qui eût cru, ou qui eût dû le prévoir, qu'un tel siècle, au lieu de finir par une entière incrédulité, finirait par courir avec autant d'avidité à du surnaturel de toute espèce, qu'il avait couru si longtemps après des livres qui en détruisaient jusqu'à la possibilité? »

*poésie*; cet essai fut suivi d'un poëme intitulé : *la France délivrée par Jeanne d'Arc*, qui obtint un prix aux Jeux-Floraux. Mais c'était au théâtre qu'il devait surtout obtenir des succès; et parmi les auteurs qui ont travaillé pour l'opéra comique, il est un de ceux qui en ont le mieux saisi l'esprit. Il a su répandre dans ses pièces de l'intérêt, du naturel, de la gaîté, de la finesse et tous les agréments dont ce genre est susceptible. Il en a donné plus de 60 qui réussirent toutes. Nous citerons la *Chercheuse d'esprit* qui sera toujours la plus ingénieuse comme la plus agréable de ces sortes de productions; *Ninette à la cour, Acajou, Annette et Lubin, la Fête du château, la Fée Urgèle, les Moissonneurs, la Rosière de Salency, l'Amitié à l'épreuve, la Belle Arsène, l'Astrologue de village, etc.* Sa comédie de *Soliman II*, ou *les Trois Sultanes*, et *l'Anglais à Bordeaux*, prouvent qu'il pouvait s'élever à la comédie d'intrigue. Ses pièces de théâtre ont été réunies Paris, 1763, 8 vol. in-8, 1770, 10 vol. in-8; et on a publié son *Théâtre choisi* en 1809, 3 vol. in-8, avec la liste chronologique de ses ouvrages dramatiques.

* FAVART (Charles-Nicolas-Joseph-Justin), fils aîné du précédent, né à Paris en 1749, fut élevé chrétiennement quoique sa mère fût comédienne, et que son père ne travaillât que pour les comédiens. Aussi ne fut-il point destiné au théâtre, et ce ne fut que sept ans après la mort de sa mère qu'il parut sur la scène, moins par vocation, peut-être, que par nécessité. Homme d'esprit et d'intelligence, il ne fut pourtant qu'un acteur médiocre, et dut au nom qu'il portait, plutôt qu'à des talents réels, l'accueil bienveillant du public. Il se retira du théâtre vers 1796, fut employé à la bibliothèque du Tribunat, et mourut aux Tuileries le 1er février 1806. Il avait composé à différentes époques les pièces suivantes : *Le Diable boiteux ; le Déménagement d'Arlequin marchand de tableaux ; les Trois folies ; le Mariage singulier ; la Famille réunie ; la Sagesse humaine*, ou *Arlequin Memnon, etc.*

* FAVART D'HERBIGNY (Nicolas-Remi), général de division, né à Reims en 1755, et mort à Paris en 1800, entra au service dans l'arme du génie, et se distingua particulièrement à la défense de Belle-Ile contre les Anglais. Il voulut être de toutes les sorties, fut grièvement blessé, et sortit par la brèche, ainsi que la garnison, avec tous les honneurs de la guerre. Il servit ensuite à la Martinique. De retour en France, il fut chargé de la construction du fort de Châteauneuf, et en 1782, de la petite expédition de Genève. Commandant la place de Neuf-Brisach en 1792, il eut le bonheur de calmer une insurrection qui éclata dans les troupes campées sur les glacis, et sauva la vie à plusieurs personnes en exposant la sienne. Chargé de mettre en défense les places de l'Alsace, il remplit cet ordre avec autant de promptitude que d'intelligence. Pendant la révolution, il se montra modéré dans ses principes et ses actions. On lui doit des *Mémoires précieux sur la défense des côtes et sur les reconnaissances militaires.* Son frère, Christophe-Elisabeth FAVART D'HERBIGNY, chanoine de Reims, mort en 1793, est auteur d'un *Dictionnaire d'histoire naturelle qui contient les testacés*, Paris, 1755, 3 vol. petit in-8.

* FAVART DE LANGLADE (Guillaume-Jean, baron), né à St.-Florent en 1762, reçu en 1785 avocat au parlement de Paris, fut envoyé en 1792 près le tribunal d'Issoire, en qualité de commissaire national; il remplit ces fonctions avec sagesse, et fut élu, en 1795, au conseil des cinq-cents : réélu en 1798, il devint membre du tribunat, dont il fut président après le 18 brumaire. Favart, dans ces assemblées, s'occupa beaucoup de législation, et fit différents rapports importants sur le *notariat*, les *successions*, le *divorce*, les *enfants naturels*, etc. A la suppression du tribunat il entra au Corps législatif, où il fut presque aussitôt président de la section de l'intérieur. Il reçut en 1809 le titre de conseiller à la cour de cassation, et en 1813 celui de maître des requêtes au conseil d'état. Dans les cents-jours, le département du Puy-de-Dôme le nomma membre de la chambre des représentants; mais comme il ne prit aucune part aux discussions, le gouvernement royal lui rendit son emploi de maître des requêtes. Il fut renvoyé par le même département à la chambre de 1815, et fit partie de la minorité. Réélu en 1816, il vota constamment avec le ministère, fut nommé conseiller-d'état en 1817, et présida plus tard une des sections de la cour de cassation. Ce digne magistrat est mort le 14 novembre 1831, dans les sentiments les plus religieux. Favart de Langlade a coopéré à la rédaction des Codes. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on remarque : *Conférences du Code civil*, 1805, 8 vol. in-8; *Répertoire de la législation du notariat*, 1807, un vol. in-4; *Manuel pour l'ouverture et le partage des successions*, 1811, in-8; *Traité des priviléges et des hypothèques*, 1812, in-8. Les écrits de Favart sont souvent consultés.

* FAVENTINUS (Paul-Marie), dominicain du XVIe siècle, né à Faenza, établit des missions chrétiennes en Arménie, et y fit élever des églises; de retour à Rome vers 1620, il reçut le titre de supérieur des missions de son ordre en Orient. On a de lui : *Doctrina cristiana ove catechismo*; *Miracoli per mezzo della santissima Eucaristia e del Rosario della Madona operati.*

* FAVEUR, divinité allégorique, fille de l'Esprit et de la Fortune. Les poètes la représentent avec des ailes, toujours prête à s'envoler; aveugle, ou un bandeau sur les yeux, au milieu des richesses, des honneurs et des plaisirs; ayant un pied sur une roue, et l'autre en l'air, pour dire qu'elle ne tient à rien de solide. Ils disent que l'Envie la suit d'assez près.

FAVEREAU (Jacques), avocat, puis conseiller à la cour des aides de Paris, né à Cognac en 1570, mort en 1638, a laissé les ecrits suivants : *Mercurius redivivus, sive varii lusus*, etc., Poitiers, 1613, in-4; *le Gouvernement présent*, ou *Eloge de son Eminence* (le cardinal de Richelieu), satire, Paris, 1625, in-8.

* FAVIER, célèbre publiciste, né à Toulouse vers 1720, d'une famille distinguée, succéda à son père dans l'emploi de secrétaire-général des états de Languedoc. Après avoir dissipé sa fortune, il vendit cette charge et devint secrétaire de M. de la Chétardie, ambassadeur à la cour de Turin. Il s'adonna dès lors à la politique, et surtout à la diplomatie. M. d'Argenson, qui avait eu occasion de

connaître ses talents, l'employa à la rédaction de divers *mémoires* importants. D'après ses instructions, Favier rédigea, *Réflexions contre le traité de* 1756, entre la France et l'Autriche. Cet ouvrage, un des meilleurs qui aient paru sur la politique de ce temps-là, lui attira beaucoup d'ennemis. Il eut cependant, sous le ministère de M. de Choiseul, différentes missions secrètes en Espagne et en Russie; mais le comte de Broglie, chargé par Louis XV d'une correspondance secrète avec les ambassadeurs de France auprès de différentes cours, lui ayant demandé plusieurs *mémoires* dirigés contre le système et les instructions ostensibles du ministère, il fut obligé de s'expatrier. Poursuivi par la haine des puissances contre lesquelles il avait écrit, il fut enlevé à Hambourg, conduit à Paris, comme impliqué dans une conspiration imaginaire, avec le baron de Bon, Ségur et Dumouriez, et renfermé à la Bastille, où il resta jusqu'à l'avénement de Louis XVI. Le comte de Broglie parvint à le faire mettre en liberté; mais il ne put le faire rentrer dans ses emplois, dont son goût extrême pour la dépense lui faisait un impérieux besoin. Il se mit alors à composer des *mémoires* sur les affaires du temps, dissipant le fruit de son travail aussitôt qu'il l'avait reçu. Il passa ainsi une partie de sa vie, dans une perpétuelle alternative de misère, d'aisance, de privations, d'études et de dissipation. Le comte de Vergennes, qui avait apprécié son mérite, lui fit donner une somme de 40,000 fr. pour payer ses dettes, et une pension de 6,000 francs. Sur la fin de ses jours, il mena une vie plus réglée, ne conservant de ses anciens goûts que celui de la table. Il mourut à Paris le 2 avril 1784. M. de Ségur a recueilli une partie de ses *œuvres politiques* dans l'ouvrage intitulé *Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les regnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1793, 2 vol. et 1802, 3 vol. in-8, avec beaucoup de notes et observations de l'éditeur. Les autres ouvrages de Favier, publiés la plupart sans nom d'auteur, sont : *Le Spectateur littéraire*, Paris, 1756, in-12; *Essai historique et politique sur le gouvernement présent de la Hollande*, Londres, 1748, 2 vol. in-12; *Le poète réformé*, ou *Apologie pour la Sémiramis de Voltaire*, Amsterdam, 1748, in-8; *Mémoires secrets de Milord Bolingbroke, trad. de l'anglais, avec des notes historiques*, 1754, 3 vol. in-8; *Doutes et questions sur le traité de Versailles, entre le roi de France et l'impératrice, reine de Hongrie*, 1778 et 1791, in-8; *Lettres sur la Hollande*, 1780, 2 vol. in-12. Il a travaillé avec Fréron à la rédaction du *Journal étranger*.

FAVIER DU BOULAY (Henri), prieur de Sainte-Croix de Provins, né à Paris en 1670, mort en 1753, à 83 ans, avait du goût et de la littérature. Nous lui devons la seule bonne *traduction* que nous eussions de *Justin* avant que l'abbé Paul eût publié la sienne. Elles sont l'une et l'autre en 2 vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages, mais moins connus que sa version. Il s'était adonné à la chaire, et avait prêché avec quelque succès. Son *oraison funèbre de Louis XIV* parut à Metz en 1716, in-fol.

* FAVIÈRES (Edme-Guillaume-François de), auteur dramatique, né en 1755, entra dans la carrière de la magistrature, et obtint une charge de conseiller au parlement de Paris. A la suppression de l'ordre judiciaire, il se retira dans une campagne près de Versailles, et parvint à se faire oublier pendant la terreur. Les lettres, qu'il avait cultivées jusqu'alors par délassement, devinrent son unique occupation, et il donna successivement, mais en gardant l'anonyme, une foule de pièces de théâtre, dont quelques-unes obtinrent un succès mérité. Etranger à la politique, la restauration ne changea rien à son existence. Il mourut en 1837. Ses principaux ouvrages sont : *Paul et Virginie*. *Lisbeth*. *Aline, reine de Golconde*. *Le nouveau seigneur de village*, etc. Ces quatre pièces, restées au théâtre, se jouent encore dans les provinces, où elles ont le privilége d'attirer la foule.

FAVKES. *Voy.* FAWKES.

FAVORIN, sophiste célèbre sous l'empereur Adrien, était d'Arles. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, et d'autres hermaphrodite. Il enseigna avec réputation à Athènes et ensuite à Rome. Adrien lui parlait souvent et lui témoignait de la confiance : mais il s'en lassa et le chassa de Rome avec les autres philosophes (*voy.* son article). On dit que Favorin s'étonnait de trois choses : de ce qu'étant gaulois, il parlait si bien grec ; de ce qu'étant eunuque, on l'avait accusé d'adultère ; et de ce qu'il vivait, étant ennemi de l'empereur.

FAVORIN (Varin, Varinus ou Guarino), né près de Camérino, ville ducale d'Italie, en 1460, entra dans la congrégation de Saint-Silvestre, ordre de Saint-Benoît, et parvint par son mérite à l'évêché de Nocéra. Il est auteur d'un *Lexicon grec*, qui a été d'un grand usage autrefois, et dont la meilleure édition est celle de Venise, 1712, in-fol. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des remarques sur la langue grecque, sous le titre de *Thesaurus cornucopiæ*, Alde, 1496, in-fol.

* FAVRAS (Thomas MAHI, marquis de), né à Blois en 1745, d'une famille ancienne, entra dans les mousquetaires en 1755, et fit avec distinction la campagne de 1761. Il passa ensuite capitaine dans le régiment de Belsunce, puis devint premier lieutenant des Suisses de *Monsieur*, grade qui lui donnait le rang de colonel. En 1775, il se rendit à Vienne pour faire reconnaître, devant le conseil aulique, sa femme, connue fille unique et légitime du prince d'Anhalt-Schawenbourg. Il commandait, en 1787, une légion en Hollande, lors de l'insurrection contre le stathouder. De retour en France, il publia divers plans de finances et de politique, qui le rendirent suspect aux révolutionnaires. Au mois de décembre 1789, il fut accusé d'avoir proposé de lever une armée pour s'opposer à l'établissement de la nouvelle constitution. Quoique cette accusation ne fût appuyée d'aucune preuve, il fut arrêté par ordre du comité des recherches de l'Assemblée nationale, et traduit au Châtelet, se défendit avec beaucoup de calme et de courage. Le complot dont on l'accusait était mal conçu, incohérent dans les moyens de conduite, impossible dans l'exécution ; il le prouva, détruisit victorieu-

sement les preuves qu'on lui opposait, et n'en fut pas moins condamné à être pendu, le 18 janvier 1790. Dans ce moment suprême, il ne laissa paraître aucune crainte, dicta sans se troubler une longue déclaration prouvant son innocence, la revit et corrigea même avec un soin scrupuleux, les fautes d'orthographe faites par le greffier. La place de Grève était pleine d'un peuple furieux qui demandait sa mort à grands cris. Il la traversa sans émotion, tout livré aux consolations de son confesseur. Lorsqu'il fut sur l'échelle, il dit d'une voix ferme : *Je meurs innocent*, et il donna lui-même le signal de l'exécution. Cette protestation et sa fermeté frappèrent d'une espèce de stupeur ce peuple tourmenté une minute auparavant de convulsions frénétiques. On le regarda comme une victime sacrifiée à la fureur populaire, et l'on ne doute pas que son unique crime ne fut d'avoir refusé de partager le complot de ceux qui méditaient la chute du trône. Son *testament* et sa *correspondance* avec son épouse, publiés peu de temps après sa mort, produisirent une vive sensation. Favras a laissé des *mémoires* relatifs aux troubles de la Hollande et un écrit *sur les finances*.

* FAVRAT (François-André de), général au service de Prusse et gouverneur de la place de Glotz, né vers 1730 et mort en 1804 à l'âge de 74 ans, était doué d'une force physique si extraordinaire, qu'un jour, dit-on, il souleva un cheval avec son cavalier, et que plus d'une fois on le vit prendre une pièce de canon et la porter sur son épaule avec autant de facilité qu'un fantassin porte son fusil. On a de Favrat l'ouvrage suivant qui est estimé : *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la révolution de Pologne depuis* 1794 *jusqu'en* 1796, Berlin, 1799, in-8.

* FAVRE (Pierre), jésuite, le premier des compagnons de Saint-Ignace, dont il avait été le répétiteur au collége de Sainte-Barbe à Paris, naquit en 1506 au hameau du Villaret, diocèse de Genève. Il contribua, par son exemple, à la réforme des ecclésiastiques et des ordres religieux, et, par son zèle ardent, à la propagation de l'ordre des jésuites. Il fonda les colléges de Cologne (1544), de Coïmbre et de Valladolid (1546), reçut de Philippe II, du roi de Portugal et du pape Paul III, les témoignages les plus flatteurs de l'estime qu'ils lui portaient, et mourut à Rome en 1546. Il a laissé des *Lettres*, dont quelques-unes ont été imprimées avec celles du P. Canisius. Sa *Vie*, par Nicolas Orlandini, forme la 1re partie de l'*Historia Soc. Jes.* Rome, 1615, in-fol.; elle a été réimprimée séparément, Lyon, 1617, in-8.

FAVRE (Antoine), né à Bourg en Bresse l'an 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, président du Genevois pour M. le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambéry, et gouverneur de Savoie et de tous les pays en-deçà les monts; il mourut en 1624. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-fol.; *Jurisprudentia Papinianea*, Lyon, 1658, 1 vol.; *De erroribus interpretum juris*, 2 vol.; *Comment. in Pandectas, seu de erroribus pragmaticorum*, 1659, 5 vol.; *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol.; *Conjecturæ juris civilis*, 1661, 1 vol. regardé comme le meilleur de ses ouvrages, parce que laissant là son imagination qui le séduisait quelquefois, il s'appuie le plus souvent de l'autorité de choses jugées. On y joint *H. Borgiæ investigationes juris civilis in Conjecturas A. Fabri*, Naples, 1678, 2 vol. in-fol. Dans les quatrains de Pibrac, on en trouve de Favre; il est aussi auteur d'une tragédie intitulée *les Gardiens* ou *l'Ambition*, 1596, in-8. Favre a éclairci plusieurs opinions obscures; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit : il s'éloigne quelquefois des principes. C'était un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de Mme Christine de France avec le prince de Piémont, Victor-Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du parlement de Toulouse; il voulut rester au service du duc de Savoie. On trouve l'éloge du président Favre par Jacques Durandi dans le 3e tome des *Piemontesi illustri*, et un article détaillé sur le même dans *les Vies des plus célèbres jurisconsultes* par Taisand.

FAVRE (Claude), seigneur de VAUGELAS et baron de Péroges, naquit du précédent, à Bourg en Bresse, et selon quelques-uns, à Chambéry. Son père était consommé dans l'étude de la jurisprudence. Le fils ne fut point indigne de lui : mais son esprit fut plus juste. Le jeune Vaugelas vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre en 1650, à 95 ans. On peut être surpris que Vaugelas, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, et n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misère; mais les courses de Gaston, et d'autres accidents, avaient fort dérangé ses affaires. Louis XIII lui donna une pension de 2,000 livres en 1619. Cette pension qu'on ne lui payait plus, fut rétablie par le cardinal de Richelieu, afin de l'engager à travailler au dictionnaire de l'Académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grâce, Richelieu lui dit en riant : « Vous n'oublierez pas du moins dans le dictionnaire le mot de » *pension*. — Non, Monseigneur, répondit Vaugelas; et encore moins celui de *reconnaissance*.... » Ce littérateur était un des académiciens les plus aimables, comme des plus illustres; il avait une figure agréable, et l'esprit comme sa figure. Vaugelas étudia toute sa vie la langue française, et travailla à l'épurer. Sa *traduction de Quinte-Curce*, imprimée en 1647, in-4, fut le fruit d'un travail de 30 années. Cette version, de laquelle Balzac disait dans son style emphatique : « L'Alexandre de » Quinte-Curce est invincible, et celui de Vaugelas » est inimitable, » passa pour le premier bon livre écrit correctement en français. Malgré la mobilité et l'inconsistance de la langue française, il y a peu d'expressions qui aient vieilli. Vaugelas ne rendit pas moins de services par ses *Remarques sur la langue française*, dont la première édition est in-4 : ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose, ne sont plus des doutes aujourd'hui; mais ouvrage toujours utile, surtout si on le lit avec les remarques dont Th.

Corneille et d'autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12.

FAWKES (François), poète anglais, né dans le comté d'Yorck en 1721, brigua les emplois de l'église anglicane pour vivre, et s'adonna à la poésie par goût. Il fut sous-ministre à Orpington en 1755, ministre à Hayes en 1774, et mourut le 26 août 1777, après avoir publié dans la langue de son pays : *Traduction d'Anacréon, Sapho, Bion, Moschus et Musée*, 1760, in-12.;..... de *Théocrite*, 1767, in-8;.... d'*Apollonius de Rhodes*, 1780. Le *Recueil de ses poésies* a paru en 1761, in-8.

FAY (Charles-Jérôme de Cisternay du), capitaine aux gardes, né à Paris en 1652, eut une jambe emportée d'un coup de canon au bombardement de Bruxelles en 1695. Il n'était alors que lieutenant, il obtint une compagnie; mais il fut obligé d'y renoncer, par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimait les lettres, et elles furent sa consolation. Il s'adonna à la recherche des livres rares en tous genres, des belles éditions de tous les pays, des manuscrits qui avaient quelque mérite. Il se forma une bibliothèque bien assortie, de 25 mille écus. Le catalogue en fut dressé en 1725, in-8, par le libraire Martin. Le possesseur de ce trésor littéraire était mort deux ans auparavant, en 1723.

FAY (Charles-François de Cisternay du), fils du précédent, servit quelque temps comme son père; mais ayant quitté l'état militaire, il se consacra entièrement à la chimie et à la botanique. Reçu membre de l'académie des sciences, il eut l'intendance du jardin royal, entièrement négligé avant lui, et qu'il rendit en très-peu de temps un des plus beaux de l'Europe. Il était né à Paris en 1698, et il mourut en 1739. Cet académicien avait des mœurs douces, une gaité fort égale, une grande envie d'obliger, et ces qualités n'étaient mêlées de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée. Il fit des recherches nouvelles sur le phosphore, sur le baromètre, sur le sel de la chaux, inconnu jusqu'à lui aux chimistes, sur l'aimant, enfin sur l'électricité. Ses travaux en ce genre sont consignés dans les Mémoires de l'académie des sciences, où l'on trouve aussi son *Eloge* par Fontenelle.

FAY (Jean-Gaspard du), jésuite, mort vers le milieu du siècle dernier, prêcha avec un succès peu commun. Ses *Sermons* sont en 9 vol. qui parurent successivement depuis 1738 jusqu'en 1743. Le talent de l'action leur donnait une beauté et une force qu'ils perdirent presque entièrement après l'impression.

FAYDIT ou FAIDIT (Anselme ou Gaucelm), poète, né à Uzerche, en Limousin, mort vers l'an 1220, se mit à représenter des comédies qu'il composait lui-même. Elles furent applaudies, et il devint riche en peu de temps; mais son penchant à la vanité, à la débauche et à la dépense, le réduisit bientôt à la dernière misère. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à Bérengère de Barcelonne, avait du goût pour la poésie provençale, dont la langue approchait beaucoup alors de la catalane. Après la mort de son protecteur, Faydit revint à Aix, et s'y maria avec une fille pleine d'esprit et de beauté, qui se chagrina de la vie déréglée de son époux, et mourut peu après. Le poète se retira chez le seigneur d'Agoult, où il finit ses jours. Il avait écrit un poème *sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur; *Le palais d'Amour*, poème, dont le titre annonce assez l'esprit; plusieurs *comédies*, entre autres une intitulée l'*Heregia dels prestres*, c'est-à-dire; l'*Hérésie des prêtres*; il y prône les Vaudois et les Albigeois, dont la doctrine et les mœurs n'étaient que trop assorties à sa conduite.

FAYDIT (Pierre-Valentin), né à Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, contre la défense de ses supérieurs. Le cartésianisme a été presque une hérésie dans bien des corps pendant longtemps. Faydit, né avec un esprit singulier et ardent, se fit bientôt connaître dans le monde. Dans le temps que les différends du pape Innocent XI avec la France étaient dans la plus grande chaleur, il prêcha, à Saint-Jean-en Grève de Paris, un sermon contre ce pontife. Il se réfuta lui-même dans un autre sermon publié à Liége, auquel il ne manqua pas de répliquer en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves bonnes ou mauvaises des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, où il établissait le trithéisme, prétendant que la doctrine de ce mystère avait été « altérée par la théologie » scolastique; » cet ouvrage impie a pour titre : *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, 1696, in-12. Un théologien connu en parle en ces termes : « Un écrivain asservi à la faction » des Arnauld et des Quesnel, prétend que la scolastique a altéré le dogme de la Trinité qui, selon » lui, consistait anciennement à professer trois natures en Dieu. Raisonner de la sorte, c'est afficher » l'ignorance la plus grossière, parce qu'il est connu » que les théologiens ont constamment défendu » contre les ariens et les sophistes, la foi de Nicée, » et la consubstantialité des personnes divines. C'est » afficher l'hérésie, d'abord celle des trithéistes, et » de plus celle des ariens modernes, qui affirment » que la vraie foi a péri contre la promesse de Jésus-Christ, et qu'elle ne s'est retrouvée que dans » quelques têtes privilégiées des derniers siècles. » C'est afficher l'athéisme, puisqu'en détruisant l'unité de Dieu, on en détruit l'essence. » L'erreur de Faydit a été renouvelée depuis par le docteur Œlumbs (*Voy.* Jean Philoponos, et le *Journ. hist. et litt.* 1er février, 1791, pag. 167). Cet ouvrage extravagant et impie mérita à Faydit, en 1696, un appartement à Saint-Lazare à Paris, châtiment qui ne changea ni son esprit ni son caractère; il eut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : Des *remarques sur Virgile, sur Homère et sur le style poétique de l'Ecriture sainte*, en 2 vol. in-12; mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés et profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté à son ordinaire; la *Télémacomanie*, in-12, critique méprisable du chef-d'œuvre de Fénélon, pleine de notes singulières,

aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les romans; encore tombent-elles à faux, vu la nature de celui-ci. Faydit avait attaqué Bossuet, avant de censurer Fénélon. Il avait fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé de 1682 (il faut savoir que Bossuet avait cité Balaam dans ce discours) :

Un auditeur un peu cynique
Dit tout haut en baillant d'ennui :
Le prophète Balaam est obscur aujourd'hui :
Qu'il fasse parler sa bourique,
Elle s'expliquera plus clairement que lui.

Il fallait que la démangeaison de médire en vers et en prose fût bien forte dans l'abbé Faydit, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel honneur du clergé de France. Des *mémoires* contre ceux de Tillemont, brochure in-4, plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, et qui n'eut point de suite. On y voit Faydit tel qu'il était : un fou qui a quelque esprit et du savoir, et qui prend la plume dans les accès de sa folie ; *Le Tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins d'un caractère assez singulier, et en prose française. La prose est une traduction libre des pièces latines. On a attribué mal à propos *les Moines empruntés*, 2 vol. in-12, à cet auteur. Ils ne sont pas de lui, mais de Haitze, gentilhomme provençal.

FAYE (Jacques), seigneur d'Espeisses, né à Paris en 1542, conseiller au parlement en 1567, devint maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il suivit ce prince en Pologne; et après la mort de Charles IX, il revint en France, pour porter de la part de son maître des lettres de régente à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il rendit des services signalés à Henri. Ce prince l'en récompensa par les charges de maître des requêtes, d'avocat-général, et enfin de président à mortier au parlement de Paris. Il mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *harangues* éloquentes pour son temps.

FAYE (Jean-Elie Lériget de la), naquit à Vienne en Dauphiné l'an 1671. Il prit le parti des armes, fut d'abord mousquetaire, ensuite capitaine aux gardes, se trouva à la bataille de Ramillies, à celle d'Oudenarde et dans plusieurs journées, et y signala sa valeur. Il avait toujours eu du goût et du talent pour les mathématiques. La paix l'ayant rendu à ses premiers penchants, il s'appliqua particulièrement à la mécanique, à la physique expérimentale. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1716, et le perdit en 1718, à 47 ans. On trouve dans la collection de cette compagnie deux *mémoires* de La Faye.

FAYE (Jean-François Lériget de la), frère puîné du précédent, d'abord capitaine d'infanterie, ensuite gentilhomme ordinaire du roi, eut plus de goût pour la littérature agréable que pour les sciences sérieuses qui avaient été le partage de son aîné. Il obtint une place à l'académie française en 1730, et mourut l'année d'après à 57 ans. On a de lui quelques poésies, où l'on remarque un esprit délicat et une imagination agréable. Sa pièce la plus célèbre est son *Ode apologétique de la poésie*, contre le système de la Motte-Houdard en faveur de la prose.

* FAYE (Georges de la), démonstrateur à l'académie royale de chirurgie à Paris, sa patrie, mourut dans cette ville le 11 août 1781. On a de lui *Cours d'opérations de chirurgie par Dionis*, avec des notes, 1736, 2 vol. in-8; *Principes de chirurgie*, Paris, 1739, in-12, souvent réimprimés. L'édition de 1811, in-8, est la plus récente de cet ouvrage qui a été traduit en allemand, en italien, en espagnol et en suédois.

FAYEL. *Voy.* Faiel.

FAYETTE. *Voy.* Lafayette.

* FAYPOULT (Guillaume-Charles, chevalier de Maisoncelles), né en 1752, d'une maison noble de Champagne, était officier du génie à l'époque de la guerre d'Amérique à laquelle il voulut prendre part. Un refus qu'il essuya du ministre le détermina à donner sa démission : dès ce moment il se livra tout entier à la culture des arts. Ayant embrassé la cause de la révolution, il fut d'abord électeur de la ville de Paris et fut, en 1792, chef de division au ministère de l'intérieur sous Roland et Garat; de leurs bureaux il passa dans ceux du comité de salut public, et sut plaire à tous les partis : un *Essai sur les finances*, qu'il publia en 1795, fit jeter les yeux sur lui pour remplir ce ministère; ce fut sous son administration que les planches des assignats furent brisées. Son portefeuille lui fut retiré au bout d'un an; mais on lui donna l'ambassade de Gênes, et plus tard la ville de Gênes fit frapper une médaille portant d'un côté son effigie et de l'autre celle du général Bonaparte, avec cet exergue : *A Napoléon Bonaparte et à Guillaume Faypoult la Ligurie reconnaissante.* De Gênes il se rendit à Milan, puis, en 1797, à Rome, en qualité de commissaire pour installer la république romaine. Une querelle très-vive qu'il eut avec Championnet, et qui amena la destitution de ce dernier, devint, après le 18 fructidor, un motif de proscription contre Faypoult. Il fut dénoncé, en 1799, comme dilapidateur, et poursuivi par le tribunal criminel de la Seine; mais ces poursuites s'arrêtèrent d'elles-mêmes. Après le 18 brumaire, nommé préfet de l'Escaut, il en exerça les fonctions jusqu'en 1808. A cette époque Joseph placé sur le trône d'Espagne l'appela près de lui, et le nomma son ministre des finances : il remplit cet emploi jusquà la fin de 1813, et de retour en France, fut envoyé en Italie avec une mission importante, que les événements l'empêchèrent de remplir. Pendant les cent-jours, nommé prefet de Saône-et-Loire, l'entrée des Autrichiens à Mâcon l'obligea de quitter cette ville, et quelques mois après il se retira dans les Pays-Bas où il fut très-bien accueilli. En 1816 il revint à Paris, et y mourut au mois d'octobre 1817.

* FAZELLI (Thomas), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Sacca en 1498, fut professeur de philosophie à Palerme, et mourut dans cette ville en 1570. On lui doit *de Rebus siculis decades duæ*, Palerme, 1558, 1560, in-fol.; traduit en italien par Remigio, Venise, 1574, in-4, et Palerme, 1626, in-fol. Cette histoire est très-

estimée. — Fazelli (Jérôme), frère du précédent, savant théologien, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, consulteur du saint Office et prieur de sa communauté, né en 1502 à Palerme, mort dans cette ville en 1585, a laissé : un *Traité des Indulgences;* des *Commentaires latins* sur les psaumes, l'évangile de Saint-Marc et les Actes des apôtres, et *Prediche quaresimali,* Palerme, 1575, in-4, et Venise, 1592, in-4.

FÉ, FO ou FOHÉ, nom du principal dieu des Chinois. Ils l'adorent comme le souverain du ciel, et le représentent tout resplendissant de lumière, ayant les mains cachées sous ses habits, pour donner à entendre qu'il fait tout d'une manière invisible. A sa droite est le fameux Confucius, et à sa gauche Lanza, chef de la seconde secte de la religion chinoise. Plusieurs savants pensent que Fohé est le même que Noé, et cette conjecture, autant fondée sur l'analogie du nom que sur l'antiquité supposée à Fohé, prend un nouveau degré de vraisemblance, quand on est instruit de ce qu'il faut penser des contes chinois (*voy.* Yao). Peut-être faut-il confondre le dieu Fohé avec le roi Fohi.

* FEA (Charles, né en 1755 à Pigna dans le comté de Nice, alla fort jeune à Rome, où il fit sa philosophie et sa théologie au collége Romain. Il apprit le droit canonique et civil à la Sapience et prit le grade de docteur. Ayant reçu la prêtrise, il abandonna le barreau pour se livrer à l'étude de l'archéologie. Nommé commissaire des antiquités et garde de la bibliothèque Chigi, il se fit une honorable réputation par son zèle infatigable et ses savantes recherches, et mourut à Rome en 1836. Parmi les nombreux ouvrages qu'a laissés cet habile et laborieux écrivain, nous citerons : Mémoire *sur saint Félix pape et martyr*, dans l'*Anthologie romaine*, t. XVII; *Explication du symbole du B. Nicétas, évêque d'Aquilée, monument inédit du v^e^ siècle*, Padoue, 1799, in-4; Venise, 1805, in-fol., et Udine, 1810, in-4; *Nullité des administrations capitulaires abusives, démontrée*, Rome, 1815, in-8; *Essai de nouvelles observations sur les décrets du concile de Constance, dans ses 4^e^ et 5^e^ sessions*, dans les *Ephémérides littéraires* de Rome, août 1821; *Défense historique du pape Adrien VI, sur l'infaillibilité du saint Siége en matière de foi*, dans les *Ephémérides*, juin 1822; *Pie II vengé de ses calomniateurs*, Rome, 1823, in-8; cet écrit contient trois rétractations du pape Pie II, sur ce qu'il avait dit et écrit pour le concile de Bâle. *Réflexions historico-politiques sur les quatre propositions de l'assemblée de 1682*, Rome, 1823, in-8; *Ultimatum sur le domaine indirect du saint Siége sur le temporel des gouvernements*, Rome, 1825, in-8; *Considération sur l'empire romain et sur l'époque chrétienne jusqu'en 767*, Rome, 1833, in-8. On a de lui plusieurs travaux archéologiques remarquables. On se contentera de citer : *Relazione di un viaggio ad Ostia ed alla villa di Plinio*, Rome, 1802, in-8.

FÉATLY ou FAIRCLOUGH (Daniel), théologien anglais, chapelain de sir Thomas Edmondes, ambassadeur du roi Jacques en France, puis de l'archevêque Abbot, recteur de Lambeth, prévôt du collége de Chelséa, naquit en 1582 à Charton, comté d'Oxford; il se distingua par une grande habileté dans la controverse scholastique, occupa successivement différentes cures, et fut nommé membre de l'assemblée des théologiens de Westminster en 1643. Son opposition au *Covenant* l'ayant fait regarder comme un espion dans le parlement, il fut jeté en prison et transféré au collége de Chelséa, où il mourut en 1645. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages ascétiques et de controverse, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre *Ancilla pietatis*, 1679, 8^e^ édition, à laquelle il joignit *la Pratique de dévotion extraordinaire*. Il a aussi donné la *Vie de Jewel*, en tête des œuvres de cet auteur; celles *de Reynolds, du docteur Robert Abbot*, etc.; ces dernières ont été insérées dans *l'Abel Redivivus*, de Fuller.

* FEAU (Charles), prêtre de l'oratoire, né à Marseille en 1605, a composé en langue provençale plusieurs petites pièces qui ont été recueillies et publiées par un anonyme sous le titre de *Lou jardin dóys musos provençales*, Marseille, 1665, in-12.

FEBRONIUS. *Voy* Hontheim.

* FEBURE ou FEVRE (Michel), nom sous lequel le père Justinien de Tours, missionnaire qui résida longtemps en Orient, a publié divers ouvrages. La *Bibl. Script. capuccinorum*, qui parle de ce religieux, n'indique ni l'époque de sa naissance ni celle de sa mort. On a de lui : *Præcipuæ objectiones mahumeticæ legis sectatorum adversus catholicos, earumque solutiones*, Rome, 1679, in-12. Cet ouvrage a été traduit en arabe et en arménien, et ces traductions ont été imprimées à la Propagande, la première en 1680, et la seconde en 1681. *Specchio, overo descrittione della Turchia*, Rome, 1674, in-12. L'auteur traduisit lui-même son ouvrage en français, et sa traduction, augmentée de plusieurs chapitres, a paru sous le titre d'*Etat présent de la Turquie*, Paris, 1675, in-12. Il a été aussi traduit en espagnol et en allemand. *Théâtre de la Turquie, où sont représentées les choses les plus remarquables qui s'y passent aujourd'hui*, Paris, 1682, in-4 : on a fait un nouveau titre sous la date de 1688. La traduction italienne a paru à Venise en 1684, in-4.

FEBVRE de SAINT-MARC. *Voy.* Saint-Marc (Charles-Hugues de).

FEBVRE ou LEFEBURE (Jacques, et, selon quelques-uns, Jean le), Jésuite, né à Gluson, village du Hainaut, enseigna la philosophie à Douai, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Beuvrage, près Valenciennes. Il s'y appliqua avec une ardeur et une assiduité infatigable à former les élèves qui lui étaient confiés, à la sublimité des vertus qui illustrent le sacerdoce, et font les pasteurs chrétiens. Dans sa dernière maladie, il se fit transporter à Valenciennes, où il mourut le 29 avril 1755. Il est connu par deux ouvrages où il combat les incrédules avec beaucoup de succès; le premier est intitulé : *Bayle en petit*, ou *Anatomie de ses ouvrages*, Douai, 1737, in-12. Il reparut à Paris en 1747 avec une *suite*, sous ce titre : *Examen critique des ouvrages de Bayle*. Il y démontre que les écrits de Bayle contiennent de quoi former le plus monstrueux assemblage d'obscénités, d'hérésies et d'athéisme. Il met au grand jour les contradictions,

les paralogismes, les calomnies, les falsifications et les impostures de ce fameux sceptique. Le second est *La seule religion véritable démontrée contre les athées, déistes, etc.*, Paris, 1744, in-8, ouvrage solide et méthodique.

* FECKENHAM (Jean de), dernier abbé de Westminster, s'opposa avec beaucoup d'énergie à la réformation. Envoyé à la Tour, il y demeura jusqu'au règne de Marie, et fut alors nommé abbé de Westminster. La reine Elizabeth lui offrit l'archevêché de Cantorbéry, à condition qu'il embrasserait la réforme; il refusa, et fut de nouveau enfermé à la Tour. Il mourut en 1585 prisonnier dans l'île d'Ely, laissant quelques *Traités* et des *Sermons* : *Conférence dialogue-wise heldbetween the lady Jane Dudley and M. John Feckenham four days before her death*, etc., Londres, 1554, ouvrage qui a été reproduit en substance dans les *Actes et Monuments des Martyrs* de Fox; *Speech in the house of orde*, 1553; *the Declaration of such scrupules and staies of conscience, touching the oath of supremacy delivered by writing to D. Horne bishop of Winchester*, 1566; *Caveat emptor*, pamphlet dont le but paraît avoir été d'effrayer la conscience des acquéreurs des biens séquestrés sur les catholiques anglais.

FEDELE (Cassandra), née en 1465, à Venise, d'une famille noble originaire de Milan, fut l'admiration de son siècle par l'étendue et la variété de ses connaissances. Elle cultiva avec succès les lettres grecques et latines, la philosophie, l'éloquence, l'histoire et la théologie; la poésie et la musique lui servaient de délassement. Elle se lia avec le prince de la Mirandole, et correspondit aussi avec plusieurs souverains, tels que le pape Léon X, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand, et Isabelle de Castille. Cette princesse voulut l'attirer à sa cour, et le poète latin Augurello lui adressa une *Ode*, pour l'engager à ce voyage; mais la république de Venise ne voulut pas se laisser ravir un de ses plus beaux ornements. Cassandra avait été mariée à un médecin de Vicence (Remi-Marie Mapelli), et elle le suivit à Candie, où la république l'envoya exercer son art. Après la mort de son époux, elle fut nommée, dans un âge très-avancé, supérieure des hospitalières de Saint-Dominique, à Venise. Elle gouverna cette maison pendant 12 ans, et mourut le 25 mars 1558, âgée de 93 ans. Tomasini a recueilli les *Lettres et discours de Cassandra*, et a mis en tête la Vie de cette femme célèbre, Paris, 1636, in-8.

* FEDERICI (F.-B. Camille-Fréd. Viassalo, connu sous le nom de *Camille*), célèbre auteur dramatique italien, né en 1751 à Garessio, dans le Piémont, fit ses études classiques à Turin, et donna dès son enfance des preuves de cet esprit ingénieux qui le porta dans la suite à écrire pour le théâtre. Quelques pièces qu'il composa presque au sortir du collége, ayant été jouées par ses camarades, lui valurent beaucoup d'éloges. Mal partagé de la fortune, avide de gloire et encouragé par ses amis, il quitta la place de juge royal à Moncagliéri pour entrer dans une troupe de comédiens. Il était en 1787 à Venise, d'où il se rendit à Padoue et s'y maria. Fixé dans cette ville, il y trouva des amis dont les soins lui furent très-utiles pendant une maladie grave, qui mit longtemps ses jours en danger. Il recouvrait à peine la santé, lorsqu'il eut le chagrin d'apprendre que ses *Comédies*, jusqu'alors inédites, avaient été imprimées sans sa participation. Plus tard il entreprit de donner lui-même une édition de ses ouvrages; mais le 4e vol. venait de paraître lorsqu'il mourut en 1802. La meilleure édition des *Œuvres* de Fédérici est celle de Venise, 1807-16, 14 vol. pet. in-8. Le nombre de ses comédies s'élève à 56. Celle qui est intitulée : *La Bugia viva poco* (le mensonge ne va pas loin), a été transportée sur la scène française, sous le titre de *la Revanche*, par Roger et Creuzé de Lessert. Visconti (Sigismond) a traduit *le remède pire que le mal*, dans le tom. IX, des *chefs-d'œuvres des théâtres étrangers*, et l'a fait précéder d'une notice sur l'auteur.

FEDOR. *Voy.* Foedor.

FEGELI (François-Xavier), né à Rote dans le canton de Fribourg en 1690, se fit jésuite en 1710, enseigna la théologie pendant 12 ans, et mourut à Fribourg en 1748. On a de lui : *De munere confessarii*; *De munere pœnitentis*.

FEIJOO (Benoît-Jérôme), bénédictin espagnol, mort en 1764, à 65 ans, a contribué autant par ses pièces critiques à éclairer ses compatriotes sur leurs vices et leurs défauts, que Michel Cervantes à corriger ceux de son siècle par son roman de *Don Quichotte*. On a de lui le *Théâtre critique* en 17 vol. in-4, y compris une table des matières. Une partie de ce recueil a été traduite en français par M. d'Hermilly, 4 vol. in-12. Les ouvrages de Feijoo ont été plusieurs fois réimprimés. La meilleure édition est celle publiée par les soins de Campomanès, Madrid, 1780, 33 vol. in-8.

* FEITAMA (Sibrand), poète hollandais, né à Amsterdam en 1694, mort en 1758, à 63 ans, débuta par la tragédie de *Fabricius*, et par un drame allégorique intitulé : *Le triomphe de la poésie et de la peinture*. Il renonça à la composition, pour se livrer uniquement à la traduction des ouvrages français qu'il crut dignes d'être connus en Hollande; et traduisit *Romulus, les Machabées, Brutus, Alzire, Pyrrhus, etc.* Il donna aussi une traduction en vers hollandais du *Télémaque*, et de la *Henriade*. Son Théâtre a été publié en 1735, 2 vol. in-4.

FEITH (Everard), d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très-habile au XVIe siècle, dans les langues grecque et hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de Casaubon, de Du Puy, et du président de Thou. Il y enseigna quelque temps la langue grecque. Mais se promenant un jour à La Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois; et depuis ce moment on ne put savoir ce qu'il était devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui deux ouvrages curieux et savants, in-12, intitulés : *Antiquitates Homericæ* et *Antiquitates Athenienses*, en huit livres, Strasbourg, 1743. Ils sont écrits en bon latin; il y traite de la religion des Grecs, de leur marine et de leurs usages. Tout cela est prouvé par des passages de toutes sortes d'auteurs.

* FEITH (Rhynvis), célèbre poète hollandais, né

à Zwolle dans l'Over-Yssel, en 1753, d'une famille patricienne, montra dès l'âge le plus tendre d'heureuses dispositions pour la poésie, ce qui ne l'empêcha pas d'étudier le droit à l'académie de Leyde, où il fut reçu docteur en 1770. De retour à Zwolle, il en devint bourgmestre, et peu de temps après il fut nommé receveur du collége de l'amirauté. La culture de la poésie remplissait les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions, et il enrichissait aussi la littérature hollandaise de plusieurs ouvrages en prose; ses nombreuses productions annoncent un bon poète et un élégant prosateur; nous nous bornerons à citer les suivantes: le *Bonheur de la paix*, 1779, poème couronné ainsi que l'*Eloge de Ruyter*, par la société *poétique* de Leyde; *Traité sur la divinité de la doctrine de l'évangile, déduite des miracles opérés par J.-C. et par ses apôtres; La vertu et les mœurs peuvent-elles subsister sans les idées religieuses? et qu'est-ce que l'expérience nous apprend à cet égard?* L'auteur, après la discussion la plus lumineuse, répond négativement à cette question. Cet ouvrage obtint le premier prix au concours où il fut envoyé; *Odes et poésies*, 1796 et ann. suiv., 5 vol.; elles ont mérité à leur auteur la réputation de premier poète de la Hollande; *Lettres sur différents sujets de littérature*, 6 vol. in-8; *Lettres en vers à Sophie*, 1809. Feith se propose de prouver dans ces lettres que la *philosophie de Kant n'est pas compatible avec l'évangile*. Elles ont été sévèrement critiquées par le professeur Kinker, grand partisan de Kant, dans un écrit intitulé *Lettres de Sophie à Feith; Odes et poésies diverses*, 1809; le *Tombeau*, poème didactique, 1782, traduit en français par A. Clavareau, Bruxelles, 1827, in-18. Quatre *tragédies*. Feith est mort à la fin de 1824, à l'âge de 71 ans.

FELIBIEN (André), sieur des Avaux et de Javercy, né à Chartres en 1619, suivit à Rome l'ambassadeur de France en qualité de secrétaire. Il eut occasion de voir Le Poussin dans cette patrie des beaux-arts. Il lia amitié avec lui, et perfectionna sous cet artiste son goût pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Foucquet, et Colbert après lui, employèrent ses talents. Il eut la place d'historiographe des bâtiments du roi en 1666, et celle de garde des antiques en 1673. Deux ans auparavant il avait été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer et aimer de ce qu'il y avait alors de plus habiles et de plus honnêtes gens en France. Les uns et les autres le pleurèrent, lorsqu'il mourut en 1695, à 76 ans. C'était un homme grave et sérieux. Sa conversation ne laissait pas d'être fort agréable, et même enjouée, suivant les occasions. Il avait l'esprit juste et le cœur droit, et était plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il était membre de l'académie des belles-lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégants, profonds, et qui respirent le goût. Voltaire lui a reproché avec raison de dire trop peu de chose en trop de paroles, et de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont: *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres*, Paris, 1685, 2 vol. in-4, réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12; à Trévoux en 6, et traduits en anglais; *Traité de l'origine de la peinture*, in-4; Les *Principes de l'architecture, peinture et sculpture*, Paris, 1690, in-4. On voit que Félibien avait médité sur tous ces arts; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes et judicieuses sur la théorie et la pratique, aida les artistes et éclaira les savants; *Les Conférences de l'académie royale de peinture*, in-4; *Les quatre éléments peints par Le Brun, et mis en tapisseries, décrits par Félibien*, in-4; *Description de la Trappe*, in-12; *Traduction* du *Château de l'âme*, de sainte Thérèse, de la *Vie du pape Pie V*, de la *Disgrace du comte d'Olivarès*, 1658, in-8; le *Tableau de la famille de Darius*, décrit par le même, in-4; *Les divertissements de Versailles, donnés par le roi à toute sa cour*, in-12; *Description sommaire de Versailles, avec un plan gravé* par Sébastien Le Clerc, 1694, in-12; *Description de la grotte de Versailles*, Paris, 1672, in-4; *Description de la chapelle du château de Versailles*, ib., 1711, in-12; plusieurs biographes ont attribué à tort ces trois derniers ouvrages à son fils; *Vie du P. Louis de Grenade*; *Paraphrase des* lamentations de Jérémie, 1646. Félibien fut un des huit savants qui formèrent l'académie des inscriptions, fondée par Colbert en 1663. Ce fut lui qui composa toutes les inscriptions placées dans la cour de l'Hôtel de Ville de Paris, depuis 1660 jusqu'en 1686. Il laissa trois fils: Nicolas-André, mort doyen de l'église de Bourges en 1711, et les deux suivants.

FÉLIBIEN (Jean-François), fils du précédent, mort le 23 juin 1733, à l'âge de 75 ans, succéda à son père dans toutes ses places, et eut comme lui le goût des beaux-arts. On lui doit: *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4: ouvrage réimprimé plusieurs fois à Paris et dans les pays étrangers, avec les *Entretiens* de son père *sur les peintres*, dont il est le pendant. On conservait dans les archives de l'académie des inscriptions, deux manuscrits de Félibien; une *Description historique de l'ancien Louvre*, et une autre *de quelques monuments anciens de la ville de Paris*; *La Description de l'église des Invalides*, 1706, in-folio, réimprimée en 1756.

FÉLIBIEN (dom Michel), frère du précédent, bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Chartres le 14 septembre 1666, soutint avec honneur la réputation que son père et son frère s'étaient acquise. Les échevins de Paris, informés de son mérite, le choisirent pour écrire l'histoire de cette ville; il l'avait beaucoup avancée, lorsqu'il mourut en 1719. Elle fut continuée et publiée par dom Lobineau, Paris, 1725, 5 vol. in-fol. On a encore de dom Félibien, l'*Histoire de l'abbaye de St.-Denis*, 1 vol. in-folio, ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, et enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris en 1706. Le Père Félibien était un homme d'un jugement sûr et d'un esprit facile; mais sa faible santé fut un grand obstacle à ses études.

FÉLIBIEN (Jacques), frère d'André, chanoine et archidiacre de Chartres, où il était né en 1636, a composé: des *Instructions morales*, en forme de catéchisme, sur les commandements de Dieu et sur

le Symbole, tirées de l'Ecriture sainte; *Pentateuchus historicus*, Paris, 1705, in-4. Ce livre a été supprimé par un arrêt du conseil; dans plusieurs exemplaires, les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume. Il mourut le 25 novembre 1716, à 82 ans.

* FELICE (Fortuné-Barthélemi de), né à Rome en 1725, d'une famille originaire de Naples, fit de bonnes études chez les jésuites, et professa avec beaucoup de succès à Rome et à Naples. Ayant enlevé d'un couvent une femme de condition, il fut obligé de fuir, et après avoir parcouru différents pays, vint à Berne, où il embrassa la religion protestante. Plus tard il établit une imprimerie à Yverdun, et publia avec Tscharner l'*Estrato della letteratura europea*, journal qu'il continua pendant 9 ans, et qui se fait remarquer par une saine critique et une érudition variée. Il mourut le 7 février 1789. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue; *Principes du droit de la nature et des gens*, d'après Burlamaqui, Yverdun, 8 vol. in-8 (*voy.* Burlamaqui), abrégé sous ce titre : *Leçons de droit de la nature et des gens*, 1769, 4 vol. in-8; Paris, 1830, 2 vol. in-8; l'*Encyclopédie*, ou *Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, Yverdun, 1770-80, 52 vol. in-4, dont 6 de supplém. et 4 de pl.; *Code de l'humanité*, ou *la Législation universelle, naturelle, civile et politique*, Yverdun, 1778, 13 vol. in-4. Cet ouvrage est tiré en partie de son Encyclopédie, mais il y a joint des développements nombreux; *Eléments de la police d'un état*, 1781, 2 vol. in-12.

* FÉLICI (le P. Louis), jésuite, naquit à Ischia vers 1740, entra jeune dans la compagnie de Jésus, y fit profession en 1775, et se distingua par toutes les vertus chrétiennes. On lui doit la fondation de deux établissements qui rendent encore d'importants services. Le premier est la *Congrégation* des vignerons et des agriculteurs, l'autre l'*Union des prêtres de Saint-Paul*, formée à Rome en 1790, dans l'hôpital de la *Consolation*. Le nombre des associés augmentant de jour en jour, de l'église de la *Sapience* où il se réunissaient, ils se transportèrent à l'Oratoire de Saint-Paul, dans l'église de Saint-Stanislas des Polonais. Les personnes les plus distinguées du clergé régulier et séculier, des prélats et des cardinaux, assistent souvent à cette société et y tiennent tous les quinze jours leurs conférences. On a divisé l'association en huit branches, chacune soumise à un régulateur particulier, dont le charitable but est de distribuer des secours spirituels aux malades des hôpitaux; de faire le catéchisme, de prêcher les samedis et les dimanches aux matelots de toutes les nations; de propager la dévotion *aux cœurs de Jésus et de Marie*; d'instruire les troupes, les détenus, les forçats et leurs gardiens; de réunir tous les jours de fêtes les jeunes artisans, les écoliers, les pères de famille, les marchands et artistes; de visiter les pauvres malades dans les maisons de Rome, et leur porter des secours spirituels et temporels; d'instruire les convalescents dans l'hospice du Père Ange; de visiter fréquemment les fous de l'hôpital de la *Longara*. Enfin, deux autres branches se sont réunies aux huit premières, dont l'une s'attache à l'instruction spirituelle des jeunes étudiants de l'archigymnase romain, et l'autre à celle des élèves des beaux-arts. Le bien incalculable qu'a fait cette association est dû au P. Félici, et à ses zélés protecteurs. « Cela » prouve, dit l'auteur des *Mémoires ecclésiastiques* » (M. Picot), combien ce clergé (le clergé romain) » mérite le rang qu'il occupe dans les églises de la » chrétienté. Il était digne de la capitale du monde » catholique d'offrir, dans cette association, un mo- » dèle aux prêtres et aux fidèles des autres con- » trées. » Lors du rétablissement de la compagnie de Jésus, le P. Félici, quoique très-âgé et devenu aveugle, voulut se réunir à ses confrères. C'est dans leurs bras qu'il est mort, le 29 novembre 1819, à 81 ans. Ce pieux jésuite, avant même qu'il eût fondé l'*Union des prêtres de Saint-Paul*, était révéré à Rome, où il avait entrée chez les principaux dignitaires de l'Eglise. Il était le conciliateur, l'ange de paix dans les familles, le bienfaiteur des pauvres; il était enfin chéri de toutes les classes, comme possédant toutes les vertus.

FÉLICIANI (Porphyre), évêque de Foligno, mort en 1632, à 70 ans, avait été secrétaire du pape Paul V. Il écrivait avec beaucoup de netteté en latin et en italien. Il n'eut point de supérieur en son temps pour la poésie italienne. On a de lui des *lettres* et des *poésies*.

FÉLICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de saint Cyprien avec les chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il voulait qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, et sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat et à quelques autres prêtres. Saint Cyprien les excommunia.

FÉLICITÉ (sainte), dame romaine, souffrit le martyre avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle, vers l'an 164. Les enfants encouragés par leur illustre mère, supportèrent les tourments avec une constance admirable. L'aîné fut flagellé jusqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux suivants furent assommés à coups de bâton, et les autres décollés avec leur mère, qui fut martyrisée la dernière. *Voy.* Perpétue.

* FÉLICITÉ ou Eudomenie, divinité allégorique, à laquelle on fit bâtir un temple à Rome. On la représentait comme une reine assise sur son trône, tenant un caducée d'une main, et une corne d'abondance de l'autre. On la peint encore debout, tenant une pique au lieu de corne d'abondance.

* FÉLINSKI (Aloïse), un des poètes les plus distingués de la Pologne, né en 1775 à Ossow, dans la Wolhynie, mort en 1832 à Kirzemieniec, se trouvait à Varsovie à l'époque de la diète constitutionnelle, et publia *Les Sénatus-consultes sous le règne de Jean Sobieski*, suivi de plusieurs questions de droit; à la même époque il fit paraître divers écrits politiques tendant à corriger la forme du gouvernement de la Pologne. Félinski adressa à plusieurs personnes distinguées, entre autres à Koscinszko, quelques-unes de ses poésies qui le firent connaître avantageusement. Devenu en 1791 précepteur du neveu de Czacki, il fut ensuite secrétaire des correspondances de France auprès du généralissime Kosciuszko. Après un voyage en Allemagne dans

les années 1808 et 1809, nommé professeur d'éloquence et de poésie au lycée de Kirzemieniec, et bientôt après directeur de cet établissement, il entreprit de réformer l'orthographe et même la langue polonaise; son système eut des partisans et des contradicteurs; le savant Jean Suiadecki, qui se rangea parmi ses adversaires, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire échouer son projet de réforme. Félinski est auteur d'une tragédie intitulée *Barbe Radzwill*, insérée dans les *chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*; il a traduit du français quelques tragédies et l'*Homme des champs de Delille*. Ses *Œuvres* publiées en 1825, par le comte Gustave Olizar son ancien élève, avaient déjà paru de 1816 à 1821, Varsovie, 2 vol. in-8.

FELIPIQUE BARDANES. *Voy.* PHILIPPICUS.

FÉLIX, proconsul et gouverneur de Judée, frère de Pallas, affranchi de Claude, passa en Judée vers l'an 53 de J.-C. Drusille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque temps après. Ce fut devant lui que saint Paul comparut. Néron le rappela de la Judée, qu'il pillait et tyrannisait de la manière la plus odieuse; ce qui n'empêcha pas Tertullus qui pérorait contre saint Paul, de le flatter d'une manière lâche et indigne, pour l'engager à condamner ce grand apôtre, dont l'éloquence frappa tellement le gouverneur romain, qu'effrayé des grandes vérités du christianisme, il rompit brusquement la conférence. *Act.* 24.

FÉLIX Ier (saint), pape, successeur de saint Denys en 269, mourut martyr l'an 274. Sous son pontificat la paix de l'Eglise fut troublée par l'hérésie de Paul de Samosate, et persécutée par l'empereur Aurélien. Il nous reste de ce pontife un fragment de la *lettre* qu'il écrivit à Maxime d'Alexandrie, contre Sabellius et Paul de Samosate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine et d'Ephèse; et ce fragment est dans les actes du concile de Chalcédoine. On lui en attribue trois autres, visiblement supposées.

FÉLIX II, archidiacre de l'église romaine, placé sur le siége pontifical en 355, par l'empereur Constance, pendant l'exil du pape Libère, en fut chassé après le retour du véritable pontife. Constance aurait voulu que Libère et Félix gouvernassent tous deux l'église de Rome, et que chacun fût à la tête de son parti; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le cirque, s'écria tout d'une voix: « Il n'y a qu'un » Dieu, qu'un Christ, qu'un évêque.....» Félix, obligé de se retirer, mourut dans une de ses terres le 22 novembre 365. Le martyrologe d'Usuard et celui de Rome lui donnent le titre de *martyr*: mais le P. Papebroch prouve que c'est sans preuve, dans une dissertation insérée dans le *Propylæum ad Acta sanctorum*, p. 56. Il le dit cependant digne du culte qu'on lui rend comme saint. *Singularis ipsius*, dit-il, *ad obitum usque per annos plusquam octo modestia, qua sese continuit in humili recessu, oblatis recuperandæ sedis occasionibus numquam usus, postquam id sine fidei catholicæ periculo fieri non posse cognovit, omnem a grata posteritate venerationem commeruit.* Plusieurs critiques le placent dans le catalogue des papes; mais il paraît qu'on doit le regarder plutôt comme évêque-vicaire du pape Libère, qui, selon quelques-uns, avait consenti qu'on le mît à sa place, et qu'il eût droit de lui succéder, s'il venait à mourir pendant son exil; par-là on excuse le clergé de Rome d'avoir adhéré à son ordination et de l'avoir regardé pour pape, surtout après qu'on eut annoncé à Rome la chute apparente dans la foi du pape Libère. Le tombeau de Félix, trouvé sous le pontificat de Grégoire XIII l'an 1582, avec une inscription honorable, confirme le sentiment des critiques favorables à sa mémoire.

FÉLIX III, romain, bisaïeul de Grégoire le Grand, fut élu pape après Simplicius en 483. Il commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, et anathématisa ceux qui le recevaient. Acace de Constantinople troublait alors l'Eglise; il tâcha de le ramener par des lettres pleines de douceur; mais apprenant qu'il ne cessait de communiquer avec Pierre Mongus, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition et d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémètes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étaient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement en 492. C'est le premier pape qui ait employé l'Indiction dans ses lettres. Athalaric, roi des Goths, quoique arien, respecta ses vertus et son zèle pastoral. Félix en obtint plusieurs grâces et actes de justice. Ce fut en sa considération que ce prince donna un édit solennel en faveur des libertés et priviléges de l'Eglise, et prit des mesures pour faire respecter le sacerdoce chrétien.

FÉLIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de saint Pierre, après le pape Jean Ier, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric. Il gouverna l'Eglise avec beaucoup de zèle, de doctrine et de piété, et mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase.

FÉLIX V. *Voy.* AMÉDÉE VIII.

FÉLIX (saint), prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous Dèce et Valérien. La paix ayant été rendue à l'Eglise, Félix reparut, et continua à s'acquitter des fonctions du saint ministère. Après la mort de Maxime, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette église; mais son humilité s'y opposa. Il passa le reste de ses jours en paix, dans une terre qu'il labourait lui-même. Il y mourut vers l'an 256. Les miracles qui se sont opérés à son tombeau sont attestés par saint Paulin, saint Augustin, Sulpice-Sévère, et le pape Damase. Quelques-uns de ces illustres et saints écrivains ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. Saint Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un énergumène, marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés, lequel fut délivré par les reliques de saint Félix de Nole. « Ces sortes de faits, dit un auteur » moderne, sont traités de contes par les beaux esprits du jour: mais ils sont rapportés par des » hommes de toute probité, et rejetés par des gens » qui n'en ont pas assez pour être crus, lors même » qu'ils disent des choses très-ordinaires. » Félix a

toujours été honoré à Nole, comme un saint. Son culte passa de l'Italie en Afrique.

FELIX (saint) succéda à saint Briton dans le gouvernement de l'église de Trèves en 385. Son épiscopat fut agité de violents orages. Les évêques assemblés à l'occasion de son sacre, communiquaient tous les jours avec Ithace et ses adhérents, qui sollicitaient la mort de l'hérétique Priscillien et de ceux de son parti. Saint Martin, que des affaires avaient appelé vers le même temps à Trèves, communiqua avec les mêmes évêques en assistant à l'ordination de Félix; faiblesse qu'il se reprocha toute sa vie. Saint Ambroise, plus ferme qui lui, refusa constamment de communiquer avec Félix et les autres évêques qui avaient eu part à son ordination. Peu de temps après les évêques des Gaules s'assemblèrent en concile à Turin, où après lecture faite des lettres écrites à ce sujet par saint Ambroise et le pape saint Sirice, il fut résolu qu'on n'accorderait la communion qu'à ceux qui se retireraient de celle de Félix : celui-ci ne voulant point être cause d'un schisme dans l'Eglise, se démit de l'épiscopat, et se retira auprès de l'église de la Sainte-Vierge (aujourd'hui Saint-Paulin) à Trèves, qu'il avait fait réparer ou construire; il y passa le reste de ses jours, éloigné de tout commerce avec le monde, et dans l'exercice des plus sublimes vertus.

FÉLIX, évêque d'Urgel, ami d'Elipand, évêque de Tolède, soutenait comme lui que Jésus-Christ est fils adoptif. Cette erreur fut condamnée au concile de Narbonne l'an 791, de Frioul la même année, de Ratisbonne en 792. Il fut envoyé ensuite à Rome, où il abjura son erreur; mais il continua à la répandre après son retour à Urgel. Alcuin et Paulin d'Aquilée la réfutèrent victorieusement (*voy.* FORSTER Frob.). Il fut de nouveau condamné à Francfort, en 794, à Rome en 799, et la même année à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette dernière assemblée qu'il fut dépossédé de l'épiscopat à cause de ses rechutes, et ensuite relégué à Lyon par Charlemagne, dont le jugement en cette affaire ne fut que l'expression de l'entière adhésion de ce prince aux décisions de l'Eglise, comme l'a prouvé M. Bossuet (*Polit. de l'Ecrit.* liv. 7, art. 4, prop. 11). Félix écrivit du lieu de son exil à son peuple d'Urgel une *lettre* qui contenait l'abjuration de son erreur; on doute qu'elle fût plus sincère que les autres. « Félix » d'Urgel passa sa vie, dit l'abbé Bergier, dans une » alternative continuelle d'abjurations et de rechutes, » et la termina dans l'hérésie. » Il mourut vers l'an 818.

* FÉLIX DE TASSY (Charles François), un des plus habiles chirurgiens du XVII<sup></sup>e siècle, exerça d'abord son art dans les hôpitaux; puis il succéda en 1676 à son père dans la charge de premier chirurgien du roi. Vers cette époque Louis XIV fut atteint d'une fistule à l'anus; la chirurgie n'était point assez avancée pour traiter ce mal, et l'on ignorait généralement le procédé que, seize siècles auparavant, Celse avait employé et décrit. Félix fit avec le plus heureux succès cette opération qu'aucun chirurgien moderne n'avait encore tentée. La reconnaissance publique et l'amitié de son souverain le payèrent de ce service important; mais une mort prématurée l'enleva jeune encore le 25 mai 1703.

FELL. *Voy.* FOX (Georges.)

FELL (Jean), né en 1625 à Longworth, évêque d'Oxford en 1675, mort en 1686, à 61 ans, fut sincèrement attaché à la famille royale de Stuart. Persécuté par les parlementaires, il se renferma dans son cabinet, et y acquit des connaissances très-étendues. Dans le temps de la révolution, en 1660, il reparut, et fut récompensé de son zèle pour son roi, par des bénéfices et enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le I<sup></sup>er vol. des *Rerum anglicarum Scriptores*, Oxford, 1684, in-fol. : la mort l'empêcha de continuer cette savante et utile collection. Il avait donné, avec Péarson, une très-belle édition de Saint-Cyprien, Oxford, 1682, in-fol. avec des remarques savantes, et une édition des œuvres de saint Théophile d'Antioche, Oxford, 1684. Son *nouveau Testament grec avec les variantes*, imprimé dans la même ville, 1675, in-12, est estimé. On a encore de lui *Vie du docteur Henri Hammond*, Londres, 1661, in-8, en anglais, souvent réimprimée en tête des Œuvres de cet auteur; *Alcinoi in platonicam philosophiam introductio*, Oxford, 1667, in-8; une traduction latine des *Antiquités de l'université d'Oxford* de Wood, 1674, 2 vol. in-folio.

FELLER (Joachim-Frédéric), né à Leipsig, en 1673, fut secrétaire du duc de Veymar. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savants et les bibliothèques, se maria en 1708, et mourut en 1726. On a de lui : *Monumenta inedita*, par forme de journal, en 12 parties, Iéna, 1714, in-4; *Miscellanea Leibnitiana*, Leipsig, 1718, in-8; *Généalogie de la maison de Brunswich*, en allemand, 1717, in-8.

FELLER (François-Xavier de). *Voy.* la *Notice sur sa vie et ses ouvrages* au commencement du premier volume.

FELLON (Thomas-Bernard), jésuite, né à Avignon le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, avait du talent pour la poésie latine. On connait ses poèmes intitulés : *Faba Arabica*; *Magnes*. On a encore de lui : *Oraisons funèbres de M. le duc de Bourgogne et de Louis XIV*; *Paraphrase des Psaumes*, 1731, in-12; on lui a attribué par erreur un *abrégé du Traité de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales; cet ouvrage est de l'abbé Tricalet.

FELTON (Jean), gentilhomme anglais, très-zélé pour la religion catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres la bulle de Pie V, par laquelle ce pontife déclarait hérétique la reine Elizabeth, qui s'était déclarée chef de l'Eglise et avait aboli le culte catholique. Felton fut condamné à être pendu, et il le fut en 1570. On le détacha de la potence, pendant qu'il était encore en vie; puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu; ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles et le cœur, et après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Telle fut à l'égard de ce courageux défenseur de l'ancienne religion, la vengeance d'une princesse que la philosophie du jour a tant exaltée. Son fils, Thomas Felton, religieux de Saint-François de Paule, périt égale-

ment par le dernier supplice avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

FELTRE. *Voy.* CLARKE, duc de Feltre.

* FENEL (Jean-Baptiste-Pascal), chanoine de Sens et prieur de Notre-Dame d'Andresy, né à Paris en 1695, à treize ans, aurait pu passer pour un érudit, et cependant il n'avait jamais fréquenté d'école publique. Cette habitude d'étudier seul, qui avait d'abord favorisé ses progrès, l'empêcha d'en faire de plus grands dans la suite, parce que, libre de suivre ses goûts et de s'abandonner aux écarts de son imagination, il devait manquer de méthode dans son travail et de constance dans l'exécution de ses projets. Un prix qu'il remporta en 1743 à l'académie des inscriptions, commença à le faire connaître d'une manière avantageuse. L'année suivante il y remplaça l'abbé Gédoyn, et il y fit de fréquentes lectures. La considération dont Fenel jouissait parmi ses confrères ne put adoucir la rudesse de son caractère, ni diminuer son goût pour la solitude. Des maladies graves, suites de son genre de vie, ajoutèrent encore à sa mélancolie habituelle. Sa situation ne l'alarma point, et comme il avait des connaissances en médecine, il résolut de se soigner lui-même. Mais il mourut presque subitement le 19 décembre 1753. Ses plus importants écrits sont : *Dissertation sur la conquête de la Bourgogne par les fils de Clovis Ier*, couronnée par l'acad. de Soissons en 1743, Paris, 1744, in-12; *Mémoire sur l'état des sciences en France, depuis la mort de Philippe le Bel jusqu'à celle de Charles V*, couronné par l'acad. des inscriptions en 1744; *Mémoire sur ce que les anciens païens ont pensé de la résurrection*, recueil de l'acad., tome 19; *Plan systématique de la religion et des dogmes des anciens Gaulois*, ibid., tome 24. Ce morceau est aussi savant que curieux. Parmi les ouvrages que l'abbé Fenel annonçait, on regrette surtout une *Histoire de la ville de Sens*, et une *Histoire des manufactures chez les anciens.* — FENEL (Charles-Maurice), oncle du précédent, doyen de l'église de Sens, mort vers 1720, a laissé manuscrits des *Mémoires pour servir à l'histoire des archevêques de Sens*, 3 vol. in-fol., dont les auteurs de la *Gallia christiana* ont profité pour la rédaction de l'histoire de cette métropole.

FÉNÉLON (Bertrand de SALIGNAC, marquis de), a donné la *Relation du siége de Metz*, 1553, in-4; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrit, 2 vol. in-folio : elles étaient dans la bibliothèque du chancelier Séguier. Ce brave militaire se signala par sa valeur et par ses services, et mourut en 1559. Il était de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambrai, dont nous allons parler.

FÉNÉLON (François de SALIGNAC de la MOTHE) naquit au château de Fénélon en Périgord, le 6 août 1651, d'une maison ancienne et distinguée dans l'état et dans l'Eglise. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talents. Le marquis de Fénélon son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné et d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, et le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénélon fit des progrès rapides, les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusements. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha et enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissements et les carresses du monde ne corrompissent une âme aussi bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronson, supérieur de Saint-Sulpice à Paris. A 24 ans, il entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de Saint-Sulpice. Harlay, archevêque de Paris, lui confia, 3 ans après, la direction des Nouvelles-Catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et de persuader. Le roi ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis. Simple à la fois et profond, joignant à des manières douces une éloquence forte, il eut le bonheur d'opérer un grand nombre de conversions. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Ce choix fut tellement applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Le duc de Bourgogne devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. Fénélon orna son esprit, forma son cœur, et y jeta les semences du bonheur de l'empire français. Ses services ne restèrent point sans récompense; il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le roi, il lui représenta (dit Mme de Sévigné) « qu'il ne pouvait regarder comme une ré» compense, une grâce qui l'éloignait du duc de » Bourgogne. » Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donnerait seulement trois mois aux princes, et le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valery, et son petit prieuré, persuadé qu'il ne pouvait posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissait, il se formait un orage contre lui. Né avec un cœur tendre et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec Mme Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une âme éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme excitèrent le zèle des théologiens, et surtout celui de Bossuet. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambrai, autrefois son disciple, alors son rival, condamnât Mme Guyon avec lui, et souscrivît à ses *Instructions Pastorales*. Fénélon ne voulut sacrifier ni ses sentiments, ni son amie. Il la mettait au nombre de ces mystiques qui, portant le mystère de la foi dans une conscience pure, ont plus péché dans les termes que dans la chose, aussi savants dans les voies intérieures, qu'incapables d'en instruire les autres avec l'exactitude et la précision que demande la théologie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochait, en publiant son livre de l'*Explication des Maximes des Saints*, 1697, in-12. Le style en est pur, vif, élégant et affectueux; les principes sont présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse. On y voit, dit un historien, un homme

qui craignait également d'être accusé de suivre Molinos, et d'abandonner sainte Thérèse; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. Bossuet, qui vit dans le livre de Fénélon quelques rapports avec des assertions déjà condamnées par la proscription du *Quiétisme*, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de *Montan* et de *Priscille*, prodigués à Fénélon et à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. « Bossuet, a dit un bel esprit de ce » siècle, eut raison d'une manière révoltante; et » Fénélon mit de la douceur, même dans ses torts. » D'habiles théologiens ont cru que dans cette dispute, comme dans beaucoup d'autres, il y avait des suppositions qui n'existent pas dans la réalité; que dans l'amour de Dieu on supposait tantôt des abstractions, des considérations précisives ou négatives, aussi inutiles que fatigantes; tantôt des motifs d'intérêt, des espérances explicites et formelles, également inconnues au véritable amour, qui saisit et embrasse intimement son objet, sans tant de raisonnement et de calcul. Quoi qu'il en soit, un historien très-instruit du fond de cette controverse, rapporte une anecdote qui sert beaucoup à faire connaître Fénélon. « On conseilla à » Fénélon de faire diversion en attaquant à Rome » les sentiments et les livres de Bossuet, et en les » accusant de détruire la charité pour établir l'es» pérance. Mais le pieux archevêque ne voulut pas » user de récrimination contre un frère; et comme » on l'exhortait à se tenir en garde contre les arti» fices des hommes, que l'expérience lui avait si » bien appris à connaître, il fit cette belle réponse, » *Moriamur in simplicitate nostra* (mourons dans » notre simplicité). » Cela ne l'empêcha pas de se défendre comme il le devait, et d'écrire beaucoup pour s'expliquer lui-même. Mais ses livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans son diocèse au mois d'août 1697. Fénélon reçut ce coup sans s'affliger et sans se plaindre. Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses livres avaient été consumés par le feu dans le même temps, et il l'avait appris avec la même tranquillité. Innocent XII le condamna enfin en 1699, après 9 mois d'examen : soit que le savant et pieux prélat n'eût pas assez distingué les principes des vrais mystiques d'avec ceux de Molinos; soit que dans des matières abstraites, cachées dans l'intimité de l'âme et des voies secrètes de Dieu, et dès-lors difficiles à traiter sans obscurité et sans équivoques, il n'ait point mis cette exactitude théologique, cette précision d'idées et de langage, que demande la conservation de la foi et de la morale chrétienne (*voy.* Saint-Jean de la Croix, Rusbroch, Taulere, etc.). Le pape avait moins été scandalisé du livre des *Maximes*, que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats : *Peccavit excessu amoris divini : sed vos peccastis defectu amoris proximi*. Fénélon se soumit sans restriction et sans réserve; il ne recourut pas à la distinction du fait et du droit; il n'allégua pas que les écrits publiés pour sa défense étaient, malgré les efforts de ses adversaires, restés hors d'atteinte. Il fit un *Mandement contre son livre*, et annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, *un Soleil porté par deux Anges*, dont l'un foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels était le titre du sien, quoique cette qualification n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées. Après cette défaite, qui fut pour lui une espèce de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple et le modèle de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Marlborough, dans la dernière guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne; et lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant : *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.* On prétend qu'il aurait eu part au gouvernement, si si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut guère à son auguste élève, mort en 1712; il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres et à la patrie, le 7 janvier 1715, à 63 ans, et fut généralement pleuré, surtout par Clément XI, qui lui destinait un chapeau de cardinal. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne, et animé par une imagination vive, douce et riante. Son style est coulant, gracieux, harmonieux; les hommes d'un goût délicat voudraient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont : Les *Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la cour; et fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocèse. Un valet-de-chambre, à qui Fénélon donnait à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman et du poème épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, et il n'y en avait encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, injustement prévenu contre l'auteur, et qui croyait voir dans le livre une satire continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre; et il n'a pas été permis d'y travailler en France, tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avait conservés de son précepteur. Fénélon passa toujours à ses yeux pour un bel-esprit chimérique et pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins cherchèrent des allusions, et firent des applications. Ils crurent voir Mme de Montespan dans *Calypso*, Mlle de Fontanges dans *Eucharis*, la duchesse de Bourgogne dans *Antiope*, Louvois dans *Protésilas*, le roi Jacques dans *Idoménée*, Louis XIV dans *Sésostris*. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions, admirèrent dans ce roman moral toute la pompe d'Homère,

jointe à l'élégance de Virgile, tous les agréments de la fable réunis à toute la force de la vérité. Ils pensèrent que les princes qui les méditeraient, apprendraient à être hommes, à faire des heureux et à l'être. « C'est la sagesse elle-même, dit un » philosophe moderne, qui y donne des leçons aux » rois et aux peuples, non avec cette morgue, cet » apprêt ridicule, ce verbe suffisant et orgueilleux, » si fort en usage aujourd'hui, mais avec un ton » simple et modeste, accompagné du charme de » la vérité : elle enseigne aux rois les moyens de » faire fleurir leurs empires, de soutenir l'éclat du » trône, d'augmenter leur gloire, sans les tromper » ni les éblouir par des projets chimériques, par » des systèmes destructeurs, par des économies » imaginaires ; elle leur montre la source de l'a- » bondance et du bonheur public, dans l'encou- » ragement de l'agriculture, dans la protection » active et vigilante du commerce, dans l'abolition » du luxe, en renfermant chaque individu dans » son état par de sages lois. Loin de faire retentir » sans cesse aux oreilles des peuples, ce cri tur- » bulent et inquiet d'*égalité*, de *liberté*, elle leur » dit : Vous êtes nés sous l'empire des lois, vous » avez des maîtres, la patrie vous porte dans son » sein; soyez soumis aux lois; obéissez à vos maî- » tres; soyez sujets fidèles, aimez votre patrie, et » songez que la Religion, l'honneur, votre intérêt » personnel, sont des chaînes sacrées qui vous lient » à l'état, et que les rompre est un crime. » Quelques gens de lettres, tels que Faydit et Gueudeville, reprochèrent à l'auteur des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, n'otèrent rien de son mérite à l'ouvrage critiqué. Elles n'empêchèrent point qu'on n'en fît, et qu'on n'en ait fait depuis un très-grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambrai publia cette production, sur le manuscrit de l'auteur, en 2 vol. in-12, et la plus belle est celle d'Amsterdam en 1734, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a aussi de très-belles édit. récemment réimprimées, en 2 vol. in-4, 2 vol. in-8, 4 vol. in-18 par *Didot* aîné, *Didot* jeune et *Crapelet*. On en a fait des éditions à Rotterdam, à Liége et ailleurs, où l'on explique, dans des notes, toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin; plusieurs de ces notes ont de plus un ton d'irréligion et de fanatisme de secte. Cependant on voit mettre indifféremment ces éditions entre les mains des jeunes gens. Il convient de leur donner des éditions sans notes. Les *Aventures de Télémaque* ont été trad. en prose dans toutes les langues de l'Europe, et même en grec et en latin. Elles ont été mises en vers français, mais sans succès, Paris, Didot, 1792, 6 vol. in-12, et trad. en vers allemands, en vers hollandais (*voy.* FEITAMA), en vers italiens et en vers latins; *Dialogues des Morts*, en 2 vol. in-12, réimp. plusieurs fois en 1 vol. in-12. Le *Télémaque*, ou, pour mieux dire, les principales réflexions du *Télémaque* avaient été données pour thèmes au duc de Bourgogne; ces Dialogues lui furent donnés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. Fénélon les écrivait tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyait nécessaires au prince; ainsi on ne doit pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées, si on y trouve des assertions peu réfléchies, des imputations mal fondées et pleines de préjugés nationaux; *Dialogues sur l'Eloquence en général et sur celle de la Chaire en particulier*, avec une *Lettre sur la Rhétorique et la Poésie*, 1718, in-12, plusieurs éditions. Cette Lettre, adressée à l'académie française, est un excellent morceau qui ne dépare point les Dialogues. L'auteur du *Télémaque* avait été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de Pellisson. Il lui fut utile plus d'une fois, par son goût pour les belles-lettres, et par sa grande connaissance de la langue; *Direction pour la conscience d'un roi*, composée pour le duc de Bourgogne, brochure in-12, estimée. On l'a publiée en 1734, et elle a été réimprimée à Paris en 1774, in-8. *Abrégé des Vies des anciens Philosophes*, autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé. Un excellent *Traité de l'Education des Filles*, 1687, in-12; *Œuvres philosophiques*, ou *Démonstration de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition est de 1727, à Paris, in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avait consulté, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, l'archevêque de Cambrai sur des points qui intéressent tous les hommes. Il demandait si on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte? Il faisait beaucoup de questions de cette nature, en philosophe; et l'archevêque répondait en philosophe et en théologien. Le Père Tournemine y a fait des additions. Des *Œuvres spirituelles*, Amsterdam, 1731, 5 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois en 4 vol. in-12. On y voit un homme consommé dans les voies intérieures, dans la connaissance du cœur et de l'esprit humain; plus on a réfléchi en chrétien, plus on prend plaisir à les lire, plus on en sent la vérité et la profondeur. Des *Sermons*, 1744, in-12, faits dans la jeunesse de l'auteur, et qui sont au rang des productions médiocres en ce genre; plusieurs Ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus* et du Formulaire. Les ennemis de l'archevêque de Cambray ont prétendu qu'il n'avait pris parti contre le Jansénisme, que parce que le cardinal de Noailles s'était déclaré contre le quiétisme; imagination aussi frivole que calomnieuse, directement opposée avec la vie et le caractère de cet homme célèbre, incapable de son naturel et par le genre de sa philosophie, et plus encore par sa religion, d'une si lâche et si odieuse hypocrisie. Pour se convaincre de la sincérité et de l'immutabilité de ses sentiments, touchant cette secte, il n'y a qu'à lire la lettre qu'il écrivit la veille de sa mort, et qui se trouve dans ses *Œuvres spirit.*, tom. 4, p. 358. « Je viens de recevoir l'ex- » trême-onction. C'est dans cet état, où je me pré- » pare à aller paraître devant Dieu, que je vous » prie instamment de représenter au roi mes véri- » tables sentiments. Je n'ai jamais eu que docilité

» pour l'Eglise, et qu'horreur des nouveautés qu'on » m'a imputées. J'ai reçu la condamnation de mon » livre avec la simplicité la plus absolue.... Je » prends la liberté de demander à sa Majesté deux » grâces, qui ne regardent ni ma personne ni » aucun des miens. La première est qu'elle ait la » bonté de me donner un successeur pieux, ré- » gulier, bon, et *ferme contre le jansénisme, lequel » est prodigieusement accrédité sur cette frontière*, etc. » L'autre grâce est qu'il ait la bonté d'achever avec » mon successeur ce qui n'a pu être avec moi pour » MM. de Saint-Sulpice, etc. » Quelques autres écrits, et un grand nombre de Lettres qu'on a données au public en 1827, 11 vol. in-8. Fénélon avait fait, pour les princes ses élèves, une excellente *Traduction de l'Enéide* de Virgile; mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle perte, si cette version était dans le style du *Télémaque!* Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la *Vie* de son illustre maître, in-12, la Haye, 1724. M. de Bausset a publié une *Histoire de Fénélon* très-estimée, 3e édition, 1817, 4 vol. in-8. Les curieux qui la consulteront, ne pourront s'empêcher d'aimer ce prélat, et de le pleurer. Il recevait les étrangers aussi bien que les Français, et ne leur cherchait pas des ridicules. *La politesse est de toutes les nations*, disait-il, *les manières de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes, de leur nature.* Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendait pas assez de justice à son érudition. L'abbé de Querbœuf a donné une édition de ses *Œuvres*, Paris, Didot, 1787 et années suiv., 9 vol. in-4. Elles ont été réimprimées, Paris, Gosselin et Caron, 1810, 10 vol. in-8 et in-12, et Lebel 1821-24, 22 vol. in-8; Besançon, Chalandre fils, 1847, 3 vol. gr. in-8. L'abbé Jauffret a publié les *Œuvres choisies de Fénélon* en 1799, réimprimées plusieurs fois, 6 vol. in-12.

FÉNÉLON (Gabriel-Jacques), neveu du précédent, eut les vertus de son oncle réunies à tous les talents militaires; il fut chevalier des ordres du roi, ambassadeur en Hollande en 1725, ministre plénipotentiaire deux ans après au congrès de Soissons, et signa le traité de neutralité fait avec les Etats-Unis en 1733. Il fut blessé mortellement à la bataille de Rocoux, étant lieutenant-général, et mourut trois jours après à Lantin, le 11 octobre 1746. On y voit son épitaphe dans l'église de ce village, faite par le P. Baudory. On l'y nomme *Galliæ et hostium desideria.* Voltaire, en parlant de ce héros, fait un aveu bien honorable au christianisme. « Son ex- » trême dévotion, dit-il, augmentait encore son » intrépidité. Il pensait que l'action la plus agréable » à Dieu était de mourir pour son roi (*quand la » raison et le devoir l'exigent*). Il faut avouer qu'une » armée composée d'hommes qui penseraient ainsi » serait invincible. » *Histoire de Louis XV*, tom. 1, page 209. *Voy.* GUSTAVE-ADOLPHE. Ce fut le marquis de Fénélon qui publia la première édition régulière de Télémaque, et conforme au manuscrit de Fénélon.

* FÉNÉLON (J.-B.-A SALIGNAC de), de la famille des précédents, né en 1714, à Saint-Jean d'Estissac en Périgord, fut aumônier de la reine Marie Leckzinska, épouse de Louis XV. Après la mort de cette princesse, il se retira dans le diocèse d'Autun, au prieuré de Saint-Sernin-du-Bois, dont il avait été pourvu en 1745, et s'y fit bientôt remarquer par ses vertus bienfaisantes. Le pays ne contenait que des mains-mortables; il les affranchit tous; il encouragea la culture des terres, établit des forges pour faciliter le débit du charbon abondant dans la contrée, et pour les faire prospérer, abandonna le produit d'un étang qui formait la meilleure partie de son revenu. Dans une année de disette, il fit ouvrir à ses frais une route de Saint-Sernin à Conches, où se tenait un gros marché; facilitant ainsi à ses vassaux le moyen d'écouler leurs denrées, et procurant aux femmes, aux enfants, aux vieillards des travaux, dans ces temps de misère. Des circonstances imprévues l'appelèrent à Paris; il n'y voulut loger qu'au séminaire des *Missions*; bientôt il eut connaissance de l'*Œuvre* fondé par l'abbé de Pont-Briant en faveur des *petits Savoyards*. S'étant chargé de le diriger, en même temps qu'il expliquait lui-même à ces enfants les utiles vérités de la religion, il veillait à tous leurs besoins avec une sollicitude qui ne se démentit jamais. Pour les encourager au bien, il donnait de petites médailles de cuivre à ceux qui se montraient le plus appliqués à leur devoir; et ces médailles, bientôt connues de la police, devinrent, pour ceux qui en étaient décorés, la plus puissante des recommandations. On le voyait souvent dans les carrefours, s'informer de leurs gains, les consoler quand ils n'en avaient pas obtenu, et les questionner sur leurs besoins les plus urgents. Quand ses moyens étaient épuisés, il savait intéresser les riches en leur faveur. Des vertus aussi modestes auraient dû ce semble, le préserver de la fureur des méchants; cependant il fut arrêté comme suspect en 1793, et renfermé au Luxembourg. Les Savoyards réclamèrent en vain leur père et leur unique appui; il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 7 juillet 1794, à l'âge de 80 ans. En allant à l'échafaud, il ne cessa d'exhorter, de consoler ses compagnons d'infortune jusqu'au lieu du supplice, où il prononça sur eux les paroles de l'absolution; et l'on remarqua que le bourreau lui-même, pénétré d'un respect involontaire, s'inclina devant ce saint prêtre, comme s'il désirait d'être absous du crime dont il allait être l'instrument. On trouve l'éloge de ce respectable ecclésiastique dans les *Annales philosophiques, morales et littéraires*, tome 8, Paris, 1800, in-8.

FENOUILLOT. *Voy.* FALBAIRE.

* FENWICK (Edouard), évêque de Cincinnati, né dans le Maryland en 1766, entra en 1784 au collége des dominicains anglais de Bornheim, près d'Anvers, où il fit profession, et reçut la prêtrise. Il y enseigna ensuite quelque temps; mais à l'entrée des Français dans les Pays-bas, il retourna en Amérique. M. Carrol, évêque de Baltimore, l'envoya dans le Kentucky, où le P. Fenwick érigea un couvent de son ordre et une école qui a fourni plusieurs missionnaires. En 1810, il alla seul dans l'état de l'Ohio, pour y porter la parole sainte, et

le P. Young lui fut bientôt adjoint. Pie VII ayant érigé, en 1821, un évêché à Cincinnati, fit choix pour occuper ce siége du P. Fenwick, qui fut sacré le 13 janvier 1822, dans son couvent de Sainte-Croix, par M. Flaget, évêque de Bardstown. En 1824, le nouveau prélat fit un voyage en Europe, pour y obtenir des secours. Depuis il fut continuellement en voyage pour visiter les catholiques de l'Ohio. Administrateur des territoires du Machigan et du Nord-Ouest, sa juridiction s'étendait sur d'immenses contrées. Il se signala dans ses fonctions épiscopales par un grand nombre de travaux importants, et succomba enfin le 26 septembre 1832, au choléra-morbus, à Wooster, dans le comté de Wayne, en retournant d'une de ses courses pénibles dans des parties éloignées de son vaste diocèse.

* FENZI (François-Marie), né à Zara en 1738, fut, en 1799, nommé archevêque de Corfou, du rit latin. Il donna sa démission en 1816, fut créé la même année patriarche de Jérusalem, et mourut à Rome le 9 janvier, à 91 ans, doyen des évêques du monde catholique.

* FÉRAUD (Jean-François), jésuite, né à Marseille en 1725, à la suppression de son ordre, se retira dans le comtat Venaissin, d'où il obtint la permission de revenir dans sa ville natale. Il y vécut presque ignoré, partageant son temps entre l'exercice des devoirs de la religion, et les occupations littéraires qu'il s'était créées. Sorti de France au commencement de la révolution, il y rentra en 1798, et, malgré son grand âge, se consacra tout entier au service des autels qui se trouvaient alors privés de ministres; il fit avec beaucoup de distinction des conférences religieuses à l'église de Saint-Laurent de Marseille, et mourut dans cette ville, le 8 février 1807. On lui doit : *Dictionnaire grammatical de la langue française*, Avignon, 1761, in-8; 4e édit., Paris, 1786, 2 vol. in-8. Il y figure la prononciation; mais n'ayant presque pas habité Paris, ses remarques n'ont pas toutes la même justesse. *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, 1787-88, 3 vol. in-4, ouvrage important, dans lequel on trouve un grand nombre de solutions à des difficultés grammaticales, et qui a été fort utile à tous ceux qui ont voulu écrire sur la langue française. L'auteur y avait fait de nombreuses additions et corrections pour une nouvelle édition qu'il projetait, mais qui n'a point paru.

FÉRAUD. *Voy.* FERRAUD, député.

FERAULT (Jean), et non FERRAND, né à Angers, fut procureur du roi au Mans vers 1510. On a de lui, entre autres, un traité latin *Des Droits et priviléges du Royaume de France*, dédié au roi Louis XII, Paris, 1545, in-8.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc Philippe et frère puîné de Charles-Quint, naquit à Médine en Castille l'an 1503. Il épousa Anne, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie et de Bohême, et sœur de Louis le Jeune, tué à la bataille de Mohacs en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand se crut en droit de lui succéder, et se fit couronner roi de Hongrie et de Bohême en 1527 (*Voy.* ZAPOL). Il fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire en 1556, il lui succéda en 1558, l'abdication n'ayant été acceptée par les princes d'empire que cette année-là. Le Pape paul IV refusa de le reconnaître pour empereur légitime, parce que, disait ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du saint Siége, était nulle; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Ferdinand pressa ce pape de permettre à ses sujets d'Autriche la communion sous les deux espèces : le pape s'occupait de cette affaire, lorsque l'empereur mourut à Vienne en 1564, à 61 ans. Ce prince sage et modéré voulait donner la paix à l'Eglise; mais il ne connaissait pas assez l'esprit des sectaires, toujours plus tumultueux et plus exigeants, lorsqu'on paraît incliné à composer avec eux. Il fit une trève de 8 ans avec les Turcs, réconcilia plusieurs princes ennemis, et termina les querelles des rois de Danemarck et de Suède. Un testament, qu'il avait fait 20 ans avant sa mort, en 1543, et auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appelait ses filles à la succession des royaumes de Bohême et de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu, en 1740, à la prétention que la maison électorale de Bavière a formée sur ces royaumes, l'archiduchesse Anne, fille de Frédéric Ier, ayant été mariée à Albert V, duc de Bavière. Mais le vrai sens du testament ne regardait que ses filles proprement dites, alors vivantes, non pas les enfants qui en naîtraient, et qui, après des siècles, s'imagineraient pouvoir disputer la succession aux descendants de la ligne directe. Cela était bien clair aux yeux de tout homme qui ne raisonne pas d'après la logique des cours, et qui ne connaît pas les sophismes de l'ambitieuse et tortueuse politique. On a imprimé les *Lettres* de cet empereur en latin adressées au pape Pie IV, Paris, 1565, in-8. Sa *vie* a été écrite en espagnol par Alfonse Ulloa, en italien par Louis Dolce, et Schardius en a publié un abrégé en latin. Son éloge se trouve dans le recueil intitulé : *Orationes clarorum virorum*, etc., *ad principes habitæ*, Cologne, 1559, avec des vers latins à sa louange.

FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles, duc de Styrie, et petit-fils de Ferdinand Ier, né en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie, en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venaient de se donner à Frédéric V, électeur Palatin, surnommé *roi d'hiver* (parce qu'il n'a régné que l'espace d'un hiver). L'empereur attaqua le nouveau roi et dans son royaume de Bohême et dans son électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de son sort. Son électorat fut donné à son vainqueur, Maximilien duc de Bavière. Christiern IV, roi de Danemarck, s'unit, avec d'autres princes, pour secourir le Palatin. Tilli, un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au Palatin, et força son défenseur le roi Christiern à signer la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnèrent de la

jalousie aux princes protestants d'Allemagne ; ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, et Gustave-Adolphe, roi de Suède. Gustave, le héros du Nord, remporta une victoire signalée à Leipsig sur Tilli en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, et perdit la vie, l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier, général du roi mort, continua ses conquêtes, et soutint la réputation des armes suédoises. L'empereur rompit le cours de ses victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut à Prague une paix particulière avec le duc de Saxe et d'autres princes protestants, et fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin, après 18 ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines et étrangères, Ferdinand mourut en 1637. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'âme, à sa prudence, à sa fermeté, à ses autres vertus. Il semblait être au-dessus des événements, dit un historien, et trouvait, jusque dans ses pertes, les moyens de parvenir à ses fins. Il eût été le restaurateur de la religion catholique en Allemagne, sans les puissants secours que la France et la Suède donnèrent aux protestants. Quelques sectaires et les philosophistes des derniers temps ont déchiré le nom de ce prince d'une manière indigne, et traité de fanatisme les efforts qu'il fit pour réprimer les nouvelles erreurs. Un écrivain judicieux et équitable remarque, à cette occasion, que « le nom de *fanatique* » n'est donné par nos prétendus sages qu'aux ca- » tholiques qui ont combattu pour la foi de leurs » pères, pour la défense de leurs temples, de leurs » sacrifices, de leurs usages. Charles V, Philippe II, » le duc d'Albe, Ferdinand II, etc,, sont des *fana-* » *tiques :* Elizabeth, qui fait nager l'Angleterre dans » le sang pour y établir l'hérésie, est une héroïne. » Gustave-Adolphe, qui a pillé et dégradé toutes » les églises d'Allemagne, et ravagé en l'honneur » de Luther dix grandes provinces; Guillaume, qui » détrône son beau-père en faveur de la religion » anglicane, etc., sont des héros. Qualité distinc- » tive de la vérité, elle seule attire la haine et les » malédictions de l'erreur. » ( *Voy.* JACQUES II, PHILIPPE II, LOUIS XIV, MAINTENON ). Le P. Guillaume Lamormaini a donné un tableau des vertus de ce religieux empereur, sous le titre de *Idea principis christiani,* Cologne, 1638, in-24 de 298 pages. Gustave-Adolphe disait au milieu de ses brillants succès, qu'*il ne craignait que les vertus de Ferdinand*. Betlem Gabor, un autre de ses ennemis, disait que *la guerre était difficile et dangereuse contre un prince que la prospérité n'élevait pas, et qui ne se laissait point abattre par l'adversité.*

FERDINAND III, surnommé *Ernest*, fils aîné de Ferdinand II, naquit en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohême en 1627, des Romains en 1636, et empereur en 1637. La mort du père ne changea rien à la face des affaires, et la guerre continua partout avec une égale vivacité sous son fils. Il eut d'abord quelques avantages sur les Suédois ; mais Bernard de Saxe, duc de Veimar, devint un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III, que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. Ce général remporta 4 victoires en moins de 4 mois. Bannier ne fut pas moins heureux sous ce règne, qu'il l'avait été sous le précédent. Il osa assiéger Ratisbonne, où l'empereur tenait sa diète ; il la foudroya de son canon, et, sans un dégel, il s'en rendait maître. Les Français s'étaient joints aux Suédois. Le maréchal de Guébriant enleva Lamboi et ses troupes à la bataille d'Ordingen, en 1643. Le duc d'Enghien, appelé depuis le grand Condé, força l'année suivante les retranchements de Fribourg, et gagna en 1645 une bataille à Nordlingue, dans cette même plaine où les Suédois avaient été vaincus onze ans auparavant ; mais cette victoire n'eut ni l'importance ni les effets de la première. Torstenson, autre général suédois, pressait l'Autriche d'un côté, Condé et Turenne de l'autre. Ferdinand, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Westphalie en 1648. Les traités signés, l'un à Osnabruck, l'autre à Munster, ont été jusqu'en 1806 le code politique et la principale des lois fondamentales de l'empire germanique. Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie : le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'empire : la religion luthérienne et la calviniste furent autorisées, et l'église catholique frappée du plus grand coup qu'elle eût encore essuyé en Allemagne. Le saint Siége et le roi d'Espagne furent mécontents de ce traité ; l'empereur lui-même en versa des larmes ; mais il subit la loi de la nécessité, et mourut environ dix ans après, en 1657. *L'histoire particulière de Ferdinand III* a été publiée en italien par le comte Galeazzo Gualdo Priorato, Vienne, 1672, in-fol., avec portraits de princes, de généraux et des plans de différentes places fortes, etc.

ROIS DE CASTILLE, DE LÉON ET D'ESPAGNE.

FERDINAND I^er^, roi de Castille et de Léon, dit le *Grand*, second fils de Sanche III, roi de Navarre, donna bataille à Alfonse, roi de Léon, et le tua en 1037. Maître de ce royaume et par le droit de conquête et par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon et des Asturies en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, et poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Quelque temps après, il déclara la guerre à son frère Garcias IV, roi de Navarre. On en vint aux mains, et Garcias perdit son royaume et la vie. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille, et 28 dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, on ne lui reproche que la faute, trop souvent répétée dans ces temps barbares en Espagne et en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils, qui tous devinrent rois : faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

FERDINAND II, fils puîné d'Alfonse VIII, roi de Léon et de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit Alfonse Henriquez leur roi prisonnier, et usa avec modération de sa victoire. Il mourut en 1187, après un règne de 30 ans.

FERDINAND III (saint), fils d'Alfonse IX, né l'an

1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mère, la reine Bérengère, en 1217, et à celle de Léon par la mort de son père en 1230. Dès l'an 1225, il avait commencé à faire la guerre aux Maures, et leur avait pris Baeza et Useda. Ce fut en 1236 que Cordoue tomba en son pouvoir. Elle contenait 300,000 âmes; et l'on vit un roi chrétien occuper le palais d'Abdérame, dit le *Grand*, trois siècles après l'époque où il fut construit. Il convertit en église sa superbe *mosquée*, chef-d'œuvre d'architecture moresque, où l'on compte 12,000 colonnes, et qui est encore aujourd'hui la cathédrale de Cordoue. Al-Mansour y avait fait apporter les cloches de Compostelle sur les épaules des chrétiens, et Ferdinand les fit reporter en Galice sur celles des Maures. Après la prise de Cordoue, les rois maures de Murcie et de Grenade se déclarèrent tributaires de Ferdinand. Ce prince tourna ses armes contre Séville : deux ans se passèrent dans les préparatifs et à la construction d'une flotte qui, placée à l'embouchure du Guadalquivir, bloquait le port de Séville, et interceptait tous les convois envoyés d'Afrique. Après une opiniâtre défense, Séville capitula faute de vivres. Peu de temps après, Ferdinand prit Xérès, où avait péri, cinq siècles et demi auparavant, don Rodrigue, dernier roi goth en Espagne, qui tomba au pouvoir des Musulmans. Il mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Son successeur fut Alfonse X, qu'il avait eu de Béatrix de Souabe. Il avait épousé en secondes noces Jeanne de Ponthieu, fille du comte Simon et de Marie, petite-fille de France. Blanche de Castille, mère de saint Louis, était sœur d'Alfonse IX, père de Ferdinand. Ce prince, cousin-germain de saint Louis, fut aussi saint, et peut-être plus grand homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France : il humilia les grands qui tyrannisaient les petits, purgea ses états des brigands et des voleurs, établit le conseil souverain de Castille, fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un *Code*, et donna une nouvelle face à l'Espagne. Son zèle pour la foi fut sans bornes; sa piété, sa vie austère et exemplaire, sa magnificence dans tout ce qui concerne le culte de Dieu, furent constamment regardées par les peuples chrétiens comme les vraies causes qui tenaient la victoire attachée à sa personne et à ses armées. Les philosophes ne lui pardonneront pas d'avoir poursuivi les hérétiques, et fait punir les dogmatisants; mais c'est une nouvelle preuve que leur suffrage n'est pas fait pour honorer la véritable grandeur. Clément X le mit au nombre des saints. Le cardinal don Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède et ministre de Ferdinand III, a écrit son histoire sous le nom de *Chronique*, Séville, 1616; Medina del Campo, 1667, in-fol. L'abbé Ligny a écrit, en français, la *Vie* de ce prince, Paris, 1759, in-12.

FERDINAND IV est surnommé l'*Ajourné*, parce que dans un accès de colère il fit jeter du haut d'un rocher deux seigneurs qui, avant que d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu dans 30 jours, et qu'il mourut au bout de ce terme. Ce qu'il y a de certain c'est que Ferdinand mourut subitement et fort jeune à 24 et selon quelques-uns à 27 ans. Il était parvenu au trône de Castille en 1295, à l'âge de dix ans. Les premières années de son règne furent très-orageuses; mais la reine Marie, sa mère, se conduisit avec tant de sagesse et de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade et sur les Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. C'était un prince violent, emporté et despotique. Voici comme un auteur contemporain rapporte l'histoire de son ajournement. « Deux frères, accusés de » meurtre et condamnés à être précipités du haut » d'un rocher, quoiqu'on n'eût pas de quoi les con- » vaincre, et qu'ils persistassent à nier le fait, en » appelèrent à l'équité des lois; mais voyant que » leurs représentations au roi étaient inutiles, et » qu'ils avaient affaire à un juge implacable et fé- » roce, ils prirent Dieu à témoin de leur innocence, » et citèrent le prince à comparaître dans 30 jours » à son tribunal. On méprisa ce discours, qu'on » regarda plutôt comme un désir de vengeance que » comme une prédiction (1). Ferdinand marchait » en Andalousie, et était arrivé à Martos, lorsqu'au » trentième jour, justement depuis l'exécution des » deux frères, le monarque s'étant retiré après son » dîner pour dormir, fut trouvé mort dans son lit. » (*Voy.* MOLAY).

(*Voy.* MOLAY)

FERDINAND V, dit le *Catholique*, fils de Jean II, roi d'Aragon, vit le jour à Soz sur les frontières de la Navarre le 10 mars 1452. Il épousa en 1469, Isabelle de Castille, sœur de Henri IV, dit l'*impuissant*. Ce mariage joignit les états de Castille avec ceux d'Aragon. Ferdinand et Isabelle vécurent ensemble, dit un historien, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formèrent une puissance, telle que l'Espagne n'en avait pas encore vue. Ferdinand déclara la guerre à Alfonse, roi de Portugal, le battit à Toro en 1476, et termina la guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade gémissait sous le joug des Maures; il le conquit, après une guerre de 8 ans. Maître de la

(1) Ces ajournements faits par des innocents peuvent être des espèces de prophéties, ou bien un recours vif et confiant vers la justice divine, sans colère et sans esprit de vengeance. En général, la provocation ou appel au jugement de Dieu n'est pas criminelle, lorsqu'elle se fait sans passion, par amour de la justice, dans les circonstances convenables et urgentes. C'est ainsi que David disait à Saül : *Judicet Dominus inter te et me, et ulciscatur me Dominus*. Et Zacharie condamné à la mort par Joas : *Videat Dominus et requirat*. Et les Machabées qui annonçaient si fortement et si efficacement la prompte et terrible punition d'Antiochus. Et saint Paul qui ne voulait pas que la conduite d'Alexandre-le-Trésorier restât impunie : *Reddet illi Dominus juxta opera sua*. Et les saints martyrs qui dans l'Apocalypse appellent le jour qui doit venger leur sang : *Usquequo, Domine, non vindicas sanguinem nostrum*, etc. » Du reste, il est certain que Dieu exauce les vœux même criminels des misérables; soit pour avertir les riches et les puissants de ne point mépriser, moins encore opprimer les faibles; soit pour rendre redoutable l'invocation de son nom, et nous avertir de ne pas l'employer légèrement. — L'efficace de ces ajournements a un rapport sensible avec celle des malédictions et imprécations, attestée par une multitude d'histoires avérées et par l'autorité des livres saints. *Ab inope ne avertas oculos propter iram, et non relinquas quærentibus tibi retro maledicere. Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius : exaudiet autem eum qui fecit illum*, Eccli. 4.

Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, de l'Aragon par sa naissance, il ne lui manquait que la Navarre qu'il conquit dans la suite. Dans le même temps que Ferdinand faisait des conquêtes en Europe, Christophe Colomb découvrait l'Amérique et le faisait souverain d'un nouveau Monde. Ce n'était pas assez pour Ferdinand : il envoie en Italie Gonsalve de Cordoue, dit le *grand Capitaine*, qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les Français se rendaient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent ensuite entièrement chassés par les Espagnols, avec lesquels ils ne pouvaient s'accorder sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre. Henri VIII, roi d'Angleterre, était son gendre; il lui proposa la conquête de la Guienne. Le jeune roi envoie une armée, et son beau-père s'en sert pour conquérir la Navarre : fondant, dit-on, ses droits sur une bulle prétendue, qui excommuniait le roi de Navarre, et qui donnait son royaume au premier occupant; mais puisque Ferdinand étant en guerre avec la France, avait autant de droit de leur prendre la Navarre que toute autre province, il est inutile de lui supposer des motifs imaginaires pour faire cette conquête. Ferdinand, appelé le sage et le prudent en Espagne, en Italie le pieux, n'eut pas en France de surnom si honorable : on sait que les Français ne disent guère de bien de leurs vainqueurs. Cependant les gens équitables et impartiaux lui ont rendu justice. « On » ne peut lui refuser, dit un auteur français, d'a» voir été le plus grand roi de son siècle : fin, » souple, adroit, laborieux, éclairé, connaissant les » hommes et les affaires, fécond en ressources, pré» voyant les événements, faisant la guerre non en » baladin, mais en roi. » Ce monarque mourut en 1516, au village de Madrigalet, d'une hydropisie, causée par un breuvage que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui avait donné pour le rendre capable d'avoir des enfants. Les juifs furent chassés d'Espagne sous son règne; ce bannissement eut quelques mauvaises suites, mais la conduite de ces Israélites en avait fait appréhender de plus grandes, si on ne prenait pas le parti de les éloigner. Il humilia la haute noblesse; il rendit la force aux lois; il ramena la décence et la régularité du clergé; il diminua les impôts; il donna les plus sages ordonnances, il punit les magistrats prévaricateurs; et ce qui est beaucoup moins que tout cela aux yeux des sages, il découvrit un nouveau Monde; il conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, les côtes d'Afrique. Ce n'était pas sans raison que Philippe II disait : *C'est à lui que nous devons tout*. Sa vie écrite par l'abbé Mignot, 1766, 2 vol. in-12, manque d'exactitude et d'impartialité; on y remarque plus d'asservissement aux préjugés nationaux, que d'attachement à la vérité de l'histoire. L'histoire de son règne a été écrite aussi par Hernand de Pulgar, sous le titre de *Cronica de los Reyes don Fernando y Dona Isabel*, Saragosse, 1567, in-fol.; Valenca, 1780, in-fol.; on a d'Ant. de Lebrixa, *Rerum a Ferdinando et Isabella Hispaniarum regibus gestarum decades duæ*, Grenade, 1545, in-fol. etc.

FERDINAND VI, surnommé le *Sage*, fils de Philippe V, et de Marie de Savoie sa première femme, né à Madrid le 6 avril 1712, monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1746. Ce prince prit part à la guerre de 1741, et surtout à la paix signée en 1748, qui procura à un de ses frères les duchés de Parme et de Plaisance. Il profita de ce calme passager, pour réformer les abus introduits dans les finances; il rétablit la marine, et protégea le commerce, les arts et l'agriculture. L'Espagne, fécondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Des canaux pratiqués en différentes parties de l'état portèrent l'abondance dans les campagnes; avec tout cela l'Espagne n'augmenta ni en force ni en considération publique. Sa faiblesse resta toujours la même, et parut même s'annoncer par des symptômes plus sensibles. « Il en est des royaumes ar» rivés une fois à l'époque de leur décadence, dit » un politique, comme d'un corps grave, dont la » chute s'accélère de moment à autre, et qui ne » peut être arrêté sans quelque cause majeure, » moins encore prendre une direction rétrograde. » Ferdinand VI mourut sans postérité à Madrid le 10 août 1759, à 46 ans. Son frère Charles lui succéda. Il fut toujours d'une santé faible, qui ne lui permit pas de faire tout ce qu'il aurait voulu. Il avait épousé en 1728, Marie-Madeleine-Thérèse, infante de Portugal.

* FERDINAND VII, né à Saint-Ildefonse, le 13 octobre 1784, était fils de Charles IV, roi d'Espagne et de Marie-Louise de Parme. A six ans, il fut proclamé prince des Asturies, et présomptif héritier de la couronne, malgré l'opposition de plusieurs députés qui demandaient, avant de lui prêter serment, le rétablissement des cortès supprimées par Charles IV. Son éducation fut confiée au duc de San-Carlos, et au chanoine don Juan-Escoïquiz. Ce dernier avait conçu pour Godoï, une haine violente, qu'il fit bientôt partager à son élève. Le Prince de la Paix, après avoir vainement cherché à détruire les préventions de Ferdinand à son égard, résolut de lui rendre haine pour haine, et s'appliqua à semer la division entre le père et le fils. Le jeune prince épousa, en 1802, Marie-Antoinette, fille de Ferdinand IV, roi de Naples; elle mourut presque subitement quatre ans après. Conseillé par Escoïquiz, Ferdinand conçut alors le projet de s'allier par un mariage à la famille de Bonaparte. Des conférences secrètes s'établirent dans ce but, entre le prince des Asturies et l'ambassadeur français, M. de Beauharnais. Godoï présenta ces négociations à Charles IV, comme des actes de trahison qu'il fallait punir. Le roi, transporté d'indignation, fit saisir tous les papiers de son fils, et le fit conduire lui-même prisonnier à l'Escurial. On assure que parmi les papiers de Ferdinand on trouva une lettre écrite de sa main à Napoléon, où il lui demandait en mariage une de ses nièces, la fille de Lucien. Un décret rédigé par le favori fut adressé au conseil de Castille, pour faire déclarer traîtres à la patrie, le prince des Asturies et les courtisans qui l'avaient servi. Mais Napoléon exigea que les pièces du procès

fussent anéanties, et Ferdinand, d'après ses conseils, ayant sollicité son pardon du roi, Godoï voulut se donner le mérite de la réconciliation, en se portant médiateur entre le père et le fils. Cependant l'empereur ayant résolu de porter la guerre en Portugal, sous prétexte de maintenir le blocus continental, une armée, conduite par Murat, franchit la frontière et s'avança vers Madrid, en vertu d'un traité signé entre Napoléon et Godoï. A cette nouvelle des troubles éclatèrent sur plusieurs points du royaume. Le bruit ayant couru à cette époque que Charles IV allait quitter l'Espagne pour se réfugier en Amérique, l'indignation publique ne connut plus de bornes, et le peuple demanda à grands cris le renvoi de Godoï. Le monarque frappé de terreur se hâte d'abdiquer en faveur du prince des Asturies qui est proclamé sous le nom de Ferdinand VII. Le nouveau roi fit arrêter Godoï, dont les biens furent confisqués, et se hâta de diminuer les impôts, en ordonnant la vente des bois de la couronne pour subvenir aux dépenses d'utilité publique. Les troupes françaises au milieu de ces événements avaient continué d'occuper l'Espagne, et Murat était déjà dans Madrid avec l'élite de son armée, lorsque Ferdinand y fit son entrée. Le seul parti que le monarque eut à prendre était celui de la soumission, et il fit témoigner à Bonaparte le désir de conserver avec lui des relations de paix et d'amitié; mais Napoléon, qui méditait déjà l'usurpation de l'Espagne, refusa de le reconnaître. Savary, duc de Rovigo, arriva bientôt à Madrid, et ayant annoncé à Ferdinand que l'empereur s'avançait en personne vers la frontière d'Espagne, il l'engagea à aller au devant de lui. Le roi se rendit à Burgos, d'où, sur les instances de Rovigo, il consentit à continuer sa route jusqu'à Vittoria. Là il reçut une lettre de Bonaparte, et malgré les prières du peuple qui voulait s'opposer à son départ, le malheureux prince, qui entrevoyait déjà la trame dans laquelle il était enlacé, consentit à se rendre à Bayonne auprès de son ennemi. Tout-à-coup Bonaparte jetant le masque lui fit demander une renonciation formelle au trône d'Espagne. Ferdinand résista d'abord avec courage, et refusa le trône d'Etrurie que l'empereur lui offrait en échange de ses états. Bientôt arrivèrent à Bayonne Charles IV, la reine, les infants et Godoï que Murat avait fait mettre en liberté. Alors éclatèrent dans la famille royale des scènes affligeantes qui, en la dégradant, secondèrent les projets ambitieux de Napoléon. Charles IV, qui haïssait Ferdinand, rétracta son abdication comme lui ayant été arrachée par la force, et intima à son fils l'ordre de renoncer sans condition au trône d'Espagne. Ferdinand obéit, et le vieux roi ayant souscrit avec toute sa famille à une renonciation semblable, l'empereur appela son frère Joseph au trône d'Espagne devenu vacant. Ferdinand fut relégué au château de Valençay, en Berry, avec don Antonio son oncle, et don Carlos son frère, le chanoine Escoïquiz, et le duc de San-Carlos. Cependant les Espagnols, indignés de la mauvaise foi de Napoléon, commencèrent alors cette guerre sanglante et opiniâtre qui, en ébranlant le trône impérial, fit présager sa chute prochaine.

Après 5 ans de captivité, Ferdinand eut la joie de voir Bonaparte, obligé par les embarras que lui suscitait la coalition européenne, de lui faire des ouvertures de paix. Un traité fut signé à Valençay le 11 décembre 1813, et le 5 mars suivant, Ferdinand VII reprit le chemin de ses états, où il fut accueilli par les acclamations unanimes de ses sujets. Le général Eguia précéda de deux jours le roi dans sa capitale, et fit arrêter en son nom les membres de la régence et un grand nombre de députés des cortès. L'assemblée ayant protesté contre cet acte de rigueur, fut immédiatement dissoute, tous ses actes furent abolis. Les citoyens qui avaient servi sous Joseph, furent condamnés à l'exil. Tous ceux qui étaient connus pour leur libéralisme, furent placés sous la surveillance de l'inquisition. Cette sévérité déployée contre des hommes dont plusieurs avaient énergiquement combattu l'usurpation de Bonaparte, augmenta le nombre des mécontents. En peu de temps le trône de Ferdinand fut environné d'ennemis, qui méditaient le rétablissement de la constitution des cortès de 1812. Les colonies de l'Amérique méridionale avaient proclamé leur indépendance dès l'année 1810. Ferdinand, pour les réduire, y avait envoyé en 1814 le général Morillo avec une armée. De nouvelles forces étaient parties en 1816 pour l'Amérique, mais les insurgés commandés par Bolivar avaient obtenu de nombreux succès, et paraissaient à la veille d'un triomphe complet. Une troisième expédition se préparait à Cadix en 1819, quand une sédition éclata dans l'armée qui allait s'embarquer. Les troupes refusèrent de partir, et bientôt proclamèrent la constitution des cortès (*voy.* Riego). L'insurrection se propagea rapidement, et cédant à la nécessité, Ferdinand accepta la constitution et jura de la faire exécuter. Une junte provisoire fut nommée en attendant la réunion des cortès qui s'ouvrirent le 9 juillet 1820, en présence du roi et de la famille royale. Le nouveau gouvernement abolit l'inquisition, chassa les jésuites, rétablit la liberté de la presse, supprima les couvents et confisqua les biens du clergé. Ces actes firent un grand nombre de mécontents; des conspirations s'ourdirent, et des troupes d'insurgés s'organisèrent dans la Catalogne et la Navarre, sous le nom d'armée de la foi. Le général Quésada, et le curé Mérino étaient à leur tête. A Madrid des engagements eurent lieu entre la garde royale et les révolutionnaires, et le sang coula dans les rues. Cependant la sainte alliance se montrait alarmée des progrès de l'esprit révolutionnaire en Espagne; et le gouvernement français se décida, d'accord avec les souverains de l'Europe, à y envoyer une armée pour y rétablir l'autorité de Ferdinand. Le duc d'Angoulême eut le commandement des troupes françaises qui passèrent la Bidassoa le 7 avril 1823, et se trouvèrent le 20 mai aux portes de Madrid, où elles entrèrent sans résistance. L'assemblée des cortès s'était retirée à Séville, emmenant le roi comme un otage précieux. Le général Bordesoulle s'avança sur cette ville à marches forcées; mais les cortès suspendirent le roi, ordonnèrent sa translation à Cadix, et renfermés dans cette place, se préparèrent

à une vigoureuse résistance, que la prise du Trocadero rendit inutile. Le prince généralissime exigea des cortès la dissolution de l'assemblée et la mise en liberté de Ferdinand; ce monarque fut conduit le 30 septembre auprès du duc d'Angoulême, et quelques jours après les Français occupèrent Cadix. Après lui avoir rendu le libre exercice de sa puissance, le duc d'Angoulême essaya de lui inspirer des idées de modération et de sagesse, qui peuvent seules assurer l'autorité des rois. Ferdinand avait, en 1816, épousé sa nièce Isabelle-Marie-Françoise, princesse de Portugal, qui mourut en 1818. Remarié en 1824 avec une fille du prince Maximilien de Saxe, qu'il perdit encore en 1829, il contracta un 3e mariage avec Marie-Christine, fille de François Ier, roi de Naples, dont il eut deux filles, Marie-Isabelle-Louise, née le 10 octobre 1830, et Marie-Louise-Ferdinand, née le 30 janvier 1832. Au mépris de la loi salique adoptée en Espagne depuis l'établissement des Bourbons, Ferdinand renouvela le décret rendu par Charles IV en 1789, d'après lequel *les successeurs à la couronne doivent être pris à perpétuité, par ordre de primogéniture, dans la ligne directe, et les princesses doivent monter sur le trône à défaut d'héritier mâle.* Les ambassadeurs de France, de Naples et de Lucques protestèrent en vain contre ce décret. Ferdinand, depuis la naissance de sa fille aînée, confirma cet acte, et fit prêter serment à la jeune princesse. En 1832 ce monarque fut atteint d'une maladie assez grave; et dès lors l'influence de la reine, qui avait pris un grand ascendant sur son esprit, augmenta de jour en jour. Cette princesse parut se rapprocher du parti libéral, et y chercher un appui, pour s'emparer de l'autorité à la mort de son époux, dont l'affaiblissement progressif lui faisait prévoir la fin prochaine. Ferdinand succomba le 29 septembre 1833 à une attaque d'apoplexie. Son règne fut signalé par des catastrophes politiques, et sa mort devint le signal de nouveaux déchirements.

ROIS DE NAPLES.

FERDINAND Ier, fils naturel d'Alfonse d'Aragon, dit le *Magnanime*, prit possession du royaume de Naples en 1458, qui lui fut confirmée par le pape Pie II : il était alors âgé de 34 ans. Il eut d'abord à soutenir une guerre contre plusieurs princes qui lui contestaient ce royaume; il fut battu près de Sarno; mais ayant été ensuite secouru par Scanderbeg, ses armes eurent du succès; il battit le duc de Calabre. Tranquille possesseur du royaume, il ne tarda pas de tourner ses armes contre le saint Siége qui lui avait rendu des services signalés. Innocent VIII réussit à faire la paix avec lui; mais ce fut pour un moment. Ce prince renouvela d'abord les hostilités, ce qui força le pape à l'excommunier; mais ayant montré du regret de ses déprédations, le pontife signa derechef un traité de paix. Charles VIII, roi de France, ayant formé des prétentions sur ce royaume, Ferdinand voulut détourner l'orage en faisant des propositions avantageuses à ce prince; elles furent rejetées, et ce refus affligea Ferdinand si vivement, qu'il en mourut en 1494. Il fut peu regretté de ses sujets qu'il n'avait cessé de vexer ainsi que ses voisins. Alfonse son fils aîné lui succéda.

FERDINAND II, fils d'Alfonse, fut couronné roi de Naples en 1495; il eut d'abord une guerre sanglante à soutenir contre Charles VIII, roi de France, et ses propres sujets qui l'obligèrent de se retirer dans l'île d'Ischia. Les Vénitiens et les Espagnols travaillèrent à le rétablir dans Naples occupée par les Français. Ferdinand parait devant cette ville avec une flotte nombreuse en 1495, assiége Montpensier retiré dans un des châteaux de Naples, l'oblige à l'abandonner, l'investit ensuite dans Attelle et le fait prisonnier. Il ne jouit point du fruit de ses victoires. Il mourut immédiatement après que les Français eurent évacué le royaume de Naples l'an 1496. Frédéric son oncle lui succéda.

FERDINAND III, roi de Naples. *Voy.* FERDINAND V, roi d'Espagne.

* FERDINAND IV, roi des Deux-Siciles, né à Naples le 12 janvier 1751, était le troisième fils de Charles III, roi d'Espagne et d'Amélie de Saxe. Son père, ayant été appelé au trône d'Espagne, par la mort de Ferdinand VI, il lui succéda le 5 octobre 1759, en vertu des traités qui garantissaient l'existence séparée du royaume des Deux-Siciles. En partant pour l'Espagne, Charles III avait donné à son fils, à peine âgé de huit ans, un conseil de régence, composé des hommes les plus probes et les plus éclairés de la cour; mais l'esprit borné du prince de Saint-Nicandre son gouverneur, et le soin que prit l'ambitieux marquis de Tanucci, de détourner le jeune prince des affaires publiques, dans l'espoir de s'emparer de toute l'autorité, nuisirent au succès de l'éducation de Ferdinand, qui fut toute sa vie indécis et timide. Il épousa au mois d'avril 1768 Marie-Caroline-Louise d'Autriche, princesse impérieuse qui prit sur son époux un ascendant que Tanucci voulut en vain balancer. Ce ministre, qui avait lancé l'état dans la carrière des innovations, déplut à la reine et fut remplacé par le marquis de la Sambuca, qui fut bientôt exilé, et eut pour successeur un français nommé Acton. Successivement appelé aux ministères de la marine, de la guerre, et des finances, Acton devint tout-puissant, parce qu'il unit ses intérêts à ceux de la reine; et ces deux personnages gouvernèrent l'état à leur gré. Le conseil fut présidé par la reine, et l'on ne laissa à Ferdinand d'autre soin que celui de ses plaisirs. Dévoué aux intérêts de l'Angleterre et de l'Autriche, Acton se déclara l'ennemi de Rome, de la France et de l'Espagne. Il s'attacha surtout à rendre nulle l'influence que Charles III avait conservée sur Ferdinand, et il parvint à empêcher une entrevue ménagée entre les deux princes, en 1784, par l'ambassadeur d'Espagne. Lorsque la révolution française éclata, la cour de Naples parut assez indifférente aux premiers malheurs de Louis XVI. Vers la même époque, des raisons politiques parurent l'éloigner du cabinet anglais; mais bientôt l'attitude menaçante de la France rapprocha les deux puissances. En 1792, une escadre française, commandée par l'amiral La Touche, parut devant Naples, et Acton promit au nom du roi de se détacher de l'Angleterre; mais il continua néanmoins d'en-

tretenir avec elle de secrètes intelligences. En 1793, Ferdinand réunit son escadre à celles de l'Espagne et de l'Angleterre pour s'emparer de Toulon. Quand les Français eurent repris cette ville, les troupes napolitaines se joignirent à l'armée autrichienne, en Italie. Cependant la conduite d'Acton avait exaspéré le peuple. Plusieurs conspirations dirigées contre ce ministre échouèrent, et il s'en vengea par des supplices. En 1795, Acton, pour apaiser le mécontentement public, fut obligé de quitter le ministère; mais, malgré cette disgrace apparente, il conserva tout son crédit auprès du roi. Bientôt Ferdinand, réduit de nouveau à traiter avec la France, conclut en 1797 avec cette puissance une paix qui ne fut pas de longue durée. Dès l'année suivante l'occupation des états romains par les Français, fut un prétexte dont il se hâta de profiter pour s'unir à l'Autriche. Il confia le commandement d'une armée de soixante mille hommes au général autrichien Mack, et lui-même, avec douze mille hommes, s'avança sur Rome et s'en empara. Mais bientôt le général Championnet, ayant reçu des renforts, attaqua Mack, le battit complétement et envahit le royaume de Naples. Ferdinand, hors d'état de résister à un ennemi victorieux, s'embarqua la nuit du 21 septembre 1798, avec sa famille, et se retira à Palerme où Acton le suivit. Les excès les plus déplorables eurent lieu à Naples après le départ du roi. Un complot éclata dans l'armée contre le général Mack qui n'eut d'autre moyen d'y échapper que de se livrer aux Français. Le marquis Strongoni-Pignatelli, nommé vice-roi par Ferdinand, acheta chèrement un armistice, et après avoir fait incendier les bâtiments napolitains qui se trouvaient en rade, il s'embarqua pour Palerme où il fut arrêté, et mis en prison par ordre du roi. Championnet entré à Naples le 23 janvier 1799, y établit un gouvernement provisoire. Cependant les Calabrais se soulevèrent contre les Français. Bientôt le cardinal Ruffo, arborant la croix blanche, se met à leur tête, traverse la Pouille, défait en plusieurs rencontres le général Duhesme, et s'avance vers Naples dont il s'empare le 21 juin après onze jours de combat. Son entrée dans cette capitale fut signalée par de sanglantes réactions. La famille royale rentra à Naples au mois de janvier 1800. Après la victoire de Marengo, la paix fut conclue à Florence le 28 mars 1801, entre Ferdinand et la république française. Le roi de Naples fut obligé de céder quelques-unes de ses places, et de garder dans ses états des troupes françaises, jusqu'à ce que les Anglais eussent évacué l'Egypte. Deux ans après, il dut encore livrer aux Français quelques ports de l'Adriatique. Ferdinand était trop faible pour résister à ces prétentions; mais en 1805, il crut pouvoir faire cause commune avec les ennemis de la France. Alors Napoléon déclara les Bourbons de Naples déchus du trône, et donna ce royaume à son frère Joseph. Ferdinand, abandonné de ses alliés, fut une seconde fois obligé de quitter sa capitale et de se retirer à Palerme. Les Calabres redevinrent un foyer d'insurrection que les Anglais eurent soin d'entretenir, et Joseph ne parvint pas à triompher de leur opiniâtre résistance. Cependant des débats s'élevèrent en Sicile entre la reine et les Anglais; ceux-ci voulaient agir en maîtres, et la reine ne voulait rien céder de son autorité. Acton, après avoir hésité quelque temps, se déclara pour les Anglais. Ferdinand, fatigué de toutes ces dissensions, prétexta le mauvais état de sa santé, et remit à son fils le souverain pouvoir. Cette concession ne satisfit pas les Anglais, qui exigèrent l'éloignement de la reine. Le faible monarque, qui ne savait résister à personne, consentit à cette séparation; et Marie-Caroline quitta la Sicile à la fin de 1811. Les événements de 1814 firent concevoir à Ferdinand l'espoir de recouvrer ses états. Mais Murat, qui avait succédé à Joseph, fut maintenu sur le trône de Naples pour prix de sa coopération à la chute de son beau-frère. En 1815, Murat ayant perdu le fruit de sa défection, en se ralliant à Napoléon, l'autorité de Ferdinand fut rétablie à Naples, et après dix ans d'absence, il revit sa capitale. La reine Marie-Caroline était morte le 8 septembre 1814. Ferdinand épousa en 1816 la duchesse de Florida. Il avait marié sa fille la princesse Amélie au duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe; et il resserra les liens qui l'unissaient aux Bourbons de France, par le mariage de la princesse Caroline-Ferdinande-Louise sa petite fille avec le duc de Berry. Le vieux roi se flattait de terminer tranquillement une vie agitée; mais de nouvelles épreuves lui étaient réservées. Dans la nuit du 1er au 2 juillet 1820, quelques soldats partent de Nola avec armes et bagages et se dirigent sur Avellino au cri de *Vive la constitution!* Le général Pépé, qui devait les combattre, s'unit à eux. En peu de jours, le mouvement insurrectionnel se propage par tout le royaume; de toutes parts, l'on demande la constitution des cortès espagnoles de 1812, et on exige qu'elle soit signée par le roi dans les 24 heures. Ferdinand alléguant l'état de sa santé, déclare son fils vicaire-général du royaume. Le jeune prince se rend aux vœux des insurgés, le roi confirme la promesse de son fils, et s'engage à jurer la constitution devant la junte provisoire qui allait être formée. La présence du général Pépé, à Naples, ne lui laissait pas la liberté du refus. Cependant les souverains alliés rassemblés à Laybach, effrayés des innovations qui menaçaient la tranquillité de l'Europe, décidèrent que le royaume de Naples serait occupé temporairement par une armée aux ordres de Ferdinand lui-même. L'enthousiasme des Napolitains s'évanouit devant les baïonnettes autrichiennes; et Pépé, après de ridicules forfanteries, prit la fuite. Les étrangers marchèrent sur Naples presque sans obstacle, et leur entrée dans cette ville termina la révolution. Ferdinand rentra dans sa capitale au mois de mai 1821. Un séjour prolongé des Autrichiens dans ses états fut jugé nécessaire pour y maintenir la tranquillité. Le monarque ne survécut pas longtemps à ces événements. Il mourut à Naples le 4 janvier 1825. Ferdinand était doux, affable, bienfaisant, sincèrement zélé pour le bien de ses peuples, dont il eût sans doute fait le bonheur s'il avait eu un caractère plus ferme. On doit à ce prince plusieurs établissements qui prouvent la bonté de

son cœur, et son humanité; entre autres, celui de *Santo-Leucio*, sur lequel on trouve des détails dans un ouvrage que lui-même a rédigé et fait imprimer sous ce titre : *Origine de la colonie de Santo-Leucio et de ses progrès jusqu'à ce jour.* Cet ouvrage a été traduit en français par l'abbé Clémarou.

FERDINAND-ALVAREZ, duc d'Albe. *Voy.* Tolède.

GRANDS-DUCS DE TOSCANE.

FERDINAND I[er], grand-duc de Toscane, succéda à son frère François, mort en 1587. Il gouverna son petit état avec une sagesse qui le fit aimer de ses sujets et estimer de tous les princes de l'Europe. Il prêta généreusement à Henri IV de l'argent pour se soutenir contre la Ligue. Ferdinand mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avait renvoyé le chapeau de cardinal pour être grand-duc.

FERDINAND II, grand-duc de Toscane, successeur de Cosme II, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que Ferdinand I[er]. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France et l'Espagne Comme la paix dont il faisait jouir ses sujets augmentait ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, et en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1670, et gouvernait l'état de Toscane depuis 1620. En examinant l'histoire de ce prince et des autres Médicis, on voit que ce n'est pas la guerre qui soutient et fait prospérer les états. Ils ont presque tout obtenu d'une sage politique : qualité plus estimable que tous les talents militaires.

* FERDINAND III (Joseph-Jean-Baptiste), fils de Léopold II et de Marie-Louise, infante d'Espagne, et frère de l'empereur François II, naquit à Florence le 8 mai 1769. Son père ayant été appelé au trône d'Autriche par la mort de Joseph II, son frère, Ferdinand fut proclamé grand-duc de Toscane, le 7 mai 1791, au moment où la révolution française menaçait tous les trônes de l'Europe. Ferdinand ne pouvant la combattre crut devoir user envers elle des plus grands ménagements; mais sa conduite fut désaprouvée par les autres souverains. Le 8 octobre 1793, le ministre anglais lord Hervey vint lui intimer l'ordre de renvoyer l'ambassadeur de France, et le grand-duc fut contraint d'obéir. Les Anglais s'étant emparés des grains qui appartenaient aux Français à Livourne, Ferdinand, par un *motu proprio*, du 4 novembre 1794, en fit conduire la même quantité dans les ports de Provence. Le désir de préserver ses sujets du malheur d'une invasion, et la conquête du Piémont, déterminèrent Ferdinand à envoyer à Paris, le comte Carletti, pour négocier de la paix avec la France; et le 9 février 1795, le ministre conclut, avec le comité de salut public, un traité, le premier d'un souverain avec la république française. A la veille de son départ, le comte Carletti, ayant demandé la permission de présenter ses devoirs à M[me] la duchesse d'Angoulême, alors prisonnière au Temple, le Directoire lui intima l'ordre de quitter Paris. Malgré les sacrifices que le grand-duc avait faits au maintien de la paix, les Anglais ayant insulté le pavillon républicain à Livourne, et le grand-duc ne pouvant donner au Directoire la satisfaction qu'il exigeait, le général Bonaparte reçut au mois de juillet 1796, l'ordre d'entrer dans la Toscane. Moyennant une indemnité de deux millions et la cession de quelques tableaux précieux, ce malheureux prince obtint encore la paix. Mais les principes de la révolution comptaient dans ses états un grand nombre de partisans. Ils affichèrent aux portes mêmes du palais ducal, des placards dont l'un portait : *Le peuple seul est souverain.* Peu de jours après, un complot éclata dont les auteurs devaient assassiner le grand-duc, incendier Florence, et s'emparer du gouvernement. Tels étaient les fruits que Ferdinand allait recueillir de sa trop grande bonté; mais dans ce moment il retrouva son énergie et prit des mesures qui continrent les factieux. Cependant la guerre contre la république continuait; les Napolitains ayant occupé Livourne (décembre 1798), le Directoire accusa le grand-duc d'avoir rompu la neutralité, et envoya dans la Toscane le général Serrurier. Mais Ferdinand, au prix de quinze cent mille francs, acheta la retraite des Napolitains et la paix fut rétablie jusqu'au mois de mars 1799. A cette époque la Toscane ayant été comprise dans la déclaration de guerre faite par la France, des troupes y entrèrent sans que Ferdinand fît la moindre tentative pour arrêter leur marche. Le 25, Florence était au pouvoir des républicains, et le 27 le grand-duc quitta sa capitale. Quatre ans auparavant la Toscane avait été dépouillée d'une partie de ses richesses en tableaux, sculpture, entre autres de la Vénus de Médicis, et de plusieurs manuscrits précieux de la bibliothèque *Laurentiana* : cette fois la spoliation fut encore plus considérable. Nous n'avons point parlé du courage des Arétins, qui s'armèrent pour chasser les ennemis de leur religion et de leur patrie; mais n'étant point secondés par les autres Toscans, il payèrent cher les avantages qu'ils avaient obtenus : un grand nombre fut égorgé par les républicains, qui mirent leur ville au pillage. Ferdinand, par le traité de Lunéville (1802), obtint pour ses états d'Italie le duché de Saltzbourg; et plus tard (1805), en échange le pays de Vurtzbourg. Il vécut en bonne intelligence avec Napoléon, qui lui promettait, dit-on, de le faire roi de Pologne, et assista (1810) à son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise. Les événements de 1815 ramenèrent Ferdinand à Florence, où il se montra bon prince, et protecteur des lettres et des arts. Il est mort d'une attaque d'apoplexie en janvier 1825, laissant deux filles de son mariage avec Louise-Marie, princesse de Naples, morte en 1804, et un fils Léopold II, né en 1797, qui lui a succédé.

* FERDINAND (grand-duc de Parme), infant d'Espagne, frère de Charles IV, né le 31 juin 1751, fut élevé par Condillac, et devint en 1765 maître des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla : il épousa le 27 juin 1769 Marie-Amélie-Antoinette d'Autriche, sœur de l'empereur Joseph II. Pendant la révolution française, il voulut s'opposer à la marche des soldats républicains, et obtint d'abord sur eux quelques avantages; mais il fut fait ensuite prisonnier. Privé de ses états, il les recouvra par suite des conventions qu'il conclut avec le général

Bonaparte. A sa mort arrivée en 1802, ses duchés furent réunis à l'empire français. Après la chute de Napoléon, ils devinrent l'apanage de l'impératrice Marie-Louise (*voy.* ce nom).

FERDINAND de CORDOUE, célèbre espagnol du XV^e siècle (1), passait pour un prodige de science en son temps, et n'en serait pas un dans le nôtre, comme les savants du nôtre n'en seraient pas un dans le sien. A dix ans il avait terminé ses cours de latinité et de rhétorique, et sa mémoire était si puissante qu'il apprenait par cœur trois ou quatre pages de Cicéron après une simple lecture. A 25, il était docteur en toutes les facultés; était très-versé dans plusieurs langues, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, et connaissait les mathématiques, la médecine, la théologie, etc. Il possédait les scolastiques, Scot, Alexandre de Halès, Aristote; ce ne serait pas un sujet d'éloge à présent: comme on eût été alors très-peu de chose avec nos encyclopédies et nos petits romans. Ce qu'il y eut de singulier dans Ferdinand, c'est qu'outre ses vastes connaissances, il peignait, chantait, dansait, jouait des instruments aussi bien qu'aucun homme de son temps. La réunion de tant de talents le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains, comme sorcier. On prétend qu'il annonça la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. On ajoute que les savants de Paris l'admirèrent beaucoup en 1445. Il a laissé différents ouvrages : *De pontificii pallii mysterio*; *De jure beneficiorum vacantium medios fructus annatasque exigendi*; *De artificio omnis et investigandi et inveniendi naturâ scibilis*; *An sit licita pax cum Saracenis, disquisitio*; un *Commentaire sur l'almageste de Ptolomée*; une *Préface* sur l'ouvrage d'Albert le Grand, *De animalibus*, imprimée à Rome en 1478, in-fol. (*Voy.* CRICHTON, PIC de la MIRANDOLE, etc.)

FERDINAND LOPEZ de Castaneda, Portugais, accompagna son père dans les Indes, où il allait en qualité de juge royal. A son retour, il publia l'*Histoire de son voyage*. Elle a été traduite en français par Nicolas de Grouchi, Paris, 1554, in-4, en italien et en anglais. Nous ignorons les années de sa naissance et de sa mort. Il florissait au XVI^e siècle.

FERDINAND ou plutôt FERNAND ou FRENAND (Charles), natif de Bourges, musicien, philosophe et orateur, quoique aveugle dès l'enfance, professa la philosophie, la théologie et les belles-lettres à Paris. Le pape Innocent VIII, informé de la sainteté de sa vie et de son savoir, lui permit de prendre l'ordre de diacre, en vertu duquel il exerça le ministère de la prédication avec beaucoup de zèle et d'éloquence. Il se fit moine dans l'abbaye de Chezal-Benoît, à trois lieues d'Issoudun, en 1494; il changea de résidence en 1510, et se rendit à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, dont il devint bibliothécaire, et où il mourut le 17 juin 1517. Il était en relation avec Guillaume Budé, Jacques Lefèvre, Josse Clichtove, Fauste Andrelini, Charles Bouille, Josse Badius, et fort lié avec Robert Gaguin, Jean Raulin et autres. On a de lui : *Epistola paraenetica observationis regulæ benedictinæ, ad Sagienses monachos*, 1512, in-4; *De tranquillitate animi, libri II*, 1512; deux livres sur *l'Immaculée Conception* (en latin); des *Conférences monastiques adressées à Jean Fernand son frère*, 1515, (idem); *Epistole* (sic) *familiares ad Robertum Gaguinum*, s. d., in-4, de 28 feuillets, sans chiffres, réclame, etc.; *Epistolæ*, Paris, 1506, grand in-8.

(1) Ferdinand de Cordoue fut envoyé en 1469, à Rome, vers le pape Alexandre VI, qui le reçut avec la plus grande distinction. Il mourut vers l'an 1480, âgé de soixante ans.

* FERDINAND MARTINEZ, dit de *Sainte-Marie*, général des carmes déchaussés, né près d'Astorga en 1554, visita les monastères de son ordre établis en France, envoya des missionnaires en Perse, et y fonda des maisons à Ispahan, Schiraf, Ormus et Bender-Abbassi. A son retour, il fut nommé confesseur d'Urbain VIII, commissaire des sept provinces réformées de l'ordre de Saint-François en Italie, et mourut à Rome en 1631, après avoir rempli, à la satisfaction du souverain pontife, plusieurs missions importantes auprès de différentes puissances de l'Europe. Il a laissé quelques écrits relatifs à sa congrégation.

* FERDINAND de SAINT-JACQUES, de l'ordre de la Merci, un des plus éloquents prédicateurs de l'Espagne, né vers 1541, à Séville, mort dans la même ville en 1639, a laissé 2 vol. de *Sermons* et des ouvrages de piété.

* FERDINAND de JÉSUS, carme déchaussé, né à Jaen en 1571, mort à Grenade en odeur de sainteté en 1644, professa avec distinction la théologie scolastique et morale dans diverses provinces de l'Espagne, et mérita par son talent pour la chaire le surnom de *Nouveau Chrysostome*. Les bibliographes de son ordre donnent la liste de 42 ouvrages qu'il avait composés; les principaux sont : des *Commentaires* sur plusieurs livres d'Aristote, et sur quelques parties de la Somme de saint Thomas; des *Traités de Théologie*; une *Grammaire grecque*; une *Grammaire hébraïque*, 265 *Sermons*.

* FERDINAND (Jean), jésuite de Tolède, mort à Palencia en 1595, à 59 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé *Divinarum Scripturarum Thesaurus*, 1594, in-fol. C'est une explication des passages difficiles de l'Ecriture sainte par ordre alphabétique. Il en promettait deux autres volumes.— Jean FERDINAND, dominicain aragonais, a donné, 3 ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, à Rome, in fol., dans lequel il s'attache à prouver la conformité de la Vulgate avec le texte hébreu.

FERDINANDI (Epiphane), médecin célèbre, né à Misagna dans la province d'Otrante, le 2 novembre 1569, professa la poétique, la géométrie et la philosophie dans sa patrie. Il mourut en 1638, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre : *Observationes et Casus Medici*, 1621, Venise, in-fol. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne et en Hollande. On a encore de lui : *Theoremata Medica*, Venise, 1611, in-fol.; *De vita proroganda, juventute conservandâ, et senectute retardandâ*, Naples, 1612, in-4; *de Peste*, Naples, 1641, in-4. Ferdinandi était un vrai philosophe : il savait élever son âme au-dessus des disgrâces. Un jour, pendant qu'il expliquait *Hippocrate*, on vint lui annoncer la mort de

son fils, jeune homme de 20 ans, qui donnait des espérances : il se contenta de répondre comme Job : *Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté.* Un de ses amis tâchait de le consoler sur la mort de sa femme qu'il aimait tendrement : *Je serais*, lui répondit-il, *indigne du nom de philosophe, si dans de tels malheurs je ne savais pas me consoler moi-même.* Le premier trait peint mieux le sage et le chrétien ; le second paraît se ressentir un peu de l'égoïsme qui fait le caractère des philosophes profanes ; mais sans doute qu'il parlait de cette philosophie qui suppose et comprend les motifs religieux qui seuls donnent une consolation solide. On trouve dans les *Vite de' letterati Salentini* de Dominique de Angelis une notice biographique sur Ferdinandi, qui a été bien analysée, par Nicéron, tome 21 de ses *mémoires*.

FERDOUCY (Aboul-Cacem-Manssour), le plus célèbre des poètes persans, né à Rizvan dans le Khoraçan l'an de l'hégire 304 (de J.-C. 916), répara l'obscurité de sa naissance par la beauté de son génie. Disciple d'Assedi, il surpassa de beaucoup son maître, et se fit admirer de tout le Levant. On a de lui l'*Histoire des Rois* ou *Chdh-Named*, en 120,000 vers : il célèbre dans cet ouvrage les anciens souverains de Perse. Ce poème fut, dit-on, si goûté du prince sous lequel vivait Ferdoucy, qu'il donna à l'auteur une pièce d'or pour chaque distique, et l'ouvrage était composé de soixante mille distiques. Il mourut l'an 985 de J.-C. ou 374 de l'hégire.

FERG (François de Paule), célèbre peintre de paysages, né à Vienne en Autriche en 1689. Son goût pour les voyages, et un mariage imprudent le réduisirent à la misère. On dit qu'il fut trouvé sur sa porte, mort de froid et de besoin, n'étant âgé que de 51 ans.

FERGUSON (Jacques), né dans le comté de Bamff, province de Buchan en Ecosse en 1710, inventa la roue astronomique, espèce d'astrolabe utile pour observer les éclipses de lune. Il se rendit ensuite à Londres, et il y décrivit la ligne du mouvement de la lune, que la société royale avait proposée : la solution de ce problème lui valut l'entrée dans cette société et une pension de 50 livres sterlings. Il mourut le 16 novembre 1776. Ses ouvrages sont : *Traité de Mécanique*, 1770; *Introduction à l'Electricité*, 1772; *Introduction à l'Astronomie*; *L'Astronomie expliquée selon les principes de Newton*, 1770; 7ᵉ édit., 1785; *Leçons sur des sujets choisis de Mécanique, Hydrostatique, Hydraulique, Pneumatique et Optique*, 5ᵉ édit., 1776, réimprimées à Edimbourg, en 1805, 2 vol. in-8, avec des corrections et des additions considérables; *Traité de perspective*, 1775. Ses ouvrages ont un grand cours en Angleterre : il y a cependant des idées hypothétiques mêlées avec les démonstrations et les faits, ce qui éloigne souvent la certitude et la solidité du résultat.

* FERGUSON (William), peintre écossais, mort vers 1690, excellait à peindre les oiseaux morts ou vivants.

* FERGUSON (Adam), célèbre écrivain écossais, naquit en 1724 à Logierait, près de Perth, fut reçu, en 1739, à l'université de Saint-André, où il obtint une bourse et passa ensuite à celle d'Edimbourg. Nommé chapelain d'un régiment de montagnards écossais employé dans la guerre contre la France, il ne le quitta qu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748. A son retour en Ecosse il sollicita vainement une cure, se chargea d'une éducation et fut enfin nommé, en 1759, professeur de philosophie naturelle et en 1764, de philosophie morale à Edimbourg. Vers 1773, il accompagna, en qualité de gouverneur, le jeune comte de Chesterfield dans ses voyages sur le continent ; et, en 1778, il fut nommé secrétaire de la commission chargée d'aller proposer des arrangements pacifiques aux Américains. Il consacra le reste de sa vie à perfectionner et à terminer ses ouvrages et mourut à Edimbourg, le 22 février 1816. On a de lui : *Essai sur la société civile*, 1767, in-4 et in-8 ; ouvrage profond, qui commença sa réputation et fut traduit en allemand, en français et en suédois ; *Institutions de philosophie morale*, 1769, in-8 ; c'est la substance de ses leçons à l'université ; elles ont été réimprimées en 1800, à Mayence, à Francfort, à Bâle, et traduites en allemand par Garve et en français par Reverdit ; *Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, 1782, 3 vol. in-4, réimprimée à Edimbourg en 1799, avec des corrections importantes, et à Londres en 1805, 5 vol in-8. Cet ouvrage, un des plus profonds qui aient paru en Angleterre sur cette matière, a été traduit en italien, en allemand et en français par Desmeunier, 7 vol. in-8 et in-12. Ferguson s'était proposé de faire, pour la république, ce que Gibbon avait fait pour l'empire romain. Considérant son sujet en philosophe, il néglige les petits détails pour traiter à fond les grands événements, et développe l'influence qu'ils ont pu avoir sur la constitution de l'état. Son style est noble et élégant, quoique un peu diffus, et quelquefois même obscur, par la longueur de ses périodes ; *Principes des sciences morales et politiques*, 1799, 2 vol. in-4, trad. en franç. par A. D., 1821, 2 vol. in-8. C'est une analyse de ses leçons, qui avaient eu beaucoup de succès par leur mérite propre, et par la grâce que leur prêtait son élocution. Pictet en a donné d'amples extraits dans *la Bibliothèque britannique*.

* FERINO (Pierre-Marie-Barthélemi), général, né en Piémont, en 1747, fit ses premières armes en Autriche dans un régiment d'infanterie, et prit du service en France au commencement de la révolution. Nommé général de brigade, il se distingua à l'armée du Rhin, dans les campagnes de 1794 et 1795, et mérita, par sa bravoure, le grade de général de division. La reprise des lignes de Weissembourg et le déblocus de Landau furent une preuve de ses connaissances dans l'art de la guerre. Il effectua, en 1796, avec Desaix, le passage du Rhin à Kehl, et prit part à toutes les opérations qui signalèrent cette campagne. Il faisait partie de l'armée de Moreau qui s'illustra par sa belle retraite, défendit d'une manière brillante le pont d'Huningue en 1797, et, dans toutes les occasions, continua de se couvrir de gloire. En 1805, nommé membre du sénat conservateur, il obtint la Séna-

torerie de Florence, et fut en 1807 pourvu du gouvernement d'Anvers. Le roi lui accorda en 1814 la croix de Saint-Louis et des lettres de naturalisation : il est mort le 28 juin 1816.

FERIOL. *Voy.* PONT-DE-VEYLE.

FERJEUX. *Voy.* FERRÉOL.

* FERLET (l'abbé Edme), né à Nancy, acheva ses études à l'université de cette ville dont il devint ensuite un des professeurs. Ses talents l'ayant fait connaître avantageusement, il fut pourvu d'un canonicat de Saint-Louis du Louvre, puis nommé secrétaire en second de l'archevêché de Paris. La révolution lui fit perdre cette place, et il vécut ignoré jusqu'à l'époque du concordat (1801), qu'il fut réinstallé comme secrétaire de l'archevêché. Il est mort à Paris le 24 novembre 1821, âgé d'environ 70 ans. On a de lui : *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a fait à la littérature.* Ce mémoire, couronné en 1772 par l'académie de Nancy, est imprimé dans le recueil de cette société. *De l'abus de la philosophie par rapport à la littérature*, 1773, in-8; *Eloge de M. de Solignac, secrétaire du cabinet du feu roi de Pologne*, Londres et Paris, 1774, in-8; *Oraison funèbre de M. de Beaumont, archevêque de Paris*, 1784, in-8; *Observations littéraires, critiques, politiques, géographiques*, etc., sur les histoires de Tacite, avec le texte latin, 1801, 2 vol. in-8; *Réponse à un écrit anonyme* intitulé : *Avis aux lecteurs sans partialité*, 1801, in-8. C'est une défense de l'ouvrage précédent.

* FERLONI (Séverin-Antoine), célèbre prédicateur, né en 1740 dans les états romains, mérita par ses succès dans la chaire la dignité de grand prieur de l'ordre Constantinien. Il avait entrepris une *Histoire des variations de la discipline de l'Eglise*, et il était sur le point de la terminer lorsque, en 1798, l'irruption des armées françaises dans Rome donna naissance au gouvernement républicain. Ses papiers furent enlevés ou brûlés, et il perdit en un instant le fruit de 30 années de travail. Reduit à la misère par la perte de ses emplois, et manquant de cette fermeté de caractère qui tient l'homme vertueux au-dessus des plus extrêmes disgraces, il vendit sa plume à ceux même qui avaient causé sa ruine. Il composa successivement, en faveur de la conscription, plusieurs homélies qui produisirent un grand effet sur les populations de la haute Italie. De tels services lui valurent la place de *théologien du Conseil particulier du Vice-Roi à Milan.* Ce fut lui qui composa par ordre de la cour ces adresses véhémentes que l'on fit souscrire par quelques évêques et qui furent publiées à Milan et à Paris. Le complaisant Ferloni composa aussi un *Traité de l'autorité de l'Eglise*, en 3 vol., où il soutenait les principes que le gouvernement français voulait faire prévaloir; mais les censeurs lui ayant courageusement refusé leur approbation, le livre ne parut point, et les événements de 1814 l'ont condamné à un éternel oubli. Ferloni mourut à Milan, le 23 octobre 1813, sans avoir joui du fruit d'une conduite si méprisable; le peu de secours pécuniaires qu'il recevait du gouvernement, suffisait à peine pour le faire subsister.

FERMAT (Pierre), conseiller au parlement de Toulouse, naquit en 1595, et mourut en 1665. Il cultiva la jurisprudence, la poésie, les mathématiques. Descartes, Paschal, Roberval, Huygens et Carcavi furent liés avec lui. On a de Fermat des *Observations sur Diophante*, et plusieurs Lettres dans le recueil de celles de Descartes. Ses ouvrages publiés à Toulouse en 1679, sous le titre d'*Opera Mathematica*, en 2 vol. in-fol., ont été réimprimés en 1847 à l'*imprimerie royale*, par ordre du gouvernement. La géométrie lui a presque autant d'obligations qu'à Descartes, quoiqu'il soit beaucoup moins célèbre. Sa sagesse a nui à sa réputation : il apprécia si bien la frivolité d'un grand nom, qu'il évita de s'en faire un. Il fut non-seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurseur de la moderne. C'était d'ailleurs un magistrat aussi intègre qu'éclairé.

* FERMIN (Philippe), médecin voyageur, né à Maestricht, passa en 1774 à Surinam, où il resta près de 10 ans. De retour en Europe, il séjourna quelque temps à Amsterdam, puis revint à Maestricht où il fut nommé membre de la magistrature municipale. Dans son voyage il avait recueilli de nombreuses observations qu'il publia sous ce titre : *Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinam*, Amsterdam, 1765, in-8. Les critiques qu'essuya cet ouvrage et dont il reconnut lui-même la justesse, l'engagèrent à le faire réimprimer en 1769 avec des corrections et des additions importantes, sous ce titre : *Description générale, historique, géographique et physique de la Colonie de Surinam*, 2 vol. in-8. Il faut y joindre un 3e vol. intitulé : *Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinam, et des causes de sa décadence*, Maestricht, 1778, in-8. Cet ouvrage, traduit en allemand avec quelques augmentations, est la suite ou le complément de la description qu'il rectifie en plusieurs endroits. On doit en outre à Fermin : *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam, avec une dissertation sur le fameux crapaud de Surinam nommé* Pipa, Maestricht, 1764, in-8, fig., et Amsterdam, 1765, in-8.

FERNAND. *Voy.* FERDINAND (Charles).

* FERNANDÈS (Jean), navigateur, né à Coïmbre en 1418, est le premier européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique. S'étant avancé l'an 1446 le long du Rio-do-Ouro, il resta plusieurs mois au milieu des Maures Assanhadji qui habitent dans le voisinage, et recueillit sur ces peuples nomades des renseignements qui offrent beaucoup d'analogie avec ceux de Mungo-Park. Fernandès fit un second voyage en 1448 avec Diego Gilhomen envoyé pour conclure un traité d'alliance avec les Maures de Meça. Dès qu'on eut jeté l'ancre, il descendit à terre pour examiner le pays au nord du cap Nam; mais une bourrasque ayant poussé presque aussitôt le bâtiment en mer, il fut laissé sur cette côte étrangère, et l'on ignore ce que devint ce hardi navigateur.

* FERNANDÈS (Denis), voyageur portugais, équipa en 1446 un bâtiment pour faire de nouvelles découvertes sur la côte d'Afrique. Il reconnut l'em-

bouchure du Sénégal, et pénétra jusqu'au promontoire le plus occidental d'Afrique, auquel il donna le nom de *Cap Vert*, à cause du grand nombre d'arbres verdoyants dont cette pointe de terre était couverte. Les brisants qui entourent ce cap l'alarmèrent; il n'osa pas aller au-delà.

* FERNANDÈS (Juan), pilote espagnol, découvrit en 1572 dans un de ses voyages du Pérou au Chili, les îles qui portent son nom et dont on doit de bonnes descriptions aux voyageurs Dampier et Anson. Deux ans après, dans une autre traversée, il trouva les îles de St.-Félix et de St.-Ambroise, situées au nord des précédentes. Parti du Chili en 1576, il rencontra après un mois de navigation une côte que toutes les apparences lui firent regarder comme celle d'un continent. Comme son navire était très-petit et assez mal équipé, il ne poussa pas plus loin ses recherches; il avait l'intention de revenir avec une expédition plus considérable; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet. On a conjecturé que la côte qu'il avait aperçue était celle de la Nouvelle-Zélande. On trouve quelques détails sur l'expédition de Fernandès dans un ouvrage espagnol de Louis Arias, intitulé *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, 1609, publié aussi en anglais par Dalrymple, Edimbourg, 1773, qui en inséra un extrait dans sa *Collection historique*, dont le livre intitulé *Voyages de la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais*, traduit par Fréville, n'est que l'abrégé.

FERNANDEZ DE CORDOUE. *Voy.* GONSALVE.

FERNANDEZ (Antoine) naquit à Coïmbre en 1552, se fit jésuite, fut professeur d'Ecriture sainte à Evora, et se consacra ensuite aux missions dans les Indes Orientales. De retour à Lisbonne, il y prêcha avec beaucoup de fruit, et mourut, consumé de travaux, à Coïmbre, le 14 mai 1628. On a de lui un *Commentaire sur les visions de l'Ancien Testament*, imprimé à Lyon.

* FERNANDEZ (Antoine), jésuite portugais, né à Lisbonne en 1566, fut envoyé à Goa en 1602, et pénétra deux ans après en Abyssinie, déguisé en arménien. Il résida trente ans dans ce pays, et sut acquérir l'estime et la protection de Socinios ou Melec-Segned, qui était monté sur le trône en 1607, et avait embrassé la religion catholique. Ce prince chargea Fernandez d'une mission auprès du roi d'Espagne Philippe IV et du pape Paul III. Le courageux jésuite demanda pour l'accompagner Fécur-Egzy, homme considéré en Ethiopie, et rempli de zèle pour la religion catholique. Pour éviter de traverser les provinces révoltées, où ils auraient été arrêtés et leurs dépêches saisies, ils furent obligés de prendre la route de Naréa, qui est la plus longue, et d'arriver par cette voie à Melinde sur l'Océan des Indes. Fernandez et son compagnon partirent de Goïam au mois de mars 1613. Arrivés dans l'Alaba, ils furent mis en prison par ordre du souverain de ce pays, qui les aurait fait mourir sans les lettres et les présents du monarque des Abyssins. Enfin il voulut bien les mettre en liberté, mais à condition qu'ils rebrousseraient chemin. Ils furent donc obligés de revenir à Goïam, après dix-huit mois d'un voyage pénible, et dans lequel ils avaient plusieurs fois couru risque de la vie. Après la mort du P. Paès, chef de la mission, Fernandez en remplit quelque temps les fonctions; mais Fadillas, qui succéda à Socinios, mort en 1632, ayant expulsé de ses états tous les prêtres catholiques, il revint à Goa, où il mourut le 12 novembre 1642. On connaît de ce Père, en éthiopien, un *Traité des erreurs des Ethiopiens*, Goa, 1642, in-4, imprimé avec des caractères envoyés par Urbain VIII; dans la même langue, une *Traduction* du Rituel Romain, 1626; en dialecte amharique; une *Instruction pour les confesseurs*, avec d'autres ouvrages ascétiques; *Voyages à Gingiro, fait avec Fécur-Egsy, ambassadeur envoyé par l'empereur d'Ethiopie en 1613, contenant la route pénible et dangereuse du voyageur, sa captivité, sa délivrance, ainsi que la description des royaumes de Naréa, de Gingiro et de Cambate, avec des particularités curieuses*. Ce voyage a été inséré dans le tome 2 d'un recueil publié en hollandais par Vander-Aa, 1707, 2 vol. in-12, avec une carte bien gravée, mais peu exacte. Cette relation en 22 pages, est curieuse, mais laisse bien des choses à désirer. Le dictionnaire de Moréri attribue à Fernandez un autre ouvrage en éthiopien, intitulé *Trésor de la foi*, dans lequel il réfute un éthiopien schismatique, appelé Ras-Athanate.

* FERNANDEZ (Jean-Patrice), jésuite espagnol, missionnaire au Paraguay, mort en 1672, lorsqu'il se disposait à aller fonder une mission à Chaco. Longtemps après on a publié l'ouvrage suivant qu'il avait composé en espagnol : *Relation historique de la mission chez la nation appelée Chiquitos*, Madrid, 1726, in-8; elle a été traduite en allemand, Vienne, 1729, in-8, et en latin, *ibid.*, 1733, in-4; elle contient l'histoire des Chiquitos et celle de quelques nations voisines. On n'y trouve guère d'autres détails que ceux qui ont rapport à la mission.

* FERNANDEZ NAVARRETE (Jean), surnommé *el mudo* (le muet), célèbre peintre espagnol, né à Logrono en 1526, perdit l'usage de la parole dès l'âge de 2 ans, à la suite d'une maladie aiguë. Cette infirmité ne l'empêcha pas de manifester un goût décidé pour la peinture. Il fut plusieurs années à l'école du Titien et devint peintre de Philippe II, qui lui fit faire plusieurs grands tableaux pour le monastère et l'église de l'Escurial. Ses plus beaux ouvrages sont *une Assomption, le Martyre de saint Jacques, saint Jérôme dans le désert, une Nativité de J.-C., la réception des trois Anges* par Abraham. Ce dernier est son chef-d'œuvre. Fernandez mourut à Ségovie en 1579. Il était très-instruit dans l'histoire, la mythologie, et se distingua dans son art par la composition, la correction du dessin, l'expression des figures, et surtout par le coloris, ce qui le fit appeler le *Titien espagnol*. On voit quelques-uns de ses tableaux au musée du Louvre. Il y a eu plusieurs autres peintres et sculpteurs du même nom.

* FERNANDEZ-THOMAS (Manoel), né à Lisbonne vers 1760, fut un des agents les plus actifs et le principal auteur de la révolution de Portugal, du 26 août 1820. Il était juge à Porto, lorsqu'il fut

nommé, par le *congrès constituant*, député aux cortès, dont il devint bientôt vice-président. Quand la constitution fut publiée, il vota pour une amnistie générale. Après avoir opiné que le congrès ne devait pas aller au devant du roi, il fut de la députation qui se rendit à bord du vaisseau qui avait transporté Jean VI du Bresil à Lisbonne. Il s'opposa ensuite au *veto* absolu, et demanda que le *veto* royal suspensif ne s'appliquât pas aux articles de la constitution que le roi devait accepter ou refuser. Il fit affecter aux créanciers de l'état les revenus des établissements ecclésiastiques supprimés, et provoqua la loi sur la liberté de la presse, dont les délits pouvaient être punis, au *maximum*, d'une forte amende et de dix années de prison. Lors de l'abolition du saint office, il demanda qu'on donnât pour seuls motifs les lumières du siècle, et l'incompatibilité de ce tribunal avec un pays libre. Le patriarche de Lisbonne n'ayant pas voulu prêter serment à la constitution, il vota pour qu'il fût entendu, jugé, et fit ensuite supprimer le patriarcat. Il appuya le projet tendant à écarter des emplois les ennemis de la constitution. Il parla en faveur de l'établissement du jury dont les membres devaient, selon lui, être élus par le peuple, et déclarés juges compétents même dans les matières religieuses. Nous passerons sous silence d'autres motions de ce député, qui portait dans la tribune tout le délire d'un démagogue, et qui se montra un des plus ardents adversaires du roi. Pendant toute la session il exerça la plus grande influence sur ses collègues. Il mourut à Lisbonne, le 20 novembre 1822.

FERNANVILLE (Pierre-Simon CHAPEROU de SAINT-ANDRÉ de), prêtre du diocèse de Meaux, mort le 20 octobre 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des anti-constitutionnaires. On a de lui : *La préface de la seconde colonne des Hexaples*; *Explication de l'Apocalypse*; *Lettres à Mme Mol*, in-4.

* FERNE (sir John), antiquaire anglais, mort vers 1610, est auteur d'un traité intitulé : *the Blason of gentry*, divisé en deux parties in-4.

* FERNE (Henri), fils du précédent, ecclésiastique anglais, né à Yorck en 1602, s'attacha à l'infortuné Charles 1er, auprès duquel il remplit les fonctions de chapelain : il fut, lors de la restauration, nommé directeur du collége de la Trinité à Cambridge, élu deux fois vice-chancelier de cette université, et mourut en 1661, peu de temps après avoir été sacré évêque de Chester. Il passe pour avoir beaucoup aidé Walton dans la rédaction de sa *Bible polyglotte*, et il a publié lui-même plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : *The Resolving of Conscience*, etc., Cambridge, 1642, Oxford, 1643; *Episcopacy and presbytery considered*, Londres, 1647; *On the division betwen the english and romissh Church upon the reformation*, ib., 1655, etc.

FERNEL (Jean), natif de Clermont en Beauvaisis, vint au monde en 1497 (1). Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie et aux mathématiques, il s'appliqua à la médecine qu'il exerça avec beaucoup de succès. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint le premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde Catherine de Médicis. Cette princesse lui fit des présents considérables. Cet habile homme mourut en 1558. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avait mieux écrit avant lui sur la nature et la cause des maladies. Sa *Pathologie* en fait foi : Fernel la vit lire de son vivant dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non moins estimés; les principaux sont : *Medicina universa*, Utrecht, 1656, in-4; *Medici antiqui Græci qui de febribus scripserunt*, Venise, 1594, in-fol. Les *Médecins latins* sur la même matière ont été imprimés en 1547, in-fol.; *Consilia medicinalia*, Francfort, 1585, in-8, etc.; *Monacosphærium sive astrolabii genus, generalis horarii structura*, Paris, 1526, in-fol.; *De proportionibus libri duo*, 1528, in-fol.; *Cosmotheoria libros duos complexa*, 1528, in-fol.; *De naturali parte medicinæ libri septem*, 1542, in-fol.; *De abditis rerum causis, libri duo*, 1548, in-fol. réimprimé près de 30 fois; *Medicina*, Paris, 1554, etc.; *Therapeutices universalis libri septem*, Lyon, 1571, traduit en français par du Teil, Paris, 1648, in-8. Cet illustre restaurateur de la médecine n'était point pour le fréquent usage de la saignée; et on le loue avec raison de s'être écarté de la méthode de Flesseles trop prodigue du sang. On trouve dans ses ouvrages, outre une savante théorie, des faits curieux, tel que celui d'un énergumène, qui parlait grec et latin sans avoir jamais appris ces deux langues : « Ce qui prouve, dit un auteur, que » Fernel n'avait pas cet entêtement philosophique, » déterminé plutôt à nier des choses constatées, » qu'à convenir de l'impossibilité de les expliquer » sans recourir à des vérités religieuses. » Au mérite d'excellent médecin, Fernel réunissait celui de bon écrivain. Il parlait et il écrivait la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savants ultramontains qui nous reprochaient le latin barbare de nos écoles. « Ce grand médecin, » dit un auteur moderne, considérait cette langue » comme la seule assortie à sa profession, et eût » regardé comme un blasphème en matière de » science, comme en matière de morale, le projet » de traiter la médecine en langue vulgaire. Une telle » innovation, fruit de l'ignorance et de la corruption de ce siècle, ne s'était point offerte à l'esprit » des grands hommes qui nous ont devancés dans » la carrière des connaissances humaines. Indépendamment des vues de décence et de moralité, » qu'une langue antique et chaste peut seule réaliser, la nature même de la médecine, ses opérations et son but s'opposent à cette inversion. Les » langues modernes changent continuellement, le » résultat des mots et des constructions n'est point » irrévocablement fixé. Il en naîtrait des équivoques » terribles, des termes inconnus et mal interprétés, » qui, dans une science de cette nature, seraient » d'une conséquence affreuse. Un médecin, quelque » habile qu'il fût, ne pourrait soigner que les » paysans ou les bourgeois de son canton. Il serait » nul pour les malades dont il ne comprendrait pas » la langue; au lieu que la langue universelle le » met à même de les servir tous, au moins ceux

(1) Le P. Daire dans son histoire de Mont-Didier le fait naître à Mont-Didier en 1485.

» qui la savent également, ou qui trouvent un in- » terprète de la leur; ce qui ne manque nulle part » où il y a un ecclésiastique ou un homme tant soit » peu lettré. » L'étude était la principale, ou pour mieux dire, la seule passion de Fernel. Quand il avait des convives chez lui, il ne faisait pas difficulté de les quitter à la fin du repas, pour se retirer dans son cabinet; excellente leçon pour ceux qui sacrifient à une politesse parasite et mal entendue un temps précieux; et plus encore pour ceux qui par cette frivole considération, dérogent aux devoirs de leur état et aux fonctions les plus respectables.

* FERNIG (Louis-Joseph de) naquit le 3 octobre 1733 d'une famille noble d'Alsace : après avoir fait avec distinction les campagnes du Hanovre (1755-1762), il quitta le service pour se livrer à la culture des lettres. Il se lia avec Voltaire qui le retint pendant un an à Ferney. Après la mort de ce philosophe, il vint dans le Hainaut français où il fit un mariage honorable, et s'établit à Mortagne dans la Flandre, où il remplit la charge d'administrateur et celle de greffier général des terres et châtellenies ce lieu, sans cesser de s'occuper de littérature et de sciences. Nommé en 1789 commandant de la garde nationale, il empêcha les désordres qui eurent lieu sur tant d'autres points. Ce fut à Mortagne que se tirèrent les premiers coups de fusil de cette guerre qui devait embraser l'Europe; et la garde nationale, dans cette rencontre, fit son devoir. Bientôt la guerre fut portée en Champagne; et pendant que les habitants y secondaient les troupes de ligne, le pays de Mortagne fut saccagé. Fernig avec sa famille trouva un asile dans le camp de Dumouriez qui le nomma capitaine dans les guides. Il combattit en cette qualité à Valmy, à Jemmapes, à Nerwinde, et ne quitta l'armée qu'avec Dumouriez. Rentré en France en 1802, il vécut dans la retraite, et mourut en 1816 d'une attaque d'apoplexie. Il était père des demoiselles Fernig dont l'article suit.

* FERNIG (Félicité et Théophile de), étaient âgées la première de 16 ans, et la seconde de 13, lorsqu'en 1792 elles prirent les armes dans les rangs de la garde nationale de Mortagne, et contribuèrent à repousser l'ennemi. Beurnonville en informa la convention qui leur envoya deux chevaux richement caparaçonnés. Lors de l'invasion de la Champagne par les Prussiens, Dumouriez donna aux deux sœurs des commissions d'officiers d'état-major; elles combattirent à Valmy, à Jemmapes, à Anderlecht, à Nerwinde, et dans toutes les affaires qui eurent lieu jusqu'au 5 avril 1793. L'histoire de cette campagne leur attribue plusieurs actions glorieuses. Entraînées dans la fuite de Dumouriez, elles reprirent le costume et les habitudes de leur sexe. Cependant poursuivies en Hollande, en Westphalie, en Danemarck, cherchant un asile qu'on leur refusait partout, après avoir été emprisonnées en Hollande, elles vinrent à Paris solliciter leur radiation de la liste des émigrés : mais elles furent obligées de quitter le sol qu'elles avaient défendu. Enfin le consulat leur rouvrit, en 1802, les portes de la France. Théophile se consacra aux soins qu'elle devait à son vieux père, et rejoignit ensuite sa sœur mariée à Bruxelles, où elle est morte en 1818. Les demoiselles de Fernig avaient deux autres sœurs, Louise et Aimée, trop jeunes pour suivre leur exemple, et un frère général de brigade.

* FERNOW (Louis), savant philologue, né à Weimar en 1775, mort en 1809, réunissait le goût des arts à une érudition très-étendue. Avide d'instruction, mais privé des ressources nécessaires pour satisfaire un si noble penchant, il subvint d'abord aux frais de ses hautes études en tirant parti de son talent pour peindre le portrait. Il fit ensuite à pied le voyage de Rome; et, pendant un séjour de dix années dans cette ville, il ouvrit aux artistes allemands un cours *sur la critique et la faculté du jugement* d'après les principes de Kant : dans le même temps il se livrait avec ardeur à l'étude des arts et des monuments de l'antiquité, et à celle de la littérature italienne. Une maladie lente et douloureuse ne l'empêcha point de poursuivre ses travaux jusqu'au terme fatal. Parmi ses ouvrages on distingue : *Tableau des mœurs et de la culture des Romains* (allem.), Gotha, 1802, in-8; *Grammaire italienne à l'usage des Allemands*, ib., 1804, 2 vol. in-8; *Raccolta d'autori classici italiani*, en 10 vol., collection qu'il publia sous les auspices de la princesse Amélie, duchesse de Weimar, dont il était bibliothécaire; une édition des œuvres de Winkelmann, Dresde, 1808-20, 8 vol. in-8, ouvrage qui ne lui fait pas moins d'honneur que le précédent; les tomes 3 à 8 ont été publiés par Mayer et Schulze. On doit encore à Fernow une *Notice* très-intéressante sur le peintre Carstens, avec qui il avait été lié intimement : on en trouve la traduction dans le *Magasin encycl.* (1808, t. 4, p. 25). Les *Etudes romaines* (ouvrage imprimé à Zurich de 1806 à 1811, 3 vol. in-8), contiennent aussi de lui plusieurs morceaux remarquables, notamment une dissertation sur les dialectes des Italiens, et t. 3 un article sur les ouvrages de Canova traduit dans le *Magasin encyclopédique* (1807, t. 1, p. 86). Fernow a laissé en manuscrit l'*Etymolgie des langues romaines*, qu'il n'a pas eu le temps de terminer, etc. Boettiger lui a consacré une *Notice* trad. dans le *Magasin encycl.* de 1809, t. 1, p. 119-124. La bibliothèque de Fernow, très-riche en littérature italienne, achetée par le duc de Saxe-Weimar, a été réunie à la bibliothèque ducale.

FERON (Jean le), né à Compiègne, avocat au parlement de Paris, publia en 1555, le *Catalogue des Connétables, Chanceliers, Amiraux, Maréchaux de France*, in-fol. Cet ouvrage, entièrement refondu par Denis Godefroi, au Louvre, 1658, a fait oublier l'édition de Feron, qui mourut âgé de 60 ans, sous le règne de Charles IX. On a encore de lui quelques autres écrits, tant imprimés que manuscrits.

FÉRONIE, déesse des bois, des vergers et des affranchis, tirait son nom de la ville de Féronie, située au pied du mont Soracte, aujourd'hui Saint-Sylvestre. Le feu ayant un jour pris dans un bois où elle avait un temple, ceux qui voulurent emporter la statue s'étant aperçus que le bois dont elle était faite reprenait sa verdure, la laissèrent. Son fils Hérilus avait reçu d'elle trois âmes; il n'en fut

pas moins tué par Evandre, mais il fallut le tuer trois fois, comme le vainqueur lui-même le raconte au 8e livre de l'Enéide :

Et regem hac Herilum dextra sub Tartara misi,
Nascenti cui tres animas Feronia mater
(Horrendum dictu) dederat : terna arma movenda,
Ter letho sternendus erat.

FERRACINO (Barthélemi), né en 1692 à Solagna près de Bassano, montra, dès sa plus tendre jeunesse, ce que peut la nature toute seule. Réduit au métier de scieur de bois, il inventa, au sortir de l'enfance, une scie, qui par le moyen du vent, faisait très-promptement un travail exact et considérable. Il imagina ensuite de faire des tonneaux à vin sans cerceaux ; et il en fit qui étaient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphère de ses inventions. Il travailla sur le fer, et il fit des horloges de cette matière, qui, quoique très-simples, produisaient beaucoup d'effets différents. Il inventa même une machine hydraulique aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisait de grandes roues dentelées. Ce qui étonna surtout les mécaniciens, c'est la machine hydraulique faite pour le procurateur Bellegno. Cette machine élève l'eau à 35 pieds, mesure du pays : c'est la vis d'Archimède. Enfin, c'est à ce célèbre ingénieur que la ville de Bassan doit le fameux pont de la Brenta, aussi admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. Cet habile homme est mort à Solagna en 1777. François Memmo a publié la *Vie* et les inventions de ce mécanicien, à Venise, 1754, in-4.

* FERRAJUOLI (Nunzio), dit Degli Affiti, peintre napolitain, né à Nocera près de Salerne en 1661, mort à Bologne, excellait dans le paysage. Ses compositions se font particulièrement remarquer par la variété des plans, la beauté des sites, et par l'art avec lequel sont rendus la dégradation dans les objets de la nature, les lointains, l'air, les feuillages battus des vents, les eaux dans un mouvement continuel : quelques-uns de ses ouvrages ont été comparés à ceux de l'Albane, de Salvator Rosa et de Cl. Lorrain.

FERRAND (*Fulgentius Ferrandus*), diacre de l'église de Carthage au VIe siècle, disciple de saint Fulgence, fut un des premiers qui se déclarèrent contre la condamnation des *Trois Chapitres*, et particulièrement contre celle de la *Lettre d'Ibas*. On a de lui une *Collection abrégée des Canons*, une *Exhortation au comte Reginus* sur les devoirs d'un capitaine chrétien, et quelques autres morceaux que le jésuite Chifflet fit imprimer à Dijon en 1649, in-4.

FERRAND (Jean). *Voy.* Ferault.

FERRAND (Jacques), natif d'Agen, docteur en médecine vers le commencement du dernier siècle, a laissé un *Traité sur la maladie d'amour*, Paris, 1623, in-8.

FERRAND (Louis), né à Toulon le 3 octobre 1645, était avocat au parlement de Paris, où il mourut en 1699; mais il est moins connu sous cette qualité, que sous celle d'érudit. Il avait une connaissance assez étendue des langues et de l'antiquité, mais cette connaissance était un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix; il écrit en savant qui n'est que savant et qui raisonne de même. On a de lui un gros *Commentaire latin sur les Psaumes*, 1683, in-4 ; *Réflexions sur la Religion chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie et d'histoire, et une explication des prophéties de Jacob et de Daniel sur le Messie. Le *Psautier latin-français*, 1686, in-12. Quelques écrits de controverse, parmi lesquels on distingua dans le temps son *Traité de l'Eglise contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes*, Paris, 1685, in-12. Le clergé de France fut si content de cet ouvrage, qu'il augmenta de deux cents livres la pension de 800, qu'il lui avait accordée en 1680. *Traité de la connaissance de Dieu*, publié avec des notes par un moine bénédictin de Saint-Bertin en Artois, Paris, 1706, in-12; une Lettre et un Discours pour prouver le monachisme de saint Augustin, opinion qui n'est pas adoptée par les bons critiques.

FERRAND (Antoine), conseiller à la cour-des-aides de Paris sa patrie, mort en 1719, à 41 ans, faisait de petites chansons galantes. Il joûta avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal. L'un et l'autre eussent dû mépriser un genre où il y avait peu de gloire à acquérir, et où le succès est presque toujours la mesure de la honte. La plupart des chansons de Ferrand, recueillies in-8, ont été mises sur les airs de clavecin de la composition de Couperin.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre français, fils d'un médecin de Louis XIII, naquit à Joigny en Bourgogne, l'an 1653. Il fut valet-de-chambre de Louis XIV, membre de l'académie de peinture. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et mourut à Paris en 1732, à 79 ans. Il excellait dans la peinture en émail. On a de lui un Traité curieux sur cette matière, imprimé à Paris en 1732, in-12. On y trouve aussi un petit *Traité de miniature*.

* FERRAND, médecin et voyageur français, né vers 1670, devint médecin du kan des Tartares de Crimée, et accompagna le fils de ce prince dans une expédition en Circassie. Le mauvais état des chrétiens de ce pays le toucha vivement, et dans un voyage qu'il fit en 1706 à Constantinople, il engagea les jésuites, qui étaient dans cette capitale, à établir une mission dans la Crimée. Le père Dubon consentit à le suivre, et fonda une mission qui eut les plus grands succès. Ferrand resta toujours à la cour des kans, où il jouit d'un grand crédit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1720. Il a laissé : *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses; Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogaïs, fait en l'an* 1702. Ces deux morceaux ont été insérés dans le tome 10 du Recueil des voyages au nord, et dans le tome 3 des Lettres édifiantes, nouvelle édition. Ferrand se montre dans ces deux ouvrages homme judicieux et bon observateur.

FERRAND DE MONTHELON, ancien professeur de l'académie de St.-Luc à Paris, ensuite professeur de dessin à Reims, né à Paris, et mort dans cette ville en 1754, eut beaucoup de mérite en son genre. On a de lui un *Mémoire sur l'établissement de l'Ecole des Arts*.

* FERRAND (Marie-Louis), général, né à Besançon le 12 octobre 1755, après avoir fait de bonnes études, embrassa le parti des armes, et fit toutes les campagnes d'Amérique dans l'armée de Rochambeau. A son retour en France, il s'engagea dans un régiment de dragons, et devint secrétaire de son colonel. En 1792 il était chef d'escadron. Arrêté sous le régime de la terreur, il fut jeté en prison, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Il eut alors un avancement rapide. Il servit en qualité de général de brigade dans les armées de l'Ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse. Après la paix d'Amiens, il fut nommé gouverneur de Valenciennes, et quelque temps après commandant du département du Pas-de-Calais. Lorsque le gouvernement voulut se mettre en possession de Saint-Domingue, Ferrand fut désigné pour faire partie de l'expédition. Après la mort du général Leclerc, une insurrection des Nègres ayant éclaté sur tous les points, Ferrand songea à mettre la partie française à l'abri des révoltés; mais l'occupation du Cap par Dessaline le força de se replier sur Santo-Domingo dont le gouvernement lui fut déféré. Lorsqu'en 1805 Dessaline, à la tête de vingt-deux mille nègres, vint attaquer cette ville, Ferrand, aidé des habitants, fit une vigoureuse résistance. Sur ces entrefaites, les secours qu'il avait demandés à l'amiral Missiessi étant arrivés, Dessalines fut battu sur tous les points, et forcé de lever le siége. Dès ce moment la partie orientale de l'île jouit d'une tranquillité parfaite jusqu'au moment où l'on reçut en Amérique la nouvelle de l'invasion de l'Espagne par les Français (1808). Le gouverneur de Porto-Rico en instruisit Ferrand par une déclaration de guerre, tandis que la plus grande partie des colons commençait à regarder les Français de mauvais œil, malgré les bienfaits dont Ferrand les avait comblés. Une révolte éclata à Barahoude dans les premiers jours d'octobre. Ferrand sorti de Santo-Domingo pour combattre les rebelles, les joignit à Palo-Hincado. Quoiqu'il n'eût que cinq cents hommes, et que les ennemis fussent quatre fois aussi nombreux, il les attaqua avec vigueur. Le combat fut long et opiniâtre; mais enfin les Français succombèrent sous le nombre, et Ferrand, après des prodiges de valeur, s'ôta la vie d'un coup de pistolet, pour ne pas tomber au pouvoir des vainqueurs (7 novembre 1808). On trouve des détails sur ce général et ses opérations administratives dans un ouvrage intitulé : *Précis historique des événements de la partie de l'est de Saint-Domingue*, par M. Gilbert Guillemin, Paris, 1811, in-8.

* FERRAND DE LA CAUSSADE (Jean-Henri Becays), général français, né le 16 septembre 1736, à Mont-Flanquin en Agenois, d'une famille noble, fit, comme lieutenant d'infanterie, les campagnes de 1747 et 1748. Blessé grièvement au combat de Clostercamp pendant la guerre de 7 ans, il fut fait capitaine en 1756, et major de place à Valenciennes en 1765. Il adopta les principes de la révolution, et fut élu commandant de la garde nationale de cette ville, où il sut maintenir l'ordre. Nommé maréchal-de-camp en 1792, il fut employé à l'armée du Nord, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Jemmapes. En 1793, élevé au grade de général de division, il fut renvoyé à Valenciennes, qu'il défendit, près de trois mois, contre une armée de 150,000 hommes, quoiqu'il n'en eût que 9,500, et ne capitula qu'après avoir repoussé plusieurs assauts, et ayant depuis 8 jours trois brêches praticables au corps de la place. Cette défense, qui passe pour un des beaux faits d'armes des guerres de la révolution, ne l'empêcha pas d'être arrêté comme suspect, et il ne recouvra sa liberté qu'à la chute de Robespierre. Le délabrement de sa santé l'obligea de demander sa retraite. En 1802, il fut nommé préfet de la Meuse-Inférieure, donna sa démission deux ans après, et mourut à la Planchette, près Paris, le 28 novembre 1805; il a publié *Précis de la défense de Valenciennes*, Paris, 1805, in-8.

* FERRAND (Antoine-François-Claude, comte), pair de France, né à Paris le 4 juillet 1751, d'une famille distinguée dans les armes et la magistrature, fut reçu conseiller au parlement le 29 juillet 1769, n'ayant que 18 ans, avec une dispense d'âge. Ayant partagé la résistance de sa compagnie aux mesures du chancelier Maupeou, il partagea son exil, et dans ses loisirs composa quelques pièces de poésies et essais dramatiques. Louis XVI ayant, à la fin de 1787, présenté au parlement un édit qui ordonnait la création d'emprunts graduels et successifs pendant cinq années, Ferrand fut un des conseillers qui tentèrent de détourner le roi de cette résolution. Il combattit également le projet de convocation des états généraux ; il fit cependant partie de la commission chargée de la proposer, et dut en son nom porter la parole au monarque. Il publia toutefois un écrit dans lequel, s'exprimant d'après sa conviction personnelle, il proposait de laisser à l'autorité suprême, le soin d'opérer, dans la constitution, les réformes jugées nécessaires. Emigré en 1789, il s'attacha au prince de Condé qui l'admit dans son conseil, et, après la mort de Louis XVI, il fut nommé membre du conseil de régence. Rentré en France en 1800, il s'occupa exclusivement de littérature, et ne tarda pas à publier l'*Esprit de l'histoire*. Cet ouvrage eut un succès qu'accrut encore la police en exigeant des changements dans le discours adressé par Viomandus au légitime roi Childéric, qu'il rétablit sur le trône. L'auteur reçut de l'empereur de Russie une lettre flatteuse avec une bague d'une valeur considérable. Ferrand, ayant été chargé de publier et de continuer l'*Histoire de l'anarchie de Pologne* de Rhulières, le manuscrit lui fut enlevé et remis à M. Daunou, qui en devint l'éditeur. En 1812, le bruit se répandit que Ferrand avait trempé dans la conspiration Mallet, mais on ne pouvait considérer comme conspirateur un homme qui, en 1800, s'exprimait ainsi au ministre Benézech, qui lui témoignait quelque inquiétude sur sa présence en France : « Je vais me mettre bien à découvert » devant vous; toutes les fois que l'on vous dira » que je suis entré dans une conspiration, affirmez » que cela est faux, et vous aurez raison. Mais » quand vous saurez qu'un prince français a mis le » pied en France, soyez sûr que je ferai l'impossible » pour l'aller joindre. » Lors de la chute de l'empire, il continua de marcher dans la ligne qu'il s'é-

tait tracée. Le 31 mars 1814, après l'entrée de l'empereur Alexandre dans Paris, il se rendit avec MM. de Châteaubriand et Sosthène de Larochefoucauld près du comte de Nesselrode qui les reçut pour son souverain, et leur fit une réponse favorable. Le 13 mai, il obtint la direction générale des postes avec le titre de ministre d'état; il fit partie de la commission chargée de rédiger le projet de charte octroyée par Louis XVIII, et prit une part plus ou moins active à diverses autres mesures, notamment au projet de restitution des biens non vendus des émigrés. Après la mort de M. Malouet, il remplit, par intérim, les fonctions de ministre de la marine, et rédigea à cette époque un projet de loi sur l'abolition de la traite des noirs. Le 20 mars 1815, il dut céder la direction des postes au comte de Lavalette. Ce dernier, après plusieurs refus, lui accorda un sauf-conduit, et Ferrand se rendit dans la Vendée, puis à Orléans. Après la seconde restauration, il reprit son emploi, et fut nommé pair de France, membre du conseil privé, grand-officier et secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et membre de l'académie française (1816). Il assista depuis régulièrement à la chambre des pairs, où il a toujours voté pour les projets du gouvernement. Ferrand est mort à Paris le 17 janvier 1825, âgé de 72 ans; il eut Casimir Delavigne pour successeur à l'académie française. On a de Ferrand les ouvrages suivants : *Accord des principes et des lois sur les évocations, commissions et cassations*, Paris, 1786, 1 vol. in-12, et 1789, avec notes et additions; *Essai d'un bon citoyen*, Paris, 1789, in-8 : *Nullité et despotisme de l'assemblée prétendue nationale*, Paris, 1789; *Les conspirateurs démasqués* Turin, 1790, in-8; *Etat actuel de la France*, Paris, 1790, in-8; *Les Français à l'assemblée nationale*, Paris, 1790; *Adresse d'un citoyen actif aux questions présentées aux états-généraux*, ou *Manége, vulgairement appelé* Assemblée nationale, février 1790; *Douze lettres d'un commerçant à un cultivateur sur les affaires du temps*, Paris, 1790; *Le dernier coup de la ligue*, octobre, 1790; *Réponse au* Postscriptum *de M. Lally-Tollendal à M. Burke*, 1791, *Le rétablissement de la monarchie française*, Nice, septembre, 1793, in-8; 2e édition, Liége, 1794, in-8; *Lettres d'un ministre d'une cour étrangère sur l'état actuel de la France*, 1793; *Considérations sur la révolution sociale*, 1794, in-8; *l'Esprit de l'histoire*, ou *Lettres politiques et morales d'un père à son fils sur la manière d'étudier l'histoire en général et particulièrement celle de France*, 1802, 4 vol. in-4; 6e édit., précédée d'une *Notice biographique* par Héricart de Thury, neveu de l'auteur, Paris, 1826, 4 vol. in-8, et 5 vol. in-12; *Eloge historique de madame Elisabeth* (*voy.* ce nom); *Œuvres dramatiques*, Paris, 1817, in-8, contenant quatre tragédies, le *Siége de Rhodes*, 1784; — *Zoaré*, — *Philoctète*, — *Alfred*; *Théorie des révolutions, rapprochée des principaux événements qui en ont été l'origine, le développement ou la suite*, Paris, 1817, 4 vol. in-8; *Histoire des trois démembrements de la Pologne, pour faire-suite à l'*Histoire de l'anarchie de Pologne, par Rhulières, Paris, 1820, 3 vol. in-8.

* FERRAND (Anthelme), jurisconsulte, né en 1757 à Arandas, dans le Bugey, fut en 1792 élu député suppléant du département de l'Ain à la convention, où il ne vint siéger qu'après le jugement de Louis XVI. Il y combattit le projet de taxe des grains, et se montra généralement favorable à toutes les idées modérées. Après la session il entra au conseil des cinq-cents, où il continua de voter avec les partisans des principes d'ordre. Il cessa de faire partie du conseil en 1797, et fut, à la réorganisation de l'ordre judiciaire en 1800, nommé président du tribunal de Belley, dont il exerça longtemps les fonctions. Admis à la retraite sur sa demande, il mourut en 1833.

FERRARE. *Voy.* Rénée de France, et Alfonse d'Est.

FERRARI (Barthélemi), *Ferrarius*, gentilhomme milanais, né en 1497, institua en 1533, de concert avec Antoine-Marie-Zacharie et Jacques-Antoine Morizia, l'ordre des Barnabites, si utiles depuis à l'Italie et à l'Allemagne. Il mourut supérieur de cette congrégation en 1544, avec une grande réputation de vertu.

* FERRARI (André), peintre génois, mort en 1339, traitait également bien le paysage, les fruits, les fleurs, les animaux, et les sujets historiques. Il y a eu plusieurs autres peintres de ce nom.

FERRARI (François-Bernardin), prêtre de la congrégation des Oblats, docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577 et mourut en 1669, à 92 ans. Il parcourut, par ordre du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de cette ville, l'Espagne et l'Italie, pour recueillir des livres et des manuscrits. Il fit une riche moisson, et dès lors la Bibliothèque ambrosienne eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages, pleins d'érudition et de recherches curieuses. Il écrit nettement et méthodiquement. Les principaux sont : *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1620, in-4. Jean-Georges Grævius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Eglise à l'égard des prédications, Utrecht, 1692, in-4. Quelques bibliographes ont dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, et qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité *De concionante Episcopo*, qu'il mit au jour dans le même temps, était éclipsé par celui de Ferrari; mais cette anecdote, déjà réfutée par le caractère du sage et vertueux prélat, l'est encore par les faits et les dates. Le livre de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, et 12 ans après la publication de celui de Ferrari, imprimé en 1620, in-4. Cet ouvrage était un des plus rares ambrosiens, avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620 est la plus recherchée. *Des applaudissements et des acclamations des Anciens*, en latin, ouvrage divisé en sept livres, et imprimé à Milan en 1627, in-4; un *Traité des funérailles des chrétiens*.

FERRARI (Jean-Baptiste), jésuite de Sienne, né en 1580, mort en 1655, donna au public, en 1622, un *Dictionnaire syriaque*, in-4, sous le titre de *Nomenclator Syriacus*, très-utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots syriaques

de la Bible : travail dans lequel il fut aidé par de savants Maronites. On a encore de lui : *De malorum aureorum cultura*, Rome, 1646, in-fol.; et *De florum cultura*, Rome, 1633, in-4; et en italien, Rome, 1638, in-4.

FERRARI (Octavien), Milanais, né en 1518, professa la philosophie à Padoue, et mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu et sa vaste littérature. On lui doit : *Clavis philosophiæ Aristotelicæ*, 1606, in-8; un savant traité de l'*Origine des Romains*, en latin, Milan, 1607, in-8. Grævius l'a inséré dans le 1er vol. de ses *Antiquités Romaines*, et y a ajouté les corrections nécessaires. Le style de Ferrari est pur et assez élégant.

FERRARI (Octave) naquit à Milan comme le précédent, en 1607, et ne fut pas moins estimé. Il fut professeur d'éloquence au collége ambrosien, et historiographe de la ville de Milan. Louis XIV, la reine Christine, la ville de Milan, lui firent des présents et des pensions. Il les méritait par son savoir; il possédait l'antiquité. On a de lui plusieurs ouvrages savants et curieux : *Sur les Vêtements des Anciens, et les Lampes sépulcrales*, en latin, Padoue, 1685, in-4, (*voy.* Liceti); *De Mimis et Pantomimis*, 1714, in-8; *Origines linguæ italicæ*, 1676, in-fol.; livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne. *Opuscula*, Helmstadt, 1710, in-8. Ce savant mourut en 1682, à 74 ans. C'était un homme d'une humeur douce, sincère, affable, ami de la paix : aussi l'appelait-on le *Pacificateur* et le *Conciliateur*. Son style est élégant et châtié, mais sans affectation ; il sait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poètes.

FERRARI (Philippe), religieux servite, mort en 1626, est connu par une *Topographie du Bréviaire romain*, et par un *Dictionnaire géographique*, que l'abbé Baudrand fit réimprimer en 1682, augmenté de moitié. Il ne corrigea point les inexactitudes de Ferrari, et il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorants, qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres. On doit encore au P. Ferrari un *catalogue des saints de l'Italie*, 1643. (*Voy.* Fl. Cornaro.)

FERRARI (Gui), élégant et éloquent écrivain du XVIIIe siècle, né à Novare en 1717, et mort en 1791, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins, dignes du siècle d'Auguste. Il se fit d'abord connaître par son abrégé d'histoire *De Vita quinque imperatorum*, ou *Mémoires de la vie de cinq généraux autrichiens qui se sont distingués dans la dernière guerre avec la Prusse*, Vienne, 1775, in-8. Ceux que la frivolité du siècle n'a pas conduits jusqu'au mépris des langues anciennes, ne peuvent que lire avec plaisir cet ouvrage. On y trouve, outre le mérite historique, un genre de narration qui unit la précision avec la majesté et la richesse du langage romain. Les cinq généraux, dont l'auteur rapporte les exploits, sont Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni et Laudon. Son style en général ressemble beaucoup à Cornélius Népos; mais lorsqu'il entre dans quelques détails sur les opérations militaires et les révolutions de la guerre, il est moins alors celui de Cornélius Nepos, que celui de Jules-César ; et c'est effectivement là le modèle des historiens de la guerre. L'abrégé de la Vie des héros guerriers est suivi, dans l'édition donnée à Lugano, en 1777, sous le titre de *Opusculorum collectio*, de celle de trois hommes célèbres dans la littérature d'Italie : Jules-César Brusato, Thomas Ceva, et Antoine Lecchi. Viennent ensuite sept Oraisons latines, entre lesquelles on distingue celle *de optimo patre-familias ;* il y a des observations qui renferment plus de sagesse et d'utilité sur l'éducation des enfants, qu'on n'en voit dans dix traités sur cette matière, laquelle a été tant agitée dans ces dernières années, et dont on ne cesse encore d'occuper le public. Le style de Ferrari s'élève avec les choses, et prend un nouvel essor quand il est employé à célébrer de grands événements. Alors sa prose devient nombreuse, ses périodes s'enchaînent, sa marche est plus grave et plus imposante. C'est ce qu'on remarque dans le début de l'oraison, où il célèbre la fameuse victoire de Kolin. Il y a encore dans ce Recueil, des plaidoyers sur différents sujets plus ou moins intéressants ; et c'est dans ceux qui le sont moins, et qui semblent ne pas se prêter à la richesse et aux ornements de l'éloquence, que l'art et les ressources de l'auteur paraissent plus à découvert. L'on ne peut cependant disconvenir que quelques-unes de ces pièces ont peu de développement, peu de force, et quelquefois un peu de sécheresse. Il y a aussi des faits qui ne sont pas rapportés avec assez d'exactitude, et des narrations où l'on croit entrevoir des anachronismes. *Voy.* le *Journ. hist. et littér.* 1er février 1778, p. 168.

* FERRARI (Jean-Baptiste, l'abbé), né le 21 juin 1732, à Tresto près d'Este, et mort en 1806 à Padoue, où il avait été préfet des études au séminaire, est auteur de différents ouvrages écrits en latin et qui traitent pour la plupart de matières ecclésiastiques. On lui doit aussi quelques *Opuscules littéraires* qui, restés manuscrits, ne sont pas sans mérite : ce sont des *Dialogues*, des *Odes*, des *Elégies* et des *Epigrammes*. Ses productions les plus connues sont : *Laudatio in funere Clementis XIII*, in-4, Padoue, 1769; *Vita Egidii Forcellini*, ibid., 1792, in-4; *Vitæ illustrium virorum seminarii Patavinensis*, ibid., 1799, in-8; *Vita Jacobi Facciolati*, ibid., 1799, in-8; *Vita Pii VI, cum appendice*, ibid., 1802, in-4.

* FERRARI (Pierre), architecte de la chambre apostolique, né à Spolète en 1753, mort à Naples en 1825, se distingua de bonne heure par une profonde connaissance de son art. Ses talents furent appréciés par l'administration française qui l'employa comme ingénieur en chef à des travaux importants, dans le département du Trasimène. Il s'occupa surtout, de concert avec Fontana, du projet de jonction de l'Adriatique à la Méditerranée. Ce ne fut qu'en 1825, qu'il fit part au public de ses méditations sur cet important travail, dans un livre intitulé : *de l'Ouverture d'un canal navigable qui, de la mer Adriatique en traversant l'Italie, déboucherait par deux endroits dans la mer Méditerranée.* Ferrari a donné aussi des plans pour le desséchement des lacs de Trasimène et de Fucino.

**FERRARI.** *Voy.* Giolito de Ferrari (Gabriel).

**FERRARI.** *Voy.* Galateo.

**FERRARIENSIS.** *Voy.* Silvestre (François).

**FERRARIIS** (Jean-Pierre de), célèbre docteur en droit, natif de Pavie au XIVe siècle, composa, dans un âge très-avancé, une *Pratique de Droit*, 1544, in-8, peu connue aujourd'hui.

* **FERRARINI** (Michel-Fabrice), antiquaire, mort vers 1492 à Reggio, sa patrie, prieur du couvent de l'ordre des carmes, recueillit les *Inscriptions* des principales villes d'Italie, en un vol. in-4, dont la bibliothèque royale possède une copie. C'est à lui qu'est due la première édition de l'ouvrage de Valerius Probus : *Significatio litterarum antiquarum.*

* **FERRARINI** (Joseph-Marie Felix), dominicain milanais, commissaire du saint Office, né en 1670, mort en 1744, a laissé : *Ragguaglio istorico della vita santo Vincenzio Ferreri*, Milan, 1532, in-4.

* **FERRARIS** (Joseph, comte de), né à Lunéville le 20 avril 1726, d'une famille noble du Piémont établie en Lorraine depuis plus d'un siècle, fut admis en 1735 dans les pages de l'impératrice Amélie, veuve de Joseph Ier. Lors de la guerre qui eut lieu après la mort de l'empereur Charles VI, Ferraris, qui sortait à peine de l'enfance, obtint un drapeau dans le régiment de Grune (1741). Blessé à la bataille de Czaslau le 17 mai 1742, après avoir fait des prodiges de valeur, il eut une lieutenance, et, avant la fin de la campagne, une compagnie d'infanterie. La paix dont jouit l'Autriche pendant quelques années, retarda son avancement; mais la guerre de 7 ans lui fournit de nouveau l'occasion de signaler son courage. Le 14 octobre 1758, à la bataille de Hochkirchen, il s'empara d'une batterie de 36 pièces de canon, à la tête du régiment de Charles-Lorraine dont il était colonel; ce qui lui valut la décoration de l'ordre de Marie-Thérèse. Général-major en 1761, il fut en 1767 nommé directeur-général de l'artillerie des Pays-Bas, et en 1773 lieutenant-général. Lorsque la guerre eut éclaté en Prusse en 1778, Marie-Thérèse plaça sous sa direction le jeune archiduc Maximilien, depuis électeur de Cologne. Son crédit se soutint sous le règne de l'empereur Joseph II. Quoiqu'âgé de 67 ans, il prit une part active à la campagne de 1793 contre les Français, et il se distingua particulièrement aux combats de Saultain et de Famars et au siége de Valenciennes. Il obtint alors le cordon de commandeur, et peu de temps après, la grand'croix de Marie-Thérèse, la place de vice-président du conseil aulique de guerre, et enfin en 1808, le titre de feld-maréchal. Il est mort à Vienne le 1er avril 1814, universellement regretté. Il joignait à des talents peu communs, des mœurs douces, une politesse exquise, et une loyauté sans égale. On lui doit une carte des provinces belgiques en 25 feuilles, qui peut soutenir la comparaison avec la grande carte de France de Cassini.

* **FERRAUD**, député des Hautes-Pyrénées à la Convention, était né vers 1764, dans la vallée d'Aure en Armagnac; il vota dans le procès de Louis XVI comme la majorité, et lors de la lutte du côté droit et de la Montagne, se déclara partisan de la Gironde qui voulait une république sans terreur. Ferraud sans doute eût été enveloppé dans la ruine des Girondins, si à l'époque des proscriptions des 31 mai, 1er et 2 juin, on ne l'eût envoyé à l'armée du Nord, où il montra quelque valeur. Il fut ensuite envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il reçut plusieurs blessures. De retour à la Convention, le 9 thermidor, il fut adjoint à Barras, pour diriger la force armée contre la commune de Paris. Le 1er prairial (20 mai 1795) il voulut s'opposer aux efforts de la populace qui forçait les portes de la Convention; vingt armes à feu sont dirigées sur le président : Ferraud s'élance pour le couvrir de son corps et dit aux factieux : « J'ai été atteint plus » d'une fois du fer ennemi; voilà mon sein couvert » de cicatrices; je vous abandonne ma vie; mais » respectez le sanctuaire des lois. » Un coup de pistolet l'étendit sur les marches de la tribune. A peine tombé et respirant encore, on lui coupa la tête qu'une femme frappa de ses galoches. Elle fut ensuite mise au bout d'une pique et portée jusque sur le bureau du président (*Voy.* Boissy-d'Anglas), par un serrurier, qui condamné à mort le lendemain et arraché au supplice par les habitants du faubourg Saint-Antoine, la subit quatre jours après. Le 14 prairial, la Convention rendit à Ferraud les honneurs funèbres, et lui fit ériger un tombeau sur lequel devaient être gravées les dernières paroles qu'il avait prononcées. Louvet prononça son éloge.

**FERRE** (Vincent), dominicain, natif de Valence en Espagne, enseigna la théologie avec réputation à Burgos et à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des *Commentaires* estimés en Espagne *sur la Somme de saint Thomas*, en 8 vol. in-fol. Il résout toutes les difficultés avec beaucoup de netteté et de précision.

**FERREIN** (Antoine), né à Fresquepêche en Agénois, l'an 1693, était médecin de Montpellier. Il a été de l'académie des sciences, et professeur en médecine au collége-royal. Son *Cours de médecine*, et sa *Matière médicale*, publiés depuis sa mort, chacun en 3 vol. in-12, par Arnault de Nobleville, prouvent qu'il avait bien médité sur l'art de guérir. Il l'exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 28 février 1769.

**FERREIRA** (Antoine), célèbre poète portugais, né à Lisbonne en 1528, mort le 28 avril 1569, à peine âgé de 41 ans, est auteur de poésies lyriques ou dramatiques, qui l'ont placé au rang des auteurs classiques de sa patrie. On lui doit : *Inès de Castro*, la seconde tragédie régulière qui ait paru en Europe, et que les Portugais regardent comme un des beaux monuments de leur littérature. La Motte en a emprunté les plus belles scènes; *Poemas Lusitanos*, Lisbonne, 1598, in-4; Des *Comédies* imprimées en 1622 et 1771, avec celles de Sa de Miranda.

**FERREIRA** (Antoine), né à Lisbonne en 1626, publia dans cette ville, en 1670, un traité de chirurgie, intitulé : *Luz verdadeira*, etc., c'est-à-dire, *Lumière véritable et examen abrégé de toute la chirurgie*, Lisbonne, 1670, in-fol. Edition plus estimée, ib., 1705; cet ouvrage est divisé en 17 livres. L'auteur était chirurgien de la chambre du roi de Portugal. Il mourut en 1769.

* **FERREIRA** (Christophe), missionnaire portu-

gais, né à Torres-Vedras, en 1580, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de 16 ans; il passa au Japon en 1609, et y demeura jusqu'à l'an 1633. Malgré les persécutions auxquelles il fut en butte, son zèle ne se ralentit pas et répandait partout les lumières de l'évangile. Cependant, ayant été arrêté, et sommé d'opter entre la mort et l'abandon de sa foi, après quatre heures des tortures les plus cruelles, la douleur l'emporta; déplorant ensuite amèrement sa faiblesse, il se livra volontairement au martyre, qu'il souffrit à Nangasaki, vers l'an 1652, âgé de soixante-douze ans. On a de lui : *Annuæ litteræ è Japonià, anni* 1627. — Ferreira (Gaspard), jésuite portugais, né à Castro-Journo, prit l'habit en 1588, à l'âge de dix-sept ans. Envoyé aux Indes en 1593, il y enseigna dans son couvent les lettres humaines et sacrées. Ayant passé à la Chine, avec le P. Ricci, il prêcha la religion à Pékin, pendant l'espace de quarante années, et mourut le 27 décembre 1649. Le P. Gaspard a composé et fait imprimer en langue chinoise des *Vies des Saints* pour chaque mois, avec des passages de l'écriture et des Pères, et un recueil de Méditations sur les XV Mystères du Rosaire.

* FERRÉOL (saint), premier évêque de Besançon, issu d'une illustre famille d'Athènes, accompagna saint Irénée dans les Gaules, et fut envoyé par lui dans la Séquanie avec saint Ferjeux son frère, qui était diacre. Les deux apôtres se fixèrent à Besançon, où ils vécurent cachés pendant quelque temps. Ils vaquaient le jour à leur saint ministère, et se retiraient la nuit dans une grotte à quelque distance de la ville. Enfin Claude, préfet romain, les fit arrêter et conduire devant son tribunal. Après avoir essayé vainement de leur persuader, par l'espoir des récompenses ou par la crainte des supplices, de sacrifier aux faux dieux, il les livra aux bourreaux, qui, après avoir épuisé leur rage sur les deux saints, leur tranchèrent la tête, le 16 juin 211. Les restes des martyrs furent enlevés secrètement pendant la nuit, par des personnes pieuses, et déposés dans le voisinage de la grotte qu'ils avaient habitée. Ces vénérables reliques furent découvertes, en 370, sous l'épiscopat de saint Agnan. La fête de ces deux martyrs est célébrée dans le diocèse de Besançon, le 16 juin, et celle de l'invention de leurs reliques le 5 septembre.

FERRÉOL ou FORGEOT (saint), martyr de Vienne dans les Gaules, fut mis à mort, à ce que l'on croit, sous le règne de Dioclétien et de Maximien.—Il faut le distinguer de saint Ferréol, évêque de Limoges en 591, sous le règne de Chilpéric; et de saint Ferréol, évêque d'Usez en 533. On a de celui-ci une *Règle monastique,* insérée par Holstenius dans son *Codex Regularum.*

FERRERA (Jean), Espagnol, entreprit, par ordre du cardinal Ximenès, un *Traité complet d'Agriculture.* Il ramassa, dans son ouvrage, tout ce que les anciens et les modernes avaient écrit d'important sur ce premier art du genre humain. Il y joignit ses observations particulières, fruits d'une longue expérience. Ce livre a été très-utile dans son temps, et il a servi beaucoup à ceux qui ont depuis traité la même matière.

FERRERAS (don Jean de) naquit le 7 juin 1752, à Labaneza en Espagne. Après avoir fait ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, il obtint au concours la cure de Saint-Jacques de Talavera, dans le diocèse de Tolède. Il fut transféré ensuite à celle de Saint-Pierre de Madrid par le cardinal Porto-Carrero qui le nomma son confesseur. Le nonce du pape le fit théologien et examinateur de son tribunal, et l'inquisition le nomma son qualificateur et son proviseur. Le roi d'Espagne voulut aussi qu'il assistât aux juntes d'état et à son conseil privé. Ferreras refusa, quelque temps après, deux évêchés considérables malgré les instances que lui fit la cour pour les lui faire accepter. L'académie de Madrid le choisit, l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le roi, en confirmant un choix applaudi par tous les gens de lettres, l'honora de la charge de garde de sa bibliothèque. Ferreras fut très-utile à l'académie naissante, par ses lumières. Il lui servit surtout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire espagnol,* entrepris et publié par cette illustre compagnie en 1739, en 6 vol. in-fol. Ferreras était mort 4 ans auparavant en 1735. On a de ce savant espagnol plusieurs ouvrages de théologie, de philosophie, de belles-lettres et d'histoire. Le plus considérable et le plus connu est son *Histoire d'Espagne,* écrite en sa langue, la meilleure, la plus complète que nous ayons sur cette nation : M. d'Hermilly en a donné une bonne traduction française en 10 vol. in-4, Paris, 1751.

* FERRERI (Zacharie), né à Vicence en 1479, d'une famille de Milan, étudia le droit canonique à Padoue, et entra fort jeune dans la congrégation du Mont-Cassin. Passionné pour l'étude, et surtout pour la poésie, il s'était formé dans sa cellule une bibliothèque; mais soit que les livres ne fussent pas conformes aux études de son état, soit que cette espèce de propriété fût contraire à la règle, le président de la congrégation les fit enlever. Après avoir inutilement prié qu'on lui rendît ses livres chéris, Ferreri résolut, dans son chagrin, de passer dans l'ordre des Chartreux. Ses supérieurs s'y opposèrent; cependant, sans tenir compte de ce refus, il s'y réfugia. Mais il fut forcé de revenir dans son monastère, d'où on l'envoya, en 1506, continuer ses études à Rome. Après y avoir été fait docteur en droit civil et canonique, il y reçut la couronne poétique. Son dessein de se faire chartreux l'occupait continuellement. Etant à Venise en 1508, il entra au noviciat de cet ordre, et prit le nom de frère Zacharie-Benoit; de nouveaux obstacles l'empêchèrent encore de faire sa profession. Son mérite et ses talents l'ayant fait élire abbé de Subbachio, il assista en cette qualité au concile de Pise, convoqué en 1511, contre le pape Jules II, et en fut nommé secrétaire. S'étant prononcé fortement contre le pape, il n'avança pas sous le pontificat de Jules II; mais Léon X, son successeur, le nomma, en 1519, à l'évêché de Guardia, et l'employa dans plusieurs missions importantes en Allemagne. A son retour en Italie, après la mort de Léon X, il fut nommé gouverneur de Faenza. Il mourut à Rome, vers 1526 ou 1527. Il a laissé :

*Sancti Carthusiensis ordinis origo*, Mantoue, 1509. C'est une vie de saint Bruno, suivie de diverses poésies et de l'apologie de l'auteur; elle est insérée dans la Collection des œuvres de saint Bruno, Paris, 1524; *Promotiones et progressus sacro-sancti Pisani concilii, inchoati anno* 1511, *necnon acta et decreta sacrosanctæ generalis Pisanæ synodi*, in-fol.; *Apologia sacri Pisani concilii moderni*, Pise, 1511; *Acta scitu dignissima Constantiensis concilii*, Milan, 1511; *Decreta et acta concilii Basiliensis*, 1511, in-fol., rare, 1512, in-8; *Lugdunense somnium de divi Leonis X pontificis maximi, ad summum pontificatum divina promotione, carmen*, Lyon, 1513, in-4, dans le tome 4 des *Carmina illustr. poëtar. italorum*, Florence, 1721. On prétend que ce poëme, de plus de mille vers, fut achevé en trois jours. *Vita S. Casimiri*, Cracovie, 1520, et dans les *Acta sanctorum* de Bollandus; *Oratio de eliminandis de regno Poloniæ erroneis traditionibus Lutheri*, Cracovie, 1521; *De reformatione Ecclesiæ, suasoria oratio ad Hadrianum VI pontif. max.*, Venise, 1522, in-8; *Hymni novi ecclesiastici*, Rome, 1525, in-4; ibid., 1549, in-8; ces hymnes sont estimées; plusieurs autres ouvrages de Ferreri n'ont point été publiés.

* FERRERI (Mathias), capucin piémontais, naquit à Caval-Maggiore, dans le XVII^e^ siècle. Après avoir professé la théologie dans divers couvents de son ordre, il en fut nommé définiteur. Ses talents pour la chaire le firent choisir pour aller prêcher dans les vallées des Alpes où il y avait beaucoup de protestants, dont il eut le bonheur de ramener un assez grand nombre dans le sein de l'Eglise. On a de lui une histoire des missions en général, et en particulier de celles des religieux de son ordre; elle a pour titre : *Jus regnandi apostolicum per missiones apostolicas religiosorum totius ordinis hierarchici ab initio Ecclesiæ, sive Rationarium chronographicum missionum evangelicarum ab apostolicis operariis, præsertim capuccinis, in quatuor mundi partibus, signanter in Gallia cisalpina, exercitarum*, Turin, 1659, 2 vol. in-fol. On y trouve des détails qui peuvent servir à l'histoire et à la topographie de ces contrées peu connues.

FERRET (Emile), né à Castel-Franco dans le Bolonais, en 1489, secrétaire du pape Léon X, fut appelé à Paris par François I^er^, qui le fit membre du parlement, et le chargea de trois légations, l'une vers les Vénitiens, l'autre vers les Florentins, la troisième vers l'empereur, dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Avignon le 15 juillet 1552. Il cultiva les muses dans le tumulte de la cour. C'était un homme modeste, modéré, libéral, dont tout le plaisir était de jouer du luth et de se promener. Il fit mettre au-dessus de la chaire de jurisprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ses dépens, cette inscription : *Peritum orno, imperitum dedecoro*. On a de lui : *Opera juridica*, 1598, in-4; *Ciceronis orationes ad veterum codicum fidem castigatæ*. On trouve sa *Vie* dans les *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum* de Buder, Iéna, 1722, in-8.

* FERRETI (Jean-Baptiste), savant bénédictin du Mont-Cassin, né à Vicence en 1639, mort en 1682, n'a publié qu'un seul ouvrage intitulé : *Musæ lapidariæ antiquorum in marmoribus carmina seu deorum donaria, hominumque illustrium obliterata monumenta et deperdita epitaphia*, Vérone, 1672, in-fol. rare. C'est le recueil de toutes les inscriptions en vers qui se trouvent dans Gruter; l'auteur y en a ajouté plusieurs d'inédites, et a donné l'explication de toutes ces petites pièces dans des notes très-savantes. Il dédia cet ouvrage au dauphin, et Louis XIV l'en récompensa par un présent considérable.

FERRETTI, poète et historien de Vicence, dans le XIV^e^ siècle, fut un de ceux qui chassèrent la barbarie répandue en Europe, et qui firent renaître le bon goût dans les belles-lettres. Parmi les productions de ce savant en prose et en vers, il y a une *Histoire de son temps* en sept livres, depuis 1250 jusqu'en 1318 : elle est curieuse. Muratori l'a publiée dans le neuvième tome des écrivains de l'Histoire d'Italie. On a encore de lui un *Poëme latin* sur les beaux faits de Can de l'Escale.

FERRI (Paul), ministre protestant à Metz sa patrie, naquit en 1591, et mourut de la pierre en 1669. On lui en trouva plus de 80 dans la vessie. Ferri était connu de son temps par ses écrits et par ses sermons; à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit Bossuet de son *Catéchisme*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres.

FERRI (Ciro). *Voy.* CIRO-FERRI et FERRY.

* FERRIER (Boniface), général de l'ordre des chartreux, né en 1355 à Valence en Espagne, était frère de saint Vincent-Ferrier. Après avoir étudié le droit et reçu le bonnet à l'université de Lérida, il obtint une charge de magistrature dans sa ville natale, et s'étant marié, devint père de onze enfants; mais ayant eu la douleur de perdre son épouse et neuf de ses enfants, il résolut de se vouer à l'état monastique et fut affermi dans ce pieux dessein par son frère, religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir vendu ses biens et distribué aux pauvres ce qui n'était pas nécessaire à l'établissement des deux fils qui lui restaient, il entra, en 1396, dans la chartreuse d'*Ara cœli*, et se livra tout entier aux devoirs de son nouvel état. Elu général de l'ordre en 1402, il se prononça pour le pape Benoît XIII qui disputait alors le pontificat à Urbain VI. Ce schisme avait aussi divisé les chartreux, et ceux qui penchaient pour Urbain avaient élu général Etienne de Sienne. Pour faire finir une scission qui ne pouvait qu'avoir des résultats funestes, les deux généraux eurent la sagesse de se démettre, afin qu'on en élût un troisième qui réunit tous les monastères sous son autorité. Ferrier, malgré sa résolution, fut forcé par Benoît XIII (Pierre de Lune) de reprendre ce gouvernement. Il lui resta encore attaché; mais lorsqu'il vit son obstination à se maintenir sur le trône pontifical malgré les maux de l'Eglise et les décrets du concile de Constance, il abandonna son parti, et mourut quelque temps après. Sainte-Marthe fixe sa mort au 27 avril 1417; d'autres ne la placent que deux ans après. On connait de lui : un *Traité* dans lequel il examine pourquoi il y a eu peu de chartreux canonisés, et pourquoi on cite peu de miracles qu'il aient fait; une

*Traduction* de la Bible en espagnol ; un *Traité* adressé à Boniface, religieux de son ordre ; *De approbatione ordinis liber unus* ; des *Sermons* et des *Lettres*. Il se montra toujours fidèle observateur de la discipline régulière.

FERRIER (Arnaud du), professeur en droit à Toulouse sa patrie, ensuite président aux enquêtes à Paris, et maître des requêtes, fut choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il y soutint les intérêts de la France avec une vivacité et une aigreur qui déplurent à plusieurs prélats. Par égard à leur plainte, on envoya Ferrier ambassadeur à Venise. Il s'y lia avec Fra-Paolo, et lui fournit des mémoires pour son *Histoire du concile de Trente*, pleins de l'esprit de secte dont il était imbu. Ferrier mourut garde-des-sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages. Il fit profession publique du calvinisme dans ses dernières années.

FERRIER (Jean), né à Rhodez en 1619, entra chez les jésuites, y professa, et fut ensuite confesseur de Louis XIV. Il mourut en 1674, laissant un *Traité sur la Science moyenne*, et des écrits contre les disciples de Jansénius.

FERRIER (Jérémie), ministre protestant, et professeur en théologie à Nîmes, embrassa la religion catholique, et devint conseiller d'état. Il mourut à Paris, l'an 1626. On lui attribue *le Catholique d'Etat*, 1625, in-8 : c'est une réponse aux reproches que les partisans de l'Espagne faisaient à la France. Il est encore auteur d'un *Traité de l'Antechrist et de ses marques*, Paris, 1615, in-fol. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel Tardieu, qui fut assassiné avec elle par des voleurs, en 1664. Son gendre et sa fille étaient connus par l'avarice la plus sordide.

FERRIER (Louis), né à Arles, en 1652, poète français, fut mis à l'inquisition de cette ville, pour certaine maxime d'Epicure :

L'amour pour les mortels est le souverain bien.

Mauvaise traduction du premier vers de Lucrèce :

Æneadum genitrix, divumque hominumque voluptas.

Ce vers se trouve dans ses *Préceptes galants*, poème qui courut manuscrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12. Ferrier ayant été absous par le saint Office, à la prière de ses amis, se retira à Paris, et devint précepteur des fils du duc de Saint-Aignan. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il avait acheté la terre de la Martinière. Outre ses *Préceptes galants*, dont le titre marque assez que ce n'est point un code de mœurs, on a de lui quelques tragédies plus que médiocres, et une traduction de Justin, 1693, 2 vol. in-12, qui a été éclipsée par celle de l'abbé Paul.

* FERRIER du CHATELET (Pierre-Joseph de), né en 1739 au château de Bavilliers près Belfort, fit toutes les campagnes de la guerre de Hanovre. Attaché depuis à l'ambassade de Vienne, il fut ensuite chargé par le duc d'Orléans de ses intérêts dans l'affaire de la succession du margrave de Baden-Baden, et quoiqu'il eut échoué dans cette négociation, il devint plus tard secrétaire des commandements du nouveau duc. Promu en 1788 au grade de maréchal-de-camp, il adopta les principes de la révolution, et fut un des officiers supérieurs appelés au comité militaire de l'assemblée constituante, pour donner leur avis sur le projet de réorganisation de l'armée. De Ferrier, envoyé dans le comtat Venaissin en 1791, ne put prévenir ni empêcher les massacres d'Avignon (*voy.* MULOT). Lieutenant-général en septembre 1792, et employé à l'armée du Rhin, Custines se plaignit de ce qu'il n'avait pas fait son devoir dans une action. Cependant Ferrier parvint à se justifier, et en août 1793 fut proposé pour la place de général en chef de l'armée de la Moselle. Ses infirmités précoces, et probablement aussi une certaine défiance de sa capacité lui firent refuser ce poste dangereux ; et peu de temps après ayant obtenu sa retraite, il vint habiter Luxeuil où il est mort, à l'âge de 90 ans, le 29 novembre 1828, après avoir reçu les secours de la religion.

FERRIER. *Voy.* VINCENT-FERRIER (saint.)

FERRIÈRES (Claude de), docteur en droit de l'université de Paris sa patrie, naquit en 1639. Il professa la jurisprudence à Paris, puis à Reims, où il mourut en 1715, à 77 ans. Ses ouvrages sont estimés, quoiqu'il ait composé la plupart pour subvenir aux besoins pressants d'une famille nombreuse. Ils enrichirent les libraires ; mais ils ne l'enrichirent point. Les honoraires de ses livres suffisaient à grand'peine pour le dédommager du temps qu'il sacrifiait à leur composition, quoiqu'on ne puisse pas l'accuser d'avoir poussé ce sacrifice trop loin. Les principaux sont : la *Jurisprudence du Code*, 1684, 2 vol. in-4 ; *du Digeste*, 1688, 2 vol. in-4 ; des *Novelles*, 1688, 2 vol. in-4 ; la *Science des Notaires*, in-4, portée par son fils à 2 vol. Massé, notaire à Paris, a donné : *Le nouveau parfait Notaire*, ou la *Science des Notaires de Ferrières*, *mise en harmonie avec les dispositions du code civil*, etc., 1805, 2 vol. in-4 ; 4e édit. 1813, 3 vol. in-4 ; *Le Droit de Patronage*, 1686, in-4 ; *Institution coutumière*, 3 vol. in-12 ; *Introduction à la pratique*, in-12 ; des *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12 ; un *Traité des Fiefs*, 1680, in-4 ; le *Recueil des Commentateurs de la Coutume de Paris*, 1714, en 4 vol. in-fol. Il faut avouer que la plupart des écrits de Claude de Ferrière ne sont que des compilations, qui quelquefois manquent d'exactitude : mais elles étaient regardées comme des répertoires utiles. Le *Dictionnaire de Droit*, 1771, 2 vol. in-4, est de Claude-Joseph son fils, qui a été doyen des professeurs en droit dans l'université de Paris, dont nous avons encore la *Traduction nouvelle des Institutes de l'empereur Justinien*, *avec des observations pour l'intelligence du texte*, *l'application du droit français au droit romain*, etc. Cet ouvrage, qui est une augmentation de celui que son père avait donné sur la même matière, pouvait être de quelque secours aux jeunes gens qui étudiaient le droit. Si le père ne parvint pas à la fortune, ce n'est pas qu'il n'eût reçu de la nature les dons de la figure et de l'esprit ; mais ils étaient déparés par une hauteur incommode, par une prévention outrée pour ses sentiments, et par la manie de critiquer ceux des autres.

* FERRIÈRES (Charles-Elie, marquis de), né à Poitiers le 27 janvier 1741, d'une famille noble, entra dans les chevau-legers de la garde du roi; mais il ne tarda pas de renoncer à la vie militaire, et retiré dans son château de Marsay près de Mirebeau, il y vécut uniquement occupé de l'étude des plus graves questions d'économie politique et de philosophie. Député de la noblesse de la sénéchaussée de Saumur aux états-généraux, qui se constituèrent en assemblée nationale, il prit une part active à ses travaux, s'y fit remarquer par ses talents et par son attachement à la monarchie. Après la session il retourna dans sa retraite de Marsay, et y mourut le 30 juillet 1804. On a de lui : *Le Théisme, ou Recherches sur la nature de l'homme et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*, 2 vol. in-12, 2e édit., 1791. L'auteur y développe la doctrine de Descartes, de Malebranche et de Locke, et cherche à faire connaître le sort réservé aux nations dont les mœurs et les gouvernements ne sont plus en rapport avec la religion établie : c'est un bon ouvrage. *De la constitution qui convient aux Français*, 1789, in-8; *Plan de finances pour l'établissement d'une caisse territoriale*; *Opinion contre l'arrestation du roi à Varennes*, 1791, in-8; *Compte rendu à mes commettants*, 1791, in-8; *De l'état des lettres dans le Poitou depuis l'an 300 jusqu'à l'année* 1789, in-8, 1800; *Mémoires pour servir à l'histoire de l'assemblée constituante et de la révolution de* 1789, 3 vol. in-8, 1798. Cet ouvrage, le meilleur de Ferrières, est remarquable par son impartialité; il a été réimprimé dans la *Collection* de MM. Berville et Barrière avec une *notice* sur la vie de l'auteur, des *notes* et des *éclaircissements*, Paris, 1821.

* FERRINI (Vincent), religieux dominicain, né dans le XVIe siècle, à Castel-Nuovo de Carfagnana, en Toscane, était vicaire-général de l'inquisition à Parme, en 1583. Nommé, l'année suivante, supérieur des couvents de son ordre dans la Hongrie, la Styrie et la Carinthie, il se signala dans ces provinces par son talent pour la prédication et son zèle ardent pour la pureté de la foi. Le P. Ferrini était à Venise en 1596, et à cette époque il était avancé en âge; mais on ne connait pas la date de sa mort. On a de lui quelques livres ascétiques : *Alfabeto spirituale; Alfabeto esemplare* et la *Lima universale de' vitii*, recueil de maximes extraites des ouvrages des prédicateurs les plus célèbres de son temps.

FERRON (Arnoul le), conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, est auteur d'une *continuation* en latin de l'*Histoire* de Paul-Emile; de savantes *observations sur les lois*, et d'autres ouvrages qui lui ont assuré le surnom d'*Atticus*, que lui donna Scaliger. Il fut employé dans les grandes affaires, et mourut en 1563, à 48 ans. Sa Continuation de Paul-Emile, imprimée à Paris, chez Vascosan, 1555, in-8, est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de Charles VIII jusqu'au règne de François Ier. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, et ses détails fort exacts. Son père était aussi conseiller au parlement.

FERRONAYS. *Voy.* LAFERRONAYS.

FERRY. *Voy.* FERRI.

FERTÉ (Henri de SENNECTÈRE, maréchal de la), donna des preuves de son courage au siége de La Rochelle (1628), à l'attaque du pas de Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Trèves, et à la bataille d'Avesnes. Il n'était alors que colonel; il fut fait maréchal de camp sur la brèche d'Hesdin, pour avoir défait les troupes que les ennemis voulaient y jeter. Il se signala à la bataille de Rocroy, et surtout à celle de Lens. Il défit le duc de Lorraine, et lui tua près de 2,000 hommes au combat de Saint-Nicolas en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nancy peu après, et prit la même année Chasté, Mirecourt et Vaudrevange. Sa valeur et son expérience éclatèrent encore en 1653, 1655. Il assista aux siéges de Landrecies et de Saint-Guilain, fut fait prisonnier à celui de Valenciennes, et racheté par Louis XIV pour 100,000 livres. En 1657 et 1658, il prit Montmédi et Gravelines. Il mourut en 1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme, Madeleine D'ANGENNES, morte en 1714, à 85 ans, a donné lieu à un petit roman qui porte son nom, et qui se trouve avec ceux de Bussy. Son fils, Henri-François, duc de LA FERTÉ, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. Le maréchal de La Ferté était un homme vain et présomptueux. Il ne pouvait souffrir les succès de Turenne, qu'il était incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Malgré la violence de son humeur, il était fort empressé à faire sa cour, et ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités.

FERTÉ-IMBAUT (le maréchal de la). *Voy.* ESTAMPES (Jacques).

FERTEL (Martin-Dominique), imprimeur, né vers l'an 1670. Après avoir parcouru la France et l'Italie, il s'établit à Saint-Omer. Il a donné au public : *La Science pratique de l'Imprimerie*, Saint-Omer, 1723, in-4, avec fig. : ouvrage curieux, renfermant tout ce qui est relatif à cet art. Il est mort l'an 1752.

* FERUCCI (François), sculpteur, né à Fiesole, mort en 1585, s'est fait connaître par ses ouvrages en porphyre. On prétend qu'il trouva le secret de tremper l'acier, afin de pouvoir travailler une matière si dure. Il a exécuté le bassin de la magnifique fontaine du palais Pitti à Florence, la statue du grand-duc Côme, et celle de la Justice, qui est sur la colonne de la Sainte-Trinité. Il y a eu plusieurs autres sculpteurs de ce nom.

FERUS. *Voy.* SAUVAGE.

* FERUSSAC (Jean-Baptiste d'AUDEBARD, baron de), naquit le 30 juin 1745, à Clérac, d'une ancienne famille : son père le fit entrer en 1754 à l'école militaire, d'où il sortit en 1762 avec le grade de sous-lieutenant de grenadiers. Deux ans après il fut attaché, comme aspirant, au régiment d'artillerie de Besançon : il était capitaine en 1786 et allait être nommé major, lorsque la révolution en éclatant le détermina à quitter le service. En 1791, il rejoignit l'armée de Condé, et fit toutes les campagnes de ce corps à l'avant garde, dont il commanda l'artillerie sous les ordres du duc d'Enghien. De retour en France en 1801, il refusa tous les

emplois qui lui furent offerts, et se consacra tout entier à l'éducation de ses enfants. A la rentrée du roi, il reçut le titre honorifique de colonel avec une pension de 1800 francs. Il mourut auc hâteau de Lagarde, près de Lauzerte en 1815. Depuis qu'il avait été rendu à sa patrie, Férussac s'était voué de nouveau à ses études et à ses observations scientifiques. On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons; *Essai sur la forme et la construction la plus avantageuse à donner aux aérostats pour parvenir à les diriger,* 1784; *Examen de l'effet de l'attraction*, dans le *Journal de physique*, 1788; *Essai d'une nouvelle méthode conchyliologique*, dans le 4 vol. des *Mémoires de la société médicale d'émulation*, 2ᵉ édit. augmentée, 1807, in-8. Il eut beaucoup de part à *l'Histoire naturelle*, *des mollusques*, ouvrage qui fut achevé et publié par son fils (*voy.* l'art. suiv.).

* FÉRUSSAC (André-Etienne-Just-Pasch.-Jos.-Fr. d'AUDEBART, baron de), naturaliste, né en 1786 au Chartron, près de Lauzerte, dans le Quercy, fils du précédent, fut, au départ de son père pour l'armée de Condé, remis à son aïeule maternelle, qui se chargea de sa première éducation. Cette dame habitait les montagnes du Jura, et cette circonstance favorisa son goût pour les sciences naturelles, dans lesquelles il fit seul et presque sans livres de rapides progrès. A 15 ans, ramené dans son pays natal, il continua de s'y livrer aux recherches géologiques, et se mit dès-lors en relation avec plusieurs naturalistes distingués. Plus tard, admis dans le corps des vélites qui s'organisait à Paris, il suivit les leçons de Cuvier, de Lamarck, de Latreille, et lut à l'académie des sciences un *Mémoire* sur de nouvelles espèces de crustacés, qui fut jugé digne d'être inséré dans les *Annales du muséum* (1806). Envoyé à l'armée d'Allemagne, il se mit en route sans cesser de s'occuper de ses travaux, se battit à Iéna, à Austerlitz, etc., et fait sous-lieutenant rejoignit le 105ᵉ régiment, dans la Silésie, où il passa un an qu'il employa à visiter cette province dans le plus grand détail. Appelé bientôt en Espagne, sans interrompre ses études, il s'y distingua dans plusieurs affaires; mais blessé à Moguer d'une balle qui lui traversa la poitrine, il revint en France, et donna sa démission au moment où il venait d'être nommé capitaine. Divers mémoires qu'il lut à la société philomatique, à l'institut, à l'académie celtique, accrurent sa réputation naissante. Son *coup d'œil sur l'Andalousie* (1812, in-8), fut remarqué de l'empereur, qui le nomma sous-préfet d'Oleron. Par suite d'une odieuse intrigue, il perdit cette place à la restauration; mais le duc d'Angoulême l'en dédommagea. A la réorganisation du corps d'état-major, il fut appelé à Paris, et en 1818 créé professeur de géographie et de statistique militaire à l'école d'application. Il eut à faire la première année le cours d'astronomie; mais n'ayant obtenu, malgré ses efforts, aucun résultat, il donna sa démission pour reprendre ses travaux qu'il avait été forcé, sinon d'interrompre, au moins d'ajourner. En 1825, il fonda le *bulletin universel des sciences et de l'industrie,* sorte d'encyclopédie périodique, établie sur un plan trop vaste, et qui, malgré les secours du gouvernement, cessa de paraître avant 1830. Elu, après la révolution de juillet, membre de la chambre des députés par le département de Tarn-et-Garonne, il cessa d'en faire partie en 1832, et mourut le 21 juin 1836. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviatiles*, etc., Paris, 1819 et années suiv. 3 vol. in-4, avec atlas in-fol. Cet important ouvrage, commencé par son père, a été continué par G. P. Deshais et n'était pas entièrement terminé en 1842. *Tableau systématique des animaux mollusques*, ib., 1822, in-4. *Histoire naturelle des mollusques,* publiée par monographies, avec A. d'Orbigny et plusieurs autres naturalistes, *ib.,* 1834-42, gr. in-4 ou in-fol. fig., col.

FERVAQUES. *Voy.* HAUTEMER.

** FESCH (Joseph), cardinal, né en 1763 à Ajaccio, était l'oncle de Napoléon. Dès l'âge de 13 ans, envoyé au séminaire d'Aix en Provence, après y avoir terminé ses études, il y fut ordonné prêtre. Au commencement de la révolution, il en adopta les principes avec chaleur, et, méconnaissant ses devoirs, quitta le séminaire pour aller en Savoie occuper une place subalterne dans l'administration des vivres. Bonaparte, devenu général en chef de l'armée d'Italie, le tira de cette humble position et le fit commissaire des guerres. Destinant son oncle à de hautes dignités, il exigea plus tard qu'il reprît les fonctions de l'état ecclésiastique. Fesch, devenu archevêque de Lyon et cardinal, fut envoyé ambassadeur à Rome, d'où il revint à Paris avec le souverain Pontife qu'il assista dans les cérémonies du sacre. Deux mois après il était investi de la charge de grand aumônier et nommé sénateur. Dans cette position il conserva beaucoup de simplicité et garda toute son indépendance. Désigné en 1809 pour l'archevêché de Paris, il refusa ce nouveau siége à cause des dissensions qui existaient entre la cour de Rome et le chef de l'empire. L'année suivante, élu président du concile de Paris, il se prononça fortement pour le maintien des droits de l'Eglise, et fut relégué à Lyon où il habita la Chartreuse jusqu'en 1814. A l'approche des armées autrichiennes, il partit avec sa sœur pour Rome, où il fut accueilli par le souverain Pontife. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il revint à Paris, et siégea même à la chambre impériale des pairs. Il reprit ensuite le chemin de Rome, où dès-lors il vécut tranquille, consacrant ses revenus à soulager les pauvres et à favoriser les arts. Il avait formé une belle galerie de tableaux, dont l'entrée était ouverte à tous les curieux. Il mourut le 13 mai 1839, ayant conservé le titre d'archevêque de Lyon, dont il refusa constamment de se démettre. M. l'abbé Lyonnait a publié : *Le cardinal Fesch, archevêque, primat des Gaules*, etc. Lyon, 1841, 2 vol. in-8.

FESTUS (Pompéius Sextus), célèbre grammairien, abrégea le traité de Verrius Flaccus : *De verborum significatione*. Cet abrégé, très-utile suivant Scaliger, a été donné au public par Dacier, *ad usum Delphini,* Paris, 1681, in-4. L'édit. d'Amsterdam, 1699, quoique moins belle, est recherchée parce

qu'on y a joint les notes de plusieurs savants. La plus récente est celle de Leipsig, 1839, in-4, revue et annotée par Ch. Odofr. Muller. Elle est très-estimée.

* FESTUS (Porcius), proconsul de Judée vers l'an 61 de J.-C., fit citer saint Paul devant son tribunal à Césarée. Cet apôtre en ayant appelé à César, Festus le renvoya, quoiqu'il eût reçu une somme d'argent pour le condamner. *Act.* 26.

FETI (Dominique), peintre romain, né en 1589, disciple de Civoli, forma son goût sur les ouvrages de Jules Romain. Il allia une grande manière et un coloris vigoureux, à une pensée fine, à une expression vive, et à une touche spirituelle et piquante. Le cardinal Ferdinand Gonzague, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner son palais, et lui aurait fait un sort heureux, si la débauche ne l'eût enlevé en 1624, à 35 ans. Les dessins de ce peintre sont d'un grand goût, et très-rares. On en voit quelques-uns au musée de Paris, notamment le *mariage de sainte Catherine*, la *méditation sur le néant des vanités humaines*. Il laissa une sœur qui se fit religieuse. Elle peignait fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ses tableaux; elle en fit aussi pour les autres maisons religieuses de Mantoue.

FEU (François), docteur de Sorbonne, naquit à Massiac en Auvergne l'an 1633. Il fut grand-vicaire de Rouen, sous Colbert, puis curé de Saint-Gervais à Paris, en 1686 : dans ces deux places il se fit généralement estimer des grands et des petits. Il mourut le 26 décembre 1699, à 66 ans. On a de lui les deux premiers vol. in-4 (1692 et 1695), d'un *Cours de théologie*, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

FEU-ARDENT (François), cordelier, né à Coutance en 1541, docteur de Sorbonne en 1576, était un zélé ligueur. Il disserta en chaire contre Henri III et Henri IV. Il mourut en 1610 à Bayeux, et non à Paris, comme dit Bayle, laissant des *Traités de controverse*, où il y a de bonnes choses; mais qui, pour la manière, tiennent au goût de son siècle; des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible; des *éditions* de quelques ouvrages des Pères et des scolastiques. L'ardeur qu'il avait témoignée pour la ligue, parut s'éteindre dès qu'il vit la religion hors de danger.

FEUILLADE. *Voy.* AUBUSSON (François de la).

** FEUILLANT (Étienne), journaliste, né en 1768, à Brossac en Auvergne, était en 1789 à Paris, avocat au parlement. Il s'associa d'abord à son compatriote Beaulieu (*voy.* ce nom), pour la rédaction de différents journaux, et publia seul ensuite le *Journal du soir sans réflexions*, qu'il fut bientôt obligé d'abandonner. Resté sans emploi jusqu'à la restauration, il fut à cette époque l'un des fondateurs du *Journal général de France*. Arrêté pendant les cent jours par ordre de Fouché, il fut relâché presque aussitôt. Elu par le département de Maine-et-Loire membre de la chambre de 1815, il y vota constamment avec la majorité royaliste. Son mandat ne lui ayant point été continué après l'ordonnance du 5 septembre, il se retira dans une campagne près de Blois, où il consacrait tout son temps à l'étude. Il mourut à Blois le 20 juillet 1840, dans de grands sentiments de piété. On a de lui : *Des lois fondamentales considérées dans leurs rapports politiques*, Paris, 1818, in-8, ouvrage qui contient des aperçus fort remarquables.

FEUILLÉE (Louis), minime, associé de l'académie des sciences, botaniste du roi, naquit à Mane en Provence l'an 1660. Il entreprit, par ordre de Louis XIV, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille. Le Père Feuillée, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732. Un air modeste et simple relevait beaucoup le mérite de ses connaissances. On a de lui un *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques*, faites sur les côtes de l'Amérique méridionale et à la Nouvelle-Espagne, Paris, 1714-1725, 3 vol. in-4. Le tome 3 contient une *Histoire des plantes médicinales* en usage au Pérou et au Chili. Ce journal, écrit durement, mais aussi exact que curieux, peut servir de modèle aux voyageurs, et de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le P. Feuillée présenta au roi un grand volume in-folio, où il avait dessiné d'après nature tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la bibliothèque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien; à la fin, il a ajouté l'*Histoire abrégée de ces îles*.

FEUILLET (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, près de Paris, prédicateur apostolique, et d'une morale qui a paru sévère, mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de 71 ans. On a de lui (in-12, 1702) l'*Histoire de la conversion de Chanteau*, cousin-germain de Caumartin, conseiller d'état. Feuillet en avait été le principal instrument. Cette histoire édifiante, réimprimée plusieurs fois, est très-répandue. On a encore de lui des *lettres*, qui peignent les sentiments de religion dont il était pénétré; et une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*. Son portrait a été gravé par Edelinck.

* FEUILLET (Madeleine), nièce du précédent, a donné plusieurs ouvrages de piété qui ont eu du succès; les principaux sont : *Sentiments chrétiens* sur les principaux mystères de Notre-Seigneur, etc., Paris, vers 1689, in-12; *Concordance des prophéties avec l'Evangile, sur la passion, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ*, Paris, 1689, in-12; *L'Ame chrétienne soumise à l'esprit de Dieu*, Paris, 1701, in-12; les *Quatre Fins de l'homme*, Paris, 1694, in-12. Elle a traduit aussi du latin deux ouvrages du P. Drexelius; la *Voie qui conduit au ciel*, Paris, 1684, in-12, et l'*Ange gardien*, Paris, 1691, in-12.

FEUQUIÈRES. *Voy.* PAS.

* FEUTRIER (Jean-François-Hyacinthe, comte), né à Paris le 2 avril 1785, termina ses études au séminaire de Saint-Sulpice. Dès qu'il eut été ordonné prêtre, il fut nommé secrétaire-général de la grande aumônerie, par le card. Fesch. Il accompagna le prélat au concile de 1811, convoqué pour régler les différends survenus avec la cour de Rome, et partagea la résistance que cette assemblée op-

posa aux volontés de l'empereur. A la restauration, confirmé dans sa place à la grande aumônerie, il la quitta durant les cent-jours, malgré les instances du cardinal Fesch. Réintégré à la seconde rentrée du roi, il fut fait bientôt chanoine honoraire du chapitre de Saint-Denis, puis curé de la Madeleine, et sut ranimer dans cette paroisse la piété et la charité des fidèles par son zèle et son infatigable activité. Doué d'un talent remarquable pour la chaire, il prononça, le 8 mai 1821, dans la cathédrale d'Orléans, le panégyrique de Jeanne d'Arc, et deux ans après il fut invité à venir l'y prononcer de nouveau. En 1822, il fit devant l'académie française le panégyrique de saint Louis, sujet usé mais dont il eut le secret de rajeunir plusieurs détails. Nommé, l'année suivante, vicaire-général de Paris, il fut appelé, le 26 janvier 1826, au siége de Beauvais. Promu en 1828 au ministère des affaires ecclésiastiques, il contre signa les fameuses ordonnances du 16 juin, qui excitèrent de vives réclamations de la part de l'épiscopat et du clergé français. On lui a reproché d'avoir eu recours à des moyens équivoques pour persuader à ses collègues que l'intention du souverain pontife était qu'ils se soumissent à ces ordonnances qui, plus tard, furent pour lui une source d'amers regrets. Il quitta le ministère au mois d'août 1829, et fut nommé à la pairie. Le chagrin avait altéré sa santé, et il fit un voyage à Paris pour consulter les médecins. Il fut trouvé mort dans son lit le 27 juin 1830. On a de lui : *Eloge historique et religieux de Jeanne d'Arc*, Orléans, 1823, in-8 ; *Oraison funèbre du duc de Berry*, qui devait être prononcée à un service dans l'église de la Madeleine, 1822, in-8; *Oraison funèbre de Mme la duchesse douairière d'Orléans*, 2e édit., Paris, 1821, in-8.

FEUTRY (Amé-Ambroise-Joseph), avocat au parlement de Douai, né à Lille le 9 octobre 1720, et mort à Douai le 28 mars 1789, est auteur de quelques petits *poëmes*, où il pourrait y avoir un peu plus de chaleur et d'action, mais où il y a de l'élégance et une versification en général noble et forte. *Le Temple de la Mort*, *les Tombeaux*, *les Ruines*, portent l'empreinte d'une mélancolie douce, et de cette philosophie sagement sombre, qui donne dans le silence des leçons utiles. Le choix du sujet contraste avantageusement avec tant de bruyantes descriptions de fêtes, de farces, de folies d'amour, et de creuses spéculations philosophiques, qui exercent les talents ou occupent l'oisiveté des écrivains du jour, et donnent de l'esprit de l'auteur une idée avantageuse. Dans le *Temple de la Mort*, on a admiré ce vers caractéristique :

Le temps qui détruit tout en affermit les murs.

On a aussi de lui : *Choix d'histoires*; *les Jeux d'enfants*, poëme en prose? *Dieu*, ode; *aux Nations*, ode; *Mémoires du siècle d'Auguste*, et une édition de *Robinson Crusoé*. Voyez Foé.

FEVERSHAM (Louis de Duras, comte de), chevalier de l'ordre de la Jarretière, commandait l'armée de Jacques II, lorsque le prince d'Orange fit sa descente en Angleterre, l'an 1688. Le comte, abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étaient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'Orange, pour faire mettre en prison ce fidèle serviteur, prétendant qu'il n'avait pu licencier une armée royale, sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, et mourut à Londres, à l'âge de 71 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FÈVRE (Raoul le), chapelain de Philippe, duc de Bourgogne en 1364, est auteur du *Recueil des Histoires troyennes*, assez rare, des éditions du XVe siècle, in-fol. Celles du XVIe, quoique aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

FEVRE (Jean le), avocat au parlement, et rapporteur-référendaire en chancellerie, sous Charles V, roi de France, est auteur d'un poëme moral, intitulé : *Le respit de la mort*, 1533, in-8, gothique. Il y en a encore une édition de Paris, 1506, in-4.

FEVRE (Jacques *Fabri* ou *Faber*, ou le) surnommé *d'Etaples* (*Stapulensis*), du lieu de sa naissance, au diocèse d'Amiens, vint au monde vers l'an 1455. Il fit ses études dans l'université de Paris, et y professa ensuite les belles-lettres et la philosophie. C'était encore le règne de la plus barbare scolastique. Le Fèvre sut s'élever au-dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirèrent le goût des études solides, et en particulier de celle des langues-mères. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, le choisit pour son grand-vicaire en 1523; ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, Le Fèvre, soupçonné de l'avoir séduit, fut obligé de le quitter. Il se retira à Strasbourg et de là à Paris, où il fut nommé précepteur du troisième fils de François Ier. La reine Marguerite, sœur de ce prince, infectée des nouvelles erreurs, mena Le Fèvre à Nérac en 1530; c'est là que cet habile homme, après avoir rouvert les yeux à la vérité, finit ses jours, sincèrement converti, en 1537. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité des trois Madeleines*, solidement réfuté par les bollandistes et par d'autres savants (*voy.* Fischer et Beda); un *Psautier* en 5 colonnes, Paris, in-folio, 1509, avec des notes peu estimées ; des *Commentaires* sur les Psaumes, sur l'Ecclésiaste, sur les Evangiles, sur saint Paul, etc., savants, mais mal digérés et mal écrits ; *Agones martyrum mensis januarii*, in-folio (sans date ni lieu, mais du commencement du XVIe siècle); une *version française de toute la Bible*, imprimée à Anvers en 1530, 1534 et 1541, in-folio, et en 1528, en 4 vol. in-8. L'édition de 1534, revue par des docteurs de Louvain, est la plus correcte, la plus exacte et la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette traduction, son sentiment sur la monogamie de sainte Anne, et sa distinction des trois Maries, soulevèrent beaucoup de docteurs contre Le Fèvre ; ce qui l'obligea de se contredire dans le traité *De duplici et unica Magdalena*, in-4, pour prouver qu'on pouvait soutenir qu'il y en avait deux ou une seule. A force de varier et de tourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne sait point ce qu'il en pensait.

* FEVRE (Denis le), religieux célestin, provincial et vicaire-général de son ordre, né dans le Vendômois en 1488, mort à Paris en 1538, après avoir professé avec éclat les langues grecque et latine, a laissé : *Vita S. Cœlestini, conscripta primum*

*a Petro Alliacensi S. R. E. cardinali, limatiori stylo donata*, Paris, 1539, in-4; *Poema hebraïcum de immaculata conceptione Virginis Mariæ*, Troyes, in-4; *Index Alphabeticus scriptorum græcorum et latinorum in omni genere litteraturæ*; des *Sermons*, etc.

* FÈVRE (Jean le), chanoine de Langres, né à Dijon en 1495, mort en 1565, savant théologien, excellent mathématicien, s'appliquait aux arts mécaniques, surtout à l'horlogerie et aux beaux-arts, tels que la peinture. Il a laissé : *Livret des emblèmes d'Alciat, mis en rimes françaises*, Paris, Wechel, 1536, in-8, gothique; *Dictionnaire des rimes françaises*, ibid., 1572, in-8; ibid., 1588, in-8, augmenté par Tabourot; *Liber de Horariorum compositione*, manuscrit.

FÈVRE (Gui le), sieur de la Boderie en Basse-Normandie, où il naquit l'an 1541. Savant dans les langues orientales, il eut beaucoup de part à la fameuse *Polyglotte* d'Anvers, confiée aux soins d'Arias Montanus. Si on le croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le pense communément. Le Fèvre passa avec son frère Nicolas à Anvers, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla longtemps, et y inséra le nouveau Testament en syriaque, avec une version en latin, une Grammaire syriaque et une chaldaïque, et un Dictionnaire de ces deux langues. Il retourna ensuite en France, apportant pour tout fruit de ses travaux, beaucoup de fatigues et quelque peu de réputation. A son retour, il fut secrétaire du duc d'Alençon, frère du roi Henri III; fut mal payé comme à Anvers, et alla mourir à la Boderie en 1598. On a de lui plusieurs *ouvrages en vers et en prose*, des *traductions*, *etc.* Il mêlait aux épines de l'étude des langues les fleurs de la poésie française. Il eut de son temps une assez grande réputation dans ce dernier genre; mais à l'exception de quelques pièces, où l'on trouve une certaine naïveté qui plait malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût : style ampoulé, phrases inintelligibles, comparaisons forcées, expressions basses, allusions puériles, jeux de mots ridicules, plaisanteries froides. On peut consulter le Père Nicéron (*Mémoires*, tome 38ᵉ), qui donne le catalogue de ses ennuyeuses productions.

FÈVRE DE LA BODERIE (Antoine le), frère du précédent, fut employé par Henri IV et par Louis XIII dans des affaires importantes. Il eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas et en Angleterre. Jacques Iᵉʳ lui fit présent d'un bassin de vermeil, enrichi de pierreries, avec ces mots : « Jacques, roi de la Grande-Bretagne, à An» toine de la Boderie. » Le prince de Galles lui donna un diamant d'un grand prix, et les seigneurs d'Angleterre ajoutèrent à tous ces présents 150 haquenées, que La Boderie distribua à son retour à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule, que Henri IV lui demanda. « Il n'est pas juste, lui dit ce prince, » que je sois le seul de vos amis, qui n'aie point » de part à vos libéralités. » La Boderie fut très-utile à ce monarque, surtout dans l'affaire du maréchal de Biron dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avait épousé la sœur du marquis de Feuquières, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles; l'une mourut fort jeune, et l'autre épousa M. Arnaud d'Andilli en 1613, auquel elle apporta la terre de Pomponne. On a de lui un *Traité de la noblesse*, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nenna, imprimé en 1583, in-8. On a publié, en 1749, ses *lettres* et ses *négociations*, 5 vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon*, satire que l'esprit de parti a fait valoir dans le temps, mais qui, dans le fond, n'est qu'une platitude dont la haine contre l'Espagne et les invectives contre la ligue font tout le mérite : « Comme si l'association » des calvinistes, dit un auteur impartial, n'avait » pas été une ligue, et une ligue composée de su» jets rebelles, armée contre le trône et l'autel. »

FÈVRE (Nicolas le), né à Paris en 1544, se creva un œil en taillant une plume. Cet accident n'interrompit point ses études. Il commença celle du droit à Toulouse. Nicolas avait dès lors le goût de l'antiquité; il entreprit le voyage de Rome pour se perfectionner. De retour en France, il se livra aux douceurs de l'étude, tandis que la plupart des gens de lettres de Paris s'occupaient des affaires de la ligue. Henri IV étant enfin paisible possesseur de sa couronne, choisit le Fèvre pour précepteur du prince de Condé; et après la mort de ce roi, la reine lui confia l'éducation de Louis XIII. Il mourut 16 mois après, en 1612, à 69 ans. Quoique le Fèvre eût travaillé toute sa vie, il n'ambitionnait point le titre d'auteur, ou peut-être craignait-il les écueils de cette profession. Ses *opuscules* furent publiés à Paris en 1514, in-4, par le Bègne. On y aperçoit un critique exact sans être trop hardi, judicieux dans ses conjectures, et juste dans ses raisonnements. Son style est pur, net et concis. Si ses talents le firent estimer, son caractère ne le fit pas moins aimer : il était humain, doux, communicatif. Il vécut dans la retraite avec la politesse d'un courtisan, et à la cour avec la simplicité d'un solitaire.

FÈVRE (Tannegui le), né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du grec et du latin. Le cardinal de Richelieu le gratifia d'une pension de 2,000 livres, pour avoir l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rémunérateur des gens de lettres se proposait de le faire principal d'un collége, qu'il devait ériger sous le nom de *Richelieu*. Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savants, et à Le Fèvre un protecteur. Le Fèvre qui avait plus de cupidité que de religion, se fit protestant, et eut une classe d'humanités à Saumur, qui assura sa vie dans ce monde, mais non pas son salut dans l'autre. Il méprisa, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ceux de sa secte, et vécut parmi eux. On lui envoya des jeunes gens de cette secte de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers. Les professeurs mêmes assistaient à ses leçons. En 1672, il se préparait à quitter Saumur pour passer à Heidelberg, lorsqu'une fièvre continue l'emporta à 57 ans. Le Fèvre était un vrai épicurien, et n'épargnait rien pour satisfaire ses goûts. Il se parfumait comme un petit-maitre. Il lui manquait, à la vérité, cet air aisé du grand monde, mais il y suppléait par un verbiage étudié. Les fruits de sa plume sont : des

*Notes sur Anacréon, Lucrèce, Virgile, Horace, Térence, Phèdre, Longin, Aristophane, Elien, Apollodore, Eutrope, Aurélius-Victor, Denys d'Alexandrie, etc.* Le Fèvre commente ces auteurs, en homme qui connaissait assez bien les délicatesses des langues, et qui en possédait l'esprit. Deux volumes de *lettres*, 1659 et 1665, in-4; *Les Vies des poètes grecs*, en français, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée Reland, à laquelle il a ajouté ses remarques; des *poésies grecques et latines*. Le latin de Le Fèvre est pur, poli, délicat, mais pas tout-à-fait exempt de gallicismes; son siècle fournit de meilleurs modèles en ce genre. Des morceaux de *Platon* et de *Plutarque*, qu'il a traduits et accompagnés de *notes*. Son français n'a pas les grâces de son latin; on voit un homme de collége, qui fait des efforts pour prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux de Balzac avec l'enjouement de Voiture, et les gâte tous les deux. Il avait un attachement inviolable à ses amis. Dans le temps que Pellisson était prisonnier d'état, il eut le courage de lui dédier son *Lucrèce*. Outre Mme Dacier sa fille, il eut un fils, auteur d'un petit traité paradoxal, sous ce titre : *De futilitate poetices*, 1697, in-12.

FÈVRE (Nicolas le), célèbre chimiste du XVIIe siècle, démonstrateur de chimie au jardin royal des plantes de Paris, fut appelé en Angleterre pour diriger un laboratoire de chimie, que Charles II avait formé à Saint-James, l'une de ses maisons royales. Ce prince l'accueillit avec distinction. On a de lui une *Chimie théorique et pratique*, en 2 vol. in-8, dont la 3e édition parut en 1674. On croit que l'auteur mourut peu de temps après. Son livre est un des premiers où l'on ait établi des principes et rassemblé les découvertes faites sur la chimie.

FÈVRE (Claude le), peintre, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres en 1675, fit les premières études de son art dans les galeries et les salles de Fontainebleau. Il se mit ensuite sous la discipline de Le Sueur et de Le brun. Ce dernier ayant vu quelques portraits de sa main, lui conseilla de s'appliquer à ce genre de peinture. Le Fèvre acquit en effet un talent supérieur pour saisir la ressemblance et le caractère, en quelque sorte, de la personne qu'il représentait. Sa touche est vraie et spirituelle, son coloris frais et piquant. Le roi et la reine voulurent être peints par cet excellent artiste, qui depuis fut très-employé à la cour. Le Fèvre passa en Angleterre, et fit dans ce royaume plusieurs tableaux, qui lui acquirent beaucoup de réputation et de richesses. Il a traité avec succès quelques sujets d'histoire. On a gravé d'après ce maître, et il a lui-même gravé plusieurs portraits à l'eau-forte. François de Troy a été son élève.

FÈVRE (Roland le), autre peintre, natif d'Anjou, mort en Angleterre en 1677, excella à faire des charges.

FÈVRE (Jacques le), docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Bourges, né à Coutances au milieu du XVIIe siècle, et mort à Paris en 1716, s'est fait un nom par les ouvrages qu'il a publiés pour la défense de l'Eglise. Les principaux sont : *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion prétendue-réformée*, Paris, 1682, in-12; *Nouvelle Conférence avec un ministre, touchant les causes de la séparation des protestants*, 1685, in-12 : ce livre eut un grand succès. *Instructions pour confirmer les nouveaux convertis dans la foi de l'Eglise.* On a encore de lui : *Entretiens d'Eudoxe et d'Euchariste, sur l'Histoire de l'arianisme et des iconoclastes du Père Maimbourg*, 1674, in-12; *Anti-Journal des assemblées de Sorbonne :* critique, ou plutôt satire, conduite par l'esprit de parti.

FÈVRE (André le), né à Troyes, était neveu de Houdard de la Motte. Son oncle ayant perdu la vue l'appela auprès de lui, et il fut son lecteur et son secrétaire. Il s'acquitta de ces deux emplois avec une assiduité et un zèle qui lui méritèrent les éloges de toutes les âmes honnêtes. Il mourut à Paris en 1768, après avoir passé ses dernières années dans des infirmités continuelles. Nous avons de lui les *Mémoires de l'académie des Sciences de Troyes*, 1744, in-4, réimprimés en 1756, en 2 part. in-12. Cet ouvrage, auquel M. Grosley a eu part, est dans le goût des *Mathanasiana*, mais plus sagement écrit. Il y a des choses agréables et des recherches curieuses.

FÈVRE (Louis le). *Voy.* CHANTEREAU.

FÈVRE. *Voy.* FEBVRE (Jacques le).

FEVRET (Charles), né à Semur en 1583, fut avocat au parlement de Dijon dès l'âge de 19 ans, et mourut dans cette ville en 1661. On a de lui un *Traité de l'Abus*, composé à la prière de Louis II, prince de Condé, et dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, 2 vol. in-fol, avec des notes du célèbre Gibert et de Brunet, avocat. Févret a approfondi cette matière, et son ouvrage est le fruit des plus longues recherches; il y a cependant des canonistes qui trouvent de l'inconvénient dans la trop grande extension de ses principes. Hauteserre l'a réfuté par ordre du clergé, qui a cru y voir compromis les droits de l'Eglise. On a encore de lui l'*Histoire de la sédition arrivée à Dijon en* 1630, in-8, et d'autres ouvrages en prose et en vers latins.

FEVRET DE FONTETTE (Charles-Marie), arrière-petit-fils du précédent, né à Dijon en 1710, fut reçu conseiller au parlement de cette ville en 1736. Après s'être attaché pendant une longue suite d'années à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages et de morceaux, tant imprimés que manuscrits, sur l'histoire de France, il conçut le projet de donner au public une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* du Père Le Long. C'est par les augmentations considérables qu'ont produites les recherches et les travaux de M. Fontette, que cet ouvrage vraiment important, et dont l'utilité peut s'étendre à tant d'objets, après être sorti des mains de son premier auteur en un seul vol. in-fol., en 1719, est devenu un répertoire immense qui forme aujourd'hui 4 vol. in-fol., non compris les tables qui en composent un 5e. Ce magistrat, aussi recommandable par ses qualités sociales, que par ses lumières dans la jurisprudence, son zèle pour sa patrie, et son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de Dijon en 1772, sans avoir vu la fin d'une entreprise qui lui fait tant d'honneur. Barbeau de la Bruyère, auquel

il avait remis tout son travail dès 1764, a présidé à l'édition de cet ouvrage.

FEYDEAU (Matthieu), né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, ensuite de Beauvais, mourut en exil, à Annonay dans le Vivarais, en 1694, à 78 ans. Son attachement au parti de M. Arnauld lui avait occasionné beaucoup de chagrins. On a de lui : des *Méditations sur l'Histoire et la concorde des Evangiles*, Bruxelles, 1673; Lyon, 1689-96, etc.; le *Catéchisme de la Grâce*, in-12, et d'autres ouvrages.

FEYDEAU DE BROU (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, mort en 1706, âgé de 53 ans, a donné au public : une *lettre latine* à Innocent XII, contre le *Nodus prædestinationis* du cardinal Sfondrate; une *Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés*, contre le Père Desimbrieux, jésuite; *Lettre au sujet de la lettre à un Curieux sur d'anciens tombeaux découverts en* 1607, dans l'abbaye de Saint-Acheul.

FEYJOO. *Voy.* FEIJOO.

FIACRE (saint), étant venu d'Irlande ou d'Ecosse en France, saint Faron, évêque de Meaux, lui donna un lieu solitaire où il bâtit un hôpital, dans lequel il recevait les passants et les étrangers. Il mourut vers l'an 670. Les légendes lui donnent la qualité de prince. Sa *Vie*, qui n'est guère authentique, a été publiée dans le Recueil de Surins, dans celui des Bollandistes (tom. 6ᵉ d'août, pag. 598 et suiv.), dans les *Acta SS. ord. S. Benedicti* de Mabillon, tom. 2, et dans les autres hagiographes; enfin nous en avons des *Vies* imprimées à part, entre autres celle écrite en vers et imprimée in-4, sans date, ni nom de ville ni d'imprimeur, et celle de Pirou, bénédictin de Saint-Maur, imprimée à Paris en 1636, in-12. L'ermitage de Saint-Fiacre est devenu un bourg de la Brie, fameux par ses pèlerinages; l'église ou chapelle est desservie par les bénédictins, les femmes n'entrent point dans le sanctuaire, et l'on remarque que la reine Anne d'Autriche, y venant en pèlerinage en 1641, se conforma à cet usage, et qu'elle fit même, à pied, le chemin depuis Monceau jusqu'à Saint-Fiacre. Dom du Plessis, qui donne un article curieux sur ce saint solitaire (*Hist. de Meaux*, tom. 1, p. 51 et suiv.), observe que dans sa chapelle il y a une pierre, sur laquelle vont s'asseoir pieusement les pèlerins, pour guérir des hémorrhoïdes, ou, selon d'autres, *du fic* ou *mal de Saint-Fiacre* (*Viscus, cancri genus, carnosis partibus adhærere solitus, primo quidem calli instar durescit; postea callus in pus conversus, proximas partes depascitur.* C'est ainsi que Mabillon désigne cette maladie dans les annales de son ordre, tom. 1, p. 344). On a prétendu que le nom de *fiacres* avait été donné aux carrosses de place, parce qu'ils furent d'abord destinés à voiturer jusqu'à Saint-Fiacre (en Brie) les Parisiens qui y allaient en pèlerinage; mais Ménage, dans son Dictionnaire étymologique, atteste comme témoin oculaire, que ces carrosses furent ainsi appelés du nom de l'image de saint Fiacre, qui servait d'enseigne à un logis de la rue Saint-Antoine, où l'on a premièrement loué ces sortes de voitures. On peut concilier ces deux sentiments; en supposant que le maître de l'auberge n'avait pris saint Fiacre pour enseigne, qu'à cause de la première destination de ces voitures pour ce pèlerinage; la rue Saint-Antoine où était l'auberge est précisément sur le chemin de Paris à Saint-Fiacre. Par la suite il étendit l'usage de ses voitures pour le service de Paris.

FIACRE, frère lai de l'ordre de Saint-Augustin, né à Marly en 1609, et mort à Paris en 1684, se fit connaître par sa piété et diverses prédictions qui parurent surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, marie-Thérèse, son épouse, et d'autres grands personnages, avaient grande confiance en ses prières, et s'y recommandaient souvent. Il était fort lié avec Claude Bernard, surnommé le *pauvre prêtre* (voy. cet article). Sa *vie*, imprimée à Paris en 1722, est écrite avec une simplicité qui attache. Dans son discours préliminaire, l'auteur anonyme (que l'on sait être un augustin, nommé *Gabriel de Sainte-Claire*) montre qu'il connaissait les règles de la critique et qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion : « La disposition » de nos pères était de croire tout à l'aveugle; ils se » faisaient conscience de douter du moindre pro- » dige : ils croyaient trop. La disposition d'esprit de » nos jours (en 1722) est de ne croire rien; s'il me » fallait opter entre ces deux extrémités, j'aimerais » mieux la puérile crédulité de ceux qui croient » tout, etc. » Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, et le lecteur est arrêté à chaque pas par des fautes grossières qui ne sont pas relevées dans l'*errata*. L'abbé d'Artigny en a donné, d'après un journaliste, le Précis de ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribua aux prières du frère Fiacre), dans le tome 6ᵉ de ses Mémoires; mais on voit, par ce précis, que l'abbé n'avait pas vu le livre même.

* FIARD (l'abbé, Jean-Baptiste), né à Dijon le 23 novembre 1736, entra d'abord chez les jésuites, et professait la rhétorique à Alençon à l'époque de leur suppression. Il se rendit alors à Paris, où il fut admis dans le séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. Appelé dans sa ville natale, il était pourvu d'un *mépart* à Saint-Michel lorsque la révolution survint. Ayant refusé de prêter le serment, il fut déporté en 1793 à Rochefort, et ne revint à Dijon qu'en 1795. Il vécut depuis retiré et mourut le 30 septembre 1818. L'abbé Fiard était pieux, charitable; mais, dès son enfance, il avait montré une imagination exaltée qu'avait encore enflammée la lecture de livres extravagants. Il avait la faiblesse de croire à la magie, et ne voyait partout que des sorciers et des magiciens. Dans ses écrits, il cite comme *démonolâtres* les ventriloques, et prend pour des sorciers les faiseurs de tours, et pour des effets de leur pouvoir une poupée automate et d'autres objets qui sont purement physiques. Longtemps avant la révolution il avait annoncé l'existence de *démonolâtres* dans le *Journal de Verdun*, dans le *Journal ecclésiastique*, et dans le *Spectateur de Toulouse*. Le 22 octobre 1775, il écrivit à l'assemblée du clergé une longue lettre dans laquelle il lui dénonçait les projets d'une foule de magiciens et de sorciers, qui minaient sourdement le trône et l'autel. Les persécutions trop réelles qu'il éprouva depuis ne firent

qu'exalter de plus en plus son imagination. Selon lui, la révolution n'était que l'effet d'un *ensorcellement*, et *huit cent mille Parisiens* étaient *ensorcelés*, ainsi que Louis XVI lui-même. Tous les ouvrages qu'il a publiés roulent sur ce sujet : en voici les titres : *Lettres philosophiques sur la magie*, 1801, in-8; *La France trompée par les magiciens et les démonolâtres du XVIII^e siecle*, 1803, in-8; *Le Secret d'état*, 1815, in-8. On lui attribue aussi *Le Mystère des magnétiseurs et des somnambules dévoilé, par un homme du monde*, 1815, in-8. Deleuze a cru devoir réfuter cet ouvrage dans ses *Annales du magnétisme*. (On peut également voir les *Annales politiques, morales et littéraires*, du 17 décemb. 1815.) En 1797, l'abbé Fiard soumit à La Harpe une partie du travail qu'il avait entrepris pour prouver *l'origine diabolique et magique de la révolution*. La Harpe se contenta de lui répondre que les « révolu- » tionnaires ne pouvaient être d'aussi grands sor- » ciers, parce qu'ils ne croyaient ni en Dieu ni au » diable. » Sur la fin de sa vie il se promenait toujours seul dans les lieux les plus solitaires, ayant constamment avec lui quelques-uns de ces ouvrages sur la magie et les magiciens. Amanton a inséré dans le *Journal de Dijon* du 6 août 1823 une *notice* très-détaillée sur l'abbé Fiard.

FICHARD (Jean), né en 1512, jurisconsulte de Francfort sur le Mein, sa patrie, syndic de cette ville, y mourut en 1581, à 69 ans. Il savait les langues et l'histoire du droit. Il fut disciple du célèbre Zasius qui professait à Fribourg en Brisgau. Il voyagea en Italie et s'arrêta dans toutes les universités. On a de lui : *Onomasticon philosophico-medicum synonymum*, etc., 1574, in-8; c'est un dictionnaire d'alchimie; *Consilium matrimoniale*, 1580, in-fol.; *De Cautelis*, 1577, in-fol.; *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt*, in-4, très-rare : *Vitæ jurisconsultorum*, 1565, in-4, etc.; il fait suite à celui de Bern. Rutilius. Les *Coutumes de Francfort*; *Consilia*, etc., Francfort, 1590, 2 vol. in-fol.; Darmstadt, 1677, 3 vol. in-fol., y compris la vie de l'auteur par H. P. Herdesianus. On trouve une notice sur Fichard avec son portrait dans le Mercure allemand. *Deutsche Mercur.*, de 1776, 2^e partie.

FICHET. *Voy.* FISCHET.

* FICHET (Alexandre), savant jésuite, naquit en 1588 au Petit-Bornand, dans le diocèse de Genève. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner à Lyon les humanités pendant sept ans, et pendant quatre autres la philosophie et les mathématiques. Il se consacra ensuite au ministère de la chaire, et obtint un tel succès, que l'église n'était jamais assez vaste pour contenir l'auditoire qui se pressait pour l'entendre. Il fut recteur du collége de Nimes, et envoyé à Rome en qualité de député de la province de Lyon, pour y assister à la huitième congrégation de son ordre. Le père Fichet avait un talent particulier pour développer dans ses écoliers la vocation à l'état monastique. On en compte un grand nombre qui, par ses conseils, entrèrent dans divers instituts. Ses ouvrages sont : *Chorus poetarum lustratus cum musæo rhetorico et poetico* : c'est une édition purgée du *Corpus poetarum*. Le nombre des poètes latins compris dans ce recueil est de 58. Il en manque quelques-uns, qu'il se proposait d'ajouter dans une autre édition. Cet ouvrage a été imprimé à Lyon, 1616, in-4. *Favus mellis ex variis sanctis collectus*, Lyon, 1615-1617, in-24. Ces deux ouvrages sont sans nom d'auteur. La *Vie de la bienheureuse mère de Chantal, fondatrice de la Visitation*, Lyon, 1642, in-4; la *Vie de saint Bernard de Menthon; Arcana studiorum omnium methodus, et Bibliotheca scientiarum*, Lyon, 1649, in-8, réimprimé à la suite du *Prodromus historiæ litterariæ* de Lambecius, Hambourg, 1710, in-fol. Cet ouvrage est écrit avec élégance, et donne des moyens faciles de faire des progrès dans les sciences. Le *Triomphe du saint Siége contre un conseiller hérétique de Grenoble*, Grenoble, 1640. Il mourut à Chambéry le 30 mars 1659.

* FICHTE (Jean-Théophile), célèbre philosophe et métaphysicien, né le 19 mai 1762 dans le village de Rammenau en Lusace, était fils d'un fabricant de rubans, et fut placé dans une école par un protecteur de sa famille qui avait reconnu en lui d'heureuses dispositions. Mais s'accommodant peu de la contrainte à laquelle il se voyait assujetti, il se sauva de chez son maître, et on le trouva sur les bords de la Saale, les yeux fixés sur une carte dans laquelle il cherchait la route qui pouvait le conduire en Amérique. Il termina cependant ses études dans les universités de Wittemberg et de Leipsig, puis accepta une place de précepteur à Kœnigsberg, où il fit la connaissance du célèbre Kant, dont il embrassa la doctrine. En 1792, il publia sous le voile de l'anonyme, un *Essai de critique de toutes les révélations*, qui fut attribué à Kant. L'année suivante, il épousa une nièce de Klopstock, et fit paraitre en Suisse, où il voyageait, ses *Matériaux pour rectifier les jugements du public sur la révolution française*. La chaire de philosophie à l'université d'Iéna étant devenue vacante, Fichte y fut nommé. Ce fut alors qu'il modifia les théories de Kant et publia un système également fondé sur l'*idéalisme transcendantal*, auquel il donna le nom de *Doctrine de la science*, et dont il fit la base de ses cours (1). En 1798, parut son *Système de morale*, qui fit accuser l'auteur d'hérésie et d'athéisme, et l'obligea de donner sa démission de professeur. Il alla poursuivre ses travaux à Berlin, et y donna des leçons particulières. Un de ses disciples, Schelling, en attaquant sa doctrine, donna naissance à des querelles philosophiques dans lesquelles entrèrent la plupart des savants d'Allemagne. Durant l'été de 1805, Fichte occupa la chaire de philosophie transcendante à l'université d'Erlang, et, l'hiver suivant, fit un cours à Berlin. Ayant, par suite de la guerre de 1806, perdu sa place de professeur à Erlang, M. G. de Humboldt lui fit obtenir, après la paix, la place de recteur de la nouvelle université de Berlin. Il mourut, le 29 janvier 1814, de la contagion que sa femme avait gagnée en se consacrant à soigner les malades abandonnés. Fichte a laissé

(1) Ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir une connaissance approfondie des théories de Fichte, peuvent consulter les ouvrages d'Ancillon, et l'*Histoire comparée des différents systèmes de philosophie*, par de Gerando.

les ouvrages suivants, tous écrits en allemand : *Essai de critique de toutes les révélations*, Kœnigsberg, 1792, in-8, réimprimé en 1793, ouvrage dans lequel l'auteur défend la révélation d'après des raisonnements puisés dans la philosophie de Kant; *Matériaux pour rectifier les jugements du public sur la révolution française*, publiés en Suisse, 1793, in-8; l'auteur y soutient cette doctrine dangereuse, que « l'espèce de contrat synallagmatique, qui » existe entre une nation et son chef héréditaire, » peut être dissous par la volonté de l'une des deux » parties, et surtout par celle de la nation; » *Sur la notion de la doctrine de la science appelée communément Philosophie*, Weimar, 1794-98-99, in-8; *La liberté de penser réclamée des souverains de l'Europe*, Weimar, 1794, in-8; *Discours sur la destination de l'homme de lettres*, 1794, in-8; *Bases de la doctrine de la science*, ibid., 1794, in-8; réimprimé en 1801-1802, 2 vol. in-8; *Précis de ce qui caractérise la doctrine de la science relativement à la faculté théorétique*, ibid., 1794 et 1802, in-8; *Bases du droit naturel, d'après les principes de la doctrine de la science*, ibid., 1796-97, 2 vol. in-8; la deuxième partie porte le titre de *Droit naturel*, *Système de morale d'après les principes de la doctrine de la science*, 1798, in-8; *Essai pour servir à l'histoire de l'athéisme*, (sous le nom de Forberg), Marpourg, in-8; *Appel au public sur l'imputation d'athéisme*, Tubingen, 1799, in-8; 2[me] édit., Iéna, 1799, in-8. Dans cet *Appel*, Fichte est loin de répondre d'une manière satisfaisante à l'accusation grave dont il était l'objet; *La destination de l'homme de lettres*, Berlin, 1800, in-8; *Rapport plus clair que le jour, adressé à la majeure partie du public sur la nature réelle de la philosophie recente*, ou *Essai pour forcer le lecteur à comprendre*, Berlin, 1801, in-8; on peut juger par le titre bizarre de ce livre combien il y a d'obscurité dans les *sublimes* rêveries des idéalistes. Fichte a avoué que les Kantistes ne comprenaient pas la doctrine de leur maître, lequel à son tour déclara que Fichte lui-même ne l'avait pas compris; *Vie et opinions singulières de Frédéric Nicolaï, publiées par Schlegel*, Tubingen, 1801, in-8; *Réponse à l'écrit de R. L. Reinhold sur le tableau abrégé de l'état de la philosophie au commencement du* XIX[e] *siècle*, Tubingen, 1802, in-8; *Discours sur la condition de l'homme de lettres et sur ses travaux dans l'empire de la liberté*, Berlin, 1806, in-8; *Matériaux pour les traits caractéristiques du temps actuel*, Berlin, 1806, in-8; *Guide de la vie bienheureuse*, ou *Doctrine religieuse présentée dans un cours public*, Berlin, 1806, in-8. Fichte regardait cet ouvrage comme celui qui présentait sa doctrine dans toute sa sublimité; ce livre, dicté par un sentiment pur de la religion, et écrit avec onction, offre la plus haute mysticité et des idées originales, par exemple sur l'évangile de saint Jean. Les propositions qui, huit ans auparavant, l'avaient fait accuser d'hérésie, y sont développées d'une manière plus claire et plus satisfaisante; *Discours adressé à la nation allemande*, Berlin, 1806; *La doctrine de la science exposée dans toute son étendue*, Straubing, 1807, in-8; *Principes fondamentaux de toute la doctrine de la science, pour servir de manuel à ceux qui en suivent les cours*, et *Esquisse du caractère distinctif de cette science relativement à la faculté théorique*, 1810, in-8 : Fichte a laissé plusieurs opuscules et mémoires insérés dans les journaux philosophiques et autres recueils périodiques. Les allemands le regardent comme un de leurs plus grands philosophes.

* FICHTEL (Jean Ehrenreich), naturaliste hongrois, né en 1752 à Presbourg, y suivit quelque temps le barreau, qu'il abandonna pour une place dans le directoire de la nation saxonne. Ce directoire ayant été supprimé, Fichtel se rendit à Vienne, où il fut employé dans la chambre des comptes, puis envoyé dans la Transylvanie chef de bureau à la trésorerie. En 1785, il devint directeur de la régie du domaine et des douanes, et en 1787 conseiller du gouvernement de la même province. Il mourut presque subitement le 4 février 1795. Les fréquents voyages qu'il fut obligé de faire pour remplir ses fonctions le mirent à même de satisfaire ses goûts pour l'histoire naturelle. Son cabinet passait pour le plus riche qui fût dans les états autrichiens. On lui doit : *Mémoires sur la minéralogie de la Transylvanie*, Nuremberg, 1780, 2 part. in-4; *Observations minéralogiques sur les monts Carpaths*, Vienne, 1751, 2 part. in-8; *Mémoires minéralogiques*, Vienne, 1794, in-8; *Notice d'un volcan brûlant en Hongrie*, Berlin, 1799.

FICINO (Marsilio), chanoine de Florence sa patrie, savant dans les langues grecque et latine, naquit le 19 octobre 1433. Il professa la philosophie dans l'université de Florence. Il eut une foule de disciples : car quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire, erreur qui lui était commune avec les philosophes de son temps, il avait d'ailleurs beaucoup de mérite. Il dut à la libéralité des Médicis, des retraites agréables auprès de Florence. Il y passait le plus de temps qu'il pouvait, avec des amis choisis qui philosophaient, et qui partageaient avec lui les charmes de la raison et de la solitude. Ficino avait besoin de l'air de la campagne. Son tempérament était mélancolique, sa santé délicate, et il ne la conservait que par des attentions presque superstitieuses. Il changeait jusqu'à six ou sept fois de calotte par heure. La nature était trop faible chez lui, pour qu'elle ne succombât point, malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499, à 66 ans. Ses *ouvrages* ont été recueillis à Bâle en 1561, 2 vol. in-folio. Ils ont été imprimés plusieurs fois. On y voit des traductions d'auteurs grecs, de Platon, de Plotin, dont il essaie de faire des chrétiens, parce qu'effectivement il se trouve dans leurs ouvrages des endroits très-favorables à la religion chrétienne, fruits sans doute de la lecture des livres saints, ou de la tradition primitive, ou des notions que les Juifs avaient communiquées aux autres nations. On y trouve aussi des *écrits* de physique, de métaphysique, de morale, de religion; des *lettres* en 12 livres, imprimées séparément, Venise, 1495, in-fol., rare, ainsi que son édition de la *Philosophie platonicienne*, imprimée à Florence, 1482, in-folio. On peut consulter sur Ficino, Tiraboschi dans son *Histoire des écrivains italiens*; J. C. Schelhorn, *Amœnit. litt.*, tome I[er]; et sa *Vie*

écrite par Jean Corsi, de Florence, imprimée à Pise en 1771, in-8. Ficino eut pour élèves les savants les plus illustres, comme Accolti, Calderino, Cavalcanti, Ange Politien; ce dernier, ainsi que d'autres poètes, le célébra dans ses vers.

* FICORONI (François), antiquaire, né en 1664, à Lugnano, ou selon d'autres à Labico près de Rome, mort dans cette ville en 1747, âgé de 83 ans, fut membre associé de l'académie des Inscriptions, de la société *royale* de Londres et de plusieurs autres sociétés savantes. Il fonda la société *de gl' Inculti* à Rome. On lui doit un grand nombre d'ouvrages qui prouvent son érudition. Les principaux sont : *Osservazioni sopra l'antichita di Roma descritte nel Diario italico dal P. Bern. Montfaucon*, 1709, in-4, ouvrage curieux et estimé; *I Tali ed altri strumenti lusorii degli antichi Romani*, Rome, 1734, in-4, fig., curieux et peu commun; *Le maschere sceniche e le figure comiche d'antichi romani*, Rome, 1736 et 1748, in-4, fig., traduit en latin sous ce titre : *De larvis scenicis*, en 1750 ou 1754, in-4, fig.; *I piombi antichi*, 1740, in-4, fig., rare et estimé. Il a été traduit en latin. *I vestigi e rarita di Roma antica, ricercate e spiegate*, 1744, grand in-4; *Gemmæ antiquæ litteratæ, aliæque rariores*, 1757, in-4, fig., publié après la mort de l'auteur, avec de savantes notes de Galeotti.

* FICQUET (Etienne), graveur, né à Paris en 1731, excellait dans les portraits en petit. On lui doit ceux des personnages les plus célèbres de France, dont la suite, connue sous la dénomination de *collection Ficquet*, se compose des portraits suivants : *Mme de Maintenon*, *Molière*, *Voltaire*, *Montaigne*, *Regnard*, *J. B. Rousseau*, *Fénélon*, *Descartes*, *J. J. Rousseau*, *Lamothe-le-Vayer*, *Crébillon*, *Corneille*, *Eisen*, *Vadé*, *Chennevière*, et deux differents portraits de *La Fontaine*. Il a laissé imparfait celui de *Bossuet*, on en rencontre quelques épreuves. On a encore de lui plusieurs autres très-petits portraits, de *Cicéron*, *Newton*, *Louis XV*, *etc.* Celui de Mme de Maintenon est regardé comme un chef-d'œuvre. D'un caractère original, il travaillait peu lorsqu'il n'était pas pressé par le besoin, et mourut dans un état voisin de l'indigence, en 1794.

FIDDES (Richard), écrivain poli et savant théologien anglais, né à Hunmanby dans le comté d'Yorck, en 1671, fut ministre à Halsham, lieu malsain, qu'il fut obligé de quitter. Il se retira à Putney, où il mourut en 1725. Il est auteur : d'un *Corps de théologie*, 1718-1720, 2 vol. in-fol.; de cinquante-deux *discours pratiques* sur différents sujets, 1720, in-fol.; de la *Vie du cardinal Wolsey*, Londres, 1724, in-folio; d'un *Traité de morale*, 1724, in-8, où il réfute la fable des *Abeilles* de Mandeville, et les *Recherches sur la vertu* de Shaftesbury. Il était plus ingénieux que solide.

FIDELE (saint), né à Sigmaringen, petite ville de la Souabe, étudia la philosophie et la jurisprudence dans l'université de Fribourg. Quelques gentilshommes curieux de voyager, ayant désiré de l'avoir pour compagnon, il parcourut avec eux, depuis 1604 jusqu'en 1610, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs provinces d'Espagne. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat, et devint célèbre dans le barreau; mais redoutant les écueils dont cette carrière est semée, il la quitta bientôt pour se faire capucin. Le pape Grégoire XV, qui venait d'établir la congrégation de la Propagande, instruit du mérite de Fidèle, le préposa aux missions qui devaient se faire chez les Grisons. Il s'acquitta de son emploi avec un succès digne de son zèle, et tel qu'on espérait de ramener dans le sein de l'Eglise tout ce qui restait d'hérétiques chez cette nation; mais quelques-uns d'entre eux, plus attachés à l'erreur, et par-là même jaloux de ses succès, résolurent de le perdre de la manière la plus lâche et la plus cruelle. D'après une invitation simulée, le P. Fidèle s'étant présenté pour les instruire, ils se jetèrent tumultueusement sur lui et le massacrèrent le 24 avril 1622. Clément XIII l'a mis au nombre des saints.

FIDERI, empereur du Japon, fils et successeur de Taïkosama en 1598. Ongoschio son tuteur lui enleva sa couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. Fideri leva une puissante armée contre l'usurpateur; mais celui-ci plus heureux le réduisit à s'enfermer avec sa femme et les seigneurs de son parti dans un palais, où il fit mettre le feu.

FIELDING (Henri), célèbre romancier anglais, fils d'un lieutenant-général, vit le jour à Sharpham-Park, dans le comté de Sommerset, le 22 avril 1707. Né avec une imagination vive et même libertine, il s'abandonna, avant l'âge de 20 ans, tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé et sa médiocre fortune. A 30 ans il épousa miss Cradock, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau; mais la goutte qui l'assaillit tout-à-coup, l'obligea d'abandonner cette carrière à laquelle il était d'ailleurs peu propre. La composition de plusieurs comédies ou farces, et de plusieurs romans, et la place de juge de paix dans le comté de Middelsex, furent ses ressources contre l'indigence. Une maladie de langueur, qui l'affligeait depuis quelque temps, l'engagea d'aller en 1753, en Portugal. Il mourut à Lisbonne en octobre 1754. Ses romans sont traduits en français : *Tom-Jones*, en 4 vol.; *Amélie*, en 3; les *Aventures d'Andrews*, 2 vol.; *Roderic Randon*, 3 vol. in-12; *Voyages dans l'autre monde*, in-12. Les *comédies* de Fiedling ne sont pas du premier mérite; elles offrent pourtant des scènes agréables, et quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie et d'une manière originale. Il en a imité deux de Molière, l'*Avare* et *le Médecin malgré lui*. Quant à ses romans, on y trouve de belles situations, des sentiments touchants, d'excellents caractères, dont quelques-uns sont neufs; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas et les menus détails. On a corrigé une partie de ces défauts dans les traductions françaises, du moins dans celle d'*Amélie*. *Tom-Jones*, le chef-d'œuvre de l'auteur, a été réduit de 5 vol. à 4; encore il y en a deux de trop. Chéron en a donné depuis une traduction complète en 6 vol. in-12. Fielding donna pendant quelques mois une espèce de *Journal de morale*, qui avait les mêmes imperfections que ses romans. C'était un tas d'observations faites à la hâte et dans les rues,

maladroitement cousues à des lieux communs, satiriques et moraux, dont l'effet ne sera certainement pas de rendre les hommes meilleurs.

·FIENNE (Robert de), vieux guerrier, qui fut honoré de l'épée de connétable en 1356; mais le roi Charles V voulant gratifier Duguesclin de cette charge, de Fienne donna sa démission en 1370. Sa famille a subsisté jusqu'à nos jours.

FIENUS (Thomas), d'Anvers, né en 1567, fut appelé à Louvain en 1593, pour remplir une chaire de médecine. Il la quitta au bout de sept ans, pour se rendre à la cour de Maximilien, électeur de Bavière, en qualité de son médecin; il n'y resta qu'un an, et il vint reprendre sa chaire à Louvain, où il mourut en 1631. Il est regardé comme un médecin très-savant. Il en est peu de son temps qui l'aient égalé dans la connaissance de l'histoire naturelle et de la chirurgie. On a de lui : *De viribus imaginationis*, in-8; *De formatione et de animatione fœtûs*, in-8; *Apologia pro libro præced.*, 1629, in-8; *De cauteris*, in-8, dont la meilleure édition est de Londres, 1633, in-4; *Libri chirurgici*, 1649, in-4; et d'autres livres bien reçus dans leur temps. — Son père Jean Fienus, médecin à Anvers, mort à Dordrecht en 1585, donna un traité *De statibus humanum corpus molestantibus*, 1682, in-8, curieux.

* FIESCHI (Joseph-Marie), assassin qui, en juillet 1835, essaya, au moyen d'une machine infernale, de donner la mort à Louis-Philippe, était né en 1790, à Murato en Corse et s'engagea à 18 ans, dans un régiment qui partait pour Naples. En 1814, le corps auquel il appartenait fut licencié, et il retourna dans sa patrie où il fut incorporé dans une légion que l'on y formait. Il accompagna Murat dans son aventureuse expédition qui se termina par une sanglante catastrophe (*Voy.* Murat.) Fieschi enfermé d'abord avec ses compagnons au fort Lamalgue à Toulon, fut mis en jugement à Draguignan et acquitté. Etant retourné en Corse, il ne tarda pas à se déshonorer par plusieurs vols, ce qui le fit condamner en août 1816, à dix ans de réclusion. Après l'expiration de sa peine qu'il subit dans la prison d'Embrun, il mena une vie errante et misérable, jusqu'à la révolution de juillet. S'étant à cette époque rendu à Paris, il s'y donna comme un homme persécuté pour son patriotisme, et réussit à se faire allouer, par la commission des condamnés politiques, une pension de 550 francs. Il obtint en même temps le grade de sous-officier dans la compagnie de vétérans employée à la garde de la maison de détention de Poissy, et peu après, il fut incorporé avec le même grade dans la compagnie des sous-officiers sédentaires en garnison à Paris. Cependant, une femme de vie et de mœurs plus que suspectes, Laurence Petit, veuve Lassave, femme Abot, avec laquelle il avait noué de criminelles relations dans la prison d'Embrun, vint se réunir à son ancien compagnon de détention, et vers la fin de 1830, ils étaient placés comme concierges dans une maison voisine du Jardin du Roi. Un ingénieur civil, inspecteur des travaux de canalisation de la Bièvre, étant venu s'établir dans cette maison, Fieschi réussit à en obtenir un emploi de garde des travaux, et peu après, le poste de gardien du moulin de Croulle-Barbe situé sur cette rivière, et voisin de la manufacture royale des Gobelins. Le directeur de cet établissement, M. Lavocat, ayant eu occasion de voir Fieschi, se laissa tromper comme tout le monde par ses prétendues condamnations politiques, et lui donna de nombreux témoignages d'intérêt. Fieschi affectait à cette époque un dévouement sans bornes pour le gouvernement; il sollicita un emploi dans la police et reçut la mission de surveiller quelques sociétés populaires. Il paraît qu'il donna des preuves d'intelligence et de zèle, et qu'il rendit alors de notables services, sans cesser toutefois d'exploiter ses prétendus titres militaires et politiques, et de harceler de ses pétitions le ministère de la guerre et la commission des secours. Il avait conservé ses fonctions d'agent de police et de gardien du moulin de Croulle-Barbe, et il exerçait encore, dans ses heures perdues, la profession de tisserand. Les mauvais traitements qu'il fit subir à Laurence Petit, la déterminèrent à rompre avec lui; mais sa fille Nina Lassave resta, et Fieschi ne rougit pas d'en faire l'objet de ses brutales passions. Son immoralité et ses vices ne pouvaient manquer de se révéler à ses protecteurs. Chargé en qualité de contre-maître des travaux de dégravellement de l'aqueduc d'Arcueil, on s'aperçut qu'il détournait les fonds destinés au paiement des ouvriers, et il perdit sa place. Dans le même temps, ses derniers faux ayant été découverts, M. Lavocat lui retira sa protection; le gouvernement supprima les pensions et les traitements qui lui étaient accordés, et ce ne fut qu'en se cachant et en changeant de nom qu'il put échapper à un nouveau procès criminel. Exaspéré par ces disgraces multipliées, Fieschi murmura des paroles de vengeance contre le gouvernement. Cependant, quelques mois avant juillet 1835, il avait trouvé moyen de sortir de la vie précaire et misérable qu'il menait, en travaillant dans une manufacture de papier peint. Telle était la position de Fieschi, à l'approche du 5^e^ anniversaire de la révolution de juillet 1830. Cependant, la première journée s'était passée sans malheur, et les précautions prises par l'autorité semblaient donner l'assurance que la seconde ne serait pas moins heureuse. Le roi, accompagné d'un nombreux état-major et de trois de ses fils, passait devant le front de la 8^e^ légion de la garde nationale stationnée aux environs du Jardin Turc, lorsque tout-à-coup retentit une détonation pareille à celle que produirait un grand nombre de pétards ou un feu de peloton mal exécuté. Onze personnes, au nombre desquelles étaient le maréchal de Trévise, étaient tombées sans vie. La maison d'où les coups sont partis est bientôt investie. Une trace de sang conduit sur les pas de l'assassin qui est arrêté et conduit au poste du Château-d'Eau, au milieu des cris du peuple qui veut le massacrer. Le 30 janvier 1836, s'ouvrirent, devant la cour des pairs, les débats qui excitèrent au plus haut degré la curiosité publique. Fieschi s'y montra plein d'audace et de jactance. Certain du sort qui l'attendait, il prit le parti d'une franchise entière à l'égard de ses coaccusés, et parla insolemment des services qu'il avait rendus et de ceux qu'il allait rendre en-

core à la France par ses révélations. Il raconta naïvement ses hésitations la veille du crime, et les angoisses de sa conscience, au moment d'exécuter l'attentat. Il déclara que peu d'instants avant l'exécution, M. Lavocat, son bienfaiteur, qu'il n'avait pas vu depuis onze mois, étant venu se placer, avec sa légion, sur le boulevart, en face de sa machine, cette vue l'avait troublé, et lui avait suggéré un instant l'idée de descendre, de faire monter M. Lavocat chez lui, et de lui tout déclarer en se jetant à ses pieds et en le priant de le faire expatrier. « Mais » sa légion changea de place, ajouta-t-il; mon mau- » vais destin l'a emporté; j'étais comme un déses- » péré. Mon crime plus fort que ma raison me pous- » sait l'épée dans les reins. Fieschi, est-ce que tu » manquerais de courage? Non, ma parole était » donnée. Alors je pris le tison, je mis le feu par le » milieu, et le forfait était consommé. » Morey, accablé par les révélations de Fieschi et par une masse de preuves irrésistibles, déploya durant les débats une énergie extraordinaire, et persista dans un système complet de dénégation. Boireau se montra impudent et effronté. Quant à Pépin, son embarras et ses tergiversations trahirent le trouble de sa conscience. Ces trois accusés furent condamnés à la peine de mort. Boireau, le seul complice que Fieschi eût ménagé, fut condamné à vingt ans de détention, peine commuée plus tard en dix ans de bannissement. L'exécution eut lieu le 19 février 1836, en présence d'une foule immense que la curiosité avait attirée à la dernière scène de ce drame sanglant. Pépin protesta de son innocence avant de subir sa peine. Morey mourut avec une fermeté silencieuse qui n'était autre chose que l'endurcissement d'une âme sanguinaire. Quant à Fieschi, il montra dans ses derniers moments, un courage qui ne se démentit point. Il pria l'ecclésiastique qui l'assistait de monter avec lui tous les degrés : « Je veux, lui » disait-il, que vous ne me quittiez que le plus » près possible de l'éternité. » Arrivé sur l'échafaud, il s'écria d'une voix éclatante : « J'ai dit la » vérité, j'ai dit toute la vérité; je demande pardon » à Dieu et aux hommes, surtout à Dieu. Puisse » mon châtiment servir d'exemple! » Ainsi périt cet homme digne d'être placé à côté des Ravaillac, des Clément et des Louvel, si l'absence de toute espèce de conviction, de toute foi quelconque, n'en faisait un monstre plus affreux encore. Dévoré de vanité et d'orgueil, prêt à servir tous les partis pour les exploiter tous; appelant de tous ses vœux un grand bouleversement social, à la faveur duquel il pût trouver une place qui répondit aux prétentions d'une ambition désordonnée, Fieschi tourna vers le crime toute l'énergie qu'il avait reçue de la nature, et fit l'étude de trouver un grand forfait qui pût lui faire un nom. On a publié tous les détails relatifs à son crime, dans une brochure intitulée : *Procès de Fieschi*, Paris, 1836, 3 vol. in-8.

FIESQUE (Jean-Louis de), comte de Lavagne, d'une des plus grandes familles de Gênes, naquit avec des qualités qui auraient pu lui procurer une vie heureuse; mais son ambition le perdit. La haute fortune d'André Doria excitait sa jalousie; il se ligua d'abord avec les Français, qui voulaient recouvrer Gênes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'était l'entreprise d'une âme lâche, d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître. A l'entrée de la nuit du 1er janvier 1547, les conjurés commencèrent d'exécuter leur projet. Ils s'étaient déjà rendus maître de la Darsène, lieu où sont les galères, lorsque la planche sur laquelle le comte passait pour entrer dans une galère s'étant renversée, il tomba dans la mer et se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sauvée. On punit le crime de Fiesque sur sa famille; elle fut bannie de Gênes jusqu'à la cinquième génération, et son palais fut rasé. Le cardinal de Retz a donné l'Histoire de cette conjuration, 1665, in-8. Cet ouvrage n'est qu'une espèce d'abrégé de l'Histoire de la même conspiration, publiée en italien par Mascardi, et traduite en français par Fontenai-Sainte-Geneviève, 1639, in-8.

FIEUBET (Gaspard de), seigneur de Ligny, conseiller au parlement de Toulouse où il était né en 1626, ensuite chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, et conseiller d'état, mourut aux Camaldules de Grosbois en 1694, à 67 ans. Il a laissé quelques petites *pièces de poésie*, répandues dans divers recueils. On les lit avec plaisir, pour la délicatesse, la légèreté et le naturel qui y règnent. Sa fable surtout, intitulée *Ulysse et les Syrènes*, est très-estimée.

** FIÉVÉE (J.), publiciste, né vers 1770 à Paris, embrassa d'abord l'état d'imprimeur, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à la culture des lettres. Dans le principe, partisan du nouvel ordre de choses, il concourut à la rédaction de la *chronique de Paris*, et fit représenter en 1790 les *rigueurs du cloître*, petit opéra qui eut beaucoup de succès. Les événements, qui se succédaient avec rapidité, modifièrent ses opinions. Au 13 vendémiaire, il se signala dans la lutte des sections de Paris contre la convention, et parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui. Proscrit de nouveau après le 18 fructidor, il se tint caché dans les environs de Paris, et continua d'entretenir une correspondance active avec les agents des Bourbons. Deux de ses lettres ayant été saisies, il fut arrêté en 1799 et enfermé au temple. Chargé, en 1802, par le premier consul d'une mission délicate en Angleterre, il fut à son retour nommé censeur et devint un des propriétaires du *Journal de l'empire*, au succès duquel il contribua par ses articles. Il était depuis quelque temps maître des requêtes, lorsqu'il remplit en 1810 une mission de confiance à Hambourg. Nommé préfet de la Nièvre en 1813, il perdit cette place en 1815. Renonçant dès lors aux fonctions publiques, il devint le chef de l'opposition royaliste. Affaibli par l'âge, fatigué de cette lutte incessante contre les pouvoirs, il passa ses dernières années dans la retraite, et mourut en mai 1839, laissant la réputation d'un homme d'un esprit souple et fécond, et d'un bon littérateur. Ses principaux ouvrages sont : *la dot de Suzette*, Paris, 1798, in-12; roman plein de grâce et de sensibilité, trad. en espagnol et en Portugais et réimprimé plusieurs

fois. *Frédéric*, 1800, 3 vol. in-18; *Lettres sur l'Angleterre*, 1802, in-8; *Correspondance politique et administrative*, 1815-19, 15 part. in-8 (*voy.* Hennequin). *Histoire de la session* de 1815-20, 4 vol. in-8. Fiévée a été l'un des rédacteurs du *Nouv. mercure*, il a fourni des extraits à la *Nouv. Bibliothèque des Romans*, et au *Répertoire du théâtre français* des notices et des jugements signés L. T. (*V.* Petitot).

FIEUX (Jacques de) entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, et fut docteur de la maison de Navarre. Son talent pour la prédication le rendit célèbre, et lui mérita l'évêché de Toul, auquel il fut nommé en 1676. Il y publia l'année suivante des *Statuts synodaux*, qui depuis ont servi de règle à cette église, et fit de fréquentes visites dans son diocèse, toujours avec grand fruit. Son zèle, sa douceur, son éloquence lui gagnèrent tous les cœurs. Ce digne pasteur fut reçu partout comme il méritait, avec des témoignages unanimes d'estime et de confiance, surtout dans la Vosge, où l'on n'avait point vu d'évêque de mémoire d'homme. M. de Fieux avait une sagacité singulière pour la décision des cas de conscience, et il publia en 1679, un écrit sur *l'usure*, très-estimé, qui fut principalement utile dans son diocèse, où ce vice avait jeté de profondes racines. Il mourut à Paris en 1687 dans les sentiments de la plus tendre piété, qui avait présidé à tous ses travaux.

* FIGLIUCCI (Félix), dominicain, né à Sienne, mort vers 1590 dans le couvent de Saint-Marc à Florence, a publié : *Il Fedro.... tradotto in lingua toscana*, Rome, 1544, in-8; *Delle divine lettere del gran Marsilio Ficino, tradotte in lingua toscana*, Venise, 1546 et 1548, in-8; *le XI Filippiche di Demosthene*, etc., Rome, 1550, in-8; *della filosofia morale libri dieci*, etc........, Rome, 1551, in-4; *il Catechismo, cio è instruzione, secondo il decreto di Trento*, etc., Rome, 1566, in-8; *Della politica, ovvero scienza civile secondo la dottrina d'Aristotile*, etc., Venise, 1558, in-4.

* FIGON (Louis), prêtre, naquit aux Pennes, près Marseille, le 9 février 1743, et fit sa théologie aux missions de France. Après avoir exercé son ministère dans diverses paroisses, il entra dans la congrégation de Saint-Lazare, et professa successivement la théologie à Arles et à Marseille. Ayant refusé de prêter le serment, il alla chercher un azyle à Nice, et continua de se livrer avec zèle à la prédication. Il revint en France sous le Directoire, et le premier il osa célébrer publiquement l'office divin à Marseille, où il desservit l'église des missions jusqu'au concordat de 1802. A cette époque l'archevêque d'Aix, M. de Cicé, lui donna la cure d'Aubagne. Lorsque la congrégation de Saint-Lazare eut été rétablie, en 1816, Figon obtint de son supérieur de rester dans sa cure. Il y est mort le 9 juillet 1824. On n'a de lui qu'un opuscule intitulé : l'*Encyclique de Benoît XIV*, Vix pervenit, *expliquée par les tribunaux de Rome*; Marseille, 1822, in-8; son but est de démontrer que l'Encyclique n'est pas contraire au prêt à intérêt.

* FIGUEIREDO (Antonie Péreira de), savant portugais, né à Macao le 14 février 1725, fit ses premières études chez les jésuites, et entra dans la congrégation de l'Oratoire à Lisbonne, où il enseigna la grammaire, la rhétorique et la théologie. Quelques différends s'étant élevés entre la cour de Rome et celle de Portugal, il se prononça d'abord en faveur du saint Siége; mais il changea bientôt de principes, et soutint publiquement les fameuses thèses du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiastiques. Il publia peu de temps après son *Essai théologique*, où il défend la même opinion. Cette conduite lui valut l'emploi de député ordinaire dans le tribunal royal de la censure, et celui de premier interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre. Ayant alors quitté l'habit religieux, l'animadversion de ses ennemis s'en accrut, et tous le peignirent comme un homme vendu à la cour et à l'ambition du marquis de Pombal. Ce ministre ne pouvait en effet trouver un homme qui fût mieux en état de seconder ses plans hardis de réforme. Figueiredo joignait à la plus grande activité la pénétration et l'étendue du savoir. En 1772, il fut élu un des trois premiers députés de la junte du *subside littéraire et de l'instruction publique*. Peu après il devint membre de l'académie royale des Sciences dans la classe de littérature. Sa grande assiduité aux affaires et à l'étude altérèrent sa santé. Sur la fin de sa vie, il sembla se repentir des erreurs où son ambition l'avait entraîné; il mourut d'apoplexie le 14 août 1797, avec l'habit de son ordre qu'il avait demandé lui-même. Il a composé plusieurs *livres* sur les langues latine et portugaise, qui éprouvèrent de nombreuses critiques, mais qui n'en eurent pas moins de succès. Celui de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur est la traduction de *la Sainte Bible, en portugais*, avec des préfaces, notes et variantes, 1778-90, 23 vol. in-8. Il a laissé un grand nombre de manuscrits.

* FIGUEROA (Christophe Suares de), né à Valladolid vers 1586, s'appliqua d'abord au droit, et reçut le grade de docteur. Mais ayant une inclination décidée pour les belles-lettres, il abandonna bientôt Justinien et Covarruvias, et publia plusieurs ouvrages en prose et en vers : *Espejo de juventud*, Madrid, 1607, in-8; la *Constante Amarilis*, Valence, 1609, trad. en français par Lancelot, Lyon, 1614, in-8. Le style en est correct et coulant, les événements bien amenés et les vers qu'il y a mêlés sont harmonieux; une traduction du *Pastor fido* de Guarini, Madrid, 1610; Naples, 1622, in-8; *Espanna defendida*, poëme héroïque, Madrid, 1612, in-8, ouvrage qui ne manque pas de mérite, mais qui n'eut pas le succès de l'Amarilis; *Historia anal, o relacion*, etc. (Histoire de tout ce que firent en Orient les PP. de la compagnie de Jésus pour la propagation de l'Evangile), Madrid, 1614, in-4. On y trouve des notices intéressantes des pays d'Orient où les jésuites furent en mission pendant les années 1607 et 1608; *Hechos del Marques don Garcia Hurtado de Mendoza*, Madrid, 1613, in-4. Figueroa y célèbre les exploits de ce seigneur dans la guerre contre les Araucos, chantée par Ercilla (*voy.* Ercilla); *El pasajero : advertencias a la vida humana*, ibid., 1617, Barcelonne, 1618, in-8; *Noticias importantes a la humana comunication*, Barcelonne,

1618, in-8; *Plaza universal*, c'est-à-dire, marché ou magasin universel de toutes les sciences, traduit de l'italien de Garzoni, Madrid, 1615, in-4. Figueroa vécut dans l'aisance, jouit d'une réputation méritée, et mourut dans sa patrie en 1650.

* FILAMONDO (Raphael-Marie), évêque de Suessa, né à Naples, vers 1650, embrassa la règle de Saint-Dominique dans le couvent de Sainte-Marie *della Sanità*. D'excellentes études, et son application à la théologie, le rendirent de bonne heure capable de professer cette science avec succès; il cultiva en même temps la littérature, et se fit connaître avantageusement par quelques pièces de vers adressés à ses amis. Ses talents le firent appeler à Rome par le supérieur de l'ordre, et il y fut nommé en 1705 un des conservateurs de la fameuse bibliothèque de la *Casanata*. Le pape Clément XI lui donna l'évêché de Suessa dans la terre de Labour, qu'il administra avec sagesse jusqu'à sa mort arrivée en 1716. On connaît de ce prélat; *Il genio bellicoso di Napoli*; *Memorie istoriche d'alcuni capitani celebri napolitani*, Naples, 1694, 2 part. in-fol., des exemplaires portent la date de 1714. C'est l'histoire de 56 généraux du royaume de Naples avec leurs portraits; *Ragguaglio del viaggio fatto da padri dell' ordine de Predicatori nella Tartaria minore, nell' anno* 1662, *con la nuova spedizione del padre Francesco, episcopo, in Armenia e Persia*, Naples, 1695, in-8; *Theorhetoricæ idea, ex divinis scripturis et politioris litteraturæ mystagogis deducta*, Naples, 1700, 2 vol. in-4. C'est un cours d'éloquence sacrée à l'usage de ceux qui se destinent au ministère de la chaire. Le P. Echard le cite avec éloge dans sa *Bibl. ord. prædicat.*

FILANGIERI (Gaetan), publiciste célèbre, gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, et conseiller au département des finances, né à Naples le 18 août 1752, et mort dans la même ville en 1788 à la fleur de son âge, était fils de César, prince d'Araniello et petit-fils par sa mère du duc de Fragnito : sa famille descendait d'un des quarante normands qui dans le XI[e] siècle vinrent débarquer en Italie. Filangieri avait 14 ans lorsqu'il entra dans un des régiments destinés à la garde du roi; mais il quitta bientôt la profession des armes pour se livrer à l'étude de la morale, de la philosophie et des lois, et obtint de grands succès au barreau. Il est auteur de *la Science de la Législation*, en italien, qui fut condamnée par un décret de la cour de Rome, en date du 6 décembre 1784. Il en a paru plusieurs éditions à Naples, Venise, Florence et Milan. Elle a été traduite en allemand, en espagnol, etc. La traduction française est de Gallois, Paris, 1786-91, 7 vol. in-8; et avec des notes de Benjamin-Constant, 1821, 6 vol. in-8. Les maximes philosophiques qu'il a répandues dans cet ouvrage, lui ont fait une prompte réputation dans un certain monde. Si l'on excepte quelques passages sur le despotisme des rois et les abus du gouvernement militaire, on peut dire que ce n'est qu'une répétition de ce qu'on voit ailleurs, à quelques paradoxes près qui sont propres à l'auteur. Et dans le fait, que peut-on dire de nouveau sur une matière telle que la législation, sans se perdre dans des spéculations hasardées et dangereuses? « Ne comprendra-» t-on jamais, dit un vrai politique, combien il » est dangereux dans un état de souffrir que des » hommes sans mission, souvent sans talent et sans » lumières, déclament à tort et à travers contre les » usages reçus, contre les anciens établissements, » frondent ce qu'il y a de plus respectable, foulent » aux pieds tous les principes, sous le spécieux » prétexte de s'élever contre les abus, et de dé-» truire les préjugés. Le public toujours avide de » nouveautés, toujours disposé à confondre la té-» mérité et l'audace avec le génie, toujours dupe » de l'emphase et des promesses des charlatans, » se persuade aisément que des hommes qui jugent » et qui condamnent avec tant de hardiesse, ont des » vues supérieures, et que nos ancêtres n'avaient » pas le sens commun; il se pénètre des idées et » des maximes de ces réformateurs, d'autant plus » flatteuses, qu'elles paraissent neuves; et quel mal » n'en résulte-t-il pas pour la nation? » En 1788, il parut à Paris 3 autres vol. de *la Science de la Législation*. Ces trois volumes posthumes ressemblent parfaitement aux autres, à cela près que l'auteur, devenu plus constant, plus hardi, déguise moins certaines opinions, que le crédit toujours croissant du philosophisme lui a paru rendre plus aisément admissibles. Il y a de bonnes choses, il y en a beaucoup de mauvaises. Le nombre de celles-ci est encore allé en croissant dans les 7 et 8[e] vol. publiés à Paris en 1791. Il y règne de plus un ton de morgue et de vrai fanatisme, une légèreté et une inconséquence d'idées, et tant de spéculations creuses, dangereuses, tyranniques et impraticables, qu'on est fondé de douter que ce soit réellement une suite et une traduction de l'ouvrage italien, et de présumer que c'est plutôt la production de quelque démocrate parisien, dont la tête n'aura pu conserver une organisation saine au milieu des mouvements de la révolution. Le premier livre de Filangieri traite des règles générales de la législation; le deuxième des lois politiques et économiques; le troisième des lois criminelles; le quatrième de l'éducation, des mœurs, et de l'instruction publique; le cinquième des lois relatives à la religion. Ce livre est resté incomplet, l'auteur étant mort avant de l'avoir achevé. Le professeur Joseph Grippa a réfuté cet ouvrage en 1782.

* FILASSIER (Jean-Jacques), agronome, né à Warwick-sud, dans la Flandre, vers 1736, d'un père riche, embrassa d'abord l'état ecclésiastique auquel la lecture des philosophes le porta dans la suite à renoncer. La simplicité de ses goûts semblait devoir l'éloigner de Paris, cependant il saisit l'occasion de s'en rapprocher, en se chargeant de la direction de la pépinière de Clamart. Procureur-syndic du district de Bourg-la-Reine en 1790, il fut nommé l'année suivante à l'assemblée Législative, où il parla en faveur de la liberté de conscience. Après le 10 août, il fut dénoncé comme royaliste; mais s'étant justifié de l'accusation, il retourna dans sa commune, dont il fut élu juge de paix. Suspendu de ses fonctions après le 9 thermidor, il reprit ses anciennes et douces habitudes, et mourut à Clamart en 1806. On lui doit : *Dic-*

*tionnaire historique de l'éducation*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, 1784, 2 vol. in-8, 1808, 3 vol. in-8. C'est un recueil d'anecdotes choisies, instructives et intéressantes, qu'on peut mettre sans danger entre les mains des enfants. *Eraste*, ou *l'Ami de la jeunesse*, Paris, 1773, in-8, réimprimé en 2 vol. On y trouve un abrégé d'histoire et de géographie avec d'autres notions élémentaires, le tout en forme d'entretiens familiers d'Eraste avec son élève. *Eloge du Dauphin père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8; *Culture de la grosse asperge, dite de Hollande*, Paris, 1783, in-12; *Dictionnaire du jardinier français*, Paris, 1790, 2 vol. in-8, ouvrage très-estimé ainsi que le précédent.

FILASSIER. *Voy.* FILLASSIER.

FILASTRE (Guillaume), évêque de Tournai dans le XVI<sup></sup>e siècle, dont nous avons une espèce de *chronique* que les curieux de tout ce qui concerne l'histoire de France recherchent encore, quoique surannée. Elle fut imprimée l'an 1517, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui *La Toison d'or*, Paris, 1530, 2 vol in-fol.

FILCHIUS ou FILCHINS (Benoit), né en 1560, d'une famille noble de la Grande-Bretagne, fut élevé dans les principes du calvinisme, et attaché à la secte puritaine. Rendu à Paris dès l'âge de 21 ans, il y abjura cette secte, qui ne faisait que de naître, pour rentrer dans la religion de ses pères, que ses compatriotes n'auraient jamais abandonnée, si, comme lui, ils avaient eu le courage de se déterminer en faveur de la vérité, contre l'intérêt de leurs propres passions. Son grand amour pour la vertu lui fit embrasser, dans cette même ville, l'ordre austère des capucins; après quoi il repassa dans sa patrie en 1599, dans le dessein d'y rétablir la vraie religion : mais les hérétiques ayant découvert son état et ses vues, le déférèrent à la reine Elizabeth, qui le retint dans une étroite prison, pendant l'espace de trois ans, après lesquels Henri III, roi de France, obtint son élargissement, le fit revenir à Paris, et l'honora de sa bienveillance particulière. De là, jusqu'à sa mort, le Père Benoit composa plusieurs ouvrages analogues à son zèle, à sa piété et à ses lumières, tels que : *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis*, etc. Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en flamand et en français, fut mis aussi en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant sa mort. Il s'en fit successivement plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe et ailleurs; *Soliloquium pium et grave*, etc., dans lequel il explique les motifs de sa conversion; *Liber variorum exercitiorum spiritualium, etc.*, Viterbe, 1608; *Eques christianus*, etc., 1609, 2 vol. in-12. Thayer, ministre protestant, nouvellement converti à la religion catholique, fait le plus bel éloge de cette production qui n'a pas peu contribué à le ramener dans le sein de l'Eglise. Voy. *la Relation de la conversion de Jean Thayer*, 4e édition, Liége, 1789, page 18, et le *Journal historique et littéraire*, 1er février 1789, page 174.

FILESAC (Jean), docteur de Sorbonne et curé de Saint-Jean-en-Grève, mourut à Paris, sa patrie, doyen de la faculté de théologie, en 1638. Il a composé plusieurs ouvrages sur des matières ecclésiastiques et profanes, remplis d'une érudition assommante. Ce n'est qu'un tissu de passages, qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions, écrites très-durement, et lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de l'autorité des évêques*, Paris, 1606, in-8; un autre *du Carême*; *De l'Origine des paroisses*; des *Traités de la confession auriculaire*, de *l'idolâtrie*, et de *l'Origine des anciens statuts de la Faculté de Paris*, etc. Ils sont réunis sous le titre d'*Opera varia*, Paris, 1614, 2 vol. in-8, et *Opera selecta*, Paris, 1621, in-4.

FILICAIA ou FILICAJA (Vincent de), poète lyrique italien, sénateur de Florence, sa patrie, né en 1642 et mort en 1707, fut membre de l'académie de la *Crusca* et de celle des *Arcades*. Ses *poésies*, publiées par son fils, 1707, in-fol. réimp. à Venise, 1747, 3 vol. in-12, sont délicates, et respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde : les meilleures sont les 6 odes ou *canzoni* qu'il composa sur la délivrance de Vienne par les Turcs. Il n'était pas riche : Christine, reine de Suède, sachant qu'il avait de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien, et sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entièrement. Ses poésies lui valurent la dignité de sénateur, le gouvernement de la ville de Volterre, puis celui de Pise, et enfin la charge de secrétaire du tirage des magistrats, qui était alors très-importante. *Voy.* l'éloge de ce poète dans les *Vies des Arcadi* de Crescimbeni.

FILLASSIER (Marin), prêtre parisien, mort en 1733, à 56 ans, fut curé de campagne, et ensuite chapelain des dames de Miramion. Il est auteur d'un ouvrage plein d'onction, intitulé : *Sentiments chrétiens, propres aux personnes infirmes*, in-12; ouvrage qui n'est composé que de passages de l'Ecriture et des Pères. Le Père Bouhours en avait donné un semblable, tiré exclusivement de l'Ecriture sainte.

FILLEAU (Jean), professeur en droit et avocat du roi à Poitiers, né en 1600, mort en 1682, à l'âge de 82 ans, est principalement connu par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des jansénistes, imprimée par le commandement de la reine*, Poitiers, 1654, in-8. C'est dans le second chapitre que l'on trouve l'anecdote connue sous le nom de *Projet de Bourgfontaine*. Filleau raconte que six personnes qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étaient assemblées en 1621, pour délibérer sur les moyens de renverser la religion et d'élever le déisme sur ses ruines. On a imprimé en 1756 : *La Réalité du projet de Bourgfontaine*, 2 vol. in-12, ouvrage auquel on a opposé *La Vérité et l'innocence victorieuses de la calomnie*, ou *Huit lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758, 2 vol. in-12. Le plus fort argument employé dans cette réfutation, est que la *Réalité* a été brûlée par arrêt du parlement de Paris, du 21 avril 1758; mais l'auteur (D. Clémencet) ne songeait pas que *les Provinciales* avaient été brûlées par arrêt du parlement de Provence, du 9 février

1667. Quoi qu'il en soit, la *Réalité*, mal à propos attribuée au Père Patouillet (*voy.* ce mot), a été réimprimée plusieurs fois, traduite en latin sous le titre de *Veritas consilii Burgofonte initi*, en allemand, en flamand, et autres langues. Dans les dernières éditions, on trouve une longue réponse aux *huit lettres*. La meilleure édition est celle de Liége, 1787, 2 vol. in-8. « La postérité ayant sous » les yeux les événements qui lui sont réservés, » jugera peut-être mieux que nous, si ce projet a » existé ou non. » Voilà ce que nous disions en 1783. Ces *événements* n'étaient pas bien loin. Peu d'années après on vit le jansénisme intimement uni au philosophisme, transmettre à celui-ci ses erreurs propres, et ce fanatisme de secte qui porta la dévastation dans l'église de France. Un auteur moderne a porté de la *Réalité*, le jugement suivant : « Je suis » loin de garantir toutes les conjectures, combi- » naisons et rapprochements de l'auteur. Quoique » l'ensemble présente un tableau frappant, et que » les événements ne soient que trop propres à lui » concilier la confiance des lecteurs, je crois néan- » moins que l'auteur a trop légèrement désigné » quelques coopérateurs de cette œuvre, d'abord si » mystérieuse, et aujourd'hui si manifeste dans ses » effets. Des liaisons d'amitié, ainsi que des dé- » marches, ou écrits inconsidérés, ne suffisent pas » pour accuser ces intentions, surtout dans un temps » où le véritable esprit de la secte était peu connu, » et où les gens de bien ont pu être les dupes des » apparences. *Voy.* Arnauld (Henri). Quant aux six » principaux auteurs, dont il est question dans le » projet, nous en abandonnons le jugement à ceux » qui auront combiné sans prévention leurs ou- » vrages et leur conduite, avec la tâche respective » que la *Relation* de Filleau leur attribue. » (*Voy.* Jansénius, Montgeron, Paris, etc.) On a encore de Filleau : *les Arrêts notables du parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol.; *les Preuves historiques de la vie de sainte Radegonde*; traité *de l'Université de Poitiers*.

FILLEAU DE LA CHAISE. *Voy.* Chaise (Jean de la).

* FILLEAU DE SAINT-MARTIN, frère de Filleau de la Chaise, mort vers 1695, a publié une traduction du chef-d'œuvre de Cervantes, sous ce titre : *Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12, très-souvent réimprimée en 6 vol., qui se lit encore, malgré l'abrégé de Florian, et la traduction complète de Bouchon-Dubournial. *Voy.* Cervantes, Florian.

FILLIUCIUS (Vincent), jésuite, né à Sienne en 1556, enseigna la philosophie, les mathématiques, la théologie, fut pénitencier à Rome, et casuiste en chef du saint Office. Il mourut en 1622. On a de lui des *Questions morales*, Lyon, 1633, où il paraît quelquefois enseigner une morale trop indulgente.

* FILMER (sir Robert), écrivain politique, né dans le comté de Kent au commencement du XVII$^{e}$ siècle, a publié : *L'Anarchie d'une monarchie limitée et mixte*, 1646, réimprimé en 1652 et 1679; c'est une réponse au traité de la monarchie de Hunton. *Le Patriarche*, ouvrage dans lequel il cherche à prouver que tout gouvernement a commencé par être monarchique, et que tous les titres légaux pour régner sont originairement dérivés des chefs de famille, ou de ceux à qui leurs droits ont été transférés. C'est pour combattre les principes de Filmer que Sidney a écrit son *Discours sur le gouvernement*. Filmer mourut en 1688.

* FINCH (Robert), littérateur, né à Londres en 1783, mort à Rome le 16 septembre 1830, servit quelque temps dans l'armée qu'il quitta bientôt pour entrer à l'université d'Oxford. Il se montra ministre plein de zèle et prédicateur distingué, et devint le secrétaire intime de Pitt. Employé dans plusieurs missions diplomatiques, il s'en acquitta avec succès; mais ses goûts lui faisant préférer l'étude de la science aux affaires politiques, il fit de nombreux voyages, vint en France, explora toutes les parties de l'Italie, la Grèce, la Turquie d'Europe, plusieurs contrées de l'Asie, la Palestine, la Syrie et la Perse. Il se fixa ensuite à Rome, où il résida presque continuellement jusqu'à sa mort. Il avait fait plusieurs *traductions* d'ouvrages italiens qu'il ne jugea point assez parfaites pour les publier, et entrepris la *Bibliographie universelle de l'Italie*, qu'il n'eut pas le temps de terminer. Finch a coopéré à la *Revue encyclopédique*.

FINÉ (Oronce), mathématicien, né à Briançon en Dauphiné, l'an 1494, fut choisi par François I$^{er}$ pour professer les mathématiques au collége royal. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique; il fit une horloge d'une singulière invention. On a de lui plusieurs ouvrages de *géométrie*, d'*optique*, de *géographie* et d'*astrologie*, réunis en 3 vol. in-fol., 1532-42 et 50. Il était fort attaché à l'astrologie, et plus qu'un géomètre n'aurait dû l'être; mais on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Finé mourut très-pauvre en 1555. Les beaux esprits chargèrent son tombeau de vers et d'épitaphes. Il avait pris pour devise : *Virescit vulnere virtus*. On peut voir sur Oronce les *Mémoires de Nicéron*, tome 38, celui de l'abbé Goujet *sur le collége royal*, et la *Bibliothèque du Dauphiné*, par Gui Allard.

* FINESTRÈS Y MONSALVO (Joseph), célèbre jurisconsulte, né à Barcelonne le 11 avril 1688, enseigna plusieurs années le droit à l'université de Cervera. Il s'occupa de rétablir l'éducation publique, qui avait été négligée pendant la guerre de la succession et rédigea plusieurs sages règlements qui furent adoptés. Il fit venir des caractères grecs qui manquaient en Catalogne, pour l'impression des ouvrages nécessaires à l'étude d'une langue, dont la connaissance est justement considérée comme indispensable tous ceux qui se consacrent aux lettres. On lui doit plusieurs ouvrages remarquables par la précision, l'énergie et la clarté du style : *Exercitationes academicæ XII*, 1745, in-4; *Hermogeniani jurisconsulti, juris in epitomarum libros sex commentarius*, 1757, 2 vol. in-4. Cet ouvrage contient un abrégé historique des meilleurs jurisconsultes catalans. *Sylloge inscriptionum romanarum quæ in principatu Catalauniæ vel extant, vel aliquando extiterunt, notis et observationibus illustratarum*, 1760, in-4, ouvrage précieux pour l'histoire de l'Espagne sous la domination des Romains. Finestrès mourut le 17 novembre 1770.

FINIGUERRA. *Voy.* Maso.

* FIOCCO (André-Dominique), en latin *Floccus*, chanoine florentin, mort en 1452, n'est connu que comme auteur d'un traité : *De romanis potestatibus, sacerdotiis et magistratibus*, attribué dans un temps à Lucius Fenestella, écrivain du siècle d'Auguste, imprimé en 1477 à Milan, petit in-4, et traduit en italien par François Sansovino, Venise, 1547, in-8.

* FIORAVANTI (Valentinien), célèbre maître de chapelle, né à Rome en 1764, fut envoyé par son père à Naples, où il étudia sous Cimarosa, Guglielmi et Paesiello. Il fit en peu de temps, à une pareille école, les plus étonnants progrès, et débuta comme compositeur dramatique par le *Cantatrici villane*, dont le brillant succès lui procura la place de surintendant du théâtre royal de Lisbonne. Il y donna *La Camilla*, opéra comique non moins estimé. Appelé à Madrid, il n'y eut pas moins de succès et vint en 1807 à Paris où il fit représenter *I Virtuosi ambulanti* imités des *Comédiens ambulants* de Picard, son chef-d'œuvre, et qui lui valut une sorte d'ovation. On a de lui dans le même genre : *Raggiri ciarlataneschi*; *Il Raoul de Crequi*; *Il Chiabattino*; *Li tre Comingi*. Nommé au mois de juillet 1816 maître de chapelle à Saint-Pierre de Rome, ce fut alors qu'il composa son célèbre *miserere à trois voix* et plusieurs autres pièces de musique sacrée non moins remarquables. Fioravanti est mort à Capoue le 16 juin 1837, âgé de 73 ans.

* FIORDIBELLO (Antoine), ecclésiastique, né à Modène vers 1510, mort dans la même ville, en 1567, fut d'abord secrétaire du célèbre Sadolet, ensuite du cardinal Crescenzi qu'il accompagna au concile de Trente, puis du cardinal Polus dans la mission dont il fut chargé, lors de l'avénement de la reine Marie au trône d'Angleterre. Nommé par le pape évêque d'Avello, dans le royaume de Naples, il se démit de ce siége au bout de trois ans, pour remplir une place dans les bureaux de la secrétairerie apostolique. On a de lui une très-bonne édition des *Lettres* de Sadolet, Lyon, 1550; des *Discours latins*, imprimés à différentes époques; une *Vie de Sadolet*, et des *Lettres* recueillies et publiées par l'abbé Costanzi, en 1 vol., avec la *Vie* de l'auteur. On conserve à la Bibliothèque ambrosienne de Milan un manuscrit autographe de Fiordibello, sous ce titre : *Adversaria, seu formulæ pro epistolis pontificiis conscribendis*.

FIORI (Mario di), peintre. *Voy.* Mario.

FIQUET. *Voy.* Ficquet.

FIRENZUOLA (Ange), poète florentin, et religieux de la congrégation de Vallombreuse, né le 28 septembre 1493, avait auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome, sous le nom de Nanini, qui était celui de sa famille. Il fut connu et estimé du pape Clément VII, qui prenait plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome, peu après, en 1545. Il a beaucoup écrit en vers et en prose. L'édition de ses *Œuvres* en ce dernier genre, à Florence, 1548, in-8, et celle de ses *poésies*, 1549, in-8, sont recherchées. Sa traduction de l'*Ane d'or*, Venise, 1567, in-8, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui avec ceux de Berni. Il a aussi fait plusieurs comédies : *I lucidi*, Florence, 1549, in-8; *La Trinuzia*, 1551, in-8, réimprimée à Paris en 1818 avec des notes de Biagioli. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Florence en 1763, 3 vol. in-8. Son *Discours des animaux* a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16, et par La Rivey, 1579, in-16. Son *Discours de la beauté des dames* l'a été par J. Pallet, Paris, 1578, in-8.

FIRMICUS MATERNUS (Julius) fit paraître, sous les enfants de Constantin, un excellent traité *de la Fausseté des Religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la religion chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix* à Leyde, en 1672, in-8, et en 1699, avec les notes de Jean Wouwer. On lui attribue encore 8 livres *d'astronomie*, imprimés par Alde-Manuce, en 1499, in-fol. Mais cette dernière production paraît être d'un autre Julius Firmicus, qui vivait dans le même temps. Elle est pleine de rêveries.

FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'Origène, prit parti pour saint Cyprien, dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit, dit-on, sur cette question, une *lettre à saint Cyprien*, dans laquelle toutes les raisons qui pouvaient autoriser la pratique des églises d'Afrique sont exposées avec force. *Voy.* Cyprien (saint). Cependant, dans une dissertation du père Marcellin Molkenbuhr, récollet, imprimée à Munster en Westphalie, 1790, in-4, on prétend que cette lettre est faussement attribuée à Firmilien, et qu'elle est de quelque donatiste d'Afrique, après le IVe siècle, qui l'a attribuée à Firmilien pour lui donner plus de poids; les raisons détaillées dans cette dissertation sont très-plausibles. Firmilien présida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samosate. Il était près de se rendre à un second synode, où cet hérétique opiniâtre devait être anathématisé; mais il mourut en chemin, l'an 269, selon le père Pagi et M. Fleury. Baronius place sa mort à l'an 272. L'auteur de la dissertation citée ci-dessus prouve que le second concile d'Antioche n'a pas été célébré avant l'an 272, et que conséquemment Firmilien a vécu jusqu'à cette année.

FIRMIN, nom de quatre évêques : le premier, évêque d'Amiens et martyrisé au IIIe siècle; le second, évêque de la même ville, au IVe siècle; le troisième, évêque d'Uzès; et le quatrième, de Mende.

FIRMIUS (Marcus), homme puissant de Séleucie en Syrie, se fit proclamer empereur en Egypte pour venger la reine Zénobie, dont il était ami. Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier, et, après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourments, il s'en délivra tout-à-fait l'an 273. C'était un homme d'une taille gigantesque, et d'une force surprenante. On l'appelait *le Cyclope*. On frappait, dit-on, sur sa poitrine, comme sur une enclume, sans qu'il en ressentit aucune douleur. Le commerce immense qu'il faisait avec les Sarrasins et les Indiens lui avait acquis une grande considération dans l'Orient.

* FIRMONT (Henri Essex Edgeworth de), vicaire

général de Paris, descendait d'une famille très-considérée du comté de Middlesex, qui, sous le règne de la reine Elizabeth, alla s'établir en Irlande, où il naquit au bourg d'Edgeworthtown, l'an 1745. Son père avait abandonné la religion anglicane, et lui-même vint faire ses premières études chez les jésuites de Toulouse; il embrassa l'état ecclésiastique, et voulut d'abord se consacrer à la propagation de la foi dans les missions étrangères; mais on lui persuada que ses services ne seraient pas moins utiles à la religion dans son pays adoptif, où elle était en butte à tant d'attaques, et il se détermina à remplir le saint ministère à Paris. Son zèle charitable, sa douce piété lui concilièrent la confiance générale, et il eut même la joie de ramener à la vraie religion plusieurs de ses anciens compatriotes qui recherchaient sa société. On lui proposa un évêché en Irlande; mais il le refusa et devint en 1777 confesseur de madame Elizabeth, sœur du roi. Cette vertueuse princesse, enfermée dans la prison du Temple avec son auguste frère, parla avec lui de l'abbé de Firmont, qui depuis les massacres de septembre vivait, sous le nom d'Essex, à Choisy-le-Roi, et le monarque exprima le désir à M. de Malesherbes de s'entretenir avec cet ecclésiastique. La fatale sentence de mort ayant été rendue, Louis XVI demanda l'abbé de Firmont, qui s'empressa de se rendre auprès de lui, accompagné du ministre de la justice. Après plusieurs entretiens, il demanda au royal captif, s'il ne serait pas satisfait d'entendre la messe et de recevoir la communion: Louis lui répondit que ce serait pour lui une grande consolation, « mais, ajouta-t-il, le conseil du Temple n'en donnera pas la permission. » L'abbé de Firmont se chargea d'en faire la demande. Un des commissaires de la Convention lui objectant qu'il n'était pas sans exemple que des prêtres eussent empoisonné des hosties: « Vous m'avez fouillé assez rigoureusement, répliqua-t-il, quand je suis arrivé au Temple, pour être bien sûr que je n'ai point apporté de poison avec moi; d'ailleurs fournissez vous-même les hosties, alors vous n'aurez pas sujet de craindre, puisque tout aura passé par vos mains. » Sa demande lui fut enfin accordée, à condition qu'il la signerait et que la cérémonie serait terminée à sept heures du matin, le prince devant être conduit au supplice à huit heures. C'était le 20 janvier; le confesseur l'entretint jusqu'après minuit. Le 21, après avoir dormi paisiblement pendant cinq heures, le roi reçut la communion au pied d'un autel que l'abbé Firmont, aidé de Cléry, avait dressé dans sa chambre. Les sbires commandés par le fameux Santerre ne tardèrent pas à entrer dans son appartement. « Tout est consommé, mon cher abbé, dit le prince en se jetant à genoux; donnez-moi votre bénédiction. » Louis XVI avait cru que son confesseur ne le suivrait pas; mais le digne prêtre ne voulut point l'abandonner, et le roi lui en témoigna toute sa reconnaissance. Lorsqu'il fut descendu de voiture sur la place Louis XV, les bourreaux s'avancèrent pour lui lier les mains. Alors le royal martyr regarda l'abbé Firmont qui lui dit: « Sire, je ne vois dans ce dernier outrage qu'un dernier trait de ressemblance entre Votre Majesté et le Dieu qui va être sa récompense. » Au moment de l'exécution l'abbé de Firmont lui dit: « *Fils de saint Louis, montez au Ciel!* » Le sacrifice ayant été accompli, le prêtre descendit, et fit signe aux soldats qui s'écartèrent avec respect pour le laisser passer. Il se rendit auprès de Malesherbes, et l'on a trouvé chez ce magistrat des fragments du récit de ce terrible événement et de la conversation qu'ils eurent ensemble. L'abbé Firmont retourna le soir même à Choisy-le-Roi, d'où il ne sortit qu'en avril 1795. Après avoir erré d'un asile à un autre il parvint, en 1796, en Angleterre, d'où il se rendit en Ecosse, près de Monsieur, frère du roi, auquel il remit le dépôt des dernières pensées de Louis XVI et de madame Elizabeth. Il rejoignit plus tard Louis XVIII à Blankenbourg, et resta dix ans auprès de ce prince. Des prisonniers français, dont un grand nombre étaient blessés, furent amenés dans la ville qu'habitait le roi, qui ordonna qu'on cherchât des hommes habiles pour les soigner et qu'on leur fournît de bons aliments, tandis que la reine, les dames de sa suite et la duchesse d'Angoulême préparaient de la charpie. L'abbé de Firmont se transportait auprès des malades, et leur prodiguait les secours de la religion avec la charité la plus touchante. Une maladie épidémique s'étant déclarée parmi eux, l'abbé de Firmont redoubla de zèle et succomba enfin, victime de son dévouement. Le duc d'Angoulême suivit à pied le convoi funéraire, et son épouse accompagna aussi le cercueil. Louis XVIII composa pour son tombeau l'épitaphe suivante:

D. O. M.
Hic jacet
reverendissimus vir
HENRICUS ESSEX EDGEWORTH DE FIRMONT
sanctæ Dei Ecclesiæ sacerdos,
vicarius generalis Ecclesiæ parisiensis, etc.
qui
Redemptoris nostri vestigia tenens,
oculus cæco,
pes claudo,
pater pauperum,
mœrentium consolator
fuit.
LUDOVICUM XVI
ab impiis rebellibusque subditis
morti deditum,
ad ultimum certamen
roboravit,
strenuoque martyri cœlos apertos
ostendit
E manibus regicidarum
mira Dei protectione
ereptus,
LUDOVICO XVIII
cum ad se vocavit
ultro occurrens,
et per decem annos,
regiæ ejus familiæ
necnon et fidelibus sodalibus
exemplar virtutum,
levamen malorum,
sese præbuit.
Per multas et varias regiones
temporum calamitate
actus,
illi quem solum colebat
semper similis,
pertransiit benefaciendo.

Plenus tandem bonis operibus
obiit
die XXII maii mensis,
ann. Domini M D. CCC. VII
ætatis vero suæ LXII.
*Requiescat in pace.*

Le 29 juillet l'abbé de Bouvens prononça dans la chapelle française, à Londres, *l'oraison funèbre* de ce vertueux ecclésiastique. Elle a été imprimée à Paris en 1814, in-8. On a publié les *mémoires de M. l'abbé Edgeworth de Firmont, dernier confesseur de Louis XVI, recueillis par E Sneyd-Edgeworth, et traduit de l'anglais par* M. Dupont, Paris, 1816, in-8 : ces mémoires sont suivis d'une *relation des derniers moments de Louis XVI* par l'abbé de Firmont lui-même, et de quelques-unes de *ses lettres sur la révolution*, adressées au docteur Moyland : ces deux pièces sont extrêmement curieuses. On a aussi les *lettres de l'abbé Edgeworth,..... à ses parents, à ses amis, etc., recueillies par le révérend Thomas R..* trad. de l'anglais par Mme Elizabeth Lebon, Paris, 1818, in-8 : ces lettres sont précédées de *mémoires sur la vie de l'abbé de Firmont.*

FIRMUS, général des Maures en Afrique, se révolta contre Valentinien Ier, l'an 375 de J.-C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains.

FISCHER ou plutôt FISHER (Jean), né à Béverley, au diocèse d'Yorck, vers 1455, docteur et chancelier de l'université de Cambridge, évêque de Rochester, confesseur de la reine Marguerite, précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnaître son élève pour chef de l'église anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Henri le fit mettre en prison, et ayant appris que le pape Paul III lui destinait un chapeau de cardinal, il dit en se moquant du pape : « Qu'il envoie » son chapeau de cardinal, quand il voudra; je fe- » rai en sorte que, quand il arrivera, la tête pour » laquelle il est destiné, ne subsiste plus. » En effet, Henri fit aussitôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âge de 80 ans, et les services qu'il avait rendus à ce monarque, auraient dû lui épargner une mort si cruelle, quand même ses vertus et son innocence n'eussent point fait son éloge. Fischer avait un grand sens et un jugement très-solide. C'est un des meilleurs controversistes de son temps. Toutes ses *œuvres* ont été publiées à Wurtzbourg, 1597, in-fol. On y voit plusieurs traités contre les erreurs de Luther, un *De unica Magdalena* contre Jacques Le Fèvre d'Etaples et Josse Clicthove (*voy.* MADELEINE). On y a ajouté l'ouvrage qui porte le nom de Henri VIII contre Luther, que quelques-uns croient avoir été fait par Fischer.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte allemand, né à Vienne, vers l'année 1650, a construit les plus beaux édifices modernes de Vienne ; entre autres l'église de Saint-Charles-Borromée, dans un des faubourgs, qui passe pour son chef-d'œuvre; les écuries de l'empereur, la chancellerie de Bohême, le Belvédère, ou palais du prince Eugène, celui de Schœnbrunn. Il est mort en 1724. Si ces édifices ne sont pas sans défauts, ils sont dans leur ensemble d'une composition grande et noble ; le dernier surtout, quoique les décorations extérieures soient peut-être trop chargées, a de grandes beautés. S'il était plus vaste, on en eût fait depuis longtemps la résidence impériale. Comme il fut bâti des dépouilles des Turcs, un littérateur a proposé d'y mettre pour inscription ce vers de Virgile :

Barbarico postes auro spoliisque superbi.

On doit à Fischer : *Essai d'une architecture historique, ou Recueil de bâtiments antiques, avec des explications en allemand et en français*, Leipsig, 1725, in-folio, ouvrage curieux et utile, mais mal exécuté. Il est composé de 95 planches et divisé en 5 livres.

* FISCHER (Jean-Eberhard), savant professeur d'histoire et d'antiquités à Saint-Pétersbourg, et membre de l'académie impériale, naquit à Essling en Souabe, en 1697. Il fut du nombre des savants envoyés en 1739, par la cour de Russie pour explorer la Sibérie jusqu'au Kamtschatka. De retour de son voyage, qui dura près de huit ans, il s'occupa de mettre en ordre ses observations, et mourut le 24 septembre 1771, âgé de 74 ans. Il a publié en allemand *Histoire de Sibérie, depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes*, Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8. G.-F. Muller publia depuis une *Histoire* plus complète de ce pays, mais qui n'a point nui au succès de celle de Fischer : *Sur l'origine, la langue et les mœurs des Moldaves*, dans le *Calendrier historique de Pétersbourg*, année 1770; *Sur l'origine des Américains*, ibid., 1771; *Questions Pétropolitanes*, Gottingue, 1770, in-8, 119 pages : cet ouvrage contient quatre *dissertations* : dans la première l'auteur traite de l'*origine des Hongrois*, qu'il trouve, non chez les Huns, sortis du nord de la Chine, mais chez les Yongres, peuples de Tourfan, qui passèrent dans la Bythinie, d'où ayant été chassés par les Patzinaces, ils s'établirent dans la Pannonie. Leur langue est composée du tartare, du scythe et de l'idiome des Vogouls. La deuxième est intitulée : *De gente et nomine Tartarorum, item de priscis Mogolis eorumque lingua* ; la troisième : *De variis nominibus Sinarum titulisque imperatorum*; la quatrième, en allemand, traite des peuples *hyperboréens*. Fischer a laissé en manuscrit un *Vocabulaire sibérien*, qu'il envoya à la bibliothèque de Gottingue, où il est conservé.

* FISCHER (Jean-Chrétien), savant philologue né en 1712 à Schleben, fut d'abord professeur adjoint de philosophie à Iéna, ensuite libraire et conseiller de commerce du duc de Saxe-Weimar. Il mourut le 21 mars 1793. Ses principaux ouvrages sont : *De insignibus bonarum litterarum sæculi XIV usque ad initium sæculi XVI in Italia instauratoribus dissertatio*, Iéna, 1744, in-4; *Dissertatio de Hubertino Crescentinate, elegantiarum litterarum sæc. XV in Italia instauratore*, Iéna, 1739, in-4; *Bibliothèque de jurisprudence moderne*, en allemand, 1774-75, 2 cahiers in-8. Il a traduit en allemand du français les *lettres de Julie Catesby* par Mme Riccoboni; de l'anglais, les *lettres de Bolingbroke*, et a donné une édition des *epistolæ ad Thyrenum et ad diversos, autore Jac.-Nic. Erythræo.*

(Vittorio de Rossi), Cologne (Iéna), 1739, ou 1740, in-8, avec une préface et une vie de l'auteur, et une autre de l'ouvrage du jésuite Sarasa, *de Arte semper gaudendi*, 1748.

* FISCHER (Chrétien-Gabriel), naturaliste prussien, né à Kœnigsberg vers la fin du XVIIe siècle, y enseignait la philosophie en 1715; mais son zèle à soutenir la doctrine de Wolf lui attira les persécutions que cette philosophie essuyait dans les états de Prusse, et il fut en 1725 banni par un ordre du roi. Après avoir voyagé en Italie, en France et en Angleterre, il rentra à Kœnigsberg en 1736, et y mourut le 15 décembre 1751. On a de lui : *Premiers fondements d'une histoire naturelle de la Prusse souterraine*, Kœnigsberg, 1714 et 1715, in-4, en allemand; et d'autres *ouvrages* moins importants. Il a édité et commenté le bel ouvrage de Job-Henri Linck, *De stellis marinis*, Leipsig, 1733, in-fol. avec 32 planches. — FISCHER, Jacques-Benjamin, naturaliste livonien, élève de Linnée, né à Riga en 1730, mort en 1793, directeur de la maison des orphelins de cette ville, est auteur d'un *Essai d'histoire naturelle de la Livonie*, Leipsig, 1778, in-8, 2e édit. augm. 1791; et des *additions et corrections à la Bibliothèque livonienne* de Gadebusch, insérées dans les Mélanges du Nord de Hupel.

* FISCHER (Frédéric-Christophe-Jonathan), savant jurisconsulte et publiciste, né à Stuttgard en 1750, fut employé à Vienne, en 1776, comme secrétaire d'ambassade du prince de Bade, et à Munich, en 1778, comme secrétaire de légation du duc de Deux-Ponts. En 1779 il fut nommé professeur du droit des gens à l'université de Halle, dont il devint assesseur ordinaire l'année suivante, et mourut le 20 septembre 1797. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont Meusel donne la liste; les principaux sont : *De primâ expeditione Attilæ in Gallias ac de rebus gestis Waltheri Aquitanorum principis, carmen epicum sæc. VI nunc primum ex codice membranaceo productum, etc.*, Leipsig, 1780 et 1792, 2 part. in-4; *Novissima scriptorum ac monumentorum rerum Germanicarum tam ineditorum quam rarissimorum collectio*, Halle, 1781-82, 2 part. in-4; *Littérature de droit germanique*, Leipsig, 1782, in-8; *Histoire du commerce, de la navigation, des arts et manufactures, agriculture, police, monnaies, etc. et du luxe de l'Allemagne*, Hanovre, 1785-92, 4 vol. in-8. On trouve dans cet ouvrage de l'érudition; mais on y désirerait plus d'ordre et de critique : *Histoire de Frédéric II, roi de Prusse*, Halle, 1787, 2 vol. in-8, compilation assez médiocre. Ces trois derniers ouvrages sont en allemand.

* FISCHER (Jean-Frédéric), savant professeur de belles-lettres, né à Cobourg le 10 octobre 1726, enseigna avec beaucoup de réputation à Leipsig, devint recteur de l'école de Saint-Thomas, et mourut le 11 octobre 1799. On lui doit plusieurs ouvrages qui ne sont pas sans mérite, malgré le défaut d'ordre et l'excessive sécheresse qu'on pourrait leur reprocher. Les principaux sont : des *Remarques sur la grammaire grecque de Weller*, Leipsig, 1781, in-8, 2e édition, 1798-1801. On trouve à la tête du 3e vol. une excellente notice sur Fischer, par Kuinol, avec la liste complète de ses ouvrages; Des *Commentaires sur la Cyropédie de Xénophon*, Leipsig, 1803, in-8. Il a aussi donné des éditions estimées d'*Anacréon* (1793), d'*Eschine le Socratique* (1788), de *Théophraste* (1763), de *Platon* (1783), *etc.* M. Kindervater a donné en allemand un *Essai sur Fischer considéré comme professeur*, Leipsig, 1801, in-8.

* FISCHER (H.-N.), habile astronome, né à Niesbach en Bavière, entra fort jeune dans l'ordre des jésuites, et obtint, à sa suppression, une chaire de mathématiques à Ingolstadt. Il devint ensuite directeur de l'observatoire de Manheim, et fit, dans l'intérêt de la science, plusieurs voyages en Angleterre. Il fut appelé en 1803 à la chaire d'astronomie de l'université de Wurtzbourg, où il mourut le 21 février 1805. Les *Ephémérides* du baron de Zach et le *Journal de Physique* de Hubner, contiennent de Fischer plusieurs *mémoires* sur l'astronomie, ainsi que des *observations* et des *notices* très-importantes. Il a publié séparément un *ouvrage sur la lumière* qui avait remporté le prix en 1779 à l'université de Gœttingue.

* FISCHER (E. Gotthelf), savant chimiste allemand, mort en 1831, professa longtemps les mathématiques et la chimie à Berlin; il est connu surtout par un excellent *Traité de physique mécanique*, trad. en franç. par Mme Biot et publiés avec des notes de son mari, Paris, 1806, 4e édit. 1829. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, et dont Millin a donné une *Notice* détaillée, nous citerons : *Vermium intestinalium brevis expositio*, 1786, 1788; *sur les formes de l'Os intermaxillaire*, Leipsig, 1800, in-8; *Mémoire pour servir d'introduction à un ouvrage sur la respiration des animaux*, 1798, in-8; *Observations anatomiques sur une poule dont la tête présentait le profil d'une figure humaine*, dans la *Gazette de Santé*, octobre 1816, et dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, janvier 1817, avec une pl. représentant ce phénomène.

FISCHET ou FICHET (Guillaume), docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris en 1467, appela deux ans après (de concert avec Jean de La Pierre son ami) Martin Crantz, Ulric Gering, et Michel Friburger, imprimeurs allemands, qui mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. Fischet s'opposa au dessein de Louis XI, qui voulait faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal Bessarion, en 1407; le pape Sixte IV le combla d'honneurs et le fit son camérier. On a de Fischet une *Rhétorique* et des *épîtres*, dont le style est au-dessus de son siècle; elles furent imprimées en Sorbonne, 1471, in-4.

FISEN (Barthélemi), né à Liége en 1591, entra chez les jésuites en 1610, se rendit habile dans l'éloquence latine, dans l'histoire, et les antiquités de son pays. Il mourut le 26 juin 1649. Ses ouvrages sont : *Origo prima festi Corporis Christi*, Liége, 1628. Cette histoire est écrite avec soin et a coûté beaucoup de recherches : *Historia ecclesiæ Leodiensis*, Liége, 1696, in-fol. C'est une histoire qui commence 600 ans avant J.-C. et va jusqu'en 1612. On sent qu'elle remonte trop haut pour que les premiers siècles ne soient farcis de faits plus qu'incer-

tains. Toute cette histoire est partagée en trente et un livres, suivis chacun de notes, où l'auteur éclaircit les difficultés qu'il rencontre en son chemin, et produit de temps en temps des pièces justificatives. Le style est beau et peut-être trop oratoire et trop fleuri pour une histoire : *Flores ecclesiæ Leodiensis*, Lille, 1647, in-fol. Ce sont les vies des saints du diocèse de Liége, rangées selon l'ordre du calendrier. Fisen y a fait entrer des listes exactes des abbés et des abbesses de tous les monastères du diocèse de Liége. Cet ouvrage est utile et curieux.

FISHER. *Voy.* FISCHER.

FITE (Jean de la), ministre de la religion prétendue réformée, né dans le Béarn d'une famille noble, sortit de France pour cause de religion. Après avoir achevé ses études en Hollande, il devint ministre de l'église française de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1757. Son ouvrage le plus connu est intitulé : *Eclaircissement sur la matière de la grâce et sur les devoirs de l'homme*, 2 vol. in-8. — Il ne faut pas le confondre avec son aïeul Jean DE LA FITE, ministre de l'église de Pau, dont on a des *sermons* et des *traités de controverse*.

* FITZ-GERALD (Gérard), né à Limerick en Irlande, étudia la médecine à Montpellier, où il reçut le bonnet de docteur en 1719. Nommé professeur en survivance, en 1726, il devint titulaire à la mort de Pierre Chirac, au mois de mars 1732, et mourut en 1748. Il publia, pendant le cours de son professorat, quelques dissertations estimées : *Da naturali catameniorum fluxu*, 1731; *De tumoribus tunicatis*, 1733; *De visu*, 1741; *De carie ossium*, 1742. Les leçons qu'il avait dictées sur les maladies des femmes furent recueillies et mises au jour, en 1754, sous ce titre : *Tractatus pathologicus de affectibus fœminarum præternaturalibus*, Paris, in-12, trad. en français, et imprimé à Avignon, sous la rubique de Paris, 1758, in-12.

* FITZ-GERALD (William-Thomas), poète anglais, né en 1759 et mort le 9 juillet 1829, commença ses études au collége de Greenwich, et alla les terminer à Paris au collége de Navarre. De retour en Angleterre, il parut quelque temps au barreau, occupa ensuite une place à la trésorerie de la marine, mais ne tarda pas à prendre sa retraite pour se livrer entièrement à la culture des lettres. Meilleur versificateur que poète, Fitz-Gérald est surtout remarquable par les efforts qu'il fit pour fonder et soutenir une société destinée au soulagement des gens de lettres indigents. On a de lui : *Prologues et épilogues*, 1793; *Tribut d'une humble muse à l'infortunée captive*, *veuve du roi assassiné* (Louis XVI), 1793, in-4; *Linus, poème sur la mort de la reine de France*, 1794, in-4; *Le triomphe de Nelson*, ou *Le barde du Nil*, poème, 1799, in-4; *Les pleurs de l'Irlande séchés par l'union?* 1802, in-4, etc.

FITZ-HERBERT (sir Anthony), célèbre jurisconsulte anglais du XVIe siècle, s'illustra par son érudition, et plus encore par sa probité et son attachement à la religion de ses pères. Il prédit les malheurs qui devaient naturellement suivre le schisme, et défendit à ses enfants d'acheter des biens enlevés aux monastères, et même d'accepter ceux qu'on pourrait leur offrir. Sous le règne de Marie, on reconnut la vérité de sa prédiction et la sagesse de cette défense. Il mourut le 27 mai 1538. On a de lui : *Epitome juris*; *De l'office et de l'autorité des juges de paix*.

FITZ-HERBERT (Thomas), petit-fils du précédent, né en 1552, jésuite en 1614, mort en 1640, est connu par un *Traité de politique et de religion contre Machiavel*, Douai, 1615, in-4; et par une disquisition pleine de sagesse et de saine morale, intitulée *An sit utilitas in scelere?* Rome, 1610, in-8.

FITZ-HERBERT (Nicolas), autre petit-fils d'Anthony et cousin du précédent, né en 1550, s'attacha au cardinal d'Alain, et mourut en 1612. On lui doit : *Vita cardinalis Alani*, 1608. C'est un tribut de reconnaissance qu'il paie à son bienfaiteur; *De continuatione religionis christianæ in Anglia*, 1608; *Oxonensis academiæ descriptio*, 1602.

FITZ-JAMES (Jacques), duc de BERWICK, fils naturel de Jacques II et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough, naquit en 1671 à Moulins, où sa mère le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva en 1686 au siége de Bude où il fut blessé, à la bataille de Mohacs en 1687, que les Impériaux gagnèrent sur les Turcs. Le jeune Berwick signala sa valeur dans cette journée. Jacques II ayant été chassé de son trône par son gendre, Berwick le suivit en France, lieu de son asile. Il repassa ensuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'absence de milord Tirconnel, qui en était vice-roi. Il se distingua l'an 1690, au siége de Londonderry, et à la bataille de la Boine, où il eut un cheval tué sous lui. Berwick ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, et pendant les premières campagnes de la suivante. Louis XIV lui donna, en 1703, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places et de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cévennes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siége devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, et soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France : dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé la même année pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Il gagna, en 1707, la bataille importante d'Almanza sur milord Gallowai et le comte de Las Minas. Philippe V récompensa le vainqueur comme le méritaient de si grands services. Il le créa duc de Leria et de Xerica au royaume de Valence; le fit chevalier de la Toison-d'Or, et attacha à son duché une grandesse de la première classe. Berwick soutint la gloire qu'il s'était acquise à Almanza, par la prise de Barcelonne, le 12 septembre 1714; il était alors généralissime des armées d'Espagne. La mort du roi de Pologne Auguste II ayant rallumé la guerre en 1733 entre l'empire et la France, le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siége devant Philis-

bourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carrière le 12 juin 1734; la place ne fut prise que le 12 juillet suivant. Le maréchal de Berwick était aussi estimable par ses vertus chrétiennes et civiles que par ses talents militaires. Le président Montesquieu, qui avait connu particulièrement cet illustre capitaine, nous en parle en ces termes : « J'ai vu » de loin dans les livres de Plutarque, ce qu'étaient » les grands hommes; j'ai vu en lui de plus près » ce qu'ils sont, je ne connais que sa vie privée : je » n'ai point vu le héros, mais l'homme d'où le » héros est parti. Il aimait ses amis; sa manière » était de rendre des services, sans vous rien dire : » c'était une main invisible qui vous servait.... Il » avait un grand fonds de religion. Jamais homme » n'a mieux suivi ces lois de l'Evangile, qui coûtent » le plus aux gens du monde ; enfin jamais homme » n'a tant pratiqué la religion, et n'en a si peu » parlé... Il ne disait jamais de mal de personne; » aussi ne louait-il jamais les gens qu'il ne croyait » pas dignes d'être loués. » Ses *Mémoires* ont été publiés en 1778, 2 vol. in-12. Ils sont pleins de cet intérêt que donne la vérité énoncée d'un ton simple, et affranchie des petits artifices de l'égoïsme. Ils sont d'un usage admirable pour réfuter les petits contes romanesques et calomnieux, par lesquels on ne cesse de défigurer l'histoire du siècle de Louis XIV. Ceux que l'abbé Margon avait publiés en 1737, ne sont plus lus que des personnes qui aiment mieux les romans et les satires que les histoires.

FITZ-JAMES (François, duc de), fils du précédent, renonça aux dignités de son père, dont il avait la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique en 1727. Il fut abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons en 1739, et mourut en 1764, dans sa 55ᵉ année. Ses *Instructions pastorales* et son *Rituel*, dont les Instructions sont imprimées en 2 et en 3 vol. in-12, ont fait beaucoup de bruit; quelques-uns de ces écrits ont été condamnés à Rome et censurés par plusieurs évêques de France; les jansénistes le regardaient comme un des principaux appuis du parti; cependant l'on ne connaît de lui aucune démarche d'opposition formelle aux décisions de l'Eglise. On trouve sa vie à la tête de ses *œuvres posthumes*, 1769, 2 vol. in-12, avec un troisième sous le titre de *supplément*.

** FITZ-JAMES (Edouard, duc de), pair de France, arrière petit-fils de Jacques de Berwick (*voy.* plus haut), naquit en 1776, à Versailles. Dès les premiers jours de la révolution, il se rendit en Italie où il se livra quelque temps à son goût pour les arts. Il rejoignit en 1792 l'armée de Condé sur le Rhin, et devenu aide-de-camp du maréchal de Castries, fit plusieurs campagnes avec distinction. Au licenciement de cette armée il passa en Angleterre dont il visita les différentes provinces pour en étudier les mœurs et les coutumes. Rentré en France sous le consulat, il refusa les offres brillantes de Bonaparte, attendant des circonstances favorables pour servir la cause à laquelle il était dévoué. En 1813, prévoyant que le moment approchait, il entra caporal dans la garde nationale de Paris, et le 30 mars il essaya d'empêcher sa légion de défendre la barrière de Monsseaux. Le lendemain il prit l'un des premiers la cocarde blanche et contribua de tout son pouvoir à décider un mouvement en faveur des Bourbons. Aide-de-camp et premier gentilhomme de Monsieur, comte d'Artois, il accompagna ce prince dans ses tournées officielles et le suivit à Gand pendant les cent-jours. Après Waterloo, il fut nommé commandant de la garde nationale à cheval de Paris, et reprit sa place à la chambre des pairs. Emporté par l'ardeur de son zèle pour la cause des Bourbons, il se montra d'une violence extrême dans le procès du maréchal Ney (*voy.* ce nom); et quoique beau-frère du général Bertrand (*voy.* ce nom), il excita les poursuites dirigées contre lui au lieu de chercher à les modérer. Il combattit la plupart des projets de loi présentés par le ministère; mais il appuya la restitution au clergé des biens non vendus, l'indemnité aux émigrés, les lois d'ainesse et du sacrilége, etc. Sa logique était pressante, son élocution, parfois brillante et vive, se faisait toujours remarquer par l'élégante simplicité de l'homme de bon goût et élevé dans les hauts rangs de la société. La révolution de 1830 ne put abattre son courage, ni modifier ses convictions; mais persuadé que l'ordre était le premier besoin du pays, il prêta serment au nouveau pouvoir et continua de siéger à la chambre des pairs. Après l'abolition de l'hérédité de la pairie, il donna sa démission et se présenta candidat pour la députation aux colléges de Bergerac et de Toulouse. Arrêté lors des troubles qui eurent lieu à l'occasion des funérailles du général Lamarque (*voy.* ce nom), il réclama vivement contre cet acte arbitraire, et ne tarda pas à recouvrer la liberté. Envoyé en 1834 par la Haute-Garonne à la chambre des députés, il y soutint sa réputation d'orateur et se montra dans toutes les circonstances prêt à faire une rude guerre au gouvernement. L'affaiblissement de sa santé l'obligea bientôt de renoncer aux combats de la tribune, et il mourut à Paris, le 19 novembre 1838, à 62 ans. M. de Chateaubriand fit son éloge dans une lettre qui fut insérée dans tous les *journaux*.

* FIXLMILLNER (Placide), astronome, né en 1721, au village d'Achleuthen, dans la haute Autriche, entra dans l'ordre des bénédictins en 1737, étudia successivement la théologie, le droit, les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la musique, et devint en même temps professeur de droit canonique et directeur du collége établi dans l'abbaye de Cremsmunster pour la jeune noblesse. Il fut aussi revêtu de la dignité de notaire apostolique en la cour de Rome; il mourut le 27 août 1791. On a de lui : *Meridianus speculæ astronomicæ Cremifanensis*, Steyer, 1765, in-4, ouvrage dans lequel il déterminae la longitude et la latitude de son observatoire, qu'il a rendu célèbre. *Decennium astronomicum*, ib., 1776, in-4. C'est un recueil d'observations faites et calculées avec soin, dont les astronomes font encore usage pour leurs recherches. *Acta astronomica Cremifanensia*, ib., 1791, in-4, ouvrage posthume, où l'on trouve ses observations de 1776 à 1791; des mémoires sur la parallaxe du soleil, l'occultation de Saturne en 1775, l'aberration et la mutation dans le calcul

des planètes, etc. Fixlmillner calcula, un des premiers, l'orbite de la planète Uranus. Il a fait un grand nombre d'observations sur Mercure, dont Lalande s'est servi pour construire des tables de cette planète. On trouve une *notice* sur Fixlmillner dans les *Ephémérides géographiques* du B. de Zach, novembre 1799.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier où il était né en 1690, mourut dans cette ville le 14 août 1765, à 75 ans. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont : *Opera medica*, 1742, in-4; *Leçons de chimie de l'université de Montpellier*, 1750, in-12; *Tractatus de febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en français, 1757, in-12. *Tractatus de physiologia*, 1750, in-12; plusieurs *dissertations* sur différentes matières de médecine, science que l'auteur possédait à un degré supérieur. C'était l'Hippocrate de Montpellier. Il joignait une grande simplicité de mœurs à des connaissances très-étendues et très-variées. *Voy.* sa *vie* par Estève, 1765, in-8.

FLACCILLE (*Ælia Flaccilla*), appelée quelquefois par les Grecs *Placilla* ou *Placidia*, fille d'Antoine, préfet des Gaules et ensuite consul romain, naquit en Espagne, et fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'était encore que particulier. Elle reçut le titre d'Auguste quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup par son zèle à la destruction de l'idolâtrie et à la propagation du christianisme. Elle avait toutes les vertus que cette religion inspire; bienfaisante avec discernement, simple dans ses manières, et modeste avec un extérieur plein de dignité. Elle portait Théodose à l'indulgence, à la clémence et au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mère d'Arcadius et d'Honorius. L'église grecque l'a élevée au rang des bienheureux. Saint Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre.

FLACCOURT ou FLACOURT (Etienne de), né à Orléans en 1607, directeur-général de la compagnie française de l'Orient, avait commandé, en 1648, une expédition dans l'île de Madagascar : expédition malheureuse ainsi que toutes celles qui l'avaient précédée, mais qui nous a procuré une *Histoire* de cette île, qu'il avait bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, en 1 vol. in-4, 1658, réimprimée en 1661 et 1664, avec figures dessinées et gravées par lui-même; et la dédia au surintendant Fouquet. On y trouve des choses curieuses et intéressantes, telles que cette prière des Madagascariens, qui prouve l'idée juste et vraie que ces barbares ont de la Divinité. « O » Eternel! ayez pitié de moi, parce que je suis » passager; ô Infini! parce que je ne suis qu'un » point; ô Fort! parce que je suis faible; ô Source » de la vie! parce que je touche à la mort; ô In» telligent! parce que je suis dans l'erreur; ô Bien» faisant! parce que je suis pauvre; ô Tout-Puis» sant! parce que je ne puis rien. » Flaccourt a publié aussi un *Petit catéchisme madecasse et français* avec les prières du matin et du soir, Paris, 1657, in-8; et un *Dictionnaire de la langue de Madagascar*. Il se noya en revenant en France pour la seconde fois, le 10 juin 1660. C'est lui qui donna à l'île Bourbon le nom qu'elle porte.

FLACCUS ILLYRICUS. *Voy.* Francowitz.

FLACÉ (René), curé de l'église de la Couture, dans un faubourg du Mans, né à Noyen-sur-Sarthe, à 5 lieues du Mans, en 1530, mourut le 15 septembre 1600. On a de lui, outre plusieurs pièces de théâtre, divers autres ouvrages en prose et en vers, et surtout un *Poème* latin *sur l'origine des Manceaux*, qu'on peut voir dans la *Cosmographie* de Belleforest. La Croix du Maine dit qu'il était poète, théologien, philosophe, historien, qu'il savait bien la musique, et qu'il prêchait avec succès.

* FLACHAT (Jean-Claude), négociant et voyageur, né à Lyon vers 1720, parcourut la Hollande, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie et la Turquie : il séjourna pendant 15 ans à Constantinople, où il devint *baserguian bachi* ou marchand du Grand-Seigneur. Il profita de son titre pour dessiner un grand nombre de métiers et de machines, et s'instruire de la manière de fabriquer différentes espèces d'étoffes, de choisir les matières que l'on doit y employer, de teindre solidement le coton en rouge, etc.; enfin ayant observé que les Grecs avaient conservé, dans la pratique des arts, des procédés qui nous sont inconnus, et qu'il regardait comme intéressant d'introduire parmi nous, il se rendit à Smyrne, et amena en France plusieurs ouvriers grecs, qu'il établit dans la manufacture de Saint-Chamond en Lyonnais, qui appartenait à son frère, et dont il avait la direction. Le roi, pour le récompenser des services importants qu'il avait rendus à l'industrie française, accorda, par arrêt du 21 décembre 1756, à son établissement le titre de manufacture royale, et divers priviléges et exemptions. Flachat a publié le résultat de ses voyages sous le titre : *Observations sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et même des Indes orientales*, Lyon, 1756, 2 vol. in-12. Il y a inséré des *mémoires* sur la culture de la garance, sur la teinture du coton filé en bleu, et sur la manière de le blanchir. Flachat est mort vers 1780.

* FLACON dit ROCHELLE (Joseph-Henri), avocat aux conseils et à la cour de cassation, né à Paris le 8 octobre 1781, et mort dans cette ville le 27 mai 1834, était fils naturel d'un procureur au parlement. Il est auteur d'un grand nombre de pièces dramatiques parmi lesquelles on peut citer : *Les fureurs de l'amour*, tragédie burlesque, Paris, ventôse an VII, in-8 de 45 pages; *Le tableau de Raphaël, ou à trompeur, trompeur et demi*, vaudeville, 1800, in-8 de 20 pages; *Le père malgré lui*, an IX-1801, in-8 de 45 pages, etc. Il se cachait sous le pseudonyme de *R. Philidor*.

* FLAHAUT (Adèle Filleul, comtesse de), femme auteur, née en 1760, perdit de bonne heure son premier époux. Conduite à Londres par suite des événements, l'embarras où elle se trouvait, ne pouvant recevoir aucun secours de France, lui fit

naître l'idée de chercher à tirer parti de son talent pour écrire. Son premier roman, *Adèle de Sénanges*, 1798, in-12, publié par souscription, obtint un succès dont son auteur eut la modestie de s'étonner la première. Plusieurs compositions du même genre suivirent à divers intervalles et avec une vogue toujours croissante. Les principales sont : *Emilie et Alphonse*, 1799, 3 vol. in-12; *Charles et Marie*, 1802, 2 vol. in-12; *Eugène de Rothelin*, 1808, 2 vol. in-12; *Eugénie et Mathilde*, 1811, 3 vol. in-12. Les ouvrages de M^me de Flahaut brillent par la vérité, par la grâce et par la plus exquise délicatesse; ils ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. De retour en France sous le consulat, elle épousa en secondes noces le baron Souza-Botelho (*voyez* Souza), alors ambassadeur de Portugal à Paris. Devenue veuve une seconde fois, et retirée du grand monde depuis la restauration, elle mourut à Paris au mois d'avril 1836, âgée de 76 ans.

* FLAMAND (Claude), originaire de Savoyeux, (Haute-Saône), alla s'établir à Montbéliard en 1594. Versé dans les mathématiques et dans l'architecture civile et militaire, il devint en 1610, ingénieur de la régence, et donna des preuves non équivoques de son talent. Sa réputation le fit appeler plusieurs fois dans des pays voisins pour diriger des travaux relatifs à son art. Il fut, en 1625, chargé des fortifications de Verdun, et mourut à Montbéliard au mois d'août de l'année suivante. On a de lui : *Les mathématiques et géométrie, départies en six livres*, Montbéliard, 1597, in-8; *La pratique et usage d'arpenter et mesurer toutes superficies de terre*, ibid., 1611, in-8, avec planches; *Le guide des fortifications et conduite militaire pour bien se fortifier et défendre*, ibid., 1597, in-8, 2^e édit., 1611; cet ouvrage a été traduit en allemand en 1615, par l'un de ses fils dont l'article suit.

* FLAMAND (Jean), né en 1597, et mort en 1634, est auteur d'un ouvrage intitulé : *La manière de camper selon l'ordre et pratique de feu l'illustre prince Maurice de Nassau, jadis prince d'Orange, gouverneur et capitaine général des provinces unies des Pays-Bas*. Ce manuscrit qui porte la date du 21 novembre 1625, et forme un petit vol. in-fol., orné de plans enluminés, fait partie de la bibliothèque publique de Montbéliard.

FLAMEL (Nicolas), natif de Pontoise, exerça la profession d'écrivain libraire-juré à Paris. Il était né sans biens : on le vit tout-à-coup riche pour un homme de son état; mais ses richesses étaient seulement pour les malheureux. Il soulagea la veuve et l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. Le peuple ignorant crut que Flamel avait trouvé le secret de faire de l'or; et Jean Gohori, 140 ans après sa mort, contribua à accréditer cette fable. Naudé attribue sa fortune (qui n'était pas aussi considérable qu'on l'a dit) à la connaissance qu'il avait des affaires des juifs. Il ajoute que, lorsqu'ils furent chassés de France en 1394, et que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devaient, et leur promit de ne pas les dénoncer. Ce conte a été réfuté par de Sainte-Foix, dans le premier vol. de ses *Essais sur Paris*; et il est bien plus vraisemblable que Flamel dut sa fortune à la connaissance qu'il avait des principes du commerce, dans un temps où tout le monde les ignorait. Il mourut en 1418. *Voy.* sur cet homme singulier l'*Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, recueillie d'actes anciens, qui purifient l'origine et la médiocrité de leur fortune*, à Paris, Desprès, 1761, in-12. Cet ouvrage est de l'abbé Villain. On a faussement attribué à Flamel un *sommaire philosophique* en vers, 1561, in-8, et un traité de la *Transformation des métaux*, 1628, in-8. On joint à ces deux livres l'*Explication des figures hiéroglyphiques, que Flamel mit au cimetière des Innocents*, Paris, 1682, in-4.

FLAMINIO (Marc-Antoine) naquit à Séravalle, de Jean-Antoine Flaminio, dont nous avons divers ouvrages en vers et en prose. Le fils eut les goûts de son père, et le surpassa. Le cardinal Farnèse, dont il était le bel-esprit, le fit nommer secrétaire du concile de Trente; mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome en 1550, à 52 ans. On a de lui des *lettres* et des *épigrammes*, 1561, in-8, traduites en vers français par Anne de Marquets, Paris, 1569, in-8. Sa *Paraphrase de trente Psaumes*, entreprise à la sollicitation du cardinal Polus, imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers et une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus.

FLAMINIUS (Caïus), consul romain, d'un caractère turbulent et emporté, attiré au combat par les ruses d'Annibal, perdit la fameuse bataille de Trasymène, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 217 avant J.-C.

FLAMINIUS ou FLAMININUS (Titus-Quintus), élevé au consulat par son mérite, l'an 198 avant J.-C., n'avait pas encore 30 ans. Il se proposa Scipion pour modèle. Il ne lui manqua, pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui il avait toutes les vertus civiles et militaires. Nommé général des troupes romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Epire; il soumit presque entièrement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grèce le rôle le plus brillant. Il fit publier aux Jeux Néméens par un crieur public que les Grecs étaient remis en liberté. Il fut en effet leur libérateur et leur père. La république l'envoya dans la suite vers Prusias pour demander la tête d'Annibal, sous le vain prétexte qu'il tramait quelque chose contre Rome. Il agit si adroitement auprès de ce prince, que les Romains se virent délivrés de ce redoutable ennemi.

FLAMINIUS NOBILIUS, théologien et critique de Lucques, mort en 1590, à 58 ans, publia à Rome en 1588, in-fol., des *Notes sur la Bible des Septante*, pleines d'érudition, et un traité *De prædestinatione*, ib., 1581, in-4.

FLAMSTEED (Jean), astronome, né à Denby dans le Derbyshire, le 19 août 1646, prit du goût pour l'astronomie en voyant une sphère de Sacrobosco. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres en 1670,

et la même année nommé astronome du roi, avec une pension de cent livres sterlings, ensuite directeur de l'observatoire de Gréenwich. Il mourut en 1720, à 76 ans. Cet astronome avait partagé son temps d'une façon singulière : il donnait le jour aux cafés, et la nuit aux astres. C'était un petit homme maigre, qui n'avait aucun goût pour les femmes : aussi mourut-il dans le célibat. On a de lui : *Historia cœlestis britannica*, Londres, 1725, 3 vol. in-folio; *Ephémérides*; la *Doctrine de la sphère*, imprimée en 1681, avec le *Nouveau système de mathématiques* de Jonas Morns, le plus zélé protecteur de Flamstéed. Newton ayant trouvé plusieurs de ses observations peu justes, Flamstéed écrivit contre lui : l'académie des Sciences de Paris jugea en faveur de son adversaire; mais Flamstéed ne laissa pas d'avoir raison dans l'esprit de plusieurs savants. Flamstéed s'est surtout distingué par ses observations sur le nombre des étoiles visibles, et de longues études pour le déterminer avec précision. On sait qu'il a rendu beaucoup plus nombreux le catalogue qu'en avait dressé Bayer, et qu'il les a portées au nombre de 3,000; mais ce qu'un observateur philosophe ne doit pas négliger, c'est qu'il n'y a pas deux astronomes qui, dans aucun temps, aient pu s'accorder dans ce calcul. Sans parler des tables des anciens, depuis l'usage du télescope, Kepler a compté 1395 étoiles bien visibles et distinctes dans les deux hémisphères célestes; Riccioli en a trouvé 1437; le Père Pardies 1491; de la Hire, 1576; Bayer, 1716; Royer, 1805; Hévélius, 1888, Flamstéed, comme nous venons de le dire, 3000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus de 2000 dans une seule constellation : Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie d'Orion; M. de la Caille, 9800 dans une partie du ciel austral; le Père Mayer proteste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler. En 1785, Herschel en découvrit 1500 nouvelles, précisément dans la classe des *nébuleuses*, et en 1787, il en compta 50,000 dans une zone de 15 degrés sur 2 degrés de largeur, etc., ce que d'autres astronomes ont traité de vision. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non-seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, et exposées depuis six mille ans aux deux yeux de cinq cent millions d'hommes, sont réellement innombrables; que Dieu seul en connaît la multitude déterminée, comme dit David, et les appelle toutes par leurs noms : *Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat*. Ps. 146.

* FLANDRIN (Pierre), vétérinaire et anatomiste, né à Lyon le 12 septembre 1752, entra dès l'âge de 14 ans à l'école vétérinaire de cette ville, et s'y distingua par son application et son intelligence. Il fut choisi quelque temps après pour enseigner l'anatomie à ses camarades, et ensuite appelé à l'école d'Alfort, près Paris, pour y être professeur d'anatomie, et adjoint de son oncle Chabert, qui en était directeur. C'est dans l'exercice de cette place qu'il fit exécuter la belle suite de préparations anatomiques, qui enrichit le cabinet de l'école d'Alfort. Il s'acquit une réputation méritée par ses travaux sur l'anatomie comparée. Le gouvernement l'envoya successivement en Angleterre et en Espagne, pour y observer la manière de conduire et diriger l'éducation des moutons à laine fine. Il fut nommé, en 1791, correspondant de l'académie des sciences, et il venait d'être admis à l'institut comme associé, lorsque la mort l'enleva au commencement de juin 1796. On a de lui : *Précis sur l'anatomie du cheval*, 1787, in-8, qu'il avait rédigé pour ses élèves, et où l'on trouve quelques remarques neuves et justes; *Mémoire sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France*, Paris, 1790, in-8; *De la pratique de l'éducation des moutons et des moyens de perfectionner les laines*, in-8, plusieurs fois réimprimé; *Absorption des vaisseaux lymphatiques sur la rétine*; *Sur la nature et les attributs des sarigues*, animal très-singulier par sa conformation; *Sur la rage*; *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques, avec l'analyse des ouvrages vétérinaires anciens et modernes*, 1782, 1795; 3e édit., 6 vol.; diverses *observations* ou *dissertations* où l'on trouve des vues ingénieuses, dans le *Dictionnaire anatomique de l'Encyclopédie*, dans le *Journal de médecine* et autres feuilles périodiques.

* FLANGINI (Louis), cardinal, né à Venise en 1733, où il mourut le 24 février 1804, remplit avec distinction les fonctions de juge dans le conseil des quarante, d'avogado, de censeur, de sénateur, de conseiller et de correcteur extraordinaire. Il passa à Rome, sous le pontificat de Clément XIV, et fut nommé d'abord auditeur du tribunal de la Rote. Le pape Pie VI le créa cardinal en 1789, et l'empereur d'Autriche, après la destruction de la république vénitienne, le nomma primat de Dalmatie, patriarche de Venise, et comte du Saint-Empire, en lui conférant la grande-croix de l'ordre de Saint Etienne de Hongrie. Le cardinal Flangini se livrait avec succès à la poésie. Il a composé plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose, qui jouissent d'une certaine réputation en Italie. Membre de l'académie des Arcades, il avait pris le nom d'*Agamiro Pelipodeo*, sous lequel il a publié : *Annotazioni alla corona poetica di Querino Telpasinio in lode della republica di Venezia*, Venise, 1750; *Rime di Bernardo Capello, con annotazioni*, Bergame, 1750, 2 vol. Ses autres ouvrages sont : *Orazione per l'esaltamento del doga Mario Foscarini*, Venise, 1762; *Lettera patriarcale*; *Argonautica de Apollonio Rodio*, traduction en vers, avec notes, Rome, 1781, 2 vol.

FLASSANS (Taraudet de), poète provençal natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocèse de Fréjus, obtint de Foulques de Pontevès une portion de cette terre pour un poème intitulé : *Enseignements pour éviter les trahisons de l'Amour*. Le Moine, dit le *Monge des Iles-d'Or*, assure que cet ouvrage valait beaucoup plus; mais qu'il fut inutile au vendeur et à l'acheteur, trompés l'un et l'autre par leurs maîtresses. Taraudet vivait en 1354. La reine Jeanne se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur Charles IV qui passait en Provence, et il s'en acquitta très-bien.

FLAUST (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Rouen, né à Vire en 1709, mort à sa terre de Saint-Sévère, près de cette ville, le 21 mai 1783, s'est

fait connaître par son *Explication de la jurisprudence et de la coutume de Normandie, dans un ordre simple et facile*, 2 vol. in-fol. Une table des matières ajoutée à cet ouvrage en rendrait l'usage plus facile.

FLAVE JOSEPH. *Voy.* JOSÈPHE.

FLAVIEN (saint), patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre et d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarcal, du vivant de Paulin. Cette élection confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme éteint sous le pape Innocent Ier. Flavien chassa de son diocèse les hérétiques messaliens qui l'avaient infecté de leurs erreurs. Il demanda grâce à l'empereur Théodose pour son peuple, et l'obtint. Les habitants d'Antioche avaient renversé et outragé dans une sédition la statue de l'impératrice Priscille; Flavien parla pour eux avec l'éloquence que Cicéron déploya autrefois pour Ligarius. Saint Chrysostome, qu'il avait ordonné prêtre, avait, dit-on, composé sa harangue. Ce grand prélat mourut en 404, après avoir gouverné son église pendant 23 ans. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint FLAVIEN, patriarche d'Antioche en 496, que l'empereur Anastase voulut obliger de souscrire l'*Hénotique* de Zénon, et d'approuver la déposition de Macédonius de Constantinople. Il eut le courage de lui résister et de souffrir l'exil que son refus lui attira. Il y mourut l'an 518.

FLAVIEN ou FLAVIANUS (saint) succéda à Proclus dans le patriarcat de Constantinople, en 447. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le Jeune, voulut le faire chasser de son siége; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui commença à semer ses erreurs vers le même temps. Il l'anathématisa dans un concile; mais les partisans de l'hérésiarque condamnèrent Flavien et le déposèrent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de *brigandage d'Ephèse*. Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats et de moines, présidait à cette séditieuse assemblée. Flavien appela de cette condamnation à Rome; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnements, que par des coups de pieds et des coups de poings; enfin, ce furieux le maltraita si cruellement, que le saint en mourut trois jours après en 449.

FLAVIGNY (Valérien de), docteur de Sorbonne en 1628, chanoine de Reims et professeur en hébreu au collége royal en 1630, naquit dans le diocèse de Laon, et mourut à Paris le 29 avril 1674, dans un âge assez avancé. C'était un homme plein de feu dans sa conduite et dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie une thèse soutenue chez les jésuites du collége de Clermont, appelé depuis le collége de *Louis le Grand*. On prétendait dans cette thèse, que le système de Copernic étant contraire à l'Ecriture, et condamné par les inquisiteurs de Rome, on ne pouvait le soutenir en France. Flavigny voulut démontrer qu'une pareille assertion violait les droits du royaume et du parlement, ce qui n'était pas trop clair. Ce docteur savait de l'hébreu, de la théologie, des belles-lettres; mais il cherchait trop à déprimer ceux qui en savaient autant et plus que lui. Il écrivait d'ailleurs, plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense d'une thèse* qu'il avait signée en qualité de grand-maître d'études. Il y était dit que l'*épiscopat n'est pas un sacrement distinct de la prêtrise* : sentiment qu'il ne faut pas confondre avec l'erreur qui n'attribue aux évêques rien au-dessus des simples prêtres. Flavigny prétendait que c'était le même sacrement avec des effets plus étendus, et l'impression d'un caractère plus grand, parce que sans cela il y aurait plus de sept sacrements : conséquence que d'autres théologiens admettent, en disant que le sacrement de l'ordre étant considéré dans sa généralité, et comme la consécration sacerdotale dans toutes ses divisions, est mis comme une unité générique dans le nombre de sept. Cette apologie a été imprimée à Tournay, en 1668, in-4. Il avait travaillé à la *Polyglotte* de Le Jay, dont il devint néanmoins dans la suite un des plus ardents censeurs.

* FLAVIGNY (César-François, comte de), né vers 1740 à Craonne dans le Laonnais, lieutenant colonel de dragons, obtint ensuite une compagnie dans les gardes françaises, et devint maréchal de camp en 1788. Après le licenciement de la maison du roi, il se retira dans sa terre de Charmes près de la Fère, où il mourut le 11 décembre 1803. Il a publié : *Principes fondamentaux de la construction des places, avec un nouveau système de fortifications*, traduit de l'italien d'Antoni, 1775, in-8; *Introduction à l'histoire naturelle et à la géographie de l'Espagne*, trad. de l'anglais de Bowles, 1776, in-8; *Correspondance de Fernand Cortez avec l'empereur Charles Quint, sur la conquête du Mexique*, 1778, in-12; *Réflexions sur la désertion et sur la peine des déserteurs en France*, Paris, 1768, in-8.

* FLAVIGNY (A. L. J.), son fils unique, né en 1764, lieutenant dans les gardes françaises, fut un des gentilshommes qui se montrèrent le plus dévoués au malheureux Louis XVI. Arrêté après le 10 août, il fut condamné à mort le 24 juillet 1794, comme complice de la conspiration des prisons, au moment où la chute de Robespierre allait le rendre à son père et à son pays.

FLAVITAS ou FRAVITAS, patriarche de Constantinople après Acace, en 488, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avait fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople, un papier blanc et cacheté, comptant que Dieu ferait écrire par un ange le nom du prêtre qu'il destinait à la chaire patriarcale; Flavitas corrompit l'eunuque qui avait la garde de l'église, et écrivit son nom sur le papier. Quelques historiens ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit M. de Tillemont dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, où ce fait est amplement discuté. Cette supercherie le fit patriarche. C'était le plus fourbe et le plus artificieux des hommes. Dans le même temps qu'il jurait aux hérétiques qu'il ne voulait avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivait sourdement au pape Félix. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna

un châtiment exemplaire. Il n'occupa ce siége que quatre mois.

* FLAXMAN (John), habile sculpteur anglais, né en 1754 à Yorck, s'était déjà fait connaître par diverses compositions, lorsqu'en 1787 il alla visiter l'Italie. Il demeura sept ans à Rome, où il exécuta plusieurs statues et bas-reliefs qui fixèrent sa réputation. De retour en Angleterre il se vit chargé de nombreux travaux, statues et monuments funéraires; une critique sévère désirerait peut-être dans ses compositions plus d'expression, de grâce et de moëlleux. Ses principaux *ouvrages* comme sculpteur sont le *mausolée* élevé au poète Collins dans la cathédrale de Chichester, celui de lord Mansfield dans l'abbaye de Westminster, ceux de lord Howe et du général Abercromby; la statue de sir Reynolds et celle de Washington. Il a publié des *Séries de dessins pour Homère,* Londres, 1793-1805, 2 vol. in-4, 2e édit. 1805; *pour Eschyle* et *pour Dante,* 1805, 2 vol. in-fol.; et *pour Hésiode*, 1817, 1 vol. in-fol. Flaxman était peintre du roi et professeur à l'académie royale de Londres. Lord Elgin ayant rapporté d'Athènes, des frises, des bas-reliefs et d'autres débris de sculpture, une commission fut nommée par le parlement pour en juger le mérite; et ce fut d'après l'avis de Flaxman que ces différents objets furent, en 1816, achetés par le gouvernement anglais. Flaxman mourut le 8 décembre 1826, à 72 ans.

FLECHELLES. *Voy.* GUERIN (Hugues).

* FLECHEUX, astronome et mécanicien, mort à Paris le 4 novembre 1793 à l'âge de 55 ans, a donné un *Planétaire* ou *Planisphère,* propre à mettre sous les yeux de la jeunesse le mouvement des astres. On lui doit encore l'*Oxocosme* ou *Démonstration du mouvement annuel de la terre autour du soleil*, 1784, in-8.

FLECHIER (Esprit), évêque et orateur sacré, né le 10 juin 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, fut élevé dans le sein des lettres et de la vertu, auprès d'Hercule Audiffret, son oncle, général des pères de la doctrine chrétienne, où il était entré à l'âge de 16 ans, et professa la rhétorique à Narbonne. Fléchier, ayant quitté cette congrégation, après la mort de son oncle, vint à Paris où il remplit dans une des paroisses l'emploi de catéchiste des petits enfants, et fut ensuite précepteur des fils de Louis Caumartin, intendant des finances et conseiller d'état. Une pièce de vers latins sur le Carrousel (*Circulus regius*), donnée par le roi en 1662, commença sa réputation que ses sermons ne tardèrent pas à accroître. Il fut nommé lecteur du dauphin par le crédit du duc de Montausier qui l'honorait de son amitié. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens de lettres. Fléchier, encouragé par ces récompenses, fit de nouveaux efforts, et balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit pleurer le monarque, et mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira surtout le beau parallèle du maréchal de France avec Judas Machabée. Il est vrai qu'il n'était pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, et Fromentières, évêque d'Aire, s'en étaient déjà servis, l'un, dans l'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie; l'autre, dans celle du duc de Beaufort. Mais Fléchier se rendit propre ce lieu commun, par les ornements dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie et le caractère majestueux et sombre qui y règnent. La cour récompensa ses talents, en 1685, par l'évêché de Lavaur, et en 1687, par celui de Nimes. Louis XIV lui dit en le nommant au premier évêché : « Ne » soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre » mérite; j'appréhendais d'être privé du plaisir de » vous entendre. » Le diocèse de Nimes était plein d'hérétiques; il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, et plus encore par la régularité de ses mœurs. Il mourut à Montpellier le 16 février 1710, à 78 ans, regretté de ses diocésains catholiques et huguenots, et laissant plus de 25,000 écus aux pauvres. L'académie française s'était associé Fléchier, après la mort de Godeau en 1673. Il y entra le même jour que Racine. C'est sur le modèle de cette compagnie qu'il forma celle de Nimes, dont il fut le mentor et le père. On a de lui : *Des œuvres mêlées*, in-12, en vers et en prose. On a loué avec raison ses vers français et latins. Les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse. L'édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine Marie-Graziani : *De casibus illustrium virorum*, in-4, avec une préface en latin. Le style en est aussi pur qu'élégant. Des *Panégyriques des saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, Paris, 1690, en 1 vol. in-4; 1697, 2 vol. in-12; 1739, 3 vol. in-12. Recueil d'*oraisons funèbres*, en un vol. in-4 et in-12. Il y a moins d'éloquence et de pureté de langage dans celles de Bossuet; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le génie. Fléchier est plus heureux que lui dans le choix et dans l'arrangement des mots; mais son penchant pour l'antithèse répand une sorte de monotonie sur son style. Il devait autant à l'art qu'à la nature; Bossuet devait plus à la nature qu'à l'art. Des *Sermons* en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses oraisons funèbres et ses panégyriques. On y trouve de belles périodes, et très-peu de raisonnements. Il avait cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs des traits d'éloquence et des pensées ingénieuses, dont il faisait un usage plus ingénieux encore; aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fond des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il prêchait avec un vieux goût et un style moderne. *Histoire de l'empereur Théodose le Grand*, Paris, 1679, in-4, réimprimée très-souvent in-12; elle est estimée pour l'élégance du style, autant que pour l'intérêt de la narration. Ceux qui ont cru qu'il flattait son héros, n'ont pas rendu justice à cet empereur qui, dans le vrai, était grand homme et grand prince à tous égards. La *Vie du*

*cardinal Ximenès*, en 2 vol. in-12, et un in-4. Il peint ce cardinal comme un saint; l'abbé Marsollier, dans une histoire de Ximenès, publiée vers le même temps que celle de Fléchier, en fit un politique; ce grand ministre avait été l'un et l'autre; mais Marsollier était un esprit trop mobile pour peindre dignement un homme d'un caractère si ferme. Des *lettres*, 2 vol. in-12. On y trouve des détails affligeants sur les excès des calvinistes, qui dès-lors répandaient l'effroi partout et préludaient aux scènes affreuses qui ont désolé Nimes en 1790 et 1791. La *Vie du cardinal Commendon*, traduite du latin d'Antoine-Marie Graziani, in-4, et 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée. Des *Œuvres posthumes*, en 2 vol. in-12 (*Voy.* GOUSSAULT); elles contiennent ses mandements et ses lettres pastorales, où la philosophie chrétienne et la tendresse épiscopale se font sentir avec tous leurs charmes. On y a ramassé différents discours, compliments et harangues. L'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., lui attribue un recueil manuscrit, formant 6 vol. in-fol., *sur les antiquités du Languedoc*; mais il est certain qu'il n'est pas de lui : c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nimes, appelé *Aulné Rulman*. L'abbé Ducreux, chanoine d'Auxerre, a donné une édition complète des Œuvres de Fléchier, à Nimes, en 1782, 5 tomes en 10 vol. in-8. Ses *poésies latines* ont paru dans un recueil séparé, à Bâle, 1782, in-12. M. Gonod, bibl. à Clermont, a publié un ouvrage inédit de Fléchier, *Mémoires sur les grands jours de Clermont*, 1843, in-8. En 1791, le siége de ce grand homme fut souillé par un nommé Dumouchel, d'abord garçon perruquier, puis prêtre apostat, que l'Assemblée nationale subrogea à l'évêque légitime. *Voy.* DUMOUCHEL.

FLEETWOOD (Guillaume), évêque anglican, né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connaitre, sous le règne de Guillaume III, par ses ouvrages. La reine Anne, instruite de son mérite, lui donna un canonicat de Windsor en 1702, puis l'évêché de Saint-Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ely en 1714, et mourut en 1723, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Inscriptionum antiquarum sylloge*, Londres, 1691, in-8; Des *sermons*; *Essai sur les miracles*, 1701, in-8; *Chronicon pretiosum*; *Explication du 13e chap. de l'épître aux Romains*. Sa vie est à la tête de ses sermons.— Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume FLEETWOOD, avocat de la reine Elizabeth, qui fut député pour aller visiter de sa part plusieurs diocèses. Il mourut en 1592. On a de lui : *Elenchus annalium Edwardi V, Richardi III, Henrici VII et Henrici VIII*, Londres, 1597, in-8. On sent combien il a dû les défigurer, pour qu'on ne trouvât pas à chaque page la condamnation de la réforme anglicane. L'*Office de juge de paix*, 1658.

* FLEISCHER (Guillaume), né en Allemagne en 1767, mort à Paris le 1er juin 1820. On a de lui : *Annuaire de la librairie, première* (et seule) *année*, Paris, 1802, deux parties, formant un vol. in-8. C'est le catalogue raisonné de la littérature de France, du 23 septembre 1800 au 22 septembre 1801. Il est à regretter que cet ouvrage n'ait pas été continué. En tête de la première partie, l'auteur a mis une petite dissertation *sur les services rendus par les Allemands à la Bibliographie*. *Dictionnaire de Bibliographie française*, tomes 1 et 2, 1812. Ces deux volumes viennent jusques et compris la syllabe *Bha*; mais comme ils n'eurent pas beaucoup de débit, l'auteur n'a pas publié la suite de cet ouvrage : il avait cependant continué son travail avec ardeur; et il a laissé cette suite en 20 vol. in-fol., avec quelques autres matériaux.

FLEIX. *Voy.* FOIX (Raimond).

FLÉMALE. *Voy.* BERTHOLET.

FLEMING ou FLEMMYNGE (Richard), prélat anglais, naquit à Croston, dans le comté d'Oxford, vers la fin du XIVe siècle. Il fit ses études à Oxford, et embrassa, avec chaleur, l'hérésie de Wiclef; mais il devint bientôt son ennemi. Il apporta à renverser l'édifice la même ardeur qu'il avait mise à le construire. En 1420, Henri V le nomma à l'évêché de Lincoln, auquel le pape Martin V l'avait lui-même désigné. Cependant, lorsque ce même pape voulut le transférer à l'archevêché d'Yorck, Henri s'y opposa, et Fleming demeura évêque de Lincoln. Ce prélat mourut en 1430, après avoir fondé à Oxford le collége de Lincoln pour de jeunes théologiens, destinés à combattre les erreurs de Wiclef.

* FLEMING (Patrice), cordelier, né en 1599, dans le comté de Louth, en Irlande, fut, à l'âge de 13 ans, envoyé à Douai pour y faire ses études sous la direction de son oncle maternel, Christophe Cusack, supérieur des colléges irlandais, en Flandre. Après avoir fait ses humanités, il se rendit à Louvain, où il embrassa la règle de Saint-François, dans le collége de Saint-Antoine de Padoue, alors dirigé par des franciscains de sa nation. Lorsque ses cours de théologie et de philosophie furent terminés, il se rendit à Rome avec le P. Hugues Mac-Caghwel, définiteur général de l'ordre. En passant à Paris, il s'y lia d'amitié avec le P. Hugues Ward, et ils formèrent le dessein de recueillir des matériaux, pour composer les vies des saints d'Irlande. Une partie de ces vies fut publiée, quelques années après, par le P. Golgan, qui reconnait avoir tiré un grand secours de leurs recherches. Le P. Fleming, chargé d'enseigner la philosophie à Rome dans le couvent de Saint-Isidore, reçut, quelque temps après, le même emploi à Louvain. Il fut ensuite envoyé à Prague, pour y gouverner le couvent de l'Immaculée Conception. L'Allemagne était alors en feu; et le luthéranisme, appuyé par les armes victorieuses des Suédois, se répandait de tous côtés. Les armées suédoises et saxonnes faisaient souffrir une cruelle persécution aux catholiques, et surtout aux religieux. Prague étant menacée d'être investie après la bataille de Leipsig, le P. Fleming, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi barbare, quitta cette ville avec le P. Mathias Hoave, son confrère. Mais ils eurent le malheur de tomber entre les mains d'une troupe de paysans luthériens qui les massacrèrent impitoyablement : Moréri place cet assassinat au 7 novembre 1631. Wading, historien des frères mineurs, le recule de deux années;

mais la prise de Prague, qui eut lieu en 1631, doit faire préférer la première date. On a de ce religieux : *Collectanea sacra*, Louvain, 1667; *Vita R. P. Hugonis Cavelli* (Mac-Caghwel); un *Abrégé du Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ*.

* FLEMING (Robert), théologien écossais, né à Bathens en 1630, adopta les principes du calvinisme, et fut expulsé comme non-conformiste de la cure de Cambuslang, à laquelle il avait été nommé fort jeune, en exécution de l'acte publié à Glascow. Peu après la restauration, il fut même arrêté; mais ayant obtenu son élargissement, il passa à Rotterdam, où il fut élu ministre de la congrégation écossaise. Il mourut le 25 juillet 1694. Il a laissé : le *Miroir de l'amour divin dévoilé*, 1691, in-8. C'est un recueil de poésies religieuses; L'*Accomplissement des Ecritures;* ouvrage très-estimé des dissidents et des calvinistes.

* FLESSELLES (Jacques de), né en 1721, d'une famille de robe, fut d'abord conseiller d'état et maître des requêtes honoraire, et figura, lors des troubles de la Bretagne, dans le parti du duc d'Aiguillon contre La Chalotais. Nommé intendant de Lyon, il s'y fit chérir par sa douceur, sa bienfaisance et son zèle pour les intérêts de cette grande cité. Il y fonda en 1777, un prix pour le perfectionnement de la teinture des soies en noir. Peu de temps avant la révolution il fut nommé prévot des marchands de la ville de Paris; mais il n'avait point la fermeté nécessaire pour remplir cette place dans un moment aussi difficile. Accusé de trahison par le parti populaire le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille, il hésita, balbutia et chercha à se justifier. Les factieux lui signifièrent qu'il devait se rendre au Palais-Royal, lieu de réunion de tous les agitateurs, et que là il serait entendu. Le malheureux Flesselles crut devoir consentir à cette démarche; mais à peine fut-il arrivé au bas de l'escalier qui descend sur la place de Grève, qu'un jeune homme lui cassa la tête d'un coup de pistolet. Aussitôt la populace se jeta sur son cadavre; on en sépara la tête qui fut placée au haut d'une pique, et portée au Palais-Royal. Le corps fut traîné dans la fange. Ce meurtre commis sous les yeux de l'autorité, sans qu'elle osât prendre des mesures pour en punir les auteurs, fut le signal de l'insurrection, et de tous les attentats qui le suivirent.

FLETCHER (Gilles), poète anglais et bon politique, qualités qui se rencontrent rarement ensemble, fut chargé de quelque commission en Ecosse et en Allemagne par la reine Elizabeth, qui l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur en Moscovie. Il était secrétaire de la cité de Londres et trésorier de Saint-Paul, quand il mourut en 1610. On a de lui : *Manière de gouverner des empereurs de Russie ou de Moscovie, avec les mœurs et les modes des peuples de cette contrée*, Londres, 1590, in-8, 1643, in-12. L'auteur s'y montre peu favorable aux Russes qui étaient alors encore demi-barbares; *De litteratis antiquæ Britanniæ*, 1633, in-12.

FLETCHER (Jean), neveu du précédent, poète tragique anglais, né en 1576, dans le comté de Northampton, mort à Londres en 1625, à 49 ans, marcha sur les traces de Shakspeare dans la carrière dramatique, et obtint une des premières places après son modèle. Le cabaret était son Parnasse. Un jour qu'il y récitait une *tragédie*, dans laquelle il y avait une conjuration contre la vie d'un roi, des gens qui paraissaient dans la rue le dénoncèrent comme un scélérat. On le mit en prison; mais on reconnut bientôt que le conjurateur ne tuait les rois que sur le théâtre. *Voy.* BEAUMONT (François).

* FLETCHER (mistriss), femme auteur, née en 1800 dans le Warwickshire, perdit sa mère dans un âge tendre encore, et fut obligée de prendre la direction de la nombreuse famille de son père qui vivait alors à Manchester. Les soins du ménage ne l'empêchèrent pas de se livrer à des études littéraires avec une ardeur incroyable et de son propre aveu. A neuf ans elle brûlait déjà du désir de se distinguer dans cette carrière. A peine âgée de vingt et un ans, elle était auteur. Son premier ouvrage, *Phantasmagorie*, ou *Essai sur la vie et la littérature*, fut très-bien accueilli du public. Il fut suivi des *Lettres à la jeunesse*; puis des *Poèmes pour les heures de loisir*, et enfin des *Trois histoires*, qui sont tous devenus populaires. Elle fournit aussi plusieurs articles remarquables par l'esprit et l'originalité, aux brillants annuaires que l'Angleterre voit éclore en si grand nombre, et à beaucoup de recueils périodiques. Mistriss Fletcher mourut le 3 octobre 1833, dans un voyage qu'elle avait entrepris aux Indes britanniques, en se rendant de Sholapore à Bombay.

FLEURANGES. *Voy.* MARCK (Robert de la), troisième du nom.

* FLEURET (Elizabeth, madame), née à Paris le 10 juin 1725, s'est fait connaître par son *Guide des supérieures*, 1786, 1 vol. in-12, imprimé par les soins du père Querbeuf. M. Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, citait quelquefois cet ouvrage dans ses conférences, et l'abbé de Montis l'a revêtu d'une approbation très-favorable. M$^{me}$ Fleuret a laissé une suite à ce livre : ce sont des *Avis aux supérieures* sur la direction spirituelle des religieuses et des novices, et des *Entretiens* spirituels et familiers, qui formeraient peut-être trois volumes, et dont la publication ne serait pas utile seulement aux personnes qui vivent en communauté, mais encore aux âmes pieuses qui vivent dans le monde. Elle était fille d'un contrôleur au service du duc d'Orléans. Entrée chez les religieuses de la congrégation de Notre-Dame, elle était devenue maîtresse des novices.

* FLEURIAU (Louis-Gaston), évêque d'Orléans, naquit à Paris en 1662, et se fit connaître d'une manière avantageuse par son érudition théologique. Nommé à l'évêché d'Aire en 1698, il passa sur le siége d'Orléans en 1705. A son entrée dans cette ville, il racheta et fit délivrer 854 prisonniers détenus pour dettes. Ce prélat était doué d'une charité admirable, et possédait, à un degré éminent, toutes les vertus épiscopales. Il assista à l'assemblée du clergé de 1715, et tint plusieurs synodes dans son diocèse, veillant avec soin au maintien de la discipline ecclésiastique. Il fonda plusieurs établissements utiles à Orléans, entre autres une maison pour les nouvelles converties. Ce prélat mourut le 11 janvier

1755. Il a laissé des *Règlements et des avis synodaux,* extraits des synodes qu'il avait tenus.

* FLEURIAU (Thomas-Charles), jésuite, fut chargé par ses supérieurs de correspondre avec les missionnaires de la compagnie dans le Levant, et de rédiger les mémoires qu'il en recevait. On en trouve plusieurs dans le *Recueil des lettres édifiantes,* 26 vol. in-12 ou 14 vol. in-8. Il a publié en outre : *Etat présent de l'Arménie*, Paris, 1694, in-12; *Etat des missions de la Grèce*, Paris, 1695, in-12. Avec le père Monier : *Nouveaux mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant*, Paris, 1712, et années suivantes. — FLEURIAU, (Bertrand-Gabriel), jésuite, né en 1693, cultiva les lettres avec succès. Outre une édit. du *théâtre des grecs* du P. Brumoy, une autre de la *trad. d'Horace* du P. Sanadon, augm. de *Dictionnaire des noms propres;* et des vers latins entr'autres un poème sur *l'air;* on lui doit des *Principes de la langue latine*, mis dans un ordre plus clair et plus exact, très-souvent réimprimés. Les dernières éditions ont été retouchées par de Wailly. Il a encore laissé : *Relation des conquêtes faites dans les Indes,* par D. P.-M. d'Almeida, trad. de l'italien, Paris, 1749, in-12; et la *Vie du père Claver*, ibid., 1751, in-12.

FLEURIAU. *Voy.* LANGLE.

* FLEURIEU (Charles-Pierre CARET, comte de), ministre, né à Lyon en 1738, entra dans la marine à l'âge de treize ans, et fut toujours un modèle d'application et de bonne conduite. Il profita de la paix conclue en 1765, pour se livrer à l'étude avec une ardeur nouvelle. Le premier fruit de ses méditations fut des horloges marines, qu'il exécuta de concert avec Ferd. Berthoud (*v.* ce nom), qui s'occupait alors du même objet. Elles furent essayées en 1768, sur la frégate l'*Isis*, qu'il commandait en qualité de lieutenant et le succès surpassa les espérances qu'on en avait conçues. Il obtint en 1776 la place de directeur-général des ports et arsenaux de la marine, et dans ce nouvel emploi où il rendit à l'état les services les plus éclatants, il prouva qu'il était aussi bon administrateur qu'habile marin. C'est lui qui rédigea tous les plans des opérations navales de la guerre de 1778, et ceux de toutes les campagnes de découvertes, telles que celles de la Peyrouse et de d'Entrecasteaux. On lui doit aussi *l'Ordonnance sur la régie et l'administration des ports et arsenaux*, Paris, 1776, in-4. Le 27 octobre 1790, il fut appelé au ministère de la marine et des colonies, et il en remplit les fonctions avec l'intégrité qui l'avait toujours fait remarquer, jusqu'au 17 mai 1791, qu'il fut obligé de donner sa démission, le parti jacobin voulant le remplacer par un de ses affidés. Alors Louis XVI lui confia l'éducation du Dauphin, avec le titre de gouverneur. Les orages de 1792 le forcèrent de se retirer des affaires publiques, et de chercher des consolations dans l'étude. En 1797 il vint siéger dans le conseil des Anciens. Après le 18 brumaire il fut fait sénateur, et termina sa carrière le 18 août 1810. On a de lui : *Voyage fait par ordre du roi, en 1768 et 1769, pour éprouver les horloges marines*, Paris, 1773, 2 vol. in-4, fig.; *Découvertes des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1790, in-4; *Voyage autour du monde, fait pendant les années* 1790, 1791 *et* 1792 *par Etienne Marchand,* Paris, 1798, 4 vol. in-4. Ce voyage, précédé d'une savante introduction sur l'histoire de toutes les navigations à la côte nord-ouest de l'Amérique, contient des remarques très-intéressantes sur la navigation du grand Océan. Le quatrième vol. contient un grand nombre de cartes hydrographiques.

* FLEURIOT-LESCOT (J. A. C.), né à Bruxelles en 1761, fut obligé de quitter son pays, lors des troubles du Brabant, et vint se réfugier à Paris, où il exerça la profession d'architecte, mais avec peu de succès. Au commencement de la révolution il se jeta dans le parti des démagogues, comme presque tous les étrangers qui se trouvaient alors à Paris, et devint successivement substitut de l'accusateur public près le tribunal révolutionnaire, commissaire aux travaux publics, et enfin maire de Paris. Au 9 thermidor, il montra une fermeté de caractère qu'on ne lui supposait pas. Il fut le principal moteur de l'insurrection dirigée contre la Convention, fit sonner le tocsin, battre la générale, publia une proclamation dans laquelle il excitait le peuple à prendre la défense de *l'incorruptible* Robespierre, du *vertueux* Couthon, etc. Mis hors de la loi, il fut arrêté par Bourdon de l'Oise et conduit à l'échafaud, le 28 juillet 1794, avec ses complices; il avait environ 33 ans.

FLEURY (Claude), originaire de Normandie, né à Paris, le 6 décembre 1640, d'un avocat au conseil, suivit le barreau pendant 9 ans avec succès. L'amour de la retraite et de l'étude lui donnèrent du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa, et il en eut les vertus. Précepteur du prince de Conti, en 1672, il le fut ensuite du comte de Vermandois en 1680. Ses soins auprès de son élève lui valurent l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, et la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry en 1689. Associé de Fénélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agréments, et par ses exemples plus persuasifs que ses leçons. Louis XIV avait mis en œuvre ses talents; il sut les récompenser. Il lui donna en 1706 le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye du Loc-Dieu. S'il avait ambitionné de plus grands biens et des dignités plus relevées, il les aurait eus; mais son désintéressement égalait ses autres vertus. Il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, une candeur admirable, lui gagnèrent les suffrages des courtisans même les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui en 1716, pour la place de confesseur de Louis XV. Ce choix fut approuvé de tout le monde. On n'y trouva, dit l'abbé Dorsanne, que le défaut de 75 ans. Fleury, après avoir formé le cœur du père, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut d'apoplexie l'année d'après, dans sa 83e année. Il était de l'académie française. Les ouvrages sortis de sa plume sont : *Mœurs des Israélites :* livre qui est entre les mains de tous les fidèles, et que l'on peut regarder

comme le tableau le plus vrai de la vie des saints de l'ancien Testament; *Mœurs des chrétiens*; ouvrage réuni avec le précédent, dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, et l'autre à l'histoire ecclésiastique. L'onction y règne avec un esprit de candeur et de vérité qui gagne le lecteur chrétien; et avec un discernement, des lumières et des vues qui ravissent le savant et le philosophe; *Histoire ecclésiastique*, en 20 vol. in-12, et in-4. Le premier publié en 1691, commence à l'établissement de l'Eglise; et le dernier, imprimé en 1722, finit à l'an 1414. Elle a été continuée par le P. Fabre, de l'Oratoire, jusqu'à l'année 1695, 16 vol.; en tout 36 vol. in-4 et in-12. Elle a été réimprimée à Bruxelles et à Caen. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte et bien suivie. Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de Longuerue, travaillait son livre à mesure qu'il étudiait l'histoire de la religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matière, il ne marche qu'en tremblant, et presque toujours sur les traces de Labbe et de Baronius. Il en était au dernier volume de cet annaliste célèbre, qu'il ne connaissait encore que le premier vol. de l'excellente *Critique* du P. Pagi, en 4 tom. in-fol. Aussi plusieurs écrivains ont écrit contre son Histoire. Le P. Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, publia à Malines, en 1727, des *Observations sur l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury, adressées à N. S. P. le pape Benoît XIII, et nosseigneurs les évêques*, in-12, réimprimées à Malines en 1729, et depuis (1740) sous le titre de *Dénonciation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury, à nosseigneurs les évêques*. En 1733, le P. Baudoin de Housta, religieux augustin des Pays-Bas, fit paraître à Malines: *La mauvaise foi de M. Fleury, prouvée par plusieurs passages des saints Pères, des conciles, et d'auteurs ecclésiastiques, qu'il a omis, tronqués, ou infidelement traduits dans son Histoire*. En 1736, on imprima à Avignon des *Observations théologiques, historiques, critiques, etc., sur l'Histoire ecclésiastique de feu l'abbé de Fleury*, avec des dissertations, analyses des Pères, et autres pièces détachées, 2 vol. in-4. L'ouvrage devait avoir 8 vol., mais la suite n'a pas vu le jour; en 1802 il parut des *Réflexions sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, attribuées à l'abbé Rossignol; et à peu près dans le même temps M. Marchetti, archevêque d'Ancyre, donna une *Critique de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, qui fut traduite en français, et imprimée dans la Belgique en 1803; elle a été réimprimée à Besançon en 1819, en 2 vol. in-12. Quoiqu'on reproche à l'auteur de n'avoir pas assez ménagé son adversaire, et d'avoir qualifié quelquefois ses méprises avec une sévérité un peu rigoureuse, elle doit trouver place dans les bibliothèques, à côté de l'histoire de Fleury; enfin, en 1807, Muzzarelli publia à Rome des *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique, et spécialement sur les discours de Fleury*, in-8, traduites en français sur la 4e édition. Dom Cellier, et les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, ont relevé plusieurs erreurs de faits et de dates dans Fleury. Les Actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec trop de détail, devraient avoir plus de précision, et ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Son style est d'une simplicité touchante et d'une onction qui édifie; mais il est très-souvent négligé, languissant, monotone, plein d'hellénismes et de latinismes. Les *Discours préliminaires* répandus dans cet ouvrage, et imprimés séparément in-12, sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision et de force; on y trouve d'excellentes choses; mais il y en a aussi qui ont été critiquées avec raison (*voy.* HONORÉ DE SAINTE-MARIE et HOUSTA). On remarque dans l'auteur une telle prédilection pour la discipline de la primitive église, qu'il semble improuver tout ce qui n'a pas l'empreinte des premiers siècles. Comme si la discipline de l'Eglise n'était pas essentiellement variable, ou que l'Eglise primitive dût en tout servir de modèle dans les siècles postérieurs. « On ne peut trop respecter la primitive » église, dit un auteur modéré et équitable; mais » la haute idée qu'on en a ne doit pas servir à nous » faire mépriser l'église des derniers siècles. Dans la » primitive église, parmi beaucoup de sainteté, il » ne laissait pas de se glisser des relâchements, et » dans l'église des derniers siècles, parmi des relâ» chements qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y » avoir encore beaucoup de sainteté. » Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avaient subsisté durant des siècles. En comparant sans prévention l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siècles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus sont remplacés par d'autres. Erasme, qu'on peut citer hardiment en cette matière, après avoir développé ce parallèle dans toute son étendue, conclut que *si saint Paul revenait sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairait pas*. « Croyez-vous, dit un homme d'une » exacte logique, que l'Eglise a le droit de régler » sa discipline, et sur la pénitence, et sur les ap» pels, et sur les élections, et sur les institutions » canoniques, et sur les exemptions, et sur tout » autre sujet religieux? Répondez *oui* ou *non*. Si » vous dites *oui*, eh bien! attendez donc qu'elle ait » substitué la règle ancienne à la règle plus récente. » Si vous dites *non*, il est d'un imbécile de nous » proposer comme un retour aux règles de l'Eglise, » ce que l'Eglise n'a pas le droit de régler. » (*Voy.* MORIN, THOMASSIN). L'on ne doit pas ignorer que ces *Discours* ont été altérés par des mains étrangères. On en a pour garant la première édition du 9e discours sur les libertés de l'église gallicane, qui se trouve le 12e dans la nouvelle édition. On y a ajouté, dans les éditions postérieures, des notes, sous prétexte de corriger le texte, et ensuite on y a changé ou supprimé tout ce qui ne s'accordait pas avec la doctrine de ces écrivains téméraires, qui ont cru pouvoir mettre leur faulx dans une moisson qui ne leur appartenait pas. On a donné une table des matières pour l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et la continuation du P. Fabre, ouvrage fanatique, et fruit de l'esprit de secte (*voy.* FABRE), in-4, et 4 vol. in-12. La dernière édition de cette Histoire est celle de Nimes, 1779-1780, 25 vol. in-8. En

général, la lecture de Fleury ne fait pas aimer les pontifes, et elle a fourni des armes à leurs ennemis. Aussi voit-on des personnes pieuses et éclairées craindre de recommander son Histoire aux jeunes gens ou aux femmes qui prendraient trop au pied de la lettre des réflexions présentées souvent un peu crument. Plusieurs communautés ne lisent pas publiquement son ouvrage, et des théologiens qui n'ont pas moins de sagesse que de lumière, et qui sont pleins d'ailleurs d'estime pour Fleury, ont souvent regretté qu'il eût affaibli l'utilité de son travail par son penchant au blâme, et par un manque de réserve qui les affligeait et les étonnait de sa part. L'Histoire de Fleury a été traduite en latin, et continuée par le Père Alexandre de Saint-Jean de la Croix, carme déchaussé. Cette continuation est un répertoire de tout ce qu'on a dit d'horreurs contre la société des jésuites. Les contes les plus absurdes, ceux même que les protestants et les philosophes du jour ont réfutés, y sont reproduits comme des matières dignes d'une histoire ecclésiastique. Cet ouvrage a été vivement attaqué par Mangold, dans une critique publiée à Augsbourg, 1783-1786, 3 vol. in-8; *Institution au droit ecclésiastique*, en 2 vol. in-12; ouvrage fort abrégé mais plein de bonnes choses, quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes qui ont paru répréhensibles. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition en 1764, enrichie de notes; *Catéchisme historique*, in-12. Ouvrage qui a eu le plus grand cours; cependant tout n'y est pas rigoureusement exact : Paquot en a donné une édition avec des notes et quelques changements. Le ton en est sec, sans onction et sans intérêt; *Traité du choix et de la méthode des études*, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites*; *Devoirs des maîtres et des domestiques*, in-12, estimé; *La Vie de la mère d'Arbouse*, réformatrice du Val-de-Grâce, in-12; l'*Histoire du droit français*, in-12. On la trouve aussi à la tête de l'*Institution d'Argou*; *Le Traité du droit public*, 1769, 2 vol. in-12 : ouvrage posthume, et auquel il ne mit pas la dernière main. On a recueilli les *Opuscules* de Fleury à Nîmes en 1780, en 5 vol. in-8, qui contiennent tous les ouvrages de Fleury, à l'exception de l'*Histoire ecclésiastique*. M. Emery, supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice, a publié en 1807, sous le titre de *Nouveaux opuscules*, in-12, quelques pièces inédites de Fleury, et surtout le manuscrit autographe du *Discours sur les libertés de l'église gallicane*, qui avait été imprimé après la mort de l'auteur, avec des notes violentes et erronées, attribuées à Debonnaire, qui provoquèrent un arrêt du conseil, du 9 septembre 1723, pour supprimer l'écrit, et qui firent mettre le discours à l'index, par décret du 13 février 1729. C'est donc un service important que Emery a rendu à Fleury, en publiant cette édition, qui fait connaître la véritable opinion de ce savant ecclésiastique sur un point d'un si grand intérêt. Le volume commence par une préface rédigée avec beaucoup d'exactitude et de sagacité, où M. Emery traite plusieurs questions, discute quelques assertions de Fleury, et porte un jugement aussi solide que modéré sur cet auteur, que les jansénistes affectaient de compter au nombre des partisans de leur doctrine ou au moins de leur opposition à la cour de Rome, tandis qu'il est prouvé par plusieurs affaires, et notamment par celle de l'évêque de Saint-Pons, que ce célèbre historien, loin d'approuver les entreprises des parlements contre la cour de Rome, regrettait au contraire l'espèce de guerre que l'on faisait au pape, et souhaitait que l'on gardât plus de mesure à son égard, et surtout qu'on pesât les conséquences de ces plaintes, de ces défiances, de ces protestations et de ces condamnations si fréquentes dans l'histoire de la magistrature.

FLEURY (André-Hercule de) naquit à Lodève le 22 juin 1653, et fut mené à Paris, à l'âge de 6 ans. Il fit ses humanités au collége des jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt. Il brilla dans l'un et dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut chanoine de Montpellier et docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine et ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnèrent généralement les cœurs. On sollicita vivement pour lui. Louis XIV le nomma en 1698 à l'évêché de Fréjus. « Je vous ai fait attendre longtemps, lui dit ce » prince; mais vous avez tant d'amis, que j'ai » voulu avoir seul ce mérite auprès de vous. » L'évêque de Fréjus était dans son diocèse lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de Savoie et le prince Eugène lui accordèrent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, et la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma précepteur de Louis XV. Successeur des Bossuet et des Fénélon dans l'emploi important de former les rois, il s'attacha comme eux à cultiver l'esprit et le cœur du jeune monarque, et en fit de bonne heure le *bien-aimé* de la France. En 1726, il fut fait cardinal, et bientôt après son élève le plaça à la tête du ministère : il avait alors plus de 70 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point, et il montra jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre et capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença et termina glorieusement la guerre contre Charles VI. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre, en 1740, vint troubler les derniers moments du cardinal de Fleury. Il mourut en 1743, dans sa 90e année, à Issy, avec la douleur de n'avoir vu en cette dernière guerre que des malheurs, et des malheurs que le public lui reprochait, peut-être mal à propos; car il est certain que cette guerre avait été entreprise contre son avis. Comptant sur la paix, il avait négligé la marine; le peu qui restait à la France de forces maritimes fut détruit par les Anglais. L'économie qu'il mettait dans sa maison, il voulut, autant qu'il était possible, l'introduire dans l'administration publique. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire des vaisseaux. Son caractère tranquille lui fit peu estimer et même craindre

les esprits actifs et profonds ; il les écarta trop des grandes places. Il se défiait plus des hommes, qu'il ne cherchait à les connaître. L'élévation, dit un homme qui l'avait beaucoup connu, manquait à son caractère. Ce défaut tenait à ses vertus, à la douceur, à l'égalité, à l'amour de l'ordre et de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes et s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. S'il s'opposa vivement aux jansénistes, c'est qu'il était persuadé qu'en matière de religion toute nouveauté était à redouter : et que de toutes les sectes qui ont déchiré l'Eglise, celle-ci était peut-être la plus dangereuse. « Un ministre, dit l'éloquent auteur de son *Oraison » funèbre*, guidé par ces grandes vues de politique » sage et vertueuse, n'aurait-il pas démenti tous » ses principes s'il avait négligé les intérêts de la » religion, affligée parmi nous par tant de divi- » sions fatales ? Jours de présomption et d'indoci- » lité, où, par un raffinement de souplesse et de » dissimulation profonde, l'erreur vaste et hardie » dans ses projets, timide et mesurée dans ses dé- » marches, condamne l'Eglise, et ne la quitte pas ; » reconnaît l'autorité, et ne plie pas ; dédaigne le » joug de la subordination, et ne le secoue pas ; » respecte les pasteurs, et ne les suit pas ; dénoue » imperceptiblement les liens de l'unité, et ne les » rompt pas ; sans paix et sans guerre, sans ré- » volte et sans obéissance. » Le cardinal de Fleury n'était pas porté à faire de la peine ; il n'aimait ni à troubler la tranquillité des autres ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux autant qu'un ministre peut l'être. Il conserva dans l'âge le plus avancé, et dans les embarras des affaires, la sérénité et la gaîté de ses premières années. Il faut bien se garder de le juger d'après ce que Voltaire et les philosophes en ont dit. Le blâme et les éloges de tels personnages doivent toujours se prendre en raison inverse.

* FLEURY-TERNAL (Charles), jésuite, né à Tain en Dauphiné, l'an 1672, mort vers 1750, est auteur des ouvrages suivants : la *Vie de saint Bernard, archevêque de Vienne*, Paris, 1722, in-12 ; *Histoire du cardinal de Bourbon, ministre de France sous quatre de nos rois*, Paris, 1728, in-8.

* FLEURY (Jean-Baptiste), savant ecclésiastique, né en 1698 à Besançon, mort chanoine du chapitre Sainte-Madeleine de cette ville en 1754, est auteur de plusieurs *Dissertations sur des usages singuliers de l'église de Besançon*, publiées dans le *Mercure*, 1741, 1742, et réimprimées dans la *Revue Franc-Comtoise*, ann. 1845. Il a rédigé l'*Almanach historique de Besançon et de la Franche-Comté*, des années 1752-1755, pleins de remarques curieuses et qui sont très-recherchés.

* FLEURY (Marie-Maximilien-Hector de Rosset de), de la même famille que le cardinal, né en 1770, fut arrêté en 1793 comme suspect ; renfermé dans la prison du Luxembourg, il y conserva sa gaîté naturelle, et passait la journée à jouer à la balle ou aux barres ; mais ayant vu périr ou proscrire sa famille, le désespoir s'empara de lui, et il écrivit à Dumas, président du tribunal révolutionnaire, une lettre conçue en ces termes : « Homme de sang ! » égorgeur ! cannibale ! monstre ! scélérat ! tu as » fait périr ma famille, tu vas envoyer à l'écha- » faud ceux qui paraissent aujourd'hui devant ton » tribunal ; tu peux me faire subir le même sort, » car je te déclare que je partage leurs sentiments. » Voilà le billet doux qu'on m'écrit, dit Dumas à Fouquier-Tainville, dis-moi ce qu'il faut y répondre. « Ce Monsieur parait pressé, répond Fouquier, il » faut le satisfaire. » Aussitôt deux gendarmes vont prendre le jeune comte, le placent sur le banc des accusés, et il est condamné à mort avec cinquante autres personnes qu'il n'avait jamais vues, le 18 juin 1794, *comme complice de l'assassinat de Collot-d'Herbois.* Il fut conduit à l'échafaud le même jour, revêtu ainsi que ses compagnons d'une chemise rouge.

FLINCK (Godefroi), peintre, né à Clèves en 1616, eut dès sa plus tendre jeunesse une forte inclination pour le dessin. Ses parents l'ayant mis chez un peintre, il fit dans cet art des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général était alors pour la manière de Rembrant ; Flinck se mit pendant un ans sous la direction de ce fameux peintre. On assure qu'il ne lui fallut pas plus de temps pour imiter parfaitement son maître. Il abandonna ensuite sa manière, pour prendre celle des Italiens, qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis lui acquirent une si grande estime, que les bourgmestres d'Amsterdam le choisirent préférablement à tout autre pour faire 8 grands tableaux historiques, et 4 de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail, le 2 décembre 1660, âgé seulement de 44 ans.

* FLINDERS (Matthieu), navigateur, né à Donington dans le Lincolnshire, fit successivement plusieurs voyages pour la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande ou Notasie, et en écrivit la relation en anglais sous ce titre : *Voyage aux terres australes, entrepris pour compléter la découverte de ce grand pays et exécuté pendant les années* 1801, 1802 *et* 1803, Londres, 1814, 2 vol. in-4, avec un atlas. Flinders mourut le 19 juillet de la même année, peu de jours après avoir corrigé la dernière feuille de son ouvrage et avant sa publication. Ce voyage le place au nombre des meilleurs marins et des hydrographes les plus distingués de son temps.

* FLINS DES OLIVIERS (Claude-Marie-Louis-Emmanuel Carbon de), littérateur, né à Reims en 1757, était conseiller à la cour des monnaies. La révolution le priva de sa charge et dès lors il se livra tout entier à la littérature. Mais quoiqu'il ne manquât ni d'esprit ni de talents, et que ses comédies écrites dans le goût du jour eussent obtenu un succès de vogue, il resta longtemps oublié. Ce ne fut qu'en 1802 qu'il obtint, par la protection de Fontanes, son ami, la place de commissaire impérial près le tribunal de Vervins, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1806. On a de lui : *Voltaire*, poème lu à la fête académique de la loge des Neuf-Sœurs, Paris, 1779, in-8 ; *Fragments d'un poème sur l'affranchissement des serfs*, 1781, in-8 ; *Poèmes et discours en vers*, lus et mentionnés aux séances publiques de l'académie française, 1782,

in-8; *Le réveil d'Epiménide à Paris*, comédie en un acte et en vers, 1790, in-8; *Le mari directeur*, ou *le déménagement du couvent*, comédie en 1 acte et en vers, 1792; *La jeune hôtesse*, comédie en 3 actes et en vers, imitée de la *Locandiera* de Goldoni, 1792, in-8; *La papesse Jeanne*, vaudeville, etc.; les *Voyages de l'opinion*, Paris, 1789 : c'est une espèce de journal dont il n'a paru que 5 numéros. Flins a été l'éditeur des œuvres de Bertin, 1785, 2 vol. in-18, et a travaillé avec Fontanes au journal le *Modérateur*.

* FLIPART (Jean-Jacques), graveur, né à Paris en 1723, fut élève de Laurent Cars, et devint membre de l'académie royale de peinture. Cet artiste, qui avait une très-grande connaissance du dessin, a beaucoup gravé. Ses principales estampes sont une *sainte famille*, d'après Jules Romain; *le paralytique servi par ses enfants*; *l'accordée de village*; *le gâteau des rois*, d'après Greuze; *une tempête*, d'après Vernet; *deux sacrifices*, d'après Vien; *Adam et Eve*; *Notre-Seigneur à la piscine*, d'après Dietrich, *etc.* Il est mort le 9 juillet 1782.

FLODOART ou FRODOARD, historien, né à Epernay en 894, mort dans un monastère en 966, disciple de Remi d'Auxerre, chanoine de Reims, et ensuite curé de Cormicy et de Coroy, a laissé une *Chronique* des derniers rois Carlovingiens, et une *Histoire de l'église de Reims*. Sa Chronique, généralement estimée des savants, commence à l'année 912, et finit en 966. Pithou et Duchesne l'ont publiée, elle ne contient exactement que ce qu'il a pu voir et discuter par lui-même dans l'espace de sa vie, où il jouissait de toute la force de sa raison. Aussi y trouve-t-on un choix si judicieux des événements intéressants et mémorables, soit de France, soit des pays voisins, qu'on ne peut guère puiser à une meilleure source. Son histoire comprend toute la suite historique de l'église de Reims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage curieux et intéressant pour les Rémois, est celle de Georges Covener, Douai, 1617, in-8. Nicolas Chesneau en a donné une traduction française en 1580, in-4; mais elle était fautive et incomplète. M. Guizot en a donné une nouvelle dans sa *Collection* des mémoires relatifs à l'histoire de France tom. 5 et 6. On a encore de lui : les *Vies des saints de la Palestine, d'Antioche et d'Italie*, en vers; l'*Histoire des patriarches, des apôtres et des souverains pontifes jusqu'à Léon VII*. On conserve cet ouvrage en manuscrit chez les Pères carmes déchaussés à Lille, avec des dissertations et des notes du Père Honoré de Sainte-Marie. Le style de Flodoard se ressent du siècle où il a écrit.

* FLOGEL (Charles-Frédéric), littérateur, né à Jauer en Silésie, en 1729, et mort en 1788, fut professeur de philosophie à l'académie des jeunes nobles de Leignitz; il s'attacha particulièrement à l'histoire de la littérature. On a de lui : une *Introduction à l'art d'inventer*, Breslau, 1760, in-8; *Histoire de l'esprit humain*, 1765, in-8, trad. en italien, Pavie, 1788; *Histoire de la littérature comique*, 1784, 4 vol. in-8. Les trois premiers volumes traitent du comique en général et de la satire chez tous les peuples anciens et modernes; le 4e est destiné à la comédie; *Histoire du comique grotesque*, 1788, in-8, qui fut suivie de l'*Histoire des fous en titre d'office*, et de l'*Histoire du burlesque*. Ces trois ouvrages ne furent publiés qu'après sa mort. Toutes ces productions, écrites en allemand, jouissent d'une réputation méritée.

FLONCEL (Albert-François), né à Luxembourg en 1697, avocat au parlement, censeur royal, de plusieurs académies d'Italie, s'est fait un nom par son amour pour la langue italienne. Nommé secrétaire d'état de la principauté de Monaco en 1731, il joignit à cette charge celle de secrétaire des affaires étrangères en 1739, sous MM. Amelot et d'Argenson. Il fut enlevé aux lettres en 1773. Sa bibliothèque, composée de 8,000 articles de livres italiens, a été vendue après sa mort. Elle a donné lieu d'en faire un catalogue curieux, 1774, 2 vol. in-8. Mme FLONCEL (Jeanne-Françoise de LAVAU), morte en 1794, à 49 ans, a traduit les 2 premiers actes de l'*Avocat vénitien* de Goldoni, 1760, in-12.

* FLOOD (Henri), membre du parlement, né en 1732, était fils du chef de justice du tribunal du banc du roi en Irlande, et fit ses études d'une manière peu brillante au collége de la Trinité de Dublin, puis à l'université d'Oxford. Comme il se figurait que les richesses lui pouvaient tenir lieu de science, son gouverneur, le docteur Markham, pour le détromper, lui fit faire la connaissance de jeunes gens fort instruits. Flood rougit alors de son ignorance, et travailla à réparer le temps perdu. Elu, en 1759, membre de la chambre des communes en Irlande, il se distingua par une éloquence brillante, et par le zèle et la persévérance qu'il mit à soutenir toutes les mesures qu'il regardait comme utiles à son pays, et qu'il parvint presque toujours à faire adopter. Son adhésion et son opposition alternatives aux vues du ministère lui attirèrent fréquemment le reproche de versatilité. En 1783, il fut élu membre du parlement anglais pour la ville de Winchester, et dans la session suivante il représenta le bourg de Seaford. Le Dernier discours qu'il prononça en 1790 avait pour objet une réforme dans la représentation parlementaire, et le plan qu'il proposa obtint l'approbation de Fox et des hommes les plus éclairés. Son influence s'était pourtant affaiblie dans les dernières années de sa vie. Il mourut le 2 décembre 1791, d'une pleurésie qu'il contracta en travaillant à éteindre un incendie qui s'était manifesté dans un de ses bureaux. Son éloquence était remarquable par la force du raisonnement et par la pureté et la richesse de son style, plein d'images et d'allusions classiques. Il excellait surtout dans la réplique, et malheur à l'adversaire qui provoquait ses sarcasmes. On a imprimé plusieurs de ses *discours* prononcés dans le parlement, parmi lesquels on distingue celui *sur le traité de commerce avec la France*, 1787, in-8. Dans ses moments de loisir il s'occupait aussi de poésie. On a de lui des vers *sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, publiés dans la collection d'Oxford en 1751; une *ode sur la Renommée*, 1785, in-8; la traduction de la *première ode pythique de Pindare*, 1785.

* FLOR (Roger), né à Tarragone, le 14 juillet

1262, prit l'habit des templiers, et fit sa profession dans la maison de cet ordre à Barcelonne. Ayant passé en Palestine, à l'époque des dernières croisades, avec plusieurs chevaliers catalans, il s'établit à Saint-Jean-d'Acre; mais les infidèles ayant assiégé cette place, la prirent d'assaut en 1291. Roger, ramassant alors tous les chevaliers et les chrétiens dispersés, en forma une petite armée navale, avec laquelle il porta des secours et des vivres aux armées chrétiennes, infesta les côtes et battit souvent les flottes de l'ennemi. Il alla ensuite au secours de Frédéric d'Aragon, qui disputait la couronne de Sicile aux rois de Naples de la maison d'Anjou, et il contribua beaucoup, par son intelligence et sa valeur, à le faire triompher. De là il alla offrir ses services à l'empereur Andronic, attaqué par les Turcs. Roger, à la tête de deux mille Catalans qui l'avaient suivi, et aidé des troupes de l'empereur, remporta sur les Turcs une victoire signalée, qui rappela la tranquillité dans l'empire. Andronic, pour récompenser ce service, lui accorda sa nièce en mariage (il n'avait fait que des vœux simples) avec le titre de César. Il combla également d'honneurs et de richesses les principaux officiers de Roger, et notamment le comte d'Entenca, qu'il éleva à la dignité de *Magneduc* (généralissime des armées de terre et de mer). Mais ayant ensuite soupçonné que Roger tramait avec ses Catalans un complot pour s'emparer de son trône, il le fit assassiner une nuit (le 25 avril 1306), pendant que celui-ci passait à l'appartement de sa femme. Le comte d'Entenca, arrêté en même temps, fut condamné à mort. Les Catalans, indignés, se renfermèrent dans Gallipoli, d'où, par de fréquentes sorties, ils vengèrent cruellement la mort de leur général, et c'est à cette époque qu'on doit rapporter les dégâts qu'ils firent dans l'empire, et non au temps de la guerre contre les Turcs, comme le prétendent quelques historiens.

FLORE, déesse des fleurs, nommée chez les Latins, *Flora*, et chez les Grecs, *Chloris*, épousa Zéphire, qui lui donna l'empire sur toutes les fleurs. Son culte passa des Grecs aux Sabins, et des Sabins aux Romains. On la représentait ornée de guirlandes et couronnée de fleurs.

FLORE ou FLORIS, ou FRANCFLORE (François), naquit à Anvers en 1520. Ce peintre, le *Raphaël de la Flandre*, était fils d'un tailleur de pierres, et apprit la sculpture sous son oncle Claude Flore jusqu'à l'âge de 20 ans, que la réputation de Lambert Lombard, habile peintre, l'attira à Liége, où il devint un des principaux élèves de ce maître. De là il alla à Rome, où il étudia l'antique et les ouvrages de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il la décora de ses tableaux. Il divisait la journée en deux parties égales, l'une consacrée à peindre, et l'autre à boire. Il aimait moins le jeu que les vin, et le vin moins que le travail. Il disait ordinairement : « Le travail est ma vie et le jeu est ma » mort. » Il mourut en 1570, à 50 ans.

FLORENT V, comte de Hollande, fils de Guillaume, roi des Romains, perdit son père dès son jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de divisions dans son état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé à un gentilhomme, nommé Gerard de Velsen, son épouse, il fut tué et percé de 32 coups d'épée par ce mari irrité. Le meurtrier ayant été pris, fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau plein de clous. On le roula ainsi dans toute la ville, et il finit sa vie par ce cruel supplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné 40 ans. Il laissa sept fils et quatre filles de Béatrix, fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il avait épousée après la mort de Hugues de Châtillon.

FLORENT (François), d'Arnai le duc, professeur en droit à Paris et à Orléans, mort dans cette dernière ville en 1650, a laissé des ouvrages de *droit*, que Doujat publia in-4, en 2 parties, 1679. La vie de ce jurisconsulte, également recommandable par sa probité et ses lumières, est à la tête de ses œuvres.

FLORENT-CHRÉTIEN. *Voy.* CHRETIEN.

FLORENTIN (saint), martyr de Charollais, qu'on croit avoir souffert la mort pour la foi vers 406.

FLORENTIN (saint), premier abbé du monastère que fonda en 548, à Arles, saint Aurélien, évêque de cette ville, secondé par les libéralités du roi Childebert. Il mourut le 12 avril 553, à l'âge de 70 ans, après avoir gouverné ses religieux avec autant de douceur que d'édification pendant cinq ans et demi. Ses reliques renfermées dans une châsse d'argent sont aujourd'hui dans l'église paroissiale de Sainte-Croix de la même ville. On lit sur le tombeau de marbre où elles étaient autrefois, l'épitaphe du saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de ce genre de poésie, dont le mérite consiste en une combinaison, qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité et de la raison.

* FLORÈS (André), poète espagnol, né à Ségovie en 1484, mort en 1560, se livra particulièrement au genre lyrique, et laissa quelques ouvrages fort estimés de ses contemporains. On trouve quelques *Pièces* de ce poète dans les divers recueils de poésies castillanes.

* FLORÈS (Louis), dominicain et missionnaire, né en 1570 à Gand, brûlé vif au Japon en 1622, a laissé une *Relation de l'état du Christianisme dans le Japon, jusqu'au 24 mai 1622.*

* FLOREZ (Henri), savant espagnol, né à Valladolid le 14 février 1701, prit l'habit en 1715, dans l'ordre de Saint-Augustin et se fit bientôt distinguer par sa piété et ses talents. Après avoir professé pendant quelques années la théologie, il se livra exclusivement à l'étude de l'histoire et mourut à Madrid le 2 août 1773. On a de lui : un *Cours de théologie*, 5 vol. in-4; *Clave istorical*, 1743, in-4, ouvrage dans le genre de l'art de vérifier les dates, et remarquable par l'exactitude, l'ordre et la précision. Ce livre fut réimprimé pour la 8e fois en 1794. *La Espana sagrada, o Theatro geographico-historico de la Iglesia de Espana*, Madrid, 1747-79, 29 vol. in-4. Elle a été continuée par le Père Risco qui publia le 30e vol., et le Père Fernandès qui donna les tomes

31 à 34. Cette histoire de l'église d'Espagne se fait remarquer par le choix et la certitude des faits, et par la marche sûre et rapide du discours. *Espana carpetana*; *Medallas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de Espana*, Madrid, 1757-1773, 3 vol. grand in-4, recueil qui eut un grand succès, et fit recevoir l'auteur associé correspondant de l'académie royale de Madrid; *Dissertacion de la Cantabria*, Madrid, 1768, in-4; *Memorias de las reynas catolicas*, 1770, 2 vol. in-4; un *Traité sur la botanique et les sciences naturelles, etc.*

* FLORIAN (Jean-Pierre Claris de), membre de l'académie française, né le 6 mars 1755, au château de Florian dans les Basses-Cévennes, d'une famille connue dans les armes, fut d'abord destiné à suivre la même carrière. Sa mère était d'origine castillane, et il eut ainsi l'occasion de s'occuper de bonne heure de la langue espagnole. Il étudia dans une pension de Saint-Hippolyte (Gard), et fut présenté à Voltaire par un oncle qui avait épousé la nièce de ce philosophe. Florian entra, en 1768, page chez le duc de Penthièvre, auquel il plut par son esprit et sa sensibilité. Après quelques études à l'école d'artillerie de Bapaume, il reçut de son protecteur une lieutenance, et peu de temps après une compagnie dans le régiment des dragons de Penthièvre. Florian ne tarda pas à quitter le service, et accepta la place de gentilhomme ordinaire du duc de Penthièvre qui le chargea de la douce mission de distribuer ses bienfaits. Cependant il ne négligeait pas la littérature, et ses premiers essais avaient obtenu des encouragements. Son *Eloge de Louis XII* ne fut pas généralement goûté. Il fut plus heureux dans une épître intitulée : *Voltaire* ou *le serf du Mont-Jura*, couronnée en 1782 par l'académie française, ainsi que dans l'églogue *de Ruth* qui le fut l'année suivante. En 1783, parut *Galatée*, roman pastoral que Cervantes n'avait point achevé, et que Florian sut embellir. Il a réduit à trois les six livres dont se compose l'original et y en a ajouté un quatrième. Trois ans plus tard parut *Numa Pompilius*, où l'auteur parait s'être proposé *Télémaque* pour modèle. Le roman d'*Estelle* qu'il donna en 1788, ne fut pas reçu aussi favorablement que Galatée; peut-être parce qu'à cette époque de graves intérêts préoccupaient déjà l'attention publique. A l'exemple de Cervantes, Florian composa des *Nouvelles*, au nombre de six, qui furent suivies de *Nouvelles nouvelles;* c'est une suite de récits dans le genre *sentimental*; Marmontel en fit l'éloge; on leur reproche seulement un peu de monotonie. Florian donna aussi des pièces de théâtre qui furent applaudies. Tant de titres lui ouvrirent en 1788 les portes de l'académie française, et déjà il faisait partie de diverses autres académies du royaume, ainsi que de celles de Florence et de Madrid. En 1791, parut son *Gonzalve de Cordoue*, roman chevaleresque, qu'on ne lit presque plus; mais le *Précis historique sur les Maures*, qui en forme l'introduction, est un excellent morceau. Ses *Fables*, imprimées en 1792, époque où il était bien difficile d'en apprécier tout le mérite, lui assurent le second rang parmi les fabulistes français. La plupart sont écrites avec autant de goût que de sensibilité, mais dans le nombre on aime à citer *l'Hermine*, *les Singes et le Léopard*, *le Milan et le Pigeon*, *le Voyage*, qui forment autant de petits tableaux achevés. Son *théâtre* se compose d'une douzaine de pièces dont les plus connues sont *le Bon ménage*, *le Bon Père*, *les deux Billets*, *la Bonne Mère*, etc. La Harpe dit que « la délicatesse et la » finesse, qui n'excluent pas le naturel, distinguent » et feront toujours aimer les petites comédies de » Florian, et que tout l'esprit qu'on y remarque » n'est qu'un composé fort heureux de bon cœur, » de bon sens et de bonne humeur. » Les habitants de Sceaux qui le chérissaient l'avaient nommé, en 1790, commandant de la garde nationale, et il vécut tranquille au milieu d'eux jusqu'à la mort du duc de Penthièvre, son bienfaiteur. Banni de Paris comme noble, il revint à Sceaux, mais il y fut arrêté et enfermé dans une des nombreuses prisons qui couvraient alors le sol de la France. Il composa pendant sa détention le poème de *Guillaume Tell*, sujet qui ne convenait pas à son genre de talent. Après le 9 thermidor on le rendit à la liberté; mais frappé de langueur, il mourut à Sceaux le 13 septembre 1794, à peine âgé de 40 ans. Il venait de terminer le petit poème d'*Eliezer et Nephthali*, qui a été imprimé neuf ans plus tard. Florian a encore laissé une traduction de *Don Quichotte* qui n'a pas paru non plus du vivant de l'auteur. On lui a fait un reproche d'avoir quelquefois donné plus d'agrément et de noblesse à l'original aux dépens de la fidélité. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en différentes langues. Parmi les éditions de ses *Œuvres completes*, celle de Didot, 1812, 16 vol. in-18, est une des plus estimées.

* FLORIDA-BLANCA (François-Antoine Monino, comte de), premier ministre de Charles III, roi d'Espagne, naquit en 1730, dans la province de Murcie, où son père exerçait l'état de notaire. Après avoir fait d'excellentes études à Salamanque, il suivit la carrière du barreau. Son habileté lui mérita bientôt les plus hautes places de la magistrature, et enfin il fut envoyé ministre à la cour de Rome. Diplomate aussi distingué que bon jurisconsulte, il fit preuve dans cette place de talents supérieurs auxquels il dut son élévation. Devenu premier ministre après la disgrace du marquis d'Esquilache, il établit dans la capitale une police exacte, fit respecter le pavillon espagnol sur toutes les mers, maintint la paix avec la France, vint à bout de terminer les dissensions politiques de l'Espagne et du Portugal par un double mariage, et rendit en quelque sorte au royaume son antique splendeur. Ce fut alors qu'il reçut de son souverain le titre de *Florida-Blanca*. Ami des sciences et des arts, il institua des écoles gratuites de toutes les sciences, en même temps qu'il embellit Madrid par les plus belles promenades et par des édifices publics. Il fut moins heureux dans les guerres où il engagea son maître. Celle d'Alger en 1777 et celle de Gibraltar en 1782 coûtèrent à l'Espagne près de 80,000 hommes. Renonçant au projet de punir les déprédations des corsaires algériens, et de chasser les Anglais de la Péninsule, il tourna toutes ses vues vers le commerce et l'industrie, et parvint

ainsi à réparer les maux causés par la guerre. La mort de Charles III fut le terme de sa puissance; il fut en 1792, relégué dans la province de Murcie; mais ses ennemis qui étaient nombreux, surtout parmi la noblesse qu'il avait dépouillée d'une partie de ses priviléges, parvinrent à le faire enfermer dans le château de Pampelune, d'où il sortit quelques mois après pour se retirer dans ses terres près de la ville de Lorca. Lors de l'invasion des Français, il fut appelé par le vœu de la nation à présider les Cortès; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur : il mourut à Séville, le 20 novembre 1808, âgé de 78 ans. Ses mœurs furent toujours pures, son caractère égal, son cœur humain. Il était affable envers les malheureux, infatigable dans le travail, mais trop jaloux de son autorité, et les grands qu'il chercha souvent à humilier peuvent lui reprocher quelques injustices. Il faut avouer aussi qu'il s'occupa trop d'enrichir et d'élever ses parents. Un seul refusa tous ses dons, et ce fut son père qui, devenu veuf, s'était consacré à l'état ecclésiastique. Son fils essaya inutilement de lui faire accepter un évêché et de riches prébendes; il se contenta de vivre des revenus d'un modique bénéfice. On a de Florida plusieurs petits traités de jurisprudence.

FLORIDUS (François), de Donadeo dans la terre de Sabine, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé *Lectiones subcisivæ*, Francfort, 1602, in-8, qui lui fit un nom.

FLORIEN, *Marcus-Antonius-Florianus*, frère utérin de l'empereur Tacite, se fit après sa mort, en 276, proclamer par l'armée de Cilicie; mais celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il se prépara à marcher contre lui. Probus vint à sa rencontre, et refusa de composer avec Florien, qui fut tué par ses soldats, deux mois après qu'il eut pris la pourpre. Ce prince avait de l'ambition, mais point de valeur.

FLORIMOND DE RÉMOND, né à Agen, fut conseiller au parlement de Bordeaux en 1570 et mourut en 1602. Il se distingua moins comme magistrat que comme auteur. Il avait eu d'abord du penchant pour les erreurs de Calvin; mais il les réfuta ensuite avec zèle. Les novateurs, qui ne l'aimaient point, disaient de lui « C'est un homme qui rend » des arrêts sans conscience, fait des livres sans » science, et bâtit sans argent : » turlupinade qui ne prouve autre chose que la faiblesse et le mauvais goût de ceux qui se battaient avec de telles armes. On a de lui : plusieurs *traités*, parmi lesquels on distingue celui *de l'Antechrist* : ouvrage d'un but plus étendu que le titre ne semble l'annoncer, et qui traite de divers objets qui combattent la sainteté du christianisme. Il y a des faits curieux et instructifs. *De l'origine des hérésies*, 2 vol. in-4 : livre qui manque quelquefois de critique, mais « qui, dit l'abbé Lenglet, n'est pas à mé» priser, et où il y a bien des recherches. » Le même Lenglet l'attribue au P. Richeome.

FLORIN, prêtre de l'église romaine au IIe siècle, fut déposé du sacerdoce pour avoir enseigné des erreurs, entre autres que Dieu est l'auteur du mal. Quelques écrivains l'accusent encore d'avoir soutenu que les choses défendues par la loi de Dieu ne sont point mauvaises en elles-mêmes; mais seulement à cause de la défense : ce qui ne peut être vrai qu'à l'égard de quelques défenses particulières et des lois purement positives. Il avait été disciple de saint Polycarpe avec saint Irénée, mais il ne fut pas fidèle à garder la doctrine de son maître. Saint Irénée lui écrivit pour le faire revenir de ses erreurs; Eusèbe nous a conservé un fragment de cette lettre dans son *Hist. eccl.*, liv. 5, chap. 20. Saint Irénée composa enfin contre lui ses livres : *De la monarchie* et *de l'ogdoade*, que nous n'avons plus.

* FLORIO (Daniel, comte de), poète, né à Udine en 1710, d'une famille ancienne et distinguée, s'appliqua à l'étude des lettres avec tant de succès, que son nom fut bientôt répandu dans toute l'Italie. Ses essais dans le genre lyrique lui valurent les éloges du célèbre Métastase. Mais il réussissait particulièrement dans les pièces de circonstance. Il avait recueilli lui-même ses différentes productions sous ce titre : *Poesie varie*, Udine, 1777, 2 vol. in-4, ornés de vignettes. On y trouve des images agréables et des pensées délicates, exprimées avec autant de naturel que de facilité. Il avait entrepris un poème intitulé la *Jérusalem détruite*, qui ne paraît pas avoir été achevé. Le comte de Florio est mort en 1789.

FLORIOT (Pierre), prêtre du diocèse de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, mort en 1691, à 87 ans, s'est fait un nom par la *Morale du Pater*, 1709, gros in-4, dans lequel il paraphrase cette belle prière d'une manière qui lui a causé du désagrément. On a encore de lui des *Homélies*, in-4, et un *Traité de la messe de paroisse*, in-8, qu'on peut regarder comme un bon ouvrage de morale, et un médiocre traité de liturgie.

* FLORIS, prêtre connu seulement par l'ouvrage intitulé : *Les droits de la vraie religion, soutenus contre les maximes de la nouvelle philosophie*, 1774, 2 vol. in-12, qui lui mérite une place distinguée parmi les défenseurs de la religion.

FLORIS (François). *Voy.* FLORE, peintre.

* FLORISSENT (Madame), cantatrice, plus connue sous le nom de mistriss BILLINGTON, était dès son enfance une virtuose distinguée. A peine âgée de sept ans, elle se fit entendre à Londres dans un concert public où elle obtint le plus brillant succès. Encouragée par ce premier essai, elle redoubla d'efforts pour perfectionner son talent, prit des leçons de Shrouter, le meilleur pianiste de son temps, et parut quatre ans après sur le théâtre où elle ne fit entendre que de la musique de sa composition. Mariée à James Billington, artiste habile, attaché à l'orchestre de Drury-Lane, elle le suivit en 1782, à Dublin, où sa beauté et ses talents lui attirèrent des applaudissements unanimes; mais sa réputation y souffrit quelque atteinte par suite des liaisons qu'on la soupçonna d'avoir avec la plupart des hommes riches de cette ville. Soutenue par une foule d'adorateurs, elle voulut paraître sur la scène; mais le public l'accueillit avec une froideur constante, et elle échoua toutes les fois qu'elle voulut se faire entendre ailleurs que dans un concert. De retour à

Londres, elle fut engagée en 1786, pour le théâtre de Covent-Garden, mais on la trouva généralement au-dessous de sa réputation comme actrice; persuadée enfin elle-même qu'il pouvait manquer quelque chose à son talent, elle se rendit à Paris, recommença sous le célèbre Sacchini son éducation théâtrale, et parvint en peu de temps à perfectionner son chant et son jeu. Elle retourna alors à Londres, fut engagée de nouveau au théâtre de Covent-Garden, et ne tarda pas à y devenir l'idole du public. Elle se rendit, en 1794, en Italie, afin d'acquérir des connaissances plus étendues en musique; elle y fit des progrès étonnants; mais la dépravation de ses mœurs vint ternir son triomphe. Après avoir perdu son mari qui périt, dit-on, victime des mauvais traitements qu'elle lui avait fait éprouver, elle épousa un lyonnais, M. Florissent, et acheta un domaine dans le pays vénitien où elle semblait vouloir passer le reste de ses jours; mais ayant perdu une partie de sa fortune, elle se décida à retourner à Londres, et reparut sur le théâtre de cette ville en 1801. Son talent était alors dans toute sa force, et tel fut l'empressement du public pour la voir, que les trois principaux théâtres de Londres se la disputèrent. Cependant, quelques années après, elle quitta volontairement sa patrie pour retrouver son mari en Italie, et mourut près de Venise, vers la fin d'août 1819.

FLORUS (L. Annæus-Julius), historien latin, de la famille des Annéens, qui avait produit Sénèque et Lucain, composa, environ 200 ans après Auguste, un *Abrégé de l'Histoire romaine*, en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions. Les meilleures sont celles d'Elzévir, 1638, in-12; de Grævius, Amsterdam, 1702, in-8 : c'est dommage que dans cette édition les médailles y soient gravées à contre-sens, ce qui gâte souvent l'explication qu'on en a mise au bas; de Mme Dacier, *ad usum delphini*, 1674 ou 1726, in-4; de Duker, 1744, in-8. Il y a plusieurs traductions françaises de Florus; la meilleure est celle de l'abbé Paul, Paris, 1774, in-12. On trouve dans cet ouvrage de l'élégance et de la noblesse; mais elles dégénèrent en enflure. Dans un abrégé qui doit être extrêmement simple, Florus prend le ton de déclamateur, « comme s'il voulait, dit » M. Crevier, compenser par le faste des manières » et du dehors, l'appauvrissement d'un sujet réduit » en squelette. C'est lui qui paraît le premier avoir » donné cours aux abrégés, si commodes pour la » paresse, et si propres à faire des demi-savants. » L'on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait de belles sentences, des expressions pleines de dignité et d'énergie. Florus était poète. Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, et qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochait au poète d'aimer le cabaret; et le poète n'eut garde de riposter tout ce qu'il savait sur le compte de son rival.

FLORUS (Drepanius), fameux diacre de l'église de Lyon, au IXe siècle, dont on a un *écrit sur la prédestination*. Il laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque une *explication du canon de la messe*, où il donne trop dans le sens mystique, et ne s'attache pas assez au sens littéral; et un *Commentaire sur saint Paul*. On trouve ses différents ouvrages dans quelques éditions du vénérable Bède, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

FLOUR (saint), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne l'an 389, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

* FLOYD (John), jésuite, né dans le comté de Cambridge au XVIe siècle, se fit une grande réputation par ses ouvrages de controverse, presque tous dirigés contre les protestants; les plus remarquables sont : *Censura decem. libr. de republica ecclesiæ M.-A. de Dominis*, Rouen, 1621, in-8; *Answer to Francis White's reply concerning nine articles offered by King James I to F. John Fisher*, ibid. 1626; *the Church conquerant over Human Wit*, Saint-Omer, 1631, in-4.

* FLOYER (sir John), célèbre médecin anglais, né vers l'an 1649, mort en 1734, à Lichtfield où il exerçait son art avec la plus grande distinction, était grand partisan des bains froids, et les ordonnait particulièrement dans les rhumatismes chroniques et autres maladies nerveuses. Ses principaux ouvrages sont : *La pierre de touche de la médecine*, Londres, 1687, in-8; *Recherches sur l'usage raisonnable des bains*, Londres, 1697, in-8, qu'il a reproduit en partie dans son *Essai pour rétablir le baptême des enfants par immersion*, 1724, in-4. Cet ouvrage, qui a été traduit en allemand, fixa particulièrement l'attention des anabaptistes. *Traité sur l'asthme*, Londres, 1698 et 1717, in-8. Il a été traduit en français par Jault, 1761 et 1785, in-12, et en allemand par Scherf, Leipsig, 1782, in-8. *L'horloge du pouls des médecins*, Londres, 1707 et 1710, 2 vol. in-8, traduit en italien, Venise, 1715, in-4; *Medicina geronto nomica*, ou *l'Art de conserver la santé des vieillards, avec un supplément à l'usage de l'huile et des onctions, et une lettre sur le régime à suivre dans la jeunesse*, Londres, 1724.

FLUDD ou *de Fluctibus* (Robert), dominicain écossais, naquit à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, reçut le bonnet de docteur en médecine à Oxford, et exerça cette profession à Londres, où il mourut le 8 septembre 1637. Il fut surnommé *le Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques et dans la philosophie. Il a laissé des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la collection fut imprimée à Oppenheim et à Goude en 1617 et années suivantes, 3 vol. in-fol. Les principaux sont : *Apologie des frères de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-8, latin; *Tractatus theologico-philosophicus de vita, morte et resurrectione*, 1617, in-8; *Utriusque Cosmi metaphysica, physica et technica historica*; *Veritatis proscenium*; *Sophiæ cum moria certamen*; *Summum bonum, quod est verum magiæ, cabalæ, alchymiæ ac veræ fratrum Roseæ Crucis verorum subjectum*; *Philosophia mosaica*; *Amphitheatrum anatomiæ*; *Philosophia sacra, etc.* Il n'est guère possible de reconnaitre dans tous ces ouvrages une tête constamment saine; il y a des choses profondément méditées, il y en a de chimériques et de ridicules. Son langage entortillé et mystérieux l'a fait accuser de magie par ceux qui lui supposaient plus de malice qu'il n'en avait en effet.

FLURANCE. *Voy.* RIVAULT.

* FODÉRÉ (Jacques), religieux cordelier, né au XVI^e siècle à Bessan dans la Maurienne, enseigna la théologie dans différents colléges de son ordre, et se livra au ministère de la prédication. Sa mort est postérieure à 1625. Son ouvrage le plus remarquable est : *Narration historique et topographique des couvents de l'ordre de Saint-François et des monastères de Sainte-Claire, érigés en la province de Bourgogne*, etc., Lyon, 1619, in-4.

* FODÉRÉ (Franç.-Emman.), médecin, né en 1764 à Saint-Jean-de-Maurienne, après avoir fait ses études au collége de cette ville, se rendit à Turin, où il reçut ses grades en médecine, et vint à Paris perfectionner ses connaissances par la fréquentation des cours et des savants les plus distingués. De retour en Piémont, il fut nommé médecin-juré du duché d'Aoste, puis du fort de Bar. A la réunion de la Savoie, il fut attaché comme médecin à l'armée française, fit la campagne de 1795 en Italie, et se retira peu après du service. Nommé professeur de physique à l'école centrale du département des Alpes-Maritimes, il fut ensuite médecin de l'Hôtel-Dieu de Marseille. Le roi d'Espagne Charles IV, pendant son séjour dans cette ville, le fit son médecin consultant, et depuis il remplit les mêmes fonctions près de Ferdinand VII à Valençay. En 1814, il obtint au concours la chaire de médecine légale à la faculté de Strasbourg. Il l'occupa pendant 20 ans avec un grand succès, et mourut en 1835, d'une maladie lente, occasionnée par l'excès du travail. Parmi ses ouvrages assez nombreux, les plus remarquables sont : *Mémoire sur le goître et le crétinisme*, Turin, 1789, in-8, réimprimé plusieurs fois et traduit en allemand. *Les lois éclairées par les sciences physiques, ou traité de médecine légale et d'hygiène publique*, Paris, an VII (1799), 3 vol. in-8, et 1813, 6 vol. in-8, avec le portrait de l'auteur; cet ouvrage, le plus complet que l'on ait sur cette matière importante, gagnerait encore à être resserré; *Traité du délire, ib.*, 1816, 2 vol. in-8; *Voyage aux Alpes-Maritimes*, ou *Histoire naturelle du comté de Nice*, ib., 1821, 2 vol. in-8; *Leçons sur les épidémies et l'hygiène publique*, Strasbourg, 1822-24, 4 vol. in-8.

FOÉ (Daniel), poète anglais, naquit à Londres en 1663 d'un simple artisan. Il fut d'abord destiné par ses parents à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume, prince d'Orange, et essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satirique : il fut même condamné à 2 ans de prison, au pilori et à une forte amende, et écrivit un *hymne au pilori*. C'est pendant sa captivité qu'il commença la *Revue* (1704), qui donna naissance au *Spectateur* d'Addisson. Employé ensuite par la reine Anne à plusieurs missions secrètes, il voulut composer de nouvelles brochures politiques qui lui attirèrent de nouveaux désagréments. Il résolut de ne se livrer qu'à la littérature. Il tint parole, eut plus de repos et acquit une réputation durable; il mourut en 1731. On a de lui : Les *Aventures de Robinson Crusoé*, en anglais, 1719, livre qui a été faussement attribué à Richard Steele, l'un des écrivains du *Spectateur* : il a été traduit dès 1720 par Saint-Hyacinthe et par Van-Effen. Ce roman est écrit d'une manière si naturelle, que longtemps il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique (*voy.* VAN EFFEN). Feutry, avocat au parlement de Douai, a donné une édition de cet ouvrage en 1766, 2 vol. in-12; il l'a abrégé sans en altérer le caractère. Il avait promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur anglican s'était permises contre la religion catholique et ses ministres, mais il n'a que faiblement rempli sa promesse. L'édition de Liége, 1785, 4 vol. in-12, est plus exacte, quant à ce point, et remplit mieux les intentions des lecteurs catholiques. Cette édition est encore remarquable par l'Histoire curieuse et intéressante d'Alexandre Selkik, qu'on voit à la fin du quatrième tome. *Le vrai anglais de naissance*, poème fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-père, en réponse à l'ouvrage intitulé : *Les étrangers; La réforme des mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang qui employaient leur autorité à soutenir l'impiété et la dissolution; *Essai sur le pouvoir du corps collectif du peuple anglais*. Cet ouvrage est en faveur de la chambre des communes *Le court moyen contre les non-conformistes*, qui lui attira une punition publique plus ignominieuse que cruelle; *De jure divino*, poème latin; un *Plan de commerce; Le commerçant anglais; L'instructeur de famille*, 2 vol. Plusieurs *écrits* politiques qui n'ont guère survécu aux événements qui les avaient fait naitre; et quelques autres où il développe des idées qui, pour être aujourd'hui accueillies, n'en sont pas plus solides ni plus conformes aux saines notions.

FOEDOR ou FÉDOR, fils aîné du czar Alexis, monta sur le trône de Russie en 1676. Il avait été élevé pour la guerre et pour le cabinet. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, et qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscou à bâtir des maisons de pierre à la place des chaumières qu'ils habitaient. Il agrandit cette capitale. Il fit des règlements de police générale; mais en voulant réformer les boyards, il les indisposa contre lui. Il méditait de plus grands changements, lorsqu'il mourut sans enfants en 1682, à la fleur de son âge. Son second frère, Pierre, qui n'était âgé que de dix ans, et qui faisait déjà concevoir de grandes espérances, régna après lui, et acheva ce que Fœdor avait commencé.

FOES ou FOESIUS (Anutius), médecin de Metz, mort en 1595, à 68 ans, était très-versé dans la langue grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des princes qui auraient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une *traduction* très-fidèle des *Œuvres d'Hippocrate* en latin, accompagnée de corrections dans le texte, et ornée de scholies, Genève, 1657, 2 vol. in-fol. On a encore de lui une espèce de *Dictionnaire* sur Hippocrate, à Francfort, 1588, in-fol. (*Voy.* PERCY).

* FOGGINI (Pierre-François), prélat romain, né à Florence en 1713, reçut le goût des arts de son

père, célèbre architecte; mais entraîné par sa vocation, il embrassa l'état ecclésiastique et vint à Rome, où il ne tarda pas à se faire connaître par ses talents. Benoît XIV lui donna une place dans l'académie d'histoire pontificale qu'il avait établie. Le cardinal Corsini le nomma ensuite à un bénéfice de St.-Jean-de-Latran, et le fit son théologien. Sous Clément XIV, il fut employé dans les affaires qui concernaient les jésuites, et il paraît qu'il ne leur fut pas favorable. Pie VI le fit depuis son camérier secret, et préfet de la bibliothèque vaticane. Il mourut d'apoplexie le 2 juin 1783. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, les principaux sont : des *Thèses historiques et polémiques contre les quatre articles du clergé de France de* 1682. On dit qu'il changea depuis de sentiment sur ce point. *P. Virgilii Maronis codex antiquissimus à Rufio Turcio Aproniano distinctus et emendatus*, Florence, 1741, in-4. Cette édition est exécutée en lettres onciales à l'instar du manuscrit. *Accord admirable des Pères de l'Eglise, sur le petit nombre des adultes qui doivent être sauvés*, en latin, 1752. Le Queux en donna une traduction française en 1760. *Collection* d'écrits des Pères sur les matières de la grâce, 1751-71, 8 vol.

FOGLIETTA (Uberto), savant génois, né en 1518, eut part aux troubles qui s'élevèrent à Gênes, et fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avait essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce qu'avec les lettres. Le cardinal d'Est le reçut dans sa maison à Rome. Il y mourut en 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue : son traité *De ratione scribendæ historiæ*, aussi judicieux que bien écrit; *Historia Genuensium*, 1585, in-fol., fidèle, élégante et peu commune. François Serdonati en a fait une traduction en italien : elle est estimée. *Tumultus Neapolitani*, 1571, in-4; *Elogia clarorum Ligurum*, in-4; *De sacro fœdere in Selimum*, in-4; *De linguæ usu et præstantiâ*, 1723, in-8; *De causis magnitudinis Turcarum imperii*, in-8; *De similitudine normæ Polybianæ*, dans ses opuscules, Rome, 1579, in-4; *Della republica di Genova*, in-8; ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connaître cette république, du moins telle qu'elle était dans le XVI<sup>e</sup> siècle.

FOHI, premier roi de la Chine, régla, dit-on, les mœurs des Chinois, alors barbares, et leur donna des lois. On prétend qu'il fit plus, qu'il dressa des tables astronomiques; mais vu l'ignorance des Chinois modernes en fait d'astronomie, il est peu vraisemblable que leurs fondateurs aient été fort versés dans cette science. De mauvais chronologistes ont dit que Fohi régnait du temps des patriarches Héber et Phaleg; mais il n'y a nulle apparence que les Chinois aient quelques renseignements antérieurs au déluge. Si le dieu chinois, Fohé, est le même que Noé, il est évident que Fohi est très-postérieur à Fohé, puisque la mythologie a dû naturellement précéder l'histoire de la Chine. Quoi qu'il en soit, ce que l'on raconte de Fohi doit nécessairement se ressentir du ton fabuleux qui règne dans l'histoire chinoise, surtout dans celle des premiers temps. Il ne sera pas inutile d'en donner ici un échantillon, qui pourra servir de règle aux lecteurs. Nous le tirons d'une lettre du Père Amiot, insérée dans le 11<sup>e</sup> tome des *Mémoires de la Chine*. Le Père Amiot, pour prouver que les aérostats ont été connus à la Chine, rapporte trois passages tirés des plus fameux historiens de l'empire. Il est dit dans l'un que Chennoung voulant mesurer la terre, ne sachant comment s'y prendre, fut aidé dans son opération par un « homme-esprit, » dont la couleur était d'un vert tirant sur le bleu; » ses sourcils étaient épais; il portait sur sa tête » une pierre de yu, et était porté lui-même par » six dragons volants. Cet homme-esprit mesura la » terre, détermina sa figure entre les quatre mers, » et trouva que son étendue d'orient en occident » était de 90 ouan de lys, et de 81 ouan du nord » au sud (1). » Le second passage porte que l'empereur Hoangty, sentant sa fin approcher, quitta la terre et *s'envola au ciel*, *monté sur un dragon*. On lit dans un troisième passage que « plus anciennement encore, sous l'empire des cinq *Lound* » (des cinq dragons) qui régnaient sur le second » des *dix peuples perdus*, avant la fondation de » l'empire Chinois par Fohi, les hommes logeaient » dans des antres et des cavernes, comme les quadrupèdes, ou se perchaient sur les arbres comme » les oiseaux; tandis que leurs souverains montés » sur des dragons, planaient dans les airs comme » des nuages, et gouvernaient ainsi leurs sujets » de haut en bas. » Tout cela est dit au reste fort sérieusement par le Père Amiot, qui soupçonne que ces dragons étaient remplis de gaz. *Voy.* COMTE (le), CONFUCIUS, HALDE (du), YAO.

* FOHMANN (Vincent), anatomiste distingué, naquit le 3 avril 1794 à Assamstadt, petite ville du grand-duché de Bade; il s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences naturelles dans lesquelles il fit de rapides progrès. La grande question de l'absorption et de ses organes fixa surtout son attention d'une manière toute spéciale. Nommé vers la fin de 1836 professeur à l'université de Liége, il fut chargé du cours d'anatomie comparée et fut enlevé par une mort prématurée au mois de septembre 1837. Fohmann a laissé plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : *Recherches anatomiques sur la communication des vaisseaux lymphatiques avec les veines*; *Considérations sur l'œil de l'homme, relatives à l'ophthalmie*; *Mémoire sur le mécanisme de l'absorption, d'après la disposition anatomique du système lymphatique des poissons*, etc.

FOI, divinité allégorique, que les poètes représentent habillée de blanc, ou sous la figure de deux jeunes filles se donnant la main, ou sous celle de deux mains seulement, l'une dans l'autre. C'était proprement la fidélité, la constance dans l'amitié, comme on le voit dans la belle ode d'Horace, *Ad Fortunam*, où il parle ainsi de la Foi.

> Te Spes, et albo rara fides colit
> Velata panno : nec comitem abnegat,
> Utcumque mutata potentes
> Veste domos inimica linquis.

(1) *Ouan* est le nombre qui désigne dix mille; le *lys* est un dixième de lieue. Qu'on calcule maintenant, et qu'on en applique le résultat à ces *quatre mers* et la *terre* qui est *entre elles*, et l'on aura une idée de la géographie chinoise.

FOIGNI ou COGNY (Gabriel), cordelier défroqué, se retira en Suisse vers 1667, et fut chantre de l'église de Morges. En ayant été chassé pour quelques indécences qu'il y commit à la suite d'une débauche, il alla se marier à Genève, où il enseigna la grammaire et le français. Il y fit paraître, en 1676, l'*Australie, ou les Aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui faillirent l'en faire chasser, parce qu'on y trouve des impiétés et des obscénités révoltantes. On l'y toléra cependant; mais au bout de quelque temps, il fut obligé d'en sortir, laissant à sa servante des marques scandaleuses de leur commerce. Il se retira en Savoie, et mourut dans un couvent en 1692.

FOILLAN (saint), fils de Fyltan, roi de Momonie en Irlande, renonça au monde, ainsi que ses deux frères Fursy et Ultan, et embrassa l'état monastique. Fursy, qui en avait donné l'exemple et le conseil, passa en Angleterre, et bâtit le monastère de Knobbersburg, dans le royaume des Est-Angles, dont il donna la conduite à Foillan, qu'il avait fait venir d'Irlande. Après la mort de Fursy, arrivée à Péronne (selon d'autres à Mazerœlles, près de Dourlens) le 16 janvier 650, Ultan et Foillan passèrent en France. On lit dans quelques auteurs que Foillan fit un voyage à Rome, et qu'il y fut sacré évêque régionnaire. Quoi qu'il en soit de cette ordination, il est au moins certain qu'il ne tarda pas à rejoindre Ultan son frère. Ils se rendirent l'un et l'autre à Nivelle dans le Brabant, où sainte Gertrude était abbesse. Le monastère qu'elle gouvernait, avait été fondé par le B. Pepin de Landen, son père, et par la B. Ite, sa mère. Il y avait aussi dans le voisinage un monastère pour des hommes. Les deux frères y restèrent quelque temps. En 652, sainte Gertrude donna à Ultan un terrain pour bâtir un hôpital et un monastère, entre la Meuse et la Sambre, alors dans le diocèse de Maëstricht, et aujourd'hui dans celui de Liége. C'était l'abbaye de Fosse, aujourd'hui église collégiale. Sainte Gertrude retint Foillan à Nivelle, pour instruire les religieuses. Le saint homme se chargea aussi de l'instruction du peuple dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois campagnons en 655, pour aller voir son frère à Fosse, il fut massacré par des voleurs ou des infidèles, dans la forêt de Sogne, qui faisait partie de la forêt Charbonnière en Hainaut. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans l'église de Fosse.

FOINARD (Frédéric-Maurice), curé de Calais, mort à Paris en 1743, âgé de 60 ans, était de Conches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages dont les plus connus sont : *Projet pour un nouveau Bréviaire ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux Bréviaires qui ont paru jusqu'à présent, 1720, in-12; *Breviarum ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux Bréviaires ont profité de celui-ci; *Les psaumes dans l'ordre historique*, 1742, in-12; deux vol. in-12 *sur la Genèse*. Des idées singulières que l'auteur hasarda sur le sens spirituel les firent supprimer.

* FOISSET (Jean-Louis-Séverin), né à Bligny-sous-Beaune (Côte-d'Or), le 11 février 1796, mort dans la même ville, le 22 octobre 1822, avait à 13 ans composé les premiers chants d'un poème dans le genre du *Lutrin*, et à 14 terminé son cours d'études tel qu'il est établi dans les colléges à Dijon. En 1817, il se rendit à Paris pour terminer son droit qu'il avait commencé à Dijon. Il avait versifié le premier acte d'une tragédie de *Marie Stuart*, quand le succès de M. Lebrun lui fit abandonner ce sujet. En 1818, il disputa trois couronnes littéraires, et il obtint le prix proposé par la société philomatique de Bordeaux pour l'*Eloge du maréchal d'Ornano*, gouverneur de la Guyenne. L'*Eloge d'Ausone*, qu'il avait envoyé à l'académie de la même ville, n'obtint point la médaille, parce que l'auteur se trouva sans concurrent. Enfin l'*Eloge du président Jeannin*, par suite d'une distraction, n'étant point parvenu en entier à l'académie de Mâcon, elle témoigna le regret de ne pouvoir couronner l'auteur. L'un des rédacteurs de la *Biographie universelle* y a fourni un grand nombre d'articles qui se distinguent par la concision, la clarté et l'élégance du style, et suffisent pour faire regretter vivement la mort prématurée de ce jeune littérateur.

FOIX (Raimond-Roger, comte de), accompagna le roi Philippe-Auguste à la guerre de la Terre-Sainte en 1190. Il prit depuis le parti des albigeois avec feu; mais son ardeur ne le mena qu'à des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, et de reconnaître pour comte de Toulouse Simon de Monfort. Puylaurens rapporte qu'en une conférence tenue au château de Foix entre les catholiques et les albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frère, voulut parler en faveur des derniers : « Allez, Madame, lui dit Etienne de Minea, » filez votre quenouille; il ne vous appartient pas » de parler dans une dispute de religion. » Raimond Roger mourut en 1222. L'illustre maison de Foix, dont était Raimond, descendait de Bernard, second fils de Roger II, comte de Carcassonne. Bernard eut le comté de Foix en 1062, et le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui vit mourir son fils avant lui (*voy.* GASTON III). Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI; mais le roi, par générosité, le rendit à son cousin Matthieu, qui mourut en 1398 sans enfants, et dont la sœur Isabelle épousa Archambaud de Grailly, qui prit le nom de Foix. Son petit-fils, Gaston IV, se maria avec Eléonore, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Nemours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans (*voy.* GASTON de FOIX, duc de Nemours). Mais Catherine de Foix, reine de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avait épousé Jean d'Albret, dont la petite-fille fut mère de Henri IV... Archambaud de Grailly avait eu un second fils nommé Gaston, captal de Buch, et dont les descendants furent comtes de Candale et ducs de Rendan. Cette branche avait été honorée de la pairie sous le titre de Rendan, par considération pour Marie-Claire de Beaufremont, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui avait épousé Jean-Baptiste Gaston de Foix, comte de Fleix, tué au siége de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680.

Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, Henri-Charles, qui portait le nom de duc de Foix, est mort en 1714. Il faut consulter sur cette famille l'histoire du comté de Foix.

FOIX (Pierre de), cardinal, né en 1386, était fils d'Archambaud, captal de Buch, et d'Isabelle, comtesse de Foix, fut d'abord franciscain, et cultiva avec succès les lettres sacrées et profanes. L'antipape Benoit XIII l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de Foix. Pierre n'avait alors que 22 ans, il abandonna le pontife au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Eglise à ceux de l'amitié. Le concile lui confirma la qualité de cardinal, Martin V l'envoya légat en Aragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, et mourut en 1464, dans sa 78e année, à Avignon, dont il avait la vice-légation. Il était aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé à Toulouse le collége de Foix. — Il faut le distinguer du cardinal Pierre de Foix, son petit-neveu, non moins habile négociateur, qui mourut évêque de Vannes, à la fleur de son âge, en 1490.

FOIX (Odet de), seigneur de Lautrec, maréchal de France et gouverneur de la Guienne, était petit-fils d'un frère de Gaston IV, duc de Foix; il porta les armes dès l'enfance. Ayant suivi Louis XII en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne en 1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. François Ier lui en donna le gouvernement. Lautrec savait combattre, mais il ne savait pas commander. Il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme et de Plaisance, par Prosper Colonne. Il tâcha de rentrer dans le Milanais par une bataille; mais ayant perdu celle de la Bicoque en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne dans une de ses terres. Sa disgrace ne fut pas longue. En 1528, il fut fait lieutenant-général de l'armée de la ligue en Italie, contre l'empereur Charles-Quint. Il emporta d'abord Pavie, qu'il mit au pillage; puis s'avança vers Naples, et mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque temps contre l'ennemi, la peste, la misère et la famine. — Son frère, Thomas de Foix, dit le *maréchal de Lescun*, passait pour un homme cruel et extrêmement avare. Ses exactions firent soulever le Milanais en 1521. Après la perte de la bataille de la Bicoque, les ennemis l'assiégèrent dans Crémone. Il n'y tint pas aussi longtemps qu'il le pouvait; et en rendant la place, il promit de faire évacuer toutes celles du Milanais, où il y avait garnison française. Il reçut, à la journée de Pavie en 1525, un coup de feu dans le bas-ventre, dont il mourut sept jours après, prisonnier de guerre à Milan.

FOIX (Paul de), archevêque de Toulouse, de la même famille que Lautrec, né en 1527, se distingua dans ses ambassades en Ecosse, à Venise, en Angleterre, et surtout dans celle de Rome, auprès du pape Grégoire XIII. Il mourut dans cette dernière ville en 1584, à 56 ans. Muret, dont il avait été le bienfaiteur, prononça son oraison funèbre. Ce prélat était homme de lettres, et aimait ceux qui les cultivaient, surtout ceux qui brillaient par leur éloquence, ou qui possédaient les écrits d'Aristote, dont il était admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, Paris, 1628, in-4, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il était un assez bon écrivain et un grand homme d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'Ossat son secrétaire, depuis cardinal.

FOIX (François de), duc de Candale, commandeur des ordres du roi, et évêque d'Aire, mort à Bordeaux en 1694, à 90 ans, traduisit le *Pimandre* de Mercure Trismégiste, et les *Eléments* d'Euclide, qu'il accompagna d'un commentaire. Il avait fondé une chaire de géométrie à Bordeaux.

FOIX (Louis de), architecte parisien, florissait sur la fin du XVIe siècle. Il fut préféré à tous les architectes de l'Europe par Philippe II, qui le choisit pour élever le monastère et le palais de l'Escurial. De retour d'Espagne, il boucha l'ancien canal de l'Adour, et en creusa un nouveau en 1579. Ce fut encore lui qui bâtit en 1585 le fanal à l'embouchure de la Garonne, qu'on appelle communément *la Tour de Cordouan*. Cette tour a 160 pieds de hauteur, et a coûté 26 ans de travaux.

FOIX (Marc-Antoine de), jésuite, né en 1627, au château de Fabas, dans le diocèse de Conserans, mort à Billom en Auvergne en 1687, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, et tout ce que l'étendue de ces titres exigeait. On a de lui : *L'art de prêcher la parole de Dieu*, in-12. C'est l'ouvrage d'un homme instruit de la littérature sacrée et profane. *L'art d'élever un prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de Vardes : bon ouvrage, dont le succès fut rapide; on y trouve des choses communes que l'auteur n'a pas cru devoir négliger, pour y substituer des vues rares et extraordinaires. Son livre n'en est que plus estimable et plus sûrement utile.

FOIX (Gaston de). *Voy.* Gaston.

FOIX. *Voy.* Sainte-Foix (Germain Poullain de).

FOLARD (le chevalier Jean-Charles de), surnommé le *Végèce français*, né à Avignon le 13 février 1669, avec des inclinations militaires, sentit augmenter son penchant, à la lecture des *Commentaires* de César. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans; on le dégagea : il se rengagea encore, et ses parents le laissèrent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berry, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688; et ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espèce de brigandage, fut pour lui une école; il exécuta en petit tout ce qu'il avait vu faire en grand; il leva des cartes, dressa des plans; il parut dès-lors un homme rare. Le guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son habileté et ses connaissances. Le duc de Vendôme le fit aide-de-camp, et ne le céda qu'avec regret à son frère le grand-prieur, qui commandait alors l'armée de Lombardie. Le chevalier de Folard répondit à l'idée qu'on avait de lui, il contribua beaucoup à la prise d'Hostiglia et à celle de la Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de Saint-Louis et une pension de 400 livres. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes que lui

causaient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, et forma dès-lors son système des colonnes. Après s'être distingué dans plusieurs siéges en Italie, et surtout à celui de Modène, il passa en Flandre, fut blessé à Malplaquet, et fait prisonnier quelque temps après. Le prince Eugène ne put le gagner par les offres les plus avantageuses. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1714, il se rendit à Malte, assiégée par les Turcs, et s'y montra ce qu'il avait paru partout ailleurs. Le désir de servir sous Charles XII, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suède. Il vit ce roi soldat, et lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. Charles destinait le chevalier de Folard à être un des instruments dont il voulait se servir pour faire une descente projetée en Ecosse; mais la mort du héros, tué au siége de Fridérichshall, dérangea tous ses projets, et obligea Folard à revenir en France. Il servit en 1719 sous le duc de Berwick, en qualité de mestre-de-camp, et ce fut sa dernière campagne. Il avait étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe; il l'approfondit encore plus, lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il donna des leçons au comte de Saxe, et prédit dès-lors ses succès. Le chevalier de Folard exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires sur Polybe*, Paris, 1727, 6 vol. in-4, réimprimé à Amsterdam en 1753, 7 vol. in-4, avec un supplément qui ne se trouve pas dans l'édition de Paris. Ils ont été abrégé en 3 vol. in-4, Paris, 1757. L'auteur peut être appelé à juste titre *le Végèce moderne*. En homme de lettres, il a su puiser dans les sources les plus cachées tout ce qu'il a cru propre à nous instruire; et en homme de guerre, il l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fonds en est excellent, mais la forme n'en est pas si agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profusion de paroles. Son style est négligé, ses réflexions sont détachées les unes des autres, ses digressions ou inutiles ou trop longues. On a encore de cet habile homme : un livre de *Nouvelles découvertes sur la guerre*, in-12. Les idées y sont aussi profondes et plus méthodiques que dans son commentaire; un *Traité de la défense des places*; un *Traité du métier de partisan*, manuscrit, que le maréchal de Belle-Ile possédait. Le chevalier de Folard aurait pu faire une fortune assez considérable; mais ses liaisons avec les défenseurs des miracles qu'on attribuait à M. Pâris, le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de Fleury. On voyait à regret ce vieux militaire au milieu d'une troupe de convulsionnaires, marmoter des hymnes à l'honneur du diacre Pâris (voyez *l'Histoire d'un voyage littéraire fait en 1733 en France, etc.*, La Haye, 1735). Il revint de cette folie avant sa mort, arrivée à Avignon en 1751, et se soumit de la manière la plus expresse à toutes les décisions de l'Eglise. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement le chevalier de Folard, peuvent consulter les *mémoires* pour servir à son histoire, imprimés à Paris, sous le titre de Ratisbonne, en 1753, in-12.

FOLARD (François-Melchior de), jésuite, frère du précédent, membre de l'académie de Lyon, naquit à Avignon en 1683, et mourut en 1739. On a de lui *Œdipe* et *Thémistocle*, tragédies faibles, et l'*Oraison funèbre du maréchal de Villars*, non moins médiocre.

* FOLCUIN (saint), évêque de Térouane en 817, mort le 14 décembre 856, sauva les reliques de saint Bertin de la fureur des Normands, vers l'an 846. — FOLCUIN, abbé de Laubes sur la Sambre, né vers 935, en Lorraine, mort en 990, a fait des règlements pour la discipline de son abbaye et laissé : la *Vie de saint Folcuin, évêque de Térouane*, insérée dans les *Actes de l'ordre de saint Benoît* du Père Mabillon; les *Gestes de l'abbé de Lobes depuis la fondation du monastère au* VII*e siècle*; les *Vies de saint Omer, de saint Bertin, de saint Vinoc* et *de saint Silvin*. — FOLCUIN, moine de saint Bertin, dans le Xe siècle, né en Lorraine, mort à un âge peu avancé, est auteur de deux *Recueils* de chartes, diplomes et autres monuments de différents monastères. On a aussi de lui quelques vers, entre autres une *Epitaphe de saint Folcuin, évêque de Térouane*, dont il se disait parent.

FOLENGO (Jean-Baptiste), bénédictin mantouan, mort en 1559, à 60 ans, laissa un *Commentaire sur les psaumes*, imprimé à Bâle en 1557, in-fol., et *sur les épîtres catholiques*, in-8, écrit noblement et purement. Il commente en critique et presque toujours avec intelligence.

FOLENGO (Jérôme, dit THÉOPHILE), plus connu sous le nom de *Merlin Coccaye*, naquit le 8 novembre 1491, dans un lieu appelé autrefois Cépada près du lac inférieur dans le Mantouan. Il entra comme le précédent dans l'ordre des bénédictins. La tournure de leur esprit fut bien différente; l'un se consacra à l'érudition et à la piété, l'autre à la bouffonnerie et se fit des ennemis. Ses supérieurs voulurent le mettre en règle, mais il échappa à leurs poursuites par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut en 1544, à 51 ans, dans un prieuré de Sainte-Croix de Campége, près de Bassano, après avoir erré pendant plusieurs années avec une jeune femme pour laquelle il avait quitté son couvent, après être rentré dans un monastère, avoir dirigé un couvent de religieuses et s'être fait chasser. De tous ses ouvrages, le plus connu est sa *Macaronée*, ou *Histoire macaronique*. Ce nom de *macaronique*, qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot *macaroni*, qui est le nom d'une pâte, qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs et du fromage. Le poème de Folengo fut reçu avec transport, dans un siècle où les bouffonneries pédantesques tenaient lieu de saillies, les anagrammes de bons mots, et les logogriphes de pensées. Il est difficile de faire un abus plus étrange de son esprit. Il s'abandonne entièrement à son imagination aussi vive que bizarre, sans respect ni pour la langue latine, dont il fait un mélange monstrueux avec l'italienne, ni pour le bon sens qu'il choque à chaque page. Avec tout cela, l'auteur, qui a l'air d'un bouffon, fait d'excellentes réflexions sur les vices des hommes : il attaque fortement les passions, surtout l'orgueil, la paresse, l'envie, la volupté, la frivolité. Le *Poème macaronique* fut traduit en français en 1606. Cette version a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 vol.

in-12; elle n'était ni assez importante ni assez estimée, pour mériter une nouvelle édition. L'original de la *Macaronée*, imprimé sous le nom de *Merlin Coccaye*, Frescati, 1521, in-12, est rare; l'édition de Venise en 1555, in-12, l'est moins. Il y a encore de lui trois poèmes assez recherchés: *Orlandino di Limerno Pittoco*, Venise, 1526 ou 1539, ou 1550, in-8, réimprimé à Londres en 1774, in-8 et in-12; *Chaos del tri per uno*, Venise, 1527, in-8. C'est un poème sur les trois âges de sa vie, en style en partie macaronique; *La Humanita del Figlio di Deo, in ottava rima*, Venise, 1533, in-4.

FOLIETA. *Voy.* FOGLIETA.

* FOLIGNO (La baronne Angèle de), né à Foligno dans le duché de Spolette au XIIIe siècle, embrassa la vie religieuse dans le tiers-ordre de Saint-François, et se fit remarquer par sa modestie et sa piété. On a d'elle plusieurs opuscules qui ont été recueillis sous le titre de *Theologia crucis*, Paris, 1538 et 1601; traduit en français, Cologne, 1696, in-12. Saint François de Sale et Bossuet parlent avantageusement des écrits de cette sainte religieuse, dont la *Vie* a été écrite par le P. J. Blancone, Paris, 1604, in-12.

FOLKES (Martin), antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né à Westminster le 29 octobre 1690, mort à Londres le 28 juin 1754, se distingua dans les académies des sciences de France et d'Angleterre où il fut admis. Celle-ci l'avait reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après elle le mit dans son conseil. Newton le nomma ensuite son vice-président, et enfin il succéda à Sloane dans la présidence même. Ses connaissances et ses succès dans les sciences qui sont l'objet des travaux de cette compagnie, furent les titres qui le placèrent à sa tête. Les nombreux *mémoires* qu'il lui présenta et qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit, pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie; et celui qu'il fit en France le lia avec les savants de ce royaume. Ses mémoires roulent sur le poids et la valeur des monnaies romaines, sur les mesures des colonnes Trajane et Antonine; sur les monnaies d'or d'Angleterre, depuis le règne d'Edouard III; sur les polypes d'eau douce; sur les bouteilles dites de Florence, et sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des sciences de Paris, il présenta un mémoire sur la comparaison des mesures et des poids de France et d'Angleterre. Il finit sa carrière littéraire par un ouvrage estimé de sa nation, *sur les monnaies d'argent d'Angleterre*, depuis le conquête de cette île par les Normands jusqu'à son temps. Les lettres remplirent sa vie; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages, ne purent ralentir son ardeur pour l'étude. Il avait amassé une ample bibliothèque, et un cabinet enrichi d'une collection de monnaies, supérieure à tout ce qu'on connaissait en ce genre. Folkes a été enterré à l'abbaye de Westminster où on lui a élevé en 1792 un beau monument.

* FOLLEVILLE (l'abbé Gabriel GUYOT de), connu sous le titre d'évêque d'Agra, était, au commencement de la révolution, vicaire ou curé à Dol en Bretagne. Il prêta serment à la constitution civile du clergé, puis se rétracta, vint à Paris, et de là se rendit à Poitiers chez une de ses parentes. Son air pieux et doux lui attira bientôt la confiance des personnes séculières qui désiraient recourir à son ministère, et des religieuses chassées de leurs couvents. Il imagina, peut-être pour produire plus de bien, de prendre le titre d'évêque d'Agra que plusieurs prélats lui auraient conféré secrètement. Lorsque les Vendéens s'emparèrent de Thouars, il s'y trouvait, on ne sait trop pourquoi, vêtu en soldat. Il déclara aux paysans qui l'avaient arrêté qu'il avait été enrôlé par force à Poitiers, et demanda qu'on le conduisît à M. de Villeneuve, un des officiers de l'armée vendéenne. Celui-ci le reconnut effectivement pour l'abbé de Folleville, son ancien camarade de collége. Il répéta la fable de son épiscopat, et il ajouta que le pape venait de l'envoyer dans l'ouest en qualité de vicaire apostolique. L'état-major, qui n'avait aucune raison pour suspecter sa bonne foi, et qui, d'ailleurs, voyait que sa présence produisait le plus grand effet sur les paysans, le nomma, par honneur pour son titre, président du conseil supérieur établi à Châtillon, qui était chargé de l'administration du pays insurgé. Le peu de talent qu'il montra dans ce poste important lui fit bientôt perdre l'estime de ses collègues, et fit même, dit-on, soupçonner sa supercherie. On a prétendu que des envieux de son rang, doutant de son caractère épiscopal, écrivirent en cour de Rome pour s'en assurer. Quoi qu'il en soit, un bref en date du 31 juillet 1793, adressé aux chefs Vendéens, qui déclarait qu'il n'y avait point d'évêque d'Agra, leur prouva qu'ils avaient été trompés. Cependant, on tint la chose secrète, dans la crainte que cette nouvelle ne portât le découragement dans l'esprit des bons et religieux Vendéens, qui venaient d'éprouver plusieurs échecs. Mais l'abbé de Folleville s'aperçut, au changement de manières à son égard, que son imposture était découverte; une profonde mélancolie s'empara de lui; néanmoins, à l'attaque de Granville, il passa la journée à parcourir les rangs, à animer les soldats, à relever les blessés, et il leur portait les consolations de la religion sous le feu même de l'ennemi. Il continua à suivre l'armée jusqu'à la déroute du Mans, où elle fut presque entièrement détruite. Alors il se cacha pour se dérober aux poursuites qu'on faisait contre les Vendéens; mais il fut pris et amené à Angers, où il fut condamné à mort le 5 janvier 1794. On l'a représenté dans le temps comme un homme cruel. Mais sa conduite prouve qu'il était au contraire d'un caractère doux et humain.

FONCEMAGNE (Etienne LAURÉAULT de), né à Orléans le 8 mai 1694, mort à Paris le 26 septembre 1779, membre de l'académie française, fut sous-gouverneur du duc de Chartres. Il est connu dans le monde littéraire par des *Lettres* au sujet du *Testament politique* de Richelieu, où il prouve avec autant de politesse que de jugement et de raisons solides, que ce *Testament* est réellement du ministre de Louis XIII; et par plusieurs *mémoires* qui sont insérés dans les recueils de l'académie des inscrip-

tions, et qui roulent tous sur des points de l'histoire de France, excepté celui sur la déesse Laverne.

FONFREDE. *Voy.* Boyer-Fonfrède.

FONSECA (Antoine de), dominicain, né à Lisbonne, vint faire ses études à Paris, et publia dans cette ville, en 1539, des *Remarques sur les Commentaires de la Bible*, par le cardinal Cajetan, in-fol. Il reçut, 3 ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour dans sa patrie, il fut prédicateur du roi, et obtint une chaire de théologie en l'université de Coimbre. Il mourut en 1588.

FONSECA (Pierre de), jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne, le 4 novembre 1599, à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tomes in-fol. Cette métaphysique a eu un grand cours, et a été longtemps citée dans les écoles. Il y a des choses inutiles par leur objet direct, mais excellemment propres à exercer l'esprit, à lui donner des idées justes, nettes, précises, et à le former à une exacte logique. (*Voy.* Chapelain, Duns, Occam).

FONSECA (Roderic), médecin, natif de Lisbonne, professa la médecine avec distinction au commencement du XVII^e siècle, à Pise et à Padoue, et composa divers ouvrages sur cette science, entre autres : *De tuenda valetudine*, et *De calculorum remediis*.

* FONSECA SOARES (Antoine de), cordelier portugais, né en 1631, mort l'an 1682, en odeur de sainteté, passait pour un des plus éloquents prédicateurs de son temps; on a de lui un assez grand nombre d'ouvrages ascétiques tels que : les *Etincelles de l'amour divin*; le *Fouet des pécheurs*; le *Bouquet spirituel*, etc. Le tout a été recueilli en 2 vol. qui ont été souvent réimprimés. Sa *Vie* a été écrite par le père Godinho.

* FONSECA FIGUEIREDO Y SOUSA (Joseph-Marie), franciscain portugais, né à Evora en 1690, mort en 1760, fut successivement théologien de Benoît XIII au concile de Latran, consulteur des congrégations sacrées, président des salines à Rome, conseiller aulique de l'empereur Charles VI, chargé d'affaires du roi de Sardaigne et son plénipotentiaire sous les pontificats de Benoît XIII, de Clément XII et de Benoît XIV, enfin évêque de Porto et membre de plusieurs académies. On a de lui plusieurs ouvrages en espagnol et en italien; les principaux sont : *Jura romanæ provinciæ super ecclesiam Aracælitanam*, etc., Rome, 1719, in-fol.; *Excelencias y virtudes del apostolo de las Indias S. Francisco Solano*, ibid., 1727, in-8; *Tabulæ chronologicæ*, etc., *sanctorum pontificum, cardinalium*, etc., ibid,, 1737, in-fol.

* FONSECA (Eléonore, marquise de), dame d'honneur de la reine de Naples, née en 1768, d'une famille illustre de cette ville, consacra sa première jeunesse à l'étude des sciences, et s'adonna particulièrement à l'histoire naturelle et même à l'anatomie. Elle était en correspondance avec le célèbre Spallanzani, à qui elle communiquait ses observations, et l'on croit qu'il en profita pour sa fameuse découverte des *vaisseaux lymphatiques*. Eléonore épousa en 1784 le marquis de Fonseca, et fut reçue à la cour en qualité de dame d'honneur de la reine Marie-Caroline, qui lui accorda sa bienveillance; mais elle ne sut pas la conserver. Des propos un peu mordants qu'elle s'était permis contre cette princesse et le ministre Acton, et qui furent rapportés, lui firent donner l'ordre de ne plus reparaître à la cour. De cette époque date l'inimitié de M^me de Fonseca pour la famille royale. Lorsque la révolution éclata en France, elle en adopta les principes, et se servit de l'influence que lui donnaient sa beauté, son esprit et son amabilité. On l'a même accusée d'avoir eu une correspondance secrète avec les Français qui approchaient de Naples, et d'avoir eu ainsi une grande part aux troubles de ce royaume en février 1799. Le roi ayant été obligé d'abandonner son palais, les lazzaronis, qui alors lui étaient dévoués, commirent les plus grands excès contre les Français qui se trouvaient à Naples et leurs partisans. Ils se proposaient de se porter à l'hôtel de la marquise de Fonseca pour exercer sur elle leur vengeance; mais elle parvint à gagner le château Saint-Elme, qui était déjà au pouvoir des Français. Après leur entrée dans la ville, elle publia un journal intitulé *Moniteur napolitain*, dans lequel elle attaqua sans ménagement la reine et ses ministres. Les succès du cardinal Ruffo ayant obligé les Français d'évacuer Naples, la marquise de Fonseca s'obstina à y rester, contre l'avis de ses amis, afin, disait-elle, d'être toujours à portée d'encourager son parti; mais elle fut arrêtée et condamnée à être pendue. L'arrêt fut exécuté le 20 juillet 1799, malgré les prières de sa famille et des principaux seigneurs, qui demandaient la commutation de la peine. Elle n'avait alors que 31 ans.

FONT (Joseph de la), poète français, est auteur de cinq comédies, dont les meilleures sont *l'Epreuve réciproque* et *les Frères rivaux*. On a encore de lui plusieurs opéras et l'opéra comique intitulé *le Monde renversé*. La Font était né à Paris en 1686, et il mourut à Passy près de cette capitale, en 1725, à 39 ans. Il était encore plus passionné pour le jeu que pour la poésie.

FONT (Pierre de la), né à Avignon, devint prieur de Valabrègue et official de l'église d'Uzès. C'était un homme de Dieu plein de zèle et de charité. Il se démit du prieuré dont il était pourvu, pour en fonder un séminaire dans la ville épiscopale. Il en fut lui-même le premier supérieur, et une des fonctions de cet emploi pénible nous a procuré cinq volumes d'*Entretiens ecclésiastiques*, imprimés à Paris, in-12. On en fait cas, ainsi que de 4 volumes de *prônes*, in-12. Toutes les preuves que fournissent l'Ecriture, les Pères, les conciles, sur les devoirs des ecclésiastiques et des autres fidèles, sont répandues dans ces deux ouvrages avec beaucoup d'intelligence. Le pieux auteur termina sa carrière au commencement du XVIII^e siècle.

* FONT DE SAVINES (Charles la), né à Embrun en 1742, évêque de Viviers en 1778, donna, en 1791, la démission de son évêché entre les mains des électeurs de son département, et confirmé par eux sur son siége, prêta serment à la constitution civile du clergé, qu'il défendit par ses écrits. Abandonnant son titre primitif pour prendre celui d'é-

vêque de l'Ardèche, il concourut avec ses nouveaux collègues à l'établissement de l'église constitutionnelle dans le midi de la France, et le 21 juin 1792, consacra deux curés pour deux siéges que la persécution avait privés de leurs pasteurs légitimes. Plus tard renouvelant le scandale donné par Gobel (*voy.* ce nom), il renonça publiquement à ses fonctions, et depuis il ne rougit pas de prostituer sa plume en écrivant contre la célébration des fêtes, le célibat ecclésiastique, le jeûne et les règles les plus saintes et les plus invariables de la discipline. Cette lâcheté ne l'empêcha pas d'être arrêté pendant la terreur, et envoyé à Paris à la Conciergerie, il sembla rentrer en lui-même; mais cet heureux changement ne fut pas de longue durée. En 1797 il parut vouloir reprendre la conduite de son diocèse; mais repoussé par l'opinion il se retira dans sa ville natale, où il eut enfin le bonheur de reconnaître et d'avouer ses erreurs. Il ne cessa de les pleurer et d'en faire pénitence jusqu'à sa mort, arrivée en janvier 1815.

FONTAINE (Charles), né à Paris le 13 juillet 1515 d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers, passables pour le temps. Il se fixa à Lyon, où il contracta successivement deux mariages, et mourut dans un âge avancé, postérieurement à 1586. Ses principales poésies sont recueillies en 1 vol. in-8, imprimé à Lyon en 1555, sous le titre de *Ruisseaux de Fontaine*. On a encore de lui *le Jardin d'amour* avec *la Fontaine d'amour*, Lyon, 1588, in-16 : cette édition avait été précédée de deux autres. *Victoire d'Argent contre Cupido*, Lyon, 1537, in-16, etc. Il a mis aussi le *nouveau Testament* en sixains, Lyon, 1560, in-12, avec des figures en bois.

FONTAINE (Jean de la), le *Fabuliste* par excellence, naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621, un an après Molière. A 19 ans, il entra chez les Pères de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après. La Fontaine ignorait encore à 22 ans ses talents singuliers pour la poésie. On lut devant lui la belle ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, et dès ce moment il se reconnut poète. Un de ses parents ayant vu ses premiers essais, l'encouragea et lui fit lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, français et étrangers. On lui fit épouser Marie Héricard, fille d'une figure et d'un caractère qui lui gagnaient les cœurs. La Fontaine, soit insensibilité, soit vanité, la quitta pour vivre dans la capitale, et ce n'est pas ce qui prévient le plus en faveur de son caractère. La duchesse de Bouillon, exilée à Château-Thierry, avait connu La Fontaine, et lui avait même, dit-on, fait faire ses premiers contes. Rappelée à Paris, elle y mena le poète. La Fontaine avait un de ses parents auprès de Foucquet. La maison du surintendant lui fut ouverte, et il en obtint une pension, pour laquelle il faisait à chaque quartier une quittance poétique. Après la disgrace de son bienfaiteur, La Fontaine entra en qualité de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne, et des protectrices dans les duchesses de Bouillon, de Mazarin, et dans l'ingénieuse La Sablière; celle-ci le retira chez elle, et prit soin de sa fortune. Attaché à Paris par les agréments de la société, et par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siècle, La Fontaine allait néanmoins tous les ans au mois de septembre rendre visite à sa femme. A chaque voyage il vendait une portion de son bien, sans s'embarrasser de veiller sur ce qui restait. Il ne passa jamais de bail de maison, et il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Cette apathie qui coûtait tant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avait sans effort. Elle influait sur toute sa conduite et le rendait quelquefois insensible même aux injures de l'air. Mme de Bouillon, allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du Cours; le soir en revenant, elle le trouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fît assez froid et qu'il eût plu toute la journée. Il avait quelquefois des distractions qui lui ôtaient la mémoire; il en avait d'autres qui lui ôtaient le jugement. Il loua beaucoup un jeune homme qu'il trouva dans une assemblée. « Eh! c'est votre fils, » lui dit-on; il répondit froidement : « Ah! j'en suis bien aise. » Il avait fait un conte, dans lequel, conduit par sa matière, il mettait dans la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'Evangile : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi*, etc. et par un tour d'imagination dont La Fontaine seul pouvait être capable, il l'avait dédié au docteur Arnauld. Il fallut que Racine et Boileau lui fissent sentir combien la dédicace d'un conte licencieux à un homme grave choquait le bon sens. Racine le mena un jour à Ténèbres, et s'apercevant que l'office lui paraissait long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible, qui contenait les petits prophètes. Il tomba sur la prière des juifs dans Baruch, et ne pouvant se lasser de l'admirer, il disait à Racine : « C'était un beau génie que ce Baruch : qui » était-il? » Le lendemain et plusieurs jours suivants, lorsqu'il rencontrait dans la rue quelques personnes de sa connaissance, après les compliments ordinaires, il élevait la voix pour dire « Avez- » vous lu Baruch? c'était un beau génie! » L'espèce de stupidité que ce célèbre fabuliste avait dans son air, dans son maintien et dans sa conversation, fit dire à Mme de la Sablière, un jour qu'elle avait congédié tous ses domestiques : « Je n'ai gardé avec moi » que mes trois bêtes, mon chien, mon chat et La » Fontaine. » Cependant cet homme, si insensible en apparence et si apathique, était quelquefois colère et rancunier. Ayant eu une dispute avec M. Choart, curé de St.-Germain-le-Vieil, à Paris, il s'en vengea par la fable *du curé et du mort* (liv. 7, fab. 11). C'est la plus mauvaise de toutes ses fables, elle se ressent de l'humeur du poète; le nom du curé y est défiguré (voyez le *Journal de Paris*, 1787, n° 107). La Fontaine avait toujours vécu dans une grande indolence sur la religion, comme sur tout le reste. Une maladie qu'il eut sur la fin de 1692 le fit rentrer en lui-même. Le Père Poujet de l'Oratoire, alors vicaire de St.-Roch, lui fit faire une confession générale. Prêt à recevoir le

viatique, il détesta ses *contes* et en demanda pardon à Dieu, en présence de quelques membres de l'académie qu'il prit pour témoins de son repentir. Si ce repentir fut sincère, il ne fut pas constant. La Fontaine laissa échapper après sa conversion encore quelques contes; celui de la *Clochette* en est un. C'est à quoi fait allusion son prologue cité dans Moréri :

O combien l'homme est inconstant, divers,
Faible, léger, tenant mal sa parole!
J'avais juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole,
Et quand juré? c'est ce qui me confond,
Puis, fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment...

La Fontaine réprima ces saillies d'une imagination longtemps fixée à ce genre d'écrire, qui n'est ni le plus noble, ni le plus sage. Il entreprit de traduire les hymnes de l'Eglise; mais sa verve émoussée par l'âge, et peut-être son génie que la nature n'avait pas fait pour le sérieux, ne lui permirent pas de fournir longtemps cette carrière. Il mourut à Paris en 1695, à 74 ans, dans les plus vifs sentiments de religion. Lorsqu'on le déshabilla, on le trouva couvert d'un cilice. Il s'était fait lui-même cette épitaphe, qui le peint parfaitement :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu
Croyant le bien chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser;
Deux parts en fit dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Parmi les ouvrages qui nous restent de La Fontaine il faut placer au premier rang ses *contes* et ses *fables*. Les premiers sont un modèle parfait du style historique dans le genre familier, mais en même temps un recueil de tableaux destructifs des mœurs, qu'une jeunesse vertueuse ne saurait trop redouter. Ses *fables* sont sa véritable gloire. On y reconnait le poète de la nature; une molle négligence y décèle le grand maitre et l'écrivain original. « On » dirait, suivant l'expression d'un critique judi- » cieux, qu'elles sont tombées de sa plume. Il a » surpassé l'ingénieux inventeur de l'apologue, » et son admirable copiste. Aussi élégant, aussi » naturel, moins pur à la vérité, mais aussi moins » froid et moins nu que Phèdre, il a attrapé le » point de perfection dans ce genre. » Si ceux qui sont venus après lui, comme La Motte, Richer, d'Ardenne, Aubert, Desbillons, l'ont surpassé quelquefois pour l'invention des sujets, ils sont fort au-dessous pour tout le reste, pour l'harmonie variée et légère des vers, pour la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs des expressions et du badinage. Il élève, dit La Bruyère, ses petits sujets jusqu'au sublime. Sous l'air le plus simple, il a du génie, et même plus de ce qu'on appelle esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à M. de Montenault une magnifique édition des *fables* de La Fontaine, en 4 vol. in-fol., dont le premier a vu le jour en 1755, et le dernier en 1759; chaque fable est accompagnée d'une et quelquefois de plusieurs estampes; l'ouvrage est précédé d'une *vie* du fabuliste. On a une autre édition des *fables* de La Fontaine par Coste, 1744, 2 vol. in-12, avec figures et de courtes notes, et 1 vol. in-12, sans figures. Elles ont depuis été réimprimées très-souvent, in-8, in-12 et in-18, avec et sans figures, et traduites en vers latins par Giraud, 1775, 2 vol. in-8 ou in-12. L'on a imprimé à Paris en 1758, en 4 jolis petits vol. in-12, les *Œuvres diverses de La Fontaine*, c'est-à-dire tout ce qu'on a pu rassembler de ses ouvrages tant en vers qu'en prose, à l'exception de ses fables et de ses contes. On y trouve quelques *comédies*, un *poëme sur le quinquina*, quelques *pièces anacréontiques*, des *lettres* et d'autres morceaux, la plupart très-faibles et qu'on n'aurait jamais imprimés, si les éditeurs consultaient la gloire des morts plutôt que l'intérêt des vivants. Tous les ouvrages de La Fontaine furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4, belle édition encadrée, 1805, 8 tomes en 5 vol. in-12, et 1814, 6 vol. in-8, fig., avec une notice sur sa vie, par Auger, 1822, en 6 vol. in-8, avec les *commentaires* et les *notes* de Walckenaer. La Fontaine avait essayé de beaucoup de genres, de quelques-uns même opposés à son génie. Voici comme il peint son inconstance :

Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère, et vole à tout sujet :
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire,
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours, etc.

Walckenaer a publié une *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, 1820, 3e édition, 1824, in-8. A. A. Barbier a donné une *Notice des principales éditions des fables et des œuvres de La Fontaine* dans le tome 2 des *fables inédites* publiées par M. Robert, Paris, 1825, 2 vol. in-8. L'*Eloge de La Fontaine*, par Chamfort, a été couronné par l'académie de Marseille.

FONTAINE (Nicolas), parisien, fils d'un maitre écrivain, fut confié à l'âge de 20 ans aux solitaires de Port-Royal. Il se chargea d'abord d'éveiller les autres; mais dans la suite il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevait. Les heures de loisir qui lui restaient, il les employait à transcrire les écrits des savants qui habitaient cette solitude. Il suivit Arnauld et Nicole dans leurs diverses retraites. Il fut enfermé à la Bastille avec Sacy, le 13 mai 1666, et en sortit avec lui en 1668. Ces deux amis ne se quittèrent plus. Après la mort de Sacy en 1684, Fontaine changea plusieurs fois de retraite. Il se fixa enfin à Melun, où il mourut en 1709, à 84 ans. On a de lui : *Vies des saints de l'ancien Testament*, en 4 vol. in-8 : ouvrage composé sous les yeux de Sacy, qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée. *Les Vies des saints*, in-fol. et 4 vol. in-8. C'étaient les plus exactes avant celles de Baillet; mais les unes et les autres sont oubliées depuis celles que l'abbé Godescard a traduites de l'anglais, 12 vol. gr. in-8. *Mémoires sur les Solitaires de Port-Royal*, en 2 vol. in-12 très-détaillés, et même jusqu'à la minutie : tout parait précieux dans les saints d'un parti auquel on est dévoué. *Traduction des Homélies de saint Chrysostome sur les Epîtres de saint Paul*, en 7 vol. in-8. On accusa l'auteur d'être tombé dans le nes-

torianisme ; l'archevêque de Paris, Harlay, condamna Fontaine, qui se rétracta, puis s'expliqua, et prétendit, à l'exemple de tous les dogmatisants, avoir raison. *Abrégé de l'histoire de la Bible*, publié sous le nom de Royaumont, in-8, avec figures, communément attribué, et peut-être avec raison, à Sacy. *Voy.* MAISTRE (le).

FONTAINE (Jacques de la), jésuite de Berg-Saint-Vinox, travailla avec beaucoup de zèle à la défense de la constitution *Unigenitus*, et publia sur ce sujet un *ouvrage* en 4 vol. in-fol. Il mourut à Rome le 18 février 1728, à l'âge de 78 ans.

FONTAINE (Alexis), né à Clavaison en Dauphiné, s'occupa principalement du calcul intégral, fut reçu de l'académie des sciences, et mourut en 1771 à Cuiseaux en Franche-Comté. Ses *mémoires*, qui sont dans le recueil de l'académie, ont été imprimés séparément en 1 vol. in-4.

* FONTAINE (Jean-Claude), professeur de philosophie au collége d'Annecy, et chanoine de la collégiale de la même ville, né à Talloires en 1715, et mort dans la même ville en 1807, a donné quelques ouvrages peu connus. Les principaux sont : *Réfutation de la nécessité et du fatalisme*, Annecy, 1783, 2 vol. in-8 ; *Le véritable système sur le mécanisme de l'univers*, ou *Démonstration de l'existence du premier moteur*, Annecy, 1785, 2 vol. in-8. Il a laissé plusieurs *manuscrits* sur des objets d'astronomie, de physique, etc.

FONTAINE DE LA ROCHE *Voy.* ROCHE.

FONTAINES (Pierre des), né dans le Vermandois en Picardie, maître des requêtes de Saint-Louis, a réuni les usages du Vermandois sous le titre de *Conseils à son ami*. Du Cange les a publiés avec l'Histoire de saint Louis, de Joinville, 1668, in-fol. C'est le premier auteur que l'on connaisse qui ait écrit sur la jurisprudence française. Il a aussi écrit une histoire sous le titre de *Livre de la Reigne*. Joinville dit que saint Louis s'en servait « pour ouïr les plaids de la porte, pour recevoir » les requêtes et faire droit aux parties. »

FONTAINES (Marie-Louise-Charlotte de PELARD de GIVRY, épouse du comte de), fille du marquis de Givry, commandant de Metz, morte en 1730, cultiva les lettres à l'ombre du silence, et cueillit quelques fleurs dans le champ romanesque. On lui doit entre autres productions, écrites sans prétention et pour le seul plaisir d'écrire : *La comtesse de Savoie*, roman dans le goût de *Zaïde*, imprimé en 1722 ; *Aménophès, prince de Libye*.

FONTAINES (Pierre-François GUYOT des) naquit à Rouen le 22 juin 1685, d'un conseiller au parlement. Les jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnèrent leur habit en 1700. Après avoir professé 15 ans dans différents colléges de la société, il sollicita sa sortie et l'obtint sans peine. Son humeur difficile et son génie indépendant avaient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avaient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siècle, et de quitter le cloître pour lequel il ne paraissait pas fait. L'abbé des Fontaines était prêtre alors ; on lui donna la cure de Torigny en Normandie, mais il ne tarda pas de s'en démettre. Il fut quelque temps auprès du cardinal d'Auvergne, comme bel-esprit et homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Bignon lui confia en 1724 le *Journal des savants*, mort de la peste, comme on disait alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé des Fontaines dans ce travail, ne le remplissaient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau journaliste ranima ce cadavre, et se distingua également par d'autres ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731, sous le titre de *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*. Il n'en publia que 2 vol. L'ouvrage fut arrêté par le ministère en 1732, et ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvaient l'instruction, et des gens du monde qui y cherchaient l'amusement. Environ trois ans après, en 1735, l'abbé des Fontaines obtint un nouveau privilége pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula : *Observations sur les écrits modernes*, in-12, commencées comme les précédentes avec l'abbé Granet, et continuées jusqu'au 33e vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée : *Jugements sur les ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les deux derniers sont de Mairault. L'abbé Granet n'eut point de part aux *jugements*, comme le dit l'abbé Ladvocat ou son continuateur ; il y avait 2 ans qu'il était mort. L'abbé des Fontaines mourut en 1745, à 60 ans. Ses critiques ont été taxées de trop de sévérité ; mais cette sévérité, dit un auteur judicieux, n'était-elle pas nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui ? Il était naturel que l'abbé des Fontaines fût sensible à la dégradation des lettres : personne ne connaissait mieux que lui les règles et les raisons des règles ; personne ne les développait avec plus de finesse, d'agrément et de clarté ; personne ne saisissait avec autant de précision les différents degrés du beau et les moindres nuances du ridicule ; l'œil sans cesse ouvert sur les moindres défauts, il les sentait vivement et ne faisait grâce à rien. Est-il étonnant après cela, qu'il ait eu pour ennemis les médiocres écrivains de son temps, et même des écrivains célèbres qui ne voulaient être médiocres en rien ? Delà ce déchaînement presque universel contre lui. On s'efforça de décrier ses talents, on attaqua sa réputation, on calomnia ses mœurs, on enfanta un déluge de libelles, auxquels il eut la faiblesse d'être sensible, et qui le rendirent injuste à l'égard de ceux qui l'avaient offensé ; mais si le ressentiment a aigri quelquefois son style, on découvre toujours dans ses jugements les lumières d'un homme fait pour régenter le parnasse. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raison et le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modèle des bons critiques. « L'abbé des Fontaines (dit Fréron), philosophe » dans sa conduite comme dans ses principes, était » exempt d'ambition ; il avait dans l'esprit une » noble fierté, qui ne lui permettait pas de s'a- » baisser à solliciter des bienfaits et des titres. Le » plus grand tort que lui aient fait les injures dont » on l'a accablé, est qu'elles ont quelquefois cor- » rompu son jugement. L'exacte impartialité, je

» l'avoue, n'a pas toujours conduit sa plume, et le » ressentiment de son cœur se fait remarquer dans » quelques-unes de ses critiques...... Si l'abbé des » Fontaines était quelquefois dur et piquant dans » ses écrits, dans la société, il était doux, affable, » poli sans affectation de langage et de manières. » On doit cependant le mettre au rang de ceux dont » on n'est curieux que de lire les ouvrages. Il pa- » raissait dans la conversation un homme ordi- » naire, à moins qu'on n'y agitât quelque matière » de littérature et de bel-esprit. Il soutenait avec » chaleur ses sentiments; mais la même vivacité » d'imagination, qui l'égarait quelquefois, le re- » mettait sur la route, pour peu qu'on la lui fit » apercevoir. » J. B. Rousseau, M. Rollin et tous ceux qui s'intéressaient aux progrès de la bonne littérature, ont rendu par leurs éloges justice à ses talents et à ses lumières. L'auteur de la *Métromanie* (le célèbre Piron) fut longtemps de ce nombre. Ami faible et inconstant, comme ne le sont que trop ordinairement les gens de lettres, il ne se brouilla avec l'abbé des Fontaines que pour une bagatelle. Voltaire lui fut également attaché, mais quelques plaisanteries sur la tragédie de *la mort de César*, irritèrent ce poète, et furent le signal d'une guerre qui a duré jusqu'à la mort du critique. Outre ces feuilles, on a encore de l'abbé des Fontaines : une *Traduction de Virgile*, Paris, 1743, en 4 vol. in-8, avec des figures de Cochin, des discours bien écrits, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de *Virgile* et des auteurs qui l'ont imité. Il y en a aussi une édition en 2 vol. in-12. Cette version, fort supérieure aux traductions de Fabre, de Catrou et des autres, est la meilleure; mais elle n'est pas encore parfaite. Quelques morceaux sont écrits du style de *Télémaque* : c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'un traducteur en prose; mais dans plusieurs autres fragments, l'auteur de l'*Enéide* n'a que la moitié de ses grâces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité; d'autres très-élégants, mais froids, glacés : ceux-ci sont le plus grand nombre; *Poésies sacrées*, traduites ou imitées des Psaumes, ouvrage de sa jeunesse, et qui n'en est pas moins froid; *Lettres sur le Livre de la* Religion chrétienne prouvée par les faits, *par l'abbé Houtteville*, in-12. Elles sont au nombre de 18, et la plupart très-judicieuses; *Paradoxes littéraires sur* l'Inès de Castro *de La Motte*, in-4. Cette critique fut très-recherchée; *Entretiens sur les* Voyages de Cyrus *de Ramsay*, autre critique fort sensée; *Racine vengé*, ou *Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé des Fontaines connaissait le génie de sa langue; *Les Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais de Swift, in-12; *Le nouveau Gulliver*, 2 vol. in-12. Il ne vaut pas l'ancien; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnait du moins le même goût de style et de critique morale, qui avait fait la réputation de celui de Swift; *Les Aventures de Joseph Andrews*, traduites de l'anglais, 2 vol. in-12; l'*Histoire de don Juan de Portugal*, in-12, roman historique, dont le fond est dans Mariana. L'abbé des Fontaines a eu part à la traduction de l'*Histoire* du président de Thou; à l'*Histoire des révolutions de Pologne*; à celle *des ducs de Bretagne*; à la traduction de l'*Histoire romaine* d'Échard; à l'*Histoire abrégée de la ville de Paris*, par d'Auvigni; au *Dictionnaire néologique*, ouvrage estimable fait pour guérir quelques auteurs qui écrivaient comme parlaient les laquais des *Précieuses*, mais qu'il infecta de satires personnelles. M. l'abbé de La Porte a publié en 1757 l'*Esprit de l'abbé des Fontaines*, en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du premier volume la vie de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, et une autre des écrits publiés contre lui.

FONTANA (Publio), prêtre, né en 1548 à Palluccio, près de Bergame, eut le talent de la poésie latine et les vertus de son état. Le cardinal Aldobrandini ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ses ouvrages, imprimé à Bergame en 1594, in-folio, est son poème de *la Delphinide*. Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élévation, et peut-être un peu d'enflure dans le style.

FONTANA (Dominique), né à Mili, village sur le bord occidental du lac de Lugano, en 1542, vint à Rome à l'âge de 20 ans pour y étudier l'architecture. Sixte V, qui s'était servi de lui n'étant que cardinal, le choisit pour son architecte lorsqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avait conçu le projet de mettre sur pied l'obélisque de granit d'Égypte, qu'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome, et qui alors était couché par terre, près le mur de la sacristie de cette église. Il proposa un concours aux artistes, ingénieurs et mathématiciens, pour imaginer les moyens de redresser ce précieux reste de la magnificence romaine, haut de 107 palmes, d'une seule pièce, et du poids d'environ un million de livres. Les procédés dont les Egyptiens et les Romains s'étaient servis, soit pour transporter, soit pour élever en l'air ces masses énormes, étaient ensevelis dans l'oubli; la tradition ne fournissait rien à ce sujet, et il fallait nécessairement imaginer. Fontana présenta au pape le modèle d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutait en petit, ce qui devait se pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente : l'obélisque fut d'abord transporté sur la place où il devait être élevé, distante de 115 cannes du lieu où il était couché, et le 10 septembre 1686, il fut dressé sur son piédestal, au bruit des acclamations réitérées d'une multitude innombrable de spectateurs. Il fut magnifiquement récompensé. Le pape le créa chevalier de l'Eperon d'or et noble romain, et fit frapper des médailles à son honneur. A ces distinctions fut ajoutée une pension de 2,000 écus d'or, reversible à ses héritiers; outre 5,000 écus de gratification, et le don de tous les matériaux qui avaient servi à son entreprise, estimés à plus de 20,000 écus. C'est cette érection de l'obélisque de la place de Saint-Pierre qui a fait la plus grande réputation de Fontana. Dominique transporta et éleva trois autres anciens obélisques, l'un sur la place de Sainte-Marie-Majeure, l'autre sur celle de Saint-Jean de Latran, et

le troisième sur la Place du peuple. Il répara les colonnes Trajane et Antonine, continua le palais papal, sur le mont Quirinal nommé depuis Monte-Cavallo, à cause des deux groupes représentant des coursiers domptés par deux héros, que Fontana avait fait transporter dans ce lieu des Thermes de Dioclétien. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique; mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape Clément VIII, et peut-être des torts réels, le firent destituer de sa place de premier architecte de sa Sainteté. Il fut appelé à Naples par le comte de Mirande, vice-roi, qui le créa architecte du roi, et ingénieur en chef du royaume. Il construisit plusieurs édifices dans cette ville, et entre autres le palais-royal. Il y mourut riche et fort considéré, en 1607. On a de cet architecte 1 vol. in-fol. imprimé à Rome en 1690, où sont décrits les moyens qu'il employa pour le transport et l'érection de l'obélisque dont nous avons parlé.

FONTANA (Charles), architecte célèbre, né à Bruciato dans le territoire de Côme en 1634, fut un des meilleurs élèves du cavalier Bernin; mais il n'eut point sa correction, et donna dans le singulier. Innocent XII et Clément XI employèrent souvent ses talents. Il a construit un grand nombre de monuments à Rome, entre autres le Mausolée de la reine Christine à Saint-Pierre, les palais Grimani et Bolognetti, la fontaine de Sainte-Marie *in Transtevere*, une des fontaines de la place Saint-Pierre, le théâtre de Tordionne, la bibliothèque de la Minerve, le palais de Visconti à Frescati, etc., etc. Innocent XII le chargea de faire la description de l'église de Saint-Pierre. Suivant le calcul de cet architecte, les dépenses qui ont été faites pour cette église depuis le moment de sa fondation jusqu'au moment où il écrit (en 1694), montent à 46 millions huit cent mille cinquante-deux écus romains, sans y comprendre la dépense des modèles, la démolition de l'ancienne église et du clocher du cavalier Bernin, les peintures, les échafauds, etc. Il mourut à Rome le 6 février 1714. On a de lui : la *description* dont nous venons de parler, sous le titre de *Templum Vaticanum et ejus origo*, 1694, in-fol. Il renferme d'excellents principes pour les jeunes architectes. *Anfiteatro Flavio descritto e delineato, con fig.*, La Haye, 1725, in-fol.

FONTANA (François), habile mathématicien et physicien, publia en 1646, un traité intitulé *Novæ cœlestium et terrestrium rerum observationes*. Il préparait d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut de la peste à Naples, en 1656.

* FONTANA (le Père Grégoire), célèbre mathématicien, né en 1735, à Villa de Nogarola dans le Tyrol, entra fort jeune dans l'ordre des écoles Pies à Rome, et s'y fit bientôt distinguer par ses talents. On l'envoya professer à Sinigaglia, à Milan, ensuite à Pavie, où il remplaça le fameux Boscowich, et où il enseigna pendant près de 30 ans, avec distinction, les hautes mathématiques. Il était en même temps directeur de la bibliothèque de l'université créée par le comte de Firmian, dont il accrut les richesses. Bonaparte le fit nommer en 1796 membre du Corps législatif de la république cisalpine; mais il ne conserva pas cette place. Après la bataille de Marengo, il devint membre du collége *de Dotti*. Une fièvre ardente l'emporta le 24 août 1803. Outre plusieurs *dissertations* insérées dans les *mémoires* des académies de Sienne et de Turin, etc., on a de lui des *traductions* d'ouvrages français, anglais ou allemands, parmi lesquelles on citera seulement celle du *traité* d'*Hydrodynamique* de l'abbé Bossut.

* FONTANA (Félix de), savant physicien et naturaliste, frère du précédent, né en 1730, à Pomarolo, petit bourg du Tyrol, fut nommé professeur de philosophie à Pise, et remplit cette chaire jusqu'à ce que le grand duc Léopold, informé de son mérite, le fit venir à Florence, pour former le cabinet qui fait encore aujourd'hui l'un des ornements de cette ville. Joseph II, à son passage à Florence, lui conféra le titre de chevalier. Quoique Fontana n'eût pris aucune part aux affaires pendant l'occupation de la Toscane par les Français, les déférences que les généraux lui témoignèrent, lui firent courir quelques risques au retour des Autrichiens; et les insurgés d'Arezzo qui les précédèrent à Florence, le jetèrent en prison; mais il fut promptement mis en liberté. Il mourut le 10 mars 1805 des suites d'une chute. On a de lui plusieurs écrits marquants sur la chimie, la physique et la physiologie : *Lettres sur les phénomènes de l'irritabilité*, insérées dans le 3e vol. des mémoires de Haller (*v.* ce nom); *De moti dell' iride*, Lucque, 1765, in-8. L'auteur, par des expériences très-ingénieuses sur l'iris, prouve que l'irritabilité de cette partie de l'œil est dans certain cas soumise à la volonté. *Ricerche filosofiche sopra la fisica animale*, Florence, 1775, in-4. Dans cet ouvrage, il cherche à prouver que l'influence du nerf sur la fibre ne doit être considérée que comme un irritant extérieur; *Ricerche sopra'i veleno della vipera*, Lucque, 1767, in-8. On y voit que la morsure d'une vipère d'Europe est insuffisante pour tuer un homme. *Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains, sur le laurier cerise, et sur quelques autres poisons végétaux, etc.*, trad. par J. Gibelin, Florence, 1781, 2 vol. in-4, fig.; *Observations physiques et chimiques*, trad. par le même, Paris, 1785, in-8. Fontana prit beaucoup de part aux recherches sur les gaz auxquels Cavendish, Priestley et Lavoisier avaient donné une si grande impulsion. On lui doit l'emploi du gaz nitreux pour mesurer la salubrité de l'air; et plusieurs physiciens se servent encore de son *eudiomètre*, qu'il avait conçu d'après la découverte de Priestley sur la propriété qu'a ce gaz d'absorber l'oxigène. Il a particulièrement observé la faculté du charbon d'absorber les différentes espèces d'air. Toujours ingénieux, il n'est pas toujours exact, et plusieurs de ses expériences ont besoin d'être revues avant qu'on puisse les employer comme bases de doctrine. On doit à Fontana l'art de composer des cires propres à confectionner des pièces anatomiques. *Voy.* son *Eloge* par Joseph Mangili, Rome, 1813.

* FONTANA (le P. Mariano), né à Casal-Maggiore en 1746, entra dès l'âge de 16 ans dans la congrégation des barnabites, et professa successivement la philosophie et les mathématiques à Milan et à Pavie.

Retiré, en 1802, à Milan, avec la pension d'émérite, il y mourut dans le couvent de Saint-Barnabé le 18 novembre 1808. Son principal ouvrage est *Corso di dinamica*, 3 vol. ou part. in-4, Pavie, 1790, 92 et 95. On trouve dans les *atti* de l'institut d'Italie, dont il était membre, un *mémoire* où il essaie de réfuter le *Traité analytique de la résistance des solides*, par Girard.

* FONTANA (François-Louis), cardinal, né en 1750 à Casal-Maggiore, dans le Milanais, à l'exemple de deux de ses frères entra dans la congrégation des barnabites, et prononça ses vœux en 1767. Après avoir terminé ses cours de philosophie, il fut désigné pour accompagner le P. Pini, (*voy.* ce nom) que l'impératrice Marie-Thérèse avait, en 1772, chargé de visiter les mines de Hongrie. Pendant son séjour à Vienne il se lia avec plusieurs gens de lettres, entre autres avec Métastase. Au bout d'un an son frère Marcien le demanda pour le seconder dans la direction du collége de Saint-Louis de Bologne. Peu de temps après il fut chargé d'une chaire d'éloquence, dans le grand collége de Milan, et c'est là surtout qu'on put apprécier son mérite littéraire. Sa congrégation l'élut provincial : il se conduisit avec tant de prudence au milieu des révolutions de l'Italie, qu'il sauva les colléges placés sous sa surveillance. Après l'élection de Pie VII, appelé à Rome, il fut nommé successivement procureur-général de son ordre, consulteur des rites et de l'inquisition, et enfin général de sa congrégation. Il accompagna le souverain pontife dans son premier voyage en France en 1804; mais, pendant son séjour à Paris, il y mena la vie la plus retirée. Secondé par le P. Léopold Scati, confesseur et exécuteur testamentaire de Gerdil, il entreprit, en 1806, une nouvelle édition des œuvres de ce savant cardinal. La publication en fut interrompue au 16e volume par la persécution que Napoléon fit peser sur les principaux ecclésiastiques romains. Enlevé de Rome, en 1808, avec les autres chefs d'ordres religieux, Fontana fut conduit à ses frais à Paris, et envoyé en exil à Arcis-sur-Aube. Adjoint l'année suivante à une commission formée par le gouvernement, pour délibérer sur les affaires de l'église, une maladie vint le dispenser d'y assister. Ayant été chargé par le souverain pontife de signifier au cardinal Maury le bref du 5 novembre 1810, qui lui enjoignit de quitter l'administration du diocèse de Paris, Fontana fut arrêté avec d'autres prélats et enfermé au donjon de Vincennes. Napoléon avait déjà contre lui un autre grief. Des lettres et papiers trouvés dans le cabinet du pape à Savone avaient montré qu'il s'était opposé à son second mariage. Le P. Fontana sortit de prison au commencement de 1814, se retira d'abord à Monza; mais le pape, rentré dans ses Etats, s'empressa de le rappeler à Rome, et le nomma secrétaire, avec droit de suffrage, d'une congrégation qu'il établit pour délibérer sur les affaires de l'église. Le 8 mars 1816, il le créa cardinal du titre de *Sainte-Marie de la Minerve*, et le nomma préfet de l'index. Il fut nommé par la suite membre de plusieurs congrégations pour rédiger un nouveau code, pour restreindre les pouvoirs de l'inquisition, pour régler le système d'instruction publique dans les états pontificaux. En 1818, il devint préfet de la propagande, de la congrégation des études et de celle de la correction des livres pour l'église orientale. Fontana s'acquittait de tous ces emplois avec autant de lumière que de dévouement, lorsqu'il mourut, le 19 mars 1822, à l'âge de 72 ans. Son oraison funèbre fut prononcée par le P. Placide Zurla, religieux camaldule. Le P. Grandi, barnabite, a écrit sa vie, Rome, 1823, in-8.

* FONTANELLE (Jean-Gaspard Dubois), professeur à l'école centrale; ensuite professeur et doyen de la faculté des lettres de Grenoble, né dans cette ville en 1737, y mourut le 15 février 1812. Son principal ouvrage est la *traduction* des *Métamorphoses d'Ovide*, 1766, 2 vol. in-8; 1778 et 1780, 2 vol. in-12, et avec des notes, 1802, 4 vol. in-8; 1806, 2 vol. in-12. Elle est moins élégante mais plus exacte que celle de l'abbé Banier. Parmi ses autres productions nous citerons *Ericie*, ou *la Vestale*, drame en 3 actes, 1768, in-8, pièce dirigée contre les vœux monastiques, et qui occasionna dans le temps un grand scandale. Le censeur royal y refusa son approbation, et défense fut faite à l'auteur de la faire imprimer; néanmoins il la mit au jour, et elle fut avidement recherchée. En 1789 elle fut représentée sur le théâtre Français. *Naufrage et aventures de Pierre Viaud*, 1768, in-12, souvent réimprimé; *Anecdotes africaines*, 1775, in-8; *Lorédan*, tragédie en 4 actes, jouée sans succès, 1776, in-8; *Nouveaux mélanges sur différents sujets, contenant des essais dramatiques, philosophiques et littéraires*, 1781, 3 vol. in-8; *Etat actuel de l'empire ottoman*, traduit de l'anglais, 1791, 2 vol. in-8; *Cours de belles-lettres*, Paris, 1813, 4 vol. in-8; publié par M. Renauldon, petit-fils de l'auteur. Ce cours, écrit dans le sens philosophique, n'a pas eu de succès et ne peut qu'égarer la jeunesse, en lui donnant de fausses idées sur nos meilleurs écrivains. Fontanelle a travaillé à la *Gazette de Deux-Ponts*, depuis son établissement en 1770 jusqu'en 1776; au *Journal de politique et de littérature*, au *Mercure*. En 1784 il était rédacteur de la *Gazette de France*.

* FONTANES (Louis, marquis de), membre de l'académie française, né en 1757 à Niort, d'un père protestant, fut élevé dans la religion catholique, et confié à d'anciens jésuites qui dirigèrent habilement ses premières études. La mort de son père et de son frère aîné le plaça, presque au sortir de ses humanités, à la tête de sa famille. Après avoir réglé ses affaires, il vint à Paris, où quelques pièces qu'il inséra dans le *Mercure* et dans l'*Almanach des muses* lui assignèrent bientôt un rang parmi les meilleurs poètes de l'époque. N'ayant pu obtenir du ministre Necker la pension qu'il sollicitait au nom des services rendus par son père, il fit un voyage en Angleterre pour en étudier la langue et les mœurs, et y commença la traduction de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope. Cette traduction, qu'il publia en 1783, augmenta sa renommée poétique, tandis que le discours préliminaire qu'il mit à la tête lui assurait un nom comme prosateur. Son *Epître sur l'édit en faveur des non-catholiques* fut couronnée

en 1789 par l'académie française. Fontanes n'adopta les principes de la révolution qu'avec une grande réserve. Il composa pour la fête du 14 juillet un *Poème Séculaire* et fournit dans le même temps au *Modérateur* plusieurs articles remarquables. Après le 10 août il se retira d'abord à Lyon, où il s'était marié l'année précédente, et il s'y trouvait pendant le siége de cette ville. Il parvint à en sortir avec son épouse enceinte de huit mois, qui mit au monde quelques jours après une fille, dans une misérable auberge. Rentré à Lyon, il rédigea une adresse à la Convention dans laquelle il dépeignait vivement les atrocités qu'on faisait subir à cette cité malheureuse. Mais il n'y mit point son nom, qui l'aurait conduit à une mort certaine. Après le 9 thermidor, il revint à Paris, fut nommé membre de l'institut, et professeur à l'école centrale des Quatre-Nations. Au 18 fructidor, condamné comme journaliste à la déportation, il se réfugia à Hambourg, puis à Londres, et ne rentra en France qu'après le 18 brumaire. Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, lui confia une division de son département, et le chargea de prononcer l'éloge funèbre de Washington dans la chapelle des Invalides alors désignée sous le nom de *Temple de Mars*. Nommé membre du corps législatif, il le présida pendant six ans. A la réorganisation de l'université en 1808, Fontanes en fut nommé grand-maître, et reçut le titre de comte. Le régime universitaire lui dut de nombreuses améliorations, et s'il recula devant plusieurs abus, c'est que ses bonnes intentions étaient subordonnées à une volonté toute-puissante. Appelé au sénat le 5 février 1810, il fut, en 1813, rapporteur de la commission extraordinaire chargée de l'examen des pièces relatives aux négociations entamées avec les puissances alliées, et insista fortement sur la nécessité de la paix. A la restauration il fit partie de la chambre des pairs et contribua à la rédaction de la charte. En février 1815, la constitution de l'université fut modifiée et le grand-maître remplacé par un président assisté d'un conseil. Fontanes reçut en dédommagement le grand cordon de la légion d'honneur. Il vécut retiré pendant les cent-jours, à sa maison de Courbevoie. Au mois de septembre 1815, il fut fait ministre d'état et membre du conseil privé. Il mourut à Paris d'une attaque d'apoplexie, le 17 mars 1821, à l'âge de 60 ans. Ses *œuvres* ont été publiées par MM. Roger et Ste.-Beuve précédées d'une lettre de M. de Chateaubriand, Paris, 1839, 2 vol. in-8. On a de lui : *Nouvelle traduction (en vers) de l'Essai sur l'homme* de Pope, Paris, 1783, in-8, 2e édit., 1821, in-8; *le Verger*, poème, 1788, in-8; *Poème sur l'édit en faveur des non-catholiques*, 1789, in-8; *Poème séculaire*, ou *Chant pour la fédération du 14 juillet* 1790, in-8; *La Journée des morts*, poème, 1796; *Eloge de Washington*, 1800, in-8; *Extraits critiques du Génie du christianisme*, 1802, in-8; *Les Tombeaux de Saint-Denis, ou le retour de l'exilé*, ode, 1817, in-8 et in-4; *Discours*, 1821, in-8. La police impériale n'avait pas permis l'impression de cette collection, où se trouvent en effet des passages dont Napoléon n'aurait pas eu lieu d'être content, tels que celui-ci que l'orateur fit entendre à l'occasion de l'envoi des drapeaux pris sur les napolitains : « Malheur » à moi, si je foulais aux pieds la grandeur abattue; » je respecte la majesté royale jusque dans ses humiliations; et même quand elle n'est plus, il » reste je ne sais quoi de vénérable dans ses débris. » *La Grèce sauvée*, poème non achevé; une imitation en vers de l'épisode du 2e livre *des Géorgiques : O fortunatos nimium...*; *Remarques* sur les beautés de l'Enéide, etc.

* FONTANETTI (Pierre), canoniste sicilien, né en 1661, mort en 1712, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Explicatio propositionum ab Alexandro VIII damnatarum*; *Theologia moralis scholastica*, *tomi III*; *Canonicæ illustrationes*, *tomi II*; *Panegyrici quaresimali*.

* FONTANEY (Jean de), jésuite français, envoyé à la Chine en 1685 avec les PP. Tachard, Gerbillon, Lecomte, Visdelou et Bouvet, fut un des membres de la célèbre mission qui a tant contribué à faire connaître les contrées orientales de l'Asie. Toutefois il est plus recommandable par le zèle avec lequel il a rempli sa carrière apostolique que par ses travaux littéraires, bien qu'il ait transmis à l'académie des observations astronomiques faites au-delà de l'équateur, et dont plusieurs sont consignées dans le voyage du P. Gerbillon. La bibliothèque du roi lui doit quelques livres chinois et un *Dictionnaire mandchou* en 12 vol., le premier ouvrage dans cette langue qu'elle ait possédé. Les tomes 7 et 8 des *Lettres édifiantes*, en contiennent *deux* de ce missionnaire.

FONTANGES (Marie-Angélique de SCORAILLE de ROUSSILLE, duchesse de), née en 1661, d'une ancienne famille du Rouergue, était fille d'honneur de Madame. « Belle comme un ange, dit l'abbé de » Choisy, mais sotte comme un panier, » elle n'en subjugua pas moins le cœur de Louis XIV. A une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coiffure, elle la fit attacher avec un ruban dont les nœuds lui tombaient sur le front; et cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas longtemps de sa faveur. Elle mourut, le 28 juin 1681, à 20 ans, à l'abbaye de Port-Royal de Paris, où elle s'était retirée, après avoir été abandonnée par Louis XIV à la suite de ses couches, pendant lesquelles sa maladie l'avait entièrement défigurée. Elle voulut voir le roi dans sa dernière maladie. Louis XIV s'attendrit, et elle lui dit : « Je meurs contente, puis» que mes derniers regards ont vu pleurer mon » roi. » Faible consolation et bien peu assortie à la nature du moment.

FONTANIER. *Voy.* PÉLISSON (Paul).

FONTANINI (Just), savant archevêque d'Ancyre, et chanoine de l'église Ste-Marie-Majeure, camérier d'honneur de Clément XI, naquit en 1666 dans le duché de Frioul, et mourut à Rome en 1736. Il n'y avait presque aucun homme distingué dans le monde savant, avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus connus sont : sa *Biblioteca dell' Eloquenza italiana*. C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans

les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur : mais la meilleure et la plus ample est celle qui a été donnée à Venise en 1736, 2 vol. in-4, avec les notes d'Apostolo Zeno, dans lesquelles ce savant et judicieux bibliographe a relevé une multitude d'erreurs et d'inexactitudes de Fontanini. Une *Collection des bulles de canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII*, 1729, in-fol. en latin ; une *Histoire littéraire d'Aquilée*, en latin, in-4, Rome, 1742 : ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée et profane, et d'une bonne critique ; *Dissertatio de corona ferrea Longobardorum*, 1717. Il prétend que la couronne de fer que l'on conserve à Monza, petite ville de Lombardie, est faite de l'un des clous de N.-S., et qu'on s'en est servi anciennement pour couronner les rois de Lombardie, et ensuite les empereurs d'Allemagne. Muratori lui opposa le traité : *De corona ferrea*, où il soutint que la couronne de fer était inconnue du temps des rois Lombards.

FONTANON (Antoine), avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé avec ordre les ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection des édits de nos rois, depuis* 1270 *jusqu'à la fin du* XVIe *siècle*, temps auquel cet auteur florissait, en 4 vol. in-fol., Paris, 1611.

FONTE (Moderata), dame vénitienne, née en 1555, morte le 3 novembre 1592, à 37 ans, avait, dit-on, une mémoire si heureuse, qu'elle répétait, pour ainsi dire, mot pour mot, un sermon, après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers et en prose. Les plus connus sont un éloge de son sexe en vers, intitulé : *Il merito delle donne*, imprimé à Venise, 1600, in-4, et le *Floridoro*, poème en 13 chants, imprimé dans la même ville en 1581, in-4 ; *Fonte-Moderata* est un surnom qu'elle s'était donné. Elle s'appelait *Modesta Pozzo*, et était mariée à un gentilhomme vénitien, nommé Philippe Georgi. Sa *vie* a été écrite par Nic. Doglioni.

* FONTENAILLES (André PERRET de), né à Mâcon, vers 1754, mort à Paris le 13 juin 1831, dans un état voisin de l'indigence, fit ses études sous l'abbé Gardin au collége de Louis le Grand, où il connut particulièrement le jeune Décalogne, dont l'abbé Proyart a publié la vie. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut reçu docteur en théologie à la fin de 1783. Nommé vicaire de Ste.-Croix dans la Cité, il devint peu après chanoine de Mâcon. Durant la révolution il fut jeté sur les pontons de Rochefort. Après avoir survécu à presque tous ses compagnons d'infortune, il reprit son ministère tantôt comme missionnaire, tantôt comme curé dans le diocèse de Lyon. Il revint à Paris où il prêcha dans presque toutes les églises, et donna des retraites qui produisirent les plus heureux effets. Une surdité qui lui était survenue l'obligea de s'abstenir du tribunal de la pénitence ; il chercha à remédier à l'inaction forcée où le tenaient ses infirmités en publiant plusieurs écrits. Les principaux sont : *Manuel religieux à l'usage des maisons d'éducation*, 1824, in-18 ; *Manuel des domestiques et des ouvriers*, 1826 ; *Instruction sur le jubilé*, même année ; le *Guide de la jeunesse*, 1826, 2 vol. in-18 ; ce sont des lectures spirituelles pour tous les jours de l'année ; *Observations sur l'éducation des jeunes gens*, in-8 ; — *sur celle des jeunes ecclésiastiques*, in-8 ; ces deux écrits ont été réunis en 1829, in-8 ; *Discours de morale à l'usage des missions et des retraites spirituelles*, 1829, in-12. L'abbé de Fontenailles, grand-vicaire de Mâcon, sur la fin de l'épiscopat de M. Moreau, avait le titre de chanoine honoraire des chapitres de Bordeaux et de Montauban.

FONTENAY (Jean-Baptiste BLAIN de), peintre, né à Caen, l'an 1654, conseiller à l'académie de peinture, mérita un logement aux galeries du Louvre, et une pension par ses talents. Il avait, dans un degré supérieur, celui de peindre les fleurs et les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paraissent vivre dans ses ouvrages ; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, et les fruits de leur fraîcheur. Ce peintre mourut à Paris en 1715.

* FONTENAY (Pierre-Claude), jésuite, né à Paris en 1683, mort à La Flèche en 1742, fut, après la mort du P. Longueval, chargé de continuer l'*Histoire de l'église gallicane*, et en donna les tomes 9 et 10. Il avait composé une partie du 11e, qui fut terminé par le P. Brumoy. Son style est moins coulant et moins historique que celui de son confrère ; mais on y voit un homme qui est maître de son sujet. « Il joignait, dit le P. Berthier, à des manières faciles et complaisantes toutes les vertus » de son état. » Il avait travaillé au *Journal de Trévoux*. Il s'était occupé d'une *Histoire des papes* ; mais il n'a pas été possible de tirer parti des manuscrits qu'il a laissés sur ce sujet.

* FONTENAY (Louis-Abel de BONAFONS, plus connu sous le nom d'abbé de), né en 1737 à Castelnau de Brassac près de Castres, entra chez les jésuites, et professa les humanités à Tournon. Après la dissolution de cette société, il vint se fixer à Paris où il se fit connaître par plusieurs ouvrages dont l'utilité fait le mérite : il rédigea successivement les *Affiches de province* et le *Journal général de France*, jusqu'au 10 août 1792. Proscrit pour avoir défendu dans sa feuille les intérêts de la monarchie, il fut forcé de chercher un asyle à l'étranger, et ne revint en France qu'après la terreur. Il se remit à ses travaux littéraires, et mourut le 28 mars 1806. On a de lui : *Dictionnaire des artistes*, 1777, 2 vol. petit in-8 ; *Table de l'Histoire universelle*, traduite de l'anglais, formant le 46e vol. in-4 ; la plus grande partie du texte de la *Galerie du Palais Royal*, 1786-1808, 39 liv. in-fol. ; la suite du *Voyageur français* ; *L'illustre destinée des Bourbons*, 1790, 4 vol. in-12 ; des édit. augmentées du *Dictionnaire de l'élocution française, par Demandre*, 1802, 2 vol. in-8 ; et de la *Géographie de Lacroix*, 1803, 2 vol. in-12, etc.

FONTENELLE (Bernard le BOUVIER de), un des savants les plus aimables du XVIIIe siècle, naquit le 11 février 1657, à Rouen, d'un père avocat, et d'une mère qui était la sœur du grand Corneille. Cet enfant destiné à vivre près d'un siècle, dit l'abbé Trublet, pensa mourir de faiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses

études à Rouen chez les jésuites qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa pour le prix des palinods une pièce en vers latins, qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, et promit de ne plus plaider. Il renonça au barreau, pour la littérature et la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris; à 20 ans il fit une partie des opéras de *Psyché* et de *Bellérophon*, qui parurent en 1678 et 1679, sous le nom de Thomas Corneille son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point; il en jugea comme le public, et jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des morts*, publiés en 1683, reçurent un accueil plus favorable. Ils offrent de la littérature et de la philosophie; la morale y est agréable, peut-être même trop, et le philosophe n'a pas assez écarté le bel-esprit. Voici ses autres ouvrages suivant l'ordre chronologique : *Lettres du chevalier d'Her...* 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudrait dans des lettres. On sent trop qu'on a voulu y en mettre, et qu'elles sont le fruit d'une imagination froide et compassée. *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686. « Ce » livre, dit l'auteur du siècle de Louis XIV, fut le » premier exemple de l'art délicat de répandre des » grâces jusques sur la philosophie. » Mais ce fut un exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité; et que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y subtituer les pointes, les saillies, les faux ornements. Ces *mondes*, déjà très-douteux en eux-mêmes, sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes. Ils ont été souvent réimprimés : la meilleure édition est celle de 1800, enrichie des notes de Lalande. Ils ont été traduits en allemand par Gottsched, Leipsig, 1730, in-8, et par l'astronome Bode, Berlin, 1798, in-12, avec des notes estimées; en italien, par Vestrini, Arezzo, 1751; en anglais, 1760; en grec moderne, par Toussaint Kodrika, athénien, Vienne, 1794, in-8. *Histoire des oracles*, tirée de l'ennuyeuse compilation de van Dale sur le même sujet. Cet ouvrage, écrit d'un style léger et superficiel en lui-même, fut réfuté en 1707 par le Père Baltus. L'ouvrage de ce jésuite, publié sous le titre de *Réponse à l'Histoire des oracles*, parut si décisif à Fontenelle, qu'il n'y répondit point, disant que *le diable avait gagné sa cause*. Il faut convenir néanmoins que son opinion sur les oracles, quoique historiquement fausse, n'aurait peut-être rien eu de répréhensible, s'il n'y avait point inséré des maximes qui pouvaient se tourner contre les plus grandes vérités, et conduire à un triste scepticisme. L'esprit d'irréligion se manifeste plus clairement dans la *Relation de l'île de Bornéo* (faussement attribuée à Catherine Bernard), dans le *Traité sur la liberté*, dans l'*Epître à Basnage sur Rome et Genève*, et dans quelques autres écrits. *Poésies pastorales, avec un discours sur l'églogue, et une digression sur les anciens et les modernes*, 1688. Les gens de goût ne veulent pas que ces pastorales soient mises, pour la naïveté et le naturel, à côté de celles de Théocrite et de Virgile. Les bergers de Fontenelle, disent-ils, sont des courtisans ou des petits-maîtres. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman, et dont l'*Astrée* de d'Urfé, et les comédies de l'*Amynte* et du *Pastor Fido*, ont fourni le modèle (*voy.* Théocrite, Virgile). Plusieurs volumes des *Mémoires de l'académie des Sciences*. Fontenelle, nommé membre de cette académie en 1691, en devint secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, et donna chaque année un vol. de l'histoire de cette compagnie. La préface générale est estimée. Dans l'histoire, il jette souvent de la clarté sur des matières obscures. Les *Eloges des académiciens*, répandus dans cette histoire, ont été imprimés séparément en 2 vol. C'est surtout dans ses *éloges* qu'il déploie toute la coquetterie du bel-esprit. « Ces portraits, dit un critique, sont tracés » avec art, et quoique flattés, ils conservent néan- » moins un certain air de ressemblance qui les fait » reconnaître. Il n'approfondit rien, effleure tout, pa- » rait se jouer de son sujet, ne donne point à penser » au lecteur, cherche seulement à amuser, le sur- » prend même quelquefois par des traits ingénieux » et fins; partout on aperçoit le manége d'une co- » quette, dont le fard fait tous les charmes; l'*Histoire du théâtre français* jusqu'à Corneille, avec la *vie* de ce célèbre dramatique. Cette histoire très-abrégée, mais avec choix, est pleine d'enjouement. *Réflexions sur la poétique du théâtre tragique* : c'est un des ouvrages les plus pensés de Fontenelle, et celui peut-être où, en paraissant moins bel-esprit, il paraît plus homme d'esprit; *Eléments de Géométrie de l'infini*, 1727, in-4 : livre dans lequel les géomètres n'ont guère connu que le mérite de la forme. Une *tragédie en prose* et six *comédies*; les unes et les autres peu théâtrales, et dénuées de chaleur et de force comique. *Théorie des tourbillons cartésiens*, ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritait d'en être. Fontenelle était grand admirateur de Descartes, et défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'était laissé prévenir dans l'enfance. Des *discours moraux et philosophiques*; des *pièces fugitives*, dont la poésie est faible; des *lettres*, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, etc. Tous ces différents ouvrages ont été recueillis, Paris, 1758, 11 vol. in-12, et Paris, 1790, 8 vol. in-8 (à l'exception des écrits de géométrie et de physique), sous le titre d'*Œuvres diverses*. L'édition la plus récente est celle de Paris, 1824-1825. On en avait fait deux éditions en Hollande, l'une en 1728, 3 vol. in-fol., l'autre, 1729, 3 vol. in-4, ornées toutes deux de figures gravées par B. Picart. Les curieux les recherchent; mais elles sont beaucoup moins complètes que l'édition en 11 vol. in-12. Ce fut aussi Fontenelle qui donna en 1732 la nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences et des arts*, par Thomas Corneille. Malgré un tempérament peu robuste en apparence, Fontenelle n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite vérole. Il n'eut de la vieillesse que la surdité et l'affaiblissement de la vue; encore cet affaiblissement ne se fit sentir qu'à l'âge de plus de 90 ans. Il mourut le 9 janvier 1757. Un caractère doux et sociable ne le garantit pas de la misan-

thropie et d'un triste égoïsme. « Les hommes sont » sots et méchants, disait-il, mais tels qu'ils sont, » j'ai à vivre avec eux, et je me le suis dit de bonne » heure. » Ses amis lui reprochèrent plusieurs fois de manquer de sentiment; il est vrai qu'il n'était pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié. Il voyait très-souvent Mme de Tencin; quand il apprit sa mort : « Eh bien! dit-il, j'irai » dîner chez Mme Geoffrin. » (V. ce nom.) Il vivait beaucoup avec l'abbé Dubois, qu'il appelait son *ami*. Un jour qu'on avait fait à celui-ci présent d'une botte d'asperges dans la primeur, ils convinrent de la faire assaisonner, partie à l'huile, partie à la sauce, pour satisfaire leurs goûts respectifs; avant l'entremets, l'abbé Dubois est frappé d'une apoplexie, et tombe sans connaissance, Fontenelle court sur l'escalier et crie à la cuisinière : « Toutes » les asperges à la sauce, toutes les aperges à la » sauce. » Quoiqu'il fût né sans biens, il laissa de grandes richesses; sa philosophie n'ayant pu l'affranchir d'amasser et d'ajouter à la qualité de bel-esprit celle de financier. On trouvera de plus amples détails sur Fontenelle, dans les *mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages*, par M. l'abbé Trublet, Amsterdam, 1761, in-12; mais il faut se souvenir que c'est un admirateur, un panégyriste qui déploie en faveur de son héros toutes les ressources de l'enthousiasme. Un écrivain, aussi zélé pour les bons principes que pour le goût de la bonne littérature, l'a appelé « un homme sans caractère » et sans talent prononcé, moitié philosophe, moitié » bel-esprit; grimacier, dont tous les ouvrages sont » défigurés par une continuelle afféterie d'expres- » sions et d'idées, par des tons précieux et manié- » rés, par des pointes; qui dans les sciences n'a » rien inventé, et n'avait que le talent d'exposer » avec méthode et clarté les inventions d'autrui. »

* Fontenelle étant jugé ici un peu sévèrement, nous croyons devoir ajouter au jugement de Feller celui de l'abbé Sabatier : « En envisageant, dit-il, » M. de Fontenelle comme poète, il faut oublier, » pour sa gloire, qu'il a fait des tragédies, des co- » médies, et ne se ressouvenir que de l'opéra de » *Thétis et Pélée*. (Laharpe même dit qu'il ne dut » son succès qu'à la musique et aux accessoires du » théâtre); ses autres poésies paraîtront également » médiocres à ceux qui préfèrent le naturel à l'af- » fectation du bel-esprit. Ses *églogues* surtout sont » des entretiens de petits-maîtres raffinés, et non » des pastorales dont la candeur et la simplicité » doivent faire le premier agrément. Comme pro- » sateur il serait dangereux de prendre en tout sa » manière d'écrire pour modèle : la finesse et l'a- » grément trop recherché qui règnent dans sa prose, » sont des amorces séduisantes, propres à égarer » les jeunes esprits..... Les *Dialogues des morts* ne » sont que des assauts de pensées brillantes, où » l'auteur cherche plus à étonner par les interlo- » cuteurs disparates, qu'à instruire en développant » le vrai caractère : ce n'est pas ainsi qu'on écrit la » morale; l'élégance de l'esprit ne peut que l'af- » faiblir. Si l'écrivain dont nous parlons était ré- » duit à la seule gloire d'avoir mis au jour de pa- » reilles productions, sa célébrité aurait fini avec » sa vie, et même avant. Mais en reconnaissant les » défauts du bel-esprit, on ne peut s'empêcher de » rendre justice au philosophe. Le talent particulier » qu'il a eu de mettre à la portée de tout le monde » les matières les plus abstraites; de revêtir de la » clarté et des agréments du style les sujets les » plus ingrats; de répandre dans ses ouvrages les » connaissances les plus étendues, sans affectation, » avec ordre et dans la plus grande précision; de » dominer, par l'aisance de son esprit, tout ce qui » se présentait sous sa plume, dans les genres les » plus difficiles, lui assure la gloire d'une intelli- » gence fine, prompte, profonde, et celle du mérite » rare d'avoir su communiquer aux autres, sans » effort, ce qui paraissait avant lui au-dessus de » la pénétration du commun des lecteurs. C'est ce » qu'il est facile de remarquer dans son livre sur » la Pluralité des Mondes, dans son *Histoire de l'A- » cadémie des Sciences*, et dans les éloges qu'il a » faits de plusieurs académiciens. Le premier ou- » vrage fait admirer un esprit lumineux qui se » joue de l'embarras des systèmes, procède avec » dextérité à travers les contradictions, développe » sans gène les principes qu'il a établis, et fait » adopter ses idées, non en faisant sentir la touche » intime de la persuasion, encore moins la force » de la conviction, mais par le talent de plaire et » d'amuser, etc. S'il s'égara dans ses idées, il n'eut » pas la témérité de les réduire en systèmes; s'il » avança quelques propositions un peu hardies, il » ne les défend pas avec opiniâtreté; s'il eut quel- » ques démêlés littéraires, il les soutint constam- » ment avec honnêteté, ou termina par un silence » toujours sage quand on n'offre aux autres que des » découvertes opposées aux idées reçues. Ces qua- » lités rendirent au moins sa philosophie respec- » table dans ses sentiments, quoiqu'elle ne fût pas » toujours sûre dans ses maximes. » Pour justifier Fontenelle sur sa manière de penser, nous ajouterons ici le jugement que l'auteur des Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique a porté sur cet écrivain : « Il donna en 1687 l'*Histoire des oracles*, tirée » en partie de l'ouvrage de Van Dale sur le même » sujet. Elle a été réfutée par le Père Baltus. Cet » ouvrage ne donne, ni en soi, ni par la manière » dont il est traité, aucun motif suffisant pour sus- » pecter la religion de Fontenelle. On lui attribue » la *Relation de l'Ile de Bornéo*, citée par Bayle, et » qui renferme une histoire allégorique et critique » de l'église de Rome et de celle de Genève. Ce mor- » ceau si court ne pourrait être regardé que comme » une plaisanterie; et ne saurait convaincre Fonte- » nelle d'incrédulité. Fontenelle ne parla jamais de » la religion qu'avec respect dans ses écrits avoués. » S'il lui eût été contraire, il aurait pu glisser de » temps en temps quelques traits contre elle. Il ne » l'a point fait, quoiqu'il fût assez porté, par la » trempe de son esprit, aux allusions fines et aux » épigrammes plus ou moins voilées, et qu'il les » ait prodiguées sur d'autres sujets. Dans ses *Eloges » des académiciens*, il ne manque jamais de faire » mention de leur attachement et de leur respect » pour la religion, sans que sans doute rien ne l'o- » bligeât à en parler. Voltaire, dans sa Correspon-

» dance, lui reproche d'avoir été un *lâche*, ce qui » veut dire apparemment, qu'il n'avait pas de zèle » pour la philosophie. Laharpe dit qu'il pratiquait » tous ses devoirs publics de religion; et suivant » Moréri, il demanda lui-même les sacrements de » l'Eglise, qu'il reçut avec une parfaite connais- » sance. Il dit au curé de l'église de Saint-Roch » qu'il avait vécu et voulait mourir dans le sein de » l'église catholique. »

FONTETTE. *Voy.* FEVRET.

FONTI (Barthélemi) en latin *Fontius*, né à Florence en 1445, se fit estimer de Pic de La Mirandole, de Marsille Ficin, de Jérôme Donato, et des autres habiles écrivains de son siècle. Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'honora de son amitié, et lui donna la direction de la fameuse bibliothèque de Bude. Les écrits de Fontius sont : un *Commentaire sur Perse*; des *Harangues*; le tout recueilli et imprimé à Francfort, 1621, in-8. Fonti mourut en 1513.

FONTRAILLES (Louis d'ASTARAC, marquis de), fut choisi par Monsieur pour aller négocier en Espagne un traité, qui lui fournit les moyens de chasser le cardinal de Richelieu; mais il eut le bonheur de n'être pas arrêté comme M. de Cinq-Mars. Il revint en France après la mort du cardinal, et ne mourut qu'en 1677. On a de lui une *relation des choses particulières de la cour, pendant la faveur de Cinq-Mars*, imprimée au tome 1er des mémoires de Montrésor.

* FONVIELLE (Bern.-Fr.-Anne), littérateur médiocre, né en 1759 à Toulouse, d'une famille honorable, était employé dans la régie des aides à Perpignan, lorsque la révolution vint lui ouvrir une plus large carrière. Etant venu habiter alors Montpellier, il fut un des fondateurs du 1er club politique de cette ville; mais la modération de ses principes et son attachement sincère à la monarchie constitutionnelle ne tardèrent pas à l'exposer à la haine des révolutionnaires, et, pour échapper à leur poursuite, il se vit, en 1792, obligé de se réfugier à Marseille, où il établit une maison de commerce. Après le 31 mai, il essaya de soulever les départements du Midi contre la convention, et se rendit à Lyon pour seconder les insurgés. Il quitta cette ville avant le siége, et, après avoir parcouru la Suisse, vint à Toulon, alors occupé par les Anglais. Lors de la reprise de cette ville par les républicains, il parvint à s'échapper et gagna l'Italie. Le 24 septembre 1794, il eut l'honneur de présenter sa tragédie de *Louis XVI* au régent de France (Louis XVIII) à Vérone. Après une absence de 18 mois, il revint à Lyon, où il composa sa tragédie de *Collot d'Herbois*, dont la journée du 13 vendémiaire empêcha la représentation. Ayant inutilement essayé de rétablir sa maison de Marseille, il vint à Paris dans l'intention de s'y fixer; mais le 18 fructidor l'obligea bientôt de s'éloigner. Il partit pour l'Espagne à la fin de 1797, et, après avoir visité les différentes provinces de la Péninsule, revint à Marseille pour y vendre son fond de commerce, et, de retour à Paris, s'y livra exclusivement à la culture des lettres. Un ouvrage qu'il publia sous le titre de *Résultats possibles du 18 brumaire*, lui valut dans l'administration de la guerre, une place de chef de bureau, qu'il perdit à la restauration, sans obtenir aucun dédommagement. Ses ouvrages, dont le produit était devenu son unique ressource, obtenaient peu de succès. Regardé par les hommes de toutes les opinions comme un intrigant, il mourut en 1837, à 76 ans, dans un état voisin de l'indigence. Ses écrits sont nombreux, mais on ne doit citer ici que ceux qui présentent quelque intérêt. Sa tragédie de *Collot dans Lyon*, 1795, in-8, est devenue rare. Celle de *Louis XVI*, ou l'*Ecole de Peuples*, 1820, in-8, est la plus faible qu'ait inspirée un sujet si pathétique. *Voyage en Espagne en* 1799, Paris, 1822, in-8; *Mémoires historiques*, 1824, 4 vol. in-8, remplis de faits douteux dès que l'auteur parle de lui, et il en parle presque constamment. *Mémoires de l'académie des ignorants*, 1825-28, recueil périodique, 2 ou 3 vol. in-8.

* FOOTE (Samuel), auteur comique anglais, né en 1722, dans le comté de Cornouailles, fut destiné au barreau; mais sa mauvaise conduite ayant entraîné la perte de sa fortune, il devint comédien par nécessité. Il débuta sur le théâtre de Hay-Market à Londres en 1744, et n'eut aucun succès. Après avoir échappé pendant deux ans aux poursuites de ses créanciers, il prit la direction de ce même théâtre d'Hay-Market, où il fut en même temps auteur et acteur. Il eut la hardiesse d'y mettre en scène des personnages du temps, ce qui lui attira la foule, mais lui causa des chagrins. Les amendes considérables qu'il fut obligé de payer, le mirent dans la nécessité de fermer son théâtre. Plus tard, après un accident qui avait forcé de lui couper une jambe, il eut la permission de le rouvrir pendant la clôture des deux théâtres principaux de Londres. La foule se porta à ses représentations, et il eût acquis une fortune considérable, si le jeu n'eût dévoré ses profits. Il mourut presque subitement à Douvres en 1777. On l'a appelé l'*Aristophane anglais*. Ses œuvres ont été imprimées à Londres, 1778, 4 vol. in-8. Une seule de ses pièces, l'*Anglais à Paris*, a été trad. par Mme Riccoboni.

FOPPENS (Jean-François), né à Bruxelles en 1689, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de l'église de Bruges, chanoine de Malines et archidiacre. Il mourut le 16 juillet 1761, âgé de 72 ans. Ses talents, ses vertus, et surtout son zèle pour la religion, le firent regretter universellement. On a de lui : *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, chez son frère Pierre Foppens, 1739, 2 vol. in-4, où il a fait entrer les ouvrages d'Aubert Le Mire, de François Swertius et de Valère André, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, et continué la *bibliothèque belgique* depuis 640 où finit celle de Valère André, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé et mérite de l'être à bien des égards; on y désirerait un peu plus de critique et d'exactitude. Une édition du *Recueil diplomatique* d'Aubert Le Mire, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-fol. enrichie de nouvelles notes et de tables, augmentée d'un grand nombre de diplômes inconnus à Aubert Le Mire. Il ajouta ensuite à cette collection 2 vol., l'un en 1734, l'autre

en 1748; *Historia episcopatûs Antuerpiensis*, ib., 1717, in-4; *Historia episcopatus Sylvæducensis*, ib., 1721, in-4; *Chronologia sacra episcoporum Belgii ab anno* 1561 *ad annum* 1761, in-12; ouvrage en vers avec des notes historiques en prose; un grand nombre de *poèmes* latins, dénués la plupart d'énergie, et de cet enthousiasme qui constitue la vraie poésie, mais toujours sages dans leur objet, et les vues de l'auteur.

FORBES (Jean), écossais, professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique dans l'université d'Aberdeen, mort en 1648, à 55 ans, laissa des *Institutions historiques et théologiques* qu'on trouve dans la collection de ses *œuvres*, 1703, 2 vol. in-fol. C'est un vaste recueil, où l'auteur en traitant de la doctrine chrétienne prétend, contre la vérité notoire des faits, que diverses circonstances y ont apporté des changements. On a fait un abrégé de cet ouvrage propre à nourrir les préjugés des protestants. Son père (Patrice), évêque d'Aberdeen, mort en 1635, donna un *Commentaire sur l'Apocalypse*, 1646, in-4.

FORBES (Guillaume), premier évêque d'Edimbourg, s'est fait un nom par ses *Considérations sur les controverses*, en latin, imprimées à Francfort, 1707, in-8. Il mourut en 1634 dans sa 49e année en laissant un fils qui embrassa la religion romaine.

FORBES (Duncan), lord président des assises d'Edimbourg, mort au milieu du XVIIIe siècle, est connu en France par les traductions qu'a publiées le P. Houbigant, de ses *Pensées sur la religion*, de sa *lettre à un évêque*, etc., Lyon, 1769, in-8. Ces écrits ont eu un succès médiocre.

FORBIN (Toussaint de), plus connu sous le nom de *cardinal de Janson*, d'une famille illustre de Provence, fut successivement évêque de Digne, de Marseille et de Beauvais. Louis XIV, connaissant le talent singulier qu'il avait de manier les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à son crédit le trône de cette république, lui en marqua sa reconnaissance, en le présentant au cardinalat. Envoyé à Rome sous Innocent XII et sous Clément XI, il traita avec tant de sagesse les affaires de France, qu'il fut honoré en 1706 de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris en 1713, à 83 ans. C'était un homme spirituel et preste aux réparties vives. Il fut un des plus ardents adversaires de l'*Apologie des casuistes*. Nous avons une *censure* qu'il publia contre elle, étant évêque de Digne.

FORBIN (François-Toussaint de), neveu du précédent, plus connu sous le nom de *comte de Rosenberg*, quitta la France pour avoir tué en duel un de ses ennemis. Il y rentra ensuite; mais ayant été blessé à la bataille de la Marsaille en 1693, il fit vœu de se faire religieux de la Trappe. Il l'accomplit environ dix ans après, prit le nom de frère *Arsène*, et fut envoyé à Buon-Salazzo en Toscane, pour y établir l'esprit primitif de Citeaux. Il y mourut saintement en 1710. On a publié la *relation* édifiante *de sa vie et de sa mort*, traduite de l'italien en français, in-12, par l'abbé Maupertuis.

* FORBIN (Claude, chevalier de), né en 1656 à Gardane près d'Aix en Provence, dès sa première jeunesse servit sur mer, avec beaucoup d'intelligence, de courage et d'activité. Il fit partie de l'expédition de Messine en 1675, servit en Amérique avec le comte d'Estrées, et assista au bombardement d'Alger par Duquesne. Ayant accompagné Chaumont, ambassadeur à Siam en 1685, le roi de ce pays le nomma son grand-amiral, mais au bout de deux ans, il obtint la liberté de revenir en France, et dès lors il ne cessa de se signaler dans toutes les guerres contre les Anglais. En 1706, avec cinq petits bâtiments, il attaqua, près du Texel, une escadre ennemie, forte de six vaisseaux de guerre de 50 à 60 canons. Il en enleva un, en brûla un autre, coula bas le troisième, et mit en fuite le reste. Devenu chef d'escadre, il dispersa trois différentes flottes anglaises dans les mers du Nord. A son retour il concourut avec Dugay-Trouin à en battre une quatrième. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avait des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira vers 1719 auprès de Marseille. Il y mourut en 1733, à 77 ans. Forbin avait la tête d'un général et la main d'un soldat, il mérita la confiance de Louis XIV, et l'estime de sa nation par sa bravoure et par sa générosité. Ses *Mémoires* publiés par Reboulet, 1749 et 1781, 2 vol. in-12, sont très-curieux.

* FORBIN (Gaspard-François-Anne de), de la même famille, né à Aix en 1718, chevalier de Malte, renonça jeune à la profession des armes pour se livrer à l'étude des sciences. On a de lui: *Accord de la foi avec la raison dans la manière de présenter le système physique du monde, et d'expliquer les différents mystères de la religion*, Paris, 1757, 2 vol. in-12; *Exposition géométrique des principales erreurs de Newton sur la génération du cercle et de l'ellipse*, 1761, in-12; *Eléments des forces centrales*, 1774, in-8. Il a laissé manuscrit: *Exposition des droits de la puissance temporelle en matière de religion.*

** FORBIN-JANSON (Louis-Nicolas-Philippe-Auguste, comte de), directeur-général des musées de France, né en 1779 à la Roque, échappa comme par miracle aux dangers qui environnèrent sa première jeunesse. Il était à Lyon pendant le siége de cette ville, et il y vit périr sous ses yeux son oncle et son père. Recueilli par Boissieu (*voy.* ce nom), il apprit de cet habile graveur les éléments de l'art auquel il dut plus tard sa fortune et son illustration. Ayant été incorporé dans un bataillon dirigé sur Toulon, il y trouva le peintre Granet qui devint son protecteur et fut l'ami de toute sa vie. A la fin de la campagne, il se rendit à Paris pour y suivre les leçons de David; mais atteint par la conscription, il fut bientôt obligé de reprendre l'uniforme. Il eut le bonheur de trouver dans son colonel (le général Sébastiani) un ami des arts qui sut apprécier ses talents, le dispensa du service et finit par lui faire obtenir son congé. Il en profita pour visiter l'Italie, où la protection de la princesse Borghèse (*voy.* ce nom) lui fut très-utile. De retour à Paris à l'époque du couronnement de Napoléon, il ne tarda pas à rentrer dans un régiment de cavalerie

et fit plusieurs campagnes pendant lesquelles il vit l'Autriche, le Portugal et l'Espagne. En 1809, il profita de la paix pour retourner à Rome étudier les grands modèles. Il revint à Paris après la restauration. Son tableau, représentant une *éruption du Vésuve*, lui ouvrit les portes de l'académie; et peu de temps après nommé directeur du musée, il travailla à réparer les pertes qu'il avait éprouvées. Il employa les années 1817 et 1818 à visiter la Syrie, la Grèce et l'Egypte. En 1821, il s'occupa de réorganiser les musées des départements. Sur sa proposition, il en fut établi un nouveau au palais du Luxembourg, destiné aux ouvrages des peintres vivants et un autre à Versailles, pour les peintres français qui ne pouvaient être placés au musée royal. Il ne cessa point pour cela de cultiver la peinture et les lettres. La révolution de 1830 respecta sa position. Il mourut à Paris, le 23 février 1841. Ses tableaux les plus estimés sont : la *Vision d'Ossian;* la *Procession des pénitents noirs*; *Inès de Castro;* la *Mort de Pline; Gonsalve de Cordoue;* une *Scène de l'inquisition;* un *Arabe mourant de la peste au lazaret de St. Jean-d'Acre;* la *Vue du Campo-Santo de Pise;* et celle du *Cloître de Santa Maria Novella à Florence.* Comme littérateur on a de lui : *Ch. Barimore,* Paris, 1810, in-8, 4e édit. 1823, 2 vol. in-12. *Voyage dans le Levant*, 1819, gr. in-fol., fig., ou in-8, avec atlas. *Souvenirs de la Sicile*, 1823, in-8; *Un mois à Venise, ou Recueil de vues pittoresques, etc.,* 1824-25, in-fol.

** FORBIN-JANSON (Charles-Auguste-Marie-Joseph, comte de), évêque de Nancy, né en 1785 à Paris, n'avait que 5 ans lorsqu'il suivit ses parents en Allemagne, où la persécution les forçait de chercher un asile. De retour en France, on remarqua dès lors parmi ses autres vertus, les premiers signes de cette inépuisable charité qui forme un des principaux traits de son caractère. Nommé en 1806 auditeur au conseil d'état, il renonça à cette position pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice, où, sous la conduite de maîtres habiles, il fit de rapides progrès dans la science et dans la piété. En 1811, ordonné prêtre à Chambéry, il resta quelque temps dans ce diocèse, en qualité de vicaire-général et de supérieur du séminaire, et revint en 1814 en France, où, de concert avec M. de Rauzan, il s'occupa de l'œuvre des missions. Après avoir imprimé une heureuse et puissante impulsion à tous les compagnons de son zèle, désirant visiter la Terre-Sainte, il partit pour l'Orient, s'arrêta d'abord à Smyrne, et se rendit ensuite à Nazareth et à Jérusalem. Les religieux qui gardent le Saint-Sépulcre le reçurent comme un protecteur, et lui offrirent la décoration de leur ordre qu'il s'honora de porter toute sa vie. Nommé à l'évêché de Nancy en 1823, il fut sacré le 4 mars 1825, et dès son arrivée dans son diocèse, remplit ses devoirs avec un zèle qui malheureusement lui suscita de nombreux ennemis. Après la révolution de 1830, forcé de quitter son siége, il se rendit à Rome afin de solliciter du souverain Pontife une mission pour l'Asie; n'ayant pu l'obtenir, il s'embarqua pour les Etats-Unis, dont il visita les différentes provinces. Il assista au concile national à Bartimore, et passa dans le Canada, où ses prédications évangéliques produisirent les plus heureux effets. Après tant de fatigues il aurait eu le droit de se reposer; mais de retour à Paris, il se préparait à s'embarquer pour la Chine, lorsque sa santé subitement altérée l'obligea d'ajourner ce nouveau projet. Il était allé dans le Midi de la France redemander à la douceur du climat les forces qui l'abandonnaient, et il mourut aux Aygalades, près de Marseille, le 11 juillet 1844, à 58 ans. *Voy.* une *Notice* sur ce Prélat dans l'*Ami de la Religion*, tom. 123, p. 129-132.

FORBISHER ou plutôt FROBISHER (sir Martin), pilote anglais, né à Devonshire, se signala de bonne heure par ses courses maritimes. La reine Elizabeth l'envoya, avec trois navires en 1576, pour chercher le détroit que l'on croyait être au nord de la Sibérie, qui devait servir à passer de l'occident en orient par le nord. Mais ce voyage, ainsi que celui qu'il entreprit deux ans après, et tous ceux qu'on a faits depuis relativement à cet objet, n'ont rien produit, parce que ce passage n'existe réellement pas : car, supposé que les deux continents ne se touchent nulle part, les monts de glaces rendraient encore tout passage impraticable (*voy.* COOK). Forbisher, qui ne connaissait rien en histoire naturelle, apporta de ses voyages une grande quantité de pierres qu'il avait fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginait qu'elles renfermeraient de l'or et de l'argent; mais après les avoir bien examinées, il ne s'y trouva rien, et l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de temps après ce second voyage, l'amiral Haward le créa chevalier pour récompenser les marques de bravoure qu'il avait données en 1588 dans un combat entre la flotte anglaise et la flotte espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se signala sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger le fort de Gradon. Cette place se rendit après une vigoureuse résistance; mais Forbisher y fut blessé, et mourut de sa blessure à Plimouth en 1594.

* FORBONNAIS (François VERON ou VERONI de), économiste, membre de l'institut, né au Mans, en 1722, d'une famille illustrée dans le commerce, termina ses études à Paris, et voyagea en Italie et en Espagne pour les affaires de son père. Appelé en 1743 à Nantes, par un oncle, riche armateur, il employa ses loisirs à l'étude de l'économie politique, et recueillit un grand nombre d'observations importantes sur les manufactures, le commerce, la marine, les colonies, la valeur des monnaies, etc. Il vint, en 1752, à Paris, où il soumit au gouvernement divers *plans* de finances, qui ne furent point accueillis. De 1753 à 1758 il publia, sur le même objet, plusieurs *Mémoires* qui fixèrent l'attention des juges compétents : en 1756, il fut nommé inspecteur-général des monnaies. Sous le ministère de Silhouette, il eut un moment l'espérance de voir adopter son système; mais, contrarié dans ses vues, il fut exilé dans ses terres. Du fond de sa retraite, il continua de correspondre avec les intendants des finances, et surtout avec le fameux abbé Terray, qu'il tenta vainement de ramener au timon des affaires. Il se rendit, en 1790, à Paris, sur l'invitation du comité des finances, et prit part au travail re-

latif aux monnaies. Il mourut le 20 septembre 1800. Ses ouvrages où l'on trouve d'excellentes vues, sont écrits d'une manière noble, facile et souvent élégante. Les principaux sont : *Extrait de l'Esprit des lois*, avec des observations, 1755, in-12; *Considérations sur les finances d'Espagne, relativement à celles de France*, 1753, in-12; *Le négociant anglais*, 1753, 2 vol. in-12; *Eléments du commerce*, Paris, 1754, 2 vol. in-12. L'édition de 1796 est enrichie d'additions importantes; *Recherches et considérations sur les finances de France, depuis* 1595 *jusqu'en* 1721, Bâle, 1758, 2 vol. in-4, ou 6 vol. in-12; *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*, 1800, in-12. Il a fourni divers articles à l'*Encyclopédie*, et laissé un grand nombre de manuscrits. Voy. sa *Vie* par Delisle de Sales, Paris, 1801, in-8.

FORCADEL (Etienne), *Forcatulus*, professeur en droit à Toulouse, était né en 1534, à Beziers, et mourut en 1573. Ses écrits consistent en *poésies latines et françaises*, 1579, in-8, les unes et les autres très-médiocres ; en livres de droit, un peu moins mauvais, et en histoires. Les titres de ces ouvrages pourront donner une idée de son style précieux et affecté, *Necromantiæ, sive occultæ jurisprudentiæ tractatus, in centum viginti quinque dialogos distinctus; Spheræ legalis dialogus unus*; *Cupido jurisperitus, in viginti duo capita divisus*; *Penus juris civilis, sive de alimentis, capita triginta continens*; *Aviarium juris civilis in novem capita partitum*; *Commentarius in titulum de justitia et jure, lib.* 1. *Digestorum*; *Tractatio dilucida rei criminalis, in quatuor digesta partes*; *Commentarius nobilis in jura feudorum*. — Il avait pour frère Pierre Forcadel, professeur royal de mathématiques, mort en 1577, dont on a une traduction française d'*Euclide* et de la *géométrie* d'Oronce Finé, et une *arithmétique* en 4 livres.

FORCE (Jacques-Nompar de Caumont, duc de la), fils de François, seigneur de La Force, qui fut tué dans son lit, avec Armand son fils aîné, pendant le massacre de la Saint-Barthélemy. Jacques, qui n'avait que neuf ans, et qui était couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son père et celui de son frère, qu'il échappa au glaive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement dans des *mémoires* conservés dans sa maison, et cités dans la *Henriade*. Il porta les armes sous Henri IV, et servit ensuite les réformés contre Louis XIII, surtout au siége de Montauban en 1621. L'année d'après, La Force s'étant détaché des erreurs et des séditieuses intrigues des huguenots, prit Pignerol, et défit les Espagnols à Carignan en 1630. Quatre ans après il passa en Allemagne, fit lever le siége de Philisbourg, secourut Heidelberg, et prit Spire en 1635. Sa terre de La Force, en Périgord, fut érigée en duché-pairie l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des services importants à l'état, et mourut plein de jours et de gloire en 1652. Ce n'était pas, suivant l'abbé Le Gendre, le général le plus renommé de son siècle ; mais ce n'était pas aussi le moins habile.

FORCE (Armand-Nompar de Caumont, duc de la), fils du précédent, et maréchal de France comme lui, obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les huguenots. Le combat de Ravon, où il défit 2,000 impériaux, et prit prisonnier Colloredo leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut en 1675, à 95 ans. Une longue vie était, ce semble, le partage de cette famille illustre.

FORCE (Charlotte-Rose de Caumont de la), de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, était petite-fille de Jacques de La Force, et mourut en 1724, à 74 ans. Elle a illustré le Parnasse français par ses vers, et la république des lettres par sa prose. On a d'elle, dans le premier genre, une *épître* à Mme de Maintenon, et un *poème* dédié à la princesse de Conti, sous le titre de *Château en Espagne*, qui ne manquent ni d'imagination ni de génie. On connait d'elle, dans le second genre : L'*Histoire secrete de Bourgogne*, en 2 vol. in-12, roman assez bien écrit, Paris, 1691 ; celle de *Marguerite de Valois*, Paris, 1719, 4 vol. in-12 ; La *Vie de Catherine de Bourbon* ; *Les Fées, contes des contes*, sans nom d'auteur, in-12 ; *Mémoires historiques de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV, etc.*, in-12 ; *Gustave Wasa*, in-12, qu'on ne lit guère. Le fond de presque tous les ouvrages de Mlle de La Force est historique, mais la broderie en est romanesque. Elle avait épousé en 1687 Charles de Brion; mais le mariage fut déclaré nul au bout de dix jours.

* FORCELLINI (Egidio), savant philologue, né en 1688, dans un village du diocèse de Padoue, fit ses études au séminaire de cette ville, et fut ensuite appelé à la direction de celui de Cénéda, où il remplit en même temps la chaire de rhétorique. Il mourut le 4 avril 1768. On lui doit le meilleur dictionnaire latin, que nous ayons, qu'il composa de concert avec Facciolato, et qui absorba, pour ainsi dire, sa vie entière. Il a été publié sous ce titre : *Totius latinitas Lexicon, consilio et curâ Jac. Facciolati, opera et studio Ægidii Forcellini*, Padoue, 1771, 4 vol. in-folio. Chaque mot latin est rendu en italien et accompagné du mot grec correspondant. Cette édition est la meilleure. Celle de 1805 ne renferme point les augmentations, annoncées sur le frontispice. Un *supplément* qui les complète l'une et l'autre a été publié en 1816. Une 3e édition de cet excellent dictionnaire a été donnée avec des addit. par Jos. Furlanetto, Padone, 1827-32, 4 vol. gr. in-4, et une 4e, Londres, 1828, 2 vol. très-gr. in-4. J. B. Ferrari a donné la vie de Forcellini, Padone, 1792, in-4.

* FORDYCE (Jacques), prédicateur écossais, né en 1720 à Aberdeen, fut longtemps à Londres pasteur d'une congrégation de *dissenters*, et mourut à Bath le 1er octobre 1796. Ses prédications eurent beaucoup de vogue : il avait le secret de parler au cœur, et joignait au mérite d'une composition élégante et fleurie, celui d'une élocution claire et animée. On lui doit : *Essai sur l'action convenable a la chaire*, in-12, à la suite de *Théodore, dialogue concernant l'art de prêcher*, par David Fordyce, son frère, 1755, 3e édit. in-12; *Le temple de la vertu, songe*, 1755 et 1777, in-12; *Sermons aux jeunes femmes*, 1796, 2 vol. in-12. Ce recueil a été traduit en français ; *Le caractère et la conduite du sexe fe-*

*minin, et les avantages que les jeunes gens peuvent recueillir de la société des femmes vertueuses*, 1779, in-8. Il leur recommande avec le sexe un commerce spirituel, qui ressemble à l'amour platonique; *Adresses aux jeunes gens*, 1777 et 1796, 2 vol. in-12; *Adresses à la Divinité*, 1785 et 1787, in-12; un vol. de *vers*, 1786, in-12. Il y a de la correction, de la facilité, mais peu de poésie.

* FORDYCE (Georges), médecin, de la même famille, né en 1736, près d'Aberdeen, ouvrit des cours particuliers de médecine, et s'attira un grand nombre d'auditeurs par la précision, la clarté, l'exactitude avec lesquelles il s'exprimait, ce qui vaut bien l'éloquence qui séduit toujours, mais qui est souvent stérile pour la science. Ce qui contribua surtout à sa réputation, ce fut une série d'expériences qu'il entreprit en 1774, avec autant de zèle que de talent, pour connaître l'effet des plus hautes températures sur le corps humain. Il mourut le 25 juin 1802, laissant en anglais, plusieurs ouvrages remarquables par des vues neuves et des expériences curieuses : *Principes d'agriculture et préceptes sur la végétation*, Edimbourg, 1765 et 1771, in-8; *Eléments de médecine pratique*, Londres, 1768, in-8. C'est le manuel qui servait de texte à ses leçons; *Traité de la digestion des aliments*, ib., 1791; des *dissertations sur la fièvre simple*, ib., 1794-1802, in-8.

FOREIRO (François), en latin *Forerius*, dominicain de Lisbonne, mort en 1581, fut un des trois théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme du concile de Trente*, où il avait fait admirer son talent pour la chaire. On a de lui un savant *Commentaire sur Isaïe*, in-fol., qu'on a inséré dans le *Recueil des grands critiques*.

* FORER (Laurent), jésuite, né dans la Suisse, en 1580, professa la philosophie, la théologie et la controverse dans plusieurs colléges de son ordre, devint chancelier de l'université de Dillingen, puis recteur du collége de Lucerne, et mourut en 1659, confesseur de l'évêque d'Augsbourg. On a de lui 44 ouvrages tant en latin qu'en allemand dont on trouve la liste dans la *bibl.* de Sotwel; les principaux sont : *Symbolum catholicum, lutheranum, calvinianum cum apostolico collatum*, Dillingen, 1622, in-4; *Gramm. proteus, arcanorum societatis Jesu Dædalus dedolatus, et genuino suo vultu repræsentatus : accessit auctarium animadversionum in Gasp. Scioppii ecclesiasticam astrologiam*, Ingolstadt, 1636, in-8, etc. Il a traduit du latin en allemand des *Observations sur les eaux thermales* de Pfeffers, Augsbourg, 1642, in-8, fig.

FOREST (Pierre), savant médecin, plus connu sous le nom de *Forestus*, né à Alcmaër en 1522, d'une famille noble, étudia et pratiqua la médecine en Italie, en France et dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597. On a de lui des *Observations sur la médecine*, Francfort, 1623, 6 vol. in-fol.

FOREST (Jean), peintre du roi, né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, était un excellent paysagiste, et joignait à ce talent beaucoup d'esprit et un caractère plaisant. Il fit le voyage d'Italie où Pierre-François Mola lui donna des préceptes dont il sut bien profiter; et il étudia le coloris dans les ouvrages du Titien, du Giorgion et des Bassan. On remarque dans ses tableaux des touches hardies, de grands coups de lumière, de savantes oppositions de clair et d'ombre, un style élevé, de beaux sites et des figures bien dessinées.

FORESTI (Jacques-Philippe de), né en 1434 à Salio, près de Bergame, est plus connu sous le nom de *Philippe de Bergame*. Il entra dans l'ordre des augustins et s'y fit un nom. Il mourut le 15 juin 1520, âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1503, et continuée depuis jusqu'en 1535, Paris, 1535, in-folio. Elle eut beaucoup de cours dans le siècle de l'auteur; elle ne le méritait guère. Si l'on excepte les événements dont il a pu être témoin, tout le reste n'est qu'une informe compilation des historiens les plus crédules. On a encore de Foresti : *Confessionale*, ou *Interrogatorium*, Venise, 1487, in-folio; et un *Traité des femmes illustres*, Ferrare, 1497, in-fol., en latin.

* FORESTI (Antoine), jésuite, mort vers 1599, est principalement connu par son histoire universelle intitulée : *Mappamondo istorico overo descrizione di tutti imperi del mundo, delle vite de pontefici, e i fatti piu illustri dell' antica è moderna storia*, Parme, 1690 et années suiv., 6 vol. in-4, trad. en allemand, par Georges Schlueter, Augsbourg, 1716-1718, 6 vol. in-fol. Cet ouvrage, continué par Apostolo Zeno, Dominique Suarez et Silvio Grandi, a été réimprimé à Venise, 1745, 14 vol. in-4.

FORESTIER (Pierre), savant chanoine d'Avalon, mort dans cette ville en 1723, à 69 ans, est auteur de 2 volumes d'*Homélies*, et de quelques autres ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des indulgences et des jubilés*, in-12.

* FORESTIERI (François-Bénédict), littérateur, né à Sinigaglia en 1797, mort en 1828, fut élevé à l'école de Frugoni et de Césarotti. Il a laissé des traductions de quelques *élégies* de Tibulle et des *poésies* latines de Pétrarque : il publia lui-même plusieurs morceaux de poésie, parmi lesquels on distingue l'*élégie* sur la mort de Perticari son ami.

* FORFAIT (Pierre-Alexandre-Laurent), ministre de la marine, né à Rouen en 1752, exerça d'abord les fonctions d'ingénieur à Brest, puis à Cadix sous les ordres du comte d'Estaing. Il se recommanda particulièrement à l'attention du gouvernement en 1787 par la construction de paquebots propres à recevoir des marchandises, ainsi qu'un grand nombre de passagers, et destinés à entretenir avec les Etats-Unis une navigation régulière. Chargé d'une mission importante en Angleterre, il fut à son retour nommé député de la Seine-Inférieure à l'assemblée Législative où il se fit remarquer par sa modération. Après la conquête de la Belgique et de la Hollande, il fut chargé d'examiner les côtes des deux pays, donna l'idée d'établir un port militaire à Anvers et prouva la possibilité d'établir une navigation constante entre le Havre et Paris. Nommé par le 1er Consul ministre de la marine, il devint ensuite conseiller d'état, inspecteur général de la flotille de Boulogne et préfet maritime au Havre, puis à Gênes. Desservi par des envieux, il se retira dans sa famille, et mourut le 8 novembre 1807. On a de lui : un *Mémoire* en latin,

*sur les canaux navigables*, couronné par l'académie de Mantoue en 1773; un *Traité élémentaire de la mâture des vaisseaux*, Paris, 1788, in-4, ouvrage estimé, 2e éd. augment. par M. Willaumez, 1815, in-4.

FORGEAU (saint). *Voy.* FERRÉOL.

* FORGEOT (Nicolas-Julien), auteur dramatique, né à Paris en 1758, se fit recevoir avocat, mais négligea le barreau pour les lettres. Ses protecteurs ou ses amis lui procurèrent une place dans l'administration des postes, et mourut inspecteur le 4 avril 1798. Plusieurs de ses pièces, dans le temps, eurent de la vogue, mais une seule, *les Dettes*, est restée au répertoire.

FORGET de FRESNE (Pierre), habile secrétaire d'état, employé dans toutes les affaires importantes de son temps, mourut en 1610. C'est lui qui dressa le fameux *édit de Nantes*. — Il ne faut pas le confondre avec Germain FORGET, avocat au bailliage d'Evreux, dont on a un *Traité des personnes et des choses ecclésiastiques et décimales*, Rouen, 1625, petit in-8.

* FORKEL (Jean-Nicolas), célèbre musicien, né en 1749 à Méeder près de Cobourg, de parents pauvres, apprit seul la musique en s'aidant de l'ouvrage de Matthesons, le *Parfait maître de chapelle*. Ses succès furent si rapides, qu'à 17 ans il était préfet du chœur à Schwerin. Le duc de Mecklembourg lui fournit les moyens de se rendre à Gottingue, pour y compléter son éducation; il y étudia les langues anciennes, les lettres et le droit; mais il ne négligea pas l'art dont il se sentait le génie ; il profita des nombreuses ressources que lui fournissait la riche bibliothèque de cette ville pour apprendre la théorie de la musique dans les meilleurs ouvrages. Il reçut en 1787 avec le doctorat en philosophie le droit de bourgeoisie de Gottingue, et, peu de temps après, la place de directeur de musique de l'université. Ce savant professeur mourut le 20 mars 1818. Ses ouvrages, tous en allemand, sont : *De la Théorie de la musique*, Gottingue, 1774, in-4; *Bibliothèque musicale et critique*, Gotha, 1778, 3 vol. in-8; ouvrage qui produisit un grand scandale, parce que Gluck y est attaqué; *Sur la meilleure organisation des concerts publics*, 1779, in-4; *Développement de quelques idées sur la musique*; *Almanach musical pour l'Allemagne*, 1782 et trois années suiv.; *Histoire générale de la musique*, 1788-1801, 2 vol. in-4, ouvrage resté incomplet. *Sur la littérature universelle de la musique*, Leipsig, 1790, livre destiné à faire connaître les écrits publiés sur cette matière.

* FORMAGE (Jacques-Charles-César), littérateur, né en 1749, à Coupe-Sartre près de Lisieux, fut professeur de 3e à Rouen en 1779, de langues anciennes à l'école centrale, et enfin au lycée de cette ville et mourut le 11 septembre 1808. On a de lui des *pièces* de vers lat. et franç. couronnés par l'acad. de l'immaculée Conception et insérés dans le recueil de cette académie. *Discours sur la réunion de la Normandie à la couronne de France sous Philippe-Auguste*, couronné en 1781 par la même académie; *Fables mises en vers*, 1801, 2 vol. in-12, recueil auquel il doit toute sa réputation.

* FORMEY (Jean-Henri-Samuel), né à Berlin en 1711, d'une famille de réfugiés français, fut à 20 ans nommé pasteur à Brandebourg, puis à Berlin, où il obtint en 1737 la chaire d'éloquence au collége français et en 1739 celle de philosophie. Son mérite lui valut la place de conseiller privé et celle de secrétaire perpétuel de l'académie de Berlin dont il mourut doyen le 8 mars 1797. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de la Pologne*, La Haye, 1741, et Francfort, 1754, in-8 ; *La belle Wolfienne*, ou *abrégé de la philosophie de Wolf*, La Haye, 1741, 6 vol. in-8, et 1774, 6 vol. in-12; *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie*, 1756, pet. in-8, souvent réimprimé; *Eloges des académiciens de Berlin*, 1757, 2 vol. in-12; *Anti-Emile*, 1762 et 1764, in-8; *Emile chrétien, consacré à l'utilité publique*, Berlin, 1764, 2 vol. in-8. Il a travaillé à la *Bibliothèque germanique* avec Beausobre, et commencé une autre collection sous le titre de *Nouvelle bibliothèque germanique*, 25 vol. in-8 ; et fourni des articles à un grand nombre de journaux.

FORMOSE, évêque de Porto, succéda au pape Etienne V le 19 septembre 891. C'est le premier évêque transféré d'un autre siége à celui de Rome. Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains : il fut seulement intronisé. Il mourut en 896, après avoir couronné Arnoul empereur. Etienne VI, successeur de Formose, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer son corps, après avoir condamné sa mémoire (*voy.* Etienne VI). Jean IX assembla un concile en 898, qui cassa les articles du synode convoqué par Etienne VI, et rétablit la mémoire de Formose. *Voy.* AUXILIUS.

FORNARI (Marie-Victoire), née à Gênes en 1562, fut mariée à Ange Strate, de qui elle eut trois garçons et deux filles qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après la mort de son mari, elle institua l'ordre des annonciades célestes, et mourut en odeur de sainteté le 15 décembre 1617. Sa *Vie* a été imprimée à Paris, en 1770, in-12. Son ordre a une centaine de maisons, en Italie, en Allemagne, et en France. Les religieuses sont habillées de blanc avec un scapulaire bleu-de-ciel, et le manteau de même ; c'est de là qu'elles ont tiré leur nom de *Céleste*.

* FORNICI (Jean), né vers 1762, mort le 11 avril 1828 à Rome, chanoine de la collégiale de St.-Eustache, maître des cérémonies pontificales, secrétaire de la congrégation des cérémonies, archiviste de la pénitencerie et consulteur de la congrégation des indulgences, a publié : *Institutions liturgiques* pour le séminaire romain, 1825, 3 vol. in-12; *deux collections de questions et les réponses sur les doutes liturgiques*; des *notes* imprimées par ordre de la congrégation des Rites; un *recueil de panégyriques*, plusieurs fois réimprimé.

* FORSIUS (Sigefrid-Avon), savant suédois, mort en 1637, fut d'abord professeur d'astronomie et de mathématiques à Upsal, puis pasteur à Stockholm et en Finlande. Il mérita l'estime de Gustave-Adolphe ; mais ses rêveries astrologiques l'exposè-

rent à l'animadversion du gouvernement, et lui firent perdre ses places. Il rédigea des *Almanachs* pendant un grand nombre d'années, donna la *Minérographie* du Nord, et, sous le titre de *Speculum vitæ humanæ*, un recueil de distiques latins, trad. en vers suédois.

* FORSKAL (Pierre), naturaliste né dans la Suède en 1736, fit paraitre de bonne heure une dissertation intitulée : *Dubia de principiis philosophiæ recentioris*. Frédéric Ier, roi de Danemarck, le choisit, sur la recommandation de Linnée, pour accompagner Niebuhr dans son voyage en Asie; il alla ensuite en Egypte, fut, en remontant le Nil, dépouillé par les Arabes, et mourut de la peste à Dejerim en Arabie le 11 juillet 1763 à peine âgé de 27 ans. Niebuhr recueillit ses papiers, dont il tira les ouvrages suivants : *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, quæ in itinere orientali observavit Forskal*, Copenhague, 1775, in-4; *Flora ægyptiaco-arabica, sive Descriptiones plantarum*, etc., 1775, in-4; *Icones rerum naturalium quas in itinere orientali, depingi curavit Forskal*, 1776, in-4.

FORSTER (Jean), théologien protestant, né à Augsbourg en 1495, ami de Reuchlin, de Mélanchton et de Luther, enseigna l'hébreu avec réputation à Wittemberg, et y mourut en 1556. On a de lui un excellent *Dictionnaire hébraïque*, Bâle, 1564, in-fol. — Il est différent d'un autre Jean FORSTER, mort en 1613, qui a laissé des *Commentaires sur l'Exode, Isaïe et Jérémie*, 3 vol. in-4, et *De interpretatione Scripturarum*, Wittemberg, 1608, in-4.

* FORSTER (Froben, né en 1709, à Konigsfeld en Bavière, entra dans l'ordre de Saint-Benoît à 19 ans, et fit profession à Ratisbonne dans l'abbaye de Saint-Emmeran, où il enseigna la philosophie de 1735 à 1744, époque à laquelle il fut appelé à l'université de Salzbourg pour y remplir les mêmes fonctions. Il revint trois ans après à St.-Emmeran pour y professer l'interprétation de l'Ecriture sainte. Elu prieur en 1750, et prince-abbé en 1762, il se distingua par la sagesse de son administration, et mourut le 12 octobre 1791. Cet illustre prélat avait une érudition profonde; il aimait les sciences, et il s'efforça de les faire fleurir dans son abbaye. Il a laissé : six *Dissertations latines* sur divers sujets de philosophie et de théologie; une *Dissertation en allemand* sur le concile tenu en 1763 à Aschein, insérée dans le tome 1er des Mémoires de l'académie de Bavière. Une bonne *Edition* d'Alcuin (*voy.* ce nom), 1777, 2 vol. in-fol. pour laquelle il eut communication du travail de dom Catelinot (*voy.* ce nom). Il l'enrichit en outre de 71 lettres inédites, venues d'Angleterre, de beaucoup de variantes et de corrections, fruits d'immenses recherches faites dans les bibliothèques d'Allemagne; et de trois traités, *De cursu et saltu lunæ et bis-sexto*; *De orthographia*, et *Libellus adversus hæresin Felicis* (*Voy.* Félix d'URGEL).

FORSTER (Valentin) est auteur d'une *Histoire du droit*, en latin, avec les *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, jusqu'en 1580, temps où il écrivait. — Nous avons eu dans le siècle dernier un autre FORSTER (Nathanael), qui a donné une *Bible hébraïque*, sans points, Oxfort, 1750, 2 vol. in-4 : édition estimée.

* FORSTER (Jean-Reinhold), célèbre naturaliste, né en 1729 à Dirschaw, dans la Prusse polonaise, fit ses études au gymnase de Berlin et à l'université de Halle, où il s'appliqua surtout à la connaissance des langues et de la théologie. Il exerça d'abord les fonctions de prédicateur à Nassenhuben près de Dantzick; mais son revenu ne suffisant pas à l'entretien d'une famille qui prenait de l'accroissement, il accepta la proposition d'aller en Russie diriger les nouvelles colonies de Saratoff. Le peu d'avantages qu'il tirait de ce poste lui fit prendre la résolution de se rendre à Londres en 1766, et s'y étant fait connaitre par des traductions du suédois en anglais, il fut choisi en 1772 pour accompagner comme naturaliste le capitaine Cook dans son second voyage autour du monde. Son caractère dur et impérieux, en lui faisant beaucoup d'ennemis, lui attira plus d'une fois des punitions : Cook, à son retour, porta plainte contre Forster qui fut encore puni par l'amirauté; on le priva d'une partie des avantages qu'il pouvait espérer, et il lui fut défendu de publier aucune relation. Ces désagréments le décidèrent à quitter un pays dont le séjour lui était devenu insupportable. Frédéric II, dont il avait fixé l'attention, lui fournit les moyens de revenir en Prusse (1780), et le nomma professeur d'histoire naturelle et inspecteur du jardin botanique à Halle. Malgré le zèle qu'il apportait à tout ce qui pouvait faire fleurir cette université, il ne put gagner l'amitié de ses confrères. Un goût désordonné pour le jeu ajoutait à ses malheurs en épuisant toutes ses ressources. La mort de ses deux fils vint les aggraver encore. Il succomba à une longue maladie le 9 décembre 1798. Peu de savants ont possédé des connaissances aussi étendues que Forster; il savait dix-sept langues mortes et vivantes, entre autres, le cophte et le samaritain; et il joignait à une lecture immense le talent de bien observer. On a de lui entr'autres ouvrages : *Characteres generum plantarum, quas in itinere ad insulas maris australis collegerunt, descripserunt, delinearunt, annis* 1772-1775, J. R. Forster et G. Forster, Gottingue, 1776, in-4; *Liber singularis de Bysso antiquorum*, Londres, 1776, in-8, dissertation recherchée; *Observations faites dans un voyage autour du monde sur la géographie physique, l'histoire naturelle et la philosophie morale*, Londres, 1778, in-4, en angl., trad. en français par Pingeron. Cette trad. forme le 5e vol. de l'édit. in-4, du 2e voyage de Cook. C'est un résumé aussi instructif qu'intéressant de ce fameux voyage; *Zoologiæ Indicæ rarioris spicilegium*, avec une traduction allemande, Halle, 1781-91, in-fol., 2e édition augmentée 1795, avec 15 pl. col.; *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord* (en allemand), Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-8, traduit en anglais, Londres, 1786, in-4, et en franç. d'après la version anglaise, par Broussonnet, Paris, 1788, in-8.

* FORSTER (Jean-Georges-Adam), fils du précédent, né en 1754 à Nassenhuben, près de Dantzick, suivit son père en Russie, à Londres et dans son voyage autour du monde avec Cook. Il vint à Paris

en 1777 et passa ensuite en Hollande et en Allemagne, où le landgrave de Hesse lui offrit à Cassel une chaire d'histoire naturelle qu'il occupa jusqu'au moment où le roi de Pologne lui en fit accepter une à l'université de Wilna. Catherine II, jalouse de toute espèce de gloire, voulut aussi, en 1787, faire exécuter un voyage autour du monde, et nomma Forster historiographe de cette expédition; mais cette entreprise n'eut pas lieu. Se trouvant sans fonction, il retourna en Allemagne, où l'électeur de Mayence le choisit pour son premier bibliothécaire; il remplissait cet emploi, lorsque les Français s'emparèrent de cette ville en 1792. Député à Paris, par les Mayençais, pour solliciter leur réunion, pendant ce temps-là les Prussiens reprirent Mayence : ses manuscrits et tout ce qu'il possédait tombèrent en leur pouvoir; l'infidélité de sa femme qu'il chérissait acheva de ruiner sa santé. Il mourut de chagrin à Paris au mois de mars 1794, dans sa 40e année. Ses principaux ouvrages sont : *Voyage autour du monde sur le vaisseau* la Résolution, *commandé par le capitaine Cook dans les années* 1772-1775, Londres, 1777, 2 vol. in-4, en anglais. Il le traduisit en allemand avec son père, et y fit diverses additions, Berlin, 1779-80, 2 vol. in-4, et 1784, 3 vol. in-8. Cette relation ne diffère pas pour le fond d'avec celle de Cook; mais elle est écrite avec plus de soin, et contient quelques observations qui ne se trouvent point dans la narration de ce célèbre navigateur; elles ne consistent la plupart qu'en allusions amères aux vices des Européens, et même de ses compagnons de voyage. Ces sorties souvent répétées lui suscitèrent des critiques, et, quoique très-jeune, il y répondit avec modération dans un écrit intitulé : *Réplique aux remarques de M. Wales, sur la relation du dernier voyage de Cook*, Londres, 1778, in-8; *Mélanges* ou *Essais sur la géographie morale et naturelle, l'histoire naturelle et la philosophie usuelle*, Leipsig et Berlin, 1789-97, 6 vol. in-8. Les deux derniers vol. ont été publiés après sa mort; *Tableau de la partie inférieure du Rhin, du Brabant, de la Flandre, de la Hollande, de l'Angleterre, de la France en* 1790, Berlin, 1791-94, 3 vol. in-8, trad. en français par Pougens, Paris, 1795, 2 vol. in-8; *Souvenirs de l'année* 1790; *Tableaux historiques*, Berlin, 1793, in-8, avec fig. de Chodowiecki. Il a travaillé à la collection des voyages publiés par Sprengel.

* FORSTER (Georges), voyageur anglais, né vers 1750, était employé de la compagnie des Indes-Orientales, lorsqu'il conçut l'audacieux projet de revenir en Europe par le nord de l'Inde et de la Perse; il partit de Calcutta le 23 mai 1782, passa par les pays de Cachemire et de Candahar, et au bout d'un an avait fait 900 lieues, c'est-à-dire, environ 2 lieues et demie par jour. Au premier port il s'embarqua pour l'Angleterre et termina heureusement ce voyage, malgré les dangers sans nombre qu'il eut à courir. De retour dans l'Inde, les directeurs de la compagnie l'envoyèrent à Nagpour dans le Bérar. Il mourut à Calcutta en 1792. On a de lui : *Essai sur la mythologie et les coutumes des Indous*, Londres, 1785, in-8; *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales, de l'Inde, le Cachemire, la Perse, la mer Caspienne*, etc., suivi de *l'Histoire des Rohytlahs et de celle des Seiks*, traduit par Langlès, *avec des additions*, Paris, 1802, 3 vol. in-8, avec 2 cartes.

* FORSTER (Jean-Chrétien), né le 14 décembre 1735 à Halle, professeur de philosophie à l'université de cette ville, y exerça depuis différents emplois, fut, en 1791, chargé de l'inspection du jardin botanique et mourut le 19 mars 1798. Il est auteur des ouvrages suivants : *Disputatio de deliriis*, Halle, 1759, in-4; *Comparatio demonstrationis Cartesii, pro existentia Dei, cum illa qua Anselmus cantuariensis usus est*, Berlin, 1770, in-4. Ses autres ouvrages sont en allemand : *Caractere des trois philosophes Leibnitz, Wolf et Baumgarten*, 2e édition, Halle, 1765, in-8. Cet ouvrage est bien écrit et conçu dans de bonnes vues; *Introduction à la politique*, d'après les principes de Montesquieu, ibid., 1765, in-8; *Essai d'introduction à l'économie politique*, Berlin, 1771, in-8; *Aperçu de l'histoire de l'université de Halle, pendant le premier siècle de sa fondation*, ibid., 1794, in-8, etc., etc.—Jean-Chrétien Forster, théologien protestant, né en Thuringe vers 1754, mort en 1800, a donné en allemand des sermons et quelques ouvrages ascétiques.

FORSTNER (Christophe), né en 1598, mourut en 1667, et publia, dès l'âge de 19 ans, un ouvrage sur la politique. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où Jean Cornaro, doge de Venise, le goûta tellement qu'il l'honora de l'ordre de Saint-Marc. Forstner vint ensuite en France, et retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munster, il fit paraître tant de prudence et de capacité, que le comte de Trautmansdorf, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la qualité de conseiller aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1625, in-8, on a de lui : *De principatu Tiberii*; *Notæ politicæ ad Tacitum*; un recueil de ses *Lettres* sur la paix de Munster, etc. etc.

* FORSYTH (Guillaume), horticulteur instruit, né en 1737 dans le comté d'Aberdeen, vint à Londres en 1763, suivre les leçons de Miller, directeur du jardin des apothicaires à Chelsea, et lui succéda en 1771. Il fut, en 1784, nommé surintendant des jardins royaux de Kensington et de Saint-James, s'occupa particulièrement de la culture des arbres et de leurs maladies, et mourut le 25 juillet 1804. Il était membre de plusieurs corps savants. On lui doit : *Observations sur les maladies, les défauts et les accidents auxquels les arbres à fruit et les arbres forestiers sont sujets*, Londres, 1791, in-8; *Traité de la culture des arbres fruitiers*, Londres, 1802, in-4, trad. en français, avec des notes par Pictet-Mallet, Genève, 1803, in-8. Ce livre, qui contient le résultat de tous les travaux de Forsyth est très-estimé.

FORT (François le), d'une famille patricienne de Genève, naquit en cette ville en 1656. Une forte inclination pour les armes le fit quitter la maison paternelle dès l'âge de 14 ans. Après avoir servi en Hollande comme volontaire, il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel allemand au service du czar. Le Fort était hardi et entreprenant;

il parlait assez bien 4 ou 5 langues. Il n'était point savant; mais il avait beaucoup lu, sans avoir dans un degré égal le talent de digérer ses lectures. Pierre le Grand, qui avait conçu le dessein de réformer sa nation, le vit et lui donna sa confiance. En 1696, Le Fort eut la conduite du siége d'Azof. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre, que le czar le mit à la tête de ses troupes de terre et de mer, et le fit son premier ministre d'état, avec la qualité d'ambassadeur et de plénipotentiaire dans toutes les cours étrangères. Le Fort eut part à tous les changements que Pierre Ier fit dans son empire. Il mourut à Moscou en 1699. Le czar, pénétré de sa perte, lui fit des obsèques magnifiques, et y assista.

FORT (le). *Voy.* MORINIERE.

* FORTE ou FORTIO (Ange), médecin vénitien du XVIe siècle, a laissé plusieurs ouvrages sur l'astrologie judiciaire, dont il se montra zélé partisan, nous citerons : *De mirabilibus humanæ vitæ naturalia Fundamenta*, Venise, 1543, 1555, in-8; et *Veritatis redivivæ militia*, ibid., 1541, in-8.

* FORTEBRACCIO (Nicolas), *condottiere* du XVe siècle, successeur du fameux Braccio de Montone, son oncle, servit les Florentins contre Volterre et contre Lucques en 1429, prit du service sous le pape Eugène IV, déclara ensuite la guerre à ce pontife, et avait déjà conquis la plus grande partie de ses états, lorsqu'il mourut en 1435 des suites d'une blessure qu'il avait reçue à Capo-di-Monte.

FORTESCUE (Jean), lord chef de justice et grand chancelier d'Angleterre, sous le règne de Henri IV, naquit dans le XVe siècle à Wear-Giflord dans le Devonshire. Son nom est très-connu en Angleterre; sa réputation de jurisconsulte repose sur plusieurs ouvrages estimés qui ont pour objet la *Loi Naturelle*, et les *Lois de l'Angleterre*. Le plus remarquable de ses écrits est celui qui a pour titre : *De laudibus legum Angliæ*, traduit du latin en anglais en 1737, avec des *notes* de Selden et de nombreuses *remarques* sur les *Antiquités*, l'*Histoire* et les *Lois d'Angleterre*.

** FORTIA D'URBAN (Agricole-Joseph-Fr.-Xav.-Pierre-Esprit-Sim.-Paul-Ant., marquis de), dernier rejeton de l'antique famille catalane de FORTIA, dont une branche établie en Provence prit au XVIe siècle le nom d'URBAN, d'un fief voisin d'Avignon, naquit en 1756 dans cette ville dont son père était le premier magistrat. Sorti en 1774 de l'école militaire, il entra sous-lieutenant dans le régiment du roi, infanterie ; mais il ne tarda pas à renoncer au service pour se livrer entièrement à l'étude des sciences. Un procès dont sa fortune dépendait l'obligea d'aller à Rome pour en presser le jugement. Son séjour dans cette capitale des arts ne fut point perdu pour son instruction; il y vit les savants, entre autres le P. Jacquier (*voy.* ce nom), et mit à profit tous ses loisirs pour perfectionner ses connaissances. Enfin la décision des tribunaux lui fut favorable, et comme il avait su mériter la confiance du gouvernement romain, il s'en revint avec le titre de colonel des milices papales dans le comtat venaissin. Il fit partie en 1790 de la première municipalité d'Avignon; mais effrayé de la marche du parti révolutionnaire, il se mit promptement à l'écart, et ne trouva pas de meilleurs moyens d'échapper à la proscription que de venir en 1795 chercher un asyle à Paris. Le retour du calme lui permit de reprendre ses travaux littéraires, et dès-lors il se livra tout entier à l'étude. Non moins bienfaisant qu'instruit, il employa ses richesses à favoriser les jeunes savants mal partagés de la fortune et à soutenir d'utiles publications (*voy.* Jacq. de GUYSE et LACLÈDE) qui n'auraient pu être entreprises sans son concours. Cet homme vraiment estimable mourut à Paris, le 6 août 1843, regretté de tous ceux qui le connaissaient. Il était membre de l'académie des inscriptions et d'un grand nombre de sociétés savantes. Ses principaux ouvrages sont : *Principes et questions de morale naturelle*, Yverdun, 1784, in-12, 3e édit. augmentée, Avignon, 1805, in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe*, Paris, 1805-09, 10 vol. in-12; *Antiquités et monuments du départ. de Vaucluse*, ib., 1808, 2 part. in-12; *Tableau historique et géographique du monde*, ib., 1810, 4 vol. in-12; *Tableau historique et généalogique de la maison de Bourbon*, Avignon, 1816, in-8; *Vie de Louis de Berton de Crillon de Balbes, etc., suiv. de notes*, Paris, 1825-26, 3 vol. in-8 (*voy.* CRILLON); *Recueil des itinéraires anciens*, ib., 1845, in-4, ouvrage posthume. Il a eu part à la nouv. édition *de l'art de vérifier les dates*, à la *biographie universelle, etc.* (*Voy.* ARISTARQUE DE SAMOS).

FORTIGUERRA (Nicolas), cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes Eugène IV, Nicolas V, Pie II et Paul II. Il commanda l'armée du saint Siége avec succès, et mourut à Viterbe en 1473, à 55 ans.

FORTIGUERRA (Nicolas), savant prélat de la même famille que le précédent, mourut en 1735, à 61 ans. On a de lui une *version de Térence* en vers italiens, Urbin, 1736, fig. avec le texte latin. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Rome possédait alors de plus excellents littérateurs, et leurs conversations ne roulaient que sur la littérature. Un jour on disputait sur la prééminence entre le Tasse et l'Arioste : l'un et l'autre trouvèrent des partisans dans cette assemblée. Fortiguerra était pour le Tasse; et voulant prouver combien il était facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'Arioste, il composa un poème en 30 chants, qui fut commencé et fini en très-peu de temps. C'est le *Ricciardetto* publié en 1738, in-4 : ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur, à l'exemple de l'Arioste, s'est livré à tout ce que son imagination lui présentait. Il y règne un désordre et une bizarrerie qui jettent le lecteur dans une contention d'esprit continuelle, et qui en rendraient la lecture insoutenable, sans les plaisanteries et la versification aisée qu'il respire : la pudeur, la bienséance et la religion y sont blessées tour à tour, de l'aveu même du traducteur. Cet ouvrage empêcha Fortiguerra d'avoir la pourpre que lui destinait Clément XII. Dumourriez, père du ministre, l'a imité en vers français en 1766, 2 vol. in-8.

* FORTIS (Jean-Baptiste Albert, l'abbé), littérateur, né à Vicence en 1740, entra dans l'ordre de Saint-Augustin, mais il en sortit bientôt sans attendre l'autorisation du Pape, et publia dans les journaux différents articles remarquables. Tour à tour physicien, naturaliste, poète, journaliste et bibliographe, son caractère ardent et son imagination bizarre ne lui permirent jamais de se fixer. Nommé en 1801 préfet de la bibliothèque de Bologne, il mourut dans cette ville le 21 octobre 1803, secrétaire perpétuel de l'institut d'Italie. On citera de lui : *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ad Osero*, Venise, 1771, in-4; *Viaggio in Dalmazia*, 1774, 2 vol. in-4, fig. et cart. trad. en anglais, Londres, 1778, in-4; et en français, Berne, 1778, 2 vol. in-8, ouvrage dont l'inexactitude a été démontrée par J. Lovrich dans une dissertation intitulée *Osservazioni sopra diversi pezzi del viaggio in Dalmazia*, Venise, 1776, in-4; *Voyage minéralogique dans la Calabre et la Pouille*, trad. de l'italien en allemand par F. Schutz, Weimar, 1788, in-8; *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle, et principalement à l'oryctographie de l'Italie*, Paris, 1802, 2 vol. in-8.

* FORTIS (Aloys), 20e général des jésuites, né à Vérone le 26 février 1748, fut admis dans la compagnie dès l'âge de 14 ans. Il enseignait la rhétorique au collége de Ferrare quand Clément XIV supprima la société. Etant retourné à Vérone pour y faire ses études théologiques, il y fut nommé à la chaire de philosophie au lycée et se fit une grande réputation par son *Prodromus ad universam metaphysicam*. Vers la même époque il acheva, de concert avec le chanoine Séraphin Volta, les *Illustrazione de Pesci impietriti del monte Bolca in Verona*. Comme la compagnie subsistait toujours en Russie, le P. Fortis s'y fit agréger de nouveau et rejoignit à Parme ceux des membres qui, sous la protection du duc Ferdinand, venaient d'y rouvrir le pensionnat des nobles, et y professa plusieurs années la littérature. Les éloges qui accueillirent ses poésies italiennes, grecques et latines ont fait regretter que par humilité, sur la fin de ses jours, il ait livré aux flammes tous ses écrits. Dès que la compagnie de Jésus fut rétablie dans le royaume de Naples (1804), il s'y rendit avec empressement; mais à peine avait-il organisé le collége de cette ville, que les circonstances politiques le forcèrent de se retirer à Orviète, puis à Vérone, d'où il se rendit à Rome à l'époque où Pie VII rétablit la compagnie dans tout l'univers catholique. Le Pape le nomma examinateur des évêques, et le général Brzozowski, qui résidait toujours en Russie, le fit son vicaire en Italie. Elu général lui-même en 1820, il offrit à son tour le modèle de toutes les vertus qu'il désirait voir briller dans les autres, et mourut à Rome le 27 janvier 1829.

** FORTIS (François-Marie, comte de), né en 1768 à Chambéry, entra dans la magistrature, fut quelque temps conseiller à la cour de Lyon, et se démit de sa charge pour pouvoir se livrer plus tranquillement à son goût pour les lettres et les arts. Retiré à Paris, il y mourut le 25 janvier 1847. Outre quelques *opuscules*, on a de lui : *Voyage pittoresque et historique à Lyon, aux environs et sur les rives de la Saône et du Rhône*, Paris, 1821-22, 2 vol. in-8, avec un atlas gr. in-fol. de 20 planches.

FORTIUS, *ou plutôt* Sterk (Joachim), philosophe et mathématicien, plus connu sous le nom de *Fortius Ringelbergius*, né à Anvers vers l'an 1499, se fit aimer d'Erasme, d'Oporin, d'Hypérius et de plusieurs autres savants de son temps. On le mit assez jeune à la cour de l'empereur Maximilien Ier, où il resta jusqu'à l'âge de 17 ans; de retour dans son pays, il fit des progrès étonnants dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie. Il employa ses heures de récréation à apprendre à dessiner et à graver. Vers l'an 1529, il se mit à parcourir les principales villes de la France. Arrivé dans une ville, il se mettait aussitôt à enseigner quelque science, dont le cours n'était ordinairement que d'un mois. Il ne fut pas possible de le retenir plus longtemps dans aucune ville. Fortius était passionné pour les langues anciennes. On l'entendait souvent dire qu'*il préférait un mot de la pure latinité à un écu d'or*. Aucune science n'eut pour lui tant d'attrait que l'astronomie; mais, comme presque tous les astronomes de son siècle, il donna dans les chimères de l'astrologie judiciaire. Il mourut vers 1536. Ses ouvrages ont été rassemblés sous le titre de *Joachimi Fortii Ringelbergii lucubrationes*, Lyon, 1556, in-8. On y distingue un traité *De Ratione studii*, Anvers, 1529, dont Thomas Erpénius a donné une édition estimée, Leyde, 1622. Cet ouvrage renferme des avis très-judicieux, tant pour les maîtres que pour les écoliers; mais ils sont balancés par des conseils qui sentent le pédantisme. Comme astrologue, il a soin d'y dresser l'horoscope de son livre.

FORTUNE, déesse, fille de Jupiter et de Némésis, présidait au bien et au mal. On la représentait aveugle et chauve, sauf un bouquet de cheveux sur le sommet de la tête; toujours debout, avec des ailes aux pieds, dont l'un placé sur une roue qui tourne avec vitesse, et l'autre en l'air; quelquefois au milieu des flots agités, cherchant à fixer son pied sur un globe mobile et glissant. On l'appelait autrement Sort. Horace lui a adressé la belle ode : *O diva gratum quæ regis Antium*, etc.

FORTUNAT. *Voy.* Venance Fortunat.

FORTUNATIANUS. *Voy.* Curius.

* FORTUNIO (Augustin), religieux camaldule, né à Fiesole de parents originaires de Florence, les ayant perdus fort jeune, fut élevé dans le collége de Pise aux frais du grand-duc. Il prononça ses vœux dans le couvent des Saints-Anges à Florence, et après avoir enseigné quelque temps les langues, consacra ses loisirs à la recherche des monuments qui pouvaient intéresser son ordre. Ce savant religieux mourut dans un âge peu avancé à Florence vers 1595, laissant les ouvrages suivants : *Historia camaldulensium*, Florence, 1575-79, 2 part. in-4 : cette histoire a été surpassée par celle des PP. Mittarelli et Costadoni; *Apologia Aug. Florentini pro libris suis historiarum camaldulensium*, ibid., 1592, in-12; c'est une réponse au Père Luc ermite, qui avait attaqué plusieurs récits de faits miraculeux racontés dans l'*Histoire* de Fortunio; *Cronichetta del monte san Savino di Toscana*, ibid., 1583, in-4, etc.; *Liber*

*carminum*, ibid., 1591, in-8; ce sont des poésies pieuses. Des *opuscules* dénués d'intérêt.

FOSCARARI (Gilles), dominicain bolonais, né le 27 janvier 1512, mort évêque de Modène en 1564, à 52 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme* du concile de Trente. C'était un prélat savant, pieux et charitable. Il trouva dans sa frugalité et sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison des Filles-Repenties, et pour embellir son église et le palais épiscopal. Dans un temps de calamité, il vendit jusqu'à sa crosse et son anneau. On lui attribue un livre intitulé : *Ordo judiciarius in foro ecclesiastico.*

FOSCARI (François), d'une illustre famille de Venise, dont il augmenta encore le lustre. Il fut en 1415 procurateur de Saint-Marc et élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Voulant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, et soumit à la république le Brescian, le Bergamasque, Crémone, Ravenne et d'autres places. Ces conquêtes coûtèrent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuraient hautement contre lui ; il les apaisa en offrant sa démission, qui ne fut pas acceptée. Ses ennemis suscitèrent diverses affaires à son fils, qui fut relégué d'abord à Trévise, et ensuite deux fois à la Canée. Le dernier exil accabla de douleur le malheureux doge, et il fut hors d'état de gouverner les affaires de la république. Il fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, et Pascal Maripert mis à sa place. Il mourut deux jours après. Son fils était mort lui-même dans sa prison ; on l'avait accusé d'avoir assassiné un sénateur ; mais le véritable meurtrier déclara, au lit de la mort, que Foscari était innocent. Il n'était plus temps : l'infortuné Foscari avait péri, victime de la calomnie.

* FOSCARI (François), sénateur vénitien, célèbre par ses missions diplomatiques, ses connaissances et ses travaux, mort le 7 décembre 1790, a publié : *Thesaurus antiquitatum sacrarum, complectens selectissima clarissimorum virorum opuscula, in quibus veterum Hebræorum mores, leges, instituta ritus, sacri et civiles illustrantur,* Venise, 1744-1769, 34 vol. in-fol. Il fut aidé dans ce travail par Ugolini. *Bibliotheca veterum patrum, antiquorum scriptorum ecclesiasticorum græco-latina*, Venise, 14 vol. in-fol.; et les *Œuvres* de Théophylacte, archevêque de Bulgarie, Venise, 1763, 4 vol. in-folio.

FOSCARINI (Michel), sénateur vénitien, remplit différents postes dans sa république, et mourut en 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Histoire de Venise,* par Nani, 1696, in-4, qui fait le tome 10ᵉ de la *Collection des historiens de Venise*, 1718, in-4 : collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. Foscarini avait écrit par ordre de la république, et il est regardé comme un historien qui a eu de bons documents. On trouve deux de ses *Nouvelles* dans celles de *Gli Academici incogniti*, 1651, in-4.

* FOSCARINI (Marc), de la même famille, né en 1695, entra de bonne heure dans les charges publiques, et devint chevalier et procurateur de Saint-Marc. Envoyé en ambassade dans différentes cours de l'Europe, il revint à Venise où on lui confia la direction des monuments publics, puis celle de la bibliothèque de Saint-Marc. En 1762, les suffrages de ses compatriotes l'appelèrent à la dignité de doge. Il mourut l'année suivante, 10 mois après son élection. On a de lui en italien le 1ᵉʳ vol. d'une *Histoire littéraire de Venise*, Padoue, 1752, grand in-fol.; un *Traité de l'éloquence* et *des mémoires secrets pour servir à l'histoire de l'empereur Charles VI.*

FOSCO (Placide), italien, médecin de Pie V, se distingua par sa science et par sa vertu. Il mourut à Rome en 1574, âgé de 64 ans. On a de lui un traité : *De usu et abusu Astrologiæ in arte medica.* L'astrologie et l'astronomie étaient alors synonymes, et il est très-vraisemblable que cette dernière science n'est point inutile aux médecins. « Je voudrais, dit » M. de Lalande, que les médecins consultassent au » moins l'expérience à cet égard, et qu'ils exami- » nassent si les crises et les paroxysmes des ma- » ladies n'ont pas quelques correspondances avec » les situations de la lune par rapport à l'équateur, » aux syzygies et aux apsides. Plusieurs médecins » m'en ont paru persuadés. »

* FOSCOLO (Ugo), célèbre poète italien, né dans l'île de Zante en 1777, suivit à Padoue les leçons de Césarotti. Doué d'une imagination ardente et d'un esprit indépendant, il se déclara pour les Français à leur entrée en Italie. Mais l'abandon de Venise à l'Autriche déconcerta ses espérances, et il en témoigna son indignation dans les fameuses *Lettres de Jacopo Ortis*, Milan, 1802. Il succéda, plus tard, à Monti, dans la chaire de belles-lettres à l'université de Pavie, et débuta par un discours *sur l'origine des règles fondamentales de la littérature.* Mais il se démit bientôt de cet emploi, et se rendit à Calais en 1805, pour prendre part à l'expédition qui se préparait contre l'Angleterre. De là, il revint en Italie, et publia de 1807 à 1808 une belle édition des *Œuvres* de Montecuculli (*voy.* ce nom). Après la chute de Bonaparte, il rentra dans la carrière militaire comme aide-de-camp du général Pino ; mais ses opinions et ses espérances hautement manifestées, l'obligèrent bientôt de s'expatrier; il alla s'établir à Londres où il mourut le 11 septembre 1827. Indépendamment des ouvrages déjà cités, on a de lui : la traduction en italien de la *Chevelure de Bérénice*, poème de *Callimaque,* avec un long commentaire. Trois tragédies : *Thyeste*, *Ajax et Ricciarda ;* la dernière a été traduite en franç. dans les *Chefs-d'œuvres des théâtres étrangers.* La traduction du *Voyage sentimental de Sterne*, sous le nom de *Didimo Chinexico; I Sepolcri*, sujet déjà traité d'une manière supérieure par *Pindemonte ;* un *Essai sur Pétrarque*, en anglais, Londres, 1821, in-4 ; un travail important sur la *divine Comédie* de Dante, 2ᵉ édit. Londres, 1830, 2 vol. in-8. Il avait entrepris une traduction de l'*Iliade*, mais il n'en a publié que le premier chant. On a encore de lui des *Odes*, des *Sonnets*, et divers morceaux insérés dans les journaux anglais. Ses *Opere Scelte* ont été publiés, Voghera, 1829, 3 vol. in-16, et Florence, 1835, 2 vol. in-8.

* FOSSATI (Jean-François), bénédictin de la congrégation du Mont-Olivet, né à Milan, excellent prédicateur, devint évêque de Tortone, et admi-

nistra son diocèse avec sagesse jusqu'en 1653, année de sa mort. On a de ce prélat : *Orazione funebre nella morte del ser. Cosimo II Medici, gran-duca di Toscana*, Sienne, 1620, in-4; *Memorie istoriche delle guerre d'Italia dall' anno* 1600, Milan, 1640, in-4, Bologne, 1641 et 1645, in-8.

* FOSSATI (Georges), architecte, graveur et imprimeur, né à Morco près de Lugano, s'est fait une réputation très-étendue par le grand nombre d'ouvrages sortis de son burin. On a de lui : un *Recueil de diverses fables*, italien et franç., Venise, 1744, 6 parties en 3 vol. petit in-fol. fig. en couleur. Les gravures font le principal mérite de ce recueil très-recherché des curieux. *Vite degli architetti del Felibien, tradotte del francese*, 1755, in-8, fig. On a encore de lui, comme graveur, un recueil des *édifices de Palladio*, les *plans de Venise, Bergame, Genève*, et une *carte du lac de Lugano*.

FOSSE (Charles de La), fils d'un orfèvre, naquit à Paris en 1640. Il entra dans l'école de Le Brun, premier peintre du roi, et l'imita si bien, que le maître ne dédaigna pas d'employer son élève dans ses grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, et à son retour, il peignit le dôme de l'hôtel royal des Invalides. Il fut regardé comme un des premiers coloristes. Il excellait dans la fresque, dans le paysage, et surtout dans l'histoire. Louis XIV lui accorda une pension de mille écus. Il fut reçu de l'académie de peinture, et en devint recteur et professeur. Il mourut à Paris en 1716. Sa réputation l'avait fait appeler en Angleterre, où milord Montaign l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admirées de tous les connaisseurs. Le roi Guillaume III étant venu les voir, proposa à La Fosse un établissement très-avantageux; mais, vers ce même temps, le célèbre Mansard lui écrivit de revenir en France, où il était désiré. — Il y a un graveur célèbre du même nom (Jean-Baptiste-Joseph), né à Paris en 1721, auquel on doit les gravures du *Voyage de Naples et de Sicile*, par l'abbé de Saint-Non, qui excellait surtout à saisir le maintien et la physionomie de ses modèles.

FOSSE (Antoine de La), sieur d'Aubigny, neveu du précédent, naquit à Paris en 1653, d'un orfèvre, comme son oncle. Il fut successivement secrétaire du marquis de Créqui et du duc d'Aumont. Lorsque le marquis de Créqui fut tué à la bataille de Luzara, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, et il chanta sa mort dans une pièce de vers que nous avons encore. La Fosse parlait et écrivait purement l'italien. Une ode qu'il fit en cette langue lui mérita une place dans l'académie des *Apatistes* de Florence. Il y prononça pour remerciment un discours en prose sur ce sujet singulier : *Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus ou des noirs?* Il avait encore plus de talent pour la poésie française. Ses vers sont extrêmement travaillés; il avouait lui-même que l'expression lui coûtait plus que la pensée. On a de lui plusieurs tragédies, dont *Manlius* est la meilleure, et une *Traduction*, ou plutôt une *Paraphrase*, en vers français, des *Odes* d'Anacréon. On trouve après cette version plusieurs autres pièces de poésie. Il mourut en 1708, à 55 ans. Son *Théâtre* est en 2 vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755, qu'on a grossie, par je ne sais quel motif, de la *Gabinie* de Brueys, et du *Distrait* de Regnard.

FOSSÉ (du). *Voy.* THOMAS.

* FOSTER (Samuel), mathématicien anglais, né vers la fin du XVIe ou au commencement du XVIIe siècle, étudia les mathématiques avec beaucoup de succès, fut nommé en 1636 professeur d'astronomie à Gresham, quitta cette place au bout de dix mois, la reprit en 1641 et mourut en 1652, laissant les ouvrages suivants : *Traité de gnomonique*, 1638, in-8, estimé; *OEuvres posthumes*, 1652, in-4; *Mélanges*, ou *Veillées mathématiques* (latin angl.), 1659, in-fol. Il inventa et perfectionna plusieurs instruments de mathématiques et d'optique : il avait fait des observations d'éclipses. Foster était de l'association savante qui précéda la société royale de Londres.

* FOSTER (Jean), philologue anglais, né à Windsor en 1731, fut adjoint au docteur Edouard Barnard, maître célèbre de l'école d'Eton, lui succéda en 1765 et devint chanoine de Windsor en 1772. Le délabrement de sa santé le força d'aller aux eaux de Spa, où il mourut en 1775. Foster n'a laissé qu'un seul ouvrage, mais qui suffit pour prouver sa vaste érudition. Il a pour titre : *Essai sur la nature différente de l'accent et de la quantité, avec leur usage et leur application dans la prononciation des langues anglaise, latine et grecque*, Cambridge, 1763, in-8 (en anglais). On conserve les *manuscrits* de plusieurs de ses exercices de collége.

FOSTER (Jacques), ministre anglais, non-conformiste, né à Exeter en 1697, mourut le 5 novembre 1753, après avoir publié : l'*Excellence de la Révélation chrétienne contre Tindal*, 1731; *Discours sur la Religion naturelle et les vertus sociales*, 2 vol. in-4; des *Sermons*; des *Traités de controverse*.

* FO-THOU-TCHHING, célèbre Samanéen, était né dans la contrée que les Chinois nomment Thian-Tchou (Hindoustan), d'une famille qui se nommait *Pe* : après s'être livré à l'étude des sciences occultes, il vint s'établir l'an 310 à Lo-Yang, maintenant Honan, alors la résidence des rois Tchao, princes tartares qui gouvernèrent le nord et l'occident de la Chine de 308 à 329. C'est à la cour de ces rois qu'il fit usage de sa science mystérieuse : il parvint à persuader à la multitude qu'il exerçait un grand pouvoir sur la nature; qu'il entretenait un commerce avec les esprits; qu'il avait à sa disposition les bons et les mauvais génies; qu'il se nourrissait d'air; qu'il avait au côté une ouverture d'où jaillissaient pendant la nuit des torrents de flammes, et d'où il faisait souvent sortir son cœur et ses entrailles qu'il lavait parfois à la rivière, et bien d'autres absurdités. Le son des cloches était pour lui un pronostic dont il tirait l'indication de l'avenir. Après avoir cherché dans le désert un refuge contre les Chinois qui reprirent Lo-Yang, il revint cependant auprès du généralissime auquel il fut très-utile : présenté à l'empereur Chi-Le, il fit devant lui des prodiges, disent les partisans de Bouddah, et établit ainsi le Bouddisme dans la Chine. On

croit qu'il mourut en 349, après avoir fait un grand nombre de disciples et fondé plusieurs monastères.

* FOTHERGILL (Jean), médecin né en 1712 à Carlend dans le comté d'York, et mort le 26 décembre 1780, cultiva l'histoire naturelle et la botanique avec succès; mais il se rendit surtout recommandable par sa bienfaisance. On a gravé sur son tombeau cette inscription : « Ci-gît le docteur » Fothergill, qui dépensa 200 mille guinées pour » le soulagement des malheureux. » Son cabinet zoologique et minéralogique était un des plus complets de l'Angleterre. Il a enrichi les *Transactions philosophiques*, et les *Mémoires de la société médicale de Londres*, de plusieurs observations curieuses. Tous ses écrits ont été réunis après sa mort, Londres, 1781, in-8, 1783, 3 vol. in-8, et 1804, in-4. Ils ont été traduits en allemand, Altenbourg, 1785, 2 vol. in-8.

FOUBERT (Jean), né à Saint-Benoît-sur-Loire, en 1540, dut son éducation au cardinal Odet de Châtillon. Il embrassa la règle de Saint-Benoît dans sa ville natale, et releva l'éclat de la congrégation par ses talents et ses vertus. Ce religieux mourut le 18 avril 1619. On connaît de lui : *Histoire des Lombards*, traduite de Paul diacre, avec une Préface, et la *Vie* de cet auteur, Paris, 1603; *Supplément à l'histoire des Lombards* de Paul diacre, depuis l'élection d'Hildebrand jusqu'à la prise de Pavie par Charlemagne, Paris, 1603, in-8.

* FOUCAULT (François), prêtre, né à Orléans vers 1590, mérite d'être cité pour les services qu'il rendit aux habitants de sa ville natale lors de la terrible peste qui la désola en 1626. C'est à cette occasion qu'il institua, pour le clergé d'Orléans, la confrérie qui subsiste encore. Cet homme respectable mourut en 1640. Il avait composé un livre de prières intitulé : *Le Pain cuit sous la cendre apporté par un ange au prophète Elie pour reconforter le moribond*, Orléans, 1631, réimprimé sous ce titre: *Prières chrétiennes pour servir de préparation à la mort*; livre destiné dans le principe aux personnes atteintes de maladies contagieuses.—FOUCAULT (Nicolas), prêtre, de la même famille et du même diocèse, mort en 1692, a laissé des *Prônes pour tous les dimanches de l'année*, imprimés en 1696, et qui ont eu deux éditions. Il fonda aussi à Orléans l'établissement du *Bon Pasteur* ou des *Filles pénitentes*, à l'instar de celui de Paris.

* FOUCAULT (Jean), chambellan de Charles VII, et l'un des plus vaillants capitaines de son temps, fut fait prisonnier par le fameux Talbot au siége de Laval (1425), et se racheta de ses deniers. Il assista en 1429 au sacre de Charles VII, et l'année suivante défendit avec honneur la ville de Lagny contre les Anglais. Il mourut en 1466 dans un âge avancé.

* FOUCAULT (Jean), seigneur de l'Ardimalie, baron d'Auberoche, né dans le Périgord en 1542, servit de tous ses moyens la cause du roi de Navarre, depuis Henri IV. Ce prince le nomma son chambellan, puis gouverneur du Périgord et vicomte de Limoges. Foucault fut tué d'un coup de canon à un assaut dans la guerre que Henri IV soutenait contre les Espagnols. La famille Foucault conserve religieusement les lettres de ce prince qui attestent les services à lui rendus par ce brave gentilhomme.

FOUCAULT (Louis), comte de Daugnon, avait été page du cardinal de Richelieu. Il s'attacha au duc de Fronsac qui commandait les flottes de France. Il servit sous lui avec le rang de vice amiral, au combat donné devant Cadix en 1640, et se saisit après sa mort de la forte place de Brouage, dont le duc était gouverneur. Cette place fit la fortune de Foucault : car en la remettant, on lui donna pour récompense le bâton de maréchal de France le 20 mars 1653. Il mourut en octobre 1659, âgé d'environ 43 ans, avec la réputation d'un homme avide de gloire et d'argent.

* FOUCAULT (N.-J.), né à Paris en 1643, intendant de Montauban, de Pau et de Caen, travailla partout au bien de l'état et des lettres. Il découvrit en 1704, à deux lieues de Caen, l'ancienne ville des Viducassiens et il en envoya une relation exacte à l'académie des inscriptions qui se l'adjoignit comme honoraire. Il avait fait quelque temps auparavant la découverte du précieux ouvrage de Lactance, *De mortibus persecutorum*, qu'on ne connaissait que par une citation de St.-Jérôme. Ce fut sur ce manuscrit, trouvé à l'abbaye de Moissac en Querci, que le savant Baluze le publia (*voy.* LACTANCE). Foucault mourut en 1721, âgé de près de 80 ans. Il joignait des mœurs douces à une vertu austère, et des agréments à un savoir profond.

* FOUCAULT DE L'ARDIMALIE (Louis, marquis de), capitaine de chasseurs à cheval, fut élu député de la noblesse du Périgord aux états généraux de 1789, et s'y fit remarquer par son courage. Il avait peu d'éloquence, mais il était doué d'une voix très-forte qui dominait les cris des tribunes et du côté gauche. Mirabeau disait : « qu'il redoutait » plus son gros bon sens que l'esprit et l'éloquence » de beaucoup d'autres membres du côté droit. » Lors de la première discussion sur les émigrés, il justifia leur fuite par les dangers que leur offraient les lanternes et les baïonnettes. Accusé d'avoir favorisé M. de Brune Saordin, il avoua l'avoir caché plusieurs jours chez lui, et il ajouta : « Que sa » conscience l'assurait qu'il n'avait fait en cela que » ce qu'ordonnaient l'humanité et la justice. » On le vit dans une séance orageuse déclarer que le côté droit était décidé à résister à l'oppression. Il parla plusieurs fois contre les clubs, fut un des signataires des protestations des 12 et 15 septembre, après la session émigra et servit à l'avant-garde de l'armée des princes, ensuite à celle de Condé, où il fut employé comme officier dans les corps nobles. Il profita de l'amnistie pour rentrer en France, et se retira dans les terres qui lui restaient. Il fut tué le 2 mai 1805, dans son château de l'Ardimalie, par la chute d'un mur qu'il faisait réparer.

* FOUCHÉ (Joseph), duc d'Otrante, conventionnel, et ministre de la police sous l'empire, né en 1753, dans un village près de Nantes, était préfet des études au collége de cette ville quand la révolution éclata. Embrassant avec transport les nouvelles idées, il se signala bientôt dans la société patriotique par le fougueux emportement de

ses discours, et fut jugé digne d'aller représenter à la Convention le département de la Loire-Inférieure. Dépourvu de moyens oratoires, il voulut suppléer à ce qui lui manquait du côté du talent par une exagération frénétique qui n'était pas en lui l'effet d'un caractère ardent, mais un moyen froidement calculé pour se faire remarquer. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans sursis et sans appel. Envoyé à la fin de 1793 dans le départ. de la Nièvre, il prit un arrêté par lequel il déclarait que tous signes extérieurs d'un culte quelconque étaient proscrits, et qu'il serait gravé sur la porte des cimetières cette simple inscription : *La mort est un sommeil éternel!* Toute la vie de Fouché fut conforme à ce matérialisme désorganisateur. Après avoir fait abattre les croix et démolir les autels, il fut un des premiers à inaugurer le culte de la Raison; le pillage des églises fut une des conséquences et peut-être un des motifs de ces mesures. Il fit à la Convention plusieurs envois d'objets précieux enlevés aux églises du Nivernais, dont un seul comprenait plus de mille pièces d'orfèvrerie en or et en vermeil. Le zèle qu'il déploya dans ces spoliations le fit juger digne d'aller à Lyon seconder Collot d'Herbois (*voy.* ce nom). Dans cette mission nouvelle il parut animé de la même fureur de destruction qui transportait son collègue; toute sa correspondance, durant son séjour dans cette malheureuse ville, atteste la farouche atrocité de son âme : *Les démolitions*, écrivait-il à la Convention, *sont trop lentes. Il faut des moyens plus rapides à l'impatience républicaine; l'explosion de la mine et l'activité dévorante de la flamme peuvent seules exprimer la toute-puissance du peuple : sa volonté ne peut être arrêtée comme celle des tyrans; elle doit avoir les effets du tonnerre.* Dans une autre lettre écrite à Collot-d'Herbois, Fouché disait : *Soyons terribles, pour ne pas avoir à craindre de devenir faibles et cruels; anéantissons dans notre colère et d'un seul coup tous les rebelles, tous les conspirateurs, tous les traîtres.... frappons comme la foudre, et que la cendre même de nos ennemis disparaisse du sol de la liberté.* Le même homme osait écrire dans une autre circonstance ces paroles aussi absurdes qu'elles sont atroces : *que la foudre éclate par humanité! ayons le courage de marcher sur des cadavres pour arriver à la liberté!* Sous cette exaltation apparente Fouché cachait un froid et profond égoïsme. Il ne commettait le crime que pour arriver à la fortune, et chemin faisant, suivant l'énergique expression d'un écrivain, *il ramassait de l'or dans des ruisseaux de sang.* Après son retour à Paris, la société des jacobins lui décerna les honneurs de la présidence. Mais Robespierre, à qui cette popularité naissante portait ombrage, se hâta de dénoncer les infâmes voleries de Fouché, et le fit exclure de la société qui venait de l'accueillir avec distinction. Dès lors une haine irréconciliable sépara ces deux hommes qui songèrent à se perdre mutuellement. Fouché seconda les efforts des ennemis de Robespierre au 9 thermidor. Mais après la chute de son rival, il s'empressa de se rallier au parti terroriste pour renverser les thermidoriens. Dénoncé par Tallien, et décrété d'accusation sur la proposition de Boissy-d'Anglas, il fut accablé sous le poids des dénonciations de tous les départements où il avait été envoyé pendant la terreur. Un cri universel s'était élevé contre lui, et il fut exclus de la Convention le 23 prairial (11 juin 1795). L'amnistie lui permit d'y rentrer dès le 26 octobre suivant. Mais craignant encore l'opinion publique, il se tint à l'écart et garda le silence pendant deux ans. Nommé au bout de ce temps par le directeur Barras, ambassadeur à Milan, puis en Hollande, il fut rappelé pour diriger le ministère de la police. Reniant ses doctrines et ses liaisons politiques, il commença par frapper les débris de la faction jacobine, en faisant fermer la salle du Manége. Attaquant la liberté avec autant d'énergie qu'il en avait mis naguère à soutenir la licence, il supprima d'un seul coup onze journaux. Le ministère de la police était pour Fouché une mine d'or inépuisable, et pour le conserver, nulle concession ne pouvait coûter à un homme pour qui la conscience n'avait jamais été qu'un vain mot. Aussi Bonaparte, après le 18 brumaire, le trouva-t-il tout disposé à frapper suivant la volonté de son maître, les jacobins et les royalistes. Prenant des habitudes conformes à sa nouvelle situation, Fouché se fit grand seigneur, et réunit dans ses brillantes soirées toutes les notabilités de l'époque. Les sommes immenses dont il pouvait disposer contribuèrent à lui faire de nombreux amis. Les services qu'il rendit au gouvernement nouveau en déjouant plusieurs complots (*voy.* Arena Jos.) établirent son ascendant sur Bonaparte lui-même, qu'il gouverna en entretenant ses défiances et ses craintes. Cependant le complot de la *machine infernale*, dont il ne sut point prévenir l'exécution, compromit sinon son habileté, au moins son dévouement aux yeux de Bonaparte, et il fut renvoyé, mais avec tous les ménagements que l'on devait à un homme aussi redoutable par son influence. Nommé titulaire de la sénatorerie d'Aix, il s'éloigna pour quelque temps du théâtre des affaires et se retira dans sa terre de Pont-Carré. Rappelé au bout de 21 mois, son influence s'accrut de ce retour de faveur qui semblait un aveu tacite de la nécessité de sa présence. Sa réputation d'habileté s'étendit même à l'étranger; et on l'y représenta comme l'appui sans lequel le trône impérial serait renversé. Bonaparte fatigué de tous ces bruits de complots étouffés, de conspirations déjouées, qui arrivaient à ses oreilles, résolut d'écarter encore une fois un instrument qui lui était devenu redoutable à lui-même; la conduite de Fouché lui offrit bientôt une occasion de le disgracier, qu'il saisit avec empressement. En 1809, après la bataille d'Esling, les Anglais ayant opéré un débarquement à Valcheren, Fouché appela à la défense de l'empire tout le premier ban de la garde nationale, et en donna le commandement à Bernadotte alors en disgrace. « Prouvons à l'Europe, » disait-il dans une circulaire, que si le génie de » Napoléon peut donner de l'éclat à la France par » ses victoires, sa présence n'est pas nécessaire » pour repousser nos ennemis. » Ces paroles hardies qui eurent la sanction du succès, irritèrent Bonaparte, et l'éloignement du ministre fut décidé.

Fouché remplacé dans le ministère de la police par le duc de Rovigo, fut nommé gouverneur de Rome, le 3 juin 1810. Il alla cacher le chagrin que lui causait sa disgrace dans sa terre de Pont-Carré; mais Bonaparte lui ayant fait redemander ses lettres autographes avec d'autres papiers qu'on n'avait pas trouvés au ministère, il se hâta de partir pour l'Italie. Accueilli à Florence par la princesse Elisa, il songea un moment à chercher un asile sûr en Angleterre ou aux Etats-Unis. Mais enfin, pour éviter une expatriation qui pouvait être irrévocable, il consentit à se dessaisir des papiers qu'il avait jusque-là refusés, et dès lors il put sans crainte rentrer en France, et il alla habiter Aix, chef-lieu de sa sénatorerie. Rappelé après la désastreuse expédition de Russie, il alla trouver l'empereur à Dresde, d'où il fut envoyé gouverneur en Illyrie, au mois de juillet 1813, puis à Naples, près de Murat. Fouché était revenu en France, et se trouvait à Avignon, lorsqu'il apprit les événements du 31 mars 1814. Cette absence l'empêcha, à son grand regret, de faire partie du gouvernement provisoire; lorsqu'il arriva, Bonaparte avait abdiqué. Fouché chercha dès lors à se rapprocher des Bourbons; mais malgré toutes ses intrigues il ne put parvenir à faire agréer ses services à Louis XVIII. Retiré dans son château de Ferrières, il sut, au moyen de ses nombreux agents, se faire un parti à la cour, et attendit l'occasion de se mêler de nouveau à la politique. A la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes, les royalistes recoururent à l'ex-ministre, mais il déclara qu'on l'*appelait trop tard*. En acceptant de l'empereur le portefeuille de la police, Fouché songeait avant tout à son propre intérêt, résolu d'abandonner Bonaparte si la fortune lui devenait contraire. Aussi le vit-on, après la journée de Waterloo, envoyer des émissaires à Gand pour protester de sa fidélité, et désavouer toutes les proclamations qu'il avait fait répandre contre les Bourbons. Il conseilla à Louis XVIII de prendre la cocarde tricolore, de conserver les chambres, en un mot de se mettre à la tête de la révolution. Ces conseils furent rejetés; mais Fouché resta ministre de la police, fit arrêter Ney et Labédoyère, et contribua puissamment à effectuer la soumission de l'armée de la Loire. Ces actes le rendirent odieux au parti de la révolution et de l'empire. D'un autre côté les fantômes de conspirations dont il environnait le trône des Bourbons, le rendirent suspect aux royalistes. Bientôt il s'aperçut qu'il avait perdu ses partisans et sa puissance, et il prévint sa disgrace en donnant sa démission. Nommé ambassadeur à Dresde, il ne demeura pas plus de trois mois dans cette capitale. Atteint par la loi, qui proscrivait les régicides, il se rendit à Prague, et obtint la permission de séjourner à Lintz. De cette ville il alla se fixer à Trieste, où il mourut en décembre 1820, à la suite d'une maladie de poitrine. Fouché s'était retiré des affaires avec une fortune de quatorze millions. En 1815, il avait épousé en secondes noces, mademoiselle de Castellane dont il avait connu la famille à Aix. Il a laissé plusieurs enfants. On lui a attribué un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : *Rapport présenté au roi en* 1815. Cet ouvrage a été l'objet de plusieurs réfutations; *Lettre au duc de Wellington*, 1817; *Précis de la vie publique du duc d'Otrante*, Londres et Leipsig, 1816, in-8; *Le duc d'Otrante, mémoire écrit* à L*** (Lintz), Paris, 1819, in-8. *Les Mémoires de Fouché*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, rédigés par Alphonse de Beauchamp, donnèrent lieu à un procès intenté à l'éditeur, par les enfants du duc d'Otrante. Le tribunal ordonna la suppression des mémoires qui furent reconnus apocryphes.

FOUCHER (Simon), surnommé *le Restaurateur de la philosophie académicienne*, parce qu'il travailla à ressusciter la philosophie des anciens académiciens, né à Dijon en 1644, mourut à Paris en 1696, après avoir publié : *Histoire de la Philosophie académicienne; Dissertation sur la recherche de la vérité, suivie d'un examen des sentiments de Descartes*, et plusieurs autres ouvrages aujourd'hui oubliés.

FOUCHER (l'abbé Paul), de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tours en 1704, mort à Paris en 1778, était un savant studieux, et un homme doux et honnète. Il cultiva d'abord les sciences exactes, et nous avons de lui une *Géométrie métaphysique*, 1758, in-8. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, et eut des succès en ce genre. Son traité historique *De la Religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs Mémoires imprimés dans différents volumes du Recueil de l'académie des belles-lettres, prouve son savoir et sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses et neuves sur un sujet traité jusqu'alors très-imparfaitement.

* FOUCHER D'OBSONVILLE (...), né en 1734, entra au service en 1752, et fit deux fois par terre le voyage de France aux Indes, chargé, dit-on, de missions importantes près des souverains de ces contrées : il profita du long séjour qu'il fit dans ces pays pour en bien étudier les productions. Atteint de la peste en Arabie, il fut abandonné dans le désert, et ne dut sa guérison qu'à une espèce de prodige. Il revint en France à travers des difficultés incroyables, et mourut en 1802. On a de lui : *Essai philosophique sur les mœurs de divers animaux étrangers*, Paris, 1783, in-8; c'est un extrait du Journal des voyages de l'auteur; il s'occupe surtout des animaux dont les Arabes et les Juifs font leur nourriture, fait connaître les causes de la vénération que les habitants de l'Inde ont pour le cheval, l'âne et le bœuf; enfin il raconte les fréquents combats que dans ces contrées les hommes livrent aux tigres en les attaquant corps à corps. *Supplément au voyage de Sonnerat*, Amsterdam (Paris), 1785, in-8, contenant des observations critiques; *Lettre d'un voyageur au baron de L. sur la guerre des Turcs*, Paris, 1788, in-8. Foucher est l'éditeur du *Bagavadam* ou *Doctrine divine* (trad. sur une version Tamoule, par Méridas Poullé), 1788, in-8.

* FOUCHY (Jean-Paul GRAND-JEAN de), astronome, né à Paris en 1707, eut tous les goûts des âmes douces. Il cultivait la poésie, mais dans le secret de l'amitié, ne faisant que des vers de société. Il aimait aussi la musique, et touchait l'orgue presque tous les dimanches dans quelques églises de son voisinage; par-là il satisfaisait à la

fois son goût pour la musique, sa piété et son zèle pour obliger. Admis en 1731 à l'académie des sciences, il remplaça Mairan en 1743 comme secrétaire perpétuel, prit sa retraite en 1773, et mourut le 15 avril 1788. Outre des *mémoires* dans le recueil de l'académie, et la description de quelques instruments de son invention dans le recueil des machines, tom. 5, 6, 7, on a de lui 1 vol. d'*éloges*, Paris, 1761, in-12.

FOUCQUET (Nicolas), marquis de Belle-Ile, fils d'un conseiller d'état, naquit en 1615. Sa mère, Marie de Maupeou, dame d'une piété éminente et d'une charité extrême, morte en 1681, à 91 ans, fut regardée comme la mère des pauvres, auxquels elle faisait distribuer de l'argent et des remèdes. Elle est auteur d'un recueil très-répandu sous le titre de *Remèdes faciles et domestiques*, 2 vol. in-12. Nicolas Foucquet, son fils, donna dès son enfance des marques non équivoques de son esprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, et procureur-général du parlement de Paris à 43 ans. La place de surintendant des finances lui fut donnée en 1652, dans un temps où elles avaient été épuisées par les dépenses des guerres civiles et étrangères. Foucquet aurait dû les ménager; il les dissipa et en usa comme des siennes propres. Il dépensa près de 36 millions d'aujourd'hui à faire bâtir sa maison de Vaux. Ses déprédations, les alarmes que donnaient les fortifications de Belle-Ile, les tentatives qu'il avait faites sur le cœur de Mlle de la Vallière, tout servit à irriter Louis XIV contre son ministre. On l'attira avec adresse à Nantes, et on l'arrêta le 7 septembre 1661. Foucquet s'était défait fort imprudemment, quelque temps auparavant, de sa charge de procureur-général. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnèrent en 1664 à un bannissement perpétuel, commué en une prison perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé; il y mourut, suivant le bruit commun, en 1680. De tous les amis que sa fortune lui avait faits, il ne lui resta que Gourville, Pélisson, mademoiselle de Scudéri, ceux qui furent enveloppés dans sa disgrace, et quelques gens de lettres qu'il pensionnait. Le premier assure dans ses *Mémoires*, que Foucquet sortit de sa prison quelque temps avant sa mort. Le second prit sa défense dans plusieurs *Mémoires* recueillis en 15 volumes, qui sont des modèles d'éloquence. La Fontaine plaignit ses malheurs dans une élégie touchante. Il chercha à adoucir la sévérité du roi; il osa même lui adresser une ode pour émouvoir sa pitié en faveur du ministre disgracié. En 1789, il parut une dissertation pour prouver que cet intendant était le célèbre *Masque-de-fer*, opinion peu accréditée, et qui, comme le remarque un critique, ne s'accorde pas avec l'extrême respect qu'on porta toujours à ce prisonnier, et les mesures extraordinaires prises pour laisser son nom sous le plus grand secret. Il faut convenir néanmoins qu'elle acquit quelque vraisemblance quand on considère qu'effectivement Foucquet fut d'abord enfermé à Pignerol, et qu'on ne sait pas positivement ce qu'il devint depuis. Le bruit a couru qu'il y était mort; d'autres disent qu'il mourut dans le sein de sa famille (*Voy.* Masque-de-Fer.) Lorsque sa mère apprit que son fils était arrêté à Nantes, elle se prosterna aussitôt, et dit: « Je vous remercie, mon Dieu; je vous ai toujours » demandé son salut, et voilà le chemin! » Foucquet mourut en effet dans de grands sentiments de piété. D'Auvigny a donné sa vie dans le tome 5 des *Vies des hommes illustres de France*. Il assure qu'il composa dans sa prison divers ouvrages de piété, dont quelques-uns ont été livrés au public, tels que les *Conseils de la sagesse*, ou *Recueil des maximes de Salomon*, Paris, 1683, 2 vol. in-12. Cet ouvrage n'est pas de Foucquet, mais du Père Boutauld, jésuite. On peut consulter le *Recueil des Défenses de M. Foucquet* (en Hollande), 1665-1668, 15 vol. in-12, et les notices *sur la mort du surintendant Foucquet*, recueillies à Pignerol par M. Modeste Paroletti, Turin, 1812, in-4.

FOUCQUET (Charles-Armand), fils du surintendant des finances, né à Paris en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682. Il devint supérieur de Saint-Magloire en 1699, et fut quelque temps grand-vicaire auprès de Foucquet son oncle, évêque d'Agde. Les abbés Bignon, Duguet, Boileau et Couet, furent très-liés avec lui. Il eut l'amitié et la confiance du cardinal de Noailles, et mourut à Paris dans la maison de Saint-Magloire, en 1734. Après la mort de la Tour, général de l'Oratoire, le Père Foucquet lui aurait infailliblement succédé, si son nom, inscrit sur la liste des *appelants* et des *réappelants*, ne l'avait fait exclure.

FOUCQUET (Charles-Louis-Auguste), comte de Belle-Ile, petit-fils du surintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue, l'an 1684, de Louis Foucquet, et de Catherine-Agnès de Levis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique et de l'histoire, furent dès son enfance ses lectures favorites; il ne les quittait que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il se signala au siége de Lille, y reçut une blessure, et devint brigadier des armées du roi en 1708, et mestre-de-camp-général des dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de Belle-Ile se rendit à la cour, fut très-bien accueilli de Louis XIV; et les services du petit-fils firent oublier les fautes du grand-père. La mort de ce monarque ayant changé le système des affaires, la guerre fut déclarée en Espagne; le comte de Belle-Ile mérita alors d'être créé maréchal-de-camp et gouverneur de Huningue. Il eut la première place en 1718, et la seconde en 1719. Le duc de Bourbon ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'Orléans, le comte de Belle-Ile, lié avec M. Leblanc, fut entraîné dans la disgrace de ce ministre, et enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque temps dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entière justification. Il fut fait lieutenant-général en 1731, et gouverneur de la ville de Metz et du pays Messin en 1733. La guerre venait d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devait agir sur la Moselle, et s'empara de la ville de Trèves. Après avoir joué un des principaux rôles devant

Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit l'année suivante, 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du Saint-Esprit auquel le roi l'avait nommé, que pour y être consulté par le cardinal de Fleury. Les puissances belligérantes avaient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut Belle-Ile qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Rendu à lui-même, il employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avait parcourus, et sur les différentes parties du gouvernement; ouvrage jugé un peu sévèrement par le marquis d'Argenson dans ses *Loisirs*. « La » preuve, dit-il, que ses idées ne sont ni bien lu- » mineuses, ni réellement grandes, c'est que son » style est faible et même plat, qu'il n'écrit ni pu- » rement ni fortement. » C'est à lui qu'on dut presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. En 1741, il reçut le bâton de maréchal de France; et la mort de l'empereur Charles VI ayant rallumé la guerre, il fut nommé ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort pour l'élection de l'empereur Charles VII. La magnificence qu'il étala dans cette occasion, sera longtemps célèbre; il semblait être plutôt un des premiers électeurs, qu'un ambassadeur. Il avait ménagé toutes les voix et dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avait fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration : *Il faut convenir que le maréchal de Belle-Ile est le législateur de l'Allemagne*. Si Charles VII fut élu et couronné, ce fut en partie par ses soins. Ce prince eut quelques succès, suivis de grands malheurs; les Français furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Ile se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, et cette opération n'était pas facile. Il surmonta tous les obstacles, et la retraite se fit à la fin de 1742. A la troisième marche, il fut atteint par le prince de Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvait donner bataille. Le prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, et d'aller rompre les ponts sur la rivière d'Egra, par où les Français devaient passer. Le maréchal de Belle-Ile choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison : il fit passer son armée sur les marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable; grand nombre de soldats en périrent; un des otages, que le maréchal de Belle-Ile avait amenés de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin on arriva le 26 décembre à Egra par une route de 38 lieues. Cette retraite hardie ne laissa pas d'être blâmée par quelques vieux militaires, parce que le maréchal eut sans peine obtenu une capitulation honorable, qui eût sauvé tant de braves soldats. C'est le parti que prit de Chevert, resté à Prague avec trois mille hommes (*voy.* CHEVERT). Cependant le maréchal de Belle-Ile se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avait déjà déclaré prince du Saint-Empire, le décora de l'ordre de la Toison d'or. De retour en France, il partagea ses moments entre les affaires et les soins qu'il devait à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, et il fut fait prisonnier le 20 décembre 1745, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingerode, petit bourg enclavé dans le territoire d'Hanovre, et conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondaient. Il les chassa peu à peu de cette province, et leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi qui l'avait fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il était sur le point d'exécuter un plan qui devait le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la malheureuse affaire d'Exiles, où son frère fut tué. La paix de 1748 ayant mis fin aux hostilités, il continua à jouir de la confiance de Louis XV, et devint ministre principal en 1757. L'assiduité au travail, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer, le consumèrent peu à peu, et il mourut le 26 janvier 1761, en chrétien et en sage. Le P. de Neuville prononça son oraison funèbre, chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment, qui sans flatterie et sans exagération, donne de cet homme illustre la plus grande idée, en même temps que l'orateur s'arrête sur des vérités sombres et salutaires fortement prononcées. On a reproché au maréchal de Belle-Ile d'avoir engagé le roi, malgré toutes les remontrances du cardinal de Fleury, à la guerre de 1741, qui ruina la France sans aucun avantage, et lui fit perdre sa considération morale et sociale au dehors par la violation de la Pragmatique-Sanction solennellement jurée. Dans les fonctions de son ministère on l'a blâmé de s'attacher trop aux petits détails, et d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présentait, et à protéger trop d'aventuriers; mais il retirait ses bontés dès qu'il s'apercevait qu'on l'avait surpris. *J'ai fait des fautes*, disait-il quelquefois, *mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir*. Haut avec les grands, il portait dans les cours étrangères toute la dignité qu'exigeait la grandeur du maître qu'il représentait; mais affable et prévenant avec ceux qui étaient au-dessous de lui, il ne leur faisait point sentir le poids de son autorité. Il aima les talents en homme éclairé, mais non pas en ministre qui ne protége les arts que par air. Le maréchal de Belle-Ile était naturellement froid; ses conversations n'étaient pas gaies, mais elles étaient instructives, et il savait parler avec netteté et bien raconter un fait. Né sobre, il n'aima jamais ni le jeu, ni la table; mais on ne peut dissimuler qu'il eut beaucoup de penchant pour le beau sexe. Par son testament il donna au roi tous les biens qu'il avait reçus en échange de Belle-Ile, à la charge de payer ses dettes qui étaient considérables. Le maréchal de Belle-Ile avait été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec Marie-Casimire-Thérèse-Geneviève-Emmanuelle de Béthune, un fils unique, Louis-Marie, né le 27 mars 1732, appelé le comte de Gisors, tué en 1758 à l'armée du Rhin, dans la malheureuse journée de Crevelt. Le *Testament politique*, publié sous le nom du

maréchal de Belle-Ile, est une pièce fabriquée par Chévrier et Maubert.

FOUCQUET (Henri-Auguste, baron la MOTTE), fils de Charles de la Motte Foucquet, gentilhomme normand, qui s'était retiré en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, fut admis fort jeune en qualité de page à la cour d'Anhalt-Dessau; mais l'ardeur qu'il avait de se distinguer dans le métier des armes, lui fit quitter secrètement la cour, et il s'enrôla en qualité de simple soldat au service de Prusse. Sa valeur l'éleva successivement jusqu'au grade de général d'infanterie. Il se distingua surtout pendant la guerre de sept ans. Schwerin ayant perdu la vie dans la sanglante bataille de Prague, Foucquet remplaça ce héros : une balle brisa dans sa main la garde de son épée, et le blessa grièvement; mais il ne perdit point contenance, il se fit lier l'épée à la main blessée, et continua de commander l'aile gauche de l'armée, qui, soutenue par un renfort de cavalerie, acheva la victoire. A la bataille de Landshut, le 23 juin 1760, après 7 heures de combat, il fut battu par Laudon, et fait prisonnier. Après la paix, il se rendit à Brandebourg, où il mourut le 2 mai 1773.

* FOUGERET (Anne-Françoise DOUTREMONT), fille et petite-fille de jurisconsultes célèbres, fut mariée fort jeune à M. Fougeret, receveur-général des finances. Douée d'une disposition à la bienfaisance que la religion augmentait encore, elle conçut l'idée d'une association qui aurait pour but de secourir à domicile les mères pauvres, afin qu'elles pussent nourrir et élever elles-mêmes leurs enfants. Les règlements qui dirigent aujourd'hui les diverses sociétés de ce genre sont encore ceux que Mme. Fougeret avait établis en 1788. Sa prévoyance avait dès lors mis cette institution à l'abri des difficultés et des dangers qui eussent résulté de la cessation des secours, à l'époque où la révolution frappa dans leur fortune ou dans leur personne presque toutes les dames associées à cette œuvre. La Charité maternelle, dont le nom même, si l'on considère l'époque où il fut choisi, témoigne en faveur de l'esprit religieux et sage de sa fondatrice, a été protégée par tous les gouvernements qui se sont succédé. Marie-Antoinette, en avait accepté le titre de présidente à une époque bien rapprochée de celle de ses malheurs. Moïse sauvé des eaux par *une princesse, et rendu à sa mère pour qu'elle l'allaitât*, était le sujet ingénieux du premier timbre adopté par la société. Rien n'avait été négligé pour faire reconnaître au peuple trompé tout ce qu'il devait à la charité de la souveraine contre laquelle on l'animait sans cesse. Les soins que prenait Mme Fougeret à cet égard lui procurèrent plusieurs fois l'honneur d'être admise chez la reine; elle entendit ses plaintes; elle vit couler ses larmes, et baigna des siennes les mains de cette princesse infortunée, sans avoir d'autre secours à lui offrir que son dévouement et ses impuissants efforts. Traînée à son tour dans les prisons avec son mari et ses enfants, Mme. Fougeret eut, après trente années de la plus parfaite union, la douleur de voir périr sur l'échafaud un époux qui s'était associé à toutes ses bonnes œuvres. Unique soutien de sa famille, elle lutta constamment pour elle contre la spoliation; et l'énergie de ses plaintes étonna quelquefois ceux qui en étaient les auteurs. Retirée à la campagne au milieu de sa famille, Mme. Fougeret ne cessa point de faire le bien et d'en donner l'exemple. Elle mourut le 13 novembre 1813.

* FOUGEROUX (Auguste-Denis), membre de l'académie des Sciences, né à Paris en 1732, était neveu du célèbre Duhamel (*voy.* ce nom), et n'eut d'autre ambition que de l'imiter. Comme lui, il étudia toutes les sciences, pour chercher dans chacune ce qu'elle pouvait offrir à l'économie rurale et aux arts, et ce qui pouvait contribuer à les perfectionner. Il parcourut l'Anjou et la Bretagne, pour en examiner les carrières d'ardoise et voir les travaux qui s'y exécutent. Il voyagea ensuite en Italie; de retour il reprit ses utiles travaux et mourut à Paris le 28 décembre 1789, à 57 ans. On lui doit : *Mémoire sur la formation des os*, 1760, in-8; *L'Art de tirer des carrières l'ardoise, de la fendre et de la tailler*, 1762, in-fol.; *L'Art de travailler les cuirs dorés*, 1762, in-fol.; *L'Art du tonnelier*, in-fol.; *Recherches sur les ruines d'Herculanum*, etc., *avec un traité sur la fabrication des mosaïques*, 1769, in-8; *L'art du coutelier*, 1772, in-fol.; *Observations faites sur les côtes de Normandie*, avec M. Tillet, 1773, in-4; des *Mémoires* dans le recueil de l'académie des sciences.

** FOUGEROUX (François-Xavier), l'un des plus touchants exemples de la charité chrétienne, né en 1733 à Vellefrey-les-Gy (Haute-Saône), sortait à peine de l'enfance lorsqu'il fut appelé à Paris par son frère aîné. Ses premières études furent imparfaites, mais il y suppléa dans la suite moins dans le dessein de briller par le savoir, que pour se rendre plus digne des places qu'il remplissait et se mettre plus en état d'être utile. Il était en 1789 employé dans la liquidation des devoirs de Bretagne. Atteint en 1793 par la réquisition, il fut à l'armée ce qu'il fut depuis dans le monde, respectueux envers ses chefs, dévoué à ses camarades et toujours prêt à rendre service. Il se montra brave militaire aux siéges de Landrecies et de Maestricth, et à la mémorable bataille de Fleurus. Placé quelque temps après dans les bureaux du payeur-général de l'armée, il entra surnuméraire en 1805 au cabinet du ministre des finances. Son avancement qu'il ne dut qu'à son mérite et à ses services fut pourtant assez rapide, il était chef de cabinet en 1814, puis en 1833 chef du 1er bureau du secrétariat général. Quatre ans après il demanda sa retraite pour avoir plus de temps à employer en bonnes œuvres et aussi pour se préparer à la mort, qui d'ailleurs ne pouvait le surprendre, car il était toujours disposé *à communier et à mourir*. Averti de sa fin prochaine par une maladie douloureuse qu'il supporta sans impatience et sans murmure, il mourut le 13 novembre 1838, à 65 ans, pleuré des pauvres qui toujours avaient eu en lui le plus zélé bienfaiteur, et laissant un souvenir ineffaçable dans le cœur de ceux qui l'avaient connu. L'administration des finances fit les frais de ses funérailles. Dans le cadre où nous sommes circonscrit, il est impossible même d'indiquer une partie du bien qu'a fait M. Fougeroux; nous renvoyons donc à la notice sur

ce véritable homme de bonnes œuvres par M. Gossin, ancien conseiller à la cour de Paris, 1839, in-12, dont il existe deux éditions.

FOUILLOUX (Jacques du), gentilhomme poitevin, mort sous Charles IX, auquel il dédia son ouvrage sur la chasse, Rouen, 1650 ou 1656, Paris, 1653, et Poitiers, 1661, in-4 (1). Cet ouvrage, remarquable par sa naïveté et le ton de vérité qui y règne, est souvent cité par Buffon et Daubenton. Il a été traduit en italien par César Parona. A la suite de la *Vénerie* ou *la Chasse*, on trouve un petit poëme intitulé l'*Adolescence de Jacques de Fouilloux*, qui n'est remarquable que par la belle simplicité du style.

FOUILLOUX (Jacques), licencié de Sorbonne, né à La Rochelle, et mort à Paris en 1736, à 66 ans, se donna beaucoup de mouvements en faveur du jansénisme. Il eut grande part à la première édition de l'*Action de Dieu sur les créatures*, in-4, ou 6 vol. in-12 (*voy.* Boursier); aux *Quatre Gémissements sur Port-Royal*, in-12; aux *grands Hexaples*, 1721, 7 vol. in-4; à l'*Histoire du Cas de Conscience*, 1705, en 8 vol. in-12, et à plusieurs autres productions polémiques, qu'il est inutile de faire connaître, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

* FOULCOIE, *Fulcoius*, né à Beauvais vers 1020, embrassa l'état ecclésiastique, mais ne reçut que le sous-diaconat. Il n'était pas seulement un poète distingué pour le siècle où il vivait, mais il était encore habile grammairien et savant jurisconsulte: cependant il ne dut sa réputation qu'à son talent poétique. Il adressait ses vers aux personnages les plus remarquables; à Manassé, archevêque de Reims, aux papes Alexandre II, Grégoire VII, et aux principaux prélats de la cour de Rome. Mais de toutes les personnes qu'il loua, Manassé fut celui qui se montra le plus reconnaissant; Foulcoie trouva toujours en lui un protecteur. Ce poète mourut à Meaux, en 1083. Ses poésies, conservées à la bibliothèque du roi, sont divisées en trois tomes, dont le premier est intitulé : *Utrum*; le second, *Neutrum*; et le troisième, *Utrumque*. L'auteur anonyme d'une préface qu'on trouve à la tête de l'exemplaire explique ainsi ces titres singuliers : le premier est intitulé *Utrum*, parce qu'il ne contient que des pièces de peu d'étendue; le second, *Neutrum*, parce que l'auteur y a rassemblé des ouvrages plus importants que ceux du premier, mais inférieurs à ceux du troisième. Ce sont des vies des saints du diocèse de Meaux, mises en vers. Le troisième enfin est intitulé *Utrumque*, parce que Foulcoie y traite de l'un et l'autre Testament dans un long poëme. On sent que la versification de Foulcoie, à cause du temps où il écrivait, doit être très-négligée. On ne trouve dans ses poésies aucune trace de goût ni de règle : et la célébrité dont il a joui est l'effet de l'ignorance du siècle où il vivait.

FOULLON (Jean-Érard), Jésuite, né à Liége en 1608 d'une famille noble, prêcha avec applaudissement pendant 30 ans, et mourut recteur du collége de Tournay le 25 octobre 1668. Il fut la victime de sa charité, en servant les pestiférés. L'Ecriture sainte, la morale chrétienne et l'histoire de son pays furent les principaux objets de ses études. Nous avons de lui : *Commentarii historici et morales in libros Machabæorum*, Liége, 1659-1665, 2 vol. in-fol., estimés; *Vera Ecclesia, omnium in fide errorum commune remedium*, Liége, 1662; *Historiæ Leodiensis compendium*, Liége, 1655, très-exact; *Historia Leodiensis*, Liége, 1735, 3 vol. in-fol. Les deux premiers volumes sont du Père Foullon; le troisième a pour auteurs MM. de Crassier et de Louvres, éditeurs de cet ouvrage. Le Père Foullon l'a poussé jusqu'en 1612, et les continuateurs jusqu'au prince de Berghes. C'est la meilleure Histoire que nous ayons de la principauté de Liége.

FOULON ou GNAPHÉE (Pierre le), né à Cormette, chassé de son monastère pour son penchant à l'eutychianisme, gagna les bonnes grâces de Zénon, gendre de l'empereur Léon, et obtint par son crédit le siége d'Antioche. Il répandit toutes sortes d'erreurs, se maintint sur son siége malgré plusieurs sentences de déposition, et mourut en 488.

FOULON (Guillaume), *Gnaphæus* (c'est son nom en grec), poète latin, né à la Haye, mourut en 1568, à Norden en Frise, âgé de 75 ans. Il fit d'assez plates comédies; mais comme elles ne sont pas communes, quelques curieux les recherchent. On a de lui : *Vita Joannis Historii a Woerden*, Leyde, 1649, in-8; *Hypocrisis*, tragi-comédie, 1544, in-8; *Misobarbarus*, comédie; *Acolastus de Filio Prodigo*, comédie, 1554, in-8, etc. Il était protestant.

* FOULON, une des premières victimes de la révolution, né vers 1730, fut, sous le ministère de M. de Choiseul, commissaire des guerres, intendant, et enfin conseiller d'état. A la retraite de Necker, le 12 juillet 1789, le roi le nomma contrôleur des finances; mais les événements l'empêchèrent de prendre possession de cette place. Foulon osa dire que la banqueroute était le seul moyen de rétablir le crédit public. Cette opinion irrita contre lui tous les créanciers de l'état et ceux qui en dépendaient. Par surcroît de malheurs le blé devint d'une cherté extrême, et on répandit que Foulon avait dit : *Eh bien! si la canaille n'a pas de pain, elle mangera du foin.* Ne pouvant ignorer les dispositions du peuple à son égard, pendant qu'on faisait le siége de la Bastille, il alla se cacher au château de Viry, à quelques lieues de Paris, et se fit passer pour mort. Des paysans l'arrachèrent de sa retraite, lui attachèrent une poignée d'orties à la boutonnière, et lui mirent derrière le dos une botte de foin avec un écriteau où était rappelé le propos qu'on lui attribuait. Il fut livré dans cet état aux émissaires de Paris, qui le conduisirent à l'hôtel de ville. Là, au milieu des huées, mille accusations s'élevèrent contre ce malheureux vieillard. La Fayette, dans le but de lui sauver la vie, proposa de le conduire en prison et de lui faire son procès, ainsi qu'à ses complices. Tout le monde applaudit : et Foulon eut l'imprudence d'applaudir lui-même; le peuple qui entourait la place de Grève et la salle de l'hôtel de ville, se croyant trompé, poussa des cris affreux. A peine Foulon parut sur les escaliers, que plusieurs voix s'écrient : « Qu'on nous le livre, » qu'on nous le livre, et nous en ferons justice. »

(1) Il en a été donné récemment une édit. de luxe in-4.

On l'arrache à ses gardes, on le traîne par terre, et on le pend à une lanterne, où il expire. C'était le 22 juillet 1789; Foulon avait 72 ans. (*Voy.* BERTHIER de SAUVIGNY).

* FOULON (Nicolas), bénédictin, né à Marcilly-sur-Saône en 1742, était parent de dom Clément (*voy.* ce nom), qui le fit venir à Paris, dans la maison des Blancs-Manteaux où le jansénisme commençait à dominer. Il en adopta non-seulement les opinions, mais donna dans les folies des convulsions. Chargé de préparer une nouvelle édition du *Bréviaire* de la congrégation, elle parut en 1787, 4 vol. in-8, et l'on vit avec surprise que les rédacteurs en avaient retranché les saints de l'ordre des jésuites et qu'ils avaient poussé la manie des innovations jusqu'à composer de nouvelles litanies de N.-S. et de la Ste. Vierge. Ce Bréviaire imprimé sans approbation ne fut pas adopté, et ne pouvait pas l'être. Peu de temps après, Foulon, qui s'était toujours élevé contre les prêtres irréguliers, changea de conduite : après s'être montré si sévère dans ses principes, il ne conserva presque rien des habitudes d'un religieux. Ses supérieurs lui ayant fait d'inutiles représentations, se disposaient à l'envoyer dans une autre maison, lorsqu'il s'évada et se retira à Montmorency chez le P. Cotte (*voy.* ce nom), avec lequel il était lié. Pendant la terreur il épousa la fille d'un ancien conseiller du Châtelet, élevée dans les principes rigides du jansénisme, et qui n'avait pas voulu se marier : il vécut avec elle plusieurs années dans une position très-gênée; il obtint enfin une place d'huissier au conseil des cinq-cents, puis au tribunat, et enfin au sénat, et mourut le 13 juillet 1813. On a de lui : *Prières particulières en forme d'office ecclésiastique pour demander à Dieu la conversion des Juifs, et le renouvellement de l'église en France*, 1778, in-12; *Histoire élémentaire, philosophique et politique de l'ancienne Grèce, depuis l'établissement des colonies jusqu'à la réduction de la Grèce en provinces romaines*, 1801, 2 vol. in-8. Cet ouvrage par demandes et par réponses et qui avait coûté beaucoup de recherches, n'eut pas de succès. L'auteur, y parle avec respect des livres saints, et fait quelquefois de sages réflexions; mais il se perd dans une métaphysique abstraite qui n'a rien d'élémentaire, et n'offre rien de positif et de précis. Il promettait une *Histoire romaine et une histoire de France* sur le même plan; on ne doit pas les regretter. Il a, dit-on, laissé manuscrit un *Traité* fort étendu en faveur du mariage des prêtres.

FOULQUES Ier, comte d'Anjou, dit *le Roux*, mort en 938, réunit et gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

FOULQUES II, dit *le bon*, fils du précédent, mort à Tours en 958, fit défricher et cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et les sciences dans ses états. On dit que le roi Louis d'Outre-mer s'étant moqué de ce que Foulques le Bon s'appliquait à l'étude et allait souvent chanter au chœur, Foulques lui écrivit ces mots : *Sachez, Sire, qu'un prince sans lettres est un âne couronné.* Foulques composa des *Hymnes* en l'honneur de saint Martin.

FOULQUES III, comte d'Anjou, dit *Nerra* ou *le Jérosolymitain*, à cause de deux voyages qu'il fit à la Terre-Sainte, succéda, l'an 987, à Geoffroi son père. Ce prince belliqueux, prudent et rusé, remporta divers avantages sur ses voisins, et mourut à Metz le 23 juin 1040.

FOULQUES IV, dit *le Rechin*, fils du seigneur de Châteaulandon, et d'une fille de Foulques III (article précédent), succéda l'an 1060 à son oncle maternel Geoffroi Martel. Il s'empara du Gâtinois et de la Tourraine, qui étaient le partage de son frère aîné, et s'abandonna au vin et aux femmes. Il en épousa trois consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la dernière, Bertrade de Montfort, le quitta pour Philippe Ier, roi de France. Ses discussions violentes avec Raoul, archevêque de Tours, le firent excommunier; mais plus tard il rentra en grâce avec l'Eglise. Il mourut en 1109. Il avait composé une *Histoire des comtes d'Anjou*, dont il se trouve dans le *Spicilége* de d'Achery un fragment, que l'abbé de Marolles a traduit dans son *Histoire d'Anjou*, 1681, in-4.

FOULQUES, archevêque de Reims, succéda à Hincmar en 883, tint un concile en 892, où il fit reconnaître roi Charles le Simple, âgé de quatorze ans. On y menaça d'excommunication Baudouin, comte de Flandre, pour les usurpations des biens d'église, et pour avoir maltraité des ministres de l'autel. Le roi Charles ayant voulu dans la suite faire alliance avec les Normands encore idolâtres, Foulques lui fit des remontrances, qui paraissent n'être pas assez modérées. Quelques critiques l'excusent, en disant qu'il avait sauvé son prince encore enfant des mains de ses ennemis; qu'il l'avait élevé et lui avait conservé la couronne, et que quoique ces services ne le dispensassent ni de la fidélité, ni du respect qu'il lui devait, ils pouvaient cependant faire tolérer de sa part certaines expressions trop libres, dictées par le zèle. Il fut assassiné par des vassaux de Baudouin, en 900. Ce prélat était recommandable par ses connaissances et par ses vertus.

* FOULQUES, abbé de Corbie, dit *le Grand*, à cause du zèle qu'il mit à défendre les immunités et priviléges de son monastère, contre les prétentions de Foulques, évêque d'Amiens, et de Gui, son successeur, assista, en 1049, au concile tenu à Reims par Léon IX, accompagna ce pape à son départ de France pour l'Italie, et mourut en 1095. On a de lui un *Mémoire* sur l'histoire de son monastère, publié en partie par Mabillon dans les *Annales de l'ordre de Saint-Benoît*.

* FOULQUES de BÉNÉVENT, notaire et secrétaire du sacré palais sous le pontificat d'Innocent II, au XIIe siècle, est auteur d'une *Chronique* depuis l'an 1102 jusqu'à l'an 1141; publiée à Naples, 1626, par Antoine Caraccioli, théatin; elle avait déjà été insérée dans la *Collection des anciennes histoires de la Sicile*, Francfort, 1579.

FOULQUES, FOUQUES, ou FOULQUET, évêque de Toulouse, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation, et se fit aimer des princes par ses poésies ingénieuses en langue provençale. Il parut avec éclat au 4e concile de Latran en 1215, et s'y intéressa pour saint Dominique, son intime ami. Il mourut en 1231.

FOUNTAINE (sir Andrew), savant antiquaire, dont nous avons un *Traité* curieux *sur les monnaies Anglo-Saxonnes*, inséré dans le *Trésor des antiquités du Nord*, imprimé en latin, Londres, 3 vol. in-fol. Il mourut le 4 septembre 1753, après avoir été vice-chambellan de la reine d'Angleterre, gouverneur du prince Guillaume, chevalier du bain et conservateur de la monnaie.

* FOUQUART (Gabrielle), née à Abbeville en 1568, est la fondatrice en France des religieuses de l'ordre des Minimes. Elle avait eu depuis sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour la vie monastique; mais son père étant mort, elle se trouva sous la dépendance d'un oncle qui la força de se marier. Restée veuve à 28 ans, après deux ans de mariage, et maîtresse de son sort, elle revint à son premier dessein. Après avoir donné quelques années à la réflexion, elle prit l'habit de Saint-François de Paule, et prononça ses vœux à l'âge de 33 ans. Ayant alors réuni quelques dames qu'encourageait son exemple, elle établit à Abbeville, sous le titre de *Jésus-Maria*, un monastère, le premier de cet ordre en France. Le pape Grégoire XV approuva le nouvel institut par une bulle du 10 juin 1623, et la mère Fouquart en fut la première supérieure ou *correctrice*. Cette vertueuse fondatrice mourut en 1639.

* FOUQUERET, ou FOQUERÉ (dom Antoine-Michel), né en 1640, à Châteauroux en Berry, embrassa la règle de Saint-Benoît, et après avoir enseigné quelque temps la rhétorique et le grec dans le monastère de Mauriac en Auvergne, devint supérieur de différentes maisons de son ordre, et montra dans ses fonctions autant de zèle que de sagesse. Retiré dans l'abbaye de Saint-Faron, à Meaux, il y mourut le 3 novembre 1709, à 69 ans. On connaît de lui : *Synodus bethleemitica pro reali præsentia anno* 1672 *celebrata, gr. lat.*, Paris, 1676, in-8. La traduction lat. n'ayant pas été trouvée assez exacte, il la revit et en fit disparaître tout ce qu'il y avait de défectueux. Il s'aida dans ce travail des lumières du docteur Arnault et du Père Combefis. Cette seconde édition parut en 1678 sous le titre de *Synodus hierosolymitana*. Dom Fouqueret y a joint : *Dionysii patriarchæ constantinopolitani super calvinistarum erroribus, ac reali imprimis præsentia, responsio anno* 1672 *édita*. Ces actes, dont l'authenticité est attestée par M. de Nointel, ambassadeur de France à la Porte, sont très-importants, en ce qu'ils prouvent la conformité de la croyance de l'église grecque avec celle de l'église romaine sur le dogme de la présence réelle; *Celebris historia monothelitarum*, Paris, 1678, in-8. Cet ouvrage, qui passe pour savant et profond, parut sous le nom emprunté de *Jean-Baptiste Tagnamini*.

* FOUQUET (Jean-François), jésuite, arrivé à la Chine le 25 juillet 1699, y demeura jusqu'en 1720. Les succès qu'il obtint dans sa mission, lui valurent à son retour le titre d'évêque d'Eleuthéropolis. Pendant son séjour en Chine, il avait étudié les livres de Confucius, et de tous ses confrères, il fut celui qui se laissa le plus éblouir par l'idée de retrouver les mystères du christianisme dans les caractères symboliques des Chinois. Il prétend que leurs livres sacrés offrent une perpétuelle allégorie avec les objets de notre foi. Malgré cet esprit systématique, on ne peut lui refuser beaucoup de mérite et de savoir. Il publia en 1729 à Rome, en trois feuilles : *Tabula chronologica historiæ sinicæ*, réimprimée à Augsbourg en 1746, en deux feuilles. C'est un tableau où sont placés, suivant l'ordre chronologique, les noms des princes chinois et les événements les plus remarquables de leur règne. Ce qui en fait le principal mérite, c'est l'explication des *Nianhao*, ou noms d'années, si nécessaire pour la lecture des historiens chinois. On a encore du Père Fouquet une lettre au duc de La Force, où il rend compte des difficultés que les jésuites éprouvèrent quand ils voulurent s'établir dans la province de Kiany-si, et de la manière dont les Chinois forment leurs guerriers. Cette lettre, datée de *Nantchang-fou*, le 26 novembre 1702, se trouve dans le *Recueil des lettres édifiantes*, 1re édit. tome 5, p. 129, et dans l'édit. de 1781, tome 17, page 95.

* FOUQUET (Henri), médecin, né en 1727 à Montpellier, y enseigna le premier la clinique : et il eut la gloire de perfectionner ce mode d'enseignement adopté déjà dans les plus célèbres universités étrangères. Il est mort le 10 octobre 1806. Outre plusieurs thèses savantes, dont la plus remarquable est la *Dissertation sur le tissu muqueux*, on lui doit *Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes*, 1767, in-8; 2e éd. 1818, augm. de son article sur *la sensibilité*; *Discours sur la clinique*, 1803, in-4, et plusieurs articles importants dans l'Encyclopédie.

FOUQUET. *Voy.* FOUCQUET.

FOUQUIER-TAINVILLE. *Voy.* TAINVILLE.

FOUQUIÈRES (Jacques), peintre, né à Anvers vers l'an 1580, élève de Breughel le paysagiste, et de Rubens, qui l'employait quelquefois à ses tableaux, travailla au Louvre sous Louis XIII. Ce monarque l'anoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis le firent appeler par dérision le *baron de Fouquières*. Il ne peignait presque plus, crainte de déroger à sa noblesse; et dès qu'il prenait le pinceau, il ne manquait pas de ceindre son épée. Il mourut pauvre en 1621. Ce peintre a également réussi dans les grands morceaux et dans les petits. Il était excellent paysagiste. Son coloris est d'une fraîcheur admirable.

FOUR (dom Thomas du), bénédictin de Saint-Maur, a laissé une *Grammaire hébraïque*, fort méthodique, Paris, 1644, in-8. Il mourut à Jumiége en 1647, parvenu à peine à sa 34e année. Sa science et sa piété étaient dans un degré égal. Nous avons encore de lui un *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*, in-12, et quelques autres ouvrages de piété.

FOUR (Philippe-Sylvestre du), habile antiquaire, et marchand droguiste à Lyon, était de Manosque. Il entretenait commerce de lettres avec tous les savants antiquaires de son temps et principalement avec Jacques Spon, qui lui communiquait ses lumières, et auquel il ouvrait généreusement sa bourse. Du Four était riche, et il faisait surtout de grandes libéralités à ceux de sa secte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira dans les pays étrangers. Il mourut à Vevey en Suisse, en 1685, à 63

ans. On a de lui : *Instruction morale d'un père à son fils qui part pour un long voyage*, in-12; *Traités nouveaux et curieux du Café, du Thé et du Chocolat*, in-12. Il approuve l'usage de ces boissons, mais avec quelques restrictions. Son style est assez mauvais, et ses raisonnements ne sont pas toujours concluants.

FOUR (Charles du), curé de Saint-Maclou à Rouen, et ensuite abbé d'Aulnay, mort en 1679, s'est fait connaître par ses disputes avec le P. Brisacier, et par son zèle contre la morale relâchée. Il est auteur de divers écrits ecclésiastiques ou polémiques. On ne les lit plus.

* FOURCROY (Antoine-François de), célèbre chimiste, et l'un des hommes qui ont le plus contribué au progrès de cette science en France, né à Paris en 1755, d'une famille noble mais pauvre, fut placé dans un bureau, où peut-être il aurait végété toute sa vie d'une manière obscure, si les conseils et les secours de Vicq-d'Azir, l'ami de sa famille, ne l'eussent déterminé à embrasser une autre carrière. Il suivit les cours de médecine et prit ses grades d'une manière brillante. A l'étude de la médecine, il avait joint celle de la chimie dans laquelle il n'avait pas fait de moindres progrès. Plusieurs fois, chargé de suppléer le professeur il avait montré les talents les plus rares pour l'enseignement. Bientôt il fit des cours particuliers, qui furent suivis avec empressement. Le timbre agréable de sa voix, l'élégance et la pureté de son langage, la facilité, la clarté et la chaleur de son élocution, charmaient son nombreux auditoire. En 1784, il remplaça Macquer (*voy.* ce nom), dans la chaire de chimie du jardin du roi. L'année suivante, admis à l'académie des sciences, il eut part aux grandes expériences dont le résultat valut à Lavoisier une si brillante renommée. A l'époque de la révolution, mécontent de la cour dont il croyait avoir été négligé, il se montra dans les assemblées populaires, et fut député suppléant de Paris à la Convention, où il ne siégea qu'après le 31 mai, et fit partie du comité d'instruction publique, dont il fut souvent le rapporteur. C'est à tort qu'on lui a reproché d'avoir causé la mort de Lavoisier. « Si, dit Cuvier, » dans les sévères recherches que nous avons faites, » nous avions trouvé la moindre preuve d'une si » horrible atrocité, aucune puissance humaine ne » nous aurait contraint de souiller notre bouche de » son éloge. » Au 9 thermidor, Fourcroy entra au comité de salut public. Après la session il passa au conseil des Anciens, et à la suite du 18 brumaire, il fut fait conseiller d'état. En 1801, nommé directeur général de l'instruction publique, il déploya dans cette place une activité prodigieuse, rédigea tous les règlements et tous les projets relatifs à l'enseignement, établit les écoles de médecine et de droit avec les colléges à différents degrés. A l'organisation définitive de l'université, Fontanes (*voy.* ce nom) n'en fut pas moins nommé grand-maître, et Fourcroy tomba dans une mélancolie que ses amis essayèrent en vain de combattre. L'un d'eux, Corvisart, dit un jour à Napoléon : « On meurt de » chagrin, et je connais quelqu'un qui dans ce mo- » ment meurt de cette maladie : — Et qui donc ? — » Fourcroy. — Vous croyez...; mais rassurez-vous, » je me suis occupé de sa guérison. Allez le voir et » vous me rapporterez de ses nouvelles. » L'empereur l'avait en effet nommé directeur des mines avec une dotation de 20,000 fr. Il était trop tard ; Fourcroy mourait en ce moment même, le 16 décembre 1809. Fourcroy concourut avec Lavoisier, etc., à la rédaction de la nouvelle nomenclature chimique, maintenant arriérée, et a publié plusieurs ouvrages que les progrès de la science rendent moins utiles. Les principaux sont : *Entomologia Parisiensis*, 1785, 2 vol. in-12; *Système des connaissances chimiques*, 1801, 6 vol. in-4, ou 11 vol. in-8; *Philosophie chimique*, 3e éd. 1806, in-8, trad. presque dans toutes les langues et même en grec moderne; *Tableaux synoptiques de chimie*, 1806, in-4. Il a fourni aux *Annales de chimie* et à d'autres journaux, ainsi qu'aux revues de diverses sociétés savantes, une foule de mémoires sur des expériences qu'il avait faites. On regarde comme les plus importantes celles qui ont rapport à la découverte de plusieurs composés qui détonnent par la simple percussion ; aux procédés propres à perfectionner l'analyse des eaux sulfureuses, à la séparation du cuivre, de l'étain et aux perfectionnements des analyses végétales. On peut consulter son éloge par Palissot de Beauvois, 1810, in-4, et par Cuvier dans les Mémoires de l'institut.

* FOURCROY DE RAMECOURT (Charles-René), ingénieur, né à Paris en 1715, fils d'un célèbre avocat, étudia le droit pour plaire à sa famille ; mais entraîné par un penchant irrésistible vers les sciences, s'y livra en secret avec une telle application, qu'il fut admis dans le génie à 20 ans, après un examen très-brillant. Il servit dans la guerre de 1740 sous les ordres du maréchal d'Asfeld ; plus tard commanda le corps des ingénieurs de Bretagne, et fut employé en 1764 au siége d'Almeida. La paix lui ayant permis de reprendre ses études, il s'appliqua avec une nouvelle ardeur à perfectionner ses connaissances, devint maréchal-de-camp, fut nommé par le comte de St.-Germain directeur de la division du corps du génie, au ministère de la guerre, puis inspecteur-général de cette arme, et mourut à Paris le 12 janvier 1791. Il était depuis 1785 associé-libre de l'acad. des sciences. On a de lui : *L'art du tuilier-briquetier et celui du chaufournier*, dans le recueil publ. par l'académie ; *Mémoires sur la fortification perpendiculaire*, Paris, 1786, in-4 ; *Plan de communication entre l'Escaut*, etc. *pour réunir toutes les parties intérieures de la France* ; des *observations* dans le recueil de l'académie.

* FOURCROY DE GUILLERVILLE (Jean-Louis de), frère du précédent, né à Paris en 1717, admis dans la compagnie des cadets à Rochefort, partit avec le grade d'officier d'artillerie pour St.-Domingue où il demeura vingt ans. A son retour il acheta une charge de conseiller au bailliage de Clermont-sur-Oise ; il fut ensuite juge au tribunal qui remplaça le bailliage au moment de la révolution, et mourut à Clermont en 1799. On a de lui : *Lettres sur l'éducation physique des enfants du premier âge*, Paris, 1770, in-8 ; *Les enfants élevés dans l'ordre de la nature*, Paris, 1783, in-12. Ouvrage

estimable traduit en allemand par Cramer, avec des additions, Lubeck, 1781, 2 vol. in-8.

* FOURIER (J.-B.-J., baron), savant géomètre, né en 1768 à Auxerre, avait terminé ses classes à 13 ans, et n'en avait que 18 lorsqu'il fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire dans laquelle il avait été élevé. A la création de l'école normale, il y fut envoyé par son département; ses talents précoces l'y firent nommer maître de conférences, et plus tard il eut une chaire à l'école polytechnique. Il accompagna Bonaparte dans son expédition d'Orient et fut élu secrétaire de l'institut d'Egypte. Il remplit dans le même temps les fonctions de commissaire de l'armée française près d'un divan formé des principaux Ulémas du Caire et des provinces, et fut chargé de l'administration de la justice pendant l'expédition en Syrie. Mis à la tête d'une des deux sections de l'institut, il dirigea dans la haute Egypte les recherches auxquelles la science est redevable d'importantes découvertes. Il prononça l'éloge funèbre de Kléber et plus tard celui de Desaix (*voy.* ce nom), mort glorieusement à Marengo. De retour en France il fit décider la publication du grand ouvrage sur l'Egypte, et fut chargé d'en rédiger la préface. Nommé préfet de l'Isère en 1802, il se montra grand administrateur et fit exécuter d'utiles travaux, entre autres le desséchement des marais de Bourgoin. En 1807 il remporta le prix proposé par l'institut sur cette question : *déterminer les lois de la propagation de la chaleur, dans les corps solides*, et quatre ans après il remit à l'institut un second mémoire sur le même sujet. Maintenu par la restauration dans la préfecture de l'Isère, il sortit de Grenoble au retour de Napoléon; puis ramené devant l'empereur qui le nomma préfet à Lyon, il refusa d'exécuter les mesures qu'on lui prescrivait et fut remplacé. Fourier vint alors à Paris dans le but de se livrer exclusivement à l'étude. En 1816, l'acad. des sciences l'admit dans son sein; son élection ne fut pas confirmée; mais réélu dès l'année suivante, cette fois il put venir occuper une place dont il était si digne. Choisi pour secrétaire perpétuel conjointement avec Cuvier, les *Eloges* qu'il prononçait de ses confrères ravis à la science lui ouvrirent en 1827 les portes de l'académie française. Fourier mourut le 16 mai 1830. Outre un grand nombre de *Mémoires* et de *Rapports* dans le recueil de l'académie ainsi que les *éloges* de Delambre, Herschel, Breguet, Charles, etc., on a de lui : *Rapport sur les établissements appelés* Tontines, Paris, 1821, in-4; *Théorie analytique de la chaleur*, Paris, 1822, in-4; *Analyse des équations déterminées*, 1840, in-4.

* FOURIER (François-Charles-Marie) naquit à Besançon le 7 avril 1768. Placé de bonne heure au collége de cette ville, il y manifesta bientôt un goût prononcé pour la géographie; mais son père, qui était marchand de draps, interrompit ses travaux pour le placer dans une maison de commerce. Cette carrière, qu'il suivit presque jusqu'à la fin de sa vie, influa puissamment sur la direction de ses idées. Deux faits, dont l'un date de son enfance, l'autre de sa jeunesse, appelèrent de bonne heure son attention sur les fraudes et sur les mensonges usités dans le commerce. A l'âge de sept ans, il fut un jour fortement tancé pour avoir dit à un chaland de son père le véritable prix d'une marchandise. Plus tard à Marseille, étant commis dans une maison de commerce, il eut à faire jeter à la mer une quantité considérable de riz, que son patron avait accaparé, et qui, gardé dans l'espoir d'un profit plus considérable, avait fini par pourir dans les magasins, pendant que la population mourait de faim. Ces deux faits excitèrent dans l'âme du jeune Fourier une telle indignation qu'il jura de démasquer plus tard toutes les fourberies commerciales, et de chercher un remède à une organisation aussi vicieuse. Sa vie s'écoula dans ces méditations solitaires jusqu'en 1803. A cette époque, Fourier, toujours commis marchand, publia dans le bulletin de Lyon, du 17 décembre (25 frimaire an XII), un article intitulé : *Triumvirat continental et paix perpétuelle sous trente ans*, article dans lequel il annonça que l'Europe touchait à une grande catastrophe à la suite de laquelle devait s'établir la paix universelle. Selon l'auteur, la Prusse la plus faible et la plus mal fermée des quatre puissances devait être victime d'un triumvirat formé par les trois autres. Puis, comme tout triumvirat se compose toujours d'une dupe et de deux rivaux qui se déchirent, l'Autriche serait à son tour soumise par les deux autres qui se disputeraient l'empire sur son cadavre. Le dernier resté vainqueur serait par le fait le maître du monde; car en présence d'un pareil colosse, l'Angleterre ne serait plus rien. L'Inde lui serait enlevée, son monopole commercial anéanti, et la paix forcément établie sous l'empire d'un maître unique. Cet article, écrit avec le ton affirmatif d'un homme sûr de son fait, fut remarqué du premier consul, qui fit demander au secrétaire de la police à Lyon, quel était l'auteur de cet article. L'imprimeur, M. Ballanche, répondit que l'auteur était un jeune commis marchand qui ne s'occupait aucunement de politique, et l'affaire en resta là. Dans un ouvrage qu'il publia en 1808, sous le titre de *Théorie des quatre mouvements*, Fourier, revenant à l'idée de l'ascendant progressif de la Russie, s'exprimait ainsi : « De nos jours la civilisation a » été à deux doigts de sa ruine : la guerre de la ré» volution pouvait amener l'envahissement et le » démembrement de la France, après quoi l'Au» triche et la Russie se seraient partagé l'Europe, » et dans leurs débats postérieurs, la Russie, qui a » des moyens inconnus de tout le monde et d'elle» même, aurait pu écraser l'Autriche et la civilisa» tion. » Ces réflexions révélaient un esprit méditatif et accoutumé à calculer la portée des faits, et leur influence sur l'avenir. Mais la politique n'était point l'objet spécial des travaux de Fourier. Bien différent de ces hommes qui pensent que la cause de tous les abus est dans la forme du gouvernement, et qu'il suffirait de la changer pour remédier à tout, Fourier vit dans l'organisation sociale le principe de tous les désordres qui nous affligent, et il conçut l'idée de refaire la société. A force d'étendre son système, il arriva à se former, sur l'homme, sur l'univers, sur ses destinées passées

et à venir des idées différentes de celles que s'en étaient formées tous les philosophes, et il proclama comme une importante découverte, que *l'attraction qui est la loi du monde matériel est aussi celle du monde spirituel*. C'est, selon lui, par l'attraction que le monde doit passer du *chaos subversif* qui est l'état actuel de la société, à l'*harmonie sociétaire*. Les passions, suivant Fourier, ne sont pas essentiellement mauvaises; elles sont les mobiles des actes humains et les moyens de sociabilité par lesquels les hommes peuvent se rapprocher et se former en groupes harmoniques. Mais ces passions qui, pareilles aux rouages d'une vaste machine, peuvent se lier et s'engrener de manière à produire un mouvement doux et régulier, peuvent également se froisser par leurs aspérités, et tel est leur état dans la société actuelle, que Fourier, se croyait appelé à régénérer. Bravant les sarcasmes de la critique, il se comparait à Colomb traité de fou pendant sept ans. « Lorsque, disait-il, les preuves de ma décou- » verte seront produites, lorsqu'on verra l'unité » universelle prête à s'élever sur les ruines de la » barbarie et de la civilisation, les critiques passe- » ront subitement du dédain à l'ivresse; ils vou- » dront ériger l'inventeur en demi-dieu, et ils s'a- » viliront derechef par des excès d'adulation, comme » ils vont s'avilir par des railleries inconsidérées... » Moi seul, dit-il ailleurs, j'aurai confondu vingt » siècles d'imbécillité politique, et c'est à moi seul » que les générations présentes et futures devront » l'initiative de leur immense bonheur. Avant moi, » l'humanité a perdu plusieurs mille ans à lutter » follement contre la nature; moi le premier j'ai » fléchi devant elle, en étudiant l'attraction, organe » de ses décrets; elle a daigné sourire au seul » mortel qui l'ait encensée; elle m'a livré tous ses » trésors. Possesseur du livre des destins, je viens » dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur » les ruines des sciences incertaines, j'élève la » théorie de l'harmonie universelle, *Exegi monu-* » *mentum ære perennius.* » C'est avec cet enivrement d'orgueil et ce présomptueux enthousiasme que Fourier a développé toutes les parties de son système d'association. Après avoir signalé tous les vices de notre ordre social, l'*antagonisme*, le *paupérisme*, les dissensions de toute espèce qui le divisent, il pose en principe que le but de toute société doit être de procurer à ses membres la plus grande somme de bonheur; or, le bonheur considéré temporellement, n'est autre que la richesse, ou tout au moins le bien-être. La réalisation de ce bien-être universel est donc le but que Fourier se propose. Pour arriver à l'application de son utopie, il analyse l'âme humaine dont il classe à sa guise les passions, parmi lesquelles il distingue cinq *sensitives* qui correspondent aux plaisirs de la vue, de l'ouïe, du goût, etc., tous les plaisirs qui portent l'homme à aimer le luxe et les arts avec leurs raffinements. Quatre passions animiques : l'*ambition*, l'*amitié*, l'*amour* et le *familisme*, ou passion de la famille. Enfin, trois *socialisantes*, qui sont : la *papillonne*, ou besoin de variété; la *cabaliste*, ou besoin d'émulation, de concurrence, de rivalité; et la *composite*, ou enthousiasme, qui résulte le plus souvent de l'union du plaisir des sens et du plaisir de l'âme. Or, d'après Fourier, ces passions impérieuses et légitimes chez l'homme ne peuvent avoir dans le ménage isolé une satisfaction suffisante, et l'impossibilité où l'on se trouve de donner un plein développement à la *cabaliste*, à la *composite* et surtout à la *papillonne*, engendre bien vite la satiété, l'ennui et la tiédeur, d'où naissent tous les maux sur lesquels la morale gémit depuis si longtemps. Fourier propose pour remède d'adopter l'ordre sociétaire, dans lequel l'aisance qui naîtra de l'association permettra de faire une part plus large aux plaisirs et au bien-être physique. Dans son système, le ménage sociétaire autrement appelé *phalange*, se compose de trois cents familles environ, hommes, femmes et enfants, qui habitent en commun un édifice appelé *phalanstère*, dirigé par une gestion commune qui, achetant en gros les denrées de consommation, et préparant sur une grande échelle les consommations culinaires, doit réaliser sur la dépense des bénéfices considérables. Une considération que Fourier aime à faire valoir, c'est que les trois cents femmes qui, dans l'état morcelé, auraient eu à s'occuper des détails de leurs ménages, seront affranchies de ce soin et remplacées par une vingtaine de personnes ayant le goût de l'administration domestique, ce qui leur permettra de se livrer à leurs occupations favorites, et de réaliser encore par ce moyen un bénéfice notable. Tous les sociétaires de la *phalange* seront associés entre eux sous le triple rapport du *capital*, du *travail* et du *talent*. Tous sont actionnaires au prorata de leurs mises, et chacun recevra sa part proportionnelle des bénéfices de la société, après défalcation des frais communs de la *phalange*. Du reste, aucune contrainte ne serait exercée sur les membres. Chacun se livrerait en liberté à sa vocation et à ses goûts, et s'occuperait alternativement de travaux variés, pour éviter l'ennui. Pour la même entreprise, des groupes et des séries de travailleurs qui suppléeraient au temps par le nombre, des rivalités entretenues soigneusement de groupe à groupe, de série à série, préviendraient la tiédeur et donneraient plein essor à la cabaliste. Le *phalanstère* avec son organisation sociétaire remplacerait nos communes morcelées. Chaque commune traiterait avec ses voisins pour toutes les denrées, tous les matériaux qui lui seraient nécessaires et qu'elle ne trouverait pas sur son territoire. Mais comment franchir l'abîme qui sépare l'organisation d'une commune de la réforme universelle ? Fourier répond à cette difficulté au moyen de son principe générateur, l'*attraction*. A la vue des immenses avantages que présenterait l'ordre combiné, l'imitation gagnerait de proche en proche, chacun serait pressé de jouir de la nouvelle découverte qui, en peu d'années, ferait le tour du globe. Ainsi, grâce à Fourier, le luxe, l'aisance, le bien-être, la jouissance de tous les plaisirs, l'activité du corps et de l'esprit, toutes les joies et tous les enivrements que l'imagination peut concevoir, seraient dispensés au genre humain. Des prodiges seraient accomplis et l'homme changerait la face de la terre. « Par exemple, dit Fou- » rier, l'ordre combiné entreprendra la conquête

» du grand désert de Sahara; on le fera attaquer » sur divers points par dix et vingt millions de bras » s'il est nécessaire, et à force de rapporter des » terres plantées, boisées de proche en proche, on » parviendra à humecter le pays, à fixer les sables, » et à remplacer le désert par des régions fécondes; » on fera des canaux à vaisseaux là où nous ne » saurions pas même faire des rigoles d'arrosage, » et les grands vaisseaux navigueront non-seulement au travers des isthmes comme ceux de Suez » et de Panama, mais encore dans l'intérieur des » continens, comme de la mer Caspienne aux mers » d'Azof, de Perse et d'Aral; ils navigueront de » Québec aux cinq grands lacs; enfin de la mer à » tous les lacs dont la longueur égale le quart de leur » distance à la mer. » Voilà une esquisse bien incomplète du système de Fourier, ou plutôt de son rêve orgueilleux. La conception du phalanstère est le roman de l'industrie, tracé par une imagination féconde, mais déréglée. C'est une série d'impossibilités déduites de principes faux et opposés à la religion, comme à l'expérience de tous les siècles (1). La doctrine de Fourier n'est autre chose que la réhabilitation du paganisme, sauf toutefois le principe de la fraternité universelle qu'il a emprunté à la religion chrétienne En ne tenant aucun compte de la vie future, des besoins moraux de l'homme et de ses sublimes pressentiments d'immortalité, en proclamant qu'il n'a d'autre but ici-bas que son bien-être personnel, en lâchant la bride à l'orgueil, à l'égoïsme et à toutes passions ignobles qui en dérivent, en déifiant la matière et en l'élevant au-dessus de l'esprit, Fourier a posé les bases d'un ordre social, qui, s'il pouvait se réaliser, offrirait, au lieu de l'harmonie qu'il rêvait, l'image du plus épouvantable chaos, et conduirait l'homme, de jouissance en jouissance, à l'état de la brute. Nous n'avons point parlé de ses idées sur les femmes, sur l'éducation, sur le culte. Après avoir commencé par des problèmes agricoles, Fourier, dont l'imagination devenait chaque jour plus audacieuse, s'attaqua au monde moral et religieux, à la vie future, et il voulut porter la réforme jusque dans le ciel, nommant, destituant, modifiant, suivant les lois de son calcul, les astres et les planètes, et s'attachant comme à plaisir à justifier ce vers d'Horace : *Cœlum ipsum petimus stultitia.* Fourier, au milieu de ses rêveries, conserva son modeste emploi, et il était encore, en 1827, chargé de la correspondance d'une maison américaine à Paris. Après la révolution de juillet, au milieu de l'effervescence avec laquelle se produisaient les idées les plus hardies, le système de Fourier commença à se répandre. Lorsque le saint-simonisme fut tombé, quelques partisans de cette secte se rattachèrent à son école, qui développa ses doctrines dans un journal intitulé la *Phalange*. Quelque temps après, on fit, sous ses auspices, à Condé-sur-Vesgre, une première tentative qui ne parut point résoudre le problème que Fourier s'était proposé, de rendre le travail attrayant et de maintenir l'accord entre les sociétaires de différentes classes, dans la répartition des produits. Les fonds sur lesquels on avait compté n'arrivèrent pas en assez grand nombre, et les constructions nécessaires à l'installation d'un essaim sociétaire, ne purent s'achever. Fourier, qui, malgré le peu de succès de cet essai, avait conservé toutes ses espérances, fut ravi à ses disciples le 10 octobre 1837. Il a laissé les ouvrages suivants : *Théorie des quatre mouvements*, 1808, in-8; c'est le plus original et le plus hardi de ses ouvrages; *Traité de l'association domestique agricole*, Paris, 1822, 2 vol. in-8; *Sommaire du Traité de l'association domestique agricole*, ou *Attraction industrielle*, Paris, 1823, in-8; *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, ou *Invention de procédés d'industrie attrayante et naturelle, distribuée en séries passionnées*, ibid., 1829, in-8; *Piéges et charlatanisme des deux sectes Saint-Simon et Owen, qui promettent l'association et le progrès*, ibid., 1831, in-8; *La fausse industrie morcelée, répugnante, mensongère et l'antidote, l'industrie naturelle, combinée, attrayante, véridique, donnant quadruple produit*, ibid., 1835, in-8. Il a publié en outre divers articles dans le *Phalanstère* et dans la *Phalange*. Ses disciples préparent une édit. complète des *Œuvres* de leur maître; il en a paru 6. vol. in-8, de 1841 à 1846.

FOURIER (Pierre). *Voy.* Fourrier.

FOURMONT (Etienne), né en 1683 à Herbelay, village près de Paris, d'un père chirurgien, montra dès sa jeunesse des dispositions surprenantes pour les langues. Il avait la mémoire si heureuse, qu'après avoir appris par cœur toutes les racines grecques de Port-Royal, il les récitait souvent en rétrogradant. Il n'était encore qu'écolier, lorsqu'il donna ses *Racines de la langue latine mises en vers français*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au collége des Trente-Trois et à celui de Montaigu, il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'Antin. Il succéda à M. Galland en 1715, dans la chaire d'arabe au collége royal; l'académie des inscriptions se l'associa la même année, la société royale de Londres en 1738, et celle de Berlin en 1741. Il mourut le 18 septembre 1745, à 62 ans. Il avait joui pendant sa vie de la considération due à son savoir, à la droiture, à la modestie et à la candeur qui l'accompagnaient. Le comte de Tolède, ministre d'Espagne, lui obtint une pension de la cour, qui fut arrêtée lors de la rupture entre la France et l'Espagne. Le duc d'Orléans le mit au nombre de ses secrétaires. Les savants français et étrangers le consultaient dans tout ce qui concerne le grec, le persan, le syria-

(1) On peut juger de la portée de ces doctrines par les propositions suivantes qui en sont le résumé. 1° L'homme n'est point un être déchu; il n'apporte en naissant aucun vice originel. 2° Le mal moral résulte, non de quelque funeste inclination de sa nature, mais d'une mauvaise organisation sociale. 3° La fin de l'homme est de se rendre maître du globe et de l'exploiter de manière à se procurer tout le bien-être dont sa nature est susceptible. 4° L'homme n'est pas tenu de mortifier ses sens, ni de soumettre en lui le corps à l'esprit. Sa seule loi est de se livrer à ses penchants et de satisfaire ses appétits sensuels. 5° L'homme en société doit jouir d'une liberté illimitée. Exempt de toute contrainte et de tout assujettissement, il ne doit faire que ce qui lui plaît. 6° Rien n'oblige l'homme à s'occuper de Dieu et de ses semblables. Chacun songeant exclusivement à soi, le bien général résultera des efforts que chacun fera pour son propre bien. 7° Le phalanstère établi, il n'y aura ni froissements d'intérêts, ni querelles d'amour-propre, ni conflits de passions; tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

que, l'arabe, l'hébreu et le chinois. On a de lui une foule d'ouvrages imprimés et manuscrits, témoignages de son érudition et de son amour pour le travail. *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens peuples, jusqu'au temps de Cyrus*, 1735, 1 vol. in-4, chargées de citations; une *Grammaire chinoise*, en latin, in-fol. 1742, sur laquelle on peut consulter le *Journal des savants*, de mars et avril 1743; *Méditationes sinicæ*, 1737, in-fol., ouvrage qui renferme les préliminaires de la grammaire chinoise, et l'explication de tout le technisme de cette langue; plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, semées d'érudition. Sa *vie* a été écrite par de Guignes et Deshauterayes ses élèves; on la trouve à la tête des *Réflexions sur l'origine des anciens peuples*, Paris, 1747, 2 vol. in-4; et à la suite de cette notice on trouve la liste de ses ouvrages, mémoires, dissertations, etc. Fourmont avait un frère, membre de cette compagnie comme lui, et professeur en langue syriaque au collége royal. Ce dernier, appelé Michel FOURMONT, mourut en 1746. Il était né en 1690 à Herbelay, et avait été envoyé en 1728 dans l'Orient par ordre de Louis XV pour recueillir des manuscrits et des inscriptions. On trouve dans les archives de la Bibliothèque du roi le catalogue des manuscrits qu'il a rapportés; quelques-uns ont servi à éclairer différents points de l'histoire grecque. Fourmont s'occupait de la publication d'un recueil de 1200 inscriptions qu'il avait réunies dans ses voyages, lorsque la mort le surprit au milieu de ce travail.

* FOURNEL (Jean-François), célèbre avocat-consultant, né à Paris en 1745, était jeune encore lorsqu'il publia un *Mémoire* qui sauva du bûcher la fille Salmon, condamnée par deux arrêts à être brûlée vive : ce mémoire parvint à la cour de Rome, et lui valut avec une lettre du pape le brevet de chevalier de l'Eperon-d'or. En mars 1816, il devint bâtonnier de son ordre, et il en mourut doyen le 21 juillet 1820. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de l'adultère, considéré dans l'ordre judiciaire*, 1778, in-8, 1783, in-12; *Traité de la séduction*, 1781, in-12; *Traité de la contrainte par corps*, 1798, in-12; *Traité du voisinage*, 1796, in-12, 4ᵉ éd. augm. par Tardif, 1817 ou 1834, 2 vol. in-8, ouvrage estimé; *Etat de la Gaule à l'époque de la conquête des Francs, extrait des mémoires d'Uribald, ouvrage inédit et contenant des détails sur l'entrée des Francs dans les Gaules*, 1805, 2 vol. in-12; *Histoire des avocats au parlement et du barreau de Paris, depuis St.-Louis jusqu'en* 1790, Paris, 1813, 2 vol., *depuis la révolution*, 1816, in-8; *Les Lois rurales de la France rangées dans leur ordre naturel*, 1819, 2 vol. in-8; 7ᵉ éd. 1833, 2 vol. in-12.

* FOURNET (André-Hubert), prêtre, né en 1752, à Pérusse, diocèse de Poitiers, suivit un cours de droit, mais ne tarda pas à renoncer au monde pour embrasser l'état ecclésiastique. Ordonné prêtre à vingt-six ans, il fut nommé, en 1782, à la cure de Maillé, où il exerça sur l'esprit de ses paroissiens une heureuse influence par l'austérité de sa vie, son affectueuse charité pour les pauvres, et la puissance de ses exhortations, qu'animait une vive et ardente foi. La révolution ne lui permit pas de rester longtemps paisible dans sa paroisse, et le força même ensuite de quitter la France. Il passa en Espagne avec plusieurs de ses confrères, et demeura quelque temps en Navarre. Dans un pèlerinage qu'il voulut faire à pied à Saint-Jacques de Compostelle, il tomba malade à Burgos, et passa un mois à l'hôpital. Ayant recouvré la santé, il eut la pensée d'entrer dans l'ordre des carmes, mais un provincial de l'ordre l'engagea à rester dans le clergé séculier. Rentré en France en 1797, il alla s'établir dans son ancienne paroisse, où il fut reçu avec joie, et y exerça secrètement son ministère avec de grands fruits. Réintégré officiellement dans ses fonctions après le concordat, il commença vers cette époque son œuvre des *Filles de la Croix*, ou *Sœurs de saint André*, destinées à soigner les malades et à instruire les jeunes filles. Cette congrégation, fondée en 1806, approuvée d'abord par les grands-vicaires de Poitiers en 1817, reconnue par le gouvernement en 1819 et en 1826, fut autorisée définitivement par un bref du pape Pie VIII, en date du 1ᵉʳ septembre 1829. Elle se trouve aujourd'hui répandue dans une très-grande partie de la France, principalement dans les diocèses de Poitiers, de Bayonne, de Paris, de Versailles, d'Orléans, de Bourges, etc. En 1820, l'abbé Fournet se démit de sa cure de Maillé pour se livrer entièrement à la direction des religieuses, et continua pendant plusieurs années à attirer les bénédictions du ciel sur sa congrégation, par l'exercice de toutes les vertus dont il lui donnait l'exemple. Accablé d'années et d'infirmités, il mourut le 13 mai 1834, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

FOURNI. *Voy.* FOURNY.

FOURNIER (Guillaume), excellent critique de Paris, professeur en droit à Orléans, mit au jour en 1584, in-fol. *De verborum significationibus*.

FOURNIER (Georges), né à Caen, se fit jésuite, et mourut à la Flèche en 1652, à 57 ans. Ses principales productions sont une *Hydrographie*, 1767, in-fol.; *Asiæ descriptio, curante L. M. S.*, 1656, in-fol.; ouvrages bons pour leur temps, et qui ont servi à en faire de meilleurs.

FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, naquit à Paris le 15 septembre 1712. Il excella dans son art. Ses caractères ont embelli la typographie, ses lumières l'ont éclairée. Il publia en 1737 la *Table des proportions* qu'il faut observer entre les caractères, pour déterminer leurs hauteurs et fixer leurs rapports. Cette table est une découverte, non-seulement honorable pour son auteur, mais très-essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connaître à fond. Il donna en différents temps divers traités historiques et critiques sur l'origine et les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un savant consommé dans la matière qu'il traite. Ces différentes dissertations ont été recueillies en un vol. in-8, divisé en trois parties. La dernière renferme une histoire curieuse des graveurs en bois. Mais l'ouvrage le

plus important de Fournier, est son *Manuel typographique utile aux gens de lettres, et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie*, en 2 vol. in-8. L'auteur devait y en joindre deux autres ; mais il fut prévenu par la mort en 1768. L'homme n'était pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son âme, l'esprit de religion dont il était animé, répandait autour de lui une joie douce et toujours égale. Il aimait la retraite et le travail, et même avec excès; car ce fut sa constante application qui causa sa mort. On a des épreuves des différents caractères qu'il avait gravés, dans son *Manuel typographique*. On y en trouve même pour la musique : il était l'inventeur de ces sortes de caractères; et ils le disputent pour la beauté, à la musique gravée en taille douce. C'est lui qui a péremptoirement réfuté M. Schœpflin qui avait attribué l'invention de l'imprimerie à Guttemberg (*voy.* ce nom), en montrant que Guttemberg ne s'était point servi de caractères mobiles, mais de planches gravées. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le passage même dont M. Schœpflin étayait son opinion, la renverse de fond en comble. *Voy.* le *Journal historique et littéraire*, 1er juillet 1791, page 327.

* FOURNIER (Claude), surnommé l'*Américain*, né dans l'Auvergne en 1745, était, en 1772, à Saint-Domingue, où il servait dans les dragons blancs. Ayant trouvé l'art de perfectionner la fabrication du *tafia*, il gagna des sommes immenses, et devint bientôt l'un des plus riches habitants de la colonie. Sa rapide fortune excita l'envie, et après avoir vu incendier ses propriétés, il revint en France solliciter la réparation des attentats dont il était la victime. Mis en prison pour dettes, la révolution lui rendit la liberté, et il en embrassa les principes avec une ardeur qui le fit remarquer. La veille de la prise de la Bastille, il fut nommé commandant d'une des bandes qui préparaient l'insurrection. Au 10 août, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus aux attentats commis dans cette affreuse journée, ce qui ne l'empêcha pas de sauver la vie à plusieurs personnes. Il prit part aux massacres des 2 et 3 septembre. Chargé de conduire à Versailles les prisonniers d'Orléans, il fut accusé de les avoir fait égorger; mais il repoussa cette accusation. Après le 18 brumaire, condamné à la déportation, on se contenta de le mettre en surveillance. Enfin, impliqué dans l'attentat du 3 nivose, il fut déporté aux îles Séchelles; après avoir perdu tous ses compagnons d'infortune, il parvint à s'évader à l'aide d'une créole, qui ne le quitta point dans ses malheurs. Il gagna la Guadeloupe, et fut employé par Victor Hugues, son ami, qui y commandait. En 1808, il revint en France, fut arrêté de nouveau, et se trouvait encore à La Force en 1816; ayant demandé des juges, il fut relâché et traîna sa pénible existence jusqu'en 1823, qu'il mourut dans l'indigence. Il a publié quelques brochures.

* FOURNIER SARLOVÈSE (François), comte, lieutenant-général, né en 1775, dans le Périgord, mort au mois de janvier 1827, quitta l'étude du droit en 1792 pour entrer sous-lieutenant dans un régiment de dragons, et gagna tous ses grades sur le champ de bataille. A 23 ans, il était colonel du 12e régiment de hussards, à la tête duquel il fit, d'une manière brillante, les campagnes d'Italie. Les éloges dont Bonaparte le comblait ne changèrent point ses opinions républicaines; et après le 18 brumaire, il ne craignit point de se compromettre en blâmant les projets ambitieux du premier consul. Enfermé au Temple, puis exilé dans le Périgord, il reçut l'ordre d'accompagner l'amiral Villeneuve, chargé d'une expédition en Amérique, et à son retour, fut de nouveau confiné dans sa province. Il lui fut enfin permis, en 1807, de partager les succès de l'armée d'Allemagne. Avant la bataille d'Eylau, Bonaparte lui dit : *Colonel, dans votre affaire, il faut un baptême de sang.* Fournier se distingua dans cette journée, ainsi qu'à Friedland où il fut nommé général de brigade. Il fit les campagnes de 1808 et de 1809, en Espagne, sous les ordres du maréchal Ney. En 1812, il fit la campagne de Russie, et exécuta les charges les plus brillantes à la bataille de la Bérézina. Le grade de général de division et la croix de commandant de la légion-d'honneur furent sa récompense. Quelques reproches adressés à Bonaparte, après les revers de cette campagne, le firent arrêter et envoyer à Mayence. Mais, avant d'arriver, l'escorte qui le conduisait fut attaquée par des cosaques, et il se sauva. Le bruit s'étant répandu qu'il avait passé à l'ennemi, il se présenta à Mayence et demanda des juges. Cette conduite, que Bonaparte admira lui-même, n'empêcha point sa destitution. Fournier, retiré en Périgord, fut mis en surveillance. N'ayant point servi pendant les cent-jours, il fut placé dans le cadre de l'état-major, et à plusieurs reprises employé comme inspecteur-général de cavalerie. Dans ses *Considérations sur la législation militaire*, imprimées en 1814, il prédisait d'une manière positive que Bonaparte reviendrait de l'île d'Elbe, et indiquait les moyens qui devaient contribuer au succès de cette entreprise : cet ouvrage n'a point été publié.

* FOURNIER (Joseph-Augustin de), marquis d'Aultane, lieutenant-général, né en 1759, à Valréas, d'une famille ancienne, entra au service à 16 ans, et se trouvait capitaine de grenadiers au commencement de la révolution. Il se fit remarquer par sa bravoure aux batailles de Menin, Courtray, Valmy, fut appelé à l'état-major de l'armée, et nommé peu après général de brigade. Ami de Moreau, il partagea sa disgrace et demeura plus d'un an sans emploi. Chef d'état-major du 3e corps de l'armée d'Allemagne en 1805, il fit preuve de la plus grande activité, pour arriver à temps dans la plaine d'Austerlitz. Il se signala aussi particulièrement à la bataille d'Iéna, où il enleva plusieurs positions importantes ; fit la campagne de Pologne où il se couvrit de gloire dans les champs de Pultusk, et reçut le grade de général de division le 31 décembre 1806. Après la paix de Tilsitt, il fut nommé gouverneur de Varsovie. Il suivit l'armée d'Espagne en qualité de chef d'état-major de l'armée du centre, fut nommé gouverneur de Tolède, et sa sagesse et sa modération furent, pendant cette guerre, non moins utiles que son courage et son expérience. En 1815,

chef d'état-major de l'armée du duc d'Angoulême. (*voy.* ce nom), après le départ du prince, il revint à Paris, fut destitué et mis en surveillance. Au second retour du roi, nommé commandant de la septième division, il n'accepta point ce poste, et mourut le 7 janvier 1821. Plusieurs villes, entr'autres Ratisbonne, conservent le souvenir de son désintéressement.

FOURNIVAL (Simon), commis au secrétariat des trésoriers de France, a fait un *Recueil des titres* qui les concernent, Paris, 1655, in-fol., qui est rare. Il a été continué par M. Jean-Léon du Bourgneuf, trésorier de France à Orléans, et imprimé en cette ville, 1745, in-4, 2 parties. Ces collections ont une place dans les grandes bibliothèques.

FOURNY (Honoré Caille du), auditeur de la chambre des comtes à Paris, acquit une connaissance de l'histoire de France, et des anciens titres et archives qu'on garde à Paris, qui lui fit un nom; mais sa modestie et son zèle à obliger ses amis le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il lia amitié, fut le P. Anselme de la Vierge-Marie, augustin-déchaussé, qui avait publié en 1674 l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France, et des grands officiers de la couronne.* Du Fourny lui prodigua ses avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très-grand nombre de fautes, et lorsque ce religieux fut mort en 1694, il continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage. Cependant, dans la nouvelle édition qui vit le jour en 1712, il voulut que les corrections parussent être toutes du premier auteur, et il ne s'attribua que l'honneur d'avoir continué la suite des grands officiers jusqu'à cette année. L'abbé de Longuerue l'a certainement jugé avec trop de sévérité, quand il a dit : « M. du » Fourny était un bon homme, incapable de vou- » loir tromper. Il savait sa chambre des comptes; » mais il ne savait que cela. Son livre fourmille » de fautes. On lui fournissait des *mémoires*; mais » il ne savait pas assez reconnaitre ce qu'ils avaient » de défectueux. » Il est bien vrai que Du Fourny n'a pas corrigé toutes les fautes qui se trouvaient dans l'ouvrage du P. Anselme. Mais quel est le critique, même érudit et judicieux, qui, en fait de recherches et de monuments plus ou moins authentiques, puisse se flatter de se déterminer toujours avec certitude? Du Fourny mourut en 1731. Cette *Histoire* est à présent en 9 vol. in-fol., publiés depuis 1726 jusqu'en 1733, par les P. Ange et Simplicien, augustins-déchaussés, continuateurs de cette utile compilation; ils ont mis le plus grand soin à distinguer les pièces authentiques de celles qui ne l'étaient pas. Du Fourny mourut en 1731.

FOURQUEVAUX (Raimond de Beccarie de Pavie, baron de), était d'une branche de l'ancienne famille noble de Beccarie de Pavie, retirée en France au temps des guerres entre les *Guelphes* et les *Gibelins*. Né à Toulouse en 1509, il commença à servir au siége de Naples sous Lautrec, en 1528. Il commandait un corps considérable d'infanterie grisonne et italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554; il y fut blessé et prisonnier, et gardé 15 mois dans le fort de San-Miniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagème assez singulier pour en chasser plusieurs habitants mal-intentionnés. Il fit publier que deux chevaliers espagnols devaient se battre en champclos hors de la ville. Il fit poser des barrières pour les combattants, et dresser des échafauds pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, et ne laissa rentrer que les sujets fidèles au roi. Il contribua beaucoup en 1562 à la délivrance de Toulouse, dont les huguenots s'étaient presque rendus maîtres; et mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importants aux monarques qui l'employèrent dans la province du Languedoc.—François de Fourquevaux, son fils, est auteur d'un livre intitulé : *Vies de plusieurs grands Capitaines français*, imprimé à Paris en 1643, in-4. Ces vies sont au nombre de 14. Elles sont compilées fort exactement d'après les historiens du temps : c'est dommage que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre.

* FOURQUEVAUX (Jean-Baptiste-Raimond de Pavie de), petit-fils de *François*, né à Toulouse en 1693, après avoir été quelque temps lieutenant d'infanterie, embrassa la vie religieuse, et mourut au château de Fourquevaux en 1768. On a de lui une élégie couronnée par l'académie des jeux floraux en 1714, et plusieurs ouvrages de controverse : *Lettre d'un prieur au sujet de la nouvelle réfutation du livre des Règles pour l'intelligence des saintes Ecritures*, Paris, 1727, in-12; *Nouvelles Lettres sur le même sujet*, 1729, in-12; *Traité de la confiance chrétienne*, 1728 et 1731; *Catéchisme historique et dogmatique*, 1729, 2 vol. in-12, et Paris, 1766, 5 vol. in-12, avec les suites. Son *Eloge* se trouve dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 7 février 1769.

FOURRIER ou plutôt FOURIER (Pierre), de Mathancourt, bourg de Lorraine dont il était curé, était d'un autre bourg nommé Mirecourt, où il naquit en 1565. Il entra jeune parmi les chanoines-réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir et sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations, l'une de chanoines réguliers réformés qui enseignent, et l'autre de religieuses pour l'instruction des filles. Le pape Paul V approuva ces établissements en 1615 et 1616. Il est difficile de dire tout le bien qu'elles ont opéré et qu'elles opèrent encore dans le monde chrétien. Les religieuses, nommées communément *de la Congrégation de Notre-Dame*, sont particulièrement estimées dans toutes les villes où elles sont établies : elles y jouissent de la confiance bien méritée des parents pour l'éducation de leurs enfants, et répandent l'instruction avec l'amour de la vertu. Le P. Fourrier mourut saintement en 1640. Il a été béatifié en 1730.

FOURSY. *Voy.* Fursy.

FOX (Jean), né à Boston en 1517, quitta l'Angleterre sous le règne de Henri VIII pour professer le calvinisme en liberté. Il fit quelques voyages dans sa patrie, et s'y fixa entièrement sous la reine Eli-

sabeth. Il mourut dans un âge avancé. L'ouvrage par lequel il est principalement connu, est intitulé : *Acta et monumenta Ecclesiæ,* réimprimé en 1684, en 3 vol. in-fol. Péarson lui reproche des erreurs, de fausses citations, de mauvais raisonnements, etc.; dans une tête échauffée comme la sienne par les nouveaux dogmes, cela ne pouvait être autrement. Dans sa jeunesse il avait cultivé la poésie, pour laquelle il avait quelque talent. On a de lui plusieurs pièces de théâtre. Jacques Bienvenu a traduit le *Triomphe de Jésus-Christ,* Genève, 1562, in-4, rare. Son fils Samuel Fox a écrit sa vie qui a été imprimée en tête *des actes et monuments de l'église.*

FOX (Georges), fondateur de la secte des *Quakers* ou *Trembleurs*, né au village de Drayton dans le comté de Leicester, en 1624, n'avait que 19 ans, lorsque sa tête s'étant singulièrement exaltée, soit par quelque accident particulier, soit par un effet de son tempérament, il se crut tout d'un coup inspiré de Dieu, et se mit à prêcher. Vêtu de cuir, depuis les pieds jusqu'à la tête, il allait de village en village, criant contre la guerre et contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point. Quoique fils d'un ouvrier en soie, et qu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'était appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Écriture et de la controverse. Il avait de la mémoire et de l'enthousiasme. Les provinces de Leicester, de Nottingham et de Derby, furent les premiers théâtres de ce sombre charlatan. Il donna aux aveugles enthousiastes qui le suivaient, le nom d'*enfants de la lumière.* Ayant comparu à Derby devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de *trembler* devant le Seigneur, que le commissaire qui l'interrogeait s'écria qu'il avait affaire à un *quaker*, c'est-à-dire *trembleur* en anglais, nom qu'on a donné depuis à cette secte. Fox s'associa des femmes; ayant connu dans la prison de Lancastre la dame Fell, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses erreurs et l'épousa. Le patriarche du quakérisme emmena avec lui sa prosélyte en Amérique, l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministère, et fit valoir ses extravagances. Il y eut, chez les sots et les dupes, les mêmes succès qu'il avait eus dans une partie de l'ancien monde. Ce succès lui persuada que si l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne s'étaient pas encore rangées sous ses étendards, c'est qu'elles l'ignoraient. Il écrivit donc à tous les souverains des lettres insensées, qu'on paya du plus profond mépris. Fox, revenu en Angleterre, continua de répandre ses rêveries, et mourut en 1681. Peu de temps avant sa mort, il composa un gros volume sur sa *Vie* et ses *Missions;* pour le rendre plus mystérieux, il défendit par son testament de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le Père Catrou dans son *Histoire des Trembleurs*, publiée en 1733 (*voy.* Barclay, Robert). Dans une réponse faite aux quakers qui, en 1791, étaient venus dans l'assemblée nationale de France, Mirabeau réfuta leurs principes en ces termes : « Vous ne prêtez point, » dites-vous, de serments : mais vous vous trom» pez; un serment n'est qu'une promesse faite à » Dieu; la conscience d'une âme pure est un temple » de la Divinité, et, en promettant sur votre con» science, vous faites intervenir Dieu dans vos pa» roles.... Le sang humain n'est jamais versé par » vous sur la terre : touchante philosophie! mais » prenez garde; ne seriez-vous pas dans une erreur » que la vertu vous cache? Auriez-vous permis que » ces hordes de sauvages, qui errent dans les dé» serts de l'Amérique, eussent porté le massacre » dans la pacifique Pensylvanie, qu'ils eussent » égorgé vos femmes, vos enfants, vos vieillards, » plutôt que de sauver ces vies si chères en don» nant la mort à des meurtriers? On sait qu'un écrivain trop fameux a comparé le christianisme naissant à la secte des quakers. Un si étrange parallèle pourrait faire soupçonner qu'il avait lui-même de fortes dispositions au quakérisme. Quand la secte des quakers aura subjugué les philosophes et les rois; quand elle aura détruit toutes les autres religions, et cela dans un siècle aussi éclairé que celui d'Auguste; quand durant 18 siècles elle aura eu le suffrage de tous les bons esprits, elle aura pour elle un grand argument. C'est à ceux qui savent apprécier les possibilités et pressentir l'avenir, à prononcer si le fanatisme des trembleurs aura jamais ces succès. Les écrits de Fox ont été réunis en 3 vol. : le premier contient son *Journal*, le second sa *Correspondance*, le troisième ce qu'il a écrit sur *sa doctrine.* Quelques personnes ont prétendu qu'il n'était pas réellement l'auteur de ces différents ouvrages; mais ses sectateurs soutiennent que tout ce que ce recueil renferme de plus admirable est réellement de leur patriarche.

* FOX (Charles-Jacques), homme d'état et orateur distingué du parlement anglais, né le 13 janvier 1748, était le plus jeune fils de Henri Fox, premier lord Holland. Il montra de bonne heure ce qu'il serait un jour, et fit ses études avec un grand succès au collége d'Eton, d'où il passa à l'université d'Oxford. Son père, trop vivement flatté de ses qualités brillantes, eut la faiblesse de ne pas réprimer les funestes penchants qui se développaient en lui et qui devaient nuire à sa fortune. Après avoir terminé ses études, il voyagea sur le continent, et se fit remarquer par un goût excessif pour la parure, qui s'unissait en lui à une certaine originalité d'esprit. Plus tard, lorsqu'il eut acquis des titres réels à une grande réputation, il remplaça cette élégante recherche, par une simplicité qui tenait de la négligence. Il n'avait que vingt ans lorsque son père, impatient de le voir figurer sur la scène politique, le fit nommer membre de la chambre des communes. Son début fut loin d'annoncer qu'il figurerait un jour parmi les orateurs les plus fougueux de l'opposition. C'était l'époque où Wilkes, député de Middlesex, détenu arbitrairement dans la prison du banc du roi, réclamait sa rentrée au parlement. Fox combattit sa demande et n'en fut félicité que par le ministère. Mais sous le rapport du talent, il fut applaudi du public, et le chancelier de l'Echiquier, pour le récompenser, le nomma payeur de la caisse des veuves et des orphelins, et ensuite lord de l'amirauté, puis de la trésorerie.

Partisan du système ministériel jusqu'en 1772, il se lia vers cette époque avec les membres de l'opposition, et entr'autres avec Burke, qu'il a depuis appelé le plus beau génie de l'Angleterre au XVIIIe siècle. La mort de son père, en 1774, leva tous les obstacles qui jusqu'alors avaient arrêté l'essor indépendant de ses opinions. Les reproches du ministère ne firent qu'accélérer ce changement conforme à la franchise naturelle de son caractère. La discussion sur le bill relatif au serment du *Test* lui offrit l'occasion de défendre les maximes de tolérance religieuse professées par l'opposition, et il vota dans un sens contraire au gouvernement. Le ministère irrité le destitua de sa place de lord de la trésorerie. Fox, très-sensible à cette disgrace, essaya de s'en consoler par les distractions d'une vie dissipée. La révolution d'Amérique lui offrit bientôt l'occasion de développer son vrai talent. Il soutint que les colonies avaient le droit de se taxer elles-mêmes, et il annonça les conséquences funestes de l'obstination du gouvernement. « Alexandre le » Grand, dit-il, n'a pas conquis autant de pays » que lord North aura eu le talent d'en perdre » dans une seule campagne. » Ayant, dans un voyage qu'il fit en France, pénétré les intentions du cabinet de Versailles, il en revint plus affermi dans son système d'opposition, et il ne cessa de se prononcer contre les mesures qui tendaient à soumettre les américains par la force des armes. Cette conduite et un duel qu'il s'attira par une vive sortie contre les députés qui abandonnaient l'opposition, lui acquirent la faveur du peuple, et, en 1780, malgré tous les obstacles que lui suscita l'influence de la cour, il fut élu représentant de Westminster. Devenu le chef de l'opposition, il ne laissa aux ministres aucun moyen de se maintenir. Après la capitulation de lord Cornwallis, fait prisonnier par les insurgés, Fox accusa l'administration, non seulement d'impéritie, mais de trahison. Un nouveau ministère ayant été formé en 1782, il y entra comme secrétaire d'état aux affaires étrangères. Bientôt la mort de lord Rockingham, ayant fourni à la cour un prétexte pour composer un ministère qui lui déplût moins, Fox parut oublier ses principes, en se rapprochant de lord North, violant ainsi la promesse solennelle qu'il avait faite de *ne jamais s'allier avec un seul personnage appartenant à ce cabinet*. Nommé une seconde fois secrétaire d'état, il parut de nouveau en contradiction avec lui-même en adoptant pour la paix générale, signée en 1783, les préliminaires arrêtés par lord Shelburne, et qu'il avait désapprouvés comme membre de l'opposition. Fox se vit tout-à-fait abandonné par l'opinion publique, lorsqu'il eut appuyé par un discours, regardé du reste comme un chef-d'œuvre, un bill destiné à faire dépendre entièrement du ministère la direction des affaires de l'Inde, en ôtant à la compagnie sa charte, sous prétexte de punir les malversations. Le bill passa malgré les efforts de Pitt; mais le roi trouvant que les ministres allaient trop loin, le fit rejeter par la chambre haute, et changea son ministère. Cependant telle est l'inconstance de l'opinion publique, que le nom de Fox redevint populaire dans le nouveau parlement, dès qu'il se fut opposé à l'établissement de quelques taxes nouvelles. En 1789, il appuya avec Pitt et Burke la proposition d'abolir la traite des noirs. L'année précédente le roi Georges III avait eu une première attaque de cette maladie qui finit par aliéner totalement sa raison. Fox qui voyageait alors en Italie, revint précipitamment à Londres, et soutint avec force que la régence appartenait de droit à l'héritier présomptif de la couronne. Le prompt rétablissement du roi frustra les espérances que l'opposition avait fondées sur le prince de Galles. En 1790, Fox combattit le projet de déclarer la guerre à la Russie et à l'Espagne, et Catherine II fut si contente du discours qu'il prononça dans cette occasion, qu'elle fit sculpter son buste en marbre, afin de le placer entre ceux de Démosthènes et de Cicéron. Lorsque la révolution française éclata, Fox y applaudit avec une chaleur qui lui fit perdre l'amitié de Burke, et jamais il ne put s'en consoler. Malgré sa sympathie pour les réformateurs français, il demanda que le parlement intervînt en faveur de Louis XVI, auprès de la Convention. Son opposition, en 1793, à la déclaration de guerre contre la France, indisposa contre lui la chambre tout entière, et lui enleva de nouveau presque toute sa popularité. Le jeu et les paris l'avaient entièrement ruiné; mais son immense talent lui restaient, et il ne perdait pas l'espoir de recouvrer la faveur populaire. Dans une fête qui lui fut donnée par les Wighs, pour l'anniversaire de sa naissance, il osa porter un toast au *peuple souverain!* ce qui le fit immédiatement rayer de la liste des conseillers privés du roi. La paix, signée en 1801, lui permit de voyager en France, où il reçut l'accueil le plus distingué. Lorsque Pitt mourut en 1806, Fox fut nommé premier ministre. Toujours animé du désir de rétablir avec la France des relations amicales, il avait entamé à Paris une négociation qui promettait d'heureux résultats, lorsqu'une hydropisie de poitrine l'enleva le 13 septembre de la même année. Des honneurs extraordinaires furent rendus à sa mémoire. Un monument lui fut élevé dans Westminster; et le prince de Galles devenu régent fit placer son buste dans la salle du conseil. Fox est un des orateurs les plus éloquents dont l'Angleterre s'honore; une simplicité lucide, une dialectique nerveuse, et quelquefois une véhémence entrainante distinguent ses discours. Son talent était soutenu par une vaste érudition, et il possédait à fond les langues grecque et latine. On doit regretter que ses qualités éminentes aient été ternies par la passion du jeu et les habitudes d'une vie dissipée. Comme Mirabeau, Fox prétendit allier l'extrême irrégularité des mœurs et les travaux de l'homme d'état. Ses excès altérèrent sa santé naturellement robuste et hâtèrent le terme de ses jours. On a de lui : *Lettre aux dignes et indépendants électeurs de la cité de Westminster*, 1793; *Histoire des deux derniers rois de la maison des Stuart*, Londres, 1808, in-8; cet ouvrage n'est pas terminé. On a le recueil des *Discours* de Fox, dans la chambre des communes, Londres, 1814, 6 vol. in-8, avec une préface de Lord Erskine (*voy.* ce nom.).

FOX-MORZILLO, *Foxus Morzillus* (Sébastien), né à Séville en 1528, fit ses études en Espagne et dans les Pays-Bas, et s'acquit de la réputation par ses ouvrages. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant nommé pour être précepteur de l'infant don Carlos, il quitta Louvain, et alla s'embarquer pour être plus tôt auprès du prince; mais il fit malheureusement naufrage, et périt à la fleur de son âge. On a de lui des *Commentaires sur le Timée et sur le Phédon* de Platon, in-fol., et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition.

* FOY (Louis-Etienne de), chanoine de Meaux, né à Angles, mort en 1778, a publié la trad. des *Lettres de Busbeck*, avec des remarques historiques, 1748, 3 vol. in-12; *Traité des deux puissances*, ou *Maximes sur l'abus*, 1752, in-12; *Prospectus d'une Description historique, géographique et diplomatique de la France*, 1757, in-4; *Notice des diplômes, des chartres et des actes relatifs à l'Histoire de France*, 1765, in-fol. tom. 1, le seul qui ait paru (*voy.* Bréquigny.

* FOY (Maximilien-Sébastien, comte), lieutenant général, né à Ham en février 1775, entra dès l'âge de 15 ans à l'école de La Fère. Nommé en 1792 lieutenant en second, il fit ses premières armes sous les ordres de Dumouriez, et obtint en 1793 le grade de capitaine. Il ne put voir sans horreur les excès de la révolution, et il s'en expliqua avec la franchise d'un soldat. Joseph Lebon (*voy.* ce nom) le fit jeter dans les prisons de Cambrai, et traduire au tribunal révolutionnaire de cette ville. Foy, qui avait fait entendre des paroles hardies au cruel proconsul, déploya la même assurance devant ses juges, qui se contentèrent de le renvoyer en prison jusqu'à plus ample informé. Rendu quelques mois après à la liberté, et rétabli dans son grade, il fit dans l'armée de Rhin-et-Moselle, les campagnes de 1795, 1796, et 1797, et se distingua au passage du Rhin à Diersheim, et blessé grièvement au fort de l'action, fut nommé chef d'escadron sur le champ de bataille. Profitant des loisirs de sa convalescence pour étendre son instruction, il suivit les leçons de droit public de Koch (*voy.* ce nom), à Strasbourg. Au printemps de 1798 il rejoignit son régiment à l'armée des côtes, et vit en passant à Paris le général Bonaparte qui, charmé de son mérite, lui fit offrir la place d'aide-de-camp. L'année suivante il servit en Suisse sous les ordres de Masséna, dont il sut mériter la confiance. Après avoir combattu en Allemagne, il passa en Italie, où il commanda une brigade à l'avant-garde et revint en France après la paix d'Amiens avec le grade de colonel d'artillerie. Lorsque Moreau fut mis en jugement, Foy, chef d'état-major au camp d'Utrecht, refusa de signer une adresse au premier consul, où la conduite du vainqueur de Hohenlinden était incriminée: « Je ne signerai jamais, dit-il, une pièce » qui désigne tels ou tels individus comme auteurs » de conspirations, parce que je suis militaire, et » que je ne suis pas juge. » Vers le même temps, il osa voter contre l'établissement du gouvernement impérial. Napoléon, instruit de ces actes de résistance auxquels il était peu accoutumé, ne cessa pas pour cela d'employer Foy; mais il le laissa neuf ans dans le grade de colonel. Après avoir pris part en 1805 à la campagne d'Autriche, et commandé l'artillerie dans le Frioul, il fut en 1807 chargé de conduire à Constantinople un corps de 1200 canonniers que Napoléon envoyait au sultan Sélim. Sur ces entrefaites une révolution ayant éclaté dans la capitale de l'empire ottoman, les canonniers revinrent en France, mais Foy poursuivit sa route; et achevant heureusement sa mission, il fortifia les Dardanelles et fit mettre en position un grand nombre de batteries qui forcèrent l'ennemi à se retirer. De Constantinople il passa en Portugal, et fut blessé à la bataille de Vimeiro. Nommé général de brigade en 1808, il se distingua dans toutes les affaires qui eurent lieu dans cette campagne. Dans celle de 1810, où il fut encore blessé, il défit avec six cents hommes trois mille Espagnols à Arrago-del-Gorco en Estramadure; et dans une autre rencontre on le vit avec douze cents fantassins et trois cents chevaux résister pendant une marche de six lieues au corps du général O' Donnel, composé de sept mille hommes d'infanterie et de deux mille cavaliers, et sans cesse attaqué, ne laisser à l'ennemi que des morts. Choisi par Masséna pour aller expliquer à l'empereur la position difficile où se trouvait l'armée française, Foy, après avoir failli périr en route, parut devant l'empereur, qui, frappé de la manière dont il lui rendit compte des opérations de l'armée, le prit en estime, et le nomma général de division. Pendant les campagnes de 1811 et de 1812, Foy sembla, malgré ses fatigues et ses nombreuses blessures, redoubler de courage et d'activité. A la bataille de Salamanque, il couvrit, à la tête de l'arrière-garde, la retraite de l'armée, et eut plusieurs engagements avec l'ennemi jusqu'aux bords du Duero. En 1813, il prit d'assaut la place de Castro-Urdiales, défendue par une forte garnison espagnole, et par une escadrille anglaise; et après la perte de la bataille de Vittoria, il rassembla les débris de l'armée française, et occupa le défilé d'Ardouin qu'il ne quitta que sur l'ordre exprès du roi Joseph. Après avoir renforcé Saint-Sébastien, il repassa la Bidassoa sans avoir laissé à l'ennemi ni un homme, ni un canon. Grièvement blessé à la bataille d'Orthez, le 27 février 1814, il ne put arriver à Paris qu'après le rétablissement des Bourbons. Les faveurs du gouvernement royal ne l'empêchèrent pas, après le 20 mars, de se ranger sous son premier drapeau. Il commandait, à la bataille de Waterloo, une division d'infanterie; il y reçut sa quinzième blessure. Rentré dans la vie privée il s'occupa de mettre en ordre les matières qu'il avait recueillies sur l'histoire de la guerre d'Espagne. Nommé en 1819 inspecteur-général d'infanterie, il fut la même année élu par le département de l'Aisne, membre de la chambre des députés. Il y prit place parmi les défenseurs des libertés publiques, et s'éleva bientôt au rang des premiers orateurs. Si son opposition au ministère fut violente, elle fut aussi toujours loyale et consciencieuse; le talent s'unissait en lui à un noble caractère, et ses inspirations les plus éloquentes étaient puisées dans un sentiment exalté d'honneur fran-

çais, qui trouvait de la sympathie dans tous les partis. Foy ne conspira jamais, et il est probable que ses vœux en politique n'allaient pas au-delà de l'avénement d'un ministère *libéral*. Quand son mandat de député expira en 1823, les colléges de Paris, de Saint-Quentin et de Vervins lui accordèrent simultanément leurs suffrages pour la session de 1824. Son zèle et son éloquence parurent s'accroître encore dans ce dernier période de sa carrière. Mais ses forces physiques ne répondaient plus à l'énergie de son âme. Atteint d'une affection du cœur, un voyage qu'il fit dans les Pyrénées ne put lui rendre la santé. Les émotions que lui fit éprouver l'accueil qu'il reçut dans plusieurs villes de France, hâtèrent les progrès du mal. Les soins empressés que les médecins lui prodiguèrent après son retour furent impuissants pour le sauver, et il mourut à Paris le 28 novembre 1825. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe, et une souscription fut ouverte pour doter ses enfants et pour ériger un monument à sa mémoire. On a imprimé en 1826 : ses *Discours précédés d'une notice biographique par M. Tissot, d'un éloge par M. Etienne, et d'un essai sur l'éloquence politique par M. Jay*, Paris, 2 vol. in-8, et en 1827 son *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon*, 4 vol. in-8.

* FOZIO (Joseph) en latin *Fotius*, jésuite, né en 1606 à Reggio, professa la rhétorique, la philosophie et la théologie dans le collége de son ordre à Rome, puis fut vice-recteur de la maison professe de cette ville, où il mourut vers 1676. Il est auteur d'un écrit intitulé : *Informatio pro ven. servo Dei Ignatio Azebedo et sociis in odium fidei interfectis ab hæreticis*, Rome, 1662, in-4. Il a traduit en italien : la *Vie* de saint François de Sales par le cardinal Franciotti, Rome, 1662, in-8; l'*Histoire sainte* du P. Nicol. Talon, Bologne, 1649, in-12, et plusieurs autres ouvrages ascétiques.

FRA-BASTIEN. *Voy.* SÉBASTIEN DE PIOMBO.

FRACASTOR (Jérôme), naquit à Vérone vers l'an 1483, avec des lèvres si fort attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. On dit que, dans son enfance, sa mère fut écrasée de la foudre, tandis qu'elle le tenait dans ses bras, sans qu'il en fût atteint. Ses progrès dans les sciences et les beaux arts furent rapides. Il cultiva surtout avec beaucoup de succès la poésie et la médecine. Le pape Paul III, voulant transférer d'Allemagne en Italie le concile de Trente, se servit de lui pour y engager les Pères; et ce fut alors que le concile fut transféré à Bologne. Fracastor mourut d'apoplexie à Casi, près de Vérone, en 1553, à 71 ans. Sa patrie lui fit élever une statue, 6 ans après. Fracastor était en relation avec les meilleurs littérateurs de son temps, et en particulier avec l'illustre cardinal Bembo. Il était digne de ce commerce par les qualités de son cœur. Exempt d'ambition, content de peu, il mena une vie saine et joyeuse. Il parlait peu; mais lorsqu'il était en société avec ses amis, sa conversation était aussi gaie qu'animée. Dans la médecine, il s'attachait à la guérison des maladies extraordinaires. Fracastor est principalement connu par l'élégance avec laquelle il écrivait en latin. Son poème intitulé : *Syphilis, sive de morbo gallico*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile, n'est point indigne de l'auteur qu'il a imité. Il a obtenu plus de 20 éditions. La versification en est riche et nombreuse, les images vives, les pensées nobles. On en a donné en 1753, in-12, une traduction en français avec des notes : elle est attribuée à Macquer et à Lacombe. Il a aussi été traduit en italien. Il nous reste plusieurs autres ouvrages de ce poète médecin; *De stellis liber unus*, 1535-1538, in-8; *De sympathia et antipathia rerum*, 1646, qui a eu plusieurs éditions; *Fracastorius sive de anima Dialogus*. On les a recueillis à Padoue en 1735, en 2 vol. in-4. Les *poésies* avaient été imprimées séparément dans la même ville en 1718, in-8.

FRACHETTA (Jérôme), de Rovigo en Italie, se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est : *Il seminario de Governi di stato e di guerra*, 1648, in-4. Il mourut à Naples, au commencement du XVII^e^ siècle. Il demeura quelque temps à Rome, où il fut chargé par la cour d'Espagne de diverses affaires; mais son esprit satirique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui une traduction italienne du poème de Lucrèce, avec d'excellentes remarques sur l'épicuréisme.

* FRA-DIAVOLO, ou *Frère Diable*, dont le véritable nom est Michel Pozza, naquit à Itri, vers 1760. S'étant mis à la tête d'une troupe de brigands, il désola pendant longtemps la Calabre. Mais lors de l'invasion des Français, en 1799, s'étant signalé par sa haine contr'eux, il obtint avec le pardon du passé le brevet de colonel ou de chef de masse insurgée. Devenu tout-à-coup un autre homme, il ne s'occupa que de bien former sa troupe, fit la campagne de Rome avec l'armée napolitaine, et obtint de nouvelles récompenses. Lorsque les Français occupèrent Naples une seconde fois, il se retira à Gaëte. Le souvenir de son ancien métier lui ayant fait commettre quelques désordres, il fut chassé de cette ville, par ordre du gouverneur. Après avoir erré dans la Calabre, il se rendit à Palerme, et prit part à l'insurrection organisée par le commodore Sydney Smith. Ayant débarqué à Sperlonga, il délivra des prisons tous les malfaiteurs, pour en grossir sa troupe, et marqua sa route par le meurtre, le vol et l'incendie. Atteint par les Français, il se défendit avec courage, et parvint à s'échapper; mais il fut trahi par un paysan, arrêté à Saint-Severino, et conduit à Naples, où il fut pendu le 6 novembre 1806.

* FRAGONARD (Nicolas), peintre, né à Paris vers 1732, fut élève de Boucher, dont il adopta la manière affectée en mettant toutefois dans ses compositions plus de noblesse et de poésie. Après avoir remporté le grand prix, il alla étudier à Rome A son retour il fut admis à l'académie, sur la présentation de son tableau de *Coresus et Callirhoé*, qui fit concevoir les plus hautes espérances; mais il abandonna bientôt le genre de l'histoire, obtint la vogue par ses dessins licencieux, recherchés des riches amateurs, et acquit une certaine opulence. Il perdit pendant la révolution la fortune

qu'il avait amassée, et mourut en 1806, dans un état voisin de la misère.

FRAGUIER (Claude-François), de l'académie française et de celle des belles-lettres, naquit à Paris le 28 août 1666. Les P. la Baune, Rapin, Jouvenci, la Rue et Commire lui inspirèrent le goût des belles-lettres, et surtout de la poésie. Il prit l'habit de jésuite en 1683, et le quitta en 1694, soit qu'il fût convaincu que ce n'était pas sa vocation, soit que ses supérieurs ne crussent pas qu'il eût l'esprit de l'état religieux. L'abbé Bignon, chargé de présider au *Journal des savants*, engagea l'abbé Fraguier à partager ce travail, auquel il paraissait propre par ses connaissances, et surtout parce qu'il possédait différentes langues. Renfermé chez lui, dans un âge peu avancé, par des infirmités continuelles, il s'occupa d'une traduction de Platon, que sa santé l'obligea d'abandonner; mais il publia un poème sur la philosophie de ce Grec, intitulé : *Ecole de Platon*. Il y montre un grand respect pour ces vieux pédagogues, qui ont donné des leçons qu'ils ne pratiquaient guère, leçons qui elles-mêmes n'étaient pas toujours sages, et respiraient ou la vanité ou la corruption des auteurs, et qui dans tous les cas étaient sans ressort et sans sanction (*voy.* Platon, Lucien, Socrate, Zénon, etc.). Ce poème et les autres poésies de l'abbé Fraguier se trouvent dans le Recueil de celles de Huet, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé d'Olivet. On a encore de l'abbé Fraguier plusieurs *Dissertations*, insérées dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Il mourut d'apoplexie en 1728, âgé de 62 ans. Le célèbre Huet et d'autres savants illustres avaient été ses amis, mais ses liaisons avec Ninon de Lenclos et son enthousiasme philosophique qui allait jusqu'à faire l'éloge du pédéraste Socrate, éloignèrent de lui les hommes vertueux.

FRAIN (Jean), seigneur du Tremblai, né à Angers en 1641, membre de l'académie de cette ville, mourut en 1724. Sa conversation était celle d'un homme qui avait beaucoup lu, mais trop entêté de ses idées. Sur la fin de ses jours il devint presque misanthrope. On a de lui plusieurs Traités de morale solidement écrits : *Nouveaux Essais de morale*, in-12; *Traité de la vocation chrétienne des enfants; Conversations morales sur les jeux et les divertissements; Traité de la confiance en Dieu.*

* FRAMERY (Nicolas-Etienne), né à Rouen le 25 mars 1745, mort à Paris le 26 novembre 1810, cultiva la poésie, l'art dramatique et la musique, et publia dans ces différents genres plusieurs ouvrages qui ne sont pas sans mérite. Ce fut lui qui parodia le premier en français des opéras italiens, entr'autres, *la Colonie*, *l'Olympiade* et *l'Infante de Zamora*, qui furent bien accueillis du public. Il avait à peine 18 ans, lorsqu'il donna aux Italiens sa *Nouvelle Eve*, dont la représentation fut interdite. Il fit paraître ensuite *Nanette et Lucas*, et remit au théâtre le *Nicaise* de Vadé, qu'il avait arrangé. Il donna en 1785 la *Sorcière par hasard*, opéra-comique dont il avait fait la musique, ainsi que celle de *Médée*, non représentée. Il remporta en 1802 un prix à l'institut, pour un *Discours* sur cette question : *Analyser les rapports qui existent entre la musique et la déclamation*. Parmi ses autres ouvrages on citera : *Mémoire sur le conservatoire de musique*, 1775; *Avis aux poètes lyriques, ou de la nécessité du rhythme et de la césure dans les hymnes*, 1786, in-8. Il a eu part aux *traductions* de la *Jérusalem délivrée* et du *Roland furieux*, par Panckoucke, et au *Dictionnaire de musique de l'Encyclopédie.*

FRANC (Martin Le), prévôt et chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape Félix V et du pape Nicolas V, était d'Aumale en Normandie, selon Fauchet. Il publia un mauvais livre (contre le roman de la *Rose*) intitulé *le Champion des Dames*. Il plaide assez mal leur cause; cependant l'édition de Paris, 1530, in-8, est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune et de la Vertu*, Paris, 1519, in-4.

FRANC (Jean-Jacques Le), marquis de *Pompignan*, naquit en 1709, à Montauban, où il exerça d'abord la charge d'avocat général à la cour des Aides, et succéda ensuite à son père et à son oncle dans la première présidence de ce tribunal. Il avait obtenu aussi une place de conseiller d'honneur au parlement de Toulouse, distinction extraordinaire et même unique. Son goût pour les lettres lui fit quitter bientôt toute espèce de fonctions publiques, et il vint à Paris jouir des succès que lui avaient déjà mérités quelques-uns de ses ouvrages. Il avait débuté sur la scène tragique en 1734 par sa pièce de *Didon*, imitée de Métastase, qui s'est longtemps maintenue au théâtre. Depuis cette époque, tous les moments de loisir que ses emplois lui avaient permis de prendre avaient été consacrés à l'étude. Il s'est fait un nom très-distingué dans divers genres de littérature. Bien différent de nos écrivains modernes, il s'était nourri de tous les sucs de la saine antiquité, et avait puisé dans les mêmes sources où s'étaient abreuvés, si l'on peut hasarder cette expression, les Racine, les Dépréaux, les J.-B. Rousseau. Le latin, le grec, l'hébreu, ces trois langues qu'on peut regarder comme les trois fleuves de l'ancienne érudition, étaient familières à M. de Pompignan : il y joignait l'italien et l'anglais. On peut dire, sans crainte d'être démenti par tout connaisseur impartial, que M. de Pompignan est le poète français qui approche le plus de J.-B. Rousseau, pour le talent d'exprimer en vers les beautés des prophètes. Quoiqu'un grand poète, descendu de sa sphère pour sacrifier à sa passion, et se montrer le *plus petit des hommes*, ait dit : *Sacrés ils sont, car personne n'y touche;* cette plaisanterie n'empêchera point que les *Poésies sacrées* de M. de Pompignan ne reçoivent à jamais un juste tribut d'admiration. On sera toujours frappé de l'ode où Isaïe nous peint les *ombres hautaines des Souverains de l'Egypte renversées dans les enfers, sous la main de Dieu;* et de plusieurs autres remplies d'expressions nobles, d'idées vastes et sublimes. Partout on y retrouve le poète instruit, l'homme qui possède toutes les richesses de sa langue, point de faux éclat, le terme propre, la rime conservée dans son exactitude. Voilà ce qui distinguera toujours M. de Pompignan de tous ces rimailleurs qui se sont avisés de vouloir imiter J.-B. Rousseau. Ses *Poésies diverses* n'étincellent pas de beautés aussi frappantes.

Mais sa tragédie de *Didon* est sans contredit une des meilleures qui aient paru sur le théâtre français. Son *Voyage de Languedoc*, plein d'agrément, de variété et d'intérêt, inférieur à celui de Bachaumont et de Chapelle du côté de la naïveté et de l'aisance, mais supérieur par la correction, la noblesse et la poésie, a paru moins occuper l'attention du public que sa traduction des Géorgiques, ouvrage généralement applaudi, devenu plus célèbre encore par l'espèce de lutte qu'il a essuyée contre celui de M. l'abbé Delille, et les parallèles multipliés qu'on a faits des deux traductions. « La manière de M. Delille, dit un critique juste et éclairé, doit paraître » plus brillante, et cela par un défaut qui a généralement réussi aux poètes de ce siècle : c'est la » méthode de travailler en marqueterie, par de petites phrases morcelées, et en isolant leurs vers. » Cette méthode, qui détruit, à la vérité, l'harmonie générale d'un ouvrage, qui empêche d'en » sentir les liaisons, d'en saisir l'ensemble, et d'en » suivre la marche, a de grands avantages pour » briller aux yeux des lecteurs superficiels, dont » l'attention décousue et le goût de détail ne peut » voir et juger qu'un petit objet à la fois. La manière de M. de Pompignan, plus simple, plus » naturelle, plus conforme en général à la marche » des idées et aux phrases périodiques du poète » latin, plaira peut-être davantage aux connaisseurs qui sentiront un peu mieux dans ses vers » le goût pur et vrai de l'antiquité, d'autant plus » qu'on n'aura point à lui reprocher ce clinquant » antithétique, ces bluettes du bel-esprit, ces tours » maniérés, ces petits agréments sans grâce, et ce » vermillon éblouissant dont M. l'abbé Delille a » souvent enluminé la muse de Virgile. » Sa traduction d'*Eschyle* et de quelques dialogues de Lucien est d'une perfection qu'il semble difficile de surpasser; peu d'écrivains ont mieux gardé les règles de la traduction, et mieux conservé l'esprit des auteurs traduits. Il a donné en 1784 ses *Œuvres complètes*, Paris, 6 vol. in-8, très-belle édition. On souhaiterait qu'il eût fait un choix, et qu'il n'eût point associé aux titres d'une gloire solide, des bagatelles qui ne peuvent en rien y contribuer. On est surtout fâché d'y trouver la *Prière universelle*, pièce remplie de maximes fausses, que l'auteur, par une complaisance mal entendue, a traduite de Pope, à la sollicitation de quelques Anglais, faux amis qui l'imprimèrent à son insu, et que lui-même, par une tendresse mal placée envers cet enfant illégitime, n'a pas eu le courage de supprimer. Il n'avait jamais eu dans l'esprit les principes qu'elle renferme, et en général il est difficile d'allier d'une manière plus étroite le génie avec la religion, avec le respect des mœurs, et les égards dus à l'honnêteté et à la décence. On chercherait en vain dans ses *épîtres* et dans ses *Discours philosophiques*, ce ton d'aigreur et de cynisme, qu'un coloris séduisant n'est pas capable d'adoucir; ces maximes hardies qui défigurent toutes les notions; cet appareil de sentiments qui n'échauffent que l'imagination et laisse le cœur froid. On y trouve en revanche des traits de force et de lumière, des leçons de morale, des règles de goût qu'on peut adopter sans craindre de s'égarer. Tout ce que le poète y débite est toujours d'accord avec les vrais principes. Qu'on lise avec attention son *Epître* sur la décadence de la littérature française, on y reconnaîtra sans peine le danger des travers qu'il condamne, la nécessité des préservatifs qu'il leur oppose, la sagesse des réflexions qu'il présente; on y admirera surtout un athlète vigoureux, luttant avec avantage contre les champions de la nouveauté et du mauvais goût. C'est un spectacle bien noble que celui d'un académicien, qui, au milieu de sa compagnie, ose rappeler les lettres à leur première dignité, élever la voix en faveur de la patrie et des mœurs, et défendre la foi de ses pères, sans que, ni les murmures d'une partie de l'assemblée, ni la surprise et l'indignation qui éclatent sur le visage de certains auditeurs, ni les regards sévères qu'on lui lance, puissent déconcerter l'intrépide avocat d'une cause si belle (*voy.* MORELLET). Opposez à ce tableau celui d'un malheureux vieillard qui a fondé sa réputation sur la ruine de la religion et des mœurs, égayant ses dernières années par de coupables facéties, et rappelant toutes ses forces pour jeter de la boue au visage de son respectable confrère, parce qu'il a eu l'audace d'exposer en pleine académie les sentiments d'un honnête homme et d'un bon citoyen. Un homme d'esprit l'a appelé *le dernier des Romains*. Il mourut le 1er novembre 1784, dans son château de Pompignan, où il était retourné pour se soustraire à la tourbe philosophique qui le persécutait. M. de Sancy a consacré ces vers à sa mémoire :

Près de Rousseau Le Franc est au sacré vallon,
Favori de Minerve ainsi que d'Apollon,
Rien ne peut ternir sa mémoire,
Et son triomphe est affermi :
Voltaire fut son ennemi,
C'est un nouveau titre à sa gloire.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, ses *Lettres* qui sont en très-grand nombre, et dont on se propose de faire la collection, ne seront pas le moindre titre de sa gloire. « Cet écrivain, dit l'abbé » Maury, dans un *Discours* où d'ailleurs il ne lui a » pas rendu assez de justice, semble amollir son » style et s'attendrir au nom de l'amitié, dont il a » la cordialité, l'abandon, les aimables inquiétudes. » Ce qui dans l'art d'écrire lui a le moins coûté, » sera peut-être ce qui aura ce trait de ressemblance avec le chancelier d'Aguesseau, dont il » fut chéri et estimé, que ses *lettres* seront un des » plus beaux monuments de ses travaux et de son » génie. »

FRANC (Jean-Georges le), de Pompignan, frère du précédent, né à Montauban le 22 février 1715, évêque du Puy en Velay en 1743, archevêque de Vienne en 1774, est mort à Paris le 30 décembre 1790, après avoir longtemps servi l'Eglise par son zèle, édifié la France par ses vertus, et éclairé par ses savants écrits, dont les principaux sont : *Questions diverses sur l'incrédulité*, in-12; ouvrage très-bien écrit, quoique d'une manière un peu prolixe, et plusieurs fois réimprimé. Il y examine, s'il y a beaucoup de véritables incrédules; 2° Quelle est l'origine de l'incrédulité; 3° Si les incrédules sont

des esprits-forts; 4° Si l'incrédulité est compatible avec la probité; 5° Si elle est pernicieuse à l'état. Toutes ces questions sont traitées avec autant de profondeur que de sagesse; *L'Incrédulité convaincue par les Prophéties*, Paris, 1759, 3 vol. in-12. L'accomplissement des prophéties, dans l'exposition claire et précise qu'en fait le savant prélat, en fixe le sens, et met la vérité de la religion dans le plus grand jour; *La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même*, Paris, 1772, in-12. Il a l'avantage d'y combattre des ennemis qui se détruisent eux-mêmes par les contradictions et les absurdités que renferment leurs systèmes comparés les uns avec les autres; il n'a besoin, pour les terrasser, que des propres traits qu'ils se lancent eux-mêmes, et il en fait résulter le triomphe le plus complet et le plus glorieux pour la cause qu'il défend; *La dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1754, in-12. Il y prouve, contre les détracteurs de la dévotion, qu'elle s'allie très-bien avec l'esprit des belles-lettres, des sciences, du gouvernement, des affaires et de société; *Le véritable usage de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la Religion*, Avignon, 1782, in-12, 4e édit. On y trouve la même solidité qui caractérise les ouvrages du savant évêque du Puy; car tous ces ouvrages ont été publiés avant qu'il ait été élevé sur le siége de Vienne : il trace avec précision la ligne de démarcation qui sépare les deux pouvoirs. Il a paru oublier les principes qu'il y établit, lorsqu'il a voulu jouer un rôle dans ce qu'on appelait mal-à-propos l'*Assemblée nationale de France*; mais il est à croire qu'il ne prévoyait pas jusqu'où les choses seraient portées. « Trop » bon, dit l'abbé Barruel, pour soupçonner à quoi » tendaient ceux qui ont abusé de sa faiblesse, il » se laissa entraîner par ce parti, qui le fit, pour » quinze jours, président de l'assemblée, qui lui » valut ensuite le ministère de la feuille. Il fut à la » cour ce qu'est un honnête homme qui dit son » avis, mais qui, sans nerf et sans vigueur, se con- » tente de gémir, de pleurer, quand il voit prévaloir » des desseins pernicieux à l'Eglise. Il fut un de ces » hommes qui, par crainte du bruit, n'osent pas » même souffler quand l'ennemi est aux portes, » qui se rangent même sous ses bannières, sous » prétexte de l'engager à faire moins de mal : il lui » en a coûté, je ne dirai pas des remords, mais des » larmes amères, qu'il ne répandait même qu'en » secret et en présence de ses amis. Il avait peur » qu'on ne sût aux Jacobins qu'il avait pleuré sur » les maux de l'Eglise. Il est mort pour avoir étouffé » sa douleur. Bossuet l'eût exhalée; et la cour, et » la ville, et nos législateurs auraient su que la » peur n'étouffe pas la voix des Chrysostome de- » vant les précurseurs du schisme et de l'hérésie. » Bossuet n'eût pas tenu sous le boisseau ce trait » de lumière échappé depuis longtemps à Rome » sur la constitution prétendue civile du clergé. Je » le sais de ceux mêmes qui ont vu et lu la lettre » du pape à M. de Pompignan (1). Elle en disait » assez pour décider notre opinion sur cette mal- » heureuse constitution du clergé. La politique l'a » tenue secrète; je reproche à cette politique les » serments de tous ceux que la manifestation du » bref adressé à M. de Pompignan en aurait dé- » tournés. Nous souhaitons que Dieu ne fasse pas » au prélat mort le même reproche. La peur excuse » tout, mais c'est la peur même qui a besoin d'ex- » cuse, et Dieu seul connait celles qui peuvent la » rendre pardonnable dans un prêtre. » (*Voy.* Emery).

* FRANC (Le), ancien supérieur des eudistes de Caen, fut du nombre des prêtres massacrés au couvent des carmes, le 2 septembre 1792 Il avait publié deux ouvrages intitulés : le *Voile levé pour les curieux*, ou *Secret de la révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie*, Paris, 1791, in-8; *Conjuration contre la religion catholique et les souverains*, Paris, 1792, in-8. Le Franc avait fait, sur les hommes célèbres du Cotentin, des recherches qu'il communiqua, en 1792, à l'abbé de St.-Léger lequel enrichit ce travail d'un grand nombre de notes critiques. Ce *Manuscrit* est probablement perdu.

* FRANÇAIS, dit *de Nantes* (Antoine, comte), directeur-général des droits réunis, né en 1756 dans le Dauphiné, à Valence, entra de bonne heure dans l'administration des aides et gabelles, et se trouvait revêtu d'un emploi assez élevé à Nantes, à l'époque de la révolution. Partisan enthousiaste des idées de réforme, il se fit remarquer par son patriotisme, et devint membre de la municipalité de cette ville. Elu, en 1791, député de la Loire-Inférieure à l'assemblée législative, il ne tarda pas de s'y faire connaître par ses talents administratifs, et bientôt acquit sur ses collègues une certaine influence. Chargé, en 1792, de présenter, au nom d'une commission, le tableau de la situation intérieure de la France, il accusa le ministre Roland, d'avoir cédé trop facilement à ses alarmes en déclarant la patrie en danger, et donna le conseil de déporter les prêtres, qu'il regardait comme les auteurs de tous les troubles. Quelques jours après il dénonça les massacres d'Avignon. Président de l'assemblée le 20 juin, il répondit avec courage à la populace des faubourgs qui, envahissant la salle des séances, était venue présenter à la barre une insolente pétition; mais il n'osa proposer ou provoquer aucune mesure pour protéger le malheureux monarque dont la personne était menacée. N'ayant point été réélu à la convention, il quitta Paris et vint à Grenoble où il fut nommé membre de l'administration centrale de l'Isère. Après le 31 mai, il empêcha ce département de se joindre à ceux qui s'étaient insurgés contre la convention, et contribua ainsi à la défaite des fédéralistes dans le midi. Destitué comme terroriste après le 9 thermidor, il ne recouvra ses fonctions qu'au 13 vendémiaire. Elu plus tard député de l'Isère au conseil des cinq-cents, il y vota constamment avec les républicains les plus prononcés, contribua, en 1799, à renverser le directeur Merlin, accusé de royalisme, et se pro-

(1) Cette lettre ne fut trouvée dans les papiers de M. de Pompignan qu'après sa mort. Cependant il n'est rien de plus vrai que cette excuse des prêtres assermentés, fondée sur le silence prétendu du souverain pontife sur la constitution *civile* du clergé. L'auteur de cette note atteste avoir entendu dire à beaucoup de prêtres qu'ils n'avaient prêté serment que parce que le saint Père avait refusé de répondre. Si ces mêmes ecclésiastiques ont persisté depuis dans leur serment, c'est qu'un abîme en appelle un autre.

nonça contre la révolution du 18 brumaire. Mais Lucien Bonaparte parvint à vaincre ses répugnances pour le nouveau gouvernement, et lui fit accepter la place de Préfet de la Charente-Inférieure. Nommé peu après conseiller-d'état, à l'établissement des droits réunis, il en fut créé directeur-général. Dans cette haute position, il se montra généreux et bienfaisant : il donna dans ses bureaux des emplois aux hommes de lettres peu favorisés de la fortune, fit accorder des pensions à leurs veuves, et, dans toutes les occasions, adoucit autant qu'il le put les rigueurs de la fiscalité à l'égard des contribuables. Chéri de ses employés, dont il était moins le chef que le Père, il en est plusieurs qui lui ont donné des témoignages publics de leur reconnaissance, en lui dédiant leurs ouvrages, ou en lui adressant des pièces de vers. La chute du gouvernement impérial, en 1814, lui fit perdre sa place de directeur-général, et, au second retour du roi, il cessa de faire partie du conseil-d'état. Elu, en 1819, membre de la chambre des députés par le département de l'Isère, il vint y prendre place dans les rangs de l'opposition, avec laquelle il vota constamment. Son mandat ne lui ayant pas été confirmé en 1822, il vécut dès lors dans la retraite, cherchant dans la culture des lettres un adoucissement aux peines presque inséparables de la vieillesse. La révolution de 1830 ne changea presque rien au genre de vie qu'il avait adopté. Appelé dès l'année suivante à la pairie, il n'assista que rarement aux séances de la chambre, et mourut à Paris en 1836, pleuré de ceux qui l'avaient connu. On a de lui : le *Manuscrit de feu M. Jérôme*, 1825, in-8 ; *Recueil de fadaises, composées sur la montagne à l'usage des habitants de la Plaine*, 1826, 2 vol. in-8 ; *Voyage dans la vallée des originaux*, 1828, 3 vol. in-12, sous le pseudonyme de *feu M. Coudrier*. *Tableau de la vie rurale, ou l'agriculture enseignée d'une manière dramatique*, 1829, 3 vol. in-8. Il y a dans tous ces ouvrages de l'esprit et de l'originalité, mais de la prétention à l'effet et des longueurs.

* FRANCESCHETTI (Dominique - César), né à Bastia en Corse d'une famille distinguée, fut nommé en 1791 officier de la garde nationale de cette ville, et en 1805, capitaine d'un corps au service de Naples. Distingué par Joachim Murat, il obtint une compagnie dans sa garde, et fut, à différentes reprises, chargé de missions secrètes dont il s'acquitta de manière à mériter de plus en plus la confiance du roi qui l'éleva successivement au grade de général. Après avoir suivi Murat dans son expédition d'Italie en 1814 et 1815, il accompagna la reine sœur de Napoléon à Toulon, et retourna en Corse, résolu de renoncer à la politique. Il vivait paisible au milieu de sa famille, lorsque Murat, qui songeait à ressaisir la couronne de Naples, vint lui demander l'hospitalité. Franceschetti n'hésita pas à suivre son ancien maître dans cette expédition désespérée. Murat ayant été arrêté (*voy.* MURAT), Franceschetti parvint à s'échapper et se cacha dans les gorges des Abruzzes, où il eut à souffrir la misère et la faim. Ne pouvant supporter plus longtemps une vie si pénible, il se livra lui-même, et conduit à Draguignan, où une cour prévôtale l'ayant acquitté il fut réintégré dans son grade de colonel. De retour en Corse, il dirigea contre l'ex-reine de Naples, qui venait d'acheter des propriétés sous le nom de comtesse de Lipano, des poursuites en paiement d'une somme de quatre-vingt mille francs qu'il prétendait avoir avancée à Murat pendant son séjour dans sa propriété de Vescovato (Corse). L'opinion publique se prononça, dans cette circonstance, contre le général, à qui l'on reprocha de vouloir se faire payer, après la mort de son bienfaiteur, des services qui auraient dû être purs de tout calcul d'intérêt. On fut indigné surtout de l'entendre attaquer devant la justice le caractère et les mœurs d'une princesse dont il avait été le courtisan. Franceschetti est mort en Corse en 1835. Il a publié : *Mémoires sur les événements qui ont précédé la mort de Joachim Ier, roi des Deux-Siciles, suivis de la correspondance privée de ce général avec la reine comtesse de Lipano*, Paris, 1826, in-8.

FRANCESCHINI (Marc-Antoine), peintre bolonais, naquit en 1648. Il fut l'élève de Cignani. Il saisit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, après s'être fait une réputation étendue.

* FRANCESCONI (Daniel), né en 1762 à Padoue, se livra dès sa jeunesse à l'étude des belles-lettres et des antiquités. Les ouvrages qu'il publia lui méritèrent la place de conservateur de la bibliothèque, et une chaire de professeur de littérature. A la création de l'institut italien, il en fut nommé membre. Il mourut à Padoue le 19 novembre 1835. On citera de lui : *Congettura che una lettera creduta di Baldassare Castiglione sia di Raffaello d'Urbino*, Firenze, 1799, in-8 ; *Illustrazione d'una urnitta lavorata d'oro, e di vari metalli all'agemina*, Venezia, 1800, in-8, fig.

FRANC-FLORE. *Voy.* FLORE (François).

FRANCHI (Nicolas), ou plutôt NICOLO FRANCO, poète satirique, natif de Bénévent vers 1509, l'ami, ensuite le rival de l'Arétin, attaqua comme lui les vivants et les morts, et en fut récompensé comme lui, si ce que nous avons dit à l'article *Arétin*, est vrai. Pie V l'ayant fait arrêter, il fut pendu à Rome en 1569. Si l'on en croit le Ghilini, il écrivait avec beaucoup de délicatesse en vers et en prose ; mais il est vrai seulement que Franco écrivait des infamies et des ordures avec beaucoup de facilité. Son imagination était féconde en horreurs. Il se déchaina avec fureur contre le pape Paul III, contre tous les Farnèse, contre les Pères du concile de Trente, contre Charles-Quint, etc. On a de lui : plusieurs *Sonnets sur l'Arétin*, qui furent imprimés avec la *Priapeia*, 1548, in-8, de 225 pages ; *Dialogi piacevoli*, Venise, 1542, in-8 ; *Il Tempio d'amore ; Dialogo Sulla Bellezza*. On a imprimé en 1777 la *Vie de Nicolo Franco, ou les Dangers de la satire*, Paris, in-12.

FRANCHI (Vincent), président du conseil royal de Naples, sa patrie, et célèbre jurisconsulte, mort en 1601, à 70 ans, a publié : *Decisiones sacri regii consilii neapolitani*, in-fol.

FRANCHINI (François), né à Cosenza en 1495, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger, et allia

Mars avec les Muses. Il fut ensuite évêque de Massa, puis de Populonia, et mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, et d'autres petits ouvrages écrits avec assez d'agrément. Les meilleures pièces de Franchini se trouvent dans les *Carmina illustrium poetarum* de Toscano, et dans les *Deliciæ poetarum italorum* de J. Gruter.

FRANCIA ( Francois Raibolini, dit Le ), peintre bolonais, mort le 7 avril 1533, à 68 ans, excellait dans le dessin, et fut un des premiers artistes de son temps dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que Raphaël lui ayant adressé un tableau de *Ste.-Cécile*, pour le corriger et le placer dans une église de Florence, Francia fut si frappé de sa beauté, que la jalousie dégénérée en désespoir, occasionna sa dernière maladie et sa mort.

FRANCISQUE, peintre. *Voy.* Milé.

FRANCIUS (Pierre Franz, plus connu sous le nom de), professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à Amsterdam, sa patrie, né en 1645, voyagea en Angleterre, en France et en Italie. Il jouissait d'une réputation assez étendue lorsqu'il mourut en 1703, à 58 ans. On a de lui : *Recueil de poésies*, 1697, in-12. Ce Recueil contient des poésies héroïques où il y a trop peu d'élévation, des églogues, des élégies et des épigrammes; c'est dans ces deux derniers genres que Francius a réussi, surtout dans les épigrammes; Des *Harangues*, 1705, in-8; Des *OEuvres posthumes*, 1706, in-8.

FRANCK ou FRANK de FRANKENAU (Georges), médecin, naquit à Naumbourg en 1643. A l'âge de 18 ans, il fut créé *poète couronné* à Iéna : il mérita cet honneur par sa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs et hébreux. Dans la suite, il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg et à Wittemberg, d'où le roi de Danemarck, Christiern V, le fit venir à sa cour : il fut honoré, à son arrivée, des titres de médecin du roi et de conseiller aulique. L'empereur Léopold ajouta celui de comte Palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés sont : *Flora Francica*, in-12; *Satyræ medicæ;* plusieurs *Lettres*. Il a aussi laissé un grand nombre de manuscrits qui méritaient de voir le jour. L'académie *Léopoldine*, celle des *Ricovrati* de Padoue, et la société royale de Londres, se l'étaient associé. Il mourut en 1704, à 61 ans.

FRANCK ( Auguste - Herman ), théologien allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipsig. Il y fonda, avec quelques-uns de ses amis, une espèce de conférence sur l'Ecriture sainte, qui subsiste encore sous le titre de *Collegium Philobiblicum*. Devenu ministre à Erfurt, il fut obligé de sortir de cette ville en 1691. Le fanatisme que respiraient ses sermons lui attira cette exclusion. L'électeur de Brandebourg l'appela dans ses états : il s'y rendit, et fut professeur de grec et des langues orientales à Halle, puis de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maison des orphelins*. Cette maison prospéra tellement, qu'il y avait, en 1727, 2196 jeunes gens, et plus de 130 précepteurs. On y donnait à manger à près de 600 pauvres, soit étudiants, soit orphelins. L'empirisme et les charlataneries d'un certain Basedow contribuèrent depuis à lui faire perdre sa réputation. Franck mourut en 1727, à 64 ans. On a de lui : des *Sermons* et des livres de dévotion, en allemand; *Methodus studii theologici; Introductio ad lectionem Prophetarum : Commentatio de scopo librorum Veteris et Novi Testamenti; Manuductio ad lectionem Scripturæ sacræ; Observationes biblicæ.* Les préjugés de secte qui réglaient les jugements de l'auteur ont empêché que ses ouvrages ne fussent répandus hors des pays du Nord.

FRANCK ( Simon ), né à Jemmapes, près de Liége, en 1741, se distingua dès le premier âge dans l'éloquence et dans la poésie latine, comme on le voit par les pièces diverses insérées dans les *Musæ Leodienses*, 1761 et 1762, 2 vol. in-8. Dans le premier de ces recueils, on distingue un poème épique sur l'établissement du christianisme au Japon, plein d'épisodes, d'images et de comparaisons heureuses, et de très-beaux vers, qui a été réimprimé à la suite de la *Vie* de l'Apôtre des Indes, Liége, 1788. Parmi les pièces du second volume, on remarque l'ode : *In impios seculi nostri scriptores.* Ayant embrassé l'état ecclésiastique, et s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions du saint ministère, il mourut dans sa patrie en 1772, d'une maladie contagieuse, qu'il avait contractée en visitant les malades, avec un zèle égal à ses autres vertus... Qu'il soit permis à l'auteur de cet article de dire :

> Manibus date lilia plenis.
> His saltem accumulem donis, et fungar inani
> Munere. Æneid. VI.

FRANCKENBERG ( Abraham de), seigneur de Ludwigsdorff et de Schwirse dans la principauté d'Oels, se livra au fanatisme d'une secte obscure et méprisable. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ludwigsdorff, où il était né en 1593, et où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de livres extravagants, en latin et en allemand, remplis de rêveries des Boéhmistes; une *Vie* de Jacques Boehm, fondateur de cette secte : *Vita veterum Sapientum; Nosce te ipsum*, etc. Il y a dans ces derniers ouvrages quelques vérités triviales, noyées dans le verbiage, et mêlées à diverses erreurs.

* FRANCKENBERG ( Jean-Henri-Ferdinand de ), cardinal, archevêque de Malines, né le 18 septembre 1726, à Glogau en Silésie, d'une famille distinguée, fit ses études chez les jésuites. Voué à l'état ecclésiastique, il alla suivre à Rome les cours de théologie et de droit au collége germanique, et fut ordonné prêtre le 10 août 1749. Il prêcha devant Benoit XIV la veille de la Toussaint, et fut reçu l'année suivante docteur en droit canon. En 1754, il fut nommé chanoine de la collégiale de Toussaint à Prague, et en 1755 doyen de l'église des saints Côme et Damien à Breslau. Marie-Thérèse lui donna en 1759 l'archevêché de Malines, le titre de conseiller d'état et la grand'croix de l'ordre de Saint-Etienne. Le nouveau prélat se levait à cinq heures du matin, célébrait chaque jour les saints mystères et joignait la méditation à de fréquentes prières. Ses règlements pour son diocèse, ses exhortations à ses séminaristes et à son clergé, ses instructions réitérées au peuple qui lui était confié, sa constante assiduité aux offices de l'église, tout

annonçait combien il était pénétré de ses devoirs. Pie VI l'éleva au cardinalat le 1er juin 1778, et jusqu'en 1780 son administration fut aussi calme qu'heureuse. Mais la mort de l'archiduc Charles, gouverneur des Pays-Bas, et ensuite celle de Marie-Thérèse, changèrent totalement la face des affaires; Joseph II (*voy.* ce nom) rendit sur les matières ecclésiastiques une foule d'édits aussi contraires à la religion qu'au repos de l'état. Le cardinal ne pouvait garder le silence; il présenta lui-même à Joseph, alors dans les Pays-Bas, un mémoire sur l'inconvénient de ses réformes. Mandé à Vienne en 1787 pour y rendre compte de sa conduite, il parla avec respect, mais avec une généreuse liberté, et au bout de quelques mois il lui fut permis de retourner dans son diocèse. On espéra d'abord que Joseph ferait droit à l'opposition du clergé, et il parut un moment disposé à ne pas exiger l'exécution des mesures qu'il avait prescrites; mais né avec un caractère ardent, il se roidit contre les obstacles, et donna un nouveau décret pour l'ouverture du séminaire général. Le cardinal refusa non-seulement d'y envoyer ses théologiens, mais il porta un jugement doctrinal contre cet établissement. Accusé de désobéissance, il rendit en 1788 un décret pour recommander la soumission à l'église et au prince, mais en même temps il adressa de nouvelles représentations au gouvernement pour réclamer les droits de l'église et des évêques sur l'enseignement. L'empereur mécontent lui ordonna de se rendre à Louvain pour s'assurer de l'orthodoxie des nouveaux professeurs. Le cardinal en fit l'examen en présence de deux théologiens qu'il s'était adjoints, et prononça que la doctrine enseignée était répréhensible sur plusieurs point. L'empereur se montrant de plus en plus rigoureux, les Brabançons se révoltèrent et forcèrent les Autrichiens de se retirer. On rétablit l'ancien ordre d'administration des évêques et on reprit le cours des études de l'université; on arrêta aussi le rétablissement des monastères qui avaient été supprimés. Pie VI avait écrit au cardinal et aux autres évêques pour leur annoncer que l'empereur était disposé à faire droit aux réclamations des Belges, lorsque Joseph mourut. Son frère Léopold qui lui succéda ayant révoqué les édits causes de tant de troubles, fut reconnu par les Pays-Bas; mais bientôt de nouveaux orages fondirent sur la Belgique. Les Français y pénétrèrent à la fin de 1792, et tout en invitant l'université de Louvain à continuer ses travaux, la liberté, étant amie des études et des lettres; les églises les plus considérables furent dépouillées et souillées par des excès de tout genre, qui soulevèrent de nouveau un peuple religieux. Expulsés dans le mois de mars 1793, les Français y rentrèrent l'année suivante, et l'archevêque se retira d'abord à Utrecht puis à Amsterdam; lorsqu'il revint dans son diocèse, il fut obligé de loger dans son séminaire, son palais ayant été dévasté. Son ardent désir de voir l'ordre rétabli le détermina à faire plusieurs sacrifices pénibles; mais lorsqu'on prescrivit le serment de haine à la royauté, il répondit que sa conscience ne lui permettait point de le prêter. Il protesta néanmoins de sa soumission envers la république (1796), en tout ce qui ne blesserait pas la loi de Dieu. Un décret de déportation ayant été lancé contre lui, il fut transféré à Emmerik, où il logea au monastère des religieux trinitaires. Mais un ordre que ses ennemis obtinrent du roi de Prusse l'ayant forcé de quitter cette ville d'où il correspondait avec son diocèse, il se retira à Berkem, et peu de temps après envoya la démission de son siége au pape qui la lui demandait. Le cardinal Consalvi l'invita au nom du Saint-Père à venir à Rome; mais il refusa à cause de son âge, et mourut à Bréda des suites d'une attaque d'apoplexie le 11 juin 1804. Ce courageux prélat avait continué dans l'exil ses fonctions épiscopales. On trouve d'intéressants détails sur sa vie et sur son administration dans l'ouvrage du docteur Van-de-Velde, *Synopsis monumentorum*, Gand, 1822, 3 vol. in-8.

FRANCKENSTEIN (Christian-Godefroi), né à Leipsig en 1661, mort le 26 août 1717, après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipsig. Il avait une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : une *Continuation de l'introduction à l'Histoire de Puffendorff; Vie de la reine Christine; Histoire du* XVIe *et du* XVIIe siècles, qui ne sont que de mauvaises compilations.

FRANCKENSTEIN (Jacques-Auguste), fils du précédent, mort à Leipsig en 1733, après avoir été professeur de la chaire du droit de la nature et des gens, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages et de dissertations latines, dont la plupart ne sont que des compilations, entre autres : *De collatione bonorum; De juribus Judæorum singularibus in Germania; De Thesauris*, etc., etc.

* FRANCKLIN (Thomas), littérateur, né en 1721 à Londres, mort dans cette ville en 1784, chapelain du roi et ministre de Brasted, dans le comté de Surrey, a publié : des *Traductions* de Sophocle, Londres, 1759, 2 vol. in-4; de Lucien, ibid., 1780, 2 vol. in-4; des *Epîtres de Phalaris*, ibid., 1749, in-8. Il traduisit du français, et fit représenter comme de lui *l'Oreste, l'Electre* et le *Duc de Foix* de Voltaire; et le *Warwick*, de la Harpe.

FRANCKLIN ou FRANKLIN (Benjamin), né en 1706, à Boston dans la Nouvelle-Angleterre, mort à Philadelphie le 17 avril 1790, dans la 85e année de son âge, de simple prote parvint à se faire un nom distingué parmi les savants et parmi les politiques. A douze ans il fut mis en apprentissage chez son frère James qui était imprimeur, et y fit de grands progrès. Il travaillait avec assiduité, lisait beaucoup et méditait encore plus. Dès 1721, James fit paraître le *Journal de la Nouvelle-Angleterre* : c'était la 3e feuille périodique qui paraissait en Amérique : Francklin y mit quelques articles qui furent accueillis favorablement, et ce succès le décida à continuer ses travaux littéraires. Il se proposa d'imiter le *Spectateur* d'Addison, et fit pour y arriver des épreuves de tout genre. En même temps il lisait les poëtes, les philosophes, les théologiens : cependant il quitta Boston et alla à New-York, puis à Philadelphie, où il entra dans

'imprimerie de Keimer. Engagé à établir une imprimerie par W. Keit, gouverneur, qui lui promettait l'appui du ministère, il vint en Angleterre pour acheter le matériel nécessaire à cette entreprise, ne trouva pas le gouvernement favorable à son projet, et fut quelque temps sans ressource (1724). Devenu ouvrier imprimeur, il économisa sur sa nourriture de quoi faire paraître sa *Dissertation* sur la *liberté* et sur la *nécessité*, où il prétendit que la vertu et le vice ne sont que de vaines distinctions. De retour à Philadelphie, il fut prote chez Keimer, et se rendit utile à son établissement. Il chercha ensuite à sortir de la gêne qu'il éprouvait par quelques essais de commerce, et par la publication d'un journal qui eut quelque vogue, et fonda une société philosophique et une bibliothèque : il commença aussi son *Almanach du bonhomme* Richard qu'il continua pendant 25 ans, et qu'il remplit de maximes de frugalité et de leçons d'industrie : il en vendait jusqu'à 10,000 exemplaires par an. Nommé en 1736 secrétaire de l'assemblée générale de Pensylvanie, et en 1737 maître de poste, il créa une compagnie d'assurance contre l'incendie, une troupe de pompiers, une société pour la défense de la province. Francklin fit partie de l'assemblée de Pensylvanie, et prit part à toutes les querelles entre le gouvernement et les habitants. En même temps il s'appliqua beaucoup à varier les phénomènes de l'électricité, et à les faire servir à une théorie qui donnât une idée juste de ce fluide si subtil et si merveilleux. Quoique toutes ses idées n'aient pas joui de l'approbation des savants, on ne peut nier qu'il n'ait répandu des lumières sur cet objet, et que plusieurs de ses conjectures ne soient appuyées de l'expérience. Son projet d'apaiser les tempêtes de la mer avec de l'huile et des matières graisseuses est aujourd'hui reconnu pour une illusion complète (*voy.* le *Journ. histor. et littér.*, 1er juillet 1782, p. 337, et autres cités, *ibid.*). On sait qu'il a beaucoup travaillé à l'indépendance des colonies anglaises en Amérique, et c'est à ce titre que l'Assemblée nationale de France a décrété un deuil de trois jours pour honorer sa mémoire. Cependant la guerre dans laquelle il entraîna la France a fait un mal infini à ce beau royaume, et l'on peut dire qu'elle a mis le comble au désordre de ses finances. « On nous » fit entreprendre, dit un écrivain de cette nation, » contre toutes les règles de la vraie politique » autant que de la justice, une guerre effroyablement dispendieuse; guerre aussi follement conduite que légèrement engagée; guerre où la » nation fut réduite à se regarder comme triomphante quand elle n'avait pas été battue, et elle » n'eut pas toujours cette étrange gloire; guerre » qui, en ôtant à nos rivaux des domaines immenses en étendue, où leurs forces et leur commerce s'extravasaient avec plus de faste que » d'utilité réelle pour eux, leur en a rendu bien » plus que l'équivalent, puisqu'une paix plus humiliante qu'avantageuse pour nous a été suivie » d'un traité de commerce désastreux, extravagant » dans plusieurs de ses dispositions, ruineux dans » toutes, et dont on croirait que l'objet a été d'indemniser l'Angleterre des pertes qu'elle avait » faites en Amérique, de lui assurer en Europe, » sur la France, les tributs qu'elle ne pouvait plus » retirer dans l'autre continent. » Du reste, c'est peut-être ce point de vue-là même, qui a rendu cher le nom de Francklin à l'Assemblée nationale, puisque, sous ce rapport, elle lui doit son existence. Cet homme célèbre, étant encore imprimeur, s'était fait une épitaphe singulière, où l'on voit qu'à cette date il croyait à la résurrection un peu plus fermement que lorsqu'il demanda la bénédiction de Voltaire pour son petit-fils. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 25 mars 1778, page 465). Mais il paraît qu'à la fin il était revenu à cette croyance, puisqu'il voulut que l'épitaphe fût mise sur son tombeau. La voici, traduite littéralement par M. Bertin :

Le corps
de Benjamin Francklin, imprimeur,
(comme la couverture d'un vieux livre,
dont le dedans est arraché,
et qui n'a plus ni reliure ni dorure)
sert ici de pâture aux vers :
mais l'ouvrage en lui-même ne sera pas perdu,
car il reparaîtra un jour,
(ainsi qu'il l'a toujours pensé)
dans une nouvelle et plus belle édition,
revue et corrigée
par l'auteur.

Les *œuvres* de Francklin ont été réunies, Londres, 1806, 3 vol. in-8, en anglais; mais cette édition est bien incomplète. Il en a paru une *Boston*, 1840, 10 vol. gr. in-8, qui contient tous les écrits sortis de la plume de cet illustre Américain. Barbeu du Bourg a publié une trad. française de la partie physique, Paris, 1773, 2 vol. in-4. Son éloge a été écrit par Condorcet. On peut consulter les *mémoires de sa vie privée* qu'il a rédigés lui-même, et adressés à son fils : ils ont été traduits en français par M. Ginguené, Paris, 1791, in-8. *Sa Correspondance choisie* a été publiée et traduite en français par de la Mardelle, Paris, 1815, 2 vol. in-8. Turgot fit sur Francklin le vers suivant :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

FRANCO (Battista), peintre vénitien, mort en 1561, égalait les plus habiles artistes de son temps dans le dessin; mais il était faible dans le coloris, et peignait d'une manière fort sèche.

* FRANCO (Antonio), jésuite portugais, né en 1662 à Montalvas dans l'Alentejo, entra, dès l'âge de 15 ans, dans la compagnie de jésus et mérita bientôt, par sa piété et ses talents, l'estime de ses supérieurs. Il remplit les charges les plus importantes de son ordre, et, se consacrant en même temps à des recherches historiques, le premier fit connaître les jésuites portugais les plus recommandables par leur piété, leur talent et leur zèle. Le P. Franco mourut à Evora le 3 mars 1732. Parmi ses ouvrages, on distingue : *Annus gloriosus Soc. Jesu in Lusitania*, Vienne, 1720, in-4; *Synopsis annalium societatis Jesu in Lusitania ab anno* 1540, *usque ad an.* 1720, Augsbourg, 1726, in-fol.; *Imagem do primeiro seculo da companhia de Jesu en Portugal*, 2 vol. in-fol.; *Imagem do segundo seculo*, un vol. Dans cet ouvrage, resté inédit, sont

rangés par ordre chronologique les événements les plus mémorables des premiers 150 ans de la société de Jésus, dans la province du Portugal. *Syntaxe abrégée de la langue portugaise*, et la *Traduction* dans la même langue de l'*Indiculus universalis* de Pomey. (*Voy.* POMEY.)

FRANCO (NICOLO). *Voy.* FRANCHI.

FRANÇOIS D'ASSISE (saint) naquit à Assise en Ombrie l'an 1182. On le nomma *Jean* au baptême; mais depuis on y ajouta le surnom de *François*, à cause de sa facilité à parler la langue française, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce, auquel son père le destinait. La piété seule avait de l'attrait pour Jean. Il quitta la maison paternelle, vendit le peu qu'il avait, se revêtit d'une tunique et se ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs, et il avait déjà un grand nombre de disciples, lorsque le pape Innocent III approuva sa règle en 1210. Ce pape n'avait pas, dit-on, voulu écouter un homme que son extérieur annonçait peu avantageusement; mais ayant vu en songe le même pauvre qu'il avait rebuté, dans l'attitude de soutenir l'église de Saint-Jean-de-Latran qui paraissait s'écrouler, il le fit rappeler et lui accorda sa demande. L'année d'après, le saint fondateur obtint des bénédictins l'église de Notre-Dame de la Portioncule, près d'Assise. Ce fut le berceau de l'ordre des frères mineurs, répandu bientôt en Italie, en Espagne et en France. L'enthousiasme qu'inspiraient les vertus de François était si vif, que lorsqu'il entrait dans quelque ville, on sonnait les cloches; le clergé et le peuple venaient au devant de lui, chantant des cantiques et jetant des rameaux sur son passage. Sa nouvelle famille se multiplia tellement, qu'au premier chapitre général qu'il tint proche d'Assise en 1219, il se trouva près de 5000 frères mineurs. Peu après ce chapitre, il obtint du pape Honorius III une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples voulaient qu'il demandât le pouvoir de prêcher partout où il leur plairait, même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de leur répondre : « Tâ» chons de gagner les grands par l'humilité et par » le respect, et les petits par la parole et le bon » exemple. Notre privilége singulier doit être de » n'avoir point de privilége. » Réponse digne de l'humble fondateur, mais qui n'empêche pas que les exemptions et priviléges des religieux n'aient été souvent utiles à l'Eglise, et même nécessaires dans les diocèses dont les évêques étaient ou favorables à l'erreur, ou insouciants sur le salut de leurs ouailles. Ce fut vers le même temps que François passa dans la Terre-Sainte; il se rendit auprès du sultan Mélédin pour le convertir. Il offrit de se jeter dans un bûcher pour prouver la religion chrétienne : le sultan n'ayant pas voulu le mettre à une telle épreuve, renvoya François avec honneur. Revenu en Italie, il institua le tiers-ordre. Il voulut, par cette institution, procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux, sans en pratiquer cependant toute l'austérité, et sans quitter leurs maisons. Après avoir réglé ce qu'il croyait convenir le plus à ses différents enfants, et s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'est là qu'il vit, à ce que rapporte saint Bonaventure, un Séraphin crucifié qui perça ses pieds, ses mains et son côté droit; c'est l'origine du nom de *Séraphique* qui a passé à tout son ordre : événement étonnant, mais bien prouvé, que le pape Alexandre IV a vérifié par lui-même, et que le judicieux Fleury (liv. 79, n° 5) a montré être hors des atteintes d'une critique équitable. Le Père Chalippe, récollet, dans la *Vie de saint François*, Paris, 1734 et 1736, réfute très-bien ce que Baillet a étourdiment disserté sur ce sujet. Le saint patriarche mourut deux ans après à Assise en 1226, âgé de 45 ans. Son amour pour la pauvreté, son détachement de tous les biens de la terre, et sa profonde humilité, l'ont fait regarder comme un des plus parfaits modèles de l'abnégation chrétienne, de l'indifférence et du dépouillement évangélique. Sa maxime, ou plutôt l'élan habituel de sa piété, était les mots : *Deus meus et omnia.* « Pa» roles d'un sens sublime et profond (dit un philo» sophe chrétien) : Dieu est tout; quitter tout pour » lui, c'est ne rien quitter, puisque tout se re» trouve en lui éminemment. » Le Ciel ne tarda pas à faire éclater sa sainteté par plusieurs miracles : ce n'en était pas un petit, que la merveilleuse propagation de son ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à sa règle, à peine fut-il mort qu'on l'interpréta de cent manières. Ce partage produisit dans la suite les différentes branches des *Récollets*, des *Picpus*, des *Capucins*, des *Observantins*. Ces enfants du même père diffèrent beaucoup entre eux par l'habit et par la façon de vivre. Les chroniques de l'ordre marquent expressément que le premier qui voulut se singulariser dans l'habit, quoiqu'il fût un des huit anciens compagnons du saint fondateur, fut frappé de lèpre et se pendit de désespoir. L'ordre de St.-François, malgré ses différentes scissions, a produit des hommes illustres par leur science et leur vertu, et a donné à l'Eglise cinq papes, et un grand nombre de cardinaux et d'évêques. Les services qu'il a rendus à l'Eglise et qu'il continue de rendre, sont inappréciables, et ont amplement vérifié la vision du pape Innocent. La haine que les sectaires lui portent est seule une preuve décisive du bien qu'il a opéré, et des combats qu'il n'a cessé de livrer aux erreurs. De prétendus réformateurs ont voulu ramener ces religieux, ainsi que tous ceux qui embarrassent les ennemis de l'église, au travail des mains, en usage chez les anciens solitaires. Wiclef aurait bien voulu ériger cette prétention en dogme; et quoique l'Eglise l'ait condamnée, quelques écrivains, parmi lesquels on est fâché de compter M. Fleury, ne se sont pas assez écartés de ses erreurs. « Quels » qu'aient été la vertu des solitaires d'Egypte, dit » un hagiographe, et le zèle pour leur sanctification » personnelle, il serait déraisonnable de vouloir » en faire une règle complète et adéquate pour des » religieux qui, sans professer la même austérité, » se dévouent à l'instruction des fidèles, à la dé» fense de la foi, aux combats contre les héré» tiques. Si leur vie est moins éclatante en mor» tification, elle est parfois plus édifiante en fait de

» docilité, d'humilité et d'orthodoxie : car l'on n'i» gnore pas avec quelle facilité plusieurs de ces » solitaires se sont laissé entraîner dans diverses » hérésies, et avec quelle obstination ils y ont per» sévéré; et de nombreux monastères y persévèrent » encore aujourd'hui. » On lit dans les ouvrages de saint Jérôme, un passage exactement applicable à cette matière, où l'on trouve toute l'éloquence et la sévère logique de ce Père : *Si aut fiscellam junco exerem, aut palmarum folio complicarem, aut in sudore vultûs mei comederem panem, et ventris opus sollicitâ mente pertractarem; nullus morderet, nullus reprehenderet. Nunc autem quia juxta sententiam Salvatoris, volo operari cibum qui non perit, error mihi geminus infligitur.... O fratres dilectissimi, pro flabello, calathis, sportellisque, munusculis monachorum spiritualia hæc et mansura bona suscipite.* 2e Præfat. in lib. Job. ( *Voy.* saint CLAUDE, SAINT-AMOUR, BONAVENTURE, NORBERT.) La meilleure édition des *deux Règles* du saint patriarche et de ses *Opuscules* est celle du Père Jean de la Haye, en 1641, in-fol. Elles ont été réimprimées en Allemagne en 1739, in-fol. On a découvert récemment des poésies de St.-François écrites en langue romane. M. Pierquin de Gembloux qui en prépare une traduction place ces poésies au-dessus de toutes celles des troubadours même les plus fameux. Il existe plusieurs vies de saint François; la plus estimée est celle que l'on doit au P. Chalippe, récollet, Paris, 1728, in-4, et 1736, 2 vol. in-12.

FRANÇOIS DE PAULE (saint), fondateur de l'ordre des minimes, naquit à Paule en Calabre l'an 1416. Un attrait singulier pour la solitude et pour la piété le conduisit dans un désert au bord de la mer, où il se creusa une cellule dans le roc. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui une foule de disciples, qui bâtirent autour de son ermitage un monastère, le premier de son ordre. On nomma d'abord ces religieux les *Ermites de saint François*; mais François voulut qu'ils portassent le nom modeste de *minimes*. Il leur prescrivit un carême perpétuel, et leur donna une règle, approuvée par le pape Alexandre VI, et confirmée par Jules II. Le nom du saint fondateur se répandit en Europe avec le bruit de ses vertus. Louis XI, dangereusement malade, l'appela en France du fond de la Calabre, espérant d'obtenir sa guérison par ses prières. Ce prince, très-jaloux de tenir son rang, alla au-devant de lui et se prosterna devant l'humble religieux. « Vous étiez alors, ô mon Dieu! » connu dans le monde (s'écrie à ce sujet un ora» teur célèbre), et les cours des princes n'étaient » pas des lieux inaccessibles à votre grâce ni à la » piété chrétienne, puisque vos serviteurs y étaient » si honorablement traités. » Quoique le saint annonçât au roi une fin prochaine, au lieu de la guérison qu'il espérait, il continua à jouir de toute sa confiance, et l'aida à finir par une mort chrétienne une vie qui, à bien des égards, ne l'avait pas été. François établit quelques maisons en France, et mourut dans celle du Plessis-du-Parc en 1507; il fut canonisé en 1519, par Léon X. Les minimes furent appelés en France *Bons-Hommes*, du nom de *Bon Homme* que les courtisans de Louis XI donnaient à leur père. Les hommes du siècle ne manquent jamais de confondre la piété et la précieuse simplicité de l'Evangile, avec ce qu'ils appellent *bonhomie*. Le Père Hilarion de Coste a donnée sa *Vie*, in-4.

FRANÇOIS XAVIER (saint), surnommé l'*Apôtre des Indes*, né au château de Xavier au pied des Pyrénées le 7 avril 1506, était neveu du célèbre docteur Navarre. Il enseignait la philosophie au collége de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, et fut un des sept compagnons du saint espagnol, qui firent vœu dans l'église de Mont-Martre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Jean III, roi de Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa où il se fixa d'abord, il répandit la lumière de l'Evangile sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, dans le Japon. Un nombre infini de barbares reçurent le baptême. Xavier leur inspira le goût pour le christianisme, autant par ses vertus que par son éloquence; et la Providence renouvela plus d'une fois, en faveur de ces nouvelles églises, les merveilles des premiers temps du christianisme. Il mourut en 1552, dans l'île de Sancian, à la vue de l'empire de la Chine, où il brûlait de porter la foi. Il était âgé de 46 ans, et en avait employé dix et demi à la conversion des Indes. « Terme bien » court, dit l'abbé Bérault, quand il n'eût soumis » qu'une nation au joug de l'Evangile. Mais s'il a » établi la foi dans 52 royaumes plus ou moins » étendus; s'il a arboré l'étendard de la croix » dans 3,000 lieues de pays; s'il a baptisé de sa » main près d'un million tant de Sarrasins que d'i» dolâtres; s'il a procuré à l'Eglise plus de nou» veaux sujets que les fameux hérésiarques de son » siècle n'ont fait de déserteurs et d'apostats, ne » peut-on pas dire que la rapidité des conquérants » les plus mémorables n'égala pas la sienne; et » que s'il eût rempli la mesure commune de la vie » humaine, le monde entier, pour son zèle, plutôt » que pour leur valeur, eût été un champ trop » étroit? » Son corps, plusieurs fois relevé de terre, d'abord à l'île de Sancian, puis à Malaca, ensuite à différentes fois à Goa, fut trouvé sans aucune corruption. En 1782, il fut derechef découvert et exposé durant trois jours aux yeux du public ( *Voy.* la relation de M. Cicala, et sa *Vie* imprimée à Liége, p. 22.). Grégoire XV le mit au nombre des saints en 1622. Les protestants mêmes lui ont donné ce nom. Tavernier dit *qu'on peut l'appeler à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes.* Richard Hakluyt, au second tome des *Navigations de la nation anglaise*, en parlant de l'île de Sancian, remarque qu'elle est fameuse par la mort de François Xavier, dont il fait un grand éloge, auquel il ajoute que *les histoires modernes des Indes sont remplies des excellentes vertus et des œuvres de ce saint homme.* Baldeus, dans son *Histoire des Indes*, après avoir parlé de Xavier comme d'un autre saint Paul, dit que *les dons qu'il avait reçus pour exercer la charge de ministre et d'ambassadeur de Jésus-Christ, étaient si éminents, qu'il ne lui est pas possible de les expri-*

*mer*. Et quelques lignes après, adressant la parole au saint même : *Plut à Dieu*, s'écrie-t-il, *qu'ayant été si célèbre par votre ministère, notre Religion nous permît de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer !* Effectivement, la vie et les immenses travaux de ce grand homme sont le fruit visible de cette conviction intime, de cette foi vive, de cette charité active et brûlante, que les systèmes et les opinions des hommes ne sauraient produire : aussi le zèle pour la conversion des infidèles a-t-il toujours été et sera toujours propre à l'Eglise catholique ; ceux des sectaires qui ont voulu l'imiter n'ont pu en soutenir longtemps les apparences, moins encore en renouveler les effets : et pour dire un mot des apôtres de la nouvelle philosophie, contents d'enseigner commodément dans des brochures la prétendue vérité, ils n'ont garde de quitter leurs foyers pour l'annoncer à des peuples ignorants et sauvages. On a de saint François-Xavier : cinq livres d'*Epîtres*, Paris, 1631, in-8 ; un *Catéchisme* ; des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé, la piété la plus tendre, un jugement sûr et solide. Les P. Turselin et Bouhours, jésuites, ont élégamment écrit sa *Vie*, l'un en latin, et l'autre en français. Celle-ci a été très-souvent réimprimée. On a de M. Dulard une épopée intitulée la *Xavériade*, ou *l'Apostolat de saint François-Xavier*, un peu froide, mais pleine de grandes idées : il y en a une autre en latin (*voy.* Franck).

FRANÇOIS DE BORGIA (saint), duc de Candie où il naquit en 1510, et vice-roi de Catalogne, jouissait de la plus grande considération à la cour de Charles-Quint. Chargé de conduire à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle, pour y être déposé dans le tombeau royal, et obligé d'attester que c'était réellement le corps de cette princesse qui avait été un prodige de beauté, il fut si frappé à l'ouverture du cercueil, de ne pouvoir plus la reconnaître, que ce tableau de la mort devint pour lui une leçon subitement efficace. Il vécut en saint au milieu de la cour, et, après la mort de son épouse, il entra chez les jésuites, dont il fut le troisième général. Tous les honneurs le poursuivirent dans sa retraite ; de riches évêchés, le cardinalat, et d'autres dignités lui furent offertes à plusieurs reprises, et après la mort de Pie V, une partie des cardinaux voulurent l'élever sur la chaire de saint Pierre. Il échappa à tout cela, et mourut à Rome quelques mois après ce pape, le 29 septembre 1572, à l'âge de 62 ans, après avoir établi sa compagnie dans un grand nombre de provinces et rendu de grands services à l'Eglise. Le voyage qu'il fit par ordre de Pie V avec le cardinal Alexandrin, pour réunir les princes chrétiens contre les infidèles, avança sa mort, ses forces et l'état de sa santé ne répondant pas aux fatigues de cette commission. C'était un homme de mortification extraordinaire. Sainte Thérèse qui l'appelait un *saint* recherchait et suivait ses conseils dans les affaires difficiles. Charles-Quint voulut le voir dans sa retraite de Saint-Just, et lui répéta ce qu'il lui avait confié longtemps auparavant, que son exemple avait beaucoup servi à le déterminer à quitter le trône et le monde, et que dès lors il en avait conçu la résolution, anecdote qui détruit les contes imaginés sur l'abdication de ce prince (*Voy.* Vesal). Clément X le mit au nombre des saints en 1671. Il laissa plusieurs ouvrages, traduits de l'espagnol en latin par le P. Alphonse Deza, jésuite, Bruxelles, 1675, in-fol. *Voy.* sa *Vie*, publiée en français, in-4, par le P. Verjus, d'après Ribadeneira et Eusèbe Niéremberg.

FRANÇOIS DE SALES (saint), né au château de Sales, diocèse de Genève, en 1567, fit ses premières études à Paris, et son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chambéri, puis prévot d'Anneci ; ensuite évêque de Genève, après la mort de Claude Garnier, son oncle, en 1602. Son zèle pour la conversion des zuingliens et des calvinistes avait éclaté avant son épiscopat ; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avait gagné à l'Eglise plus de 70,000 hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602 qu'il fut évêque. Il serait difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal du Perron disait qu'*il n'y avait point d'hérétique qu'il ne pût convaincre ; mais qu'il fallait s'adresser à l'évêque de Genève pour les convertir*. Un jour nouveau luisit sur le diocèse de Genève, dès qu'il en eut pris possession. Il fit fleurir la science et la piété dans le clergé séculier et régulier. Il institua l'an 1610 l'ordre de la Visitation, dont la baronne de Chantal, qu'il avait détrompée des faux charmes du monde, fut la première supérieure. Il voulut qu'on y admît les filles d'un tempérament délicat, et même les infirmes qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austères. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre et de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. Sur la fin de cette même année, François fut obligé de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec Christine de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier ; le saint évêque, qui avait déjà refusé un évêché en France, et qui refusa vers le même temps la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place qu'à condition qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse pour lequel il soupirait. Il y retourna le plus tôt qu'il put, et continua d'y vivre en pasteur des premiers siècles de l'Eglise, en Irénée, en Augustin. L'an 1622, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de Savoie devait voir Louis XIII, il fut frappé d'apoplexie le 27 décembre, et mourut le lendemain, à 56 ans (1). Saint François de Sales était une de ces âmes tendres et sublimes, nées pour la vertu et pour la piété, et destinées par le Ciel à inspirer l'une et l'autre. On remarque ce caractère dans tous ses écrits : la candeur, l'onction qu'ils respirent, les rend délicieux même à ceux que les lectures de piété ennuient le plus. Les principaux sont : *Introduction à la vie dévote*. Le but de ce livre était de montrer que la dévotion n'était pas seulement faite pour les cloîtres, mais qu'elle pouvait être dans le monde, et s'y accorder avec les obligations de la vie civile et sé-

(1) Saint François de Sales a été canonisé par Alexandre VII, le 19 avril 1665.

culière. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France et à celle de Piémont. Un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le P. Fellon, jésuite, en 3 vol. Il a été depuis imprimé en 2 vol., et abrégé en un seul par l'abbé Tricalet; *Des Lettres spirituelles*, et d'autres ouvrages de piété, recueillis en 2 vol. in-fol. Elles ont été réimprimées en 1817, 3 vol. in-8, avec un beau portrait et un modèle de son écriture. Saint François de Sales y paraît un des mystiques les plus judicieux des derniers temps. Les lecteurs qui voudront connaître plus en détail ses ouvrages et ses vertus, peuvent lire sa *Vie* élégamment écrite par l'abbé Marsollier, en 2 vol., et son *Esprit*, par le Camus, évêque de Belley, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolixe, a été réduit par Collot, docteur de Sorbonne, à un gros vol. in-8, ou 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé. On a publié à Paris en 1823 une belle édition complète de ses œuvres, 16 vol. in-8.

FRANÇOIS. *Voy*. RÉGIS.

FRANÇOIS DE LORRAINE (Etienne), empereur d'Allemagne, naquit en 1708, de Léopold, duc de Lorraine, et d'Elizabeth-Charlotte d'Orléans, et fut marié en 1736 avec Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI (*voy.* ce nom). Après la mort de ce prince, il disputa la couronne impériale à Charles VII, mort à Munich en janvier 1745. Il fut élu empereur le 13 septembre de la même année. Le fléau de la guerre désolait alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN un précis des expéditions militaires de ce temps-là. La paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre s'étant allumée en 1756, fut terminée par le traité d'Huberbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur François profita de l'heureux loisir de la paix pour faire fleurir le commerce, les sciences et les arts dans ses états, qui le perdirent le 18 août 1765. Il mourut subitement à Inspruck, où il s'était rendu pour les noces de son fils Léopold avec l'infante Marie-Louise d'Espagne. Comme il mourut au sortir de la comédie, on ne manqua pas d'en accuser l'air du spectacle, qu'on sait être plus méphitique que dans les salles d'hôpitaux et d'anatomie. C'était un de ces hommes vertueux par religion et par sentiment, qui font le bien pour lui-même, et savent se mettre à l'abri de cette célébrité bruyante, qui flatte la faiblesse et la vanité jusque sur le trône. Sa vie n'a été qu'une suite non interrompue d'actions de sagesse, de justice, de bienfaisance : et cependant il y a peu d'empereurs qui aient fait moins de bruit dans le monde que François Ier. Serait-ce une propriété de la véritable grandeur, de n'être pas compromise par la fausse science?

FRANÇOIS II (Joseph-Charles), empereur d'Allemagne, ou François Ier, empereur d'Autriche, né à Florence le 12 février 1768, de Léopold II et de Marie-Louise d'Espagne, fut élevé sous les yeux de son père, qui le confia aux personnes les plus capables de lui donner des idées saines dans l'art de gouverner. En 1788, il accompagna son oncle Joseph II, dans sa campagne contre les Turcs; mais il ne montra aucun goût pour les armes, ne prévoyant nullement que ce serait sous son règne que l'Autriche ferait le plus de guerres. Le 1er mars 1792, il succéda à son père Léopold II, fut proclamé roi de Hongrie le 6 juin, élu empereur romain le 7, et couronné le 14 juillet suivant. Ce monarque fut alors nommé, dans la série des empereurs d'Allemagne, François II; mais, lorsque la France fut devenue un empire, par une proclamation du 6 août 1806, il prit le titre d'empereur héréditaire d'Autriche, sous le nom de François Ier, assurant ainsi la dignité impériale à sa personne et à sa maison. Le jeune monarque, témoin des imprudents essais de ses deux prédécesseurs, montra dès le commencement de son règne de l'éloignement pour toutes les innovations, et un grand respect pour les traditions et les principes de l'antique monarchie. Les troubles de la France étaient de nature à justifier toutes ses appréhensions. François résolut de suivre une politique prudente et circonspecte; cependant, fidèle aux engagements contractés en 1791, par Léopold avec le roi de Prusse, dans la fameuse conférence de Pilnitz, il fournit un corps d'armée qui, sous le commandement du duc de Brunswick prit part à la guerre contre la France. La campagne de 1792 eut pour résultat d'attirer tout le poids de la guerre sur l'Autriche. La perte de la bataille de Jemmapes, qui livra la Belgique aux Français, lui fit comprendre le danger de sa position, et, assisté des conseils du vieux Kaunitz, il se décida à faire les plus grands efforts pour soutenir une lutte qui devait être si longue et si terrible. Soixante mille hommes furent réunis sur le Bas-Rhin, sous les ordres du prince de Saxe-Cobourg, qui, attaquant successivement les corps isolés de l'armée française, les força, dès le mois de mars 1793, de se replier sur les frontières. La défection de Dumouriez sembla devoir faciliter encore les opérations du général autrichien; mais les vues intéressées des cabinets de Vienne et de Berlin qui, en annonçant n'avoir pour but que le rétablissement de la monarchie, visaient réellement au partage de la France, compromirent le succès de cette guerre. On prit les villes et les provinces au nom de l'empereur, et les armes impériales y furent apposées. Mais la France, poussée par le désespoir, s'arma bientôt comme un seul homme, et le cabinet de Vienne s'aperçut alors que la question n'était plus de partager un pays ennemi, mais de défendre sa propre existence. Pour conjurer l'orage, une négociation secrète fut entamée avec le gouvernement révolutionnaire, à Bruxelles, où François se rendit lui-même, pour l'appuyer de sa présence et de son autorité. Mais bientôt les victoires remportées par Jourdan et Pichegru donnèrent aux affaires une face nouvelle. L'Autriche se vit forcée d'abandonner les Pays-Bas qu'elle avait proposé de céder, et ses armées cherchèrent un abri derrière le Rhin, puis dans la Franconie et la Bavière. Cependant la Prusse, qui de son côté avait entretenu des relations secrètes avec la république française, se sépara ouvertement de ses alliés, en concluant à Bâle une paix définitive, et cet exemple fut suivi par l'Espagne et par quelques états de l'Allemagne

et de l'Italie. L'Autriche, demeurée seule sur le champ de bataille, obtint d'abord, quoique avec des forces inférieures, quelques avantages qui furent dus à l'habileté de l'archiduc Charles. Mais le génie de Bonaparte fit pencher la balance, et l'Autriche, après plusieurs échecs successifs, s'estima heureuse de conclure la paix de Campo-Formio. Par ce traité, François obtint des conditions plus favorables qu'il n'eût pu l'espérer. Il renonça à la Belgique que les Français occupaient depuis longtemps, et à toutes ses possessions en Italie; mais il reçut en compensation l'état de Venise avec la Dalmatie, l'Istrie et les îles vénitiennes. Toutefois, cet arrangement était loin d'avoir satisfait l'Autriche. Grâce aux subsides de l'Angleterre, une nouvelle coalition se forma, et l'empereur de Russie, Paul I^er^, ému d'une généreuse sympathie pour la cause des Bourbons, s'y associa et la soutint de ses trésors et de ses armées. A l'aide de ce puissant auxiliaire, l'Autriche eut bientôt reconquis ses états d'Italie. Le généralissime Souvarow, qui désirait franchement le rétablissement de la monarchie de Louis XVI, était d'avis de tenter une invasion sur le territoire français; mais l'Autriche, dont les vues étaient différentes, satisfaite d'avoir recouvré ses possessions d'Italie, refusa de seconder les desseins de Souvarow, et lorsque le général Korsakoff vint en Suisse avec une seconde armée russe, dans le but de pénétrer en France avec le corps du prince de Condé, l'archiduc Charles s'éloigna de cette frontière et conduisit ses troupes dans le Brisgau. Korsakoff, resté seul, fut défait par Masséna à Zurich, et Souvarow ne put que protéger sa retraite. Paul I^er^, indigné contre l'Autriche, rappela en même temps ses généraux et son ambassadeur à Vienne. François, attaqué de nouveau par Bonaparte, perdit la bataille de Marengo et se vit encore une fois obligé d'abandonner l'Italie. Les efforts qu'il tenta un peu plus tard pour recouvrer ses possessions de la Péninsule, n'aboutirent qu'à une défaite. La bataille de Hohenlinden, et la marche de Moreau sur Vienne le forcèrent à accepter une nouvelle capitulation, et à signer, le 3 février 1801, le traité de Lunéville qui ébranla l'ancienne constitution de l'empire germanique. L'Autriche reconnut les républiques batave, helvétique, cisalpine et ligurienne. Cette puissance, vaincue et humiliée, attendit impatiemment le moment de recommencer la lutte avec des chances de succès. Secondée par l'Angleterre, elle forma une nouvelle ligue avec l'empereur Alexandre, et une nouvelle guerre contre la France éclata vers la fin de 1805. Mais la capitulation de l'armée autrichienne, commandée par Mack, à Ulm, et la déroute complète de l'armée russe à Austerlitz, déterminèrent François à se séparer brusquement de l'empereur Alexandre qui voulait continuer la guerre, et à venir en suppliant demander grâce à Napoléon à son bivouac. Cette fois, les conditions de paix furent très-dures. Par le traité de Presbourg, signé le 22 décembre 1805, la France conservait le Piémont, Parme et Plaisance; l'Autriche reconnaissait le royaume d'Italie et lui cédait toutes les possessions de l'ancienne république de Venise qu'elle avait reçues par les traités antérieurs; elle abandonnait à la Bavière tout le Tyrol et le Vorarlberg. L'empereur François cédait de plus au grand duc de Bade la majeure partie du Brisgau et la ville de Constance. La Bavière et le Wurtemberg étaient érigés en royaumes. Pour comble d'humiliation, François se vit obligé d'éloigner de sa personne le comte de Stadion et ceux de ses ministres qui l'avaient le mieux servi. A la suite de cette paix, le cabinet de Vienne dévorant sa honte en silence, parut renoncer quelque temps à l'espoir de réparer ses défaites. En 1806, sur la simple déclaration de Napoléon portant qu'il ne reconnaissait plus l'empire germanique, François renonça à son titre d'empereur romain, et lors de la guerre qui, la même année, éclata entre la Prusse et et la France, il offrit sa médiation qui fut refusée. Cependant, l'occupation de l'Espagne survint en 1809, et les difficultés imprévues que Napoléon y rencontra, firent penser à l'empereur François que le moment était venu de secouer le joug, et il se décida à recommencer la guerre, après avoir publié, le 27 mars, un manifeste dans lequel il s'efforçait de justifier sa conduite et de rejeter tous les torts sur la France. Napoléon dès le 10 mai était aux portes de Vienne. Défait à Wagram, le prince Charles demanda une trêve qui fut bientôt suivie de négociations. Des plénipotentiaires furent nommés, et, après trois mois d'incertitudes, François I^er^ consentit, le 14 octobre 1809, à la paix la plus humiliante et la plus onéreuse que l'Autriche eût encore subie. Par un article secret il s'engageait à donner sa fille, Marie-Louise, en mariage à Napoléon. Entièrement soumis à l'ascendant de la France, le cabinet de Vienne s'empressa d'exécuter toutes ses volontés. Lorsque Napoléon eut formé le projet d'abattre la Russie, il voulut que les peuples qu'il avait vaincus le secondassent dans cette gigantesque entreprise. François I^er^, appelé à Dresde, y souscrivit l'engagement de fournir un corps auxiliaire de 30 mille hommes, pour former l'aile droite de l'armée française. Ce corps fut en effet organisé, et combattit, quoique faiblement, les Russes. Mais après l'incendie de Moscou, une convention secrète fit cesser, de la part de l'Autriche, jusqu'aux apparences des hostilités; et un peu plus tard, par suite d'une autre convention, le prince de Schwartzenberg fit définitivement rentrer ses troupes dans les états autrichiens. A cette époque le cabinet de Vienne donna une nouvelle activité à ses négociations avec la Russie, la Prusse et l'Angleterre. Au mois de juin 1813, l'empereur François ayant offert sa médiation entre les parties belligérantes, une armistice fut conclue et l'on ouvrit à Prague un congrès qui n'eut aucun résultat. Les hostilités recommencèrent, et l'Autriche, jetant le masque, se déclara hautement pour les alliés. La bataille de Dresde leur fit essuyer une grande perte; mais celle de Leipsig qui eut lieu peu après, parut assurer leur triomphe. Lorsque la France eut été envahie, les troupes autrichiennes formant la gauche des alliés, occupèrent la Franche-Comté et la Bourgogne, et l'empereur François attendit à Dijon la consommation des événements qui devaient briser le trône

de son gendre. Pendant le séjour de deux mois qu'il fit à Paris, François Ier visita tous les établissements d'utilité publique, et recueillit avec soin ce qui pouvait être de quelque avantage pour ses peuples. La difficulté de concilier les intérêts de tant de puissance ayant fait sentir la nécessité d'un congrès, des conférences s'ouvrirent à Vienne, le 25 novembre 1814. On était loin encore d'avoir résolu les questions ardues qui s'y débattaient, lorsque l'invasion aussi audacieuse qu'inattendue de Bonaparte vint de nouveau tout remettre en problème. Les tentatives de Napoléon pour détacher son beau-père de ses alliés ou pour obtenir du moins qu'on lui rendît Marie-Louise et son fils, demeurèrent sans résultat. La coalition ayant une seconde fois triomphé à Waterloo, François Ier vint de nouveau à Paris. La politique des alliés cessa cette fois d'être généreuse : et quoique l'Autriche ne fut ni la plus sévère ni la plus exigeante, elle obtint des sommes considérables. La Toscane et le Parmesan furent rendus à des princes de sa maison; elle conserva les états de Venise et devint ainsi maîtresse des trois quarts de l'Italie; elle obtint de plus des agrandissements en Allemagne et en Pologne. De retour dans sa capitale, François s'y occupa de réparer les maux causés par la guerre, et il adopta dans ce but les meilleurs plans de finances et les plus sages règlements d'administration. En 1820, il se rendit au congrès de Vérone, et l'année suivante à celui de Laybach. Après avoir rétabli l'ordre à Naples, libre enfin de se livrer à ses goûts pacifiques, il se consacra tout entier au bonheur de ses peuples. En 1819, il voulut voir l'Italie, où il n'était pas retourné depuis son avénement à l'empire. Il y fut partout accueilli par de sincères démonstrations d'allégresse. A Rome, il reçut de Pie VII les témoignages les plus touchants d'estime et d'affection. Atteint subitement d'une pleurésie, il y succomba le 2 mars 1835, au moment où il venait d'accomplir la 67e année de son âge et la 43e de son règne. François Ier possédait toutes les qualités d'un bon père de famille. Il avait épousé successivement une princesse de Wurtemberg qui mourut en 1790, une princesse des Deux-Siciles qui mourut en 1807, une princesse de Modène qui mourut au commencement de 1816, et enfin, en quatrième noces, une princesse de Bavière qui est est aujourd'hui l'impératrice douairière. Sa seconde femme, la princesse Marie-Thérèse des Deux-Siciles lui donna seule des enfants au nombre de treize. L'aîné, l'archiduc Ferdinand, né en avril 1793, lui a succédé sous le nom de Ferdinand Ier.

ROIS ET PRINCES DE FRANCE.

FRANÇOIS Ier, roi de France, parvint à la couronne le 1er janvier 1515, à 21 ans, après la mort de Louis XII son beau-père. Il était né à Cognac en 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie. Petit-fils de Valentine de Milan, il prit avec le titre de roi de France, celui de duc de Milan, et se mit à la tête d'une puissante armée pour aller se rendre maître de ce duché. Il n'ignorait pas que les Suisses s'étaient emparés du Mont-Genève et du Mont-Cenis, les deux portes de l'Italie; mais il espérait tout de son courage et de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentière et de Guillestre, jusqu'alors impraticables; on en vint à bout, et les Français se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura deux jours, les 13 et 14 septembre 1515. François Ier ne perdit point le sang-froid dans cette action, aussi longue que meurtrière; il passa une partie de la nuit à ranger ses troupes, et une autre partie sur l'affût d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal de Trivulce disait, des 18 batailles où il s'était trouvé, « que c'étaient » des jeux d'enfants; mais que celle de Marignan » était une bataille de géans. » Bayard avait ce jour armé chevalier son roi. Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, et abandonnant le Milanais aux vainqueurs. Plus tard ils devinrent les fidèles alliés de la France. Maximilien Sforce lui en fit la cession, et se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarèrent pour les Français. Le pape Léon X, effrayé de leurs succès, vit le roi à Bologne, et fit sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence, qu'après avoir obtenu l'abolition de la pragmatique-sanction, il conclut le 14 décembre 1518, le concordat pour la collation des bénéfices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. François obtint la nomination des bénéfices, et Léon les annates, en renonçant aux mandats, réserves, expectatives, et autres droits dont jouissait le siége de Rome. Les universités et les parlements ne reçurent le concordat qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avaient pas tant à s'en plaindre, puisque la troisième partie des bénéfices leur est réservée par le moyen de l'impétration; et les parlements ne faisaient pas attention que François Ier, en accordant les annates, se procurait d'ailleurs des avantages considérables; et ils oubliaient sans doute la maxime très-raisonnable comme très-catholique, que tous les chrétiens doivent concourir à l'entretien du premier pontife, et à la splendeur de son siége. « Maxime si peu contestée, dit un juris- » consulte de ce siècle, que le concile de Bâle, en » proposant l'abolition des annates, demandait en » même temps un moyen de les suppléer, et de » donner au souverain pontife, et à l'administrateur » de l'Eglise universelle, les secours nécessaires à » un gouvernement si vaste et si composé. Fébronius » lui-même, cet ardent adversaire des pontifes » romains, convient que les annates sont une ré- » tribution légitime, et fondée sur des vues et des » fins très-sages. Et quand on sait que tout le pro- » duit des annates et autres droits quelconques, » attachés aux expéditions romaines, ne vont » annuellement pour toute la France qu'à 500,000 l., » on ne peut comprendre les clameurs que pro- » duit ce mince objet, sans en chercher la source » dans la haine de Dieu et de son culte. » L'année d'après la conquête de Milan en 1516, Charles-Quint et François Ier signèrent le traité de Noyon, où ils se donnèrent mutuellement, l'un l'ordre de la Toison-d'or, et l'autre, celui de Saint-Michel,

après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur Maximilien, François fit briguer la couronne impériale. Charles plus jeune, et moins craint par les électeurs, l'emporta sur lui, malgré les 400, 000 francs qu'il dépensa pour avoir des suffrages. La guerre fut allumée dès lors, et le fut pour longtemps. Le ressentiment de François éclata d'abord sur la Navarre. Il la conquit et la perdit presque au même temps. Il fut plus heureux en Picardie : il en chassa Charles qui y était entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin et plusieurs autres places; mais il perdit le Milanais par les violences de Lautrec, et le connétable de Bourbon par les injustices de Louise de Savoie sa mère. Ce général se jeta dans le parti de l'empereur. Les Français, commandés par Lautrec, furent défaits le 27 avril 1522 à la Bicoque. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone et de Gênes. Bourbon, secondé par Antoine de Lève, battit en 1524 l'arrière-garde de l'amiral Bonnivet à la retraite de Rebec, où Bayard fut tué; il marcha vers la Provence, prit Toulon, et assiégea Marseille. François Ier courut au secours de la Provence, et, après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanais et assiégea Pavie. On était dans le cœur de l'hiver. C'était une faute considérable, d'avoir formé un siége dans une saison si rigoureuse. François en fit une autre non moins importante, en détachant mal à propos dix mille hommes de son armée pour les envoyer conquérir Naples. Trop faible pour résister aux impériaux, il fut battu le 24 février 1525, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, et fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France (*voy.* LANNOY). Son malheur voulut encore qu'il fût pris par le seul officier français qui avait suivi le duc de Bourbon, et que ce duc fût présent pour jouir de son humiliation. L'abbé Gervaise, dans la Vie de saint Martin de Tours, semble attribuer ce malheur à la violation du tombeau de ce saint, d'où François Ier venait de faire enlever une grille d'argent pour la convertir en monnaie. Comme il paraît que le roi lui-même, ainsi que la reine, était dans cette persuasion, il ne sera pas inutile de rapporter ici le passage de cet historien, homme raisonnable et instruit. « Quoique François Ier eût fait serment » comme les rois ses prédécesseurs, lorsqu'il se fit » recevoir abbé et chanoine de l'église de Saint-» Martin, d'en être le protecteur, quelques officiers » de ses finances abusant de sa facilité, lui firent » croire que dans les besoins pressants de l'état, il » pouvait légitimement se servir du treillis d'argent » qui fermait le tombeau de saint Martin. Ils vin-» rent à Tours au mois de juillet de l'année 1522, si-» gnifier aux chanoines l'ordre qu'ils avaient de l'en-» lever. On trouve dans les registres de cette église la » réponse que le chapitre leur fit. Elle est conçue en » ces termes : *Les chanoines disent qu'ils sont très-» humbles et très-obéissans chapelains et orateurs dudit » seigneur roi, et qu'à eux n'est de quereller, arguer et » contester avec sa majesté; mais que craignant d'of-» fenser Dieu, le créateur, et monsieur saint Martin, » et pour les causes par eux déjà alléguées, et autres » légitimes, ils n'osent et ne doivent consentir ledit » treillis être pris ou enlevé.* Les officiers ne laissè-» rent pas de passer outre; le treillis fut mis en » pièces le 8 du mois suivant, et chargé à la porte » de l'église dans des chariots, escortés de plusieurs » compagnies de soldats, qui le conduisirent à la » monnaie. On en fit des testons, où d'un côté la » figure de saint Martin est empreinte. Il s'en trouve » encore quelques-uns dans les cabinets des curieux. » Cette action, si peu attendue d'un prince catholi-» que, jeta tous les gens de bien dans la conster-» nation. Ceux mêmes qui s'étaient chargés de cette » entreprise, la trouvèrent si honteuse, qu'ils ne » voulurent jamais permettre qu'on en dressât un » procès-verbal. Le fabricien de l'église et quelques » chanoines des plus zélés, s'étant opiniâtrés à le » vouloir faire, en furent chassés avec les notaires. » La chose fut si loin, qu'ayant paru à l'une des » fenêtres de l'église, pour voir ce qui s'y passait, » l'on tira dessus plusieurs coups d'arquebuse, dont » heureusement personne ne fut blessé. Quelques » historiens ont cru que les malheurs qui arrivèrent » depuis à François Ier, furent de justes châtiments » de la profanation du tombeau de saint Martin. » En effet, on remarque que ce prince ayant peu de » temps après porté ses armes dans le Milanais, et » mis le siége devant Pavie, il y fut abandonné des » siens, son cheval tué sous lui dans la retraite, » lui-même dangereusement blessé, et arrêté sur » les terres que Charlemagne avait données à l'é-» glise de saint Martin. Il reconnut alors, mais trop » tard, que ce n'était pas sans raison que Clovis » avait dit autrefois qu'il n'y avait pas lieu de se » promettre la victoire de ses ennemis, après qu'on » avait offensé ce grand saint. Louise de Savoie, sa » mère, à qui il avait laissé la régence pendant son » absence, sitôt qu'elle eut reçu la nouvelle de la » prise du roi, vint avec les princesses, enfants de » France, au tombeau du saint, implorer son se-» cours, et tâcha de réparer, par les présents qu'elle » y laissa, l'injure qui lui avait été faite. Le roi » lui-même n'eût pas plus tôt recouvré sa liberté, » qu'il y vint, avant d'aller à Paris, pour lui en » faire une espèce de satisfaction. La colère de Dieu » éclata d'une manière bien plus sensible contre la » personne de Jacques Fournier (d'autres le nomment » *Beaune, voy.* ce mot), seigneur de Semblançai, qui » avait été l'auteur d'une si méchante action; car » cinq ans après, le même jour que le treillis avait » été enlevé, sur une fausse accusation, il fut con-» damné à être pendu, et le fut en effet quelques » jours après à Montfaucon, dans le fief du prieuré » de Saint-Martin-des-Champs. » Quoi qu'il en soit de ces observations, François Ier fut conduit à Madrid, où Charles le traita avec tous les égards possibles, et lui rendit la liberté par un traité qu'il savait bien que son prisonnier n'observerait pas. Par ce traité, signé à Madrid, le 14 janvier 1526, François renonçait à ses prétentions sur Naples, le Milanais, Gênes et Asti, à la souveraineté sur la Flandre et l'Artois. Il devait céder le duché de Bourgogne; mais lorsque Lannoy vint le demander au nom de l'empereur, François Ier, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés

de Bourgogne, qui déclarèrent au roi « qu'il n'avait » pas le pouvoir de démembrer aucune province » de sa monarchie; » et comme l'empereur se plaignit de ce manquement de parole, François lui fit dire en propres termes: « Vous avez menti par la » gorge, et autant de fois que vous le direz, vous » mentirez. » Il fit plus, il se ligua contre Charles avec les Vénitiens et presque toute l'Italie. Lautrec se rendit maître d'une partie de la Lombardie, et aurait pris Naples, si les maladies contagieuses, favorables aux Espagnols, n'eussent enlevé une partie de l'armée française avec leur général, en 1528. Ces pertes avancèrent la paix: elle fut conclue à Cambrai en 1529. Le roi de France épousa Eléonore, veuve du roi de Portugal et sœur de l'empereur. Ses deux fils étaient restés en otage lorsqu'il sortit de prison; en violant le traité de Madrid, « il les exposa, dit Voltaire, au courroux de l'em» pereur; il y a des temps où cette infraction eût » coûté la vie à ces deux princes: » mais le caractère de Charles ignorait ce genre de vengeance. François racheta ses enfants moyennant deux millions d'or. Mais cette rançon devint fatale à la France, parce que le roi prit la résolution, indigne d'un grand prince, d'altérer la monnaie, et fit frapper des espèces de moindre aloi que celles qui avaient cours, pour payer cette somme. Cette supercherie, jointe à la faiblesse qu'avait eue François Ier d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix était conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. En 1534, il envoya en Amérique Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, pour faire des découvertes; et en effet ce marin découvrit le Canada (*voy.* CARTIER). Il fonda le collége royal, il forma la Bibliothèque royale; il aurait plus fait encore, sans la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan et vassal de l'empire malgré l'empereur. Il passa encore en Italie, et s'empara de la Savoie en 1535. L'empereur de son côté se jeta sur la Provence, assiégea Marseille, et fut repoussé. François Ier s'unit avec Soliman II; mais cette alliance avec un empereur mahométan, excita les murmures de l'Europe chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une trêve de dix ans avec Charles, dans une entrevue que le pape Paul III leur ménagea à Nice en 1538. L'empereur, ayant passé quelque temps après par la France pour aller châtier les Gantois révoltés, lui promit l'investiture du Milanais, si l'on en croit la plupart des historiens français, mais les Espagnols l'ont constamment nié. « Quelle apparence, disent-ils, qu'un prince sensé » aura consenti à céder une grande et magnifique » province, pour avoir pu abréger son chemin, et » arriver quelques jours plus tôt aux portes d'une » ville révoltée. » Voltaire lui-même assure que Charles ne donna qu'une parole vague; et l'on ne peut disconvenir que la demande qu'en fit François dans ces circonstances ne fût très-déplacée. Si dans l'alternative d'être arrêté ou de promettre le Milanais, Charles eût pris ce dernier parti, la promesse eût été nulle selon toutes les règles du droit. Quoi qu'il en soit, la guerre se rallume bientôt après. François envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon et dans le Luxembourg. Le comte d'Enghien bat les impériaux à Cerisoles en 1544, et se rend maître du Montferrat. La France, unie avec Barberousse et Gustave Wasa, se promettait de plus grands avantages, lorsque Charles-Quint et Henri VIII, ligués contre François Ier, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie et la Champagne. L'empereur était déjà à Soissons, et le roi d'Angleterre prenait Boulogne. Le luthéranisme fit le salut de la France. Les princes luthériens d'Allemagne s'unissent contre l'empereur. Charles, pressant la France et pressé dans l'empire, fit la paix à Crespi en Valois le 18 septembre 1544. François Ier, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre Henri VIII. Ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut l'année d'après à Rambouillet, le 31 mars 1547, de cette maladie alors presque incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avait, dit-on, transplantée en Europe, mais que plusieurs savants croient être d'une date très-antérieure (*voy.* ASTRUC). Un long portrait de François Ier serait superflu: il est assez peint dans le cours de cet article. Il fut plus brave chevalier que grand prince. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint, son rival de gloire, mais plus puissant, plus heureux et plus circonspect. « Charles-Quint, dit l'abbé Raynal, n'agissait que » par des intérêts d'état, et François Ier, qui n'avait » en vue que des passions particulières, y portait » ce motif petit et bas qui entraîne toujours à l'hu» miliation. » (*Anecd. hist.* tom. 1, p. 181.) Comme il réfléchissait peu, il entreprenait les guerres avec une légèreté extrême, et s'exposait imprudemment aux plus grands revers. Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il ne le gouverna jamais lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. Son zèle pour la religion fut singulièrement inconséquent: tandis qu'il faisait brûler les hérétiques en France, il les soutenait en Allemagne; et c'est à lui que le luthéranisme est redevable de n'avoir pas succombé à la puissance de Charles-Quint. La protection qu'il accorda aux beaux-arts semble avoir couvert aux yeux des savants une partie de ses défauts. Il se trouva précisément dans le temps de la renaissance des lettres; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grèce, et il les transplanta en France. Son règne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit et dans les mœurs des Français. Il appela à sa cour les dames, les cardinaux et les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avait été rendue en latin; elle commença l'an 1536 à l'être en français. François Ier fut déterminé à ce changement par une expression barbare, employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris. Motif bien léger et plein d'inconséquence, puisqu'il eût été plus facile et plus simple de corriger un solécisme, que de changer de langue. « Cette innovation, dit un observateur mo» derne, a eu plus d'un mauvais effet. D'abord la » langue romaine, ce grand organe de l'érudition

» et des sciences, cet idiome des grands modèles, » a été négligée. La jurisprudence est devenue un » champ ouvert à tout le monde; les ignorants, » toujours plus présomptueux et plus prompts que » les gens instruits, s'en sont emparés. La science » de la justice et des lois a dégénéré en verbiage » et en chicane. Le nom d'avocat est devenu l'éti- » quette des petits-maitres, et un titre pour ceux » qui n'en ont pas d'autre. La magistrature a été » considérée comme un groupe de gens ignares ou » intéressés, et quelquefois comme un corps de fac- » tieux. De là les termes de *robinerie*, de *robinaille*, » de *robinauderie*, etc., affectés aujourd'hui à une » profession qui mérita longtemps le respect et la » confiance des peuples. Tant il est dangereux de » toucher aux usages établis, ne fût-ce qu'en ma- » tière de langue! » Ce fut encore François Iᵉʳ qui introduisit la mode de porter les cheveux courts et la barbe longue, pour cacher une blessure qu'il reçut dans un jeu en 1521. Tous les courtisans eurent la plus longue barbe qu'ils purent; c'était alors un ornement de petit-maitre. Les gens graves et les magistrats n'en portaient point; ils ne laissèrent croître la leur, que lorsque les courtisans se furent dégoûtés de cette mode. François Iᵉʳ accabla son peuple d'impôts, et il recommanda à son fils en mourant de diminuer les tailles. Il laissa dans ses coffres environ six millions d'à-présent. Son *histoire*, écrite par M. Gaillard, 8 vol. in-12, est le fruit de la prévention et de l'esprit national; tous les faits et tous les caractères y sont défigurés. Ce prince est mieux apprécié dans la *Galerie philosophique du* XVIᵉ *siècle*, par M. de Mayer, 2 vol. in-8. On y trouve, après divers détails intéressants, ce portrait en petit : « François Iᵉʳ, bon, sincère, gé- » néreux, populaire, mais inconséquent et indis- » cret, jamais méchant ni cruel, n'eut point de » mœurs, énerva et ruina la nation sans le vou- » loir. » On a aussi sa *Vie*, écrite par Varillas, Paris, 1685, 2 vol. in-4. On a publié à Paris, 1707, in-12 : *Histoire et parallèle de Charles-Quint et de François Iᵉʳ, tirés d'un manuscrit du Vatican*; Mademoiselle de Lussan a donné les *Anecdotes de la cour de François Iᵉʳ*, Londres (Paris), 1748, 3 vol. in-12; M. Rœderer a publié *Louis XII et François Iᵉʳ*, ou *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de leur règne*. Enfin la bibliothèque du roi possède plusieurs recueils manuscrits de *poésies* et de *lettres* de François Iᵉʳ : l'abbé Lenglet en a tiré une Epitre (en vers), *traitant de son partement de France et de sa prise devant Pavie*, et l'a publiée à la fin de l'*Histoire justifiée contre les romans*, Amsterdam, Rouen, 1735, in-12.

FRANÇOIS II, roi de France, né à Fontainebleau en 1544, de Henri II et de Catherine de Médicis, monta sur le trône après la mort de son père en 1559. Il avait épousé l'année d'auparavant Marie Stuart, fille unique de Jacques V, roi d'Ecosse. Quoique son règne ne fût que de 17 mois, il vit éclore tous les maux qui depuis désolèrent la France. François, duc de Guise, et le cardinal de Lorraine, oncles de ce roi enfant, par sa femme, furent mis à la tête du gouvernement, pour réprimer les calvinistes qui menaçaient le royaume d'une entière subversion. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et Louis, son frère, prince de Condé, fâchés de n'avoir point de part à l'administration, résolurent de secouer le joug. Ils se joignirent aux calvinistes pour détruire les Guises, protecteurs des catholiques. L'ambition fut la cause de cette guerre, la religion, le prétexte, et la *conspiration d'Amboise* le premier signal. Cette conspiration éclata au mois de mars 1560. Le prince de Condé en était l'âme invisible, et La Renaudie le conducteur. Celui-ci s'étant ouvert à Avenelles, avocat de Paris, la plus grande partie des conjurés est arrêtée, et ils sont exécutés. La Renaudie fut tué en combattant, et plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte et punie, le pouvoir des Guises n'en fut que plus grand. Il firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connaissance du crime d'hérésie était renvoyée aux évêques et interdite aux parlements. Ce fut le chancelier de l'Hôpital lui-même, quoique très-favorable aux protestants, qui dressa cet édit; édit raisonnable et assorti à la nature des délits, puisque les évêques sont les vrais juges de la doctrine. On défendit aux calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connaissait que de ces cas-là, et qu'on appelait *la Chambre ardente*. Le prince de Condé, chef du parti calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, et allait finir par la main du bourreau, lorsque François II, malade depuis longtemps et infirme dès son enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'un abcès qu'il avait à la tête, et dont l'humeur ne put entièrement couler par son oreille. Quelques auteurs rapportent que cet accident devint mortel par le poison que le chirurgien, qui était huguenot, mêla parmi les remèdes, pour délivrer son parti de la crainte que lui inspirait la sévérité indispensable des lois de François II (*voy.* les *Mémoires de Castelnau* avec les *notes* de Jean le Laboureur).

FRANÇOIS de FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou et de Brabant, et frère de François II, Charles IX et Henri III, né en 1554, se mit à la tête des mécontents lorsque son frère Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mère, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575, il se mit à la tête des Reistres, parce qu'on lui avait refusé la lieutenance générale du royaume. On l'apaisa; mais quelque temps après ayant été appelé par les confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frère, et se rendit maitre de quelques places. Il revint en France, et repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme qui assiégeait Cambray, et se rendit maitre de Cateau-Cambresis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour conclure son mariage avec Elizabeth, qui le joua, et qui ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avait donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, et comte de Flandre à Gand, en 1582; mais l'année suivante ayant voulu asservir le pays dont il n'était que le défenseur et se rendre maître d'Anvers, il y fut entièrement défait

et obligé de retourner en France. Il y mourut de phthisie en 1584, à 29 ans, sans avoir été marié, regardé comme un prince léger, bizarre, qui mêlait les plus grands défauts à quelques bonnes qualités.

FRANÇOIS de BOURBON, comte de St. Pol et de Chaumont, né en 1491, de François, comte de Vendôme, signala son courage à la bataille de Marignan en 1515. Le brave Bayard, ayant fait chevalier François Ier après cette journée, accorda le même honneur à François de Bourbon. Ce général secourut Mézières assiégé par les troupes impériales en 1521, prit Mouzon et Bapaume, et battit les Anglais au combat de Pas. A la bataille de Pavie en 1525, il fut du nombre des généraux prisonniers. Il se sauva, et fut repris en 1528 par Antoine de Lève, qui le surprit à Landriano, à 5 lieues de Milan. Les Lansquenets et les Italiens l'avaient abandonné dans ce péril, et sa cavalerie s'était sauvée à Pavie avec l'avant-garde. Il mourut à Cotignan, près de Reims, en 1545.

FRANÇOIS de BOURBON, duc de Montpensier, de Châtelleraut, prince de Dombes, dauphin d'Auvergne, fils de Louis de Bourbon II du nom, donna des preuves de sa valeur au siége de Rouen en 1562, aux batailles de Jarnac et de Montcontour en 1569, et au massacre d'Anvers en 1572. Henri III le fit chevalier de ses ordres, et l'envoya en Angleterre. Après la mort de ce monarque, il fut un des plus fidèles sujets de Henri IV, et un de ses plus braves généraux. Il se distingua à Arques et à Ivri en 1590. Il mourut à Lisieux en 1592, à 50 ans, après avoir soumis Avranche au roi et lui avoir rendu d'autres services non moins importants.

FRANÇOIS de BOURBON, comte d'Enghien, gouverneur de Hainaut, de Piémont et de Languedoc, naquit au château de la Fère, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Son courage se développa de bonne heure. François Ier lui confia en 1543 la conduite d'une armée, avec laquelle il se rendit maître de Nice, s'avança dans le Piémont, prit Crescentin, Dezance, et remporta la victoire de Cérisoles, le lundi de la fête de Pâques de 1544. Il s'empara ensuite du Montferrat, à l'exception de Casal. L'année d'après, ce prince, jouant avec de jeunes seigneurs à défendre un fort de neige, y fut tué, en 1545, à 27 ans.

FRANÇOIS de LORRAINE, duc de Guise et d'Aumale, fils aîné de Claude de Lorraine, duc de Guise, né au château de Bar en 1519, reçut au siége de Boulogne en 1545, une blessure qui, suivant quelques auteurs, le fit appeler le *Balafré*, quoique ce surnom semble n'appartenir qu'à Henri de Guise. Son courage se montra d'une manière plus éclatante en 1553 à Metz, qu'il défendit vaillamment contre Charles-Quint. Les troupes de l'empereur, engourdies par le froid, laissèrent plusieurs soldats après elles. Le duc de Guise, loin de les faire assommer, comme faisaient quelques généraux de ces temps malheureux, les reçut avec humanité. Autant sa valeur avait paru durant le siége, autant sa générosité éclata-t-elle après. Plusieurs autres avantages en Flandre et en Italie firent proposer à quelques-uns de le faire *vice-roi de la France*; mais ce titre paraissant trop dangereux dans un sujet puissant et belliqueux, on se contenta de lui donner celui de *lieutenant-général des armées du roi au dedans et au dehors*. Les malheurs de la France cessèrent dès qu'il fut à la tête des troupes. En huit jours il prit Calais et tout son territoire, au milieu de l'hiver. Il chassa pour toujours de cette ville les Anglais, qui l'avaient possédée 210 ans. Cette conquête, suivie de celle de Thionville, prise sur les Espagnols, mit le duc de Guise au-dessus de tous les capitaines de son temps. Il prouva que le bonheur ou le malheur des états dépend souvent d'un seul homme. Maître de la France sous Henri II, il le fut encore sous François II. La conspiration d'Amboise, tramée par les protestants pour le perdre, ne fit qu'augmenter son crédit. Le parlement lui donna le titre de *Conservateur de la patrie*. Son autorité était telle, qu'il recevait assis et couvert, Antoine, roi de Navarre, qui se tenait debout et tête nue. Après la mort de François II, cette autorité baissa, mais sans être entièrement abattue. Dès lors se formèrent les partis des Condé et des Guise. Du côté de ceux-ci étaient le connétable de Montmorenci et le maréchal de Saint-André, de l'autre étaient les protestants et les Coligni. Le duc de Guise, zélé catholique, et l'âme du parti opposé aux protestants, avait résolu de maintenir l'ancienne religion dans son éclat. Passant auprès de Vassy, sur les frontières de la Champagne, il trouva des calvinistes qui chantaient les psaumes de Marot dans une grange. Ses domestiques prirent querelle avec eux. On en vint aux mains; et il y eut près de soixante de ces malheureux tués et deux cents de blessés. Cet événement imprévu, que les protestants appellent le *massacre de Vassy*, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le duc de Guise prit Rouen, Bourges, et gagna la bataille de Dreux en 1562. Il fut alors au comble de sa gloire. Vainqueur partout où il s'était trouvé, il était chéri des catholiques et le maître de la cour, affable, généreux, et en tout sens le premier homme de l'état. Il se préparait à assiéger Orléans, le centre de la faction protestante et leur place d'armes, lorsqu'il fut tué d'un coup de pistolet en 1563 par Poltrot de Méré, gentilhomme huguenot. Les calvinistes qui, sous François II et Henri II, n'avaient su que prier, et souffrir ce qu'ils appelaient le *martyre*, étaient devenus, dit un historien, des enthousiastes furieux. Ils ne lisaient plus l'Ecriture que pour y chercher des exemples d'assassinats. Poltrot se crut un Aod, envoyé de Dieu pour tuer un chef philistin. Le parti, aussi fanatique que lui, fit des vers en son honneur; et il reste encore des estampes avec des inscriptions qui élèvent son meurtre jusqu'au ciel, quoique ce ne fût que le crime d'un furieux aussi lâche qu'imbécile. Valincour a écrit la *Vie* de François de Guise, in-12. Il parut, en 1576, une satire sanglante contre lui, le cardinal son frère et les autres Guise, sous le titre de *Légende de Charles, cardinal de Lorraine, etc.*, par François de l'Ile, in-8. On la trouve dans le tome 6 des *Mémoires de Condé*, in-4. Le nom de l'auteur est supposé; on la croit de Régnier de La Planche. Aux traits flétrissants que renferme cette satire, nous substituerons ceux-ci; ils font trop d'honneur à ce héros, pour les laisser dans l'oubli. Un jour qu'il visitait son

camp, le baron de Lunebourg, un des principaux chefs des Reistres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, et s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc de Guise tira froidement l'épée, éloigna le pistolet et le fit tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence de l'officier allemand, allait lui ôter la vie, lorsque Guise lui crie : « Arrêtez, » Montpezat, vous ne savez pas mieux tuer un homme » que moi. » Et se tournant vers l'emporté Lunebourg : « Je te pardonne, lui dit-il, l'injure que » tu m'as faite; il n'a tenu qu'à moi de m'en venger. » Mais pour celle que tu as faite au roi, dont je » représente ici la personne, c'est à lui d'en faire » la justice qu'il lui plaira. » Aussitôt il l'envoya en prison, et acheva de visiter le camp, sans que les Reistres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux... On avait averti le duc de Guise qu'un gentilhomme huguenot était venu dans son camp à dessein de le tuer; il le fit arrêter. Ce protestant lui avoua sa résolution. Alors le duc lui demanda : « Est-ce à cause de quelque déplaisir » que tu aies reçu de moi ? — Non, lui répondit le » protestant, c'est parce que vous êtes le plus grand » ennemi de ma religion.—Eh bien! répliqua Guise, » si ta religion te porte à m'assassiner, la mienne » veut que je te pardonne, » et il le renvoya. Le duc de Guise avait une intrépidité que les héros les plus fameux traiteraient d'imprudence. On lui montra un jour un homme qui s'était vanté de le tuer; il le fit venir, le regarda entre deux yeux, et lui trouvant un air embarrassé et timide : « Cet homme » là, dit-il en levant les épaules, ne me tuera ja- » mais; ce n'est pas la peine de l'arrêter. »

FRANÇOIS (dom Claude et dom Philippe), qu'on réunit dans le même article pour éviter les redites, appartenaient tous deux à la congrégation de Saint-Vannes. Dom Claude, né à Paris en 1559, fut envoyé, après avoir fait sa profession, au Mont-Cassin, pour y étudier les réglements sur lesquels la congrégation de Saint-Vannes, encore au berceau, voulait se modeler. Dom Claude revint avec une constitution qu'il avait rédigée, et fut nommé président de la congrégation. Il trouva, après quelques années d'expérience, que l'article des constitutions qui statue la vacance de la supériorité après le terme de cinq ans, sans que le supérieur pût être continué, offrait des inconvénients. Les autres supérieurs, et particulièrement dom Philippe, ne partagèrent pas son opinion; on écrivit de part et d'autre, mais sans se convaincre mutuellement. En 1630, le pape mit fin à la dispute en permettant de continuer le supérieur au-delà de cinq ans, lorsque le bien de la congrégation le demanderait. L'union entre les deux confrères ne souffrit pas de cette dissension, et dom Claude, après avoir rendu de grands services à la congrégation, et en avoir été douze fois président, mourut à l'abbaye de Saint-Michel, le 10 août 1632. — FRANÇOIS (Dom Philippe), dont le véritable nom était *Philippe Colard,* naquit à Lunéville en 1579. Il était à peine âgé de 10 ans lorsque son parent Lignarius, abbé de Sénones, le prit dans son monastère dans l'intention d'en faire son coadjuteur. Il prit l'habit de Saint-Benoit, et lorsqu'il eut fait profession, il alla faire ses cours de philosophie et de théologie à l'université de Pont-à-Mousson. Il y étudia aussi la langue grecque, et avec tant de succès que dès ce moment il s'en servit habituellement pour correspondre avec son père, qui était très-versé dans cette langue. Désirant entrer dans un monastère où la réforme fût en vigueur, il quitta secrètement, en 1603, Sénones, malgré les avantages qui devaient l'y retenir, et se rendit à Saint-Vannes, où il fit profession l'année suivante, après avoir enseigné la philosophie et la théologie à Saint-Mihiel, où le cardinal de Lorraine avait introduit la réforme. Rappelé à Saint-Vannes, il fut mis à la tête du noviciat. En 1609, il fut nommé visiteur, et, trois ans après, prieur de l'abbaye de Saint-Airy de Verdun, dont il devint abbé. En 1622, il fut élu président de la congrégation. Il mourut à Saint-Airy, le 27 mars 1657, après avoir fait rebâtir l'église de cette abbaye, et l'avoir enrichie de beaucoup de choses précieuses. C'était un religieux plein de zèle et de piété, et très-attaché à la discipline. Marie-Jacqueline Bonette de Blemur, religieuse bénédictine, a écrit sa *Vie*, insérée dans le 2e volume des *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Benoît.* Dom Philippe écrivit plusieurs ouvrages au sujet de son différend avec dom Claude. On a en outre de lui : *Trésor de perfection tiré des épîtres et évangiles qui se lisent à la messe pendant l'année*, Paris, 1615, 4 vol. in-12; *Le Guide spirituel pour les novices*, Paris, 1616, in-12; *Le Noviciat des bénédictins avec un traité de la mort précieuse des bénédictins*, in-12; *Renouvellement spirituel nécessaire aux bénédictins*; *La Règle de Saint-Benoît, traduite avec des considérations*, Paris, 1613 et 1620; *Occupation journalière des religieux*; *Enseignement tiré de la règle*; *Courte explication de ce qui se dit dans l'office divin, contenant le sens littéral et mystique de chaque psaume, avec des affections*; *Les Exercices des novices.* Ils ont été traduits en latin, et étaient en usage dans presque toutes les congrégations de bénédictins.

FRANÇOIS ou FRANCISCUS de VICTORIA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur de plusieurs petits traités de théologie, recueillis en un vol. in-8 sous le titre de *Theologicæ prælectiones.*

FRANÇOIS DE JÉSUS MARIE, carme réformé, natif de Burgos, fut professeur de théologie à Salamanque et définiteur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de théologie morale*, imprimé à Salamanque, et réimprimé depuis à Madrid et à Lyon, en 6 vol. in-fol.

FRANÇOIS ROMAIN, dit le *frère Romain,* de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Gand en 1646. Il travailla en 1684 à la construction d'une arche du pont de Maestricht par ordre des états de Hollande. Louis XIV l'appela quelques années après en France pour achever le Pont-Royal commencé par M. Gabriel, et qu'on désespérait de pouvoir finir. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts et chaussées et d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il était aussi bon re-

ligieux que grand architecte. Il donnait aux devoirs de son état tous les moments qu'il pouvait dérober à l'architecture.

FRANÇOIS (Laurent), né à Arinthod, dans le diocèse de Besançon, le 2 novembre 1698, passa quelques années dans la congrégation de la mission et s'y distingua par ses talents qu'il continua d'employer utilement contre les erreurs du temps, après en être sorti. Il mourut à Paris le 24 février 1782, et laissa ses légataires universels, les pauvres de la paroisse dans laquelle il était né. Ses vertus répondaient à son zèle pour la religion, dont il pratiquait les devoirs comme il en défendait les dogmes. Nous avons de lui : *Lettre sur le pouvoir des démons*, in-4; *Les Preuves de la Religion de J.-C.*, 1751, 8 vol. in-12; *L'examen du Catéchisme de l'honnête homme*, 1764, 1 vol. in-12; *Réponse aux difficultés proposées contre la Religion Chrétienne par J.-J. Rousseau*, 1765, in-12; *Observations sur* la Philosophie de l'Histoire, *et le* Dictionnaire philosophique, 2 vol. in-8, avec gravure. Voltaire, dans un épître à d'Alembert, traite l'auteur de *pauvre imbécile, qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes, que personne ne connaît et ne connaîtra*. Il faut cependant bien que le livre ait été connu, puisqu'il a donné tant d'humeur à l'irascible philosophe dont l'honnête critique ne trouvait ni esprit, ni jugement chez les gens qui réfutaient ses erreurs; *Examen des faits qui servent de fondement à la religion chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. Les ouvrages non imprimés de cet auteur, sont la *Réfutation du système de la nature*, 4 vol., et *Réfutation des trois imposteurs*. Ces ouvrages, sans avoir le mérite de l'élégance et de la précision, ont celui de la clarté, de la simplicité, de la facilité et de l'onction. Les excellents raisonnements opposés aux erreurs du temps, semblent quelquefois s'affaiblir par la prolixité de l'exposition et la marche grave et modeste de l'auteur; mais pour peu qu'on réfléchisse et qu'on resserre l'ensemble, on en saisit toute la force. Ce savant, comme la plupart des modernes, s'était laissé engouer de l'importance et de la beauté des maximes des anciens philosophes grecs et perses; mais ayant examiné leurs livres de plus près, il revint de son erreur. Il s'aperçut que c'est une ruse de nos philosophes de nous donner des extraits de Zoroastre, de Confucius, et d'autres prétendus sages de l'antiquité, pour faire croire que nous n'avions pas besoin de la religion chrétienne pour avoir une bonne morale : s'ils donnaient en entier les ouvrages de ces anciens, ils ne feraient point tant de dupes : car à côté d'une phrase raisonnable dictée par le bon sens, ils en mettraient une autre, qui semblerait naître d'une extravagance consommée. « C'est raisonner pauvre» ment, dit un savant théologien, de dire : telle » maxime de la loi chrétienne se trouve dans les » philosophes, telle autre dans les législateurs : » l'une est prêchée à la Chine, l'autre en Egypte » ou au Japon : celle-ci a été connue du temps de » Pythagore, celle-là cinq ou six cents ans après. » Donc les hommes n'ont pas été mieux instruits » par Jésus-Christ que par les païens. » *Voy.* Collius, Confucius, Epictète, Zenon, etc.

FRANÇOIS (Jean-Charles), graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nancy en 1717 d'une famille honnête. Il commença par graver la vaisselle; mais il était né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné son talent pour la taille-douce à Lyon, il vint à Paris et y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa, dit-on, la *gravure en dessin*, que d'autres attribuent à Demarteau (*voy.* ce nom). C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir pour mettre sous les yeux des élèves d'excellents modèles à étudier et à copier. Cette découverte qu'on lui a disputée, lui valut une pension de 600 liv. et le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita hâtèrent sa mort, arrivée en 1769. C'était un homme simple, plus occupé de son travail que de ses succès. Ses principaux ouvrages sont : un *livre à dessiner*; le *recueil des châteaux* que le roi de Pologne occupait en Lorraine, gravés par ordre de ce monarque; le *corps de garde*, d'après Vanloo; la *Vierge*, d'après Vien; les *portraits* qui accompagnent l'Histoire des philosophes modernes de Saverien; une *marche de cavalerie*, d'après Parrocel, supérieurement gravée; le *portrait de M. Quesnay*, estampe unique, dans laquelle la taille-douce, le burin, la manière noire du crayon, toutes les façons de graver sont réunies.

* FRANÇOIS (dom Jean), bénédictin, né en 1722 à Acremont, près de Bouillon, après avoir enseigné la théologie avec distinction, dans différentes maisons de son ordre, fut successivement prieur de Saint-Arnould et de Saint-Clément à Metz. Exilé du cloître, il se retira dans le hameau qui l'avait vu naître, et y mourut le 22 avril 1791, dans sa 70e année. Il a eu part avec D. Tabouillot à l'*Histoire de Metz*, 1779 et années suiv., 6 vol. in-4; on lui doit en outre : *Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque, pour servir à l'intelligence des anciennes lois et contrats*, Bouillon, 1737, in-4; *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît*, Bouillon, 1777, 4 vol. in-4. L'abbé Mercier de St.-Léger a publié des *Remarques critiques* sur cet ouvrage dans l'*Esprit des journaux*, octobre 1778 et janvier 1779.

* FRANÇOIS (Louis-Jean), supérieur de la congrégation de Saint-Lazare, massacré le 3 septembre 1792, dans son séminaire, converti en prison, est auteur de plusieurs opuscules dans lesquels ils combat avec autant de force que de courage les principes des novateurs.

FRANÇOIS, sculpteur. *Voy.* Quesnoy (François du).

FRANÇOIS SONNIUS. *Voy.* Sonnius.

* FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (Nicolas-Louis, comte), ministre de l'intérieur, membre de l'acad. franç., né le 17 avril 1750, à Neufchâteau en Lorraine, fit ses premières études chez les jésuites avec succès. Dès l'âge de 15 ans, il fit paraître un recueil de poésies qui lui ouvrit les portes de l'académie de Dijon. En 1766, il ajouta à son nom celui de *Neuchâteau* qu'un arrêt du parlement de Nancy l'autorisa plus tard à conserver. Il devint, en 1776, lieutenant-général au bailliage de Mirecourt,

et quatre ans après on lui permit de réunir à cet emploi celui de subdélégué de l'intendance de Lorraine. Nommé en 1785 procureur-général du roi au conseil souverain du Cap (Saint-Domingue), il obtint, trois ans après, la permission de revenir en France; le bâtiment qu'il montait échoua à 50 lieues du cap, et dans ce naufrage, il perdit avec tous ses papiers le manuscrit d'une traduction en vers de *Roland furieux*, qui lui laissa de vifs regrets. S'étant déclaré pour les réformes, il fut élu député suppléant aux états-généraux et commissaire du roi près de l'administration du département des Vosges, et nommé député à l'assemblée Législative, il y parla contre les prêtres insermentés et vota la vente des biens nationaux, afin d'attacher la masse des cultivateurs à la cause de la révolution. Prévoyant bien que l'avenir ne pouvait manquer de faire éclater de violentes tempêtes, il refusa le ministère de la justice le 6 octobre 1792, en alléguant l'état de sa santé. Il fit jouer, en 1793, *Paméla* ou *la Vertu récompensée*, pièce qui lui attira des persécutions. Mis en prison comme royaliste, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor et apprit presque aussitôt sa nomination de juge au tribunal de cassation. Commissaire du directoire en 1795, près du département des Vosges, il succéda en 1797 à Bnezech au ministère de l'intérieur. Deux mois après, il fut porté avec Merlin de Douai au directoire, en remplacement de Barthélemy et Carnot, proscrits au 18 fructidor. L'année suivante, il assista aux conférences de Seltz, en qualité de plénipotentiaire, et replacé au ministère de l'intérieur, prit différentes mesures dans l'intérêt des sciences et des lettres. On lui dut la première exposition publique des produits de l'industrie (1798) et le rétablissement de la société centrale d'agriculture. Il enrichit les bibliothèques des départements d'ouvrages importants, et donna la plus grande solennité à la réception des monuments des arts conquis en Italie. Après le 18 brumaire, il fut fait sénateur, et chargé de haranguer l'empereur dans diverses circonstances, il sut adroitement mêler à des conseils qui auraient pu paraître déplacés, des louanges qui les faisaient oublier. Au retour de Napoléon de la brillante campagne que termina la bataille d'Austerlitz, il lui décerna le nom de *Grand*, qui depuis accompagna le nom du monarque dans toutes les adresses officielles. Après la paix de Presbourg, il célébra de nouveau les merveilles du règne de Napoléon, qu'il appela *l'ami du peuple, le père du genre humain*. Depuis 1807, retiré de la scène politique, il ne s'occupa plus que d'économie rurale et de littérature. Il est mort le 10 janvier 1828, n'ayant conservé de ses anciennes dignités que la présidence à vie de la société d'agriculture, et son fauteuil à l'académie française dont il était membre depuis sa réorganisation, et où il a eu pour successeur M. P. Brun, l'auteur de *Marie Stuart*. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages; mais on ne citera que ceux qui conservent encore quelqu'intérêt; *Poésies diverses de deux amis* (avec Mailly de Dijon), 1768, in-8; *Discours sur la manière de lire les vers*, Paris, 1775, in-12; *Anthologie morale*, 1784, in-16; *Recueil authentique des anciennes ordonnances de Lorraine*, 1784, 2 vol. in-8; *Paméla*, comédie en 5 actes et en vers, 1793, in-8; *les Vosges*, poème, 1796, in-8, 2e édit. 1797; *l'Instruction des enfants* ou *Conseils d'un père à son fils*, imités des vers latins de Muret, 1798, in-8; *Méthode pratique de lecture*, 1799, in-8; le *Conservateur* ou *Recueil de morceaux choisis d'histoire, de politique, de littérature et de philosophie*, 1800, 2 vol. in-8; *Lettres sur le Robinier*, 1803, in-12; *Voyage agronomique dans la sénatorerie de Dijon*, 1806, in-4; l'*Art de multiplier les grains*, 1810, in-8; *Fables et Contes* en vers, suivis des poèmes de la *Lupiade* et de la *Vulpéide*, 1814, 2 vol. in-12; *Supplément au mémoire de Parmentier sur le maïs*, 1817, in-8; les *Tropes* ou les *figures de mots*, poème en 4 chants avec des notes et extraits de Denys d'Halycarnasse, 1817, in-12; les *Trois nuits d'un Goutteux*, poème en trois chants, 1819, in-8. Il prit une part très-active à la *Collection des meilleurs ouvrages de la langue française* à laquelle il a fourni: *L'esprit du grand Corneille*, 1819, 2 vol. in-8 et des morceaux intéressants pour les édit. des *Provinciales* et des *Pensées* de Pascal, et du *Gil-blas* (*voy.* Le Sage). Il a coopéré au *Dictionnaire d'agriculture pratique*, 1828, 2 vol. in-8, ainsi qu'aux *Annales d'agriculture, etc.*

FRANÇOISE (sainte), dame romaine, née en 1384, également respectable par sa piété et sa charité, mariée dès l'âge de 12 ans à Laurent Ponziani, morte en 1440, à 56 ans, fonda en 1425 le monastère des *Oblates*, appelées aussi *Collatines*, à cause du quartier de Rome, où elles furent transférées en 1433. « A toutes les vertus de la femme forte, dit » un hagiographe, à la prévoyance, à l'activité, » au courage, elle joignait dans un degré rare » toutes celles que le christianisme a portées si » haut, la douceur, la charité, la patience, l'humilité. On voyait cette dame illustre porter sur » ses épaules ce qui était nécessaire à l'entretien » des pauvres et de sa communauté, ou conduire à » travers la ville l'animal qui portait ces provisions. On en raconte des choses fort extraordinaires, que tant de sainteté rend très-croyables, » indépendamment des témoignages sur lesquels » elles sont appuyées. » Paul V la canonisa; on fait sa fête le 9 mars.

FRANÇOISE, femme de Pierre II, duc de Bretagne, fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, naquit en 1427. Elle eut beaucoup à souffrir de l'humeur sombre et chagrine de son mari, qui en vint jusqu'à la frapper: outrage dont elle fut si affligée, qu'elle en tomba malade. Le duc la voyant à l'extrémité lui demanda pardon, et vécut depuis avec elle dans une grande union. Elle fut sa principale garde dans tout le temps de sa maladie; mais ni ses prières, ni ses soins n'empêchèrent point qu'il ne mourût. Il dit avant d'expirer « qu'il laissait son épouse aussi pure qu'il l'avait reçue. » Les parents de cette princesse, et le roi Louis XI, employèrent inutilement les prières, la ruse et la force pour l'obliger à épouser le duc de Savoie, qui la désirait ardemment à cause de sa vertu. Elle se fit carmélite en 1467, et mourut le 26 février 1485, victime de sa charité. Elle gagna sa dernière maladie auprès d'une religieuse, qu'elle secourut

jusqu'à la mort. L'abbé Barrin a écrit sa *Vie*, Bruxelles, 1704, in-12.

FRANCOLINI (Balthasar) naquit à Fermo, dans la Marche d'Ancône, en 1650, se fit jésuite en 1666, enseigna aves distinction la philosophie et la théologie à Rome, et mourut au collége romain le 10 février 1709, avec la réputation d'un religieux vertueux et savant. Son livre intitulé *Clericus romanus contra nimium rigorem munitus*, imprimé à Rome avec les approbations ordinaires en 1705, et ensuite à Munich en 1707, a pour objet de réfuter les reproches des jansénistes, et surtout du docteur Arnauld, contre la manière dont on administre dans l'Eglise le sacrement de pénitence.

FRANCOWITZ (Mathias Flach), né à Albona dans l'Istrie, le 3 mars 1521, est connu parmi les théologiens protestants sous le nom de *Flaccus Illyricus*. Luther eut en lui un disciple ardent : ce fanatique s'éleva avec force contre l'*interim* de Charles-Quint, et contre les projets de pacification. Il eut beaucoup de part à la composition des *centuries de Magdebourg* (*voy.* Judex). Nous avons de lui *Le Catalogue des témoins de la vérité*, Francfort, 1672, in-4 (*voy.* Eisengrein); *Missa latina antiqua*, in-8, Strasbourg, 1557. La rareté de ce livre l'a rendu très-cher. Cette liturgie contient la foi et les usages anciens de l'église romaine. Les protestants croyaient qu'elle serait un témoignage contre les catholiques; mais s'étant aperçus qu'elle fournissait des armes à leurs adversaires, ils n'oublièrent rien pour en supprimer tous les exemplaires; et c'est la cause de leur rareté. On la trouve cependant en entier dans les *Annales* du Père Le Cointe, et dans les *Liturgies* du cardinal Bona. Francowitz a donné un *Appendix* à sa *Missa latina* dans son édition de Sulpice-Sévère, Bâle, 1556, in-8. On a encore de lui une foule de *Traités* violents contre l'église romaine. Il veut y prouver « que la papauté est une invention du diable, et » que le pape est un diable lui-même. » Tous les ouvrages de cet enthousiaste furieux sont peu communs. Ceux qui sont curieux de sottises et de pauvretés peuvent en voir le catalogue dans le tome 24 des *Mémoires* de Nicéron. Il mourut à Francfort-sur-le Mein en 1575, à 54 ans. Ritter a publié une notice sur la vie et les ouvrages de Flaccus Illyricus, Francfort, 1723 et 1725, in-4.

FRANCUS (Sébastien), fameux anabaptiste du XVI^e siècle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs et de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Augsbourg, assemblés à Smalcalde en 1540, chargèrent Mélanchthon de le réfuter. Francus publia encore un *livre* très-satirique *contre les femmes*; il fut réfuté par Jean Freherus et par Luther, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

FRANGIPANI (François-Christophe, comte de), beau-frère du comte de Serin, conspira avec lui contre l'empereur Léopold, et fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1665. Les points capitaux de l'accusation formée contre Frangipani, n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, et sa famille dégradée de noblesse; l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il était prisonnier, le 30 avril 1671. Frangipani mourut avec beaucoup de résignation et de constance.

* FRANK (Jean-Pierre), médecin, né en 1745 à Rotalben, dans le grand duché de Bade, étudia la médecine à Heidelberg, où il reçut le doctorat en 1766. Le prince évêque de Spire le choisit, en 1772, pour son médecin, et le mit au nombre de ses conseillers. En 1784, il obtint la chaire de clinique à Gœttingue, et deux ans après il remplaça le célèbre Tissot à l'université de Pavie. Nommé directeur-général des hôpitaux de la Lombardie, il quitta cette place pour aller en 1795, prendre la direction de l'hospice civil à Vienne. En 1804, il alla professer à Wilna, et l'empereur de Russie le nomma son premier médecin et l'établit professeur de médecine-pratique à l'académie de St.-Pétersbourg. Des raisons de santé l'obligèrent de revenir à Vienne, où il mourut le 24 avril 1821. Indépendamment de quelques thèses, de discours académiques ou d'opuscules sans importance, on a de lui : *Manuel de toxicologie* par Vranken, in-8; *Système complet de police médicale* (en allem.), Manheim, 1779-1817, 6 vol. in-8; *Delectus opusculorum medicorum cum notis*, Pavie, 1785-1793, 12 vol. in-8; *Plan d'école clinique*, Vienne, 1790, in-8, trad. en italien, Crémone, 1790; *De curandis hominum morbis epitome*, 1792-1821, in-8 : traduit en français, par Goudareau, sous le titre de *Traité de médecine pratique*, Paris, 1820-23, 3 vol. in-8.

FRANKLIN (Benjamin). *Voy.* Francklin.

FRANTZIUS ou FRANTZ (Wolgang), théologien luthérien, né en 1564 à Plawen dans le Voigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1628. On a de lui : *Animalium historia sacra*, 1665, in-12, Dresde, 1687, 2 vol. in-8, ouvrage recherché et curieux; *Tractatus de interpretatione sacrarum scripturarum*, 1634, in-4, et d'autres ouvrages, où, si l'on excepte quelques préjugés de secte, il y a des choses utiles à recueillir. Le célèbre Scheuchzer a consulté l'*Historia animalium* pour sa *Physica sacra*.

FRANZ (Joseph), jésuite, naquit à Lintz en 1703, et fut professeur de physique expérimentale à l'académie de Vienne, et puis directeur de celle des langues orientales, fondée en 1754, dans la même ville, par Marie-Thérèse. Le P. Franz était généralement estimé, et pour ses talents, et pour la pureté de ses mœurs. On a de lui : *Dissertatio de natura electri*, Vienne, 1751, in-4; *Jeu de cartes géographiques*, ibid., 1759. On lui attribue un petit drame intitulé *Godefroi de Bouillon*, représenté par les élèves des académies des langues orientales, devant leurs augustes fondateurs, le 18 décembre 1757, Vienne, 1761, in-8. Les interlocuteurs s'expriment dans les langues turque et française; cette dernière est écrite avec une grande pureté. Le P. Franz est mort le 13 avril 1776, trois ans après la suppression de son ordre.

FRA-PAOLO. *Voy.* Sarpi (Paul).

FRASSEN (Claude), né près de Péronne en Picardie en 1620, définiteur-général de l'observance de St.-François, docteur de Sorbonne et gardien de

Paris, mourut en 1711, dans la 91e année de son âge. Ce savant religieux avait paru avec distinction dans le chapitre général de son ordre, tenu à Tolède en 1682, et dans celui de Rome en 1688. A l'exception de ces deux voyages il vécut toujours dans une exacte retraite. Les principaux fruits de ses veilles sont, une *Philosophie* imprimée plusieurs fois en 2 vol. in-4. Une *Théologie*, Paris, 1672, 4 vol. in-fol. Elle vaut mieux que sa Philosophie, qui était bonne cependant pour son temps : la logique, le métaphysique et la morale y sont très-bien traitées; il y a, comme c'était alors l'usage, plusieurs questions plus subtiles qu'importantes, mais qui servent à rendre l'esprit juste (*Voy.* Duns, Occam). *Disquisitiones biblicæ*, Paris, 1682, en 2 vol. in-4, le premier sur la Bible en général, le deuxième sur le Pentateuque, réimprimés avec des augmentations à Lucques, 1764, 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage; mais on y désirerait plus de méthode et de précision. On lui reproche d'avoir pillé dans la *Démonstration évangélique* de M. Huet, et d'avoir masqué son larcin d'une ruse assez commune aux plagiaires. Il critiqua d'une façon peu décente l'illustre prélat, à l'instigation de Louis Ferrand; mais dans la suite il en demanda pardon à l'offensé.

* FRAUDE, divinité qu'on représentait avec une tête humaine, d'une physionomie agréable, et le reste du corps en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

FRATTA (Jean), poète italien d'une famille noble de Vérone, vivait dans le xvie siècle : il laissa des *églogues*, et un poème héroïque intitulé *la Maltéide*, dont Le Tasse faisait cas. Ce poème fut imprimé à Venise en 1596, in-4, du vivant de son auteur.

* FRAUNHOFER (Joseph), opticien, né à Straubing en 1787, mort à Munich en 1826, fut obligé de vaincre les plus grands obstacles pour acquérir de l'instruction. Orphelin à 11 ans, et mis en apprentissage chez un maître très-exigeant, il manqua de tous les secours, même pour apprendre à lire et à écrire. Retiré comme par miracle de dessous les ruines de la maison qu'il habitait et qui écroula subitement, il devint l'objet d'abord de la curiosité puis de l'intérêt de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Malgré l'extrême discrétion avec laquelle il usa des secours qu'on lui accorda, il vint à bout d'apprendre les mathématiques. A l'âge de 20 ans il fut reçu dans l'établissement créé par MM. Reichenbach et Utzschneider pour la confection des instruments de mathématiques et d'optique. En 1823 il fut nommé conservateur du cabinet de physique de l'académie de Munich dont il était déjà membre. Associé à l'*Institution astronomique d'Edimbourg* et à l'*Université d'Erlangen*, il reçut du roi de Bavière la décoration de l'ordre du mérite civil, et du roi de Danemarck, celle de l'ordre de Danebrog. Le célèbre *télescope* de l'université de Dorpat est l'ouvrage de ce savant modeste.

FRAVITAS. *Voy.* Flavitas.

** FRAYSSINOUS (Denis), évêque d'Hermopolis, né dans le Rouergue en 1765, acheva son cours de théologie au séminaire de Laon, dirigé par les Sulpiciens, et fut admis dans les ordres en 1789. Comme il n'exerçait aucune fonction, il fut dispensé de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, et passa le temps de la persécution dans les montagnes de sa province sans être inquiété. Il était simple vicaire de village lorsqu'il vint en 1801 à Paris, où son talent pour la chaire ne tarda pas de le faire connaître. Les *conférences* qu'il commença dans l'église des carmes attirèrent un si grand nombre d'auditeurs, qu'il fut obligé de se transporter à Saint-Sulpice, où il les continua avec le même succès. A la création de l'université, M. de Fontanes s'empressa de le nommer inspecteur de l'académie de Paris. Ses conférences furent interrompues en 1809, lorsque les discussions avec le saint Siége vinrent troubler la paix dont jouissait l'église. Il fit partie de la commission chargée d'aviser au moyen de la rétablir. Tous les moyens proposés ayant échoué, il se retira dans sa famille, en 1811, et y passa quelques années dans la retraite et l'étude. De retour à Paris en 1814, il y reprit ses conférences et les termina en 1822. Cette année même il fut sacré évêque d'Hermopolis *in partibus*, nommé grand-maître de l'université, et remplaça l'abbé Sicard (*voy.* ce nom), à l'académie française. Elevé en 1824 à la pairie, il fut en même temps pourvu du ministère des affaires ecclésiastiques créé pour lui. Il favorisa les jésuites et ne craignit pas d'avouer à la tribune que cet ordre possédait plusieurs établissements en France. Remplacé au ministère en 1828 par M. Feutrier (*voy.* ce nom), on lui a reproché de n'avoir pas montré d'indulgence pour son successeur. A la révolution de 1830, il cessa de faire partie de la chambre des pairs; le roi Charles X, l'ayant appelé auprès du duc de Bordeaux pour l'éducation de ce prince, il rejoignit les illustres exilés à Prague, en 1833, et ne quitta son élève que lorsque ses soins ne lui furent plus nécessaires. De retour à Paris en 1838, il y vécut quelque temps dans la retraite aux missions étrangères; il mourut à Saint-Géniez, le 12 décembre 1841 dans les sentiments de la plus vive piété. Indépendamment des *Oraisons funèbres du prince de Condé*, 1818, in-8, — *du cardinal Talleyrand de Périgord*, 1821, in-8, — *et de Louis XVIII*, 1824, in-8, on a de cet illustre prélat : les *Vrais principes de l'église gallicane sur le gouvernement ecclésiastique, la papauté, etc.* Paris, 1818, 3e édit. augm. 1826, in-8. L'auteur examine toutes les questions soulevées à cette époque par le nouveau concordat. Il trouva plusieurs contradicteurs, entr'autres Mgr d'Aviau qui lui adressa des *observations. Défense du christianisme ou conférences sur la religion*, Paris, 1825, 3 vol. in-8, 13e édit. 1843, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, dont le temps n'a pas diminué l'importance, se fait remarquer par une logique pressante et par un ton grave, plein d'autorité. M. Pasquier, successeur de l'évêque d'Hermopolis à l'académie française, y a fait son éloge. Voy. sur ce prélat l'*Ami de la religion*, tom. 112, p. 193, etc.

FREARD DU CASTEL (Raoul-Adrien), né à Bayeux, réunissait aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses moments de loisir étaient partagés entre l'étude de la géométrie et la culture

des fleurs. Il mourut en 1766, après avoir donné : *Eléments de la géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12; l'*Ecole du jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12. Ces ouvrages sont faiblement écrits.

FRÉDEGAIRE, le plus ancien historien français depuis Grégoire de Tours, est appelé *le scolastique*, parce qu'autrefois on honorait de ce nom les hommes qui se distinguaient par leurs écrits. Il composa, par ordre de Childebrand, frère de Charles Martel, une *chronique* qu'on trouve dans le recueil des historiens de France de Duchesne et de dom Bouquet. Elle va jusqu'en 641. Son style est barbare; il manque de construction et d'arrangement. Il coule d'ailleurs trop rapidement sur des événements intéressants. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour cette partie de l'histoire de France. Sa *Chronique* est divisée en 5 livres dont les trois premiers ne sont qu'une compilation des chroniques précédemment écrites par Jules-Africain, Eusèbe, saint Jérôme et Idace; le 4e est un abrégé de saint Grégoire de Tours, et le 5e renferme la continuation de cette histoire. Cet ouvrage a eu des continuateurs anonymes, qui l'ont conduit jusqu'en 768. *La Chronique* de Frédegaire a été imprimée en forme d'appendice aux *Œuvres* de saint Grégoire de Tours, Bâle, 1568 et 1610, in-8, sous ce titre : *Fredegarii Scholastici chronicon quod ille, jubente Childebrando comite, Pipini regis patruo scripsit*; et a été traduite en français par l'abbé de Marolles et M. Guizot (*Collection des historiens de France*). On peut consulter sur cet ouvrage la dissertation d'Adrien de Valois, *de Fredegario ejusque operibus*, la *préface* de D. Ruinart en tête des œuvres de Grégoire de Tours, *l'histoire littéraire de France* de D. Rivet, tom. 3, et l'*Apologie de l'histoire de Frédegaire* par l'abbé de Vertot, insérée au tome 1er des *Mémoires de l'académie des Inscriptions*.

FRÉDEGONDE, femme de Chilpéric Ier, roi de France, née en 543 à Mont-Didier en Picardie, d'une famille obscure, entra d'abord au service d'Audouaire ou Audovère, première femme de ce prince. Elle employa tout son esprit et toute sa beauté pour la lui faire répudier. Chilpéric prit une seconde femme; Frédégonde la fit assassiner, et obtint le lit et le trône qu'elle occupait. Ce monstre d'ambition et de cruauté inspira son mari, et lui fit commettre une foule de crimes. Il accabla d'impôts ses sujets, et fit la guerre à ses frères. Frédégonde seconda ses armes par le fer et le poison. Elle fit assassiner Sigebert, Mérovée, Clovis, Prétextat, etc. Après la mort de Chilpéric, elle arma contre Childebert, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne, et reprit Paris avec les villes voisines qu'on lui avait enlevées. Elle mourut en 597, couverte de gloire par ses succès, et d'opprobre par ses crimes. Nous parlons, dans cet article, d'après le plus grand nombre des historiens. Il y a cependant apparence que la haine publique exagéra beaucoup les vices et les maux attribués à Frédégonde. Dreux Duradier a entrepris de la justifier dans son *Histoire anecdotique des reines et régentes de France*, 6 vol. in-12; mais il a été victorieusement réfuté par Gaillard, dans le *Journal des savants* de janvier 1765, pag. 13 et suivantes. *Voy.* BRUNEHAUT.

FRÉDÉRIC (saint), évêque d'Utrecht, et fils d'un grand seigneur de Frise, gouverna son diocèse avec zèle, et fut martyrisé en 838 pour la défense de la foi.

### EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

FRÉDÉRIC Ier, dit *Barberousse*, fils de Frédéric, duc de Souabe, et duc de Souabe lui-même en 1147, après la mort de son père, était né en 1121, et obtint la couronne impériale en 1152, à 31 ans, après Conrad III son oncle. Il avait déjà été avec ce prince en Asie, et avait combattu dans les rangs des croisés (1147). Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. Adrien IV le sacra le 11 juin après bien des difficultés sur le cérémonial. On savait si peu à Rome ce que c'était que l'empire romain, et toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple se souleva, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat et du peuple; et de l'autre côté, le pape Adrien écrivait dans toutes ses lettres, qu'il avait conféré à Frédéric le *bénéfice* de l'empire romain. Frédéric imposa silence aux députés du peuple : « Rome, leur dit-il, n'est » plus ce qu'elle a été; Charlemagne et Othon l'ont » conquise, et je suis votre maître. » Non moins choqué des lettres du pape, il dit : « Qu'il tenait » son empire de Dieu et de l'élection des princes, » et non de la libéralité des pontifes romains. » Un légat, devant qui il prononça ces paroles, voulut le lui contester; Frédéric le renvoya. Adrien lui envoya en 1157 à Besançon, où il était alors, un autre légat auquel l'empereur fit protester que par le mot de *bénéfice*, le pape n'avait entendu que la bénédiction ou le sacre, et non une investiture. L'année précédente (1156) Frédéric avait répudié Adélaïde, pour épouser Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne, et réunit par-là le comté de Bourgogne à ses états; mais ce prétendu mariage, contracté contre les règles de l'évangile, le mit mal dans l'esprit des peuples, et ne contribua pas peu à la conduite des Milanais envers la nouvelle impératrice (*voy.* BÉATRIX). Après la mort d'Adrien, en 1160, Frédéric, qui voulait dominer à Rome, opposa au légitime pontife Alexandre III, l'antipape Victor, et successivement deux autres. Les Milanais, indignés de ces violences, secouèrent le joug en 1161, et tâchèrent de former une république. Mais leur capitale fut prise en 1162 et rasée jusque dans ses fondements. On passa la charrue et on sema du sel sur son terrain. Bresse, Plaisance furent démantelées, et les autres villes, qui avaient voulu être libres, perdirent non-seulement cet avantage, mais leurs privilèges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits et de tous les fiefs usurpés. Quatre docteurs de l'université de Bologne qu'il consulta, lui attribuèrent tous ces droits, et même l'empire du monde entier, tel que les empereurs des premiers siècles l'avaient possédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques, tous ceux qui oseraient douter de la monarchie universelle des empereurs romains. On

voit par cette plaisante décision, que la jurisprudence des empereurs n'était pas mieux en ordre que celle des papes; et que ceux qui déclament tant contre la seconde, affectent à l'égard de la première un silence qui tient de l'injustice et de la mauvaise foi. Le pape Alexandre III, qui avait été obligé de se retirer en France, excommunia Frédéric en 1168. Les villes de Lombardie se liguèrent ensemble la même année pour le maintien de leur liberté. Les Milanais rebâtirent leur ville malgré l'empereur. Ils remportèrent sur lui une victoire signalée, près de Côme, en 1176; et cette victoire produisit la paix entre Alexandre et Frédéric. Venise fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le superbe Frédéric pliât. Il reconnut le pape, baisa ses pieds, lui servit d'huissier dans l'église, et conduisit sa mule dans la place St.-Marc. La paix fut jurée le 1er août 1177, par 12 princes de l'empire. Tout fut à l'avantage de l'Eglise; Frédéric promit de restituer ce qui appartenait au saint Siége. Les terres de la comtesse Mathilde ne furent point spécifiées, et ce fut un nouveau sujet de querelle entre l'empereur et le pape Urbain III. Les progrès des Sarrasins réunirent les esprits. Saladin, le héros de son pays et de son siècle, avait repris Jérusalem sur les chrétiens. Le pape engagea Frédéric à reconquérir la Terre-Sainte. Ce prince se croisa en 1189. Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, était l'allié de Saladin et du sultan d'Icone. Frédéric fut donc obligé de combattre les Grecs. Il força les passages, remporta deux victoires sur les Turcs, prit Icone, pénétra en Syrie, et alla mourir l'année suivante 1190, après un règne de 38 ans, près de Tarse en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cidnus ou le Senef, de la maladie qu'Alexandre le Grand contracta autrefois dans le même fleuve, suivant quelques critiques : mais la chose n'est pas certaine. Il laissa en mourant une réputation célèbre d'inégalité et de grandeur. Il couvrit son orgueil, son caractère violent et emporté, par le courage, la franchise, la libéralité et la constance dans la bonne et la mauvaise fortune. Il avait une mémoire surprenante, et même beaucoup de savoir, pour un siècle où la rouille de l'ignorance était si épaisse, que presque aucun prince allemand ne savait ni lire ni signer son nom. Jamais les revenus des empereurs n'avaient été plus considérables que sous Frédéric; il tirait annuellement de l'Italie et de l'Allemagne 60 talents d'or, ce qui revient à 6 millions d'écus d'Allemagne : somme prodigieuse pour ce temps-là, où le domaine des empereurs avait déjà souffert des pertes immenses. C'est sous Frédéric Ier que les archevêques de Mayence commencèrent à prendre le titre d'*archichancelier* de l'empire. La *Vie de Frédéric Barberousse* a été écrite en latin, Leipsig, 1775, in-4. On peut consulter sur ce prince entre autres ouvrages, la *Chronique d'Othon de Freisingen; et Gunther Ligurinus, sive de rebus gestis Frederici I, libri X*, Heidelberg, 1812, in-8.

FRÉDÉRIC II, petit-fils de Frédéric Ier, et fils de l'empereur Henri VI, né en 1194, à Iési, élu roi des Romains en 1196, du vivant de son père, empereur en 1212, à 17 ans, ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après la mort d'Othon en 1218. Son règne commença par la diète d'Egra en 1219. Ce fut dans cette diète qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire, de ne plus rançonner les voyageurs qui passeraient dans leur territoire, et de ne pas faire de fausse monnaie : usages barbares, que les petits princes prenaient pour des droits sacrés dans ces temps de brigandage. Après avoir mis ordre à tout en Allemagne, il passa en Italie. Milan lui ferma ses portes comme à un petit-fils de Barberousse : et il alla se faire couronner à Rome par le pape Honoré III, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits violents contre les hérétiques, et par le serment d'aller se battre dans la Terre-Sainte. Frédéric, né en Italie et s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. Grégoire IX, successeur d'Honoré III, l'avertit en vain d'exécuter son serment, et l'excommunia en 1227 et 1228. Frédéric part pour la Terre-Sainte, et y arrive en septembre 1228. Mélédin, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui allait fondre sur lui, conclut l'année d'après une trève de dix ans avec l'empereur. Grégoire IX, irrité de ce que Frédéric avait abandonné si légèrement la cause des chrétiens d'Orient, et exécuté son serment d'une manière illusoire, l'anathématisa. Il assembla une armée, et s'empara d'une grande partie de la Pouille, dont il investit le beau-père de Frédéric II, Jean de Brienne. Le jeune Henri son fils, roi des Romains, se déclara aussi contre son père, et fit repandre le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse, occasionna la révolte générale de la Sicile et de l'Italie. Frédéric, instruit de ces événements, repasse en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rend maître de la Romagne, de la Marche d'Ancône, des duchés de Spolette et de Bénévent. Les soldats de la croisade papale, appelés *Guelfes*, portaient le signe des deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appelaient *Gibelins*, et portaient la croix; ils furent souvent vainqueurs. Le pape se réconcilie avec l'empereur en 1230 moyennant la somme de 130,000 marcs d'argent et la restitution des villes qu'il lui avait prises. Frédéric ne fut si facile, que parce que son fils s'était révolté en Allemagne. Il va assembler une diète à Mayence, condamne en 1235 le rebelle à une prison perpétuelle, et fait élire peu après son second fils, Conrad IV, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repasse en Lombardie en 1240, bat les Milanais et en fait un grand carnage. Il prend plusieurs autres villes, soumet la Sardaigne, triomphe des forces de Venise et de Gênes, se rend maître du duché d'Urbin et de la Toscane, et assiége Rome. Ce fut alors que ce prince emporté et cruel fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisait. Il alla ensuite saccager Bénévent, le Mont-Cassin, et les terres des Templiers. Rien n'arrêtait ses dégâts, et c'était surtout à l'égard des ministres de l'Église qu'il se montrait implacable. « Les temples, disent » les historiens, furent saccagés; les vases sacrés » servirent dans sa cuisine; les cendres des saints, » troublées dans leur tombe, furent jetées aux vents, » leurs ossements dispersés; des ecclésiastiques lan-

» guirent dans les fers ; à d'autres on creva les » yeux ; d'autres furent chassés de l'empire, ou » égorgés ou livrés aux flammes. L'on fit expirer » sur les bûchers des comtes et des barons du parti » guelfe : d'autres périrent de faim et de vermine » dans les prisons souterraines d'antiques donjons. » Des villes de cette faction furent ruinées de fond » en comble. Ezzelino, gibelin furieux et sangui- » naire, fit périr par la faim, le fer et le feu, douze » mille citoyens de Padoue, enfermés dans l'amphi- » théâtre de Vérone. » (*Voy.* EZZELINO.) Frédéric avait été de nouveau excommunié par Grégoire IX en 1236. Le pape donnait pour motif de cette excommunication, que les armées de ce prince avaient pillé des églises, qu'il avait fait juger par des cours laïques les affaires ecclésiastiques, et qu'il avait blasphémé Jésus-Christ dans la diète de Francfort, et l'avait mis au nombre des imposteurs qui avaient trompé l'univers. Dans sa lettre, adressée aux princes et prélats contre cet empereur, le 12 des calendes de juin de la 13e année de son pontificat, 1239, Grégoire l'accuse formellement d'avoir rangé le Sauveur du monde, Moïse et Mahomet sur une même ligne, et rapporte les paroles mêmes de l'empereur. *A tribus Barattoribus, ut ejus verbis utamur, scilicet Christo Jesu, Moïse et Mahometo, totum mundum fuisse deceptum*, etc. *Voy.* VIGNES (Pierre des). Cette dernière accusation, la plus grave de toutes, fut niée par l'empereur, dans un manifeste envoyé à toutes les cours. Le pape, qui n'ajoutait aucune foi à cette protestation, et qui avait, comme il l'assure dans sa lettre, des preuves démonstratives du fait, voulut faire assembler un concile ; mais les prélats français, anglais et espagnols, s'étant embarqués à Gênes, furent faits prisonniers par Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur. Célestin IV, son successeur, n'occupa le trône pontifical que 18 jours. Le siége vaqua pendant 19 mois. Enfin Innocent IV ayant été élu, ce pape, l'ami de Frédéric quand il était cardinal, s'efforça en vain de le réconcilier avec le saint Siége. Après bien des négociations inutiles, il le déposa dans le concile de Lyon, en 1245 ; mais la sentence ne fut prononcée qu'au nom du pape et en présence du concile, *præsente concilio*, non avec l'approbation du concile, *approbante concilio*, comme portent les décrets où le concile concourait avec le pape. Il n'a point été question dans ce concile du droit du pontife sur la couronne du prince ; ce point n'y fut nullement agité, ni défini. Tout parait avoir été supposé comme un article de jurisprudence reconnu (*Voy.* MARTIN IV, GRÉGOIRE VII). Tout se réduisait à savoir si l'empereur était véritablement coupable des crimes dont on l'accusait ; c'est là-dessus qu'intervint le jugement. Des historiens et des jurisconsultes ont écrit que le point dont il s'agit ici, formait une question purement civile, très-différente de celle qui regardait le prétendu domaine temporel des papes, et que c'était une prétention de suzeraineté. Sous le règne des Othon, disent-ils, non seulement le pape, comme souverain de Rome, conférait l'empire ; mais il donnait encore aux empereurs le pouvoir de désigner leurs successeurs. Après les Othon, il donna à certains princes d'Allemagne le droit d'élire les rois des Teutons, qui étaient ensuite élevés à la dignité impériale, et les empereurs élus lui prêtaient serment de fidélité (*Suppl. Baron.*, *l.* 2, *c.* 40, *t.* 10, *ann.* 964, *p.* 783, 784 *et* 909). Les papes prétendirent en conséquence que les empereurs tenaient leur couronne du saint Siége, comme les électeurs le droit d'élection. De là ils inféraient, par une conséquence quelconque, le droit de les juger et de les déposer. On voit par une lettre de Frédéric II, que c'était là une des raisons sur lesquelles Innocent IV appuyait ses prétentions ; elle est rapportée dans l'*Histoire de France*, par Daniel, t. 4, p. 573, édit. 1735. Quoi qu'il en soit, les écrivassiers qui se sont épuisés en sarcasmes contre la conduite des pontifes dans ces temps pénibles et difficiles, n'ont pas eu l'équité d'observer qu'ils avaient les mœurs de leur temps, qu'ils en avaient adopté la jurisprudence et les maximes ; que c'est sur cet état de choses qu'il faut les juger, ainsi que les empereurs qui n'étaient pas plus au-dessus de leur siècle que les papes, et dont la jurisprudence, comme nous venons de l'observer à l'article de *Frédéric Ier* était plus défectueuse encore et plus révoltante. Les papes d'aujourd'hui sont très-éloignés de ces prétentions, et n'en ont pas qui leur soit plus chère que celle de donner aux souverains de la terre des exemples de modération, de douceur, de sagesse et de justice. « C'est une chose singulière, dit un écrivain mo- » derne, et elle serait inconcevable si on ne con- » naissait l'hypocrisie du siècle, d'entendre nos » philosophes déclamer avec fureur contre le droit » que s'attribuaient les papes sur des rois chrétiens, » précisément en faveur de l'Eglise qu'ils troublaient, » et que leur devoir était de protéger : tandis que » ces mêmes philosophes font une profession ou- » verte de renverser les trônes, de traiter en es- » claves les rois les plus sages, et d'établir l'a- » narchie la plus affreuse sur les débris de toute » autorité. » Les peuples ligués de Lombardie battirent Frédéric : les princes ne le regardèrent plus que comme un impie ; pour comble de malheur, les Allemands élurent contre lui, en 1246, Henri de Thuringe, puis Guillaume, comte de Hollande, en 1247. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin voulait l'empoisonner, et qu'il fut obligé de prendre des mahométans pour sa garde. Ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroy, l'un de ses bâtards, qui, à ce qu'on prétend, l'empoisonna à Fiorenzuela en 1250, à 57 ans, et l'étouffa sous une pile de carreaux, parce que le poison n'agissait pas assez promptement. D'autres le font mourir d'une manière différente. Quoique d'un naturel violent et emporté, cet empereur avait quelques qualités estimables. Actif, vigilant, courageux, il eût pu réprimer, s'il l'avait voulu sérieusement, la puissance mahométane dans sa naissance. Il fonda des universités, notamment celle de Padoue ; il cultiva les beaux-arts et les fit cultiver. On a de ce prince des *vers* en langue romaine, des *lettres* en latin, et un *traité* de la chasse au faucon (*De arte venandi cum avibus*), imprimé avec *Albertus magnus*, *De falconibus*, Augsbourg, 1596, in-8. Il fit traduire de grec en latin divers livres, en par-

ticulier ceux d'*Aristote*, *l'Almageste* de Ptolémée et plusieurs *traités* de Gallien. Ce fut un des meilleurs troubadours de son époque. Il paraît que dans les dernières années de sa vie il était revenu à des sentiments plus religieux, puisque dans son testament, il charge son fils Conrad de restituer tout ce qui pouvait appartenir à l'Eglise, et légua 100,000 onces d'or pour le secours de la Terre-Sainte. Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans de grands sentiments de piété et de repentir.

FRÉDÉRIC III, dit *le Beau*, fils d'Albert Ier d'Autriche, fut élu par quelques électeurs en 1314; mais le plus grand nombre avait déjà donné la couronne impériale à Louis de Bavière, qui le vainquit et le fit prisonnier dans une bataille décisive en 1322. Il mourut en 1333, après quelques années de prison, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns; rongé des vers, selon les autres. Duchat lui attribue cette devise : A. E. I. O. V. que Matthieu Tympius prétend signifier *Aquila Electa Iuste Omnia Vincit*. L'événement fait voir qu'elle convenait mieux à son rival. D'autres l'ont expliquée par *Austria Erit In Orbe Ultimo*; d'autres par *Austria Erit Imperans Orbi Universo*; d'autres enfin par *Audax Et Improbus Omnia Vertit*.

FRÉDÉRIC IV, empereur (ou III, selon quelques-uns, qui ne mettent par Frédéric III au nombre des empereurs), dit *le Pacifique*, né le 25 décembre 1415 d'Ernest, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, et fut couronné à Rome en 1442, de la main du pape Nicolas V. Par le serment qu'il prêta à ce pontife, il promit de n'exercer dans Rome aucun acte de souverain, sans son consentement. Le couronnement de Frédéric est le dernier qui ait été fait à Rome, et fut un des moins éclatants. Eléonore de Portugal, qu'il avait demandée en mariage, se rendit à Rome, et y fut couronnée impératrice en même temps que son époux. Frédéric ne voulait pas d'abord consommer le mariage en Italie, de peur que l'enfant qui en naîtrait n'eût les mœurs italiennes. Il fallut qu'Alfonse, aïeul de sa femme, roi d'Aragon et de Naples, l'y engageât. L'empereur, de retour en Allemagne, s'abandonna à son humeur trop pacifique, et pour mieux dire, insouciante; il en résulta des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommèrent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice et de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains, qui aurait le gouvernement de l'empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna en 1458 à Mathias, fils d'Huniade son défenseur. Frédéric se contenta de lui refuser la couronne de saint Etienne, qu'il avait entre les mains : refus qui produisit une guerre sanglante. Mathias envahit l'Autriche, prend Vienne, en chasse l'empereur, qui, avec une suite de 80 personnes, se met à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. Il répétait sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque : « L'oubli des biens qu'on ne peut » recouvrer, est la félicité suprême. » Il se conduisit suivant ces principes, et finit la guerre par un traité de paix honteux en 1487. Il mourut en 1493, à 78 ans, après un règne peu glorieux. C'est au commencement du règne de cet empereur, en 1440, qu'on place l'invention de l'imprimerie. *Voy.* FUST. On trouve quelques bons mots (*Proverbia*) de ce prince dans un recueil intitulé *Margarita facetiarum*, Strasbourg, 1509, in-4.

ROIS DE DANEMARCK.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Danemarck en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, se maintint sur le trône par les armes. Il fit alliance avec Gustave Ier, qui s'était fait reconnaître roi de Suède, et se ligua avec les villes anséatiques. Après il introduisit le luthéranisme dans ses états, l'an 1526. Il mourut en 1533, à l'âge de 62 ans.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemarck, fils et successeur de Christiern III, augmenta ses états, favorisa l'académie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savants, et protégea Ticho-Brahé auquel il donna l'île de Herven pour y construire le fameux observatoire d'Uraniembourg. Son règne ne fut troublé que par une guerre passagère avec la Suède; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut en 1588, à 54 ans. Il eut pour ministre Pierre Oxe dont les talents améliorèrent sensiblement ses états.

FRÉDÉRIC III, né en 1609, d'abord archevêque de Brême, ensuite roi de Danemarck en 1648, après la mort de Christiern IV son père, perdit plusieurs places que Charles-Gustave, roi de Suède, lui enleva. Il mourut en 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, serait héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitait les autres ordres avec dureté, perdit en même temps une partie de ses priviléges.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemarck, fils de Christiern V, né en 1671, monta sur le trône de son père en 1699. Il se ligua, avec le czar Pierre et le roi de Pologne, contre Charles XII, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort désavantageuse, le roi de Suède ayant été réduit à se retirer en Turquie par le czar, Frédéric se dédommagea de ses pertes et lui enleva plusieurs places. Il mourut en 1730, à 59 ans, après avoir fondé les missions du Groënland et de la Laponie, la maison des Orphelins de Copenhague et 240 écoles pour l'instruction des enfants pauvres.

* FRÉDÉRIC V, roi de Danemarck et de Norwége, fils de Christian VI, né en 1723, succéda à son père le 6 août 1746, et mourut en 1766. Pierre III à son avénement au trône de Russie en 1762, leva une armée considérable pour reprendre sur le Danemarck le duché de Flesseig dont son père avait été dépouillé. Déjà le général Romanzow, à la tête de 40,000 hommes, jetait la terreur dans le Mecklenbourg, et Frédéric préparait une résistance formidable, lorsque Pierre fut assassiné, et Catherine s'empressa de signer la paix. Son règne fut remarquable par plusieurs institutions et entreprises propres à faire fleurir l'industrie, le commerce, les sciences et les arts. Il accorda de grands avantages à la compagnie asiastique, et parvint à rendre le commerce de l'Amérique entièrement libre. Copen-

hague lui doit une académie de peinture et une maison d'accouchements gratuits, l'un des établissements de ce genre les plus remarquables de l'Europe par sa bonne organisation.

FRÉDÉRIC VI, roi de Danemarck, fils de Christian VII et de Caroline-Mathilde d'Angleterre, naquit le 28 janvier 1768. Il eut pour gouverneur Struensée (*voy.* ce nom) qui, malgré son titre d'étranger, avait été choisi, par l'influence de la reine Caroline, pour principal ministre. Déclaré co-régent en 1784, pendant la maladie de son père, il parvint, avec l'aide du ministre Bernstorff, à déjouer les projets de la reine douairière, son aïeule, qui voulait conserver le pouvoir, et s'occupa sérieusement d'améliorer le sort de ses peuples. Les sages mesures qu'il prit en faveur de l'agriculture et du commerce lui méritèrent la reconnaissance et l'affection des Danois. La Russie ayant déclaré la guerre à la Suède en 1788, il se vit, en vertu d'un ancien traité d'alliance, obligé de fournir un contingent à la Russie; mais la paix rendit bientôt le calme au Danemarck; et Frédéric en profita pour donner au pays de nouvelles preuves de sa sollicitude. Il aurait voulu conserver la neutralité dans les guerres qui désolèrent l'Europe; mais contraint, en 1800, d'entrer dans l'alliance de la Russie et de la France contre l'Angleterre, il fit occuper Hambourg par ses troupes. L'amiral Nelson (*voy.* ce nom) vint alors attaquer la flotte danoise dans la baltique, et après un combat terrible dont le résultat n'était cependant pas certain, ouvrit des négociations avec Frédéric qui consentit à évacuer Hambourg et à renoncer à l'alliance russe dans l'intérêt de ses sujets. En 1807 l'amiral Popham (*voy.* ce nom) revint à la tête d'une escadre sommer le gouvernement danois de lui remettre en dépôt tous ses vaisseaux de guerre; une telle demande ayant été rejetée avec indignation, il fit bombarder Copenhague pendant trois jours et s'empara de la flotte consistant en 15 vaisseaux, 15 frégates et 5 bricks. Ce terrible événement eut une influence funeste sur la santé du vieux roi Christian qui mourut au moment où il venait de s'établir sur le continent. La veille de son avénement au trône Frédéric avait été forcé de déclarer la guerre à la Suède qui menaçait ses possessions; mais le traité de Jockœping, signé le 10 décembre 1809, rétablit la bonne harmonie entre les deux états. Trois ans après il fit la paix avec l'Angleterre qui lui restitua sa flotte; mais ce ne fut qu'en 1814 qu'il consentit à entrer dans l'alliance contre la France. Le traité de Paris le punit de ses intentions pacifiques en lui enlevant la Norwège qui fut donnée à la Suède sans compensation. Il parut au congrès de Vienne, et ayant obtenu sa quote-part d'indemnité sur les sommes payées par la France, il revint dans ses états s'occuper du bonheur de ses sujets. Aucun prince n'a montré plus de sollicitude pour les progrès de l'agriculture, du commerce et de l'industrie; il protégea également les arts et les sciences dans la mesure de son pouvoir. Frédéric mourut le 12 décembre 1839, laissant le trône à son cousin Christian-Frédéric, déclaré prince-royal. De son mariage avec Marie-Sophie-Frédérique, princesse de Hesse-Cassel, sont nées deux filles; Caroline, mariée en 1829 à son cousin Frédéric-Ferdinand, et Wilhelmine, mariée en 1828, à son cousin Frédéric-Charles-Chrétien.

ROIS DE POLOGNE.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE Ier, roi de Pologne, naquit à Dresde en 1670, de Jean-George III, électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de Jean-George IV, son frère, en 1694. Il fit ses premières campagnes contre les Français en 1689 sur les bords du Rhin, et y donna des marques de valeur. Choisi en 1695 pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, et eut sur eux de grands avantages. Ayant embrassé la religion catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, et couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne, qu'il ne tarda pas d'employer contre Charles XII. Il se jeta d'abord sur la Livonie; il y eut quelques succès contre les Suédois, mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Il fut obligé de lever le siége de Riga, perdit la bataille de Clissow et celle de Frawstadt; et après une guerre où il avait été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que Charles XII avait fait donner à Stanislas Leczinski, en 1704. Après la bataille de Pultawa, Frédéric-Auguste remonta sur le trône, et s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1733. Ce monarque avait une force de corps incroyable; mais il était plus connu encore par sa bravoure et surtout par sa grandeur d'âme dans la bonne et la mauvaise fortune. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Il signala son règne par un nouveau *code*, par l'érection de différentes chaires académiques, par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, et par d'autres établissements qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, et parvint au trône en 1734. Les dernières années de son règne furent très-malheureuses. En 1756, le roi de Prusse s'empara de la Saxe, qu'il garda jusqu'à la paix conclue à Hubertsbourg, le 15 février 1763. Frédéric-Auguste mourut le 5 octobre de la même année. C'était un prince plein de bonté et de générosité; mais qui ayant des voisins puissants négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur résister.

ROI DE SUÈDE.

FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel, épousa, le 24 avril 1715, Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède. Cette princesse, après la mort funeste du conquérant son frère, succéda à la couronne le 5 février 1719. L'année suivante elle associa son époux au trône avec l'agrément des états, et Frédéric fut proclamé roi de Suède le 24 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres, et mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité.

ÉLECTEURS DE BRANDEBOURG.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME DE BRANDEBOURG, surnommé *le Grand-Électeur*, né à Berlin en 1620, fit la guerre aux Polonais avec avantage. Elle finit par le traité de Braunsberg en 1657. Dans la guerre de 1674 contre Louis XIV, il s'unit avec le roi d'Espagne et les Hollandais. Il marcha dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de la retirer, pour s'opposer aux Suédois qui s'étaient emparés des meilleures places du Brandebourg. Frédéric les mit en fuite, fit une descente dans l'île de Rugen, prit Fehrschantz, Stralsund, Gripswalde, et fit une paix avantageuse, fruit de ses victoires. Il mourut en 1688. L'auteur des *Mémoires de Brandebourg* en fait ce portrait, ou, pour mieux dire, ce panégyrique : « Frédéric-Guillaume » avait toutes les qualités qui font les grands » hommes : magnanime, débonnaire, généreux, » humain.... Il devint le restaurateur et le défen- » seur de sa patrie, le fondateur de la puissance du » Brandebourg, l'arbitre de ses égaux.... Avec peu » de moyens il fit de grandes choses, se tint lui » seul lieu de ministre et de général, et rendit flo- » rissant un état qu'il avait trouvé enseveli sous » ses ruines. » Lorsque Frédéric II fit transporter les corps de ses ancêtres dans la nouvelle cathédrale de Berlin, il voulut voir celui de Frédéric-Guillaume, son bisaïeul. Après l'avoir considéré longtemps en silence et les larmes aux yeux, il le prit par la main et dit aux assistants : « Messieurs, » celui-ci a fait beaucoup. »

FRÉDÉRIC Ier, électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit à Kœnigsberg en 1657. Le titre de roi tentait son ambition ; il fit négocier en 1700 auprès de Léopold, pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avait refusé, en 1695, de reconnaître la Prusse pour un duché séculier; mais en 1700, Frédéric lui ayant promis du secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de la reconnaître pour un royaume. L'Angleterre et la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différends entre la Suède et le roi de Pologne assurèrent le consentement de ces deux couronnes, qui avaient un intérêt égal à ménager Frédéric; enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu comme roi. On lui confirma en même temps la possession de la ville de Gueldres, et de quelques autres de ce duché dont il s'était emparé en 1703. Il augmenta encore ses états, du comté de Teklenbourg, de la principauté de Neuchâtel et de Valangin. Ce prince mourut d'une frayeur : sa troisième femme Louise de Mecklenbourg était tombée en démence; on cherchait à le cacher au roi; mais un jour elle enfonça une porte, et se présenta vêtue de blanc et tout ensanglantée devant Frédéric qui dormait : à sa vue, il pensa voir le *Fantôme blanc*, être imaginaire qui d'après une tradition populaire, apparaissait dans les châteaux de la famille de Brandebourg, peu avant la mort d'un prince de cette maison. Trois semaines après Frédéric était mort : c'était en 1713. Ce prince était magnifique et généreux, mais c'était aux dépens de ses sujets ; il foulait les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour était superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtiments somptueux, ses fêtes brillantes. Il fonda l'université de Halle, la société royale de Berlin, et l'académie des nobles. Il dépensait ordinairement sans choix l'argent de ses peuples. Il donna un fief de 40 mille écus à un chasseur, qui lui fit tirer un cerf de haute ramure; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il était grand dans » les petites choses, et petit dans les grandes. »

ROIS DE PRUSSE.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier (1), roi de Prusse, né à Berlin, le 15 août 1688, était fils du précédent ; il commença à régner en 1713, sous les auspices favorables de la paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice, le militaire. De cent chambellans qu'avait eus son père, il n'en retint que douze. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant « qu'un prince doit être économe du sang et du » bien de ses sujets. » La bonne administration de ses finances fit que, dès la première année de son règne, il entretint 50 mille hommes sous les armes, sans qu'aucune puissance lui payât de subsides. La France et l'Espagne avaient enfin reconnu sa royauté, et la souveraineté de la principauté de Neuchâtel. On lui avait garanti le pays de Gueldres et de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui et pour ses descendants. Le Nord était en feu par les querelles de Charles XII. Frédéric ne voulut pas s'en mêler, et tandis que ce héros soldat perdait ses plus riches provinces, Frédéric acquérait la baronie de Limbourg dans la Souabe. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, et de se déclarer contre le roi de Suède, dont les procédés et les hostilités l'avaient d'autant plus irrité, qu'il ne voulait pas les réparer. Frédéric, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! » faut-il qu'un roi que j'estime, me contraigne à » devenir son ennemi ? » Ses armes eurent un heureux succès, il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, et revint vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il en outrait cependant quelquefois les droits, et se rendait maître des propriétés. C'est ainsi qu'il abolit en 1717 tous les fiefs dans ses états, et les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès criminels à trois mois. Il repeupla la Prusse et la Poméranie, que la peste avait dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe et du Palatinat, et les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appelés dans ses états. Ceux qui établissaient des manufactures dans les villes, et ceux qui y faisaient connaître des arts nouveaux, étaient excités par des bénéfices, des priviléges et des récompenses. Il parcourait annuellement toutes

(1) Ce serait FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, si l'on comptait Frédéric-Guillaume le grand électeur; mais l'on date depuis l'érection de la Prusse en royaume — D'un autre côté, il faut observer que c'est l'usage de cette cour de considérer l'ensemble de deux noms comme un nom différent ; c'est pourquoi le grand Frédéric n'est que Frédéric II.

ses provinces, et partout il encourageait l'industrie et faisait naître l'abondance. Dès l'an 1718, son armée montait à près de 60 mille hommes, nombre excessif pour l'étendue de ses états; mais de ce mal il résulta quelque bien: l'argent que les provinces payaient à l'état leur revenait sans cesse par le moyen des troupes. Les laines qu'on vendait aux étrangers et qu'on rachetait après qu'ils les avaient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf, régulièrement tous les ans. La paix de 1720 lui assura la ville et la principauté de Stettin. Frédéric avait établi sa résidence à Potzdam, maison de plaisance, dont il fit une belle ville, où fleurirent les arts. Il y fonda un grand hôpital où sont entretenus annuellement 2,500 enfants de soldats, qui peuvent apprendre les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont élevées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta, la même année, en 1722, le corps des cadets, où 300 jeunes gentilshommes apprenaient l'art de la guerre. Tandis que Frédéric faisait fleurir ses états au dedans, il les soutenait au dehors. Il signa en 1727 le traité de Wusterhausen avec l'empereur; il consistait dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il pensa s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse et d'Angleterre. Il s'agissait de deux petits prés, situés aux confins de la vieille Marche et du duché de Zell, et de quelques paysans hanovriens que des officiers prussiens avaient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de Frédéric avec son fils, qui, lié de bonne heure avec les philosophes, et lisant leurs livres, n'avait pas pris les maximes qui assurent la paix des familles. Le roi de Prusse, père tendre mais sévère, l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, et ne le relâcha qu'après les prières réitérées de l'empereur et du roi d'Angleterre. Il mourut le 31 mai 1740, avec tous les sentiments de religion qu'on peut avoir hors de la véritable Eglise. « La politique de Frédéric, dit son illustre fils, fut toujours inséparable de sa justice. Moins occupé à » étendre ses états qu'à les bien gouverner, circonspect dans ses engagements, vrai dans ses » promesses, austère dans ses mœurs, rigoureux » sur celles des autres, scrupuleux observateur de la » discipline militaire, il présumait si bien de l'humanité, qu'il aurait voulu que ses sujets fussent » aussi stoïques que lui. » Il n'aimait pas les savants ni les poètes. La connaissance de l'histoire, peut-être celle de la nature humaine, lui avait persuadé que les lettres cultivées au-delà d'un certain degré, et devenues d'un usage trop général, détruisaient l'énergie des nations et préparaient la chute des empires; et c'est peut-être à la conduite qu'il tint à cet égard, qu'il faut en partie attribuer la gloire du règne suivant. *Voy.* Giraldi (Lilio), Rousseau (Jean-Jacques.) « Il retarda par là, dit l'abbé Denina, les progrès d'une philosophie destructive et » de cet esprit léger qui commençait à se répandre » de son temps. C'était à l'époque de la régence du » duc d'Orléans, que Frédéric-Guillaume montrait » tant d'aversion pour les modes et les muses françaises. C'était dans ce temps-là que les Français » les plus sensés se plaignaient de la futilité qui régnait dans la littérature, et de la corruption du » goût qui gagnait amplement. » Les anecdotes suivantes achèveront de donner une juste idée de son caractère. Le roi et le prince royal (depuis Frédéric II), passant quelques jours à Bonn, l'électeur Clément-Auguste, de la maison de Bavière, les traita avec toute la magnificence possible. On leur donna, entre autres, un bal. Frédéric-Guillaume était toujours fort mal habillé, car il portait un uniforme aussi longtemps qu'il le pouvait; et quand il se faisait faire un habit neuf, on y mettait les boutons du vieux. Le prince royal n'était guère plus élégant; d'ailleurs il était fort triste, et ne trouvait aucun plaisir à tous les divertissements. Le roi s'en étant aperçu lui demanda la raison de sa tristesse, et pourquoi il ne dansait pas. Frédéric baissa les yeux et regarda son habit tout usé. Mais le vigoureux monarque répondit en lui appliquant un ample soufflet devant toute la compagnie; et le poussa au milieu de la salle, en lui disant : *Allons, allons, marche!* Des larmes coulèrent des yeux du prince; mais il fallut prier une dame, et danser avec elle. Quand Frédéric-Guillaume avait fait sa revue, il allait se promener à pied par la ville. Alors tout le monde s'enfuyait au plus vite. Il ne pouvait pas souffrir surtout une femme dans les rues. Quand il en rencontrait quelqu'une, il la renvoyait chez elle, avec une paire de soufflets, ou quelques coups de canne ou de pied, en disant : « Que fait ici cette gueuse? Les honnêtes femmes » restent dans leur ménage. » Un beau jour d'été, il surprit plusieurs femmes qui se promenaient derrière le château dans une place publique, nommée *jardin du Roi*, mais qui n'est qu'une grande place d'exercice. A cette vue, il appela des soldats, envoya chercher des balais, et obligea les belles dames à balayer la place pendant une demi-heure. Il ne pouvait souffrir que les ministres de la parole de Dieu vinssent voir la parade; et quand il en apercevait quelques-uns, il les envoyait, à coups de canne, lire la bible et faire des sermons. On a publié la *Vie* de Frédéric-Guillaume, 1741, 2 vol. in-12. C'est un ouvrage très-médiocre, fait en partie sur les gazettes, mais plus véridique que la plupart des histoires modernes, écrites avec l'emphase du faux esprit philosophique.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, fils du précédent, né le 24 janvier 1712, succéda à son père, Frédéric-Guillaume, le 31 mai 1740. A l'âge de 18 ans, ce prince fut tellement indigné des vexations tyranniques dont il était l'objet, qu'il voulut prendre la fuite : un goût naturel pour les lettres et les arts, développé encore par une éducation toute française, lui avait d'ailleurs rendu insupportable la cour de son père. Aussi en 1730 il allait partir; mais son projet échoua par l'imprudence d'un officier nommé Katt, qui devait être le compagnon de sa fuite. Frédéric eut la douleur de voir exécuter ce malheureux jeune homme qu'il aimait tendrement, et fut lui-même condamné à mort : il passa plus d'une année dans un emprisonnement rigoureux,

resta éloigné de la cour, étudia dans la retraite, et ne se montra guère qu'en 1740 pour monter sur le trône. Il entra la même année en Silésie à la tête d'une armée, pour enlever cette province à l'héritière de Charles VI, et, par une de ces révolutions dont la politique humaine offre tant d'exemples, on vit le successeur du plus fidèle allié de l'Autriche, tourner sa puissance contre une maison longtemps défendue et secourue par ses ancêtres. Il ne trouva qu'une faible résistance, et fut bientôt maître des places les plus considérables. L'année suivante, le 9 avril, il surprit à Molvitz le comte de Neipperg, commandant 25 mille Autrichiens, et le défit entièrement, quoique le général Romer, à la tête de la cavalerie, eût d'abord culbuté l'armée prussienne. Cette victoire fut suivie de celle de Czaslau, le 17 mai 1742; mais la cavalerie prussienne y ayant été presque détruite, la paix fut signée le 11 juin à Breslaw; le comté de Glatz en Bohême et la basse Silésie furent cédés au roi. L'extrémité où les succès de Marie-Thérèse avaient réduit l'empereur Charles VII et ses alliés, engagea le roi de Prusse à reprendre les armes. Il s'empara de Prague le 16 septembre 1744; mais les Hongrois la reprirent le 17 novembre de la même année. La victoire remportée à Friedberg, le 24 juin 1745, sur les Autrichiens et les Saxons, fut suivie d'un nouveau traité de paix, conclu le 25 décembre, où les cessions précédentes furent confirmées. Depuis cette époque, Frédéric s'appliqua entièrement au gouvernement intérieur de ses états, à protéger le commerce, à établir des manufactures, embellir les villes et surtout sa capitale, élever des forteresses, etc., jusqu'à ce qu'en 1756, sur le soupçon d'une alliance conclue entre le roi de Pologne et l'impératrice-reine, il entra brusquement en Saxe, combattit le général Brown à Lowositz en Bohême, le 1er octobre 1756, et quoique la victoire parût indécise, s'empara peu de jours après de toute l'armée saxonne, composée de 14,000 hommes, renfermée dans le camp de Pyrna. L'année suivante, il s'avança jusqu'à Prague, donna le 6 mai une bataille sanglante, dans laquelle ayant rapidement occupé un vide que les Autrichiens, par trop d'ardeur, avaient laissé dans leur centre, il obligea une partie de leur armée de se retirer, et l'autre d'entrer dans Prague. Il assiégeait cette ville, lorsque le comte de Daun lui présenta la bataille à Kolin, le 18 juin. Il y perdit ses meilleures troupes. Ses grenadiers furent repoussés à six reprises différentes; les voyant hésiter à obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque, il accourut en personne en leur criant : *Wollet ihr dann ewig leben?* (Voulez-vous donc vivre éternellement?) Cette exhortation singulière les fit marcher à une septième attaque, aussi inutile que les précédentes. Après cette défaite, il leva le siége et évacua la Bohême le 30 août de la même année; ses troupes, commandées par le général Lehvald, furent défaites par les Russes à Gros-Jœgerndorff dans la Prusse Brandebourgeoise, et le 7 septembre, par les Autrichiens sur la Neiss, dans la Lusace; mais le 5 novembre il remporta sur les Français la fameuse bataille de Rosbach. Il perdit Schweidnitz, le 12 novembre, et son armée, commandée par le prince de Beveren, fut défaite à Breslau le 22 du même mois, ce qui rendit les Autrichiens maîtres de cette capitale de la Silésie; mais ils la perdirent le 10 décembre, après avoir été totalement défaits à Lissa, 5 jours auparavant. La campagne suivante s'ouvrit par le siége d'Olmutz, que le roi commandait en personne, tandis que le comte de Daun s'occupait à former une armée (car la défaite de Lissa avait presque anéanti celle qui triompha à Kolin et à Breslaw). Ce général avança avec ces nouvelles troupes, intercepta un grand convoi; et cette armée, composée pour ainsi dire de recrues, que le danger de la patrie avait fait accourir de toutes parts, força le roi à lever le siége de cette place importante (1). L'année 1758 fut remarquable par la bataille donnée à Zornsdorff le 25 août; les Russes commandés par le général Fermer, et les Prussiens par leur roi, s'attribuèrent également la victoire. La bataille de Hoch-Kirchen fut plus décisive, le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages, tombèrent au pouvoir du comte de Daun; mais, ce qui est plus étonnant qu'une victoire, c'est que le roi, complétement battu, partit comme un foudre pour la Silésie, et fit lever le siége de Neiss, qui était sur le point de se rendre. L'année 1759, l'armée prussienne fut défaite à Zullichau le 23 juillet par le général russe Soltikow, et à Kunnersdorff le 12 août par le même général et un corps d'Autrichiens, commandé par Laudon. Dresde se rendit aux Autrichiens le 4 septembre, et les Prussiens tâchèrent inutilement de le reprendre en 1760. Ils eurent plus de succès au combat de Peitz, le 30 octobre 1759; mais le général Finck, s'étant placé avec 20,000 hommes près de Maxen sur un plateau commandé de toutes parts, fut environné par les Autrichiens et obligé de se rendre sans tirer un coup de fusil, le 20 novembre 1759. Le général Fouquet ne fut pas plus heureux le 23 juin 1760, ayant été battu et fait prisonnier à Landshut, par Laudon, cet habile et actif militaire, que Frédéric appelait sa *sentinelle*, parce qu'il en était partout observé et le rencontrait partout. Le 3 novembre, les Prussiens eurent leur revanche à Torgau, où le comte de Daun avait d'abord été victorieux; mais les Autrichiens ayant abandonné une montagne que le général Ziethen s'empressa d'occuper, l'honneur de cette journée resta à Frédéric. Landon ayant pris Schweidnitz d'emblée en 1761, les Prussiens le reprirent en 1762 après un siége de deux mois. Mais Colberg étant tombé au

(1) Cette observation et d'autres du même genre produiront peut-être un jour de grandes réformes dans l'état militaire : on pensera qu'une armée de 30 à 50,000 hommes de vieilles troupes peut, en peu de mois, former et s'incorporer 100,000 recrues, et qu'une telle armée composée de soldats sains, robustes et de bonne volonté, vaut plus de 400,000 hommes énervés dans l'oisiveté, dans la corruption morale et physique : *bétail humain*, comme dit un homme d'esprit, qui périt trois fois avant qu'on en ait besoin. Le génie de l'humanité ouvrira peut-être un jour les yeux des rois sur cet important objet; mais la politique d'aujourd'hui est toute d'appareil, et elle n'a point de calculs pour les moyens qui rendent l'état formidable sans parade et sans bruit. Et d'ailleurs, quand les gouvernements cesseront-ils de consacrer dans leurs relations cette immorale et odieuse maxime du *droit du plus fort*, et quand, pénétrés du sentiment de la dignité humaine, cesseront-ils de verser avec si peu de ménagement le sang des peuples....?

pouvoir des Russes, et l'état menacé de toutes parts, Frédéric avait besoin de tout son courage pour ne pas céder aux revers, lorsque la mort de la czarine Elizabeth, arrivée en 1762, changea l'état des affaires, et amena la paix signée à Hubertsbourg le 15 février 1763. Le résultat de ce traité, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resterait sur le pied où il était avant la guerre. Les divisions de la Pologne ayant inspiré en 1772 aux puissances voisines le projet de la démembrer, Frédéric eut pour sa part la Prusse polonaise et quelques autres districts. Les prétentions que l'impératrice forma sur la Bavière, après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph en 1777, rallumèrent la guerre, qui dura deux ans sans qu'il y eut de part et d'autre aucune action d'éclat. Par le traité conclu à Teschen le 13 mai 1779, on ajouta à l'Autriche quelques districts de la Bavière, et la succession de Bareuth et d'Anspach fut assurée à Frédéric. Ce monarque était occupé à former une ligue qu'il croyait nécessaire à la sûreté et à l'équilibre de l'Allemagne, lorsque la diminution sensible de ses forces l'avertit que la fin de son règne n'était pas éloignée; une hydropisie, qui se joignit à cet épuisement, avança sa mort et l'enleva à Sans-Souci, près de Potzdam, le 17 août 1786, dans sa 75e année. Il avait épousé Elizabeth-Christine de Brunswick, nièce de l'impératrice, épouse de Charles VI, dont il n'eut point d'enfants. (*Voy.* Marie-Thérèse, Louis XV, Brown, Daun, Charles-Alexandre, etc.) Un génie vaste, vif et rapide, une étendue de vues qui embrassait tout, une promptitude qui réunissait presqu'au même instant le projet et l'exécution : la science de la guerre portée à son comble; une vie dure, agissante, infatigable; un fonds inépuisable de ressources personnelles et politiques dans les circonstances les plus pénibles; une administration ferme, égale, conséquente, seront toujours des idées attachées au nom de Frédéric II. Il aima les sciences et les arts, il les cultiva lui-même, fut l'ami et le Mécène des savants. S'il se trompa quelquefois sur l'objet de ses bienfaits, si de l'encouragement général il est né quelquefois un excès de confiance, si la licence et l'audace ont usurpé le nom de *liberté*, c'est qu'il est bien difficile à la prudence humaine de faire le bien sans mélange, et d'atteindre exclusivement le but qu'elle se propose. Ceux qu'on appelle aujourd'hui *philosophes* l'ont regardé comme leur appui; mais on sait avec quelle sévérité il les châtiait quand leur vanité et leur égoïsme osaient compromettre sa protection, et à quel point leur chef éprouva son ressentiment. Son zèle pour la justice a pu s'égarer dans sa route, par la célérité et l'ardeur avec lesquelles il l'a quelquefois poursuivie; mais si dans le flegme de la réflexion et la lenteur des formes judiciaires le magistrat peut s'abuser, ne jugeons pas trop sévèrement le monarque dont la puissance ne prescrit pas contre l'erreur. Un état militaire égal à celui des plus grandes monarchies, l'obligea à tirer de ses provinces des subsides proportionnés à une si vaste dépense, à établir un ordre de finances qui semblait pressurer le peuple; mais dans toutes les occasions il venait à son secours : les villes et les provinces ne réclamaient jamais en vain le trésor public; il respecta la propriété, les possessions civiles et religieuses, comme un dépôt sacré confié à sa défense. Trop judicieux pour s'en tenir en fait de religion à l'inconséquence des principes protestants, il fut comme tous les savants destitués de la lumière de la vraie foi, dans un état d'indécision et de perplexité; mais la nécessité et l'importance de la religion en général lui étaient connues. Il aima, il protégea les catholiques, conserva leurs églises, leurs prêtres, et ne permit point qu'on donnât la moindre atteinte à leurs usages, à l'ordre et à la pompe de leur culte. Tous les étrangers admirent le beau temple qu'ils ont élevé à Berlin sous ses auspices. Il était vivement touché de la majesté de leurs cérémonies, et surtout de la pompe imposante du sacrifice. Un jour qu'il avait assisté à la grand'messe chantée dans la cathédrale de Breslaw par le cardinal de Zinzendorff, il dit à ce prélat : « Les calvinistes » traitent Dieu comme un serviteur, les luthériens, » comme leur égal, mais les catholiques le traitent » en Dieu. » Vers la fin de son règne, ayant appris qu'une secte, auparavant peu connue en Allemagne, et qui partout se faisait passer pour un *fantôme*, faisait des ravages à Brunn et à Olmutz, il prit toutes les précautions convenables pour en préserver le clergé de ses états. On lui a reproché d'avoir profité de la faiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé et épuisé la Saxe, d'avoir réglé sur l'esprit de conquête et la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne et la rigueur du droit font dépendre d'autres principes; mais « quel est le prince, dit le » maréchal de Berwick dans ses excellents mémoi- » res, quelle est la nation qui puisse se vanter » d'avoir toujours préféré la bonne foi et la justice » à ses intérêts? Il n'est question que d'un peu plus » ou d'un peu moins : car l'on peut avancer har- » diment, qu'il semble que la religion, l'équité et » la parenté ne sont plus présentement des motifs » qui fassent impression; et que pour satisfaire son » ambition et se procurer quelques avantages, l'on » se croit tout permis. » Tout cela peut être, et n'est effectivement que trop vrai; mais dans les jugements moraux, ce n'est pas sur ce qui est généralement pratiqué, que le sage se règle, mais sur ce qui doit être pratiqué. L'équité n'eût-elle plus qu'un seul partisan, n'en eût-elle aucun, c'est sur elle, sur elle seule, sur ses droits invariables et imprescriptibles, que l'homme de probité, que l'homme chrétien se décide pour distribuer la louange et le blâme. Nous ne rassemblerons pas ici tous les traits de ce monarque célèbre. Les portraits des rois guerriers surtout ne peuvent acquérir qu'avec le temps le mérite d'une ressemblance parfaite. Il est des traits qui doivent être aperçus de loin pour faire leur véritable effet dans l'ensemble; il est des couleurs trop vives ou trop foncées, que le temps doit réduire à des nuances convenables. Si l'administration a ses excès, la censure a les siens. Si la personne des monarques s'illustre par des faits éclatants, la gloire des actions publiques est quelquefois obscurcie par des bruits sourds que l'indis-

crétion répand sur la conduite personnelle. Quelques anecdotes suppléeront à l'ensemble d'un portrait complet. Frédéric aimait les reparties libres, et s'en offensait rarement, surtout quand elles étaient promptes et vives, et qu'il y avait donné lieu. Dans une revue, ayant aperçu un officier qui avait une balafre, il lui dit : « A quel cabaret avez-vous attrapé » cela ? A Kolin, répondit celui-ci, où Votre Ma- » jesté a payé l'écot. » (Le roi avait été complétement battu à Kolin.) — Par le partage de la Pologne et la prise de possession du roi, l'évêque de Warmie perdit une grande partie de ses revenus. Ce prélat, que Frédéric aimait beaucoup, étant venu, en 1776, lui rendre ses devoirs à Potzdam, le monarque lui dit : « Il est impossible que vous m'ai- » miez. » L'évêque répondit qu'il n'oublierait jamais les devoirs d'un sujet envers son souverain. « Pour moi, dit le roi, je suis vraiment votre ami, » et j'ai beaucoup compté sur votre amitié. Si saint » Pierre me refuse un jour l'entrée du Paradis, » j'espère que vous aurez la bonté de m'y porter » sous votre manteau, sans que personne s'en » aperçoive. » « Cela sera difficile, reprit l'évêque, » car votre majesté me l'a tellement rogné, que je » ne pourrai jamais y cacher de la contrebande. » Le roi se mit à rire et prit fort bien la plaisanterie — Soupant un jour avec l'abbé Bastiani, un des italiens qu'il avait souvent auprès de lui, Frédéric lui dit : « Quand vous aurez obtenu la tiare » (car je ne doute pas que vos vertus ne vous la » procurent un jour), comment me recevrez-vous, » lorsque j'irai à Rome pour vous rendre mes hom- » mages? Je dirai, répondit l'abbé, qu'on laisse » entrer l'aigle noir, afin qu'il me couvre de ses » ailes, mais en même temps je me garderai de » son bec. » — Un anglais causait un jour avec le roi de Prusse sur les débats du parlement d'Angleterre. Frédéric, se plaignant du peu de ressort de l'autorité royale dans le royaume britannique, dit : « Oh! si j'étais roi d'Angleterre... » « Sire, dit » l'anglais, en l'interrompant, si vous étiez roi » d'Angleterre, vous ne le seriez pas vingt-quatre » heures. » — On sait que le roi faisait battre une grande quantité de petite monnaie de mauvais aloi, que l'on nommait *pièces de six pfennings*. On payait avec ces pièces les soldats, les ouvriers, et une partie des pensions des officiers civils et militaires; mais à aucune caisse royale on ne recevait ces *six pfennings,* de sorte que le roi attirait le bon argent dans ses coffres pour n'en ressortir jamais, et distribuait parmi le peuple cette mauvaise monnaie qui ne rentrait plus dans ses coffres. Un jour Frédéric, passant à Potzdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec un paysan; il demande ce que c'est, on lui dit que le boulanger veut payer en *six pfennings,* du blé qu'il a acheté du paysan, et que ce dernier refuse de prendre cette monnaie. Frédéric s'avance et dit au paysan : « Pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnaie? » Le paysan regarde le roi, et lui répond avec humeur : « La prends-tu, toi? » Le roi ne répondit pas un mot, et passa son chemin. — Un jeune officier quittait quelquefois son uniforme, quoique cela fût défendu sévèrement, et mettait un habit vert, pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyait le roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maîtresse dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée, il aperçoit le roi, qui le reconnaît à son épée qu'il avait eu l'imprudence de garder. Qui êtes-vous? lui dit Frédéric. « Sire, répond le jeune homme, en se remet- » tant de sa frayeur, je suis un officier, mais je me » promène ici incognito. » Le roi se mit à rire et lui dit : « Eh bien! prenez garde que le roi ne » vous voie, » et il passa son chemin. — Cependant cette indulgence de Frédéric à l'égard de la liberté des reparties, avait des exceptions; quelquefois il en prenait de l'humeur, et ne pouvait s'empêcher de la témoigner, et il reste toujours vrai en général qu'il n'est pas bon de rire avec les rois. « Frédéric, dit l'auteur de sa vie, aimait à railler » les autres, et la plaisanterie lui était désagréable, » lorsqu'il en était l'objet. Quand il voyait un mé- » decin, la première chose qu'il lui demandait, » c'était le nombre des personnes qu'il avait en- » voyées dans l'autre monde. L'un d'eux lui répon- » dit : *Pas tant que vous, Sire.* Il lui tourna le dos » et ne lui reparla de sa vie. » — Ce qui avait irrité Frédéric contre Voltaire, c'est que Maupertuis lui avait raconté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein était dans la chambre de Voltaire, où celui-ci corrigeait le style des *Mémoires sur la Russie*, composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein, en lui disant : « Mon » ami, à une autre fois; voilà le roi qui m'envoie » son linge sale à blanchir, je blanchirai le vôtre » après. » — La Métrie ayant dit au roi qu'on était bien jaloux de la faveur et de la fortune de Voltaire, il répondit : « Laissez faire : on presse l'o- » range, et on la jette quand on en a avalé le jus. » « Frédéric, ajoute son biographe, n'eut jamais » d'autre dessein que de faire corriger et publier » ses ouvrages par cet auteur à la mode. » — Lorsque l'abbé Raynal vint à Berlin, Frédéric demanda à le voir, et se vengea par une petite méchanceté du passage de l'*Histoire des deux Indes*, où il n'était pas ménagé. Le roi lui parla de son *Histoire du Stathouderat* et de ses *Mémoires historiques*, et affecta de ne pas lui dire un mot de l'*Histoire des deux Indes.* L'abbé lui dit : « Sire, j'ai fait encore » quelques autres ouvrages. — Je ne les connais » pas, lui répondit Frédéric; » et il parla d'autre chose. On prétend que l'abbé n'aurait pas refusé la place de président de l'académie si on la lui eût offerte; on en toucha quelque chose à Frédéric, qui rejeta la proposition bien loin. Il écrivit en même temps une lettre à d'Alembert, où il disait les plus belles choses de l'abbé Raynal; mais dans les petits soupers on le traitait de *fanatique* et de *déclamateur*. — Frédéric se moquait de son académie, qu'il avait appris à connaître par toutes ses guerres intestines, aussi bien que par la bizarrerie et la contradiction de ses jugements. « Un jour, dit l'au- » teur de sa *Vie*, il voulut s'assurer si les louanges » que les académiciens prodiguaient à ses *Mémoires* » étaient bien sincères. Pour cet effet, il fit passer » au secrétaire perpétuel un manuscrit de sa façon,

» en cachant soigneusement d'où il venait. Soit » oubli ou négligence, il n'en fut fait aucune mention. » Au bout de quelque temps, le nom de l'au- » teur transpira, et les louanges recommencèrent; » mais on prétend que Frédéric répondit : *Vous » m'avez appris ce que je dois penser de vos suf- » frages.* » — Ce qui pouvait un peu consoler l'académie, c'est que les jugements de Frédéric n'étaient quelquefois pas mieux motivés. « Avant que » Voltaire eût avoué au roi qu'il avait fait la *Pu- » celle d'Orléans*, Frédéric prétendait que c'était » faire injure au plus bel esprit de la France, que » de lui attribuer ce qu'il appelait *une infâme rap- » sodie*. Quand on sut que Voltaire en était l'auteur, » il se la fit lire par d'Algarotti, et dit : *Ce n'est » pas cela que j'avais lu ; ceci est charmant, il n'y » a que Voltaire capable de faire un si bel ouvrage.* » C'était le même ouvrage, mais les noms en im- » posent. » Le roi répara en quelque sorte cette inconséquence par les vers suivants, où la *Pucelle* sert de pendant à *Candide* :

*Candide* est un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur ni cervelle;
A ces traits on le connaît bien
Frère cadet de la *Pucelle*.

Leur vieux papa, pour rajeunir,
Donnerait une belle somme :
Sa jeunesse va revenir,
Il fait des œuvres de jeune homme.

*Tout n'est pas bien* : lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page ;
Vous le verrez en cet ouvrage,
Où *tout est mal*, comme il le dit.

Quand Frédéric eut bien apprécié ses académiciens, non-seulement il en fit son jouet, mais « il encou- » ragea, dit l'auteur de sa *Vie*, les plaisanteries que » l'on fit contre eux, et donna même le plan d'un » ouvrage critique sur leurs *Mémoires*. Quand il les » faisait venir, c'était souvent pour se moquer » d'eux. Il appelait l'un son Montesquieu, un autre » son d'Alembert, un troisième son Fontenelle. Les » bons académiciens faisaient de profondes révé- » rences, et allaient raconter ces beaux compli- » ments à leur retour à Berlin, pendant que Fré- » déric riait de leur crédulité et s'applaudissait de » son persifflage. Il y a dans une ville de Suisse un » homme *employé à la poste aux lettres*, qui a été » académicien de Berlin. Il ne manque pas, pour se » donner du relief, de faire parade de ce titre. Un » plaisant lui dit un jour : *Vous n'avez guère changé » d'état ; vous étiez homme de lettres, maintenant » vous êtes l'homme aux lettres.* Un autre suisse, » aussi membre de l'académie de Berlin, a postulé » dans sa patrie une place d'espèce de *massier*, qui » porte la livrée de l'état. Il n'a pas réussi, et a été » obligé de rester à Berlin (1). » — Après le départ de Voltaire, Frédéric défendit les plaisanteries irréligieuses; et causant un jour avec la comtesse de Camas, il lui dit qu'il estimait fort heureuses les personnes qui pouvaient croire les vérités de la religion; mais que pour lui, ayant une fois pris son parti, il ne pouvait plus changer ; « car, ajou- » ta-t-il, si mes sujets me voyaient maintenant al- » ler à l'église, ils se moqueraient de moi, et m'ac- » cuseraient de faiblesse.—Non, Sire, lui répondit » M^me de Camas, on les verrait verser des larmes » de joie. » — Nous finirons tous ces détails par le jugement qu'un écrivain connu vient de faire de l'administration de Frédéric, à l'occasion du panégyrique de ce prince, publié par l'auteur de l'*Essai général de tactique* (GUIBERT). « Depuis cette guerre de » sept ans, les forces de Frédéric n'ont guère servi » qu'à maintenir la paix en Europe, en épouvantant » ceux qui seraient tentés de la troubler. Dans ce » long repos, il restait au roi de Prusse à acquérir » une autre gloire qui eût expié cette gloire du » guerrier qui, comme le dit Montesquieu, *laisse » toujours une grande dette à payer à l'humanité.* » Je parle de la gloire de grand administrateur et » de grand législateur. Le panégyriste de Frédé- » ric, attaché à la mémoire de ce grand homme » par quelque rapport secret de goût et de gé- » nie, voudrait bien, après en avoir fait le pre- » mier des rois guerriers, lui assigner encore une » des places les plus honorables parmi les monar- » ques administrateurs et législateurs. Il paraît » que les esprits les plus éclairés de l'Europe ré- » sisteront beaucoup à ce jugement : ce n'est pas » que le panégyriste dissimule les reproches qui » ont été faits à son héros, mais il en atténue trop » quelques-uns, et il voudrait trop balancer les » autres par quelques biens particuliers, ouvrage » de l'ordre et de l'économie du roi de Prusse. Si » on le considère comme législateur, ce *Code Fré- » déric*, auquel il a permis qu'on donnât son nom, » ne méritait pas de le porter. Ce n'est guère qu'un » extrait du droit romain, qui n'est pas au-dessus » du livre de notre Domat. Tous les défauts des » lois romaines y sont, au nombre près, parce » qu'on a tout abrégé ; et il est douteux qu'on y ait » ajouté une seule grande vue de législation ; car » ce n'en est pas une que cet amour de simplicité » et de rapide exécution, qui tient bien plus à l'es- » prit militaire qu'à l'esprit législateur. Si on le » considère comme administrateur, l'inflexible » équité ordonne de porter sur sa mémoire un ju- » gement plus sévère encore. On cite les terres qu'il » a fait défricher, les sables qu'il a rendus fertiles, » les nombreux villages qu'il a élevés ou peuplés ; » les manufactures par lui créées ou encouragées ; » la population enfin augmentée dans son royaume, » tandis que partout ailleurs elle a beaucoup de » peine à se soutenir à son niveau. Tous ces faits » peuvent n'être pas assez bien établis ; ils peuvent » avoir été exagérés ; et quand ils seraient tous » vrais et tous exacts, l'administration du roi de » Prusse pourrait avoir été très-vicieuse. N'ayant » aucune cour, aucun faste, avec beaucoup d'éco- » nomie, il a dû avoir beaucoup d'argent, et avec

(1) On ne peut s'empêcher de faire ici une réflexion aussi frappante par sa vérité, qu'humiliante pour les petits esprits, qui se croient savants, parce qu'ils sont membres d'un corps réputé scientifique. Si sous les yeux d'un roi qui se connaissait en hommes, et surtout en hommes de lettres, qui voulait s'illustrer par les sciences, par les secours et l'éclat qu'il leur donnait ; si, dis-je, sous les yeux et à la nomination immédiate d'un tel prince, de semblables personnages ont obtenu des *fauteuils*, que penser des académiciens des autres pays, que penser de ce genre d'honneur en général, que penser de ceux qui l'ambitionnent ? *Voy.* PIRON, MURATORI, PLESSIS (Armand).

» de l'argent il a pu faire des établissements utiles : » il en a fait. Mais ce qu'un roi, tel puissant qu'il » soit, peut faire par lui-même, est toujours peu » de chose en comparaison de ce que ferait sa na- » tion, s'il la laissait libre de toute gène et de toute » entrave, en protégeant seulement son industrie. » Cent mille esprits qui méditent constamment sur » leurs propres intérêts, voient toujours beaucoup » plus de choses et les voient mieux qu'un seul » homme de génie qui médite quelquefois sur les » intérêts des autres. Frédéric avait une manie » bien indigne d'un esprit supérieur. Il voulait tout » voir et tout administrer par lui-même ; au lieu » que les grands administrateurs, éclairés par un » petit nombre de principes dont ils répandent la » lumière sur leur nation, sont des spectateurs » tranquilles, et non des créateurs inquiets d'un » ordre qui n'est jamais si beau ni si heureux que » lorsqu'il s'établit par lui-même sur les lois éter- » nelles de la nature des choses et des hommes. » Le bien que Frédéric a fait, est celui d'un parti- » culier très-puissant, plutôt que l'œuvre d'un » souverain qui avait du génie : et si vous voulez » prendre une juste idée du méchant système d'ad- » ministration qu'il avait embrassé, voyez à quelles » misérables et honteuses pratiques ce système avait » conduit un grand homme : voyez en quelle es- » time il avait pris cet art de nos finances, dont » notre désespoir est de ne pouvoir nous délivrer ; » voyez-le travailler de concert avec des faux-mon- » nayeurs qu'il devait punir du dernier supplice, » et faire servir son effigie à attester un mensonge » et à couvrir une fraude ; multiplier des impôts à » toutes les entrées, sur tous les objets de con- » sommation, et se persuader encore, comme les » plus bornés de nos politiques, que ce qui est pris » sur la denrée n'est pas pris sur la terre, que ce » qui est pris sur les marchandises étrangères n'est » pas pris sur les nationaux qui les achètent : voyez- » le porter l'inspection d'un inquisiteur sur des ac- » tions abandonnées à la liberté dans les empires » les plus despotiques ; défendre à ses sujets riches » de marier leurs filles sans sa permission ; leur » interdire les longs voyages ; ne pas leur permettre » de transporter hors de la Prusse leur fortune : » le royaume d'un roi philosophe semble être con- » verti en un cloître. Frédéric oublie, ou il ignore » que la liberté est la chaine la plus forte qui at- » tache les hommes dans un pays, et il croit rendre » son empire florissant en dépouillant ses sujets » des droits les plus sacrés de la nature. Je ne » croirai donc pas à tout ce qu'on a dit des prospé- » rités de son peuple, parce que je ne crois pas » aux prospérités des esclaves ; et quand même ce » qu'on en a dit serait incontestable, je croirai qu'a- » vec un système opposé, Frédéric eût fait cent fois » plus de bien encore. Et qu'on ne dise pas que » j'oppose un principe général à un fait ; ce prin- » cipe général est fondé sur des faits universels ; au » reste, et je dois le répéter, le panégyriste du roi » de Prusse énonce lui-même presque tous ses re- » proches, et s'il tâche de les adoucir en faveur » d'un monarque qui a de si grands droits à l'ad- » miration universelle, on voit sans incertitude » qu'il ne partage aucune de ses erreurs, et qu'il » est loin, comme tant d'autres, de se servir des » fautes d'un grand homme, pour attaquer des vé- » rités auxquelles on doit plus de respect encore. » Outre la *vie* dont nous avons cité quelques pas- sages, et qui a paru à Strasbourg en 1788, 4 vol. in-8, l'abbé Denina en a donné une autre en 1789, beaucoup plus courte, mais écrite avec plus de discernement et de sagesse, in-8. Le meilleur ou- vrage anglais sur Frédéric II est intitulé *Tableau du règne de Frédéric II, avec un parallèle entre ce prince et Philippe II de Macédoine*, par Gillies, Londres, 1809. Le général Jomini, dans son *Traité des grandes opérations militaires*, a donné l'*Histoire cri- tique des campagnes de Frédéric, comparées à celles de l'empereur Napoléon*. On trouve dans les œuvres de Guibert l'*Eloge historique de Frédéric II* ; on peut encore consulter l'ouvrage de Busching inti- tulé : *Caractère de Fréderic II*, traduit de l'alle- mand, et les *souvenirs de Thiébaud*, Paris, 1810, 5 vol. in-8. On a publié les *OEuvres primitives* de ce prince, c'est-à-dire la collection des ouvrages qui avaient paru de son vivant, Amsterdam, 1790, 4 vol. in-8, et ses *OEuvres posthumes*, avec sa *vie*, Amsterdam, 1789, 20 vol. in-8. Nous n'entrerons pas dans le détail de tout ce qu'ils présentent de matières propres à l'éloge ou à la censure. Il en est peu qu'on puisse regarder comme lui appartenant en entier. Mais si quelques philosophes lui ont at- tribué les leurs, un d'eux fut accusé de s'être attri- bué les siens ; et l'on sait ce qu'il lui en coûta. Il n'y a pas d'apparence qu'un prince qui avait un grand sens ait écrit tout ce qu'on lit dans quel- ques-uns de ces ouvrages, moins encore qu'il l'ait pensé. Parmi les productions de Frédéric, on re- marque l'*Anti-Machiavel* ; les *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg* ; les *Poésies du Philosophe de Sans-Souci* ; l'*Histoire de mon temps* (1740-45) ; l'*Histoire de la guerre de sept ans*, etc. Il montra de bonne heure du goût pour l'étude et les lettres, et ce fut même un sujet de brouillerie avec son père, qui connaissait le danger de ses études philosophiques (*voy.* FRÉDÉRIC-GUILLAUME). Le jeune Frédéric ne persista pas moins dans ses idées ; il étudia la philosophie de Wolff, se lia avec Voltaire, et se permit avec lui les plaisanteries les plus in- décentes contre le christianisme et contre les prêtres. En montant sur le trône, il ne craignit pas de re- noncer à tout acte de religion, et il accueillit suc- cessivement tous les écrivains à qui leurs ouvrages irréligieux attiraient quelques traverses, c'est-à-dire tous les hommes dont les idées d'innovation me- naçaient leur pays d'une révolution prochaine. Il est vrai que lorsqu'il connut mieux leurs principes, il les éloigna de sa cour ; mais devait-il leur en permettre l'entrée ? N'était-ce pas une injure faite aux autres puissances, que de donner un asile à des hommes proscrits dans leur patrie pour leurs prin- cipes dangereux ? Berlin éprouvera longtemps l'in- fluence funeste de ses exemples, de ses écrits et de ceux des philosophes qu'il admettait dans ses états et même dans son intimité. On a dit néanmoins qu'il aima, qu'il protégea les catholiques ; cepen- dant on lit dans l'histoire, qu'à son entrée dans la

Silésie, il favorisa les luthériens, et qu'il étendit leurs priviléges au point qu'ils eurent des églises de toute part; qu'au contraire, il prit des mesures fâcheuses contre les catholiques, qu'il défendit les pèlerinages, supprima des fêtes, et conféra, de sa propre autorité, des bénéfices à des ecclésiastiques réfugiés dans ses états, et suspects sur la religion, tels que l'abbé de Prades et l'abbé Bastiani. Son mépris pour la religion était tel, qu'il fit construire, sur la place des Gendarmes à Berlin, une salle de spectacle entre une église catholique et un temple luthérien, « de manière, dit un historien » de sa vie, que les murs de ces édifices se tou» chaient, et que souvent l'office divin était inter» rompu par le bruit de l'orchestre et le chant des » acteurs. » Il est triste de voir qu'un souverain qui devrait protéger la religion en fasse ainsi un sujet de dérision et de caprice. Il n'avait guère plus de respect pour la justice, que par-dessus tout un monarque devrait respecter, puisque c'est le lien de toute société. « Comme il aimait, dit un de ses » historiens, à être le maître en tout, et qu'il ne » pouvait souffrir qu'on lui résistât, afin d'entre» tenir la crainte dans tous les tribunaux et les col» léges, il cassait de temps en temps des gens en » place sans examen, sans donner raison de sa » conduite, sans qu'il y eût aucune apparence de » faute. » Nous ne lui reprocherons pas Dresde livrée au pillage, la garnison de Neiss passée au fil de l'épée, les forteresses de Custrin et de Spandaw pleines de prisonniers d'état. Ce sont là de ces traits propres à tous les conquérants, et l'on ne peut en attendre davantage d'un guerrier incrédule. Si nous passons à l'administration intérieure et aux détails domestiques, il était d'une sévérité implacable, et oubliait aisément les plus importants services. On lui reproche aussi son goût pour la raillerie, si peu séant pour un roi. Il n'est pas un seul de ses amis, de ses courtisans, de ses savants, de ses philosophes, qu'il n'ait cherché à humilier. On l'accuse encore d'une avarice excessive, et ses historiens en citent des exemples peu honorables. L'auteur du *Voyage en Prusse*, 1807, in-8, prétend qu'il n'aimait personne, et cite de lui des traits étranges d'égoïsme et de dureté; il lui reproche des actes iniques, une profonde indifférence pour l'opinion publique, son mépris pour ses sujets, et sa défiance de ceux qui l'entouraient. Il faut tirer le voile sur ses mœurs; Voltaire en a dévoilé la turpitude. Quant à ses écrits, on est fâché d'y voir Frédéric descendre au rôle choquant d'un conjuré, et parler de la religion avec une licence révoltante et le ton d'un homme de mauvaise compagnie. Il est vrai que dans quelques-uns de ses ouvrages il a changé de langage, et qu'après avoir approuvé les projets des philosophes, tant qu'il a cru qu'ils n'en voulaient qu'à la religion, il a cherché à les réfuter; mais c'est lorsqu'il les a vus attaquer aussi les rois. « Que voulez» vous, écrivait-il à d'Alembert, que le public » pense, lorsqu'il voit des écrits du même auteur se » contredire, qu'on voit des libelles infâmes paraître » contre le gouvernement, et des cyniques effrontés » qui mordent indifféremment tout ce qu'ils ren» contrent? » Il écrivait, dans un autre endroit, toujours en parlant des philosophes : « Mon avis » serait de loger ces messieurs aux Petites-Maisons, » pour qu'ils fussent les législateurs des fous leurs » semblables, ou de leur donner à gouverner une » province qui méritât d'être châtiée. Ils appren» draient, par leur expérience, après qu'ils y auraient » tout mis sens dessus dessous, qu'ils sont des igno» rants, et surtout qu'on s'expose à dire force sot» tises quand on se mêle de parler de ce qu'on n'en» tend pas. » Il est malheureux qu'il n'ait pas toujours pensé de même. « Frédéric fut, dit un écrivain » judicieux, un grand capitaine; mais le titre de » grand roi embrasse de plus hautes qualités. Les » vertus guerrières étendent les empires : ce sont » les vertus civiles qui les affermissent... Frédéric » a créé l'armée prussienne qui déjà n'existe plus; » il n'a point créé de nation. Il a fondé une tactique » nouvelle; il n'a point formé cet esprit public et » social qui naît de l'amour de l'ordre. Il a montré » en cela moins de prévoyance qu'il n'appartient à » un prince d'en avoir... Il fallait donc fonder son » trône sur une base plus solide qu'une épée; il » fallait rendre sa nation forte en mœurs et en » principes, y répandre cet esprit d'ordre et de vertu » qui résiste aux chances des combats et aux se» cousses des révolutions; et, par un insigne aveu» glement, ce prince rassembla autour de lui tous » les esprits forts de l'Europe, comme pour multi» plier dans son pays les exemples de licence, » d'impiété et de dépravation. » Pour terminer cet article, nous y ajouterons ce portrait de Frédéric tracé en peu de mots. Sa vie ne fut qu'un enchaînement d'artifices : en violant toutes les lois de l'humanité, il avait l'audace d'en proclamer les droits. Dominé par deux passions cruelles, l'ambition et l'avarice, il se montra plus jaloux de l'affermissement de son pouvoir que du bonheur de ses sujets.

* FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, né le 25 septembre 1744, était neveu du grand Frédéric, qui lui témoigna toujours beaucoup d'affection, mais ne voulut pas qu'il fût ménagé sous aucun rapport. Chargé, dans la guerre de la succession de Bavière, de conduire un corps d'armée en Silésie, il le ramena sans se laisser entamer, quoiqu'il fût suivi par des forces bien supérieures aux siennes. Parvenu au trône à l'âge de 42 ans, le 16 août 1786, il répara plusieurs injustices de son prédécesseur, diminua quelques impôts, abolit des monopoles vexatoires, et voulut que ses sujets jouissent d'une plus grande liberté; mais jaloux de son autorité, il écarta successivement du ministère les hommes les plus distingués par leurs talents et leur expérience. Dans le même temps il se laissait dominer par ses maîtresses et par d'obscurs favoris. Un autre travers de Frédéric fut sa crédulité pour les *illuminés*, qui parvinrent à égarer son imagination et à tromper son esprit. Dès lors, les emplois ne furent plus accordés qu'aux plus misérables intrigues; les trésors que son prédécesseur avait amassés, furent dissipés d'une manière honteuse, et l'armée qui cessa d'être encouragée par la présence de son chef, perdit sa supériorité; mais ce qu'il y eut de plus malheureux encore, ce fut sa faiblesse et sa versatilité dans les

occasions les plus importantes. On le vit successivement abandonner les Turcs, les Polonais et les Belges après les avoir excités à des attaques imprudentes. En 1792, il se mit à la tête de la coalition qui devait rétablir Louis XVI sur le trône, et après être parvenu à 30 lieues de Paris avec une armée de 80,000 hommes, il négocia avec le parti révolutionnaire, au moment où il fallait agir avec le plus de vigueur. Son armée revint sur le Rhin, où elle combattit encore deux ans sans résultat. Il s'occupait en même temps, de concert avec la Russie, d'un nouveau partage de la Pologne, et ce fut lui qui triompha en 1794 de Kosciusko, et s'empara de Cracovie. En 1795, il se retira de la coalition, laissant l'Autriche presque seule aux prises avec la France. Il ne jouit pas longtemps de la paix qu'il venait de procurer à ses sujets; il mourut le 16 novembre 1797. Le comte de Ségur a publié, en 1800, l'*Histoire des principaux événements du regne de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, et tableau politique de l'Europe depuis* 1786 *jusqu'en* 1796. (*Voy.* SÉGUR).

** FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, roi de Prusse, né le 3 août 1770, fils du précédent et de Frédérique-Louise, princesse de Hesse-Darmstadt, accompagna son père dans la campagne de 1792 contre la France, et commanda l'année suivante un corps d'avant-garde sur le Rhin. Il épousa le 24 décembre 1793 Wilhelmine-Amélie de Mecklenbourg.-Strélitz, connue par ses vertus et ses malheurs : En succédant à son père, il continua sa politique, mais il corrigea les abus qui s'étaient glissés dans l'administration. Il se déclara pour le maintien de la paix avec la France et résista longtemps à toutes les démarches de la coalition. Mais en 1805, séduit par les promesses de l'empereur Alexandre, il accorda le passage sur son territoire aux troupes russes, et cette faiblesse l'entraina dans une guerre dont il n'avait pu prévoir les terribles conséquences. La bataille d'Iéna (1806), dans laquelle le roi montra beaucoup de bravoure personnelle, parut avoir décidé du sort de la monarchie prussienne; et celle de Tilsit consomma sa ruine. Le traité qui suivit, lui enleva la moitié de ses états dont furent formés le royaume de Westphalie et le grand-duché de Varsovie. Rentré à Berlin vers la fin de 1809, il s'occupa de soulager les maux de ses sujets et de donner à son royaume une organisation conforme à la situation. La mort de la Reine que ses qualités et ses vertus avaient rendue l'idole de la Prusse, vint bientôt mettre le comble à ses malheurs. C'est à cette époque, que se forma sous le nom de *Tugend-Bund* (société de la vertu) une vaste association composée des hommes les plus influents de l'Allemagne. Frédéric n'osa pas seconder ouvertement l'élan patriotique de ses sujets; il s'engagea même en 1812 à fournir son contingent à la France en cas de guerre. Une armée prussienne, commandée par le général York, se réunit en effet aux troupes destinées à l'expédition contre la Russie; mais dès que les désastres des Français furent connus, les Prussiens rejoignirent les Russes et leur défection entraina celle de la plupart des autres auxiliaires. Le roi de Prusse vint à Paris en 1814 avec les alliés; il accompagna l'empereur Alexandre en Angleterre et retourna dans ses états que le traité de Paris avait agrandis des provinces du Rhin et d'une partie de la Saxe et de la Pologne. Au débarquement de Napoléon, il fournit à la nouvelle coalition une armée commandée par Blucher (*voy.* ce nom). Il accéda depuis à la sainte-alliance; mais il ne s'émut guère des révolutions qui éclatèrent en Espagne, à Naples et dans le Portugal. En prenant lui-même l'initiative des réformes de son royaume, il parvint à satisfaire, du moins pour un temps, ses sujets, dont il désirait sincèrement le bien-être. Frédéric prit une part active à la réunion des deux communions réformée et luthérienne en une seule église évangélique, et montra le plus grand zèle pour la maintenir. Les dernières années de son règne furent marquées par des actes de rigueur contre les catholiques, que rien ne semblait justifier. (Voy. *L'ami de la religion*, tom. 105, p. 521.) Ce prince mourut le 7 juin 1840, laissant héritier du trône, son fils aîné qui a pris le nom de FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV.

* FRÉDÉRIC-GUILLAUME, premier roi de Wurtemberg, né le 6 septembre 1754, à Treptow en Poméranie, était fils de Charles-Eugène, duc de Wurtemberg. Entré jeune au service de Prusse il se distingua dans la guerre de la succession et obtint le grade de major-général de Bavière. Il passa depuis au service de Russie et fut fait par l'impératrice Catherine II, lieutenant-général et gouverneur de la Finlande. Veuf de la princesse Auguste-Caroline de Brunswick-Wolfenbuttel, il épousa, en 1797, Charlotte-Auguste-Mathilde d'Angleterre, sœur de Georges IV, et succéda la même année à son père. Les états de Wurtemberg étaient en possession du droit de surveiller l'assiette de l'impôt et l'emploi de son produit : le duc leur dénia ce droit; et comme il trouva de la résistance, il s'ensuivit de violents démêlés. Il ne voulut voir dans cette opposition que le résultat des idées démagogiques dont ses sujets commençaient à se pénétrer, et fit arrêter les principaux membres de l'assemblée, comme accusés d'entretenir des relations politiques avec les républicains de France. Les victoires de Moreau le contraignirent d'abandonner sa capitale où il ne rentra qu'après la paix de Lunéville (1801). Il signa dans le même temps avec la France un traité particulier qui lui garantit des indemnités. Le duché de Wurtemberg fut érigé en électorat, et Frédéric dédommagé aux dépens des états faibles de la confédération. Lors de la guerre de 1805 avec l'Autriche, il conclut avec Napoléon un nouveau traité par lequel il s'engagea à lui fournir un corps de huit à dix mille hommes. François II avait l'année précédente pris le titre d'empereur d'Autriche : les électeurs de Wurtemberg et de Bavière prirent celui de roi et se firent proclamer le 1$^{er}$ janvier 1806. Frédéric reçut un nouvel accroissement de territoire, mais il eut le tort d'abuser de sa position pour casser et anéantir l'ancienne constitution du pays : de là de sourds mécontentement, puis des soulèvements qu'il fallut réprimer par des moyens extrêmes. Il avait un des premiers signé l'acte de confédération des états du Rhin, dont Napoléon était le protecteur (12 juillet

1806). En 1808 il assistait à la conférence d'Erfurt entre Napoléon et Alexandre; l'année suivante il prit, ainsi que les autres princes de la confédération, la part la plus active à la guerre contre l'Autriche. La paix de Schœnbrunn lui permit de s'occuper un peu de son royaume. Il vint à Paris en 1809 aux fêtes de l'anniversaire du couronnement. Après les désastres qui signalèrent l'expédition de Russie, il resta quelque temps fidèle à Napoléon; mais obéissant à la loi des circonstances, dès le 22 octobre 1813, il entama des négociations avec les alliés, et le 8 du mois suivant il s'obligea de leur fournir un contingent de 12,000 hommes. A la suite des événements qui amenèrent la chute de Napoléon, il se rendit à Vienne au congrès qu'il quitta brusquement pour revenir à Stuttgard : son titre de roi avait été maintenu par les hautes puissances et son indépendance garantie. Il convoqua les états pour le 15 mars 1815, et leur présenta l'acte constitutionnel qu'il donnait à son peuple. On assure que cette concession, alors blâmée par tous les souverains, abrégea sa vie. Il mourut le 30 septembre 1816 : son fils Guillaume 1er, né le 27 septembre 1787, lui a succédé. Frédéric avait du goût pour les arts, mais il les encouragea avec peu de discernement. Une de ses filles épousa Jérôme Bonaparte, alors roi de Westphalie.

* FRÉDÉRIC-AUGUSTE, roi de Saxe, né le 23 décembre 1750, fils de l'électeur Frédéric-Christian, perdit son père à l'âge de treize ans, et fut placé sous la tutelle de l'aîné de ses oncles, qui exerça la régence jusqu'en 1768. En prenant les rênes du gouvernement, il trouva le pays dans l'état le plus déplorable par suite de la mauvaise administration du régent, et des maux que la Saxe avait soufferts pendant la guerre de 7 ans; mais par une stricte économie et les sages conseils de son ministre Gudschmid, il parvint, en peu de temps, à ranimer l'agriculture, l'industrie et le commerce; il encouragea les beaux-arts, et enrichit la galerie de Dresde d'un grand nombre de chefs-d'œuvre. Il s'occupa de l'amélioration des codes, adoucit l'extrême rigueur des lois criminelles et abolit la torture en 1770. La même année, Frédéric-Auguste, aidé du roi de Prusse, fit valoir les droits de sa mère à la succession de Bavière. Le traité de Teschen, du 10 mai 1770, mit fin à cette courte guerre, en lui assurant une indemnité convenable. Il jouissait de l'amour de ses sujets, lorsqu'une conspiration dirigée, dit-on, par sa mère, vint, en 1776, troubler son repos; mais averti à temps par la cour de Prusse qui en eut connaissance, il parvint à la déjouer. En 1791, il eut la sagesse de refuser la couronne de Pologne. Il résista également aux sollicitations de l'Autriche et de la Prusse pour se joindre à la coalition contre la France, et ce ne fut qu'en 1793, qu'il fit enfin marcher le contingent qu'il devait fournir comme prince de l'empire. Frédéric-Auguste continua de prendre part à la guerre jusqu'en 1796, époque à laquelle il conclut une armistice avec le général Jourdan, et obtint sa neutralité. Mais ses relations avec la Prusse l'obligèrent de permettre, en 1805, le passage à ses troupes, et de faire l'année suivante marcher un corps auxiliaire contre les Français. Les batailles décisives d'Iéna et de Auërstaedt mirent la Saxe à la merci du conquérant, qui occupa militairement le pays, et le frappa de fortes contributions. Les fortifications de Dresde furent rasées, et néanmoins la Saxe, érigée en royaume, fut agrandie. Etant entré dans la confédération du Rhin, Frédéric-Auguste vit incorporer à ses états, sous le nom de *duché de Varsovie*, les provinces méridionales enlevées à la Prusse. Le roi de Saxe devint alors l'allié de la France, et lui fournit un contingent de vingt mille hommes. En 1809, les Saxons n'ayant pu, malgré leur bravoure, empêcher l'ennemi d'entrer à Dresde, le roi se retira à Francfort-sur-le-Mein, et ne revint dans sa capitale qu'après la défaite des Autrichiens. Son royaume reçut encore de nouveaux agrandissements par le traité de Vienne. Avant de partir pour son expédition de Russie, Napoléon eut à Dresde (1812) une entrevue avec les rois et les princes de l'Allemagne, qui dès que la fortune le trahit, l'abandonnèrent tous, à l'exception du roi de Saxe, décidé à partager le sort de son allié. Après la bataille de Leipsig, il eut la douleur de voir ses états livrés à toutes les horreurs de la guerre; il fut conduit à Berlin et enfermé dans un château avec sa famille, en attendant que les souverains alliés prononçassent sur son sort. La France et l'Autriche réunies obtinrent qu'il conserverait le titre de roi; mais il perdit, avec les pays qu'il avait acquis, une grande partie de son ancien territoire; il dut en même temps fournir son contingent pour la guerre contre Napoléon qui était rentré en France. Profitant de la paix générale, il ne s'occupa plus qu'à réparer les maux dont ses états avaient été la proie. Il est mort le 5 mai 1827, ne laissant de son mariage avec Marie-Amélie-Auguste, princesse de Bavière, qu'une fille, Marie-Auguste-Antoinette, née le 21 juin 1782.

FRÉDÉRIC DE HOLSTEIN. *V.* Adolphe-Férdéric.

FRÉDÉRIC V, électeur palatin, surnommé *roi d'hiver*. *Voy.* Ferdinand II, empereur.

FRÉDOLI (Bérenger), né à Benne, en Languedoc, d'une famille noble, mort à Avignon en 1323, était habile dans le droit. Il fut choisi en 1298, par Boniface VIII, pour faire la compilation du *Sexte*, c'est-à-dire, du 6e livre des *Décrétales*, avec Guillaume de Mandagot et Richard de Sienne. Clément V l'honora du chapeau de cardinal en 1305.

* FRÉE (Jean), né à Oxford en 1711, consacra sa vie à l'instruction de la jeunesse, à la prédication et à la culture des lettres. Après avoir rempli la place de directeur de l'école de grammaire de Saint-Sauveur, il occupa successivement plusieurs cures, et mourut dans un état voisin de l'indigence, le 9 septembre 1791. Son principal ouvrage est une *Histoire de la langue anglaise*, 1753, 4e édit. 1788. On lui doit encore des *sermons* et des écrits de *controverse*, la plupart contre les méthodistes, et des *poésies*.

FRÉGOSE, FULGOSE, ou CAMPO-FRÉGOSE, nom d'une illustre famille génoise, d'origine plébéienne, qui s'éleva dans le XIVe siècle au-dessus de la noblesse et fournit plusieurs doges à la république. Les membres les plus remarquables de cette

famille sont Frégose (Paul), cardinal, archevêque de Gênes, sa patrie, doge en 1462 : il perdit cette place quelque temps après, la recouvra en 1463, et l'occupa encore deux fois. Il mourut à Rome en 1498.

FRÉGOSE (Baptiste), neveu du précédent, né à Gênes vers l'an 1440, fut élu doge en 1478. Il ne conserva que très-peu de temps cette dignité. La hauteur de son caractère et la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Fréjus ; mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture et le travail. On doit à sa plume un ouvrage italien en 9 livres, mais qui n'a paru qu'en latin, Milan, 1509, in-fol. de la traduction de Camille Ghilini, sur les *actions mémorables*, dans le goût de Valère-Maxime. Les meilleures éditions de ce traité, souvent réimprimé, sont celles de Just Gaillard, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, et l'a orné d'une préface. La *Vie du pape Martin V*; un *Traité* latin *sur les femmes savantes;* un autre en italien *contre l'amour*, Milan, 1496, in-4, traduit en français, 1581, in-4 ; l'original et la version sont également rares.

FRÉGOSE (Frédéric), né à Gênes en 1480, archevêque de Salerne et cardinal, de la même famille que les précédents, défendit la côte de Gênes contre Cortogoli, corsaire de Barbarie, qui la ravageait. Il surprit ce pirate dans le port de Biserte, passa à Tunis, et à l'île de Gerbes, et revint à Gênes chargé de gloire et de butin. Les Espagnols ayant surpris Gênes en 1522, Frédéric chercha un asile en France. François Ier le reçut avec distinction, et lui donna l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon. De retour en Italie, il fut fait cardinal et évêque d'Eugubio où il mourut en 1541. La langue grecque et l'hébraïque lui étaient familières. Son savoir était soutenu par les vertus épiscopales. On a de lui un *Traité de l'oraison* en italien, Venise, 1542, in-8.

FRÉGOSE (Antonio-Fileremo), né à Gênes, un des poètes italiens qui fleurirent à la fin du xve siècle et au commencement du xvie, eut un grand succès dans son temps. Son poème de *Cerva Bianca*, et autres poésies ont été réunis à Milan en 2 vol. in-8 ; le 1er parut en 1515, le 2e en 1525, et ils sont assez rares.

FRÉGOSE. *Voy.* Fulgose.

FREHER. *Voy.* Marquard-Freher.

* FREIESLEBEN (Christophe-Henri), conseiller caméral de Saxe-Gotha et conseiller des mines d'Altenbourg, mort vers 1733, a publié quelques ouvrages utiles pour l'étude du droit : *Corpus juris civilis academicum*, Altenbourg, 1721, in-4. L'édit. la plus récente est de 1789. *Corpus juris canonici academicum*, 1778, in-4. *Schutzius illustratus sive compendium juris Schutzio Lauterbachianum*, 1734, 2 vol. in-4, compilation fort bien faite, destinée à expliquer l'abrégé fait par Schutz du *Collegium juris*, de Lauterbach. La traduction en allemand de l'*Homme de cour* de Balt. Gracian, et quelques *opuscules* moins importants.

FREIG (Jean-Thomas) *Freigius*, né à Fribourg en Brisgaw l'an 1543, enseigna le droit avec réputation à Fribourg, à Bâle et à Altorf, et mourut de la peste vers 1583. On a de lui de *Parallites* sur le Digeste, in-8, et d'autres ouvrages.

FREIND (Jean) naquit en 1675, à Croton, dans le comté de Northampton, d'un père ministre. Westminster fut sa première école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux *discours* grecs, l'un d'Eschine, l'autre de Démosthènes, avec une traduction et des remarques. Il se consacra ensuite à la médecine. Le comte de Péterborough l'emmena avec lui en 1705 en Espagne, alors le théâtre de la guerre. Après y avoir exercé sa profession pendant deux ans, il passa à Rome et s'y lia avec tous les savants qui cultivaient son art. Freind, de retour en Angleterre, fut renfermé à la tour de Londres, soupçonné d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état : malheureusement les philosophes et les lettrés ne sont que trop souvent dans ce cas-là (*voy.* Vespasien). On sollicita en vain son élargissement pendant six mois; mais au bout de ce temps, le ministre étant tombé malade, Méad (*voy.* ce nom), confrère du prisonnier, ne voulut lui ordonner aucun remède, que Freind ne fût sorti de la tour; conduite très-blâmable et qui ne prouve pas que Méad fût convaincu de l'innocence de son ami. Cependant Freind fut élargi, et obtint la place de premier médecin de la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres à 53 ans, en 1728, membre de la société royale. Freind était aussi heureux dans la pratique, qu'éclairé dans la théorie. Ses opinions étaient reçues en Angleterre, comme celles d'Hippocrate dans la Grèce. Des ouvrages qu'il a laissés les principaux sont : *Histoire de la médecine, depuis Galien jusqu'au* xive *siècle :* livre savant, trad. de l'angl. en franç. par Noguez, 1728, 2 vol. in-4. L'*Emmenologie*, ou *Traité de l'évacuation ordinaire des femmes*, traduit en français par Devaux, 1730, in-12 ; *Lectiones chimicæ*, Amsterdam, 1710, in-8; *Traité de la fièvre.* Tous les écrits de Freind ont été recueillis à Londres, 1733, in-fol., et à Paris, 1735, in-4; sa *Vie* est à la tête de cette collection.

FREINSHEMIUS (Jean) naquit en 1608 à Ulm en Souabe. Mathias Bernegger, savant de Strasbourg, lui confia sa bibliothèque et lui donna sa fille. L'université d'Upsal lui ayant proposé des avantages considérables, il y alla professer l'éloquence pendant 5 ans. La reine Christine, qui l'envoyait à l'université, le choisit pour son bibliothécaire et son historiographe, en lui assignant sa table et 2,000 écus d'appointements. Il fut bientôt obligé d'abandonner ces honneurs et de revenir dans sa patrie, pour rétablir sa santé, que le climat de Suède avait dérangée. L'électeur palatin lui donna un an après son départ d'Upsal, en 1656, une place de professeur honoraire de l'université de Heidelberg, et une charge de conseiller électoral. Freinshemius n'en jouit pas longtemps, étant mort en 1660, à 52 ans. Ce savant possédait les langues mortes et presque toutes les langues vivantes. Il joignait à une littérature choisie, de l'esprit et du goût. Il s'occupa toute sa vie avec autant de zèle que de succès à réparer les brèches que le temps avait faites à quelques auteurs. Il entreprit de faire des *Suppléments* à

*Quinte-Curce*, et il y réussit, dans l'édition qu'il donna avec un *index* et des *commentaires*, Strasbourg, 1640, 2 vol. in-8. Il fit avec succès un semblable travail sur Tite-Live dont il publia (Lib. XI ad XX), Strasbourg, 1649, in-12, et donna ensuite une édition qui contient 60 livres, Strasbourg, 1654, in-4; Doujat réunit ensuite les 95 livres dans son édition de Tite-Live *ad usum Delphini*. Les suppléments de Tite-Live, moins estimés que ceux de Quinte-Curce, ont été cependant insérés dans les éditions latines de Jean Leclerc et de Crevier, de Lemaire, et traduits en français par Durier, Guérin, Dureau de la Malle. Il fut moins heureux dans ses *suppléments de Tacite*, parce que, pour faire revivre cet historien inimitable, il fallait un génie aussi fort, aussi vigoureux, aussi profond que le sien, et il s'en trouve à peine un dans vingt siècles. Le Père Brotier y a depuis complétement réussi. On a encore de Freinshemius des *Commentaires sur Florus*, et quelques autres auteurs latins, qu'il a ornés de savantes tables.

FREIRE DE ANDRADA (Hyacinthe), abbé de Sainte-Marie de Chans, né à Béja en Portugal, l'an 1597, parut d'abord avec distinction à la cour d'Espagne; mais son attachement à la maison de Bragance indisposa le ministère contre lui. Il s'éclipsa jusqu'au temps que Jean IV fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Il se rendit auprès de lui, et en fut très-bien reçu. Ce monarque lui offrit l'évêché de Viseu qu'il refusa, prévoyant que le pape, qui ne reconnaissait pas d'autre roi de Portugal que celui d'Espagne, ne lui accorderait point ses bulles. Il mourut à Lisbonne, en 1657, à 60 ans. Freire avait l'esprit léger, mais le cœur généreux et plein de franchise. Il défendait ses amis en secret, et les reprenait en face. Il cultiva avec succès la poésie et l'histoire. On a de lui : la *Vie de don Juan de Castro*, in-fol. traduite en latin par Ratto, jésuite italien. C'est un des livres les mieux écrits en portugais. Des *Poésies portugaises*, en petit nombre, mais élégantes.

FREITAG ou plutôt FREYTAG (Jean), né à Nieder-Wesel, dans le duché de Clèves, en 1581, fut professeur en médecine à Helmstadt, médecin en différentes cours d'Allemagne, et enfin professeur à Groningue, où il mourut en 1641. Il ne cessa de critiquer les ouvrages du célèbre Daniel Sennert, auquel il ne semble pas avoir rendu assez de justice, quoique plusieurs de ses critiques soient fondées. Les principaux ouvrages de Freitag sont : *Noctes medicæ*, Francfort, 1616, in-4; *Aurora medicorum*, 1630, in-4 (*voy.* Manget, *Bibliotheca script. medicorum. t.* 11, p. 346). — Il ne faut pas le confondre avec Jean Freitag, né à Perleberg en 1587, qui pratiqua la médecine avec réputation à Ratisbonne, où il mourut en 1654, après avoir publié *De melancholia hypochondriaca*; ni avec Jean-Henri Freitag, qui publia un ouvrage sur la chimie en 1635, à Quedlimbourg; ni avec le major Freitag, devenu célèbre pour avoir donné à Francfort des coups de bâton à Voltaire, par ordre de Frédéric II, roi de Prusse.

* FREMIN (René), sculpteur, né en 1673 à Paris, alla se perfectionner à Rome, et à son retour s'acquit une réputation par divers ouvrages. Appelé en Espagne par Philippe V, qui faisait alors établir à Saint-Ildefonse, des jardins à l'imitation de ceux de Versailles, il les embellit d'un grand nombre de statues et de groupes représentant des sujets mythologiques, entr'autres la *fontaine des Grenouilles*. On loue, dans cet artiste, l'élégance et la facilité; mais on trouve que ses figures manquent de simplicité. Il est mort en 1745, à Paris, comblé d'honneurs et de richesses.

FREMINET (Martin), peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome dans un temps que les peintres étaient partagés entre Michel-Ange de Caravage, et Joseph d'Arpino dit le *Josepin*. Il s'attacha à prendre ce que ces deux peintres avaient de meilleur, et y réussit. Freminet était très-instruit dans les sciences relatives à son art : il savait l'anatomie, la perspective et l'architecture. Il fut un grand dessinateur, et l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux; mais sa manière fière, les expressions fortes de ses figures, des muscles et des nerfs durement prononcés, et les actions de ses personnages trop recherchées, ne sont point du goût de tout le monde. Ses dessins sont terminés. Henri IV le fit son premier peintre, et Louis XIII l'honora du cordon de Saint-Michel. Il peignit le plafond de la chapelle de Fontainebleau, et mourut à Paris en 1619.

FREMINVILLE (Edme de la Poix), né en 1680, à Verdun en Bourgogne, du lieutenant-général de cette ville, devint lui-même bailli de La Palisse. Les matières féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries; il en fit une étude particulière. Le fruit de ses travaux fut le *Traité des dîmes*, in-12; la *Pratique des terriers*, 5 vol. in-4, qui est un excellent traité des fiefs. Il fit un 6e vol., pour les droits des habitants. Il a extrait, par ordre alphabétique, le *Traité de la police* du commissaire La Marre, sous le titre de *Dictionnaire de la police*, in-4 : ouvrage estimé, et réimprimé en province, in-8. Freminville mourut à Lyon, le 14 novembre 1773. C'était un homme savant et laborieux.

FREMIOT. *Voy.* Chantal.

FREMIOT (André), archevêque de Bourges, né à Dijon en 1573, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite, fut chargé d'affaires importantes sous Henri IV et Louis XIII, et s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *discours des marques de l'Eglise* contre les hérésies, 1610, in-8, et d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris le 13 mai 1641.

* FREMIOT (dom Charles), né à Tours en 1610, prit l'habit à 18 ans, dans l'abbaye de Grammont; il en fut nommé prieur, et s'efforça d'établir parmi ses confrères plus de régularité; ne pouvant y parvenir, il demanda et obtint la permission d'aller à Paris terminer ses études dans le collége que l'ordre y avait près de l'université. Ayant été présenté au cardinal de Richelieu, il lui fit agréer un plan de réforme qu'il avait dressé. Nommé par ce ministre, prieur d'Epoisse, près de Dijon, aidé de son confrère dom Joseph Baboul, il y jeta les premiers fondements de sa réforme. Pour ne pas paraître affecter la singularité, il se contenta de remettre en vigueur la

règle telle que le pape Innocent IV l'avait mitigée. Le prieuré de Thiers en Auvergne, lieu de la naissance de saint Etienne, instituteur de l'ordre, prit aussi la réforme, ainsi que six ou sept autres monastères, mais sans se soustraire à la juridiction de l'abbé de Grammont. Dom Frémont gouverna pendant 30 ans le prieuré de Thiers, et y mourut saintement en 1689, âgé de 79 ans. On connaît de ce religieux : *La Vie, la Mort et les Miracles de saint Etienne, confesseur et fondateur de l'ordre de Grammont*, dit vulgairement *des Bons-Hommes*, Dijon, 1647, in-8. On trouve à la suite de cet ouvrage *La Vie du B. Hugues de Lacerta, disciple de saint Etienne*. Il a composé en outre plusieurs *Œuvres de piété* à l'usage de ses confrères.

* FRÉMONT-D'ABLANCOURT (Nicolas), né à Paris en 1625, était neveu de Perrot d'Ablancourt qui surveilla son éducation. Les talents qu'il annonça de bonne heure et sa réputation d'esprit et de savoir, lui valurent des propositions avantageuses de plusieurs princes d'Allemagne; mais il les refusa toutes. La protection de Turenne le fit nommer ambassadeur en Portugal, et quelque temps après résident à Strasbourg. De retour à Paris, il partageait son temps entre la culture des lettres et la société des beaux esprits, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le força de s'expatrier. Retiré en Hollande, le prince d'Orange le nomma son historiographe et lui accorda une pension. Frémont mourut à la Haye, en 1693. On a de lui quelques ouvrages, entr'autres : *Mémoires concernant l'histoire de Portugal, depuis le traité des Pyrénées* (1659) *jusqu'en* 1668, Paris, 1701, in-12. Il a ajouté à la traduction des *Œuvres de Lucien*, par Perrot d'Ablancourt, le *Dialogue des lettres de l'alphabet* et le *Supplément* à *l'histoire véritable*. Il a revu la traduction de l'*Afrique* par Marmol, et travaillé au *Dictionnaire des rimes* de Richelet.

FRENICLE (Nicolas), poète français, né à Paris en 1600, fut conseiller-général en la cour des monnaies, et mourut doyen de la même cour après l'an 1661. On a de lui plusieurs pièces de théâtre : *Polémon* et *Niobé*, in-8, deux pastorales; l'*Entretien des bergers*, autre pastorale; un poème intitulé *Jésus crucifié*; une *Paraphrase des psaumes*, en vers, etc. Tous ces ouvrages sont très-médiocres.

FRENICLE DE BESSY (Bernard), frère du précédent, mort en 1675, fut grand arithméticien et ami de Descartes. Ce philosophe faisait grand cas de son arithmétique, qui le conduisait à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnait que sans le secours de l'algèbre, dont en effet il ne faisait aucun usage, Bessy fût devenu si profond dans cette science. On trouve plusieurs de ses écrits dans le 6e tome des anciens *mémoires de l'académie des sciences*, dont il était membre : entre autres, une *méthode* pour trouver la solution des problèmes par les exclusions. Condorcet a écrit son éloge.

FRERET (Nicolas), secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres, né à Paris le 15 février 1688, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille. La nature ne lui avait donné aucun goût pour le barreau, et par conséquent presque point de talent; il le quitta pour se livrer à l'histoire et à la chronologie, ses premières passions. L'académie des inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'origine des Français*, rempli de propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le régent, qui le fit renfermer à la Bastille. Bayle fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois, qu'il le savait presque par cœur. Les erreurs de ce fameux sceptique s'inculquèrent dès lors dans son esprit. On ne s'en aperçoit que trop, lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Thrasybule à Leucippe*, où l'on trouve le triste athéisme réduit en principes, quoique adroitement enveloppé; et sur l'*Examen des apologistes du christianisme*, 1767, in-8 : ouvrage posthume, non moins répréhensible que le précédent, mais qui n'est pas de lui. L'abbé Bergier l'a réfuté victorieusement par son ouvrage intitulé *Certitude des preuves du christianisme*. Fréret ayant obtenu sa liberté, s'adonna entièrement à ses anciennes études. On lui doit : plusieurs *mémoires*, pleins d'érudition et de discussions épineuses. Ils sont répandus dans les différents volumes de la collection académique des belles-lettres. Ceux dans lesquels il essaie d'éclaircir la chronologie lydienne et la chinoise ont été d'abord recherchés; mais l'on s'est convaincu depuis, que ces fabuleuses histoires n'avaient rien gagné aux travaux de ce savant, beaucoup plus crédule en matière de vieilles annales, qu'en matière de religion. La *préface*, les *notes*, et une partie de la *traduction* du roman espagnol, intitulé *Tyran le Blanc*, 2 vol. in-12; *Défense de la chronologie contre le système de Newton*, Paris, 1758, in-4; quelques ouvrages frivoles, qui n'amuseront jamais les lecteurs sages. Fréret avait une vaste littérature. Il connaissait l'intrigue de presque toutes les pièces des différents théâtres de l'Europe. Sa mémoire était immense. Il écrivait avec netteté et avec ordre, mais il avait du penchant pour les opinions singulières; ses *Lettres de Thrasybule* annoncent au jugement d'un critique judicieux, « un esprit dur et un cœur corrompu. » L'auteur du *Dictionnaire philosophique* s'est souvent paré de l'érudition de Fréret, et n'en a pas fait un meilleur usage. Il mourut en 1749. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies et publiées par Septchênes, Paris, 1799, 20 vol. in-12; mais cette édition est extrêmement incomplète et défectueuse; l'auteur n'a fait usage d'aucun des manuscrits de Fréret, qui étaient alors entre les mains de Sainte-Croix et dont plusieurs sont restés inédits. On fait assez de cas de ses *mémoires* sur les *cultes* de plusieurs dieux du paganisme, sur l'*Année persane*, de son *Traité sur l'origine des Grecs*, et de son traité sur *les Antiquités de Babylone*.

FRÉRON (Elie-Catherine), né à Quimper en 1719, montra de bonne heure des talents. Il entra chez les jésuites, pour les y perfectionner. Il professa pendant quelque temps avec succès au collège de Louis le Grand. Les P. Brumoi et Bougeant le dirigèrent dans ses études, et lui inspirèrent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentements l'ayant obligé de sortir des jésuites en 1739, il aida

d'abord l'abbé des Fontaines dans la composition de ses feuilles, et donna ensuite un petit journal, sous le titre de *Lettres de M^me la comtesse*, 1746, in-12. Cette comtesse était l'interprète de la raison et du bon goût, et elle s'exprimait avec autant d'esprit que de sel. Comme la réputation de plusieurs beaux esprits n'était pas ménagée dans ces feuilles, ils eurent le crédit de les faire supprimer. Elles reparurent en 1749, sous un autre titre. C'est au commencement de cette année que Fréron publia ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qui, renfermant une critique aussi vive que piquante, ne plurent pas plus que celles de la comtesse à un grand nombre d'écrivains. Elles furent quelquefois interrompues, et ce fut presque toujours au regret du public, qui aime à s'amuser des critiques et de ceux qui en sont l'objet. Après avoir publié 13 vol. de ce journal, l'auteur le fit paraître en 1754, sous le titre d'*Année littéraire*, et il en a publié régulièrement 8 vol. par année, à l'exception de 1754, qu'il n'en donna que 7, jusqu'à sa mort arrivée en mars 1776. Beaucoup d'esprit naturel, de la gaîté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément : telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. De la partialité, une malignité quelquefois trop marquée, de la précipitation dans les jugements : tels furent ses défauts. Il avait des mœurs douces, et sa société était facile et enjouée; mais le ressentiment des injustices le rendit quelquefois injuste. Ses autres ouvrages sont : un recueil d'*opuscules*, en 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve des poésies qui ne sont pas sans mérite. L'*Ode sur la bataille de Fontenoi* est une des meilleures qui aient paru depuis Rousseau; *Les Amours de Vénus et d'Adonis*, 1748, in-12 : brochure traduite de l'italien du cavalier Marini. Fréron était très-peu conséquent dans l'attachement qu'il affichait pour les bonnes mœurs. Diverses *analyses* qu'on voit dans l'*Année littéraire*, en sont une autre preuve. Il travailla pendant quelque temps au *Journal étranger*. Il l'abandonna pour s'occuper entièrement de son *Année littéraire*, dont le privilége fut continué à sa veuve.

* FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du précédent, né à Paris vers 1755, obtint après la mort de son père le privilége de l'*Année littéraire*, qu'il fit rédiger par son oncle l'abbé Royou, et par Geoffroy, si connu depuis par sa coopération au *Journal des Débats* (*voy.* Geoffroy). Dès 1790, il publia l'*Orateur du peuple*, journal dans lequel il se montra non moins démagogue que Marat. Il avait connu Robespierre au collége; et longtemps ils suivit ses inspirations. Au mois de mars 1791, il était à la tête des insurgés; et devenu l'un des plus violents orateurs du club des cordeliers, il prit une grande part à tous les événements qui amenèrent la chute du trône. Au 10 août, il s'empara de l'Hôtel de ville et s'établit membre de la commune. Elu à la Convention, il y vota la mort du roi. Envoyé en mission dans le Midi, il s'y signala par sa haine contre les négociants et les riches. Après la prise de Toulon sur les Anglais, il ordonna aux habitants de se rendre au Champ-de-Mars, pour y recevoir ses instructions. Huit cents s'y rendirent; à peine y furent-ils arrivés, qu'il fit tirer sur eux à mitraille. Plusieurs qui n'avaient pas été atteints se jetèrent à terre. Fréron, qui ne voulait pas qu'aucune de ses victimes lui échappât, s'écria : « Que ceux qui ne » sont pas morts se lèvent, la république leur fait » grâce. » Ces malheureux se levèrent en effet, et à l'instant même ils furent massacrés par ordre du féroce proconsul. Dans sa correspondance avec son collègue Moïse Bayle, où il lui rend compte des événements de Toulon, Fréron lui dit qu'il a requis 12,000 hommes pour raser la ville, que tous les jours on y fait tomber deux cents têtes, et il ajoute : « Toutes les grandes mesures ont été manquées » à Marseille par Albitte et par Cartaux. » Après avoir fait périr un grand nombre d'habitants de Toulon et détruit une partie de ses édifices, Fréron alla continuer à Marseille ses œuvres de destruction. La Convention ayant rappelé ses commissaires, Fréron, reçu comme un triomphateur par la société des jacobins, fut proclamé le *Sauveur du Midi!* La mésintelligence commençait cependant à se mettre entre les chefs des différents partis, et Robespierre venait de faire périr les meneurs du club des Cordeliers; Fréron, qui appartenait à la même faction, et plusieurs autres clubistes, craignant le même sort, parvinrent à le renverser le 9 thermidor (27 juillet 1794). Il devint alors l'apôtre de la réaction, et poursuivit avec acharnement ses anciens amis. En l'entendant faire la motion de raser l'hôtel-de-ville et le club des jacobins, et plus tard de brûler le faubourg Saint-Antoine, on reconnut encore le proconsul de Toulon fumant et de Marseille saccagée. Il reprit la publication de l'*Orateur du peuple*, où l'on remarqua la même frénésie, quoique dans un esprit différent, et se mit à la tête d'une troupe de jeunes gens qui, sous le nom de *jeunesse dorée de Fréron*, parcouraient les rues et les places publiques en menaçant les jacobins. Après la session, Fréron n'ayant point été réélu, fut envoyé de nouveau dans le Midi en qualité de commissaire extraordinaire, mais craignant le ressentiment des habitants, il s'y fit accompagner d'une force imposante. Bonaparte, devenu premier consul, le nomma sous-préfet à Saint-Domingue; il partit avec l'armée sous les ordres du général Leclerc, et mourut en 1802. On a de lui : *Mémoire historique sur la réaction royale et sur les massacres du Midi, avec des notes et pièces justificatives*, première partie, 1795, in-8. Isnard y répondit par une brochure virulente intitulée : *Isnard à Fréron*; *Réflexions sur les hôpitaux, et particulièrement sur ceux de Paris, et l'établissement d'un mont-de-piété*, 1800, in-8.

* FRÉSIA D'OGLIANICO (Maurice-Ignace), lieutenant-général, né à Saluces en 1746 d'une ancienne famille, à 20 ans entra cornette dans le régiment du roi de Sardaigne (dragons), et parvint de grade en grade à celui de colonel qu'il obtint en 1793. Il avait fait jusqu'alors toutes ses campagnes contre la France : nommé général en 1796, il passa l'année suivante sous les drapeaux français avec le même grade, et dut à sa brillante réputation le commandement général des troupes piémontaises qui, sous ses ordres, rivalisèrent de courage et de gloire

avec nos soldats. Lorsque le Piémont fut réuni à la France, commandant de la Haute-Loire puis de l'Hérault, il organisa en 1803 à Montpellier le corps piémontais qui reçut le nom de *légion du midi;* il fit les campagnes de 1805 et de 1806 en Italie, celle de 1807 en Prusse, et obtint le grade de général de division. Il commandait la cavalerie piémontaise à la bataille de Friedland et conduisit un corps de cavalerie en Espagne, d'où il revint par suite de la capitulation de Dupont, à Baylen. Après avoir été quelque temps à la tête de la 18e division, il fut envoyé à la cour de Toscane où il remplit, à la satisfaction du gouvernement, la mission qui lui avait été confiée. Employé de nouveau à la grande armée, il commanda ensuite la 4e division militaire du royaume d'Italie, fut chargé provisoirement du gouvernement de Venise, et fit en 1813 la campagne de Saxe. Nommé commandant militaire des provinces illyriennes, il pourvut à la défense de Laybach et de Trieste. Au commencement de 1814 il fut chargé de la défense de Gênes qu'il ne rendit au général Bentink qu'après une honorable capitulation. Il continua de résider en France où il obtint sa retraite en 1815, et où il est mort dans le mois d'octobre 1826, âgé de 80 ans.

FRESNAYE (Jean VAUQUELIN de la), né en 1536 à la Fresnaye en Normandie, fut d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant-général, et président au présidial de cette ville; il y mourut en 1606, à ce qu'on croit, à 70 ans. C'est le premier poète français qui ait fait des *satires.* Celles de La Fresnaye, plus sensées que plaisantes, n'ont ni l'énergie, ni le piquant de Regnier, et par conséquent sont moins lues par les Français, naturellement amis du sel et de l'épigramme. On a encore de La Fresnaye : un *Art poétique* qu'on ne lit plus et qu'on ne doit plus lire, parce que ce qu'il y a de bon se trouve ailleurs, et que le reste n'est qu'un recueil de préceptes triviaux, versifiés faiblement. Un poème intitulé : *Pour la Monarchie de ce royaume contre la division,* ouvrage d'un zélé patriote. Deux livres d'*Idylles*, et trois autres d'*Epigrammes,* d'*Epitaphes* et de *Sonnets.* Toutes ces poésies ont été recueillies par lui-même, in-8, 1605, à Caen. Il était père de Des Ivetaux (*voy.* ce nom).

FRESNE (Abraham-Alexis QUINAULT du) naquit d'une famille attachée au théâtre depuis long-temps. Il était d'un caractère extrêmement hautain, comme Baron. Il disait modestement, en parlant de lui : « On me croit heureux : erreur populaire! » Je préférerais à mon état celui d'un gentilhomme » qui mangerait tranquillement douze mille livres » de rente dans son vieux château. » Du Fresne était si glorieux, qu'il parlait à peine à ses domestiques; et lorsqu'il était question de payer un fiacre ou un porteur de chaise, il se contentait de faire un signe, ou de dire d'un air dédaigneux : *Qu'on paie ce malheureux.* « Ce n'est du reste pas » à ces mimes qu'il faut s'en prendre, dit un au- » teur, s'ils sont pleins d'insolence et d'orgueil, » mais à l'engouement du public qui leur fait » perdre la tête par des applaudissements exagérés, » et par des richesses qui les mettent de niveau » avec les plus grands seigneurs. » (*Voy.* BARON, ESOPUS, GARRICK, ROSCIUS.) Cet histrion est mort en 1767.

FRESNE. *Voy.* CANGE (du).

FRESNE. *Voy.* FORGET.

* FRESNEL (Augustin-Jean), physicien, né à Broglie, le 10 mai 1788, était fils d'un architecte entrepreneur qui se vit forcé, par l'anarchie révolutionnaire, de venir chercher un asile, en 1794, dans une petite campagne aux environs de Caen. Retardé par sa complexion faible et valétudinaire, il savait à peine lire à huit ans. A 13 il alla continuer ses études à l'école centrale de Caen, où deux professeurs, du plus rare mérite, contribuèrent à développer et fortifier en lui un sens droit et un jugement exquis. A 16 ans il fut admis à l'école polytechnique, et malgré ses infirmités précoces, il fixa sur lui l'attention de ses professeurs, par la solution de plusieurs problèmes d'une grande difficulté. Au sortir de l'école, il entra dans les ponts-et-chaussées, et fut bientôt employé comme ingénieur. Il se trouvait dans la Drôme lors du débarquement de Bonaparte, et s'étant prononcé pour les Bourbons, il fut destitué et se retira en Normandie, où il se livra principalement à des recherches sur les divers phénomènes que présente la lumière. Un *Mémoire* qu'il publia en 1816, dans les *Annales de physique et de chimie,* contenant les premiers résultats de ses recherches, attira l'attention de l'académie des sciences, qui mit ce sujet au concours. Alors Fresnel reprit et compléta ses expériences, et présenta un nouveau travail qui fut couronné en 1819, et le plaça parmi les plus célèbres physiciens. Réintégré dans ses fonctions d'ingénieur après les cent-jours, et envoyé dans le département d'Ille-et-Vilaine, il avait été bientôt appelé à Paris, et chargé d'un service qui lui laissait les loisirs nécessaires pour continuer ses recherches scientifiques. Il concourut aux travaux de la commission des phares et imagina les *phares lenticulaires*, découverte qui lui valut la médaille d'or, de la société d'encouragement. En 1823, chargé d'aller remplacer l'ancien phare de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde, par un *appareil lenticulaire à éclipses du premier ordre,* il s'acquitta de cette mission avec un plein succès. L'année suivante, il fut nommé secrétaire de la commission des phares, et chargé de l'inspection des phares maritimes. Plein de dévouement, Fresnel avait accepté, en 1821, les fonctions d'examinateur à l'école polytechnique; les fatigues de ce nouveau travail réagirent d'une manière funeste sur sa santé. A la suite des examens de 1824, il éprouva une attaque d'hémopthysie, et dès cette époque, sa santé ne lui permit plus que de se consacrer au service des phares. Durant sa dernière maladie, il reçut de la société royale de Londres la médaille d'or fondée par Rumford, pour les plus belles découvertes sur la théorie de la lumière et de la chaleur. Cette médaille lui fut remise huit jours avant sa mort, par M. Arago, son ami, Fresnel expira dans les bras de sa mère, à Ville-d'Avray, le 14 juillet 1827. Ses productions scientifiques sont

disséminées dans les *Annales de physique et de chimie*, le *Bulletin de la société philomatique*, et le *Recueil* de l'académie des sciences. Le *Mémoire sur l'éclairage des phares* a été publié séparément en 1822. M. Duleau, ingénieur des ponts-et-chaussées lui a consacré une excellente notice. Fresnel avait été élu, à l'unanimité, en 1823, membre de l'académie des sciences. La société royale de Londres l'admit en 1825.

FRESNOY (Charles-Alfonse du), né à Paris en 1611, d'un apothicaire, fut destiné à la médecine par ses parents, à la poésie et à la peinture par la nature. Les beaux arts l'emportèrent sur la pharmacie, malgré les mauvais traitements que sa famille lui fit essuyer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez Perrier et chez Vouet. De cette école, il passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. Du Fresnoy fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines et des morceaux d'architecture. Pierre Mignard, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, et l'aida à sortir de l'indigence. Chaque jour étendait la sphère de ses connaissances; il étudiait Raphaël et l'antique, et à mesure qu'il avançait dans la théorie de son art, il écrivait ses remarques en vers latins pour s'aider dans la pratique. De ses observations rassemblées naquit un poème: *De arte graphica*, de l'art de la peinture: production admirable pour les préceptes, mais dénuée d'ornements et de grâces, et très-inférieure pour la pureté et l'élégance du style, au poème latin de l'abbé de Marsy, sur le même sujet. Du Fresnoy prenait tour à tour la plume et le pinceau. Il approche du Titien pour le coloris et de Carrache pour le dessin. Ses tableaux et ses dessins ne sont pas communs. Le musée de Paris possède deux tableaux de cet artiste: une *Sainte-Marguerite* et une *Nymphe avec des Naïades*. Il mourut en 1665, chez un de ses frères, dans le village de Villiers-le-Bel, à 4 lieues de Paris. Son *poème sur la peinture* a été traduit en français par Roger de Piles. La meilleure édition de ce poème est celle de Paris, 1673, qu'on a ornée des figures de Le Clerc, in-12. Renou en a donné en 1789 une traduction libre et en vers, avec des remarques; enfin M. Rabany-Beauregard en a publié une nouvelle à Clermont-Ferrand, 1810, in-8.

FRESNOY. *Voy.* LENGLET du FRESNOY.

FRESNY (Charles RIVIÈRE du), né à Paris en 1648, passait pour petit-fils de Henri IV, et lui ressemblait. Il joignait à un goût général pour les arts, des talents particuliers pour la musique et le dessin. Sans crayon, sans pinceau, sans plumes, il faisait des tableaux charmants. Il excellait surtout dans l'art de distribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, et le privilége d'une manufacture de glaces. Du Fresny, extrêmement prodigue, le céda pour une somme médiocre. Il se fit rembourser en même temps une rente viagère de 3,000 livres, que Louis XIV avait ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince disait: « Il y a deux hommes que je n'enrichirai » jamais, » du Fresny et Bontems. C'étaient ses deux valets-de-chambre, et presque aussi dissipateurs l'un que l'autre. Du Fresny quitta la cour, après avoir vendu toutes ses charges. Ses ouvrages ont été recueillis en 1731, en 6 vol. in-12. Ils renferment ses *Pièces de théâtre*; des *Cantates*, qu'il a mises lui-même en musique; plusieurs *chansons*; les *Amusements sérieux et comiques*, petit ouvrage souvent réimprimé, et plein de peintures vives et plaisantes de la plupart des états de la vie; des *Nouvelles historiques, etc.* On remarque dans toutes ces productions une imagination enjouée et singulière.

* FRESSINET (le baron PHILIBERT), lieutenant-général, né en 1767, à Marcigny, Saône-et-Loire, s'enrôla à 16 ans, et fut fait sous-lieutenant en récompense de sa belle conduite à Saint-Domingue, lors de la première insurrection des noirs. Il se distingua depuis en Allemagne, en Suisse, et parvint au grade de général de brigade. En 1802, il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue; ayant blâmé l'arrestation de Toussaint-Louverture, il fut rayé du service actif, et ce ne fut qu'après cinq ans qu'il parvint à se faire employer à l'armée de Naples. En 1812, il joignit le prince Eugène en Pologne, à la suite des désastres de la retraite de Moscou. L'intrépidité et le talent dont il fit preuve à la bataille de Lutzen, lui valurent le grade de général de division. Il combattit encore avec distinction à Bautzen et Leipsig. En 1814, il passa en Italie, et se fit remarquer à la défense du Haut-Mincio. Pendant les cent-jours, il remplit plusieurs missions politiques, et se prononça fortement contre la restauration de la dynastie des Bourbons. Proscrit par l'ordonnance du 24 juillet 1815, il se retira en Belgique. En 1818, il s'embarqua pour l'Amérique méridionale dans l'intention de servir la cause des insurgés espagnols. Autorisé de rentrer en France, il se hâta d'y revenir, et fut replacé sur le cadre de disponibilité. Il est mort à Paris en 1824, dans un état voisin de l'indigence.

** FRET (L.-Jos.), historien, mort le 5 novembre 1845, curé des Champs, département de l'Orne, est auteur des *Antiquités et chroniques Percheronnes, ou Recherches sur l'histoire de l'ancienne province du Perche*, Mortagne, 1838, 3 vol. in-8, ouvrage estimé. Il concourut plusieurs années à la rédaction de l'*Almanach du Perche*. On lui attribue le *Dictionnaire des légendes des saints*.

* FRETEAU DE SAINT-JUST (Emmanuel-Marie-Michel-Philippe), conseiller au parlement, beau-frère du président Dupaty, né vers 1745, se déclara contre les mesures de finances proposées par les ministres. Nommé, par le bailliage de Melun, député de la noblesse aux états généraux, il fut un des premiers de son ordre qui se réunirent au tiers-état. Son empressement à parler sur toutes les matières et à se mêler de tout, le fit surnommer par Mirabeau, la *commère Fréteau*. Il proposa de donner à Louis XVI le titre de roi des Français, dénonça les bastilles secrètes, demanda l'abolition des ordres religieux et la vente des biens du clergé. Il vota ensuite pour que le droit de guerre et de paix appartînt à la nation, adhéra à l'abolition de la noblesse, et fit une violente sortie contre les ennemis de la constitution. Il voulut s'opposer au nouveau ser-

ment du clergé, mais il ne fut pas écouté. En 1791, à la suite d'un rapport, il fit décréter que le prince de Condé serait invité de rentrer en France, et qu'à l'avenir nul Français ne pourrait sortir du royaume. Après la session, il fut nommé juge du tribunal du 2e arrondissement de Paris. Arrêté comme suspect en 1793, il fut enveloppé dans une prétendue conspiration des prisons, et condamné à mort le 14 juin 1794.

* FRÉTEAU (Jean-Marie-Nicolas), médecin, né en 1765, à Messai, diocèse de Rennes, acheva ses études à Paris, et s'établit à Nantes, où il se fit une réputation pour la cure des plaies invétérées. Plus tard il se fit recevoir docteur à Paris; il porta souvent la parole comme président ou secrétaire de la société académique de Nantes. En 1819, il rédigea, au nom de cette compagnie, un mémoire sur l'état de l'agriculture dans les départements de l'ancienne Bretagne. Il mourut le 9 avril 1823. Fréteau pratiquait avec un égal succès la chirurgie et la médecine. Il s'attacha d'une manière particulière à étudier les moyens propres à corriger les difformités du corps; il s'était acquis une brillante réputation dans l'art des accouchements. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire sur les moyens de guérir facilement et sans danger les vieux ulcères des jambes, même chez les vieillards*, Paris, 1803; *Considérations pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente, etc.*, 1813, in-8; *Traité élémentaire sur l'emploi légitime et méthodique des émissions sanguines dans l'art de guérir, avec application des principes à chaque maladie*, Paris, 1816, in-8. Ouvrage couronné par la société de médecine de Paris. Il a donné un grand nombre d'articles dans les *journaux de médecine*, etc.

* FREUNDWEILER (Henri), peintre, né à Zurich en 1755, fit plusieurs voyages en Allemagne, et séjourna quelque temps à Dresde et à Berlin. Le prince de Dessau chercha à se l'attacher : mais cet artiste préféra son indépendance, et revint en Suisse, où il cultiva surtout le genre historique. La plupart de ses tableaux sont tirés de l'*histoire de sa nation*. On loue la vérité de leurs détails et la beauté de leur coloris.

* FRÉVIER (Charles-Joseph), né à Rouen en 1689, entré fort jeune dans la société des jésuites, est connu par la discussion qu'il eut avec ses confrères les journalistes de Trévoux au sujet de l'authenticité de la Vulgate. Le Père Widenhoffer, jésuite allemand, passant par Malines, y découvrit un manuscrit de Bellarmin, qu'il publia sous ce titre: *Apographus ex mst. autographo venerabilis Dei servi Roberti Bellarmini soc. Jesu, S. R. E. cardinalis, de editione Vulgata, quo sensu a concilio tridentino definitum sit, ut ea pro authentica haberetur*. En rendant compte de cet écrit dans le *Journal de Trévoux*, le Père Berthier établit que le sentiment de Bellarmin et même du cardinal Pallavicin était que le concile de Trente, en déclarant la Vulgate authentique, avait voulu dire qu'elle était exempte de toute erreur en matière de foi et de mœurs, mais qu'il n'avait pas prétendu qu'il ne s'y trouvait pas de fautes. Le P. Frévier s'éleva contre cette opinion, qu'il trouvait dangereuse, dans *La Vulgate authentique, etc., contre l'écrit annoncé dans le Journal de Trévoux, article 85, juillet* 1750, Rome, 1753, in-12. Il y soutient que la Vulgate est le *seul* texte *pur*, et que ni le texte hébreu ni le grec n'ont cet avantage, et que c'est ainsi qu'a voulu l'établir le concile de Trente. Quant à l'opinion de Bellarmin et du cardinal Pallavicin, il prouve, d'après des passages tirés de leurs écrits, que leur sentiment était le même que le sien, et que le manuscrit trouvé à Malines ne peut prouver le contraire, étant un mémorial où Bellarmin, jeune encore, aurait recueilli le résultat de ses lectures, et qu'il aurait ensuite jeté comme indigne de lui. C'était moins pour combattre Berthier que Frévier avait composé ce livre, que pour ne pas laisser croire que les saintes Écritures peuvent être exposées à un soupçon de corruption.

** FREYCINET (Claude-Louis DESAULSES de), célèbre navigateur, né en 1779 à Montélimart, entra dans la marine en 1794, fut promu trois ans après au grade d'enseigne, et fit en cette qualité la campagne de 1799 dans la méditerranée sous les ordres de l'amiral Bruix. Il fut désigné l'année suivante pour accompagner le capitaine Baudin (*voy.* ce nom), dans son expédition scientifique aux terres australes, et fit partie de l'état-major de la Corvette le *Naturaliste*. Ce voyage, dont les résultats ont été si utiles à la science, ne fut terminé qu'en 1804. Baudin était mort l'année précédente à l'île de France, et Freycinet fut chargé de la rédaction de la partie nautique et géographique, travail auquel il consacra dix ans. C'est alors qu'il imagina pour le tracé des cartes sur le cuivre un procédé supérieur à ceux dont on se servait et qui est connu sous le nom de méthode encyprotype. En 1811, il fut nommé capitaine de frégate. En 1817, il reçut la mission d'entreprendre un nouveau voyage dont le but principal était la recherche de la figure du globe et des éléments du magnétisme terrestre. Après trois ans d'une navigation qui n'avait pas été sans danger, il rentra au Hâvre le 13 novembre 1820, rapportant une foule d'observations précieuses, des cartes, des dessins et enfin de riches collections des trois règnes de la nature. Récompensé de ses services par le grade de capitaine de vaisseau, il fut en 1826 admis à l'académie des sciences dont il était correspondant depuis 1813, et s'occupa de la rédaction de son nouveau voyage; elle était à peine terminée, lorsqu'il mourut épuisé de fatigues dans sa campagne près de Loriol (Drome), où il était allé prendre quelque repos, le 18 août 1842, à 64 ans. On a de lui : *Voyage de découvertes aux terres australes*, Paris, 1815, gr. in-4 et atlas in-fol. Ce voyage fait suite à celui de Fr. Peron (*voy.* ce nom), dont Freycinet a rédigé une partie; *Voyage autour du monde fait par ordre du roi sur les corvettes l'Uranie et la Physicienne, de 1817 à 1820*, Paris, 1824-44, 8 vol. in-4, accompagné de quatre atlas. Dans ce grand et bel ouvrage, Freycinet a eu pour collaborateur MM. Quoy et Gaimard, qui ont rédigé la *Zoologie*, 2 vol., et M. Gaudichaud la *Botanique*, 1 vol.

FREY (Jean-Cécile), né à Keiserstuhl en 1580, professa la philosophie au collége de Montaigu à

Paris, et y mourut de la peste l'an 1631. Ses ouvrages latins de *philosophie* furent imprimés dans cette ville, 2 vol. in-8, le 1er en 1645, le 2e en 1646. On trouve dans celui-ci quelques écrits de médecine, science en laquelle il avait été passé docteur. La liste des autres ouvrages que renferme cette collection se trouve dans le Dictionnaire de Moréri et dans le tome 39 des *Mémoires* du P. Nicéron.

FREY. *Voy.* Neuville.

FREY (Jean-Jacques), né à Lucerne le 17 février 1681, fut l'un des plus célèbres graveurs de son époque, vécut longtemps à Rome, et y mourut le 12 janvier 1751. Il a gravé d'après les plus grands maîtres, tels que Raphaël, le Guide, le Dominiquin, Annibal Carrache, Carlo Maratti, le Poussin. Son burin est vif et expressif. Le recueil de ses gravures forme 2 gros vol. in-folio et s'élève à plus de cent planches, outre l'estampe, qui passe pour être son chef-d'œuvre et qui est appelée : *In conspectu angelorum psallam tibi.*

FREZIER (Amédée-François), ingénieur et voyageur, né à Chambéry en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, vint à Paris pour étudier la jurisprudence; mais les mathématiques ayant plus d'attrait pour lui, il s'y livra entièrement, et entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies espagnoles, au Pérou et au Chili en 1711, et employa son talent pour les fortifications à Saint-Malo, à Saint-Domingue en 1719, à Landau en 1728. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de St.-Louis, et qu'il se maria. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-colonel, et enfin de directeur de toutes les fortifications de la Bretagne. Il mourut en 1773, à l'âge de 92 ans. Nous avons de lui divers ouvrages : *Traité des feux d'artifice*, in-8; *Voyage de la mer du Sud*, 1716, 1747, in-4; et 1717, 2 vol. in-12; *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, Strasbourg, 1737-39, 1 vol. in-4. Il donna l'abrégé de ce livre sous le titre d'*Eléments de stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8.

FREZZI DE FOLIGNO (Frédéric), évêque de Foligno sa patrie, avait été dominicain; il fut décoré de la mitre par Boniface IX en 1403, assista au concile de Pise en 1409, et mourut en 1416 à Constance, pendant la tenue du concile. Il est auteur d'un poème fort estimé des Italiens, intitulé : *Il Quadriregio*, ou *Les quatre règnes de la vie de l'homme;* le 1er règne est celui de *Cupidon*, le 2e celui de *Satan*, le 3e celui des *Vices*, et le 4e celui de *Minerve* ou de la *Vertu*. Il fut imprimé pour la première fois à Foligno en 1481, in-fol., et cette édition est rare et recherchée. La seconde et la meilleure est celle de Foligno, 1725, 2 vol. in-4. Quelques critiques ont voulu enlever cet ouvrage à Frezzi, pour le donner à Nicolas Malpigli, Bolonais; mais les meilleurs bibliographes d'Italie soutiennent qu'il est certainement de Frezzi.

FRIART ou FRÉAR. *Voy.* Chambray (Roland).

FRIBURGER. *Voy.* Gering.

* FRIEDEL (Adrien-Chrétien), littérateur, né à Berlin en 1753, vint à Paris dès sa première jeunesse, fut professeur en survivance des pages du roi, et se fit connaître par plusieurs comédies traduites de l'allemand, comme *La Piété filiale*, d'Engel, 1781; *Le Page*, etc. Il donna en outre avec Bonneville le *Nouveau théâtre allemand*, 1782-1785, 12 vol. in-8, qui contient vingt-huit pièces des meilleurs auteurs allemands. Friedel est mort en 1786.

* FRIEDEL (Louise-Béate-Augustine Utecht, dame), née en 1758 à Colnow dans la Poméranie, morte à Carcassonne en 1818, est auteur de deux ouvrages qui doivent sauver son nom de l'oubli : l'*Art du confiseur*, Paris, 1802, souvent réimprimé; *Mémoire d'une mère infortunée à ses filles;* la 14e édition, publiée en 1819, in-12, est précédée d'une *Notice* sur l'auteur.

** FRIÈS (Jacques-Frédéric), célèbre disciple de Kant (*voy.* ce nom), né en 1773 à Barby, dans la Prusse, éclaircit et développa les principes de son maître, dans ses cours à l'université d'Iéna, puis à Heidelberg, où il réunit la chaire de mathématiques à celle de philosophie. Lors de l'insurrection qui eut lieu pour affranchir l'Allemagne de l'influence française, il concourut de tout son pouvoir à la levée des élèves des écoles dont l'ardeur patriotique contribua tant au succès de la coalition. Après la victoire il fut un de ceux qui demandèrent aux souverains allemands l'accomplissement de leurs promesses; mais il le fit avec une énergie qui déplut et devait déplaire. Suspendu de ses fonctions, puis destitué de sa chaire de philosophie, il obtint cependant en dédommagement celle de physique. De nouvelles tracasseries le décidèrent à accepter les offres de la Suède; il quitta donc Iéna pour Stocholm, où il mourut le 27 janvier 1839. Ses nombreux ouvrages, très-estimés en Allemagne, sont encore peu répandus en France, n'ayant point été traduits. Les critiques français s'accordent à en louer la clarté et la précision du style. Les principaux sont : *Critique de la raison*, 1800, in-8; *Philosophie du droit*, 1804, in-8; *Nouvelles critiques de la raison*, 1807, 3 vol. in-8; *Système de la logique*, 1811, 2e édit., 1819, in-8; *Système de la philosophie théorétique*, 1813, in-8; *Manuel anthropologue*, 1820-22, 2 vol. in-8.

FRISCH (Jean-Léonard), ministre protestant et philologue allemand, né à Sulzbach le 19 mars 1666, passa la moitié de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Turquie, etc. et se fixa en 1700 à Berlin, où il enseigna la langue russe à Leibnitz. Il exerça tour à tour, auprès de divers gentilshommes, l'emploi d'économe, d'intendant et de précepteur, et devint recteur de la société prussienne en 1726. Il fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philologico-germanique, et mourut à Berlin le 21 mars 1743. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui attestent la variété de ses connaissances : *Specimen lexici germanici*, Berlin, 1723, in-8; *Dictionnaire allemand-latin*, 1741, in-4; *Nouveau dictionnaire des passagers*, *français-allemand et allemand-français*, Leipsig, 1712, très-souvent réimprimé en 1 et 2 vol. in-8; *Programma de origine characteris slavonici, vulgò dicti cirulici*, Berlin, 1727, in-4; *Continuationes historiæ linguæ slavonicæ*, 1727, 1729 et 1734, in-4; *Description de tous les insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1720-1738, 13 cahiers in-4;

ouvrage estimé; *Description et figure des oiseaux de l'Allemagne*, in-folio, figures coloriées, très-bel ouvrage, qui a été continué par son fils Joseph-Léopold, mort en 1787; *Recherches d'histoire naturelle*, Berlin, 1742, et autres ouvrages qui ont pour objet la minéralogie et la zoologie.

FRISCH (Joseph-Léopold), fils puîné du précédent, ministre protestant, naquit à Berlin, le 29 octobre 1714, et fut très-instruit dans les sciences naturelles et dans la philologie. On a de lui : *Musei hoffmaniani petrificata et lapides*, Halle, 1741, in-4; *Tableau systématique des quadrupèdes, distribués en ordres, genres et espèces*, Glogaw, 1775, in-4; *Des avantages et des inconvénients que présentent les quadrupèdes*, Bunzlau, 1776, in-8. Ces deux ouvrages sont écrits en allemand. Frisch mourut en 1787.

FRISCHE (Dom Jacques du), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Séez en 1640, donna, en 1686 et 1690, avec D. Nicolas Le Nourry, une nouvelle édition de *saint Ambroise*, accompagnée de savantes notes, en 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la *Vie de saint Augustin*, qui se trouve à la tête des œuvres de ce saint docteur; il y travailla avec D. Vaillant sur les mémoires de l'abbé de Tillemont. D. Frische travaillait à une nouvelle édition de *saint Grégoire de Nazianze*, lorsqu'il mourut à Paris en 1693, avec la réputation d'un savant vertueux. Pinsson, avocat au parlement, a fait l'éloge de dom Frische dans une lettre imprimée en 1694.

FRISCHLIN (Nicodème), philologue allemand, né à Balingen, dans le duché de Wurtemberg, le 22 septembre 1547, se tua en 1590, à 43 ans, en voulant se sauver d'une tour où ses vers l'avaient fait enfermer. Il avait beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui seize livres d'*élégies*, sept *comédies*, deux *tragédies, etc.* Sa comédie de *Rébecca* lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur Rodolphe voulut lui donner solennellement à la diète de Ratisbonne. Il était partisan de Ramus : Ses écrits en matière grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur *Callimaque, Aristophane, Virgile, Perse, etc.*, qu'il a ou traduits ou éclaircis par des notes. Ses *OEuvres poétiques* parurent en 1598 à 1607, 4 vol. in-8. On a encore de lui des ouvrages sur l'*astronomie*, sur les *Hébreux*, et un *dictionnaire grec-latin-allemand*. Lange a publié à Brunswick en 1727 : *Frischlini Vita, fama, scriptis et vitæ exitu memorabilis*. (*Voyez* la liste de ses ouvrages dans le tome 19 des *Mémoires* de Nicéron.)

FRISCHMUTH (Jean), né en 1619 à Wertheim, dans la Franconie, fut recteur, puis professeur de langues à Iéna, où il mourut en 1687. On a de lui : des *explications* de plusieurs endroits difficiles de l'Ecriture sainte, dont quelques-unes sont assez heureuses; plus de 60 *dissertations* in-4, *philologiques et théologiques*, sur des sujets curieux, pleines d'érudition.

* FRISI (l'abbé Paul), célèbre mathématicien et physicien, né à Milan en 1728, à 15 ans, entra chez les Barnabites, apprit seul les mathématiques, et à 22 ans composa sa fameuse *Dissertation sur la figure de la terre*. Nommé professeur de philosophie à l'université de Pise, il fut rappelé à Milan pour occuper la chaire de mathématiques dans les *écoles palatines*. Ayant été sécularisé par le pape Pie VI, il visita l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, partout consulté, partout donnant d'excellents avis sur tous les sujets de mathématiques pures, d'astronomie, de physique et particulièrement d'hydraulique. Il rendit un important service à ses compatriotes en leur apprenant à se servir des paratonnerres. Il mourut à Milan en 1784. On citera de lui : *Disquisitio mathematica in causam physicam figuræ et magnitudinis telluris nostræ*, Milan, 1751; *De gravitate universali, libri tres*, Milan, 1768; *Del modo di regolare i fiumi e torrenti, libri tre*, Florence, 1770, 3e éd. aug., trad. en français par Deserré, Paris, 1774, in-4; *Cosmographi physic. et mathematic., etc.*, Milan, 1774, 2 vol. in-4, très-estimé. Ses principaux *ouvrages* ont été recueillis, Milan, 1782-85, 3 vol. gr. in-4. Le comte Verri a publié : *Memorie appartenenti alla vita ed agli studj del P. Frisi*, 1787, in-4.

* FRITZ (Charles-Maximilien), né en 1758 à Strasbourg, après avoir terminé ses études, visita l'Allemagne, et s'arrêta quelque temps à Iéna, où il fit la connaissance des savants professeurs Griesbach, Doederlein, Eichhorn, etc. Deux ans après son retour, en 1788, il fut nommé agrégé au collége Guillaume, et en 1793, pasteur à Barr. Il commencait à peine à remplir cet emploi, que la persécution l'obligea de fuir. Découvert, il fut traîné dans les prisons. Mais la tranquillité ayant été rétablie, Fritz retourna à ses fonctions, auxquelles il joignit celles de prédicateur et de maître d'école. En 1802, il fut nommé prédicateur à l'église neuve de Strasbourg, et en 1807, professeur au séminaire protestant. Il obtint le même emploi à la faculté de théologie, lors de son rétablissement en 1819. Il était en outre gymnasiarque et inspecteur ecclésiastique. Fritz est mort à Strasbourg, le 14 janvier 1821, âgé de 62 ans 3 mois. On a de lui : *Tentamen pædagogicum*, 1782; *Animadversiones ad nonnulla Voltarii circa religionis christianæ origines, asserta*, 1786; *Vie de Jean-Laurent Blessig*, Strasbourg, 1818, in-8, fig. en allemand.

FRIZON (Pierre), du diocèse de Reims, d'abord jésuite, ensuite grand-maître du collége de Navarre, et docteur de Sorbonne, mort en 1651, laissa : une histoire des cardinaux français, sous le titre de *Gallia purpurata*, 1638, in-fol., ouvrage très-estimé d'abord, mais qui perdit quelque chose de son crédit, lorsque Baluze en eut dévoilé les bévues dans son *Anti-Frizonius*; une *édition de la Bible de Louvain*, avec les moyens de discerner les Bibles françaises catholiques d'avec les hérétiques, 1621, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas Frizon, jésuite lorrain, mort au commencement du XVIIIe siècle, après avoir publié : *La vie du cardinal Bellarmin*, Nancy, 1708, in-4; *La vie du vénérable Jean Berchmans*, in-8; *Abrégé des méditations du Père Louis-du-Pont*, Châlons, 1712. Cet abrégé est très-bien fait; on en a donné une nouvelle édition en 1786, à Paris, chez Nyon, 4 vol. in-12.

* FRIZIERI ou FRIEDZERI, célèbre compositeur, né à Vérone le 6 janvier 1741, perdit la vue au berceau, et montra cependant une adresse si grande, qu'à 11 ans il fit une mandoline, et apprit

seul à jouer de cet instrument. Il voulut mettre à profit ses talents, et, dès l'âge de 24 ans, il donna des concerts dans plusieurs villes d'Italie, où il produisit le plus grand effet sur la mandoline et le violon. Étant venu en France il séjourna longtemps à Strasbourg et à Paris, où il fit jouer plusieurs opéra-comiques, entr'autres les *Deux miliciens*, 1771, et les *Souliers mordorés*, 1776. De retour à Paris, en 1794, il y établit une société philharmonique où l'on entendit ses deux filles exécuter d'un manière brillante les concerto de Viotti sur le violon. La *machine infernale* du 3 nivose ayant détruit son établissement, il alla demeurer à Anvers où il mourut en 1825 à 85 ans. On a de lui plusieurs morceaux : un *Œuvre de duo de violons*; deux *recueils de romances*, avec accompagnement de piano; un *livre de quatuors*, etc.

FROBEN (Jean), célèbre imprimeur d'Hammelburg dans la Franconie, alla exercer sa profession à Bâle. Il fut le premier en Allemagne qui eut de la délicatesse dans l'art d'imprimer, et du discernement dans la choix des auteurs. Il publia les *ouvrages* de saint Jérôme, de saint Augustin, d'Erasme, qui vint lui-même à Bâle, attiré par sa réputation. Ces trois impressions sont les plus correctes de toutes celles de Froben. Il se proposait de mettre au jour les *Pères grecs*, lorsqu'il mourut en 1527 d'une chute. Son fils et son gendre soutinrent son nom avec honneur.

FROBISHER. *Voy.* FORBISHER.

* FROCHOT (Nicolas-Thérèse-Benoit, comte), Ier préfet de la Seine, né à Dijon en 1761, était en 1789 notaire et prévôt royal à Arnay-le-Duc. Député aux états-généraux par la sénéchaussée de Châtillon-sur-Seine, il s'y lia dès le principe avec Mirabeau, dont il fut un des exécuteurs testamentaires. Dans la séance du 31 avril 1791, il prononça un discours très-remarquable sur la révision périodique de l'acte constitutionnel; et le projet dont il était suivi, devint le titre VII de la constitution. Après la session nommé juge de paix, il vécut dans l'obscurité jusqu'au 18 brumaire. Membre du nouveau corps législatif, il devint bientôt préfet de la Seine, et développa dans cette place les talents d'un véritable administrateur. Lors de l'audacieuse tentative du général Mallet (1812), accusé d'avoir manqué de la fermeté nécessaire, il fut destitué. A la restauration il fut fait conseiller d'état honoraire, et sur la demande des maires et du conseil général de Paris, il lui fut accordé une pension de 15,000 fr. Ayant accepté dans les cent-jours la préfecture des Bouches-du-Rhône, il dut, au retour du roi, renoncer aux affaires publiques. Frochot est mort le 30 juillet 1828, âgé de 68 ans.

FRODOARD. *Voy.* FLODOARD.

FRŒLICH (Guillaume), né en 1492 à Zurich en Suisse, servit avec beaucoup de zèle et de gloire les rois François Ier, Henri II et Charles IX; il commanda, en qualité de colonel, plusieurs régiments suisses au service de ces princes, et mourut à Paris en 1562, après 40 ans de service. On lui éleva un mausolée dans l'église des grands Cordeliers. Frœlich était zélé pour la religion catholique, autant que pour le service militaire. Il quitta sa patrie, lorsqu'elle embrassa les nouvelles erreurs. Brantôme et de Thou font un grand éloge de ce brave officier.

FRŒLICH (Erasme), né à Gratz en Styrie en 1700, entra chez les jésuites en 1716. Il professa les belles-lettres et les mathématiques à Vienne, où il eut occasion de suivre son inclination pour la connaissance des médailles. Il était bibliothécaire du collége Thérésien de cette ville, lorsqu'il y mourut le 7 juillet 1758. De 1733 à 1757 il a publié, outre un grand nombre d'opuscules, 16 ouvrages importants sur les médailles et les monnaies des rois et des villes grecques, romaines et asiatiques : nous citerons seulement les suivants : *Utilitas rei nummariæ veteris, compendio proposita, etc.*, Vienne, 1733, in-8; *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, nummis veteribus illustrati, deducti ab obitu Alexandri*, etc., Vienne, 1744, in-folio; 2e édition augmentée, ibid., 1754, in-fol.; *Regum veterum numismata anecdota, aut perrara, notis illustrata*, etc., ibid., 1751, in-4; *Quatuor tentamina in re nummariâ veteri*, Vienne, 1737, in-4, réimprimés en 1750; *De figurâ telluris*, Passau, 1757, in-4; *Des dissertations* sur des médailles particulières, parmi lesquelles on distingue *Familia Vaballathi nummis illustrata*, 1762, in-4, etc.

FROIDMONT ou FROMONT (Libert), *Fromondus*, né à Hacourt, village du pays de Liége, en 1587, docteur, interprète royal de l'Ecriture sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de St.-Pierre de cette ville en 1653. Descartes et Jansénius étaient ses amis; il publia l'*Augustinus* du dernier avec Henri Calénus, chanoine et ensuite archidiacre de Malines, et évêque de Ruremonde : service dont on doit leur savoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre a fait naître (*voy.* CALENUS et JANSÉNIUS). On a de Froidmont : un *Commentaire* latin *sur les Epîtres de saint Paul*, 2 tom. in-folio, 1670. C'est proprement un abrégé de celui d'Estius. Des *Commentaires sur le Cantique des cantiques et sur l'Apocalypse*, peu utiles, et qui se ressentent des erreurs qu'il avait adoptées; *Vincentii lenis theriaca* contre les Pères Petau et Deschamps, jésuites. Ce dernier ouvrage est polémique. On a encore de lui, dans le même genre, avec des titres bizarres et ridicules : la *Lampe de saint Augustin*; les *Mouchettes de la Lampe*; *Colloques en rimes entre saint Augustin et saint Ambroise*; ces écrits sont en latin.

FROILA, Ier de ce nom, roi d'Espagne, à Oviédo, à Léon et dans les Asturies, était fils d'Alfonse Ier, et commença de régner l'an 757. Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume et s'opposa aux courses des Maures. Depuis il remporta, l'an 760, une célèbre victoire sur Omar, prince des Sarrasins en Galice, et tua 54 mille de ces barbares. Froila souilla sa gloire par le meurtre de son frère Vimazan; meurtre vengé bientôt après par Aurèle son autre frère, qui lui ôta le trône et la vie en 768.

FROILA II. *Voy.* FRUELA.

FROILA III, frère d'Ordogno, roi de Léon en Espagne, lui succéda l'an 923, parce que les enfants de son frère n'étaient pas en état de régner. Il ne sut imiter son prédécesseur que dans ce qu'il avait fait de

mal. A son exemple, il fit mourir les enfants d'un grand seigneur de Castille, nommé don Osmond. Cette action acheva de révolter les Castillans. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigèrent en espèce de république, et firent choix de deux magistrats souverains pour les gouverner. Froila mourut de la lèpre en 924, après avoir régné un peu plus d'un an.

FROISSART (Jean) naquit à Valenciennes, en 1333. Un esprit vif et inquiet ne lui permit pas de se fixer longtemps aux mêmes occupations et aux mêmes lieux. Il aimait la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chère, le vin, les femmes. Ces goûts, fortifiés par l'habitude, ne moururent qu'avec lui. On croit qu'il finit ses jours à Chimay, où il était chanoine et trésorier vers 1402. Froissart était poète et historien; mais il est plus connu sous cette dernière qualité que sous la première. Sa *Chronique* de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Espagne, de Bretagne, etc., a été imprimée plusieurs fois. L'édition la plus rare et par conséquent recherchée des curieux était celle de Lyon, 1559, 4 vol. in-fol., réimprimée à Paris en 1573; mais les savants préfèrent celle qu'a publiée Buchon, Paris, 1824-26, 15 vol. in-8. Le texte a été revu et corrigé sur les mss. par Dacier (*voy.* ce nom); cependant malgré son incontestable supériorité, M. Brunet pense qu'une bonne édit. de Froissart reste encore à publier. Cette chronique s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. Jean Sleidan l'a abrégée. Monstrelet l'a continuée jusqu'en 1467. On y trouve, dans un détail très-circonstancié, même quelquefois jusqu'à la minutie, les événements les plus considérables arrivés de son temps en Europe. Elle a été traduite en anglais par Bourchier, Londres, 1723-1725, 2 vol. in-folio; 3e édition, Londres, 1812, 2 vol. in-4, avec de nombreuses corrections, etc., etc. Johnes en a donné une nouvelle traduction anglaise imprimée avec le plus grand luxe, 1803-1807, 4 vol. in-4, avec un supplément publié en 1810. La chronique de Froissart a été abrégée en français par Belleforest sous le titre de *Recueil diligent et profitable*, Paris, 1572, in-16; en latin par Sleidan, ibid., 1637, in-8; en anglais par le P. Godling, Londres, 1608, in-4. On a encore de Froissart plusieurs *pièces de poésies*, parmi lesquelles on distingue ses *pastourelles*, un peu trop libres pour les productions d'un chanoine. Elles ont été recueillies et publiées pour la première fois par Buchon, Paris, 1829, in-8; ce volume, le dernier de son édit. de Froissart, se vend séparément. Froissart fut un des premiers qui mit en vogue la ballade.

FROLAND (Louis), avocat au parlement de Rouen, mort en 1746, exerça sa profession à Paris, et y fut singulièrement consulté sur la coutume de Normandie qu'il possédait très-bien. On a de lui quelques ouvrages de droit, relatifs à la Coutume de son pays. *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie*, 1722, in-4; *Mémoires concernant les statuts*, 1729, 2 vol. in-4; *Mémoires sur le sénatus-consulte velléien*, 1722, in-4; *sur la comté-pairie d'Eu*, in-4.

* FROMAGE DES FEUGRES (Charles-Michel-François), vétérinaire, né en 1770 à Viette près Lisieux, professa de 1791 à 1793 la philosophie au collége de cette ville; il fut, en 1794, nommé élève à l'école normale, puis à celle d'Alfort, où il devint professeur de médecine et de chirurgie. Plus tard il quitta sa chaire pour la place de vétérinaire en chef de la gendarmerie de la garde impériale, et périt à la fin de 1812, dans la désastreuse retraite de Moscou. On lui doit : *Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques*, 1811, 4 vol. in-12; *De la garantie dans le commerce des animaux*, Paris, 1805, in-8; *Traité de l'engraissement des animaux domestiques*, 1805 et 1806, in-12; *Importance de l'amélioration et de la multiplication des chevaux en France*, 1805, in-8; *Moyens de rendre l'art vétérinaire plus utile*, 1805, in-8. Il a publié ces quatre derniers ouvrages avec Chabert. Plusieurs articles dans la continuation du *Cours complet d'agriculture* de Rozier, et dans l'*Abrégé*, en 6 volumes in-8, publié sous le titre de *Cours complet d'agriculture pratique*, Paris, 1809.

FROMAGEAU (Germain), parisien, docteur de Sorbonne, succéda à Delamet dans la décision des cas de conscience. Son désintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, et sa charité à accepter l'emploi héroïque d'assister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça longtemps avec beaucoup de zèle. Il mourut en Sorbonne l'an 1705, laissant grand nombre de *décisions* de cas de conscience, recueillies avec celles de son prédécesseur en 2 vol. in-folio, à Paris, 1733.

* FROMAGEOT (Jean-Baptiste), avocat et professeur en droit à l'université de Dijon, était né dans cette ville le 10 septembre 1724, et mourut à Besançon le 14 août 1753. Il eut, avec le président Bouhier, de vives discussions qui produisirent de part et d'autre de petits écrits devenus rares. On lui doit les *Lois ecclésiastiques tirées des seuls livres saints*, 1753, in-12, et plusieurs *dissertations* sur des sujets de jurisprudence.

FROMAGET (...), mort à Paris en 1759, poète médiocre, donna quelques *romans* et quelques *opéras-comiques* déjà presque oubliés.

* FROMENT (le baron François-Marie de), né à Nimes, en 1756, d'une famille d'origine italienne, suivait le barreau avec succès dans sa ville natale, lorsque la révolution éclata. Il se fit remarquer par son opposition aux novateurs, et contribua beaucoup à organiser le rassemblement de Jalès. Il courut de grands dangers à l'époque des premiers troubles de Nimes, soupçonné d'être le principal auteur de la requête que les catholiques présentèrent à l'assemblée nationale, pour faire déclarer leur religion dominante. A la fin de 1790 il se rendit à Turin où il fut parfaitement accueilli par le comte d'Artois. Les nobles du Languedoc demandèrent des lettres de noblesse pour lui et sa famille, *illustrée par la vertu*. Cette faveur lui fut accordée par les princes français, qui lui conférent ensuite des missions importantes, en Espagne, en Angleterre, et en France, où il fut poursuivi plus d'une fois. Après la restauration, Froment fut confirmé dans ses titres de noblesse, mais il resta sans

fonctions, et ne put obtenir aucune des indemnités qu'il réclamait pour ses pertes et ses nombreux services. Au retour de Bonaparte en 1815, il se réfugia en Espagne, et revint en 1816 à Paris, où il est mort le 22 septembre 1825, âgé de 59 ans. On a de lui : *Mémoire historique et politique, contenant la relation du massacre des catholiques de Nîmes en juin 1790, et des réflexions sur les événements qui l'ont amené. Recueil de divers écrits relatifs à la révolution*, 1816, in-8; *Lettre à M. le Marquis de Foucault, colonel du génie, secrétaire-rapporteur de la commission des anciens officiers, etc.*, Paris, 1817, in-8.

FROMENTHAL (Gabriel BERTHON de), juge-mage du Puy en Velay, mort vers 1762, fut l'oracle de son pays par son savoir, et ne fut pas moins estimé pour son intégrité. Ses *Décisions de droit civil, canonique et français*, 1740, in-folio, sont consultées de tous les jurisconsultes.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis de), évêque d'Aire, naquit en 1632 à Saint-Denis de Gastines, dans le Bas-Maine. Il prêcha l'Avent devant Louis XIV en 1672, et le Carême en 1680, et toujours avec succès. Elève du père Senaut, de l'Oratoire, il mit comme lui, dans ses *sermons*, de l'élévation et de la solidité. Quoiqu'il eût défendu en mourant de les imprimer, on les publia en 1684, 6 vol. in-12. Cet orateur, plus attentif au fond des choses qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie. l'élégance et la pureté du langage. Il mourut en 34, extrêmement regretté de son diocèse, malgré les réformes qu'il y avait introduites.

* FROMOND (Jean-Claude), religieux camaldule, né à Crémone en 1703, mort en 1765, professa la philosophie à l'université de Pise. Mathématiques pures, physique animale et expérimentale, chimie, histoire naturelle, il fit faire à toutes les parties de la science quelques progrès. C'est lui qui découvrit que la contraction du cœur est le résultat d'une force physique, opinion qui parut alors singulière, mais dont Haller a prouvé depuis la vérité jusqu'à l'évidence. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Nova et generalis introductio ad philosophiam*, Venise, 1748, in-8; *Della fluidità de corpi*, Livourne, 1754; *Examen in præcipua mechanicæ principia*, Pise, 1758; *de Ratione philosophandi, quâ instrum. mechanica generatim potentiarum actionibus corroborandis vel enervandis*, etc., Pise, 1759. L'abbé Bianchi a publié l'*Elogio storico* de Fromond, Crémone, 1781, in-4. On y trouve la liste de tous les écrits de ce professeur. Il était membre de la plupart des académies d'Italie, et correspondant de l'acad. des sciences de Paris.

FRONSAC. *Voy.* MAILLÉ-BREZÉ.

FRONSPERG ou plutôt FRUNDSBERG (Georges, comte de), d'une maison illustre du Tyrol, naquit à Mundelheim dans le Wurtemberg. C'était un homme d'une valeur et d'une force extraordinaires. Il servit deux fois l'empereur Charles V en Italie, avec beaucoup de gloire, particulièrement à la bataille de Pavie; mais ses emportements allèrent jusqu'à la fureur contre l'église romaine. Fronsperg était luthérien, et au fanatisme d'un hérétique, il joignit la férocité d'un soldat. Ayant levé des troupes pour l'empereur contre le pape Clément VII, il fit publier qu'il enrichirait ceux qui le suivraient des dépouilles de Rome. Les luthériens accoururent en foule pour s'enrôler sous ses enseignes; et sur l'espérance du sac de Rome, ils se contentèrent d'un écu par tête. Fronsperg ayant formé une armée d'environ 18,000 hommes, se mit en marche au mois d'octobre pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordeau tissu d'or et de soie, qu'il portait en écharpe à la vue de tout le monde. Il disait à ceux qui lui en demandaient la raison, « que c'était pour » traiter le pape comme les Ottomans traitaient » leurs frères. » Ce barbare joignit l'armée du duc de Bourbon sur la fin du mois de janvier 1527; mais il n'alla pas jusqu'à Rome; car pendant que les troupes étaient dans le Bolonais, il fut frappé d'une apoplexie dont il mourut à Ferrare, sur la fin du mois de mars.

FRONTEAU (Jean), chanoine-régulier génovéfain, et chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614, enseigna la philosophie et la théologie, s'attacha pendant quelque temps au parti des anti-constitutionnaires, et fut exilé dans un prieuré de l'Anjou. Ayant quitté l'esprit de parti, il revint à Paris et fut fait curé de la paroisse de Sainte-Madeleine à Montargis, où il mourut dix jours après sa prise de possession en 1662. On a de lui divers ouvrages : *De diebus festivis*, in-fol., dans le *Kalendarium romanum*, 1652, in-8; *Antitheses Augustini et Calvini*, 1651, in-16; *Epistolæ de origine parochiarum, de jure episcoporum, de priscorum christianorum moribus, de signo crucis. Annotata in romanum Kalendarium, etc.* La meilleure édition est celle de Vérone, 1736, in-8. *Dissertations* pour prouver que l'Imitation de Jésus-Christ est de Thomas à Kempis, et non pas de Gerson ni de Gersen (*voy.* AMORT); une édition des *œuvres d'Ives de Chartres*, Paris, 1647, in-fol., accompagnée de remarques savantes et judicieuses, et d'une *vie* de ce pieux docteur. Le Père Fronteau possédait neuf langues; ce fut lui qui dressa la belle bibliothèque de Sainte-Geneviève. Sa piété était aussi solide qu'affectueuse, et ne lui permit pas de rester longtemps dans un parti qui n'en avait que les dehors, et qui dans le dedans nourrissait l'orgueil de la rébellion contre l'Eglise. *L'éloge du P. Fronteau* a été fait en latin par le P. Lallemand, chancelier de Sainte-Geneviève, Paris, 1663, in-4.

FRONTIN (*Sextus Julius Frontinus*), brave guerrier et savant jurisconsulte romain, fut préteur l'an 70 de J.-C., et ensuite 3 fois consul. Vespasien l'envoya en 78 contre les Anglais, et il les battit plusieurs fois. La lecture des auteurs militaires, grecs et romains, perfectionna beaucoup ses connaissances sur l'art de la guerre. Il a laissé quatre livres de *statagèmes de guerre*, écrits, à ce que l'on croit, sous Domitien, et imprimés avec les autres auteurs qui ont traité de l'art militaire dans les *Veteres de re militari scriptores*, Wesel, 1670, 2 vol. in-8; et plusieurs fois séparément, Leyde, 1731, in-8, et Paris, sans notes, 1763, in-12. Ils sont traduits en français avec Polyen, 1770, 3 vol. in-12. C'est l'ouvrage d'un capitaine autant que d'un savant. L'expédition d'Angleterre l'avait en-

core plus instruit que ses lectures. Nerva lui donna l'intendance des eaux et des aqueducs de Rome, sur lesquels il composa un ouvrage en deux livres, imprimé à Bâle et à Florence, sous le titre : *De aquæductibus urbis Romæ.* Cet ouvrage a été traduit par Rondelet : *Commentaire de Frontin sur les aqueducs de Rome*, Paris, 1820, vol. in-4, avec atlas, et par M. Bailly, principal du collége de Vesoul, dans la *Bibliothèque latine et française* publiée par MM. Panckoucke, 2e série. Son traité *De qualitate agrorum* vit le jour à Paris par les soins de Turnèbe, avec les autres auteurs qui ont écrit sur les limites. On a encore de lui un petit livre : *De coloniis.* Ses livres, *De scientiâ militari*, qu'il avait dédiés à Trajan, sont perdus. Frontin mourut l'an 106 de J.-C. (859 de Rome).

FRONTO (Marcus-Cornélius), rhéteur latin, eut pour disciples L. Vérus et Marc-Aurèle, qui fit ériger une statue à son maître, et qui le nomma consul. Son éloquence n'était pas fleurie, mais elle était noble et majestueuse, et respirait une certaine gravité austère : quelques-uns disent que, pour cette partie, il était l'émule de Cicéron. Il ne reste de Fronto que quelques *fragments* cités par les grammairiens. Ils ont été recueillis et publiés par le célèbre card. Angel. Maio, Milan, 1816, 2 vol. in-8, et avec de nouveaux morceaux inédits, Rome, 1823, gr. in-8, et trad. en franç. par Arm. Cassan, Paris, 1830, 2 vol. in-8.

FRONTO (Marcus-Julius), consul l'an 93 de J.-C., osa s'écrier en plein sénat, en parlant des abus qui se glissaient dans la punition des délateurs : « Il est dangereux d'être gouverné par un » prince sous qui tout est défendu (il voulait par- » ler de Néron); et encore plus dangereux de l'être » par un prince sous qui tout est permis. » Ces dernières paroles tombaient sur la facilité de Nerva, qui remédia bientôt aux désordres dont elle avait été la source.

FRONTO DUCÆUS. *Voy.* Duc.

* FRORIEP (Just-Frédéric), savant orientaliste, né en 1745 à Lubeck, y fit d'excellentes études qu'il perfectionna ensuite à Leipsig. Reçu maître en philosophie dans l'université de cette ville, en 1767, et l'année suivante bachelier en théologie, il en fut nommé prédicateur, et se fit dans cette carrière une réputation brillante. Peu de temps après il obtint, dans la même université, la place de professeur extraordinaire de théologie, qu'il échangea en 1771, contre celle de professeur ordinaire, et remplit ensuite la chaire de langues orientales à l'université d'Erfurth. Destitué en 1792, il se retira à Wetzlar, où il fut nommé prédicateur en 1796, et mourut en 1800. Ses productions les plus importantes sont : *De utilitate linguæ arabicæ in defendendis nonnullis locis S. Scripturæ specimen primum*, Leipsig, 1767, in-4; *Corani caput primum et secundi priores versus arabice et lat. cum animadversionibus historicis et philologicis*, 1768, in-8; *Arabische bibliotek*, in-8; *Dissertatio inauguralis de nova ratione conjungendi theologiam pogmaticam cum theologiâ morali*, Helmstadt, 1772, in-4; *Bibliothèque théologique*, en allemand, tome 1er, Lemgo, 1771-1773, 2e, 1774-1778. La liste complète de ses ouvrages se trouve dans le *Dictionnaire* de Meusel. — FRORIEP (Amélie-Henriette-Sophie), femme du précédent, née à Rostock en 1762, morte à Gotha en 1784, à 22 ans, traduisit en allemand : la *Nouvelle Clémentine*, de Léonard, 1782, in-8; *Correspondance de Rollin avec le roi de Prusse*, Gotha, 1783, in-8. Elle a composé *Amélie de Nordheim* ou la *Mort prématurée*, 1783, 2 vol. in-8.

* FROTTÉ (le comte Louis de), chef des royalistes de Normandie, officier d'infanterie, se prononça dès le principe contre tous les changements opérés par la révolution. Il passa en Angleterre en 1792, et deux ans après, revint en France pour faire insurger la Normandie. Il se rendit, le 1er avril 1795, aux conférences de La Mabilais en Bretagne, et refusa de signer le traité négocié par Cormatin, en déclarant qu'il n'y avait pour les royalistes de sécurité que dans les armes. Alors il regagna la Normandie, et organisa l'insurrection dans les cantons limitrophes du Calvados et de la Manche. Il n'eut d'abord sous ses ordres que 300 hommes peu aguerris; mais sa persévérance et son infatigable activité lui valurent des succès partiels contre des détachements républicains. La même année il fit une incursion dans le Maine, s'empara de la petite ville de Mayenne, et s'efforça de coordonner ses opérations avec celles des autres chefs de l'Anjou, et de la Bretagne. Le désastre de Quiberon vint arrêter ses projets. Il ne perdit cependant pas courage, et remporta quelques avantages; mais il fut battu à son tour. Ayant reçu de nouveaux subsides du ministère anglais, il redoubla de zèle, forma une compagnie organisée sous le nom de *gentilshommes de la couronne*, et se fit redouter des républicains; il tenta même de s'emparer de la petite ville de Tinchebray, qui avait quelques fortifications; mais il fut repoussé. Poursuivi par Hoche, qui avait soumis la Vendée, il se vit contraint de se rembarquer pour l'Angleterre où il resta jusqu'à la rupture des conférences de Rastadt, en 1799. Alors il reparut en Normandie, et se trouva bientôt à la tête de 10 mille hommes. Il prit plusieurs bourgs, et délivra sa mère et un grand nombre de royalistes qui venaient d'être emprisonnés, en exécution de la loi des otages. Il fit ensuite une expédition assez heureuse dans le département de la Manche, puis il éprouva quelques revers. Mais arriva le 18 brumaire qui promettait plus de stabilité au nouvel état de choses; presque tous les autres chefs royalistes avaient capitulé, et il résistait encore, rejetant toute espèce de pacification. Mais accablé par des forces toujours croissantes, il écrivit, le 28 janvier 1800, au général Guidal pour lui déclarer qu'il se soumettait aux lois de la république. Il se rendait à Alençon pour négocier son accommodement, lorsqu'au mépris de la foi jurée il fut arrêté avec six de ses officiers. Traduit devant une commission militaire à Verneuil, il parut devant ses juges avec l'audace qui l'avait toujours caractérisé, et fut condamné à être fusillé. Il ne voulut pas se laisser bander les yeux, et debout attendit la mort avec calme. Il avait environ 45 ans.

FROUMENTEAU (Nicolas), nom sous lequel s'est caché un écrivain protestant du XVIe siècle, qu'on n'a pas encore découvert selon les uns, et

qui selon d'autres s'appelait Barnaud (*voy.* ce nom). Ses ouvrages sur le rétablissement des finances sous le malheureux règne de Henri III, sont encore recherchés malgré leur style suranné, par la candeur, la bonhomie et les vues utiles qui y règnent. Le premier est intitulé : *Secret des finances de France*, in-8, 1581 ; le second : *Cabinet du roi de France*, 1582, in-8. Ce dernier ouvrage contient des infamies qui font presque oublier les bonnes observations qui y sont mêlées.

FRUCTUEUX (saint), évêque de Tarragone, souffrit le martyre en 259, par ordre d'Emilien, gouverneur de cette ville.

FRUCTUEUX (saint), archevêque de Brague au VII^e siècle, se retira dans une solitude et bâtit un monastère qu'il nomma *Complutum*, parce qu'il le consacra à Dieu, sous l'invocation des saints Justin et Pasteur, martyrs de Complute, aujourd'hui Alcala de Hénarez, dans la Castille. Malgré l'amour qu'il avait pour la retraite, ses vertus l'élevèrent à l'épiscopat. On l'ordonna d'abord évêque de Dune, et en 656, le 10e concile de Tolède le placa sur le siége aschiépiscopal de Brague. Il mourut en 665, après avoir édifié le monde et comme évêque et comme religieux. Ses reliques sont à Compostelle. On a encore deux règles, dont il est l'auteur. La première est dite de *Complute*, parce qu'elle était particulière à l'abbaye de ce nom. La seconde, appelée *Règle commune*, s'observait dans les autres communautés d'hommes et de femmes, dont il était fondateur. Sa *vie*, écrite par un auteur contemporain, se trouve dans Bollandus, Mabillon et Bulteau.

FRUELA ou FROILA, usurpateur du royaume de Léon, vers le milieu du IX^e siècle, était fils du roi Véremond, et comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir sans envie la couronne sur la tête d'Alfonse III, son neveu, qui avait succédé à Ordogno, et qui par ses belles qualités était digne de régner ; il se fit proclamer roi dans cette province. Alfonse, dont la prudence ne s'étendait pas jusqu'à soupçonner de trahison ceux qui lui étaient unis par le sang, n'apprit cette révolte que par la marche de Fruela, qui venait se présenter devant Oviedo avec une armée assez forte; mais bientôt après il trouva le moyen de faire poignarder l'usurpateur et de se rétablir sur le trône vers l'an 866.

FRUGONI (Charles-Innocent), poète italien, né à Gènes le 24 novembre 1692, entra dans l'ordre des clers réguliers Somasques, et enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années. Il se dégoûta ensuite de son état, sollicita et obtint du pape la permission de quitter son ordre. Il était prêtre, et vécut le reste de sa vie à Parme, où l'infant don Philippe l'honorait de son estime. Il y mourut en 1768. La collection de ses poésies, fort estimées des Italiens, a paru à Parme, en 1779, en 9 vol. in-8. On a réimprimé un *Choix des poésies de Frugoni*, Brescia, 1782, 2 vol. in-8.

FRUMENCE (saint), apôtre de l'Ethiopie, était tyrien. Etant allé dans l'Ethiopie avec Edesse son frère, et Mérope, marchand et philosophe de Tyr, les deux frères plurent tellement par leur sagesse et leur science au roi, qu'il en fit ses favoris; il fit Edesse son échanson, et Frumence son trésorier. Frumence se servit de son crédit pour établir la religion chrétienne dans l'Ethiopie, dont il fut ordonné évêque l'an 331, par saint Athanase. Le christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ces peuples reconnaissent qu'ils sont principalement redevables à saint Frumence de leur conversion au christianisme. Ils tombèrent depuis dans l'hérésie d'Eutychès, et encore aujourd'hui ils ne reconnaissent qu'une nature en Jésus-Christ. Dans le XVI^e siècle leur roi envoya une ambassade au pape Clément VII. Il se forma des missions dans leur pays. Grégoire XIII leur envoya des jésuites, les succès répondirent d'abord à leurs travaux, mais ne se soutinrent pas; ces missionnaires furent martyrisés en 1670.

FRUTER ou plutôt FRUITIERS (Luc), *Fruterius*, critique, né en 1541 à Bruges, vint à Paris en 1566, et y mourut ayant à peine 25 ans. Il était ami de Muret et de plusieurs autres savants. On a de lui quelques ouvrages, 1584, in-8, bien écrits en latin, et qui promettaient beaucoup à la république des lettres. Quoique très-jeune, il avait le jugement aussi sain que les vieillards les plus expérimentés.

* FUCHS (Théophile), poète, né en 1720, à Leppersdorf, dans la Haute-Saxe, était fils d'un pauvre paysan et jusqu'à 18 ans ne reçut aucune éducation. A cette époque, il fréquenta la petite école de Freiberg. A 23 ans, désirant étudier dans une université, il reçut de son frère une avance de sept florins, et partit pour Leipsig. Dans le chemin, il composa sur sa misère passée et le bonheur qu'il se promettait, un poème et le présenta à Gottsched, qui l'inséra dans sa *Nouvelle bibliothèque des sciences et des arts*, en recommandant l'auteur aux amis des lettres. Hagedorn lui envoya vingt-cinq écus de Saxe, en son propre nom, et sept cents au nom de ses concitoyens de Hambourg. Cette somme le mit à même de suivre les cours de théologie de Leipsig. Nommé, en 1751, second pasteur de Iœhren, près Messein, il épousa l'année suivante la fille du bourgmestre Hubner de Dresde. Il fut pourvu, en 1769, de la place de prédicateur à Taubenheim, obtint sa retraite en 1787, et mourut vers 1810, à Meissein, où il était fixé. Ses poésies, dans lesquelles il a imité Hagedorn, offrent du naturel et de l'esprit; mais on y désirerait plus d'élégance et de correction. On trouve plusieurs de ses odes dans les *Anthologies lyriques* de Ramler et de Matthisson, et dans le recueil de Christophe-Henri Schmid. Il a publié séparément : *Poésies d'un fils de Paysan qui a fait ses études à Leipsig*, Dresde, 1771, in-8; *Ma vie jusqu'à l'âge de 77 ans, brièvement racontée pour la gloire de Dieu et la consolation des hommes*, 1796.

* FUCHS (Jean-Christophe), physicien, né en 1726 à Gross-Germersleben dans le duché de Magdebourg, mort en 1795, fut à l'âge de 28 ans nommé gouverneur des pages du roi et de la reine de Prusse, emploi qu'il conserva toute sa vie. Amateur éclairé des sciences physiques et naturelles, dans les moments de loisir que lui laissait sa place, il écrivit quelques mémoires intéressants qui ont été insérés

dans les recueils de l'*Académie des Scrutateurs de la nature*, de Berlin, dont il était membre : nous citerons : *Mémoire sur l'histoire des fossiles et des pétrifications ; — sur un os maxillaire et une défense d'éléphant trouvés près de Potsdam en* 1768 ; — *sur les paratonnerres*. On a de lui d'autres dissertations dans différents recueils académiques. Il a laissé quelques opuscules inédits. Tous ses ouvrages sont écrits en allemand.

FUCHSIUS. *Voy.* FUSCH.

FUENTE. *Voy.* PONCE de la FUENTE.

* FUENTÈS (le comte de), général espagnol, né à Valladolid le 18 septembre 1560, servit avec distinction sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV. Quoique octogénaire, il commandait cette célèbre infanterie espagnole regardée comme invincible jusqu'au moment où le grand Condé en triompha à la bataille de Rocroi. Fuentès, alors tourmenté de la goutte, se fit porter sur le champ de bataille, où il mourut percé de coups le 19 mars 1643. Condé, en apprenant sa mort, dit qu'il aurait voulu mourir comme lui, s'il n'avait pas vaincu.

FUESI (Pie), dominicain, né en 1703 à Comaron en Hongrie, de parents protestants, embrassa la religion catholique et entra dans l'ordre des Dominicains. Il mourut à Vaitzen en 1769. On a de lui : *Otia poetica*, Vienne, 1744 ; *Tribunale confessariorum et ordinandorum Martini Wigardt in breve compendium collectum*, 1745 ; *Fasciculus biblicus*, Bude, 1746 ; *Vie de saint Vincent Ferrier*, en hongrois, Œdenbourg, 1749 ; *Catonis moralia disticha, ad hungaricos versus magna elegantia redacta*, plusieurs fois réimprimés. L'édition la plus récente est celle de Bude, 1772.

FUESSLI (Jean-Melchior), graveur et écrivain, naquit à Zurich en 1677. Il a exécuté plusieurs planches, parmi lesquelles on cite la *Cérémonie des serments*, qui représente l'alliance jadis stipulée entre la république de Venise et les cantons de Zurich et de Berne. Fuessli a aussi laissé un ouvrage estimé, qui a pour titre *Histoire des meilleurs peintres de la Suisse*, de 1755 à 1780, 4 vol., avec un supplément et portraits. Fuessli, après avoir longtemps voyagé en Allemagne, où il s'attira l'amitié des artistes et des gens de cour, revint en Suisse, s'y maria, occupa quelque temps la place de chancelier, et mourut en 1736. — Son fils aîné, Jean-Rodolphe, mort à Vienne en 1806, avait entrepris le *Catalogue raisonné des meilleures estampes gravées d'après les artistes les plus célèbres de chaque école*, dont il n'a paru que 4 vol., 1798 à 1806, comprenant les écoles flamande et italienne. Il a gravé les portraits et les vignettes de l'*Histoire des peintres de la Suisse*, de son père.

FUESSLI (Jean-Conrad), né en 1704 à Wetzlar, où son père, originaire de Zurich, était pasteur, fut ministre à Veltheim en 1744, et mourut en 1775. On a de lui : *Thesaurus historiæ helveticæ*, Zurich, 1735, in-fol. ; c'est un recueil des historiens latins de la Suisse ; un *Abrégé de l'histoire de la Suisse* à la suite de *Helvetiorum respublica* de Simler, Zurich, 1734. Son fanatisme contre la religion catholique perce partout où il a trouvé occasion de le montrer.

* FUESSLI (Matthieu), peintre, né à Zurich en 1598, se distingua dans la représentation des scènes effrayantes ; telles que batailles, combats navals, incendies et pillages. Il mourut en 1664.

* FUESSLI ou FUSELI (Henri), peintre, né à Zurich en 1740, d'une famille féconde en hommes célèbres dans les arts (*voy.* les art. précéd.), se rendit à Berlin pour s'y perfectionner sous les grands maîtres de l'école allemande. Après s'être nourri de la lecture des poètes les plus distingués, Kleist, Wieland, Klopstock, etc., il parcourut avec son ami Lavater, en 1761, une partie de l'Allemagne, et cette excursion fut profitable à tous les deux. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il se lia avec Reynolds, surnommé le *Corrège de la Grande-Bretagne*. Il alla en 1772 à Rome, étudier les chefs-d'œuvre de Michel-Ange. De retour en Angleterre en 1778, il s'établit à Londres et fut nommé professeur à l'académie. Ses tableaux, accueillis avec tant de faveur, l'ont placé après le fameux West. Il mourut le 26 avril 1825 à Pultney-Hill près de Londres, dans un état tellement voisin de l'indigence, qu'on assure que la modeste place de gardien de l'académie royale l'empêcha seule de périr de misère. Parmi ses tableaux on signalera *lady Macbeth ; quelques scènes de l'Espiègle* ; le *Sceptre de Dion*, d'après Plutarque ; une *suite de sujets tirés de Milton ; Hercule combattant les chevaux de Diomède*. Fuessli a publié aussi des ouvrages sur son art : *Leçons sur la Peinture*, Londres, 1801 ; *Réflexions sur la peinture et la sculpture des Grecs, avec des instructions pour le connaisseur, et un essai sur la grâce dans les ouvrages de l'art*, traduit de Winkelmann ; *Dictionnaire des peintres* (de Pilkington) avec des notes et corrections, Londres, 1805.

FUET (Louis), célèbre avocat au parlement de Paris, mort en 1739, âgé de plus de 50 ans, est auteur d'un *Traité* estimé *sur les matières bénéficiales*, 1723, in-4. Rousseau de Lacombe l'a redonné sous le titre de *Jurisprudence canonique*, 1771, in-fol., après l'avoir rectifié et augmenté.

FUGGER (Ulric), né en 1528 à Augsbourg, d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape Paul III, et se fit ensuite protestant. Il faisait des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Il se retira à Heidelberg, où il mourut en 1584, à 56 ans. Il légua sa bibliothèque, qui était très-belle, à l'électeur palatin. C'est le seul individu de cette famille célèbre qui ait abandonné la religion catholique. Il arriva même contre son intention qu'il rendit grand service à cette religion en destinant 1000 florins pour une œuvre pieuse, et engageant ses parents à en faire autant ; car cette somme, beaucoup accrue, servit ensuite à la fondation du magnifique collége de Saint-Sauveur à Augsbourg, un de ceux qui furent les plus utiles à l'église catholique en Allemagne. Les jésuites l'occupaient encore après leur suppression, en 1791, et il en sortit une multitude d'ouvrages contre les erreurs et les faux docteurs du temps. On peut voir sur ce sujet, *Origo collegii S. J. ad sanctum Salvatorem, A. V. Fuggerianæ pietatis monumentum*, Augsbourg, 1786, 1 vol. in-8.

* FUHRMANN (Mathias), savant moine de l'ordre

de Saint-Paul, ermite, était définiteur-général de la province d'Autriche, et mourut en 1773. Il a publié en allemand : l'*Autriche ancienne et moderne*, Vienne, 1734, 4 part. in-8; *Vienne ancienne et moderne*, 1738, 2 part. in-8; *Vie et miracles de Saint-Severin, apôtre du Nordgau ou de l'Autriche*, 1746, in-8; *Description historique de la ville et des faubourgs de Vienne*, 1766-67, 2 vol. in-8; *Histoire générale, ecclésiastique et civile des états héréditaires de la maison d'Autriche, depuis Auguste jusqu'à l'an 337 de J.-C.*, 1769, in-4, fig.; *Historia sacra de baptismo Constantini Max. Aug. colloquiis familiaribus digesta*, Rome, 1743-47, 2 part. in-4, fig., ouvrage plein d'érudition; *Dux viæ angelicus ad urbem Romam*, 1749, in-8; traduit en allemand, la même année.

FULBERT, 54e évêque de Chartres en 1007, chancelier de France, suivant quelques-uns, avait été disciple de Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II. Il passa d'Italie en France, et fit des leçons de théologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1029, regardé comme le prélat de son temps qui connaissait le mieux l'ancienne discipline, et qui la faisait observer avec le plus d'exactitude. Ses *œuvres* ont été publiées en 1608, in-8. On peut voir dans ses épîtres combien il était considéré de tous les princes de son temps. Elles sont d'ailleurs bien écrites, et surtout fort utiles pour l'histoire, la discipline et les usages de son siècle. Ses autres ouvrages sont des *sermons*, des *hymnes*, des *proses*; mais ce ne sont pas les plus précieuses parties de ses Œuvres.

FULGENCE (saint), *Fabius Claudius Gordianus Fulgentius*, né à Lepté dans la Bizacène, province d'Afrique, en 463, ou bien en 467, de parents nobles, quitta le monde, où il aurait pu briller par ses talents, pour se renfermer dans un monastère. Il devint le père d'une grande communauté en 494, fut ordonné prêtre à Rome en 500. On le tira de sa solitude, pour l'élever sur le siége de Ruspe, en Afrique, en 508. Son zèle contre l'arianisme déplut à Trasimond, roi des Vandales, qui l'exila en Sardaigne. Hildéric, successeur de ce prince barbare, le rappela en 523. Son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil, il avait composé plusieurs ouvrages. Le Père Sirmond en a publié quelques-uns, Paris, 1664, in-4 : car nous n'avons pas tous ceux qui sont sortis de sa plume. L'édition de Venise, 1742, in-fol., est augmentée de quelques-uns de ses écrits découverts dans les bibliothèques. Le principal de ceux qui nous restent est son *Traité de la prédestination et de la grâce*, en 3 livres. Il y défend avec zèle la doctrine de saint Augustin. Il mourut en 533, après avoir fait un bien infini en Afrique, par une science profonde, unie à une rare vertu.

FULGENTIUS-PLANCIADES (Fabius) est auteur de trois *Livres de mythologie*, publiés à Amsterdam en 1681, 2 vol. in-8, avec Julius-Hyginus, Lactantius-Placidus et Albricus, par Muncker, sous le titre de *Mythographi latini*. Il était, dit-on, évêque de Carthage dans le VIe siècle. Nous avons encore de lui un traité curieux : *De priscis vocabulis latinis*, Paris, 1586, in-4.

FULGOSE ou FRÉGOSE (Raphaël), enseigna, vers l'an 1438, le droit avec réputation à Pavie et à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant divers ouvrages peu lus, même par les jurisconsultes. — Il y a un autre FULGOSE ou FRÉGOSE (Baptiste), qui fut doge de Gênes, sa patrie, en 1478. *Voy.* FRÉGOSE (Baptiste).

* FULIGATTI (Jules), jésuite, né à Césène vers 1549, mort en 1633, est auteur d'un traité des horloges solaires, (*Degli Oriuoli a sole*), Ferrare, 1616, in-4. Muzzio Oddi d'Urbin, architecte de Lorette, qui avait publié un *Traité* sur ce sujet, à Milan en 1614, accusa Fuligatti de plagiat. — * FULIGATTI (Jacques), autre jésuite italien, né en 1576, à Rome, mort dans la même ville en 1653, est auteur des ouvrages suivants : *Vita di Roberto Bellarmino cardinale*, Rome, 1624, in-4, trad. en latin par Sylvestre Petra Sancta, Liége, 1626, in-4, et en franç. par Pierre Morin, Paris, 1625, in-8; *Compendio della vita di San Francesco Xaverio*, Rome, 1637, in-8; *Vita di Bernardo Reatino*, Viterbe, 1644, in-8; *Vita di P. Canisio*, Rome, 1649, in-8; et *Vie de sainte Elisabeth, reine de Portugal*, en latin.

* FULLEBORN (Georges-Gustave), né à Glogau le 2 mars 1769, fit ses premières études sous la direction de son père, conseiller au bailliage, et les termina à l'université de Halle, en publiant une *Dissertation latine sur le livre de Xénophon; Zénon à Gorgias, ordinairement attribué à Aristote*. De retour à Glogau en 1789, il y remplit les fonctions de prédicateur avec succès. Appelé, plus tard, à Breslau pour y remplacer Gedicke comme professeur de langues anciennes dans l'*Elizabethanum*, il ne remplit pas longtemps cette chaire. Atteint d'une maladie du cœur, causée par l'excès de travail, il mourut le 16 février 1803. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages tous écrits dans sa langue maternelle; les principaux sont : une traduction des *Satires de Perse*, avec des *notes*, Zullichau, 1794; *Théorie abrégée du style latin*, Breslau, 1793, in-8; *Fragments de Parménide* avec une *traduction* et des *notes*, Zullichau, 1795, in-8; *Georg. Gemisthi et Mich. Apostolii orationes funebres duæ, in quibus de immortalitate animi exponitur, nunc primum e mss. edit.*, Leipsig, 1793, in-8; *Encyclopedia philologica*, Breslau, 2e édit. 1803, in-8; *Fragments pour servir à l'histoire de la Philosophie*, 1791, 3 vol. in-8.

FULLER (Nicolas), né en 1557 à Southampton, fut successivement secrétaire de Robert Horn, évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, et recteur de Waltham. Il mourut à Aldington en 1622. On a de lui : *Miscellanea theologica et sacra*, Londres, 1617, in-4; un *Appendix* à cet ouvrage, Leyde, 1622, in-8. On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédait très-bien les langues orientales.

FULLER (Thomas), historien anglais, né en 1608, à Aldwincle, dans le comté de Northampton, fut ministre en différents endroits, chanoine de Salisbury, prédicateur à Londres. Le zèle qu'il montra pour Charles Ier l'exposa à des tracasseries de la part de l'usurpateur, qui le dépouilla de ses em-

plois : il fut ensuite réintégré dans son canonicat de Salisbury, où il mourut le 16 août 1661. On lui doit : *Description de la Palestine et des régions adjacentes, et des choses mémorables y arrivées sous l'ancien et le nouveau Testament*, Londres, 1662, in-folio, en anglais. Il s'y montre habile critique. *Histoire de l'Eglise depuis Jésus-Christ jusqu'en* 1648, Londres, 1655, in-fol. On comprend qu'elle n'est pas exempte de préjugés, surtout quant aux derniers temps. *Histoire des croisades*, Cambridge, 1651, in-fol.; *Vies des hommes illustres de l'Angleterre*, 1662, in-fol., réimprimée en 1810, en 2 vol. in-4, avec des notes explicatives; *De la vie des théologiens modernes*, 1651, in-4; des *sermons* et des *livres de controverse*. Tout ce qu'il a écrit est en anglais.

FULRADE, abbé de Saint-Denis en France, archichapelain du roi Pepin, mort en 784, se distingua par sa piété, par ses talents et sa capacité dans les affaires et les négociations importantes dont il fut chargé. Il sut mériter la confiance des princes et des papes. Etienne II lui accorda divers priviléges pour son abbaye de Saint-Denis, où il logea lorsqu'il vint en France solliciter du secours auprès de Pepin, contre Astolfe. *Voy.* ETIENNE II.

* FULTON (Robert), mécanicien, célèbre pour avoir le premier fait avec succès l'application de la vapeur à la navigation, né vers 1767, dans le comté de Lancastre, fut d'abord destiné à la profession de joaillier, qu'il abandonna pour se livrer à la peinture. Il suivit à Londres les leçons de West, et il exerçait son art dans le comté de Devon lorsqu'il fit la connaissance du mécanicien Rumsey son compatriote; il se livra dès-lors à l'étude de la mécanique dont il attendait des résultats plus avantageux, lorsqu'un américain, Joel Barlow, l'attira en France pour exécuter des panoramas. Cette entreprise lui attira gloire et profit. De retour aux Etats-Unis, il y publia successivement la description d'un moulin à scier et polir le marbre; un système de canaux de navigation; une machine à faire des cordes; l'invention d'un bateau pour naviguer sous l'eau; celle du *torpedo*, ou machine pour faire sauter en mer les vaisseaux, etc. Le congrès venait de lui accorder cinq mille dollars, pour le mettre à même de continuer ses expériences, lorsqu'une mort prématurée l'enleva le 24 février 1815. Plusieurs de ses découvertes sont décrites dans les *Annales des arts et manufactures*, et dans le *Bulletin de la société d'encouragement*. Son système des canaux a été traduit par Recicourt, sous ce titre : *Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation*, etc., Paris, 1799, in-8, fig. La vie de Fulton a été écrite par son ami D. Colden, New-Yorck, 1819, in-8.

FULVIE, dame romaine, de la famille Fulvia qui donna tant de grands capitaines à la république, mariée d'abord au séditieux Clodius, ensuite à Curion, enfin à Marc-Antoine, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Elle était aussi vindicative que son mari. Lorsqu'on lui apporta la tête de Cicéron, elle perça sa langue avec un poinçon d'or, et joignit à cet outrage toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. Antoine l'avait quittée pour Cléopâtre, dont il était éperdument amoureux : elle voulut qu'Auguste vengeât cet affront; mais n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, et les fit prendre à Lucius-Antoine, frère de son mari. Auguste ayant été vainqueur, elle se retira en Orient, fut très-mal reçue par Antoine, et en mourut de douleur à Sicyone l'an 40 avant J.-C.

FULVIUS NOBILIOR (Servius), de l'illustre famille Fulvia, dont nous venons de parler, fut élevé au consulat, l'an 255 avant J.-C., avec *Emilius Paulus*. Ils signalèrent leur administration par des victoires et des malheurs. Ayant appris l'infortune de Régulus, fait prisonnier en Afrique, ils y allèrent pour soutenir la réputation des armes romaines. Ils chassèrent les Carthaginois qui assiégeaient Clupéa; et après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage avec près de 200 navires. — Marcus FULVIUS NOBILIOR, petit-fils du consul, fut envoyé l'an 189 avant J.-C. en Espagne, et y rendit de grands services à la république. Il fut aussi honoré du consulat l'an 193. Il se distingua par la prise d'Ambracie, près du golfe de Larta, et obligea les Etoliens de demander la paix. — Il y eut du temps d'Auguste un sénateur nommé FULVIUS, qui ayant eu la faiblesse de dire à sa femme un secret important, que l'empereur lui avait confié et qui fut divulgué sur-le-champ, se donna la mort de regret. Sa femme suivit cet exemple funeste.

FULVIUS-URSINUS ou FULVIO ORSINI, romain, bâtard, dit-on, de la maison des Ursins. Un chanoine de Latran l'éleva et lui donna son canonicat; il en employa les revenus à ramasser des livres. Il mourut à Rome en 1600, à 70 ans, laissant des *notes* sur Cicéron, Varron, Columelle, Festus-Pompéius, etc., et plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On distingue ses traités; *De familiis Romanorum*, 1663, in-folio, *De Triclinio Romanorum*, 1689, in-12, où il a mis à profit tout ce que la belle littérature, dirigée par le goût, peut fournir pour éclaircir cette matière.

* FULVY (Philippe-Louis ORRY, marquis de), naquit en 1736 à Versailles. Il était fils de Orry, intendant des finances, qui établit la belle manufacture de porcelaine, transférée à Sèvres, où elle est maintenant exploitée pour le compte du gouvernement. N'ayant d'autre passion que le goût des lettres, il les cultiva toute sa vie, mais en amateur riche, fuyant et dédaignant l'éclat et le bruit. A la révolution il alla s'établir en Angleterre, il y vécut tranquille et y mourut dans un âge avancé le 18 janvier 1823. Outre plusieurs pièces fugitives dans le *Mercure*, l'*Almanach des Muses* et ses *Etrennes d'Apollon*, on a de lui un *Recueil de* 133 *fables*, Madrid, 1798, dont il existe à la bibliothèque royale un exemplaire, peut-être le seul qui soit en France. Ses poésies se font remarquer par la décence des expressions, la facilité du style et la délicatesse du sentiment.

* FUMAGALLI (le Père Ange), savant abbé de l'ordre de Citeaux, entra à l'âge de 15 ans dans cette congrégation, et y étudia la théologie, en même temps que les langues orientales et l'histoire. Envoyé par ses supérieurs à Rome, il y professa tout à la fois la théologie et la diplomatique.

De retour à Milan et nommé abbé de St.-Ambroise, il établit dans cette maison une imprimerie d'où sont sortis des ouvrages importants. A la création de l'Institut d'Italie, il en fut un des premiers membres; mais la suppression de son ordre devint pour lui la cause d'un profond chagrin; il n'y survécut que peu de temps, et mourut à Milan sa patrie le 12 mars 1804 à 76 ans. Ses principaux ouvrages, tous écrits en italien sont les *Vicende di Milano durante la guerra con Federico I imp.*, 1778, in-4; *Delle antichità Longobardico milanesi illustrate*, 1792, 4 vol. in-4; *Istituzioni diplomatiche*, 1802, 2 vol. in-4; *Codico diplomatico sant. Ambrosiano*, 1805, in-4, publié par Amoretti. Fumagalli a trad. en ital *l'hist. de l'art* par Winkelmann (*voy.* ce nom).

* FUMARS (Etienne), fabuliste, né en 1745, dans un bourg des environs de Marseille, fut chargé de l'éducation des enfants du comte de Vérac, qu'il accompagna dans son ambassade en Danemarck. Il s'y maria, devint professeur de littérature française à Kiel, et ensuite à Copenhague, où il mourut subitement le 30 novembre 1806. On a publié, après sa mort, le recueil de ses *fables*, Paris, 1807, in-8 et in-12; quelques-unes joignent à la facilité du style l'originalité des idées; mais le plus grand nombre sont faibles d'invention et de couleur.

FUMÉE (Adam), premier médecin de Charles VII, de Louis XI, et de Charles VIII, eut les sceaux par commission en 1492, comme doyen des maîtres des requêtes, et les eut jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de novembre 1494. Il était mathématicien, médecin, poète, historien. Louis XI, qui l'estimait beaucoup, l'avait souvent employé dans des négociations.

FUMÉE. *Voy.* BEUCHLIN.

FUMEL (Jean-Félix-Henri de), né à Toulouse en 1717, fit ses études à St.-Sulpice et fut sacré évêque de Lodève en 1750: il illustra son épiscopat par les vertus et les œuvres que la religion inspire aux vrais ministres de Jésus-Christ. Il fut pendant trente ans le père et le consolateur de son peuple. Indépendamment des travaux propres de son ministère, auxquels il se livrait avec une activité incroyable, payer les dettes des pauvres, secourir des familles honteuses, étaient ses actes de bienfaisance de chaque jour. Les curés du diocèse trouvaient toujours chez lui des ressources pour leurs paroisses. L'église de la cathédrale, l'Hôtel-Dieu, l'hôpital, ont été les objets de sa générosité. Il aimait surtout l'hôpital qu'il s'est appliqué à rendre utile et commode à force de dépenses, et qu'il a institué son héritier. Par le spectacle de ses vertus autant que par ses instructions, il a ramené à la religion catholique un grand nombre de calvinistes, et leur a assuré un état honnête, surtout aux enfants persécutés ou abandonnés de leurs parents (voyez-en un exemple touchant dans le *Journal historique et littéraire*, 15 juillet 1784, page 411). Il mourut le 2 janvier 1790, au milieu des ruines de l'église de France, et dans le pressentiment douloureux des scènes plus affreuses encore qui allaient s'ouvrir. Il n'a eu d'autre oraison funèbre que les sanglots des pauvres et les larmes de tous les catholiques de son diocèse. On a de lui deux *Instructions pastorales*, l'une du 21 novembre 1759, l'autre du 25 mars 1765, où il s'élève particulièrement contre les incrédules; et le *Culte de l'amour divin*, ou *Dévotion au sacré cœur*.

FUNCH, FUNECCIUS ou FUNCCIUS (Jean), ministre luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518, s'attacha à la doctrine d'Osiander, dont il épousa la fille, et exerça le ministère dans la Prusse. Il ne put se défendre de l'esprit de trouble qui agitait tous les réformateurs de son siècle. Ayant été convaincu de donner à Albert, duc de Prusse, dont il était chapelain, des conseils désavantageux à l'état de Pologne, il fut condamné avec quelques autres, comme perturbateur du repos public. Il eut la tête tranchée à Kœnigsberg en 1566. On a de lui une *Chronique depuis Adam jusqu'à* 1560, Wittemberg, 1570, in-fol., et quelques autres ouvrages auxquels son supplice donna de la célébrité autrefois, mais qui n'en ont plus aucune aujourd'hui.

* FUNES (Martin), jésuite, né à Valladolid en 1560, mort à Colle près de Florence en 1617, a publié: *Disput. de Deo uno, et de vitiis et peccatis*, Gratz, 1589; *Speculum morale practicum*, Constance, 1598, Cologne, 1610; *Methodus practica utendi libro Thomæ à Kempis de Imitatione Christi*, traduit en différentes langues, et placé en tête de plusieurs éditions de l'Imitation de J.-C.

FURETIÈRE (Antoine), né en 1620, parisien, abbé de Chalivoi, de l'académie française, fut exclu de cette compagnie en 1685. L'académie l'accusait d'avoir profité de son travail pour composer le dictionnaire français qui porte son nom. Il se justifia dans des *factums*; mais il ajouta aux raisons des injures contre plusieurs académiciens, à la vérité écrites avec esprit, mais qui n'en étaient pas moins des injures. On prétend qu'il chercha à se raccommoder avec eux avant sa mort, arrivée en 1688, à 68 ans. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, 2 vol. in-fol., ou 3 vol. in-4. Basnage de Beauval le retoucha, l'augmenta, et en publia une édition beaucoup meilleure que la première, en 1701, 3 vol. in-folio, réimprimée à Amsterdam, 1725, 4 vol. in-folio. On a dit que ce dictionnaire avait donné naissance à celui de Trévoux, dont la dernière édition est de 1771, 8 vol. Si cela est, il faut convenir que les imitateurs ont tellement perfectionné l'ouvrage qu'on n'y reconnait plus le premier architecte. Furetière s'était fait connaître par d'autres ouvrages: par cinq *satires* en vers, in-12, et des *paraboles évangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12; les unes et les autres sont écrites faiblement; par son *Roman bourgeois*, satire morale et un peu trop personnelle, qui eut beaucoup de cours dans son temps; par une *Relation des troubles arrivés au royaume d'Eloquence*, in-12, allégorie forcée; un *Recueil de poésies*; *Voyage de Mercure*. On publia, après sa mort, un *Furetériana*, recueil où il y a bien des choses qui lui sont absolument étrangères.

* FURGAULT (Nicolas), auteur de livres élementaires très-estimés, né en 1706 à Saint-Urbain près de Joinville, fit ses études avec distinction au col-

lége de Troyes, et vint les perfectionner à Paris. Admis dans la carrière de l'enseignement, il professa la sixième, puis la troisième au collége Mazarin. Son zèle pour la jeunesse le porta à composer un grand nombre d'ouvrages destinés à son instruction. Nommé professeur émérite, il jouissait en paix de ce titre modeste, lorsque la révolution le força de quitter Paris. Il se retira dans son lieu natal où il est mort le 21 décembre 1795. Il avait pris l'habitude de se faire lire quelques morceaux de Sénèque après son repas, par une de ses nièces; et, c'est pendant une de ces lectures sur la *brièveté de la vie,* qu'un jour celle-ci, le croyant endormi, s'aperçut qu'il avait cessé de vivre. On a de lui: *Nouvel abrégé de la Grammaire grecque*, Paris, 1746, in-8, ouvrage adopté par l'ancienne université. *Abrégé de la quantité ou mesure des syllabes latines*, Paris, 1746, in-8; 9e édition 1813; *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, Paris, 1768, in-8; 3e édit. 1809, in-8; *Dictionnaire géographique, historique et mythologique portatif*, Paris, 1776, in-8; *Les principaux idiotismes grecs avec les ellipses qu'ils renferment*, Paris, 1780, 1784 et 1789, in-8; *Les ellipses de la langue latine*, Paris, 1780, in-12.

FURGOLE (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Toulouse, né en 1690 à Castel-Ferrus, dans le bas Armagnac, joignit à la science la plus profonde des lois de la jurisprudence française, des usages, des coutumes, la connaissance de cette partie de l'histoire, qui est relative à la législation de tous les temps et de tous les pays. Le chancelier d'Aguesseau, qui l'estimait beaucoup, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire sur l'ordonnance concernant les donations, du mois de février* 1731. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-4, a été réimprimé en 2, en 1761. Après avoir publié cet ouvrage, il commença son *Traité des curés primitifs, etc.*, 1736, un vol. in-4, dont l'édition est épuisée depuis longtemps. Il se rendit à Paris pour présenter lui-même son *Traité des Testaments et autres dispositions de dernière volonté.* Le chancelier parcourut cet ouvrage, et donna de justes éloges à l'auteur. Il parut en 4 vol. in-4, 1735-48, et tous les exemplaires se trouvèrent enlevés à mesure que chaque volume vit le jour. L'édition donnée à Paris en 1779, quoiqu'en 3 vol., est beaucoup plus complète. Il se préparait à faire imprimer son *Commentaire sur l'ordonnance des substitutions*, lorsque le roi le nomma capitoul en 1745. Les occupations de cette charge l'empêchèrent de finir l'édition de cet ouvrage qui n'a été publié qu'en 1767, par les soins de Poncet de la Grave, en 1 vol. in-4. Il travailla, en attendant, à son *Traité de la seigneurie féodale universelle, et du Franc-Aleu naturel*, qui a paru à la même époque, in-12. On a réimprimé ses *Œuvres complètes*, Paris, 1775 et 1776, 8 vol. in-8. Cette édition est moins estimée que l'in-4. Ce savant jurisconsulte est mort en mai 1761.

FURIUS-BIBACULUS (Marcus), de Crémone, poète latin vers l'an 103 avant J.-C., écrivit des *Annales* en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragments, et qui ne donnent pas une grande idée de ses talents. C'est de lui que parle Horace dans ce vers:

Furius hibernas cana nive conspuet Alpes.

FURST (Walter), *Furstius*, suisse du canton d'Uri, fut un des fondateurs de la liberté helvétique. Il se joignit en 1307 à plusieurs de ses compatriotes animés du désir de secouer le joug d'Albert d'Autriche. Furst travailla, de concert avec ses compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, et ce fut le premier signal de la liberté. *Voy.* Tell et Melchtal.

FURSTEMBERG (Guillaume de), issu d'une des plus illustres maisons d'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie, ou des *Portes Glaives*, défendit cette province contre les armes des Moscovites; moins heureux en 1560, il fut fait prisonnier, et on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

FURSTEMBERG (Ferdinand de), évêque de Paderborn, puis de Munster, née à Bilstein, en 1626, fut le père de son peuple et le Mécène des hommes de lettres. On lui est redevable de plusieurs monuments de l'antiquité, qui étaient dans son diocèse de Paderborn. Il les fit renouveler à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, et en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta Paderbornensia*, Amsterdam, 1672, et Francfort, 1713, in-4: collection utile et curieuse. On lui doit encore des *poésies latines*, imprimées au Louvre en 1684, in-folio, et dignes de cet honneur, par la pureté du style et la noblesse des pensées. L'auteur ne vit point cette magnifique édition, étant mort le 6 juin de l'année précédente.

FURSTEMBERG (François Egon, prince de), fils d'Egon, comte de Furstemberg, naquit en 1626. Il fut grand doyen et grand-prévôt de Cologne, et l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y voir rétablir la religion catholique, et s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. Il mourut à Cologne, le 1er avril de l'année suivante.

FURSTEMBERG (Guillaume Egon, prince de), frère du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal et abbé de Saint-Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, dans sa 75e année. Il avait été postulé de 14 voix pour l'évêché de Cologne en 1688; mais le prince Clément de Bavière l'emporta sur lui, après un procès vivement poussé de part et d'autre, et décidé par Innocent XI. Louis XIV en conçut un chagrin très-vif, et ce ne fut pas la moindre cause qui décida la guerre de 1688, terminée par la paix de Ryswick en 1697. Ce cardinal était un homme instruit, et doué de qualités très-estimables.

FURSY. *Voy.* Foillan.

FUSCHIUS ou FUSCH (Léonard), appelé l'*Eginète* d'Allemagne, naquit à Wembdingen, en Bavière, l'an 1501. Il professa et exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingolstadt, etc. L'empereur Charles-Quint l'anoblit, et Cosme, duc de Toscane, lui offrit 600 écus d'appointements pour l'attirer dans ses états. Il s'attacha

surtout à la partie la plus essentielle de la médecine, à la botanique. Son exemple et ses leçons la firent renaître en Allemagne, et excitèrent l'émulation en France et en Italie. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, on ne citera que son *Historia Stirpium*, le meilleur de tous, Bâle, 1542, in-fol. Il mourut en 1566 à Tubingen, âgé de 65 ans. Il ne faut pas le confondre avec Remacle Fuschius, de la ville de Limbourg, médecin, mort chanoine de Saint-Paul à Liége en 1587, et qui a aussi donné une *Histoire des plantes*, Anvers, 1544, et *Vies des médecins*, Paris, 1542.

FUSELI. *Voy.* Fuessli.

FUSI (Antoine), docteur de Sorbonne, et curé de Saint-Barthélemi et de Saint-Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Genève en 1619, s'y maria, et y mourut. Il a publié sous le nom de *Juvain Solonicque*, une satire contre Vivian, maître des comptes, marguillier de Saint-Leu, intitulée *Le Mastigophore*, 1609, in-8; et depuis sa retraite à Genève, il a donné *Le franc-archer de la véritable Eglise*, 1619, in-8. Il eut un fils digne de lui, qui se fit mahométan à Constantinople, pour décliner la juridiction de l'ambassadeur de France, qui devait le juger pour un crime qu'il avait commis.

FUSS (Nicolas), né en 1754 à Bale, partit, dès l'âge de dix-huit ans, pour Saint-Pétersbourg, après avoir reçu une éducation très-distinguée. Ce fut son maître, Daniel Bernoulli, qui lui fit faire ce voyage pour aller servir d'adjoint au célèbre Euler qui était aveugle. Fuss séjourna longtemps dans la maison de ce savant. Associé en 1776 à l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, il en devint membre en 1783, puis secrétaire en 1800 : son zèle et sa science furent très-utiles à cette société qu'il dirigea pendant longtemps. L'empereur Alexandre le nomma en 1802 membre d'une commission chargée de faire des statuts pour l'académie, les universités et les écoles de l'empire, et le choisit aussi plus tard pour la direction générale des écoles que l'on venait d'organiser. Il avait été nommé conseiller d'état, et chevalier des ordres de Saint-Wladimir, et faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes. Il est mort le 23 décembre 1825. On lui doit plusieurs *Mémoires* importants sur les mathématiques pures ou appliquées : quelques-uns ont été traduits en plusieurs langues.

FUST ou FAUST (Jean), orfèvre de Mayence, fut un des trois artistes qu'on associe ordinairement pour l'invention de l'imprimerie; les deux autres sont Guttemberg et Schœffer. Il paraît qu'on lui doit particulièrement les caractères sculptés mobiles; car il est vraisemblable que Guttemberg a imprimé avant lui, ou vers le même temps que lui, sur des planches gravées. A l'égard de Schœffer, qui était écrivain de profession, et devint depuis gendre de Faust, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons et les matrices, à l'aide desquels cet art admirable fut porté à sa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui constitue l'origine du véritable art typographique, fut le *Durandi rationale divinorum officiorum*, que Faust et Schœffer publièrent en 1459, et qui fut suivi l'année d'après du *Catholicon Joannis Januensis*. Parut ensuite la *Bible* de 1462, si recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avaient été précédés de deux éditions du *Psautier* par les mêmes artistes, la première en 1457, et la 2e en 1459; mais exécutées, au jugement de quelques savants, l'une et l'autre avec des caractères en bois sculptés, quoique d'autres prétendent qu'elles sont imprimées avec des caractères en fonte, excepté les capitales. Ces deux éditions du Psautier, excessivement rares, sont des chefs-d'œuvre de typographie, qui étonnent les gens de l'art, tant par la hardiesse, la propreté et la précision avec laquelle l'industrieux Schœffer en a taillé les caractères, qui imitent la plus belle écriture du temps, que par la beauté et l'élégance des lettres initiales, imprimées par rentrées de trois couleurs, bleu, rouge et pourpre, à la manière des camaïeux, et par la justesse et la netteté de l'impression. On connaît cependant des livres que l'on juge plus anciens que ceux que nous avons cités, quoique la date ni le nom du lieu et de l'imprimeur n'y soient pas marqués. Tels sont : une *Bible* de la bibliothèque mazarine, imprimée avec des caractères en bois mobiles, en 2 vol. in-fol. : Le *Speculum vitæ humanæ*, en 58 planches; une *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, représentée en 40 figures, gravées en bois, avec des sentences et des explications latines sculptées sur les mêmes planches; *L'Histoire de saint Jean l'évangéliste*, de même en 48 planches : *Ars moriendi*, en 24 pages, imprimées seulement d'un côté. Chaque page est composée d'une estampe en bois, qui représente un exemple des misères de la vie humaine avec quelques explications gravées sur la même planche. Ce livre a été vendu 1000 liv. à la vente du cabinet de Mariette, en 1775. Ces trois derniers livrets, qui sont in-fol., précèdent sûrement l'impression en caractères mobiles, et peuvent remonter jusqu'en 1440. La Bible doit avoir été imprimée entre 1450 et 1455. L'abbé Ghesquière, longtemps associé aux bollandistes, prétend qu'on a un petit livret d'une date pour le moins aussi ancienne, imprimé par Jean Britto de Bruges; mais il paraît certain que cet ouvrage n'est point un fruit de la typographie, mais un manuscrit exécuté avec de nouveaux soins et une méthode particulière, quoique l'inscription, prise dans un sens absolument littéral, semble dire autre chose (*Voy.* le *Journ. histor.* du 1er août 1780, pag. 514). On a écrit et répété bien des fois, que Fust, étant venu à Paris pour y vendre une partie de son édition de la *Bible* de 1462, et en ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaison de ce qu'on payait alors les Bibles manuscrites, mais à des prix fort différents, avait été poursuivi en justice par quelques acheteurs qui se plaignaient de les avoir surpayés; qu'ayant même été accusé de magie à cause de la parfaite ressemblance qu'on avait remarquée entre les caractères, il avait été obligé de s'enfuir. Mais s'il est vrai que Fust ait vendu à Paris des exemplaires d'une bible, ce ne peut être de celle de 1462, puisque le Psautier

imprimé cinq ans auparavant, *absque calami exaratione*, lui ôtait le moyen de faire des dupes. Quant à l'accusation de magie, c'est un vieux conte qui doit son origine à l'histoire du docteur Faustus ou Faust ( *Voy.* FAUSTUS ). L'on ne peut douter néanmoins que Fust n'ait fait plusieurs voyages à Paris. Il y était en 1466, et la preuve en résulte d'un exemplaire des *offices de Cicéron*, publiés cette année par le même Fust et Schœffer, son gendre, existant dans la bibliothèque publique de Genève, à la fin duquel le premier possesseur de ce livre a noté de sa main, « qu'il lui a été donné par Jean » Fust, à Paris, au mois de juillet 1466. » On peut croire que Fust mourut de la peste, qui, cette même année, enleva quarante mille habitants à la capitale, pendant les mois d'août et de septembre, et d'autant mieux qu'on ne trouve plus que le nom de Schœffer seul dans les souscriptions des livres imprimés postérieurement à Mayence. *Voy.* GUTTEMBERG.

FUZELIER (Louis), parisien, cultiva les lettres dès son enfance. Il fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec La Bruère, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort arrivée le 19 septembre 1752, dans la 80e année de son âge. Cet auteur travailla seul ou en société pour tous les théâtres de Paris. Parmi ses pièces on en compte 36 dont une seule est passable, c'est *Momus fabuliste* : l'auteur a voulu faire une critique de La Fontaine. Laharpe, dans son Cours de Littérature, dit « qu'il » affichait des prétentions fort mal placées; et qu'il » était bien le plus froid et le plus plat rimeur, le bel » esprit le plus glaçant et le plus glacé, qui ait fait » chanter à l'opéra des fariboles dialoguées. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

